Le Livre du Graal

III

ÉDITION PRÉPARÉE PAR DANIEL POIRION,
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE WALTER,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE ROBERT DESCHAUX, IRENE FREIRE-NUNES,
GÉRARD GROS, MARIE-GENEVIÈVE GROSSEL
ET MARY B. SPEER

nrf

GALLIMARD

Ce volume appartient
au domaine « Littérature française du Moyen Âge »,
fondé par Daniel Poirion.

CE VOLUME CONTIENT :

Avertissement
par Philippe Walter

LANCELOT

LA SECONDE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT

Texte établi par Irene Freire-Nunes,
traduit, présenté et annoté
par Marie-Geneviève Grossel

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Gérard Gros

LA MORT DU ROI ARTHUR

Texte établi par Mary B. Speer,
traduit, présenté et annoté
par Philippe Walter

Notices,
notes et variantes

Bibliographie
par Philippe Walter

Édition établie
d'après le manuscrit S 526,
Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Les textes de ce volume
ont bénéficié de la relecture
de Robert Deschaux.

AVERTISSEMENT

Les romans du Graal en prose française nous sont parvenus dans un grand nombre de copies manuscrites qui s'échelonnent du XIIIe au XVe siècle. Ils forment un entrelacs complexe de versions ou de réécritures qui ont été étudiées par les érudits depuis plus d'un siècle[1]. Dès que l'on s'intéresse aux œuvres du Moyen Âge, il ne faut en effet jamais perdre de vue que l'on se trouve devant une littérature en mouvement, en perpétuelle transformation de sa lettre et de son contenu. Le saint Graal du XIIIe siècle n'est plus le graal de Chrétien de Troyes[2]. Le vers est de plus en plus concurrencé par la prose qui tend à définir désormais la quintessence du genre romanesque.

Certains des récits ultérieurement inclus dans les versions cycliques de l'histoire du Graal étaient à l'origine des œuvres autonomes, écrites en vers. L'histoire de Lancelot, par exemple, apparaît en français avec un roman en octosyllabes, *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes[3] (vers 1181). La matière de ce roman — l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant et sa libération par Lancelot — est incluse dans un premier *Lancelot* en prose (vers 1215-1225) au sein duquel elle est réduite au rang d'épisode.

Ce *Lancelot* en prose, qui s'ouvre sur le récit des enfances du

1. Pour la synthèse la plus récente de la question, nous renvoyons aux articles d'Alexandre Micha parus dans la revue *Romania*, LXXXI, 1960, p. 145-187 ; LXXXIV, 1963, p. 28-60 ; LXXXV, 1964, p. 293-318 et 478-499 ainsi qu'à l'analyse des manuscrits figurant dans l'édition d'Elspeth Kennedy, *Lancelot do Lac. The Non-Cyclic French Prose Romance*, Oxford, Clarendon Press, 1980, 2 vol.

2. Jean Frappier, « La Légende du Graal : origine et évolution », *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, IV / 1, Heidelberg, Carl Winter, 1978, p. 292-331.

3. Voir l'éd tion et la traduction de ce texte par Daniel Poirion dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 505-682.

héros, s'achevait probablement avec la mort de Galehaut. Il n'est pas encore relié à *La Quête du saint Graal*: le futur héros du Graal n'y est pas Galaad, mais Perceval. On parle à son propos de version « non cyclique[1] ».

Cette première version en prose fut ensuite transformée et amplifiée, sans doute par étapes successives, jusqu'à une version cyclique (vers 1235-1240), véritable fresque du Graal, dans laquelle l'histoire de Lancelot occupe toujours une place centrale, mais dont l'enjeu narratif ne concerne plus directement ce héros : il se déplace vers la quête du Graal, forme ultime de la quête romanesque portée par cette tradition.

C'est ce grand cycle du Graal qui fait l'objet de la présente édition. Il est, autour du Graal, le plus complet qui soit, puisqu'il raconte toute l'histoire de la sainte relique de son origine biblique jusqu'à sa disparition définitive à la fin du monde chevaleresque arthurien. Ce cycle est ici restitué à partir de la version qu'en donne un manuscrit daté de 1286, copié en Picardie, et actuellement conservé à la Bibliothèque universitaire de Bonn (sous la cote S 526). Notre édition ne se veut donc pas la reconstitution hypothétique des différentes parties du cycle supposées originelles et originales à partir d'une sélection des meilleurs manuscrits, mais un état cohérent de la tradition littéraire du Graal à la fin du XIIIe siècle, état dont le manuscrit de Bonn est le témoin[2].

Comme pour la Bible, on parle parfois de *Vulgate* du Graal, afin de souligner que ce cycle se présente comme une véritable bibliothèque. On a donc retenu pour la présente édition le titre général de *Livre du Graal* qui, dans certains manuscrits cycliques, sert de titre général à l'ensemble de l'histoire contenue dans le manuscrit de Bonn[3].

On notera toutefois que, dans sa formule conclusive[4], le manuscrit de Bonn intitule (comme certains autres manuscrits) *Roman de Lancelot*[5] l'ensemble de l'œuvre qu'il contient, y compris les textes déjà publiés dans le tome I de notre édition (*Joseph d'Arimathie*, *Merlin*, *Les Premiers Faits du roi Arthur*) et où Lancelot n'apparaît pas.

En réalité, l'histoire de Lancelot proprement dite ne commence véritablement qu'à partir de la section intitulée *La Marche de Gaule* qui avec *Galehaut* et *La Première Partie de la quête de Lancelot* constituent le tome II de la présente édition[6]. C'est avec *La*

1. Selon les termes d'Elspeth Kennedy, qui a procuré de cette version une édition citée p. IX et n. 1.
2. Voir la Note sur la présente édition, t. I, p. LXVII-LXIX.
3. Voir *ibid.*, la section intitulée « Le titre d'ensemble », p. LXIX-LXX.
4. *Ici fenist « La Mort dou Roy Artu et des autres » Et tout « Li Roumans de Lancelot »* (fº 477*f*).
5. Voir *La Mort du roi Arthur*, § 357.
6. Les récits présentés dans le tome I de notre édition, bien qu'ils se réfèrent à des événements antérieurs à l'histoire de Lancelot et se placent dans la chronologie du cycle avant celle-ci, ont certainement été composés après plusieurs réécritures du

Seconde Partie de la quête de Lancelot, dernier volet du *Lancelot* propre, que s'ouvre le présent volume. Puis viennent *La Quête du saint Graal* et *La Mort du roi Arthur*. L'histoire de Lancelot constitue à elle seule la moitié du *Livre du Graal*, soit 233 folios sur 477. Sa position centrale explique probablement le titre général du manuscrit retenu par le copiste : *Roman de Lancelot*.

Nous l'avons dit, le personnage de Lancelot du Lac doit sa notoriété littéraire à Chrétien de Troyes. Un roman allemand à peu près contemporain, dû à l'écrivain Ulrich von Zatzikhoven et intitulé *Lanzelet*[1], permet de supposer l'existence d'un récit oral, d'origine celtique, lié à ce personnage et où ont puisé les adaptateurs successifs. Mais rien n'est dit dans ce récit premier sur le fils de Lancelot nommé Galaad, qui surgit seulement dans la version cyclique des romans en prose et qui deviendra le héros de *La Quête du saint Graal*, celui qui achèvera les aventures du Graal.

Par la place qu'elle occupe dans le cycle, *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* (ffos 335*a*-405*e*), souvent désignée par la critique comme « Préparation à *La Quête du saint Graal* », constitue une articulation structurelle importante. Avec elle s'ouvre le dernier chapitre d'une histoire où Lancelot occupait le premier plan en héros indéniable pour devenir, a-t-on dit, un « héros problématique ». Avant la quête du saint Graal, c'est celle de Lancelot qui est en jeu. Le héros disparaît de la cour d'Arthur : ses compagnons partent à sa recherche et rencontrent les aventures sans fin des chevaliers errants. À travers un labyrinthe de quêtes entremêlées, le roman exploite la technique de l'entrelacement, qui constitue un trait essentiel de l'esthétique littéraire de cette prose romanesque du XIIIe siècle.

La Quête du saint Graal (ffos 406*a*-443*c* de notre manuscrit) voit la venue soudaine dans le roman de Galaad, héros créé pour l'achèvement de l'aventure mystique. Vierge et pur de tous péchés, il est invulnérable et insupportable au démon. Dans la dernière partie de l'œuvre, le Graal, à l'instar de Galaad, quitte la Grande-Bretagne emporté par les anges, disparaissant de cette terre, comme pour manifester l'indignité de l'élite arthurienne : sur les cent cinquante chevaliers que compte la Table ronde, seuls Galaad, Perceval et Bohort auront réussi dans cette quête vers la perfection spirituelle.

C'est avec *La Mort du roi Arthur* (ffos 443*d*-474*f*), qui voit l'effondrement du royaume d'Arthur et la disparition du roi, que se clôt le présent volume et avec lui tout *Le Roman de Lancelot*.

roman primitif de Lancelot. Mais il s'agissait pour l'adaptateur de réaliser une nouvelle mise en perspective de l'histoire de Lancelot en la replaçant dans le cadre plus général d'une véritable épopée du Graal.

1. Voir la traduction de René Pérennec accompagnée du texte original en allemand médiéval dans Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, Grenoble, Ellug, 2003 (coll. « Moyen Âge européen ») ; et celle de Danielle Buschinger : Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, Champion, 2003.

Après *La Quête du saint Graal*, les chevaliers de la Table ronde sont désœuvrés. Ils n'ont plus rien à conquérir, voire à préserver, sinon l'honneur égoïste de leur réputation mondaine. Autant *La Quête* exaltait avec Galaad la grandeur de l'homme avec Dieu, autant *La Mort du roi Arthur* dépeint le suicide d'une chevalerie qui s'est détournée de la foi et de son idéal céleste.

Il existe une centaine de manuscrits contenant le roman de *Lancelot* et ses suites : *La Quête du saint Graal* et *La Mort du roi Arthur*. Les critiques distinguent une version courte et une version longue. Le manuscrit de Bonn, que nous suivons de bout en bout, livre une version courte, c'est-à-dire que certains épisodes de la version longue n'y figurent pas ou sont abrégés. Il est difficile de savoir cependant laquelle de la version courte ou de la version longue est première par rapport à l'autre : les adaptateurs ont-ils progressivement enrichi un récit qui était initialement court ou ont-ils au contraire élagué un récit qui se présentait au départ sous une forme très développée ? Il est vraisemblable que la réponse à cette question doit tenir compte du caractère cyclique ou non des manuscrits. Dès lors qu'il s'agit de créer une continuité narrative entre certains récits écrits indépendamment les uns des autres, d'inévitables effets de mise en conformité ou de mise en cohérence agissent sur la substance des épisodes, provoquant ajouts, suppressions ou abrègements. Toutefois, de menus indices, dont les textes gardent le souvenir, laissent supposer un tout autre développement de la légende dans une ou plusieurs versions antérieures à celle que présente le manuscrit de Bonn. Parmi ces indices, l'hésitation, déjà évoquée, sur le nom du futur héros du Graal — Perceval ou Galaad — témoigne de la mémoire légendaire complexe à laquelle se réfèrent nos manuscrits.

Il était important dans cette perspective de respecter, autant que faire se pouvait, les choix du manuscrit de Bonn, aussi bien sur le contenu des épisodes que sur la manière de les raconter. Ce manuscrit de Bonn présente toutefois, comme toutes les copies réalisées au Moyen Âge, des défaillances. Nous avons donc eu recours à des manuscrits de contrôle pour rétablir des lacunes, rectifier des erreurs manifestes, comprendre un passage difficile, voire inintelligible. Ces manuscrits sont les suivants :

L Londres, British Library, Add. 10293, début du XIVe siècle (1316).

L4 Londres, British Library, Royal 20 D. IV, début du XIVe siècle.

L5 Londres, British Library, Royal 20 C. VI, début du XIVe siècle.

P Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 110, fin du XIIIe siècle.

P4 Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 1422-1424, fin du XIII[e] siècle.
P5 Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 342, daté de 1274.

Les interventions éditoriales sur le manuscrit sont systématiquement signalées dans l'apparat critique. Les traits de l'ancien dialecte picard qui émaillent le manuscrit ont été maintenus. L'harmonisation des différentes formes d'un même nom propre n'a été introduite que dans la traduction ; elle ne concerne pas la transcription du texte original. Selon l'usage des éditions modernes, les abréviations du manuscrit ont été toutes résolues à l'exception des nombres en chiffres romains. Pour une plus grande facilité de lecture on a toutefois résolu l'abréviation de l'adjectif numéral « un » (.I. dans le manuscrit) ainsi que celle de l'article indéfini (en respectant la déclinaison)[1].

PHILIPPE WALTER.

1. On trouvera dans la Note sur la présente édition (t. I, p. LXXI-LXXIII) l'exposé complet des principes d'établissement du texte.

LANCELOT

[Suite]

LA SECONDE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT

ICI COMMENCE
« LA SECONDE PARTIE DE LA QUÊTE DE LANCELOT »

Agravain à la Montagne-aux-Misérables.

1. Voici ce que dit le conte maintenant : lorsque Agravain se fut séparé de ses compagnons, comme vous venez de l'entendre raconter, il alla deux jours sans trouver une aventure digne d'être remémorée en un livre. Dans tous les lieux où il passait, que ce fût cité[1] ou forêt, il demandait des nouvelles de Lancelot à tous ceux qu'il rencontrait. Mais jamais, en aucun de ces endroits, il ne put apprendre ce qu'il en était et il en fut fort affligé. Il alla ainsi pendant une semaine tout entière ; le huitième jour, comme le dit le conte, il avait quitté très tôt le logis d'un forestier où il avait dormi cette nuit-là. Une fois levé, il chevaucha pendant la matinée, plongé en ses pensées, et il ne rencontra ni homme ni femme capables de lui donner des nouvelles de ce qu'il cherchait ; l'heure de prime était passée quand, regardant devant lui, il vit une montagne très grande et très haute ; il éperonna sur-le-champ sa monture pour se diriger de ce côté, car il avait

---

ICI COMENCE
« LA SECONDE PARTIE DE LA QUESTE LANCELOT »

1. [335a] Or dist li contes que quant Agravains se fu partis de ses compaingons si com vous aves oï qu'il erra .II. jours sans aventure trouver c'on doive ramentevoir en livre. Et en tous les lix ou il aloit, fust en chastel ou en bois, demandoit nouveles de Lancelot a tous ciaus qu'il encontroit. Mais onques en lieu ou il venist n'en pot aprendre verité et de ceste aventure en fu il molt dolans si erra en tel maniere une semainne toute entiere. A l'uitisme jour ce dist li contes se fu leves molt matin de chiés un forestier ou il avoit la nuit geü. Et quant il fu leves si erra la matinee pensant ne n'encontra home ne feme a qui il peust aprendre nouveles de ce que il aloit querant. Apres prime regarda devant lui et vit une terre molt grant et molt halt. Il brocha maintenant cele part car il le bee tost a avoir

le désir de passer outre au plus vite. C'est ainsi qu'il arriva dans un pré qui se trouvait au pied de la montagne et il y trouva une très belle saulaie, verdoyante et fort drue, toute pleine de jeunes arbres. Et comme il y portait son regard, il aperçut un pavillon dressé là, tout de soie vermeille à motifs de fleurettes et de lions ; au sommet se trouvait un pommeau d'or, sculpté avec grand art en forme de serpent volant[2].

2. Voyant ce pavillon, Agravain pensa qu'il ne devait pas être vide ; il lui prit donc l'envie de s'y rendre, car il voulait en connaître les occupants. Il dirigea alors son cheval de ce côté et, comme il y parvenait, découvrit une bière[1] richement recouverte d'un drap d'or et de soie sergée. Autour de la bière, il y avait trois encensoirs et huit cierges qui brûlaient à haute flamme ; il y avait aussi deux croix, sans grande valeur, car on n'y voyait ni or ni pierreries. Près de la bière était assis un chevalier, plongé dans une profonde affliction ; son visage présentait en quatre endroits des blessures qu'on lui avait pansées ; à ses côtés se tenait une demoiselle qui avait tant pleuré qu'elle en avait perdu la voix. Agravain entra à cheval dans le pavillon et il salua le chevalier en lui disant : « Seigneur, puisse Dieu vous accorder la joie, car j'ai l'impression que vous en avez grand besoin d'après l'apparence que vous me montrez ! — Ah, seigneur chevalier ! répondit le blessé, vous ne devez pas prier Dieu pour que je puisse encore connaître la joie ! Vous

---

trespassé. Si vint au pré de sous et trueve iluec une molt bele sauchoie vert et bele et plaine d'arbrissiaus. Et il regarde cele part[a] et voit un paveillon tendu de cendal vermeil a flouretes et a lyons. Et de sus ot un pomel d'or qui molt soutilment fu ouvrés a un serpentel volant.

2. Quant il voit le paveillon si pense que sans gent n'est il mie. Et pour ce li prist il talent d'aler i, car il velt savoir qui i est. Lors tourne cele part et quant il est venus illoc si trouve une biere bien atournee de pailes et de samis. Et entour avoit .III. encensiers et .VIII. cierges qui i ardoient mout cler et si[a] avoit .II. crois qui n'ierent pas molt riches, car il n'i avoit ne or ne pierres preciouses. Et delés la biere seoit uns chevaliers molt grant doel faisant qui avoit le vis bendé en .IIII. lix pour plaies qu'il avoit et de jouste lui seoit une damoisele qui tant avoit plouré qu'ele ne pooit mais mot dire. Et Agravains entre el paveillon tout a cheval et salue le chevalier et li dist : « Sire, Dix vous doinst joie car il m'est avis que [*b*] vous en avés grant mestier au samblant que je vous voi faire. — Ha, sire chevaliers, fait il, de moi avoir joie ne vous couvient il ja a Dieu proiier ! Car ce seroit painne gastee, car il n'est nus si pois sans fors Dieu meïsme qui en mon cuer le peüst

y perdriez votre peine : plus personne d'autre que Dieu lui-même ne saurait redonner joie à mon cœur, moi qui, hier soir, ai perdu toute joie, toute douceur, tout bonheur lorsque j'ai vu, de mes yeux vu, tuer le chevalier qui est ici allongé.

3. — Seigneur, répondit Agravain, je vous en prie, dites-moi qui l'a tué, pourquoi et en quel lieu. Je vous en fais le serment : de tout mon pouvoir, je vous vengerai de celui qui l'a tué si c'est un homme auquel je puisse me mesurer. Mais s'il est tel que je ne puisse ou n'aie pas le droit de le combattre, je vous ferai dédommager de la façon qui convient quand il y a mort d'homme, si bien que personne de raisonnable ne pourra m'en blâmer. — Seigneur, fit le blessé, je vais donc vous répondre. Mais il faut que vous le sachiez : si vous faites ce que vous avez promis, vous n'y gagnerez pas plus que ce mort n'a obtenu, car lui aussi désirait venger un autre chevalier, ainsi que vous voulez le faire à présent. Pourtant, puisqu'il vous plaît de le savoir, je vais vous dire la vérité et vous ferez ensuite ce que votre cœur vous conseillera, que ce soit bien ou mal. Voici la vérité, reprit-il : le chevalier qui gît mort ici, ce qui est un grand malheur, est mon frère. On le tenait pour l'un des braves chevaliers de ce pays. Or il arriva qu'il était parti avant-hier pour la cour du roi Arthur auquel il devait parler d'une affaire personnelle ; il parvint devant cette montagne que l'on appelle la Montagne-aux-Misérables, et elle mérite bien son nom, car personne n'y vient sans comprendre qu'il a agi en fou, puisque tous

---

metre, car je perdi er soir toute joie et toute debonaireté et toute bone aventure, car je vi a mes ex ocirre le cors de cest chevalier qui ci gist.

3. — Sire, fait Agravains, je vous proi que vous me dites qui l'ocist et pour coi il fu ocis et en quel lieu. Et je vous creant que a mon pooir je vous vengerai de celui qui ochist[a] se c'est hom a qui je me doive meller. Et s'il est tels que je ne m'i puisse prendre ne ne doie, je le vous ferai amender si avenanment come on puet amender[b] d'ome mort si que nus qui raison entende ne m'en porra blasmer. — Sire, fait li chevaliers, dont le vous dirai je. Mais bien saciés que, se vous faites ce, que ja riens n'i gaaingnerés nient plus que cis a fait qui ausi voloit vengier un autre chevalier conme vous volés ore cestui. Mais, puis qu'il le vous plaist a savoir, je vous en dirai la verité et lors en ferés ce que vostres cuers en loera a vous, soit bien soit mal. Voirs est, fait il, que cis chevaliers qui ci gist dont il est molt grans damages est mes freres et fu tenus pour un des bons chevaliers de cest païs. Si avint qu'il vint avant ier pour aler a la cour le roi Artu a qui il avoit a parler d'une soie besoigne et vint jusques a cel tertre qui a a non li Tertres as Chaitis. Et ensi est il par droit apelés car nus n'i vient que pour fol ne s'en tiengne, car tout

s'y font tuer. Lorsque mon frère fut arrivé devant cette montagne, et moi avec lui, nous y rencontrâmes Drias le Violent[1] qui tua mon frère avant même qu'il ait pu s'armer. Quant à moi, il me blessa, comme vous pouvez le voir, et il m'aurait tué moi aussi si je n'avais pris la fuite en compagnie de cette jeune fille qui eſt là. — Mon seigneur, demanda Agravain, dites-moi maintenant qui a apporté ici ce corps. — Seigneur, répondit le blessé, c'eſt l'un de ses serviteurs, car ce pavillon eſt réservé à ceux qu'il a tués là-haut, c'eſt l'endroit où on les porte pour les faire ensevelir.

4. — Certes, dit Agravain, ce chevalier eſt vraiment cruel de tuer ceux qui passent sans qu'ils lui aient fait d'autre tort que d'emprunter le chemin de sa montagne. Que Dieu ne m'apporte plus jamais son soutien si je m'arrête avant d'être là-bas. Et, si je rencontre le chevalier, je me battrai contre lui jusqu'à la mort, ce sera lui ou moi, pour peu que je le trouve aussi cruel que vous me le dites. — Eh bien, que Dieu vous accorde plus grand bonheur qu'à moi, dit le chevalier blessé, car, assurément, vous ne devriez pas y aller, si vous m'en croyez, en raison du très grand danger que l'on y court. Cependant, parce que nous ne savons pas comment tournera la bataille, je vous avertis : s'il arrivait que Dieu vous donnât la victoire, il faudrait bien vous garder de sonner d'un cor d'ivoire que vous verrez un nain[1] porter. — Pourquoi, seigneur, demanda Agravain, quel danger peut-il y avoir à sonner de ce cor ? — Par ma foi, dit le chevalier, je vais

---

i sont ocis. Et quant il fu venus jusques au tertre et je avoec lui si trouvasmes avoc lui Drias le Felon qui ociſt mon frere ains qu'il peüſt eſtre armés. Et moi meïsmes navra il ensi conme vous poés veoir, et m'eüſt ocis se je ne m'en fuisse afuis entre moi et ceſte damoisele qui ci eſt. — Biaus sire, fait Agravains, ore me dites dont qui ci aporta ceſt cors. — Sire, fait [*c*] cil, uns siens sergans pour ce que c'eſt li paveillons a ciaus qu'il ociſt la sus et les i aporte on pour l'ensevelir.

4. — Certes, fait Agravains, trop eſt li cevaliers cruous qui pour la voie de son tertre, sans autre mesfait, ociſt les chevaliers trespassans et ja Dix ne m'aït quant je jamais finerai devant que je i soie. Et, se je le truis, je me combatrai tant a lui que je l'ocirrai ou il moi se je le truis de si grant crualté conme vous dites. — Ore vous en doinſt Dix, fait cil, plus grant joie que je moi, car, certes, par mon conseil n'i alissiés vous pas pour le perill que trop i eſt grans. Mais toutes voies, pour ce que nous ne savons conment il vos en avenra de la bataille, vous en di je que, s'il avenoit en tel maniere que Dix vous en donnaſt la victoire, que vous vous gardissiés de sonner un cor d'ivoire que vous verrés porter a un nain. — Pour coi, sire, fait Agravains, quel

vous l'apprendre. C'est la vérité, je le sais bien, ce Drias dont nous parlons possède, au-delà de cette montagne, un frère qui est le meilleur chevalier que l'on connaisse dans tout ce pays ; il est d'une telle vaillance qu'il ne trouverait pas au monde deux hommes assez forts pour ne pas les vaincre à coup sûr. Et les deux frères ont décidé entre eux que si celui de la montagne était vaincu, l'autre accourrait aussitôt au son du cor. C'est pourquoi personne ne saurait passer cette montagne sans trouver la mort. Si je vous ai prévenu, c'est pour que vous vous absteniez de sonner, si Dieu vous donne la victoire. » Agravain lui répondit que, s'il en arrivait à ce point, il ferait ce que son cœur lui conseillerait. Sur quoi, il s'en alla après avoir recommandé à Dieu le chevalier blessé et la demoiselle. Il chevaucha si longuement, tout droit devant lui sur le chemin, qu'il arriva au sommet de la montagne. Tournant les yeux vers une fontaine, il y découvrit le chevalier, équipé d'un armement mi-parti blanc et noir ; il montait un grand destrier, l'écu au cou, au poing une lance ornée d'un étendard vermeil. Il n'eut pas plus tôt aperçu Agravain qu'il marcha à sa rencontre en disant : « Seigneur chevalier, qui vous a permis de pénétrer sur ma montagne ? — Par ma foi, rétorqua Agravain, si cela vous ennuie, dédommagez-vous-en quand vous en aurez l'occasion. — Sur ma tête, répliqua son adversaire, je crois en tirer une telle réparation que vos regrets viendront trop tard ! Gardez-vous de moi, car je ne vous promets rien d'autre

---

perill puet il avoir en sonner le cor ? — Par foi, fait il, jel vous dirai. Il est voirs et bien le croi que cil Drias a par dela cel tertre un frere, le meillour chevalier que on sace en cest païs. Et tant a en lui prouece qu'il n'a .II. si fors homes[a] en tout le monde vers qui il ne se combatist seürement. Si ont ensi li .II. frere establi que se cil del tertre estoit vaincus li autres vienroit tantost pour le son del cor. Ensi n'i porroit nus venir qui ne fust mors. Et pour ce vous ai je avant acointié que vous vous en gardés se Dix vous en donne l'onour. » Et il dist que s'il en estoit venus jusques la, il en feroit ce que ses cuers en aporteroit. Atant s'em part Agravains et conmande le chevalier a Dieu et la damoisele ausi. Si a tant alé qu'il voit la droite voie tant qu'il est venus amont si regarde devant une fontainne et voit le chevalier armé d'unes armes mi parties de blanc et de noir et fu montés sur un grant destrier, l'escu au col la lance el poing a un pignoncel vermeil, et vient vers Agravain si tost com il l'aperçoit et li dist : « Sire chevaliers, par quel congié entrastes vous en mon tertre ? — Par foi, fait Agravains, s'il vous em poise si l'amendés quant vous en serés arestés. — Par mon chief, fait cil, je le quit si amender que vous serés tart au repentir et gardés vous de moi, car je ne vous asseür que

que la mort ! — Faites-en autant de votre côté, dit Agravain, car je n'ai jamais autant haï un chevalier que vous, sachez-le ! »

5. Sans un mot de plus, ils coururent tous deux à l'attaque ; ils avaient une bonne monture et de bonnes armes, leurs chevaux étaient forts et rapides, ils se rencontrèrent avec la rapidité de la foudre, leurs lances baissées, leurs écus serrés sur la poitrine, et si violente fut leur rencontre qu'ils percèrent leurs écus, rompirent les mailles de leur haubert et chacun fit sentir à l'autre le fer de la lance jusqu'en pleine chair, toutefois ni l'un ni l'autre n'avaient reçu de blessure mortelle. Les chevaux étaient robustes, les chevaliers, vaillants et pleins de puissance, leurs lances volèrent en pièces, ils se heurtèrent tous deux du corps et de l'écu et se firent mutuellement tomber à terre, si fort blessés que tous les deux avaient encore le fer dans le corps. Ils se relevèrent alors d'un bond et prirent leur épée en main ; ils ne donnaient pas l'impression d'être blessés ! Pourtant Drias le Violent gardait un bout de fer de lance fiché en plein flanc ; il ne risquait pas d'en mourir pour autant, mais il en serait bien resté là. Cela lui fut impossible, car Agravain marcha sur lui, l'épée tirée, et lui assena de grands coups sur le heaume là où il pouvait le mieux l'atteindre ; et Drias de se défendre autant que possible. Ils déchiquetèrent leurs écus, démaillèrent leur haubert ; la bataille féroce dura jusqu'à

---

de la mort ! — Et vous de moi, fait Agravains, car je ne haï onques mais autant chevalier conme je fais vous, bien le saciés. »

5. Lors s'entre viennent sans dire plus. Et il furent bien monté et bien armé [*d*] et li cheval furent fort et bien courant, si s'entre viennent plus fort que foudre les lances baissies et les escus joins a lor pis, si s'entreviennent si durement que li escu percent et les mailles de lor haubers rompent, si s'entrefont sentir les glaives jusques es eschars nues mais il n'en i a nul navré a mort. Li cheval furent fort et li chevalier prou et de grant pooir, si volent les glaives em pieces, si s'entrehurtent des cors et des escus et s'entre portent a terre si navré qu'il n'en i a nul qui tous ne soit enferrés. Lors resaillent sus et metent mains as espees et ne font mie samblant qu'il soient navré. Si avoit Drias li Fel le fer d'une lance parmi le costé, et nonpourquant il n'avoit nul peril de mort si le laissast molt volentiers a tant. Mais ce ne pot estre car Agravains li vient l'espee traite et li donne grant cop sor son hialme la ou il le puet mix assener et il se desfent au mix qu'il puet. Si depiecent lor escus et desmaillent lor haubers et dura la bataille molt cruouse jusqu'a tierce et lors n'i ot celui qu'il n'eüst assés perdu del sanc. Mais Agravains a le meillour de la bataille, si le mainne auques a sa volenté, une ore cha et autre la, et cil qui tant

tierce et l'un comme l'autre avaient maintenant perdu beaucoup de sang. Pourtant Agravain avait le dessus et il dirigeait le combat à sa volonté, poussant son adversaire ici puis là, et Drias, qui avait tellement saigné qu'il tenait à peine debout, recula et tomba. Agravain lui sauta sur le corps, lui arracha le heaume de la tête et lui porta de terribles coups du pommeau de l'épée sur le crâne au point de faire jaillir le sang et il le pressa de se déclarer vaincu sinon il lui trancherait la tête. Drias, qui était mortellement blessé, vit l'épée nue au-dessus de sa tête. Et pourtant il était à ce point féroce qu'il déclara préférer la mort à la grâce. Alors Agravain lui assena un tel coup de son épée qu'il lui fit voler la tête.

6. Ensuite, il prit celle-ci par les cheveux, la lia à l'arçon de sa selle et remonta à cheval ; il s'en revint au pavillon où il avait laissé la bière et il y trouva des moines d'une blanche abbaye qui devaient emporter le corps pour les funérailles. Agravain entra dans le pavillon, salua les présents et, voyant le chevalier blessé, il lui remit la tête avec ces mots : « Seigneur, voyez, c'est la tête de l'homme qui a tué votre frère. » Et le chevalier, quand il vit cela, saisit la tête avec le plus grand chagrin du monde, tout en disant : « Ô tête, maudite soit l'âme de celui à qui tu appartins, car il a plongé mon cœur en si profonde peine que jamais je n'en sortirai ! » Et à Agravain : « Seigneur, grand merci, vous m'avez donné une telle satisfaction que désormais je suis votre homme à jamais. Je vous prie donc de m'apprendre votre nom afin

---

avoit perdu de sanc que paines se pooit mais tenir recule et chiet a terre. Et Agravains li saut sor le cors et li esrace le hialme de la teste et li donne grans cops del poing de l'espee parmi le chief si qu'il en fait le sanc saillir, se li dist qu'il se tiengne pour outre ou il li copera la teste. Et cil qui a mort estoit navrés vit l'espee toute nue sor son chief et nonpourquant tant estoit plains de felonnie qu'il dist qu'il velt mix morir que merci crier. Et Agravains li donne tel cop de l'espee qu'il li fait la teste voler.

6. Lors prent le chief par les chaveus et le loie a l'arçon de sa sele, puis monte sor son cheval et revient au paveillon ou il avoit la biere laissie si trouva illoc les freres d'une blanche abeïe qui devoient le cors emporter pour enfoiir. Et Agravains entra el paveillon et salua ciaus qu'il i trouva et la ou il voit le chevalier si le baille la teste et li dist : « Sire chevaliers, veés ici la teste de[a] celui qui vostre frere ocist. » Et quant li chevaliers le voit, si le prent, si dolans conme nus plus, et dist : « Teste, maleoite soit li ame a qui tu apartenis, car il m'a mis en tel dolour dont jamais mes cuers n'istra ! — Sire, fait il a Agravain, grans mercis. Or m'aves mis en toutes les aaises de coi je serai vostres hom a tous jours mais. Si vous prois que vous me diés vostre non si

que je puisse dire qui m'a apporté ce réconfort lorsque je reviendrai en mon pays. » Alors Agravain lui révéla comment il se nommait et qu'il était le frère de monseigneur Gauvain. « Vraiment ? dit le chevalier blessé, alors soyez le bienvenu, car je vous aime plus encore que naguère pour l'amour de monseigneur Gauvain qui, jadis, m'a rendu un grand service : c'eſt pourquoi je désirerai son bonheur tous les jours de ma vie ; et soyez-en sûr, ce service, je vous le revaudrais si l'occasion s'en présentait. »

7. Sur ce, Agravain quitta le pavillon et reprit le chemin de la montagne. En arrivant au sommet, il vit, penchés sur le corps de Drias, une demoiselle et un nain qui manifeſtaient un chagrin extrême. Il se dirigea vers eux à vive allure pour savoir qui ils étaient. Et eux, dès qu'ils le virent approcher, le reconnurent parfaitement. Le nain tenait un cor d'ivoire et, venant auprès d'Agravain, il lui déclara : « Seigneur chevalier, j'étais en train de dire que vous montreriez une grande hardiesse si vous sonniez de ce cor. — Par ma foi, répliqua Agravain, si tu me le donnes et que je n'en sonne pas, je t'accorde le droit de me tenir pour un cœur failli et un vaincu. — Prenez-le donc, répondit le nain, on verra bien ce que vous ferez. » Agravain aussitôt de prendre le cor et d'en sonner si fort que l'on pouvait l'entendre à une demi-lieue à la ronde. Les chevaliers du pays reconnurent la voix du cor et ils comprirent parfaitement que Drias était mort ; ils en furent extrêmement surpris et se

---

que je sace a [*e*] dire qui ceſte bonté m'a faite quant je revenrai en mon païs. » Et il li diſt qu'il a a non Agravains si eſt freres mon signour Gavain. « Voire ? fait il, que vous soiés li bien venus. En non Dieu, or vous aim je mix que devant pour l'amour de mon signour Gavain qui jadis me fiſt un service dont je serai ses biens voellans a tous les jours de ma vie. Et bien saciés que ceſt service vous guerredonneroie je se je en venoie en lieu. »

7. Atant s'em part Agravains de laiens et oirre le chemin del tertre. Et quant il eſt revenus amont si voit sor le cors Drias une damoisele et un nain qui faisoit molt grant doel. Il vait grant aleüre vers aus pour savoir qui il sont. Et quant il le voient venir si le connoissent bien. Et li nains si tenoit un cor d'ivoire et s'en vient a Agravain et li diſt : « Sire chevaliers, je disoie que vous feriés grant hardement se vous sonnissiés ceſt cor. — Par foi, fait il, se tu me le bailles et je ne le sonne je otroi que tu me tiengnes pour outre et pour recreant. — Tenés dont, fait li nains, ore i parra quel vous le ferés. » Et il si prent maintenant le cor si le sonne si haut que on le puet bien oïr de demie lieue lonc. Et li chevalier del païs qui bien connurent la vois del cor sorent bien que Drias eſtoit mors, si s'esmerveillierent molt

disaient : « Ah, Dieu ! Quel grand exploit a accompli celui qui a tué Drias ! — C'est sûr, répondaient les autres, mais il n'en est pas quitte pour autant : il lui faudra en effet combattre son frère qui a quatre fois plus de force que Drias n'en avait. » Ainsi parlaient les chevaliers du pays parce qu'ils avaient entendu le cor sonner ; beaucoup d'entre eux en étaient très contents, car Drias était particulièrement violent et féroce. Mais si certains éprouvaient joie et bonheur, Sornehaut de Neufchâteau, le frère de Drias, quant à lui, n'était pas joyeux du tout, bien au contraire il débordait d'une rage furieuse au point de ne plus savoir que dire. Si grande était sa douleur que personne ne pouvait l'apaiser ; il déclara que, puisque son frère était mort, il ne voulait désormais plus vivre s'il ne réussissait pas à se venger de celui qui l'avait tué. Alors il bondit hors du lit où il se trouvait couché, malade. Il réclama ses armes, car il voulait aller se battre contre celui qui avait tué son frère. Un de ses fils, encore tout jeune, s'approcha de lui et s'écria : « Seigneur, au nom de Dieu, pitié ! Que voulez-vous faire ? Voilà deux mois ou plus que vous n'êtes sorti du lit, vous avez été aux portes de la mort ; aujourd'hui encore, on vous a saigné aux deux bras. Assurément, vous ne pouvez mieux vous tuer qu'en endossant vos armes dans un tel état !

8. — Tais-toi, répliqua son père, pour personne au monde je ne renoncerais à rencontrer celui qui m'a mis au cœur un chagrin qui jamais n'en sortira. Et sache-le bien :

---

et disent : « Ha, Dix, tant a cil fait grant prouece que Drias a mort ! — Voire, font li autre, mais il n'en est mie quites. Car il le couvenra combatre a son frere qui a les .IIII. tans de force que Drias n'avoit. » Ensi disoient cil del païs del cor qui avoient oï sonner ; si en sont li pluisour lié et joiant quar trop ert Drias fel et cruous. Mais qui qu'en soit liés et joians, Sornechaus del Noef Chastel, li freres Drias, n'en estoit mie liés ançois en fu si forsenés qu'il ne set qu'il en doie dire. Si en fait tel duel que nus ne l'em puet reconforter et dist que puis que ses freres est mors il ne quiert des ore en avant plus vivre s'il ne le venge de celui qui l'a ocis. Lors saut en estant del lit ou il ert couchiés malades et demande ses armes, car il velt aler combatre a celui qui son frere ocist. Et uns siens fix, uns jouenes damoisiaus, vint a lui si li dist : « Ha, sire, pour Dieu, merci, que est ce que vous volés faire ? Ja a il .II. mois ou plus que vous ne levastes del lit, ains avés esté pres de la mort. Et hui avés esté[a] sainiés d'ambes .II. les bras. Certes, mix ne vous porrés vous ocirre que de porter armes en tel point.

8. — Tais toi, fait il, car je ne lairoie por nul home que je n'alaisse veoir celui qui el cuer m'a mis le doel qui ja mais n'en istra. Et sacies bien

tout ce que tu viens de me dire, je t'en sais mauvais gré car, si mon frère n'avait pas eu de parent, si j'étais déjà mort, c'est à toi qu'incomberait la vengeance. » Là-dessus, il fit apporter au plus vite ses armes et les revêtit dans la chambre même où il avait été alité. Dès qu'il fut armé le mieux possible, on lui amena son cheval tout équipé, il l'enfourcha, pendit à son cou son écu, réclama une lance et on lui donna tout ce dont il avait besoin. Il sortit alors de chez lui à la plus vive allure qu'il put obtenir de son cheval et se dirigea vers la montagne par la route la plus directe. Agravain était encore sur la montagne, il regardait la jeune fille qui se désolait et cela le chagrinait beaucoup, car il aurait bien aimé la réconforter. Il demanda au nain s'il voulait qu'il fasse quelque chose d'autre. « Certainement pas, dit le nain, vous m'avez parfaitement servi avec ce que vous avez fait. Vous pouvez désormais vous en aller quand il vous plaira ; cependant je vous le promets, jamais vous n'aurez connu une si douloureuse journée que va l'être pour vous, avant none passée, celle d'aujourd'hui. »

9. Tout ce que disait le nain laissait Agravain parfaitement froid ; il ôta de sa chair le morceau de fer qui le blessait depuis qu'il s'était battu contre Drias, il se banda en serrant le plus possible car il craignait de perdre trop de sang. Puis il saisit une lance qui était appuyée contre un arbre et descendit de la montagne. Quand la jeune fille le vit s'en aller, elle cou-

---

que de tant conme tu en as dit te sai je malvais gré, car se mes freres n'eüst en son parenté et je fuisse mors si [/] en deüsses tu querre vengance. » Lors fait aporter ses armes vistement et s'en arme en la cambre ou il se gisoit. Et quant il est armés au mix qu'il puet se li fu ses chevaus apareilliés et il i monte, puis pent son escu a son col et demande un glaive et on li baille tel com li fu mestiers. Lors ist de laïens si grant aleüre com il pot del cheval traire et aquelt sa voie vers le tertre au plus droit qu'il puet. Et Agravains, qui encore estoit el tertre, regarde le doel que la damoisele faisoit dont molt li pesoit s'il le peüst amender et dist au nain s'il velt qu'il en face plus. « Certes, fait il, nenil. Car vous m'avés molt bien servi a gré de ce que vous avés fait, si em porrés aler quant il vous plaira, mais de tant vous acreant je bien que onques si dolerouse jornee ne vous avint conme ceste sera ains que nonne soit passee. »

9. De quanques li nains dist ne chaut a Agravain, ains oste le fer del glaive qui el cors li ert entrés a l'asambler de lui et de Drias, si se bende et estraint au mix qu'il puet, car paour a de trop sainier. Puis prent un glaive qui illoc ert apoiés a un arbre et s'en part del tertre. Et quant la damoisele l'en voit aler si vait aprés lui criant et dolousant si esmarie que a poi qu'ele n'ist fors del sens et dist : « Ou vas tu

rut derrière lui en criant et en se lamentant, son chagrin la rendait presque folle et elle ne cessait de répéter : « Où t'en vas-tu, toi qui as tué mon seigneur ? Plaise à Dieu que tu ne puisses voir la fin de ce jour sans être tué ou vaincu ! » Mais tout ce qu'elle pouvait dire laissait indifférent Agravain qui s'éloignait au galop, épuisé et souffrant de la bataille qu'il avait soutenue. N'en soyez pas étonnés, car Drias s'était chèrement défendu ! Agravain descendit tranquillement de la montagne, et il était parvenu au pied, quand il vit venir Sornehaut tout armé. On n'aurait pas dit à le voir chevaucher qu'il avait été malade, car il galopait à une telle allure qu'on aurait cru la foudre qui tombe du ciel ; dans la violence de sa course, il faisait jaillir des étincelles des pierres. Dès qu'Agravain le vit, il comprit que c'était celui dont lui avait parlé le chevalier, frère du mort qui gisait sur la litière. Il se prépara au combat, car il savait bien qu'il ne pourrait s'en aller autrement. Pourtant il s'en serait bien passé cette fois. Tout en s'approchant, l'autre baissait sa lance et plaçait son écu devant sa poitrine ; il dirigea son cheval vers son adversaire et lui cria de loin qu'il était mort. Agravain brisa sa lance sur lui et en fit voler les morceaux ; Sornehaut le frappa, de son côté, avec une telle violence qu'il fit tomber cheval et cavalier l'un par-dessus l'autre et, comme son propre cheval, au moment où il dépassait son ennemi abattu, arrivait à toute force, il heurta la monture d'Agravain des quatre fers si furieusement que lui aussi tomba et se brisa le cou. Sornehaut

---

que mon signour as mort ? Ja Damedix ne place que tu de cest jour puisses issir que tu[a] ne soies ocis ou vaincus ! » De chose que la damoisele die ne chaut a Agravain, ains vait grant aleüre las et traveilliés de la bataille que il avoit faite et ce ne tenés mie a merveille que grant estour li avoit Drias rendu. Si descent del tertre tout belement, et, quant il fu venus au pié desous si descent et voit venir Sornehaut tout armé. Mais il ne samble mie en son venir qu'il ait esté malades, car il vient brochant si grant oirre que ce samble bien foudre qui del ciel chaut, car il fait le fu saillir des pieres par la force del cheval. Et quant Agravains le voit si pense que ce soit cil dont li freres au chevalier de la litiere avoit parlé, si s'apareille de jouster car il voit bien que sans ce ne s'en puet il partir si n'en a il mie grant mestier a ceste fois. Et quant cil l'aproce si baisse le glaive et met l'escu devant son pis et li adrece la teste del cheval et li escrie de loing qu'il est mors. Et Agravains brise sa lance sor celui et fait voler les pieces. Et cil le refiert de tel force qu'il porte a terre lui et le cheval tout en un mont, et en ce qu'il devoit outre passer li chevaus qui venoit de grant force se fiert sor le cheval Agravain des .IIII. piés si felenessement qu'il chaï et se brise le col. Et Sornehaus [*336a*]

fut projeté sur le sol, bien à la distance d'une lance[1] ; dans sa chute, il se brisa le bras gauche et, de douleur, il perdit connaissance. Au bout d'un long moment, il se releva, car il était d'une extrême vaillance, il tira son épée et se disposa à manifester autant de courage que le peut un homme dont l'un des bras est réduit à l'impuissance. Une fois tirée son épée, il s'approcha d'Agravain et constata que ce dernier ne pouvait bouger, car il était recouvert par son cheval mort, le ventre transpercé par la lance ; lui-même était blessé au flanc et à la cuisse et il souffrait tellement qu'il s'était évanoui quatre fois en moins de temps que l'on n'en met à parcourir la distance d'un jet de caillou. Sornehaut, qui le haïssait par-dessus tout, lui délaça le heaume dans l'intention de lui trancher la tête car il voulait, comme promis, venger sur lui la mort de son frère.

10. Arriva alors une jeune fille qui débouchait d'un étroit sentier ; quand elle vit ces deux chevaliers dont l'un voulait tuer l'autre, elle accourut tout effrayée, descendit du palefroi norvégien qu'elle chevauchait et, s'approchant de Sornehaut, elle lui dit : « Ah, noble chevalier, au nom de la personne qui vous est la plus chère, accordez-moi un don[1] ! » Il répondit : « Demoiselle, que voulez-vous que je fasse ? Si je puis le faire, je le ferai. » Elle répliqua : « Je ne vous le dirai pas avant que vous ne m'ayez donné votre parole ! » Alors il la lui donna. « Grand merci, dit la demoiselle. Sachez-le maintenant, vous

---

trebusche a terre une lance loing, se li avint au cheoir qu'il se brisa le bras senestre, si se pasme de l'angoisse qu'il sent. A chief de piece se leva Sornehaus car molt avoit prouece en lui, si traist l'espee et s'apareille de moustrer le greignour hardement qu'il porra conme hom qui de l'un bras aïdier ne se puet. Et quant il ot traite l'espee si vient a Agravain et voit qu'il ne se puet remuer, car il avoit le cheval sor le cors qui avoit le glaive parmi le ventre. Et d'autre part il estoit navrés el costé et en la quisse, si ot tant d'angoisse qu'il est pasmés .IIII. fois en mains d'ore que vous n'alissiés le giet d'une pierre menue. Et Sornehaus, qui plus le het que nului, li deslace le hiaume et s'apareille de lui coper la teste car de la mort de son frere se velt de lui vengier si com il dist.

10. Atant estes vous une damoisele qui venoit tout un estroit sentier, et quant ele voit les chevaliers dont l'uns voloit l'autre ocirre, si acourt illoc toute esfree et descent del palefroi noirois ou ele estoit montee et vient a Sornehaut et li dist : « Ha, frans chevaliers, par la riens que vous plus amés donnés moi un don ! » Et il li dist : « Damoisele, que volés vous que je face ? Se je le puis faire je le ferai. — Je nel vous dirai mie, fait ele, devant que vous le m'arés otroiié. » Et il li otroie. « Grans mercis, fait ele. Or saciés que vous m'avés le

m'avez accordé le corps de ce chevalier de telle façon qu'il ne devra subir aucun mal de vous. Et savez-vous ce que vous y avez gagné ? Vous avez échappé à la mort ; en effet, si vous l'aviez tué, personne, hormis Dieu, n'aurait pu vous sauver, car il appartient à une plus puissante lignée que vous ne le pensez. — Qui eſt-il, demoiselle ? demanda Sornehaut. — C'eſt, dit-elle, le neveu du roi Arthur et le frère de monseigneur Gauvain. On l'appelle Agravain l'Orgueilleux. — Demoiselle, dit Sornehaut, puisque je vous l'ai promis, il ne mourra pas aujourd'hui de ma main. Mais pour l'amour de son frère Gauvain, qui eſt l'homme que je hais le plus au monde, je le tiendrai en prison, sa vie durant. — Et pour quelle raison, fit la demoiselle, haïssez-vous monseigneur Gauvain ? — Parce que, dit-il, Gauvain a tué mon père. Et celui-ci aujourd'hui a tué mon frère, ce qui me peine plus que tout. Mais puisqu'il en eſt ainsi, que je ne puis le lui faire payer cette fois, je vais le faire conduire dans une prison dont il ne sortira jamais.

11. — Si vous agissez ainsi, dit la demoiselle, il pourra vous en naître de graves ennuis, car monseigneur Gauvain eſt dans ce pays avec douze chevaliers de la Table ronde : ils sont partis à la recherche de Lancelot. Et s'ils entendent dire que vous gardez Agravain en prison, personne ne pourra vous protéger ni les empêcher de vous tuer. — Sur ma tête, répliqua Sornehaut, quoi qu'il m'en advienne, je garderai celui-là en prison jusqu'à ce que Gauvain vienne

---

cors de ceſt chevalier quite si que nul mal par vous n'avra. Et savés vous que vous i avés gaaingnié ? Vous en eſtes rescous de mort. Car se vous l'eüssiés ocis nus fors Dix ne vous peüſt garantir de mort, car il eſt de plus poissans gens que vous ne quidiés. — Qui eſt il, damoisele ? fait Sornehaus. — Il eſt, fait ele, le niés le roi Artu et freres mon signour Gavain et eſt apelés Agravains li Orgueillous. — Damoisele, fait il, puis que otroiié le vous ai il n'i morra hui mais par moi. Mais pour l'amour de Gavain son frere, l'ome del monde que je plus has le tenrai je longement em prison tous les jours de sa vie. — Et pour coi, fait ele, haés vous mon signour Gavain ? — Pour ce, fait il, qu'il ociſt mon pere. Et cis a hui mon frere ocis dont je sui si dolans conme nus plus. Mais puisqu'il eſt ensi que je en lui ne puis metre main a ceſte fois, je l'amenrai en tel prison dont il n'iſtra jamais.

11. — Se vous ensi le faites, fait la damoisele, grans maus vous en porra venir, car mesire Gavains eſt en ceſt païs lui tresisme de chevaliers de la Table Reonde, si vont querant Lanselot, et s'il ooient dire que vous ceſtui tenissiés en prison, nus ne vous porroit garantir qu'il [*b*] ne vous oceïssent. — Par mon chief, fait Sornehaus, que qu'il m'en doive avenir je tenrai ceſtui tant en prison que Gavains le viengne

l'y chercher. — Grand bien vous fasse, dit la jeune fille, vous gagnerez plus de mal que de bien à le détenir. »

12. Sur ce, la demoiselle s'en alla, laissant Sornehaut très affligé de la mort de son frère et des blessures qu'il avait reçues. N'eût été sa promesse à la demoiselle, rien n'aurait pu l'empêcher de tuer Agravain. Il se remit en selle et quitta la place où la bataille s'était déroulée ; puis il gravit la montagne jusqu'au sommet et y découvrit le corps tout sanglant de son frère sur le sol. Il se rendit à la tour que Drias avait fait construire où il se fit désarmer par plus de dix serviteurs qui étaient dans le logis. Il souffrait si affreusement de son bras brisé et de la maladie dont il relevait qu'il pouvait à peine tenir debout, et il se fit coucher. Alors il fit désarmer ses serviteurs et leur donna l'ordre d'aller chercher Agravain pour le lui amener, aussi blessé qu'ils le trouveraient ; il leur indiqua l'endroit où il l'avait laissé. Ils quittèrent donc la tour pour se rendre à l'endroit désigné où ils découvrirent Agravain allongé sur le sol, le fer encore dans la plaie. Ils le soulevèrent de terre, abandonnant le cheval mortellement blessé. À grand-peine ils portèrent Agravain jusqu'à la tour sur la montagne, car il était si mal en point qu'il croyait bien mourir entre leurs bras. Dès qu'ils furent arrivés, Sornehaut commanda qu'on mît Agravain en prison ; ils le firent aussitôt puis ils ensevelirent Drias après l'avoir porté dans la chapelle dans la tour. Quant tout fut accompli, Sornehaut fit

---

querre. — Or vous en conviengne, fait la damoisele, bien, car de lui tenir vos venra plus de mal que de bien. »

12. Atant s'em part la damoisele et laisse Sornehaut molt dolant de la mort de son frere et de ce qu'il eſtoit bleciés, et, se ne fuſt pour la damoisele, il ne se teniſt en nule maniere qu'il n'oceïſt Agravain. Si monte sor son cheval et s'em part de la place ou la jouſte avoit eſté, si vient amont el tertre et trouve le cors son frere tout sanglent a la terre. Il vient a la tour que Drias avoit fait faire et se fait desarmer a plus de .x. sergans qui laiens eſtoient, si se trouve si deshaitié que del bras qu'il avoit brisié que de sa maladie que a painnes se puet il souſtenir, ains se fait couchier. Et lors fait desarmer ses sergans et lor conmande que il aillent querre Agravain et qu'il li amainnent si navré com il le trouveront, si lor enseigne ou il l'ot laissié. Et cil s'em partent de laiens et vont la ou il lor avoit enseignié et trouverent Agravain la ou il se gisoit encore tous enferrés sor le cors et il le lievent de terre et laissent le cheval qui eſtoit navrés a mort, si l'en mainnent a quelque painne jusques a la tour del tertre si angoissous qu'il quidoit bien morir entre lor bras. Et quant il sont revenu si conmande Sornehaus qu'il soit mis en prison. Et cil l'i misent esroment, puis ensevelissent Drias et l'emportent en une chapele qui en la tour eſtoit. Et

venir des médecins pour le soigner ; il en vint de partout et ils y mirent une telle peine et tant d'application qu'avant un mois, il avait recouvré santé et vigueur. Une fois bien sûr de sa guérison, il convoqua des maçons et des charpentiers, il fit enclore de tous côtés la montagne avec de bonnes murailles solides et hautes si bien qu'il n'y avait qu'une entrée et qu'une sortie. Au pied de la montagne, là où était l'entrée, il fit apposer un écriteau qui disait : QUE PERSONNE, PASSANT PAR CE LIEU, N'AIT ASSEZ DE TÉMÉRITÉ POUR VOULOIR MONTER LÀ-HAUT, À MOINS DE DÉSIRER SE BATTRE CONTRE SORNEHAUT DE NEUFCHÂTEAU. Quand il eut fait rédiger cette interdiction si bien écrite que quiconque savait lire pouvait en prendre connaissance, il fit ériger une croix au pied de la montagne où il ordonna de sceller ce message. Mais maintenant le conte cesse de parler de lui et s'en retourne à Guerrehet, le frère de monseigneur Gauvain.

Guerrehet vient en aide à un vieux chevalier.

13. Le conte dit que, lorsque Guerrehet eut quitté ses compagnons, comme nous l'avons raconté, il chevaucha tout seul jusqu'à midi. Alors il pénétra dans une forêt qui avait bien quarante lieues de long et quarante de large ; il prit un étroit sentier où il avança jusqu'à l'heure de none. Il tomba alors sur une grand-route, il entra dans cette voie et chevaucha assidûment, car il désirait laisser la forêt derrière lui avant la nuit. À ce moment, il aperçut un paysan qui conduisait un

---

quant il orent ce fait si mande Sornehaus mires pour lui garir et il i vinrent de toutes pars, si i misent tel painne et tele entente qu'il fu ains un mois sains et haitiés. Et quant il sot vraiement qu'il ert garis si manda maçons et charpentiers et fist clorre le tertre de bons murs fors et haus si bien de toutes pars qu'il n'i avoit que une entree ne que une issue. Et au pié del tertre, par la ou l'entree estoit, fist faire letres qui disoient : JA NUS QUI CHA VIEGNE NE SOIT SI HARDIS QUE IL LASSUS AILLE S'IL NE SE VELT COMBATRE A SORNEHAUT DEL NUEF CASTEL. Et quant il ot fait faire ce brief si parant que chascuns qui seüst letres le peüst lire, si fist metre une crois au pié de la montaingne et illoc fist seeler [*c*] le brief. Mais or se taist li contes de lui et retourne a parler de Guerrehes, le frere mon signour Gavain.

13. Or dist li contes que quant Guerrehes se fu partis de ses compaingnons, si com li contes a devisé, qu'il chevaucha tos seus jusques a miedi. Lors entra en une forest qui avoit bien .XL. lieues de lonc et .XL. de lé et il se mist en un estroit sentier et erra jusqu'a nonne. Lors chaï en un grans chemin ferré et il entra en la grant voie et chevaucha molt durement car la forest voldroit il avoir[a] trespassee ains que il anuitast. Lors voit un vilain qui menoit un

âne chargé de bûches et, le saluant du plus loin qu'il le vit, il l'interrogea : « Paysan, est-ce que cette forêt s'étend loin ? » Mais quand le paysan vit qu'il était armé, il éprouva une telle frayeur qu'il n'osa pas l'attendre et il prit la fuite, dans sa peur que le chevalier ne voulût le tuer. Et Guerrehet de lui crier : « Paysan, quelle malchance pour moi ! Tu n'as pas à te protéger de moi ! Réponds plutôt à ce que je te demande ! » Mais l'autre ne prêtait aucune attention à ces paroles et quand Guerrehet comprit qu'il n'en tirerait rien de plus, il reprit sa route, laissant sur le chemin l'âne du paysan.

14. Alors il prêta l'oreille : dans la forêt, devant lui, à une certaine distance, il entendait un homme qui poussait de grands cris, car il avait un besoin urgent de secours. Guerrehet dirigea sa monture du côté où il avait perçu les cris, il n'avait pas encore couvert beaucoup de chemin quand il vit devant lui un beau pré et, au milieu du pré, il y avait bien dix hommes qui maintenaient un vieillard : ils l'avaient dépouillé de ses vêtements, ne lui laissant que sa chemise et ses braies, et ils voulaient le tuer. Il criait pitié de toutes ses forces, mais cela ne servait à rien. Dès qu'il aperçut un chevalier en armes, il lui cria du plus loin qu'il le vit : « Ah, noble seigneur, au nom de Dieu, ne me laisse pas tuer sous tes yeux ! Secours-moi ! Tu dois bien le faire, car je suis chevalier tout comme toi ! Si l'on me tue maintenant, la honte sera tienne et le dommage, mien ! » Quant Guerrehet entendit cet homme lui demander si pitoyablement de l'aide, il ordonna à ceux qui

---

asne chargié de buisce et il le salue de si loing com il le vit. Et il li demande : « Vilain, dure gaires ceste forest ? » Et quant cil voit qu'il est armés si ot si grant paour que il ne l'ose atendre ains tourne en fuies car il doute qu'il ne le voelle ocirre. Et Guerrehes li escrie : « Vilain, mar i fui, car tu n'as garde de moi. Mais di moi ce que je te demant. » Et cil n'entent a riens qu'il die. Et quant Guerrehes voit qu'il n'en aprendra plus si a quelt sa voie et a laissié l'asne au vilain.

14. Lors escoute devant soi et ot un home en la forest un poi loing qui crioit a haute vois car grant mestier avoit d'aïde. Lors tourne cele part ou il avoit la vois oïe, si n'ot gaires alé quant il vit devant lui un biau pré et en mi cel pré ot jusqu'à .x. homes qui tenoient un viel home et l'avoient despouillié en chemise et en braies et le voloient ocirre. Et il crioit molt durement merci, mais riens ne li valoit. Et quant il voit le chevalier armé se li crie de loing, si tost com il le voit : « Ha, gentix hom, ne me laissiés ocirre, pour Dieu, devant toi ! Mais rescous moi, car tu le dois bien faire, car ausi sui je chevaliers conme tu es. Et se je des [*d*] ore mais i sui ocis la honte en sera vostre et li damages miens ! » Quant Guerrehes ot celui qui merci crie si pitousement, si desfent a ciaus qui le tiennent qu'il n'i

le tenaient de le lâcher désormais. Ils répliquèrent que ce n'était pas lui qui les empêcherait de le tuer.

15. « Sur ma tête, non, dit-il. Eh bien, je m'y opposerai si je le puis ! » Alors il allongea sa lance, éperonna son cheval, plusieurs de ses adversaires étaient désarmés et il en frappa un si durement qu'il le transperça de son fer ; les autres prirent la fuite et Guerrehet les poursuivit. Il en tua deux et ceux qui restaient se sauvèrent dans la forêt, là où elle leur semblait la plus épaisse. Lorsqu'il vit qu'il les avait perdus, il s'en retourna au chevalier qu'il avait secouru, car il voulait savoir qui il était et pourquoi on avait voulu le tuer. À son arrivée, le vieil homme se mit à genoux devant lui en lui disant : « Ah, noble seigneur, conduisez-moi au nom de Dieu jusqu'à un endroit où je serai en sécurité, car si vous me laissez ici, vous ne me protégerez pas de la mort : ceux qui se sont enfuis me tueront dès qu'ils m'auront retrouvé. — Eh bien, répondit Guerrehet, dites-moi ce que vous voulez que je fasse, car je suis prêt à tout pour vous protéger de la mort. — Seigneur, fit le vieil homme, soyez béni de Dieu ! Emmenez-moi donc jusqu'à un logis qui m'appartient tout près d'ici. » Guerrehet le fit monter en croupe et le pria de lui conter pourquoi les autres l'avaient ainsi pris. « Seigneur, répondit-il, je vais vous le dire.

16. « La vérité, c'est qu'ils sont mes neveux, les fils de mon frère ; il n'y a pas huit jours que l'un de mes fils, un beau

---

metent hui mais les mains. Et cil dient que ja por lui ne lairont qu'il ne l'ocient.

15. « Non, fait il, par mon chief, dont le vous desavancerai je, se je puis. » Lors alonge le glaive et broce le cheval et li pluisor d'aus estoient desarmé et il en fiert un si durement qu'il li met le glaive tout outre le cors et li autre tournent en fuies et il aprés aus. Et il en ocist .II. et li autre s'enfuient en la forest la ou il le voient plus espesse. Et quant il voit qu'il les ot perdus si retourne au chevalier qu'il ot rescous quar il voldra savoir qui il est et pour coi il le voloient ocirre. Et quant il est venus jusqu'a lui, cil s'agenoulla devant lui et li dist : « Ha, gentix hom, menés moi por Dieu a salveté, car se vous me laissiés ici vous ne me garantirés pas de mort, car il m'ocirront qui la s'enfuient si tost com il m'aront trouvé. — Dites moi, fait Guerrehes[a], conment vous volés que il soit, car il n'est riens que je ne feïsse pour vous garantir de mort. — Sire, fait il, de Dieu soiés vos beneois ! Or m'en menés donques ci pres a un mien rechet. » Et Guerrehes le fait monter deriere soi et puis li proie qu'il die pour coi cil l'avoient ensi pris. « Sire, fait il, je le vous dirai.

16. « Voirs est qu'il sont mi neveu, fill de mon frere. Si n'a pas encore plus de .VIII. jours que uns miens fix que je avoie biau

jeune homme, s'en alla tirer à l'arc parmi cette forêt et il arriva qu'il blessa leur sœur d'une flèche tandis qu'il s'amusait devant la porte de leur château fort qui se trouve tout près d'ici. La demoiselle avait été blessée à la tête, elle ne put être sauvée, elle en est morte et, hier, on l'a ensevelie. Quand ils virent que leur sœur était morte, ils lancèrent un défi à mon fils comme à moi-même ; je leur proposai une compensation pour conserver la paix entre nous, mais ils la refusèrent catégoriquement. Ils vinrent ce matin dans ma maison et ils tuèrent mon fils sous mes yeux, ce dont j'éprouve un tel chagrin qu'il me semble que je vais en mourir. Et, après avoir commis ce forfait, ils ne se tinrent pas pour payés de la mort de mon fils, mais ils s'emparèrent de moi dans l'état où vous m'avez vu et comme ils voulaient me tuer assez secrètement pour que personne ne le sût, ils m'avaient amené en cet endroit. C'est ainsi qu'ils m'auraient assassiné, là, si vous n'étiez pas venu et si Dieu ne vous avait pas conduit en ce lieu. Voilà, je vous ai maintenant raconté comment ce malheur m'est arrivé. » Tandis qu'ils devisaient ainsi, ils finirent par arriver auprès d'une tour bien fortifiée et fort haute, entourée de très profonds fossés. Le chevalier mit pied à terre ; trouvant la porte fermée, il appela et une demoiselle se présenta ; son visage ruisselait de larmes. Mais dès qu'elle reconnut son père, elle courut à lui les bras tendus en disant : « Mon cher père, soyez le bienvenu ! Vraiment, je croyais que mes cousins vous avaient tué ! — Par ma foi, répliqua-t-il, ils

---

damoisel ala archoiant parmi ceste forest, et tant qu'il navra une lor serour d'une saiete ou il aloit joant devant la porte de lor forterece qui ci pres est. Et la damoisele ne pooit garir qui navree estoit en la teste, si en morut et fu ier enfoiie. Et quant il virent que lor serour estoit morte, si desfierent moi et mon fill. Et je lor offri amende por metre pais entre nous, mais il disent qu'il n'en feroient riens. Si vinrent hui matin a ma maison et ocisent mon fill devant moi dont je sui si dolans que je en quit bien morir de doel. Quant il orent ce fait, si ne s'en tinrent mie bien a paiié de la mort mon fill, si me prisent ensi conme vous me veïstes et pour ce qu'il me voloient ocirre si repostement que nus n'en seüst mot, si m'avoient il cha amené si m'eüssent ci ocis se vous et Dix ne fuissiés qui ceste part vous a conduist. Si vous ai ore conté conment ceste aventure m'avint. » Tant ont alé ensi parlant qu'il en viennent pres d'une tour molt forte [*e*] et molt haute close de bons fossés parfons. Li chevaliers descent, si trouva la porte close, si apele et une damoisele vient a la porte molt durement plourant. Et quant ele voit son pere, se li court les bras tendus et li dist : « Biaus dous peres, bien soiiés vous venus. Certes, je quidoie bien que mi cousin vos eüssent ocis ! — Par foi, fait il, si

l'auraient fait si Dieu n'avait été là et ce noble chevalier dont la vaillance m'a sauvé.

17. « Pensez donc à présent à le servir et à lui faire bon visage comme à l'homme qui vous a rendu votre père. » La demoiselle se dirigea vers Guerrehet, saisit les rênes de son cheval et le pria de mettre pied à terre, mais il refusa. « Au nom de Dieu, seigneur, s'écria-t-elle, il faut que vous preniez ici votre hébergement. — Mon Dieu, demoiselle, répondit-il, s'il était temps de s'arrêter pour le repos, il ne faudrait pas me prier longuement, car je le ferais avec grand plaisir. Mais il ne fera pas nuit avant un bon moment, j'ai beaucoup de route devant moi, et je m'en vais maintenant, car je n'ai pas le désir de demeurer. — Au nom de Dieu, seigneur, dit-elle, vos excuses ne servent à rien ; il convient que vous restiez ici, car il est tout à fait l'heure de prendre un logis pour la nuit. » Quand Guerrehet vit qu'il était plus convenable d'accepter, il mit pied à terre : il avait peur que la jeune fille ne le prît pour un malotru s'il se faisait davantage prier. Aussitôt il y eut bien quatre serviteurs pour bondir vers lui et l'emmener au palais[1] où ils le débarrassèrent de ses armes ; puis ils le revêtirent d'un manteau léger, car il faisait chaud. Peu après d'une chambre sortit le chevalier que Guerrehet avait secouru, il s'était habillé de soie vermeille et il menait avec lui son épouse, qui était une dame de grande valeur. Dès qu'elle vit Guerrehet, elle tomba à ses pieds en disant : « Ah, noble chevalier, soyez béni de Dieu, vous qui m'avez

---

eüssent il fait se Dix ne fust et cel franc chevalier qui m'a rescous par sa prouece.

17. « Ore pensés de lui servir et de faire bele ciere conme a celui qui vostre pere vous a rendu. » Et la damoisele s'en vait a Guerrehet et le prent au frain et li dist que il descende, mais il ne velt. « Par Dieu, sire, fait ele, il couvient que vous herbergiés avoc nous. — Par Dieu, damoisele, fait il, se il fust tans de herbergier, il ne m'en covenist ja proiier car volentiers le feïsse. Ne mais il ne sera a piece nuis et je ai molt a aler, si m'en irai a tant car je n'ai talent de demourer. — Par Dieu, sire, fait ele, escondires ne vous vialt riens. A remanoir vous couvient, car bien est tans de herbergier. » Et quant il voit que il li couvient faire, si descent. Car il doute qu'ele ne le tiengne a vilain s'il s'en feïst plus proiier. Lors saillent sergant jusques a .IIII., si l'en mainnent el palais, si le desarment. Et puis li aportent un mantel legier pour le chaut. A chief de piece d'une chambre issi li chevaliers que Guerrehes avoit rescous et fu vestus d'un vermeil cendal et amena avoc lui sa feme qui molt ert bone dame. Et la ou ele voit Guerrehes si se laisse cheoir a ses piés et li dist : « Ha, frans chevaliers, de Dieu soiiés vous beneois qui mon signour m'avés

rendu mon époux. Je vous offre et la femme que je suis, pour faire tout ce qui vous plaira, et tout ce qui se trouve dans cette maison. »

18. Alors revint la demoiselle qui lui avait ouvert la porte, elle s'était parée mieux que personne. Elle était grande et mince, joliment faite ; en sa beauté rien ne manquait qui pût empêcher n'importe quel homme de l'aimer. Elle déclara à Guerrehet : « Je devrais vous aimer et vous servir, vous qui m'avez délivrée de toutes les peines où je me serais trouvée plongée si mon père avait été tué par ces gens auxquels vous l'avez arraché. Commandez donc tout ce que vous voudrez, il n'est rien que je vous refuserais si je pouvais le réaliser. » Guerrehet la remercia avec douceur. Ceux de la maison firent une grande fête à Guerrehet, ils se donnaient beaucoup de peine pour le servir ; et leur joie aurait été bien plus grande encore s'il n'y avait eu la mort de leur fils qu'ils ne pouvaient oublier. Le seigneur du logis commanda que le repas fût préparé et que son hôte fût richement servi. On lui obéit, puis on dressa les tables, ils se lavèrent les mains et s'assirent. Durant le souper, le seigneur mangea avec la dame, Guerrehet avec la demoiselle. Après le repas, ils s'en allèrent se délasser dans un très beau pré ; le seigneur et sa dame allaient d'un côté, Guerrehet et la jeune fille de l'autre ; ils parlèrent de bien des sujets jusqu'au moment où Guerrehet déclara sa flamme à la demoiselle en la priant de lui donner son amour. Elle lui demanda alors son nom et il répondit qu'il était le

---

rendu, si vous doing une tel feme conme je sui a faire ce qui vous plaira et quanqu'il a chaiens. »

18. Lors vint avant la damoisele qui la porte li avoit ouverte si bien acesmee que nule riens mix. Si fu longe et graille et bien faite de cors et tant avoit en li biauté qu'il n'a home el monde qui pour defaute de biauté le laissast a amer. Si dist a Guerrehes : « Je vous devroie molt amer et servir, car vous m'avés jetee de toutes dolours ou je fuisse entree se cil eüssent mon pere mort a qui vous le tolistes[a]. Si conmandés[b] quanqu'il vous plaira, car il n'est riens que je vous escondisse que je faire peüsse. » Et Guerrehes l'en mercie molt doucement. Molt font cil de laiens grant feste a Guerrehes et molt se painnent de lui servir. Et molt fust encore la joie graignour se la mort de lor fill ne fust qui lor avoit esté ocis dont il ne porent le doel [*f*] oublier. Li sires conmanda que li mengiers fust aprestés et que ses ostes soit servis bel et richement. Et cil si firent et puis metent les tables si laverent et s'asisent. Au souper si menga li sires avoc la dame et Guerrehes avoc la damoisele. Aprés souper s'alerent esbatre en un molt biau praiel et li sires et la dame furent d'une part et Guerrehes d'autre entre lui et la pucele. Il parolent de maintes choses tant que Guerrehes le requist

frère de monseigneur Gauvain et qu'il s'appelait Guerrehet. « Assurément, dit la jeune fille, je serais donc bien folle si je mettais mon cœur en votre amour, car je n'en jouirais jamais : vous êtes un bien trop riche seigneur pour aimer une pauvre demoiselle comme moi. Mais répondez à ce que je vais vous demander. — Qu'est-ce ? dit Guerrehet. — Quel est, demanda la jeune fille, ce bel homme brun qui porte un écu de cette sorte (elle lui en détailla les caractéristiques) ? — Comment s'appelle-t-il ? interrogea Guerrehet. — Je crois qu'il a pour nom Lancelot du Lac.

19. — Certes, fit Guerrehet, ma demoiselle, si je le savais vivant, je dirais qu'il est un des meilleurs chevaliers du monde à la seule exception de mon frère, monseigneur Gauvain. Mais nous croyons bien qu'il est mort ; aussi, je ne sais que vous dire. — Que Dieu le préserve de la mort, s'écria-t-elle, plus que tout autre au monde, car ce serait une trop cruelle perte si jamais un homme comme celui-là mourait ! — Demoiselle, dit Guerrehet, l'avez-vous vu ? — Oui, seigneur, répondit-elle. — Et il vous semble si beau que vous le décrivez ? — Certes, seigneur, dit la demoiselle, ce serait vraiment étonnant qu'il ne me semble pas beau, car, à mon avis, c'est le plus bel homme du monde. En tout cas, je suis sûre que je n'en ai jamais vu de si beau. Plût à Dieu qu'il se trouve aujourd'hui sain et allègre comme vous l'êtes et qu'il m'aime de cœur sincère comme moi je l'aimerais !

---

d'amours et li proie qu'ele l'aint. Et ele li demande qui il est et il dist qu'il est freres a mon signour Gavain et avoit a nom Guerrehes. « Voire, fait ele, dont seroie je molt fole se je en vous m'amour metoie, car ja n'en gorroie. Car trop estes riches hom pour amer si povre damoisele conme je sui. Mais dites moi ce que je vous demanderai. — Que est ce ? fait il. — Qui est, fait ele, uns biaus hom bruns qui porte un tel escu (ce li devise la façon) ? — Et conment a il a non ? fait Guerrehes. — Je quit, fait ele, qu'il a a non Lanselot del Lac.

19. — Certes, fait il, damoisele, se je seüsse qu'il fust vis, je desisse qu'il fust un des mellours chevaliers del monde fors solement mon signour Gavain mon frere. Mais nous quidons bien qu'il soit mors. Et pour ce, fait il, ne vous en sai je que dire. — De mort, fait ele, le desfende Dix sor tous les homes del monde, car trop seroit il grans dolours se tels hom com il est moroit encore. — Damoisele, fait Guerrehes, le veïstes vous onques ? — Oïl, sire, fait ele. — Et vous samble il si biaus conme vous dites ? — Certes, sire, fait ele, se il ne me samblast si biaus ce seroit merveille, car il est au mien essient li plus biaus hom del monde. Et tant sai je bien que je ne vi onques nul ausi bel. Et pleüst ore a Dieu qu'il fust chaiens ausi sains et ausi haitiés conme vous estes et m'amast d'ausi vraie amour conme je feroie lui.

Que Dieu me vienne en aide! ajouta-t-elle, je ne l'échangerais jamais contre aucun autre que j'aie pu voir, même pour être la reine de tous les royaumes qui sont de par le monde!»

20. Tandis qu'ils parlaient ainsi, ils entendirent un homme qui se trouvait derrière la porte et se lamentait, et gémissait en disant: «Ah, Dieu, que vais-je pouvoir faire? Maintenant j'ai tout perdu!» «Seigneur, au nom de Dieu, dit Guerrehet à son hôte, avez-vous entendu cet homme se plaindre? Pour Dieu, allons voir ce qu'il en eſt.» Ils déverrouillèrent donc la porte et sortirent. Guerrehet interpella celui qui se lamentait et lui demanda ce qu'il avait. «Ce que j'ai, seigneur? dit l'homme. Il m'eſt arrivé, il y a peu, d'aller à travers cette forêt et de mener un chargement de bûches sur un âne qui m'appartenait. J'ai rencontré un chevalier et, comme j'ignorais s'il me voulait du mal ou du bien, je me suis tapi au plus profond du bois jusqu'à ce qu'il reparte, mais quand je suis revenu là où j'avais laissé mon âne, j'ai trouvé au moins six loups qui l'avaient étranglé et s'apprêtaient à le dévorer. Devant un tel speƈtacle, je n'ai plus su où diriger mes pas et je marche ainsi en pleurant ma perte. Je n'ai pas tort de pleurer, car je ne pouvais gagner mon pain que grâce à mon âne; et maintenant, seigneur, il va me falloir mendier ma nourriture et la demander au nom de Dieu, car je n'ai pas en tout ce monde assez d'argent pour me racheter un âne.

Si m'aït Diex, fait ele, que je ne le changeroie encore por home que je aie veü pour eſtre dame de toutes les terres qui sont par le monde.»

20. En ce qu'il parloient ensi si oïrent un home defors la porte qui s'aloit et plaingnant et dolousant et disoit: «Ha, Dix, que porrai je faire? Ore ai je le tout perdu!» «Ha, sire, fait Guerrehes a son oſte, avés vous veü celui qui se plaint? Pour Dieu, alons veoir que c'eſt.» Atant desfermerent la porte et issirent fors. Et Guerrehes apele celui qui le doel demenoit et il li demande que il avoit. «Que j'ai, sire? fait il. Il m'avint ore n'a gaires que je aloie parmi ceſte foreſt menant buisce sor un asne que je avoie, si encontrai un chevalier et pour [*337a*] ce que je ne savoie s'il me voloit mal ou bien me feri je el plus espés de la foreſt et tant qu'il s'em parti. Et quant je reving la ou je avoie laissié mon asne si trouvai jusques a .VI. leus qui l'avoient eſtranglé qui le voloient mengier. Et quant je vi ce, si ne sot quel part aler, si m'en vois ensi doel faisant. Et je n'ai mie tort se je em plour, car je n'avoie a mon pain gaaingnier fors solement que l'asne. Si me couvenra des ore mais, sire, querre mon pain et demander pour Dieu, car je n'ai en tout le monde tant d'avoir dont je peüsse un autel asne achater.

21. — Dis-moi donc, fit Guerrehet, si tu avais un roussin, ne ferait-il pas ta besogne aussi bien que ton âne ? — Si, seigneur », répondit le paysan. Alors Guerrehet pria le seigneur de la maison de lui donner un roussin : « C'est moi qui lui ai causé cette grande peur qui l'a fait fuir ; je vous prie donc de bien vouloir lui rembourser sa perte. » Le seigneur déclara qu'il le ferait de bon cœur et il lui fit aussitôt donner un roussin robuste et rapide. Alors le paysan s'en alla avec le cheval, couvrant Guerrehet de remerciements pour lui avoir si bien remboursé sa perte et le seigneur de lui avoir fait ce don. Les deux chevaliers s'en revinrent à la tour et le seigneur demanda que l'on fît un lit pour Guerrehet ; les serviteurs lui en préparèrent un dans une très belle chambre en bas de la tour. Le seigneur du logis se mettait encore plus en peine d'honorer Guerrehet, car sa fille lui avait confié quel était son lignage. Quand il fit nuit, le seigneur conduisit son hôte à sa chambre tout éclairée de grands flambeaux de cire, il demeura auprès de lui jusqu'à ce que Guerrehet se fût mis au lit ; alors il sortit de la pièce et l'y laissa endormi. Tous ceux du logis se couchèrent à leur tour, car ils avaient eu, ce jour-là, assez de tourments. Il arriva vers minuit qu'un des serviteurs, qui s'était levé pour quelque nécessité, parvint devant l'entrée où il aperçut une bonne vingtaine d'hommes en armes qui étaient en train de percer la grand-porte. À cette découverte, il revint en courant sur ses pas, ferma les portes pour éviter toute surprise et, entrant dans la chambre

---

21. — Or me di, fait Guerrehes, se tu avoies un ronci et ne feroit il ausi bien ta besoigne comme l'asne ? — Sire, fait il, oïl. » Lors proie Guerrehes au signour de laiens qu'il li doinst un ronci, « car ce fui je dont il ot le grant paour quant il s'enfui, si vous proi que vous li restorés sa perte ». Et li sires li dist que ce feroit il molt volentiers, se li fait doner un ronci fort et isnel. Lors s'em part li vilains atout le cheval et mercie molt Guerrehes de ce qu'il li a si bien sa perte restoree et mercie le signour del don qu'il li a fait. Et li doi chevalier reviennent en la tour, si conmanda li sires que on face le lit Guerrehes et li sergant le font en une molt bele chambre au pié de la tour. Et li sires se penoit de servir Guerrehes, plus n'avoit fait devant, car sa fille li avoit dit de quel lignage il estoit. Et quant il fu auques anuitié, li sires mena Guerrehes couchier a tous grans tortins de cire et demoura illoc tant qu'il fu couchiés. Lors s'em parti et le laissa dormant, et lors se couchierent tout cil de laiens car assés orent le jour d'anoi. Si avint en tour mienuit que uns des sergans se fu levés pour aler a chambre et quant il vint devant la porte si trouva jusques a .xx. homes armés qui avoient crousé la porte. Et quant il vit ce si s'en revint courant ariere et ferma les huis qu'il ne fuissent souspris, si vint a la chambre

où dormait son maître, il l'éveilla en s'écriant : « Seigneur, vite, debout ! Et réveillez vos hommes, car je crois que nous sommes trahis ! — Trahis ! répliqua le seigneur, qu'as-tu donc vu ?

22. — Ma foi, seigneur, dit le serviteur, votre grand-porte est déjà brisée et il y a, à l'intérieur du logis, vingt hommes armés qui vous tueront dès qu'ils en trouveront le moyen ; ils y arriveront sans peine, car nous sommes peu nombreux tandis qu'ils sont beaucoup, certes nous ne pourrons pas leur résister. » Sur-le-champ, le seigneur sauta à bas de son lit, il jeta un haubert sur son dos et laça son heaume sur sa tête, il fit allumer des chandelles, puis il s'en vint au lit où dormait Guerrehet et l'éveilla en lui disant : « Seigneur, il vous faut vous lever, armez-vous rapidement, car nos ennemis sont entrés dans la maison. —Est-ce vrai ? demanda Guerrehet. — Par ma foi, répondit le seigneur, ils ont déjà brisé ma porte et il ne leur faudra pas une heure pour être là au milieu de nous ; c'est pourquoi je suis venu vous réveiller, ne voulant pas qu'ils nous prennent par surprise. »

23. À ces mots, Gueherret sauta sur ses pieds, il demanda ses armes et on les lui apporta ; quand il fut armé, il prit son écu, ses armes et son épée et entra dans la grand-salle. Le seigneur, de son côté, avait bien fait s'équiper six hommes qui étaient dans sa maison. Guerrehet donna alors l'ordre d'ouvrir les portes de la salle « avant qu'on ne nous les brise sur le corps ». Le seigneur le lui accorda puisqu'il le jugeait

---

ou ses sires gisoit si l'esvelle et li dist : « Sire, or sus et si esveilliés vostre maisnie, car je quit que nous sommes traï ! — Traï ? fait li sires. Que as tu donques veü ?

22. — Par foi, sire, fait il, vostre porte est ja froissie et a chaiens .xx. homes armés qu'il vous ocirront ou il en aront le pooir, et le porront bien faire car nous sommes poi et il sont assés gent, si ne porrons pas durer contre aus. » Maintenant saut sus li sires et jete un hauberc en son dos et lace son hialme en son chief[a] et fait chandeilles alumer, puis s'en vient [*b*] au lit Guerrehes, si l'esveille et li dist : « Sire, il vous couvient lever, si vous armés isnelement, car nostre anemi sont chaiens venu. — Est ce voirs ? fait Guerrehes. — Par foi, fait li sires, il ont ja ma porte brisie, si ne gart l'ore qu'il seront chaiens o nous. Et pour ce vous ving je esveillier que je ne voloie pas qu'il nous souspreïssent. »

23. Quant Guerrehes oï ce si saut sus et demande ses armes et on li a aportees, et quant il est armés si prent son escu et ses armes et s'espee, si vient en la sale. Et li sires fait armer jusqu'a .VI. honmes qui laiens estoient. Lors conmande Guerrehes que li huis de la sale soient ouvert « ains qu'il soient brisié sor nos ». Et li sires li otroie

bon ; aussitôt, ils sortirent tous ensemble et trouvèrent leurs assaillants qui étaient au milieu de la grand-salle et cherchaient à mettre le feu à l'une des galeries situées le long de la pièce. Alors, poussant une clameur, ils coururent droit sur leurs ennemis, les épées nues. Les autres se défendirent bien, ils étaient beaucoup plus nombreux que ceux du château. Guerrehet avait tiré son épée, il en frappa un avec une telle force qu'il lui coupa le bras et le coude. Ce dernier, se sentant mutilé, jeta un cri et tourna les talons pour s'enfuir. Guerrehet courut droit sur les autres en jurant qu'ils mourraient tous, que pas un n'en réchapperait. Le seigneur faisait de grands efforts de son côté, et comme lui, tous les siens.

24. La mêlée dura longtemps et l'on ne savait qui allait l'emporter. En vérité, ceux du château auraient été vaincus s'il n'y avait eu Guerrehet ; il en tua quatre de ses mains et en blessa six autres, sans compter celui qu'il avait mutilé en premier. Ils en capturèrent huit et, après les avoir ligotés, les jetèrent en prison. Et le reste des assaillants prit la fuite en pleurant, pleins de chagrin pour leurs amis qui étaient morts ou avaient été capturés. Quand Guerrehet leur eut donné la chasse un bon moment et eut vu qu'il ne gagnerait rien de plus à les poursuivre, il revint au château, tout content de l'issue favorable des événements. Lorsqu'il fut de retour, ceux du logis lui manifestèrent une joie bien plus grande encore que la veille au soir. Puis après s'être réjouis ensemble un bon moment, ils retournèrent se coucher. Cette fois, le seigneur fit

---

puis que il li plaist. Et lors vont fors tout ensamble et trouvent ciaus enmi la sale qui voloient metre le fu en unes loges qui estoient deles la sale, si les escrient et lor courent sus les espees nues. Et cil se desfendent bien qui estoient plus assés que cil de laiens. Et Guerrehes ot l'espee traite si en fiert si un qu'il li cope le bras et le coute et cil jete un cri qui mehaignié se sent si se tourne fuiant et Guerrehes court sus as autres et dist que tout morront que ja pres n'en eschapera. Et li sires s'en painne molt et ainsi font tout li autre.

24. Longement dura la mellee entr'aus que on ne sot liquel en avoient le meillour. Et voirs fu que cil de laiens fuissent desconfit se ne fust Guerrehes, car il en ocist .IIII. de ses mains et .VI. en mehaigna sans[a] celui qu'il afola premier si em prisent .VIII. et loiierent et misent em prison et li autre s'enfuirent[b] plourant et dolousant lor amis dont li un estoient mort et li autre emprisonné. Et quant Guerrehes les ot grant piece chaciés et il vit que em plus sivir ne porroit il riens gaaingnier, si s'en retourne laiens joians et liés de ce que si bien l'en estoit avenu. Et quant il fu revenus ariere si reconmencierent la joie graindre qu'il n'avoient fait devant. Et quant il ont festoiié grant piece si s'en revont couchier. Si fist li sires

bien garder la porte pour que, si quelqu'un revenait, il ne pût pénétrer sans rencontrer de résistance. Mais leurs adversaires n'en avaient plus le désir, car ils avaient enduré bien plus qu'ils ne pouvaient supporter ! Le lendemain matin, avant même que les habitants du château fussent levés, les prisonniers leur firent savoir qu'ils désiraient rétablir la paix. Quand le seigneur entendit ces propositions, il déclara qu'il allait en discuter et qu'il les accepterait si on le lui conseillait ; il vint alors auprès de Guerrehet qui se levait et il lui dit : « Seigneur, Dieu vous accorde une heureuse journée ! » Guerrehet lui rendit son salut. « Cher seigneur, poursuivit son hôte, puisque vous avez mis un terme à ma guerre et que vous m'avez rendu un tel service que jamais je ne pourrais me tenir quitte à votre égard, il faut, pour finir, que vous m'accordiez un conseil à propos de ce que je vais vous demander. — Demandez donc, dit Guerrehet. — Par ma foi, seigneur, dit son hôte, mes frères et mes neveux m'ont fait savoir que maintenant ils feront volontiers la paix avec moi, si je l'accepte. Je me trouve dans une telle situation, grâce à Dieu et grâce à vous, que je peux désormais les déshériter totalement si c'est mon bon vouloir. Je n'aurais jamais connu cette supériorité si Dieu ne vous avait pas conduit ici. C'est pour cela que je ne ferai rien sans votre conseil. — Par ma foi, dit Guerrehet, ils sont vos proches par le sang et je ne vous conseillerais jamais de poursuivre la guerre contre eux. Au contraire, si tout le monde était contre eux, c'est vous qui devriez les aider. Donc pour cette raison, je

---

garder la porte pour ce que, s'il revenissent, qu'il n'i peussent rentrer sans desfense. Mais il n'en avoient talent, car il avoient plus mal que mestiers ne lor fust. L'endemain par matin, ains que cil de laiens se fuissent levé, manderent cil qui laiens estoient en prison que il feroient volentiers pais. Et quant li sires l'oï si dist qu'il s'en conseilleroit et s'on li looit il le feroit. Lors s'en vint a Guerrehes qui se levoit et li dist : « Sire, bon jour vous doinst [*c*] Dix. » Et il li rent son salu. « Biaus sire, fait li ostes, puis que vous m'avés ma guerre afinee et moi tant servi que je ne le porroie guerredonner, il couvient au daerrain que vous me conseilliés de ce que je vous dirai. — Or dites, fait Guerrehes. — Par foi, sire, fait il, mes freres et mi neveu si m'ont orendroit mandé qu'il feront volentiers pais a moi se je voel et je sui ore en tel point, Dieu merci et la vostre, que je les puis ore del tout desireter se je voel, et je n'en fuisse ja au desus se Dix ne vous eüst ceste part amené. Et pour ce n'en ferai je riens sans vostre los. — Par foi, sire, fait Guerrehes, il sont si vostre ami carnel que je en nule maniere ne vous loeroie la guerre a maintenir, car, se tous li mondes lor grevoit si devriés vous aïdier. Et pour ce vous lo je que vous faites bone pais ains que je m'en soie partis.

vous donne le conseil de conclure une bonne paix entre vous avant mon départ.

25. — Par Dieu, seigneur, déclara l'hôte, votre conseil est plein de loyauté et j'agirai en tout comme vous me l'avez préconisé. » Sur ce, il fit appeler son frère et ses parents pour parler ensemble et ils accoururent aussitôt qu'ils entendirent ce message. Une fois rassemblés devant Guerrehet, ils menèrent si bien la discussion entre eux que la paix fut déclarée des deux côtés. Ainsi se pardonnèrent-ils réciproquement leur hostilité, on amena ceux qui se trouvaient dans la prison et ils jurèrent solennellement au seigneur du château qu'ils ne feraient plus rien qui lui déplaise, mais qu'ils lui apporteraient leur aide contre quiconque, hormis leur seigneur lige ; quant au seigneur du château, il leur promit d'être désormais leur ami et ils en firent autant pour lui. Voilà où en arrivèrent ceux qui étaient naguère de mortels ennemis. Ils échangèrent entre eux de bons gages pour garantir leur serment. Alors Guerrehet réclama ses armes, et tous ensemble de le supplier de demeurer là. Mais il répondit qu'il ne resterait en aucune façon.

26. Aussitôt on lui apporta ses armes, ils l'aidèrent à s'équiper à l'exception de son heaume. Il regarda alors la jeune fille et lui demanda : « Demoiselle, vous souvient-il de la dernière parole que vous m'avez dite ? — Oui, seigneur, répondit-elle. — Je la rappelle, fit Guerrehet, car si Dieu me donnait de retrouver l'homme pour lequel cette parole fut prononcée, je

---

25. — Par Dieu, sire, fait li ostes, molt est vostres consaus loiaus et je le ferai del tout ensi conme vous le m'avés dit. » Et lors mande son frere et ses parens qu'il venissent a lui parler et il si firent si tost com il virent le message. Et quant il furent tout assamblé devant Guerrehes si ont tant les paroles menees que la pais est otroie d'une part et d'autre, si a li uns a l'autre pardonné son maltalent, si ont amené ciaus qui estoient em prison et ont tant juré au signour de laiens que jamais ne feront chose a lui qui li desplaise, se li aideront contre tous homes fors contre lor lige signour. Et il lor fiance que des ore mais lor sera amis et ausi font il a lui. Ensi sont cil venu que devant estoient mortel anemi, si ont donné bons ostages d'une part et d'autre de ce tenir. Lors demande Guerrehes ses armes et cil li proient tout en samble de remanoir et il dist qu'il ne remanroit en nule maniere.

26. Maintenant li furent ses armes aportees, se li aïdent tant qu'il est armés fors de son hiaume. Lors regarde la damoisele, se li dist : « Damoisele, vous souvient il de la daerraine parole que vous me desistes ? — Sire, fait ele, oïl. — Je le di, fait il, pour ce que, se Dix me donnoit trouver celui pour qui la parole fu dite, je

ne manquerais pas, contre le meilleur des châteaux que possède le roi Arthur, d'être pour vous un bon messager. » Et la jeune fille se prit à rougir, pleine de remords d'avoir prononcé ces mots. Sur ce, Guerrehet laça son heaume et prit congé de tous. Il chevaucha assez longtemps pour arriver dans un beau pré, et au milieu de ce pré coulait une fontaine, la plus jolie du monde, qui sourdait au pied d'un sycomore. Il se dirigea de ce côté pour aller se rafraîchir, car il avait beaucoup souffert du soleil qui était ardent. En arrivant à la fontaine, il y trouva, assises autour de la source, trois dames d'âge différent : l'aînée avait plus de quarante ans, la plus jeune pas plus de vingt et la troisième dans les trente ans. Elles avaient étendu une nappe sur l'herbe fraîche et mangeaient un pâté de chevreuil. Avec elles, il n'y avait nul homme, si ce n'est un nain qui les servait d'une coupe d'argent. Quand elles virent le chevalier, elles se levèrent pour aller à sa rencontre en lui souhaitant la bienvenue : « Aussi bien, dirent-elles, nous étions en train de regretter l'absence d'un chevalier. » Le nain lui apporta de l'eau pour se laver les mains, Guerrehet s'assit à leurs côtés et commença à deviser agréablement, tout en regardant la plus jeune des trois dames qui lui semblait ravissante, et elle l'était, mais il voyait bien qu'elle n'avait pas du tout l'air heureuse. Il regarda les autres et les vit beaucoup plus gaies que ne l'était la jeune dame. Alors Guerrehet lui dit :

---

ne lairoie pour le meillour chastel que li rois Artus mes oncles ait que je ne vous en fuisse bons messages. » Et ele conmence a rougir si se repent de ce qu'ele ot dit. Atant lace Guerrehes son hiaume et s'em part au congié de tous et chevauche tant qu'il vint en un pré molt bel et enmi celui pré avoit une fontainne la plus bele [*d*] del monde, qui sourdoit au pié d'un sicamor. Il tourne cele part pour lui refroidier car molt l'avoit li solaus grevé qui chaus estoit. Et quant il vint a la fontainne si trouve .III. dames qui estoient entour la fontainne de divers aages. Car l'ainsnee avoit plus de .XL. ans et l'autre n'avoit mie plus de .XX. ans et la tierce en ravoit bien .XXX. Si avoient estendu sor la fresche herbe une nape et mengoient pastes de chevreus. Si n'avoient de tous homes fors un nain qui les servoit a une cope d'argent. Et quant eles voient venir le chevalier si se lievent encontre lui et li dient que bien soit il venus. « Car ausi, font eles, nous aliemes demantant d'un chevalier. » Et li nains li aporte de l'aigue a ses mains laver, si s'asiet avoc eles et conmence a envoisier endroit soi si conmence a regarder la plus jouvene des .III. dames qui molt li samble bele, et si ert ele, mais il voit bien que ele n'ert pas del tout a aise. Si regarde les autres si les voit asses plus envoisies que cele n'estoit. Lors li dist Guerrehes :

Guerrehet et le mari indélicat.

27. « Ah, dame, à quoi pensez-vous si fort ? Je n'ai jamais vu si belle dame que vous, mais pas une qui ne fût plus joyeuse. Vous le cacherai-je ? J'ai bien l'impression que vous êtes ennuyée de me voir manger avec vous. — Assurément, seigneur, répondit-elle, ni votre présence au repas ni votre arrivée ne me chagrinent, tout au contraire, j'en suis ravie ! Mais je pense à ce qui rend si triste mon cœur, et cela, je ne peux pas l'arranger comme je le voudrais tant. — Ah, dame, dit Guerrehet, un étranger pourrait-il arranger les choses ? — Oui, répondit-elle, s'il consentait à s'en donner la peine. — Eh bien, répliqua-t-il, que Dieu ne m'accorde plus jamais son aide si, connaissant la raison de votre grande tristesse, je n'y apportais toute la réflexion que je pourrais y mettre. Je vous prie donc de me la dire. — Seigneur, déclara-t-elle, bien volontiers. Écoutez-moi donc. Il y a déjà deux ans que mon père est mort ; il était le seigneur de la Bretèche, un château qui se trouve devant nous dans la montagne. Après sa mort, quand ma dame me vit orpheline, belle comme je l'étais, elle pensa que, si elle ne me mariait pas au plus vite, on m'enlèverait et on me ferait violence. Elle prit conseil de son sénéchal qui était homme de grande fortune, mais avait une vile origine[1] ; mon père l'avait fait chevalier à cause de ses richesses. Lorsque ce sénéchal apprit que ma dame voulait me marier, il déclara qu'il me recevrait volontiers si elle l'acceptait.

---

27. « Ha, dame ! Que pensés vous tant ? Certes, si bele dame comme vous estes ne vi je onques mais qui plus envoisie de vous ne fust. Et que vous celeroi je ? Il m'est avis que vous estes courecie de ce que je menguë avoc vous. — Certes, sire, fait ele, ne vostre mengier ne vostre venue ne me grieve noient, ains m'est molt bel. Si pens a ce que plus me grieve au cuer et si ne le puis mie amender a ma volenté. — Ha, dame ! fait il, il le porroit nus estranges hom amender ? — Oïl, fait ele, se il i voloit painne metre. — Ja Dix, fait il, ne m'aït, se je savoie l'ocoison pour coi vous estes si a malaise, se je n'i metroie tout le bon conseill que je i porroie metre. Si vous proi que vous me le dies. — Sire, dist ele, volentiers. Ore m'escoutés : il avint ore a .II. ans que mes peres fu mort, li sires de la Bertesche, c'est un chastel qui est ci devant en une montaingne, et quant il fu mors et ma dame me vit orfeline, si bele conme je estoie, si pensa que s'ele ne me[a] marioit tost c'on me prenderoit a force. Si s'en conseilla a son seneschal qui molt estoit riches hom mais tous estoit estrais de vilains, si l'avoit mes peres fait chevalier pour sa richece. Et quant il oï que ma dame me voloit[b] marier si dist que il me prenderoit volentiers s'ele voloit.

"Sachez-le, dame, dit-il, s'il vous agrée que je la possède, je lui rendrai tous les honneurs qu'on saurait me demander. Jamais je ne m'opposerai à elle." Enfin il fit si bien par ses prières que ma dame accepta de me donner à lui, contre mon gré. Lorsqu'il fut mon époux, il me montra au début un grand amour ; mais il se passa peu de temps avant qu'il ne se mette à me surveiller et à me dire des paroles discourtoises ; s'il arrivait qu'un chevalier vînt à notre demeure et si je posais mes yeux sur lui, il prétendait aussitôt que j'en étais amoureuse. Il tomba dans une si violente jalousie qu'il me soupçonnait pour chaque homme. Tant et si bien qu'il n'y a pas encore un an, monseigneur Lancelot du Lac, par hasard, s'en vint loger en notre demeure. Quand mon mari sut qui il était, il lui fit le meilleur visage possible parce qu'il avait beaucoup entendu vanter sa valeur. Lorsque nous fûmes assis à souper, je me mis à le regarder à cause de sa beauté et à cause de toutes les qualités que je lui avais entendu attribuer, alors mon mari me déclara comme un fou furieux :

28. « "Dame, vous avez beaucoup contemplé cette nuit monseigneur Lancelot. Dieu vous vienne en aide ! Dites-moi ce que vous pensez de lui. — Seigneur, répondis-je, je ne le ferai pas, car vous m'en tiendrez rigueur. — Je ne vous en saurai nullement mauvais gré, soyez-en sûre, en vérité", dit-il. Et il me tourmenta tant que je lui déclarai, en colère : "Certes, seigneur, puisque vous avez le désir d'entendre ce pour quoi vous me pressez, je ne vous le dirai que sous la

---

"Et saciés, dame, fait il, s'il vous plaiſt que je l'aie, je la rendrai a tele honnour com on me saurait deviser. Ne ja par moi [*e*] ne sera a nul jour desdite." Tant fiſt par sa proiiere que ma dame m'i otroia malgré mien. Et quant il m'ot espousee si me tint au conmencement molt chiere, mais il ne demoura gaires qu'il me conmencha a pourveillier et a dire vilainnes paroles et s'il aveniſt chose que aucuns chevaliers veniſt a noſtre oſtel et je le regardaisse il deïſt tantoſt que je l'amaisse, si chaï en si grant jalousie qu'il me mescreoit et de chascun. Et tant qu'il avint, n'a mie encore un an, que mé sire Lanselot del Lac se herberga en noſtre oſtel. Et quant mes maris le connut se li fiſt la plus bele ciere que il pot pour ce que tant avoit oï parler de sa prouece, et quant nous fumes assis au souper, si le conmenchai a regarder pour sa biauté et pour les biens que je avoie oï dire de lui, tant que mes maris me diſt, conme cil qui eſtoit tous dervés :

28. « "Dame, molt avés anuit regardé mon signour Lanselot. Se Dix vous aït, dites moi qu'il vous en samble. — Sire, fis je, non ferai car vous m'en saurés malvais gré. — Non sarai, fiſt il, vraiement le saciés." Tant m'angoissa que je li dis par courous : "Certes, sire, puis qu'il vous plaiſt a oïr ce dont vous m'angoissiés, je le dirai par cou-

condition suivante : vous me garantirez que vous ne me ferez aucun mal pour autant." Il me répondit qu'il ne me ferait aucun mal et même il me le promit. J'étais furieuse qu'il me tienne aussi serrée et je lui dis donc : "Vous voulez, seigneur, savoir ce que je pense de ce chevalier ? — Oui, dame, assura-t-il. — Eh bien, seigneur, je crois qu'il y a en lui autant de bien qu'il y a de mal en vous ; mais il ne devrait jamais connaître autant d'honneur que vous méritez de honte. Et pourtant, il eﬆ en ce monde l'homme qui a le plus mérité d'obtenir honneur et biens." Quand mon mari put recouvrer la parole, il me demanda de lui éclairer mon propos. "Avec joie", répliquai-je, et je poursuivis : "J'ai affirmé qu'il n'y a pas en lui autant de bien qu'en vous de mal. Vous allez le voir tout de suite.

29. « "Regardez donc quelles sont les qualités qu'un chevalier peut posséder en son cœur : la vaillance, la hardiesse, la grandeur, la noblesse, la valeur, la courtoisie, la générosité, la force, enfin, qui naît des amis et des richesses. Toutes ces vertus, le chevalier qu'eﬆ Lancelot les possède, s'il eﬆ vrai qu'un homme mortel les puisse posséder toutes ensemble. Car pour sa vaillance, je sais bien qu'il domine tous ceux qui exiﬆent aujourd'hui, et il eﬆ de tous le plus hardi ; pour la beauté, vous ne trouveriez son pareil en tout ce bas monde ; de noblesse, il ne perdrait rien à posséder tous les royaumes de la terre, car il eﬆ d'une souche si noble qu'il descend de la race du roi David et de hauts

---

vent que vous me faciés que maus ne m'en avenra." Et il me respondi que non fera il, si le me fiancha. Et je eﬆoie molt courecie de ce qu'il me tenoit si courte, se li dis en tel maniere : "Sire, volés vous que je vous die qu'il me samble de ceﬆ signour ? — Oïl, dame, fiﬆ il. — Certes, sire, il me samble qu'il ait en lui de bien autant qu'il a en vous de mal, si ne devroit ja tant d'onour avoir conme vous devriés avoir de honte. Si eﬆ ce li hom el siecle qui plus a deservi a avoir honnour et bien." Et quant mes maris pot parler si me diﬆ que je li feïsse entendre ce que je avoie dit. "Volentiers, fis je, se li dis. Je ai dit qu'il n'a mie tant de bien en lui com il a en vous de mal. Si le poés bien veoir orendroit.

29. « "Ore esgardés tous les biens que chevaliers puet avoir en lui : c'eﬆ prouece, hardement, hautece, gentillece, debonaireté et courtoisie et largece, force d'amis et d'avoir et de toutes ces vertus eﬆ cis chevaliers garnis se nus hom morteus les puet avoir ensamble. Car je sai bien que de prouece a il passés tous ciaus qui ore sont et hardis eﬆ il plus que nus, ne de biauté ne trouveriés son pareil el siecle ne pour gentillece ne perdra il mie a eﬆre rois de tout le monde. Car il eﬆ eﬆrais de si haute lignie conme del lignage le roi David, et de si haus

chevaliers comme le fut Joseph d'Arimathie ; pour ce qui est de sa valeur, j'en connais tant de preuves que personne ne pourrait rien m'y opposer ; pour sa courtoisie, impossible de trouver une fois où il se serait mépris ; quant à sa largesse, je ne saurais vous en parler, car un chevalier déshérité et privé de ses terres ne peut montrer comment se développerait sa générosité s'il accédait à la richesse ; enfin, pour sa force en amis et en biens, je ne dirai rien de plus : au monde, il n'y a personne d'aussi fort que lui à ce sujet.

30. « "Ainsi donc, aucune des qualités dont je vous ai parlé ne manque à ce cœur vaillant. Mais vous, en revanche, vous ne manquez d'aucun des vices qui sont l'opposé de ces vertus. Vous ne possédez ni hardiesse, ni noblesse, ni courtoisie, ni valeur, ni générosité. Des possessions, vous en avez quantité et lui n'en a point, mais des amis, vous en manquez quand lui en possède en abondance. Et c'est bien parce que lui ne manque de nulle vertu tandis que vous, vous êtes garni de tous les vices, que, comme je vous l'ai dit, il y a encore plus de mal en vous qu'il n'y a en lui de bien ; vous le comprendrez aisément par la raison que voici : celui qui vous récompenserait selon vos mérites vous apporterait beaucoup plus de honte qu'à lui d'honneur. Voilà, vous savez maintenant pourquoi j'ai regardé Lancelot avec tant d'attention." Mes paroles rendirent mon mari fou de rage, au point qu'il faillit en perdre la raison. Il en resta là cette nuit et il n'y eut plus d'autre discussion. Mais dès qu'il en trouva

---

chevaliers [*f*] conme de Joseph de Barimachie et de sa debonaireté sai je tant que nus ne m'en porroit reprendre, de courtoisie ne vous puis je pas dire qu'il n'ait aucune fois mespris ne de sa largece ne vous puis dire riens, car chevaliers desiretés et sans terre ne puet moustrer conment il seroit larges se il en richece venoit, et de ce qu'il est poissans d'avoir et d'amis ma tairai je car el monde en a aucun ausi poissant.

30. « "Ensi faut il a cel prodome aucune de ses vertus que je vous ai devisees, ne mais en vostre personne ne failliés vous a nul des vices qui sont contraires a ces vertus. Car vous n'avés hardement ne gentillece ne courtoisie ne debonaireté ne largece. D'avoir avés vous a plenté dont il n'a point, mais d'amis avés vous failli dont il a assés. Mais pour ce qu'il faut a aucune vertu avoir et vous ne failliés a nul vice, pour ce vous di je qu'il a en vous plus de mal qu'il n'ait en lui de bien. Si poés veoir par ceste raison que qui vous guerredonneroit selonc vos merites qu'il vous seroit plus honte que lui honour. Si vous ai ore fait entendant pour coi je le regardoie si durement." De ces paroles fu mes maris si dervés que a poi qu'il n'issi fors del sens. Si le laissa ensi cele nuit que onques n'en tint plait. Mais si tost com

l'occasion et le lieu, une fois Lancelot parti, il me rappela mes paroles et déclara qu'il ne me tuerait pas pour autant, puisqu'il l'avait promis ; toutefois, qu'il se vengerait si bien que je ne vivrais plus désormais avec lui comme son épouse, mais comme sa chambrière. Il me déroba toutes mes riches vêtures et fit tant que je n'eus plus en ma possession un denier vaillant de ce jour-là jusqu'à maintenant. Depuis, il me fait manger avec les valets de sa maison. Je n'ai rien pu changer à cette situation et c'est ce qui me rendait pensive quand je vous ai vu partager mon repas : il y a bien longtemps qu'un chevalier n'avait mangé avec moi à la même écuelle. — Dieu me vienne en aide, s'écria Guerrehet, votre époux a fort mal tenu sa promesse puisqu'il ne devait jamais vous savoir mauvais gré de vos paroles ou vous maltraiter[1] ! Vous m'en avez assez appris pour que, si je venais en lieu convenable, je m'attache à donner la preuve de sa déloyauté et de sa perfidie. Je consentirais que personne ne me juge un vrai chevalier si je ne faisais assez pour qu'il en obtienne la honte et vous, comme moi, l'honneur, sachez-le bien. »

Un chantage brutal.

31. Pendant qu'ils parlaient ainsi, un enfant âgé de dix ans arriva en courant et il s'adressa à l'aînée des dames : « Ma dame, il faut que vous reveniez chez vous, car un chevalier vient d'arriver qui veut vous parler. — Un chevalier ? demanda la vieille dame, et quelles armes porte-t-il ? —

---

il vit et lieu et tans et mé sires Lanselos s'en fu alés si le me mist devant et dist que pour cele parole ne m'ocirroit il mie por ce que juré l'avoit. Mais il se vengeroit en tel maniere que jamais ne seroie avoc lui comme espouse mais comme chambriere, si me toli toutes mes riches robes et fist tant qu'il ne me laissa vaillissant un sol denier ne n'en ai encore. Si me fist des lors jusques a cel terme d'ore mengier avoc les garçons de maison. Mais amender nel puis, et pour ce conmenchai je ore a penser quant je vous vi avoc moi mengier. Car grant tans a que chevaliers ne menga mais a m'esquiele. — Si m'aït Dix, fait Guerrehes, malement vous a tenu vostres sires couvenent. Car a ce que vous dites ne vous deüst il ja savoir malvais gré ne faire mal. Si m'en avés tant apris que, se je en venoie en lieu, je l'en prouveroie a desloial et a foi mentie. Si voldroie que jamais home ne me tenist a chevalier se je ne faisoie tant que la honte en seroit soie et l'ounour moie et vostre, ce saciés de voir, bien le saciés. »

31. En ce qu'il parloient ensi si vint illoc courant un enfes de l'aage de .x. ans qui dist a l'ainsnee des dames : « Dame, il vous couvient venir a maison car uns chevaliers [*338a*] i est orendroit venus qui velt a vous parler. — Chevaliers, fait ele, queles armes porte il ? —

Dame, il porte des armes vertes et a, sur son écu, un lion vermeil. » À ces mots, la dame se mit à manifester une grande affliction et elle se lamentait : « Malheureuse que je suis, quelles nouvelles douloureuses pour moi j'entends ici ! Assurément j'aimerais mieux maintenant être morte que vive ! Ah, seigneur, dit-elle à Guerrehet, mon Dieu, conseillez-moi, que faire ? — Dame, expliquez-moi ce qu'il en est et j'y apporterai toute la réflexion qui me sera possible. — Grand merci, seigneur, répondit-elle, je vais vous expliquer de quoi il s'agit.

32. « La vérité, c'est que, cette année, je traversais ce pays à cheval avec l'un de mes écuyers. D'aventure, l'un des chevaliers de la contrée m'enleva de vive force et me déclara qu'il me mettrait en prison en jurant que je n'en sortirais jamais si je ne lui accordais un don qu'il voulait me demander. J'avais peur de mourir, car je sentais qu'il était cruel et perfide et je voyais bien qu'il avait tout pouvoir sur moi. Je lui promis donc de faire ce qu'il voudrait pour peu que cela me fût possible. Il me déclara qu'il n'était pas encore assez sûr de moi, il fit apporter les reliques des saints et me fit jurer promptement que je lui donnerais à son bon plaisir l'une de mes enfants qui est la plus belle fille du monde et cela, à l'heure où il me la réclamerait. Et moi, qui avais peur de sa prison, je promis de faire tout ce qu'il voulait. Alors je m'en allai. Depuis, il ne m'avait jamais demandé son dû jusqu'aujourd'hui. Mais voici qu'il est venu et je ne sais que

---

Dame, fait il, unes vers et a en son escu un lion vermeil. » Et quant la dame l'ot si conmenche a faire molt grand doel, si dist : « Ha, lasse ! Com chi a dolerouses nouveles a mon oes ! Certes, ore amainsse je mix a estre morte que vive ! Ha, sire, fait ele a Guerrehes, por Dieu, conseilliés moi que je porroie faire. — Dame, dist il, dites moi que che est et je i meterai tout le bon conseil que je i porrai metre. — Sire, fait ele, grans mercis. Et je vous dirai que ce est.

32. « Voirs est que je aloie awan chevauchant par cest païs entre moi et un mien esquier, si avint que uns chevaliers de cest païs me prist a force et dist qu'il me metroit en sa prison par couvent que ja mais m'en isteroie se je ne li creantoie a donner ce qu'il me demanderoit. Je oi paour de morir, car je le sentoie a cruel et a felon et veoie bien que la force en estoie soie. Se li creantai a faire ce que il me demandoit pour tant que je en eüsse le pooir. Et il dist qu'il n'en estoie encore pas bien seürs, si fist aporter les sains et me fist jurer tout erroment que je une moie fille qui est la plus bele pucele del monde li donroie a faire ses volentes de quele ore que il m'en requerroit. Et je, qui doutoie sa prison, li creantai a faire sa volenté. Si m'en parti atant que onques puis ne m'en requist devant orendroit. Si est

faire. Car je ne désire pas plus donner ma fille à cet homme que de la voir traîner par des chevaux : il eſt le plus déloyal des chevaliers dont vous pourriez jamais entendre parler. D'ailleurs, il appartient à la race de méchants paysans de ce pays, mais le comte de Valdun[1] l'a fait chevalier, en raison de ses exploits, et lui a accordé une terre. Il a ensuite si bien manifeſté sa vaillance que le seigneur du château lui donna sa fille. Comme récompense, voici ce qu'il a obtenu : le traître l'a tué de ses mains pour avoir sa terre et, une fois qu'il en a été le maître, après avoir reçu les hommages de tous ceux qui les lui devaient, il a fait montre d'une telle folie furieuse envers sa femme, d'une telle cruauté qu'il condescendait à peine à lui parler ; pour finir, il l'a fait pendre à un arbre à cause d'une faute minime.

33. « Voilà comment ce perfide a traité sa femme ; et à en juger par ce qu'il a fait, je crois bien qu'il ferait pis à ma fille. Vraiment, je ne sais quoi dire sinon que je préférerais la savoir morte que vive, car j'aurais plus vite oublié mon deuil que l'angoisse de cette situation ! Je vous en supplie, mon cher ami, conseillez-moi si vous savez comment agir. — Dame, répondit Guerrehet, je vais vous dire ce que je ferai par affection pour vous et pour les dames qui sont ici, ainsi que pour votre demoiselle qui eſt si jolie que ce serait grand dommage si elle tombait entre de telles mains. Je vais aller avec vous, et, suivant ce qu'il dira, je vous aiderai de mes conseils, de façon que, s'il plaît à Dieu, tout se déroulera selon

---

ore venus si n'en sai que faire, car je ne voldroie ne gaires mix que ma fille fuſt a lui qu'ele fuſt[a] trainee a chevaus, car ce eſt li plus traitres chevaliers dont vous onques oïssiés parler. Et si eſt eſtrais de malvais vilains de ceſt païs, mais par la prouece de lui le fiſt li quens de Valdit chevalier et li donna terre et tant fiſt puis par sa prouece que li sires del chaſtel li donna sa fille. Et cil li rendi tel guerredon qu'il ociſt a ses .II. mains por avoir sa terre et, quant il en fu saisis et il ot rechut les homages de tous ciaus qui a lui devoient eſtre, si fu vers sa fille si entulés et si cruous que a paines i voloit il parler[b]. Au daerrain le pendi il a un arbre pour molt petit de mesfait.

33. « Ensi servi li desloiaus sa feme. Et puis qu'il fiſt ce je sai bien qu'il feroit de ma fille pis, si n'en sai que dire fors tant que je voldroie mix qu'ele fuſt morte que vive, car plus toſt en avroie oublié le doel que je n'ai ore. Et pour ce vous proi je, biaus dous amis, que vous me conseilliés se vous le savés. — Dame, diſt il, je vous dirai que je ferai pour voſtre amour et pour ces dames qui ci sont et pour [*b*] la damoisele qui tant eſt bele donc ce seroit damages s'ele cheoit en teles mains. Je m'en irai o vous et, selonc ce qu'il dira vos conseillerai je se Dix plaiſt, en tel maniere que la chose ira auques a

votre propre vouloir. — Mille mercis, au nom de Dieu, seigneur, dit la dame, mais venez vite, car j'ai grand-peur qu'il n'enlève ma fille de vive force avant notre arrivée. » Aussitôt Guerrehet sauta sur ses pieds, il laça son heaume. Et une fois à cheval, il déclara à la plus jeune des trois dames : « Je vous en prie, indiquez-moi le chemin de votre maison, car, sachez-le, je ne m'en irai en aucune façon de cette terre avant d'être passé chez vous, sauf si surgissait pour moi une absolue nécessité. » Elle lui indiqua le chemin le plus direct pour qu'il ne pût se tromper quand il voudrait s'y rendre.

34. Alors ils se recommandèrent mutuellement à Dieu, la vieille dame monta sur un cheval qu'on lui avait amené et emmena Guerrehet avec elle. Ils chevauchèrent si longtemps qu'ils arrivèrent à une tour, bien fortifiée, mais petite ; elle était érigée au milieu d'un marais. La dame appela à la porte et il en sortit une huitaine de serviteurs qui l'aidèrent à mettre pied à terre, ainsi que le chevalier. Elle entra dans le château et découvrit au milieu de la cour la monture de celui dont elle avait parlé à Guerrehet. « Ah, seigneur, s'écria-t-elle, voici le cheval de ce perfide ! Que vais-je faire ? — Dame, dit-il, n'ayez pas de crainte, mais soyez tranquille ; acquittez-vous de la promesse que vous lui avez faite et remettez-lui la jeune fille sans attendre ; je vous le promets en toute loyauté : il ne sera pas à une demi-lieue que je viendrai à sa rencontre et s'il n'accepte pas bonnement de me rendre la jeune fille, je me battrai contre lui jusqu'à la défaite

---

vostre volenté. — Sire, fait ele, molt grant mercis de Dieu. Or venés dont, car je dout molt que il ne l'enport a force ains que nous i soions venu. » Lors se drece Guerrehes en son estant et lace son hialme. Et quant il est montés en son cheval si dist a la plus jouene dame : « Je vous proi que vous m'enseigniés vostre ostel, car bien saciés que je en nule maniere ne me partiroie de cest païs devant que i eüsse esté se grand besoing ne me sourdoit. » Et ele li enseigne si la droite voie qu'il n'i porroit mie faillir quant il i voldra aler.

34. Atant s'entreconmandent a Dieu et la vielle dame monte sor un cheval que on li ot amené, si enmainne Guerrehes o lui. Et il chevauchierent tant qu'il vinrent a une forte tour mais petite, si seoit en un marois et la dame apele a la porte et vallet saillent jusqu'à .VIII., si le descendent et le chevalier ausi. Et ele entre ens et trouve le cheval enmi la cort a celui dont ele avoit conté a Guerrehet. « Ha, sire, veés ci le cheval au desloial. Que ferai je ? — Dame, fait il, n'aiiés paour, mais soiiés toute seüre, si vous aquités del couvenent que vous avés a lui et li bailliés orendroit, et je vous creant loiaument qu'il ne sera mie eslongiés demie liue que je li serai au devant. Et s'il ne le me velt rendre debonairement je me combatrai tant a lui que li uns de nous

de l'un de nous deux. — Seigneur, répondit-elle, puisse Dieu vous donner un bonheur identique à celui que je désire. — Je l'aurai, dit Guerrehet, s'il plaît à Dieu. »

35. Alors ils entrèrent dans la tour et ils y trouvèrent le chevalier et sitôt qu'il vit la dame, ce dernier lui déclara : « Dame, je suis venu ici pour la promesse qu'il y a entre vous et moi. Maintenant acquittez-vous de votre parole comme vous devez le faire. — Cher seigneur, dit Guerrehet, quelle eſt cette promesse que vous réclamez ? Je voudrais, s'il vous plaît, l'apprendre de vous. » Et l'autre de répondre avec superbe qu'il ne lui dirait rien. « Cher seigneur, dit la dame, il eſt vrai que je vous ai juré sur les reliques des saints, il n'y a pas encore un an, que je vous donnerais ma fille quand vous l'enverriez chercher. Je respeɕterai si bien ma parole que je vais vous la remettre tout de suite. Mais avant que vous ne partiez, je vous le dis avec ce chevalier pour témoin que, pour être quitte de cette promesse, je vous donnerai cette tour, si cela vous plaît, et tout ce qui dépend d'elle, sous la condition que vous me laissiez marier ma fille là où je le pourrai et le voudrai. » Le chevalier la fixa du regard en disant : « Quoi, ma dame, vous refusez de me donner votre fille pour épouse ? Je suis plus riche que vous ne l'êtes toutes deux, plus puissant que tous vos parents. S'il vous plaît, j'aurai la demoiselle ; et s'il ne vous plaît pas, je l'aurai tout autant. Mais soyez-en convaincue : cette parole que vous venez de dire lui vaudra plus

---

en sera outres. — Sire, fait ele, autre tel joie vous en doinſt Dix conme je en voldroie avoir. — Si avrai je, fait il, se Dix plaiſt[a]. »

35. Lors entrent ens et trouvent le chevalier armé qui diſt a la dame, si toſt com il le vit : « Dame, je sui ci venus pour le couvenant qui eſt entre moi et vous. Ore vous en aquités si conme vous devés faire. — Bials sire, fait Guerrehes, quel couvent eſt ce que vous li demandés ? Je vous volroie, s'il vous plaisoit, que vous le recordissiés. » Et cil respont orgueillousement qu'il n'en fera riens. « Biau sire, fait la dame, il eſt voirs que je vous jurai sor sains, il n'a mie encore un an, que ma fille vous donroie quant vous l'enveriés querre. Si m'en aquiterai si bien que je vous en saisirai orendroit. Mais ançois que vous en alliés, vous di je bien devant ceſt chevalier que pour moi quiter del couvenant : je vous donrai je, s'il vous plaiſt [*c*] ceſte tour et tout quanqu'il i apent par couvent que vous ma fille me laissiés marier la ou je voldrai et porrai. » Lors le regarde li chevaliers et diſt : « Que eſt ce, dame, faites vous dangier de donner moi voſtre fille a feme ? Plus riches hom sui je que vous et li[a] n'eſtes, et plus poissans que tous voſtres parentes. S'il vous plaiſt je l'aurai, et s'il ne vous plaiſt si l'aurai je. Et bien saciés que de ceſte parole[b] que vous avés dite li venra asses plus

de mal que de bien. — Ah, noble seigneur, dit la dame, au nom de Dieu, ne vous mettez pas en colère ! Je ne le dis pas par mauvaise opinion de vous, mais bien parce que l'enfant m'eſt si chère que je ne saurais me séparer d'elle. » Alors elle pénétra dans la chambre où elle trouva sa fille en proie à une violente affliction. Elle lui dit : « Ma chère fille, pourquoi tout ce chagrin ? — Pourquoi ? Pauvre de moi, ne dois-je pas avoir une grande peine de ce que vous m'avez élevée jusqu'à un âge où il me devient possible d'obtenir un sort heureux ? Or c'eſt à la mort qu'il me faut aller, quand je ne l'avais pas méritée, ni d'autres pour moi.

36. — Ma chère fille, répondit la dame, il faut vous rassurer, car il y a dans la maison un chevalier qui, à mon avis, eſt de grande vaillance et il a dit que, si l'autre veut vous emmener de force, il se battra contre lui jusqu'à la victoire. Voilà bien une chose qui doit vous rasséréner. — Dame, dit la jeune fille, cela reſte hasardeux et c'eſt ce qui me fait si peur. — Néanmoins, dit la dame, je veux que vous vous pariez le mieux possible, car plus le chevalier dont je vous parle vous verra belle et avenante, plus il éprouvera de colère si vous lui plaisez. Je voudrais bien qu'il vous ait déjà arrachée à ce traître et que l'autre en meure de chagrin ! » Pour obéir à sa mère, la jeune fille se prépara du mieux qu'elle le put. Et une fois revêtue des plus jolis atours, elle sortit avec la dame sa mère. Elle était d'une beauté à nulle autre pareille. Et quand

---

de mal que de bien[c]. — Ha, frans hom, diſt la dame, pour Dieu, ne vous coureciés mie. Je ne le di pas pour mal de vous, ains le di pour ce que je l'aim tant que je ne m'en porrai de lui partir. » Lors entre en sa chambre et trouve sa fille molt grant doel faisant, et ele li diſt : « Bele fille, pour coi faites vous tel duel ? — Pour coi, lasse, fait ele, ne doi je mie faire grant doel qui m'avés nourrie si grant conme je sui, et sui venue en aage d'amender ? Et a la mort m'en couvient aler sans ce que je ne l'avoie pas deservi ne autres pour moi.

36. — Bele fille, fait la dame, vous devés eſtre toute seüre, car il a chaiens un chevalier qui molt eſt prous au mien escient qui diſt, se cil vous en velt mener a force, il se combatra tant a lui que il le conquerra. Et c'eſt une chose qui molt vos doit asseürer. — Dame, fait ele, c'eſt en aventure, et pour ce ai je molt grant paour. — Toutes voies, fait la dame, voel je que vous vous acesmés au mix que vous poés, car de tant conme li chevaliers vous verra plus bele et miex seant de tant[a] sera il plus coureciés se vous li plaisiés. Car je voldroie que vous li fuissiés ja tolue et qu'il en moruſt de duel. » Pour acomplir la volenté sa dame s'apareille la damoisele au mix qu'ele puet. Et quant ele eſt si bien acesmee que nule mix, si vient fors entre li et sa dame. Et ele eſtoit de si tres grant biauté que nule plus. Et quant li

le chevalier qui était venu la chercher la vit, l'impatience le prit de l'avoir à lui et de l'emmener. Il dit donc : « Ma demoiselle, soyez la bienvenue ! Certes, ils disaient vrai, ceux qui me parlaient de vous, car vous me semblez infiniment plus belle qu'ils ne l'affirmaient. Assurément, je suis bien payé si je vous ai. Maintenant recommandez votre mère à Dieu, je ne veux plus demeurer ici puisque je vous tiens. »

37. Alors Guerrehet prit la parole : « Seigneur chevalier, que Dieu vous vienne en aide, croyez-vous ainsi l'emmener ? — Et pour qui la laisserais-je ? répliqua l'autre. — Pour moi, dit Guerrehet, qui l'aime tant que je veux vous combattre auparavant. — Vous m'avez bien peu effrayé, riposta le chevalier, en me provoquant à la bataille. Par tous les saints, si vous étiez trois chevaliers tous pareils à vous, je ne l'emmènerais pas moins ! — Certes, vassal, fit Guerrehet, vous en avez trop dit. Et pour cette parole, je vous assure que vous ne la conduirez pas aujourd'hui dans votre logis, quelque pouvoir que vous ayez. Je n'empêche pas que vous ne l'emmeniez de ce lieu, pour que ne soit pas trahie la promesse faite par la dame ; mais à peine serez-vous sorti que je vous garantis la mort pour seule certitude. » L'autre répliqua qu'il se souciait peu de ses menaces.

38. Il appela alors la dame et lui dit : « Tenez votre promesse envers moi. » Elle lui répondit qu'elle allait le faire volontiers et elle lui remit sa fille en disant : « Tenez, voici

---

chevaliers qui pour li estoit venus le vit si bele se li tarda molt qu'il fust de li saisis et qu'il l'en eüst menee. Si dist : « Ma damoisele, bien veigniés vous. Certes, voir me disoient cil qui me disent de vous que vous estiés bele[b]. Car vous me samblés plus bele qu'il ne disoient a moi. Si me tieng bien a paiié de vous. Or conmandés vostre dame a Dieu, car je ne voel plus a demourer puis que je vous ai. »

37. Lors li dist Guerrehes : « Sire chevaliers, se Dix vous aït, l'en quidiés vous ensi mener ? — Pour qui le lairoie je ? fait cil. — Por moi, fait Guerrehes, qui tant l'aim que je m'en combatrai avant a vos. — Molt m'avés ore esmaié petit, fait chil, qui de combatre m'aatissiés. Par tous sains, se vous estiés vous tierz[a] de chevaliers autre teus conme vous estes si l'en menroie [*d*] je. — Certes, sire vassaus, fait Guerrehes, trop en avés dit. Et pour ceste parole vous asseür je que vous ne l'enmenrés hui mais a vostre ostel pour pooir que vous aiiés. De chaiens ne vous desfent je mie que vous ne l'en menés pour sauver le covenent a la dame. Mais ja si tost ne serés fors de chaiens que je ne vous asseür fors de la mort. » Et cil dist que ses manaces proise il molt petit.

38. Lors apele la dame : « Aquités vous vers moi. » Et ele dist que ce fera ele molt volentiers. Si li baille sa fille et li dist : « Tenés la

celle que j'aime le plus au monde. » Le chevalier la reçut et remercia beaucoup la dame. On avait préparé le cheval que la demoiselle devait monter. Et donc le chevalier la prit et la mit en selle. Mais en voyant qu'elle se séparait de sa mère qui l'avait élevée avec tant de douceur, la jeune fille fut saisie d'un chagrin violent, à en mourir. Et si elle souffrait, sa dame souffrait bien plus encore, car elle avait pour elle l'affection d'une mère pour son enfant. Elle fut si profondément bouleversée qu'elle se laissa tomber aux pieds de Guerrehet et lui dit : « Ah, noble chevalier, suivez ma fille, ramenez-la-moi ! Si vous pouvez la conquérir, je vous l'accorde librement pour en faire ce que vous voudrez ! — Ma dame, répondit Guerrehet, oubliez votre chagrin. Car, si Dieu le veut, vous retrouverez votre joie et votre allégresse avant qu'il fasse nuit. » Alors il quitta le logis et s'en alla à la suite du chevalier qui emmenait la demoiselle. Il chevaucha jusqu'à le rejoindre au pied d'une montagne et, de loin, lui cria : « Seigneur chevalier, gardez-vous de moi, je vous défie ! » L'autre répondit qu'il s'en moquait, il tourna la tête de son cheval et se prépara au combat. Ils laissèrent filer leurs chevaux à toute allure et se heurtèrent mutuellement d'un choc si rude que tous deux tombèrent sur le sol sans cependant briser les lances. Aussitôt ils se relevèrent, tirèrent les épées et se donnèrent de grands coups ; Guerrehet assena un coup d'une telle violence à son adversaire qui s'enfuyait qu'il lui fit voler la tête. Puis il s'en revint vers la

---

riens el monde que je plus aim. » Et li chevaliers le prent et l'en mercie molt. Et li chevaus fu apareilliés sor coi la damoisele devoit monter, si le prent et le met en la sele. Mais quant ele voit qu'ele se depart de sa dame qui soef l'ot nourrie, lors ot tel duel a son cuer qu'ele en quide bien morir. Et s'ele en eſt a malaise sa mere en eſt encore plus quant ele l'ainme conme mere et fille. Si en a si grant pitié qu'ele se laisse chaoir as piés Guerrehes, si li diſt : « Ha, gentix chevaliers, alés aprés ma fille, si le m'amenés. Et se vous le poés conquerre je le vous aport toute quite a faire voſtre volenté. — Dame, fait Guerrehes, laissiés voſtre dolouser. Car, se Dix plaiſt, vous en serés lie et joiouse encore anuit. » Lors s'em part de laiens et s'en vait aprés le chevalier que la damoisele enmainne. Si a tant chevauchié qu'il ataint le chevalier a l'avaler d'un tertre, se li escrie de loing : « Dans chevaliers, gardés vous de moi quar je vous desfi. » Et cil diſt qu'il ne li en caut, se li tourne la teſte del cheval et s'apareille de jouſter et s'entrefierent es grans aleüres des chevaus si durement qu'il s'entreportent a terre sans glaive brisier. Lors se relievent et traient les espees et s'entre donnent grans cops. Et Guerrehes le fiert un cop en ce qu'il s'enfuioit si qu'il li fiſt le chief voler. Puis en

demoiselle et lui dit : « Demoiselle, en ai-je assez fait ? — Oh, oui ! seigneur, répondit-elle. Puisse Dieu vous donner une aussi grande joie que celle que vous m'avez procurée en tuant cet homme-là !

39. — Eh bien, allons-nous-en, dit Guerrehet, je vais vous rendre à ma dame votre mère qui m'avait beaucoup supplié pour vous. — Seigneur, dit-elle, libre à vous. » Sur-le-champ, Guerrehet se remet en selle, prend sa lance et son écu et ils refirent tout le chemin par lequel il était venu. Cependant il regardait la jeune fille et il la vit d'une si grande beauté qu'il en fut tout émerveillé. Il la pria de l'aimer et lui demanda de devenir son amie. « Seigneur, reprit-elle, et qui êtes-vous, vous qui me demandez mon amour ? Je ne sais pas même si vous plaisantez. » Alors il lui apprit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur, qu'il était compagnon de la Table ronde ; il s'appelait Guerrehet et était le frère de monseigneur Gauvain. « Au nom de Dieu, dit la jeune fille, j'ai entendu parler de vous et je sais que vous êtes un vaillant chevalier ; vous avez une belle amie fort agréable dans ce pays que vous ne laisseriez pas pour moi. Donc je vois bien à présent que vous m'avez fait cette proposition pour m'éprouver. » Il lui affirma et lui jura qu'il n'avait pas d'amie et qu'il l'aimerait si elle le désirait. « Je sais bien, répondit-elle, qu'il n'y a pas un an, vous aimiez d'amour dans ce pays. — Qui était-ce ? Dites-le-moi. » Et elle lui donna le nom de la demoiselle de la Blanche Lande[1].

---

revient Guerrehes a la damoisele, si li dist : « Damoisele, en ai je assés fait ? — Sire, fait ele, oïl, que autresi grant joie vous doinst Dix conme vous m'avés faite de ce que vous l'avés ocis.

39. — Or nous en alons, fait Guerrehes, si vous rendrai a vostre dame qui molt m'a proiié de vous. — Sire, fait ele, il est en vous del faire ou del laissier. » Atant remonte Guerrehes et prent sa lance et son escu et s'en retourne tout le chemin qu'il estoit venus. Lors regarde la damoisele et le voit de si grant biauté qu'il s'en esmerveille tous. Si le requiert d'a[*e*]mours et li proie qu'ele deviengne s'amie. « Sire, fait ele, qui estes vous qui me requerés d'amours ? Si ne sai se vous faites vos gas. » Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde et a a non Guerrehes, si est freres mon signour Gavain. « En non Dieu, fait ele, de vous ai je bien oï parler et bien vous connois a bon chevalier et avés bele amie et cointe en cest païs que vous ne lairiés mie pour moi. Si connois ore bien que vous avés dite ceste parole pour moi essaiier. » Et il dist et jure qu'il n'en a nule, si l'amera se ele velt. « Je sai bien, fait ele, qu'il n'a mie un an que vous amiés en cest païs par amours. — Et qui fu ce ? fait il, dites le moi. » Et ele li nomme la damoisele de la Blanche Lande.

Alors il affirma qu'en vérité il avait aimé cette demoiselle-là, mais qu'il ne l'aimait plus, et que, pour cela, il la désirait, elle, pour amie.

40. « Vraiment ? dit-elle. Et si je vous accordais maintenant mon amour, quelle certitude aurais-je que vous ne me laisserez pas pour une autre ? — Je vous en donnerai, fit-il, assurance à votre demande. — Certes, seigneur, poursuivit la jeune fille, il serait difficile de croire que vous vous tiendrez à mon amour de façon loyale alors que vous avez abandonné celui d'une autre qui est plus belle et plus noble que moi. J'ai eu de la chance d'avoir entendu vos paroles, car si j'avais ignoré la vérité, j'aurais eu vite fait de vous aimer et j'aurais agi comme une folle. Car vous ne m'auriez pas plus tôt possédée selon votre bon vouloir que vous m'auriez délaissée comme vous l'avez fait pour elle, et alors j'aurais bien pu me considérer comme abusée. — Tout ce que vous racontez, dit-il, ne vous sert à rien, il vous faut en passer par mes volontés puisque nous sommes tous les deux seuls et loin de tous. — Comment, s'écria-t-elle, vous iriez jusqu'à me faire violence ? — Non pas, je vous demande de vous montrer généreuse. — Et donc, demanda-t-elle, tout sera fait selon mon désir ? — Vous avez dit la vérité, affirma Guerrehet.

41. — Eh bien, reprit la jeune fille, dites-moi, existe-t-il, en ce pays ou dans le monde, une demoiselle pour laquelle vous auriez de l'amour à cause de la haine et du mépris que

---

Et il dist que voirement l'ama il, mais il ne l'aimme mais. Et pour ce velt il qu'ele deviegne s'amie.

40. « Voire, fait ele, et se je vous donnoie orendroit m'amour, quele seürté auroie je en vous que vous jamais ne me laisseriés pour autre ? — Je vous en ferai, fait il, ausi seüre conme vous savrés deviser. — Certes, sire, fait ele, fort seroit a croire que vous vous tenissiés loiaument a moi quant vous cele autre laissiés qui plus est bele et gentil feme que je ne soie. Si m'en est bien avenu de ce que vous m'en avés dit, car, se la verité n'en seüsse, tost vous eüsse donné m'amour, si feïsse folie. Car ja si tost ne m'eüssiés eue a vostre volenté que vous me laississiés autresi conme vous avés fait cele, si m'en porroie bien tenir a decheüe. — Tout ce, fait il, que vous dites ne vous i vaut riens, car il couvient que vous faciés ma volenté, car nous sommes seul a seul et loing de gent. — Conment ? fait ele, le me ferés vos dont a force ? — Nenil, fait il, mais je vous proi que vous le faciés debonairement. — Dont en sera il, fait ele, del tout a ma volenté ? — Vous avés voir dit, fait il.

41. — Or me dites, fait ele, a il pucele en cest païs ne el monde que vous amissiés par coi vous quidissiés qu'ele vous haïst et des-

vous penseriez qu'elle éprouve pour vous[1] ? — Certes non. — Et voudriez-vous avoir avec elle les relations d'un homme avec une femme par désir de sa beauté, alors qu'elle vous exècre tant et plus ? — Que Dieu me vienne en aide, dit-il, je ne m'en mêlerais d'aucune façon puisqu'elle a de la haine pour moi. — Sur ma tête, dit-elle, dans ce cas, vous ne me posséderez pas, car je vous hais et méprise pour avoir trahi Amour envers celle qui vous aimait plus qu'elle-même. Personne ne vous entendra en parler sans en concevoir moins d'eſtime pour vous quand on saura que vous avez l'habitude de tromper les demoiselles et les dames des pays étrangers. Et je sais bien que, tout comme aujourd'hui vous me faites votre demande, demain vous en requerriez une autre si vous la trouviez. Je ne connais pas de plus grande trahison que d'abuser une femme par de belles paroles, car elle eſt vaincue sans difficultés, et je crois que vous gagnez plus de honte que d'honneur à ce genre de tâche. — Ainsi, demanda-t-il, vous me méprisez vraiment pour cela ? — Oui, seigneur, répondit-elle. — Maintenant, ajouta-t-il, dites-moi pourquoi vous me haïssez, je croyais avoir plutôt mérité votre amour que votre haine.

42. — Sur ma tête, rétorqua-t-elle, je vais vous le dire. Il y a, c'eſt vrai, dans ce pays un chevalier qui m'aime d'amour depuis longtemps, et il a tant fait par sa vaillance que je lui ai donné mon cœur. Jamais toutefois il ne s'eſt tenu plus près de moi que vous à présent. Mais je l'ai assuré de

---

pisaſt ? — Certes, fait il, nenil. — Et voldriés vous avoir a faire a li conme home a a feme pour nule couvoise de biauté tant com ele vous haïſt ? — Si m'aït Dix, fait il, je ne le lairoie en nule maniere puis que ele me haïſt. — Par mon chief, fait ele, dont ne m'arés vous pas, car je vous has et despis de ce que vous avés fausé vers Amours, vers cele qui plus vous aim[/]me que soi meïsmes, ne nus ne le vous oïra dire qui ne vous em proise mains quant on saura que vous eſtes acouſtumés de decevoir les dames et les damoiseles des eſtranges païs. Et je sai bien que tout ensi que vous m'en requerés ore en requerrés vous demain une autre, se vous le trouviés. Et je ne sai plus grant traïson conme de decevoir par bel parler feme car ele eſt vaincue de legier, et il m'eſt avis que d'ouvrer en tel maniere pourcheciés vous assés plus honte que honor. — Voire, fait il, si me despisiés pour ce ? — Sire, fait ele, oïl. — Ore me dites, fait il, de coi me haés vous, je quidoie plus avoir deservi voſtre amour que voſtre haine.

42. — Par mon chief, fait ele, je le vous dirai. Il eſt voirs qu'il a en ceſt païs un chevalier qui m'a amee lonc tans par amours, et tant a fait par sa prouece que je li ai m'amour donné sans ce qu'il onques ne toucha a moi de plus pres conme vous eſtes ore, mais asseüré l'en ai par

ma promesse, et je compte la tenir, si bien que je n'aimerai que lui, il n'est pas d'homme en ce monde contre lequel je l'échangerais, et certes je haïrais tous ceux qui me prieraient d'amour, car lui seul me demande de l'aimer pour mon honneur, tous les autres le font pour ma honte. Ce sont là les raisons pour lesquelles je vous méprise et je vous hais. Et donc je vous le demande, avez-vous encore l'intention de me faire violence pour avoir ce que vous désiriez ? — Certainement, ma demoiselle, dit Guerrehet, même si j'éprouvais pour vous bien plus d'ardeur que je n'en eus jamais envers une femme, vous vous êtes trop bien défendue par vos paroles pour que je vous fasse encore une demande qui puisse vous ennuyer. Je vous le dis en vérité : de toutes les demoiselles que j'aie pu rencontrer, je n'en ai trouvé aucune autre que vous pour parler avec une telle loyauté. »

43. Tout en discutant ainsi, ils arrivèrent à la demeure de la demoiselle. Quand la dame vit sa fille lui revenir saine et sauve, elle courut à sa rencontre et lui donna plus de cent baisers en pleurant d'émotion et de joie. La demoiselle lui dit : « Eh quoi, ma dame, ce n'est pas à moi que vous devez manifester votre joie, mais à ce noble chevalier, car il a plus fait pour moi et pour vous que nous ne saurions le mériter, il a mis sa vie en péril pour moi alors qu'il ne m'avait jamais vue avant aujourd'hui. Pensons à présent à le servir et à l'honorer, car nous ne saurons jamais assez faire pour

---

mon creant, se li tendrai si bien que je n'amerai que lui, ne il n'a home ens el monde pour qui je le changaisse mie, ains haroie tous ciaus qui sor ce me requeroient d'amours car il seus me requiert d'amer[a] par honour et tout li autre pour ma honte. Or vous ai je dit pour coi je vous has et pour coi je vous despis. Si vous demant, se vous des ore mais me ferés force de ce dont vous me proiiés ? — Certes, damoisele, fait il, se je estoie de vous plus ardans que je ne fui onques de feme nee, si vous estes vous bien rescousse par parole que je jamais ne vous requerrai de chose qui vous doive grever. Si vous di vraiement que de toutes les puceles que je onques veïsse ne trouvai je nule que si loiaument parlast conme vous avés fait. »

43. Tant ont alé ensi parlant qu'il en viennent a la maison de la damoisele. Et quant la dame[a] voit revenir sa fille sainne et haitie se li court a l'encontre et le baise plus de .c. fois et ploure sor li de pitié et de joie. Et la damoisele li dist : « Que est ce, dame, a moi ne devés mie faire joie, mais a cel franc chevalier qui plus a fait pour moi et pour vous que nous ne porriennes deservir, quar il a mis son cors en aventure por moi et si ne m'avoit il onques mais veü fors hui[b]. Ore pensons de lui servir et honerer, car ja tant ne saurons faire por lui

le récompenser des bienfaits advenus en ce jour. » Alors elle sauta à bas du palefroi qu'elle montait et courut à l'étrier de Guerrehet. Mais lui l'assura qu'il ne descendrait de cheval en aucune manière, car ce n'était pas l'heure de se loger et ce ne le serait pas avant longtemps ; de plus, il avait tant à faire qu'il n'avait vraiment pas besoin de perdre du temps. Pour toutes ces raisons, il lui fallait s'en aller. Mais la demoiselle s'attacha à ses rênes et l'assura qu'il se défendait en vain, car bon gré mal gré il lui faudrait rester. « Pourrai-je m'en aller quand il me plaira ? » demanda-t-il. Elle le lui accorda. Aussitôt il mit pied à terre et entra dans la demeure pour se reposer, car il faisait très chaud. Des serviteurs se précipitèrent pour le désarmer, mais il affirma qu'il n'ôterait que son heaume pour cette fois, car il voulait s'en aller vers le soir. « Que ferez-vous ? demanda la dame. Que Dieu m'accorde son aide ! Je voudrais bien avoir perdu la moitié de ma terre plutôt que de vous voir aujourd'hui partir de chez moi.

44. — Dame, dit-il, je suis resté sous la promesse que je partirais quand il me plairait et ma volonté est de partir ce soir. Sachez-le bien, je ne coucherai pas ici cette nuit si je ne couche pas dans le lit de la jeune dame que j'ai quittée, il n'y a guère, auprès de la fontaine. — Certes, répondit la dame, je ne vous conseille pas d'y aller, car son époux est perfide et cruel et il pourrait bien arriver qu'il vous tue sans retard s'il vous voyait faire quelque chose chez lui qui ne lui plaise pas.

---

que nous li puissons guerredouner la bonté de ceste journee. » Lors saut jus del palefroi ou ele seoit et court a l'estri[*339a*]er Guerrehes. Mais il dist que il ne descendroit en nule maniere, car il n'est mie tans de herbergier ne ne sera a piece et il a tant a faire que il n'a mestier de demourer. Et pour ce l'en couvient aler. Et la damoisele l'aert au frain et li dist que pour noient s'en escondist car a force le couvendra remanoir voelle ou non. « Et dont m'en irai je, fait il, quant moi plaira. » Et ele li otroie. Et il descent maintenant et entre en la maison pour soi reposer, car molt faisoit grant chaut. Et sergant saillent pour lui desarmer, mais il dist qu'il n'ostera fors son hiaume a ceste fois, car il s'en voldra vers le vespre aler. « Que ferés vous ? fait la dame. Si m'aït Dix, je voldroie mix avoir perdu toute la moitié de ma terre que vous hui mais partissiés de chaiens.

44. — Dame, fait il, je remes par tel couvent que je m'en iroie quant il me plairoit et ma volenté est telle que je m'en voel aler ja a vespres. Car bien saciés que je ne gerai anuit chaiens se je ne gis el lit a la jouene dame de qui je m'en parti n'a encore pas granment a la fontainne. — Certes, fait ele, je ne lo pas que vous i ailliés, car ses sires est fel et crouous, si vous ocirroit tost par aventure, s'il veoit que vous fesissiés chose en son ostel qui li desplairoit.

— Dame, dit Guerrehet, rien ne m'empêchera d'y aller. — Ma foi, dit la dame, cela m'attriste, mais puisque telle est votre volonté, il me faut bien la souffrir. Puisse Dieu vous en laisser revenir dans l'honneur et dans la joie ! » Sur ce, elle commanda à ceux de la maison de préparer le repas, car elle voulait que son hôte ait mangé avant de partir. Les serviteurs lui obéirent au plus vite de façon que, selon son ordre, tout fut prêt avant l'heure des vêpres.

45. Quand les tables furent dressées, ils apportèrent de l'eau au chevalier ; on alla se laver les mains et l'on mangea tout à loisir. Après s'être un temps diverti et amusé, Guerrehet raconta à la dame comment il avait fait des propositions d'amour à sa fille et ce qu'elle lui avait répondu. La dame en éprouva un vif plaisir et elle dit à Guerrehet : « Certes, seigneur, si elle est pleine de sagesse, elle ne trahit pas son sang, car elle a été engendrée par le plus sage des chevaliers qui vécurent en ce pays. » Alors pour finir, Guerrehet réclama son cheval, on le lui amena et il y monta dès qu'il fut armé. Puis il recommanda à Dieu dame et demoiselle. Elles le supplièrent de repasser les voir avant de quitter ce pays ; il les assura que si l'aventure le conduisait en ces parages, il ne manquerait pas d'aller les visiter.

Guerrehet et Sagremor châtient le mari indélicat.

46. Là-dessus Guerrehet s'en alla et se dirigea vers le chemin que la plus jeune des trois dames lui avait indiqué.

— Dame, fait il, je ne lairoie pour riens que je n'i alasse. — Par foi, fait ele, ce poise moi. Mais puisque vostre volentes i est a sousfrir le me couvient. Et Dix vous en laist repairier a honour et a joie. » Lors conmande a ciaus de laiens que li mengiers soit aprestés, car ele velt que il menguce ains qu'il s'em parte de laiens. Et cil font son conmandement si tost que ains ore de vespres fu apareilliés si com ele lor ot conmandé.

45. Quant les tables furent mises, si aporterent de l'aigue au chevalier puis vont laver, si mengierent tout par loisir. Et quant il orent grant piece deduit et joé, Guerrehes conte la dame[a] conment il ot sa fille requise et conment ele li ot respondu. Si en ot la dame molt grant joie, si dist a Guerrehet : « Certes, sire, se ele est sage ele ne forligne mie, car ele fu engendree del plus sage chevalier que on sot en cest païs. » Et au chief de piece demanda Guerrehes son cheval et on li amainne et il monta quant il fu armés, puis conmanda la dame a Dieu et la damoisele ausi. Et eles li proient qu'il les viengne veoir ains qu'il s'em parte de cel païs. Et il dist que se aventure l'amenoit cele part il ne [*b*] se tenroit mie qu'il ne les venist veoir.

46. Atant s'em part Guerrehes et chevauche vers le chemin que le plus

Il chevaucha jusqu'à la fin de la soirée. Il vit alors devant lui, dans une petite vallée, un petit château bien fortifié et fort bien situé, tout entouré de murs crénelés. Et il sut parfaitement, grâce aux détails qu'elle lui avait enseignés, que c'était là l'objet de sa recherche. Il s'y rendit donc au grand galop et trouva sur le pont la dame du logis qui attendait afin de savoir si elle le verrait arriver d'un côté ou de l'autre. Dès qu'elle le vit approcher, elle le reconnut parfaitement et courut à sa rencontre pour l'aider à descendre de cheval ; elle connaissait déjà son identité et sa famille, car la dame chez qui il avait mangé lui avait fait annoncer qui il était et comment il était venu à bout de sa tâche. Elle saisit le frein du cheval et dit : « Seigneur, vous voilà pris ! Il vous faut mettre pied à terre et rester aujourd'hui en prison. » Il lui répondit qu'il acceptait volontiers d'être son prisonnier. Il mit donc pied à terre tandis qu'elle appelait deux écuyers de la maison dont l'un prit le cheval et l'emmena à l'écurie, l'autre emporta l'écu, et la dame saisit le chevalier par la main pour le faire monter au palais où elle le fit désarmer ; elle ordonna de lui apporter une robe légère à cause de la chaleur, puis elle le fit s'asseoir dans l'herbe verte pour s'y rafraîchir. Elle le regardait avec grand plaisir à cause de sa vaillance dont la vieille dame lui avait parlé. Elle s'assit auprès de lui et il ne se passa pas longtemps avant que le maître du château ne revînt des bois où il avait passé la journée. Quand il entra dans la demeure, il

---

jouene des .III. dames li ot enseignié. Si a tant alé qu'il est bas vespres. Et lors voit devant lui, en une petite valee, un petit chastel molt fort et molt bien seant clos de murs bateilliés, si connoist bien a ses enseignes que ele li ot aprises que ce estoit ce que il queroit. Si vait cele part les grans galos et trouve sor un pont la dame de laiens qui atendoit illoc pour savoir se ele le veïst venir de nule part. Et quant ele le voit venir[a], si ne le mesconnoist mie, ains li court a l'encontre pour lui faire descendre et ele savoit ja bien qui il estoit et de quel gent, car la dame chiés qui il avoit mengié li avoit mandé qui il estoit et conment il avoit sa besoigne achievee, et ele le prent au frain et li dist : « Sire, vous estes pris. A descendre vous couvient et a tenir hui mais prison. » Et il dist que en sa prison se velt il bien metre. Lors descent maintenant et ele apele .II. vallés de laiens dont li uns prent le cheval et l'en mainne a l'estable et li autres prent son escu et la dame le prent par la main, si l'en mainne amont el palais puis le fait desarmer et li fait aporter une robe legiere pour le chaut puis le fait asseoir sor l'erbe verde pour refroidier, si le regarde molt volentiers pour la prouece que la vielle dame li avoit dit. Si s'asist de jouste lui et il ne demoura gaires que li sires de laiens vint del bois ou il ot toute jour esté. Et quant il entra laiens et il

vit son hôte qui était fort beau et il éprouva une grande colère de sa présence sans oser, cependant, la montrer, parce que c'était un chevalier étranger. Mais s'il pouvait trouver une occasion valable, il le ferait volontiers jeter hors de sa maison, car il redoutait fort qu'il n'y fût venu pour sa femme. Néanmoins, il le salua et lui dit qu'il était le bienvenu. Et Guerrehet de lui répondre en lui souhaitant bonne fortune. Puis il demanda à la dame si c'était son époux et elle répondit que oui. « Certes, dame, dit-il, ce n'est pas étonnant que vous en ayez peur, car je n'ai jamais vu un homme à l'air aussi déloyal. »

47. Tandis qu'ils devisaient ainsi, un écuyer s'approcha de la dame et lui dit : « Ma dame, il y a là dehors un chevalier qui demande si vous pouvez aujourd'hui lui offrir l'hospitalité. — Oui, répondit-elle, va et amène-le avant que mon mari ne le sache, car s'il sortait de sa chambre avant que le chevalier ait mis pied à terre, il refuserait de l'héberger sous prétexte qu'il y a déjà un hôte dans la maison. » Le jeune homme revint au chevalier qui attendait dehors et lui dit qu'on allait l'accueillir ; celui-ci entra aussitôt et les garçons accoururent pour le désarmer. Lorsqu'il fut dans le palais, Guerrehet le vit et reconnut Sagremor le Démesuré[1] ; il courut à sa rencontre et lui dit qu'il était le bienvenu. Sagremor lui jeta les bras autour du cou en s'écriant : « Seigneur, par quelle aventure êtes-vous venu ici ? » Guerrehet lui confia qu'il venait d'arriver. Alors la dame demanda à Guerrehet

---

vit son oste qui si biaus estoit, si fu molt coureciés de sa venue, mais samblant n'en osa faire pour ce que estranges cevaliers estoit. Et se il peüst trouver occoison raisnable il le feroit volentiers vuidier son ostel, car il a molt grant paour que pour sa feme n'i soit venus. Et nonpourquant toutes voies le salue et li dist que bien soit il venus. Et Guerrehes li respont que bone aventure ait il. Puis si demande a la dame se ce est ses sires et ele dist « Oïl. — Certes, dame, fait il, ce n'est mie merveille se vous le doutés, car je ne vi onques home qui mix samblast felon com il fait. »

47. En ce qu'il parloient en tel maniere si vint uns vallés a la dame et li dist : « Dame, la de fors a un chevalier qui demande se vous le porrés hui mais herbergier. — Oïl, fait ele, va si l'amaine amchois que mes sire le sache. Car se il issoit de sa chambre anchois que qu'il fust descendus il nel vaudroit hui mais herbergier[a] pour ce qu'il en a un chaiens. » Li vallés vint au chevalier qui la fors l'atendoit et li dist qu'il est herbergiés et il entre ens maintenant et vallet saillent por lui desarmer. Et quant il est venus el [c] palais, Guerrehes le regarde et connoist que ce est Saygremors li Desrees, se li court a l'encontre et li dist que bien soit il venus. Et Saygremors li giete les bras au col et li dist : « Sire,

qui était le chevalier. « Dame, répondit-il, c'est un des chevaliers de la maison du roi Arthur, mon oncle, il est des compagnons de la Table ronde et on le connaît comme l'un des bons chevaliers. »

48. Alors la dame lui apporta une cotte et un manteau de soie blanche et elle les lui donna à revêtir. Dès qu'il fut désarmé, il nettoya son corps et son visage, révélant qu'il était un chevalier merveilleusement beau. À ce moment, le maître du château sortit de sa chambre ; il entra dans la salle où se trouvaient les deux chevaliers et demanda à l'un de ses serviteurs quand ce second chevalier était arrivé au logis. « Seigneur, répondit le garçon, depuis que vous êtes entré dans votre chambre. » Alors le seigneur s'approcha et s'enquit de leur nom. Ils lui apprirent qu'ils appartenaient à la maison du roi Arthur. Quand le seigneur entendit cette réponse, il eut peur que la dame ne les eût fait venir dans le dessein de l'assassiner. Il rentra donc dans sa chambre, appela l'un de ses frères et deux de ses neveux et leur parla secrètement. « Par ma foi, dit-il, je ne sais ce que ma femme complote en amenant ces deux chevaliers dans ma demeure. Ils n'y sont pas venus avec mon autorisation. Peut-être veut-elle me faire tuer quand je serai couché. Quand bien même elle n'aurait nulle mauvaise intention, moi, pourtant, je n'y vois rien de bon. Conseillez-moi maintenant : comment agir s'ils veulent me faire violence ?

49. — Seigneur, répondit son frère, il y a bien assez de serviteurs dans la maison. Vous allez les faire s'armer

---

quele aventure vous amena cha ? » Et il li dist qu'il vint orains. Lors demande la dame a Guerrehet qui cil chevaliers estoit. « Dame, fait il, c'est uns chevaliers de la maison le roi Artu mon oncle et compains de la Table Reonde et est uns des bons chevaliers que on sace. »

48. Lors li aporte la dame cote et mantel d'un blanc samit et li baille a vestir. Quant il fu desarmés, lors lava son cors et son vis si fu a merveilles biaus chevaliers. Lors issi li sires fors de la chambre et s'en vint en la sale ou li doi chevalier estoient, si demanda a un garçon quant cis autres chevaliers vint laiens. « Sire, fait il, orendroit puis que vous entrastes chaiens. » Lors vint avant et lor demande qui il sont et il si dient de la maison le roi Artu. Et quant li sires oï ce si ot paour que la dame ne les ait mandés pour ocirre, si s'en entre en sa chambre et apele un sien frere et .II. de ses neveus et lor dist a conseil : « Par foi, fait il, je ne sai a coi ma feme bee qui ces chevaliers a chaiens amenés. Par mon congié n'i sont il mie venu. Espoir qu'ele me velt faire ocirre quant je serai couchiés. Et s'ele n'i entendoit nul mal se n'i entent je nul bien. Or me conseilliés que je ferai se il force me voelent faire.

49. — Sire, fait ses freres, il a chaiens assés sergans si les ferés armer

et rester tranquillement en l'une de ces chambres ; si jamais les chevaliers veulent susciter une querelle ou commettre quelque excès, ils les attaqueront. — Par ma tête, dit le seigneur, voilà un conseil loyal et nous allons faire comme vous l'avez dit. » Aussitôt il fit cacher une dizaine de serviteurs dans une pièce et leur donna l'ordre, s'il voyaient les deux chevaliers provoquer quelque querelle, de leur courir sus et de les mettre en pièces : « Vous les trouverez sans armes, ils seront incapables de résister à votre assaut. » Ils lui répondirent qu'il pouvait être tranquille, ils les tueraient tous les deux d'un coup s'ils osaient seulement remuer. C'est ainsi que le seigneur du logis fit préparer ses gens ; mais l'un des écuyers qui avait entendu ces projets s'approcha de sa dame, qu'il aimait beaucoup, et lui raconta tout ce que le seigneur avait fait. « Sachez-le, ma dame, ajouta-t-il, ces chevaliers ne peuvent partir d'ici sans trouver la mort si vous ne prenez pas une autre décision. — Au nom de Dieu, fit-elle, si ce que tu dis est vrai, on n'aura jamais tramé une si grande trahison. — Par ma foi, s'écria le jeune homme, je veux bien que vous me fassiez crever les yeux si ce n'est pas la vérité. — De toute façon, conclut la dame, tous ces projets sont vraiment inutiles, car je vais si bien protéger les deux nobles chevaliers qu'ils n'auront pas à craindre de mourir. »

50. Alors elle s'approcha d'eux et leur confia comment son époux avait travaillé et machiné son plan. « Je vous le dis donc, ajouta-t-elle, trouvez une idée pour qu'il ne vous

---

et tenir tout coi en unes de ces chambres et se li chevalier voelent reveler ne conmencier outrage si lor couerront sus. — Par mon chief, fait li sires, cis consaus est loiaus, et il en sera ensi conme vous l'avés dit. » Maintenant fait repondre jusqu'à .x. sergans en une chambre et lor conmande que s'il voient les chevaliers mouvoir par nul outrage que il lor courent sus et les detrenchent tous. « Et vous les trouverés desarmés, fait il, si n'auront ja vers vous duree. » Et il li dient que il asseür en soit que il les ocirront tous frois se il se muevent ne tant ne quant. Tout ensi a fait apareillier li sires sa maisnie. Et uns des valles de laiens qui ot oï le conseil vint a sa dame qu'il amoit molt et li conte tout ensi comme ses sires avoit ouvré. « Et saciés, fait il, madame, que cist chevalier ne s'en puent partir de chaiens sans estre ocis se [*d*] vous n'en prendés autre conseil. — En nom Diu, fait ele, se ce est voirs que tu me dis, onques mais si grans traisons ne fu pourparlee. — Par foi, fait il, je voel que vous me faciés les ex crever se ce n'est voirs. — Certes, fait ele, c'est pour noient, car je garantirai si les .II. frans chevaliers qu'il n'auront garde de mort. »

50. Lors vient a eus et lor conte conment ses sires avoit ouvré et

attaque pas alors que vous êtes désarmés, car sinon vous pourriez bien y laisser la vie. » Ils lui affirmèrent que, s'il plaisait à Dieu, jamais pareille trahison ne causerait leur mort. Alors Guerrehet déclare à Sagremor : « Je vais vous dire ce que nous ferons. Il n'y a pas longtemps que j'ai mangé, je ne mangerai donc pas tout à l'heure ; je ferai semblant d'être malade et j'irai me coucher dans cette chambre où sont nos armes. Dès que vous serez assis à table, je prendrai mes armes. Si j'entends que vous avez besoin de moi, j'arriverai aussitôt et je les occuperai à se battre contre moi jusqu'à ce que vous vous soyez armé. Si nous étions tous les deux avec nos armes, ils seraient incapables de nous résister quand bien même ils seraient deux fois plus nombreux. » Alors Guerrehet alla se coucher dans la chambre et fit semblant d'être mal en point tandis que Sagremor restait avec la dame. Lorsque le seigneur ne vit plus qu'un seul chevalier, il voulut savoir où était passé le second. « Seigneur, répondit la dame, il était malade et il est allé se coucher. » Le seigneur cessa d'en parler et ne demanda rien de plus, car cela lui était assez indifférent que le chevalier mange plus tard. Il donna l'ordre de dresser la table, car l'heure de souper était venue. Les serviteurs firent ce qui leur avait été commandé. On prit place et l'on mangea. Comme le seigneur ne désirait pas que Sagremor le prît pour un rustre, il ne voulut pas que son épouse partageât le repas des valets, mais il la fit s'asseoir auprès de Sagremor ;

---

esploitié. « Si vous di bien, fait ele, que vous metés conseil en ce qu'il ne vous truise desgarnis. Car autrement i porriés vous morir. » Et il dient que ja, se Dix plaist, ne seront par tel traïson ocis. Lors dist Guerrehes a Saygremor : « Je vous dirai que nous ferons. Il n'a gaires que je mengai, si ne mengerai hui mais ains me fainderai a estre malades. Si m'irai couchier en cele chambre ou nos armes sont et, si tost conme vous serés assis, je prenderai mes armes. Et se je oi que vous aiés de moi besoing, je vienrai tout maintenant et maintenrai si envers aus l'estour que vous serés armé. Et se nous estions garnis de nos armes il n'auraient ja vers nous duree, neïs s'il estoient .II. tans. » Lors s'en vait Guerrehes couchier en la chambre et fait samblant qu'il soit deshaitiés et Saygremors remest et la dame. Et quant li sires ne voit mie l'un de ses chevaliers si demande ou il est alés. « Sire, fait la dame, il est malades si s'est couchiés. » Et il s'en taist a tant que plus n'en demande, car il ne li pesast pas granment s'il ne mengast ja mais. Si conmande que on mete la table car tans est de souper. Et cil si font a qui il fu conmandé, si s'aseent et vont mengier. Et pour ce que li sires ne voloit mie que Saygremors le tenist a vilain ne souffri il pas que sa feme mengast avoc la maisnie, ains le fist assir avoc Saygremor,

il faisait tout cela dans l'intention de détourner l'attention de la dame. On les servit bien en mets et en boisson. Lorsqu'on en arriva au troisième plat, une jeune fille entra dans la salle qui portait en ses mains deux couronnes de roses qu'elle venait de confectionner dans un jardin. La dame lui demanda les couronnes et la jeune fille les lui remit ; elle en posa une sur sa tête et donna l'autre à Sagremor. À cette vue, le seigneur leva la main et donna une si grande gifle à la jeune fille qu'il la fit tomber par terre et il lui dit : « Putain, voici votre salaire pour la honte que vous m'avez faite sous mon propre toit ; certes, vous êtes trop hardie de manifester ainsi devant moi votre luxure !

51. — Seigneur, s'écria Sagremor, vous avez trop mal agi en frappant cette demoiselle devant moi et sans raison. — Par ma foi, répondit le maître de maison, je l'ai fait parce que je vous méprise. — Vraiment, répondit Sagremor, il faudrait que je sois bien vil pour ne pas la venger d'une gifle qu'elle a reçue à cause de moi. » Alors il leva le poing, qu'il avait gros et carré, et il frappa son hôte d'un tel coup derrière l'oreille qu'il le jeta tout étourdi par terre à côté de la table. Aussitôt il y eut un grand tumulte dans le logis à cause du maître qui avait été malmené : tous ceux qui faisaient le guet bondirent, épées tirées, pour tuer Sagremor. Guerrehet, qui était déjà tout armé, accourut à la rescousse ; il tenait à deux mains une grande et forte hache[1], il en frappa le premier qui se dressa devant lui et le fendit jusqu'aux dents. Puis il s'élança vers le seigneur qui se

---

et tout ce fist il pour entreprendre la dame d'aucune chose. Et il furent bien servi de boire et de mengier. Et quant ce vint au tiers mes si entra laiens une damoisele qui aportoit en ses mains .II. chapiaus de roses qu'ele avoit fait en un garding. Et la dame li demande les chapiaus et cele li baille. Ele met l'un en son chief et l'autre bailla a Saygremor. Et quant li sires vit ce, si hauce la paume et li donne si grant cop qu'il le fait flatir a terre et li dist : « Pute, tenés vostre loiier de la honte que vous m'avés faite en mon ostel meïsmes. Certes, trop fustes hardie quant vostre lecherie feïstes par devant moi.

51. — Ha, fait Saygremors, sire, trop avés mespris qui cheste damoisele avés ferue par devant moi et pour noient. — Par foi, fait il, je le fis en despit de vous. — Voire, fait Saygremors, dont seroie je mauvais se je [*e*] ne le vengoie de ceste palmee que ele a pour moi eüe. » Lors hauce le poing qu'il ot gros et quarré, s'en fiert son oste tel cop jouste l'oie qu'il l'abat tout estourdi a terre delés la table. A tant fu la noise grans par laiens pour le signour qui ferus estoit. Et cil qui estoient en agait saillent fors les espees traites pour Saygremor ocirre. Et Guerrehes, qui ja estoit tous armés, i acort pour lui aidier. Et tint as .II. mains une hache grant et fort si fiert si le premier qu'il

relevait déjà, comme il le pouvait, car il était encore tout étourdi, et il lui assena un tel coup de sa hache qu'il lui fit voler la tête par terre. À cette vue, les autres lui sautèrent dessus et lui portèrent de grands coups partout où ils pouvaient l'atteindre. Mais lui se défendit avec vigueur jusqu'à l'arrivée de Sagremor qui avait revêtu ses armes et venait à son aide. Une fois réunis, tous deux se battirent si bien que ceux de la maison furent défaits et s'enfuirent sanglants, blessés et mortellement atteints. Dans la pièce furent tués le frère du seigneur ainsi que ses neveux. Quand ce fut fini, la dame envoya aussitôt un serviteur comme messager à ses parents pour qu'ils vinssent auprès d'elle. C'est ce qu'ils firent, et quand ils virent comment l'affaire avait tourné, ils en furent tout à fait contents, car ils détestaient fort le seigneur tandis qu'ils aimaient la dame, à la fois pour leurs liens familiaux et pour sa noblesse et sa courtoisie. Ils rendirent les derniers honneurs au corps du maître de maison et le firent déposer dans un cercueil très beau, très riche, recouvert d'une soie à raies, puis ils le portèrent dans le palais et l'y veillèrent toute la nuit. Cependant la dame se refusa à ce que ses hôtes participent à la veille, mais elle leur fit dresser une couche très agréable.

Guerrehet et Sagremor reprennent la quête et se séparent.

52. Au matin, quand ils eurent revêtu leurs armes, ils prirent congé de leur hôtesse et elle les pria de revenir la voir si l'aventure les ramenait de ce côté. Et ceux-ci

---

encontre qu'il le fent jusques es dens, puis court au signour qui ja se relevoit si com il pooit, car il ert encore tous estordis, si li donne tel cop de la hace qu'il tenoit qu'il li fist la teste voler a terre. Et quant li autre voient ce, se li courent sus et li donnent grans cops la ou il le pueent ataindre. Et cil se desfent molt vigherousement tant que Saygremors est armés qui li vint aïdier. Et quant il sont ensamble si le font si bien que cil de laiens sont desconfit et s'enfuient de laiens sanglent et blecié et navré a mort. Et en la chambre fu li freres au signour ocis et si neveu autresi. Quant il orent ce fait la dame manda erroment par un vallet ses parens que il viengnent a li. Et il si font, et quant il revoient qu'il est ensi alé si en sont molt lié et molt joiant car molt haoient le chevalier et amoient la dame conme lor parent et conme cele qui estoit molt debonaire et courtoise. Il ensevelirent maintenant le cors au signour et le metent en un cosfre molt bel et molt riche couvert d'un paile roe si l'aportent enmi le palais et le gardent toute la nuit. Mais onques la dame ne pot sousfrir que si oste veillassent ains les fist couchier molt a aise.

52. Au matin, quant il furent armé, si prisent congié a lor ostesse et ele lor proia qu'il revenissent par li se aventure les amenoit cele part. Et il

l'assurèrent qu'ils le feraient. Puis ils la quittèrent et ils prirent la route ; Guerrehet demanda alors à Sagremor s'il avait appris quelque nouvelle au sujet de ce qu'ils recherchaient. « Certes non, répondit-il. — Que Dieu donc nous conduise à présent en un endroit où nous puissions entendre des nouvelles véridiques ! — Dieu le fasse ! » approuva Sagremor. Alors ils s'engagèrent dans un sentier et ils se dirent qu'ils ne se quitteraient pas de ce jour jusqu'à ce qu'une aventure les sépare ; ils chevauchèrent ainsi jusqu'à none. Puis ils sortirent de la forêt. Regardant devant eux, ils virent douze pavillons dressés, tous semblables. On les avait plantés en un pré et à chacun d'eux pendaient un écu et dix lances. « Sur ma tête, dit Guerrehet, il va nous falloir jouter. Car nous sommes venus jusque-là, et nous n'en repartirons pas sans briser quelques lances. » Peu de temps après ils virent un nain se diriger vers eux et ce dernier leur déclara : « Seigneurs, il vous faut jouter. Décidez donc maintenant qui va commencer. » Guerrehet répondit qu'il irait le premier. « Eh bien, attendez un peu », dit le nain. Il courut alors vers les pavillons et pénétra à l'intérieur de l'un d'eux. Sur-le-champ, il en sortit un chevalier tout armé ; il laissa courir son cheval vers Guerrehet et il brisa contre lui sa lance ; alors Guerrehet le fit tomber tout de son long sur le sol.

53. Aussitôt sortirent des pavillons plus de quarante chevaliers, et ils se mirent à huer celui qui était tombé. Le nain était revenu à Guerrehet et il lui dit : « Maintenant, seigneur,

---

disent que si feroient il. Si s'en partent atant et acuellent lor chemin et Guerrehes demande a Saygremor s'il oï onques puis nouveles de ce que il quierent. « Certes, fait il, nenil. — Or nous maint Dix, fait Guerrehes, en tel lieu ou nous puissons vraies nouveles oïr. — Dix le face », fait Saygremors. Lors s'en entrent en un sentier et dient qu'il ne s'em partiront hui mais devant que aventure les departe, si chevauchent ensi jusqu'a nonne. Lors issirent de la forest et regardent devant aus et voient .XII. paveillons tendus et tout d'une maniere. Et estoient tendu en un pré si pendoit a chascun un escu et .x. glaives. « Par mon chief, fait Guerrehes, a jouster nous couvient. Car jusques la [*f*] sommes venu ja de ce ne partirons sans lanches brisier. » Lors ne demoura gaires qu'il virent vers aus venir un nain qui lor dist : « Signour, il vous couvient jouster. Ore eslisiés li quels ira avant. » Et Guerrehes dist qu'il ira tous premiers. « Or vous atendés un poi », fait li nains. Lors court as paveillons, si entre dedens. Maintenant issi fors un chevaliers armés et laisse courre vers Guerrehet si brisa sa lance et Guerrehes l'abati a terre tout estendu.

53. Lors issirent fors des paveillons plus de .XL. chevaliers, si conmencierent a huer celui qui cheüs estoit. Et lors s'en vient li nains

vous pouvez vous en aller en toute liberté, mais il faut que votre compagnon fasse son devoir. » Sagremor répliqua qu'il en était ravi, car il n'avait pas envie de rester là. Immédiatement arriva un autre chevalier, tout prêt à se battre. Sagremor laissa galoper son cheval, comme le faisait son adversaire ; le chevalier brisa sa lance et Sagremor le frappa si durement que ni écu ni haubert ne le protégèrent et il reçut dans la chair le fer de la lance. Sagremor le fit tomber sur le sol par-dessus la croupe de son cheval, la chute brisa la lance si bien que le bout de fer resta dans la plaie. Alors la huée reprit, encore plus fort que la fois précédente, et le nain dit à Sagremor : « Seigneur, vous pouvez vous en aller à présent, car vous n'aurez plus à vous garder de personne. » Sagremor assura qu'il s'en irait, car il n'avait rien gagné à cette bataille. « Je n'ai fait qu'y perdre ma lance. » Le nain lui répondit qu'il allait lui en donner une autre. Il alla immédiatement en chercher une et la lui remit ; puis il lui demanda de dire son nom. Sagremor répondit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur et s'appelait Sagremor le Démesuré. « Mais dis-moi, ajouta-t-il, à qui sont ces pavillons et pourquoi on les a dressés là. — Par ma foi, lui apprit le nain, ils appartiennent au comte Guinart[1], qui est le seigneur de ce château. » Et de lui montrer au loin un château : « Mon maître les a fait dresser parce que monseigneur Gauvain se trouve dans ce pays avec onze compagnons, ils sont à la recherche d'on ne sait quelles aventures. Ainsi mon seigneur le comte

---

a Guerrehet et li dist : « Sire, or vous em poés aler tout quitement. Mais il covient que vostres compains s'aquit. » Et Saygremors dist qu'il en est tous liés, car il n'a mestier de demourer. Maintenant revint uns autres chevaliers tous aprestés de jouster, et Saygremors li laisse courre et cil a lui et li chevaliers le fiert si durement que escus ne hubers nel garantist qu'il ne li ait mis par mi le cors le fer del glaive. Si le porte a terre par desor la crupe del cheval et au chaoir brise li glaives si que li fers li remest el cors. Lors conmence la huee greignour que devant et li nains dist a Saygremor : « Sire, or vous em poés raler, car de nul qui i soit n'avés vous garde. » Et il dist qu'il s'en ira car a ceste jouste n'a il riens gaaingnié. « Car je ai, fait il, perdu mon glaive. » Et li nains dist qu'il l'en i aportera un. Se li vait maintenant querre, se li donne, puis li requiert qu'il li die qui il est. Et il li dist qu'il est de la maison le roi Artu et a a non Saygremors li Desrees. « Mais or me di, se Dix t'aït, qui sont cist paveillon et pour coi sont il ici tendu. — Par foi, fait il, il sont au conte Guinas qui est sires de cest chastel. » Se li moustre un chastel loing d'illoc. « Si les i a fait messires tendre pour ce que messires Gavains est en cest païs, lui dousisme de compaingnons, et vont querant ne sai quels aventures. Si a on mon signour le conte

nous a si bien décrit ses armes que si son aventure le menait par ici, nous le reconnaîtrions bien. Mon seigneur eſt un bon chevalier, aussi a-t-il un vif désir d'éprouver sa valeur contre celle de monseigneur Gauvain. C'eſt la raison pour laquelle il a fait dresser tous les pavillons que vous voyez là. »

54. Alors Sagremor s'en alla rejoindre Guerrehet qui l'attendait près des pavillons, ils reprirent ensemble la route et chevauchèrent si longtemps qu'il fut vêpres basses. À ce moment, ils entrèrent dans une vallée où ils rencontrèrent une demoiselle assez jeune et jolie qui chevauchait un petit palefroi. En arrivant auprès d'eux, elle les salua et ils lui rendirent son salut. « Seigneurs, s'enquit-elle, d'où êtes-vous ? » Ils lui répondirent qu'ils étaient de la maison du roi Arthur. « Vraiment, dit-elle, au nom de Dieu, j'en suis ravie, car je pense que vous allez me donner des nouvelles sûres au sujet de ce que je cherche. — Qu'eſt-ce ? demandèrent-ils. — Par ma foi, dit la jeune fille, je me trouve à la recherche d'un de mes frères qui participe à cette quête, à ce que l'on m'a dit. — Et quel eſt son nom, demoiselle ? l'interrogea Guerrehet. — Il porte le nom d'Agloval[1]. — Certes, demoiselle, je ne l'ai pas vu depuis avant-hier qu'il nous a quittés et je n'ai plus entendu parler de lui ni de personne qui l'ait vu[2]. Mais, pour l'affection que vous lui portez, je désire que vous me preniez pour votre chevalier. » Mais Sagremor dit à son tour : « Demoiselle, si vous acceptez l'un de nous deux, ne

---

si bien devisees ses armes que se cha l'amenoit aventure nous le connoiſtrienmes bien. Et messire eſt molt bons chevaliers, si a molt grant talent d'esprouver soi contre sa prouece et pour ce a il fait tendre les paveillons que vous ci veés. »

54. Atant s'en vait Saygremors aprés Guerrehet qui l'atendoit as paveillons, si se remetent en samble en lor voie, si ont tant chevauchié qu'il eſt bas vespres et lors entrent en une vallee et encontrent une damoisele asses jouvene et bele qui chevauchoit un palefroi petit. Et quant ele vint pres d'aus, si les salue et il li rendent [*340a*] son salu. « Signour, fait ele, dont eſtes vous ? » Et il li dient qu'il sont de la maison le roi Artu. « Voire, fait ele, en non Dieu, or sui je bien lie, car je quit que vous m'aseürés bien de ce que je quier. — De coi eſt ce ? firent il. — Par foi, fait ele, je aloie querre un mien frere qui eſt en ceſte queſte, ce m'a on dit. — Et conment a il non, damoisele ? fait Guerrehes. — Il a a non Agloval. — Certes, damoisele, je nel vi puis avant ier qu'il se parti de nous ne ainc puis n'oï parler de lui ne de nului qui le veïſt. Mais pour l'amour de lui voel je que vous me prengniés conme pour voſtre chevalier. » Et Saygremors li diſt : « Damoisele, se vous voliés nul de nous .II., ne me refu-

me refusez pas, vous agirez en sage. Car vous pourriez faire plus aisément votre volonté de moi que de mon compagnon qui eſt de très noble race, tandis que moi, je suis un pauvre chevalier et d'humble parenté[3] : je vous servirai donc de cœur plus ardent qu'il ne pourrait le faire. Je vous conseille pour cela de m'emmener avec vous si vous en avez besoin. » La jeune fille lui répondit qu'elle agirait ainsi et le remercia avec effusion de s'être noblement offert à la servir. Elle emprunta alors un étroit sentier et recommanda Guerrehet à Dieu. Il lui souhaita de faire bon voyage. Puis il reprit tout seul sa route et chevaucha si longtemps qu'il fut surpris par la nuit à l'entrée de broussailles. Il regarda devant lui pour découvrir s'il voyait nul refuge où il pût se loger, car il n'avait pas envie de passer la nuit dehors, il n'avait pas mangé de la journée et il ne tenait pas non plus à entrer dans les broussailles, car il pensait n'y trouver aucun logis. D'autre part, s'il y était entré alors, il redoutait de ne jamais en sortir car il y avait un grand nombre de chemins où il pouvait bien s'égarer à cette heure.

Guerrehet s'éprend de la dame du Pavillon.

55. Il porta alors ses regards vers le lointain et il crut voir des pavillons où brillaient des chandelles. Il se dirigea de ce côté, espérant bien y trouver des gens. Quand il fut arrivé, il vit que c'étaient quatre pavillons. Il mit pied à terre et entra dans le premier, après avoir attaché son cheval à un buisson et

---

sés mie, si ferés que sage, car vous porriés mix voſtre volenté faire de moi que de cel mien compaingnon, car il eſt trop gentix hom et je sui uns povres chevaliers et de bas parenté, si vous servirai plus de cuer qu'il ne feroit. Et pour ce vos lo que vous me menés o vous se vous en avés meſtier. » Et ele diſt que si fera ele et l'en mercie molt de ce qu'il s'eſt debonairement osfers a son service. Si s'en retourne tout un eſtroit sentier et conmande a Dieu Guerrehes. Et il diſt que bone voie puisse il tenir. Si raquelt sa voie tous seus et chevauche tant qu'il li anuite a l'entree d'unes broches. Si regarde devant lui pour savoir s'il veïſt nul rechet ou il peüſt herbergier, car de jesir fors n'a il nul talent pour ce qu'il n'avoit onques celui jour mengié ne es broches ne se velt il mie metre, car il n'i quideroit jamais trouver oſtel. Et d'autre part, s'il i eſtoit entrés orendroit, il n'en quideroit jamais issir a ce qu'il i a molt de voies ou il porroit bien esgarer[a] a tele ore.

55. Lors esgarde loing de lui et voit, ce li eſt avis, paveillons ou il avoit chandeilles. Lors tourne cele part, car il i quide gent trouver. Et quant il i eſt venus, si voit que ce sont .IIII. paveillons. Il descent et entre ens, si atache son cheval a un buisson, puis

avoir ôté son écu de son cou ; à l'intérieur, il découvrit la table mise et une grande abondance de mets posés dessus ; à côté il y avait de l'avoine pour plus de vingt chevaux. Quand il vit qu'il avait trouvé ce dont lui comme sa monture avaient le plus grand besoin, il pensa que c'était un don de Dieu. Il ôta le frein et la selle de son cheval, et lui donna une bonne dose d'avoine. Puis il alla aux autres pavillons pour voir qui s'y tenait. Dans l'un, il vit quatre coffres riches et beaux et un nain qui dormait dans son lit. Dans l'autre, il trouva deux jeunes filles qui reposaient sur une couche et un cierge brûlait auprès d'elles ; il quitta ce pavillon et entra dans le dernier où il découvrit une demoiselle qui dormait avec son ami. Il regarda longuement la jeune fille qui lui semblait très belle, mais il ne s'aperçut pas qu'un chevalier dormait avec elle. Il aurait pu le voir si l'oreiller ne lui avait recouvert le visage et, pour cette raison, il ne le vit pas. Alors il s'en revint là où il avait laissé son cheval. Il ôta son heaume et son haubert et alluma deux grands cierges qu'il posa sur la table. Puis il se lava les mains et s'assit à table. Il se servit abondamment, car il en avait grand besoin ; et quand il eut mangé et bu à volonté, il fut saisi d'une forte envie de dormir. Il pensa qu'il irait s'allonger auprès de la jeune femme qui dormait toute seule, car il ne pouvait se coucher avec les deux autres ni avec le nain et il lui fallait du repos.

56. Il prit alors ses armes et les emporta avec lui, laissant

---

oste son escu de son col et entre dedens le paveillon, si trouve la table mise et grant plenté de viandes desus, et d'autre part avoit avainne a plus de .xx. chevals. Et quant il voit qu'il a trouvé quanque mestier li est, a lui et a son cheval, se li est avis que c'est dons de Dieu, si oste a son cheval le frain et la sele et li donne de l'avaine assés. Puis vait as autres paveillons por veoir qui i est, si trouve el premier .IIII. cosfres qui molt estoient riche et bel et un nain qui se dormoit en son lit. Et en l'autre paveillon a trouvé .II. damoiseles qui se gisoient en une couche, et devant eles ardoit uns cierges. Il laisse celui paveillon et entre en l'autre si trouve illoc gisant une [*b*] damoisele avoc son ami. Il regarde grant piece la damoisele qui molt li sambloit bele, ne onques ne s'aperchut del chevalier qui avoc li gisoit s'il le peüst il bien veoir, mais li oreilliers li estoit sor son vis tournés. Et pour ce nel vit il mie. Lors s'en retourne la ou il avoit son cheval laissié, si oste son hialme et son haubert et alume .II. grans cierges et les met sor la table. Puis lava ses mains et s'asist au mengier si mengüë molt bien, car molt grant mestier en avoit. Et quant il ot mengié et beü a grant plenté, si ot molt grant talent de dormir. Si pense qu'il iroit jesir avoc la damoisele qui sole gisoit car avoc les .II. ne gerroit il mie ne avoc le nain, et a dormir le couvient il.

le cheval manger. Il se déshabilla, plaça l'épée à son chevet. Puis il souleva la couverture après avoir éteint les cierges pour n'être pas gêné par la lumière. Il se coucha ensuite auprès de la demoiselle qui ne s'aperçut même pas de sa présence. Quand il fut allongé dans le lit, il sentit qu'elle était endormie, mais elle crut que c'était son ami, car jamais elle ne se serait gardée d'un tel coup du sort. Elle lui passa les bras autour du cou et il commença à l'embrasser et il en fit tout ce qu'il voulait. Lorsqu'il eut longuement pris son plaisir avec elle, ils s'endormirent tous les deux. Au bout d'un certain temps, le chevalier qui partageait le lit de la demoiselle et qui était son mari se réveilla. Il toucha la jeune femme du bout des doigts et l'enlaça ; alors il sentit le corps de Guerrehet qui tenait sa femme embrassée. Il en éprouva une telle colère qu'il crut perdre le sens. Il sauta du lit si durement qu'il faillit se briser le cou, il saisit la dame par les tresses en criant qu'elle avait amené son amant coucher avec elle pour leur malheur, car il allait sur-le-champ en tirer vengeance. La dame se mit à hurler en disant : « Noble seigneur, de quoi m'accusez-vous ? » Elle n'avait pas encore compris qu'elle avait été abusée. Aux cris, les deux demoiselles et le nain étaient accourus, ils avaient apporté deux bougies allumées et ils virent leur dame toute nue que leur maître tenait par les cheveux. Guerrehet s'était lui aussi réveillé, il saisit son épée et bondit hors du lit. Il courut vers le chevalier qui

---

56. Lors prent ses armes et les porte avoc lui et laisse son cheval mengier. Si se despouille et met l'espee a son chaves. Puis sous lieve la couverture apres ce qu'il ot les cierges estains que la clartes ne li fesist mal, puis se couche avoc la damoisele qui ne s'aperchut onques de lui. Et quant il ert couchiés el lit et il sent qu'ele ert endormie si quide que ce soit ses amis car jamais ne se presist garde de ceste aventure, se lieve les bras au col et il le conmence a baisier et en fait toutes ses volentés. Et quant il s'est grant piece joés a li si s'endort li un et li autres. A chief de piece s'esveilla li chevaliers qui avoc la damoisele gisoit car il estoit ses maris, si tasta la damoisele et li jeta les bras au col, si senti Guerrehes qui tenoit sa feme embracie. Lors ot si grant doel qu'il quide bien del sens issir. Si saut fors de son lit si durement que a painnes qu'il n'a le col brisié et prent la dame par les treces et dist que mar a o li mené son lecheour jesir car il s'en vengera orendroit. Lors s'escrie la dame et li dist : « Frans hom, que me demandés vous ? » Ne ele ne savoit encore mie qu'ele avoit esté decheüe. Et les .II. puceles et li nains furent venu au cri, si orent aporté .II. cierges ardans, si voient la dame toute nue ou li sires le tenoit par les chaveus. Et Guerrehes se fu esveilliés, si prist l'espee et saut fors del lit et s'en vient vers le chevalier qui

tenait la dame par les tresses ; il était absolument furieux du traitement ignominieux qu'elle venait de subir par sa faute, il tira son épée du fourreau et frappa si durement le chevalier qu'il lui fendit la tête jusqu'aux épaules ; l'autre s'effondra, mort. Quand la dame vit cela, elle se mit à manifester le plus violent désespoir du monde. Elle tomba sans connaissance à plusieurs reprises, comme le nain et les demoiselles. « Ah, seigneur, dit le nain, que vous avez mal agi ! » Et la dame : « Ah, seigneur chevalier, vous m'avez trahie devant Dieu et le monde en tuant ainsi mon époux. Dites-le-moi, pourquoi êtes-vous venu ici pour m'arracher si tôt tout le bonheur de ce monde et même celui du ciel puisque vous m'avez fait briser la sainte loi que Notre-Seigneur avait ordonné de conserver en mariage ? Ainsi le tort que vous m'avez causé est absolu ! » Alors elle se mit à faire un grand deuil, elle embrassait le chevalier, tout sanglant comme il était, et regrettait sa vaillance et sa bravoure. Ses demoiselles lui apportèrent sa chemise dont elle ne se souciait même pas : elle était restée toute nue. Guerrehet s'habilla, mit ses chausses et réconforta la dame qui manifestait un tel désespoir qu'elle se déchirait toute. Au matin, on ensevelit le corps et on l'enfouit tout près de là dans une abbaye de moines blancs. Quand il fut mis en terre, une fois le service terminé, Guerrehet s'approcha de la dame et lui demanda de se préparer, car elle venait avec lui ; elle répondit qu'elle ne partirait jamais, si Dieu le voulait bien,

---

la dame tenoit par les treches, si en fu molt durement coureciés de la honte que la dame ot eüe pour lui, si traist l'espee del fuerre et fiert si durement le chevalier qu'il le fent jusqu'es espaulles et cil chiet mort. Et quant la dame voit ce si conmence a faire le greignour doel del monde et se pasme menu et souvent et ausi faisoit li nains et les autres .II. damoiseles : [*c*] « Ha, sire, fait li nains, tant avés mal fait ! » Et la dame lui dist : « Ha, sire chevalier ! fait ele, tant m'avés traïe envers Dieu et envers le monde qui ensi avés mon signour ocis ! Car me dites pour coi vous estes si tost venus ceste part pour moi tolir la joie del monde et des ciels pour ce que vous m'avés fait enfraindre la sainte loy que Nostres Sires conmanda a garder as espousailles et ainsi m'avés vous del tout adamagie[a] ! » Et lors conmencha molt grant doel a faire et baise le chevalier ausi sanglent com il estoit et regrete sa proece et sa bonté. Et les damoiseles li aportent sa chemise dont il ne li souvenoit de prendre, ains ert encore toute nue. Et Guerrehes se vest et chauce et conforte la dame qui faisoit tel duel qu'ele se fragoit toute. Au matin fu li cors ensevelis et enfoiis pres d'illoc en une blanche abeïe, et quant il fu en terre mis et li services fu finés, Guerrehes vint a la dame et li dist qu'ele s'atourt si s'en va avoc lui. Et ele dist que avoc celui qui son

avec celui qui lui avait tué son époux. Mais Guerrehet lui dit : « Dame, il ne vous sert à rien de vous défendre, car je vous aime si fort que je ne pourrais me séparer de vous même si j'en éprouvais la volonté. Je vous prie donc de l'accepter, car c'eﬆ la force d'amour qui me fait agir.

57. — Mon seigneur, dit-elle, si je m'en vais avec vous, où voudrez-vous m'emmener ? Je ne sais si vous êtes l'un des chevaliers errants de la maison du roi Arthur. — Dame, fit-il, j'en suis. — Quel eﬆ votre nom ? » demanda-t-elle et il répondit : « Guerrehet, et mon frère eﬆ monseigneur Gauvain. — Par ma foi, dit-elle, maintenant je sais parfaitement qui vous êtes ; je vous supplie donc, par la foi que vous me devez, de me laisser aller là où je le désire. » Mais il lui répondit qu'il ne le ferait en aucune manière. « Eh bien, vous pouvez m'emmener de force puisque ce n'eﬆ nullement de ma propre volonté. Mais vous devez le savoir, il nous adviendra du malheur avant que cette semaine soit achevée. — Peu m'importent vos paroles, dit Guerrehet, compte seulement le fait que vous montiez à cheval. » Alors elle déclara qu'elle le ferait puisqu'elle y était contrainte. Elle appela son nain et lui fit promettre qu'il suivrait ses ordres. Puis elle se mit en selle tandis que le nain démontait les pavillons après avoir écouté quelque peu ce qu'elle lui conseillait. Sur ce, Guerrehet s'en alla, tout joyeux et content, il emmenait avec lui la dame qui lui semblait bien belle, et

---

signour a ocis ne s'en ira ele ja, se Dix plaiﬆ. Et il li diﬆ : « Dame, vos escondires ne vous vialt riens car trop vous aim si que de vous ne me porroie consuirrer neïs se je voloie bien, si vous proi qu'il ne vous em poiﬆ car force d'amours le me fait faire.

57. — Biaus sire, fait ele, et se je m'en vois, o vous ou m'en voldrés vous mener ? Ce ne sai je pas, fait ele, se vous eﬆes des chevaliers errans de la maison le roi Artu. — Dame, fait il, oïl. — Et conment avés vous non ? » fait ele. Et il diﬆ : « Guerrehes et eﬆ freres mon signour Gavain. — Par foi, fait ele, or vous connois je bien. Si vous proi par la foi que vous moi devés que vous me laissiés aler quel part que je voldrai. » Et il diﬆ que ce ne feroit il en nule maniere. « Or m'en poés dont mener a force, car de ma bone volenté n'eﬆ ce mie. Si saciés que maus nous en avendra ains que ceﬆe semainne soit passee. — Moi ne chaut, fait il, que vous me dies mais que vous soiés montee. » Et ele diﬆ qu'ele montera puis que faire li couvient. Lors apele son nain et li fait fiancier qu'il fera ce qu'ele li coumandera. Lors monte la dame et li nains deﬆent les paveillons, quant la dame ot un poi a lui conseillié. Lors s'em part Guerrehes liés et joians, si enmainne la dame avoc lui qui molt li samble bele, et

il faut dire qu'elle l'était. Ils chevauchèrent ainsi jusque vers midi. Ils arrivèrent alors à l'orée d'une forêt et trouvèrent sous un orme un chevalier qui en gardait l'entrée. Quand il vit cette dame si belle qui pleurait, il lui demanda ce qu'elle avait. « Ce que j'ai ? Mon Dieu, dit-elle, ce chevalier m'emmène de force, contre mon gré, après avoir tué mon époux hier soir ! — Certes, dit l'autre, sur ma tête, il va vous laisser, car il vous a emmenée trop longtemps ! Malheur à moi s'il ne paie pas pour tout ce qu'il a fait ! »

58. Il prit son écu et sa lance et défia Guerrehet ; il le frappa avec une telle violence que le bois en vola en éclats. Mais Guerrehet ne l'épargna pas du tout, il lui planta sa propre lance en pleine poitrine et le jeta sur le sol, évanoui sous le coup de la douleur. Ce n'était en rien étonnant, car sa blessure était mortelle. Quant à Guerrehet, il passa son chemin sans plus lui accorder un regard. Cette nuit-là, ils dormirent chez un forestier qui leur offrit un bel accueil et ils couchèrent dans un seul lit, Guerrehet et la dame, qu'elle le voulût ou non. Au matin, ils se levèrent et ils reprirent le chemin comme ils avaient fait la veille, ils chevauchèrent jusqu'à l'heure de prime. Tandis qu'ils gravissaient une montagne, la dame regarda devant elle et vit arriver quatre chevaliers tout armés. Elle les montra à Guerrehet en disant : « Voyez-vous là-bas venir ces chevaliers ? — Je les vois, dit-il, qui sont-ils ? — Que Dieu me vienne en aide, dit la dame,

---

sans faille si estoit ele. Si chevauchent en tel maniere jusqu'a pres miedi. Lors en vinrent a l'entree d'une forest et trouvent desous un orme un chevalier qui gardoit le trespas de la forest. Et quant il voit la dame si bele qui plouroit se li [*d*] demande que ele a. « Que[a] ai je Dix, fait ele, ja m'enmainne cil chevaliers a force et malgré mien et ocist er soir mon signour. — Voire, fait il, par mon chief, dont vous laira il[b] car trop vous a menee, et dehait aie je s'il ne le compre de tant qu'il en a fait. »

58. Lors prent son escu et son glaive et desfie Guerrehes, si le fiert si durement que li glaives vole em pieces et Guerrehes, que de riens ne l'espargne, li met le glaive parmi le pis et l'abat a terre tout pasmé de l'angoisse qu'il sent. Et ce n'est mie merveille, car il est a mort navrés et Guerrehes s'em passe outre que plus ne le regarde. Cele nuit jurent chiés un forestier qui molt bien les herberga, si jurent en un lit entre Guerrehes et la dame ou ele vausist ou non. Au matin se leverent et rentrerent en lor chemin ausi com il avoient fait le jour devant et chevauchierent jusqu'a prime. Et en ce qu'il montoient un tertre si regarda la dame devant lui et vit venir .IIII. chevaliers armés, si les moustre a Guerrehes et li dist : « Veés vous, fait ele, ces chevaliers la venir ? — Oïl bien, fait il, qui sont il ? — Si m'aït Dix, fait ele,

ce sont mes quatre frères. Il va falloir que vous me rendiez ma liberté bon gré mal gré ou, sinon, ils vous tueront. » Il l'assura que, tant qu'il vivrait, il ne la laisserait pas partir par peur de mourir. « Et ils peuvent venir vous chercher. Qu'ils soient sûrs qu'ils ne vous emmèneront pas, quel que soit leur pouvoir, aussi longtemps que je vous verrai devant moi, car sachez-le bien, même si j'étais tout nu sans armes, l'amour que j'ai pour vous me serait écu[1]. »

59. Et aussitôt de diriger sur eux son cheval. Ils lui crient qu'il est mort et il laisse filer sa monture vers le premier qui arrive et brise sur lui sa lance. Guerrehet lui planta le fer tranchant en pleine poitrine et il l'y enfonça fortement en homme qui avait courage et puissance. Il le jeta sur le sol évanoui avant de ramener sa lance à lui, car elle n'était pas brisée. Puis il laissa courir son cheval vers le second qui accourait venger son frère. Il brisa lui aussi sa lance et Guerrehet le heurta si durement du corps et du cheval qu'il le fit voler vers le sol et les deux qui restaient brisèrent leur lance sur Guerrehet, mais ils ne purent le décoller de sa selle. Alors Guerrehet tira son épée, dirigea vers eux la course de sa monture et frappa l'un des deux si brutalement qu'il le blessa au bras droit. Le chevalier, sentant sa blessure, fit demi-tour pour fuir vers la vallée. Quand le dernier vit qu'il restait seul devant un homme contre lequel il ne pouvait résister longtemps, il lui tendit son épée en demandant grâce, se déclarant vaincu. La dame s'approche de

---

il sont tout .IIII. mi frere. Si couvenra que vous me rendés ou vous voelliés ou non, car se vous ne le faites il vous ocirront. » Et il respont que ja tant com il vive ne le laira pour paour de mort. « Et si vous viennent querre asseür soient il qu'il ne vous en menront hui[a] pour paour que il ont tant conme je vous voie devant moi. Car bien saciés que se je estoie nus si me seroit ce que je vous aim escus. »

59. Atant lor adrece le cheval et cil li escrient qu'il est mors et il laisse corre au premier qui li vient et cil brise sa lance et Guerrehes li met le fer trençant parmi la mamele et l'empaint bien conme cil qui assés avoit cuer et force, si l'abat a terre tous pasmés, puis retrait son glaive a lui qui n'i ert mie brisiés et laisse courre a l'autre qui venoit por son frere vengier. Et cil rebrise son glaive et Guerrehes le hurte del cors et del cheval si durement qu'il le fait voler a terre et li autre doi brisent lor glaives sor Guerrehes, mais de la sele ne le pueent remuer. Lors sache Guerrehes l'espee et laisse courre vers aus si qu'il en fiert un si durement qu'il le mehaigne del bras destre. Et cil qui se sent blechiés s'en tourne fuiant contreval la valee. Et quant li autres se voit seul [*e*] contre celui vers qui il ne porroit mie longuement durer se li tent s'espee et li crie merci et se rent pour outre. Et la dame vient a

Guerrehet en disant : « Ah, seigneur, puisque vous m'avez privée de trois de mes frères, ne me déshonorez pas totalement, laissez-moi au moins ce dernier, il me sera consolation pour les autres. — Vous le voulez donc ? demanda-t-il. — Oui, répondit-elle, s'il vous plaît. — Je le ferai, dit-il, à la condition que vous me donnerez votre amour et votre compagnie de bon cœur. — Je vous donne la garantie, dit-elle, que, lorsque je vous quitterai, je ne prendrai plus d'autre homme pour compagnon. »

60. Alors Guerrehet accepta l'épée du chevalier. La dame courut à ses frères qui gisaient sur le sol. Elle trouva le premier que Guerrehet avait abattu grièvement blessé et l'autre tout étourdi. Cependant celui-ci se releva vite, et il mettait déjà la main à l'épée pour bondir vers Guerrehet quand le dernier des frères lui dit qu'ils avaient conclu la paix en bonne forme. Alors ils coupèrent des arbrisseaux qui poussaient dans la vallée et ils en confectionnèrent une hutte pas très loin du chemin. Ils y couchèrent le frère blessé, car il ne pouvait supporter le cheval. Ils lui amenèrent un médecin qui avait sa demeure dans la montagne. Lorsque ce dernier eut scruté la plaie, il affirma qu'il ne risquait pas la mort et qu'il le guérirait en huit jours. L'autre lui promit une belle récompense s'il tenait parole. Alors Guerrehet s'en alla avec la dame et ils chevauchèrent toute la journée sans boire ni manger. À l'heure de vêpres, ils aperçurent une abbaye de

---

Guerrehes et li dist : « Ha, sire, puis qu'il est ensi que vous .III. de mes freres m'avés essillié, pour Dieu, ne me honnissiés mie ensi del tout, au mains me laissiés cestui, si me fera confort des autres. — Le volés vous dont ? fait il. — Oïl, fait ele, s'il vous plaist. — Je le ferai, fait il, se vous m'otroiés vostre amour et vostre compaignie de bone volenté. — Et je vous tenrai, fait ele, tele couvenence que puis que je vous lairai ne tenrai compaingnie a nul home. »

60. Adont rechoit Guerrehes s'espee. Et la dame vait a ses freres qui a terre gisoient, si trouve molt navré celui qu'il ot premierement abatu et l'autre tout estourdi. Mais il se releva assés tost, si mist la main a l'espee pour courre sus a Guerrehes quant li frere li dient qu'il a entr'aus bone pais. Lors copent des arbrisiaus qui en la valee estoient, si en firent une loge un poi loing del chemin si i couchierent le frere qui navrés estoit pour ce qu'il ne pooit mie sousfrir le chevauchier[a]. Se li amenerent un mire qui en la montaingne estoit herbergiés. Et quant il ot la plaie veüe si dist qu'il n'avoit garde de morir et qu'il le renderoit sain ains .VIII. jours, et cil li promet a guerredonner hautement se il le fait ensi com il le dist. Atant s'em part Guerrehes entre lui et la dame, si errerent toute jour sans boire et sans mengier. A ore de vespres vinrent a une blanche abeïe de nonains. Si

moniales blanches. Guerrehet y descendit, car il était tard. On lui fit bon accueil. Cette nuit-là, ils furent bien logés et tous les biens que pouvaient posséder les gens de l'abbaye leur furent agréablement prodigués.

61. Au matin, avant que Guerrehet eût entendu la messe, la dame qui l'accompagnait se rendit auprès de l'abbesse ; elle lui raconta tout sur sa vie, son époux, comment il avait été tué, ses frères qui avaient été blessés, et elle lui révéla que le chevalier l'emmenait contre son gré. « Ma chère amie, dit l'abbesse, que voulez-vous que je fasse ? Je ne peux vous aider d'aucun conseil en votre situation, hormis si vous acceptez de quitter le monde, de prendre l'habit comme nous et de demeurer avec nous. Si vous voulez faire cela, je suis sûre que le chevalier n'aurait pas assez de témérité pour vous arracher de ce lieu. Ainsi seriez-vous délivrée de lui ! » Alors la dame tomba à ses pieds et lui déclara qu'elle ne demandait rien d'autre que de devenir religieuse. Car qui sert Dieu de bon cœur, nul tourment ne peut l'accabler. Quand l'abbesse entendit ces paroles, elle se fit apporter l'habit ; les nonnes coupèrent à la belle dame ses tresses, elles la revêtirent de l'habit de moniale et elle le reçut avec douceur ; l'abbesse, la tenant par la main, la conduisit dans l'église. Alors elles se mirent à chanter les louanges de Notre-Seigneur et toutes les nonnes de l'abbaye l'accueillirent pour partager tous les biens qu'elles possédaient là. Les nonnes furent très heureuses de cette venue et elles avaient bien raison, car sa présence

---

descendi Guerrehes pour ce que tart estoit et on le rechut molt volentiers. Si furent icele nuit bien herbergié et a aiesie de tous biens que cil de laiens porent avoir.

61. Au matin, ains que Guerrehes eust oï messe, vint la dame qui o lui estoit venue a l'abeesse de laiens, se li conta tout son estre et de son signour, conment il estoit ocis, et de ses freres qui avoient esté navré et li dist que li chevaliers l'en menoit malgré sien. « Bele douce amie, fait l'abeesse, que volés vous que je en face ? En ce ne sai je metre conseil se vous ne volés guerpir le siecle et prendre nos dras et remanoir o nous. Se vous ce volés faire je sai bien que li chevaliers ne seroit ja tant hardis qu'il de chaiens vous ostast. Et ensi seriés vous delivree de lui. » Lors li chiet la dame as piés et li dist qu'ele ne demande autre [*f*] chose fors religion. Car qui de bon cuer i sert li travaus ne li grieve riens. Quant l'abeesse oï ce se li fait aporter les dras. Si ont a la bele dame reoingnies les treces et li ont les dras vestus et ele les rechut molt doucement, si le mist l'abeesse par la main en l'eglise. Et lors conmencierent a chanter la loenge a Nostre Signour, si le rechurent a compaingne de tous les biens de laiens. Si furent les nonnains molt lies de sa venue et eles en orent molt grant droit, car par li fu li lieus

rehaussa fort la maison où elle devint une dame de grande foi et très sainte, comme le conte aura l'occasion de vous le dire et redire[1]. Quand Guerrehet eut entendu la messe, il sortit de l'église et s'en revint dans la chambre où il avait passé la nuit avec la dame. Il ne l'y trouva pas et demanda donc aux gens de l'abbaye où elle était ; et ils n'osaient pas lui avouer la vérité.

62. Alors l'abbesse s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il attendait. Il répondit qu'il attendait celle qu'il avait amenée là. « Seigneur, dit l'abbesse, si vous n'attendez rien d'autre, je vous conseille de vous en aller, car vous ne l'emmènerez plus. — Pourquoi ? s'enquit-il. — Parce que, fit l'abbesse, elle ne tiendra plus jamais compagnie à un homme comme elle l'a fait pour vous. » Alors elle le conduisit à la clôture de l'abbaye et elle la lui montra, assise avec les autres nonnes. Il en éprouva un chagrin à nul autre pareil et s'écria : « Quoi, dame, il en est ainsi ? — Oui, seigneur, répondit-elle, que Dieu en soit remercié, lui qui m'a donné cette volonté ! Car je n'aurais pu connaître que la honte en voyageant ainsi avec vous. Et je ne suis pas de si vile race qu'il me convienne de vivre comme une prostituée. — Certes, dit-il, vous semblez de noble race. — Si je ne le parais pas, répliqua-t-elle, je le suis bien, car mon père fut roi et ma mère, reine, et j'ai de meilleurs chevaliers dans ma parenté que vous n'avez en la vôtre. — Qui sont-ils ? demanda Guerrehet, nommez-m'en un ! — Par ma foi, dit la dame, on peut bien les nommer :

---

molt essauciés car molt fu sainte chose et religiouse ensi com li contes vous devisera cha avant en mains lix. Quant Guerrehes ot oï messe, si s'en issi fors del moustier et revint en la chambre ou il avoit la nuit jeü avoc la dame. Et quant il ne le trove si demande a ciaus de laiens ou ele est. Et cil ne li osent reconnoistre la verité.

62. Lors vint l'abeesse a lui et li demande qu'il atent. Et il dist qu'il atent cele qu'il laiens avoit amenee. « Sire, fait l'abeesse, se vous autre chose n'atendés, je vous lo que vous vous en ailliés. Car de li n'en menrés vous point. — Pourcoi ? fait il. — Pour ce, fait ele, qu'ele ne fera jamais compaingnie a home si conme ele a fait a vous. » Lors l'en mainne el chancel del moustier et li moustre cele qui o les autres nonnains se seoit. Et il en est tant dolans que nus plus, ce li dist : « Que est ce, dame ? Est il ensi ? — Sire, fait ele, oïl, Dieu merci, qui la volenté m'en a donnee. Car d'aler en tel maniere avoc vous ne peüsse je venir se a honte non. Car je ne sui pas de si bas lignage que je doie aler conme soldoiere. — Certes, fait il, de haut lignage semblés vous bien. — Se je ne le samble, fait ele, si le sui, car mes peres fu rois et ma mere roïne, et de meillours chevaliers ai je en mon parenté que vous n'aiiés el vostre. — Qui sont il ? fait il, nommés ent

ce sont monseigneur Lancelot du Lac, Bohort le Déshérité[1] et Lionel son frère.

63. « Ils sont tous les trois mes cousins quasi germains et, si Dieu les conduisait par ici et que je puisse leur parler, je vous obtiendrais d'eux une récompense digne de la honte que vous m'avez fait subir. Comme je n'aurais pu autrement me délivrer de votre présence, je suis bien heureuse d'avoir été reçue ici par les nonnes. J'aimerais mieux avoir la tête coupée que de me retrouver en cette vilenie où vous m'avez jetée ! » Quand Guerrehet vit qu'il n'obtiendrait rien de plus, il reprit ses armes, monta sur son cheval et partit de l'abbaye. Il chevaucha tout le jour, demandant des nouvelles de Lancelot, mais il ne trouva personne qui sût lui en donner. C'est ainsi qu'il alla huit jours durant sans trouver d'aventure qui mérite d'être rapportée, une heure en avant, une heure en arrière, si bien qu'un lundi matin, il arriva à la montagne de Sornehaut. Lorsqu'il se trouva au pied du mont et qu'il vit le message que Sornehaut y avait fait afficher, il se prit à en sourire et se dit que, puisque son chemin l'avait conduit jusque-là, Dieu pouvait bien l'abandonner si jamais il changeait de direction pour un seul chevalier. Il se mit donc immédiatement en route pour gravir la montagne et, aussitôt, il entendit un cor sonner. Alors il regarda et vit le nain qui avait sonné du cor ; il lui adressa un salut en lui demanda pourquoi il avait fait cela.

---

un. — Par foi, fait ele, on les puet bien nommer. C'est mé sire Lanselot del Lac et Boors li Essilliés et Lyonnaus ses freres.

63. « Cil .III. sont mi cousin presque germain et se Dix les amenoit ceste part et je peüsse a aus parler, je vous feroie mercier de la honte que vous m'avés faite. Et autrement ne m'en[a] peüssé je de vous delivrer si m'en est molt bel de ce que les nonnains de chaiens m'ont recheüe et mix ameroie je la teste avoir copee que estre en tel vilté que vous m'avés mise. » Quant Guerrehes voit qu'il n'en prendra plus, si s'arme et monte et s'em [*341a*] parti de laiens et chevaucha tout le jour et demande noveles de Lanselot. Mais il ne trouve qui noveles l'en sace a dire. Ensi chevaucha .VIII. jours sans aventure trouver qui a conter face, une ore avant et autre ariere, tant qu'il vint par un lundi matin au tertre Sornehan. Et quant il vint au pié del tertre et il vit le brief que Sornehans avoit fait faire, si en conmencha a sousrire et dist que, puis que ses chemins l'a illoc amené, ja Dix ne li aït s'il sa voie laisse pour le cors de un sol chevalier. Lors se met tout maintenant el chemin pour monter le tertre et tout maintenant oi un cor sonner. Lors se regarde et voit le nain qui le cor avoit sonné, il le salue, puis li demande pour coi il avoit cel cor sonné.

Guerrehet affronte Sornehaut.

64. « Seigneur, répondit le nain, parce que mon maître me l'a commandé. C'est ainsi que le seigneur de la montagne connaît votre venue et il sera tout prêt avant que vous ne soyez arrivé. — Dis-moi donc, fit Guerrehet, y a-t-il longtemps que ce message a été scellé là ? — Certes non, répondit le nain. Il n'y a pas plus de quinze jours. » Alors ils se séparèrent et Guerrehet s'en alla chevaucher jusqu'en haut de la montagne. Dès qu'il fut arrivé, Sornehaut vint à lui, tout armé, sur un grand cheval. Ils ne se saluèrent même pas, mais éperonnèrent leurs montures pour les diriger l'une contre l'autre, et échangèrent de si grands coups qu'ils firent sauter des mailles de leur haubert et que le fer des lances pénétra dans leur chair nue. Ils se seraient entre-tués si les lances ne s'étaient brisées et chacun fit tomber l'autre sur le sol, assez blessé pour avoir besoin d'un médecin. Mais la blessure du chevalier de la montagne était sans gravité tandis que Guerrehet avait été atteint à l'épaule si profondément qu'un morceau du fer et du bois de la lance y était resté fiché. En tombant, il s'évanouit trois fois de suite. Sornehaut, lui, s'était relevé, il tira l'épée et courut attaquer Guerrehet, mais ce dernier gisait sans connaissance. Sornehaut trancha les lacets de son heaume, lui désarma la tête et le traita avec brutalité sans qu'il puisse prononcer un mot : il restait inconscient comme s'il était mort. Sornehaut savait

---

64. « Sire, fait il, pour ce que mé sires le m'a conmandé. Car par ce set li sires del tertre vostre venue si qu'il sera apareilliés ançois que vous soiiés la venus. — Or me di, fait Guerrehes, a il gaires que cil briés fu la aval seelés ? — Nenil, voir, fait li nains, il n'a mie plus haut de .xv. jours. » Lors s'em part li uns de l'autre, si s'en vait Guerrehes et chevauche tout amont jusques au tertre. Et quant il i est venus si vient Sornehaus tous armés sor un grant cheval qu'il ne s'entresaluent mie, ains broche li uns vers l'autre et s'entredonnent si grans cops que lor haubers desmaillent, si se metent les fers des glaives es chars nues. Si se furent entreocis mais que li glaive brisierent si s'entreportent a terre si navré qu'il n'i a celui qu'il n'ait mestier de mire. Le chevaliers del tertre ne fu mie granment bleciés. Mais Guerrehes fu navrés en l'espaulle si durement que dedens remest et del fer et del fust, si se pasma au cheoir .III. fois en un tenant. Et Sornehaus se fu relevés, si traist l'espee et court sus a Guerrehes mais il se gist pasmés et il li trenche les las del hialme et li desarme la teste et le conroie tel qu'il ne pot dire mot, ains gist tous pasmés ausi conme s'il fust mors. Et Sornehaus, qui bien connoist que ce seroit grans malvaistiés de lui ocirre, apele sa maisnie, si le fait desarmer,

que ce serait trop grande lâcheté de le tuer dans ces conditions, il appela ses gens, leur fit désarmer le blessé, puis il manda son médecin et le pria d'examiner le chevalier pour voir s'il pouvait le guérir : « C'est un fort bon chevalier, ce serait vraiment dommage s'il mourait par manque d'aide. » Le médecin l'examina et certifia qu'il ne mourrait certainement pas par manque d'aide : « Mais je mettrai tant de peine à le guérir que je vous le remettrai en pleine santé d'ici un mois, si Dieu le veut. » Alors Sornehaut le fit conduire dans sa cour et mettre dans sa prison, après avoir ordonné qu'on lui donnât tout ce dont il aurait besoin. Et lorsque le médecin eut scruté sa plaie le mieux qu'il pouvait, on emprisonna Guerrehet avec Agravain, son frère, mais il souffrait trop pour pouvoir parler et Agravain ne le reconnut pas, car on ne voyait guère clair dans cette prison.

65. Le lendemain, quand le médecin eut pansé sa plaie et fut sorti de la prison, Guerrehet ouvrit les yeux et demanda en pleurant : « Mon Dieu, où suis-je ? — Cher seigneur, lui apprit Agravain, vous êtes en prison, mais, puisse Dieu me venir en aide, je ne sais pas où ni en quel lieu. D'où venez-vous, seigneur ? » demanda Agravain. Le blessé répondit qu'il était de la cour d'Arthur et se nommait Guerrehet. À ces mots, Agravain se mit à pleurer très fort en disant : « Mon frère, est-ce bien vous ? — Qui êtes-vous, vous qui m'appelez frère ? demanda Guerrehet. — Je suis Agravain, répondit-il, qui ai été en cette prison depuis plus de sept semaines. » Et

---

puis apele son mire et li dist qu'il prenge garde se cil chevaliers porra garir. « Et il est molt bons chevaliers et ce seroit grans damages s'il moroit par defaute d'aïde. » Et li mires si dist, quant il l'ot veü, que par defaute d'aïde ne morroit il ja. « Ains me penerai tant de lui garir que je le vous rendrai tout sain dedens un mois, se Dix plaist. » Lors le fait mener en sa cour et metre [*b*] em prison et conmande c'on li doinst quanque mestier li sera. Et quant li mires ot regardé sa plaie au mix qu'il pot si fu mis em prison avoc Agravain son frere si angoissous que onques ne pot parler de la bouche, ne Agravains nel connut mie pour ce que on n'i veoit mie moult cler en sa prison.

65. L'endemain, quant li mires li ot sa plaie afaitie et il se fu partis de laiens, si ouvri les ex et dist tout en plourant : « Biaus sire Dix, ou sui je ? — Biau sire, fait Agravains, vous estes en prison. Mais, si m'aït Dix, je ne sai ou ne en quel lieu. Et dont estes vous, sire ? » fait Agravains. Et il dist qu'il est de la cour le roi Artu, si a a non Guerrehes. Et quant Agravains l'entent si conmence a plourer moult durement et li dist : « Biaus frere, estes vous ce ? — Qui estes vous, fait Guerrehes, qui frere m'apelés ? — Je sui, fait il, Agravains qui chaiens ai esté en prison plus de .VII. semainnes. » Et

il lui raconta comment il avait été pris. « Et je serais mort, poursuivit-il, s'il n'y avait eu la nièce du seigneur de ce logis qui eﬆ venue me soigner dès le premier jour ; je n'ai reçu aucun autre secours que les siens. » Alors ils se remirent à pleurer tous les deux, car ils ne croyaient jamais être délivrés.

66. Tandis qu'ils se lamentaient ainsi, ils entendirent la porte de la prison qui s'ouvrait. « Seigneur, dit Agravain, voici la demoiselle qui vient, elle qui m'a fait tant de bien. Remerciez-l'en avant qu'elle ne reparte. » Guerrehet l'assura qu'il allait le faire et il s'approcha de la jeune fille qui était très courtoise et sage. Agravain se leva pour venir à sa rencontre et lui dit qu'elle était la bienvenue. Guerrehet, autant qu'il pouvait parler, la remercia abondamment des bienfaits qu'elle avait accordés à son frère. Et quand elle sut que c'était Guerrehet, elle manifeﬆa la plus grande joie du monde en disant : « Certes, seigneur, sachez-le, tous les bienfaits qu'il a reçus ici, il les a reçus de moi à cause de vous, car naguère vous m'avez rendu un service de grande valeur. Il n'y a pas très longtemps, en effet, un chevalier m'avait capturée dans les bois de Carlion et voulait m'emporter contre mon gré. Vous m'avez secourue de toute votre vaillance et vous vous êtes battu contre lui jusqu'à la victoire ; vous m'avez ainsi libérée d'une grande honte. C'eﬆ la raison pour laquelle j'ai aidé votre frère autant que je le pouvais et je vous aiderai encore autant que je le pourrai. Ne vous désespérez pas car, si vous étiez guéri, sachez-le, je mettrais toute ma peine à

---

lors li conte conment il avoit eﬆé pris. « Et mors, fait il, eüssé je eﬆé se ne fuﬆ la niece au signour de chaiens qui me vint garir dés le premier jour, ne onques n'oi secours fors solement de li. » Lors conmencent a plourer ambedoi de pitié car jamais ne quident eﬆre delivré.

66. En ce qu'il se dementoient si oïrent ouvrir l'uis de la prison. « Sire, fait Agravains, ma[a] demoisele vient qui tant m'a fait de biens. Merciiés l'ent, fait il, ains qu'ele s'en aille. » Et Guerrehes diﬆ que si fera[b] il. Lors vient a els la pucele qui molt eﬆoit courtoise et sage, et Agravains se lieve encontre li, se li diﬆ que bien soit ele venue. Et Guerrehes ensi com il pot parler li mercie molt des biens qu'ele ot fait a son frere. Et quant ele sot que ce fu Guerrehes se li fiﬆ la greignour joie del monde et li diﬆ : « Certes, sire, fait ele, saciés que tous les biens qu'il a çaiens eus li ai je fait pour vous, quar vous me feïﬆes ja un service molt bel si n'a mie lonc tans, car uns chevaliers me priﬆ el bois de Carlion si m'en voloit mener malgré mien et vous m'en rescousiﬆes par voﬆre prouece et vous vous combatiﬆes tant a lui qu'il fu outres, si me delivraﬆes de grant honte et pour ce ai je aïdié a voﬆre frere tant conme je ai peü et encore vous aïderai je tant

vous délivrer. Jamais je n'y renoncerais par peur de mon oncle ; et je vous en fais la promesse : tant que vous serez ici, vous aurez tout ce qu'un chevalier peut espérer obtenir lorsqu'il eﬆ en prison. » Guerrehet la remercia avec effusion pour ses bienfaits. C'eﬆ ainsi que les deux frères trouvèrent un soutien dans leur malheur et ils avaient leur content de nourriture et de boisson ; s'ils n'avaient été si ennuyés d'être captifs, ils auraient joui de toutes les aises permises à un chevalier. Mais ici le conte ne s'occupe plus de ces deux chevaliers, car il se tourne vers Gaheriet, le troisième frère de monseigneur Gauvain.

Aventures de Gaheriet : défense de la demoiselle de Valingues.

67. À présent, le conte dit que, lorsque Gaheriet eut quitté ses compagnons ainsi que son frère, monseigneur Gauvain, il chevaucha pendant longtemps tout seul si bien qu'il était à peu près l'heure de vêpres quand il arriva dans une forêt que ceux du pays avaient coutume de nommer « l'Arbroie[1] ». Et, au moment où il lui fallait y entrer, il rencontra une demoiselle montée sur un palefroi et il la salua ; elle lui rendit son salut et l'interrogea : « Seigneur, qui êtes-vous ? » Il lui répondit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur. « Vraiment ? dit-elle, seigneur, que Dieu vous accorde bonne fortune ! Puisqu'il en eﬆ ainsi, vous saurez bien me renseigner sur ce que je suis en train de chercher. » Il s'enquit de ce qu'elle cherchait. « Assurément, dit-elle, je recherche monseigneur

---

conme je porrai. Si ne vous desconfortés mie car bien saciés, se vous eﬆiiés garis, je meteroie painne de vous jeter de prison que ja pour [*c*] paour de mon oncle ne le lairoie, et ce vous promet je bien conme, tant que vous serés ci, aurés vous tous les biens que chevaliers porroit avoir qui em prison eﬆ. » Et il l'en mercie molt de son bienfait. Ensi ont li doi frere secours de lor meseﬆance, si sont molt a aise de boire et de mengier. Et se la prison ne lor anoiaﬆ, il eüssent tout l'aise que chevalier peüssent avoir. Mais ici endroit se taiﬆ li contes d'aus et retourne a parler de Gaheriet, le frere mon signour Gavain.

67. Or diﬆ li contes que quant Gaheries se fu partis de ses compaingnons et de mon signour Gavain son frere qu'il chevaucha une grant piece tous seus tant que il vint entour ore de vespres en une foreﬆ que cil del païs conmunalment apeloient l'Arbroie. Et quant il dut entrer ens si encontra une damoisele sor un palefroi, si le salue et ele lui. « Sire, fait ele, qui eﬆes vous ? » Et il diﬆ qu'il eﬆ de la maison le roi Artu. « Voire, sire, fait ele, que bone aventure vous doinﬆ Dix. Dont me saurés vous bien assener de ce que je vois querant. » Et il li demande que ele quiert. « Certes, fait ele, je quier mon signour

Lancelot. — Dieu m'apporte son aide ! Je ne sais rien de lui sauf que l'on raconte qu'il est mort et, pour savoir si cela était vrai, nous sommes partis à douze chevaliers de la cour du roi Arthur et nous sommes à sa recherche. — Dieu le protège de la mort plus que tout autre, s'écria-t-elle, car ce serait un grand malheur ! » Alors la demoiselle fit demi-tour et reprit la route par laquelle elle était venue ; Gaheriet, qui chevauchait à ses côtés, lui demanda pour quelle raison elle recherchait Lancelot. « Seigneur, répondit-elle, parce que, si je le trouvais, il me rendrait justice à l'encontre d'un de mes cousins qui m'a déshéritée par la force. — Récemment, demoiselle ? demanda Gaheriet. Contez-moi donc pourquoi il vous a déshéritée. — Par ma foi, seigneur, dit la jeune fille, avec plaisir.

68. « Voici la vérité, commença-t-elle. Le comte de Valingues[1], seigneur du château fort, était mon père. Il n'avait pas d'autres enfants que ma sœur et moi ; elle, il la maria, quand il vivait encore, à un chevalier parfaitement déloyal. Il y a presque un an, la terre étant devenue mienne après la mort de mon père, il arriva que je demandai à mon beau-frère de recevoir les hommages de tous ceux qui étaient mes vassaux parce qu'il était un homme et plus redouté que moi. Je lui fis aussi percevoir mes rentes, au fur et à mesure qu'elles m'arrivaient. Naguère, sur le conseil de mes amis, je décidai d'épouser un jeune homme et je l'investis de la terre que mon père m'avait laissée ; puis je me rendis auprès de mon beau-frère et je lui racontais ce que je

---

Lanselot. — Si m'aït Dix, fait il, je n'en sai riens fors que on dist qu'il est mors. Et pour savoir ent la verité sommes nous meü jusques a .XII. chevaliers de la court le roi Artu qui le vont querant. — De mort, fait ele, le desfende Dix sor tous ciaus del monde, car ce seroit molt grans damages. » Lors s'en retourne la damoisele toute la voie qu'ele estoit venue et Gaheries chevauche dalés li et li demande pour coi ele vait querant Lanselot. « Sire, fait ele, pour ce que, se je le trouvaisse, il me tenust a droit envers un mien cousin qui a force m'a desireté. [*d*] — Et nouvelement, damoisele, fait Gaheries, ce me dirés pour coi il vous a desiretee ? — Par foi, sire, fait ele, volentiers.

68. « Voirs fu, fait ele, que li quens de Valingues, li sires de la forte tete, si fu mes peres ne si n'ot de tous enfans fors moi et une moie serour qu'il maria a son vivant a un chevalier molt felon. Si avint, pres a d'un an, quant mes peres fu mors et la terre me fu remese, si fis a mon serorge, qui hom estoit et plus redoutés de moi, recevoir les homages de tous ciaus qui de moi tenoient terre, et li fis recevoir mes rentes ausi com eles me venoient. Avant ier par le los de mes amis me voloie marier a un damoisel et je le ravesti de ma terre que mes peres m'ot laissie si m'en ving a mon serourge et li dis que tout

venais de faire. À ce récit, il devint presque fou de rage, il ne voulut rien me répondre, mais il fit espionner mon fiancé et le fit assassiner traîtreusement. Ensuite il vint me voir et me déclara que j'étais vraiment hardie de faire cadeau de terres qui appartenaient à autrui. “Certes, je ne le fais pas, lui répliquai-je, je n'ai jamais fait don que de ma propre terre.” Il me demanda où était ma terre et je lui donnai la réponse. “Au nom de Dieu, rétorqua-t-il, vous pouvez chercher une autre terre, car celle-là, vous ne la possédez plus et je la garderai contre votre gré comme celui qui en est le maître et le seigneur.” Quand j'entendis de telles paroles, j'allai demander conseil à un sage seigneur qui était mon vassal. Il me suggéra de porter plainte devant la dame de Roestoc qui est la suzeraine de mon fief, je le fis et elle convoqua mon beau-frère ; il vint, je soumis ma plainte à ma suzeraine au sujet de la terre qu'il me dérobait par la force, mais il bondit devant elle et il soutint qu'il ne me dérobait pas la terre, qu'il la tenait de mon père qui la lui avait accordée dans les souffrances de l'agonie ; il était prêt à en donner la preuve contre un champion, s'il s'en trouvait un assez téméraire pour oser soutenir l'avis adverse. Quand les chevaliers qui étaient mes vassaux virent qu'il ne voulait rien d'autre que la bataille, il n'y en eut pas un seul qui osât s'armer contre lui, car ils l'estimaient trop bon chevalier.

69. « Seigneur, quand j'ai vu cela, j'ai réclamé un délai de onze jours pour chercher durant ce temps un chevalier qui soutiendrait

---

ensi l'avoie fait. Et quant il oï ce, si en fu presque dervés, si ne me respondi onques mot ains espia le damoisel et l'ocist en traïson. Puis en vint a moi, si me dist que trop estoie hardie qui d'autrui terre faisoie don. “Certes, fis je, non fas onques d'autrui terre que de la moie ne fis don.” Et il me demanda ou ma terre estoit. Et je li dis. “En non Dieu, fist il, querés autre terre, a ceste avés vous failli, car je la tenrai malgré vostre, conme cil qui sires et maistres en est.” Et quant je entendi ce qu'il me dist, si m'en conseillai a un prodome qui de moi tenoit terre. Et il me loa clamer a la dame de Roestoc de qui la terre mouvoit, et je si fis et ele le manda devant li et il i vint et je fis ma complainte a ma dame de ma terre qu'il me toloit a force et il sailli avant et il dist que la terre ne me toloit il mie, ains le tenoit de par mon pere qui donnee li avoit el mal de la mort et estoit pres qu'il le moustrast encontre un chevalier se nus estoit si hardis qui l'osast prouver. Et quant li chevalier qui de moi tenoient terre virent qu'il ne demandoit fors la bataille, se n'i ot celui qui en contre lui s'osast armer pour ce que a bon chevalier le tenoient.

69. « Sire, quant je vi ce si demandai respit de .xi. jours et dedens celui terme querroie un chevalier qui ma querele me

ma plainte. Je suis donc partie dans la pensée de me rendre à la cour du roi Arthur pour y rencontrer monseigneur Lancelot du Lac. Je suis sûre que, s'il connaissait ma situation, il viendrait aussitôt de grand cœur me secourir, car je lui ai jadis rendu un service dont il ne m'a pas encore récompensée. Mais puisqu'il n'eſt pas à la cour, je vais m'en retourner tout affligée — Dieu le sait ! —, je m'en irai voir mon beau-frère et l'implorerai par pitié de me donner au moins de quoi vivre comme une fille déshéritée. » Sur ces mots, elle se mit à sangloter très fort au point d'apitoyer Gaheriet qui lui dit : « Demoiselle, vous trouverez un bon garant de vos allégations si j'obtiens de bonnes et loyales gens comme témoins de votre juſte droit.

70. — Assurément, seigneur, affirma-t-elle, si je découvrais le chevalier qui voulût bien me défendre, je lui trouverais cent hommes pleins de loyauté, chevaliers comme vavasseurs, qui, tous, jureraient sur les reliques des saints que ma plainte eſt légitime. — Sur ma tête, dit Gaheriet, alors vous n'avez plus besoin d'en parler à un autre chevalier que moi, car je suis celui qui entrera sur le champ clos contre votre beau-frère et je démontrerai que c'eſt un failli, si votre droit eſt réellement tel que vous le soutenez. — Ah, seigneur, s'écria la jeune fille, que Dieu vous bénisse ! À présent vous avez apaisé toutes mes angoisses, assurément me voilà prête à vous trouver deux cents hommes qui tous prêteront le serment que mes paroles sont conformes à la

---

desraisneroit. Si en parti atant et m'apensoie que je m'en iroie a la cort le roi Artu pour querre mon signour Lanselot del Lac. Car je sai bien qu'il i veniſt volentiers si toſt com il le conneüſt, car je li fis jadis un service qu'il ne m'a mie encore guerredonné. Mais puisqu'il n'i eſt, je m'en retournerai si do[*e*]lante conme Dix le set, si m'en irai a mon serourge et li crierai merci que il me doinſt au mains mon vivre conme a pucele desiretee. » Lors conmencha a plourer molt durement si que Gaheries en ot moult grant pitié. Se li diſt : « Damoisele, de ce que vous me dites trouverés vous molt bon garant se je en ai tesmoig de bones gens que voſtres drois i soit.

70. — Certes, sire, fait ele, se je trouvoie qui pour moi vausiſt faire ceſte desfense, je li trouveroie .c. loiaus homes que chevaliers que vavasours qui tout juerroient sor sains que ma querele eſt loiaus. — Par mon chief, fait Gaheries, il ne vous en couvient ja parler a nul autre chevalier que a moi. Car je sui cil qui pour vous enterra en champ contre voſtre serourge si l'en tendrai recreant se li drois i eſt tels conme vous dites. — Ha, sire, fait ele, de Dieu soiiés vous beneois ! Or m'avés vous toute assouagie. Certes, je sui preſte a trouver .II.C. homes qui tout juerront en droit voir ce que je vous ai dit.

justice. — Je n'en demande pas plus, dit Gaheriet. — Mille mercis au nom de Dieu ! » dit la jeune fille. Et ils partirent tous deux ensemble si bien que la nuit les surprit dans la forêt. Comme ils prêtaient l'oreille, ils entendirent une cloche sonner à leur droite sur le chemin. Ils se dirigèrent de ce côté, car ils avaient grand besoin de se reposer. Ils n'eurent pas beaucoup à cheminer avant de voir une abbaye de moines blancs qui était entièrement close de murs et de fossés : on l'avait fortifiée ainsi contre les voleurs dont cette forêt était plus que toute autre remplie.

71. Alors ils s'avancèrent devant la porte et appelèrent ; deux frères de l'abbaye sortirent pour savoir qui ils étaient. Quand ils virent le chevalier en armes et la demoiselle qui l'accompagnait, ils comprirent que c'était l'un des chevaliers errants ; ils leur dirent qu'ils étaient les bienvenus et les reçurent avec de grandes réjouissances, ils les emmenèrent dans une chapelle pour y désarmer Gaheriet. C'est alors que l'un des frères s'avança qui avait reconnu la jeune fille dès qu'il l'avait vue et il lui dit : « Ma chère nièce, soyez la bienvenue ! » Elle le regarda et reconnut à son tour un de ses oncles qui avait été bon et hardi chevalier ; il était le frère de sa mère. Elle lui sauta au cou en pleurant d'émotion. Et lui de lui demander comment elle allait. Elle lui raconta tout comme vous l'avez entendu et elle lui parla du chevalier qu'elle emmenait avec elle pour justifier sa réclamation. Immédiatement, il s'approcha du chevalier et lui dit :

— Je ne demant plus, fait il. — Grans mercis de Dieu », fait ele. Lors s'en vont ambedoi tant ensamble qu'il lor anuita en la forest. Si escoutent et oent une cloche sonner a destre del chemin. Il tournent cele part, car molt grant mestier avoient de reposer. Si n'ont gaires alé quant il voient devant aus une blanche abeïe qui estoit close de murs et de fossés, si estoit si fort fermee pour les larrons dont el bois avoit a plenté que nule plus.

71. Lors viennent a la porte, si i apelent et .II. des freres de laiens issirent fors pour savoir qui il estoient. Et quant il voient le chevalier armé et la damoisele o lui si sorent bien que c'est des chevaliers errans si li dient que bien soit il venus, si le rechourent a molt grant feste, si l'en mainnent en une chapele por desarmer. Et lors vint avant uns des freres de laiens qui reconnut la damoisele tantost com il le vit et li dist : « Ma douce niece, bien soiiés vous venue. » Et ele l'esgarde et connoist que c'est uns siens oncles qui molt avoit esté bons chevaliers et hardis et avoit esté freres sa mere. Ele l'acole et ploure de pitié et li demande de son estre. Et ele li conte tout ensi conme vous avés oï, et li dist del chevalier qu'ele en menoit o li pour desraisnier sa querele. Lors s'en vint maintenant au chevalier et li dist :

« Seigneur, je ne sais pas qui vous êtes ; mais en ce qui concerne l'aide que vous promettez à cette demoiselle, je vous certifie que vous ne pouvez vous battre pour une plus juste cause. Je vous le jure en toute vérité : il n'y a pas au monde un homme si loyal ni si sage que vous ne tueriez ou ne vaincriez avant la fin du jour, s'il se présentait demain sur le champ clos contre vous, tant votre droit est sans conteste. Oui, je l'affirme sur tous les saints du monde, si je n'avais pas quitté le siècle, je n'aurais pas accepté, contre le meilleur des châteaux que possède le roi Arthur, qu'un autre que moi soit le champion. Voilà pourquoi vous devez y aller. » Et Gaheriet lui répondit que, s'il en était ainsi, peu lui importait qui combattrait contre lui.

72. Cette nuit-là, ils furent bien servis en tout ce dont homme ou femme peut avoir le besoin. Au matin, quand Gaheriet eut entendu la messe, il fit monter la demoiselle sur son cheval, recommanda les frères à Dieu et quitta l'abbaye. Tout le jour, ils chevauchèrent et le lendemain, ce fut la même chose. Le troisième jour, il leur arriva de passer devant les pavillons que Guinart avait fait dresser pour monseigneur Gauvain, comme le conte l'a narré plus haut. Le nain se trouvait au milieu du chemin et dit à Gaheriet : « Seigneur chevalier, il vous faut vous acquitter de la coutume qui règne ici. — Quelle coutume y a-t-il donc ? demanda Gaheriet. — Par ma foi, aucun chevalier étranger ne passe par ce chemin

---

« Sire, je ne sai qui vous estes, mais de l'aïde que vous prometés a ceste damoisele vous di je [*f*] bien que pour plus loial querele ne vous poés vous combatre. Si vous di vraiement qu'il n'a el monde si loial home ne si prodonme, s'il demain en estoit en cham contre vous que vous ne l'en rendissiés mort ou recreant ains que li jours passast au grant droit que vous i avés. Si vous di, sor tous les sains del monde, se je fuisse partis de cest siecle je ne volsisse pour le meillour chastel que li rois Artus ait que autres se combatist que mon cors. Et pour ce i devés vous aler. » Et Gaheries dist, puis qu'il est ensi, qu'il ne li chaut qui en contre lui viengne.

72. Cele nuit furent il bien servi de quanque mestier fu a cors d'ome e a feme. Au matin, quant Gaheries ot oï messe, si fait monter la damoisele et conmanda les freres a Dieu et s'em part de laiens et chevauche toute jour. Et l'endemain autresi. Au tiers jour lor avint qu'il vinrent devant les paveillons que Guinars avoit fait rendre pour mon signour Gavain, si com li contes a devisé cha ariere. Et li nains ert el chemin qui dist a Gaheriet : « Sire chevaliers, aquitier vous couvient de la coustume qui ci est. — Quele coustume i a il, fait Gaheries, donques ? — Par foi, fait il, nus chevaliers estranges ne passe

sans devoir jouter contre ceux des pavillons. » Gaheriet, tout content de devoir jouter, répondit : « Par ma foi, je voudrais bien que celui qui doit venir fût déjà ici ! — Il ne va pas tarder », fit le nain qui, s'avançant jusqu'aux pavillons, se mit alors à crier : « Venez voir la joute ! » Aussitôt sortit des pavillons un chevalier en armes sur son cheval, il le fit courir vers Gaheriet et le frappa avec une telle force qu'il fit voler sa lance en éclats. Gaheriet, quant à lui, le frappa si durement qu'il le désarçonna et le fit choir sur le sol. Alors, dans les pavillons, on commença à huer celui qui était tombé. Le nain revint auprès de Gaheriet et lui déclara : « Seigneur, vous pouvez vous en aller désormais, car vous vous êtes acquitté de votre dû. — Tu me diras auparavant, fit Gaheriet, pourquoi ces pavillons sont dressés là. — Par ma foi, bien volontiers. » Et le nain lui raconta ce qu'il avait dit à Sagremor. Lorsque Gaheriet eut entendu ce discours, il pensa qu'il ferait en sorte d'épargner à Gauvain cette contrainte. Il déclara au nain : « Va donc, dis à ton maître qu'il a entrepris une bien grande folie quand il s'est mis en tête de combattre monseigneur Gauvain. Qu'il vienne plutôt s'essayer contre moi qui suis le pire des cent cinquante compagnons de la Table ronde. Et s'il peut me vaincre, je me rendrai à son bon vouloir ; mais s'il ne peut l'emporter contre moi, à quoi lui servirait d'attendre monseigneur Gauvain quand je le défie à la joute ? S'il ne vient pas, je lui abattrai son pavillon. C'est là

---

par cest chemin que il ne couviegne a jouster a ciaus de cest paveillon. » Et cil qui fu liés de la jouste respont : « Par foi, je voldroie ja que cil qui cha doit venir fust ci. — Il ne demouerra mie », fait li nains. Lors s'en vait jusques as paveillons et conmenche a crier : « Venés veoir la jouste ! » Lors issi des paveillons uns chevaliers armés sor son cheval, si laisse courre a Gaheriet et le fiert de tel force qu'il fait son glaive voler em pieces. Et Gaheries le fiert si durement qu'il le porte del cheval a terre. Et lors conmence la criee des paveillons pour celui qui cheüs estoit. Et li nains vint[a] a Gaheriet et li dist : « Sire, ore vous em poés aler, car bien vos estes aquités. — Tu me diras ançois, fait Gaheries, pour coi cil paveillon sont ci tendu. — Par foi, fait il, volentiers. » Se li conte ensi com il avoit conté a Saygremor. Et quant Gaheries l'entent si pense qu'il en fera tant que il a mon signour Gavain n'i couvendra venir. Lors dist au nain : « Va, di a ton signour que trop a grant folie emprise quant il de combatre a mon signour Gavain s'est aatis. Ne mais viengne soi essaiier a moi qui sui li pires des .C.L. compaingnons de la Table Reonde. Et s'il me puet conquerre, je serai en sa merci. Et s'il de moi ne se puet desfendre pour coi atendroit il mon signour Gavain quant je l'aatis de jouster ? Et s'il n'i vient je abatrai son paveillon. Lors si

qu'il connaîtra une plus grande honte. — Au nom de Dieu, dit le nain, je lui ferai bien ce message, mais je crois qu'il vous vaudrait mieux partir. — Que t'importe, fais plutôt ce que je t'ai dit. »

73. Alors le nain s'en vint à son maître qui se divertissait fort du chevalier que Gaheriet avait désarçonné ; il racontait à ceux qui l'entouraient que le vaincu n'avait pas cessé depuis plus de quinze jours de réclamer la première joute, pour s'en tirer maintenant si mal ! « Seigneur, remarqua l'un de ses chevaliers, les chevaliers errants ont l'habitude des joutes ; il serait impossible qu'ils ne s'y connaissent pas mieux que nous autres. — Cela se peut bien », reconnut le comte. Alors arriva le nain qui lui dit à voix haute, de sorte que tous purent bien l'entendre : « Seigneur, le chevalier errant vous fait dire que vous avez conçu un projet bien fou de vouloir affronter monseigneur Gauvain. Allez donc plutôt vous battre contre lui qui est le pire des cent cinquante compagnons de la Table ronde. Et si vous arrivez à le vaincre, il se mettra en votre pouvoir ; s'il est victorieux, pourquoi monseigneur Gauvain aurait-il à venir ? C'est pourquoi il vous mande de le défier à la joute ; si vous ne venez pas, sachez-le, il abattra votre pavillon et vous en aurez plus de honte encore. » Quand le comte entendit ces propos, il déclara que le chevalier était un homme de grande bravoure et qu'il l'en estimait davantage encore. Il demanda ses armes et on les lui apporta. Il se mit en selle, prit son écu ainsi

---

aura greignour honte. — En non Dieu, fait li nains, ces[*342a*]tui message ferai je bien, mais je quit qu'il vous en venist mix aller. — Ne t'en chaille, fait il, mais fai ce que je t'ai dit. »

73. Atant vient li nains a son signour qui faisoit molt grant joie del chevalier qui abatus estoit et disoit a ciaus d'entour lui que plus avoit de .xv. jours qu'il n'avoit finé de demander la premiere jouste et ore l'avoit si malvaisement fait. « Sire, fait uns autres chevaliers, li chevalier errant sont acoustumé de jouster, si ne puet estre qu'il n'en sacent plus qu'entre nous autre chevalier. — Bien puet estre », fait li cuens. Lors vint avant li nains et dist a son signour, si haut que tout le pueent bien oïr : « Sire, li chevaliers errans vous mande que trop grant folie avés emprise quant de combatre encontre mon signour Gavain vous estes aatis. Mais alés vous combatre a lui qui est li pires des .C.L. compaingnons de la Table Reonde et, se vos le poés outrer, il sera en vostre merci et, s'il vous conquiert pour coi i venroit mé sire Gavains, pour ce si vous mande qu'il vous desfie de jouster. Et, se vous n'i venés, saciés qu'il abatra vostre paveillon, lors si aurés greignour honte. » Et, quant li quens oï ce, si dist que li chevaliers est de grant cuer, si le proise plus que devant. Si demande ses armes et on li

qu'une lance forte et roide et il se dirigea vers Gaheriet. Celui-ci fonça sur lui, plus rapide que l'émerillon, et ils se frappèrent réciproquement des lances si durement qu'il les firent voler en éclats. Puis ils se heurtèrent du corps et de l'écu avec tant de violence que l'un et l'autre en restèrent comme hébétés. Le comte vola à terre en passant par-dessus la croupe de son cheval, assez étourdi pour ne plus savoir si c'était le jour ou la nuit. Quant à Gaheret, il mit fin à son assaut et descendit de cheval, car il ne voulait pas provoquer du haut de sa monture celui qui était à terre, tenant cela pour une honte ; il donna à garder son cheval à la demoiselle qui s'avançait vers lui, puis se dirigea vers l'endroit où il voyait le comte allongé ; il lui délaça son heaume et lui donna avec ce même heaume de si grands coups sur la figure qu'il en fit jaillir le sang de la bouche et du nez. Et le comte, à se sentir si malmené, se mit à crier grâce en disant à Gaheriet : « Ah, noble seigneur, pour Dieu, ne me tuez pas ! Voici mon épée, je me déclare vaincu. » Gaheriet prit l'épée et lui dit : « Savez-vous ce que vous devez faire ? Je veux que vous vous mettiez en route demain matin et partiez à la recherche de monseigneur Gauvain jusqu'à ce que vous le trouviez. Vous vous rendrez à lui au nom de Gaheriet et vous lui raconterez que vous vous êtes vanté de vous battre contre lui ; vous vous mettrez ainsi en son pouvoir. » L'autre le lui garantit et Gaheriet reçut sa promesse. Il se dirigea alors vers son cheval car il voulait s'en aller,

---

aporte, si monte el cheval, puis prent son escu et un glaive fort et roide et s'adrece vers Gaheriet. Et il li vint plus tost que uns esmerillons, et s'entrefierent des glaives si durement qu'il en font voler les esclas. Puis s'entrehurtent des cors et des escus si durement qu'il n'i ot celui qui tous ne soit desconreés, si vole li quens a terre par de sus la crupe del cheval si estourdis qu'il ne set s'il est nuis ou jours. Et Gaheries parfait son poindre puis descent car il ne velt mie requerre celui a cheval qui est a pié pour honte, si baille son cheval a garder a la damoisele qui o lui venoit, puis en vait cele part ou il vit le conte, se li eslace le hiaume de la teste et li donne grans cops par mi le viaire del hialme meïsmes qu'il li fist le sans saillir parmi la bouche et par mi le nes. Et quant cil se sent si mal mener si crie merci et dist a Gaheriet : « Ha, frans hom, pour Dieu, ne m'ociés mie, et veés ci m'espee, je me tieng por outre. » Et Gaheries le prent, si li dist : « Savés vous qu'il vous couvient faire ? Je voel que vous mouvés le matin et alés querre mon signour Gavain tant que vous le truissiés, si vous rendés a lui de par Gaheriet, se li contés conment vous estiés vantés de combatre a lui. Si vous metés en sa merci. » Et il li creante ensi, si emprent Gaheries la foi, et lors vient a son cheval car aler s'en velt.

mais le comte lui dit : « Seigneur, s'il plaît à Dieu, vous ne me ferez pas une telle discourtoisie, de vous en aller si vite d'ici. Il faut que vous restiez ce jour avec moi ; il est d'ailleurs temps d'aller prendre un hébergement, et n'allez pas croire que je vous hais pour ce que vous m'avez fait subir. » Gaheriet répliqua qu'il ne demeurerait que si cela plaisait à la demoiselle. Le comte alors la pria tant que ce lui fut accordé.

74. Cette nuit, ils eurent belle hospitalité et furent couverts d'honneurs par tous les chevaliers, car le comte leur avait donné l'ordre de leur manifester une grande joie et de leur faire fête. « Sachez-le bien, leur avait-il dit, c'est l'un des meilleurs chevaliers du monde et c'est un grand honneur qui m'est advenu quand j'ai été vaincu par un tel brave. » Les chevaliers suivirent ses recommandations, car ils montrèrent une grande allégresse. Lorsque vint le moment de dormir, ils lui préparèrent un lit fort riche et la demoiselle se coucha d'un autre côté dans le pavillon, tout à fait à son aise. Au matin, dès que le jour se leva, Gaheriet se mit debout et fit seller son cheval, car il était très impatient de reprendre la route ; il fit aussi monter la demoiselle. Dès qu'il fut à cheval, il recommanda à Dieu le comte ainsi que toute sa maison et ce dernier l'escorta un long moment, puis il fit demi-tour et Gaheriet se mit en route avec la jeune fille, ils entrèrent dans des broussailles que la route traversait. Et tandis qu'ils s'y trouvaient, regardant devant eux, ils aper-

---

Et li quens li dist : « Sire, tel vilenie ne me fe[*b*]rés vous ja, se Dix plaist, que vous si tost departés de ci. Il couvient que vous remaigniés hui mais avoc moi car il est tans de herbergier, et ne quidiés mie que je vous hace pour chose que vous m'aiiés faite. » Et il dist qu'il ne remanroit pas s'il ne plaisoit a la damoisele. Et li quens l'em proie tant qu'il li otroie.

74. Cele nuit furent molt bien herbergié et molt honneré de tous les chevaliers, car li quens lor ot conmandé qu'il feïssent grant joie et grant feste. « Car bien saciés, fait il, que c'est uns des miudres chevaliers del monde, si m'en est grans hounours avenue et quant je sui outrés par un si prodonme. » Et cil firent son conmandement car molt li firent grant joie. Et quant il fu tans de dormir se li firent un molt riche lit et d'autre part se coucha la damoisele el paveillon molt a aise. Au matin, si tost conme li jours apparut, se leva Gaheries et fist metre sa sele, car molt li tarde qu'il se soit mis en son chemin, si fait monter la damoisele. Et quant il fu montés, si commanda li conte a Dieu et toute sa maisnie et cil le convoie grant piece et puis s'en retourne et Gaheries, entre en son chemin entre lui et la damoisele et chevaucha parmi unes broches si conme lor chemins les

çurent un croisement où arrivaient six chevaliers dont trois conduisaient tout en le frappant un chevalier dont ils avaient lié les mains derrière le dos ; les autres conduisaient une demoiselle toute nue en sa chemise et ils la fouettaient de branches d'épines si bien que sa chemise était rouge de sang. Le chevalier qu'ils battaient ne disait rien, mais la demoiselle criait et gémissait : « Ah, sainte Marie, Notre-Dame, au secours ! » Une fois arrivés au croisement, ceux qui menaient le chevalier prirent d'un côté et ceux qui menaient la demoiselle, de l'autre.

Rencontre de Brandelis et Gosoain d'Estrangorre.

75. En s'approchant d'eux, Gaheriet les observait et il reconnut que celui qu'ils emmenaient en le frappant était Brandelis, l'un des chevaliers de la quête ; la demoiselle, en revanche, lui était inconnue. Il s'arrêta sur le chemin, car il ne savait pas auquel des deux il devait d'abord porter assistance. Il était déshonoré quand il entendait la jeune fille appeler à l'aide sans courir à son secours ; mais, d'autre part, s'il n'allait pas à la rescousse de son compagnon, il avait trahi sa promesse, car tous les chevaliers de la Table ronde se sont engagés par foi et par serment à s'aider l'un l'autre sans s'accorder le moindre délai[1]. Alors il s'adressa à la jeune fille qui l'accompagnait : « Demoiselle, dites-moi où je vous retrouverai quand je reviendrai d'auprès de ce chevalier que j'ai le devoir d'aller secourir. — Seigneur, répondit-elle, au-delà

---

menoit. Et en ce qu'il estoient dedens si esgardent devant aus et voient un chemin fourchié ou passoient .VI. chevalier dont li .III. menoient un chevalier batant et li avoient les mains loies deriere le dos et li autre menoient une damoisele toute nue en sa chemise et l'aloient batant de menues espines si que sa chemise en estoit toute rouge. Li chevaliers que cil aloient batant ne disoit mot, ne mais la damoisele se plaingnoit et disoit : « Ha, sainte Marie Dame ! Car me secourés ! » Et quant il sont venu au chemin forchié si s'en vont cil d'autre part qui li chevalier en mainnent, et d'autre part vont cil qui enmainnent la damoisele.

75. Quant Gaheries vint pres d'aus si avise et connoist que c'est Brandelis que cil enmainnent batant, un chevaliers de la queste, mais la damoisele ne connoist il mie, si s'areste el chemin car il ne set auquel aïdier avant. Et cil ot que cele crie aïde si est honnis s'il nel secourt, et d'autre part s'il ne secourt son compaingnon il a sa foi mentie, car tout cil de la Table Reonde sont par foi et par sairement d'aïdier l'un a l'autre sans respit querre. Lors dist a la damoisele[a] qui avoc lui estoit : « Damoisele, dites moi ou je vous trouverai quant je revendrai ja de pres cel chevalier [*c*] qu'il me couvient rescourre. — Sire, fait ele, outre

de ce bois, il y a un beau château, tout près du chemin. Si vous venez de ce côté, vous pourrez m'y retrouver. — Allez-y, approuva Gaheriet, attendez-moi là-bas sans crainte : je vous y rejoindrai le plus vite que je pourrai. » Sur-le-champ, il s'en alla du côté où il avait vu emmener Brandelis. Il ne lui fallut pas chevaucher longtemps pour sortir des broussailles et entrer dans la plaine ; alors il vit devant lui ceux qui emmenaient son ami. Il jeta un cri dans leur direction, ils regardèrent et ils le virent seul. Aussi le jugèrent-ils fou de les poursuivre et ils envoyèrent l'un d'eux à sa rencontre pour s'enquérir de ce qu'il voulait. « Et si c'est une joute qu'il réclame, veillez à ne pas l'en priver ! »

76. Alors l'autre se dirigea vers Gaheriet pour lui demander ce qu'il cherchait. Gaheriet lui répondit : « Gardez-vous de moi ; je vous défie ! » À ces mots, le chevalier fonça sur lui, lance baissée, et le frappa si bien qu'il troua son écu ; la lance vola en pièces. Gaheriet à son tour le frappa en hauteur et lui trancha la gorge comme avec un rasoir. L'adversaire tomba mort. Gaheriet lança sa monture contre les autres, il frappa le premier qu'il rencontra, lui planta sa lance dans l'épaule gauche et l'atteignit si durement qu'il le jeta sur le sol, le fer dans la plaie. Quand le troisième vit ce qui était arrivé à ses deux compagnons, il n'osa pas attendre Gaheriet, car il avait grand-peur de se faire tuer, il rebroussa chemin, fuyant aussi vite qu'il pouvait faire galoper son cheval. Gaheriet ne s'acharna pas à le poursuivre, mais il se dirigea

---

cel bois a un molt bel chastel lés le chemin. Se vous venés cele part la me porrés trouver. — Alés, fait il, se mi atendés hardiement, car je vous suirai au plus tost que je porrai. » Maintenant s'en vait cele part ou il veü le chevalier mener, si n'ot gaires alé quant il issi des broches et vint au plain. Lors vit devant lui ciaus qui Brandelis enmenoient. Lors les escrie et cil se regardent, si le voient sol si le tiennent a fol de ce qu'il les suit, si envoient un d'aus encontre lui pour savoir qu'il demande. « Et s'il demande joste, font il, gardés qu'il n'i faille mie. »

76. Lors s'en vint cil vers Gaheriet si li demande que il vait querant. Et il li dist : « Gardés vous de moi, car je vous desfi. » Et quant cil l'entent si li vint le glaive alongié et le fiert si qu'il li perce l'escu et li glaives vole em pieces. Et Gaheries le fiert haut si qu'il li cope la gorge ausi conme d'un rasoir et cil chiet mors et il laisse corre as autres, si fiert si le premier qu'il encontre qu'il li mist li glaive parmi l'espaulle senestre, si l'empaint si durement qu'il l'abat a terre tout enferré. Et quant li tiers voit qu'il est ensi avenu des .II. compaingnons si ne l'ose plus atendre quar grant paour a qu'il ne l'ocie, si s'en retourne fuiant tant com il puet del cheval traire. Et Gaheries ne fait mie grant force a lui enchaucier, ains vait a Brandelis et li desloie

vers Brandelis et lui délia les mains. En le reconnaissant, Brandelis manifesta une grande joie. Gaheriet lui demanda comment il avait été capturé. « Je vous le dirai volontiers, fit Brandelis. Hier soir, alors que je sortais de ces broussailles et que j'avais chevauché toute la journée, il m'arriva de me trouver devant deux pavillons. Je me dirigeai de ce côté, car il était l'heure de chercher un logis. Quand j'y arrivai, j'entrai dans l'un de ces pavillons mais je n'y vis personne. Alors j'allai à l'autre et j'y trouvai une demoiselle allongée sur un lit ; je lui demandai si elle m'hébergerait pour la nuit et elle me répondit que oui. Elle m'aida elle-même à me désarmer et, dès que ce fut fait, je m'assis à ses côtés ; et alors je la vis de si grande beauté que je la priai de me donner son amour ; elle me répondit qu'elle avait un ami si valeureux qu'elle ne le quitterait pas pour moi. Mais je la pressai tant de mes prières qu'elle m'assura que, quand bien même elle aussi le désirerait, elle n'aurait pas le loisir de le faire, car son ami qui se trouvait alors dans les bois allait bientôt revenir.

77. « Tandis qu'elle me parlait arriva le chevalier qui était son ami et, quand il me vit auprès de sa belle, il me jura qu'il me tuerait si je ne partais pas sur-le-champ. Il était tout armé, ce qui le faisait me parler avec d'autant plus d'arrogance ; moi, quand je le vis si menaçant, je pris mes armes, je les revêtis et, une fois armé, je lui déclarai que j'étais homme à ne pas quitter le lieu pour lui. C'est ainsi que commença la mêlée, il courut pour m'attaquer, j'en fis autant et

---

les mains. Et quant il le connoist se li fait molt grant joie. Et Gaheries li demande conment il avoit esté pris. « Ce vous dirai je bien, fait il. Il avint er soir apres vespres que je fui issus fors de ces broches et je oi chevauchie toute jour, si trouvai devant moi .II. paveillons si me tournai cele part, car il ert bien tans de herbergier. Et quant je ving si entrai en l'un des paveillons mais nule riens n'i vi. Et lors m'en alai a l'autre si trouvai une damoisele qui si gisoit en un lit et je li demandai s'ele me herbergeroit. Et ele me dist oïl. Si m'aïda ele meïsmes a desarmer et quant je fui desarmés je m'asis de jouste li, si le vi de si grant biauté que je le requis d'amours. Et ele me dist qu'ele avoit ami si vaillant qu'ele ne le lairoit pas pour moi. Et tant li proiai qu'ele dist que s'ele bien le voloit faire n'auroit ele mie del faire loisir car mes amis vendrai ja qui est en cel bois.

77. « En ce qu'ele disoit cele parole entra li chevaliers laiens qui ses amis estoit et quant il me vit avoc s'amie si dist qu'il m'ocirroit se je ne m'en aloie tost. Et il estoit armés, si em parloit plus orgueil[*d*]lousement. Et quant je vi qu'il me maneçoit si pris mes armes et m'armai et maintenant que j'estoie armés se li dis que je estoie celui qui pour lui ne se remueroit et ainsi venismes a la mellee si me courut sus et je a lui

nous nous battîmes tant que je finis par le tuer. Alors j'ôtai mes armes, car j'éprouvais une très grande envie de manger et je fis dresser la table. Après le repas, nous nous couchâmes tous les deux, la demoiselle et moi, et nous dormîmes jusqu'au matin. Mais avant que je fusse levé, il advint que les parents du chevalier que j'avais tué apprirent la vérité sur cette bataille ; six au moins d'entre eux accoururent au pavillon où je dormais encore, ils se saisirent de moi, comme vous l'avez vu, et ils décidèrent que trois m'emmèneraient et les trois autres, la demoiselle, et qu'ils tireraient vengeance de moi. »

78. Pendant qu'ils devisaient ainsi, ils regardèrent par-delà le chemin et ils virent arriver Gosoain d'Estrangorre qui ramenait la jeune fille dont ils parlaient, car il l'avait secourue contre les trois chevaliers qui l'avaient emmenée. Quand les trois compagnons furent réunis, ils se manifestèrent une immense allégresse et ils se disaient que Dieu leur avait envoyé une bien belle aventure en leur permettant de se retrouver ainsi. Et la demoiselle, qui souffrait beaucoup du traitement qu'on lui avait fait subir, les supplia au nom de Dieu de la conduire à un refuge qui se trouvait tout près de là ; elle s'y reposerait, car elle en avait grande nécessité. Ils l'assurèrent qu'ils le feraient volontiers. Alors elle les guida jusqu'à arriver dans une vallée où ils virent une petite tour, récemment construite, mais elle était fort solide pour sa taille

---

si nous combatismes tant que je l'ocis. Lors me desarmai, car grant talent avoie de mengier, si fis metre la table. Et aprés mengier nous couchasmes entre moi et la damoisele et dormismes jusques a le matin. Si m'avint, avant que je fuisse levés, que li parent au chevalier mort sorent la verité de la bataille qui entre nous .II. avoit esté, si en vint jusques a .VI. el paveillon ou je dormoie encore, si me prisent ensi conme vous veïstes et deviserent que li .III. m'enmenroient et li autre .III. enmenroient la damoisele et ensi se vengeroient il de moi. »

78. Endementiers qu'il aloient ensi parlant si regarderent en travers del chemin si voient venir Gosouain d'Estrangot qui amenoit la damoisele dont il parloient car il l'avoit rescousse as .III. chevaliers qui l'en avoient mené. Et quant li compaingnon s'entre virent, si firent la plus grant joie del monde entr'aus et disent que bele aventure lor avoit Dix donnee de ce qu'il si erent ensi entretrouvé. Et la damoisele, qui estoit molt mal atournee de ce que cil li avoient fait, lor proie pour Dieu que il le conduient a un rechet qui d'illoc estoit pres, si s'i reposera car grant mestier en avoit. Et cil dient que ce feront il volentiers. Lors les mainne cele devant li tant que il vinrent en une valee ou il virent une petite tour qui estoit faite nouvelement si estoit molt forte de son grant et molt bele. Il vinrent a la porte et

et très belle. Ils s'arrêtèrent devant la porte et appelèrent ; on leur ouvrit. Quand les gens du logis virent leur dame si mal en point, ils manifestèrent une vive affliction, elle se fit coucher, car elle souffrait tant qu'elle ne croyait plus guérir ; et de fait, elle ne devait vivre encore que huit jours.

79. Alors on apporta à Brandelis un armement et il le revêtit sur-le-champ. Puis les trois compagnons se mirent en route et Gaheriet leur demanda d'abord s'ils avaient appris quelque nouvelle au sujet de leur recherche ; ils répondirent que non. « Certes, dit Brandelis, si Lancelot était vivant dans ces terres si lointaines, il serait impossible de ne pas en entendre quelque nouvelle, mais puisque nous n'avons rien appris depuis que nous sommes partis de la cour, je crois vraiment qu'il est mort. — Assurément, s'écria Gaheriet, s'il était mort, ce serait un trop grand dommage ! Dieu ne m'accorde plus jamais son aide s'il n'est pas vrai qu'il y a bien quarante chevaliers de la Table ronde dont la mort serait une moindre perte que la seule sienne ! — Ma foi, dit Gosoain, vous pourriez bien dire la vérité, mais si cela plaît à Notre-Seigneur, il faut bien le supporter. »

80. Tandis qu'ils conversaient ainsi, ils parvinrent à un croisement du chemin. « Mes seigneurs, dit Gaheriet, que chacun suive sa direction à présent, mais moi, j'irai de ce côté. » C'était le chemin qui menait au château que la demoiselle lui avait indiqué. Quand elle le vit s'approcher, elle se leva

---

apelent et on lor ouvre. Et quant cil de laiens voient lor dame si mal atournee si en firent molt grant doel et ele se fait couchier car ele ert si malade qu'ele ne quidoit jamais garir. Non fist ele, car ele ne vesqui puis que .VIII. jours.

79. Lors aporta on a Brandelis unes armes et s'arma maintenant. Puis se misent li .III. compaingnon au chemin et Gaheries lor demande premierement s'il sevent nules noveles de ce qu'il vont querant et il dient que nenil. « Certes, fait Brandelis, se Lanselos fust vis ja en si lontaingnes terres ne fust que nous n'en oïssiens aucunes noveles. Mais quant nous n'en avons riens oï puis que nous sommes parti de cort [*e*] je quit vraiement qu'il soit mors. — Certes, fait Gaheries, s'il estoit mors ce seroit trop grans damages, ne ja Dix ne m'aït s'il n'a tels .XL. chevaliers en la Table Reonde dont il ne seroit pas si grans damages s'il estoient tout mort com il seroit de lui. — Par foi, fait Gosouains, vous poés bien voir dire. Mais, puis qu'il plaist a Nostre Signour, a sousfrir le couvient. »

80. Ensi vont parlant tant qu'il viennent a un quarrefour del chemin. « Biaus signour, fait Gaheries, ore tiengne chascuns sa voie car je m'en irai ceste ou je sui. » Et c'estoit cele qui estoit al chastel que la damoisele li avoit dit. Et quant ele le vit venir si se drecha

pour aller à sa rencontre et elle le salua. Il lui rendit son salut, puis elle lui demanda comment il avait mené son affaire. Il répondit qu'il avait secouru le chevalier. « Ah, mon Dieu, dit-elle, et la jeune fille qui criait si fort, qu'a-t-elle pu devenir ? — Par ma foi, dit Gaheriet, jamais plus belle aventure n'arriva à une demoiselle, car un de nos compagnons l'a secourue contre ceux qui l'emmenaient. — Par ma foi, fit-elle, vous me racontez des merveilles quand cela a si bien tourné pour ces deux-là. » Tout en parlant ainsi, ils chevauchèrent jusqu'à l'heure de vêpres. Ils arrivèrent alors dans une prairie où se dressaient trois pavillons et ils allèrent de ce côté pour y passer la nuit, car il était temps de se loger. Gaheriet entra dans le premier. Il y trouva un nain qui préparait le repas et se hâtait fort de le faire. Gaheriet lui demanda l'hospitalité et le nain la lui accorda à la condition que Gaheriet s'en irait si son maître ne l'accordait aussi. Gaheriet accepta, il fit descendre la jeune fille de son cheval et se désarma. Peu de temps se passa avant qu'un chevalier n'arrive tout armé qui avait bien l'air d'un perfide et d'un orgueilleux. Avec lui se trouvaient deux demoiselles, dont l'une était sa nièce et l'autre sa sœur. Lorsqu'il pénétra dans le pavillon, Gaheriet se leva pour aller à sa rencontre et lui dit qu'il était le bienvenu. Mais le chevalier ne répondit rien, en revanche il fixait des yeux le nain et il lui demanda : « As-tu offert l'hospitalité à ce chevalier ? — Oui, seigneur, répondit le nain. — Et avec la permission de qui ? — Sei-

---

encontre lui, si le salue et il li. Si li demande la damoisele conment il a puis esploitié. Et il dist qu'il a rescous le chevalier. « Ha, Dix, fait ele, et la damoisele qui ensi aloit criant que pot ele devenir ? — Par foi, fait il, onques damoisele n'avint si bele aventure com il li avint, car uns des nos compaingnons le rescoust a ciaus qui l'en menoient. — Par foi, fait ele, merveilles dites quant si bien est avenu a ces .II. » Ensi parlant chevauchierent jusques au vespre. Et lors viennent en une praerie ou il avoit tendus .III. paveillons. Il en vont cele part pour herbergier car tans en estoit. Et Gaheries entre el premier et trouve un nain qui atornoit a mengier et se hastoit molt del atorner. Et Gaheries li demande l'ostel et li nains li otrie par covenant que se ses sires ne l'otrie qu'il s'en ira. Et il li otrie et il fait descendre la demoisele et se desarme. Et il ne demoura gaires que laiens vint uns chevaliers tous armés qui bien resambloit felon et orguillous. Et avoec lui venoient .II. damoiseles dont l'une estoit sa niece et l'autre estoit sa soeur. Quant il entra el paveillon Gaheries se leva encontre lui[a] et il dist que bien soit il venus. Mais cil ne li respont nul mot, ains regarde le nain et li dist : « As tu herbergié cest chevalier ? — Sire, fait il, oïl. — Et par quel congié fu ce ? — Sire, fait il, pour ce

gneur, dit le nain, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir, sinon je ne l'aurais pas fait.

81. — Sur ma tête, dit le chevalier, tu l'as fait pour ton malheur et désormais, sans la permission de ton seigneur tu n'hébergeras plus personne qu'il ne te souvienne d'aujourd'hui, car je m'en vais te punir pour celui-ci. » Alors il le saisit par les tempes, il le souleva et le laissa retomber si brutalement sur le sol que peu s'en fallut qu'il ne lui brisât le cœur dans la poitrine. De douleur le nain perdit connaissance. Quand Gaheriet vit ce geste, il comprit qu'il avait été accompli en signe de mépris pour lui ; il mit la main sur son épée en disant : « Seigneur chevalier, vous avez agi de manière à me faire honte et je ne l'avais aucunement mérité. » L'autre lui répondit qu'il s'en moquait bien. « Non, sur ma tête, dit Gaheriet, vous allez le payer ! » Alors il courut à ses armes, il les revêtit aussitôt et, dès qu'il fut armé, il bondit à l'attaque. L'autre tourna les talons, saisi d'une grande frayeur. Gaheriet était absolument furieux de la honte subie, il le rejoignit et le frappa si fort du plat de son épée que son adversaire s'effondra sur le sol de tout son long. Gaheriet lui sauta sur le corps en lui jurant qu'il allait le tuer s'il ne venait s'excuser devant le nain de l'outrage qu'il lui avait infligé. Le chevalier avait peur de mourir, il cria grâce et supplia que Gaheriet ne le tuât point, car il était prêt à réparer tous ses torts de la façon que lui dicterait Gaheriet. Gaheriet se releva de sur lui et lui ordonna d'agir de telle sorte que le nain

---

que je quidoie que il vous pleüst, car autrement nel eüsse je pas herbergié.

81. — Par mon chief, fait il, mar l'as fait, ne jamais sans le congié de ton signour ne herbergeras home qu'il ne t'en souviegne si te chastoierai je de cestui. » Lors l'aert as temples et le lieve en haut si le flatist si durement encontre terre que pour un poi qu'il ne l'i a le cuer crevé el ventre. Et cil se pasme de la dolour qu'il sent. Et quant Gaheries voit ce si set bien qu'il l'a fait en despit de lui si met la main a l'espee et dist : « Sire chevaliers, vous m'avés fait honte, et si ne l'avoie mie deservi. » Et cil dist qu'il ne li en chaut. « Non, fait Gaheries, par mon chief, vous le comperés. » Lors court a ses armes et s'arme maintenant. Et quant il est armés se li court sus maintenant. Et cil torne qui grant paour avoit. Et Gaheries, qui [*f*] molt fu coureciés de la honte que cil li ot faite, le vient ataingnant et le fiert si del plat de l'espee que cil chiet a la terre tous estendus. Et Gaheries li saut sor le cors et li dist qu'il l'ocirra s'il n'amende au nain la laidure qu'il li a faite. Et cil qui paour ot de morir crie merci et li dist qu'il ne l'ocie mie, car il l'amendera si hautement com'il meïsmes saura deviser. Et Gaheries se lieve de desus lui et li dist qu'il face tant envers le nain

lui pardonnât sa colère. Alors ils rentrèrent dans la tente où le nain se trouvait, encore tout étourdi ; le chevalier se mit à genoux devant lui en le priant de lui pardonner son geste de mécontentement. « Cher seigneur, dit le nain, je le ferai à condition que jamais plus vous ne portiez la main sur moi pour me maltraiter et que vous ne me gardiez pas rancune de ce qui vient de vous arriver à présent à cause de moi. » Et le seigneur promit tout, selon les termes mêmes du nain.

82. Alors Gaheriet demanda à sa compagne de remonter à cheval, car il ne voulait pas accepter l'hospitalité d'un homme qui l'avait traité si honteusement. En entendant cela, le chevalier cria grâce en lui disant : « Cher seigneur, ne soyez pas irrité de ce que je vous ai fait, c'est que j'étais si furieux contre vous que l'on ne doit pas me blâmer : vous m'avez, ce jour, fait bien plus de mal que vous ne le croyez, car des trois chevaliers qui emmenaient en le battant un chevalier, ceux que vous avez tués étaient mes cousins germains ; j'étais le troisième ; et, après avoir pris la fuite, je vins jusqu'à ces pavillons qui m'appartiennent et je ne pus contenir mon courroux quand je vous y aperçus. Je vous en supplie : ne soyez pas en colère, mais demeurez ici ce jour et plus longtemps si vous le désirez. » Gaheriet lui répondit que c'était impossible. « Que Dieu ne me vienne plus jamais en aide si vous partez d'ici ! » s'écria le chevalier ; il lui enleva l'épée qu'il avait déjà ceinte et il fit descendre la demoiselle qui était déjà à cheval. Cette nuit-là, Gaheriet fut fort agréa-

---

qu'il li pardoinst son maltalent. Lors vint al pavillon ou li nains estoit tous estourdis, si s'agenoulle devant lui et li prie qu'il li pardoinst son maltalent[a]. « Biaus sire, fait li nains, si ferai je par couvent que jamais ne meterés main a moi pour mal faire ne nul mal gré ne m'en saurés de ceste aventure qui par moi vous est ci avenue. » Et cil li creante tout ensi conme cil l'ot devisé.

82. Lors dist Gaheries a la damoisele que ele mont, car avoc celui qui tel honte li avoit faite ne se herbergera il pas. Et quant li chevaliers l'entent se li crie merci et li dist : « Biaus dous sire, ne vous poist mie de ce que je vous ai fait, car je estoie tant vers vous coureciés que on ne m'en devroit mie blasmer, car vous m'avés hui mesfait assés plus que vous ne quidiés. Car li chevalier .III. qui en menoient le chevalier batant que vous avés ocis estoient mi cousin germain. Et je estoie li tiers quant je m'enfui, si m'en ving a ces paveillons qui sont mien si ne me poi tenir ore quant je vous vi que je ne me courechaisse. Si vous proi que vous ne vous coureciés mie et que vous remaingniés hui mais chaiens, et plus si vous volés. » Et il dist que ce ne puet estre. « Ja Dix ne m'aït, fait li chevaliers, quant vous de chaiens vous partirés ! » Se li oste l'espee qu'il avoit ja chainte et fait la damoisele descendre qui

blement logé et les gens du chevalier firent de gros efforts pour le servir, mais son hôte plus que tous les autres. Le lendemain, quand se leva le jour, le chevalier conduisit Gaheriet entendre la messe dans un ermitage qui était tout proche, puis ils s'en revinrent aux pavillons où ils trouvèrent tout prêt le repas que le chevalier avait demandé de faire ; ils mangèrent en abondance. Après le repas, Gaheriet se mit en selle et recommanda tous ceux du logis à Dieu, puis il prit la route et voyagea durant deux jours avec la demoiselle et, enfin, ils arrivèrent à la terre de la dame de Roestoc. Ils s'y trouvaient ainsi deux jours avant la date fixée pour la bataille. Quand Gaheriet arriva à la cour, la dame le reconnut et ce n'est pas la peine de demander si elle lui montra de la joie. Elle faisait tout cela pour l'amour de monseigneur Gauvain qui avait combattu pour elle contre Segurade comme le conte l'a raconté plus haut[1].

Gaheriet combat Guidam.

83. Quand il fut désarmé, la dame lui fit apporter une robe d'écarlate et lui déclara : « Monseigneur Gauvain, votre frère, m'a jadis rendu un service dont je ne l'ai jamais récompensé, car depuis, je ne l'ai pas revu. Pour l'amour de lui, je vous servirai de tout mon pouvoir ; sachez-le bien, je vous abandonne toutes mes richesses. » Il la remercia beaucoup. Le lendemain matin, la dame convoqua Guidam, le beau-frère de la demoiselle, pour qu'il vînt à la cour, puisque

---

estoit ja montee. Cele nuit fu Gaheries molt bien herbergiés et molt se penerent cil de laiens de lui servir. Et li chevaliers meïsmes plus que tout li autre. Quant li jours aparut a l'endemain li chevaliers fist a Gaheriet oïr messe a un hermitage qui pres d'illoc estoit, puis revindrent ariere au paveillon et trouverent le mengier tout prest que li chevaliers ot fait appareillier, si mengierent a plenté. Et quant il orent mengié, Gaheries monta sor son cheval et conmanda tous ciaus de laiens a Dieu, puis se mist en son chemin et erra .II. jours entre lui et la damoisele et lors vinrent en la terre a la dame de Roestoc. Si i vinrent .II. jours devant ou la bataille devoit estre. Quant Gaheries vint a court et la dame le reconnut il ne fait mie a deman[*343a*]der s'ele li fist joie. Et tout ce faisoit ele por l'amour de mon signour Gavain qui pour li s'estoit combatus a Segurades si com li contes a devisé cha en ariere.

83. Quant il fu desarmés, la dame li fist aporter robe d'escharlate et li dist : « Mé sire Gavains, vostres freres, me fist jadis un service que je onques ne li guerredonnai ne onques puis ne le vi. Et pour lui vous servirai je de tout mon pooir. Si saciés que je vous abandon toutes mes richoises. » Et il l'en mercie molt. L'endemain par matin manda la dame Guidam, le serourge a la damoisele, qu'il venist a court, car

le chevalier qui voulait justifier contre lui les droits de la demoiselle était arrivé. Quand il entendit ce message, Guidam demanda contre qui il devait se battre ; le messager répondit qu'il ne savait pas son nom : « Mais c'est un bien beau chevalier et il a tout à fait l'air d'un cœur vaillant. — Certes, dit Guidam, il a rencontré la demoiselle pour son malheur, car il en mourra. » Alors il fit envoyer un message à tous ceux qui tenaient leur terre de lui ; il leur fallait venir à la cour pour voir la bataille entre lui et le champion qui serait son adversaire. Tous exécutèrent son ordre, ils revêtirent leurs plus riches vêtements et ils se mirent en route pour aller à la cour ; ils étaient bien quarante chevaliers qui, tous, tenaient de lui leur fief, il n'y en avait pas un qui n'eût revêtu une robe d'écarlate ou de soie et ils se faisaient accompagner sur leur droite par de grands destriers et par leurs armes.

84. C'est avec cette compagnie que Guidam se présenta à la cour. Il mit pied à terre devant le maître palais, et tous ceux qui l'accompagnaient firent de même. Il monta au palais le premier, en homme qui s'estimait assez pour ne pas croire qu'il y eût dans le monde entier trois chevaliers susceptibles de le vaincre par la force. C'était un assez beau chevalier, de grande taille, vêtu d'une soie à raies et larges bandes d'or ; il s'approcha de la dame, la tête haute : à sa démarche, il avait l'air d'un homme plein de superbe et il l'était effectivement ; quand il la vit, il la salua et elle lui ren-

---

li chevaliers ert venus qui contre lui velt desraisnier le droit a la damoisele. Et quant il ot le message si demanda qui li chevaliers est a qui il se doit combatre. Et li messages dist qu'il ne savoie mie son non « mais molt est biaus chevaliers et molt resamble prodome. — Certes, fait Guidam, mar vit la damoisele car il en morra ». Lors fait mander tous ciaus qui de lui tenoient terre et lor dist que il lor couvient venir a court pour veoir la bataille de lui et de celui a qui il se doit combatre. Et cil font son conmandement et vestent lor plus riches robes et muevent pour aler a court et furent bien .XL. chevalier qui tout tenoient de lui fief et n'i avoit celui qui n'eüst robe d'escarlate ou de samit, et faisoient en destre mener grans destriers et lor armes.

84. A tel compaingnie vint Guidam a court et descendi devant le maistre palais et tout cil qui avoc lui estoient, si monta el palais tout premier conme cil qui se proisoit tant qu'il ne quidoit mie qu'en tout le monde eüst .III. chevaliers qui a force le peüssent conquerre. Et il estoit assés biaus chevaliers et grans de cors et fu vestus d'un paile roe a grandismes bendes d'or si s'en vint devant sa dame teste levee, si samble bien a son venir chevaliers orgueillous et sans faille si estoit, et la ou il voit sa dame si le salue et ele li rent son salu. Lors li dist : « Je

dit son salut. Il déclara alors : « Dame, je suis venu ici parce que vous m'avez fait savoir que le chevalier contre lequel je dois me battre eſt arrivé. S'il eſt ici, qu'il s'avance et nous entendrons ce qu'il voudra dire. » Gaheriet, qui se trouvait à côté de la dame de Roeſtoc, voulut répondre, mais elle lui fit signe de se taire. Elle déclara à voix haute et tous l'entendirent bien : « Cher seigneur, le chevalier n'eſt pas ici en ce moment, mais il y était hier. Il m'a assuré alors qu'il serait là le jour de la bataille tout prêt à prouver que vous tenez de façon illégitime et par déloyauté la terre qui appartient à cette demoiselle. — Certes, dit Guidam, s'il peut le prouver, je crois ne plus jamais tenir un sillon de cette terre ; mais on verra bien ce qu'il fera, car demain, il me trouvera tout prêt à la bataille. » Alors Guidam quitta la cour et alla chercher logis en ville. Cette nuit-là, il fit une grande fête.

85. Le lendemain, après avoir entendu la messe, il se fit armer, puis se rendit à la cour ; il portait toutes ses armes sauf son heaume qu'un chevalier tenait pour lui. Une fois arrivé au palais, il s'assit d'un côté et Gaheriet, tout armé sauf de son écu et de son heaume, se tenait de l'autre. Auprès de lui était assise la demoiselle pour laquelle il devait combattre. Lorsque les barons eurent pris place, ils firent venir la dame de Roeſtoc devant eux. Et Gaheriet dit à Guidam : « Mon seigneur, voici une demoiselle qui dernièrement eſt venue se plaindre à moi au sujet de sa terre que vous lui preniez par la force. Vous avez prétendu que ce n'eſt pas vrai,

---

sui cha venus, dame, pour ce que vous m'avés mandé que li chevaliers eſt venus a qui je me doi combatre. Et s'il eſt chaiens si viengne avant si orrons qu'il voldra dire. » Et Gaheries, qui eſtoit delés la dame, volt respondre, mais ele li fiſt signe qu'il se teüſt, si diſt si haut que tout l'oïrent : « Biaus sire, li chevaliers n'eſt mie ore chaiens, mais il i fu ier. Or me diſt qu'il seroit ci au jour de la bataille preſt del prouver que vous [*b*] la terre a ceſte damoisele tenés a tort et a desloiauté. — Certes, fait Guidam, se il ce puet prouver je ne quit ja puis retenir roie de terre. Ore i parra, fait il, que il fera. Car il me trouvera demain preſt de la bataille. » Lors s'em part Guidam de la court et s'en vait en la vile[a] herbergier. Si fiſt cele nuit moult grant feſte.

85. L'endemain quant il ot oï messe se fiſt armer puis ala a la court et tous armés fors de son hiaume que uns chevaliers li portoit. Et quant il fu venus al palais, si s'assiſt d'une part. Et Gaheries tous armés d'autre part fors de son elme[a] et de son escu. Et de jouſte lui seoit la damoisele pour qui il se devoit combatre. Et quant li baron furent assis si firent la dame venir avant. Si diſt Gaheries a Guidam : « Biaus sire, vees ci une damoisele qui a oan se plainſt a moi de sa terre que vous li toliés a force. Et vous deïſtes que non faisiés,

mais que c'est son père, sur son lit de mort, qui vous a remis cette terre que vous tenez ; vous avez affirmé que vous étiez tout prêt à le prouver si quiconque venait devant vous pour oser dire le contraire ; la demoiselle a demandé un répit de quarante jours pour trouver et amener un vaillant chevalier qui la défende contre vous. Aujourd'hui donc, c'est le quarantième jour, et, pour cette raison, elle a amené son chevalier. Maintenant regardez si vous voulez vous justifier, car elle affirme que la terre ne vous fut jamais concédée ni par son père ni par un autre. — Dame, répondit Guidam, je suis prêt à en donner la preuve. — Et moi à prouver le contraire », dit Gaheriet. Aussitôt furent apportées les reliques des saints. Guidam prêta serment que — puissent Dieu et les saints lui porter aide ! — le père de la jeune fille lui avait donné la terre, ce qu'elle lui déniait. « Et, que Dieu et ses saints me viennent en aide ! répondit Gaheriet, vous vous êtes parjuré en formulant ce serment, je vais prouver que vous êtes traître et déloyal. »

86. Sur ces mots, ils se levèrent d'un bond, sortirent du château et se mirent en selle ; la dame les fit conduire sur une petite île qui se trouvait sous la tour, entourée d'une eau impétueuse et rapide. Quand ils arrivèrent sur la rive, ils s'embarquèrent dans un bateau avec leurs chevaux et les marins les firent passer dans l'île où, après les avoir fait débarquer, ils les laissèrent seuls. Dès que les chevaliers furent ensemble dans l'île, ils se mirent en selle, saisirent leur

---

car la terre que vous teniés vous avoit ses peres donné quant il mourut et pres estiés del prouver se aucuns venist avant qui contredire l'osast et la damoisele demanda respit de .XL. jours et lors amenroit aucun prodome qui contre vous le desfenderoit. Si est hui li quarantismes jours et pour ce a ele amené son chevalier. Or prendés garde se vous vous en volés desfendre, car ele dist bien que la terre ne fu onques a vous donnee de son pere ne d'autrui. — Dame, fait Guidam, et je sui pres del prouver. — Et je del contredire », fait Gaheries. Maintenant furent li saint aporté, si jura Guidam que, se Dix l'i aidast et li saint, que li peres a la damoisele li avoit donnee la terre. Dont ele le contralioit. « Et se Dix m'aït et li saint, fait Gaheries, que vous estes parjurés de cel sairement, si vous em prouverai a traitre et a desloial. »

86. Lors se lievent en estant et s'en issent fors del chastel, et montent sor lor chevaus et la dame[a] les fait conduire en une ille petite qui estoit de sous la tor, close d'une aigue roide et courant. Et quant il sont venu a la rive si entrent en une nef et li cheval avoc aus als, si les passent li maronnier jusques en l'ille et, quant il i sont venu, si les laissent ensamble. Quant li chevalier furent en l'ille seul a seul si monterent sor lor chevaus, puis prisent lor escus et lor lances se n'i

écu et leur lance ; il ne restait qu'à commencer la bataille. Gaheriet interpella Guidam avec ces mots : « Seigneur chevalier, si vous renonciez à cette bataille, vous agiriez sagement, car tout le monde dit que le tort est de votre côté et que vous en serez déshonoré. Je vous conseillerai donc de laisser sa terre à la demoiselle. » L'autre répliqua que Dieu puisse ne plus jamais lui venir en aide s'il rendait la terre. « Par ma foi, conclut Gaheriet, on ne peut donc faire la paix. » Alors ils commencèrent par prendre leurs distances avant de courir à l'attaque, ils échangèrent des coups si violents que les lances éclatèrent en mille morceaux, ensuite ils se heurtèrent du corps et des écus avec assez de brutalité pour voler des chevaux sur le sol, l'un ici, l'autre là et aucun des deux n'avait plus conscience de son état. Ils restèrent couchés par terre comme morts un bon moment ; le tout premier, Gaheriet se releva et tira son épée. Il s'apprêtait à montrer la plus grande force possible, car il voyait bien que son adversaire à la joute était un excellent chevalier ; mais la conviction de défendre le droit lui donnait un tel courage qu'il ne redoutait en rien Guidam ; il courut à lui, la tête redressée. Déjà son adversaire s'était relevé, avait tiré l'épée et placé son écu sur sa tête.

87. Alors commença entre les deux une si longue joute que tous ceux qui les regardaient en étaient stupéfaits et affirmaient que les deux chevaliers étaient de haute valeur. Ils mirent en pièces leurs écus et leurs hauberts partout où

---

ot que d'aler en samble. Et Gaheries apele Guidam et li dist : « Sire chevaliers, se vous laissiés ceste bataille vous feriés que sages[b] que tous li mondes dist que vous en avés le tort si en serés honnis. Et pour ce vous loeroie je que vous [*c*] rendissiés a la damoisele[c] sa terre. » Et il dist que ja Dix ne l'i aït s'il li rent. « Par foi, fait Gaheries, dont n'i puet avoir pais. » Lors s'eslongent li uns del autre, puis reviennent li uns encontre l'autre, si s'entredonnent teus cops que les lances volent em pieces, puis s'entrehurtent des cors et des escus si durement qu'il volent des cevaus a terre, li uns cha et li autres la, si n'en i a nul d'aus qui nul conroi sace de lui. Et jurent grant piece a la terre conme mort, mais tout premierement se releva Gaheries et traist l'espee et s'apareille de moustrer la greignour force qu'il pot, car il voit bien que cil est molt bons chevaliers a qui il jouste et nonpourquant li grans drois qu'il i a li donne si grant cuer qu'il ne le redoute de riens se li court sus la teste drecie. Et cil se fu ja relevés et l'espee traite et l'escu jeté sor sa teste.

87. Lors conmencent entr'aus .II. l'escremie si grant que cil qui les gardent s'en esmerveillent molt et dient que molt sont ambedoi de grant prouece, si se depiecent les escus et les haubers par la ou

ils se touchaient. La bataille dura ainsi entre eux jusqu'après le milieu du jour si bien qu'il leur fallut de force faire une pause pour reprendre haleine. Ils avaient tant souffert que c'eſt à peine s'ils pouvaient encore tenir sur leurs jambes, l'un et l'autre avaient perdu beaucoup de sang et le moins atteint portait plus de sept plaies. À midi, au moment précis où le soleil eſt le plus ardent, quand ils se furent assez reposés, Gaheriet se leva d'un bond pour recommencer la bataille, car cela le chagrinait beaucoup qu'elle ait duré aussi longtemps. Il brandit son épée et courut du côté où se trouvait Guidam, croyant bien le frapper. L'autre jeta son écu en avant pour se protéger et Gaheriet y porta un tel coup qu'il le fendit jusqu'à la boucle. Mais quand il voulut retirer son épée, il en brisa la garde et la poignée lui reſta dans la main. En voyant ce coup du sort, Gaheriet demeura ſtupide et son adversaire était tout heureux, car il croyait bien désormais avoir remporté la bataille.

88. Alors il dit à Gaheriet : « Seigneur chevalier, vous voyez ce qu'il en eſt. Ce serait dommage que vous mouriez. Mais je suis le vainqueur de cette bataille et je vous demande donc de vous déclarer vaincu, je vous garantis que j'obtiendrai votre paix avec ma dame de telle sorte que vous repartirez libre. » Et Gaheriet de lui répondre : « Vassal, faites le pire que vous pourrez, car pour ma part, s'il plaît à Dieu, je suis homme à ne jamais me déclarer vaincu par vous. —

---

il s'ataingnent. Ensi dura la bataille entr'aus .II. jusques apres miedi, tant que a force les couvint reposer pour reprendre lor alainnes. Et tant ont sosfert que a painnes se pueent mais tenir en eſtant, se n'i a nul d'aus qui assés n'ait perdu del sanc et cil qui mains eſt navrés a de plaies plus de .VII. A miedi tout droit a cele ore que li solaus eſt plus clairs, quant il se furent reposer assés sailli Gaheries avant pour la bataille reconmencier, car molt li anoioit qu'ele avoit tant duré, si drece s'espee contre mont et s'en vait cele part ou il voit Guidam si le quide ferir. Et cil jete l'escu en contre et il li fiert si grant cop qu'il le fent jusqu'en la boucle et au sachier qu'il fait li brise l'espee dedens le heu si que li poins li remeſt dedens la main. Et quant Gaheries voit ceſte aventure si en devint tous esbahis. Et li autres en eſt molt liés, car ore quide il bien ceſte bataille avoir vaincue.

88. Lors diſt a Gaheriet : « Sire chevaliers, vous veés bien conment il eſt. Ce seroit damages se vous i moriés. Et, encore ai je de la bataille le meillour, si vous proi je que vous vous teigniés pour outre, et je vous creant que je ferai si bien voſtre pais vers ma dame que vous vous en irés tous quites. » Et Gaheries li respont : « Vassal, faites le pis que vous [*d*] porrés, car je sui cil qui ja, se Dix plaiſt, ne sera par vous menés a outrance. — Non ? fait il, en non Dieu, ce

Non ? s'écria Guidam, au nom de Dieu, vous allez voir tout cela de suite ! » Et il courut sur lui, l'épée brandie ; mais Gaheriet le serra de si près que celui-ci se blessa en plein bras à son écu : l'épée lui vola de la main ! Gaheriet la saisit, qui en avait grand besoin. Et quand il vit cela, Guidam fut l'homme le plus triste du monde, car il savait bien à présent qu'il était mort s'il ne se reconnaissait pas vaincu, ce qu'il ne ferait en aucune manière, et, d'autre part, n'importe quelle mort lui semblait meilleure que de se trouver à la merci de son ennemi. Alors il se tourna vers l'eau qu'il voyait profonde et bruyante et il cria à Gaheriet de le suivre s'il le désirait, car, pour ce jour, il ne se mettrait plus sur son chemin. Sur ce, il sauta dans l'eau et coula aussitôt à cause du poids de ses armes de fer qui l'attirait vers le fond. Et il y plongea si bien que de ce moment il n'en ressortit plus, sauf mort.

89. Quand ceux qui se trouvaient sur la rive virent cela, ils montèrent dans les bateaux et s'en allèrent chercher Gaheriet. Dès qu'il se trouva devant la dame de Roestoc, il lui dit : « Dame, ai-je bien fait mon devoir pour acquitter cette demoiselle ? — Oui, seigneur, répondit la dame, Dieu merci ! Que béni soit Dieu qui vous a donné la victoire ! — Dame, demanda-t-il, réinvestissez-la donc de cette terre qu'elle a réclamée par mon bras. » Et la dame le fit. Alors la demoiselle tomba à ses pieds en la remerciant avec effusion. Ensuite la dame conduisit Gaheriet à l'intérieur du château ; elle le fit désarmer et examina ses plaies, mais il n'était pas

---

verrés vous par tans ! » Se li recourt sus l'espee drecie et Gaheries se joint si pres de lui que cil se feri de plains bras en son escu et l'espee li vole de la main. Et Gaheries le prent qui molt grant mestier en avoit. Et quant cil voit ce, si en est plus dolans que nus plus, car ore set bien qu'il est mors s'il ne se tient pour outre ce qu'il ne feroit en nule maniere, et d'autre part il n'est nule mors dont il n'amast mix a morir que estre en la manaie a son anemi. Lors se drece vers l'aigue qu'il vit grans et bruians et dist a Gaheriet qu'il le suie se il velt, car en sa voie ne se metra il hui en cest jour. Si sailli en l'aigue s'i esfondra tantost pour la pesantour del fer qui aval le traist si sailli ens a tele ore que onques puis n'en issi se mors non.

89. Quant cil qui a la rive estoient virent ce, si entrerent es nés si alerent querre Gaheriet. Et quant il fu venus devant la dame de Roestoc si li dist : « Dame, ai je bien fait ce que je doi d'aquitier ceste damoisele ? — Sire, fait ele, oïl, Dieu merci. Et beneois soit Dix qui la victoire vous en a donné. —Dame, fait il, ravestés le dont de la terre qu'ele m'a demandé. » Et ele si fait. Et la damoisele l'en chiet as piés et l'en mercie molt. Lors mainne la dame Gaheries ens el chastelet le fait desarmer, puis regarde ses plaies, mais il n'estoit mie

grièvement blessé. Puis elle fit venir son médecin et lui dit de s'en occuper. Il le fit et avec un tel soin que dans les quatre jours Gaheriet se sentit tout allégé de ses blessures. Alors il demanda son congé à la demoiselle, car il désirait s'en aller. Quand elle comprit qu'elle ne pourrait plus le retenir par ses prières, ni par aucune requête qu'elle fasse, elle lui fit apporter une épée pour remplacer la sienne, brisée dans la bataille. Il la prit et la remercia beaucoup.

Gaheriet vainc Sornehaut et libère ses frères.

90. Le lendemain matin, quand Gaheriet eut repris ses armes et enfourché son cheval, il quitta la cour ; la dame de Roestoc le convoya un bon moment ainsi que la demoiselle jusqu'à ce qu'ils se séparent à l'entrée d'une prairie ; elle le pria alors, dès qu'il verrait monseigneur Gauvain, de lui adresser le salut de la dame de Roestoc. Il lui répondit qu'il le ferait très volontiers, elle pouvait en être sûre. Là-dessus, la dame s'en retourna en sa cité avec toute sa suite. Et Gaheriet se remit à chevaucher, il alla où le hasard le menait, si bien qu'un jour, à l'heure de midi, il lui arriva de se trouver auprès de deux pavillons. Il vit devant le premier une demoiselle qui était assise sur un lit et tenait en sa main un miroir où elle se contemplait. Il la salua. Elle le reconnut, mais elle ne prononça pas une parole. Il la salua derechef et, cette fois, en réponse, elle lui dit : « Par ma foi, seigneur chevalier, cela ne vous sert à rien de me saluer, car je ne

---

molt durement bleciés. Et ele mande son mire et li dist qu'il s'en prenge garde. Et cil si fait et i mist tele entente que dedens .IIII. jours se senti il tous alegiés de ses plaies. Lors demanda congié a la damoisele car aler s'en velt. Et quant ele voit qu'ele ne le porroit plus detenir par sa proiiere ne par requeste[a] qu'ele li face se li fait aporter une espee pour la soie qui avoit esté brisie en la bataille. Et il le prent si l'en mercie molt.

90. L'endemain par matin, quant Gaheries ot prises ses armes et il fu montés sor son cheval si s'em parti et la dame de Roestoc le convoie grant piece entre li et la damoisele tant qu'il se departirent a l'entree d'une praerie. Et ele li proiia que, si tost com il verroit mon signour Gavain, que il le saluast de par la dame de Roestoc. Et il dist que ce feroit il molt volentiers, toute seure en soit. Atant s'en retourne la dame en son chastel et sa maisnie avoc li. Et Gaheries se met en son chemin et chevauche si conme aventure le mainne tant que a un jour li avint, a ore de miedi, qu'il apro[*e*]cha de .II. paveillons. Si vit[a] devant l'un une damoisele qui se seoit en un lit, si tenoit en sa main un miroir dont ele se miroit et il le salue. Et ele le connoist, ne mais onques ne li dist mot et il le resalue une autre fois et ele li respont

dois pas vous répondre, ni moi, ni aucune demoiselle au monde.

91. — Ah, demoiselle, s'écria-t-il, mais pourquoi ? Dites-le-moi ! — Parce que vous ne sauriez être plus vil que vous n'êtes. — Vil ? Demoiselle, protesta Gaheriet, quand ai-je commis une vilenie ? — Au nom de Dieu, répliqua la jeune fille, je vais vous le dire : comment un chevalier peut-il commettre une plus grande vilenie que de ne pas secourir une demoiselle qui a besoin d'aide ? Or c'est ce que vous avez fait l'autre jour pour une demoiselle que vous voyiez emmener à toute allure par trois chevaliers. Puisque vous ne l'avez pas secourue, on ne doit pas vous tenir pour un chevalier. Voilà, je vous ai expliqué pourquoi je vous trouve vil. Vous êtes aussi le pire de tous les hommes et je vais vous montrer pourquoi. Dites-moi donc si un chevalier peut commettre acte plus méprisable que de laisser ses frères en prison ? — Non, certes, demoiselle, convint Gaheriet. — Eh bien, poursuivit-elle, je peux vous certifier que vous êtes mauvais plus que nul autre, car il y a plus d'un mois que vos deux frères sont en prison ; et jamais vous n'avez fait d'effort pour qu'ils en sortent. Voilà pourquoi je vous déclare que vous êtes le plus mauvais chevalier du monde et le plus vil. — Ah, demoiselle, s'écria Gaheriet, souffrez que je vous réponde. — Parlez donc, fit-elle.

92. — Certes, reprit-il, c'est la vérité, j'ai vu la demoiselle dont

---

adont et dist : « Par foi, sire chevaliers, por noient me salués. Car je ne vous doi[b] mie respondre, ne je ne damoisele qui soit el monde.

91. — Ha, damoisele, fait il, pour coi ? Dites le moi. — Pour ce, fait ele, que vous ne poés estre plus vilains que vous estes. — Vilains, damoisele ? fait il. Quant fis je vilonnie ? — En non Dieu, fait ele, ce vous dirai je bien. Conment puet chevaliers faire plus grant vilonnie que de faillir a damoisele qui a mestier d'aïde ? Et vous li faillistes avant ier a une damoisele que vous veïstes devant vous mener batant a .III. chevaliers. Et puis que vos ne le rescousistes on ne vous doit mie tenir pour chevalier. Ore si vous ai dit pour coi je vous tieng a vilain et malvais estes vous sor tous homes et si vous mousterai bien conment. Or me dites se chevaliers puet faire plus grant mesproison que ses freres em prison laissier ? — Nenil voir, damoisele, fait il. — Dont vos dis je, fait ele, que vous estes plus malvais que nus car .II. de vos freres sont en prison passé a un mois. Ne onques puis ne mesistes painne qu'il fuissent fors. Et pour ce di je que vous estes li plus malvais chevaliers del monde et li plus vilains. — Ha, damoisele, fait il, sosfrés que je vous responde. — Dites dont, fait ele.

92. — Certes, fait il, voirs fu que je vi la damoisele dont

vous parlez ; mais il y avait là un chevalier de la Table ronde qui avait grand besoin d'aide, tout autant que la demoiselle. Il me fallut donc la laisser pour aller secourir le chevalier, car sinon j'aurais trahi ma promesse puisque tous les compagnons de la Table ronde sont liés par la foi et le serment d'entraide en quelque péril qu'ils se trouvent. Voilà pourquoi j'ai laissé la demoiselle et porté secours au chevalier, parce qu'il le fallait ainsi. Quant à mes frères qui sont en prison comme vous le dites, je vous assure que je n'en savais rien. Car il y a bien deux mois que je n'en ai vu aucun. Je vous demande donc, au nom de Dieu, et pour que je sois votre chevalier, de m'apprendre desquels de mes frères il s'agit et l'endroit où ils sont emprisonnés. Vous m'aurez alors rendu un service dont je vous saurai gré, bien mieux que si vous me donniez le meilleur des châteaux de ce pays. — Eh bien, par ma foi, je vais vous le dire, fit-elle ; le premier s'appelle Agravain, le second Guerrehet. C'est Sornehaut de Neufchâteau qui les a capturés, l'un des meilleurs chevaliers de ce pays, et il les retient dans une prison qui se trouve tout près d'ici, dans un château. C'est un endroit qui s'appelle la Montagne-aux-Misérables. — Comment les a-t-il pris, demoiselle, demanda Gaheriet, le savez-vous ? — Par ma foi, répondit la jeune fille, tout à fait. » Alors elle lui raconta tout ce que le conte a rapporté plus haut et comment les choses s'étaient déroulées. À ce récit, il déclara à la demoiselle : « Certes,

---

vous dites. Mais il avoit illoc un chevalier de la Table Reonde qui avoit ausi grant mestier d'aïde, conme la damoisele avoit. Si le me covint laissier pour le chevalier rescourre, car autrement eussé je ma foi mentie, car tout li compaingnon de la Table Reonde sont par foi et par sairement d'aïdier li un a l'autre en quel que perill qu'il s'entretrouvent. Et pour ce laissai je la damoisele et secourui au chevalier pour ce que il le couvenoit ensi. Et de mes freres qui sont en prison, si comme vous me dites, vous creant je que je n'en savoie riens. Car il i a bien .II. mois que je n'en vi nul. Si vous proi, pour Dieu et pour ce que je soie vostres chevaliers, que vous me diés liquel ce sont de mes freres et la ou il sont emprisonné, si m'avrés bien servi a grei et mix que se vous me don[*f*]niés le meillour chastel de cest païs. — Par foi, fait ele, ce vous dirai je bien. Li uns a a non Agravains et li autres Guerrehes. Si les a pris Sornehaus del Nuef Chastel, uns des miudres chevaliers de cest païs, et les tient em prison en une terre qui ci pres est et les tient en un un chastel. Et a a non cil tertres li Tertres as Chams. — Et conment les prist il, damoisele, fait Gaheries, le savés vous ? — Par foi, fait ele, oïl bien. » Si li conte tout ensi que li contes a devisé cha ariere et conment la chose estoit alee. Et quant il ot ce si respont a la damoisele : « Certes, fait il,

vous avez raison de tenir ce chevalier pour un vaillant, il doit l'être assurément quand il a vaincu deux chevaliers tels que mes deux frères. Que Dieu ne m'accorde plus son aide si je m'arrête avant d'être arrivé là où ils sont, car je préférerais être mort ou emprisonné que de ne pas les arracher de ce lieu ! » Alors il demanda à la jeune fille où se trouvait cette montagne dont elle parlait, et elle lui indiqua un chemin : « Cette route vous y conduira tout droit si vous voulez y aller. » Il la recommanda à Dieu et prit le chemin qu'elle lui avait montré. Il chevaucha si longtemps qu'il parvint à la montagne ; au pied du mont, il découvrit le message que Sornehaut avait fait sceller là et il le considéra comme la manifestation d'un grand orgueil ; il l'arracha en disant que Dieu ne lui accorde jamais son aide s'il laissait là plus longtemps cet écriteau. Il le jeta sur la route, puis gravit la montagne et trouva le nain qui, dès qu'il le vit, sonna du cor. Alors Gaheriet lui demanda pourquoi il l'avait fait et le nain lui raconta tout ce que vous avez entendu l'autre fois. Lorsque Gaheriet atteignit le sommet de la montagne, il y vit Sornehaut qui était déjà arrivé et qui l'attendait pour lui tenir tête. Ils ne s'adressèrent pas la parole, mais ils coururent s'attaquer et se frappèrent mutuellement sur le haut des écus avec une telle violence qu'ils firent voler leurs lances en éclats. Puis ils se heurtèrent du corps et de l'écu à se faire tomber par terre. Et aussitôt de se relever d'un bond en hommes hardis et pleins de vaillance. Ils tirèrent leur épée,

---

vous avés droit se vous le chevalier tenés a prodome, car voirement l'eſt il, et quant tels .II. chevaliers a conquis conme mi doi frere sont. Et ja Dix ne m'aït quant je jamais finerai devant que je i soie, car mix voel je eſtre mors ou emprisonnés qu'il n'en soient oſté. » Lors demande a la damoisele ou li tertres eſt dont ele parole et ele li mouſtre une voie et diſt : « Ceſte voie vous i menra[a] tout droit se vous i volés aler. » Et il le conmande a Dieu et s'en vait tout le chemin qu'ele li ot mouſtré. Si a tant alé qu'il vint au tertre, si trouve au pié desous les letres que Sornehaus avoit fait faire, si le tint a molt grant orguel si les esrace et diſt que ja Dix ne l'i aït se cil briés i eſt plus. Si le jete en voies puis monte amont le tertre et trouva le nain qui sonna le cor tout maintenant qu'il le vit. Lors li demande Gaheries pour coi il avoit sonné le cor. Et il diſt tout ensi conme vous avés oï autre fois. Et quant il eſt amont le tertre si voit Sornehaut qui ja eſtoit montés et l'atendoit a plain cop. Il ne s'entredient mot, ains s'entreviennent et s'entrefierent es combles des escus si durement qu'il font les glaives voler em pieces. Puis s'entrehurtent des cors et des escus li quel se font voler a terre. Lors ressaillent sus conme cil qui molt eſtoient prous et hardis, si traient les espees

coururent l'un contre l'autre et s'administrèrent de si grands coups sur les heaumes qu'ils en faisaient jaillir des étincelles ; ils déchiquetèrent les écus, démaillèrent les hauberts ; l'un comme l'autre souffraient beaucoup, car ils étaient tous les deux impétueux et de grande force ; chacun avait perdu beaucoup de sang et se trouvait épuisé, accablé de donner et de recevoir les coups. Leurs heaumes étaient si abîmés qu'ils ne les protégeaient plus guère et s'ils avaient continué de se frapper comme ils l'avaient fait au début du combat, ni l'un ni l'autre n'aurait plus conservé un morceau entier de son haubert ; mais en vérité, leurs coups n'étaient plus les mêmes, car les épées leur tournaient dans la main, ils avaient perdu toute force et avaient le souffle si court qu'ils ne pouvaient plus soutenir le poids des écus ; ils finirent par les laisser tomber et se saisirent à bras le corps, restant pendant longtemps dans cette position sans pouvoir faire davantage jusqu'à tomber sur le sol. Gaheriet se trouvait au-dessus de son adversaire, mais il était incapable d'en tirer avantage, car ils avaient tant saigné que l'endroit autour d'eux était tout ensanglanté.

93. Ils restèrent gisant ainsi l'un sur l'autre pendant un long moment jusqu'à ce que Gaheriet retrouvât son souffle ; il se remit sur pied, saisit son épée qu'il avait laissée glisser par terre ; puis il prit Sornehaut par le heaume, il en coupa les lacets et, le lui arrachant de la tête, le jeta sur le sol. Il se mit à le frapper de grands coups du pommeau de l'épée sur

---

et s'entrecourent sus, si s'entredonnent si grans cops parmi les hialmes si qu'il en font le fu saillir. Lors se decopent lor escus et desmaillent les haubers, et sousfre tant li uns et li autres a ce qu'il erent de grant air et de grant force qu'il n'i a celui qui n'ait assés perdu del sanc et qu'il ne soit assés las et traveilliés des chaus donner et recevoir. Et lor hialme sont tel atourné que petit lor volsissent, mais s'il s'entredonnaissent si grans cops com il firent au conmencement il n'i eüst celui qui del haubert eüst riens d'entier, mais non faisoient. [*344a*] Car lor espees lor tournerent es mains si ont si perdu lor forces et lor alainnes qu'il n'ont pooir de soustenir lor escus[b] ains les laissent cheoir et s'entreprendent as bras et sont grant piece ensamble qu'il ne pueent plus faire tant qu'il chaïrent a terre. Mais Gaheries fu desus si n'a pooir qu'il en face plus, car il avoient tant sainié que la place estoit toute couverte de sanc entour aus.

93. Grant piece jurent en tel maniere li uns desore l'autre tant que Gaheries ot auques reprise s'alainne et se leva en estant et prist s'espee qu'il avoit laissie cheoir. Et puis prent Sornehaut parmi le hiaume et li cope les las, se li esrace de la teste et le jete en mi la place, se li donne grans cops del poing de l'espee parmi la teste puis li abat la ventaille et

le crâne avant de rabattre la ventaille en affirmant qu'il allait le tuer s'il ne se reconnaissait pas vaincu. Sornehaut ouvrit les yeux ; il vit l'épée brandie au-dessus de lui et il eut grand-peur de mourir, car il se voyait désarmé. Il s'écria : « Ah, noble chevalier, ne me tue pas, car je reconnais ma défaite. — Eh bien, répliqua Gaheriet, il faut que tu ailles en prison, là où je te dirai d'aller selon mon bon plaisir. » Sornehaut lui donna sa parole. Puis il se redressa, si épuisé, si souffrant qu'il croyait bien mourir sans confession. Gaheriet avait remis son épée au fourreau. Alors les serviteurs de la tour s'approchèrent, fort affligés pour leur seigneur et ils lui demandèrent ce qu'il voulait qu'ils fassent pour lui. « Je veux, dit Sornehaut, que vous m'emportiez là-haut, que vous me désarmiez et que vous emmeniez avec vous ce chevalier pour lui rendre tous les honneurs que vous pourrez. Sachez-le, en effet, c'est le plus valeureux que vous ayez jamais vu. » Les serviteurs aussitôt soulevèrent Sornehaut, ils le portèrent dans son palais et accomplirent tout ce qu'il leur avait enjoint de faire. À la suite de cela, il vinrent auprès de Gaheriet et l'emmenèrent dans la tour où ils le désarmèrent et lui firent le plus d'honneurs qu'ils le purent.

94. Quand Gaheriet fut désarmé, il s'approcha de Sornehaut et lui dit : « Cher seigneur, on m'a dit que vous avez deux chevaliers dans votre prison. C'est pour eux que je suis venu ; je vous demande de les faire amener. » Sornehaut répondit qu'il le ferait volontiers puisque Gaheriet le désirait ;

---

dist qu'il l'ocirra s'il ne se tient pour outre. Et cil ouvre les ex, si voit l'espee drecie contre mont, si ot molt grant paour de morir a ce qu'il se voit desarmé, si dist : « Ha, gentix chevaliers, ne m'oci mie car je me tieng pour outre. — Dont te couvient il, fait Gaheries, que tu ailles tenir prison la ou je te dirai a mon plaisir. » Et il li fiance ensi. Et lors se drece Sornehaus si las et si traveilliés qu'il quide bien morir sans confession avoir. Et Gaheries ot remise s'espee el fuerre. Lors en viennent avant li sergant de la tour qui molt sont dolant de lor signour, si li demandent qu'il velt que on li face. « Je voel, fait il, que vous m'en portés laiens et m'ostés mes armes si menés avoc vous cel chevalier se li faites toutes les honnours que vous li poés faire. Car saciés que c'est li plus prodom que vous onques veïstes. » Et cil le prendent maintenant[a] si l'enportent en son palais et il font ce qu'il lor avoit conmandé. Puis viennent a Gaheriet, si l'en mainnent laiens et le desarment et li font le plus grant honour qu'il porent faire.

94. Quant Gaheries fu desarmés si vint a Sornehaut et li dist : « Biaus sire, on m'a dit que vous avés .II. chevaliers em prison et pour aus ving je[a] ceste part. Si vous proi que vous les faites amener. » Et il dist que ce feroit il molt volentiers puis qu'il li plaist.

il donna ensuite l'ordre à ses serviteurs d'aller chercher les deux prisonniers. Les serviteurs se rendirent dans la prison, ils firent sortir les deux chevaliers et l'un des serviteurs leur annonça que le sort leur avait souri, car un chevalier errant les avait délivrés : « Il a vaincu le chevalier qui vous avait conquis ! » Quand ils entendirent cette nouvelle, ils en éprouvèrent une très grande joie et bénirent cet envoyé de Dieu qui les avait si bien secourus.

95. Alors ils entrèrent dans le palais et dès que Gaheriet les vit arriver, il courut à leur rencontre, bras tendus. Ils se donnèrent des baisers tout en pleurant de joie et d'émotion. Et Gaheriet leur demanda comment ils allaient, ils répondirent qu'ils allaient bien, Dieu merci, puisqu'ils étaient délivrés. « Et vous, cher frère, ajoutèrent-ils, quelle aventure vous a conduit ici ? — Par ma foi, répondit Gaheriet, je ne crois pas que j'y serais jamais venu s'il n'y avait eu une demoiselle qui m'a révélé que vous vous trouviez ici emprisonnés. Je suis donc venu le plus vite que j'ai pu, car j'avais grand-hâte d'être arrivé. Mais il me semble que vous avez connu une prison bien humaine ? » Alors les deux frères lui contèrent comment ils avaient été pris et comment ils en seraient morts s'il n'y avait eu dans la maison une demoiselle qui leur avait fait tant de bien qu'ils ne pourraient jamais le lui revaloir en cette vie. « Au nom de Dieu, dit Gaheriet, vous avez eu beaucoup de chance si j'en crois les aventures que vous me racontez. Mais il reste que vous n'êtes ni l'un

---

Puis conmande a ses sergans que on li amaint les .II. prisons. Et li sergant vont a la chartre si metent fors les .II. chevaliers. Si lor dist li uns des sergans que bien lor estoit avenu car uns chevaliers errans les avoit delivrés. « Et a outré le chevalier qui vous avoit conquis. » Et quant il oent ceste nouvele si en orent [*b*] molt grant joie et beneïssent celui de Dieu qui si bien les a secourus.

95. Lors en viennent el palais et, quant Gaheries les voit venir si lor acourt les bras tendus si baise li uns l'autre et plourent de joie et de pitié. Si lor demande Gaheries conment il ont puis fait et il dient « Bien, Dieu merci », puis qu'il sont delivré. « Et vous, font il, biaus frere, quele aventure vous amena cha ? — Par foi, fait il, je ne quit mie que je jamais i fuisse venus se ne fust une damoisele qui me dist que vous estiés ci em prison. Si ving cha au plus tost que je pooie, car molt me tardoit que je i fuisse. Mais il me samble que vous avés eu bone prison. » Et cil li content conment il avoient esté pris et qu'il fuissent mort se ne fust une damoisele de laiens qui lor a fait tant de bien qu'il nel porroient mie deservir en lor aages. « En non Dieu, fait Gaheries, molt vous est bien avenu selonc les aventures que vous me contés. Mais tant i a que nul de vous n'est encore pas bien garis, si

ni l'autre totalement guéris et il va nous falloir rester ici toute cette semaine ou plus jusqu'à ce que vous soyez complètement remis de vos blessures. » Ils lui accordèrent qu'ils resteraient là puisqu'il le voulait. Les trois frères éprouvaient une grande joie d'être réunis, ils se moquaient bien des souffrances qu'ils avaient endurées. Quant à Sornehaut, lorsqu'il sut qu'il s'agissait des frères de monseigneur Gauvain, il se sentit beaucoup moins affligé d'avoir été vaincu par Gaheriet que par un autre ; il les fit venir devant lui et les pria de lui pardonner le mal qu'il leur avait fait ; ils devaient bien savoir qu'il ignorait qu'ils étaient les frères de monseigneur Gauvain. Et les trois frères lui pardonnèrent de bon cœur.

96. Cette nuit-là, les trois frères furent somptueusement traités. Le lendemain, Sornehaut se fit porter en son palais. Il regarda Agravain et vit qu'il était parfaitement guéri de ses blessures ; stupéfait, il lui demanda quel médecin l'avait soigné. Agravain répondit qu'il serait mort s'il n'y avait eu Dieu et la nièce du seigneur pour avoir pitié de lui. Sornehaut éclata de rire à ce récit et il déclara que, vraiment, les chevaliers de la Table ronde ont plus de chance que les autres chevaliers, car, même si on les tuait, ils trouveraient encore, à son avis, quelqu'un pour les faire revivre ! « Je parle pour vous, dit-il à Agravain, vous ne valiez guère mieux qu'un mort et vous aviez été mis en telle prison que je ne croyais pas que vous survivriez plus de quatre jours ; mais vous avez réussi à trouver quelqu'un dans ma propre maison qui vous a soigné !

---

couvendra que nous sejournons chaiens toute ceste semainne et plus tant que vous soiiés alegié de vos plaies. » Et il dient qu'il demouerront puis qu'il le velt ensi. Grant joie font li .III. frere de ce qu'il sont en samble, si ne lor chaut de mal qu'il aient eü. Et quant Sornehaus sot que c'estoient frere mon signour Gavain si est mains dolans de Gaheriet que se uns autres l'eüst conquis. Si les fist venir devant lui et lor proie qu'il lor pardoingnent ce qu'il lor a mesfait, car bien sacent il qu'il ne quidoit mie qu'il fuissent frere mon signour Gavain. Et cil li pardonnent molt volentiers.

96. Cele nuit furent li frere molt richement servi. L'endemain se fist Sornehaus porter en son palais, si regarda Agravain et vit qu'il estoit tous garis de ses plaies si s'esmerveille tous se li demande quel mire il avoit eü. Et il dist qu'il fust mort se Dix et sa niece ne fust qui ot pitié de lui. Et il en conmencha a rire et dist que voirement son chevalier de la Table Reonde plus cheant qu'autre chevalier, car s'il estoient ocis si trouveroient il au mien essient qui les feroit vivre. « Et ce dis je por vous, fait il a Agravain[a], que ne valiés mie mix de mort et fustes mis en tele prison ou je ne quidoie mie que vous vesquissiés .IIII. jours et puis trovastes de ma maisnie qui vous a servi.

Est-il jamais arrivé à un chevalier une si belle aventure ? Certes, non, à mon avis ! » Alors les trois frères se mirent à rire et se divertirent fort d'entendre ces paroles de Sornehaut. Ils restèrent huit jours à vivre ainsi dans cette demeure. Cette semaine écoulée, ils se trouvèrent sains et allègres, fort désireux de porter les armes. Le lendemain matin, Gaheriet vint à Sornehaut et lui dit : « Seigneur, il vous faut vous rendre auprès de la dame de Roestoc. Vous vous mettrez en sa prison au nom de Gaheriet, le frère de monseigneur Gauvain. Dites-lui que je me félicite beaucoup du bel accueil qu'elle m'a accordé en sa demeure ; je l'en récompenserais volontiers si je trouvais une occasion opportune. » Sornehaut répondit qu'il serait exact à porter le message, il commanda que l'on apporte ses armes et, cela fait, il les revêtit. Dès qu'il fut armé, il monta à cheval et s'en alla de son logis ; il recommanda les trois frères à Dieu, prit la route et se dirigea vers Roestoc. À leur tour, les trois frères se mirent en route ; et ils recommandèrent à Dieu la demoiselle qui avait apporté à Agravain son salutaire secours. Désormais la montagne s'appela la Montagne d'Agravain. Les habitants du pays s'en réjouirent fort, car ainsi étaient effacées les mauvaises coutumes.

Guerre du duc Callès et de ses fils.

97. Quand les trois frères eurent quitté le château, ils chevauchèrent tous trois et déclarèrent qu'il ne se sépareraient plus avant qu'une aventure ne leur arrive. Ils allèrent tout le

---

Avint il onques mais a nul chevalier si bele aventure ? Certes, nenil, au mien essient. » De ce se rient li .III. frere et ont grant joie [*c*] de Sornehaut qui ensi parole. Si demourerent laiens .VIII. jours en tel maniere. Si furent dedens celui terme sain et haitié et desirant d'armes porter. A l'endemain matin vint Gaheries a Sornehaut et li dist : « Sire, il vous couvient aler a la dame de Roestoc, si vous metés en sa prison de par Gaheriet, le frere mon signour Gavain, et li dites que je me lo molt de la bele ciere qu'ele me fist en son hostel et que je li guerredonneroie moult volentiers se je em pooie venir en lieu. » Et il respont que cel message fera il bien. Si conmande a porter ses armes et on si fait, si s'en est armés. Et quant il est armés si monte sor son cheval et s'em part de laiens, si conmande les .III. freres a Dieu et se met en son chemin si chevauche vers Roestoc. Et li .III. frere se misent en lor voie si conmanderent la damoisele a Dieu qui tant de bien avoit fait a Agravain, et des lors fu apelés li Tertres Agravain. Si en furent molt lié tout cil del païs pour les malvaises coustumes qui en furent ostees.

97. Quant li .III. frere se furent parti del chastel si chavauchierent ensamble et disent qu'il ne se departiront mais devant ce que aven-

jour tant qu'il fit clair. À la nuit, ils dormirent chez un ermite où ils furent très peu à l'aise, car il n'y avait presque rien à manger. Le matin, sitôt qu'ils virent la lumière, ils quittèrent ce logis après avoir entendu la messe. Ils cheminèrent toute la journée suivante et quand vint la nuit, ils prirent hébergement chez un forestier très riche qui les combla d'honneurs dès qu'il sut leurs noms. Le soir, après le repas, leur hôte les conduisit pour se délasser dans un très beau verger. Ils s'assirent tous les quatre sur l'herbe verte et le forestier leur demanda quelle aventure les avait amenés de ce côté. Ils répondirent qu'ils étaient à la recherche de quelqu'un capable de leur donner des nouvelles de Lancelot du Lac qu'ils n'avaient pas vu depuis très longtemps à la cour ; c'est pourquoi il y en avait un certain nombre pour dire que Lancelot était mort. « Dieu le protège de la mort, s'écria le forestier, ce serait un trop grand malheur si Lancelot avait quitté ce monde, car, après lui, il ne resterait ici-bas aucun chevalier aussi valeureux ! Mais pour le chemin dans lequel vous vous êtes engagés, je vous conseillerais de ne pas le poursuivre à partir d'ici. — Pour quelle raison, cher hôte ? demanda Gaheriet, dites-le-nous. — Certes, très volontiers », répondit le forestier.

98. « Dans ce pays, il y a une guerre mortelle, la plus grande que vous pourriez voir, je crois, et elle oppose des amis charnels, un père à ses fils. Et la raison pour laquelle cette guerre a commencé, je vais vous la dire, car sinon, vous la chercheriez inutilement. En vérité, dans cette région,

---

ture les departe. Si errerent toute jour ajournee. La nuit vinrent chiés un hermite ou il orent petit de lor bons car poi i trouverent a mengier. Au matin si tost com il virent le jour se partirent de laiens quant il orent oï messe si errerent toute jour et la nuit herbergierent chiés un forestier molt riche qui molt lor fist grant honor quant il les connut. Au soir, quant il orent mengié, si les mena esbatre a un molt bel vergier si s'asisent tout .IIII. sor l'erbe vert et il lor demande quele aventure les amainne cele part. Et il dient qu'il vont querant qui noveles lor deïst de Lanselot del Lac qu'il ne virent a court grant piece a, ains dient li pluisour qu'il est mors. « De mort, fait cil, le desfende Dix, car ce seroit trop grans damages se il de cest siecle estoit partis, car apres lui ne remanroit nus si prous el monde. Mais cel chemin que vous avés en conmencié a aler ne vous lorroie je mie a aler en avant de ci. — Pour coi, biaus ostes, fait Gaheries, dites le nous. » Et il li dist : « Certes, molt volentiers.

98. « En cest païs a guerres mortel, le greignour que vous veïssiés au mien essient et si est d'amis charneus conme d'enfant et de pere. Et l'ocoison por coi ele conmencha vous dirai je bien, quar autrement n'en querriés vous nient. Il est voirs que en cest païs

il y a un homme très puissant, il est le seigneur du pays et on l'appelle le duc Callès ; il n'a pas moins de six fils, très vaillants et hardis. Or il est arrivé cette année que le duc, qui avait une fille à marier, la donna à un noble seigneur dont la terre était voisine de la sienne du côté du soleil couchant. Lorsque la fille fut dans l'église, son père voulut la mettre en saisine de la moitié de sa terre, alors ses frères bondirent en avant et déclarèrent qu'ils ne se laisseraient pas déshériter pour nul homme vivant.

99. « “Comment, s'écria le père, je ne pourrais donc pas utiliser selon mon bon vouloir la terre que j'ai conquise par ma vaillance ? Assurément, c'est ce que je vais faire ! Et puisque vous vous opposez à moi, eh bien, j'en donne la saisine à ce chevalier qui va épouser ma fille : il aura toute ma terre après ma mort. Quant à vous, si vous voulez avoir des terres, conquérez-les donc comme je l'ai fait, car, sur ma tête, vous n'aurez rien de la mienne !” Quand les fils entendirent ces paroles, ils lui jurèrent que, si le chevalier recevait la terre en don, on pouvait être sûr qu'il mourrait. Le père ne voulut rien entendre ; il donna toute sa terre à sa fille et en remit la possession au chevalier qui voulait la prendre pour épouse. Lorsque ce dernier eut épousé la demoiselle, il voulut l'emmener dans son pays et il entra dans une forêt qui ne se trouve pas très loin, par-devant ce lieu. Alors les six frères l'attaquèrent et le tuèrent avec tous ceux qui l'accompagnaient. Par je ne sais quel malheur, la jeune femme qui était leur sœur trouva elle

---

a un molt riche [*d*] home qui est sires de toute ceste terre que on apele le duc Calles, et a fix jusqu'à .VI. qui sont molt prous et molt hardis. Si avint awan que cil dus ot une fille a marier que il donna a un gentil home qui marchissoit a son terage par devers soleil couchant. Et quant ele fu au moustier et li peres le volt saisir de sa terre de toute la moitié si saillirent avant li frere et disent qu'il ne se lairont mie desireter pour nul home qui soit nes.

99. « “Conment, fait li peres, si ne porrai pas faire mon talent de la terre que je ai conquise par ma prouesse ? Certes, si ferai, fait il. Et pour ce que vous em parlés en ravest je orendroit le chevalier qui ma fille avra de toute ma terre aprés ma mort et, se vous volés avoir terre, si le conquerrés ausi conme je fis, car, par mon chief, de la moie n'aurés vous jamais point.” Et quant il oïrent ce, si disent que si le chevaliers recevoit le don de la terre, asseür fust il qu'il en morroit. Li peres n'en volt riens faire ains donna a sa fille toute sa terre et en ravesti celui qui prendre le voloit. Et quant cil l'ot espousee si l'en volt mener en son païs et fu entrés en une forest qui cha devant est n'a gaires loing, se li saillirent li frere a l'encontre et l'ocisent et tous ciaus qui avoc lui estoient. Si avint, ne sai par quele aventure

aussi la mort. Et quand ils eurent ainsi agi, ils revinrent par les cités de leur père, s'emparèrent de toutes les forteresses et mirent dedans des gens en qui ils avaient confiance. Alors ils firent venir des serviteurs en grand nombre et commencèrent de mener contre leur père une guerre si grande et si étonnante que depuis on n'a pu la faire cesser. Ils ont perdu beaucoup, dans un camp comme dans l'autre. — Apprenez-moi, demanda Gaheriet, qui a le dessous. — Par ma foi, seigneur, fit le forestier, c'est le duc et c'est un grand malheur, car il est homme de grande valeur et il lui est advenu plus de malchance encore, car avant-hier, il a perdu son frère dans une mêlée qu'il avait suscitée. Ce frère était lui aussi un bon chevalier et il apportait au duc une aide appréciable dans la guerre qu'il menait. Ses neveux l'ont tué à ce que l'on raconte.

100. — Assurément, affirma Gaheriet, cette perte qu'a subie le duc me chagrine fort, car c'est un homme de haute valeur et généreux, et j'ai vu qu'on l'estimait de belle chevalerie en bien des lieux. Je vous en assure en toute vérité, cela m'attriste qu'il ne soit pas le plus fort dans cette guerre. Que Dieu m'accorde son soutien, si je me trouvais en une occasion propice, je lui fournirais mon aide de tout mon pouvoir. » Sur ces mots, ils cessèrent la conversation et allèrent se coucher. Au matin, dès que Gaheriet et ses frères virent le jour se lever, ils prirent leurs armes. Quand il ne resta plus qu'à monter à cheval, Gaheriet appela son hôte et lui demanda : « Cher hôte, si je voulais aller voir le duc, de quel

---

que la damoisele qui lor seror estoit i fu ocise. Et quant il orent ensi ouvré si revinrent par tous les chastiaus lor pere et saisirent toutes les forteresces et misent dedens tels gens ou il bien se fierent si manderent sergans a grant plenté et conmencierent la guerre contre lor pere si grans et si merveillouse que onques puis ne pot estre apaisie, si ont assés perdu li un et li autre. — Or me dites, fait Gaheries, li quel en ont le piour ? — Par foi, sire, fait cil, li dus dont ce est molt grans damages, car il est molt prodom, et encore li est molt mescheü car il perdi avant ier un sien frere[a] a une assamblee qu'il fist. Si estoit molt bons chevaliers et molt li aïdoit bien a maintenir sa guerre, si l'ocistrent si neveu ensi com on dist.

100. — Certes, fait Gaheries, de la perte au duc me poise il molt car molt est prodom et larges et en aucun lieu vi je ja que on le proisoit molt de chevalerie, si vous di vraiement qu'il me poise qu'il n'a le plus bel de la bataille. Et si m'aït Dix se je en venoie en lieu je l'i aïderoie de tout mon pooir. » Atant laissent la parole ester si s'en vont couchier. Au matin, si tost conme Gaheres et si frere virent le jour, si prisent [*e*] lor armes. Et quant il n'i ot que del monter Gaheries apele son oste et li dist : « Biaus ostes, se je le duc voloie aler veoir quel

côté irais-je afin de pouvoir le trouver ? — Seigneur, répondit-il, par là. » Et il lui montra le chemin qui le conduirait tout droit au château où le duc se tenait, souvent triste et irrité. « Car, je vous le certifie, il n'y a pas un jour dans la semaine où on ne l'assaille. Ses fils disposent d'une grande quantité de chevaliers et le noble seigneur a beaucoup perdu en cette guerre, si bien que tous ses hommes lui ont failli, il ne peut plus retenir que peu de gens et il est dans une situation très critique parce que ses fils lui ont dérobé tout son trésor. »

101. Alors les trois frères quittèrent le logis du forestier et ils allèrent sur le chemin qu'il leur avait indiqué. Il eurent la chance de ne rencontrer personne qui leur causât des ennuis jusqu'à leur arrivée au bord d'une rivière qui coulait devant un moulin. Mais à cet endroit, ils trouvèrent deux chevaliers tout armés qui gardaient le passage, montés sur leur destrier. Voyant approcher les trois frères, ils leur crièrent de faire demi-tour, car ils ne passeraient pas à moins de vouloir se battre contre eux. Et Gaheriet de déclarer à ses frères qu'il ne voulait aucune protection ; il les fit s'arrêter et jura qu'il se mépriserait bien s'il ne faisait voler l'un des deux chevaliers dans l'eau. Alors il abaissa sa lance, éperonna son destrier en direction des chevaliers et il frappa le premier avec tant de force qu'il fit tomber cheval et cavalier en plein dans l'eau ; nul doute que l'autre s'y serait noyé, car il portait toutes ses armes et l'eau était profonde. Mais il y avait un

---

part iroi je si que je le peüsse trouver ? — Sire, fait il, cha. » Se li moustre le chemin qui le menra droit au chastel ou li dus estoit souvent dolans et coureciés. « Car je vous di, fait il, qu'il n'est nul jours en la semainne qu'il ne soit asaillis. Car si fill ont molt grant plenté de chevaliers et li prodom a molt perdu en la guerre si que, aprés que tout si home ne li ont failli si qu'il ne puet tenir que un poi de gent, si est desconfortés molt durement car de tout son tresor l'ont si enfant robé. »

101. Lors s'em partent li frere de chiés le forestier, si s'en vont toute la voie qu'il lor ot enseignie, si lor avint tele aventure qu'il trouverent nului qui les destourbast devant qu'il vinrent a une aigue qui estoit devant un molin. Mais illoc trouverent .II. chevaliers montés sor .II. destriers armé de toutes armes qui gardoient le pas et quant il virent les .III. freres venir si lor escrierent qu'il retournaissent ariere car par illoc ne passeront il s'il ne voelent a aus jouster. Et Gaheries dist qu'il n'en velt avoir nule manaie, si fait ses freres arrester et dist qu'il se proisera molt poi s'il ne fait l'un de ces .II. voler en l'aigue. Lors alonge le glaive et broche vers aus le destrier et fiert si le premier qu'il ataint qu'il abat lui et le cheval en l'aigue, si fust sans faille noiiés a ce qu'il ert armés et l'aigue parfonde se ne fust un arbres qui en l'aigue

arbre qui flottait dans l'eau, il s'y raccrocha et cela le préserva de la mort. Gaheriet laissa son cheval galoper vers le second adversaire et, au moment où il arrivait à sa hauteur, il le frappa à le faire vider sa selle, le col de son heaume cogna le sol et Gaheriet passa outre sans rien faire d'autre, il regarda le premier chevalier prendre un bain dans la rivière et il éclata de rire.

102. Les trois frères chevauchèrent si longtemps qu'ils arrivèrent au château que le duc tenait. Ils en découvrirent la porte verrouillée, car ceux de l'intérieur n'étaient pas du tout tranquilles et sur les créneaux se trouvaient des archers qui se mirent à clamer : « Faites demi-tour, mes seigneurs, car vous n'êtes pas des nôtres ! Pour cette raison, nous ne vous donnerons aucune assurance ; et, sachez-le, si vous vous approchez encore, nous vous tuerons ainsi que vos chevaux ! » Gaheriet ôta son heaume et cria à celui qu'il avait entendu parler : « Ami, nous ne sommes pas de vos ennemis, mais nous vous apporterons notre aide partout où nous le pourrons. Allez annoncer au duc qu'il vienne parler à trois chevaliers étrangers qui l'attendent là dehors. » Les archers répondirent qu'ils allaient transmettre le message.

103. Aussitôt l'un d'eux se rendit auprès du duc ; il le trouva dans sa chambre et, avec lui, il y avait son médecin qui examinait une blessure qu'il avait reçue dans la dernière bataille. En voyant le duc, le messager lui dit : « Seigneur, trois chevaliers m'envoient à vous qui attendent là dehors et vous parleraient

---

estoit a coi il se tint, et par ce fu il de mort rescous. Et Gaheries laisse contre a l'autre et le fiert si en son venir qu'il li fait la sele widier et le col del hiaume ferir en terre si s'en passe outre sans plus faire et regarde le chevalier qui en l'aigue se baingne si en conmence a rire.

102. Tant ont alé li .III. frere qu'il vinrent au chastel que li dus tenoit, si trouverent la porte vereillie, car cil de laiens n'estoient mie asseür, et desus les crestiaus avoit archiers qui conmencierent a crier : « Alés ariere, biaus signour, car vous n'estes mie des nostres. Et pour ce ne vous asseürons[a] nous mie. Si saciés, se vous plus aprociés de nous, nous ocirrons et vous et vos chevaus. » Et Gaheries oste son hiaume et dist a celui qu'il avoit oï parler : « Biaus amis, nous ne sommes mie de vous anemis, ains vous aïderons en tous les lix ou nous porrons. Alés dire au duc vostre signour qu'il viegne parler a .III. chevaliers estranges qui cha [*f*] defors l'atendent. » Et cil dient que cel message feront il bien.

103. Atant en vait li uns au duc et le trouve en sa chambre et o lui son mire qui li regardoit une plaie qu'il avoit eue en la daerrainne bataille. Et quant il voit le duc se li dist : « Sire, a vous m'envoient .III. chevalier qui la de fors atendent qui parleroient

volontiers si vous l'acceptiez. — Ah, Dieu, dit le duc, s'agirait-il de chevaliers de la Table ronde, de ceux qui sont à la recherche de Lancelot comme je l'ai entendu dire ? Assurément, s'ils en étaient, je pourrais encore croire mettre fin à ma guerre si bien que mes fils, qui aujourd'hui veulent me déshériter, se tiendraient pour des fous ! » Alors le duc se rendit à la porte pour parler aux étrangers. Dès que Gaheriet le vit, il le reconnut, car il l'avait déjà vu maintes fois. Il lui dit alors : « Seigneur, vous voyez ici trois chevaliers étrangers qui demeureraient de bon cœur avec vous si vous le vouliez et vous aideraient de tout leur pouvoir à mettre fin à votre guerre si vous acceptiez de les retenir pour vôtres. — Cher seigneur, répondit le duc, vous me semblez fort vaillant, vous comme vos deux compagnons. Il se peut que vous apparteniez à une plus noble famille que la mienne et vous avez appris à vivre dans la richesse, à connaître toutes les aises. Je vous parle ainsi, parce que rien ne vous oblige à vivre avec nous et, si vous demeuriez ici, vous auriez peu à manger et rarement. Il vous faudrait maintes fois enfiler le haubert et vous connaîtriez chaque jour plus de tourment et de peine que vous n'avez appris à le supporter. Je vous conseillerai donc de ne pas rester avec nous, car je vois bien que ce serait très pénible pour vous.

104. — Seigneur, répondit Gaheriet, les peines et les souffrances, nous avons bien appris à les connaître, car il y a longtemps que nous y sommes accoutumés. Pour cette rai-

---

volentiers a vous s'il vous plaisoit. — Ha, Dix, fait li dus, porroient il estre de la Table Reonde qui vont querrant Lanselot, si conme j'ai oï dire ? Certes, s'il en estoient, encore quideroie je ma guerre metre a fin si que mi fill qui ore me voelent desireter se tenroient pour fol. » Lors vient li dus a la porte pour parler a eus. Et quant Gaheries le voit si le reconnoist conme cil qui maintes fois l'avoit veü. Se li dist : « Sire, veés ci .III. chevaliers estranges qui molt volentiers remanroient o vous s'il vous plaisoit et vous aïderoient vostre guerre a mener a fin de tout lor pooir se vous[a] les voliiés retenir. — Biaus sire, fait li dus, vous me samblés molt vaillant et vous et cil autre et si estes par aventure de plus haut lignage que je ne soie si avés apris richement a vivre et estes a aise. Pour ce vous di je que vous n'avés mestier de estre o nous car, se vous restiés, vous auriés poi a mengier et a tart. Si vous couvenroit souvent vestir les haubers et auriés chascun jour plus anoi et painne que vous n'avés apris a avoir. Et pour ce ne vous loeroi je mie que vous o nous remainsissiés car je sai bien que ja n'i seriés a aise.

104. — Sire, fait Gaheries, les painnes et les travaus avons nous bien apris a avoir, car lonc tans a que nous en sommes a coustume.

son nous ne nous en préoccupons guère, car l'homme de valeur ne s'inquiète pas à l'idée de souffrir des difficultés si c'est pour conquérir l'honneur. — Par ma foi, dit le duc, je vais vous faire ouvrir la porte si vous le désirez, et je vous retiendrai comme mes hommes, vous aurez autant de bien que j'en ai moi-même ; si vous n'avez pas tout ce que vous désirez, n'en soyez pas étonnés. » Ils lui répondirent qu'il ne le seraient certes pas. Alors le duc fit ouvrir la porte, ils entrèrent, il les conduisit dans son palais et les fit désarmer. Il leur fit apporter des robes légères pour les revêtir. Et le duc pria ceux de sa maison de leur témoigner beaucoup d'honneur et de joie. « Je crois bien, dit-il, que ce sont des hommes de valeur et de bons chevaliers. » Et de leur demander qui ils étaient. Mais Gaheriet ne voulait pas qu'on les reconnût, il répondit qu'ils venaient de l'étranger. « Il me semble, seigneur, dit le duc, que vous êtes frères. Si cela est vrai, ne me le cachez pas. — Assurément, répondit Gaheriet, nous sommes frères. Mais vraiment je vous prie de ne pas insister pour connaître notre identité : vous l'apprendrez au moment voulu. » Et le duc répondit qu'il ne la leur demanderait plus désormais.

105. Ils restèrent donc là toute la journée jusqu'à l'heure du souper et le duc donna l'ordre de dresser les tables. Une fois cela fait, les chevaliers s'y assirent. Le duc demanda à Gaheriet de s'asseoir à la première place, car ses frères lui portaient honneur et révérence et le duc pensait bien qu'il

---

Et pour ce ne nous esmaions nous mie, car il n'est mie prodom qui de mesaise sousfrir s'esmaie pour hounour conquerre. — Par foi, dist li dus, je vous ferai la porte ouvrir se vous volés et vous retenrai o moi et aurés autant de bien conme mes cors meïsmes, se vos volentés n'i avés ne vous esmerveilliés mie. » Et il dient que non feront il. Lors lor fait li dus ouvrir la porte et il entrent ens et il les mainne en son palais, si les fait desarmer, si lor fait aporter robes legieres a vestir. Si proie molt li dus a ciaus de son ostel que il les hounourent et facent joie. « Car je quit, fait il, qu'il sont prodonme et bon chevalier. » Et il lor demande dont il sont. Et Gaheries qui ne voloit mie c'on les conneüst, respont qu'il sont d'estrange païs. « Sire, fait li dus, il me samble que vous soiiés freres et s'il est voirs nel me celés mie. — Certes, fait Gaheries, [*345a*] freres sommes nous voirement, si vous proi que vous vous sousfrés a tant nostre estre a demander, car vous le saurés bien a tans. » Et li dus respont que ja plus ne lor demandera.

105. Ensi furent toute jour laiens jusques a ore de souper que li dus conmanda que on meïst les tables. Et on si fist si s'asisent li chevalier as tables. Si fist li dus seoir devant lui Gaheriet pour ce que hounour et reverence li portoient si frere, si pensoit bien que

était particulièrement vaillant et hardi. La nuit venue, il fit faire trois lits dans la plus grande chambre du logis; on y mena reposer les trois frères et ils y dormirent toute la nuit; ils y furent mieux servis que le duc ne le leur avait promis! Le lendemain, vers l'heure de prime, après avoir entendu la messe, les trois frères sortirent de la chapelle, ils entrèrent dans le château et virent plusieurs chevaliers occupés à revêtir leurs armes à l'intérieur du logis. Ils demandèrent au duc pourquoi ces chevaliers s'armaient puisqu'ils ne voyaient personne venir assiéger le château. « Mes seigneurs, dit le duc, s'ils s'emploient à essayer leurs armes, c'est légitime, car ils auront encore besoin de bons hauberts cette nuit; vous allez voir d'ici peu l'orgueil de mes enfants et les importantes troupes qu'ils enverront devant eux. — Par ma foi, dit Gaheriet, je conseille donc que nous sortions pour marcher à leur rencontre. Car si nous attendons assez longtemps pour nous faire assaillir, ce sera une grande honte. — Au nom de Dieu, répliqua le duc, je ne vois pas de folie à agir bien, tandis qu'à se hâter trop et avancer déraisonnablement, je ne vois que danger et malheur! Je vous conseille donc de rester tranquilles jusqu'à ce que l'on ait besoin de vous. Vous êtes trois frères et si bons chevaliers, à ce que je crois, que, lorsque les autres seront lassés, alors vous devriez légitimement mettre toute une armée en déroute. Et comme je veux que toute notre rescousse dépende de vous, je vous demande de ne pas vous mettre en avant pour que vous

---

assés avoit en lui prouece et hardement. Et quant la nuis fu venue si fist en la greignour chambre de laiens faire .III. lis, si i fist couchier les .III. freres, si les reposerent toute nuit et furent mix servi que on ne lor avoit en couvenent. A l'endemain, entour prime, quant li .III. frere orent oï messe et il furent issu del moustier, si vinrent par le chastel, si virent pluisours chevaliers qui s'aloient armant par laiens. Il demandent au duc pour coi cil chevalier s'armoient, car il ne voient nului qui le chastel voelle asseoir. « Biaus signour, fait li dus, s'il vont essaiant lor armes il ont droit quar li bon hauberc lor auront en core anuit mestier. Si porrés par tans veoir[a] ci devant l'orgueil a mes enfans et la grant chevalerie qu'il envoieront avant aus. — Par foi, fait Gaheries, dont lo je bien que nous aillons a l'encontre. Car se nous atendons tant qu'il nous viengnent assaillir ce sera grans hontes. — En non Diu, fait li dus, au bien ne voi je nule folie mais en trop haster et en folement mouvoir ne voi je fors perill et mescheance et pour ce lo je que vous soiiés tant em pais que li besoins soit venus. Et vous estes .III. frere et tel chevalier au mien essient que quant li autre seront las vous devriés par droit une grant ost desconfire. Et pour ce que je voel que en vous .III. soit toute nostre

demeuriez forts et dispos, ainsi je pense que ceux de dehors ne pourront vous résister. — Dieu ne m'accorde jamais son aide, s'écria Agravain, si je reste là à attendre jusqu'à la fin ! Nous ne saurions mieux passer pour des lâches que d'arriver frais et dispos pour affronter des gens que leurs exploits auront lassés et accablés.

106. — Au nom de Dieu, dit Gaheriet, vous parlez mal. Le duc est homme de valeur et il ne nous conseillerait pas une attitude qui entraîne honte ou vilenie. C'est pourquoi je veux que nous suivions ses volontés. — Par ma foi, dit Agravain, nous agirons à notre guise. Je sais bien que ce ne seront pas mes paroles qui vous pousseront à agir, mais quoi que vous décidiez, d'y aller ou d'attendre, quant à moi, je suis homme à partir dans les premiers ; Dieu ne me vienne plus jamais en aide si je ne sais pas comment le premier de mes ennemis sait manier sa lance ! — Ma foi, rétorqua Gaheriet, vous ferez ce que vous voudrez. » Tandis qu'ils discutaient ainsi, ils entendirent crier de par tout le château : « Vite aux armes ! Vite aux armes ! » Alors tous les chevaliers commencèrent à se rassembler devant le palais du duc, car il n'y avait personne d'assez hardi pour oser sortir du palais avant que le duc n'en eût donné l'ordre. En peu de temps, il y eut plus de deux cents hommes sous les armes, tout couverts de fer, tant archers et arbalétriers que serviteurs à pied. Le duc alla s'armer, ainsi que quatre de ses neveux qu'il avait

---

rescousse ne voel je que vous mouvés devant que vous soiiés fors et reposé, et je ne quit mie que cil de la i puissent avoir duree. — Ja Dix ne m'aït, fait Agravains, se je ja jusques as daerrains i atendrai. Car mix ne nous porriemes nous faire tenir pour recreans que de venir frais et reposé sor ciaus qui seront las et traveillié par lor prouece[b].

106. — En non Dieu, fait Gaheries, vous dites mal. Li dus est prodom qu'il ne nous loeroit pas chose ou nous eüssons honte ne vilonnie. Et pour ce voel je que nous en façons a sa volenté. — Par foi, fait Agravains, nous en ferons a nostre vo[*b*]lenté. Car je sai bien que pour ma parole n'en ferés vous noient. Mais que que vous en faciés, ou del aler ou del targier, je sui cil qui s'en ira des premiers, ne ja Dix ne m'aït se je ne sai conment li premiers d'aus set jouster de lance. — Par foi, fait Gaheries, vous ferés ce que vous voldrés. » En ce que il parloient ensi oïrent crier par le chastel : « Ore as armes ! Ore as armes ! » Si conmencierent tout li chevalier a asambler devant le palais au duc, car nus ne fust tant hardis qui del palais osast issir devant que li dus[a] l'eüst conmandé. Si en i ot em poi d'ore armé plus de .CC. tous couvers de fer entre les archiers et les arbalestriers et les sergans a pié, et li dus se vait armer entre lui et .IIII. neveus qu'il avoit

avec lui, fort bons chevaliers, hardis, et qui étaient les fils de ce frère qu'on lui avait tué naguère dans la dernière bataille. Les trois frères s'armèrent bien comme il le faut et Gaheriet pria instamment Agravain de ne pas les quitter. Mais Agravain répondit qu'il refusait : que Dieu cesse de l'aider s'il attendait parmi les derniers pour aller se battre ! « Dieu nous accorde donc, dit Gaheriet, que cela tourne bien pour vous, car assurément j'ai grand peur qu'ils ne vous capturent ! — Ne redoutez rien, répondit Agravain. Il n'en ira pas tout à fait comme ces gens le veulent. »

107. Alors le duc sépara ses hommes, il les répartit en quatre bataillons, et, en chacun, il rangea quarante chevaliers qu'il donna à commander à ses quatre neveux ; c'étaient en effet les hommes de ce monde en qui il avait le plus confiance. Il leur indiqua comment ils se conduiraient, comment les uns mèneraient les autres et les secourraient en cas de nécessité. Ensuite il désigna quarante chevaliers parmi ceux de sa demeure en qui il se fiait le plus et il les fit se mettre à l'écart, assez loin des autres, en leur recommandant de ne pas bouger avant qu'il ne sortît lui-même. Enfin il vint à ses neveux dont le premier s'appelait Cassibilan, c'était le plus jeune, le deuxième s'appelait Abilas, le troisième, Dyonis et le quatrième, Drion. Le duc leur commanda de sortir du château et leur dit de se moquer des insultes, mais de marcher avec circonspection contre leurs assaillants. Ils l'assu-

---

qui molt estoient bon chevalier et hardi et estoient fill au frere le duc qui l'autre jour avoit esté ocis en la daerrainne assamblee. Et li .iii. frere furent armé et bien et bel et molt proia Gaheries a Agravain qu'il ne se parte d'aus. Mais il dist qu'il n'en fera riens, ne ja Dix ne li aït s'il atent a assambler jusques as daerrains. « Or doinst Dix, fait Gaheries, que bien vous en aviengne, car, certes je ai grant paour que cil de la ne vous prengent. — N'aiiés doute, fait Agravains, car il ne sera pas del tout a lor volenté. »

107. Lors devise li dus ses gens et en fait .iiii. eschieles et met en chascune .xl. chevaliers, si les baille a garder a ses .iiii. neveus. Et il estoient li home el monde ou il se fioit le plus, si lor enseigne conment il se contenront et conment li un conduiront les autres et secourront quant il verront que besoins en sera. Lors eslut .xl. chevaliers de ciaus de laiens en qui il mix se fioit, si les fait estre a une part un poi loing des autres et lor dist qu'il ne se muevent devant que il meïsmes ses cors en istra. Lors s'en vient a ses neveus dont li uns estoit apelés Cassibilans, et ce ert li plus jouenes, et li autres avoit non Abilas, et li tiers ert apelés Dyonis, et li quars avoit non Drions. Si les fait li dus issir fors del chastel et lor dist qu'il n'aient cure d'outrage, ne mais sagement aillent contre lor anemis. Et cil

rèrent qu'ils le feraient. Quant à Agravain, qui s'était séparé de ses frères, il sortit pour se battre parmi les premiers. Il vit venir des chevaliers de toutes parts, ici un, ici deux, ici trois, certains plus désireux que les autres de se battre. Les six fils[1] du duc, qui étaient de bons chevaliers, pleins de hardiesse, avaient composé six corps de bataille, en chacun ils avaient cent chevaliers. Chaque fils menait le sien et ils avaient devant eux leur sénéchal avec quarante chevaliers pour ouvrir le combat. Ils arrivaient à une telle allure qu'ils en crevaient presque leurs chevaux pour être plus tôt sur place. Le sénéchal vit devant lui Agravain, l'écu au cou, la lance au poing, la bannière flottant au vent. Et Agravain qui les regardait venir se dit qu'il pourrait bien être rapidement vaincu.

108. Alors il choisit une dizaine de chevaliers et leur dit : « Suivez-moi ! » Ils lui répondirent d'y aller en toute tranquillité, car ils ne lui feraient pas défaut avant d'être morts. Aussitôt il laissa galoper son cheval contre le chevalier qui conduisait l'attaque. Ce dernier frappa Agravain de sorte qu'il lui brisa sa lance sur la poitrine. Mais Agravain, qui arrivait de loin, l'atteignit en bas par-dessous l'arçon de la selle et le frappa si violemment que ni écu ni haubert ne purent le protéger, il lui planta et le fer et le bois de la lance en pleine chair ; l'autre tomba à terre si grièvement blessé qu'il n'avait plus besoin de médecin, car il ne valait guère mieux que s'il était déjà mort. En tombant, il brisa la lance. Chacun des

---

dient que si feront il. Et Agravains, qui se fu partis de ses freres, fu fors issus pour jouster as premiers, si voit venir chevaliers de toutes pars, cha uns, cha .II., cha .III., ensi que li un estoient plus desirant de jouster que li autre. Et li frere qui molt estoient bon chevalier et hardi avoient fait .VI. batailles ou il avoit en chascune .C. chevaliers, si con[c]duisoit chascuns la soie sans ce qu'il avoient devant lor seneschal a tout .XL. chevaliers pour conmencier le cembel et il venoient si tost que a poi qu'il n'estancoient lor chevaus pour tost aler. Et li seneschaus voit devant lui Agravain l'escu au col la lance el poing l'enseigne au vent baloiant. Agravains les voit venir si pense que tost porroit estre desconfis.

108. Lors prent jusques a .X. chevaliers et lor dist : « Sivés moi. » Et il li dient qu'il aille seürement car il ne li fauront jusqu'a la mort. Et il laisse maintenant aler encontre le chevalier qui venoit devant tous les autres et cil fiert Agravains si qu'il brise le glaive en mi le pis. Et Agravains, qui fu venus de loing, l'ataint bas par desor l'arçon de la sele si le fiert si durement que l'escus ne li aubers nel garantist qu'il ne li mete et fer et fust par mi le cors, si le porte a terre si navré qu'il n'a mestier de mire, car il ne valt pas mix que mors, et au parcheoir brise li glaives. Et chascuns de ses

compagnons d'Agravain jeta son adversaire à terre. Alors Agravain mit la main à son épée dont il savait bien se servir ; et de frapper à droite, à gauche ! Il fit tant par ses exploits qu'avec ses dix compagnons, il mit leurs adversaires en déroute en moins de temps que l'on prend pour parcourir deux fois la portée d'un arc. Ils prirent la fuite, leur tournant le dos, tandis qu'Agravain et les siens les pourchassaient, pleins d'une si grande fureur qu'ils les firent se jeter dans leur premier corps de bataille. Quand les autres virent fuir ainsi leur troupe, ils leur demandèrent où ils allaient si vite ; on leur répondit qu'on ne pouvait rien faire. « Car il y a, dirent-ils, là-bas un chevalier, nous n'avions jamais vu si vaillant ni si entreprenant ; il a tué le chevalier notre sénéchal et plus de dix autres ! » À cette nouvelle, les leurs les firent retourner au combat, jurant que le sénéchal serait vengé avant la tombée de la nuit.

109. À ce moment sortit du château la troupe que le neveu du duc conduisait, et ce fut la mêlée contre ceux de dehors, car les uns étaient bien plus nombreux que les autres : ceux du château n'étaient que quarante par bataillon, leurs assaillants, cent. Et jamais les dix compagnons n'auraient pu soutenir le combat si Agravain n'avait manifesté sa vaillance, insufflant courage et hardiesse même aux plus peureux. Il agissait avec une telle ardeur en tous points que ses ennemis mêmes s'en étonnaient. Quand le fils du duc, qui conduisait la première troupe, vit que ses hommes étaient déconfits par un

---

compaingnons abat le sien. Lors remet la main a l'espee dont il se savoit bien aïdier, si fiert a destre et assenestre et fait tant par sa prouece et par les autres .x. qui avoc lui estoient desconfit en mains d'ore que vous n'eüssiés alé .II. archies. Si s'en tournerent fuiant et cil les en chaucent de si grant air qu'il les firent ferir en la bataille premiere. Et quant li autre voient a fuir lor maisnie si lor demandent ou il vont si tost. Et il dient qu'il n'en pueent mais. « Car de la, font il, a un chevalier que nous ne veïsmes onques mais, si prou ne si emprenant si a ocis nostre chevalier le seneschal et plus de .x. autres. » Quant cil l'oïrent si les font retourner et dist que li senechaus sera vengiés ains qu'il soit nuitié.

109. Lors issi la bataille que li nies au duc conduisoit, si assambla contre cele defors car trop estoient li un plus que li autre. Car cil dedens n'estoient que .XL. et cil de fors estoient .C., ne ja li .X. n'eüssent illoc duré se la prouece Agravain ne fust qui donnoit cuer et hardement a tous les plus coars. Car il le faisoit si bien en tous poins que si anemi s'en esbahissoient tout. Et quant li fils au duc[a], cil qui la premiere bataille conduisoit, vit que si home estoient si par lui empirié, si pense que s'il vit longement que il porra molt nuire. Lors

seul chevalier, il pensa que, tant qu'il serait vivant, il leur causerait trop de dommage. Il appela donc dix de ses hommes et il leur déclara : « Mes seigneurs, vous voyez ce chevalier qui se trouve là-bas ? Il nous a fait un grand tort. Suivez-moi donc, car je vais aller l'affronter et, si je l'abats, il ne pourra éviter d'être tué ou capturé. Autrement nous n'en serons jamais vengés. » Ils lui répondirent qu'ils feraient ce qu'il avait dit.

110. Le fils du duc laissa galoper son cheval contre Agravain qui venait lui aussi l'attaquer. Ils entrechoquèrent si durement leurs lances qu'ils en firent voler des éclats. Puis ils se heurtèrent de l'écu et du corps avec une telle violence que tous deux furent désarmés. Mais le fils du duc trébucha et tomba à la renverse ; quant à Agravain, au moment où il dépassait son adversaire, on le frappa de dix lances à la fois dans son écu et on tua son cheval sous lui. Il tomba sur le sol. Quand il vit qu'ils l'encerclaient, il comprit que c'était un plan arrêté et qu'ils agissaient ainsi pour le capturer ; il arracha son épée du fourreau, jeta l'écu sur sa tête et s'apprêta à se défendre. Il se mit à donner de grands coups d'épée, tuant chevaux et chevaliers, et se défendit de si formidable façon que tous à le voir l'estimaient véritablement un guerrier de valeur. Cependant, ils l'encerclèrent, ils étaient plus de vingt autour de lui, ils le rouèrent de coups à le faire tomber à genoux, enfin ils le saisirent de force, lui ravirent son épée et le désarmèrent ; ils l'auraient même tué, mais l'un des six fils le leur

---

apele .x. de ses homes et lor dist : « Biaus signour, veés [*d*] vous cel chevalier qui la est ? Molt nous a fait grant damage. Or me sivés car je m'en vois jouster a lui et, se je l'abat, il ne puet estre qu'il ne soit ocis ou pris. Car autrement n'en serons nous ja vengié. » Et cil dient que ensi le feront il.

110. Cil laisse courre a Agravain qui ausi li venoit, si s'entrefierent des glaives si durement qu'il en font voler les esclas. Lors s'entrehurtent des escus et des cors si durement qu'il n'i a celui qui tous ne soit desarmés. Mais li fix au duc trebusche tous a envers, et, en ce que Agravains devoit outrepasser, si est ferus desor l'escu de .x. glaives, se li ont son cheval ocis et le portent a terre. Et quant il les voit ensi assamblés, si pense que ce soit chose pourparlee et qu'il le facent pour lui prendre, si sage l'espee fors del fuerre et jete l'escu sor sa teste et s'apareille de desfendre. Et conmence a donner grans cops de s'espee, si ocist chevaliers et chevaus et se desfent si merveillousement qu'il n'est nus qui le voie qui a prodomme nel tenist. Mais cil l'enclosent et furent entour lui plus de .xx., si le bastent tant que as jenous le font venir, si le prendent a force et li tolent s'espee et le desarment et l'eüssent ocis se ne fust li uns des .vi. freres qui lor

interdit et commanda qu'on le conduisît en prison. Dès lors, le premier bataillon fut totalement vaincu ; les hommes se mirent à fuir vers le château, car, tout ce temps, ils étaient restés soudés par les exploits d'Agravain. Ils auraient tous été tués et capturés sans rémission quand ceux du château leur envoyèrent un autre corps[1] pour les secourir, celui que conduisait l'un des neveux du duc.

111. Une fois que les hommes du duc furent venus à la rescousse, les attaquants ne purent leur résister, car les gens du château étaient valeureux, et ils furent bon gré mal gré obligés de fuir. Alors arriva une deuxième troupe qui porta secours aux assaillants, comme les gens du duc venaient de le faire pour les leurs. C'est ainsi que peu à peu tous les corps d'armes se jetèrent dans la mêlée et que les six frères se trouvèrent tous sur le champ de bataille. Cette fois, ceux du château ne purent plus soutenir le choc, car ils étaient beaucoup moins nombreux, et ils durent se résigner à la fuite. Ils perdirent beaucoup d'hommes, il y eut beaucoup de blessés, beaucoup de prisonniers et pas un d'entre eux n'en aurait réchappé si l'un des chevaliers n'avait couru auprès du duc pour lui dire : « Ah, noble seigneur, pourquoi laissez-vous tuer vos hommes par ceux qui sont là dehors ? Certes, secourez-les vite, car sinon vous ne verrez pas revenir un seul de ceux que vous y avez envoyés. La honte retombera sur vous et le malheur sur eux ! — Vraiment, reconnut le duc, puisqu'ils sont dans un tel besoin, rien ne me retiendrait de voler sur-le-

---

desfendi et lor conmanda a mener em prison. Et maintenant fu la premiere eschiele desconfite et tournerent en fuies vers le chastel qui toute jour s'estoient tenu par la prouece d'Agravain, si fuissent tout mort et pris sans nul recouvrier quant cil de laiens lor envoiierent la premiere bataille qui les secourut si le conduisoit uns des neveus au duc.

111. Quant cil vinrent a la rescousse se n'i orent onques cil defors duree, car molt estoient cil dedens prodomme, si les fisent fuir ou il volsissent ou non. Et lors revint une autre bataille qui les secourut ausi conme li autre avoient fait les lour. Ensi assamblerent les unes batailles as autres tant que tout furent venu li .vi. frere. Et lors ne les porent cil dedens sousfrir en nule maniere car il estoient mains, si les couvint fuir malgré aus. Si i perdirent molt et en i ot assés navrés et pris ne ja piés n'en fust eschapés se ne fust uns chevaliers qui vint au duc et dist : « Ha, gentix sire, pour coi laissiés vous ocirre ciaus par defors. Certes, se vous tost ne les secourés, ja mais de tous ciaus que vous i avés envoiiés n'en verrés un sol revenir. Si en sera la honte vostre et li damages lor. — Certes, fait [*e*] li dus, puis qu'il ont si grant mestier, je ne me tenroie mie que je ne les alaisse maintenant

champ à leur secours. » Il s'en vint alors à Gaheriet et lui déclara : « Seigneur, il eſt bien temps à présent de nous ébranler, car, je vous en assure, mes troupes sont en pleine débandade parce que je n'y suis pas, il y a déjà, m'a-t-on dit, un grand nombre de tués et de prisonniers. Sortons donc d'ici et allons nous battre durement. » Gaheriet, qui était fort chagrin de n'y être point encore allé, déclara : « J'ai bien peur qu'ils n'aient capturé mon frère par quelque malchance ! » En effet, il ne savait pas encore qu'il avait été pris. Dès lors ils sortirent en rangs bien serrés, et ils aperçurent leurs troupes qui s'enfuyaient, les uns de-ci, les autres de-là, car ils avaient tellement souffert qu'ils étaient à bout. Gaheriet, le tout premier parmi ceux qui sortaient, laissa galoper sa monture, abaissa la lance, et mit l'écu devant sa poitrine ; il frappa le premier qu'il rencontra si durement qu'il fit tomber le cheval par-dessus le cavalier. Il ne s'arrêta pas à celui-ci qui ne lui avait même pas fait briser sa lance, il se dirigea vers un autre qui avait causé beaucoup de tort à ceux du château ; il le frappa avec une telle furie qu'il lui planta fer et bois dans le corps et le balança de son cheval sur le sol ; en tombant, l'autre lui cassa sa lance. Guerrehet et le duc, de leur côté, en avaient abattu deux et ceux qui les suivaient brisèrent à leur tour leur lance. Il y en eut certains pour culbuter les chevaliers au moment où ils arrivaient contre eux, bref ils se montrèrent si vaillants dans cette rencontre que leurs compagnons qui marchaient derrière en étaient tout réjouis. Ceux des premières lignes qui s'étaient

---

secourre. » Lors vint a Gaheriet et li diſt : « Sire, il eſt bien hui mais tans de mouvoir, car je vous di que mi honme sont desconforté pour ce que je n'i fui, si en a ja maint pris et navré, ce m'a on dit. Si en issons fors et les alons ferir durement. » Et Gaheries, a qui il poise que il n'i eſt ja alés, diſt : « Je ai grant paour qu'il n'aient mon frere pris par aucune mesaventure. » Ne il n'avoit encore nule nouvele oïe de ce qu'il eſtoit pris. Lors s'en issent fors serré et rengié[a] et voient les lor fuir li uns cha, li autres la, car tant en avoient sousfert qu'il ne pooient en avant. Et Gaheries laiſt courre tous premiers a ciaus defors, si alonge le glaive et met l'escu devant son pis et fiert le premier qu'il encontre si durement qu'il porte lui et le cheval tout en un mont. Il ne s'areſt pas a celui qui n'avoit mie son glaive brisié, si point a un autre qui molt avoit les siens a damagiés et le fiert si durement qu'il li met et fer et fuſt parmi le cors, si le trebuche del cheval a terre et au parcheoir brise li glaives. Et Guerrehes entre lui et le duc en ont .II. abatus et li autre qui aprés venoient orent lor glaives brisiés. Et de tels i ot qui abatirent chevaliers en lor venir, si le font si bien a l'encontrer que lor conpaingnon qui aprés venoient en esbaldirent. Et cil qui devant

mis à fuir rebroussèrent chemin et reprirent courage devant ces exploits. Gaheriet et Guerrehet se tenaient côte à côte dans la joute, ils se promirent que jamais la peur de mourir ne les séparerait ; ensemble ils allèrent à l'ennemi et lui firent le plus de mal possible. C'eſt alors que Gaheriet tira son épée et se glissa au beau milieu de la presse la plus serrée, il commença à porter de grands coups tout autour de lui ; il frappait devant, il frappait derrière ; il ne rencontrait personne de si fort ou de si vaillant qu'il ne le jetât par terre. En peu de temps il fit tant que tout un chacun à le voir ne pouvait que le juger un cœur vaillant, un merveilleux chevalier. Guerrehet et le duc lui apportaient toute l'aide possible, mais aucun exploit n'égalait les siens et il agissait si bien et en tout lieu que tous en reſtaient ſtupéfiés ; dans les deux camps, ceux qui ne le connaissaient pas encore mirent peu de temps à eſtimer que c'était un chevalier de valeur, de grande hardiesse. Et, parmi eux tous, pas un seul n'était assez téméraire pour ne pas redouter de l'affronter.

112. Il avait accompli tant d'exploits, Gaheriet, que tous parlaient de lui, de près comme de loin. Le bruit en courut jusqu'aux six frères qui se trouvaient de l'autre côté, occupés à se battre. Ils se ruèrent tous ensemble vers Gaheriet en jurant que, s'il leur échappait, ce serait bien étonnant. Le duc, leur père, les vit arriver, il les reconnut parfaitement et les montra à Gaheriet en disant : « Voyez-vous, seigneur, ces six chevaliers qui viennent là-bas ? Sachez-le, ce sont mes

---

fuioient retornerent et reprisent cuer par lor bienfait. Et Guerrehes et Gaheries eſtoient a jouſte en samble, si diſt chascuns qu'il ne laira l'autre pour paour de mort, si requierent lor anemis et lor font del pis qu'il porent. Lors traïſt Gaheries s'espee et se feri ens en la greignour presse si conmence a donner grans cops tout entour soi et point amont et aval ne n'encontre si fort ne si prou qu'il ne porte a terre, si fait tant em poi d'ore qu'il n'eſt nus qui le voie qui a prodome ne le tiengne et a bon chevalier. Et Guerrehes et li dus li aïdent a lor pooir, mais nule prouece ne se prent a la soie, car il le fait si bien en toutes choses que tout s'en esmerveillent et d'une part et d'autre si l'ont tenu a prou et a hardi en poi d'ore cil qui onques ne l'avoient veü. Si n'i a nul d'aus tous si vaillant qui ne le doute a encontrer.

112. Tant a fait Gaheries[a] par sa prouece que tout parloient de lui pres et loing. Si en vait tant la nouvele que li .VI. frere en oïrent parler qui d'autre part eſtoient en la bataille. Si se traient [f] cele part tout ensamble et dient que s'il lor eschape ce sera merveilles. Et li dus, lor peres, les voit venir, si les connoiſt bien et les mouſtre a Gaheriet et li diſt : « Sire, veés vous la ces .VI. chevaliers qui la viennent ? Saciés que ce sont mi enfant. Ce sont cil qui m'ont mis a

fils. Ce sont ceux qui m'ont réduit à la pauvreté. Celui qui me rendrait maître de ces six chevaliers aurait terminé ma guerre, car, ensuite, les autres ne pourraient nous résister. En revanche, celui qui tombera entre leurs mains, il pourra bien dire que c'en est fini de lui, s'il ne possède pas de très grandes qualités guerrières. — C'est bien pourquoi, renchérit Gaheriet, je conseille que nous restions ensemble. Si, grâce à Dieu, nous pouvons leur résister et les défaire, votre guerre sera achevée. — Sur ma tête, s'écria le duc[1], vous dites la vérité. Eh bien, attaquons maintenant. »

113. Aussitôt ils laissèrent leurs chevaux s'élancer contre les six fils. Gaheriet fit tomber le premier qu'il rencontra et il lui passa sur le corps à cheval si bien qu'il lui brisa tous les os et que l'autre en perdit connaissance de douleur. Guerrehet en désarçonna un deuxième et le duc, un troisième. Alors commença une mêlée fort cruelle et terrible, car les trois fils qui restaient voulurent secourir les trois qui gisaient sur le sol. Mais leurs adversaires n'étaient pas prêts à l'accepter. Gaheriet, qui n'éprouvait pas d'amitié à leur égard, se jeta au milieu d'eux, il porta un tel coup au premier qu'il lui fendit le heaume et la coiffe de fer et il lui enfonça l'épée jusqu'aux dents. Le fils tomba mort à terre. Gaheriet fondit aussitôt sur les autres, se mit à tuer chevaux et chevaliers et fit tant en peu de temps que nul n'osa plus l'attendre et l'affronter, tous tournèrent les talons pour fuir, grands comme petits et aussi les fils dont Gaheriet captura l'un et le duc un autre ; ils les

---

povreté. Et qui de ces .VI. m'auroit mis au desus il m'auroit ma guerre a finee car ja puis que li autre n'avroient envers nous duree et qui en lor mains charra il puet bien dire qu'il est alés s'il n'a en lui molt grant prouece. — Dont lo je bien, fait Gaheries, que nous nous teignons en samble. Et se nous, a l'aïde de Dieu, nous poons tenir et desconfire aus, vostre guerre sera afinee. — Par mon chief, fait Guerrehes, vous dites voir. Or poingnons a aus maintenant. »

113. Atant laissent courre lor chevaus contre les .VI., si abat Gaheries[a] le premier qu'il encontre et li vait par desore le cors tout a cheval tant que tout le debrise et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Guerrehes en rabat un autre et li dus le tiers. Si conmence la mellee molt cruel et molt felenesse, car li .III. frere voelent rescourre les .III. qui a terre gisent. Mais li autre ne le sousfrent mie. Et Gaheries qui pas ne les aimme se fiert entr'aus et en donne tel cop a l'un qui li fent le hialme et le coife de fer se li met l'espee jusqu'es dens et cil chiet a terre mors. Et il court sus tout maintenant as autres, si conmence a ocirre chevaliers et chevaus, si fait tant em poi d'ore que nus ne l'ose a cop atendre, ains tournent en fuies li grant et li petit et meïsmement li frere dont Gaheries prist l'un et li dus l'autre, si les

firent mettre en prison dans le château. Puis ce fut la poursuite et le duc comme Gaheriet capturèrent quantité de leurs adversaires jusqu'à ce que les survivants finissent par se replier dans l'une de leurs forteresses, ce qui leur permit de s'échapper, car sinon beaucoup auraient été tués.

114. Alors le duc et ses troupes s'en retournèrent. Quand ils arrivèrent au château, ils étaient fort contents d'une aussi heureuse victoire. Gaheriet regarda autour de lui et, ne voyant pas son frère Agravain, demanda à Guerrehet s'il savait où il était. « Assurément, dit Guerrehet, je ne l'ai pas vu depuis ce matin. » Ils le firent alors chercher partout et comme ils ne pouvaient obtenir de nouvelles, ils pensèrent qu'il avait été tué durant la bataille. Ils se mirent à se lamenter très fort : « Ah, mon Dieu, quel grand malheur s'il est mort ! » Mais le duc leur dit alors : « Seigneurs, il n'est pas mort, mais il est possible que les autres l'aient capturé, je vais envoyer tout de suite quelqu'un aux nouvelles et s'il est prisonnier, je leur donnerai en échange tant de chevaliers qu'ils vous le rendront volontiers. » Et il y envoya un écuyer ; quand celui-ci fut arrivé là-bas, il chercha à savoir si on avait capturé un tel chevalier et l'on lui répondit que oui. Ils étaient prêts à l'échanger contre les deux fils du duc si leurs ennemis le voulaient. Le jeune écuyer revint auprès du duc, lui répéta ce qu'il avait appris ; le duc fit venir sur-le-champ ses deux fils et les renvoya là-bas. Les autres renvoyèrent sans tarder au château du duc Agravain, tout en armes comme il avait été

---

menerent en prison ens el chastel. Et lors conmence la chace si em prisent molt entre le duc et Gaheriet et tant qu'il se ferirent en une de lor fortereces et par ce furent il gari car autrement en eüssent il assés ocis.

114. Atant s'en retourne li dus entre lui et sa gent. Et quant il sont venu en lor chastel si sont molt lié de ce que si bien lor est avenu. Et Gaheries regarde entour lui et quant il ne voit Agravain son frere si demande a Guerrehes se il set ou il est. « Certes, fait il, je ne le vi des hui matin. » Lors le font par tout demander et quant il n'em porent nouveles oïr si quident bien qu'il soit ocis en la bataille. Lors conmencent molt grant doel a faire et dient : « Ha, Dix, com grant damage s'il est mors ! » Lors lor dist li dus[a] : « Signour, il n'est mie mors, mais par aventure cil de la l'ont pris et je i envoierai savoir [*346a*] orendroit. Et s'il est pris je lor renderai tant de lor chevaliers qu'il le renderont volentiers. » Lors i envoie un esquier et quant il vint la et il lor ot demandé s'il avoient un tel chevalier pris et il disent « oïl », si le renderoient pour .II. freres s'il en avoient talent. Et li valés revint au duc et li dist che qu'il avoit trouvé et il prist maintenant ses .II. fix et les envoiia ariere. Et cil li rendirent maintenant

capturé. Quand Gaheriet le vit, inutile de préciser combien il fut joyeux. Alors Gaheriet fit le serment, sous les yeux de tous ceux du château, qu'il ne partirait de cet endroit en aucune façon avant que la guerre ne fût achevée s'il le pouvait.

115. C'eſt ainsi que Gaheriet et ses deux frères demeurèrent avec le duc. Le lendemain, le duc manda ses chevaliers partout où il put en trouver et il leur fit savoir qu'il leur donnerait tout ce qu'ils voudraient. Il en vint de partout, en tout plus de sept cents. Mais à présent, le conte se tait au sujet des trois frères et il retourne au roi Arthur et à la reine Guenièvre.

Deuil à la cour pour la diſparition de Lancelot.

116. Le conte rapporte que, lorsque les compagnons qui avaient décidé d'aller à la recherche de Lancelot s'en furent allés de Camaalot, le roi Arthur demeura pensif et affligé à cause des nouvelles qu'il avait apprises au sujet de Lancelot. Il croyait bien que ce dernier était mort en raison des paroles que la reine lui avait dites. Il pleurait et en éprouvait autant de chagrin que s'il eût été son père ; il déclara que, de sa vie, il n'avait subi un tel dommage ni une aussi grande perte pour la mort d'un seul homme. « Je vous le jure, ma dame, dit-il à la reine, j'aurais mieux aimé avoir perdu le royaume de Logres et tous mes neveux, à l'exception de Gauvain. » La reine répondit que cela ne l'étonnait pas.

Agravain si armés com il eſtoit quant il le prisent, si l'envoiierent au chaſtel. Et quant Gaheries le vit il ne fait mie a demander s'il en fiſt joie. Lors fiſt Gaheries son sairement voiant tous ciaus de laiens que jamais ne s'en partiroit de laiens devant ce que la guerre soit finee, s'il onques puet en nule maniere.

115. Ensi remeſt Gaheries et si doi frere avoc le duc. Et l'endemain manda li dus chevaliers partout ou il les pot trouver et lor fiſt a savoir qu'il[a] lor donroit quanqu'il sauroient demander. Si en vint tant de toutes pars qu'il en ot plus de .VII.C. Mais atant se taiſt ore li contes d'aus et retourne a parler del roi Artu et de la roïne Genievre.

116. Or diſt li contes que quant li compaingnon qui en la queſte eſtoient entré se furent parti de Kamaalot que li rois Artus remeſt mas et pensis de la nouvele qu'il avoit oï dire de Lanselot, car bien quidoit qu'il fuſt ocis par la parole que la roïne li avoit dite, si em plore et en fait molt grant doel autresi conme s'il fuſt ses peres et diſt que a son vivant ne li avint mais si grans damages ne si grant perte par la mort d'un sol home. « Et je vous creant, dame, fait il a la roïne, que je amaisse mix avoir perdu le roialme de Logres et tous mes neveus fors solement Gavain. » Et la roïne diſt [*b*] qu'ele ne s'en esmerveille pas.

« Car, affirma-t-elle, je vous le dis, par sa grande renommée, par celle de sa vaillance, votre cour était plus redoutée et plus réputée qu'elle ne le sera jamais, pour les dix meilleurs chevaliers qui s'y trouvent. » Jeunes et vieux étaient dans une grande peine et ils disaient que désormais ils ne savaient par qui les aventures du saint Graal seraient menées à leur fin puisqu'il était mort, celui auquel ils s'en remettaient[1].

117. Le même jour, après midi, Lionel, le cousin de Lancelot, arriva au palais. Quand la reine le vit, son chagrin la reprit et il en alla de même pour tous les autres. En les voyant pleurer de cette façon, Lionel éprouva une grande stupeur et, sachez-le, il se sentit saisi d'un violent effroi. Il demanda à la reine : « Ma dame, au nom de Dieu, dites-moi pourquoi les barons montrent une telle affliction. — Mon cher frère, répondit la reine, vous le saurez bien assez tôt. Désarmez-vous. » Et il le fit au plus vite. Et quand il eut quitté ses armes, la reine le prit par la main et le conduisit dans sa chambre. Mais quand elle voulut lui raconter les dernières nouvelles qu'il ignorait encore, elle éprouva une telle affliction que son cœur se serra à l'en faire se pâmer ; Lionel la prit dans ses bras. Quand elle fut revenue à elle, Lionel lui demanda : « Ah, ma dame, dites-moi au nom de Dieu la raison de cette grande peine. — Mon ami, répondit la reine, voulez-vous que je vous parle de notre grand chagrin et de

---

« Car je vous di, fait ele, que par la grant renommee de lui et de sa prouece estoit vostre court recouvree et renommee plus qu'ele ne sera jamais par .x. des meillours chevaliers qui i soient. » Molt en font grant doel jouene et viel et dient que ore ne sevent il mie par qui les aventures del Saint Graal seront traites a fin quant cil est mors a qui il s'en atendoient.

117. Celui jour, apres miedi, vint laiens Lyonnel, le cousin Lanselot. Et quant la roïne le vit si reconmencha son doel et tout li autre ausi. Et quant il vit qu'il plouroient en tel maniere si en devint tous esbahis. Et bien saciés qu'il n'ot pas petite paour, si demanda a la roïne : « Dame, pour Dieu, dites moi pour coi cil baron font tel duel. — Biaus dous frere, fait la roïne, vous le saurés bien a tans. Desarmés vous. » Et il se desarme erroment. Et quant il fu em pur le cors, la roïne le prist par la main si l'en mena a sa chambre. Et quant ele li volt conter les nouveles dont il ne set encore nules se li serre li cuers del grant courous que ele a si se pasme et Lyonniaus le prent entre ses bras. Et quant ele fu revenue de pasmoisons se li dist Lyonniaus : « Ha, dame, dites moi pour Dieu dont cis grans doels est. — Biaus amis, fait ele, volés[a] vous que je vous die nostre grant doel et nostre grant perte ? Ja est mors

notre grande perte ? Il est mort, le beau, le blond, le meilleur de tous les chevaliers, celui après lequel toute valeur doit disparaître, c'est Lancelot, votre cousin. » À ces paroles de la reine, Lionel éprouva un chagrin tel que personne ne pourrait l'exprimer : il se mit à crier et à pleurer si fort que tous ceux qui étaient présents accoururent. Le roi le réconforta du mieux qu'il pouvait, mais il n'en laissait pas pour autant son chagrin. Lionel demanda à la reine comment elle le savait et elle lui raconta tout ce qu'elle avait vu : le chevalier qui portait une tête à l'arçon de sa selle. Elle lui parla du chevalier qui voulait l'emmener de force et qui l'aurait fait si Lancelot ne l'en avait pas empêché[1] ; elle lui apprit que ce chevalier était couché malade dans une des chambres du palais.

118. « Dame, demanda Lionel, savez-vous qui il est ? — Certes non, répondit la reine, car il dissimule son visage devant moi. Je peux seulement vous dire que jamais un homme n'a montré un tel chagrin que celui-là lorsqu'il a appris qu'il s'était battu contre Lancelot. — Assurément, déclara Lionel, je voudrais bien le voir, je voudrais savoir si je le reconnaîtrais. — Par ma foi, dit la reine, je vais vous y conduire de bon cœur. » Alors elle le prit par la main et l'emmena là où le chevalier malade était alité ; il avait fait recouvrir son visage parce qu'il désirait dormir. Lionel entra dans la chambre et demanda à une demoiselle si le chevalier dormait.

---

li biaus, li blons, li mieudres de tous les chevaliers, cil em pres qui toutes proueces doivent faillir : ce est Lanselos, vostres cousins. » Quant Lyonniaus entent la roïne, si fait tel doel que nus nel sauroit a dire. Si crie et ploure si fort que toutes les gens s'i assamblent. Et li rois le reconforte au mix qu'il set. Ne mais il ne laisse mie pour ce son doel. Si demande a la roïne conment ele le set et ele li conte tout ce qu'ele ot veü del chevalier qui la teste portoit a l'arçon de sa sele et li devise del chevalier qui mener l'en voloit a force et mené l'en eüst se Lanselos ne l'en eüst des avancie. Se li dist que li chevaliers gisoit malades en une des chambres de laiens.

118. « Dame, fait Lyonniaus, savés vous qui il est ? — Certes, fait ele, nenil, car trop se couvre vers moi. Mais tant vous puis je bien dire que onques n'oï a nul houme si grant doel faire com il fist quant il sot que ce estoit Lanselos a qui il avoit jousté. — Certes, fait Lyonniaus, je le verroie volentiers, savoir se je le connoistroie. — Par foi, fait ele, je vous i menrai [*c*] volentiers. » Si le prent par la main et l'en mainne la ou li chevaliers malades gisoit qui avoit fait son vis couvrir pour ce que dormir voloit. Et Lyonniaus entre ens et demande a une damoisele se li chevaliers se dort.

119. « Certes non, seigneur, répondit-elle, il est extrêmement malade ; aujourd'hui sa plaie s'est rouverte à en saigner trois ou quatre fois. » Tandis qu'ils parlaient le chevalier se découvrit et, quand il aperçut Lionel, il s'écria : « Ah, cher frère, que pourrons-nous faire ? Il est mort désormais, mon seigneur et le vôtre. » Sa plaie se rouvrit et le lit fut tout couvert de sang. La reine qui l'observait reconnut Bohort, le cousin de Lancelot. Lionel le prit dans ses bras en disant : « Mon frère, ne dites pas cela ! Jamais, s'il plaît à Dieu, il n'arrivera qu'une telle malchance fasse mourir Lancelot ! Mais, pour Dieu, dites-moi si vous pourrez guérir. — Ma guérison n'a aucune importance si Lancelot est mort, répondit-il. S'il est vivant, je guérirai bientôt sans médecin. » À ces paroles, le roi entra dans la chambre avec les autres barons. En voyant Bohort, ils furent tout heureux et tout tristes, heureux de l'avoir trouvé, tristes de la peur qu'il ne pût guérir, car il était grièvement blessé comme le leur avait affirmé le médecin. Ce dernier lui étancha sa plaie et leur ordonna de quitter la chambre : le bruit lui faisait du mal. Le roi sortit et les barons avec lui, et seuls Bohort et Lionel demeurèrent avec la reine.

120. Pendant plus d'un mois, Bohort resta ainsi, malade. Et cela aurait duré encore davantage si le roi ne lui avait envoyé un médecin qui y mit un tel soin qu'avant six semaines Bohort pouvait marcher dans la salle. Tant que dura sa maladie, le roi séjourna à Camaalot par affection pour Bohort. Il

---

119. « Certes, sire, fait ele, nennil, car trop est malades. Se li est hui sa plaie escrevee a sainnier .III. fois ou .IIII. » En ce qu'il parloient ensi se descouvre li chevaliers. Et quant il voit Lyonnel se li escrie : « Ha, biaus dous frere, que porrons nous faire ? Ore est mes sires et li vostres mors ! » Et sa plaie li rescreve si que li lis est tous couvers de sanc. Et la roïne le regarde, si connoist que c'est Boors, le cousin Lanselot. Et Lyonniaus le prent entre ses bras et li dist : « Biaus frere, ce ne dites mie. Ja se Dix plaist n'avenra que par itel mesaventure muire. Mes, pour Dieu, dites moi se vous porrés garir. — De ma garison est il noiens, fait il, s'il est mors. Et s'il est vis je garirai bientot sans mire. » A ces paroles entra laiens li rois et li autre baron. Et quant il virent Boort si en furent lié et dolant. Lié de ce qu'il l'ont trouvé et dolant de ce qu'il ont paour qu'il n'en puist eschaper car molt ert bleciés si com li mires lor avoit dit. Si li restanche sa plaie et il lor dist qu'il s'en aillent de laiens pour la noise qui li fait mal. Lors s'em part li rois et li autre baron avoc lui si qu'il remest tous seus fors de Lyonnel et de la roïne.

120. En tel maniere vit Boors laiens malades plus d'un mois. Et plus i eüst encore geü se ne fust li rois qui li bailla un mire qui i mist si s'entente que ançois que paissaissent .VI. semainnes pot il aler par

avait fort envie de lui demander pourquoi il avait voulu emmener la reine, mais il n'osait le faire, car il avait peur de l'irriter. Tous les jours, la reine était auprès de lui et elle lui tenait compagnie avec le médecin et Lionel. Dès qu'ils se trouvaient dans l'intimité, chaque matin, ils se laissaient aller à leur chagrin. La reine éprouvait une peine infinie et, pour cette raison, elle mangeait et buvait si peu qu'il était bien étonnant qu'elle ne devînt pas folle. Et elle ne dormait pas non plus. Dès avant la guérison de Bohort, elle se trouva dans un tel état d'abattement qu'il lui fallut garder le lit pendant plus de quinze jours. Le roi en éprouva une vive contrariété, mais il n'imaginait pas du tout que c'était à cause de Lancelot, car elle s'était toujours sagement conduite, il ne savait donc à qui demander conseil.

Bohort part avec Lionel défendre la dame de Galvoie.

121. C'eſt ainsi que la cour était profondément troublée pour Lancelot et aussi pour les chevaliers qui étaient partis en quête et dont on n'avait pas la moindre nouvelle. Et pauvres et riches étaient dans l'inquiétude pour la reine qui était malade, si bien que nul ne savait à qui demander conseil. Un peu après la fête de la Saint-Jean, quand Bohort fut guéri et qu'il put porter les armes, il arriva un lundi que le roi était assis à sa table sur sa haute eſtrade et, de par la salle, il y avait quantité de seigneurs assis dont beaucoup étaient de valeur. Ils en étaient au premier

---

la sale. Et tant com il fu malades sejourna li rois a Kamaalot pour l'amour de Boort. Si avoit molt grant talent de demander a Boort pour coi il en voloit mener la roïne, mais il n'osoit pour ce que courecier le cremoit. Et tous les jours ert la roïne devant lui et li faisoit compaingnie avoc le mire et avoc Lyonnel. Si faisoient chascun matin lor doel entr'aus .III. quant il eſtoient a privé. Si faisoit la roïne merveillous doel et avoc le doel mengoit peut et beveoit, si eſtoit merveille qu'ele n'issoit del sens. Et ele ne dormoit point[a]. Si s'atourna en tel maniere ains que le cors fu garis qu'il le couvint jesir au lit plus de .XV. jours. De ceſte chose se fu li rois molt coureciés ne il ne quidaſt en nule [*d*] maniere que ce fuſt pour Lanselot, car tous jours s'en fu ele molt sagement deduite, si ne set a qui conseillier.

121. Ensi eſt la cours tourblee pour Lanselot et d'autre part pour les chevaliers qui en la queſte sont dont il ne sevent ne vent ne voie[a]. Et pour la roïne qui eſtoit malade si sont en tourment povre et riche si que li uns ne set l'autre conseillier. Un poi aprés la feſte Saint Jehan, quant Boors fu garis et il pot porter armes, avint par un lundi que li rois fu assis au mengier, a son haut dois, et aval la sale furent assis maint haut baron dont il avoit maint prodome. Et quant il orent le premier

mets quand une demoiselle entra et salua le roi au nom de la dame de Galvoie. Mais le roi était si profondément plongé dans ses pensées qu'il ne l'entendit pas. La demoiselle, quand elle vit cela, crut qu'il agissait ainsi par mépris. C'est pourquoi elle sortit de la salle dans l'intention de s'en aller quand elle rencontra sur son chemin Lucan le Bouteiller qui lui demanda ce qu'elle voulait. « Ma foi, répondit-elle, j'étais venue parler au roi au nom de la dame de Galvoie, mais il ne m'estima pas assez pour daigner m'adresser la parole ! — Ah, demoiselle, s'écria Lucan, par Dieu, grâce ! Il ne vous a pas dédaignée, mais il est contrarié pour ma dame la reine qui est si mal que, depuis un mois, elle n'a pas quitté le lit. Restez et je vous ferai parler au roi, je le crois bien. » La demoiselle s'arrêta et Lucan vint jusqu'au roi ; il lui dit : « Seigneur, vous voilà plongé dans vos pensées. Dieu nous accorde que ce soit pour notre bien ! » Le roi releva la tête et lui demanda ce qu'il voulait.

122. « Seigneur, reprit-il, il y a dans le palais une demoiselle qui désirerait vous parler. — Faites-la venir devant moi », répondit le roi. Lucan obéit et, quand elle vit le roi, la demoiselle lui déclara : « Seigneur, la dame de Galvoie vous salue et elle vous fait demander comme à son suzerain de lui envoyer soit monseigneur Gauvain soit Lancelot pour mettre fin à une contestation dont elle est victime ; si vous n'y envoyez pas l'un des deux, elle va perdre sa cause. — Certes, demoiselle, répondit le roi, ils ne sont à la cour ni

---

mes eü, si entra laiens une damoisele, si salua le roi de par la dame de Galvoie. Et li rois pensoit si durement qu'il ne l'oï mie. Et quant damoisele vit ce si quida que il le feïst par desdaing, si s'em parti atant et s'en voloit aler quant ele encontra en sa voie Lucan le Bouteillier qui li demanda qu'ele voloit. « Par foi, fait ele, je estoie venue au roi parler de par la dame de Galvoie. Mais il ne me proisa onques tant qu'il volsist a moi parler. — Ha, damoisele, fait Lucans, pour Dieu, merci. Il ne le laisse mie par desdaing, ains est coureciés pour ma dame la roïne qui est deshaitie si qu'ele ne leva del lit plus a d'un mois. Et sousfrés vous quar je vous i ferai parler si conme je quit. » Et la damoisele s'arreste, et Lucans en vint au roi et li dist : « Sire, vous pensés molt durement. Dix doinst que ce soit biens. » Et li rois lieve la teste en haut et li demande que il velt.

122. « Sire, fait il, il a chaiens une damoisele qui volentiers parleroit a vous. — Faites le a moi venir », fait li rois. Et il si fait. Et quant ele vint devant le roi si li dist : « Sire, la dame de Galvoie vos salue et vous mande conme a son signor lige que vous pour une soie querele desrainier li envoiiés mon signour Gavain ou Lanselot. Car se vous l'un de ces .II. ne li envoiiés, ele a perdue sa querele. — Certes, damoisele, fait

l'un ni l'autre. — Seigneur, se lamenta la demoiselle, ma dame a donc perdu tout à fait son procès, car celui qui veut la mettre en difficulté est un chevalier d'une telle bravoure que je ne crois pas qu'il y ait au monde quelqu'un capable de le vaincre hormis l'un de ces deux-là. Je vous en prie, apprenez-moi où ils se trouvent tous deux. — Par Dieu, répondit le roi, je ne saurais vous renseigner, si ce n'est que le bruit court de la mort de Lancelot ; c'est une grande perte pour moi comme pour tous ceux qui sont au monde. Mon neveu Gauvain, quant à lui, est parti à la recherche de Lancelot afin d'en avoir des nouvelles sûres. Mais je sais parfaitement que je dois aider votre dame à maintenir ses droits sur sa terre. Aussi ai-je le désir que vous choisissiez ici l'un de mes chevaliers comme celui qui vous plaira le plus. » La demoiselle réfléchit un peu puis elle déclara : « Seigneur, ma dame m'a défendu, si je n'obtenais pas l'un de ces deux chevaliers, de ramener nul autre que Bohort. — Par Dieu, votre dame a raison de demander Bohort : je ne connais pas d'aussi bon chevalier de son âge. Vous avez de la chance, car il est ici depuis plus de six semaines. — Pourquoi est-il resté si longtemps ? demanda-t-elle. — Ma foi, fit-il, pour une blessure qui l'a gardé au lit jusque-là, mais il est tout à fait guéri.

123. — Ah, seigneur, implora-t-elle, priez-le de venir avec moi ! — Par ma foi, répondit le roi, volontiers. » Alors il commanda à Lucan de conduire la demoiselle dans les appartements de la reine où elle mangerait. Ainsi fut fait.

---

li rois, de ces .II. n'i a nul chaiens. — Sire, fet ele, dont a perdu ma dame sa querele[a] tout a net, car cil qui encontre li velt faire ceste desraisnie est si bons chevaliers que je ne quit home el monde qui le peüst sousfrir se ne fust li uns de ces .II. Si vous proi que vous me dites ou cil doi sont. — Par Dieu, fait il, je ne les vous sai enseignier, fors tant que on dist que Lanselos est mors. Si est molt grans damages a moi et a tous ciaus del monde. Et mes niés Gavains est entrés en queste pour savoir ent vraies nouveles, mais pour ce que je sai bien que je a vostre dame doi aïdier a maintenir sa terre, voel je que vous des chevaliers de chaiens [*e*] eslisiés celui qui mix vous plaira. » La damoisele pensa un petit et puis si dist : « Sire, ma dame me desfendi que se je l'un de ces doi n'avoie que je n'en amenaisse nul fors solement Boort. — Par Dieu, vostre dame a droit s'ele demande Boort. Car de son aage ne sai je nul si bon chevalier. Car il vous est bien avenu, car il est chaiens passé a .VI. semainnes. — Et pour coi, fait ele, i a il tant demouré ? — Par foi, fait il, pour une plaie dont il a adés jeü. Mais il est auques garis.

123. — Ha, sire, fait ele, pour Dieu, proiiés li qu'il en viengne avoc moi. — Par foi, fait li rois, volentiers. » Puis conmande a Lucan que il l'enmaint es chambres la roïne, si mengera. Et il si fait.

Après le repas, le roi s'en vint auprès de Bohort et il lui dit : « Bohort, une demoiselle est arrivée tantôt à la cour pour vous demander du secours ; elle m'a prié de vous demander de partir en sa compagnie pour les affaires de sa dame. Je l'aurais fait, certes, mais j'ai pensé que vous n'êtes pas complètement guéri. — Assurément, répondit Bohort, si la demoiselle n'était pas venue ici, je m'en serais allé demain ou après-demain, car j'ai grand-hâte d'avoir des nouvelles de Lancelot. Que la demoiselle parte quand elle le voudra, je suis tout prêt à la suivre. — Mon cher ami, dit le roi, vous avez été très malade. Vous ne devez pas partir d'ici sur un simple désir, pour Dieu, n'y allez pas si vous ne vous sentez pas remis et allègre. — Par ma foi, répliqua Bohort, je n'éprouve pas de mal qui puisse m'empêcher de passer ma journée à cheval. — Dieu en soit adoré ! » dit le roi. Quand la demoiselle eut pris son repas, elle revint auprès du roi et elle lui demanda : « Seigneur, que m'apprendrez-vous au sujet de ma supplique ? — Par ma foi, répondit le roi, il ne vous reste qu'à partir, car Bohort est tout prêt à s'en aller avec vous. — C'est vrai ? s'écria-t-elle, sur ma tête, me voilà toute guérie. » Le roi donna l'ordre aussitôt que soient apportées les armes de Bohort et les hommes du palais lui obéirent. Lionel, de son côté, fit apporter les siennes, car, affirmait-il, il ne resterait pas après son frère : « Mais je vais entreprendre la même recherche que les autres » et il déclara au roi : « Je ne reviendrai jamais ici avant de savoir des nou-

---

Apres mengier vint li rois a Boort, se li dist : « Boort, une damoisele vous vint orendroit querre chaiens secours. Si m'a proiié que je vos requesisse d'aler avoc li en la besoigne sa dame. Et je si feïsse mais je quit que vous ne soiiés mie bien garis. — Certes, fait il, se la damoisele ne venist jamais chaiens si m'en alaissé je demain ou apres demain, car molt me tarde que je sace nouveles de Lanselot. Si moeve la damoisele quant il li plaira car je sui tous pres de sivir le. — Biaus dous amis, fait li rois, vous avés esté molt malades et il ne vous couvient mouvoir de chaiens tant conme vous voldrés. Et pour Dieu, n'i alés pas se vous ne vous sentés sain et haitié. — Par foi[a], fait Boors, je n'ai mal par coi je laisse a faire ma journee. — Dix en soit aourés », fait li rois. Quant la damoisele ot mengié si vint au roi et li dist : « Sire, que me dites vous de ce que je sui venue querre ? — Par foi, ce dist li rois, il ne vous faut fors movoir, car Boors est tous pres de aler avoc vos. — Voire, fait la damoisele, par mon chief, or sui je garie. » Et li rois conmande maintenant a aporter les armes Boort et cil de laiens les aportent. Et Lyonniaus fait les soies aporter, car il dist que apres son frere ne remanroit il mie. « Ains m'en irai, fait il, en autel queste conme li autre sont entré. Ne jamais, fait il au

velles sûres de Lancelot. » Une fois que tous deux furent armés à l'exception des heaumes, Lionel appela Bohort et il lui dit :

124. « Cher frère, allons prendre congé de ma dame la reine et remercions-la des grands bienfaits qu'elle nous a accordés, car jamais une si haute dame ne fit autant pour un chevalier étranger que ce qu'elle a fait pour nous. » Alors ils entrèrent tous deux dans la chambre de la reine et ils eurent la chance de la trouver seule, car elle avait l'intention de dormir. En les voyant tout armés, elle comprit sur-le-champ qu'ils voulaient s'en aller. Alors elle leur dit en pleurant : « Mes seigneurs, je le vois bien, le fait que j'étais en train de guérir vous chagrinait puisque vous vous en allez si tôt ! — Comment, dame ? demanda Lionel. — Vous savez bien, dit-elle, que tout le mal que j'ai vient de celui que je n'oublierai jamais. Et en raison du grand amour que j'éprouve pour lui, j'avais l'impression, à chaque heure où je vous voyais, que vous allégiez une bonne part de mes douleurs. Désormais, quand vous serez partis, je n'aurai plus personne pour me réconforter de ma peine et je pourrai bien en mourir vite. Lorsqu'il me faudra cacher et dissimuler ma douleur, ce sera bien étonnant que mon cœur ne se brise pas dans ma poitrine. — Dame, s'écria Bohort, pitié, au nom de Dieu ! Certes, je ne m'en serais pas allé d'ici contre votre gré durant des mois, mais le roi m'y a poussé en me priant de

---

roi, ne retournerai chaiens devant que je sace vraies nouveles de Lanselot. » Et quant il sont andoi armé fors de lor hiaumes, Lyonniaus apele Boort et li dist :

124. « Biaus frere, alons prendre congié a ma dame la roïne et li mercions des grans biens que ele nous a fais, car onques mais si haute dame ne fist autant pour chevalier estrange com ele a fait por nous. » Lors entrent andoi en la chambre, si lor avint si bien qu'il n'i avoit fors la roïne[a] qui se voloit [f] dormir. Et quant ele les voit armés si pense bien qu'il s'en voelent aler. Si lor dist tout em plourant : « Biau signour, or voi je bien qu'il vous pesoit de ce que je garissoie quant vous si tost vous en alés. — Conment, fait Lyonniaus, dame ? — Vous savés bien, fait ele, que tout li mals que j'ai vient de celui que je n'oublierai jamais. Et pour le grant amour que je ai a lui m'estoit il avis que toutes les ores que je vous veoie si m'en alegiiés grant partie de mes dolours. Et des ore mais, quant vous vous en serés alé, ne m'aurai je a qui conforter de mes mals, si m'en porra molt tost la mort prendre. Quant il me couviendra celer et repondre mes anois, si sera merveille se li cuers ne me crieve dedens le ventre. — Dame, fait Boors, pour Dieu, merci. Certes, je ne meüsse des mois de chaiens outre vostre pois. Mais ce me fist ore li rois qui me proiia que je

secourir une demoiselle. — Puisqu'il en va ainsi, dit la reine, qu'il vous faut partir, je vous recommande au vrai corps de Jésus-Christ pour qu'il vous préserve des tourments et du malheur. »

125. Alors la reine prit un anneau qui se trouvait à son doigt et le donna à Bohort en poursuivant ainsi : « Cher ami, voici un anneau que vous emporterez avec vous, car, je le sais, vous trouverez Lancelot avant tous les autres s'il est vivant. Je vous donne cet anneau pour que vous le lui remettiez dès que vous le verrez et je crois que ce sera bientôt, car mon cœur me dit qu'il n'est pas mort. Recommandez-lui, au nom de tout ce qui le lie à moi, qu'il ne manque en nulle façon de venir ici aussitôt qu'il verra cet anneau. » Bohort promit qu'il ferait le message si Dieu le voulait et s'il parvenait en un lieu où se trouvât Lancelot. Alors la reine leur donna à chacun un baiser, ils lacèrent leurs heaumes puis ils se rendirent dans la grand-salle où l'on avait préparé leur monture. Le roi et les autres barons les recommandèrent à Dieu. Ils montèrent à cheval et quittèrent le palais ; la demoiselle qui était venue demander secours prit la route avec les deux frères et ils se promirent l'un à l'autre qu'ils poursuivraient leur quête pendant un an et un jour, s'ils n'avaient pas trouvé Lancelot auparavant.

126. C'est ainsi que les deux frères partirent à la recherche de Lancelot ; l'un et l'autre chevauchèrent tant qu'ils atteignirent la forêt de Galvoie. Mais le conte cesse de parler

---

secouraisse une damoisele. — Puis qu'il est ensi, fait ele, que aler vous en couvient, je vous coumant au vrai cors Ihesu Crist qu'il gart vostre cors de mescheance et d'anoi. »

125. Atant prent la roïne un anel qui en son doit estoit, et le baille a Boort et li dist : « Biaus amis, veés ci un anel que vous emporterés avoc vous. Pour ce que je sai bien que vous trouverés plus tost Lanselot que nul autre, s'il est vis, vous baillé je cest anel se li bailliés ausi tost conme vous le verrés et je quit que ce sera par tans car li cuers me dist qu'il n'est mie mors. Et se li dites que sor quanques il tient de moi qu'il ne laist en nule maniere qu'il ne viegne cha si tost com il verra cest anel. » Et il dist que cest message fera il bien, se Dix plaist et il viengne en lieu ou il soit. Atant les baise la roïne ambes doi et il viennent en la sale et lacent lor hialmes, puis en viennent en la court aval ou lor cheval erent apresté. Et li rois et li autre baron les conmandent a Dieu. Et il montent et s'em partent de laiens et la damoisele qui le secours estoit venue querre entre en son chemin avoc les .II. freres et creantent li uns a l'autre qu'il maintenront la queste un an et un jour s'il dedens celui terme ne trouvent Lanselot.

126. Ensi sont li doi frere entré en la queste, si errerent tant

d'eux pour s'en retourner à la reine qu'ils avaient laissée affligée et fort triste.

Guenièvre envoie une messagère à la Dame du Lac.

127. Le conte rapporte que, lorsque les deux frères eurent quitté la reine, elle resta chagrine et contrariée de ce départ : elle n'avait plus personne à qui elle osât découvrir ses pensées maintenant qu'ils s'en étaient allés, car elle n'avait pas au monde d'ami assez intime pour oser lui dire la vérité sur sa peine et sur l'amour qu'elle éprouvait pour Lancelot. Il lui fallait souffrir la douleur de son cœur et elle croyait bien que ce mal la ferait mourir très vite, si c'était bien mourir qu'elle devait. La nuit qui suivit le départ des chevaliers, elle fut plus malade encore qu'elle ne l'avait été et elle se vit toute seule en sa chambre, hormis la présence d'une jeune suivante qui était sa cousine germaine et s'appelait Élisabeth. Elle était celle au monde à qui Guenièvre se serait le plus volontiers ouverte de ses secrets si elle les avait confiés à une femme.

128. La reine se trouvait dans son premier sommeil, fort mal en point ; elle était tout amaigrie à force de pleurer et de jeûner comme elle le faisait. Et tandis qu'elle dormait, elle se mit à rêver que Lancelot était là, bien vêtu et plus richement paré que quiconque. Il était si beau que l'on n'aurait pu trouver son pareil dans le monde entier. Après lui venait

---

ensamble qu'il en vinrent jusques en la forest de Galvoie. Mais atant se taist li contes d'aus .II. et retourne a parler de la roïne qu'il ont laissie molt dolante et molt courecie.

127. [*347a*] Or dist li contes que quant li doi frere se furent parti de la roïne qu'ele remest dolante et courecie de lor departement car ele n'avoit mais nule ame a qui ele osoit dire son penser puis que cil s'en estoient alé. Car ele n'a el monde si charnel ami a qui ele en deïst la verité de ses dolors ne de ses amours qu'ele avoit en Lancelot. Se li couvint a sousfrir les doulours que ses cuers sent et c'est la chose del monde por coi ele quide plus tost morir de cele maladie s'ele morir en devoit. Cele nuit que li doi chevalier furent parti de la roïne fu ele plus malade que ele n'avoit esté devant si se vit toute seule en sa chambre fors d'une pucele qui estoit sa cousine germainne qui ot a non Elyzabel et c'estoit cele de tout le monde a qui ele deïst plus tost ceste chose se ele a feme le desist.

128. Au premier somme se fu la roïne endormie molt a malaise et molt estoit enmaygrie de plourer et de jeüner qu'ele faisoit. En ce qu'ele se dormoit ensi li ert avis que Lanselos ert laiens si bien vestus et si richement atournés que nus mix et estoit si biaus que entour le monde ne trouvast son pareil et aprés lui venoit

une jeune fille, la plus belle qu'on pût voir. Le roi faisait grande fête à la jeune fille, tout comme la reine. Le soir venu, Lancelot se rendait dans la chambre de la reine et, comme Guenièvre désirait se coucher avec lui, elle trouvait la jeune fille dans son lit. À voir Lancelot uni avec la demoiselle, la reine éprouvait une telle contrariété qu'elle se précipitait sur lui, et il criait grâce à sa dame, il lui faisait le serment le plus solennel qu'il ne comprenait pas pourquoi cela s'était passé. Mais toutes ces dénégations étaient inutiles : la reine lui défendait de jamais entrer en un lieu où elle se trouvât, car elle avait cessé pour toujours de l'aimer ; Lancelot était si peiné de cette aventure qu'il s'enfuyait avec pour seuls vêtements ses braies et sa chemise, et il perdait la raison à cause de la défense qu'elle lui avait faite. La reine éprouva une telle colère et un tel chagrin devant ce malheur qu'elle s'éveilla, elle se sentait si mal qu'à peine put-elle se lever. Quand elle eut fait sur son front le signe de la sainte croix, elle se mit à pleurer, en proie à la pire des détresses. Elle disait : « Ah, Lancelot, mon cher amour, vous êtes tellement plus beau que dans le songe où je vous ai vu ! S'il pouvait plaire à Dieu, qui daigna souffrir pour nous la mort sur une croix, que vous vous trouviez ici sain et allègre, fût-ce sous la condition que je vous aie découvert couché avec cette demoiselle ou sous la condition, ami bien- aimé, que si j'en rechignais on me coupât la tête pour ne pas préférer vous avoir ainsi découvert à tout l'or du monde ! » Alors elle

---

une damoisele la plus bele que il eust onques veüe. Et li rois faisoit molt grant joie a la damoisele et la roïne ausi. Et quant ce venoit au soir que la Lanselos ala a la chambre la roïne et ele s'i voloit couchier si trouva la damoisele couchie[a]. Si en fu la roïne tant dolante de ceste assamblee que ele couroit sus a Lancelot et il li crioit merci et juroit quanqu'il pooit jurer qu'il ne li savoit mie. Mais ce ne li valoit riens ains li desfendi la roïne qu'il n'entrast jamais en lieu ou ele fust car il ne l'ameroit jamais. Et il fu tant dolans de ceste aventure que il s'en fuioit tous nus em braies et en chemise et devenoit fors del sens pour le desfens qu'ele li avoit fait. De ceste chose fu la roïne tant dolante et courecie que [*b*] ele s'esveillie si se trouva si deshaitie que a painnes se pot ele lever. Et quant ele ot fait en son front le signe de la sainte crois si conmencha a plourer et a faire le greignour doel del monde. Si dist : « Ha, Lanselot, biaus dous amis, assés plus bel que je ne vous ai veü en mon songe estes vous. Car pleüst ore a Dieu qui mort deigna sousfrir en la crois que vous fuissiés ore chaiens sains et haitiés par couvent que je vous trouvaisse gisant avoc la damoisele, par couvent, biaus dous amis, que se ja engroignoie que la teste me fust copee si ne vous i voldroie je mie avoir

s'abandonna à une aussi grande douleur que si elle avait vu le monde entier sans vie devant elle. Après avoir laissé libre cours à sa peine, elle s'abîma dans ses pensées et cela lui fit monter à la tête un vertige si fort qu'elle tomba dans un véritable délire. Elle regarda autour d'elle et vit devant elle une statue qui ressemblait à un homme. C'était une statue de bois fabriquée avec grand art et Guenièvre la regarda longuement. Au pied du lit brûlaient deux cierges enflammés qui donnaient une grande lumière.

129. Quand la reine eut longtemps fixé cette statue, naquit en elle l'illusion que c'était Lancelot. Elle se leva d'un bond, jeta sa chemise sur son corps et lui tendit les bras en disant : « Ami bien-aimé, venez près de moi. Où êtes-vous tant demeuré ? Venez là, mon aimé, ôtez-moi de la mort où je suis à cause de vous. Arrachez-moi à cette peine immense, à cette souffrance plus grande que jamais nulle noble dame n'en éprouva pour un chevalier ! » Et voyant qu'il ne bougeait pas, quelque prière qu'elle lui fît, elle lui dit encore : « Ah, Lancelot, mon ami cher, jamais je ne vous ai vu si orgueilleux envers moi ! Certes, cela ne vous servira à rien, car si vous ne voulez pas venir à moi, c'est moi qui irai à vous. » Et la reine de se dresser sur ses pieds, de courir jusque là où se trouvait la statue et de lui jeter les bras autour du cou en lui manifestant la même joie que si cela avait été celui pour l'amour duquel elle agissait. Elle resta si longtemps là que la jeune fille

---

trouvé pour tout l'avoir du monde. » Lors conmence a faire ausi grant doel que s'ele veïst tout le monde mort devant lui. Et quant ele ot grant piece demené son doel si conmence[b] a penser et en cel penser li monte une estourdison en la teste si grant que de li ne li souvient. Lors regarde entour soi et voit une ymage devant li en guise d'un home si ert de fust ouvré molt soutilment et ele le regarde molt longement. Et ele avoit as pies[c] de son lit .II. cierges ardans qui molt rendoient grant clarté.

129. Quant ele ot grant piece regardé, se li est avis que ce est Lanselos, si se drece en estant et jete sa chemise en son dos et li jete ses bras et li dist : « Biaus amis, venés avant. Ou avés vous tant demouré ? Venés cha, biaus amis, et m'ostés de la mort ou je sui pour vous. Jetés moi de la greignor painne et de la greignour dolour ou gentil dame fust onques pour le cors d'un chevalier. » Et quant ele voit qu'il ne se muet pour proiiere qu'ele i face si dist : « Ha, Lanselot, biaus dous amis, onques mais ne vous vi vers moi si orgueillous. Mais, certes, ce ne vous vaut riens, puis que vous ne volés venir a moi je irai a vous. » Lors se drece la roïne en estant et en vait tout droit la ou ele vit l'ymage, si le jete les bras au col et li fait autel joie com ele feroit celui pour qui amour ele le faisoit. Si demoura tant illoc que la pucele

qui était sa cousine se réveilla ; en ouvrant les yeux, elle vit la reine qui tenait toujours la statue dans ses bras. La demoiselle se leva promptement, car elle avait grand-peur que la reine ne fût prise de frénésie ; elle courut à l'eau bénite dont il y avait un plein vase dans la pièce, et lui en aspergea le visage en disant tout effrayée : « Dame, voici le roi ! Revenez dans votre lit ! » La reine avait toujours beaucoup redouté le roi[1] ; elle ressentit un tel effroi de ce que la suivante avait crié d'un ton apeuré : « Voici le roi ! » qu'elle recouvra soudain toute sa lucidité. Elle se recoucha dans son lit. Or il arriva par chance qu'elle se rendormit et ne se réveilla plus jusqu'au matin. Alors elle se retrouva en meilleure santé et plus gaie que depuis longtemps ; elle mangea un peu ; et après avoir bu et mangé, elle pensa qu'il n'y avait dans la chambre que sa seule cousine.

130. Alors elle lui dit : « Ma chère cousine, si je pensais que vous puissiez porter un message[1], je vous y enverrais bien. Mais si vous ne vous montriez pas extrêmement sage et prévoyante, vous ne feriez rien qui tourne à mon avantage ; cependant, si vous n'y allez pas, je ne connais personne d'autre que je puisse y envoyer, car c'est une affaire qui me touche de très près. — Ma dame, répondit sa demoiselle, certes, il n'y a rien au monde que je ne ferais si je puis le faire pour vous. Et soyez-en sûre, il n'existe pas une femme qui, le cas échéant, cacherait aussi bien que moi vos

---

qui estoit sa cousine s'esveilla et ouvrit les ex et vit la roïne qui encore tenoit l'ymage acolee. Et ele se lieve errant, si ot molt grant paour que la roïne ne soit ferue en frenesie, si court a l'aigue beneoite dont il avoit laiens asses se li jete enmi le vis et li dist ausi conme toute esfree : « Dame, veés ci le roi, fuiés vous ent en vostre lit. » Et la roïne avoit molt le roi douté tous jours, si ot tele paour de ce qu'ele li ot dit esfreement « veés ci le roi » que ele en revint toute en son sens, si se recoucha [*c*] en son lit. Se li avint si bien qu'ele s'endormi, ne ne s'esveilla devant le matin et lors se trouva assés plus sainne et plus haitie qu'ele n'avoit fait des piecha. Si menga un poi et quant ele ot beü et mengié si regarda qu'il n'avoit en la chambre fors solement sa cousine.

130. Lors li dist : « Bele cousine, se je quidoie que vous furnissiés bien un message, je vous i envoieroie. Mais se vous n'estiiés molt sage et molt pourveant vous n'i feriés riens de mon prou. Et nonpourquant, se vous n'i alés, je ne connois pas celui ne cele que je i envoiasse, car trop me touche la besoingne au cuer. — Certes, dame, fait la damoisele, il n'est riens el monde que je puisse faire pour vous que je ne face. Et bien saciés qu'il n'est feme el monde qui si bien vous celast de vos afaires s'il vos plaisoit conme je feroie. Et je le doi bien faire par nature car je sui de vostre lingnage la plus prochainne

affaires, s'il vous plaisait. C'est mon devoir naturel de le faire puisque je suis la plus proche parente que vous ayez et que j'attends de vous tout le bien qui peut m'advenir. Si vous, vous me faites défaut, tous les autres me manqueront. C'est bien pourquoi je dois vous servir de toutes les façons qu'il vous plaira pour obtenir votre bonne grâce et votre bonne volonté. — Si je vous trouve loyale, répondit la reine, je vous ferai en toutes occasions tellement de bien que jamais demoiselle n'en obtint tant d'une reine ! » La demoiselle l'assura qu'elle ferait absolument ce qu'elle lui ordonnerait et qu'elle la servirait dans la loyauté sa vie durant. Alors la reine se prit à penser, et après avoir longuement réfléchi, elle appela sa cousine et lui dit :

131. « Demoiselle, il va vous falloir aller en Gaule ; quand vous y serez, vous demanderez un château que l'on appelle Trèbes[1] ; près de ce château se trouve une abbaye que l'on appelle le monastère Royal ; son église y fut fondée pour l'amour du roi Ban de Bénoïc qui y trépassa et le monastère est édifié sur une terre au pied de laquelle s'étend une vallée où il y a un lac. Quand vous arriverez au lac, entrez-y sans peur et ne vous inquiétez pas, car il n'est qu'une apparence due à un enchantement. Et si vous n'avez pas assez de courage pour y pénétrer, attendez jusqu'au moment où vous verrez quelqu'un y entrer et vous ferez comme lui, à sa suite ; ne renoncez pas car, si vous n'agissez pas ainsi, vous ne pourrez bien faire mon message. Quand vous serez arrivée là où se trouve

---

que vous aiiés et de vous atens je mes biens a avoir se nul en ai. Et quant vous me faurrés tout li autre me faurront. Et pour ce vous doi je bien servir en toutes les manieres qu'il vous plaira pour vostre grasce a avoir et vostre bone volenté. — Se je vous truis loiaus, fait la roïne, en toutes choses je vous ferai tant de biens que onques damoisele autant n'en ot par roïne. » Et cele dist qu'ele le fera tout outreement ce qu'ele li conmandera et qu'ele le servira loiaument a tous les jours de sa vie. Lors conmence la roïne a penser, et quant ele ot grant piece pensé si apela sa cousine et li dist :

131. « Damoisele, il vous couviendra aler en Gaulle. Et quant vous i serés si querrés un chastel que on apele Trebes. En pres cel chastel a une abeïe que on apele Moustier Roial. Ausi fu l'eglise illoc fondue pour l'amour le roi Ban de Benuyc qui i morut et li moustiers si est en une terre et desous en une valee est un lac. Et quant vous venrés au lac, si entrés ens seürement et n'aiiés garde car ce n'est se enchantemens non. Et se vous tant de cuer n'avés que vous n'i osés entrer atendés i tant que vous i voiés aucune ame entrer. Et lors vous ferés aprés et ne laissiés pas, car se ensi ne le faites vous ne feriés pas bien mon message. Et quant vous serés venue ou

ce lac, vous y verrez de belles maisons en abondance, de belles salles fort grandes, des gens sages et courtois. Vous demanderez alors la dame du domaine qui s'appelle Niniane et que l'on a surnommée la Dame du Lac. Dites-lui quand vous la verrez que vous êtes de ma maison et que je vous envoie à elle parce que je lui demande, au nom de Dieu, au nom de celui qu'elle a élevé et qu'elle n'aime pas d'amour moindre que le mien, oui, je lui demande de ne manquer en aucune manière de venir me parler. » Puis la reine indiqua avec précision à sa demoiselle où elle devait aller, quel chemin elle devait suivre, car Guenièvre s'en était enquise maintes et maintes fois à Lancelot lorsqu'ils étaient tous les deux seuls et il le lui avait enseigné si parfaitement qu'elle n'aurait pu se tromper. La jeune fille assura la reine qu'elle transmettrait si bien son message qu'elle aurait droit à toute sa reconnaissance. « Certes, assura la reine, si vous le faites bien, vous en tirerez profit votre vie durant. »

132. Tandis que la reine parlait ainsi avec sa cousine, le roi entra dans la chambre. Quand il découvrit la reine assise, il en fut tout heureux, car il voyait qu'elle n'était plus aussi malade qu'on le lui avait dit. « Ma dame, demanda-t-il, comment vous sentez-vous ? — Seigneur, répondit-elle, bien, Dieu merci, je ne suis plus aussi mal que je l'étais hier et je me sens bien soulagée. — Avez-vous mangé aujourd'hui ? — Oui, seigneur, un peu. — Je voudrais, si cela vous est possible, que vous vous leviez de votre lit et que vous veniez vous divertir là-bas avec

---

li las est vous i trouverés beles maisons a plenté et beles sales et grans, et gens sages et courtoises. Si demanderés pour la dame de laiens qui a a non Niniane et en sournon la Dame del Lac, si li dirés [*d*] quant le verrés que vous estes a moi et que je vous envoie a li et que je li mant pour Dieu et pour l'amour de celui qu'ele a norri qu'ele n'aimme mie mains que moi qu'ele ne laist en nule maniere qu'ele ne viengne parler a moi. » Lors li devise conment ele i ira et quel chemin ele doit tenir, quar maintes fois l'avoit demandé a Lancelot, quant il estoient seul a seul a privé, et il li avoit si bien enseignié qu'ele n'i falsist mie. Et cele dist que cel message fera ele bien si qu'ele l'en saura gré. « Certes, fait la roïne, se vous le faites bien il vous en sera de mix tous les jours de vostre vie. »

132. Ensi conme la roïne parloit a sa cousine entra laiens li rois. Et quant il vit la roïne seoir si en fu molt liés, quar ore set il bien qu'ele n'estoit mie si malade com on li avoit fait entendant. « Dame, conment vous sentés vous[a] ? — Sire, fait ele, bien, Dieu merci. Car je ne sui pas si malade conme je fui ier et sui auques assouagie. — Et mengastes vous hui ? — Sire, fait ele, oïl, un poi. — Je volsisse bien, fait il, s'il peüst estre, que vous vous levissiés de vostre lit et que vous venissiés laiens esbatre avoc ces autres chevaliers pour savoir se vous

les autres chevaliers afin de savoir si vous pourriez entendre quelque nouvelle qui vous réconforterait. — Seigneur, je n'irai pas maintenant, je me sens encore trop faible. — Eh bien, dit le roi, je vais m'en aller, car il eſt tout à fait l'heure de dîner. » Le roi alors entra dans la grand-salle et donna l'ordre de dresser les tables. Aussitôt dames et demoiselles commencèrent à s'assembler dans la chambre de la reine ; leur joie fut grande quand elles la virent soulagée de sa souffrance et elles lui apportaient du réconfort de tout leur cœur. Mais elles avaient beau la réconforter, lui dire toutes sortes de bonnes paroles, la reine ne pouvait posséder la joie dans son cœur quand elle ignorait si vivait encore celui dont toute sa joie devait venir. Pourtant, ce jour-là, elle se montra plus gaie qu'à l'accoutumée ; elle fit rechercher le plus rapide et le meilleur de tous les palefrois et, ensuite, le fit si richement équiper en frein, brides et selle, que c'en était merveilleux à voir.

133. Au matin, dès l'apparition du jour, la reine se leva et dit à sa demoiselle qu'il était temps de se mettre en route et d'aller à son affaire, puisse Dieu bien l'y conduire ! La jeune fille s'habilla et se prépara, la reine lui donna une robe de soie fraîche, une cotte et un manteau vermeil. Elle était prête à chevaucher. Puis la reine fit déposer dans un autre coffre un manteau que la jeune fille revêtirait dans les nobles cours quand elle y viendrait ; elle lui donna pour lui tenir compagnie un nain, bien préparé et éloquent, qui savait parler de nombreuses langues, ainsi qu'un écuyer valeureux et hardi pour

---

ja orriés nouveles qui vous confortaissent. — Sire, fait ele, je n'irai mie ore, car je sui encore trop deshaitie. — Dont m'en irai je, fait il, car il eſt bien tans de disner. » Lors s'en vait li rois en la sale et fait metre les tables. Et maintenant conmencierent a venir en la chambre la roïne dames et damoiseles. Si furent toutes molt lies quant eles le virent assouagie, si le confortoient de tout lor pooir. Mais pour confort qu'il li feïssent ne pour rien que il li deïssent ne pot avoir joie au cuer quant ele ne set en vie celui dont toute sa joie li doit venir. Si fu celui jour assés plus lie qu'ele ne selt. Si fiſt querre le plus isnel palefroi et le meillour que on peüſt trouver et le fiſt si richement garnir de frain et de sambue que molt fu bele chose a voir.

133. Au matin, si toſt conme li jours aparut, se leva la roïne et diſt a la damoisele qu'il ert tans de mouvoir et d'aler en sa besoingne la ou Dix le conduie, si se veſt et apareille et la roïne li donna robe fresche de samit, cote et mantel vermeil. Et ce fu a chevauchier. Puis fiſt metre en un autre cosfre un mantel qu'ele veſtira a hautes cours quant ele viendra et se li baille un nain bien apareillié et bien emparlé qui sot parler de maint langage pour faire li compaingnie et un esquier prou et hardi pour

aller en sécurité. Mais elle lui recommanda bien de ne pas l'emmener jusqu'au lac ; elle devait le laisser au monastère Royal. La demoiselle assura la reine qu'elle ferait tout sans faute ; puis elle partit rapidement et la reine monta sur la plus haute tour pour regarder la demoiselle qui s'en allait vers la Gaule par la route la plus directe ; elle la regarda aussi longtemps qu'elle put la voir jusqu'au moment où la forêt dans laquelle la demoiselle était entrée la déroba à sa vue. Et lorsqu'elle ne vit plus ni la demoiselle ni les chevaux, le cœur lui manqua, elle s'assit, se sentant vide et malade, et elle se mit à pleurer ; elle avait tant de chagrin dans le cœur qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Alors son regard se posa sur sa main et elle y vit l'anneau que Lancelot avait l'habitude de porter ; la Dame du Lac le lui avait remis quand elle l'avait envoyé à la cour pour devenir nouveau chevalier[1]. Et après l'avoir longuement contemplé, la reine se souvint de celui qui le lui avait donné, celui qui lui causait une telle douleur ; elle savait que c'était un bijou auquel Lancelot tenait beaucoup. Elle commença alors à le baiser comme si cela avait été un objet saint et elle disait :

134. « Ah, mon ami cher, Lancelot, puisqu'il en est ainsi, que je ne puis entendre donner de vos nouvelles ni connaître de soulagement, je me consolerai avec cet anneau que vous aimiez tant, et il me sera d'un tel réconfort que je ne le regarderai jamais sans en éprouver de la joie. Que Dieu par sa sainte pitié me laisse vivre assez pour que je vous tienne

---

aler [*e*] seürement. Mais ele li conmande bien que ele ne l'en maint mie jusques au lac ains le laist au moustier roial. Et ele dist que si fera ele sans faille. Si s'em part erroment et la roïne monte lors en la plus maistre tour et regarde la damoisele qui s'en vait vers Gaulle la plus droite voie qu'ele puet, si le regarde tant com ele le puet veoir tant que la forest ou ele ert entree l'en talt la veüe. Et quant ele ne voit la damoisele ne les chevaus se li faut li cuers et ele s'asiet vainne et a malaise et conmence a plourer. Si ot tel duel en son cuer que a painnes se puet tenir en estant. Lors esgarde a sa main et voit un anel que Lanselos siut porter que la Dame del Lac li avoit donné quant ele l'envoia a court pour estre chevaliers nouviaus. Et quant ele l'ot grant piece regardé se li souvint de celui qui li ot donné dont ele sousfre tant de mals et bien sot que ce ert une chose que il tenoit molt chiere si le conmence a baisier ausi que se ce fust une sainte chose et dist :

134. « Ha, biaus amis dous, Lanselot ! Puis qu'il est ensi que je ne puis oïr de vous noveles ne confort que on me face, je me conforterai a cest anel que vous amiiés tant et il me sera tels confors que je ne le verrai nule fois que je n'en soie lie. Et Dix par sa

encore dans mes bras, en bonne santé et joyeux. Certes alors il ne saurait plus m'arriver quoi que ce soit qui m'irrite ! » C'eſt ainsi que la reine se parlait à elle-même et se réconfortait. Elle descendit de la tour et revint dans sa chambre plus joyeuse qu'à l'accoutumée, priant Notre-Seigneur de lui envoyer rapidement des nouvelles de ce qu'elle désirait, et qu'il les lui envoyât telles qu'elle s'en pût réjouir. Mais à présent le conte ne parle plus de la reine et s'en retourne à Lancelot, car depuis longtemps il s'eſt tu à son propos[1].

Lancelot et la vieille dame rencontrent une demoiselle à la recherche de sa sœur.

135. Le conte dit à présent que Lancelot demeura si longtemps là où la vieille dame[1] l'avait emmené qu'il y passa six semaines. Alors il se sentit en bonne santé, allègre et désireux de porter ses armes. Même s'il n'avait pas été parfaitement guéri, le repos l'ennuyait fort, car il eſtimait être reſté couché trop longtemps. C'eſt pourquoi il quitta la maison, les recommandant tous à Dieu. La vieille lui avait préparé des armes belles et bonnes ainsi qu'un écu tout neuf. Il se mit donc en route et suivit le chemin derrière la vieille femme. Lorsqu'il eut chevauché jusqu'à midi, il rejoignit parmi le bois une demoiselle qui montait un petit palefroi noir et était plongée dans ses pensées. On voyait bien, à ses yeux rouges et gonflés, qu'elle avait pleuré. Il la salua quand il s'approcha et elle lui rendit son salut. « Demoiselle, dit-il, vous me semblez

---

sainte pitie me laiſt en core vivre que je vous tiegne en core sain et haitié. Certes ja ne me porroit chose avenir qui me courechaſt. » Ensi parole la roïne a soi meïsme et se conforte. Si descent de la tour et vient en sa chambre plus lie qu'ele ne seüt et proie a Noſtre Signour qu'il li envoiſt par tans nouveles de ce que ele desire et se li envoit teles qu'ele en soit lie et joiouse. Ne mais or se taiſt li contes de li et retourne a parler de Lanselot car grant piece s'en eſt teüs.

135. [*f*] Or diſt li contes que tant demoura Lanselos la ou la vielle l'ot mené qu'il ot passé .vi. semainnes. Et lors se senti il et sains et haitiés et desirans de porter armes. Encore ne fuſt il bien garis si li anoioit li repos pour ce qu'il avoit tant longement jeü, se li ert avis, et il s'em part de laiens si les conmande tous a Dieu et la vielle li ot apreſtees armes beles et bones et escu tout nuef, si se miſt en son chemin et acuelli sa voie apres la vielle. Et quant il ot chevauchié jusques a miedi, si atainſt une damoisele enmi la foreſt qui chevalchoit un petit palefroi noir si pensoit molt durement et bien paroit a ses ex que ele ot rouges et enflés qu'ele avoit plouré. Il le salue quant il l'aproce et ele lui autresi. « Damoisele, fait il, vous me samblés

affligée et j'apprendrais volontiers quelle est la raison de cette douleur, car, sachez-le, j'y porterais de bon cœur tout le secours que je pourrais. — Assurément, répondit-elle, il n'y a personne qui puisse y porter secours, hormis Dieu, car ce qui m'afflige en afflige cent autres et ce n'est pas une chose où je sois seule à perdre, puisqu'il en va de même pour tous les habitants de la Grande-Bretagne et d'ailleurs, les riches comme les pauvres. — Au nom de Dieu, demoiselle, s'écria Lancelot, alors ce n'est pas étonnant si vous êtes affligée ! Mais je vous prie de m'en donner la raison : puisque tant de gens la savent, vous pouvez bien à moi aussi la dire sans mal faire. — Seigneur, je vais vous l'apprendre puisque vous montrez une si grande envie de la connaître.

136. « À vrai dire, commença-t-elle, mon affliction provient de deux causes. La première, c'est pour une des mes sœurs qu'un chevalier a enlevée l'autre jour de force ; la seconde, c'est pour un chevalier valeureux qui m'en aurait bien vengée s'il était encore vivant aujourd'hui, mais il est mort. Je vous raconterai comment je le sais. En vérité, quand le chevalier eut enlevé ma sœur de force et ne voulut pas me la rendre ni pour mes prières ni pour tout ce que j'aurais pu lui donner, je me mis en route afin d'aller à la cour du roi Arthur y faire entendre ma plainte au sujet du tort que le chevalier m'avait fait subir injustement. Mais quand j'arrivai là-bas, il n'y a pas encore trois semaines, je ne trouvai personne qui reçût ma plainte, car tous étaient

---

courecies et je sauroie volentiers l'ocoison de vostre courous. Et bien saciés que je i metroie volentiers tout le bon conseil que je porroie metre. — Certes, fait ele, il n'a home el monde fors Dieu qui conseil i peüst metre. Car ce dont je sui courecie sont .c. autre courecié ne ce n'est mie chose ou je perde sole, mais tout li povre gentill home et tout li riche de la Grant Bretaingne et d'autres terres. — En non Dieu, damoisele, fait Lanselos, dont n'est ce mie merveille se vous estes courecie et je vous proi que vous me dites que ce est, car puis que tant de gent le sevent vous le me poés bien dire, ce m'est avis, sans mesfait. — Sire, je le vous dirai puis que vous en avés si grant talent del savoir com vous avés.

136. « Voirs est, fait ele, que mes courous est de .II. choses : li uns est d'une moie serour que uns chevaliers prist l'autre jour a force, et l'autre si est d'un prodomme qui bien m'en vengast se il fuist vis jusqu'a ore, mais il est mors. Et si vous dirai conment je le sai. Il est verites que quant li chevaliers ot prise ma serour a force ne rendre ne le valt pour proiiere ne pour donner que je li peüsse faire, si m'esmui pour aler a la court le roi Artu pour faire ma clamour de ce que li chevaliers m'avoit fait sans raison. Et quant je i fui venue, n'a mie

occupés à pleurer et à se lamenter. À cette vue, je restai tout ébahie. Je demandai à un écuyer de me dire pourquoi ils étaient dans ce chagrin ; il me répondit que c'était à cause de Lancelot du Lac qui était mort. Et quand je vis que je ne pouvais nullement faire avancer mon affaire, je quittai la cour hier matin, fort triste et contrariée de la mort de ce bon chevalier, une perte qui frappera tout le monde, car jamais personne ne montrera pour les pauvres demoiselles cette grande compassion qui était la sienne. Quant à moi, j'en suis particulièrement peinée puisque je ne trouverai personne pour me défendre du tort que j'ai subi. C'est pourquoi je n'ai pas cessé de pleurer à cause de la compassion que m'inspire le sort de ce valeureux chevalier. S'il avait été vivant et qu'il ait su l'injustice que je subis, il m'aurait obtenu une telle vengeance que j'aurais été heureuse ma vie durant. Voilà pourquoi j'ai tant pleuré aujourd'hui. » Quand Lancelot entendit que la cour était à cause de lui dans un si grand trouble et dans une telle douleur il pensa que la reine aussi devait être accablée de chagrin. Il en fut très malheureux, car il savait bien qu'elle ne pouvait être triste que pour lui seul.

137. Alors il dit à la demoiselle qui venait de lui donner ces nouvelles : « Demoiselle, si vous acceptiez de porter un message, je me peinerais de délivrer votre sœur. » La jeune fille s'écria qu'il n'existait pas de lieux étrangers où elle

---

encore .III. semainnes, se n'i trouvai qui me respondist de riens, car tout entendoient a plourer et a doel faire. Et quant je vi ce si fui toute esbahie. Si proiai a un esquier qu'il me deïst pour coi il faisoient tel doel. Et il me dist que ce estoit pour Lanselot del Lac qui mors estoit. Et quant je vi que je n'i pooie riens faire de ma be[*348a*]soingne, si m'en parti ier matin molt dolante et molt courecie de la mort au bon chevalier dont tous li mons aura sousfraite, car jamais ne sera hom qui ait pitié des povres damoiseles si grant com il avoit, si en sui trop irie, car je ne trouverai jamais qui me face droit del tort que on me fait, si ne finai onques puis de plorer pour le pitié que j'ai del prodome. Quar, s'il fust vis et il seüst le tort que on me fait, il me quesist tel vengance que je en fuisse lies tous les jours de ma vie et c'est pour ce que je ai hui tant plouré. » Quant Lanselos entent ce que il sont a court si troublé et si courecié por lui, si pense bien que la roïne en est auques courecie de doel si en est molt a malaise, car bien pense qu'ele ne seroit deshaitie se pour lui non.

137. Lors dist a la damoisele que la novele li avoit conté : « Damoisele, se vous me voliés faire un message je metroie painne en vostre suer delivrer. » Et cele dist qu'il n'est nus si estranges lieus qu'ele

ne fût prête à se rendre pour obtenir la délivrance de sa sœur. « Dites-moi, fit Lancelot, de quel côté eﬆ parti le chevalier et j'irai. » Elle répondit : « Il eﬆ tout près d'ici. — Eh bien allez, conclut-il, je vais vous suivre. » Elle quitta le grand chemin, et prit un petit sentier sur sa droite. Lancelot et la vieille chevauchaient derrière elle et ils parcoururent bien la diﬆance de deux lieues anglaises[1]. Alors ils aperçurent en contrebas une petite vallée où se dressait une tour forte et haute ; la demoiselle dit à Lancelot : « Seigneur, ma sœur se trouve dans cette tour et le chevalier dont je vous ai parlé eﬆ avec elle. — Vous allez venir avec moi, demanda Lancelot, vous me la montrerez et je vous la rendrai si j'en ai le pouvoir. » Elle lui répondit qu'elle avait grand-peur du chevalier, mais Lancelot la rassura et lui promit qu'il la protégerait contre tous ceux qui y trouveraient à redire. « Seigneur, déclara-t-elle, j'irai donc avec vous. »

138. Tout en parlant ainsi, ils arrivèrent à la porte. Ils frappèrent jusqu'à ce qu'on leur ouvrît et entrèrent à cheval ; puis ils pénétrèrent dans la grand-salle qui était au rez-de-chaussée et ils y trouvèrent le chevalier couché, fort malade des blessures qu'on lui avait faites ; quant à la demoiselle que sa sœur recherchait, elle était assise sur un lit. Quand Lancelot fut entré dans le logis, il demanda à la jeune fille pour laquelle il se trouvait là : « Demoiselle, voyez-vous votre sœur ? — Oui, assura-t-elle, c'eﬆ celle qui eﬆ assise là-bas. » Lancelot la prit par la main, il la rendit à la jeune fille et dit : « Tenez, demoi-

---

n'alaﬆ par ensi que sa suer fuﬆ delivre. « Dites moi, fait il, quel part li chevaliers eﬆ et je irai. — Il eﬆ, fait ele, pres de ci. — Ore alés dont, fait il, et je vous suirrai[a]. » Et ele issi fors del grant chemin, si entre en un petit sentier a deﬆre. Et Lanselos et la vielle chevauchent aprés tant qu'il ont bien la montance de .II. lieus englesches[b] alé. Lors voient desous une petite valee u il avoit une tour fort et haute. Et la damoisele diﬆ a Lanselot : « Sire, en cele tour la eﬆ ma suer. Et li chevaliers dont je vous ai conté eﬆ avoc. — Vous en venrés, fait il, avoc moi et le me mouﬆerrés si le vous renderai se je ai santé. » Et ele diﬆ qu'ele doute molt le chevalier. Et Lanselos l'aseüre et diﬆ[c] que il le garantira contre tous ciaus qui riens li sauront demander. « Sire, fait ele, dont irai je avoc vous. »

138. Ensi s'en vont parlant jusqu'a la porte. Il hurtent al huis tant c'om lor ouvre et il entrent ens tout a cheval. Et puis entrent en la sale qui par terre eﬆoit, si trouvent le chevalier qui malades eﬆoit des plaies que on li avoit faites et la damoisele qui sa serour aloit querant se seoit sor une couche. Quant Lanselos se fu entrés laiens si diﬆ a cele puis que il eﬆoit la venus : « Damoisele, veés vous la voﬆre suer ? — Oïl, fait ele. C'eﬆ cele qui la se siet. » Et Lanselos le prent

selle, emmenez-la où vous voudrez, car vous ne trouverez pas d'homme assez hardi pour vous la disputer tant que je serai avec vous. — Seigneur, répondit-elle, grand merci ! Je ne vous demanderai plus que de me reconduire en sécurité, car vous vous êtes bien acquitté de votre promesse. — Allez-vous-en tranquille, je vous mènerai là où vous le désirerez. »

139. Alors il prit la demoiselle et la plaça devant lui sur son cheval et quand le chevalier malade vit qu'il l'emmenait, il fut au désespoir de ne pouvoir se lever, car, s'il avait été en pleine possession de ses moyens, Lancelot n'aurait pu la lui reprendre sans résistance. Aussi dit-il à Lancelot : « Seigneur, vous agissez mal envers moi en emmenant ainsi ma demoiselle quand vous n'en avez nullement le droit. Certes, si j'avais été en bonne santé et allègre, vous ne l'auriez pas fait ! Soyez sûr que, si je puis me trouver en un lieu opportun, vous n'aurez jamais accompli d'acte que vous regretterez autant que celui d'aujourd'hui ! — Seigneur, répondit Lancelot, vous aviez enlevé la demoiselle de force et contre son gré. De même que vous l'avez emmenée à tort, de même je vous emmènerai de façon légitime ! Si vous croyez que je vous cause du tort ou que j'agis mal, vous réclamerez justice quand vous en aurez le pouvoir. — Que Dieu m'accorde son aide, répliqua le chevalier blessé, je le ferai, vous pouvez en être sûr ! » Alors Lancelot s'en alla, et quand ils se furent un peu éloignés, il demanda à la jeune fille qu'il avait reprise

---

par la main, se li baille et li dist : « Tenés, damoisele, et si le menés la ou il vous plaira, car la ne troverés vous home si hardi qui pour lui vous arrest tant conme je soie avoc vous. — Sire, fait ele, grans mercis et je ne vous [*b*] demant plus fors que vous me conduisiés a sauveté, car bien vous estes aquités de ce que vous m'aviés promis. — Alés vous ent seürement, car je vous conduirai la ou vous vaudrés. »

139. Lors prent il la damoisele et le monte devant soi. Et quant li chevaliers malades l'en voit porter si en est molt dolans de ce que il ne se puet lever. Car s'il fust en son droit pooir il ne l'emportast mie sans contredit. Si dist a Lanselot : « Biaus sire, vous me faites desraison qui ensi en menés ma damoisele et se n'i avés nul droit. Certes, se je fuisse sains et haitiés, vous ne l'en menissiés point. Et bien saciés, se je em puis venir en lieu, vous ne feïstes onques chose dont vous repentissiés tant conme vous ferés de ceste. — Biaus sire, fait Lanselos, vous preïstes la damoisele a force et malgré sien. Et ensi conme vous a tort l'en menastes, ensi vous en menrai je a droit. Et se vous quidiés que je vous face tort ne vilonnie si enquerés vostre droit quant vous porrés. — Si m'aït Dix, fait il, si ferai je, asseür en soiiés vous. » Atant s'em part Lanselos et, quant il furent un poi eslongié, il demande a la damoisele qu'il avoit laiens prise

à l'intérieur qui avait ainsi blessé ce chevalier. « Seigneur, répondit-elle, je vais vous le dire. Quand il m'eut enlevée de force, comme ma sœur le sait bien, il m'emmena par ce chemin et je pleurais très fort, de telle sorte que, lorsque nous rencontrâmes deux chevaliers de ce pays, ils eurent pitié de moi, l'attaquèrent et ils lui firent ces blessures pour lesquelles il eſt alité. Mais il se défendit si bien qu'il les tua tous les deux, puis il m'emmena avec beaucoup de peine, grièvement blessé qu'il était, jusqu'à l'endroit où vous l'avez trouvé. Et quand il mit pied à terre, il se sentit si mal qu'il crut vraiment mourir ; il se fit coucher, car il en avait bien besoin. Et depuis je ne l'ai plus guère entendu parler jusqu'aux paroles qu'il vous a adressées quand il a vu que vous veniez pour m'emmener. C'eſt ainsi que j'ai eu de la chance, Dieu merci, puisqu'il ne m'a rien fait subir de déplaisant. » Et sa sœur en entendant ce récit était si heureuse qu'on n'aurait pu l'être davantage.

140. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent à l'entrée d'un petit bois, ils y trouvèrent une haute maison, tout entourée de grilles et de fossés. Les deux demoiselles mirent pied à terre et demandèrent à Lancelot de les accompagner, mais il refusa, car il avait trop de route à faire. « Seigneur, prièrent-elles, vous le ferez pour vous reſtaurer un peu : vous savez bien que vous n'avez pas mangé aujourd'hui. » Il descendit alors de sa monture, ainsi que la vieille femme ; et lorsqu'ils eurent mangé et bu en abondance, Lancelot dit à la demoiselle qu'il

---

qui avoit ensi navré le chevalier. « Sire, fait ele, je le vous dirai. Quant il m'ot prise a force si conme ma suer le set[a] bien, il m'en menoit par ceſt chemin et je plouroie molt durement et tant que nous encontrasmes .II. chevaliers de ceſt païs a qui il priſt pitié de moi, si se prisent a lui et li fisent les plaies dont il giſt. Mais il se desfendi si bien qu'il les ociſt ambes .II., puis m'en mena a quelque painne ensi navrés com il eſtoit jusques la ou vous le trouvaſtes. Et quant il fu descendus si se trouva si malades qu'il quida bien morir si se fiſt couchier a grant besoing. Si ne diſt puis gaires mot fors ce que il parla ore a vous quant il vit que vous m'en veniés mener. Si m'en eſt molt bien avenu, Dieu merci, quant il ne me fiſt onques chose qui me despleüſt. » Et quant sa suer eſt tant lie quant ele oï ce que nule plus.

140. Tant ont alé qu'il vinrent a l'entree d'un boschel si trouverent une maison haute close de treilles et de fosses. Et les .II. damoiseles descendent et dient a Lanselot qu'il descende mais il diſt que non fera car il a trop a aler. « Sire, font eles, si ferés pour vous a desjeüner un poi car vous savés bien que vous ne mengaſtes hui. » Et il descent et la vielle ausi. Et quant il ont mengié et beü a plenté, Lanselos diſt a la damoisele qu'il avoit au matin encontree : « Damoisele,

avait rencontrée ce matin-là : « Demoiselle, ai-je bien fait ce que je vous avais promis ? — Seigneur, répondit-elle, oui, Dieu merci et merci aussi à vous ! — Eh bien, je vous prie donc, pour le service que je viens de vous rendre et dans votre intérêt, de vous rendre à la cour du roi Arthur ; annoncez à la reine et à tous ceux que vous y trouverez qu'ils sachent bien que Lancelot n'eſt pas mort, mais qu'il eſt en bonne santé et allègre ; racontez-lui hardiment que vous avez bu et mangé avec un chevalier qui avait, le soir précédent, mangé et bu avec Lancelot, puis partagé le même lit. — Seigneur, objeƈta la demoiselle, jamais on ne me croira si je n'en donne pas une preuve plus évidente. — Je vous l'affirme et certifie, il eſt en bonne santé et content ; vous pouvez en assurer ma dame la reine. — Au nom de Dieu, s'écria la jeune fille, je sais bien à présent que je ne puis manquer de devenir une dame riche et puissante. Dès que j'aurai transmis cette nouvelle à la cour, je suis bien sûre que le roi me donnera un château ou une cité, pour peu que je sois la première à l'annoncer ! » Et Lancelot lui répondit qu'il en était très content.

141. Alors Lancelot quitta les demoiselles, il reprit la route et il s'en alla, la vieille femme à sa suite, et ils allèrent jusqu'au soir où ils arrivèrent à une abbaye de blanches moniales. Quant à la demoiselle, elle quitta sa sœur sitôt que Lancelot fut parti. Elle chevaucha vers Camaalot, toute contente, et elle y arriva le lendemain à l'heure des vêpres.

---

ai je bien fait ce que je vous promis ? — Sire, fait ele, oïl, Dieu merci et la voſtre. — Or vous proi je dont, [*c*] pour le service que vous m'avés fait et pour voſtre prou, que vous ailliés a la court le roi Artu et dites a la roïne et a tous ciaus que vous i trouverés que bien sacent il que Lanselos del Lac n'eſt mie mors, ains eſt sains et haitiés. Et dites hardiement que vous beüſtes et mengaſtes avoc un chevalier qui avoit er soir beü et mengié avoc lui et geü en un lit. — Sire, fait ele, je n'en serai mie creüe se je n'en sui plus certainne. — Je vous di certainnement qu'il eſt sains et haitiés. Et bien poés asseürer ma dame la roïne. — En non Dieu, fait la damoisele, dont sai je bien que je ne puis faillir a eſtre riche dame et poissant. Si toſt conme je i aurai ceſte nouvele contee a court, car je ne me dout pas que li rois ne me doinſt ou chaſtel ou chité se je avant le puis conter que autres. » Et il diſt que ce li plaiſt molt.

141. Atant s'em part Lanselos des damoiseles et entre en son chemin, si s'em part entre lui et la dame vielle et errent jusques au soir tant qu'il vinrent a une blanche abeïe de nonnains. Et la damoisele s'em part de sa serour si toſt conme Lanselos s'en fu alés. Si chevauche vers Kamaalot lie et joiouse si i vint l'endemain a ore de vespres.

Le roi, à ce moment, ne se trouvait pas dans la grand-salle, mais il était dans un pré qui s'étendait sous la tour ; avec lui il y avait plusieurs de ses barons. La demoiselle descendit de son cheval et le donna à garder à un valet, puis elle demanda à voir le roi et la reine. On lui répondit que le roi était dans le pré et la reine dans sa chambre. La demoiselle s'en alla tout d'abord auprès de la reine qui était fort inquiète pour Lancelot dont elle n'avait pas la moindre nouvelle. Quand la demoiselle fut devant elle, elle lui dit : « Ma dame, je vous apporte des nouvelles de Lancelot qui est en bonne santé et allègre. » À ces paroles, la reine bondit de joie et elle s'écria : « Ma belle, ma chère amie, comment le savez-vous ? — Je vais vous l'apprendre », répondit la demoiselle. Alors elle lui raconta comment le chevalier qui lui avait rendu sa sœur lui avait affirmé que, la nuit précédente, il avait mangé, bu et dormi avec Lancelot. La reine lui demanda si elle avait vu ce chevalier désarmé. « Assurément, dame, car il a mangé, cette nuit, dans notre maison.

142. — Comment se présentait-il ? demanda la reine. — Dame, c'est un des plus beaux chevaliers du monde, il est légèrement hâlé. » Elle en dit tant que la reine acquit la certitude qu'il s'agissait de Lancelot. Alors elle éprouva une telle allégresse que personne ne pourrait la conter, elle sauta au cou de la demoiselle et lui manifesta une joie assez grande pour la stupéfier. La reine lui affirma : « C'est pour votre bonheur que vous avez parlé avec lui et vous êtes ici la bien-

---

Et li rois n'estoit mie en la sale a cele ore ains estoit en un praiiel qui estoit desous la tour, et o lui estoient pluisours de ses barons. Et la damoisele descent de son cheval et le baille a garder a un garçon, puis demande pour le roi et pour la roïne. Et on li dist que li rois ert en son praiel et la roïne en sa chambre. Si vait la damoisele premierement a la roïne qui molt estoit pensive de Lanselot dont ele ne savoit ne vent ne voie. Et quant la damoisele vint devant li si li dist : « Dame, je vous aport noveles de Lanselot qui est sains et haitiés. » Et quant la roïne l'ot si tressaut toute de joie se li dist : « Bele, tres douce amie, conment le savés vous ? — Je le vous dirai molt bien », fait ele. Lors li conte la damoisele conment li chevaliers qui sa serour li avoit rendue li avoit dit que la nuit devant avoit il mengié et beü et geü avoc Lanselot. Et la roïne li demande s'ele avoit veü celui chevalier desarmé. « Dame, fait ele, oïl. Car il menga a nuit a nostre ostel.

142. — De quel façon ert il ? » fait la roïne. — Dame, fait ele, c'ert uns des plus biaus chevaliers del monde et ert un poi brunés. » Si l'en dist tant que la roïne sot bien que ce ert Lanselos. Lors est si lie qu'il n'a home el monde qui conter le vous peüst, si courut la damoisele

venue, car vous ne pourriez voir si grande liesse que celle de mon seigneur le roi dès qu'il aura entendu votre message. Venez vite auprès de lui car j'ai grand-hâte qu'il apprenne de vous cette nouvelle ! »

143. Alors elle la conduisit devant le roi et elle lui fit répéter ce qu'elle venait de lui révéler. Quand le roi l'entendit, il fut extraordinairement heureux, et il déclara avec tous les barons pour témoins : « Demoiselle, vous m'avez rendu très joyeux en parlant ainsi. Je vous donne en récompense celui de mes châteaux qui vous plaira le plus. » Elle tomba à genoux et embrassa son soulier. Elle lui demanda le château de Vespez[1], car elle y avait vu le jour ; le roi le lui accorda sur-le-champ. Alors commença à la cour une si grande liesse qu'on n'aurait pu entendre le tonnerre de Dieu. Chacun poussait l'autre à exprimer son allégresse et son contentement. Mais plus que tous la reine était au comble de la joie ; son bonheur la fit guérir de son mal jour après jour, et elle recouvra sa grande beauté ; elle avait été naguère une dame gaie et rayonnante, elle le devint davantage ; elle riait et plaisantait avec les chevaliers et ne pensait plus qu'à prier Dieu de garder du malheur celui pour lequel son cœur avait souffert tant de peine. Mais le conte se tait à présent au sujet du roi et de la reine et recommence à parler de Lancelot du Lac.

---

au col et li fait molt grant joie si que la damoisele s'en esmerveille toute. Si li dist [*d*] la roïne : « Bon li deïstes ceste parole et venistes ceste part, car onques ne veïstes si grant joie conme li rois mé sires vous fera si tost con il orra vostre message. Et venés tost a lui car molt me tarde qu'il oie de vous ceste novele. »

143. Lors l'en mainne devant le roi et li fait dire ce qu'ele li avoit conté. Et quant li rois l'ot si en est a merveilles liés et dist oiant tous ses barons : « Damoisele, vous m'avés fait molt lié de ce que vous m'avés dit. Si vous doins en guerredon celui de mes chastiaus qui mix vous plaira. » Et ele l'en chiet as piés et l'en baise le soller. Se li demande le chastel de Veszep pour ce qu'ele i avoit esté nee. Et li rois li donne erroment. Lors conmence par laiens la joie si grant que on n'i oïst pas Dieu tonnant. Si semont li uns l'autre d'estre liés et joians. Mais sor tous et sor toutes est la roïne joiouse et lie si garist de sa maladie de jour en jor et revint en sa grant biauté. Et se ele ot onques esté lie et joians ore est ele plus : si rit et joe avoc les chevaliers, ne n'entent fors a proiier Dieu qu'il gart celui de mescheance pour qui ele a tant de maus sousfers. Mais or se taist li contes del roi et de la roïne et retourne a parler de Lanselot del Lac.

Lancelot empoisonné par l'eau d'une fontaine.

144. Le conte dit à présent que, lorsque Lancelot eut dormi à la blanche abbaye dans laquelle il était arrivé le jour où il avait envoyé la demoiselle à la cour, il s'en alla le lendemain avec la vieille femme et il demanda à cette dernière où elle voulait le mener. « Seigneur, répondit-elle, vous ne le saurez pas avant d'y être. » Alors il laissa retomber la conversation et ils chevauchèrent jusqu'à parvenir dans une grande et belle prairie ; il faisait très chaud ; ils y trouvèrent une fontaine belle et claire à l'ombre de deux sycomores[1]. Deux demoiselles étaient assises qui avaient fait étendre une blanche nappe sur l'herbe verte et elles étaient là à manger avec entrain. En voyant venir Lancelot, elles se levèrent, allèrent à sa rencontre et lui souhaitèrent la bienvenue. Elles l'invitèrent à mettre pied à terre et à partager leur repas. Lorsqu'il eut ôté son heaume, il se lava les mains et s'assit. Il avait eu très chaud, ses joues étaient fort colorées et il était si éclatant de beauté que personne n'aurait pu l'égaler. À cause de cette grande beauté, l'une des demoiselles, qui était la sœur d'un chevalier et était encore une jeune fille, se mit à le regarder avec attention. Elle était si jolie de corps et d'allure que dans tout le pays il n'y avait pas si belle. Pas un chevalier, même parmi les plus puissants, n'aurait hésité à la prendre avec plaisir en raison de sa beauté. Mais elle n'avait pas le désir de choi-

---

144. Or diſt li contes que quant Lanselos ot jeü a la blanche abeïe ou il fu venus le jour que il ot la damoisele envoie a court, l'endemain s'em parti entre lui et la vielle si demande a la vielle ou ele le voldra mener. « Sire, fait ele, vous ne le saurés ja devant que vous vieigniés. » Et il en laisse atant la parole eſter, si chevauchent tant qu'il vinrent en une praerie grans et bele et il faisoit molt grant chaut si ont illoc trouvé desous l'ombre de .II. sicamors une fontainne et bele et clere ou il avoit doi damoiseles qui orent fait eſtendre une blanche tou[*e*]aille sor l'erbe vert et mengoient illoc molt envoisiement. Et quant il voient Lanselot venir si se lievent encontre lui et li dient que bien soit il venus[a], si le font descendre pour mengier. Et quant il ot oſté son hiaume si leve ses mains et s'asiet et il ot eü chaut et fu vermaus a desmesure et fu de toutes biautés si plains que nus n'en peüſt eſtre mix garnis. Et pour la grant biauté qui en lui eſtoit le conmencha a regarder l'une des damoiseles qui eſtoit suer a l'un des chevaliers et fu encore bone pucele et eſtoit si bele de cors et de façon que en tout le païs n'avoit si bele ne chevalier si poissant que volentiers ne le preïſt pour sa biauté. Mais ele n'avoit talent de nul prendre car onques n'avoit amé par amours ne

sir quiconque, car elle n'avait jamais été amoureuse et n'avait jamais vu ni roi ni comte ni chevalier qu'elle condescendît à aimer. Elle regarda Lancelot durant tout le repas, elle vit sa bouche vermeille comme une cerise et ressentit un tel désir qu'elle en resta désemparée : jamais, à ce qu'elle croyait, dame ou demoiselle n'avait eu de si belles lèvres.

145. Elle regarda ses yeux tout pareils à deux claires émeraudes, son front, sa chevelure aux boucles blondes qui semblaient toutes d'or. Et voilà qu'Amour la blessa d'un trait si brutal, d'une flèche si aiguë qu'elle en tressaillit de toute son âme. Le chevalier son frère, la voyant pâle et morne, s'étonna fort de ce spectacle ; il lui demanda ce qu'elle avait : elle lui répondit qu'elle se sentait malade[1], mais qu'elle guérirait si Dieu le voulait. Cependant Lancelot qui avait chevauché dans la grande chaleur regardait la fontaine et, à la voir si limpide, il fut saisi d'une forte envie de manger et de boire ; aussi prit-il la coupe d'or posée devant lui, il la remplit d'eau et la vida complètement ; il la trouva bonne et fraîche, à son goût, car il avait été accablé de chaleur ; il en but outre mesure, croyant bien faire, mais, avant de quitter la table, il se sentit tellement mal qu'il crut qu'il allait mourir. Une douleur lui serra le cœur, si forte qu'il s'évanouit et resta un long moment comme mort. Quand il revint à lui et put parler, il dit :

---

onques n'avoit veü roi ne conte ne chevalier qui ele deignast amer[b]. Et ele regarde Lanselot ades tant com ele menga et vit sa bouche vermeille com une cherise si en a tele envie qu'ele ne set qu'ele[c] em puist faire. Car onques mais a son escient sor dame ne sor damoisele ne vit si bele.

145. Ele regarde ses ex qui resamblent .II. cleres esmeraudes et voit son front et ses chaveus biaus et crespés et sore dont li chavel li samblent d'or et tout maintenant le fiert Amours si trenchamment qu'ele tressaut trestoute. Et li chevaliers qui estoit ses freres le regarda si le voit pale et morne si que grant merveille li samble. Se li demande qu'ele a et ele dist que ele est malade, mais ele garra bien se Dix plaist. Et Lanselos qui ot eü chaut a chevauchier regarde la fontainne et le voit si bele qui li em prent molt grant talent de boire et de mengier si prent une coupe d'or qui devant lui estoit si l'emple de la fontainne et le boit toute plainne et le trouve bone et froide, ce li fu avis, a ce qu'il avoit grant chaut eü. Si em but outre mesure pour ce que il quida bien faire si que ançois qu'il parti de la table fu il si malades qu'il quida bien morrir si se pasme de la grant angoisse qu'il ot a son cuer et jut grant piece conme mors. Et quant il pot parler et li cuers li revint si dist :

146. « Ah, dame, vais-je mourir ici sans vous ! Combien la mort me paraîtrait douce si je mourais entre vos bras ! » Alors son corps se raidit sous l'effet de la souffrance, ses yeux se révulsèrent en sa tête et il tomba sans connaissance comme s'il avait cessé de vivre. Quand la vieille femme le vit ainsi terrassé par le mal, elle se mit à crier : « Sainte Marie ! Aidez-moi ! Est-ce que le meilleur chevalier du monde va mourir de cette façon ? Au nom de Dieu, apportez-nous votre aide si vous savez que faire, car je crois bien que cette fontaine où il a bu était empoisonnée. Et s'il périssait de cette façon, le monde entier ne pourrait m'empêcher de me tuer, car s'il disparaissait, jamais la perte de cet homme ne serait réparée. »

147. Sur ces paroles, ils virent sortir de la fontaine deux couleuvres[1], grandes, hideuses et longues, qui allaient se poursuivant ; et lorsqu'elles se furent ainsi un long moment pourchassées, l'une après l'autre, elles retournèrent dans la fontaine. « Ah, seigneur, dit la vieille, la fontaine a été empoisonnée par ces deux bêtes, c'est ce qui a tué ce noble chevalier. » Alors elle se mit à crier, à hurler, à manifester le plus grand chagrin du monde et le chevalier dit à sa sœur : « Chère sœur, laisserez-vous donc ce chevalier mourir sans rien faire ? Vous connaissez la vertu des herbes plus que nul au monde et, pour ce qui est de lutter contre un poison, je ne pense pas qu'il y ait si savant que vous. Au nom de Dieu,

---

146. « Ha, dame, ore morrai je ci sans vous ! Molt me samble ceste mors debonaire se je morusse entre vos bras ! » Atant s'estent del angoisse qu'il sent, se li tornent andoi li oel en la teste et gist em pasmisons en autel maniere conme s'il fust mors. Et quant la vielle le voit si destroit si conmence a crier : « Sainte Marie, aïde ! Morra en tel maniere li mil[/]dres chevaliers del monde ? Pour Dieu, metés i conseil entre vous se vous savés, car je croi[a] que ceste fontainne soit envenimee dont il avoit beü, et s'il moroit en tel maniere tous li mondes ne me garantiroit que je ne m'ocheïsse, car jamais la perte de lui ne seroit restoree s'il moroit ! »

147. En ce qu'il parloient ensi si voient de la fontainne issir .II. culuevres grans et hidouses et longes qui s'entraloient entrecachant[a]. Et quant eles s'erent grant piece entrechacies si rentrerent en la fontainne ariere l'une apres l'autre. « Ha, biaus signour, par ches .II. bestes la est la fontainne envenimee, ce dist la vielle, dont cis gentix hom est mors. » Lors conmence a crier et a braire et a faire le greignour doel del monde. Et li chevaliers dist a sa suer : « Ha, bele suer, lairés vous dont cest chevalier morir par vostre defaute ? Ja savés vous de la force des herbes plus que nus hom qui soit el monde et d'envenimement oster d'entour[b] home ne quit je pas qu'il ait si

je ne vous ai jamais vue tant tarder à aider un noble chevalier comme je vous vois le faire ici. — Par Dieu, seigneur, répondit la demoiselle, je ne croyais pas qu'il aurait besoin de mon savoir, mais puisque je vois que c'eſt devenu le cas, je vais faire tout ce que je peux pour l'aider. » Alors elle s'en alla par la prairie et elle y cueillit des herbes dont elle pensait qu'elles seraient efficaces pour réduire l'effet du poison, puis elle revint vers eux et broya les herbes avec le pommeau de l'épée de Lancelot dans la coupe même où il avait bu, elle ajouta de la thériaque[2]; elle lui ouvrit la bouche et lui en versa un peu à l'intérieur : il but comme il le pouvait, car il était déjà si enflé que ses jambes n'étaient pas moins grosses que la taille et la poitrine d'un homme.

148. Quand la demoiselle eut donné à boire à Lancelot, il se mit à enfler bien plus encore et finit par être aussi gros qu'un tonneau. Et la demoiselle dit à son frère : « Seigneur, hâtez-vous de partir et rapportez-nous autant de linges que vous en trouverez dans ma chambre. Nous coucherons ici le chevalier, car je crois bien que, si on le déplaçait à présent, il lui faudrait mourir. » Le chevalier sauta à cheval et elle le supplia de revenir rapidement. Il galopa le plus vite qu'il pouvait pousser sa monture et il ne lui fallut pas longtemps pour revenir, il faisait apporter un chargement de linges sur un roussin et il avait aussi une fiole que la jeune fille lui avait ordonné de prendre. À son retour, il découvrit Lancelot si

---

sachant home el monde. En non Dieu, je ne vous vi onques mais si lente d'aïdier a nul home gentil conme je vous voi ore. — Par Dieu, sire, fait ele, je ne quidoie pas que mes sens li eüſt meſtier. Mais puis[c] que je voi que li besoins i eſt venus je ferai mon pooir de lui aïdier. » Lors vait par la praerie et cueille herbes teles com ele quide ke bones li soient a venin oſter, puis revint ariere et les truible au poing de l'espee Lanselot en la coupe mesismes ou il ot beü et met avoc triacle et li ouvre la bouche se li en met ens un petit et il em boit si com il puet. Et il ert ja si enflés que les gambes n'eſtoient pas mains grosses que un hom eſt parmi le pis et parmi le cors.

148. Quant la damoisele ot donné a Lanselot a boire, il conmencha a enfler plus et plus et tant qu'il devint[a] ausi gros com un toniaus. Et la damoisele diſt a son frere : « Sire, alés vous ent poignant et aportés avoc vous tant de robes conme vous trouverés en ma chambre. Si coucherons ceſt chevalier[b] ici, car je quit bien qui[c] orendroit le porteroit qu'il le couvenroit a morir. » Et li chevaliers saut sor son cheval et la damoisele li proie de toſt revenir. Et il s'en vait tant com il puet del cheval traire si ne demoura gaires que il revint et faisoit aporter robes un ronci chargié et faisoit a [*349a*] porter une fiole que cele li avoit conmandé a aporter. Et quant il eſt revenus, si voit Lanselot tel

enflé qu'il ne pouvait plus rien voir : le venin lui était remonté assez haut pour lui gonfler tout le visage. La demoiselle fit apporter une couche, elle y plaça Lancelot qu'elle avait eu soin de désarmer dès qu'il s'était mis à enfler. Quand il fut installé, elle déposa sur son corps tous les vêtements qu'elle avait et qui auraient largement représenté la charge d'un roussin ! Puis elle ordonna de faire dresser un pavillon au-dessus du lit pour que le soleil ne fît pas de mal au malade. Le chevalier demanda à sa sœur si elle pensait que Lancelot allait guérir. « Que Dieu m'apporte son aide, répondit-elle, je ne vous l'assure pas, car j'ai peur que le poison ne soit remonté jusqu'au cœur. Pourtant je vous le dis, si Dieu lui permet d'en réchapper en bonne santé et joyeux, il donnera encore de beaux coups de sa lance ! »

149. Ils restèrent ainsi auprès de Lancelot jusqu'après l'heure des vêpres ; elle l'avait abondamment recouvert pour qu'il transpire à en être torturé, et la chaleur qu'il endurait lui paraissait plus atroce que le poison, mais il ne pouvait ni remuer ni dire un mot ; il subit ce supplice tout le jour, on l'aurait dit plus mort que vif, car tous les tourments qu'un homme peut éprouver, il les éprouvait, mais jamais il ne souffrit au point de cesser de penser à la reine bien plus qu'à lui-même : il savait en effet que, dès qu'elle apprendrait sa mort, elle mourrait après lui et cette angoisse était bien la pire de ses souffrances. Il fut dans une telle douleur et dans une telle tor-

---

atourné qu'il ne veoit goute. Car ja li ert li venins sormontés si qu'il avoit le viaire tout enflé. Et la damoisele fist un lit aporter, puis coucha Lanselot qu'ele ot fait desarmer des lor qu'il conmencha a enfler et quant il est[d] couchiés si jete sor lui toutes les robes qu'ele avoit illoc si que uns roncis fust tous chargiés des robes qui sor lui estoient, puis conmanda un paveillon[e] et le fait tendre sor aus pour le soleil que mal ne li feïst. Et li chevaliers demande a sa seror s'ele quide que li chevaliers doive garir. « Si m'aït Dix, fait ele, je ne vous en asseür pas, car j'ai paour que li venins ne li soit montés sor le cuer. Mais itant vous di je bien que se Dix donne qu'il en eschape sains et haitiés et encore fera il maint bel cop de lance. »

149. Ensi demourent devant Lanselot jusqu'aprés vespres. Et cele l'ot molt bien couvert pour suer a angoisse et pour la chalour qu'il sousfroit li estoit il avis que pis li faisoit la chalour que li venins, mais il ne se pooit remuer ne dire mot, si fu si destrois toute jour qu'il sambloit mix mors que vis. Car toute l'angoisse[a] que hom puet sousfrir il sousfroit, mais onques ne fu si atains qu'il n'en pensast[b] plus a la roïne que a soi, car il savoit bien que ja si tost ne sauroit sa mort qu'ele morroit aprés lui et ce ert l'angoisse de coi il ert plus dolans, si en fu en tele angoisse et en tel dolour toute jour et toute nuit, ne ne

ture tout le jour et toute la nuit sans qu'il se retourne, sans qu'il dise un mot, sans qu'il se découvre, mais il transpira continuellement et tant que cela semblait prodigieux ; et ceux du logis ne se couchèrent pas, mais ils restèrent tout le temps auprès de lui, car la demoiselle leur avait défendu de s'en aller.

150. Le lendemain vers midi, Lancelot se mit à se plaindre : « Ah, mon Dieu, cette grande chaleur me tue ! — Seigneur, répliqua la demoiselle, il vous faudra encore la souffrir jusqu'à demain où vous serez, si Dieu le veut, guéri et en bonne santé. » Alors il cessa de protester et il se tut. La demoiselle demanda alors à son frère : « Seigneur, si je pouvais guérir ce chevalier, ne serait-il pas justice qu'il m'appartienne ? — Oui, certes, répondit-il, car nous savons bien que, s'il en réchappe, il le devra à vous seule ! — Au nom de Dieu, jura-t-elle, je vous l'assure : dans quinze jours, il sera aussi sain et allègre qu'il le fut jamais, si Dieu m'accorde la santé. » Alors ils furent bien plus contents que naguère ; ils firent mettre la table et ils mangèrent. Après le repas, ils se couchèrent devant le lit de Lancelot, car ils avaient beaucoup veillé ce jour-là ; c'est ainsi qu'ils attendirent encore une nuit. Le lendemain, vers prime, Lancelot parla à nouveau :

151. « Ah, demoiselle, vous me tuez en me faisant subir cette chaleur ! — Vraiment, seigneur, s'exclama-t-elle, plaignez-vous donc ! Béni soit Dieu qui vous en a donné le pouvoir, car sur ma tête, il n'y a pas si longtemps,

---

se torna onques ne ne dist mot ne ne fu descouvers ains sua toute jour si que onques ne fu tel merveille veüe ne ne se couchierent point cil de laiens ains furent tout ades devant lui, car la damoisele avoit desfendu qu'il ne se remuassent.

150. L'endemain, en tour miedi, se conmencha a plaindre et dist : « Ha, Dix, ceste grant chalour m'ocist ! — Sire, fait la damoisele, encore le vous covient a sousfrir jusques a l'endemain que vous serés sains et haitiés se Dix[a] plaist. » Et il s'en taist atant que plus n'en parole. Et la damoisele dist a son frere : « Sire, se je cestui chevalier pooie garir ne devroit il estre par raison myen[b] ? » Et il dist : « Certes, oïl, car nous savons bien, s'il en eschape, ce ne sera se par vous non. — En non Dieu, fait ele, je vous asseür qu'il sera dedens .xv. jors [*b*] tous sains et tous haitiés ausi com il fu onques plus, se Dix me donne santé. » Lors furent il plus lié qu'il n'estoient devant. Si font metre la table et menguent. Et quant il orent mengié si se couchent devant le lit Lancelot, car molt avoient veillié celui jour, ensi sousfrirent cele nuit. L'endemain, entour prime, si dist Lanselos et parla issi :

151. « Ha, damoisele, vous m'ociés qui tant me faites sousfrir ceste chalour. — Voire, sire, fait ele, si vous em plaigniés. Beneois soit ore Dix qui le pooir vous en a donné. Car, par mon chief, il n'a encore gaires

je croyais que plus une parole ne sortirait jamais de votre bouche ! » Alors elle retira deux courtepointes qui le recouvraient et trois couvertures de petit-gris ; elle vit qu'il avait désenflé du visage et des membres, mais il arriva qu'il n'avait plus d'ongles ni aux pieds ni aux mains et tous les cheveux de sa tête étaient tombés. Cependant il se sentait vraiment soulagé de ses souffrances. Il recommanda qu'on déposât ses cheveux dans une boîte et qu'on les y conservât bien. Il voulait en effet les envoyer à la reine pour mieux la convaincre de la véracité de son aventure. On accomplit son désir. La demoiselle le fit manger un peu et elle le contempla avec un grand plaisir. Il lui semblait si beau qu'elle ne pouvait se rassasier de sa vue. Elle s'en tenait pour folle et se gourmandait elle-même tout en se proclamant bien malheureuse ; elle se disait : « Pauvre de moi ! pourquoi le regarder si volontiers ? Parce qu'il est beau ! Et que me vaut cette beauté puisqu'il n'en est pas davantage mien ? Si fait, sa beauté a de la valeur, car elle apporte à mon cœur une si grande douceur et une si bonne espérance que je serais riche de ce seul espoir si je n'avais pas peur d'être déçue. Mais nous voyons trop souvent que les choses ne se déroulent pas comme les gens les avaient espérées. C'est pourquoi je n'ose m'affermir dans cet espoir qui m'a fait tant de bien. » C'est ainsi que la demoiselle discutait avec elle-même ; elle avançait argument et contre-argument jusqu'à ce que Lance-

---

que je quidoie que jamais n'issist parole de vostre bouche. » Lors oste .II. keutes pointes qui sor lui estoient et .III. couvretours gris, si trouve desenflé le vis et les menbres. Mais il li est avenu qu'il ne li est sor lui remes ongles es mains ne es piés ne chaveus en teste que tout ne soient cheü. Mais il se sent auques alegié de son mal[a], si conmande ses chaveus a metre en une boiste et a garder les bien. Car il les voldra envoiier a la roïne pour ce que ele croie mix ceste aventure. Et l'en fait son conmandement. Lors le fist la damoisele un poi mengier si le regarda molt volentiers. Car tant li samble biaus qu'ele ne quide pas estre saoule de lui regarder, si s'en tient molt a fole et s'en blasme durement, si s'en claimme chaitive et dist : « Lasse, pour coi le regart je si volentiers pour ce qu'il est biaus et sa biauté que me valt quant il n'en est de mix a moi ? Si, fait ele, me vaut, car ele m'en aporte au cuer une si tres grand douchour et une si bone esperance que del espoir soloment fuissé je riche se je ne quidaisse estre decheüe. Mais nous veons trop souvent que les choses ne venront ja si conme les gens les espoirent. Et pour ce ne m'ose je asfremer en l'esperance que tel bien m'a faite. » Ensi despute la damoisele a soi meïsmes. Si opose et respont tant que Lanselos ot mengié tout par loisir. Et lors conmande que on face un lit bel et grant et gent et cil si font et ele i

lot eût mangé tout à loisir. Alors elle ordonna qu'on lui fasse un beau, un grand, un noble lit; on le lui prépara et elle y coucha Lancelot, le couvrit légèrement pour qu'il ne souffrît pas de la chaleur et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'elle le crût endormi. Et après un long moment paisible, le voyant dormir, elle fit partir tous les autres, car elle ne voulait pas qu'il fût réveillé.

152. Alors elle s'assit seule devant lui et commença à réfléchir, les yeux fixés sur Lancelot. Après s'être longuement tue, elle dit comme une femme en colère: « Seigneur, malheur à moi d'avoir vu votre beauté pour laquelle je languis si fort que seule la mort me permettra d'y échapper. Ni la vertu des herbes ni celle des pierres précieuses ne m'en protégeront et l'on peut bien juger extraordinaire que je croie pouvoir ôter cet amour de mon cœur si je le voulais; car ce seul penser me donne un tel plaisir, de telles délices qu'aucune autre vie ne m'agréerait désormais. Et pourtant je ne sais comment ce penser m'est venu, car jamais je n'avais aimé d'amour. Bien de hauts seigneurs que je ne daignais pas écouter m'avaient priée de les aimer et voici que j'aime avec une telle force que je ne puis y renoncer et j'aimerais mieux mourir que d'ôter cet amour de mon cœur. Jamais demoiselle ne s'éprit tant d'un chevalier en si peu de temps. Pourtant j'ai tellement confiance dans le service que je vous ai rendu que, je le crois, vous n'oseriez pas me refuser votre amour si je vous le demandais avant de mourir, si j'en venais

---

couche Lanselot et le couvre legierement pour la chalour que mal ne li face, puis est devant lui tant qu'ele quide qu'il soit endormis. Et quant ele a esté grant piece em pais et ele voit qu'il dort si fait tous les autres partir d'illoc, car ele ne velt mie qu'il soit esveilliés.

152. Lors s'asiet devant lui toute sole si conmence a penser et a regarder Lanselot. Et quant ele se fu grant piece teüe si dist ausi conme feme courecie: « Sire, mar vi [*c*] vostre biauté pour coi je languis si que je n'en puis eschaper fors par la mort ne ja force d'erbes ne de pieres precìouses ne m'en garantira et si l'en puet on tenir a merveille que je quit se je bien voloie que je em porroie bien mon cuer retraire, ne mais li pensers solement m'est si plaisans et si delitables que nule autre vie ne me serroit plus. Et nonpourquant cis pensers m'est venus je ne sai dont car onques mais n'avoie amé par amours si m'en ont requis maint haut home que je ne daignoie escouter et ore aim je si durement que je ne m'en puis consuirrer ains voel mix morir que oster m'ent. Onques mais damoisele n'ama chevalier en si poi d'ore et nonpourquant je me fi tant en ce que je vous ai servi que je ne croi mie que vous m'osissiés veer vostre amour se je le vous requeroie avant que je moruisse se je a ce estoie

à ce point... Mais s'il plaît à Dieu, je n'en arriverai pas là, je prendrai une meilleure décision : je ne demanderai rien, mais je vous laisserai vous en aller, car je sais bien que vous ne daigneriez pas aimer demoiselle aussi pauvre que je le suis. »

153. Ainsi se parlait la demoiselle, puis elle se reprenait elle-même, un moment Lancelot lui plaisait, un autre elle s'en détachait, un moment elle faisait triste figure, puis à nouveau elle recouvrait sa joie. Alors elle se rasseyait et le regardait : impossible de résister à l'amour qui l'envahissait. Car elle l'aimait, qu'elle le voulût ou non, et elle en était fort affligée et maudissait l'heure où était née cette pensée qu'elle croyait celle d'une folle. Elle resta si longtemps auprès de lui qu'il s'éveilla, il vit qu'elle pleurait tout doucement et il en fut si peiné qu'il tressaillit de mécontentement en déclarant : « Qu'y a-t-il, demoiselle ? Qui a osé devant moi être assez hardi pour oser vous ennuyer ? — Seigneur, riposta-t-elle, peu vous importe, je ne me plains de personne, car le seul à me faire du mal est mon cœur qui n'a point ce qu'il désire. » Alors il cessa de parler ; pourtant il était mécontent de la voir affligée. Elle s'essuya les yeux et s'efforça de montrer le visage le plus gai possible. À ce moment entra dans le pavillon le chevalier qui était le frère de la demoiselle ; il demanda à Lancelot comment il allait. Et ce dernier répondit : « Bien, Dieu merci ! » Car il croyait être bientôt guéri.

---

venue. Mais ja, se Dix plaist, n'i vendrai, car je prenderai meillour ostel, se n'i beerai mie ançois vous lairai ester, car je sai bien que vous ne daingneriés amer si povre damoisele conme je sui. »

153. Ensi dist la damoisele et desdist, se li siet orendroit Lanselot et orendroit en est fors, si fait orendroit mate chiere et ore rest lie si se rasiet et regarde celui pour qui amour ele ne puet durer. Car ele l'aimme voelle ou non si en est molt courecie et maldist l'ore dont cis pensers li vint dont ele se tint a fole si a tant esté devant lui qu'il s'esveilla si l'esgarde et voit qu'ele plouroit molt tenrement et il en est si dolans qu'il tressaut tous de maltalent et dist : « Qui est ce, damoisele, qui tant est hardis qui devant moi vous osast courecier ? — Sire, fait ele, ne vous chaut, car je ne me plaing de nului, car nus ne me fait mal que mes cuers qui n'a pas quanqu'il voldroit. » Et il en laist atant la parole ester. Mais toutes voies ne li est il mie bel de ce que il le voit courecie. Et ele essuie ses ex et se painne de faire la plus bele ciere que ele puet. Lors entre laiens li chevaliers qui freres estoit a la pucele si demande a Lanselot conment il li ert. Et il li dist : « Bien, Dieu merci. » Car il sera par tans garis si com il quide.

154. Endementres qu'il parloient ensi si vinrent al huis del

Retrouvailles de Bohort, Lionel et Lancelot : message à la cour.

154. Pendant qu'ils discutaient ainsi, se présentèrent à l'entrée du pavillon deux chevaliers en armes accompagnés d'une jeune fille. Ils demandaient si l'on pouvait leur offrir l'hospitalité en ces lieux, car l'heure était venue de se reposer. Le frère de la demoiselle s'élança au-devant d'eux, leur souhaita la bienvenue et leur dit de mettre pied à terre en toute tranquillité : ils avaient trouvé leur logis, quand bien même ils auraient été plus nombreux. Et il fit dresser un autre pavillon sous les sycomores. Quand les deux chevaliers furent désarmés, ils s'assirent pour se reposer et leur hôte leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils appartenaient à la maison du roi Arthur. « Et que recherchez-vous ? — Nous sommes à la recherche de monseigneur Lancelot du Lac. » Quand il entendit cette réponse, l'hôte ne voulut pas les renseigner avant d'en avoir parlé à Lancelot, car il ne désirait rien faire qui pût courroucer le chevalier. Alors il vint auprès de sa couche et il lui déclara : « Seigneur, il y a ici deux chevaliers qui sont de la maison du roi Arthur et ils sont à votre recherche, à ce qu'ils disent ; ils aimeraient bien parler avec vous, si cela vous convenait. Conseillez-moi donc sur ce que je dois faire. — Demandez-leur, répondit Lancelot, qui ils sont et puis revenez m'en informer, car ce sont peut-être des gens dont je ne désirerais en aucune façon qu'ils me voient dans l'état où je me trouve. » L'hôte s'en revint auprès des chevaliers et leur demanda leur nom.

---

paveillon doi chevalier[a] armé et une damoisele avoc aus, si demandent se on les porroit laiens herbergier, car bien en ert tans. Et li freres a la damoisele saut avant et lor dist que bien soient il venu si descendent seürement, car il sont herbergié s'il estoient encore plus. Si fait tendre un autre pavellon de sous les sycamors. Et quant li doi [*d*] chevalier furent desarmé si s'aseent pour aus reposer et lor ostes lor demande dont il sont. Et il dient qu'il sont de la maisnie le roi Artu. « Et que alés vous querant ? fait il. — Nous alons, font il, querant mon signour Lanselot del Lac. » Et quant cil l'entent si ne lor velt pas enseignier devant qu'il ait parlé a lui, car en nule maniere ne volroit il faire chose dont il se courechast a son escient. Lors en vient a lui la ou il se gisoit et li dist : « Sire, chaiens a .II. chevaliers qui sont de la maison le roi Artu, si vous vont querant si com il dient. Si parleroient volentiers a vous s'il vous plaisoit. Or me dites que je en ferai. — Or le demandés, fait Lanselos, qui il sont et puis le me revenés dire. Car tel pueent il estre que je ne voldroie mie qu'il me veïssent[b] en tel point en nul maniere conme je sui. » Et cil s'en revint a els et lor demande qui il sont

Le premier répondit qu'il s'appelait Bohort, le second Lionel et ils lui apprirent qu'ils étaient frères. Sur-le-champ, l'hôte les quitta et vint le répéter à Lancelot. Celui-ci, en l'apprenant, éprouva une grande joie et proposa à son hôte : « Ami, faites-les venir ici, car ce sont les deux hommes que j'aime le plus au monde. »

155. Alors le chevalier conduisit les deux frères auprès de Lancelot ; ce dernier les salua dès qu'il les vit venir. Et lorsqu'ils le reconnurent, ils ressentirent une joie impossible à exprimer. Ils l'enlacèrent et l'embrassèrent ; mais ils étaient bien ennuyés de le voir si mal en point ; ils lui demandèrent s'il pourrait jamais guérir ; il répondit : « Oui, s'il plaît à Dieu ! » Il leur raconta alors son aventure, comment cela lui était arrivé par l'eau empoisonnée qui l'avait presque tué ; et, assurément, il serait mort s'il n'y avait eu la demoiselle qui l'avait guéri de l'empoisonnement. En entendant ce récit, ils se mirent à se signer, car jamais ils n'avaient entendu parler d'une telle aventure. « Seigneur, demanda Bohort, savez-vous quelque chose de la cour ? Il y a huit jours que nous l'avons quittée ; et je vous dis en vérité que nous avons laissé le roi très affligé pour vous, ainsi que tous ses seigneurs : ils pensent que vous êtes mort et toute la cour est si troublée que personne ne serait assez hardi pour rire ou s'amuser. » Puis il regarda tout autour de lui, car il voulait n'être entendu de personne d'autre qu'eux trois ; il dit alors à Lancelot :

---

et li uns dist qu'il a a non Boors et li autres a a non Lyonniaus et sont ambedoi frere. Et li chevaliers s'en revait tout maintenant et le dist a Lanselot. Et quant il l'entent si en ot molt grant joie si dist au chevalier : « Biaus amis, faites les venir avant. Car ce sont li doi home el monde que je plus aimme. »

155. Lors les amainne li chevaliers avant et Lancelos[a] les salue si tost com il les vit venir. Et quant il le reconnoissent si ont si grant joie que nus nel vous sauroit a dire. Si l'acolent et baisent mais il sont molt desconforté de ce que il le voient si deshaitié se li demandent se il em porroit garir. Et il lor dist : « Oïl, si Dix plaist », si lor conte s'aventure si con ele li ert avenue par l'aigue qui ert envenimee si que a poi qu'il n'a esté mors. Et sans faille si fust il se ne fust la damoisele qui l'avoit gari del envenimement. Et quant il l'entendent si s'en conmencent a seigner car de cele aventure n'avoient il onques mais oï parler. « Sire, fait Boors, et de la cort savés vous nule nouvele ? Hui a .VIII. jors que nous em partesismes si vous di por voir que nous laissasmes le roi molt courecié et tous les barons pour vous. Car il quident que vous soiés mors et toute la cours en est si tourblee qu'il n'i a si hardi qui i ost rire ni joer. » Et il regarde entour lui, car il ne voloit que nus ne l'oïst fors aus .III., si dist a Lanselot :

156. « Seigneur, ma dame la reine eſt très malheureuse à cause de vous. » Alors il lui raconta la vie qui était la sienne, le fait qu'elle avait dû s'aliter « à cause de la peine qu'elle éprouve pour vous » et le chagrin qu'elle avait manifeſté quand ils l'avaient quittée. Puis il tendit à Lancelot l'anneau que la reine lui avait remis pour le lui donner dès qu'il le verrait et Bohort lui rapporta les paroles qu'elle lui avait demandées de lui transmettre. Lancelot prit l'anneau, il le regarda et il le reconnut bien ; il se mit alors à pleurer tout doucement en affirmant : « Cher cousin, je ne pourrais pas accomplir cet ordre même si j'en avais fait le serment, car je suis trop malade pour pouvoir chevaucher en aucune façon. Et quand je serai guéri, il me faudra aller à une affaire pour une dame ; à cause de cela, il serait bon que soit vous soit Lionel retourniez à la cour afin d'apprendre à ma dame comment je vais et lui conter cette aventure qui vient de m'advenir. Pour la rendre tout à fait sûre que c'eſt bien arrivé, vous lui apporterez mes cheveux que j'ai fait mettre dans une boîte, confectionnée à cette fin. »

157. Ce soir-là ils furent bien hébergés, Lionel et Bohort, car le chevalier leur procura toutes les aises qu'il put. Le lendemain, très tôt, Bohort prit congé de Lancelot ; il ne pouvait, en effet, reſter là plus longtemps. Mais avant de se mettre en selle, il lui fit cet aveu : « Seigneur, je vous ai fait un plus grand mal que vous ne le croiriez. — En quoi ? demanda Lancelot.

---

156. « Sire, ma dame la roïne eſt molt durement a malaise pour vous. » Lors li conte la vie qu'ele mainne et conment ele eſt acouchie el lit « pour le doel qu'ele a de vous » et le doel qu'ele fiſt quant il il partirent de li. Puis li donne l'anel qu'ele li ot baillié pour donner lui si toſt com il le verroit et li diſt ce qu'ele li ot con[*e*]mandé a dire. Lors prent Lanselos l'anel si le regarde et connoiſt bien. Lors conmence a plourer molt tenrement et li diſt : « Biaus cousins, ceſt conmandement ne porroie je pas faire se ja l'avoie juré. Car je sui si malades que je ne porroie chevauchier en nule maniere. Et quant je serai garis si m'en couvenra il aler en la besoigne a une dame et pour ce couvenroit il que vous ou Lyonniaus retournissiés a court et deïssiés a ma dame mon eſtre et li contissiés ceſte aventure qui m'eſt avenue nouvelement. Pour ce qu'ele soit plus certainne de ceſte chose qui avenue m'eſt li porterés vous les chaveus de ma teſte que je ai fait mettre et eſtorer une boiſte pour porter les a li. »

157. Celui soir furent il molt bien herbergié entre Lyonnel et Boort, car li chevaliers les aaisa del tout a son pooir. Et l'endemain par matin priſt Boors congié de Lanselot quar il n'i pooit plus demourer. Mais ançois qu'il fuſt montés li diſt il : « Sire, je vous ai plus mesfait que vous ne quidiés. — En coi ? fait Lanselos.

— Je vais vous l'avouer : vous souvient-il de celui qui devant vous voulait enlever la reine, que vous avez combattu et jeté à terre[1] ? — Oui, affirma Lancelot. — Seigneur, lui apprit Bohort, c'est moi qui ai voulu l'enlever et me suis battu contre vous, mais soyez sûr que je ne vous avais pas reconnu et je vous demande pardon de tout ce mal que j'ai fait. — Quoi, s'écria Lancelot, c'était vous ? Au nom de Dieu, vous avez commis un grand outrage quand vous avez porté la main sur une si noble dame ! Vous méritiez tout à fait d'en perdre la vie. Je vous défends bien de recommencer ce genre d'outrage, car, je vous l'assure, vous vous feriez de moi un ennemi mortel ! » Bohort lui fit le serment qu'il avait agi ainsi malgré lui, il raconta comment il avait promis de le faire[2] et il lui certifia que jamais, sa vie durant, il ne ferait plus rien contre la volonté de Lancelot. Puis Bohort quitta les lieux après les avoir tous recommandés à Dieu et il partit avec la demoiselle qui l'emmenait vers la dame de Galvoie. Lionel l'escorta un peu puis revint auprès de Lancelot. Et quand ce dernier le vit, il lui dit qu'il fallait aller à la cour réconforter sa dame. Il fit apporter la boîte où se trouvaient ses cheveux et il la lui donna en lui demandant de revenir, sitôt qu'il serait allé à Camaalot, pour lui faire savoir comment il avait accompli sa mission. Lionel prit la boîte et la mit dans son giron. Puis il revêtit ses armes, monta à cheval et quitta cet endroit. Il chevaucha longuement et arriva à la cour vers

---

— Je le vous dirai, fait il. Vous souvient il, fait Boors, de celui qui devant vous en voloit mener la roïne et vous jouſtaſtes a lui et l'abatiſtes ? — Oïl, fait Lanselos. — Sire, fait il, ce fui je qui mener l'en voloie et qui jouſtai a vous. Mais bien saciés que je ne vous connoissoie pas. Et de tant que je en fis vous en cri je merci. — Que eſt ce ? fait Lanselos, fuſtes vous ce ? En non Dieu, grant outrage feïſtes quant a si haute dame meïſtes main. Si en eüssiés bien deservi la vie a perdre. Si vous desfent que jamais ne faciés tel outrage, car bien saciés que je vous en feroie anemis morteus. » Et il jure que il li couvenoit a faire malgré sien, se li conte conment il l'avoit acreanté, si diſt que jamais, tant com il vive, ne sera de riens encontre sa volenté. Atant s'em part Boors de laiens, si les comande tous a Dieu, si s'en vait avoc la damoisele qui l'en mainne a la dame de Galvoie. Et Lyonniaus le convoie une piece, puis s'en retourne a Lanselot. Et quant il le voit se li diſt que il le couvient aler a court pour sa dame reconforter, si fait aporter la boiſte ou li chaveil eſtoient, se li baille et li diſt si toſt con il aura eſté a court qu'il reviegne pour savoir conment il amendera. Et Lyonniaus prent la boiſte et le met en son sain. Puis s'arme et monte et s'em part de laiens et oire tant par ses journees qu'il eſt venus a court entour ore de prime. Et li rois ert

l'heure de prime. Ce jour-là, le roi était parti à la chasse, la reine était revenue de l'église ; assise à la fenêtre près des galeries, elle regardait vers la cour et elle reconnut Lionel à ses armes. Et dès qu'elle l'eut reconnu, elle ressentit un grand bonheur, car elle savait bien qu'il apportait des nouvelles de celui qu'elle n'aimait pas moins qu'elle-même. Elle rentra dans ses appartements et fit sortir toutes ses demoiselles, car elle désirait recevoir Lionel en privé. Et lui, après avoir mis pied à terre, demanda où il pouvait trouver le roi ; on lui apprit qu'il était dans les bois avec une grande compagnie de chevaliers. « Et où pourrai-je trouver ma dame la reine ? — Ma foi, lui répondit-on, elle vient de rentrer dans ses appartements. » Il se dirigea de ce côté et il entra tout armé, à l'exception du heaume ; il la salua au nom de Lancelot. Dès qu'elle le vit, elle accourut les bras tendus et les lui passa autour du cou en lui souhaitant la bienvenue. « Comment va Lancelot ? demanda-t-elle. — Dame, Dieu merci, bien, répondit Lionel, malgré les aventures qui lui sont arrivées depuis que vous ne l'avez vu. — Comment, s'écria-t-elle, n'est-il pas en bonne santé et joyeux ? — Ma dame, non, pas autant que je le voudrais. — Par ma foi, dit la reine, vous tenez des propos étonnants, car, il n'y a guère, une demoiselle est venue à la cour qui m'a affirmé qu'il était bien portant et allègre, et depuis il a été si malade ? — Oui, ma dame, c'est vrai, répondit-il, si malade qu'il a failli mourir. » Alors il

---

celui jour alés chacier, et la roïne estoit venue del moustier si seoit a une fenestre de vers les loges et regarda enmi la court et reconnoist Lyonnel as armes. Et quant ele le reconnut si en ot molt grant joie, car ele set bien qu'il [f] li aporte nouveles de celui qu'ele n'aime mie mains de soi. Et ele entre en ses chambres et fait fors aler toutes les damoiseles car ele velt estre laiens priveement. Quant Lyonniaus fu descendus si demanda ou il porroit trouver le roi et on li dist qu'il ert el bois o grant compaingnie de chevaliers. « Et ou porrai je, fait il, trouver ma dame la roïne ? — Par foi, font il, ele est orendroit entree en ses chambres. » Il s'adrece maintenant cele part, si entre dedens tous armés fors de son hiaume, si le salue de par Lanselot. Et quant ele le voit se li acourt les bras tendus et li jete au col et li dist que bien soit il venus. « Mais conment le fait Lanselos ? fait ele. — Dame, fait il, bien, Dieu merci, selonc les aventures qui li sont avenues puis que vous ne le veïstes. — Conment, fait ele, n'est il mie sains ne haitiés ? — Dame, fait il, nenil, pas si bien com je voldroie. — Par foi, fait ele, vous me dites merveilles. Car encore n'a il gaires que une damoisele vint chaiens qui nous dist qu'il ert sains et haitiés, ore si a puis esté malades. — Dame, fait il, voire, si durement que a painnes qu'il n'a esté mors. » Lors li

raconta comment Lancelot avait été empoisonné, en quelles circonstances, comment il avait enflé au point qu'il avait cru en mourir sans avoir le temps de se confesser. « Certes, il serait mort sans le moindre doute s'il n'y avait eu une demoiselle qui s'est attachée à le soigner. Elle s'est si bien occupée de lui qu'il est guéri. »

158. Quand la reine entendit le récit de cette aventure, elle fut stupéfaite à ne plus savoir que dire ni que faire. « Dame, ajouta Lionel, il y a plus prodigieux encore, c'est qu'il en a perdu sa peau, les ongles de ses mains et de ses pieds et toute sa chevelure. » Alors la reine se mit à faire le signe de la croix, tandis que Lionel poursuivait : « Afin que vous croyiez que c'est la vérité, je vous ai apporté ses cheveux dans un coffret d'ivoire. — En vérité, s'écria la reine, Dieu ne m'apporte plus aucune aide si je ne vous en sais pas meilleur gré que si vous m'aviez donné cent marcs d'or ! » Alors elle demanda à ses écuyers de désarmer Lionel. Et quand il eut déposé son manteau, il sortit la boîte de son giron et la donna à la reine en disant : « Ma dame, tenez, voici le coffret que mon seigneur vous envoie. » Sur-le-champ, elle ouvrit le coffret ; et quand elle vit les cheveux, elle commença à les embrasser et à manifester une aussi grande joie que si cela avait été la chevelure d'un saint.

159. Lionel demeura tout le jour avec la reine, et quand ce fut l'heure de souper, un écuyer vint auprès d'elle et il lui dit : « Ma dame, mon seigneur le roi ne viendra pas aujour-

---

conte conment il avoit esté envenismés et par quele ocoison et conment il fu enflés si qu'il quida bien morir et sans confession. « Et mors fust il sans faille se ne fust une damoisele qui de lui se prist garde. Et tant s'en est ele entremise qu'il est garis. »

158. Quant la roïne oï ceste aventure si en fu si esbahie qu'ele ne set qu'ele doie dire ne faire. « Dame, fait Lyonniaus, encore m'esmerveil plus, car le quir de lui est cheüs et les ongles des piés et des mains et tout li chavel. » Et ele se conmence a seignier et il li dist : « Dame, pour ce que vous creés mix que ce soit voirs vous aport je ses chaveus en une boiste d'ivoire. — Voire, fait ele, ja Dix ne m'aït se je ne vous en sai meillour gré que se vous m'eüssiés donné .c. mars d'or. » Lors le fait desarmer as esquiers. Et quant il est em pur le cors si oste la boiste de son sain, si le baille a la roïne et li dist : « Dame, tenés, veés ci la boiste que mé sires vous a envoiie. » Et ele ouvre la boiste maintenant. Et quant ele voit les chaveus si les conmence[a] a baisier et a faire ausi grant joie que se ce fuissent li chavel a un cors saint.

159. Tout le jour demoura laiens Lyonniaus avoc la roïne. Et quant ce vint devant souper si vint uns esquiers a la roïne et li dist :

d'hui, car il eſt demeuré dans les bois ; mais il ne voudrait pas que vous vous teniez à l'écart à cause de son absence. Il vous demande de vous conduire en dame joyeuse et pleine d'entrain et de réunir une cour aussi somptueuse que si le roi était présent. » Et la reine assura que c'était ce qu'elle allait faire. Puis elle demanda à Lionel : « Et vous, mon ami, quel conseil me donnerez-vous ? — À quel propos, dame ? l'interrogea-t-il. — Assurément, fit-elle, je désire si fort voir Lancelot que je n'ai jamais rien désiré autant. Je crois même que je vais mourir si je ne le vois bientôt. Et je voudrais que ce fût de telle sorte, si cela eſt possible, que ni le roi ni ses barons ne le sachent, ni personne d'autre que vous et moi.

160. — Par ma foi, répondit Lionel, je veux bien vous indiquer comment il pourra venir auprès de vous en secret sans que nul ne le sache, sinon vous et moi. —Apprenez-le-moi, s'écria la reine, et je ferai ce que vous me conseillerez. — Par ma foi, le mieux, à mon avis, c'eſt de demander au roi de faire annoncer un tournoi pour l'oćtave de la Sainte-Madeleine ; alors les chevaliers se rassembleront de toutes parts, il eſt impossible qu'il n'y vienne pas une grande foule. Quand ils seront là et que le tournoi battra son plein, Lancelot et moi nous arriverons si discrètement que personne ne percera notre secret. C'eſt ainsi que vous pourrez voir et posséder Lancelot. Pour qu'on ignore encore mieux sa présence, vous n'en direz rien avant le terme comme si vous n'en aviez jamais entendu parler. — Certainement,

---

« Dame, mé sires ne vendra hui mais, car il eſt remés el bois, si ne voldroit mie que vous vous [*350a*] eschivissiés[a] de li. Si vous mande que vous soiiés lie et joiouse et que vous teigniés ausi grant court conme s'il meïsmes i fuſt. » Et ele diſt que si fera ele. Puis diſt a Lyonnel : « Et vous, biaus dous amis, quel conseil me donrés vous ? — De coi, dame ? fait il. — Certes, fait ele, je ai tel talent de veoir Lanselot que onques ne desirai riens tant, ancor si quit bien que je en morrai se je ne le voi par tans. Si le voldroie veoir en tel maniere s'il pooit eſtre[b] que li rois ne li baron ne le seüssent fors moi et vous.

160. — Par foi, fait il, je vous enseignerai bien conment il vendra a vous si que nus ne le saura fors nous .II. priveement. — Dites dont, fait ele, et je le ferai a voſtre los. — Par foi, fait Lyonniaus, le mix que je i voie si eſt que vous proiiés au roi qu'il face crier un tournoiement as oćtaules de la Magdalainne, si assambleront li chevalier de toutes pars si ne porra eſtre qu'il n'i viengnent grant gent. Et quant il seront assamblé et li tournois sera pleniers nous viendrons en tel maniere moi et lui que ja nus ne nous i connoiſtra. Et ensi le porrés veoir et avoir. Et pour ce que on l'aperçoive de mains que vous ja dedens celui terme ne parlerés que vous en aiiés riens oï. — Par foi,

assura la reine, je n'en soufflerai mot ! » Ainsi se mirent-ils d'accord sur ce projet, puis ils se divertirent assez cette nuit-là. Le lendemain, le roi revint des bois. Quand la reine le vit arriver, elle alla à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue. Ensuite, le roi s'en alla entendre la messe, et, quand ce fut fait, il donna l'ordre de dresser les tables. Après le repas, une fois les tables ôtées, la reine s'adressa au roi : « Seigneur, je m'afflige pour monseigneur Gauvain et ses compagnons qui n'ont aucune nouvelle de Lancelot. S'ils pouvaient au moins connaître celles que la demoiselle nous a apportées l'autre jour ! — Par Dieu, fit le roi, comme je voudrais qu'il le sût ! — Je vais vous dire ce que vous ferez : il y a bien longtemps qu'il n'y a eu de tournoi en ce pays ; faites-en annoncer un pour l'octave de la Madeleine et que les prés de Camaalot soient le lieu fixé pour son déroulement. Je crois vraiment que, si Lancelot en entend parler, il y viendra et tous les autres compagnons qui sont partis à sa recherche agiront de la même façon. » Le roi déclara qu'elle avait très bien parlé et que, puisse Dieu l'y aider, lui aussi était fort désireux d'organiser ce tournoi.

161. Alors il envoya des messagers par tout le pays pour annoncer la tenue du tournoi, sa date et son lieu. La reine revint auprès de Lionel et lui confia : « Maintenant vous pouvez partir quand il vous plaira, car j'ai parfaitement fait tout ce que vous m'aviez conseillé. Saluez pour moi votre cousin avec autant de salutations qu'on peut imaginer et rappelez-lui

---

fait ele, non ferai je. » Ensi s'acordent a une parole et joent assés toute la nuit. Et l'endemain vint li rois del bois. Et quant la roïne le voit venir se li ala a l'encontre et li dist que bien soit il venus. Aprés ce vait li rois oïr messe. Et quant il ot oï messe si conmanda les tables a metre. Aprés disner, quant les tables furent levees, dist la roïne au roi : « Sire, il me poisse de mon signour Gavain et des compaingnons qui ne sevent nule nouvele de Lanselot. Au mains s'il seüssent celes qui avant ier nous furent aportees par la damoisele. — Par Dieu, fait li rois, je voldroie que il le seüst. — Je vous dirai que vous ferés. Il a molt grant piece que en cest païs n'ot tournoiement. Si en faites un crier as octaules de la Magdalainne et soit ferus es prés de Kamaalot. Et je croi vraiement que se Lanselos en ot parler que il venra et ausi feront tout li autre compaignon[a] qui en la queste sont entré. » Et li rois dist qu'ele a molt bien dit, et, se Dix li aït, il en avoit molt grant talent.

161. Lors envoie par tout le païs et fait porter nouveles del tournoiement et a quel terme il sera et en quel lieu. Et la roïne revint a Lyonnel et li dist : « Or vous em porrés vous aler quant il vous plaira, car j'ai molt bien fait ce que vous me deïstes. Et salués moi vostre

de ne manquer en aucune façon de venir au tournoi. » Lionel l'assura que Lancelot n'y manquerait pas. Alors il prit ses armes si discrètement que personne ne le vit et il se mit en route jusqu'à arriver à l'endroit où Lancelot gisait malade. Il y avait quatre pavillons dressés sous les sycomores.

Amour de la demoiselle à la Fontaine pour Lancelot.

162. Quand Lionel eut mis pied à terre et se fut désarmé, il vint voir Lancelot et le trouva très mal en point. Il lui demanda comment il allait. « Ma foi, lui confia Lancelot, je ne guéris pas bien, car la demoiselle qui s'occupait de moi eſt si malade que, depuis trois jours, elle ne s'eſt pas levée de son lit. C'eſt pourquoi je ne vais pas bien. — Seigneur, dit Lionel, voilà qui m'afflige beaucoup. » Puis il lui raconta ce que la reine lui faisait savoir et parla du tournoi fixé pour l'oꝺtave de la Madeleine. « Il vous faudra à tout prix y être, car la reine ne l'a fait annoncer que pour vous. — Ah, Dieu, s'écria Lancelot, pourquoi a-t-elle fait cela ? Je suis malade au point qu'on ne pourrait l'être plus et la date eſt si proche qu'il ne se passera pas un mois avant que l'on y soit. J'ai grand-peur pour cette raison de ne pouvoir m'y trouver à temps, et aussi pour l'affaire dont m'a chargé cette dame et que je dois mener à son terme avant de pouvoir retourner à la cour. » Alors il se mit à se lamenter sur sa maladie et sur celle de la demoiselle. Quant à Lionel, il alla voir la jeune fille qui était alitée dans l'autre pavillon ; quand elle le vit

---

cousin[a] d'autant de salus conme on porroit penser et [*b*] li dites qu'il ne laiſt en nule maniere qu'il n'i viengne. » Et il diſt que non fera il. Lors prent ses armes si sagement que nus ne le connut, si erra tant qu'il vint la ou Lanselos gisoit malades. Si avoit desous le sicamor tendus .IIII. paveillons.

162. Quant Lyonniaus fu descendus et desarmés si vint a Lanselot, si le trouve molt malade et li demande conment il li eſt. « Par foi, fait il, je ne garis mie bien que la pucele qui de moi prenoit garde eſt si malade qu'ele ne leva del lit .III. jours a par ce me vait il malvaisement. — Sire, fait il, ce poise moi molt durement. » Lors li conte ce que la roïne li mande et del tournoiement qui eſt criés as oꝺtaules de la Magdalainne. « Si couvient, fait il, a fine force que vous i soiiés quar pour vous solement veoir l'a fait la roïne crier. — Ha, Dix, fait il, pour coi a ele ce fait ? Ja sui je si malades que nus plus et li termes eſt si pres qu'il n'i a pas plus d'un mois. Si ai molt grant paour que je n'i puisse venir a tans, meïsmement pour le besoigne a ceſte dame qu'il me couvient mener a chief ançois que je puisse retourner. » Lors se conmence a plaindre et a la damoisele de sa maladie. Et Lyonniaus vint a la pucele qui se gisoit en l'autre paveillon. Et quant ele le voit

arriver, elle crut que c'était Lancelot, car il lui ressemblait plus que personne et, s'il n'avait été un peu plus petit, on aurait eu du mal à les distinguer[1]. Quand elle le vit s'approcher, elle se mit à pleurer très fort ; il lui demanda de ses nouvelles, et elle, qui était si éprise d'amour que personne ne le fut tant, lui dit qu'elle était en train de mourir. « Cela me chagrine plus pour autrui que pour moi, car ma mort privera le monde du meilleur des chevaliers qui y vive, lui que j'aurais rendu sain et allègre si j'avais vécu plus longtemps.

163. — Demoiselle, demanda Lionel, comment êtes-vous tombée malade ? — Seigneur, je ne le révélerai d'aucune façon ni à vous ni à personne. Cependant apprenez à votre seigneur qu'il a tué aussi bien lui-même qu'une autre par sa beauté, car c'était un grand malheur d'être aussi beau ! » Alors elle s'abandonna à un violent chagrin et elle chuchota : « Hélas ! malheureuse que je fus, de voir cette beauté qui me cause un tel désir ! » Lionel perçut bien ces mots, mais il n'en pénétra point la signification. Pourtant il feignit de n'avoir rien entendu et il lui promit qu'il rapporterait exactement à Lancelot ce qu'elle lui avait recommandé de dire. Il s'apprêtait à repartir quand elle le rappela et ajouta : « Dites-lui donc, cher seigneur, que d'ici huit jours il mourra s'il ne s'occupe pas de lui-même et ce sera une grave faute de se laisser mourir par manque de soins. » Lionel revint auprès de

---

venir se li est avis que ce soit Lanselos. Car il le resambloit mix que nul autre home s'il ne fust un poi miudres de lui a painnes conneüst on l'un del autre. Et quant ele le voit venir si conmence a plourer molt durement. Et il li demande conment ele le fait. Et cele qui tant ert esprise d'amors que nule ne fu onques plus li dist qu'ele se muert. « Si m'en poise, fait ele, plus pour autre que pour moi, car en ma mort perdra li mondes li meillour chevalier qui vive que je rendisse sain et haitié se je vesquisse longuement.

163. — Damoisele, fait Lyonniaus, conment vous avint cis maus ? — Sire, fait ele, je nel diroie en nule maniere ne a vous ne a autre. Mais toutes voies dites a vostre signour qu'il ocist lui et autre pour sa biauté. Car mar fust il onques si biaus ! » Lors conmencha a faire grant doel et dist coiement au plus bas qu'ele puet : « Lasse, je mar vi sa biauté que tant couvoite ! » Lyonniaus entendi bien ceste parole, mais ne sot que ce fu a dire. Mais onques samblant n'en fist que il l'eüst oïe, si li dist qu'il li dira bien ce que ele li mande, si s'en revelt aler quant ele le rapela : « Si li dites, biaus sire, dites vostre signour que il morra dedens .VIII. jours s'il ne prent conroi de soi et ce sera molt grans pechiés se il par defaute se laisse morir. » Lors vint Lyonniaus a Lanselot, si s'asist devant [c] lui et li demande conment il se

Lancelot et s'assit à son chevet. Il lui demanda comment il se sentait. « Par ma foi, répondit Lancelot, je suis vraiment mal, et il me semble que cela ne cesse d'empirer ; pourtant j'étais presque guéri quand la jeune fille qui me soignait est tombée malade. » Alors Lionel lui rapporta les paroles qu'elle avait prononcées et Lancelot en resta stupéfait, car il comprenait fort bien ce qu'elles signifiaient. « Seigneur, déclara Lionel, à quoi bon le cacher ? Mourir ou vivre dépend de votre volonté. Je sais que la jeune fille vous aime tellement que jamais nulle n'aima davantage ; c'est pour vous qu'elle est couchée, malade, et je sais qu'elle en mourra si vous ne l'assurez de votre amour. Pour cette raison, je vous conseille de la sauver de la mort en même temps que vous-même, sinon vous allez mourir tous les deux. Certes, ce serait un grand malheur, car c'est une jeune fille de valeur et vous, vous êtes le meilleur chevalier de ce monde. — Assurément, répondit Lancelot, il n'est rien que je ne ferais, une fois sauf l'honneur de ma dame, pour sauver la vie de cette jeune fille, car elle est très belle et très sage. Et de plus, en toute justice ce serait mon devoir, il est hors de doute qu'elle m'a sauvé la vie et qu'elle a fait pour moi plus que jamais demoiselle ne fit pour un homme. Mais ce qu'elle me demande m'est absolument défendu, car, pour n'importe quel malheur qui puisse m'advenir, je ne saurais trahir ma dame quant à l'amour que je lui ai juré. Voilà pourquoi je ne sais pas quoi dire, je me refuse absolument à tromper volontairement

---

sent. « Par foi, fait il, je sui molt malades si me samble que je ne fais s'empirier non. Si estoie auques garis quant la pucele s'acoucha malade qui de moi se prendoit garde. » Et Lyonniaus li dist ce qu'ele li avoit dit et il en devint tous esbahis, car bien en connut la senefiance des paroles. Et Lyonniaus li dist : « Sire, que voldroit li celers ? Vous poés vivre et morir se vous volés. Je sai bien que la pucele vous aimme tant que feme ama onques plus home et pour ce vos est ele au lit, si sai bien qu'ele en morra se vous ne l'aseürés de vostre amour. Et pour ce vous lo je que vous aiiés conseill qu'ele soit salvee de la mort, et vous d'autre part ou autrement serés vous mort ambedoi, si sera grans damages de li car molt est bone pucele et pour vous qui estes li miudres chevaliers del monde. — Certes, fait Lanselos, il n'est riens que je ne feïsse, sauve l'onnour ma dame, pour salver la vie a la pucele, car molt est bele et sage. Et si le devroie faire par raison, car sans faille ele m'a salvee la vie et plus a fait pour moi que onques damoisele ne fait pour home. Mais sor ceste chose qu'ele requiert a si grant desfens que pour nule mesestance qui a mon cors puist avenir, ne fauseroie je a ma dame des amours que je li ai promis. Et pour ce ne sai je que dire, car en nule maniere je ne li feroie

cette jeune fille, qui s'eﬅ montrée à mon égard absolument sincère et loyale plus que toute, raison pour laquelle je ne lui mentirai jamais, s'il plaît à Dieu.

164. — Répondez-moi donc, demanda Lionel, aimez-vous d'amour fort ma dame la reine ? — Oui, fit Lancelot, plus que ma vie. — Vous ne feriez donc pas sciemment quelque chose qui puisse lui déplaire ?— Certes non ! J'aimerais mieux que l'on me tue. — Et il n'y a rien que vous ne feriez pour protéger ma dame de la mort ? — Non, c'eﬅ vrai. — Et si par hasard vous mouriez, que croyez-vous qu'elle ferait ? — Je sais bien qu'elle mourrait de chagrin, car elle ne m'aime pas moins qu'elle-même. — Eh bien, continua Lionel, je vais vous démontrer selon la raison que, si vous refusez votre parole et votre amour à cette demoiselle, vous préférez la mort de ma dame la reine à sa vie. Je vais vous dire comment : vous voyez bien que vous êtes sur le point de mourir si la jeune fille ne vous guérit pas. Et la seule cause de sa maladie, c'eﬅ vous. Ainsi vous avez le pouvoir de la guérir et elle vous donnera la guérison, mais si vous, vous refusez, elle mourra et ce sera le pire dommage qui jamais arriva à votre époque. Et une fois que votre mauvais vouloir vous aura tué et que ma dame la reine apprendra votre mort, elle qui vous aime tant, je sais qu'elle en mourra à coup sûr. Vous aurez ainsi réussi à tuer trois personnes : vous, ma dame la reine et la jeune fille. On pourra bien

---

menchoigne a entendant, car en toutes choses m'a ele eﬅé si loiaus et si voir disans que nule plus et pour ce ne li mentirai je ja se Dix plaiﬅ.

164. — Or me dites, fait Lyonniaus, amés vous molt ma dame la roïne ? — Oil, fait il, plus que moi. — Dont ne feriés vous mie chose a voﬅre essient, qui li despleüﬅ ? — Non, voir, fait il, je voldroie molt mix eﬅre ocis. — Et il n'eﬅ riens, fait Lyonniaus, que vous ne feriés pour li garantir de mort ? — Nennil, voir, fait il. — Et se vous morés par tele aventure, que quideriés vous qu'ele feïﬅ ? — Je sai bien, fait il, que ele morroit de doel, car ele ne m'aimme mie mains de li. — Dont vous mouﬅerrai je, fait Lyonniaus, par raison que se vous veés à cele pucele voﬅre parole et voﬅre amour vous amés mix la mort ma dame que sa vie. Et si vous dirai bien conment. Vous veés bien que vous eﬅes a la mort venus se ceﬅe pucele ne vous gariﬅ, ne ele n'eﬅ malades se pour vous non. Et ensi le poés vous garir et ele vous donra garison. Et se ce ne volés faire ele morra dont ce sera li graindres damages que onques aveniﬅ a voﬅre tans. Et quant vous serés mors par voﬅre malvaiﬅié et ma dame la roïne l'oïra dire, puis qu'ele vous aimme tant, je sai vraiement que ele morra et [*d*] ensi en ocirrés vous .III. : vous et ma dame la roïne et

assurer après votre mort que vous aurez agi en homme déloyal puisque vous serez responsable de la mort de la plus belle et de la plus noble dame du monde sans qu'elle l'ait mérité, et non moins responsable de la mort de la plus jolie des jeunes filles qui vous avait un jour sauvé la vie et, vous, en guise de récompense, vous lui aurez donné la mort ! »

165. En entendant ces paroles, Lancelot ne sut que répondre, car la raison et la justice le poussaient à dire et à faire la volonté de la jeune fille, il redoutait la mort qu'il ne pouvait plus éviter, il le savait, si celle qui se mourait pour lui ne le guérissait pas. D'autre part, s'il lui accordait son amour, il craignait que la reine ne l'apprît. Du coup, il ne savait plus que choisir, ou aimer la demoiselle ou lui refuser son amour. Il dit alors à Lionel en pleurant : « Mon cher ami, conseillez-moi donc sur la manière d'agir en cette circonstance ! — Seigneur, rétorqua Lionel, c'est tout conseillé : il faut que vous accomplissiez la volonté de la demoiselle ou vous êtes un homme mort. — Ah, mon Dieu, s'écria Lancelot, comment pourra-t-il advenir que je sois traître à l'amour de ma dame ? — Et comment pourra-t-il arriver, répliqua Lionel, que la reine meure sans l'avoir mérité ? Et vous tuerez aussi une jeune fille que vous deviez protéger en tous lieux. Certes, personne ne pourrait vous accuser d'être un traître si vous agissez ainsi que je le conseille. » Lancelot garda le silence, il ne savait que répondre. « Certes, répéta Lionel, il faut que maintenant

---

ceste pucele dont on porra bien dire aprés vostre mort que vous aurés faite desloiauté, car par vous seroit morte la plus bele dame del monde et la plus haute qui ne l'avoit mie deservie et la plus bele pucele del monde[a] qui une fois vous rendi la vie et or vous rendés tel guerredon que pour la vie li rendés la mort. »

165. Quant Lanselos entent ceste parole si ne set que dire car drois et raison le semont a dire et a faire la volenté a la damoisele si redoute la mort dont il ne puet eschaper, ce set il bien, se cele ne l'en garist qui pour lui se muert. Et d'autre part, s'il li otroie s'amour, il a paour que la roïne ne le sace. Et pour ce ne set il que faire ou la damoisele amer ou li veer s'amour. Lors dist a Lyonnel em plorant : « Biaus dous amis, car me conseilliés que je porrai faire de ceste chose. — Sire, fait il, li consaus est tous pris ; il couvient que vous faciés la volenté a ceste damoisele ou vous estes mors. — Ha, Dix, fait il, conment porra ce estre que je fausse d'amours envers ma dame ? — Mais conment porra ce estre, fait Lyonniaus, qu'ele muire qui ne l'a mie deservi ? Et ceste pucele que vous devés garder en tous lix ocirrés[a]. Certes, il n'est nus qui de traïson ne vous em puist apeler se vous le feïssiés. » Et il se taist car il ne set que respondre. « Certes, fait Lyonniaus, il couvient que vous de ceste chose

vous agissiez selon ma volonté. » Lancelot ne disait toujours rien, mais il pleurait tout doucement, maudissant l'heure où il était né puisqu'il était amené à devoir agir contre tout ce qui lui plaisait. Après avoir longuement pleuré, il déclara à Lionel :

166. « Ami, les choses sont telles que je ne ferai rien, pour mort ou pour vie, sans la permission de ma dame ; il faut donc que vous vous apprêtiez à vous rendre sur-le-champ à la cour du roi Arthur et vous raconterez à ma dame la reine ce qui se passe ; vous lui apprendrez que je suis mort sans nul doute si je n'accomplis pas la volonté d'une jeune fille. Et assurez-la bien que suis prêt à mourir si c'eſt ce qu'elle veut. — Par ma foi, répliqua Lionel, je serais parti sans plus attendre, mais je vous vois si mal en point que je ne crois pas que vous viviez encore à mon retour. Pour cette raison, il vous faut prendre une décision rapide ! » Immédiatement Lionel sortit du pavillon, il se rendit auprès de la demoiselle qui était fort malade et la salua au nom de Lancelot en disant : « Dame, mon seigneur vous fait mander que vous l'avez sauvé une fois de la mort ; il vous doit donc une récompense qui vaille celle de lui avoir rendu l'exiſtence ; si vous pouvez le guérir de la maladie qui le tient, il vous promet que dorénavant vous pourrez faire de lui votre volonté comme de votre ami et de votre chevalier, si c'eſt cela qui vous plaît. »

---

faciés a ma volenté. » Et il ne diſt mot, ains ploure molt tenrement et maldiſt l'ore que il fu nés et quant il a ce eſt menés que il li couvient faire chose contre que son plaisir. Et quant il ot assés plouré si diſt a Lyonnel :

166. « Biaus amis, il eſt ensi que je sans le congié ma dame n'en feroie riens ne pour mort ne pour vie. Si couvient que vous mouviés orendroit a aler a la court le roi Artu et contés a ma dame la roïne mon eſtre et dites li que je sui mors outreement se je ne fais la volenté d'une pucele et se li dites que s'il li plaiſt je morrai. — Par foi, fait Lyonniaus, je meüsse[a] orendroit sans plus atendre mais je vous voi si atourné que je ne croi pas que vous vesquissiés tant que je revenisse. Et pour ce couvient il que vous prengiés haſtif conseil. » Atant s'em part Lyonniaus del paveillon et en vient a la damoisele qui molt eſtoit deshaitie et le salue de par Lanselot et li diſt : « Dame, me sires vous mande que vous l'avés une fois gari de mort si vous en doit tel guerredon conme cil qui vous avés rendue la vie. Et se vous de la maladie ou il eſt le poés metre fors, il vous promet que vous des ore mais de lui poés faire voſtre volenté conme de voſtre ami et de voſtre chevalier, s'il vous plaiſt. »

167. [*e*] Quant la damoisele entent ceſte parole, se li eſt avis qu'ele

167. Quand la jeune fille entendit ces paroles, elle crut qu'elle tenait Dieu lui-même dans ses mains. Et, au milieu de ses soupirs, elle demanda : « Cher seigneur, est-ce donc vrai qu'il vous envoie me dire cela ? — Demoiselle, oui. — Donc me voilà toute guérie, assura-t-elle, puisque j'aurai désormais tout ce que j'ai pu désirer dans ma vie et la maladie ne me tiendra plus, car rien n'égale la joie que j'ai au cœur. » Dès lors elle se leva et se para le mieux qu'elle put ; elle vint devant Lancelot si coquettement parée qu'elle en était charmante à voir. Lionel, de son côté, était déjà en selle, tout désarmé sauf l'épée, il portait robe de soie, cotte et manteau. Il prit la route pour se rendre à la cour et poussa son cheval à filer au plus vite. La demoiselle était arrivée devant Lancelot qui gisait malade. Quand il la vit venir, il lui fit le meilleur visage possible et affirma : « Demoiselle, soyez la bienvenue ! Certes, j'avais bien besoin de vous voir, car je suis plus malade et plus mal en point que je ne l'ai été naguère. Je vous prie donc de vous donner la peine de m'aider jusqu'à ma guérison sous la garantie que je serai ensuite votre chevalier tous les jours de ma vie. » Elle lui répondit qu'elle n'en demandait pas plus. Sur ces paroles entra dans le pavillon le chevalier qui était le frère de la demoiselle. Quand il la vit avec Lancelot, il en fut tout content, car il la croyait encore alitée. Elle se mit à préparer un repas pour Lancelot, tout en lui expliquant ce que c'était. Elle y mit une si grande

---

tiengne Dieu entre ses mains. Se li dist tout en souspirant : « Biaus sire, est ce dont voirs qu'il me mant tels nouveles ? — Damoisele, fait il, oïl. — Dont sui je, fait ele, toute garie, quar ore aurai je quanques je desierrai onques en ma vie, ne des ore mais ne me tendra maladie, car tout passe la joie qui au cuer me touche. » Lors se lieve et apareille au mix qu'ele pot. Si en vient devant Lanselot si acesmee que molt ert bele a veoir. Et Lyonniaus fu ja montés sor son cheval tous desarmés fors de s'espee et ot robe de cendal, cote et mantel, si entre en son chemin pour aler a court et s'en vait si grant oirre com il puet del cheval traire. Et la damoisele fu venue devant Lanselot qui gisoit malades. Et quant il le vit venir se li fist la plus bele ciere que il pot et li dist : « Ma damoisele, vous soiiés la bien venue. Certes, de vostre venue avoie je molt grant mestier car je sui malades et deshaitiés plus que je ne suel. Si vous proi que vous metés painne en moi aïdier tant que je soie garis par couvent que je soie vostre chevaliers tous les jours de ma vie. » Et ele dist qu'ele ne demande mix. A ces paroles entra laiens li chevaliers qui freres estoit a la damoisele. Et quant il le vit avoc Lanselot si en fu molt liés, car il quidoit encore qu'ele geüst en son lit. Et ele conmence a aprester a mengier a Lanselot, si devise coi. Et ele mist si grant

attention qu'il dormit la nuit entière et, le lendemain, se sentit beaucoup plus dispos que la veille. Elle lui avait préparé un électuaire merveilleux dont elle lui fit goûter puis elle lui oignit les tempes et les bras, il s'endormit aussitôt et il ne s'éveilla pas avant vêpres ; il se trouva alors fort apaisé de ses souffrances. Elle lui demanda comment il allait et il répondit : « Bien, Dieu merci, je crois être bientôt complètement guéri. » Elle en fut fort heureuse et elle le fit un peu manger, car il se sentait la tête vide. Puis il se rendormit et ne s'éveilla qu'au matin. Une fois réveillé, il regarda par la porte du pavillon et il vit Lionel qui revenait au grand galop ; il avait éperonné sa monture à la mettre en sang jusqu'en haut des jambes. Il mit pied à terre et rejoignit Lancelot ; il le trouva tout seul, car les autres dormaient encore. Dès que Lionel fut à ses côtés, Lancelot lui demanda des nouvelles de sa dame. « Seigneur, répondit Lionel, elle vous envoie plus de cent mille saluts ; elle vous fait dire que si vous l'avez jamais aimée, pour vous délivrer de la mort et la délivrer elle aussi, vous devez faire le bon vouloir de la demoiselle ; si vous ne le faites pas, vous avez perdu son amour[1]. » Lancelot l'assura qu'il en ferait assez pour ne jamais être blâmé ni haï par la demoiselle. « Et comment vous sentez-vous ? demanda Lionel. — Ma foi, dit Lancelot, je me sens si sain que, Dieu merci, je pourrai bientôt remonter à cheval. »

168. Le même jour, après le dîner, il arriva que Lancelot

---

entente en lui qu'il dormi toute la nuit et l'endemain se senti plus legier que le jour devant. Et ele li ot apareillie laituaire merveillouse qu'ele li fist user, puis li oint les temples et les bras et il s'endort maintenant que onques ne s'esveilla devant vespres, et lors se trouva molt alegié de son mal. Et ele demanda a lui conment il li ert, et il li dist : « Bien, Diu merci, car je quit par tans estre tous garis. » Et ele en est molt lie, si le fait un poi mengier pour la teste qu'il avoit vuide. Puis s'en redort, ne ne s'esveilla jusques au matin. Et quant il se fu esveilliés, si regarde par l'uis du paveillon et voit Lyonnel qui revenoit les grans galos et avoit son cheval tant esperonné qu'il en ert al sanc jusques au gros des gambes. Et il descent et vient a Lanselot, si le trouve tot sol, car encore se dormoient li un et li autre. Et quant il fu venus devant Lanselot, se li demande nouveles de sa dame. « Sire, fait il, ele vous mande plus de .C.M. salus. Et vous mande que se vous onques l'amastes que pour vous delivrer de mort et li ausi faciés la volenté a la pucele, et se vous ce ne faites vous avés s'a[*l*]mour perdue. » Et il dist qu'il en fera tant qu'il n'en devra ja estre blasmés ne de la pucele haïs. « Et conment vous sentés vous ? fait Lyonniaus. — Par foi, fait il, je me sent si sain, Diu merci, que je porrai bien par tans chevauchier. »

était resté tout seul dans le pavillon avec la jeune fille qui l'avait guéri. Il s'assit dans son lit et commença à la regarder. Il vit qu'elle était d'une grande beauté : elle lui plaisait tant que, s'il n'avait pas aimé la reine d'un amour si fort, il n'aurait pu s'empêcher de céder à la jeune fille, mais il aimait la reine avec tant de loyauté qu'il ne lui aurait fait défaut d'aucune façon. La jeune fille qui désirait lui accorder son amour lui confia : « Seigneur, je vous ai guéri et sauvé de la mort, Dieu merci ! Maintenant je veux que vous teniez votre promesse à mon égard. » Il lui demanda quelle promesse. « Ma foi, seigneur, répondit-elle, je vais vous le dire ; c'est ainsi, je vous aime d'amour vrai depuis le premier moment où je vous ai vu, plus que jeune fille n'aima jamais chevalier ; et cela s'est bien vu, car, à cause de vous, j'ai été tout près de mourir. Vous m'avez fait savoir que, désormais, vous seriez toujours mon chevalier et mon ami ; cette parole m'a apporté un tel apaisement que je me suis relevée sur-le-champ, je suis venue auprès de vous et j'y ai mis tant de peine que vous voilà guéri, grâce à Dieu. Maintenant je vous rappelle votre promesse et je veux que vous me garantissiez que, dorénavant, vous serez mon ami loyal et que vous n'en aimerez aucune autre tant que vous me verrez loyale. » Quand Lancelot entendit ces paroles, il réfléchit un moment, puis il déclara : « Certes, demoiselle, c'est vrai que vous avez fait tant pour ma vie que je dois être votre chevalier et votre

---

168. Celui jour, aprés disner, avint que Lanselos fu remés tous seus el paveillon fors de la pucele qui gari l'avoit. Et il fu assis en son lit, si le conmença a regarder, si le vit de si grant biauté. Et tant li plot que, s'il n'amast la roïne de si grant amour, qu'il ne se tenist pas qu'il ne feïst la volenté a la damoisele. Mais il l'aimme si loiaument qu'il ne fauseroit en nule maniere. Et cele qui voloit qu'ele li eüst otroiie s'amour li dist : « Sire, je vous ai gari et respassé de mort, Dieu merci, ore si voel que vous me tenés mon couvenent. » Et il li demande quel couvenent il i a. « Par foi, sire, fait ele[a], je le vous dirai bien. Il est ensi que je vous aim de bone amour des lors que je vous vi premerainnement si que onques pucele n'ama tant chevalier, et bien i a paru, car par vous ai je esté pres de la mort. Mais vous me mandastes que vous seriés a tous jours mais mes chevaliers et mes amis et par ceste parole fu je assouagie toute, si me levai maintenant et ving a vous et mis en vous tel painne que vous estes garis, Dieu merci. Or vous apel de couvenent et voel que vous me creantés que vous des ore mais serés mes loiaus amis, ne n'amerés autre de moi tant que vous truissiés en moi loiauté. » Quant Lanselos entent ceste parole si pense un petit et dist : « Certes, damoisele, il est voirs que tant avés fait pour moi que bien doi estre vostre chevaliers et vostres

ami. Et je le serai volontiers car, si je vous repoussais, vous auriez bien mal employé votre amour et votre service. Aussi vous le dis-je en toute loyauté : il n'y a pas de demoiselle au monde que j'aime et que j'aimerai autant que vous, j'en suis sûr. Mais que vous me défendiez de tenir pour ma dame et mon aimée nulle autre que vous m'afflige fort ; je vais vous expliquer pourquoi et, cela, je ne l'ai jamais encore confié à personne, ni homme ni femme. Il eſt vrai que j'ai placé mon amour dans un tel lieu que jamais je ne manquerai à ma dame, mais toujours je l'aimerai loyalement, ni pour vie ni pour mort mon cœur ne se séparera d'elle. Même si je voulais l'en ôter, je ne le pourrais pas, car mon vouloir y eſt si fort enraciné[1] que jamais je ne pourrais l'en arracher. Mon cœur eſt près d'elle quand je veille et quand je dors, ma pensée l'accompagne et, le jour et la nuit, mon esprit ne s'attache qu'à elle, mes yeux ne voient qu'elle, mes oreilles ne sauraient entendre une douce parole si ce n'eſt quand elle vient d'elle. Que pourrais-je ajouter ? Mon âme et mon corps, mes yeux et mes oreilles, tout ce qui eſt moi, tout eſt à elle. Je suis tout entier en son pouvoir, je ne peux rien faire de moi-même tout comme le serf ne peut faire autre chose que ce que lui ordonne son seigneur. Sur ce sujet, je ne sais que vous confier, si ce n'eſt vous qui me l'apprenez.

169. — Seigneur, répondit la jeune fille, vous avez parlé comme un chevalier plein de loyauté et comme un homme

---

amis et je le serai volentiers, car se de ce vous escondissoie, malvaisement averiés emploiie voſtre amour et voſtre service. Si vous di loiaument qu'il n'a damoisele el monde que tant aim que je fais vous, ne n'amerai au mien essient. Mais de ce que vous me desfendés que je autre que vous ne tiengne a ma dame et a m'amie me desconforte molt, si vous dirai conment il eſt, ne onques mais ne le dis a home ne a feme. Il eſt voirs que j'aim en tel lieu que ja n'i fauserai ains amerai loiaument que ja pour mort ne pour vie n'en partira mes cuers, et se bien l'en voloie oſter ne porroie je, car ma volentes i eſt si enracinee que je n'auroie mie pooir del oſter. Car mes cuers i eſt en veillant et en dormant et mes pensers i eſt nuit et jour et mes esperis n'entent fors a li mi oel ne re[*371a*]gardent fors que cele part mes oreilles ne pueent oïr bone parole fors de li. Et que vous diroie je ? M'ame et mes cors et mes veoirs et mes oïrs sont[b] tout a li et ausi sont toutes autres choses. Et ausi sui del tout a son pooir que je ne puis riens faire de moi nient plus que li sers puet faire autre chose que ses sires li conmande et sor ce ne vous sai je que dire se vous nel me dites.

169. — Sire, fait la damoisele[a], vous avés dit conme loiaus chevaliers et que prodom, si sai bien que vous ne me voldriés pas decevoir si vous en sai bon gré. Mais toutes voies, puis que vous eſtes li

de valeur. Je sais bien que vous ne voudriez pas me décevoir et je vous en suis reconnaissante. Toutefois, puisque vous êtes le meilleur chevalier du monde, je ne vous tiendrai pas quitte si facilement, mais je désire que vous teniez votre promesse de la façon que je vais vous indiquer : c'eѕt vrai, vous aimez une dame de haute noblesse et vous auriez peine à vous abaisser jusqu'à aimer une pauvre demoiselle comme je suis. Certes, je ne le dis pas comme s'il y avait dans ce monde une jeune fille qui soit digne de votre amour ; je ne le dis pas non plus pour que vous m'aimiez contre votre cœur. Je vais vous expliquer ce que vous ferez : vous aimez une haute dame, je le sais bien, et vous agiriez très mal à son égard en donnant votre amour à une autre. Mais vous pourriez le donner à une jeune fille en préservant l'honneur et les droits que votre dame a sur vous. Nul ne pourrait vous en blâmer. » Lancelot lui répondit que c'était impossible à un homme. « Si, c'est possible, répliqua-t-elle, et voici comment. Il est vrai que je vous aime comme jamais femme n'aima un homme, car l'amour d'un homme et d'une femme naît de leur union charnelle qui, par obligation, détruit la virginité. Mais, pour ce qui est de notre amour, jamais ma virginité ne sera détruite ni abîmée, bien au contraire, je la conserverai à tout jamais, ainsi que je vais vous l'apprendre : vous me garantissez que, où que vous me trouverez dorénavant, vous me tiendrez pour votre amie, une fois sauf l'honneur de votre dame ; moi, je vous garantirai que jamais dans ma vie

---

miudres chevaliers del monde, ne vos quiterai je mie si legierement ains voel que vous me teigniés mon couvenent ensi conme je vous dirai[b]. Il est voirs que vous amés une si haute dame que a painnes vous abaisseriés vous pour amer une povre damoisele conme je sui. Et certes je nel di mie pour ce qu'il ait pucele el monde qui fust dingne de vous amer. Et pour ce nel di je mie que vous encontre vostre volenté m'amés. Et si vous dirai que vous ferés : vous amés une haute dame, ce sai je bien, dont vous vous mesferiés molt se vous a autre donnissiés vostre amour. Mais le porriés doner[c] a pucele sauve l'onour et la droiture que vostre dame a en vous. Nus ne vous en devroit blasmer. » Et il dist que ce ne porroit nus hom faire. « Si porroit, fait ele, et si vous dirai conment. Il est voirs que je vous aim en tel maniere que feme n'ama onques home, car amour d'ome et de feme vient par charnel atouchement dont il couvient que virginites soit corrompue[d]. Mais de nostre amour ne sera ja virginite corrompue[e] ne mal mise ains le garderai en tel maniere conme je vous dirai tous les jours de ma vie. Vous me creantés que en quelconques lieu que vous me truissiés des ore mais, me tenrés pour vostre amie, l'ounour salve vostre dame, et je vous creanterai que jamais jor de ma vie

je n'aimerai un autre homme que vous ni n'aurai de liens charnels ; au contraire, je me garderai pour vous si bien que dans tous les endroits où je me trouverai je me réclamerai de vous comme de mon ami.

170. « Ainsi vous ne manquerez en rien à votre dame car vous pourrez m'aimer, moi, comme une jeune fille et elle, comme une dame et garder ainsi l'honneur de l'une et de l'autre. — Comment se pourrait-il, dit Lancelot, que vous vous absteniez d'union charnelle alors que vous êtes si belle et si avenante et que vous trouverez encore nombre de chevaliers valeureux qui vous désireront pour épouse ? — Seigneur, répliqua-t-elle, je m'estimerai bien plus de garder pour vous ma virginité tous les jours de ma vie que si j'étais dame de la terre la plus riche du monde, car je ne pourrais vivre dans l'abstinence pour aucun homme qui soit de votre vaillance. Soyez-en assuré, je ferai tout comme je vous l'ai dit. »

171. Ils laissèrent ce sujet tout ce jour-là et toute la semaine jusqu'à la guérison totale de Lancelot. Alors ce dernier vint auprès du chevalier, qui s'appelait Carinadam, et il le remercia beaucoup de ce qu'il avait fait pour lui. « Que Dieu m'accorde son aide, repartit le chevalier, je n'aurais pas été aussi content pour le meilleur des châteaux du roi Arthur que je le suis pour votre guérison. Cela a été un grand honneur pour moi que vous soyez demeuré aussi longtemps chez moi. — Cher seigneur, dit Lancelot, je voudrais partir

---

n'amerai autre de vous ne a home n'atoucherai charnelment, ains me tenrai a vous en tel maniere que en tous les lix ou je venrai me reclamerai de par vous conme de par mon ami.

170. « Ensi ne fauserés de riens a vostre dame, car vous me porrés amer conme pucele et li conme dame, si porrés garder[a] l'ounour de l'une et de l'autre. — Conment, fait il, porroit ce estre que vous de carnel atouchement vous gardissiés qui tant estes bele et avenant et trouverés encore tant de prodomes qui a feme vos demanderont ? — Sire, fait ele, je m'en proi[*b*]serai de mix se je pour l'amour de vous gart mon pucelage a tous les jours de ma vie que se je estoie dame de la plus riche terre qui soit el monde car je ne m'en porroie consairrer pour nul si vaillant home conme vous estes. Et saciés que tout ausi conme je le di le ferai je. »

171. Ensi le laissierent celui jour et toute la semainne tant que Lanselos fu garis. Lors s'en vint au chevalier qui avoit a non Karinadam, se li mercie molt de ce qui li avoit fait. « Si m'aït Dix, fait li chevaliers, je ne fuisse mie si liés pour le meillour chastel que li rois Artus ait conme de ce que vous estes garis. Si m'en est honour avenue quant tant avés demouré en mon ostel. — Biaus sire, fait Lanse-

demain et je vous demande donc votre congé. — Seigneur, je vous l'accorde puisqu'il vous plaît ainsi, je ne vous retiendrais pas contre votre volonté ! Allez et que Notre-Seigneur vous protège en quelque lieu que vous vous rendiez. — Dieu le veuille ! » répondit Lancelot. Cette dernière nuit, le chevalier lui fit plus grande fête encore que durant son séjour. Au matin, quand Lancelot fut levé, la jeune fille vint au-devant de lui ; dès qu'il la vit, il lui dit : « Chère et douce amie, soyez la bienvenue, car je ne veux m'en aller qu'avec votre congé. — Seigneur, répondit-elle, vous savez les engagements qui sont entre vous et moi. Je ne sais pas quand je vous reverrai, c'est pourquoi je vous demande l'un de vos bijoux que je puisse conserver pour l'amour de vous quand vous serez parti, afin de mieux pouvoir garder le souvenir de vous. — Certainement, et de grand cœur », dit Lancelot.

Lancelot se bat pour les fils de Callès contre les frères de Gauvain.

172. Alors il prit une de ses ceintures à anneaux d'or qu'il portait autour de la taille et dont la reine lui avait fait cadeau. Il lui dit : « Demoiselle, tenez. Assurément, il n'y a pas de demoiselle ou de dame au monde à qui j'aurais accepté de l'offrir. » Toute joyeuse et souriante, elle la prit en le remerciant avec effusion et lui donna à son tour une agrafe d'or qu'elle le pria de porter à son cou pour l'amour d'elle ; il l'assura qu'il le ferait avec plaisir. Alors il demanda ses armes et on les lui apporta. Une fois armé, bien et bellement, il prit

---

los, je m'en voldrai demain aler, si vous demant congié. — Sire, fait il, je le vous otroi puis qu'il vous plaist, car outre vostre volenté ne vous tenroie je pas, si alés, que Nostres Sires vous conduie en quelque lieu ou vous ailliés. — Dix le face », fait Lanselos. Cele nuit fait li chevaliers plus grant joie qu'il n'avoit fait devant. Et au matin, quant Lanselos fu levés, la pucele vint a lui et quant il le vit se li dist : « Bele douce amie, bien puissiés vous venir, car je m'en voel aler au vostre congié[a]. — Sire, fait ele, vous savés bien les couvenences qui sont entre moi et vous. Et je ne sai quant je mais vous verrai, et pour ce vous demant un de vos joiaus que je puisse garder pour l'amor de vous quant vous en serés alés que je vous en aie plus en ramenbrance. — Certes, damoisele, fait il, volentiers. »

172. Lors prent Lanselos une soie chainture a menbres d'or qu'il avoit chainte que la roïne li avoit donnee se li dist : « Damoisele, tenés. Certes il n'a el monde dame ne damoisele a qui je le donnaisse. » Et cele l'en mercie molt, si le prent joiouse et lie, puis li donna un fermail d'or, se li proie qu'il le port a son col pour l'amour de li. Et il dist que si fera il molt volentiers. Lors demande ses armes et on li aporte et quant il est armés et bien et bel si prent

congé de tous ceux de la maison. Puis il monta à cheval et s'en alla avec Lionel et la vieille femme qui les conduisit par monts et par vaux jusqu'à arriver au château que tenaient les cinq frères : il s'agissait de ceux que guerroyait leur père, le duc Callès, celui que Gaheriet assistait de son aide, avec Guerrehet et Agravain. Au moment où Lancelot arriva, les cinq frères avaient déjà perdu toute leur terre, excepté deux châteaux dont ils n'osaient plus sortir ; et à la dernière bataille, ils avaient perdu la moitié de leurs hommes. Quand la vieille femme eut amené Lancelot en cet endroit, il demanda la vérité au sujet de cette guerre ; ceux du lieu lui racontèrent alors les faits les plus extraordinaires du monde ; ils blâmèrent le duc de façon étonnante et Lancelot crut que c'était la vérité. Alors il fit le serment solennel qu'il n'abandonnerait pas les cinq frères avant que le duc soit déshérité ; Lionel fit comme Lancelot. Quand la vieille vit qu'ils avaient prêté serment, elle vint auprès des cinq frères et leur annonça : « Mes seigneurs, il vous est arrivé une plus grande chance que vous ne l'espériez, car il y a dans la maison deux chevaliers qui vont terminer votre guerre avant un mois. » Les frères demandèrent de qui il s'agissait. « Par ma foi, dit-elle, vous ne pouvez pas encore l'apprendre de moi, car ils m'ont défendu de dire leurs noms, mais je vous recommande d'aller leur parler et de leur montrer la plus grande joie possible. » Aussitôt les frères allèrent voir Lionel et Lancelot, ils leur manifestèrent la plus grande joie du monde et s'offrirent à les servir en

---

congié a tous ciaus de laiens. Puis monte sor son cheval et s'em part de laiens entre lui et Lyonnel et la vielle qui les mainne tant amont et aval qu'il vinrent au chastel que li .v. frere tenoient que li dus Kalles lor peres guerroioit, cil a qui Gaheries aïdoit entre lui et Guerrehes et Agravain. Et, quant Lanselos i vint, li .v. frere avoient ja toute perdue lor terre fors .II. chastiaus dont il n'osoient issir, et a la daerrainne bataille avoient il perdu le moitié de lor homes. Et quant la vielle ot laiens amené Lanselot, il li demanda la verité [*c*] de la guerre. Se li conta on les greignours merveilles del monde et blasmerent le duc a merveilles, et Lanselos quida que ce fust voirs si jura son sairement qu'il ne lairoit pas les .v. freres devant ce que li dus fust desiretés, et ausi fist Lyonniaus. Et quant la vielle vit qu'il orent ensi juré si vint as .v. freres et lor dist : « Biaus signour, il vous est mix avenu que vous ne quidiés. Car il a chaiens tes .II. chevaliers qui meteront vostre guerre a fin ançois un mois. » Et cil li demandent qui il sont. « Par foi, fait ele, lor nons ne poés vous mie ore savoir par moi, car il le m'ont desfendu. Mais encore vous di je bien que vous ailliés a els et lor faites si grant joie conme vous porrés. » Et cil les vont maintenant veoir et lor font la plus grant joie del monde et se pourosfrent del tout a son

tout. Cette nuit-là, il y eut une grande fête pour l'un et l'autre cousins et, au matin, ils les menèrent entendre la messe dans une chapelle qui se trouvait dans la demeure. Peu après prime, on commença à crier de par le château : « Aux armes maintenant ! À cheval, seigneurs chevaliers, car vos ennemis sont déjà devant nos murs ! » Les cinq frères vinrent trouver Lancelot et lui demandèrent s'il voulait bien porter les armes. Il déclara qu'il ne manquerait en aucune manière d'aller voir comment ceux de dehors se battraient. « Je veux, dit-il, que vous partiez d'abord ; et si je m'aperçois que vous avez besoin de moi, je vous porterai secours. » Alors il se fit apporter ses armes tout comme il le fallait, puis se rendit à la porte du château et y fit conduire son destrier avec lui. Il monta aux créneaux afin d'observer comment les assaillants et ceux du château allaient se battre. Lionel était près de lui. Les cinq frères avaient fait armer leurs troupes le mieux qu'ils pouvaient ; puis ils sortirent contre leurs ennemis et les reçurent assez bien, quoiqu'ils eussent peu d'hommes et que les autres fussent en nombre. Alors commença une mêlée grande et effrayante. Maint chevalier fut tué et jeté sur le sol, mais les troupes des cinq fils se mirent à fuir dès que Gaheriet et ses deux frères furent entrés dans la bataille : ils commencèrent à abattre leurs adversaires et à frapper ; ce n'étaient que coups admirables à voir. À partir du moment où les trois frères de Gauvain furent là, les cinq fils du duc ne purent résister, mais bon gré mal gré, il leur fallut fuir, car

---

service. Si firent la nuit molt grant feste a l'un et a l'autre, et au matin les menerent oïr messe en une chapele qui laiens estoit. Un poi aprés prime conmencierent a crier par mi le chastel : « Ore as armes ! Montés, signour chevalier, car li vostre anemi sont ja venu a nos murs ! » Et li .v. frere sont venu a Lanselot, se li demandent s'il voldroit porter armes. Et il dist qu'il ne lairoit en nule maniere que il ne voist veoir conment cil defors jousteront. « Mais je le voel, fait il, que vous ailliés avant. Et se je voi que vous avés de moi mestier je vous secourrai. » Lors fait aporter ses armes et bien et bel si s'en vait jusqu'a la porte del chastel et fait mener d'encoste lui son destrier et monte as cretiaus pour veoir conment cil defors assembleront a ciaus dedens et avoc lui fu Lyonniaus. Et li .v. frere orent fait lor gent armer au mix qu'il porent puis issirent fors contre lor anemis si les rechurent assés bien a ce qu'il erent poi de gent et li autre en avoient molt. Si conmencha la mellee grans et merveillouse dont il i ot maint chevalier mort et versé a terre, si s'enfuirent cil del chastel tantost conme Gaheries et si doi frere vinrent a la bataille, car il conmencierent a abatre et a ferir si que ce n'i ert se merveille non a veoir ne onques puis qu'il vinrent ne se tinrent li .v. frere ains les couvint fuir ou il volsissent ou non,

ils avaient trop perdu dans la bataille. Et quand les cinq fils furent vaincus, Lancelot, qui voyait la situation, dit à Lionel qu'ils avaient désormais bien assez attendu. Il descendit aussitôt des créneaux et monta à cheval, en compagnie de Lionel. Tous deux sortirent du château et Lancelot gardait les yeux attachés à l'endroit où il y avait la plus grande presse, il s'y dirigea, se jeta au beau milieu, frappa le premier qu'il rencontra et le porta mort à terre ; puis, le dépassant, il brocha son cheval et en abattit un autre. Lionel faisait de même. Lancelot avait mis la main à l'épée. Il brûlait du désir de beaux faits d'armes, car il était resté longtemps sans rien faire. Il se mit à frapper de grands coups autour de lui, il abattait chevaux et cavaliers et tuait tout ce qu'il rencontrait. Il accomplit tant en peu d'heures que nul n'osait plus se mesurer à lui. Par hasard, il finit par rencontrer Gaheriet et il lui administra un tel coup d'épée sur le heaume qu'il lui fit sentir l'acier jusqu'au crâne, mais il ne l'avait pas blessé à mort. Gaheriet s'envola des arçons et tomba sur le sol, se croyant mort. Mais Lancelot passa outre sans plus le regarder, les yeux fixés sur le duc qu'on lui avait désigné et qui venait sur lui. Le duc arriva, l'épée brandie, et il frappa Lancelot sur la tête, il lui enfonça la lame d'acier de plus de deux doigts dans le heaume, mais sans atteindre la chair. Lancelot, de son côté, ne l'épargnait pas : il le frappa avec une telle violence qu'il lui trancha l'épaule et le poing gauche avec

---

si ont assés perdu a cele assamblee. Et quant li .v. frere furent desconfit et Lanselos vit ce, si dist a Lyonnel que ore a il trop atendu. Si descent maintenant des cretiaus et monte sor son cheval et Lyonniaus el sien, si en issent de la porte. Et Lanselos ne regarda onques fors la ou il vit la plus grant presse, si tourne cele part et se fiert entr'aus, si fiert si le premier qu'il [*d*] l'abati mort a terre. Puis point outre si en rabat un autre et ausi fist Lyonniaus. Et Lanselos a mis la main a l'espee et il ert entalentés de faire d'armes, car grant piece avoit qu'il n'en avoit riens fait, si conmencha a ferir grans cops tout entour lui si abat chevaliers et chevaus et ocist quanqu'il en contre, si fait tant en poi d'ore que nus ne l'ose a cop atendre. Et tant qu'il encontra par aventure Gaheriet, se li donna tel cop parmi le hialme si qu'il li fist sentir jusques au tes, mais il ne l'a mie navré a mort. Et cil vole des arçons a terre qui quide tout maintenant morir. Et Lanselos passe outre que plus ne le regarde, si choisist le duc en son venir car on li ot moustré. Et li dus li vint l'espee drecie contremont et le fiert si el hialme qu'il li fait le branc d'achier couler ens plus de .II. dois[a] mais il ne l'a mie blecié en char. Et Lanselos ne l'espargne de riens, ains le fiert si durement qu'il li trenche l'espaulle et le poing senestre atout l'escu et il recouvre un autre cop se li fait la teste voler et cil

l'écu qu'il tenait, puis lui envoya un autre coup qui lui fit voler la tête. Le duc tomba sans vie et c'était vraiment un bien grand malheur ! Dès que ses troupes le virent mort, elles se débandèrent, car les hommes n'osaient plus se maintenir sur la place. Lancelot et les siens leur donnèrent la chasse, ils capturèrent Agravain et Guerrehet qui n'avaient pas voulu quitter le champ de bataille à cause de Gaheriet qui gisait blessé sur le sol et ils firent autant de prisonniers qu'ils le voulurent. Les cinq fils du duc, qui avaient vu tomber Gaheriet et qui savaient pertinemment qu'ils avaient failli tout perdre par ses exploits, le saisirent et l'emmenèrent dans le château. Jamais si grande fête ne fut accordée comme celle qu'il firent à Lancelot, car ils criaient par les rues partout où il passait : « Bienvenue à la fleur de la chevalerie ! Bienvenue au meilleur de tous les chevaliers du monde ! »

173. Ainsi criaient grands et petits devant Lancelot, ainsi d'une seule voix entonnaient-ils ses louanges au point qu'il en éprouvait grande honte et se sentait très gêné de ce qu'ils exaltaient ses exploits, même si c'était bien mérité. Quand Lancelot arriva dans la rue, il la trouva toute tendue de draps de soie et de draps d'or, on l'avait toute parée en son honneur et ils le reçurent avec les marques d'admiration les plus vives. Quand ils l'eurent désarmé, ils lui apportèrent une robe toute fraîche de soie vermeille. Une fois vêtu et chaussé, il demanda à voir les trois chevaliers qui avaient été capturés, ceux qui portaient les mêmes armes ;

---

chiet mors dont ce fu molt grans damages. Et quant li autre voient le duc ocis si tournent en fuies quar plus n'i osent arrester. Et Lanselos et li sien les enchaucent si prendent Guerrehes et Agravain qui ne s'en voloient tourner del champ pour lor frere Gaheriet qui navrés gisoit, si prisent tant des autres com il voldrent. Et li .v. frere, qui orent veü Gaheriet cheoir et que bien connoissoient que il avoient le tout perdu par sa prouece, le prendent si l'en mainnent el chastel. Si ne fu onques si grant feste com il firent de Lanselot car il crioient tout ensi com il passoit : « Bien viengne la flour de toute chevalerie ! Bien viengne li miudres chevaliers de tout le monde ! »

173. Ensi crioient tout, grant et petit, encontre Lanselot del Lac. Ensi li disoient tout a une vois tant d'ounour qu'il en avoit grant honte et molt li pesoit de ce qu'il l'asignourissoient tant ja soit ce qu'il l'eüst bien deservi. Quant Lanselos vint enmi la rue si le trouva pour tendue de dras de soie et de pailes et fu toute encourtinee pour honour de lui si le rechurent a si grant hounour com il porent plus. Et quant il l'orent desarmé se li aporterent une robe toute fresche de vermeil chendal. Et quant il fu vestus et chauciés si demanda a veoir les .III. chevaliers qui pris estoient, ciaus qui estoient armé tout d'une maniere,

toute la journée, en effet, Lancelot avait vivement désiré les voir parce qu'ils s'étaient remarquablement conduits dans la bataille et que c'étaient trois frères. On alla aussitôt les chercher et, quand Lancelot les vit arriver, il les reconnut sur-le-champ, mais il ne voulait pas que, de leur côté, eux aussi le reconnussent et il les fit ramener en arrière. Il éprouvait un tel chagrin de les avoir affrontés dans cette bataille qu'il ne savait plus que faire, car il aimait Gaheriet d'une profonde affection et, d'autre part, cela lui était fort pénible à cause de son amitié pour leur frère Gauvain. Aussi donna-t-il l'ordre à ceux de la maison de leur porter autant d'honneurs qu'ils le pourraient. « Car je vous le dis, fit-il, ce sont des cœurs valeureux, de noble race et de bons chevaliers. Vous pouvez en être sûrs, si j'avais su qu'ils étaient nos adversaires, je n'aurais jamais pris un écu pour les ennuyer. » Alors on fit sortir les frères de prison, on les mit dans une chambre agréable et jolie, on fit examiner la blessure de Gaheriet, enfin on leur fit tout le bien possible et on les traita avec grande considération, par amitié pour Lancelot qui l'avait demandé.

174. La nuit suivante, la joie et la fête furent grandes et ce n'est pas la peine de demander si Lancelot fut bien servi! Puis on lui donna un lit très confortable et richement orné. Le lendemain, quand il eut entendu la messe, la vieille revint voir Lancelot qui l'interrogea : « Me suis-je bien acquitté envers vous ? » Elle lui répondit : « Oui, seigneur. — Je vous prie donc, fit-il, au nom de la personne qui vous est la plus

---

car il les avoit le jor molt couvoitiés a veoir, car molt l'avoient bien fait en la bataille, et ce estoient li .III. frere[a]. Et on les vait querre maintenant, et quant il les vit venir si les connoist bien tantost. Mais pour ce qu'il ne velt mie que [*e*] il le connoissent les fist il metre ariere. Si est tant dolans de ce qu'il a esté contre aus en ceste bataille qu'il ne set qu'il doie faire. Car molt amoit Gaheriet de grant amour, et d'autre part il li em poise molt pour l'amour mon signour Gavain lor frere. Lors conmande a ciaus de laiens qui lor facent tant d'ounour com il porront. « Car je vous di, fait il, qu'il sont molt prodome et de haut lingnage et bon chevalier. Et saciés que, se je quidaisse qu'il fuissent contre vous, je n'i eüsse ja escu pris pour aus grever. » Lors le font cil oster de la prison, si les metent en une chambre cointe et bele et font regarder la plaie Gaheriet et li font tout le bien qu'il pueent si les tinrent[b] molt hounerablement pour l'amour de Lanselot qui proiié lor en avoit.

174. Cele nuit fu la joie et la feste molt grans et se Lanselos fu bien servis ce ne fait mie a demander, si le couchent bien a aise et a molt grant hounour. Et l'endemain, quant il ot oï messe, vint la vielle qui laiens l'ot amené et Lanselot li dist : « Me sui je bien aquitiés vers

chère au monde, de ne révéler mon nom à personne, de ne faire savoir qui je suis à quiconque s'en enquerrait auprès de vous. Et savez-vous pourquoi je vous en prie ? Ces trois chevaliers sont les frères de monseigneur Gauvain et j'ai pour eux tant d'amitié que je ne voudrais pas qu'ils sachent que je me suis battu contre eux, car il se pourrait bien qu'ils m'en haïssent ; pour cette raison, je refuse qu'ils sachent mon nom. » Elle l'assura qu'elle ne le découvrirait à personne. Alors il alla voir les cinq fils du duc et il leur demanda de libérer les trois chevaliers et de les faire sortir de leur prison. Ils lui répondirent qu'ils accompliraient ses volontés. « De plus, ajouta Lancelot, je vous prie, quand je serai parti, de les retenir ici et de leur montrer tant d'honneur que je puisse vous en savoir gré, car, sachez-le, ils sont mes amis. » Les cinq frères répondirent qu'ils feraient tout cela. Alors il réclama ses armes, Lionel comme lui les revêtirent et ils quittèrent cet endroit. Les cinq frères se rendirent auprès de Gaheriet et le sortirent de prison ainsi que ses deux frères. Gaheriet voulut savoir aussitôt qui était le chevalier qui les avait vaincus, mais ils lui répondirent qu'ils l'ignoraient. « Ce n'eſt pas possible, par ma foi, s'exclama Gaheriet, car il était des vôtres ! — Ma foi non, répliquèrent-ils, il n'était pas des nôtres, mais il nous a apporté son aide pour l'amour d'une dame qui se trouve ici ; il n'a pas voulu nous révéler son nom, mais il nous a beaucoup priés de vous servir et de vous

---

vous ? » Et ele li diſt : « Sire, oïl. — Or vous proi je dont, fait il, pour la riens el monde que vous plus amés, que vous a nului qui de moi demant ne diés mon non ne ne faites savoir qui je sui. Et savés vous pour coi je vous em proi ? Ciſt .III. sont frere mon signour Gavain, et tant les aim que je ne voldroie mie que il seüssent que je eüsse eſté en contre aus, car il m'en harroient par aventure. Et pour ce ne voeil je mie que il sacent mon non. » Et ele diſt qu'ele ne le descouverra ja a nul home. Lors s'en vait as .V. freres et lor diſt que li .III. chevalier soient quite et mis fors de prison. Et cil dient qu'il feront toute sa volenté. « Et encore, fait il, vous proi je que quant je m'en serai alés que vous les reteigniés chaiens et lor faites tant de hounour que je vous en sace gré. Et bien saciés que ce sont mi ami. » Et cil dient que si feront il. Lors demande ses armes et s'arma entre lui et Lyonnel et s'em partent de laiens. Et li .V. frere viennent a Gaheriet et le metent fors de prison entre lui et ses freres. Et il lor demande maintenant qui li chevaliers eſt par qui il ont eſté desconfit et il dient que il ne sevent. « Par foi, fait Gaheries, ce ne puet eſtre car des vos fu il. — Par foi, font il, des noſtres ne fu il pas, mais il nous aïda pour l'amour d'une dame qui chaiens eſt. Ne onques son non ne nous volt dire, mais il nous proia molt de vous servir et de

faire tous les honneurs possibles, car il a déclaré que vous étiez ses amis chers. » Les trois frères de Gauvain furent extrêmement étonnés ; ils s'enquirent de son apparence. « Par notre foi, leur répondirent les fils du duc, il eſt l'un des plus beaux chevaliers du monde, il eſt un peu hâlé, il n'a pas plus de vingt-cinq ans et on l'a tondu il y a peu. » Ces paroles les égarèrent encore davantage et ils ne savaient plus que dire. Ils reſtèrent une semaine au château jusqu'à la guérison de Gaheriet. Alors ils s'en allèrent tous les trois et ils demandèrent quelles armes avait emportées le chevalier inconnu ; on leur répondit qu'elles étaient noires. Ensuite ils partirent. Mais maintenant le conte cesse de parler d'eux et retourne à Lancelot du Lac.

Lionel eſt vaincu par Terrican.

175. Le conte dit à présent que Lancelot avait longuement chevauché avec Lionel sans rencontrer d'aventure qui soit digne d'être rapportée et ils arrivèrent le soir chez une noble veuve qui les hébergea fort bien. Le matin, après avoir entendu la messe, ils se remirent en route et, à l'heure de prime, ils entrèrent dans une forêt qui faisait bien deux lieues de long sur deux de large et que ceux du pays appelaient Terique. Quand il eurent chevauché jusqu'à midi, la chaleur les accabla, car le soleil avait rendu brûlantes leurs armes. Ils se sentirent si fatigués et tourmentés qu'ils durent se reposer

---

faire toute l'onour que nous porrienmes, car il nous diſt que vous eſtiés molt si ami. » Et li .III. frere s'en esmerveillierent molt si demanderent de quel façon il eſtoit. « Par foi, font [*f*] il, c'eſt uns des plus biaus chevaliers del monde et eſt un poi brunés et ne puet pas avoir plus haut que .XXV. ans et eſt tondus de nouvel. » Et quant il oent ce si sont desvoiié plus que devant si n'en sevent que dire ains demourent laiens une semainne entiere tant que Gaheries fu bien garis. Lors s'em partirent tout .III. et demandent queles armes li chevaliers emporta. Et il dient unes noires. Lors s'em partent atant. Mais atant laisse ore li contes a parler d'aus et retourne a parler de Lanselot del Lac.

175. Or diſt li contes que Lanselos a tant chevauchié entre lui et Lyonnel sans aventure trouver que a conter face qu'il vinrent la nuit chiés une veve dame qui molt bien les herberga. Et au matin, quant il orent messe oïe, se remisent au chemin et a ore de prime entrerent en une foreſt qui duroit bien .II. lieues de lonc et .II. de lé, si l'apeloient cil del païs Terique. Quant il orent chevauchié jusques a miedi si lor greva molt li chaus, car lor armes furent eschaufees del soleil, si furent si las et si traveillié que il les couvint reposer tant que li chaus fuſt passés. Lors miſt chascuns pié a terre et oſterent les

jusqu'à ce que la chaleur du jour fût un peu tombée. Chacun alors mit pied à terre, ils ôtèrent aux chevaux selle et brides et les laissèrent paître l'herbe de la forêt. Puis ils enlevèrent leur heaume, rabattirent la ventaille pour avoir de l'air et s'allongèrent sur l'herbe sous un pommier. Lancelot n'avait pas dormi la nuit précédente, car il avait eu trop chaud, il arriva alors qu'il s'endormit parce qu'il y avait là de la fraîcheur, de l'eau et une douce brise. Lionel, lui, veilla, car il n'avait pas envie de dormir. Il ne resta guère longtemps sans voir arriver sur la grand-route assez loin de lui deux chevaliers en armes qui accompagnaient une demoiselle ; ils s'avançaient en manifestant une joyeuse allégresse ; en s'approchant de Lionel, ils jetèrent un coup d'œil derrière eux et l'un s'écria : « Sur ma tête, voici le chevalier qui arrive ! » Et Lionel, qui le regardait de loin à travers le bois, vit galoper derrière eux un chevalier armé monté sur un destrier noir et c'était bien le plus grand, de corps et de membres, qu'il eût jamais vu. Son arrivée ressemblait à la foudre qui descend du ciel. L'un des deux chevaliers plaça devant lui son écu, mais le chevalier noir le frappa en plein milieu du corps de sa lance et jeta à terre l'homme et le cheval. Puis il tira son épée et courut vers l'autre, mais celui-ci, sans oser l'attendre, avait pris la fuite et le chevalier noir le rejoignit, l'atteignant par-derrière, et déjà il levait l'épée pour le frapper quand le chevalier, voyant le coup, eut si peur de mourir qu'il se laissa tomber sur le sol.

---

seles a lor chevaus et les frains, si les laissierent paistre del herbe del bois, puis osterent lor hialmes et abatirent lor ventailles pour recoillir le vent si se couchierent sor l'erbe desous un pomier. Et Lanselos n'avoit onques dormi la nuit devant car trop avoit eu grant chaut se li avint ensi qu'il s'endormi a ce qu'il trouva la froidour et l'aigue et la douchour del vent. Et Lyonniaus veilla qui n'avoit talent de dormir, si ne demoura gaires qu'il vit venir tout le grant [*352a*] chemin ferré, auques loin de lui, .II. chevaliers armés qui amenoient avoc aus une damoisele, si aloient tel joie faisant et quant il vinrent pres de Lyonnel si regarderent deriere aus tant que li uns d'aus dist : « Par mon chief, veés ci venir le chevalier ! » Et Lyonniaus esgarde le chevalier de loing parmi le bois et voit venir aprés aus un chevalier armé sor un noir destrier, ne mais c'estoit li graindres de cors et de menbres que il veïst onques mais. Si sambloit en son venir foudres qui descendoit del ciel. Et li uns d'aus li tourne l'escu et cil le fiert si qu'il li met li glaive parmi le cors si abat lui et le cheval a terre, puis traist l'espee et laisse courre a l'autre, mais il ne l'ose mie atendre ains s'en tourne fuiant et cil le vint ataingnant par deriere et ot haucie l'espee contremont pour ferir. Et quant cil voit le cop venir si ot paour de morir et se laisse chaoir a terre.

L'autre, incapable de retenir son élan, frappa derrière l'arçon de la selle si bien qu'il trancha le cheval en pleine échine et qu'il fit tomber la bête sur le cavalier qui s'était laissé choir. Ensuite, il se dirigea vers la jeune fille qui manifestait une grande affliction et répétait : « Malheureuse ! Ah, mes frères ! » Le chevalier noir la chargea devant lui sur son cheval et reprit le chemin par lequel il était arrivé.

176. Lorsque la demoiselle vit qu'il l'enlevait ainsi, elle se mit à crier : « Sainte Marie, aidez moi ! » Et elle pleurait si fort que personne n'aurait pu la voir sans éprouver de la pitié. C'est ainsi que repartit le chevalier noir, emmenant la demoiselle qui pleurait toutes les larmes de son corps et ne cessait de gémir. En le regardant s'en aller de cette manière, Lionel pensa qu'il avait trop attendu quand il voyait la demoiselle se faire enlever sous ses yeux ; il ne voulut pas réveiller Lancelot, car il redoutait d'être pris pour un couard et il craignait le jugement de Lancelot plus que tout autre. Alors il ramassa ses armes et monta à cheval, il saisit son écu et sa lance et courut derrière le chevalier aussi vite que son cheval pouvait l'emporter ; il le suivit jusqu'à une vallée au pied d'une montagne. Une fois près de lui, il lui cria qu'il était un homme mort. Le chevalier noir le regarda, il comprit qu'il fallait se battre ; il déposa la demoiselle sur le sol, tira son épée, plaça l'écu devant lui et dirigea sa monture vers Lionel. Ce dernier courut vers lui et le frappa sur l'écu si bien qu'il lui ficha sa lance dans le haubert sans

---

Et cil qui son cop ne pot detenir fiert en l'arçon deriere si qu'il cope le cheval parmi l'eschine, si qu'il abat le cheval sor le chevalier qui se fu laissiés cheoir. Puis en vint a la damoisele qui demenoit molt grant doel et disoit : « Lasse, mes[a] freres ! », se li monte li chevaliers devant lui sor son cheval si s'en retourne atout le chemin que il estoit venus.

176. Quant la damoisele se voit ensi mener atout le chevalier si conmence a crier : « Sainte Marie, aïde ! » et fait si tres grant doel que nus qui le veïst ne fust qui pitié n'en eüst. Ensi s'en vait li chevaliers qui enmainne cele qui ploure durement et ne fine de doel faire. Et quant Lyonniaus voit qu'il s'em part en tel maniere si dist que trop a il atendu quant il en voit ensi la damoisele enmener ne si ne velt mie esveillier Lanselot car il a paour qu'il ne le tenist a couart ne il ne doutoit nule riens autant conme lui. Lors s'arme et monte sor son cheval, si prent son escu et sa lance et s'en vait aprés le chevalier quanques li chevaus puet aler si le consiut a la valee d'un tertre. Et quant il est pres de lui se li escrie qu'il est mors. Et cil le regarde et voit que jouster le couvient si met jus la damoisele et traist l'espee et met l'escu devant soi et guencist le cheval vers le chevalier. Et Lyonnials li vient acourant et le fiert si que parmi l'escu et parmi le hau-

lui faire plus de mal. Mais le chevalier noir porta de l'épée un tel coup sur le heaume de Lionel qu'il le frappa sur le côté droit et l'aurait tué sans le moindre doute si l'épée ne lui avait tourné dans la main. Le coup fut rude et Lionel, frappé avec une force extraordinaire, en fut si étourdi qu'il tomba à terre assommé. Le chevalier remit son épée au fourreau, fit monter la demoiselle de gré ou de force sur le cheval de Lionel ; elle lui opposa bien de la résistance, mais elle fut toutefois contrainte d'obtempérer. Alors le chevalier noir se baissa vers le sol, il saisit Lionel par les épaules, tout armé comme il était, le chargea devant lui sur l'arçon de la selle et l'emporta de cette façon. Mais ici le conte cesse de parler de Lionel et s'en retourne à Hector des Marais.

Hector des Marais est vaincu par Terrican.

177. Le conte dit que, lorsque Hector eut quitté Tintagel, le château où il avait tué Marigart le Roux et délivré de deux lions la demoiselle qui était la cousine germaine de Lancelot[1], il s'en alla tout seul sur son cheval comme l'aventure le menait et il arriva dans la forêt que l'on appelle Terique. Il était à peu près none. Il rencontra alors une demoiselle montée sur un palefroi qui pleurait à chaudes larmes. Il la salua et elle aussi. « Demoiselle, demanda-t-il, expliquez-moi pourquoi vous pleurez. — Seigneur, répondit-elle, je pleure pour l'un des meilleurs chevaliers de ce monde que

---

bert li met le glaive sans plus de mal faire. Et cil li donne tel cop de l'espee sor le hiaume qu'il le fiert a destre partie, si l'eüst ocis sans faille mais l'espee li tourne en la main et li cops fu grans et de force ferus si en fu Lyonniaus si estourdis qu'il chaï a la terre [*b*] tous pasmés et li chevaliers remist l'espee el fuerre et fait la damoisele monter el cheval Lyonnel ou el volsist ou non. Si le contredist ele assés, mais toutes voies li couvient il faire. Lors s'abaisse vers terre et prent Lyonnel par les espaulles tout ensi armé com il estoit et le tourse devant lui sor l'arçon de son cheval si l'emporte en tel maniere. Mais or se taist li contes a parler de Lyonnel si retourne a parler de Hector des Marés.

177. Or dist li contes que quant Hectors se fu partis de Tintaiol, le chastel ou il ot Marigart le Rous ocis, et il ot la damoisele delivree des .II. lyons qui estoit cousine germainne a Lanselot, qu'il chevaucha tous seus si conme aventure le menoit tant que il vint en la forest que on apeloit Cerique et ce fu endroit nonne. Lors encontre une damoisele montee sor un palefroi qui faisoit merveillous doel. Il le salue et ele lui ausi. « Damoisele, fait il, car me dites pourcoi vous plorés. — Sire[a], fait ele, je plour pour un des meillours chevaliers del monde que

je viens de voir emmener d'une façon trop déshonorante par le plus déloyal chevalier qui existe. — Demoiselle, s'enquit Hector, quel est ce bon chevalier ? — C'est Lionel, le cousin de Lancelot. — Et quel est, poursuivit Hector, le chevalier déloyal qui l'emmène ? — C'est Terrican, le seigneur de cette montagne, qui l'emporte sur son cheval je ne sais où ; il l'a fait devant moi déshabiller en ne lui laissant que ses braies et l'a fait battre par ses serviteurs avec des branches pleines de piquantes épines, si fort qu'il s'en souviendra sa vie durant. Ensuite, comme je l'ai vu, il l'a fait jeter dans sa prison. J'en ai si grande compassion que je ne peux me retenir de pleurer.

178. — Dites-moi, demoiselle, repartit Hector, si je partais de ce côté, à quel signe pourrais-je reconnaître le chevalier dont vous me parlez ? — Seigneur, s'écria la jeune fille, je vous le conseille, ne vous occupez jamais de cela ! Il vous tuerait s'il pouvait vous tenir, pourtant, on peut facilement le reconnaître, car il est le plus grand des chevaliers et il porte des armes noires. — Eh bien, je vous recommande à Dieu, dit Hector, puisque je ne puis en savoir davantage. » Elle le quitta sur-le-champ et Hector s'en alla dans la direction qu'elle lui avait indiquée ; il chevaucha assez longtemps pour arriver à la montagne et il y découvrit une tour qui était ceinte de tous côtés par de hautes murailles épaisses. Devant la porte, à moins d'une distance de tir d'arc, il y avait une

---

j'ai orendroit veü mener trop laidement au plus desloial chevalier qui soit. — Damoisele, fait Hector, qui est cil bons chevaliers ? — Ce est, fait ele, Lyonnel le cousin Lanselot. — Et qui est cil desloiaus chevaliers, fait il, qui l'en mainne ? — Ce est, fait ele, Terican, li sires de cel tertre qui le porte sor son cheval ne sai je dont et le fist despoullier devant moi tout en braies et le fist tant batre a ses sergans de poignantes espines que il l'en souvenra tous les jours de sa vie. Et aprés le fist jeter en sa prison si conme j'ai veü, si en ai si grant pitié que je ne m'en puis tenir de plourer.

178. — Ore me dites, damoisele, fait Hector, et se je cele part aloie a quel esseine connoistroie je le chevalier que vous me dites de la aler ? — Sire, fait ele, ne vous entremetés ja par mon los, car il vous ocirroit s'il vous pooit tenir et nonpour[*c*]quant on le puet bien connoistre a ce qu'il est li graindres chevaliers del monde et porte unes armes noires. — Or vous commant je a Dieu, fait Hectors, quant je n'en puis plus savoir. » Et ele s'em part maintenant. Et Hectors chevauche cele part ou ele li ot ensignié, si a tant alé qu'il vint el tertre et il trouva une tour qui estoit close de bons murs tout entour et de haus. Et defors la porte, a mains d'une arcie, avoit une fontainne qui sourgoit par un tuiel d'argent si cheoit en un perron de

fontaine dont l'eau sourdait par un tuyau d'argent et tombait sur une grosse pierre de marbre avant de couler dans un vase de plomb qui avait bien la taille d'un tonneau.

179. Près de la fontaine se dressaient trois pins si grands et si hauts qu'elle était toute recouverte par les branches et les feuilles ; là pendaient accrochés par leurs courroies neuf écus, neuf heaumes et neuf épées. Hector regarda les épées, les écus et les heaumes et il se demandait avec étonnement pourquoi on les avait mis en cet endroit. Puis il examina les écus et il reconnut celui d'Agloval, celui de Sagremor le Démesuré, celui du sénéchal Keu et ceux de Gosoain d'Estrangorre et de Brandelis[1]. Mais il ne put reconnaître les autres. Alors il alla auprès de la fontaine et il y trouva un écriteau qui disait : « Ce sont les noms de ceux qui sont ici en prison et voyez là leur armement. » Il se mit à lire et trouva les paroles suivantes : « La vingt-quatrième année après le couronnement du roi Arthur, Terrican de la Forêt a vaincu tous les chevaliers dont les noms sont ici. » Hector lut les noms, il y en avait qu'il connaissait et d'autres non, car ces chevaliers étaient venus de terres étrangères. Il y découvrit jusqu'à vingt-quatre chevaliers de la maison du roi Arthur, sans compter les cinq qui étaient compagnons dans la recherche de Lancelot et sans compter Lionel. La lecture de cet écriteau causa à Hector un plus grand étonnement que tout ce qu'il avait vu dans sa vie : il ne croyait pas que

---

marbre, et del perron aloit en un vaissel de plonc si pooit bien estre ausi grant conme tonne.

179. Delés la fontainne avoit .III. pins l'un les l'autre qui erent si grant et si halt que des branches et des fuelles estoit la fontainne[a] toute couverte. Si pendoient parmi les guiges .IX. escus et .IX. hiaumes et .IX. espees. Il regarde les espees et les escus et les hiaumes et s'esmerveille pour coi on les i avoit mises[b]. Puis regarde les escus si i connoist l'escu Agloeval et l'escu Saigremor le Desréé et l'escu Keu le Seneschal et le Gosouain d'Estrangot et le Brandelis, mais de tous les autres ne puet il mie[c] connoistre. Lors vait devers la fontainne et trouve letres escrites qui dient : « Ci sont li non de ciaus qui chaiens sont en prison. Et veés la lor armeüres. » Et il i conmence a lire et trouve letres qui dient : « El vint quatrisme an en aprés le couronement le roi Artu a conquis Terican de la Forest tous les chevaliers dont li non sont ci escrit. » Et il conmence a lire les nons, si connoist de tels i a que il ne connoist mie ensi com il estoient la venu des estranges terres. Si i trouve jusques a .XXIIII. chevaliers de la maison le roi Artu et sans les .V. qui estoient compaingnon de la queste et sans Lyonnel. Et quant il voit cest escrit si s'esmerveille plus que de rien qu'il eüst onques mais veü, si ne croit mie que

c'était la vérité, qu'un seul chevalier ait pu triompher de tant de vaillants combattants sans trahison. Alors il s'en revint à la fontaine pour faire boire son cheval qui en avait grand besoin ; pendant qu'il y retournait, la porte de la tour s'ouvrit et il vit sortir le grand chevalier dont la demoiselle lui avait parlé ; il était tout couvert de fer. Il cria à Hector : « Seigneur chevalier, je vous interdis ma fontaine ! Sur ma tête, vous y avez abreuvé votre cheval pour votre malheur ! Vous avez fait là ce que nul chevalier n'avait osé faire ! » Alors il laissa courir sa monture, abaissa sa lance et fonça sur Hector avec une telle impétuosité qu'il ne réussit pas à le frapper, mais Hector l'atteignit en bas après avoir soigneusement calculé son coup, car il en avait une grande peur, si bien qu'il le précipita du cheval à la renverse sur le sol, mais au moment où Hector croyait passer outre, le chevalier noir se releva d'un bond, saisit à deux mains Hector par les épaules et le jeta à bas de sa selle d'un coup si terrible qu'il manqua lui briser la nuque ; puis il le ramassa, le chargea sur son épaule et le porta à l'intérieur de la tour. Il donna l'ordre aux gens du logis de le désarmer. On lui obéit ; Hector restait inerte comme un mort d'avoir été ainsi abattu. Quand ii revint à lui, il se vit désarmé et dans les mains de son ennemi ; il en éprouva un tel chagrin qu'il aurait préféré avoir été tué, jamais il n'avait éprouvé une rage comparable à celle-ci.

180. Alors Terrican lui dit : « Seigneur chevalier, je vous

---

ce soit voirs que uns seus chevaliers peüst tant de prodomes conquerre s'il n'i avoit traïson. Lors retorne a la fontainne pour faire boire son cheval qui molt grant mestier en avoit et en ce qu'il retournoit si ouvri la porte de la tor et en voit issir le grant chevalier dont la damoisele li ot dit et fu tous couvers de fer et escrie a Hector : « Dans chevaliers, je vous desfent la fontainne ! Par mon chief, mar i abeuvastes vostre cheval ! Vous avés ce fait que nus chevaliers n'osast faire[d] ! » Lors laisse courre le cheval et baisse le glaive et li vint si roidement qu'il failli a lui ferir. Et Hector l'ataint bas que molt i ot mise s'entente pour ce que trop le redoutoit si le fiert si que il le porte del cheval a terre tout a envers. [*d*] Et quant il s'en quide outre passer cil saut sus em piés et prent Hector par les espaulles a .II. mains et le trebusche del cheval si felenessement que a poi qu'il ne li a le col brisié, puis le lieve contremont et le tourse sor son col si le porte en sa tour et conmanda a ciaus de laiens que il le desarment. Et cil si font et il estoit ausi conme mors de ce que il ot esté abatus. Et quant il s'aperchut et il se voit desarmé et en la main son anemi si en a si grant doel qu'il voldroit bien estre mors, car il n'ot onques mais courous que a cestui li tournast.

considère comme très valeureux, car je n'avais pas encore rencontré d'adversaire qui m'ait fait vider les étriers. C'est pourquoi je vous estime plus que tous les chevaliers que j'aie jamais pu voir. Pour l'exploit que je vous vis faire, je ne vous mettrai pas en prison si vous voulez bien me promettre que vous ne sortirez plus de ma demeure sans ma permission. » Hector répliqua qu'il ne lui ferait jamais cette promesse, car il aimait mieux être dans la souffrance avec ses compagnons que connaître tous les biens du monde en sa compagnie. Alors le chevalier noir le fit jeter en prison avec les autres compagnons. Quand il se trouva à l'intérieur, et que les chevaliers de la maison du roi Arthur le virent arriver, ils se mirent à pleurer, partagés entre joie et pitié. Sagremor le Démesuré lui déclara : « Ah, Hector, mon ami, je ne pensais jamais vous revoir. Je vous ai bien souvent regretté depuis que je suis entré dans cette prison. Mais, pour Dieu, dites-moi si vous avez à présent quelque nouvelle de Lancelot. Certes, je le sais bien, s'il était encore vivant, nous aurions pu espérer sortir de cette prison ; mais puisqu'il est mort, nous n'en sortirons plus jamais, car ce démon est de trop grande force et puissance pour que personne puisse tenir contre lui. Si Lancelot vivait encore, celui-là ne pourrait pas plus lui résister que ne le fit Caradoc le Grand, seigneur de la Douloureuse Tour, qui était le frère du diable qui nous garde[1] !

---

180. Lors li dist Terrikem : « Sire chevaliers, je vous tieng a molt prodome, car onques mais ne trouvai je chevalier qui les arçons me feïst vuidier. Si vous prois plus que chevalier que je onques mais veïsse. Et pour la prouece qui est en vous ne vous metrai je ja en prison se vous me volés fiancer que vous de chaiens n'istrés mie sans mon congié. » Et il dist que il ne li fiancera ja car il aimme miex a estre a malaise avec ses compaingnons que avoir tous les biens del monde avoc lui. Lors le fait metre en prison avoc les autres compaingnons, et quant il fu laiens et cil de la maison le roi Artu le voient venir si en conmencierent tout a plourer de joie et de pitié. Et Saygremors li Desrees li dist : « Ha, Hector, biaus compains, je ne vous quidai jamais veoir. Et si vous ai je par maintes fois regreté puis que je ving çaiens en prison. Mais, pour Dieu, dites moi se vous savés encore nules[a] nouveles de Lanselot. Certes, je sai bien, s'il fust vis, encore eüssienmes nous esperance d'issir fors de ceste prison. Ne mais puis qu'il est mors nous n'en isterons jamais, car trop est cis aversiers de grant force et de tel pooir que nus ne porroit durer a lui. Mais se Lanselos fust vis il venist ja a lui duree nient plus que Karados li Grans li sires de la Doulerouse Tour qui fu freres a cestui dyable.

181. — Au nom de Dieu, répondit Lionel, j'ai payé cher la mort de ce Caradoc, car dès que le seigneur de ce lieu a su que j'étais le cousin de Lancelot, il m'a fait dépouiller de mes vêtements et, tout nu, m'a fait fouetter de branches aux épines si aiguës que j'aurais pu me baigner dans mon sang ! Mais si Dieu sauve celui que j'ai quitté il n'y a pas encore trois jours, j'en serai encore vengé selon mon désir ! » C'est ainsi qu'Hector se trouvait en prison avec les autres compagnons. Mais le conte cesse de parler de lui et il retourne à Lancelot, que Lionel avait laissé endormi.

Lancelot est emprisonné au château de la Charrette.

182. Le conte dit à présent que Lancelot était resté seul endormi après le départ de Lionel ; il ne s'écoula guère de temps avant qu'une reine ne vînt à passer par là : c'était la dame de Rohestam, une terre qui confine à Norgales du côté du Sorelois ; avec la reine marchaient plus de soixante chevaliers tous en armes et quatre jeunes hommes à cheval portaient un tissu de soie tendu sur quatre lances au-dessus la tête de la reine. Celle-ci, à la vue du cheval de Lancelot qui paissait, se dit qu'un chevalier devait dormir là et prendre son repos ; elle pensa bien que c'était l'un des chevaliers errants de la maison du roi Arthur. Elle appela deux dames dont l'une était Morgain la fée et l'autre, Sibylle ; toutes trois étaient les femmes qui connaissaient le plus d'enchantements dans ce monde, à l'exception de la Dame du Lac.

---

181. — En non Dieu, fait Lyonniaus, je ai molt chierement achaté la mort de celui Karados, car ausi tost come cil de chaiens sot que je estoie cousins Lanselot, il me fist despoullier tout nu et me fist tant batre d'espines et poignans que je me peüsse bien baignier en mon sanc. Mais se Dix me salve celui dont je m'en parti n'a pas encore tiers jour je en serai encore vengiés a ma volenté. » Ensi est Hector en prison avoc ses autres compaingnons. [*e*] Mais de lui se taist li contes et retourne a parler de Lanselot que Lyonniaus ot laissié dormant.

182. Or dist li contes que quant Lancelos fu remés dormant aprés ce que Lyonniaus s'en fu alés, il ne demoura gaires que par illoc passa une roïne qui estoit dame de la terre de Rohestam qui marchissoit a Norgales par devers Sorelois. Si venoient plus de .LX. chevaliers tous armés si portoient par desus li .IIII. vallet une paille a cheval sor .IIII. lances. Et ele regarda le cheval Lanselot qui paissoit de l'herbe si pense que la se dormoit aucuns chevaliers pour soi reposer si quide bien que ce soit des chevaliers errans de la maison le roi Artu. Ele apele .II. dames dont l'une avoit non Morgue la fee et l'autre Sebile et ce estoient les .III. femes del monde qui plus savoient d'enchantemens sans la Dame del Lac. Et la roïne dist a ses compaingnons : « Par

La reine déclara à ses compagnes : « Par Dieu, vous pouvez bien jurer que jamais vous n'avez vu si beau tondu ! Je vais vous dire, ajouta-t-elle, ce que nous allons faire : éveillons-le ! — Au nom de Dieu, répliqua Morgain, ce n'eſt pas ainsi que nous agirons ; voici selon moi ce que nous ferons de lui : qu'on lui fabrique une litière à cheval et qu'on l'emporte au château de la Charrette, c'eſt ce que je vois de mieux. — Par notre foi, s'exclamèrent les autres, vous parlez bien. » Elles donnèrent l'ordre à leurs chevaliers d'aller couper du bois et ils eurent vite confectionné la litière. Les dames avaient, de leur côté, jeté sur Lancelot un tel enchantement qu'il n'avait plus le pouvoir de se lever.

183. Elles firent alors envelopper la litière d'une courtepointe et elles arrivèrent avant qu'il ne fît nuit au château de la Charrette. Lorsqu'on eut descendu Lancelot de sa litière, elles le firent porter dans une chambre où il n'y avait qu'une porte et deux fenêtres garnies de fer. Alors elles dénouèrent l'enchantement ; Lancelot se réveilla aussitôt, il regarda autour de lui et vit une abondance de chandelles ; il commença par se signer en s'écriant : « Sainte Marie, Notre-Dame ! où suis-je ? Je me suis allongé tantôt pour dormir sous l'ombre d'un pommier et à présent je me retrouve dans je ne sais quel château ou forteresse où je ne vois ni homme ni femme. Par ma foi, je suis la proie d'un sortilège ou je ne sais plus que penser de moi-même ! » Alors il lui souvint de son cheval qu'il avait laissé auprès de lui, il chercha s'il le découvrirait.

Dieu, vous poés bien dire que onques mais ne veïſtes nul si bel tose. Or vous dirai, fait la roïne, que nous ferons : esveillons le ! — En non Dieu, fait Morgain, ensi nel ferons nous mie. Ne mais je vous dirai que on en fera : faisons faire une biere chevaleresse si le portons, c'eſt le miex que je i voi, au chaſtel de la Charete. — Par foi, font eles, vous dites bien. » Lors conmandent a lor chevaliers qu'il aillent coper del bois. Et cil si orent toſt faite la biere. Et les dames ont Lanselot si enchanté qu'il n'a pooir de soi lever.

183. Lors firent encourtiner la biere d'une keute pointe si vinrent ançois que nuis fuſt au chaſtel de la Charete. Et quant il orent Lanselot descendu si le firent metre en une chambre ou il avoit que uns huis et .II. feneſtres de fer. Et lors desfirent lor enchantement et il s'esveilla tantoſt et regarda [*f*] tout entour lui si vit grant plenté de chandeilles si se conmencha a seignier et diſt a soi meïsmes : « Sainte Marie Dame, ou sui je ? Je me couchai orendroit dormir desous l'ombre d'un pomier et ore me sui trouvés je ne sai en chaſtel ou en forteresce ne ne voi home ne feme. Par foi, je sui enfanmentés ou je ne sai que dire de moi meïsme. » Lors li souvient de son cheval qu'il avoit laissié delés lui pour savoir s'il le verroit.

Et voyant qu'il n'était plus là, il en éprouva une peine à ne plus savoir que dire : il pensait que les diables l'avaient emporté en ce lieu. Peu de temps après, il vit la porte de la chambre s'ouvrir ; et dans la pièce entra une demoiselle qui lui apportait un plantureux repas. Il la salua quand il l'aperçut et elle lui rendit son salut. « Demoiselle, au nom de celui que vous aimez le plus, apprenez-moi où je suis. — Seigneur, répondit-elle, vous êtes au château de la Charrette, qui se trouve à l'entrée du royaume de Gorre. » À ces mots, Lancelot, stupéfait, fit un signe de croix et demanda : « Sainte Marie ! Qui m'a amené ici ? — Seigneur, répliqua-t-elle, cela, je ne vous le dirai pas, mais mangez plutôt, reprenez des forces et couchez-vous quand l'envie vous en prendra dans ce lit qui est beau, somptueux et fort agréable. — Demoiselle, demanda Lancelot, donnez-moi des nouvelles de Lionel mon cousin, si vous en savez.

184. — Que Dieu m'assiste, riposta-t-elle, je ne sais pas qui est Lionel, je crois n'en avoir jamais entendu parler, c'est pourquoi je ne saurais rien vous en apprendre, ni vrai ni faux. » Quand Lancelot comprit qu'il était si égaré, il ne sut plus quoi dire ; toutefois il s'assit et mangea, car il n'avait rien avalé de toute la journée ; il mangea, furieux et affligé. Alors arriva dans la pièce un écuyer qui l'aida à se dévêtir et il se coucha aussitôt dans le lit qui avait été fait au milieu de la chambre. Il y dormit fort mal toute la nuit, car il ne cessait de penser à sa situation et à Lionel. Le lendemain, à

Et quant il voit qu'il n'i est mie si est tant dolans qu'il ne set que dire et dist que dyables l'ont emporté la. Aprés ce ne demoura gaires qu'il vit l'uis de la chambre ouvrir si entra laiens une damoisele qui li aporta a mengier a grant plenté. Il le salue quant il le voit venir et ele lui autresi. « Damoisele, par la riens que vous plus amés dites moi ou je sui. — Sire, dist ele, vous estes el chastel de la Carete qui siet a l'entree de Gorre. » Et il se seigne de la merveille qu'il en a et dist : « Sainte Marie, qui m'i amena ? — Sire, fait ele, ce ne vous dirai je pas. Ne mais mengiés et vous esforciés et gisiés quant il vous plaist en cel lit qui assés est biaus et riches et delitables. — Damoisele, fait il, de Lyonel mon cousin[a] car m'en dites noveles se vous les savés.

184. — Si m'aït Dix, fait ele, je ne sai qui cil Lyonniaus est ne onques n'en oï parler a mon essient. Et par ce ne vous en sai je a dire ne voir ne mençoigne. » Quant il ot toutes voies qu'il est ensi desvoiiés si ne set que dire mais toutes voies mengue et s'asiet pour ce qu'il n'avoit de tout le jour mengié. Si mengue[a] dolans et courecìés. Et puis vint laiens uns vallés[b] qui le deschauça et il se coucha maintenant en un lit qui estoit fais enmi la chambre si dormi malvaisement toute la nuit car il ne fina de penser a lui et a Lyonnel.

l'heure de prime, vinrent les trois dames qui l'avaient fait amener là. Elles s'étaient vêtues et parées avec un luxe inégalable. Et quand elles furent entrées dans la pièce, celle des trois qui était la reine parla en ces termes : « Seigneur chevalier, vous voilà en notre prison, mais vous avez de la chance, car votre rançon sera légère. — Dame, fit Lancelot, dites combien, et si cela m'eſt possible, je me rachèterai. — Seigneur, répliqua la reine, la rançon eſt telle que vous devrez posséder celle de nous trois qui vous plaira le plus. Et si vous vous y refusez, si vous êtes assez orgueilleux pour qu'aucune de nous ne vous plaise, soyez-en persuadé, vous ne sortirez plus jamais de prison. »

185. Quand Lancelot l'entendit lui proposer ce choix qu'il n'était disposé à accepter d'aucune manière, il en éprouva un grand dédain. Il répondit avec colère : « Dame, suis-je donc à ce point vôtre que je doive choisir entre aimer une femme bon gré mal gré ou demeurer en votre prison ? — Oui, répondit-elle. — Puisse Dieu ne plus jamais m'apporter son secours si je ne préfère pas reſter en prison plutôt que de faire de l'une de vous mon aimée, car je verrais dans cette acceptation un véritable avilissement ! Personne au monde autre que Dieu ne pourrait effacer cette tache sur moi ! — Vraiment, s'exclama-t-elle, sur ma tête, vous avez dit cela et vous l'avez dit pour votre malheur, vous n'auriez même pu dire aucune parole qui vous coutât autant que celle-ci le fera. » Il lui répondit qu'il s'en moquait complètement. Il

---

L'endemain, a ore de prime, vinrent les .III. dames qui laiens l'avoient aporté. Si furent veſtues et atournees si richement conme nules mix et quant eles furent entre eles en la chambre si parla li une des .III. qui roïne eſtoit, si diſt : « Sire chevaliers, vous eſtes en noſtre prison. Mais de tant vous eſt il bien avenu que la raençon en sera legiere. — Dame, fait il, dites le et, se je puis, je me raiemberrai. — Sire, fait ele, la raençon eſt tele que vous prengiés laquele de nous .III. qui mix vous plaira. [*353a*] Et se vous ce ne volés faire, que vous soiiés si orgueillous que nule de nous ne vous plaise, vraiement saciés que vous n'iſterés jamais de prison. »

185. Quant Lanselos ot que cele li part del gieu que il ne feroit en nule maniere si l'en tint[a] a molt grant despit. Si respont tous coureciés : « Dame, sui je dont si a vous qu'il couvient que je face amie voille ou non ou que je remaingne en prison ? — Oïl, fait ele. — Ja Dix ne m'aït, fait il, se je ne seroie ançois en prison, que je de nule de vous .III. feïsse ma mie, car trop seroie abaissans. Car tout cil qui sont fors Dix ne me porroit amender. — Voire, fait ele, si avés ce dit, par mon chief, mar le desiſtes. Onques mais chose ne deïſtes qui tant vous couſtaſt conme ceſte fera. » Et il diſt que il ne li en caut. Si

retourna se coucher dans son lit encore plus en colère qu'auparavant et il pensait qu'il aimait mieux mourir que laisser sa dame la reine, la source de toute beauté, pour aller se commettre avec ces espèces de vieilles. De leur côté, elles s'en étaient allées, chagrines et furieuses d'avoir été repoussées ; elles le menaçaient fort et clamaient que, pour ces paroles, il ne sortirait jamais de prison. Morgain ne l'avait pas reconnu, car sa chevelure semblait avoir été fraîchement rasée. « Par ma foi, déclara la reine, il peut bien rester ici dix ans, car c'est sûr qu'il ne sortira que s'il prend l'une de nous trois. — Par notre foi, répondirent les autres, nous vous l'accordons. »

186. Ainsi Lancelot passa-t-il trois jours dans le château, si affligé qu'il en perdait le boire et le manger. Cela ennuyait beaucoup la demoiselle du logis qui chaque jour lui apportait ses repas ; on l'avait dévolue à son service et à sa garde le mieux qu'elle pourrait si bien qu'elle était toute peinée de son irritation. Le quatrième jour arrivèrent des chevaliers ; ils revenaient d'un tournoi qui avait eu lieu la veille et ils se mirent à en parler ici ou là tant et si bien que Lancelot comprit qu'ils venaient d'un tournoi achevé la veille. Alors cela le rendit pensif puis plein d'affliction car, se disait-il, il n'y avait jamais eu un chevalier aussi malheureux que lui : il était en bonne santé et rempli d'entrain et il aurait dû aller de par le monde pour y mener à leur terme les aventures périlleuses

---

s'en revait couchier en son lit assés plus coureciés que devant et dist a soi meïsmes qu'il voldroit mix estre mors que il sa dame la roïne qui est fontainne de biauté laissast pour ces viellotes prendre. Et celes s'en tournent dolantes et courecies de ce que il les a refusees et le manacent molt durement et dient que pour ceste parole[b] n'istra il jamais de prison, ne Morgue ne l'avoit mie conneü pour ce qu'il ert tousés de nouvel. « Par foi, fait la roïne, ore i puet estre .x. ans, quar il n'en istra mie s'il ne prent l'une de nous .III. — Par foi, font les autres, ce volons nous bien. »

186. Ensi fu Lanselos .III. jours laiens si adolés qu'il em perdoit le boire et le mengier. Si em pensoit molt a une damoisele de laiens qui chascun jour li aportoit a mengier et li avoit on baillie a servir et a garder au mix qu'ele pooit el monde, se li pesoit molt de son courous. Au quart jour furent venu li chevalier de laiens del tournoiement qui le jour devant avoit esté, si en conmencent tant a parler cha et la que Lanselos entendi bien qu'il venoient d'un tournoiement qui le jour devant avoit esté. Lors se conmencha a penser et a courecier soi et dist qu'il ne fu onques mais si maleürous nus chevaliers com il est, car quant il est sains et haitiés et il devroit aler par tout le monde et achiever les perillouses aventures que li autre chevalier n'osent

que les autres chevaliers n'osaient pas même entreprendre, lui qui avait bien les capacités pour les conduire à leur fin, et c'est alors que des démons le jetaient en prison si bien qu'il ne connaissait plus un moment de liberté. Il se mit à regretter le sort funeste qui lui était assigné et s'enfonça dans un chagrin extraordinaire. À ce moment entra la jeune fille qui était chargée de sa garde et, en le voyant abîmé dans cette douleur, elle fut profondément peinée. « Ah, seigneur, s'écria-t-elle, quelle raison à ce chagrin ? — Demoiselle, répliqua Lancelot, je ne devrais pas me sentir en peine, je devrais bien plutôt me suicider, car je suis l'homme le plus malchanceux du monde ! — Seigneur, répéta la jeune fille, quelle raison à ce chagrin ? Au nom de la personne que vous aimez le plus, dites-moi qui vous êtes et quel est votre nom, et, je vous le promets loyalement, je ne vous trahirai ni ici ni ailleurs.

187. — Demoiselle, répondit Lancelot, vous m'avez fait un serment si solennel que je vais vous l'apprendre. Sachez que je suis le plus malheureux des chevaliers qui ait jamais porté des armes et mon infortune n'a pas commencé ici. Elle est tombée sur moi quand j'étais encore dans mon berceau, car j'ai perdu, l'espace d'un matin, mon père qui était un vaillant et valeureux chevalier, j'ai été déshérité de ma terre alors que j'aurais eu un vrai royaume si on me l'avait loyalement conservée. Je peux bien dire que je m'appelle Lancelot du Lac l'infortuné. » Quand la jeune fille apprit qu'il s'agissait de Lancelot, celui qu'on

---

emprendre et il avroit bien pooir de mener les a chief, lors le metent dyable em prison si qu'il n'est nus tans qu'il ne soit enprisonnés. Lors regrete ses mescheances dont il avoit trop souvent, si conmencha a faire molt merveillous doel. [*b*] Atant vient avant la damoisele qui de lui se prenoit garde, et, quant ele li vit tel doel demener, si en fu trop dolante. « Ha, sire, fait ele, pour coi demenés vous tel doel ? — Damoisele, fait il, je ne devroie mie doel demener, ains me devroie ocirre. Car je sui li plus mescheans hom del monde. — Sire, fait ele, pour coi demenés vous tel doel ? Et, par la riens que vous plus amés, dites moi qui vous estes et conment vous avés non et je vous creant loiaument que je ne vous descouvrirai ne ci ne aillours.

187. — Damoisele, fait il, tant m'avés conjuré que je le vous dirai. Saciés que je sui li plus maleürous chevaliers qui onques portast armes, ne ma mescheance ne conmence mie ci premerainnement, mais des lors que je gisoie en mon berch. Car je perdi en une matinee mon pere qui molt estoit prodom et vaillans chevaliers et fui desiretés de toute ma terre dont je eüsse a grant plenté s'ele m'eüst esté loialment gardee. Si puis bien dire que je ai a non Lanselot del Lac li mescheans. » Quant la damoisele entent que c'est Lanselos del Lac, celui que on

estimait le meilleur chevalier du monde, elle en fut si contente qu'on ne pourrait l'être davantage. Elle lui déclara : « Cette prison vous importune beaucoup, je le sais bien, et aussi que vous en sortiriez avec plaisir si vous le pouviez ! — Certes, jura Lancelot, il n'y a rien que je pourrais faire que je ne ferais, si l'on me promettait de m'en sortir. — Par ma foi, repartit la jeune fille, je vous en sortirai bien si vous voulez faire pour moi ce que je vous demanderai. — Dites-le, s'écria Lancelot, je le ferai si je le peux ! — Alors écoutez-moi donc. Il est vrai que la reine de Rohestam, la dame de ce château où vous vous trouvez, m'a longuement retenue avec elle, je vous apprendrai comment. Il arriva, il y a plus de dix ans, quand j'étais petite, que mon père, le duc de Rocedon, entreprit de faire la guerre contre le duc de Sorestan, qui était le suzerain de la dame de ce château. Mais pour finir, ils conclurent la paix parce que mon père me donna en mariage à un petit-fils du roi qui n'avait pas plus de six ans, alors que moi, j'en avais cinq.

188. « Peu de temps après, mon père mourut et ma mère aussi, de sorte que ma terre resta à la garde de cette reine. Et au huitième jour avant ce Noël, le jeune homme qui était mon fiancé se mit en route pour aller à la cour du roi Arthur afin d'y être fait nouveau chevalier. Pour notre malheur, il fut tué dans la forêt de Carlion ; quand je sus qu'il était mort, je voulus quitter cet endroit, je demandai à ma dame qu'elle me rendît ma terre, mais elle n'en voulut rien

---

tient au mellour chevalier del monde, si est tant lié que nule plus et li dist : « Ceste prisons vous anoie molt, je le sai bien, et que vous en isteriés volentiers se vous peüssiés. — Certes, fait il, il n'est riens que je peüsse faire, par couvent que je en fuisse fors, que je ne feïsse. — Par foi, fait ele, je vous en jeterai se vous pour moi volés faire ce que je vous conmanderai. — Dites, fait il, je le ferai se je en ai le pooir. — Et or m'escoutés dont, fait ele. Il est voirs que la roïne de Rohestain, la dame de cest chastel ou vous estes, m'a tenue longement avoc li, si vous dirai conment. Il avint, passé a .x. ans que je estoie petite, que mes peres, li dus de Rocedon, conmencha guerre contre le duc de Sorostam qui fu sires a la dame de chaiens, mais au daerrain fisent il pais par ce que mes peres me donna en mariage un petit fill le roi qui n'avoit pas plus de .VI. ans et je estoie en l'age de .V. ans.

188. « Aprés ce ne demoura gaires que mes peres morut et ma mere ausi, que ma terre remest a garder a ceste roïne ou au uitisme jour devant Noel se mut li chevaliers qui fiancie m'avoit a aler a la court le roi Artu pour estre chevaliers nouviaus. Si nous en mesavint tant qu'il fu ocis en la forest de Carlion, et quant je soi qu'il fu mors si m'en voel[a] aler fors de chaiens, si dis a ma dame qu'ele me rendist

faire et me déclara que, si je la pressais davantage, elle ne me la rendrait jamais quel que fût mon pouvoir. Alors je laissai les choses en l'état, car je n'osais plus rien dire. Or il arriva l'autre jour, il n'y a pas encore trois semaines, que l'un de ses frères demanda à m'épouser, elle m'accorda et me fiança à lui contre mon gré et l'investit de toute ma terre. Les noces sont fixées à dimanche dans huit jours. Mais certes, elle fait tout cela pour rien : je ne prendrai jamais cet homme-là pour mari ni pour seigneur, car il est le plus déloyal des chevaliers qui vive et le plus peureux. Si vous vouliez tant faire pour moi que ce dimanche vous veniez empêcher mes noces dans ce château et obtenir de défaire le mariage, je vous libérerais cette nuit de votre prison et vous donnerais un bon cheval et des armes.

189. — Au nom de Dieu, répondit-il, demoiselle, si vous voulez bien faire cela, je vous promettrai, comme le plus loyal des chevaliers, que je reviendrai au jour convenu en ce château, je ferai tant que je vous délivrerai de ce chevalier et vous recouvrerez votre terre s'il n'y a pas d'autre empêchement. Je vous fais le serment, répéta-t-il, que je tiendrai cet engagement pour vous. — Et moi, promit la jeune fille, je vous jure loyalement que, cette nuit, je vous ferai évader de cette prison. » Une fois ainsi donnée mutuelle assurance, la jeune fille s'en alla immédiatement et Lancelot demeura tout content et heureux de sa promesse. Quand la nuit fut tombée, que ceux

---

ma terre et ele n'en volt riens faire, ains me dist, se je [*c*] l'en angoissoie plus, qu'ele nel me rendroit jamais pour pooir que j'eüsse. Si me laissai atant ester que plus n'en osai dire et tant qu'il avint avant ier, n'a mie encore .III. semainnes, que uns siens freres me demanda a feme et ele m'i donna et me le fist fiancier malgré mien et le ravesti de toute ma terre et en doivent estre les noces de diemence en .VIII. jours. Mais certes pour noient le fait, car je ne l'aurai ja a mari ne a signour, car c'est li plus desloiaus chevaliers et li plus couars qui vive. Et se vous tant pour moi volés faire que vous a celui jour venissiés contredire ces espousailles en cest chastel et feïssiés tant que cis mariages fust desfais, je vous jeteroie a nuit de ceste prison et vous donroie bon cheval et bones armes.

189. — En non Dieu, damoisele, fait il, se vous ce me volés faire, je vous creanteroie conme loiaus chevaliers que je a celui jour revendrai a cest chastel et ferai tant que je vous delivrerai del chevalier et ravrés vostre terre s'il n'i a autre arrest. Dont vous creant je, fait il, que je cel couvenent vous tenrai. — Et je vous creant, fait ele, loiaument que je anuit vous jeterai de chaiens. » Ensi asseüre li uns l'autre, si s'em part atant la damoisele et Lanselos remest laiens liés et joians de ce qu'ele li promet. Quant il fu auques anuitié et cil de laiens

du château étaient déjà couchés et endormis, la demoiselle ouvrit la porte de la pièce et dit à Lancelot en s'approchant de lui : « Seigneur, venez et suivez-moi. » Il se leva, la suivit et elle le conduisit dans une autre chambre de la maison qui se trouvait dans un verger, elle le fit un peu manger puis lui remit un bon cheval et de bonnes armes. Quand il fut fin prêt, n'ayant plus qu'à sauter en selle, il demanda à la jeune fille : « Par amitié, apprenez-moi de quel tournoi parlaient cette nuit après les vêpres les chevaliers de la maison. — Seigneur, en vérité, le roi Bademagu et le roi de Norgales ont organisé un tournoi l'un contre l'autre. Et troupe contre troupe, ils se sont aujourd'hui rassemblés dans une prairie qui se trouve à deux lieues d'ici si bien que les gens du logis que vous avez entendus en parler en sont revenus cette nuit. — Et qui a eu le dessous ? — Le roi Bademagu a été chassé de la place, car il n'avait pas autant d'hommes que le roi de Norgales ; mais ils se sont fixé pour terme jeudi afin de s'affronter encore, c'est-à-dire au bout d'un seul jour de battement. »

Lancelot au tournoi du roi Bademagu.

190. Quand Lancelot apprit que le roi Bademagu était chassé du champ de bataille, il en fut contrarié, car c'était un des hommes qui lui avaient rendu les plus grands honneurs. Il était d'autant plus chagriné de n'avoir pas été présent au tournoi que, s'il avait été là, tout sain, allègre et avide de porter les armes qu'il se sentait, il pensait que le roi n'aurait pas eu

---

furent couchié et endormi la damoisele ouvre l'uis de la chambre et vient a Lanselot et li dist : « Sire, venés aprés moi. » Et il se lieve et le sieut et ele l'enmainne en une autre chambre de laiens qui estoit en un vergier, si le fait mengier un petit, puis li baille bones armes et bon cheval. Et quant il est apareilliés que il n'i a que del monter si dist a la damoisele : « Par amours, dites moi de quel tournoiement li chevalier de chaiens parloient anuit aprés vespres ? — Sire, fait ele, il est voirs que li rois Bandemagus et li rois de Norgales fiancierent un tournoiement l'un contre l'autre. Et gent contre gent si ont hui esté assamblé en une praerie qui est a .II. lieues de ci si que cil de laiens a qui vous en oïstes parler en sont anuit venu. — Et liqueles ont eü le piour ? — Li rois Bandemagus en a esté chaciés de la place, car il n'a mie tant de gent que li rois de Norgales. Mais ils ont repris terme de s'asambler joedi et il n'avoit que un jour entre .II. »

190. Quant Lanselos ot que li rois Bandemagus estoit tournés del champ si en fu molt dolans, car c'est uns des hommes del monde qui plus li a fait d'onor [*d*] si est molt dolans quant il n'i a esté, car s'il i eüst esté, a ce qu'il se sent saint et haitié et desirant de porter armes, il ne quide mie que li rois en eüst le piour si com il a ore. Lors monte

le dessous comme cela lui était arrivé. Alors il enfourcha son cheval, il recommanda la demoiselle à Dieu et elle lui demanda de ne pas oublier sa promesse. « Si Dieu m'accorde son aide, assura-t-il, je ne le ferai pas. » Alors il quitta le lieu, sortit par un verger et, ensuite, entra dans une prairie. Dès lors, il prit un étroit sentier qui le mena tout droit à une forêt où il découvrit un pavillon, dressé devant un grand orme. Il se dirigea aussitôt de ce côté parce qu'il espérait y trouver des gens. Il descendit de cheval à l'entrée du pavillon et il vit à l'intérieur deux cierges qui brûlaient. Il vit aussi un grand lit couvert de soie pourpre et il se hâta de s'en approcher, mais il n'y trouva ni homme ni femme et, dans tout le pavillon, personne. Quand il eut vu tout cela, il s'en retourna auprès de son cheval, il lui ôta le frein et la selle, puis il le mena paître. Ensuite, il ôta ses armes et plaça son épée au chevet du lit qu'il avait découvert en ce lieu ; il se déshabilla et pensa qu'il se coucherait là puisqu'il n'y avait vu personne ; il souffla les cierges pour ne pas être dérangé par leur clarté, s'allongea et s'endormit sur-le-champ. Peu de temps après, le chevalier à qui appartenait ce pavillon pénétra à l'intérieur. Lorsqu'il vit la lumière éteinte, il crut que sa femme s'était endormie et qu'elle avait soufflé les cierges à cause de leur éclat. Il ne portait ni son épée ni ses armes, aussi eut-il vite fait de se déshabiller ; il s'allongea promptement auprès de Lancelot, se glissa près de lui, le prit dans ses bras et commença de lui donner des baisers, car il croyait bien qu'il s'agissait de sa femme.

---

sor son cheval et conmande la damoisele a Dieu et il li proie que il ne li oublit pas del couvent que il i a. « Si m'aït Dix, fait il, non ferai je. » Si s'em part atant si s'en issi par un vergier et puis entra en une praerie. Et lors entra en un eſtroit sentier qui le mena droit a une foreſt ou il avoit un paveillon tendu devant un grant orme. Il tourna maintenant cele part pour ce que gent i quida trouver, si descent a l'entree et voit dedens .II. cierges ardans. Et il voit un grant lit couvert d'un samit porpre et il vait au lit esroment, mais il n'i trouve home ne feme ne el paveillon ausi. Et quant il voit ce, si vait a son cheval et li oſte le frain et la sele puis le mainne paiſtre et aprés se desarme et met s'espee au chavés del lit qu'il avoit trouvé el paveillon. Et puis se despoulle et diſt qu'il se couchera de dens puis qu'il n'i trouve nului, si eſtaint les cierges pour la clarté que mal ne li feïſt si se couche et s'endort tout maintenant. Aprés ce ne demoura gaires que li chevaliers vint laiens a qui li paveillons eſtoit. Et quant il vit les cierges eſtains si quida bien que sa feme fuſt endormie et qu'ele eüſt les cierges eſtains pour la clarté. Il eſtoit sans espee et sans armeüre si se fu toſt despoulliés, si se coucha erroment lés Lanselot et se traiſt pres de lui si l'acole et le conmence a baisier, car il quidoit que ce fuſt sa feme vraiement.

191. Quand Lancelot sentit qu'on l'embrassait, il fut saisi de fureur, il était sûr qu'il s'agissait d'une dame ou d'une demoiselle, il la saisit à pleins bras ; l'autre réalisa immédiatement qu'il était homme et fut convaincu que c'était l'amant de sa femme. Il se dégagea de l'étreinte de Lancelot, l'agrippa à pleines mains et, jouant de la surprise, le jeta sous lui sur le sol sans que Lancelot eût songé à se défendre. Il lui cria : « Bandit ! Assurément, vous êtes venu pour votre malheur me déshonorer ! Pour votre malheur vous aurez couché avec ma femme dans mon pavillon ! » Sur quoi, il lui porta un coup de poing en pleine mâchoire au point de manquer lui briser les dents dans la bouche ; le sang jaillit à en inonder le menton de Lancelot. Quand ce dernier se sentit maltraité de cette façon, il attrapa son adversaire par la gorge et il le fit voler au-dessus de lui avec une telle violence que le chevalier heurta une pierre qui se trouvait dans le pavillon et qu'en tombant, il se fit une grande blessure. Lancelot s'était déjà relevé, il courut à l'endroit où il avait laissé son épée, il la tira du fourreau toute nue. La lune claire luisait et l'on pouvait bien distinguer l'intérieur du pavillon ; le chevalier vit Lancelot venir sur lui l'épée brandie, il n'osa pas l'attendre, mais il tourna les talons, fuyant tout nu, et se dirigea vers la forêt. Lancelot le suivait car il ne voulait absolument pas le laisser et il poursuivit assez longtemps son adversaire déshabillé pour le rejoindre, il le frappa en pleine tête et le fendit

---

191. Quant Lanselos sent celui qui ensi le baisoit si en fu tous dervés, si quide bien que ce soit dame ou damoisele, si l'aert as .II. bras et cil s'aperçoit tantost si quida bien que ce soit li lechierres sa feme si se desvolepe de lui et l'aert as mains et le sousprent si que onques ne se prist garde quant il l'ot desous lui jeté a terre. Si li dist : « Lerres, certes mar me venistes faire honte et mar vous couchastes avoc ma feme en mon paveillon ! » Puis li donne del poing enmi les dens si que a poi que il ne les a brisies en la goule, et li sans en saut si qu'il en a le menton sanglent. Quant Lanselos se sent si mal mener si l'aert par la gorge et le fist voler de desus lui si durement qu'il le fist voler a un caillau qui enmi le paveillon estoit si que li chevaliers en ot une grant plaie au cheoir qu'il fist et Lanselos se relieve tantost et vait cele part ou il ot s'espee laissie, si le traist del fuerre toute nue, et la lune luisoit cler si que on en pot au[*e*]ques veoir par le paveillon. Et quant li chevaliers voit venir Lanselot l'espee traite si ne l'ose atendre ains s'en tourne fuiant tous nus et s'en vait vers la forest et Lanselos le siut qui atant nel velt mie laissier si le chace tant sans robe qu'il l'aconsiut si le fiert parmi la teste si qu'il le fent jusques es dens et cil chiet mors a terre. Et Lanselos revient au paveillon, si se couche et s'endort jusques au matin, mais

jusqu'aux dents. L'autre tomba mort sur le sol. Alors Lancelot revint au pavillon, il se recoucha et dormit jusqu'au matin. Pourtant il se sentait douloureusement blessé du coup qu'il avait reçu dans les dents. Le lendemain, quand les oiseaux se mirent à chanter, Lancelot se leva, s'habilla, prit ses armes et les revêtit. Puis il se mit à cheval et s'en alla de cet endroit sans savoir cette fois qui était le chevalier qu'il avait tué.

192. Une fois entré dans la forêt, il rencontra quatre écuyers qui conduisaient quatre chevaux tout blancs ; chacun avait une housse blanche. Après eux, il en venait deux autres qui portaient le harnois d'un chevalier ; haubert, heaume, chausses de fer, genouillères et cotte d'armes de soie blanche ; le dernier portait un écu, blanc comme neige. Lancelot salua les écuyers et leur demanda à qui appartenait le harnois. « Seigneur, répondirent les jeunes gens, il appartient à un chevalier qui demain désirera participer au tournoi des deux rois. — Quel est le nom du chevalier ? s'enquit Lancelot. — Seigneur, on l'appelle Galehoudin, c'est le neveu de Galehaut, le seigneur des Lointaines Îles. — Et à quel parti apportera-t-il son aide ? voulut encore savoir Lancelot. — Il aidera le roi de Norgales, répondit l'écuyer, car c'est son aïeul. — Où se déroule le tournoi ? — Seigneur, il aura lieu dans la prairie que vous venez tantôt de traverser. » Alors Lancelot les recommanda à Dieu et les quitta immédiatement. Après avoir fait un peu de route, il entendit sur sa droite sonner une

---

molt se sent blecié des cops que cil li ot donné emmi les dens. L'endemain, quant li oisel conmencierent a chanter, se leva Lanselos et se vesti, puis prist ses armes et s'arma puis monta sor son cheval et s'em parti de laiens si ne sot pas a cele fois qui li chevaliers fu qu'il avoit ocis.

192. Quant il est entrés en la forest si encontre .IIII. esquiers qui enmenoient .IIII. chevaus tous blans si avoit chascuns couvretures blanches et aprés venoient .II. autres qui portoient les harnois a un chevalier hauberc et hiaume et chauces de fer et jenoullieres et cote a armer de blanc samit. Et li autres portoit un escu blanc conme noif. Il salue les esquiers et lor demande qui cil harnois est. « Sire, font li vallet, il est a un chevalier qui demain voldra estre au tournoiement des .II. rois. — Et conment a a non li chevaliers ? fait Lanselos. — Sire, fait il, on l'apele Galehoudin, le neveu Galeholt, le signour des Lontainnes Illes. — Et as quels aïdera il ? fait Lanselos. — Il aïdera, fait il, au roi de Norgales pour ce qu'il est ses aiols. — Et ou est cis tornoiemens ? fait Lanselos. — Biaus sire, font il, sera en la praerie ou vous avés orendroit passé. » Lors les conmande Lanselos a Dieu si s'em part atant. Et quant il ot un poi alé si ot a destre sonner une

cloche. Il se dirigea de ce côté et trouva une abbaye de nonnes. Il donna son cheval à garder, puis il entra dans l'abbaye, tout armé à l'exception de son heaume, de son écu et de sa lance. Une fois à l'intérieur, il découvrit la sœur de Méléagant, celle qui l'avait délivré de la douloureuse prison où il avait été enfermé. Elle le regarda avec attention et reconnut que c'était vraiment Lancelot, mais elle s'étonna fort de ce qu'étaient devenus tous les beaux cheveux qu'il avait auparavant ; elle se dit qu'il avait dû être malade et les avait perdus pour cela. Elle s'abstint de lui adresser la parole jusqu'à la fin de la messe.

193. Quand les moines eurent chanté la messe, Lancelot sortit de l'église, la demoiselle s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu ! — Ma chère demoiselle, répondit Lancelot, soyez, vous aussi, la bienvenue ! Comment cela va-t-il depuis que je ne vous ai vue ? — Seigneur, dit-elle, bien, Dieu merci et merci à vous aussi qui me le demandez. — Quelle aventure vous a amenée ici ? — Seigneur, j'y suis venue pour un tournoi qui aura lieu demain près d'ici. C'est mon père qui l'a organisé contre le roi de Norgales. » Lancelot lui apprit qu'il était lui aussi venu pour connaître la vérité à ce sujet. « Alors, seigneur, reprit la jeune fille, je vous prie de bien vouloir nous apporter votre aide. » Et il l'assura qu'il le ferait volontiers de tout son pouvoir. « Grand merci au nom de Dieu, seigneur, s'écria la jeune fille, je suis sûre désormais que le roi de Norgales sera complètement vaincu

---

cloche. Il s'adrece cele part et trouve une abeïe de nonnains, si baille son cheval a garder, puis entre el moustier tous armés fors del hiaume et del escu et del glaive, et quant il est laiens entrés si trouve la serour Meliagant, cele qui l'ot jeté de la doulerouse prison ou il avoit esté mis. Et ele regarde tant et avise qu'ele connoist que c'est Lanselos, mais molt s'esmerveille ou si bel chavel sont devenu qu'il soloit avoir, si pense qu'il a esté malades et que par ce li soient cheü, si se sousfre de parler tant que la messe soit dite.

193. Quant li frere ont chanté et Lanselos fu issus del moustier la damoisele vint a lui et li dist : « Sire, vous soiés li bien venus. — Ma douce damoisele, fait il, vous soiiés la bien trouvée. Et conment l'avés vous puis fait que je ne vous vi ? — Sire, fait ele, bien, Dieu merci et la vostre [*f*] qui le demandés. — Et quele aventure vos amena cha ? fait Lanselos. — Sire, fait ele, i ving pour un tournoiement qui demain sera pres de ci. Si l'a mes peres pris encontre le roi de Norgales. » Et Lanselos li dist que ausi i estoit il venus pour oïr la verité. « Sire, fait ele, dont vous proi je que vous aïdiés as nos. » Et il dist que si fera il volentiers de tout son pooir. « Sire, fait ele, grans mercis de Dieu dont sai je bien que li rois de Norgales i perdra le tout et mes peres en aura l'onour. Et

et que mon père remportera l'honneur de la victoire. Je vous en prie, restez aujourd'hui avec moi et demain, nous nous rendrons ensemble au tournoi. Vous devez bien agir ainsi, car, si vous vous en alliez à présent de cet endroit, vous ne trouveriez plus aujourd'hui un aussi bon logis proche du lieu du tournoi ; en outre, soyez sûr qu'ici, vous serez très bien servi et content de tout ce que l'on pourra vous offrir. » Lancelot déclara qu'il demeurerait donc puisqu'il plaisait ainsi à la jeune fille. Il se fit aussitôt désarmer, tandis qu'elle appelait un serviteur : « Va-t'en tout droit au château de la Harpe où tu trouveras mon père le roi Bademagu, informe-le que j'ai auprès de moi monseigneur Lancelot qui doit lui apporter aide demain au tournoi. Qu'il vienne le voir en toute hâte, si cela lui est possible en quelque façon que ce soit. » Le serviteur quitta la dame et s'en alla auprès du roi Bademagu, il lui rapporta ce qu'elle lui faisait savoir. Quand le roi entendit ces nouvelles à propos de Lancelot, il en éprouva une joie extrême. Il pensa qu'il irait le rencontrer le plus secrètement possible, car Lancelot ne voulait peut-être pas être connu des tournoyeurs. Le roi choisit trois de ses amis les plus intimes, l'un était duc, le deuxième comte et le troisième simple chevalier, mais homme de grande valeur. « Il faut, affirma le roi, que vous veniez avec moi jusqu'à une abbaye qui se trouve tout près. » Ils lui répondirent qu'ils allaient le faire avec plaisir. Ils montèrent promptement à cheval et, lorsqu'ils furent sortis du château, le roi les appela à ses côtés et leur dit :

---

je vous proi que vous demourés hui mais avoc moi et demain irons ensamble au tournoiement. Et vous le devés bien faire, car se vous orendroit mouviés de chaiens vous ne trouveriés mais hui si bon ostel pres del tournoiement, et saciés bien que vous serés molt bien servis et aiesiés de toutes les choses que on porra. » Et il dist qu'il remanra dont, puis qu'il li plaist. Si se fait desarmer maintenant et ele prent un vallet se li dist : « Va t'ent tout droit au chastel de la Harpe ou tu trouveras le roi Bandemagu mon pere, se li di que je ai chaiens mon signour Lanselot del Lac qui li doit demain aïdier au tournoiement. Si le viegne veoir hastivement, se il le puet faire en nule maniere del monde. » Li vallés s'em part de sa dame et vient au roi Bandemagu, se li dist ce que sa dame li mande. Et quant il oï ces nouveles de Lanselot si en est si liés que a merveille. Si pense qu'il l'ira veoir au plus priveement que il porra, car par aventure Lanselos ne voldroit mie que on le conneüst au tournoiement. Il eslut .III. de ses plus privés amis, si en fu li uns dus et li autres quens et li tiers simplez chevaliers, mais molt fu prodom. « Il couvient, fait li rois, que vous en veigniés o moi jusques a une abeïe qui ci pres est. » Et cil dient que ce feront il volentiers. Si montent erroment et quant il sont fors del chastel li rois les apela et lor dist :

194. « Seigneurs, savez-vous où je veux vous conduire ? Je vous emmène voir des merveilles, car je vais vous montrer à présent un chevalier qui possède en lui toutes les vertus grâce auxquelles un homme mérite la gloire ; personne n'en est aussi bien pourvu que lui : il est le plus beau chevalier du monde et il a une telle valeur que nul mortel ne peut l'égaler. Que pourrais-je ajouter ? Personne ne saurait accomplir d'exploits qu'il ne le surpasse encore plus de cent mille fois. C'est pourquoi j'en suis assuré : Dieu l'a créé pour l'unique raison d'en faire le modèle exemplaire tendu à tout chevalier. — Par notre foi, répondirent ses hommes, vous tenez des propos stupéfiants, s'il est tel que vous le décrivez, on devrait bien se déplacer de cent lieues pour venir le contempler ! — Sur ma foi, riposta le roi, on l'a déjà fait très souvent ! J'ai vu naguère une quête entreprise pour lui seul où il y avait jusqu'à quarante-six chevaliers, tous cœurs valeureux et pleins de hardiesse ; ils s'attachèrent à sa recherche un an entier pour le voir et il n'y eut parmi eux aucun pour le voir cette fois-là. Pourtant, sachez-le, ces chevaliers firent plus de mille lieues pour le trouver et ne le trouvèrent pas. » Cependant ils avaient chevauché jusqu'à arriver à l'abbaye où Lancelot demeurait. Ils mirent pied à terre, le serviteur les précéda et, se rendant auprès de la demoiselle, il lui dit : « Dame, mon seigneur le roi est arrivé. » Elle alla à sa rencontre, le prit par la main et le mena dans la chambre où se trouvait Lancelot. Mais il n'était pas endormi et, dès qu'il

---

194. « Signour, fait il, savés vous la ou je vous voel mener ? Je vos menrai veoir, fait il, merveilles, quar je vous moustrerai orendroit un chevalier qui a en soi toutes les vertus par coi nus hom doie estre loés, ne nus n'en est si bien garnis com il est, car il est li plus biaus chevaliers del monde et a en soi plus de prouece qu'il n'a en home mortel. Et que vous diroie je ? Nus ne puet tant de bien faire qu'il n'en eüst encore plus C.M. tans. Si sai bien que onques Dix ne le fist fors pour [*354a*] estre miroir as autres chevaliers. — Par foi, font ils, vous dites merveilles, et s'il est tés conme vous dites on devroit bien aler por lui veoir .C. lieues loing. — Par foi, fait li rois, si a on ja fait maintes fois. Je vi ja, fait il, une queste faire pour lui ou il ot jusques a .XLVI. chevaliers qui tout estoient prodome et hardi, et le quisent un an tout entier pour veoir le et il n'i ot celui d'aus qui le veïst a cele fois. Or saciés que cil en alerent plus de .M. lieues et si nel trouverent mie. » Tant ont alé qu'il vinrent a une abeïe ou Lanselot estoit. Il descendent et li vallés vait avant et vient a la damoisele et li dist : « Dame, mé sire li rois est venus. » Et ele li vait encontre si le prent par la main si le mainne en la chambre ou Lanselos estoit. Mais il ne dormoit mie, et quant il vit le roi Bandemagu si se drece et li court a

aperçut le roi Bademagu, il se leva d'un bond et courut vers lui, lui jeta les bras au cou et lui déclara la bienvenue. Ensuite, se tournant vers les autres, il leur fit très bon visage. Le roi s'adressa à Lancelot avec une grande humilité, en l'assurant qu'il était son serviteur et son ami.

195. « Ah, seigneur, au nom de Dieu, se récria Lancelot, ne me parlez pas de cette façon ; vous ne sauriez davantage m'irriter. Nul roi, en effet, ne doit être le serviteur d'un si pauvre chevalier. — Seigneur, répliqua le roi, votre pauvreté n'est pas telle que je n'échangerais la moitié de mes propres richesses contre la moitié d'une pauvreté semblable à la vôtre, si vous acceptiez de m'en faire le compagnon ! — Seigneur, répondit Lancelot, laissons là ce genre de propos, car ce n'est pas comparaison légitime d'opposer un roi riche et puissant à un pauvre chevalier. Dites-moi plutôt comment vous allez depuis que je ne vous ai vu. — Assurément, répondit le roi, j'ai eu grand désir que vous soyez là. Hier tout spécialement quand mes hommes ont tourné les talons, j'ai fort regretté votre absence, car si je vous avais eu tout seul dans mon camp, je sais bien que tous les autres auraient été défaits. Je vous en supplie : au nom de Dieu, au nom de notre grande amitié et pour que je sois toujours votre ami, aidez-moi demain à rabattre leur grand orgueil ! » Et Lancelot déclara qu'il le ferait volontiers. « Quant à moi, ajouta-t-il, je vous prie de ne révéler mon identité à personne qui s'enquerrait de moi, car si j'étais connu, je pourrais vite connaître des

---

l'encontre et li jete les bras au col et li dist que bien soit il venus. Puis vait as autres et lor fait molt bele ciere. Et li rois s'umelie molt vers lui et dist qu'il est ses sergans et ses amis.

195. « Ha, sire, pour Dieu, fait Lanselos, ne me dites mie tels paroles, car vous ne me porriés mie plus courecier. Car nus rois ne doit estre sergans a si povre chevalier. — Ha, sire, fait il, vous n'estes mie si povres que je ne changaisse bien la moitié de[a] la moie richece a la moitié de tel povreté conme vous avés se vous m'en volés faire compaingnon. — Sire, fait il, ore laissons ces paroles car ce n'est mie comparisons de metre un roi riche et poissant encontre un povre[b] chevalier. Mais dites moi conment vous l'avés puis fait que je ne vous vi. — Certes, fait li rois, je vous ai molt desiré a veoir. Et ier meïsmes quant mi home furent tourné de place vous regretai je assés car se je seus vous tenisse avec moi je sai bien que tout li autre fuissent desconfit. Si vous proi, pour Dieu et par amors et pour ce que je soie vos amis a tous jors mais que vous m'aïdiés a demain a desconfire lor grant orguel. » Et il dist que ce fera il molt volentiers. « Mais je vous proi, fait il, que vous ne me faciés connoistre a home qui de moi demant, car se je estoie conneüs tost m'en porroit

moments pénibles. — Que Dieu m'accorde son aide ! l'assura le roi, jamais personne n'aura de moi des nouvelles qui vous concernent ! » Lancelot lui certifia que, dans ces conditions, il serait au tournoi.

196. Le roi resta là un long moment jusqu'à la fin du dîner. Ce n'est pas la peine de demander si ses trois compagnons regardèrent volontiers Lancelot : jamais ils n'avaient vu homme pour lequel ils eussent si grande estime. Lorsqu'on arriva à l'heure de none et qu'ils eurent mangé à loisir, le roi déclara qu'il voulait s'en aller. Il prit congé de Lancelot et laissa avec lui ses trois chevaliers pour lui tenir compagnie et pour lui éviter de venir seul au tournoi. Le roi s'en retourna au château de la Harpe où ses hommes l'attendaient. Lorsqu'il fut descendu de cheval, ils lui demandèrent où il était resté si longtemps. Il répondit que c'était en un endroit où il avait bien travaillé pour lui-même comme il en avait le désir. « Car je vous le dis en vérité, ajouta-t-il, c'est la raison pour laquelle ceux de là-bas seront vaincus. » Mais il se refusa à en dire davantage. Ce même jour, les deux rois firent dresser des loges au milieu des prés, il s'y trouvait des fenêtres pour que les dames et demoiselles pussent s'y appuyer. C'était, en effet, la coutume d'alors que reines et hautes dames aillent assister aux tournois, à deux ou trois journées de distance. Et tous les chevaliers errants qui suivaient les tournois y apportaient leurs armes pour y rencontrer ceux qui se mon-

---

venir courous. — Si m'aït Dix, fait li rois, ja par moi n'en orra ame nouveles. » Et il dist que dont i sera il.

196. Grant piece fu laiens li rois tant qu'il orent mengié au disner. Mais se li .III. compaingnon regarderent volentiers Lanselot ce ne fait mie a demander, car il ne virent onques mais home qu'il proisaissent autretant com il font lui. Quant ce vint a ore de nonne qu'il orent par loi[*b*]sir mengié si dist li rois qu'il s'en voloit aler. Si prist congié a Lanselot et li laissa ses .III. compaingnons pour faire lui compaingnie et pour ce qu'il ne viegne mie seus au tournoiement si s'en ala li rois au chastel de la Harpe ou si home l'atendoient. Et quant il fu descendus se li demandent si home ou il avoit tant demouré. Et il dist en tel lieu ou il avoit bien faite sa besoigne si com il voloit « car je vous di vraiement, fait il, que cil de la en seront vaincu » ne onques ne lor en volt plus dire. Celui jour firent li doi roi drecier loges enmi les pres ou il avoit fenestres apoians as dames et as damoiseles. Et il estoit lors coustume que les roïnes et les hautes dames aloient veoir les tournoiemens .II. journees loing ou .III. et tout li chevalier errant qui tournoiemens sievoient i amenoient lor armes pour veoir des meillours chevaliers et pour ce faisoit on tout partout la ou li tournoiemens devoit estre loges drecier.

treraient les meilleurs des chevaliers ; pour cette raison, en tous les lieux où se déroulaient les tournois, on faisait dresser des loges.

197. Cette nuit-là, Lancelot fut servi et honoré le mieux possible par les trois compagnons que le roi lui avait laissés. Au matin, quand parut le jour, avant même que Lancelot fût levé, la demoiselle pour laquelle il était resté là vint le voir, elle lui souhaita le bon jour de Dieu et il lui rendit son salut aussitôt. Elle lui dit : « Seigneur, je viens prendre congé de vous, car je désire me rendre aux loges sur le lieu du tournoi, je ne veux plus rester ici : la presse des chevaux sera bientôt si grande qu'il ne me serait plus possible de passer. — Allez et que Dieu vous accompagne, conclut Lancelot. — Seigneur, dit-elle, faites attention que je vous voie bien, car sinon je n'irais pas. » Il l'assura qu'il serait présent sans faute. Alors la jeune fille quitta l'abbaye avec une grande escorte de dames et de demoiselles et lorsqu'elle arriva dans les prés, elle vit que les loges étaient déjà pleines de dames et de demoiselles qui s'étaient installées aux fenêtres et attendaient l'arrivée des tournoyeurs. La fille du roi de Norgales, celle que monseigneur Gauvain avait possédée vierge comme le conte l'a rapporté plus haut[1], était venue là avec une quantité de dames et demoiselles. Quand elle vit arriver la fille du roi Bademagu, elle alla à sa rencontre et la reçut avec grande joie ; elle lui offrit un siège à ses côtés, et elle se mit à bavarder sur de nombreux sujets. La fille du roi Bademagu se mêla à son tour

---

197. Cele nuit fu Lanselos servis et honnerés tant que li .iii. compaingnon porent que li rois i ot laissiés. Au matin, quant li jours aparut, ains que Lanselos fust levés, revint a lui la damoisele pour qui il estoit laiens remés et li dist que bon jour li donnast Dix et il li rendi son salu molt tost et ele li dist : « Sire, je vieng prendre congié a vous pour ce que je voel aler as loges del tournoiement, car je ne voel plus demourer pour la presse des chevaus que ja i sera si grans que je n'i porroie passer. — Alés a Dieu, fait il. — Sire, fait ele, gardés que je vous i voie car si m'aït Dix, je n'iroie ja autrement. » Et il li dist qu'il i sera sans faille. Lors s'em part la damoisele de laiens a grant compaingnie de dames et de damoiseles, et quant ele vint es prés si voit que les loges sont ja toutes plainnes de dames et de damoiseles qui ja estoient montees as fenestres et atendoient tant que li tournoiour venissent. Et la fille le roi de Norgales, cele que mé sire Gavains ot eüe pucele si com li contes a devisé cha en ariere, estoit illoc venue a grant compaingnie de dames et de damoiseles. Et quant ele voit venir la fille le roi Bandemagu se li vait a l'encontre et le reçoit a molt grant joie, si les fist lés li seoir, si conmence a parler d'unes et d'autres et tant que la fille au roi Bandemagu conmencha

à la conversation et demanda qui l'avait emporté à la précédente rencontre. Une demoiselle assise auprès d'elle lui répondit que c'était Mador de la Porte, un des chevaliers de la maison du roi Arthur[2], et Mordret[3], le frère de monseigneur Gauvain. C'étaient ces deux chevaliers qui avaient vaincu tous leurs adversaires. « Quel eſt ce Mador ? demanda la princesse. — Par ma foi, répondit son interlocutrice, c'eſt l'un des plus grands chevaliers que j'aie pu voir et il eſt celui qui porte les plus beaux coups de lance ! »

198. C'eſt ainsi qu'elles parlaient entre elles des chevaliers. Cependant Lancelot s'était habillé, préparé et était allé entendre la messe avec les trois chevaliers du roi qui le suivaient. Ils envoyèrent chercher leurs armes au château de la Harpe. Le roi Bademagu, quant à lui, leur fit mander de venir au tournoi devant le château après prime ; il envoya à Lancelot des housses blanches et un écu blanc. Quand l'heure de prime arriva, tout armés, ils montèrent sur leurs chevaux, quittèrent l'abbaye et allèrent jusqu'à la place de la joute. Les tournoyeurs étaient déjà rassemblés d'un côté comme de l'autre, en tout plus de vingt mille hommes ; chaque parti avait belle apparence, mais les gens du roi de Norgales étaient plus nombreux. En arrivant près des combattants, Lancelot reſta à part avec ses compagnons et il se mit à observer qui se battait le mieux. Il avisa trois chevaliers placés au-delà du roi de Norgales qui étaient de fiers jouteurs ; ils avaient déjà si bien exploité la situation que les hommes du roi Bademagu avaient reculé sur une diſtance supérieure à la portée de deux

---

a parler si demanda qui mix l'avoit fait a l'autre assamblee. Et une damoisele qui lés li seoit li diſt Mador de la Porte, uns des chevaliers de la maison le roi Artu, et Mordres li freres mon signour Gavain. Cil doi chevalier avoient tout vaincu. « Et quels chevaliers eſt cil Madors ? fait ele. — Par foi, fait l'autre, c'eſt uns des [*c*] graindres chevaliers que je onques veïsse et le mix ferant de lance. »

198. Ensi parloient entr'eles des chevaliers et Lanselos eſt veſtus et apareilliés et ot oï messe entre lui et les .III. chevaliers qui avoc lui eſtoient. Il envoiierent querre lor armes au chaſtel de la Harpe. Et li rois Bandemagus lor manda qu'il venissent au tournoiement devant le chaſtel aprés prime et il envoiia a Lanselot couvretures blanches et un escu blanc et quant ce vint entour prime que tout furent armé de lor armes si monterent sor lor chevaus si s'em partirent de laiens et errerent tant qu'il vinrent en la place. Si erent ja assamblé que d'une part que d'autre plus de .XX.M. et le faisoient molt bien d'ambes .II. pars mais plus avoit de gent li rois de Norgales. Quant Lanselos vint pres des jouſtans si se traiſt d'une part lui et ses compaingnons et regarde li quel le font mix, si regarde .III. chevaliers par devers le roi de Norgales

tirs d'arc. La fille du roi de Norgales en parlait avec ses compagnes qui étaient là avec elle et elle déclara devant toutes : « Par ma foi, cela ferait vraiment un excellent tournoi si ceux d'en face pouvaient soutenir le choc, mais j'ai l'impression qu'ils sont mal assurés et qu'ils ne vont pas tarder à prendre la fuite. Que Dieu jamais ne me vienne en aide, si les trois chevaliers qui sont de l'autre côté de notre camp n'accomplissent des exploits ! Ceux de Gorre sont d'ores et déjà déconfits par eux ! — Demoiselle, demanda la fille du roi Bademagu, quel sont ces trois chevaliers qui méritent tant d'estime ? — Par ma foi, dit la princesse, l'un est Mordret, le frère de monseigneur Gauvain, il porte un écu vermeil ; le deuxième est Mador de la Porte, qui est le plus grand de tous ; le troisième est Galehoudin, qui porte là-bas un écu blanc. Voilà ceux qui se battent le mieux sur toute la place et qui mettent les vôtres en déconfiture. — Eh bien, ne vous émouvez pas, demoiselle, dit la princesse de Gorre, car, que Dieu m'accorde son aide, si le roi votre père ne s'enfuit, il pourra encore voir cette nuit donner de tels coups qu'il n'en attendrait pas un seul, fût-ce au prix de sa terre ! — Ah, Dieu ! dit la princesse de Norgales. Et qui donnera ces coups-là ? — Par ma foi, lui répondit l'autre princesse, vous pourrez le voir bientôt, car celui qui les donne vient d'arriver. »

199. Tandis qu'elles parlaient ainsi, elles entendirent se lever la huée sur les chevaliers de Gorre qui s'enfuyaient et que ceux de Norgales prenaient en chasse. Alors

---

qui molt le font bien, si avoient ja tant fait que la gent le roi Bandemagu estoit reculee plus de .II. archies. Et la fille au roi de Norgales em parole a ses compaingnes qui illoc estoient et dist oïant toutes : « Par foi, molt fust anqui bons tournoiemens se cil de la peüssent durer. Mais il m'est avis a ce qu'il vont vacillant qu'il seront par tans mis a la fuie. Et ja Dix ne m'aït se molt ne font a proisier cil .III. chevalier qui par devers les nos sont, car par eus sont desconfit cil de Gorre. — Damoisele, fait la fille au roi Bandemagu, qui sont cil .III. qui tant doivent estre proisié ? — Par foi, fait ele, li uns est Mordrés, li freres mon signour Gavain, qui porte cel escu vermeil, et li autres est Mador de la Porte, cil graindres de tous, et li tiers est Galeholdin, cil qui porte cel escu blanc. Ce sont cil qui mix le font de toute ceste place et par qui vostre gent sont desconfit. — Or ne vous esmaiiés, damoisele, fait cele de Gorre, car, si m'aït Dix, que se li rois vostres peres ne fuit il verra encore anuit tels cops donner dont il n'en atendroit un pour toute sa terre perdre. — Ha, Dix, fait ele, qui les donra ? — Par foi, fait ele, veoir le porrés par tans, car il est venus qui tels cops donne. »

199. En ce qu'il parloient ensi si oent le cri lever sor ciaus de Gorre qui s'en fuioient et les aloient prenant cil de Norgales. Lors

Lancelot appela les chevaliers qui étaient avec lui et leur dit : « Suivez-moi, nous n'avons que trop attendu ! » Alors il laissa courir son cheval parmi les rangs aussi vite qu'il pouvait aller et frappa le premier qu'il rencontra, culbutant cheval et cavalier. Sa lance était bonne et forte ; il en frappa un autre chevalier dans les rangs si violemment qu'il lui fit vider les étriers. Et lorsque sa lance fut brisée, il tira l'épée, dont il savait bien se servir, et se mit à frapper tout autour de lui, à donner de grands coups devant, derrière, à se diriger contre les rangs et il n'atteignait personne sans le précipiter à bas de son cheval. Il arrachait les écus des cous, les heaumes des têtes ; bref, il accomplit tant d'exploits en si peu de temps que tous s'arrêtaient pour le regarder faire, car il ne poursuivait personne, si vaillant fût-il, qu'il ne le jetât à terre mort ou blessé. C'est ainsi que ceux qui ne l'avaient jamais vu apprirent à le savoir valeureux et rapide ; et tant ils le redoutaient pour les coups prodigieux qu'il portait qu'il n'y avait plus maintenant un seul d'assez hardi pour oser l'attendre et affronter son épée. Il tua et blessa un si grand nombre des hommes du roi de Norgales que, par sa force remarquable, il les fit reculer plus loin que la portée de trois arcs. Si grands étaient ses exploits que tous en parlaient, de loin comme de près, et ils disaient que le chevalier aux armes blanches les avait tous vaincus. Les trois compagnons qui auparavant avaient réussi à faire fuir ceux de Gorre étaient sortis du tournoi pour se reposer un peu ; ils restèrent stupéfaits de

---

apele Lanselos ciaus qui avoc lui estoient et lor dist : « Sivés moi, car encore avons nous trop atendu. » Lors laisse courre parmi les rens quanques chevaus li puet aler et fiert si li premier qu'il encontre qu'il porte lui et le cheval [*d*] tout en un mont. Et la lance estoit bone et forte, si fiert un autre chevalier des rens si durement qu'il li fait la sele vuidier. Et quant il ot son glaive brisié si traist l'espee dont il se savoit bien aïdier si conmence a ferir tout entour lui et a donner grans cops amont et aval et point contre les rens ne il n'ataint home qu'il ne porte del cheval a terre. Il esrace escus des cols, hiaumes des testes, si fait tant en poi d'ore que tout s'arrestent pour lui veoir, car il n'aconsieut home tant soit prous qu'il ne porte a terre ou mort ou mehaignié. Si l'ont conneü a prou et a viste cil qui onques mais ne l'avoient veü[a] et tant les redoutent por les merveilles qu'il fait qu'il n'i a mais nul tant hardi qui a cop l'ost atendre si ocist et mehaingne tant de ciaus de Norgales que a fine force les fait retourner plus de .III. archies si fait tant par sa proece que tout em parolent et loing et pres et dient que tout vaint li chevaliers as blances armes et li .III. compaingnon qui devant avoient mis ciaus de Gorre a la fuie estoient issu del tournoiement pour aus reposer un poi

voir toute leur troupe se mettre à fuir, ils leur demandèrent ce qui se passait.

200. « Quoi, dit un écuyer, n'avez-vous pas vu les exploits ? — Quels exploits ? demanda Mordret. — Par ma foi, il y a un chevalier aux armes blanches, un vrai diable, un démon qui tuerait plus d'hommes qu'on en pourrait enterrer dans deux arpents de terre ! C'est pourquoi je vous conseille de ne pas aller de ce côté si vous ne voulez pas mourir, car jamais Dieu ne m'apporte son aide si contre cette épée-là peuvent résister fer ou acier ! » À ces mots, les trois compagnons relacèrent leur heaume, se remirent en selle, saisirent leur écu et leur lance, ils laissèrent leurs chevaux courir contre Lancelot que ceux de Norgales fuyaient comme le lièvre devant les chiens. Lancelot avait retrouvé une lance qu'il avait arrachée à l'un des fuyards. Il la dirigea contre Mordret et le frappa si durement qu'il lui planta fer et bois dans l'épaule gauche et l'enfonça si bien qu'il le jeta à terre, l'arme encore dans le corps. Le roi Bademagu qui suivait Lancelot lui tendit un épieu en disant : « Tenez, seigneur, montrez-nous encore comme vous savez bien briser une lance ! » Lancelot galopa contre Mador de la Porte ; ce dernier lui brisa la lance en pleine poitrine tandis que Lancelot, qui avait visé vers le bas, le frappa de telle façon qu'il lui planta son fer avec tout le bois dans la cuisse, faisant trébucher cheval et cavalier l'un sur l'autre par terre. Puis il les dépassa et, tirant l'épée,

---

s'esmerveillent tout quant il voient toute lor gent a fuir si demandent que ce est.

200. « Coi, fait un vallés, n'avés vous pas les merveilles veües ? — Quels merveilles i a il ? fait Mordrés. — Par foi, fait il, il i a un chevalier a unes armes blanches, uns dyables, uns aversiers qui plus ocirroit gent anqui on ne porroit d'ommes mors enterer en .II. arpens de terre, si vous lo que vous n'ailliés mie cele part se vous ne volés pas morir, car ja Dix ne m'aït, se encontre s'espee puet durer fers ne aciers. » Lors relacent lor hiaumes li .III. compaingnon et remontent sor lor chevaus et prendent escus et lances et laissent courre a Lanselot devant que cil de Norgales fuioient conme li lievres fait devant les chiens. Et Lanselos ot lance recouvree qu'il ot tolue a un de ciaus qui s'enfuioient, si l'adrece vers Mordret, si le fiert si durement qu'il li met parmi l'espaulle senestre le fer a tout le fust si l'enpaint bien qu'il le porte a terre tous enferrés. Et li rois Bandemagu qui deriere lui estoit li baille un espiel et li dist : « Sire, tenés, moustrés encore conment vous savés lances brisier. » Et il laisse courre vers Mador de la Porte et cil li brise son glaive en mi le pis. Et Lanselos qui le sien porta bas le fiert si qu'il li met parmi la quisse le fer a tout le fust, si porte lui et le cheval a terre tout en un mont, puis s'en passe outre et traist l'espee

en frappa Galehoudin sur son écu blanc avec une telle brutalité qu'il en détacha un gros morceau, l'épée glissa sur le cheval, lui trancha le cou au ras des épaules, et cheval comme cavalier s'effondrèrent en même temps. À ce moment, le roi de Norgales qui avait les yeux fixés depuis longtemps sur Lancelot à regarder les merveilles qu'il accomplissait, voyant ce coup, n'osa plus l'attendre, il tourna bride et s'enfuit aussi vite que pouvait filer son coursier.

201. Alors une clameur extraordinaire se fit entendre, car tous ceux de Norgales s'enfuyaient et ceux de Gorre les poursuivaient et les capturaient selon leur bon vouloir. Quand Lancelot vit que ses adversaires avaient été complètement vaincus et qu'ils ne pourraient plus se relever de leur défaite, il se replia sur la forêt et partit à toute allure, il ne voulait, en effet, être arrêté par personne. On le demanda et on le rechercha partout, mais nul ne fut capable de le découvrir. Quand le roi Bademagu vit qu'il s'en était allé de cette manière et qu'on ne pourrait le retrouver, il en fut si affligé qu'il ne savait plus ce qu'il devait faire ou dire ; il déclara qu'il était vraiment l'homme le plus malheureux du monde puisqu'il avait disposé à ses côtés du meilleur chevalier de la terre auquel il s'apprêtait à faire joie et fête ; et désormais il l'avait perdu par son incapacité. Galehoudin, que Lancelot avait désarçonné, s'était remis en selle tant bien que mal ; il arriva auprès du roi Bademagu et se fit connaître de lui. Quand Bademagu sut qui il était, il en éprouva une grande

---

si en fiert Galeholdin [*e*] en l'escu blanc si durement qu'il en abat jus un grant chantel et l'espee descent sor le cheval si qu'il li cope le col par devant les espaulles si abat le cheval et le chevalier tout en un mont. Et quant li rois de Norgales qui ja ot molt regardé Lanselot por les merveilles qu'il faisoit voit celui cop si ne l'ose plus atendre ains tourne en fuies quanques li chevaus li puet courre.

201. Lors conmence la criee trop mervellouse, car tout cil de Norgales s'enfuioient et cil de Gorre les enchauçoient et prendoient a lor volentes. Et quant Lanselos voit qu'il sont del tout tourné a desconfiture et qu'il n'i a mais nul recovrier si se fiert en la forest et s'en vait grant oirre, car il ne velt estre arrestés de nului. Assés fu quis et demandés, ne mais il n'i ot celui qui le puist trouver. Et quant li rois Bandemagus vit qu'il s'en estoit alés en tel maniere et qu'il ne seroit mie trouvés si en est si dolans qu'il ne set qu'il en doie faire ne dire, et dist que voirement est il li plus maleürous hom del monde quant il avoit ore avoc soi le meillour chevalier del monde a qui il devoit faire joie et feste et ore l'a perdu par sa malvaistié. Et Galeholdins que Lanselos ot abatu fu remontés si com il put et s'en vint au roi Bandemagu et se fait connoistre a lui. Et quant il le connoist se li fait molt grant

joie et Galehoudin lui dit : « Seigneur, me voilà devant vous, car je suis venu pour vous entendre me dire qui eſt le chevalier qui a accompli aujourd'hui tant d'exploits. — Cher seigneur, demanda Bademagu, pourquoi cette queſtion ? — Seigneur, répondit Galehoudin, parce que je suis encore un jeune homme qui ne sait pas grand-chose des armes. C'eſt pourquoi j'aurais besoin de fréquenter un valeureux guerrier comme celui-là pour qu'il m'enseigne, et je m'améliorerais grandement grâce à lui et à sa compagnie.

202. — Certes, dit le roi, s'il vous connaissait, il aurait pour vous beaucoup d'affection, car il était très attaché à mon seigneur votre oncle ; je vous dirai la vérité, il s'agit de monseigneur Lancelot du Lac. — Lancelot ? s'écria-t-il, seigneur, je le croyais mort ! Mais puisqu'il eſt vivant, je vous en fais la promesse : jamais je ne cesserai de chevaucher, sauf si je suis malade ou mort, avant de l'avoir retrouvé. Et quand je le verrai, je le prierai, pour l'amour de mon oncle qu'il aimait tant, de me retenir en sa compagnie et de me laisser avec lui aller par les terres étrangères à la recherche des étranges aventures. Et s'il s'y refuse, du moins il m'aidera mieux par ses conseils que ne le ferait un autre que lui. » Sur ce, il quitta le roi Bademagu, tout armé comme il l'était, sans le faire savoir ni à lui ni à quiconque. Il n'emmena avec lui ni écuyer ni valet et il se jeta dans la forêt à la poursuite de Lancelot. Il chevaucha de telle façon qu'il ne trouva pas d'homme ni de femme

---

joie et Galeholdins[a] li diſt : « Sire, je sui venus a vous pour ce que vous me dies qui li chevaliers eſt qui hui l'a si bien fait par decha. — Biaus dous sire, fait li rois Bandemagus, pour coi le demandés vous ? — Sire, fait il, por ce que je sui jouenes hom et sai encore petit des armes sauroie meſtier d'acointier moi d'un si prodomme com il eſt pour ce qu'il m'en apreïſt et que je amenderoie de lui et de sa compaingnie.

202. — Certes, fait il, s'il vous connoissoit il vous auroit molt chier, car il ama molt mon signour voſtre oncle. Si vous di pour voir que c'eſt mon signour Lanselot del Lac. — Lanselot ? fait il, sire[a], je quidoie qu'il fuſt mors ! Et puis qu'il eſt vis je creant que jamais ne finerai de chevauchier se mors ou malades ne sui, tant que je l'aurai trouvé. Et quant je le verrai si proierai pour l'amor de mon oncle qu'il ama tant qu'il me retiengne de sa compaingnie et me laiſt aler avoc lui par les eſtranges terres les eſtranges aventures querant. Et se il ce ne velt faire toutes voies m'aïdera il mix a conseillier que uns autres ne feroit. » Ensi s'em part del roi Bandemagu et tout ensi armé com il eſtoit qu'il ne le fiſt [f] savoir n'a ceſtui ne a ceſt autre. Ne n'en mainne avoc lui ne esquier ne garçon, si se[b] fiert en la foreſt apres Lancelot, si chevauche en tel maniere qu'il n'encontre home ne feme

qui pût lui donner des nouvelles de ce qu'il recherchait. Quant à Lancelot, il avait chevauché toute la journée, lassé et exténué de ce qu'il avait fait ce jour-là. Son cheval était si épuisé qu'il ne pouvait guère plus qu'aller au pas. Alors, regardant derrière lui, Lancelot vit venir un chevalier tout en armes ; une belle dame chevauchait à ses côtés. Ils s'approchèrent de lui et ils le saluèrent. Lancelot avait grand-peur d'être reconnu et il leur répondit que Dieu leur donne bonne chance.

203. « Cher seigneur, demanda la dame, qui êtes-vous ? — Ma dame, répondit-il, je suis un chevalier, comme vous pouvez le voir. — Dieu m'accorde son aide, s'écria-t-elle, chevalier, vous l'êtes bien, à mon avis, et tel qu'il n'y a votre pareil au monde, je le sais par ouï-dire et pour l'avoir vu. Aussi vous prié-je par la personne qui vous est la plus chère de venir aujourd'hui prendre logis avec moi dans un de mes châteaux qui se trouve tout près d'ici, à la condition que je vous montrerai demain la plus belle créature que vous ayez jamais vue. » Et Lancelot de répondre qu'il irait avec joie sous une telle condition. « Eh bien venez donc, fit la dame. — Marchez devant et je vous suivrai », conclut Lancelot. Alors la dame prit la tête, et Lancelot derrière elle qui avait bien plus besoin de se reposer que de chevaucher. Ils chevauchèrent jusqu'à parvenir dans une vallée et ils virent au fond du vallon un château fort bien assis dont les murs étaient de haute taille, solides et munis de créneaux bien ser-

---

qui noveles li die de ce qu'il quiert. Et Lanselos ot toute jour chevauchié las et traveilliés de ce qu'il ot le jour fait. Et ses chevaus fu si lassés que a painnes pooit il aler plus que le pas. Lors regarde deriere lui et voit un chevalier armé venir et chevauchoit une bele dame avoc lui. Et il le saluent quant il vinrent pres de lui. Et il ot grant paor de connoissance si respont que bone aventure li doinst Dix.

203. « Biaus sire, fait la dame, qui estes vous ? — Dame, fait il, uns chevaliers sui, ce poés veoir. — Si m'aït Dix, fait ele, chevaliers estes vous au mien essient tel qu'il n'a vostre pareil el monde, si le sai par oïr dire et par veoir. Si vous proi par la riens el monde que vous plus amés que vous hui mais venés herbergier avoc moi a un mien chastel qui ci pres est par couvent que je vous mostrerai demain la plus bele riens que vous onques veïssiés. » Et il dist qu'il ira volentiers par tel couvent. « Ore en venés dont, fait ele. — Alés devant, fait il, et je vous siurrai. » Lors s'en vait la dame devant et li chevaliers aprés qui greignour mestier eüst de repos que de chevauchier. Si ont tant alé qu'il vinrent en une valee, si voient el font del val un chastel fort et bien seant dont li mur estoient haut et fort et menuement quertelé. Et quant il vinrent au chastel si estoit ja grant nuit et la dame apele

rés. Quand ils y arrivèrent, la nuit était déjà profonde ; la dame appela celui qui gardait l'entrée et lui ordonna d'ouvrir la porte. Il obtempéra et, une fois entrés, ils chevauchèrent juqu'au maître palais. En voyant leur dame, les serviteurs bondirent à sa rencontre avec des cierges et des torches, sinon l'on n'aurait rien vu tant la nuit était sombre. La dame mit pied à terre et ordonna à ses gens de ne pas s'occuper d'elle. « Mais je vous prie de faire grand honneur à ce chevalier et de le servir car, je vous l'assure, c'est le plus valeureux du monde, le meilleur de tous les chevaliers. » Aussitôt ils l'aidèrent à descendre de son cheval, lui ôtèrent l'écu du col, puis le conduisirent à l'intérieur pour le désarmer. La dame vit qu'il avait le visage tout enflé et tuméfié, le nez écorché et sanglant des coups qu'il avait donnés et reçus. Elle fit apporter de l'eau chaude pour laver son visage et son cou que les mailles du haubert avaient tout noircis. À la vue de son écu, elle dit à haute voix devant tous ceux qui étaient présents :

204. « Ô écu, aujourd'hui vous avez été tellement contemplé, tellement désiré par les belles jeunes filles qui voulaient vous tenir dans leurs mains ! Dieu me vienne en aide, il peut bien se vanter, celui qui vous porta, que jamais un chevalier n'a accompli autant d'exploits en un seul jour que lui le fit ! Béni soit Dieu qui m'a permis de le rencontrer ! Car aucun plus grand honneur ne saurait m'advenir que de l'avoir en mon château. » Alors elle entra dans sa chambre et apporta

---

celui qui la porte gardoit et li dist qu'il ouvre la porte. Cil si fait et il entrent ens et chevauchent jusques au maistre palais. Et quant cil de laiens voient que lor dame vient si saillent a l'encontre a cierges et as tortins, car autrement ne[a] vissent il pas pour la nuit qui trop ert oscure, si descent la dame et lor dist qu'il ne s'entremetent ja de lui. « Mais je vous proi d'onerer cest chevalier et de lui servir, car je vous di qu'il est li plus prodom del monde et li miudres chevaliers. » Et cil le descendent maintenant se li ostent l'escu de son col et puis le mainnent amont et desarment. Et la dame vit qu'il ot le vis gros et enflé et le nes escorcié et sanglent des cops qu'il ot donnés et rechus, se li fait aporter aigue chaude a laver son col et son vis qui tous estoit noircis des mailles del haubert. Et quant ele re[*355a*]garde son escu si dist oiant tous ciaus de laiens :

204. « Ha ! Escus, tant avés hui esté regardés et desirés d'estre tenus as mains de beles puceles ! Si m'aït Dix, bien se puet vanter cil qui vous porte c'onques chevaliers ne fist tels merveilles en un jor conme cis a hui faites et beneois soit Dix qui le me fist encontrer. Car il ne me peust mie graindre honour avenir que de ce qu'il est venus en mon chastel. » Lors entra en sa chambre et porta

une robe de soie à Lancelot pour qu'il la revête. Une fois qu'il fut vêtu, elle l'invita à s'asseoir en disant : « Seigneur, reposez-vous car, Dieu m'accorde son appui, il vous faut le faire : vous vous êtes assez fatigué aujourd'hui. » Elle ordonna à ceux du logis de préparer le repas, car il en était bien l'heure, et ils firent ce qu'elle avait ordonné. Lorsqu'ils furent assis à table, un garçon se présenta qui dit à la dame : « Mon seigneur arrive. — Au nom de Dieu, prie-le de venir manger et qu'il ne tarde pas, car il y a là un chevalier auquel je désire qu'il fasse joie. » Le garçon se rendit auprès du seigneur et il lui répéta les paroles de la dame. Aussitôt le seigneur ôta ses armes, et tous ceux qui l'accompagnaient firent de même ; il entra dans le palais avec neuf chevaliers ; la dame se leva pour aller à sa rencontre, tout comme Lancelot. Le seigneur le pria de se rasseoir et il le fit. Lorsqu'ils eurent pris place et mangé un peu, la dame déclara : « Seigneur, festoyez notre hôte car, soyez-en sûr, vous ne sauriez le faire à chevalier qui ait plus de valeur. — Valeur ? s'écria le chevalier, dame, que dites-vous là ? Assurément je ne dénie pas à notre hôte d'être valeureux et vaillant, mais je crois qu'il y a beaucoup plus en un homme de valeur que ce que je croyais encore ce matin ! J'ai tellement appris aujourd'hui que je crois qu'il n'y a dans tout le monde qu'un seul homme de valeur véritable ; celui dont je parle, je l'ai vu aujourd'hui en donner la preuve au milieu des autres chevaliers ; depuis que la chevalerie fut établie, je ne crois pas qu'un homme mortel aurait pu réali-

---

robe de cendal a vestir a Lanselot. Et quant il est vestus si le fait seoir et li dist : « Sire, reposés vous car, si m'aït Dix, vous le devés bien a faire, car assés avés hui esté travelliés. » Et ele conmande a ciaus de laiens que il apareillent a mengier car il en est tans et cil si font puis que ele le conmande. Quant il furent assis a la table si vint laiens uns vallés qui dist a la dame : « Mé sires vient. — De par Dieu, fait ele, di lui que il viengne mengier et qu'il ne demourt mie car il a chaiens un chevalier a qui je voel qu'il face joie. » Et li vallés vient a son signour et li dist ce que sa dame li mande. Et il se desarme maintenant et ausi firent tout li autre qui avoc lui estoient venu, si vint el palais soi disisme de chevaliers et la dame se leva encontre lui et ausi refist Lanselos. Et li sires li conmande qu'il se rasiece et il si fait. Quant il furent assis et il orent un poi mengié, se li dist la dame : « Sire, faites joie a nostre oste, car bien saciés que a plus prodome de lui ne le poés vous faire. — Prodom ? fait li sires. Dame, que est ce que vous dites ? Certes, je ne di mie qu'il ne soit prodom et vaillans, mais il a plus a faire en un prodome que je ne quidoie hui matin. Si ai tant apris en cest jour d'ui que je ne quit mie qu'il ait el monde que un sol prodome et celui que je di ai je hui veü si bien esprouver

ser autant d'exploits prodigieux qu'il l'a fait. » Alors la dame lui demanda comme si elle n'avait pas été présente au tournoi :

205. « Seigneur, où donc avez-vous vu ce chevalier dont vous parlez ? — Je l'ai vu, répondit-il, au tournoi convoqué par le roi Bademagu et le roi de Norgales. — Ah, seigneur, dit-elle, quels exploits pouvait-il réaliser plus que les autres ? — Lesquels ? Dame, je ne vous aurais pas conté en l'espace d'une année toutes les merveilles qu'il a accomplies, même si je vous le jurais sur les reliques des saints, car cela vous paraîtrait mensonges ! » Mais il plaisait beaucoup à la dame d'entendre son seigneur raconter ce qu'elle avait vu de ses propres yeux, surtout en présence de celui qui en avait été le héros, et elle déclara : « Cher seigneur, malgré tout, vous nous raconterez bien quelques-uns de ces beaux coups devant ce valeureux chevalier que j'ai accueilli dans notre logis afin qu'à son tour il puisse les raconter quand il sera de retour en son pays. — De beaux coups, dit le seigneur, je peux bien vous en décrire, et de belles joutes aussi, plus de mille, car j'étais sans cesse sur ses talons à cause des exploits qu'il accomplissait. Je lui ai vu tuer en une seule fois cinq chevaliers et leurs cinq chevaux si rapidement qu'il fendait en deux chevaux et cavaliers à la fois ; moi-même, il m'a fendu mon écu en deux moitiés et tranché ma selle et mon cheval par les épaules, d'un unique coup d'épée ! — Seigneur, dit la dame, je ne crois pas que, dans ces conditions,

---

entre chevaliers que puis que chevalerie fu eﬆablie ne quit je mie que hom morteus feïﬆ autant de merveilles com il a hui faites. » Lors li demande ausi conme s'ele n'i eüﬆ mie eﬆé :

205. « Sire, ou fu ce que vous veïﬆes celui chevalier que vous dites ? — Ce fu, fait il, a l'asamblee del roi Bandemagu et del roi de Norgales. — Ha, sire, fait ele, quel merveille pooit il faire plus que li autre ? — Quels ? Dame, fait li sires, je ne vous avroie mie owan aconté par moi les merveilles qu'il fiﬆ neis se je le vous juroie sor sains, quar ce vous sambleroit mençoigne. » Et ele, a qui il plaiﬆ molt ce qu'ele meïsmes [*b*] ot veü de ses ex a escouter, et meïsmement devant celui qui l'avoit fait, diﬆ au signour : « Biaus sire, toutes voies nous dirés vous aucunes de ses beles jouﬆes devant ceﬆ prodome qui chaiens eﬆ herbergiés si qu'il le sace a dire quant il venra en son païs. — Biaus cops, fait li sires, vous em puis je bien dire et beles jouﬆes autresi plus de .m., car je l'aloie tous jours sivant pour les mervelles qu'il faisoit. Se li vi ocirre a uns cops .v. chevaliers et .v. chevaus si viﬆement qu'il fendoit parmi chevaus et chevaliers et moi meïsmes fendi il mon escu en .ii. moitiés et trencha ma sele et mon cheval par les espaulles et tout a un sol cop. — Sire, fait la dame, dont ne quit je

vous soyez resté à attendre l'arrivée du second coup! — Moi, ma dame, que dites-vous? Dieu m'accorde son aide! Je n'aurais pas attendu le second coup pour tout le royaume du roi Arthur! Car lorsque son épée a frappé, on ne doit plus vivre, on est mort et, à mon avis, il n'y a pas d'homme assez hardi au monde qui aurait vu ce que j'ai vu aujourd'hui pour attendre qu'il vienne le frapper!» La dame éclata de rire et le seigneur poursuivit: «Dame, je vais vous raconter plus prodigieux encore, car je l'ai vu abattre avec le tronçon de sa lance quatre chevaliers; jamais homme ne réussit tel exploit, c'est bien l'œuvre du diable!

206. — Eh bien, fit la dame, apprenez-moi, que feriez-vous si vous aviez ce chevalier dans notre maison? — Assurément, s'écria-t-il, si j'en avais la force, il ne me quitterait plus jamais, mais je le garderais avec moi, car je ne pourrais posséder de plus riche trésor. — Et, poursuivit la dame, s'il s'était trouvé chez vous de telle façon que vous ne l'y ayez pas reconnu? — Jamais plus, dame, je n'éprouverais de joie; et si ceux de la maison connaissaient sa présence et me la dissimulaient, ils ne pourraient s'en tirer sans mourir. — Au nom de Dieu, s'il en est ainsi, je ne vous le cacherai pas davantage, mais je vous le dirai, car je ne veux pas encourir votre haine. Soyez-en sûr, c'est le valeureux chevalier qui se trouve devant vous.» Il se mit à le dévisager puis déclara: «Montrez-moi donc son écu, car ainsi je le reconnaîtrai par-

---

mie que vous atendissiés l'autre cop volentiers. — Je, dame, fait li sires, que est ce que vous dites? Si m'aït Dix, je n'atendisse l'autre cop por toute la terre au roi Artu. Car aprés s'espee ne couvient il ja vie que la mort, ne il n'a mie, au mien essient, home si hardi el monde s'il l'avoit hui veü ce qu'il a fait que jamais l'atendist a cop.» Et la dame s'en conmence a rire. Et li sires li dist: «Dame, encore vous dirai je greignours merveilles, car je li vi abatre d'un tronçon de lance .IIII. chevaliers et ce ne fist onques nus hom mais dyables.

206. — Or me dites, fait la dame, que feriés vous se vous teniés celui chevalier en nostre ostel? — Certes, fait il, se la force estoit moie, il ne se partiroit ja de moi, ains le tenroie avoc moi, car plus riche tresor ne porroie je tenir. — Et s'il i avoit esté, fait la dame, en tel maniere que vous ne l'eüssiés mie conneü? — Je n'avroie, fait il, dame, jamais joie. Et se cil de chaiens le savoient et il ne le me disoient, il n'en porroient eschaper sans mort. — En non Dieu, dont nel vous celerai je plus, ains le vous dirai, car je ne voel mie avoir vostre haïne. Si saciés que c'est cil prodom qui dalés vous est.» Et il le regarde, se li dist: «Moustrés moi son escu, car par ce le connoistrai je bien.» Et ele conmande que on l'aport. Quant Lanselos voit ce si dist: «Dame, vous me ferés ore en vostre ostel tant de

faitement. » Et la dame de donner l'ordre d'apporter l'écu. À ces mots, Lancelot lui déclara : « Dame, vous pourrez me faire dorénavant en votre logis autant de honte qu'il vous plaira ; mais si j'avais pensé que vous étiez si discourtoise, je ne serais pas entré cette nuit dans votre demeure, quelque pouvoir que vous eussiez.

207. — Ah, seigneur, cela vous ennuie-t-il donc tant ? — Certes, dame, extrêmement. — Alors, dit la dame, nous n'en parlerons plus, puisque cela vous eśt désagréable. Mais sachez-le, je le faisais pour vous honorer. » Alors le seigneur s'en alla dans la pièce où se trouvait pendu l'écu de Lancelot ; à peine l'eut-il vu qu'il le reconnut parfaitement. Il en éprouva une joie extraordinaire et revint dans la grand-salle auprès de Lancelot pour l'assurer qu'il était prêt à faire tout ce qu'il lui demanderait. Lancelot le remercia beaucoup. Cette nuit-là, il fut couché très confortablement et il se reposa de bon cœur, car il était tout à fait las et exténué ; il dormit bien jusqu'à prime. À son réveil, la dame lui avait fait préparer une robe de lin fraîche et toute neuve qu'il revêtit. Une fois habillé, il entendit la messe ; alors le repas fut prêt ; lorsqu'ils eurent mangé, on enleva les tables et Lancelot réclama ses armes. Le seigneur le supplia de reśter ce jour, mais Lancelot répondit qu'il ne le ferait en aucune manière. Quand il fut équipé, il se mit en selle, il prit son écu et réclama une lance ; on la lui apporta et il s'en saisit. Puis il déclara à la dame du logis : « Dame, vous souvenez-vous de

---

honte com il vous plaira. Mais se je quidaisse que vous fussiés si vilainne je ne fuisse anuit entrés en vośtre ośtel pour pooir que vous eüssiés.

207. — Ha, sire, vous en poise il donques ? — Certes, fait il, dame, oïl. — Dont n'en sera ja plus parlé, fait ele, dés qu'il vous em poise. Et saciés que je le faisoie pour vous hounerer. » Lors s'en vait li sires en une chambre ou li escus Lanselot pendoit et, si tośt com il le vit, si le connut bien, si en ot molt grant joie et s'en revint ariere a Lanselot [*c*] et li dist qu'il eśt tous siens a faire son conmandement. Et il l'en mercie molt. Cele nuit fu Lanselos couchiés molt a aise et il se reposa molt volentiers, car a merveilles eśtoit las et traveilliés, et dormi bien jusques a prime. Et quant il s'esveilla, la dame li ot apareillié robe de lin fresche et nouvele et il le veśti. Et quant il fu apareilliés s'oï messe. Et lors fu li mengiers apreśtés et, quant il orent mengié et les tables furent levees, si demanda Lanselos ses armes. Et li sires li proie que il remaingne hui mais. Et il dist que ce ne feroit il en nule maniere. Et quant il fu apareilliés et montés sor son cheval si prent son escu et demande un glaive et on li aporte. Et il le prent et puis dist a la dame de laiens : « Dame, vous souvient il

la condition que vous m'avez posée ? — Oui, dit-elle, très bien. — Alors, je vous en prie, conclut Lancelot, acquittez-vous de votre promesse comme c'est votre devoir. » Elle répondit qu'elle allait le faire avec plaisir. Alors elle fit seller un palefroi et demanda à un écuyer de la suivre.

À Corbénic, épiphanie du Graal, conception de Galaad.

208. « Dame, demanda le seigneur, où devez-vous aller ? — Seigneur, dit-elle, je m'en irai avec ce seigneur à Corbénic, car je lui ai fait la promesse de lui montrer la plus belle créature du monde. — Eh bien, allez, dit le seigneur, et pensez à revenir vite. » Sur ce, Lancelot et la dame quittèrent cet endroit ensemble, ils chevauchèrent jusqu'après none et arrivèrent dans une vallée ; ils virent alors devant eux au fond du vallon une petite cité bien assise, car tout autour elle était close d'une eau profonde et de bons murs crénelés. En arrivant tout près de la cité, ils rencontrèrent une demoiselle qui demanda à la dame : « Où conduisez-vous ce chevalier ? » Elle répondit : « À Corbénic. — Vraiment ? dit la demoiselle, c'est que vous ne l'aimez guère, car vous le conduisez en un endroit dont il ne sortira pas sans honte ni dommage. — Je ne le crois pas », répondit la dame. Alors ils continuèrent d'avancer jusqu'au pont où l'on passait la rivière. Ils pénètrèrent ainsi dans la cité. Quand ils furent arrivés dans la rue, les gens de l'intérieur se mirent à dire :

209. « Seigneur chevalier, la charrette vous attend. » Mais il

---

del couvenent que vous m'avés fait ? — Sire, fait ele, oïl, bien. — Dont vous proi je, fait il, que vous vous en aquitiés si conme vous devés faire. » Et ele dist que ce feroit ele bien volentiers. Lors fait enseler un palefroi et dist a un vallet qu'il le siue.

208. « Dame, fait li sires, ou devés vous aler ? — Sire, fait ele, je m'en irai o cest signour a Corbenyc, car je li ai en couvent a mostrer la plus bele riens qui vive. — Alés dont, fait li sires, et pensés de tost revenir. » Lors s'em partent de laiens entre la dame et Lanselot et chevauchent jusques aprés nonne tant qu'il en viennent en une vallee et puis voient devant eus el fons d'un val un petit chastel molt bien seant, car il ert tout entour clos d'une aigue parfonde et de bons murs bateilliés. Quant il vinrent pres si encontrerent une damoisele qui dist a la dame : « Ou menés vous cel chevalier ? » Et ele li dist : « A Corbenyc. — Voire, fait ele, dont ne l'amés vous gaires. Car vous le menés en tel lieu dont il ne se partira ja sans honte et sans damage. — Ce ne quit je pas », fait la dame. Lors s'en vont tant qu'il en viennent au pont ou on passoit l'aigue, si entrent el chastel. Et quant il viennent en la rue si conmencent cil de laiens a dire :

209. « Sire chevaliers, la charete vous atent. » Et il respont basset

répondit à voix basse que, s'il y montait, ce ne serait pas la première fois. Toutefois, il chevauchait si bien qu'ils parvinrent au pied de la maîtresse tour. Et Lancelot, à la voir de près, l'estima fort, car c'était bien, à son avis, la plus belle et la plus puissante qu'il eût jamais vue. Alors il prêta l'oreille, car, sur sa droite, il entendait, assez proche, une voix, de femme lui semblait-il. Il se dirigea de ce côté et vit la demoiselle que monseigneur Gauvain avait voulu retirer de la cuve, mais sans y réussir[1]. Elle criait : « Sainte Marie, qui me sortira de là ? » À la vue de Lancelot, elle s'exclama : « Ah, seigneur, au nom de Dieu, retirez-moi de cette cuve où je brûle toute ! » Lancelot s'approcha, il saisit la demoiselle par les bras et la sortit facilement de la cuve, comme si cela ne lui avait rien coûté. Se voyant délivrée, la demoiselle tomba à ses pieds, elle baisa sa jambe et sa chaussure en disant : « Ah, seigneur, bénie soit l'heure où vous êtes né, car vous m'avez délivrée de la pire des souffrances que jamais femme endurât ! » À ce moment, tous ceux de la ville se mirent à affluer, dames et chevaliers, pour voir la demoiselle. Ils la conduisirent dans une chapelle pour rendre grâces à Notre-Seigneur. Quant à Lancelot, ils le menèrent dans un cimetière situé au pied de la tour et ils lui montrèrent une tombe très riche où étaient gravées des lettres qui disaient : CETTE LAME NE SERA PAS SOULEVÉE AVANT QUE N'Y VIENNE LE LÉOPARD DUQUEL NAÎTRA LE GRAND LION ; CELUI-LÀ LA

---

s'il i entre ce n'est pas la premiere fois qu'il i aura entré, si chevauche toutes voies tant qu'il aprocent de la maistre tour si le proise molt Lanselos quant il le voit de pres. Car c'estoit la plus bele et la plus riche qu'il eüst onques mais veüe a son essient. Lors escoute Lanselos sor destre et ot une vois de feme assés pres de lui, ce li est avis, et il s'en vait cele part et voit que ce est la damoisele que mé sire Gavains volt jeter de la [*d*] cuve, mais il ne pot et ele crie : « Sainte Marie, qui me jetera de ci ? » Et quant ele voit venir Lanselot se li dist : « Ha, sire, pour Dieu, jetés moi de ceste cuve ou je art toute. » Et Lanselos s'en vait a la cuve, si prent la damoisele par les bras et le met fors de la cuve ausi legierement conme s'il ne li grevast noient. Et quant cele se voit delivre se li chiet as piés se li baise la gambe et le soller et dist : « Ha, sire, beneoite soit l'ore que vous fustes nés ! Car vous m'avés jeté de la greignour dolour ou feme fust onques ! » Lors conmencent a assambler tout cil de la vile, dames et chevaliers, pour veoir la damoisele, si l'en mainnent en une chapele pour rendre grasses a Nostre Signour. Et lors en mainnent Lanselot en un cimentiere desous la tour et li moustrent une tombe molt riche ou il avoit letres escrites qui disoient : JA CESTE TOMBE NE SERA LEVEE DEVANT QUE LI LUPARS DE QUI LI GRANS LYONS ISTRA I VENRA[a], ET CIL LE

LÈVERA DE BON CŒUR ET SANS DIFFICULTÉS. CE GRAND LION SERA ENGENDRÉ PAR LE LÉOPARD EN LA JOLIE FILLE DU ROI DE LA TERRE FORAINE.

210. Quand Lancelot eut lu les lettres, il ne comprit pas quel en était le sens, mais ceux qui se trouvaient autour de lui lui dirent : « Seigneur, nous croyons bien que ce soit vous dont cette inscription parle ; car nous savons par la demoiselle que vous venez de délivrer que vous êtes le meilleur chevalier qui existe aujourd'hui. — Que voulez-vous que je fasse ? demanda Lancelot. Je suis prêt à accomplir toute votre volonté. — Nous voulons, répondirent-ils, que vous souleviez la lame qui couvre cette tombe et que vous regardiez ce qui se trouve dessous. » Aussitôt Lancelot posa sa main à l'endroit le plus épais, il la souleva sans mal et aperçut dessous le plus hideux serpent dont il ait jamais entendu parler. Dès que le serpent vit Lancelot, il cracha contre lui une flamme ardente au point de brûler son haubert et ses armes, puis il se glissa hors de la fosse et s'avança dans le cimetière si bien que les petits arbres qui y poussaient commencèrent à brûler à cause des flammes qu'il exhalait. Tous ceux qui étaient là prirent la fuite et montèrent aux fenêtres pour voir comment Lancelot s'en sortirait. Il mit son écu devant son visage et se dirigea du côté où il voyait le serpent, en homme qui ne redoute aucune aventure qui puisse lui arriver. Le serpent cracha ses flammes empoisonnées au point de brûler tout le devant de l'écu de Lancelot. Mais ce dernier le frappa si durement de sa lance en

---

LEVERA VOLENTIERS ET LEGIEREMENT. ET CIL GRANS LYONS ERT ENGENDRÉS DEL LIEPART EN LA BELE FILLE[b] LE ROI DE LA TERRE FORAINNE.

210. Quant Lanselos ot les letres leües si n'entent mie ce que eles voloient dire. Et cil qui entour lui sont li dient : « Sire, nous quidons bien que ce soiiés vous dont ces letres parolent. Car nous savons bien par la damoisele que vous avés delivree que vous soiiés li miudres chevaliers qui ore soit. — Que volés vous, fait Lanselos, que je face ? Je sui pres de faire toute vostre volenté. — Nous volons, font il, que vous levés ceste tombe et regardés quel chose il a desous. » Et il met tout maintenant la main au plus gros chief si le lieve assés legierement et voit desouz le plus hideus serpent dont il oïst onques mais parler. Et quant li serpens voit Lancelot si li giete fu ardant si que li brule son hauberc et ses armes, et puis se lance hors de la fosse enmi le cimentiere si que li arbrissel qui el cimentiere estoient conmencierent a ardoir pour le fu qu'il getoit. Et cil qui illuec estoient conmencierent a fuir et montent as fenestres en haut pour veoir conment il en avendra a Lancelot. Et il giete son escu devant son vis et s'adrece cele part ou il voit le serpent conme cil qui ne doute nule aventure qui avenir li puist. Et li serpens li giete fu envenimé si qu'il li brule tout son escu

pleine poitrine qu'il lui planta dans le corps le fer avec le bois. Le serpent se mit à frapper la terre de ses ailes, comme une bête blessée à mort. Lancelot saisit son épée et lui en administra un tel coup qu'il lui fit voler la tête. Alors arrivèrent les chevaliers qui avaient revêtu leurs armes pour porter secours à Lancelot ; quand ils virent qu'il avait tué le serpent, ils manifestèrent leur joie, ils firent sonner toutes les cloches des églises de la cité et dirent à Lancelot qu'il était le bienvenu, plus que tout autre chevalier du monde ; ils le conduisirent ensuite au maître palais où ils le désarmèrent.

211. Sur ces paroles sortit d'une chambre un grand chevalier, il amenait avec lui une quantité de compagnons. C'était l'un des plus beaux chevaliers que Lancelot eût jamais vus depuis qu'il avait quitté Camaalot et il avait bien l'air d'un noble cœur. Quand ceux du logis le virent, ils se levèrent et annoncèrent à Lancelot : « Voici le roi, seigneur. » Alors Lancelot se leva d'un bond pour aller à sa rencontre et lui dit qu'il était le bienvenu, le roi lui rendit son salut, lui passa les bras au cou et déclara : « Seigneur, nous vous avons tant désiré que maintenant nous vous avons ! Nous en avions vraiment grande nécessité, car notre pays a été si longtemps ravagé et déserté que les pauvres ont perdu toutes leurs terres de labour. Il est vraiment temps, s'il plaît à Notre-Seigneur, que leurs pertes leur soient remboursées, ainsi que leurs biens, dont ils ont été privés si longuement. »

---

devant. Et Lancelot le fiert el pis del glaive si durement qu'il li met el cors fer et fust. Et li serpens conmence a batre la terre de ses eles conme cils qui ert navrés a mort. Et Lancelot met la main[a] a l'espee et li donne tel cop qu'il li fait le chief voler. Lors viennent avant li chevalier qui ja estoient armé pour aïdier a Lanselot et quant il voient qu'il a le serpent ocis si mainnent grant joie si qu'il font tous les sains del chastel sonner et li dient que bien soit il venus sor tous les chevaliers del monde, si le mainnent el maistre palais puis le desarment.

211. A ces paroles issi d'une chambre uns grans chevaliers, si amenoit avoc lui grant compaingnie de chevaliers. Et il estoit uns des plus biaus chevaliers que Lanselos eüst onques veü puis qu'il parti de Kamaalot et molt resambloit bien gentix hom. Et quant cil de laiens le virent si se leverent et dient a Lanselot : « Sire, veés ci le roi. » Lors se drece Lanselos encontre lui et li dist que bien soit il venus et li rois li rent son salu et puis li jete ses bras au col et li dist : « Sire [*e*], tant vous avons desiré que ore vous avons, si en avons molt grant mestier, quar tant a esté nostre païs essiliés et desertés que li povre[a] home i ont perdu lor gaaingnages. Si est des ore mais bien tans se il plaist a Nostre Signour, que lor pertes soient restorees et lor bien dont il ont esté grant piece sousfraitous. »

212. Alors tous s'assirent et le roi demanda à Lancelot qui il était et comment il s'appelait. Il lui répondit qu'il faisait partie des chevaliers d'Arthur et se nommait Lancelot du Lac. Le roi poursuivit : « Dites-moi donc, cher seigneur, votre père n'était-il pas le roi Ban de Bénoïc qui mourut de chagrin ? — Si, seigneur, répondit Lancelot. — Par ma foi, dit le roi, je suis donc absolument sûr que, grâce à vous, ou grâce à ce qui naîtra de vous, ce pays sera délivré des étranges aventures qui lui adviennent le jour comme la nuit. » À ce moment arriva une dame si âgée qu'elle pouvait bien avoir cent ans ; elle appela le roi avec ces mots : « Seigneur, je veux vous parler en privé. » Le roi quitta Lancelot en priant ses chevaliers de lui tenir compagnie ; ils l'assurèrent qu'ils allaient le faire. Alors le roi se rendit avec la dame dans une chambre, ils s'assirent sur une couche et la dame déclara : « Seigneur, que pourrons-nous faire de ce chevalier que Dieu nous a envoyé ? — Je ne sais que faire, répondit le roi, mais ce dont je suis sûr c'est qu'il aura ma fille à sa volonté. — Au nom de Dieu, répliqua la dame, je suis certaine[1] qu'il ne voudra pas la prendre quand on la lui offrira, car il aime si éperdument la reine Guenièvre, la femme du roi Arthur, qu'il ne saurait en désirer une autre. À cause de cela, il nous faudra agir avec assez d'intelligence pour ne pas être surpris. — Agissez en conséquence, repartit le roi, car il faut que ce soit fait. — Ne vous en occupez

---

212. Lors s'aseent ensamble, si demande li rois a Lanselot dont il est et conment il a a non. Et il dist qu'il est des chevaliers le roi Artu et a a non Lanselos del Lac. Et li rois li dist : « Ore me dites, dous sire, et ne fu li rois Bans qui morut de doel vostres peres ? — Sire, fait Lanselos, oïl. — Par foi, fait li rois, dont sui je dont asseür que par vous ou par chose qui de vous istera sera cil païs delivrés des estranges aventures qui ja viennent nuit et jour. » Atant vint illoc une dame de si grant aage qu'ele pooit bien avoir .c. ans. Si apela le roi et li dist : « Sire, je voel a vous parler a conseil. » Et le roi s'en part de Lanselot et conmande a ses chevaliers qu'il li facent compaingnie. Et il dient que si feront il. Et lors s'en vait avoc la dame en une chambre, si s'aseent sor une couche. Et lors li dist la dame : « Sire, que porrons nous faire de cest chevalier que Dix nous a amené ? — Je ne sai, fait li rois, que on face fors ce qu'il aura ma fille a faire sa volenté. — En non Dieu, fait la dame, je sai bien qu'il ne le voldra mie prendre quant on li osferra. Car il aimme tant la roïne Genievre, la feme au roi Artu, qu'il ne voldroit avoir nule autre. Et pour ce couvendra il que on face si sagement que on ne s'en aperçoive. — Ore en esploitiés, fait li rois, car il couvient que ce soit fait. — Ore ne vous entremetés plus, fait la dame, mais laissiés m'ent couvenir car je en vendrai bien a chief. »

plus à présent, dit la dame, laissez-moi m'en charger : j'en viendrai bien à bout. »

213. Alors le roi revint dans la grand-salle et il s'assit auprès de Lancelot pour lui tenir compagnie. Ils parlèrent ensemble et s'appliquèrent de leur mieux à faire connaissance. Lancelot demanda au roi comment il se nommait. Le roi dit qu'il s'appelait Pellès de la Terre Foraine. Pendant qu'ils devisaient ainsi, Lancelot qui regardait autour de lui vit soudain une colombe entrer par l'une des fenêtres[1]. C'était celle que monseigneur Gauvain avait vue tant de fois. Elle portait un encensoir d'or très beau et très riche ; à peine était-elle entrée que le palais déborda de toutes les senteurs les plus exquises qu'un homme puisse s'imaginer en son cœur. Alors tous se turent dans la salle, pas un seul pour faire entendre un mot, mais ils se mirent à genoux dès qu'ils virent entrer la colombe qui, maintenant, pénétrait dans une chambre. Au même moment, les serviteurs bondirent pour mettre les tables et les nappes, les convives s'assirent les uns et les autres toujours sans dire un mot et personne ne fut appelé à manger. Lancelot éprouvait une profonde stupéfaction à voir cela, pourtant il fit comme les autres et il s'assit devant le roi ; il constata que tous étaient plongés dans leurs prières et leurs oraisons. Une fois assis, il n'attendit pas longtemps avant de voir arriver une demoiselle ; elle était si belle, si avenante en tous points que Lancelot lui-même se dit que jamais il n'avait vu une beauté aussi extraordinaire, hormis celle de sa dame la reine ; il reconnut

213. Lors s'en revient li rois en la sale et s'asiet dalés Lanselot pour faire lui compaingnie. Si parlerent ensamble et s'acointierent li uns a l'autre au plus qu'il porent. Si demande Lanselos au roi conment il a a non. Et il dist qu'il a a non li rois Pelles de la Terre Forainne. Endementiers qu'il parloient ensi si esgarde Lanselot et voit entrer un coulon parmi une des fenestres. Et ce fu celui que mé sires Gavains ot veü maintes fois. Si portoit un encensier d'or molt bel et molt riche et si tost com il fu laiens entrés fu li palais emplis de toutes[a] bones odours que cuers d'ome porroit penser. Et lors s'en teürent il tout par laiens si qu'il n'i ot celui qui mot desist. Ançois s'ajenoullierent tout quant il virent [*f*] le coulon venir et il entra en une chambre. Lors saillirent li sergant et misent les tables et les napes si s'asisent et li un et li autre sans ce que nus en desist mot ne nus n'i fu apelés pour mengier. Et de ce s'esmerveilla molt Lanselos, si fait ansi conme li autre font et s'asiet devant le roi et voit que tout li autre sont em proieres et en orisons. Aprés ce qu'il fu assis si ne demoura gaires qu'il vit issir une damoisele, et fu si bele et si avenant de toutes choses que Lanselos meïsmes dist qu'il onques mais ne vit feme de si grant biauté fors que sa dame la roïne. Et dist que voir

que la dame qui l'avait conduit là avait dit la vérité. Ses yeux se fixèrent sur un vase que la demoiselle tenait entre ses mains, le plus somptueux que mortel ait pu contempler, à son avis ; il avait la forme d'un calice, lui semblait-il, et il se sentit persuadé que ce devait être un objet rempli de sainteté et sacré[2]. Il se mit à joindre les mains et à s'incliner pieusement devant ce vase. Et tandis que la demoiselle passait entre les rangées, chacun s'agenouilla devant le saint Vase. Et Lancelot faisait comme les autres ; sur-le-champ, les tables furent couvertes des mets les plus délectables qu'on saurait décrire et le palais déborda d'odeurs suaves comme si on y avait répandu toutes les épices du monde.

214. Quand la demoiselle fut passée une fois parmi les tables, elle retourna tout droit dans la chambre dont elle était sortie. Dès qu'elle s'en fut allée, le roi Pellès dit à Lancelot : « Vraiment, seigneur, j'ai eu grand-peur que la grâce de Notre-Seigneur ne vous fasse défaut comme elle l'avait fait pour monseigneur Gauvain quand il passa en cet endroit. — Cher seigneur, répondit Lancelot, il n'est pas besoin que Notre-Seigneur, qui est toute bonté, soit jour après jour courroucé contre ses fils pécheurs. » Quand le roi eut mangé tout à loisir, on ôta les nappes et le roi demanda à Lancelot ce qu'il pensait de ce riche vase que portait la demoiselle. « Il me semble, dit Lancelot, que cette jeune fille est la plus belle que j'aie jamais vue, je ne parle pas des dames. » À ces mots, le roi

---

disoit cele qui laiens l'avoit amené. Et il regarda un vaissel que la damoisele tenoit entre ses mains qui ert li plus riches a son essient que onques fust veüs par home mortel, si estoit fais en samblance de galisse, se li est avis, et bien le croit que ce soit sainte chose et disne si conmencha ses mains a joindre encontre et l'enclina pitousement. Et ausi conme la damoisele passoit parmi les rens s'ajenouilla chascuns devant le Saint Vaissel et Lanselos faisoit ausi conme li autre et maintenant furent les tables raemplies de tous les biaus mengiers que on sauroit deviser, et li palais fu aemplis de bones odours conme se toutes les espices del monde i fuissent espandues.

214. Quant la damoisele fu alee une fois par les dois si s'en retourna droit en la chambre dont ele estoit issue. Et quant ele s'en fu alee li rois Pelles dist a Lanselot : « Certes, sire, fait il, je oi molt grant paour que la grasse Nostre Signour vous fausist a cest cop endroit vous, tout ensi com ele fist a mon signour Gavain quant il fu chaiens. — Biaus sire, fait Lanselos, il n'est mestier que Nostres Sires qui tant est debonaires soit tous jours coureciés a ses pecheours. » Quant li rois ot mengié tout par loisir si osterent les napes et li rois demanda a Lanselot qu'il li samble del riche vaissel que la damoisele portoit. « Il me samble, fait il, que la damoisele ne vi je onques mais

se rappela aussitôt ce qu'il avait entendu dire de la reine Guenièvre et il crut bien que les propos de la vieille dame étaient conformes à la vérité. Cette dernière avait pour nom Brisane et elle était la gouvernante de la belle demoiselle qui était la fille du roi Pellès. Le roi lui rapporta les paroles de Lancelot. « C'eſt bien ce que je disais, répondit Brisane, mais attendez-moi un peu, je vais aller lui parler. » Elle s'approcha de Lancelot et se mit à lui demander des nouvelles du roi Arthur. Et il donna les nouvelles telles qu'il les avait apprises de la reine. « Seigneur, fit-elle, je ne vous ai pas dit que je l'ai laissée naguère en bonne santé et tout allègre. » Lancelot tressaillit de joie en entendant ces mots et voulut savoir où elle avait vu la reine. « Seigneur, dit-elle, je l'ai vue tout près d'ici, à trois lieues de diſtance, dans un endroit où elle va passer la nuit. — Dame, s'écria Lancelot, vous plaisantez ! — Que Dieu m'accorde son aide, seigneur, l'assura-t-elle, vraiment non ! Et pour que vous me croyiez mieux, venez avec moi, je vous la ferai voir. — Certes, de bon cœur », répondit Lancelot.

215. Brisane envoya alors chercher les armes de Lancelot avant de rejoindre promptement le roi et de lui raconter comment elle avait manœuvré. « Faites tout de suite monter votre fille à cheval et envoyez-la à La Casse, le plus proche de vos châteaux, faites-la coucher dans le lit le plus riche qu'on pourra lui dresser. Lancelot et moi, nous chevaucherons après elle, et quand nous serons là-bas, je lui ferai croire que c'eſt la reine Guenièvre. J'ai préparé une potion

---

si bele. Ne dame ne di je mie. » Quant li rois entent cele parole si pense maintenant a ce qu'il avoit oï dire de la roïne Genievre et bien croit que ce soit voirs que la dame li ot dit. Et cele avoit non Brisane et eſtoit maiſtresse a la bele pucele qui la fille le roi eſtoit. Et il li diſt ce que Lanselos ot dit. « Je le disoie bien, fait ele, ore m'atendés un poi et je irai a lui parler. » Et ele s'en vait a Lanselot et li conmence a demander nouveles del roi Artu. Et il diſt nove[*356a*]les teles com il les savoit de la roïne. « Sire, fait ele, ne di je mie qu'il n'a gaires que je le laissai sainne et haitié. » Et il tressaut de joie quant il l'oï parler, et il li demande ou il le vit. « Sire, fait ele, je le vi ci pres a .III. liues ou ele sera anuit. — Dame, fait il, vous me gabés. — Si m'aït Dix, sire, fait ele, non fais, et pour ce que vous m'en creés de mix venrés vous avoc moi et je le vous mouſterrai. — Certes, fait il, volentiers. »

215. Lors envoie querre ses armes et s'en vait endementiers au roi si li diſt conment ele avoit esploitié. « Faites toſt, fait ele, voſtre fille monter et l'envoiés a la Casse le plus prochain chaſtel que vous avés et le faites couchier el plus riche lit que on porra faire. Et nous chevaucherons entre moi et Lanselot aprés et quant nous serons la je li ferai entendre que ce eſt la roïne Genievre. Et je ai un boire apareillié

que je lui ferai absorber et, dès qu'il l'aura bue et que sa force lui sera montée au cerveau, je n'ai pas peur : il fera tout ce que je voudrai et ainsi pourra se réaliser ce que nous recherchons. » Le roi fit se préparer la princesse, il lui donna vingt chevaliers pour la conduire au château de La Casse et, quand ils y furent et eurent mis pied à terre, ils firent dresser dans la grand-salle le lit le plus riche possible ; on y coucha la demoiselle puisque telle était la volonté de ceux qui l'avaient amenée là. Lancelot avait pris ses armes, il sauta sur son cheval ; il quitta le château et y laissa la dame qui l'y avait conduit ; Brisane et lui chevauchèrent assez pour atteindre le château de La Casse. Ils y arrivèrent à la nuit noire, la lune ne s'était pas encore levée. Ils mirent promptement pied à terre et Brisane conduisit aussitôt Lancelot dans une chambre où se trouvaient les chevaliers. À sa vue, ils se levèrent, vinrent à sa rencontre et lui souhaitèrent la bienvenue. Puis ils lui ôtèrent ses armes. Dans la pièce, il régnait une vive clarté, car pas moins de vingt cierges y brûlaient. Brisane, qui avait informé une jeune suivante de ce qu'elle voulait faire, lui avait remis les breuvages et déclaré : « Quand tu entendras que je demande à boire, apportes-en une pleine coupe, donne-la à Lancelot et ne lui offre rien d'autre jusqu'à ce qu'il ait accepté de la boire. » Et la demoiselle répondit qu'elle le ferait volontiers.

216. Quand Lancelot fut désarmé, il éprouva un vif

---

que je li donrai et, puis qu'il en aura beü et la force li sera montee el cervel, je ne dout mie qu'il ne face ma volenté et ensi porra avenir ce que nous alons querant. » Et li rois fait sa fille apareillier se li baille .xx. chevaliers qui le conduiront au chaſtel de la Casse et, quant il vinrent la et il furent descendu, si firent faire en une sale le plus riche lit que on pot et i coucha on la damoisele puis que cil volrent qui illoc l'orent amenee. Et Lanselos ot prises ses armes et fu montés sor son cheval si s'en part et laisse la dame qui laiens l'ot amenee, si chevauchierent tant entre lui et Brisane qu'il vinrent au chaſtel de la Casse. Et quant il i furent venu si fu nuis oscure ne la lune ne fu encore pas levee. Il descendent maintenant de lor chevaus et Brisane mainne de maintenant Lanselot en une chambre ou li chevalier eſtoient et quant il le voient venir si se drecent encontre lui et li dient que bien soit il venus. Si le desarment et laiens avoit molt grant clarté, car il i avoit bien .xx. chierges alumés. Et Brisane, qui ot une soie pucele acointie de ce qu'ele voloit faire, se li ot baillié les puisons si li diſt : « Et quant tu oïras que je demanderai a boire si en aporte plainne coupe et le donne a Lanselot et nul autre ne li aporte tant com il le voelle boire. » Et cele diſt que volentiers.

216. Quant Lanselos fu desarmés si ot molt grant talent de boire a

besoin de boire, car il avait eu très chaud pendant la chevauchée. Il s'enquit de sa dame la reine. « Seigneur, dit Brisane, elle se trouve dans cette chambre, je pense qu'elle eſt déjà endormie. » Elle fit alors demander du vin et appela la demoiselle à qui elle avait remis la potion, qui était plus limpide que l'eau d'une source, mais avait la couleur du vin ; la coupe n'était pas grande et Lancelot avait fort envie de boire. La dame lui dit : « Seigneur, buvez tout, cela ne vous fera que du bien, je crois bien que vous n'aurez jamais rien bu de tel. » Il prit la coupe et l'avala tout entière, il trouva la potion bonne et douce, il en demanda encore autant, la jeune fille la lui apporta et, à nouveau, il avala toute la coupe. Alors il se sentit plus gai et plus éloquent qu'à son habitude, il demanda à Brisane comment il pourrait parler avec la reine sa dame. Elle le regarda et vit qu'il était déjà tout transformé ; il ne savait plus où il se trouvait ni comment il y était venu, il se croyait véritablement dans la chambre royale de Camaalot. Il croyait s'adresser à une dame qui avait toujours l'habitude de tenir compagnie à la reine depuis que la dame de Malehaut était morte[1]. Et quand Brisane le vit si aliéné, elle sut qu'elle pourrait faire de lui ce qu'elle voulait et lui dit :

217. « Seigneur, ma dame la reine peut bien être déjà endormie. Pourquoi reſtez-vous là si longtemps sans aller auprès d'elle ? — Parce qu'elle ne me fait pas demander, répondit Lancelot, c'eſt pourquoi je ne veux pas y aller, mais si elle

---

ce qu'il ot eü grant chaut a venir. Si demande pour sa dame la roïne. « Sire, fait la dame, ele eſt en cele chambre et eſt ja endormie, au mien essient. » Et ele de[*b*]mande le vin et la damoisele a qui ele ot donné le boire qui plus eſtoit clers de fontainne, et eſtoit de coulour a vin et la coupe n'iert pas grans et il ot talent de boire. Et la dame li diſt : « Sire, bevés tout, car ele ne vous fera se bien non, car je quit que vous ne beüſtes onques mais de tel. » Et il prent la coupe et le boit toute plainne et trouve le puison bone et douche, si en demande encore autant et cele li aporte et il le boit toute. Lors eſt plus envoisiés et plus emparlés qu'il ne seut, si demande a Brisane conment il porra parler a sa dame la roïne. Et ele le regarde et voit qu'il eſt ja tous mués si qu'il ne set ou il eſt ne conment il vint laiens, ains quide eſtre de vraiement en la chambre a Kamaalot. Se li samble qu'il parole a une dame qui tous jours soloit tenir compaingnie a la roïne puis que la dame de Maleaut eſtoit morte. Et quant ele le voit si afolé et que ele porra bien faire sa volenté de lui se li diſt :

217. « Sire, ma dame la roïne puet bien ja eſtre endormie. Que demourés vous tant que vous n'alés a li ? — Pour ce, fait il, qu'ele ne me mande mie, n'i voel je pas aler. Mais se ele me

m'appelait, j'irais. — Au nom de Dieu, déclara Brisane, vous allez avoir des nouvelles bien vite. » Alors elle entra dans la chambre et fit semblant de parler avec la reine. Puis elle revint auprès de Lancelot en disant : « Seigneur, ma dame la reine vous appelle et attend que vous alliez lui parler. » Alors il le fit ; il ôta ses chausses et se déshabilla, puis il entra dans la pièce en braies et en chemise, il vint au lit et se coucha avec la jeune fille, croyant bien qu'il s'agissait de la reine. Et la demoiselle, qui n'avait nul autre désir que de posséder celui qui était la lumière de la chevalerie de cette terre[1], le reçut dans la joie et le bonheur. Il lui manifestait la même joie que lorsqu'il était avec la reine. C'est ainsi que s'unirent le meilleur des chevaliers, le plus beau qui existât alors, et la plus belle des jeunes filles, du plus haut lignage de ce temps. Ils se désirèrent réciproquement, mais avec des désirs bien opposés, car la demoiselle ne désirait pas Lancelot pour sa beauté ni par ardeur charnelle, mais pour concevoir le fruit grâce auquel tout le pays devait recouvrer sa beauté originelle, ce pays que le douloureux coup de l'épée avait rendu désert et ravagé, tout comme on le raconte clairement dans l'histoire du saint Graal. Lancelot, lui, la désirait de tout autre façon, car il ne convoitait pas sa beauté, mais il pensait que c'était sa dame et c'est ce qui l'avait embrasé. Il connut la demoiselle comme Adam connut sa femme ; pas de la même façon cependant, car Adam connut sa femme avec

---

mandoit je iroie. — En non Diu, fait ele, vous en oïrés par tans nouveles. » Lors entre en une chambre et fait samblant que ele ait parlé a la roïne, puis en revint a Lanselot et dist : « Sire, ma dame vous mande et atant que vous ailliés a lui parler. » Et il si fait. Lors se deschauce et se despoulle, puis entre en la chambre em braies et en chemise et s'en vint au lit et se couche avoc la damoisele conme cil qui quide que ce soit sa dame la roïne. Et cele qui riens ne desiroit fors d'avoir celui de qui terrienne chevalerie estoit enluminee le rechoit lie et joiouse. Et il li faisoit autel joie com il faisoit la dame la roïne. Ensi sont mis ensamble li miudres chevaliers et li plus biaus qui lor fust et la plus bele pucele et del plus haut lignage qui fust au jour des lors. Si s'entre desirent par diverses ententions, car ele ne le fist mie tant pour la biauté de lui ne pour eschaufement de char com ele fait pour le fruit recevoir dont tos li païs doit estre retenus en sa premiere biauté qui par le dolerous cop de l'espee avoit esté desertés et essiliés si com il devise apertement en l'estoire del Saint Graal. Et cil le desiroit tout en autre maniere, car pour sa biauté ne le covoitoit il pas, mais il quidoit que ce fust sa dame et pour ce fu il eschaufés, si le connut ausi conme Adam fist sa feme. Et non mie en tel maniere, car Adam connut [*c*] sa feme loiaument et par le conmandement Nostre Signour et cist connut ceste en pechié et

loyauté en suivant le commandement de Notre-Seigneur ; Lancelot connut cette demoiselle dans le péché et l'adultère. Et néanmoins le Seigneur, en qui toute pitié habite et qui ne juge pas toujours selon leurs faits les pécheurs, considéra cette union selon le profit qui en viendrait pour ceux du pays, en Seigneur qui ne voulait pas que les hommes connussent un éternel malheur ; il ordonna donc la génération de ce fruit afin que, contre la fleur de virginité qui fut en ce lieu flétrie, surgît en réparation une autre fleur dont le bien et la douceur allaient emplir la terre, ainsi que nous le raconte et nous l'explique l'histoire du saint Graal ; de cette fleur perdue naquit en réparation Galaad le vierge, le très bon chevalier, celui qui mena à leur terme les aventures du saint Graal, celui qui s'assit sur le Siège Périlleux de la Table ronde où jamais chevalier ne s'était assis sans mourir ou être blessé. De même que le nom de Galaad avait été perdu en Lancelot par l'ardeur de sa luxure, de même ce nom fut recouvré en son fils par abstinence charnelle, car il fut vierge en vouloir et en œuvre jusqu'à sa mort, comme l'histoire le rapporte ; fleur fut échangée contre fleur : par sa naissance la fleur de virginité avait été flétrie ; et lui, qui fut ensuite la fleur, le modèle de toute chevalerie, fut la réparation issue de cette union partagée. Si la virginité fut corrompue lors de sa conception, la faute en fut bien effacée durant la vie de Galaad par la virginité qu'il conserva pleine et entière afin de la rendre à son Sauveur quand il s'en alla de ce monde.

---

en avoutire. Et nonpourquant li Sires en qui toute pities abite et qui ne juge mie tous dis selonc les fais as pecheours regarda cele assamblee selonc le prou a ciaus del païs, conme cil qui ne voloit mie qu'il fuissent tous jours en essill, si l'ordonna tel fruit a engendrer et a concevoir que pour la flour de virginité qui illoc fu corrompue fu restoree une autre flour de qui bien et de qui douçor de qui terre fu raplenie ensi conme l'estoire del Saint Graal le nous devise et fait entendant que de ceste flour perdue fu restorés Galaad, li virgines, li tres bons chevaliers, cil qui les aventures del Saint Graal mist a fin et s'asist el Siege Perillous de la Table Reonde ou onques chevaliers ne s'asist qu'il ne fust mors ou mehaigniés. Et tout ausi conme li nons de Galaad avoit esté perdus en Lanselot par escaufement de luxure, tout ausi fu il recouvrés en cestui par abstinence de char, car il fu virgenes en volenté et en ouvre jusqu'a la mort ensi conme l'estoire devise et en fu recouvree flour pour flour, car en sa naissance fu la flour de pucelage estainte, et cil qui puis fu flours et mireoirs de chevalerie fu restorés par le conmun assamblement. Et se virginites fu corrompue en ce qu'il fu concheüs bien en fu li mesfais amendés en sa vie par sa virginité qu'il rendi sainne et entiere a son Salveour quant il trespassa de cest siecle.

Et par les grands biens qu'il accomplit sa vie durant fut remis le péché qui avait présidé à sa conception. Mais maintenant le conte se tait sur ce sujet et s'en retourne à Lancelot qui passa toute cette nuit avec la demoiselle.

Lancelot part sans se venger, rencontre avec la demoiselle à la Fontaine.

218. Le conte dit à présent que, dès que le jour se leva, Lancelot s'éveilla et regarda tout autour de lui. Mais il ne voyait aucune lumière, car on avait si bien bouché toutes les fenêtres que la clarté du soleil ne pouvait absolument pas pénétrer. Et Lancelot, fort étonné de se trouver en cet endroit, tâta ce qui l'entourait, sa main rencontra la jeune fille ; et de demander qui elle était. Il avait déjà recouvré toute sa mémoire, car la puissance de la potion s'était évanouie depuis qu'il avait connu charnellement la demoiselle. La jeune fille lui répondit : « Seigneur, je suis une demoiselle, fille du roi Pellès de la Terre Foraine. » En entendant ces mots, Lancelot comprit qu'il avait été abusé, il bondit hors du lit, fou de douleur comme on ne le fut jamais. Il saisit sa chemise, ses braies, s'habilla et mit ses chausses, enfin il s'arma ; une fois armé, il revint dans la chambre où il avait dormi. Il ouvrit alors les fenêtres et quand il vit celle qui l'avait trompé, il en éprouva une peine si violente qu'il crut bien perdre la raison. Et il pensa qu'il allait se venger sur-le-champ sans attendre davantage.

219. Alors il tira son épée, s'approcha de la demoiselle et,

Et par les grans biens qu'il fiſt en sa vie fu li pechiés de son concheüement eſtains. Mais ore se taiſt li contes de ce et retourne a parler de Lanselot qui toute la nuit jut o la damoisele.

218. Or diſt li contes que si toſt que li jours aparut s'esveilla Lanselos et regarda tout entour lui. Mais il n'i vit point de clarté, car toutes les feneſtres eſtoient si eſtoupees que solaus [*d*] n'i pooit entrer poi ne grant. Et lors s'esmerveille ou il eſt et taſte tout entour lui si trouve la damoisele si demande que ce eſt. Et il eſtoit ja revenus en sa memoire, car la force de la puison eſtoit faillie dés lors que il connut la damoisele charnelment. Et ele li diſt : « Sire, je sui une damoisele fille au roi Pelles de la Terre Forainne. » Et quant il entent ceſte parole si s'apense que il a eſté dechus, si saut fors del lit si dolans conme nus plus. Et prent sa chemise et ses braies et se veſt et chauce, et puis s'arme. Et quant il eſt tous armés si revint en la chambre ou il ot jeü. Si ouvre les feneſtres et quant il voit cele de par qui il a eſté deceüs si eſt tant dolans qu'il quide bien issir des sens. Si pense qu'il s'en vengera orendroit sans plus atendre.

219. Lors traïſt l'espee et vint vers la damoisele et fu trop dure-

en proie à une violente colère, lui déclara : « Demoiselle, vous m'avez tué, il faut que vous aussi vous mouriez. Car je refuse que vous trahissiez une seconde fois un homme comme vous m'avez trahi. » Sur ces mots, il leva son épée et la jeune fille, qui éprouvait une grande frayeur, cria merci ; les mains jointes, elle le suppliait : « Ah, mon Dieu, noble chevalier, ne me tuez pas, ayez pitié de moi, au nom de cette même pitié que Dieu éprouva pour Marie Madeleine ! » Lancelot resta immobile, le cœur rempli d'incertitude ; il voyait devant lui la plus belle jeune fille qu'il eût jamais rencontrée, il tremblait de tous ses membres sous l'effet de la colère et du chagrin au point de ne pouvoir tenir qu'avec peine son épée. Il se demandait s'il allait ou non la tuer. Elle, de son côté, continuait d'implorer sa pitié et restait à genoux devant lui, toute nue dans sa chemise. Il posa son regard sur ses yeux, sa bouche, son visage, bouleversé à la vue d'une beauté aussi éclatante. Enfin, au comble de l'affliction, il lui déclara : « Demoiselle, je vais partir, vaincu, avec la lâcheté de celui qui n'ose pas tirer vengeance de vous ; mais ce serait par trop déloyal et cruel si je détruisais une telle beauté. C'est pourquoi je vous prie de me pardonner d'avoir levé l'épée sur vous, ce sont ma colère et mon dépit qui m'y ont poussé.

220. — Seigneur, je vous le pardonne volontiers si, vous aussi, vous me pardonnez votre colère. » Lancelot le lui accorda puisqu'il voyait qu'il devait le faire, il remit l'épée au fourreau et recommanda la demoiselle à Dieu. Quand il

---

ment iriés et dist : « Damoisele, vous m'avés mort, si couvient que vous en morés. Car je ne voel mie que vous jamais decevés home en tel maniere conme vous m'avés deceü ! » Lors hauce l'espee, et cele qui molt grant paour ot li crie merci a jointes mains et li dist : « Ha, pour Dieu, frans chevaliers, ne m'ociés mie, aiiés pitié de moi pour icele pitié que Dix ot de Marie Magdalainne ! » Et il s'arreste tous trespensés et le voit la plus bele riens qu'il onques mais eüst veüe. Et il trambloit si durement d'ire et de mautalent que a painnes pooit il tenir s'espee. Si pense s'il l'ocirra ou non. Et cele li crie toutes voies merci et est devant lui as jenous toute nue en sa chemise. Et il regarde ses ex et sa bouche et son vis et voit en lui tant de biauté que il devint tous esmaris. Lors dist, tant dolans conme nus plus : « Damoisele, je m'en irai si vaincus et si recreans conme cil qui ne s'ose de vous vengier, car trop seroie desloiaus et cruous se je si grant biauté destruisoie. Si vous proi que vous me pardonnés ce que je traïs m'espee sor vous, car ire et maltalens le me fist faire.

220. — Sire, je le vous pardoins bien par ensi que vous me pardoigniés vostre courous. » Et il l'otroie puis qu'il voit que faire li couvient, si remest s'espee el fuerre et le conmande a Dieu. Et quant il

arriva en bas dans la cour, il trouva son cheval tout sellé. Brisane avait ordonné de préparer ainsi la monture de Lancelot pour qu'il la trouvât toute harnachée quand il descendrait dans la cour, car elle savait bien qu'il ne s'attarderait pas dans cette demeure dès qu'il se serait rendu compte de la supercherie. Sitôt en selle, il prit son écu et il partit, le cœur lourd de tristesse. Il avait saisi une lance qu'il avait trouvée posée contre un mur. Il se mit en route et chevaucha, si profondément plongé dans ses douloureuses pensées qu'il ne savait plus quelles dispositions prendre. Pendant ce temps, le roi Pellès s'était levé de grand matin et il vint au château de La Casse pour y voir sa fille, car on lui avait déjà raconté comment Lancelot s'en était allé. À son arrivée, le roi la trouva malade, bouleversée par la peur que Lancelot lui avait causée en voulant la tuer ; elle raconta à son père ce qui s'était passé. Dès qu'il apprit l'union de sa fille avec Lancelot, il ordonna de la garder avec les plus grands égards et de l'entourer de bien plus d'honneurs que naguère ; quatre mois n'étaient pas écoulés qu'il avait la certitude que la jeune fille attendait un enfant : les médecins le lui affirmèrent et la demoiselle confirma que c'était vrai. Les gens du pays en éprouvèrent une joie sans pareille et ce fut l'occasion d'un grand bonheur.

221. Après avoir quitté la demoiselle, Lancelot chevaucha toute la journée, dans la peine et l'affliction. Il allait devant lui, sans cesser de s'enquérir de Lionel, son cousin. Il avait

---

vint en la court aval, si trouve son cheval enselé. Et li fist Brisane apareillier pour ce qu'il le trouvast prest quant il venroit en la court aval. Car ele savoit bien qu'il ne demouerroit pas laiens si tost com il s'apercevroit de la desevrance. Quant il est montés et il ot pris son escu, si s'en part dolans et coureciés. Et ot pris un glaive qu'il trouva apoiié a un mur. Si s'en entre en son chemin et s'en vait pen[*e*]sant si durement qu'il ne set de lui nul conroi prendre. Et li rois Pelles se fu matin levés et s'en fu venus au chastel de la Casse pour veoir sa fille, car on li avoit ja conté conment Lanselos s'en estoit alés. Et quant il i vint si le trouva malade et deshaitie de la paour que Lanselos li ot faite qu'il ne l'oceïst. Si conta son pere conment il en estoit avenu. Et quant il sot vraiement l'estre de lui et de Lanselos, si le fait garder molt hautement et plus hounerer que devant. Si ne demoura pas .IIII. mois qu'il sot bien qu'ele estoit enchainte par les fusisiens qui li disent et par la damoisele qui li dist que c'estoit voirs. Si en furent cil del païs si lié que nus plus et en firent molt grant joie.

221. Quant Lanselos fu departis de la damoisele si chevaucha tout le jour entier dolans et coureciés. Et tous jours s'aloit demandant pour Lyonnel son cousin. Et quant il ot erré jusques au vespre si

fait route jusqu'au soir lorsqu'en regardant, il vit sous ses yeux se dresser une montagne où était construite une très belle citadelle. Il fit tourner son cheval de ce côté, car il était l'heure de rechercher un lieu d'hébergement. Et quand il arriva au château, il trouva devant l'entrée un chevalier qui lui adressa ces paroles : « Seigneur chevalier, vous ne pourrez passer cette porte que si vous acceptez de vous battre contre moi. » Mais Lancelot était si absorbé par ses pensées qu'il n'entendit pas la voix de l'autre et il s'avança sur le pont sans cesser un instant de remâcher les mêmes idées. Le chevalier courut sus à Lancelot, la lance abaissée et le frappa avec une telle violence qu'il lui fit vider la selle et le jeta à la renverse dans le fossé. Quatre jeunes hommes qui se trouvaient sous la bretèche commencèrent à le huer : « Ah, seigneur chevalier, à présent, vous pouvez prendre un bain ! » Quant au chevalier de l'entrée, il prit le cheval de Lancelot et passa avec lui la porte qui se referma derrière eux. Lancelot se vit dans l'eau, il sentit qu'il coulait ; il saisit à pleines poignées un arbre qui se trouvait devant lui et se démena si bien qu'il sortit du fossé, l'écu à son cou, l'épée à la main. Et ceux de la bretèche lui criaient : « Seigneur chevalier, il vous faut chercher ailleurs à vous héberger, car vous ne mettrez pas les pieds à l'intérieur aujourd'hui ; mais si vous revenez demain et s'il nous faut accueillir un chevalier amateur de pêche, nous vous recevrons avec plaisir ! »

---

regarda devant lui et voit une montaingne par devant lui ou il ot un molt bel chastel. Si torna cele part car il iert tans de herbergier. Et quant il est venus au chastel si trouva a l'entree un chevalier. Se li dist : « Sire chevaliers, par ci ne poés vous mie passer se vous ne volés jouster a moi. » Et Lanselos pensoit si durement qu'il n'entendoit pas ce qu'il disoit. Si s'en vait par desore le pont ne onques ne laissa son penser. Et li chevaliers li vient le glaive alongié et le fiert si durement qu'il li fist la sele vuidier et le porta el fossé tout a envers. Et .IIII. vallet qui estoient[a] desous la bretesche li conmenchent a crier : « Ha, sire chevaliers, or vous poés baingnier ! » Et li chevaliers del chastel prist le cheval Lanselot si s'entre de dens la porte et on clost la porte apres lui. Et quant Lanselos voit qu'il estoit cheüs en l'aigue si sent qu'il esfondre. Si aert a .II. poins un arbre qui devant lui estoit et fait tant qu'il est issus del fossé[b] son escu a son col son glaive en son poing. Et cil de la bretesche li dient : « Sire chevaliers, aillours vous couvient il querre ostel, car chaiens ne meterés vous hui mais le pié. Mais demain, se vous revenés et nous devons recevoir chevalier pescheour nous vous recevrons volontiers. »

222. Lancelot, en les voyant se moquer ainsi de lui, éprouva un vif dépit, mais il leur demanda : « Mes seigneurs, me direz-vous ce qu'eſt devenu mon cheval ? » Ils lui répondirent : « Ma foi, nous ne savons rien d'un cheval que vous posséderiez ; celui que vous avez perdu, en revanche, nous savons bien qu'il eſt à l'intérieur. Malheur à celui qui vous donna un cheval, car il n'aurait pu lui trouver pire possesseur ! » Lancelot, comprenant qu'il n'en obtiendrait pas davantage, s'en alla, encore plus affligé qu'auparavant ; il s'arrêta au pied de la citadelle dans la vallée et s'assit près d'une fontaine, pas trop loin de la demeure ; jamais personne n'avait éprouvé tant de peine. Il reſta à attendre jusqu'à la nuit. Il faisait presque complètement noir et la lune s'était levée quand il vit venir trois chevaliers armés. Ils mirent pied à terre, ôtèrent leurs armes et s'assirent sur l'herbe verte.

223. Il ne se passa guère de temps que Lancelot vit arriver quatre écuyers qui menaient avec eux la jeune fille qui avait sauvé Lancelot du poison absorbé, l'autre jour, au bord de la fontaine. La demoiselle pleurait toutes les larmes de son corps, tout en traitant ses compagnons de traîtres et de bandits. À la voir pleurer, Lancelot éprouva une grande contrariété, car il l'aimait plus que nulle autre au monde, à l'exception de la reine Guenièvre. Il voulut aussitôt se lever pour courir à son aide, mais il pensa qu'il allait attendre encore un peu pour savoir quelles intentions avaient ces

---

222. Quant Lanselos voit que cil le vont ensi gabant si en eſt molt dolans. Lors lor diſt : « Biau signour, et de mon cheval me dirés vous nules nouveles ? — Par foi, font il, de voſtre cheval ne savons nous riens. Mais de celui que vous avés perdu savons nous bien qu'il eſt chaiens. Dehait ait qui cheval vous donna, car il ne le peüſt mie avoir pis emploiié. » Quant il voit qu'il n'i prendra plus si eſt assés plus dolans que devant et s'en vait de sous [*f*] le chaſtel en la valee et s'asiet dalés une fontainne auques pres del chaſtel tant dolans que nus plus et atent ensi jusqu'a la nuit. Quant li tans fu un poi oscurcis et la lune fu levee si regarda Lanselos et vit venir .III. chevaliers armés. Si descendent a la fontainne et oſterent lor armes et s'asisent sor l'erbei vert.

223. Aprés ce ne demoura mie granment qu'il vit venir .IIII. esquier qui amainnent avoc aus la damoisele que Lanselos avoit jetee de l'envenimment[a] qu'il avoit pris l'autre jour a la fontainne. Et ele plouroit molt durement et les clamoit larrons traitres. Quant il le vit plourer si en eſt molt dolans car il n'amoit nule feme plus de lui fors solement la roïne Genievre. Si s'en voloit lever pour aïdier li, mais il se porpensa qu'il atendroit encore pour savoir qu'il voldroient faire.

chevaliers. Une fois la jeune fille descendue de sa monture, les trois chevaliers se levèrent devant elle pour lui souhaiter la bienvenue. Elle répondit qu'elle leur souhaitait tout le malheur possible, chevaliers perfides et voleurs qu'ils étaient. « Ah, demoiselle, se récria l'un d'eux, vous direz ce que vous voudrez, mais nous ne sommes ni des voleurs ni des perfides ! — Vous l'êtes, répliqua-t-elle. Quelle pire déloyauté pouvez-vous commettre que d'enlever une jeune fille en secret et de force pour porter la main sur elle contre son gré ? Voilà ce que vous avez fait pour moi : comme des assassins et des traîtres, vous êtes venus me chercher et m'enlever dans la maison de mon frère et vous m'avez emmenée sans qu'il en sache rien. Croyez-vous que d'être en votre pouvoir me pousse à vous aimer davantage ? Certainement pas ! Je préférerais vous voir traîner, attaché à la queue de mon palefroi. Car je serais bien vile si j'oubliais le meilleur chevalier du monde, le plus vaillant, auquel j'ai donné mon amour, pour un chevalier si mauvais, si lâche comme vous l'êtes. — Demoiselle, reprit l'un des chevaliers, à quoi bon pour vous être l'amie de ce chevalier-là ? Certes, ce serait impossible que le meilleur des chevaliers du monde et le plus vaillant place ainsi son amour en vous, car il pourrait certainement trouver mieux ! — Assurément, seigneur chevalier, s'écria la jeune fille, celui qui est aujourd'hui[1] le meilleur chevalier du monde n'estime pas avoir mal placé son amour en moi, mais il m'aime et m'aimera tant qu'il me saura en vie.

Quant cil orent la pucele descendue si se lievent li .III. chevalier, se li dient que bien soit ele venue. Et ele lor dist que mal soient il trouvé conme desloial chevalier et larron. « Ha, damoisele, fait li uns, vous dirés ce que vous voldrés, mais desloial ne larron ne sommes nous mie. — Si estes, fait ele. Quele greignour desloiauté poés vous faire que de prendre une pucele en murdre et en repost et de metre main a li et outre son gré ? Et tout ce avés vous fait de moi. Car en murdre et en traïson me venistes querre et prendre en la maison mon frere et m'en avés amenee sans le seü de lui. Et quidiés vous pour ce que je sui en vostre saisine que je vous en aimme plus tost ? Certes, nenil. Ains voldroie mix que vous fuissiés trainés a la coue de mon palefroi. Car trop seroie avillie se je laissoie le meillour chevalier del monde et le plus vaillant a qui j'ai m'amour donnee pour un si vil chevalier et si recreant conme vous estes. — Damoisele, fait li uns, que vous valt se vous estes s'amie ? Certes, ce ne porroit pas estre que li miudres chevaliers del monde et li plus prodom eüst mise s'amour en vous, car trop le porroit mix emploiier. — Certes, fait ele, sire chevaliers, cil que ore est li miudres chevaliers del monde ne tient pas s'amour mal emploie, ains m'aime bien et m'amera tant com il me saura vive.

Et je lui serai si fidèle que nul homme ne pourra se vanter de m'avoir pour compagne. Si jamais je voulais agir assez déloyalement pour désirer mettre un autre dans une place qui est toute à lui et choisissais pour ce faire un aussi mauvais chevalier que vous, puisse Dieu ne plus jamais m'accorder son aide ! Je me rabattrais plutôt sur quelqu'un qui ne me causerait pas d'opprobre ! »

224. Ces propos enflammèrent la colère de son interlocuteur, qui dit à la demoiselle : « Apprenez-moi donc, au nom de Dieu, quel est le chevalier qui vous aime avec cette loyauté. — Certes, fit la jeune fille, on ne devrait même pas prononcer son nom devant le vaurien que vous êtes, néanmoins, pour vous affliger davantage, je vous dirai qui il est : c'est monseigneur Lancelot du Lac, c'est celui que vous n'oseriez pas affronter pour tout le royaume de Logres. — Lui ? rétorqua le chevalier, le diable l'emporte s'il est le meilleur chevalier du monde ! Certainement, il ne saurait l'être, c'est le fils du plus grand lâche qui porta jamais couronne ; et il l'a bien montré, à la fin, qu'il ne valait rien, car le roi Claudas, qui est mon cousin germain, l'a déshérité de toute sa terre si bien qu'il a pris la fuite et qu'il en est mort de peur et de chagrin. Je vous le certifie : d'un mauvais roi ne pourrait naître le meilleur chevalier du monde[1] ! — Ah, seigneur chevalier, s'écria la demoiselle, Dieu me préserve, jamais une telle parole ne vous serait sortie de la bouche si Lancelot avait été là ! Vous n'auriez pas eu le courage de le

---

Et je l'en serai si vraie que ja hom ne se porra vanter a qui je face compaingnie. Et se bien voloie faire si grant desloiauté que je en volsisse metre un autre en son lieu ja ne m'aït Dix se je si malvais chevalier conme vous [*357a*] estes i meïsse, ains metroie tel dont on ne me porroit mie blasmer. »

224. Lors se courece li chevaliers et dist a la damoisele : « Dites moi, pour Dieu, qui cis chevaliers est qui si loiaument vous aimme. — Certes, fait ele, il n'est mie a nommer devant si noient home conme vous estes. Et nonpourquant, pour vous plus agrever, dirai je qui il est : c'est mes sires Lanselos del Lac. C'est cil que vous n'oseriés atendre a cop pour tout le roiaume de Logres. — Celui, fait li chevaliers, a male eure soit il ore li miudres chevaliers del monde ! Certes, il nel porroit pas estre, car il fu fix au plus failli qui onques portast courone. Et bien moustra en la fin qu'il ert noiens, car li rois Claudas, qui est mes cousins germains, le desireta de toute sa terre si qu'il s'enfui et mourut de paour et de doel. Et pour ce di je que de malvais roi ne porroit pas issir li miudres chevaliers del monde. — Ha, dans chevaliers, si m'aït Dix, fait ele, s'il fust ci, ja ceste parole ne vous fust issue de la goule. Car vos n'eüssiés pas le cuer del dire pour tote la terre au roi Artu. —

dire pour toute la terre du roi Arthur. — Demoiselle, répliqua le chevalier, vous parlez comme il vous plaît et je vous écouterai. Mais en attendant, je vous demande d'accomplir de bon gré ce que je veux. Ne soyez pas si discourtoise qu'il vous faille le faire de force, car je ne vous en aimerais pas plus. Vous voyez bien que vous êtes dans l'obligation de m'obéir, car la force n'eﬆ pas de votre côté et c'eﬆ ma volonté qui l'emporte.

225. — Seigneur, dit-elle, maudite soit une telle situation ! J'aimerais mieux être noyée que de perdre mon honneur pour un homme aussi mauvais que vous. Dieu me garde, je ne pourrais faire pis ! » Il donna alors l'ordre aux écuyers de se retirer, car il voulait reﬆer seul avec la jeune fille et il croyait bien en faire ce qu'il voulait sans opposition. Dès que les jeunes gens se furent éloignés, il saisit la demoiselle, la jeta sous lui et l'assura qu'il allait la prendre de force si elle ne lui accordait pas ce qu'il voulait sans résiﬆer. Et elle de répliquer en poussant de grands cris : « Ah, noble chevalier, Lancelot, pourquoi n'êtes-vous pas là ? Vous me vengeriez, et vous aussi par la même occasion, de la grande honte que ce bandit veut vous faire ! » Elle se mit alors à se défendre et se débattre de toutes ses forces ; mais il la tenait étroitement serrée entre la terre et son corps. Et elle continuait de crier : « Ah, Lancelot ! mon cher ami, votre aide tarde trop à venir, je le crois bien ! » Mais Lancelot avait vu tout ce qu'ils avaient fait, tout entendu des paroles qu'ils prononçaient. Il

---

Damoisele, fait il, vous dites ce qu'il vous plaira et je vous escouterai. Mais toutes voies vous proi je que vous faciés ma volenté debonairement. Et ne soiiés pas si vilainne qu'il le vous couviengne faire par force, car je ne vous ameroie ja puis. Et vous veés bien qu'il eﬆuet que vous le faciés. Car la force n'eﬆ pas voﬆre et mes voloirs i eﬆ.

225. — Sire, fait ele, ce soit ore par male aventure, ançois fuissé je noie, que je pour si malvais home conme vous eﬆes fuisse honnie. Car, si m'aït Dix, pis ne porroie je mie faire. » Et il conmande as esquiers qu'il se traient ariere, car il velt tous seus demourer avoc la dame, car il en quide bien faire sa volenté sans contredit. Quant cil s'en sont d'illoc torné il[a] prent la damoisele et le jete desous lui et diﬆ qu'il li fera a force s'ele ne le velt otroiier debonairement. Et ele s'escrie toutes voies a hautes vois : « Ha, gentix hom chevaliers Lanselot, pour coi n'i eﬆes vous ici, si vengissiés moi et vous de la grant honte que cis lerres vous velt faire ! » Lors conmence a guencir soi et a detordre au plus qu'ele puet. Et il le tient molt eﬆroit entre lui et la terre. Et cele s'escrie en haut : « Ha, Lanselot, biaus dous amis, li voﬆres secours me tardera [*b*] molt, ce m'eﬆ avis ! » Et Lanselos ot bien veü ce qu'il orent fait et entendu les paroles qu'il avoit dites. Se

se lève d'un bond en se disant qu'il pourrait bien arriver trop tard. Il saisit son écu, tire l'épée et crie à la jeune fille qui pleurait son absence : « N'ayez pas peur, demoiselle, je ne suis pas si loin de vous. Malheur à ce chevalier qui vous a importunée, il va en mourir. »

226. Et sur-le-champ il courut vers eux à toute allure. En le voyant arriver, le chevalier craignit pour sa vie et cria : « À l'aide ! À l'aide ! — Sur ma tête, dit Lancelot, vous n'aurez pas besoin d'aide : vous allez mourir. Cela vous apprendra à vouloir déshonorer cette demoiselle par la force. » Déjà il levait l'épée, l'autre voulut s'enfuir, mais il ne le put, car Lancelot, d'un coup d'épée, lui trancha l'épaule gauche. Le chevalier tomba sur le sol, se sentant blessé à mort. Les autres accoururent à son aide, mais Lancelot bondit vers eux, l'épée brandie, et il en tua immédiatement deux, car ils étaient désarmés ; le reste prit la fuite dans l'épouvante de mourir et ils disparurent au plus vite du côté de la montagne. Lancelot prit le meilleur des trois chevaux qu'ils avaient abandonnés, car lui avait perdu le sien et il laissa les autres bêtes s'en aller à leur gré. Puis il s'approcha de la demoiselle qui restait toute stupéfaite à se demander d'où il avait bien pu arriver. « Cher seigneur qui m'avez secourue, êtes-vous Lancelot ? » Il répondit que oui, ôtant son heaume pour qu'elle le reconnût parfaitement. Quand elle fut sûre que c'était lui, elle éprouva un bonheur sans égal, elle courut

---

lieve en estant et[b] li est avis que trop porroit demourer, si prent son escu et traist s'espee et dist a cele qui le regretoit : « Damoisele, n'aiiés paour, car je ne sui mie trop loing[c] de vous. Et mar vous a li chevaliers courecie car il en morra. »

226. Lors s'en vait vers aus grant pas. Et quant cil le voit venir si ot paour de mort, si crie : « Aïde ! Aïde ! — Par mon chief, fait Lanselos, ja aïde ne vous aura mestier quar vous en mourrés. Et il est ensi que vous ceste damoisele volés honnir a force. » Lors hauce l'espee. Et cil volt fuir mais il ne pot, car Lanselos le fiert si de l'espee qu'il li trenche l'espaulle senestre. Et cil chiet a la terre qui navrés se sent a mort. Et li autre acourent pour lui aïdier. Et Lanselos lor acourt l'espee traite, si en ocist .II. tantost a ce qu'il estoient desarmé. Et li autre tournent en fuies, car il avoient paour de mort, et s'en vont plus que le pas vers la montaingne. Et Lanselos prent le meillour des .III. chevaus pour ce qu'il avoit le sien perdu et laisse les autres aler la ou il volent[a]. Et puis en vient a la damoisele qui ert toute esbahie dont Lanselos pooit venir. « Biaus sire qui rescousse m'avés, estes vous Lanselot ? » Et il dist « Oïl. » Si oste son hiaume pour ce qu'ele le connoisse bien et de mix. Et quant ele sot que ce est il si est tant lie que nule plus. Se li jete ses bras au col et li fait la

se jeter à son cou et lui manifesta la joie la plus vive. Puis elle lui demanda quelle aventure l'avait conduit là, à cette heure. Il lui raconta comment il avait perdu son cheval et n'avait pu entrer dans le château ; c'est pour cette raison qu'il était venu sous ces jeunes arbres. « Seigneur, s'inquiéta la jeune fille, vous n'avez pas mangé aujourd'hui ni hier si cela se trouve. — Vous dites vrai, répondit Lancelot.

227. — Seigneur, remontons maintenant à cheval et allons chez une de mes cousines qui habite près d'ici, à moins d'une demi-lieue, vous y trouverez à manger et à boire et nous aurons de beaux lits pour dormir. » Lancelot répondit qu'il acceptait, puisqu'ils ne pouvaient rien faire là où ils se trouvaient. Une fois à cheval, ils prirent sur la droite du chemin et ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent dans un petit bois ; là ils découvrirent une maison forte bien fermée ; ils trouvèrent le pont relevé. La demoiselle héla le portier ; et lui, qui la connaissait bien, sortit de son logis en braies et en chemise et abaissa le pont. La demoiselle lui dit : « Va vite ! Réveille ma cousine et préviens-la que je lui amène un chevalier dont la venue la réjouira fort quand elle saura qui il est. » Le portier courut accomplir cet ordre tandis que Lancelot et la demoiselle passaient le pont et descendaient au milieu de la cour. Il ne s'était guère écoulé de temps que déjà le seigneur et son épouse sortaient tout prêts de leur chambre. Ils firent rallumer le feu pour voir clair et montrèrent à la jeune fille une grande joie. Mais elle demanda à sa

---

greignour joie qu'ele puet. Se li demande quele aventure l'a illoc amené a tele ore. Et il li conte conment il avoit perdu son cheval ne ne pooit el chastel entrer, et pour ce estoit il venus sous les arbrisiaus. « Sire, fait ele, vous ne mengastes ne hui ne ier par aventure. — Vous dites voir », fait il[b], et ele dist :

227. « Sire, ore montons sor nos chevaus et en alons chiés une moie cousine qui ci pres maint a mains de demie lieue. Et illoc trouverés vous a mengier et a boire et aurons biaus lis pour dormir. » Et il dist que ce velt il bien, car ausi ne feroit il riens illoc. Et quant il sont monté si tournent a destre del chemin. Et vont tant qu'il en viennent a un petit boschel, si trouvent illoc une maison bateillie et close et trouvent le pont levé. Et la damoisele huche le portier. Et cil qui bien le connoist ist fors en braies et en chemise et avale le pont. Et la damoisele li dist : « Va tost, si esveille ma cousine et li di que je li amainne un chevalier de qui venue ele sera molt lie quant ele le connois[*e*]tra. » Cil court faire son conmandement et Lanselos et la damoisele passent le pont et descendent enmi la court. Et il ne demoura gaires que li sires et la dame furent apareillié et issent de la chambre et font le fu alumer pour veoir et font a la damoisele molt grant joie. Et ele dist a sa

cousine de ne pas s'occuper d'elle et de faire fête au chevalier qu'elle avait amené : « Sachez-le bien, vous ne sauriez fêter plus valeureux. » La dame lui demanda le nom du chevalier et elle répondit que c'était monseigneur Lancelot du Lac.

228. Alors ils lui manifestèrent une grande joie, ils le firent désarmer et la demoiselle demanda qu'elle fît préparer un repas, car ils n'avaient pas encore mangé. Le maître du château commanda à ses serviteurs de s'en occuper et ils firent ce qu'il leur avait dit. Puis ils déclarèrent que tout était prêt ; ordre fut donné de dresser la table et ils mangèrent autant qu'ils le désiraient. Enfin ils allèrent se coucher et dormirent jusqu'au lendemain matin. Peu après prime, les gens du logis demandèrent à la demoiselle quelle aventure l'avait amenée chez eux si tard. Elle leur raconta ce qui lui était arrivé, comment un chevalier l'aurait déshonorée si Lancelot ne l'avait sauvée. Ils s'écrièrent que Dieu l'avait bien secourue à entendre les événements qu'elle avait vécus. Lancelot, une fois vêtu et prêt, s'en vint dans la grand-salle saluer son hôte ; celui-ci lui répondit : « Dieu vous donne bonne chance ! » Lancelot lui demanda de faire apporter ses armes et on les lui apporta ; mais il commença par manger un peu avant de les endosser. Le seigneur lui demanda où il voulait aller ; Lancelot lui répondit qu'il voulait se rendre au château qui se dressait sur la montagne. « Dieu vous garde d'y aller, dit le seigneur, je ne vous le conseillerais jamais ; il y a, en effet,

---

cousine qu'ele le laist ester et face joie au chevalier qu'ele a amené. « Car bien saciés, fait ele, que a plus prodome ne le porriés vous mie faire. » Et la dame li demande qui il est, et ele dist que c'est mé sires Lanselot del Lac.

228. Lors li font molt grant joie et le font desarmer. Et la damoisele dist qu'ele apareillece a mengier, car il ne mengierent anuit. Et li sires de laiens le dist a ses sergans et il firent bien son conmandement. Si disent que tout est prest. Si firent metre la table et mengierent tant com il lor plot, puis alerent coucier et dormirent jusques a l'endemain au matin. Apres primes un petit demanderent cil de laiens a la damoisele quele aventure l'avoit laiens amenee a tele ore. Et ele lor conta conment il li estoit avenu et conment uns chevaliers l'eüst honnie se ne fust Lanselos qui l'en garda. Et il dient que bien li a Dix aïdie selonc les aventures qui li sont avenues. Quant Lanselos fu vestus et apareilliés et il vint en la sale il salua son oste. Et cil li dist que bone aventure li doinst Dix. Et Lanselos li dist qu'il li face aporter ses armes et on li aporta. Mais ançois que on li aportast menga il un petit et puis s'arma. Et li sires li demande ou il velt aler. Et il dist qu'il voldroit estre a un chastel qui siet en cele montaingne. « De la

plus de cinq ans qu'aucun chevalier ne s'y eſt rendu sans y trouver la mort ou la prison. — Comment cela ? demanda Lancelot, dites-le-moi ! — Seigneur, répondit son hôte, il y a plus d'un an qu'un chevalier en garde l'entrée. Nul n'y eſt entré sans son autorisation et il eſt si vaillant et si fort aux armes qu'aucun des hommes de ce pays ou d'ailleurs n'a pu le vaincre. C'eſt pourquoi je vous conseille de ne pas vous y rendre.

229. — Au nom de Dieu, répliqua Lancelot, je ne manquerais pour rien au monde d'y retourner, car j'y ai perdu hier mon cheval sans savoir comment. — Puisque vous voulez y aller, dit le seigneur du château, j'irai avec vous et je vous raconterai en chemin une affaire qui vous montrera que vous ne devez pas vous battre. » Alors il demanda à ses serviteurs de lui apporter ses armes et, une fois qu'il les eut, il s'arma. Quand les deux hommes furent en selle, la demoiselle s'adressa à Lancelot : « Seigneur, j'ai entendu dire qu'il y aurait un tournoi à Camaalot. Y serez-vous ? — Demoiselle, pourquoi cette queſtion ? — C'eſt que, fit-elle, si je pensais que vous y alliez, rien ne me retiendrait d'y être, moi aussi. — Je vous l'affirme, répondit Lancelot, j'y serai si je suis maître de mes décisions. — Eh bien allez avec Dieu, conclut-elle, je vous verrai là-bas s'il n'arrive rien d'extraordinaire. »

---

aler, fait li sires, vous gart Dix, car je nel vous loeroie en nule maniere. Car il a plus de .v. ans passés que nus chevaliers n'i ala qu'il n'i moruſt ou qu'il ne fuſt emprisonnés. — Conment eſt ce, fait Lanselos, dites le moi. — Sire, fait cil, il i a un an et plus que uns chevaliers garda l'entree que nus n'i entra sans congié de lui et eſt si prous et si poissans as armes que onques hom n'i pot venir de ceſt païs ne d'autre que il ne conquesiſt. Et pour ce ne lo je mie que vous i ailliés.

229. — En non Dieu, fait Lanselos, je ne lairoie en nule maniere que je n'i alaisse. Car je perdi er soir mon cheval si ne sai en quele maniere. — Puis que vous i volés aler, fait li sires, je irai avoc vous et je vous conterai tel chose entre ci et la par coi vous n'i devés mie combatre. » Lors diſt a ses sergans que on li aport ses armes et on si fiſt et il s'en arma. Et quant il sont ambedoi monté, la damoisele diſt a Lanselot : « Sire, j'ai oï dire qu'il aura un tournoiement a Kamaalot. I serés vous ? — Damoisele, fait il, por[*d*]coi le demandés vous ? — Pour ce, fait ele, se je quidoie que vous i fuissiés je ne me tenroie mie que je n'i alaisse. — Et je vous di, fait il, que je i serai se je sui en ma lige poeſté. — Ore alés dont a Dieu, fait ele, car je vous verrai se merveilles n'eſt. »

Lancelot apprend qu'Hector est son frère.

230. Sur ces mots, ils partirent aussitôt et tous les recommandèrent à Dieu. Lorsqu'ils se furent un peu éloignés, le seigneur dit à Lancelot : « Seigneur, vous êtes de la maison du roi Arthur ; je crois donc que vous en connaissez tous les compagnons. » Lancelot répondit qu'il ne les connaissait pas tous, mais qu'il connaissait les plus ardents à partir, ceux qui vont le plus souvent au-devant des aventures. « Et dites-moi, connaissez-vous un jeune chevalier qui a pour nom Hector et qui fait partie des compagnons de la Table ronde ? — Dieu m'aide, répondit Lancelot, je ne le connais pas très bien. — Et que vous semble-t-il de sa valeur ? En aura-t-il beaucoup ? — Par la sainte Croix, s'écria Lancelot, je ne connais pas au monde de jeune homme de son âge qui me paraîtrait aussi redoutable si je devais me battre contre lui en un combat sans merci. Car il est vaillant, rapide, habile et bien entraîné à souffrir d'étonnantes épreuves. — Savez-vous qui il est ? demanda le seigneur. — Dieu me garde, non pas, répondit Lancelot, je ne le connais que de vue. Je vous assure néanmoins que c'est un bon chevalier, un vaillant dont j'estime plus la valeur que celle de monseigneur Gauvain. — Dieu m'accorde son aide, dit alors le seigneur, c'est par nature qu'il devait être bon chevalier, lui dont le père fut l'un des meilleurs en ce monde, c'est le roi Ban de Bénoïc qui était son père. » Ce fut alors à Lancelot de s'étonner bien davantage et de dire : « Mon cher hôte, vous

---

230. Lors s'en partent maintenant et les conmandent tous a Dieu. Et quant il sont un poi eslongié si dist li chevaliers a Lancelot : « Sire, vous estes de la maison le roi Artu, si quit bien que vous connoissiés tous les compaingnons. » Et li dist qu'il ne les connoist pas tous, mais il connoist les plus errans ciaus qui plus querent les aventures. « Or me dites, fait il, se vous connoissiés un jouene chevalier qui a a non Hector et est compains de la Table Reonde. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, je ne le connois mie bien. — Et que vous en samble, fait cil, voldra il ja nient ? — Par Sainte Crois, fait Lanselos, je ne sai home el monde de son aage que je douteroie autant conme je feroie lui s'il nous couvenoit aler jusques a outrance. Car il est prous et vistes et maniers et puet sousfrir a merveilles traveil. — Et savés vous, fait cil, qui il est ? — Si m'aït Dix, fait Lanselos, nenil, je nel connois se de veüe non. Mais tant vous di je bien qu'il est bons chevaliers et prous et plus prois sa chevalerie que la mon signour Gavain. — Si m'aït Dix, fait li ostes, par nature devroit il estre bons chevaliers car ses peres fu uns des bons del monde, et ce fu li rois Bans de Benuyc qui l'engendra. » Lors s'esmerveille Lanselos plus

vous êtes peut-être trompé ou bien l'on vous a raconté des histoires.

231. — Au nom de Dieu, répliqua le seigneur, je sais de source sûre que le roi Ban de Bénoïc qui était votre père a aussi engendré cet Hector dont vous me parlez. Et je vais vous raconter en quelles circonstances. La vérité c'est que, lorsque le roi Uterpendragon fut mort et qu'on voulut couronner le roi Arthur qui était alors un très jeune garçon, tous les nobles seigneurs qui tenaient leur terre du roi Uterpendragon furent mandés pour prêter hommage à Arthur et être de ses mains investis de leurs fiefs. C'est ainsi que le roi Ban et le roi Bohort de Gaunes, son frère, vinrent à la fête et ils passèrent la nuit dans ce château où, hier soir, vous avez voulu entrer ; à cette époque, le maître du château était le seigneur des Marais qui avait une fille, la plus belle de tout ce pays. À sa vue, le roi Ban fut pris d'un si vif désir pour sa merveilleuse beauté qu'il passa la nuit avec elle et engendra Hector dont je vous parle. Quand le chevalier contre lequel vous voulez vous battre eut donné à Hector ses armes pour aller à la cour du roi Arthur, il lui interdit absolument de se faire connaître de vous, sauf s'il était reconnu pour sa valeur de chevalier[1] ; et Hector lui promit en toute loyauté qu'il en irait ainsi. C'est pourquoi je m'étonne fort que, vaillant comme vous me le décrivez, il ne se soit pas encore présenté à vous. En tout cas, il n'y a pas de honte à avoir pour vous de ce qu'il est votre frère. — Dieu me préserve ! s'écria Lancelot,

---

que devant et dist : « Biaus ostes, vous avés mespris par aventure ou on vous a fait mençoigne entendant.

231. — En non Dieu, fait cil, je sai bien que li rois Bans de Benuyc qui vous engendra, engendra celui Hector dont vous me dites. Et si vous dirai conment. Il est voirs que quant li rois Uter Pandragon fu mors et on volt couroner le roi Artu qui lors ert iovenes enfes et li baron qui del roi Uter Pandragon tenoient terre furent mandé pour recevoir lor fiés de lui et pour faire lor hommages tant que li rois Bans et li rois Boors ses freres de Gaunes furent venu a la feste et jurent une nuit en cel chastel ou vous volsistes er soir entrer. Et a cel tans en estoit sires li sires des Marés qui avoit une fille, la plus bele de tout cest païs. Et quant li rois Bans le vit si le covoita tant pour sa grant biauté qu'il jut a li et engendra Hector dont je vous cont. Et quant li chevaliers a qui vous volés aler combatre li ot donnees armes por aler a la court le roi Artu se li desfendi il molt bien qu'il ne se feïst connoistre a [*e*] vous se ce ne fust par pris de chevalerie, et il li creanta loiaument que non feroit il. Si m'esmerveil molt qu'il est si prous conme vous me dites quant il n'est piecha acointiés a vous. Car en ce qu'il est vostres freres n'avés vous nule honte. — Si m'aït Dix, fait Lanselos,

je n'en éprouve nulle honte, au contraire, je suis tout heureux de ce qu'il eſt mon frère, Dieu en soit adoré et vous-même, bonheur vous en advienne de m'avoir fait savoir cela, car je n'aurai plus de contentement avant de voir Hector; et il faudra bien qu'il m'explique pourquoi il s'eſt tenu si longtemps caché de moi. »

232. Ils avaient si longuement conversé qu'ils parvinrent au château. L'hôte dit alors à Lancelot : « Seigneur, attendez un peu jusqu'à mon retour. Je vous promets que je ne serai pas long. » Lancelot, donc, arrêta son cheval tandis que le seigneur galopait vers le château. Il y trouva le chevalier qui gardait l'entrée et qui était le frère de la mère d'Hector. Le chevalier qui arrivait au grand galop salua celui qui gardait le pont et l'autre lui rendit promptement son salut, car il le connaissait bien, puisqu'il était son cousin germain. « Mon cher cousin, dit l'hôte de Lancelot, il va vous falloir prendre une sage décision afin d'agir sans fourberie ni sottise; voici qu'arrive le meilleur des chevaliers du monde, pour se battre contre vous et passer le pont de force; et il eſt de si grande puissance que vous aurez du mal à endurer ses assauts. C'eſt pourquoi je suis venu ici afin que vous concluiez avec lui la paix la plus honorable que vous pourrez. — Et qui eſt-il ? demanda le chevalier qui gardait le pont. — C'eſt monseigneur Lancelot du Lac. — Au nom de Dieu, s'écria le chevalier-gardien, jamais je me battrai contre lui, il me faudrait y renoncer par affection pour mon neveu qui eſt son frère.

---

honte n'en ai je mie ains en sui liés et joians quant il eſt mes freres et Dix en soit aourés et bone aventure aiiés vous quant vous le m'avés dit, car jamais ne serai a aise devant que je le voie. Il li couvendra rendre raison pour coi il eſt tant celés en vers moi. »

232. Tant ont alé parlant qu'il vinrent pres del chaſtel et li oſtes diſt a Lanselot : « Sire, atendés vous un poi tant que je reviengne a vous et je vous di que je ne demouerrai mie. » Et Lanselos s'arreſte et cil s'en vait grant aleüre jusques au chaſtel. Et trouve le chevalier qui gardoit l'entree qui eſtoit freres a la mere Hector. Et li chevaliers qui venoit molt grant oirre salue le chevalier et cil li rent son salu qui bien le connoissoit, car il ert ses cousins germains. « Biaus cousins, fait li oſtes, il couvient que vous prengiés conseil de vous meïsmes si que vous ne soiiés mie fel ne eſtous. Car chi vient li miudres chevaliers del monde por combatre a vous et pour passer le pont a force et il eſt de si grant force que vous ne le porriés mie legierement sousfrir. Et pour ce ving je cha que vous feissiés la plus honnerable pais que vous peüssiés[a]. — Et qui eſt il ? » fait li chevaliers qui le pont gardoit. « C'eſt, fait il, mé sires Lanselot del Lac. — En non Dieu, fait il, a lui ne me combatrai je mie, car je le devroie laissier pour l'amour de mon

Dites-moi plutôt quelles armes il porte. » Le seigneur les lui décrivit et lorsque l'autre l'entendit, il comprit aussitôt que c'était le chevalier qu'il avait la veille jeté dans le fossé. « Cher cousin, s'écria-t-il, que dites-vous là ? Croyez-vous que ce soit Lancelot qui porte ces armes blanches[1] ? — Oui, répondit le seigneur, j'en suis sûr. — Au nom de Dieu, cela n'a jamais été monseigneur Lancelot, car cet homme eſt venu ici, je me suis battu contre lui et je l'ai envoyé dans ce fossé ; s'il avait été celui dont la renommée eſt si grande par toute la terre, je n'aurais pas réussi à le faire tomber. C'eſt quelque bandit ou un lâche qui se fait passer pour le bon chevalier et se fait appeler du nom de Lancelot le vaillant pour en recueillir l'honneur partout où Lancelot eſt connu. »

233. Quand l'hôte entendit ces paroles, il fut si ſtupéfait qu'il ne savait que dire. Et le gardien de l'entrée lui demanda comment était la chevelure du chevalier. « Ma foi, seigneur, il n'a pas de cheveux, il eſt tondu de frais[1]. — Mon Dieu, repartit le gardien du pont, alors je suis bien sûr que ce n'eſt pas Lancelot, car il a sur la tête la chevelure la plus dorée, la plus bouclée que l'on ait jamais vue. Laissez donc venir tranquillement celui qui se fait appeler Lancelot, conclut-il, car si je ne lui fais pas vider la selle, je ne veux plus porter d'armes. » Alors l'hôte s'en revint auprès de Lancelot et lui dit : « Seigneur, il vous faut vous battre, car vous ne passerez pas sans cela. — Je ne demande pas mieux », répliqua Lancelot.

---

neveu qui freres il eſt. Mais dites moi queles armes il porte. » Et cil li devise. Et quant cil l'entent si set maintenant que c'eſt li chevaliers qu'il avoit er soir abatu el fossé. « Biaus cousins, fait il, que eſt ce que vous dites ? Quidiés vos dont que ce soit Lanselos cil qui porte les blanches armes ? — Oïl, fait il, jel sai vraiement. — En non Dieu, fait il, ce ne fu onques mé sire Lanselot, car a ce vint il ci et je jouſtai a lui si que je l'abati en cel fossé. Et s'il fuſt cil de qui la renommee eſt si grans par toutes terres je sai bien qu'il ne fuſt ja par moi cheüs. Mais c'eſt aucuns ribaus aucuns faillis de cuer qui vait en guise del bon chevalier et se fait apeler par le non del bon chevalier si qu'il en eſt honnerés par tout la ou il eſt conneüs. »

233. Quant li oſtes ot cele nouvele si en eſt si esbahis qu'il ne set que dire. Et li autres li demande quel chaviaus a il. « Par foi, sire, fait il, il n'a nul chavel car il[a] [*f*] il eſt tousés de nouvel. — En non Dieu, fait cil del pont, dont sai je bien que ce n'eſt mie Lanselos, car il a le chief soret et crespé plus que nus hom veïſt onques. Et laissiés, fait il, venir celui seürement qui Lanselot se fait apeler, car se je ne li fais la sele vuidier je ne quier jamais porter armes. » Lors revient li oſtes a Lanselot et li diſt : « Sire, a jouſter vous covient car autrement n'i passerés vous mie. — Je ne cuit mix », fait il.

Il mena alors sa monture vers le gardien du pont et dès que celui-ci le vit approcher, ils coururent sus l'un à l'autre et ils se frappèrent de leur lance sur les écus à la faire voler en éclats ; puis ils se heurtèrent du corps et du bouclier si fort qu'ils en restèrent tous deux comme hébétés. Mais l'un comme l'autre se tenaient si bien en selle qu'aucun ne tomba ; Lancelot avait déjà la main à l'épée et voulait courir à l'attaque quand son adversaire lui déclara : « Seigneur, attendez un peu, il vous faut encore user d'une ou deux lances à la joute jusqu'à ce que l'un de nous tombe. » Et Lancelot répondit qu'il le voulait bien.

234. Le chevalier du pont lui tendit alors une lance, Lancelot la prit et, de nouveau, ils jetèrent leur cheval l'un contre l'autre et se heurtèrent avec une telle brutalité qu'ils percèrent et fendirent leur écu. Mais le chevalier du pont brisa sa lance près de la poignée tandis que Lancelot le frappait et l'atteignait d'un coup porté en bas avec une telle puissance qu'il jeta à terre cheval et cavalier, si bien que le chevalier s'envola pour tomber en plein dans le fossé, juste à l'endroit où il avait précipité Lancelot. Si on ne lui avait pas porté secours, il se serait noyé, car l'eau était profonde. Lancelot attendit avec courtoisie qu'on l'eût tiré de l'eau avant de lui demander s'il désirait continuer. Mais le gardien du pont se récria : « Ah, seigneur, pitié pour Dieu ! Certes, je ne croyais pas que vous fussiez celui-là ! Voici mon épée, car je me rends à vous et me place tout entier en votre pouvoir. »

Lors s'en vait vers le chevalier et quant cil le voit si laissent courre lor chevaus et s'entrefierent des glaives sor lor escus qu'il les[b] font voler em pieces. Puis s'entrehurtent des cors et des escus si durement qu'il n'i ot celui qui tous ne soit estonnés. Mais il se tiennent si bien que li uns ne li autres n'est cheüs et Lanselos met la main a l'espee et li voloit courre sus quant il li dist : « Biaus sire, atendés vous, car encore vous couvient il jouster d'une lance ou de .II. tant que li uns de nous chiece. » Et Lanselos dist que ce volt il bien.

234. Lors li baille li chevaliers une lance et il le prent, si s'entrelaissent courre les chevaus et s'entrefierent si durement que li escu percent et fendent. Et li chevaliers del pont brise sa lance empres le poing et Lanselos le fiert si durement a ce qu'il l'ataint bas qu'il le porte a terre lui et le cheval si qu'il vole el fossé en cel lieu meïsmes ou il avoit Lanselot abatu. Et s'il n'eüst eü aïde noiiés i fust a ce qu'il i ot plenté d'aigue. Et Lanselos atent tout belement tant que on ait celui trait de l'aigue, puis si li demande s'il en voldroit plus faire. Et cil del pont li dist : « Ha, sire, pour Dieu, merci. Certes je ne quidoie mie que ce fuissiés. Et veés ci m'espee, car je me rent a vous et me met tous en vostre manaie. » Et Lanselos le prent et le fist

Lancelot prit l'épée, fit monter le chevalier du pont en croupe et il entra dans le château, car il voulait savoir si ce qu'on lui avait dit d'Hector était la vérité.

235. Lorsqu'ils furent arrivés au maître palais, le chevalier du pont mit pied à terre et dit à la dame du logis : « Ma chère sœur, je vous amène monseigneur Lancelot, le meilleur chevalier du monde, qui est le frère de votre fils Hector. Faites-lui à présent un bel accueil plein de joie comme vous le devez. » Elle le fit aussitôt descendre de cheval et lui fit ôter ses armes. Et lorsqu'elle vit son visage découvert, il lui sembla qu'elle voyait le roi Ban de Bénoïc, car n'importe qui en ce monde, à la vue du roi Ban puis de Lancelot, se serait immédiatement écrié que Lancelot était le fils de Ban[1]. Et quand elle put regarder celui qu'elle avait si longtemps désiré rencontrer, elle lui baisa la bouche et se mit à pleurer de joie, puis elle le conduisit dans le palais en disant : « Seigneur, je ne m'étonne pas que vous soyez bon chevalier et vaillant, car vous êtes le fils du meilleur chevalier que j'aie pu connaître parmi ceux de son âge. » Ils s'assirent alors sur l'herbe fraîche qui jonchait en abondance le sol de la salle et échangèrent mille paroles sur bien des sujets. Puis Lancelot la pria de lui raconter ce qui concernait Hector et lui-même. « Lorsque l'on m'a révélé qu'il est mon frère, si c'est la vérité, je n'ai jamais ressenti tant de joie à apprendre une nouvelle. — Dieu me garde, répondit la dame, il est bien votre frère puisqu'il a pour père le roi Ban. »

---

monter deriere lui et s'en est entrés el chastel, car il voldra savoir se c'est verités que on li a dit de Hector.

235. Quant il vint au maistre palais si descent li chevaliers et dist a la damoisele de laiens : « Bele suer, je vous amainne Lanselot mon signour, le mellour chevalier del monde qui est freres Hector vostre fill. Ore li faites tel joie conme vous devés. » Et ele le fait descendre et desarmer. Et quant ele le voit a descouvert se li samble qu'ele veïst le roi Ban de Benuyc, car il n'est nus hom vivans s'il eüst veü le roi Ban et puis Lanselot, qu'il ne desist qu'il [*358a*] fust ses fix. Et quant ele voit celui qu'ele ot desiré tant longement, si le baise en la bouche et ploure de joie et l'en maine el palais et li dist : « Sire, je ne m'esmervel mie se vous estes bons chevaliers et preus[a], car vous fustes fix au meillour chevalier que je onques veïsse de son aage. » Lors s'asisent sor l'erbe vert dont il avoit assés par la sale, si parolent ensamble de molt de choses. Et Lanselos li proie pour Dieu qu'ele li die l'aventure de lui et de Hector. « Quar on m'a fait a entendre qu'il est mes freres et se c'est voirs je n'oï onques mais si grant joie de chose que je oïsse. — Si m'aït Dix, fait ele, il est vostres freres, car li rois Bans l'engendra. »

236. Et de lui raconter comment cela était arrivé, tout à fait comme l'hôte l'avait dit à Lancelot et ce dernier fut alors certain que c'était bien la vérité. « Et encore, seigneur, dit la dame, je vais vous montrer à ce sujet quelque chose que vous reconnaîtrez bien. » Elle se rendit alors dans sa chambre, y ouvrit un écrin qu'elle possédait et en sortit un anneau d'or orné d'un saphir où l'on avait sculpté deux petits serpents. Une fois revenue près de Lancelot, elle lui dit : « Seigneur, vous voyez cet anneau ? Dieu m'assiste, c'est le roi Ban qui me le donna quand il partit de ce pays ; il me déclara que la reine votre mère le lui avait donné et qu'elle en possédait un semblable. Qu'il ait dit vrai, je le sais bien. Car il n'y a pas longtemps, je chevauchais à travers la Gaule pour aller voir un de mes oncles, conseiller du roi Claudas, si bien que mon chemin me mena jusqu'au monastère Royal où repose votre père. Je restai là toute une nuit et j'y trouvai votre mère, la meilleure des dames qui soit en ce monde et la plus sainte. Je me fis alors connaître d'elle et elle m'interrogea avec empressement sur mon identité et sur mon pays. Je lui répondis ; elle me demanda ensuite de vos nouvelles[1] et je lui racontai tout ce que j'avais entendu dire, sans vous avoir encore jamais rencontré en ce temps-là. J'ajoutais que vous étiez le meilleur chevalier du monde et, comme je portais à mon doigt cet anneau, ses yeux tombèrent sur lui ; elle me demanda qui me l'avait donné, et je voulus lui cacher de qui je le tenais. Elle me montra alors

---

236. Lors li conte conment tout ensi que ses hostes li avoit dit tant que il set vraiement qu'il est voirs. « Encore, sire, fait ele, vous en mousterrai je tel chose que vous connoistrés bien. » Lors vait a sa chambre et desferme un sien escrin et en traist fors un anel d'or a un saphyr ou il avoit entaillié .II. serpentiaus. Si revient a Lanselot et li dist : « Sire, veés vous cest anel ? Si m'aït Dix li rois Bans le me donna quant il se parti de cest païs et me dist que vostre mere la roïne li avoit donné et que ele en avoit un autel. Et je sai bien qu'il me dist voir. Car il n'a mie granment que je chevauchoie parmi Gaule pour aler a un mien oncle qui est conseilliers le roi Claudas et tant que mes chemins me mena au roial moustier ou vostres peres gist. Si i demourai[a] une nuit et trouvai[b] illoc vostre mere, la meillour dame qui soit el siecle et la plus sainte. Lors me fis connoistre a li et ele me demanda molt qui j'estoie et de quel païs et je li dis. Aprés me demanda de vous et je l'en dis ce que je en avoie oï dire sans ce que je ne vous avoie onques veü. Et li dis que vous estiés li miudres chevaliers del monde et je avoie cest anel en mon doit si le vit par aventure. Lors me demanda ele qui le m'avoit donné et je li vols celer de qui je l'avoie eü et lors me moustra ele le sien de son doit qui iert de

son doigt où elle portait le sien, en tous points identique. C'est ainsi que je sais que votre père m'avait dit la vérité. » Et à l'écouter Lancelot éprouva une vive joie et un grand bonheur.

237. Cette nuit-là, dans le château, on fut vraiment en liesse ; tous firent une grande fête, car ils étaient fort joyeux de la venue de Lancelot. La dame du château était très avide de savoir comment son fils Hector se conduisait, car il y avait bien deux ans qu'elle ne l'avait vu. Lancelot lui dit que, pour sa part, il n'y avait pas deux mois qu'il avait rencontré Hector sain et allègre. Ils parlèrent si longtemps ensemble que ce fut la fin de la soirée. Alors on fit dresser les tables et ils mangèrent dans le plus grand bonheur. Une fois la nuit venue, ils firent préparer un lit, riche et magnifique comme il convenait à un seigneur de cette valeur. Ils menèrent Lancelot s'y reposer et il dormit jusqu'au matin. Puis il s'habilla et alla entendre la messe dans une chapelle qui se trouvait dans le château. Quand il revint au palais, il vit les tables toutes mises, car les gens du château voulaient qu'il mangeât avant de partir. Après s'être à loisir restauré, Lancelot demanda ses armes et déclara qu'il allait partir.

238. « Ah, seigneur, dit la dame, pour Dieu, demeurez encore un peu si cela est possible ! » Mais Lancelot répondit qu'il ne le pouvait pas car il avait trop à faire. Il s'arma, monta à cheval et quitta la demeure. La dame chevauchait à ses côtés en le priant au nom de Dieu de protéger son fils

---

tele façon et pour ce connois je bien que vostres peres m'avoit dit verité. » De ceste chose est Lanselos molt liés et molt joians.

237. Cele nuit furent cil de laiens molt lié et molt firent grant joie et molt furent lié de la venue Lanselot. Si estoit la damoisele de laiens molt engrande de savoir conment Hectors ses fix le faisoit, car il avoit passé .II. ans qu'ele ne l'avoit veü. Et Lanselos dist qu'il n'avoit mie encore passé .II. mois qu'il [*b*] le vit sain et haitié. Tant ont parlé ensamble qu'il fu bas vespres. Si font metre les tables et mengierent a grant joie. Et quant la nuis fu venue si firent faire un lit si bel et si riche conme a tel home couvenoit, si couchierent Lanselot dedens et il se dormi jusques au matin. Et puis se vesti et oï messe en une chapele de laiens. Et quant il revint el palais si trouva les tables mises, car cil voloient qu'il mengast ains qu'il s'en partist et quant il orent mengié tout par loisir si demanda Lanselos ses armes, car il dist qu'il s'en iroit.

238. « Ha ! Sire, pour Dieu, fait la dame, demourés encore s'il puet estre ! » Et il dist qu'il ne puet, car il a trop a faire. Quant il fu armés si monte sor son cheval et s'em part de laiens. Et la dame chevauche dalés lui et li proie pour Dieu qu'il se prenge garde de son fill

puisque Hector était bien le frère de Lancelot. Il lui répondit que, si Dieu lui accordait de rencontrer Hector, il n'était pas près de le quitter si c'était possible. Les gens du château lui avaient fait longtemps escorte quand Lancelot les recommanda tous à Dieu. La dame fit demi-tour, le cœur lourd de cette séparation, et Lancelot, de son côté, chevauchait seul, dans la joie et le plaisir. Cela ne l'empêchait pas de s'inquiéter au sujet de Lionel son cousin dont il s'affligeait de n'avoir aucune nouvelle. Pendant ce temps, la chaleur avait augmenté de façon extraordinaire et cela lui devint pénible de chevaucher. Alors il ôta son heaume, car il le trouvait vraiment trop pesant, et le confia à un écuyer qu'il avait rencontré en chemin. Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'heure de none et entrèrent alors dans une forêt vieille et ancienne ; à l'orée du bois, Lancelot vit une chapelle où se dressait une croix au-dessus d'un cimetière ; à côté, il y avait une grande pierre de marbre. Et comme il regardait cette pierre, il y vit des lettres gravées en une inscription qui proclamait :

La carole enchantée.

239. ÉCOUTE, CHEVALIER, TOI QUI VIENS DE CE CÔTÉ POUR Y TROUVER L'AVENTURE, SI TU NE VEUX PAS MOURIR, N'ENTRE PAS DANS CETTE FORÊT. CAR IL NE TE SERA PAS POSSIBLE D'EN RÉCHAPPER SANS MOURIR OU SANS CONNAÎTRE LA HONTE. L'écuyer demanda à Lancelot : « Vous comprenez ce que dit cette inscription ? — Oui, répondit Lancelot. — Alors je sais

---

et de son frere et il dist que se Dix li donnoit trouver il ne se partiroit mais a piece de lui s'il pooit. Quant il l'orent grant piece convoiié si les conmande Lanselos tous a Dieu. Et la dame s'en retourne molt dolante de Lanselot et il s'en vait tous seus liés et joians et d'autre part est dolans de[a] Lyonniaus son cousin dont il est molt dolans qu'il n'en set nule novele et li chaus fu levés grans et merveillous se li anoia molt li chevauchiers. Si oste[b] son hiaume qui trop li grevoit ce li ert avis si le baille a un esquier qu'il ot trouvé el chemin. Si erra en tel maniere jusques a nonne et lors entra en une forest vielle et anchienne, et voit a l'entree une chapele ou il avoit une crois sor un chimentiere et d'encoste avoit un grant perron de marbre et il regarda sor le perron de marbre et i voit letres escrites qui disoient :

239. OS TU, CHEVALIERS QUI CESTE PART VIENS POUR AVENTURE TROUVER, SE TU NE VOLS[a] MORIR SI N'ENTRE MIE EN CESTE FOREST. CAR TU N'EN PORRAS ESCHAPER SANS MORT OU SANS HONTE ! Et li esquiers dist a Lanselot : « Sire, entendés vous que ces letres dient ? — Oïl, fait il. — Dont sai je bien, fait li vallés, que vous n'irés en avant. Car cis bries le vous desfent. — Et ou iras tu ? fait Lanselos. — Sire, fait

bien, fit le jeune homme, que vous ne poursuivrez pas votre chemin ; ce message vous l'interdit. — Et toi, où iras-tu ? demanda Lancelot. — J'irai par-delà cette forêt jusqu'à un château. — Il te faudra donc prendre ce chemin, car il n'y en a pas d'autre. — C'eſt vrai, reconnut l'écuyer, il me faut donc le faire. — Va tranquille, dit Lancelot, je te suivrai. — Ah, seigneur, au nom de Dieu, s'écria le jeune homme, n'y allez pas, ce serait une folie évidente ! Ne voyez-vous donc pas ce qu'il y a dans ce message ? — Écriteau ou pas, répondit Lancelot, je ne renoncerai en aucune manière à y aller. » Sur ces paroles, il regarda à sa droite et vit l'ermite qui avait ouvert la porte de la chapelle, car il voulait chanter les vêpres. Lancelot se dirigea de ce côté et le salua. Le sage vieillard lui rendit son salut et lui demanda qui il était ; Lancelot répondit qu'il était un chevalier errant. « Et quel eſt l'objet de votre quête ? poursuivit l'ermite. — Je suis à la recherche de mon cousin, nommé Lionel. — Et vous, quel eſt votre nom ? — Je m'appelle Lancelot du Lac. — Au nom de Dieu, s'écria l'ermite, il m'eſt arrivé d'entendre parler de vous ; vous êtes le meilleur chevalier du monde, selon le témoignage du grand nombre. Ce serait donc un grand dommage si vous vous mettiez dans une situation dont vous ne pourriez sortir : trop de gens y perdraient. C'eſt pourquoi je vous conseille de vous en retourner par le chemin que vous venez d'emprunter. Car je ne saurais en aucune façon vous conseiller d'entrer dans cette forêt : depuis deux ans,

---

il, je irai outre ceſte foreſt a un chaſtel. — Dont iras tu ceſt chemin, fait Lanselos, quar il n'i a autre voie. — Voire, fait cil, car il le me couvient a faire. — Or va seurement, fait Lanselos, car je te siürrai. — Ha, sire, fait li vallés, pour Dieu, n'i venés mie ! Car ce seroit trop aperte folie dont ne veés vous qu'il a en ces letres ? — Pour les letres, fait Lanselos, ne plus ne mains car je ne lairoie en nule maniere que je n'i alaisse. » Lors regarde vers deſtre et voit l'ermite qui avoit ouvert l'uis de la chapele. Et [*c*] lors voloit chanter vespres et il en vait cele part et le salue. Et li prodom li rent son salu si li demande qui il eſt et il diſt qu'il eſt chevaliers errans. « Et que alés vous querant ? fait li hermites. — Je vois querant, fait il, un mien cousin qui a a non Lyonnel. — Et conment avés vous a non ? fait il. — Sire, j'ai a non Lanselot del Lac. — En non Dieu, fait li hermites, de vous ai je oï autrefois parler : vous eſtes li miudres chevaliers del monde au tesmoig de maintes gens. Si seroit molt grans damages se vous vous metiés en lieu dont vous ne peüssiés issir, car trop de gens i perdroient. Et pour ce vous lo je que vous retournés tout le chemin que vous eſtes venu. Car je ne vous loeroie en nule maniere que vous en ceſte foreſt vous meissiés. Car puis .II. ans

plus de deux cents chevaliers y sont entrés qui, tous, me promirent avant d'y pénétrer que, si Dieu leur accordait santé et pouvoir d'en ressortir sans mourir, ils reviendraient chez moi pour me raconter ce qu'ils avaient trouvé. Mais il n'en eſt jamais revenu un seul et, pour cela, je suis sûr qu'ils sont tous morts. C'eſt pourquoi, cher seigneur, vous qui êtes le pilier de la chevalerie, vous n'y entrerez pas, car je sais que vous n'en ressortiriez plus jamais.

240. — Dites-moi, demanda Lancelot, ce message qui eſt là gravé, savez-vous qui l'écrivit ? — Certes non, fit l'ermite. — Y eſt-il depuis longtemps ? — Oui, répondit le sage vieillard, plus de six ans. — Eh bien, je vous recommande à Dieu, dit Lancelot, j'ai trop tardé ici. — N'allez-vous pas faire ce que je vous ai conseillé, fit l'ermite, renoncer à cheminer dans cette forêt ? — Mon Dieu, répliqua Lancelot, je n'y renoncerai jamais quoi que je puisse voir, ce serait vraiment trop lâche d'avoir peur avant de savoir pourquoi. — En ce cas, conclut l'ermite, je vous dirai ce que vous allez faire : puisque vous refusez de vous en retourner d'où vous venez, vous reſterez aujourd'hui dans ma maison, il fait déjà presque nuit. Car si vous décidez d'entrer à présent dans cette forêt qui eſt grande et profonde, la nuit tombera si cela se trouve avant que vous n'ayez parcouru deux lieues. Il vous faudra alors vous coucher sur le sol nu sous un arbre, vous n'aurez rien à manger ni vous ni votre cheval alors

---

en cha i sont entré plus de .cc. chevaliers qui tout me creanterent a l'entrer que se Dix lor donnaſt santé et eschaper sans mort qu'il revendroient par ci pour aconter ce qu'il i auroient trouvé. Mais nus n'en revint onques et pour ce sai je bien qu'il sont tout mort. Et pour ce vous di je, biaus sire, que vous eſtes orendroit conme piliers de chevalerie vous n'i enterrés mie, car je sai bien que jamais n'en iſteriés.

240. — Or me dites, fait Lanselos, et ces letres qui ci sont escrites savés vous qui les fiſt ? — Certes, fait il, nenil. — Et i ont eles eſté longement ? fait Lanselos. — Oïl, fait li prodom, plus de .vi. ans. — Or vous conmant je a Dieu, fait Lanselos, car trop ai ci demouré. — Et ne ferés vous mie, fait li prodom, ce que je vous di que vous laissiés la voie de ceſte foreſt ? — Par Dieu, fait il, ja pour chose que je voie encore ne le lairai, ce seroit trop grans recreantise que je eüsse paour devant que je seüsse pour coi. — Or vous dirai, fait li hermites, que vous ferés, puis qu'il eſt ensi que vous ne volés retourner si remanés hui mais chaiens por ce qu'il eſt pres de nuit. Car se vous metiés orendroit en ceſte foreſt qui eſt grans et espesse il vous anuitera par aventure avant que vous soiiés .ii. lieues alés. Si vous couvendra jesir desous un arbre a la terre nue si n'aurés que mengier ne

qu'il aura assez d'avoine et de foin si vous restez ici. Et le jeune homme qui est avec vous pourra se reposer, ce qui ne lui sera pas possible aujourd'hui si vous vous en allez.

241. — Si cela vous plaît que je demeure, assura Lancelot, je demeurerai donc, bien qu'il soit encore un peu tôt. » Alors il mit pied à terre tandis que le jeune homme lui tenait l'étrier. Lancelot lui demanda de rester avec lui, il lui tiendrait ainsi compagnie quand le jeune homme traverserait le lendemain la forêt ; et l'écuyer resta, sachant bien qu'il n'y avait rien de mieux à faire. Cette nuit-là, Lancelot fut servi à son aise et profita de tout ce que le sage vieillard pouvait lui offrir. Il avait en effet envoyé son clerc à un château tout proche afin d'y acheter du poisson car, dit le conte, on était le vendredi soir. Ils en mangèrent en abondance.

242. Une fois le souper terminé, Lancelot demanda au sage vieillard comment se nommait la forêt. « Seigneur, répondit l'ermite, les gens du pays l'appellent la Forêt Perdue, car il n'est personne pour savoir quoi que ce soit de ce qui s'y trouve, au contraire, celui qui y entre s'y perd si bien qu'on n'en a plus jamais de nouvelles. — Ma foi, dit Lancelot, c'est bien étonnant que nul n'en revienne. Je crois vraiment que c'est ce chemin, et qu'il est sans retour. Que Dieu jamais plus ne me secoure si quelque chose m'empêchait d'y entrer pour savoir où ils sont tous restés. — Dieu vous protège donc ! fit le sage vieillard, car, si

---

vous ne vos chevaus qui aura assés d'avainne et fain se vous demourés ci. Et cis vallés qui avoc vous est sera a repos dont il n'avra hui mais point se vous vous en alés.

241. — Puis qu'il vous plaist, fait Lanselos, que je remaingne, je remandrai et si est il un poi trop tost. » Lors descent de son cheval et li vallés li tint l'estrier et Lanselos li dist qu'il remaingne o lui et qu'il li fera l'endemain compaingnie a passer la forest. Et cil remest qui bien set qu'il ne poroit mix faire. Cele nuit fu Lanselos aaisiés et servis de quanques li prodom [*d*] pot. Car il envoia son clerc pres d'illoc a un chastel pour achater poisson, car, ce dist li contes, ce fu au soir del vendredi. Si mengierent a grant plenté.

242. Aprés souper demanda Lanselos au prodonme conment la forés avoit a non. « Sire, fait il, la gent de cest païs l'apelent la Forest Perdue. Car il n'est nus qui del estre de chaiens puisse nient savoir ains est si perdus cil qui i entre que on ne set puis de lui ne vent ne voie. — Par foi, fait Lanselos, c'est merveille quant nus n'en revient. Si m'est avis que c'est la voie et sans retour. Et ja Dix ne m'aït, fait Lanselos, se je laisseroie pour riens que je n'i alaisse et que je ne sace ou il remaingnent tout. — Or vous en consaut Dix, fait li prodom, quar si

Dieu m'écoute, je n'ai jamais éprouvé plus grande crainte pour un malade que ne m'en cause votre sort. » Cette nuit-là, le bon ermite assura à Lancelot le plus de confort qu'il lui fut possible. Au matin, Lancelot se leva, alla écouter la messe du Saint-Esprit[1] puis il s'arma et recommanda le sage vieillard à Dieu ; et, de son côté, l'ermite priait Dieu de garder Lancelot sain et sauf. Alors Lancelot entra dans la forêt, l'écuyer à ses côtés. Il demanda au jeune homme de qui il était l'écuyer et celui-ci répondit qu'il appartenait au roi Pellès de la Terre Foraine qui l'envoyait porter un message au duc d'Os[2]. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à l'heure de prime à l'ombre des arbres. Ils rencontrèrent à ce moment une jeune fille qui portait un brachet dans ses bras. Lancelot, qui avait ôté son heaume, car il faisait déjà très chaud, avait le visage découvert. Il salua la demoiselle, mais elle ne répondit pas : elle le trouvait beau à en rester muette de stupeur. Elle arrêta son cheval pour le contempler et lui, de son côté, se demandait pourquoi elle le regardait ainsi. Il finit par lui dire :

243. « Eh bien, demoiselle, que vous en semble ? — Certes, seigneur, répliqua-t-elle, je pense que c'est dommage de voir un aussi bel homme que vous s'en aller à sa mort et je crois que Dieu agit bien mal quand il vous envoie de ce côté, car vous ne pourriez aller dans un lieu plus dangereux. — N'ayez pas peur, ma demoiselle, lui dit-il, tous les malheurs que vous imaginez ne nous arriveront pas, si Dieu le

---

m'aït Dix onques mais n'oï de malade ausi grant paour conme j'ai de vous. » Cele nuit fu Lanselos aaisiés au mix que li prodom pot. Et au matin, quant il fu levés, oï messe del Saint Esperit et puis s'arma et conmanda le prodomme a Dieu. Et li hermites proie a Nostre Signour qu'il le maint a salveté. Et Lanselos se met en la forest et li vallés avoc lui et li demande a qui il est et il li dist qu'il est au roi Pelles de la Terre Forainne qui l'envoie au duc d'Os en message. Ensi ont chevauchié jusqu'a ore de prime parmi l'ombre d'un bois. Lors ont encontré une damoisele qui portoit un brachet entre ses bras. Et Lanselos avoit osté son hiaume pour le chaut qui ja iert levés, si avoit son viaire descouvert. Il salue la damoisele et ele ne li dist mot, car ele le vit si bel qu'ele en devint toute esbahie. Si s'arreste pour lui veoir et il s'esmerveille por coi ele le regarde ensi. Si li dist :

243. « Damoisele, que vous en samble ? — Certes, sire, fait ele, il me samble damages quant si biaus cors d'ome comme vous estes vait a sa mort. Si m'est avis que molt en fait Dix a blasmer quant il vous ceste part vous avoie, car en plus perillous lieu ne peüssiés vous pas aller. — Ore ne vous en esmaiiés, fait il, ma damoisele, tous les maus que vous pensés ne nous avendront mie se Dix plaist. — Dix le vous

veut bien. — Dieu vous l'accorde, répondit-elle, car, Dieu me préserve, j'ai grande envie qu'il vous advienne du bonheur. » Alors ils se séparèrent et, dès qu'ils se furent un peu éloignés, le jeune homme dit à Lancelot : « Seigneur, pour Dieu, croyez son conseil et ayez pitié de votre vie. Faites demi-tour. Vous avez entendu ce que cette jeune fille a affirmé, que vous marchiez à la mort. Ce sera source d'un grand chagrin pour tous ceux qui vous connaissent quand cela cause déjà tant de peine à ceux qui ne vous avaient jamais vu. Au nom de Dieu, faites demi-tour tant que vous le pouvez encore et je vous accompagnerai par amitié pour vous jusqu'à ce que vous soyez hors de cette forêt. » Mais Lancelot lui répondit qu'il ne le ferait en aucune façon et qu'il le priait de n'en plus parler. L'écuyer l'assura qu'il ne le ferait plus puisque Lancelot était inébranlable dans sa décision. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à une magnifique prairie qui s'étendait devant une tour ; on y avait dressé une trentaine de pavillons, les plus beaux et les plus riches que Lancelot croyait bien avoir jamais vus. Au milieu des pavillons, il y avait quatre pins très hauts plantés en rond autour d'un trône placé au centre et recouvert d'un tissu de soie vermeille ; ce trône était d'ivoire, et sur la soie était posée une couronne d'or, grande et lourde. Autour des pins, on voyait des dames et des chevaliers, les uns en armes, les autres désarmés et tous dansaient la carole[1]. Certains portaient leur heaume lacé sur leur tête solidement attaché,

---

otroit, fait ele, car, si m'aït Dix, je voldroie que bien vous avenist. » Lors s'en partent li un del autre et, quant il sont un poi eslongié, li vallés li dist : « Sire, pour Dieu, car creés conseil et aiiés pitié de vous meïsmes, si retournés. En avés oï que cele damoisele a dit que vous alés a vostre mort. Malement em pesera ore a ciaus qui vous connoissent quant a ciaus qui onques mais ne vous virent en poise. Pour Dieu, retournés, tant conme vous en avés loisir et je retournerai pour l'amour de vous tant que vous serés fors [*e*] de la forest. » Et il dist que ce ne feroit il en nule maniere, mais taise s'en. Et li vallés dist qu'il n'en parlera ja mais puis que ses cuers i est atournés. Si ont tant alé qu'il vinrent en une molt bele praerie qui estoit devant une tour et i avoit tendus jusques a .xxx. paveillons les plus biaus et les plus riches que Lanselos eüst onques mais veüs a son essient. Et enmi les paveillons avoit .IIII. grans pins et estoit li uns contre li autre autresi conme a la reonde et el milieu avoit une chaiiere couverte d'un vermeil samit si estoit la chaiiere d'ivoire et desus le samit avoit une courone d'or grant et pesant. Et tout entour le pin avoit chevaliers et dames, s'estoit li uns armés et li autres desarmés, et charoloient. Teus i avoit les hiaumes laciés autresi conme se ce fust fermaille et teus

d'autres carolaient en cotte et en manteau et tenaient les demoiselles par la main ; certains ne tenaient la main ni de dames ni de demoiselles, mais celle d'autres chevaliers, car ils étaient en beaucoup plus grand nombre que les femmes. Quand Lancelot s'approcha et qu'il vit la carole qui tournait autour des pins, il resta stupéfait puis dit à l'écuyer : « Voici une belle assemblée de gens, et fort réjouis. Ma foi, ils ne donnent pas l'impression qu'on ne peut passer hardiment par cette forêt ; malheur à moi si je ne vais pas voir ce qu'ils fêtent avec tant d'entrain. »

244. Alors il s'avança au milieu des pavillons et à peine avait-il dépassé le premier que tout son cœur était déjà transformé : il n'avait eu jusqu'alors d'autre désir que de combattre en chevalier et de mener des assauts ou de participer à des mêlées ; à présent, son cœur ne le poussait plus à rien d'autre qu'à danser la carole ; il en oublie sa dame et ses compagnons et même sa propre personne ; il a tout oublié. Il descend de son cheval, le donne à garder à l'écuyer, il prend sa lance et son écu, les jette sur le chemin et il va à la carole, en armure, le heaume lacé. Il prit par la main la première jeune fille qu'il rencontra et il se mit à chanter et à frapper en cadence, d'un pied puis de l'autre. Il se réjouissait et chantait, comme cela ne lui était jamais arrivé et bien davantage encore, bref, il en faisait tant que le jeune homme, à le regarder, le croyait devenu fou. Il chantait une chanson sur la reine Guenièvre, mais il la

---

i avoit qui charoloient en cotes et en mantiaus, et tenoient damoiseles par les mains. Et tels i ot qui ne tenoient ne dames ne damoiseles ains tenoient chevaliers dont il i avoit assés plus que dames ne damoiseles. Et quant Lanselos vint cele part et il vit les charoles dont li pin estoient avironné si s'esmerveille molt et dist au vallet : « Molt a ci bele compaingnie de gent et envoisie. Par fois il ne moustrent mie que on ne puist parmi ceste forest passer hardiement, et dehait aie je se je ne vois veoir de coi il ont si tres grant feste. »

244. Lors se fiert es paveillons et si tost con il ot le premier passé se li est mués li corages. Car il n'avoit devant nul talent fors de faire chevalerie d'assaut ou de mellee conmencier, ore est ses talens a ce menés qu'il n'a talent fors de charoler, si en oublie sa dame et ses compaingnons et soi meïsmes qu'il ne li souvient de nului. Ançois descent de son cheval et le baille a garder au vallet, si prent sa lance et son escu et le jete en voies et s'en vait a la charole tous armés, le hiaume lacié. Si prent la premiere damoisele qu'il encontre et lors conmence a chanter et a ferir l'un pié encontre l'autre, si se renvoise et chante et plus qu'il n'avoit onques mais fait et en fait tant que li vallés qui le regarde le tient pour fol. Et il chantoit une chançon de la roïne Genievre si chantoit ausi conme en escoçois[a], si que li vallés

chantait en écossais[1], aussi le jeune homme ne comprenait-il pas bien ce qui se disait. Cependant il en entendait assez pour saisir que les paroles du chant signifiaient: «À vous, vous la plus belle de toutes les reines!» Et le jeune homme, après avoir attendu un grand moment, se mit à éprouver un violent ennui de rester là si longtemps, il lui semblait qu'il perdait sa journée. Il s'approcha de Lancelot, le saisit par le pan de son haubert et lui dit: «Seigneur, venez! Partez! Vous vous attardez trop!» Lancelot répondit: «Je ne partirai ni pour toi ni pour personne.» L'écuyer attendit encore un peu pour savoir si Lancelot bougerait, mais il n'en montrait nulle envie; le jeune homme se jugea fou d'avoir si longuement tardé, il rejoignit Lancelot et l'appela une seconde fois, le priant de revenir. Mais Lancelot avait tout oublié sauf sa joie, et il lui répondit: «Comme il fait bon, certes, garder ses amours!» Et c'était la chanson que toute la carole chantait.

245. Alors le jeune homme comprit que Lancelot avait été abusé et enchanté par la carole. Il commença à s'abandonner au plus grand chagrin du monde, il maudit l'heure où ils étaient venus de ce côté, où le meilleur chevalier du monde avait été pris par un sortilège insensé. Il sanglotait et s'abîmait dans sa peine. Et quand il vit qu'il ne pourrait attendre davantage, il reprit sa route, abandonnant Lancelot à la carole. Mais le conte cesse ici de parler de Lancelot du Lac et retourne à monseigneur Yvain.

---

n'entendoit pas bien ce qu'il disoient. Et nonporquant tant en entendoit que la parole del chant en estoit tels voirement: «Vous, vous la plus bele roïne des autres.» Quant li vallés ot grant piece atendu se li anoie molt de ce qu'il demoure tant car il li ert avis qu'il pert sa journee. Lors [*f*] en vait a Lanselot et le prent par le pan del hauberc et li dist: «Sire, venés vous ent, car vous demourés trop.» Et il respont: «Je ne me mouverai ne pour toi ne pour autrui.» Et cil atent encore un poi pour savoir s'il se remuera, mais il n'en fait nul samblant et cil se tient pour fol de ce qu'il a tant atendu et revient a Lanselot et le rapele une autre fois et li dist qu'il s'en viengne. Et cil a qui il ne souvient fors de joie li respont: «Voirement fait il bon maintenir amours.» Et c'estoit la chançons qu'il disoient.

245. Lors s'aperçoit bien li vallés qu'il est decheüs et engingniés par la charole, si conmence a faire le greignour doel del monde, si maudist l'ore qu'il vinrent onques cele part quant li miudres chevaliers del monde i est pris par fol enchantement. Si en plore tant et en fait grant doel. Et quant il vit qu'il n'i porroit plus atendre si entre en son chemin et laisse Lanselot en tel maniere a la charole. Mais atant se taist ore li contes de Lanselot et del vallet et retourne a parler de mon signour Yvain.

Yvain se bat contre Bohort pour rendre son brachet à un nain.

246. Le conte dit à présent que, lorsque monseigneur Yvain eut séjourné quinze jours dans l'ermitage, jusqu'à la guérison de la plaie qu'il avait reçue[1], il s'en alla, content et joyeux, recommandant à Dieu les religieux. Il chemina tout ce jour-là sans trouver d'aventure qui vaille un récit et le lendemain, de même. Partout où il passait, il demandait des nouvelles de Lancelot du Lac, mais, de toute cette semaine, il ne trouva personne qui pût lui en donner. Il alla de cette façon durant quinze jours et enfin il lui arriva, un lundi matin, de rencontrer un nain ; ce dernier chevauchait un roussin et trottait tout en montrant un vif chagrin. Monseigneur Yvain lui demanda s'il avait des nouvelles de Lancelot. « Au nom de Dieu, dit le nain, oui, je vous en donnerai si vous voulez tant faire pour moi que vous me fassiez rendre mon brachet : une demoiselle vient de me l'arracher de force. » Yvain répliqua qu'il n'avait qu'à lui montrer la demoiselle et il lui ferait rendre le brachet, il pouvait en être sûr. De son côté, le nain lui garantit qu'il lui donnerait des nouvelles, tout à fait dignes d'être crues. « Eh bien, conduis-moi, dit monseigneur Yvain, là où se trouve la demoiselle dont tu te plains et, je te le promets en toute loyauté, je ferai tout mon possible pour que ton chien te soit rendu. » Le nain l'assura qu'il n'en demandait pas plus, il reprit dans l'autre sens à toute allure le chemin qu'il venait de faire ; et monseigneur Yvain le suivait.

---

246. Or dist li contes que quant mé sire Yvains ot sejourné .xv. jour a l'hermitage et tant con il fu garis de la plaie qu'il avoit eüe et lors s'em parti liés et joians si conmanda les freres a Dieu et erra tout cel jour sans aventure trouver qui a conter face et l'endemain ausi. Et par tout ou il venoit demandoit il de Lanselot del Lac, mais onques ne trouva en toute la semainne qui noveles l'en deïst. Si erra en tel maniere .xv. jours. Et tant com il avint a un lundi matin qu'il encontra un nain qui chevauchoit un ronci trotier et faisoit molt grant doel et mé sire Yvains li demande se [*359a*] il set noveles de Lanselot. « En non Diu, fait li nains, oïl, de lui vous dirai je bien noveles se vous tant volés faire por moi que vous un mien brachet me feissiés rendre que une damoisele m'a orendroit tolu a force. » Et il li dist qu'il li mostrece la damoisele il li rendera son brachet, aseür en soit il. Et li nains li creante qu'il li dira nouveles dont il doit bien estre creüs. « Or me mainne, fait mé sire Yvains, dont la ou la damoisele est de qui tu te plains et je te creant loialment que je ferai mon pooir de rendre le toi. » Et cil dist qu'il ne demande plus si s'en retourne le chemin qu'il estoit venus grant oirre et mé sire Yvains aprés.

247. Tant ont alé qu'il viennent a l'avaler d'un tertre et lors voient

247. Ils avancèrent assez pour apercevoir, en descendant une colline, un chevalier armé droit devant eux et avec lui, une demoiselle. Le nain déclara à monseigneur Yvain : « Seigneur, voici la demoiselle qui emmène mon brachet ; elle me l'a dérobé sous la protection du chevalier qui l'accompagne. — Eh bien, va donc, déclara monseigneur Yvain, enlève-le-lui des mains de gré ou de force. Et si le chevalier proteste, moque-t'en et ne le crains pas car, s'il veut s'en prendre à toi, n'aie pas peur, je te protégerai bien. » Le nain éprouva une grande joie, il courut à la demoiselle et lui arracha le brachet des mains avec une telle violence qu'il faillit la désarçonner. Quand la jeune fille le vit emporter le chien, elle se précipita pour le récupérer, mais monseigneur Yvain lui dit alors : « Demoiselle, ne le touchez pas, il est sous ma protection ; laissez-lui le brachet, car c'est son bien et il est plus légitime qu'il l'ait que vous, vous n'avez aucun droit sur ce qui lui appartient dès lors qu'il s'oppose à ce que vous le preniez. »

248. À son tour, le chevalier qui accompagnait la demoiselle voulut arracher au nain son brachet et monseigneur Yvain lui déclara : « Retirez-vous, seigneur chevalier, car je ne souffrirai pas que vous portiez la main sur lui. — Non ? répliqua l'autre, par la sainte Croix, vous allez regretter vos paroles. Maintenant gardez-vous de moi, car il va vous falloir vous battre. » Et Yvain de répondre qu'il s'en moquait. Alors ils s'éloignent l'un de l'autre, placent leur écu devant leur poitrine, abaissent leur lance ; puis ils éperonnent leur monture

---

devant aus un chevalier armé et une damoisele avoc lui. Et li nains dist a monsignour Yvain : « Sire, veés la damoisele qui mon brachet enmainne qu'ele me toli par la seürté del chevalier qui est avoc li. — Ore va dont, fait mé sire Yvains, se li oste des mains malgré sien. Et si le chevaliers en parole ne t'en caille nel redoute de riens. Car s'il se velt prendre a toi ne t'en esmaie ja car je t'en garantirai bien. » Et li nains en est molt liés, si vient a la damoisele et li oste le braquet des mains si felenessement que pour un poi qu'il ne l'a abatue del cheval. Et quant cele voit que il l'enporte si vient avant pour tolir li. Et mé sire Yvains li dist : « Damoisele, ne le touchiés, car il est en mon conduit, et laissiés le brachet, car il est siens si le doit mix avoir de vous, car a la soie chose n'avés vous droit encontre son gré. »

248. Lors saut avant li chevaliers qui la damoisele conduisoit et volt tolir au nain le brachet et mé sire Yvains li dist : « Traiiés vous ariere, sire chevaliers, que je ne sousferroie mie que vous a lui meissiés main. — Non ? fait cil, par Sainte Crois, mar le deïstes ! Or vous gardés de moi, car vous estes venus a la bataille. » Et il respont que de ce ne li chaut. Lors s'eslongent li uns del autre et metent lor escus devant lor pis et alongent lor glaives et puis brocent lor chevaus

et viennent se heurter si fort que les lances volent en éclats ; ils s'entrechoquent alors de tout leur corps et de l'écu avec une violence à donner à chacun l'impression que sa cervelle en est ébranlée dans sa tête ; ils chutent de leur cheval sur le sol et y restent tout étourdis, ne sachant plus trop que faire d'eux-mêmes. Mais bientôt, dès qu'ils s'en sentent capables, ils se relèvent d'un bond, tirent leur épée tranchante et s'en portent de grands coups partout où ils peuvent s'atteindre et se blesser — et le sang vole de leur chair blanche et tendre. La bataille dura si longtemps que, l'un comme l'autre, ils étaient absolument épuisés et en bien piètre état ; mais monseigneur Yvain était si grièvement blessé qu'il ne pensait plus s'en tirer vivant, il avait, en effet, au corps sept grandes plaies dont la plus petite était déjà grave ; il jugeait celui auquel il se mesurait si fort et si assuré qu'il ne croyait pouvoir découvrir autant de vaillance en sept braves qu'en lui seul. Il comprit qu'il se trouvait en péril de mort ou sur le point d'être totalement défait s'il ne réussissait pas à faire la paix entre eux. Ils s'étaient un peu reculés pour reprendre haleine, car leur première mêlée avait duré fort longtemps. Le chevalier regarda son épée qui était rouge du sang de monseigneur Yvain et il se mit à l'essuyer sur le pan de son haubert.

249. Alors monseigneur Yvain lui adressa le premier la parole en déclarant : « Seigneur chevalier, nous nous sommes

---

et s'entrefierent si durement que li glaive volent em pieces, puis s'entrehurtent de cors et des escus si durement qu'il n'i ot celui qu'il n'ait le cervele tourblee en la teste et s'entr'abatent des chevaus a terre si estourdi qu'il ne sevent d'aus prendre conroi. Puis resaillent em piés au plus tost qu'il pue[*b*]ent et traient les espees trenchans et se donnent grans cops la ou il s'entreataignent et s'entreblecent quanq'il pueent et se font voler le sanc des chars blanches et tendres et dura tant la bataille qu'il n'i ot celui qu'il ne fust assés las et travelliés. Mais mé sire Yvains est tels atournés qu'il ne quide mie eschaper sans mort quar il a tels .VII. plaies dont li mendre est assés perillouse et trouve celui a qui il se conbatoit si fort et si seür qu'il ne quidoit mie que en tels .VII. eüst autant de prouece que il a en lui et bien connoist qu'il est em peril de mort ou en aventure d'estre menés jusques a outrance s'il ne fait tant que il ait pais entr'aus .II. Et il se furent trait ariere pour reprendre lor alainnes car longement avoit duré lor premiers assaus. Si regardoit li chevaliers s'espee qui toute estoit rouge del sanc mon signour Yvain si le conmencha a terdre del pan de son hauberc.

249. Lors l'araisonne mé sire Yvains premierement et li dist : « Sire chevaliers, tant nous sommes combatu entre moi et vous qu'il n'i a

bien battus, chacun de nous a bien mis son compagnon à l'épreuve ! Vous savez parfaitement que, dans cette dispute, le droit eﬆ de mon côté et le tort, du vôtre. Pour cette raison, je crois que vous devriez laisser cette querelle avant qu'il ne nous arrive pis encore car, à aller contre le droit, il ne peut vous advenir que du malheur. » L'autre répondit qu'il n'avait pas encore décidé de laisser la bataille et qu'il ne le ferait pas tant qu'il pourrait tenir son épée. « Sur ma tête, répliqua monseigneur Yvain, nous allons donc recommencer puisque j'irai jusqu'à la mort pour ne pas abandonner mon droit. Mais avant que nous poursuivions, je vous prie de me donner votre nom. Car il se pourrait bien que vous fussiez quelqu'un avec lequel je ne me mesurerais pas de gaieté de cœur. » Et son adversaire de répondre : « Ma foi, je m'appelle Bohort l'Exilé et suis le cousin germain de monseigneur Lancelot du Lac. »

250. Quand monseigneur Yvain entendit ces mots, il en éprouva une vive joie, il jeta derrière lui son écu en disant à Bohort : « Ah, seigneur, je vous abandonne cette bataille, je me déclare vaincu ! — Et qui êtes-vous, demanda Bohort, qui me faites un tel honneur ? » Yvain se nomma immédiatement. Et dès que Bohort sut qu'il s'agissait de monseigneur Yvain, il voulut lui rendre son épée, mais monseigneur Yvain ne voulait en aucune façon la reprendre. Alors ils délacèrent leur heaume et se manifeﬆèrent leur joie en hommes qui avaient l'un pour l'autre une grande affeﬆion. Ils s'assirent sur l'herbe

---

celui qui bien ne soit esprouvés a l'autre et vous savés bien que de ceﬆe querele eﬆ li drois miens et li tors voﬆres. Et pour ce me samble il bien que vous ceﬆe bataille deüssiés laissier ains que pis nous en aveniﬆ, car d'aler encontre droit ne vous puet venir se damages non. » Et il diﬆ que de la bataille laissier n'eﬆ il mie encore conseilliés, ne ne sera tant com il puiﬆ tenir s'espee. « Par mon chief, fait mé sire Yvains, donques sommes nous au reconmencier, car mon droit ne voel je mie laissier jusques a la mort. Mais ançois que nous en faciens plus vous proi je que vous me diés voﬆre non. Car tels porriés vous eﬆre que je ne me combateroie mie volentiers a vous. » Et cil li diﬆ : « Par foi, j'ai a non Boors li Essiliés et sui cousins germains mon signour Lanselot del Lac. »

250. Quant mé sire Yvains l'entent si en ot molt grant joie si jete son escu ariere et diﬆ a Boort : « Ha, sire, je vos quit ceﬆe bataille si m'en tieng pour outre. — Qui eﬆes vous, fait Boors, qui me faites tel hounour ? » Et il se nonme maintenant. Et quant Boors ot que c'eﬆ mé sire Yvains si vait s'espee rendre, mais il ne le volt prendre en nulle maniere. Et lors deslacent lor heaumes et s'entrefont trop grant joie comme cil qui molt s'entramoient. Si s'assiﬆrent sor l'erbe

verte et chacun examina les blessures de son compagnon. Puis monseigneur Yvain demanda des nouvelles de Lancelot. Bohort lui apprit qu'il l'avait laissé fort malade et lui raconta comment il avait été empoisonné et à quelle occasion. « Au nom de Dieu, s'écria monseigneur Yvain, nous avons bien cru à la cour qu'il était mort ! C'eſt la reine qui nous l'avait fait croire. Et afin de savoir toute la vérité, nous sommes partis de la cour jusqu'à dix chevaliers de la Table ronde et avons juré sur les reliques des saints que nous ne reviendrions pas avant d'avoir de véritables nouvelles. — Au nom de Dieu, repartit Bohort, il n'eſt point mort, mais à ce que je crois, il eſt totalement guéri. » Alors le nain bondit en avant et dit à monseigneur Yvain : « Sachez-le, seigneur, Lancelot eſt sain et allègre, je vous l'assure ; il n'y a pas encore six jours, je l'ai vu au tournoi qui s'eſt tenu devant le château de la Charrette entre les chevaliers du roi Bademagu de Gorre et ceux du royaume de Norgales : Lancelot s'eſt si bien comporté dans cette assemblée qu'il a triomphé de tous les chevaliers et emporté le prix de l'un et l'autre camp. Pour que vous m'en croyiez, je vous dirai qu'il portait des armes blanches et un écu entièrement blanc. Il a si bien aidé le roi Bademagu que tous ceux de Norgales ont été complètement défaits. — Au nom de Dieu, s'écria monseigneur Yvain, tu nous apprends de telles nouvelles et tu nous en donnes de telles preuves qu'il faut te croire ! Je pourrai donc m'en retourner quand il me plaira, car j'ai l'impression d'avoir achevé ma quête, mainte-

---

vert et regarde li uns l'autre ses plaies. Si demande mé sire Yvains noveles de Lancelot. Et Bohors li diſt qu'il le laissa molt durement malade. Si li conte comment il fu envenimés et par quele ocoison. « En non Dieu, fet mé sire Yvain, nous quidiemes bien a cort qu'il fuſt mors. Car la roïne le nous avoit fait entendant. Et pour savoir ent la verité sommes nous meüt de la cort jusques a .x. chevaliers de la Table Reonde et avons tout juré sour sains que jamés ne renterrons en la court devant que nous en sarons vraies noveles. — En non Dieu, fait Bohors, il n'eſt mie mors, ains eſt tous garis au mien escient. » Lors saut avant li nains et diſt a monseignor Yvain : « Tant sachiés bien, sire, ce diſt li nains, de Lanselot qu'il eſt sains et haitiés. Ne si n'a pas encore mie plus de .VI. jours que jou le vi a un tournoiement qui fu ferus devant le chaſtel de la Charrete des chevaliers au roi Baudemagu de Gorre et de cels del royalme de Norgales. Si le fiſt si bien a celle assamblee qu'il vainqui tout et emporta le pris d'une part et d'autre. Et pour chou que vous m'en creés de mieuls vous di jou qu'il porta unes armes blances et un escu tot blanc. Et aïda au roy Baudemagu si que cil de Norgales furent tout vaincu. — En non Dieu, fait mé sire Yvain[a], tu en dis teles nouveles et teles enseignes que on doit

nant que j'ai entendu de si bonnes informations. — Dis-moi donc, nain, demanda Bohort, et de la cour, as-tu aussi quelques nouvelles ? — Oui, répondit le nain, le roi a fait annoncer par tout son royaume qu'il fera tenir un tournoi à l'octave de la Sainte-Madeleine dans les prés dessous Camaalot, il envoie tous ses messagers aux seigneurs de ce pays pour qu'ils y assistent ; moi-même, je suis chargé d'aller avertir tous les vaillants chevaliers que je connais, leur demandant de s'y rendre, car il y aura beaucoup de monde. — Dieu m'accorde, fit Bohort, d'avoir d'ici là achevé ma besogne, car je serais très heureux si je pouvais venir à temps au tournoi qui sera organisé. »

251. Ils parlèrent longuement tous deux jusqu'au moment où Bohort dit à monseigneur Yvain : « Seigneur, je vous recommande à Dieu, je vais partir, car je voudrais bien me hâter d'achever ma besogne afin de savoir si je pourrais me libérer à temps pour venir au tournoi : je suis sûr que monseigneur Lancelot s'y trouvera si Dieu veut bien le défendre de la mort ou de la prison ; et moi aussi, je veux m'y trouver pour le voir. — Seigneur, répondit Yvain, puisque vous voulez partir, je vous recommande à Jésus-Christ, qu'il vous protège en quelque lieu que vous alliez ! » Sur ces mots, Bohort partit avec la jeune fille pour laquelle il avait quitté la cour et monseigneur Yvain, qui avait bien besoin d'un médecin, car il avait perdu beaucoup de sang,

---

bien croire. Si m'en porrai bien retourner quant moi plaira, car il m'est avis que bien ai ma queste achievee puis que je ai oï tels noveles. — Or me dites, nains, fait Boors, et de la court, sés tu nules nouveles ? — Oïl, fait il, car li rois a fait mander par toute sa terre [*c*] qu'il fera ferir un tournoiement as octaules de la Magdalainne es prés desous Kamaalot si envoie tous ses messages as barons de cest païs pour ce qu'il i soient et je meïsmes le vois nonchant a tous les prodommes que je connois qu'il i aillent car molt i aura grant gent. — Dix doinst, fait Boors, que je aie entre ci et la acheviee ma besoigne, car molt auroie grant joie se je pooie venir a tans au tournoiement qui i ferra. »

251. Longement ont parlé ensamble tant que Boors dist a mon signor Yvain : « Sire, je vous conmant a Dieu, si m'en irai car je me hasteroie volentiers de ma besoigne metre a fin pour savoir se je porroie venir a tans au tournoiement, car je sai bien que mé sires i sera se Dix plaist qui le desfende de mort et de prison. Et pour lui veoir i voel je estre. — Sire, fait mé sire Yvains, puis que vous vous en volés aler, je vous conmant a Ihesu Crist qui vous consaut en quelque lieu que vous ailliés. » Lors s'em part Boors entre lui et la damoisele pour qui il s'estoit partis de court et mé sire Yvains remest illoc qui bien avoit mestier de mire, car il avoit assés perdu de sanc.

demeura là. Avec le nain, il se reposa jusqu'à ce qu'il fût près de l'heure de none; puis quand la chaleur fut un peu tombée et que le soleil fut bas sur l'horizon, monseigneur Yvain remonta sur son cheval et se mit en route au pas pour arriver, toujours en compagnie du nain, à une abbaye de blanches moniales. Il mit pied à terre; les dames de la maison et leurs serviteurs accoururent au-devant de lui, car il leur paraissait fort mal en point; on le désarma avec la plus grande douceur, on le mena se coucher en une chambre où l'on fit examiner ses blessures par une des religieuses de la maison qui s'y connaissait bien en médecine. Quand elle eut scruté les plaies, elle déclara qu'il n'y avait pas péril de mort et qu'elle l'en guérirait totalement d'ici un mois. Ainsi monseigneur Yvain demeura assez longtemps pour être complètement guéri. Quand il fut rétabli, il quitta l'abbaye, en recommanda les nonnes à Dieu et il chevaucha toute la semaine comme l'aventure le menait; il finit par arriver à des broussailles.

Yvain déchaîne la vengeance de Mauduit.

252. À ce moment, il regarda devant lui sur le chemin et il vit une vieille sur un pauvre roussin qui traînait derrière elle un nain allant à pied; elle le tenait à pleine poigne par les cheveux qu'il avait fort longs tout en le bourrant de coups de poing dans les yeux. Le nain hurlait: « À l'aide! À l'aide! » Monseigneur Yvain se hâta d'aller le secourir et, quand il fut

---

Si se reposerent entre lui et le nain jusques pres de nonne et quant li chaus fu remés et li solaus abaissiés si monte mé sire Yvains sor son cheval et se mist el chemin le petit pas tant qu'il en vint entre lui et le nain a une blanche abeïe de nonnains si descent et les dames del ostel et li sergant li saillent a l'encontre pour ce que malades lor samble, si le desarment au plus doucement qu'il pueent et le metent couchier en une chambre et font regarder ses plaies a une des dames de laiens qui assés savoit del mestier. Et quant ele les ot veües si dist qu'il n'a garde de mort et que ele le rendroit tout sain ains un mois. Si remest mé sire Yvains laiens tant qu'il fu auques garis, et quant il fu garis si s'em part de laiens et conmanda les dames a Dieu et chevaucha tote la semainne entiere si conme aventure le menoit tant qu'il en vint en unes broches.

252. Lors regarda devant lui el chemin et voit une vielle sor un povre roncin qui trainoit d'encoste li un nain tot a pié par les chaveus qu'il avoit grans si le vait batant des poins parmi les ex, et li nains vait criant: « Aïde! Aïde! » Et mé sire Yvains se haste pour secourre le nain. Si dist a la vielle quant il l'ot atainte: « Ha, dame, laissiés le nain si ferés courtesie! » Et ele se regarde et voit que c'est

auprès de la vieille, il lui déclara : « Ma dame, laissez ce nain, vous agirez en dame courtoise. » Elle le fixa des yeux, vit que c'était un chevalier et lui répondit qu'elle ne laisserait certainement pas le nain pour lui. « Dame, répéta Yvain, je vous en prie, laissez-le pour moi ! — Si vous vouliez, fit-elle, accomplir pour moi ce que je vous demanderais, je le laisserais partir. — Dame, je ferai ce que je pourrai si vous le laissez. — Me le promettez-vous, comme un loyal chevalier ? — Oui », affirma Yvain. Aussitôt, elle libéra le nain, puis demanda à monseigneur Yvain d'ôter le heaume de sa tête. Il le fit et elle vit qu'il était un beau chevalier, au beau visage bien dessiné. Alors, elle dit : « Mon cher seigneur, je vous prie de me donner un seul baiser et je vous déclarerai quitte. » Yvain la regarda, il la vit vraiment horrible et plus ridée que nulle autre et il tarda un peu à donner sa réponse, abasourdi qu'il était de cette requête. Mais elle de répéter encore une fois :

253. « Seigneur chevalier, s'il y eut jamais valeur chevaleresque en votre cœur, acquittez-vous de la promesse que vous m'avez faite ! » Cette fois, Yvain, furieux, répliqua : « Ah, dame, faites-moi une autre demande, car assurément c'eﬆ quelque chose que je n'ai pas très envie de faire ! — Non ? ripoﬆa-t-elle. Êtes-vous vraiment si loyal ? Malheur à tous les chevaliers du monde à en juger d'après vous, malheur à vous pour le jour où vous êtes devenu chevalier ! D'ailleurs, je ne crois pas que vous le soyez, vous êtes bien plutôt un bandit, un espion, qui se promène sous le déguisement du chevalier

---

uns [*d*] chevaliers, se li diﬆ que pour lui ne le lairoit ele mie. « Dame, fait il, je vous proi que vous pour moi le laissiés. — Se vous, fait ele, voliés faire pour moi ce que je vous requerroie je l'en lairai aller. — Dame, fait il, je ferai ce que je porrai se vous le quités. — Le me creantés vous, fait ele, conme loiaus chevaliers ? — Oïl », fait il. Et ele l'i laisse maintenant, puis diﬆ a mon signour Yvain qu'il oﬆe son hiaulme de sa teﬆe. Et il si fait et ele le vit bel chevalier et bien fait de vis. Se li diﬆ : « Biaus sire, je vous requier que vous me baisiés une fois et je vous clamerai quite. » Et il le regarde si le vit laide et si froncie que nule plus, si se targe un poi de respondre, car trop eﬆ esbahis de ce qu'ele li demande. Et ele li diﬆ encore une autre fois :

253. « Sire chevaliers, s'il onques ot chevalerie en vous, si vous aquités vers moi. » Et lors respont une autre fois tous courneciés : « Ha, dame, demandés moi une autre chose, car certes ce ne feroie je mie molt volentiers. — Non ? fait ele, et eﬆes vous dont si loiaus ? Et dehait aient tout li chevalier del monde pour l'amour de vous et vous quant fuﬆes onques chevaliers. Et, certes, je ne quit mie que vous le soiiés, ains eﬆes aucuns lerres espiierres de gent qui alés en guise de chevalier

pour ne pas être reconnu, car, assurément, si vous étiez chevalier, vous ne trahiriez pas votre promesse, pas même pour sauver votre vie. » La vieille alors voulut savoir son nom ; il répondit qu'il s'appelait Yvain et qu'il était le fils du roi Urien. « Certes, dit la vieille, c'est un mensonge, vous ne l'avez jamais été, car monseigneur Yvain n'a jamais été un menteur ni un traître comme vous l'êtes. » Yvain l'assura qu'il était bien le fils du roi Urien, le cousin de monseigneur Gauvain. « Dieu me protège, fit la vieille, eh bien, je vais partir pour la cour du roi Arthur et je me porterai partie contre vous en décrivant au roi votre façon d'être loyal. »

254. Sur ces paroles, elle fit demi-tour et fit semblant de vouloir partir pour la cour. Monseigneur Yvain était terriblement ennuyé, il pensa qu'il valait mieux lui donner un baiser que d'agir avec une déloyauté qui lui vaudrait une mauvaise réputation. Il la rappela, elle se retourna, feignant une grande joie, et se rapprocha de lui ; mais au moment où il voulait lui donner le baiser, elle se ravisa et lui déclara : « Cher seigneur, attendez un peu », ce qu'il fit, tout heureux. « Je vais vous demander, poursuivit-elle, une autre chose que vous accomplirez pour moi, car je vois bien que vous n'avez aucun désir de ce baiser. Voyez-vous ces pavillons tendus sur la lande ? » Il répondit qu'il les voyait parfaitement. « Si vous voulez bien, fit-elle, aller m'y chercher un heaume et une épée ainsi qu'abattre un écu qui se trouve dans l'un des pavillons, je vous déclarerai quitte. » Il l'assura qu'il ferait volontiers tout cela

---

pour estre desconnus et, certes, se vous fuissiés chevaliers vous ne me mentissiés mie vo foi pour la vie perdre. » Et lors li demande la vielle son non. Et il li dist qu'il a a non Yvains et est fix au roi Urien. « Certes, fait la vielle, vous mentés, onques ne le fustes. Car mé sire Yvains ne fu onques menterres ne boisierres si com vous estes. » Et il dist voirement qu'il est fix au roi Urien et cousins mon signour Gavain. « Si m'aït Dix, fait ele, dont m'en irai je a la court le roi Artu si me clamerai de vous et conterai au roi vostre loiauté. »

254. Lors s'en tourne et fait samblant qu'ele s'en voelle aler a court. E mé sire Yvains en est trop dolans, si pense que mix li vialt il a baisier que a faire desloiauté dont il soit mal renommés. Si le rapele et ele retourne, si fait samblant qu'ele en soit molt lie si se traist pres de lui. Et en ce qu'il le volt baisier ele s'arreste et li dist : « Biaus sire, atendés un poi. » Et il si fait molt volentiers. « Ore vous dirai, fait ele, une autre chose que vous ferés por moi. Car je voi bien que del baisier n'avés vous nul talent. Mais veés vous, fait ele, ces paveillons tendus en une lande ? » Et il dist que il les voit bien. « Se vous, fait ele, me volés baillier un hiaume et une espee et abatre un escu qui est en l'un des paveillons je vous clamerai quite. » Et il dist que ce feroit il volentiers

quoi qu'il puisse lui en advenir. « Eh bien, venez donc, répondit-elle. — Allez devant, dit monseigneur Yvain, et je vous suivrai. — Ah, pour Dieu, noble chevalier, s'écria le nain, ne la croyez pas ! C'est la femme la plus perfide que vous verrez jamais. Je vous en prie, ayez plutôt pitié des gens de ce pays qui vont à leur mort si vous accomplissez ce qu'elle vous ordonne. Assurément tout le pouvoir que vous auriez ne saurait amender le dixième des malheurs qui naîtraient de votre acte et vous-même en mourriez. » Monseigneur Yvain ne répondit pas un mot à ce que lui disait le nain, mais il suivit au grand galop celle qui l'emmenait jusqu'aux pavillons. Une fois arrivés, ils entrèrent dans le premier et y trouvèrent, posés sur un lit, un heaume magnifique et une épée fort tranchante. « Est-ce ce dont vous me parlez ? demanda Yvain. — Seigneur, je ne vous demande rien de plus. » Il lui tendit épée et heaume et elle les prit. Puis il voulut savoir si elle le jugeait quitte. « Non pas, riposta-t-elle, pas avant de vous voir aller abattre cet écu. » Elle le lui montra et lui, éperonnant son cheval, alla frapper si fort l'écu qu'il le fit tomber dans une fontaine. « Maintenant, il faut, reprit-elle, que vous preniez cet écu et que vous laissiez le vôtre, sinon celui à qui appartient l'écu prétendrait que vous vous êtes enfui. » Alors Yvain prit l'écu qu'il avait abattu et déposa le sien. La vieille saisit le heaume et l'épée, elle les attacha à la queue de son roussin et elle les traîna par les rues dans la boue.

---

que qu'il l'en [*e*] doive avenir. « Ore en venés dont, fait ele. — Alés devant, fait il, et je vous siurrai. — Ha, pour Dieu, fait li nains, frans chevaliers, ne le creés mie, car ce est la plus desloiaus feme que vous ja mais verrés. Si vous proi que vous aiiés pitié de ciaus de cest païs qui seront a destrusion se vous faites ce qu'ele vous mande. Et, certes, pour poiir que vous aiiés, n'amanderiés vous la disme partie des damages que en avenroit et vous meïsmes en morriés. » Et mé sire Yvains ne respont mot a ce que cil dist, ains s'en vait grant aleüre aprés cele qui l'en mainne jusques as paveillons. Et quant il i sont venu si entrent el premier paveillon si trouvent desor un lit un hiaume molt riche et une espee molt trenchant. « Est ce ce que vous me dites ? fait mé sire Yvains. — Sire, fait ele, je ne vous demant riens plus. » Et il li baille li hialme et l'espee et ele le prent. Et il li demande s'il est quites. « Nenil, fait ele, devant ce que vous aiiés cel escu abatu. » Se li moustre et il point le cheval et il fiert en l'escu si durement qu'il l'abat en une fontainne. « Ore couvient, fait ele, que vous prengiés cel escu et laissiés le vostre, car autrement diroit cil qui cis escus est que vous en seriés fuis. » Lors prent mé sire Yvains l'escu qu'il ot abatu et met jus le sien. Et la vielle prent le hiaume et l'espee et le loie a la coue de son roncin et entraine le hiaume et l'espee parmi les rues en la boe.

255. Au même moment sortirent des pavillons une dizaine de jeunes filles ; à la vue de la vieille qui partait et du chevalier qui portait l'écu qu'il avait abattu, elles se mirent à se tordre les mains et à s'arracher les cheveux, elles se livrèrent aux manifestations les plus violentes de l'affliction en criant : « Hélas, malheureuses que nous sommes ! Combien nous avons mal gardé ce que nous devions garder ! Ah, seigneur, vous qui emportez l'écu, vous avez accompli là un bien bel exploit qui nous déshonore et nous dépossède et qui va nous jeter dans une douloureuse servitude dont jamais plus nous ne sortirons ! Ah, seigneur, vous pourriez bien réparer de triste façon le malheur que les gens de ce pays vont subir par votre faute ! Vous n'en tirerez guère de profit, car vous allez en mourir comme un pauvre misérable et les gens du pays resteront pour toujours malheureux, appauvris et exilés. » Quand monseigneur Yvain les entendit se lamenter ainsi, il en éprouva une profonde pitié, il se repentait fort de ce qu'il avait fait, car il comprenait qu'il avait mal agi, mais il ne savait pas en quoi. Alors il s'en revint auprès des jeunes filles et il leur promit qu'il effacerait le méfait accompli contre elles. « Seigneur, s'écria l'une d'elles, vous ne l'effacerez jamais, car le forfait est trop grave, c'est un péché mortel que vous avez commis en plongeant dans la peine toutes les jeunes filles de ce pays qui n'avaient rien fait contre vous. Puisse Dieu, s'il lui plaît, vous en donner récompense ! »

---

255. Lors saillent des paveillons jusques a .x. damoiseles et quant ele voient cele qui s'en vait et le chevalier qui emporte l'escu qu'il avoit abatu si batent lor palmes et desrompent lor chaveus et font le greignour doel del monde et s'escrient : « Lasses, caitives, tant avons mal gardé ce que garder devons ! Ha, sire, font eles, qui l'escu emportés, molt avés ore fait grant vasselage qui nous avés honnies et desiretees et mises en dolerous servage dont nous n'istrons jamais ! Sire, malvaisement vous porriés restorer la perte que cil de cest païs recevront pour ce que vous avés fait. Ne vous n'avés gaires fait de vostre prou, car vous en morrés conme las chaitis et cil de cest païs en seront las et essilié et pouvre a tous jours mais ! » Quant mé sire Yvains les ot si demanter si en ot molt grant pitié et se repent molt de ce qu'il a fait, car bien pense qu'il a mal ouvré, mais il ne set en quoi. Si retourne et vient as damoiseles si lor dist qu'il amendera ce qu'il lor a mesfait. « Sire, fait l'une, jamais ne l'amenderés. Car li fourfais i est trop grans, si avés fait pechié mortel quant vous les puceles de cest païs qui riens ne [*f*] vous avoient mesfait avés mises en dolour. Et Dix vous en doinst vostre deserte se il li plaist. »

256. Lors est mé sire Yvains tant dolans qu'il quide bien del sens

256. Alors monseigneur Yvain fut rempli d'un tel chagrin qu'il crut en perdre la raison. Il dit à celle qui lui parlait : « Demoiselle, par amitié, apprenez-moi donc en quoi j'ai commis si grave forfait. — Vous le saurez assurément avant que vous ne le croyiez, répliqua-t-elle. Et je vous l'assure, vous en mourrez à moins que vous ne preniez la fuite. » Il répondit qu'il ne bougerait pas, mais qu'il attendrait encore pour savoir s'il viendrait quelqu'un pour lui parler. Tout en regardant, il voyait que les jeunes filles continuaient de manifester un chagrin extrême et il était fort mécontent d'avoir obéi à la vieille ; ainsi attendit-il jusqu'à vêpres. Mais comme il ne voyait personne venir, il laça son heaume, monta à cheval et pensa qu'il partirait, qu'il ne resterait pas avec les jeunes filles. Une fois en selle, il recommanda les demoiselles à Dieu ; aucune ne lui répondit. Mais quand il fut parti, elles s'écrièrent d'une seule voix : « Seigneur chevalier, puissiez-vous aller vers votre honte ! » Puis elles se remirent à pleurer et lui chevaucha tant qu'il arriva à l'orée d'un bosquet ; il y trouva un ermitage, entouré de très profonds fossés. Il vint jusqu'à la porte, appela et un clerc lui ouvrit aussitôt ; Yvain pénétra à l'intérieur, mit pied à terre et l'ermite, qui était sorti après avoir chanté ses heures, reçut son écu et sa lance et lui fit ôter ses armes ; puis il le conduisit dans sa maison qui était belle et spacieuse, conçue tout spécialement pour héberger les chevaliers errants qui passaient par là ; aussi, l'endroit portait-il le nom d'« Ermitage

---

issir. Si dist a cele qui a lui parloit : « Damoisele, par amours, car me dites de coi je vous ai tant mesfait. — Certes, fait ele, vous le saurés ançois que vous ne quidiés. Et tant vous di je bien que vous en morrés se vous ne vous enfuiés. » Et il dist qu'il ne se mouvera, ains atendera encore savoir mon se aucuns venroit qui riens li deïst. Et il regarde et voit que pour ce ne laissent els mie lor doel, si li poise molt de ce qu'il a fait le conmandement a la vielle. Si atent jusques as vespres. Et quant il ne voit ame venir si lace son hialme et monte sor son cheval et pense qu'il s'en ira, car avoc les damoiseles ne remandra il mie. Et quant il est montés si conmande les damoiseles a Dieu et eles ne li dient mot. Et quant il s'en est partis se li escrient toutes a une vois : « Sire chevaliers, a male honte puissiés vous aler. » Lors conmencent lor doel et il chevauche tant qu'il vint a l'entree d'unes broches et trouve un hermitage qui estoit clos de molt haus fossés, si vint a la porte et i apele et uns clers li ouvre maintenant si entre ens et descent de son cheval. Et li hermites, qui estoit fors issus et avoit dites ses eures recoit son escu et son glaive et li fait ses armes oster si le mainne a sa maison qui grans estoit et bele pour les chevaliers errans herbergier qui illoc passoient. Si estoit li lius apelés « li hermitages

des chevaliers errants ». Quand le repas fut prêt, monseigneur Yvain vint s'asseoir dans une prairie où la table était mise. Après avoir mangé, l'ermite demanda à monseigneur Yvain qui il était et d'où il venait. Il lui répondit qu'il était de la maison du roi Arthur, compagnon de la Table ronde et que son nom était Yvain, fils du roi Urien. « Au nom de Dieu, seigneur, s'écria l'ermite, je sais donc très bien qui vous êtes, car j'ai été jadis un familier de votre père, alors que j'étais un chevalier errant, avant le couronnement du roi Arthur. J'aurais bien fait partie des chevaliers de la Table ronde, mais je m'y refusai à cause d'un chevalier qui en était et pour lequel j'éprouvais une haine mortelle au point que je le guettai assez longtemps pour l'estropier d'un bras. Et le roi Arthur, que cette affaire courrouça fort, me chassa. Dites-moi donc plutôt si les chevaliers de la Table ronde sont toujours les mêmes qu'ils étaient jadis. » Et monseigneur Yvain lui demanda comme ils étaient en ce temps-là. « Ma foi, dit l'ermite, je vous le conterai volontiers. Quand le roi Uterpendragon tenait à son habitude sa cour pour les fêtes solennelles et que les compagnons de la Table ronde venaient s'asseoir pour manger, les clercs du château consignaient par écrit les aventures selon les termes employés par les valeureux chevaliers qui les avaient vécues ; ces clercs donc se tenaient tout prêts et ils regardaient à toutes les tables pour savoir s'il y avait quelqu'un qui s'était assis sans présenter une blessure au visage. Car telle était la coutume

---

as errans ». Quant li mengiers fu apareilliés si s'asist mé sire Yvains en un praiel ou la table iert mise et quant il orent mengié si demanda li hermites a mon signour Yvain dont il estoit et de quel païs. Et il dist qu'il estoit de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde et avoit non Yvains li fix au roi Urien. « En non Dieu, sire, fait li hermites, dont sai je bien qui vous estes, car je fui ja molt acointés de vostre pere quant je estoie chevaliers errans devant le couronement le roi Artu. Et de la Table Reonde eussé je esté compains, mais je ne vols pour un chevalier qui en estoit qui je haoie de mort si que je le gaitai tant que je le mehaingnai de l'un des bras. Et le roi Artus, qui molt en fu courecíés, m'en desireta. Mais ore me dites se cil de la Table Reonde sont en tel maniere com il estoient jadis. » Et mé sire Yvains li demande conment il estoient adont. « Par foi, fait il, ce vous dirai je [*360a*] bien. Quant li rois Uterpendragon soloit ses cours tenir as hautes festes et li compaignon de la Table Reonde estoient assis au mengier et li clers de laiens qui metoit les aventures en escrit ensi conme li prodome les contoient a qui eles estoient avenues estoient adont tout apareillié et aloient regardant par toutes les tables savoir se aucuns i fust assis qui n'eüst plaie enmi le vis. Car a cel tans estoit

en ce temps-là, que nul ne s'assît sans avoir sa blessure. Je vis ainsi arriver à la cour une aventure qui devait coûter très cher. Cela se passa un Noël. Le roi tenait alors sa cour à Cardeuil, lui qui aimait tant les chevaliers pauvres ; et comme les clercs examinaient ceux qui étaient assis aux tables, ils découvrirent au milieu des autres chevaliers un jeune homme au corps vaillant, au cœur hardi, mais qui n'avait sur lui ni plaie ni sang. À cette vue, ils le montrèrent aux autres et ceux-ci déclarèrent qu'il n'avait pas le droit d'être assis là puisqu'il ne pouvait présenter le signe propre à la Table ronde ; ils le firent donc se lever et sortir. Quand le chevalier vit cela, il en conçut un grand ressentiment et il déclara qu'on ne le chasserait pas une seconde fois par défaut de blessure.

257. « Alors il retourna à son hôtel, y prit ses armes, puis retourna dans la salle ; sous les yeux de tous, il enleva une jeune fille qui servait à la table du roi, et l'emporta sur son cheval. Ainsi la ravit-il et il n'y aurait pas eu un cœur assez hardi, parmi ceux qui appartenaient à la cour, pour se lever avant la fin du repas, quelque aventure qui arrivât. Mais la jeune fille avait trois frères qui étaient compagnons de la Table ronde et qui n'attendirent pas que les autres eussent fini de manger, ils se levèrent de leurs sièges et allèrent chercher leurs armes. Quand le roi vit qu'ils avaient fait cela, il les fit effacer de la liste écrite et déclara qu'ils n'appartiendraient plus de leur vie à la Table ronde.

---

coustume que nus n'i asseoit s'il n'estoit navrés. Si i vi une aventure avenir qui molt dut estre chierement comperee et ce fu a un Noel. Si tenoit li rois sa court a Cardoel qui molt amoit povres chevaliers. Et ensi conme li clerc aloient regardant les tables si trouverent entre les autres chevaliers un jouuene home prou del cors et hardi de cuer si n'avoit sor lui plaie ne sanc. Et quant il le virent si le moustrerent as autres et cil disent qu'il n'i devoit pas seoir puis qu'il ne pooit moustrer le signe de la Table Reonde. Si le firent lever et aler fors. Et quant li chevaliers vit ce si en ot il molt grant doel, si dist que pour faute de plaie n'en seroit il mie ostés une autre fois.

257. « Lors s'en ala a son ostel et prist ses armes et puis retourna en la sale et prist une pucele qui devant le roi servoit voiant tous ciaus de laiens et le mist sor son cheval. Si l'en porta ne nus ne fust si hardis pour aventure qui i avenist, se de la cour meïsmes ne fust qui se levast devant que les tables fuissent levees. La pucele avoit .III. freres qui estoient conpaingnon de la Table Reonde qui n'atendirent mie tant que li autre eüssent mengié ains se leverent de lor sieges et alerent querre lor armes. Et quant li rois voit qu'il orent ce fait, si les fait oster de l'escrit et dist que jamais ne seroient a la Table tant com il vesquissent.

Mais eux pourchassèrent si bien celui qui avait enlevé leur sœur qu'ils le rejoignirent à l'orée d'une forêt, ils coururent l'attaquer ; ce jeune homme était de très grande valeur, il se défendit si bien qu'il les tua tous les trois. Mais il reçut tant de blessures qu'il ne put continuer sa route et tomba de son cheval encore tout armé comme s'il était mort, à cause de tout le sang qu'il avait perdu. Moi qui vous parle, je passais par là, tout armé sur mon cheval, venant de Quimpercorentin. Quand je vis le chevalier gisant sur le sol, je me dirigeai vers lui, je le trouvai tout couvert de sang, avec son cheval mort à côté de lui. En me voyant, il me pria au nom de Dieu de le charger devant moi sur mon cheval, de l'emporter à la cour du roi et de l'asseoir à la Table ronde : "Car si je meurs là-bas, mon âme en sera plus heureuse jusqu'à la fin des temps." Je fis ce qu'il m'avait demandé et je le portai à Cardeuil.

258. « Quand le roi Uterpendragon le vit et qu'il sut tous les exploits qu'il avait accomplis, ainsi que le don qu'il réclamait, il déclara qu'il l'avait bien mérité : il l'assit à l'un des sièges de la Table ronde. Les parents de ceux qu'il avait tués, apprenant le tort qu'il leur avait causé, voulaient le mettre à mort. Mais le roi jura qu'il les tuerait tous s'ils portaient la main sur lui. Le chevalier vécut encore deux jours et demi à la Table ronde. J'ai vu cette aventure et c'est pour cela que je vous demandais si cette coutume est toujours appliquée. » Monseigneur Yvain lui répondit que non : cette coutume avait été abolie le jour où Lancelot, Galehaut et le vaillant Hector

---

Et il siurrent tant celui qui lor serour en portoit qu'il l'ataindrent a l'entree d'une forest si li courent sus et il fu de grant prouece et se desfendi tant qu'il les ocist tous .III. Mais il i rechut tant de plaies qu'il ne pot avant aler, ains chaï de son cheval tous armés conme mors pour le sanc qu'il avoit perdu. Et je qui ci sui trespassoie par illoc armés sor mon cheval et m'en venoie de Campercorentin. Et quant je vi le chevalier jesir a terre si alai cele part et le trouvai tout couvert de sanc et son cheval mort dalés lui. Et quant il me vit si me re[*b*]quist pour Dieu que je le montaisse devant moi sor mon cheval, si l'en portasse a la court le roi et le meïsse a la Table Reonde. "Car se je illoc muir m'ame en sera plus a aise tous les jours del monde." Et je fis ce qu'il me conmanda si l'en portai a Carduel.

258. « Quant li rois Uterpandragon le vit et il sot la prouece qu'il avoit faite et le don qu'il demandoit si dist qu'il l'avoit bien deservi. Si l'asist en l'un des sieges de la Table Reonde. Et quant li parent a ciaus qu'il avoit ocis virent le damage qu'il lor avoit fait si le voldrent ocirre. Mais li rois dist qu'il les destruiroit tous s'il metoient sor lui main. Si vesqui puis le chevaliers .II. jours et demi a la Table Reonde. Et cele aventure vi je avenir et pour ce demandoie je s'il tenoit mais ceste

des Marais étaient devenus compagnons de la Table ronde. Ils s'étaient assis à la Table sans avoir de blessure, en effet, ce n'est pas qu'ils avaient demandé cet honneur, mais c'est le roi qui les avait priés de s'asseoir. Toutefois on remplaça la coutume abolie par une autre qui n'est pas moins difficile à respecter que la précédente : nul ne peut maintenant s'asseoir un jour de fête solennelle s'il ne jure d'abord sur les reliques des saints qu'il a vaincu lors de la semaine qui vient de s'écouler des chevaliers par quelque exploit. « Dieu me protège, dit le sage vieillard, voilà une coutume bien difficile à respecter ! » Ils parlèrent longuement, cette nuit-là, de la cour puis, pour finir, monseigneur Yvain demanda : « Cher seigneur, j'ai vu aujourd'hui près d'ici dans un vallon deux pavillons dressés devant un arbre où pendait un écu blanc tacheté de noir[1]. Dans l'un des pavillons se trouvaient des dames qui manifestaient un chagrin extrême. En savez-vous la raison ? — Non, répondit le sage vieillard, sauf si quelqu'un a mal agi envers le géant Mauduit. — Et comment agirait-on mal à son égard ? demanda Yvain. — Je vais vous le dire, répondit le sage vieillard. Celui qui abattrait l'écu que vous avez vu, celui qui emporterait son épée et son heaume que les demoiselles ont pour devoir de garder, Mauduit le jugerait si coupable à son égard qu'il en dévasterait tout le pays.

259. — Au nom de Dieu, s'écria monseigneur Yvain, alors, il peut bien le dévaster car j'ai abattu son écu. » Et il lui raconta tout, comment il avait trouvé la vieille, il lui expliqua

---

coustume. » Et mé sire Yvains dist que nenil, ains failli celui jour que Lanselos et Galehols et li prous Hector des Marés devinrent compaingnon de la Table Reonde. Cil s'i assissent sans plaie avoir pour ce qu'il n'orent pas requis le siege, mais li rois les en avoit proiié. Si i misent une autre coustume qui n'est mie mains aniouse que cele devant, car nus n'i puet mais seoir a haute feste s'il ne jure sor sains avant qu'il a conquis chevaliers et en la semainne par prouece. « Si m'aït Dix, fait li prodom, ceste coustume est assés aniouse. » Assés parlerent cele nuit de la court et tant que mé sire Yvains li demanda : « Biaus sire, j'ai hui ci pres veü en un val .II. paveillons tendus devant un arbre ou il pendoit uns escus blans gouté de noir et dedens l'un des paveillons avoit dames qui menoient molt grant doel. Savés vous por coi eles le faisoient ? — Nenil, fait li prodom, se aucuns n'a fourfait a Mauduit le gaiant. — Conment, fait mé sire Yvains, li forferoit on ? — Ce vous dirai je bien, fait li prodom. Qui abatroit son escu que vous veïstes et enporteroit s'espee et son hiaume que les damoiseles devoient garder. Il le tendroit a si grant forfait qu'il en essilleroit tout le païs.

259. — En non Dieu, fait mé sire Yvains, dont le puet il essillier, car je ai l'escu abatu. » Lors li conte ou il trouva la vielle et li devise

tout ce qu'elle lui avait ordonné, comment il lui avait obéi, enfin comment il avait quitté les demoiselles alors qu'elles s'abandonnaient à leur désespoir. Après l'avoir entendu, le sage vieillard lui déclara : « Vous avez fort mal agi. Car, pour ce geste, Mauduit le géant va désormais sortir de sa prison et il détruira tous les hommes de ce pays, il les soumettra à sa servitude comme il l'a déjà fait une fois. — Mais que fera donc le seigneur de cette terre ? demanda monseigneur Yvain. — Seigneur, répondit l'ermite, il n'y a pas d'autre maître que lui. Je vais vous expliquer comment. C'était au temps du roi Uterpendragon. À cette époque, en cette terre, habitaient seulement des géants ; en ce pays, en ces forêts, en ces montagnes, ils vivaient comme des bêtes et tuaient tous ceux qui venaient de ce côté. Quand ce fut au roi Arthur de tenir le royaume et qu'il entendit parler de ces diables qui étaient d'une telle taille, il vint alors en cette terre avec une immense armée et il les tua tous. En arrivant à l'entrée de cette forêt, il découvrit une jeune fille cachée dans une caverne ; elle tenait dans ses bras un petit enfant qui était son fils. Elle était d'une taille incroyable et pourtant elle n'avait pas quinze ans. Le roi voulait la tuer, mais un chevalier, qui avait longtemps servi le roi, bondit devant la jeune fille et il la réclama ; le roi la lui donna ainsi que tout le pays et il laissa beaucoup de ses hommes pour repeupler ce royaume. L'enfant grandit, il atteignit l'âge de quatorze ans ; il était beaucoup plus grand que tous les hommes du

---

tout ce qu'ele li avoit conmandé et li dist conment il avoit fait et conment il s'estoit partis des damoiseles qui faisoient le doel. Et quant li prodom l'entent si dist : « Vous avés mal fait. Car pour ce est Mauduis li gaians desprisonnés et essillera tous ciaus de cest païs et metera a servage si com il a fait autre fois. — Et que fera dont li sires de cest païs ? fait mé sire Yvains. — Sire, fait cil, il n'i a nul autre signour que lui. Si vous dirai conment. Il fu au tans [*c*] le roi Uterpandragon, n'avoit au tans en cestui païs se gaians non qui conversoient en cest païs et en ces forés et en ces montaingnes et vivoient ausi conme bestes et ocioient tous ciaus qui venoient ceste part. Quant li rois Artus fu a terre tenir et il oï parler de ces diables qui estoient si grant si i vint en cest païs atout grant gent et les ocist tous. Quant il vint a l'entree de ceste forest si trouva en une roche une damoisele reposte et tenoit entre ses bras un petit enfant qui ses fix estoit. Et ele estoit grande a merveilles et si n'avoit mie plus de .xv. ans. Et quant li rois le volt ocirre si sailli avant uns chevaliers qui lonc tans l'avoit servi et li demanda la damoisele. Et li rois li donna et tout le païs et i laisa de sa gent a puepler la terre. Et li jovenenciaus crut, si qu'il ot .XIIII. ans. Si fu graindres que hom de cest païs

pays. Quand il eut quinze ans, son beau-père l'arma chevalier. Il était alors d'une telle force qu'il ne pouvait trouver un chevalier en armes sans le jeter sur ses épaules et cela ne lui causait pas plus d'effort qu'un autre l'eût fait pour un enfant. Un jour, son beau-père se fâcha contre lui et le frappa ; alors le géant le tua sur-le-champ. Quand sa mère vit cela, elle courut à lui, mais il tira l'épée et tua aussi sa mère. En apprenant ces événements, les gens du pays lui prêtèrent hommage, pour être tranquilles et quand il se fut assuré leur fidélité, il fit d'eux tous ses serfs et il prenait les filles de force. Si quelqu'un protestait, il le tuait ainsi que la fille.

260. « Pendant longtemps, il mena une telle existence dans ce pays et tous les habitants auraient fui en exil s'il n'était arrivé, il y a un an, une aventure. Je vais vous la conter : un jour qu'il chevauchait par cette forêt, il rencontra une belle dame et, avec elle, un chevalier qui était son époux. Il se battit contre le géant et ce dernier eut vite fait de le tuer, puis il s'empara de la dame et l'emmena dans son château qu'on appelle le château du Mont. Il la fit descendre de sa monture et l'entoura de mille honneurs, enfin il la pria de lui donner son amour ; mais elle lui répondit qu'elle ne l'aimerait pas tant qu'il serait aussi cruel, et lui de lui promettre que, quoi qu'il eût fait jusqu'alors, dorénavant il s'amenderait. Elle lui demanda comment elle en aurait la preuve. "Je vous ferai le serment, affirma-t-il, sur les reliques des saints, de ne jamais faire de mal à homme ou femme de ce royaume. —

---

et quant il ot .xv. ans si le fist ses parrastres chevalier. Et il fu de tele force qu'il ne trouvoit chevalier armé qu'il ne toursast sor son col ausi legierement conme uns autres feïst un enfant. Un jour se courecha ses parrastres a lui, si le feri, et cil l'ocist maintenant. Et quant la mere vit ce si court sus a son fill et il traïst l'espee si rocist sa mere. Et quant cil de cest païs vit ce se li firent homage pour estre plus asseür, et quant il fu asseür d'aus si les mist tous en servage et prendoit les damoiseles a force. Et quant aucuns en parloit si les ocioit.

260. « Grant piece demena tel vie en cest païs. Et s'en fuissent la gent en estranges terres se ne fust une aventure qui i avint ore a un an. Si vous dirai quele. Il chevauchoit un jour parmi ceste forest tant qu'il encontra une bele dame et avoc li chevauchoit uns chevaliers qui espousee l'avoit. Si se mella au gaiant et li gaians l'ot tantost ocis, puis prist la dame et l'en mena en un chastel que on apeloit le chastel del Tertre. Si le fist descendre et l'onera molt, tant qu'il le requist d'amours et ele li dist qu'ele ne l'ameroit ja tant que il fust si cruous et il dist que que il eüst fait cha en ariere il s'amenderoit d'ore en avant. Et ele li demanda conment ele l'enquerroit. "Je le vous juerrai, fait il, sor sains que je jamais a feme ne a home de cest païs ne mesferai. —

Vous ne sortirez pas, répondit-elle, de ce château sauf s'il vous faut venger votre honte. Dans ces conditions, je ferai ce que vous voudrez." Il le lui garantit aussitôt et prêta serment sur les reliques des saints. C'est ainsi que le géant demeura dans ce château d'une telle façon qu'il n'en sortit plus depuis. Au bout d'une demi-année, il se mit à s'ennuyer très fort ; il chercha ruse et artifice pour se donner une occasion de sortir du château. Il fit pendre son écu que vous avez vu à cet arbre, fit apporter son heaume et son épée dans le pavillon que vous avez visité et il pensa que, si l'écu était abattu par un chevalier, il pourrait parfaitement sortir sans se parjurer. Et quand les gens de cette terre virent ce que le géant avait fait, ils établirent en ce lieu douze demoiselles qui devaient défendre à tout chevalier errant de toucher à ces armes. C'étaient celles-là mêmes que vous avez vues s'affliger. À présent, le géant va être libre, il ne rencontrera personne sans le tuer, les chevaliers vont enfermer leurs chevaux et se tenir si tranquilles qu'ils ne bougeront plus.

261. « Maintenant vous savez pourquoi les jeunes filles pleuraient. » Le malheur qui allait s'abattre sur ce pays accabla Yvain. « Car les gens n'ont pas mérité en quoi que ce soit de subir de tels maux. » Monseigneur Yvain passa une nuit agréable et, au matin, il entendit la messe. Puis il reprit ses armes et, quand il fut à cheval, le sage vieillard le regarda et vit l'écu du géant qu'il portait à son cou : « Ah, seigneur, au nom de Dieu, laissez cet écu ! Car si vous le gardez, vous

---

Ne de cest chastel, fait ele, n'isterés se ce n'est pour vostre honte vengier. Et lors adont ferai je ce que vous voldrés." Et il li fiancha esroment et li jura sor sains. Ensi remest li gaians el chastel en tel maniere que onques puis n'en issi. Et quant il ot esté ensi demi an se li anoia molt. Si quist art et engien conment il eust occoison d'issir fors. Si fist pendre cel escu que vous veïstes a cel arbre et fist aporter son hiaume et s'espee en cel paveillon que vous veïstes et pensa que [*d*] se li escus estoit abatus par nul chevalier qu'il s'en porroit bien issir sans lui parjurer. Quant cil del païs virent qu'il avoit ce fait si i misent .xii. damoiseles qui desfendoient as chevaliers errans qu'il ne touchaissent a ses choses. Et ce estoient celes que vous i veïstes faire le doel. Ore sera li gaians delivrés ne ne trouvera home qu'il n'ocie si fremeront ore li chevalier lor chevaus et se tenront si coi que ja ne se remouveront.

261. « Ore avés oï pour coi ces damoiseles plourent. » Et quel mal il en avendra en cest païs li poise il. « Car il n'ont pas deservi que maus lor en deüst avenir ne tant ne quant. » Cele nuit fu mé sire Yvains assés a aise et au matin oï messe. Puis prist ses armes et quant il fu montés li prodom le regarda et voit l'escu au gaiant qu'il ot mis a son col. « Ha, sire, pour Dieu, laissiés cel escu. Car se vous

trouverez tous les hommes de ce pays prêts à vous faire tout le mal qu'ils pourront. » Mais Yvain répondit qu'il n'en utiliserait pas d'autre. Sur ces mots, il partit de chez l'ermite et chevaucha jusqu'à arriver à l'entrée d'une forêt ; il y rencontra deux demoiselles dont l'une portait un brachet. Quand elles aperçurent l'écu blanc tacheté de noir, elles éprouvèrent une telle crainte qu'elles laissèrent tomber le brachet et prirent la fuite. Et Yvain galopa derrière elles, il en rejoignit une, saisit les rênes de sa monture en disant : « Demoiselle, pourquoi avez-vous si grande peur ? — Seigneur, répondit-elle, à cause de cet écu que vous avez abattu. Quand je vous ai venu venir tout à l'heure, j'ai cru que vous étiez le seigneur de ce pays. — Ne vous émouvez pas, dit-il, vous n'avez rien à craindre. — De vous non, seigneur, assurément ! » répondirent-elles en chœur.

262. Sur ces entrefaites, monseigneur Yvain les quitta et s'en alla par le chemin, laissant les demoiselles ; il chevaucha jusqu'à l'heure de midi. Il arriva alors dans une belle vallée où il y avait une jolie fontaine qui coulait sous deux ormes. Il alla de ce côté ; il y découvrit deux jeunes filles et un écuyer qui mangeaient de la venaison et du pâté de chevreuil au bord de la fontaine. Yvain les salua, les jeunes filles se levèrent en le voyant approcher et le prièrent de mettre pied à terre pour partager leur repas. Yvain descendit de cheval, ôta son heaume et ils mangèrent ensemble les provisions. Ils s'étaient déjà bien restaurés lorsque l'une des demoiselles

---

le portés vous ne trouverés ja home de cest païs[a] qui ne vous nuise a son pooir. » Et il dist que ja autre de cestui ne portera. A tant s'em part de chiés l'ermite et chevauche tant qu'il vint a l'entree d'une forest. Lors encontre .II. damoiseles dont l'une portoit un brachet. Et quant eles voient le blanc escu gouté de noir si ont tel paour qu'eles laissent le brachet chaoir et tournent en fuies. Et il point aprés et en ataint l'une et le prent au frain et li dist : « Damoisele, pour coi avés vous si grant paour ? — Sire, font eles, pour cel escu que vous avés abatu. Et quant je vous vi ore venir je quidai que vous fuissiés li sires de cest païs. — Ore ne vous esmaiiés, fait il, car vous n'avés garde. — Sire, font eles, non de vous. »

262. A tant s'em part mé sire Yvains et s'en vait tout le chemin et laisse les damoiseles et chevauche jusqu'a ore de miedi. Et lors en vint en une bele valee ou il ot une bele fontainne de sous .II. ormes. Et il s'en vait cele part et i trouve .II. damoiseles et un esquier qui mengoient a la fontainne venison et pastés de chevroel. Il les salue, et eles se lievent encontre lui et li proient qu'il descendent et qu'il mengüt avoc aus. Et il descent et oste son hiaume et mengue avoc eles de lor viande. Et quant il orent auques mengié si dist li une des damoiseles

demanda à monseigneur Yvain : « Seigneur, voyez-vous ce que je vois ? » Et de lui montrer un chevalier qui venait vers eux. Comme il approchait, les jeunes filles s'exclamèrent : « Seigneur, prenez votre heaume et mettez-le sur votre tête. Car ce chevalier vient sur vous et, si vous êtes armé, vous serez plus en sécurité. » Aussitôt Yvain laça son heaume tandis que le chevalier arrivait et, dès qu'il vit monseigneur Yvain, il lui jeta : « Bandit, pourquoi avez-vous ruiné ce pays en libérant le démon qui nous laissait en paix ? Puisque vous l'avez délivré, la raison et la justice exigent que vous mouriez. »

263. Alors il lança son cheval au galop contre Yvain et, de son côté, monseigneur Yvain bondit en selle et dirigea son cheval contre lui. Tous deux se firent choir sur le sol, mais sautèrent vite sur leurs pieds, empoignèrent leur épée dans leur main et se portèrent de tels coups qu'ils faisaient gicler le sang de leurs corps. Le combat dura si longtemps que tous deux étaient épuisés et blessés. Tant ils se donnèrent de coups et tant ils en reçurent, tant ils combattirent que le chevalier ne put en supporter davantage, il cria pitié et tendit son épée. Messire Yvain la prit et lui déclara : « Il te faut prêter serment que tu feras ma volonté. » Le chevalier jura et tous deux remirent l'épée au fourreau. Alors monseigneur Yvain demanda aux jeunes filles ce qu'il allait faire de ce chevalier, elles répondirent qu'il pouvait faire de lui sa volonté. « Eh bien, fit monseigneur Yvain, je vais te dire ce

---

a mon signour Yvain : « Sire, veés vous ce que je voi ? » Lors li mostre un chevalier qui venoit vers aus. Et quant il vint pres si dient les damoiseles : « Sire, prendés vostre hiaume et le metés ens el vostre chief. Car cis chevaliers vient a vous et, se vous estes armés, vous serés plus asseür. » Et il lace maintenant son hiaume et li chevaliers vient a aus. Et quant il vit mon signour Yvain si li dist [*e*] : « Lerres, pour coi avés vous destruit cestui païs qui avés le dyable desprisonné de qui nous avienmes pais ? Et puis que vous l'en avés jeté, il est drois que vous en morés par raison. »

263. Lors laisse courre vers lui et mé sire Yvains saut sor son cheval et laisse courre au chevalier, si s'entreportent a terre mais il ressaillent molt tost en piés si metent les mains as espees et s'entrefierent si durement qu'il en font le sanc jaillir des cors. Si dura tant la melee qu'il n'i ot celui qui ne soit las et traveilliés. Tant ont donnés de cops et rechus et tant se sont mené que li chevaliers nel pot plus sosfrir ains cria merci et tent s'espee. Et mé sire Yvains le rechoit et se li dist : « Il te couvient fiancier ta foi que tu feras ma volenté. » Et cil li fiance et il remetent chascuns s'espee el fuerre. Et messire Yvains demande as damoiseles qu'il fera de cest chevalier et

que tu feras : tu iras au château du Mont et, si tu y trouves le géant, dis-lui qu'Yvain, le fils du roi Urien, lui fait savoir qu'il a abattu son écu malgré qu'il en ait. Qu'il n'ait pas assez de vilenie pour s'en prendre aux gens de ce pays, mais qu'il vienne combattre contre moi s'il l'ose. — Vous voulez que j'aille là-bas ? s'écria le chevalier. — Oui, répondit Yvain. — Au nom de Dieu, supplia le chevalier, cherchez quelqu'un d'autre pour y aller, car, moi, je n'irais pas pour toute la terre du roi Arthur. — Par ma foi, dit Yvain, tu iras ou je te tuerai. » Le chevalier rétorqua qu'il aimerait mieux être tué que se rendre chez Mauduit. Alors monseigneur Yvain feignit de vouloir lui couper la tête. Voyant ce geste, le chevalier eut peur de mourir et il déclara qu'il aimait mieux s'y rendre que mourir sur-le-champ. « Mais si l'on m'y fait subir quelque indignité, la honte en retombera sur vous et le malheur sur moi ! — Va en sûreté, affirma Yvain, tu n'as pas à te garder. Mais avant que tu partes, je veux que tu me révèles ton nom. » Le chevalier lui apprit qu'il s'appelait Triadam du Plaissier.

264. Sur ces mots, il se sépara de monseigneur Yvain et se rendit au château du Mont. Quand il arriva, le soir était déjà avancé, car il avait marché au petit pas en homme qui souffre beaucoup ; il avait perdu tant de sang qu'il était terriblement affaibli. Il descendit de cheval devant l'escalier et s'approcha du géant qui ne savait pas encore qu'on avait abattu son écu,

---

eles dient qu'il en face sa volenté. « Or te dirai, fait mé sire Yvains, que tu feras. Tu t'en iras au chastel de Tertre et se tu trouves le gaiant illoc se li di que Yvains, li fix au roi Urien, li mande qu'il a son escu abatu en despit de lui. Ne ne soit pas si vilains que a ciaus del païs se prenge ains s'en viengne combatre a moi s'il ose. » Et cil dist : « Volés vous que je i aille ? — Oïl, fait il. — En non Dieu, fait cil, ore querrés autre qui i voist car je n'iroie pour toute la terre au roi Artu. — Par foi, fait mé sire Yvains, ou tu iras ou je t'ocirrai. » Et cil dist qu'il velt mix qu'il l'ocie qu'il i aille. Et mé sire Yvains fait samblant qu'il li voelle la teste coper. Et quant cil voit ce si redoute la mort, si dist qu'il i velt mix aler que morir orendroit. « Mais se on m'i[a] fait chose que on ne me doive faire la honte en iert vostres et le damages miens. — Va, fait il, seürement car tu n'auras garde. Mais avant que tu i voises voel je que tu me dies ton non. » Et cil dist qu'il a a non Triadam del Plaisie.

264. A tant s'em part de mon signour Yvain et vint au chastel del Tertre. Et quant il i vint si pooit bien estre vespres, car il avoit alé petit pas conme cil qui molt estoit mesaaisiés, car tant avoit perdu del sanc que molt estoit afebloiiés. Si descendi au degré et s'en vint devant le gaiant qui ne savoit encore mie se ses escus estoit abatus,

nul en effet n'osait l'en avertir. Et pourtant les gens du pays croyaient qu'il le savait. Une fois arrivé devant lui, Triadam lui dit : « Seigneur, je suis envoyé à vous par Yvain, le fils du roi Urien. Il vous annonce que, malgré que vous en ayez, il a abattu votre écu et, si vous vous en prenez à un autre qu'à lui, il vous fait savoir que ce serait de la lâcheté. Mais si vous désirez venger votre honte, allez à sa rencontre, vous aurez de ses nouvelles grâce à votre écu qu'il porte. » Quand le géant entendit le message arrogant que monseigneur Yvain lui envoyait, il en fut si bouleversé qu'il crut perdre la raison. Pendant un long moment, il demeura sans prononcer un mot. Quand enfin il put parler, il déclara : « Triadam, où as-tu laissé celui qui m'a insulté si fort ? » Triadam répondit que c'était à la basse fontaine. « Eh bien, fit le géant, je t'accorde un jeu-parti : je ne tuerai pas, mais je te laisserai vivre d'une telle façon que celui qui t'a envoyé ici en subira l'opprobre ; ou bien tu perdras le poing en échange de mon écu qu'il emporte. Choisis donc celui des deux que tu veux, la mort ou le poing, car tu ne pourras échapper à mon alternative. »

265. Quand le chevalier vit qu'il avait le choix entre la mutilation et la mort, il fut accablé de douleur. Il cria pitié, cela ne lui servit à rien. Il essaya pourtant de voir s'il était possible de le vaincre par des supplications, mais tout cela fut inutile, car le géant demanda son épée et on la lui apporta. Il la tira du fourreau et déclara à Triadam que, s'il ne tendait pas

---

car nus ne li osoit dire. Et nonpourquant cil del païs quidoient bien qu'il le seüst. Et quant Triadam vint devant lui, si li dist : « Sire, a vous m'envoie Yvains, li fix au roi Urien, et si vos mande que en[a] despit de vous a vostre escu abatu et, se vous a autrui vous emprendés que a lui, il vous mande que ce seroit recreandi[/]se. Mais si vous la honte volés vengier si alés aprés lui si en orrés nouveles par vostre escu qu'il enporte. » Quant li gaians ot l'orgueil que mé sire Yvains li mande si en est si dolans qu'il en quide bien del sens issir. Se ne li respont nul mot d'une grant piece. Et quant il pot parler si dist : « Triadam, ou laissas tu celui qui tant m'a mesfait ? » Et cil dist qu'il le laissa a la basse fontainne. « Or te part je, fait le gaians, un giou : je ne t'ocirrrai mie, ains te ferai vivre en tel maniere que cil qui cha t'envoia en aura reproce ou tu perdras le poing por mon escu qu'il enporte. Or en eslis lequel que tu vels, car sans l'un n'en pues tu eschaper. »

265. Quant cil voit qu'il est venus au mehaing ou a la mort si en est molt dolans. Si li crie merci, mais ce ne li val noient. Et toutes voies essaia il s'il porroit par proiiere vaincre mais ce ne li valt riens, car li gaians demande s'espee et on la lui porte. Et il le traist del fuerre si dist a Triadam que s'il ne tent le poing qu'il li copera la

le poing, il lui couperait la tête. Triadam comprit qu'il était contraint d'obéir, il posa sa main sur un billot et le géant le frappa, coupant ainsi le poing de Triadam qui s'évanouit sous l'effet de la souffrance. Revenu à lui, il dit au géant : « Seigneur, vous avez agi trop cruellement en me déshonorant ainsi sans raison. Puisse Dieu me laisser vivre encore assez pour que mon cœur reçoive un soulagement[1] ! » Alors il quitta la demeure, le cœur étreint d'une douleur sans pareille. Et le géant de demander ses armes, affirmant qu'il ne cesserait jamais de courir derrière celui qui lui avait causé cette honte, qu'il ne serait jamais satisfait avant de s'être vengé. Les gens du château obéirent à ses ordres et lui apportèrent de bonnes et riches armes ; une fois qu'il fut armé, on lui amena un destrier vigoureux et rapide, de couleur plus noire que la mûre. Il sauta promptement en selle, pendit devant lui à son arçon une hache aiguisée et une masse de fer plombée, solide et pesante[2]. Une fois équipé de cette façon, comme rien ne lui manquait plus, il quitta la montagne et s'en alla à une telle allure qu'on aurait cru voir arriver la foudre.

266. Il découvrit alors un pavillon dressé à côté de la route ; il le frappa à l'abattre sur le sol. À l'intérieur il découvrit un chevalier et une demoiselle qui dormaient dans un lit, il dégaina son épée et leur trancha à tous deux la tête. Puis il pendit les têtes à l'arçon de sa selle après les avoir liées l'une à l'autre par leurs cheveux. Il se dirigea ensuite du côté où il

---

teste. Et quant Triadam voit que faire li couvient si met la main sor un tronçon et li gaians i fiert. Se li cope le poing et cil se pasme de la dolour qu'il sent. Et quant il revint de pasmisons si dist au gaiant : « Sire, conme vous fait avés grant cruauté de ce que vous m'avés ensi honni et sans raison. Dix me laist encore tant vivre que mes cuers en soit esclairiés. » Lors s'em part de laiens si angoissous que nus plus et li gaiant demande ses armes et il dist que jamais ne finera d'errer aprés celui qui la honte li a faite, ne jamais ne sera aise devant ce qu'il en soit vengiés. Cil de laiens font son conmandement, se li aportent bones armes et riches. Et quant il fu armés se li amainnent un destrier fort et isnel qui ert plus noirs que meüre et il monte erroment sus et pent a son arcon devant une ace trenchant et une mache de fer plonmee fort et pesant et quant il est ensi atournés si que riens ne li faut si s'en part de la montaingne et s'en vait tele oirre qu'il samble que ce soit foudres en son venir.

266. Lors trouve un paveillon tendu de jouste la voie et i fiert tant qu'il l'abat a terre. Si trouve un chevalier et une damoisele qui se dormoient en un lit, il traist l'espee si lor cope ambes .II. les testes et les pent a l'arçon de sa [*361a*] sele et loie l'une a l'autre par les chaveus. Si s'en tourne maintenant cele part ou il

croyait qu'était son écu, mais il ne le trouva pas. Qui l'aurait vu alors ouvrir et rouler des yeux, grincer des dents et secouer la tête aurait eu bien du courage de ne pas être saisi d'épouvante, car le géant était immense, noir et brûlant du désir de faire le mal.

267. Il tira à nouveau son épée et se jeta au milieu des pavillons, il se mit à en trancher les cordes et à jeter par terre tout ce qu'il pouvait atteindre. Mais il se fit qu'il ne vit ni homme ni femme. Et comme il ne trouvait personne à tuer, il s'arrêta, ainsi que fait le lion quand il a tué toutes les biches et qu'il ne trouve plus à qui s'en prendre et manifester ses farouches désirs. Puis le géant regarda l'arbre où pendait naguère son écu et cela raviva sa fureur ; il n'en serait pas vengé, se disait-il, avant d'avoir tué celui qui lui avait causé cette honte. Aussi se dirigea-t-il du côté où il pensait pouvoir le rencontrer et il allait comme un forcené que pousse une violente envie[1]. Il chevaucha longtemps et la nuit finit par le surprendre sur la lisière d'une forêt ; il promena ses regards autour de lui pour savoir s'il discernerait un château, une maison où il recevrait l'hospitalité. Mais il ne vit qu'un unique pavillon dans une vallée qui était encore assez loin. C'est de ce côté qu'il se dirigea comme s'il avait eu tous les diables à ses trousses. Une fois arrivé, il mit pied à terre, pénétra dans le pavillon et y découvrit deux jeunes gens et deux demoiselles qui mangeaient, assis sur l'herbe fraîche. Sous leurs yeux ils virent arriver Mauduit le géant, qui poussait au triple galop

---

quide que ses escus puist estre et quant il i est venus et il ne le trouve qui li veïst les ex ouvrir et toueillier et les dens estraindre et la teste croller de grant cuer fust il s'il n'en eüst paour a ce qu'il estoit grans et noirs et entalentés de mal faire.

267. Lors trait l'espee et se fiert es paveillons[a] et conmence cordes a trencier et a abatre par terre quanqu'il ataint, mais il en avint si bien qu'il n'i trova home ne feme. Et quant il n'i trove qu'il puist ocirre si s'arreste autresi conme li lyons fait quant il a les bisses ocises et il ne trouve mais a qui il puist prendre ne moustrer son fier corage. Aprés regarda l'arbre ou ses escus pendoit qui li ramentoit son mal talent dont il ne sera ja vengiés, si conme il dist, devant qu'il ait ocis celui qui ceste honte li a faite. Lors s'achemine cele part ou il le quide trouver et s'en vait autresi forsenés conme celui qui grant corage chace. Lors a tant alé que la nuis le sousprent a l'entree d'une forest et puis regarde tout entour soi pour savoir se il veïst ne chastel ne maison ou il peüst herbergier. Mais il ne voit c'un sol paveillon en une valee et estoit auques loing de lui. Il s'en tourne cele part autresi conme se dyable le chaçaissent, et quant il i est venus si descent et entre dedens, si trouve .II. damoisiaus et .II. damoiseles qui men-

sa monture. Ils le connaissaient bien, c'eſt dire qu'ils furent terrifiés à ne plus savoir que décider, ils étaient certains qu'ils allaient mourir. Mauduit descendit de cheval et ne leur adressa pas un mot ; mais il ôta ses rênes de son deſtrier, le laissant vagabonder à sa guise et, comme il avait une grande envie de manger, il s'assit au milieu des jeunes gens. Pas un mot ne fut échangé. Quand le géant se fut suffisamment reſtauré, il retourna à son cheval, se mit en selle et jeta sa monture avec une telle violence au milieu des pavillons qu'il les renversa et les fit tomber sur ceux qui étaient encore assis à table. Puis il tira son épée et tua les deux jeunes hommes ainsi que les deux jeunes filles. Alors il éclata de rire devant les crimes qu'il venait de commettre et partit de ce lieu. C'était à présent la nuit noire ; il chevaucha vers les endroits où il pensait trouver du monde et il abattit tout ce qu'il trouvait sur sa route, il tuait chevaliers et dames et demoiselles sans plus en avoir pitié que s'il s'était agi de chiens.

268. C'eſt ainsi que le géant chemina toute la nuit sans cesser de tuer tout ce qu'il pouvait atteindre. Et quand ce fut le point du jour, il s'endormit près d'une source qui jaillissait au pied d'une vallée. Quant à monseigneur Yvain, après avoir quitté les jeunes filles qui l'avaient retenu à manger avec elles au bord de la fontaine, il avait chevauché tout le jour jusqu'à la nuit. Alors il pénétra dans un marais ; il vit une tour devant lui et il se dirigea de ce côté pour chercher à se loger,

---

goient sor l'erbe fresche. Et quant il se regardent si voient Malduit le gaiant venir si grant aleüre com il pot del cheval traire. Si le connoissent bien si sont durement esbahi qu'il ne s'en sevent conseillier, car il quident bien eſtre a mort livré. Il descent de son cheval et ne lor diſt onques nul mot ains oſta le frain a son deſtrier et le laisse aler quel part qu'il velt et il avoit molt grant talent de mengier, si s'asiſt avoc aus ne il n'i ot onques celui qui li deïſt mot. Et quant il ot assés mengié[b] si vint a son cheval et monte sus et se fiert es paveillons si durement qu'il les fiſt a terre verser et les abati sor ciaus qui encore se soient au souper, puis traiſt l'espee et ochiſt les .II. chevaliers et les .II. damoiseles. Puis s'en riſt del mal qu'il ot fait si s'em part d'illoc, et il eſtoit la nuit oscure, si chevaucha la ou il quida trouver gent si abat tout ce qu'il trouve enmi sa voie si ociſt chevaliers et dames [*b*] et damoiseles et n'en a nient plus de merci conme de chiens.

268. Ensi erra le gaians toute la nuit et ne fine de tuer tous ciaus que il ataint et quant ce vint auques pres del jour si s'endormi dalés une fontainne qui sourdoit au pié d'une valee. Et mé sire Yvains qui se fu partis des damoiseles qui l'avoient retenu a la fontainne pour mengier avoc eles ot chevauchié tout le jour jusques a la nuit. Et lors vint en une mareschiere si voit devant lui une tour si vait cele part pour herber-

car il en était bien l'heure. En arrivant devant la tour, il trouva le pont relevé, il appela si bien qu'un jeune homme s'approcha et le héla, pour s'enquérir de ce qu'il voulait. Yvain répondit qu'il était un chevalier errant et qu'il avait grand besoin d'hospitalité. Le jeune homme le pria d'attendre qu'il en eût parlé avec son seigneur. Il se rendit aussitôt auprès du maître de la tour et lui raconta tout. Le seigneur donna son accord, « à moins qu'il ne s'agisse du chevalier fourbe qui est responsable de la ruine de cette terre. — Ma foi, fit le jeune écuyer, il porte un écu blanc tacheté de noir. — Ah, s'écria le seigneur, c'est lui ! » Sur-le-champ, il courut à ses armes et fit s'équiper son fils qui était un tout jeune chevalier ; il jura que Dieu pouvait lui retirer à jamais son secours s'il ne vengeait pas le pays du chevalier fourbe qui les avait ainsi déshonorés. Une fois son fils et lui-même armés, il ordonna d'abaisser le pont et demanda à monseigneur Yvain : « Seigneur chevalier, voulez-vous être reçu ici pour la nuit ? — Oui, seigneur, s'il vous plaît. — Eh bien, vous allez l'être, et d'une telle façon que vous ne vous en féliciterez pas, vous ne pouvez vous échapper sans mourir ou sans être jeté en prison, ce sera votre récompense pour avoir fait tomber ce pays dans la désolation. » Aussitôt les deux chevaliers coururent sus à Yvain, l'épée brandie, et lui se défendit du mieux qu'il pouvait, en homme qui possède hardiesse et vaillance. Il se protégea de son écu et leur porta de grands coups d'épée là où il pouvait les atteindre tant et si bien qu'il finit par leur

---

gier car il en iert bien tans. Quant il vint la si trouva le pont levé, si apela tant que uns vallés vint a lui qui l'apele et li demande que il velt. Et il dist qu'il est uns chevaliers errans et qu'il a molt grant mestier d'ostel. Et li vallés li dist qu'il atende tant qu'il ait a son signour parlé. Lors vint a son signour se li conte tout ensi et li sires dist que « oïl se ce n'est li desloiaus chevaliers qui a mis ce païs a destrucion. — Par foi, fait li vallés, il porte un escu blanc gouté de noir. — Ha, fait li sires, c'est il ! » Lors court a ses armes et fait armer un sien fill jouene chevalier et dist que ja Dix ne li aït s'il ne venge le païs del desloial qui ensi les a honnis. Et quant il fu armés et ses fix si fist avaler le pont et dist a mon signour Yvain : « Dans chevaliers, volés vous estre herbergiés ? — Sire, fait il, oïl, s'il vous plaist. — Et vous le serés, fait il, en tel maniere que ja ne vous en loerés ne vous n'en poés eschaper sans mort ou sans prison en guerredon de ce que vous avés mis le païs a destrusion. » Lors li courent sus les espees traites et il se desfent au mix qu'il puet conme cil qui assés ot en soi prouece et hardement. Si se couvre de son escu et les donne grans cops la ou il les puet ataindre et tant fait que il les grieve plus que il lui. Si sousfre longement et n'ot de riens le piour et tant que a fine force les fait

infliger encore plus de blessures qu'il n'en avait reçues d'eux. Il souffrit cela longtemps sans jamais se voir vaincu et sa force merveilleuse réussit enfin à les faire reculer sur le pont qui enjambait le fossé ; il s'attaqua de préférence au père, car c'était lui qui lui avait causé le plus de tourments, il leva l'épée pour la lui assener sur le heaume, mais l'autre qui n'osa pas attendre le coup tira sur ses rênes et le cheval tomba dans le fossé avec son cavalier. Monseigneur Yvain dirigea sa monture sur le fils et le frappa si durement en plein sur le heaume qu'il le fit voler de son cheval sur le sol.

269. Quand monseigneur Yvain se vit délivré de ses deux assaillants, il en fut fort aise, car il était terriblement las et souffrant. Il fit donc demi-tour et pensa qu'il lui faudrait chercher ailleurs un gîte, car en cet endroit, il était bien mal loti. Dans la nuit qui suivit, il frappa à trois logis de chevaliers, mais nul ne voulut de lui pour hôte. Alors il se retira près d'une fontaine qui coulait là toute proche, il mit pied à terre, ôta son heaume, détacha son épée, posa son écu et se coucha sur l'herbe, sous un pin. Il s'endormit immédiatement, car il était épuisé et souffrant, aussi bien du fait des batailles que de la longue chevauchée qui avait duré tout le jour. Le matin, à son réveil, il crut entendre les hennissements d'un cheval : il regarda devant lui et vit arriver Mauduit le géant qui allait doucement au pas et faisait plus de tumulte que vingt chevaliers en armes, car il cassait toutes les branches devant lui, avançait en maudissant Dieu et

---

reüser sor le pont qui estoit desore le fossé et lors s'abandonne plus et plus vers le pere qui plus li avoit fait d'anois. Si hauce l'espee pour ferir le desor le hiaume et cil qui ne l'ose atendre traist a lui son frain et li chevaus chiet el fosse atout le chevalier et mé sire Yvains laisse courre vers le fill si le fiert si durement parmi son hialme qu'il le fait voler del cheval a terre.

269. Quant mé sire Yvains se voit ensi delivré des .II. qui assailli l'avoient si en est molt liés, car assés est las et travelliés. Si s'en tourne a tant et pense que aillours le couvient il querre ostel, car illoc n'est il mie bien assenés. Si vait la nuit a .III. teches de .III. chevaliers ne onques n'i ot celui qui le volsist herbergier. Si se traist pres d'une fontainne qui pres d'illoc estoit [*c*] si descent et oste son hiaume et deschaint s'espee et oste son escu et se couche sor l'erbe desous un pin. Si s'endormi maintenant a ce qu'il iert las et traveilliés que del combatre que del chevauchier qu'il avoit fait le jour. Au matin, quant il s'esveilla si ot, ce li est avis, friente de chevaus. Et lors regarde devant lui et voit venir Malduit le gaiant qui venoit tout belement le petit pas et faisoit plus de friente que ne feissent .xx. chevalier armé, car il depoçoit devant lui tout le petitbois et aloit maldisant Dieu et

en jurant car il ne parvenait pas à trouver celui qui avait abattu son écu. Dès que monseigneur Yvain le vit venir, il le reconnut à sa haute taille, car c'était bien le plus grand chevalier qu'il ait vu de sa vie, et, comme il ne voulait pas qu'il s'en aille, il lui cria de loin :

270. « Seigneur chevalier, attendez-moi, je suis celui que vous recherchez ! » Mais le géant ne l'entendit pas, il était trop loin, et il s'était mis à galoper à toute allure comme s'il partait à la chasse au diable. Monseigneur Yvain, qui ne voulait pas le perdre s'il le pouvait, courut à son cheval, sauta en selle et se mit à la poursuite du géant tout au long du chemin. Il chevaucha longtemps et finit par arriver sur la lisière d'une forêt. Devant lui il aperçut alors un petit château qui portait le nom de château du Passage[1] et, quand il en fut tout près, il découvrit cinq chevaliers au moins qui tenaient la lance droit devant eux en disant : « Voici celui qui a conduit tous les gens de ce pays à leur perte. » Alors ils lui crièrent leur défi, se lancèrent au galop tout ensemble et le frappèrent, tuant son cheval sous lui et le blessant en deux endroits. Ils le saisirent de force, lui arrachèrent le heaume de la tête et jurèrent qu'ils allaient le tuer s'il ne se rendait pas. Mais il éprouvait une telle souffrance qu'il ne put articuler un mot. Ils le firent désarmer et le mirent dans une prison sous la tour en affirmant qu'ils l'y garderaient jusqu'à ce que Mauduit le géant vienne de ce côté ; alors, ils le lui livreraient pour qu'il pût à son bon vouloir venger la honte qu'Yvain lui avait faite.

---

jurant quar il ne trouvoit celui qui son escu avoit abatu. Et quant mé sire Yvains le voit venir si le connoist bien a la grandour, car c'est li plus grans chevaliers que onques mais eüst veü, se li escrie de loing pour ce qu'il ne velt mie qu'il s'en aille :

270. « Ha, sire chevaliers, atendés moi, car je sui cil qui vous querés ! » Et li gaians ne l'entendi mie car il estoit trop eslongiés et s'en vait si grant aleüre conme s'il alast le dyable chacant. Et mé sire Yvains, qui nel perdra point s'il puet, vient a son cheval si monte et sieut le gaiant tout le chemin. Si a tant chevauchié qu'il vint a l'issue d'une forest. Et lors vit devant soi un petit chastel qui estoit apelés li chastiaus del Trespas et quant il en vint pres si vit jusques a .v. chevaliers qui avoient lor lances alongies qui dient : « Veés ci celui qui a mis ciaus de cest païs a destrusion. » Se li escrient et li laissent courre tout ensamble et le fierent si qu'il le portent a terre se li ont son cheval ocis et lui navré en .II. lix. Si le prendent a force se li esracent le hiaume de la teste si dient qu'il l'ocirront s'il ne se rent. Et il ot si grant angoisse qu'il ne lor pot mot dire et il le font desarmer et le metent em prison desous la tour et dient qu'il le garderont tant que Malduit viengne cele part se li bailleront a faire sa volenté de la honte qu'il li ot faite.

271. C'eſt ainsi que monseigneur Yvain demeura dans la prison du château du Passage. Il y reſta deux jours sans que personne ne lui jette un regard. Mais le troisième jour, il arriva que la dame du château vint le voir, elle s'adressa à lui par une fenêtre barrée de fer qui s'ouvrait vers le château, à l'entrée du jardin. Elle lui demanda qui il était et quel était son nom. Il lui répondit qu'il était de la maison du roi Arthur, s'appelait Yvain, et était le fils du roi Urien. « Vraiment, seigneur, dit la dame, cela me chagrine fort que vous soyez en cette prison, car je ne crois pas que vous puissiez en sortir sans connaître la mort ou le malheur : tous ceux de ce pays ont trop de haine pour vous. » Yvain répondit qu'il en était fort triſte, mais qu'il n'y pouvait rien. Il attendrait ce qu'on voulait faire de lui, désormais il était à leur merci, à ce qu'il lui semblait.

272. Mais la dame lui dit alors : « Seigneur, votre père le roi Urien a jadis fait beaucoup de bien à mon père, le comte du Passage. Si je le pouvais, je vous en récompenserais. Car au cœur vaillant qu'il fut, je ne peux pas le rendre, c'eſt pourquoi, je vous en prie, ne vous émouvez de rien que l'on vous dise. Car sachez-le, je ne souffrirais en aucune façon que vous subissiez quelque honte ou qu'on vous fasse du mal ; mais je vous tirerais de prison si je pensais que ceux d'ici veulent votre malheur. » Et Yvain la remercia avec effusion. Mais ici le conte cesse de parler de lui

---

271. Ensi remeſt mé sire Yvains en prison au chaſtel del Trespas. Si demoura laiens .II. jours que onques nus nel regarda. Mais au tiers jour avint que la dame del chaſtel l'ala veoir et parla a lui par une feneſtre de fer qui ouvroit devers le chaſtel en l'entree del garding. Si li demanda qui il iert et conment il avoit non. Et il respont qu'il eſt de la maison le roi Artu et a non Yvains et eſt fix au roi Urien. « Voire, sire, fait ele, il me poise molt que vous eſtes en ceſte prison, car je ne quit mie que vous em puissiés eschaper sans mort ou sans mehaing, car trop vous heent cil de ceſt païs. » Et cil diſt que molt li em poise, mais il ne le puet amender. Si esgardera qu'il voldront faire de lui, car il eſt ore en lor merci, or li [*d*] samble.

272. Lors li diſt la dame : « Sire, li rois Uriens voſtres peres fiſt jadis molt de biens a mon pere le conte del Trespas. Si le vous guerredonneroie se je pooie. Car au prodome nel puis je mie rendre et pour ce vous proi je que vous ne vous esmaiiés mie de chose que nus vous die. Car bien saciés que je ne sousferroie en nule maniere que vous eüssiés ne honte ne damage de voſtre cors ains vous jeteroie de prison se je quidoie que cil de chaiens vous vausissent mal faire. » Et il l'en mercie durement. Mais ici endroit se taiſt li contes de lui

et s'en retourne à Bohort de Gaunes, le cousin de Lancelot, qui s'en allait avec la demoiselle porter secours à la dame de Galvoie.

Combat de Bohort contre Marialés, pour la dame de Galvoie.

273. Maintenant le conte dit que, lorsque Bohort eut quitté monseigneur Yvain contre lequel il s'était battu pour le brachet, tant que dura le jour il chevaucha sous la conduite de la demoiselle, et pareillement le lendemain, sans rencontrer d'aventure qui vaille d'être rapportée. Le troisième jour, ils arrivèrent au château de Galvoie où résidait la dame et elle y attendait la demoiselle qu'elle avait envoyée à la cour ; elle trouvait le temps fort long en attendant son retour, impatiente de savoir quel secours elle avait obtenu du roi. Dès que la demoiselle fut là, la dame reconnut Bohort de Gaunes qui l'accompagnait pour être son champion : inutile de demander si elle l'accueillit avec joie ! Elle le fit désarmer, lui apporta pour se vêtir une robe d'écarlate toute fraîche, une cotte et un manteau, et elle ordonna à tous ceux du logis de faire fête et joie par amitié pour ce chevalier qui était venu l'aider.

274. Lorsqu'ils eurent pris le repas en grande fête, ils menèrent Bohort se délasser en un verger, car c'était le soir. Ils s'assirent là et la dame parla à Bohort en ces termes : « Seigneur, Dieu merci et à vous aussi merci, vous êtes venu ici afin de mener à son terme une affaire que j'ai ; pourtant, vous ne savez pas encore de quoi il s'agit, je vais vous le dire.

---

et retourne a parler de Boort de Gaunes le cousin Lanselot del Lac qui s'en vait avoc la damoisele pour faire le secours a la dame de Galvoie.

273. Or dist li contes que quant Boors se fu partis de mon signour Yvain a qui il se fu combatus pour le brachet qu'il chevaucha toute jour a journee ensi conme la damoisele le menoit et l'endemain ausi sans aventure trouver que a conter face. Au tiers jour vinrent au chastel de Galvoie ou la dame estoit et i atendoit la damoisele qu'ele avoit en voiie a court se li tardoit molt que ele venist pour savoir qu'ele avoit fait envers le roi del secours. Et quant ele fu venue et ele reconnut Boort de Gaunes qui o li venoit pour faire sa bataille, il ne fait mie a demander s'ele li fist joie. Si le fist desarmer et li aporta a vestir robe d'escarlate et toute fresche, cote et mantel et conmande a tous ciaus de laiens que il feïssent feste et joie pour l'amour de celui qui li estoit venus aïdier.

274. Quant il orent mengié a grant feste, si enmenerent Boort pour esbatre en un vergier pour le serain. Si s'i asirent et la dame dist a Boort en tel maniere : « Sire, Diu merci et la vostre que vous estes ci venus pour une moie besoigne metre a chief. Si ne savés encore mie

En vérité, la terre de mon père qui m'est échue est grande et étendue, remplie de chevaliers et de bourgeois ; jamais mon père n'y trouva homme pour lui contester un pied de terrain. Mais le fils du duc Kahenin[1] m'a ravi un château qui se dresse en une île un peu devant nous, je vais vous apprendre en quelles circonstances. Cette île, en vérité, est tout entière entourée de murs et le château qui y est bâti sépare nos terres ; jadis on avait accoutumé de le tenir en commun de telle sorte que mon père et le duc Kahenin en avaient la possession l'un et l'autre. Par la suite cependant, il devint le bien de mon seul père, écoutez comment cela advint. Il faut dire que le duc Kahenin, aussi longtemps qu'il vécut, était fort haï de ses voisins, car il leur faisait la guerre tous les jours et les malmenait le plus qu'il pouvait. Il lui arriva ainsi de chevaucher un soir au milieu d'une forêt qui se trouvait sur la terre de ses ennemis ; on l'épia, on s'empara de lui et on le jeta de force dans une prison. Voyant qu'il ne pourrait s'en échapper grâce au pouvoir des siens, il envoya un message à mon père pour lui demander secours ; il agirait ensuite si bien à son égard que mon père en serait largement récompensé. Mon père eut pitié de lui, car, lorsqu'ils étaient tout jeunes, ils avaient été compagnons d'armes. Alors il convoqua ses hommes et marcha avec une grosse troupe contre ceux qui avaient capturé le duc, il les écrasa, ravagea leur terre et ramena le duc sain et sauf. En raison de ce bienfait accompli par mon père pour lui, le duc resta son ami fidèle, il fit fortifier sur l'île dont je

---

quele ele est, ne [*e*] mais je le vous dirai. Voirs est que la terre mon pere m'escheï qui est grans et large et riche de chevaliers et de bourgois, ne onques ne trouva home qui le contredist de plain pié de terre, mais li fix au duc Kahanin qui m'a tolu un chastel qui siet en une ille cha devant et si vous dirai en quel maniere. Il est voirs que li illos est clos tout entour ou li chastiaus siet qui depart nos terres et sieut jadis estre el conmun si que mes peres et li dus Kahanin i avoit autant li uns conme li autres. Mais puis l'ot mes peres quite, si vous dirai conment.Voirs fu que li dus Kahenins fu molt haïs de ses voisins tant com il vesqui, car il les guerroia tous jours et fist tout le mal qu'il pot. Si avint un soir qu'il chevauchoit parmi une forest qui estoit en la terre a ses anemis si fu espiiés et pris et mis a force en prison et quant il vit qu'il ne pooit eschaper par le pooir de ses homes si manda mon pere qu'il le secourust et il feroit envers lui que bien seroit guerredonné. Et mes peres en ot pitié pour ce que en enfance avoient esté compaingnon d'armes. Si semonst sa gent et s'en ala a toute grant gent sor ciaus qui le duc avoient pris et les destruist et essilla et en ramena le duc sain. Et quant li dus vit ce que mes peres avoit fait pour lui si fu molt ses amis et fist fremer en cele ille que je

vous parle un château de grande valeur, très beau et très fort comme il l'eſt encore aujourd'hui et il en fit don à mon père, devant tous les gens de ce pays, pour le remercier de lui avoir gagné la paix. Quand furent morts et mon père et le duc, les gens du château reçurent mon hommage et, pendant très longtemps, je tins la forteresse sans que nul pensât jamais à réclamer. Mais, il y a trois ans, le fils du duc eſt arrivé avec une forte troupe, il eſt entré de force dans le château et il a tué tous ceux qui refusaient de vivre sous son hommage. Apprenant combien il avait maltraité mes hommes, je l'ai fait citer en juſtice de par le roi Pellès de la Terre Foraine; il m'a répondu en affirmant que personne ne le blâmerait de son acte sans commettre une injuſtice, car le château était à lui par héritage puisqu'il avait appartenu à son père. Je lui répliquai que c'était contraire à la vérité, que je me tenais prête à en fournir la preuve, et à trouver un chevalier qui le prouverait contre lui s'il osait l'affronter. Il me fit répondre que je pouvais bien chercher le chevalier si je voulais obtenir quoi que ce soit car, sans cela, je n'y mettrais jamais les pieds, ni moi ni personne de mes hommes. Nous nous séparâmes sur ces paroles et j'envoyai à la cour du roi Arthur ma demoiselle qui vous a conduit ici, grâces lui soient rendues ainsi qu'à vous-même pour être venu! Il va nous falloir, si vous le voulez bien, aller demain matin à la cour du roi Pellès et, là, vous offrir à défendre cette cause. » Et Bohort déclara qu'il le ferait volontiers. Cette nuit-là, Bohort fut entouré de grands égards

---

vous di un chaſtel si bon et si bel et si fort com il eſt encore aparissant et le donna a mon pere en guerredon de ceſt pais voiant tous ciaus de ceſt païs. Et quant mes peres fu mors et il ausi si rechurent de moi l'onmage cil de cel chaſtel si l'ai tenu molt longement si que nus ne m'en demanda onques riens. Mais ore a .III. ans que li fix au duc vint a grant gent et entra dedens a force et ociſt tous ciaus qui de par lui n'i voldrent eſtre. Et quant je vi la gent damagie qu'il m'avoit fait si l'en fis araisnier de par le roi Pelles de la Terre Forainne et il respondi et diſt que nus ne l'en blasmeroit qui n'en eüſt tort, car li chaſtiaus eſtoit siens par iretage conme celui que ses peres avoit. Et je dis que ce n'eſtoit mie voirs et que je eſtoie preſte del prouver et de trouver un chevalier qui en contre lui le prouveroit s'il l'osoit desfendre. Et il me diſt que je le quesisse se jamais i voloie riens avoir, car autrement n'i meteroie je ja le pié ne home que de ma part fuſt. Si nous partimes en tel maniere et envoiai ma damoisele[a] a la court le roi Artu qui cha vous envoie soie merci et la voſtre qui veniſtes. Si couvendra le matin, s'il vous plaiſt, que nous en aillons a la court le roi Pelles et osferrés illoc a faire ceſte desraisnie. » Et Boors diſt que ce feroit il volentiers. [*f*] Cele nuit fu Boors molt honnerés et quant ce

et, le matin venu, il se leva et alla entendre la messe. Quand il fut l'heure de manger, ceux du logis prirent leur repas.

275. Après avoir mangé, la dame s'apprêta à se rendre à la cour du roi Pellès. C'était en la cité de Corbénic dont le conte a déjà parlé auparavant. Lorsqu'ils furent arrivés devant le roi et que la dame eut présenté son chevalier, on convoqua le fils du duc ; il arriva le plus vite qu'il put et amena en sa compagnie plus de deux cents chevaliers. Alors on fixa le lieu de la bataille hors de la ville et, lorsqu'ils voulurent quitter la cour pour se rendre à leur hôtel, le roi s'enquit de l'identité du chevalier de la dame. On lui répondit qu'il était de la maison du roi Arthur, compagnon de la Table ronde et cousin de Lancelot du Lac. À cette nouvelle, le roi courut à Bohort et lui fit tous les honneurs possibles par affection pour Lancelot ; il fit annoncer à sa fille qui se trouvait dans sa chambre qu'il avait auprès de lui le cousin de Lancelot et qu'elle vînt vite le voir. Elle obéit aussitôt, car elle en éprouvait une grande joie, elle le fit désarmer et retint auprès d'elle la dame de Galvoie ainsi que toute sa suite, par amitié pour Bohort. Elle les fit héberger dans une chambre qui se trouvait située le long de la prairie où Lancelot avait tué le serpent ; et elle mena le roi Bohort voir la tombe dont Lancelot avait soulevé la lame, lui montra le serpent qu'il avait tué et dont le corps gisait encore sur le sol ; voyant tout cela, Bohort déclara qu'ils étaient véritablement magnifiques,

---

vint au matin si se leva et oï messe. Et quant il fu tans de mengier si mengierent cil de laiens.

275. Aprés mengier se vint la damoisele pour aler a la court le roi Pelles. Et ce fu au chastel de Corbenic dont li contes a parlé cha en ariere. Et quant il furent venu devant le roi et la damoisele ot presenté son chevalier si fu li fix le duc mandés et il i vint au plus tost qu'il pot et amena avoc lui plus de .cc. chevaliers. Si fu la bataille aterminee fors de la vile et, quant il voldrent partir de court pour aler a lor osteus, li rois demanda qui li chevaliers a la dame estoit et on li dist qu'il estoit de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde et cousins Lanselot del Lac. Quant li rois l'entent si vint a Boort et li fist toute l'onour[a] qu'il pot pour l'amour de Lanselot. Puis manda a sa fille qui en sa chambre estoit que il avoit avoc lui le cousin Lanselot del Lac et qu'ele l'en viengne veoir. Et ele si fait que molt en ot grant joie, si le fist desarmer et retint o lui la damoisele de Galvoie et toute sa compaingnie pour l'amour de Boort et les fist herbergier en une cambre dalés le prael ou Lanselos avoit ocis le serpent. Si enmena le roi Boort pour veoir la tombe que Lanselos avoit levee et se li moustra le serpent que Lanselos avoit ocis qui encore estoit illoc. Et quant il vit ce si dist que voirement estoient il grant

les exploits de son seigneur, et que ses œuvres brillaient au-dessus de toute autre.

276. Cette nuit-là, Bohort fut assisté et honoré de toutes les manières possibles par ceux du logis. Au matin, il alla entendre la messe dans une des chapelles du château et il pria intensément Notre-Seigneur de préserver en ce jour son corps de toute honte ou malchance, de lui donner force et vertu pour défendre et pour faire gagner la cause de la dame, aussi véritablement que son droit le requérait. Une fois la messe chantée, il sortit avec une grande compagnie et revint dans la chambre où il avait dormi ; il y demanda ses armes, on les lui apporta et il s'équipa. Quand il fut prêt, il se rendit auprès du roi et il y trouva Marialés, le fils du duc, qui était déjà arrivé, tout en armes. Le roi s'efforça par tous les moyens de ramener la paix entre les deux parties, car il jugait Bohort bien trop jeune et cela lui faisait vraiment peur. Mais Bohort, comprenant que le roi cherchait une conciliation, défendit à la dame de conclure la paix avant d'avoir liquidé sa querelle. Alors elle s'adressa au roi : « Seigneur, sachez-le, il n'y a pas de paix possible si je ne suis reconnue quitte de son accusation et si je n'obtiens une amende importante pour le tort qu'il m'a causé. » Et Marialés rétorqua qu'il ne ferait rien, sauf contraint par la bataille. « Ma foi, conclut le roi, puisque nous ne pouvons faire la paix, il ne vous reste qu'à vous affronter, et que celui à qui Dieu

---

a des li fait de son signour et que bien paroient ses oevres[b] sor toutes autres.

276. Cele nuit fu Boors secourus et honnerés de quanques cil porent avoir. Au matin ala oïr messe a une chapele de laiens et proia a Nostre Signour molt durement que en celui jor gart son cors de honte et de mescheance et li doinst force et vertu qu'il la querele a la dame puisse conquerre et desfendre si voirement que ses drois i est. Quant la messe fu chantee si s'en issi fors a grant compaingnie de gent et vint en la chambre ou il avoit jeü si demanda ses armes et on li aporta et il s'arme. Et quant il est armés si vint devant le roi et trouve Marioles[a], le fill au duc, qui ja estoit venus tous armés. Et li rois se pena molt de faire la pais entr'aus .II. pour ce que Boors li sambloit trop jouenes, si en a molt grant paour. Et quant Boors voit que li rois queroit la pais si des[*362a*]fent a la damoisele qu'ele ne face ja pais s'ele n'a sa querele toute quite. Lors dist la damoisele au roi : « Sire, saciés qu'il n'i aura ja pais se je n'ai ma querele toute quite et grant amende de ce qu'il m'a mesfait. » Et Mariales respont qu'il n'en ira ja se par bataille non. « Par foi, fait li rois, puis que je nous ne poons faire pais il n'i a que de l'aler ensamble et a celui a qui Dix en donra l'onour si le prenge. » Et il respondent qu'ensi soit il com il l'a dit.

donnera la victoire la prenne ! » Et ils répondirent qu'ils le souhaitaient comme le roi venait de le dire.

277. Sur ces paroles, ils sortirent du palais et se rendirent en bas dans la cour. Ils se mirent en selle sur leurs destriers tout couverts de fer et descendirent de la ville jusqu'aux prés où le roi Pellès avait fait ficher les pieux et tendre les cordes à l'endroit où devait se dérouler la bataille. Il avait été fixé, du commun jugement des barons, que le premier qui sortirait des cordes serait le vaincu. Une fois les chevaliers menés dans ce champ, on leur montra les bornes qui désigneraient comme vaincu celui qui les dépasserait. Alors ils lancèrent au galop leurs chevaux l'un contre l'autre, les lances abaissées et les écus devant la poitrine, ils se heurtèrent avec une violence bien propre à percer et à mettre à mal les écus ; mais leurs hauberts étaient si solides et tissés de façon si serrée que nulle maille ne se rompit. Ils firent voler en éclats les lances et se firent mutuellement choir, chevaux par-dessus les cavaliers. Le chevalier qui se nommait Marialés fut grièvement blessé par sa chute et il se releva avec bien de la peine, car il s'y voyait contraint ; il tira l'épée et jeta son écu sur sa tête. Bohort venait déjà sur lui, la lame nue brandie, il lui assena sur le heaume un tel coup qu'il le fit tomber à genoux sur le sol. Et Marialés resta tout hébété tant de la chute qu'il avait faite que du coup qu'il avait reçu : il n'avait désormais pas plus le pouvoir de se relever que s'il avait été mort. Bohort lui arracha le heaume de la tête et lui donna

---

277. Atant s'en issent del palais et en viennent a la court aval et montent en lor chevaus qui estoient tout couvert de fer, et en vont tout contreval la vile tant qu'il vinrent es prés ou li rois avoit fait peus fichier et cordes tendre illoc ou la bataille devoit estre. Et avoient devisé que cil qui premiers isteroit fors des cordes seroit vaincus par le conmun esgart des barons. Quant li chevalier furent mis el parc si lor moustra on les bonnes par coi il seroient tenu a vaincu s'il le trespassoient. Lors laissent courre li uns contre l'autre les glaives alongiés et les escus mis devant lor pis, si s'entrefierent si durement qu'il font les escus perchier et esroer, mais li hauberc sont si fort et si seré que ainc maille n'en rompi, si font les lances voler em pieces et s'entreportent a terre les chevaus sor les cors. Et li chevaliers qui avoit non Mariales fu molt bleciés au chaoir qu'il fist si se relieve a quelque painne, car bien voit que faire li couvient, si traist l'espee et jete l'escu sor sa teste. Et Boors s'en vient envers lui le branc nu entesé si li donne tel cop sor le hialme qu'il le fait flatir des jenous a terre. Et cil fu si estourdis del cheoir qu'il ot fait del cop qu'il ot receü qu'il n'ot pooir de lui relever nient plus com il fust mors. Et Boors li esrace le hiaume de la teste et li donne

de grands coups avec le pommeau de son épée au point de faire jaillir le sang, puis il lui rabattit la ventaille en lui jurant qu'il allait le tuer s'il ne se déclarait pas vaincu. L'autre, se voyant en péril de mort, cria merci puisqu'il voyait bien qu'il ne pouvait rien faire d'autre. Et Bohort accepta sa reddition.

278. Aussitôt, ils s'en retournèrent parmi ceux qui gardaient le champ de bataille, ceux-ci s'emparèrent de Marialés et on l'entraîna hors du champ de bataille, comme un vaincu et un failli qu'il était. Si les barons n'avaient intercédé en sa faveur, le roi l'aurait déshérité et chassé de sa terre pour toujours ; mais, par amitié pour ses hommes qui le suppliaient, il le laissa demeurer. Quant à Bohort, il vint auprès du roi et lui déclara : « Sire, ai-je accompli cette bataille selon mon devoir ? — Oui, seigneur, répondit le roi. — Eh bien, dit Bohort, je vous prie de remettre cette dame en possession du château qu'elle a gagné par cette bataille. » Le roi assura qu'il allait le faire avec plaisir. Puis il l'investit de nouveau du château et la dame de Galvoie le remercia avec effusion.

Bohort à Corbénic : première vision du Graal.

279. Sur ces entrefaites, l'on fit désarmer Bohort qu'il le voulût ou non, car ceux qui étaient là juraient qu'il ne pourrait les quitter de ce jour, mais qu'on allait faire une grande fête en son honneur pour la victoire qu'il avait remportée. Et donc de l'emmener en un château tout en manifestant la plus grande allégresse du monde. Et tout cela, ils le faisaient par

---

grant cop del poing de l'espee si qu'il en fist le sanc saillir apres le cop, aprés li abat la ventaille et dist qu'il l'ocirra s'il ne se tient pour outre. Et cil qui se voit em peril de mort crie merci, puisqu'il voit qu'il n'en puet faire plus. Et Boors le reçoit.

278. Maintenant s'en viennent entr'aus cil qui le champ gardoient et font prendre Mariales et l'entrainent fors del champ conme vaincu et recreant. Et se li baron n'eüssent pour lui proiié, li rois l'eüst desireté et chacié fors de la terre a tous jours mais. Mais por [*b*] amour des homes qui l'en proient le laissa il. Lors en vint Boors au roi et li dist : « Sire, ai je fait de ceste bataille ce que je doi ? — Sire, fait li rois, oïl. — Or vous proiie je dont, fait Boors, que vous ceste damoisele ravestés de cest chastel qu'ele a gaaingnié en ceste bataille. » Et li rois dist que si fera il volentiers. Si l'en ravest et la damoisele l'en mercie molt.

279. Lors font Boort desarmer ou il volsist ou non, mais il dient qu'il ne se partiroit hui mais d'entr'aus, ains li feront grant joie pour l'amour de la bataille qu'il a vaincue. Si l'en mainnent en un chastel faisant la greignour joie del monde, et tout ce faisoient il pour l'amour de Lanselot a qui il n'avoient mie faite si grant joie com il

amitié pour Lancelot qu'ils n'avaient pas fêté autant qu'ils l'auraient désiré. Une fois qu'ils furent arrivés au palais, ce fut une grande fête, ils chantèrent et dansèrent des caroles jusqu'à l'heure de vêpres où l'on se mit à dresser les tables. Alors Bohort s'assit en face de la fille si belle du roi Pellès. Désormais elle ne portait plus le saint Graal devant les tables, car elle avait perdu la fleur de sa virginité, et pour cette raison elle ne pouvait plus accomplir le service qu'elle avait naguère rempli. Il convenait en effet que tous les ministres dévolus au service devant le saint Vaisseau fussent vierges et purs. C'est ainsi qu'elle avait été éloignée du service et qu'une autre la remplaçait qui était sa cousine germaine, la nièce du roi ; cette dernière était vierge de corps et de volonté. Une fois les convives assis devant les tables, la jeune fille qui portait entre ses mains le saint Graal entra dans la salle et traversa doucement, humblement le palais. Et Bohort, à la vue du saint Graal, l'adora avec une ferveur infinie, il le salua tout en pleurs et en larmes, car il croyait bien que c'était là le saint Graal dont il avait tant et tant entendu parler. Et quand la jeune fille eut fait le tour du palais, les tables se couvrirent promptement de mets, les plus délicieux du monde. Alors ceux qui avaient le cœur triste ou morose se mirent à se réjouir ; mais au milieu de tous les convives occupés à festoyer joyeusement, la fille du roi mangeait sans montrer la moindre apparence de joie, au contraire, elle ne cessait de pleurer. Bohort s'en irrita et lui demanda :

---

volsissent. Quant il en vinrent el palais si i fu molt grans la feste. Si chantent et charolent jusques as vespres que les tables furent mises. Si s'asist Bohors[a] encontre lui et la belle fille au roi Pelles. Ne ele ne portoit mais le Saint Graal par devant les tables pour ce que ele estoit desflouree de sa virginité, et pour ce ne pooit ele avenir au service ou ele estoit devant car il couvenoit que tout li menistre qui servoient devant le Saint Vaissel fuissent virgene et net. Et pour ce en fu ele ostee et estoit une autre en son lieu qui estoit sa cousine germainne et niece le roi. Si estoit virgene de char et de volenté. Quant il furent assis par les tables, si vint avant la damoisele qui portoit le Saint Graal entre ses mains et vint humlement et doucement ens el palais. Et quant Boors vit le Saint Graal si l'aoura molt doucement et l'enclina em plours et en larmes, car bien pensoit que c'estoit li Sains Graaus dont il avoit maintes fois oï parler. Et quant la damoisele ot alé en tour le palais si furent maintenant les tables raemplies de toutes les beles viandes del monde. Et lors se conmencent a envoisier cil qui devant avoient esté mat et morne. Mais qui que face joie ne feste, la damoisele qui mengüe n'en fait nul samblant, ains ploure molt tenrement. Et Boors, qui molt est coureciés, li dist :

280. « Demoiselle, qu'est-ce que vous faites ? » Mais elle ne lui répondit pas et s'adressa à son père : « Ah, seigneur, voilà ce que vous m'avez enlevé pour réaliser vos obscurs desseins ! — Chère fille, répondit le roi Pellès, nous avons agi pour un avenir meilleur et nul ne doit en être blâmé que moi. » Une fois le repas achevé, on retira les tables et le roi donna l'ordre de dresser un lit pour Bohort dans une chambre située en bas, car il voulait que nul ne dormît au palais en raison des aventures diverses qui s'y déroulaient[1]. Bohort se coucha et dormit jusqu'au matin. Il se leva pour aller entendre la messe. Puis il prit ses armes, se mit en selle et quitta cette demeure. Le roi et ses barons l'accompagnèrent jusqu'à l'orée d'une forêt. Là, Bohort les pria de tous s'en retourner, sauf la dame de Galvoie qui lui fit encore compagnie avec neuf chevaliers. Quand ce fut le moment de se séparer, tous le supplièrent avec grande douceur de venir dans leur terre et de leur rendre visite sans faute aucune, car, il pouvait en être sûr, ils lui feraient tous les honneurs qu'ils pourraient. Et Bohort les en remercia vivement.

281. Puis Bohort quitta la dame et chevaucha tant que, le soir, il arriva chez un ermite, à la lisière de la forêt, du côté du soleil couchant. Justement le sage vieillard sortait de son ermitage ; ce n'était pas une grande demeure, mais elle était tout à fait cossue et forte pour sa taille ; on l'avait

---

280. « Ha, damoisele, que est ce que vous faites ? » Et ele ne respont pas, ançois dist a son pere : « Ha, sire, ce m'avés vous tolu pour vos oscures paroles ! — Bele fille, fait il, ce avons nous fait pour mix a avoir, ne on n'en doit pas blasmer se moi non. » Quant il orent mengié si furent les tables levees. Si conmande li rois que on face le lit de Boort en une chambre aval pour ce qu'il ne voloit que nus jeüst el palais pour les diverses aventures qui i avenoient. Et quant il se fu couchiés [*c*] si s'endormi jusques au matin qu'il se leva et oï messe. Puis prist ses armes et monta sor son cheval et s'em parti de laiens. Si le convoia li rois et li baron tant qu'il vinrent a l'entree d'une forest. Et lors les fist Boors tous retourner fors solement la damoisele de Galvoie qui le convoia soi disisme de chevaliers. Et quant ce vint au departir se li proiierent molt doucement qu'il venist vers lor païs, qu'il les venist veoir et nel laissast en nule maniere, car bien seüst il qu'il li feroient toutes les honours qu'il porroient. Et il les en mercie molt.

281. Atant s'em part Boors de la dame et chevauche tant qu'il en vint au soir chiés un hermite a l'issue d'une forest par devers soleil couchant. Et li prodom issoit adont de son moustier qui n'estoit mie molt grans, mais assés estoit riches et fors de son grant, et il estoit

couverte d'un toit de plomb. Le vieillard venait de terminer l'office de vêpres quand Bohort le salua et lui demanda s'il pourrait l'héberger pour la nuit. « Qui êtes-vous ? l'interrogea l'ermite. — Je suis, répondit Bohort, un chevalier errant de la maison du roi Arthur. — Ah, s'exclama l'ermite, vous êtes donc de ces chevaliers qui partent chercher l'aventure et s'en vont par les terres étrangères à la quête des événements extraordinaires ? — Tout à fait, seigneur. — Assurément, vous pouvez mettre pied à terre, et je vous donnerai tout ce que je pourrai pour vos aises. » Bohort le remercia vivement. Il descendit de cheval et le sage vieillard fit venir son serviteur pour l'aider à désarmer Bohort. Quand ce fut fait, ce dernier pria l'ermite de chanter devant lui les vêpres, ce qu'il fit aussitôt, après avoir ordonné à son sénéchal de mettre à cuire de la venaison pour donner à manger au chevalier. Après que Bohort eut entendu les vêpres, le vénérable ermite[1] lui demanda quel était son nom.

282. « Je suis, seigneur, Bohort de Gaunes, le cousin de Lancelot du Lac. » À ces paroles, le vieil ermite s'écria : « Cher seigneur, soyez ici le bienvenu, car, Dieu m'assiste, il n'y a personne au monde dont la venue pouvait me rendre aussi joyeux que la vôtre. Je fus le serviteur de votre père, c'est lui qui me fit de sa main chevalier. Et cet enclos où vous vous trouvez, c'est lui qui le fit construire, tout comme vous le voyez, alors qu'il était encore en vie, et il fit don d'une grosse

---

couvers de plonc. Si avoit li prodom ses vespres chantees et Boors le salue et li demande s'il le porroit anuit mais herbergier. « Qui estes vous ? fait li hermites. — Je sui, fait il, uns chevaliers errans de la maison le roi Artu. — Ha, fait il, vous estes des chevaliers aventourous qui vont par les estranges terres querant les merveillouses aventures ! — Sire, fait il, vous dites voir. — Ore poés vous dont descendre, fait li prodom, car je vous aieserai au mix que je porrai. » Et Boors l'en mercie molt. Si descent et li prodom fait avant venir son sergant pour lui aïdier a desarmer. Et quant il fu desarmés si requist au prodome qu'il chantast vespres et il si fait, mais ançois comande a son seneschal qu'il mete de la venison quire que li chevaliers mengeroit. Quant Boors oï vespres si demande au prodonme conment il avoit a non.

282. « Sire, fait il, je ai a non Boors de Gaunes et sui cousins Lanselot del Lac. » Et quant li prodom l'entent si li dist : « Biaus sire, vous soiés li bien venus. Si m'aït Dix, il n'a home el monde de qui venue je fuisse si liés conme je sui de la vostre. Car je fui sergans a vostre pere et chevalier me fist il de sa main. Et cest pourpris[a] qui ci est fist il faire si conme vous le veés a son vivant, et une grant

couronne d'or qui se trouve toujours ici en raison d'un grand honneur que Dieu lui avait accordé en cet endroit. Si vous le désirez, je vais vous raconter cela avant que vous ne repartiez. — Au nom de Dieu, répondit Bohort, je ne pensais pas trouver cela ; soyez-en sûr, j'ai grande envie de connaître l'honneur que mon père obtint en ce lieu et pour lequel il fit établir cette chapelle. » Le sage vieillard l'assura qu'il allait le lui raconter, mais après le repas. Alors ils s'assirent dans la prairie et ils se mirent à converser sur de nombreux sujets ; pour finir, le sage vieillard demanda des nouvelles de Lancelot. Bohort déclara qu'il le croyait sain et allègre. « Cher seigneur, repartit l'ermite, et que vous semble-t-il de sa valeur de chevalier ? Accomplit-il des prouesses d'armes dignes d'éloges ? — Seigneur, fit Bohort, c'est mon seigneur et c'est mon cousin. Je ne vous dirai ni mensonge ni vérité ; car si je lui décernais des éloges, vous croiriez que c'est pour le vanter et, si je le blâmais, en revanche, vous me tiendriez pour un menteur, car nul ne pourrait adresser à Lancelot un blâme justifié. — Je vais vous expliquer, dit le sage vieillard, pourquoi je vous ai posé cette question. Quand Lancelot naquit, je me trouvais chez le roi Ban, j'étais alors adoubé depuis si peu qu'il n'y avait pas trois mois que j'avais reçu mes armes. Le roi Ban, qui était un homme de grande valeur, me demanda ainsi qu'à dix autres chevaliers de porter l'enfant en une forêt qui était proche de Trèbes pour le faire baptiser par un ermite qui avait une

---

courone d'or qui chaiens est i donna il pour une grant honnour que Dix li fist en ceste place. Et si vous dirai ains que vous partés de chaiens quele ele fu se vous volés. — En non Dieu, sire, fait Boors, ce ne quidoie je mie[b]. Et saciés que je desir molt a savoir l'onour quele ele fu qu'il i conquist et pour coi il establi ceste chapele. » Et li prodom dist qu'il le contera, mais qu'il aient mengié. Lors s'aseent en un praiel et conmencent a parler [*d*] de maintes choses et tant que li prodom li demande noveles de Lanselot. Et Boors li dist qu'il quide bien qu'il soit sains et haitiés. « Biaus sire, fait li hermites, et de la chevalerie, conment vous en samble il ? Fait il a loer de prouece d'armes ? — Sire, fait Boors, il est mes sires et mes cousins, si ne vous en dirai mençoigne ne verité, quar, se je le[c] looie vous diriés que ce seroit pour lui aloser, et se le blasmoie vous me tenriés a mençoigneur pour ce que nus nel blasmeroit a droit. — Je vous dirai, fait li prodom, pour coi je le vous ai demandé. Quant il fu nes, je estoie chiés le roi Ban, si nouviaus chevaliers qu'il n'avoit mie plus de .III. mois que je avoie armes prises, et li rois Bans, qui molt estoit prodom, conmanda a moi et a .X. autres chevaliers que nous le portissienmes baptisier en une forest qui estoit pres de Trebes, chiés un

réputation de grande sagesse. À notre arrivée, nous trouvâmes avec l'ermite un vieillard qui était clerc et philosophe, homme d'une grande sagesse et tout pénétré de la connaissance de faits à venir. Après le baptême de l'enfant, ce vénérable vieillard demanda à le voir et nous le lui portâmes sur-le-champ. Dès qu'il le vit, il se mit à l'embrasser tout doucement puis il nous le rendit en disant : "Mes seigneurs, savez-vous ce que je vais vous confier ? Eh bien soyez-en sûrs, en vérité, de cette petite créature, il viendra de si grands bienfaits que, par sa prouesse et sa valeur, toute la richesse de ce monde sera exhaussée et remplie de lumière." Nous fûmes émerveillés des paroles que le vieil homme prononçait ; nous les rapportâmes au roi Ban qui en conçut un grand bonheur. Depuis, cette prédiction me revient en mémoire toutes les fois que j'entends parler de Lancelot. Ainsi je vous interroge pour savoir si ce sage vieillard avait bien dit la vérité. — Certes, seigneur, s'écria Bohort, quel qu'il fût, on doit le tenir pour un sage, car il l'était et il ne mentait pas sur ce sujet. »

283. Ils avaient parlé assez longtemps pour que le repas fût prêt, ils mangèrent donc au milieu de la prairie et, lorsqu'ils en eurent fini, Bohort demanda à l'ermite : « Seigneur, racontez-moi l'honneur qui advint à mon père et qui le fit consacrer ce lieu et y établir une chapelle. — Seigneur, dit le sage vieillard, volontiers, si cela vous plaît. Il arriva, lors du couronnement du roi Arthur, que tous les nobles sei-

---

hermite qui molt estoit prodom. Et quant nous venismes la, si trouvasmes avoc l'ermite un viel home qui estoit clers et philosophes molt sages et savoit[d] molt de choses qui estoient a avenir. Et quant li enfes fu baptisiés si demanda li prodom l'enfant a veoir, et nous li portasmes maintenant[e]. Et quant il le vit si le conmencha a baisier molt doucement, et puis nous le rendi, et nous dist : "Biaus signour, savés vous que je vous bail ? Or saciés, fait il, vraiement que de ceste petite creature venra encore si grans biens que de sa prouece et de sa valour sera encore toute terrienne richece essaucie et enluminee." Et nous eüsmes grant merveille de ce qu'il nous disoit, si le contasmes au roi Ban qui molt en fu liés. Si m'en est puis souvenu toutes les fois que je en ai oï parler. Et pour ce le vous demandé je pour savoir se cil prodom nous dist voir. — Certes, sire, fait il, qui que il soit on le doit tenir a sage, car il l'estoit, ne il ne mentoit mie de ceste chose. »

283. Tant ont ensi parlé que li mengiers fu prés. Si mengoient el praiel meïsmes et, quant il orent mengié, si dist Boors au prodome : « Sire, dites moi l'ounour qu'il avint a mon pere pour coi il establi cest lieu et ceste chapele. — Sire, fait li prodom, volentiers, puis qu'il vous plaist. Il avint au coronnement le roi Artu que tout li haut

gneurs de ce royaume s'étaient rassemblés afin de lui faire honneur et le fêter. Et pendant que le roi Bohort, votre père, s'en revenait avec une grande compagnie de chevaliers, le roi Persés du château Vermeil, qui le haïssait à mort pour avoir tué l'un de ses frères sur la limite des terres de Gaunes, lui tendit une embuscade. Quand ils se trouvèrent tous ensemble en ce bois, ils s'attaquèrent avec une extrême violence, mais les hommes du roi Bohort ne furent pas pris au dépourvu, car ils étaient tout couverts de fer avant même l'assaut ; ils se battirent et ils étaient bien deux cents, sans compter les serviteurs à pied. La bataille dura si longtemps que la nuit les surprit. Alors ils échangèrent des projets de trêve pour rester en paix jusqu'au lendemain. Une fois tous logés les uns d'un côté, les autres de l'autre, le roi Bohort, qui était un chevalier valeureux au grand courage, fit demander au roi Persés qu'il vînt lui parler sous le sauf-conduit des trêves, ainsi il entendrait ce qu'il avait à dire. Persés vint donc et, quand ils furent ensemble, le roi Bohort demanda à son adversaire pourquoi il l'avait attaqué. Persés répondit qu'il avait agi pour venger son frère que Bohort avait tué à Gaunes. “Si votre frère a été tué, répliqua le roi Bohort, ce ne sont ni vos hommes ni les miens qui doivent le payer. Si vous étiez aussi vaillant que vous auriez dû l'être, c'est vous-même qui m'auriez demandé la bataille pour réparer le méfait que j'ai commis contre vous selon vos dires. Ni les uns ni les autres n'auraient payé pour cette faute sinon moi, qui l'avais mérité.

---

home de la terre i vindrent pour faire lui honour et feste. Et, en ce que li rois Boors vostres peres s'en revenoit a grant compaingnie de chevaliers, si l'ot agaitié li rois Persers[a] del Vermeil Chastel qui le haoit de mortel haine pour un sien frere[b] que li rois Boors vostres peres avoit ocis a l'issue de Gaunes. Quant il furent assamblé en cest bois, si coururent sus li uns a l'autre molt angoissousement, ne li home au roi Boort ne furent mie si souspris qu'il ne fuissent [*e*] tout couvert de fer ains que cil les venissent assaillir. Si jousterent les uns en contre les autres, et furent bien .cc. sans ciaus qui estoient a pié. Si dura la bataille tant que nuis les souspri st. Si fiancierent sauves trives les uns as autres jusques a l'endemain et, quant il furent logié li uns cha li autres la, li rois Boors, qui molt estoit prodom et de grant cuer, manda au roi Persers qu'il venist a lui parler par sauves trives si orroit ce qu'il voldroit dire. Et cil i vint et quant il furent assamblé, si li demande li rois Boors pour coi il l'avoit assailli. Et il li dist pour un sien frere qu'il avoit ocis a Gaunes. “Se vostres freres i fu ocis, fait li rois Boors, pour ce ne le doivent mie comperer vostre home ne li mien. Et se vous fuissiés si vaillans conme vous deüssiés estre en vostre personne m'en deüssiés vous avoir mandé bataille del mesfait

284. « — Seigneur, rétorqua le roi Persés, si vous voulez la bataille, je suis prêt.” Le roi Bohort dit qu'il ne l'était pas moins. Alors ils fixèrent la date du duel et échangèrent des serments réciproques ; une fois revenus auprès des leurs, ils leur racontèrent ce qui avait été décidé. Et certains éprouvèrent une forte affliction pour les deux seigneurs. Le lendemain, à l'heure de prime, les deux rois se retrouvèrent en cette place où nous sommes précisément et ils se battirent si bien que le roi Bohort coupa la tête de son adversaire. Aussitôt nos gens coururent sur ceux du roi Persés, ils en tuèrent un bon nombre et capturèrent le sénéchal qui marchait en avant de la troupe en emportant un grand trésor qui avait appartenu au roi Persés. Une fois capturé, il eut grand-peur de mourir et jura au roi Bohort que, s'il lui laissait la vie sauve, il lui remettrait la plus précieuse couronne qu'il eût jamais vue. Le roi Bohort n'avait nul désir de le tuer, car le sénéchal n'était en rien responsable de la faute de son seigneur. Il le pria de lui apporter la couronne et le sénéchal lui obéit. Il entra dans le bois, arriva devant un fossé au-dessus duquel poussait un sycomore — il y avait fait dissimuler la couronne —, il la rapporta au roi et la lui remit pour le remercier de sa libération. Le roi regarda l'objet et le vit magnifique et précieux ; il demanda à ses barons ce qu'il pouvait en faire, pensant qu'il pourrait bien en faire don à Notre-Seigneur

---

que je vous ai fait ensi conme vous dites. Si nel eüssent pas comperé ne cil ne cist fors moi sol qui l'avoie deservi.

284. « — Sire, fait li rois Perses, puis que vous volés bataille prés en sui.” Et vostres peres dist que ausi estoit il. Si prisent la bataille et le fiancierent l'un contre l'autre. Et quant il furent repairié a lor gent si lor conterent conment il avoient esploitié. Si en furent dolant de tels i ot pour les .II. signours. L'endemain a ore de prime furent assamblé li doi roi en ceste place ou nous sommes orendroit, si jousterent ensamble tant que li rois Boors li copa la teste. Et tout maintenant coururent ses gens as gens le roi Perses si en ocisent molt et prisent son seneschal qui devant s'en aloit et faisoit mener grant richece devant soi qui avoit esté au roi Perses et quant il fu pris si ot molt grant paour de mort si dist au roi Boort que s'il le laissoit vivre il li donroit la plus riche courone qu'il onques veïst. Et li rois n'avoit mie talent de lui ocirre, car el fourfait de son signour n'avoit il coupes, si li dist qu'il le feïst aporter et cil si fist. Si ala el bois si vint a une fosse qui estoit desous un sycamor ou il avoit la coupe reposte si la porta devant le roi et li livra en guerredon de sa delivrance. Et li rois le regarda, si le vit molt bele et molt riche, si demanda a ses barons qu'il en poroit faire et qu'il porroit donner a Nostre Signour

qui lui avait accordé l'honneur de vaincre en tuant l'autre roi. Les barons lui répondirent qu'ils ne savaient que proposer au sujet de la couronne et qu'il n'avait qu'à suivre sa volonté.

285. « "Eh bien, dit le roi, voici ce que nous ferons puisque nous ne savons que décider. Je vais vous donner mon avis : pour l'honneur que Dieu m'a accordé en ce lieu, je veux qu'il s'y élève une chapelle où Notre-Seigneur sera servi et honoré chaque jour à jamais. Que l'on commence cet ouvrage demain ; nous ne partirons que lorsqu'il sera terminé." Le roi fit venir des maçons et des charpentiers de près et de loin si bien qu'avant un mois tout avait été édifié en ce lieu comme vous le voyez. "Et, ajouta le roi, pour que l'on ne puisse douter de l'honneur que Dieu m'a fait, la couronne du roi Persés restera ici afin de témoigner de l'affaire aussi longtemps que durera la chapelle."

286. « Une fois l'œuvre menée à bien, moi, qui m'étais trouvé blessé si grièvement dans la bataille que j'avais cru en mourir, je pressai votre père au nom de Dieu de me laisser passer ici le reste de mes jours ; car j'avais fait le vœu au début du combat que, si Dieu m'en laissait réchapper, je ne demeurerais pas dans le siècle, mais je me rendrais pour me consacrer au service divin en quelque endroit. Le roi, qui m'avait en grande affection, ne me concéda qu'à contrecœur la permission. Mais par amitié pour ses barons qui l'en

---

del hounour qu'il li avoit faite del roi qui l'avoit ocis. Et il disent[a] qu'il ne savoient coi, ne mais feïst ent sa volenté.

285. « "Or vous dirai, fait li rois, que nous ferons, puis que nous n'en savons conseillier je vous en dirai mon conseil, car pour l'ounour que Dix m'a donnee en ceste place voel je qu'il ait en ceste place une [f] chapele ou Nostres Sires soit servis et honnerés a tous jours mais. Et soit demain conmencié, si ne nous em partirons devant qu'ele soit achievee". Lors manda li rois machons et charpentiers pres et loing si que ançois que li mois fust passés[a] fu trestous cil estres fais ici ensi conme vous le veés. "Et pour ce, fait il, qu'il ne soit mie doutable chose del hounour que Dix m'a donnee, remandra la courone au roi Perses chaiens, si que ele sera tesmoig de ceste chose tous les jours que la chapele duerra."

286. « Quant l'ouvre fu menee a chief je, qui avoie esté navrés en la bataille si durement que je en quidai bien morir, proiai a vostre pere, por Dieu, qu'il me laissast chaiens user le remanant de ma vie. Car je avoie voué au conmencement de la bataille que, se Dix m'en jetoit sans mort, que je ne remanroie plus au siecle, ains me rendroie en aucun lieu pour Dieu servir. Et li rois m'avoit molt amé, si me donna molt a envis le don. Mais pour l'amour des barons toutes

priérent vivement et aussi parce qu'il voyait bien que ma volonté était arrêtée, il me l'accorda ; il me laissa une rente suffisant à ma subsistance ainsi que pour tous ceux qui viendraient après moi. Lorsqu'il fut parti, je cherchai par ce pays jusqu'à découvrir un homme sage qui me guérit et me fit ordonner sous-diacre. Depuis j'ai assez fait pour devenir prêtre et je suis resté en ce lieu, je n'en ai plus bougé, et je n'ai plus vu passer ici de gens de là-bas, si ce n'est vous et un chevalier de valeur, filleul du roi Ban, ce qui lui avait valu d'être appelé Banin. Et il m'a donné des nouvelles de votre père et de ma dame qui est morte moniale en un saint lieu[1]. » Ainsi l'ermite et Bohort parlèrent si longtemps qu'il fut l'heure d'aller se reposer. Bohort coucha dans ce logis, en une chambre qui avait été faite pour héberger les chevaliers qui passaient.

287. Au matin, après avoir entendu la messe, il quitta l'ermitage et chevaucha tout armé jusqu'à l'heure de prime. À ce moment, il rencontra une demoiselle qui montait un palefroi. Il la salua et elle le regarda longuement avec un visible plaisir. Quand elle l'eut bien dévisagé, elle lui demanda son nom. Il répondit qu'il était de la maison du roi Arthur, compagnon de la Table ronde ; son nom était Bohort de Gaunes, et il était le cousin de Lancelot du Lac. « Eh bien, Dieu me protège, repartit-elle, que vous soyez le cousin de Lancelot ne peut lui apporter aucun honneur, car vous êtes le plus lâche

---

voies qui l'en proiierent et qu'il vit que ma volentes estait tele[a] le m'otroia et laissa chaiens bone rente por mon vivre et pour ciaus qui aprés moi i venront. Et quant il en fu alés si me pourchaçai tant par cest païs que je trouvai un prodome qui me gari et lors me fist ordener a sordiacle. Si ai puis tant fait que je sui prestres et ai puis esté ci que je ne me remuai ne puis ne vi home de par els fors vous et un prodome chevalier qui fu filleus au roi Ban, si l'apeloit on Banin. Et cil me conta assés de vostre pere nouveles et de madame qui morut en si bon lieu conme en religion. » Tant parolent ensamble li hermites et Boors qu'il fu tans de couchier. Si coucha on Boort en une chambre qui laiens estoit faite pour herbergier les chevaliers trespassans.

287. Au matin, quant il ot oï messe se parti de laiens et chevaucha tos armés jusques a ore de prime. Et lors encontra il une damoisele qui chevauchoit un palefroi. Et il la salue et il le regarde molt volentiers grant piece. Et quant ele l'ot bien regardé, se li demanda qui il est. Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde et a a non Boort de Gaunes et est cousins Lanselot del Lac. « Si m'aït Dix, fait ele, a ce que vous estes cousins Lanselot ne puet il avoir nule honor car vous estes li plus couars

des chevaliers que j'aie jamais vus. — Demoiselle, dit-il, et pourquoi cela ? — Pour Dieu, fit la jeune fille, je vais vous le dire. N'avez-vous pas couché avant-hier chez le Roi Pêcheur deux nuits de suite ? Et à aucun moment, vous n'avez osé demeurer au Palais Aventureux par peur des aventures. Misérable, malheureux, lâche ! N'auriez-vous pas eu plus grand honneur à mourir, si mourir il vous fallait, qu'à revenir sans avoir rencontré la moindre aventure ? Misérable, mauvais, mauvais chevalier ! Vous savez bien que les aventures doivent trouver leur terme grâce au cœur vaillant d'un des compagnons de la Table ronde et bien des gens vous tiennent pour valeureux qui sont cruellement déçus, car vous êtes si mauvais que vous ne sauriez être pire : si les aventures doivent trouver leur terme par l'entremise d'un chevalier, vous auriez dû chercher à savoir si vous étiez ce chevalier et faire tout votre possible.

288. — Demoiselle, se défendit Bohort, jamais je n'avais entendu parler du Palais Aventureux avant de vous rencontrer. C'eſt pourquoi vos reproches sont injuſtifiés. — Certes, dit-elle, vous mentez. Vous en avez entendu parler en maints endroits[1]. Mais vous n'avez pas osé reſter à cause de votre couardise et vous n'avez rien raconté à Lancelot, car tous et toutes savent bien qu'il eſt le chevalier le plus avide d'aventures du monde et le plus hardi, tandis que vous, vous êtes un suprême lâche ! » Sur ces mots, la jeune fille le quitta et aucune prière ne la fit revenir ni lui en apprendre davan-

---

chevaliers que je onques mais veïsse. — Damoisele [*363a*], fait il, conment ? — En non Dieu, fait ele, ce vous dirai je bien. Ne jeüſtes vous avant ier chiés le Roi Pescheour .II. nuis pres aprés, ne onques el Palais Aventurous n'osaſtes demorer pour le paour des aventures[a] ? Chaitis ! Maleürous ! Couars ! Ne vous fuſt il greignour hounour de morir se morir i deüssiés que revenir vous ent sans aventure ? Chaitis ! Malvais ! Malvais ! Ja savés vous bien que les aventures doivent faillir par aucun prodome de la Table Reonde et a prodome vous tiennent maintes gens qui laidement en sont decheü. Car vous eſtes si malvais que pires ne poés vous eſtre que, puis qu'eles doivent faillir par chevaliers, deüissés vous savoir se ce fuſt par vous et faire ent voſtre pooir.

288. — Damoisele, fait Boors, onques mais del Palais Aventurous n'oï je parler fors vous, et pour ce m'en blasmés vous a tort. — Certes, fait ele, vous en mentés. En maint lieu en avés vous oï parler. Mais vous n'i osaſtes remanoir de couardise. Si ne retraisiſtes onques a Lanselot, car tout et toutes sevent bien qu'il eſt li plus aventurous chevaliers del monde et li plus hardis et vous eſtes li plus couars des autres. » Lors s'en part atant la damoisele ne onques

tage. Et Bohort, voyant qu'il n'en tirerait rien de plus, partit de l'autre côté en réfléchissant aux paroles qu'elle lui avait dites. Il pensa que si, par hasard, il revenait jamais à Corbénic, il ferait en sorte de savoir ce qu'était le Palais Aventureux. C'est ainsi qu'il chevaucha tant de journées qu'il arriva à Camaalot la veille du tournoi. Mais ici le conte quitte monseigneur Bohort de Gaunes et s'en retourne à monseigneur Gauvain.

Gauvain rencontre la demoiselle à la Fontaine.

289. Le conte dit à présent que, après que monseigneur Gauvain se fut séparé de l'ermite qui lui avait expliqué la signification du serpent et du léopard[1], il chevaucha toute cette journée, plongé dans un extrême étonnement de ce que le sage vieillard lui avait appris. Il était très affligé de la mort qui lui avait été ainsi assignée, mais comme il ne concevait pas que quelqu'un pût connaître de façon sûre les événements à venir, il finit par puiser en cette conviction le réconfort et davantage de tranquillité. Pendant des jours et des jours, il s'en alla ainsi, demandant des nouvelles de Lancelot, mais il ne trouva personne qui sût quelque chose. Tant il chevaucha par monts et par vaux qu'il arriva à moins de six journées de Camaalot. Mais un jour, il se trouvait par hasard tout proche d'un bois où il allait pénétrer au galop quand il rencontra une demoiselle et un écuyer. Il leur adressa un salut et ils lui répondirent : « Dieu vous bénisse !

---

ne volt retourner pour riens[a] ne onques[b] plus ne li volt dire. Et quant il voit qu'il n'i prendra plus si s'en vait d'autre part pensant a ce que cele li ot dit. Et pensa que s'il par aventure venoit jamais a Corbenyc il sauroit quels li Palais Aventourous est. Ensi a tant chevauchié par ses journees qu'il vient a Quamaalot le jour devant que li tournoiemens devoit estre. Mais ici endroit se taist li contes de mon signour Boort de Gaunes et retourne a parler de mon signour Gavain.

289. [*b*] Or dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis de l'ermite qui ot devisé la senefiance del serpent et del lupart que il chevaucha celui jour a merveilles esbahis de ce que li prodom li ot dit. Si fu molt a malaise de sa mort qu'il li ot ensi aterminee et pour ce qu'il ne voit mie conment nus puet certainnement savoir les choses qui sont a venir s'en conforte et est plus a aise. Si chevauche ensi mainte journee, nouveles demandant de Lanselot, mais il ne trouve qui de riens l'en avoit. Si chevauche tant amont et aval qu'il vint pres de Kamaalot a mains de .vi. journees. Se li avint un jour qu'il aprocha pres d'un bois et il venoit grant aleüre si aconsivi une damoisele et un esquier. Il les salue et il li dient que Dix les beneie.

— Mon ami, demanda Gauvain à l'écuyer, saurais-tu me donner des nouvelles de ce dont je suis en quête ? — Et que cherchez-vous ? » dit le jeune homme ; Gauvain lui apprit qu'il voulait avoir des nouvelles de Lancelot du Lac. « Et pourquoi le cherchez-vous ? » demanda à son tour la demoiselle. Alors il leur rapporta toutes les paroles que la reine avait prononcées à la cour. « Et parce que nous avions peur que Lancelot ne fût mort, conclut-il, nous sommes partis à sa recherche, à douze chevaliers de la maison du roi Arthur. — Au nom de Dieu, seigneur, s'écria la demoiselle, il n'y a pas plus de six jours que je l'ai vu sain et allègre dans la cité de Corbénic ; je lui ai longuement parlé et lui à moi. Il m'a délivrée de trois chevaliers dont l'un voulait me violer. » En effet, la demoiselle n'était autre que celle qui avait guéri Lancelot du venin absorbé à la fontaine. Sur ces mots, elle raconta tout ce qu'elle avait accompli pour Lancelot et la maladie qui l'avait terrassé et l'aurait fait mourir si elle ne l'avait parfaitement guéri.

290. À cette nouvelle, monseigneur Gauvain fut rempli de joie ; il était si heureux qu'il en oublia beaucoup de ses chagrins. Puis il demanda à la demoiselle de quel côté elle allait. « Seigneur, répondit-elle, je m'en vais à Camaalot pour assister à un tournoi qui s'y déroulera à l'octave de la Sainte-Madeleine. » En apprenant cela, monseigneur Gauvain pensa que lui aussi irait à Camaalot, car il croyait bien que Lancelot s'y trouverait : si jamais il en entendait parler, Gauvain le

---

« Biaus amis, fait il a l'esquier, me sauroies tu nouveles a dire de ce que je quier ? — Et que querés vous ? » fait cil. Et il dist qu'il vait querant qui nouveles li die de Lanselot del Lac. « Et pour coi le querés vous ? » fait la damoisele. Et il li conte tout ensi conme la roïne lor avoit dit a court. « Et pour la paour de sa mort, fait il, en sommes nous entré en queste, nous XII. chevalier de la maison le roi Artu. — En non Dieu, sire, fait la damoisele, il n'a mie plus haut de .VI. jours que je le vi sain et haitié vers le chastel de Corbenyc et parlai a lui longement et il a moi. Et me rescoust de .III. chevaliers dont li uns voloit jesir a moi a force. » Et c'estoit la pucele qui l'avoit gari de l'enveninement qu'il ot pris a la fontainne. Et lor conte tout ensi com ele avoit ouvré de Lanselot de la maladie qu'il ot dont il fust mors s'ele ne l'eüst gari bien et bel.

290. Quant mé sire Gavains ot ceste novele si en ot molt grant joie et tant en est liés qu'il en oublie grant partie de son anoi. Et lors demande a la damoisele quele part ele aloit. « Sire, fait ele, je m'en vois vers Kamaalot pour veoir un tournoiement qui i sera ferus as octaules de la Magdalainne. » Et quant mé sire Gavains ot ceste novele si pense bien qu'il i ira car il quide bien que Lanselos i soit et set

savait, assurément Lancelot y viendrait. Mais, en cet endroit, le conte se tait sur le sujet et revient à Lancelot qui carolait, chantait fort gracieusement et faisait grande fête.

Lancelot détruit le sortilège de la carole.

291. À présent, le conte dit que, lorsque le jeune écuyer eut laissé Lancelot à sa carole, il se mit en route et avança au galop, car il lui semblait n'avoir que trop tardé ; et il allait en proie à un violent chagrin car il pensait que Lancelot demeurerait là-bas à jamais. Lancelot, de son côté, se réjouissait et chantait avec tous les autres. Cela dura jusqu'à l'heure de vêpres et, quand il fut temps de souper, une demoiselle s'approcha de Lancelot et lui dit : « Seigneur chevalier, il convient que vous alliez vous asseoir sur ce trône et nous poserons cette couronne d'or sur votre tête. » Lancelot répliqua qu'il se moquait de la couronne comme du trône et qu'il ne demandait rien sinon se réjouir et s'amuser. « Il faut que vous y alliez, insista la jeune fille, c'est par cela que nous pourrons savoir s'il nous est possible d'être délivrés. Si en revanche vous ne pouvez nous obtenir la délivrance, vous serez contraint de rester avec nous jusqu'au jour où Dieu nous amènera celui grâce auquel nous serons libérés de cette folie. » Lancelot répondit qu'il irait puisqu'elle le désirait. Il s'approcha du trône, s'y assit et la demoiselle lui mit la couronne sur la tête en déclarant : « Seigneur, à présent, vous pouvez bien dire que vous portez sur votre tête la couronne de votre père. » Et

---

bien certainnement que voirement i sera il s'il en ot parler. Mais ici endroit se taist li contes d'aus et retourne a parler de Lanselot qui charole et chante molt envoisiement et fait grant feste.

291. [*c*] Or dist li contes que quant li vallés ot laissié Lanselot a la charole qu'il se mit en son chemin et s'en aloit grant aleüre pour ce qu'il li estoit avis qu'il avoit trop demouré et s'en aloit faisant grant doel pour ce qu'il li estoit avis que Lanselos estoit demourés a tous jours mais. Et Lanselos s'envoise et chante ausi conme li autre et demoure illoc jusques as vespres. Et quant il fu pres de souper si vint une damoisele a lui qui li dist : « Sire chevaliers, il vous couvient aler cheoir en cele chaiiere si vous meterons ceste courone d'or en vostre chief. » Et il dist qu'il n'a cure ne de courone ne de chaiiere ne ne velt riens fors joie et envoiseüre. « Il couvient, fait ele, que vous i ailliés. Car par ce connoistrons nous se nous porrons estre delivre, et se par vous ne sonmes delivre il nous couvient demorer avoc vous tant que Dix nous amaint celui par qui nous serons delivre de ceste folie. » Et il dist qu'il ira puis qu'ele le velt. Et il i vait et s'asiet en la chaiiere et cele li met la courone ens el chief et li dist : « Sire, ore poés vous dire que vous avés la courone vostre pere en vostre chief. » Et

comme il regardait, il vit tomber du sommet de la tour une statue qui semblait celle d'un roi ; elle était sculptée en une riche matière. Elle tomba si violemment sur le sol qu'elle se brisa en mille morceaux et, sur-le-champ, l'enchantement prit fin. Alors, alentour, tous revinrent à la conscience et ils retrouvèrent la mémoire dont ils avaient été si longuement privés. Dès que Lancelot s'aperçut qu'il avait une couronne sur la tête, il la saisit et la jeta par terre ; il bondit du trône sur lequel il n'estimait pas avoir le droit de s'asseoir puisque cela signifie siège de roi. Mais les chevaliers, les dames et les demoiselles coururent se jeter à son cou et lui manifestaient la plus grande liesse du monde en répétant : « Seigneur, bénie soit l'heure où vous êtes né, car vous nous avez tirés de la plus grande folie où l'on puisse jamais tomber ; jamais nous n'aurions été délivrés si vous n'étiez venu de ce côté. » Ensuite ils le conduisirent dans la tour, qui s'élevait un peu plus loin, ils le firent désarmer ; arriva alors un vieil homme qui déclara à Lancelot : « Lancelot, cher fils, vraiment, je ne me trompais pas en affirmant que l'enchantement ne prendrait jamais fin avant votre venue : voilà désormais une chose prouvée, vous êtes le meilleur, le plus beau chevalier du monde. Oui, ceux de cette demeure doivent dorénavant beaucoup vous aimer et vous chérir, car jamais ils n'auraient été libérés si ce n'est par vous.

292. — Seigneur, répondit Lancelot, apprenez-nous donc quelle fut la cause de cette aventure extraordinaire, car tous

---

il regarde, si voit chaoir de la tour en haut une ymage qui estoit faite en guise de roi. Si estoit entaillie molt richement et flati a terre si durement qu'ele en fu toute dequassee et maintenant failli li enchantemens. Si revinrent tout entour en lor sens et en lor memoire dont il avoient esté longement sousfraitous. Et quant Lanselos aperçoit qu'il avoit couronne en son chief si le prent et le jete jus et saut sus de la chaiiere ou il ne devoit mie seoir, ce li ert avis, pour ce que siege de roi senefie. Et li chevalier et les dames et les damoiseles le courent acoler et li font la greignour feste que on seüst onques mais home et li dient : « Sire, beneoite soit l'ore que vous fustes nés, car vous nous avés jeté de la greignour folie ou gent fuissent onques mais, dont nous ne fuissiemes ja issus se vous ne fuissiés venus ceste part. » Lors l'en mainnent en la tour amont et [*d*] le font desarmer, et un vix hom vient avant et dist a Lanselot : « Lanselos, biaus fix, voirement disoie je voir que li enchantemens de chaiens ne fauroit devant ce que vous venissiés. Si est ore bien prouvee chose que vous estes li miudres chevaliers del monde et li plus biaus. Si vous doivent molt amer et chierir des ore mais cil de chaiens, car il ne fuissent jamais fors se par vous ne fust.

292. — Biaus sire, fait Lanselos, car nous dites ore par quele raison ceste merveille avint, car tout cil qui entroient en ceste carole per-

ceux qui entraient en cette carole perdaient sens et mémoire et ne pouvaient plus repartir. — Seigneur, dit le vieil homme, je vous le dirai volontiers. Lorsque le roi Arthur fut fiancé à la reine Guenièvre et que les noces furent décidées, il arriva que tous les nobles seigneurs qui tenaient leur terre du roi vinrent en ce pays pour y recevoir leurs fiefs de lui et pour prêter hommage[1]. Quinze jours au moins après la fin des noces, par hasard, le roi Ban, votre père, chevauchait par cette forêt avec ses chevaliers. Quand il arriva devant cette tour, il trouva sous les arbres que vous avez vus aujourd'hui six jeunes filles qui carolaient et chantaient une chanson toute nouvelle qu'on venait d'inventer en l'honneur de la reine Guenièvre. Au milieu de cette carole, il y avait un trône où siégeait la plus belle demoiselle du monde, fille de roi et de reine. Le roi Ban était un homme de grand âge, mais il n'y avait pas en toute sa compagnie d'homme plus enjoué que lui. Il s'arrêta donc pour regarder la carole. Près de lui se tenait son frère qui était un clerc, bien fait de sa personne, il chantait très bien, était de caractère gai et enjoué, mais il n'avait encore jamais ressenti l'amour. C'était l'homme qui connaissait le plus d'enchantement et de magie dans ce monde. Le roi regardait les demoiselles qui chantaient, mais le clerc, qui était jeune, ne vit que celle qui se trouvait sur le trône ; il l'estimait si jolie, si avenante qu'il pensa : bienheureux serait celui qui aurait sa joie de la belle.

---

doient lor sens et lor memoire ne ne s'en pooient partir. — Sire, fait il, je le vos dirai volentiers. Il avint, quant li rois Artus ot fianciee la roïne Genievre et les noces en durent estre, que tout li haut home qui del roi tenoient terre vinrent en cest païs et en ceste terre pour lor fiés recevoir et pour faire lui hommage. Si avint, bien .xv. jours aprés ce que les noces orent esté, que li rois Bans vostre peres chevauchoit parmi ceste forest entre lui et ses chevaliers et, quant il vint a ceste tour, si trouva desous ces arbres que vous veïstes ore .vi. puceles qui charolaient et chantoient une nouvele chanson qui nouvelement estoit faite de la roïne Genievre. En mi cele charole avoit une chaiiere ou ens seoit la plus bele damoisele del monde, fille de roi et de roïne. Et li rois Bans estoit de grant aage et nonpourquant il n'avoit en toute sa compaingnie plus envoisié home com il estoit. Si s'arresta pour veoir la charole[a]. Et dalés lui estoit uns siens freres qui estoit clers molt bien fais de cors et de menbres et fu molt bien chantans et gais et envoisiés, mais onques n'avoit amé par amours. Et estoit li hom del monde qui plus savoit d'enchantemens et d'ingremance. Li rois esgarda les damoiseles qui chantoient et li clers qui iert jouenes regarda cele qui seoit en la chaiiere, si le vit si bele et si avenant qu'il li fu avis que de bone ore fust nes qui de cele pucele eüst la joie.

Il tomba amoureux si fort qu'il pensa que jamais plus il ne connaîtrait le bonheur s'il ne la possédait ; mais il ne voyait pas comment faire.

293. « Quand le roi Ban eut longuement regardé la carole, il déclara que ce serait beaucoup mieux si chaque demoiselle avait son cavalier. Il ordonna à sept des chevaliers qui l'accompagnaient de mettre à pied à terre et il les fit entrer dans la carole où chacune eut bientôt son chevalier. À ce spectacle, la jeune fille assise sur le trône s'écria qu'il serait bien heureux celui qui, tous les jours de sa vie, danserait la carole en une telle compagnie. Le clerc avait entendu ces mots et il déclara : "Assurément, demoiselle, si vous le désiriez, vous pourriez obtenir une plus belle carole encore que celle-ci, une carole qui durerait toutes les heures où il ferait beau temps, hiver comme été. — Au nom de Dieu, s'exclama-t-elle, voilà ce que je voudrais ! Je ferais tout pour obtenir ce que vous proposez, car je ne pourrais connaître un plus grand plaisir que celui-là. — Si vous vouliez, dit le clerc, me donner votre amour et me jurer, devant mon seigneur le roi Ban qui est mon frère et est là devant vous, que votre vie durant vous n'auriez pas d'autre ami que moi, je m'exécuterais et encore mieux que vous ne le souhaitez, je vais vous expliquer comment : je retiendrai ceux qui sont ici, d'une telle façon que leur vie entière, ils ne seront jamais fatigués de caroler et ils caroleront été comme hiver toutes les fois qu'il fera beau. Jamais plus ils n'éprouveront le souci

---

Si l'en ama tant qu'il dist qu'il n'auroit ja mais joie s'il ne l'avoit. Mais il ne voit pas conment ce puet estre.

293. « Quant li rois ot grant piece regardé la charole si dist que trop seroit mix seant s'il eüst a chacune damoisele un chevalier. Si fist maintenant descendre .VII. chevaliers qui avoc lui estoient et les fist prendre a la charole si que a chascune damoisele avoit un chevalier. Et quant cele qui en la chaiiere fu vit ce, si dist a bone ore seroit nés qui auroit tele compaingnie tous jours et tels charoles. Et quant li clers oï la damoisele parler si li respondi : "Certes, damoisele [*e*], se vous voliés encore l'auriés vous plus bele que ceste ne soit en tel maniere qu'ele duerroit toutes[a] les ores qu'il feroit biau tans, ausi en iver come en esté. — En non Dieu, fait ele, ce voldroie je molt bien et si n'est chose que je n'en feïsse par ensi conme vous dites, car je ne porroie avoir nul si bel deduit conme cis seroit. — Se vous me voliés, fait il, donner vostre amour et creanter par devant mon signour mon frere le roi Ban qui ci est que vous a mon vivant ne feriés autre ami de moi, je le feroie encore mix que vous ne dites et si vous dirai conment. Car je vous detenrai ciaus qui sont ci en tele maniere que tout lor vivant ne seront traveillié de charoler et charo-

de ce qui se passe ; pour obtenir cela, je ferai en sorte que tous ceux qui entreront à l'avenir en ce pré, pour peu qu'ils aient de l'amour dans le cœur ou qu'il en aient déjà éprouvé, resteront avec les danseurs pour caroler avec eux, car il ne leur souviendra plus de rien que de la présente carole. Au fur et à mesure qu'ils viendront, ils caroleront toute la journée jusqu'au soir et, alors, ils entreront dans cette tour pour y manger et s'y reposer et il y passeront toute la nuit. Mais qui ne connaît pas l'amour ou ne l'a jamais connu ne restera pas là, car au milieu de ces caroleurs, il ne doit demeurer personne qui n'aime pas Joie. Or on ne connaît pas la joie sans avoir aimé ou sans aimer. Ainsi durera cette carole tant que nous vivrons et elle ne cessera pas même à notre mort, quoi qu'il arrive, avant que le meilleur chevalier du monde et le plus beau de tous ne vienne ici : ce jour-là, la carole s'arrêtera. Ainsi elle cessera par cette aventure, comme un jour elle avait commencé ; en effet l'aventure commencera avec vous, ô demoiselle, qui êtes la plus belle du monde à mon avis, et la carole ne prendra fin que lorsque le plus beau chevalier du monde y viendra. Elle commencera donc par la beauté et par la beauté elle finira."

294. « En entendant ces propos, la demoiselle crut à un mensonge et pensa qu'on ne pouvait obtenir une telle chose par aucun moyen. Et donc elle lui promit qu'elle accomplirait loyalement son désir ; lui répondit qu'il n'en demandait

---

leront en esté et en yver en toutes les ores qu'il fera biau tans. Ne ja plus ne lor anoiera qu'il fait ore, et pour ce feroie je tant que tout cil qui des ore mais enterroient en cest pré pour tant qu'il aimment ou aient amé par amours, remanront avoc aus pour charoler en tel maniere que de nule autre chose ne lor souvendra que de ceste. Et tout ensi com il venront charoleront tous jours jusques aprés vespres et lors enterront en cele tour pour mengier et pour reposer et i seront toutes les nuis. Mais ja nus, s'il n'aimme ou ait amé, n'i remandra car entre ciaus n'i doit nus demourer s'il n'aimme Joie, ne nus ne puet joie avoir s'il n'a amé ou aimme. Si duerra cele charole tant que nous vivrons ne aprés nostre mort ne faura ele mie pour cose qui aviengne devant ce que li miudres chevaliers del monde et li plus biaus i vendra. Mais a celui jour remandra la charole. Si faura par ceste aventure com ele sera conmencie. Car on les conmencera pour vous, damoisele, qui estes a mon essient la plus bele damoisele del monde, si ne faura devant que li plus biaus chevaliers del monde i vendra. Ensi conmencera par bialté et finera par biauté."

294. « Quant la damoisele oï ce, si le tint tout a mençoigne et quida que on ne le peüst faire en nule maniere. Se li creanta loiaument qu'ele feroit ce qu'il voldroit et il dist qu'il ne li demandoit

pas plus. Sur-le-champ, il jeta son enchantement et transforma les chevaliers si bien que ceux que le roi Ban avait envoyés caroler furent totalement incapables de s'en aller ; il fit de même pour les jeunes suivantes de la demoiselle. Quand le roi vit que tout s'était réalisé, il déclara qu'il ne pourrait pas mieux employer sa couronne que de la donner au meilleur et au plus beau des chevaliers du monde. Il la laissa donc sur le trône pour que l'obtienne celui qui ferait cesser l'enchantement. Une fois le roi parti, le clerc resta avec la demoiselle qu'il posséda tous les jours selon ses désirs comme elle le lui avait promis. Quand les gens de ce pays entendirent parler de cela, ils commencèrent à venir voir ce spectacle étonnant ; mais certains n'avaient plus le pouvoir de repartir, retenus qu'ils étaient par la force de l'enchantement si bien qu'en un seul jour j'en vis jusqu'à cent cinquante contraints de demeurer ! Pendant plus de quatorze ans dura cette carole, si grande, si étonnante que la demoiselle finit par en éprouver un violent ennui. Elle pria alors son ami de faire cesser l'enchantement. Mais il lui répondit qu'il ne pourrait être défait avant le terme qu'il avait lui-même imposé.

295. « "Eh bien, fit-elle, je vous prie, au nom de l'amour que vous avez pour moi, d'inventer un autre jeu dont je puisse me distraire : que cela soit fait avec assez de subtilité pour émerveiller tous ceux qui le verront." Il déclara que ce

---

plus. Maintenant jeta son enchantement et atourna tels les chevaliers que li rois Bans avoit fait aler a la charole qu'il n'i ot celui qui puis s'en seüst aler. Et ausi fist il des puceles a la damoisele. Et quant li rois voit que la chose est ensi a certes, si dist que sa courone ne porroit il mie mix emploiier que del donner au meillour chevalier del monde et le plus bel et le laissa a la chaiiere pour ce que cil l'eüst par qui li enchantemens remandroit. Quant li rois s'en ala si remest li clers[a] avoc la damoisele dont il ot tous jours les volentes[b] ausi com ele li ot creanté. Quant [f] cil de cest païs en oirent parler si conmencierent a venir pour la merveille a veoir. Si en avoit de tels qui de retourner n'avoient pooir, ains estoient retenu par la force del enchantement tant que je en i vi en un jour .CL. qui tout estoient remés. En itel maniere demorerent les charoles plus de .XIIII. ans et grans et merveillouses tant qu'il anoia molt a la damoisele. Si proiia a son ami qu'il desfeïst l'enchantement et il dist qu'il ne pooit estre desfais devant le termine qu'il i avoit mis.

295. « "Or vous proi je, fait ele, si conme m'amés, que vous i autre giu refaites dont je me puisse esbatre et soit fait si soutilment que tout cil qui le verront le tiengnent a merveilles." Et il dist qu'il seroit fait puis qu'ele le voloit. Lors compassa uns eschés d'or et d'argent

serait fait puisqu'elle le désirait. Alors il fabriqua un jeu d'échecs d'or et d'argent, le plus riche, le plus beau qu'on ait jamais vu, et il tailla l'échiquier dans une pierre précieuse qui valait plus de mille livres. Lorsqu'il eut fabriqué pièces et échiquier, il les apporta un jour après le dîner à la demoiselle et il lui dit : "Voyez, c'est un jeu d'échecs bien disposé selon les règles établies pour en jouer." Puis il pria la demoiselle de choisir celui des deux camps qu'elle voulait, car elle allait devoir jouer. "Contre qui donc jouerai-je ? demanda la jeune fille, ce ne sera pas contre vous, car vous n'êtes pas aussi fort que moi ! — Jouez donc, fit-il, le mieux que vous le pourrez, car vous aurez beau y mettre toute votre science, vous serez bientôt matée en l'angle[1]." Quand elle entendit ces mots, elle tira devant elle un pion ; aussitôt un autre bondit contre elle sans que nulle main ne l'eût bougé. Comprenant que l'échiquier jouait contre elle sans l'aide d'aucun homme, elle se mit en peine de mener la partie avec adresse pour voir comment cela finirait. Or elle s'y connaissait en échecs plus que toute autre femme ; mais, si habile joueuse fût-elle, elle se trouva matée en l'angle. Après une telle partie, elle comprit que cet échiquier prouvait un grand talent et qu'il avait été réalisé par un savant. Elle demanda si tous ceux qui joueraient seraient ainsi mis échec et mat. "Certes non, répondit-il, car il viendra un chevalier plein de grâce et désiré, celui-là sera aimé par-dessus tout autre ; il s'y connaîtra si bien en matière d'échecs et d'autres jeux qu'il ne trouvera pas son

---

les plus riches et les plus biaus que nus veïst onques et fist un eschecier d'une precioUse pierre qui plus valoit de .M. livres. Et quant il ot fait les eschés et l'escechier si les aporta un jour aprés disner devant la damoisele et li dist : "Veés ci uns eschés en tel maniere com il doivent estre assis quant on en joe." Lors dist a la damoisele qu'ele preïst lequel qu'ele voldroit car il le couvenoit joer. "A qui, fait ele, en joerai je ? Ce ne sera pas a vous, quar vous n'en savés riens envers moi. — Ore en joés, fait il, au mix que vous poés, car ja si bien n'en saurés joer que vous n'en soiiés mate en l'angle." Quant ele oï ce si trait un paounet avant et uns autres saut encontre sans ce que nus i meïst main. Et quant ele vit que li escechiers jooit encontre li sans aïde de autrui si se pena molt de joer soutilment pour veoir quele la fins en seroit. Et ele savoit plus del ju des eschés que nule feme qui lors fust, mais onques si bien joer n'en sot qu'ele ne fust matee en l'angle. Et quant ele ot veü le ju si vit bien que ci avoit molt bele maistrie et que sagement avoit esté conpassés. Si demanda se tout cil qui i joeroient en seroient mate. "Nenil, fist il, car uns chevaliers viendra gracious et desirés et sera amés sor tous les autres. Et cil saura tant d'eschés et d'autes gius qu'il ne trouvera son

égal en habileté dans le monde des hommes. Par ce chevalier, mon jeu sera mis échec et mat, tous ceux qui joueront seront vaincus sauf lui seul. La puissance de cet échiquier durera tant qu'il vivra ; mais à sa mort, mon échiquier perdra de son plein gré ses pouvoirs et, ensuite, il ne jouera jamais plus." Voilà donc comment le clerc fit cette carole tout comme vous avez pu la voir ; ainsi que je vous en fait le récit, il lui fixa ce terme qui correspondait à mon avis à votre venue. Et la jeune fille joua longtemps avec ce jeu d'échecs et s'en amusa, mais peu de temps après, elle mourut puis ce fut le tour du clerc ; quant aux autres, ils restèrent prisonniers de cette aventure, attachés à ce lieu par un enchantement dont ils n'auraient jamais connu la fin sans votre arrivée. Merci à Dieu Notre-Seigneur de vous avoir amené ici, grâce à cela, les voilà sortis de cette folie. Ils ont retrouvé leur mémoire. Quand bien même vous n'auriez accompli aucun autre bienfait en votre vie, les hommes devraient vous louer et vous estimer pour celui-ci. Car c'est un grand honneur que celui qui vous est échu. — Maintenant, répondit Lancelot, puisque j'ai mis un terme à cette aventure, il me faut voir celle de l'échiquier, car autrement, je ne saurais m'en aller d'ici sans avoir honte. » L'autre commanda aussitôt que l'on apportât le jeu d'échecs. On posa l'échiquier avec ses pièces sur une couverture. Lancelot le regarda longuement : ce dernier était vraiment magnifique, riche, fabriqué avec un grand art. Il prit alors les pièces d'argent et il les disposa, puis celles d'or, à leur tour.

---

pareil el monde de soutilleté. Et par celui seront mat cil eschiet et tout cil qui i joeront en seront mate fors il solement. Et duerra la force del giu tout son vivant. Mais a sa mort fauront volentiers si que ja puis ne joeront par ens." Ensi fist li clers la charole conme vous l'avés [*364a*] veüe, et par cele ocoison conme je vous ai conté, et la termina, ce m'est avis, jusques a vostre venue. Et quant ele ot longement joé et soi deduité au gieu des eschés si ne demoura mie aprés granment qu'ele morut et li clers ausi. Et cil remesent en l'aventure qui remés i estoient par enchantement dont il n'ississent jamais se vous n'i fuissiés venus. Mais Nostres Sire soie merci vous i a amené par coi il sont issu de ceste folie et sont revenu en lor memoire. Et se vous plus de bien n'eüssiés fait en toute vostre vie si vous en deüst li siecles loer et proisier. Car molt vous en est grans hounours avenue. — Ore couvient, fait Lanselos, puis que je ceste aventure ai amenee a chief que je voie cele des eschés, car autrement n'en porroie je aler de chaiens que je n'en eüsse honte. » Et cil conmande maintenant que li eschés soient aporté. Si les mist on desore une keute pointe a tout l'escechier. Et Lanselos regarda l'escechier longement, car molt estoient bel et riche et ouvré molt

296. Une fois le jeu disposé selon les règles, Lancelot commença par prendre et déplacer le pion situé près de la reine[1], l'autre camp en fit autant. Quand il eut joué un moment avec ses pions, il lança habilement ses cavaliers et sa tour[2] et il se mit à jouer à droite et à gauche avec une telle adresse qu'il se retrouva à mener le jeu contre celui d'en face au point de sauver son roi dans l'angle et de mettre l'autre échec et mat grâce à l'un de ses pions. À la vue de cette partie, les gens du château furent saisis d'admiration et ils déclarèrent à Lancelot : « Seigneur, cet échiquier est à vous, car vous avez gagné la partie. Sachez-le vraiment : puisque ici vous n'avez pas été vaincu, jamais vous ne le serez, et non plus conquis par les armes que vous n'avez été mis échec et mat par ce jeu. C'est pour vous une raison d'avoir grande confiance. » Lancelot répondit que cette affaire le réjouissait fort et qu'il n'avait jamais rien entendu de plus rassurant. Alors ceux du logis se mirent à faire une grande fête dans leur bonheur d'avoir été délivrés par Lancelot selon la volonté de Dieu. On prépara le repas, car il en était largement l'heure. Et Lancelot fut servi à discrétion, en effet les gens du château se mettaient fort en peine afin de lui faire plaisir en raison de l'affection qu'ils lui portaient et pour leur délivrance qui s'était réalisée par lui.

Lancelot envoie à Guenièvre le jeu d'échecs enchanté.

297. Une fois le dîner terminé, ils lui dressèrent une couche

---

soutuilment si prent il meïsmes ciaus d'argent et les assiet et ciaus d'or autresi.

296. Quant il ot le giu assis si com il dut estre si conmence a traire et a remuer le paonner dalés le fierge et li autre font autretel. Quant il ot joé une piece des paounés, si remue par soutilleté ses chevaliers et ses ros et joe tant a destre et assenestre et mainne tant son gieu par devant ciaus de laiens qu'il salve le roi en l'angle et li dist mat d'un paonner. Quant cil de laiens virent ceste chose si le tinrent a molt grant merveille et dient a Lanselot : « Sire, cil eschés sont vostre, car vous avés le giu gaaingnié. Si saciés vraiement puis que vous n'avés esté ci mates vous ne serés jamais mates ne conquis par armes nient plus que vous avés esté mates par eschés, et c'est une chose qui molt vous doit asseürer. » Et il dist que de ceste chose est il molt liés, ne onques mais chose n'oï qui tant l'asseürast. Lors conmencent a faire feste tout cil de laiens, car molt sont lié quant Dix les a delivrés par Lanselot. Si apareillierent a mengier, car bien en est tans. Si fu Lanselos servis a sa volenté car cil de laiens s'en penoient molt por l'amour de lui et pour lor delivrance qui par lui estoit venue.

297. Quant il orent mengié si li firent son lit ariere en une chambre

dans une chambre à l'arrière, très belle, un peu à l'écart des autres, car on ne voulait pas qu'il souffrît du bruit, bien au contraire on voulait le servir en suivant autant que possible tous ses désirs. Au matin, après s'être réveillé, s'être vêtu et avoir pris ses armes, Lancelot demanda à un chevalier qui était du royaume de Logres s'il pouvait lui confier un message. « Au nom de Dieu, répondit l'autre, oui, seigneur ! Il n'existe pas en ce monde de lieu si lointain où l'on puisse se rendre que je n'y aille volontiers pour l'amour de vous et pour obtenir votre amitié. » Lancelot l'en remercia vivement, et de poursuivre : « Je vous prie, en remerciement et comme un service, d'aller à la cité de Camaalot où vous trouverez le roi Arthur, je crois, et aussi ma dame la reine. Vous les saluerez tous deux de ma part et vous présenterez à ma dame ce jeu d'échecs. Vous lui direz que je le lui envoie. Vous lui conterez toute la manière et le comportement du jeu, sa puissance et les circonstances où je l'ai gagné. » Le chevalier lui affirma qu'il porterait assurément ce message.

298. Ensuite, il prit l'échiquier et ses pièces, se mit en selle et quitta Lancelot ainsi que tous ceux du château. Il chevaucha plusieurs jours jusqu'à arriver à Camaalot. Il trouva les loges déjà construites pour le tournoi ; il y en avait bien sur une lieue de longueur. Il longea la prairie et pénétra ainsi dans la cité qui était superbe et opulente. Il poursuivit son chemin de telle sorte qu'il arriva à la cour. Il mit alors pied à terre devant le maître palais, regardant s'il verrait quelque

---

molt bele un poi loing de gens pour la noise que mal ne li feist, car molt le voloient a lor essient servir a son voloir. Au matin [*b*] quant il fu esveillies et vestus et prises ses armes si demanda a un chevalier qui del roiaume de Logres estoit s'il li porroit faire un message. « En non Dieu, fait cil, sire, oïl, car il n'a el monde nul si estrange lieu, puis que gent i peüssent aler, que je n'i alaisse volontiers pour l'amour de vous et de vostre acointance a avoir. » Et il l'en mercie molt, si li dist : « Je vos proi, en guerredon et en service, que vous en ailliés a la cité de Kamaalot ou vous trouverés le roi Artu, a mon essient, et ma dame la roïne autresi. Si les saluerés ambes .II. de par moi et presenterés a ma dame ces eschés, et li dites que je li envoie. Se li contés toute la maniere et la force d'aus et conment je les ai gaaingniés. » Et il dist que cest message fera il bien.

298. Lors prent les eschés et l'eschechier et monte sor son cheval et se part de Lanselot et de ciaus de laiens et chevauche tant par ses journees qu'il vint a Kamaalot. Et trouva les loges de fust qui ja estoient drecies pour le tournoiement, et duroient bien une lieue de lonc. Il chevauche toute la praerie si en vint a la chité qui molt estoit riche et plenturouse. Si vait tant qu'il vint a la court. Si descent

serviteur à qui laisser son cheval à garder. Puis il entra dans la grand-salle où il trouva le roi assis au milieu de ses barons : il discutait de l'organisation du tournoi, car tous les plus hauts seigneurs devaient y venir, comme on le lui avait appris. Près du roi était assise la reine, si noblement vêtue et parée que nulle n'aurait pu mieux l'être. Le chevalier, qui les connaissait bien, s'agenouilla devant eux et les salua au nom de monseigneur Lancelot du Lac. Le roi sauta aussitôt sur ses pieds et courut embrasser le chevalier, car il était tout heureux de ces nouvelles. Il demanda comment allait son ami Lancelot ; le chevalier répondit que, très peu de jours auparavant, il l'avait laissé tout sain et allègre. Ensuite il prit les pièces et l'échiquier rangés dans un fourreau de soie et, s'agenouillant devant la reine, il lui dit :

299. « Dame, monseigneur Lancelot vous salue et vous envoie ce jeu avec la promesse que jamais vous ne sauriez en voir d'aussi étonnant si déjà il vous est arrivé d'en voir d'aussi magnifique. » La reine, entendant ces nouvelles, en éprouva une joie profonde. Elle demanda qu'on prît pièces et échiquier pour les lui montrer. Roi et seigneurs s'assirent, car ils voulaient savoir ce que le jeu avait de si remarquable. Quand le chevalier l'eut sorti de son fourreau, il reconnut qu'il était de très grand prix ; tous les autres d'appuyer son affirmation, disant qu'ils n'en avaient jamais vu de si précieux ni de si artistement fabriqué. Le chevalier disposa les pièces

---

devant son maistre palais si garde s'il verroit un garcon a qui il donnast son cheval a garder et s'en vient en la sale et trouve le roi entre ses barons seant et prendoit conseil qu'il porroit faire del tournoiement, car tout li haut home del monde i venoient si conme on li avoit dit. Et dalés lui seoit la roïne qui tant estoit noblement vestue et acesmee que nule ne peüst mix estre. Et li chevaliers qui bien le connoissoit, s'ajenoulle devant els et les salue de par Lanselot del Lac. Et li rois se drece maintenant et courut le chevalier acoler quar molt est liés de ces nouveles, si demande conment Lanselos, ses amis, le faisoit. Et il dist qu'il n'a mie molt qu'il le laissa sain et haitié. Lors prent les eschés a tout l'escechier qui estoit en un fourrel de soie si s'ajenoulle devant la roïne et dist :

299. « Dame, mes sires Lanselos vous salue et vous envoie ces eschés par covent que vous ne veïstes onques si merveillous, ausi riches poés vous bien avoir veüs. » Et quant la roïne oï ces nouveles si en est a merveilles lie. Si fist ataindre les eschés pour veoir les. Et li rois et li baron s'aseent, car il voldront savoir la merveille des eschés. Quant li chevaliers les ot atains si dist que molt sont riche. Et ensi l'aferment tout li autre et dient qu'il ne virent onques mais si cointes ne si riches. Et li chevaliers les asiet ensi com

selon la règle. Et quand ce fut le moment de jouer, il dit au roi : « Seigneur, choisissez celui qui est le meilleur aux échecs dans cette cour, faites-le jouer et, je vous l'affirme, malgré tout son savoir, il sera mis échec et mat en l'angle. » Le roi déclara qu'il allait jouer lui-même. « Non pas, sire, s'écrièrent les seigneurs, laissez plutôt jouer ma dame la reine qui en sait plus que vous et plus que n'importe qui dans l'assistance. » Le roi donna son accord. Il fit asseoir la reine devant le jeu et elle joua le mieux qu'elle savait. Et tous de rester stupéfaits à voir les pièces se mouvoir d'elles-mêmes, ils considéraient cela comme un sortilège. Et c'en était un, assurément. La reine se donnait toutes les peines pour mener sa partie, elle y mettait toute son attention. C'est que beaucoup de nobles seigneurs étaient là à suivre le jeu. Mais jamais la reine ne put jouer si bien qu'elle ne se trouvât pour finir matée en l'angle.

300. Alors des rires coururent par tout le palais. Et quand il vit que la reine avait perdu, le roi se mit à la taquiner. La reine demanda au chevalier qui avait apporté l'échiquier si Lancelot avait joué lui aussi. « Oui, dame, affirma le chevalier. — Et comment s'en est-il sorti ? A-t-il été mis échec et mat ? — Non pas, dame, il a gagné. — Que pourrais-je dire ? s'écria le roi. Personne ne peut rivaliser avec Lancelot pour la prouesse, la beauté, la chevalerie. Que Dieu jamais ne m'accorde aide, ma dame, ajouta-t-il, s'il ne vous a pas fait un superbe cadeau en vous offrant ce jeu d'échecs. Remerciez-le quand vous le verrez, car jamais chevalier

---

il doivent estre. Et, quant on en dut joer, si dist li chevaliers au roi : « Sire, eslisiés celui chaiens qui plus en set, si le fai[*c*]tes joer et je vous di qu'il n'en saura ja tant qu'il n'en soit mates en l'angle. » Et li rois dist que il meïsmes ses cors en joera. « Non ferés, sire, font li baron, mais laissiés ent joer ma dame la roïne qui plus en set de vous ne que tout cil de chaiens. » Et li rois l'otroie. Si fait la roïne asseoir au giu et ele joe au mix qu'ele set. Ne mais tout s'esmerveillent que li eschés joent par aus meïsmes si le tiennent a enchantement. Et ce estoit ce sans faille, et la roïne se painne molt de joer et molt i met s'entente pour ce que maint haut home regardoient le giu. Mais onques si bien joer n'en sot qu'ele ne fust matee en l'angle au daerain.

300. Lors conmence la risee parmi le palais. Et quant il voient que la roïne ot le giu perdu si l'en vait li rois gabant. Et la roïne demande au chevalier qui les avoit aportés se Lanselos i avoit joé. « Dame, fait il, oïl. — Et conment en eschapa il ? fait ele. En fu il mates ? — Dame, fait il, nenil, ains gaaingna le giu. — Et que diroie je, fait li rois, de proece ne de biauté ne de chevalerie ne se puet nus a lui prendre. Ne ja Dix ne m'aït, dame, fait il, s'il ne vous a donné molt

n'offrit plus beau cadeau à une reine. » Alors il fit remettre au chevalier qui avait apporté le jeu de bonnes armes, un cheval de valeur, trois paires de robes et de la vaisselle précieuse autant qu'il lui plut d'en prendre ; de son côté, la reine lui en donna tout autant, si bien qu'il fut riche pour le restant de ses jours. Elle attendit ainsi jusqu'à l'octave de la Sainte-Madeleine où devait se tenir le tournoi. Mais ici le conte cesse de parler d'eux et s'en retourne à Lancelot du Lac.

Le neveu de Callès fait jeter Lancelot au fond d'un puits.

301. Le conte dit à présent que, lorsque Lancelot eut envoyé à la cour le chevalier qui y portait le jeu d'échecs, il choisit un jeune homme pour aller voir l'ermite chez qui il avait passé la nuit, il lui demanda de raconter toute l'histoire comme elle s'était déroulée et de faire effacer l'avertissement qui était écrit sur la pierre puisque l'aventure avait pris fin, elle qui avait obligé tant de chevaliers à rester là-bas prisonniers. À ces nouvelles, le sage vieillard se réjouit de tout son cœur et il fit disparaître l'inscription. Quant à Lancelot, il avait quitté l'endroit où il avait découvert la carole, il chevaucha toute la journée à travers la forêt jusqu'à l'heure de none. Alors, il rencontra un chevalier tout armé, monté sur un destrier fauve. Lancelot le salua lorsqu'il fut à sa hauteur ; l'autre ne lui rendit pas son salut mais lui demanda qui il était. Lancelot répondit qu'il était de la maison

---

biau don quant il ces eschés vous a donnés. Et merciés l'ent quant vous le verrés, car plus bel don ne donna onques chevaliers[a] a roïne. » Lors fait donner a celui qui aportés les avoit bones armes et bon cheval et .III. paire de robes et vaisselemente tant com lui plot. Et la roïne li redonna tant d'autre part qu'il en fu riches tous les jours de sa vie. Si atent en tel maniere jusques as octaules de la Magdalainne que li tournoiemens dut estre. Mais ici endroit se tait li contes d'aus et retourne a parler de Lanselot del Lac.

301. Or dist li contes que quant Lanselos ot envoiié le chevalier a la court celui qui portoit les eschés, si prist un vallet et l'envoia chiés un hermite ou il avoit la nuit jeü et li manda tout ensi con li estoit avenu et qu'il osta les letres qui de[*d*]sus le perron estoient, car l'aventure estoit faillie pour coi li chevalier demouroient. Et quant li prodom en oï la nouvele si en fu molt liés et osta les letres. Et quant Lanselos s'en fu partis d'illoc ou il trouva la charole il chevaucha toute jour parmi la forest jusques a ore de nonne tant qu'il encontra un chevalier armé de toutes ses armes et fu montés sor un destrier sor. Et Lanselos le salue quant il li vint pres, mais cil ne li rendi mie son salu ains li demanda qui il estoit. Et il dist qu'il est de la maison

du roi Arthur et qu'il s'appelait Lancelot du Lac. « Vraiment ? répliqua le chevalier, sur ma tête, c'est pour votre malheur que vous êtes venu de ce côté, car vous allez en mourir avant que le jour ne tombe. »

302. Il fit alors demi-tour sur le chemin qu'il venait d'emprunter, à l'allure la plus vive qu'il put obtenir de son cheval tout en proférant de violentes menaces contre Lancelot. Mais dès que celui-ci entendit ces insultes, il s'écria : « Seigneur chevalier, sur ma tête, vous m'avez menacé pour votre malheur, et qui que ce soit qui en pâtisse, c'est vous qui paierez le premier. » Aussitôt Lancelot éperonna son cheval pour le suivre ; et l'autre de s'enfuir aussi vite que sa monture pouvait l'emporter. Quand Lancelot se rendit compte qu'il ne pourrait l'atteindre, il cessa de le poursuivre et se remit à aller de l'avant jusqu'à un marécage qui se trouvait auprès d'une tour. Là il vit une grande troupe de chevaliers, tous armés ; ils se tenaient devant la porte de la tour et étaient bien une trentaine, voire davantage. Et Lancelot, les voyant ainsi rangés au milieu du chemin, se demanda avec étonnement ce que cela signifiait, car jamais il n'aurait pensé qu'ils se fussent placés là pour lui faire du mal. Il va vers eux sur son cheval, mais dès qu'il les rejoint, ils crient tous qu'il est mort et, d'un seul élan, ils se lancent au galop tous ensemble contre lui.

303. À la vue de ces chevaliers qui galopaient pour l'attaquer, Lancelot n'éprouva pas de peur, car il était homme à ne rien craindre de ce qui pouvait lui arriver, il dirigea son che-

---

le roi Artu et a non Lanselot del Lac. « Voire, fait cil, par mon chief, mar venistes ceste part, car vous en morrés ains que cis jours faille. »

302. Lors s'en retourne tout le chemin qu'il estoit venus si grant oïrre com il pot del cheval traire et manace molt durement Lanselot. Et quant Lanselos ot celui qui le manace se li escrie : « Dans chevaliers, par mon chief, mar me manechastes et a qui qu'en viengne mal vous le comperrés premiers. » Lors fiert aprés lui des esperons et cil s'en fuit tant com il pot del cheval traire. Et quant Lanselos voit qu'il ne le porra ataindre si laisse la chace et chevauce tant qu'il vient en une mareschiere qui estoit dalés une tour. Et lors voit une grant compaingnie de chevaliers tous armés et estoient dalés la porte de la tour et estoient bien .xxx. ou plus. Et quant il les voit si arengiés en mi le chemin si s'esmerveille molt que ce estoit, car il ne pensast en nule maniere qu'il se fuissent la mis pour mal faire. Si vait vers aus chevauchant, et, quant il en vint pres d'aus, il li escrient que mors est, si laissent courre tout ensamble.

303. Quant Lanselos les[a] voit vers lui venir si ne les redoute pas conme cil qui n'avoit paour de chose qui li peüst avenir, si s'adrece

val contre celui qui venait le premier et le frappa si violemment qu'il lui passa sa lance à travers le corps. Mais ils se mirent aussitôt à le frapper à plus de dix contre un et tuèrent son cheval sous lui. Lancelot tomba sur le sol, mais se releva d'un bond. Il était furieux de se voir ainsi surpris ; il commença à frapper tout autour de lui et se mit à dépecer les heaumes, les écus, à tuer chevaliers et chevaux. Il était si rapide et si léger que tous ceux qui l'auraient vu faire auraient crié à la merveille. Il se défendit si bien qu'il était impossible de mieux faire. Mais ses adversaires lancèrent contre lui leurs épieux et lui portèrent de violents coups en tous les endroits de son corps qu'ils pouvaient atteindre. Cependant pas un n'était assez hardi pour s'approcher de lui sauf en l'agrippant à la dérobée, ce qui ne les avait pas empêchés de lui infliger tant de blessures, petites et grandes, qu'il avait perdu son sang en abondance. Pour autant il n'était ni las ni épuisé, mais il donnait de grands coups et devant et derrière afin de défendre sa vie ; tous autour en restaient stupéfaits. Certains d'entre eux se sentaient pris de gêne d'être là à l'assaillir quand, à le voir si vaillant, ils auraient préféré ne pas lui faire de mal. Alors arriva un chevalier, de beaucoup le plus grand d'entre eux et le plus richement armé. Il saisit Lancelot à bras le corps et tous deux tombèrent enlacés sur le sol, Lancelot dessus et son adversaire dessous. Mais les autres bondirent sur Lancelot, lui arrachèrent de force l'épée des mains, lui enlevèrent le heaume de la tête

---

encontre celui qui premierement venoit et le fiert si durement qu'il li met le glaive parmi le cors. Et plus de .x. le ront maintenant feru, si li ont son cheval ocis, si chiet a terre, mais il resaut em piés. Si est molt iriés de ce qu'il l'ont ensi souspris, si conmence a ferir entour lui, si conmence a depecier hiaumes et escus et ocist chevaliers et chevaus et est si vistes et si legiers que nus nel veïst qui a merveilles nel tenist. Si se desfent si bien que nus ne le peüst mix faire. Mais cil li lancent espix et li donnent grans cops la ou il pueent, mais il n'en i a nul si hardi qui pres de lui soit aproismier fors par hapees, et nonpourquant tant li ont fait de petites plaies et grans qu'il ot assés perdu del sanc. Mais pour ce n'est ne las ne traveilliés ains fiert grans cops devant [*e*] et deriere et desfent sa vie si qu'il n'i a celui qui a merveilles nel tiengne. Et molt em poise a tels en i a de ce que on l'asaut ensi quar tant le voient prodome qu'il ne li volsissent mal faire. Lors vint avant uns chevaliers qui estoit li graindres d'aus tous et li plus richement armés, si prent Lanselot as bras, si se ruent a terre ambedoi si que Lanselos fu desore et l'autre desous. Et li autre coururent sus a Lanselot se li ostent l'espee de la main a fine force, se li esracent le hiaume de la teste

puis ils le désarmèrent en lui demandant de se rendre, sinon ils allaient le tuer. Lancelot répliqua qu'ils pouvaient bien le tuer ou le laisser vivre, cela lui était parfaitement égal. Ils se mirent alors à le bourrer de grands coups de poings et d'épée sur la tête avec tant de brutalité que le sang jaillit en plus de quinze endroits. Ils s'acharnèrent sur lui, mais il ne prononçait pas un mot et donnait l'impression de ne rien sentir. Alors le grand chevalier, qui l'avait saisi dans ses bras et s'était maintenant redressé, s'approcha de lui, prit son épée et fit mine de vouloir lui trancher la tête. Lancelot vit venir l'épée sans remuer le moins du monde, montrant bien qu'il n'avait nullement peur. « Ah, bandit, s'écria l'autre, c'est vraiment la vérité, ce que l'on raconte de toi : quand ils affirment tous que tu es le plus hardi chevalier qui soit, je vois bien que c'est vrai puisqu'à aucun moment, quoi que tu aies pu voir, tu n'as manifesté d'émotion. Mais tu restes aussi tranquille que si nul ne te voulait de mal. N'importe quel autre aurait péri de frayeur. Toutefois tout cela ne te sert à rien, tu seras mort avant de m'échapper sans même que je te tue à l'épée ou au couteau. Je te ferai mourir de la plus vile des morts et de la pire dont jamais chevalier mourut. » Alors il le fit dépouiller tout nu en ses braies et le fit battre avec des courroies à nœuds par quatre serviteurs grands et fourbes qui lui fendirent la chair en plusieurs endroits ; ils firent gicler le sang de tous les côtés, mais Lancelot ne prononça pas un mot, il ne montra en rien qu'ils le blessaient alors qu'ils

---

puis le desarment, se li dient qu'il se rende ou il l'ocirront. Et il dist que autant li est il s'il l'ocient conme s'il le laissent et il li donnent grans cops des poins et des espees parmi la teste si qu'il en font le sans saillir en plus de .xv. liex. Se li font molt d'angoisses mais onques ne dist mot ne ne fist samblant que riens l'en soit. Et lors fu redreciés li grans chevaliers qu'il avoit as bras pris, se li vient l'espee traite et fait samblant qu'il li voelle la teste coper. Et Lanselos, qui bien vit l'espee venir, ne se remua onques de son estat, ains fait samblant qu'il n'en ait nule paour. « Ha, lerres, fait il, voirement est il voirs ce que on dist de toi, car chascuns dist que tu es li plus hardis chevaliers qui soit et je voi bien qu'il est voirs car onques, pour chose que tu veïsses, ne t'esmaias ancois i es tous jours ausi seürs conme se nus ne te voloit mal faire. Si en fust uns autres mors de paour. Mais certes ce ne t'a mestier car tu en morras ains que tu m'eschapes sans ce que je ne t'ocirrai mie d'espee ne de coutel. Mais je te ferai morir de la plus vil mort et de la plus male dont onques chevaliers morust. » Lors le fait despoullier tous nus en ses braies et le fait batre de coroies noees[b] a .IIII. sergans grans et felons qui li rompirent la chair en pluisours lius si li font le sanc saillir de toutes pars ne il n'en dist

l'avaient tellement fouetté que le sang ruisselait jusque sur le sol. Lorsqu'ils furent las et épuisés de le battre, ils l'abandonnèrent. Et le chevalier qui lui avait fait subir cela ordonna qu'on le descendît dans un puits qui était étonnamment profond, noir et hideux[1], un puits tout rempli de couleuvres, de méchante et venimeuse vermine. Quand ils l'y eurent descendu avec une corde, ils l'y laissèrent, trempant dans l'eau qui était froide et puante, pour que la vermine se conservât mieux et que le venin des couleuvres lui fît plus de mal. Et dès qu'il fut au fond, après les sévices qu'il venait d'endurer, il se trouva mal à cause de la température glaciale de l'eau dans laquelle il était plongé et il heurta si fort une pierre qu'il se fit une grande plaie à la tête.

304. Couleuvres et vermine, à sentir le sang frais qui sourdait tout chaud du corps de Lancelot, se précipitèrent sur ses jambes et le mordirent en haut et en bas, lui causant si fortes gêne et douleur qu'il n'avait pas su jusqu'alors ce que cela signifiait de souffrir. Mais alors il éprouva la douleur la plus intense qu'un homme peut s'imaginer en son cœur. Néanmoins il se défendait par tous les moyens, prenait à mains nues les couleuvres et leur arrachait la tête, il en tua autant qu'il pouvait en attraper ; mais il était déjà si fort empoisonné qu'il pensa mourir sans confession. Lorsqu'en effet il voulut tirer à lui hors de l'eau ses jambes, il les sentit si grosses et si gonflées qu'il fut tout stupéfait d'avoir été si vite envahi par

---

mot ne n'en fait nul samblant qu'il[c] le blecent. Si l'avoient il ja tant batu que li sans l'en degoutoit jusques a terre. Et quant il sont las et traveillié si le laissent atant. Et li chevaliers qui ce li avoit fait faire le fist maintenant avaler en un puis qui estoit a merveilles parfons et noirs et hydous et estoit tous plains de culuevres et de vermine malvaise et envenimee. Et quant il l'i ont avalé dedens a une corde si le laissent en l'aigue froide et puant pour le conversement de la vermine et pour le venin des culuevres que mal li fait. Se li avint, si tost com il fu en l'aigue, a ce qu'il estoit cheüs del traveil qu'il avoit sousfert qu'il se pasme de la grant [f] froidure qu'il trouva si se hurta si durement a une pierre qu'il se fist une grant plaie en sa teste.

304. Quant les culuevres et l'autre vermine sentirent le sanc fres et caut qui de lui issoit se li courent as gambes et le mordent amont et aval et li font tant d'anoi et d'angoisse qu'il ne sot onques mais que doulours fust. Mais ore en a il tant conme cuers d'ome porroit penser et nonpourquant il se desfent si com il puet et prent as mains nues les culuevres et lor esrace les testes et ocist ensi celes que il puet ataindre, mais il est envenismés si durement qu'il quide bien morir sans confession a avoir. Car, quant il quide ses gambes traire a soi fors de l'aigue si les sent si grosses et enflees que c'est une mervelle si conme

le venin. Il se plaignait en son cœur du mauvais sort qui si soudainement s'était abattu sur lui et il disait : « Seigneur mon Dieu, en quoi ai-je tant péché contre vous que j'aie mérité de mourir aussi vilement que, je le sais bien, je vais devoir le faire ? Maintenant, je le vois, nul ne me secourra ou ne m'apportera son aide. Car il n'y a personne qui puisse me trouver ici. Non, je vais y mourir comme un malheureux, comme un misérable, comme l'homme le plus infortuné qui jamais ne naquit. Ah, mon Dieu ! Pourquoi donc avez-vous permis que je sois mis au monde par la belle reine de Bénoïc si c'était pour mourir d'une mort si laide et si mauvaise ? Jamais en effet un homme, ni croyant ni incroyant, n'aura souffert une mort pareille. Les autres, au moins lorsqu'ils meurent, s'en retournent à leur première mère, la terre, ils y sont enfouis si bien que, par la suite, aucune mauvaise nouvelle d'eux ne revient à leurs proches. Tandis que moi, pauvre infortuné que je suis, me voilà tombé au milieu de toutes les malchances du monde, et la terre elle-même, qui, comme on le dit, reçoit tout, me tient pour si méprisable qu'elle ne daigne pas même accepter ma misérable charogne ! Au contraire, la voilà livrée en pâture à des bêtes aussi ignobles que cette vermine.

305. « Ah, mon Dieu ! Combien la Table ronde va perdre avec cette mort ! Ah, Bohort, mon cher ami, mon cousin bien-aimé, vous qui venez d'entamer une vie de chevalier, plus noble que nul homme de votre âge le fit jamais, combien vous allez perdre avec cette mort ! Car si j'avais vécu longtemps, je

---

li venins l'avoit ja souspris. Si se plainst en son cuer de la mescheance qui li est avenue si soudainnement et dist : « Biaus Sire Dix, ou vous ai ja tant mesfait que je ai deservi a morir si vilment conme je morrai, ce m'est avis, quar des ore voi je bien que je n'i serai ne secourus ni aïdiés de nului. Car il n'est mie nés qui ci me puist trouver ains i morrai conme las et maleürous et conme li plus mascheans hom qui onques nasquist ! Ha, Dix, pour coi sousfristes vous que je onques nasqui de la bele roïne de Benuyc pour morir de si vil mort et de si malvaise ? Car onques hom n'ot autele, ne creans ne mescreans, car au mains quant il muerent reviennent il a lor premiere mere, c'est la terre, et sont enfoï dedens si que malvaise novele n'en vient a lor parenté. Mais je las et maleürous sui avironnés de toutes maleürtes et la terre meïsmes qui tout reçoit si conme on dist, me tient a si vil que ne daingne mie recevoir malage de charoigne ains es livree a paistre a si vil beste conme a vermine.

305. « Ha, Dix, tant perdera la Table Reonde en ceste mort ! Ha, Boort, biaus dous amis, biaus dous cousins qui aviés plus hautement chevalerie conmencie que onques hom de vostre aage ne le conmenchast tant perderés en ceste mort ! Car se je vesquisse longement je

vous aurais fait poser la couronne d'or sur la tête puisque vous comptiez plus à mes yeux que ma propre personne. Et vous, ma dame, ma reine, qui avez fait ma valeur, qui m'avez donné la grandeur où j'étais parvenu, vous pour qui j'accomplis toutes les grandes prouesses dont parle le monde entier, assurément je ne sais pas quelle parole dire pour vous, sinon que Notre-Seigneur vous garde en la bonne fortune où il vous a placée et dans le grand pouvoir où vous vous trouvez. Puissiez-vous, dame, ne jamais apprendre une mort aussi hideuse, ni vous ni homme qui m'ait connu. Car, Dieu m'accorde son secours, mon âme en serait plus triste encore et plus courroucée pour toujours ! » Tant se plaignit Lancelot de sa malchance, tant il se lamenta en son cœur que déjà il faisait nuit noire. Alors il s'assit sur une pierre qui se trouvait au milieu du puits et se mit à faire des reproches à Fortune : « Ah, Fortune, combien vous êtes déloyale et méchante et changeante comme le vent ! Vous êtes vraiment une traîtresse perfide, vous qui m'aviez élevé au-dessus de tous par ma beauté, mes prouesses et tout ce qui fait qu'on doit louer un homme ; à présent, vous m'avez fait tomber si bas, avec votre terrible dureté, que je ne puis même pas mourir sur la terre comme une bête sans parole. Mais vous m'avez caché dans le trou le plus profond de toutes les misères du monde. »

306. Tandis qu'il gémissait ainsi sur son sort, une demoiselle s'approcha du puits, elle s'appuya sur la margelle et déclara : « Seigneur chevalier, qui êtes tout en bas et que

---

vous feïsse le courone d'or metre en vostre chief, car il m'estoit assés plus de vous que de moi. Et vous ma dame la roïne qui m'aviés mis en pris et en la hautece ou je estoie et par qui je avoie faites les grans proueces dont tous li siecles parole, certes de vous ne sai je que dire fors que Nostre Sires [*365a*] vous tiengne en la bone eürté ou il vous a mis et el grant pooir ou vous estiés. Ne ja dame de ceste mort vilainne ne saciés ne vous ne home qui conneü m'ait. Car, se Dix m'aït, m'ame en seroit plus triste et plus courecie a tous jours mais ! » Tant plaint Lanselos sa mescheance et tant se demante a lui meïsmes qu'il fu nuis oscure. Si s'asiet sor une pierre qui estoit en mi le puis et blasme Fortune : « Ha, Fortune, com estes desloiaus et aniouse et chengans conme vens ! Molt estes traïtre et desloiaus qui m'aviés monté sor tous homes en biauté et en proece et en totes manieres par coi hom doit estre loés, et ore m'avés abaissié si tres durement que je ne puis pas morir sor terre ausi conme bestes mues ains m'avés repost el plus parfont lieu de toutes les mesaises ! »

306. En ce qu'il se desmentoit ensi vint cele part une damoisele et s'apoia sor le puis et dist : « Sire chevaliers qui la aval estes et qui

ceux de ma maison haïssent avec tant de force, apprenez-moi donc quel eﬆ votre nom. » Lancelot redressa la tête et regarda vers le haut, mais il ne pouvait voir la jeune fille, car il faisait nuit noire et le puits était trop profond. Il soupira : « Mon nom, c'eﬆ le Chevalier du Malheur, qui fut jadis le plus heureux de tous. » En entendant cette réponse, la demoiselle éprouva une grande compassion ; elle lui répéta alors d'un ton rempli d'affeƈtion : « Dites-moi donc votre nom, s'il vous plaît. » Il répondit qu'il s'appelait Lancelot du Lac. « Vraiment, seigneur, vous êtes Lancelot ? Au nom de Dieu, si vous êtes le fils du roi Ban de Bénoïc, vous ne reﬆerez pas ici, quoi qu'il m'en doive advenir. » Lancelot confirma que tel était vraiment son nom. « Sur ma tête, s'exclama la jeune fille, vous ne reﬆerez pas là ! » Aussitôt elle quitta l'endroit, se rendit dans sa chambre, y prit une corde longue et solide ; ensuite elle revint au puits, elle fit glisser la corde jusqu'à ce que Lancelot la sentît et la saisît à pleines mains. Alors elle lui demanda : « Quand pourrai-je vous tirer jusqu'en haut ? — Dame, dit Lancelot, voici ce que vous ferez : liez le bout de la corde à un de ces chênes et je me hisserai bien tout seul à la bouche du puits. »

307. Et la jeune fille de lier la corde à un chêne avant d'affirmer : « Seigneur, vous pouvez grimper. » Lancelot agrippa la corde et parvint très vite au sommet. Dès qu'il fut sorti, il ne sentit plus ses plaies ni ses souffrances tant il était heureux de sa délivrance. Il remercia la jeune fille du fond

---

no gent heent tant, quar me dites conment vous avés non. » Et il drece la teﬆe en haut et regarde contremont mais il ne le pot veoir pour le puis qui eﬆ parfons et pour la nuit qui eﬆ oscure. Si respont : « J'ai a non li Chevaliers Maleürous qui fui jadis li plus eürous de tous les autres. » Et quant ele ot cele parole si en ot molt grant pitié. Lors li diﬆ par amours : « Car me dites voﬆre non, s'il vous plaiﬆ. » Et il diﬆ qu'il a a non Lanselos del Lac. « Voire, sire, fait ele, si eﬆes Lanselot ? Par Dieu, se vous eﬆes cil qui fu fix au roi Ban de Benuyc ja ci ne demouerras que qu'il m'en doie avenir. » Et il diﬆ que ce eﬆ il voirement. « Par mon chief, fait ele, dont n'i demouerrés vous plus. » Lors s'em part d'illoc et s'en vient en une soie chambre, si prent une corde longe et forte et revint au puis, si avale la corde tant qu'il le sent et le tient a .II. mains. Et lors li diﬆ ele : « Et quant vous porrai je sachier amont ? — Dame, diﬆ il, jel vous dirai que vous ferés. Loiiés le chief de la corde a un de ces chaisnes et je me trairai molt bien amont. »

307. Lors loie la damoisele au chaisne la corde, puis li diﬆ : « Sire, ore poés venir amont. » Et il se prent a la corde et s'en vint molt toﬆ amont. Et quant il eﬆ amont si ne sent ne mal ne bleceüre, car molt eﬆ liés de sa delivrance. Si en mercie la damoisele de molt bon cuer

du cœur de l'avoir libéré. Et elle, le voyant en braies, en éprouvait une vive pitié. Elle lui déclara : « Seigneur, allez au milieu de ces arbres pour ne pas vous faire voir ni reconnaître, je vais revenir près de vous. — Dame, fit Lancelot, volontiers. Mais d'abord dites-moi qui sont les gens de ce logis, car ils m'ont fait subir aujourd'hui de véritables sévices et je ne pense pas l'avoir mérité. — Seigneur, lui répondit-elle, je vais vous l'expliquer, mais attendez mon retour. » Sur ces paroles, elle s'en alla et referma la porte derrière elle. Mais un serviteur avait surpris son action et, venant auprès de son maître, il lui confia :

308. « Seigneur, vous éprouvez pour Lancelot du Lac une violente haine à cause de votre oncle le duc Callès qu'il a tué. Et vous l'avez mis dans un lieu dont vous pensiez bien qu'il ne sortirait jamais. Eh bien, sachez-le, il en est sorti, car votre fille lui a lancé une corde qu'elle avait apportée. — Au nom de Dieu, répondit-il, je vais voir cela tout de suite. » Sur ces mots, il appela quatre de ses serviteurs en qui il avait le plus confiance, il leur fit prendre leurs armes et, une fois armé lui-même, il déclara à propos de sa fille : « Nous allons attendre ici, nous verrons ce que ma fille fera. » La lune brillait, très claire, et la demoiselle, qui ne se méfiait pas de son père, s'en alla vers l'endroit où elle pensait trouver Lancelot. Elle lui remit une robe, belle et élégante, et lui demanda de la suivre dans sa chambre pour attendre le lendemain où ils partiraient ensemble. Lancelot répondit que cela lui agréait parfaitement.

---

de ce qu'ele l'a delivré. Et quant ele voit qu'il est en braies si en a molt grant pitié. Lors li dist : « Sire, alés encontre ces arbres que vous ne soiiés conneüs ne trouvés et je revenrai ja a vous. — Dame, [*b*] fait il, volentiers. Mais ançois me dites qui sont cil de chaiens. Car il m'ont hui fait molt d'anoi et si ne quit mie que je l'aie deservi. — Sire, fait ele, ce vous dirai je bien, mais que je reviengne. » Si s'en vait et si clot l'uis aprés lui. Mais ce qu'ele ot fait vit uns sergans et vint a son signour et li dist :

308. « Sire, il est ensi vous haés Lanselot del Lac pour vostre oncle le duc Kallés qu'il ocist et vous l'avés mis en tel lieu dont vous quidiés qu'il n'isse jamais. Si saciés qu'il en est fors et que vostre fille l'en a jeté a une corde qu'ele li porta. — En non Dieu, fait il, ce verrai je par tans. » Lors apele .IIII. sergans, ciaus en qui plus il se fioit, si les fist armer et il meïsmes s'arma molt bien et puis lor dist de sa fille : « Mais nous atenderons ci, fait il, si verrons ce que ma fille fera. » Et la lune luisoit molt clere, et la damoisele, qui garde ne se prent de son pere, vait cele part ou ele quide trouver Lanselot si li donne robe et bele et cointe et li dist qu'il aille aprés li en sa chambre jusques a l'endemain qu'il s'en iront ambedoi ensamble. Et il dist que ce li plaist molt.

Ils se dirigèrent tous deux vers une petite chambre où ils voulaient entrer. Mais à ce moment, le père de la jeune fille bondit sur eux avec ses quatre serviteurs. Ils s'emparèrent de Lancelot et de la jeune fille et se mirent à les battre avec une telle violence que la demoiselle faillit en mourir. Elle sanglotait, plus pour Lancelot que pour elle-même. La voyant tout en larmes, Lancelot sentit son cœur qui enflait de rage, il s'arracha des mains de ceux qui le tenaient, ravit à l'un son épée et lui en porta un tel coup qu'il lui fit voler la tête, puis, ramenant l'épée, il en frappa un autre et lui fendit le crâne. Quand les serviteurs virent de tels coups, ils n'osèrent pas attendre Lancelot, ils tournèrent les talons et prirent la fuite pour regagner le palais. Lancelot jeta sur le sol le manteau qu'il portait, entra à son tour dans le palais, l'épée à la main. Il y trouva un groupe d'hommes occupés à regarder une partie d'échecs, il se rua au milieu d'eux, hors de lui et plein de furie ; alors il se mit à les tailler en pièces, têtes et bras, et les fit fuir de tous les côtés, les tuant et les mutilant à son gré. En un rien de temps, il en eut massacré plus de vingt, il courut par les chambres et par les étages ; il alla tant qu'il finit par découvrir le seigneur du logis, il voulait lui fendre la tête, mais celui-ci, dans sa peur de mourir, se jeta par une fenêtre et tomba sur un tas de pierres si bien qu'il se brisa la nuque. Après avoir vu cela, Lancelot chercha en haut et en bas, mais il ne trouva plus personne. Alors il retourna là où il avait

---

Si s'adrecent ambedoi vers une petite chambre ou il voloient entrer ens. Ne mais li peres a la damoisele lor saut a tout .IIII. sergans. Si prendent Lanselot et la damoisele avoc si les batent tant que a painnes que la damoisele ne muert. Si ploure por l'amour Lanselot plus que pour li meïsme. Quant Lanselos voit que la damoisele plore se li engroisse li cuers si s'eſtort de ciaus qui le tenoient et taut a l'un s'espee et li donne tel cop qu'il li fait la teſte voler. Puis recouvre, si fiert un autre si qu'il li fent toute la teſte. Et quant li autre voient cel cop si ne l'osent plus atendre, si tournent en fuies et en vienent del palais aval. Lors jete Lanselos jus un mantel qu'il avoit et entre el palais l'espee en main et trouve pluisours gens qui regardoient la ou on jooit as eschés, et il se fiert iriés entr'aus et maltalentis. Si lor conmence a detrenchier teſtes et bras si les fait fuir les uns cha et les autres la et les ociſt et mehaingne a sa volenté. Si en a ocis en poi d'ore plus de .xx., si court par les chambres et par les soliers. Si a tant alé qu'il trouve le signour de laiens et il le quide ferir parmi la teſte. Et cil ot paour de morir si se lance fors par une feneſtre, si chiet sor un moncel de pierres si qu'il brise le col. Et quant Lanselos voit ce si cerche amont et aval si ne trouve ame. Lors en vait la ou il avoit laissie[a] la damoisele et ele li demande conment il le fait et il

laissé la jeune fille et elle lui demanda comment il allait. Il répondit : « Bien, Dieu merci, car je crois qu'il ne reste plus personne de vivant dans la maison.

309. — Hélas ! s'écria-t-elle, quelle funeste nouvelle vous m'apportez là ! Je crois que vous avez tué mon père, qui était entré dans la maison avant vous ! — Au nom de Dieu, dit Lancelot, je ne connais pas votre père, mais j'ai tué tous ceux que j'ai rencontrés. » Alors elle se rendit au logis pour voir et, dans la peur qu'elle en éprouva, elle se signa. Elle chercha son père en haut et en bas mais, comme elle ne le trouvait pas, elle jugea qu'il avait dû s'enfuir et elle en fut toute réconfortée. Puis elle demanda à Lancelot ce qu'il fallait faire de tous ces corps. « Vous allez voir », répliqua Lancelot. Alors il les jeta tous dehors par la fenêtre. Et la jeune fille le mena se reposer dans un très beau lit qui se trouvait dans une chambre splendide pour y attendre le matin. « Quand il fera jour, lui dit-elle, nous nous en irons, vous et moi. Car je suis sûre que mon père, qui s'est enfui d'ici, ne cessera pas de la journée de chercher des secours. » Lancelot l'assura qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait. Et il s'endormit en homme qui avait beaucoup souffert ce jour-là ; le venin qui l'empoisonnait lui causait des douleurs épouvantables. La demoiselle ferma soigneusement les portes, elle prépara pour Lancelot de bonnes armes et un bon cheval, enfin elle se coucha et elle s'endormit. Alors elle eut, dans son sommeil, une vision qui devait par la suite se révéler exacte, comme le conte le rapporte.

---

dist : « Bien, Dieu merci, car je quit, fait il, que laiens n'a remés home vif.

309. — Ha, lasse, fait ele, conme ci a male novele dont quit je que vous avés mon pere ocis qui laiens entra devant vous. — En [*c*] non Dieu, fait il, de vostre pere ne connois je point. Mais j'ai tous ciaus ocis que je i ai trouvés. » Et ele vait amont veoir et quant ele i est venue, si se saingne de la paour qu'ele en a. Lors quiert son pere amont et aval. Et quant ele ne le trouve si quide bien qu'il s'en soit fuis, si en est auques reconfortee. Lors demande Lanselot[a] qu'il fera de ces cors. « Ce verrés vous, fait il, par tans. » Lors les jete tous fors parmi une fenestre. Et la damoisele le fist couchier en une molt bele couche qui estoit en une molt bele chambre jusques au matin. « Et quant il sera ajourné, fait ele, si en irons moi et vous. Car je sai bien que mes peres qui de ci en est alés ne finera hui mais de pourchacier aïde. » Et il dist qu'il fera tout ce qu'ele voldra. Si s'endort conme cil qui molt ot le jour sousfert et ce qu'il estoit envenimés li faisoit molt mal. Et la damoisele ferma molt bien les huis, puis apareilla Lanselot bones armes et bon cheval, puis se coucha et s'endormi. Se li vint une avision devant soi qui puis tourna a voir, si conme li contes le devise.

Il lui sembla qu'elle sortait d'une maison ténébreuse et qu'elle s'en allait, sous la protection d'un léopard, dans un pays qui lui était inconnu. Puis le léopard la laissait et elle poursuivait seule son chemin ; aussitôt un mâtin[1] venait à sa rencontre, un fourbe de vile origine qui lui disait : « Demoiselle, vous m'avez volé ce qui était ma subsistance, il est juste que vous en mouriez. » Alors sa gueule crachait de telles flammes que la robe de la demoiselle prenait feu ; mais à ce moment, le léopard revenait et il éteignait les flammes.

Meurtre d'une jeune fille qui s'était mise sous la protection de Lancelot.

310. La jeune fille resta longtemps plongée dans ce rêve jusqu'à ce qu'elle sortît du sommeil ; alors elle se prépara promptement et courut au plus vite auprès de Lancelot qu'elle trouva éveillé. Elle lui déclara : « Seigneur, il est temps de partir. » Lancelot se leva aussitôt, s'habilla et se prépara. Mais il avait les pieds si enflés qu'il pouvait à peine tenir debout. Cela ne l'empêcha pas de s'armer et de prendre son épée. Une fois armé, il dit à la jeune fille de monter à cheval, car il voulait s'en aller. Elle monta donc sur le meilleur palefroi du château. Lancelot, lui, possédait un cheval grand et fort. Ainsi ils partirent avant l'aube et ils avancèrent si bien qu'avant le jour ils arrivèrent dans une plaine. La demoiselle s'arrêta et demanda à Lancelot : « Seigneur, avez-vous entendu ce que je viens d'entendre ? » Alors ils perçurent au loin la voix de quelqu'un qui avait un grand besoin d'aide à en croire

---

Il li estoit avis qu'ele issoit d'une maison tenebrouse et s'en aloit el conduit d'un lupart en un païs qu'ele ne connoissoit mie. Et, tant que le lupars s'en parti de sa compaingnie si s'en aloit toute sole et tout maintenant li vint a l'encontre uns vautres[b] qui estoit fel et de male part qui lui disoit : « Damoisele, vous m'avés ma viande tolue si est drois que vous en morés. » Lors li jetoit parmi la goule tel flambe que sa robe li ardoit quant li lupars revint a li qui le fu li estanchoit.

310. Longement fu la damoisele en cel songe tant qu'ele s'esveilla. Si s'apareille erroment et tost puis en vient a Lanselot et le trouve veillant si li dist : « Sire, il est tans de mouvoir. » Maintenant se lieve Lanselos et se vest et apareille. Mais il trouve ses piés si enflés que a painnes se pot il tenir en estant, et toutes voies s'arma il et prent s'espee. Et quant il est armés si dist a la damoisele qu'ele mont car aler s'en velt, et ele monte sor le meillour palefroi de laiens. Et Lanselos avoit destrier grant et fort, si s'en vont en tel maniere ains qu'il fuist jours et ont tant chevauchié qu'il vinrent ains le[a] jour en une plaingne. Et la damoisele s'arreste et dist a Lanselot : « Sire, avés vous oï ce que je ai entendu ? » Et ils oent loing d'aus une vois qui grant mestier avoit d'aïde au samblant qu'ele faisoit. « Ha, sire, fait la

les cris qu'il poussait. « Ah, seigneur, s'écria la demoiselle, allez voir de ce côté ce que c'est. — Certainement, demoiselle, volontiers », répondit Lancelot. Il la quitta alors, la laissant sous un orme. Il se dirigea au galop vers l'endroit d'où venait la voix qu'ils avaient entendue et qu'il entendait encore crier : « À l'aide ! Sainte Marie ! » Il piqua des deux dans cette direction pour savoir ce que c'était car il lui semblait bien que c'étaient des cris de femme. Il galopa tant qu'il vit devant lui un pavillon et, à l'entrée de ce pavillon, se trouvait un chevalier tout armé sur un cheval qui tenait devant lui une jeune fille toute nue dans sa chemise ; il la bourrait de coups et la traînait par ses tresses. À ce spectacle, Lancelot lui lança : « Ah, noble chevalier, ayez pitié de la demoiselle ! Tout le monde doit vous blâmer pour ce que vous êtes en train de faire, car personne ne saurait porter la main sur une jeune fille sans mal agir. Je vous en prie donc, laissez-la immédiatement tranquille. » Le chevalier lui jeta un regard de travers en proférant : « Dieu m'aide ! Il vous en faut peu pour la trouver belle ! Malheur à qui m'a demandé de la laisser, malheur à celui qui, à cause de vous, cesserait de faire ce qu'il veut ! — Seigneur, reprit Lancelot, s'il vous plaît, vous allez la laisser parce que je vous en prie. Mais si vous êtes si fourbe et si orgueilleux que vous ne voulez rien en faire malgré ma prière, vous allez le regretter. — En vérité, répliqua l'autre, ainsi vous allez jusqu'à me menacer pour une femme comme celle-là ! Eh bien, sur ma tête, vous allez sur-le-champ voir comment

---

damoisele, car alés cele part pour savoir que ce est. — Certes, damoisele, fait il, volentiers. » Lors s'em part Lanselos de la damoisele et le laisse desous un orme. Si s'en vait grant oirre cele part ou il ot la vois oïe. Et il ot crier : « Sainte Marie, aïde ! » Si broce cele part por savoir que ce est, car il li est avis que ce est [*d*] cris de feme. Si a tant alé qu'il vit devant lui un paveillon et il voit devant l'uis del paveillon un chevalier tout armé sor son cheval et tenoit devant lui une damoisele qui estoit toute nue en sa chemise si l'aloit cil batant et trainant par les treches et quant Lanselos le vit se li dist : « Ha, frans chevaliers, aiiés merci de la damoisele, car tous li mons vous en doit blasmer de ce que vous li faites, car nus ne porroit metre main en li qu'il ne mesfesist, si vous proi que vous atant le laissiés em pais. » Et cil le regarde en travers se li dist : « Si m'aït Dix, de poi l'avés bele trouvee, que dehait ait qui le me requist et qui pour vous en laira a faire sa volenté. — Biaus sire, fait Lanselos, s'il vous plaist, vous le lairés pour ma proiiere. Et se vous estes si fel et si orgueillous que vous pour ma proiere ne volés riens faire vous en serés au repentir. — Voire, fait cil, si me maneciés por une tel feme conme ceste est. Par mon chief, ore en verrés vous combien

je serais prêt à la laisser pour vous. » Aussitôt il leva l'épée et trancha la tête de la jeune fille. Il la jeta à Lancelot en pleine figure en lui affirmant qu'il avait agi de cette manière que cela lui plût ou non.

311. Devant un tel acte, Lancelot éprouva la plus cuisante des irritations : de tout ce qui lui était arrivé, jamais il n'avait éprouvé une telle honte ; jamais il ne connaîtrait plus la satisfaction s'il ne vengeait pas la morte. Il tira alors son épée et s'élança contre le chevalier. Mais quand celui-ci le vit venir, il n'osa pas l'affronter et il prit aussitôt la fuite. Il avait un bon cheval, robuste et léger, et il partit au grand galop. Lancelot le suivit aussi vite qu'il le put, mais il ne réussit pas à le rejoindre, car le cheval de l'autre était plus rapide que le sien. Néanmoins, ils étaient si proches l'un de l'autre qu'il n'y avait pas entre eux deux la longueur d'une demi-lance. Cela dura jusqu'au soir tombant ; en galopant de cette façon, ils finirent par arriver dans une vallée où se dressait une grande cité fortifiée tout enclose de bonnes murailles crénelées. Le chevalier tourna sa monture de ce côté, Lancelot derrière lui. Ils arrivèrent au pont et le traversèrent. Mais sitôt que le chevalier arriva à l'entrée, il cria : « Baissez la porte coulissante ! » Ceux qui se trouvaient sur les créneaux calculaient soigneusement à quel instant précis il leur serait possible de tuer Lancelot quand il passerait. Au bon moment, ils manœuvrèrent la porte qui tomba comme la foudre : elle toucha Lancelot de si près qu'elle trancha son cheval en

---

je en lairoie pour vous. » Lors hauce l'espee, se li cope la teste tout maintenant si le rue a Lanselot en mi le visage et li dist que tout ce a il fait en despit de lui.

311. Quant Lanselos voit ce si est si dolans conme nus plus et n'ot onques mais si grant honte de chose qui li avenist ne jamais n'aura joie s'il ne le venge. Lors traist l'espee et court sus au chevalier et quant cil le vit venir si ne l'osa atendre ains tourne en fuies. Et il ot bon cheval fort et legier si s'en vait grant oirre. Et Lanselos le suit quanqu'il puet si ne le puet mie aconsuirre car li chavaus celui estoit plus isnaus que li siens si est li uns si pres de l'autre qu'il n'i a mie demie lance entr'aus .II. tant que li jours fu molt abatus. Si ont tant alé en tel maniere qu'il vinrent en une valee ou il avoit un chastel grant et fort et si estoit enclos de bons murs bateilliés et li chevaliers s'adrece cele part et Lanselos aprés. Si viennent au pont et passent outre. Et si tost conme li chevaliers vint a l'entree si s'escrie : « Avale la porte couleïce. » Et cil qui estoient as cretiaus esgardent lor point de la porte couleïce ou il quidoient bien ocirre Lanselot, si laissent la porte avaler qui descent ausi conme foudres. Si prent Lanselot de si pres qu'ele li trenche son cheval parmi l'eskine si que la moitié en

deux au niveau de l'échine de sorte qu'une moitié resta dehors et l'autre dedans. Mais la selle sur laquelle Lancelot était assis ne fut pas touchée et l'épée qu'il serrait ne lui tomba pas des mains ; il courut à pied derrière le chevalier, bondit tout armé derrière lui en croupe et, le saisissant à pleins bras par les flancs, lui dit : « Par la sainte Croix, seigneur chevalier, ce n'est pas ainsi que vous allez m'échapper ! » Il le jeta sur le sol et se laissa tomber sur lui ; il lui arracha son heaume, lui donna de grands coups du pommeau de l'épée sur la tête et le traita de telle sorte que l'autre se mit à crier pitié. Mais Lancelot ne voulait rien entendre à cause de la jeune fille qu'il avait tuée. Pourtant le chevalier le suppliait si pitoyablement de lui accorder merci que Lancelot ne savait plus s'il devait le tuer ou lui laisser la vie sauve. Toutefois il était si généreux qu'il finit par accepter sa parole.

312. Alors il lui déclara : « Tu as eu tort de tuer cette jeune fille et pour cela je veux que tu accomplisses une telle punition que toutes les demoiselles qui en entendront parler estimeront que c'est bien payé. Je vais t'expliquer ce que tu feras : tu vas aller jusqu'à l'endroit où tu as tué la jeune fille, tu prendras sa tête et son corps et tu les porteras devant toi, sur le cou de ton cheval, jusqu'à la cour du roi Arthur ; quand tu seras arrivé là-bas, tu te présenteras à ma dame la reine ainsi qu'à toutes les autres dames et tu avoueras devant elles ton crime en leur remettant ton épée. Si elles veulent ta mort, tu le souffriras ;

---

demoure dedens et l'autre defors. Ne la sele ou il seoit ne fu onques empirie ne l'espee qu'il tenoit ne li chaï onques des mains ains s'eslaisse aprés le chevalier tout a pié, si saut tous armés deriere lui sor la crupe de son cheval et l'enbrace parmi les flans et li dist : « Par Sainte Crois, sire chevaliers, ensi ne m'eschaperés vous mie. » Si le rue a terre si le laisse cheoir desous lui. Et Lanselos li esrace le hiaume [*e*] de la teste et li donne grant cop del poing de l'espee si l'atourne tel qu'il crie merci. Mais Lanselos ne l'en velt oïr pour l'amour a la damoisele qu'il avoit ocise. Mais cil crie toutes voies qu'il ait merci de lui et Lanselos ne set que faire ou l'ocirre ou le laissier vivre. Mais toutes voies est il si prous qu'il em prent la foi.

312. Lors li dist : « Tu as ocis ceste damoisele a tort, et pour ce voel que tu en faces tant que toutes les damoiseles qui parler en orront dient que tu en aies assés fait. Si te dirai conment il en sera. Tu t'en iras orendroit la ou tu as la damoisele ocise, si prenderas la teste et le cors et le meneras devant toi sor le col de ton cheval et le porteras a la court le roi Artu. Et quant tu seras la venus si te presenteras a ma dame la roïne et as autres dames et lor connoistras ton mesfait, si lor bailleras t'espee. Et s'eles te voelent ocirre[a], a sousfrir

si elles t'acquittent, j'y consens. De là, tu te rendras à la cour du roi Bademagu et tu te présenteras aux dames du logis comme tu l'auras fait à la cour du roi Arthur et si tu es, là aussi, acquitté selon le jugement commun, je l'accepte tout à fait ; puis tu repartiras pour la cour du roi de Norgales et tu t'y présenteras également. Si alors on te tient quitte de ton crime, je ne suis pas homme à t'en demander davantage, car tu auras accompli ma volonté. » Le chevalier répondit que cette pénitence lui semblait fort lourde mais, puisqu'il lui fallait la faire, il se mettrait en route sans attendre. Alors il dit à Lancelot : « Votre cheval a été tué en cette demeure, seigneur. Je dois donc vous en rendre un ; vous monterez le mien, car je ne saurais vous en donner de meilleur. Nous en prendrons un autre pour retourner, vous et moi, où se trouve le corps de la jeune fille tuée. » Lancelot accepta tout cela. Dès qu'ils furent en selle, ils quittèrent le logis et chevauchèrent jusqu'à l'endroit où la demoiselle avait été tuée. Lancelot saisit la tête et la lia par les tresses au cou du chevalier de sorte qu'elle reposait sur sa poitrine. Puis il prit le corps et le déposa sur l'encolure du cheval. Et quand le chevalier fut prêt à partir, il demanda à Lancelot : « Seigneur, lorsque j'arriverai à la cour du roi Arthur, quel nom donnerai-je pour désigner celui qui m'a envoyé ? — Tu apprendras à ma dame que le chevalier qui lui offrit le jeu d'échecs t'a envoyé. » Immédiatement le chevalier s'en alla et prit sa route. Quant à Lancelot, il s'en retourna à l'endroit où il

---

le te couvient et s'eles t'en quitent bel m'en eſt. Si t'en iras d'illoc a la court le roi Bandemagu et te presenteras as dames de laiens en tel maniere conme tu auras fait a la court le roi Artu et se tu es la aquités par le conmun esgart il m'en eſt molt bel. Et lors si t'en iras a la court le roi de Norgales et t'i presenteras ausi. Et des lors se lors[b] i es quites de cel mesfait, je sui cil qui plus ne t'en demandera riens car tu auras faite toute ma volenté. » Et cil diſt que cele penitance li sambleroit molt griés, mais puis que a faire li couvient il mouvera orendroit sans plus atendre. Lors diſt a Lanselot : « Sire, voſtre cheval a eſté chaiens ocis. Si le vous doi bien rendre et vous prenderés le mien car je ne vous porroie meillour donner. Et nous en prenderons un autre s'irons moi et vous la ou la damoisele eſt qui eſt ocise. » Et Lanselos li otroie maintenant que il furent monté si se partirent de laiens et chevauchierent tant qu'il vinrent la ou la damoisele avoit eſté ocise. Si em priſt Lanselos le chief et le loie par les treches au col del chevalier si qu'il li giſt sor le pis. Puis priſt le cors si le miſt sour le col de son cheval. Et quant il fu apareilliés conme de mouvoir, si diſt a Lanselot : « Sire, quant je venrai a la court le roi Artu que dirai je qui m'i envoie ? — Tu diras a ma dame que le chevaliers

avait laissé sa demoiselle. Mais quand il y fut arrivé, il ne la trouva point. À cette découverte, il éprouva une grande crainte qu'elle n'eût des ennuis ; fort affligé, il se lamentait en soi-même sur la jeune fille. Pendant qu'il se désolait ainsi, il vit venir un chevalier qui allait au grand galop et Lancelot s'enquit s'il avait vu une demoiselle. Le chevalier s'était arrêté et, de son côté, il demanda à Lancelot s'il avait vu, lui-même, passer deux chevaliers avec une demoiselle. Lancelot l'assura que, s'il connaissait l'objet de sa quête, il lui donnerait réponse à ce sujet dans la mesure de ses moyens. « Fort bien, fit le chevalier, apprenez-moi donc ce que vous cherchez ; si je puis vous diriger, je vous guiderai. » Lancelot lui parla de la jeune fille qu'il avait laissée à l'orée de la forêt et qu'il n'y retrouvait plus à présent. « Au nom de Dieu, s'exclama le chevalier, elle peut bien déjà se trouver à une bonne lieue d'ici, car je l'ai rencontrée là-bas près de cette montagne que vous voyez. » Il la lui indiqua et ajouta que quatre chevaliers l'emmenaient. Lancelot voulut savoir s'ils étaient armés et son interlocuteur le lui confirma. « Et quelles armes portaient-ils ? » Le chevalier en fit une description. « Et je vous dis de mon côté que ceux que vous recherchez ne sont pas très loin d'ici, l'informa Lancelot, car je les ai vus passer tout à l'heure par cette lande. » Il la lui indiqua à son tour.

---

qui les eschés li envoia t'i envoie. » Et il s'em part maintenant et se met en son chemin et Lanselos s'en vait la ou il avoit la damoisele laissie. Et quant il vint la si n'en trouva point. Et quant il voit ce si a paour qu'ele n'ait aucun anoi. Si en eſt molt dolans si se demente molt pour lui. En ce qu'il se dementoit si voit venir un chevalier qui venoit molt grant aleüre, et Lanselos demande s'il avoit veü une damoisele. Et li chevaliers s'arreſte et demande a Lanselot se il vit nient [*f*] hui passer par devant lui .II. chevaliers et une damoisele. Et Lanselos li diſt que, s'il savoit de ce qu'il quiert, qu'il le conseilleroit de ce qu'il demande selonc son pooir. « Or me dites dont, fait li chevaliers, que vous querés. Et, se je vous em puis assener, je vous en avoierai. » Et Lanselos li conte de la damoisele qu'il avoit laissie a l'entree de cele foreſt et ore ne l'a pas trouvee. « En non Dieu, fait li chevaliers, ele puet ja bien eſtre eslongie une lieue de terre, car je l'encontrai dalés ceſt tertre que vous veés la dalés. » Se li mouſtre et li diſt que .IIII. chevaliers l'enmenoient et Lanselos li demande se il eſtoient armé et cil diſt : « Oïl. — Et queles armes portoient il ? » fait il. Et cil le devise. « Et je vous di que cil que vous querés ne sont gaires loing de ci, car je les vi orendroit passer par cele lande. » Se li mouſtre.

Lancelot sauve sa libératrice du bûcher.

313. « Mon Dieu, me voilà soulagé », dit le chevalier. Ils se séparèrent alors l'un de l'autre et Lancelot mit au galop son cheval dans la direction qui lui avait été indiquée. Il avança si bien qu'il passa la montagne et la vallée et il pénétra dans une très vaste plaine où il aperçut, une lieue devant lui, un château fort, solidement assis, mais de petite taille. Il se dirigea de ce côté, pensant bien trouver là ce qu'il cherchait. Et comme il s'approchait, il vit devant la porte du château, au milieu du chemin, un grand feu allumé qui brillait d'une flamme claire. Fort étonné, il se demandait la raison de ce feu et il pressait sa monture, car il voulait savoir ce qui se passait. En arrivant, il découvrit la demoiselle qu'il recherchait : on ne lui avait laissé que sa chemise ; on voulait la jeter dans le feu et il y avait là une grande foule pour assister à l'exécution du jugement. Mais aucun ne portait d'armes.

314. Quand Lancelot comprit qu'on voulait supplicier la demoiselle qu'il recherchait, il se sentit bouillonner de rage ; il tira son épée du fourreau, car il n'avait pas de lance, et il courut à l'attaque de ceux qui la maintenaient ; il en frappa un et lui fit voler la tête puis un autre qu'il jeta mort sur le sol, puis un troisième, puis un quatrième. À ce spectacle, les autres eurent peur de mourir et se mirent à fuir en tous sens pour sauver leur vie. Lancelot les poursuivit, les taillant

---

313. « Ha, Dix, fait il, ore sui je garis ! » Si s'em part atant li uns de l'autre et Lanselos laisse courre toute la voie que cil li avoit enseignie. Si a tant alé qu'il passa le tertre et la valee si vint en une molt grant plaingne et voit devant lui a une lieue loing un chastel molt bien seant, mais il estoit petis. Si s'adrece cele part car il quide trouver ce qu'il quiert et, quant il vint pres, si voit devant la porte del chastel un grant fu enmi le chemin qui arst molt cler. Si s'esmerveille pour coi cil fus i estoit, si se haste del chevauchier, car il voldra savoir que ce est. Et quant il en vint la si trouve la damoisele qu'il queroit que on avoit despoullie toute nue en sa chemise. Si le voloit on jeter el fu et il i voit molt grant gent tout entour pour esgarder la justice de la damoisele. Mais il estoient tout desarmé.

314. Quant Lanselos voit cele qu'il queroit que on voloit metre a dolour si en est molt dolans. Si traist l'espee fors del fuerre, car del glaive n'avoit il point, si court sus a ciaus quil tenoient et en fiert un si qu'il li fait la teste voler et il en refiert un autre si qu'il le rue mort[a] et puis le tiers et puis le quart. Et quant li autre voient ce si ont paour de mort et tournent en fuies li uns cha li autres la pour garantir lor vies. Et Lanselos les enchauce si les detrenche et esboiiele et les vait

en pièces, les étripant et les tuant à sa droite, à sa gauche comme des bêtes sans parole. Il s'était frayé une si épouvantable route qu'il y en avait plus de vingt étendus sur le sol, tous morts. Tous ceux qui se tenaient là vidèrent la place et il n'en resta pas un, à l'exception de la demoiselle. Lancelot s'approcha d'elle et lui demanda comment cela allait. Elle lui assura : « Bien, seigneur, Dieu merci ! Mais cela aurait mal tourné pour moi si vous aviez davantage tardé, car j'étais condamnée à mourir. — Où se trouvent votre robe et votre cheval ? s'enquit Lancelot. — Seigneur, là-bas, sous cet orme. » Elle lui montra l'arbre et Lancelot l'y conduisit, la fit s'habiller et se préparer comme elle avait été auparavant. Puis il l'aida à monter sur son palefroi, ils quittèrent cet endroit et reprirent leur chemin. Elle lui déclara alors : « Seigneur, je puis vous dire à mon sujet la plus extraordinaire aventure que j'aie jamais vue ; je vais vous la raconter. »

315. Et elle commença à lui relater ce qu'elle avait rêvé la nuit précédente, de quelle façon et la peur qui l'avait saisie au point de la faire se réveiller. « Je vois bien à présent, conclut-elle, que tout est arrivé exactement comme je l'avais rêvé : car vous êtes le léopard que j'ai vu dans mon rêve qui m'avait prise sous sa protection pour m'emmener. Les six autres, c'étaient mon frère et ses compagnons qui m'ont ravie de force quand vous m'avez quittée pour aller vers le cri que nous avions entendu. La fumée qui venait du mâtin, c'était

---

ociant li uns cha li autres la conme bestes mues. Si en a apres lui si dolerouse trace qu'il en a plus de .xx. abatus qui tout sont mort. Si en ont la place widie de ciaus qui orendroit i estoient qu'il n'en n'i a nul remés fors solement [*366a*] la damoisele. Il en vint a li, se li demande conment il li est, et ele dist : « Sire, bien, Dieu merci. Mais il me fust malement avenu se vous eüssiés plus demouré, car je fuisse a mort livree. — Et ou est, fait il, vostre robe et vostre chevaus ? — Sire, fait ele, desous cel orme. » Se li moustre ou ce est. Et il l'enmainne cele part, si le fait vestir et apareillier ausi com ele avoit esté devant puis le monte en son palefroi et s'en partent d'illoc et s'en reviennent en lor chemin. Et ele li dist : « Sire, je vous puis conter de moi meïsme la plus merveillouse aventure que je onques veïsse si vous dirai quele. »

315. Lors li conmence a conter ce quele avoit la nuit songié et en quel maniere et la paour qu'ele avoit eüe pour coi ele estoit esviellie[a]. « Si voi ore bien, fait ele, que tout ensi conme je le songai m'est avenu, car vous estes li lupars que je vi en mon songe qui en conduit me prist a mener. Et li .vi. autre qui me prisent a force ce fu mes freres et si compaingnon quant vous m'eüstes laissie pour aler au cri que nous avienmes oï. Et la fumee qui de lui venoit ce fu

ce bûcher que mon frère avait fait allumer, dans lequel il m'aurait fait brûler et réduire en cendres si vous n'étiez pas arrivé si vite pour me délivrer par vos exploits. » Lancelot s'étonna fort de ce récit et il lui déclara que les événements s'étaient bien avérés en son état de veille comme elle les avait vus en son sommeil. « Racontez-moi donc, ajouta-t-il, comment vous avez été amenée là-bas. — Seigneur, fit la jeune fille, volontiers.

316. « Pour dire la vérité, au château de mon père, quand vous vous y trouviez, vous avez tué tout le monde, sauf mon frère et trois chevaliers qui y étaient venus en armes. Ils vous ont guetté toute la nuit pour savoir s'ils pourraient vous prendre. Et quand nous sommes sortis ce matin, vous et moi, le courage leur a manqué pour vous attaquer parce qu'ils vous ont vu tout armé. Cela ne les a pas empêchés de nous suivre et ils escomptaient vous poursuivre jusqu'à ce qu'ils découvrent une bonne occasion de vous attaquer. Lorsqu'ils ont vu que vous m'aviez laissée seule, ils sont venus à moi, m'ont saisie et m'ont emmenée là où vous m'avez retrouvée. C'eſt mon frère qui m'a fait déshabiller et il a déclaré que, pour avoir causé la mort de mon père, j'allais mourir de la mort la plus cruelle dont jamais mourut demoiselle ; il a commandé qu'on allume un feu et a appelé ceux du château pour qu'ils assiſtent au jugement qu'il voulait faire exécuter sur ma personne ; et vous l'avez vu, ils étaient venus ! C'eſt ainsi que je n'aurais pas pu sortir de

---

li fus qu'il avoit fait alumer ou il m'eüſt arse et bruie se vous ne fuissiés si toſt venus qui m'avés delivree par voſtre prouece. » Et il s'esmerveille molt de ce qu'ele li diſt si li respont que voirement li eſt il avenu en veillant ensi com il li fu avis en dormant. « Mais dites moi, fait il, conment vous fuſtes ci amenee. — Sire, fait ele, volentiers.

316. « Voir fu que, quant vous fuſtes ciés mon pere, vous les oceïſtes tous fors mon frere et .III. chevaliers qui avoc lui eſtoient venu tout armé. Si vous gaitierent toute nuit pour savoir s'il vous porroient sousprendre et, quant nous en issismes hui matin entre moi et vous il n'orent onques tant de hardement qu'il vous assausissent pour ce que armé vous veoient. Ne mais il fu voirs qu'il en vinrent aprés nous et disent qu'il nous siurroient tant qu'il veïssent lor point de vous assaillir. Et quant il virent que vous m'eüſtes laissie toute sole, si s'en vinrent a moi et me prisent et m'enmenerent la ou vous me trouvaſtes. Si me fiſt mes freres despoullier et diſt que pour mon pere que je avoie fait ocirre morroie de la plus cruouse mort que damoisele moruſt onques. Si conmanda c'on alumaſt le fu et manda a ciaus del chaſtel qu'il vienent[a] veoir le juſtice qu'il voloit faire de

cette situation sans être déshonorée. Grâce à Dieu, vous êtes arrivé au bon moment ! Mais à présent je vous demande de me conseiller sur ce que je pourrai faire à l'avenir, car j'ai perdu ma terre maintenant à cause de la mort de mon père que chacun me reprochera. — Ne vous inquiétez pas, demoiselle, déclara Lancelot, car je vous conduirai en un lieu où, j'en suis sûr, on vous donnera terre et honneur bien plus que votre père n'en avait, si seulement vous voulez les prendre.

317. — Seigneur, répondit la jeune fille, je suis sûre qu'en raison de l'amitié que l'on vous porte, je trouverai plus d'un noble seigneur qui me donnera assez de terre et d'honneur pour peu que vous vouliez le lui demander. » Et Lancelot de l'assurer qu'il ne devrait même pas prier, car on le lui accorderait sans prière. La demoiselle le remercia, puis elle ajouta : « Seigneur, ce cri que vous avez entendu et qui vous a poussé à vous séparer de moi, apprenez-moi ce qu'il en était, il me semble que c'était une dame ou une demoiselle. » Alors Lancelot lui raconta toute la vérité, comme cela s'était déroulé, la mort de la jeune fille, la porte coulissante qui avait tranché en deux son cheval, la pénitence infligée au chevalier pour avoir commis ce crime. « Ma foi, seigneur, s'exclama la demoiselle, c'est vraiment la plus étonnante aventure que l'on m'ait jamais racontée ! » Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à la nuit. Alors ils prirent hébergement chez une veuve qui avait été l'épouse d'un

---

moi, et il i vin[*b*]rent ensi conme vous veïstes. Si n'en peüsse partir sans estre honnie, mais, Dieu merci, vous venistes a bon point. Si vous proi que vous me conseilliés que je porrai faire, car a ma terre ai je des ore mais failli pour la mort de mon pere dont chascuns me blasmera. — Ore ne vous esmaiiés mie, damoisele, fait Lanselos, car je vous envoierai en tel lieu, si conme je quit, ou on vous donra terre et honnour plus que vostre peres n'en ot, se vous le volés prendre.

317. — Sire, fait la damoisele, je sai bien que pour l'amour de vous je trouveroie maint haut home qui assés me donra terre et honnour, se vous le volés proiier. » Et il dist qu'il ne couvendra ja qu'il em proit, car on l'en donra assés sans proiiere. Et ele l'en mercie et ele li dist : « Sire, del cri que vous oïstes par coi vous vous[a] departesistes de moi, car me dites que ce fu, car il me samble que ce fu dame ou damoisele. » Et il li en conte toute la verité si com il estoit avenu et de la damoisele qui fu morte et de la porte que ensi li trencha son cheval et de la penitance que li chevaliers fait pour la damoisele qu'il ocist. « Par foi, sire, fait ele, ci a plus de merveillouse aventure dont je oïsse onques mais parler. » Ensi chevauchent toute jour jusqu'a l'anuitier. Et lors se herbergierent chiés une veve dame qui avoit esté feme a un

chevalier. Quand ils furent descendus de cheval, ceux du logis désarmèrent Lancelot et lui, en regardant ses jambes, constata qu'elles étaient si enflées et si abîmées que nul n'aurait pu les voir sans éprouver de la compassion, non plus sans rester stupéfait qu'il ait pu chevaucher ainsi ; car ses jambes étaient horribles, toutes gonflées de venin. Quand la dame du logis vit Lancelot dans cet état, elle s'écria : « Seigneur, vous avez fait une véritable folie en montant aujourd'hui à cheval alors que vous pouviez vous rendre compte combien vous êtes malade ! Dieu me préserve, vous êtes en péril de mort si l'on ne vous apporte pas immédiatement du secours. — Dame, répondit Lancelot, il m'a fallu chevaucher de gré ou de force, car je me trouvais en un endroit où je ne pouvais pas vraiment être à mon aise. Je suis bien d'avis que c'était une folie. Mais pour Dieu, dame, si vous pouvez m'éclairer de vos conseils, faites et je vous obéirai comme il vous plaira.

318. — Dieu me secoure, seigneur, fit-elle, pour ma part, je ne m'y connais point. Mais j'ai une sœur qui est plus savante à ce sujet que toute autre femme au monde. Elle habite assez près d'ici et je vais vous l'envoyer chercher. » Alors la dame fit seller deux chevaux et fit mander sa sœur qui arriva immédiatement quand elle apprit qu'il y avait si pressante nécessité. Dès qu'elle eut mis pied à terre, elle s'approcha de Lancelot, examina ses jambes et les vit très atteintes. Pourtant elle assura qu'elle le guérirait en peu

---

chevalier. Quant il furent descendu, cil de laiens desarment Lanselot et cil regarde et voit ses gambes si enflees et si malades qu'il n'est nus qui les veïst qui pitié n'en eüst et ne s'enmerveillast conment il pooit chevauchier, car molt estoient laides de venin dont eles estoient enflees. Quant la dame de laiens vit Lanselot ensi atourné se li dist : « Sire, molt avés fait grant folie qui hui avés chevauchié si malades conme vous poés veoir. Si m'aït Dix, vous estes em perill de mort se vous par tans n'avés secours. — Dame, fait il, a chevauchier me couvint ou je volsisse ou non, car je n'estoie mie en lieu ou je me peüsse aaisier, si connois ore bien que ch'a esté folie. Et pour Dieu, dame, fait il, se vous i savés metre conseil se li metés et je vous en servirai de ce qu'il vous plaira.

318. — Si m'aït Dix, sire, fait ele, je endroit de moi n'en sai riens. Mais je ai une serour qui plus en set que feme qui soit el monde. Si maint assés pres de ci, si le vous envoierai querre. » Lors fait la dame enseler .II. chevaus, si envoie querre sa serour et cele vint maintenant quant ele sot quel besoing en fu si grant. Et quant ele fu descendue si vint a Lanselot et regarda ses gambes et les vit molt malades. Et nonpourquant ele l'aseüre de garir dedens court terme et il en est molt liés,

de temps et cela réjouit fort Lancelot. Il la pria d'y employer toute sa peine, il l'en récompenserait comme elle le désirerait. Et elle prépara pour le soigner ce qu'elle pensait propre à faire sortir le venin, elle lui en oignit les jambes puis les lui banda afin que l'air ne lui fît point de mal. Elle le soigna ainsi durant quatre jours et il se sentit très soulagé. Lancelot, une fois guéri, repartit de cet endroit avec la demoiselle, il recommanda à Dieu la dame et sa sœur ; et ils chevauchèrent si bien qu'ils arrivèrent au château de la Charrette au jour fixé par la demoiselle. Ce même jour devaient avoir lieu les noces entre le frère de la reine de Soreſtan et la fille du duc de Rocedon. Lorsqu'ils arrivèrent au château de la Charrette, ils pénétrèrent par la grand-porte et un jeune garçon vint au-devant d'eux qui s'adressa à Lancelot : « Seigneur, par amitié et par courtoisie, apprenez-moi votre nom. — Pourquoi cette queſtion ? — Seigneur, je ne vous le demande que pour bien faire, dites-le-moi s'il vous plaît. » Lancelot répondit qu'il s'appelait Lancelot du Lac. « C'eſt vrai, seigneur ? Soyez le bienvenu ! Certes, je vous ai attendu depuis longtemps, c'eſt moi qui vais vous conduire à la chapelle quand il sera temps de délivrer ma cousine, celle qui vous libéra de prison. Et savez-vous pour quelle raison vous allez vous battre ? Une raison d'accuser le frère de la reine bien meilleure que celle que vous pouviez avoir : on nous a appris, depuis que vous avez quitté le château, qu'il a tué son neveu, le fils de la

---

si li diſt qu'ele i me[*c*]iſt painne et il li guerredonnera a son voloir. Et ele li apareille ce qu'ele quide que bon li soit a oſter le venin. Si l'en oinſt les gambes, puis l'envolepe pour le vent que mal ne li feïſt. Si li tint en tel maniere .IIII. jours tant qu'il en fu molt assouagiés. Et quant Lanselos fu garis si s'em part d'illoc entre lui et la damoisele et conmande la dame et sa serour a Dieu. Si chevauchierent tant qu'il vindrent au chaſtel de la Charete au terme que la damoisele i ot mis. Et celui jour devoient eſtre les noces del frere la roïne de Soreſtam et de la fille au duc de Rochedon. Quant il en vinrent au chaſtel de la Charete et il entrerent en la porte, si vint devant aus un enfes qui diſt a Lanselot : « Sire, par amours et par courtoisie, dites moi conment vous avés non. — Por coi le me demandes tu ? fait il. — Sire, fait il, je ne le vous demande se pour bien non, mais dites le moi, s'il vous plaiſt. » Et il li diſt qu'il a a non Lanselot del Lac. « Voire, sire ? fait il. Que vous soiiés li tres bien venus. Certes, je vous ai molt grant piece atendu, car je vous menrai au mouſtier quant il en ert tans de delivrer ma cousine, cele qui de prison vous jeta. Et savés vous quele ocoison vous avés ? Meillour ocoison de celui apeler que devant. On nous a fait entendant, puis que vous partiſtes de ceſt chaſtel, qu'il ociſt son neveu, le fill a la

dame du logis, à la Noël alors qu'il se rendait à Carlion. Si vous lui imputez ce crime, il n'y aura personne pour ne pas s'en réjouir, car tous le haïssent et il est si lâche qu'il n'osera jamais se défendre contre vous. — Eh bien, soyez sans crainte, mon cher petit, car je pense agir de telle façon avant la nuit que la demoiselle sera délivrée selon ses désirs. » À ce moment ils entendirent sonner les cloches à toute volée à travers la cité. « Seigneur, dit le jeune garçon, à présent on la conduit à l'église. — Allons-y donc », répliqua Lancelot.

Lancelot secourt la fille du duc de Rocedon.

319. Et il pria la jeune fille qui l'avait accompagné de l'attendre jusqu'à son retour. Elle l'assura qu'elle le ferait volontiers et Lancelot reprit : « Mon enfant, maintenant mène-moi à l'église où se trouve ta cousine. — Suivez-moi, seigneur, dit le garçon. — Va d'un bon pas, affirma Lancelot, je vais te suivre. » Ils se rendirent donc à l'église où se trouvait une foule de nobles seigneurs et de nobles dames ; le prêtre avait déjà revêtu ses habits et il était entré dans l'église pour y accomplir les rites du mariage. Lancelot, qui s'était avancé sur son cheval jusqu'à eux, ne mit pas même pied à terre, mais, sous les yeux de tous les présents, il s'adressa au chevalier qui voulait prendre la jeune fille pour épouse et qu'il avait bien reconnu aux indications qu'on lui avait données : « Seigneur chevalier qui voulez prendre pour femme cette demoiselle, je vous interdis de poursuivre désormais ce que vous avez entrepris. Car vous êtes si mauvais et si déloyal que vous n'avez pas

---

dame de chaiens, au Noel quant il aloit a Carlyon. Et se vous l'en apelés il n'a ame chaiens qui liés n'en soit, car il le heent tout et il est si couars qu'il ne s'en osera desfendre contre vous. — Ore n'aiés paour, biaus enfes. Car je en quit tant faire, ains qu'il soit nuis, que la damoisele sera delivree tout a sa volenté. » Lors oent les sains sonner parmi le chastel molt hautement. « Sire, fait li enfes, ore l'enmainne on au moustier. — Ore i alons dont », fait Lanselos.

319. Lors dist a la damoisele qui avoec lui estoit venue qu'ele l'atenge tant qu'il remaingne. Et ele dist que si feroit ele bien volentiers. Et il li dist : « Biaus enfes, ore m'en menés au moustier a vostre cousine. » Et il dist : « Sire, sivés moi. — Dont alés le bon pas, fait Lanselos, car je vous siurrai. » Tant ont alé qu'il sont venu a l'eglise ou il avoit maint haut baron et mainte haute dame. Et li prestres estoit ja revestus et estoit venus au moustier pour faire ce qu'il afiert a espouser. Et Lanselos qui ot chevauchié jusques a aus ne descent mie, ains dist au chevalier, voiant aus tous, que la damoisele voloit avoir a feme, qu'il connut bien as enseignes que on li ot dites : « Sire chevaliers, [*d*] fait il, qui cele damoisele volés avoir a feme, je vous desfent que vous des ore mais

le droit d'épouser une aussi noble jeune fille que celle-ci. — Au nom de Dieu, s'exclama le chevalier, vous ne prouverez pas ce que vous venez de dire ! — Certes, lui rétorqua Lancelot, je vais le faire et je ferai encore plus, car je vous convaincrai d'être l'homme déloyal qui a tué son neveu si vous osez vous défendre contre moi. » Le chevalier répondit qu'il allait lui fixer une date pour leur bataille. « Sur notre foi, s'écrièrent alors tous les autres chevaliers présents, vous ne fixerez pas de date : puisqu'il vous accuse de trahison, défendez-vous donc ! Si vous vous y refusez, votre trahison sera reconnue et nous vous tiendrons pour coupable de ce dont il vous accuse. » Quand le chevalier comprit qu'il ne pouvait s'échapper qu'en livrant la bataille, il ne sut que faire, car il était certain que l'homme qui lui lançait cette accusation était un adversaire terrible ; d'autre part, il se savait coupable du crime et de la trahison et cela ne faisait que le bouleverser davantage. Il prit en son for intérieur la décision de donner son gage sous les yeux de tous ceux qui se trouvaient sur la place. Et quand viendrait le moment d'aller s'armer, il monterait à cheval et s'enfuirait loin de ce pays. Ainsi serait-il délivré de l'obligation de se battre, ce dont il n'avait nulle intention, car c'était le plus couard des hommes. Alors il déclara à Lancelot :

320. « Je suis prêt à me défendre de ce dont vous m'accusez, si vous avez l'audace d'en faire davantage. » Sur-le-champ il tend son gage et le met dans la main de la reine qui était sa sœur. Et la reine reçut le gage. Lancelot,

---

n'en faciés plus que fait en avés. Car vous eſtes si malvais et si desloiaus que vous ne devés pas avoir a feme si haute pucele conme ceſte eſt. — En non Dieu, fait cil, ce ne prouverés vous pas. — Si ferai, fait Lanselos, et tant et plus, car je vous prouverai a desloial conme cil qui ociſt son neveu, se vous vous en osés desfendre. » Et cil diſt qu'il l'en doinſt jour. « Par foi, font li autre chevalier qui illoc eſtoient, jour n'en aurés vous pas. Mais puis qu'il vous apele de traïson si vous en desfendés. Et se vous nel faites, la traïson sera conneüe sor vous et vous tendrons en coupe de ce dont il vous apele. » Et quant il voit qu'il n'en puet eschaper fors par batalle si ne set que faire, car bien croit que cil fait molt a redouter qui de ceſte querele l'apele. Et d'autre part il se sent en coupe del mesfait et de la traïson, si en eſt plus esmaiiés que devant. Si pense qu'il donra son gage voiant tous ciaus de la place. Et quant il s'en devra aler armer si montera sor son cheval et s'en ira fors del païs. Ensi s'en sera delivrés de ceſte bataille ou il n'enterroit en nule maniere conme cil qui eſtoit li plus couars de tous homes. Et lors diſt a Lanselot :

320. « De ceſte chose dont vous m'apelés sui je pres de desfendre se vous plus en osés faire. » Si tent maintenant son gage et le donne en la main la roïne qui eſtoit sa serour et ele le reçoit. Et Lanselos

de son côté, assura qu'il allait l'attendre en vérité s'il se présentait pour défendre sa cause ; lui aussi tendit son gage à la reine qui les prit tous les deux. Alors le chevalier feignit de partir revêtir ses armes, il vint dans la cour de sa sœur, y prit le meilleur cheval possible et sauta en selle puis il sortit par un passage dérobé en se glissant de rue en rue et finit par quitter la cité. Il s'éloigna alors le plus vite possible de la ville. Un jeune homme vint voir Lancelot qui attendait et il lui confia : « Seigneur, vous attendez pour rien : celui contre lequel vous devez combattre peut bien déjà être à deux lieues d'ici ! » Quand la reine entendit ces mots, elle s'écria que, Dieu la secoure, elle en était fort aise. Et Lancelot dit à la reine : « Ma dame, puisqu'il en va ainsi, je vous prie de rendre à cette demoiselle qui eſt la fille du duc de Rocedon sa terre afin qu'à l'avenir elle en puisse jouir selon son bon vouloir. » La reine rendit sur-le-champ sa terre à la jeune fille. Lancelot voulut savoir si elle souhaitait qu'il fît autre chose. « Seigneur, répondit la dame, non. » Aussitôt Lancelot demanda son congé à tous ceux qui étaient là sur la place. Morgain, qui se trouvait juſte devant Lancelot, désirait ardemment le voir, elle était certaine qu'il faisait partie de la maison du roi Arthur et elle lui demanda son nom. Il lui rétorqua qu'elle ne le saurait pas cette fois, car lui l'avait bien reconnue. Et Morgain pensa immédiatement que c'était Lancelot. « Non, vraiment, insiſta-t-elle, je ne le saurai pas ? » Lancelot était bien l'homme qu'elle haïssait le plus au

---

diſt que voirement l'en atendra il si se pourosfre del prouver et tent son gage et la roïne les prent ambes .II. Lors lor fait samblant li chevaliers qu'il s'en aille pour lui armer, si vient en la court sa serour et prent le meillour cheval qui i fuſt, puis monte sus et s'en vait par un detour cointissant de rue en rue et fait tant qu'il eſt fors del chaſtel. Si eslonge la vile tant com il puet. Et uns vallés vient a Lanselot qui l'atendoit se li diſt : « Sire, vous atendés pour noient. Celui qui a vous se doit combatre puet ja eſtre .II. lieues loing. » Quant la roïne l'ot si diſt que, se Dix l'i aït, il l'en eſt bel. Et Lanselos diſt a la roïne : « Dame, puis qu'il eſt ensi, je vous proi que vous a ceſte pucele qui fu fille au duc de Rocedon rendés sa terre si que ele em puiſt faire sa volenté. » Et la dame l'en raveſt toſt. Et Lanselos li demande s'ele velt qu'il en face plus. « Sire, fait la dame, nenil. » Maintenant demande Lanselos congie a tous ciaus de la place et Morgue, qui eſtoit tres devant lui qui molt le desiroit a veoir et bien sot qu'il eſtoit de la maison le roi Artu, li demande [*e*] son non. Et il diſt qu'ele ne le saura pas a ceſte fois, car bien le connut. Si pense maintenant Morgue que c'eſtoit Lanselos. « Non, fait ele, si ne le saurai mie ? » Et il eſtoit li hom del monde que ele plus haoit. Si li diſt : « Ore, sire chevaliers,

monde. Elle répéta : « Et maintenant, seigneur chevalier, ne me direz-vous pas votre nom ? — Vraiment, non, confirma Lancelot. — Alors, je vous prie, au nom de la personne que vous aimez le plus au monde, de retirer votre heaume. » En entendant ces paroles, Lancelot fut fort affligé, mais il dut lui obéir. Il ôta donc son heaume de sa tête et elle le reconnut parfaitement dès qu'elle le vit. Elle déclara :

321. « Ah, Lancelot, Dieu me vienne en aide, si je vous avais reconnu l'autre jour aussi bien qu'aujourd'hui, vous ne m'auriez pas échappé aussi facilement que vous l'avez fait ! — Dame, répliqua-t-il, je suis dehors, mal puisse en advenir à ceux qui le regrettent. Et, Dieu me secoure, si vous n'étiez pas une femme, je m'occuperais si bien de vous que jamais plus vous ne feriez tort à un chevalier errant, car il n'y a en vous que perfidie. — Vraiment, vous me parlez ainsi, fit Morgain. Eh bien, je vous le jure en toute vérité : vous ne verrez pas cette année passer sans vous repentir de cette parole-là plus que de n'importe quelle autre que vous aurez prononcée. — Dame, dit Lancelot, si vous vivez longtemps, vous ferez plus de mal que de bien, j'en suis assuré ! Et certes, puisse Dieu m'aider, c'est un vrai malheur que vivent sur cette terre certains gens desquels ne sortent jamais ni bien ni profit, mais au contraire du mal jour après jour et de la nuisance. » Sur-le-champ, Lancelot laça son heaume et se remit en chemin. Quand il sortit de la cité, il trouva la demoiselle qui

---

vous ne me dirés ore mie vostre non ? — Non, voir, fait il. — Or vos proi je dont, fait ele, par la riens que vous plus amés, que vous ostés vostre hiaume. » Et quant il oi ce si en est molt dolans, mais faire li estuet. Si oste son hiaume de sa teste et ele le connoist bien quant ele le voit. Se li dist :

321. « Ha, Lanselot, si m'aït Dix, se je vous conneüsse avant ier ausi bien conme je fais orendroit vous ne me fuissiés mie si legierement eschapés conme vous estes. — Dame, fait il, je en sui fors que mal en aient a tous ciaus qui il em poise. Et si m'aït Dix, fait il, que se vous ne fuissiés feme, que je presisse tel conroi de vous que jamais ne nuisissiés chevalier errant, car en vous n'a se desloiauté non. — Voire, fait ele, Lanselot, m'avés vous ce dit. Ore vous acreant je loiaument que ja ne verrés cest an passer que vous vous en repentirés et de ceste parole plus que vous ne feïstes onques de chose que vous deïssiés. — Dame, fait il, se vous longement vivés, vous ferés assés plus de mal que de bien, que je bien sai. Et si voirement m'aït Dix que c'est molt grant dolour en terre quant gent vivent el siecle dont nus biens ne nus pourfis ne vient fors tous jours nuisance et maus. » Maintenant lace Lanselos son hiaume et se met en son chemin. Quant il vint fors del chastel si trouve la damoisele qui

l'attendait. En le voyant, elle lui demanda ce qui s'était passé. Alors il lui raconta tout ce qui était arrivé, le chevalier qu'il devait combattre et qui s'était enfui, Morgain, la sœur du roi Arthur, et ses menaces. « Allons-nous-en donc, conclut-il, et au plus vite, car je redoute extrêmement les sorts qu'elle jette. »

322. Sur ces paroles, ils empruntèrent la route qui menait tout droit à Camaalot où il voulait être pour le tournoi. De son côté, le chevalier qui emportait le corps de la jeune fille qu'il avait tuée malgré Lancelot chevaucha si longuement qu'il arriva à Camaalot. Tous les plus nobles seigneurs du monde s'y étaient rendus pour assister au tournoi. Le chevalier descendit de son cheval, prit le corps entre ses bras et monta au palais. Lorsqu'il fut dans la cour, chacun s'effaça pour le laisser passer avant de se mettre à le suivre pour écouter ce qu'il avait à dire. Il demanda à voir la reine, les dames et les demoiselles du palais. Le roi fit appeler la reine en la priant d'amener toutes ses dames. Elles vinrent aussitôt qu'elles eurent entendu l'ordre du roi. Et quand elles furent toutes là, le chevalier raconta devant tous son aventure, comment Lancelot l'avait chargé de cette pénitence ; il n'omit rien en son récit, quelque honte qu'il en eût. Ainsi il se plaça en la prison de la reine, il lui rendit son épée et déclara qu'elle pouvait le tuer si elle en avait le désir.

323. Quand la reine eut entendu ce récit, ainsi que le roi et les nobles seigneurs, tous restèrent par trop stupéfaits. Et

---

l'atendoit et, quant ele le voit, se li demande conment il l'a puis fait. Et il li conte toute s'aventure del chevalier a qui il se devoit conbatre qui fuis s'en estoit et de Morgain, la serour au roi Artu, qui manecié l'avoit. « Si nous en alons, fait il, grant oirre, car je redout molt ses enchantemens. »

322. Lors se metent au chemin droitement vers Kamaalot ou il voldra estre au tournoiement. Et li chevaliers qui la damoisele emportoit, cele qu'il avoit ocise en despit de Lanselot, a tant chevauchié qu'il vint a Kamaalot. Et tout li haut home del monde i estoient venu pour veoir le tournoiement, et il descent de son cheval et prent la damoisele entre ses bras et monte contremont le palais. Et quant il est venus en la court, se li fait chascuns voie et vont aprés lui pour oïr des nouveles. Et il demande pour la roïne et pour les dames et les damoiseles de laiens. Et li rois mande la roïne et que ele amaint toutes ses dames, et eles i vinrent tantost quant eles oent le mandement le roi. Et quant eles furent venues si dist li [*f*] chevaliers voiant tous et toutes s'aventure, ensi conme Lanselos li avoit chargié que riens n'i laissa a conter pour honte qu'il en eüst. Si se mist en la prison la roïne et li baille s'espee, si li dist qu'ele l'oceïst s'il li pleüst.

la reine s'enquit alors auprès du roi : « Seigneur, que me conseillez-vous de faire de ce chevalier armé ? — Dame, dit le roi, il se peut que le chevalier qui vous l'a envoyé soit tel que vous ne sauriez faire mourir celui-là avec plaisir ; demandez-lui donc plutôt qui l'a fait venir ici. » La reine posa la question et il lui déclara qu'il ne savait pas son nom : « Mais seulement qu'il m'a dit qu'il était celui qui vous fit parvenir le jeu d'échecs. » À ces mots, tous s'écrièrent qu'il s'agissait de Lancelot, le plus vaillant cœur qui vive. Alors la reine le tint quitte de sa prison et il la pria de lui accorder son congé, car, disait-il, il lui fallait dorénavant se rendre à la cour du roi Bademagu puis, de là, au royaume du roi de Norgales ; ils le lui accordèrent volontiers. Mais ils firent d'abord ouvrir le corps de la morte et le firent embaumer, car il sentait vraiment trop mauvais. Le chevalier chevaucha si longtemps qu'il visita les deux cours ; et les dames le tinrent quitte par amitié pour Lancelot qui était si valeureux. Alors ils firent enterrer le corps de la demoiselle dans une chapelle de la cité ; ensuite le chevalier s'en retourna en son pays. Mais ici le conte cesse de parler de lui et de ceux auxquels on l'avait envoyé et il revient à Lancelot du Lac.

Le tournoi de Camaalot.

324. Maintenant le conte dit que, lorsque Lancelot s'en fut allé du château de la Charrette où Morgain l'avait menacé, il chevaucha droit devant lui en direction de

---

323. Quant la roïne ot oïes ces noveles et li rois et li haut baron, si s'en esmerveillierent moit estrangement. Lors dist la roïne au roi : « Sire, que loés vous a faire de cest chevalier armé ? — Dame, fait il, tels chevaliers le puet avoir envoié a vous que vous ne le ferés pas ocirre volentiers. Si li demandés[a] qui li chevaliers est qui a vous l'envoia. » Et ele li demande et il dist qu'il ne set son non. « Mais itant qu'il dist qu'il estoit cil qui les eschés vous envoia. » Et quant il l'oent si dient que voirement est Lanselos li plus prodom qui vive. Lors li quite[b] la roïne sa prison et il li demande congié, car il dist qu'il le couvient aler a la court le roi Bandemagu et d'illoc en la terre au roi de Norgales. Et il li donnent volentiers congié, mais ançois firent il ouvrir le cors et enbalsemer car trop puoit durement. Si a tant alé li chevaliers qu'il ot esté as .II. cours. Et les dames le quitierent pour l'amour de Lanselot qui tant estoit prodom. Si firent enfoiir le cors a la damoisele a une chapele del chastel, puis en revint li chevaliers ariere en son païs. Mais ici endroit se taist li contes de lui et de ciaus a qui il fu envoiiés, et retourne a parler de Lanselot del Lac.

324. Or dist li contes que, quant Lanselos se fu partis del chastel a la Charete ou Morgain l'ot manecié, qu'il chevaucha la droite voie vers

Camaalot, car on était tout près du jour où le tournoi devait se tenir. Quand il arriva près de Camaalot, il alla prendre hôtel chez un ermite qui l'hébergea du mieux qu'il put. Et ce soir-là, Lancelot dit à la demoiselle qui était venue avec lui : « Demoiselle, je ne puis vous accompagner davantage, car il me faut désormais m'occuper d'une affaire personnelle. Mais vous irez auprès de ma dame la reine, vous lui porterez une lettre que je vais vous remettre et vous resterez auprès d'elle. » Alors Lancelot demanda un peu de parchemin et d'encre[1] au sage vieillard et celui-ci lui en donna autant que nécessaire. Lancelot écrivit lui-même la lettre comme il le voulait. Puis il la confia à la jeune fille pour qu'au matin elle l'emportât à la cour. Dès que le jour se leva, ils quittèrent ce lieu en recommandant l'ermite à Dieu. Et ils allèrent jusqu'à arriver au chemin qui menait à Camaalot.

325. Alors Lancelot recommanda la jeune fille à Dieu et elle en fit autant pour lui. La demoiselle poussa son cheval et finit par arriver à la cour. Là, elle mit pied à terre et monta dans la grand-salle où elle demanda à voir la reine. On la mena dans la chambre de Guenièvre et, sitôt qu'elle la vit, la jeune fille la salua au nom de Lancelot du Lac. La reine se précipita à sa rencontre, les bras tendus, et l'assura qu'elle était la bienvenue. La demoiselle lui tendit la lettre, la reine la prit ; elle la lut, en personne qui savait bien le faire[1], et elle y apprit que Lancelot lui envoyait cette demoiselle

---

Kamaalot car il n'avoit mais gaires jusques au jour que li tournoiemens devoit estre. Et quant il vint pres de Kamaalot si se herberga chiés un hermite [*367a*] qui le herberga au mix qu'il pot. Si dist Lanselos le soir a la damoisele qui avoc lui estoit venue : « Damoisele, je ne vous puis plus mener, car il m'en couvient aler en un mien afaire, mais vous en irés a ma dame la roïne et li porterés unes letres que je vous baillerai, si remandrés o lui. » Lors demande Lanselos au prodome un poi de parchemin et d'enkre et cil l'en baille tant com mestiers en est. Et Lanselos escrist il meïsmes les letres teles com il les voloit avoir. Si les baille a cele qui le matin les emportera a court. Et si tost com il fu ajourné se partirent d'illoc et conmanderent l'ermite a Dieu. Si alerent tant[a] com il vinrent el chemin qui s'en aloit a Kamaalot.

325. Lors conmande Lanselos la damoisele a Dieu et ele lui. Si chevauche la damoisele tant qu'ele vint a court. Si descendi et monta en la sale si demanda pour la roïne. Et on le mena en sa chambre. Et si tost com ele le voit si le salue de par Lanselot del Lac. Et la roïne li saut a l'encontre les bras tendus et li dist que bien soit ele venue. Et la damoisele li baille les letres et ele les prent. Si les lut la roïne meïsme conme cele qui bien en savoit a chief venir et trouve que Lanselos li envoie la damoisele et qu'ele le retiengne et doinst terre,

pour qu'elle la retienne auprès d'elle et lui donne une terre, car il ne serait pas capable de lui raconter tout le bien que la jeune fille lui avait fait, à lui, Lancelot. La reine répéta à la demoiselle qu'elle était la bienvenue et qu'elle la ferait riche de plus de terres que son père n'en avait jamais possédé. Le lendemain arrivèrent à la cour monseigneur Gauvain puis Bohort. Quand les seigneurs les virent, ils leur manifestèrent une très grande joie. « Ah, Dieu, s'écria le roi, si Lancelot arrivait à présent, je n'en demanderais pas plus pour vaincre tous ceux qui viendront affronter mes chevaliers de la Table ronde. Mais s'il ne vient pas, nous sommes déjà morts et vaincus. — Ah, seigneur, fit le roi Yder[2], que dites-vous là ? Dieu me protège, il y a ici une foule de valeureux seigneurs qui sont de la Table ronde et qui sont accompagnés d'une si grande troupe que, même si Lancelot était leur adversaire, ils n'auraient pas à redouter d'être acculés à la défaite !

326. — Roi Yder, répliqua la reine, ne mettez pas Lancelot au rang des autres chevaliers, Dieu me préserve, s'il se trouvait conduit à vouloir lutter contre tous ceux de ce palais, je crois qu'il pourrait les vaincre. — Dame, dit le roi Yder, je sais bien qu'il est le meilleur chevalier du monde. Mais, par la foi que je vous dois, s'il venait à ce tournoi et qu'il voulût lutter contre les chevaliers de la Table ronde, je sais qu'il ne pourrait que repartir vaincu et je vais vous montrer pourquoi : il y a dans le palais vingt-six chevaliers qui

---

car il ne porroit mie dire les biens qu'ele li a fais. Et la roïne dist a la damoisele que bien soit ele venue et que ele le fera plus riche de terre que onques ses peres ne fust. L'endemain vint mé sires Gavains a court et Boors. Et quant li baron les virent si en firent molt grant joie. « Ha, Dix, fait li rois, se ore fust venus Lanselos je n'en demandaisse plus pour desconfire tous ciaus qui encontre la Table Reonde venront. Et s'il n'i est nous sonmes mort et vaincu. — Ha, sire, fait li rois Ydrés, que est ce que vous dites ? Si m'aït Dix, il i a chaiens molt de prodomes qui sont de la Table Reonde et qui ont si grant esfort amené avoc aus que se Lanselos estoit encontre aus n'auroient il garde qu'il fuissent mené a desconfiture.

326. — Rois Ydrés, fait la roïne, ne metés mie Lanselot el renc de vos autres chevaliers car si m'aït Dix, se il a ce estoit mené que il encontre ciaus de chaiens volsist estre je ne quit mie qu'il ne les menast a desconfiture. — Dame, fait li rois Ydrés, je sai bien qu'il est li miudres chevaliers del monde. Ne mais par la foi que je vous doi, se il a cest tournoiement venoit et il voloit estre contre ciaus de la Table Re[*b*]onde, je sai bien qu'il ne s'en iroit ja se desconfis non et si mousterrai bien raison pour coi. Il a chaiens .xxvi. chevaliers qui

sont si vaillants et si hardis que, si je devais choisir le plus valeureux des hommes, je les choisirais. S'il arrivait que Lancelot en vînt à se mesurer à eux, même s'ils n'étaient par hasard que trois ou quatre à aller contre lui, ils le captureraient et s'en rendraient maîtres. — Par la sainte Croix, repartit la reine, certainement pas ! Je crois mieux connaître la valeur de Lancelot que vous. »

327. Ces paroles qu'échangeaient le roi Yder et la reine déplaisaient au plus haut point aux chevaliers de la Table ronde, à l'exception de monseigneur Gauvain. Il y en eut qui décidèrent d'un commun accord que, si Lancelot venait au tournoi et voulait les aider, ils n'y mettraient pas les pieds. « Car si nous sommes vainqueurs, affirmaient-ils, et que Lancelot soit avec nous, sans même qu'il ait porté un coup, on prétendrait que la victoire est toute sienne. » Cent quatorze chevaliers[1] s'arrêtèrent à cette décision, et c'étaient tous des cœurs valeureux[2]. Ils assuraient que, si Lancelot venait, ils n'iraient pas avec lui, mais qu'ils s'en détourneraient et se déguiseraient pour lutter contre la cour, si bien qu'on ne saurait pas qui ils étaient. Ainsi ils pourraient bien vaincre Lancelot. En revanche, si Lancelot ne se présentait pas au tournoi, ils ne changeraient pas de camp, mais seraient victorieux de tous ceux qui devaient venir s'opposer à eux. La reine apprit cette décision le soir même, elle la confia à Bohort et lui demanda ce que l'on pouvait faire. « Je le sais

---

sont tant prou et tant hardi, qui me meteroit a eslire le plus prodome del monde, que je les esliroie, et se Lanselos venoit encontre aus par aventure, ja n'alaissent il que .III. ou que .IIII. en contre lui par aventure, si le rendroient il pris. — Par Sainte Crois, fait la roïne, non feroient. Je quit mix connoistre le pooir Lanselot que vous ne[a] faites. »

327. De ces paroles que li rois Ydrés et la roïne disoient pesoit il molt a ciaus de la Table Reonde, a aus tous fors solement a mon signour Gavain. Si ot de tels qui s'acorderent a ce que Lanselos venoit au tornoiement et il lor voloit aïdier, il ni porteroient ja les piés. « Car se nous vinquions tout, font il, et Lanselos fust avoc nous sans cops ferir, si diroit on qu'il auroit tout vaincu. » A ceste parole maintenir furent .C. et .XIIII., tout prodomme. Si dient tout que se Lanselos vient il n'i seront mie avoc lui, ains se destourneront et se desghiseront encontre la court en tel maniere que nus ne les connoistra. Et ensi porront Lanselot desconfire. Mais s'il n'i vient il ne se remueront ja, ains desconfiront ciaus qui encontre aus doivent venir. Ceste parole sot la roïne la nuit meïsmes, si le dist a Boort et li demanda c'on em porroit faire. « Car je sai bien, fait ele, que c'est envie. Si voldroie bien, fait ele, s'il pooit estre, qu'il fuissent mené a desconfiture.

bien, dit-elle, tout cela naît de leur jalousie. J'aimerais bien, si c'était possible, qu'ils soient tous menés à déconfiture.

328. — Dame, fit Bohort, si mon seigneur savait qu'ils s'attaquent si fort à lui, il marcherait de bon cœur contre eux. Et je suis certain qu'il les vaincrait sans difficulté. — Je voudrais, repartit la reine, que Lancelot connaisse ma volonté. Mais je ne vois pas comment je puis faire. — Dame, demanda Bohort, vous ne croyez pas qu'on puisse le trouver ? — Je sais, répondit Guenièvre, qu'il viendra par le chemin de Montiguet en passant par la croix du Géant. — Ma foi, répliqua Bohort, j'irai donc le matin à la croix qui se trouve du côté de ce chemin-là et je l'y attendrai chez un ermite jusqu'à ce qu'il soit venu ; je lui manderai ce que vous lui annoncez et lui ferai savoir ce que les compagnons de la Table ronde ont comploté. — Au nom de Dieu, protesta Guenièvre, vous n'irez pas. Je crois pouvoir le prévenir sans que vous bougiez. — Dame, je vous obéirai, assura Bohort. — Je le veux », répondit Guenièvre. Le lendemain, elle écrivit de sa main une lettre et, quand ce fut fait, elle la remit à la demoiselle qui avait sorti Lancelot du puits. Elle lui ordonna : « Demoiselle, vous irez à la croix du Géant qui se trouve au bout de la prairie du côté de ce château que l'on appelle Montiguet et vous déposerez cette lettre sur la pierre. Et quand Lancelot viendra de ce côté, assurez-le que je le salue et qu'il n'oublie absolument pas d'accomplir tout ce que cette lettre lui demande. » La demoiselle lui promit de s'en acquitter. Sur-le-champ, elle

---

328. — Dame, fait il, se mes sires savoit qu'il raatesisissent encontre lui, il iroit volentiers en contre euls, et je sai bien qu'il les desconfiroit legierement. — Je voldroie, fait ele, qu'il en seüst ma volenté. Mais je ne voi mie conment ce puist estre. — Dame, fait Boors, ne quidiés vous mie qu'il soit trouvés ? — Je sai bien, fait ele, qu'il en vendra par le chemin de Montigiet par la crois au Gaiant. — Par foi, fait il, dont irai je le matin a une crois qui est devers cel chemin chiés un hermite, si l'atendrai[a] illoc tant qu'il viengne et li dirai ce que vous li mandés et li ferai a savoir ce que li compagnon de la Table Reonde ont pourparlé. — En non Dieu, fait ele, vous n'i irés ja, car je li quit bien faire a savoir sans vous mouvoir. — Dame, fait il, je m'en tieng a vous. — Ce voel je bien », fait ele. L'endemain si fist la roïne meïsme un brief de ses mains et quant ele l'ot fait si le bailla la damoisele qui Lanselot jeta del puis. Se li dist : « Damoisele, vous en irés a la crois[b] au Gaiant qui est en la fin de ceste praerie par devers le chastel qui est apelés Montiguet et metés [*c*] cest brief desore le perron. Et quant Lanselos venra ceste part, se li dites que je le salue et qu'il ne laissece en nule maniere que il ne face que cis briés devise. » Et la damoisele dist que ce fera ele bien. Si prent tout maintenant

prit la lettre et quitta la cour. Elle chevaucha jusqu'à la croix du Géant, située au bord de la prairie ; elle passa par le château du duc de Brocéliande à l'intérieur duquel elle trouva tout le monde rassemblé, car il y avait là jusqu'à six rois et un jeune homme qui était empereur d'Allemagne[1]. Il y avait aussi douze ducs et plus de quarante comtes qui tous s'étaient réunis pour être les adversaires de la Table ronde et pour écraser les chevaliers du roi Arthur, s'ils en avaient le pouvoir. Dans le château, on n'avait hébergé que les plus nobles seigneurs, tous les seigneurs de moyenne importance étaient dehors dans la prairie, logés en des tentes et des pavillons. Une fois arrivée à la croix, la demoiselle mit la lettre sur la pierre et elle attendit jusqu'à la nuit puis elle s'en alla dormir tout près de là, chez un ermite. Le lendemain, elle attendit toute la journée, à surveiller pour que personne ne vînt à la croix prendre la lettre ou y porter la main. Le troisième jour était celui où devait se tenir le tournoi. Alors au petit matin, Lancelot, qui avait revêtu des armes vermeilles, arriva devant la croix : il avait changé ses armes chez un chevalier, là où il avait passé la nuit, il avait agi ainsi car il ne voulait pas être reconnu quand il viendrait au tournoi.

329. Quand il vit la jeune fille, il la reconnut parfaitement, mais il n'en montra rien parce qu'il ne voulait pas être arrêté ni par elle ni par une autre. Sitôt qu'il eut aperçu la lettre sur la pierre, il la saisit, la déroula et y lut que sa dame la reine

---

le brief et s'em part de la court et chevauche jusques a la crois au Gaiant, qui est en la fin de ceste praerie et s'en vint par le chastel au duc de Broceliande, et trouva laiens tout le mont assamblé. Car il i avoit jusques a .VI. rois et un jouene home qui estoit empereres d'Alemaigne, et si ot .XII. dus et plus de .XL. contes qui tout estoient assamblé pour estre encontre la Table Reonde et pour desconfire la gent le roi Artu s'il peüssent. Si n'estoient laiens herbergié fors li haut home, et li moiien estoient par defors en la praerie logié en trés et paveillons. Quant la damoisele[c] fu a la crois venue si mist le brief desor le perron, si atendi jusqu'a la nuit et ala jesir pres d'illoc chiés un hermite. Et l'endemain atendi toute jour que hom ne vint onques a la crois pour prendre le brief ne meïst main. Au tiers jour devoit estre li tournoiemens et lors vint[d] par devant la crois bien matin Lanselos, et estoit armés d'unes armes vermeilles, car il avoit ses armes changies chiés un chevalier la ou il avoit la nuit jeü. Et ce avoit il fait pour ce qu'il ne voloit mie estre conneüs quant il venroit au tournoiement.

329. Quant il vit la damoisele si le connut bien, mais nul samblant n'en fist por ce qu'il ne voloit mie estre arrestés ne par lui ne par autrui. Et quant il vit le brief sor le perron si le prent et le desploi et trouve que sa dame la roïne li mande salus conme a celui qu'ele plus

lui envoyait son salut comme à l'homme qu'elle aimait le plus au monde. Il apprit alors la décision que les compagnons de la Table ronde avaient prise contre lui ; une fois la lettre lue, il se sentit parfaitement satisfait, car il avait très souvent désiré se mesurer aux compagnons de la Table ronde : en effet, cette compagnie était par-dessus toute autre renommée pour sa vaillance. Il décida alors de se comporter si bien au tournoi que l'on en parlerait à jamais. Si les choses en venaient là, il préférerait mourir à ne pas accomplir sa volonté. Alors la demoiselle s'approcha de lui et s'enquit de son nom. Il ne pouvait pas le lui cacher et il lui dit donc qu'il était Lancelot. Elle courut aussitôt se jeter à son cou et lui manifesta toute la joie possible. Il voulut savoir si c'était elle qui avait apporté la lettre et elle acquiesça. « Eh bien, déclara Lancelot, retournez auprès de ma dame et dites-lui que ce qu'elle m'a demandé, je le ferai de tout mon pouvoir. Et qu'elle soit sûre que, si je le peux, ceux de la cour auront pris cette décision pour leur malheur, car ils n'y gagneront que honte. » Puis la jeune fille repartit. Il était encore très tôt ; elle chevaucha jusqu'à arriver aux loges de la reine ; on les avait construites au milieu des prés. Il y avait, avec Guenièvre, des dames et des demoiselles au nombre de cinq cents et plus, qui toutes étaient venues voir le tournoi où devaient se trouver tous les vaillants chevaliers de ce monde. Elle s'étaient vêtues et parées avec tant de richesse que c'était merveille à voir.

---

aimme que tous ciaus del monde. Et lors voit tout le parlement que cil de la Table Reonde ont fait contre lui. Quant il ot les letres leües si en est molt liés, car maintes fois avoit desiré de soi essaiier contre ciaus de la Table Reonde. Et ce fu pour ce que de sor toutes autres gens sont il renommé de prouece. Si le pense a faire si bien qu'il en sera parlé a tous jors mais. Et se a ce venoit il voldroit miex morir qu'il n'en feïst sa volenté. Lors en vint a lui la damoisele, se li demande qui il est. Et il ne se puet vers li celer, ains li dist qu'il est Lanselos. Et ele li court tout maintenant au col et li fait toute la joie qu'ele pot. Et il li demande s'ele aporta illoc cel brief, et ele dist : « Oïl. — Ore alés a ma dame, fait il, et li dites que de ce qu'ele m'a mandé ferai je tout mon pooir. Et bien sace ele que, se je puis, mar firent cil de la cort cest parlement qu'il en vendront a honte. » Maintenant s'em part la damoisele et il estoit encore molt matin. Si chevaucha tant [*d*] qu'ele vint as loges la roïne qui estoient drecies enmi les prés, si avoit o li dames et damoiseles plus de .v.c. qui toutes estoient venues veoir le tournoiement ou tout li prodome del monde devoient estre. Si estoient toutes vestues et acesmees si richement que mervelles estoit del veoir.

330. Quand la reine vit la demoiselle qui revenait, elle alla à sa rencontre, radieuse et souriante, car elle pensait bien que la jeune fille apportait des nouvelles qui lui causeraient une grande joie ; à peine la demoiselle eut-elle mis pied à terre que la reine la tirait à part et la questionnait. « Ma dame, déclara la demoiselle, j'ai parlé à monseigneur Lancelot du Lac qui m'a dit qu'il ferait tout son possible pour obéir à votre commandement. — Ah, fit la reine, je désire tant le voir ! Quand donc viendra-t-il, le plus beau, le meilleur de tous ? » Mais elle prononça si bas ces mots que la demoiselle ne les entendit pas ; alors la reine chercha à savoir comment elle pourrait reconnaître Lancelot. « Dame, il porte un écu et des armes vermeilles. Je crois qu'il ne va pas tarder. » Et la reine retourna s'appuyer aux fenêtres ; elle regardait les dames et les demoiselles qui se trouvaient autour d'elle. C'est ainsi qu'elle remarqua la jeune fille qui avait guéri Lancelot de l'empoisonnement contracté à la fontaine ; cette dernière avait mis la ceinture qu'il lui avait donnée. Et quand la reine vit la ceinture, elle la reconnut parfaitement ; elle pensa alors que c'était la demoiselle dont Lancelot lui avait fait parler par Lionel son cousin, celle dont Lancelot avait dû suivre la volonté. Guenièvre éprouva une violente irritation en voyant la jeune fille porter cette ceinture qu'elle, la reine, avait donnée comme preuve de son amour infini à Lancelot. Elle se disait que l'autre lui avait volé son chevalier, celui qu'elle aimait bien autant que sa

---

330. Quant la roïne vit la damoisele qui revenoit se li ala a l'encontre lie et joiouse, car bien pensoit qu'ele li aportoit tels nouveles dont ele seroit lie et joiouse. Et quant ele fu descendue si le traist a une part et li demande quels nouveles. « Dame, fait ele, j'ai parlé a mon signour Lanselot del Lac qui me dist qu'il feroit son pooir de ce que vous li mandiés. — Ha, fait ele, tant le desir a veoir ! Quant vendra il, li plus biaus de tous et li miudres ? » Et ce dist ele si em bas que la damoisele ne l'oï pas. Lors li demande conment ele le porra connoistre. « Dame, fait ele, il porte un escu et unes armes vermeilles, si ne quit pas qu'il demourt granment. » Lors s'en revait la roïne apoiier as fenestres et regarde les dames et les damoiseles qui entour li sont. Tant qu'ele vit la damoisele qui Lanselot avoit gari de l'envenismement qu'il avoit pris a la fontainne, si avoit çainte la chainture que Lanselos li ot donnee. Et quant la roïne voit la chainture si le reconnnoist bien. Et lors s'apensa que c'estoit la damoisele que Lanselos li ot mandé par Lyonnel son cosin qu'il couvenoit qu'il fesist sa volenté. Et lors est molt courecie quant ele vit cele chainture que cele porte qu'ele avoit par si grant amour donnee a Lanselot, si quide bien qu'ele li ait soustrait celui qu'ele n'aimme mie mains que

propre personne. Elle se sentit remplie de chagrin et pensa qu'elle en saurait la vérité avant que la demoiselle ne repartît et, selon ce qu'elle pourrait apprendre, elle serait sa bienfaitrice ou elle lui ferait ôter la vie.

331. Alors elle la fit appeler et s'appuyer à ses côtés aux fenêtres ; la jeune fille obtempéra, car elle n'osait refuser ce que voulait la reine. Les chevaliers étaient entrés dans la prairie : d'un côté comme de l'autre, ils étaient en tout plus de mille. Il y avait déjà de beaux combats en plusieurs lieux. Lancelot, qui avait chevauché jusqu'à l'endroit de la mêlée, s'était arrêté sous quatre arbrisseaux. Il avait ôté son heaume afin de s'arranger mieux qu'il n'était. À ce moment passa devant lui le roi Bademagu qui était venu au tournoi et avait amené avec lui plus de deux mille chevaliers. Dès qu'il aperçut Lancelot, son cœur s'emplit de joie, il enleva son heaume, le confia à un de ses chevaliers et courut vers Lancelot, les bras tendus. Il lui dit : « Cher ami, soyez le bienvenu. » À sa vue, Lancelot fit le meilleur visage qu'il put mais, au fond de lui, il était fort dépité de s'être laissé reconnaître. Et il supplia au nom de Dieu le roi de ne renseigner personne sur son identité. « Certainement, je ne le ferai pas, seigneur », promit Bademagu.

332. Puis il dit à ses chevaliers : « Mes seigneurs, vous pouvez désormais repartir car, en ce tournoi, vous ne gagnerez rien de plus que ce que vous avez déjà gagné ; dès que ce seigneur serait contre nous, il ne nous resterait rien que

---

soi maïsme si l'en poise molt et pense qu'ele en saura la verité ains qu'ele s'em parte. Et tel chose em porra ele oïr qu'ele ne li fera se bien non et tele qu'ele n'enporteroit la vie.

331. Lors le fist apeler et le fist apoiier lés li. Et cele s'i apoie qui n'ose refuser sa volenté. Et li chevalier furent venu en la praerie, s'en i avoit que d'une part que d'autre plus de .M. Et i avoit bones joustes em pluisours lix. Et Lanselos, qui ot chevauchié jusques a l'asamblee, se fu arrestés sous .IIII. arbrissiaus et ot osté son hiaume pour mix atourner soi que il n'estoit. Et lors passa par devant lui li rois Bandemagus qui estoit venus au tournoiement et avoit amené avoc lui plus de .II.M. chevaliers. Et quant il voit Lanselot si en ot molt grant joie si oste son hiaume et le baille a un sien chevalier a garder, puis li court sus les bras tendus et li dist : « Biaus dous amis, vous soiiés li bien venus ! » Et quant Lanselos le voit se li fait la plus bele chiere qu'il puet, mais molt li poise de ce qu'il l'aie conneü. Se li proie pour Dieu qu'il ne die a [*e*] nului nouveles de lui. « Certes, sire, fait il, non ferai je. »

332. Lors dist a ses chevaliers : « Biau signour, ore vous em poés aler car a cest tornoiement ne ferés vous plus que fait i avés. Car puis que cis sires i seroit encontre nous ne porriens nous estre se

la défaite. Assurément, si j'avais su qu'il dût participer au tournoi, je ne serais pas venu avec plus de sept compagnons. Dorénavant, si nombreuses soient les troupes qui viendront contre eux, les chevaliers du roi Arthur pourront être sûrs de n'être pas vaincus tant qu'ils auront pour eux le secours de ce chevalier. » Les hommes du roi Bademagu pensèrent bien qu'il s'agissait de Lancelot du Lac, mais ils n'osèrent montrer qu'ils le savaient. Ils étaient fort affligés de sa présence dans le camp adverse, car Lancelot était l'homme qu'ils redoutaient le plus au monde. Lancelot dit au roi Bademagu : « Seigneur, croyez-vous attendre longtemps avant de commencer la mêlée ? — Dieu me donne son aide, seigneur, répondit Bademagu, aucun de mes hommes ne portera les armes aussi longtemps que vous serez contre nous ; car je sais parfaitement qu'ils ne pourraient s'en tirer sans connaître la honte. — Au nom de Dieu, seigneur, répliqua Lancelot, à aucun moment aujourd'hui je ne serai de vos adversaires. Au contraire, je ferai partie des vôtres et je vous aiderai de tout mon pouvoir. » Le roi crut qu'il se moquait et lui répondit en riant : « Seigneur, je sais bien que vous n'iriez jamais contre le roi Arthur pour m'apporter votre aide. Cependant, même si cela devait en irriter certains à l'exception de vous, cela me ferait rudement plaisir que vous m'ayez réellement promis de m'aider selon votre pouvoir ; le roi Arthur pourrait bien alors montrer sa force, sur ma tête, nous ne quitterions pas le champ de bataille pour toute sa

---

desconfit non. Ne je n'i fuisse ja venus, plus de moi huitisme, se je quidaisse qu'il i deüst venir. Si soient ore asseür li chevalier le roi Artu qu'il ne seront hui desconfit pour plenté de gent qui sor aus viengne tant com il aient le secours de cest home. » Et cil pensent bien tantost que c'est Lanselos del Lac, mais samblant n'en osent faire. Si lor em poise molt de ce qu'il quident qu'il soit encontre aus, car c'estoit li hom el monde que il plus redoutoient. Et Lanselos dist au roi Bandemagu : « Sire, quidiés vous gaires demourer a assambler ? — Sire, si m'aït Dix, fait il, home que je aie n'i portera hui armes tant conme vous soiiés encontre nous. Car je sai bien qu'il n'en partiroient ja sans honte avoir. — En non Dieu, sire, fait Lanselos, encontre vous ne serai je hui de nule ore ains serai de vostre maisnie, si vous aiderai de tout mon pooir. » Et li rois quide qu'il l'ait gabé, si dist en riant : « Sire, je sai bien que vous ne seriés mie encontre le roi Artu pour moi aidier. Et non pourquant je voldroie qui que s'en deüst courecier sans vous solement que vous m'eüssiés creanté loiaument que vous m'aïderiés de tout vostre pooir. Et puis mostrast li rois Artus toute sa force, par mon chief, nous ne tournerienmes hui del champ pour pooir qu'il eüst. — Je vous creant loialment, fait

puissance. — Je vous en fais la loyale promesse, assura Lancelot, je vais vous aider de tout mon pouvoir aujourd'hui, oui, je lutterai contre la maison du roi Arthur. Et pour cette raison, je veux qu'aucun de vos hommes ne bouge avant qu'ils me voient m'élancer. Qu'ils viennent alors avec moi et, si je le puis, je leur ferai obtenir les honneurs plus que tous les autres. » Ces propos comblèrent de joie le roi Bademagu : jamais il n'avait été aussi content. Il remercia Lancelot de tout son cœur et défendit à ses hommes de bouger avant qu'il ne le leur ordonnât ; et tous de lui promettre.

333. Alors parmi les prés s'assemblèrent rois et ducs, comtes et chevaliers en telle quantité qu'on aurait cru qu'il ne restait pas un homme au monde. De Camaalot étaient sortis les compagnons, orgueil de la Table ronde, avec une si grande compagnie d'hommes qu'ils étaient plus de dix mille, dont pas un seul qui ne se crût un cœur plein de vaillance. Lorsqu'ils entrèrent dans la presse du tournoi, ils s'élancèrent avec une telle impétuosité qu'ils firent tomber mille cavaliers par leur seul élan. Les gens de l'empereur d'Allemagne reculèrent alors de la longueur de deux volées de flèche : et ils se mirent à frapper, à abattre leurs adversaires, à accomplir des faits d'armes si étonnants que personne ne pouvait éviter de ressentir toutes les peurs. Chacun accomplissait de tels exploits que ceux d'en face ne pouvaient résister malgré les efforts qu'ils y employaient. Alors le roi de Norgales et le roi Caharentin[1] de Cornouailles arrivèrent à la rescousse avec de grosses

---

Lanselos, que je vous aïderai de tout mon pooir hui mais et serai contre la gent le roi Artu. Et pour ce voel je que nul de vos homes ne se mouvent devant ce qu'il me verront mouvoir. Et lors viengnent avoc moi et se je puis je ferai tant qu'il en auront l'onour sor tous les autres. » De ceste parole fu li rois Bandemagus molt liés, si n'ot onques mais si grant joie. Si l'en mercie de bon cuer et desfent a sa gent qu'il ne se mouvent devant ce qu'il li dira. Et cil li otroient.

333. Lors furent assamblé parmi les prés rois et dus et contes et chevaliers a si grant plenté conme s'il n'eüst home remés en tout le monde. Et li grans orguels de la Table Reonde fu issus fors de Kamaalot a si grant compaingnie de gent qu'il estoient plus de .x.m. dont il n'i avoit celui qui a prodome ne se tenist. Et quant il se misent el tournoiement si vinrent de si grant force qu'il abatirent .m. homes en lor venir. Si reüserent les gens au roi d'Alemaigne[a] plus de .ii. archies. Et lors conmencierent a ferir, a abatre et a faire tels merveilles d'armes [f] qu'il n'i ot celui qui toute paour n'ait. Se n'i ot celui qu'il ne fesist molt d'armes tant que cil ne les porent sousfrir pour nule painne. Quant li rois de Norgales et li rois Caharentins[b] de Cornuaille les secoururent atout grant

troupes : une fois entrés dans la mêlée, ils se mirent à frapper ceux dont la renommée de vaillance était la plus brillante et en firent tomber un grand nombre sur le sol, car les combattants étaient las et épuisés tandis que les nouveaux venus étaient tout frais et pleins de force. On pouvait croire qu'il y aurait bon nombre de captures et de gens faits prisonniers, mais ceux d'Arthur, qui étaient d'ardents chevaliers, se défendaient bellement de sorte que personne, à leur voir tant de valeur, n'aurait pu les mésestimer ; cependant malgré toute la peine qu'ils y auraient mise, ils n'auraient pu endurer le choc si le roi Arthur ne leur avait envoyé du secours grâce auquel ils purent résister et ne pas fuir.

334. Longuement dura ce tournoi, il était un peu après prime quand de Camaalot sortirent ensemble monseigneur Gauvain et Bohort l'Exilé. Tous deux portaient des armes blanches, bonnes et fort élégantes. Ils allaient au tournoi avec la noble allure d'hommes auxquels leur extrême valeur et leurs hautes prouesses ont déjà donné la gloire. Bohort croyait que Lancelot n'était pas au tournoi puisqu'il ne s'était pas présenté à la cour. Quand les deux compagnons eurent quitté la cité, chacun de dire à l'autre : « Voici monseigneur Gauvain. » Gauvain entra dans les rangs et abattit un chevalier, Bohort en abattit deux puis ils tirèrent leur épée ; alors Bohort déclara à monseigneur Gauvain : « Seigneur, si vous vouliez me suivre, vous les verriez tous vaincus en peu de temps. — Allez, répondit monseigneur Gauvain, je vous sui-

---

gent, et quant il furent venu el tournoiement si ferirent sor ciaus qui sor tous estoient renonmé de prouece, si en abatirent assés a ce qu'il estoient las et traveillié et cil estoient fort et reposé. Si en eüssent assés pris et retenu. Mais cil qui estoient prodome se desfendoient si bien que nus ne les veïst qui a prodomes ne les tenist. Mais toutes voies pour painne qu'il i peüssent metre, ne duraissent il mie se li rois Artus ne lor eüst envoiié secours par coi il remesent sans retourner.

334. Grant piece dura li tournoiemens, tant que un poi aprés prime furent issu de Kamaalot entre mon signour Gavain et Boort l'essillié, furent andoi armé de blanches armes molt cointement et bien. Si vinrent au tournoiement si gentement conme cil qui estoient assés prodome et renomé de grant prouece. Ne Boors ne quidoit mie que Lanselos i fust venus pour ce qu'il n'estoit mie venus a court. Quant li doi compaingnon furent issu de la cité, si dist li uns a l'autre : « Veés ici mon signour Gavain. » Et il se met es rens, si abat mé sires Gavains un chevalier et Boors .II., puis traient les epees. Et Boors dist a mon signour Gavain : « Sire, se vous me voliés sivir, vous les verriés tous desconfis em poi d'ore. — Alés, fait mé sire Gavains, et je vous siurrai la ou vous irés. » Et il se fiert maintenant

vrai où vous irez. » Bohort se jeta au milieu de la presse et commença à frapper devant et derrière, donnant de grands coups à tous ceux qu'il rencontrait. Ainsi tua-t-il chevaliers et chevaux, arrachant les heaumes des têtes, les écus des cous, et tout cela, il le faisait sous l'effet de son extrême vaillance, avec l'aide de monseigneur Gauvain. Et comme tous ses hommes avaient repris cœur à le voir si bien faire, qu'autour d'eux la foule de leurs adversaires peu à peu sombrait dans la déroute, rois et comtes se trouvèrent contraints de tourner le dos et de vider la place. Ils voyaient ceux de la maison du roi Arthur si remplis de hardiesse et de vaillance ! Nul n'aurait pu, devant un tel spectacle, ne pas être convaincu qu'ils étaient d'excellents chevaliers. Les demoiselles qui se tenaient aux fenêtres des loges en parlaient sans discontinuer, elles répétaient que monseigneur Gauvain était d'une extraordinaire vaillance et qu'il méritait vraiment d'avoir le prix du tournoi. « Et de Bohort, demanda la reine, qu'en dites-vous ? Ne vous semble-t-il pas pour sa valeur chevaleresque mériter plus d'éloges encore que monseigneur Gauvain ? » Mais de tout ce que les dames disaient, la reine se moquait bien, car elle ne voyait pas celui pour lequel ce tournoi avait été décidé. Elle regardait de tous côtés, mais elle ne voyait rien et elle resta dans cette expectative jusqu'à l'heure de tierce. Quant à Lancelot, qui avait enduré un bon moment que son camp fût défait et écrasé, il déclara au roi Bademagu : « Seigneur, à présent, vous avez trop souffert cela. Allons les aider ! »

---

en la presse et conmence a ferir devant et deriere et donne grans cops a tous ciaus qu'il encontre. Si ocist chevaliers et chevaus et esrace hialmes des testes et escus des cols, si fait tant par sa prouece et par l'aïde mon signor Gavain. Et par ce que li sien orent pris en son bien faire cuer que toute la grant gent qui sor aus estoient furent tourné a desconfiture, si qu'il estut as rois et as contes tourner le dos et vuidier place. Car tant veoient ciaus de la maison le roi Artu prous et hardis que nus ne les veïst qui ne les tenist a bons chevaliers. Et les damoiseles qui estoient as fenestres des loges em parlerent assés et disent que molt estoit prous mé sire Gavains et qu'il doit bien avoir le pris del tournoiement. « Et de Bohort, fait la roïne, que dites vous ? Ne vous samble il mie qu'il face plus a loer de chevalerie que mé sire Gavains ? » De quanques les dames dient ne chaut a la roï[*368a*]ne quant ele n'i voit celui pour coi li tournoiemens fu pris. Si regarde amont et aval mais ele ne voit nient, si atent en tel maniere jusques a tierce. Et quant Lanselos ot grant piece sousfert que cil qui devers lui estoient erent assés batu et defoulé si dist au roi Bandemagu : « Sire, ore avés vous trop sousfert, alons les aïdier ! »

Lancelot contre les compagnons.

335. Alors Lancelot laissa galoper sa monture, en tête devant tous ; il rencontra sur sa route Calogrenant, l'un des compagnons de la Table ronde ; il le frappa si fort qu'il lui planta la lance dans l'épaule gauche, traversant écu et haubert, et le jeta de son cheval sur le sol. Sa lance avait volé en éclats et c'eſt avec le tronçon reſtant qu'il le frappa, si bien que le roi Bademagu se dit que personne n'aurait eu le pouvoir de réussir un tel coup. Tous les autres hommes du roi se comportaient le mieux possible, ils firent tomber une quantité de leurs adversaires en entrant sur le champ de bataille, car ils se sentaient aussi rassurés par la présence de Lancelot au milieu d'eux que s'ils avaient été à l'abri d'une tour fortifiée. Lancelot avait mis la main à sa bonne épée, il en frappait à droite et à gauche, en chevalier plein de force, plus habile que nul rapace à fondre sur sa proie. Il se mit à tuer chevaliers et chevaux, à abattre tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Il avait un cheval vigoureux et rapide, celui-là même que le roi Bademagu s'était fait amener au tournoi, mais il l'avait fait monter par Lancelot en courtoise contrainte. Et Lancelot s'acharne à frapper tant et plus afin de mettre en déroute ceux qui n'avaient pas d'eſtime pour lui, à cause de leur orgueil.

336. C'eſt alors que l'on put voir mises à l'épreuve ces merveilleuses qualités qui faisaient sa prouesse, car il tranchait chevaliers et chevaux, têtes et bras, hanches et écus, il

---

335. Lors laisse Lanselos courre tous premiers devant les autres si encontre en son venir Calogrenant, un des compaingnons de la Table Reonde. Si le fiert si durement que parmi l'escu et parmi le hauberc li met le glaive en l'espaulle seneſtre si l'abat del cheval a terre et li glaives vole en pieces. Et il fiert del retrous del glaive tant que au roi Bandemagu eſt avis que nus n'en peüſt tant faire pour nul pooir. Et tout li autre compaingnon le refont au mix qu'il pueent, si en abatent assés en lor venir, car il eſtoient ausi asseür conme se chascuns fuſt en une forte tour de ce que Lanselos ert avoc aus. Et Lanselos ot mise la main a la bone espee si en fiert a deſtre et asseneſtre conme cil qui molt eſt drus et mix que nus oisiaus n'eſt d'aler en proie. Si conmence a ocirre chevaliers et chevaus et abat quanqu'il encontre en sa voie. Et il avoit cheval fort et isnel, celui meïsme que li rois Bandemagus ot amené au tornoiement ou il l'avoit fait monter a fine force. Et il se painne de ferir mix et mix pour metre a desconfiture ciaus qui par lor orgueil ne proisoient riens.

336. Lors furent bien esprouvees les grans merveilles de sa prouece, car il copoit chevaliers et chevaus teſtes et bras et hances et escus et

abattait à droite, il abattait à gauche ; en peu de temps, il en fit tant que tous ceux qui étaient en train de mener la chasse s'arrêtèrent à cause de lui ; beaucoup en abandonnaient leurs vaillantes actions pour voir, pour regarder les exploits que Lancelot réalisait contre les compagnons de la Table ronde. Il mit son cheval au milieu de la presse la plus dense et il allait toujours, frappant, martelant, abattant hommes et chevaux, tuant tout ce qu'il atteignait comme l'être extraordinaire qu'il était. Il agit si bien que tous ceux qui le voyaient étaient remplis de crainte, car jamais, ils en étaient sûrs, ils n'avaient vu un homme de sa puissance. Et tous de s'enfuir, les fous comme les sages. Il montait un cheval parfaitement docile et c'était pour lui une aide précieuse. Nulle part il ne s'arrêtait, partout il allait plein d'élan, il agissait tant et si bien que personne ne lui échappait ni derrière ni devant. Il se rendit là où il voyait la foule la plus dense de chevaliers de la Table ronde : il les reconnut facilement, tous portaient la même enseigne. Il se jeta au milieu d'eux et commença à leur donner de grands coups, il se mit à les séparer, les uns d'un côté, les autres de l'autre : il usait de la tactique du loup à jeun que la faim tourmente lorsqu'il pénètre dans le parc aux brebis, il en tue à droite et à gauche puis il les dévore, si bien qu'après son passage il ne reste plus rien. C'est exactement ce que faisait Lancelot : sitôt en effet qu'il s'était jeté parmi eux, il frappait et tuait tout ce qu'il réussissait à atteindre ; il était partout à la fois tel un étendard, son

---

abat chevaliers a destre et assenestre. Si fait tant en poi d'ore que tout cil qui ore chaçoient se sont sor lui arresté, si en laissent maint en i a lor bien faire pour regarder et pour veoir ent les merveilles qu'il fait devant ciaus de la Table Reonde. Il met son cheval es greignours presses et vait tous jours avant ferant et maillant et abatant homes et chevaus et ociant quanqu'il ataint conme cil qui estoit li plus merveillous hom de tous les autres. Si fait tant que tout cil qui le voient le redoutent car onques mais a lor essient ne virent home de sa poesté. Si vont fuiant avoc lui li fol et li sage, et li chevaus ou il sist fu a son voloir. Et c'est une chose que molt li aïde. Il ne s'arreste mie en un lieu, ains se lance partout, si fait tant que nus ne li eschape ne deriere ne [*b*] devant. Et la ou il voit la greignour presse de chevaliers de la Table Reonde si les connoist molt bien car il estoient tout enseignié d'une maniere. Et il se fiert entr'aus et lor conmence a donner grans cops et conmence a departir les uns cha et les autres la. Si fait ausi conme li leus qui jeuns est et fameillous el parc des oeilles et ocist a destre et assenestre et devoure si que aprés lui ne demoure riens. Tout ensi fait Lanselos car si tost com il s'est mis entr'aus si fiert et ocist quanqu'il ataint. Et il est en tous lix si conme estandars, ses

écu se présentait devant tout un chacun, son heaume apparaissait en haut et en bas, son épée s'attaquait à tous. Et tous ceux qui le regardaient avaient l'impression que ceux qui le suivaient étaient pareils à lui, car ils croyaient ne voir que lui seul : il est ici maintenant, maintenant il est là, le voici tout proche, le voici au loin. Il leur inspira une si grande frayeur qu'ils n'osèrent plus l'attendre, si nombreux que fussent leurs chevaliers. Et c'est ainsi que les compagnons les plus renommés de la cour du roi Arthur cédèrent le terrain, eux qui naguère se croyaient les maîtres de ce tournoi.

337. Par sa prouesse, Lancelot avait agi de façon si éclatante que tous parlaient au loin et au près du chevalier aux armes vermeilles et ils le proclamaient vainqueur incontesté. Le roi Arthur, qui ce jour-là ne portait pas les armes, demanda qui il était. « Seigneur, lui répondit un jeune homme, il appartient à l'armée du roi Bademagu. Jamais vous n'avez vu autant d'exploits qu'il en aura réalisés aujourd'hui, car il tue tout ce qu'il rencontre. Pas même Lancelot du Lac, qu'on tient pour le meilleur chevalier du monde, n'a fait un jour la moitié des hauts faits que celui-là a accomplis aujourd'hui. Cela fait un bon bout de temps qu'il n'a pas cessé de frapper, et il ne se repose pas plus que s'il était un démon. » Quand le roi Arthur entendit ces mots, il n'éprouva pas un médiocre étonnement : cela lui causerait bien du dépit s'il voyait sa compagnie céder le terrain par peur de ses ennemis. Alors il se mit à regretter Lancelot et, dans son affliction, il disait : « Ah, Lancelot, mon

---

escus est a tous presentés, ses hiaumes pert amont et aval, s'espee s'acointe de tous. Si est avis a tous ciaus qui l'esgardent que autel sont cil qui le sivent, car il lor samble qu'il ne voient se lui non, car orendroit est ci et orendroit est la, ore est pres, ores est loing. Si le redoutent tant qu'il ne l'osent atendre ja[a] sont grant plenté de chevaliers. Et ausi li font voie tout li plus proisié de la court le roi Artu qui orendroit quidoient estre au desus de celui tournoiement.

337. Tant fait Lanselos par sa prouece que tout parolent loing et pres del chevalier as armes vermeilles et disoient qu'il vaint tout. Et li rois Artus, qui ne portoit mie celui jour armes, demande qui il est. « Sire, fait uns vallés, il est del ost au roi Bandemagu. Si ne veïstes onques tés merveilles com il a hui faites, car il ocist quanqu'il encontre. Ne onques Lanselot del Lac, que on tient au meillour chevalier del monde, ne fist onques a nul jour la moitié des proeces que cis a hui faites. Car il ne fina hui de ferir grant piece a, ne si ne recroit nient plus que s'il fust uns avresiers. » Quant li rois Artus ot ceste parole si n'est pas petit esbahis. Car molt li pesera s'il voit a sa gent guerpir place pour paour de lor anemis. Lors regrete Lanselot et dist molt courecies : « Ha, Lanselos, biaus dous amis, or voi je bien

cher ami, je vois bien maintenant que ma maison eſt vidée entièrement de ses cœurs vaillants, puisque vous n'y êtes plus. Aujourd'hui la Table ronde eſt en souffrance de vous, car si vous seul aviez été présent, elle n'aurait pas vu aujourd'hui sa grande valeur et sa renommée s'éteindre, quelque pouvoir qu'aient eu les chevaliers étrangers. Oui, j'ai peur pour cette raison que, faute de vous, nous ne perdions aujourd'hui notre honneur. Ah, mon Dieu, il y a tellement plus de valeur en un homme qu'on ne pourrait le croire ! »

338. Ainsi se parlait le roi Arthur à lui-même et les dames et les demoiselles du royaume qui voyaient les chevaliers de la maison du roi Arthur si maltraités en pleuraient à chaudes larmes, elles maudissaient en termes cruels le chevalier aux armes vermeilles en disant : « Ah, cher Seigneur Dieu, quel malheur pour nous de n'avoir pas monseigneur Lancelot du Lac ! Car s'il était sur cette place, il soutiendrait bien la bataille contre ce chevalier qui malmène si fort les nôtres !

339. « Ah, Lancelot, nous avons subi aujourd'hui tant de malheurs parce que la vieille dame au Cercle d'or vous a emmené hors de ce pays ; et pour cela aujourd'hui, nous allons connaître une grande honte pour la raison que vous ne demeurez plus volontiers dans cette cour. » La reine entendait ces paroles et ces lamentations ; elle suivait des yeux celui dont elle regrettait l'absence et qui était l'objet des regrets des autres et elle s'amusait bien : elle regardait son aimé qui allait et venait aussi légèrement que s'il n'y

---

que ma maisons eſt auques vuidie de prodomes quant vous n'i eſtes. Si aura hui la Table Reonde sousfraite de vous, car se vous tous seus i fuissiés ele ne fuſt huit abaissie de sa grant valour ne de sa grant renommee pour pooir qu'eſtranges gens eüssent. Et pour ce ai je paour que nous ne perdons hui honour par faute de vous. Ha, Dix, tant a plus de valor en un home que on ne quide ! »

338. Ensi parloit li rois a lui meïsmes et les dames et les damoiseles del roialme qui veoient les chevaliers de la maison le roi Artu a malaise s'en plouraient a chaudes larmes et maldisoient molt cruelment celui as armes vermeilles et disoient : « Ha, biaus Sire Dix, quel damage de ce que nous [*c*] n'avons mon signour Lanselot del Lac ! Car, s'il fuſt en ceſte place, il mainteniſt bien le tournoiement encontre cel chevalier qui si malement mainne les nos.

339. « Ha, Lanselot, tant avons hui vilain damage en ce que la vielle dame au Cercle d'or vous enmena de ceſt païs tant en recevrons hui grant honte en ce que vous ne demourés plus volentiers a court que vous ne faites. » Et la roïne qui ot ces paroles et ces complaintes et suioit celui as ex qu'ele regretoit et que cil regretoient si s'en riſt. Si regarde son ami qui vait et vient si legierement conme s'il n'i

avait eu personne, car les uns comme les autres s'enfuyaient devant lui. Et tant il leur donna la chasse qu'il arriva sous la fenêtre où la reine se tenait appuyée et le regardait avec bien du plaisir, car elle appréciait infiniment tout ce qu'il faisait. Mais lui, levant la tête pour voir en haut, aperçut sa dame, la reine, la créature qu'il aimait le plus au monde, celle que depuis si longtemps il n'avait pas revue. Il la vit ravissante, si gracieuse entre toutes les autres, elle était la plus belle du monde ! Aussitôt il fut frappé d'une violente stupeur au point de ne plus savoir s'il veillait ou dormait, s'il était à pied ou à cheval ; il avait perdu le sens et l'épée lui vola des mains ; toute sa puissance, toute la force de son corps s'étaient évanouies ; si grande était sa peur de ne pouvoir tenir en selle qu'il ne savait plus que faire. Il contemplait la reine avec une telle intensité qu'il ne faisait plus rien d'autre. Et après l'avoir longuement contemplée, il poussa un soupir venu du plus profond de son cœur et se sentit défaillir complètement. Quand son malaise devint si fort qu'il était sur le point de tomber s'il ne trouvait qui le retienne, il jeta un regard devant lui et vit le roi Bademagu. Il lui dit : « Ah, seigneur, au nom de Dieu, retenez-moi entre vos bras ou vous allez me voir tomber sur le sol ; je me sens maintenant si malade que j'ai peur de mourir là devant vous. »

Évanouissement de Lancelot devant la reine.

340. À ces paroles, le roi Bademagu éprouva une grande

---

eüst ame, car tout s'enfuient devant lui li un et li autre. Si a tant alé cachant devant lui[a] qu'il est alés de sous la fenestre ou la roïne estoit apoie qui le regardoit molt volentiers, car molt li plaisoit quanqu'il faisoit. Et il lieve la teste en haut et regarda en contremont et voit sa dame la roïne, la riens el monde que il plus amoit, et cele qu'il n'avoit mais piecha veü. Si le voit tant bele et avenant entre les autres conme cele qui estoit la plus bele riens del siecle. Si en devint maintenant si esbahis qu'il ne set s'il dort ou veille ou s'il est a cheval ou a pié. Si li est tous li sans faillis si que l'espee li vole des mains et a le pooir del cors et toute la force perdue. Si ot grant paour qu'il ne se puisse tenir en sele qu'il n'en set que faire. Et il regarde la roïne si forment qu'il ne fait autre chose. Et quant il a grant piece regarde si jete un souspir de parfont cuer, et lors li faut li cuers plus et plus. Et quant il se sent tel atourné qu'il voit que cheoir li couvient s'il ne trouve qui le detiegne si regardé devant lui et voit le roi Bandemagu. Si li dist : « Ha, sire, pour Dieu, tenés moi entre vos bras ou vous me verrés ja cheoir a terre. Car je sui si malades orendroit que je criem morir en ceste place devant vous. »

340. Quant li rois Bandemagus ot ceste parole si ot paour qu'il ne soit navrés a mort. Lors l'aert entre ses bras molt doucement et

crainte que Lancelot ne fût blessé à mort. Il le saisit alors entre ses bras avec une immense douceur et se mit à s'affliger tout en le suppliant : « Seigneur, pour Dieu, êtes-vous blessé ? Dites-le-moi, je vous en prie ! » Mais Lancelot n'avait plus la force de lui répondre, car il gisait entre les bras du roi comme s'il venait d'expirer. Et les autres en voyant cela se rassemblèrent tout autour d'eux, ils croyaient Lancelot mort ; beaucoup en avaient du chagrin, d'autres n'étaient pas vraiment tristes, car Lancelot leur avait causé bien du tourment ce jour-là. Le roi Bademagu le fit porter entre ses bras jusqu'à un bois qui était proche ; ils le descendirent de sa selle sous deux sycomores auprès d'une fontaine. Là ils le désarmèrent. Pendant ce temps, les chevaliers de la maison du roi avaient donné la chasse à leurs adversaires et ce, jusqu'au château de Montiguet. En effet, dès que Lancelot avait été emporté, ceux qu'il avait soutenus de son aide n'avaient plus réussi à tenir le choc, les chevaliers d'Arthur en avaient fait ce qu'ils voulaient. Quant à la reine, lorsqu'elle avait vu Lancelot emporté dans les bras à l'écart du tournoi, inutile de demander si elle avait éprouvé de l'angoisse, elle ne savait que penser : était-il blessé mortellement, avait-il été saisi d'une soudaine maladie ? Alors la reine appela la demoiselle qui avait mis la ceinture que jadis elle avait offerte à Lancelot. Elle lui dit : « Demoiselle, venez dans ma chambre, car je dois absolument vous parler. » La jeune fille répondit qu'elle irait volontiers, mais

---

conmence a faire molt grant doel, puis li demande : « Sire, pour Dieu, estes vous navrés ? Dites le moi s'il vous plaist. » Ne mais il n'ot mis tant de pooir qu'il li puisse respondre, car il gist entre ses bras autresi conme s'il fust mors. Et quant li autre le voient, si s'asamblent entour lui, car bien quident qu'il fust mors. Si em poise molt a tels i a. Et tels i a qui n'en sont mie molt dolant, car molt lor avoit le jour anoiié. Et li rois Bandemagus le fait porter entre ses bras jusqu'a un bois qui pres d'illoc estoit. Si le descendent desous .II. sicamors auques pres d'une fontainne. Si le desarment. Et cil de la maison le roi Artu orent chacié ciaus qui encontre als estoient jusques au chastel [*d*] de Montiguet. Car puis que Lanselos en avoit esté portés ne porent cil a qui il aïdoit avoir duree, ains en firent cil de la maison le roi Artus auques a lor volenté. Quant la roïne voit que Lancelot en a esté porté[a] entre bras fors del tournoiement il ne fait pas a demander s'ele en fu dolante, car ele n'en set que quidier ou s'il est navrés a mort ou se maladie li est avenue soudainnement. Lors apele la roïne la damoisele qui la chainture avoit chainte qu'ele ot jadis donnee a Lanselot. Se li dist : « Damoisele, venés en ma chambre, car je ai molt a parler a vous. » Et cele dist qu'ele iroit molt volentiers, mais

elle se demandait, perplexe, de quoi la reine voulait l'entretenir ; la reine appela ensuite Bohort qui se tenait devant elle tout en armes ; il vint auprès d'elle et ôta son heaume. Elle lui déclara : « Savez-vous qui est le chevalier qui aujourd'hui a eu l'avantage dans ce tournoi ? — Non, dame, répondit Bohort. — C'est Lancelot votre cousin, fit-elle, que l'on vient d'emporter d'ici entre les bras ; pour cela j'ai grand-peur qu'il ne soit blessé à mort.

341. « Allez vite à sa suite, car vous le trouverez là où le roi Bademagu s'est hébergé. S'il est grièvement blessé, revenez m'en informer : je chercherai un artifice et une ruse pour aller le voir. Et s'il n'est pas blessé, dites-lui de n'oublier en aucune façon de venir me parler. Aussitôt que la nuit sera tombée, qu'il vienne si secrètement que nul ne puisse le reconnaître. » Bohort répondit qu'il ferait de bon cœur ce message. Alors elle le recommanda à Dieu et il partit à cheval jusqu'à l'entrée du bois où le roi Bademagu avait fait tendre un pavillon, des tentes et des loges pour abriter sa compagnie, qui était très importante. Le roi avait fait totalement déshabiller Lancelot et on l'avait couché si malade qu'ils avaient bien peur de le voir mourir entre leurs mains. Quand Bohort arriva au pavillon du roi Bademagu, il pria un chevalier au nom de Dieu et par courtoisie de le mener parler au chevalier malade. « À vrai dire, seigneur, répondit l'autre, il est si mal en point que je ne crois pas possible qu'il

---

molt s'esmerveille de coi ele velt a li parler. Et la roïne apele Boort qui devant li estoit tous armés. Et cil en vient a li et oste son hialme. Et ele dist : « Savés vous qui le chevaliers est qui a hui vaincu cest tournoiement ? — Dame, fait il, nenil. — Ce est, fait ele, Lanselot vostre cousin que on enporte de ci en travers. Et pour ce ai je molt grant paour qu'il ne soit navrés a mort.

341. « Ore alés aprés molt vistement, car vous le trouverés la ou li rois Bandemagus est a ostel. S'il est navrés granment si le me venés dire, car je querrai art et engien que je l'irai veoir. Et s'il n'est navrés se li dites qu'il ne laist en nule maniere que il senpres ne viengne a moi parler quant il sera anuitié et viengne si couvertement que nus nel puisse connoistre. » Et il dist que cel message fera il bien. Si le conmande a Dieu et chevauche tant qu'il vint a l'entree del bois u li rois Bandemagus avoit fait tendre un paveillon et trés et loges pour herbergier sa gent dont il avoit a grant plenté. Et li rois Bandemagu ot fait despoullier tout nu Lanselot, si l'orent couchié si malade qu'il quidoient bien qu'il morust entre lor mains. Quant Boors vint au paveillon le roi Bandemagu, si proie a un chevalier que pour Dieu et par courtoisie qu'il le fesist parler a un chevalier malade. « Certes, sire, fait cil, il est si deshaitiés que je ne quit mie qu'il vous peüst

puisse vous répondre. Et néanmoins il ne présente ni sang ni plaie qui le fasse souffrir, nous croyons que cela a dû lui arriver sous l'effet de l'épuisement. — Je veux lui parler pourtant », déclara Bohort. Le chevalier dit qu'il le lui ferait voir s'il pouvait et il se rendit auprès du roi Bademagu pour l'avertir qu'il y avait là un chevalier qui volontiers parlerait avec le malade. Le roi s'approcha de Bohort et lui demanda ce qu'il voulait. Bohort répéta qu'il voulait s'entretenir avec le chevalier qui était mal en point. « Vous ne le pouvez pas, déclara le roi Bademagu, il eſt extrêmement malade. — Seigneur, il faut que je lui parle ; si vous me le refusez, il perdra plus qu'il ne pourrait recouvrer tous les jours de votre vie.

342. — Au nom de Dieu, s'écria le roi, je ne voudrais pas sa perte ! Eh bien, je vais vous mener auprès de lui maintenant. Dieu nous donne qu'il ne s'en irrite pas et qu'il n'en naisse pas de malheur. » Alors ils pénétrèrent dans le pavillon où ils découvrirent Lancelot très profondément endormi. Ils s'assirent auprès du lit, attendant son réveil. Et quand il sortit du sommeil, il se trouva sain et allègre si ce n'eſt qu'il souffrait des coups qu'il avait reçus et donnés. Il poussa une grande plainte : « Ah, Dieu, où suis-je ? » Il ouvrit les yeux et à la vue de Bohort fut rempli de joie, il lui assura qu'il était le bienvenu. « Dieu vous bénisse », répondit Bohort qui lui demanda ensuite comment il allait. Lancelot répondit : « Bien, Dieu merci ! », car il était sain et dispos ; mais il s'était senti ce jour-là fort malade et il n'osait pas lui

---

respondre. S'il n'a il sanc ne plaie dont il se deüſt dolour, mais nous quidons que ce li soit venu de lassece. — Toutes voies, fait Boors, voel je parler a lui. » Et cil diſt qu'il li fera parler s'il puet, si vint au roi Bandemagu et li diſt qu'il a laiens un chevalier qui volentiers parleroit au chevalier malade. Li rois vint a Boort et li demande qu'il velt. Et il diſt qu'il velt parler au chevalier deshaitié. « Vous n'i pooés ore mie parler, fait li rois, car il eſt trop malades. — Sire, fait il, il couvient que je i parole. Et, se vous ne m'i faites parler, il i perdra plus qu'il n'i porra recouvrer a tous les jours de voſtre vie.

342. — En non Dieu, fait li rois, sa perte ne voldroie je mie. Si vous i ferai parler orendroit. Or doinſt Dix qu'il ne s'en corouſt ne que maus n'en viengne. » Lors viennent [*e*] au paveillon si trouvent que Lanselos se dormoit molt fermement si seent devant le lit tant qu'il se fu esveilliés. Et quant il s'esveilla si se trouve sain et haitié, fors tant qu'il se doloit des cops qu'il ot donnés et receüs. Si jete un grant plaint et diſt : « Ha, Dix, ou sui je ? » Si ouvri les ex et, quant il voit Boort, si en eſt molt liés et li diſt que bien soit il venus. Et il respont que Dix le beneïe. Se li demande conment il le fait et il diſt : « Bien, Dieu merci » car il eſt sains et haitiés, mais il a hui eſté molt malades. Mais il ne li

en avouer la raison. « Cher seigneur, dit Bohort au roi Bademagu, retirez-vous un petit moment, que je lui transmette le message pour lequel je suis venu de ce côté. »

343. Alors le roi se leva et les laissa s'entretenir tous les deux. Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, Bohort transmit à Lancelot le message de la reine et il lui raconta en détail comment elle voulait qu'il agisse. Quand Lancelot entendit cette nouvelle dont il avait si grand désir, il éprouva une joie plus forte que cœur d'homme ne pourrait le concevoir. Il répondit à Bohort qu'il agirait ainsi puisque sa dame le voulait. « Mais, ajouta-t-il, afin qu'elle ne soit pas inquiète à mon sujet, vous irez immédiatement auprès d'elle pour lui dire que je suis en bonne santé et allègre. Et dès que la nuit sera là et qu'il plaira à ma dame de me voir venir à elle, venez aussitôt me chercher ; dites-lui que je viendrai avec mes armes ou désarmé. » Bohort l'assura qu'il allait faire tout ce qu'il fallait ; sur-le-champ, il le quitta, mais au moment où il se mettait en selle, Lancelot lui fit défense expresse au nom de tout ce qui lui était cher de révéler quoi que ce soit à personne sauf à sa dame. Bohort lui en fit la promesse. Sur ce, il s'en retourna à Camaalot. En arrivant à la cour, il y trouva bien des gens pour lui faire bon accueil, car il était très aimé et estimé ; et beaucoup le louaient de sa journée au combat, il s'était en effet fort bien comporté ainsi que tous le répétaient, grands et petits, eux qui l'avaient vu au tournoi. Bohort s'en alla tout droit à la chambre où se tenait la reine.

---

ose dire pour coi. « Biaus sire, fait Boors au roi Bandemagu, traiés vous un poi en sus de moi tant que je aie dit pour coi je vieng ceste part. »

343. Lors se lieve li rois et les laisse parler ensamble. Et quant il furent sol a sol si dist Boors a Lanselot ce que la roïne li mande et li conte tout mot a mot conment ele velt qu'il soit fait. Et quant il ot la nouvele que il tant desiroit, si en est tant liés que nul cuers d'ome nel porroit penser. Si respont a Boort qu'il le fera puis que sa dame le velt. « Mais pour ce, fait il, qu'ele ne soit a malaise de moi, irés vous orendroit a li pour dire qu'il est haitiés et sains et sempres, quant il iert anuitié et il plaira a ma dame que je aille a li, si me venés querre[a] et li dirés que je irai ou armés ou desarmés. » Et il dist que ce fera il bien. Si s'em part atant et, quant il dut monter, se li desfent Lanselos sor quanqu'il tient de lui qu'il ne die a nului nule nouvele fors a sa dame. Et il dist que non feroit il. Si s'en vint a Kamaalot. Et quant il vint a la court si trouve assés qui joie li fist, car molt estoit amés et chier tenus et molt le looient de la journee de hui, car molt l'avoit bien fait, si conme li grant et li petit l'aferment, cil qui el tornoiement l'avoient veü. Et il en vint droit en la chambre ou la

Dès qu'elle le vit approcher, elle se leva pour aller le rejoindre et lui demander quelles étaient les nouvelles. Bohort répondit : « Elles sont bonnes, Dieu merci, bien meilleures que je ne le pensais : mon seigneur eſt en bonne santé et allègre, il vous fait annoncer qu'il viendra à l'heure que vous lui avez fixée ; mais il faut que vous lui fassiez savoir comment vous voulez qu'il vienne, en armes ou bien désarmé. — Je désire, ordonna la reine, qu'il vienne sans armes, à l'exception de son épée : qu'il passe par ce jardin qui eſt là-dessous, il entrera par la porte là-bas qui le conduira tout droit à moi en passant par cette chambre. » Elle lui indiqua la porte et Bohort l'assura qu'il ferait tout comme prescrit.

Guenièvre et la demoiselle à la Fontaine. – Commentaires sur le tournoi.

344. Puis Bohort sortit de la pièce et rejoignit le palais pour s'y divertir et s'amuser avec les chevaliers. C'eſt à ce moment que dans la chambre entra la demoiselle qui avait sauvé Lancelot du poison ; elle demanda où se trouvait la reine ; on le lui indiqua. Elle se dirigea vers la reine, se mit à genoux devant elle pour la saluer et elle lui déclara : « Dame, vous m'avez dit de venir vous parler. Je suis venue. Vous pouvez dire ce qui vous plaira : je vous écouterai puisque vous êtes ma dame. » Alors la reine fit sortir de la pièce toutes les dames et les demoiselles si bien que la jeune fille reſta seule avec elle. Et la reine prononça ces paroles : « Demoiselle, si je vous ai fait venir, c'eſt à cause d'une noble

---

roïne eſtoit. Et quant ele le vit venir si se drecha encontre lui si li demande quels nouveles. Et il li diſt : « Bones, Dieu merci, assés miudres que je ne quidai. Mé sires eſt sains et haitiés, si vous mande qu'il vendra a tele ore conme vous li avés mandé. Mais il couvendra que vous li mandés conment vous volés qu'il i viengne, ou armés ou desarmés. — Je voel, fait ele, qu'il viengne desarmés fors de s'espee et viengne par ceſt garding cha desous, si enterra par cel huis qui l'amenra droit par ceſte chambre. » Se li mouſtre l'uis et il diſt que ensi le feroit il.

344. Lors iſt de la chambre et en vient el palais pour joer et esbanoiier avoc les chevaliers. Lors entra en la chambre la damoisele qui Lanselot ot gari de l'enveniment si demanda ou la roïne eſtoit et on li enseigne. Et ele[a] en vait a li et s'ajenol[*l*]le devant li si le salue et li diſt : « Dame, vous me deïſtes que je venisse parler a vous et je i sui venue. Si poés dire ce qu'il vous plaira et je vous escouterai conme ma dame. » Lors fait la roïne issir de la chambre toutes les damoiseles et les dames si que la damoisele remeſt avoc li toute sole. Et lors li diſt la roïne : « Damoisele, je vous fis cha venir pour une haute

dame qui eſt mon amie chère ; aujourd'hui, elle eſt venue à moi pour se plaindre de vous. Savez-vous pourquoi ? Depuis bien longtemps son cœur eſt plein d'amour pour un chevalier de grande noblesse et de grande valeur ; leur amour était réciproque. Mais les choses ont tourné de telle sorte, comme elle me l'a raconté, que vous lui avez volé son chevalier ; elle en eſt accablée de chagrin, car elle sait bien que personne ne verrait ce chevalier à vos côtés sans eſtimer qu'il vaut cent fois plus que vous, par son renom, sa parenté, sa beauté et sa richesse. Afin que vous ne cherchiez pas à nier le fait, elle vous demande telles preuves qui sont faciles à reconnaître » ; tout en parlant, elle lui désignait la ceinture, et d'ajouter : « C'eſt cette ceinture de cuir que la dame donna au chevalier, comme elle me l'a révélé, et c'eſt cet objet qui sera la cause de votre mort avant que vous quittiez ce pays, soyez-en assurée ! »

345. Quand elle entendit ces mots, la jeune fille eut affreusement peur de mourir. Elle se laissa tomber aux pieds de la reine et lui cria merci au milieu de ses larmes. Elle gémissait : « Dame, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! Permettez-moi, s'il vous plaît, de dire la vérité à ce sujet, je ne vous mentirai en rien sur ce que je sais. » Voyant la jeune fille verser de grosses larmes, la reine fut saisie de pitié et elle lui déclara : « Demoiselle, si vous me jurez sur les reliques des saints que vous m'apprendrez la vérité sur ce qui s'eſt passé entre le chevalier et vous, je tâcherai de vous réconcilier avec la

---

dame qui molt eſt m'amie qui hui s'en vint a moi complaindre de vous. Et savés vous pour coi ? Ele a molt longement amé un chevalier molt gentil home et molt prodome et il[b] lui ausi. Mais ore eſt tant la chose alee, si com ele m'a dit, que vous li avés fortrait le chevalier. Si en eſt molt dolante, car ele set bien que nus ne le verroit devant vous qui .c. tans[c] ne le proisaſt de nons et de lignage et de biauté et de richece. Et pour ce que vous ne le puissiés renoiier vous mande ele tels enseignes qui bien font a connoiſtre. » Lors li mouſtre la coroie et li diſt : « Ceſte coroie dona la dame au chevalier si com ele m'a dit, et c'eſt la chose par coi vous serés ocise ançois que vous issiés de ceſt païs[d], vraiement le saciés. »

345. Quant la damoisele oï ceſte parole si ot molt grant paour de mort. Si se laissa chaoir as piés la roïne, si li crie merci tout en plourant et li diſt : « Dame, pour Dieu, aiiés merci de moi et souffrés, s'il vous plaiſt, que je vous die la verité de ceſte chose, ne de riens ne vous en mentirai a mon essient. » La roïne vit la pucele qui plouroit molt tenrement, si en ot molt grant pitié et li diſt : « Damoisele, se vous me jurés sor sains que vos m'en dirés voir conment il eſt alé entre vous et le chevalier, je quit bien que je pourchacerai voſtre pais

dame qui se plaint de vous. » La jeune fille leva les yeux et vit devant elle une chapelle ; elle la montra à la reine avec ces mots : « Dame, puissent Dieu m'aider et les saints de cette chapelle ! Je vais vous confier la vérité à propos de ce que vous me demandez, toute la vérité, car sur ma foi, je ne vous mentirai pas d'un seul mot. — Dieu m'aide ! répondit la reine. Vous en avez assez dit pour que je vous croie. Racontez-moi donc ce qui s'est passé. — Dame, fit la demoiselle, bien volontiers. Voici ce qui est arrivé naguère : un de ces chevaliers qui s'en vont recherchant l'aventure et que l'on appelle Lancelot du Lac fut si fort empoisonné que je croyais bien qu'il allait mourir. Mais je m'appliquai tant à le guérir qu'il fut sauvé ; il resta longtemps auprès de moi, car il mit longtemps à se rétablir ; et, à le voir si beau, si avenant par tout son être et ses attitudes, je me mis à l'aimer de toutes mes forces à en croire mourir. Et c'est vrai, assurément je serais morte s'il n'avait eu un cousin qui prétendit que Lancelot m'aimait ; cette nouvelle fut mon salut : je croyais bien le posséder puisque je l'avais préservé de la mort et que je souffrais pour lui un tel tourment. C'est ainsi que j'attendis jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli.

346. « Un jour, nous nous trouvions tous les deux seuls dans notre pavillon après le dîner. Alors je me mis à lui parler de ce qui me tenait le plus au cœur, je lui demandai de tenir l'engagement pris à mon encontre et de me donner son amour

---

vers la dame qui de vous se plaint. » La damoisele regarda devant li si voit une chapele si le moustre a la roïne si li dist : « Dame, si m'aït Dix et li saint de ceste capele, je vous dirai verité de ceste chose que vous me demandés si vraiement que ja de mot ne vous en mentirai a mon essient. — Si m'aït Dix, fait la roïne, tant avés dit que je vous en querrai bien. Ore me dites conment il ala. — Dame, fait ele, volentiers. Il avint, n'a mie lonc tans, que uns chevaliers de cels qui quierent les aventures[a] c'on apele Lanselot del Lac fu envenimés si durement que je quidai bien qu'il en morust. Mais je mis tel painne en lui qu'il tourna a garison. Si fu grant piece avoc moi pour ce qu'il ne fu mie si tost garis et je le vi si bel et si avenant de toutes choses que je [*369a*] l'en amai si durement que je en quidai bien morir. Et morte fuissé je sans faille se uns siens cousins ne fust qui m'aseüra de s'amour. Et de ceste nouvele fui je toute assouagie, car bien le quidoie je avoir pour ce que je l'avoie gari de mort et por le mal que je souffroie pour lui. Si atendi en tel maniere tant qu'il fu auques garis.

346. « Un jour fusmes aprés disner en nostre paveillon sol a sol. Si le mis lors em parole de ce que plus me tenoit au cuer et li dis qu'il me tenist mon covenent et qu'il me donnast s'amour

qu'il m'avait fait connaître par son cousin. Alors il me dit que cela n'était pas possible et il m'expliqua pour quelles raisons. » Et la jeune fille répéta ainsi à la reine tout ce que Lancelot lui avait répondu, comment il éprouvait un amour si loyal qu'il aimait mieux être tué que de le trahir en rien. « Quand il m'eut tenu ces propos et que je vis quel tourment il éprouvait à vouloir rester loyal, car il ne voulait ni être un menteur à mon égard ni manquer de foi envers sa dame, je lui déclarai que je ne le tenais pas quitte pour autant. » Et de raconter à la reine le vœu qu'elle avait prononcé et les paroles qu'ils avaient alors échangées. « Sachez-le bien, assura la jeune fille à la reine, tant que je serai vivante, aucun homme n'aura le droit de me posséder, mais, pour l'amour de Lancelot et de sa grandeur d'âme, je garderai ma virginité jusqu'à la mort. Je le lui ai juré ; je tiendrai parole.

347. « Quand il fut totalement guéri et rétabli, il voulut s'en aller, et moi, je lui demandai, comme récompense de ce que j'avais fait pour lui, l'un de ses bijoux ; il me fit don de cette ceinture et j'en fus fort heureuse. Je la garderai tant que je vivrai pour l'amour de lui. Dame, je vous ai conté mes sentiments et ce qui m'est arrivé, comment je me suis conduite envers celui que j'aimais tant. Je vous le dis en toute sincérité : il n'y a pas un mot qui soit mensonger. — Au nom de Dieu, s'écria la reine, certes vous avez bien le droit de posséder cette ceinture. Dieu me préserve ! Vous l'avez méritée en

---

si con il m'avoit par son cousin mandé. Et il me dist qu'il ne le pooit pas faire et me moustra pour coi. » Et lors conta la damoisele a la roïne tout ce que Lanselos li ot respondu et conment il amoit si loiaument qu'il amast mix a estre ocis qu'il en fausast de riens. « Quant il m'ot ce dit et je le vi si a malaise pour loiauté acomplir, car il ne voloit envers moi estre mençoigniers ne envers sa dame tricheour, si li dis que je ne le quiteroie pas ensi. » Lors conmencha a la roïne a conter le veu qu'ele li ot fait et les paroles qui entr'aus furent devisees. « Et bien saciés, fait ele, que tant que je vive n'aurai ja home a moi part, ains garderai, pour l'amour de sa hautece, ma virginité jusqu'a la mort. Car je li promis, se li tenrai.

347. « Quant il fu auques garis et respassés et il s'en volt aler, je li demandai en guerredon de mon service aucun de ses joiaus et il me donna ceste chainture dont je fui molt lie. Si le garderai tant conme je vivrai pour l'amour de lui. Dame, or vous ai conté mon estre et mon affaire et conment je esploitai vers celui que je tant amoie. Si vous di vraiement que je ne vous ai de mot menti. — En non Dieu, fait la roïne, dont le devés vous bien avoir, la chainture, car, si m'aït Dix, vous l'avés loialment deservi, et mal dehait ait qui jamais vous em portera rancune car, par mon chief, onques mais damoisele n'ama

toute loyauté. Maudit soit celui qui jamais vous en portera rancune. Sur ma tête, jamais demoiselle n'aima d'un cœur si loyal. Si la dame vous haïssait pour cela, elle agirait en vile personne, car vous ne la privez nullement de son ami. Eh bien, puisque vous m'avez avoué toute la vérité, je vais vous réconcilier avec la dame de Lancelot. — Mille mercis, dame », répondit la jeune fille. Sur ces paroles, elles sortirent de la chambre et elles trouvèrent les chevaliers du palais occupés à parler du chevalier aux armes vermeilles. Ils affirmaient que jamais ils n'avaient vu un si bon chevalier capable de tant d'exploits, à l'exception de Lancelot. « Mon Dieu, s'écria le roi Yder, jamais Lancelot n'a accompli autant de prouesses, il ne pourrait pas le faire. Pourtant ce chevalier vermeil a terminé si mal la joute qu'il a fallu l'emporter dans les bras, mort ou blessé, je ne sais. Voilà qui ne prouve pas chez ce chevalier une grande valeur, car lorsque l'on commence à se conduire en cœur vaillant et qu'ensuite on finit sans gloire, c'est qu'on manque de courage. Aussi bien, j'en suis sûr, si le tournoi devait durer encore un jour, il n'y mettrait plus les pieds, il est si fatigué des coups qu'il a portés et reçus qu'il ne se lèvera pas de son lit avant des mois, je crois. »

348. C'est ainsi que de tous les côtés ils parlaient du chevalier vermeil et ils se répétaient qu'ils n'avaient jamais vu si brave chevalier ni, à leur connaissance, capable de tant de hauts faits. Et monseigneur Gauvain déclara qu'il n'avait jamais vu un chevalier qui accomplisse de si remarquables

---

si loialment. Et se la dame vous en haoit, ele feroit trop grant vilonnie, car de son ami ne li faites vous mie tort. Et pour la verité que vous m'en avés contee ferai je vostre pais envers la dame. — Dame, fait ele, grans mercis. » Lors s'en issirent de la chambre si trouverent les chevaliers el palais qui parloient del chevalier vermeil et disoient bien que onques mais ne virent si bon chevalier ne [*b*] qui tant peüst faire d'armes se Lanselos ne fu. « En non Dieu, fait li rois Ydiers, onques Lanselot ne fist tant de prouece ne il nel porroit faire. Et nonpourquant cis a esté si malvais au daerrain qu'il l'en couvint porter entre bras, ne sai ou mort ou mehaignié. Et ce ne li vint onques de grant prouece car quant li hom conmence bien a faire chevalerie et puis se define malvaisement ce vient par defaute de cuer. Si croi bien que se li tournoiemens estoit encore un autre jor qu'il n'i aporteroit ja les piés, car il est si las des cops qu'il a donnés et receüs que je ne quit qu'il liet des mois de lit. »

348. Assés parlerent amont et aval del chevalier vermeil et disent bien li un et li autre qu'il ne virent onques mais si bon chevalier ne qui tant peüst faire d'armes a lor essient. Et mé sires Gavains dist que onques mais ne vit chevalier qui tant fesist a proisier par

exploits au combat : « Non, je ne croirais pas que monseigneur Lancelot, que l'on eſtime le meilleur des chevaliers du monde et le plus valeureux, pourrait en faire autant. C'eſt que j'ai vu ce chevalier aux armes vermeilles porter à la suite cent coups d'épée et pas un seul qui manquât de jeter bas cheval ou cavalier, et de ma vie, je n'ai jamais vu non plus si bon manieur de lance. À peine avait-il brisé sa lance qu'il se mettait à abattre deux ou trois de ses adversaires avec le seul tronçon ! Et cela, je l'ai vu de mes yeux, sinon j'aurais eu bien du mal à le croire. » Si monseigneur Gauvain couvrait d'éloges le chevalier vermeil, les dames et les demoiselles renchérissaient encore ; elles affirmaient que jamais un chevalier n'avait réalisé tant de merveilleux exploits, elles avaient pu vérifier qu'il renversait sur son passage tous ceux qu'il rencontrait comme s'il l'avait fait simplement par désir. « On finissait par croire, dirent-elles, qu'il s'agissait d'enchantement, car personne n'osait plus l'attendre comme s'il eût été la mort en personne. — Au nom de Dieu, conclut monseigneur Gauvain, rien ne saurait plus m'apporter d'honneur que de voir fixer une passe d'armes où Lancelot et ce chevalier se mesureraient sous mes yeux. »

349. C'eſt ainsi qu'ils devisaient entre eux, louant fort le chevalier aux armes vermeilles. À son tour, le roi Arthur déclara que le roi Bademagu était un homme de grande valeur, lui qui avait dans sa maison un chevalier de ce prix.

---

prouece d'armes. « Ne je ne quidaisse mie que mon signour Lanselot que on tient au plus prodome del monde et au meillour chevalier en feïſt autant. Car je li vi tex .c. cops ferir l'un aprés l'autre dont il n'i ot nes un dont il n'abatiſt chevalier ou cheval ne si bel jouſteour de lance ne vi onques mais. Car, puis qu'il avoit brisie sa lance, ne fuſt il ja qu'il n'abatiſt del retrous .II. chevaliers[a] ou .III. Et ce vi je de mes ex, car autrement ne l'eüssé je mie creü legierement. » Se mé sire Gavains loe bien le chevalié, les dames et les damoiseles en dient assés plus. Car afferment que onques chevaliers ne fiſt tant de merveilles, car eles virent apertement qu'il aloit trebuschant par la ou il venoit tous les chevaliers qu'il encontroit ausi que s'il le fesiſt de gré. « Ne il ne sambloit pas, font eles, que ce fuſt fors enchantemens, car nul ne l'atendoit nient plus que se ce fuſt la mort. — En non Dieu, fait mé sire Gavains, il n'eſt riens qui a honour me deüſt torner par covent[b] que je ne les veïsse, lui et Lanselot, a une assamblee. »

349. Ensi parlerent li un et li autre et molt loerent le chevalier vermeil. Et li rois Artus diſt que molt eſt prodom li rois Bandemagus quant il tel chevalier tient de sa maisnie. « Par mon chief, fait il, s'il

« Sur ma tête, affirma le roi Arthur, s'il n'avait pas reçu une aussi grave blessure, les compagnons de la Table ronde auraient été complètement déconfits : il y a eu un moment où j'ai ressenti une grosse peur à les voir tous se sauver devant lui, comme le lièvre qui fuit devant les chiens ! Pour l'extraordinaire valeur que j'ai vue en ce cœur vaillant, jamais plus je n'éprouverai de vrai contentement si je ne fais sa connaissance. » Ils pouvaient tous bien bavarder, la reine restait absolument silencieuse, car elle avait perdu toute joie depuis que le roi Yder avait affirmé que Lancelot avait terminé son combat de bien méchante façon. Elle pensait que ces mots, le roi Yder allait les payer avant la fin de la semaine. Elle attendit que l'on eût ôté les tables et elle pria alors Bohort de rejoindre son cousin et lui rapporter les propos tenus par le roi Yder. « Et à cause de ces paroles, je veux qu'un tournoi soit fixé d'ici trois jours et que le roi Bademagu en lance le défi aux chevaliers de cette cour. Allez donc trouver Lancelot, et dites-lui d'agir comme je le lui demande. » Bohort répondit qu'il porterait volontiers un tel message. Puis il quitta la cour et se rendit là où Lancelot séjournait. Bohort mit pied à terre et s'en vint devant son seigneur qui était assis aux côtés du roi Bademagu. Il lui exposa avec clarté ce que la reine l'avait chargé de transmettre. Lancelot répondit qu'il agirait ainsi puisque sa dame le voulait : « Mais j'ai grand-peur que mon seigneur le roi y perde beaucoup. »

---

n'eüst esté si bleciés com il fu, li compaingnon de la Table Reonde eüssent esté mené a desconfiture. Si fu il tele ore que je n'oi mie petit de paour car je les vi tous fuir devant lui ausi conme li lievres fuit devant les chiens. Et por la grant prouece que j'ai en lui veüe ne serai je jamais a aise devent ce que je l'aurai conneü. » Et qui que parlast ne un ne autre la roïne fu taisans et coie, ne onques puis ne fu lie que li rois Ydiers ot dit que Lanselot l'ot fait si malvaisement au daerain, si pensa [*c*] que ceste parole cousteroit ains que la semainne fust alee. Si atent tant que les tables furent levees, et lors dist a Boort qu'il aille a son cousin et li die ce que li rois Ydiers a dit. « Et pour ceste parole voel je que li tournoiemens soit pris d'ui en tiers jour, si le prenge li rois Bandemagus encontre ciaus de chaiens. Si vous en alés a lui se li dites qu'il soit ensi fait que je li mant. » Et il dist que cel message fera il bien. Si s'en part de la cour et monte la ou Lanselos estoit, si descent de son cheval et en vient devant son signour qui seoit entre lui et le roi Bandemagu, se li dist tout belement ce que la roïne li mande. Et Lanselos dist qu'il sera fait puis que sa dame le velt ensi. « Mais je ai grant paour que mé sires li rois n'i perde trop. »

350. Sur ces mots, il demanda au roi Bademagu : « Seigneur, je vous prie, au nom de votre amitié à mon égard, de faire organiser un tournoi contre la maison du roi Arthur ; je vous promets que, si Dieu veut bien m'aider, nous les repousserons jusqu'à la cité de Camaalot dans leur peur de mourir. — Par Dieu, répondit le roi Bademagu, s'il vous plaît ainsi, je le ferai, car il n'eſt rien au monde que je n'accomplirais par amitié pour vous ; Dieu me garde ! Même si l'on me donnait le meilleur des châteaux du roi Arthur, je n'éprouverais pas tant de bonheur comme celui que me cause cette nouvelle, car je le sais bien : dès lors que vous en avez la volonté, tout l'honneur sera pour nous. » Alors le roi Bademagu prit à part l'un de ses princes et l'un de ses ducs en qui il avait absolue confiance et il leur ordonna d'aller à Camaalot proclamer un tournoi dans les trois jours contre les compagnons de la Table ronde. Les seigneurs se mirent en selle, ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la cité ; ils y mirent pied à terre et se rendirent là où se trouvait le roi Arthur. Après l'avoir salué, ils lui annoncèrent : « Seigneur, nous venons à vous, envoyés par le roi Bademagu auquel nous appartenons, car il fait mander à tous ceux de la Table ronde que, d'ici trois jours, vous le trouverez dans la prairie là-bas, tout prêt à la joute, ses hommes contre les vôtres. — Au nom de Dieu, répliqua le roi Arthur, bien volontiers, s'il le demande, il l'obtiendra. »

351. Aussitôt il appela monseigneur Gauvain et il lui dit :

---

350. Lors diſt au roi Bandemagu : « Sire, je vos proi que pour l'amour de moi faites emprendre un tournoiement contre la gent au roi Artu et je vous promet, se Dix me velt aïdier, que nous les metrons en la cité de[a] Kamaalot pour paour de mort. — En non Diu, fait li rois Bandemagus, puis qu'il vous plaiſt je le ferai, car il n'eſt riens que je ne feïsse pour l'amour de vous. Et, si m'aït Diex, jou ne fuisse[b] pas si liés pour le meillour caſtel que li rois Artus ait conme je fui de ceſte nouvele que, puis que vous le vauldrés, je sai bien que nous en aurons l'ounour. » Lors prent li rois Bandemagus un sien prince et un sien duc en qui il molt se fioit et lor diſt qu'il s'en aillent a Kamaalot et em prendent le tournoiement au tiers jour encontre tous ciaus de la Table Reonde. Cil montent sor lor chevaus et vont tant qu'il vinrent a Kamaalot. Si descendent et s'en vont la ou li rois Artus eſt, si le saluent et li dient : « Sire, a vous nous envoie li rois Bandemagus a qui nous sonmes. Si mande a tous ciaus de la Table Reonde que d'ui en tiers jour le trouverés en cele praerie tout preſt de tournoiier et gent contre gent. — En non Dieu, fait li rois, puis qu'il le mande il l'avera volentiers. »

« Allez, mon cher neveu, jusqu'au pavillon du roi Bademagu ; promettez-lui de notre part que nous serons à son tournoi. » Sur-le-champ, monseigneur Gauvain se leva, il partit avec ses compagnons qui se trouvaient là et transmit la promesse du roi. Puis une fois Gauvain revenu auprès des siens, le roi Arthur lui déclara : « Ah, Gauvain, Gauvain, vous avez entendu que le roi Bademagu a décidé de faire un tournoi contre nous. Ma foi, même s'il n'y avait ici que ma compagnie personnelle de chevaliers, je croirais bien lui infliger une défaite totale. — Seigneur, répliqua monseigneur Gauvain, par la foi que je vous dois, il n'y a pas d'autre raison à son défi que la confiance que lui procure le brave chevalier aux armes vermeilles. » Ils discutèrent tant et si bien que ce fut l'heure d'aller se coucher ; chacun se rendit à son logis et le roi alla passer la nuit tout seul dans une chambre, à l'écart de ses gens. Pendant ce temps, Lancelot prenait congé du roi Bademagu : il lui dit qu'il se rendait à Camaalot pour un entretien privé avec un seigneur de grande valeur. Le roi lui accorda volontiers son congé. Bohort et Lancelot montèrent alors à cheval et firent route jusqu'aux murs de la ville, à l'endroit que la reine Guenièvre avait indiqué à Bohort et ils y trouvèrent la porte ouverte. Une fois entrés dans la cité, ils attachèrent leurs chevaux à un arbre. Lorsque la reine pensa que Lancelot était entré dans la ville, elle demanda à ses demoiselles d'aller se coucher, l'une ici, l'autre là-bas et elle leur intima l'ordre de ne faire aucun bruit. Puis la reine alla rejoindre Lancelot.

---

351. Lors apele mon signour Gavain et li dist : « Alés, biaus niés, au tref le roi Bandemagu et fiancés le tournoiement a tenir de nostre part. » Et il se lieve maintenant et s'en vait avoc ciaus qui illoc estoient et le fiance. Et mé sire Gavains retorne a sa gent et li rois Artus li dist : « Gavain, Gavain, en avés oï que li rois Bandemagus a empris tournoiement encontre nous. Par foi, s'il n'avoit chaiens fors ma privee maisnie si le quideoie je mener a desconfiture. — Sire, fait mé sire Gavains, par la foi que je vous doi, ch'a il fait pour le seürté [*d*] del bon chevalier as armes vermeilles. » Ensi parlerent tant qu'il fu ore de couchier. Si ala chascuns a son ostel et li rois se coucha en une chambre loing de gent tous seus. Et Lanselos prist congié au roi Bandemagus et li dist qu'il iroit a Kamaalot parler a un prodome priveement. Et li rois li octroia molt volentiers. Si ont tant chevauchié entre Lanselot et Boort qu'il vinrent jusques as murs que la roïne avoit moustré a Boort et il trovent l'uis ouvert. Si entrent ens et atachent lor chevaus a un arbre. Et quant la roïne quida que Lanselos fust dedens si fist toutes ses damoiseles aler couchier, l'une cha et l'autre la, et lor dist qu'ele n'ot cure de noise. Lors en vint la roïne la ou Lanselos estoit.

Et dès qu'ils se virent, ils se firent l'un à l'autre grande fête comme deux êtres qui s'étaient longuement désirés.

Retrouvailles de Lancelot et de Guenièvre.

352. La reine demanda alors à Lancelot de lui dire comment il se sentait. « Bien, répondit Lancelot, Dieu merci ! » Car il se trouvait désormais parfaitement rétabli et dispos. La reine se tourna ensuite vers Bohort, elle le prit par la main et le conduisit dans une chambre où elle lui avait fait dresser une couche en tous points confortable ; ensuite elle s'en revint dans la chambre où Lancelot l'attendait, elle referma la porte sur eux et se déshabilla puis elle se mit au lit ; Lancelot la rejoignit et ils s'aimèrent toute la nuit, se donnant tout le plaisir dont ils avaient éprouvé un si long désir. Ils dormirent bien peu, mais ils s'entretinrent de nombreux sujets ; oui, ce leur fut une nuit bien douce. Quand le jour approcha, la reine pria Lancelot de s'en aller, car le roi Arthur avait accoutumé de venir auprès d'elle au matin[1]. « Je ne voudrais pas, fit-elle, que l'on nous trouve ensemble : j'y gagnerais la mort et vous, l'opprobre. » Sur ces mots, la reine se rendit auprès de Bohort et le fit se lever. Quand ils furent debout, tout prêts au départ, la reine dit à Lancelot : « Mon cher seigneur, revenez me voir demain soir par le même chemin, comme vous l'avez fait cette nuit. » Il répondit qu'il le ferait avec joie. Ils allèrent alors retrouver leurs chevaux, sautèrent en selle et chevauchèrent jusqu'au bois où le roi

---

Et quant il s'entrevirent si s'entrefirent molt grant joie conme cil qui longement s'estoient entredesiré.

352. Lors demanda la roïne a Lanselot conment il l'a puis fait. Et il li dist : « Bien, Dieu merci », quant il est repairiés sains et haitiés. Lors en vient a Boort et le prent par la main si l'en mainne en une chambre ou ele ot fait faire un lit tout de gre, puis en revint en la chambre ou Lanselos l'atendoit. Si ferme l'uis sor aus, si se despolle et se couche, et Lancelot[a] avoc lui, si se jurent tote la nuit ensamble et demenerent lor joie qu'il avoient longement desiré. Si dormirent molt petit, ains entendirent a parler de pluisours choses. Cele nuit furent assés a aise, et quant ce vint un poi devant le jour si dist le roïne a Lanselot qu'il s'en alast pour ce que li rois sot a li venir la matinee. « Si ne voldroie pas, fait ele, que nous fuissienmes trouvé ensamble, car je en seroie destruite[b] et vous honnis. » Lors en vait la roïne a Boort et le fait lever. Et quant il furent levé et tout prest fors de l'aler, si dist la roïne a Lanselot : « Biaus sire, revenés moi veoir demain au soir ausi conme vous avés fait anuit toute ceste voie. » Et il dist que ce feroit il volentiers. Lors vinrent a lor chevaus si montent et s'en vont tant qu'il vinrent el bois ou li rois Bandemagus

Bademagu avait installé son logis. Il faisait déjà grand jour. Le roi Bademagu était déjà levé, il attendait le retour de Lancelot. Inutile de demander s'il fut content de le voir revenir ! Il vint à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. Et Lancelot en réponse s'écria : « Dieu vous bénisse ! »

353. Mettant alors pied à terre, ils s'en allèrent entendre la messe. Après l'office, ils se rendirent aux pavillons et s'y divertirent jusqu'à l'heure du repas. Puis ils passèrent à table où ils mangèrent et burent à discrétion ; et quand on eut ôté les tables, ils allèrent s'amuser dans les prés et s'y réjouirent jusqu'à la tombée de la nuit. Ce fut le moment où Lancelot et Bohort prirent congé du roi Bademagu ; ils partirent à cheval pour se rendre là où ils pensaient bien trouver la reine. Une fois qu'ils furent arrivés, Bohort alla se reposer comme la nuit précédente et Lancelot se coucha avec la reine : aucune fête, aucune joie que puissent connaître les amants ne leur fut, cette nuit-là, refusée.

354. La reine se leva un peu avant le jour et dit à Lancelot : « Seigneur, j'ai préparé vos armes, c'est moi qui vous les revêtirai avant que vous ne quittiez cet endroit, car je veux que vous n'ayez souci de rien et, de mon côté, j'éprouverai grand plaisir à vous armer. — Dame, répondit Lancelot, puisque cela vous plaît, je l'accepte, car de vous rien ne peut me venir qui ne me rende meilleur. » Sur ces mots, il s'habilla, se prépara, il fit réveiller Bohort. La reine avait, quant à elle, fait verrouiller la porte pour que nul n'entrât, elle alluma quatre cierges afin

---

estoit logiés. Et lors fu il ajourné. Si estoit ja li rois Bandemagus levés qui atendoit la venue Lanselot. Et quant il le vit venir il ne fait mie a demander s'il en fu liés. Si vint encontre lui et dist que bien soit il venus. Et il dist que Dix le beneïe.

353. Lors descendent et vont oïr messe. Et quant il orent oïe si vont es paveillons et s'esbatent tant qu'il fu ore de disner. Si mengierent et burent a grant plenté et, quant les tables furent levees, si s'alerent joer aval les prés et se deduisent jusqu'a tant qu'il fu nuis. Et lors prist Lanselos et Boors congié au roi, puis chevaucie[*e*]rent la ou il quidierent trouver la roïne. Et quant il y furent si se coucha Bohors aussi qu'il avoit fet la nuit devant, et Lanselot se coucha avec la royne[a] car il n'est feste ne joie que amant puissent avoir que il n'aient.

354. Un poi devant le jour se leva la roïne et dist a Lanselot : « Sire, je vous ai apareillies armes, si vous armerai ains que vous vous departés de chaiens pour ce que je voel que riens ne vous chaille et il me plaira molt que je soie a vous armer. — Dame, fait il, puis qu'il vous plaist je le voel bien que de vous ne ferai je s'amender non. » Et il se vest et apareille et fait esveillier Boort. Et la roïne ot[a] fait fremer l'uis que nus n'i entrast, si alume .IIII. cierges por ce c'on

d'y voir plus clair. Alors elle ouvrit un coffre et pria Lancelot d'y choisir de bonnes armes et tout ce dont il avait besoin. « Dame, demanda Lancelot, quelles armes porterai-je ? — Je veux, dit la reine, que vous portiez des armes blanches et Bohort, des vermeilles, pour que l'on ne puisse vous reconnaître. » Les deux chevaliers aussitôt s'armèrent et la reine aida Lancelot et lui laça elle-même son heaume. Une fois les deux chevaliers fin prêts, ils quittèrent la chambre, la reine les accompagna jusqu'à la petite porte. Là elle fit demi-tour après les avoir recommandés à Dieu ; mais elle avait d'abord prié Lancelot de venir au tournoi avant l'heure de tierce, sauf obligation majeure. Il l'assura qu'il attendrait le moment favorable. Alors la reine repartit chez elle et se coucha seule dans sa chambre. Bohort et Lancelot avaient retrouvé leurs chevaux là où ils les avaient laissés, ils sautèrent immédiatement en selle, vinrent devant la porte de la cité et hélèrent le portier pour se faire ouvrir. Une fois dehors, ils prirent le chemin qui mène au bois où le roi Bademagu était logé. C'était l'heure de prime, il faisait jour ; le roi Bademagu était déjà debout, car il était sûr que Lancelot arriverait tôt et il voulait aller au-devant de lui quand il viendrait. Quand il les vit approcher en courtois seigneurs, il les reconnut sans peine, car Bohort avait ôté son heaume et il leur souhaita la bienvenue. Ils mirent pied à terre devant les pavillons. À l'heure du plein jour, ils allèrent entendre la messe. Déjà les loges de la prairie étaient remplies de dames et de demoiselles qui étaient venues assister au tour-

---

i veïst plus cler. Lors a ouvert un escrin et dist a Lanselot qu'il prenge illoc bones armes et tout ce qu'il couvient. « Dame, fait Lanselos, ques armes porterai je ? — Je voel, fait ele, que vous portés unes armes blanches et Boors unes vermeilles pour estre desconneü. » Et il s'arment maintenant et la roïne li aïda et li lacha ele meïsmes son hialme. Et quant il est tous apareilliés et Boors ausi si s'en issent de la chambre et la roïne les convoie jusques au petit huisset. Lors s'en retourne ariere et les conmande a Dieu. Mais ains dist a Lanselot qu'il viengne au tournoiement devant ore de tierce s'il n'i a molt grant besoing. Et il dist qu'il atendera son point. Lors retorne la roïne et se coucha en sa chambre tote sole. Et Boors et Lanselot orent trouvé[b] lor chevaus la ou il les orent laissiés, si montent maintenant et en viennent a la porte de la cité et huchierent le portier et le firent ouvrir. Et quant il furent fors issu si acueillirent lor chemin vers le bois, la ou li rois Bandemagus fu logiés. Et lor a primes fu il ajourné et li rois Bandemagus fu ja levés pour ce qu'il savoit bien que Lanselos venroit matin et qu'il li voldroit estre a l'encontre en son venir. Et quant il les vit venir si cointement si les connoist bien pour ce que Boors avoit osté son hiaume, si lor dist que bien soient il venu. Et il

noi. D'un côté comme de l'autre, le pré était couvert d'au moins quatre mille chevaliers, des joutes se déroulaient, splendides, en haut, en bas et plus d'un chevalier se faisait désarçonner. C'eſt ainsi que de toutes parts on voyait une foule immense.

Fin du tournoi de Camaalot.

355. Un peu après l'heure de prime, la reine sortit de la cité accompagnée d'une foule de dames et de demoiselles ; elle était vêtue d'une robe de pourpre toute tissée d'or[1] ; sa cotte comme le manteau qu'elle portait étaient fourrés d'hermine. Elle s'en venait, gracieuse, parmi les prés, montant un petit palefroi des pays du Nord dont le pelage avait la blancheur de la neige. Elle mit pied à terre au milieu des prairies pour regarder les chevaliers qui se trouvaient devant elle : à cet endroit étaient venus l'empereur d'Allemagne et le roi de Norgales, ainsi que quatre autres rois. Ils avaient amené avec eux une grande compagnie de chevaliers. Lorsqu'ils en vinrent à la mêlée, ils s'élancèrent avec une telle force que les hommes du roi Arthur ne purent les contenir et ils se mirent à reculer assez vilainement, en hommes incapables de faire mieux. C'était compter sans les compagnons de la Table ronde qui volèrent à leur aide avec une si grosse quantité d'hommes que, dans leur troupe, il se trouvait plus de quatre mille chevaliers dont le plus couard se croyait vaillant et hardi. Tous les chevaliers de la Table ronde

---

descendent des paveillons. Et quant li jours fu auques esclarcis si oïrent messe. Et ja eſtoient les loges de la praerie plainnes de dames et de damoiseles qui venues i eſtoient pour le tournoiement veoir. Et li pré eſtoient ja couvert que d'une part que d'autre bien de .IIII.M. chevaliers, si eſtoient les jouſtes merveillouses amont et aval et maint en i avoit d'abatus. Si eſtoit la presse molt grans de toutes pars.

355. Un poi aprés prime s'en issi la roïne fors de la cité a grant compaingnie de dames et de damoiseles. Et fu veſtue d'une robe pourprine qui toute eſtoit [f] batue a or, si en avoit cote et mantel fourré d'ermine et vint cointement parmi les prés sor un petit palefroi norois qui eſtoit blans conme noif, si descendi enmi les prés pour la chevalerie regarder qui devant li eſtoit. Et lues fu venus li empereres d'Alemaingne et li rois de Norgales et autre roi jusques a .IIII. Si orent amené grant chevalerie et quant il furent assamblé si vinrent de tel force que la gent le roi Artu ne les porent sousfrir, ains s'en venoient assés vilainnement conme cil qui plus ne pooient faire, se ne fuſt la chevalerie de la Table Reonde qui les secourut a si grant plenté de gent qu'il eſtoient en cele route plus de .IIII.M. chevalier dont li plus couars se tenoit a prou et a hardi. Et tout cil de la Table Reonde

portaient comme signe de ralliement sur les housses de leurs montures une petite roue de cuir de Cordoue, pour être bien distingués. Dès qu'ils eurent pénétré sur le champ de bataille, ils se mirent à renverser cavaliers et montures ; dès la première attaque, ils firent si bien que, par leurs exploits, avec une extraordinaire force, ils contraignirent ceux qui pourchassaient à s'arrêter et ceux qui fuyaient devant à revenir.

356. Alors tous entamèrent la lutte à coups de lances et d'épées, et ils se tenaient si serrés les uns contre les autres qu'il était impossible de décider qui avait le dessus. À ce moment-là, monseigneur Gauvain pénétra dans la mêlée, auprès de lui se tenait son frère Gaheriet qui, le matin même, était revenu de sa quête. Avec eux galopaient au moins deux cents chevaliers, parmi les plus estimés de la maison du roi Arthur, après les compagnons de la Table ronde. Monseigneur Gauvain leur ordonna de le suivre. « Et venez, ajouta-t-il, avec une telle force que, sur votre passage, il ne reste pas un chevalier en selle. » Ils l'assurèrent qu'ils allaient faire tout leur possible. Sur ce, monseigneur Gauvain s'élança là où il voyait la foule la plus dense, il y dirigea son destrier et frappa si dur que sa lance vola en éclats. De son côté, Gaheriet frappa l'un de ses adversaires si fort qu'il le jeta de son cheval sur le sol. Tous leurs compagnons agissaient avec tant de cœur que nul d'entre eux ne garda sa lance intacte. Certains désarçonnaient leur adversaire, d'autres brisaient leur lance

---

estoient seignié a roeles de cordoan desus les couvertures pour ce qu'il fuissent conneü. Et quant il furent assamblé si conmencierent a abatre chevaliers et chevaus et firent tant au premier poindre que a fine force par la prouece d'aus firent remanoir la chace et retornerent cil qui devant fuioient.

356. Lors conmencent tout a ferir de lances et d'espees qu'il se tinrent assés les uns contre les autres en tel maniere que on ne savoit li quel en avoient le meillour. Lors vint mé sire Gavains a l'assamblee entre lui et Gaheriet son frere qui au matin estoit venus de sa queste et avoc aus avoit bien jusques a .cc. chevaliers des plus proisiés de la maison le roi Artu sans ciaus de la Table Reonde. Lors lor dist mé sire Gavains qu'il le sivent. « Et si venés, fait il, si roidement que en votre venue ne remaingne chevaliers en sele. » Et cil dient qu'il en feront lor pooir. Et mé sires Gavains s'esmuet la ou il voit la greignour presse et il i adrece la teste del cheval si roidement que la lance vole em pieces. Et Gaheries en fiert un si durement qu'il l'abat del cheval a terre. Et tout li autre compaingnon le firent si bien qu'il n'i a celui qu'il n'ait son glaive brisié. Si ot de tels qui abatirent chevaliers et de tels qui brisierent lor glaives sans plus faire. Lors

sans obtenir davantage. Alors monseigneur Gauvain et Gaheriet se mirent à accomplir tant d'exploits que n'importe qui à ce spectacle les eût déclarés les meilleurs chevaliers du monde. Ils frappaient devant, derrière, abattaient chevaux et cavaliers, et par leur prouesse obtenaient que tous leurs ennemis en soient réduits à une déroute forcée : nul d'entre eux n'était plus capable de souffrir l'impétuosité de monseigneur Gauvain ni celle des compagnons de la Table ronde ; et leurs adversaires s'en allaient fuyant parmi la prairie de toute la vitesse de leurs montures. Alors sur les chevaliers en débandade s'éleva une grande clameur, c'étaient dans les loges les dames qui les huaient, les moquaient et les traitaient de fuyards, de cœurs faillis, de lâches. Quant Bohort vit s'enfuir ceux auxquels il devait porter aide, il dit en les montrant à Lancelot : « Seigneur, il se pourrait que nous attendions trop longtemps. Allons à leur rescousse, car j'ai l'impression qu'ils en ont besoin. — Allons-y, répondit Lancelot, cela me plaît. »

357. Il déclara ensuite au roi Bademagu : « Seigneur, suivez-moi, vous et vos hommes, car il me semble que nous pourrions aujourd'hui trop attendre. — Seigneur, répondit le roi, passez devant, nous vous suivrons. » Alors Bohort montra à Lancelot monseigneur Gauvain et Gaheriet son frère en disant : « Voyez-vous ces deux-là ? — Sur ma tête, s'écria Lancelot, que oui ! Ce sont eux qui causent la déconfiture dans nos rangs. Piquez des deux vers le premier, je me charge de l'autre, si nous pouvons les désarçonner, la chasse

---

conmence mé sire Gavains entre lui et Gaheriet a faire tant d'armes que nus ne les veïst qu'il ne les tenist as meillours chevaliers del monde. Si poignent amont et aval et abatent chevaliers et chevaus et font tant par lor prouece que lor anemi se desconfissent a fine force car [*370a*] plus ne pooient sousfrir l'esfort mon signour Gavain ne de ciaus de la Table Reonde. Si s'en vont fuiant par mi la praerie tant com il pueent des chevaus traire. Si fu la criee molt grans sor ciaus, si les huent et laidengent les dames des loges et les apelent fuians et faillis et recreans. Et quant Boors voit que cil a qui il devoient aïdier s'enfuioient si le mostre a Lanselot, si li dist : « Sire, nous poons bien trop atendre. Alons lor aïdier car il en ont mestier ce m'est avis. — Alons, fait Lanselos, ce m'est molt bel. »

357. Lors dist au roi Bandemagu : « Sire, sivés moi entre vous et vostre gent car il m'est avis que nous pourrienmes hui mais trop atendre. — Sire, fait li rois, ore alés devant et nous vous siurrons. » Lors li moustre Boors mon signor Gavain et Gaheriet son frere et li dist : « Veés vous ces .II. ? — Par mon chief, fait Lanselos, oïl, ce sont cil par qui nostre gent sont desconfit. Ore poigniés a l'un et je a l'autre, et se nous les poons deschevauchier ceste chace

sera terminée. » À ces mots, Bohort se dirigea vers Gaheriet et il le frappa avec une telle violence qu'il fit culbuter sur le sol cheval et cavalier, pêle-mêle l'un sur l'autre ; Gaheriet fut grièvement blessé par sa monture qui s'était effondrée sur lui ; de douleur, il perdit connaissance. Lancelot avait laissé son cheval galoper sur monseigneur Gauvain comme pour un adversaire dont il ne connaissait pas l'identité, car il était trompé par ses armes que Gauvain avait changées. Il le frappa si fort, traversant écu et haubert, qu'il lui planta la lance dans l'épaule gauche, il le poussa violemment en homme qui avait courage et puissance et ainsi le jeta sur le sol, le fer encore dans la plaie, et le fit choir entre les pieds des chevaux. Quand les chevaliers de la maison du roi Arthur virent monseigneur Gauvain en si mauvaise posture et Gaheriet qui ne valait pas mieux, eux en lesquels la compagnie avait mis son plus grand espoir d'écraser ses adversaires, ils furent si bouleversés qu'ils ne savaient plus comment se diriger. Lancelot pour autant ne voulait nullement en rester là, il avait pris dans sa main son épée qui était claire et tranchante, il laissa son cheval galoper vers la foule la plus dense. Il frappa le premier qu'il atteignit si bien que ni le heaume ni la coiffe ne l'empêchèrent de le jeter mort sur la terre.

358. Alors il se mit à tuer chevaux et cavaliers, à arracher les écus des cous et les heaumes des têtes. Si extraordinaire était sa prouesse aux yeux de ceux qui le regardaient qu'il ne

---

seroit remese. » Lors s'adrece Boors vers Gaheriet et le fiert si durement qu'il l'abat a terre et lui et le cheval tout en un mont l'un desor l'autre. Si fu molt Gaheries bleciés pour le cheval qui sor lui chaï, si se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Lanselos ot laissié courre a mon signour Gavain conme a celui qu'il ne connoissoit mie ains le mesconnoussoit pour les armes qu'il avoit changies. Si le fiert si que parmi l'escu et parmi le hauberc li met le glaive en l'espaulle senestre si l'empaint bien conme cil qui assés ot cuer et force, si le porte a terre tout enferré et le porte entre les piés des chevaus. Et quant li chevalier de la maison le roi Artu virent mon signour Gavain si malement atourné et Gaheriet, les .II. chevaliers en lor compaingnie par qui il avoient esperance de desconfire lor anemis, si sont si desconfit qu'il ne sevent d'aus prendre nul conroi. Mais Lanselos, qui atant nel voldra mie laissier, met la main a l'espee qui estoit clere et trenchans si laissa courre la ou il voit la greignour presse. Si fiert si le premier qu'il ataint que pour le hiaume ne pour la coisfe ne remaint il mie qu'il ne l'abate mort a terre.

358. Lors conmence a ocirre chevals et chevaliers et a esracier escus des cols[a] et hialmes des testes, si fait merveilles de sa prouece

resta personne pour oser lui résister; mais ils le fuyaient comme la mort. Et certes il était bien la mort pour quiconque l'attendait, puisqu'il ne touchait personne de son juste coup sans lui donner la mort. Ainsi donc tous avaient pris la fuite, car ils n'osaient pas l'attendre. Il les avait tant pourchassés qu'il se trouva en face des compagnons de la Table ronde.

359. Lorsque Lancelot vit les compagnons de la Table ronde devant lui au milieu de son chemin, il les reconnut parfaitement aux enseignes qu'ils portaient. Il se dirigea droit vers eux, l'épée dressée, et il se mit à leur porter de grands coups au point de n'épargner personne qui se trouvait à sa portée; tout au contraire, il les jetait de leurs chevaux sur le sol, détachait les écus des cous, démaillait les hauberts sur les bras et sur les flancs. Et Bohort était sans cesse aux côtés de Lancelot, faisant subir le pis qu'il pouvait à ceux de la Table ronde, il les désarçonnait, il les mutilait, bref, il leur faisait souffrir un tel tourment avec l'aide du roi Bademagu que les compagnons ne purent en endurer davantage, mais, malgré toute leur puissance, ils tournèrent le dos et ils abandonnèrent le champ bon gré mal gré. Et lorsque les chevaliers qui se trouvaient là les virent s'enfuir, alors qu'ils avaient placé en eux leur confiance, toute volonté de bien se conduire les déserta avec tout espoir, sinon de connaître la déroute; à leur tour, ils tournèrent le dos et prirent la fuite l'un derrière l'autre. Lancelot les poursuivait, lui qui n'eût jamais consenti à les laisser. Monté sur

---

voiant tous ciaus qui esgarder l'oent qu'il n'i ot celui qui a cop l'ost atendre ains li [*b*] fuient ausi conme la mort. Et mort estoit ce voirement a tous ciaus qui l'atendoient, car il n'ataingnoit ame a droit cop qu'il n'oceïst. Si sont tout cil fui car atendre ne l'osent. Et il a tant chacié qu'il trouve les compaingnons de la Table Reonde enmi sa voie.

359. Quant Lanselos voit les compaingnons de la Table Reonde enmi sa voie si les connut bien par les enseignes que il portoient. Si lor adrece l'espee contremont levee et lor conmence a donner grans cops si n'en espargne nul qu'il puist ataindre, ains les trebusche des chevaus a terre et lor eslace les escus des cols et lor desmaille les haubers sor les bras et sor les costes. Et Boors est adés avoc lui qui lor fait del pis qu'il puet, si les abat et mahaingne et les atourne tels a l'aïde del roi Bandemagu que cil nes pueent sousfrir pour pooir qu'il aient, ains tournent les dos et guerpissent le champ ou il voelent ou non. Et quant cil qui la estoient voient fuir ciaus en qui il se fioient si n'ont mais nule volenté de bien faire ne nule esperance fors d'estre desconfit, si tournent les dos et s'en vont fuiant aprés les autres. Et Lanselos les enchauce qui atant nel voldra mie laissier. Et il sist sor

un cheval qui était fort et bon, il les pourchassait, les frappait et les renversait. La poursuite dura ainsi jusqu'aux portes de Camaalot où les fuyards se ruèrent tous ensemble. Les chevaliers qui appartenaient à la maison du roi Arthur se répandirent parmi les rues et leurs adversaires, qui ne les aimaient guère, mais bien plutôt les haïssaient, continuaient de les harceler. Ils les poursuivirent jusqu'au palais du roi et, après les avoir ainsi bien pourchassés, ils s'en retournèrent fort joyeux de la gloire qu'ils venaient de gagner. Le roi Arthur s'était appuyé à une fenêtre pour regarder la chasse que menaient les troupes au-dehors ; il était des plus attentifs pour savoir quel chevalier s'était le mieux comporté. C'est ainsi qu'il avait vu Lancelot si bien se conduire que l'on ne pouvait pas faire mieux. Le roi ne le reconnaissait pas cependant, à cause des armes dont Lancelot avait usé, mais cela ne l'empêchait pas de croire qu'il s'agissait bien de Lancelot.

360. Lorsque ceux du dehors qui menaient la poursuite aperçurent le roi, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre : « Regardez là-bas, c'est le roi ! » Lancelot s'approcha du roi et Arthur lui déclara alors : « Seigneur chevalier, je vous prie de vous arrêter jusqu'à ce que je vous aie parlé. — Au nom de Dieu, répondit Lancelot, bien volontiers, seigneur. » Le roi descendit les marches de son palais pour se rendre à une fenêtre qui se trouvait plus bas ; il s'adressa de nouveau à Lancelot : « Seigneur, vous vous en allez. Mais, sachez-le, vous êtes sur cette terre l'homme dont je voudrais le plus

---

un cheval qui estoit fors et bons si les vait ferant et abatant. Si dura la chace jusqu'a la porte de Kamaalot, si se fierent ens tout ensamble. Et cil qui de la maison le roi Artu estoient s'en vont parmi les rues. Et cil les sivent qui ne les aimment mie tant com il les haent, si les enchacent jusques au palais le roi. Et quant il les ont chacié assés si s'en retournent lié et joious del honnour qui lor est avenue. Et li rois Artus qui a une fenestre s'estoit apoiiés pour veoir la chace que cil defors faisoient si fu molt bien pris garde liquels l'avoit mix fait. Si ot veü Lanselot qui si bien l'ot fait que nus nel peüst mie mix avoir fait. Mais il ne le connoissoit mie pour les armes dont il estoit armés. Et nonpourquant pensoit il bien que c'estoit il.

360. Quant cil defors orent chacié il virent le roi si le conmencierent a dire li uns et l'autre : « Veés la le roi ! » Et Lanselot vint pres del roi et li rois li dist : « Sire chevaliers, je vous proi que vous arrestés tant que j'aie parlé a vous. — En non Dieu, fait il, sire, volentiers. » Et li rois s'en avala d'amont et vint a une fenestre aval plus bas. Si li dist : « Sire, vous en alés. Si saciés que vous estes li hom del monde que je voldroie mix connoistre, se vos plaisirs i estoit, car je ne vous connois au mien essient fors tant que vous

connaître l'identité, si vous le vouliez bien. Car j'ignore qui vous êtes, si ce n'est que vous êtes, à mon avis, le meilleur chevalier du monde. Je vous prie donc, par amitié, de me révéler votre nom ou bien d'ôter votre heaume afin que je voie votre visage. — Seigneur, répondit Lancelot, je ne vous dirai pas mon nom. Mais c'est volontiers, assurément, que je vais ôter mon heaume puisque vous voulez me voir. » Sur ce, Lancelot délaça son heaume, il l'ôta de sa tête. Dès que le roi posa ses yeux sur ce visage, il le reconnut sur-le-champ et son cœur s'emplit d'une joie immense. Il descendit aussitôt dans la cour et vint en courant vers Lancelot. Sitôt que Lancelot, de son côté, eut vu son roi arriver, il sauta à bas de son cheval et il vint l'embrasser, tout armé comme il était. Le roi l'accola et lui donna un baiser en lui demandant comment il se sentait maintenant. « Seigneur, répondit Lancelot, je vais bien, Dieu merci, je suis sain et allègre. » Le roi l'interrogea ensuite sur le chevalier aux armes vermeilles qui lui avait, toute cette journée, apporté une aide aussi précieuse. « Seigneur, répondit Lancelot, c'est Bohort, mon cousin.

361. — Ah, Bohort, s'écria le roi, vous êtes un traître, vous qui saviez que Lancelot était en ce pays et vous ne me le disiez pas ! Sur ma tête, si je l'avais su, il n'en serait pas allé ainsi ; nous n'aurions pas non plus connu cette honte que nous avons subie. » Alors le roi prit Lancelot d'une part, Bohort de l'autre, et il les conduisit jusqu'au maître palais, il les fit désarmer et, ensuite, il fit demander la reine pour

---

estes li miudres chevaliers del monde. Si vous proi, par amours, que vous me diiés vostre non ou que vous ostés vostre [*c*] hiaume si que je vous voie. — Sire, fait il, mon non ne vous dirai je ore mie. Mais mon hialme osterai je de mon chief volentiers puis que vous me volés veoir. » Lors deslace Lanselos son hiaume et l'oste de sa teste. Et quant li rois le voit enmi le vis si le connoist de maintenant si en ot molt grant joie en son cuer. Si descent maintenant et vint acourant a lui. Et quant Lanselos le voit venir si saut jus del cheval et le vait acoler tout ensi armés com il estoit. Et li rois l'acole et baise et li demande conment il l'a puis fait. « Sire, fait il, bien Dieu merci, car je sui sains et haitiés. » Et li rois li demande qui cis chevaliers est as armes vermeilles qui toute jour l'i a si bien aïdié. « Sire, fait il, ce est Boors, mes cousins.

361. — Ha, Boort, fait li rois[a], vous m'avés traï qui saviés que Lanselos estoit en cest païs et si ne le me disiés mie ! Par mon chef, se je le seüsse, il ne fust mie ensi alé com il est. Si n'eussiemes mie eü tant de honte con nous eüsmes. » Lors prent li rois Lanselot d'une part et Boort de l'autre si les enmainne jusqu'au maistre palais si les fait desarmer et puis mande la roïne

qu'elle vienne lui parler ; on alla la chercher et quand elle fut là, qu'elle vit Lancelot, inutile de demander si elle lui fit joyeux visage, elle le remercia avec effusion pour le jeu d'échecs qu'il lui avait envoyé. Tandis qu'ils s'abandonnaient à une joie et à une fête aussi grandes, on amena à la cour monseigneur Gauvain, avec le fer encore dans la plaie. Le roi sortit du palais accompagné de tous les barons pour savoir s'il était grièvement blessé. Ils le trouvèrent très pâle et épuisé, en homme qui avait perdu beaucoup de sang. Quand le médecin fut arrivé, il examina la plaie et ôta le tronçon de lance resté dans l'épaule de Gauvain. Puis il dit au roi qu'il ne fallait pas avoir d'inquiétudes, car il lui rendrait son neveu sain et guéri d'ici un mois. Il posa sur la plaie un emplâtre dont il connaissait la vertu et le mena coucher dans une chambre loin de la foule pour que le bruit ne le dérangeât point. Gauvain, une fois couché, aperçut Lancelot et lui dit : « Seigneur, soyez ici le bienvenu. Si j'avais su que c'était vous, je ne me serais pas mis au lit mais je vous aurais tenu compagnie comme au meilleur chevalier du monde, comme au plus valeureux, comme à celui envers lequel j'éprouve le plus d'affection. Vous avez encore manifesté votre prouesse tantôt et naguère de telle façon qu'il ne se passera nul jour sans que je ne me la rappelle. Et il en ira de même pour ceux de la Table ronde, car vos exploits ont rabattu leur superbe et leur trahison n'a rien obtenu alors que c'est l'orgueil qui les avait poussés à l'entreprendre contre vous.

---

qu'ele viegne parler a lui et on le vait querre. Et quant ele fu venue et ele vit Lanselot il ne fait mie a demander s'ele li fist joie et li mercia molt des eschés qu'il li ot envoiiés. Ensi qu'il demenoient tel joie et tel feste fu mé sire Gavains amenés a court tous enferrés et li rois descent del palais et li autre baron pour savoir s'il estoit auques durement bleciés. Si le trouverent vain et pale conme celui qui trop avoit sainié. Et quant li mires fu venus et il li ot cerchié la plaie et osté le tronçon de l'espaulle si dist au roi qu'il n'a garde car il le rendra sain et gari dedens un mois. Si i met tel emplastre com il set que bon li est, puis le couche en une chambre loing de gent pour la noise que mal ne li fesist. Et quant il fu couchiés et il vit Lanselot si li dist : « Sire, vous soiiés li bien venus. Se je quidaisse que ce fusssiés vous je ne me fuisse pas couchiés ains vos feïsse compaingnie conme au meillour chevalier del monde, au plus prodome que je plus aim. Si l'avés ore bien moustré et ore et autre fois en tel maniere que ne sera jamais jours que ne m'en menbre. Et a ciaus de la Table Reonde ausi car par vostre prouece est lor orguels abatus et lor felonnie tournee a noient qu'il avoient par orguel conmencie encontre vous.

362. — Certes, fait Lanselos, que qu'il m'aient fait ne dit je lor par-

362. — Assurément, répondit Lancelot, quoi qu'ils m'aient fait, quoi qu'ils aient dit contre moi, je le leur pardonne, pour le roi et parce qu'ils sont de ma compagnie. — Mon cher oncle, demanda monseigneur Gauvain au roi, emmenez Lancelot hors de cette chambre, faites-lui joie autant que vous le pourrez ; par amitié pour lui, faites venir tous ceux qui ont été auprès de lui, rois, ducs, comtes, chevaliers ; prenez garde que personne ne reste sans invitation et tout particulièrement l'empereur d'Allemagne. » Le roi assura Gauvain qu'il allait le faire. Alors il prit Lancelot par la main et le conduisit au palais, puis il envoya chercher l'empereur, le roi Bademagu, le roi de Norgales ainsi que les chevaliers, pauvres et riches ; et il tint une cour splendide et immense. Le dimanche après le dîner, on amena monseigneur Gauvain sur une litière ; il était assez souriant, mais il restait allongé en malade qu'il était. Auprès de lui étaient venus s'asseoir le roi Bademagu, l'empereur, Lancelot et la reine.

Fête à la cour. – Mise par écrit des aventures.

363. Alors le roi Arthur donna l'ordre d'aller chercher le jeu d'échecs. Parmi les chevaliers, celui qui le voudrait y jouerait ; aussitôt la reine fit apporter l'échiquier. Le roi Bademagu s'assit pour jouer, car il pensait être le plus grand connaisseur du monde en ce jeu. Il y en eut plus d'un pour s'émerveiller en voyant les pièces se mouvoir toutes seules. Le roi Bademagu joua un bon moment, mais, à la fin, il fut battu à si plates coutures que tous ses hommes en firent des

---

doins bien pour le roi et pour ce qu'il sont de ma compaingnie. — Biaus oncles, fait mé sires Gavains au roi, menés ent Lanselot de ci et li faites tel joie [*d*] conme vous porrés et mandés pour l'amour de lui tous ciaus qui devers lui ont esté et rois et dus et contes et chevaliers et gardes que nus n'i remaigne et l'emperaour d'Alemaingne tout premerainnement. » Et li rois dist que si fera il. Lors prent Lanselot par la main et l'enmainne el palais puis manda l'emperaour et le roi Bandemagu et le roi de Norgales et tous les autres chevaliers ausi les povres conme les riches, si tint court grant et merveillouse. Le diemence aprés disner fu mé sire Gavains aportés el palais en une couche, assés envoisiés. Si gisoit conme hom malades, si seoit li rois Bandemagus et li empereres et Lanselos et la roïne entor lui.

363. Lors conmanda li rois c'on aportast les eschés, si joeroit aucuns de ces chevaliers, et la roïne le fist maintenant aporter. Et li rois Bandemagus s'i assist por joer, car il quidoit que nus n'en seüst plus de lui. Si s'esmerveillierent molt, de tels i ot, quant il virent les eschés joer par aus meïsmes. Grant piece joa li rois Bandemagus et au daerrain fu il matés si vilainnement que tout cil qui estoient a lui

gorges chaudes. Puis l'empereur d'Allemagne joua, puis le roi de Norgales et ils subirent une défaite plus écrasante encore que le roi Bademagu ; alors ils demandèrent à monseigneur Gauvain de jouer et il leur répondit qu'il le ferait volontiers. Mais il fut encore plus durement écrasé que les autres. Ils s'adressèrent alors à la reine : « Jouez, vous qui le faites si bien ! » Elle protesta qu'elle ne jouerait point ; mais ils la prièrent tant et tant qu'elle finit par s'asseoir devant le jeu. Elle joua avec un tel art que tous déclaraient qu'elle allait gagner. Elle n'en fut pas moins matée. Alors la reine déclara à Lancelot : « Ah, seigneur, j'ai été matée ! Vengez-moi s'il vous plaît. — Non, seigneur, se récria le roi Bademagu, pour Dieu, ne jouez pas ! Car vous ne sauriez en être que rempli de courroux.

364. — Seigneur, repartit Lancelot, je n'en serai nullement irrité, s'il plaît à Dieu. Car s'il m'arrive d'être maté, je ne serai pas le premier. C'est bien pourquoi je me moque d'être vaincu. » Sur ces mots, il disposa les pièces devant lui et se mit à jouer avec une telle adresse que tous ceux qui le regardaient en restaient stupéfaits. Il mena le jeu, manœuvrant avec force et subtilité, au point qu'il mata les échecs en l'angle et gagna la partie. À ce spectacle, tous les chevaliers se signèrent, car ils ne pouvaient croire qu'il existât un homme mortel rempli tout à la fois de prouesse et de savoir si remarquables. Ce même jour, une fois le repas achevé, le roi fit venir tous les compagnons de la Table ronde ; et

---

s'en gaberent. Aprés joa li empereres d'Alemaingne et puis le rois de Norgales, si furent plus vilainnement maté que li rois Bandemagus n'avoit esté. Et aprés proiierent a mon signour Gavain qu'il joast et il dist que si feroit il volentiers. Mais il fu plus vilainnement matés que nus des autres. Lors disent a la roïne : « Joés, ja en savés vous tant. » Et ele dist qu'ele n'i joeroit mie. Et nonpourquant tant l'em proiierent qu'ele s'asist au ju. Si joa en tel maniere que tout disent qu'ele en avoit le meillour. Et nonpourquant si fu ele matee. Lors dist le roïne a Lanselot : « Sire, j'ai esté matee. Ore m'en revengiés, s'il vous plaist. — Ha, sire, fait li rois Bandemagus, pour Dieu, n'i joés mie, car vous n'en porriés estre se coureciés non en nule maniere.

364. — Sire, fait Lanselos, je n'en serai mie coureciés, se Dix plaist et se je en estoie matés ne seroie je mie li premiers. Et pour ce ne m'en chaut il se je sui matés. » Lors met les eschés devant lui et joe si sagement que tout cil qui le voient s'en esbahissent. Si mainne tant son ju par force et par engien que il fist les eschés mas en l'angle et gaaingna le ju. Lors se saingnent tout cil de laiens car il ne quidaissent mie que nus hom morteus em peüst tant faire ne savoir. Celui jour, aprés disner, fist li rois venir tous les compaingnons de la Table

lorsqu'ils furent devant lui, il les invita à s'asseoir en rang. Alors il appela ses clercs qui mettent par écrit les aventures arrivées hors de la cour aux chevaliers[1]. On apporta les saintes reliques sur lesquelles on prêtait les serments. Le roi s'adressa à Lancelot devant tous ceux qui étaient là :

365. « Lancelot, il eſt vrai que vous êtes parti de mon palais sans avoir prêté aucun serment ; pour cette raison, nous voulons vous entendre jurer que vous conterez toutes les aventures qui vous sont arrivées depuis votre départ de la cour et que vous ne laisserez rien dans l'ombre, vous direz tout, même si vous avez honte de ce qui vous eſt advenu[1]. » Lancelot prêta serment selon les termes fixés par le roi ; puis ce fut le tour de monseigneur Gauvain, Bohort et Gaheriet ; et Lancelot se mit à raconter toutes les aventures qu'il avait vécues. Il commença par Bohort et la joute qu'ils avaient eue ensemble ; puis il raconta comment la vieille l'avait emmené, comment Griffon de Malpas lui avait dérobé ses armes ; ensuite il parla de la demoiselle qui l'avait guéri du poison qu'il avait bu à la fontaine, de l'amour qu'elle avait conçu pour lui au point de manquer en mourir, du vœu qu'elle lui avait fait. Puis il raconta la guerre menée contre le duc Callès et la défaite qu'il avait infligée aux trois frères Gaheriet, Guerrehet et Agravain parce qu'il ne les avaient pas reconnus. Il leur apprit qu'il avait laissé Lionel dans la forêt où trois dames l'avaient trouvé endormi

---

Reonde. Et quant il furent tout venu devant lui si les fiſt [*e*] asseoir en renc. Lors apela ses clers qui metoient en escrit les aventures de laiens qui avenoient as chevaliers et on aporta les sains sor coi on faisoit le sairement. Si diſt li rois a Lanselot oiant tous ciaus de laiens :

365. « Lanselot, il eſt ensi que vous partesiſtes de chaiens que vous ne feïſtes nul sairement. Et pour ce volons nous que vous nous jurés que vous conterés toutes les aventures qui avenues vous sont puis que vous partesiſtes de chaiens ne que vous pour honte ne lairés a dire qui avenue vous soit[a]. » Et il jure tout ensi conme li rois li ot devisé. Aprés jure mé sire Gavains et Boors et Gaheries et conmence Lanselos a conter toutes les aventures qui avenues li eſtoient. Si lor conte tout premierement de Boort conment il jouſta a lui et conment la vielle l'enmena. De Grifon de Malpas conment il emporta ses armes. Aprés conta de la damoisele conment ele l'avoit gari de l'envenismement qu'il avoit pris a la fontainne et conment ele l'ama si que ele en dut eſtre morte et le veu qu'ele fiſt pour lui. Aprés lor conta de la guerre[b] al duc Calles et conment il desconfi les .III. freres Gaheriet et Guerrehet et Agravain pour ce qu'il ne les connoissoit mie. Aprés lor conte conment il ot laissié Lyonnel en la foreſt et conment il en fu aportés par les .III. dames qui le trouverent dormant

et l'avaient enlevé pour l'emmener au château de la Charrette et qu'une jeune demoiselle l'avait délivré de sa prison ; il leur rapporta ensuite sa participation au tournoi que le roi Bademagu avait fixé contre le roi de Norgales et où lui, Lancelot, avait aidé le roi Bademagu du mieux qu'il pouvait.

366. « Certes, fit le roi de Norgales, vous l'avez bien aidé à la vérité ! Car jamais je n'ai vu un homme accomplir tant d'exploits comme vous l'avez fait ce jour-là : ce fut par vous tout seul que nous avons été écrasés. » Le roi Arthur se mit à rire et les autres firent chorus. Lancelot évoqua ensuite son arrivée chez le Roi Pêcheur, comment il avait fait sortir la demoiselle de la cuve et tué le serpent découvert sous la tombe dans le cimetière ; il raconta le saint Vaisseau qui prodiguait sur les tables tous les mets du monde. Mais il omit d'avouer que la jolie fille du roi Pellès l'avait abusé : il le fit non pour cacher la honte qu'il avait subie, mais à cause de sa dame la reine dont il pensait bien perdre l'amour si elle en avait su la vérité. Il continua de raconter dans l'ordre où elles lui étaient arrivées toutes ses aventures depuis qu'il avait quitté la cour ; il leur révéla à ce moment-là les nouvelles qu'il avait apprises au sujet d'Hector des Marais qui était son propre frère, ce que Lancelot ignorait. Il leur parla de la carole où étaient retenus tous ceux qui y entraient et leur expliqua par quel sortilège les choses en allaient ainsi ; c'est là, ajouta-t-il, qu'il avait trouvé le jeu d'échecs, envoyé au palais.

---

et fu emportés en un chastel de la Charete et conment la damoisele l'avoit jeté de prison. Aprés lor conta conment il avoit esté au tournoiement que li rois Bandemagus avoit pris encontre le roi de Norgales et lor dist qu'il avoit aïdié au roi Bandemagu au mix qu'il pot.

366. « Certes, fait li rois de Norgales, voirement li aïdastes vous bien, car onques ne vi a un home tant faire d'armes conme vous feïstes le jour et par vous solement fumes nous desconfit. » Lors s'en rist li rois Artus et ausi font tout li autre. Lors conmence Lanselos[a] a conter conment il vint chiés le Roi Pescheour, et conment il osta la damoisele de la cuve et conment il ocist le serpent qu'il trouva desous la tombe el chimentiere et conment li Sains Vaissiaus raempli les tables de toutes les viandes del monde. Mais il ne lor dist pas conment il avoit esté decheüs de la bele fille le roi Pelles. Mais il ne lor laissa mie a dire pour honte qui avenue l'en fust, mais il le laissa pour sa dame la roïne qui amour il en quidoit perdre s'ele en seüst la verité. Aprés lor conta tout en ordene les aventures qui li estoient avenues puis qu'il parti de court. Et lors lor dist les nouveles de Hector des Marés qui ses freres estoit et si ne le savoit mie, et si lor dist de la charole ou tout cil estoient retenu qui i venoient et si lor dist par quel merveille [*f*] ce estoit avenu. Et illoc, ce dist, trouva il les eschés qu'il envoia laiens.

367. Puis il en arriva à l'horrible sort que les neveux du duc Callès lui avaient infligé quand ils l'avaient jeté dans un puits où pullulaient couleuvres et vermine ; et tandis qu'il retraçait cet épisode, le roi Arthur pleurait[1] et pleuraient aussi la reine et quantité d'autres barons tout remplis de compassion. Lancelot leur montra la demoiselle qui l'avait fait sortir du puits ; puis il leur dit qu'il avait tué tous les gens qu'il avait rencontrés en ce lieu, qu'il les avait jetés dans les fossés qui se trouvaient sous la maîtresse tour pour leur faire payer le mauvais moment dont il leur était redevable. Enfin il raconta une par une et à sa place chaque aventure qui lui était arrivée jusqu'à l'heure où il était venu à ce tournoi. À un tel récit, le roi n'éprouva pas une mince stupéfaction, il lui dit : « Seigneur, vous me racontez des merveilles en m'apprenant qu'Hector des Marais est votre frère et qu'il vous l'avait caché. Cependant je voudrais bien que ce fût vrai, car Hector est l'un des meilleurs chevaliers de ma maison et la Table ronde n'en vaudrait que mieux, elle serait encore plus redoutée quand elle posséderait les deux meilleurs chevaliers du monde ! » Au fur et à mesure que Lancelot narrait ses aventures, on les couchait par écrit et parce que de tels exploits dépassaient ceux de n'importe quel autre chevalier du royaume, le roi se les réserve si bien qu'on découvrit un gros livre des exploits de Lancelot dans l'armoire[2] du roi Arthur, une fois qu'il eut été mortellement blessé dans la bataille de Salesbières

---

367. Aprés lor conte la male aventure que li neveu au duc Calles li avoient faites quant il l'avalerent el puis qui ert plains de culouvres et de vermine, et endementres qu'il contoit ceste aventure ploura li rois Artus et la roïne ausi de la pitié qu'il en avoient et ausi firent maint autre baron. Et Lanselos lor moustre la damoisele qui del puis[a] l'avoit jeté. Aprés lor conte conment il ocist tous ciaus de laiens qu'il avoit trouvés et les jeta es fossés qui estoient desous la tour pour la male aventure qu'il li avoient fait. Si lor conte tout en ordre toutes les aventures ensi com eles li estoient avenues jusques a cele ore qu'il vinrent au tornoiement. Et quant li rois les ot oïes si ne s'en esmerveilla mie petit et li dist : « Sire, vous me faites entendre merveilles qui me dites que Hectors des Marés est vostres freres et si nel vous disoit mie. Et nonpourquant je voldroie que ce fust voirs, car Hectors est uns des miudres chevaliers de ma maison[b] si en voldroit molt mix la Table Reonde, et plus en seroit doutee, quant ele seroit garnie des .II. meillours chevaliers del monde. » Ensi conme Lanselos disoit, ses aventures furent eles mises en escrit et pour ce que si fait estoient greignor que nul de ciaus de laiens les fist li rois metre par lui sol, si que des fais Lanselot trouva on un grant livre en l'aumaire le roi Artu aprés ce qu'il fu navrés a mort en la bataille de Salesbieres,

comme le conte vous le dira plus loin[3]. Quand les aventures de Lancelot eurent été mises par écrit, ce fut monseigneur Gauvain qui raconta les siennes. Pour sa part, il n'eut pas besoin de prêter serment, il l'avait déjà fait au moment de quitter la cour. Il exposa tout ce qui lui était arrivé pendant sa quête : il commença par les tombes qu'il avait découvertes dans la Gaste Chapelle[4] où les épées se tenaient toutes droites, puis la tombe du milieu qui brûlait d'une flamme aussi brillante que si tout le feu du monde s'était trouvé là ; il évoqua les inscriptions qu'il y avait vues gravées, qui énonçaient que le feu ne s'éteindrait pas avant que ne vînt le chevalier infortuné, celui qui, par la faute de sa misérable luxure, avait perdu le droit d'achever les aventures du saint Graal ; en un autre lieu, il y avait des inscriptions qui appelaient ce même chevalier « fils de la reine des Douleurs[5]. » Ensuite il leur parla du tournoi où Hector lui avait fait vider la selle[6], il en arriva à sa visite chez le Roi Pêcheur, il y avait vu porter devant lui le saint Graal tout découvert dans les mains de la plus jolie des demoiselles qu'il eût jamais rencontrées ; enfin il décrivit les faits extraordinaires qu'il avait vus se dérouler au Palais Aventureux. Puis ce fut la honte qu'on lui avait fait subir au matin dans ce même château, comment on l'avait mené par toute la ville ; il parla alors de l'ermite qui leur avait expliqué la signification du serpent et du léopard et qui avait fixé la date de sa mort à lui, Gauvain, par la même occasion[7]. Ce point-là du récit, le roi Arthur n'allait jamais

---

si conme cis contes le devisera cha avant. Quant les aventures Lanselot furent mises en escrit, si conta mé sire Gavains les soies aprés. Mais il ne li couvint mie jurer car il avoit juré[c] au mouvoir de court et dist tout ce que avenu li estoit en la queste. Et conta des tombes qu'il avoit trouvé en la Gaste Chapele ou les espees estoient drecies et de la tombe d'en milieu qui ardoit si cler conme se tous li fus del monde i fust et des letres qu'il trouva escrites qui disent que ja li fus n'estaindroit devant que li maleürous chevaliers viendroit, cil qui par sa chaitive de luxure avoit perdu a achiever les aventures del Saint Graal. Et en autre lieu avoit letres qui l'apeloient le fill a la roïne Dolerouse. Aprés lor conta le tournoiement ou Hector l'avoit abatu et conment il vint chiés le Roi Pescheour et conment il vit porter tout apertement le Saint Graal devant lui a la plus bele damoi[*371a*]sele qu'il onques veïst et les merveilles qu'il vit el Palais Aventurous. Aprés conte la honte que on li fist au matin el chastel et conment il fu menés par toute la vile. Aprés lor conte del hermite qui lor devisa la senefiance del serpent et del lupart et li atermina sa mort en tel point. Et ce fu la chose que li rois Artus ne pot mie laissier ne metre en oubli, ains en fu en paour et en doutance tous les jours de sa vie.

pouvoir l'oublier, il devait en nourrir crainte et soupçon tout le reste de sa vie. S'il avait su la signification du léopard, il se serait protégé tant qu'il l'aurait pu... Lorsque monseigneur Gauvain eut raconté toutes les aventures qui lui étaient arrivées, le roi les fit mettre par écrit. Alors Arthur commanda aux chevaliers de la Table ronde de faire, sous serment de vérité, le compte de ceux que Lancelot avait abattus ce jour-là dans le tournoi : ils comptèrent et l'on trouva que soixante-quatre compagnons de la Table ronde avaient été désarçonnés, tous de la main de Lancelot ; puis le roi demanda, toujours sous serment, si l'un d'entre eux avait fait vider les étriers à Lancelot ; ils avouèrent que non. « Ma foi, conclut le roi, je déclare donc que Lancelot à lui seul a conquis un plus grand honneur pour la Table ronde que vous ne le faites à vous tous. Qu'en revanche, s'il venait à manquer, la Table ronde perdrait plus de valeur que si la moitié de vous tous disparaissait. Il me paraît donc indubitable que vous ne devez plus jamais le calomnier, il a aujourd'hui définitivement montré ce qu'il sait faire, il a détruit à jamais votre outrecuidance. »

368. De ces paroles du roi Arthur, les compagnons de la Table ronde conçurent une si vive irritation que, par la suite, naquit en certains d'entre eux une haine qui allait jusqu'à la mort[1]. Ils n'osèrent jamais la montrer avant que la faute de Lancelot avec la reine ne fut révélée lorsque Agravain les trouva nus ensemble[2]. Mais sur ce point, le conte se tait

---

Et s'il eüst la senefiance del lupart il se gardast s'il peüst. Et quant mé sire Gavains ot toutes contees les aventures qui li estoient avenues, si les fist li rois metre en escrit. Lors conmanda li rois as chevaliers de la Table Reonde qu'il dient par lor sairement combien Lanselos en avoit abatu el tournoiement. Et il le disent, si que on trouva par conte .LXIIII. chevaliers de la Table Reonde qui tout avoient esté abatu de la main Lanselot. Et lors lor demanda li rois par lor sairement se nus d'aus l'avoit abatu et il dient que nenil. « Par foi, dist li rois, dont di je qu'il tous seus conquiert plus d'onour a la Table Reonde que vous ne faites tout et que par le defaute de lui seroit ele plus abaissie qu'ele ne seroit de la moitié de vous tous. Si me semble ke vous ne devés jamais parler encontre lui, car a cestui point a il bien moustré qu'il set faire. Si a vostre orgueil abatu a tous jours mais. »

368. De ceste parole que li rois Artus dist furent molt courecié li compaingnon de la Table Reonde si qu'il en haïrent puis Lanselot, de tels i ot, de mortel haïne. Ne onques samblant n'en oserent faire devant ce que li mesfais de lui et de la roïne fu prouvés quant il furent trouvé nu a nu par Agravain. Mais de ce se taist ore li contes

jusqu'à ce qu'on arrive aux faits, et il continue de parler des compagnons de la Table ronde.

Déclaration de Lancelot à Guenièvre.

369. Le conte dit à présent que, quand tous ceux des compagnons qui avaient participé à la quête de Lancelot eurent narré leurs aventures, le roi Arthur leur déclara : « Chers seigneurs, vous n'êtes que quatre à être revenus alors que vous auriez dû être quinze, car, vous me l'avez bien fait comprendre, c'est le nombre de ceux qui étaient entrés dans cette quête. Je vous demande donc, si vous voulez mériter en toute justice votre nom de compagnon, de partir chercher ceux qui s'étaient mis en route avec vous jusqu'à ce que vous les retrouviez. — Seigneur, affirma Lancelot, vous parlez bien et je suis tout prêt à m'en aller demain à la recherche de mes compagnons. Il n'est rien de plus légitime puisqu'ils s'en sont allés à cause de moi. » À son tour, monseigneur Gauvain affirma qu'à peine serait-il guéri, il s'en irait aussitôt de la cour pour aller chercher ses frères dont trois n'étaient pas revenus de la quête ; Bohort ajouta qu'il les accompagnerait pour retrouver son frère Lionel ; Gaheriet jura qu'il leur tiendrait compagnie et qu'ils ne s'en iraient pas sans lui. C'est ainsi qu'ils commencèrent cette quête qui ne devait pas connaître de sitôt son terme. Ce jour-là, il y eut grande joie au palais et grande fête, il y eut de nombreux sujets de conversation ; à un moment, il arriva[1] que la reine se trouvait appuyée à l'une de fenêtres de la

---

tant que lieus en sera et retourne a parler des compaingnons de la Table Reonde.

369. [*b*] Or dist li contes que quant li compaingnon de la Table Reonde, cil qui en la queste orent esté[a], orent contees lor aventures, si lor dist li rois : « Biaus signour, vous n'estes revenu que .IIII. qui deüssiés estre vous .XV., car tant m'avés fait a entendre que vous estiés en la queste. Si vous conmant, se vous volés estre droit compaingnon, que vous querés ciaus qui o vous murent tant que vous les truissiés. — Sire, fait[b] Lanselos, vous dites bien, et je sui pres que je entre en la queste demain. Et il est drois que je le face, car il i entrerent pour moi. » Et mé sire Gavains dist que ja si tost ne sera garis com il s'en partira de court et ira querre ses freres dont il en i a .III. remés en la queste. Et Boors dist qu'il mouvera avoc pour querre son frere Lyonel. Et Gaheries dist qu'il lor fera compagnie et que sans lui n'iront il mie. Si conmencierent ensi la queste qui ne failli devant grant tans. Celui jour ot laiens grant joie et grant feste et parlerent de pluisours choses tant qu'il avint que la roïne fu as fenestres del palais et Lanselos lés li. Si i furent sol a sol et furent si

salle et Lancelot se tenait à côté d'elle ; ils étaient seuls tous les deux, assez loin des autres pour que nul n'entendît les propos qu'ils échangeaient ; alors la reine lui confia : « Ah, Lancelot ! Avez-vous entendu tantôt les paroles que monseigneur Gauvain a prononcées, quand il découvrit l'aventure des tombes de la Gaste Chapelle ? Il a déclaré que personne ne viendrait à bout de cette aventure avant la venue du chevalier infortuné, celui qui, par sa misérable luxure, a perdu le droit de mener à leur fin les aventures du saint Graal, celui qui, en un autre endroit, était surnommé le fils de la reine des Douleurs. Certes, je suis profondément affligée que, par l'embrasement du désir charnel, vous n'ayez plus le droit de mener à sa fin la tâche pour laquelle toute la chevalerie de ce monde se peine et se tourmente. Oui, vous pouvez le dire aujourd'hui, vous avez payé bien cher mon amour quand, par ma faute, vous avez perdu ce que jamais plus vous ne pourrez recouvrer. Sachez-le en vérité : je n'en ai pas moins de chagrin que vous, j'en ai peut-être même davantage ; en effet, grand est le péché alors que Dieu avait fait de vous le meilleur chevalier du monde, le plus beau, le plus rempli de grâce, il vous avait, en outre, fait don d'un destin assez heureux pour que vous puissiez contempler à découvert les merveilles du saint Graal ; mais cette vision, désormais, vous en êtes dépossédé, à cause de notre union. Il aurait mieux valu, je le crois, que je ne fusse jamais née, plutôt que de me trouver responsable de la perte de tant de qualités, à jamais perdues.

---

loing des autres que nus n'entendist ce qu'il deïssent. Lors li dist la roïne : « Ha, Lanselot, entendistes vous hui la parole que mé sire Gavains dist quant il trouva l'aventure des tombes en la Gaste Chapele qu'il dist que ja home n'en menroit a chief cele aventure devant ce que li maleürous chevaliers i venroit qui par sa chaitive luxure avoit perdu a achiever les aventures del Saint Graal et en autre lieu l'apeloit on le fill a la Dolerouse roïne ? Si me poise il molt quant par eschaufement de char avés perdu a mener a chief ce dont toute terriene chevalerie se traveille. Si poés ore bien dire que chiere avés achatee m'amour quant vous par moi avés perdu ce que vous ne porrés jamais recouvrer. Si saciés que je ne sui mie mains dolante de vous mais plus par aventure. Car c'est grant pechié quant Dix[c] vous avoit fait le mellor chevalier du monde[d] et le plus bel et le plus gracious de tous, et encore vous avoit donné tel eür que vous veïssiés les merveilles del Saint Graal apertement. Et ore l'avés perdu a veoir par l'asamblee de nous .II. Si me venist mix, ce me samble, que onques ne fuisse nee que par moi remansissent tant de biens com il remanront.

370. — Ma dame, répliqua Lancelot, vous parlez mal[1]. Soyez sûre que jamais je ne serais arrivé à ce degré de valeur où je suis si vous n'aviez pas existé ; car jamais je n'aurais eu assez de courage pour entrer dans la voie de la perfection chevaleresque ni pour entreprendre ces tâches auxquelles tous les autres avaient renoncé parce qu'ils n'en avaient point le pouvoir. Mais le désir que j'avais de vous et de votre beauté si grande a rempli mon cœur de la fierté qui s'y trouve au point de ne jamais me faire rencontrer d'aventure que je ne puisse mener à sa bonne fin. C'est que j'en étais persuadé : si ma valeur ne me permettait pas de triompher de toutes les aventures, je ne parviendrais jamais à vous posséder et il ne me restait plus qu'à réussir ou à mourir. Oui, je vous le dis en toute vérité, telle était la raison qui ne cessait de faire croître ma puissance. — Alors, je ne suis plus triste de l'amour que vous m'avez voué puisqu'il vous a conduit à une telle vaillance ; mais j'ai toujours de la peine parce que vous avez perdu le droit d'achever les aventures du saint Graal, elles pour qui la Table ronde fut fondée. — Vous parlez de façon étonnante, répondit Lancelot, je vais vous dire pourquoi : je ne serais jamais monté à ce degré de valeur chevaleresque où je me trouve si je n'y avais été poussé par vous. En effet, j'étais jeune et naïf, exilé de ma terre ; et pas davantage je n'aurais pu mener à son terme l'aventure dont vous parlez, moi qui n'aurais pas atteint à la vaillance, je n'aurais rien fait si je n'avais pas été auprès de vous, en faveur comme je le suis. »

---

370. — Dame, fait Lanselos, vous dites mal. Saciés que je ne fuisse ja venus a si grant hautece conme je sui se vous ne fuissiés, quar je n'eüsse ja cuer de ma chevalerie enconmencier ne[a] d'enprendre les choses que li autre laissoient par defaute de pooir. Mais ce que je baoie a vous et a vostre tres grant biauté [*c*] mist mon cuer en orgueil ou il estoit, si que je ne peüsse trouver nule aventure que je ne meïsse bien a chief. Car je savoie bien, se je ne pooie passer les aventures par prouece, que a vous n'avendroie je ja, et il m'i couvint a venir ou morir. Dont je vous di vraiement que ce estoit la chose qui plus acroissoit mes vertus. — Dont ne me poise il mie de ce que vous m'amastes quant a tel prouece estes venus, mais il me poise quant vous en avés perdu a achiever les aventures del Saint Graal par coi la Table Reonde fu establie. — Vous dites merveilles, fait Lanselos, si vous dirai conment : je ne fuisse ja venus en la grant prouece ou je sui se par vous ne fust. Car je estoie jouenes et niches et fors de mon païs, et sans grant prouece ne peüssé je mie mener a chief ceste chose dont vous parlés ne ne feïsse riens se je ne fuisse si bien de vous conme je sui. »

371. Lors li demande la roïne de Morgain, la serour le roi Artu qui

371. Après ces paroles, la reine lui demanda des nouvelles de Morgain, la sœur du roi Arthur qui l'avait menacé. Lancelot lui raconta tout et la reine fut bouleversée : elle le savait bien, Morgain ne haïssait autant Lancelot que par la haine qu'elle nourrissait contre elle, Guenièvre, et elle lui déclara donc : « Si Morgain vous hait, je vous recommande de vous protéger : elle est terriblement redoutable, car elle s'y connaît tant en l'art des enchantements qu'elle serait capable de déshonorer le plus vaillant des chevaliers du monde. Je ne sais quel conseil vous donner, mais du moins, vous porterez à votre doigt un anneau d'or que m'a remis votre Dame du Lac : il dévoile tous les sortilèges et permet de les connaître ; de cela vous aurez grand besoin pour vous garantir d'elle. » Lancelot prit l'anneau et il le passa à son doigt. Cette nuit-là, le roi Arthur fit faire le lit de Lancelot dans la plus riche de ses chambres, il en fit ôter son propre lit ; c'est pourquoi tous ceux qui apprirent ce fait déclarèrent que le roi rendait à Lancelot plus d'honneur qu'à tous les chevaliers de la cour. Le lendemain arriva à la cour la nouvelle qu'un des chevaliers de la Table ronde venait de mourir des suites de blessures que Lancelot lui avait infligées pendant le tournoi. Ce chevalier s'appelait Ganor d'Écosse, il avait été vaillant chevalier, un brave, et sa famille était illustre.

Bademagu devient compagnon.

372. Alors le roi Bademagu vint trouver Lancelot et lui demanda : « Seigneur, priez le roi Arthur, non point pour ma richesse, mais pour ma valeur de chevalier, de faire de moi

---

manecié l'avoit. Et il li conta tout et ele en fu molt esmarie, car ele set bien que Morgue ne le het[a] se pour li non. Se li dist : « Se Morgue vous het je vous lo que vous vous gardés. Car ele fait molt a redouter qu'ele en set tant d'enchantement qu'ele em porroit bien honir le plus prodonme del monde. Si ne vous en sai conseil donner fors tant que vous porterés en vostre doit un anel d'or que vostre dame del Lac me[b] donna qui descouvre tous enchantemens et les fait connoistre. Et c'est une chose qui vous aura grant mestier contre li. » Lors prent Lanselos l'anel et le mist en son doit. Cele nuit fist faire li rois le lit Lanselot en la plus maïstre chambre et en fist oster le sien, dont tout cil qui le sorent dirent que li rois faisoit plus d'ounour Lanselot qu'il ne faisoit a tous ciaus de la court. L'endemain vint nouvele a court que uns chevaliers de la Table Reonde estoit mors des plaies que Lanselos li avoit faites au tournoiement. Et avoit li chevaliers a non Ganors d'Escoce, si ot esté prous chevaliers et bons et de grant lingnage.

372. Lors en vint li rois Bandemagus a Lanselot et li dist : « Sire, proiiés le roi Artu que je soie par prouece de chevalerie, non mie par richece

l'un des compagnons de la Table ronde, qu'il me reçoive à la place du chevalier qui vient de mourir. — Certes, seigneur, répondit Lancelot, je vous connais comme un homme de valeur et de savoir, vous le mériteriez plus par votre sagesse que n'importe quel autre pour sa bravoure ; c'eſt volontiers que je vais le demander au roi. Je crois que, pour moi, il se montrera déjà en partie convaincu. » Sur ces mots, Lancelot s'en alla voir le roi dans sa chambre ; il le trouva déjà levé, car il voulait se rendre à l'église. Et Lancelot de lui souhaiter : « Dieu vous donne le bon jour ! » Arthur répondit : « Soyez le bienvenu. Et pourquoi êtes-vous debout de si bon matin ? — Parce que, répondit Lancelot, je ne pouvais dormir. » Puis il ajouta : « Seigneur, un de nos compagnons de la Table ronde eſt mort aujourd'hui et le roi Bademagu m'a demandé de vous prier de le recevoir comme compagnon à la place de celui qui vient de mourir, si vous eſtimez qu'il en eſt digne par sa valeur de chevalier et non point par sa richesse. — Assurément, déclara le roi, il en sera comme vous le voulez : en effet, c'eſt un homme d'une telle valeur, à la fois par sa sagesse et par sa vaillance de chevalier, qu'il doit bien prendre place au milieu des autres ; vous êtes compagnon comme je le suis et, comme moi, vous êtes maître du choix : selon les termes du serment que vous avez prêté ainsi que je l'ai fait également, vous ne devez pas le mettre au rang des compagnons par simple affection pour lui ou si vous savez avec certitude qu'il en eſt indigne, non plus que vous ne devez l'en éloigner par haine.

---

doie eſtre de la Table Reonde[a] qu'il m'i rechoive el lieu del chevalier qui mors eſt. — Certes, sire, fait Lanselos, je vous counois tant a prodomme et a sage que vous i vauriés plus par voſtre sens que nus autres ne feroit par chevalerie, et je l'en proierai molt volentiers. Si quit bien qu'il en fera une partie pour moi. » Lors s'en vait Lanselos en la chambre le roi qui ja eſtoit levés et voloit aler au mouſtier. Et Lanselos li diſt que bon jour li doinſt Dix et il li diſt que bien [*d*] soit il venus. « Et pour coi eſtes vous si matin levés ? — Pour ce, fait Lanselos, que je ne pooie dormir. » Lors li diſt Lanselos : « Sire, uns de nos compaingnons de la Table Reonde eſt hui mors et le roi Bandemagus m'a dit que je vous proiasse que vous le recevissiés a compaingnon el leu de celui qui mors eſt, se vous quidiés qu'il soit dignes en chevalerie, non mie en richece. — Certes, fait li rois Artus, il en sera a voſtre volenté. Car il eſt si prodom de sens et de chevalerie que il doit bien eſtre assis el rens des autres et vous en eſtes compains et maiſtres ausi conme je sui. Et eſt sor voſtre sairement ausi com il eſt sor le mien que vous ne l'i devés metre par amour que vous aiiés a lui s'il n'eſt sousfissans a voſtre essient ne par haïne oſter l'ent.

373. — Dieu me préserve! répliqua Lancelot, il possède plus en lui de valeur chevaleresque que sept autres. Et encore, ne serait-il pas le bon chevalier que je le sais être, il a une telle valeur humaine que nous tirerons plus d'honneur de sa compagnie que de la bravoure de tel ou tel. C'est pourquoi je le déclare selon le droit et selon la vérité: il doit être des compagnons, il est encore dans la force de l'âge, n'ayant pas plus de quarante-six ans. — Ma foi, répondit Arthur, il en ira ainsi puisque cela vous est agréable. » Alors on fit venir tous les compagnons de la Table ronde. Une fois qu'ils furent rassemblés, le roi Arthur les informa de ce que Lancelot avait demandé au sujet du roi Bademagu. Ayant appris cette requête, ils se retirèrent donc un peu à part pour en discuter. Certains disaient qu'ils n'étaient pas d'avis d'accepter le roi Bademagu comme l'un des leurs: « Car sa valeur de chevalier n'a pas encore été assez mise à l'épreuve pour qu'il devienne l'un des compagnons et il ne doit pas faire partie de notre compagnie sous prétexte qu'il est riche. » À ces mots, Yvain le Bâtard bondit devant eux, lui qui était le fils naturel du roi Urien, et il leur dit: « Chers seigneurs, comment pourriez-vous aller à l'encontre de ce qu'il vous faut faire? Si vous acceptez, vous le recevrez parmi les compagnons; et si vous refusez, il en sera quand même parce que telle est la volonté de Lancelot. Or vous savez bien que, si Lancelot le veut, le roi Arthur accédera à son désir et ainsi les choses se feront contre votre gré. Aussi vous conseillerai-je d'accepter ce que

---

373. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, de chevalerie est il garnis, plus que tels .VII. en i a il. Et s'il n'estoit ore si bons chevaliers conme je sai, si est il si prodom que de sa compaingnie serons nous plus honeré que de la chevalerie a tels en i a il. Et pour ce di je par droit et pour voir qu'il en doit estre compains. Car il est encore en son meillour aage conme cil qui n'a mie plus de .XLVI. ans. — Par foi, fait li rois, et il en sera puis qu'il vous plaist. » Lors furent mandé tout li compaingnon de la Table Reonde. Et quant il furent tout assamblé, si dist li rois Artus ce que Lanselos requeroit del roi Bandemagu. Et quant il oïrent ce si se traïsent a une part pour aler a conseil. Et dirent, de tels i ot, qu'il ne s'i acordoient mie. « Car la chevalerie au roi Bandemagu n'est mie encore tant esprouvee qu'il en deüst estre compains, ne par richesce n'i doit il mie entrer. » Lors saut avant Yvains li Aoutres, cil qui estoit fix au roi Urien de bast, si lor dist: « Biaus signour, conment iriés vous encontre ce qu'il vos couvient faire? Se vous volés vous l'i recevrés a compaingnon, et se vous ne volés se le sera il quant Lanselos le velt. Et vous savés bien, puis qu'il le velt, que li rois en fera ce que lui plaira si qu'il en ert a son voloir malgré vostre. Et pour ce vous lo je que vous en faciés ce que

l'on vous demande afin que Lancelot vous en soit reconnaissant, ainsi que tous ceux qui sont dans le palais.

374. — Au nom de Dieu, conclut le roi Yder, vous nous avez donné le meilleur conseil. Nous ferons donc la volonté de Lancelot puisqu'il le faut. » Sur ce, ils affirmèrent avec ensemble qu'ils acceptaient que le roi Bademagu soit compagnon de la Table ronde pour l'affection qu'ils portaient à Lancelot et parce qu'ils estimaient que Bademagu en était vraiment digne. Ce jour-là donc, le roi Bademagu s'assit à la Table ronde avec l'accord des compagnons de la maison et il prêta le même serment que les autres avaient prêté, de ne jamais faillir à aider une pauvre dame ou une pauvre demoiselle si elle se trouvait dans le besoin et lui en avait fait la prière. Puis la reine s'approcha de Bademagu ; elle tenait Lancelot par la main et elle le fit asseoir à ses côtés en disant :

375. « Seigneur roi, j'ai pour vous une grande affection, c'est pourquoi je vous fais don de ce compagnon. Et je vous prie de bien vouloir que désormais il vous accompagne et vous considère comme son ami et son compagnon, plus cher que tout autre. — Dame, je vous l'accorde puisque cela vous plaît », promit Lancelot. Et le roi Bademagu les remercia tous les deux avec effusion. Grande fut la fête que le roi Arthur donna pour le roi Bademagu, et tous ceux qui apprirent qu'il était devenu compagnon en furent très contents. Fête et joie durèrent trois jours pleins. Le quatrième jour,

---

on vous requiert si que Lanselos vous en sace gré et tout li home qui chaiens sont.

374. — En non Dieu, fait li rois Ydiers, vous en avés donné le meillour conseil. Si en ferons la volenté Lanselot puis que a faire le couvient. » Lors disent bien tout qu'il voelent bien que li rois Bandemagus en soit compains pour l'amour de Lanselot, et pour ce qu'il quident bien qu'il en soit dignes d'estre compains. Celui jour fu li rois Bandemagus assis a la Table Reonde par l'otroi des compaingnons de laiens et fist autel sairement conme li autre font que jamais a povre dame [*e*] ne a povre damoisele ne faudroit d'aïde pour qu'ele en eüst mestier par ensi qu'il en fust requis. Lors en vint la roïne vers lui, si tenoit Lanselot par la main, si l'asist dalés le roi Bandemagus et li dist :

375. « Sire rois, je vous aim molt et pour ce vous pardoing je cest compaingnon. Si vous proi que il vous des ore mais face compaingnie et vous tiengne a ami et a compaingnon plus que nul autre que riens ne li soit. — Dame, fait Lanselos, et je l'otroi puis qu'il vous plaist. » Et li rois Bandemagus en mercie molt et l'un et l'autre. Grans fu la feste que li rois Artus fist del roi Bandemagu et molt en

Lancelot dit à la reine : « Dame, si cela vous agréait, je m'en irais volontiers demain pour chercher mon frère Hector et mon cousin Lionel, car je suis fort ennuyé de ne pas savoir où ils se trouvent. — Seigneur, répondit la reine, l'affaire est d'une telle urgence que vous ne pouvez la négliger ; si tel n'avait pas été le cas, je n'aurais jamais accepté votre départ, car je ne pourrais jamais vraiment connaître le bonheur avant de vous revoir. C'est pourquoi je vous supplie de vous dépêcher de revenir le plus tôt que vous le pourrez si vous désirez que j'agisse en sorte de vous plaire. » Lancelot l'assura qu'il reviendrait le plus vite possible.

Nouvelle quête : Mordret à la Blanche Épine.

376. Cette nuit-là, Lancelot annonça au roi Arthur qu'il partirait le lendemain ; le roi ne devait pas s'inquiéter de ne pas le voir revenir d'ici longtemps, car il ignorait quand il pourrait être de retour. Quand le roi Bademagu apprit cette nouvelle, il avertit ses hommes qu'ils pouvaient désormais retourner dans leur pays ; lui ne s'en irait pas, mais il se mettrait au service de Lancelot et lui ferait compagnie autant qu'il lui serait possible. Bademagu remit son royaume à garder à l'un de ses neveux nommé Patridés : c'était un brave et valeureux chevalier[1]. Puis, au moment de les quitter, le roi Bademagu recommanda à ses seigneurs d'agir en tout pour Patridés comme ils l'auraient fait pour lui-même. « Sachez-le bien, prévint-il, si quelqu'un décide de ne pas obéir à Patridés, à peine

---

furent lié cil qui le sorent. Si en dura .III. jours la feste et la joie. Au quart jour aprés dist Lanselos a la roïne : « Dame, se vostre plaisirs i estoit je m'en iroie volentiers demain en queste de mon frere Hestor et de Lyonnel mon cousin, car je en sui molt esmaiiés pour ce que je ne sai ou il sont. — Sire, fait ele, li besoins i est grans que vous ne le poés laissier et, se ce ne fust, je ne quesisse[a] ja que vous i meüssiés car je ne serai jamais granment a aise devant ce que je vous revoie. Et pour ce vous proi je que vous vous hastés de revenir au plus tost que vous porrés se vous volés que je jamais face chose qu'il vous plaise. » Et il dist qu'il revendra au plus tost qu'il porra.

376. Cele nuit dist Lanselos au roi qu'il s'en iroit a l'endemain et qu'il ne fust pas esmaiiés s'il ne revenoit mais a piece, car il ne savoit mie quant il porroit revenir. Quant li rois Bandemagus oï ceste nouvele si dist a sa gent qu'il s'en porroient bien aler en lor païs, car il ne s'en ira mie ains servira Lanselot et li fera compaingnie tant com il porra. Si baille sa terre a garder a un sien neveu qui avoit non Patridés qui estoit bons chevaliers et prous et dist a sa gent au departir qu'il feïssent autre tant pour lui com il feroient pour lui meïsme. « Et saciés, fait il, que se nus vait contre son conmandement que ja si tost

l'aurai-je appris que je le châtierai de façon déshonorante. » C'eſt ainsi que le roi Bademagu leur donna Patridés comme le seigneur qui allait les diriger ; eux, de leur côté, le reçurent de très bon cœur pour maître, car ils avaient beaucoup d'affeɕtion et d'eſtime pour Patridés. Au matin, quand parut le jour, Lancelot se leva et alla écouter la messe ; puis il revêtit ses armes, tandis que Bohort, Gaheriet et le roi Bademagu faisaient de même. Une fois armés, ils quittèrent Camaalot. Le roi Arthur et les comtes étaient montés à cheval pour leur faire un bout d'escorte. Et après les avoir accompagnés quelque temps, ils s'en retournèrent très émus ; la reine pleurait encore plus que tous les autres, car elle aimait passionnément Lancelot. De retour au maître palais, ils trouvèrent monseigneur Gauvain qui versait des larmes amères ; le voyant pleurer, le roi Arthur lui demanda ce qu'il avait.

377. « Certes, seigneur, répondit Gauvain, j'ai beaucoup de peine quand il me faut reſter couché contre ma volonté. Ah, que j'aimerais mieux tenir compagnie au vaillant chevalier qui s'en va plutôt que reſter là de cette façon ! — Puisque vous n'êtes pas guéri, répliqua le roi, il vous faut demeurer jusqu'à ce que Dieu vous ait rendu la santé. Quand vous serez rétabli, vous pourrez partir et entreprendre cette quête, s'il vous plaît, à la suite des autres. — Assurément, répondit Gauvain, c'eſt ce que je ferai dès que je serai sur pied. » Telles étaient les paroles que prononçait monseigneur Gauvain. Et pendant ce temps, Lancelot était entré dans la forêt ;

---

ne le saurai que je ne le honnirai del cors. » Ensi lor baille a signour et a maïſtre sor aus. Et il le rechoivent volentiers car molt l'amoient et tenoient chier. Au matin, quant il fu ajourné, se leva Lanselos et oï messe. Puis s'arma il et Boors et Gaheris et li rois Bandemagu. Et quant il furent armé si s'em partirent de Kamaalot. Et li roi et li conte furent monté pour aus convoiier. Et quant il l'orent une piece convoiié si retournerent molt tenrement. Et la roïne en ploure plus tenrement que tout li autre car molt amoit Lanselot. Quant il vinrent el maïſtre palais si trouverent mon signour Gavain plourant molt tenrement[a]. [*f*] Et quant li rois le voit plourer se li demande qu'il avoit.

377. « Certes, sire, fait il, j'ai molt grant doel quant il me couvient jesir outre ma volenté, car molt amaisse mix a tenir compaingnie au prodome qui s'en vait que remanoir en tel maniere. — Puis que vous n'eſtes garis, fait li rois, a remanoir vous couvient tant que Dix vous ait donné santé. Et lués que vous serés garis vous porrés metre au chemin en ceſte queſte, s'il vous plaiſt, aprés les autres. — Certes, fait il, si ferai je si toſt conme je serai garis. » Ensi parole mé

tout le jour, il chevaucha avec ses compagnons sans boire ni manger. La nuit venue, ils dormirent chez un forestier qui leur assura un logis tout à fait confortable. Au matin, dès qu'ils virent le jour, ils quittèrent leur hôte et avancèrent pendant si longtemps qu'ils sortirent de la forêt ; c'était à l'heure de midi. Alors ils virent devant eux une tour très bien assise que l'on appelait la tour de la Blanche Épine[1]. Ils se dirigèrent donc de ce côté et pénétrèrent dans la cité en passant un pont de bois. Or, une fois à l'intérieur, ils entendirent en montant vers la forteresse un énorme vacarme, mais ils ne pouvaient déterminer de quoi il s'agissait. Aussi tournèrent-ils leurs montures vers la direction d'où venait ce tumulte, car ils voulaient savoir ce que c'était. Après avoir fait un peu de chemin, ils virent un homme tout nu à l'exception de ses braies que l'on avait juché sur une misérable rosse et dont les pieds étaient attachés ensemble sous le ventre de l'animal. À la suite marchaient plus de cent croquants débordant de haine qui jetaient sur lui de la fiente et des immondices. Ils l'avaient déjà si bien souillé tant devant que derrière qu'à peine discernait-on encore sa bouche et ses dents. En arrivant à la hauteur de l'homme, Lancelot et ses compagnons le dévisagèrent. Et Gaheriet qui l'examinait reconnut que c'était Mordret, le plus jeune de ses frères. Il en éprouva la plus violente et la plus amère des furies, il galopa droit sur ceux qui bourraient Mordret de coups, il saisit la hache qu'un paysan portait accrochée à son cou et

---

sire Gavains. Et Lanselos, qui se fu entrés en la forest, chevauche toute jour sans boire et sans mengier entre lui et ses compaingnons[a]. La nuit jurent chiés un forestier qui molt bien les herberga. Au matin, si tost com il virent le jour, s'em partirent et errerent tant que a ore de miedi issirent fors del bois. Et lors virent devant aus une tour molt bien seant que on apeloit la tour de la[b] Blanche Espine. Si vont cele part et entrerent el chastel par un pont de fust. Si entrerent la et oent amont vers la forteresce molt grant noise, mais il ne sorent pour coi ce est. Si tornent cele part ou il oent le cri, car il volront savoir que ce puet estre. Et quant il ont un poi alé si voient un home tout nu en braies monté sor un chaitif cheval, et avoit les piés loiiés par desous le ventre del cheval. Si venoient aprés lui plus de .c. ribaus qui tout le haoient et le getoient de fiens et d'ordures et l'avoient si cunchié et devant et deriere que a painne en veoit on dens ne bouche. Et quant Lanselos et si compaingnon vinrent pres de lui si l'esgardent. Et Gaheries l'avise et connoist que c'est Mordrés, li plus jouenes de ses freres. Lors est si dolans que nus plus, si courut sus a ciaus qui l'aloient batant et taut a un vilain une hace qu'il portoit a son col, puis

se mit à en donner de grands coups, tuant, mutilant ceux qu'il atteignait. Les autres tournèrent les talons et s'enfuirent vers la forteresse. Ils trouvèrent devant la porte du château le seigneur des lieux, qui se nommait Mateü le Fourbe. Les voyant venir tout en sang et blessés, il leur demanda qui leur avait fait cela. « Seigneur, répondit l'un d'eux, nous avons mené tout à l'heure le chevalier vaincu à travers les rues, nous y avons rencontré quatre chevaliers en armes, l'un nous l'a arraché des mains et il a tué plus de vingt habitants de cette ville. » À cette nouvelle, le seigneur donna aussitôt l'ordre de fermer les portes de la ville et cela fut fait ; puis le seigneur fit venir immédiatement ses hommes qui se trouvaient là en leur ordonnant de s'armer. Il leur raconta comment quatre chevaliers lui avaient tué ses gens. « Et je veux, conclut-il, qu'on en tire une vengeance si éclatante que l'on en parlera à tout jamais. » Ses chevaliers répondirent qu'ils étaient d'accord. Pendant ce temps Gaheriet avait secouru son frère, ils étaient entrés dans une maison où il n'y avait personne, car tous s'en étaient allés vers le donjon. Gaheriet découvrit des robes, des armes et des chevaux et l'on en prit assez pour mettre Mordret en état de se défendre. Une fois Mordret armé et tout prêt, il sortit de la maison ; alors Gaheriet s'enquit des raisons pour lesquelles les gens de cette ville lui avaient fait subir une telle humiliation. Il répondit qu'il avait été capturé par la force et qu'on lui avait fait endurer de tels

---

conmence a donner grans cops de la hace, si les ocist et mehaigne. Et cil s'en tournerent fuiant vers la maïstre fermeté, et trouvent devant la porte del chastel le signour qui avoit non Mateü le Felon. Et quant il les vit venir sanglens et navrés si lor demanda qui lor ot ce fait. « Sire, fait li uns d'aus, nous menasmes orendroit le chevalier vaincu parmi ces rues, si encontrasmes .IIII. chevaliers armés dont li uns le nous a rescous et a ocis plus de .XX. de ciaus de chaiens. » [*372a*] Quant li sires oï ceste nouvele, si commanda tantost que les portes soient fermees et on si fist. Et lors mande li sires tout maintenant tous ciaus de laiens et les fait armer. Et lor conte conment .IIII. chevaliers ont ocis sa gent. « Et je voel, fait il, qu'il soient vengié si hautement que a tous jours mais en soit parlé. » Et cil dient qu'il le voelent bien. Et Gaheries qui ot son frere rescous, fu venus en une maison ou il ne trouverent nului car tout estoient alé vers la tour. Et il trouve robes et armes et chevaus, si em prendent tant que Mordres fu atournés. Et quant Mordrés fu armés et apareilliés et il fu issus de laiens si lor demande Gaheries pour coi cil de laiens li avoient fait cele honte. Et il dit qu'il l'avoient pris par force et li avoient fait tel honte pour ce qu'il estoit compains

outrages parce qu'il était compagnon de la Table ronde. En entendant ces propos, Lancelot donna l'ordre à Bohort de mettre le feu à cette ville. « Car autrement, dit-il, on n'arrivera pas à les détruire. » Sur-le-champ, l'écuyer du roi Bademagu bondit dans une cuisine où il trouva une grande flambée, il y prit du feu et le jeta dans une grange qui était pleine de foin. Celle-ci s'embrasa immédiatement et les flammes gagnèrent une maison après l'autre. Cependant les gens de la cité ne se gardaient pas de ce danger, car ils étaient en train de descendre la rue : ils étaient plus de quarante tout en armes. À la vue des cinq compagnons, ils leur crièrent immédiatement leur défi. Lancelot laissa son cheval galoper devant tous ses compagnons, la lance baissée, il frappa le premier qu'il rencontra si durement qu'il lui transperça le corps de toute la pointe du fer et le renversa mort sur le sol. Chacun des compagnons abattit le sien, puis ils mirent la main à l'épée et se défendirent si bien qu'à les voir personne n'aurait manqué de les prendre pour de vaillants chevaliers. Lancelot avait tiré l'épée, il se glissa au milieu d'eux et commença d'assener de grands coups tout autour de lui, tuant chevaux et cavaliers, il en fit tant en si peu de temps que tous ceux qui le voyaient agir furent saisis d'une grande frayeur à le voir porter des coups d'une telle puissance et il n'y en eut pas un pour oser l'attendre et l'affronter. Bohort l'aidait fort bien, ainsi que le roi Bademagu et les deux frères.

---

de la Table Reonde. Et quand Lanselos oï ce si conmande a Boort qu'il mete le fu en la vile. « Car il ne porront, fait il, autrement eſtre deſtruit. » Et l'esquiers au roi Bandemagu saut maintenant avant[d] en une quisine si i trouva grant plenté de fu si em priſt et le bouta en une grange qui eſtoit tote plainne de fain si fu tout maintenant esprise et sailli de cele maison en une autre. Et cil del chaſtel ne s'en donnoient garde qui s'en aloient aval la rue. Et eſtoient plus de .XL. tout armé et quant il voient les .V. compaingnons si les escrient[e] maintenant. Et Lanselos laisse courre devant tous ses compaingnons le glaive alongié et fiert si le premier qu'il encontre[f] si durement qu'il li fait le glaive passer parmi le cors a tout le fer, si l'abat a terre mort. Et chascuns abat le sien, puis metent la main as espees et se desfendent si bien qu'il n'eſt nus, s'il les veïſt, que a prodomes ne les teniſt. Et Lanselos ot traite l'espee et se fiert entr'aus et conmence a departir grans cops tout entor lui et a ocirre chevaliers et chevaus, si fait tant en poi d'ore que tout cil qui le voient le redoutoient pour les grans cops qu'il li voient donner, se n'i ot celui qui a cop l'oſt atendre. Et Boors li aïde molt bien et li rois Bandemagus et li doi frere.

378. Pendant ce temps l'incendie s'était si bien répandu par toute la cité que c'en était terrible. Les cinq compagnons frappaient leurs adversaires, les tuaient et les envoyaient avec une belle violence dans le feu. Pour finir, Lancelot saisit l'un des chevaliers de la ville, il lui arracha le heaume et lui déclara qu'il allait le tuer s'il ne le conduisait pas là où il pourrait trouver le maître du lieu : « Ah, seigneur, au nom de Dieu, regardez ! Il eſt là-bas et l'un de vos compagnons le tient ! » Lancelot regarda dans cette direction et vit que Bohort tenait le seigneur et qu'il lui avait arraché le heaume de la tête. Aussitôt Lancelot galopa vers cet endroit et il frappa si violemment le seigneur de la Blanche Épine de son épée qu'il lui fit voler la tête. Voyant leur maître tué, les chevaliers se mirent à fuir là où ils espéraient trouver le salut. Quand Lancelot vit qu'ils étaient totalement vaincus, il reprit la route avec ses compagnons et ils arrivèrent devant la porte qu'ils trouvèrent fermée. « Au nom de Dieu, s'exclama Lancelot, ils croient nous avoir enfermés, mais ils auront payé cette prison plutôt cher ! » Là-dessus, ils ouvrirent la porte et sortirent mais ils n'étaient pas encore très loin quand la cité tout entière devint la proie des flammes et fut réduite en cendres. Ainsi les belles richesses qui s'y trouvaient furent anéanties, il y eut quantité de morts, les uns tués, les autres brûlés.

---

378. Lors fu li fus espris par le chaſtel que ce ne fu se merveille non. Et li .v. conpaingnon les vont ferant et ociant si qu'il le font ferir el fu a fine force. Lors priſt Lanselos un des chevaliers de laiens et li esracha le hialme de la teſte et diſt qu'il l'ocirra s'il ne le mainne la ou il puiſt trouver le signour de laiens. « Ha, sire, por Diu, veés le la ou uns de vos compaingnons le tient. » Et Lanselos se regarde et voit que Boors le tenoit et li avoit esracié le hialme de la teſte. Lors point Lanselos cele part [*b*] et le fiert si durement de l'espee qu'il li fiſt le chief voler. Et quant li autre voient lor signour mort si tournent en fuies la ou il quident trouver garison. Et quant Lanselos voit qu'il sont tourné a desconfiture si se remet en son chemin entre lui et si compaingnon et en vienent a la porte si le trouvent fermee. « En non Dieu, fait Lanselos, il nous quident avoir enserré, mais il ont ceſte prison chiere achatee. » Lors ouvrent la porte et issent fors mais il n'ont mie granment alé quant li chaſtiaus fu tous ars et mis en cendre. Si furent les beles richeces qui laiens eſtoient toutes tournees a noient. Et molt i ot homes mors et ocis et ars.

379. Ensi fu deſtruis li chaſtiaus de la Blanche Espine par Lan-

Libération d'Yvain : Bohort tue Mauduit.

379. Ainsi Lancelot détruisit-il la place forte de la Blanche Épine en raison des outrages que l'on y faisait subir aux chevaliers de la Table ronde. Les cinq compagnons poursuivirent ensemble leur route pendant quinze jours si bien qu'un soir ils arrivèrent au château du Passage. Lorsqu'ils en furent tout près, l'écuyer du roi Bademagu prit les devants pour aller demander l'hospitalité. Le seigneur du château était assis devant la porte ; il demanda au jeune homme à qui il appartenait. Il lui répondit qu'il était à cinq chevaliers errants de la maison du roi Arthur. « Ils vous prient par amitié et par courtoisie de les héberger aujourd'hui, car ils ne sauront où aller si vous ne leur accordez pas le logis. — Eh bien, allez leur dire qu'ils ne dormiront pas ici, car je n'aime aucun d'entre eux, je n'estime pas leur roi et je garde l'un des compagnons, malgré qu'ils en aient, enfermé dans ma prison ; si je pouvais eux aussi les tenir, qu'ils en soient sûrs, ils ne m'échapperaient pas comme ils le voudraient. — Dieu me vienne en aide, répliqua le jeune homme, ce serait fort dommage qu'ils soient en votre pouvoir, car, parmi eux, il n'y en a pas un seul qui ne vaille cent chevaliers comme vous ! Malheur à moi si vous ne vous repentez pas de vos paroles avant la nuit. » Sur ce, le garçon s'en revint à Lancelot et il lui dit : « Seigneur chevalier, il ne vous estime pas assez pour daigner vous offrir l'hospitalité ni à vous ni à votre compagnie, car il vous hait à mort ainsi que

---

celot pour la honte que cil de laiens faisoient as chevaliers de la Table Reonde. Si chevauchierent li .v. compaingnon ensamble .xv. jours tant qu'il avint un soir qu'il en vinrent au chastel del Trespas[a]. Et quant il en vinrent pres si ala avant li esquiers au roi Bandemagu pour demander l'ostel. Et li sires de laiens seoit devant sa porte, si li demanda a qui il estoit. Et il li dist qu'il estoit a .v. chevaliers errans de la maison le roi Artu. « Si vous mandent par amours et par cortoisie que vous hui mais les herbergiés car il ne saront ou aler se vous lor fallés d'ostel. — Alés, si lor dites que chaiens ne gerront il ja, car je n'aimme aus ne ne pris lor roi car je tieng ens el[b] despit d'aus un de lor compaingnons em prison et se je ausi les tenoie asseür en fuissent il qu'il ne m'eschaperoient pas a lor volenté. — Si m'aït Dix, fait li vallés, ce seroit grans damages se vous les teniés, car il n'i a celui qui ne vaille mix que tels .c. chevaliers com vous estes, et dehait aie je se vous ne vous repentés de la parole que vous avés dite encore a nuit. » Atant revient li vallés a Lanselot et li dist : « Sire chevaliers, il ne vous proise mie tant qu'il vous daingnast herbergier ne vous ne vostre compaingnie, car il vous het de mort vous et

tous ceux qui sont de la maison du roi Arthur. Par mépris pour vous, il tient un de vos compagnons dans sa prison. — Au nom de Dieu, s'écria Lancelot, voilà un chevalier qui n'a pas la courtoisie de tant de ceux que nous avons rencontrés ; et puisqu'il nous interdit son toit, je ne lui demanderai jamais de coucher en son logis. Mais pour notre compagnon qu'il retient prisonnier, il va bien falloir qu'il accepte de nous le rendre. — Assurément, renchérit le roi Bademagu, jamais je n'avais entendu parler d'un chevalier aussi félon. Et je serais assez d'avis qu'on lui fît payer sa folie. — Attendez un peu, le pria Bohort, jusqu'à ce que l'on sache ce qu'il va répondre. Et l'on agira selon ses paroles. » Alors ils s'en vinrent au chevalier et rangèrent leurs chevaux sur le pont. Lancelot parla le premier ; omettant de saluer son interlocuteur, il lui déclara : « Seigneur, nous vous avons demandé par la voix de notre écuyer de nous héberger cette nuit ; mais il semble à cette heure que cela ne vous plaise pas. Pour cette raison, il nous faut l'accepter. Néanmoins, nous vous prions, puisque vous nous avez appris que vous tenez dans votre prison l'un de nos compagnons, de nous le rendre en bonne amitié avant que nous n'en fassions davantage. » L'autre rétorqua qu'il n'en ferait rien, et ajouta qu'il ne libérerait le chevalier emprisonné ni par peur d'eux ni pour tout le pouvoir qu'ils avaient ; sur ces mots, il voulut aller en toute hâte fermer la porte. Mais Gaheriet piqua son cheval des éperons et se jeta contre la porte avec une telle fureur qu'il fit culbuter le che-

---

tous ciaus qui sont de la maison le roi Artu et el despit de vous tient il un de vos compaingnons em prison. — En non Dieu, fait Lanselos, li chevaliers n'eſt mie tant courtois conme assés en avons nous veüs et puis qu'il nous vée son hoſtel je n'i quier ja jesir. Mais noſtre compaingnon qu'il tient en prison couvient il qu'il nous renge s'il velt. — Certes, fait li rois Bandemagus, de plus felon chevalier n'oï je piecha parler. Si m'acorderoie a ce que on li fesiſt comperer sa folie. — Or me sousffrés, diſt Boors, tant que on sace qu'il dira. Et selonc ce qu'il dira l'en face on. » Lors s'en viennent vers le chevalier et se metent tout a cheval sor le pont. Et Lanselos parole tout premierement et li diſt a lui sans saluer le : « Biaus sire, nous vous avienmes mandé par noſtre esquier que vous nous [*c*] herbergesissiés anuit. Mais ore nous samble qu'il ne vous plaiſt mie. Et pour ce nous en couvient il a sousfrir. Mais toutes voies vous proions nous que l'un de nos compaingnons que vous nous avés mandé que vous le tenés em prison nous rendés par amours avant que nous en façons plus. » Et il diſt qu'il n'en fera riens. Et puis diſt qu'il ne le rendroit mie pour crienme d'aus ne pour pooir qu'il en aient. Si volt erroment clorre sa porte. Mais Gaheries hurte le cheval des esperons et se fiert en la porte de tel air qu'il

valier. Et les compagnons d'assurer au chevalier qu'ils allaient le tuer s'il ne leur rendait pas celui qu'il maintenait dans sa prison ; il leur répondit qu'il se moquait bien d'être tué. « Vraiment ? fit Bohort, sur la sainte Croix, votre dernière heure eſt arrivée si vous ne nous remettez pas sur-le-champ le chevalier ! » Tout en parlant, il levait l'épée et allait lui couper la tête en homme que jamais la pitié n'aurait saisi. À la vue de l'épée, le chevalier poussa un cri : « Noble seigneur, ne me tuez pas ! Je vous garantis en chevalier loyal que je vais vous rendre celui que vous réclamez ! — Promettez-le », rétorqua Bohort ; et l'autre de jurer. Alors Lancelot lui ordonna de le conduire là où le chevalier était emprisonné. Et le seigneur du lieu le mena dans la chambre où se trouvait monseigneur Yvain auquel il dit de sortir. Yvain sortit, en bonne santé et florissant, tout guéri de ses blessures de naguère, car sa prison avait été fort douce. Quand les compagnons virent que c'était monseigneur Yvain, ils lui montrèrent toute leur joie, car ils avaient une vive affection pour lui. Ils retirèrent leurs heaumes pour se faire reconnaître de lui. À leur vue, Yvain fut rempli de bonheur et il déclara à Lancelot : « Ah, seigneur, bienvenue à vous ! Sur ma tête, j'étais sûr que vous étiez mort, car ma dame la reine nous l'avait bien fait croire, sachez-le !

380. — Seigneur, répondit Lancelot, je ne suis pas mort, Dieu merci ! — Je le vois, dit monseigneur Yvain, car aujourd'hui cela m'a valu de sortir d'une prison dont je

---

abat le chevalier tout a envers. Se li dient qu'il l'ocirront s'il ne lor rent le chevalier qu'il tient en prison. Et cil lor diſt qu'il ne li chaut qu'il l'ocie. « Non ? fait Boors. Par Sainte Crois, vous en eſtes a ce venus se vous ne le rendés orendroit. » Si hauce l'espee et li volt coper la teſte conme cil qui ja n'en eüſt merci. Et quant cil voit ce, si escrie : « Ha ! gentix hom, ne m'ociés mie. Conme loiaus chevaliers vous creant je que je vous renderai celui que vous demandés. — Ore le fiancés », fait il. Et cil le fiance. Lors li diſt Lanselos qu'il l'en menaſt la ou li chevaliers eſtoit em prison. Et cil l'en mainne en la chambre ou mé sire Yvains eſtoit, et diſt a mon signour Yvain qu'il isse fors. Et il si fait sains et haitiés et garis des plaies qu'il ot eües, car molt avoit eü bone prison. Et quant li compaingnon voient que c'eſt mé sire Yvains, se li font molt grant joie, car molt l'amoient de grant amour. Si oſtent lor hialmes et se font connoiſtre a lui. Et quant il les voit si en ot molt grant joie. Si diſt a Lanselot : « Ha, sire, vous soiiés li bien venus ! Par mon chief, je quidoie que vous fuissiés mors. Car ma dame la roïne le nous avoit fait entendant, bien le saciés.

380. — Sire, fait Lanselos, non sui, Dieu merci. — Non, fait mé sire Yvains, si en ai hui tant gaaingnié que je sui fors de prison dont je

n'aurais jamais été délivré, à mon avis, si vous n'étiez pas passé par là. » Alors Lancelot appela l'écuyer du roi Bademagu : « Va voir si tu trouverais en cet endroit quelques armes pour équiper monseigneur Yvain. Ensuite nous partirons, car nous n'avons rien à faire ici. » Quand le seigneur du château l'entendit déclarer qu'ils voulaient s'en aller, il pria Lancelot, le conjurant au nom de la personne qui lui était la plus chère en ce monde, de décliner son nom. Lancelot le lui apprit et, dès que le seigneur entendit ce nom, il tomba aux pieds de Lancelot et le supplia de rester. « Je vous en fais promesse, seigneur, ajouta-t-il, en toute loyauté, si je vous avais connu tout à l'heure comme je vous connais à présent, j'aurais laissé à votre libre disposition mon logis et ma prison, car je sais bien que vous êtes l'homme du monde pour lequel on devrait le plus faire. » Lancelot rétorqua qu'il n'était absolument pas question qu'il reste. Et pourtant le seigneur ne cessa de le prier et de le faire supplier tant et si bien que Lancelot finit par accepter de ne pas repartir. Cette nuit-là, les six compagnons furent hébergés le mieux qu'il fut possible au chevalier ; le soir, après le repas, Lancelot demanda à monseigneur Yvain pourquoi il avait été capturé. « Ma foi, dit Yvain, je n'en sais rien. Tandis que j'allais à votre recherche, une aventure me conduisit de ce côté où je me trouvais confronté à six chevaliers qui m'assaillirent et me volèrent mon cheval avant de me jeter en prison. — Seigneur, intervint alors l'hôte, je vous renseignerai sur ce point. »

---

n'ississe jamais, au mien essient, se vous ne fuissiés cha venus. » Lors apela Lanselos l'esquier au roi Bandemagu. « Va, fait il, par chaiens veoir se tu trouveroies nules armes pour mon signour Yvain armer. Si nous en irienmes, car nous n'avons que demorer. » Quant li sires de laiens ot qu'il s'en voelent aler, si demande a Lanselot et le conjure sor la riens el monde qu'il plus aimme qu'il li die son non. Et il li dist. Et quant cil l'oï se li chiet as piés et li proie qu'il remaingne. « Et je vous creant, fait il, sire, loialment, que se je vous eüsse conneü devant ausi conme je fais ore, je feïsse de mon ostel et de ma prison a vostre volenté. Car je sai bien que vous estes li hom del monde pour coi on devroit plus faire. » Et Lanselos dist qu'il ne remanroit en nule maniere. Et nonpourquant cil l'en proie tant et fait proiier qu'il remest. [*d*] Cele nuit furent herbergié li .VI. compaingnon au mix que li chevaliers pot. Au soir, quant il orent mengié, demanda Lanselos a mon signour Yvain pour coi il avoit esté pris. « Par foi, fait il, je ne sai pour coi. Mais quant je vous aloie querant[a] si m'amena aventure cele part tant que je trouvai ci devant .VI. chevaliers qui m'asaillirent et me tolirent mon cheval et m'enprisonnerent. — Sire, fait li ostes, je vous dirai conment. »

381. Et il se mit à raconter comment Yvain avait abattu l'écu du géant, ce qui avait poussé ce dernier à saccager tout le pays. « De grands malheurs en sont advenus pour bien des gens qui n'avaient rien fait de mal au géant, poursuivit l'hôte, car jamais si mince incident n'amena de si grands dommages que ceux que le géant a fait subir à la contrée. Quand j'ai vu l'homme qui était responsable de ce désastre, je me suis dit qu'autant qu'il me serait possible, je vengerais tous ceux de cette terre ; c'est ainsi que mes six chevaliers et moi nous sommes élancés tout armés contre lui, nous l'avons saisi de force et nous avons pensé que nous le retiendrions en notre prison jusqu'au moment où le géant passerait par ici ; alors nous le lui remettrions pour qu'il en tire la justice qui lui plairait. Eh bien, la chance a tourné en faveur du prisonnier quand vous êtes arrivés si opportunément : car le géant avait appris ce qu'il en était et il devait arriver demain. — Au nom de Dieu, s'écria Lancelot, si je pensais qu'il devait venir demain, je l'attendrais et je me mesurerais à lui pour rétablir la paix dans ce pays. — Certes, assura l'hôte, celui qui pourrait tuer le géant nous ferait grande largesse et il accomplirait un bel exploit ! Car ce géant est, à mon avis, l'homme le plus effroyable du monde. » À ce moment, Bohort dit à Lancelot : « Seigneur, accordez-moi un don. » Lancelot le lui accorda de grand cœur. Et Bohort de demander alors à tous ses compagnons qui se trouvaient autour de lui de lui accorder ce qu'il désirerait ; à leur tour, ils le lui octroyèrent volontiers. Bohort

---

381. Lors lor conte conment il avoit abatu l'escu au gaiant dont il avoit tout le païs essillié. « Et grans maus, fait il, en sont avenu as pluisours gens qui riens n'i avoient mesfait. Car onques pour si poi de chose ne vint si grans damages conme le gaians a fait par cest païs. Et quant je vi celui par qui cis damages estoit avenus, si dis que je en vengeroie a mon pooir tous ciaus de cest païs. Lors saillimes as armes entre moi et .VI. chevaliers si le presismes a force et pensasmes que nous le tenriens tant que li gaians venroit ceste part. Se li bailleriemes a faire tel justice com il voldroit. Si en est ore a cest chevalier bien avenu de ce que vous estes venu si a point. Car li gaians en avoit oï parler si devoit demain venir. — En non Dieu, fait Lanselos, se je quidoie qu'il deüst demain venir, je l'atendroie et me combatroie a lui pour metre ce païs em pais. — Certes, fait li hostes, qui le poroit ocirre il feroit molt grant aumosne et molt grant chevalerie. Car c'est li hom del monde qui plus fait a redouter au mien essient. » Lors dist Boors a Lanselot : « Sire, donés moi un don. » Et il li donne volentiers. Et il requiert a tous les compaingnons qui laiens sont qu'il li otroient ce qu'il demandera. Et il le font molt volentiers. Et il les en

les remercia avec effusion avant d'ajouter : « Chers compagnons, savez-vous quel don vous venez de m'offrir ? — Non pas, répondirent-ils. — Vous m'avez donné, fit Bohort, la bataille contre le géant qui doit venir demain ; certes, je vous en suis plus reconnaissant que si vous m'aviez fait cadeau de la meilleure des cités que possède le roi Arthur. Et je remercie tout particulièrement Lancelot mon seigneur qui a été le premier à me l'accorder.

382. — Ah, Bohort, s'écria Lancelot, vous m'avez abusé ! Certainement si j'avais pensé que vous me demanderiez un tel don, je ne vous l'aurais pas accordé pour tous les trésors du monde ! C'est que j'ai entendu beaucoup de gens dire que ce géant est vraiment très redoutable. Je vous en prie, laissez-moi donc faire cette bataille, car je suis plus assuré que vous ne l'êtes encore. — Seigneur, répliqua Bohort, je ne renoncerai en aucune façon à ce combat, mais je le mènerai à son terme d'une manière qui vous rendra content si cela plaît à Dieu. » Et Lancelot déclara que Dieu lui accorde ce qu'il désirait. Ils avaient parlé si longtemps qu'il était l'heure d'aller se coucher. L'hôte fit faire six lits dans deux chambres, un pour chaque chevalier, et c'étaient de belles et somptueuses couches. Mais la plus belle fut réservée à Lancelot, car les compagnons en décidèrent ainsi et à ses pieds dormit le roi Bademagu, que Lancelot le voulût ou non.

383. Au matin, sitôt qu'ils purent voir la lumière, ils se

---

mercie molt, et puis lor dist : « Biaus signour, savés vous quel don vous m'avés donné ? — Nennil, font il[a]. — Vous m'avés donné, fait il, la bataille del gaiant qui demain doit venir. Si vous en sai meillour gre que se vous m'aviés donné le meillour chastel que li rois Artus ait. Et mon signour en merci je desor vous tous qui premierement le m'otroiia.

382. — Ha, Boort, fait Lanselos, vous m'avés deceü. Certes, se je quidaisse que vous me requesissiés tel don je ne le vous eüsse pas donné pour tout l'avoir del monde. Quar trop fait li gaians a redouter si conme je ai oï dire a pluisours gens. Si vous proi que vous ceste bataille me laissiés pour ce que je en sui plus seürs que vous n'estes encore. — Sire, fait Boors, je nel lairoie en nule maniere ains le finerai si que vous en serés liés, se Dieu plaist. » Et Lanselos dist que Dix li otroit ensi com il le voldroit. Ensi parlerent tant [*e*] qu'il fu ore de couchier. Si fist li ostes faire en .II. chambres .VI. lis, a chascun chevalier le sien, bel et riche. Mais el plus bel jut Lanselos, car li compaingnon le voldrent ensi, et a ses piés jut li rois Bandemagus ou il volsist ou non.

383. Au matin, si tost com il porent veoir le jour, se leverent et

levèrent et allèrent entendre la messe dans une chapelle qui se trouvait en ce logis. Dès qu'ils furent de retour dans la salle, ils apportèrent à Bohort ses armes selon les ordres de Lancelot et l'armèrent le mieux qu'ils purent. Puis Lancelot demanda au roi Bademagu d'apporter sa propre épée. « Car je veux vous la donner », fit-il à Bohort, et ce dernier l'en remercia avec chaleur, affirmant qu'il lui savait grand gré d'un tel cadeau[1]. Ensuite les compagnons firent amener le cheval de Lancelot parce que c'était le meilleur et le plus fort de tous ceux des compagnons ; l'animal était couvert de fer jusqu'aux sabots. Lorsque Bohort fut fin prêt, qu'il ne lui restait plus qu'à se mettre en selle, Lancelot lui dit : « J'éprouve une très grande peur pour vous, car vous allez vous mesurer à l'un des plus puissants hommes du monde et de tous le plus cruel. C'est pourquoi je veux vous prier, avant que vous n'alliez plus loin, de me laisser agir, pour votre avantage et votre honneur. — Seigneur, rétorqua Bohort, je ne le ferai en aucune façon, je préférerais que l'on me tue ! Je vous l'assure et c'est la vérité : le géant ne pourra pas me résister. » Sur ces paroles, il monta à cheval et son hôte lui remit l'écu du géant que monseigneur Yvain avait apporté là ; Bohort le pendit à son cou, puis il lui fit ouvrir la porte du château et sortit pour attendre le géant. Lancelot dit à ses compagnons qu'il avait grand-peur pour Bohort, car il n'était encore qu'un très jeune homme, tandis que le géant était vigoureux et c'était le plus déloyal homme du monde.

---

oïrent messe en une chapele de laiens. Et quant il furent revenu en la sale si aporterent a Boort ses armes par le conmandement de Lanselot, si l'armerent au mix qu'il porent. Lors dist Lanselos au roi Bandemagu qu'il li aportast s'espee. « Car je le vous doing. » Et il l'en mercie molt et dist que de cel don li set il molt bon gré. Lors li font amener le cheval Lanselot pour ce que c'estoit li miudres et li plus fors de toute la compaingnie, si fu tous couvers de fer jusques el pié. Et quant il fu tous apareilliés fors del monter se li dist Lanselos : « Je ai molt grant paour de vous car vous avés a faire a un des plus poissans homes del monde et le plus cruous. Et pour ce vous voil je proiier avant que vous en faciés plus que vous ceste bataille me laissiés faire pour vostre prou et pour vostre honnour. — Sire, fait il, je nel feroie en nule maniere ains voldroie miex estre ocis. Car je vous dis vraiement que li gaians n'avera ja a moi duree. » Lors monta el cheval et li hostes li bailla l'escu au gaiant que messire Yvain sot laiens aporté et il le pent a son col. Puis fait ouvrir la porte del chastel et s'en ist fors pour atendre le gaiant. Et Lanselos dist a ses compaingnons qu'il a molt grant paour de Boort, car il est jouenes enfes et li gaians est fors et durs et li plus desloiaus hom del monde.

« C'est pourquoi, conclut-il, je redoute terriblement qu'il ne tue Bohort s'il réussit à le vaincre. Je vais donc aller m'armer pour être tout prêt à sortir si le besoin s'en fait sentir. » Ses compagnons affirmèrent que c'était une très bonne idée, ils lui donnèrent ses armes et Lancelot les revêtit. Puis, tous ensemble, ils montèrent aux créneaux parce que c'était un poste d'observation parfait pour voir comment le combat tournerait. Et ils attendirent là jusqu'à ce qu'ils voient le géant arriver tout armé sur un cheval de grande taille, vigoureux et rapide ; il portait des armes vermeilles.

384. « Ah, seigneur, voici le géant, regardez ! » s'écrièrent les compagnons à Lancelot ; et lui de répondre, furieux et affligé : « Sur ma tête, cela me chagrine fort, car j'ai bien peur qu'il ne nous cause de la tristesse et de la colère ! » Et comme il disait ces mots, ses yeux se remplirent de larmes, mais ses compagnons le réconfortèrent. Quant à Bohort, voyant approcher le géant, il se prépara à la joute, il laissa galoper son cheval, sa lance droit devant lui, l'écu serré contre la poitrine. Et dès qu'il vit l'écu, le géant lui cria : « Ah, seigneur chevalier, c'est vous qui avez abattu mon écu contre ma volonté ! Sur ma tête, vous avez fait cela pour votre malheur, car vous allez en mourir. » À son tour, il dirigea son cheval vers Bohort et ils se jetèrent l'un contre l'autre à toute allure, ils échangèrent de grands coups sur les écus au point de faire voler leur lance en éclats. Puis ils se

---

« Si en ai molt grant paour, fait il, qu'il ne l'ocie s'il en vient au desus. Et pour ce, fait il, me voel je armer que je soie pres de fors issir s'il en a mestier. » Et il li dient que ce n'est se bien non, se li baillent ses armes et il s'en arme. Puis montent tout en samble as cretiaus[a] pour ce qu'il verront bien d'illoc conment la bataille se prendera. Si atendent tant illoc qu'il voient le gaiant venir tout armé sor un grant destrier fort et isnel, d'unes armes vermeilles.

384. « Ha, sire, veés ci le gaiant », dient li compaingnon a Lanselot. Et il respond[a], dolant et courecié : « Par mon chief, ce poise moi, car j'ai molt grant paour qu'il ne nous face dolans et coureciés[b]. » Lors li conmencent li oel a larmoiier et li compaingnon le reconfortent. Quant Boors vit le gaiant venir si s'apareille de jouster, si laisse courre le glaive alongié l'escu joint devant son pis. Et li gaians l'escrie si tost [f] com il voit l'escu : « Ha, sire chevaliers, vous estes cil qui mon escu abatistes en despit de moi. Par mon chief, mar le feïstes quar vous en morrés. » Lors li adrece le cheval et il s'entreviennent grant aleüre et s'entrefierent sor les escus si grans cops qu'il font les glaives voler en pieces. Puis s'entrehurtent des cors et des escus si durement qu'il s'entr'abatent a terre les chevaus sor les cors et gisent

heurtèrent du corps et des écus avec assez de violence pour se faire tomber l'un sur l'autre, les chevaux par-dessus. Ils restèrent un bon moment évanouis sur le sol, si brisés et si étourdis qu'ils ne pouvaient pas se relever.

385. Au bout d'un certain temps, Bohort sauta sur ses pieds, lui qui était vif et vaillant. Il avait vraiment honte d'être resté si longtemps à terre sous les yeux de son cousin qu'il redoutait et chérissait par-dessus tout au monde ; il allait bien se venger s'il le pouvait. Alors il mit la main à l'épée et fondit sur le géant qui déjà se redressait, quoique encore tout étourdi. Et Bohort lui porta un coup si violent en travers du heaume qu'il le fit chanceler, puis il le fit tomber à terre sur l'un de ses genoux ; une seconde fois Bohort le frappa de toutes ses forces si bien qu'il le fit s'affaler sur ses deux paumes ; le géant était complètement étourdi. Mais il avait une force prodigieuse et il fit un tel effort, mû qu'il était par la crainte de mourir, qu'il se remit sur pied ; néanmoins il était encore mal assuré et restait titubant. Bohort, comprenant que le géant avait perdu l'avantage, saisit le heaume de son adversaire et le lui arracha de la tête pour le jeter sur le chemin. À cette vue, Lancelot poussa un cri : « Ah, mon Dieu, je me sens mieux ! » Le géant, pour sa part, sentant sa tête désarmée et nue, mis à part sa coiffe de fer, n'éprouva pas une mince peur à découvrir si vaillant celui qui luttait contre lui. Pourtant il avait une telle foi en sa force et en sa puissance qu'il croyait bien encore échapper à la mort. Il saisit son épée,

---

grant piece en pasmisons si quassé et si estourdi qu'il n'ont pooir d'aus relever.

385. A chief de piece saut sus Boors qui molt estoit vistes et prous, si ot grant honte de ce qu'il ot si grant piece geü a terre devant son cousin qu'il doutoit et amoit de sor tous ciaus del monde, si s'en vengera molt bien s'il puet. Lors met main a l'espee et court sus au gaiant qui ja se relevoit et molt estoit encore estourdis. Et Bohors li donne tel cop parmi le hialme qu'il le fist tout chanceler, si l'abat a terre de l'un des jenous puis recouvre et li donne un autre cop de toute sa force si qu'il li fist flatir a terre d'ambes .II. ses palmes et est si estourdis que ce n'est se merveille non. Et cil estoit de molt grant force, si s'esforce tant pour la paour qu'il ot de mort qu'il est relevés en estant si estourdis qu'il chancele tous. Et Bohors, qui bien connoist qu'il a auques perdu le pooir, le prent au hialme et li esrace de la teste si le jete en voies. Quant Lanselos voit ce, si dist : « Ha, Dix, or sui je garis. » Et li gaians, qui sent sa teste desarmee et nue fors de la coife de fer, n'ot mie petit paour car molt sent celui prou a qui il se combat. Et nonpourquant il se fie tant en sa force et en son pooir qu'il en quide bien eschaper sans mort. Si traist[a] l'espee

prit son écu par les courroies, et courut à l'endroit où il voyait Bohort et lui assena un tel coup sur le heaume qu'il y fit pénétrer le fer de plus de deux doigts. Bohort avait subi ce choc si fort et si pesant ; il pensa que, s'il en recevait quelques autres du même genre, il pourrait bien être vaincu, il sentait une telle puissance en son adversaire qu'il n'avait jamais rencontré cela chez aucun chevalier. À son tour, Bohort leva son épée et crut en assener un grand coup sur le crâne de son adversaire. Mais le géant avait prévu le geste et il n'osa pas l'attendre à cause de sa tête désarmée et Bohort ne réussit pas à l'atteindre.

386. Alors commença entre ces deux chevaliers une mêlée plus grande, plus étonnante, plus forte et plus dure que Lancelot aurait jamais pu le croire. Car le géant se protégeait si bien que Bohort ne pouvait le toucher. Et la bataille se poursuivit assez longtemps pour que l'un et l'autre des adversaires aient perdu beaucoup de sang ; Lancelot s'affligeait à voir le combat durer ainsi et il déclara à ceux qui l'entouraient : « Ma foi, je n'ai jamais vu un homme ni fort ni faible qui s'y connaisse aussi bien en lutte que ce géant ; il aura bientôt reçu cent coups sur son écu dont n'importe qui serait mort. Je vous le dis, c'est sûr, s'il avait conservé son heaume sur sa tête, il n'aurait pas été vaincu aujourd'hui par quelqu'un de notre compagnie. »

387. La mêlée se prolongea si longtemps que Bohort en eut assez ; il courut sus au géant et lui porta un tel coup qu'il

---

et prent l'escu[b] et les enarmes et s'en court vers Boort la ou il le voit et li donne tel cop desus le hiaume qu'il li fait l'espee entrer ens plus de .II. dois. Et Boors, qui ot senti le cop grant et pesant, pense que s'il recevoit auques de tés cops, il l'en porroit bien meschoir et si le sent de tel force que onques mais n'en trouva tant en chavalier. Lors drece l'espee Boors et li quide grant cop donner parmi la teste. Et cil qui vit le cop venir ne l'osa atendre pour sa teste qu'il ot descouverte, si que Boors faut a lui ferir.

386. Lors conmence la melee entr'aus .II. grans et merveillouse et forte et dure assés plus que Lanselos ne peüst quidier. Car li gaians se couvroit si bien que Boors ne le pooit ferir. Si a tant duré la mellee qu'il n'i a celui qui assés n'ait perdu del sanc. Et Lanselos [*373a*] a qui il poise molt qu'ele a tant duré[a], dist a ciaus qui entour lui sont : « Par foi, ore ne vi je onques mais home ne fort ne feble qui tant seüst d'escremie conme cis gaians set, car il aura tels .C. cops receüs sor son escu dont uns autres hom fust mors. Dont je vous di vraiement, s'il eüst son hialme sor sa teste, il ne fust hui desconfis par home de nostre compaingnie. »

387. Grant piece dura la mellee tant que a Boort en anoia molt, si

lui trancha le nez avec les lèvres si bien qu'on voyait ses dents. Quand le géant se sentit à ce point défiguré, il en éprouva une telle colère qu'il crut enrager tout vif, il jeta son écu sur le sol. Alors, Bohort saisit son épée à deux mains et frappa le géant qui ne se protégeait plus d'un coup si violent qu'il lui lui enfonça la lame jusqu'au nez. Le géant s'écroula et déjà la mort lui serrait le cœur. Aussitôt Lancelot dévala les escaliers de la tour, derrière lui tous les compagnons ; ils s'approchèrent de Bohort, lui manifestant la plus grande de toutes les joies et ils lui demandèrent s'il était gravement blessé. Bohort répondit qu'il n'éprouvait ni douleur ni blessure sensibles. Le seigneur du château le fit désarmer, ordonna qu'on préparât le repas ; il affirma que ni Bohort ni ses compagnons ne partiraient ce jour de son logis, mais il leur ferait joie et fête pour l'honneur que Dieu lui avait donné. Il les pria assez pour les faire reſter là et il envoya tout alentour dans le pays chercher ses chevaliers pour que, eux aussi, viennent faire joie et fête à celui qui les avait délivrés du géant. Quand ils entendirent la nouvelle, ils furent remplis de joie. On arriva de tous les côtés de telle sorte qu'avant la tombée de la nuit il y eut plus de trois cents personnes rassemblées là, tant dames que chevaliers. Et tous se présentaient pour servir Bohort, ils l'assuraient qu'ils lui rendraient tous les services dont il pourrait éprouver le besoin et de toutes les façons possibles. « Certes, nous devons bien le faire, répétaient-ils, car vous nous

---

court sus au gaiant et li jete un entredeus si qu'il li cope le nés atout le banlevre en tel maniere que li dent li paroient. Et quant cil se vit si atourné si eſt si dolans qu'il quide bien vis esragier si jete[a] son escu a terre. Et Boors prent s'espee a .II. mains et fiert le gaiant si grant cop a descouvert qu'il li embat l'espee em parfont jusques vers le nes. Et cil chiet a terre qui angoisse de mort deſtraint. Lors avale Lanselos de la tour et li autre compaingnon ausi, si viennent a Boort et li font le greignour joie qu'il porent et li demandent s'il eſt durement navrés. Et il diſt qu'il n'a mal ne blessure dont il se sente. Et li sires de laiens le fait desarmer et fait apareillier le mengier et diſt qu'il ne se mouvera hui mais de laiens ne il ne sa compaignie ains lor fera joie et feſte pour l'onour que Dix lor a donné. Tant lor proia li sires qu'il remesent. Si envoie tout entour le païs et mande as chevaliers qu'il viegnent faire joie et feſte au chevalier qui del gaiant les a delivrés. Et quant il oent ceſte nouvele si en sont molt lié, si en vient tant d'une part et d'autre que ains que la nuis fuſt venue en i ot il assamblé plus de .CCC. que dames que chevaliers. Si se pour osfroient tout a servir Boort, et dient qu'il le serviroient s'il en avoit[b] meſtier en toutes les manieres qu'il porroient. « Et nous le devons bien faire, font il, car vous nous

avez libérés de la pire de toutes les servitudes : jamais, en effet, ce démon que vous avez tué ne nous aurait permis de vivre en paix. Ainsi vous avez gagné un si grand honneur que personne ne pourra en entendre parler sans vous respecter davantage pour le reste de votre vie. »

À la recherche de Lionel : Lancelot tue Terrican.

388. Cette nuit-là, les compagnons furent logés tout à leur aise. Et le lendemain, à peine le jour levé, Lancelot leur dit de revêtir leurs armes, car il ne resterait pas davantage en ce lieu. Les autres lui obéirent et, dès qu'ils furent armés, ils quittèrent le logis tous ensemble en recommandant son seigneur à Dieu. Monseigneur Yvain demanda à Lancelot où il désirait se rendre et Lancelot lui répondit qu'il partait à la recherche de Lionel son cousin, de son frère Hector des Marais et de tous les autres compagnons dont un grand nombre n'était pas revenu de la quête. Puis monseigneur Yvain demanda au roi Bademagu : « Seigneur, depuis quand êtes-vous devenu chevalier errant ? » Lancelot lui raconta alors comment les compagnons de la maison du roi Arthur l'avaient désigné pour être de la Table ronde et l'avaient mis à la place de Ganor d'Écosse. Cette nouvelle combla de joie monseigneur Yvain qui leur déclara : « Puisque vous ne retournez pas auprès du roi, je n'ai pour ma part nul désir de rentrer non plus, mais, par amitié pour vous, moi aussi, j'irai et je participerai à la recherche, par amitié également

---

avés delivré de la greignour servece del monde, car ja mais cis diables ne nous tenist pais que vous avés ocis. Si an avés tele honour conquise que jamais nus n'en orra parler qui plus ne vous en dout a tous les jours de vostre vie. »

388. Molt furent li compaingnon chele nuit aaisié. Et l'endemain, si tost com il fu jors, si lor dist Lanselos qu'il s'armaissent quar illoc ne demouerroit il plus. Et cil si fisent, et quant il furent armé si s'en partirent de laiens tout ensamble et conmanderent le signour a Dieu. Et mé sire Yvains demande a Lanselot ou il [*b*] voldra aler et il dist qu'il vait querre Lyonnel son cousin et Hector des Marés son frere et les autres compaingnons de la queste dont il i a assés remés. Lors dist mé sire Yvains au roi Bandemagu : « Sire, dés quant estes vous chevaliers errans ? » Et Lanselos li conte conment cil de la maison le roi Artu l'avoient esleü a estre compains de la Table Reonde et mis el lieu Ganor d'Escoce. Et mé sire Yvains en est molt liés, si lor dist : « Puis que vous ne retournerés je sui cil qui n'a talent de retourner ains irai por l'amor de vous en ceste queste et pour l'amour de mes compaingnons qui ausi s'esmeüssent pour moi a mon essient.

pour mes compagnons qui n'hésiteraient pas davantage à partir en quête de moi, j'en suis sûr, si le cas se présentait.

389. — Je vais vous dire ce que nous allons faire, proposa Lancelot. Nous sommes ici sept compagnons et chacun de nous pourrait être considéré comme excellent chevalier en une autre terre. Eh bien, séparons-nous et que chacun aille sa route, droit devant soi à son gré. Car si nous marchions tous ensemble, on pourrait nous l'imputer à lâcheté et, de toute façon, nous ne ferions rien de plus que ce qu'un seul de nous peut faire. Afin de savoir ce que chacun aura accompli, retrouvons-nous tous à la fête de tous les saints en ce château où nous avons dormi cette nuit. L'un racontera à l'autre, à ce moment-là, ce qu'il aura trouvé. Et si vous rencontrez l'un de nos compagnons, recommandez-lui également d'être là à la date fixée. Si Dieu nous accordait de nous y réunir tous, nous pourrions dès lors rentrer tous à la cour de mon seigneur le roi Arthur. » Ils tombèrent d'accord sur ce projet ; ils ôtèrent leur heaume pour échanger le baiser d'adieu, car ils pensaient bien qu'ils n'étaient pas près de se revoir. Et puis chacun prit sa route, l'un par ici, l'autre par là. Lancelot chevauchait tout seul et il marcha tout ce jour sans boire ni manger. Quinze jours entiers, il avança sans trouver d'aventures qui méritent un récit. Il se dit alors qu'il allait se rendre dans la forêt où il avait perdu Lionel car c'est là peut-être qu'il pourrait rapidement apprendre quelque chose de neuf. Il se dirigea donc le mieux qu'il put et alla durant plusieurs jours jusqu'à

---

389. — Or vous dirai, fait Lanselos, que nous ferons. Nous sommes ci .vii. compaingnon si prodome qu'il n'i a celui qu'il ne soit tenus a bon chevalier en autre terre. Si nous departons et tenons chascuns sa voie par soi. Car se nous aillions tout ensamble adés on le nous porroit tenir a recreandise, et si ne feriens nient plus de nostre besoigne que uns sels. Et pour ce que nous sachons conment chascuns aura esploitié, soions tout a feste de Tous Sains en cest chastel ou nous avons jeü anuit. Et lors dira li uns a l'autre ce qu'il aura trouvé. Et se vous nul de nos compaingnons trouvés, si lor dites que a cel terme i soient. Et se Dix donnoit que nous i venissiens tot ensamble si nous en poons retourner a la court mon signour le roi Artu. » Et il otroient ceste parole et ostent lor hialmes et s'entrebaisent, car il pensent qu'il ne s'entreverront jamais a piece ensamble. Lors akeut chascuns sa voie li uns cha et li autres la. Et Lanselos qui tous seus chevaucha erra tout le jour sans boire et sans mengier. Et erra ensi .xv. jours entiers sans aventure trouver que a conter face. Si pensa qu'il iroit vers la forest ou il avoit perdu Lyonnel, car la par aventure em porroit il tost nouveles oïr. Lors s'adrece cele part au mix qu'il pot et erra tant par ses journees qu'il

entrer dans cette forêt ; c'était l'heure de prime. Il gagna l'endroit précis où il avait perdu Lionel, alors ils regarda devant puis derrière lui tout en priant : « Seigneur, mon Dieu, voici l'endroit où Lionel s'est séparé de moi ; envoyez-moi, Seigneur, des nouvelles qui puissent réjouir et contenter mon cœur. »

390. Tout en se lamentant en lui-même, Lancelot regardait au loin ; il vit venir sur le chemin une demoiselle et, quand elle fut toute proche de lui, il la salua ; elle lui rendit son salut et s'enquit de ce qu'il était en train de chercher. « Je suis à la recherche, répondit Lancelot, de quelqu'un qui sache me donner des nouvelles d'un chevalier dont je suis en quête. — Quel est son nom ? demanda la jeune fille — Il s'appelle Lionel », répondit Lancelot. La demoiselle se mit à le dévisager et à le supplier au nom de la personne qu'il chérissait le plus au monde de lui apprendre son nom à lui. « Ma foi, dit-il, je me nomme Lancelot. — Lancelot ! s'écria la jeune fille, j'ai entendu bien des fois parler de vous ! On vous estime le meilleur chevalier du monde, aussi vous apprendrai-je où se trouve le chevalier que vous cherchez, si vous me jurez que vous me suivrez, à n'importe quelle heure où je vous en prierai. » Lancelot jura qu'il le ferait volontiers de tout son pouvoir s'il n'y avait pas pour lui déshonneur à cela. « Je ne veux rien de plus de vous, l'assura la demoiselle. — Eh bien, à présent, donnez-moi des nouvelles de mon cousin Lionel. — Avec plaisir, assurément. Dans cette forêt se trouve un

---

vint en la forest a ore de prime et vint en cel liu ou il avoit perdu Lyonnel. Lors regarda amont et aval et dist : « Biaus sire Dix, ci endroit s'en parti Lyonniaus de moi. Sire, envoiiés moi tés nouveles que mes cuers en soit liés et joians. »

390. Endementiers que Lanselos se dementoit a lui meïsmes si regarda loing de lui et voit venir une damoisele tout le chemin et ele vint pres de lui, il le salue et ele lui. Et ele li demande que il vait querant. « Je vois, fait il, querant qui nouveles me deïst d'un chevalier que je quier. — Et conment a il non ? fait ele. — Il a [*c*] a non Lyonnel », fait il. Et cele le regarde et dist et le conjure de la riens el monde que il plus aimme qu'il li die conment il a a non. « Par foi, fait il, j'ai a non Lanselos. — Lanselot, fait cele, de vous ai je oï maintes fois parler. On vous tient au meillour chevalier del monde et pour ce vous enseignerai je le chevalier que vous querrés se vous me creantés que vous me siurrés quele ore que je vous en semondrai. » Et il dist que ce fera il volentiers, sauve s'onour, a son pooir. « Je ne vous demant, fait ele, plus. — Ore me dites, fait il, de Lyonnel mon cousin nouveles. — Certes, fait ele, volentiers. Il y a un chevalier en ceste forest, le plus grant et le plus merveillous que vous onques

chevalier, c'est le plus grand et le plus extraordinaire que vous pourriez imaginer, il tient votre cousin en sa prison. Et il garde avec lui un grand nombre de chevaliers de la Table ronde. Il demeure là-haut, sur cette montagne, et on lui a donné le nom de Terrican de la Forêt Perdue[1]. Mais c'est le plus fourbe de tous les chevaliers du monde, à ce que je sais ; il est le frère de Caradoc le géant, de la famille de la Douloureuse Tour, que vous avez tué pour défendre monseigneur Gauvain[2], comme on me l'a depuis raconté.

391. — Au nom de Dieu, répliqua Lancelot, ce que j'ai fait pour son frère, j'en ferais bien autant pour lui si je pouvais le trouver. — Ma foi, affirma la demoiselle, si vous voulez y aller, je suis celle qui vous y conduira. Car je connais parfaitement l'endroit où il demeure. — Allez donc, conclut Lancelot, je ne suis pas homme à ne pas m'y rendre par peur de mourir ! » Aussitôt la demoiselle partit, avec Lancelot qui la suivait ; ils allèrent sur la grand-route tant et si bien qu'ils arrivèrent à la montagne et ils y trouvèrent une tour haute et puissante. Ils poursuivirent leur chemin et leurs chevaux avancèrent jusqu'à atteindre le pied de ce donjon ; là ils virent la fontaine qui sourdait par son tuyau d'argent et tombait dans le bassin de marbre, comme le conte l'a décrit plus haut. Les yeux de Lancelot s'attardèrent sur la fontaine, elle lui semblait bien belle sous sa couverture de feuilles et de branchages de pin. Mais la demoiselle lui montra plus de soixante écus. Et en les examinant, il reconnut l'écu d'Agloval, celui de

---

veïssiés, qui le tient en sa prison. Et des chevaliers[a] de la maison le roi Artu tient il assés avoc. Et maint la sus en cel tertre, si l'apele on Teriquen de la Forest Desvoiable, mais il est li plus fels chevaliers del monde au mien essient. Si fu frere Karados le gaiant la lignee[b] de la Dolerouse Tour que vous oceïstes pour mon signour Gavain, si conme je ai puis oï dire.

391. — En non Dieu, fait Lanselos, je ne fis onques ce de son frere que je ne feïsse autant de lui se je le peüsse trouver. — Par foi, fait ele, se vous i volés venir je sui cele qui vous i menra. Car je sai bien le lieu ou il maint. — Alés dont, fait Lanselos, quar jou sui cil[a] qui pour paour de mort ne laira qu'il n'i aille. » Atant s'en vait la damoisele et Lanselos aprés. Si s'en vont tout le grant chemin ferré tant qu'il en viennent el tertre, si truevent le tour haute et fort. Si chevauchent tant qu'il en viennent[b] amont et voient la fontainne sourdre par un tuiel d'argent et cheoit en un vaissel de marbre si com li contes l'a ja devisé autrefois. Et il regarde la fontainne car molt li samble bele por ce qu'ele estoit couverte de fueilles et des branches del pin. Et la damoisele li moustre escus jusqu'a .LX. et plus. Et Lanselos regarde et voit l'escu Agloeval et le

Sagremor le Démesuré, ceux de Keu le sénéchal et de Gosoain d'Eſtrangorre, ceux de Brandelis et de Lionel. Pourtant Lionel n'avait pas apporté le sien à la montagne, mais le géant en avait fait fabriquer un tout pareil à celui que portait Lionel pour que tous ceux qui le verraient comprennent que le jeune homme était en prison dans ce donjon.

392. « Seigneur, déclara la demoiselle, tous ceux dont vous avez vu les écus, le chevalier les garde en sa prison et il les a vaincus par la force de ses armes. — Ma foi, répliqua Lancelot, je n'arrive pas à le croire, car je vois devant moi tant et tant d'écus qui appartiennent à de nobles cœurs ! Un chevalier aurait bien de la peine à vaincre le plus mauvais d'entre eux. » Tandis qu'ils conversaient ainsi, ils virent sortir du bois un chevalier qui portait devant lui, troussé sur sa selle, un autre chevalier, il l'avait vaincu et l'avait si grièvement blessé que ce dernier ne pouvait se tenir en selle, mais il l'avait couché devant lui sur l'arçon comme un mort. Alors la jeune fille dit à Lancelot : « Seigneur, vous voyez là le chevalier dont je vous ai parlé. Vous pouvez voir à présent le démon que c'eſt et de quelle façon il amène des chevaliers dans sa prison. — Laissez-le seulement venir, fit Lancelot, car, si Dieu m'accorde aide, ce n'eſt pas aujourd'hui que ce blessé sera son prisonnier. » Puis il vérifia que rien ne manquait à son cheval et que le mors était bien placé. Cependant l'autre arrivait sans prendre garde à celui qui l'attendait.

393. Dès qu'il fut à sa hauteur, Lancelot lui cria son défi :

Saygremor le Desréé et le Kex le Seneschal et le Gosoain d'Eſtrangot et le Brandelis et le Lyonnel. Et nonpourquant Lyonniaus n'en avoit nul aporté el tertre, mais li chevaliers en avoit un fait contrefaire autel conme Lyaunniaus le portoit pour ce que cil qui le veïssent seüssent que Lyonniaus fuſt laiens en prison.

392. « Sire, fait la damoisele, tous ciaus dont vous avés veüs les escus tient li chevaliers en prison et les a conquis par force d'armes. — Par foi, fait Lanselos, je nel porroie mie croire, car je i voi tant d'escus a prodomes que a envis porroit uns chevaliers conquerre le piour d'aus. » Endementres qu'il parloient ensi si virent un chevalier sordre qui aportoit un chevalier devant soi sor sa sele[a] qu'il avoit conquis[b] et eſtoit molt durement navrés si qu'il ne se pooit drois tenir en la sele, ains gisoit sor l'arçon devant [*d*] autresi conme s'il fuſt mors. Et la damoisele le diſt a Lanselot : « Sire, veés la le[c] chevalier dont je vous cont. Ore poés veoir quel diables ce eſt et conment il amainne les chevaliers en prison. — Ore le laissiés venir, fait il. Car, si m'aït Dix, il n'iert hui mais par lui mis en prison. » Lors regarde a son cheval que riens n'i faille[d] et qu'il soit bien enfrenés. Et cil vient toutes voies qui ne se prenoit garde de celui qui l'atent.

« Vassal, déposez à terre le chevalier, car vous ne le porterez pas davantage, quelque pouvoir que vous ayez ! » En entendant les paroles de Lancelot, Terrican mit à terre le chevalier blessé qu'il portait. Puis il abaissa sa lance et courut sus à Lancelot, tandis que celui-ci, qui n'éprouvait pas la moindre peur, s'élançait lui aussi à sa rencontre. Car Lancelot avait toujours méprisé l'orgueil quand il l'avait rencontré. Alors ils s'entrechoquèrent de toute la vitesse de leurs destriers et si fort que ni les hauberts ni les écus ne purent empêcher les fers de leurs lances de s'enfoncer dans la chair blanche de leurs corps ; si les lances ne s'étaient pas brisées, ils se seraient entre-tués. Ensuite, ils se heurtèrent des corps et des écus si violemment qu'ils se firent tomber sur le sol par-dessus la croupe des chevaux. Terrican était blessé à la poitrine, Lancelot au flanc gauche et chacun saignait avec abondance. Mais en ce moment, ils ne sentaient nullement la douleur, car la colère et la rage les possédaient au point de ne leur laisser pour seul désir que la mort de l'adversaire. Ils tirèrent leur épée tranchante et échangèrent de grands coups et derechef se blessèrent fort gravement, se couvrant de plaies petites ou grandes. Et ce premier affrontement dura longtemps au point que, si Terrican n'avait pas été aussi prompt, sans nul doute il en serait mort, car il avait perdu beaucoup de sang et Lancelot l'avait tenu si court que personne n'aurait été capable d'endurer autant de souffrance. De son côté, il s'acharnait à harceler Lancelot qui se défendait bien de sorte que tous les

---

393. Quant il est auques pres si l'escrie Lanselos : « Sire vassaus, metés jus le chevalier, car avant ne le porterés vous mie pour pooir que vous aiiés. » Quant cil ot parler Lanselot si met jus le chevalier qu'il portoit, puis s'alonge le glaive et point vers Lanselot et il a lui qui pas ne le redoute. Car il ne proisoit orguel de nului qu'il onques eüst veü. Si s'entrefierent es grans aleüres des chevaus si que li escu ne li hauberc ne les garantissent mie qu'il ne metent les fers des lances parmi les chars blanches et, se les lances ne fuissent brisies, ocis se fuissent ambedoi. Puis s'entrehurtent des cors et des escus tant durement qu'il s'entreportent a terre par desus les crupes des chevaux. Si fu li chevaliers navrés el pis et Lanselos el costé senestre, si sainne molt durement li uns et li autres. Mais en cel point ne sentent point de mal, car ire et maltalens les souspręnt si qu'il ne beent a riens fors a ocirre li uns l'autre. Si traient les espees trenchans et s'entredonnent grans cops puis s'entreblecent molt durement et s'entrefont petites plaies et grans. Si dure le premiers assaus tant que, se li chevaliers ne fust si legiers com il estoit, a la grant plenté de sanc qu'il ot perdu mors fust sans recouvrier. Car Lanselos l'avoit tant hasté que nus n'en peüst avoir tant sousfert, si se traveille tant Lanselos del requerre et cil de desfendre qu'il sont

deux atteignirent la limite de leurs forces et qu'il furent contraints de s'arrêter pour se reposer. Ils s'éloignèrent alors l'un de l'autre et restèrent appuyés sur leurs écus.

394. Au bout d'un long moment, le grand chevalier, prenant la parole, s'adressa à Lancelot : « Seigneur, je vous prie de me dire qui vous êtes. — Pourquoi me le demandez-vous ? répliqua Lancelot. — Parce que, répondit Terrican, je voudrais savoir votre nom et vous connaître : vous êtes le meilleur chevalier que j'ai rencontré depuis que j'ai, pour la première fois, saisi mon écu. Or j'en ai bien pris, vaincu et capturé plus de mille auxquels je me suis mesuré. Mais je vous accorde le prix et l'honneur car, de tous les chevaliers, vous êtes l'inégalable, vous êtes la fleur. Voilà pourquoi je désire savoir votre nom ; il se pourrait bien, en effet, que vous soyez un homme avec qui je puisse m'accorder et il se pourrait aussi que vous soyez quelqu'un avec qui il m'est impossible de conclure un accord. — Vraiment ? fit Lancelot, il y a donc un homme sur cette terre avec lequel vous ne concluriez la paix à aucun prix ? — Oui, un seul. — Et quel est son nom, avec l'aide de Dieu ? demanda Lancelot. — Au nom de Dieu, déclara Terrican, c'est Lancelot du Lac. Avec celui-là, je ne serai en paix d'aucune façon, car il a tué mon frère, Caradoc, le seigneur de la Douloureuse Tour, et c'était l'homme qui m'était le plus cher au monde ; aussi vous le dis-je en toute vérité : j'accepterais de donner tout ce que je

---

ambedoi si las si que a fine force les couvint reposer. Si se traient en sus li uns de l'autre et s'apoient sor les escus.

394. A chief de piece parla li grans chevaliers et dist a Lanselot : « Sire, je vous proi que vous me dites qui vous estes. — Pour coi le me demandés vous ? fait Lanselos. — Pour ce, fait cil, que je voldroie savoir vostre non et vous connoistre, car vous estes li miudres chevaliers que je onques veïsse puis que je primes portai escu. Si en ai pris et matés et vaincus plus de .M. a qui je me sui combatus. Mais a vous en doing je le pris et l'ounour, car vous estes li nonpers de tous les chevaliers del monde et la flours. Et pour ce voldroie savoir vostre non, car tels porriés vous estre que je m'acorderoie a vous et tels porriés vous estre que je nel feroie en nule maniere. — Conment, fait [*e*] Lanselos, a il dont home el monde que vous en nule maniere ne feriés pais a lui ? — Oïl, fait il, un tot seul. — Et qui est il, fait Lanselos, se Diex vous ait ? — En non Dieu, fait cil, ce est Lanselot del Lac. A celui ne feroie jou pais en nulle maniere[a] car il ocist Karados mon frere, le signour de la Dolerouse Tour, l'ome el monde que je plus amoie. Si vous di vraiement que je voldroie avoir[b] donné quanque je ai el monde pour couvent qu'il fust ore ci en nostre lieu, car adont quideroie je bien vengier le doel qu'il m'a mis

possède en ce monde contre l'assurance qu'il fût ici aujourd'hui devant nous. Car je croirais bien alors me venger du chagrin qu'il m'a mis au cœur. — Eh bien, rétorqua Lancelot, sachez que vous êtes à présent arrivé à l'heure de la vengeance, si elle vous eSt possible, car vous voyez Lancelot devant vous. Et que son épée tranche bien, à mon avis, vous en avez déjà eu la preuve, car vous avez perdu assez de sang.

395. — Ah, Lancelot, s'écria Terrican, eSt-ce vraiment vous ? — Que oui, assura Lancelot, je suis en vérité celui par lequel il vous faut mourir sans possible rachat, car vous êtes l'homme que je hais le plus au monde et je vous le montrerai avant de vous laisser ! Gardez-vous donc de moi, je vous défie ! » À ces mots, il leva haut son épée, plaça son écu sur sa tête et marcha à grandes enjambées sur le chevalier. Et de lui assener en pleine tête un coup digne de l'homme vif et preSte qu'il était ; et pourtant, il était fort affaibli par le sang qu'il avait perdu, il avait tant de plaies au corps qu'un autre en serait mort ; mais Lancelot était de grand courage. Son adversaire tenait son épée brandie, il frappait avec violence Lancelot, mais il ne réussissait pas souvent à l'atteindre, car souvent Lancelot détournait le coup. La bataille dura si longtemps que personne n'aurait pu les regarder sans juger extrême leur vaillance ; et ceux qui voyaient ce speCtacle s'émerveillaient de leur endurance, car tous deux avaient au corps dix blessures dont la plus légère aurait suffi à faire mourir n'importe qui ; mais ces hommes

---

el cuer. — Or saciés, fait Lanselos, vraiement que bien en eStes venus en lieu[c] de vengier vous ent se vous poés, car vous le veés devant vous et avés ja essaiié conment s'espee trenche ce m'eSt avis, car vous avés ja assés perdu del sanc.

395. — Ha, Lanselot, fait il, eStes vous ce ? — Oïl, fait il, ce sui je voirement par qui il vous couvient morir sans autre rançon avoir, car vous eStes li hom del monde que je plus has si le vous mouSterai ains que je me parte de toi. Si vous gardés de moi, quar je vous desfie. » Lors hauce l'espee et met l'escu desor sa teSte et en vient vers lui grant pas et li donne parmi la teSte si grant cop conme cil qui molt eStoit legiers et viStes. Et non pourquant il eStoit molt affebloiiés pour le sanc qu'il avoit perdu car il eStoit si navrés de plaies c'uns autres[a] en eüSt perdu la vie, mais il eStoit de grant cuer. Et li autres tint l'espee traite dont il donne grans cops a Lanselot, mais ce n'eSt pas souvent car Lanselos le fait souvent faillir. Si dura la bataille tant durement si que nus ne les veïSt qui a prodomes ne les teniSt. Et molt s'esmervellierent cil qui les veoient conment il pooient tant sousfrir, car il n'i avoit celui qui n'eüSt tels .x. plaies el cors dont uns autres peüSt bien morir de la menour, mais il

de grand cœur ne les sentaient même pas, eux qui débordaient l'un envers l'autre d'une haine mortelle. Ils se frappaient mutuellement comme si leur corps avait été de fer, ils avaient tellement saccagé leurs hauberts qu'ils ne valaient quasi plus rien. Le grand Terrican était dans un état terrible, à la fois par la quantité de sang qu'il avait versée et par le nombre de blessures reçues, tout autre en aurait perdu la vie ; mais lui ne sentait rien en son extraordinaire courage. Pourtant, Lancelot l'avait tellement malmené qu'à peine s'il tenait encore debout.

396. Quand Lancelot vit qu'il s'affaiblissait, il se mit à le presser davantage, le poussa jusqu'à un fossé qui se trouvait à côté de la source. Terrican, qui n'y prêtait pas attention, reculait et il finit par y tomber. Il lui fut impossible de s'en extraire, car il était trop affaibli et tout épuisé, il avait perdu assez de sang pour comprendre que sa mort était là. Lancelot le saisit par le heaume, tira si rudement qu'il le lui arracha de la tête et il le jeta sur le chemin ; puis il le frappa avec une telle violence qu'il lui fendit le crâne jusqu'aux dents. Terrican s'écroula mort dans le fossé. Lancelot remit l'épée au fourreau. Alors la demoiselle lui déclara : « Seigneur chevalier, suivez-moi comme vous me l'avez promis. — Ah, demoiselle, s'écria Lancelot, permettez-moi au moins d'aller libérer les chevaliers de la prison du logis ! — Le chevalier blessé les libérera bien ! » répliqua la demoiselle. Lancelot se dirigea alors vers le blessé et reconnut aussitôt Gaheriet, le

---

ne s'en sentent mie conme cil qui estoient de grant cuer et qui s'entrehaoient mortelment. Si fiert li uns sor l'autre ausi conme s'il fuissent de fer si ont tant malmis les haubers qu'il ne valent mais se petit non. Et li grans chevaliers est tels atournés que del sanc qu'il a perdu que des plaies qu'il a el cors dont uns autres peüst morir. Mais il ne s'en sentoit mie conme cil qui estoit de grant cuer. Et nequedent l'avoit si mené Lanselos que a painnes se pooit tenir sor piés.

396. Quant Lanselos voit que cil est si au desous si le haste plus et le mainne jusques a une fosse qui estoit dalés la fontainne. Et cil qui ne s'en prenoit garde vait tant reculant qu'il chiet dedens. Mais il n'ot pooir d'issir fors, car tant est las et traveilliés et tant a perdu del sanc qu'il voit bien qu'il est a la mort venus. Et Lanselos l'aert au hialme et le traist si durement a lui qu'il li esrace de la teste si le jete en voies puis le fiert en la teste si durement qu'il le fent jus[*f*]ques es dens et cil chiet mors en la fosse et Lanselos remet s'espee el fuerre. Lors li dist la damoisele : « Sire chevaliers, sivés moi si conme vous m'avés acreanté. — Ha, damoisele, fait Lanselos, sousfrés vous tant que j'aie les chevaliers de chaiens desprisonnés. — Cil chevaliers

frère de monseigneur Gauvain. Gaheriet reconnut tout aussi vite Lancelot et, quoique blessé, se redressa en déclarant que Lancelot était le bienvenu. Et Lancelot de s'informer s'il pensait guérir. « Oui, assurément, avec un peu de repos, répondit Gaheriet. — Dans ce cas, le pria Lancelot, allez et délivrez nos compagnons de la prison où ils sont tenus, ainsi que tous les autres venus de terres étrangères, il y en a beaucoup. Pour moi, je suivrai cette demoiselle où elle voudra me conduire, je le lui ai promis. » Tout en prononçant ces mots, il étanchait ses blessures, car il redoutait qu'elles ne saignent trop, et il partit avec la demoiselle qui le conduisit sur le chemin par lequel ils étaient arrivés. Quant à Gaheriet, il entra dans la tour de Terrican où il découvrit un jeune homme qui tenait les clefs dans sa main et restait là, assis dans un fauteuil près d'un pilier de marbre. Gaheriet entra tout armé et salua le garçon et ce dernier, tout ébahi à sa vue, ne savait quoi dire ; il voulut prendre la fuite, mais Gaheriet le saisit à deux mains et lui déclara :

397. « Sur ma tête, vous ne m'échapperez pas ainsi ; il va falloir au contraire que vous me conduisiez là où les chevaliers sont emprisonnés. » Le jeune homme jura qu'il n'en ferait rien ; et Gaheriet le jeta sous lui sur le sol en affirmant qu'il allait le tuer s'il refusait de lui montrer ce qu'il lui avait demandé. Le jeune homme eut peur de mourir, il assura qu'il lui révélerait ce qu'il voulait. « Eh bien, conclut Gaheriet,

---

navrés, fait ele, les desprisonnera bien. » Lors en vait Lanselos au chevalier et connoist tantost que c'est Gaheries, le frere mon signour Gavain. Et cil le reconnoist tantost, si se drece si navrés com il estoit et li dist que bien soit il venus. Et Lanselos li demande s'il porra garir et il dist « oïl, bien s'il estoit a repos. — Ore alés, fait Lanselos, de laiens et jetés vos compaingnons de prison ou il sont et tous les autres des estranges terres dont il i a grant plenté et je irai avoc ceste damoisele la ou ele me voldra mener, car je li ai acreanté. » Lors estance ses plaies que il doute molt qu'ele ne sainnent trop si s'en vait avoc la damoisele et ele l'en mainne toute la voie qu'ele estoit venue. Et Gaheries est entrés en la tour Terriken et trouve un vallet qui tenoit les cles en ses mains, si seoit en une chaiiere dalés un piler de marbre. Et il entre laiens tous armés et salue le vallet et cil est si durement esbahis quant il le voit qu'il ne sait que dire. Si s'en volt fuir[a] mais Gaheries le prist a .II. mains et li dist :

397. « Par mon chief, vous ne m'eschaperés mie ensi ains couvient que vous me menés la ou li chevalier sont em prison. » Et cil dist qu'il n'en feroit riens. Et Gaheries le jete desous lui a terre et dist qu'il l'ocirra s'il ne li enseigne ce qu'il li demande. Et cil ot paour de mort si dist qu'il li enseignera. « Or me mainne dont, fait Gaheries,

mène-moi donc là où ils sont. — Volontiers, seigneur», dit le jeune homme ; alors il le mena là où les chevaliers se trouvaient emprisonnés et il déverrouilla la porte. C'était une grande salle au rez-de-chaussée où il y avait plus de soixante fenêtres, toutes ferrées, qui s'ouvraient sur un jardin, aussi y voyait-on très clair. Dès que la porte fut ouverte, Gaheriet pénétra à l'intérieur et tous se levèrent pour venir à sa rencontre, car ils ne l'avaient point encore reconnu ; Gaheriet, de son côté, demanda où se trouvaient les compagnons de la Table ronde. Aussitôt Hector des Marais bondit vers lui avec Lionel et tous les autres compagnons qui participaient à la quête. En les voyant, Gaheriet ôta le heaume de sa tête pour se faire reconnaître. Ils coururent l'embrasser avec tous les signes de la plus grande joie. Alors Gaheriet leur dit : « Mes seigneurs, monseigneur Lancelot du Lac vous salue tous, aussi bien étrangers qu'amis chers, il vous fait savoir que vous pouvez quitter cet endroit, car vous n'y rencontrerez plus personne pour vous y retenir contre votre gré. En effet, le grand chevalier gît près de la fontaine, où il a trouvé la mort de la main de Lancelot. »

398. À cette nouvelle, les compagnons furent envahis d'une joie incroyable et ils sortirent de la prison, tout heureux, ravis de l'aventure qui venait de leur arriver. Dès qu'ils furent dehors, Gaheriet se mit à les compter pour savoir leur nombre. Et il trouva qu'ils étaient soixante-quatre, tant

---

la ou il sont. — Sire, fait cil, volentiers. » Lors l'en mainne la ou li chevalier estoient en prison, si desferme l'uis et ce estoit en une sale par terre ou il avoit plus de .LX. fenestres de fer qui toutes ouvroient vers un garding et on i veoit molt cler. Et quant li huis fu ouvers si entra Gaheries dedens et cil se lievent encontre lui qui encore ne le conoissoient mie. Et il lor demande ou sont li conpaingnon de la Table Reonde. Lors saut avant Hectors des Marés et Lyonniaus et li autre compaingnon de la queste. Et quant Gaheries les voit si oste son hialme de sa teste et se fait connoistre a els. Et il le courent acoler et li font molt grant joie. Et lor dist : « Signour, mé sire Lanselos del Lac vous salue, ausi les estranges conme les privés, et vous mande que vous vous em poés aler de chaiens [*374a*] car vous n'i trouverés qui vous detiegne plus outre vostre volenté. Car li grans chevaliers gist mors et est ocis par la main Lanselot delés la fontainne. »

398. Quant li compaingnon oent ceste novele si en ont si grant joie que plus grant ne porent avoir, si en issent fors lié et joiant de ceste aventure qui lor ert avenue. Et quant il furent fors issu si les conte Gaheries pour savoir le conte d'aus. Si trouve qu'il estoient

des chevaliers de la maison du roi Arthur que des hommes venus d'autres pays selon l'habitude des chevaliers de s'en aller à la recherche des aventures extraordinaires par les terres étrangères. Et une fois qu'ils furent tous délivrés, le sénéchal Keu déclara devant tous ceux qui étaient là : « Vraiment, je le disais bien, que nous ne serions jamais délivrés avant l'arrivée de Lancelot qui nous sortirait de cette prison ; mais que dès qu'il serait amené de ce côté par quelque aventure, sur-le-champ nous serions libres. » Et les autres de renchérir : vraiment Lancelot montrait sa valeur partout où il passait. Ensuite Hector demanda à Gaheriet de quel côté Lancelot s'en était allé. Gaheriet répondit que c'était dans la direction de la Terre Foraine. « Ah, Dieu, s'écria Hector, si j'avais eu un cheval, je n'aurais jamais cessé d'avancer jusqu'à ce que je l'aie rejoint, car je désire trop le voir, lui le plus valeureux de tous ceux qui portent des armes ! — Il vous faut pourtant demeurer, remarqua Gaheriet, je crois que vous ne trouverez pas ici de monture. » Ils se mirent alors à discuter de ce qu'ils pourraient faire, car ils ne sauraient rester en cet endroit ; tandis qu'ils parlaient ainsi, ils virent arriver trois jeunes hommes qui menaient deux chevaux de somme chargés de venaison. « Au nom de Dieu, s'exclama Gaheriet, nous pourrons désormais séjourner ici plus longtemps, car nous avons assez à manger. — Je vais vous dire, déclara Brandelis, ce que nous allons faire. Nous sommes las et mal en point d'avoir été longtemps emprisonnés ; quant à

.LXIIII. chevalier que de la maison le roi Artu que d'aillours ausi conme li chevalier aloient querre les estranges aventures par estranges terres. Quant il furent tout delivré si dist Keus li seneschaus oiant tous ciaus de laiens : « Voirement, fait il, disoie je bien que ja ne seriens delivré devant ce que Lanselos vienroit qui nous en geteroit. Mais si tost com aventure l'amenroit ceste part seriemes nous delivré. » Et li autre se dient que bien se moustre prodom ou il est. Lors demande Hector a Gaheriet quel part Lanselos s'en vait. Et il dist vers la Terre Forainne. « Ha, Dix, fait Hectors, se j'eüsse cheval je ne finaisse jamais d'esrer[a] devant ce que je l'eüsse ataint, car trop le desir a veoir conme celui qui est li plus prodom de tous ciaus qui orendroit portent armes. — A remanoir vous couvient, fait Gaheries, car je quit que vous ne truissiés sor coi monter. » Lors prendent conseil qu'il porront faire, car illoc ne porroient il mie demorer. En ce qu'il parloient ensi si voient venir .III. vallés qui amenoient .II. sommiers charciés de venison. « En non Dieu, fait Gaheries, ore poons nous sejourner plus seürement, car a mengier avons nous assés. — Or vous dirai, fait Brandelis, que nous ferons. Nous sommes las et traveillié, si avommes longement esté em prison. Et

vous, Gaheriet, vous êtes blessé. C'est pourquoi je conseillerais volontiers que nous restions ici toute cette semaine jusqu'à la guérison de ceux des nôtres qui sont malades et affaiblis. Entre-temps, Dieu, si cela se trouve, nous enverra des chevaux. — Et où prendrons-nous de quoi manger ? objectèrent les autres. — Tant que nous serons dans cette forêt, dit Brandelis, où il y a des biens en abondance, nous y prendrons du gibier autant qu'il nous plaira. Je vous le dis, en vérité, nous pourrions demeurer ici deux mois que le gibier ne nous manquerait pas. » C'est ainsi que les compagnons restèrent en cet endroit, et ce soir-là, lorsqu'ils eurent fini de manger, ils demandèrent à Gaheriet s'il avait des nouvelles de la cour. Il leur répondit qu'il l'avait quittée très peu auparavant ; il leur raconta aussi le tournoi qui avait été le plus somptueux au royaume de Logres depuis le couronnement du roi Arthur. Et de leur évoquer la grande foule qui s'était rassemblée et la défaite des compagnons de la Table ronde que Lancelot, qui s'était mis dans le camp du roi Bademagu, leur avait infligée. À ce récit, ils s'écrièrent que Lancelot était décidément le plus admirable des hommes du monde.

399. « Dieu me vienne en aide, dit le sénéchal Keu, il a désormais fait la preuve devant ceux de la Table ronde qu'elle tire plus d'honneur de lui seul que de la moitié de tous les autres qui en font partie. — Au nom de Dieu, fit remarquer Gaheriet, monseigneur Hector, Lancelot a beau-

---

vous meïsmes, fait il a Gaheriet, estes navrés. Et pour ce loeroi je bien que nous sejournons toute ceste semainne tant que nostre compaingnon qui sont malade et deshaitié fuissent gari. Et endementiers nous envoiera Dix aventure de chevaus. — Et ou prendrons nous a mengier ? font li autre. — Tant conme nos serons chaiens en ceste forest, fait Brandelis, ou il a plenté de tous biens, si i prendrons venison tant com il nous plaira. Si vous di vraiement que pour demorer .II. mois entiers ne nous faudra viande. » Ensi demourerent laiens li compaingnon et, au soir, quant il orent mengié, demanderent a Gaheriet s'il savoit nules nouveles de court. Et il dist qu'il n'avoit mie granment qu'il s'en estoit partis. Si [*b*] lor conte del tournoiement qui fu li plus riches qui onques fust el roialme de Logres puis que li rois Artus fu couronés. Aprés lor conte del grant pueple qui i fu et conment cil de la Table Reonde avoient esté desconfit par Lanselot qui s'estoit tournés devers le roi Bandemagus. Et quant il oent ceste parole si dient que voirement est Lanselos li plus merveillous hom del monde.

399. « Si m'aït Dix, fait Kex li seneschaus, ore a il bien moustré a ciaus de la Table Reonde qu'ele est plus honneree par lui que de la

coup à se plaindre de vous : il affirme que vous saviez parfaitement qu'il est votre frère, que vous êtes souvent resté à ses côtés à la cour et que vous lui avez toujours caché la réalité, alors qu'il est la fleur de la chevalerie et le plus valeureux du monde. » À ces mots, Hector s'empourpra de la honte qu'il ressentait et il répondit d'un ton plein de vergogne : « Cher seigneur, si j'avais raconté que Lancelot est mon frère, il est si plein de valeur chevaleresque, il est d'une telle noblesse que peut-être il n'aurait pas daigné le croire, ou bien il aurait estimé que c'était un mensonge. Moi, j'aurais eu trop honte s'il m'avait refusé pour son frère. Maintenant qu'il sait la vérité par un autre que par moi, je pourrai désormais me faire reconnaître de lui, si Dieu m'accorde de le retrouver tôt ou tard ; et ce sera bientôt, s'il plaît à Dieu, car à peine me serai-je procuré un cheval que je ne m'arrêterai plus d'aller avant d'avoir retrouvé Lancelot, et s'il n'apprécie pas ma conduite, je lui en offrirai réparation. »

400. En apprenant cette nouvelle, Lionel fut rempli d'une joie débordante, il courut à Hector, l'embrassa et lui montra son éclatant bonheur en disant : « Au nom de Dieu, Hector, j'avais en vous un bien mauvais cousin quand vous m'avez si longtemps caché la vérité ! — Cher seigneur, répondit Hector, c'est que vous êtes de grande noblesse, de haute lignée, descendant de rois et de comtes, quand je ne suis qu'un pauvre chevalier en regard de vous, de si modeste race

---

moitié de tous ciaus qui i sont. — En non Dieu, fait Gaheries, mé sire Hectors, Lanselot se plaint molt de vous. Car il dist que vous saviés bien qu'il estoit vos freres et repairiés souvent avoc lui a court si vous estes tous jours vers lui celés qui est la flours de toute chevalerie et li plus prodom del monde. » Lors conmence Hectors a rougir de la honte qu'il en a et respont molt hontous : « Biaus sire, fait il, se je deïsse qu'il fust mes freres, il est plains de si grant chevalerie et de si grant afaire qu'il ne daingnast mie croire par aventure ne il ne quidast mie que ce fust voirs, si en eüsse honte se il me refusast a frere. Puis qu'il en set ore la verité par autrui que par moi je me porrai bien faire connoistre a lui se Dix donne que je le truisse ou tart ou tempre, et ce sera molt par tans se Dix plaist. Car si tost conme je averai cheval je ne finerai jamais devant que je l'aurai trouvé, et se il ceste chose tient a mesfait je li amenderai. »

400. Quant Lyonniaus ot ceste nouvele si en fu a merveilles liés, si court a Hector et l'embrace et li fait merveillouse joie et li dist : « En non Dieu, Hector, je avoie malvais cousin en vous quant vous envers moi vous estes tant celés. — Biaus sire, fait il, vous estes un gentix hom et haus conme cil qui tous est estrais de rois et de contes et je sui uns povres chevaliers endroit de vous et de si bas lingnage

de par ma mère[1] que je ne pensais pas, si vous m'aviez su votre cousin, que vous m'ayez reconnu ce titre sauf par magnanimité. — Arrêtez de plaisanter, s'écria Lionel, sur ma tête, si vous teniez encore un tel propos, je vous en voudrais pour toujours ! Car je serais sûr alors que vous le dites parce que je n'ai pas un pied de terre. Mais s'il plaît à Dieu et si mon cousin le veut, le roi Claudas aura encore de quoi regretter de tenir ma terre et il goûtera la récompense due au traître qui déshérite un noble seigneur ! » Ils restèrent ainsi toute la semaine jusqu'à ce que le comte du Parc, qui avait sa demeure à trois lieues de la tour de Terrican, vînt leur rendre visite. Il fut très content d'apprendre que Terrican avait cessé de vivre et il découvrit parmi les chevaliers présents l'un de ses frères qu'il n'avait pas revu depuis plus d'une demi-année. Il lui fit grande fête et, lorsqu'il apprit que le seul manque de chevaux retenait tous ces chevaliers sur la montagne de Terrican, il en fit venir un pour chacun des chevaliers du roi Arthur ; aux étrangers aussi, il fit cadeau de montures, mais elles n'étaient pas de la même qualité. De leur côté, les chevaliers d'Arthur lui offrirent pour son service de garder la cité de Terrican avec toute sa demeure, bien fortifiée comme elle était. Ils quittèrent donc l'endroit dès que Gaheriet fut guéri de ses blessures et ils s'en allèrent sur le même chemin que celui où la demoiselle avait emmené Lancelot. Ils chevauchèrent ensemble jusqu'à un chemin renforcé qui parcourait la forêt.

---

endroit ma mere que je ne quidaisse que vous me conneüssiés a cousin se ne fust par vostre debonaireté. — Ore del gaber, fait Lyonniaus, par mon chief, se vous jamais le disiés je ne vous en saveroie ja gré. Car lors sauroie je bien que vous le diriés pour ce que je n'auroie de terre plain pié. Mais se Dix plaist et mon cousin, encore se repentira li rois Claudas qui le tient et en aura tel guerredon conme traitres doit avoir de gentil home desireter. » Ensi demourent laiens toute la semaine entiere tant que li quens del Parc qui manoit d'illoc a .III. lieues les vint veoir. Si fu molt liés quant il sot que Terriken estoit ocis, et trouva illoc un sien frere qu'il n'avoit veü passé avoit demi an. [*c*] Si li fist molt grant joie. Et quant il sot que li chevalier ne demouroient el tertre fors por defaute de chevaus si fist venir a chascun de la maison le roi Artu cheval, et as autres donnoit chevaus mais il n'estoient mie si bon. Et li chevalier de la maison le roi Artu li donnerent de son service le chastel Terriken et tout le manoir si com il estoit fremés. Si se partirent de laiens si tost com Gaheries fu garis et s'en issent par la voie par ou la damoisele avoit enmené Lanselot. Si chevaucierent ensamble jusques a un chemin esforcié qui estoit en la forest.

401. Alors Gaheriet déclara : « Chers seigneurs, il nous faut ici nous séparer, car je ne sais pas si nous trouverons Lancelot. C'est pourquoi je vous prie d'être tous à la fête de tous les saints au château du Passage qui est à l'entrée de la terre du géant, par-delà Gorre. Je vous demande d'y être puisque, ce même jour, Lancelot doit s'y trouver. » Chacun affirma qu'il ferait tout son possible pour y être. Là-dessus, ils se séparèrent et chacun choisit sa route. Mais désormais le conte ne parle plus d'eux et revient à monseigneur Lancelot du Lac.

Lancelot châtie un chevalier pillard.

402. Le conte dit à présent que, lorsque Lancelot s'en fut allé de la montagne où il avait tué Terrican, il chevaucha, terriblement fatigué et souffrant en homme qui avait enduré bien des peines et des tourments dans la bataille qu'il venait de gagner. Et la demoiselle allait toujours devant lui si bien qu'elle finit par sortir de la grand-route et pénétra dans un étroit sentier. Alors elle dit à Lancelot : « Seigneur, savez-vous où je vous conduis ? — Non pas, demoiselle, répondit-il, si vous ne me l'apprenez pas. — Eh bien, déclara-t-elle, sachez que je vous emmène vous battre contre un chevalier qui habite tout près d'ici dans cette forêt ; il a instauré une mauvaise coutume dont tous les hommes au monde devraient le blâmer : il détourne de leur route tous ceux qui passent devant lui pour pouvoir les vaincre. — Et comment le savez-vous ? demanda Lancelot. — J'en ai fait moi-même

---

401. Lors lor dist Gaheriet : « Biaus signour, ci nous couvient il partir si ne sai se nos trouverons Lanselot. Si vous proi que vous soiiés tout a la feste de Tous Sains au chastel del Trespas qui est a l'entree de la terre au gaiant, devers Gorre. Si vous di pour ce i soiiés a celui jour i doit estre Lanselos. » Et chascuns dist qu'il i sera s'il puet. Si se departirent d'illoc et entra chascuns en sa voie. Mais ici endroit se taist li contes d'aus tous et retourne a parler de Lanselot del Lac.

402. Or dist li contes que quant Lanselos se fu partis del tertre ou il ot Terriken ocis si chevauche a merveilles las et traveilliés conme cil qui assés avoit eü painne et traveil en la bataille qu'il ot faite. Et la damoisele vait tous dis avant tant qu'ele issi del grant chemin ferré, si se mist en un estroit sentier. Lors dist a Lanselot : « Sire, savés vous ou je vous mainne ? — Damoisele, fait il, nenil, se vous nel me dites. — Or saciés, fait ele, que je vous maing combatre a un chevalier qui ci pres maint en ceste forest qui sert d'une malvaise coustume dont tous li mons l'en devroit blasmer. Car il destourne tous ciaus qui devant lui passent par coi il em puist venir au desus. — Et conment le savés vous ? fait Lanselos. — Je le sai bien,

l'expérience, expliqua la demoiselle, car hier, lorsque je suis passée devant lui pendant la journée, il m'a dérobé mon palefroi qui est le plus beau du monde et même il a cherché à me faire violence quand il m'a vue protester. — En ce cas, affirma Lancelot, je vais vous dire ce que vous allez faire : vous chevaucherez à une bonne distance devant moi et je vous suivrai de loin ; quand ce chevalier vous verra toute seule, je suis certain qu'il vous dérobera votre cheval s'il est aussi déloyal que vous le décrivez. — Vous parlez bien, seigneur, convint la demoiselle, c'est ce que je vais faire. » Alors elle partit devant et Lancelot qui allait derrière la suivait de loin. Elle chevaucha tant qu'elle arriva devant une haute tour fortifiée qui s'élevait dans un marais. Le chevalier se tenait devant sa porte, tout armé, sur son cheval. Dès qu'il vit arriver la jeune fille, il voulut lui voler sa monture ; il l'attrapa donc par un bras et la fit tomber par terre. Elle se mit à crier : « À l'aide ! À l'aide ! » puis, se relevant, elle agrippa la bride du cheval et assura le chevalier qu'il n'emmènerait pas sa monture. Lancelot n'était pas loin, il avait bien vu comment l'autre avait désarçonné la jeune fille et cela l'avait considérablement irrité ; il arriva le plus vite qu'il put, éperonnant son propre cheval, tout en criant au chevalier qu'il était mort. Le chevalier regarda du côté où il entendait ces cris et il découvrit Lancelot, tout sanglant de ses blessures autant que du sang de Terrican ; cette vision lui causa une véritable épouvante et il voulut aussitôt prendre la fuite, mais il ne le put car Lancelot

---

fait ele, par moi meïsme. Car quant je passai ier au jour par devant lui il me toli un palefroi le plus bel [*d*] del monde, et si me volt faire toute vilenie pour ce que j'en parloie. — Or vous dirai je, fait Lanselos, que vous ferés. Vous vous en irés une grant piece devant moi et je vous siurrai de loing. Et quant li chevaliers vous verra toute sole je sai bien qu'il vous tolra vostre cheval s'il est si des loiaus conme vous dites. — Sire, fait ele, vous dites bien et je le ferai ensi. » Lors s'en vait devant et Lanselos aprés et le siut de loing. Et ele chevauche tant qu'ele vint a une tour forte et haute qui seoit en un marois. Et li chevaliers estoit devant sa porte tous armés sor son cheval et, quant il vit la damoisele se li volt tolir son cheval. Si le prent as bras et le flatist en contre terre. Et cele conmence a crier : « Aïde ! Aïde ! », si se relieve et prent son cheval par le frain et dist au chevalier qu'il ne le menroit mie. Et Lanselos, qui n'estoit mie molt loing, vit bien conment il l'avoit abatue, si l'en poise molt et en vint la poignant si tost com il pot del cheval traire, si escrie au chevalier qu'il est mors. Et quant cil l'oï si l'esgarde et le voit tout sanglent que del sanc Terriken que del sien. Si en ot molt grant hide si volt tourner en fuies. Mais il ne pot, car Lanselos li vient si durement com il

arrivait sur son cheval à fond de train. Il cria une seconde fois au chevalier qu'il était mort. Il le frappa avec une telle violence que ni écu ni haubert ne réussirent à empêcher le fer et le bois de la lance de se ficher en pleine chair, et il le précipita de son cheval à la renverse sur le sol. Et comme il récupérait sa lance, le chevalier perdit connaissance sous l'effet de la douleur. Lancelot mit pied à terre, lui arracha le heaume de la tête en déclarant qu'il allait le tuer si l'autre ne se rendait pas ; mais le chevalier souffrait si affreusement qu'il ne put prononcer un mot, alors Lancelot, qui n'avait pas envie de s'attarder, lui porta un tel coup de son épée qu'il le laissa mort sur le sol. Puis il fit remonter la jeune fille sur son palefroi ; lui-même se remit en selle et quitta cet endroit. Quant à la jeune fille, elle se mit à le prier de venir chez elle trouver logis pour ce jour-là. « Vous devez bien le faire, assurait-elle, car il est tard et si vous partez maintenant, je crois que vous ne trouverez plus où vous abriter aujourd'hui. C'est pourquoi je vous conseille de venir avec moi. » Il le lui accorda et elle en fut tout heureuse. Elle le conduisit donc à travers la forêt sur une distance d'une bonne lieue et ils finirent par arriver à la demeure, qui se trouvait à l'orée du bois.

403. Cette nuit-là, Lancelot fut très bien hébergé ; on fit visiter ses blessures par une vieille dame de grand savoir. Il demeura huit jours ou un peu plus et ainsi se trouva guéri. Alors, un matin, il s'en alla dès qu'il vit le jour poindre, il se mit en selle en pensant qu'il ne cesserait

---

pot del cheval traire si escrie au chevalier qu'il est mors. Si le fiert si durement que li escus ne li haubers ne li fu garans qu'il ne li mete parmi le cors fer et fust, si le porte del cheval a terre tout a envers. Et au retraire del glaive se pasme cil de la dolour qu'il sent. Et Lanselos descent del cheval se li esrace le hialme de la teste et dist qu'il l'ocirra s'il ne se rent. Et cil est si angoissous qu'il ne li puet respondre et Lanselos, qui n'ot talent de plus demourer, li donne tel cop de l'espee qu'il l'abat mort a la terre, puis fait la damoisele monter sor son palefroi. Et il remonte sor son cheval, si se part d'illoc. Et cele li proie qu'il aille hui mais herbergier avoc li. « Et vous le devés, fait ele, bien faire car il est tart et se vous ore partés de ci je ne quit mie que vous hui mais truissiés ou herbergier. Et pour ce vous lo je que vous en veigniés avoc moi. » Et il l'otroie et ele en fu molt lie, si l'en mainne parmi la forest bien la montance d'une lieue tant qu'il en vinrent au rechet qui estoit a l'issue de la forest.

403. Cele nuit fu Lanselos bien herbergiés et li fist on ses plaies regarder a une vielle dame qui molt en savoit. Si demoura Lanselos laiens .VIII. jours et plus tant qu'il fu garis. Lors s'en parti a un matin si tost com il vit le jour si se mist en son chemin et pense qu'il ne finera

plus de chevaucher avant d'avoir retrouvé Hector son frère. C'est ainsi que Lancelot commença sa recherche parce qu'il ignorait qu'Hector se trouvait dans la tour de Terrican. Il marcha nombre de jours, une heure d'un côté, une heure de l'autre, et partout où il passait il demandait des nouvelles d'Hector, mais il ne trouva personne qui sache quoi que ce soit. C'est ainsi qu'il fit route pendant plus d'un mois sans rencontrer d'aventure qui vaille la peine d'être racontée. Un jour, il arriva qu'il s'était levé tôt chez le forestier où il avait passé la nuit. Il fit aller son cheval si bien qu'il sortit de la forêt et alors il découvrit une demeure de moines qui se trouvait le long de la prairie, et comme il regardait devant la maison, il vit un homme vénérable, revêtu de la robe blanche. Lancelot salua le moine qui lui rendit son salut et Lancelot lui demanda s'il pouvait lui donner des renseignements sur un chevalier dont il était en quête. « Seigneur, s'enquit le moine, quel est son nom ? — Par Dieu, répondit Lancelot, c'est Hector des Marais. — Alors je peux vous en donner des nouvelles, fit le moine, car il est passé ici l'autre jour, dispos et en bonne santé. Il a même tué devant notre maison un chevalier qui voulait mettre à mort une jeune fille ; après avoir tué le chevalier et libéré la demoiselle, Hector s'en est allé et depuis nous n'en avons plus entendu parler.

404. — Ah, s'écria Lancelot, comment pourrai-je le retrouver ? — Ma foi, répondit le vénérable vieillard, je ne saurais vous donner d'autre renseignement que celui-ci : il est parti

---

jamais d'errer dessi a dont qu'il aurra trouvé Hector son frere. Ensi est Lanselos entrés en la queste conme cil qui ne quidoit pas qu'il fust en la tour [*e*] Terriken. Si chevauche mainte journee, une ore avant et autre ariere, et par tout la ou il vient demande nouveles de Hector, mais il ne trouve qui l'en avoit. Si erra en tel maniere plus d'un mois sans aventure trouver qui face a aconter en conte. Mais a un jour avint qu'il estoit matin levés de chiés un forestier ou il avoit la nuit jeü si chevaucha tant qu'il vint fors de la forest. Lors trouva il une maison de rendus qui estoit delés une praerie et il esgarde devant la maison et i voit un prodome qui estoit vestus de robe blanche, si le salue et cil li rent son salu. Et Lanselos li demande s'il i saurait a dire nouveles d'un chevalier qu'il quiert. « Sire, fait li rendus, conment a il non ? — Par Dieu, fait Lanselos, il a a non Hectors des Marés. — De lui, fait li prodom, vous sai je bien a dire nouveles, car il vint avant ier chaiens sains et haitiés. Si[a] ocist uns chevaliers ci devant qui voloit ocirre une damoisele. Mais quant il l'ot ocis et la damoisele delivree si s'en ala ne onques puis n'en oïmes parler.

404. — Ha, fait Lanselos, conment le porroie je trouver ? — Par foi, fait li prodom, je ne le vous sauroie autrement enseigner

de ce côté. » Et il lui montra lequel. « Puisque vous ne pouvez m'en apprendre davantage, fit Lancelot, dites-moi au moins quelles armes porte Hector. » Le moine répondit qu'il était armé de blanc avec un écu noir. « Eh bien, puisqu'il en est ainsi il me reste à vous recommander à Dieu », conclut Lancelot. Et il repartit aussitôt, se hâtant de faire de la route pour savoir s'il apprendrait du neuf. Il chevaucha si longtemps qu'il arriva devant une montagne où se dressait un grand château de haute taille, fort bien assis, qu'entourait une rivière profonde et rapide. Un pont fortifié enjambait le cours d'eau. En s'approchant du lieu, Lancelot rencontra une jeune fille montée sur un palefroi blanc ; elle portait sur son poing un épervier. Dès qu'elle fut à la hauteur de Lancelot, elle lui adressa son salut et lui demanda où il se rendait. « Je vais en cette cité, répondit Lancelot, je m'y hébergerai cette nuit si je trouve qui veuille bien me recevoir. — Noble seigneur, dit la jeune fille, n'y allez pas, vous ne sauriez en repartir sans colère. » Lancelot répéta qu'il irait, car c'était son chemin. « Dieu vous donne donc plus de chance que les chevaliers n'obtiennent habituellement quand ils y vont, fit la jeune fille, car, Dieu me préserve, je n'ai jamais vu revenir un chevalier qui y était entré. »

Lancelot tue deux géants.

405. Sur ces mots, ils se séparèrent et Lancelot chevaucha jusqu'au pont ; il le traversa et arriva devant la porte de la

---

fors tant qu'il ala ceste voie. » Se li moustre laquele. « Puis que vous ne m'en savés de plus enseignier, fait Lanselos, dites moi queles armes il porte. » Et cil li dist qu'il a unes armes blanches et un escu noir. « Ore vous conmant je a Dieu, fait Lanselos, puis qu'il est ensi. » Si s'em part atant et se haste de tost aler por savoir s'il en orroit nule nouvele. Si a tant chevauchié qu'il vint en un tertre ou il avoit un chastel grant et haut et bien seant qui estoit avironnés d'aigue roide et courant. Et par desus avoit un pont fort. Quant Lanselos aproce cele part si encontre une damoisele montee sor un blanc palefroi qui portoit sor son poing un esprevier. Et quant ele vint pres de Lanselot si le salue et li demande ou il vait. « Je vois, fait il, en cel chastel ou je herbergerai anuit se je truis qui m'i voelle herbergier. — Frans hom, fait ele, n'i alés mie. Car vous n'en porriés partir sans courous. » Et il dist qu'il ira puis que ses chemins li a tourné. « Or vous doinst Dix meillour eür que li autre chevalier n'i ont qui i vont que ja Dix ne m'aït se je onques en vi partir chevalier qui i alast. »

405. Lors s'en partent li uns de l'autre et Lanselos chevauche jusques au pont, si passe outre et en vint jusqu'a la porte del

place. Il voulait pénétrer à l'intérieur quand un paysan horrible et affreux[1] saisit les rênes de son cheval en disant : « Descendez, seigneur chevalier : la bête eſt à moi contre le passage. » Lancelot rétorqua qu'il ne descendrait nullement de sa monture, il ne devait ni droit de passage ni coutume, il était un homme franc de toutes ces obligations-là, comme le sont tous les chevaliers du monde. « Au nom de Dieu, reprit le ruſtre, en ce lieu, vous ne serez pas du tout franc d'obligation, mais vous allez me laisser bon gré mal gré votre cheval, car il m'appartient dès lors que vous êtes passé par ce pont. » Sur quoi il saisit la bride de l'animal et la tira avec une grande force. Lancelot jura que, même s'il ne le lâchait pas, il ne réussirait certes pas à l'empêcher de passer, mais le ruſtre continuait d'assurer qu'il aurait le cheval malgré Lancelot. Ce dernier répéta : « S'il vous plaît, vous ne l'obtiendrez pas. » Et comme le vilain s'entêtait à affirmer que l'animal lui reviendrait, Lancelot éperonna sa monture tout en frappant si rudement son interlocuteur qu'il le transperça de sa lance et le jeta mort sur le sol. Puis il tira sa lance pour la reprendre, car il se disait qu'il allait encore en avoir besoin. Et c'eſt ainsi qu'il entra dans la cité.

406. À peine Lancelot avait-il pénétré dans la fortification qu'il entendit un cor sonner très haut ; puis il vit un vieillard qui lui déclara : « Seigneur chevalier, vous avez fort mal agi en tuant notre portier. Et vous allez connaître votre folie avant la nuit. » Lancelot passa outre, car il n'avait jamais peur de ce

---

chaſtel, et voloit entrer ens quant uns vilains lais et hidous le prent au frain et li diſt : « Sire chevaliers, descendés, car cis chevaus eſt miens pour le passage. » Et Lanselos diſt qu'il ne descendera mie, car il ne doit passage ne couſtume. Car [*f*] il eſt frans hom et tout li chevalier del monde ausi. « En non Dieu, fait li vilains, ci ne serés vous mie frans ains me lairés le cheval ou vous voelliés ou non, car il eſt miens puis que vous passés par ci. » Et lors prent le cheval par le frain si le tire molt fort. Et Lanselos li diſt que s'il ne le laisse qu'il s'en partira malgré sien. Et cil diſt qu'il n'en fera riens, ains aura le cheval mal gré sien. Et cil li diſt que non avra, s'il li plaiſt. Et cil diſt toutes voies qu'il aura le cheval, et Lanselos hurte le cheval des esperons et le fiert si durement qu'il li met le glaive parmi le cors si le rue a la terre mort puis retrait son glaive a soi, car il pense bien qu'il en aura encore meſtier, si entra el chaſtel.

406. Tout maintenant que Lanselos fu el chaſtel entrés oï il un cor sonner molt haut et puis voit un viel home qui li diſt : « Sire chevaliers, vous avés mal fait qui noſtre portier avés ocis. Si en connoiſtrés encore anuit voſtre folie. » Et Lanselos s'en passe outre qui ne redoute chose qui avenir li doie. Et ensi com il chevauchoit par le

qui pouvait arriver. Alors qu'il chevauchait ainsi de par la cité, il entendit des gens lui dire : « Dépêchez-vous, seigneur chevalier, vous marchez à votre mort. » Lancelot n'attacha aucune importance à leurs propos, tout au contraire, il allait, parfaitement tranquille, et pour finir il parvint au donjon. Il mit pied à terre devant l'entrée, attacha son cheval à un orme puis il poussa une petite porte qu'un jeune homme avait laissée ouverte et pénétra à l'intérieur. Dès qu'il fut dans le donjon, il vit s'abattre derrière lui une porte coulissante qui le sépara de l'entrée : c'était le même garçon qui venait de faire cette manœuvre. Et Lancelot ne s'en émut pas le moins du monde, car il croyait bien repartir quand il en aurait le désir. Alors le jeune gars qui avait fait descendre la porte lui cria : « Seigneur chevalier, nous vous tenons maintenant, vous remplacerez notre portier que vous avez tué. » Mais Lancelot ne lui répondit rien, car tout cela le laissait froid.

407. Il ne se passa qu'un court moment avant qu'il ne vît arriver deux géants d'une hauteur stupéfiante ; ils étaient armés à la façon des champions qui partent au combat : ils avaient en effet la tête nue et découverte et ils portaient de bons écus solides, ils avaient enfilé des hauberts de qualité, chacun serrait en sa main sa forte épée. Voyant Lancelot, ils lui crièrent qu'il était mort s'il ne se rendait pas. D'un coup d'œil, Lancelot avait compris que ce n'étaient pas là des chevaliers, il rétorqua qu'il n'avait pas à se garder de deux rustres. Il frappa ensuite le premier avec une telle violence qu'il fendit son écu comme un bout de chiffon et lui planta

---

chastel si ot gent qui li disent : « Sire chevaliers, hastés vous car vous alés a vostre mort. » Et il ne li chaut de riens qu'il dient ains s'en vait seürement tant qu'il vint a la maïstre tour, si descent devant la porte et atache son cheval a un orme puis ouvre un huisset que uns vallés ot laissié ouvert, si entre ens. Et quant il fu ens si voit descendre une porte couleïce entre lui et le guichet que uns vallés ot laissié aler. Mais il ne s'en esmaie de riens, car il quide bien faire voie quant il volra. Et li vallés qui la porte ot laissie aler li escrie : « Sire chevaliers, ore vous avons nous el lieu de no portier que vous avés ocis. » Et Lanselos ne li respont riens conme a celui a qui il n'en chaut.

407. Lors ne demoura gaires qu'il voit venir .II. gaians grans et mervellous si furent armé en guise de champions qui doivent escremir, car il orent lor testes nues et descouvertes et portoient bons escus et fors et avoient bons haubers endossés et avoit chascuns une espee en sa main bone. Et la ou il voient Lanselot se li dient qu'il est mors s'il ne se rent. Et il les esgarde et connoist bien qu'il ne sont mie chevalier, si lor dist que de .II. vilains n'a il garde. Si fiert le premier si durement qu'il li cope l'escu conme une chinche et li met

l'épée dans la tête jusqu'à la mâchoire; l'autre s'écroula mort. Lancelot courut sur le second, en homme qui n'a peur de rien, et quand le géant vit son compagnon mort il se mit à fuir le plus vite qu'il put. Et Lancelot lui criait: « Assurément, triste lâche, cette fuite ne vous servira à rien ! » Et comme il le rejoignait devant la porte d'une chambre, il leva l'épée et le frappa si fort qu'il lui fit voler la tête. Puis Lancelot remit son épée au fourreau et regarda de tous les côtés pour voir s'il y avait une personne à qui parler. Peu de temps après, il vit sortir d'une chambre une dame âgée; elle lui apportait les clefs de la cité et elle lui déclara: « Seigneur, tenez, voici les clefs de la place. Car vous avez réalisé un tel exploit que vous voilà devenu le seigneur et le maître du lieu. Je vous en investis avec l'accord de tous les habitants. » Lancelot prit les clefs tout en pensant qu'il ne resterait pas longuement en cet endroit, mais qu'il ferait en tout ce qu'il avait envie de faire.

408. Alors les portes de la cité s'ouvrirent et commencèrent à affluer des dames, des demoiselles et des chevaliers ; ils déclarèrent à Lancelot qu'il serait désormais leur seigneur et qu'il était le bienvenu. Ils lui montraient la plus grande joie du monde ; Lancelot, quant à lui, donnait toute apparence de vouloir rester là. Il s'enquit à ce moment de l'identité des deux géants qu'il venait de tuer. « Seigneur, lui répondit-on, cette cité leur appartenait et nous, nous tenions de l'un ou de l'autre nos fiefs et nos terres. — Mais la cité, continua Lan-

---

l'espee parmi la teste jusques es dens et chil chiet mors. Puis laisse courre a l'autre conme cil qui riens ne doute et quant [*375a*] cil voit son compaingnon mort, si tourne en fuies quanqu'il puet. Et Lanselos li escrie: « Certes, malvais, faillis ! Ja ceste fuite ne vous aura mestier ! » Lors hauce l'espee car il le vient ataingnant a l'entree d'une chambre et le fiert si durement qu'il li fist la teste voler. Et Lanselos remet s'espee el fuerre et regarde amont et aval pour savoir s'il verroit ame a qui il parlast. Si ne demoura gaires qu'il vit issir d'une chambre une vielle dame qui li aporta les cles del chastel et li dist: « Sire, tenés les cles de chaiens car vous avés tant fait par vostre prouece que vous en estes sires et maïstres et je vous en ravés par l'otroi de ciaus de chaiens. » Et il prent les cles mais il pense qu'il n'i demouera mie longement, mais toutes voies en fera il a sa volenté.

408. Lors fu la porte del chastel ouverte, si conmencierent a venir dames et damoiseles et chevaliers et dient a Lanselot qu'il sera lor sires et que bien soit il venus. Se li font toute la joie qu'il pueent et il fait grant samblant de remanoir. Lors demande qui furent cil doi qu'il a ocis. « Sire, font il, cis chastiaus fu lor et teniemes nos fiés et nos terres de l'un et de l'autre. — Et cis chastiaus, fait Lanselos, dont lor

celot, de qui donc leur eſt-elle venue ? — Seigneur, l'informa l'un des présents, c'eſt le duc Kadin[1] qui la leur a donnée voici plus de quatre ans pour les récompenser de l'avoir tiré d'une prison où il se trouvait alors. À cause de la force qu'ils croyaient posséder, ils ne voulaient porter d'autres armes que celles que vous leur avez vues. Vous avez eu de la chance de les avoir tués, car la cité vous appartient et désormais nous vous considérerons comme notre seigneur ; nous vous ferons hommage comme on le doit à son suzerain. » Lancelot répliqua qu'il le leur demanderait quand il voudrait qu'ils le fassent. Puis il voulut savoir comment on appelait cet endroit. « Seigneur, répondirent-ils, on l'appelle Tintagel. »

409. Lancelot reſta cette nuit-là au château et, le soir, ceux qui se trouvaient à ses côtés s'enquirent de son nom. Il répondit qu'il s'appelait Lancelot du Lac. Alors les autres se sentirent remplis de satisfaction, car ils s'imaginaient que Lancelot avait vraiment l'intention de reſter là ; ils lui manifeſtèrent toute leur joie et l'honorèrent le plus qu'il leur était possible. Le lendemain, dès qu'on vit la lumière du jour, Lancelot se leva ; il rencontra alors un jeune homme qu'il avait vu bien des fois à la cour du roi Arthur, mais il ne le connaissait pas vraiment et il lui demanda qui il était. Le jeune homme se fit connaître de Lancelot et lui apprit qu'il appartenait à sa dame la reine. « Je reſte fort étonné, seigneur, ajouta-t-il, de voir que vous voulez demeurer ici quand vous pourriez connaître ailleurs de bien plus grands honneurs

---

vint il ? — Sire, fait li uns d'aus, li dus Kadins[a] lor donna bien a .IIII. ans en guerredon de ce qu'il l'oſterent d'une prison ou il eſtoit et par la force qu'il sentoient en aus ne se voloient il autrement armer que vous veés. Si vous en eſt ore molt tres bien avenu de ce que vous l'avés ocis, car li chaſtiaus eſt voſtres et vous tenrons des ore mais a signour et ferons nos homages teles com on doit faire a signour. » Et Lanselos diſt qu'il les en requerra quant il voldra qu'il le facent. Si demande conment on apele le chaſtel. « Sire, font il, on l'apele Tinaguel[b]. »

409. Cele nuit demoura Lanselos laiens et au soir li demanderent cil qui avoc lui eſtoient conment il avait non. Et il diſt qu'il avoit non Lanselot del Lac. Et lors en furent cil molt lié, car il quident bien qu'il eüſt talent de remanoir, se li firent toute la joie et toute l'onour qu'il porent. Et a l'endemain, si toſt com il virent le jour, se leva Lanselos et trouva un vallet qu'il avoit maintes fois veü a la court le roi Artu, mais il ne le connoissoit mie molt bien, se li demande qui il eſt. Et li vallés se fait connoiſtre a lui et li diſt qu'il eſt a sa dame la roïne. « Mais je m'esmerveil, sire, fait il, molt de vous qui chaiens volés demourer qui tant eüssiés greignours hounours

qu'en cet endroit, si cela vous plaisait. — Tu crois donc que je veux rester ici ? fit Lancelot. — Ma foi, vous en donnez toute apparence. — Rien ne me ferait rester en ce lieu, affirma Lancelot, c'est pourquoi je te prie de prendre mes armes et mon cheval ; tu t'en iras avec tout cela et tu m'attendras auprès d'une croix qui se trouve à une demi-lieue près d'ici, du côté de la Forêt Perdue. » Le jeune homme assura qu'il allait accomplir tout cela avec plaisir ; il se rendit donc là où se trouvait le cheval de Lancelot, prit ses armes avec lui et se mit en route dans la direction que Lancelot lui avait indiquée jusqu'à arriver devant la croix où il attendit un bon moment.

410. Après avoir entendu la messe, Lancelot réclama un cheval et déclara qu'il voulait aller se délasser un peu ; on le lui amena immédiatement. Et Lancelot se mit en selle tandis que deux chevaliers décidaient de partir avec lui pour lui faire compagnie. Lorsqu'ils arrivèrent à la croix, ils y trouvèrent le jeune homme qui avait tout préparé comme Lancelot le lui avait ordonné ; Lancelot mit pied à terre, il saisit ses armes, ceignit son épée et se mit en selle sur sa propre monture ; les deux chevaliers qui l'avaient accompagné voulurent alors savoir où il comptait se rendre. « En cette forêt, dit Lancelot, je reviendrai le plus tôt possible à la condition que vous retourniez à la cité. » Et les deux autres lui obéirent puisqu'il les en avait priés. Aussitôt Lancelot entra dans la forêt et se mit à cheminer tout ce jour jusqu'à ce qu'il arrivât dans une

---

aillours, s'il [*b*] vous pleüst, que ceste n'est. — Quides tu, fait Lanselos, que je i voelle remanoir ? — Oïl, fait il, au samblant que vous en faites. — Il n'est riens, fait Lanselos, pour coi g'i remansisse. Et pour ce te proi je que tu prenges mes armes et mon cheval et t'en iras atout et m'atendras a une crois qui est a demie lieue de ci pres par devers la Forest Perdue. » Et cil dist que ce feroit il volentiers, si s'en vait la ou li chevaus estoit, si le prent et les armes ausi et s'en vait tout le chemin que Lanselos li ot conmandé tant qu'il vint a la crois et l'atent illoc une piece.

410. Quant Lanselos ot messe oïe si demanda un cheval et dist qu'il s'en velt aler esbatre et on li amaine erroment. Si monta desus et doi chevalier monterent avoc lui pour lui faire compaingnie. Et quant il vinrent a la crois si trouverent le vallet qui li avoit apareillié ce qu'il li avoit conmandé. Et il descent et prent ses armes et quant il ot chainte s'espee si monte el cheval et li doi chevalier qui avoc lui erent alé li demandent ou il velt aler. Et il dist : « En cele forest. Et je revenrai au plus tost que je porrai, si vous en ralés. » Et cil si font puis qu'il le conmande. Atant s'en entre Lanselos en la forest et chevauche tout le jour tant qu'il vint en une valee. Lors encontra

vallée. C'est alors qu'il rencontra une demoiselle qui le salua et s'enquit de son nom. Il dit qu'il se nommait Lancelot du Lac. « Vraiment, seigneur ? s'écria-t-elle, c'est vous que je recherchais ! Soyez donc le bienvenu ! Certainement vous m'avez tirée du plus pesant tourment où jeune fille se trouvât ; car je m'étais mise en route pour vous chercher et je n'aurais jamais cessé de voyager avant de vous avoir découvert. — Et pourquoi êtes-vous ainsi à ma recherche ? s'enquit Lancelot. — Parce qu'il y a sur cette terre une aventure qui ne peut être menée à son terme que par vous seul ; ainsi donc j'étais occupée à vous quérir pour que vous veniez la tenter. » Il déclara qu'il irait volontiers pour voir de quoi il s'agissait.

Lancelot devient le prisonnier de Morgain.

411. C'est ainsi que Lancelot s'en alla suivant la demoiselle, car il pensait bien agir. Mais en réalité il agissait pour son malheur et son chagrin, car la demoiselle était une traîtresse et elle le menait tout droit dans la prison de Morgain qui s'était logée dans cette forêt ; elle s'y était fait construire le plus fort de tous les manoirs du monde et elle croyait bien y garder Lancelot pour toujours désormais. Elle avait donc envoyé douze jeunes filles par toutes les terres pour chercher Lancelot jusqu'à ce que l'une d'elles le rencontrât et elle leur avait ordonné de l'amener sous le prétexte d'achever une aventure. Or c'était l'une de ces jeunes filles qui emmenait Lancelot. Ainsi tous deux chevauchèrent jusqu'à arriver à une maison

---

une damoisele qui le salue, se li demande conment il avoit non. Et il li dist qu'il a a non Lanselot del Lac. « Voire, sire ? fait ele. Vous aloie je querant. Que vous soiiés li bien venus. Certes, ore m'avés vous jeté de la greignour painne ou damoisele fust onques mais. Car je estoie meüe pour vous querre, si ne finaisse jamais devant que je vous eüsse trouvé. — Et pour coi m'aliés vous querant ? fait Lanselos. — Pour ce qu'il a en ceste terre une aventure qui ne puet estre menee a chief se par vous non. Si vous aloie querant que vous i venissiés. » Et il dist qu'il iroit molt volentiers pour veoir que ce est.

411. Ensi s'en vait Lanselos aprés la damoisele pour ce qu'il quide bien faire. Mais il fait son mal et son anoi, car la damoisele le traï, si l'en mena en la prison Morgain qui s'estoit herbergie en la forest et i avoit fait faire le plus fort manoir del monde. Car ele i quidoit bien Lanselot tenir a tous jours mais. Si avoit envoiié .xii. damoiseles par toutes terres pour querre Lanselot tant que unes d'eles l'eüst trouvé, et lor avoit dit qu'eles l'amenaissent en lieu d'aventure achiever. Si estoit cele une des .xii. qui en mena Lanselot. Ensi ont tant chevauchié qu'il vinrent a une forte[a] maison qui molt

forte très belle et très riche, qui était toute close de murailles et de fossés. Ils pénétrèrent alors dans la demeure et la demoiselle déclara à Lancelot : « Seigneur, nous nous logerons ici aujourd'hui, car il est tard. Demain, quand il fera jour, je vous conduirai là où je vous ai dit. » Lancelot accepta et il descendit promptement de son cheval. « Eh bien, fit la jeune fille, attendez-moi un peu ici, jusqu'à mon retour. — Allez, consentit Lancelot, et revenez bien vite. » Elle entra dans le logis et pénétra dans une chambre où se trouvait Morgain, appuyée à une couche. « Dame, dit la demoiselle, je vous amène Lancelot. Que voulez-vous qu'on en fasse ? — Au nom de Dieu, s'exclama Morgain, soyez la bienvenue ! Vous m'avez comblée et je vais vous expliquer ce que vous allez faire : vous le ferez désarmer ; quand il sera l'heure de manger, vous ferez dresser la table et vous lui donnerez grande abondance de mets ; quand il en arrivera à la fin de son repas, voici une potion que j'ai fabriquée ; vous la lui verserez à boire. Il lui trouvera si douce saveur qu'il la boira avec plaisir. Lorsqu'il en aura bu en quantité, nous pourrons alors faire de lui toute notre volonté. » La jeune fille acquiesça, persuadée qu'on pourrait ainsi abuser Lancelot. Sur ce, elle s'en revint à lui, suivie de trois serviteurs. Le premier prit le cheval et le mena à l'écurie ; les deux autres emmenèrent Lancelot et lui ôtèrent ses armes sous un orme qui était planté au milieu de la cour. Puis ils le conduisirent dans la grand-salle ; et la demoiselle lui apporta une robe d'écarlate pour se vêtir.

---

estoit [*c*] bele et riche, si estoit close de mur et de fossés. Si entrent ens et la damoisele dist a Lanselot : « Sire, nous herbergerons hui mais chaiens car il est tart. Et demain, quant il fera ajourné, vous menrai la ou je vous ai dit. » Et il li otroie, si descent erroment de son cheval. « Or m'atendés, fait ele, un poi ci tant que je reviegne. — Alés, fait il, si revenés tost. » Et ele entre laiens et vint en une chambre ou Morgue estoit qui sor un lit s'estoit akeutee et li dist : « Dame, je vous amainne Lanselot. Que volés vous que on en face ? — En non Dieu, fait ele, vous soiiés la tres bien venue. Ore m'avés vous servie a gre. Si vous dirai conment vous en esploiterés. Vous le ferés desarmer laiens. Et quant il sera tans de mengier si ferés metre la table et li donnés a mengier a grant plenté. Et quant il aura presque mengié, veés ci une poison que je ai faite que vous li donrés a boire. Et il le sentira douce si le bevra volentiers. Et quant il en aura assés beü si en porrons faire a nostre volenté. » Et cele li otroie qui bien pense que ensi porra il estre bien dechus. Lors s'en revient cele a Lanselot et en maine .III. sergans avoc li dont li uns prent le cheval et l'en mainne en l'estable et li autre doi en mainnent Lanselot et le desarment desous un orme qui estoit en mi la court, puis

412. Après cela, ils dressèrent les tables et s'assirent pour manger. À aucun moment, Lancelot ne posa de questions sur les coutumes de la maison : il ne voulait pas avoir l'air d'un homme peu courtois. Lorsqu'il fut à la fin de son repas, il but la potion que la demoiselle lui offrait en une coupe d'argent. Il la trouva d'une douce saveur et il l'avala volontiers en homme qui ne se savait pas aussi cruellement trompé qu'il l'était. Une fois avalé ce breuvage, il fut saisi d'une si violente envie de dormir qu'il se demandait avec étonnement d'où cela lui venait. Alors il pria la demoiselle d'aller lui faire préparer une couche, car il aspirait à se reposer. « Seigneur, répliqua-t-elle, elle est déjà toute prête ; vous pouvez donc aller dormir quand il vous plaira. » Aussitôt il se leva comme un homme qui a perdu tout pouvoir sur lui-même en raison de la boisson qu'il avait absorbée. Il se coucha et s'endormit dans l'instant. La jeune fille retourna auprès de Morgain et lui déclara que Lancelot s'était endormi. « Au nom de Dieu, dit Morgain, voilà qui me réjouit. »

413. Alors elle entra dans la chambre et prit avec elle une boîte remplie d'une poudre qu'elle avait fabriquée pour Lancelot. Elle s'approcha du lit où il était allongé, si profondément endormi qu'on aurait eu bien de la peine à le tirer de son sommeil. Elle remplit de sa poudre un tuyau d'argent qu'elle plaça devant le nez de Lancelot et elle lui souffla la

---

l'amainnent en la sale. Et la damoisele li aporte une robe d'escharlate a vestir.

412. Aprés metent les tables si s'aseent au mengier. Et Lanselos ne demanda onques riens del estre de laiens pour ce que on ne le tenist a vilain. Et quant il ot presque mengié si but de la puison que la damoisele li donna en une coupe d'argent. Et il le trouve douce et bone si em but molt volentiers conme cil qui ne savoit pas qu'il fust si dolerousement decheüs com il estoit. Et quant il ot beü et mengié se li prent si grans talens de dormir qu'il s'esmerveille dont tels talens li vient. Si dist a la damoisele qu'ele li face faire son lit car il voldroit estre couchiés. « Sire, fait ele, il est tous pres. Si vous em poés aler couchier quant il vous plaira. » Et il se lieve maintenant conme cil qui tout a perdu le pooir de son cors pour la puison que il ot beü. Si se coucha et s'endormi erroment. Et la damoisele vint a Morgain et li dist que Lanselos est endormis. « En non Dieu, fait ele, bel m'en est. »

413. Lors vient Morgue a la chambre et prent une boiste plainne de pourre qu'ele avoit faite pour Lanselot, si vint a lui la ou il gisoit si endormis que a paines le peüst on esveillier. Et emple de sa boiste un tuiel d'argent si le met el nés Lanselot et li soufle el

poudre dans le cerveau[1]. Tout son corps se raidit sous l'effet de la souffrance, mais il était si plongé dans le sommeil à cause de la boisson qu'il avait prise qu'il ne put qu'à peine émerger de sa léthargie. Après avoir agi ainsi, Morgain déclara à sa compagne que, désormais, elle était bien vengée de Lancelot. « Je pense en effet, affirma-t-elle, qu'il ne retrouvera jamais sa saine raison tant que cette poudre lui restera dans le cerveau. » Puis elle reprit sa poudre et la rangea dans son étui, car elle pensait bien en avoir encore besoin à son avis. La demoiselle lui demanda pour quoi. « Je vais vous le dire, répondit Morgain. Il est vrai que lorsque les compagnons de la Table ronde n'auront plus de nouvelles de Lancelot, ils partiront à sa recherche par toutes les terres ; et il a deux cousins, d'excellents chevaliers ; le premier, c'est Lionel, et le second, Bohort. Je les hais si fort à cause de leur affection pour Lancelot que, s'ils venaient par hasard à passer par ici, je m'en vengerais à mon bon plaisir. C'est la raison pour laquelle je conserve ma poudre en son étui. Car s'ils viennent par ici, je leur en donnerai comme je viens de le faire pour Lancelot. »

414. Alors elle fit soulever et emporter Lancelot dans une chambre bien fermée, grande et large ; la pièce mesurait bien dix toises de large sur trente de long ; elle possédait des fenêtres grillées de fer qui s'ouvraient sur un jardin. C'est là que Morgain ordonna de dresser une couche aussi riche que s'il avait fallu y faire reposer le roi Arthur. Et elle affirma

---

cervel et il s'estent[a] maintenant de l'angoisse qu'il en a, mais tant est endormis pour le [*d*] boire qu'il ot beü que a painnes se pot il esveillier. Quant Morgue ot ce fait si dist a cele qui avoc li estoit que ore s'est ele bien vengie de lui. « Car je croi, fait ele, qu'il ne revenra jamais a son droit sens tant com li pourre li soit el cervel. » Et lors prent la pourre et l'estuie et pense que encore en avera ele mestier, si com ele quide. Et la damoisele li demande a coi. « Ce vous dirai je bien, fait ele. Il est voirs que quant li compaingnon de la Table Reonde ne sauront noveles de Lanselot que il le querront par toutes terres. Et il a .II. cousins molt bons chevaliers dont li uns a a non Lyons et li autres Boors. Et je les has tant pour l'amour de lui que s'il venoient la par aventure je m'en vengeroie a ma volenté. Et pour ce estuie je ceste pourre. Car s'il viennent cha je lor en donrai ausi conme j'ai fait cestui. »

414. Lors fait prendre Lanselot et le fait porter en une chambre forte et grans et large qui avoit bien .x. toises de lé et .xxx. de lonc et i avoit fenestres de fer qui ovroient devers un garding et i fist faire une couche autresi riche conme se li rois Artus i deüst couchier. Et dist que illoc gerroit il tant com il vivroit. Et ele quidoit qu'il n'en

que Lancelot demeurerait couché en cet endroit tout le reste de sa vie. En fait, elle croyait qu'il ne dût jamais en ressortir. Ensuite, Morgain quitta la chambre, y laissant Lancelot qui durant toute la nuit resta plongé dans un sommeil si profond qu'il était incapable de se réveiller. Le matin, quand il ouvrit les yeux et qu'il vit dans quel lieu il se trouvait, il resta stupéfait, car il savait bien que le soir précédent il ne s'était pas couché dans cette pièce ; il se demandait avec ébahissement comment on l'y avait porté. Mais il se sentait vraiment malade, il ne voyait autour de lui personne qui fût susceptible de le réconforter et cela redoubla son étonnement. Jusqu'à midi, il resta ainsi couché : il n'avait absolument pas le pouvoir de se lever, mais il demeurait allongé. Alors Morgain vint jusqu'à une fenêtre au treillis de fer pour savoir s'il dormait ; et quand elle le vit si mal en point, elle déclara à celle qui l'avait accompagnée : « Sur ma tête, ma potion a fait effet de sorte que, j'en suis sûre, Lancelot n'aura pas aujourd'hui la force nécessaire pour sortir de ce lit.

415. « Eh bien, allez le voir à présent, demandez-lui comment il se sent et gardez-vous bien de lui apprendre qu'il est en prison ; car je pense que, s'il le savait, il en mourrait de chagrin. » La jeune fille jura qu'elle n'en toucherait pas un mot. Puis elle ouvrit la porte de la chambre où Lancelot reposait, elle le trouva pâle et sans force et s'enquit de son état. Il répondit qu'il se sentait si mal qu'il était incapable de monter à cheval. « Alors, restez couché bien tranquillement, dit-elle, car ce n'est pas aujourd'hui que vous partirez d'ici.

---

deüst jamais issir. Atant s'em part Morgue de la chambre et laisse Lanselot laiens qui toute la nuit fu si endormis qu'il ne se pot esveillier. Au matin, quant il s'esveilla et il se vit el lieu ou il estoit si s'esmervella tous car tant savoit il bien que le soir devant n'estoit il mie couchiés laiens, si est tous esbahis conment il fu laiens aportés. Si se sent molt malades mais il ne voit entour lui qui le confort si s'en esmerveilla molt et jut ensi jusques a miedi si qu'il n'ot pooir de relever ains gist toutes voies. Lors vint Morgue a une trelle de fer pour savoir s'il dormoit. Et quant ele le vit si malade si dist a cele qui delés li estoit venue : « Par mon chief, nos puisons sont si bien prises que je ne quit mie que Lanselos ait hui mais pooir de soi relever del lit.

415. « Ore alés a lui et li demandés conment il li est, et gardés bien que vous ne li dites mie qu'il soit emprisonnés. Car je quit que s'il le savoit il en morroit de doel. » Et cele dist qu'ele n'en parlera ja. Si ouvre l'uis de la chambre ou Lanselos gisoit, si le trouve pale et vain et li demande conment il li est. Et il dist qu'il est tant malades qu'il ne porroit chevauchier en nule maniere. « Or vous gisiés, fait ele, tous cois, car vous ne partirés hui mais de chaiens.

— Non, acquiesça-t-il, même si je le voulais, je ne tiendrais pas en selle. » C'est ainsi que Lancelot fut malade tout un mois et il se trouva guéri qu'il ne savait pas encore qu'il était en prison. Quand Morgain apprit sa guérison, elle en resta stupéfaite, elle se demandait comment une telle chose était possible ! Lancelot, de son côté, interrogea la demoiselle pour savoir quand elle l'emmènerait au lieu dont elle avait parlé. Elle répliqua qu'il n'était plus question de sortir de cet endroit où il devait rester en prison. À cette nouvelle, Lancelot s'écria : « Ah, demoiselle, pourquoi m'avez-vous trahi ? — Ma foi, rétorqua-t-elle, je devais agir ainsi sous peine d'être tuée. — Et pourquoi me gardez-vous en prison ? demanda encore Lancelot. — Cela, je ne vous le dirai pas », fit la jeune fille. Alors Lancelot se tut.

416. Il demeura en ce logis de septembre jusqu'à la Noël. Après Noël, quand les froids s'en furent allés, il arriva qu'un jour il s'était approché d'une fenêtre aux barreaux de fer pour s'y appuyer. Par cette fenêtre, on avait vue sur le palais ; Lancelot regardait quand il vit un homme occupé à peindre une histoire du temps jadis. Au-dessus de chacune des images se trouvait une inscription qui en expliquait le sujet : il s'agissait d'Énée et des circonstances de son départ de Troie. Alors Lancelot conçut la pensée que, si la chambre où il dormait se trouvait ainsi décorée de ses actions et de ses paroles, il éprouverait un profond plaisir à contempler les attitudes et les gestes si gracieux de sa dame ; cela lui apporterait une sensible consolation à ses malheurs. Il pria donc

---

— Non, fait il, se je voloie si ne porroie je chevauchier. » Ensi fu Lanselos un mois entier ains qu'il seüst qu'il fust en prison tant qu'il fu garis. Et quant Morgue sot qu'il fu garis si s'esmerveilla molt que ce pooit estre. Et [*e*] il demanda a la damoisele quant ele l'en menra la ou ele avoit dit. Et ele dist qu'il ne s'en pooit issir d'illoc, car il le couvenoit remanoir em prison. Et quant il oï ce si dist : « Ha, damoisele, pour coi m'avés vous traï ? — Par foi, fait ele, ensi le me couvenoit il faire ou autrement fuissé je morte. — Et pour coi me tenés vous en prison ? fait il. — Ce ne vous dirai je mie », fait ele. Et il se taist.

416. Ensi demoura Lanselos laiens de setembre jusques au Noel. Aprés Noel, quant la froidure fu passee, avint un jour qu'il[a] vint a une fenestre qui estoit de fer pour soi apoier. Et veoit on bien parmi cele fenestre el palais, et il regarde et i voit un home qui paingnoit une anchienne istoire. Et desus chascune ymage avoit letres qui disoient que c'estoit d'Eneas, conment il se parti de Troies. Lors se pourpense Lanselos que, se la chambre ou il gisoit estoit ausi pourtraite de ses fais et de ses dis, molt li plairoit a veoir les biaus contenemens de sa dame et molt li feroit grans alegemens de ses maus.

l'habile artiste qui était en train de peindre de lui donner un peu de ses couleurs, de façon qu'il pût lui aussi peindre une image dans la chambre où il dormait. Le peintre le lui accorda de grand cœur, il lui en offrit aussitôt avec tout le matériel qui était nécessaire à cette activité. Lancelot les prit, puis il referma la porte sur lui afin de dissimuler à quiconque ce qu'il allait faire. Aussitôt il commença à peindre, d'abord comment la Dame du Lac l'avait conduit à la cour pour faire de lui un chevalier nouveau ; comment il était arrivé à Camaalot ; comment la grande beauté de sa dame l'avait émerveillé dès leur première rencontre ; comment il avait porté secours à la dame de Nohaut. Telle fut la première journée de peinture de Lancelot. Les images étaient admirablement réalisées avec autant de finesse que s'il avait passé tous les jours de sa vie à peindre.

417. Une nuit, Morgain vint dans la chambre, comme elle le faisait toutes les nuits dès que Lancelot dormait. C'est qu'elle aimait Lancelot de la passion la plus forte que femme pût avoir pour un homme, en raison de sa grande beauté. Et elle était très affectée de ce qu'il se refusait à lui accorder tout amour. Ainsi n'était-ce pas par haine qu'elle le retenait dans sa prison, mais parce qu'elle espérait le mater à force d'ennui. Maintes fois elle l'avait prié de l'aimer, mais il ne voulait pas l'écouter. Lorsque Morgain vit les peintures, elle comprit sur-le-champ leur signification ; en effet, elle avait entendu des dizaines de fois raconter comment Lancelot était arrivé à la

---

Lors proie au prodome qui paingnoit qu'il li donnast de ses coulours a faire en la chambre ou il gisoit une ymage, et il li dist que si feroit il volentiers. Si l'en bailla maintenant et tous les estrumens qui afferoient a cel mestier. Et Lanselos le prent et puis referme[b] l'uis sor lui que nus ne voie conment il le fera. Lors conmence a paindre premierement conment sa dame del Lac le mena a court pour estre chevaliers nouviaus et conment il vint a Kamaalot et conment il fu esbahis de la grant biauté sa dame quant il le vit premierement, et conment il ala faire le secours a la dame de Norhaut. Et ce fu la premiere journee de Lanselot. Si furent les ymages si bien et si soutilment faites conme s'il eüst tous les jours de sa vie fait tel mestier.

417. A une nuit vint Morgue laiens conme cele qui toutes les nuis i venoit si tost com il estoit endormis, car ele l'amoit tant conme feme puet[a] plus amer home pour la grant biauté de lui. Si estoit molt dolante de ce qu'il ne le voloit amer par amours. Car ele nel tenoit mie en prison pour haïne qu'ele eust a lui, mais vaincre le quidoit par anoi. Si l'en avoit ele maintes fois proiié mais il ne l'en voloit oïr. Et quant ele vit les ymages si sot bien tantost qu'eles senefient, car maintes fois avoit ele oï dire conment il estoit venus a

cour et comment il était vêtu ; et Morgain de déclarer à la jeune fille qui avait attiré Lancelot dans cette demeure : « Par ma foi, vous pouvez voir les œuvres admirables de ce chevalier aussi habile dans ce qu'il fait que parfait en vaillance. Véritablement Amour ferait de l'homme le plus obtus un esprit avisé et plein d'invention. Je le dis pour celui-là qui n'aurait jamais de sa vie réalisé de si belles peintures s'il n'avait été le prisonnier d'Amour[1] qui lui a donné ce talent. Mais maintenant qu'il s'y eſt attaché, il n'eſt personne au monde qui pourrait rivaliser avec lui en cet art ! » Sur quoi, elle montra à la demoiselle les peintures que Lancelot avait faites, et de chacune elle lui explicitait le sens : « Voyez, ici, c'eſt Lancelot, et là, la reine ; voyez, ici, le roi Arthur. » Ainsi la demoiselle connut le sens de chaque image. « Eh bien, je me garderai par tous les moyens de rendre sa liberté à ce peintre tant qu'il n'aura pas peint la chambre tout entière ; j'en suis sûre : il va représenter tout ce qu'il a vécu avec la reine ; et si tout cela était ici figuré, j'agirais de façon à le faire savoir à mon frère, le roi ; et je lui ferais découvrir les aćtions de Lancelot et de la reine et toute la vérité[2]. » Alors les deux femmes quittèrent la chambre en refermant la porte derrière elles. Au matin, Lancelot se leva et ouvrit les fenêtres qui donnaient sur le jardin ; il regarda ensuite sa chambre où était peint le portrait de sa dame. Et il s'inclina devant elle pour la saluer, il s'approcha d'elle et posa ses lèvres sur sa bouche. Il trouvait en ces geſtes bien plus de

---

court et en quel veſteüre. Lors diſt Morgue a cele qui Lanselot avoit laiens amené : « Par foi, merveilles poés veoir de cel chevalier qui tant eſt soutix et en chevalerie et en oeuvres. Voirement feroit Amours del plus dur home del monde soutill [*f*] et engingnous. Si le di pour ceſt chevalier qui ja jour de sa vie ne feïſt si bien ces ymages s'il ne fuſt deſtrois d'Amours qui a ce l'ont mené. Mais puis qu'il si eſt atournés il n'a home el monde qui a lui s'em preïſt. » Lors mouſtre a cele les ymages qu'il avoit faites et li devise de chascune la senefiance et li diſt : « Veés ci Lanselot et veés ci la roïne et veés ci le roi Artu », tant qu'ele set bien que chascune senefie. « Or ne lairoie en nule maniere que cel painteür ne tenisse tant que toute ceſte chambre ne fuſt painte. Car je sai bien qu'il i paindra toutes les ouvres de lui et de la roïne et, s'il avoit tout paint, si feroi je tant que li rois mes freres le saroit et li feroie connoiſtre les fais et la verité de Lanselot et de la roïne. » Lors s'en partent de laiens et ferment l'uis aprés eles. Au matin, quant Lanselos fu levés et il ot les feneſtres ouvertes par devers le garding, si regarda en la chambre ou l'image sa dame eſtoit painte si l'encline et le salue et vait pres de li et le baise en la bouce et si delite assés plus qu'il ne feïſt en une autre feme[b]. Lors conmen-

douceur qu'il n'aurait pu ressentir pour une autre femme. Puis il se mit à peindre les circonstances qui l'avaient amené à la Douloureuse Garde, et la conquête du château par ses exploits[3].

418. Le jour suivant, il peignit tout ce qu'il avait accompli jusqu'au tournoi où il avait porté des armes vermeilles, le jour où le roi des Cent Chevaliers l'avait blessé ; puis il peignit jour après jour non pas seulement sa vie, mais aussi celle des autres, ainsi que le conte les a déjà relatées. Ainsi s'occupa-t-il toute la saison au point que les Pâques étaient déjà passées. Mais le conte cesse maintenant de parler de lui et s'en retourne à monseigneur Gauvain, qui était demeuré malade en la cité de Camaalot.

Gauvain retrouve Bademagu.

419. Maintenant le conte dit que, lorsque monseigneur Gauvain fut guéri de la blessure que Lancelot lui avait infligée au tournoi, il s'en alla de la cour et prit congé du roi, de la reine et de tous ceux du palais ; il se mit à la recherche de Lancelot comme il l'avait déjà fait l'autre fois. Il chevaucha donc par de nombreux endroits, demandant des nouvelles de Lancelot et des autres compagnons, si bien qu'à force de faire route il arriva dans la Forêt Perdue et s'hébergea dans la tour qui avait appartenu à Terrican. Là, il put apprendre des nouvelles de Lancelot et de ses compagnons, car le comte du Parc lui raconta comment Lancelot avait vaincu Terrican ; il affirma que ce dernier avait été l'homme le plus redouté du monde

---

cha a paindre conment il vint a la Dolerouse Garde et conment il conquist le chastel par sa prouece.

418. A l'autre jour aprés pourtrait tout ce qu'il fist jusques au tournoiement ou il porta les armes vermeilles, celui jour que li rois des Cent Chevaliers le navra. Aprés pourtraist de jour en jor non mie de lui solement mais des autres si conme li contes a ja devisé, et il i entendi la saison tant que la Pasche fu passee. Mais atant se taist ore li contes de lui et retourne a parler de mon signour Gavain qui fu remés malades a la cité de Kamaalot.

419. Or dist li contes que quant mé sire Gavains fu garis de la plaie que Lanselos li ot faite au tournoiement [*376a*] qu'il s'en parti de la court et prist congié au roi et a la roïne et a tous ciaus de laiens et se mist en sa queste ausi com il avoit fait autrefois. Si chevaucha par maintes terres demandant noveles de Lanselot et des autres compaingnons et ala tant que il vint en la Forest Desvoiable et herberga en la tour qui fu Terriken. Illoc oï il nouveles de Lanselot et de ses compaingnons, car li quens del Parc li conta conment il avoit conquis Terriken[a] et li dist qu'il estoit li plus doutés hom del monde,

et Lancelot l'avait tué ; il lui décrivit encore comment Lancelot avait délivré soixante-quatre chevaliers qui tous se trouvaient dans cette prison et comment ceux de la cour du roi Arthur lui avaient fait don, à lui comte, de cette cité pour le remercier des chevaux qu'il leur avait procurés. « Dieu me préserve ! s'exclama monseigneur Gauvain. Que voilà un bel exploit ! Lancelot agit en tous points de façon à mériter des louanges ! Pour Dieu, apprenez-moi donc aussi si vous l'avez revu depuis. — Certes non, seigneur. — Que Dieu me donne donc aujourd'hui de rencontrer quelqu'un qui m'en donne des nouvelles, déclara Gauvain, car j'ai grand désir d'en entendre. — Seigneur, répondit le comte, puisse Dieu vous l'accorder. »

420. Au matin, dès le point du jour, monseigneur Gauvain quitta cette demeure et toute la semaine il alla comme le menait le hasard, si bien qu'il arriva à une abbaye de moines blancs. Une fois qu'il fut descendu de cheval, ses armes ôtées, l'un des moines de la maison lui demanda d'où il venait ; il répondit : « De la maison du roi Arthur. — Au nom de Dieu, s'écria le frère, seigneur, il y a dans notre logis un chevalier malade qui appartient à votre compagnie. — Faites-le-moi donc voir, fit monseigneur Gauvain, je veux savoir si je le connais. » Le moine le conduisit à une chambre qui se trouvait à côté d'un jardin et quand monseigneur Gauvain entra, il reconnut aussitôt que c'était le roi Bademagu ; le roi chercha à se redresser sur son séant en voyant entrer Gauvain, mais ce dernier le pria de ne pas bouger. Puis il lui

---

et ocis l'avoit il. Et li conta conment il avoit delivré .LXIIII. chevaliers qui tout estoient em prison et conment cil de la court le roi Artu li avoient donné cel chastel en guerredon des chevaus qu'il lor avoit quis. « Si m'aït Dix, fait mé sire Gavains, molt ot ci bele prouece, et molt fait Lanselos a loer ! Mais, pour Dieu, dites moi itant se vous puis le veïstes. — Certes, sire, nenil. — Or me doinst Dix encontrer, fait il, qui noveles m'en die. Car molt les desir a oïr. — Sire, fait li quens, Dix le vous otroit. »

420. Au matin, si tost com il fu ajourné, s'en parti mé sire Gavains de laiens et erra toute la semainne entiere, si come aventure le menoit, tant qu'il en vint a une blanche abeïe. Et quant il fu descendus et desarmés si li demanda uns des rendus de laiens dont il estoit. Et il dist : « De la maison le roi Artu. — En non Dieu, sire, fait il, il i a un chevalier chaiens malade de vostre compaingnie. — Or le me faites veoir, fait mé sire Gavains, savoir se je le connoistreroie. » Et cil l'en mainne en une chambre qui estoit devers un garding et, quant mé sire Gavains i vint, si conneïst que c'estoit li rois Bandemagus qui se voloit lever en son seant quant il le vit venir. Mais il li dist qu'il ne

demanda s'il avait quelque nouvelle de Lancelot. « Certes, je n'en ai pas, seigneur, répondit le roi, si ce n'est que, tout dernièrement, j'ai entendu dire qu'il avait tué deux géants dans une cité située au-dessus de ce lieu, que l'on appelle Tintagel. — Avez-vous fixé un jour où vous devez tous vous retrouver ? l'interrogea monseigneur Gauvain. — Oui, confirma le roi Bademagu, nous devons nous retrouver le jour de la Toussaint au château du Passage ; nous nous le sommes promis les uns aux autres quand nous nous sommes séparés dernièrement. — Croyez-vous, poursuivit monseigneur Gauvain, que Lancelot s'y trouvera ? — Oh oui, l'assura le roi, si Dieu le garde de mort ou de prison, car il nous en a fait la promesse. — Eh bien, moi aussi, j'y serai ce jour-là, répliqua monseigneur Gauvain, si je le puis, car je sais parfaitement où se trouve ce château pour y être passé bien des fois. » Puis il demanda au roi où il avait reçu cette blessure. « Ma foi, répondit le roi, je chevauchais avant-hier lorsque je tombai, au détour d'un chemin tout proche, sur votre frère Guerrehet que quatre chevaliers venaient d'attaquer ; ils l'auraient tué, je le pense, si je ne lui avais apporté mon aide. Mais j'y courus dès que je le reconnus ; lui et moi, nous en avons tué deux et les deux autres ont pris la fuite. C'est ainsi que nous en avons été délivrés. » Monseigneur Gauvain s'enquit de ce qu'était devenu Guerrehet ; et le roi lui apprit qu'il était parti le matin suivant, complétement guéri « car il n'avait pas été aussi gravement blessé que moi ».

---

se meüst. Lors li demande mé sire Gavains s'il set nule nouvele de Lanselot. « Certes, sire, fait il, nenil, fors itant que j'ai oï dire qu'il a nouvelement ocis .II. gaians a un chastel ci desus que on apele Tinaguel[a]. — Et avés vous mis nul jour, fait mé sire Gavains, que vous vos doiiés rasembler ? — Oïl, fait li rois Bandemagus, nous devons estre le jour de la Tous Sains el chastel del Trespas, car ensi le creanta li uns a l'autre quant nous partismes daerrainnement. — Et quidiés vous, fait mé sire Gavains, que Lanselos i soit ? — Oïl, fait li rois, se Dix le desfent de mort et de prison, car ensi le nous creanta il. — Dont i serai je, fait mé sire Gavains, a celui jor se je puis. Car je sai bien ou il siet conme cil qui maintes fois i a esté. » Lors demande au roi ou il fu navrés. « Par [*b*] foi, fait il, je chevauchoie avant ier tant que je trouvai en un chemin ci pres Guerrehet[b] vostre frere que .IIII. chevalier avoient assailli. Si l'eüssent ocis, au mien essient, se je ne li eüsse aidié. Mais je i courui si tost com je le connui, si en oceïmes .II. moi et lui et li autre doi s'en fuirent, si nous en delivrasmes ensi. » Et mé sire Gavains li demande que Guerrehes devint. Et il dist qu'il s'en ala au matin auques garis « car il ne fu mie si durement navrés conme je le fui ».

421. Cette nuit-là, monseigneur Gauvain la passa fort agréablement dans le logis. Au matin, dès qu'il eut entendu la messe, il revint devant le roi Bademagu et lui proposa : « Sire, désirez-vous que je reste dans cette demeure avec vous jusqu'à ce que vous vous trouviez guéri et qu'alors nous nous en allions tous les deux ? — Non pas, seigneur, répliqua le roi Bademagu. Je ne sais pas quand je pourrai de nouveau chevaucher. Pour cette raison, je ne veux pas que vous m'attendiez, car il pourrait arriver que cela vous contrarie. — Eh bien, je vous recommande donc à Dieu, conclut monseigneur Gauvain, je vais m'en aller à la recherche des autres pour savoir si je pourrai retrouver Lancelot. » Sur ces mots, monseigneur Gauvain saisit ses armes et les revêtit. Et une fois prêt, il se mit en selle et quitta la maison en recommandant les moines à Dieu. Il chevaucha bien des jours, une heure en avant, une heure en arrière comme le menait le hasard. Partout où il passait, il s'enquérait de ses compagnons et il arrivait souvent qu'il s'entendît dire telle nouvelle qui le remplissait de joie. Mais en ce qui concerne Lancelot, il ne trouva personne pour le renseigner, pas plus que si Lancelot était tombé tout au fond d'un abîme. Gauvain en éprouva une profonde inquiétude ; et il continuait d'avancer dans les terres étrangères. Cependant le conte ne rapporte pas d'aventure qu'il ait vécue, jusqu'à cette date qu'ils s'étaient fixée : les compagnons se retrouvèrent tous au château du Passage à l'exception de Lancelot et de Bohort. Ces deux-là n'étaient pas au rendez-vous, car Lancelot était dans la prison de Morgain et Bohort était à

---

421. Cele nuit fu mé sire Gavains molt a aise laiens. Au matin, si tost com il ot oï messe, vint devant le roi Bandemagu et li dist : « Sire, volés vous que je demoure caiens avoc vous tant que vous soiiés garis et lors si nous en irons ensamble ? — Sire, fait li rois, nenil, car je ne sai mie quant je porrai chevauchier. Et pour ce ne voel je mie que vous m'atendés, car par aventure il vous anoieroit. — Or vous conmant je dont a Dieu, fait mé sire Gavains. Car je m'en irai aprés les autres pour savoir se je porroie trover Lanselot. » Lors prent mé sire Gavains ses armes et s'en apareille. Et quant il est apareilliés si monte et s'em part de laiens et conmande les freres a Dieu et chevauche mainte journee une ore avant et autre ariere si conme aventure le porte. Et partout ou il venoit demandoit pour ses compaingnons et on l'en dist souvent tel chose que molt li plaist. Mais de Lanselot ne trouve il qui nouveles l'en die nient plus que s'il fust cheüs en abisme. Si en est molt esmaiiés et vait ensi par les estranges terres. Mais d'aventure qui li avint ne parole pas li contes fors tant que au terme qui fu mis furent tout li compaingnon au chastel del Trespas, fors que Lanselos et Boors. Cil doi n'i furent mie, car Lan-

la Montagne Interdite dont le conte va parler bientôt, en exposant les raisons qui l'y menèrent.

Absence de Lancelot et Bohort, poursuite de la quête.

422. Quand les compagnons arrivèrent au jour qu'ils s'étaient fixé, ils découvrirent qu'ils étaient quinze. « Mon Dieu, s'écria monseigneur Gauvain, voilà que manquent les deux plus vaillants d'entre nous ! — Attendons-les donc, répliqua le roi Bademagu. Je crois bien qu'ils peuvent encore arriver avant la nuit. » Les compagnons attendirent tout le jour. Voyant que les deux absents ne viendraient plus, ils allèrent alors prendre logis au château du Passage ; ils y furent fort bien servis et comblés de toutes les aises dès que l'on connut leur identité. Au matin, après avoir quitté le château, ils convinrent entre eux qu'ils ne se rendraient pas à la cour sans Lancelot ; cela leur était impossible puisque Lancelot était un de leurs compagnons de quête. Et monseigneur Gauvain affirma : « Seigneurs, en vérité, si nous allons à la cour sans Lancelot, le monde entier devrait nous tenir pour des lâches. Je conseille donc de le rechercher tout cet hiver et l'été qui suivra jusqu'à la Sainte-Madeleine. Alors, si vous êtes vigoureux et en bonne santé, retrouvez-vous ici en cette place ; si de son côté, Lancelot n'est pas revenu entre-temps, alors nous pourrons revenir à la cour, car nous aurons, à ce moment-là, achevé notre quête qui aura bien duré un an et un jour. » Tous tombèrent d'accord avec ce discours et ils assurèrent qu'ils agiraient ainsi.

---

selos estoit en la prison Morgain et Boors estoit el Tertre Deveé dont li contes devisera bien cha avant conment il i vint.

422. Quant li compaingnon furent venu au jour del terme si trouverent qu'il estoient .xv. « Ha, Dix, fait mé sire Gavains, ore falent li doi plus prodome de nous tous ! — Or les atendons, fait li rois Bandemagus, car je quit qu'ils venront encore anuit. » Et li compaingnon atendirent tout cel jour. Et quant il virent qu'il ne vinrent, si alerent herbergier el chastel del Trespas ou il furent bien servi et aaiesié si tost conme on sot qui il estoient. Au matin, quant il furent parti de laiens, disent que sans Lanselot n'iroient il mie a court, car il ne le pooient faire puis qu'il estoit compains de la queste. Et mé sire Gavains lor dist : « Signour, il est voirs, se nous sans Lanselot alom a court, tous li mondes nous devroit tenir a recreans. Et pour ce lo je que nous[a] le querons tout cest iver et l'esté jusques a la Magda[*c*]lainne. Et lors, se vous estes sain et haitié, si soiés en ceste place ci et, se il dedans cest terme n'est venus, lors porrons nous bien aler a court, quar adont aurons nous nostre queste menee a chief, car ele aura duré un an et un jour. » A ce s'acordent tout cil qui la estoient, si dient que ensi feront il.

423. Sur ces paroles, ils ôtèrent leur heaume pour se donner le baiser d'adieu et chacun se dirigea de son côté. Ainsi allèrent-ils jusqu'au jour de la Sainte-Madeleine sans jamais apprendre aucune nouvelle de Lancelot. Parmi eux, certains ne chevauchèrent pas longtemps avant de se retrouver captifs à la Montagne Interdite. Mais, de peur que l'histoire ne devienne trop longue en racontant les combats de chacun, comment ils se comportèrent avant d'être l'un après l'autre vaincus, le conte passe sur ce sujet sans rien en narrer. Quand ce fut le jour de la Sainte-Madeleine n'arrivèrent alors au château que trois des compagnons de la quête : le premier était Mordret, le deuxième, Agloval, et le troisième, le roi Bademagu. Lorsqu'ils se virent en nombre aussi réduit, ils furent remplis d'angoisse. Mordret déclara qu'il ne savait plus ce que l'on pouvait faire ; impossible, certes, de s'en retourner à la cour du roi Arthur sans savoir d'autres nouvelles. « Ma foi, déclara le roi Bademagu, je crois qu'on en sait plus à la cour que nous autres ici n'en savons. — C'est fort possible, opina Agloval, car tous les jours il arrive des messagers à la cour, porteurs de nouvelles. Pour cette raison, je conseillerais, quant à moi, d'y envoyer un messager pour savoir ce que l'on y raconte, mais sans que cet homme révèle qui est son seigneur. Ensuite qu'il revienne nous informer de ce qu'il aura appris. » Alors ils envoyèrent un messager et ils lui dirent qu'ils allaient l'attendre en ce château. Le jeune homme les quitta, il chevaucha longtemps jusqu'à arriver à

---

423. Lors ostent lor hialmes et s'entrebaisent au departir et tient chascuns sa voie et chevauchent jusques au jour de la Magdalainne, mais onques n'aprisent nouveles de Lanselot. Si en i[a] ot de tels qui ne chevauchierent mie granment quant il furent pris el Tertre Deveé. Ne mais pour ce que trop fust l'estoire longe s'il devisast la bataille de chascun, conment il le firent et conment il furent conquis l'un aprés l'autre, s'en taist li contes qu'il n'en devise riens. Quant ce vint au jour de la Magdalaine si n'en vinrent au chastel que .III. compaingnon de la queste dont li uns fu Mordrés et li autres Agloeval et li tiers li rois Bandemagus. Et quant il virent qu'il n'estoient plus si en furent molt esmaiié et Mordres dist que des ore mais ne set il qu'il facent. Car a la cour le roi Artu ne retourneroient il mie devant qu'il en sacent autres noveles. « Par foi, fait li rois Bandemagus, jou quit qu'on en set plus a la cort que nous ne sachons. — Che puet bien estre, fait Agloal, car toute jour i vienent qui aportent noveles[b]. Et pour ce loeroie je bien que nous envoions un message a court pour aprendre que on en dist, mais qu'il ne die mie a qui il est. Et puis reviengne dire ce qu'il aura trouvé. » Lors i envoient un message et li dient que il l'atendront en cel chastel. Et li vallés s'en part d'aus et

Cardeuil, au pays de Galles, là où séjournait le roi Arthur ; le roi aurait été bien content et plein de joie s'il avait appris de bonnes nouvelles des compagnons de la quête. Mais il n'en recevait aucune et cela l'affligeait au fond de son cœur ; toutefois, il ne dévoilait rien de ses sentiments, car il ne voulait pas troubler ses gens. Mais tout muet et silencieux qu'il se montrât, la reine refusait de garder le silence, au contraire, elle avouait souvent au roi qu'elle éprouvait une terrible inquiétude pour Lancelot et monseigneur Gauvain. « C'est que jamais, répétait-elle, je ne les ai vus si longuement hors de la cour sans que nous n'en ayons aucune nouvelle. Aussi ai-je grand-peur qu'ils ne soient en prison dans une terre lointaine ; peut-être un puissant seigneur les a-t-il capturés. »

424. Quand le jeune homme arrivé à la cour y fut demeuré pendant trois jours, il s'en retourna au château du Passage et il y retrouva les trois compagnons ; alors il leur conta ce qu'il y avait appris. « Ma foi, conclut Agloval, il n'y a donc plus d'autre solution que de recommencer la quête car, pour nulle richesse au monde, je ne retournerais à la cour sans mes compagnons. » Les deux autres partageaient tout à fait son avis. Dès le lendemain donc, ils se mirent en route et entreprirent de chercher par monts et par vaux ; ils vécurent plus d'une exaltante aventure que le conte ne rapportera pas en ce lieu, car ce serait vraiment trop longue histoire de raconter tout ce qui leur advint. Mais, assurément, il est dit que jamais ils ne passèrent quelque part où ils

---

chevauche tant par ses journees qu'il vient a Cardueil en Gales, la ou li rois Artus sejournoit qui assés fust liés et joians s'il oïst bones nouveles des compaingnons de la queste. Mais il n'en set nule, dont il est molt dolans, ne samblant n'en ose faire pour ce qu'il ne voloit mie sa gent esmaiier. Mais qui qu'en soit mus ne taisans, la roïne ne s'en velt mie taire ains dist molt souvent au roi[c] qu'ele a molt grant paour de Lanselot et de mon signour Gavain. « Car je ne vi onques mais, fait ele, qu'il fuissent tant fors de court que nous n'en oïssienmes aucunes nouveles. Si criem molt qu'il ne soient en aucune lointaingne terre enprisonné. Si les tient par aventure aucuns haus hom. »

424. Quant li vallés vint a court et il i ot demouré .III. jours si s'en parti et vint au chastel del Trespas ou il trouva les .III. compaingnons. Si lor conta les nouveles qu'il avoit aprises a court. « Par foi, fait Agloeval, dont n'i a il fors de reconmencier la queste, car pour nul avoir je ne retourneroie a court sans nos autres compaingnons. » Et li autre doi s'i acordent. Si s'esmurent l'endemain et conmencierent a cerchier amont et aval, si trouverent mainte bele aventure dont li contes ne parole mie ci endroit pour ce que trop [*d*] seroit longue l'estoire s'il devisoit tout ce qu'il lor avint. Mais itant en dist que onques en lieu ne

auraient pu entendre des nouvelles de Lancelot ni des autres compagnons. Là-dessus, le conte se tait à leur sujet, car il s'en retourne à Lancelot pour dire comment il sortit de la prison de Morgain.

Le jardin et la rose.

425. Le conte dit à présent que Lancelot demeura si longtemps dans la prison de Morgain qu'il y resta deux hivers et un été, si bien que l'on avait déjà passé Pâques et Lancelot vit reverdir le jardin qui se trouvait près de sa chambre ; les arbres étaient couverts de feuilles et débordaient de fleurs, les roses s'épanouissaient chaque jour devant sa fenêtre. Car Morgain avait planté là un très beau verger afin que Lancelot y trouvât un peu de bien-être pendant les beaux jours, lui qui avait été très mal durant tout l'hiver, tant il éprouvait de chagrin dans cette prison où il était si longuement retenu. Et certes, il aurait été encore bien plus malheureux s'il n'y avait eu les images qu'il avait peintes sur les murs de sa chambre : il se plaisait à les contempler, elles embellissaient ses jours. En effet, aucun exploit qu'il eût accompli ne manquait, il les y avait tous peints, chacun selon ses caractéristiques, et c'était assurément merveilleux à voir. Chaque matin, quand il était levé, il s'approchait de chacune des images où se trouvait représentée la figure de la reine, il pleurait et gémissait du fond du cœur. Après s'être longtemps lamenté en pleurant sur son infortune, il se rapprochait de l'image, il y posait

vinrent ou il oïssent noveles de Lanselot ne des autres compaingnons. Mais ici endroit se taist li contes d'aus tous et retourne a parler de Lanselot del Lac conment il issi de la prison Morgain.

425. Or dist li contes que tant demoura Lanselos en la prison Morgain qu'il i ot esté .II. ivers et un esté. Et tant que ce vint aprés Pasches que il vit verdoiier le garding qui dalés sa chambre estoit, et li arbre estoient foilli et chargié de flours et li rose espanissoit chascun jour devant la fenestre. Car Morgue ot illoc planté un molt bel vergier pour ce que Lanselos i fust plus a aise tout l'esté, car il ot esté tout l'iver trop a malaise, car molt li anuioit la prisons ou il ot tant esté. Et plus li anoiast encore se ne fuissent les ymages qu'il avoit paintes en la chambre ou il se delitoit a regarder et mout li abelissoient[a]. Car il n'avoit onques fait chevalerie qu'ele n'i fust painte chascune a sa maniere si que ce fu merveilles a veoir. Et quant il estoit levés chascun matin, si venoit a chascune figure que illoc estoit pourtraite el lieu de sa dame la roïne si plouroit et se dementoit molt durement. Et quant il s'estoit grant piece dementés et plaint sa mescheance si revenoit a s'image et le baisoit et faisoit le greignour joie del monde. Et ensi se reconfortoit par lui meïsmes et c'estoit la

ses lèvres et il lui manifestait la plus profonde des joies. C'est de cette façon qu'il trouvait en lui-même réconfort et c'était l'occupation qui lui apportait le plus de plaisir. Quand les Pâques furent passées, au début du mois de mai, Lancelot vit les arbres débordant de feuilles et de fleurs, il vit la verdure qui lui donnait joie au cœur. Jour après jour, la rose s'épanouissait, fraîche et nouvelle ; il lui souvint de sa dame la reine, de son clair et lumineux visage que la rose lui rappelait sans cesse. Car lorsqu'il regardait la rose, il se souvenait de sa dame ; et il ne savait pas qui profusait le plus de lumière, de la rose ou du visage de sa dame ; et ce fut cela qui le mit hors de son sens.

426. Un dimanche matin, Lancelot s'était levé dès qu'il avait entendu le chant des petits oiseaux ; il s'approcha d'une fenêtre barrée de fer et il s'assit pour contempler la verdure ; si longtemps il resta là que le soleil inondait de sa lumière tout le jardin. Alors Lancelot posa les yeux sur le rosier : il y vit une rose fraîchement épanouie, elle était bien deux fois plus belle que toutes les autres. À cet instant lui revint le souvenir de sa dame au tournoi de Camaalot quand il l'avait vue tellement plus belle que toutes les autres. « Et puisque cette fleur du moins, je peux la cueillir, il me faut l'avoir, cette rose qui m'est souvenance de ma dame. » Alors, il passa la main à travers les barreaux et la tendit pour saisir la rose, mais il ne put y arriver d'aucune façon, car la fleur était trop loin de lui. Il rentra les bras dans la pièce, puis il regarda les

---

chose que plus le delitoit. Et quant ce vint aprés la Pasche, a l'entree de may, si vit Lanselos les arbres plains de foilles et de flours et il vit la verdour qui li faisoit son cuer resjoïr. Et la rose qui chascun jor espanissoit fresche et nouvele se li sovint de sa dame la roïne et de sa face qu'ele avoit clere et vermeille que la rose li ramentevoit tous dis Car, quant il regardoit la rose il li menbroit de sa dame. Si ne savoit pas li ques estoit plus vermaus, ou [*e*] la rose ou la face sa dame, et ce fu la chose qui le dut avoir mis fors del sens.

426. A un diemence matin se fu Lanselos levés si tost com il oï les oiseillons chanter, si vint a une fenestre de fer et s'asist pour veoir la verdour et tant demoura illoc que li solaus fu espandus parmi le garding. Lors regarda Lanselos el rosier et vit une rose nouvelement espanie qui estoit bien au double plus bele que toutes les autres. Lors li souvint de sa dame la roïne qu'il vit plus bele que toutes les autres dames[a] au tournoiement de Kamaalot. « Et pour ce, fait il, que je le puis avoir, couvient il que j'aie ceste rose qui de li me fait ramenbrance. » Et lors jete la main parmi la fenestre et le tent pour prendre la rose. Mais en nule maniere n'i pot avenir car trop ert loing de lui. Et il retraïst ses mains a lui, puis regarde les

barreaux de la fenêtre et il les vit terriblement épais. « Quoi donc ? s'exclama Lancelot. Une forteresse pourra me retenir de faire ce dont j'ai le désir ? Pas question. » Aussitôt il saisit à pleines poignées deux des barreaux de la fenêtre et les tira à lui avec une violence telle qu'il les rompit tous deux et les jeta ainsi au milieu de la pièce. Mais il avait tant abîmé ses mains qu'elles étaient complètement dépouillées de leur peau, le sang coulait jusqu'au sol ; pourtant lui ne sentait presque rien.

427. Sur-le-champ, il sortit de la pièce, alla où il avait vu la rose et lui donna un baiser pour l'amour de sa dame à qui elle ressemblait, puis il posa la fleur sur ses yeux et sur sa bouche, enfin il la glissa sur son cœur à même la chair. Ensuite, il se dirigea vers la tour et il en trouva la porte ouverte. Il y entra pour y découvrir heaumes, hauberts et autres armes en abondance. Aussitôt il s'arma le mieux qu'il put ; ensuite il saisit une épée qui était posée sur un coffre, il descendit de la tour, assez bien armé pour ne plus redouter nulle attaque. Il continua d'aller et découvrit les écuries où il aperçut quantité de forts et grands chevaux ; il sella celui qui lui parut le meilleur, lui passa les rênes et l'enfourcha. Il était encore si tôt que personne n'était levé dans la demeure à l'exception de l'homme qui montait la garde à la porte. Lancelot y arriva et il y découvrit le garde qui fut tout étonné de le voir surgir, en homme qui ignorait absolument qu'il y eût un chevalier dans la demeure. Lancelot lui demanda le nom

---

fers de la fenestre si les voit fors a merveilles. « Que est ce dont ? fait Lanselos, me porra detenir forterece que je ne face ma volenté ? Certes, nenil. » Lors prent .II. des fers de la fenestre a ses .II. mains et les traïst a lui si durement qu'il les a tous desrous[b], si les rue emmi la chambre. Mais il a ses mains teles atournees qu'eles sont toutes escorcies si que li sans en saut a terre. Mais il ne s'en sent mie granment.

427. Atant s'en ist fors de la chambre et s'en vait la ou il ot veüe la rose, si le baise pour l'amour de sa dame a qui ele resambloit, si le touche a ses ex et a sa bouche, si le met en son sain emprés sa char, puis s'adrece vers la tour et trouve l'uis ouvert. Si entre ens et trouve hialmes et haubers et armes a grant plenté, si s'arme maintenant au mix qu'il pot. Et puis prent une espee qui estoit desus un cosfre, puis avale de la tour si bien armés qu'il ne crient home qui l'asaille. Si vait tant qu'il vint a une estable ou il trouve assés de chevaus fors et grans, si met une sele sor celui qu'il tient au meillour, puis met le frain si monte sus. Et il ert encore si matin qu'il n'avoit nului levé par laiens fors celui qui gardoit la porte. Quant il vint a la porte si trouva celui qui molt s'esmerveilla de lui quant il le vit venir conme

du maître de ce château. « Seigneur, dit le garde, il n'y a pas de maître, mais une dame qui se nomme Morgain la fée ; c'eſt la sœur du roi Arthur. » En entendant ces propos, Lancelot pensa qu'il devrait bien rebrousser chemin pour aller tuer Morgain. Il se résolut cependant à la laisser vivre par amitié pour le roi Arthur et parce que c'était une femme. Cependant il déclara au garde : « Ami, tu manderas à ta dame que Lancelot du Lac qui quitte cette demeure la salue comme il doit la saluer, c'eſt-à-dire la plus déloyale des femmes de ce monde ; qu'elle le sache bien, si ce n'avait été l'amitié que je porte au roi Arthur, je l'aurais traitée comme on doit le faire d'une femme sans foi, pleine de traîtrise. Va lui dire maintenant ce que je lui fais annoncer. » Le garde l'assura qu'il transmettrait le message ; et ensuite il se rendit auprès de sa dame qu'il trouva encore dans son lit et il lui rapporta les paroles de Lancelot. Dès qu'elle l'entendit, elle enfila sa chemise et alla dans la chambre où Lancelot avait dormi. Découvrant la pièce vide, elle s'écria, en proie à la plus vive des afflictions :

428. « Ah, malheureuse que je suis, comme nous avons mal gardé ce que nous aurions dû garder ! » Alors elle s'abandonna à une douleur extrême, elle regardait les barreaux de la fenêtre que Lancelot avait brisés et tordus, elle les montrait aux gens de sa maison tout en disant : « Avez-vous jamais vu des actions aussi formidables que celles que ce démon a accomplies avec mes barreaux ? Il les a brisés à la force

---

celui qui ne quidoit pas qu'il eüſt laiens nul chevalier. Et Lanselos li demande ki eſt li sires de laiens. « Sire, fait il, il n'i a point de signour, mais il i a une dame qui a a non Morgue la Fee et eſt serour au roi Artu. » Quant Lanselos l'entent si pense qu'il deüſt retourner pour li ocire. Mais il se pense qu'il le laira[a] pour le roi Artu et pour ce que feme eſt. Si diſt au vallet : « Biaus amis, tu diras a ta dame que Lanselos del Lac qui de chaiens s'en vait, le salue si com il saluer le doit si come la plus desloi[*i*]al feme del monde. Et bien sace ele que, se ne fuſt pour l'amour del roi Artu, je feïsse de li ce que on doit faire de feme desloial et traitre. Itant li diras tu que je li mant. » Et il diſt que cel message fera il bien. Lors en vient a sa dame qui encore se gisoit et li diſt ce que Lanselos li mande. Et quant ele l'entent si veſt sa chemise et vait en la cambre ou Lanselos avoit jeü. Et quant ele ne le trouve, si diſt, si dolante conme nule plus :

428. « Ha, lasse, tant avons mal gardé ce que garder deüssons ! » Lors conmence a faire le greignour doel del monde et regarde les fers de la feneſtre que Lanselos ot brisiés et mal mis, si les mouſtre a ciaus de laiens et diſt : « Veïſtes vous onques tés merveilles conme cis diables a fait que ces fers qui tant eſtoient fort a despeciés a la force

de ses mains alors qu'ils étaient tellement épais ! Ma foi, jamais personne n'a fait ce qu'il vient de faire. » Mais le conte cesse de parler de Morgain et s'en retourne à Lancelot du Lac.

Le chevalier à la litière.

429. Le conte narre à présent que, lorsque Lancelot eut quitté la demeure de Morgain, il chevaucha jusqu'à l'orée de la forêt. Là il rencontra un nain et une demoiselle, chacun montant un palefroi. Il salua la demoiselle qui lui rendit son salut. Puis Lancelot l'interrogea : savait-elle quelque nouvelle des chevaliers errants de la maison du roi Arthur ? « Mon Dieu, répondit-elle, il y en a un dans ce pays que le roi Vagor[1] maintient dans sa prison. — Demoiselle, s'enquit Lancelot, comment le savez-vous ? — Je le sais, répondit-elle, parce que le fils du roi Vagor l'a accusé, il y a peu, de trahison. Et quand le combat devait avoir lieu, il ne put le faire, et il demanda un répit jusqu'au mardi suivant. Mais comme le roi avait peur qu'il ne revienne pas au jour fixé, il l'a fait jeter dans sa prison ; il n'eſt pas en très bonne santé, aussi suis-je sûre que cela va mal tourner pour lui, car il eſt si affaibli que, s'il ne trouve pas quelqu'un qui combatte pour lui, il sera incapable de le faire lui-même. — Demoiselle, de quel côté demeure le roi dont vous parlez ? — Seigneur, répondit la jeune fille, du côté du soleil couchant, dans une cité qu'on appelle Eſtrangorre.

430. — Eh bien, je vous recommande à Dieu à présent,

---

de ses mains ! Par foi, onques mais hom ne fiſt ce qu'il a fait ! » Si se taiſt ore li contes a parler de Morgain et retourne a parler de Lanselot del Lac.

429. Or diſt li contes que quant Lanselos se fu partis de chiés Morgain qu'il chevaucha tant qu'il fu issus fors de la foreſt. Lors encontra un nain et une damoisele qui chevauchoient .II. palefrois. Il salue la damoisele et ele lui. Puis li demande Lanselos s'ele set nule novele des chevaliers errans de la maison le roi Artu. « Par Dieu, fait ele, il en i a un en ceſt païs[a] que le rois Vagors tient en prison. — Damoisele, fait Lanselos, conment le savés vous ? — Je le sai, fait la damoisele, par ce que li fix au roi Vagor l'apela de traïson n'a mie lonc tans. Et dedens le terme qu'il se dut combatre si ne pot ains priſt respit jusques a mardi qui vient. Et pour ce que li rois avoit paour qu'il ne reveniſt a jour le fiſt il metre em prison et encore n'eſt il pas asouagiés. Si sai bien qu'il sera mal baillis s'il ne tro[*377a*]ve qui pour lui face ceſte bataille, car il eſt tant deshaitiés qu'il ne le porra faire. — Damoisele, fait Lanselos, quel part maint cil rois que vous dites ? — Sire, fait ele, ci pres a une journee par devers soleil couchant a un chaſtel que on apele Eſtrangot[b].

conclut Lancelot, car je ne cesserai pas d'aller avant de l'avoir trouvé. » Et aussitôt il s'en alla et chevaucha si longtemps que la nuit le surprit à l'orée d'une forêt. Lancelot ne voulut pas y pénétrer, car il faisait sombre et il n'aurait su trouver sa route. Il mit donc pied à terre sous un orme ; il ôta son écu de son cou, le frein de son cheval et la selle, en homme qui ne peut faire davantage. Mais il s'endormit dans sa lassitude ; et tandis qu'il sommeillait, un chevalier passa par là, couché dans une litière que deux palefrois portaient. Le chevalier était blessé et la litière était de riche soie. Avec le chevalier marchaient deux écuyers ; lorsque le chevalier allongé dans la litière aperçut Lancelot, il fit tourner les chevaux de ce côté, car il désirait connaître son identité. Dès que Lancelot l'entendit, il se leva d'un bond et le salua. Le chevalier lui demanda qui il attendait là, à cette heure ; Lancelot répondit qu'il n'attendait rien, que l'aventure l'avait mené jusque-là et qu'il ne voulait pas pénétrer dans la forêt de peur de s'y égarer à cause de la nuit qui était fort sombre. « Et quelle recherche vous pousse ? poursuivit le chevalier. — Je recherche, dit Lancelot, celui qui me donnerait des nouvelles des chevaliers errants de la maison du roi Arthur ; il y en a en ce pays, je l'ai entendu dire. — Au nom de Dieu, s'écria le chevalier, si vous voulez bien me suivre, je crois pouvoir vous en montrer un, cette nuit même, qui est couché malade en mon logis.

---

430. — Ore vous conmant je a Dieu, fait Lanselos. Car je ne finerai jamais d'errer devant que je l'aurai trouvé. » Si s'em part atant et Lanselos chevauche tant qu'il li anuite a l'entree d'une forest. Si ne volt pas entrer dedens pour ce que li tans ert oscurs, car il ne sauroie voie tenir. Si descent desous un orme et oste son escu de son col et a son cheval[a] le frain et la sele conme cil qui mix ne puet faire. Mais il s'endormi par lassece et endementres qu'il s'en dormoit passa illoc uns chevaliers en une litiere que doi palefroi portoient. Si estoit li chevaliers navrés et la litiere estoit d'un samit molt riche, et avoc le chevalier aloient doi esquier. Et quant li chevaliers de la litiere vit Lanselot dormir si tourne cele part car il voldra savoir qui il est. Et quant Lanselos l'ot si saut sus et le salue. Et cil li demande qu'il atent illoc a tele ore. Et il dist qu'il n'i atent riens mais aventure l'a amené cele part, si ne voloit mie entrer en la forest pour le tans qui tant estoit oscurs, car il i peüst bien forvoiier. « Et qu'alés vous querant ? fait cil. — Je quier, fait Lanselos, qui nouveles me deïst des chevaliers errans de la maison le roi Artu dont il a aucun en cest païs si conme j'ai oï dire. — En non Dieu, fait li chevaliers, se vous me volés sivir, je vous en quit encore anuit moustrer un qui gist en mon ostel malades.

431. — Au nom de Dieu, déclara Lancelot, eh bien, je vous suivrai puisque vous me donnez ces nouvelles. » Alors le chevalier partit devant et Lancelot, après avoir revêtu ses armes, le suivit. Ils entrèrent dans la forêt profonde et touffue. Lancelot demanda au chevalier pourquoi il voyageait ainsi couché ; l'autre lui expliqua qu'il était blessé au point de ne pouvoir endurer de monter à cheval. « En quel endroit, votre blessure ? s'enquit Lancelot. — À la cuisse, répondit le chevalier. — Et qui vous a blessé si grièvement ? — Ma foi, c'est une demoiselle. — Une demoiselle ? s'étonna Lancelot, par amitié pour moi, racontez-moi comment. — Ma foi, fit le chevalier, volontiers. Avant-hier, le jour de la fête de Pâques, il m'arriva de chevaucher par la forêt de Quimpercorentin ; j'étais tout seul, mais j'étais bien armé. Je rencontrai alors un chevalier qui m'attaqua ; je me défendis autant que possible et je fis tant et si bien que je pris le dessus. Je l'aurais tué s'il n'avait pris la fuite. Je le suivis alors et je finis par le rejoindre près d'une fontaine en laquelle se baignaient deux jeunes filles qui étaient d'une grande beauté. L'une des deux tenait un arc bandé et y avait encoché la flèche[1]. Dès qu'elle vit que je voulais tuer le chevalier, elle tira sa flèche contre moi et me transperça la cuisse. Je me trouvai si mal en point tant de la flèche que de ma chute du cheval que je crus bien mourir sur place et je restai sur le sol un long moment sans connaissance. Quand je revins à moi, je tour-

---

431. — En non Dieu, fait Lanselos, et je vous siurrai puis que tels nouveles m'en dites. » Lors s'en vait li chevaliers avant et Lanselos aprés quant il fu apareilliés, si se metent en la forest qui estoit espesse et haute. Et Lanselos demande au chevalier pour coi il aloit ensi. Et cil dist qu'il est navrés si ne porroit sousfrir le chevaucier. « Et en quel lieu estes vous navrés ? » fait Lanselos. Et cil dist : « En la quisse. — Et qui vous navra si malement ? fait Lanselos. — Par foi, fait cil, une damoisele. — Damoisele ? fait Lanselos. Par amours, dites moi conment. — Par foi, fait il, volentiers. Il avint avant ier, le jour de la Pasche, que je chevauchoie parmi la forest de Campercorentin tous seus, si estoie molt bien armés, si encontrai un chevalier qui m'asailli et je me desfendi de tout mon pooir et fis tant que je ving au desus de lui et l'eüsse ocis s'il ne s'en fust fuis. Si le sivi tant que je l'atains a une fontaine [*b*] ou .II. demoiseles se baignoient qui molt estoient de grant biaute. Si tenoit l'une l'arc tendu et tenoit ens le saiete. Quant ele vit que je voloie le chevalier ocirre si traïst a moi et me feri parmi la quisse, si fui si atournés, que del chaoir que de la plaie, que je quidai bien illoc morir, si giü grant piece em pasmison. Et quant je fui revenus de pasmisons si regardai vers la fontainne mais je n'i vi ne les damoiseles ne le chevalier ne mon cheval

nai les yeux vers la fontaine, mais je n'y vis ni les demoiselles ni le chevalier, pas même mon cheval, qui avait fui lorsque j'étais tombé. Cependant je mis tous mes efforts pour me soulever comme je le pouvais, mais je me découvris si blessé que je n'aurais pu bouger pour tout l'or du monde. Toutefois il ne s'écoula guère de temps que je ne visse passer devant moi l'une des plus belles dames que j'aie pu jamais contempler et elle me demanda ce que je faisais. "Ah, demoiselle, je suis en train de mourir ! — Au nom de Dieu, rétorqua-t-elle, s'il plaît à Dieu, vous ne mourrez pas, je le sais bien. Mais vous languirez jusqu'à ce que cette flèche soit ôtée de la plaie." Sur-le-champ, je portai la main à la flèche et voulus l'arracher : cela me fut impossible. Alors elle me déclara que je me torturais en vain, car, disait-elle, jamais la flèche ne serait ôtée avant que le meilleur chevalier du monde ne l'enlève. "Alors, conclut-elle, vous serez guéri, car aucun autre moyen ne vous vaudra quoi que ce soit."

432. « Sur ces mots, la demoiselle s'en alla et je restai là à souffrir, fort affligé de la parole qu'elle m'avait dite ; je le savais bien, en effet, ce n'était pas une mince affaire que de trouver le meilleur chevalier du monde. Je demeurai là jusqu'au soir. Alors arriva auprès de moi un écuyer qui m'emporta à la force de ses bras sur l'encolure de son cheval jusqu'à ma forteresse et j'y restai jusqu'au moment où l'on m'eut confectionné cette litière. Alors je pensai en moi-même que j'irais à la cour du roi Arthur, car j'y trouverais

---

meïsmes qui fuis s'en estoit au chaoir que je fis. Mais toutes voies m'esforchai je tant a lever com je pooie, mais je me trouvai si deshaitié que je ne me meüsse mie pour tout le monde. Mais il ne demoura gaires que je vi devant moi passer une des plus beles dames que je onques veïsse qui me demanda que je faisoie la. "Ha, damoisele, fis je, je me muir ! — En non Dieu, fait ele, se Dix plaist vous ne morrés mie que bien le sai. Mais vous languirés jusqu'a tant que cele saiete sera ostee." Et je i mis maintenant la main et le voloie oster, mais je ne poi quant ele me dist que je me traveilloie en vain, car ele dist qu'ele ne sera ja ostee devant ce que li miudres chevaliers del monde le m'ostera. "Et lors, fait ele, serés vous garis ne autre chose ne vous i porra valoir."

432. « Atant s'en ala la damoisele et je remes molt malades et molt deshaitiés de la parole qu'ele m'avoit dite, car bien savoie que ce n'iert mie legiere chose a trouver le meillour chevalier del monde. Si demourai illoc jusques au soir. Et lors vint par devant moi uns esquiers qui m'en porta a la force de ses bras sor le col de son cheval jusques a ma forterece ou je fui tant que ceste litiere fu faite. Lors m'apensai que je iroie a la court le roi Artu car illoc trouveroie je

plus vite quelqu'un qui me secoure que nulle part ailleurs. Je me préparai à ce voyage sur le conseil d'une quantité de gens ; mais lorsque j'y arrivai, je découvris le roi Arthur profondément chagrin à cause de monseigneur Gauvain, de Lancelot du Lac et des autres compagnons de la Table ronde qui se sont perdus, comme on me l'a appris, puisqu'il va y avoir deux années que le roi n'en a plus eu aucune nouvelle en sa cour. Une fois descendu de ma litière, je me fis porter devant le roi pour lui raconter ma mésaventure ; aussitôt, tous les chevaliers qui étaient présents s'évertuèrent à retirer la flèche, mais elle ne put être ôtée par aucun d'eux ; alors le roi m'affirma qu'elle ne serait jamais enlevée sinon par Lancelot, et moi de lui demander où je pourrais le rencontrer.

433. « "Certes, mon ami, soupira le roi, je ne le sais pas ; cela fait plus d'un an que personne ne l'a vu et n'est venu m'en apporter des nouvelles. Et c'est un grand malheur, car il est le meilleur chevalier du monde." Et moi, une fois entendues ces paroles, je demeurai à la cour ce jour-là, et dès le lendemain, j'en repartis pour retourner à ma demeure, car je croyais bien m'y trouver plus à l'aise qu'ailleurs. Voilà par la suite de quelle aventure je voyage en une litière comme vous le voyez, c'est que je ne pourrais à aucun prix supporter de chevaucher. — Dites-moi donc, pria Lancelot, savez-vous qui est le chevalier qui est malade, alité dans votre demeure ? — Dieu me préserve, non, répondit le chevalier. Je lui ai jamais demandé son nom. »

---

plus tost secours que en autre lieu. Si m'i esmui a aler par le conseil de maintes gens et, quant je ving la, si trouvai le roi Artu molt esmaiié de mon signour Gavain et de Lanselot del Lac et des autres compaingnons de la Table Reonde qui s'i sont perdu, si com on dist, que par tans aura .II. ans que il n'en oï parler a court. Et quant je fui descendus et je en fui portés devant le roi si li contai m'aventure et tout maintenant s'i essaiierent li chevalier de laiens, mais onques ne pot la saiete estre ostee par nul de ciaus. Lors me dist li rois que ja ne seroit ostee se par Lanselot non et je li demandai ou je le porroie trouver.

433. « "Certes, fait li rois, biaus amis, je ne sai, car plus a d'un an qu'il ne fu veüs par nul home qui nouveles m'en desist. Si est molt grans damages car il est li mieudres chevaliers del monde." Et quant je oï ce si demourai illoc celui jour, et l'ende[*c*]main m'en parti et m'en reving vers mon ostel car je quit que je i serai plus a aise que aillours. Et pour ceste aventure vois je en la litiere ensi com vous veés, car pour riens ne porroie sosfrir le chevauchier. — Or me dites, fait Lanselos, savés vous qui le chevaliers est qui gist en vostre ostel malades ? — Si m'aït Dix, fait li sires, nenil. Car onques ne li demandai son non. »

434. Tout en devisant ainsi, ils marchèrent longtemps cette nuit-là jusqu'au moment où la lune se leva. Alors ils arrivèrent dans une grande et belle prairie où se dressait une tour, haute et fortifiée, entourée de bonnes murailles et de fossés. Les écuyers s'avancèrent jusqu'à la porte, ils la firent ouvrir, puis ils descendirent le chevalier de sa litière le plus doucement qu'ils purent et le portèrent au maître palais ; ils firent allumer des cierges et des torches pour voir plus clair. Ensuite, ils s'approchèrent de Lancelot, le désarmèrent et lui passèrent un manteau fourré d'hermine à cause de la température qui était encore fraîche, comme il est de coutume au début du mois de mai. Au logis, on était déjà couché, mais tous se levèrent quand on leur annonça l'arrivée de leur seigneur. Ils furent très attristés de voir qu'il n'avait pu trouver secours à la cour du roi Arthur. Mais leur maître leur ordonna de dresser les tables, car ils allaient partager le repas avec lui et le chevalier qu'il avait amené ; Lancelot alors le pria de lui montrer la flèche ; il essaierait, s'il le pouvait, de la lui retirer de la jambe. Le chevalier répondit qu'il n'en était pas question : « Je sais bien, en effet, que vous ne la retireriez pas du tout, mais que vous me causeriez une douleur si violente que vous ne pourriez rien me faire de pire. — Ah, mon cher hôte, insista Lancelot, laissez-moi quand même essayer ! » Et l'autre de jurer qu'il n'y porterait pas la main. « Je le sais bien, vous n'êtes pas le meilleur chevalier du monde. — Eh, qu'en savez-vous ? demanda Lancelot. — J'en

---

434. Ensi vont parlant grant piece cele nuit tant que la lunes fu levee. Et lors vinrent en une prairie grant et bele ou il avoit une tour forte et haute qui ert close de murs et de fossés. Et li esquier vont a la porte si le font ouvrir si descendent li chevalier au plus souef qu'il porent et l'en mainnent el maïstre palais, puis font alumer cierges et tortins pour veoir plus cler. Puis viennent a Lanselot et le desarment et li font vestir un mantel d'ermine fourré pour le saison qui encore estoit froide conme au conmencement de may. Et cil de laiens estoient tout couchié, mais il se leverent tout quant lor sires ert venus. Si furent molt esmari quant il virent qu'il n'avoit trouvé secours en la court le roi Artu. Et il dist qu'il metent la table, si mengeront entre lui et le chevalier qu'il avoit amené. Et Lanselos li dist qu'il li moustrast la saiete pour assaiier s'il le porroit oster de sa gambe. Et cil dist qu'il n'en feroit riens. « Car je sai bien, fait il, que vos ne l'en trairiés mie et si me feriés tele angoisse que greignour ne me porriés faire. — Ha, biaus ostes, fait Lanselos, car m'i laissiés essaiier ! » Et il dist qu'il n'i meteroit ja la main. « Car je sai bien que vous n'estes mie li miudres chevaliers del monde. — Et que savés vous ? fait Lanselos. — Je le

suis sûr, rétorqua l'hôte, bien fol est celui qui vous croirait le meilleur chevalier du monde !

435. — Puisqu'il vous déplaît que je m'essaie à cette épreuve, je m'en abstiendrai donc, mon cher hôte », conclut Lancelot. Le chevalier répondit qu'il était bien de cet avis. Alors on dressa les tables et ils mangèrent ; ils furent magnifiquement servis, mais le chevalier blessé était incapable de faire bon visage. Après le repas, on fit les lits et ils allèrent se coucher, tous ceux de la demeure, ainsi que le chevalier et Lancelot. Le lendemain, de bon matin Lancelot se leva ; une fois armé et son heaume lacé, il demanda à l'un des écuyers qui l'avait conduit céans de le mener auprès du compagnon malade. L'écuyer obéit et le mena en une chambre pour lui montrer celui qui s'y trouvait. À peine Lancelot l'avait-il vu qu'il reconnut le roi Bademagu ; il dit à l'écuyer de se retirer, car il désirait parler en privé à ce chevalier ; l'écuyer sortit et, quand Lancelot se vit seul avec celui qu'il chérissait de tout son cœur, il retira son heaume, car il ne voulait pas se dissimuler à lui. Le roi Bademagu en le reconnaissant éprouva le plus grand bonheur qui existe au monde. Il sauta du lit en chemise et en braies, et lui jeta les bras autour du cou tout en versant des larmes de compassion et de bonheur ; et il disait au milieu de ses pleurs : « Mon cher seigneur, mon cher et doux ami, où êtes-vous resté si longtemps ? Nous finissions par croire que vous étiez mort ! Il y avait si longtemps que nous ne vous avions vu ! » Et Lancelot de le sup-

---

sai bien, fait cil, et cil seroit molt fols qui vous quideroit au meillour chevalier del monde.

435. — Biaus ostes, fait Lanselos, puis qu'il ne vous plaist que je i assaie a ceste esprove, je m'en sousferrai. » Et cil dist que ce velt il bien. Lors furent mises les tables, si mengierent et molt fuissent a aise se ne fust li chevaliers malades qui ne pooit faire bele ciere. Aprés mengier furent fait li lit si s'alerent couchier cil de laiens li un et li autre. A l'endemain par matin se leva Lanselos et, quant il fu armés et il ot lacié son hialme si dist a l'un des esquiers qui laiens l'ot amené qu'il le maint au chevalier malade, et cil si fist et le mainne en une chambre, se li moustre le chevalier. Et quant Lanselos le voit si conoist que c'est li rois Bandemagus. Si dist au vallet qu'il s'en voist car il velt parler au chevalier priveement. Si s'en vait et quant Lanselos se voit avoc chelui sol a sol que il tant aimme, si oste son hialme [*d*] car envers lui ne se velt il pas celer. Et quant li rois Bandemagus le connoist si en est tant liés que nus plus. Si saut sus en chemise et em braies et li jete les bras au col et ploure de pitié et de joie. Et dist tout em plourant : « Biaus dous sires, biaus dous amis, ou avés vous tant esté ? Ja quidiemes nous que vous fuissiés mors. Car il a si grant

plier de se rasseoir, car il avait peur qu'il ne prît mal à rester debout.

436. Alors il lui raconta comment il avait été gardé dans la prison de la fée Morgain, mais maintenant il en était sorti, Dieu merci ! Puis il voulut savoir s'il avait des nouvelles de monseigneur Gauvain et des autres compagnons. « Dieu me préserve, aucune, seigneur, répondit le roi Bademagu, car ils se sont évanouis en cette quête comme s'ils étaient tombés au fond d'un abîme. — Quelle quête ont-ils donc commencée depuis que j'étais en prison ? demanda Lancelot. — Seigneur, ne vous souvenez-vous pas que nous avions fixé un jour pour revenir tous au château du Passage ? — Oui, fit Lancelot. Et donc vous y étiez au jour dit ? — Certainement, seigneur, répondit le roi. Nous nous y trouvâmes tous, si bien qu'il ne manquait que vous et votre cousin Bohort. Si nous avions eu le bonheur de vous voir arriver tous les deux, nous serions rentrés à la cour du roi Arthur tous ensemble et cela aurait été la fin de notre quête. Mais puisque vous n'étiez pas venus, nous recommençâmes la quête et fixâmes comme nouveau terme de revenir au même endroit à la Sainte-Madeleine. Et lorsque cette date fut arrivée, il ne revint de nous tous que trois compagnons seulement, Agloval, Mordret, le frère de monseigneur Gauvain, et moi-même. En voyant cela, nous n'osâmes pas retourner à la cour et nous reprîmes une nouvelle quête qui dure encore. Je ne sais pas

---

tans que nous ne vos veïsmes. » Et lors li dist[a] qu'il se rasiece, car il quide que li esters li face mal.

436. Lors li conte conment il a puis esté en la prison Morgue la Fee, mais ore en est il fors, Dieu merci. Lors li demande Lanselos s'il set nule nouvele de mon signour Gavain ne de lor autres compaingnons. « Si m'aït Dix, fait il, sire, nenil. Car il sont tout ausi perdu en ceste queste conme s'il fuissent fondu en abisme. — Quele queste ? fait Lanselos, ont il puis enconmencié puis que je fui en prison ? » Et li rois li dist : « Sire, ne vous souvient il mie que nous meïsmes jour de revenir au chastel del Trespas ? — Oïl, fait Lanselos. I fustes vous dont au jour ? — Oïl, sire, fait li rois Bandemagus. Nous i fumes tout si bien qu'il ne nous failli de tous nos compaingnons fors vous et Boors vostre cousin. Si nous estoit si bien avenu que se vous doi i fuissiés venu nous fuissiemes retourné a la court le roi Artu tout ensamble, et ensi fust nostre queste faillie. Et pour ce que vous n'i venistes pas le reconmenchasmes nous et remeïsmes terme de revenir illoc a la Magdalaine. Et quant ce vint au terme se n'i vint de nous tous que .III. sans plus : je et Agloeval et Mordret le frere monsignour Gavain. Et quant nous veïsmes ce, si n'osasmes retourner a court ains entrasmes en la queste qui encore dure. Si ne sai

si les compagnons sont morts ou s'ils sont prisonniers. — Au nom de Dieu, s'écria Lancelot, je vois bien que, s'ils sont perdus, c'est par ma faute! Mais si Dieu le veut bien, j'en saurai assez vite des nouvelles, puisque je suis désormais mon propre maître, je ne cesserai pas d'aller jusqu'à ce que je les aie retrouvés. Mais, à présent, dites-moi où vous avez été blessé et par qui. » Le roi Bademagu lui apprit qu'il avait assisté cette même année à un tournoi très violent et très dur: « J'y ai été blessé à en mourir; mais j'ai eu un si bon médecin que je suis presque guéri de sorte que je pourrai bientôt à nouveau chevaucher, je crois.

437. — Sire, reprit Lancelot, il me faut partir, car j'ai une besogne personnelle à achever. Je vous recommande donc à Dieu, qu'il vous donne bonne santé! Pour Dieu, ne soyez pas peiné si je ne vous tiens pas compagnie. Soyez-en sûr, je le ferais de grand cœur si j'en avais le pouvoir. » Le roi répondit qu'il voulait bien le laisser partir puisque la nécessité le poussait. À son tour, il le recommanda avec grande bonté à Dieu. Lancelot relaça son heaume, il se rendit auprès de son hôte, le recommanda à Dieu; puis il enfourcha son cheval et prit la route de la cité que l'on appelle l'Île Étrange. À peine avait-il quitté les lieux que le chevalier qui l'avait hébergé pensa qu'il apprendrait volontiers quel était son nom; et donc il envoya l'un de ses écuyers auprès du compagnon blessé pour s'enquérir de l'identité de son hôte

---

se li compaingnon sont mort ou pris. — En non Dieu, fait Lanselos, or voi je bien que se il sont perdu que c'est par moi. Mais, se Dix plaist, je en saurai par tans noveles quar puis que je sui ore en ma lige poesté ne finerai je jamais d'errer jusques a tant que je les aurai trouvés. Mais or me dites ou vous fustes navrés et qui vous navra. » Et li rois Bandemagus li dist qu'il fu awan a un tournoiement molt fort et molt dur « ou je fui navrés si que je eüsse esté mors » mais que « j'ai eü si bon mire que je sui tous tournés a garison si que je porrai par tans chevauchier si com je quit.

437. — Sire, fait Lanselos, il m'en couvient aler de ci car j'ai une moie besoigne a faire. Si vous conmant a Dieu qui santé vous doinst. Et, pour Dieu, ne vous poist se je ne vous fais compaignie. Car bien saciés que je le feïsse molt volentiers se je peüsse. » Et li rois dist qu'il velt bien qu'il s'en aille puis qu'il a si grant besoig, si le conmande [*e*] molt debonairement a Dieu. Et Lanselos relace son hialme et vient a son hoste et le conmande a Dieu puis monte sor son cheval et s'achemina vers le chastel c'on apele l'Ille Estrange. Et, si tost com il s'en fu partis de laiens, si dist li chevaliers qui l'avoit herbergié que il sauroit volentiers conment li chevaliers a a non. Si envoie l'un de ses esquiers au chevalier malade pour demander qui li chevaliers est et

et de son nom. « Je crois en effet qu'il saura me le dire, fit-il, car il le connaît bien. » L'écuyer se rendit au chevet du roi Bademagu : « Seigneur, mon maître vous prie de me révéler qui est le chevalier qui a été cette nuit reçu en notre logis. — Comment, s'exclama le roi, vous ne le savez pas ? — Vraiment pas », confirma l'écuyer. Le roi Bademagu se signa avant de déclarer : « Ma foi, jamais gens ne furent si déçus ! Vous avez eu auprès de vous le meilleur chevalier du monde et ne l'avez pas reconnu ! — Mais qui est-il donc ? s'étonna l'écuyer. — Ma foi, c'est monseigneur Lancelot du Lac, le meilleur chevalier qui porte aujourd'hui les armes. »

438. Sur ce, le jeune homme revint auprès de son maître lui rapporter ce que le roi lui avait appris. Le chevalier blessé s'écria : « Est-ce possible ? — Oh oui, confirma le jeune homme, pas d'erreur ! » Alors le seigneur commença à se lamenter tout haut et il se proclamait malheureux à voix forte répétant : « Hélas ! Qu'ai-je fait ? J'avais devant moi ma guérison et je l'ai jetée dehors ! Ah, Dieu ! Combien je me suis mal conduit ! » Lorsqu'il eut longuement exhalé son désespoir, il pensa qu'il ne gagnerait rien à s'affliger ainsi ; s'il avait envie de guérir, il lui fallait poursuivre celui qui avait en ses mains sa guérison, si du moins on pouvait l'obtenir d'un homme. Alors il se traîna péniblement auprès du roi Bademagu pour lui demander s'il savait de quel côté Lancelot s'en était allé. « Dieu m'aide, seigneur, répondit le roi, je n'en sais rien. — Au nom de Dieu, déclara le blessé, ce n'est

---

conment il avoit non. « Car je croi, fait il, qu'il le me saura bien a dire, car il le connoist bien. » Et cil en vient au roi Bandemagu et li dist : « Sire, mes sires[a] vous mande que vous me dites qui li chevaliers est qui anuit a chaiens herbergié. — Conment ? fait li rois, ne le savés vous pas ? — Nenil, voir », fait li esquiers. Et il se saine et dist : « Par foi, onques mais gens ne furent si decheü qui avés chaiens avoec vous le millor chevalier du monde[b] et si ne l'avés mie conneü. — Qui est il dont ? fait li vallés. — Par foi, fait il, c'est mé sire Lanselot del Lac, li miudres chevaliers qui orendroit porte armes. »

438. Atant revient li vallés et dist ce que li rois li ot dit. Et li sires li dist : « Puet ce estre voirs ? — Oïl, fait li vallés, sans faille. » Lors conmence li sires molt grant doel a faire. Si se claimme las dolans et dist : « Las ! C'ai je fait qui avoie devant moi ma garison et ore l'ai jetee fors ! Ha, Dix, fait il[a], come je ai mal esploitié ! » Quant il ot grant piece demené son doel si pense qu'en grant duel faire ne poroit il riens gaaingnier. Mais s'il velt garir il couvient qu'il sive celui par qui il aura garison, se il par nul home le doit avoir. Lors s'en vient a quelque painne au roi Bandemagu et li demande s'il set quel part Lanselos vait. « Sire, fait il, si m'aït Dix, nenil. — En non Dieu, fait il, ja

pas pour autant que je ne le poursuivrai pas, car si je ne puis le rejoindre, du moins je trouverai quelqu'un pour m'en donner des nouvelles. » Alors il prit la route et suivit les traces de Lancelot à la plus vive allure qu'il pouvait endurer. Lancelot chevaucha si longtemps qu'il arriva un peu avant vêpres à la cité qu'on appelait l'Île Étrange. C'était une cité puissamment fortifiée, construite sur un roc naturel ; pour y entrer, il n'y avait de tous côtés qu'un passage, si étroit que deux chevaliers pouvaient à peine y avancer de front. En s'approchant, Lancelot reconnut bien aux renseignements qu'on lui avait donnés qu'il s'agissait de la cité qu'il recherchait. Et comme il en prenait le chemin, il rejoignit un écuyer qui se dirigeait vers le château. Il le salua, le jeune homme lui répondit que Dieu le bénisse. Lancelot lui demanda à qui il appartenait. « Seigneur, dit l'écuyer, je suis au seigneur de l'Île Étrange. — Apprenez-moi donc, reprit Lancelot, si vous savez quel est le chevalier qu'il tient dans sa prison et que son fils a accusé de trahison. — Seigneur, répondit l'écuyer, c'est de Lionel que vous parlez, le cousin de Lancelot du Lac. — C'est celui sur lequel je t'interroge, confirma Lancelot. — Au nom de Dieu, s'écria le jeune homme, il n'est pas encore rétabli et c'est demain le jour où il lui faut se battre. Et vous, d'où venez-vous ? » ajouta-t-il ; Lancelot lui apprit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur. « Accepteriez-vous, demanda l'écuyer, de vous battre pour Lionel contre le fils du roi ? — Oui, bien volontiers, affirma

---

pour ce ne demouerra que je ne le sive. Car se je ne le puis aconsivir toutes voies trouverai je qui nouveles m'en enseignera. » Puis se met au chemin et se met es esclos de Lanselot le greignour route qu'il puet sousfrir. Et Lanselos chevauche tant qu'il vint un poi devant vespres au chastel qu'on apeloit l'Ille Estrange[b]. Le chastiaus fu fors et riches et seoit sor une roche naie. Se n'i avoit de toutes pars que une entree si estroite que a painnes i peüssent aler de front doi chevalier. Et quant Lanselos en vint pres si connut bien as enseignes que on li avoit dit que c'estoit li chastiaus qu'il queroit. Et ensi com il en venoit son chemin ataint un esquier qui s'en aloit vers le chastel. Si le salue et cil li dist que Dix le beneïe. Et Lanselos li demande a qui il est. « Sire, fait il, je sui au signour de l'Ille Estrange. — Or me dites, fait Lanselos, se vous savés qui li chevaliers est qu'il tient em prison qui ses fix a apelé de traïson. — Sire, [f] fait il, vous dites de Lyonnel, le cousin Lanselot del Lac. — De celui te demant je, fait il. — En non Dieu, fait li vallés, il n'est mie encore bien assouagiés et si est a demain li jours de bataille. Et vous, dont estes ? » fait il a Lanselot. Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu. « Et voldriés vous, fait li esquiers, faire la bataille pour Lyonnel envers le fil le roi ? — Oïl, fait

Lancelot. — Que Dieu vous soutienne alors, s'exclama le garçon, car, puisse Dieu me préserver, vous aurez pour vous le droit, comme je l'ai entendu dire à bien des gens ! Marabron a tort et Lionel est dans le droit[1], soyez-en assuré ! »

Lancelot défend Lionel à l'Île Étrange.

439. Ils parlèrent ensemble assez longtemps pour monter au château et, lorsque Lancelot eut mis pied à terre dans la cour, il ôta son heaume, se rendit devant le roi et lui adressa son salut. Le roi comprit qu'il s'agissait d'un homme de grande valeur, il se leva devant lui et lui rendit son salut. « Seigneur, déclara Lancelot, vous tenez en cette forteresse un homme en prison, un chevalier m'a-t-on dit, qui est originaire de la terre où je suis né et qui est mon proche parent. Je lui parlerais avec plaisir. — Seigneur, répondit le roi, on vous mènera volontiers lui parler. » Alors le roi donna l'ordre que l'on conduisît Lancelot voir Lionel qui était en prison dans une chambre et ce fut fait. On ouvrit la porte et, quand les cousins se retrouvèrent, inutile de demander si tous deux éprouvèrent de la joie, car ils désiraient se voir plus que quiconque au monde. Et chacun d'eux versait d'abondantes larmes. Puis Lancelot demanda à Lionel : « Mon cher cousin, dites-moi pourquoi vous êtes accusé de trahison. — Seigneur, répondit Lionel, il arriva l'autre année après Noël que je chevauchais par ce royaume et cherchais à apprendre quelque nouvelle à votre sujet ; le hasard me

---

Lanselos, molt volentiers. — Ore en soit Dix devers vostre partie, fait li valles. Car, si m'aït Dix, vous en avés le droit, si conme je ai oï dire a maintes gens. Car Marabron en a le tort et Lyonnel le droit, bien le saciés. »

439. Tant ont parlé ensamble qu'il en vinrent amont el chastel. Et quant Lanselos fu descendus en la court aval si oste son hialme et vient devant le roi si le salue. Et li rois qui bien quide qu'il soit prodom se drece encontre lui et li rent son salu. « Sire, fait Lanselos, vous avés chaiens un home en prison, chevalier ce m'a on dit, qui est nes de la terre dont je sui nes et est mes parens assés pres. Si parleroie volentiers a lui. — Sire, fait li rois, on vous i fera parler molt volentiers. » Et lors conmande li rois que on li maint veoir Lyonnel qui est en une chambre em prison et on si fait. Et quant li huis fu ouvers et li doi cousin s'entrevirent il ne fait mie a demander s'il firent joie li uns et li autres, car il s'entredesiroient plus a veoir que nules gens. Si plore li uns et li autres merveillousement. Lors dist Lanselos a Lyonnel : « Biaus cousins, dites moi pourcoi vous estes apelés de traïson. — Sire, fait Lyonniaus, il avint, oan apres Noel[a], que je chevauchoie parmi cest païs et quidoie avoir oï aucunes noveles de vous et tant que aventure

conduisit chez le frère de Marabron qui m'offrit l'hospitalité pour une nuit. Ce seigneur avait une femme toute jeune à laquelle je parus si beau qu'elle me pria d'amour. Mes pensées étaient ailleurs, moi qui ne trouvais rien à apprendre ni sur vous ni sur mon frère Bohort ! Aussi ce qu'elle me proposait me laissa-t-il indifférent. Et quand elle entendit ma réponse, que je lui disais que je n'éprouvais aucun désir d'amour, elle en fut si mortifiée qu'elle me sembla prête à perdre le sens. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut pour m'affirmer que mon refus serait ma perte, que je ne partirais pas vivant ce lieu.

440. « Sur-le-champ, elle se rendit auprès de son époux pour lui raconter que je lui avais fait des avances et avais tenté de la forcer[1]. Lui, en entendant ce récit, crut qu'elle disait la vérité. Cela le mit immédiatement hors de lui, il me lança son défi et m'avertit de me garder de lui, car il me ferait un mauvais sort s'il était mon vainqueur. Il fondit sur moi, l'épée tirée, je me défendis, tant et si bien que je le tuai. Quand Marabron, le frère du mort, apprit que je l'avais tué, il m'accusa de trahison devant son père, le roi. Je proposai de me justifier ; on fixa le jour où nous devions nous battre, je quittai donc cet endroit et, une fois dans la Forêt Périlleuse, je reçus, devant une chapelle, une blessure si grave que depuis je n'ai pu en guérir. Lorsque donc arriva le jour du combat, je me présentai devant la cour et il y fut décidé que je devais obtenir un délai jusqu'au jour où je serais guéri.

---

m'amena chiés le frere Mambron, qui me herberga une nuit. Et il avoit une feme molt jouene a qui je samblai si biaus qu'ele me requiſt d'amours. Et je avoie a penser aillours, car je ne savoie que oïr de vous ne de Boort mon frere autresi si ne pensai pas a ce dont ele me requiſt. Et quant ele oï ma response, que je li dis que je n'avoie pas talent d'amer, si fu si dolante qu'il sambloit bien qu'ele deüſt issir fors del sens. Si me respondi et diſt que mar l'avoie refusee, car je n'en partiroie ja sans mort.

440. « Lors en vint a mon oſte son signor et li diſt que je l'avoie requise d'amours et que je li voloie faire force. Et quant il oï ce si quida bien qu'ele li deïſt voir. Si fu lors tantoſt tous dervés et me desfia et diſt que je me gardaisse de lui qu'il me feroit anoi del cors s'il en venoit au dessus. Si m'acourut l'espee trai[*378a*]te et je me desfendi tant que je l'ocis. Et quant Mambron, li freres a celui, l'oï dire que je avoie son frere ocis, si m'apela de traïson devant le roi son pere et je m'osfri a desfendre. Si fu li jours de la bataille aterminés et je m'en parti adont de chaiens et fu navrés devant une chapele en la Foreſt Perillouse si durement que onques puis n'en poi garir. Et quant ce vint au jour de la bataille si fu venus a court si fu esgardé

Mais comme le roi n'avait pas confiance en moi, redoutant que je ne revienne pas au jour dit, il me fit mettre en prison et il m'y a gardé jusqu'à maintenant. Il faudra donc, s'il vous plaît, que vous vous battiez pour ma cause et que vous assuriez ma défense, car je suis si atteint que je ne pense pas survivre. » Lancelot répondit qu'il s'attacherait volontiers à cette défense, qu'il n'était pas venu dans cette cité pour autre chose. Sur ce, Lancelot retourna auprès du roi et lui dit :

441. « Seigneur, faites sortir ce chevalier de prison, car il a trouvé le champion qui va le défendre. » En entendant ces mots, Marabron bondit en avant et il dit : « Est-ce vous, seigneur chevalier, qui allez vous battre pour lui ? — Mais d'abord, s'enquit Lancelot, seigneur chevalier, êtes-vous celui qui l'a accusé de trahison ? — Oui, répondit Marabron. — Eh bien, rétorqua Lancelot, sachez que vous vous tiendrez pour un fou d'avoir lancé cette accusation : c'est une accusation injustifiée. — Laissez cela, intervint le roi, on verra bien, le moment venu, comment l'affaire tournera. » Alors le roi ordonna qu'on mît Lionel hors de prison et il le fit conduire dans une belle chambre où il put se reposer. Puis le roi fit désarmer Lancelot, car il ne voulait pas qu'il aille chercher un logis ailleurs que chez lui. La nuit suivante, le roi entoura Lancelot de grands honneurs, il lui fit grande fête parce qu'il était un chevalier errant. Le matin venu, le roi et Lancelot s'en allèrent ensemble entendre la messe.

---

que je devoie avoir respit jusques a tant que je fuisse garis. Ne mais pour ce que li rois ne fu mie bien seürs de moi et que je ne ne revenisse au jour, me fist il metre em prison et m'a tenus jusques a ore. Si couvient, se il vous plaist, que vous pour moi faciés ceste bataille et m'en desfendés. Car je sui si malades que je ne quit mie vivre. » Et Lanselos dist qu'il i enterra volentiers et que pour autre chose n'estoit il venus ceste part. Lors en vient Lanselos au roi, se li dist :

441. « Sire, faites cel chevalier metre fors de prison. Car il a trouvé qui por lui se combatra. » Et Marabron saut avant quant il l'ot ensi parler et li dist : « Estes vous ce, sires chevaliers qui pour lui vos combaterés ? — Mais estes vous chou, sire chevaliers[a], qui de traïson l'avés apelé ? — Oïl, fait il. — Or saciés, fait Lanselos, que de cest apel vous tenrés vous a fol. Car li apiaus est malvais. — Or le laissiés, fait li rois. Car on verra bien par tans conment li asfaires porra aler. » Lors fait li rois oster Lyonnel de prison, si le fist metre en une bele chambre pour reposer. Lors fait li rois desarmer Lanselot car il ne velt mie qu'il aille herbergier en autre lieu que avoc lui. Cele nuit fist li rois molt grant honour Lanselot et molt grant feste pour ce qu'il estoit chevaliers errans. Au matin alerent oïr messe entre lui et Lanselot.

Ensuite ils s'en revinrent au palais où ils trouvèrent une grande foule de chevaliers, de dames et de demoiselles qui y étaient venus pour regarder la bataille. Marabron portait déjà toutes ses armes sauf son heaume et il était assis à côté de son père, le roi. Lancelot alla à ses armes, il les prit et, après les avoir revêtues, il revint dans le palais avec Lionel et il déclara au roi : « Seigneur, on m'a appris que ce chevalier qui est assis auprès de vous avait accusé mon compagnon que voici de trahison ; et c'est aujourd'hui le jour du combat. Et parce que mon compagnon est incapable de conduire lui-même sa défense, je suis venu ici, tout prêt à le faire à sa place. — Cher seigneur, répondit le roi, considérez bien quelle cause vous allez défendre. Car, je vous l'assure, le chevalier qui se trouve à vos côtés a tué mon fils : ce fut un crime et une trahison, car mon fils lui avait offert l'hospitalité dans la justice et l'amitié. — Seigneur, répliqua Lancelot, libre à vous de parler comme il vous plaira, mais les choses ne se sont pas passées ainsi que vous le dites. »

442. Alors Marabron se dressa et déclara au roi : « Seigneur, voici mon gage : je suis prêt à prouver que ce chevalier-là a tué mon frère, votre fils, par crime et par trahison. » Ces paroles visaient Lionel. Lancelot bondit en avant et affirma qu'il était prêt à donner la preuve du contraire. Le roi prit leurs gages à tous deux, on les conduisit en un grand jardin qui se trouvait au pied du donjon et on les laissa à l'intérieur. Le roi fit entourer le lieu d'au moins douze che-

---

Aprés revinrent el palais ou il trouverent molt grant compaingnie de chevaliers et de dames et de damoiseles qui pour la bataille veoir i estoient venu. Et Marabron estoit ja tous armés fors de son hialme et seoit dejouste son pere le roi. Et Lanselos vait a ses armes si les prent. Et quant il est tous armés si s'en vient el palays, entre lui et Lyonnel, et dist au roi : « Sire, on m'a fait entendant que cis chevaliers qui delés vous siet avoit apelé cest mien compaingnon de traïson li jours en est a hui. Et pour ce que il endroit soi ne porroit faire la bataille, sui je cha venus et sui pres que je le face pour lui. — Biaus sire, fait li rois, gardés vous bien en quel querele vous vous metés. Car je vous di vraiment [*b*] que cis chevaliers qui delés vous est ocist mon fill en murdre et en traïson qui herbergié l'avoit par bien et par amours. — Sire, fait Lanselos, vous dirés ce qu'il vous plaira, mais il n'est mie ensi conme vous le dites. »

442. Lors se drece Marabrons et dist au roi : « Sire, veés ent ci mon gage que je sui pres del prouver que cis chevaliers la ocist mon frere, vostre fill, en murdre et en traïson. » Et ce dist il de Lyonnel. Et Lanselos saut avant et dist qu'il est pres de ce desfendre, si em prent li rois les gages d'aus .II. puis les mainnent en un grant garding

valiers qu'il chargea de la surveillance du champ clos. Dès qu'ils eurent lacé leur heaume et enfourché leur monture, les combattants empoignèrent écu et lance, laissèrent leur cheval foncer l'un vers l'autre et se frappèrent tous deux de leur lance sur les écus avec une telle violence qu'elles volèrent en éclats. Marabron tomba de son cheval de façon si brutale qu'il faillit se briser le cou et il restait couché sur le sol, tout étourdi sans plus avoir le pouvoir de se relever. Alors Lancelot mit pied à terre, il attacha son cheval à un arbre qui se trouvait près de lui et se dirigea vers son adversaire. Mais il pensa en lui-même qu'il ne le tuerait pas par gratitude envers son père qui lui avait fait si bel accueil la veille au soir dans sa demeure. Cependant il voulait lui faire éprouver l'angoisse de celui qui va mourir. Et donc il le saisit par le heaume avec une telle rudesse qu'il en rompit les lacets et le lui arracha du crâne ; puis, de prendre son épée et de lui en flanquer un tel coup sur la tête que l'autre chancelle ; cependant, Lancelot n'utilisait pas le tranchant, mais le plat de son épée... Quand Marabron se vit en cette situation, il éprouva une grande peur de mourir et, criant pitié, supplia :

443. « Ah, pour Dieu, noble seigneur, ne me tue pas ! Laisse-moi plutôt vivre et prie mon père de me pardonner cette malheureuse bataille ; tu auras alors accompli la plus courtoise action que fit jamais chevalier ! » Lancelot eut pitié de lui et déclara qu'il lui plaisait d'agir ainsi.

---

qui estoit desous la tour et les met on dedens. Et li rois i mist bien jusques a .XII. chevaliers pour garder le champ. Et quant il orent les hialmes laciés et il furent monté sor lor chevals si prisent lor escus et lor lances si s'entrelaissent courre li uns a l'autre et s'entrefierent si durement sor les escus qu'il font lor glaives voler em pieces. Et Marabrons trebuche del cheval si dolerousement que a painnes qu'il n'ot le col brisié, si gist a terre tous pasmés si qu'il n'ot pooir de soi relever. Lors descent Lanselos et atache son cheval a un arbre qui delés lui estoit, puis en vait cele part. Et Lanselos s'apense qu'il ne l'ocirra mie pour l'amour de son pere qui si bien l'acuelli le soir devant en son ostel. Mais toutes voies l'en menra il jusques a paour de mort. Lors le prent au hialme si felenessement qu'il en ront les las et li esrace de la teste. Puis prent l'espee et li donne tel cop parmi le chief qu'il chancele de l'autre part, mais ce n'est mie del trenchant ains est del plat. Et quant cil voit ce si ot grant paour de morir, si crie merci et dist :

443. « Ha, pour Dieu, frans hom, ne m'oci mie, mais laisse moi vivre et proie a mon pere qu'il me pardoinst les mesfais de ceste bataille et lors aurés fait la greignour courtoisie que chevaliers fesist onques mais. » Et Lanselos en ot pitié et dist que ce feroit il volentiers.

Puis il se rendit auprès de ceux qui surveillaient le champ de bataille pour leur demander : « Chers seigneurs, priez le roi de venir me parler. » On lui amena le roi. Lancelot lui dit : « Seigneur, nous laisserions là cette bataille si tel était votre bon plaisir. Et vous devez bien le faire, car que lui ou moi meure ne vous sera d'aucun profit. » Le roi apprécia fort la courtoisie de Lancelot et trouva extraordinaire la proposition qu'il venait de lui faire. Il décréta donc : « Vous pouvez bien faire la paix entre vous deux ; pour ma part, j'accepterai d'accomplir votre volonté. — Eh bien, venez, conclut Lancelot, vous entendrez nos conditions. » Le roi entra sur le champ de bataille et s'approcha de son fils qui était dans un tel état qu'il ne pouvait plus se relever. Lancelot dit à Marabron : « Seigneur, voici votre père devant lequel nous avons entrepris ce combat. Et parce qu'il serait inutile de pousser plus loin, je vous prie que vous m'en déclariez quitte ainsi que celui pour lequel j'ai soutenu cette bataille ; quant à moi, je vous tiendrai quitte de l'accusation que vous avez lancée par-devant votre père. » Marabron le remercia chaleureusement et tous deux se déclarèrent satisfaits. Alors éclatèrent la joie et la fête. Le roi emmena Lancelot, il voulait le faire désarmer ; mais Lancelot affirma qu'il ne resterait à aucun prix. Il fit donc monter devant lui Lionel sur son cheval, enfourcha sa monture derrière lui et le tint à pleins bras par les flancs car Lionel n'était pas capable de se tenir en selle sans l'aide d'autrui. De son côté, le chevalier blessé, chez qui

---

Lors en vint Lanselos a ciaus qui le champ gardoient et lor dist : « Biaus signour, dites au roi qu'il viengne a moi parler. » Et cil li amainne le roi, et Lanselos li dist : « Sire, nous lairiemes ceste bataille atant, s'il vous plaisoit, et vous le devés bien faire car, s'il i muert ou je vous n'i gaaingnerés riens. » Et li rois, qui bien connoist la courtoisie Lanselot, s'esmerveilla molt conment il s'apensa de tel chose, si li dist : « Entre vous .II. vous poés bien entreaquitier et je sousferrai vostre volenté a faire. — Ore venés dont avant, fait Lanselos, et si orrés nos couvenences. » Et li rois entre ens el champ et vient a son fill qui estoit tels atournés qui ne pooit relever. Et Lanselos dist a Marabron : « Sire, veés ci le roi vostre pere par [*c*] devant qui nous em preïsmes ceste bataille. Et pour ce que de plus faire ne seroit il nus prous, vous proi je que vous m'en quitiés atant et celui pour qui je entrai en la bataille et je vous quiterai de vostre apel par devant vostre pere. » Et cil l'en mercie molt, si s'entrequitierent. Lors est molt grans la feste et la joie. Et li rois enmainne Lanselot, si le veut faire desarmer, mais il dist qu'il ne remanroit en nule maniere. Si fait Lyonnel monter devant lui en la sele de son cheval et il monte deriere et l'enbrace par les flans, car il ne se pooit tenir sans aïde d'autrui. Et li chevaliers navrés

le roi Bademagu était couché malade et qui avait pris la route pour rejoindre Lancelot, avait voyagé toute la journée d'avant et le jour même ; le hasard l'amena à l'Île Étrange ; dès qu'ils y furent arrivés, ils demandèrent des nouvelles d'un chevalier dont ils décrivirent les armes. On leur raconta immédiatement comment il venait de remporter un combat et s'en était allé tantôt, il pouvait être tout au plus à une lieue. À ces mots, le chevalier reprit sa poursuite derrière Lancelot. Ils chevauchèrent jusqu'à none et alors ils rencontrèrent une demoiselle montée sur un palefroi. Le chevalier à la litière la salua et elle lui rendit son salut.

444. « Demoiselle, demanda le blessé, sauriez-vous me donner des nouvelles de Lancelot du Lac ? — Quelles armes porte-t-il ? s'enquit la jeune fille. — Il porte une armure noire, répondit le chevalier. — Sur ma tête, dit la jeune fille, je l'ai rencontré dans une vallée et il est reconnaissable, car il emporte un chevalier malade devant lui. Il ne peut pas être à plus de deux lieues. — Eh bien, je vous recommande à Dieu », conclut le blessé. Et aussitôt il repartit et se remit à poursuivre Lancelot, priant Notre-Seigneur de lui accorder ce qu'il cherchait. Mais ici le conte cesse de parler du blessé et s'en retourne à Lancelot du Lac.

L'abbaye de Petite Aumône.

445. Le conte dit que, une fois que Lancelot eut quitté le roi Vagor de l'Île Étrange où il avait délivré Lionel de la prison

---

chiés qui li rois Bandemagus avoit jeü, qui s'estoit esmeüs pour aconsivir Lanselot, ot chevauchié tout le jour devant et cel jour meïsmes tant que aventure les amena a l'Ille Estrange. Et quant il i furent venu si demanderent nouveles d'un chevalier, si devisent ses armes. Et on lor conte conment il avoit tout maintenant vaincue une bataille et s'en estoit partis n'a gaires, si ne pooit mie estre une lieue loing. Et quant li chevaliers ot ceste nouvele si se remet en son chemin aprés Lanselot. Si chevaucierent ensi jusques a nonne et lors encontre il une damoisele sor un palefroi, si le salue et ele lui.

444. « Damoisele, fait il, me sariés vous enseignier Lanselot del Lac ? — Queles armes, fait elle, porte il ? — Il porte, fait il, unes armes noires. — Par mon chief, fait ele[a], je l'encontrai en une valee a cele enseigne qu'il porte un chevalier malade devant soi si ne puet pas estre plus de .II. liues loing. — Ore vous conmant je a Dieu », fait li chevaliers. Si em part atant et se met en son chemin aprés Lanselot et proie a Nostre Signour qu'il li doinst trouver ce qu'il quiert. Mais ici endroit se taist li contes de lui et retourne a parler de Lanselot del Lac.

445. Or dist li contes que quant Lanselos se fu partis del roi Vagor de l'Ille Estrange ou il ot delivré Lyonnel de la prison [*d*]

où on le gardait, il chevaucha avec ce dernier si bien qu'ils arrivèrent à la nuit noire à une abbaye, située dans une vallée ; elle portait le nom de Celique. Elle se trouvait sur la frontière de l'Écosse du côté du soleil couchant. Le conte rapporte que l'abbaye était appelée « la Petite Abbaye » et je vais vous dire la raison pour laquelle elle était ainsi désignée, car c'est un récit qui mérite tout à fait d'être relaté en mon conte[1]. En vérité, au temps de Joseph d'Arimathie, il y avait en la marche d'Écosse un roi qui était venu en Grande-Bretagne sur l'ordre de Notre-Seigneur et ce roi avait été d'abord païen. Mais, par suite de la prédication de Joseph et sur le commandement de Notre-Seigneur, il avait reçu le baptême, il était devenu chrétien et se montra homme de bien envers Dieu : il l'aima tant qu'il abandonna toutes ses richesses et son royaume ; il partit en exil, comme un pauvre mendiant, les pieds nus, il prit la route et alla par les terres durant plus de trente ans ; son corps et son visage étaient si altérés par son existence que personne n'aurait vu en lui un seigneur de grande noblesse comme il l'était en réalité.

446. Un jour il arriva qu'il fut pris d'une faim féroce, car depuis deux jours il allait parmi la Forêt Périlleuse et il n'avait rencontré ni abri ni maison. Alors il arriva à cette abbaye de moines qui portait en ce temps le nom de « Secours des pauvres » et il demanda au portier si on y avait distribué l'aumône. Le portier, qui le voyait si misérable, répondit que oui. « Ah, pour Dieu, portier, s'écria le roi, ayez

---

ou il estoit, si chevauche Lanselos atout Lyonnel tant qu'il en vienent a la nuit oscure en une abeïe qui seoit en une valee, et estoit cele abeïe apelee Celique. Si estoit en la marce d'Escoce par devers soleil couchant. Si dist li contes que cele abeïe avoit en sorenon « la Petite Abeïe » et le raison pour coi ele fu ensi apelee vous dirai, car bien fait a amentevoir en conte. Voir fu que en la marce d'Escoce avoit un roi au tans Joseph de Barimachie qui vint en la Grant Bretaingne par le conmandement Nostre Signour et cil rois avoit esté païens. Mais, par le preecement de Joseph et par le conmandement Nostre Signour avoit il receü baptesme et fu crestiens et fu si bons hom envers Dieu et tant l'ama qu'il laissa toute sa richoise et son roialme et s'en fui en essil povres et mendis et deschaus et entra en son chemin et erra ensi par les terres plus de .xxx. ans, si en fu empiriés de cors et de vis que nus ne le tenist pour si haut home com il estoit.

446. Un jour li avint qu'il ot molt grant talent de mengier, car il avoit .II. jours erré par mi la Forest Perilleuse[a] qu'il n'i avoit trouvé recet ne maison. Lors en vint en cele maison de religion qui lors estoit apelee « li Secours as Povres », si demanda au portier se l'aumosne estoit donnee. Et cil qui molt le vit povre dist : « Oïl. —

pitié de moi ! Je vais mourir sous vos yeux si vous ne me donnez pas de votre aumône ! » En entendant ces paroles, le portier fut saisi d'une profonde compassion, il alla regarder à l'endroit où se trouvaient les restes, mais il n'y trouva qu'une très petite aumône. Néanmoins, elle apporta au roi un soulagement qui lui parut bien bon et il en rendit grâces à Dieu. Mais une fois qu'il l'eut avalée, la faim le reprit, encore plus forte qu'auparavant. Et le roi dit au portier que jamais on ne lui avait fait don de si petite aumône ; qu'il regardât encore une fois s'il ne pouvait pas découvrir un peu plus. « Certes, seigneur, il vous faudra vous en contenter. »

447. Le roi fut tout triste de cette réponse, il ne savait à qui se plaindre de sa faim si ce n'est à Celui qui donne les biens, c'est-à-dire à Dieu. Et donc il fit ses prières et ses oraisons, et il en connaissait beaucoup d'une grande valeur. Il était fatigué et souffrant de cette longue marche accomplie, il s'endormit sur un tas de fumier[1] qui était à côté de la porte de l'abbaye. Alors le saint Sauveur du monde lui apparut et l'interpella par son nom véritable : « Éliézer, dit-il, j'ai trouvé en toi un bon serviteur ; c'est justice à présent que tu touches la récompense de ton service. Je t'ordonne de te lever tout de suite, car tu n'as plus que quarante jours à vivre avant de quitter ce siècle, il est tout prêt pour toi, le noble royaume que j'ai préparé et promis à ceux qui rejettent ce monde. Afin que tu saches que c'est la vérité, je t'ai amené

Ha, pour Dieu, portiers, fait li rois, aiés merci de moi ! Je morrai ja devant vous se vous ne me donnés vostre aumosne ! » Quant li portiers oï ce si l'en prist grans pities si ala regarder la ou li relief estoit, mais il ne trouva que une molt petite aumosne. Et nonpourquant molt sambla au roi bone a alegement, si en rendi grasses a Nostre Signour. Mais quant il ot mengié si ot greignour fain que devant. Lors dist li rois au portier que onques mais si petite aumosne ne li avoit esté donnee, mais esgardast encore se plus em porroit trouver. « Certes, sires, atant vous en couvient sosfrir. »

447. De ceste chose fu li rois molt esmaiiés si ne set a qui complaindre de son fain fors a Celui qui donne li avoir, ce fut Dix. Si dist ses proiieres et ses orisons dont il savoit assés de bones. Et il estoit las et travelliés del errer qu'il avoit fait, si s'en dormi sor un fumier delés la porte de l'abeïe. Et lors li aparut li Sains Sauverres del monde et l'apela par son droit non. « Helieser, fist il, molt ai trouvé bon service en toi, si est ore bien drois que tu en aies ta deserte de ton loiier. Si te conmant que tu en ailles maintenant pour ce que tu n'as mais a vivre[a] que .XL. jours et lors trespasseras [e] de cest siecle et te sera apareilliés li haus reignes que j'ai apareillié et promis a ciaus qui metent ariere dos le monde. Et pour ce que tu saces le voir[b] ai je aporté

ton fils depuis quarante lieues et plus encore, tu le trouveras devant toi, passé l'heure de tierce, lorsque tu t'éveilleras. Sache-le : tu l'as engendré le jour où tu es parti en exil. »

448. Alors le roi s'éveilla et il vit devant lui un jeune homme, le plus beau qu'il eût jamais vu, et il restait complètement abasourdi de ce que la vision lui avait révélé pendant son sommeil. Les deux hommes se regardèrent longuement en silence. Puis, le premier, le jeune homme courut au roi, il l'enlaça, il lui donna des baisers, entoura son cou de ses bras en disant : « Béni soit Dieu qui a accompli d'un seul coup tous mes désirs ! Car vous êtes mon père et mon seigneur après Dieu. » À l'entendre, le roi éprouva une joie immense, il versa des larmes de compassion et de bonheur, il embrassa celui qu'il reconnaissait pour son enfant, tout en remerciant Dieu du fond du cœur. Aussitôt le roi quitta son fumier et ne voulut plus jamais retourner dans l'abbaye. Il demanda ensuite à son fils s'il était chevalier et il prit des nouvelles de sa mère, de sa santé, enfin il s'enquit du nom de son fils. « Seigneur, répondit le prince, on m'appelle Levalet. » En vérité, il portait ce nom écrit sur le front quand il avait quitté le sein maternel. Et ce nom de Levalet est l'équivalent de « Ferme Croyance ». Et le roi de s'en étonner fort, car il n'avait jamais entendu prononcer un tel nom. Cependant son fils s'était mis à lui raconter ceci :

449. « Seigneur, lorsque vous avez quitté la Terre Foraine,

---

ton fill de .XL. lieues loing et de plus puis ore de tierce si le trouveras devant toi quant tu t'esveilleras. Et saces que tu l'engendras celui jour que tu venis en essil. »

448. Atant s'esveilla li rois et vit devant lui un jouene home, le plus bel qu'il eüst onques veü, et il ert ausi conme tous esbahis de ce qu'il avoit veü en son dormant, si regarda longement li uns l'autre sans dire mot. Mais tout premierement li acourut li jouenes hom et le prit entre ses bras et le baisa et acola et dist : « Beneois soit Dix qui toutes mes volentes a acomplies a une fois car vous estes mes peres et mes sires aprés Dieu. » Quant li rois oï ce si en ot molt grant joie et ploura de pitié et de leece et baissa celui qu'il connoissoit a son enfant, si en mercie Dieu de bone volenté. Maintenant s'em part li rois del fumier ne onques ne volt retourner en l'abeïe. Lors demanda a son fill s'il estoit chevaliers et de sa mere, conment ele faisoit, et de son non. « Sire, fait il, on m'apele le Vallet. » Et voirement cis nons li avoit esté escris el front quant il s'en parti del ventre sa mere. « Cil nons de Vallet vaut autant conme Ferme creance[a]. » Et li rois s'en esmerveilla molt car onques mais n'avoit oï parler de tel non. Et lors li conmencha ses fix a dire :

449. « Sire, quant vous fustes partis de la Terre Forainne que cil qui marcissoient a vous guerroioient ma dame la roïne au plus qu'il

ceux qui étaient vos voisins firent la guerre à ma dame la reine en utilisant tout leur pouvoir et ils l'auraient tuée si votre frère le roi Macabrès n'avait été là pour l'aider à garder son royaume ; après quoi, six mois n'étaient pas écoulés qu'on vit que ma dame était enceinte ; alors on déclara que cet enfant n'était pas l'héritier légitime, car il avait été engendré par adultère. C'était l'avis de vos barons, car ils ne pensaient pas que c'était de vous que la reine attendait un enfant. De tout cela, vos hommes parlèrent longuement en secret. Et lorsque je fus né, comme il plut à Dieu, les barons du pays s'emparèrent immédiatement de moi en jurant que je ne leur échapperais jamais avant que tous pussent être sûrs que j'étais l'héritier légitime. Ils vinrent voir la reine ma mère et ils lui déclarèrent : “Dame, vous avez mis un fils au monde, suivant la volonté de Dieu ; pour notre part, nous croyons que votre époux, de qui nous tenons nos terres et qui s'en est allé on ne sait en quel lieu, n'est pas celui qui a engendré cet enfant. Nous avons en effet compté les jours et les mois, ce qui nous a convaincus que c'est un autre homme que votre seigneur qui l'a conçu ; c'est pourquoi nous ne le tiendrons pas pour l'héritier du royaume puisqu'il est bâtard. Et puisque tels sont nos soupçons, il vous faut, de votre côté, prouver votre innocence.” À ces mots, ma dame ma mère, qui était encore très souffrante, répondit : “Assurément je suis prête à faire pour l'enfant et pour moi tout ce que vous considérerez conforme au droit ; mais je vous jure que le roi

---

pooient et destruite l'eüssent il se ne fust li rois Macabrés, vostres freres, qui li aïda a maintenir sa terre. Aprés ce ne demoura pas .VI. mois que on aperçut que ma dame estoit enchainte. Si disent que li enfes ne devroit pas estre drois oirs, car en avoutire estoit engendrés, ce lor ert avis, car il quidoient que ma dame n'eüst mie esté grosse de vous, et de ceste chose parlerent il longement en repost. Et quant je fui nes si com a Dieu plot si me prisent li baron del païs tantost et disent que jamais ne lor eschaperoie devant que toutes les gens seüssent que je en fuisse drois oirs. Si vinrent a ma dame la roïne, ma mere, et disent : “Dame, vous avés un enfant tel conme Dix plaist. Si nous est avis que vostre maris de qui nous tenons nos terres qui s'en est alés ne savons ou ne en quel lieu n'engendra pas cest enfant, car nous avons conté les jours et les mois si que nous quidons de voir qu'il soit conceüs d'autrui que de vostre signour, ne del roialme ne tenrons[a] [f] nous pas de lui puis qu'il est avoutres. Et pour ce que nous nous en doutons couvient il que vous vous en faciés creaule.” A ce respondi ma mere ma dame qui encore estoit molt malade et dist : “Certes, je sui preste que je face de moi et de l'enfant ce que vous en esgarderés par droit. Si vous di que li rois

Éliézer a engendré cet enfant." Alors le comte de la Branche, qui était votre cousin, bondit en avant et demanda qu'on s'en remette à lui de cette cause et ma dame le lui accorda.

450. « Aussitôt alors le comte attira à part tous les barons pour leur dire : "Chers seigneurs, puisque vous désirez vous accorder afin de savoir si cet enfant est bien le fils du roi, je vous le dis, moi, je vais vous faire connaître la vérité si vous acceptez d'agir comme je vous l'indiquerai." Tous de répondre qu'ils acceptaient. "Eh bien, voici. On sait qu'il y a dans cette ville deux lions dans une caverne ; il est vrai que le lion est le seigneur et le roi de tous les animaux, que sa nature est si noble et si puissante que, s'il rencontrait le fils d'un roi, né de père et mère légitimes, quand bien même il n'aurait pas plus de deux ans, ce lion ne lui ferait aucun mal même s'il l'avait en son pouvoir. Voilà donc le moyen par lequel vous pourrez mettre à l'épreuve cet enfant." Ils s'accordèrent tous pour tenter cette épreuve, ils me prirent sous les yeux de ma dame ma mère que son chagrin avait presque conduite à l'agonie et ils me déposèrent dans la fosse avec les lions avant même que j'eusse atteint quatre jours, ils me laissèrent là une journée entière. Mais le doux Seigneur qui est si plein de miséricorde ne m'oublia pas et il se fit mon écu. C'est ainsi qu'il fut prouvé que j'étais fils de roi ; tous ceux du royaume me portèrent une grande affection et, quand j'eus dix-huit ans, ils me firent chevalier et me cou-

---

Helieser engendra cest enfant." Lors sailli avant li quens de la Branche qui vostres cousins estoit et dist que on s'en meïst sor lui et ma dame si fist.

450. « Maintenant traist li quens tous les barons a une part et lor dist : "Biaus signour, il est ensi que vous vous volés[a] acorder a ce que vous[b] volés savoir se cis enfés est fix de roi et je vous di que je vous en ferai savoir la verité se vous volés faire ce que je vous enseignerai." Et il dient : "Oïl. — Et jel vous dirai. Il est ensi que en ceste vile a .II. lyons en une chave et il est voirs que li lyons est sires et rois de toutes les bestes et de si franche nature et de si haute que s'il trouvoit fil de roi de droit pere et de droite mere et il n'eüst que .II. ans d'aage il ne li feroit ja mal tant com il en venist au desus. Et par ceste chose poés vous esprouver cest enfant." A cel conseil s'acordent tout si me prisent voiant ma dame ma mere qui pour un poi ne moroit de doel et lors me misent en la fosse avoc les lyons et ains que j'eüsse .IIII. jours d'aage et m'i laissierent un jour ajournee. Mais li dous Sires qui tant est plains de pitié ne m'oublia mie ains me fu eschius et ensi fui je esprouvés que je estoie fix de roi. Si me tinrent tout cil del païs en grant chierté et quant je oi .XVIII. ans si me firent chevalier et me couro-

ronnèrent. — Mon cher fils, demanda le roi, dites-moi donc quelle conduite a tenue votre mère depuis lors. — Certes, fit le fils, elle s'est comportée comme la plus valeureuse des dames qui jamais existât. C'est la dame des dames. Il ne s'est, en effet, pas passé un jour, je crois, qu'elle n'ait revêtu la haire ; elle a habillé les pauvres saison après saison et elle passe ses journées en prières et en oraisons. »

451. Ces propos comblèrent le roi de joie ; il en remercia Dieu du fond du cœur, ensuite tous deux voyagèrent assez de jours pour arriver à une rivière grosse, rapide et dangereuse qu'ils traversèrent. Ils gagnèrent donc un pont de bois qui servait à la passer ; au moment d'emprunter ce pont, le roi se retourna pour regarder l'eau et il vit venir une nef[1], la plus belle qu'il lui eût été donné de voir. Il marcha vers elle, car il pensait qu'elle allait aborder au rivage. Lorsqu'il se fut approché, il vit sur le bordage des lettres qui y étaient inscrites ; mais de ce message et des étonnantes merveilles que recelait la nef, le conte ne parlera pas avant d'en être à la narration des grandes aventures qui concernent le saint Graal ; je vais continuer d'abord de vous expliquer pour quoi cette abbaye portait le surnom de « Petite Aumône ». Quand le roi Éliézer fut de retour en son pays, il ne se passa pas un jour qu'il n'invite à manger tous les pauvres du pays à sa table et c'est lui qui les servait. Un jour il advint que le roi, la reine et leur fils étaient assis en une prairie en compagnie

---

nerent. — Biaus fix, fait li rois, car me dites conment vostre mere l'a puis fait. — Certes, fait il, ele a fait come la plus prodefeme que onques fust. C'est la dame des dames. Car il ne fu onques puis jours si conme je quit qu'ele n'eüst la haire vestue et s'a les povres revestus en chascune saison et maint tous jours em proiieres et en orisons. »

451. De ceste chose fu li rois molt liés, si en mercie Dieu molt bonement. Si oirrent tant par lor journees qu'il vinrent a une aigue fort et rade et perillouse et trespasserent outre. Il tournent a un pont de fust par ou on passoit et quant li rois dut passer le pont si retourne[a] contremont la riviere et voit venir une nef, la plus bele qu'il onques eüst veüe. Il ala cele part, car il li estoit avis que la nés doie arriver au rivage. Et quant [*379a*] il fu venus jusques la si regarde au bort de la nef letres qui estoient embrievees, mais del brief et des grans merveilles qui en la nef estoient ne parole mie ici endroit li contes devant ce que li livres se rest atournés a conter les grans aventures del Saint Graal, ains vous dirai avant pour coi l'abeïe fu apelee « la Petite Amosne ». Quant li rois Halieser fu revenus en son païs il ne fu onques jours qu'il ne feïst mengier tous les povres del païs avoc lui et les servoit. Un jour avint que li rois et sa feme et ses fix

de quatre de leurs intimes. Ils se mirent à parler de choses et d'autres jusqu'au moment où la reine demanda au roi :

452. « Seigneur, où donc mon fils vous a-t-il retrouvé ? » Le roi ne répondit pas, c'est Levalet qui le fit : « Dame, je l'ai retrouvé dans une abbaye que l'on appelle "le Secours des pauvres" ». En entendant le nom de l'abbaye, le roi se mit à rire et la reine, voyant cela, lui en demanda la raison. « Certes, fit le roi, je vous le dirai bien volontiers. Vraiment, je n'avais rien mangé depuis deux jours lorsque j'arrivai devant cette abbaye que l'on surnomme "le Secours des pauvres" et j'avais une faim si terrible que, de toute ma vie, je n'en avais jamais éprouvé de telle ; aussi m'approchai-je du portier en le suppliant de me donner un peu de la charité des moines. Il me répondit qu'il n'avait rien pour moi ; mais je le priai tant qu'il entra dans sa maison, il y demeura fort longtemps avant de revenir m'apporter l'aumône la plus petite que j'aie vue en trente ans d'exil. Quand je vis ce minuscule morceau, je me sentis très ému et je pensai en mon cœur que c'était là un bien pauvre réconfort. Aussi dis-je qu'il vaudrait mieux que l'abbaye fût surnommée "Pauvre Secours" que "le Secours des pauvres" ! Et à cause de ce petit bout d'aumône, je veux que l'abbaye porte le nom de "Petite Aumône" ou "Pauvre Secours", selon ce que l'on trouvera le mieux. » À ces mots, tous les présents éclatèrent de rire. Et depuis l'heure où le roi a prononcé ces paroles, il n'est plus arrivé qu'on l'appelle autrement que « Petite Aumône ». C'est ainsi

---

et .IIII. de ses plus privés homes furent assis en un praiel et conmencierent a parler de pluisours choses tant que la roïne dist au roi :

452. « Sire, ou vous trouva mes fix ? » Et li rois ne li respondi mot. Et li Vallés li respont : « Dame, je le trouvai en l'abeïe que on apele "le Secours as Povres Gens". » Et quant li rois oï le non de l'abeïe si conmencha a rire et la roïne l'aperchut bien, si li[a] demanda pour coi il rioit. « Certes, fait li rois, jel vous dirai bien volentiers. Il est voirs que je avoie jeüné .II. jours quant je ving a cele abeïe que on apele "le Secours as Povres", si oi tel talent de mengier que je n'oi onques mais si grant, si ving au portier et li proiai qu'il me donnaist de l'aumosne de laiens. Et il me dist que point n'en i avoit a donner. Tant li proiai qu'il entra en une maison et i demoura grant piece. Et quant il revint si m'aporta la plus petite aumosne que je onques mais veïsse en .XXX. ans que je ai esté en essil. Et quant je le vi si petite si fui molt esmaiiés et dis a moi meïsmes que ci avoit povre soustenement et dist que mix deüst estre apelee "Povres Secours" que "Secours as Povres". Et pour la petite aumosne voel je que l'abeïe soit apelee "la Petite Aumosne" ou "le Povre Secours" lequel que on voldra le mix dire. » A cel mot conmencierent a rire tout cil

que son nom fut changé par le roi Éliézer, et, certes, il y a des gens qui pourraient mal l'interpréter si on ne leur expliquait pas pourquoi. Maintenant le conte laisse ce sujet et s'en retourne à parler de Lancelot du Lac.

Lancelot combat Bohort à la Montagne Interdite et libère les compagnons.

453. Le conte dit à présent que, lorsque Lancelot fut arrivé devant l'abbaye avec Lionel, il faisait nuit noire, mais il appela si fort à la porte qu'on la lui ouvrit ; quatre des frères du monastère s'approchèrent d'eux, ils descendirent Lionel du cheval avec beaucoup de précautions, puis ils désarmèrent Lancelot tout en lui manifestant de grands honneurs. Le lendemain, au point du jour, Lancelot se leva, il entendit la messe dans l'abbaye même, puis il revêtit ses armes et pria avec beaucoup de douceur les moines de prendre soin du chevalier malade. Ils lui promirent qu'ils le feraient. Mais au moment où il arrivait à la porte pour s'en aller, il vit approcher une bière où reposait un chevalier tué ; à la suite marchaient trois écuyers qui manifestaient un chagrin si violent que Lancelot se sentit pris de compassion. Il demanda à l'un des moines de l'abbaye s'il connaissait l'identité du chevalier mort ; le moine répondit qu'il l'ignorait, en revanche, il savait parfaitement où on l'avait tué, car il ne se passait pas quinze jours sans que l'on amenât un ou deux chevaliers tués au même endroit que celui-ci. « Mon Dieu, pitié ! s'écria Lancelot. Et où est donc cet endroit ? » Le moine répondit :

---

qui laiens estoient. Si dist li rois ceste parole a tele ore que onques puissedi ne fu ore quele ne fust apelee « la Petite Aumosne ». Si fu ensi son non changié par le roi Helieser et d'autre part aucunes gens le tenissent a mal s'on ne lor fesist entendant. Mais de ce se taist li contes et retourne a parler de Lanselot del Lac.

453. [*b*] Or dist li contes que quant Lanselos fu venus en l'abeïe atout Lyonnel qu'il fu nuis oscure si haucha tant a la porte que on li ouvri et que .IIII. des freres de laiens vinrent a lui et le descendirent molt doucement puis desarmerent Lanselot et li firent molt grant honour. Au matin, si tost con il fu jours, se leva Lanselos et oï messe en l'abeïe meïsmes, puis s'arma et proiia molt doucement qu'il pensaissent del chevalier malade. Et il disent que si feroient il. Et quant il vint a la porte et il dut issir, si vit venir une biere et un chevalier ocis et aprés lui venoient .III. esquier si grant doel faisant que a Lanselot em prist grant pities. Si demanda a un des freres de laiens s'il savoit qui li chevaliers est. Et il dist qu'il n'en savoit riens mais il savoit bien ou il avoit esté ocis car il n'est gaires quinsainne qu'il n'en viengne uns ou .II. ocis de cel meïsmes lieu dont cis vient. « Dieu merci, fait Lanselos, et dont vient il ? » Et li freres li dist :

« Certes, seigneur, si vous vouliez bien rester ici le temps que je vous l'apprenne, ce serait vite fait. — Seigneur, affirma Lancelot, j'attendrais bien toute la journée pour l'apprendre ! — Ma foi, fit le moine, ce sera volontiers. »

454. Sur ce, Lancelot descendit de cheval, il s'assit à côté du moine sous un orme ; et le moine commença ce récit : « Seigneur, un peu au-dessous de ce lieu du côté de la Forêt Périlleuse, il y a un mont que l'on a surnommé la Montagne Interdite. La raison qui lui fit donner ce nom, je vais vous la faire connaître. C'est un nom justifié car, en ce pays, habitait le plus fort des chevaliers du monde. En ce temps-là, il arriva d'abord que ce chevalier s'éprit d'une demoiselle, tout juste après avoir été adoubé. Il s'appelait Esclamor de la Cité Vermeille ; la jeune fille était tout aussi éprise de lui qu'il l'était d'elle. Mais elle ne le lui révéla pas tout de suite, bien au contraire, elle le lui cacha pendant fort longtemps. Lui de son côté la pria de l'aimer bien des fois et il la demanda pour épouse à son père. Mais le père refusa de la lui donner. Alors Esclamor vint voir la demoiselle et il lui déclara : "Demoiselle, je me meurs de vous aimer. Ce sera un malheur si vous ne prenez aucune décision, car votre père vient de vous refuser à moi. — Comment, Esclamor, mon père a repoussé votre demande ? — Oui, absolument", confirma-t-il. En entendant ces mots, la jeune fille eut grand-peur que son père ne le tuât, car elle le savait particulièrement cruel ; c'est pourquoi elle dit à

« Certes, sire, se vous tant voliés demourer que je vous eüsse dit ce ne seroit a piece. — Sire, fait Lanselos, ançois atenderoie je tout un jour que je nel seüsse[a]. — Par foi, fait li freres, volentiers. »

454. Lors descent Lanselos de son cheval, si s'asist entre lui et le frere desous un orme. Et li freres li conmence a dire : « Sire, fait il, cha desus par devers la Forest Perillose a un tertre que on a apelé le Tertre Deveé. Et la raison pour coi il est ensi apelés vous dirai je bien. Il est voirs car il ot en cest païs le plus fort chevalier del monde. Si avint premierement que il fu chevaliers nouviaus si en ama une damoisele et il avoit a non Esclamor de la Cité Vermeille et la damoisele l'ama autretant com il[a] fist lui. Mais cele ne li fist mie a savoir si tost ains li chela molt longuement et il le requist d'amours pluisours fois et le demanda a son pere a feme. Et li peres ne li volt mie donner et cil en vint a la damoisele et li dist : "Damoisele, je me muir pour vous, si sera damages se vous n'i metés conseil car vous [*c*] m'estes escondite. — Conment, Esclamor[b], vous a dont mes peres escondit ? — Oïl, voir, damoisele", fait il. Quant la damoisele oï ceste parole si ot molt grant paour que ses peres ne l'oceïst a ce qu'ele le sentoit felon, si dist a Esclamor :

Esclamor : "Mon doux ami, je le reconnais en vérité, vous avez tant fait pour moi que vous avez bien mérité mon amour. Quoi que j'aie pu vous dire naguère, aujourd'hui, je vous donne mon cœur et mon corps, à cette condition que vous me protégerez contre tout homme et que vous me prendrez pour épouse. — Assurément, demoiselle, je vais m'occuper de tout cela avec le plus grand soin ! Car, ma vie durant, vous n'aurez à craindre nul homme, si puissant soit-il, et pour l'amour de vous je ferai fortifier un château qui ne redoutera personne." Et le chevalier fit fortifier un château sur ce mont, un château qui ne redoutera jamais personne, un château si puissant qu'il ne craint ni les sièges ni les armées et c'est là qu'il conduisit la demoiselle avec le plus gros trésor qu'elle avait réussi à soustraire à son père. Pour rendre sa forteresse plus sûre, il n'en permit l'accès que par un unique passage, encore est-il si mauvais et si étroit que ne peut y monter qu'un seul chevalier à la fois. Ensuite le chevalier redescendit du mont, il fit dresser un croix au pied de la montagne et il y fit accrocher un message qui interdisait à quiconque de monter ; il déclara que désormais le mont s'appellerait la Montagne Interdite : "Car j'en interdis l'accès à tous ceux qui passeront par ce lieu." Ainsi le chevalier a agi de telle sorte que personne n'est allé de ce côté sans se faire tuer, sauf s'il appartient à la Table ronde. Et depuis il a tué plus de trois cents chevaliers.

"Biaus amis, il est voirs que vous avés pour moi tant fait que bien avés m'amour deservie. Conment que j'aie cha en ariere parlé envers vous, je vous doins orendroit m'amour et mon cors par couvent que vous me garantissiés contre tous homes et me prendés a feme. — Certes, fait il, damoisele, de ce penserai je molt bien. Car ja tant conme je vive n'averés garde d'ome tant soit poissans et pour l'amor de vous ferai je fermer un chastel qui ne doutera home nul." Lors fist li chevalier fermer un chastel en cel tertre qui ne doutera home nul lasus si fort qu'il ne doute siege ne ost si i mena la damoisele a tout si grant tresor com ele pot atraire de son pere. Et por ce qu'il fust plus asseür tourna il en tele maniere les voies del tertre qu'il n'en i fist qu'une sole, cele estoit si malvaise et si estroite qu'il n'i pot aler que uns seus chevaliers. Aprés descendi li chevaliers del tertre et fist drecier une crois au pié del mont et i fist metre un brief qui desfendoit que nus n'alast amont. Et dist que des ore mais seroit apelés li Tertre Deveés. "Car je le devée a tous ciaus qui ceste part venront." Ensi a li chevaliers ouvré que nus n'est alés cele part qu'il n'ait ocis s'il n'est de la Table Reonde. Si en a puis ocis plus de .ccc.

455. — Dites-moi donc, demanda Lancelot, et de ceux de la Table ronde, savez-vous ce qu'il fait ? — Sur ma tête, répondit le sage moine, il les met en prison et il nous envoie leurs écus sitôt qu'il a triomphé d'eux. Et, si vous le voulez, je vous en montrerai un certain nombre qui se trouvent là, de ce côté, dans une salle. » Lancelot déclara qu'il s'y rendrait volontiers. Alors le moine se leva de l'endroit où il était assis, Lancelot le suivit, et ils marchèrent pour se rendre dans la salle où pendaient les écus. Lancelot les regarda et il reconnut l'écu de monseigneur Gauvain, celui de Dodinel le Sauvage et celui du duc de Clarence ; les écus d'Hector des Marais, de monseigneur Yvain, de Sagremor le Démesuré et de Girflet, le fils de Do, qui venait d'entrer dans la quête. De l'autre côté il y avait les écus d'Agravain, d'Osain Cœur-Hardi, de Galegantin le Gallois, de Guivret de Lamballe, de Mador de la Porte et bien d'autres encore. À la vue de ces écus, Lancelot éprouva la plus grande peine qu'il eût jamais connue et il demanda au frère : « Ils sont donc en prison, tous ces chevaliers dont les écus pendent ici ? — Ma foi, répondit le moine, je le sais, ils sont morts ou prisonniers. — Dieu me préserve ! s'exclama Lancelot. Celui qui les a vaincus peut bien dire qu'il est de très grande vaillance ! Dieu ne m'accorde plus jamais son aide si j'arrête de chevaucher avant de savoir qui il est et comment il s'y prend pour les vaincre, que ce soit trahison, magie ou exploits d'armes. »

---

455. — Or me dites, fait Lanselos, et de ciaus de la Table Reonde, savés vous qu'il en fait ? — Par mon chief, fait li prodom, il les met en prison et nous envoie les escus[a] si tost com il les a conquis. Et se vous volés je vous en mousterrai une partie qui sont la aval en une sale. » Et Lanselos li dist qu'il ira volentiers. Et cil se lieve de la ou il seoit et s'en vait et Lanselos aprés, si vont tant qu'il en viennent en la sale ou li escu pendoient. Lors regarde les escus, si connoist l'escu mon signour Gavain et le Dodynel le Salvage et l'escu le duc de Clarence et le Hector des Marés et le mon signour Yvain et le Saigremor le Desreé et le Girflet le fill Do qui estoit entrés en la queste. Et d'autre part i estoit li escus Agravain et l'escu Osoain Cors Hardy et le Galegantin le Galois et le Guirret de Lambale et le Mador de la Porte et assés de autres escus. Et quant Lanselos vit les escus si en fu plus dolans qu'il ne fu onques mais et dist au frere : « Sont tout cil en prison dont li escu pendent ci ? — Par foi, fait li freres, je sai bien qu'il i sont ou mort ou enprisonné. — Si m'aïï Dix, fait Lanselos, bien puet dire cil [*d*] qui les a outrés que molt a en lui prouece. Ne ja Dix ne m'aït se je jamais fine de chevaucier devant que je sace qui il est et conment il les conquiert ou par traïson ou par enchantement ou par prouece d'armes. »

456. Et voilà que Lancelot quitta l'abbaye, les yeux remplis de larmes ; il songeait que personne n'avait le droit de porter des armes sinon celui qui avait vaincu les meilleurs chevaliers du monde. Il galopa donc tout à cette pensée jusqu'à arriver au pied de la montagne. Il y découvrit la croix, y vit le message qui proclamait que, depuis vingt ans, nul chevalier n'avait gravi ce mont sans y trouver la mort ou la prison, à l'exception d'un seul. Et ce dernier était de la noble race du roi David. Ce message étonna fort Lancelot. Il était encore très tôt, à peine l'heure de prime. Lancelot jeta les yeux à droite et y découvrit un solitaire reclus dans une petite maison de pauvre apparence. Se dirigeant de ce côté, il aperçut le vieil ermite, qui était de grand âge ; il le salua et l'ermite l'assura qu'il était le bienvenu, lui le meilleur des chevaliers qui portent les armes. « Ah, Lancelot, s'écria-t-il, mon ami cher, vous voilà sorti de la prison de Morgain pour venir en ce royaume triompher du meilleur des chevaliers dont jamais chevalier triompha ! Les plus belles aventure de ce monde vont être accomplies par vous durant cette semaine et toutefois jamais il n'y eut chevalier pour endurer la moitié des souffrances qu'il va vous falloir souffrir ! » Ayant énoncé ces propos, l'ermite referma la fenêtre par où il s'était adressé à lui, avec cette conclusion : « Va-t'en. Tu as trop à faire. »

---

456. Atant s'em part Lanselos de l'abeïe tout larmoiant des ex et diſt a soi meïsmes que nus ne doit porter armes fors cil qui a conquis les meillours chevaliers del monde. Ensi oirre Lanselos pensant tant qu'il eſt venus au pié del mont et trouve la crois que li freres li avoit dite. Et il regarde et i voit letres si disoient que puis .xx. ans en encha ne monta chevaliers la amont qu'il ne fuſt mors ou emprisonnés fors uns, tout solement. Et cil eſt eſtrais de la haute lignie au roi David. De ces letres s'esmerveilla molt Lanselos, et il eſtoit encore matin ausi com ore de prime. Il regarde sor deſtre et voit un reclus en une petite maison qui eſtoit assés povre. Et il tourne cele part si trouve un hermite viel et ancien, si le salue et cil li diſt que bien puiſt il venir conme li miudres chevaliers qui onques portaſt armes. « Ha, Lanselot, fait il, biaus dous amis, vous issiſtes de la prison Morgain a tele ore que vous eſtes venus en ceſt païs conquerre le meillor chevalier que onques chevalier conquiſt et les plus beles aventures del monde seront par vous menees a fin en ceſte samaine ne onques chevaliers ne fu qui peüſt sousfrir la moitié de la paine qu'il vous couviendra sosfrir. » Quant il ot ce dit si recloſt sa feneſtre par ou il parloit a lui et diſt : « Va t'ant car trop as a faire. »

457. Et Lancelot se remit aussitôt en route; arrivé au bas de la montagne, il trouva un chemin si étroit et si mauvais qu'il dut mettre pied à terre. Il attacha son cheval à un pin et, cela fait, il se mit à gravir la pente, l'épée ceinte, l'écu au col. Bien avant l'arrivée, il était déjà tout en sueur; mais il monta la côte jusqu'à atteindre le sommet. Alors il découvrit le plus magnifique sycomore qu'il eût jamais vu; attaché aux branches d'un chêne, il aperçut un cheval, qui était couvert d'une housse noire. Près de lui étaient appuyées dix lances au fer tranchant et clair; à une petite branche pendait un écu d'ivoire tout entouré de bandes d'or et d'argent. Non loin se dressait un pavillon. Lancelot marcha vers le pavillon qu'il voyait là et il y découvrit un nain assis sur un lit. Dès qu'il l'aperçut, Lancelot le salua, mais le nain sauta sur ses pieds, fort en colère, il attrapa un bâton à deux mains et en frappa Lancelot. Oh, il ne le frappa pas bien fort car c'était un pauvre petit être, sans grande puissance. Lancelot bondit et lui ôta le bâton des mains avant de lui demander pourquoi il l'avait frappé. « Je vous ai frappé? En avez-vous honte? fit le nain. — Dieu m'aide, riposta Lancelot, que non, c'est un honneur pour moi d'avoir été touché par un aussi haut personnage que vous! — Eh bien, rétorqua le nain, cette nuit vous allez connaître une honte plus grande encore. — Comment le sais-tu? — Je le sais bien, répliqua le nain. N'êtes-vous donc pas monté ici pour vous battre?

---

457. Atant s'em part Lanselos et quant il vint au pié del tertre si trouve la voie si estroite et si male que a pié li couvient descendre[a]. Si atache son cheval a un pin et quant il ot son cheval atachié si s'en vait encontre mont le tertre l'espee chainte l'escu au col si est tous tressués ains qu'il i viengne. Tant a alé Lanselos qu'il est venus amont le tertre. Lors trouve un des plus biaus sicamors qu'il eust onques veü et voit as branches d'un chaisne atachié un cheval qui estoit couvers d'unes noires couvertures. Et delés estoient apoiié .x. glaive dont li fer estoient cler et trenchant et a une petite branche pendoit uns escus d'olifant bendés tout environ d'or et d'argent. Et pres d'illoc avoit un paveillon. Et Lanselos s'en vaist la ou il voit le paveillon tendu si trouve illoc seant un nain en un lit. Et Lanselos le salue si tost com il le voit et li nains saut sus molt iriés, si prent un baston as .II. mains et en feri Lanselot. Mais molt le feri feblement, car molt estoit febles et de povre vertu, et Lanselos saut avant et li oste le baston des mains, puis li demande pour coi il l'avoit feru. « Feru? fait li nains. En a[*e*]vés vous honte? — Si m'aït Dix, fait Lanselos, ains en ai grant honour quant si haute personne com vous estes a mis main a moi. — Certes, fait li nains, vous aurés encore anuit greignour honte. — Conment le sés tu? fait Lanselos. — Je le

— Oui, vraiment, confirma Lancelot. Et je voudrais que votre seigneur fût déjà là. — Il y sera à temps, dit le nain, si vous êtes assez hardi ; vous n'avez qu'à sonner du cor qui pend à cet arbre. » Et Lancelot de l'assurer qu'il sonnerait de bon cœur.

458. Alors il saisit le cor, le porta à sa bouche et le fit sonner si fort que toute la montagne en retentit. Puis il jeta les yeux de l'autre côté du mont et y vit, plantée, une tour de taille moyenne, bien fortifiée, comme il convient à l'avant d'une grosse forteresse. Il n'avait pas sonné du cor depuis longtemps qu'il aperçut aux créneaux de cette tour quatorze chevaliers qui lui disaient : « Ah, chevalier, tu as sonné pour ton grand malheur ! Au nom de Dieu, rebrousse chemin, tu agiras en homme sage ! » Lancelot demanda au nain qui étaient ces chevaliers, le nain répondit que c'étaient des prisonniers de la maison du roi Arthur. Alors Lancelot scruta ceux qui se tenaient entre les créneaux et les fixa avec tant d'attention qu'il reconnut au milieu des autres monseigneur Gauvain, dont la tête était bandée, car il y présentait deux grandes blessures. Avec lui, il n'y en avait pas un seul sans plaie en quelque endroit du corps. Ce spectacle navra Lancelot. Il s'approcha du cheval attaché à l'arbre, il le prit et l'enfourcha. Mais il commença par vérifier si rien ne manquait ou ne pouvait être amélioré. Lorsqu'il fut tout à fait prêt, Lancelot saisit une lance et

---

sai bien, fait li nains. Dont n'estes vous venus cha amont pour combatre ? — Oïl, voir, fait Lanselos. Si voldroie ja que vostres sires fust ci. — Et il i sera par tans, fait li nains, se vous estes tant hardis. Car il ne vous faut fors a soner cest cor qui a cel arbre pent. » Et Lanselos respont qu'il le sonnera volentiers.

458. Lors prent Lanselos le cor et le met a sa bouche et le sonne si haut que tous li tertres en retentist. Lors regarde de l'autre part del tertre si i voit une moiene tour qui estoit fremee ausi conme devant grant forterece. Et aprés qu'il ot le cor sonné ne demoura il gaires qu'il vit as creniaux[a] de la moiene tour .XIIII. chevaliers qui disent : « Ha, chevaliers, tu cornes encontre ta grant dolour ! Pour Dieu, retournes t'ent, si feras que sages. » Et lors demande Lanselos au nain qui cil chevalier sont et il dist que ce sont li prison de la maison le roi Artu. Lors regarde Lanselos vers ciaus qui as cretiaus estoient, si avise tant entre les autres qu'il connoist mon signour Gavain qui avoit le chief bendé pour .II. grans plaies qu'il avoit en la teste. Et avoc lui n'en avoit nisun qu'il n'eüst plaie en aucun lieu del cors. De ceste chose fu Lanselos molt dolans, si en vient au cheval qui estoit atachiés a l'arbre, si le prent et monte sus. Mais ançois regarda qu'il n'i fausist riens que on peüst amender. Quant Lanselos fu tous apareilliés si prent un glaive et

attendit le moment où arriva le chevalier, tout armé et beau à ne pouvoir mieux être.

459. En le voyant s'approcher, Lancelot demanda au nain si c'était le vaillant chevalier attendu. « Assurément ! s'écria le nain, Dieu me préserve, vous pouvez voir en lui le meilleur chevalier du monde. » À ces mots, Lancelot n'attendit pas davantage, il piqua son cheval des deux éperons tandis que le chevalier poussait contre lui sa propre monture, ils se portèrent mutuellement de si grands coups de lance que ni écu ni haubert ne purent les garantir d'être touchés en pleine chair. Toutefois ils eurent la chance de ne subir aucune blessure qui les affaiblît. Ainsi brisent-ils leurs lances dont les tronçons volent en éclats, puis ils s'entrechoquent de l'écu et du corps si brutalement qu'ils se désarçonnent et tombent à terre tout étourdis. Un long moment, ils restèrent étendus, ne sachant plus s'il faisait nuit ou bien jour. Et tandis que les chevaux se remettaient sur pied, les deux chevaliers restèrent allongés sur le sol, si brisés et si mal en point que l'un comme l'autre souffrirent affreusement en reprenant conscience. Le premier à se redresser fut Lancelot ; il se mit à genoux, regarda autour de lui avec l'impression que la montagne était en train de s'écrouler. Mais, à la vue de son adversaire étendu sur le sol auprès de lui, il sauta sur ses pieds le plus vite qu'il put, en homme qui n'est pas tranquille aussi longtemps qu'il voit si proche de lui un chevalier de cette valeur, son ennemi. Il tira son épée et se mit en mesure de donner

---

atendi ensi tant que li chevaliers vint armés si bien et si bel conme nus mix.

459. Quant Lanselos le voit venir si demande au nain se c'est li bons chevaliers. « Oïl, fait il, si m'aït Dix, veoir le poés conme le meillour chevalier del monde. » Aprés cel mot n'atent plus Lanselos ains broche le cheval des esperons. Et li chevaliers laisse courre encontre lui si s'entredonnent si grans cops des glaives que li escu ne li hauberc nes garantissent mie qu'il ne les metent es chars nues. Mais de tant lor est il bien avenu qu'il n'i ot plaie dont il soient empirié. Si brisent lor glaives si que li tronchon en volent em pieces, puis s'entrehurtent des escus et des cors si durement qu'il s'entreportent a terre tot estourdi et jurent grant piece qu'il ne sorent s'il fu nuis ou jours. Et quant li cheval se furent relevé si jurent li chevalier a terre si dequassé et si mal mis qu'il n'i ot celui qui molt durement ne s'esveille. Mais tout premierement se redrecha Lanselos as jenous si regarda tout entour lui mais il [*f*] li ert avis que li tertres crolloit. Et quant il voit le chevalier lés lui a terre si saut sus au plus tost qu'il pot conme cil qui n'ert mie seürs tant com il sace si bon chevalier les lui qui soit ses anemis, si traist l'espee et fait samblant de moustrer la

le spectacle de la plus grande vaillance. Son adversaire s'était relevé, l'épée tirée, et tous deux de fondre l'un sur l'autre, d'échanger de grands coups. Chacun d'eux perdait du sang par le nez, par la bouche à cause de la chaleur et du tourment qu'ils éprouvaient. Ils firent sauter les mailles de leurs hauberts sur les bras, sur les hanches, sur les épaules. Et la bataille dura ainsi jusqu'à l'heure de midi. Maintenant le chevalier de la Montagne Interdite était épuisé et il se demandait avec étonnement qui pouvait bien être son adversaire, car il lui semblait que ce dernier était encore plus rapide et plus leste qu'au début de la bataille. Il le fit légèrement reculer, donnant l'apparence de vouloir un peu de repos ; mais Lancelot commençait à s'irriter de voir durer si longtemps leur combat, plus vif encore qu'il ne l'était au début de leur lutte, il se précipita sur son adversaire et lui assena de haut en bas un coup puissant sur le heaume. Le coup tomba sur le cuir qui enveloppait l'écu au point de le fendre jusqu'à la boucle. Et pour arracher son arme qui y restait coincée, Lancelot tira si fort qu'il fit tomber son adversaire sur les genoux. Mais celui-ci, se redressant avec grande vigueur, ramena à lui son écu avec tant de violence qu'il fit s'envoler l'épée de la main de Lancelot.

460. Quand Lancelot se vit privé de son épée, il en ressentit une honte cuisante, mais jamais en toute sa vie nul accident ne fut capable de le bouleverser. Le chevalier, qui croyait désormais avoir l'avantage, l'attaqua, l'épée

---

plus grant prouece qu'il ait. Et cil se fu relevés l'espee traite et s'entrecourent sus les espees nues et s'entredonnent grans cops et n'i ot celui a qui li sans ne saille parmi le nés et parmi la bouche del chaut et de l'angoisse qu'il en[a] endure, si derrompent lor haubers sor les bras et sor les hanches et sor les espaulles. Si dura ensi la bataille jusques a ore de miedi, et lors fu molt lasses li chevaliers del tertre, si s'esmerveilla molt qui cis puet estre a qui il se combat, bien li est avis qu'il est ore plus vistes et plus legiers qu'il ne fu au conmencement. Si le traist un poi arriere et fait samblant qu'il se voelle reposer. Mais Lanselos qui ire et mautalens escomuet de che que la bataille avoit tant duré et qui est ore plus legiers qu'il n'ert au comencement[b] se li court sus et li donne tel cop sor le hiaume en glachant. Li cops descent sor l'espane del escu si qu'il le pourfent jusqu'en la boucle, et au sachier qu'il fist l'espee tire le chevalier de tel force qu'il le fait venir as jenous et cil resaut sus molt vigherousement et retire son escu a lui si durement qu'il esrace a Lanselot l'espee de sa main.

460. Quant Lanselos voit qu'il ot s'espee perdue si en ot molt grant honte, mais onques n'en fu esmaiiés pour chose qu'il li avenist. Et li chevaliers qui orendroit quidoit avoir le meillour li court sus l'espee

brandie, il pensait l'atteindre en pleine tête. Mais Lancelot esquiva le coup, l'autre ne put contenir l'élan de son épée et il la planta dans la terre jusqu'à la garde. Alors Lancelot le frappa d'un coup de bouclier en pleine figure avec une telle brutalité qu'il l'envoya sur le sol. Aussitôt, il bondit sur l'épée, il l'arracha de la terre et la brandit dans les airs. Mais alors ses yeux s'arrêtèrent sur l'arme et il reconnut l'épée que Galehaut, le fils de la Belle Géante, portait lorsqu'il vivait encore. Il dit au chevalier : « Seigneur, par la foi que vous devez à la personne qui vous est la plus chère, dites-moi quel est votre nom. — Certes, seigneur, répondit son adversaire, le dissimulerais-je au monde entier qu'à vous je ne le cacherais point, car je vois bien que vous êtes le meilleur chevalier du monde. On ne saurait jamais contredire un homme de la valeur qui est la vôtre. Je me nomme Bohort le Déshérité et je suis le cousin germain de Lancelot du Lac, le vaillant chevalier. »

461. En entendant cela, Lancelot arracha l'écu de son cou, il courut à Bohort les bras tendus, lui donna l'accolade et l'embrassa en s'écriant : « Mon cher cousin, pardonnez-moi cette mauvaise action ! Je suis Lancelot votre cousin ! » À ces mots, Bohort lui aussi ôta son écu de son cou et sa joie fut si intense qu'on aurait du mal à vous la décrire. Il dit à Lancelot : « Mon cher cousin, soyez le bienvenu ! Certes, ce que vous m'avez fait, ce n'est pas la peine d'en parler, mais en revanche, je vous dois forte réparation pour vous avoir

---

drecie et le quide ferir a descouvert parmi la teste. Mais Lanselos guencist et cil ne puet l'espee detenir ains le fiert en terre jusques au heu. Et Lanselos le hurte de l'escu enmi le vis si durement qu'il le fist voler a terre, et il court tout maintenant a l'espee et le traist fors de terre et quant il l'a drecie contremont si le regarde et connoist que c'est l'espee que Galehols li fix a la Bele Gaiande portoit quant il fu en vie et dist au chevalier : « Sire, par la foi que vous devés a la riens que vous plus amés, dites moi conment vous avés non. — Certes, sire, fait li chevaliers, a qui je le celaisse a vous ne le sceleroie je mie, car je voi bien que vous estes li miudres chevaliers del monde. Ne on ne devroit mie si prodome conme vos estes escondire. J'ai non Boors li essiliés et sui cousins germains Lanselot del Lac, le bon chevalier. »

461. Quant Lanselos entent ceste parole si oste l'escu de son col et court a Boort les bras tendus, si l'acole et embrace et li dist : « Biaus cousins, pardonnés moi cest mesfait. Car je sui Lanselot vostre cousin. » Quant Boors l'entent si oste son escu de son col et ot si grant joie que a [*380a*] painnes le vous porroit nus conter. Si dist a Lanselot : « Biaus dous cousins, vous soiiés li bien venus ! Certes, de ce que vous m'avés fait n'estuet il ja parler, mais de ce doit estre l'amende

blessé : il vaudrait mieux blesser quinze chevaliers comme moi que de vous causer un dommage. Ma vaillance, en effet, n'est rien comparée à la vôtre et l'on peut bien en voir la preuve présentement, car vous m'avez mis dans un tel état que c'est à peine si je peux supporter le poids de mon écu. — Au nom de Dieu, répliqua Lancelot, voilà bien un exploit dont on ne me louera pas s'il plaît à Dieu. C'est vous, mon cher ami, qui devez recevoir le prix puisque vous avez triomphé. Voici donc mon épée : je me rends à vous.

462. — Ah, seigneur, pour Dieu ! s'écria Bohort, vous ne sauriez me faire plus grande honte : il était tout à fait évident que vous m'aviez vaincu ! » À ces mots, il voulut se jeter à ses pieds, mais Lancelot s'y refusa catégoriquement, il le releva ; tous deux ôtèrent leur heaume en manifestant une grande joie à se retrouver ; lorsqu'ils eurent longuement conversé, Lancelot demanda à Bohort comment il se faisait qu'il était resté tout ce temps sur ce mont et en quelles circonstances il y était arrivé. « Assurément, seigneur, déclara Bohort, il y a plus de cinq ans[1] que je suis arrivé ici et je vous raconterai volontiers quelle aventure m'y a amené. La vérité, c'est que je me trouvais alors au château de Tintagel, il y a bien cinq ans ou plus, un peu après la fête de la Toussaint où vous auriez dû vous trouver au château du Passage. Au château de Tintagel, on me raconta que vous aviez tué deux géants et je voyageais à travers ce pays à votre recherche, car je ne

---

grans que je vous ai navré, car greignour damage seroit il de vous que de tels .xv. chevaliers conme je sui. Car ma prouece ne se porroit prendre a la vostre et bien i paroit ore, car vous m'avés mis en tel painne que a painnes pooie soustenir mon escu. — En non Dieu, fait Lanselos, li los n'en sera ja miens se Dix plaist. Mais vous, biaus dous amis, qui conquis l'avés le devés bien avoir. Et veés ci m'espee, car jel vous rent.

462. — Ha, sire, pour Dieu, fait Boors, greignour honte ne me porriés vous mie faire, car bien estoit apparant chose que vous m'aviés vaincu. » Lors li volt chaoir as piés. Mais Lanselos ne li sousfre mie, ançois l'en lieve si se des arment ambedoi de lor hialmes si fait grant joie li uns de l'autre. Quant il ont grant piece parlé ensamble si demande Lanselos a Boort conment ce vait qu'il a si longement demoure en cel tertre et conment il i vint. « Certes, sire, fait Boors, il a plus de .v. ans passés que je i ving et l'aventure qui m'i amena vous conterai je volentiers. Voirs est, fait Boors a Lanselot, que j'estoie au chastel de Tintaioul bien a .v. ans ou plus, un poi aprés la feste de Tous Sains quant vous deüstes estre venus au chastel del Trespas. Et en cel chastel me dist on que vous aviés ocis .II. gaians et je vous aloie querant par le païs pour ce que je

réussissais pas à apprendre des nouvelles sûres de vous ; si bien qu'une demoiselle me conta qu'elle vous avait vu partir vers la Forêt Périlleuse. En entendant cela, je m'en vins de ce côté et mon chemin me conduisit devant cette croix. Il me fut dit alors de ne pas avoir la témérité de gravir ce mont. Je demandai pourquoi. On me raconta qu'il y avait là un chevalier si vaillant que personne ne pouvait le vaincre, et si déloyal, en outre, qu'il tuait tous ceux qui tombaient en son pouvoir. Je déclarai que ce n'était pas pour ce genre de raison que je changerais de direction. J'attachai donc mon cheval à un arbre et je gravis le mont à pied comme vous l'avez vous-même fait. Mais là où vous voyez ce pavillon, il y avait alors une palissade de pieux si étroitement ajustés que je ne pus passer outre avant d'avoir juré et garanti au chevalier que, si je le tuais de mes armes, je garderais le mont toute ma vie jusqu'à ce que je sois vaincu par un autre chevalier qui serait monté là. Et j'ajoutai en ce serment que je tuerais tous ceux dont je triompherais à l'exception de mes parents ou mes amis, que je ne devais pas toucher.

463. « Une fois ce serment prêté, j'y fis ajouter les chevaliers de la Table ronde. Mais je promis que je les garderais en prison tant que je n'aurais pas rencontré mon égal. Après ce serment, on m'ouvrit la porte et l'on me conduisit à la bataille contre ce chevalier. Je le combattis tant que je finis par le vaincre et le tuer. Après quoi, je fis installer en bas le message que vous avez vu dont je rendis l'expression assez

---

ne pooie oïr vraies nouveles de vous, et tant c'une damoisele me dist qu'ele vous avoit veü aler envers la Forest Perillouse. Et quant je l'oï si m'en ving ceste part si m'amena mes chemins a la crois. Si me dist illoc que ne fuisse si hardis que je venisse en cel tertre et je demandai pour coi. Et on me dist qu'il i avoit un chevalier si prou que nus[a] ne pooit durer a lui et est si desloiaus qu'il ocist tous ciaus qu'il puet tenir[b] et je dis que pour ce ne lairoie je mie. Si atachai mon cheval a un arbre et ving cha amont tout a pié ausi conme vous i estes venus. Mais la ou vous veés cest paveillon avoit un hordeïs[c] de pex[d] si fort que je ne pooie outre passer devant ce que je oi juré et fiancié au chevalier que se je l'ocioie d'armes que je garderoie le tertre tout mon vivant tant que je seroie outrés par aucun chevalier qui cha sus venroit. Et si mis en mon sairement que je ocirroie tous ciaus dont je venroie au desus s'il n'estoient mi ami ou mi parent si que je ne le deüsse [*b*] faire.

463. « Quant je oi juré si en ostai les chevaliers de la Table Reonde. Mais je creantai que je les tenroie en prison jusques adont que je mon per auroie trouvé. Et quant je oi fait tel sairement si ouvri on la porte et me[a] menast on combatre contre le chevalier, si m'en combati tant a

obscure pour n'être reconnu de personne et j'ai attendu jour après jour les chevaliers errants. Ainsi il en est venu plus de soixante tenter cette épreuve que j'ai tous tués par la suite et quatorze au moins qui sont là prisonniers en cette tour. Ceux-là, leur appartenance à la maison du roi Arthur les a préservés de la mort. — Ma foi, dit Lancelot, vous me faites là un récit admirable! Et ceux que vous maintenez en prison, les connaissez-vous? — Ma foi non, répondit Bohort. Aucun d'entre eux n'a voulu me dire son nom. Pourtant il y en a un qui est vraiment le meilleur combattant du monde. Car, sachez-le, lui et moi nous nous sommes battus plus de sept fois et ni l'un ni l'autre n'a jamais pris le dessus. — Ma foi, déclara Lancelot, vous avez triomphé de ceux que l'on estimait les meilleurs chevaliers du monde. — Qui sont-ils donc? interrogea Bohort. — Au nom de Dieu, lui apprit Lancelot, il y a monseigneur Gauvain et monseigneur Yvain et aussi Hector mon frère.» Et Lancelot de lui énumérer tous ceux dont il avait vu l'écu. En l'écoutant parler, Bohort brûlait de honte, il s'empourpra et avoua à Lancelot: «Ah, hélas, seigneur, je me suis trop mal conduit à leur égard! Puisqu'il est vrai que je les ai jetés en prison, au nom de Dieu, conseillez-moi sur ce que je dois faire. — Je vais vous l'apprendre, répondit Lancelot, vous allez tous les libérer de prison et vous les ferez venir à la porte de la tour. Vous tiendrez alors votre épée par la pointe, vous aurez ôté le

---

lui que je l'outrai et ocis. Aprés fis je metre un brief la aval qui parole si oscurement que vous avés veü pour ce que nus ne me conneüst et ai atendu tous jours les chevaliers errans. Si sont venu essaiier a moi plus de .LX. que je ai puis ocis et plus de .XIIII. qui sont la en cele tour. Et cil sont gari de mort pour ce qu'il sont de la maison le roi Artu. — Par foi, fait Lanselos, vous me dites merveilles. Et ciaus que vous tenés em prison savés vous qui il sont? — Par foi, fait il, nenil. Onques n'i ot celui qui me volsist dire son non. Mais itant vous di je qu'il en i a un qui est li plus biaus josterres del monde. Car saciés que entre moi et lui joustasmes par plus de .VII. fois, si n'abati onques li uns l'autre. — Par foi, fait Lanselos, vous avés outré ciaus que on tenoit as meillours chevaliers del monde. — Et qui sont il? fait Boors. — En non Diu, fait Lanselos, li uns est mé sire Gavains et li autres mé sire Yvains. Et si i est Hectors mes freres.» Si les nomme tous ces dont il avoit veü les escus. Et quant Boors l'entent si en ot molt grant honte et en rougist tous, si dist a Lanselot: «Ha, las, sire, je ai trop mespris vers aus et s'il est ensi que je em prison les aie tenus, por Dieu, conseilliés moi que je em porrai faire. — Je vous dirai, fait Lanselos, vous les ferés metre tous fors de prison et les ferés venir a la porte de la tour. Si aurés vostre espee prise par la pointe et vostre

heaume de votre tête, vous vous mettrez à genoux devant eux et demanderez leur pitié. » Et Bohort le lui promit.

464. Alors tous deux se hâtèrent de se rendre devant la porte ; ils envoyèrent à la tour deux serviteurs qui ouvrirent la porte, s'approchèrent des compagnons et leur dirent : « Seigneurs, vous êtes libres ! » Et eux, à ces mots, pleuraient de joie. Le serviteur les mena dans le donjon. Bohort vint à leur rencontre ; tout comme Lancelot le lui avait prescrit, il s'agenouilla devant eux, il leur tendit son épée tout en les priant de lui pardonner de les avoir gardés en prison, il les supplia au nom de Dieu de ne pas être irrités contre lui, qui avait agi par ignorance de leur identité. Et tous lui sautent au cou, le relèvent, lui pardonnent tout ce qu'il a fait ! Cette reconnaissance achevée, Lancelot sortit d'une chambre et, dès qu'il vit monseigneur Gauvain, il courut à sa rencontre, les bras tendus, et ils s'abandonnèrent au bonheur des retrouvailles. « Ah, seigneur, le pria Hector, pour Dieu, pardon ! Vous êtes mon frère en vérité, mais je n'aurais jamais osé me faire reconnaître comme tel de vous avant que vous n'appreniez cette nouvelle par un autre que moi. » Alors la joie et la fête se donnèrent libre cours et tous de demander à Lancelot où il s'était trouvé pendant ce temps : « Car nous vous avons cherché par le monde ! — Assurément, répondit Lancelot, je me suis trouvé pendant tout ce temps dans une prison dont je me serais bien passé et je n'en serais pas sorti de sitôt s'il n'était arrivé un événement que je ne vous

---

hialme osté de la teste, si vous ajenoulliés devant els et lor criés merci. » Et il li otroie ensi.

464. Lors s'en vont entr'aus .II. tant qu'il vinrent devant la porte. Si envoiierent a la tour .II. sergans qui ouvrirent la porte si en viennent as compaingnons et lor dient : « Signour, vous estes delivré. » Quant il l'oïrent si ploureret de joie. Et cil les maine vers la maïstre forterece. Et Boors lor vint a l'encontre ensi com Lanselot l'avoit devisé, si s'ajenoulle devant eus et lor tent s'espee et lor proie qu'il lor pardoingnent[a] ce qu'il les a tenus em prison et lor proie pour Dieu qu'il ne s'en courecent mie, car il le fist par mesconnoissance. Lors li saillent tout au col et le lievent tout de terre et li pardoingnent tout le mesfait. A ces paroles issi Lanselos d'une chambre et la ou il voit mon signour Gavain se li court les bras tendus et s'entrefont molt grant joie. « Ha, sire, fait Hectors, pour Dieu, merci. Mes freres estes vous voirement, mais je ne m'osai onques faire connoistre a vous devant que vous eüssiés oï noveles par autrui que par moi. » Lors fu molt grans la joie et la feste, si deman[c]dent a Lanselot ou il a puis esté. « Car nous vous avons quis par tout le monde. — Certes, fait il, je ai puis esté em prison dont je me fuisse bien sousfers et n'en

raconterai pas aujourd'hui. — Et Lionel ? s'enquit Bohort, en avez-vous des nouvelles ? — Oui, répondit Lancelot, je l'ai laissé ce matin même dans une abbaye qui se trouve en contrebas. — Au nom de Dieu, affirma Bohort, puiqu'il se trouve tout près d'ici, je vais le faire venir au château. J'en serai beaucoup plus heureux. — Seigneur, conclut Sagremor, vous agirez bien et charitablement. »

465. Ils avaient si longuement devisé qu'il était l'heure de souper ; tout était prêt et ils passèrent à table. Après le repas, on fit les lits et ils allèrent dormir. Mais cette nuit-là, il arriva à Lancelot une étrange aventure : il eut l'impression de voir venir devant lui un vieil homme qui lui disait : « Lancelot, cher neveu, lève-toi ! Va-t'en dans la Forêt Périlleuse où tu trouveras une aventure extraordinaire. Je te le dis : je suis Lancelot, ton aïeul qui fut le roi de la Blanche Terre. » Alors Lancelot s'éveilla, il se leva d'un bond, tout content et joyeux, mais il ne vit pas celui qui lui avait parlé. Il se leva pourtant, il éveilla son écuyer et lui dit de se préparer. De son côté, Lancelot prit ses armes et les revêtit ; une fois armé, il quitta le logis de façon à n'être vu de personne. Il vint à l'arbre où il avait laissé son cheval, il le détacha, lui ôta son frein et le laissa paître un moment. Mais à cet endroit, le conte se tait sur Lancelot et revient aux compagnons qu'il avait laissés à la Montagne Interdite.

---

fuisse a piece issus se ne fuſt une aventure qui m'avint que je ne dirai ore pas. — Et de Lyonnel ? fait Boors, savés vous nule novele ? — Oïl, fait Lanselos, je le laissai jehui matin a une abeïe qui eſt ci desous. — En non Dieu, fait Boors, puis qu'il eſt si pres de ci je le ferai chaiens venir. Si en serai plus a aise. — Sire, fait Saygremors, vous ferés bien et aumosne. »

465. Ensi parolent ensamble tant qu'il fu ore de souper et il fu tout preſt, si souperent. Aprés souper furent fait li lit si alerent couchier. Cele nuit avint a Lanselot une aventure, car il li fu avis que devant lui venoit uns vix hom qui li disoit : « Lanselot, biaus niés, lieve sus et t'en va en la Foreſt Perillouse ou tu trouveras une aventure[a] merveillouse. Si te di que je sui Lanselot ton aioul qui fui rois de Blanche Terre. » Atant s'esveilla Lanselos et sailli sus molt liés et molt joians mais il ne vit mie de celui qui ce li avoit dit. Si se lieve et esveille son esquier et li diſt qu'il s'apareille et Lanselos s'arma et apareilla et quant il eſt armés si s'em part en tel maniere que nus ne l'aperçoit et vint a l'arbre ou il avoit son cheval laissié, si le desloie et li oſte le frain et le laisse paiſtre une piece. Mais ici endroit se taiſt li contes de lui et retourne a parler des compaingnons qu'il avoit el tertre laissié.

Les compagnons font ouvrir une route vers la Montagne Interdite.

466. Le conte dit à présent que, lorsque les compagnons se réveillèrent de bon matin à la Montagne Interdite sans trouver Lancelot, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Mais lorsqu'ils virent que les choses ne pouvaient être autrement, quoique affligés, ils durent bien l'accepter. Alors ils firent venir des gens du pays et ils leur firent préparer des routes, car on ne pouvait gravir la montagne ni à cheval ni à pied. Lorsque Lionel, qui était alité dans l'abbaye, apprit la nouvelle et les circonstances de la défaite du chevalier de la Montagne, il s'habilla, s'équipa et se rendit sur le mont où il trouva les compagnons de la quête qui l'accueillirent avec une joie immense. Cependant, ne voyant pas Lancelot, il demanda où il était allé, on lui donna les informations que l'on possédait. En entendant cela, Lionel devint tout triste, il dit aux compagnons de ne pas s'occuper de lui, car nulle part il n'éprouvait le besoin de se faire protéger à moins d'être surpris par une trahison. C'est ainsi que les compagnons demeurèrent à la montagne, affirmant qu'ils y resteraient jusqu'au retour de Lancelot. Mais le conte ne parle plus d'eux à présent et il en revient à Lancelot du Lac.

À la fontaine qui bout, Lancelot apprend l'histoire de son ancêtre.

467. Le conte dit à présent que, une fois entré dans la Forêt Périlleuse, Lancelot chevaucha jusqu'au lever du soleil.

---

466. Or dist li contes que quant li compaingnon del tertre se furent par matin esveillié et il ne trouverent Lanselot si en furent molt durement courecié. Mais quant il virent que autrement ne pot estre si en furent molt durement courecié mais ice lor couvint sousfrir. Si manderent gens del païs et lor font si atourner les voies que on n'i pot aler a cheval ni a pié. Et quant Lyonniaus qui en l'abeïe gisoit oï la nouvele del chevalier del tertre conment il estoit conquis si se vesti et apareilla et s'en ala au tertre ou il trova [*d*] les compaingnons de la queste qui le rechurent a moult grant joie. Mais quant il n'i trouva mie Lanselot si demanda ou il estoit alés et il li en disent tés nouveles com il les savoient. Et quant il oï ce si en fu molt dolans et dist as compaingnons qu'il ne s'esmaiassent mie de lui car il n'a garde en lieu ou il viengne s'il n'est souspris de traïson. En tel maniere demourerent li compaingnon el tertre et dient qu'il i seront tant que Lanselos revenra. Mais or se taist li contes dels tous[a] et retourne a parler de Lanselot del Lac.

467. Or dist li contes que quant Lanselos fu entrés en la Forest Perillouse qu'il chevaucha tant que li solaus fu levés et lors encontra un nain qui chevauchoit un palefroi, si le salue et li nains li demande

Alors il fit la rencontre d'un nain qui montait un palefroi, il lui adressa un salut et le nain lui demanda où il se rendait. Lancelot répondit qu'il allait à la quête d'aventures ; le nain lui assura que, certainement, il ne manquerait pas d'aventures dans la forêt où il se trouvait. Puis ils se séparèrent et Lancelot avança jusqu'à arriver dans une vallée où il découvrit une maison, vieille et toute basse. Près de cette maison, il y avait une source qui jaillissait d'un tuyau et, à côté de la source, se trouvait une tombe de marbre vermeil, placée entre deux pierres. De part et d'autre de la lame se tenaient deux lions ; ils étaient les gardiens de la tombe si bien que nul ne pouvait approcher. À peine avaient-ils aperçu Lancelot qu'ils se dressèrent sur leurs pattes.

468. En voyant les deux lions[1], Lancelot pensa qu'il allait devoir les combattre. Il mit pied à terre, car il ne voulait pas que les lions lui tuent son cheval ; puis il tira l'épée, accrocha son écu à son cou. Il frappa si fort le premier des fauves qu'il lui fendit la tête en deux ; le second bondit sur lui et lui arracha l'écu du cou. Lancelot éprouva une vive honte d'avoir subi cela ; alors il leva l'épée et frappa la bête d'un coup si violent qu'il la pourfendit jusqu'aux épaules ; le lion s'écroula mort. Puis Lancelot s'approcha de la tombe et la regarda : il vit que, du haut de la pierre, des gouttes de sang tombaient vermeilles, en cinq ou six endroits. À cette vue, il se dit qu'il n'y toucherait pas avant que le sang n'ait cessé de couler. Alors il se dirigea vers la fontaine, et comme il se penchait pour y regarder,

---

ou il vait. Et Lanselos li dist qu'il vait querant aventures et li nains li dist que aventures trouvera il assés en cele forest ou il est. Si s'em part li uns de l'autre. Et Lanselos chevauche tant qu'il vint en une valee ou il trouva une maison vielle et basse. Et delés cele maison avoit une fontainne qui sourdoit par un tuiel et deles la fontainne avoit une tombe de marbre vermeil qui estoit entre .II. pierres. Et d'encoste la tombe avoit .II. lyons, si gardoient la tombe en tel maniere que nus n'i pooit avenir. Et tantost com il virent Lanselot se leverent il en estant.

468. Quant Lanselos vit les .II. lyons si pense qu'il le couvient combatre. Lors descent de son cheval car il ne velt mie que li lyon l'ocient. Puis traist l'espee et enbrace l'escu del col. Si fiert si le premier qu'il li fent la teste en .II. moitiés et li autres li saut su et li esrache l'escu de son col[a]. Quant Lanselos voit ce si en ot molt grant honte, si hauce l'espee et le fiert de si grant force qu'il le fent jusqu'as espaulles si chiet mors. Lors en vient Lanselos a la tombe et le regarde et voit del plus gros chief chaoir goutes de sanc vermeilles en .V. lix ou en .VI. Et quant il vit ce si pense qu'il n'i metera ja main devant qu'ele laisse a degouter. Et lors vient a la fontainne et regar[*e*]de dedens et

il découvrit une tête d'homme, toute blanche et chenue, mais le visage brillait tel celui du plus bel homme du monde. Lancelot regarda l'eau et vit qu'elle bouillonnait comme si elle était entourée de tout le feu de l'univers. Sur le bassin de plomb de la fontaine, il vit une inscription gravée qui disait : JAMAIS CETTE ÉBULLITION NE CESSERA AVANT QUE LE MEILLEUR CHEVALIER DU MONDE NE VIENNE. ALORS, LE BOUILLONNEMENT CESSERA. À cette lecture, Lancelot pensa que, pour autant, il ne manquerait pas de s'y essayer, il plongea sa main dans l'eau et la trouva si bouillante qu'il crut que sa main brûlait. Néanmoins il mit toutes ses forces à endurer cette brûlure et finit par tirer la tête hors de l'eau. Alors, levant les yeux, il aperçut l'ermite de la vieille maison qui lui cria :

469. « Ah, noble chevalier, au nom de Dieu, apportez-la ici ! » Et Lancelot la lui porta et la lui donna. L'ermite prit la tête et y posa ses lèvres. Après quoi, il dit à Lancelot : « Seigneur, allez maintenant auprès de la tombe, essayez si vous le pouvez d'en lever la lame. » Lancelot s'en revint à la tombe, il en fit le tour des yeux, mais il ne voyait plus aucune goutte de sang couler. Alors il prit la pierre à l'endroit le plus épais, il la souleva en l'air, l'enleva de sa place et alla la déposer ailleurs. Il trouva dans la tombe un corps décapité qui y gisait. Et quand Lancelot vit ce corps privé de sa tête, il pensa que c'était celui de son aïeul, il fut saisi d'une violente pitié et il retourna auprès de l'ermite qui était rentré dans sa maison.

---

voit une teste d'ome toute blanche et kenue[b] et ot le vis ausi vermeil conme se ce fust li plus biaus hom del monde. Et Lanselos esgarde l'aigue et le voit toute boulant come se tus li fus del monde fu entour. Si voit el plom de la fontainne letres escrites qui dient : JA CESTE CHALOURS N'ESTAINDRA DEVANT CE QUE LI MIUDRES CHEVALIERS DEL MONDE I VENRA. MAIS LORS FAURA CESTE CHALOURS. Et quant Lanselos voit ce si dist que pour ce ne laira il mie qu'il n'i assait, si met sa main dedens l'aigue si le trouve si chaude qu'il li est avis qu'ele li arde la main. Et nonpourquant tant s'esforce et endure qu'il en traist le chief fors. Lors regarde et voit l'ermite de la viés maison qui li escrie :

469. « Ha, frans chevaliers, pour Dieu, aportés le cha. » Et Lanselos li porte et li baille[a]. Et cil le prent et le baise. Aprés a dit a Lanselot : « Sire, ore alés a la tombe si essaiiés se vous le porrés lever. » Lors vait Lanselos a la tombe et regarde tout entour, mais il n'en voit issir goutes de sanc. Lors le prent par le gros chief et le lieve contremont et le remue d'illoc et le met en un autre lieu et voit jesir en el tombel le cors sans teste. Quant Lanselos voit le cors sans teste si pense que c'est le cors son aioul, si en ot molt grant pitié si en vait a l'hermite qui estoit entrés en la maison. Et Lanselos entre ens et trueve l'ermite[b] en la chapele ou il estoit as jenous et avoit la teste mise sor

Lancelot l'y suivit et découvrit le vieillard à genoux dans la chapelle ; il avait posé la tête sur l'autel. Lancelot l'interpella : « Seigneur, que puis-je faire de ce corps ? » L'ermite lui demanda s'il avait ouvert la tombe, Lancelot répondit que oui. « Alors, fit l'ermite, apprenez-moi à présent qui vous êtes. » Lancelot dit qu'il était de la maison du roi Arthur et se nommait Lancelot du Lac. « En ce cas, je vous connais très bien, affirma l'ermite. Allons donc voir si nous pouvons lever le corps de votre aïeul, nous l'ensevelirons aux côtés de son épouse devant cet autel. » Ils allèrent près du corps, ils le soulevèrent de la fosse et l'emportèrent dans la chapelle ; ils le déposèrent devant l'autel et tous deux s'occupèrent à l'ensevelir avec sa femme. Cela achevé, Lancelot pria l'ermite de lui apprendre, s'il le savait, qui avait tué son aïeul et comment on lui avait coupé la tête. L'ermite lui répondit qu'il s'acquitterait volontiers de cette tâche. « Seigneur, commença-t-il, votre aïeul, c'est la vérité, naquit de la descendance de Joseph. Lorsqu'on l'élut roi, on lui donna pour royaume la Terre Blanche qui confine à la Terre Foraine. C'était un si valeureux chevalier qu'il chassa tous les païens[1] de sa terre. Il y avait alors une cité qui se nommait la Blanche Garde où résidait une femme d'une grande beauté, l'épouse d'un cousin de ce roi qui est enterré ici. Il arriva que le roi Lancelot, qui était le plus vaillant chevalier du monde, s'éprit de cette dame en raison de toutes les qualités qu'elle possédait et tous les deux s'aimèrent d'amour pur comme pour conquérir

---

l'autel. Et Lanselos l'apele, se li dist : « Sire, que porrai je faire de cel cors ? » Et cil li demande s'il a la tombe levee et il dist que oïl. « Or me dites, fait li hermites, qui vous estes. » Et il li dist qu'il est de la maison le roi Artu et a a non Lanselot del Lac. « Or vous connois je assés, fait li hermites. Ore alons veoir se nous porrons le cors oster de vostre aioul. Si l'enfourrons devant cest autel avoc sa feme. » Lors en viennent au cors si le lievent de terre, si l'emportent en la chapele si le metent devant l'autel et fisent tant entr'aus .II. qu'il l'ensevelirent avoc sa feme. Et quant il orent ce fait si proie Lanselos a l'hermite qu'il li die s'il set qui[c] son aioul avoit ocis et conment il ot la teste copee. Et il dist qu'il li diroit molt volentiers. « Sire, fait li hermites, il est voirs que vos aiouls fu nés de la lignie Joseph. Quant il fu esleüs a roi se li donna on la Terre Blanche qui marchist a la Terre Foraine, si fu si prodom qu'il en chaça tous les sarrasins de ceste terre. Et il avoit adont un chastel qui avoit non la Blanche Garde ou il avoit une molt bele feme qui fu feme a un cousin le roi qui ci gist. Atant que li rois Lanselos qui estoit uns des plus prodom del monde s'acointa de la dame pour la grant bonté qu'ele avoit en li et s'entramerent de bone amour si conme pour l'amour

ensemble l'amour du ciel. Ils vécurent de cette façon pendant de longues années au point que les gens du lieu qui étaient remplis de l'esprit du mal prétendirent que le roi aimait follement cette dame.

470. « Et ils en parlèrent si souvent que cela parvint aux oreilles du mari de la dame. Alors un de ses frères lui déclara : "Seigneur, vous êtes vraiment un cœur failli, vous qui souffrez que le roi votre cousin vous déshonore avec votre épouse. — Ma foi, répondit le mari, je serais vraiment stupéfait que mon cousin me fasse subir une telle honte. — Tirez-en donc vengeance, affirma l'autre, puisque le fait est avéré. — Je m'en vengerai, promit le mari, je vous en donne ma loyale parole !" Ils laissèrent les choses aller durant un certain temps sans que rien ne transparût de leurs projets. C'était alors Carême et il faisait bon. Le jour de l'Adoration de la Croix, par hasard le roi était venu en cette forêt, pieds nus et en chemise, il voulait écouter la messe du jour dans la chapelle où nous sommes. Et lorsqu'il fut arrivé en cet endroit, son cousin l'y suivit tout armé avec deux compagnons. Voici alors ce qui advint : le roi s'était confessé au sage ermite qui demeurait dans la maison et, une fois entendue la messe, il sortit de la chapelle ; il éprouvait une forte envie de se désaltérer. À ce moment, son cousin surgit derrière lui, l'épée tirée, et lui porta un coup si violent qu'il fit voler sa tête dans la fontaine. Et quand il vit la tête dans l'eau, le cousin estima qu'il n'était pas encore assez vengé : il lui fallait également mettre le corps

---

des ciex[d] conquerre. Et icele [*f*] vie demenerent molt longement tant que les gens disent qui estoient plain de mal que li rois amoit folement la dame.

470. « Tant en parlerent une fois et autre que li sires a la dame en oï les nouveles. Si li dist uns siens freres : "Sire, fait il, molt estes malvais qui sousfrés que li rois vostres cousins vous deshonoure de vostre feme. — Par foi, fait il, je m'esmerveille molt se mes cousins me pourchace si grant honte. — Or vous en vengiés, fait cil, car ce est voirs. — Et je m'en vengerai, fait cil, jel vous creant loialment." Ensi laisserent ceste chose ester une piece que onques cil n'en firent nul samblant. Et il estoit quaresmes et bon tans, si avint, le jour de la Crois Aouree, que li rois fu venus en ceste forest nus piés et en langes, si venoit oïr le service de jour en ceste chapele. Et quant il fu jusques cha venus si le sivi ses cousins tous armés lui tiers de compaingnons. Si avint qu'il s'estoit fais confés au prodome qui chaiens manoit et, quant il ot oï le service del jour, si issi de la chapele. Et il avoit si grant talent de boire, si vint ses cousins par deriere lui l'espee traite et le feri si durement parmi la teste qu'il li fist le chief voler enmi la fontaine. Et quant il vit la teste en la fontaine si li fu avis

et la tête en un si grand nombre de morceaux qu'on ne pourrait plus reconnaître le mort. C'est pourquoi le duc plongea ses mains dans la fontaine pour en retirer la tête. Et aussitôt il se produisit un miracle, car l'eau se mit à bouillonner si fort qu'il eut les mains échaudées. Alors le duc avoua à ceux qui l'entouraient qu'il avait commis un péché, ils enterrèrent donc le corps là où vous l'avez trouvé. Puis le duc reprit la route pour quitter les lieux ; mais à peine avait-il pénétré dans son château qu'une grosse pierre lui tomba dessus et l'écrasa.

471. « C'est de cette manière que mourut le duc. Mais sachez-le, ajouta le saint homme à l'adresse de Lancelot, vous n'êtes pas le valeureux chevalier qui mettra un terme à toutes les aventures. Je ne dis pas pour autant que vous n'êtes pas le meilleur chevalier qui vive aujourd'hui ; mais le chevalier qui viendra après vous sera meilleur chevalier que vous ne l'êtes, car il sera vierge, pur et chaste sa vie durant. Vous, en revanche, vous ne l'êtes pas ; vous êtes au contraire vil, souillé et luxurieux, vous avez usé votre jeunesse dans la luxure et dans la misère[1]. » Quand Lancelot entendit ces paroles prophétiques, il se prit à rougir de honte et il riposta : « Seigneur, qu'en savez-vous ? — Je le sais pertinemment, répondit le vénérable vieillard, en homme qui vous connaît bien mieux que je ne le faisais ce matin. Aussi ne vous mettez pas en colère contre moi si je vous tiens ces propos. — Dites-moi donc, demanda Lancelot, ce qu'est devenue la noble dame.

---

qu'il n'estoit mie encore bien vengiés s'il ne faisoit del cors et de la teste tant de pieces que on ne le peüst reconnoistre. Lors mist li dus ses mains en la fontaine pour oster le chief fors. Et maintenant en avint un miracle car la fontaine conmencha a boulir si durement qu'il en ot les mains eschaudees. Lors dist a ciaus qui entour lui estoient qu'il avoit mal esploitié si enfoirent le cors el lieu la ou vous le trouvastes. Aprés se mist li dus a la voie pour aler ent. Si tost com il fu entrés en son chastel li chaï une grant pierre sor le cors de lui.

471. « En tel maniere morut li dus. Mais bien saciés vraiement, fait li prodom a Lanselot, que vous n'estes pas li bons chevaliers qui toutes les aventures achievera. Ne pour ce ne di je mie que vous ne soiés li miudres chevaliers qui orendroit vive, mais li chevaliers qui aprés vous venra sera miudres chevaliers que vous ne soiiés, car il sera virges et nés et chastes tous les jours de sa vie, mais tels n'estes vous pas, ains estes et vix et ors et luxurious et avés usé vostre jovenece en chaitivieté et en ordure. » Quant Lanselos oï ceste nouvele si conmencha a rougir de honte et li dist : « Sire, que savés vous ? — Je le sai assés, fait li prodom [*381a*], conme cil qui mix vous connoist que je ne faisoie hui matin, si ne vous coureciés pas a moi pour ce se je le vous di. — Or me dites, fait Lanselos, que devint la prodefeme.

— Certes, répondit le vénérable vieillard, elle mourut le jour même où le roi fut tué ; mais elle était restée dans le château si bien que, ni alors ni jamais, on ne sut quoi que ce soit à son sujet. — Il faut encore, poursuivit Lancelot, que vous m'expliquiez pourquoi ces lions se trouvaient à l'endroit où je les ai rencontrés, pourquoi ils gardaient la tombe dont j'ai vu couler des gouttes de sang ; c'est bien là ce qui me stupéfie le plus, aussi ai-je un grand désir d'en savoir la vérité. — Je vais vous le dire, car je le sais parfaitement.

472. « La vérité, continua l'ermite, la voici, comme la rapportent les gens de ce pays. Quand le roi Lancelot votre aïeul fut enterré, la nouvelle en courut par tout son royaume. Et quand la reine votre aïeule l'apprit, elle accourut aussitôt ici. Elle voulut alors faire ôter le corps de là où on l'avait enfoui et le faire déposer dans une chapelle. Mais on ne trouva aucun homme assez vigoureux pour pouvoir le remuer, si bien qu'ils s'aperçurent que cela ne plaisait pas à Notre-Seigneur ; aussi placèrent-ils sur lui cette dalle que vous avez vue. Alors advint ce fait extraordinaire : chaque jour, à l'heure où on l'avait tué, il coulait des gouttes de sang et ce sang possédait une telle vertu que nul chevalier, si blessé fût-il, ne pouvait en toucher ses plaies sans se trouver sur-le-champ guéri. Ce miracle fut su et proclamé partout, si bien que les chevaliers qui recevaient une blessure dans cette forêt venaient à cette tombe et s'oignaient de ce sang. Et puis un jour, il advint que, dans ces parages, passa un lion,

---

— Certes, fait li prodom, ele fu morte cel jour meïsmes que li rois fu ocis, si remest el chastel en tel maniere que onques puis n'en sot nus ne vent ne voie. — Encore couvient il, fait Lanselos, que vous me diés pour coi cil lyon estoient la ou je les trouvai et pour coi il gardoient la tombe dont je vi issir goutes de sanc, et c'est la chose dont je plus m'esmerveil, si en desir molt a savoir la verité. — Je le vous dirai que je le sai bien.

472. « Voirs fu, fait cil, ensi conme cil del païs le dient, que quant li rois Lanselos vos aious fu enterrés que la nouvele en courut par tout le païs. Et quant vostre aïoule le sot si vint cha tout maintenant et volt le cors faire oster de la ou il fu enterrés et le volt faire metre en une chapele. Mais il n'i ot onques si fort home qui remuer le peüst. Et tant qu'il aperchurent qu'il ne plaisoit mie a Nostre Seignour si misent sor lui cele tombe que vous la veïstes. Si en avint tel merveille que a cele ore qu'il fu ocis en issoient chascun jour goutes de sanc qui estoient de tel vertu que ja nus chevaliers ne fust si navrés pour qu'il em peüst atouchier as ses plaies qu'il ne fust tantost garis. Et fu ceste chose seüe et denoncie partout que li chevalier qui en ceste forest estoient navré venoient a ceste tombe et soignoient del sanc. Si avint

occupé à poursuivre un cerf. Il le captura devant moi et le tua. Mais au moment où il s'apprêtait à le dévorer arriva de l'autre côté un second lion à jeun, avide de manger cette viande qu'il voyait son adversaire avaler. Le premier arrivé ne voulut nullement céder la place, il défendit au contraire sa proie de toutes ses forces. Alors les lions se mirent à se battre et ils se déchirèrent de leurs griffes au point de se faire l'un à l'autre plus de quarante plaies. Et lorsqu'ils se furent ainsi mutuellement blessés, le premier s'approcha de la tombe d'où coulait alors le sang; et là, il se mit à lécher les gouttes, à en toucher ses blessures et immédiatement il se trouva tout guéri.

473. « Quand le second lion vit ce spectacle, il imita son adversaire, à son tour, se trouva guéri et les deux lions firent la paix; le premier se coucha à la tête de la dalle, le second au pied. Dès lors, bien des fois, il se produisit que les chevaliers venus ici pour guérir leurs blessures ne pouvaient plus s'approcher à cause des lions. Depuis ce temps, jour comme nuit, il y avait toujours un lion auprès de la tombe. Et lorsque, par hasard, la faim ou le besoin les poussait, l'un d'eux s'en allait à la chasse et l'autre restait là. Voilà ce qu'il en était des lions, exactement comme je vous l'ai raconté. — Apprenez-moi encore, reprit Lancelot, et la fontaine, arrivera-t-il jamais qu'elle cesse de bouillir? — Comment, s'écria le vieillard, cela n'a pas cessé? — Non, au contraire!

---

a un jour que ci par devant passoit uns lyons qui aloit chaçant un cerf qu'il prist devant moi et l'ocist. Et en ce qu'il le voloit mengier si vint d'autre part uns autres lyons geüns et fameillous de la viande qu'il veoit a celui mengier. Mais cis qui devant estoit venus ne le volt mie sousfrir ains desfendi se viande de tout son pooir si conmencha ensi la melee des .II. lyons et s'entredeschirent tant des ongles qu'il n'i ot celui qui n'eüst plus de .XL. plaies. Et quant il se furent ensi entre navré si vint li uns a cele tombe dont lors issoient goutes de sanc. Et quant il vint la si les conmencha a lechier et a atouchier a ses plaies se li avint tout maintenant ensi qu'il fu sanés.

473. « Quant li autres lyons vit ce si fist autretel conme li autres avoit fait, si fu garis et fisent pais entr'aus .II. et se coucha li uns as piés de la tombe et li autres au chief. Si avint puis maintes fois que quant li chevalier i venoi[*b*]ent pour avoir santé de lor plaies qu'il n'i pooient avenir pour les lyons. Ne ja ne fust la tombe ne de jour ne de nuit sans un des .II. lyons, et quant il avenoit qu'il avoient fain et destrece si aloit li uns em pourchas et li autres demouroit. Ensi avint il des .II. lyons conme je vous ai dit. — Ore me dites, fait Lanselos, et de la fontainne, sera il ja mais ore qu'ele ne boule? — Conment? fait li prodom, n'est ele mie encore asserie? — Nenil, fait Lanselos,

Elle bout plus fort que jamais. — Sur ma tête, eh bien, vous pouvez en tirer la certitude que je vous ai dit la vérité quand je vous affirmais que vous étiez luxurieux, qu'un chevalier de meilleure étoffe que vous viendrait et serait vu de votre vivant. Car si vous aviez été celui qui doit mener à leur terme les hautes aventures du saint Graal, la chaleur de la source se serait éteinte. Mais du fait que le feu de luxure n'eſt pas éteint en vous, malgré toute la valeur que vous possédez, cette fontaine ne refroidira pas. Vous pouvez bien partir d'ici quand il vous plaira, car vous avez totalement achevé les aventures qu'un chevalier infirme pouvait ici accomplir. Si vous aviez été aussi parfait que le chevalier dont je vous parle, je sais bien que, par la grande vaillance que vous possédez, vous auriez conduit à leur terme cette aventure et aussi les autres. Mais vous avez failli en raison des très grands péchés qui vous accablent.

Première apparition du Blanc Cerf, naissance du chevalier élu.

474. — Puisque je ne ferai plus rien ici, conclut Lancelot, je vais repartir. Je vous recommande donc à Dieu et je vous prie, sur la foi que vous lui devez, de ne donner aucune nouvelle de moi à qui que ce soit qui en demanderait. » Et le vieillard de l'assurer qu'il n'en donnerait point. Lancelot monta à cheval, prit congé de l'ermite et quitta cet endroit. Mais alors qu'il pensait avoir pris la bonne direction pour la Montagne Interdite où il avait laissé ses compagnons, il se

---

ains bout ausi durement com ele fiſt onques. — Mais par mon chief, fait li prodom, ore poés bien savoir que je vous di voir de ce que je vous dis que vous eſtiés luxurious et que uns chevaliers trop mix entechiés de vous venra et sera veüs a voſtre tans. Car se vous fuissiés cils par qui les hautes aventures del Saint Graal doivent eſtre menees a fin la chalours de la fontaine eſtainsiſt. Mais puis que li fus de luxure n'eſt en vous eſtains ja pour toute la bone chevalerie qui eſt en vous ceſte fontainne n'eſtaindra. Si vous em poés aler de ci quant il vous plaira, car bien avés achievé les aventures que li chevaliers enfers puet faire. Mais se vous fuissiés si entiers que li chevaliers dont je vous cont a la bone chevalerie qui eſt en vous sai je bien que ceſte aventure et les autres fuissent achieviees. Mais vous i avés failli pour les grans pechiés dont vous eſtes souspris.

474. — Puis que je ne feroie ci riens, fait Lanselos, je m'en rirai. Si vous conmande a Dieu, si vous proi par la foi que vous devés a Dieu, que a nul home qui de moi demant ne dites nouveles. » Et cil diſt que non feroit il. Et Lanselos monte sor son cheval et prent congié, si s'em part de laiens. Et quant il quide tenir sa droite voie vers le Tertre Deveé ou il avoit ses compaingnions laissiés si four-

trompa de chemin et pénétra dans la forêt où il chevaucha toute la journée si bien que plus il croyait se rapprocher de la montagne, plus il s'en éloignait. Il arriva alors dans une autre forêt des plus dangereuses à traverser, car elle était remplie de bêtes sauvages. À un moment, il rencontra un jeune homme qui courait dans sa direction en criant : « Sainte Marie ! À l'aide ! » Lancelot l'arrêta et lui demanda ce qu'il avait. Le garçon cria de plus belle : « Seigneur, pitié, au nom de Dieu ! Je suis poursuivi par un ours qui veut me dévorer ! — Eh bien, n'ayez plus peur, le rassura Lancelot, il ne vous fera aucun mal tant que je serai en bonne santé. — Aucun mal, seigneur ? répéta le jeune homme. Au nom de Dieu, alors, je vais l'attendre jusqu'à ce qu'il arrive et je vous le montrerai. » Tandis qu'ils discutaient ainsi, l'ours fondit sur eux au galop en grondant et grognant comme un diable. En le voyant approcher, Lancelot tendit vers lui sa lance à l'horizontale et l'ours se précipita, gueule béante, car il croyait le dévorer en un rien de temps. Mais Lancelot le frappa si fort du côté droit qu'il le fit s'abattre au milieu du chemin et l'ours commença à hurler et à mourir de la façon la plus cruelle. Lancelot ramena sa lance à lui et abandonna l'ours allongé sur la route. Puis, interpellant le garçon, il lui demanda : « Mon ami, sais-tu où je pourrai trouver l'hospitalité cette nuit ?

475. — Assurément non, répondit le jeune homme. Car je ne connais dans les environs aucun refuge à moins de sept lieues. Mais, sans mentir, alors que je venais à travers

---

voie au chemin et se met en la forest si chevauche toute jour a journee con il plus quide aprocier del Tertre Deveé si s'en eslonge. Et lors vint a une forest molt perillouse au trespasser pour les bestes salvages dont ele estoit pueplee. Lors encontra un vallet qui acouroit et crioit : « Sainte Marie, aïde ! » Et Lanselos l'arreste et li demande qu'il a. Et li vallés li escrie : « Sire, pour Dieu, merci, aprés moi vient un ours qui me veut mengier. — Ore n'aiés mie paour, fait Lanselos, car il ne vous fera ja mal tant come j'aie santé. — Non, sire ? fait li vallés, en non Dieu, dont atendrai je tant qu'il viengne si le vous mousterrai. » Endementiers qu'il parloient ensi si venoit li ours acourant vers aus braiant et muiant[a] ausi com uns anemis. Quant Lanselos le vit venir se li adrece le glaive alongié et li ours li vient goule baee qui tantost le quide avoir devouré. Et Lanselos le fiert si durement parmi la destre[b] [*c*] coste qu'il l'abat enmi le chemin et cil conmence a braire et a faire la plus forte fin del monde. Et Lanselos retrait son glaive a lui et laisse l'ours gisant enmi la voie. Puis apele le vallet se li dist : « Biaus amis, sés tu ou je porrai anuit herbergier ?

475. — Certes, fait li vallés, nenil. Car je ne sai ci pres ne vile ne recet a mains de .VII. lieues mais sans faille quant je venoie parmi

cette forêt, j'ai vu sur le côté du chemin deux pavillons dressés dans l'épaisseur du bois ; si vous pouviez aller jusque là-bas et trouver ces pavillons, je crois qu'on vous y hébergerait. — Dieu t'apporte son aide, déclara Lancelot, conduis-moi donc. » Le garçon répondit qu'il allait le faire et il reprit la route par où il était arrivé. Lorsqu'ils furent dans le fond du val, la lune se leva. Alors ils virent marcher devant eux un cerf plus blanc que la neige frais tombée ; il portait autour du cou une chaîne d'or. Six lions l'entouraient, deux devant, deux derrière et deux sur le côté qui le gardaient aussi précieusement que la mère son enfant[1]. Ils passèrent devant Lancelot sans lui faire de mal non plus qu'au jeune homme et ils s'enfoncèrent dans la forêt à l'endroit qui leur parut le plus épais. Et alors Lancelot dit au garçon : « Assurément, je viens de voir la plus extraordinaire merveille que j'aie jamais vue et je sais en vérité que les lions qui passaient par ici gardent ce cerf pour le protéger de tout mal. C'eſt qu'incontestablement sans pouvoir ou sans magie un lion ne peut posséder plus d'intelligence en lui que ce que la nature lui a accordé. Je le sais donc : c'eſt par le commandement de Dieu ou par magie qu'ils agissent ainsi. Et pour en connaître la vérité, je fais maintenant ce vœu en vrai chevalier : je ne repartirai pas avant de savoir la vérité au sujet de ce cerf si je peux l'apprendre de bouche d'homme ou de femme. Car jamais je ne connaîtrai désormais de repos que je ne le sache.

---

ceſte foreſt vi je au coſté de cel chemin .II. paveillons tendus en l'espesse de la foreſt, et se vous jusques la peüssiés aler et trouver les paveillons je quit que on vous hebergeroit. — Se Dix t'aït, fait Lanselos, or m'i mainne. » Et cil diſt que ce fera il bien. Lors retourne toute la voie qu'il eſtoit venus et quant il furent el parfont de la valee si fu la lune levee. Et lors voient par devant eus aler un cerf plus blanc que noif negie si avoit entour son col une chaine d'or et entour lui avoit .VI. lions .II. devant et .II. deriere et .II. d'encoſte qui l'aloient gardant ausi chierement conme la mere fait son enfant. Si passerent par devant Lanselot sans faire mal ne a lui ne au vallet et se misent el parfont de la foreſt la ou il le virent plus espesse. Et lors diſt Lanselos au vallet : « Certes, fait il, ore ai je veü la greignour merveille que je onques mais veïsse que je sai vraiement que cil lyon qui par ci passent gardent cel cerf qu'on ne li face mal. Car sans faille sans vertu ou d'enchantement n'eſt ce mie que li lyons ait plus sens en lui que nature ne li aporte. Et pour ce sai je bien qu'il font ce par le conmandement de Dieu ou par enchantement. Et pour savoir ent la verité fais je orendroit un veu tel conme chevaliers le puet faire que jamais ne m'en partirai[a] devant que je sace la verité del cerf se par home ou par feme le doi savoir. Car c'eſt une chose dont je ne serai

— Dieu m'accorde son aide, approuva le garçon, rien d'étonnant que vous désiriez en savoir la vérité, car moi non plus je n'avais jamais entendu parler d'un fait aussi extraordinaire. »

476. Ils parlèrent ainsi longuement et sortirent de la forêt ; ils gravirent un mont et quittèrent le grand chemin. Ils continuèrent d'avancer jusqu'au moment où ils virent devant eux les deux pavillons. Et dès qu'ils en furent tout proches, ils entendirent sonner un cor. Alors ils s'approchèrent encore pour voir un chevalier qui se faisait armer le plus rapidement qu'il le pouvait. Sitôt ses armes revêtues, il monta sur son cheval, sortit du pavillon et interrogea le garçon qui se trouvait devant Lancelot : « Mon ami, que viens-tu chercher ? » Le jeune homme lui répondit qu'il cherchait un logis pour héberger un chevalier. « Au nom de Dieu, eh bien, tu peux lui faire savoir qu'il ne pourra trouver un abri en ce lieu s'il ne se bat d'abord contre moi. Toi, en revanche, tu peux demeurer, si tu en as le désir. »

477. Le garçon s'en retourna auprès de Lancelot pour lui annoncer : « Seigneur, il vous faut payer pour ce logis. — Comment ? s'étonna Lancelot. — Ma foi, seigneur, vous ne pouvez trouver ici accueil si vous ne vous battez pas d'abord contre ce chevalier. — En ce cas, répliqua Lancelot, je me battrai d'abord. » Alors, il s'approcha du chevalier et lui dit : « Seigneur, je vous prie par amitié et par courtoisie de m'héberger. » Et l'autre de lui rétorquer qu'il ne l'hébergerait

---

ja mais a aise devant que je le sace. — Si m'aït Dix, fait li vallés, ce n'eſt mie merveille se vous en avés talent del savoir ent la verite. Car onques mais n'oï parler de si bele aventure. »

476. Tant ont parlé en tel maniere qu'il vinrent fors de la foreſt si monterent un tertre et issirent fors del grant chemin. Si vont[a] tant qu'il voient devant els .II. paveillons. Et quant il i sont auques pres si oent un cor sonner. Si vont tant qu'il voient un chevalier qui se faisoit armer et a molt grant besoing[b]. Et quant il fu armés si monte sor un cheval puis issi fors del pavellon et diſt au vallet qui devant Lanselot aloit : « Biaus amis, que vas tu querant ? » Et cil li diſt qu'il quiert oſtel pour un chevalier a herbergier. « En non Dieu, or li pués dire que chaiens ne puet il mie herbergier s'il ne [*d*] jouſte avant a moi. Mais tu i pués bien remanoir se tu veus. »

477. Lors en vient li vallés a Lanselot se li diſt : « Sire, achater vous couvient iceſt oſtel. — Conment ? fait Lanselos. — Par foi, sire, vos n'i poés herbergier se vous ne jouſtés avant au chevalier. — En non Dieu, fait Lanselos, avant jouſteroie je. » Lors en vient au chevalier et li diſt : « Sire, je vous proi par amours et par cortoisie que vous me herbergiés. » Et cil diſt que en nule maniere ne le herbergeroit

en aucune façon s'il ne se battait pas auparavant contre lui. « Puisque telle est la coutume, conclut Lancelot, ce n'est pas de mon fait qu'elle cessera. S'il ne peut en être autrement, gardez-vous donc de moi ! » Aussitôt ils s'éloignèrent l'un de l'autre, Lancelot possédait une fort bonne lance dont le fer était tranchant ; l'autre lui fond dessus à toute allure, le plus vite qu'il peut pousser son cheval, et il frappe Lancelot sur son écu d'un coup si violent que sa lance vole en éclats. À son tour, Lancelot le frappe avec une telle force qu'il perce écu comme haubert et lui enfonce en plein corps et le fer et le bois. Le chevalier tomba de son cheval, mort à terre. Alors sortirent du pavillon une douzaine de jeunes filles ; en voyant le chevalier étendu sur le sol, elles furent accablées de chagrin, elles coururent jusqu'au corps, portant des cierges et des torches, elles lui ôtèrent son heaume. Comprenant qu'il était bien mort, elles se mirent à se lacérer le visage de leurs ongles et elles criaient : « Ah, malheur ! Misérables que nous sommes ! Qu'allons-nous pouvoir faire ? »

478. À ce spectacle, Lancelot fut rempli de peine, il mit pied à terre, s'approcha des jeunes filles et leur dit : « Ah, nobles demoiselles, ayez pitié de vous-mêmes ! Ne vous tuez pas pour la mort d'un seul chevalier ! — Malheur ! répondirent-elles. Que dites-vous, seigneur chevalier ? Ce n'était pas seulement un chevalier, c'était un roi puissant et valeureux, l'un des meilleurs chevaliers du monde. Soyez-en sûr, jamais cette perte ne sera réparée. Quant à vous, chevalier

---

s'il ne jouste avant a lui. « Puis que la coustume i est tele, fait Lanselos, ja par moi ne remanra. Et puis que autrement ne puet estre, fait Lanselos, si vous gardés de moi. » Atant s'entreslongent longement li uns de l'autre et Lanselos ot mult bon glaive a fer trenchant et cil li vient de si grant oirre com il pot del cheval traire et le fiert sor son escu si grant cop que sa lance vole em pieces. Et Lanselos le fiert si durement qu'il li perce l'escu et le haubert et li met parmi le cors fer et fust et cil chiet jus del cheval mors a terre. Lors issent fors del paveillon jusques a .XII. damoiseles et quant eles voient le chevalier abatu si en sont molt dolantes si en viennent a lui as chierges et as tortins si li ostent le hialme de la teste. Mais quant eles le trouvent mort si esgratinent lor faces et dient : « Ha, lasses, chaitives, que porrons nous faire ? »

478. Quant Lanselos vit ce si en fu molt dolans si descent de son cheval et vient as damoiseles et lor dist : « Ha, franches damoiseles, aiiés merci de vous meïsmes. Si ne vous ociés mie pour le mort d'un sol chevalier ! — Lasses ! font eles, sire chevaliers, que est ce que vous dites ? Chevaliers ne fu il pas tant solement, mais il fu riches rois et poissans et uns des meillours chevaliers del monde. Si saciés

qui l'avez tué, vous en mourrez aussi avant que le mois ne soit passé[1]. » Alors, toutes se mirent à sangloter et elles gémissaient : « Ah, noble chevalier, quel malheureux destin que le vôtre ! » Puis elles soulevèrent le corps et le portèrent dans l'un des pavillons. Lancelot entra dans le second, en proie à une vive affliction. Au même moment, quatre chevaliers pénétrèrent dans le pavillon et, quand ils virent que leur seigneur était mort, ils furent si bouleversés qu'ils ne savaient plus quoi dire d'autre que de se plaindre à Lancelot : « Ah, seigneur chevalier, vous avez vraiment mal agi, vous avez causé un tort immense à maints vaillants chevaliers et maintes demoiselles ! » Et ils se remirent tous à manifester le plus grand deuil du monde ; à la fin, l'une des jeunes filles demanda aux chevaliers de confectionner une litière. « Nous l'emporterons ainsi tout droit au château de Carnisi[2] », dit-elle. Les chevaliers se dirigèrent tout de suite vers le bois, ils y coupèrent des branches jusqu'à ce que la litière fût réalisée ; puis ils y couchèrent le chevalier mort et tous, chevaliers et demoiselles, s'en allèrent, laissant les pavillons ; Lancelot resta seul avec le jeune homme. Alors Lancelot déclara : « Mon Dieu ! Quel mauvais sort m'est advenu d'avoir tué de ma main ce roi ! Certes j'aurais préféré n'être jamais né !

479. — Ah, seigneur, s'exclama le garçon, que dites-vous là ? Il vous serait arrivé bien pire malheur s'il vous avait tué

---

vraiement que ceste perte ne sera jamais restoree et vous meïsmes, dans chevaliers, qui ocis l'avés en morrés ains un mois. » Lors conmencent toutes a plourer et dient : « Ha, frans chevaliers, tant est grans damages de vous ! » Lors le prendent et l'en portent en un paveillon et Lanselos entre en l'autre molt grant doel faisant. A ces paroles vinrent .IIII. chevalier laiens et quant il voient lor signour mort si sont si esbahi qu'il ne sevent que dire fors tant qu'il dient a Lanselot : « Ha, sires chevaliers, tant avés mal esploitié et tant avés fait de damage a maint prodome et a mainte damoisele ! » Lors reconmencent tout a faire si grant doel que greignour ne porroit nus faire. Atant dist unes damoiseles as chevaliers qu'il facent une litiere. « Car nous l'emporterons, fait ele, or endroit au chastel de Carnisi. » Lors en vont [*e*] cil el bois et copent des arbrissiaus tant que la litiere fu faite, puis i couchent le chevalier. Lors s'em partent tout et toutes des pavellons et Lanselos i remest tous seus entre lui et le vallet. Si dist Lanselot : « Dix, com il m'est mesavenu quant par ma main est cis rois mors. Certes, mix me venist que je ne fuisse onques nés.

479. — Ha, sire, fait li vallés, que est ce que vous dites ? En non Dieu, en core vous fust il plus mescheü s'il vous eüst mort

en accomplissant sa volonté. — Dieu m'apporte son aide, répéta Lancelot, j'aurais bien préféré ne pas porter un seul coup de lance cette année. Je ne retrouverai pas la joie tant que je ne saurai pas qui il était. » Après ces paroles, Lancelot ôta son heaume ; ils trouvèrent la table dressée à côté, car le repas était tout prêt avant que le chevalier ne fût tué. Lancelot s'assit et mangea à grand-peine. Tandis qu'il se restaurait, un chevalier entra dans la tente tout armé, avec lui il avait deux écuyers qui demandèrent à Lancelot s'ils pouvaient demeurer là pour la nuit. « Oui, répondit Lancelot, soyez les bienvenus. » Le chevalier mit pied à terre, ses deux écuyers le désarmèrent, ensuite ils se lavèrent les mains et s'assirent pour manger. Une fois tout le monde rassasié, Lancelot demanda au nouveau venu qui il était ; celui-ci lui répondit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur. « Faites-vous partie des chevaliers de la Table ronde ? poursuivit Lancelot. — Non seigneur, mais je serais volontiers l'un des leurs, affirma le chevalier. — Et quel est votre nom ? s'enquit Lancelot. — Seigneur, dit-il, je m'appelle Sarras de Logres[1]. — Quand êtes-vous parti de la cour ? — Seigneur, je suis parti le lendemain de Pâques. — Et en quel endroit le roi tenait-il sa cour ? — Seigneur, il la tenait à Camaalot, mais la joie n'y était guère de mise à cause de Lancelot, de monseigneur Gauvain et des autres compagnons de la quête que l'on estimait perdus puisqu'on n'en a plus la moindre nouvelle. Mais je sais assurément que, s'ils s'étaient trouvés là, mer-

---

et son pooir en fist il. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, je amaisse mix que je n'eüsse feru cop de glaive en cest an. Si ne serai jamais liés devant que je sace qui il est. » Lors oste Lanselos son hialme si trouverent la table mise a une part car li mengiers fust tous pres avant que li chevaliers fust ocis. Et Lanselos s'asiet et mengüe a molt grant painne. En ce que Lanselos mengoit entra laiens uns chevaliers armés de toutes armes qui ot avoc lui .II. esquiers qui demandent a Lanselot s'il porroit cele nuit demourer. « Oïl, fait Lanselos. Bien soiés vous venu. » Lors descent li chevaliers si le desarment li esquier, puis lavent lor mains et s'asisent au mengier. Et quant il orent mengié si demanda Lanselos au chevalier qui il estoit. Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu. « Estes vous, fait Lanselos, des chevaliers de la Table Reonde ? — Sire, fait cil, nenil, mais je en seroie volentiers. — Et conment avés vous non ? fait Lanselos. — Sire, fait cil, j'ai a non Sarras de Logres. — Et quant partistes vous de court ? fait Lanselos. — Sire, fait cil, je m'en parti l'endemain de Pasches. — Et en quel lieu tint li rois sa court ? — Sire, fait cil, il le tient a Kamaaloth, mais molt i fu la joie petite pour Lanselot et pour mon signour Gavain et pour les autres compaingnons de la queste que on tient a perdus dont on ne set ne

veilleuse aurait été l'allégresse, car un vénérable vieillard est venu leur annoncer une nouvelle qui les combla de bonheur : il déclara, en effet, qu'était né celui qui devait accomplir les aventures du saint Graal, il est issu du meilleur chevalier du monde et de la fille du puissant Roi Pêcheur. »

480. En apprenant cette nouvelle, Lancelot fut saisi d'un profond bouleversement : à peine avait-il entendu son interlocuteur évoquer la fille du Roi Pêcheur que lui était revenu le souvenir de la nuit passée avec elle au château de La Casse, il y avait été abusé par le breuvage qu'on lui avait offert. Et il songeait que cet enfant pourrait bien être le sien. Alors il dit au chevalier : « Et que cherchez-vous donc par ici, seigneur ? — Seigneur, répondit Sarras, je suis à la recherche de la Fontaine aux Deux Sycomores. En effet, à Pâques est arrivé à la cour un chevalier qui a affirmé s'être trouvé tout près de cette fontaine le jour où Hélyas le Noir abattit monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain et le duc de Clarence et jusqu'à douze compagnons, sans compter tous ceux qui ne faisaient pas partie de la Table ronde. Nous nous sommes donc promis l'un l'autre que nous ne nous arrêterions plus avant d'avoir trouvé cette fontaine pour savoir si Hélyas se bat aussi bien que nous l'avons entendu raconter à la cour. » Lorsque le jeune homme qui était arrivé avec Lancelot en cet endroit entendit ce récit, il affirma devant tous : « Ma foi, je suis allé à cette fontaine dont vous parlez ; je sais

---

vent ne voie. Mais je sai bien, s'il eüssent esté a court, que la joie i eüst esté merveillouse a ce que un prodom kenus[a] lor aporta unes noveles qui lor fist molt resjouiir. Car il dist que cil estoit nés par qui les aventures del Saint Graal seront menees a fin, si est issus del meillour chevalier del monde et de la fille au riche Roi Pescheour. »

480. Quant Lanselos entent ceste nouvele si en devint tous esbahis, car si tost com il ot parler de la fille au Roi Pescheour se li souvint qu'il avoit jeü avoc li el chastel de la Casse la ou il fu deceüs par le boire que on li ot donné. Si pense que cil enfes porroit bien estre issus de lui, puis dist au chevalier : « Et ceste part, biaus sire, que alés vous querant ? — Sire, fait il, je vois querant la Fontainne des .II. Sicamors. Car a [*f*] Pasches vint uns chevaliers a court qui dist qu'il avoit esté a cele fontainne le jour que Helyas[a] li Noirs abati mon signour Gavain et mon signour Yvain et le duc de Clarence jusques a .XII. compaingnons sans ciaus qu'il n'i avoit nul de ciaus de la Table Reonde si creantasmes li uns a l'autre que jamais ne fineriens d'errer devant que cele fontainne auriens trouvé pour savoir se Helias jouste si bien com les nouveles en vinrrent a court. » Quant li vallés qui avoc Lanselot estoit venus laiens oï ceste parole si dist oiant tous : « Par foi, j'ai esté a la fontainne dont vous parlés et bien sai

très bien où elle se trouve. — Et, le questionna Lancelot, est-ce vrai que ce chevalier possède une valeur telle que celle qu'on lui prête ?

481. — Ma foi, assura le garçon, je ne l'ai jamais vu, mais j'ai bien des fois entendu dire qu'il est le meilleur chevalier du monde. — Alors, mon ami, proposa Lancelot, puisque tu connais le chemin, conduis donc ce chevalier à la fontaine. — Ma foi, acquiesça le garçon, je le ferai avec plaisir. » Et après avoir ainsi parlé de choses et d'autres, Sarras dit à Lancelot : « Seigneur, vous m'avez posé beaucoup de questions sur moi. Je voudrais maintenant savoir, si vous le voulez bien, ce qui vous concerne. » Lancelot répondit qu'il était de la terre de Gaule, pauvre chevalier déshérité, il ne lui confia rien de plus. Et, lorsqu'ils eurent mangé et bu à leur suffisance, ils allèrent se coucher. Au matin, dès le point du jour, les deux chevaliers se levèrent et s'armèrent. Une fois en selle, Sarras demanda à Lancelot : « Seigneur, de quel côté partirez-vous ? — Et vous, répliqua Lancelot, quel chemin sera le vôtre ? » Le jeune homme affirma : « Seigneur, il s'en ira par le chemin là, à votre gauche. » Et de lui désigner un étroit sentier. « Ma foi, fit Lancelot, moi, je prendrai celui de droite ; je désire aller seul. »

Joute à la Fontaine aux Deux Sycomores.

482. Sur ces paroles, Sarras, ses écuyers et le jeune homme prirent la route tandis que Lancelot partait de l'autre

---

ou ele est. — Et est ce voirs, fait Lanselos, que cil soit si bons chevaliers com on dist ?

481. — Par foi, fait li vallés, le chevalier ne vi je onques, mais j'ai maintes fois oï dire qu'il est li miudres chevaliers del monde. — Ha, biaus amis, fait Lanselos, puis que tu sés la fontainne si i mainne cest chevalier. — Par foi, fait li vallés, je l'i menrai volentiers. » Quant il ont ensi parlé d'unes choses et d'autres si dist Sarras a Lanselot : « Sire, vous m'avés molt demandé de mon estre. Or voldroie je savoir s'il vous plaisoit del vostre. » Et Lanselos li dist qu'il est de la terre de Gaulle et est povres chevaliers desiretés ne plus ne li dist. Quant il orent mengié et beü a plenté si se vont couchier. Au matin, si tost com il ajorna, se leverent li chevalier ambedoi et s'armerent. Et quant il furent monté si dist li chevaliers a Lanselot : « Sire, quel part en irés vous ? — Mais quel chemin en irés vous ? » fait Lanselos. Et li vallés li dist : « Sire, il ira cest chemin assenestre. » Se li moustre un estroit sentier. « Par foi, fait Lanselos, et je irai celui a destre. Si m'en voldrai aler tous seus. »

482. Lors s'em part Sarras entre lui et les esquiers et le vallet. Et Lanselos s'en vait d'autre part et fait samblant qu'il ne voelle mie aler

côté, leur donnant l'impression qu'il ne voulait pas aller avec eux. Mais à peine s'étaient-ils un peu éloignés de lui qu'il fit demi-tour et les suivit à petite allure, car il voulait voir ce qui adviendrait à Sarras lors de sa joute contre le chevalier de la Fontaine. Ils avancèrent donc tant qu'ils arrivèrent à une plaine qui se trouvait au milieu de la forêt et ils virent se dresser devant eux une cité puissante et bien assise, entourée de murs et de fossés. Il ne coulait pas d'eau sous la cité, mais, à la portée d'un carreau d'arbalète, il y avait une vallée où se dressaient deux sycomores hauts et vigoureux ; sous ces deux arbres sourdait une fontaine, celle que l'on nommait la Fontaine aux Deux Sycomores, et l'eau jaillissait au pied de l'un d'eux par un tuyau d'argent. De l'autre côté, l'on avait dressé deux pavillons très richement ornés, chacun était surmonté d'un pommeau et d'une aigle d'or. Alors que Sarras s'approchait des pavillons, un nain vint à sa rencontre, qui lui demanda : « Seigneur chevalier, que cherchez-vous ? — Je cherche, répondit Sarras, Hélyas le Noir, celui qui garde la Fontaine aux Deux Sycomores : il s'est vanté par la bouche de son messager à la cour du roi Arthur d'avoir abattu monseigneur Gauvain, ainsi que quatre compagnons de la Table ronde.

483. — Au nom de Dieu, rétorqua le nain, je ne crois pas qu'il s'agissait d'une vanterie et s'il s'en est vanté, en tout cas, il n'a pas menti, car je l'ai vu de mes propres yeux en abattre quatre et cela ne fait pas six mois que cela s'est passé. —

---

avoc aus. Mais si tost com il furent un poi eslongié de lui si retourne et les suit la petite ambleüre, car il velt veoir conment il querra a Sarras de jouster au chevalier de la fontainne. Tant ont cil devant alé qu'il vinrent en une plaigne qui estoit enmi la forest, si voient devant eus un chastel fort et bien seant clos de murs et de fosses. Il n'i avoit point d'aigue desous le chastel, ausi loing con une arbalestree avoit une valee ou il avoit .II. sycamors haus et par creüs, et desous ces .II. arbres avoit une fontaine [*382a*] que on apeloit la Fontaine des .II. Sicamors et sourdoit del pié de l'un des sycamors par un tuiel d'argent. Et d'autre part avoit tendus .II. paveillons ouvrés molt richement, si avoit sor chascun un pomel et une aigle d'or. Et quant Sarras aprocha pres des paveillons se li vint uns nains a l'encontre qui li dist : « Sire chevaliers, que alés vous querant ? — Je quier, fait il, Helyas le Noir celui qui garde la Fontainne des .II. Sicamors qui s'est vantés par son message en la cour le roi Artu qu'il abati mon signour Gavain et .IIII. des compaingnons de la Table Reonde.

483. — En non Dieu, fait li nains, je ne quit mie qu'il s'en vantast et, s'il s'en vanta, si n'en menti il onques, car je vi a mes ex qu'il en abati .IIII. et si n'a mie demi an[a] que ce fu. —

Eh bien, répliqua Sarras, dites-moi si vous savez où il est. — Seigneur, déclara le nain, il se trouve dans l'un de ces pavillons. — Allez donc lui annoncer, commanda Sarras, que l'attend ici un chevalier qui n'est venu dans ce pays que pour se battre contre lui. » Aussitôt le nain le quitta, il saisit un cor d'ivoire et sonna du plus fort qu'il le put. Et des dames, des demoiselles commencèrent de sortir de la cité, car elles savaient par le son du cor qu'un combat se préparait. Leur foule entoura les pavillons. Sur ces entrefaites, très peu de temps après, des pavillons sortit un chevalier qui portait des armes noires. Et lorsque le jeune homme qui avait guidé Sarras jusqu'à cet endroit vit sortir ce chevalier du pavillon, il déclara à Sarras : « Seigneur, vous voyez là le chevalier que vous recherchez. » Immédiatement, Sarras dirigea sa monture vers le chevalier, qui en faisait tout autant de son côté. Ils se frappèrent sur les écus avec une telle violence que leurs lances volèrent en éclats. Puis ils se heurtèrent mutuellement du corps et des écus si brutalement que l'un comme l'autre en furent durement blessés. Et Sarras de voler sur le sol, en passant par-dessus la croupe de son cheval. Hélyas le dépassa avec un bruit de tonnerre ; aussitôt éclata la huée sur Sarras tandis qu'Hélyas faisait demi-tour et revenait jusqu'au cheval dont il avait fait vider la selle à Sarras ; il le saisit par les rênes et l'emmena à son pavillon. Alors Sarras ressentit une si vive affliction qu'il aurait bien préféré être mort.

484. Puis il retourna à pied auprès de ses écuyers qui

Ore me dites, fait Sarras, se vous savés ou il est. — Sire, fait li nains, il est en l'un de ces paveillons. — Dont li alés dire, fait Sarras, que ci l'atent uns chevaliers qui ne vint en cest païs fors que pour jouster a lui. » Et li nains s'en vint maintenant si prist un cor d'olifant et le sonne molt haut. Lors conmencierent dames et damoiseles a venir del chastel, car bien connoissoient par le cor qu'il i avoit jouste. Il vont entour les paveillons. Aprés ce ne demora gaires que de l'un des paveillons issi uns chevaliers armés d'unes armes noires. Et quant li vallés qui illoc avoit amené Sarins le vit issir fors del paveillon si dist a Sarras : « Sire, veés la le chevalier que vous querés. » Lors li adrece Sarras tout maintenant le cheval et cil a lui, si s'entrefierent sor les escus si durement que lor lances volent en pieces. Puis s'entrehourtent des cors et des escus si durement qu'il n'i ot celui qu'il ne soit desatiés si vole Sarras a terre par desus la crupe de son cheval. Et Helyas s'em passe outre ausi bruiant come foudres et tout maintenant lieve la criee sor Sarras. Et Halyas refait son tour et vient au cheval dont il avoit Sarras abatu, si le prent au frein et l'enmaine a son paveillon. Lors fu Sarras si dolans qu'il volsist bien estre mors.

484. Lors s'en revient a ses esquiers tout a pié qui l'atendoient en

l'attendaient à l'orée de la forêt, il demanda à l'un d'eux de mettre pied à terre et il prit son cheval. Et la risée reprit bien plus forte encore que la première fois, parce qu'il avait enfourché un roussin. Ils lui criaient : « Ah, monseigneur le chevalier, monseigneur le piètre et le lâche, vous avez fait, Dieu merci, de grands progrès, vous qui étiez arrivé à cheval et repartez sur un roussin ! » Et de lui jeter des pierres et des bâtons et de lui faire tous les outrages que l'on peut raconter. Quand Lancelot entendit les insultes qu'on faisait subir à Sarras, quand il vit que, monté sur le roussin, il voulait partir ainsi, il sortit de la forêt, tout armé comme il était, pensant qu'il allait venger celui qui appartenait à la maison du roi Arthur. Du plus loin qu'il arrivait, il cria à Hélyas : « Seigneur chevalier, gardez-vous de moi ! Je vous défie ! » Dès que celui-ci le vit arriver, il réclama une lance dure et raide, on la lui apporta. Il lança sa monture et frappa Lancelot de toute sa puissance, si fort que sa lance se brisa en mille morceaux. À son tour, Lancelot lui porta un coup si violent qu'il transperça l'écu, démailla le haubert et, lui enfonçant le fer en pleine chair au point de lui traverser de part en part l'épaule, il le fit tomber de son cheval sur le sol à la renverse, bien incapable de se relever. Et ceux du château, à voir ce coup, furent si stupéfaits qu'ils se ruèrent en courant dans la forteresse de la ville. Alors Lancelot saisit le cheval dont il avait abattu Hélyas, il le mena à Sarras et le lui donna pour remplacer le sien qu'il avait perdu.

---

l'oriere de la forest si en fait l'un descendre et monte sor son cheval. Et lors conmence la criee greignour que devant pour ce qu'il estoit sor le ronci montés se li escrient : « Ha, dans malvais chevaliers recreans, vous estes ore, Dieu merci, tant amendés que vous estes venus de cheval a ronci ! » Si jetent pierres et bastons aprés lui et li font tote la honte que on puet deviser. Quant Lanselos vit la honte que on faisoit a [*b*] Sarras et qu'il estoit montés sor le ronci et qu'il s'en voloit aler si ist fors de la forest tout ensi armés com il estoit et pense qu'il vengera celui qui de la maison le roi Artu estoit, si escrie de si loing com il estoit a Halyas : « Sire chevaliers[a], gardés vous de moi car je vous desfi. » Et quant cil le voit venir si demande un glaive fort et roide et on li aporte. Et il laisse le cheval aler et fiert Lanselot de toute sa force si durement que li glaives vole em pieces. Et Lanselos le fiert si durement qu'il li perce l'escu et li desmaille le hauberc et li met le fer del glaive parmi l'espaulle tout outre si l'enpaint bien si le porte del cheval a terre tout a envers si qu'il n'ot pooir de soi relever. Et quant cil del chastel voient cel cop si en sont si esbahi qu'il se fierent en la forteresce del castel. Et Lanselos prent le cheval dont il avoit Helyas abatu et l'en mainne a Sarras et li done pour le sien qu'il avoit perdu.

485. « Ah, seigneur, s'écria Sarras, qui êtes-vous pour me combler ainsi de votre générosité ? — Je vais vous le dire », répondit Lancelot ; alors il le tira à part et lui déclara : « Mon cher Sarras, par amitié et par courtoisie, pour ramener la joie dans le cœur de mon seigneur le roi Arthur et de ma dame la reine, je vous prie de vous en aller à la cour et de leur dire que Lancelot du Lac vous a donné le cheval d'Hélyas en échange du vôtre qu'il avait pris ; annoncez-leur que je suis en bonne santé et allègre et que nous nous retrouverons tous ensemble à Camaalot, les compagnons de la quête et moi-même, car je les ai retrouvés il y a peu à la Montagne Interdite. Ils seront tous à la cour le jour de la Pentecôte. » Quand Sarras entendit ces paroles, il dit à Lancelot : « Seigneur, au nom de Dieu, jurez-moi que vous êtes véritablement monseigneur Lancelot ! » Et Lancelot répondit : « Je suis le fils qui naquit au roi Ban de Bénoïc. — Au nom de Dieu, je partirai donc pour la cour et je porterai ces nouvelles à mon seigneur le roi et à ma dame la reine ; je sais sans le moindre doute qu'ils en éprouveront plus de bonheur que pour n'importe quelle nouvelle qu'on leur ait annoncée depuis bien longtemps. — Alors partez donc, conclut Lancelot, et, avant tout, saluez de ma part ma dame la reine et assurez-la que je désire la voir plus que toute femme au monde. » Sarras lui promit que ce message serait fait exactement. Puis il reprit le chemin qu'il venait de parcourir et il chevaucha jusqu'à l'heure de none. Alors il rencontra le

---

485. « Ha, sire, fait il, qui estes vous qui tel bonté me faites ? — Ce vous dirai je bien », fait Lanselos. Lors le traist a une part et li dist : « Biaus amis Sarras, par amours et par courtoisie et pour metre en joie mon signour le roi Artu et ma dame la roïne vous proi je que vous en ailliés a la court et li dites que Lanselot del Lac vous a rendu le cheval Helyas pour le vostre. Et lor dites que je sui sains et haitiés et serons ensamble a Kamaalot et moi et les compaingnons de la queste, car je les trouvai n'a mie granment el Tertre Deveé. Si seront tout a la court le roi le jour de la Pentecouste. » Quant Sarras ot oï ces paroles si dist a Lanselot : « Sire, pour Dieu, dites moi se vous estes me sire Lancelos[a]. — Je sui, fait il, cil qui fu fix au roi Ban de Benuyc. — En non Dieu, fait Sarras, dont m'en irai je a court et dirai a mon signour le roi et a ma dame la roïne ces nouveles. Si sai bien qu'il en seront plus lié que de nouveles qu'il oïssent mais pieça. — Ore en alés dont, fait Lanselos, et desor tous me salués ma dame la roïne, et li dirés que je le desir plus a veoir que toutes les dames del monde. » Et il dist que cel message fera il bien. Si s'en retourne toute la voie qu'il estoit venus et chevaucha jusqu'a ore de nonne. Et lors encontra le chevalier de la litiere qui Lanselos aloit querant chiés celui qui li rois Ban-

chevalier à la litière qui cherchait Lancelot, celui chez qui le roi Bademagu avait été couché malade. Ce fut Sarras qui le premier lui adressa le bonjour, le blessé lui rendit son salut et ensuite il lui demanda s'il savait des nouvelles de Lancelot. Et il lui raconta comment il était à sa recherche et comment il l'avait logé dans sa demeure.

486. « Au nom de Dieu, seigneur, dit Sarras, si vous voulez bien vous dépêcher un peu, ce sera votre chance, car vous allez pouvoir le trouver dans une plaine là-devant, située près de la Fontaine aux Deux Sycomores : je viens tout juste de l'y laisser. » Quand le chevalier à la litière entendit ces paroles, il s'écria : « Ô mon Dieu, laissez-moi le trouver ! Car ainsi je serai guéri de ma maladie ! » Puis il recommanda à Dieu celui qui lui avait appris cette nouvelle et reprit sa route à toute allure. Sarras, lui, se remit à avancer le plus vite possible pour aller raconter au roi et à la reine ces derniers événements.

Sarras annonce la fin de la quête au roi et à la reine.

487. Le soir, après les vêpres, le garçon qui avait guidé Sarras jusqu'à la fontaine le quitta et Sarras chemina à longues étapes pour arriver un dimanche matin à Camaalot. Ce jour-là, le roi était levé ainsi que la reine et ils avaient assisté à la messe. Une fois qu'ils furent sortis de l'église, la reine vit Sarras qui approchait et elle déclara au roi : « Seigneur, voyez, un chevalier qui nous apporte des nouvelles. — Dieu nous donne, dit le roi, qu'elles soient plaisantes, car j'éprouve une grande anxiété pour les chevaliers de la cour

---

demagus gisoit malades. Si le salua Sarras tous premiers et cil li rent son salu et puis li demande s'il set nule nouvele de Lanselot. Se li conte conment[b] il le vait querant et conment il jut en son ostel.

486. « En non Dieu, sire, fait Sarras, se vous volés un poi haster il vous en ert bien avenu, car vous le porrés bien trouver en une plaigne ci devant qui est delés la fontaine delés .II. sicamors ou je le laissai n'a gaires. » Quant li chevaliers de la litiere oï cele parole si dist : « Ha, Dix, car le me laissiés trouver, si serai ga[*e*]ris de ma maladie. » Lors conmande celui a Dieu qui cele nouvele li ot dite et se haste molt de l'aler. Et Sarras se met en son chemin le greignour oirre qu'il pot pour conter au roi et a la roïne ces nouveles.

487. Au soir, aprés vespres s'em parti li vallés de Sarras qui l'ot mené a la fontainne et Sarras oirre tant par ses journees qu'il vint a un diemence matin a Kamaalot. Et a ce jor estoit li rois levés et la roïne ausi et orent oï messe. Et quant il furent issu del moustier si vit la roïne venir Sarras et dist au roi : « Sire, veés la un chevalier qui aucunes noveles aporte. — Or doinst Dix, fait li rois, qu'eles soient plaisans, car molt ai grant paour des chevaliers de chaiens

qui sont restés si longtemps dans cette quête. — Ne me croyez plus jamais, fit la reine, si celui-ci n'apporte pas de bonnes nouvelles ! Car, sur ma tête, s'il en apportait de mauvaises, il ne se hâterait pas tant de venir, mais il arriverait auprès de nous au petit pas ! » Tandis qu'ils échangeaient ces paroles, Sarras parvint à l'endroit où ils se tenaient ; il mit pied à terre, s'approcha de l'endroit où il voyait le roi et s'agenouilla devant lui en disant : « Seigneur, monseigneur Lancelot du Lac vous envoie son salut ainsi qu'à ma dame la reine et ensuite à tous les seigneurs qui se trouvent présents. » Et le roi, à entendre ces mots, éprouva une joie si intense que de sa vie il n'avait connu la pareille. Il courut, bras tendus, à Sarras, il l'accola et l'embrassa ; il lui manifesta une allégresse aussi vive que s'il avait été le vaillant chevalier qui l'envoyait, il lui dit : « Mon cher ami Sarras, vous m'avez apporté ces nouvelles pour votre bonheur, vous ne saurez jamais me demander quoi que ce soit que vous ne l'obteniez. Je n'avais pas depuis bien longtemps entendu une nouvelle dont mon cœur fût aussi heureux que celle que vous m'apportez aujourd'hui. Pour Dieu, apprenez-moi s'il est en bonne santé et allègre.

488. — Assurément, seigneur, affirma Sarras, il n'y a pas encore quinze jours que je l'ai vu en bonne santé et allègre ; il m'a donné ce cheval que j'ai amené ici qu'il a gagné sur le meilleur chevalier du monde. — Où cela s'est-il passé ? s'enquit le roi. — Seigneur, à la Fontaine aux Deux Sycomores, là où monseigneur Gauvain fut abattu et, avec lui,

---

qui tant ont demouré en la queste. — Jamais ne me creés, fait la roïne, se cis n'aporte bones nouveles, car, par mon chief, s'il les aportast malvaises il ne se hastast mie si de venir, ains venist tout belement. » Endementriers qu'il parloient ensi vint Sarras ou il estoient. Et descendi et s'en vait la ou il vit le roi et s'ajenoulle devant lui et li dist : « Sire, salus vous mande mé sire Lanselos del Lac et a ma dame la roïne ausi et a tous les barons aprés qui chaiens sont. » Quant li rois oï ceste nouvele si ot si grant joie que onques mais n'ot greignour. Si court a Sarras les bras tendus si l'acole et baise et il li fait si grant joie con il fesist au prodome de qui il aportoit la nouvele, et il li dist : « Biaus amis Sarras, bien[a] aportastes ces nouveles, car ja nem saurés tele[b] chose demander que vous n'aiiés. Car je n'oï piecha nouveles dont mes cuers fust ausi liés conme je sui de ceste. Et pour Dieu, dites moi s'il est sains et haitiés.

488. — Certes, sire, fait Sarras, il n'a pas .xv. jours que je le vi sain et haitié et me donna un cheval que j'ai cha amené qu'il conquist au meillour chevalier del monde. — Et ou fu ce ? fait li rois. — Sire, fait il, ce fu a la Fontaine des .II. Sicamors ou messire Gavains fu abatus

trois autres chevaliers par celui qui gardait la fontaine, nouvelles qui furent racontées ici le jour de Pâques. — C'était donc vrai, demanda le roi, il avait fait vider sa selle à monseigneur Gauvain ? — Oui, seigneur, c'eſt la vérité, déclara Sarras, car je l'ai entendu raconter à quelqu'un qui avait vu la scène, moi aussi je me suis battu contre ce chevalier, il m'a jeté à terre et a emmené mon cheval de force. Mais monseigneur Lancelot du Lac, qui me suivait, s'eſt aussitôt élancé pour le combattre, il l'a abattu et m'a amené son cheval qu'il m'a donné puisque je n'en avais plus – merci à lui ! Puis il m'a envoyé ici à vous comme messager ; il vous fait savoir que vous ne devez pas vous inquiéter pour les compagnons de la quête ; sachez-le bien : ils sont tous en bonne santé et dispos à la Montagne Interdite qui se trouve dans la Forêt Périlleuse. » Puis Sarras s'adressa à la reine : « Dame, Lancelot vous fait annoncer que, par-dessus toutes les dames du monde, c'eſt vous qu'il désirerait le plus voir, car il y a bien longtemps qu'il ne vous a vue et il croit ne jamais vivre le jour où il vous rencontrera ici pour enfin se reposer au palais auprès de vous. Dame, il vous annonce encore que, le jour de la Pentecôte, lui et ses compagnons seront tous en cette cité. » Et lorsque le roi eut entendu ces nouvelles, il s'écria : « Ah, Lancelot, mon cher ami, si l'on pouvait seulement être déjà le jour de la Pentecôte, que vous fussiez là avec moi, tel que vous êtes ! Dieu m'apporte son aide, je n'ai jamais connu de joie assez forte pour n'être pas complètement

---

soi quart de chevaliers par celui qui garde la fontaine si que les noveles en furent contees chaiens le jour de Pasches. — Fu ce voirs dont, fait li rois, qu'il abati mon signour Gavain ? — Oïl, voir, sire, fait Sarras. Car je l'oï conter a celui qui le vit, car je jouſtai au chevalier et m'abati et enmena mon cheval a force. Mais mé sire Lanselot del Lac qui me sivoit s'esmut tantoſt pour jouſter a lui et l'abati et m'en amena le cheval pour ce que point n'en avoie et le me donna soie merci si m'envoia cha en message a vous et vous mande que des compaingnons de la queſte ne soiés mie a malaise, car bien saciés qu'il sont sain et haitié el Tertre Deveé qui eſt en la Foreſt Perillouse. » Lors diſt Sarras a la roïne : « Dame, ce vous mande Lanselos que sor toutes [*d*] les dames del monde vous verroit il volentiers car il a grant pieche[a] qu'il ne vous vit si ne quide ja veoir le jour qu'il vous voie chaiens et qu'il se puisse reposer o vous en ceſt palais. Dame, encore vous mande il que le jour de Pentecouſte sera il et tout si compaingnon en ceſte cité. » Et quant li rois oï ceſte nouvele si diſt : « Ha, Lanselot, biaus dous amis, car fuſt ore li jors de Pentecouſte par couvent que vous fuissiés tout chaiens avoc moi ausi conme vous eſtes ! Si m'aït Dix, je n'oi onques si grant joie que je n'eüsse encore

dépassée par celle que je connaîtrai ce jour-là, je pense. » Et tous ceux de la cour d'assurer la même chose, même ceux qui détestaient Lancelot pour ses exploits.

489. Alors le roi demanda à Sarras s'il était sûr que tous les compagnons viendraient pour la Pentecôte. « Sire, répondit Sarras, Lancelot m'a dit qu'ils y seraient tous, que vous deviez en être assuré. — Au nom de Dieu, s'écria le roi, je veux donc tenir ma cour. » Alors le roi fit écrire des messages et des lettres, il les fit envoyer à tous ceux qui tenaient leurs terres et leurs fiefs de lui ; il leur fit savoir qu'à la Pentecôte, il tiendrait sa cour en la cité de Camaalot, que d'aucune façon ils ne manquassent d'y venir avec la plus grande magnificence possible. De son côté, la reine invita elle aussi toutes les nobles dames du royaume à venir à Camaalot pour assister à la grande cour. Comme le souhaitaient vivement les sages de cette terre, le roi fit rechercher tous les vêtements précieux en soie d'Almeria, brodés d'or et de pierres précieuses. C'est ainsi que le roi et la reine se préparaient, de même que tous les autres seigneurs du royaume. Mais pour le moment, le conte ne parle plus d'eux et il s'en retourne à la jeune fille qu'il a longuement laissée de côté, celle que la reine Guenièvre avait envoyée comme messagère à la Dame du Lac[1].

La messagère de Guenièvre à la cour de Claudas.

490. Maintenant le conte dit que, lorsque la demoiselle s'en fut partie de Camaalot, elle chevaucha toute la journée jusqu'à

---

greignour a mon essient ! » Autant en dient tout cil de laiens meïsmement cil qui par sa prouece le haoient.

489. Lors demande li rois a Sarras s'il set bien se tout li compaingnon venront a la Pentecouste. « Sire, fait Sarras, Lanselos me dist qu'il i seroient tout, asseür en fuissiés. — En non Dieu, fait li rois, dont voel je tenir court. » Lors fist li rois escrire briés et letres et les envoie a tous ciaus qui de lui tiennent terres et fiés si lor fait a savoir que a la Pentecouste tenra court en la cité de Kamaalot et qu'il ne laissent en nule maniere qu'il n'i viennent au plus honereement qu'il pueent. Et la roïne manda ausi a totes les hautes dames de la terre qu'eles viengnent a Kamaalot veoir la grant court. Et li rois fist querre toutes les precieuses robes de soie d'Aumarie ouvrees a or et as pierres si conme li sage home le pooient mix deviser. Ensi s'apareille li rois et la roïne et tout li autre baron de la terre. Mais ore se taist li contes d'aus et retourne a parler de la damoisele dont li contes s'est longement teüs que la roïne Genievre ot envoie en message a la dame del Lac.

490. Or dist li contes que quant la damoisele se fu partie de Kamaalot qu'ele chevaucha toute jour ajournee et l'endemain ausi. Et au tiers jour fist il molt chaut si conme entour le Saint Jehan, mais pour ce ne

la nuit et le lendemain de même. Le troisième jour, il fit une très forte chaleur comme autour de la Saint-Jean, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre sa route, au contraire, elle avança tout le jour et, le soir, elle vit une abbaye de religieuses. Quand elle eut mis pied à terre, elle se sentit si mal qu'elle crut sa dernière heure venue. Elle demeura donc dans cette maison quinze jours à cause de sa maladie. Comme, un jour, elle s'était levée, très mal en point, elle vit arriver un écuyer ; elle le salua et elle lui demanda d'où il venait. Il répondit : « De Camaalot, où le roi et les autres seigneurs sont dans la joie et l'allégresse, car un chevalier vient d'apporter des nouvelles de Lancelot du Lac : il eſt en parfaite santé. » Quand la demoiselle entendit cela, elle fut profondément heureuse, elle demeura dans ce couvent jusqu'à sa guérison, de façon à pouvoir voyager sans difficulté. Alors elle quitta cette abbaye et alla si bien qu'elle arriva au bord de la mer. Elle s'embarqua sur une nef avec tous ses compagnons et ils firent la traversée. Ils débarquèrent tout heureux, reprirent leurs montures et se mirent en route pour arriver à la cité de Gaunes. C'était trois jours avant la Saint-Rémi[1]. Le roi Claudas était alors le plus puissant des rois que l'on connût en ce temps, après le roi Arthur. Car il était si intelligent et si rusé que les affaires les plus importantes de Rome en passaient par ses décisions.

491. C'eſt ainsi que Claudas possédait le cœur de tous les habitants de Gaule, car il les dominait si bien qu'il était fort aimé de ses seigneurs. Le jour où la demoiselle entra dans la cité de Gaunes, Claudas se tenait appuyé aux fenêtres

---

laissa ele mie a chevauchier ains [*e*] erra toute jour ajournee. Au soir vit a une abeïe de nonnains. Et quant ele fu descendue si se trouva malade qu'ele quidoit bien morir. Si demoura laiens .xv. jours de ceſte maladie. Un jour se fu levee molt deshaitie si vit laiens venir un esquier et ele le salua et li demanda dont il venoit et il diſt : « De Kamaalot ou li rois et tout li autre baron sont lié et joiant, car uns chevaliers lor a nouveles aportees de Lanselot del Lac qui eſt sains et haitiés. » Quant la damoisele oï cele nouvele si en fu molt lie et demoura laiens tant qu'ele fu garie en tel maniere qu'ele pot aiesiement chavauchier. Lors s'em parti de laiens et erra tant qu'ele vint a la mer. Si entra dedens en une nef entre li et sa maisnie et s'em passerent outre si en issirent fors joiant et lié et monterent sor lor chevaus et errerent tant qu'il vinrent a la cité de Gaunes .III. jours devant le Saint Remi. Et li rois Claudas i eſtoit li plus poissans rois que on seüſt fors solement le roi Artu. Car il eſtoit si sages et si viseus que toutes les grans choses de Rome aloient par son conseil.

491. Ensi avoit Claudas les cuers de toutes les gens de Gaule et en eſtoit si au desus qu'il eſtoit molt amés de ses barons. Celui jour que la damoisele entra en la cité de Gaunes eſtoit li rois Claudas as feneſtres

de sa grand-salle. Il vit en contrebas la jeune fille qui s'avançait avec son riche équipage. Il pensa aussitôt qu'elle était une messagère de la Grande-Bretagne et qu'elle lui donnerait bien des nouvelles du roi Arthur et de Lancelot s'il le désirait : c'était l'un de ses plus chers désirs, en effet, que d'avoir des nouvelles de Lancelot et de ses deux cousins. Alors il appela deux de ses chevaliers et il leur ordonna : « Prenez vite vos chevaux et allez vers cette demoiselle » (il la leur indiqua) « et demandez-lui de venir me parler, je ne serai pas content tant que je ne l'aurai pas fait. » Les deux chevaliers obéirent à l'ordre, ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers la jeune fille. Une fois qu'ils l'eurent abordée, ils la saluèrent et elle leur souhaita le bonheur de Dieu. Ils lui dirent : « Demoiselle, le roi Claudas vous salue et vous demande de venir lui parler. — Seigneurs, répondit la jeune fille, je souhaite bonne fortune au roi Claudas ; c'est volontiers que je m'arrêterais pour me rendre auprès de lui, mais j'ai tant à faire, sachez-le assurément, que je ne peux m'attarder. Je vous prie de ne pas vous en fâcher. — Demoiselle, rétorqua l'un des seigneurs, vous ne vous en irez pas, car le roi veut vous parler. Pour cette raison, vous devez venir auprès de lui, quand bien même vous seriez encore plus pressée que vous ne l'êtes. » Quand la jeune fille comprit qu'elle était obligée de s'arrêter, elle s'inclina et se dirigea vers le palais car, si elle avait manifesté quelque opposition, on l'aurait mal interprété. Elle déclara donc : « Mes seigneurs, j'irai là-

---

de la sale et vit la damoisele desous lui si richement chevauchier, si pensa tantost qu'ele estoit messa iere de la Grant Bretain ne et qu'ele li diroit bien nouveles del roi Artu et de Lanselot s'il voloit. Et ce ert une chose qu'il desiroit molt a savoir que a oïr nouveles de Lanselot et de ses .II. cousins. Lors apele .II. de ses chevaliers si lor dist : « Montés tost et alés aprés cele damoisele la » (si lor moustre) « et li dites qu'ele vien ne parler a moi, car je ne serai jamais a aise s'aurai parlé a li. » Cil font son conmandement et montent et s'en vont aprés la damoisele. Et quant il vinrent pres de li si le saluent et ele dist que bone aventure lor doinst Dix. Et il li dient : « Damoisele, li rois Claudas vous salue et vous mande que vous alés parler a lui. — Si nour, fait ele, bone aventure ait li rois Claudas. Je retournaisse molt volentiers mais je ai tant a faire, vraiement le saciés, que je ne porroie retourner. Si vous proi qu'il ne vous em poist. — Damoisele, fait li uns, vous ne vous en irés mie, car li rois velt parler a vous. Et pour ce vous couvient il retourner se vous aviés encore rei nour besoig que vous n'aiiés. » Quant la damoisele voit qu'il le couvient retourner si s'en retourne, car s'ele en faisoit dan ier on i noteroit tout mal. Si lor dist : « Biaus si nour, je retournerai volentiers puis

bas volontiers puisque le roi veut me parler. Mais ce n'est pas courtois de me contraindre à m'arrêter. » À ces mots, la demoiselle et sa suite firent demi-tour et se rendirent à l'endroit où se trouvaient le roi Claudas avec toute sa chevalerie.

492. La demoiselle mit pied à terre en bas dans la cour et elle dit à son écuyer, qui était avec un nain, de l'attendre là. Puis elle monta dans la grand-salle. En la voyant venir, le roi Claudas se leva pour aller à sa rencontre, il lui déclara qu'elle était la bienvenue et elle lui rendit son salut. Puis elle dit : « Seigneur, vous m'avez fait venir ici ; maintenant je voudrais savoir vos raisons. — Je vous le dirai assurément, répondit le roi. Mais je désire que vous dîniez d'abord, car vous n'avez pas dû manger aujourd'hui, je crois, ni vous ni votre compagnie. Je vous prie donc de le faire. » À ces paroles, elle retourna auprès de ses gens et leur demanda de descendre de cheval ; un des bouteillers du roi les emmena et leur servit un repas. Lorsque la demoiselle eut mangé à son gré, le roi la fit venir devant lui, il lui ordonna de s'asseoir à ses côtés ; elle prit place tranquillement et lorsque tous les deux furent assis sur une couche, le roi Claudas lui demanda d'où elle venait. Elle répondit qu'elle était du royaume de Logres. « Je suis une des demoiselles de ma dame la reine Guenièvre. — Êtes-vous de la cour du roi Arthur ? — Oui, seigneur, dit-elle. — Alors vous pouvez bien me donner des nouvelles d'un

---

que li rois [f] velt parler a moi. Mais ce n'est mie courtoisie quant il a force m'estuet retourner. » Atant retourne la damoisele et sa maisnie, si chevauchent tant que il en vinrent la ou li rois Claudas estoit et sa chevalerie o lui.

492. La damoisele descendi en la court aval et dist a son esquier et a un nain qui avoc li estoit qu'il l'atengent illoc, et la damoisele s'en vait en la sale amont. Et quant li rois Claudas le voit si se lieve en contre li et li dist que bien soit ele venue et ele li rent son salu. Se li dist : « Sire, vous m'avés ci fait venir. Ore voldroie je savoir pour coi ce est. — Je le vous dirai bien, fait li rois, mais je voel que vous disnés ançois, car vous ne mengastes hui au mien essient, ne vous ne vostre compaingnie, car[a] je vous em proi. » Et quant ele oï ce si revient a sa maisnie si les fait descendre et uns des bouteilliers le roi les enmainne et lor donne a mengier. Quant la damoisele ot mengié tout par loisir si le fist le roi venir devant lui se le conmande qu'ele s'asiece de jouste lui et ele s'i asist tout seürement et quant il se furent assis sor une couche se li demande li rois Claudas dont ele estoit. Et ele dist qu'ele estoit del roialme de Logres. « Si sui pucele ma dame la roïne Genievre. — Estes vous, fait il, de la court le roi Artu ? — Sire, fait ele, oïl. — Dont me poés bien dire nouveles d'un

chevalier de la Table ronde, je sais que vous le connaissez, il s'appelle Lancelot du Lac.

493. — Au nom de Dieu, seigneur, répliqua-t-elle, assurément je le connais fort bien. Mais pourquoi cette question ? — Parce que j'aimerais bien savoir s'il est aussi valeureux que je l'ai entendu dire. — Certes, seigneur, affirma la demoiselle, je sais sans conteste qu'il est le meilleur chevalier du monde. — Assurément, il ne trahit pas son sang, car son père était le plus valeureux des hommes de ce monde. Je serais, au contraire, bien étonné s'il n'était pas plus vaillant que tout autre. Et ses deux cousins, poursuivit-il, qu'en pensez-vous ? Lui ressemblent-ils à ce sujet ? — Au nom de Dieu, dit la jeune fille, Lionel est l'un des plus courageux chevaliers du monde et le jeune Bohort a une telle valeur qu'on aurait bien de la peine à trouver un meilleur chevalier que lui, à l'exception du seul Lancelot. Oui, soyez-en sûr : s'ils étaient revenus d'une quête qu'ils ont en cours, ils viendraient en ce pays avec une si grande compagnie que vous ne pourriez, pas même une heure durant, souffrir une bataille contre eux. Je suis bien étonnée que vous ayez l'audace de rester dans ce royaume, car ils sont fort irrités pour leur terre que vous tenez de façon illégitime depuis si longtemps, après les avoir déshérités quand ils étaient de tout petits enfants, ce pour quoi ils vous haïront à jamais. »

494. Quand le roi Claudas entendit ces propos, il resta

---

chevalier de la Table Reonde, si sai bien que vous le connoissiés, si a a non Lanselot del Lac.

493. — En non Dieu, sire, fait ele, voirement le connois je bien. Mais pour coi le demandés vous ? — Pour ce que je sauroie volentiers s'il est si prodom com j'ai oï dire. — Certes, sire, fait cele, je sai de vraiement que c'est li miudres chevaliers del monde. — Certes, fait li rois, il ne forligne mie car ses peres fu li plus prodom del monde. Si m'esmerveilleroie molt s'il n'estoit plus prodom que autres. Et de ses .II. cousins, fait il, que vous en semble ? Il le resamblent il de riens ? — En non Dieu, fait ele, Lyons est uns des plus aspres chevaliers del monde et Boors li jouenes est si prous que a painnes trouveroit on nul meillour chevalier de lui fors tant solement Lanselot. Si saciés vraiement que s'il estoient venu d'une enqueste ou il sont il venroient cha a si grant gent que vous ne le porriés sousfrir em bataille une ore de jour. Si m'esmerveille molt conment vous osés demourer en cest païs, car il sont molt courecié s de lor terres que vous avés tant tenues a tort et les en avés desiretés despuis qu'il furent [*383a*] petit enfant dont il vous harront a tous jours mais. »

494. Quant li rois Claudas oï ce si n'en sot que dire, car molt est

sans voix, il était bouleversé de savoir ces jeunes chevaliers déjà si parfaits en valeur guerrière. Il demanda alors à la demoiselle : « Eh bien, à présent, apprenez-moi quelle raison vous a conduite en ce royaume, car vous n'êtes pas venue sans une pressante nécessité. — Seigneur, répliqua la jeune fille, je suis venue pour une cause que vous ne connaîtrez pas, je vous prie de ne pas vous en offusquer. » Alors Claudas se tut, mais il pensait qu'elle était venue pour l'espionner et savoir le nombre de chevaliers qu'il avait avec lui. Cependant la jeune fille reprit : « Seigneur, il y a longtemps que je me trouve ici et je n'ai pas besoin de m'y attarder davantage. Je vous prie donc de m'accorder votre congé. — Attendez encore, dit le roi, je dois d'abord parler à mon sénéchal. » Elle déclara qu'elle attendrait encore puisque les choses étaient telles. Alors le roi Claudas la quitta tandis qu'elle réfléchissait intensément, elle se rappelait qu'elle avait entendu affirmer la perfidie du roi Claudas. Elle avait terriblement peur qu'il ne la trahît ; mais quelque mal qu'il lui fît, elle préférait la mort à lui laisser voir la lettre qu'elle transportait, car elle savait que le plus intime des secrets de sa dame y était inscrit. Elle pensa que, si le roi la faisait arrêter, il commencerait par lui ravir la lettre et en verrait le contenu ; elle pourrait bien se trouver dans une situation épouvantable. Alors elle s'approcha de son nain qui se tenait appuyé à une fenêtre donnant sur la rivière, elle lui remit la lettre en lui racontant que le roi l'avait mise en arrestation :

---

esmaiiés de ce que li enfant sont si essaucié par lor chevalerie. Puis dist a la damoisele : « Or me dites, fait li rois Claudas, quel besoins vous amena en cest païs, car sans grant essoine n'i estes vous mie venue. — Sire, fait ele, je i sui venue pour un besoing que vous ne saurés ore mie, si vous proi qu'il ne vous anoit. » Et il s'en taist a tant et pense qu'ele le soit venue espiier combien il a de chevaliers avoc lui. Lors li dist la damoisele : « Sire, j'ai ore ci demouré grant piece et je n'ai mestier de ci plus targier si vous proi que vous me donnés congié. — Or vous atendés, fait il, tant que je aie parlé a mon seneschal. » Et ele dist qu'ele atendra encore puis que ensi est. Lors s'em part li rois Claudas de la damoisele et ele se pourpensa molt durement et dist a soi meïsmes qu'ele a oï dire que li rois Claudas est traitres. Si a molt grant paour qu'il ne li face traïson. Mais que qu'il face de son cors, ele voroit mix estre morte que les letres qu'ele porte fuissent veües, car ele set bien que li plus grant secré a sa dame i sont. Si pense que se li rois le fait prendre il li fera tout premierement tolir les letres[a] et verra ce qu'il aura dedens, ensi porroit ele estre mal baillie. Lors en vait au nain qui ert a une fenestre apoiiés desor une aigue, se li baille les letres et li dist que li rois Claudas l'a arrestee :

« J'ignore pourquoi et j'ai grand-peur de lui. Voici une lettre que m'a remise ma dame la reine ; et, en me la confiant, elle m'a ordonné, sur l'affection que je porte à sa vie, que nul ne l'ouvre avant que celle à qui elle l'a destinée ne la tienne en sa main. C'est pourquoi je te la donne à garder : s'il advenait par hasard qu'on veuille nous faire du mal, jette-la sur-le-champ dans cette rivière. — Ma foi, déclara le nain, je ne vois pas de meilleure solution ! »

495. Tandis que le nain et la demoiselle arrangeaient ainsi leurs affaires, le roi Claudas parlait à son sénéchal : « Conseillez-moi sur ce que je dois faire en ces circonstances, car je sais bien que les deux frères Lionel et Bohort ont envoyé cette demoiselle ici pour espionner ma conduite et ma puissance ; or, elle vient de me trouver en une telle compagnie que, pour l'heure, je n'ai pas autour de moi la moitié des seigneurs dont j'étais habituellement le maître. Quand elle le leur apprendra, ils la croiront bien et je suis sûr qu'ils arriveront dans mon royaume avec toute l'armée du roi Arthur. — Seigneur, répondit le sénéchal, je vais vous dire ce que nous ferons. Je pense que cette demoiselle apporte une missive de la part des deux frères à l'un des seigneurs de ce royaume. Savez-vous pourquoi ? Les deux frères ne seront pas encore arrivés que l'homme auquel cette demoiselle a été envoyée s'en ira rendre visite à tous les seigneurs de ce pays ; il les admonestera et les suppliera si bien que tout le peuple de ce royaume prendra le parti des jeunes princes et

---

« Je ne sai pour coi, si le dout molt. Et vois ci unes letres que ma dame la roïne me bailla et au livrer me desfendi si chier com j'avoie son cors que ame nes veïst ne ne fuissent desploies devant ce que cele a qui ele les envoie les tenist. Et pour ce le tes baillé je a garder que se aventure avenoit que on nous voelle faire aucun mal si jete maintenant les letres en cele aigue. — Par foi, fait li nains, c'est li mix que je i voie. »

495. Ensi ont apareillie lor afaire entre le nain et la damoisele, et li rois Claudas parole a son seneschal et li dist : « Conseilliés moi que je ferai de cest afaire, quar je sai bien que li doi frere Lyons et Boors l'ont cha envoie pour veoir mon contenement et mon pooir et ele m'a orendroit en tel point trouvé que je n'ai mie la moitié des gens que je mener soloie. Et quant ele lor dira ceste nouvele il lor en querront bien a ce que je sai qu'il en[*b*]venront en cest païs atout l'esfort le roi Artu. — Sire, fait li seneschaus, je vous dirai que on en fera. Je croi que ceste damoisele aporte letres de par les .II. freres a aucun des barons de cest païs. Et savés vous pour coi ? Ja si tost li doi frere ne seront venu que cil a qui ceste damoisele a esté envoie venra a tous ciaus qui de cest païs sont, si lor amonnestera et proiera tant que tous li pueples de ceste nascion se tourneront vers les

ce sera pour votre plus grand dommage ! Voilà pourquoi je vous donne ce conseil : faites fouiller la demoiselle jusqu'à ce que vous ayez trouvé la lettre. Et s'il en va ainsi que vous l'affirmez, faites emprisonner celui à qui eśt deśtiné le message, quant à la demoiselle et sa compagnie, qu'on les jette également en prison de façon que celui qui a envoyé la lettre n'en ait plus jamais aucune nouvelle.

496. — Eh bien, allez auprès de la demoiselle, conclut Claudas, et apportez-moi la lettre. Il eśt possible que ce message soit tel que, pour finir, on les libère ; mais l'inverse eśt possible aussi et ce serait bien étonnant qu'on ne la trouve pas en faute à notre égard. » Sur ces recommandations, le sénéchal s'approcha de la jeune fille en lui disant : « Demoiselle, vous êtes venue en ce royaume en messagère ; et comme nous ignorons si c'eśt pour nous faire du bien ou pour causer du mal, nous voulons donc voir la lettre que vous portez. C'eśt pourquoi je vous demande de me remettre gentiment ce message avant que l'on ne vous y contraigne. — Assurément, seigneur, répliqua la jeune fille, je n'ai sur moi aucune lettre et, si j'en avais, quelles qu'elles fussent, le roi Claudas eśt assez courtois pour ne pas me les prendre contre mon gré. — Demoiselle, déclara le sénéchal, si vous voulez bien, je verrai cette lettre et, si vous ne le voulez pas, je la verrai tout de même, car je ferai fouiller et vous et toute votre compagnie jusqu'à ce que je la trouve. — Seigneur, affirma la demoiselle, vous pouvez bien me forcer tant que je serai

---

enfans et seront en vośtre nuisement. Et pour ce vous loie je que vous faciés la damoisele[a] cherchier tant que vous aiiés veües les letres. Et s'il eśt ensi com vous dites faites celui prendre a qui on les envoie et la damoisele avoc et sa compaingnie si soit mise en prison si que cil qui cha les envoie n'en oie jamais ne vent ne voie.

496. — Ore alés dont a la damoisele, fait Claudas, et si m'aportés les letres et teles puent eles eśtre qu'[a]il seront delivré et tel chose porra ce eśtre que ce sera merveille se ele n'en encoupe vers nous. » Lors vint li seneschaus a la damoisele et li diśt : « Damoisele, vous eśtes venue en ceśt païs en message et pour ce que nous ne savons mie se vous eśtes venue en ceśt[b] païs pour nośtre bien ou pour nośtre mal si volons veoir les letres que vous portés. Si vous proi que vous les bailliés debonairement avant que on vous en face force. — Certes, sire, fait ele, je ne porte letres nisune et se je les avoie queles queles fuissent si eśt li rois Claudas si courtois qu'il ne le mes feroit mie tolir outre mon gré. — Damoisele, fait li seneschaus, se vous volés je les verrai et se vous ne volés si les verrai je. Car je ferai cerchier vous et vośtre maisnie tant[c] que je les trouverai. — Sire, fait la damoisele, vous me poés bien faire force tant conme je serai

dans cette cour. — Toutes vos paroles ne servent à rien : il vous faut montrer cette lettre que vous transportez. — Assurément, dit-elle, je n'en ai pas. » Alors le sénéchal appela deux serviteurs et leur ordonna : « Fouillez-moi cette demoiselle, ses serviteurs et ses coffres jusqu'à ce que vous trouviez la lettre qu'ils transportent. » Les serviteurs répondirent qu'ils allaient le faire volontiers. Aussitôt ils fouillèrent la jeune fille, sans aucun résultat ; ils se dirigèrent ensuite vers l'écuyer. Lorsque la demoiselle vit qu'on les traitait d'une manière si indigne, elle dit au nain d'accomplir l'ordre qu'elle lui avait donné. Le nain prit la lettre et la jeta dans la rivière. Le sénéchal avait bien vu ce qu'il venait de faire, il s'approcha de la fenêtre et aperçut la lettre en train de sombrer, car elle était enfermée dans un écrin de bois et le bois coule toujours. « Ah, bandit, s'exclama le sénéchal à l'adresse du nain, ce geste ne vous sauvera nullement, mais je vous ferai mettre à mort. Je sais bien que c'est vous qui aviez la lettre. » Puis le sénéchal retourna auprès de son roi et lui raconta comment le nain avait jeté la lettre dans l'eau. « Vraiment, dit Claudas, sur ma tête, ils n'en seront pas quittes pour autant. Maintenant je suis sûr que cette lettre était destinée à l'un de mes seigneurs pour me trahir ; je vous prie donc de saisir la demoiselle et sa suite et de les conduire en prison dans cette tour là-haut, jusqu'au moment où nous saurons à qui le message était réservé. » Le sénéchal accomplit son ordre sur-le-champ. C'est ainsi que la demoiselle resta en prison et le roi Claudas, qui

---

en ceste court. — Tout ce que vous dites ne vous vaut riens car moustrer vous couvient les letres que vous portés. — Certes, fait ele, je n'en port nule. » Lors apele .II. sergans et lor dist : « Cerchiés moi ceste damoisele et ses sergans et ses cosfres tant que vous truissiés les letres qu'il portent. » Et il dient que ce feront il volentiers. Et lors cerchent la damoisele mais riens ne trouvent. Aprés viennent a l'esquier. Quant la damoisele voit qu'il sont si mal mené si dist au nain qu'il face ce qu'ele li ot conmandé et li nains prent les letres si les rue en l'aigue. Et li seneschaus vit bien que li nains ot fait si vint a la fenestre et vit les letres qui esfondroient pour la boiste qui de bous estoit, car bous esfondre tous dis. « Ha, lerres, fait li seneschaus au nain, iceste chose ne vous garantira ains vous ferai morir. Car je sai bien que vous aviés les [*c*] letres. » Lors revient li seneschaus a son signour et li conte conment li nains avoit jetees les letres en l'aigue. « Voire, fait Claudas, par mon chief, pour ce ne seront il mie quite. Or sai je bien que les letres venoient a aucun de mes barons pour moi traïr, et pour ce vous proi je que vous prenés la damoisele et sa maisnie et soient mis en prison en cele tour lasus jusques a tant que nous saçons a qui les letres furent envoies. » Et cil fist son conman-

désirait vivement connaître le genre d'existence que menait le roi Arthur et les habitudes de Lancelot et de ses deux cousins, choisit deux jeunes hommes et les envoya en Grande-Bretagne en leur recommandant : « Je veux que vous y demeuriez tout cet hiver et l'été suivant pour me faire connaître les façons de cette cour. » Aussitôt les deux jeunes gens le quittèrent et voyagèrent jusqu'à la mer ; ils restèrent assez longtemps au port, mais ils finirent par effectuer péniblement la traversée et chevauchèrent si bien qu'ils arrivèrent à la Noël à Cardeuil, au pays de Galles, où le roi tenait sa cour, une cour si importante et si riche qu'ils restèrent stupéfiés par le spectacle.

Message de Guenièvre à Claudas.

497. Lorsque cette cour prit fin, ils demandèrent si le roi avait auparavant tenu une cour aussi somptueuse. « Que demandez-vous là, mes amis ? s'écria un jeune homme. — Nous demandons, répétèrent les deux jeunes gens, si le roi Arthur avait déjà réuni une cour aussi riche. — Assurément, affirma leur interlocuteur, mon seigneur le roi n'a pas tenu une cour aussi belle qu'à l'accoutumée, car tous sont chagrinés à cause de monseigneur Lancelot et des autres compagnons de la Table ronde : ils mènent une quête dont on n'a rien pu apprendre, pas plus que s'ils étaient tombés tout au fond d'un abîme. Mais s'ils avaient été présents à cette assemblée comme naguère aux autres, alors mon seigneur le roi aurait tenu une cour si magnifique qu'un autre roi

---

dement tantost. Ensi est la damoisele remese en prison et li rois Claudas qui molt desiroit a savoir de l'estre le roi Artu et del contenement Lanselot et de ses .II. cousins prent .II. vallés et les envoie en la Grant Bretaigne et lor dist : « Je voel que vous i soiiés avant tout cest yver et tout l'esté aprés que vous n'apreigniés nouveles de la court. » Et cil s'en partent atant et vont tant qu'il vienent[d] a la mer. Tant demourerent li vallet au port qu'il passerent outre a quelque painne et errerent tant qu'il vinrent au Noel a Carduel en Gales ou li rois tint sa court si grant et si pleniere que cil s'en esbahirent tout quant il le virent.

497. Quant la cours fu departie si demanderent se li rois avoit onques tenu si riche court. « Que demandés vous, biaus amis ? fait uns vallés. — Nous demandons, font cil, se li rois Artus tint onques mais si riche court. — Certes, fait li vallés, mé sires n'a pas tenu si riche court com il sot car tout sont dolant de monsignour Lanselot et des autres compaingnons de la Table Reonde qui sont entré en une queste si que on n'en puet oïr nouveles nient plus que s'il fuissent cheü en abisme. Mais s'il eüssent esté chaiens[a] a ceste fois ausi com il ont autrefois, lor tenist mé sires tele feste que uns autres rois

n'aurait même pas osé y porter les yeux. » Quand les deux garçons entendirent ces mots, ils furent frappés de stupeur, car ils n'avaient jamais connu auprès du roi Claudas d'aussi grande fête que celle qu'ils voyaient à la cour du roi Arthur. Ils discutèrent entre eux de ce qu'ils pourraient faire. « Sur ma foi, dit le premier, j'ignore ton intention, mais moi, je ne partirai jamais d'ici, car c'est ici que se trouvent toute la valeur de ce monde et toute la vaillance qui existe en chevalerie : qui veut voir le fils de Générosité, qu'il regarde le roi Arthur ! Dieu me secoure : il est si généreux et si vaillant qu'il n'est pas d'homme au monde, si mauvais soit-il, si lâche, qui ne réussirait à s'améliorer en restant auprès du roi Arthur. À cause de cette immense générosité que j'ai vue au roi, je ne quitterai plus jamais sa demeure. Toi, tu t'en iras, si tu le désires ; mais quelle que soit ta décision, moi, je demeurerai ici. » Le second répondit qu'il s'en irait. Il partit aussitôt et voyagea jusqu'à arriver en la cité de Gaunes à la mi-Carême. Quand le roi Claudas vit ce garçon, il lui demanda quelles nouvelles il apportait au sujet d'Arthur et de Lancelot. Le jeune homme lui apprit que le roi Arthur était en bonne santé et allègre, que c'était l'homme le plus généreux du monde, et, à son avis, également le plus vaillant. Il lui décrivit la grande cour qu'il avait tenue à Cardeuil le jour de Noël. Puis le roi Claudas s'enquit de ce qu'il avait appris au sujet de Lancelot ; le garçon lui répondit qu'il ne savait rien, mis à part le fait que Lancelot et ses deux cou-

---

ne l'osast mie regarder. » Quant li doi vallet oïrent ceste nouvele si s'en esmerveillerent molt car il n'avoient mie apris entour le roi Claudas de si grant feste com il voient entour le roi Artu. Si prisent conseil entr'aus .II. qu'il porroient faire. « Par foi, fait li uns a l'autre, jou ne sai que tu vauras faire[b], ne mais je sui cil qui jamais de chaiens ne partirai, car ci est toute prouece terriene et toute la bonté de chevalerie, car qui velt veoir le fill de Largece si voie le roi Artu. Quar, si m'aït Dix, il est si larges et si prodom qu'il n'a home el monde si malvais[c] ne si failli s'il repairoit entour lui qu'il n'en amendast. Et pour la grant largece que j'ai veü de lui ne m'en partirai je jamais de son ostel. Et tu t'en iras, si tu vels. Mais lequel que tu faces je remanrai chaiens. » Et cil dist qu'il s'en ira. Si s'em part atant si erra tant qu'il vint a la cité de Gaunes a le mi quaresme. Quant li rois Claudas vit le vallet se li demanda quels [*d*] nouveles del roi Artu et de Lanselot. Et cil li dist que li rois Artus est sains et haitiés et li plus larges hom del monde et li plus prodom a son essient. Se li devise la grant court qu'il avoit tenue a Carduel le jour de Noel. Lors li demanda li rois Claudas de Lanselot, s'il en oï nule novele et cil li dist que nenil[d] fors qu'il est entrés en une queste entre lui et ses .II. cousins et maint

sins avaient entrepris une quête avec bon nombre de compagnons de la Table ronde et tous s'étaient si complètement perdus qu'on ignorait tout d'eux. « Et qu'eſt devenu ton compagnon ? s'enquit le roi Claudas, eſt-il mort en chemin ? — Au nom de Dieu, répondit le jeune homme, que non ! Il eſt reſté à la cour du roi Arthur. Car depuis qu'il a vu la générosité absolue qui règne là-bas, il a déclaré qu'il ne repartirait jamais. » Cette nouvelle rendit furieux le roi Claudas, car il avait élevé ce jeune homme dans sa cour depuis sa tendre enfance.

498. C'eſt ainsi que le jeune homme du roi Claudas reſta à la cour du roi Arthur. Et il servit si bien que la reine le choisit pour sa maison, il devint l'un de ses écuyers. Il y avait déjà une année qu'il était à son service, davantage même, puisqu'on était à la mi-Carême, lorsque la reine lui demanda de quel pays il venait ; il répondit qu'il était du royaume de Gaule. « Et qu'eſt-ce qui t'a amené ici ? l'interrogea la reine. — Ma dame, fit-il, il y a déjà un certain temps que je suis venu ici, et, si cela ne vous fâche pas, je vous raconterai quel hasard m'a conduit en ce lieu. — Parle-moi en toute confiance, certifia Guenièvre, jamais je ne t'en voudrai. » Aussitôt il lui raconta comment le roi Claudas l'avait envoyé ici et comment son compagnon était reparti auprès du roi Claudas. « Il nous a envoyés à cette cour après avoir emprisonné une demoiselle qui était arrivée à Gaunes avec un nain et un écuyer. » La reine pensa immédiatement à sa

---

autre chevalier de la Table Reonde et sont si netement perdu que on n'en set nule novele. « Et que devint tes compains ? fait li rois Claudas, eſt il mors entrevoies ? — En non Dieu, fait cil, nenil, ains eſt demourés a la court le roi Artu, car puis qu'il ot veü le grant largece de laiens diſt il qu'il ne s'en partiroit jamais. » Dont fu li rois Claudas molt coureciés, car il avoit eſté nourris en sa court des qu'il eſtoit petis enfés.

498. Ensi demoura li vallés le roi Claudas en la court le roi Artu. Et tant servi laiens que la roïne le retint de sa maisnie, si fu uns de ses esquiers. Et quant il l'ot servi un an et plus s'avint au mi quaresme que la roïne le demanda dont il eſtoit. Et il diſt qu'il eſtoit del roiaume de Gaule. « Et qui t'anmena cha ? fait ele. — Dame, fait il, je i ving de pieça et se vous ne vous en coureciés je vous conteroie quele aventure m'i amena. — Di le moi, fait ele, seürement, car je ne t'en saurai jamal gré. » Et il li conte maintenant conment li rois Claudas li avoit envoié entre lui et son compaignon[a] et conment ses compains en iert ariere alés au roi Claudas. « Et il nous envoia cha un poi aprés qu'il ot mis en prison une damoisele qui vint a Gaunes qui amena avoc soi un nain et un esquier. » Et la roïne pense tantoſt a sa

cousine qu'elle avait envoyée auprès de la Dame du Lac et qui n'était jamais revenue ; elle avait alors cru que sa demoiselle était restée là-bas pour quelque maladie. Alors la reine se mit à la questionner sur le vêtement que portait cette jeune fille quand elle était arrivée là-bas et le garçon le lui décrivit de sorte qu'elle fut convaincue que c'était bien sa cousine. Elle interrogea le jeune homme : « Crois-tu que le roi Claudas la garde encore dans sa prison ? — Oui, dame, assura le garçon, car il est si perfide et si cruel qu'il aurait honte d'agir selon le bien. »

499. Alors la reine appela l'un de ses clercs ; elle lui réclama de l'encre et du parchemin ; il lui en prépara autant qu'elle le voulait. Elle entra dans sa chambre et écrivit une lettre de sa main, puis elle la scella de son sceau. Ensuite elle revint auprès du jeune homme et lui déclara : « Il faut que tu t'acquittes d'un message dont te viendront honneur et profit. — Dame, assura-t-il, il n'est rien que je me refuserais de faire pour vous ! — Retourne donc auprès du roi Claudas et dis-lui que je le salue comme je le dois, car jamais je n'ai commis à son égard de mauvaise action ni conçu de perfide trahison. Et lui m'a traitée de façon honteuse et vile quand je ne l'avais pas mérité ; ensuite, tu lui remettras cette lettre et tu lui diras que je la lui envoie. S'il accomplit ce que demande la lettre, il me fera plaisir. — Je ferai exactement ce message », promit le garçon. Et donc, il partit sur-le-champ. La reine lui avait fait remettre un roussin de bonne qualité et l'avait fait fort bien habiller comme son écuyer. Il

---

cousine qu'ele avoit envoiie a la dame del Lac qui onques puis ne revint. Mais ele quidoit bien qu'ele fust demouree par maladie. Lors conmence la roïne a demander de la damoisele en quel abit ele estoit venue et cil li devise tant qu'ele set vraiement que c'estoit sa cousine. Lors dist au vallet : « Quides tu que li rois Claudas le tiengne mais en prison ? — Dame, fait il, oïl. Car il est si fel et si cruous que a envis feroit tant de bonté. »

499. Atant apele la roïne un sien clerc et li demande enche et parchemin. Et cil l'en taille tant com ele veut puis entre en sa cambre et fait ele meïsmes unes letres. Et quant ele les ot faites si les enseele de son seel. Puis vient au vallet, se li dist : « Il couvient que tu faces un message dont prous et honours te venra. — Dame, fait cil, il n'est riens que je ne feïsse pour vous. — Or t'en va[a] au roi Claudas et li di que jel salue conme je saluer le doi, quar je ne li fis onques mal ne laidure et il m'a fait honte et vilonnie, si ne l'avoie mie deservi. Aprés li bailleras ces letres et li di que je [e] li envoie. Et s'il fait le conmandement des letres bel me sera. — Ce li dirai je bien », fait cil. Si s'en part atant et la roïne li ot donné ronci et fort et le vesti molt bien a

voyagea par terre et par mer et arriva au palais de Claudas, où le roi avait fait rassembler sa cour pour le lendemain de Pâques.

500. Quand le jeune homme arriva à la cour, le roi Claudas et ses seigneurs avaient presque achevé leur repas ; le garçon s'approcha de Claudas et lui dit : « Seigneur Claudas, la reine Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, m'envoie à vous et elle vous salue comme elle le doit. Elle vous adresse la lettre que voici » (il la lui remit) « pour vous demander et vous prier de faire ce que cette lettre vous apprendra. Mais si vous vous y refusez, vous n'aurez jamais accompli d'acte dont vous puissiez autant vous repentir. » Claudas, ayant saisi la lettre dans sa main, ne répondit rien, mais il la tendit à un de ses clercs ; ce dernier la parcourut de bout en bout avant de déclarer devant tous ceux qui se trouvaient là : « Seigneur, ma dame la reine, épouse du roi Arthur, vous fait mander de lui rendre par affection et par courtoisie une de ses demoiselles que vous tenez en vos prisons. Si vous vous y refusez, il vous adviendra de tels malheurs que, pour vous, il eût mieux valu que cette jeune fille ne naquît jamais. Maintenant réfléchissez à ce que vous allez faire. Voilà tout ce que j'ai trouvé écrit en cette lettre. » En entendant répéter les menaces que la reine lui envoyait, Claudas éprouva une colère à lui faire éclater le cœur. Devant tous ceux qui étaient là, il fit cette réponse : « Dieu m'apporte son aide ! Nous voilà tous pris ! » Et de saisir la lettre de Guenièvre,

---

guise d'esquier. Et il erra tant par mer et par terre qu'il en vint en la court Claudas ou li rois avoit court tenue l'endemain de Pasches.

500. Quant li vallés vint a court si avoit li rois Claudas et si baron presque mengié et il en vint devant Claudas et li dist : « Sire Claudas, a vous m'envoie la roïne Genievre, la feme le roi Artu et si vous salue si conme saluer vous doit. Et si vous envoie ces letres ci[a] » (se li baille) « et si vous mande et proie que vous faciés ce que les letres vous diront. Et se vous ne le faites, vous ne feïstes onques mais chose dont autant vous repentissiés. » Quant Claudas tint les letres si ne respondi mot ains prent les letres et les baille a un sien clerc et cil les pourvoit de chief en chief, puis dist oiant tous ciaus de laiens : « Sire, fait il, ma dame la roïne, la feme le roi Artu, vous mande que vous une soie pucele que vous tenés em prison li rendés par amours et par courtoisie. Et se vous ne le volés faire bien saciés que tels maus vous en venra que mix vous venist qu'ele ne fust onques nee. Ore esgardés que vous en voldrés faire. Tot ce truis je escrit en ces letres. » Quant Claudas entent les manaces que la roïne li fait si est tant dolans que a poi que li cuers ne li crieve. Si respont oiant tous ciaus de laiens : « Si m'aït Dix, or sommes nous pris. » Lors prent les letres

de la jeter à terre pour la piétiner. Ensuite il s'adressa au jeune écuyer : « Tu vas repartir et tu préviendras ta dame que je ne lui rendrai pas sa demoiselle ; mais je lui ferai subir des outrages pour l'amour de Guenièvre et elle sera plus honteusement traitée qu'auparavant parce que je désire bien plus la colère de la reine que sa joie. Je te prie donc de lui dire que je n'ai pour elle ni affection ni crainte, bien au contraire, je la hais et je dois bien la haïr comme la plus déloyale des reines que je connaisse. Et je veux encore que tu lui dises que je n'ai pas plus d'estime pour elle et pour son galant que pour un éperon. Si quelqu'un osait enfin agir, c'est la brûler vive qu'il faudrait, plus que n'importe quelle autre femme, elle qui met dans son lit quelqu'un que je connais bien, quelqu'un qui possède tant de courage et tant de valeur qu'il n'a même pas un pied de terre. Voilà tout ce que tu lui diras de ma part[1]. » Le garçon rétorqua qu'il ne ferait jamais un message de cette sorte, si Dieu le lui permettait. « Ah non ? répliqua Claudas. Par la sainte Croix, si tu t'y refuses, je te ferai trancher le poing. » Alors le garçon déclara qu'il ferait le message.

501. Aussitôt il quitta les lieux en se refusant à manger et à boire. Il chevaucha jusqu'à la mer, il la passa et parvint à Londres où il prit des nouvelles du roi Arthur. On lui répondit qu'il le trouverait en la cité de Camaalot. Il prit cette direction et chevaucha sans discontinuer pour arriver huit jours avant la Pentecôte. C'était un dimanche matin ; le

---

et les jete desous ses piés et puis dist au vallet : « Tu t'en iras et diras a ta dame que la pucele ne li rendrai je mie ains le ferai deshonour pour l'amour de li et plus de honte que je n'aie fait devant pour ce que je voel mix son courous que sa joie. Si te proi que tu li dies que je ne l'aim ne dout, ains le has et haïr le doi conme la plus desloiaus roïne que je sace. Et encore voel je que tu li dies que je ne le prois ne li ne son lecheour vaillant un esperon. Et s'il fust qui faire l'osast on le deüst mix ardoir que nule feme car ele fait couchier avec li[b] celui que je bien connois qui est prous et si vaillans qu'il n'a plain pié de terre. Tant li diras que je li mans. » Et cil dist que cel message ne fera il ja, se Dix plaist. « Non ? fait Claudas. Par Sainte Crois, se tu ne le fais je te ferai le poing coper. » Et cil dist qu'il li dira ançois.

501. Lors s'em part maintenant en tel maniere que onques ni but ne ne menga. Si chevauche tant qu'il vint a la mer et le passa outre et arriva a Londres, si demanda nouveles del roi Artu et on li dist qu'il le trouveroit a la cité de Kamaaloth et il s'adrece cele part et erra tant qu'il i vint .VIII. jours devant [f] Pentecouste. Et ce fu a un diemence matin et li rois Artus estoit alés esbanoiier et la roïne se fu levee et fu issue fors de la chambre et fu venue enmi la sale. Et quant ele vi

roi était parti se divertir, la reine, elle, était levée et était sortie de sa chambre pour venir dans la grand-salle. Quand elle vit Torquin dans le palais, inutile de demander si elle fut contente ; elle lui souhaita la bienvenue, lui s'inclina devant elle avant de la tirer à part pour l'informer qu'il voulait lui parler en privé. Elle l'emmena donc dans sa chambre, défendit à quiconque d'entrer et s'enquit des nouvelles qu'il apportait. « Dame, reconnut-il, des nouvelles qui ne me plaisent guère. » Alors il entreprit de lui rapporter les propos outrageants que Claudas lui faisait parvenir, et, comme il en avait fait la promesse, il ne lui cacha rien de ce que Claudas lui avait ordonné de transmettre. La reine, en entendant les paroles qu'il prononçait, en éprouva une affliction sans égale. Elle pria le garçon de quitter la chambre et il obéit aussitôt.

502. Dès que la reine se vit seule, elle s'abandonna à un immense chagrin, elle se plaignait : « Ah, mon cher, mon doux aimé Lancelot, si celui qui a proféré ces insultes contre vous et moi vous avait su vivant, il n'aurait certes jamais eu le courage de me faire répéter toutes ces injures. Mais parce qu'il vous croit mort, il ne redoute plus rien ni de moi ni de personne. Toutefois, si Dieu l'agrée, avant quinze jours, ceux de cette cour et ceux d'ailleurs vous reverront, sain et fort, comme cela m'est arrivé maintes fois. Et alors le roi Claudas peut bien se vanter, il paiera cher ce propos infamant avant que cette année ne s'achève si je le puis. Même si je ne désirais pas votre venue, mon doux, mon bel

---

Torquin el palais il ne fait mie a demander se ele en ot joie se li dist que bien soit il venus. Et il l'encline puis le traist a une part et li dist qu'il veut a li parler priveement et ele l'enmainne en sa chambre si desfent que nus n'i viengne si le fait asseoir devant li et li demande quels noveles. « Dame, fait il, teles qui ne me plaisent mie molt. » Lors li conmence a conter le grant orguel que Claudas li mandoit si ne li cela onques parole qu'il li eüst conmandé que sa creance i estoit. Et quant la roïne oï les paroles qu'il li mande, si en est dolante conme nule plus. Lors conmande au vallet qu'il s'en aille de laiens et cil si fist tantost.

502. Quant la roïne se vit sole si conmencha a faire molt grant doel et dist : « Ha, biaus dous amis Lanselot, se cis qui ceste parole a dit de vous et de moi seüst que vous fuissiés vis, ja certes ne fust si hardis que il tel outrage m'eüst mandé. Mais pour ce qu'il quide que vous soiés mors ne dote il riens de moi ne autrui. Mais se Dix plaist ançois que .xv. jours soient passé vous verront il cil de ceste court et d'aillours sain et haitié ausi conme je ai fait maintes fois. Et bien se puet li rois Claudas vanter qu'il comperra ceste parole ains que cis ans soit passés se je[a] onques puis. Et se je ne desiroie vostre venue, biaus dous

ami, pour me laver de cet outrage que Claudas m'a fait subir, je la désirerais encore plus que toute autre. » Ainsi la reine roulait-elle ces pensées en son cœur et elle aspirait à être à la Pentecôte parce que ce jour-là Lancelot devait arriver à la cour. Mais maintenant le conte cesse de parler de la reine et il retourne à Lancelot du Lac.

Combat contre le frère d'Hélyas, libération de Mordret.

503. Le conte dit à présent que, lorsque Sarras eut quitté Lancelot pour se rendre à la cour, ce dernier retourna auprès d'Hélyas le Noir qu'il avait précipité sur le sol, car il désirait savoir s'il était mort ou vif ; au moment où Lancelot le rejoignit, il s'était déjà redressé, tout blessé qu'il fût, et il s'était mis sur son séant. Lancelot prêta l'oreille : il entendait dans la cité les cloches sonner à toute volée ; il tourna les yeux vers les remparts et vit les dames et les demoiselles qui s'approchaient pour le regarder et il se demandait, tout surpris, pourquoi elles étaient sorties de la cité. Alors le nain à qui avait parlé Sarras vint auprès de Lancelot et lui déclara : « Seigneur chevalier, vous avez eu beaucoup de chance et plus encore que vous ne le croyiez ; mais, assurément, si vous faites confiance au sot que je suis, vous vous en irez, tant que vous en avez encore la liberté. » Pendant qu'il prononçait cette parole sortit du pavillon un chevalier qui portait des armes en tout point semblables à celles d'Hélyas. Dès qu'il voit Lancelot, le chevalier lui crie de se garder, car il le défie.

---

amis, fors pour moi oster de blasme que Claudas m'a mis sus si le desiroie je tant conme nus plus. » Ensi parole la roïne a soi meïsme et desire la Pentecouste pour ce que a celui jour doit venir a court. Mais atant se taist li contes a parler de li et retourne a parler de Lanselot del Lac.

503. [*384a*] Or dist li contes que, quant Sarras se fu partis de Lancelot pour aler a court, si s'en vint a Helyas le Noir qu'il avoit abatu, car il voldra savoir s'il est mors ou vis. Et quant Lanselos fu revenus a lui si fu ja redreciés, si navrés com il estoit, et fu en son seant. Lors escoute Lanselot, si ot el chastel un saint sonner molt hautement, il regarde vers les murs et voit dames et damoiseles qui le venoient regarder, si s'esmerveille molt pour coi eles sont fors issues. Lors vint li nains a lui, cil a qui Sarras avoit parlé, se li dist : « Sire chevaliers, molt vous est bien avenu et mix encore que vous ne quidiés, mais, certes, se vous m'en creés si fols conme je sui, vous vos en irés tant conme vous en avés le loisir. » En ce qu'il disoit ceste parole si issi fors del paveillon uns chevaliers tous armés de teles armes come Halyas avoit. Et la ou voit Lanselot se li dist qu'il se gart de lui car il le desfie. Et tout maintenant li laisse courre Lanselos l'espee traite, car il n'avoit point de glaive. Et cil li vient de grant force si tost si le

Sur-le-champ, Lancelot laisse galoper sa monture, l'épée tirée, car il n'avait pas de lance. Et l'autre vient de toute sa force et le frappe immédiatement avec tant de violence qu'il lui plante la lance au milieu de l'écu, lui démaille le haubert et lui fait en pleine épaule une plaie profonde ; il le fait se renverser sur l'arçon derrière lui au point qu'il manque vider la selle. Mais toutefois Lancelot se tenait si ferme qu'il ne tomba pas. Une fois ce coup porté, le chevalier dépassa Lancelot et ce dernier se dirigea à son tour au plus vite vers lui ; il se sentait blessé et cela lui causait un violent dépit ; donc, il pointa vers son adversaire et l'autre revenait, furieux de ne pas l'avoir désarçonné. Tous deux placent leur écu sur leur tête et ils échangent de grands coups. Mais Lancelot se jette en avant, il frappe le chevalier très durement au point de lui trancher le heaume et la coiffe, il lui fait sentir le fer de son épée jusqu'à la chair nue. Lancelot, de son côté, esquiva le coup qui le visait, croyant bien désarçonner son adversaire. Mais l'autre était si fort et si valeureux qu'il donnait l'impression de n'avoir pas souffert du tout du coup reçu et il attaqua avec un élan si remarquable que Lancelot lui-même s'en émerveilla : il n'aurait jamais cru trouver en ce chevalier cette grande force qu'il lui découvrait ; ils se donnèrent mutuellement de grands coups, ils mirent en pièces leurs boucliers et les hauberts en haut comme en bas, faisant voler les mailles sous leurs épées solides et tranchantes. Et la bataille qui les opposait dura assez longuement pour que tous les deux aient un urgent besoin de médecin.

---

fiert si durement qu'il li mist le glaive parmi l'escu et li desmaille le hauberc et li fait une plaie en l'espaulle grant et l'encline sor l'arçon deriere si que a poi qu'il ne l'abat del cheval. Mais toutes voies se tint il si bien qu'il ne chaï mie. Et, quant li chevaliers ot fait son cop, si s'em passe outre et Lanselos s'adrece molt vistement qui assés se sent blechiés[a] si est dolans de ce qu'il l'ot navré. Si s'adrece vers son compaingnon et cil revient vers lui molt coureciés de ce qu'il ne l'a abatu si jetent lor escus sor lor testes si s'entre donnent grans cops. Mais Lanselos jete avant si fiert le chevalier si durement qu'il li trenche le hiaume et la coife et li fait l'espee sentir jusques en la char nue. Et Lanselos estort son cop, si quide bien le chevalier abatre a la terre. Mais cil fu de si grant force et de si grant prouece qu'il fist samblant que del cop ne li fust riens, ains assaut Lanselot si merveillousement qu'il s'en esmerveille molt, car il ne quidast jamais en lui si grant force com il trouve. Si s'entredonnent grans cops si depiecent les escus et les haubers amont et aval et en font voler les mailles as bones espees trenchans. Si dura tant li assaus d'aus .II. qu'il n'i ot celui qui n'ot mestier de mire.

504. Si longtemps dura leur combat que le chevalier ne put en souffrir davantage, car il avait tant de blessures que personne n'aurait pu le voir sans éprouver de pitié ; il avait perdu tant de sang que tous restaient ébahis de le voir encore capable de se maintenir en selle. Et quand il vit qu'il ne pourrait continuer ainsi sans y trouver la mort, il fit faire demi-tour au cheval et s'enfuit vers la cité. Lancelot, embrasé de colère et de rage, le pourchassa, refusant de le laisser s'échapper. L'autre fuyait pour sauver sa vie, il se réfugia dans la cité, car il ne croyait pas Lancelot assez téméraire pour oser le suivre ; mais Lancelot agit en homme qui n'a peur de rien. Et quand le chevalier le vit derrière lui, il éprouva une crainte qui n'était pas petite, sûr qu'il était de mourir si Lancelot le rejoignait. À ce spectacle, les gens de la ville ressentirent une inquiétude terrible : ils redoutaient fort que Lancelot ne tuât le chevalier qui tentait de lui échapper. C'est pourquoi ils se mirent à crier à travers toute la ville, si fort qu'on n'aurait pas entendu le tonnerre de Dieu. Le chevalier continuait de fuir, Lancelot de courir à ses trousses, si bien qu'il arriva devant le donjon dont il trouva la porte ouverte, il y entra et gravit les degrés à cheval. Il y avait bien dans l'escalier une vingtaine de chevaliers en armes qui s'apprêtaient à descendre pour prêter main-forte au chevalier. En le voyant arriver, ils le laissèrent passer au milieu d'eux. Lancelot le suivait de près. À aucun moment, il ne mit pied à terre, bien au contraire : lui aussi monta l'escalier,

---

504. Tant dura la bataille que li chevaliers ne le pot plus sosfrir car il avoit tant de plaies qu'il n'est [*b*] nus qui le veïst qui pitié n'en eüst et ot tant perdu de sanc qu'il n'i ot celui qu'il ne s'esmerveillast coment il se pooit sor piés soustenir. Et quant cil voit qu'il ne porroit plus durer sans mort si s'en retourne en fuies et s'en vait vers le chastel. Et Lanselos, qui se fu eschaufés d'ire et de mautalent, si l'enchauce, car il ne le voldra mie atant laissier. Et cil s'enfuit pour garantir sa vie et se fiert el chastel car il ne quide mie qu'il soit tant hardis qu'il osast aprés lui[a] aler, mais si fist conme cil qu'il riens ne doute. Et quant cil l'aperçoit si n'ot mie petit de paor car bien quide estre mors se cil l'ataint. Et quant cil del chastel voient ceste chose si ne sont mie a aise car il ont molt grant paour que Lanselos n'ocie celui qui devant lui fuit. Si conmencierent a crier parmi le chastel si durement c'on n'i oïst pas Dieu tonnant. Et cil s'enfuit tousjours et cil s'en fuit et tant qu'il vint a la maïstre tour si trouva la porte ouverte si entra ens et monta amont tout a cheval. Et il avoit bien sor le degré jusques a .xx. chevaliers armés qui voloient descendre pour lui aïdier. Et quant il le voient venir si le laissent passer entr'aus. Et Lanselos qui le suivoit de pres ne descendi onques de

tout armé comme il était. Les autres l'attendaient, ils le frappèrent tous ensemble et lui tuèrent son cheval. Lancelot se remit immédiatement sur pied, en homme que rien ne put jamais effrayer. Mais dans son courage magnifique, il brûlait de venger la honte qu'on lui avait faite en tuant son cheval. Il fondit donc sur eux, l'épée haut dressée pour mieux les frapper, il marcha contre eux avec la même hardiesse que s'il n'avait été ni blessé ni tout en sang ; atteignant le premier, il lui mit le tranchant de l'épée en pleine cervelle ; le chevalier s'effondra sur les marches et dégringola en roulant tout l'escalier. Lancelot bondit sur les autres et leur porta de grands coups. Eux, de leur côté, ne l'épargnaient point dans leur désir de le blesser autant qu'ils le pouvaient, et ils lui firent subir une grêle de coups d'épée, transperçant son écu et son heaume de part en part ; ils l'accablèrent tant sous leurs coups qu'ils le firent tomber sur le sol et, à son tour, dégringoler en roulant la volée des marches. Cependant il se releva, en cœur généreux qu'il était, il éprouvait le violent désir de remonter dans la grand-salle malgré tous ses opposants. Il se sentait si épuisé par les coups qu'il avait reçus et donnés qu'il avait bien plus besoin de repos que de bataille, mais il ne le montrait nullement, tout au contraire : il remonta l'escalier, l'épée dressée, l'écu au cou. Mais au moment où il voulait se jeter au milieu du groupe se présenta un chevalier de bien plus grande ﬅature que tous les autres. Il saisit Lancelot à pleins bras par-derrière, en lui embrassant les flancs,

---

son cheval, ains s'en vait contre mont les degrés ensi armés com il eﬅoit. Et cil qui l'atendoient a cop le fierent si qu'il li ocioient son cheval, mais il se relieve maintenant conme cil qui onques ne fu esmaiiés d'aventure qui li aveniﬅ et ses grans cuers le semont de vengier sa honte qu'il li ont faite de son cheval. Si lor court sus l'espee drecie en haut pour mix ferir et les envaïﬅ ausi hardiement com s'il n'eüﬅ ne sanc ne plaie, si fiert si le premier qu'il li met l'achier trenchant en la cervele, et cil chiet sor les degrés et s'en vait rondelant aval. Et Lanselos court sus as autres et lor donne grans cops et cil ne l'espargnent mie ançois beent a lui grever de quanqu'il pueent, si lui donnent grans cops de lor espees menu et souvent, si percent son hialme et son escu amont et aval et le chargent si de cops que a fine force l'abatent et il s'en vait roelant aval les degrés. Mais il se relieve com cil qui eﬅoit de grant cuer, si bee a aler en la sale amont malgré als tous, mais il se sent si las des cops qu'il a donnés et receüs qu'il eüﬅ greignour meﬅier de reposer que de combatre. Mais il n'en fait nul samblant, ains retourne contremont l'espee sachie l'escu au col. Et en ce que Lanselos se volt ferir parmi aus si i vint uns chevaliers, li plus graindres d'aus tous, si le prent et l'enbrace par deriere parmi les flans,

il le souleva du sol de force et l'emporta entre ses bras en descendant les marches ; il se dirigea vers un puits qui se trouvait au milieu de la cour ; il croyait déjà l'avoir précipité dedans ! Mais le grand chevalier avait à peine fait quelques pas dans la cour que Lancelot se débarrassait de lui avec tant de fureur qu'il le fit s'écrouler sur les genoux et, au moment où il se relevait, Lancelot leva son épée et lui assena un tel coup sur le heaume qu'il le pourfendit jusqu'aux dents : le grand chevalier tomba mort. Lancelot se rua sur les autres qui étaient restés sur les marches : on l'aurait cru fou de rage, on lui avait trop longtemps interdit l'entrée du palais ! À le voir arriver sur eux, les chevaliers qui venaient de le mettre à l'épreuve tant et tant de fois sans jamais pouvoir le dominer eurent trop peur pour l'attendre, ils savaient bien que rien ne protégerait de la mort celui que l'épée de Lancelot frapperait. Alors, quand il s'approcha d'eux, il crut en toucher un, mais ne put en atteindre aucun : tous se mirent à fuir, les uns d'un côté, les autres, de l'autre. Et Lancelot pénétra aussitôt dans le palais sans que nul n'y mit obstacle, il espérait toujours retrouver le chevalier contre lequel il s'était battu. Il erra tant à droite et à gauche que, par hasard, il entra dans un jardin sous une tour et il y trouva quatre serviteurs armés de hauberts et d'une coiffe de fer ; ils avaient de bonnes haches aiguisées et étaient assis à côté d'un pavillon. Au milieu d'eux était assis Mordret, le frère de monseigneur Gauvain,

---

si le lieve de terre a fine force et l'enporte entre ses bras aval les degrés vers un puis qui estoit en mi la court conme cil qui bien le quidoit avoir jeté dedens. Mais il n'ot mie granment [*c*] alé dedens quant Lanselos se desvolepe de tel aïr qu'il vole a terre d'ambes .II. les jenous et quant il se volt relever et Lanselos hauche l'espee se li donne tel cop sor le hialme qu'il le fent jusques es dens si chiet mors. Et Lanselos laisse courre as autres qui sor les degrés estoient ausi con s'il fust tous forsenés. Si[b] li ont contredit le palais et quant cil le voient venir qui maintes fois l'avoient essaiié et nel pooient metre au desous si le redoutent molt a atendre, car bien sevent vraiement que cil n'aura ja de mort garant qui il ataindra a droit cop. Et quant il aproce d'aus si en quide un ferir mais il n'en puet nul ataindre, car il tournent en fuies li uns cha li autres la et il entre maintenant el palais si que nus n'i met desfense et bien quide trouver le chevalier a qui il s'estoit combatus. Et a tant alé cha et la qu'il vint par aventure en un garding desous une tour ou il trouva .IIII. sergans vestus de haubergons et de chapiaus de fer et de bones haces trenchans. Si seoient dejouste un paveillon et enmi eus se seoit Mordres, li freres mon signour Gavain, qui avoit es piés unes buies fors et pesans et en ses mains avoit uns aniaus de fer doubles.

qui avait les deux pieds pris dans des entraves, lourdes et solides, et ses mains étaient attachées par une chaîne double, en fer.

505. À cette vue, Lancelot comprit que Mordret était le prisonnier de ces gens-là et il leur cria qu'ils étaient tous morts. Il courut sur eux, l'épée tirée ; mais eux, quand ils le virent arriver, furent incapables de prendre une décision, ils tournèrent le dos et s'enfuirent le plus vite possible pour se précipiter dans une pièce située sous la tour. Lancelot ne s'attarda pas à les pourchasser, il revint auprès de Mordret, défit ses entraves et les chaînes qu'il avait aux mains avant de se faire reconnaître de lui. En découvrant Lancelot, Mordret éprouva la plus grande joie du monde. Il le remercia avec effusion de sa généreuse conduite à son égard et il lui demanda par quel hasard il était arrivé ici. Lancelot lui raconta alors les circonstances de son combat à la Montagne Interdite, puis son passage de la Montagne à la Forêt Périlleuse, l'aventure, enfin, qui l'avait amené à la Fontaine aux Deux Sycomores. Tandis que Lancelot faisait ce récit à Mordret arriva auprès d'eux une jeune fille de grande beauté qui avait bien l'air d'une noble personne. Dès qu'elle vit Lancelot, elle tomba à ses pieds et, en larmes, implora sa pitié avec ces mots : « Ah, noble seigneur, pour Dieu, ayez pitié de moi, de cette cité et de tous ceux qui s'y trouvent ! — Quelle pitié, demanda Lancelot, désirez-vous, demoiselle ? — Seigneur, au nom du ciel, je désire que vous vous en alliez sans nous faire plus de mal encore que vous n'en

---

505. Quant Lanselos voit Mordret si sot bien que cil le tenoient en prison, si lor escrie qu'il sont tout mort. Si lor court sus l'espee traite et, quant cil le voient venir, si ne sevent d'aus prendre nul conseil, si tournent en fuies au plus tost qu'il pueent et se fierent en une chambre qui estoit desous la tour. Et Lanselos ne les enchauce mie longement ançois vient a Mordret et li oste les buies et les aniaus qu'il avoit es mains et puis se fait connoistre a lui. Et quant Mordrés le connoist si est tant liés que nus plus si le mercie molt de la bonté qu'il li a faite et li demande quele aventure l'avoit iluec amené[a]. Et Lanselos li conte conment il s'estoit combatus el Tertre Deveé et d'illoc estoit venus en la Forest Perillouse, et li conta conment aventure l'amena a la Fontaine des .II. Sicamors. En ce que Lanselos parloit a Mordret vint sor aus une damoisele qui molt estoit bele et molt sambloit bien gentil feme. Et la ou ele vit Lanselot se li chiet as piés et li crie merci tout em plourant et li dist : « Ha ! Gentix hom, pour Dieu, aiiés merci de moi et de cest chastel et de ciaus qui i sont ! — Quel merci, fait il, volés vous, damoisele ? — Sire, pour Dieu, que vous vous en alés, et ne nous faites nient plus de mal que fait nous

avez fait. Je vous le dis, c'est la vérité : vous avez tué mon frère qui était un chevalier de valeur ; mon autre frère, vous l'avez si grièvement blessé que je ne pense pas qu'il puisse en réchapper et survivre ; enfin vous avez aussi tué mon père. C'est pourquoi, je le crois, ce serait une très grande faute si vous en faisiez davantage. » Quand Lancelot l'entendit qui implorait si fort sa compassion, tombée à ses pieds, il en éprouva une grande pitié, il lui prit les bras pour la remettre debout et affirma : « Demoiselle, si je vous ai causé un tel tort, sachez-le, cela me chagrine fort. Je vous prie par affection de me le pardonner avec la promesse que, désormais, je ne ferai plus jamais de mal à quiconque de votre famille, si je le sais des vôtres. — Seigneur, dit-elle, je vous en remercie au nom de Dieu. Je vous le pardonne puisque l'on ne peut plus rien y changer.

506. — Je désire à présent, continua Lancelot, que vous me montriez le chevalier pour lequel je suis entré dans ce bourg ; je veux le voir sans ses armes. — Seigneur, répondit la jeune fille, assurément il est si gravement blessé qu'il ne pourra venir. — Allez donc voir, insista Lancelot, je désire très fort le rencontrer. » Elle le quitta au plus vite ; mais, très peu de temps après, un jeune homme vint à Lancelot qui lui déclara : « Seigneur, au nom de Dieu, partez d'ici si vous le pouvez ! Car vous allez voir arriver tous les hommes de cette cité et ils vous tueront s'ils en ont la moindre possibi-

---

avés. Car je vous di pour voir que vous avés ocis mon frere qui bons chevaliers estoit et un autre navré si durement que je ne quit mie qu'il em puist eschaper sans mort. Et d'autre part m'avés vous mon pere ocis. Pour ce m'est il avis que ce seroit molt grans pechiés se vous plus en faites. » Quant Lanselos voit celi qui si durement li crie merci et li estoit [*d*] cheüe as piés, si en ot molt grant pitié si le prent par les bras et le lieve amont, se li dist : « Damoisele, se je vous ai si grant damage fait saciés qu'il m'en poise. Si vous proi par amours que vous le me pardoigniés par couvent que des ore mais ne forferai a ame de vostre lignie pour que je le connoisse. — Sire, fait ele, molt grans mercis de Dieu. Et je le vous pardoins bien puis que on ne le puet amender.

506. — Or voel je, fait Lanselos, que vous me mostrés le chevalier pour qui je ving chaiens. Car je le voel veoir desarmé. — Certes, sire, fait ele, il est si navrés qu'il n'i porroit venir. — Alés i veoir, fait Lanselos, car je le desir molt a veoir. » Et ele s'em part atant[a]. Si ne demoura gaires que uns vallés revint a Lanselot et li dist : « Sire, pour Dieu, alés vous ent de chaiens se vous poés. Car vous verrés ja venir tous ciaus de cest chastel qui vous ocirront s'il onques pueent car il sont tout dervé de lor signour que vous avés

lité ; ils sont fous de colère pour leur maître que vous avez tué et pour ses deux fils, qui étaient les meilleurs chevaliers de ce pays. » En entendant ces paroles, Mordret se mit à prier Lancelot : « Seigneur, au nom de Dieu, puisque vous m'avez rendu la liberté, permettez-moi de m'armer pour que je puisse vous apporter mon aide ! — Soyez sans crainte, répliqua Lancelot, que Dieu ne me secoure jamais si vous avez besoin d'une protection tant que je suis avec vous. » Puis il demanda au garçon qui avait apporté les nouvelles qui il était. « Seigneur, répondit ce dernier, je suis du pays de votre père, de la terre dont il fut le seigneur et le roi. — Et que sais-tu, rétorqua Lancelot, de mon identité ? — Seigneur, fit le jeune homme, je sais bien que vous êtes monseigneur Lancelot du Lac. » Mais Lancelot ne répondit ni oui ni non ; il lui dit : « Conduis-moi vite à l'endroit où se trouvent les armes de la cité. — Seigneur, avec plaisir, suivez-moi ! » Ils le suivirent donc et le jeune homme les mena dans une grande forteresse où ils trouvèrent écus, heaumes, hauberts, épées à discrétion. Mordret se hâta de revêtir les armes en homme qui n'éprouvait nul autre désir. Une fois bel et bien armé, il s'adressa à Lancelot : « Seigneur, voulez-vous que nous demeurions ici ou que nous partions ? — Seigneur, intervint le garçon, je ne vous conseille pas de rester ! Vous avez tellement maltraité les gens du lieu que vous ne pourrez rien gagner à rester avec eux, je vous le conseille donc, allez-vous-en et vite ! »

---

ocis et de ses .II. fix qui estoient li meillor chevalier de cest païs[b]. » Quant Mordrés entent ceste parole si dist a Lanselot : « Sire, pour Dieu, puis que vous m'avés osté de prison faites tant que je soie armés si que je vos puisse aïdier. — N'aiiés paour, fait Lanselos, que ja Dix ne m'aït se vous i avés garde tant que je soie avoc vous. » Lors demande au vallet qui les nouveles li avoit aportees qui il est. « Sire, fait cil, je sui del païs vostre pere, de celui dont il fu sires et rois. — Et que sés tu, fait Lanselos, que je sui ? — Sire, fait cil, je sai bien que vous estes mé sires Lanselot del Lac. » Et il ne li otroie ne ne contredist. Et il li dist : « Maine moi tost la ou les armes de chaiens sont. — Sire, fait il, volentiers, sivés moi. » Et il si font. Et li vallés l'enmaine a une forterece grant, si trouvent illoc escus et hialmes et haubers et espees tant com il volront. Et Mordrés s'arme erroment conme cil qui ne desire autre chose. Et quant il est armés bien et bel si dist a Lanselot : « Sire, volés vous que nous remaingnons ou que nous en aillons ? — Sire, fait li vallés, de remanoir ne vous lo je pas, que vous avés ciaus de chaiens si mehaigniés que vous n'avés nul bon remanoir avoc aus. Pour ce vous lo je que vous vous[c] en ailliés tost. »

507. Alors Lancelot déclara : « Si nous avions des chevaux, nous partirions. » Le jeune homme s'écria que ce n'était pas le manque de chevaux qui les obligerait à rester ici. « Mais il vous faudra me suivre. » Ils l'assurèrent qu'ils allaient le faire. Sur ce, ils quittèrent l'endroit, tout armés comme ils étaient, et ils se trouvèrent au milieu d'une foule de gens qui s'abandonnaient au plus grand deuil du monde. À peine virent-ils venir Lancelot qu'ils ressentirent une peur panique et se mirent à fuir en tous sens ; mais nos chevaliers ne les poursuivirent pas, car ils n'avaient plus envie de leur faire du mal. Lancelot pénétra dans la cour en bas, là où il s'était battu, il y découvrit une vingtaine de chevaux tout sellés. Il en prit deux qui lui paraissaient les meilleurs, il en donna un à Mordret et enfourcha le second. Ensuite il demanda au jeune homme s'il désirait les accompagner. « Oui, seigneur, dit le garçon, s'il vous plaît. » Et Lancelot de lui donner une monture que l'autre prit au plus vite. Ils s'en allèrent alors en empruntant les rues de la cité et arrivèrent à la porte qu'ils trouvèrent ouverte. Et donc ils sortirent immédiatement de cet endroit. Une fois cela fait, Lancelot s'enquit des coutumes de la cité auprès du jeune homme et de la raison pour laquelle ces deux chevaliers gardaient la fontaine.

508. « Seigneur, déclara le jeune homme, je vais vous en dire la vérité, comme je l'ai entendu raconter bien des fois. Véritablement ces deux chevaliers que vous avez tués étaient frères. Il arriva, cela fait dix ans, qu'ils vinrent à la cour du

---

507. Lors dist Lanselos : « Se nous eüssiemes chevaus nous en aillissiemes. » Et cil dist que « pour chevaus ne remanroit il mie. Mais il convenra que vous me sivés ». Et il dient que ce feront il bien. Lors s'en issent de laiens ausi armé com il estoient si trovent grant plenté de gent qui faisoient le greignour doel del monde. Et si tost com il voient Lanselot venir si ont si grant paour qu'il tournent en fuies li uns cha et li autres la et il ne les enchaucent mie con [*e*] cil qui n'ont talent d'aus mal faire. Et Lanselos vient en la court aval ou il se fu combatus, si trouve jusques a .xx. chevaus tous enselés. Et Lanselos prent .II. des meillours a son essient et en donne l'un a Mordret et il monte en l'autre. Puis demande au vallet s'il s'en voldra aler avoc aus. « Sire, fait il, oïl, s'il vous plaist. » Lors li donne Lanselos un cheval et cil i monte erroment. Puis s'en vont parmi les rues del chastel si vinrent a la porte et le trouvent desfermee, si s'en issent maintenant. Et quant il en sont issu si demande Lanselos l'estre de laiens au vallet et pour coi cil doi chevalier gardoient la fontainne.

508. « Sire, fait li vallés, je vous en conterai la verité ensi com je l'ai oï dire par maintes fois. Il est voirs que li doi chevalier que vous avés ocis estoient frere. Si avint, ore a .x. ans, qu'il estoient molt prou de

roi Arthur pour une Pentecôte et, tant ils étaient valeureux, ils demandèrent à être des compagnons de la Table ronde. Mais le roi ne les connaissait pas et, du coup, on les refusa catégoriquement. Ils voulurent savoir la cause de ce refus. "Mes seigneurs, expliqua le roi, c'est que nous ne vous connaissons pas, ni votre vie à tous deux ni rien de votre valeur de chevalier. — Sire, répliqua l'aîné, si vous ne connaissez pas notre valeur chevaleresque, vous en entendrez encore parler, s'il plaît à Dieu!" Sur ces paroles, ils repartirent, furieux et chagrins; ils se rendirent auprès de leur père Briadam et lui racontèrent l'accueil qu'ils avaient trouvé à la cour. Le père leur demanda ce qu'ils comptaient faire: "Seigneur, nous agirions volontiers de telle façon que les gens de la cour connussent notre nom! — Alors je vais vous dire ce que vous ferez, conseilla leur père. Sous cette cité se trouve une fontaine; désormais vous en serez les gardiens, de telle sorte que vous vous battrez contre tous ceux qui y passeront, familiers comme étrangers, tous ceux qui ne seront pas de cette ville. Il est bien connu que ceux de la cour du roi Arthur chevauchent à la recherche d'aventures par les terres des royaumes étrangers; lorsqu'ils entendront parler de vous deux, ils viendront aussitôt ici. Il sera impossible, si vous êtes d'aussi valeureux chevaliers que nous le croyons, qu'ils ne s'en retournent souvent vaincus, d'autant qu'ils viendront lassés et accablés par la route tandis que vous serez frais et dispos." Ayant écouté les

---

chevalerie si vinrent a une Pentecouste a la court le roi Artu si demanderent la compaingnie de la Table Reonde. Mais li rois ne les connoissoit mie, si les refuserent outreement. Et il demanderent pour coi on les refusoit. "Biaus signour, fait li rois, pour ce que nous ne vous connoissons pas ne de vostre compaingnie ne de vostre chevalerie ne savons nous riens[a]. — Sire, fait li ainsnés des freres, se vous ne savés de nostre chevalerie vous en orrés encore parler, se Dix plaist." Lors s'em partirent dolant et courecié, si vinrent a Briadam lor pere et li dient ce qu'il avoient trouvé a court. Et il lor demanda qu'il en voloient faire. "Sire, nous feriemes volentiers tant que cil de la court le roi nous conneüssent. — Ore vous dirai je que vous ferés, fait li peres[b]. Ci desous cest chastel a une fontainne que vous garderés des ore mais, en tel maniere que vous jousterés a tous ciaus qui venront, ausi as privés conme as estranges, se de chaiens ne sont. Et il est ensi[c] que cil de la court le roi Artu vont querant aventures par estranges terres et, quant il orront parler de vous, il venront tout maintenant cha. Si ne porra estre, se vous estes si bons chevaliers conme nous quidons, qu'il ne s'en aillent souvent desconfit a ce qu'il i venront las et traveillié et vous i serés fres et novel." Quant il oïrent

paroles paternelles, les deux frères firent dresser deux pavillons et s'instituèrent gardiens de cette fontaine afin de combattre tous ceux qui y viendraient. Le sort qui leur est échu, vous l'avez vu ; mais avant vous, jamais un chevalier n'était venu sans repartir vaincu. Il est arrivé, l'an dernier, que monseigneur Gauvain est passé par là avec trois compagnons de la Table ronde. Ils ont réclamé la bataille et monseigneur Gauvain a désarçonné Hélyas le Noir. Mais dès que Briadas a été en selle, lui que vous avez poursuivi, il s'est rendu sur les lieux, il s'est battu contre monseigneur Gauvain et l'a jeté sur le sol. C'est la vérité que je vous dis. Ensuite, il s'est attaqué aux trois autres compagnons et aucun n'a pu lui résister : il leur a fait vider les étriers. Il a triomphé des quatre en les mettant par terre, puis il leur a rendu leurs chevaux dès qu'il a connu leur identité. Lorsque les gens du pays surent qu'il avait accompli une joute à jeter hors de leur selle quatre chevaliers comme les compagnons, ils le surnommèrent Briadas-sans-maître, parce qu'il avait triomphé de monseigneur Gauvain et qu'il n'avait jamais trouvé personne pour lui faire vider la selle ; par la suite ce nom lui est toujours resté, car on ne croyait pas que Briadas pût jamais trouver son maître, une fois vaincu monseigneur Gauvain. Mais voilà qu'aujourd'hui vous l'avez jeté sur le sol et vaincu par votre exploit. C'est pourtant un grand malheur qu'ils soient morts si tôt : ils étaient de valeureux et de braves chevaliers. — Comment, demanda Lancelot, ils sont

---

ce que lor peres disoit si firent ci tendre .II. paveillons si prirent en garde cele fontaine pour jouster a tous ciaus qui i venroient. Si lor est ensi[c] avenu come vous avés veü, mais onques n'i vint chevaliers devant vous qui ne s'en alast desconfis. Dont il avint autan que mé sire Gavains i vint soi quart de compaingnons de la Table Reonde, si demanderent jouste, si avint qu'il abati Helyas le Noir. Mais si tost que Briadas fu montés, celui que vous enchaçastes, si vint cil et jousta a mon signour Gavain, si l'abati, [*f*] ce vous di je vraiement, et puis jousta a .III. autres compaingnons, mais il n'i ot celui a qui il ne fesist vuidier les arçons. Ensi les abati tous .IIII. et lor rendi lor chevaus si tost com il sot qui il estoient. Quant cil del païs sorent qu'il avoit si bien jousté conme de tels .IIII. chevaliers abatre, si l'apelerent Briadas pour ce qu'il avoit mon signour Gavain abatu et pour ce qu'il n'avoit onques trouvé qui l'abatist. Ne onques puis cis nons ne li chaï pour ce qu'il ne quidoient mie qu'il deüst trouver son maïstre, puis qu'il avoit mon signour Gavain abatu. Mais ensi en est ore avenu que vous l'avés abatu et mis au desous par vostre prouece. Si est grans damages qu'il sont si tost mort, car molt estoient prodome et bon chevalier. — Conment, fait Lanselos, sont il

donc morts tous les deux ? — Dieu m'aide, déclara le garçon, oui. Vous leur aviez, en effet, infligé de telles blessures qu'à peine démontés, ils ont rendu l'âme. » Lancelot affirma que cela l'affligeait beaucoup puisque c'étaient de si braves chevaliers. « Et vous leur avez fait pis encore, reprit le jeune homme. — Comment cela ? l'interrogea Lancelot.

509. — Vous ne vous souvenez pas, demanda l'autre, de ce chevalier qui voulait vous jeter dans le puits ? — Oui, fort bien, répliqua Lancelot. — C'était leur père, Briadam. — Ma foi, conclut Lancelot, tout cela me fait de la peine. Mais puisque les choses se sont ainsi passées, il faut bien l'accepter. Toutefois, ou tu m'as trompé ou l'on m'a raconté hier quelque mensonge, on m'a dit, en effet, qu'Hélyas avait abattu monseigneur Gauvain. — Ma foi, répondit le garçon, non pas, c'était bien Briadas, son frère ; mais du fait qu'il avait revêtu des armes semblables à celles d'Hélyas, certaines gens ont raconté que l'auteur de l'exploit était Hélyas. » Pendant qu'ils devisaient ainsi, ils avaient fini par arriver dans la forêt ; c'est alors qu'ils rencontrèrent le chevalier à la litière, celui qui était à la recherche de Lancelot. En le voyant s'approcher, le blessé reconnut parfaitement Lancelot, et du plus loin qu'il put le voir, il lui cria : « Pour Dieu, ayez pitié de moi ! Délivrez-moi des souffrances dans lesquelles je vis ! Pour Dieu, ne gardez pas en mémoire l'attitude parfaitement discourtoise que j'ai eue à votre égard ! Dieu me préserve, c'est que je ne vous connaissais pas ! » À ce

---

dont andoi ocis ? — Si m'aït Dix, fait li vallés, oïl. Car vous lor feïstes tant de plaies que, si tost com il furent descendu, morurent il. » Et Lanselos dist qu'il li en poise molt puis qu'il estoient si bon chevalier. « Encore lor avés vous fait pis, fait li vallés. — Conment ? fait Lanselos.

509. — En ne vous souvient il, fait li vallés, del chevalier qui vous voloit jeter el puis ? — Oïl, bien, fait Lanselos. — Ce fu Briadas, lor peres. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, ce poise moi. Mais[a], puis qu'il est ensi, a sousfrir le nous couvient. Et non pourquant tu m'as menti ou on me fist er soir mençoigne a entendre. Car on me dist que Helyas avoit abatu mon signour Gavain. — Par foi, dist li vallés, ains l'abati Briadam, ses freres. Mais pour ce qu'il avoit unes armes vestues autel con cil avoit disent aucunes gens que ce avoit fait Halyas li Noirs. » Ensi parlant errerent tant qu'il en vinrent en la forest. Lors encontrerent le chevalier de la litiere, celui qui Lanselot aloit querant. Et quant il le vit venir si le connut bien se li escrie de loing com il le pot veoir : « Pour Dieu, aiiés merci de moi et me jetés de ceste dolour ou je sui. Et por Diu ne regardés mie a la grant vilenie que je vous fis. Car si m'aït Dix je ne vous connoissoie mie ! » Et

spectacle, Lancelot fut saisi d'une profonde compassion et il lui accorda son pardon de bon cœur. Puis il saisit la flèche que le malade gardait plantée en pleine cuisse, et il la retira. En se voyant délivré, le chevalier s'écria :

510. « Ah, seigneur, soyez béni de Dieu ! Vous m'avez rendu la vie. Sachez-le : si j'avais là auprès de moi un médecin, je serais complètement guéri sur-le-champ ! — Si vous étiez guéri, répondit Lancelot, j'en serais très content, car vous m'avez reçu avec bien des honneurs en votre logis. Si à présent cela vous a valu bonne chance, eh bien, remerciez-en Notre-Seigneur, soyez-en sûr, en effet, c'est bien plus par sa volonté que pour vos mérites ou pour quelque valeur que je possède en moi ; maintenant vous pourrez retourner en votre demeure quand il vous plaira. Dites donc au roi Bademagu que j'ai retrouvé presque tous les compagnons de notre quête ; aussi nous en irons-nous cette semaine à la cour du roi Arthur. Comme je désire qu'il ne reste pas après nous, je lui fais savoir que, dès qu'il sera en état de chevaucher, il fasse en sorte de se trouver à la cour le jour de la Pentecôte ou avant, s'il le peut. » Le chevalier guéri l'assura qu'il accomplirait exactement sa tâche de messager, il fit demi-tour et reprit le chemin par lequel il était arrivé. Lancelot déclara alors au jeune homme qui chevauchait à ses côtés :

511. « Ami, si tu pouvais te rendre à cheval, pour moi, à la Montagne Interdite et y porter un message, je t'en aurais une vive reconnaissance. — Seigneur, répondit le garçon, il

---

quant Lanselos voit ce, si en ot molt grant pitié et li pardone molt volentiers. Puis prent la saiete qu'il avoit en la quisse si l'esrace maintenant. Et quant li chevaliers se voit delivré, si dist :

510. « Ha, sire, de Dieu soiiés vous beneois car vous m'avés rendu la vie. Et saciés, se je eüsse mire, je fuisse maintenant garis. — Se vous estiés garis, fait Lanselos, biau m'en seroit, car vous me feïstes toute honour a vostre ostel. [*385a*] Si vous en est ore bien avenu a ceste fois, si en merciés a Nostre Signour. Car bien saciés que c'est plus par sa volenté que par vos merites ne pour bonté que je aie en moi. Si vous em porrés aler a vostre ostel quant il vous plaira. Si dites au roi Bandemagu que j'ai prés trouvés tous nos compaingnons de nostre queste si nous en irons en ceste semainne a la court le roi Artu. Et pour ce que je ne voel mie qu'il remaigne aprés nous li mant je qu'il en viengne au plus tost qu'il porra chevauchier et face tant qu'il soit a court le jour de Pentecouste ou ançois s'il puet. » Et cil dist que cel message fera il bien, si s'en tourne tout le chemin qu'il estoit venus. Et Lanselos dist au vallet qui chevauchoit delés lui :

511. « Biaus amis, se tu me pooies chevauchier jusques au tertre Deveé por faire moi un message je t'en sauroie molt bon gré. —

n'existe pas de lieu au monde où je ne me rendrais pour vous. Mais qu'irais-je faire en un tel endroit ? C'est que personne ne peut y monter si ce n'est par la volonté du chevalier qui possède la Montagne. — Tu peux tout à fait y aller, rétorqua Lancelot, car tu n'y trouveras personne qui s'oppose à toi. Une fois là-bas, dis aux compagnons que tu y verras qu'ils ne m'attendent pas, je m'en vais à la cour du roi Arthur et ils pourront m'y retrouver au jour de la Pentecôte. » Le jeune homme l'assura qu'il porterait exactement ce message, il quitta Lancelot, chevaucha tant qu'il fit jour et une grande partie de la nuit encore ; lorsqu'il fut épuisé, il mit pied à terre dans la forêt et s'endormit sous un chêne. Après avoir un peu sommeillé, il remonta à cheval et poussa sa route si bien qu'au soleil levant il était à la Montagne Interdite. Les chevaliers qui s'y trouvaient étaient déjà levés et ils parlaient entre eux de ce qu'ils allaient faire, soit attendre Lancelot, soit repartir en quête pour le chercher. Et les avis étaient très partagés.

Les compagnons prennent la route de la cour.

512. Mais tandis qu'ils discutaient la décision à prendre, ils virent approcher le garçon qui avançait en toute hâte ; ils pensèrent aussitôt qu'ils leur apportait des nouvelles de Lancelot. Monseigneur Gauvain déclara devant tous : « Certes, ce garçon apporte des nouvelles de Lancelot, à ce que je crois. » Le jeune homme avait poussé sa monture jusqu'à entrer dans la cour, il attacha alors son cheval à un arbre, puis monta

---

Sire, fait cil, il n'a lieu el monde ou je n'alaisse pour vous. Mais la que feroie je ? Ja n'i puet nus monter se ce n'est par la volenté au chevalier del tertre. — Vous i poés bien aler, fait Lanselos, car vous ne trouverés qui contredit vous i face. Et quant vous i estes venus si dites as compaingnons que vous i trouverés qu'il ne m'atengent pas, car je m'en vois vers la court le roi Artu et il m'i porront trouver le jour de Pentecouste. » Et li vallés dist que cel message fera il bien et il s'en part et chevauche tant que jours li dure et grant partie de la nuit avoc. Et quant il fu las si descent de son cheval en la forest et se coucha desous un chaisne. Et quant il ot un poi dormi si remonta sor son cheval et erra tant qu'il vint au tertre au soleil levant. Et li chevalier del tertre estoient ja levé et prenoient conseil qu'il porroient faire, ou il atendront Lanselot ou s'il riront en la queste pour lui. Si en respondent assés diversement.

512. Ensi com il parloient de ceste chose si voient le vallet qui molt durement se hastoit si penserent tantost qu'il aportoit nouveles de Lanselot. Et mé sire Gavains dist oiant tous : « Certes, li vallés aporte nouveles de Lanselot, si conme je quit. » Et cil a tant alé qu'il vint enmi la court, si atache son cheval a un arbre, puis monte

dans la grand-salle et, une fois devant les compagnons, il les salua tous de la part de Lancelot : « Il vous demande à tous de ne pas l'attendre ici, car il s'en va à la cour du roi Arthur, vous pourrez l'y retrouver le jour de la Pentecôte ; il vous demande aussi de partir quand il vous plaira, il aimerait en effet que vous vous trouviez tous à la cour le jour de la Pentecôte. »

513. Après avoir écouté ces paroles, monseigneur Gauvain déclara : « Au nom de Dieu, voilà ce que je désirais entendre, c'est que, moi aussi, j'éprouve un grand désir de me rendre à la cour, car il y a bien longtemps que je ne m'y suis trouvé. — Je crois, pour ma part, observa monseigneur Yvain, que nous ne pouvons pas encore nous y rendre, car nous n'avons pas encore totalement achevé notre quête : certains de nos compagnons étaient partis avec nous pour la quête et nous ne pouvons retourner auprès du roi tout en demeurant de loyaux chevaliers s'ils ne reviennent pas avec nous ou si nous n'avons d'eux aucune nouvelle sûre. — Vous tenez des propos bien étonnants, répliqua monseigneur Gauvain. Examinez plutôt depuis combien de temps nous avons quitté la cour : cela fait plus de trois ans que nous n'y avons mis les pieds. Or la durée légitime d'une quête n'excède pas un an et un jour. Pour cette raison, je vous l'affirme : nous pouvons y retourner sans commettre une faute, fussions-nous seulement la moitié. Mais nous sommes déjà seize ici. D'autre part, Lancelot est si sage qu'il n'irait pas à la cour s'il

---

en la sale. Et quant il est venus devant les compaingnons si les salue tous de par Lanselot : « Et si vous mande a tous que vous ne l'atendés mie ci, car il s'en vait vers la court le roi Artu et l'i porrés trouver le jour de Pentecouste. Si vous mande que vous vous en alés quant il vous plaira, car il voldroit que vous fuissiés tout a court le jour de [*b*] Pentecouste. »

513. Quant mé sire Gavains oï ces nouveles si dist : « En non Dieu, tés nouveles desiroie je a oïr, car ausi estoie je molt desirans d'aler a court pour ce qu'il a grant piece que je n'i fui. — Il m'est avis, fait mé sire Yvains, que nous n'i poons pas encore aler, car nostre queste n'est encore mie bien achievee. Car aucuns de nos compaingnons qui avoc nous murent en ceste queste ou sans eus ou sans aucunes vraies nouveles d'aus n'i poons nous mie repairier conme loial chevalier. — Vous dites merveilles, fait mé sire Gavains. Ore esgardés combien il a de tans que nous partismes de court. Il a plus de .III. ans que nous n'i fumes et[a] droite queste ne dure que un an et un jour. Et par ceste raison vous di je bien que nous poons repairier a court sans mesproison se nous n'estiens que la moitié. Si sommes nous chaiens .XVI., et d'autre part Lanselos est si sages qu'il

pensait le faire à tort. Je conseille donc d'y aller. » Tous se rangèrent à cet avis. Alors monseigneur Gauvain demanda au messager où il avait laissé Lancelot. « Seigneur, répondit ce dernier, je l'ai quitté dans la Forêt Périlleuse, tout près de la Fontaine aux Deux Sycomores. » À l'entendre évoquer la fontaine, Gauvain comprit bien où cela s'était passé : il se souvenait, en effet, qu'on l'y avait désarçonné. Il demanda ensuite au garçon si Lancelot avait triomphé de l'aventure de la fontaine : « Oui, seigneur, Dieu merci, il a tué les deux chevaliers qui en étaient les gardiens, il est entré dans le bourg, il a tué Briadam, leur père, et y a accompli des exploits tels qu'ils sont proprement incroyables ; il a délivré votre frère Mordret qui était retenu prisonnier à l'intérieur. C'est ainsi qu'hier soir je les ai laissés tous les deux dans la Forêt Périlleuse. » En apprenant que Lancelot avait délivré son frère prisonnier, Gauvain se sentit encore plus joyeux qu'auparavant et il déclara qu'il était prêt à partir pour la cour si les autres voulaient bien le lui permettre. Et les autres d'acquiescer. Alors ils se préparèrent hâtivement en revêtant leurs armes, ils descendirent de la Montagne Interdite, en bonne santé et dispos, encore que certains ne fussent pas entièrement guéris des plaies qu'ils avaient reçues. Toutefois, ils se mirent en route les uns comme les autres, afin de se rendre à la cour. Au moment de quitter les lieux, ils interrogèrent Bohort sur ce qu'il comptait faire de ce château où il avait tant demeuré. « Mon Dieu, fit Bohort, je n'en sais rien. »

---

n'i alast pas s'il quidoit que ce fust mesproisons. Si lo que nous aillons a court. » Et cil s'i acordent. Lors demande mé sire Gavains au vallet ou il laissa Lanselot. « Sire, fait il, je le laissai en la Forest Perillouse molt prés de la Fontaine des .II. Sicamors. » Et quant mé sire Gavains oï parler de la fontainne, si sot bien ou c'estoit, car il li sovint bien de ce qu'il i avoit esté abatus. Puis demande au vallet se Lanselos avoit achievé l'aventure de la fontaine. « Oïl, voir, sire, Dieu merci, et ocist les .II. chevaliers qui le gardoient et entra el chastel et ocist Briadas lor pere et i fist tés merveilles que nus ne le porroit croire. Et si delivra Mordret vostre frere qui laiens estoit en prison, si les laissai er soir ensamble en la Forest Perillouse. » Quant Gavains ot que[b] Lanselos ot osté son frere de prison si a greignour joie que devant, si dist qu'il est prés d'aler a court se li autre s'i voelent acorder. Et cil li otroient bien. Lors se rapareillent erroment de lor armes et issent[c] del tertre sain et haitié de tex i ot, et de tels i ot que non estoient encore mie garis des plaies qu'il avoient eües. Mais toutes voies s'esmurent il pour aler a court li un pour les autres. Quant il se durent departir de laiens si demanderent a Boort qu'il feroit de cel chastel ou il avoit tant demouré. « Pour Dieu, fait Boors, je ne sai. »

Alors s'avança un écuyer qui lui dit : « Seigneur, voilà plus d'un an que je suis à votre service et vous ne m'avez encore rien donné, quoique vous m'ayez promis de me faire du bien ; à présent vous vous en retournez au royaume de Logres et il se pourrait que d'aventure vous n'en reveniez jamais. Je vous prie donc avant votre départ, au nom de Dieu, de me faire de votre main chevalier, car je crois que cela exaltera ma valeur tous les jours de ma vie. Et puis, comme récompense du service que je vous ai rendu, donnez-moi ce château, je vous jure que vous le tiendrez pour bien employé si Dieu me donne santé. — Bohort, intervint monseigneur Gauvain, au nom de Dieu, accordez-lui ce qu'il demande. Certainement, il présente la mine d'un futur vaillant chevalier, si Dieu lui accorde une longue existence. » Et tous les autres de faire à Bohort la même prière. Cependant ils n'auraient pas eu besoin de le faire, car, de toute façon, il se serait volontiers exécuté ; alors ils firent apporter de bonnes armes, les meilleures qu'on pût trouver dans le château. Ils l'armèrent bien et richement, comme c'est la coutume en Grande-Bretagne. Puis Bohort le fit maître du château et l'adouba. Il devint alors l'homme lige de Bohort, puisque ce dernier lui avait donné un fief, à lui qui n'en possédait pas encore. Les compagnons mangèrent au château lors d'une grande fête et ce fut le nouveau chevalier qui les servit, le mieux qu'il le put. Quand ils se furent restaurés à

Lors sailli avant uns esquiers qui li dist : « Sire, je vous ai servi plus a d'un an si ne m'avés encore riens donné, si m'avés promis bien a faire. Et il est ensi que vous vous en alés el roialme de Logres a tele ore par aventure que jamais n'en revenrés. Si vous proi ançois que vous vous en ailliés[d], pour Dieu, que vous me faciés chevalier de vostre main, car je en quiderai de mix valoir tous les jours de ma vie. Si me donés, el guerredon del service que je vous ai fait, cest chastel, par couvent que vous le tenrés a bien [*c*] emploiié se Dix me donne santé. — Ha, Boors, fait mé sire Gavains, pour Dieu, otroiiés lui ce qu'il requiert. Certes, il a bone chiere d'estre prodom s'il vit longement. » Et tout li autre compaingnon l'em proient ausi. Et nonpourquant ja ne l'en proiaissent il si le feroit il volentiers. Lors li font aporter unes bones armes, les meillours que on pot laiens trouver, si l'armerent bien et richement a la maniere de la Grant Bretaigne, si le ravesti Boors del chastel et le fist chevalier. Et il devint ses hom pour ce qu'il li avoit terre donnee dont il n'avoit devant point eü. Si mengierent laiens tout li compaingnon a grant feste et les servi li nouviaus chevaliers au mix qu'il pot. Et quant il orent disné par loisir si monterent sor lor chevaus et s'en partirent, mais ançois demanda mé sire Gavains au nouvel chevalier son non. Et il dist qu'il avoit non Auxillés li Blons.

plaisir, ils montèrent à cheval et s'en allèrent ; mais d'abord monseigneur Gauvain demanda au nouveau chevalier son nom. Il répondit qu'il s'appelait Auxillés le Blond.

514. Une fois partis de la montagne, les compagnons se mirent en route et chevauchèrent ensemble, tous les seize. Le nouveau chevalier les escorta un certain temps, puis il s'en retourna et les autres poursuivirent leur voyage jusqu'à none. Alors ils trouvèrent sur leur chemin une place forte qui était parfaitement munie de tout le nécessaire, car devant elle courait une rivière grosse et rapide, d'un côté, c'était la forêt, belle, foisonnant de bêtes, de l'autre, il y avait des champs prospères que les gens du pays labouraient. Alors les compagnons dirigèrent leur regard vers les prairies ; ils y virent des charpentiers occupés à dresser des loges. Monseigneur Gauvain dit à ses compagnons : « Chers seigneurs, sachez-le, il va y avoir en ce lieu une joute, voilà pourquoi on construit ces loges. » Monseigneur Yvain demanda aux charpentiers la raison pour laquelle il dressaient ces loges ; ils lui apprirent que la cause en était le tournoi qui devait s'y dérouler dans les trois jours. Puis les compagnons entrèrent dans la cité en passant un pont de bois. Quand ils furent à l'intérieur des murs, monseigneur Gauvain demanda : « Bien chers seigneurs, voudriez-vous voir Lancelot ? — Oui, volontiers, répondirent-ils, si cela est possible. — Je vais vous révéler le moyen qui vous permettrait de le voir ; en vérité, il ne se trouve pas loin d'ici. Il ne restera pas en ce pays longtemps, deux, trois jours ; c'est

---

514. Quant li compaingnon se furent parti del tertre si s'acheminerent et chevalchierent ensi ensamble tout .xvi. Et li nouviaus chevaliers les convoia une piece puis s'en retourna et cil errerent tout lor chemin jusques a nonne. Et lors trouverent en lor chemin un chastel qui estoit molt bien garnis de toutes choses, car parmi couroit une aigue forte et roide, et d'une part estoit la forest bele et plentuouse de bestes et d'autre part avoit bones gaaingneries que cil del païs labouroient. Lors esgardent li compaingnon aval les prés et voient charpentiers qui drechoient loges. Et mé sire Gavains dist a ses conpaingnons : « Biaus signour, or saciés que ci aura une assamblee, car pour ce drece on les loges. » Lors demande mé sire Yvains as charpentiers pour coi il dreçoient ces loges. Et cil dient que c'est pour un tournoiement qui i doit assambler dedens ces .iii. jours. Lors s'en entrent tout li compaingnon el chastel par desus un pont de fust. Et quant il furent dedens si lor dist mé sire Gavains : « Biaus signour, voldriés vous veoir Lanselot ? » Et cil dient : « Oïl, volentiers, se ce pooit estre. — Je vous enseigneroie bien conment vous le verriés. Il est voirs que Lanselos n'est mie loing de ci et si ne demouerra mie longement en cest païs .ii. jours ou .iii.[a] Et

pourquoi je conseille que nous demeurions ici jusqu'au jour du tournoi. — Alors, renchérit Bohort, il serait bon que personne des nôtres ne se fasse connaître ni aux gens de ce bourg ni aux autres, ainsi nous pourrions venir si discrètement au tournoi que personne ne saurait notre appartenance à la maison du roi Arthur. Car si Lancelot savait que nous sommes là, soyez-en sûrs, il n'y viendrait jamais ; c'est au monde l'homme qui veut mener le plus secrètement ses affaires. » Alors les compagnons décidèrent qu'ils se prétendraient originaires du royaume de Norgales. Cependant monseigneur Gauvain, qui regardait devant lui, avait remarqué un fort joli enfant et il lui demanda d'où il venait ; le jeune garçon répondit qu'il était de cette ville forte. « Et comment appelle-t-on cet endroit ? continua monseigneur Gauvain. — Seigneur, fit le garçonnet, on l'appelle Péningue[1]. — Et qui en est le seigneur ? poursuivit monseigneur Gauvain. — Seigneur, un chevalier qui se nomme Galehoudin[2], c'est le neveu de monseigneur Galehaut. »

Dans la cité de Galehoudin.

515. Quand monseigneur Gauvain entendit évoquer Galehaut des Îles, il sut très bien de qui il s'agissait et, appelant les autres compagnons, il leur confia : « Seigneurs, qu'allons-nous faire pour nous héberger ? Je vous le dis, si nous allons chercher logis dans la ville, nous y serons reconnus, car le seigneur de l'endroit a vu certains d'entre nous une fois ou

---

pour ce loeroie je que nous demourissons jusques au jour del tornoiement. — Dont seroit il bien, fait[b] Boors, que nus de nous ne se feïst connoistre a ciaus de cest chastel ne a autres gens si que nous puissons venir si coiement a l'assemblee que nus ne sace que nous soions de la maison le roi Artu. Car se Lanselos savoit que nous i fuissons, saciés qu'il n'i venroit ja, car c'est li hom el monde qui plus celeement velt faire ses afaires. » Et cil dient qu'il diront qu'il[c] sont del roialme de Norgales. Lors regarde mé sire Gavains devant lui et vit un molt bel enfant, se li demande dont il est et il li dist [*d*] qu'il est de cel chastel. « Et conment l'apele on ? fait mé sire Gavains. — Sire, fait li enfes, on l'apele Pilmugne[d]. — Et qui en est sires ? fait mé sire Gavain. — Sire, fait li enfés, uns chevaliers qui a a non Galeholt[e] et fu niés mon signour Galeholt. »

515. Quant mé sire Gavains ot parler de Galeholt de l'Ille si le connoist bien, si apele les compaingnons et lor dist : « Signour, que ferons nous d'ostel ? Je vous di que se nous nous en alons herbergier en cel chastel que nous i serons conneü, car je sai bien qu'il a aucun de nous veüs aucunes fois. Et pour ce seroit il bon au mien essient que nous en aillissons fors de cest chastel herbergier, si porrons ensi

l'autre. C'est pourquoi il serait bon, à mon avis, que nous allions chercher hôtel hors les murs, ainsi pourrons-nous rester incognito. » Mais les compagnons lui opposèrent qu'ils préféraient être logés dans le bourg plutôt qu'à l'extérieur. Alors monseigneur Gauvain se tourna vers le garçon : « Ami, pourrais-tu nous indiquer le meilleur hôtel de la ville ? — Je vous y conduirai, si vous le voulez. — Grand merci, dit Gauvain. Que Dieu te récompense ! Eh bien, conduis-nous. » Et le garçon prit la rue principale et la suivit jusqu'à arriver hors de la ville à une petite montagne où un bourgeois puissant avait construit un riche manoir qui aurait bien pu accueillir un grand roi. Quand ils furent à la porte de la demeure, ils firent demander par l'un des écuyers si l'on pouvait y recevoir seize chevaliers. « Qu'ils viennent chez moi en toute assurance, répondit le bourgeois, car je les recevrai le mieux possible ! » L'écuyer revint auprès des compagnons pour leur annoncer : « Seigneurs, la demeure est entièrement à vos ordres. » L'hôte vint à leur rencontre ; il les vit si nobles, d'apparence si vaillante qu'il fut tout réjoui de leur venue. Il les fit servir à grand honneur, après les avoir fait désarmer, et il leur fit apporter à chacun un manteau.

516. Cette nuit-là, les compagnons furent merveilleusement bien hébergés. Leur hôte se peina fort de les servir le soir. Et lorsqu'ils eurent mangé, il leur demanda d'où ils venaient. Monseigneur Gauvain répondit avant tout autre et déclara qu'ils étaient de pauvres chevaliers du royaume de Norgales.

---

estre celé. » Et il dient qu'il voelent mix estre herbergié ens que fors. Et lors dist mé sire Gavains au vallet : « Biaus amis, nous sauroies tu assener au meillour ostel de la vile ? — Je vous menrai, se vous volés. — Grans mercis, fait il, que Dix t'ament. Or nous maine dont. » Et cil s'en vait parmi la maïstre rue tant qu'il vint au de fors de la vile a un petit tertre ou uns riches bourgois avoit fait un riche manoir si que bien i peüst descendre uns rois poissans. Quant il furent a la porte de l'ostel si firent demander par un esquier se on porroit laiens herbergier .xvi. chevaliers. « Viengnent avant, fait li bourgois, seürement, car je les herbergerai au mix que je porrai. » Et cil revient as compaingnons si lor dist : « Signour, li osteus est tout a vostre conmant. » Et li ostes lor vient a l'encontre et les voit si beles gens et si prodome par samblant que molt fu liés de lor venue. Si les fait servir a honour et quant il furent desarmé si lor fist li ostes a chascun aporter un mantel.

516. Cele nuit furent li compaingnon herbergié bien et bel et molt se pena li ostes d'aus servir le soir. Et quant il orent mengié si lor demande dont il estoient. Et mé sire Gavains respondi avant que li autre et dist qu'il estoient del roialme de Norgales, povre chevalier,

Ils étaient venus à ce tournoi pour savoir si le hasard pourrait les aider en leur permettant quelque conquête grâce à leurs exploits[1] ; ils en avaient bien besoin, en chevaliers sans terre qu'ils étaient. « Je vous vois une si vaillante apparence, dit l'hôte, que je voudrais que vous entriez en relation avec le seigneur de ce château, car il eﬆ si hardi et de si noble cœur, tout jeune homme qu'il soit encore, que, si vous étiez de ses proches, je ne crois pas que vous repartiriez jamais. — Cher hôte, objeﬅa monseigneur Gauvain, nous sommes des chevaliers étrangers, nous ne le connaissons donc nullement et nous ne l'avons jamais rencontré. Pour cette raison, il nous vaut mieux être discrets ; nous n'entrerons jamais en relation avec lui si ce ne sont pas nos exploits qui nous présentent à lui. » Telle fut la réponse que monseigneur Gauvain adressa à son hôte. Celui-ci mit tous ses moyens à les servir. Au moment où ils allaient manger, monseigneur Gauvain s'était par hasard approché d'une fenêtre et il regardait les chevaliers qui passaient dans la rue. Et tandis qu'il reﬆait là, il entendit un grand tapage et, du côté du château, monta une forte et puissante clameur ; il tressaillit tout entier à ce vacarme, car il redoutait une bataille où, il le craignait, seraient impliqués des compagnons. Alors il demanda à Heﬅor s'il croyait que l'un de leurs seize compagnons était sorti de la maison. « Pourquoi cette queﬆion ? s'enquit Heﬅor. — Parce que, répliqua monseigneur Gauvain, j'ai entendu une immense clameur du côté de la tour et cela

---

si sont venu a cel tournoiement pour savoir s'aventure lor peüﬆ tant aïdier qu'il peüssent aucune chose conquerre par lor chevalerie, car grant meﬆier en auroient conme chevalier sans terre. « Je vous voi, fait li oﬆes, si prodom par samblant que je voldroie que vous fuissiés acointés au signour de ceﬆ chaﬆel, car il eﬆ si vaillans et de si haut cuer, tot soit il jouenes enfes, que se vous eﬆiés acointés de lui je ne quit mie que vous jamais em partissiés. — Biaus oﬆes, fait mé sire Gavains, nous somes chevalier eﬆrange, si nel connoissomes de riens ne nel conneüsmes onques. Et pour ce nous couvient il tenir coiement. Car ja ne nous i acointerons se noﬆre prouece ne nous i acointe. » Ensi respondi mé sire Gavains a son oﬆe. Et li oﬆes les servi de tout son pooir. Et quant il durent mengier si avint que mé sire Gavains fu venus a une feneﬆre si esgardoit les chevaliers [*e*] qui passoient parmi la rue. Et tant demoura illoc qu'il escouta et ot molt grant noise et molt grant criee lever par devers le chaﬆel. Et il tressaut tous quant il l'ot, car il doute que ce soit mellee si doute que aucuns de ses compaingnons n'i soit. Lors demande a Heﬅor s'il quide que aucuns de lor compaingnons soit issus de laiens. « Pour coi le demandés vous ? fait il. — Pour ce, fait mé sire Gavains, que j'ai

ne peut signifier que bataille. — Aucun n'est sorti », l'assura Hector.

517. Mais tandis qu'ils échangeaient ces propos, ils virent apparaître un chevalier qui dévalait la rue ; c'était un de ceux de la maison du roi Arthur et l'un des compagnons de la quête ; il arrivait totalement dénué d'armes, à l'exception de son épée qu'il tenait à la main, et son cheval était fort mal en point, car il présentait au moins vingt blessures. Celui qui le montait le poussait de ses éperons tranchants ; derrière lui venaient plus de quarante hommes tout en armes, brûlant du seul désir de le tuer. Et monseigneur Gauvain, en le voyant approcher dans une si grande détresse, le reconnut aussitôt : c'était Agloval. « Seigneurs, s'exclama-t-il, voyez l'un de nos compagnons qui arrive ici ! Il nous faut le secourir tout de suite ou bien il va mourir, ils sont trop nombreux contre lui ! » Hector se tourna vers les autres en criant : « Aux armes ! » Les compagnons saisirent leurs armes et, dès qu'ils les eurent revêtues et qu'ils furent montés à cheval, ils gagnèrent la rue et monseigneur Gauvain dit à Agloval : « Seigneur chevalier, entrez ici ; car, sur ma tête, nous allons vous fournir une bonne protection. » Agloval, tout étonné, se demandait bien qui ils étaient, cependant, puisqu'ils lui promettaient leur aide, il passa la porte. Alors arrivèrent ceux qui le pourchassaient et ils voulaient entrer de force dans la demeure quand monseigneur Gauvain leur enjoignit de ne pas y mettre le pied sous peine

---

oï une grant criee vers la tour qui n'est mie sans mellee. — Il n'i a nule », fait Hectors.

517. Endementres qu'il parloient ensi si voient venir un chevalier tout contreval la rue qui estoit de la maison le roi Artu et compains de la queste et venoit tous desarmés fors de l'espee qu'il tenoit et ses chevaus n'est pas si sains qu'il n'eüst a tout le mains .xx. plaies. Et cil qui desus estoit le hastoit des esperons trenchans et aprés lui venoient plus de .xl. home tout armé qui ne baoient fors de lui ocirre. Quant mé sire Gavains le voit venir si mal atourné si connoist maintenant que c'est Agloval. « Sire, fait il, veés ci venir un de nos compaingnons. Or couvient que nous li aïdons ou il morra ja, car trop a grant gent encontre lui. » Et Hectors regarde vers ses conpaingnons et lor escrie : « Ore as armes ! » Et li compaingnon s'armerent. Et quent il sont armé et monté sor lor chevaus si s'en vienent enmi la rue et mé sire Gavains dist a Agloval : « Sire chevaliers, entrés laiens, car par mon chief nous vous serons molt bon garant. » Et cil s'esmerveille molt qui il sont, mais toutes voies, puisqu'il l'aseürent de lui aïdier, entra il dedens la porte. Lors viennent avant cil qui le chaçoient et si voloient dedens entrer a fine force quant mé sire Gavains lor escrie qu'il n'i metent le pié, car il

de mort. En entendant ces propos, plus de dix se ruèrent sur monseigneur Gauvain et le frappèrent de leurs lances si bien qu'il abattirent sur le sol son cheval et lui-même pêle-mêle. Ils allaient le tuer en vérité quand Hector courut devant tous ses compagnons à sa rescousse ; il frappa celui qui était le plus proche et lui passa sa lance à travers le corps, le jetant mort à terre. Et les autres compagnons bondissent, fondent sur ceux du dehors qui étaient plus de soixante-dix, tous revêtus de cottes de fer ; et la mêlée commence, fort cruelle. Leurs adversaires, en effet, voulaient pénétrer de force à l'intérieur du logis pour s'emparer d'Agloval. Mais les compagnons, avec leur extrême vaillance, les en empêchaient. Bohort avait tiré l'épée ; il les abattait, il les tuait comme s'ils avaient été des bêtes ; il pique devant, il pointe en arrière, il accomplit de tels exploits que, plus que toute autre, on redoutait son épée. Hector, de son côté, s'affaire en homme de haute valeur. Lorsque ceux de la cité virent cela, ils firent sonner la cloche du donjon ; à l'intérieur du château, les hommes prirent les armes et descendirent au lieu de la mêlée. Ils trouvèrent la rue jonchée de cadavres et découvrirent les compagnons en pleine défense : c'était un spectacle extraordinaire ! Monseigneur Gauvain était remonté sur un cheval que Bohort lui avait remis à la place du sien, tué dans la bataille ; et il se comportait avec une belle énergie. Le combat dura si longtemps que ceux de la cité ne purent tenir malgré leur nombre, bien supérieur à celui des

---

morroient. Et quant cil oent ceste nouvele si acourent plus de .x. chevalier a mon signour Gavain et le fierent si de lor glaives qu'il abatent a terre lui et le cheval tout en un mont. Si l'eüssent tost ocis quant Hector le secourut devant tous ses[a] compaingnons et fiert si celui qui plus prés de lui estoit qu'il li met le glaive parmi le cors et le trebusche mort. Lors saillent li autre conpaingnon, si courent sus a ciaus de fors qui plus estoient de .LXX. qui tout estoient fer vestu, si conmence la mellee molt crueuse. Car il voloient entrer ens a fine force pour prendre Agloeval. Mais cil qui sont plain de toutes proueces lor desfendent et Boors ot l'espee traite si les vait abatant et ociant ausi conme se ce fuissent bestes. Si point amont et aval et fait tant par sa prouesce que plus est s'espee redoutee que nule des autres. Et Hectors s'i travaille molt conme cil qui estoit de molt grant prouece. Et quant cil del chastel voient ce si font sonner un saint de la maïstre forteresce et lors prendent cil del chastel lor armes et vienent a [f] la mellee et trouvent la rue joncie d'omes mors et voient ciaus qui se desfendent que c'estoit merveilles a regarder. Et mé sire Gavains fu remontés sor un[b] cheval que Boors li ot donné pour le sien qui ot esté ocis en la bataille le fist molt vigherousement. Si dura

compagnons, ils tournèrent les talons pour s'enfuir par la grand-rue, laissant sur le sol plus de quarante des leurs qui tous avaient cessé de vivre. Et ce n'est pas pour autant que les compagnons délaissèrent la poursuite au cours de laquelle il y en eut encore beaucoup qui tombèrent. Après qu'ils les eurent un bon moment pourchassés en les abattant de leurs chevaux et en les tuant, Bohort déclara :

518. « Seigneurs, il serait bien temps de nous en retourner ; désormais nous les avons suffisamment déshonorés. » Sur-le-champ, ils firent demi-tour et rejoignirent leur logis. Ils y trouvèrent leur hôte bouleversé et affligé. Une fois qu'ils se furent désarmés, monseigneur Gauvain lui demanda la raison de son affliction. « Seigneurs, répondit l'hôte, vous m'avez mis à mort, vous et vos compagnons qui avez tué tous les nobles hommes de cette cité. C'est pourquoi je ne pourrai jamais en réchapper vivant. Car dès que le seigneur de cette ville sera revenu, lui qui s'en est allé ce matin dans les bois, et dès qu'il apprendra cette nouvelle, il me fera tuer avec toute ma famille à cause du dommage que vous lui avez causé. Vous qui venez de terres étrangères, vous allez repartir en votre pays, je le sais, et vous me laisserez essuyer la querelle. C'est donc en toute justice que je l'affirme : je vous ai vus arriver pour mon malheur. Nul doute que vous ne soyez vaillants et nobles ; je n'en serai pas moins détruit au nom de votre amitié, sans l'avoir nullement mérité. — Mon cher hôte, le réconforta

---

tant la mellee que cil del chastel ne le porent plus sousfrir, tout soient il ore plus que li autre n'estoient, et s'en tournerent fuiant parmi la maïstre rue, et laissierent illoc plus de .xl. de lor conpaingnons qui tout estoient mort. Et pour ce ne remaint il pas qu'il ne soient enchaucié et chaient molt de chaus enmi la chace. Et quant il les ont grant piece enchauciés abatant et ociant si dist Boors :

518. « Signour, il fust bien tans que nous en retournissons hui mais car nous lor avons fait assés de honte. » Maintenant s'en retournerent li compaingnon et s'en revienent a lor ostel. Si trouvent lor oste molt dolant et molt esmaié. Et quant il furent desarmé si li demande mé sire Gavains qu'il avoit. « Sire, fait il, vous m'avés mort, et vous et vo compaignon qui avés ocis tous les prodomes de ceste vile. Si n'en puis eschaper sans mort. Car si tost que li sires de cest chastel sera venus, qui jehui matin ala el bois, et il orra ceste nouvele, il fera ocirre moi et mon lignage pour le damage que vous li avés fait. Et vous, qui estes de si estranges terres, vous en irés en vostre païs, ce sai je bien, et me lairés en la riote. Et pour ce puis je bien dire que mar vi onques vostre venue. Ja soit ce que vous soiés prodomes et bon chevalier si sai je bien que je serai destruis pour l'amour de vous si ne l'ai je mie deservi. — Biaus ostes, fait mé sire

Gauvain, n'ayez nulle inquiétude : quoi qu'il puisse nous advenir, nous ne partirons pas de ce château — je vous le promets sur ma loyauté de chevalier — sans avoir fait la paix entre vous et le seigneur de cette place de telle sorte que vous ne perdrez pas même la valeur d'un éperon.

519. — Chers seigneurs, apprenez-moi donc, s'il vous plaît, de quel pays vous êtes, car je comprends bien à vos paroles que vous ne venez pas du royaume de Norgales. — Assurément, je vais vous le dire, déclara monseigneur Gauvain, je ne vous le cacherai pas davantage. Sachez-le en vérité, nous sommes du royaume de Logres, de la maison du roi Arthur, compagnons de la Table ronde ; c'est le hasard qui nous a menés ici où nous avons entendu parler du tournoi qui doit se dérouler dans ces lieux ; nous sommes ainsi restés, car nous pensons que l'un de nos compagnons va s'y trouver et c'est pour le rencontrer que nous sommes entrés dans la cité. Voilà, je vous ai révélé ce qui nous concerne ; ne vous inquiétez plus de ce que nous avons fait : je vous l'affirme, il y a chez vous au moins trois hommes de si haute parenté et de telle valeur que, quand bien même nous aurions tué la moitié des habitants de ce bourg, Galehoudin nous le pardonnerait ! »

520. À cette nouvelle, l'hôte se sentit rasséréné et il était fort dépité de ne pas découvrir leur identité, car il estimait qu'il s'agissait de très nobles seigneurs ; aussi n'osa-t-il pas

---

Gavains, or ne vous esmaiiés, quar je vous creant conme loiaus chevaliers que nous ne nous partirons de cest chastel pour aventure qui nous aviengne jusqu'a dont que nous avons fait vostre pais au signour de ceste vile que ja n'i perderés vaillissant un esperon.

519. — Biaus signour, or me dites se vous volés de quel païs vous estes, car je connois bien a vos paroles que vous n'estes mie del roialme de Norgales. — Certes, fait mé sire Gavains, je le vous dirai et si ne le vous celerai plus. Saciés vraiement que nous somes del roialme de Logres de la maison le roi Artu et compaingnon de la Table Reonde. Si nous amena aventure ceste part ou nous oïmes parler d'un tournoiement qui ci doit estre et pour ce somes nous demouré. Car nous quidons bien que uns de nos compaingnons i soit et pour lui trouver venis[*386a*]mes nous en cest chastel. Si vous ai ore dit de nostre estre. Et si ne vous esmaiés mie de chose que nous aions faite. Car je vous di bien qu'il a chaiens tés .III. homes et de si haut lignage que se nous aviemes ocis la moitié de ciaus de cest chastel si le nos pardonroit Gaholdins. »

520. Quant li ostes ot ceste nouvele si en est plus a aise et molt li poise quant il ne les connoist tous. Car bien pense qu'il sont molt poissant home si ne lor ose demander lor nons qu'il ne le tenissent a vile-

leur demander leur nom de crainte de passer pour discourtois. Alors, ils retournèrent auprès d'Agloval, ils pansèrent ses blessures ; puis ils ôtèrent leurs heaumes. Agloval fut rempli de joie quand il reconnut les compagnons ; il ne sentait plus ni mal ni douleur. Il les embrassa l'un après l'autre en leur disant : « Seigneurs, qui vous a amenés de ce côté ? Ma foi, sans votre aide, c'en était fini de moi, pas d'échappatoire possible ! » Puis ils prirent place à la table, tout contents et joyeux ; ils plaisantaient et s'amusaient entre eux. Une fois restaurés, ils demandèrent à Agloval quelle aventure l'avait amené en cet endroit. « Je vais vous le raconter. Depuis très longtemps je n'avais pas cessé de vous rechercher. Il arriva, il n'y a pas huit jours, que je chevauchai par ce pays et que je finis par m'héberger chez un chevalier ; le roi Bademagu était en ce logis, couché, malade. Et lorsque nous eûmes longuement parlé ensemble, le roi Bademagu me recommanda d'aller de ce côté, car je pourrais y retrouver rapidement monseigneur Lancelot, puisque ce dernier avait quitté le roi la veille. Une fois qu'il m'eut tenu ces propos, je me dirigeai vers cette cité, car je croyais bien avoir des nouvelles de Lancelot lors du tournoi. Le matin, à mon arrivée dans la ville, j'allai loger là-haut dans le donjon avec les autres chevaliers. L'un des parents du seigneur de ce lieu me vouait une haine mortelle parce que j'avais tué son frère. Il me surprit à un moment où j'étais désarmé et il me blessa comme vous avez pu le voir. Nul doute qu'il ne m'aurait tué

---

nie. Lors en vienent a Agloval et ont ses plaies bendees. Lors ostent lor hialmes et, quant il les connoist, si ot grant joie si qu'il ne sent ne mal ne dolour qu'il ait, si les baise[a] l'un aprés l'autre si lor dist : « Signour, qui vous amena ceste part ? Par foi, se vous ne m'eüssiés aïdié je fuisse mors sans nul recouvrier. » Atant s'asisent au mengier lié et joiant si joent et gabent entr'aus. Et quant il orent mengié si demandent quele aventure l'avoit laiens amené. « Ce vous dirai je bien. Il a molt lonc tans que je ne finai de vous querre. Si m'avint, n'a mie .VIII. jours, que je chevauchoie par mi cest païs et tant que je me herbergai chiés un chevalier ou li rois Bandemagus gisoit malades. Et quant nos eüsmes grant piece parlé ensamble si me dist li rois Bandemagus que je venisse iceste part, car tost i porroie trouver mon signour Lanselot, car il s'estoit le jour devant partis de lui. Et quant il m'ot ceste parole dite si m'en ving en cest chastel, car bien i quidoie avoir oï aucunes nouveles de lui a ceste assamblee. Et quant je m'en ving jehui matin en la vile, si me herbergai la amont en la maïstre forterece avoc les autres chevaliers. Et uns des parens au signour de cest chastel me haoit de mortel haine pour ce que je avoie son frere ocis, si me souspris̄t que je estoie desarmés, si me navra ensi conme vous poés veoir, et ocis m'eüst il sans

si je ne m'étais pas enfui. Mais il m'est arrivé alors, par la volonté de Dieu, que vous m'avez préservé de la mort. — Dites-moi, demanda monseigneur Gauvain à Agloval, croyez-vous que le roi Bademagu puisse guérir ? — Certainement, répondit Agloval, puisqu'il m'a affirmé qu'il pourrait très bientôt monter à cheval. — Au nom de Dieu, déclara Bohort, alors nous avons eu beaucoup de chance, car je sais désormais que tous les compagnons qui participaient à notre quête sont revenus et ont été retrouvés ; nous pouvons parfaitement aller à la cour ! » Et tous de promettre qu'ils s'y rendront, dès la fin du tournoi. « Car si nous ne retrouvons pas Lancelot en ces lieux, eh bien, c'est à la cour que nous le retrouverons. » Sur le chemin de retour, ils passeraient par l'endroit où le roi Bademagu était alité : « S'il est guéri, nous l'emmènerons ; sinon on le fera ramener en litière. » Les compagnons conversèrent longuement ensemble ce jour-là si bien qu'il était déjà l'heure de none. À ce moment, leur hôte s'approche d'eux pour leur dire : « Mes seigneurs, revêtez bien vite vos armes, car vous allez voir d'ici peu toute la cité rassemblée en ce lieu. Monseigneur Galehoudin est revenu des bois, on lui a déjà raconté ce que vous avez fait et il éprouve une affliction et une colère extrêmes de la honte qu'il vous doit. » Alors les compagnons se firent armer, ils réclamèrent leurs chevaux et sautèrent en selle précipitamment. Ils voulurent alors sortir de la demeure, mais monseigneur Gauvain leur demanda à tous de ne pas quitter le logis. « Je pense, dit-il, établir une belle

---

faille se je ne fuisse cha afuis. Mais ore m'en est ensi avenu par la volente de Dieu que vous m'avés gari de mort. — Or me dites, fait mé sire Gavains a Agloval, quidiés vous que li rois Bandemagus puist garir ? — Oïl, bien, fait Agloval, car il me dist qu'il porroit bien par tans chevalchier. — En non Dieu, fait Boors, dont nous est il bien avenu, car je sai bien que tout li compaingnon de nostre queste sont venu et trouvé dont nous porrons bien aler a court. » Et il dient tout qu'il s'en iront tout aprés l'assemblee, « car, se nous ne trouvons ci Lanselot, si le trouverons nous a court », si parferont lor voie par la [*b*] ou li rois Bandemagus gist malades. « Et s'il est garis nous l'en menrons et ançois l'en feront il partir en litiere. » Assés parlerent li compaingnon ensamble celui jour tant que ce vint a ore de nonne. Lors s'en vint a eus lor ostes : « Biaus signour, armés vous tost, car vous verrés ja tout le monde ci assamblé. Car mé sire Galehos[b] est del bois venus, se li a on ja conté ce que vous avés fait et il en est si dolans et coureciés de la honte que vous li avés faite. » Lors se font armer li compaingnon et font amener lor chevaus et montent tost et isnelement, puis s'en voelent issir fors de laiens, quant mé sire Gavains lor dist que nus n'en isse. « Car je quit, fait il, si bien faire

paix entre vous et le seigneur de cette ville, de la sorte, j'en suis sûr, en toute sa vie il n'aura pas éprouvé de joie aussi grande que celle que lui apportera votre venue, lorsqu'ils connaîtra vos noms. » Les compagnons restèrent donc là à se tenir absolument tranquilles au milieu de la cour, heaumes lacés ; ils attendirent un bon moment de cette manière, puis, après un petit intervalle, monseigneur Gauvain vit arriver dans la rue Galehoudin avec une énorme foule d'hommes armés à cheval et à pied. En tête de la troupe marchait Galehoudin, tout en armes, c'était un chevalier de très haute taille qui chevauchait un grand destrier.

521. En le voyant venir, monseigneur Gauvain comprit que c'était Galehoudin ; et lorsqu'ils furent tout près, Galehoudin leur ordonna de faire halte, car il voulait savoir qui étaient les chevaliers. Il s'approcha alors de monseigneur Gauvain et il lui déclara : « Seigneur chevalier, je ne vous salue pas, car je ne sais pas si vous appartenez à ceux qui m'ont tué mes hommes, et dans ma place forte encore ! Assurément on n'a jamais fait une si grande honte au prince d'une terre ! — Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, attendez simplement que je vous aie parlé, s'il vous plaît. — Volontiers, répondit Galehoudin, dites ce que vous voudrez. — Je vous dirai, commença monseigneur Gauvain, que nous sommes des chevaliers errants venus de terres étrangères. Nous étions arrivés là au tournoi que vous avez organisé. Aujourd'hui, nous nous trouvions appuyés à cette

---

nostre pais vers le signour de ceste vile que je croi qu'il n'ot onques si grant joie com il aura de vostre venue si tost com il vous connoistra. » Lors s'arrestent li compaingnon et se tienent tout coi enmi la court, les hialmes laciés. Quant il orent grant piece atendu en tel maniere si ne demoura mie gramment que mé sire Gavains voit venir parmi la rue Galehoudin a tot grant plenté d'omes armés a cheval et a pié. Devant aus tous venoit armés Galeholdins qui molt estoit grans chevaliers et estoit montés sor un grant destrier.

521. Quant mé sire Gavains le voit venir si se pense que c'est Galehoudins. Et quant il en vinrent prés si les fist Galehoudins arrester car il volra savoir qui li chevalier sont. Lors en vint a mon signour Gavain, se li dist : « Sire chevaliers, je ne vous salue mie, car je ne sai se vous estes de ciaus qui ont mes homes ocis et en mon chastel encore. Certes, si grant honte ne fu onques faite a prince de terre. — Sire, fait mé sire Gavains, sousfrés vous tant que je aie parlé a vous, s'il vous plaist. — Volentiers, fait il, dites ce qu'il vous plaira. — Je vous di, fait mé sire Gavains, que nous sommes chevalier errant d'estranges terres, si estienmes venu a cest tournoiement que vous avés fait assambler. Si fumes jehui a ore de prime apoiié a ces

fenêtre quand nous avons vu passer un chevalier appartenant à notre compagnie, il fuyait et plus de soixante hommes tout en armes le poursuivaient pour le tuer alors qu'il était désarmé et ils l'avaient blessé en plusieurs endroits. À cette vue, nous avons été saisis d'une grande pitié, nous sommes descendus, nous avons couru à lui pour l'aider parce qu'il était seul. Les autres nous ont assaillis, nous nous sommes défendus de notre mieux et nous avons réussi à nous délivrer de nos assaillants. S'il y avait en cette place un homme pour oser contredire ces faits ou démontrer que, dans cette affaire, nous sommes en quoi que ce soit coupables, je suis prêt à assurer notre défense à l'écu et au bâton[1]. » En l'écoutant parler, Galehoudin se dit que c'était un chevalier de valeur qui s'adressait à lui en ces termes et il lui demanda qui il était. « Certes, seigneur, je n'ai jamais caché mon nom par peur quand on me le demandait et je ne le cacherai pas davantage pour vous. Je me nomme Gauvain, je suis le neveu du roi Arthur à qui nous appartenons, nous tous ici, qui sommes compagnons de la Table ronde. Aussi, soyez-en assuré, tous ceux de cette cité ne tiendraient pas jusqu'à la venue de la nuit s'ils se mesuraient contre les chevaliers que voici. » Quand Galehoudin entendit que c'était monseigneur Gauvain, il jeta son écu et sa lance sur le sol, ôta son heaume de sa tête et courut vers monseigneur Gauvain les bras tendus en lui souhaitant la bienvenue. « Pour Dieu, seigneur, ne vous offusquez pas de ce que je vous ai

---

fenestres tant que nos veïsmes venir un chevalier de nostre compaingnie afuiant qui plus de .LX. home sivoient tout armé pour lui ocirre et il estoit desarmés, si l'orent navré em pluisors lix. Et quant nous veïsmes ce si en eüsmes molt grant pitié, si descendismes et lor courumes au devant pour lui aidier pour ce qu'il estoit seus. Et cil nous assaillirent et nous nous desfendismes au mix que nous peüsmes tant que nous nous en delivrasmes. Et, s'il avoit home en ceste place qui osast desraisnier ne montrer que nous de ceste chose soions en coupe, je suis prés del desfendre a l'escu et au baston. » Quant Galeholdins ot ceste chose si pense bien que cil est prodom qui en tel maniere parole a lui, se li demande qui il est. « Certes, [*c*] sire, je ne celai onques mon non pour paour d'ome pour tant qu'il me fust demandés et je ne le celerai ja pour vous. J'ai a non Gavains et suis niés au roi Artu a qui nous somes tout cil qui ci sont compaingnon de la Table Reonde. Si saciés vraiement que tout cil de cest chastel ne duerroient pas a eus jusqu'a la nuit se ce venoit a la mellee. » Quant Galehoudins entent que c'est mé sire Gavains si jete son escu et sa lance a terre et oste son hialme de sa teste et puis court a mon signour Gavain les bras tendus et li dist qu'il soit li bien venus. « Et

mal traité ; si j'avais su que ce fût vous, je ne l'aurais fait en aucune façon. Je vous prie donc par Dieu de me le pardonner et vos compagnons aussi. »

522. Et monseigneur Gauvain, devant tant de générosité et de noblesse, ôta à son tour son heaume et lui tendit son épée : « Seigneur, nous avons bien plus mal agi envers vous que vous envers nous ! C'est pourquoi je suis d'avis que nous devons vous dédommager. — Seigneur, s'écria Galehoudin, pour le dédommagement, nous nous en passerons. Mais, pour Dieu, dites-moi plutôt si monseigneur Lancelot du Lac est en votre compagnie. — Non pas, en vérité, répondit monseigneur Gauvain. Mais il se trouve en ce pays, et c'est pour cela que nous l'attendons, car nous pensons qu'il sera à ce tournoi. — Ma foi, expliqua Galehoudin, c'est pour lui que j'ai fait organiser ce tournoi. » Puis Galehoudin retourna auprès de ses hommes, il leur intima de tous repartir et il les blâma et gourmanda en leur disant : « Déguerpissez, méchantes gens ! Il s'en est fallu de peu que vous ne causiez mon déshonneur. Si vous aviez tué ces valeureux chevaliers, j'en aurais été déshérité pour le restant de ma vie et vous tous auriez été massacrés. Vraiment, vous avez eu de la chance ! » Galehoudin revint à sa demeure, il mit pied à terre, se fit désarmer au plus vite avec toute sa compagnie. Dès qu'il fut désarmé, il prit vingt de ses familiers, parmi les plus vaillants de sa cour, il leur ordonna de se revêtir de

---

pour Dieu, sire, ne vous poist mie de ce que je vous ai mesfait, car je seüsse que ce fuissiés vous je ne l'eüsse fait en nule maniere. Si vous proi, pour Dieu, que vous le me pardonnés, vous et vostre compaingnon. »

522. Quant mé sire Gavains ot la franchise et la debonaireté, si oste son hialme de sa teste et li tent s'espee. « Sire, nous vous avons plus mesfait que vous n'aiiés nous. Et pour ce nous est il avis que nous le devons amender. — Sire, fait Galeholdins, de l'amende passerons nous bien. Mais, pour Dieu, itant me dites se mé sire Lanselot del Lac est en vostre conpaingnie. — Nenil, voir, fait mé sire Gavains. Mais il est en cest païs et pour ce l'atendons nous. Car nous quidons qu'il soit a cest tournoiement. — Par foi, fait Galeholdins, pour lui avoie je fait cest tournoiement assambler. » Lors revient Gaholdins a ses homes, si les en fait tous aler ariere, si les blasme et laidenge et lor dist : « Fuiés de ci malvaise gent, a poi que vous ne m'avés honni. Car se vous eussiés cel prodome ocis je en fuisse desiretés a tous les jors de ma vie et vous destruit, si vous en est molt bien avenu. » Et Galehodins est venus a son ostel si descent et se fait desarmer isnelement et toute sa maisnie. Et quant il fu desarmés si prent .xx. de ses compaingnons des mils vaillans de sa court si les fist apareillier et

leurs plus beaux et leurs plus riches atours. De son côté, il s'était lui-même habillé superbement, en noble seigneur qu'il était ; c'est dans cette tenue qu'il s'en alla visiter les compagnons de la Table ronde, car il avait le désir de les servir et de leur rendre honneur. Lorsqu'il arriva à la demeure où les compagnons étaient logés, il les trouva déjà tout désarmés et revêtus de magnifiques vêtements, car leur hôte, qui était un homme de valeur, se donnait beaucoup de mal pour les servir. Voyant arriver Galehoudin, ils coururent tous à sa rencontre et manifestèrent une grande joie. Et lui leur déclara : « Chers seigneurs, je vous prie, par amitié et par courtoisie, de me compter désormais parmi vos amis et de m'accorder le don que je vous demanderai. » Ils répondirent qu'ils le lui accorderaient dès le moment qu'il le souhaitait. « Mille mercis, mes chers seigneurs ; maintenant je vous prie de venir vous loger chez moi. » Ils lui répondirent qu'ils le feraient volontiers. « Mais si un autre que vous nous avait fait cette prière, nous n'y serions point allés, car notre hôte est extrêmement valeureux et courtois. — Eh bien, répliqua Galehoudin, puisque vous vous en félicitez tant, je lui donne en récompense cette cité et toutes ses dépendances, ainsi qu'à ses héritiers pour toujours. Je le ferai chevalier à la Pentecôte. » En entendant cette promesse faite par Galehoudin, l'hôte se précipita à ses pieds. Et Galehoudin l'investit de ce fief et le lui octroya. Puis il fit monter tous les compagnons à cheval et les emmena dans sa forteresse. Cette nuit-là, il les

---

bel et richement. Et il meïsmes s'est acesmés molt bien conme haus hom, si vait en tel maniere veoir les compaingnons de la Table Reonde car molt les voldra servir et honerer. Quant Galeholdins vint al ostel ou li conpaingnon estoient si vint en tel point qu'il estoient ja tout desarmé et vestu molt richement car lor ostes, qui molt estoit prodom, s'en penoit molt d'aus servir. Et quant il virent venir Gahodin si li coururent tout a l'encontre, si li fisent molt grant joie. Et il lor dist : « Biaus signour, je vous proi par amours et par courtoisie que je soie des ore mais vostre amis et que vous me doigniés un don tel que je vous demanderai. » Et il dient qu'il li donront puisqu'il les en requiert. « Grans mercis, fait il, biaus signour. Or vous proi je que vous veigniés herbergier o moi. » Et il dient que ce feront il volentiers. « Mais se uns autres [*d*] nous em proiast nous n'i[a] aillissions point, car trop est nos ostes vaillans et courtois. — Pour ce, fait Galeholdins, que vous vous en loés tant, li doins je en guerredon cest chastel et tout quanqu'il i apent a lui et a ses oirs a tous jours mais et le[b] ferai chevalier a ceste Pentecouste. » Et quant li ostes ot la promesse que Galeholdins li fait se li vait chaoir as piés. Et li sires l'en ravest del don, se li otroie. Puis fait monter tous ses compaingnons et

combla de toutes les aises qu'il put et il se montra si généreux que les compagnons reſtaient ſtupéfaits des honneurs immenses qu'on leur faisait. Mais à présent le conte cesse de parler d'eux tous et s'en retourne à Lancelot du Lac.

Seconde rencontre avec le Blanc Cerf.

523. À présent le conte dit que, lorsque le jeune homme qu'il avait envoyé à la Montagne Interdite s'en fut allé, Lancelot et Mordret chevauchèrent jusqu'à la nuit à travers la forêt. Lorsque la lune se leva, ils arrivèrent à une petite montagne. Alors, regardant devant eux, ils virent venir le cerf que les six lions conduisaient ; le groupe passa devant les deux chevaliers et pénétra dans les profondeurs de la forêt. Dès que les deux compagnons ne purent plus les voir, Lancelot déclara à Mordret : « Voilà une merveilleuse aventure ! Et puisse Dieu ne plus jamais m'accorder son aide, vous pouvez m'en croire, si je ne vais pas m'enquérir de l'endroit où ces lions demeurent ! — Par Dieu, renchérit Mordret, je les avais vus moi aussi[1], il n'y a guère, et je les aurais bien suivis ; mais je pourchassais un chevalier qui emportait un nain que je devais conduire. Si vous le voulez bien, je suis prêt à vous accompagner. — Alors, allons-y », conclut Lancelot.

524. Ils se lancèrent à la poursuite des lions et du cerf à l'allure la plus vive qu'ils pouvaient soutenir et ils finirent par arriver devant d'épaisses broussailles ; au moment où

---

les enmaine en sa forteresce. Si[c] les aaise cele nuit de quanqu'il pot, si en fiſt tant que li compaingnon s'en esbahirent tout de la grant honour qu'il[d] lor faisoit. Mais atant laisse ore li contes a parler d'aus tous et retourne a parler de Lanselot del Lac[e].

523. Or diſt li contes que quant li vallés que Lanselos ot envoiié el Tertre Deveé se fu partis Lanselot et Mordres chevauchierent parmi la foreſt jusqu'a la nuit. Et quant la lune fut levee si vinrent a un petit tertre. Et lors regarderent devant eus et virent venir le cerf que li .VI. lyon conduisoient si passerent par devant les .II. chevaliers et se misent en l'espesse de la foreſt. Et quant li doi compaignon ne les porent mais veoir si diſt Lanselos a Mordret : « Ci a merveillouse aventure. Et ja Dix ne m'aït se vous me volés croire, se je ne vois savoir ou cil lyon repairent. — Par Diu, fait Mordres, je les vi ausi n'a mie lonc tans et je les eüsse sivis. Mais je aloie aprés un chevalier qui emportoit un nain que je devoie conduire. Et, s'il vous plaiſt, je sui pres de vous faire compaingnie. — Ore alons dont », fait Lanselos.

524. Lors en vont aprés les lyons et le cherf le greingnour oirre qu'il pueent et tant qu'il en viennent a unes broches espesses. Et en

ils s'apprêtaient à les traverser, deux chevaliers leur barrèrent le passage ; le premier surprit Lancelot en lui coupant la route puisqu'il venait sur le côté et il le fit passer sous le ventre de son cheval si bien que la pointe de son heaume toucha le sol ; le second frappa Mordret avec une telle violence qu'il le fit tomber sous un chêne. Puis ils s'emparèrent des chevaux et les emmenèrent au grand galop, laissant à pied Lancelot comme Mordret, tous deux si stupéfaits qu'ils ne savaient plus que devenir. Mais sachez-le, Mordret ne trouva pas la situation amusante, il était beaucoup plus fâché que Lancelot, il jura qu'il aurait préféré être transpercé d'un coup de lance plutôt que d'avoir subi ce désagrément. Cependant Lancelot ne fit qu'en rire et il déclara à Mordret par manière de plaisanterie : « Eh bien, vous m'avez fort mal aidé à défendre mon cheval que ces deux-là emmènent devant nous !

525. — Au nom de Dieu, s'exclama Mordret, je n'arrive pas à croire qu'ils ne nous ont pas ensorcelés, car jamais deux chevaux ne furent gagnés aussi aisément ! Tout homme au monde devrait rester ébahi d'un tel coup du sort. — Au nom de Dieu, répliqua Lancelot, ils ne nous ont pas jeté de sort ; c'est notre lâcheté qui nous a privés de nos montures. » Tandis qu'ils parlaient ainsi, ils virent arriver un nain monté sur un pauvre roussin ; à leur vue, le nain s'écria : « Dieu protège les vaillants chevaliers qui s'en vont à pied parmi les bois ! Malheur à celui qui vous a faits chevaliers de

---

ce qu'il devoient outre passer si lor vinrent en travers .II. chevalier dont li uns sousprent Lanselot a la traverse come cil qui ne venoit mie de droit si le porte desous le ventre del cheval et li coins de [*e*] son hialme chiet a terre. Et li autres fiert Mordret si durement qu'il l'abat desous un chaisne. Puis prendent les chevaus si les enmainent molt grant oirre si laissent Lanselot a pié et Mordret ausi, si furent si esbaï qu'il ne sorent que devenir. Et saciés que Mordres ne s'en joe pas, ains est assés plus dolans que Lanselos si dist qu'il volsist mix estre ferus d'un glaive parmi le cors que ce lor fust avenu. Et Lanselos n'en fait fors rire, si dist a Mordret tout en riant : « Certes, malvaisement m'avés aidié a desfendre mon cheval que cis enmaine devant nous !

525. — En non Dieu, fait Mordres, je ne querroie pas que cil ne nous eüssent enchanté, car onques mais .II. chevaus ne furent si aiesiement conquis. Si n'a home el monde qui de ceste aventure ne se deüst esmerveillier. — En non Dieu, fait Lanselos, enchanté ne nous ont il pas. Mais nostre malvaisties les nous a tolus. » En ce qu'il parloient ensi si voient venir un nain sor un povre roncin. Et quant il les vit si dist : « Dix gart les vaillans chevaliers qui vont a pié parmi

la Table ronde ! Car, Dieu me préserve, vous ne le méritez pas du tout, vous que ces chevaliers ont abattus avec une telle facilité ! — Ah, rétorqua Lancelot, nous leur avons donné nos chevaux dans l'espoir que tu nous donnerais le tien en échange, il pourra sans peine nous porter tous les deux. — Que Dieu m'apporte son aide, dit le nain, je voudrais bien que vous ayez un aussi grand désir de monter mon roussin que j'ai de vous le prêter ; oui, que Dieu m'aide, vous le monteriez, et plus pour votre honte que pour votre honneur. — Que Dieu t'aide, intervint Mordret, montre-nous où sont nos deux chevaux. — Si chacun de vous veut m'accorder un don, déclara le nain, je vous indiquerai où vous pouvez les retrouver. — Ma foi, promit Lancelot, si tu me demandes un don que je doive ou puisse t'accorder, eh bien, en ce qui me concerne, je te l'accorde. — Moi aussi, affirma Mordret. — Je ne vous demande rien de plus, fit le nain, suivez-moi. » Aussitôt il reprit la route par laquelle il était venu et tous trois arrivèrent dans une vallée où quatre pavillons étaient dressés. Le nain les désigna en disant : « C'est là que vous pourrez retrouver vos chevaux et ceux qui les gardent. »

526. Et donc les deux compagnons se dirigèrent vers les pavillons ; dans le premier ils découvrirent deux chevaliers et deux demoiselles qui mangeaient, assis à une table. Devant un autre des pavillons se trouvaient leurs deux chevaux attachés

---

la forest. Dehait ait ore qui chevaliers vous fist de la Table Reonde. Car, si m'aït Dix, vous en estes malvaisement digne quant .II. chevalier vous ont si legierement abatu. — Ha, fait Lanselos, nous lor donnasmes en espoir que tu nous donnaisses le tien, si nous porra legierement porter ambes .II. — Si m'aït Dix, fait li nains, je volsisse que vous i eussiés ausi grant talent de monter conme je avroie de vous prester. Si m'aït Dix, vous i monteriés et plus pour vostre honte que pour vostre honour. — Si t'aït Dix, fait Mordres, enseigne nous nos .II. chevaus. — Se chascuns de vous, fait li nains, me velt donner un don je vous enseigneroie ou vous le porriés trouver. — Par foi, fait Lanselos, se tu me demandes don que je donner te doie ou puisse donner endroit de moi le t'otroi. — Et je ausi, fait Mordres. — Je ne vous demant plus, fait li nains. Sivés moi. » Lors s'en vait devant toute la voie qu'il estoit venus tant qu'il en viennent en une valee ou il avoit .IIII. paveillons tendus. Et li nains lor moustre et lor dist : « La porrés vos trouver vos chevaus et ciaus qui les ont. »

526. Lor en vont li doi compaingnon jusques la et trouvent el premier paveillon .II. chevaliers et .II. damoiseles qui mengoient a une table. Et devant un autre paveillon estoient lor doi cheval atachié

par les rênes. À cette vue, ils se sentirent rassérénés. Ils entrèrent dans le pavillon ; Lancelot s'adressa aux chevaliers en ces termes : « Chers seigneurs, vous nous avez pris tantôt nos montures si soudainement que nous n'avons pu nous en garder. Si vous nous les avez dérobées illégitimement, c'est légitimement que nous les emmènerons. Et nous vous tiendrons pour des chevaliers de valeur si vous arrivez à les conquérir sur nous. — Dieu m'aide, rétorqua l'un d'eux, si vous les emmenez, vous le regretterez. — Mon ami, déclara Lancelot, si vous croyez que je vous fais injustice ou tort, prenez-en vengeance quand vous croirez le moment favorable. » Et les deux autres de lui promettre qu'ils le feront avec plaisir avant qu'il ne s'y attende.

527. Sur ces paroles, les deux compagnons se dirigèrent vers leurs chevaux et les enfourchèrent ; le nain alors s'approcha d'eux pour leur dire : « Mes seigneurs, gardez bien en mémoire que chacun de vous deux me doit un don en retour. » Ils l'assurèrent que c'était la vérité et qu'ils s'acquitteraient de leur promesse dès qu'il le voudrait. Alors Lancelot s'enquit d'un endroit où ils pourraient se loger. « Dieu m'aide, fit le nain, je n'en sais rien ; une bonne partie de la nuit est déjà écoulée et il n'y a aucune maison à moins de sept lieues, si ce n'est un ermitage, qui se trouve à deux lieues d'ici. — Conduis-nous donc là-bas, conclut Lancelot. — Volontiers », acquiesça le nain, et il les mena jusqu'à l'ermitage. Ils frappèrent et appelèrent si bien que l'ermite

---

par les frains. Et quant il les virent si sont plus lié que devant, si entrent el paveillon. Et Lanselos parole as chevaliers et lor dist : « Biaus signour, vous nous presistes ore nos chevaus si soudainement que nous ne nous en peüsmes garder. Et se vous les enmenastes a tort nous les enmenrons a droit. Si vous tenrons a bons chevaliers se vous les poés conquerre sor nous. — Si m'aït Dix[a], [*f*] fist li uns d'aus, se vous les enmenés vous en repentirés. — Biaus signour, fait Lanselos, se vous quidiés que je vous face tort ne desraison si vous en vengiés quant vous quiderés bien faire. » Et cil dient que si feront il volentiers avant qu'il ne quide.

527. Lors en viennent a lor chevaus et montent sus et li nains vient a eus, si lor dist : « Biaus signour, or vous souviengne bien que chascuns de vous .II. me doit un guerredon. » Et il dient que c'est voirs et que bien s'en aquiteront quant il les en requerra. Lors demande Lanselos ou il porroit herbergier. « Si m'aït Dix, fait cil, je ne sai. Car il est ja grant piece de la nuit trespassee et il n'a maison a mains de .VII. lieues fors un hermitage qui est ci pres a .II. lieues. — Or nous mainne », fait Lanselos. Et cil dist : « Volentiers. » Si les maine tant li nains qu'il sont venu a l'hermitage. Si hurtent et apelent tant

arriva, il leur ouvrit sa porte en demandant qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient des chevaliers errants et qu'ils désiraient l'hospitalité. L'ermite affirma qu'il les logerait de grand cœur, le mieux qu'il le pourrait. Alors les deux compagnons mirent pied à terre, ôtèrent leurs armes et le nain les recommanda à Dieu en leur annonçant que, lui, allait repartir. « Et où donc iras-tu à présent ? » s'enquit Lancelot. Mais le nain répliqua qu'il n'avait pas peur et qu'il trouverait un bon logis. Puis il les recommanda à Dieu et s'en alla à travers la forêt sous les rayons de la lune[1]. Les deux compagnons qui étaient restés à la demeure de l'ermite s'occupèrent de soigner leurs chevaux, l'ermite leur offrit du pain et de l'eau, car il ne pouvait les réconforter de rien d'autre ; mais eux qui avaient jeûné tout le jour acceptèrent avec plaisir. Lorsqu'ils eurent mangé et bu, Lancelot interrogea l'ermite : « Seigneur, expliquez-moi une aventure qui m'est arrivée ce jour si vous en connaissez la raison. — De quoi s'agit-il ? demanda l'ermite. — Seigneur, j'ai vu passer aujourd'hui un cerf blanc comme la neige, il portait une chaîne d'or autour du cou ; et il y avait six lions qui le conduisaient avec autant de vénération que s'il avait été un reliquaire. — Ah, seigneur, s'écria l'ermite, vous l'avez vu, vous avez vu le Blanc Cerf ? — Oui, seigneur, sachez-le en vérité. — Eh bien, dit l'ermite, apprenez que vous avez été témoin de l'une des plus grandes merveilles de ce monde ; mais ce n'est pas un sujet que vous pouvez connaître ni mener à son terme, pas plus vous qu'un autre, si

---

que li hermites vint, si lor ouvri l'uis, si lor demande qui il sont. Et il dient qu'il sont chevalier errant, si voloient herbergier. Et il dist qu'il les herbergera volentiers au mix qu'il pora. Lors descendent li compaingnon et se desarment et li nains les conmande a Dieu et dist qu'il s'en ira. « Et ou iras tu huimais ? » fait Lanselos. Et cil dist qu'il n'a mie paour qu'il trouvera bon ostel. Lors les conmande a Dieu et s'en vait parmi la forest au rai de la lune. Et cil qui furent remés a la maison l'ermite penserent de lor chevals adresier et li hermites lor donna pain et aigue, car d'autre chose ne les pooit il aaiesier. Et cil qui toute jour avoient juné le prisent volentiers. Quant il orent mengié et beü si dist Lancelos[a] a l'ermite : « Sire, car me dites une aventure qui m'est hui avenue, se vous savés. — Quele fu ele ? fait li hermites. — Sire, fait il, je vi hui passer un cerf blanc conme noif et avoit entour son col une chaisne d'or. Si le conduisoient .VI. lyon ausi chierement par samblant conme se ce fust uns saintuaires. — Ha, sire, fait li hermites, le veïstes vous le Blanc Cerf ? — Sire, fait il, oïl, de verté le saciés. — Or saciés, fait li hermites, que c'est une des greignours merveilles que vous onques veïstes, ne ce n'est mie chose que vous puissiés savoir ne achiever, ne vous ne home nul fors

ce n'eſt seulement le Bon Chevalier, celui qui surpassera par ses prouesses et sa valeur tous les chevaliers de ce monde terreſtre. C'eſt celui-là qui mènera à bonne fin l'aventure des lions et du cerf et apprendra aux hommes de quelle façon les lions ont pris et gardent le cerf. Soyez-en absolument assuré : ce n'eſt pas un enchantement ni l'œuvre du démon, mais c'eſt un merveilleux miracle qui eſt advenu autrefois par la volonté de Notre-Seigneur. — Seigneur, reprit Lancelot, puisque nous ne pouvons pas l'apprendre de votre bouche ni d'aucune autre, si ce n'eſt celle du Bon Chevalier à qui Dieu en donnera l'honneur, je ne vous presserai pas davantage, ce serait peine perdue. Mais s'il vous plaît, apprenez-moi une autre chose que je voudrai vous demander, car je sais bien que vous connaissez plus que quiconque tout ce qui touche à cette forêt ; c'eſt pourquoi je vous pose la queſtion avec assurance. Il m'eſt arrivé, poursuivit Lancelot, il y a peu, que je chevauchais à travers cette forêt, loin d'ici, et je finis par parvenir à un pavillon où je rencontrai un chevalier auquel je dus me mesurer bon gré mal gré. Je le combattis et je le tuai. Sur-le-champ sortirent des pavillons une douzaine de demoiselles, elles m'assurèrent que j'avais très mal agi en le tuant, car c'était un roi riche et puissant, l'un des plus vaillants hommes du monde. Mais elles ne voulurent jamais m'en dire davantage et elles s'en allèrent en emportant le corps. Depuis, je n'en ai plus eu aucune nouvelle ; toutefois elles

---

solement li Bons Chevaliers qui de bonté et de chevalerie passera tous les terriens chevaliers et cil achievera l'aventure des lyons et del cherf et fera a savoir el monde en quel maniere li lyon prisent en garde le cerf. Car bien saciés vraiement que ce n'eſt nus enchantemens ne ouvre de diable ains uns merveillous miracles qui avint jadis par la volenté de Noſtre [*387a*] Signour. — Sire, fait Lanselos, puis que nous nel poons savoir par vous ne par autrui fors par cel Bon Chevalier a qui Dix en donra l'onour, je ne vous esforcerai ja plus que ce seroit paine gaſtee. Mais ore me dites une chose que je vous demanderai, car je sai bien que vous savés de ceſte foreſt plus que nus hom. Et pour ce le vous demandé je seürement. Il avint, fait Lanselos, n'a gaires que je chevauchoie parmi ceſte foreſt loing de ci et tant que je ving a un paveillon ou je trouvai un chevalier a qui il me couvint jouſter ou je volsisse ou non. Et je jouſtai a lui, si l'ocis et tout maintenant issirent fors del paveillon jusqu'a .xii. puceles et me disent que trop avoie mal esploitié quant je l'avoie ocis, car ce[b] ert uns riches rois poissans et uns des vaillans homes del monde. Mais onques plus ne m'en volrent dire, ains s'en alerent atout le cors ne onques puis n'en oï ne vent ne voie[c]. Et nonpourquant eles disent qu'eles seroient si vengies de moi que je en seroie mors et ocis. Et pour ce voldroie je savoir qui il eſt.

m'avaient bien juré qu'elles trouveraient assez à se venger de moi qui allais en mourir et être tué. Voilà : j'aimerais connaître l'identité de ce roi.

528. — Au nom de Dieu, déclara le vénérable vieillard, en affirmant qu'il était roi, elles n'ont pas menti : assurément il l'était, d'une terre que l'on appelle la Marche d'Écosse ; mais je vous certifie qu'il était l'homme le plus déloyal du monde et le plus perfide ; on l'a bien vu le jour où il a pendu son père dans cette forêt à un chêne, alors que c'était un vaillant seigneur. C'est bien la pire des cruautés qu'un fils puisse faire à son père. Vous avez été heureux de le tuer : tous ceux de ce pays vous en béniront. — Savez-vous quel était son nom ? » s'enquit Lancelot. Le vénérable vieillard répondit : « Seigneur, lorsqu'il était un tout jeune homme, on l'appelait Merlan le Simple ; mais une fois couronné roi, il devint si perfide qu'on l'appela Merlan[1] le Diable. — Alors peu m'importe de l'avoir tué, conclut Lancelot, s'il était aussi déloyal que vous l'affirmez. Auparavant cela me chagrinait, car j'espérais qu'il avait en lui d'autres qualités que celles-là. »

529. Lorsqu'ils eurent ainsi longuement parlé ensemble, ils allèrent dormir sur une épaisse couche d'herbe fraîche que l'ermite leur avait apportée. Le matin, ils entendirent la messe que l'ermite leur chanta ; puis ils revêtirent leurs armes, montèrent à cheval et recommandèrent l'ermite à Dieu avant de pénétrer dans la forêt et d'avancer sur le chemin. Ce jour-là, il fit très chaud, car le mois de mai

---

528. — En non Dieu, fait li prodom, de ce qu'eles dirent qu'il estoit rois ne mentirent eles mie. Car sans faille rois ert il et sires d'une terre que on apele la Marche d'Escoce. Mais je vous di qu'il estoit li plus desloiaus hom del monde et li plus fel, et bien i parut le jour qu'il pendi son pere en ceste forest et a un chaisne qui molt estoit prodom. Et ce fu la greignour cruauté que fix fesist onques a pere. Si vous en est bien avenu de ce que vous l'avés ocis, car tout cil de cest païs vous en beneïront. — Et savés vous conment il avoit non ? » fait Lanselos. Et li prodom li respont : « Sire, quant il estoit jouenes enfes si l'apeloit on Merlan le Simple. Et quant il fu couronés a roi si devint si fels que on l'apeloit Merlan le Dyable. — Dont ne m'en chaut, fait Lanselos, se je l'ai ocis quant il estoit si desloiaus conme vous dites. Et devant m'en pesoit il molt pour ce que je esperoie en lui autre chose qu'il n'i ait. »

529. Quant il orent ensi parlé longement ensamble si alerent couchier sor grant plenté d'erbe verde que li hermites avoit aportee. Au matin oïrent messe que li hermites lor chanta et aprés s'armerent et monterent sor lor chevaus et conmanderent l'ermite a Dieu si se misent en la forest et oirrent tout le chemin. Celui jour fist il molt chaut car

était déjà terminé. Les deux compagnons firent route jusqu'à midi ; ils entrèrent alors dans une vallée et découvrirent une source qui sourdait sous un pin. Et à la regarder, ils la virent si belle qu'ils furent saisis du désir d'y boire. Ils mirent donc pied à terre et en burent à satiété ; puis ils s'assirent à l'ombre du pin et prirent quelque repos. Lancelot déclara alors qu'il aimerait bien manger. « Dieu m'aide, répliqua Mordret, moi aussi. Mais la situation eſt telle que nous n'avons rien. »

530. Et comme Lancelot levait les yeux vers Mordret, il le vit sourire et il lui en demanda la raison. « Ma foi, répondit Mordret, je vais vous le dire. C'eſt que tout à coup je me suis rappelé ces deux chevaliers qui ont emmené nos chevaux après nous avoir pris par surprise avec une telle rapidité que nous n'avons pas eu le temps de nous mettre en garde que nous étions déjà jetés sur le sol ; à la suite de quoi nous avons récupéré nos montures avec une telle facilité que nous ne nous sommes même pas battus. Ce fut une belle aventure. » Mais tandis qu'ils devisaient ainsi, ils virent arriver devant eux deux chevaliers en armes qui venaient au petit galop sur eux. « Ne me faites plus jamais confiance si ce ne sont pas les deux chevaliers qui nous ont désarçonnés hier soir et qui pensent déjà nous voler nos montures sans difficulté. Mais, si je le puis, ils ne les emmèneront pas comme ils l'ont fait la première fois. Car ils vont trouver une autre défense ! » Déjà Lancelot s'apprêtait à lacer son heaume quand Mordret lui dit : « Quoi, seigneur, voulez-vous vous

---

mais eſtoit passés et li doi compaingnon oirrent jusques a miedi. Et lors entrerent en une valee et trouverent une fontaine qui [b] sourdoit desous un pin. Et il regardent la fontaine et le virent si bele qu'il lor em priſt talens del boire, si descendirent et em burent tant com il porent, puis s'asisent en l'ombre del pin et s'i reposerent. Lors diſt Lanselos qu'il mengeroit volentiers. « Si m'aït Dix, fait Mordres, si feroie je, mais il nous eſt ensi avenu que nos n'avons coi. »

530. Lors regarde Lanselos sor Mordret si le voit sousrire se li demande pour coi il rioit. « Par foi, fait Mordrés, je vous dirai pour coi. Il me souvient orendroit des .II. chevaliers qui enmenerent nos chevaus qui nous souspriſent si durement que onques ne nous em presismes garde devant qu'il nous orent abatus. Et puis les reüsmes si legierement que onques ne nous combatismes. Ce fu bele aventure. » En ce qu'il parloient ensi si regardent et voient sourdre .II. chevaliers armés qui venoient plus que le pas a eus. « Jamais ne me creés se ce ne sont li doi chevalier qui ersoir nous abatirent qui nous quident ja molt aaisement tolir nos chevaus. Mais, se je puis, il ne les enmenront mie ensi com il fisent ersoir. Car il i trouveront autre desfense[a]. » Lors voloit ja Lanselos lacier son hialme quant Mordrés li diſt : « Que eſt

armer contre deux chevaliers ? Aussi longtemps que je serai avec vous, malheur à moi si je ne vous délivre sur-le-champ ! Je vous donnerai leurs chevaux avec autant de facilité qu'ils ont obtenu les nôtres hier soir. — On ne me prendra jamais pour un lâche pour avoir simplement lacé mon heaume », répliqua Lancelot, et il coiffa son heaume, Mordret laça le sien, saisit une lance, sauta sur son cheval et attaqua celui qui arrivait le premier ; il le frappa avec une telle force qu'il le fit passer par-dessus la croupe de sa monture et choir sur le sol. Mordret saisit le cheval par les rênes et le mena à Lancelot en disant : « Seigneur, prenez donc celui-là pour le vôtre que ces deux-là ont emmené hier soir. »

531. Et sur-le-champ, il dirigea sa monture contre le second chevalier qui éperonnait son cheval de toutes ses forces, il frappa Mordret sur la penne de son écu et fit voler sa lance en morceaux. Mordret, quant à lui, le prit par en bas, juste au-dessus de l'arçon, il le frappa si durement qu'il transperça écu, haubert et lui planta sa lance en plein corps, le jetant sur le sol si grièvement blessé qu'il n'avait plus besoin d'un médecin. Sur quoi, il s'empara de son cheval, le conduisit à Lancelot et lui dit : « Seigneur, maintenant vous en voilà un second pour les deux qu'ils nous ont volés hier soir ; faites-en donc ce qu'il vous plaira. — Vous qui les avez gagnés, affirma Lancelot, sur ma tête, vous venez d'accomplir l'un des plus beaux exploits que j'aie jamais vu faire à un chevalier de votre âge. Certes, monseigneur Gauvain

---

ce, sire, vous volés vous armer pour .II. chevaliers ? Tant que je soie avoc vous dehait aie je se je ne vous en delivre orendroit. Et vous renderai lor chevaus ausi aaisiement com il orent ersoir les nostres. — Ja pour mon hialme lacier ne me tenra nus a malvais. » Si met son hialme en sa teste et Mordres lace le sien et prent un glaive et monte sor son cheval et point contre celui qui premierement venoit, si le fiert si durement qu'il le porte a terre par desus la crupe del cheval. Et Mordrés prent le cheval par le frain et l'enmainne a Lanselot et li dist : « Sire, prendés cestui pour le vostre que cil enmenerent ersoir. »

531. Atant s'adrece vers l'autre qui apoignoit si durement com il pooit et cil le fiert sor le pene del escu si que sa lance vole em pieces. Et Mordres qui le prent bas par desus l'arçon de la sele le fiert si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc se li mist le glaive parmi le cors si l'abat del cheval a terre si navré qu'il n'a mestier de mire. Lors prent le cheval et le mainne a Lanselot et li dist : « Sire, ore en avés vous .II. en lieu de ces .II. qu'il nous tolirent ersoir. Si en faites ce qu'il vous plaira. — Mais vous, fait Lanselos, qui les avés conquis, par mon chief, vous avés fait une des plus beles chevaleries que je veïsse mais piecha faire a chevalier de vostre aage. Si puet bien dire mé sire Gavains

peut proclamer que vous ne faites pas mentir son sang, vous lui ressemblez pour vos prouesses. » Et Mordret resta silencieux parce qu'il entendait Lancelot faire son éloge. Pourtant il lui demanda ce qu'il comptait faire des chevaux. Lancelot déclara : « Ôtez-leur les rênes et laissez-les partir où ils le voudront. Je ne veux pas qu'ils rendent jamais service à ces chevaliers-là. » Et Mordret de faire ce que Lancelot lui avait commandé.

532. Puis Lancelot se remit en selle et quitta les lieux avec Mordret ; ils avancèrent jusqu'au soir et prirent alors logis chez un vavasseur qui leur fit les plus grands honneurs possibles dès qu'il sut qu'ils étaient compagnons de la Table ronde. Après le repas, le seigneur du lieu les mena se reposer dans un pré et, lorsqu'ils furent assis, l'hôte leur demanda où ils se rendaient. « Seigneur, répondit Lancelot, nous allons à la cour du roi Arthur. — Comment, s'étonna le seigneur, vous ne serez pas demain au tournoi qui va avoir lieu devant le château de Péningue ? Tous les comtes, les rois, les nobles seigneurs de ce pays y assisteront. — Où est-ce, s'enquit Lancelot, en quel endroit ? — C'est à deux lieues d'ici. Vous vous devez d'y aller, car nul chevalier errant ne doit manquer de participer aux tournois lorsqu'il en a la possibilité. » Mordret gardait le silence, il attendait que Lancelot parlât, car il était son aîné et meilleur chevalier. Et Lancelot, à entendre évoquer ce tournoi, se souvint de celui de Camaa-

---

que vous ne forligniés mie, ains le resamblés de prouece. » Et Mordrés se taist pour ce qu'il ot que Lanselos le loe. Mais toutes voies li demande il qu'il fera des chevaus. Et Lanselos li dist : « Ostés [*c*] lor les frains si les laissiés aler quel part qu'il volront. Car a ces chevaliers ne voel je qu'il facent jamais service. » Et Mordres le fist ensi com Lanselos li ot conmandé.

532. Lors monte Lanselos et s'em part d'illoc entre lui et Mordret et oirrent jusqu'au soir qui se herbergierent chiés un vavasour qui[a] les honnera canqu'il porra quant il sot que c'estoient compaingnon de la Table Reonde. Et quant il orent mengié si les mena li sires esbatre en un praiiel et quant il i furent assis si lor demanda li ostes ou il aloient. « Sire, fait Lanselos, nous en alons en la court le roi Artu. — Conment ? fait li ostes, ne serés vous pas demain au tournoiement qui sera devant le chastel de Paningue ou tout li conte et tout li roi et tout li haut home de cest païs seront ? — Et ou est ce, fait Lanselos, en quel endroit ? — Il est a .II. liues pres de ci, si i devés bien aler, car nus chevaliers errans ne doit laissier qu'il n'i soit as tournoiemens puis qu'il i puist estre. » Et Mordrés ne parole mie, car il atendoit que Lancelos[b] parlast pour ce qu'il estoit ainsnés de lui et miudres chevaliers. Quant Lanselos ot parler del tournoiement se li souvint de celui de

lot que l'on avait décidé pour le faire venir, où il avait accompli de si remarquables exploits devant sa dame la reine parce qu'il la voyait la plus belle dame du monde. Et après avoir un peu réfléchi, il déclara qu'il se rendrait au tournoi. Puis il s'abîma dans ses pensées et ce souvenir le rendit si chagrin que son visage perdit toute couleur ; à peine si son cœur n'éclatait de douleur ; des larmes tombèrent de ses yeux et ceux qui étaient avec lui les virent bien. Aussi se leva-t-il de sa place, si troublé qu'il ne savait plus que faire. Il était si absorbé dans la contemplation de tous ses désirs que nul n'aurait pu lui arracher un mot ; mais l'hôte, qui avait vu bien des choses déjà, comprit immédiatement les sentiments de Lancelot. Il savait bien que sa pensée s'était attachée à une dame ou à une demoiselle, mais il ignorait qui elle était. Lorsque ce fut l'heure d'aller se coucher, on mena les chevaliers se reposer dans deux chambres ; et lorsque Lancelot fut au lit, son hôte lui rendit visite et lui demanda comment il se sentait. « Seigneur, cela va fort bien. Mais je vous en prie par affection et par courtoisie : si vous possédez un écu autre que le mien, prêtez-le-moi demain, car je ne voudrais pas être reconnu. — Seigneur, répondit l'hôte, j'en possède un ici plus vermeil que sang ; s'il vous plaît, vous le porterez. » Et Lancelot décida que, assurément, il le ferait. « Et je vous en prie, poursuivit l'hôte, laissez-moi aller avec vous ; j'ai aussi quatre fils qui porteront pour vous des lances, plus que

---

Kamaalot que on avoit fait assambler pour lui veoir la ou il fist tant de beles chevaleries devant sa dame la roïne qu'il vit la plus bele dame del monde. Et quant il ot un poi pensé si dist qu'il ira. Et puis pense molt durement et en cel pensé devint il si a malaise qu'il em pert toute la coulour si que a poi que li cuers ne li fent[c] et les larmes li cheent des ex que cil qui avoc lui sont s'en aperçoivent bien. Si se lieve de la place si tourblés qu'il ne set qu'il face, si pense si durement a ce ou ses cuers bee qu'il n'est hom el monde qui parole em peüst traire. Et li ostes qui maintes choses ot veües connut bien tantost l'estre de Lanselot. Si pense bien que cis pensers li vient de dame ou de damoisele, mais il ne set qui ele est. Quant il fu tans de couchier si coucha on les .II. chevaliers en .II. chambres. Et quant Lanselos fu couchiés si vint a lui ses ostes se li demanda conment il le faisoit. « Sire, fait il, molt bien. Mais je vous proi par amours et par courtoisee se vous avés autre escu que le mien que vous le me prestés demain pour ce que je ne voldroie mie estre conneüs. — Sire, fait li ostes, je en ai un chaiens plus vermeil que sanc que vous porterés s'il vous plaist. » Et il dist que dont le portera il. « Dont vous proi je, fait li ostes, que vous m'en laissiés aler avoc vous. Et je ai .IIII. fix qui vous porteront lances tant que

vous ne saurez en briser. » Lancelot l'assura qu'il acceptait volontiers. Alors l'hôte le quitta et se rendit auprès de Mordret ; il lui demanda s'il voulait porter les armes le lendemain au tournoi. Mordret répondit qu'il s'y rendrait si son compagnon voulait y aller. « Ma foi, dit l'hôte, je sais bien qu'il s'y rendra. — Eh bien, conclut Mordret, j'irai sans nul doute. — Je vous prie à présent, reprit l'hôte, de me dire qui vous êtes, quel est votre nom, s'il vous plaît. Et faites-moi aussi connaître celui de votre compagnon par courtoisie. Car il est si valeureux que je désire fort savoir qui il est. — Seigneur, répondit Mordret, je ne vous le cacherai pas : je suis neveu du roi Arthur, et frère de monseigneur Gauvain, je m'appelle Mordret. Mon compagnon s'appelle Lancelot du Lac. Sachez-le assurément, c'est le meilleur chevalier du monde, celui qui possède les plus belles qualités, il est le plus beau des hommes de cette terre et sa race est si noble qu'il est le descendant de rois et de reines.

533. — Au nom de Dieu, s'écria l'hôte, si j'avais su que c'était Lancelot du Lac, je l'aurais bien plus honoré que je ne l'ai fait ! Car, sans mentir, j'ai mille fois entendu dire que Lancelot du Lac est le meilleur chevalier du monde. Mais, Dieu me préserve, je ne pensais pas que c'était lui. » Sur ces mots, il quitta Mordret, vint auprès de ses fils et leur annonça : « Mes enfants, demain il vous faudra être particulièrement vaillants ; car vous avez sous votre toit le meilleur

---

vous em porrés brisier. » Et Lanselos dist que ce veut il bien. Lors s'em part li ostes et s'en vient a Mordret et li demande s'il voldra demain porter armes au tournoiement. Et il dist qu'il ira se [*d*] ses compains i veut aler. « Par foi, fait li ostes, je sai bien qu'il ira. — Dont i irai je, fait Mordres, sans nule faille. — Or vous proi que vous me dites qui vous estes et conment vous avés non s'il vous plaist et me faites vostre compaingnon connoistre par courtoisie. Car il est tant prodom que je desir molt a savoir qui il est. — Sire, fait Mordres, ce ne vous celerai je mie. Je sui niés le roi Artu et freres mon signour Gavain et ai a non Mordres. Et cil miens compains a a non Lanselos del Lac. Et saciés vraiement que c'est li miudres chevaliers del monde et li mix enteciés de bones teches, si est li plus biaus hom del siecle et est de si haut lignage estrais conme de rois et de roïnes.

533. — En non Dieu, fait li ostes, se je quidaisse que ce fust Lanselos del Lac, je l'eüsse plus honneré que je n'aie. Car sans faille je ai maintes fois oï dire que Lanselos del Lac est li miudres chevaliers del monde. Mais, si m'aït Dix, je ne quidoie mie que ce fust il. » Et lors s'em part de Mordret et s'en vient a ses enfans et lor dist ore : « Signour enfant, il couviendra que vous soiiés demain molt prou.

chevalier du monde et vous le servirez de lances demain au tournoi devant le château de Péningue. » Et les fils promirent qu'ils mettraient tous leurs efforts à le servir à son gré. Sur ces paroles, tous ceux du logis allèrent se reposer. Le lendemain, l'hôte se leva avant le jour, il fit envoyer une pleine charrette de lances tout droit au château de Péningue en indiquant le lieu où l'on devait l'attendre. Puis il rejoignit ses enfants et leur donna à monter de grands roussins robustes, bien capables d'endurer l'effort. Lancelot se leva tôt lui aussi, il avait peu dormi et reposé la nuit, car il pensait bien plus qu'à toute autre chose à sa dame la reine naguère aperçue durant le tournoi. Le seigneur du lieu vint le rejoindre et lui souhaita le bon jour de Dieu. Lancelot lui rendit son salut puis il demanda : « Seigneur, connaissez-vous une chapelle ou une église proche d'ici où nous pourrions entendre la messe avant de rejoindre le tournoi ? — Oui, seigneur, répondit l'hôte, il y a un ermitage tout près d'ici, où, je le crois, nous pourrons assister à la messe. — Faites donc seller les chevaux », le pria Lancelot. L'autre accomplit son désir ; ils se mirent en selle et chevauchèrent assez longtemps pour atteindre une épaisse broussaille où ils remarquèrent une riche tombe. Devant la tombe, un vieil homme en tenue de moine se tenait à genoux et il disait ses prières et oraisons ; mais il était si âgé, si vieux que ceux qui le voyaient affirmaient n'avoir jamais entendu parler d'un aussi

---

Car vous avés chaiens le meillour chevalier del monde que vous servirés demain de lances au tournoiement qui sera devant le chastel de Peningue. » Et cil dient qu'il feront lor pooir de lui servir a gré. Lors s'en vont tout couchier par laiens. Et l'endemain, ançois qu'il fust jours, se leva li ostes si envoia une charee de lances droit au chastel de Peningue et enseigna le lieu ou on l'atendera. Puis en vient a ses enfans et les fait monter sor roncis grans et fors qui bien porent sousfrir painne. Et Lanselos qui la nuit ot petit dormi et reposé, car plus ot pensé a sa dame la roïne[a] au tournoiement qu'a autre chose, si se leva bien matin. Et li sires de laiens vint a lui, si li dist que bon jour li doinst Dix. Et il li rent son salu, puis li dist : « Sire, savés vous ci entour chapele ne moustier ou nous puissons oïr messe ains que nous aillons au tournoiement ? — Sire, fait li ostes, oïl, ci prés a un hermitage ou nous porrons bien oïr messe, si com je quit. — Faites dont nos chevaus enseler », fait Lanselos. Et cil de laiens font son conmandement. Si montent et chevauchent tant qu'il vinrent en unes espesses broches ou il trouverent une molt riche tombe. Et devant la tombe avoit un home vestu de robe de religion as jenous et i disoit ses proiieres et ses orisons. Mais il estoit si vix et de si grant aage que cil qui l'esgardoient disoient qu'il n'avoient onques mais oï parler de

vieil homme ; cependant il restait fort prompt pour un grand vieillard. Lorsqu'il vit les deux chevaliers qui se tenaient arrêtés pour le regarder, il se remit debout avec plus de force qu'ils ne lui en auraient supposé et il leur demanda qui ils étaient ; ils lui dirent la vérité, car ils n'avaient pas envie de le tromper et tous deux donnèrent leur nom.

Mordret apprend son destin.

534. « Sur ma tête, déclara le vénérable vieillard à Lancelot, eh bien, vous pouvez bien dire que vous vous trouvez avec le plus malheureux chevalier que je connaisse. Je vais vous expliquer pourquoi. » Alors il commanda au vavasseur et aux écuyers de s'écarter un peu et ils le firent aussitôt qu'il l'eut demandé. « Mordret, sais-tu pourquoi je dis que tu es le plus malheureux des chevaliers du monde ? Je te le dis parce que tu feras encore plus de mal que tout homme au monde : c'est par toi que sera détruite la noblesse suprême de la Table ronde, c'est par toi que mourra le plus valeureux de tous ceux que l'on connaisse, celui qui est ton père, et c'est de sa main que tu mourras. C'est ainsi que le meurtrier du père sera le fils et que le meurtrier du fils sera le père. Et alors toute cette famille qui règne en souveraine sur le monde ne sera plus que néant. Oui, tu peux concevoir de la haine contre ta propre personne, toi qui tueras tant de vaillants chevaliers de ta main. » En entendant ces propos, Mordret se sentit rempli d'une honte terrible et il déclara : « Seigneur, vous pouvez

---

si viel home et nonpourquant molt estoit vistes de son aage. Quant cil voit les chevaliers qui se sont arresté pour lui regarder, si se [*e*]drece en estant assés plus vigherousement qu'il ne quidaissent, si lor demande qui il sont. Et il l'en dient la verite, car gaber ne l'en voelent, si se noment andoi.

534. « Par mon chief, fait li prodom, or poés vous[a] bien dire que vous estes assamblé uns des plus maleürous chevaliers que je sace. Et si vous mousterrai bien conment. » Lors dist au vavasour et as esquiers qu'il se traient un poi ensus et cil si font tantost com il l'ot conmandé. « Mordret, sés tu pour coi je di que tu es li plus maleüreus chevaliers del monde ? Je te di pour ce que tu feras encore plus de mal que tous les homes del monde. Car par toi sera mis a destrusion la grant hautece de la Table Reonde et par qui morra li plus prodom que on sace qui tes peres est et tu morras par sa main. Ensi morra li peres par le fil et li fix par le pere[b]. Et lors tournera tout a noient tes parentés qui est ore li souvrains del monde. Si te pues molt haïr quant tant de prodomes morront par tes mains. » Quant Mordres oï ce, si en est molt hontous, se li dist : « Sire, vous dites vostre volenté. Mais ce ne puet estre que je jamais ocie mon

raconter ce qu'il vous plaît ; mais jamais il n'arrivera que je tue mon père, car mon père eſt mort depuis bien longtemps. — Comment, s'écria le vénérable vieillard, tu affirmes que ton père eſt mort ? — Oui, rétorqua Mordret. — Tu crois donc que le roi d'Orcanie t'a engendré comme il l'a fait pour tes autres frères ? — Oui, répéta Mordret. — Certainement pas, déclara le vieillard. C'eſt un autre roi qui t'a engendré, qui eſt de plus grande valeur et possède plus de pouvoir que le roi d'Orcanie n'en eut, lui que tu considères comme ton père. Et la nuit même où ce roi t'engendra, il fit un songe : il vit dans son sommeil un serpent sortir de lui qui lui détruisait tout son royaume et tuait tous ses hommes. Et une fois qu'il avait tué son peuple et saccagé toute sa terre, le serpent fondait sur lui et le dévorait ; mais lui se défendait et finissait par tuer ce serpent ; cependant la bête l'avait si bien empoisonné qu'il lui fallait mourir à son tour.

535. « Voilà le songe qu'il eut en son sommeil. Et pour que tu me croies mieux, tu trouveras dans l'église de mon seigneur saint Étienne un serpent que ton père y a fait peindre pour garder ce songe en sa mémoire. Sais-tu qui symbolise le serpent ? C'eſt toi ! Tu es un véritable serpent, car tu es sans pitié et sans noblesse, ainsi de toute ton exiſtence. Oui, au début tu n'étais ni perfide ni excessivement cruel, tu étais au contraire compatissant et généreux. Mais désormais, tu seras un vrai serpent, tu ne feras que du mal, tu tueras tous ceux que tu pourras. Que pourrais-je ajouter ?

---

pere car mes peres eſt piecha mors. — Conment, fait li prodom, dis tu que tes peres eſt mors ? — Oïl, fait il. — Cuides tu que li rois d'Orcanie t'engendraſt ausi com il fiſt tes autres freres ? » Et Mordres respondi : « Oïl. — Certes, fait li prodom, non fiſt, ains t'engendra uns autres rois qui mix vaut et qui plus puet que cil ne pot que tu tenis a pere. Et cele nuit meïsmes qu'il t'engendra li fu avis en songe que de lui issoit uns serpens qui li argoit toute sa terre et li ocioit tous ses homes. Et quant il avoit son pueple ocis et sa terre gaſtee se li couroit sus et devouroit, mais il se desfendi si qu'il ocioit le serpent. Et nonpourquant il eſtoit si fort envenismés del serpent qu'il li en couvenoit morir.

535. « Ceſt songe vit il en dormant. Et pour ce que tu mix m'en croies trouveras tu el mouſtier mon signour saint Eſtevene un serpent que tes peres fiſt paindre pour avoir cel songe en ramenbrance. Et sés tu qui li serpens eſt ? Ce es tu. Tu es vraiement serpens, car tu es hom sans pitié et sans debonaireté et tout ensi eſt il de toi. Car tu n'as mie eſté el conmencement trop fel ne trop cruous ains as eſté debonaires et pitous. Mais desoremais en avant seras tu drois serpens et ne feras se mal non et ociras homes a ton pooir. Et que diroie je ?

Tu mettras tout ton pouvoir à faire en un seul jour plus de mal que tes parents n'auront fait de bien durant toute leur vie. Moi-même qui suis si vieux que je n'aurais jamais dû mourir par les armes, je souffrirai de ta cruauté puisque, je le sais en vérité, tu vas me tuer de ta main. — Puisse Dieu m'accorder aide, s'écria Mordret, vous avez menti, seigneur vieillard, sur bien des points. Mais quant à ce que tu racontes, que je vais te tuer de ma main, pour cela tu ne mens pas, car je vais te tuer sur-le-champ ! Au moins vous aurez fait le prophète de façon véridique pour l'une de vos affirmations[1]. — Ah, pour Dieu, attends au moins que j'aie parlé à Lancelot et puis fais ce que tu voudras. — Que Dieu ne m'accorde plus jamais son assistance, s'exclama Mordret, si vous proférez encore un mensonge, à moi ou à n'importe qui ! » Et il le frappa avec une telle violence qu'il le jeta mort sur le sol où il resta totalement immobile. « Ah, Mordret, déplora Lancelot, quelle méchante action de tuer ce respectable vieillard sans qu'il n'ait rien fait de mal ! Dieu me préserve, vous n'en tirerez jamais de bonheur ! — N'avez-vous donc pas entendu les diableries qu'il me disait ? répliqua Mordret. Dieu m'aide, je regrette bien de ne pas l'avoir tué plus tôt ! »

536. Alors Lancelot posa ses yeux sur le vénérable vieillard et il s'aperçut qu'il tenait une lettre dans sa main. Il mit pied à terre et lui retira si discrètement le message que Mordret ne s'en rendit pas compte. Il le cacha dans son sein,

---

Tu feras plus de mal a ton pooir en un jour que tous tes parentés ne face de bien en sa vie. Et je meïsmes qui sui si vix que jamais ne deüsse morir par armes me sentirai de ta cruauté, car tu m'ocirras de ta main, ce sai je vraiement. [f] — Si m'aït Dix, fait Mordres, vous i avés menti, dans viellars, d'aucunes choses. Car en ce que tu dis que je t'ocirrai de ma main ne mentés vous mie. Car je vous ocirrai maintenant. Si aurés esté drois devins d'aucunes choses. — Ha, por Dieu, fait li prodom, souffre tant que j'aie parlé a Lanselot et puis si fais ta volenté. — Ja Dix ne m'aït, fait Mordres, se vous jamais mentés a moi ne a autre. » Lors le fiert si durement qu'il l'abat mort a terre ne ne se mut ne tant ne quant. « Ha, Mordret, fait Lanselot, tant avés mal esploitié qui ensi avés ocis cest prodome sans forfait. Si m'aït Dix, ja biens ne vous en avenra. — N'avés vous oï, fait Mordres, quel diablie il me disoit ? Si m'aït Dix, il me poise quant je ne l'ai piecha ocis. »

536. Lors regarde Lanselot le prodome et voit qu'il avoit un brief en sa main. Si descent de son cheval, se li oste si sagement que onques Mordres ne s'en aperchut et le boute en son sain car il ne veut mie que nus voie le brief fors que il solement. Quant li ostes

car il désirait que nul autre ne lût cette lettre que lui seul. Quand le vavasseur vit que Mordret avait tué l'ermite, il en fut extrêmement affligé, mais il ne voulut pas le montrer à cause de Lancelot. Ils abandonnèrent donc là le cadavre et pénétrèrent dans l'ermitage qui se trouvait sur la montagne; ils y trouvèrent un autre ermite qui avait déjà revêtu les vêtements liturgiques et s'apprêtait à commencer la messe; ils en furent tout contents. Mais quand la messe fut commencée, Lancelot se mit un peu en retrait des autres, il s'agenouilla dans un des coins de la chapelle, et, prenant la lettre qu'il avait ôtée de la main du sage vieillard tué par Mordret, il la parcourut des yeux et lut ce qu'elle disait: « Écoute, toi Mordret, par qui j'ai été tué, sache en vérité que le roi Arthur t'a engendré de la femme du roi Loth d'Orcanie et il n'agira pas autrement à ton égard que tu ne l'as fait envers moi; car si tu m'as coupé la tête, il te frappera au corps avec une telle violence qu'un rayon de soleil[1] traversera ta chair de part en part après la blessure; ce prodige, Dieu le montrera en toi seul et alors sera humilié l'orgueil des chevaliers de la Table ronde; car, ce jour passé, nul ne reverra le roi Arthur si ce n'est dans ses rêves. »

537. C'est ce que lisait Lancelot et il fut saisi d'une profonde pitié à cause de ce qu'il apprenait sur le roi Arthur, car il aimait le roi plus que tout homme au monde pour avoir trouvé en lui toute la noblesse et toute la courtoisie qui peuvent exister. Ah, s'il avait pu découvrir une raison

---

voit que Mordres a le prodome ocis, si en est molt dolans mais samblant n'en velt faire pour Lanselot. Si laissent le cors et s'en vont a l'ermitage qui estoit en un tertre et trouverent que uns hermites estoit revestus et devoit chanter messe si en furent molt lié. Et quant la messe fu conmencie si se traist Lanselos un poi en sus des autres et s'ajenoulle en un des angles de la chapele, si prent les letres qu'il ot osté de la main au prodome que Mordres avoit ocis si regarde les letres et voit qu'eles disoient: « Os tu Mordret par qui main je sui mors, saces vraiement que li rois Artus t'engendra en la feme Loth d'Orcanie, ne il fera mie mains de toi com tu as fait de moi. Car se tu m'as la teste copee, il te ferra parmi le cors si durement que aprés le cop passera li rais del soleil. Et ceste merveille mousterra Dix en toi solement et lors abaissera molt li grans orguel de la chevalerie de la Table Reonde. Car aprés cel jour ne sera nus qui le roi Artu voie se ce n'est en songe. »

537. Ensi regarde Lanselos les letres et li prent molt grant pitie de ce qu'il voit del roi Artu. Car il amoit le roi Artu sor tous les homes del monde pour ce qu'il avoit trouvé en lui toutes les debonairetes et toutes les courtoisies del monde. Et s'il peüst trouver raison

légitime de tuer Mordret ! Il n'avait jamais eu un si violent désir de tuer quelqu'un comme il le voulait pour Mordret. Véritablement il l'aurait bien tué s'il n'y avait eu l'amitié qui le liait à monseigneur Gauvain.

Le tournoi de Péningue.

538. Lancelot demeura ainsi dans l'église jusqu'au moment où la messe fut dite, puis lui et sa compagnie sortirent de là et s'en revinrent à la demeure du vavasseur. Alors on leur apporta leurs armes et ils les revêtirent. Mais avant de lacer leur heaume, il prirent un peu de nourriture afin de se sentir plus sûrs d'eux ; le vavasseur fit préparer pour Lancelot une housse de cheval vermeille et un écu de même couleur ; à Mordret, on donna un écu blanc. Ensuite, ils quittèrent le logis et gagnèrent la prairie où le tournoi devait se dérouler. Sur le chemin, Lancelot demanda à son hôte de quel côté il y aurait le plus de gens. « Seigneur, répondit le vavasseur, du côté de la cité. Car je sais bien qu'avec Galehoudin il y aura tous les cœurs vaillants, tandis qu'à l'extérieur il n'y aura que les étrangers comme le neveu du roi de Norgales, le roi des Cent Chevaliers ainsi que le comte des Ores. Tous ces braves seront dehors, j'en suis sûr ; à l'intérieur, il y aura les plus valeureux du royaume et les meilleurs des chevaliers et puis, pour mieux écraser encore ceux de dehors, monseigneur Galehoudin a avec lui des chevaliers de la Table ronde dont j'ignore l'identité, amenés par je ne sais quel hasard en ces lieux. » Quand Lancelot entendit parler des compagnons du

---

raisnable par coi il peüst Mordret ocirre, il n'ot onques si grant [*388a*] talent d'ome ocirre com il avoit de lui. Et ocis l'eüst il sans faille se ne fust pour l'amor de mon signour Gavain.

538. Ensi demoura Lanselos laiens tant que la messe fu chantee, puis s'en parti de laiens il et sa compaingnie, si revint a l'ostel au vavasour. Si lor furent lor armes aportees, si s'armerent. Mais ançois qu'il lachaissent lor hialmes mangierent il un petit pour aler plus seürement. Et li vavaserres apareille une couvreture vermelle a Lanselot et un escu vermeil et a Mordret donnent un escu blanc. Puis s'en partirent de laiens et s'en vont vers la praierie ou li tournoiemens devoit estre. Et Lanselos vait demandant a son oste de quel part il aura plus de gent. « Sire, fait il, par devers cel castel, car avoc Galehoudin sai je bien que tout li prodome seront et par de fors n'avra que estrange gent si come le neveu au roi de Norgales et le roi des Cent chevaliers et le conte des Ores[a]. Tout cil prodome seront par defors, ce sai je bien, et par dedens aura les plus prodomes de ceste terre et des meillours chevaliers, et encore pour plus grever ciaus defors a mé sires Galehoudins, ne sai quels chevaliers de la maison le roi Artu devers sa partie que je

roi Arthur, il pensa aussitôt qu'il s'agissait de ceux qui avaient entrepris la quête. Cela ne l'empêcherait nullement de porter son aide à ceux du dehors, comme il l'assura, parce qu'ils étaient beaucoup moins nombreux que ceux de l'intérieur.

539. Tout en devisant, ils avançaient et arrivèrent à une montagne ; et alors, ils virent la cité au-dessous d'eux, dans la vallée. Le tournoi avait déjà commencé et il était des plus grands : on apercevait des chevaliers gisant ici et là et l'on voyait aussi déjà les joutes des uns contre les autres, en tout plus de trois milliers de tournoyeurs, leurs chevaux couverts de somptueuses housses. Les compagnons de la quête étaient sortis pour se mesurer à ceux qui les attendaient au dehors. Le roi de Norgales et le roi des Cent Chevaliers avaient si bien commencé l'affaire que ceux de la cité n'avaient pu leur résister et leur avaient totalement cédé la place ; c'est que le roi des Cent Chevaliers était un homme de grande bravoure. Mais à partir du moment où monseigneur Gauvain, Bohort et les autres compagnons se furent mêlés aux combattants, il n'y eut plus, parmi ceux qui se trouvaient hors la ville, de chevaliers assez hardis pour ne pas être saisis d'effroi ; car, en arrivant dans la mêlée, les compagnons se mirent à les frapper et à les désarçonner que c'était merveille à regarder.

540. Au milieu des prés, on avait dressé les loges où se tenaient les dames et les demoiselles pour regarder le tournoi. Elles savaient bien que monseigneur Gauvain et ses compagnons étaient parmi les jouteurs, elles s'étaient déjà

---

ne sai quele aventure les a illoc amené. » Quant Lanselos ot parler des compaignons le roi Artu si pense maintenant que ce sont li compaignon de la queste. Et pour ce ne laira il mie qu'il a ciaus defors n'aïde, si com il dist, pour ce qu'il sont assés mains que cil dedens ne soient.

539. Ensi parlant ont tant alé qu'il vinrent en un tertre. Et lors voient desous aus en la valee le chastel et ja estoit li tournoiemens conmenciés si grans que assés veoit on chevaliers a terre jesir cha et la et i avoit ja assemblees que uns que autres plus de .III. milliers qui tout estoient couvert de chieres covretures. Et li compaingnon de la queste estoient issu fors pour assambler a ciaus qui encontre eus estoient. Et li rois de Norgales et li rois des Cent chevaliers l'avoient si bien fait que cil dedens ne pooient a aus durer ains avoient guerpi place car molt estoit li rois des Cent chevaliers prous. Mais puis que mé sire Gavains et Boors et li autre compaingnon de la queste i furent venu, il n'i ot si hardi de ceaus de hors qu'il n'en eüssent paour. Car cil comenchierent a ferir et abatre si durement en lor venir que ce n'est se merveille non.

540. Enmi les prés avoit loges drechies ou les dames et les damoiseles estoient pour regarder le tournoiement. Et eles savoient bien que messire Gavain et si autre compaignon[a] i estoient et avoient ja si

soigneusement enquises des couleurs de leurs armes de sorte qu'à peine étaient-ils entrés sur le champ de bataille que leur identité à chacun était connue. Alors elles se mirent à commenter les actions des uns et des autres si bien que les propos s'enflammèrent avant de s'accorder : de l'avis commun, ceux qui avaient le mieux montré leur valeur étaient les chevaliers aux armes noires. Hector était l'un et Bohort l'autre ; et c'est la vérité qu'ils se comportaient si magnifiquement en tous leurs engagements que personne n'aurait pu les observer sans les estimer d'excellents chevaliers. Quant à leurs compagnons, ils ne se montraient ni lents ni couards et ils faisaient d'un côté comme de l'autre de si violents efforts que leurs adversaires ne purent plus endurer l'assaut et furent contraints à la fuite.

541. Quand Lancelot les vit occupés à fuir, il s'écria : « Ah, mon Dieu, il y avait longtemps que je n'avais vu autant de vaillants chevaliers réunis ! Ah, mon Dieu, il y en avait tellement plus dans la prairie de Camaalot, le jour où les compagnons de la Table ronde furent déconfits. On pourrait donc bien affirmer que c'en est fini de ma valeur si je ne triomphais pas de ce petit nombre de gens. » Sur ce, il abaissa sa lance, saisit à pleins bras son écu et cria à Mordret de le suivre. Et Mordret de lui dire de se lancer en toute tranquillité, lui suivrait. Aussitôt Lancelot laissa filer son cheval vers l'endroit où il voyait la foule la plus dense. Il arriva qu'il rencontra Keu le sénéchal, il le frappa et le jeta sur le sol

---

bien demandé la maniere de lor armes qu'il furent si tost conneü com il vinrent el tournoiement. Si conmencierent a parler des uns et des autres tant que paroles monterent qu'il dirent conmunement que cil as noires armes l'avoient miex [*b*] fait que tout li autre. Et Hectors en estoit li uns et Boors li autres et sans faille il le faisoient si bien en toutes choses qu'il n'est nus qui les veïst qu'il ne les tenist as bons chevaliers et il avoient tés compaingnon qui n'estoient ne lent ne couart et tant se travaillent amont et aval que cis de fors nel[b] porent plus sousfrir ains les en couvint fuir.

541. Quant Lanselos voit qu'il sont tourné a la fuie si dist : « Ha, Dix, tant a que je ne vi tant de prodomes ensamble ! Ha, Dix, tant i avoit plus en la praerie de Kamaalot le jour que li compaingnon de la Table Reonde furent desconfit dont on porroit tost dire que ma prouece seroit finee se je cest poi de gent ne metoie a la voie. » Lors alonge le glaive et embrace l'escu et dist a Mordret qu'il le sive. Et li dist qu'il aille seürement car il le siurra. Et il laisse maintenant courre le cheval la ou il vit la greignour presse, se li avint ensi que il encontra Keu le seneschal, si le fiert si qu'il l'abat a terre et lui et le cheval. Puis point outre que onques nel regarda, si abat .II. autres a celui

avec son cheval. Puis il passa outre sans le moindre regard sur le résultat de son coup et en abattit deux autres dans la même lancée. Bohort, l'attention attirée de ce côté, déclara que c'était là une superbe attaque, mais il n'était pas certain qu'il s'agissait de Lancelot du fait que ce dernier avait déguisé ses armes. Néanmoins, il fit remarquer à son frère Lionel : « Avez-vous vu l'attaque que ce chevalier vient de faire ? Que Dieu m'abandonne si j'ai jamais vu un chevalier faire une telle entrée en lice, à l'exception de monseigneur Lancelot du Lac, et je crois que ce doit être lui. C'est pourquoi je vous conseillerais volontiers d'aller de ce côté : si c'est Lancelot, nous le reconnaîtrons à ses exploits. — J'y consens », répondit Lionel. Les deux frères s'accordèrent sur ce point. Cependant, Lancelot, qui avait récupéré une lance, laissait galoper son cheval parmi les rangs ; il frappa Agloval si fort qu'il le jeta sur le sol et brisa sa lance. En la place, il y avait quatre chevaliers qui étaient frères, fort vaillants, qui apportèrent leur aide à ceux de la cité ; Lancelot enfonça sa lance dans l'épaule de l'un d'eux et le fit tomber. Les trois autres frères le crurent mort ; alors, d'un seul ensemble, tous trois frappèrent Lancelot, ils tuèrent son cheval et firent choir le cavalier par terre, puisque sa monture s'était effondrée.

542. Quand Bohort vit Lancelot abattu, il déclara à son frère : « Dieu m'aide, cher frère, maintenant je ne crois plus que ce soit monseigneur Lancelot, car jamais il n'est tombé ni pour deux ni pour trois adversaires. Pourtant

---

poindre. Et Boors s'en prist garde et dist que molt ert biaus cis poindres, mais il ne quidoit mie que ce fust Lanselos pour ce qu'il estoit desghisés des armes. Et nonpourquant il dist a Lyonnel son frere : « Avés vous veü cel poindre que cil chevaliers a fait ? Ja Dix ne m'aït se je vi onques mais a nul chevalier faire si bel se ce ne fu a mon signour Lanselot del Lac et je quit que ce soit il. Et pour ce loeroie je bien que nous aillissions aprés lui et se ce est il nous le connoistrons a ses ouvres. — Je l'otroi », fait Lyonniaus. Si s'acorderent li frere a ceste parole, et Lanselos, qui ot lanse recouvree, laisse courre parmi les rens et fiert Agloval si durement qu'il le porte a terre et li glaives brise. En la place avoit .IIII. chevaliers qui estoient frere molt prodome et aïdierent a ciaus dedens. Et Lanselos en feri l'un del glaive parmi l'espaulle et l'abati a tere, si quidierent li autre qu'il fust mors. Lors ferirent li autre .III. Lanselot a une hie, se li ocient son cheval et l'abatent a terre por le cheval qui li estoit faillis.

542. Quant Boors voit que Lanselos fu abatus si dist a son frere : « Si m'aït Dix, biaus frere, or croi je bien que ce n'est il pas, que onques ne chaï mé sire Lanselos pour .II. chevaliers ne pour .III. Et nonpourquant

c'est un fort bon chevalier, quel qu'il soit, même si sa valeur est inférieure à celle de monseigneur Lancelot. » À ces mots, Bohort attaqua le roi de Norgales et le frappa si durement qu'il le fit tomber de sa monture, puis il s'empara de son cheval et, le tenant par les rênes, il le conduisit à Lancelot pour lui dire : « Seigneur, montez-le, car, Dieu me préserve, un si brave chevalier comme vous êtes ne doit pas rester sans monture. Assurément, je vous donnerais plutôt le mien pour que vous ne restiez pas longtemps à pied. » Lancelot prit le cheval — il avait bien reconnu Bohort à sa façon de parler — et l'enfourcha. Alors il saisit son épée dans sa main et commença à abattre les chevaux et les cavaliers, à accomplir de telles prouesses d'armes que tous ceux qui le voyaient en étaient émerveillés ; plusieurs cessèrent même leurs exploits pour le regarder. Et lui, se sentant bien monté, car il avait là cheval à son désir, se lança à l'attaque au milieu de la foule et se mit à désarçonner toux ceux qu'il rencontrait avec une telle efficacité que personne ne fut capable de résister à ses coups. C'est alors qu'il se trouva devant monseigneur Gauvain et Hector qui venaient de capturer Mordret ; Hector lui avait arraché le heaume de la tête et tous deux l'emmenaient prisonnier malgré sa résistance. Lancelot se rua de ce côté en homme qui ne laisserait pas emmener son compagnon. Il brandit l'épée et en frappa si violemment monseigneur Gauvain que le choc l'étourdit complètement ; puis Lancelot fondit sur Hector et le frappa si brutalement au milieu des

---

il est molt bons chevaliers qui que il soit, et d'autre part la soie prouece ne monte mie a la prouece mon signour Lanselot. » Lors point au roi de Norgales et le fiert si durement qu'il le porte a terre, puis prent le cheval par le frain et le mainne a Lanselot et li dist : « Sire, montés, car si m'aït Dix, si prodome come vous estes ne doit mie estre sans cheval. Certes, je vous bailleroie ançois le mien que vous fuissiés [*c*] longement a pié. » Et Lanselos prent le cheval et connoist bien a la parole que c'est Boors, puis monte. Lors met main a l'espee et conmence a abatre chevaliers et chevaus et a faire tés merveilles d'armes que tout cil qui le voient s'en esmerveilloient, et li pluisour en laissierent lor bien faire pour lui regarder. Et il se sent molt bien monté car il ot cheval a son talent, si vait poignant parmi la presse et abat quanqu'il encontre si netement que nus tant soit fors ne puet contre ses cops durer. Lors trouve mon signour Gavain et Hector qui Mordret avoient pris, se li avoit Hectors esracié le hialme de la teste et l'enmenoit em prison quel que gré il en eüst. Et Lanselos s'adrece cele part conme cil qui ne l'en laira mie mener, si hauce l'espee et fiert mon signour Gavain si durement qu'il fu del cop tous estourdis. Et Lanselos laisse courre a Hector et le fiert si grant cop parmi les bras qu'il li fist Mordret laissier a force.

bras qu'Hector fut contraint de lâcher Mordret. Lancelot le frappa une seconde fois de toutes ses forces et ce fut avec une telle violence qu'il lui fendit le heaume et la coiffe de fer, mais il ne le blessa pas. Le coup fut grand, assené à toute volée, et il étourdit tellement Hector qu'il ne savait plus s'il faisait jour ou nuit. Cette fois, Bohort fut convaincu que c'était Lancelot à cause de ces deux coups qu'il venait de donner. Il se dirigea vers Hector et il lui dit : « Seigneur, ne vous souciez pas de vous mesurer aujourd'hui à ce chevalier, je le crois, c'est monseigneur Lancelot, votre frère. » Et Hector pensa que Bohort pouvait bien dire la vérité. « Ma foi, répondit-il, je crois que c'est lui en personne, il me le montre durement par les grands coups qu'il m'inflige ! — C'est qu'il ne vous reconnaît pas, je le sais », l'assura Bohort.

543. Ainsi devisaient les deux compagnons et Lancelot, qui ne prenait aucun repos, avait si bien agi que Mordret relaça son heaume. Puis il promit à Lancelot qu'il ne le quitterait pas de ce jour. « Et nos écuyers ? s'enquit Lancelot, que sont-ils devenus, les fils du bon vavasseur qui nous hébergea hier soir ? — Comment, seigneur, s'écria Mordret, vous croyez qu'ils pourraient vous suivre en une telle presse ? Au nom de Dieu, il faudrait qu'ils soient d'une remarquable valeur, car vous entrez en plein tournoi parmi les foules serrées aussi aisément que si cela ne vous coûtait rien. » Sur ces mots, Mordret tendit une lance à Lancelot, il la saisit en chevalier qui sait bien l'utiliser et il se remit à

Puis recouvre un autre cop de toute sa force et le fiert si durement qu'il li fent le hialme et la coife de fer, mais en char ne le blecha mie. Li cops fu grans si vint de volee si l'estourdi si qu'il ne set s'il est jours ou nuis. Lors quide bien Boors que ce soit Lanselos pour les .II. cops qu'il li ot donnés. Lors point a Hector se li dist : « Sire, ne vous caille huimais del chevalier encontrer que je quit bien que ce soit mon signour Lanselot vostre frere. » Lors pense Hectors que Boors puet bien dire voir. « Par foi, fait il, je croi que ce soit il meïsmes, il le me moustre malvaisement as grans cops qu'il me donne. — Je sai bien, fait Boors, qu'il ne vous connoist mie. »

543. Ensi parolent li doi compaignon. Et Lanselos qui nule fois ne se repose a tant fait[a] que Mordrés a son hiaume relacié. Et Mordrés dist qu'il ne le laira hui mais. « Et nostre esquier, fait Lanselos, que sont il devenu li enfant au prodome qui ersoir nous herberga ? — Conment, sire, fait Mordrés, quidiés vous qu'il vous puissent sivir en tele presse ? En non Dieu, il lor couvenroit estre de grant prouece. Car vous entrés es tournoiemens et es grans presses ausi legierement com s'il ne vous coustast riens. » Lors baille Mordrés a Lanselot un glaive et il le prent conme cil qui bien s'en set aïdier, si laisse

galoper parmi les rangs. Il rencontra alors par hasard monseigneur Yvain et le frappa à lui percer l'écu. Mais le haubert était de si belle qualité que pas une maille ne se rompit. Lancelot le poussa avec violence et le fit tomber sur le sol, son cheval par-dessus lui pêle-mêle et la chute lui brisa sa lance. Il y avait autour du roi une foule pressée de chevaliers qui désiraient le capturer, il s'en trouvait également cinq de la quête qui étaient de vaillants et braves chevaliers. Ils faisaient de gros efforts pour s'emparer du roi au milieu de ses chevaliers, car cela passerait pour un bel exploit. Mais Lancelot, qui avait tiré son épée, employa une telle force à les en empêcher que tous ceux qui virent cela en restèrent ébahis. Il infligea un si grand coup à Dodinel le vavasseur qu'il le jeta tout étourdi aux pieds du duc de Clarence ; puis il frappa à droite, il frappa à gauche et il bouleversa tout le tournoi par les grands coups qu'il assenait. Il triompha si magistralement en tout lieu que personne n'osait plus attendre son attaque. Il avait si bien donné de coups de son épée qu'il avait fait cesser le tournoi, il arriva alors devant la porte de la cité, car il pourchassait ceux qui avaient retenu le roi de Norgales, il passa au milieu d'eux et se mit à chercher des yeux, croyant que Mordret était à ses côtés, mais il ne l'était pas ; en effet, Guerrehet, qui était arrivé ce matin-là au tournoi, et monseigneur Gauvain s'étaient emparés de Mordret et ils l'avaient tellement battu de leurs épées et foulé aux pieds de leurs chevaux que Mordret ne croyait plus s'en sor-

---

courre parmi les rens et li avint ensi qu'il encontra mon signour Yvain et le fiert si[b] qu'il li perce l'escu. Mais li haubers fu si fors que maille n'en rompi. Et Lanselos l'enpaint et le porte a terre et lui et le cheval tout en un mont et au parchoir brise li glaives. Et il avoit entour le roi molt grant presse de chevaliers qui le baoient a prendre, et meïsmement des compaingnons de la queste en i avoit il .v. qui tout estoient prodome et bon chevalier et molt se penoient de prendre le roi entre ses chevaliers car [d] a grant prouece le tenroit on. Mais Lanselos, qui ot l'espee traite, i mist si grant desfense que tout cil qui le veoient s'en esbahirent. Si fiert Dodinel le vavasour si grant cop qu'il l'abat tout estourdi as piés le duc de Clarence. Puis fiert a destre et assenestre et vait remuant le tournoiement as grans cops qu'il i donne. Se li chiet si bien en tous liex que nus n'ose ses cops atendre a droit. Tant a Lanselos feru qu'il a tout le tournoiement fait arrester sor lui, et lors en vint a la porte del chastel et ot enchacié ciaus qui le roi de Norgales avoient tenu et puis apasse parmi aus tous. Et lors regarde et quide que Mordrés soit delés lui, mais il n'i estoit pas. Car Guerrehes, qui au matin estoit venus au tournoiement, il et mé sire Gavains, l'avoient pris et tant batu a lor

tir vivant. Il souffrait et se sentait si atteint qu'il crut réellement expirer entre leurs mains. Néanmoins, il possédait un tel courage et un tel orgueil qu'il préférait mourir à s'avouer vaincu, c'eﬆ ce qu'il se disait et il supportait la douleur autant que cela lui était possible. Quant à ses frères, ils ne pouvaient pas le reconnaître, car Mordret portait son heaume lacé, de ce fait, ils le malmenèrent si furieusement que ce fut bien étonnant qu'ils ne le tuent pas. Mais quand ils virent qu'ils ne pourraient en tirer davantage et qu'ils avaient tout loisir de le tuer si bon leur semblait, ils l'abandonnèrent entre les pieds des chevaux. Le roi, pour sa part, avait tellement taillé en pièces ses assaillants tout comme le roi des Cent Chevaliers que ceux de la cité s'avouèrent vaincus, ils se précipitèrent à l'intérieur des murs en rangs si serrés qu'au moment de passer le pont plusieurs se noyèrent en tombant dans l'eau avec leurs chevaux.

544. Quand Lancelot vit que ceux de la cité étaient totalement vaincus, il remit son épée au fourreau et, quittant le tournoi, s'éloigna de façon à n'être vu de personne, mais il ne trompa pas Bohort son cousin qui avait passé la journée à le suivre, car il était sûr qu'il s'agissait bien de Lancelot ; Bohort chevaucha si longtemps sur ses traces qu'ils arrivèrent dans une forêt. Et Lancelot ne prenait nullement garde au fait qu'il était suivi, car il était l'homme qui se protégeait le moins quand il allait sur son cheval. Lorsqu'il pénétra dans la forêt, il se trouva qu'il avait

---

espees et defoulé as piés de lor chevaus que Mordrés n'en quide mie sans mort eschaper, car il se deut et se sent tel atourné qu'il en quide bien vraiement morir entre lor mains et il eﬆ de si grant cuer et de si felon qu'il diﬆ a soi meïsmes qu'il volroit mix morir que tenir soi pour recreant, si enduroit quanqu'il pooit. Et pour ce nel porent il connoiﬆre qu'il ot son hialme lacié, si le conreerent tel que ce fu merveille qu'il ne l'ocient illoc. Et quant il virent qu'il n'en prendroient plus et qu'il le porroient bien ocirre s'il voloient, si le laissierent entre les piés de lor chevaus. Et li rois ot ja tant chaple entour lui et li rois des Cent chevaliers que cil del chaﬆel furent desconfit, si se fierent el chaﬆel si sereement que au passer le pont en i noia pluisours qui chaoient en l'aigue a tous lor chevaus.

544. Quant Lanselos vit que cil del chaﬆel eﬆoient tourné a desconfiture si met s'espee el fuerre et s'em part del tournoiement, si s'en vait en tel maniere que nus ne l'aperçoit fors solement Boors ses cousins qui toute jour avoit alé aprés lui, qu'il pense bien que c'eﬆoit Lanselos. Si le siut tant qu'il vinrent en une foreﬆ. Ne Lanselos ne se priﬆ garde que nus le siviﬆ, car c'eﬆoit li hom el monde qui plus chevauchoit sans lui regarder. Et quant il vint en la foreﬆ se li avint ensi qu'il

terriblement chaud ; il jeta les yeux autour de lui et aperçut une source dont l'eau était fraîche et pure ; elle coulait sous quatre pins dans la vallée et tout alentour l'herbe était verdoyante. Lancelot regardait la fontaine, il vit l'endroit si beau, si agréable qu'il mit pied à terre, ôta son heaume et s'allongea sur l'herbe. Et alors que, ainsi couché, il allait s'endormir, il vit venir Bohort tout en armes comme il était resté. Et Lancelot de bondir sur ses pieds pour se préparer à se défendre, persuadé que Bohort voulait l'attaquer. Cependant, dès qu'il eut posé les yeux sur lui, il reconnut aussitôt que c'était Bohort, le chevalier qui lui avait donné son cheval quand les trois frères l'avaient désarçonné et lui avaient tué sa monture. Et bien sûr, il comprit que Bohort ne voulait pas l'attaquer ; Bohort, quant à lui, avait reconnu Lancelot au premier coup d'œil. Lancelot vint à sa rencontre, les bras tendus, en disant : « Bohort, soyez le bienvenu ! Certes, je comptais bien vous échapper, mais je crois que vous m'avez tellement suivi que vous m'avez rattrapé et je m'en réjouis : vous et moi, nous nous rendrons ensemble à la cour si aucune aventure ne nous sépare. Descendez donc de cheval et, pour l'heure, nous nous reposerons, car j'ai eu vraiment chaud. » Alors Bohort vint s'asseoir auprès de Lancelot et ôta ses armes. Mais à cet endroit le conte cesse de parler d'eux pour s'en retourner à monseigneur Gauvain et à ses compagnons qui sont restés dans la cité.

---

ot molt grant chaut. Lors regarde devant lui et voit une fontainne dont l'aigue estoit clere et froide et ele sourgoit en une valee desous .IIII. pins et entour ert l'erbe verdoians. Et Lanselos regarde la fontainne et voit le lieu molt bel et si delitable que il descent de son cheval puis oste son hiaime et se couche sor l'erbe. En ce qu'il se fu couchiés sor l'erbe pour dormir si vit venir Boort si armé com il estoit. Et Lanselos saut sus maintenant et s'apareille de desfendre, car il quide que Boors le [*e*] voelle asaillir. Et nonpourquant il l'ot avisé, si connut bien tantost que c'estoit Boors, cil chevaliers qui le cheval li ot donné quant li .III. chevalier l'orent abatu, quant il li orent son cheval ocis. Lors pense il bien que Boors ne le velt pas asaillir. Et Boors le connoist tantost com il le voit. Et Lanselos li vient les bras tendus et li dist : « Boort, vous soiiés li bien venus. Certes, je vous quidoie bien eschaper, mais il m'est avis que vous m'avés tant sivi que aconsivi m'avés, si m'en est bel. Car entre moi et vous irons ensamble a la court se aventure ne nous fait departir. Or descendés, si nous reposerons mais hui car j'ai[a] eü grant chaut. » Lors s'asiet Boors, si se desarme delés Lanselot. Mais ici endroit se taist li contes d'aus .II. et retourne a parler de mon signour Gavain et de ses compaignons qui sont remés el chastel.

Yvain conduit Mordret blessé à la cour du roi Arthur.

545. Maintenant le conte dit que, une fois le tournoi achevé par leur défaite, les compagnons de la quête avaient été bon gré mal gré pourchassés jusque dans la cité, mais Galehoudin, en homme de valeur, les garda auprès de lui ; il les fit désarmer et leur déclara qu'ils ne partiraient pas ce jour-là. Quand ils virent qu'il fallait en passer par son désir, ils acquiescèrent. Or, au début du tournoi, par hasard, Galehoudin avait reconnu les deux frères de monseigneur Gauvain, Gaheriet et Guerrehet ; les deux frères étaient tout dépités de n'avoir pas gagné le tournoi. Alors monseigneur Galehoudin donna l'ordre de les désarmer, puis il les fit conduire dans son donjon et leur manifesta une grande joie. Mais Lionel et Hector, qui avaient constaté l'absence de Bohort, étaient dans une inquiétude extrême, car ils redoutaient qu'il n'eût trouvé la mort durant le tournoi. Ils questionnèrent les uns et les autres sans trouver personne pour leur en donner des nouvelles ; et quand ils comprirent qu'ils n'apprendraient rien, ils sortirent de la cité et se rendirent sur le champ de bataille où s'était déroulé le tournoi. Ils y découvrirent une quantité de chevaliers et de chevaux morts et beaucoup d'autres qui présentaient de fort vilaines blessures.

546. Cependant donc qu'ils se livraient à cette recherche, ils tombèrent sur Mordret, dans un coin assez éloigné des autres ; il avait retiré son heaume parce qu'il avait terriblement

---

545. Or dist li contes que quant li tournoiemens fu vaincus et li compaingnon de la queste furent enchaucié el chastel ou il volsissent ou non, et Galehoudins, qui molt estoit prodom, les retint et les fist desarmer et lor dist qu'il ne s'en partiroient huimais. Et quant il virent ce que a faire lor couvenoit se li otroient. Mais au conmencement del tournoiement avint que Galehoudins connut les .II. freres mon signor Gavain, Gaheriet et Guerrehet. Et furent li doi frere molt dolant qu'il n'avoient vaincu le tournoiement. Si les fist mé sire Galehoudins desarmer et les fist mener en sa tour, si lor fist molt grant joie. Mais quant Lyonniaus et Hectors ne trouverent Boort si en sont molt a malaise, car il ont douté qu'il n'ait esté ocis el tournoiement. Si le demandent as uns et as autres mais il n'i ot celui qui nouveles en seüst dire. Et quant il voient qu'il n'en orront nule nouvele, si en issent del chastel et s'en viennent la ou l'assemblee avoit esté. Si trouvent a grant plenté chevaliers et chevaus ocis et d'autres assés qui estoient [f] molt laidement navré.

546. Endementiers qu'il aloient querant Boort si trouvent a une part, loing des autres, Mordret qui avoit son hialme osté pour le

souffert de la chaleur. En le voyant, ils le reconnurent parfaitement et ils lui demandèrent qui l'avait amené là ; il leur répondit qu'il y était venu pour prendre un peu de repos : « Car trois chevaliers m'ont tellement battu qu'ils m'ont presque tué. — Quelles armes portaient-ils donc ? » s'enquit Hector. Mordret les leur décrivit et ils surent de façon certaine que c'étaient ses trois frères. Et Hector lui révéla que le premier de ceux dont il se plaignait était Gaheriet, le deuxième Guerrehet et le troisième monseigneur Gauvain : « Oui, ce sont vos trois frères qui vous ont ainsi battu. Mais, au nom de Dieu, si vous savez quelque nouvelle de Bohort, dites-le-nous, car nous ignorons où il se trouve. — S'il était ici, observa Mordret, vous l'auriez probablement retrouvé ; mais d'aventure il s'en est allé avec un autre chevalier. À ce propos, dites-moi donc si vous savez où est Lancelot. — Comment, s'exclamèrent-ils, Lancelot assistait donc à ce tournoi ? — Au nom de Dieu, déclara Mordret, c'est lui qui m'y a conduit ! — Quelles armes portait-il ? s'informa Lionel. — Des armes vermeilles. — Ah, mon Dieu, s'écria Hector, c'est lui qui a remporté le tournoi d'aujourd'hui ! Nous avons été bien abusés ce jour, car nous aurions dû le reconnaître et maintenant il s'est échappé. — Ah, renchérit Lionel, soyez-en vraiment sûrs : Bohort l'a reconnu et il est parti à sa suite. Sans cette raison, croyez-le, il ne s'en serait pas allé sans prendre congé de nous. » Alors, ils soulevèrent Mordret, ils le montèrent sur un cheval et le conduisirent dans la cité où

---

chaut qu'il avoit eü si grant. Et quant il le virent si le connurent bien se li demandent qui l'avoit illoc aporté. Et il lor conte qu'il i estoit venus pour soi reposer : « Car .III. chevaliers m'ont tant batu que a poi qu'il ne m'ont mort. — Et queles armes, fait Hectors, portoient il ? » Et il lor devise tant qu'il sorent et connoissent que c'estoient si .III. frere. Se li dist que li .III. dont il se plaint est li uns Gaheries et li autres Guerrehes et li tiers mé sire Gavains. « Et ce sont vostre .III. frere qui ensi vous ont batu. Mais, pour Dieu, se vous savés nule nouvele de Boort, si le nous dites, car nous ne savons ou il est. — S'il fust ci, fait Mordrés, par aventure, vous l'eüssiés trouvé. Mais par aventure il s'en est alés avoc aucun chevalier. Mais ore me dites se vous savés Lanselot. — Conment, fait il, a dont esté Lanselos a cest tournoiement ? — En non Dieu, fait Mordrés, il m'i amena. — Et queles armes portoit il ? fait Lyonniaus. — Unes armes vermeilles. — Ha, Dix, fait Hectors, ce fu cil qui hui a vaincu cest tournoiement ! Merveillousement avons hui esté engingnié qui le devions connoistre. Et ore est il si eschapés. — Ha, fait Lyonniaus, or saciés vraiement que Boors l'a conneü et qu'il s'en vait aprés lui. Car autrement ne s'en fust il mie alés qu'il n'eüst pris congié a nous, ce saciés. » Lors prendent Mordret et le font monter sor un

ils le montrèrent à ses frères. En le voyant, les trois frères se réjouirent et ils lui demandèrent comment il se sentait. Il rassura monseigneur Gauvain et les deux autres : « Chers seigneurs, je me sens si mal en point qu'il s'en est fallu de peu que vous ne me tuiez. Est-ce que vous m'en voulez pour quelque cause ? » Ils le prièrent de ne pas leur en tenir rigueur. « Si nous vous avions reconnu, jamais nul mal ne vous serait venu de notre part, soyez-en certain ! » répétaient-ils.

547. Puis ils lui ôtèrent ses armes, le firent s'étendre sur le plus doux des lits et lui firent soigner ses blessures avant de le laisser dormir un peu. Et lui, dès qu'il fut en repos, tomba dans le sommeil. Hector s'adressa ainsi à ses compagnons : « Ma foi, seigneurs, nous avons bien mal gardé ce que nous devions garder, nous qui avons aujourd'hui vu celui pour lequel nous étions restés et ne l'avons pas reconnu. — Comment, s'écria monseigneur Gauvain, Lancelot était donc présent à la joute ? — Oui, Dieu me préserve, répliqua Hector, c'est par lui que nous avons été vaincus. » Alors ils furent si dépités qu'ils ne savaient que dire. Et monseigneur Gauvain déclara devant tous : « Nous sommes vraiment les plus sots des hommes : nous voyons toujours Lancelot sans jamais le reconnaître. Eh bien, je crois que nous pouvons nous en aller quand nous le voudrons, car nous ne ferons plus rien ici de ce que nous avions à faire. » Les autres décidèrent qu'ils partiraient le lendemain matin en portant Mordret dans une litière.

---

cheval et l'enmainent el chastel, si le moustrent a ses freres. Et quant il le voient si en sont molt lié, se li demandent conment il se sent. Et il respont a mon signour Gavain et a ses freres : « Biaus signour, je me sens si atourné que a poi que vous ne m'avés ocis. Avés vous envie sor moi ? » Et il dient qu'il ne les en doit mie blasmer. « Car se nous vous eüssiemes conneü ja par nous n'eüssiés eu mal, ce sai je bien », font il.

547. Lors le desarment et aprés le couchent en une couche molt souef et li font oindre ses plaies, puis le font un poi dormir. Si tost com il fu venus a repos si s'endort[a] et Hectors dist a ses compaingnons : « Par foi, signour, malvaisement avons gardé ce que nous avions a garder. Car nous avons veü cestui pour qui nous estiens remés et si ne le conneüsmes mie. — Conment ? fait mé sire Gavains, a dont Lanselos esté a ceste assamblee ? [*389a*] — Oïl, si m'aït Dix, fait Hector, et par lui avons nous esté desconfit. » Lors sont entr'aus[b] si courecié qu'il ne sevent qu'il doient dire. Et mé sire Gavains dist oiant tous : « Nous sonmes les plus foles gens del monde qui toute jour veons Lanselot et si nel connaissons mie. Or voi je bien que nous nous em poons aler quant il nous plaira, car ci ne feriemes nous riens de nostre besoingne. » Et li autre dient qu'il s'en iront le matin et porteront Mordret en une litiere.

548. Lorsque Galehoudin sut que Lancelot avait été présent au tournoi et qu'il s'en était allé sans rien leur dire, il en fut si chagriné qu'il en demeura presque sans voix. Et lorsqu'il put parler, il affirma qu'il aurait préféré perdre la moitié de sa terre. Puis il cessa de s'en plaindre puisqu'il n'y pouvait plus rien. Alors Galehoudin fit annoncer au roi de Norgales et au roi des Cent Chevaliers, qui étaient ses hommes et tenaient leurs terres de lui, qu'ils avaient, par affection pour lui et par goût du plaisir, entrepris un tournoi dont ils avaient remporté le prix grâce aux exploits de Lancelot. Ce même jour, jusqu'à la tombée de la nuit, ils menèrent une grande fête. Le soir, lorsqu'il fallut se coucher, monseigneur Gauvain dit à Galehoudin : « Seigneur, si vous voulez voir Lancelot, eh bien, venez avec nous jusqu'à la cour. Car je sais qu'il s'y trouvera le jour de la Pentecôte. » Et Galehoudin déclara qu'il s'y rendrait ce jour-là. Le matin quand il fit jour, les compagnons se levèrent et assistèrent à la messe. Puis ils prirent leurs armes et se mirent en selle, quittant la cité ; Galehoudin les accompagna un long moment, puis ils le prièrent de s'en retourner. Ils chevauchèrent ensuite jusqu'à une forêt qu'on appelait Percehaie. Une fois arrivés à l'orée, ils s'arrêtèrent pour discuter de ce qu'ils allaient faire ; monseigneur Gauvain, en effet, avait juré que personne ne les verrait chevaucher tous ensemble sans les prendre pour des lâches. « C'est pourquoi il conviendrait que nous nous séparions ; que chacun se dirige de son côté pour arriver à la

---

548. Quant Galehoudins sot que Lanselos avoit esté au tournoiement et qu'il s'en estoit ensi alés sans parler a eus si fu si dolans que a painnes pot il parler. Et quant il pot parler si dist qu'il amait mix que il eüst perdu la moitié de sa terre. Lors en laisse la parole ester conme cil qui n'en pot plus faire. Lors mande Galehoudins au roi de Norgales et au roi des Cent chevaliers conme cil qui si home estoient et qui de lui tenoient terre, par amours et par envoiseüre avoient empris le tournoiement dont il estoient venu au desus par la prouece Lanselot. Celui jour jusqu'a l'anuitier menerent grant feste. Au soir, quant il durent couchier, si dist mé sire Gavains a Galehoudin : « Sire, se vous volés veoir Lanselot si venés avoc nous jusqu'a la court. Car je sai bien qu'il i sera le jour de Pentecouste. » Et Galehoudins dist qu'il i sera celui jour. Au matin, quant il fu ajourné, se leverent li compaingnon et oïrent messe. Puis prisent lor armes et monterent si se partirent de laiens. Et Galehoudins les convoia grant piece, puis le fisent retourner. Puis chevauchierent jusqu'a une forest que on apeloit Perchehaie[a], et quant il vinrent a l'entree si prisent conseil qu'il feroient, car mésires Gavains dist que ja nus ne les verroit chevauchier ensamble qu'il ne le tiegne a couar-

cour, non pas tous ensemble, mais chacun à son tour. — Il serait bon, observa monseigneur Yvain, que l'un de nous conduisît la litière de Mordret. — Je vais vous dire, reprit monseigneur Gauvain, ce que nous allons faire : nous allons choisir celui de nous qui saura le mieux le conduire, car il faut que ce soit un homme sage qui accomplisse cette tâche. S'il s'agissait d'un homme plein d'orgueil et dénué de mesure, en effet, il pourrait se produire tel accident où Mordret comme lui le paieraient de leur vie. Ainsi il convient que le conduise un chevalier plein de sagesse et rempli du sens de la mesure. » Alors ils désignèrent monseigneur Yvain, en déclarant qu'il était le plus sage et le plus raisonnable d'entre eux. Monseigneur Yvain affirma qu'il conduirait avec plaisir la litière de Mordret puisqu'ils l'avaient chargé de cette mission. Sur ce, chacun ôta son heaume, ils échangèrent le baiser d'adieu et chacun prit sa route. Monseigneur Yvain choisit la sienne et emmena Mordret par la forêt. Mais maintenant le conte se tait à leur sujet et retourne à Lancelot du Lac.

Bohort au Palais Aventureux.

549. Maintenant le conte dit que les deux cousins restèrent si longtemps auprès de la source qu'il faisait presque nuit. Alors ils montèrent à cheval et partirent à travers la forêt jusqu'à la nuit noire. Et Lancelot interrogea Bohort sur ce qu'ils allaient faire. « Au nom de Dieu, répondit Bohort, je vois bien qu'il va nous falloir passer la nuit à la belle étoile. »

---

dise. « Et pour ce seroit il bon que nous departissions et tenist chascuns sa voie si que nous ne venissions pas ensamble a court mais chascuns par soi. — Il convenroit, fait mé sire Yvains, que li uns de nous conduisist la litiere Mordret. — Je vous dirai, fait mé sire Gavains, que nous ferons. Eslisons de nous tous celui qui mix le saura conduire, car il couvient que cil soit sages qui le conduira. Car s'il estoit orgueillous et desmesurés il porroit venir a tel passage qu'il se feroit ocirre entre lui et Mordret. Et por ce i covient il aler sage chevalier et amesuré. » Si eslisent mon signour Yvain et dient qu'il estoit li plus sages et li plus amesurés d'aus tous. Et il dist qu'il le con[*b*]duira volentiers puis que sor lui l'ont esgardé. Lors oste chascuns son hialme et s'entrebaisent et puis tient chascuns sa voie. Et mé sire Yvains entre en la soie et enmaine Mordret parmi la forest. Mais atant se taist ore li contes d'aus et retourne a parler de Lanselot del Lac.

549. Or dist li contes que tant furent li doi cousin a la fontaine qu'il fu pres de nuit. Lors monterent sor lor chevaus et chevauchent parmi la forest tant qu'il fu nuis oscure. Lors demande Lanselos a Boort qu'il feront. « En non Dieu, fait Boors, je sai bien qu'il nous couvendra jesir fors. »

Tandis qu'ils échangeaient ces paroles, ils aperçurent au loin une lumière qui brillait. Ils se dirigèrent donc de ce côté quand ils entendirent une voix ; ils prêtèrent l'oreille : c'était un cri très fort, le cri d'une personne dans la détresse. « Seigneur, demanda Bohort, vous avez entendu ces cris ? — Oui, certes, dit Lancelot. — Au nom de Dieu, seigneur, déclara Bohort, je vais y aller si cela vous agrée. — Allez-y, mais revenez là où vous avez vu le feu. » Ils se séparèrent donc, Lancelot se dirigeant vers le feu et Bohort partant dans la direction des cris. Il chevaucha tant qu'il finit par arriver dans un pré. Et là, regardant devant lui, il aperçut alors deux hommes qui maltraitaient durement une jeune fille, ils la tiraient par ses tresses et la bourraient de coups cruels. De l'autre côté, il y en avait six autres qui maintenaient un homme en braies et le battaient. À cette vue, Bohort leur cria qu'ils étaient tous morts. Il frappa le premier avec une telle violence qu'il le jeta mort sur le sol, il courut au deuxième qu'il frappa du poitrail de son cheval et l'abattit à plat dos au milieu du pré.

550. Et alors il se jeta au milieu des autres, l'épée tirée ; il en abattit un troisième de son arme et, les malmenant durement, il fit si bien qu'il en tua trois et mit les survivants dans un tel état qu'ils ne pouvaient plus se secourir. Puis ils s'approcha du prisonnier et lui ôta ses liens avant de revenir auprès de la jeune fille à qui il demanda si elle pensait guérir de ce qu'elle avait subi. « Seigneur, répondit-elle, je ne senti-

---

En ce qu'il parloient ensi si voient clarté loing d'aus. Lors s'adrecent cele part puis escoutent et oent une vois, si crie molt hautement si moustre bien qu'ele ait molt grant besoing. « Sire, fait Boors, avés vous oï cele vois ? — Oïl, bien, fait Lanselos. — En non Dieu, fait Boors, sire, je irai, s'il vous plaist. — Alés, fait Lanselos, puis en revenés la ou vous avés veü cel fu. » Atant s'en part li uns de l'autre, si vait Lanselos vers le fu et Boors vait au cri. Si chevauche tant qu'il vint en un pré. Lors esgarde devant soi et voit .II. homes qui menoient une damoisele molt laidement par les treces et le batoient molt cruelment. Et d'autre part avoit .VI. homes qui tenoient un home em braies et le batoient. Et quant Boors les voit si lor escrie qu'il sont tout mort. Si fiert si le premerain qu'il le rue mort, il point a l'autre, si le fiert del pis del cheval si qu'il l'abat enmi le pré tout a envers.

550. Lors se fiert es autres l'espee traite si abati un autre de s'espee, si les maine molt vilainement et fist tant qu'il en ocist .III. et les autres a atourné en tel maniere qu'il ne se pooient aïdier. Lors vient a celui qu'il avoient pris et le desloie puis en vient a la damoisele et li demande s'ele porra garir. « Sire, fait ele, je n'ai nul mal se mes freres eüst sa robe. — Et ou est ele ? » fait Boors. Lors l'enmain

rais aucun mal si mon frère avait ses vêtements. — Où sont-ils ? » s'enquit Bohort. Elle le conduisit jusque sous un chêne, où le frère retrouva ses vêtements et les remit. Tout à côté, ils découvrirent leurs chevaux. Tous trois se mirent en selle et Bohort demanda où ils se rendaient. « Seigneur, fit la jeune fille, nous allons à un château qui se trouve hors de la forêt, vous nous y conduirez, s'il vous plaît. » Bohort l'assura qu'il le ferait de grand cœur. Ils chevauchèrent donc à travers la forêt et finirent par arriver devant une forteresse. La demoiselle appela devant la porte si bien qu'on lui ouvrit. Une fois qu'ils furent tous trois à l'intérieur, Bohort les recommanda à Dieu. « Ah, seigneur, s'écria la jeune fille, restez avec nous, s'il vous plaît ! — Demoiselle, assura Bohort, cela m'est impossible. » Et lorsque la jeune fille comprit qu'elle ne pourrait le retenir, elle en fut tout attristée. Mais Bohort les quitta et il chevaucha par la forêt où il croyait retrouver Lancelot ; cela lui fut impossible et il se sentit envahi de chagrin. Toute la nuit, il demeura dans la forêt et, au matin, il reprit sa route, pensant en lui-même qu'il allait se rendre à la cour. Il alla donc longtemps, atteignit l'orée de la forêt et poursuivit son chemin sans rencontrer d'aventure jusqu'au château de Corbénic où il fut très bien accueilli. Ceux du château lui firent grand honneur et le questionnèrent sur Lancelot. Il leur apprit les derniers événements qu'il connaissait. Ensuite, ils parlèrent ensemble de tel et tel ; Bohort s'adressa alors au roi : « Sire, ce palais où nous

---

[*c*] desous un chaisne si s'en vait cil vestir et apareillier et il trouvent lor chevaus delés. Si montent tout .III. et Boors lor demanda ou il vont. « Sire, fait la damoisele, nous en irons a un chastel qui est au defors de ceste forest, se nous i conduirés s'il vous plaist. » Et il dist que ce veut il bien. Si chevauchent au travers de la forest, si ont tant alé qu'il vinrent a une forterece. Et la damoisele huche a la porte tant que on li ouvre, et quant il sont ens si les conmande Boors a Dieu. « Ha, sire, fait la damoisele, demourés avoc nous, s'il vous plaist. — Damoisele, fait Boors, je ne porroie. » Quant la damoisele voit qu'ele ne le puet detenir si en est molt dolante. Lors s'em part Boors et chevauche parmi la forest ou il quide trouver Lanselot mais il ne le puet trouver, si en est molt dolans. Si demoura cele nuit en la forest jusques au matin qu'il se remist en son chemin et il dist a soi meïsmes qu'il s'en iroit vers la court. Si a tant chevauchié qu'il vint a l'issue de la forest et erra tant en tel maniere sans aventure trouver qu'il vint au chastel de Corbenic ou il fu molt bien rechus. Si l'onererent molt cil de laiens et li demanderent de Lanselot et il lor en dist tés nouveles com il em savoit. Ensi parlerent ensamble de l'un et de l'autre tant que Boors demanda au roi : « Sire, fait il, cil palais ou nous

sommes se dénomme bien le Palais Aventureux ? — Oui, seigneur, répondit le roi ; et des aventures, nous en avons mené beaucoup de belles.

551. — Dieu m'apporte son aide ! souhaita Bohort, puisque je suis là, je ne partirai pas avant d'avoir passé une nuit à l'intérieur et vu les merveilles que monseigneur Gauvain découvrit lorsqu'il y passa une nuit. — Ah, seigneur, s'écria le roi, ne parlez jamais de cela, par la foi que je dois à Notre-Seigneur, ce n'est pas de par ma volonté que vous y resterez car je sais bien que vous n'en repartiriez pas sans subir quelque honte et je ne le voudrais pas pour la moitié de ma terre ! — Seigneur, répliqua Bohort, quand je suis venu ici l'autre fois, je n'ai rien appris et j'en ai été raillé. C'est pourquoi je vous le répète, jamais je ne repartirai, sinon mort, avant d'avoir vécu une aventure. — Seigneur, conclut le roi, vous le ferez donc puisque c'est là votre volonté. Mais cette présente nuit, vous n'y dormirez pas. — Et pourquoi, seigneur ? demanda Bohort. — Mon cher ami, je vous dirai tout à ce sujet demain. » Et donc Bohort passa cette nuit-là dans une chambre au pied de la tour. Au matin, lorsqu'il fut levé, il alla entendre la messe et, après cela, Bohort demanda à parler au chapelain, car le roi l'avait prié de se confesser. Bohort se confessa donc au chapelain de tous les péchés dont il se savait coupable. Cela dûment fait, il communia au corps du Christ et, tout le reste de la journée, il refusa toute autre

---

somes a il a non li Palais Aventurous ? — Sire, fait li rois[a], et des aventures avons nous menés de beles.

551. — Si m'aït Dix, fait Boors, puis que je i sui je ne m'en partirai jamais devant que j'aie jeü une nuit dedens et veües[a] des merveilles que mé sires Gavains vit quant il i fu. — Ha, sire, fait li rois, nel dites jamais, par la foi que je doi a Nostre Signour. Vous n'i remandrés pas par ma volenté, car je sai bien que vous n'en partiriés ja sans honte, et je nel voldroie mie pour la moitie de ma terre. — Sire, fait Boors, quant je fu ci autre fois je n'en apris riens, si en fui gabés. Et pour ce vous di je que jamais ne m'en partirai se mors ne sui devant ce que j'aie veü aucune aventure. — Sire, fait li rois, vous en ferés vostre volenté puis qu'ensi est. Mais puis en ceste nuit n'i gerés vous mie. — Pour coi, sire ? fait Boors. — Ce vous dirai je bien, biaus amis, demain. » Cele nuit jut Boors en une chambre desous la tour et au matin, quant il fu levés, oï messe. Et quant il l'ot oïe si dist Boors qu'il velt parler au chapelain, car li rois l'en avoit proiié, et qu'il se fesist confés. Et Boors se confessa au chapelain de tous les pechiés dont il se savoit en coupe. Et quant il se fu bien confessés si rechut corpus Domini, ne onques puis en tout cel jour ne volt mengier. Et quant vint a la nuit si entra el palais et nus n'i demoura avoc lui. Et

nourriture. Quand la nuit fut venue, il entra dans le palais et personne ne demeura avec lui. Lorsque l'obscurité fut totale, il alla s'asseoir sur le lit des merveilles. À peine y était-il assis que dans le château commença le plus fort des vacarmes du monde : aussitôt se leva un vent si violent que les fenêtres, qui étaient plus d'une centaine, se mirent à battre toutes ensemble sous l'effet de la tempête et Bohort avait l'impression que tout allait s'écrouler. Lorsque le calme fut revenu, d'une chambre jaillit une lance longue et grande dont le fer flamboyait comme un cierge allumé, telle la foudre elle fondit droit sur Bohort, le frappa en plein écu, traversa le haubert et pénétra dans son épaule gauche. Se sentant blessé, il resta stupéfait, car il ne voyait personne pour tenir la lance qui l'avait frappé et pourtant il sentit bien qu'on l'ôtait de la plaie, mais il ne savait qui.

552. Lorsque le fer fut retiré de l'épaule, la lance rentra dans la chambre dont elle était sortie et Bohort resta sur le lit, à éprouver une telle souffrance que n'importe qui aurait cru en mourir. Mais lui ne bougea pas de la couche, bien au contraire : il comptait y rester toute la nuit quoi qu'il arrivât. Peu de temps avait passé quand il vit sortir de la chambre un chevalier en armes, de haute taille et bien découplé. En découvrant Bohort, il lui déclara : « Seigneur chevalier, levez-vous de ce lit et allez vous reposer ailleurs. » Bohort rétorqua qu'il ne se lèverait ni pour lui ni pour un autre. « Si vous me poussez à me battre contre vous,

---

quant il fu [*d*] bien oscurcis si s'en ala asseoir el lit de mervelles. Et si tost com il fu assis si conmencha par laiens li plus grant escrois del monde. Car tantost leva uns vens si grans qu'il conmencha les fenestres dont il i avoit plus de .c. a faire flatir ensamble, si estoit avis a Boort que tout deüst fondre. Et quant tout ce fu remés si issi d'une chambre une lance grans et longe et dont li fers flambioit ausi com uns cierges ardans, si vint vers Boort ausi[b] roidement come foudre et le feri si durement que parmi l'escu et parmi le hauberc li est entrés en l'espaulle senestre. Et quant il se sent navrés si en est tous esbahis, car il ne vit mie celui qui la lance tint dont il a esté ferus et nonpourquant il sent que on li oste, mais il ne set qui c'est.

552. Quant il fu desferrés si s'en revait la lance en la chambre dont ele estoit issue et il remest el lit si malades que uns autres en quidast bien morir. Mais il ne se remue del lit ains i pense a estre toute la nuit que qu'il en doie avenir. Si ne demoura gaires qu'il en vit issir de la chambre un chevalier armé qui fu grans de cors et bien furnis et la ou il vit Boort se li dist : « Sire chevaliers, levés vous de cel lit et vous alés reposer en autre lieu. » Et il dist que pour lui ne se levera il mie ne pour autre. « Se vous faites tant, fait li chevaliers, que je me combate a vous,

vous n'y gagnerez rien, reprit le chevalier, que vous me tuiez ou que ce soit moi qui vous tue ; or il me faut vous combattre si vous ne vous levez pas. » Bohort répliqua que cela le laissait froid. « Ma foi, conclut le chevalier, je ne vous garantis plus la sécurité, car tant que je pourrai utiliser mon épée, je ne vous laisserai pas vous reposer. » Bohort, voyant que le temps était venu de se battre, se dressa sur ses pieds. Si douloureuse était sa plaie que personne à sa place n'aurait eu le courage de se défendre avec une telle blessure ; mais Bohort avait tant de vaillance qu'il préférait mourir avec honneur que vivre dans la honte. Donc il tira son épée, courut sus au chevalier et lui assena un bon coup sur le heaume ; l'autre, qui était de très grande bravoure, se défendit admirablement. Pourtant Bohort, tout blessé qu'il était, malmena si bien son adversaire dès le premier assaut que celui-ci ne put le supporter ni souffrir, mais il recula en cédant du terrain jusqu'à rentrer dans la salle d'où Bohort avait vu sortir le saint Graal[1]. À peine y était-il entré qu'il recouvra ses forces et son souffle, si bien que lui qui était l'instant d'avant épuisé se retrouva sain, rapide et léger. Il courut derechef à Bohort avec une telle ardeur que ce dernier en resta ébahi et se dit en lui-même : « Je vois des merveilles avec ce chevalier ! Je le croyais tantôt vaincu à ne plus pouvoir se défendre contre moi ; et, maintenant qu'il est retourné dans cette chambre, il a recouvré toutes ses forces et le voilà encore plus rapide qu'au début de notre engagement. Je ne sais vraiment pas d'où cela a pu lui venir ! »

---

vous n'i gaaignerés riens se je vous ocis ou vous moi. Et il m'i couvient combatre se vous ne vous en levés. » Et Boors dist qu'il ne li en chaut. « Par foi, fait il, dont ne vous asseür je mie. Car tant conme je porrai ferir d'espee ne vous lairai je a repos. » Et quant Boors voit qu'il est a la melee venus, si se drece en estant et si est si navrés que nus autres n'eüst cuer de soi desfendre s'il fust ensi navrés. Mais il estoit de si grant cuer qu'il velt morir a honour que vivre a honte. Si traist l'espee et courut sus au chevalier et li donne grant cop parmi le hialme, et cil qui estoit de molt grant prouece se desfent merveillousement. Mais Boors, encore fust il navrés, maine le chevalier au premier assaut si malement qu'il ne le puet plus endurer ne sousfrir ains s'en vait guencissant tant qu'il vint en la chambre dont il avoit veü le Saint Graal. Et si tost com il fu dedens se li revient force et alaine tant que cil qui orains fu las est ore sains et legiers et vistes. Si recourt sus a Boort de tel air qu'il en devint tous esbahis et dist a soi meïsmes : « Mervelles voi de cest chevalier. Je quidoie orendroit qu'il fust vaincus qu'il ne se pooit vers moi desfendre et, puis qu'il retourna en cele chambre, a tant recouvré de force qu'il est plus vistes que au conmencement. Si [*e*] ne sai dont ce li est venu. »

553. Tandis que Bohort roulait ces pensées, le chevalier lui tomba dessus, l'épée tirée, et lui en porta de grands coups partout où il pouvait l'atteindre. Bohort se défendit au mieux en homme qui ne saurait être accablé par un unique chevalier. En peu de temps, sa prouesse fut si éclatante que, pour la seconde fois, il triompha du chevalier. Mais quand celui-ci manifesta l'intention de rentrer derechef dans la chambre où il s'était rétabli, Bohort sauta devant la porte et lui dit : « Seigneur chevalier, par la sainte Croix, vous n'y entrerez pas. » À ces mots, il le saisit par le heaume qu'il lui arracha du crâne et il le jeta sur le sol devant lui. Le chevalier, se voyant en péril de mort, cria merci. Bohort lui affirma : « Je ne sais pas qui tu es, car je ne t'ai jamais vu ; mais tu vas me promettre en loyal chevalier qu'au jour de la Pentecôte tu te trouveras à la cour du roi Arthur et tu te rendras au roi de par Bohort de Gaunes. » Le chevalier prêta le serment qu'il était obligé de faire ; puis il prit son écu et son heaume et sortit[1]. Bohort retourna s'asseoir sur le lit. Il venait tout juste de s'y réinstaller que, de chaque fenêtre, on se mit à tirer carreaux et flèches et ils pleuvaient sur lui de telle sorte qu'il sentit son écu, son heaume percés en plus de cent endroits au point qu'il fut durement blessé, cependant il ne bougea pas du lit, mais il resta assis, fort et tranquille comme s'il n'avait rien souffert, à attendre les aventures du château, car il croyait bien qu'il allait en connaître davantage encore.

---

553. Ensi dist Boors a lui meïsmes. Et li chevaliers li vient l'espee traite, se li done grant cop par la ou il le puet ataindre. Et Boors se desfent bien conme cil qui ne pooit estre grevés par le cors d'un sol chevalier et refait tant en poi d'ore par sa prouece que li chevaliers est au desous. Et quant il quide aler en la chambre ou il avoit esté a l'autre fois, se li saut Boors au devant et li dist : « Sire chevaliers, par Sainte Crois, vous n'i enterrés mie. » Si l'aert au hiaume et li esrace de la teste et l'abat desous lui. Et li chevaliers, qui bien vit qu'il ert em perill de mort, li crie merci. Et Boors li dist : « Je ne sai qui tu es, onques mais ne te vi. Si me fianceras, conme loiaus chevaliers, que tu le jour de Pentecouste seras a la court le roi Artu et t'i rendras de par Boort de Gaunes. » Et cil li fiance qu'a faire li estuet. Puis prent son hiaulme et son escu et s'en revait et Boors s'en vait el lit asseoir. Et si tost com il fu assis si conmencha a desarcier de chascune fenestre de quarrel ou de saiete et fierent sor lui si qu'il se sent ferir en son escu et en son hialme em plus de .c. lix dont il fu navrés molt durement, et nonpourquant il ne se remue, il s'asiet si fors et si seürs conme s'il n'eüst nul mal, si atent les aventures de laiens et bien pense qu'il en avra encore plus.

554. Dès que la pluie de carreaux eut cessé, les fenêtres se refermèrent et alors il y eut vraiment peu de lumière dans la chambre, car la clarté de la lune ne passait que par un petit nombre de fenêtres d'ivoire dont les croisées étaient restées ouvertes. Lorsque le calme fut revenu dans le palais, d'une chambre sortit un lion, merveilleusement grand ; il s'approcha de Bohort en bondissant, la gueule ouverte. Aussitôt qu'il le vit, Bohort sauta sur ses pieds, jeta son écu devant lui et dressa l'épée pour frapper le lion à la tête. Mais le lion s'élança, crocs et griffes découverts, pour saisir Bohort par le haubert. Il crocha dans l'écu, en plein cuir, et l'emporta aussi aisément qu'un morceau de tissu, au point de manquer faire tomber Bohort ; mais ce dernier résista, en homme qui possède courage et force, il frappa le lion entre les oreilles avec tant de violence qu'il lui trancha le cou : le lion tomba mort sur le pavé. Bohort se rassit pour se reposer, mais il n'en eut guère le temps car il voyait déjà sortir le serpent que monseigneur Gauvain avait aperçu. Ce serpent était si grand, si épouvantable qu'on ne pouvait le regarder sans terreur. Aucune de toutes les diverses couleurs qui existent ne manquait sur ses écailles, il avait les yeux aussi rouges que des charbons ardents. Une fois sorti de la chambre, il se promena assez lentement par le palais, crachant feu et flammes, mais seulement en petite quantité, et il jouait avec sa queue comme un enfant avec son jouet. Il portait sur le front une inscription que Bohort distinguait parfaitement à la clarté qui

---

554. Quant li quarrel orent laissié a venir si reclosent toutes les fenestres et lors ot laiens molt poi de clarté mais la lune n'i luisoit mie fors par ne sai quantes fenestres d'ivoire qui estoient ouvertes. Et quant li palais fu acoisiés si issi d'une chambre uns lyons grans et merveillous si vint a Boort les menus saus goule baee. Et quant il le vit si saut sus maintenant et jete l'escu encontre, puis hauce l'espee pour lui ferir en la teste. Et cil jete les dens et les ongles pour prendre Boort par le hauberc si ataint l'escu par l'espane si l'en porte ausi legierement com se ce fust uns drapiaus si que a poi qu'il ne l'abati a terre. Mais Boors se tint bien conme cil qui assés avoit et cuer et force, si le feri parmi les oreilles si durement qu'il li copa le col en travers et cil chiet mors sor le pavement. Et Boors se rasiet et se repose si ne demoura gaires qu'il vit issir le serpent que mé sire Gavains avoit veü. Et il estoit si grans et si espoentables que nus nel veïst qui paour n'en deüst avoir. Car il n'est nule coulour si diverse c'on ne peüst sor lui veoir, si avoit les ex ausi rouges com se ce fust carbons embrasés[a]. Et quant il fu issus de la chambre si en vait par le palais le petit pas jetant fu et flambe, mais ce n'estoit mie [f] granment ains s'en vait joant a sa koe ausi conme li enfes fait a son joe-

jaillissait de ses yeux ; et cette inscription disait, il le vit bien : CE SERPENT SIGNIFIE LE ROI ARTHUR. Lorsque le serpent fut arrivé au milieu du palais, Bohort aperçut un grand léopard terrible et farouche, mais il était incapable de savoir d'où il était sorti. Immédiatement le serpent attaqua le léopard, crachant feu et flamme en lui faisant le plus de mal possible. Cependant le léopard se défendit si bien qu'il saisit le serpent de ses crocs et de ses griffes et il réussit à se rendre maître de lui.

555. Pendant longtemps Bohort fut le spectateur de cette bataille et il se demandait avec stupeur ce que cela pouvait vouloir dire, car jamais il n'avait vu deux bêtes sans parole manifester tant de sauvagerie ; il comprenait bien toutefois que c'était un signe présageant certains faits. Quand l'affrontement eut duré si longtemps que ni l'une ni l'autre des bêtes n'avait plus la force de continuer, le serpent s'en retourna dans la chambre dont il était sorti et le léopard disparut sans que Bohort pût dire ce qu'il était devenu. Dès que le serpent fut entré dans la chambre, il commença à se traîner et à se tourner dans tous les sens comme le fait l'animal qui en est arrivé aux angoisses de la mise-bas quand le travail a commencé. Et lorsque la bête se calma, elle se mit à cracher par sa gueule des serpenteaux, une centaine de serpenteaux ; aussitôt ces petits serpents commencèrent à se battre : tous voulaient tuer le serpent qui les avait fait naître, mais lui possédait

---

let. Et il ot letres escrites en son front que Boors connoissoit bien a la clarté qui des ex luisoit, si voit que les letres disoient : C'EST LA SENEFIANCE DEL ROI ARTU. Quant li serpens fu venus jusques enmi le palais si voit Boors un grant lupart fier et merveillous mais il ne set dont il puist estre venus. Et maintenant li courut sus li serpens jetant fu et flambe et li fait le pis qu'il puet. Et li lupars se desfent si bien que il le prent as dens et as ongles et fait tant qu'il conquiert terre sor lui.

555. Longement regarda Boors ceste bataille et molt s'esmerveilla que ce pooit estre car onques mais ne vit en .II. bestes mues si grant cruauté. Si pense bien que ce soit aucune senefiance d'aucunes choses, et, quant la bataille a tant duré que li uns ne li autres ne le puet plus sousfrir, si s'entrevait li serpens en la chambre dont il estoit issus et li lupars s'en vait en tel maniere que Boors ne sot qu'il fu devenus. Et si tost conme li serpens fu venus en la chambre si se conmencha a woltrer et a tourner or ce desous desore tout ausi conme fait beste qui est menee jusqu'a angoisse de faonner quant ele est en sa grant destrece. Et quant il est acoisiés, si conmence a jeter serpentaus de la bouche jusques a .C. et tout maintenant conmencha la mellee des serpentaus, car il voloient ocirre le serpent dont il estoient issu, mais il estoit de si

une telle puissance que les petits n'arrivaient pas à lui faire grand mal. Pourtant leur lutte dura si longtemps que, pour finir, tous les serpenteaux furent tués et le grand serpent succomba également.

556. Cette vision stupéfia Bohort plus que tout ce qu'il avait jamais pu voir. Il savait que c'était un signe présageant certains faits. Mais c'est alors qu'il vit sortir de cette même chambre un homme maigre et si livide qu'il semblait plus mort que vif. Il portait autour de son cou deux couleuvres qui paraissaient entrelacées l'une à l'autre ; et les deux le mordaient, l'une devant, l'autre derrière. L'homme se plaignait et se lamentait en ce termes : « Ah, mon Dieu ! Suis-je né un jour pour souffrir la douleur que j'endure ? Ah, mon Dieu ! Viendra-t-il jamais, celui qui doit me libérer de ce supplice ? » Ainsi gémissait-il et il se proclamait misérable. Sur sa poitrine, il portait une harpe, richement façonnée, car elle était ornée d'or et de pierres précieuses qui la rendaient splendide à voir[1]. Cet homme pénétra dans la salle puis s'assit sur un fauteuil d'or ; alors il prit son plectre, commença par accorder son instrument et se mit à composer un lai. Tout le temps qu'il le chantait, ses larmes ne cessaient de couler. Bohort, qui l'écoutait avec délice, entendit qu'il s'agissait du « lai des pleurs » : le sujet en était Joseph d'Arimathie[2], arrivé autrefois en Grande-Bretagne où la volonté de Notre-Seigneur l'avait envoyé ; Bohort écoutait avec une vive attention, car il lui semblait qu'il était question d'une dispute du

---

grant force qu'il[a] ne le pooient mie granment mesfaire. Si dura tant la melee que li serpentel furent tout ocis et li grans serpens mors ausi.

556. De ceste chose s'esmerveilla molt Boors plus que de riens qu'il onques mais veïst[a]. Car il set bien que c'est senefiance d'aucune chose. Lors voit issir de cele chambre meïsmes un home maigre et si descoulouré qu'il sambloit mix mors que vis. Et avoit a son col .II. culevres ausi com entrelacies l'une en l'autre, si l'aloient poignant devant et deriere si se plaingnoit et dolousoit molt et disoit : « Ha, Dix, fui je onques nés a avoir la dolour ou je sui ? Ha, Dix, venra cil jamais qui de ceste grant dolour me doit oster ? » Ensi s'aloit cil dolousant et se clamoit las chaitis et portoit en son devant une harpe molt riche conme cil qui avoit tant d'or et de pierres preciou[*390a*]ses que molt estoit bele a veoir. Quant li hom vint en la sale si s'asist en une chaire d'or. Lors prent son paleçon et conmence a acorder sa harpe, et conmence a noter un lay et en ce qu'il notoit plouroit tous jours. Boors, qui molt volentiers l'escoutoit, entent que c'est li lays de plours et en estoit li dis de Ioseph de Barimachie ausi com il vint en la Grant Bretaigne que Nostres Sires fist ariver par son voloir. Et Boors i met molt s'entente car ce li ert avis que c'est

temps jadis entre Joseph d'Arimathie et Orphée l'enchanteur qui avait fondé le château des Sortilèges sur la marche d'Écosse. Lorsqu'il eut achevé son lai, le harpiste se leva et déclara à Bohort : « Seigneur chevalier, vous êtes resté pour rien dans ce palais, car, sachez-le bien, les aventures qui s'y déroulent ne trouveront pas leur achèvement ni pour vous ni pour autrui avant que le Bon Chevalier ne vienne, lui qui doit mener à leur fin les aventures du saint Graal[3]. C'est lui aussi qui mènera à leur terme toutes les aventures que vous venez de voir cette nuit, lui qui me délivrera de la peine où je vis. Aussi pouvez-vous partir, car vous ne ferez rien de plus que ce que vous avez fait.

557. — Mais dites-moi d'abord, demanda Bohort, comment vous pouvez supporter ces couleuvres autour de votre cou. — Certes, répondit le harpiste, il me faut l'endurer : c'est ainsi que Dieu tire vengeance du grand orgueil dans lequel je vécus jadis ; et si je pouvais être quitte de la damnation éternelle en souffrant cette peine ici-bas, je me tiendrais pour heureux. C'est que j'ai fait tant de mal dans ma vie ! J'aurai bien de la peine à retrouver la paix avec Dieu, même en endurant cette souffrance qui est la mienne. » Et l'homme s'en alla sans dire un mot de plus ; pourtant Bohort aurait voulu lui poser d'autres questions, mais l'autre ne pouvait plus rester et il s'en retourna dans la pièce d'où il était sorti. Et voilà que, très peu de temps après, par la verrière, passa la colombe qui portait un encensoir

---

une desputisons qui jadis avoit esté entre Ioseph de Barimachie et d'Orfeu l'enchanteour qui le chastel d'Enchantement fonda en la marche d'Escoce. Et quant il ot son lay finé si se drece en son estant et dist a Boort : « Sire chevaliers, pour noient estes demourés en cest palais, car bien saciés que les aventures de chaiens ne remanront ne pour vous ne pour autrui devant ce que li Bons Chevaliers i venra qui les aventures del Saint Graal doit achiever. Et si achievera toutes les aventures que vous avés anuit veües et me delivera de la painne ou je sui. Si vous em poés bien aler, car vous n'i ferés plus que fait i avés.

557. — Ore me dites, fait Boors, conment vous endurés ces culuevres entor vostre col. — Certes, fait cil, il le me couvient sousfrir. Car ensi prent Dix vengance del grant orguel ou je fui jadis. Et se je pooie estre quites pour ceste paine terriene que je ne fuisse dampnés pardurablement, je m'en tenoie a boneüré. Car j'ai tant de maus fais en ma vie que a painnes porrai je estre acordés a lui par paine que je sousfre. » Atant s'em parti li hom sans plus dire. Se li voloit Boors demander pluisours choses, mais cil qui plus n'i puet demourer s'en vait en la chambre dont il estoit issus. Et aprés ce ne demoura gaires que parmi la verriere entra laiens li coulons qui portoit un encensier

d'or dans son bec. Elle pénétra dans la chambre d'où le Graal était sorti le jour d'avant ; alors le palais entier se remplit de silence et de sérénité, débordant de tous les parfums du monde. Ensuite sortirent de la chambre quatre enfants tout petits, si beaux que Bohort s'émerveillait à les contempler : il ne croyait pas que ce fussent des créatures de la terre ; ils portaient quatre cierges allumés et quatre candélabres ; devant eux marchaient un porte-encens puis un vieillard de grand âge, tout chenu ; il était revêtu de l'habit du prêtre à l'exception de la chasuble et il tenait une lance. Plus Bohort regardait, plus il était stupéfait : de la pointe de la lance, il voyait en effet sourdre des gouttes de sang qui glissaient l'une derrière l'autre le long de la hampe, puis il ne savait plus ce qu'elles devenaient. Bohort, convaincu qu'il s'agissait d'un objet sacré, se leva devant lui, tandis que le vieillard qui le portait s'approchait du fauteuil où il prit place. Il déclara alors à Bohort : « Seigneur chevalier, vous êtes le plus pur et le plus valeureux de ceux qui ont jamais pénétré en ces lieux. Ainsi vous pourrez dire, lorsque vous serez de retour dans votre pays, que vous avez trouvé la lance vierge ; certes, vous ne savez pas ce que cela signifie et vous ne le saurez pas avant que le Siège Périlleux de la Table ronde ne rencontre son maître. Par celui qui s'y assiéra vous connaîtrez la vérité sur cette lance et sur celui qui l'apporta en ce pays. Pourtant, si Lancelot s'était aussi bien gardé que vous vous

---

d'or en son bec. Si entra en la chambre dont li Sains Graaus estoit issus le jour devant et lors fu li palais cois et seris et raemplis de toutes les bones odours del monde. Lors issirent de la chambre .IIII. enfant de petit aage qui estoient si bel que Boors les esgarde a merveilles, ne il ne quidoit mie que ce fuissent choses terrienes, si portoient .IIII. cierges ardans et .IIII. chandeilliers. Et devant aus aloit uns encensiers et aprés venoit uns hom vix et anciiens et tous chenus, si estoit vestus conme prestres sans ce qu'il n'avoit mie chasure et portoit une lance. Et de tant conme Boors plus voit et plus est esbahis. Car il voit que de la pointe issoient goutes de sanc l'une aprés [*b*] l'autre degoutant vers le fust, mais il ne sot qu'eles devinrent. Et Boors, qui bien pense que ce soit sainte chose se drece en contre et cil qui le portoit vint a la chaiiere et s'asist et dist a Boors : « Sire chevaliers, vous estes li plus nés et li plus prodom qui onques mais entrast chaiens. Si poés dire quant vous venrés en vostre païs que vous avés trouvé la lance virginesse[a]. Si ne savés que c'est a dire ne ne saurés devant ce que li Perillous Sieges de la Table Reonde aura trouvé son maistre, et par celui qui i aserra saurés la verité de ceste lance et qui la porta en cest païs. Et nonpourquant, se Lanselos se fust ausi bien gardés conme vous avés proposé a garder, il eüst tout ce mis a fin dont vous estes

proposez de le faire, c'est lui qui aurait mis terme à tout ce dont vous êtes aujourd'hui en peine ; car pour la valeur chevaleresque, il est si parfait qu'il n'a pas son pareil dans le monde. Mais d'un autre côté, il est si souillé que toutes les vertus du monde qui auraient dû exister en lui sont mortes à cause de la faiblesse de ses reins. »

558. Après ces paroles, le vénérable prêtre retourna dans la chambre. Peu après, Bohort vit arriver dans le palais une douzaine de demoiselles[1], vêtues et atournées si pauvrement que leurs affaires ne valaient quasiment rien, elles venaient à petits pas, courtoisement, l'une devant l'autre ; elles ne prononçaient pas une parole, mais elles pleuraient si fort que nul cœur au monde n'aurait eu assez de dureté pour rester insensible. Elles marchèrent jusqu'à la porte de la chambre, là, elles s'arrêtèrent, s'agenouillèrent et se mirent à réciter prières et oraisons. Bohort les regardait sans savoir ce que cela pouvait signifier, il le leur aurait volontiers demandé s'il l'avait osé et s'il n'avait redouté que du mal n'en vînt ; pourtant, si cela lui était permis, elles ne partiraient pas avant qu'il ne sût ce qu'il pouvait faire. Alors il s'approcha de l'une des jeunes filles et la pria que, par amitié, elle lui dise qui elle était, pourquoi elle pleurait ainsi et pourquoi elles étaient si mal habillées. « Je l'apprendrais volontiers si cela est possible. — Seigneur, répliqua-t-elle, au nom de Dieu, restez tranquille et laissez-nous faire ce que nous devons, car vous ne saurez rien de nous cette fois. »

---

em paine. Car de chevalerie est il si esmerés qu'il n'a son pareil el monde. Mais il est d'autre part si empiriés de toutes les bones vertus qui en lui deüssent estre sont mortes par la feblece de ses rains. »

558. Quant li prodom ot ce dit si s'en retorne en la chambre. Et il ne demoura gaires qu'il vit el palais jusqu'a .XII. damoiseles vestues et apareillies si povrement que lor garnement ne valoient se petit non et en venoient le petit pas tout belement l'une avant l'autre et ne disoient mot ains plouroient si durement qu'il n'a si dur cuer el monde qui pitié n'en eüst. Si vont tant qu'eles vienent a l'huis de la chambre et illoc s'arestent et s'agenoullent et font lor proiieres et lor orisons. Et Boors les regarde et ne set que ce puet estre. Si le demandast molt volentiers s'il osast et il ne doutast que maus en venist. Et nonpourquant, s'il puet, eles ne s'en iront pas ensi qu'il ne sace aucunes nouveles s'il puet estre. Lors en vient a l'une des damoiseles se li proie par amours qu'ele li die de son estre et pour coi ele ploure ensi et pour coi eles sont si mal vestues. « Car je le sauroie volentiers s'il pooit estre. — Sire, fait cele, pour Dieu, tenés vous en pais et nous laissiés faire ce que nous devons, car de nostre estre ne saurés vous ne tant ne quant a ceste fois. »

559. Alors Bohort laissa la jeune fille et retourna s'asseoir sur le lit. Les demoiselles ne demeurèrent pas là, mais repartirent. Quand ce fut presque minuit, Bohort vit dans la grand-salle une clarté aussi forte que si le soleil y avait eu son logis et la clarté ne cessait de grandir et de grandir encore. Aussitôt il se leva et s'approcha de la porte de la chambre; mais quand il voulut y pénétrer, il vit une épée claire et tranchante[1]; il se pencha un peu plus en avant, car il pensait et croyait que c'était la volonté divine; toutefois il continuait de regarder à l'intérieur de la chambre et il y discerna une table posée sur quatre pieds; ces pieds étaient extrêmement beaux et riches, car on les avait entourés d'or et de pierres précieuses, ils étaient même plus extraordinaires encore, comme en témoigne la divine et sainte Écriture; sur la table était posé le saint Graal, recouvert d'un tissu de soie blanche. Devant la table se tenait un homme vêtu comme un évêque qui était à genoux. Après être longtemps resté dans cette position, il se leva, se dirigea vers le saint Vaisseau et ôta l'étoffe de soie qui le recouvrait. Alors une lumière si vive se répandit dans la pièce qu'on ne saurait en imaginer une plus grande. Et parce que le vénérable prêtre avait retiré l'étoffe qui couvrait le saint Vaisseau, la clarté devint tellement éclatante dans la chambre qu'elle frappa Bohort en plein dans les yeux. Il en fut si ébloui qu'il perdit la vue et que toute cette nuit il resta aveugle. Alors il entendit une voix qui lui disait: « Bohort, ne t'approche pas davantage!

---

559. Atant laisse Boors la damoisele et s'en vait seoir el lit. Et les damoiseles n'i demourent point, ains s'en vont. Et quant ce vint un poi devant la mienuit si vit Boors devant la maïstre chambre si grant clarté conme se li solaus i eüst son habitacle, et tous dis crut la clartés plus et plus. Et il se drece maintenant et vient a l'huis de la chambre. Et quant il veut entrer dedens si voit une espee clere et trenchans, si se met plus avant et pense et quide que ce soit de par Dieu et toutes voies regarde il en la chambre et voit une table sor .IIII. fuisiaus et li fuissel estoient si bel et si riche que tout estoient avironné d'or et de pieres precIouses et encore estoient il plus merveillous si conme sainte [*c*] devine Escriture le tesmoigne. Et desor cele table ert li Sains Graaus couvert d'un blanc samit. Et devant la table avoit un home vestu en samblance d'evesche qui estoit as jenous. Et quant il i ot esté grant piece se leva et vint au Saint Vaissel et osta le samit qui desus estoit. Et lors ot si grant clarté laiens que de greignour ne vous porroit on mie parler. Et pour ce que li prodom osta le samit de desus le Saint Vaissel avint si grant clarté par laiens qu'il feri a Boort parmi les ex. Si fu si esperdus qu'il em perdi toute la nuit la veüe si qu'il ne vit goute. Lors oï une vois qui li dist:

Car tu n'es pas digne de voir plus que ce que tu as déjà vu des secrètes merveilles du lieu. Si tu es assez hardi pour entrer en bravant cette défense, sache-le : tu ne t'échapperas pas sans perdre tout pouvoir sur tes membres, toute capacité d'aller et de venir, et tu resteras ainsi pour toujours comme un morceau de bois. Toi qui es de si grande vaillance, ce sera grand dommage ! » En entendant cette menace, Bohort éprouva une violente frayeur, car il croyait bien que la voix disait la vérité, il fit demi-tour pour retourner vers le lit où il s'était assis, mais il ne voyait absolument plus rien. Pourtant, il sentait qu'il était en bonne santé, complétement guéri de la blessure que la lance lui avait causée. Il alla à droite, à gauche, tâtonnant pour retrouver le lit, mais il ne put le découvrir. Et quand il comprit que ses tentatives resteraient vaines, il s'assit sur le pavé, car il s'était épuisé à chercher ce qu'il ne pouvait pas trouver.

560. Bohort demeura ainsi jusqu'au jour, il était bouleversé à l'idée d'avoir perdu la vue. Si monseigneur Gauvain avait entendu lors de son passage de grands chœurs qui chantaient la louange de Notre-Seigneur, Bohort pour sa part entendit plus grande jubilation encore et il connut un profond bonheur d'être venu en ce lieu ; ainsi se passa toute la nuit sans qu'il dormît un instant, tout à l'épouvante que Dieu ne se fût courroucé contre lui. Mais lorsque le jour commença à poindre et que sa lumière se répandit, Bohort vit la clarté du soleil entrer dans la pièce et il ne faut pas demander s'il s'en réjouit !

« Boort, ne viens plus avant, car tu n'es pas dignes de veoir ent plus que veü en as des secrees choses de chaiens. Et se tu sor ceste desfense es si hardis que tu viengnes, saces que tu n'en eschaperas ja que tu n'en perdes le pooir des menbres sans aler et sans venir et seras ansi tous dis com une piece de fust, si sera grans damages car trop es hardis. » Quant Boors ot ceste parole si n'ot mie petite paour, car bien quide que la vois li die voir, si retourne et s'en vait vers le lit ou il sist et il ne vit goute. Mais il se sent sain et gari de la plaie que la lance li ot faite, si vait amont et aval tastant pour le lit, mais il ne le pot mie trouver. Et quant il voit qu'il ne le trouvera, si s'asiet sor le pavement car tous ert las de querre ce qu'il ne pot trouver.

560. En tel maniere fu Boors jusques au jor, si fu molt esmaiiés qu'il n'eüst la veüe perdue. Et se mé sires Gavains avoit oï quant il i fu grans chans de vois qui chantoient la loenge Nostre Signour, encore oï Boors cele nuit greignour joie, si fu molt liés de ce qu'il i estoit venus si fu en tel maniere la nuit que onques n'i dormi et fu molt espoentés que Nostres Sires ne se fust coureciés a lui. Mais quant il conmencha a ajourner et li jours s'espandi et il vit la clarté par laiens il ne fait mie a demander s'il en fu liés.

Alors pénétrèrent dans la chambre le roi Pellès, sa jolie fille et une foule de chevaliers. En voyant Bohort sain et allègre, ils furent tout contents. Le roi déclara : « Seigneur — Dieu me donne son aide ! —, cette nuit nous avons été bien malheureux pour vous ! Car nous croyions ne plus jamais vous revoir ! » Ce jour-là Bohort demeura au château, car il ne put s'en aller quoi qu'il tentât. Ils lui firent une grande fête et le roi lui demanda : « Seigneur, pour Dieu, avez-vous cette nuit vu mon père ? — Certes, sire, répondit Bohort, je ne le connais pas. — Seigneur, déclara le roi Pellès, c'est le roi infirme que l'on appelle le Roi Pêcheur, le plus hardi des chevaliers et le plus valeureux de son époque. — Et comment est-il devenu infirme ? — Seigneur, ce fut à cause d'une faute qu'il accomplit en tirant l'épée de son fourreau, alors qu'il était interdit de la tirer avant que ne le fasse celui qui doit achever les aventures du saint Graal ; pour cette faute, il fut blessé entre les cuisses par l'épée et il ne connaîtra de guérison que lorsque le Bon Chevalier viendra. — Sire, confirma Bohort, je ne l'ai pas vu. — Certes, mon cher ami, affirma le roi, il n'est pas légitime que je vous évoque aucun des pouvoirs de la lance ni à vous ni à autrui. Mais lorsque la dernière quête du saint Graal sera entreprise, que tous les meilleurs chevaliers du monde s'en occuperont, alors tout sera connu de vous et des autres. Mais vous n'en saurez rien auparavant. » Et Bohort répondit qu'il se priverait de cette connaissance puisque cela était nécessaire.

Lors vint laiens li rois Pelles et sa bele fille et de chevaliers grant plenté, et quant il virent Boort sain et haitié si en sont molt lié et li rois li dist : « Sire, si m'aït Dix, molt avons anuit esté a malaise pour vous. Car nous ne vous quidasmes jamais a voir. » Celui jour demoura laiens Boors, car n'en pot partir pour chose qu'il peüst faire. Se li fisent grant feste et li rois li demande : « Sire, pour Dieu, veïstes vous anuit mon pere ? — Certes, sire, fait Boors, je n'en connois point. — Sire, fait cil, c'est li rois mehaigniés que on apele le Roi Pescheour, le plus hardi chevalier et le plus prodome qui fust a son tans. — Et conment fu ce qu'il fu mehaigniés ? — Sire, ce fu par le forfait qu'il fist quant il traïst l'espee del fuerre qui ne devoit estre traite devant que cil le trairoit qui les aventures doit achiever del Saint Graal, et pour ce fu ferus [*d*] parmi les .II. quisses de l'espee et n'aura ja garison devant ce que li Bons Chevaliers venra. — Sire, ce dist Boors, je ne le vi pas. — Certes, fait li rois, biaus amis, il n'est mie drois que je vous die nule des vertus a vous ne a autrui. Mais quant la daerraine queste del Saint Graal sera emprise que tout li meillour chevalier del monde s'en travelleront lors sera descouvert a vous et as autres, ne devant ja nel saurés vous mie. » Et il dist qu'il s'en sousferra atant puis qu'il le couvient faire.

561. Tout ce jour-là et la nuit suivante, Bohort resta au château de Corbénic : mais il ne passa pas une seconde nuit au Palais Aventureux. Le lendemain, il les quitta tout armé et reprit sa route ; il chevaucha longtemps et finit par arriver à Camaalot. Mais le conte ne parle pas ici des aventures qu'il rencontra, il le conduit tout de suite au jour de la Pentecôte à la cour. À présent, le conte se tait sur Bohort et s'en retourne à parler de Lancelot du Lac.

Bataille dans un pavillon. – Meurtre d'une jeune fille.

562. Le conte dit maintenant que, lorsque Lancelot eut quitté Bohort, il chevaucha et finit par arriver devant la lumière qu'ils avaient aperçue. Il était très las et fatigué de la peine qu'il avait endurée ce jour-là. En s'approchant de la lumière, il trouva deux pavillons tendus et, dans l'un d'eux, il y avait deux cierges qui brûlaient, dans l'autre, on ne voyait rien. Aussitôt Lancelot mit pied à terre, entra dans le pavillon où les deux cierges étaient allumés et il y découvrit dans un lit une demoiselle de très grande beauté ; devant elle était assis un nain qui était terriblement laid et difforme. Lancelot salua la jeune fille dès son entrée et celle-ci lui rendit son salut assez courtoisement. « Demoiselle, lui dit-il, je suis un chevalier errant, fatigué et tourmenté. Voilà que le hasard m'amène ici et je voudrais vous prier par amitié et en toute gentillesse de m'héberger pour la nuit ; je repartirai demain. — Certes, seigneur, répondit la demoiselle, je

---

561. Tout celui jour demoura laiens Boors et la nuit ausi. Mais il ne jut mie el Palais Aventurous. L'endemain s'en parti de laiens tous armés et se mist au chemin, si chevaucha tant par ses journees qu'il vint pres de Kamaalot. Mais d'aventures qui li avint ne parole mie ci endroit li contes ains l'enmaine le jour de Pentecouste a court. Mais atant se taist li contes de lui et retourne a parler de Lanselot del Lac.

562. Or dist li contes que quant Lanselos se fu partis de Boort qu'il chevaucha tant que il vint a la lumiere qu'il orent veüe. Et il estoit molt las et traveilliés de la paine qu'il avoit le jour eü. Et quant il vint a la lumiere si i trouva .II. paveillons tendus et en l'un des paveillons avoit .II. cierges ardans et en l'autre ne veoit on goute. Et il descent maintenant et entre en celui ou li doi cierge ardoient et trouve en un lit une damoisele de molt grant biauté. Et devant li seoit uns nains qui trop ert lais et desmesurés. Et Lanselos salue la damoisele si tost com il entre ens el paveillon et cele li rent son salu assés courtoisement. « Damoisele, fait il, je sui uns chevaliers errans las et traveilliés. Si m'est ore ensi avenu que je sui cha venus, si voldroie proiier a vous par amours et par franchise que vous anuit mais me herbergiés et demain m'en irai. — Certes, sire, fait la damoisele, je

vous hébergerais volontiers si j'en avais le pouvoir, mais ce n'eſt pas le cas ; car si je vous recevais ici, mon ami, qui va revenir, vous mettrait dehors, ce serait une honte pour moi ; aussi ne tenterai-je pas de vous accueillir, mais je vous supplie par amitié de vous en aller. » Il répliqua que cela n'était pas possible, car, s'il quittait cet endroit, il ne saurait pas où aller. « Ma foi, déclara la jeune fille, vous pouvez reſter de force, car ce n'eſt pas avec mon accord que vous le ferez. — Dieu me préserve, affirma Lancelot, il ne viendra plus personne ici avec qui je ne puisse vous accorder. — Vous agirez selon votre vouloir, dit-elle, mais s'il m'arrive malheur par votre faute, cela me chagrinera. »

563. Alors Lancelot ôta son heaume et le jeta au beau milieu du pavillon ; puis il demanda à la demoiselle qui elle était. « Seigneur, répondit la jeune fille, je suis cousine du roi des Cent Chevaliers ; par hasard, nous revenons d'un tournoi qui s'eſt tenu aujourd'hui devant Péningue et c'eſt ici que la nuit nous a arrêtés. C'eſt pourquoi nous y avons planté nos pavillons que nous avions emportés avec nous. » Tandis qu'ils conversaient ainsi, deux chevaliers en armes entrèrent dans le pavillon ; celui qui était entré le premier vit Lancelot et l'apostropha : « Seigneur chevalier, qui vous a donné l'autorisation de pénétrer chez moi ? — Seigneur, repartit Lancelot, je n'ai reçu d'autorisation de personne d'autre que de ma propre volonté, parce que cela m'était nécessaire. — Puisque vous n'avez été invité par personne, rétorqua le chevalier, il vous faut

---

vous herbergaisse volentiers se je peüsse, mais je [*e*] n'en ai le pooir. Car se je vous herbergoie, mes amis venra ja, il vous bouteroit fors et je i auroie honte. Si ne m'entremenrai ja de vous herbergier, ains vous proi par amours que vous vous en ailliés. » Et il diſt que ce ne puet eſtre, que s'il s'en partoit d'illoc il ne sauroit ou aler. « Par foi, fet ele, vous i poés bien demourer a force, car de ma volenté n'i demouerrés vous mie. — Si m'aït Dix, fait Lanselos, il ne venra huimais hom chaiens vers qui je ne vous face pais. — Vous ferés, fait ele, voſtre force, mais se maus m'en vient par l'ocoison de vous il m'en pesera. »

563. Lors oſte Lanselos son hialme et le jete enmi le paveillon. Lors li demande Lanselos dont ele eſt. « Sire, fait ele, je sui cousine au roi des Cent chevaliers. Si avint que nous venismes d'un tournoiement qui a hui eſté ferus devant Paningue, si nous anuita ci. Et pour ce fichasmes nous ci nos paveillons que nous en portasmes o nous. » En ce qu'il parloient ensi entrerent laiens .II. chevalier armé. Et cil qui premiers entra el paveillon vit Lanselot, se li diſt : « Sire chevaliers, par qui congié veniſtes vous chaiens ? — Sire, fait Lanselos, je n'i oi congié ne d'un ne d'autre fors que ma volentes i fu et que a faire le me covint. — Puis que autre garant n'i avés, fait cil, aler vous en cou-

sortir. — Seigneur, vous pouvez bien m'offrir l'hospitalité pour la nuit, je repartirai demain dès que je verrai le jour. — Paroles inutiles, vous devez partir que cela vous plaise ou non, car vous ne passerez pas la nuit en ce lieu quel que soit votre pouvoir. — Seigneur, déclara Lancelot, où pourrai-je bien aller ? Cette forêt est si grande et si impraticable qu'il me serait impossible de trouver mon chemin. C'est pourquoi je ne saurais repartir. » En entendant ces paroles, le chevalier fut saisi d'une violente colère, il bondit vers l'endroit où il voyait posé le heaume de Lancelot, le saisit et le jeta hors du pavillon, puis il courut prendre une massue plombée qui était grosse et lourde et jura à Lancelot qu'il la ferait sentir à son crâne s'il ne partait pas rapidement, car il n'appréciait pas de le voir demeurer là.

564. Alors Lancelot se mit en colère, il pensa qu'il allait lui faire payer cet outrage ; sans dire un mot au chevalier, il bondit hors du pavillon, alla jusqu'à l'endroit où il voyait son heaume posé et le laça sur sa tête ; puis il se mit en selle et, une fois prêt, il prit son écu et attacha son cheval. Alors il rentra dans le pavillon du chevalier pour lui déclarer : « Seigneur qui m'avez jeté dehors, sachez-le, je ne m'en irai pas cette nuit ; c'est pour votre malheur que vous m'avez parlé de façon si insultante ! » Aussitôt il leva l'épée pour le frapper, l'autre se déroba, mais Lancelot lui enfonça son fer tranchant dans les os et en pleine chair de telle sorte qu'il lui trancha le bras tout entier à partir de l'épaule. Lorsque le

---

vient. — Sire, fait Lanselos, huimais me poés vous bien herbergier et demain, si tost com je verrai le jour m'en irai. — Ce sont paroles huiseuses, fait li chevaliers, aler vous en couvient ou vous voelliés ou non, car vous ne remanrés anuit chaiens pour pooir que vous aiiés. — Biaus sire, fait Lanselos, et ou porroie je aler ? Ceste forest est si grans et si desvoiable que je ne porroie tenir voie. Et pour ce ne m'en porroie je pas aler. » Et quant li chevaliers entent ceste parole si s'en courece molt forment et s'en vait la ou il voit jesir le hialme Lanselot, si le prent et le rue fors del paveillon, puis court a une machue plommee qui estoit grans et pesans et li dist qu'il l'en donra parmi la teste s'il ne s'en vait tost, car il ne li plaist mie qu'il remaigne laiens.

564. Lors est Lanselos molt coureciés, si pense qu'il vengera ceste honte. Lors saut fors del paveillons sans dire mot au chevalier et vait cele part ou il voit jesir son hialme, si le lace en sa teste. Puis monte en son cheval et quant il est apareilliés si prent son escu et atache son cheval. Lors revait au paveillon au chevalier, se li dist : « Sire qui de vostre ostel m'avés jeté, saciés que je ne m'en irai huimais et mar parlastes si orgueillousement vers moi. » Maintenant hauce l'espee pour lui ferir et cil guencist se li met parmi les os et parmi la char l'espee trenchant si qu'il li abat l'espaulle a tout le bras. Et quant cil

chevalier se sentit si terriblement mutilé, il hurla de douleur, puis il dit : « Je suis mort ! » et il s'évanouit. Ce fut alors un grand tumulte, la demoiselle s'abandonna à un chagrin extrême, le second chevalier accourut et vit son frère mort ; il cria à Lancelot : « Seigneur chevalier, vous me tiendriez pour un lâche si je ne vengeais pas mon frère ! » et de mettre immédiatement la main à l'épée. Lancelot, voyant qu'il voulait la bataille, n'attendit pas que l'autre le frappât ; il leva sa propre épée et lui porta un tel coup sur la tête qu'il le fit voler sur le sol tout étourdi ; alors Lancelot remit son épée au fourreau, il agrippa son adversaire par le heaume qu'il lui arracha du crâne et il se mit à lui frapper la tête avec le heaume avec une telle violence que l'autre crut mourir. Il cria merci et supplia : « Ah, pour Dieu, noble chevalier, ne me tuez pas, vous ne gagneriez rien à ma mort !

565. — Si tu acceptes de me pardonner la mort de ton frère, dit Lancelot, je te laisserai tranquille. » Et l'autre lui pardonna volontiers. « Bien, poursuivit Lancelot, si tu connais quelque refuge près d'ici, je te prie de m'y mener ; car je ne resterai ici à aucun prix. — Seigneur, fit le chevalier, il se trouve près d'ici un ermitage où je vous conduirai si vous le désirez ; je crois bien qu'on vous y hébergera, car nul chevalier n'y vient sans être accueilli. — Eh bien conduis-moi », conclut Lancelot. Et l'autre monta à cheval et ils prirent le chemin qui menait à l'ermitage ; il frappa à la porte jusqu'à ce que le vénérable ermite vînt à sa petite fenêtre pour leur

---

se [*f*] sent si malmené si jete un dolerous brait et dist : « Mors sui ! », si se pasme. Lors lieve la criee et la damoisele fait duel merveillous et li autres chevaliers vint acourant et voit son frere mort. Si dist a Lanselot : « Sire chevaliers, vous me porriés tenir pour malvais se je ne vengoie mon frere. » Lors met la main a l'espee et quant Lanselos voit qu'il velt la mellee conmencier si n'atent mie tant que cil le fiere, ains hauce l'espee et le fiert parmi la teste si qu'il le fait voler a terre tout estourdi. Puis remet s'espee el fuerre et l'aert au hialme et li esrace de la teste, puis li conmence a batre la teste del hialme meïsmes si durement que cil quide morir, si crie merci et dist : « Ha, por Dieu, frans chevaliers, ne m'ociés mie, car en ma mort ne gaaingneriés vous riens.

565. — Se tu me veus, fait Lanselos, pardonner la mort de ton frere, je te lairai atant ester. » Et cil li pardone volentiers. « Or te proie, fait Lanselos, se tu sés nul rechet pres de ci que tu m'i maines. Car ci ne remanroie je en nule maniere. — Sire, fait cil, ci pres a un hermitage ou je vous menrai se vous volés. Et la croi je bien que vous serés ostelés, car nus chevaliers n'i vait qu'il n'i soit rechus. — Or m'i maine », fait Lanselos. Et cil monte sor son cheval et s'en vait droit le chemin tant qu'il vint a l'hermitage, puis hurta tant a l'huis

demander qui ils étaient. Lancelot répondit qu'il était un chevalier errant qui avait besoin d'un toit. L'ermite déclara qu'il le logerait volontiers puisqu'il était un chevalier errant. Ensuite il ouvrit la porte, Lancelot entra dans le logis et mit pied à terre ; le chevalier, quant à lui, s'en retourna au pavillon où il avait laissé son frère mort. Lancelot demeura avec l'ermite qui mit tous ses moyens à sa disposition pour le recevoir. Au matin, Lancelot écouta la messe, puis il repartit après avoir recommandé le sage ermite à Dieu. Il chevaucha à travers la forêt, une heure en avant, une heure en arrière, pour avoir des nouvelles de Bohort. Mais il ne trouva de toute cette journée aucune personne pour le renseigner. Il le chercha pendant un long moment, tandis que Bohort en faisait autant de son côté sans trouver aucune nouvelle de Lancelot.

566. Aux alentours de midi, une chaleur très forte s'était mise à régner quand Lancelot découvrit une source dans un pré ; il y avait là deux jeunes filles et un nain occupés à manger des morceaux de viande de cerf sous deux ormes qui dominaient la source ; Lancelot salua les demoiselles du plus loin qu'il les vit et elles se levèrent pour l'accueillir en l'assurant qu'il était le bienvenu ; elles l'invitèrent à mettre pied à terre et à partager leur repas ; il ne se fit pas prier, car il n'avait rien mangé de la journée ; il descendit alors de son cheval, ôta son heaume et le nain lui donna de l'eau pour se laver les mains. Une fois assis avec les jeunes filles, il se mit

---

que li prodom vint a une petite fenestre et lors demande qui il sont. Et Lanselos dist qu'il est uns chevaliers errans qui mestier auroit de herbergier. Et il dist qu'il le herbergera volentiers puisqu'il est chevaliers errans. Puis ouvre l'uis et Lanselos entre ens, si descent de son cheval. Et li chevaliers s'en vait au paveillon ou il ot laissié son frere mort. Et Lanselos remest avoc l'ermite qui l'aaisa de quanqu'il pot. Au matin oï Lanselos messe puis s'en parti quant il ot conmandé le prodome a Dieu, si erra parmi la forest une ore avant et autre ariere pour oïr nouveles de Boort. Mais il l'en avint ainsi qu'il ne trova en tout le jour qui nouveles l'en deïst. Si le quist grant piece et ausi faisoit Boors lui que onques ne trouva qui nouveles l'en desist.

566. En tour miedi fu li chaus levés molt grans si trouva en un pré une fontaine ou il trova .II. damoiseles et un nain qui mengoient lardes de cerf desous .II. ormes qui estoient desus la fontaine. Il salue les damoiseles de si loing com il les voit et eles se drecent encontre lui et dient que bien soit il venus. Si lor proient [*391a*] qu'il descende et viengne mengier avoc eles. Et il ne s'en fait pas proiier, car il n'avoit mengié en tout le jour. Si descent et oste son hialme, et li nains li done de l'aigue a laver. Et quant il est assis avoc les damoiseles si conmence

à manger, à plaisanter et à deviser. Le repas terminé, Lancelot s'était longuement reposé ; puis il regarda dans la prairie et vit arriver une jeune fille qui se dirigea tout droit vers lui. Dès qu'elle fut proche, elle lui cria :

567. « Ah, noble chevalier, pour Dieu, ayez pitié de moi, ne me laissez pas tuer sous vos yeux ! » Lancelot, à la vue de cette jeune fille remplie d'épouvante, se redressa, il la prit dans ses bras et déclara : « Douce amie, n'ayez pas peur ! Si Dieu m'apporte son aide, vous n'avez pas besoin de vous protéger contre quelqu'un qui vous voudrait du mal. — Seigneur, dit-elle, voici ce démon qui veut me tuer et sans raison ! » Lancelot regarda et il découvrit, sortant de l'épaisseur du bois, un chevalier aux armes noires qui accourait à toute allure vers eux. Quand Lancelot vit quelle hâte poussait l'autre vers eux, il courut à son heaume pour le lacer ; mais il ne put aller assez vite pour devancer le chevalier qui tua la jeune fille avant que Lancelot n'eût atteint son cheval. À cette vision, Lancelot fut si affligé qu'il crut devenir fou : il savait que la demoiselle était morte par sa faute car, s'il ne lui avait pas promis sa protection, elle n'aurait pas mis toute sa confiance en lui et par quelque chance aurait peut-être échappé au chevalier. Alors Lancelot monta à cheval et il partit au triple galop derrière le chevalier. Il alla assez longtemps pour le rejoindre devant quatre pavillons et courut l'attaquer l'épée tirée. L'autre voulut fuir, mais il ne

---

a mengier et a joer et a parler. Et quant il orent mengié et Lanselos se fu grant piece reposés si conmencha a regarder parmi la praerie et voit venir une damoisele et en vint droit vers Lanselot. Et quant ele vint pres de lui se li escrie :

567. « Ha, frans chevaliers, pour Dieu, aiiés merci de moi et ne me laissés mie ocirre devant toi ! » Et Lanselos voit la damoisele qui molt ot grant paour, si se lieve en estant et le prent entre ses bras et li dist : « Douce amie, n'aiiés mie paour. Si m'aït Dix, vous n'avés garde d'ome qui mal vous en face. — Ha, sire, fait ele, veés la un aversier qui me veut ocirre et pour noient. » Et Lanselos se regarde et voit venir de l'espesse de la forest un chevalier armé d'unes armes noires qui venoit molt grant aleüre vers aus. Et quant Lanselos voit celui qui se haste si de venir si court a son hialme et le lace, mais onques ne se sot si haster que li chevaliers n'eüst ançois ocis la damoisele qu'il venist a son cheval. Et quant il voit ce si en est si dolans que a poi qu'il n'ist del sens. Car bien voit que la damoisele est morte par lui, car s'il ne l'eüst asseüree de garantir ele ne fust pas asseüree a lui et fust par aucune aventure eschapee au chevalier. Lors monte sor son cheval et s'en vait grant oirre aprés le chevalier. Si a tant alé qu'il l'ataint devant .IIII. paveillons et court a lui l'espee traite. Et cil volt

le put : Lancelot lui envoya un tel coup d'épée qu'il lui fit voler la tête plus loin que la portée d'une lance. Puis il repartit.

Lancelot revêt par erreur les armes de Keu.

568. Lancelot chevaucha tout le jour, en proie à la rage et au chagrin ; pour finir, la nuit le surprit et il prit logis chez une dame fort riche et puissante. Ils mangèrent puis Lancelot alla dormir. Il se leva de bon matin et repartit ; trois jours durant, il chevaucha ainsi. Le quatrième jour, par hasard, il se logea chez un forestier qui demeurait à l'orée d'une forêt ; une fois le souper pris, l'hôte mena Lancelot se reposer. Mais après s'être mis au lit, il ne put trouver le sommeil comme il l'espérait, car il faisait vraiment trop chaud. Voyant qu'il ne parvenait pas à dormir, il enfila sa chemise et ses braies et s'approcha d'une fenêtre ferrée pour respirer un peu d'air. Tandis qu'il se tenait là à se rafraîchir, il vit arriver dans la cour un chevalier en armes qui commença à crier : « Ouvrez-moi ! Ouvrez ! » Mais nul ne l'entendit au logis, car tous dormaient. Après cela, deux chevaliers surgirent presque aussitôt au galop et ils attaquèrent le chevalier ; ce dernier leur demanda ce qu'ils voulaient. « Vous êtes mort ! répliquèrent-ils. — Savez-vous qui je suis ? fit le chevalier. — Je reconnais bien à vos armes, dit l'un des assaillants, que vous êtes le sénéchal Keu, le plus peureux des chevaliers du monde ! » Immédiatement ils fondirent sur lui et Keu se défendait. Dès

---

tourner en fuies mais il ne pot. Et Lanselos li donne tel cop qu'il li fist la teste voler plus d'une lance. Puis s'en vait.

568. En tel ire et en tel courous chevaucha Lanselos tout le jour tant que la nuis le souspris et se herberga chiés une dame qui molt ert riche et poissans. Et quant il orent mengié si fu Lanselos couchiés. Et au matin se leva Lanselos si s'en vait et chevaucha ensi .III. jours. Au quart jour li avint qu'il se herberga chiés un forestier qui manoit a l'entree d'une forest. Aprés souper mena Lanselot couchier. Et quant il fu couchiés et il se quida reposer si ne pot car trop faisoit chaut. Et quant il vit qu'il ne dormoit mie, si prist sa chemise et ses braies et vint a une fenestre de fer pour le vent recueillir. Et ensi qu'il demouroit illoc pour refroidier si voit venir en la court un chevalier armé et conmen[*b*]ce a crier : « Ouvrés ! Ouvrés ! » Mais cil de laiens ne l'entendoient mie, ains estoient endormi. Aprés ce ne demoura gaires que doi chevalier vinrent acourant et coururent sus au chevalier et il lor demande qu'il voelent et il dient qu'il est mors. « Et que savés vous qui je sui ? fait il. — Je connois bien a vos armes, fait li uns, que vous estes Kex li seneschaus, li plus couars chevaliers qui soit el monde. » Lors li courent sus et il se desfent. Et

que Lancelot sut que c'était Keu, il courut à ses armes, les revêtit, puis il s'approcha de la fenêtre grillée et en arracha sur-le-champ les barreaux ; il bondit dans la cour, courut sus à ceux qui s'en prenaient à Keu et frappa le premier si fort qu'il le désarçonna. Lancelot lui arracha le heaume de la tête en lui écorchant la figure, ensuite il jeta le heaume sur la route et se mit à frapper son adversaire sur le crâne à en faire jaillir le sang. L'autre à se sentir malmené de la sorte implora pitié et lui promit de se constituer prisonnier là où Lancelot le voudrait. Lancelot se releva de dessus lui et vit Keu en train de se battre contre le second. Lancelot s'approcha et dit : « Monseigneur Keu, laissez-moi cette bataille. »

569. Alors Keu abandonna le chevalier, car il croyait bien que c'était Lancelot qui lui parlait ; cependant il n'en était pas sûr. Lancelot était preste et frais. Il appliqua un grand coup d'épée sur le heaume du chevalier et le fit s'envoler en l'air. Et l'autre, se sentant la tête désarmée, se mit aussitôt à crier merci et à lui promettre de garder la prison qu'il lui désignerait. Sur ce, Lancelot appela les deux chevaliers : « Seigneurs, vous êtes mes prisonniers et irez là où je vous l'ordonnerai. Je vous ordonne donc sur votre foi de vous trouver au jour de la Pentecôte chez le roi Arthur et nous vous remettrons à lui de par Keu. Si vous vous refusez à le faire, vous serez des parjures. » Ils déclarèrent qu'ils allaient le faire puisque Lancelot l'exigeait. Alors tous entrèrent dans la maison. Une fois à l'intérieur, ils découvrirent une abon-

---

quant Lanselos sot que c'est Kex si court a ses armes et s'arme, puis vient a la fenestre de fer et le depiece maintenant, puis saut enmi la court et courut sus a chiaus[a] qui asailloient Keu et fiert si le premier qu'il le trebusche del cheval. Et Lanselos li esrace le hialme de la teste et li escorce le visage, puis jete le hialme enmi la voie. Et Lanselos le debat parmi la teste si qu'il li fait le sanc saillir. Et quant cil se voit si mal mener si crie merci, puis li fiance a tenir prison la ou il voldra, puis se lieve desus lui et voit Kex qui se combat encontre l'autre et Lanselos vient et li dist : « Mé sire Kex, laissiés moi ceste bataille. »

569. Lors laisse Kex le chevalier car il pense bien que ce soit Lanselos qui a lui parole. Et nonpourquant il en est en doutance. Et Lanselos fu vistes et fres et li done grant cop sor le hialme qu'il le fait voler en la place et cil voit sa teste desarmee qu'il crie merci et li fiance prison la ou il voldra. Lors apele les chevaliers ambes .II. : « Signour, vous estes mi prison a aler la ou je vous conmanderai. Si vous conmant sor vos fiances que vous le jour de Pentecouste soiiés a la court le roi Artu et illoc vous rendrons[a] a lui de par Keu et se vous ne volés ce faire vous mentirés vos fiances. » Et cil dirent qu'il

dance de cierges et de torches que le maître du logis avait fait allumer ; et les compagnons se désarmèrent et allèrent se coucher. Keu dormit dans la même chambre que Lancelot, mais il se trouva que ce dernier ne lui demanda pas qui étaient les chevaliers qui l'avaient attaqué.

570. Tôt le lendemain, Lancelot s'approcha du lit de Keu pour l'éveiller, mais Keu dormait si profondément que Lancelot ne put le tirer du sommeil. Alors Lancelot se rendit là où étaient posées leurs armes ; croyant prendre les siennes, il prit les armes de Keu de telle sorte que tous ceux qui l'auraient vu auraient réellement cru qu'il s'agissait de Keu. Il sortit dans la cour et il était encore si tôt que son hôte eut de la peine à voir ce qu'il en était, mais il lui fit remarquer : « Seigneur, vous avez pris les armes de votre compagnon ! » Lancelot vit que c'était la vérité et éclata de rire en déclarant : « Ma foi, je les ai prises, je ne me désarmerai plus à présent ; priez donc monseigneur Keu de prendre les miennes. » Sur ces mots, Lancelot se mit en selle et quitta le logis. Il chevaucha longtemps avant d'arriver à un pont qui enjambait une grosse rivière au fort courant ; à l'entrée de ce pont étaient dressés quatre pavillons ; devant chacun d'eux, on avait accroché un écu blanc et deux lances, les pointes de fer en l'air. À l'entrée des pavillons étaient assis quatre chevaliers et, lorsqu'ils virent approcher Lancelot, ils s'écrièrent : « Sur ma tête, voyez donc, en voici un qui appartient à la

---

le feront puis qu'il le veut. Puis entrerent tout ensamble en la maison. Quant il entrerent en la maison si trouverent grant plenté de cierges et de tortins que li sires de laiens avoit fait alumer. Et lors se desarment li compaingnon et alerent couchier. Et Kex jut en la chambre la ou Lanselos jut, si avint ensi que l'autre ne demanda[b] mie a Keu qui li chevalier eſtoient qui l'avoient assailli.

570. Au matin vint Lanselos au lit Keu por esveillier mais il dormi si bien que onques n'esveilla. Et Lanselos vint au lieu la ou lor armes eſtoient et quida prendre ses armes et il priſt les armes Keu si que nus nel veïſt qui ne quidaſt vraiement que ce fuſt Keu. Si vint en la court et il eſtoit encore si matin que a grant painne s'en aperchut li oſtes qui li diſt : « Sire, vous avés prises les armes de voſtre compaignon. » Et quant [*c*] il voit que c'eſtoit voirs si en riſt et diſt : « Par foi, puis que je les ai prises je ne m'en desarmerai ore pas. Si dites a mon signour Keu qu'il prenge les moies. » Lors monte Lanselos et s'em part de laiens et chevauche tant qu'il vint a un pont qui ert sor une aigue fort et rade et a l'entree de cel pont avoit .IIII. paveillons tendus et a chascun des paveillons avoit un escu blanc et .II. glaives drecies les fers contremont. Et as huis des paveillons seoient .IIII. chevalier et quant il voient Lanselot venir si dient : « Par mon chief, veés ent ci uns venir de la

maison du roi Arthur. — Ah, répliqua un autre, il n'a pas besoin de se garder de vous ! Savez-vous de qui il s'agit ? C'est monseigneur Keu le sénéchal, le plus mauvais des chevaliers de la maison du roi Arthur. Si nous l'attaquions, nous y gagnerions plus de honte que de gloire. — Eh bien, laissons-le passer », conclut le troisième. En entendant ces paroles, Lancelot se mit à rire ; mais parce que cela lui était parfaitement indifférent qu'ils le prennent pour le sénéchal Keu, il passa son chemin sans leur dire un mot. Lorsqu'il fut passé, l'un des quatre s'exclama : « Ma foi, il est bien orgueilleux, monseigneur Keu, de passer au milieu de nous sans daigner nous adresser un salut ! Malheur sur ma tête si je ne le lui fais pas payer. — Au nom de Dieu, remarqua le deuxième, s'il plaît à Dieu, jamais nous n'aurons à essuyer une telle honte. Certes, il a bien fait ce qu'il doit, car c'est le plus médisant des chevaliers du monde ; aussi cela ne m'étonne-t-il nullement qu'il ait fait montre de cette impolitesse, il en a fait plus d'une autre depuis qu'on l'a adoubé ! Laissez-le donc aller. — Ma foi, répliqua le premier, votre propos ne lui est d'aucune aide, car rien ne m'empêchera de faire ce que j'ai décidé. »

571. Sur quoi, il monta à cheval et poursuivit à grande allure Lancelot en lui criant : « Seigneur chevalier, il vous faut vous battre, faites demi-tour ! » Lancelot sourit de ce que l'autre le prenait pour Keu ; alors il fit demi-tour, galopa contre le chevalier et le frappa si brutalement au moment où

---

maison le roi Artu. — Ha, fait li autres, il n'a garde de vous. Et ne savés vous qui est cest mé sire Kex li senechaus li plus noiens chevaliers de la maison le roi Artu ? Et se nous l'asaillions nous i aurions plus honte que honour. — Si l'en laissons dont aler », fait li autres. Et Lanselos entent bien ces paroles[a] si conmence a rire. Et por ce qu'il ne li en chaut mie granment, si quident que ce soit Kex li seneschaus, si en passe outre que onques ne lor dist mot. Et quant il fu trespassés si dist li uns des .IIII. : « Par foi, trop est orgueillous mé sire Keus qui parmi nous trespasse si ne nous daingne saluer. Et dehait aie je parmi le col se je ne li rent le guerredon. — En non Dieu, fait li autres, se Dix plaist, ja ceste honte ne nous avenra. Et certes il a bien fait ce qu'il doit car c'est li plus mesdisans chevaliers del monde. Et pour ce ne m'esmerveil je mie s'il a ceste vilenie faite. Car il en a mainte faite puis qu'il fu chevaliers, si l'en laissiés aler. — Par foi, fait li autres, vostre dires ne li vaut riens, car je ne lairoie en nule maniere que je ne face ce que je en ai dit. »

571. Atant monte cil sor son cheval et s'en vait grant aleüre aprés Lanselot et li escrie : « Sire chevaliers, a jouster vous couvient, tournés de cha. » Et Lanselos s'en sorrist de ce qu'il quide qu'il soit Keus. Lors

il le rejoignait qu'il fit tomber cheval et cavalier dans l'eau. Puis il fit volte-face et reprit le chemin qui se trouvait tout près de là. À ce spectacle, les trois autres chevaliers sautèrent en selle et crièrent si fort que Lancelot les entendit parfaitement : « Monseigneur Keu, vous ne nous échapperez pas ainsi ! » Quand Lancelot les entendit arriver, il s'arrêta pour les attendre. Les voyant tout proches, il lança son cheval contre eux et frappa le deuxième de sorte qu'il le fit tomber au même endroit où déjà le premier s'était écroulé ; il ne s'arrêta pas pour autant, mais frappa le troisième si bien qu'il lui enfonça son fer dans l'épaule et le jeta à terre, il le laissa tout enferré sur le pont puis il mit la main à l'épée ; mais quand le chevalier — et c'était le quatrième ! — eut vu ces trois coups, il tourna le dos pour fuir. Lancelot le poursuivit tant qu'il le put ; l'autre, qui n'éprouvait pas une petite peur, prit la fuite à toute allure, mais Lancelot le rejoignit et, dès qu'il l'eut atteint, il lui porta un tel coup qu'il l'abattit complètement étourdi. Lancelot lui fit passer son cheval sur le corps ; ensuite, il mit pied à terre, il lui arracha le heaume de la tête et lui promit la mort s'il ne se déclarait pas vaincu. L'autre cria merci. « Eh bien, promettez-moi, déclara Lancelot, que vous irez en prison là où je le voudrai. » L'autre donna sa parole. Et Lancelot : « Sais-tu qui je suis ? — Oui, seigneur, vous êtes monseigneur Keu. — Alors je te donne l'ordre de te trouver à la cour de mon seigneur le roi Arthur au jour de la Pentecôte et, là, tu te

---

retourne et laisse courre au chevalier et fiert celui si durement qui vers lui venoit qu'il abat lui et le cheval en l'aigue. Puis retourne et s'en vait vers le chemin qui pres d'illoc estoit. Et quant li autre chevalier voient ce si montent et crient si haut que Lanselos les ot bien : « Mé sire Kex, ensi ne nos eschaperés vous mie. » Et quant Lanselos les ot venir si les atent. Et quant il voit qu'il sont pres de lui si laisse courre le cheval[a] et fiert si le premier qu'il l'abat la ou il avoit l'autre abatu. Et il ne s'arreste mie, ains fiert le tiers si qu'il li met le fer parmi l'espaulle si l'abat a terre et le laisse tot enferré desus le pont, puis met la main a l'espee et quant li chevaliers qui estoit li quars ot veü les .III. cops si tourne en fuies et Lanselos l'enchauce quanqu'il pot. Et cil qui n'a mie petit de paour s'enfuit [*d*] quanqu'il puet. Mais Lanselos l'ataint et quant il l'ot ataint se li done tel cop qu'il l'abat tout estourdi, puis li passe sor le cors. Lors descent Lanselos et li esrace le hialme de la teste et dist qu'il l'ocirra s'il ne se tient pour outre. Et cil li crie merci. « Or me fiancés, fait Lanselos, que vous tenrés prison la ou je voldrai. » Et cil li fiance. Lors dist Lanselos : « Sés tu qui je sui ? — Sire, fait il, oïl. Vous estes mé sire Kex. — Dont te conmant je que le jour de Pentecouste soies a la court mon signour le roi Artu et illoc te

rendras à ma dame la reine de par Keu le sénéchal, et tu raconteras cette aventure devant tous ceux qui seront présents. »

572. Sur ce, Lancelot remonta à cheval, il recommanda le chevalier à Dieu et il chevaucha jusqu'à l'heure de none. Alors il entra dans une grande et profonde forêt. Et lorsqu'il parvint dans une vallée, il rencontra par hasard monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain et Hector des Marais, ainsi que Sagremor le Démesuré qui, ce même matin, s'étaient retrouvés à l'orée de la forêt. La veille, monseigneur Yvain avait laissé au château Merlin Mordret guéri et dispos. En voyant arriver Lancelot, ils crurent tous que c'était le sénéchal Keu ; ils s'arrêtèrent donc aussitôt et se cachèrent dans l'épaisseur des arbres. Et Sagremor qui, en toutes circonstances, était le plus facétieux, s'adressa ainsi à monseigneur Gauvain : « Seigneur, voulez-vous voir une joute ? — Entre qui ? — Entre monseigneur Keu, qui s'approche de nous plongé dans ses pensées, et moi-même. — Sagremor, lui reprocha monseigneur Gauvain, vous pourriez vous blesser réciproquement et je n'ai pas la moindre envie de voir cela. » Mais Sagremor ne tint compte d'aucune des remarques de monseigneur Gauvain et il partit au grand galop contre Lancelot. Celui-ci ne le reconnut pas ; dès qu'il le vit approcher, il lui opposa son cheval et Sagremor lui brisa sa lance en pleine poitrine ; Lancelot le prit par en dessous et le frappa, jetant sur le sol cheval et cavalier, puis il s'éloigna sans jeter un regard de plus sur son adversaire.

---

rendras a ma dame la roïne de par Keu le seneschal et conteras ceste aventure devant tous ciaus de laiens. »

572. Atant monte Lanselos et conmande le chevalier a Dieu et chevauche jusqu'a ore de nonne. Lors entra en une forest et grans et parfonde. Et quant il vint en une valee si avint qu'il encontra mon signour Gavain et mon signour Yvain et Hector des Marés et Saigremor le Desreé qui au matin s'estoient entreencontré a l'entree de la forest. Et mé sire Yvains avoit laissié le jour devant Mordret au chastel Merlin sain et haitié. Et quant il virent Lanselot si quidierent que ce fust Kex le seneschaus. Si s'arrestent maintenant et se misent dedens la presse de la forest. Et Saigremors qui tous jours estoit li plus envoisiés dist a mon signour Gavain : « Sire, volés vous veoir une jouste ? — De qui ? — De moi et de mon signour Keu qui la s'en vient ensi pensant. — Saygremor, fait mé sire Gavains, espoir vous vous entreblecierés et ce ne voldroie je en nule maniere. » De riens que mé sire Gavains dist ne chaut a Saygremor, ains s'en vait a Lanselot le greignour oirre qu'il pot. Et Lanselos qui nel connoissoit pas li adrece le cheval si tost com il le vit venir et cil li brise son glaive enmi le pis. Et Lanselos, qui le prist bas, le fiert si qu'il abat lui

573. Quand Hector vit ce spectacle, il affirma sa conviction : ce n'était pas Keu, c'était quelque chevalier qui avait tué Keu et avait ensuite revêtu ses armes. Il déclara à monseigneur Gauvain : « Seigneur, attendez-moi ici. » Puis il lança son cheval contre Lancelot, Lancelot en fit autant, il atteignit Hector au bras gauche à faire jaillir le sang et le fit tomber de cheval. Quand les deux compagnons virent ce coup, ils furent fort affligés. Monseigneur Gauvain confia à monseigneur Yvain : « Seigneur, nous avons été totalement abusés en croyant que c'était Keu ; sur ma tête, ce n'est pas lui ! — Certes non, répondit monseigneur Yvain, ce n'est pas Keu. Il n'y a plus qu'à y aller ; attendez-moi donc, je vais jouter contre lui. » Et il galopa contre Lancelot et lui donna un tel coup qu'il perça son écu ; mais le haubert était solide : nulle maille ne se rompit ; Lancelot frappa monseigneur Yvain avec violence, le jetant de sa monture par terre, puis il reprit sa route.

574. Quand monseigneur Gauvain vit ce qui s'était passé, il s'écria : « Mon Dieu, il n'a plus que moi à abattre ! » Alors il prit à plein bras son écu et se dirigea vers Lancelot, si furieux qu'il ne savait plus ce qu'il devait faire. Et Lancelot, qui de sa vie ne refusa de se battre ni contre celui-là ni contre n'importe quel autre, courut sus à lui et il se disait que si, cette fois encore, il ne brisait pas sa lance, elle lui aurait rendu vraiment service. Il lança sa monture contre

---

et le cheval et Lanselos s'em passe outre que onques plus nel regarda.

573. Quant Hectors vit ce si pense et dist que ce n'estoit mie Kex, mais c'estoit aucuns chevaliers qui Keu avoit ocis si avoit ses armes vestues. Puis dist a mon signour Gavain : « Sire, atendés moi ci. » Puis s'adrece vers Lanselot et Lancelos vers lui[a] si qu'il le point el bras senestre si qu'il en fist le sanc saillir si le porte del cheval a terre. Et quant li doi conpaingnon voient cel cop si en sont molt dolant. Et mé sire Gavains dist a mon signor Yvain : « Sire, malement avons esté decheü qui quidiemes que ce fu Keu. Par mon chief, ce n'est il mie. — Non, ce dist mé sire Yvain[b], ce n'est il non[c]. Or n'i a fors del mouvoir, si m'atendés, car je m'en vois jouster a lui. » Lors point vers Lanselot et li done tel cop qu'il li perce l'escu, mais li haubers est si fors que [*e*] maille n'en rompi. Et Lanselos le fiert si durement qu'il l'abat del cheval a terre si s'em passe outre.

574. Quant mé sire Gavains voit ceste aventure si dist : « Ha, Dix, or n'i a il a abatre plus que moi. » Lors embrace l'escu et point vers Lanselot si coureciés qu'il ne set qu'il doie faire. Et cil qui onques ne refusa ne lui ne autre li vient et dist a soi meïsmes que se ses glaives ne brise qu'il l'aura bien servi a ceste fois a gré. Et il s'en vait vers

monseigneur Gauvain, et monseigneur Gauvain la sienne contre Lancelot qu'il frappa à lui percer l'écu ; mais le haubert était si solide qu'il n'en rompit pas une maille et sa lance se brisa. Lancelot, lui, mit toute sa force à le frapper, il lui perça écu et haubert et l'atteignit au flanc, mais sans le blesser profondément. Lancelot, fermement campé sur sa selle, poussa monseigneur Gauvain avec une telle violence qu'il fit tomber le cheval et son cavalier. Sagremor le Démesuré, le premier à avoir été désarçonné, ne put garder le silence en voyant les trois compagnons vaincus et Lancelot repartir sain et dispos ; il cria : « Seigneur chevalier, je ne sais pas qui vous êtes ; mais vous pourrez bien vous vanter que d'une seule lance vous avez abattu monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain, Hector des Marais et Sagremor le Démesuré ! »

575. Et Lancelot, comprenant ce que Sagremor venait de lui crier, en fut si affligé qu'il ne savait plus que faire. Il ne voulait pas faire demi-tour, car il n'aurait voulu en aucune façon qu'ils connussent son identité. Alors, il jeta son écu sur le sol et partit à travers la forêt en proie à un violent chagrin. Lancelot se lamentait en lui-même et pleurait. Il alla longtemps, le cœur rempli d'affliction et de colère, si bien qu'il arriva sur une haute montagne et, comme il regardait devant lui, il vit deux pavillons dressés sous lesquels il y avait une loge ; il dirigea de ce côté son cheval et l'attacha à un arbre. Puis il entra dans le premier pavillon et il vit allon-

---

mon signour Gavain et mé sire Gavains vers lui, si le fiert si qu'il li perce l'escu. Mais li haubers fu si fors que onques maille n'en rompi et li glaives depiece. Et Lanselos qui toute sa force i met le fiert si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc et le prent el costé, mais ne l'a mie molt blecié. Et Lanselos se fu bien affichiés, si empaint mon signor Gavain si durement qu'il abat lui et le cheval a terre. Et Saygremors li Desreés qui premierement avoit esté abatus ne se pot taire quant il ot veü que li .III. compaingnon orent esté abatu et Lanselos s'en aloit sains et haitiés si li dist : « Sire chevaliers, je ne sai qui vous estes, mais vous vous porrés bien vanter que vous avés abatu d'une glaive mon signour Gavain et mon signour Yvain et Hector des Marés et Saygremor le Desreé. »

575. Quant Lanselos entent ce que Saygremors li dist si en est si dolans qu'il ne set qu'il doie faire. Car retourner ne velt il mie. Car il ne voldroit en nule maniere qu'il seüssent que ce fust il. Lors jete son escu a terre et s'en vait parmi la forest molt grant dolour menant. Ensi disoit Lanselos a lui meïsmes et ploure. Si a tant alé plains d'ire et de courous qu'il vint a un haut tertre, si regarde devant lui et voit .II. paveillons tendus et de sous avoit une loge ; il tourne cele part son cheval et l'atache a un arbre et puis entre el paveillon premier et voit

gée sur une couche une demoiselle qu'il avait connue jadis ; il la reconnut : c'était celle qui l'avait sauvé de l'empoisonnement ; dès qu'il vit que c'était elle, il éprouva une grande joie, car elle était la jeune fille qu'il chérissait le plus au monde. Alors il la salua et elle lui dit qu'il était le bienvenu. « Demoiselle, s'enquit-il, pourriez-vous m'héberger aujourd'hui ? — Seigneur, demanda la demoiselle, qui êtes-vous ? — Je suis un chevalier errant, déclara Lancelot. — Êtes-vous de la maison du roi Arthur ? » Il répondit que oui. « Alors je vais vous héberger pour l'amour du plus valeureux chevalier du monde. » Et il lui demanda qui c'était. « Seigneur, affirma-t-elle, c'est le meilleur des chevaliers du monde ; plût à Dieu qu'il fût ici ! Mais c'est impossible car il y a plus de deux ans qu'il a disparu et c'est un grand malheur. — Ah, demoiselle, s'écria Lancelot, je vous connais mieux que vous ne le croyez : vous êtes celle qui pour lui gardez votre virginité. — Certainement, seigneur, assura la jeune fille, je la lui ai vouée en vérité et je tiendrai mon engagement aussi longtemps que je vivrai, telle est mon intention. — N'est-ce pas une folie ? Ne vous vaudrait-il pas mieux d'avoir pris un homme pour époux ? — Que Dieu me vienne en aide, affirma la jeune fille, de grands seigneurs m'ont déjà priée d'être leur épouse, mais que Dieu me préserve, jamais je n'enfreindrai mon vœu, j'aimerais mieux être morte que nul puisse rire de moi. Et c'est ainsi que je me contiendrai longuement. » En entendant ces paroles, Lancelot ne put davantage se dissimuler,

---

en une couche jesir une damoisele qu'il avoit autre fois veüe et connoist que c'estoit cele qui l'avoit gari de l'enveniment[a]. Et quant il le connut si en est molt liés, car c'estoit la damoisele el monde qu'il avoit plus chiere. Si l'a saluee et ele li dist que bien soit il venus. « Damoisele, fait il, me porriés vous hui mais herbergier ? — Sire, fait ele, qui estes vous ? — Je suis, fait cil[b], uns chevaliers errans. — Estes vous, fait ele, de la maison le roi Artu ? » Et il dist : « Oïl. — Dont vous herbergerai je pour l'amour del plus prodome del monde. » Et il li demande qui cil est. « Sire, fait ele, c'est li miudres chevaliers del monde et pleüst a Dieu qu'il fust ore ci. Mais ce ne puet estre, car il est perdus plus a de .II. ans, si est grans damages. — Ha, damoisele, fait Lanselos, je vous connois mix [f] que vous ne quidiés : vous estes cele qui pour l'amour de lui gardés vostre pucelage. — Certes, sire, fait ele, je li voai[c] voirement et li tenrai tant conme je vivrai si conme je quit. — N'est ce folie ? fait Lanselos, ne vous venist il mix que vous eüssiés pris a signour aucun home ? — Si m'aït Dix, fait ele, haut home m'ont ja demandé, mais si m'aït Dix, je n'enfraindrai ja le veu que je voldroie mix morir que nus s'em peüst gaber. Si me tenrai ensi longement. » Quant Lanselos entent ceste parole si ne se pot plus celer,

il retira son heaume et dit : « Me reconnaissez-vous, ma demoiselle ? » Elle le regarda et vit que c'était Lancelot ; aussitôt elle lui jeta les bras autour du cou en déclarant : « Mon cher seigneur, soyez le bienvenu ! Où êtes vous resté pendant tout ce temps ? » Et Lancelot lui répondit qu'il était chez une dame qui l'avait longuement tenu en prison. Il ajouta : « Demoiselle, il m'est advenu, alors que je me trouvais en cette forêt, de rencontrer quatre chevaliers que je ne connaissais pas ; je les ai malmenés plus que je ne l'aurais dû ; or, ils étaient mes amis et ils le sont encore. Je crois bien qu'ils me suivent et qu'ils vont venir en ces lieux. Mais je ne voudrais absolument pas qu'ils me trouvent. — Au nom de Dieu, s'exclama la demoiselle, il n'y a rien que je puisse faire pour vous que je ne ferais. C'est pourquoi je vous assure que vous n'avez pas du tout besoin de partir d'ici car, s'ils passent par là, vous serez parfaitement caché. »

Héliain, le fils de Bohort.

576. Tandis qu'ils échangeaient ces paroles, ils virent venir des chevaliers, des dames et des demoiselles qui occupaient tout le chemin de la forêt. La jeune fille qui était avec Lancelot lui déclara : « Seigneur, soyez heureux et content, car vous allez voir arriver un homme de votre parenté que vous n'avez jamais vu. — Qui est-il donc ? questionna Lancelot. — Seigneur, vous le saurez avant que vous ne quittiez cet endroit », affirma-t-elle. Quand les nouveaux venus furent

---

ains oste son hialme et dist : « Damoisele, me connoissiés vous ? » Et ele le regarde et avise que c'est Lanselos. Se li jete maintenant les bras au col et li dist : « Biaus dous sire, vous soiiés li bien venus. Et ou avés vous si longement esté ? » Et il dist chiés une dame qui longement l'a tenu en prison. Puis li dist : « Damoisele, il est ensi que je trouvai en ceste forest .IIII. chevaliers que je ne connoissoie mie, si lor mesfis plus que je ne deüsse. Et il estoient molt mi ami et sont encore. Si quit bien qu'il me sivent et qu'il venront ci. Si ne voldroie en nule maniere qu'il me trouvaissent. — En non Dieu, fait cele, il n'est riens que je peüsse faire pour vous que je ne feïsse. Si vous di pour voir que ja de ci ne vous estuet mouvoir, car s'il viennent ci vous i serés molt bien celés. »

576. Endementiers qu'il parloient ensi si voient venir tout le chemin de la forest chevaliers, dames et damoiseles. Et cele qui estoit avoc Lanselot li dist : « Sire, soiiés liés et joians, car vous verrés venir un tel home de vostre parenté que vous onques ne veïstes. — Qui est il dont ? fait Lanselos. — Sire, fait ele, vous le saurés bien ains que vous partés de çaiens. » Quant cil vinrent pres del paveillon si descendirent li chevalier, puis coururent pour descendre une damoi-

proches du pavillon, les chevaliers mirent pied à terre, puis ils se précipitèrent pour aider à descendre une demoiselle qui les accompagnait et ils la sortirent de la voiture ; lorsqu'elle fut descendue, ils la conduisirent se reposer à l'endroit où se tenait Lancelot. Il se mit debout pour l'accueillir et elle lui dit : « Cher seigneur, asseyez-vous ! » Aussitôt il se rassit et elle fit de même. Puis elle ordonna à ses suivantes : « Apportez-moi mon enfant. » Les jeunes filles retournèrent à la voiture dont elles étaient descendues, elles y prirent un petit enfant et l'amenèrent à leur dame. Dès qu'elle le tint, elle se mit à lui baiser les yeux et la bouche et à lui faire fête comme s'il avait été Dieu en personne. Lancelot regarda le petit enfant et le trouva le plus beau et le plus gracieux du monde. Alors il voulut savoir à qui était le petit. « Seigneur, dit la dame, il eſt à moi. N'eſt-ce pas qu'il eſt beau ? — Oui, certes, approuva Lancelot, je n'en ai jamais vu de si beau.

577. — Monseigneur Lancelot, s'enquit la demoiselle qui l'avait accueilli, que vous en semble ? — Il me semble très beau, répéta Lancelot. — Et savez-vous qui il eſt ? poursuivit la demoiselle. — Non, répondit Lancelot. — Eh bien, seigneur, sachez qu'il eſt votre proche cousin, comme peut l'être l'enfant que Bohort de Gaunes engendra quand il triompha au tournoi[1] que le roi Brangoire avait fait organiser. » En apprenant cette nouvelle, Lancelot fut très content ; il regarda l'enfant et vit qu'il ressemblait à Bohort ; alors il se mit à lui embrasser les yeux et la bouche. Lorsque la jeune femme sut

---

sele qui avoc aus eſtoit, si le misent jus del char. Et quant la damoisele fu descendue si l'enmenent reposer la ou Lanselos eſtoit. Et Lanselos se drece en contre li et ele diſt : « Biaus dous sire, seés vous. » Et il s'asiſt maintenant et ele ausi. Puis diſt a ses damoiseles : « Aportés moi cel enfant. » Et celes en vinrent au char dont eles eſtoient descendues et prendent un petit enfant si l'en porterent a la dame. Et quant ele le tint se li conmence a baiser les ex et la bouche et li conmence a faire si grant feſte come se ce fuſt Dix meïsmes. Et Lanselos regarde l'enfant, si le vit si bel et si avenant que nus plus. Lors demande qui cil enfes eſtoit. « Sire, fait ele, il eſt miens. [*392a*] Dont n'eſt il biaus ? — Oïl, voir, fait il, je ne vi onques si bel.

577. — Mé sire Lancelot, fait la damoisele qui herbergié l'avoit, que vous en samble ? — Il me samble molt biaus, fait il. — Et savés vous, fait ele, qui il eſt ? — Nenil, fait il. — Saciés, fait ele, sire, qu'il eſt voſtres cousins prochains conme celui que Boors de Gaunes engendra quant il vainqui le tournoiement que li rois Brangoirres fiſt emprendre. » Et quant Lanselos ot ceſte nouvele si en eſt molt liés. Si regarde l'enfant et voit qu'il resamble Boort. Lors li conmence a baisier les ex et la bouche. Et quant cele sot que

qu'il était Lancelot, le cousin de l'homme qu'elle aimait, elle lui manifesta la joie la plus vive qu'elle put. Et la demoiselle qui avait offert son hospitalité à Lancelot lui raconta de quelle façon Bohort s'était uni à la jeune femme. Lancelot pensa qu'il lui était arrivé semblable aventure avec la fille du roi Pellès, et qu'elle avait conçu de lui un enfant à ce qu'on lui avait rapporté. Alors Lancelot se leva, il ôta son haubert qu'il portait encore, puis il rappela à son hôtesse qu'il redoutait fort que les quatre chevaliers n'arrivent. « Quelles armes portent-ils ? » s'enquit la demoiselle ; il les lui décrivit avant d'aller s'asseoir aux côtés de la fille du roi Brangoire. Et celle-ci lui déclara : « Seigneur, quand vous verrez Bohort, informez-le de ma part que, même s'il n'avait rien fait de plus mal en toute sa vie que ce qu'il m'a fait, je vous le dis en vérité : il n'est pas aussi sincère que je le croyais.

578. — Ah, demoiselle, le défendit Lancelot, pour Dieu, pitié ! Je vous le certifie : il a eu tant à faire en me recherchant cette année qu'il n'a pas pu facilement venir[1] ! Je vous en prie : ne soyez pas chagrinée, ne lui en sachez pas mauvais gré, et je vous promets que je serai votre chevalier tous les jours de ma vie. » Alors elle pardonna très volontiers à Bohort puisque Lancelot l'en priait. Mais maintenant le conte se tait à leur sujet et s'en retourne à évoquer monseigneur Gauvain.

---

c'est Lanselos cousins a celui qu'ele amoit se li fait si grant joie com ele pot. Et la damoisele qui herbergié avoit Lanselos li conte tout ensi conme Boors avoit jeü a la damoisele. Et Lanselos pense que ensi li estoit il avenu de la fille le roi Pelles qui avoit enfant de lui si com on li avoit dit. Et lors se drece Lanselos et oste son hauberc qu'il avoit encore vestu et puis dist a s'ostesse qu'il a grant paour que li .IIII. chevalier ne vienent. « Ques armes, fait ele, portent il ? » Et il lor devise. Lors s'en vait seoir avoc la fille le roi Brangoirre. Et cele li dist : « Sire, quant vous verrés Boort vous li dites de par moi que s'il n'avoit plus mesfait en toute sa vie qu'il a vers moi si vous di pour voir que il n'est mie si voir disans conme je quidoie.

578. — Ha, damoisele, fait Lanselos, pour Dieu, merci. Je vous di qu'il a tant eü a faire en moi querre en cest an qu'il ne peüst mie legierement venir[a]. Si vous proi qu'il ne vous em poist et que vous ne li en saciés point de mal gré par si que je en soie vostres chevaliers tous les jours de ma vie. » Et ele li pardonne molt volentiers puis qu'il l'en proie. Mais or se taist li contes a parler d'aus et retourne a parler de monsignour Gavain[b].

Festivités de retour auprès du roi.

579. Maintenant le conte dit que, lorsque Lancelot s'était séparé des compagnons qu'il avait vaincus, monseigneur Gauvain avait bien remarqué comment il avait jeté par terre son écu et sa lance, il s'avança donc jusqu'au lieu où l'écu gisait et le ramassa ; alors il ôta le sien de son cou, le jeta sur le sol et pendit celui de Keu à la place. Les autres compagnons s'étaient déjà remis en selle. Et monseigneur Yvain demanda à ses compagnons : « Seigneurs, qu'allons-nous faire ? — Que voulez-vous faire ? s'enquit Hector. — Je conseille, déclara monseigneur Yvain, que nous suivions ce chevalier afin de savoir si nous pourrions apprendre son identité. — Ah, seigneur, s'exclama Hector, vous ne savez pas encore qui il est ? — Non, vraiment, fit Yvain. — Soyez-en sûrs, c'est monseigneur Lancelot, mon frère. — Assurément, intervint monseigneur Gauvain, je ne crois pas que ce soit lui ! — Au nom de Dieu, répéta Hector, c'était lui. — Au nom de Dieu, admit monseigneur Gauvain, alors moi aussi, je crois que ce devait être lui. » Ensuite, ils reprirent la route en parlant entre eux et ils arrivèrent à une croisée des chemins : ils prirent celui de droite ; mais Lancelot avait pris celui de gauche et c'est pour cette raison qu'ils perdirent sa trace. La nuit suivante, ils logèrent chez un hôte de valeur qui les questionna d'abondance sur leur vie et leur fournit tout ce dont ils avaient besoin pour leurs aises. Ils repartirent au matin et voyagèrent jusqu'au jour de la Pentecôte où

---

579. [*b*] Or dist li contes que quant Lanselos se fu partis de ses compaingnons qu'il ot abatus, mé sire Gavains ot bien veü conment il ot jeté sa glaive et son escu, si s'en vint cele part ou li escus gisoit et le leva de terre. Lors oste le sien de son col et le rue a terre et pent celui a son col. Et li autre compaingnon furent ja monté tout. Lors dist mé sire Yvains a ses compaingnons : « Signour, que ferons nous ? — Que volés vous faire ? fait Hector. — Je lo, fait il, que nous en aillons aprés le chevalier savoir mon se ja le porriemmes connoistre. — Ha, sire, fait Hector, ne savés vous mie encore qui ce est ? — Nenil, fait il. — Saciés vraiement, fait il, que ce est mé sire Lanselot mes freres. — Certes, fait mé sire Gavains, je ne quit mie que ce soit il. — En non Dieu, fait Hectors, si est. — En non Dieu, fait il, je quit bien que ce soit il. » Et puis s'en vont ensi parlant entr'aus tant qu'il vinrent a un chemin fourchié, si tournent celui a destre. Et Lanselos fu alés celui assenestre et pour ce le perdirent il. La nuit se herbergierent avoc un prodome qui molt lor demanda de lor estre et il les aaise de quanqu'il puet. Au matin s'em partirent et errerent tant par lor journees qu'il vinrent le jour de Pentecouste a

ils parvinrent à Camaalot. À la cour régnait une liesse immense : dix des compagnons de la quête étaient déjà revenus et la cour était remplie de toute la noblesse, car tous les seigneurs qui tenaient leur terre du roi Arthur étaient venus, comme le roi les y avait invités. Ils étaient là avec les plus magnifiques équipages ; il se fit qu'à l'heure de midi le palais était plein. C'eſt alors que les compagnons arrivèrent à la cour ; le roi se rendit aux fenêtres pour découvrir qui ils étaient. Monseigneur Gauvain dit à ses compagnons : « Seigneurs, mon seigneur le roi eſt là-haut et nous ne devons pas nous présenter tout en armes devant lui ; je vous conseille que nous allions d'abord retirer nos heaumes. » C'eſt ce qu'ils firent, puis ils montèrent au palais. Lorsque le roi les reconnut, il éprouva un immense bonheur, il courut à monseigneur Gauvain, les bras tendus, et il l'embrassa plus de cent fois ; il courut ensuite aux autres et les embrassa chacun leur tour. Enfin il leur demanda comment ils allaient et ce qu'ils avaient fait. Ils répondirent : « Bien, Dieu merci ! », ils croyaient avoir dûment achevé leur quête. Mais la reine, en voyant arrivés monseigneur Gauvain, Hector et les autres compagnons, tandis que celui dont la venue l'aurait comblée de joie n'était pas là, se sentit remplie de triſtesse : peu s'en fallut que son cœur ne se brisât. Elle se retira alors dans sa chambre et elle pensait : « Ah, Dieu ! Ne viendra-t-il pas, celui qui donnerait plus de valeur à lui tout seul à ce palais que la moitié de ceux qui y sont déjà ? Assurément, si je ne

---

Kamaalot. Si avoit laiens molt grant joie, car des compagnons de la queſte furent ja venu .x., car a court eſtoit grans la baronnie que tout li haut baron qui del roi Artu tenoient terre i furent venu, car li rois les avoit tous mandés. Et il i furent venu au plus honnereement qu'il porent, si avint, ore de miedi, qu'il fu tous emplis li palais[a]. Lors en vinrent li compaingnon a court et li rois vait as feneſtres pour veoir qui il sont. Et mé sire Gavains diſt a ses compaingnons : « Signour, mé sires li rois eſt lassus et nous ne devons pas aler del tout armé devant lui. Si lo que nous aillons la nos hiaumes oſtés. » Et il si font, et puis monterent amont. Et quant li rois les connoiſt si en ot molt grant joie, si corut a mon signour Gavain les bras tendus et le baise plus de .c. fois, puis court as autres et les baise l'un aprés l'autre. Et lors demande conment il l'ont puis fait, et il dient : « Bien, Dieu merci » et quident bien avoir lor queſte achievee. Et quant la roïne voit que mé sire Gavains et Hector et li autre compaingnon eſtoient venu et cil ne venoit pas de qui ele seroit plus lie, si en eſt si dolente que a poi que li cuers ne li fent. Lors s'en vait en sa chambre, si diſt : « Ha, Dix, ne venra mie cix de qui venue cis oſteus amendaſt plus qu'il ne feroit de la moitié de tous ciaus qui i sont ? Certes, se je nel

le désirais pas tant, je crois qu'il serait déjà là depuis longtemps ! » C'est ainsi que la reine s'affligeait. Mais monseigneur Gauvain réclama l'écu qu'il avait apporté et le fit suspendre au milieu de la grand-salle. Le roi lui demanda pour quelle raison. Alors monseigneur Gauvain lui raconta comment celui qui le portait les avait désarçonnés tous les quatre et comment il avait jeté cet écu sur le sol. Et le roi de demander à tous ceux qui se trouvaient là s'ils avaient vu quelqu'un porter cet écu. Ils répondirent que c'était l'écu du sénéchal Keu. Puis le roi demanda à son neveu s'il savait quelque chose de Lancelot. « Certes, affirma monseigneur Gauvain, je ne l'ai pas vu depuis qu'il a participé au tournoi de Péningue. »

580. Pendant qu'ils échangeaient ces paroles, en bas dans la cour mettaient pied à terre les quatre frères de monseigneur Gauvain, Agravain, Gaheriet, Guerrehet et Mordret. Le roi se leva pour marcher à leur rencontre en disant à Gauvain : « Mon neveu, allons voir vos frères. » Eux entraient dans le palais, le roi vint les embrasser et Mordret d'interroger le roi : « Sire, monseigneur Lancelot est-il déjà arrivé ? — Certes non, dit le roi, et cela m'attriste. » À ces mots, la reine sortit de sa chambre et s'approcha de monseigneur Gauvain ; elle s'enquit des nouvelles de Lancelot. Il répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis le tournoi de Péningue. « Sire, déclara la reine, il serait temps de se rendre à l'église. — Dame, allons-y donc », acquiesça le roi. Alors le roi et la reine revêtirent leur habit royal, ils posèrent

---

desiraisse tant je quit qu'il fust piecha venus. » Ensi se demente la [*c*] roïne et mé sire Gavains conmande que li escus qu'il avoit aporté fust pendus el milieu de la sale. Et li rois li demande pour coi. Et mé sires Gavains li conte conment cil qui le portoit les avoit abatus tous .IIII. et conment il jeta son escu a terre. Et lors demande li rois a tous ciaus qui laiens estoient s'il avoient veü cel escu porter et il dient que c'est li escus Keu le seneschal. Lors demande li rois a son neveu s'il set nule nouvele de Lanselot. « Certes, fait mé sire Gavains, je ne le vi puis qu'il fu au tornoiement de Peningue. »

580. En ce qu'il parloient ensi descendirent en la court aval li .IIII. frere mon signour Gavain, Agravains et Gaheries et Guerrehes et Mordrés. Et li rois se lieve pour aler encontre et dist Gavain : « Biaus niés, alons[a] veoir vos freres. » Et il entrent el palais et li rois les baise. Et lors demande Mordrés au roi : « Sire, est encore mé sire Lanselot venus ? — Certes, fait li rois, nenil, dont il me poise. » Lors issi la roïne de la chambre et vint a mon signour Gavain et li demande nouveles de Lanselot. Et il li dist qu'il ne le vit puis le tournoiement de Peningue. « Sire, fait la dame, il fust bien tans d'aler a l'eglise. — Dame, fait li rois, si alons. » Lors se vest li rois et la roïne de sa robe roial et metent

sur leur tête leur couronne d'or. Le roi était d'une très grande beauté et il avait vraiment l'air d'un valeureux seigneur. Ce jour-là, il advint qu'il regarda tous ses barons dont il comptait un si grand nombre ; et il dit à voix haute si bien que tous l'entendirent : « Cette grande fête devrait bien ne pas avoir lieu puisque celui-là même manque qui a donné toute sa valeur au présent logis. Ah, cher Seigneur Dieu, qui avez accompli tant de mes désirs, accordez-moi de le voir revenir avant la nuit ou demain avant la grand-messe ! » Puis ils se rendirent à l'église Saint-Étienne. Quand le roi s'en retourna en son palais, il y trouva Bohort et Lionel qui étaient de retour de la quête. Ils avaient ramené avec eux ceux des compagnons qui en étaient également revenus. À la vue de Bohort, le roi lui manifesta une grande joie, car les compagnons de la quête lui avaient tellement chanté ses louanges que le roi en restait stupéfait. Il lui demanda comment il allait depuis leur séparation. Bohort répondit : « Bien, Dieu merci ! » puisqu'il était en bonne santé et dispos. « Mais, pour Dieu, dites-moi si monseigneur Lancelot est déjà arrivé.

581. — Non pas, soupira le roi ; mais il sera de retour cette nuit ou demain matin. Ne vous affligez donc pas : vous ne tarderez pas à éprouver la joie de le revoir. — Sire, conclut Bohort, Dieu nous l'amène en ces lieux. » À ces mots, monseigneur Gauvain bondit en avant et il dit à Bohort : « Seigneur, vous ne devez pas vous tourmenter, vous qui, le jour où le tournoi se déroula devant Péningue,

---

lor courones d'or en lor chies. Et li rois fu de molt grant biauté et bien resambloit prodome. Si avint celui jour qu'il regarda ses barons dont il avoit grant plenté. Et dist en haut que tout cil de laiens l'oïrent : « Ceste grant feste deüst bien remanoir quant cil n'i est de qui proece cis osteus est avironnés. Ha, biaus Sire Dix, qui tant de mes voloirs m'avés acomplis, donés moi, s'il vous plaist, qu'il viengne avant anuit ou demain ains la grant messe ! » Et lors alerent au moustier Saint Estevene. Et quant il vint en son palais si trouva Boort et Lyonnel qui estoient venu de la queste. Si avoient amené avoc aus le remanant des compaingnons de la queste. Et quant li rois voit Boort se li fait molt grant feste, car tant en avoient dit de bien li compaingnon de la queste que li rois s'en esmerveilloit tous. Se li demande conment il l'a puis fait. Et il li dist : « Bien, Dieu merci » car il est sains et haitiés. « Mais pour Dieu, dites moi se mé sire Lanselos est encore venus.

581. — Certes, nenil, fait li rois, mais il venra anuit ou le matin et ne vous en desconfortés mie, car vous en serés tous liés par tans. — Sire, fait Boors, Dix le nous amaint ! » Et mé sire Gavains saut avant et dist a Boort : « Sire, ne vous en devés mie haster que le jor que li tournoiemens fu devant Peningue nous laissastes vous et vous en alastes aprés

nous avez laissés et êtes parti derrière Lancelot ; nous, depuis ce jour-là, nous ne l'avons pas revu, que nous sachions. — Assurément, répliqua Bohort, je me suis pour ma part séparé de lui ce même jour. » Et le roi remarqua qu'ils n'avaient pas passé un long moment ensemble. Alors ils se mirent à pleurer de tristesse à cause de l'absence de monseigneur Lancelot. Mais le roi et les autres seigneurs que ce chagrin peinait apportèrent leur réconfort à Bohort. Ensuite le roi ordonna que l'on apportât les robes et ce fut fait ; puis il fit venir tous les compagnons de la quête et il s'adressa au roi Bademagu, qui lui aussi y avait participé : « Sire roi, je vous demande sur votre foi de me dire comment ces vêtures seront le mieux réparties.

582. — Sire, répondit le roi Bademagu, voici mon conseil : à chacun de ceux qui sont les plus vaillants, donnez les selles les plus riches, puisqu'elles ne sont pas toutes de même valeur. — Au nom de Dieu, repartit le roi, nous ne saurons pas quel est le meilleur chevalier tant que les exploits n'auront pas d'abord été relatés. — Sire, proposa le roi Bademagu, ce sera pour celui que le plus grand nombre désignera d'un commun accord. — Je le veux bien », approuva le roi Arthur. Alors il s'adressa aux compagnons : « Seigneurs, je vous demande sur votre foi de désigner le meilleur chevalier d'entre vous tous. » Ils s'accordèrent tous à désigner Bohort comme le meilleur, puis, en deuxième, ils désignèrent Hector, puis monseigneur Gauvain, Gaheriet, Lionel et le

---

lui, ne puis ne le veïsmes nous que nous saçons. — Certes, fait Boors, le jour meïsmes [*d*] me parti je de lui. » Et li rois dist qu'il ne li fist mie longement compaingnie. Si conmencierent a plourer de doel de ce que Lanselos n'est mie avoc aus. Mais li rois et li autre baron a qui il em pesoit molt le confortoient. Lors conmanda li rois que les robes[a] fuissent aportees et on les aporta. Et lors fist il venir tous les compaingnons de la queste et dist au roi Bandemagu pour ce[b] qu'il en avoit esté compains : « Sire rois, je vous conmant sor vos sairement que vous me dites conment ces robes seront mix parties.

582. — Sire, fait li rois Bandemagus, mes consaus seroit teus que vous a chascun qui mix est vaillans en chierté donnissiés des plus riches seles. Unes sont plus riches que les autres. — En non Dieu, fait li rois, nous ne savons mie liquels est miudres chevaliers d'aus tous se la prouece n'estoit avant oïe. — Sire, fait li rois Bandemagus, la ou li plus d'aus s'acordera. — Ce voel je bien », fait li rois. Lors dist as compaingnons : « Signour, je vous conmant sor vos sairement que vous només le meillour chevalier de vous tous. » Et il s'acordent que Boors est li miudres d'aus tous et aprés s'acordent a Hector et aprés a mon signour Gavain et a Gaheriet et a Lyon et au

roi Bademagu. Ils les classèrent tous à la suite, selon qu'ils estimaient leur valeur. Le roi leur remit des robes si belles et si riches que le plus puissant souverain n'aurait pu les acquérir ; en ce temps-là, jamais simple chevalier n'avait été aussi bien équipé. Le roi garda deux robes, l'une pour Lancelot et l'autre pour Keu. Puis les tables furent dressées et les compagnons de la Table ronde prirent place. Une fois chacun à son siège, on trouva que, des cent cinquante chevaliers qui devaient s'asseoir à la Table, il en manquait douze. Cela chagrina fort Arthur car, au jour de la Pentecôte, ils auraient dû être tous là.

583. Pendant qu'ils conversaient après avoir déjà mangé le premier mets, monseigneur Keu arriva à la cour et mit pied à terre. Quand on vint informer le roi qu'un chevalier aux armes vermeilles venait de descendre de cheval et quand les compagnons qui avaient assisté au tournoi de Péningue entendirent cette annonce, ils se levèrent de là où ils étaient assis en déclarant au roi : « Sire, c'est Lancelot qui vient d'arriver. — Ah, mon Dieu, béni soyez-vous de nous l'avoir rendu ! Certes, maintenant, rien de ce qui pourrait m'advenir ne me causerait de tourment. Allez à lui et conduisez-le auprès de moi. Car, assurément, si je devais me lever devant un homme, je ne me retiendrais pas en vérité, pas même contre la perte d'une cité, d'aller à sa rencontre ! » Sur-le-champ, ils y coururent et, quand ils virent que c'était le séné-

---

roi Bandemagu. Aprés les metent tous en ordre si com il estoient tenu as meillours chevaliers. Et lors lor dona li rois robes si beles et si riches que uns bien poissans rois nes peüst mie esligier, ne a cel tans n'avoit esté simples chevaliers si bien vestus. Si donna li rois .II. robes, l'une a Lanselot et l'autre a Keu, et les tables furent mises si s'asisent li compaingnon de la Table Reonde. Et quant chascuns fu assis a son siege si trouverent que des Cent chevaliers et .L. qui le siege devoient emplir failloient .XII. Si em pesa molt Artu, car au jour de Pentecouste i deüssent il estre.

583. Ensi qu'il parloient et il orent eu le premier mes si descendi en la court mé sire Kex li seneschaus. Et quant les noveles vinrent au roi que la descendoit uns chevaliers a unes armes vermeilles et quant li compaingnon qui furent au tournoiement de Peningue oïrent ces noveles si se leverent tout de la ou il seoient, si disent au roi : « Sire, Lanselos est venus ! — Ha, Dix, beneois soiés vous qui le nous avés rendu. Certes, ore ne porroie je mie estre coureciés pour chose qui m'avenist. Alés a lui, si le m'amenés. Car, certes, se je me deüsse lever pour nul home, je ne me tenisse mie pour perdre une cité que je ne l'i alaisse a l'encontre. » Et il courent maintenant aval et quant il voient que c'est Kex li seneschaus si sont si esbahi qu'il ne sevent

chal Keu, ils furent si ébahis qu'ils en restèrent cois ; pourtant, comme il s'agissait d'un des compagnons de la quête, ils lui firent le meilleur accueil possible. Le messager revint auprès du roi et lui annonça : « Sire, ce n'est pas Lancelot, c'est Keu. » Et le roi, à ces mots, en fut si affligé qu'il en devint tout pâle. Puis il prit la parole et déclara : « Certes, c'est un malheur que ce vaillant chevalier n'arrive pas ! Ce logis en acquerrait cent fois plus de valeur qu'il n'a ! Toutefois, que le sénéchal soit le bienvenu, je suis très heureux qu'il soit là. » Lorsqu'ils eurent désarmé Keu, ils lui apportèrent une robe, il entra dans le palais et salua le roi. Le roi lui rendit son salut et lui dit qu'il était le bienvenu, qu'il vînt donc s'asseoir à la table où se trouvait sa place. Une fois le repas terminé, ils voulurent se lever de table ; mais à ce moment entra dans la salle le chevalier que Lancelot avait vaincu au pont Marvel, quand les quatre chevaliers l'avaient pris pour Keu. Il entra à pied dans le palais, ayant laissé sa monture en bas dans la cour. Dès qu'il se trouva au milieu des barons il se tourna du côté où il voyait le roi, il le salua et le roi lui souhaita que Dieu le bénisse.

584. « Sire, dit le chevalier au roi, je vous prie, pour Dieu, de me faire conduire à l'endroit où se trouve ma dame la reine, car je suis un chevalier vaincu qui lui a été envoyé. — Et qui donc vous a envoyé à elle ? s'enquit le roi. — Sire, répondit-il, monseigneur Keu, le sénéchal. » Et alors il lui

---

que dire. Mais toutes voies pour ce qu'il est com[*e*]pains de la queste ausi com il sont li font il la plus bele ciere qu'il pueent. Et li messages revient au roi et li dist : « Sire, ce n'est mie Lanselos, ains est Kex. » Et quant il entent ceste parole si est si coureciés qu'il em pert toute la coulour. Et quant il parole, si dist : « Certes, c'est damages que li prodom ne vient. Car cis osteus en amendast plus de teus .c. en i a il. Et nonpourquant bien soit venus li seneschaus, car il m'est molt bel de sa venue. » Et quant il orent Keu desarmé se li aportent robe et vint el palais et salue le roi. Et li rois li rendi son salu et li dist que bien soit il venus, si se viengne seoir a la table, la ou ses sieges estoit. Et quant il orent pres mengié et il voldrent lever des tables si vint laiens li chevaliers que Lanselot conquis au Pont Marvel, la ou li .IIII. chevalier quidoient de lui que ce fust Kex. Si vint a pié el palais et ot son cheval laissié aval en la court. Et quant il vint entre les barons si tourna cele part ou il vit le roi, si le salue et li rois li dist que Dix le beneïe.

584. « Sire, fait li chevaliers au roi, je vous proi pour Dieu que vous me faites conduire la ou ma dame la roïne est. Car je sui uns chevaliers conquis qui sui a li envoiés. — Et qui vous i envoia ? fait li rois. — Sire, fait il, mé sire Kex li seneschaus. » Et lors li

raconta comment ils étaient quatre chevaliers chargés de garder le pont, comment ils avaient raillé Keu qui ensuite les avait tous vaincus. « Il me fit jurer de me rendre aujourd'hui à ma dame la reine de sa part. — Sénéchal, demanda le roi, est-ce la vérité ? — Au nom de Dieu, seigneur, déclara Keu, depuis que je suis parti du palais, je n'ai vaincu aucun chevalier que j'aie envoyé à ma dame la reine. Et c'est pourquoi je sais bien que ce chevalier ne vient pas de ma part. Que celui qui l'a envoyé se garde bien ! » Alors le chevalier fut frappé de stupeur : « Ma foi, monseigneur Keu, vous parlez de façon étonnante : je sais bien que le neuvième jour du mois de mai, vous êtes passé au pont Marvel, que vous y avez rencontré quatre chevaliers ; vous les avez tous combattus et vous en avez culbuté deux, jambes en l'air, et les deux autres sur le pont. Moi, je suis le chevalier auquel vous avez fait jurer que, le jour de la Pentecôte, je viendrais me rendre à ma dame la reine, de la part de Keu le sénéchal ; et donc je suis venu puisque j'en avais fait le serment. — Eh bien, sachez-le en toute certitude, risposta Keu, je ne suis pas ce chevalier-là. Le pont Marvel, cela fait bien dix ans que je ne l'ai pas vu ; réfléchissez plutôt à l'identité de celui qui vous envoya à la cour.

585. — Ma foi, dit le chevalier, je ne sais pas qui c'était. Cependant j'accomplirai ce que j'ai juré. » Le roi le fit conduire dans la chambre où se trouvait la reine, qui avait autour d'elle une grande compagnie de dames. Quand le

---

conte conment il estoient .IIII. chevalier qui avoient uns pont a garder et conment il se gaberent de Keu qui puis les conquist tous .IIII. « Si me fist fiancier que je en cest jour d'ui me rendroie a ma dame la roïne de par lui. — Seneschaus, dist li rois, dist cis voir ? — En non Dieu, sire, fait Kex, puis que je m'en parti de chaiens ne conquis je chevalier que je a ma dame la roïne envoiasse. Et par ce sai je bien que cis chevaliers n'i vient mie de par moi. Bien se gart qui l'i envoie. » Lors devint li chevaliers tous esbahis. « Par foi, mé sire Kex, vous dites merveilles. Car je sai bien que au novisme jour de mai venistes vous au Pont Marvel, et illoc trouvastes vous .IIII. chevaliers a qui vous joustastes dont vous abatistes les .II. gambes levees et les autres .II. sor le pont. Et je sui li chevaliers a qui vous feïstes fiancier que je le jour de Pentecouste me venroie rendre a ma dame la roïne de par Keu le Seneschal. Si sui venus pour ce que je le fianchai. — Ore saciés vraiement, fait Kex, que ce ne sui je pas. Car je ne vi le Pont Marvel bien a passé .x. ans. Or gardés qui ce fu qui vous i envoia.

585. — Par foi, fait li chevaliers, dont ne sai je qui ce fu. Mais toutes voies ferai je ce que je li fianchai. » Et li rois le fait mener en la chambre ou la roïne estoit qui avoit a li grant compaing[*/*]nie de

chevalier fut auprès de la reine, il s'agenouilla devant elle en se déclarant son prisonnier, il lui conta son affaire, qu'un chevalier l'avait vaincu « qui m'a ordonné de me rendre à vous de la part de Keu le sénéchal, mais ce n'était pas Keu ; car Keu se trouve dans ce palais et il affirme n'y être pour rien. Moi donc, je suis venu ici puisque je l'ai juré et je me remets entièrement en votre pouvoir.

586. — Puisque vous ne savez pas qui vous a envoyé, dit la reine, il vous faut rester ici jusqu'à ce que vous connaissiez la vérité ; cet inconnu peut bien être tel que je vous tiendrai quitte ». Elle pria alors le jeune homme qui avait fait entrer le chevalier dans la pièce : « Va, fais-le désarmer et mène-le avec les autres. » Et l'écuyer fit ce que la reine avait recommandé. Lorsque le chevalier fut désarmé et assis à table au milieu des autres, il commença à promener ses yeux autour de lui ; il finit par apercevoir, pendu au milieu de la grand-salle, l'écu que monseigneur Gauvain avait apporté, il le regarda assez longtemps pour savoir que c'était là l'écu du chevalier qui l'avait envoyé à la cour. Alors il déclara au roi : « Sire, vous pouvez désormais chercher qui a apporté ici cet écu, car c'est ce chevalier-là qui nous a tous les quatre vaincus. » En entendant cette affirmation, Gauvain dit au roi : « Sire, il s'agit du chevalier dont je vous ai parlé. » Keu regarda l'écu qui avait été le sien et il comprit aussitôt que c'était Lancelot ; alors il s'adressa au roi : « Sire, vous ne savez

---

dames. Et quant cil vint pres de li si s'ajenoulle et se rendi a li et li conte tout son afaire conment uns chevaliers le conquist « qui me conmanda que je me rendisse a vous de par Kex le seneschal, mais ce ne fu il mie, car Kex est laiens qui asferme bien que ce ne fu il mie, et pour ce que je le fiançai i sui je venus. Si me met en vostre merci tout outrement.

586. — Puis que vous ne savés, fait la roïne au chevalier, qui vous envoia, il vous couvient a demourer chaiens tant que vous saciés qui ce fu, et teus puet il estre, je vous clamerai quite ». Lors dist au vallet qui l'avoit laiens amené : « Va, fait ele, si le fai desarmer et l'enmaine avoc les autres. » Et cil le fait ensi com la roïne l'ot conmandé. Et quant li chevaliers fu desarmés et il fu assis a la table avoc les autres chevaliers si conmence a regarder amont et aval tant qu'il vit pendre enmi la sale l'escu que mé sire Gavains avoit aporté et il l'avise tant qu'il conoist que c'est li escus que li chevaliers portoit qui illoc l'avoit envoiié. Lors dist au roi : « Sire, ore poés enquerre qui chaiens aporta cel escu. Car ce fu celui qui nous abati. » Quant mé sire Gavains ot ceste nouvele si dist au roi : « Sire, ce fu li chevaliers dont je vous ai conté. » Et quant Keu voit l'escu si set bien que c'est Lanselos, car cis escus avoit esté siens. Lors dist au roi : « Sire, ne savés

pas quel chevalier vous a envoyé ce prisonnier ? Moi, je vais vous le dire. — Dieu me préserve, confirma le roi, je ne le sais pas. — Sachez que c'était Lancelot ; il a sauté d'une fenêtre pour venir à mon secours. Après qu'il m'eut tiré des mains de deux chevaliers, nous avons dormi, mais, par hasard, le matin, il s'est levé tôt et a confondu mes armes avec les siennes et les a emportées.

587. — Sur ma tête, déclara le roi, voici des nouvelles que je crois vraies. — Sire, intervint monseigneur Gauvain, elles sont si vraies que l'on doit bien les croire : personne d'autre que Lancelot n'aurait pu accomplir quatre coups comme il nous les a fait subir à nous quatre ! » Alors joie et fête éclatèrent dans le palais lorsque l'on sut la vérité sur ces événements ; et ils désiraient bien plus encore qu'auparavant l'arrivée de Lancelot. Ils avaient vraiment envie qu'il fût là, ils proclamaient que, s'ils ne pensaient qu'il se trouvait à cinq ou six lieues, ils seraient allés à sa rencontre avec une foule de chevaliers, mais, ignorant s'il était loin ou près, ils ne sauraient où le trouver. Ils comptaient bien lui manifester une grande joie si Dieu l'amenait le lendemain avant le dîner. Ils attendirent ainsi tout ce jour-là jusqu'aux vêpres. Et lorsque le roi les eut entendues, il fit dresser une quintaine[1] dans le pré sous Camaalot ; une fois qu'elle fut en place, on y accrocha deux écus ; et il y en eut parmi les chevaliers étrangers qui exprimèrent le désir d'aller les frapper.

---

qui cel chevalier vous envoie ? Jel vous dirai. — Si m'aït Dix, fait li rois, je ne le sai mie. — Saciés, fait il, que ce fu Lanselos qui sailli d'une fenestre[a] pour moi aidier. Et quant il m'ot rescous des .II. chevaliers et nous fumes couchié si avint qu'il se leva matin et entreprist mes armes pour les soies et les emporta.

587. — Par mon chief, fait li rois, ces noveles croi je bien. — Sire, fait mé sire Gavains, eles sont si vraies que on les doit bien croire. Car nus fors[a] Lanselos ne peüst faire teus .IIII. cops com il fist de nous .IIII. » Lors conmence la joie et la feste par laiens de ce qu'il sevent la verité de ces nouveles. Si desirent ore assés plus la venue de Lanselot que devant. Ensi sont cil de la court desirant de la venue Lanselot et dient que s'il ne quidoient qu'il fust loing .V. lieues ou .VI. il iroient encontre lui a grant plenté de chevaliers. Mais pour ce qu'il ne sevent s'il est loing ou pres nel sauroient il ou trouver. [*393a*] Si pensent a faire molt grant joie de lui se Dix l'amaine l'endemain devant disner. En tel maniere atendirent cel jour jusques as vespres. Et quant li rois les ot oïs si fist drecier une quintaine es prés desous Kamaalot. Et quant ele fu drecie si i fist metre .II. escus. Si i ot aucuns des estranges chevaliers qui i volt ferir, mais li rois lor desfendi qu'il n'i ferissent pas devant ce que Lanselos fust venus. Si fist

Mais le roi interdit d'aller y jouer avant l'arrivée de Lancelot. Il fit ensuite apporter le jeu d'échecs que Lancelot avait envoyé à la cour ; et ils s'y essayèrent pour moins s'ennuyer, mais tous ceux qui tentèrent une partie furent mis mat. À ce spectacle, le roi dit : « Ah, mon Dieu ! Si Lancelot était là maintenant, nous aurions pu voir un de ses exploits. »

588. C'est ainsi qu'ils attendirent longuement pour voir si Lancelot allait arriver. Quand ils comprirent qu'il ne viendrait pas, ils allèrent se coucher dans leur logis. Au matin dès qu'il fit jour, le roi se leva et alla entendre la messe avec une foule de chevaliers, puis il s'en revint au palais où il demanda si Lancelot était là. On lui répondit que non. « Ah, mon Dieu, amenez-le-nous prochainement ! s'exclama le roi. — Assurément, déclara monseigneur Gauvain, il viendra avant l'heure de tierce. » Alors le roi quitta ses barons et monta au sommet du donjon. De là-haut, on pouvait voir le pays sur plus de dix lieues à la ronde. Le roi scrutait les environs et le lointain, il ne voyait venir nul chevalier ; au moment où il s'apprêtait à descendre il se dit en lui-même : « Ah, mon Dieu, ne viendra-t-il pas, celui que mon cœur désire voir ? » Alors il posa les yeux sur la forêt et en vit sortir un chevalier aux armes vermeilles qui venait à petite allure avec une telle prestance qu'il semblait chevalier capable de bien se défendre ; mais nul serviteur ni écuyer ne l'accompagnait. Le roi le regarda approcher : il savait, il était sûr que c'était Lancelot. Alors il descendit du donjon, il entra dans la

---

aporter les eschés que Lanselos ot fait aporter a court, si i joerent pour ce que mains lor anoiast mais tout cil qui i joerent furent mate. Et quant li rois vit ce si dist : « Ha, Dix, que n'est ore ci Lanselos ! S'il fust ci nous peüssiemes veoir un de ses mestiers. »

588. Ensi atendirent grant piece pour savoir se Lanselos venroit. Et quant il virent qu'il ne venroit mie si alerent couchier a lor osteus. Au matin, si tost conme li jours aparut, se leva li rois et oï messe a grant plenté de chevaliers, puis en revint el palais et demanda se Lanselos estoit venus. Et on li dist que nenil. « Ha, Dix, fait il, amenés le nous prochainnement. — Certes, fait mé sire Gavains, il venra ains ore de tierce. » Lors s'em part li rois de ses barons et s'en vait en la grant tour. Et d'illoc puet on bien veoir tout entour le païs plus de .x. liues loing. Li rois regarde loing et pres et ne voit venir nul chevalier et ensi qu'il velt descendre dist il a soi meïsme : « Ha, Dix, ne venra mie cil que je desir tant a veoir ? » Lors regarde vers la forest si en voit issir un chevalier a unes armes vermeilles qui venoit le petit pas si fierement que bien sambloit home de grant desfense, mais il n'avoit avoc lui sergant ne esquier. Et quant li rois le voit venir si set vraiement que c'est Lanselos. Lors descent de la tour et en vient en

grand-salle et dit aux barons qui l'attendaient : « À cheval, allons à la rencontre de Lancelot : je l'ai vu arriver, il eſt déjà tout proche. »

589. Immédiatement les barons dont les montures étaient à proximité bondirent en selle, ils placèrent leur housse et leur lance. Monseigneur Gauvain, voyant qu'ils avaient l'intention de jouter, passa sur son dos un haubert solide et léger pour se protéger, puis il prit une housse belle et riche, mi-partie pourpre et soie, il enfourcha un cheval fort et rapide, prit deux écuyers avec lui et leur recommanda de faire attention à avoir assez de lances ; ils l'assurèrent qu'il en aurait à suffisance. Alors le roi sortit de Camaalot avec une foule de nobles seigneurs. Les chevaliers avaient saisi leur lance et ils entamèrent la joute. Dès que monseigneur Gauvain arriva, il commença à briser des lances sur son passage, à abattre cavaliers et chevaux, si bien que personne ne pouvait le voir agir sans le juger vaillant chevalier. Il accomplit tant de beaux coups avant que les barons n'eussent atteint Lancelot qu'il y en avait déjà dix sur la place qui l'avaient proclamé gagnant. Quand Gauvain vit arriver Lancelot, il lui cria avant tous les autres : « Monseigneur Lancelot, gardez-vous de moi ! » Lancelot l'entendit, il comprit bien que Gauvain était en train de s'amuser et il attendit son coup tout en continuant d'avancer ; mais Gauvain, qui ne croyait pas sa lance aussi dure qu'elle l'était, lui frappa l'écu de toutes ses forces. Le coup fut puissant et le cheval de

---

la sale et diſt as barons qui l'atendoient : « Montés, fait il, et alons encontre Lanselot. Car je l'ai veü venir et eſt ja bien pres de ci. »

589. Atant montent li chevalier, cil qui lor chevaus avoient pres, si pendent couvertures et lances et quant mé sire Gavains vit qu'il voloient bouhourder si jeta en son dos un hauberc fort et legier pour garantir son cors puis veſti unes couvertures beles et riches mi parties de pourpre et de cendal si monta sor un cheval fort et isnel, si priſt .II. esquiers avoc lui et lor diſt qu'il gardaissent qu'il i eüssent assés lances. Et il lor disent que si auroit il. Lors issi li rois de Kamaalot atout grant plenté de haus [*b*] homes. Et li chevalier qui orent pris lances conmencierent a bouhourder. Mais puis que mé sire Gavains i vint conmencha il a brisier en son venir et a abatre chevaliers et chevaus si durement que nus ne le veïſt qui a prodome nel teniſt. Si le fiſt si bien avant qu'il venissent a Lanselot qu'il en i ot plus de .x. en la place qui li en donnerent le pris. Et quant il vit Lanselot venir se li escrie devant tous les autres : « Mé sire Lanselot, gardés vous de moi ! » Et Lanselos l'entent bien et sot bien qu'il se jooit, si atendi le cop tout en alant. Et mé sire Gavains, qui ne quidoit mie que sa lance fuſt si fors com ele eſtoit, le fiert de toute

Lancelot était très affaibli, il ne put le soutenir et s'effondra sur le chemin. Lancelot, qui ne s'était pas attendu à une chute, demeurait tout empêtré dans ses armes, tandis que Gauvain, incapable de retenir sa monture, continuait sur sa lancée. Lancelot resta par terre, son cheval sur lui, sans pouvoir se redresser ; le roi, que la situation ennuyait, lança son cheval au galop ainsi que sa suite ; ses compagnons relevèrent Lancelot et voulurent lui donner une autre monture que la sienne, mais il refusa de la prendre. Au contraire il assura le roi qu'il ne laisserait ce cheval pour aucun autre : « Sachez-le bien, je n'en ai jamais eu de meilleur ni aucun capable d'endurer tant de peines ; s'il est tombé, je ne m'en étonne pas, car, sur ma tête, cela fait huit jours qu'il n'a presque rien mangé. » Alors Lancelot se remit en selle, il ôta son heaume et le roi accourut pour l'embrasser. Il lui souhaita la bienvenue comme à celui qu'il désirait le plus revoir au monde. À ce moment, la joie et la fête se donnèrent libre cours, plus grandes que nul ne pourrait le raconter. Pourtant certains étaient encore plus heureux que d'autres ; il serait difficile d'exprimer la joie qu'Hector éprouvait devant Lancelot : à sa vue, il était incapable de retenir ses larmes, il l'appelait son frère et son seigneur et lui manifestait mille honneurs pour la profonde affection qu'il lui portait au point d'émouvoir violemment ceux qui étaient témoins de cette scène.

---

sa force l'escu. Li cops fu fors et li chevaus Lanselot fu foibles si ne pot le cop sousfrir ains chaï enmi le chemin. Et Lanselos qui ne se prist garde del chaoir et qui estoit encombrés de ses armes. Et mé sire Gavains qui ne pot son cheval retenir s'en passe outre. Et Lanselos demoura gisant son cheval desous lui si qu'il n'ot pooir de lever. Et li rois a qui il em poise laisse courre cele part quanqu'il puet et ensi font tout li autre. Si relievent Lanselot et li voelent donner autre cheval que le sien mais il ne le volt prendre ains dist au roi qu'il nel lairoit pour nul autre celui. « Car bien saciés, fait il, que je ne retrouvai onques meillour ne nul qui tant peüst sousfrir paine. Et s'il est cheüs je ne m'esmerveil mie, car, par mon chief, il a .VIII. jours qu'il ne menga se petit non. » Lors monte Lanselos et oste son hialme et li rois le court baisier et dist que bien soit il venus conme l'ome el monde qu'il desiroit plus a veoir. Lors conmence la joie et la feste si grans que nus nel vous porroit conter. Mais toutes voies en sont li uns plus lié que li autre, si n'est mie legiere chose a aconter la joie que Hector li fait, car il ne puet tenir de plourer quant il le voit, si le clame frere et signour et le signourist de la grant amour qu'il a a lui si que grant pitié en ont cil qui le voient.

590. Ainsi Lancelot fut-il reçu dans la liesse et dans la fête en la cité de Camaalot le jour de la Pentecôte ; c'était l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 436. Et quand il entra dans la grand-rue, il la trouva toute tendue de draps de soie, de vair et de petit-gris, aussi richement que si Dieu en personne avait dû y passer. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour, ils mirent pied à terre, ils conduisirent Lancelot en haut dans le maître palais. Et la reine à le voir venir fut remplie de bonheur, elle lui montra devant tous une vive joie et lui dit qu'il était le bienvenu. Aussitôt le roi se hâta de le faire désarmer puis lui fit apporter un vêtement extrêmement beau et riche digne d'un homme comme lui. À leur tour ceux qui avaient jouté s'étaient désarmés et avaient passé une robe tandis que le roi se préparait et plaçait sa couronne d'or sur sa tête ; on partit ainsi en procession à l'église Saint-Étienne ; le roi marchait le premier puis c'était la reine, puis les rois, ducs et comtes qui étaient les plus vaillants et des plus hautes familles.

591. Quand Lancelot entra dans l'église, il aperçut le serpent dont le vénérable ermite lui avait parlé avant d'être tué par Mordret. Il comprit que c'était bien la vérité qu'il lui avait entendu proclamer ; il devint tout pensif, rempli de chagrin à l'idée qu'une si noble race comme l'était celle d'Arthur irait à sa perte par le fait d'un seul homme ; il l'aurait volontiers empêché s'il l'avait pu, mais il ne pouvait le faire, croyait-il, qu'en tuant Mordret et, s'il le tuait, il y

---

590. A tel joie et a tel feste fu Lanselos rechus en la cité de Kamaalot le jour de Pentecouste et ce fu l'an de l'incarnation Nostre Signour Jhesu Crist .cccc. et .xxxvi. ans. Et quant il vint en la maïstre rue si le trouva toute pourtendue de dras de soie et de vair et de gris ausi richement conme se Dix i deüst descendre. Et quant il vinrent en la court si descendirent et enmenerent Lanselot el maïstre palais amont. Et quant la roïne le voit venir si en est molt lie et li fait molt grant joie voiant tous ciaus de laiens, se li dist que bien soit il venus. Et li rois le fait desarmer tost et isnelement, puis li fait aporter robe si bele et si riche conme a tel home covenoit. Et quant cil furent desarmé qui avoient bouhourdé si se vestirent et li rois s'aparel[*c*]la et ot sa courone d'or en sa teste, si ala a pourcession au moustier Saint Estevene. Si ala li rois premiers et la roïne aprés et li roi et li duc et li conte et cil qui estoient li plus vaillant et del plus grant lignage.

591. Quant Lanselos entra el moustier et il vit le serpent dont li prodom avoit parlé, celui que Mordres avoit ocis, si pense bien que c'est verites qu'il li oï dire si en devient molt pensis et molt coureciés de ce que si grant lingnage com il estoit iroit a destrusion pour

gagnerait la haine de toute la parenté de Mordret, ce qu'il ne voulait en aucune manière. Et pour cette raison, il ne le tuerait pas. Longtemps Lancelot s'abîma dans ses pensées, regardant tantôt Mordret, tantôt le serpent, tantôt le roi, ses yeux ne les quittaient pas tous les trois. Il fut si longtemps absorbé que la reine s'en rendit compte, elle pensa bien qu'il n'était pas si préoccupé pour une broutille et elle se dit qu'elle l'interrogerait aussitôt qu'ils se retrouveraient seuls. Lorsque la messe fut dite, le roi s'en revint avec tous les nobles seigneurs, ils trouvèrent les tables mises et chacun s'assit dès qu'il se fut lavé les mains. Ce jour-là se produisit une aventure qui les rendit tout joyeux : ils regardèrent tous ceux qui appartenaient à la Table ronde, il y en avait cent cinquante et pas un seul ne manquait ! Et tous, familiers comme étrangers, s'abandonnèrent à leur liesse ; la nouvelle parvint aux oreilles du roi et l'un des chevaliers lui expliqua : « Sire, vous pouvez voir un bien beau spectacle : tous les compagnons de la Table ronde sont venus ! Il n'en manque pas un seul ! — Certes, repartit le roi, si Lancelot n'était pas venu, les douze qui manquaient encore hier ne seraient pas arrivés non plus. J'en suis fort aise. »

Brumant s'assied sur le Siège Périlleux.

592. Tandis qu'ils menaient cette conversation, monseigneur Lancelot, qui se trouvait assis à côté du Siège Périlleux, y découvrit une inscription nouvellement apparue ; voici ce

---

l'amour d'un sol home, si le destournast molt volentiers s'il peüst estre. Mais il ne porroit, ce li est avis, sans ocirre Mordret car s'il l'ocioit il en auroit la haïne de tout le parenté qu'il ne voldroit avoir en nule maniere. Et pour ce le laira il ore a ocirre. Longement pensa Lanselos a ceste chose et regarda une fois Mordret, et puis le serpent et puis regarde le roi, ne il n'avoit les ex fors sor aus .III. Si i musa tant que la roïne s'em prist garde si pensa bien qu'il n'i musoit mie pour noient, et pensa qu'ele li demanderoit si tost com il seroient sol a sol. Quant la messe fu dite si s'en revint li rois et tout li haut home avoc lui, si trouverent les tables mises si s'i asisent si tost com il orent lavé. Si avint celui jour laiens une aventure dont il furent molt lié. Car il regarderent de tous ciaus de la Table Reonde dont il en i avoit .C. et .L. n'i failli nul. Si en furent lié li privé et li estrange. Si en vint la nouvele au roi et li dist uns chevaliers : « Sire, merveilles poés veoir. Car tout li conpaingnon de la Table Reonde sont si venu a point qu'il n'en faut nul. — Certes, fait li rois, se Lanselos ne fust venus encore ne fuissent pas venu li .XII. qui ier i failloient. Si m'en est bel. »

592. Ensi parlerent de ceste chose. Et Lanselos qui se seoit delés le Siege Perillous i voit letres qui estoient escrites nouvelement. Et voit

qu'elle disait : IL FAUDRA QUE CE JOUR MEURE ICI BRUMANT L'ORGUEILLEUX ; S'IL N'Y MEURT PAS, MERLIN A MENTI DANS SES PROPHÉTIES. Lancelot appela les clercs et leur fit lire l'inscription. Ils la regardèrent puis déclarèrent à Lancelot : « Seigneur, cette aventure eſt extraordinaire ; aussi gardez le silence, car nous allons voir encore aujourd'hui une aventure. Sachez-le : cette inscription vient d'apparaître. — Je n'en dirai rien, promit Lancelot, puisque vous me le défendez. » Quand les barons eurent terminé le repas, on était sur le point d'ôter les nappes lorsque l'on vit entrer dans la salle un chevalier qui portait des armes blanches. Il avait laissé son cheval dans la cour et, quand il vit le roi, il lui dit : « Sire roi, je suis venu ici pour ma mort ou pour ma vie, je ne sais laquelle, mais je dois tenter l'épreuve. — Seigneur chevalier, je ne voudrais pas que vous fussiez venu ici pour votre mort, dès le moment que je peux vous en détourner, à moins que vous l'ayez si bien méritée que vous ne puissiez plus en réchapper sans mourir. » Le chevalier ôta son heaume et toutes ses armes ; et lorsqu'il fut en chemise, il apparut à tous comme un fort bel homme, il semblait tout à fait un chevalier de grande valeur. Mais il pleurait aussi fort que s'il avait vu morts devant lui tous les seigneurs présents. Le roi qui le regardait se sentit rempli de compassion et lui demanda pourquoi il pleurait ; il répondit : « Parce que, sire, je pense être venu pour mourir. » Alors il passa au milieu

---

que eles dient : IL COUVIENT HUI EN CEST JOUR CI MORIR BRUMANT L'ORGUEILLOUS, ET, S'IL N'I MUERT, MERLINS MENTI EN SES PROPHESIES. Lanselos apele les clers et lor fait lire les letres. Et cil les esgardent, si dient a Lanselot : « Sire, ceſte aventure eſt merveillouse. Si vous en taisiés atant car nous en verrons encore anqui aucune aventure. Et saciés que ces letres ont hui eſté faites. — Je n'en parlerai, fait il, plus puisque vous le me desfendés. » Quant li baron orent mengié et on devoit oſter les napes si voient laiens venir uns chevalier armés d'unes armes blances. Et il ot laissié son cheval en la court et la ou il vit le roi se li diſt : « Sire rois, je sui venus a ma mort ou a ma vie, je ne sai lequel. Mais essaiier le me couvient. — Sire chevaliers, je ne volroie [*d*] mie que vous fuissiés ci venus a voſtre mort puis que je vous em puis deſtourner se vous si bien ne l'avés deservi que vous sans mort ne deüssiés eschaper. » Et li chevaliers oſte son hialme et toutes ses armes. Et quant il fu empur le cors si fu biaus chevaliers, et sambloit bien home qui auques vausiſt. Et il plouroit si durement conme s'il veïſt tout le monde devant lui mort. Et li rois le regarde si l'en prent grans pities se li demande pour coi il plouroit. Et il li diſt : « Pour ce, sire, que je pens que je sui a ma mort venus. » Lors s'en passe outre parmi ciaus de la Table Reonde et vait jusques au Siege

des compagnons de la Table ronde, il alla jusqu'au Siège Périlleux et, voyant là Lancelot, il lui déclara : « Seigneur chevalier, pour accomplir l'exploit que vous n'avez pas osé entreprendre, il me faut mourir, car en ce siège où vous n'avez pas osé prendre place, je vais m'asseoir sans plus attendre. » Sur ces mots, il s'assit sur le siège où nul n'avait osé prendre place sans le regretter, puis il tira de son giron une missive et la tendit à Lancelot en disant : « Tenez cette lettre, Lancelot ; si je meurs, lisez-la devant tous ceux qui sont ici pour qu'ils sachent qui je suis et de quelle lignée ; si, en revanche, je m'en sors vivant et en bonne santé, je sais bien que vous me la rendrez de bon cœur. »

593. Il tendit alors à Lancelot la lettre que celui-ci prit. Les gens du palais disaient que ce chevalier avait commis un acte follement téméraire en s'asseyant sur le Siège Périlleux. De fait, peu de temps s'était passé quand le chevalier qui s'était assis se mit à hurler : « Ah, Dieu, je meurs ! Ah, Lancelot, votre valeur est ici bien inutile : vous n'êtes pas celui qui mettra un terme aux aventures car, si vous l'aviez été, vous auriez bien pu m'empêcher de mourir[1] ! » Alors il se remit à hurler et il mourut de mort si épouvantable que personne au monde n'aurait vu cela sans terreur. En effet, le feu descendit du ciel si rapidement que ceux du palais ne purent savoir d'où il arrivait et ce feu tomba sur le chevalier qui en très peu de temps fut entièrement brûlé et réduit en cendres. Tous ceux qui furent témoins de cet événement ressentirent

---

Perillous et la ou il voit Lanselot si lor dist : « Sire chevaliers, pour faire le hardement que vous onques n'osastes faire m'estuet morir, car en cel siege ou vous onques n'osastes seoir m'i serrai je sans plus atendre. » Lors s'asist el siege ou onques nus n'osa seoir qui ne s'en repentist, puis oste de son sain unes letres, si les baille a Lanselot, et li dist : « Tenés, Lanselot, ces letres. Et se je muir si les lisiés oiant tous ciaus de chaiens si qu'il sacent qui je sui et de quel gent. Et se je en eschape sains et haitiés je sai bien que vous le mes baillerés volentiers. »

593. Lors baille a Lanselot les letres et il les prent. Et dient cil de laiens que molt a fait cis chevaliers fol hardement qui s'est assis el Siege Perillous. Et il ne demoura gaires aprés ce qu'il s'i fu assis qu'il conmencha a crier : « Ha, Dix, je muir ! Ha, fait il[a], Lanselos, ci n'a mestier vostre prouece. Car vous n'estes pas cil qui les aventures achievera. Car, se vous le fuissiés, vous me peüssiés bien jeter de la mort. » Lors conmence a crier et a faire si forte fin qu'il[b] n'est hom el monde qui paour n'en eüst. Lors vint uns fus de haut si soudainnement que cil de laiens ne sorent onques qu'il devint, si chaï sor le chevalier, si fu em poi d'ore ars et bruis. Si s'esmerveillierent tout cil qui le virent

une terrible stupéfaction, car on ne put retrouver du chevalier ni chair ni os ; et tandis que le chevalier brûlait, il criait : « Ah, roi Arthur, on ne peut gagner que de la honte en se montrant plein d'orgueil ! Je m'en suis bien aperçu en tentant ce que je ne puis ni ne dois réussir ; je meurs de laide façon dans le feu et la foudre ! Je peux bien le dire : depuis que Dieu naquit, on ne tira pas si féroce vengeance d'un chevalier. » Il n'avait pas fini de prononcer cette parole que déjà il n'y avait plus sur le siège que de la cendre et de la poussière d'où montaient une fumée et une odeur si infecte que tous les présents en avaient mal au cœur. Mais cela ne dura pas longtemps. Un grand nombre d'ailleurs étaient fort inquiets de voir le chevalier brûler de cette façon, car ils craignaient que Lancelot ne fût atteint par les flammes et ils le suppliaient de se reculer ou il allait brûler. Mais Lancelot jura qu'il ne bougerait pas puisqu'il était assis à la table et il endura la situation sans qu'il lui arrivât le moindre mal. Lorsque tout fut achevé, qu'il ne resta plus rien du chevalier, le roi Arthur déclara devant tous qu'il n'avait jamais vu une aventure aussi extraordinaire. « Et j'avais toujours dit que l'on verrait des prodiges avec ce siège ; nous en avons assez vu et nous en verrons encore, je le crois. »

594. Alors le roi demanda à Lancelot de regarder la lettre que le chevalier lui avait donnée : qu'il lise ce qu'elle contenait. Lancelot répondit qu'il le ferait volontiers, il ouvrit le bref qui était enveloppé d'un tissu de soie, lut le message et

---

trop durement, car il ne porent onques puis de lui trouver ne char ne os. Et en ce que li chevaliers ardoit si crioit[c] : « Ha, rois Artus, en orgueil ne puet nus[d] gaaingnier fors honte ! Si m'en sui aperceüs par chose ou je ne puis avenir ne doive. Si muir si vilainement conme de fu et de foudre ! Si puis bien dire que onques puis que Dix nasqui si fiere vengance ne fu prise de chevalier. » Li chevaliers n'ot pas pardite ceste parole qu'il n'ot el siege fors cendre et de la pourre qui de lui issoit venoit une fumee et une si male odour que tout cil de laiens en avoient mal au cuer. Mais ce ne dura mie longement. Et il en i ot [*e*] molt de teus a qui il em pesoit que li chevaliers ardoit si faitement, car molt avoient grant paour de Lanselot qu'il ne fust ars, et li disent qu'il se remuast d'illoc ou il ardroit. Et il dist que ja ne se remueroit puis que il estoit a la table assis si le sousfri en tel maniere et li avint si bien qu'il n'ot nul mal. Et quant la chose fu finee et il n'i avoit mais riens de chevalier si dist li rois Artus oiant tous qu'il ne vit onques mais si merveillouse aventure. « Et tous dis ai je bien dit que del siege verroit on merveilles. Si en avons assés veü, et encore en verrons nous, je quit. »

594. Lors dist a Lanselot qu'il regardast les letres que li chevaliers li ot donees et die ce qu'il a dedens. Et il dist que ce fera il volentiers, si

dit : « Que tous ceux qui appartiennent à la compagnie de la Table ronde sachent qu'il eſt arrivé la chose suivante en la cour du roi Claudas, le jour de Pâques de cette année : tous les jeunes hommes qui étaient là se mirent à parler de Lancelot du Lac et ils disaient qu'il était le plus hardi des chevaliers du monde, tous en tombèrent d'accord, à l'exception de Brumant, le neveu du roi Claudas ; lui refusa de donner son accord. Il affirma qu'il exiſtait plus hardi : "Je vous montrerai de façon légitime pourquoi il n'eſt pas aussi hardi qu'on le prétend, car à côté du siège où il s'assied se trouve le Siège Périlleux qui eſt à la fois preuve et moyen de connaître le meilleur chevalier du monde ; ce siège reſte vide, car nul ne s'y assied. Puisqu'il eſt placé à côté de Lancelot qui le voit toujours vide, s'il avait eu du courage et de la hardiesse, il s'y serait assis et il aurait fait connaître à tous ceux qui n'en sont pas sûrs qu'il eſt vraiment le meilleur chevalier du monde. Car c'eſt ce que proclame l'inscription : là s'assiéra le meilleur chevalier du monde. Voilà la raison pour laquelle moi, j'affirme qu'il n'eſt pas le plus hardi du monde."

595. « Les hommes de Claudas qui avaient entendu ces propos s'écrièrent que, puisque Lancelot ne poussait pas la folie de la hardiesse jusqu'à s'y asseoir, il n'y aurait jamais personne d'assez téméraire pour prendre place dans le fauteuil. Brumant rétorqua que lui le ferait. "Parce que, ajouta-t-il, je veux que les gens de Gaunes sachent qu'il y a en moi plus de hardiesse qu'en Lancelot, je vous fais ce serment :

---

desvolepe le brief d'une piece de cendal et lors regarde dedens, si diſt : « Ce sacent tout cil de la Table Reonde qui compaingnon en sont qu'il avint awan le jor de Pasches en la court le roi Claudas que li jouene home conmencierent a parler de Lanselot del Lac et tant qu'il disent qu'il eſtoit li plus hardis chevaliers del monde et a ce s'acorderent tout fors solement Brumant, le neveu au roi Claudas. Mais cil ne s'i volt acorder et diſt que assés de plus hardis en i avoit. "Si vous mouſterrai[a] la droiture par coi il n'eſt mie si hardis[b] com on diſt, car delés le siege ou il siet eſt li Siege Perillous qui eſt esprouve et connoissance del meillour chevalier del monde. Si eſt li sieges tous wis que nus n'i siet. Et puisqu'il eſt delés Lanselot et il le voit tous dis wit s'il eüſt cuer ne hardement il s'i aseïſt et feïſt connoiſtre a tous ciaus qui en sont en doutance que il fuiſt li miudres chevaliers del monde car li ver dient que cil qui i doit[c] asseoir ert li miudres chevaliers del monde. Et pour ce dis je qu'il n'eſt mie li plus hardis del monde."

595. « Quant cil de ciés Claudas oïrent ce si dient que puis qu'il ne s'i aseoit de fol hardement ja nus ne seroit tant hardis qui s'i aseïſt. Et il diſt que si feroit. "Et pour ce, fait il, que je voel que cil de Gaunes sacent qu'il a en moi plus de hardement que en Lanselot vous creant je que

je m'assiérai le jour de la Pentecôte dans le Siège Périlleux pour ma mort ou pour ma vie. Si Dieu m'accorde l'honneur de réussir, tant mieux pour moi ; si je meurs, personne ne pourra nier que ce fut par ma seule vaillance." Le roi Claudas lui déconseilla tant qu'il put l'entreprise, il ne voulut rien concéder, mais il quitta la Gaule et vint à la cour pour s'acquitter de son serment. Il eſt pour finir arrivé ce que vous avez vu et c'eſt ce qu'explique la lettre. — Au nom de Dieu, s'écria le roi Arthur, ce n'eſt pas aƈte de vaillance que le chevalier accomplit là, mais la plus grande folie dont j'aie jamais entendu parler : nous savons en effet que ce siège a été préparé pour recevoir un unique chevalier qui passera en valeur et en vaillance tous ceux qui l'auront précédé. Et je le sais : à peine entrera-t-il en ce palais que son nom se trouvera écrit sur le Siège Périlleux et personne ne le saura avant l'arrivée du Bon Chevalier. C'eſt pourquoi j'affirme que ce chevalier s'eſt bien plus révélé un insensé qu'un vaillant, il doit bien plus être blâmé que loué. » Tous ceux qui étaient là convinrent que c'était la vérité. Alors on ôta les nappes et les chevaliers quittèrent la table, les jeunes hommes se mirent en selle, eux qui brûlaient de faire de beaux coups, et ils allèrent frapper la quintaine ; autour de la quintaine commencèrent des joutes si acharnées qu'avant la fin des jeux il y eut des blessés. Le roi et la reine étaient montés sur les remparts de la ville avec les chevaliers âgés. Monseigneur Gauvain, ses frères et quantité d'autres vaillants cœurs de la Table ronde

---

je m'aserrai le jour de Pentecouſte el Siege Perillous ou a ma mort ou a ma vie. Et se Dix m'en donne l'onour, biau m'en eſt, et se je muir nus ne porra dire que ce soit fors par hardement." Assés li desloa li rois Claudas ceſte emprise mais onques n'en volt riens laissier ains s'em parti de Gaule si vint cha pour soi aquitier del sairement. Si l'en eſt ensi[a] avenu com vos avés veü et c'eſt ce que je truis en ces letres. — Par Dieu, fait li rois Artus, ce ne fu mie hardemens que cis chevaliers a fait, mais la greignour folie dont je oïsse piecha parler. [f] Car de ceſt siege savons nous bien qu'il n'eſt apareilliés fors pour un et cil passera de bonté et de chevalerie tous ciaus qui devant lui auront eſté. Et si sai bien que si toſt com il enterra chaiens sera ses nons trouvés en escrit el Siege Perillous, ne ne saura nus devant que li Bons Chevaliers venra. Et pour ce di je que cis chevaliers a eſté plus fols que hardis et qu'il en doit plus eſtre blasmés que loés. » Et tout li autre dient que c'eſt verités. Lors furent les napes oſtees si se leverent del mengié si monterent li jouene home, cil qui desirent a faire biaus cops, si alerent ferir en la quintaine et de la quintaine conmencierent un bouhourdis si grans que ançois que li gius remansiſt en i ot il de bleciés. Et li rois et la roïne furent monté sor les murs de la cité, et cil qui

se trouvaient sur le champ, tout en armes ; il y en eut même pour se rendre à la joute désarmés. Lancelot qui avait peur de susciter des colères ne voulut pas aller jouter ce jour-là et il retint avec lui Bohort, Lionel et Hector. Monseigneur Gauvain était arrivé dans la prairie ; il se mit à briser des lances, à culbuter cavaliers et montures et à accomplir tant d'exploits que Lancelot qui contemplait sa bravoure déclara qu'il n'avait jamais vu homme désarmé faire si bien.

596. Ce jour-là, Lancelot s'était assis tout près de la reine, ils étaient assez à l'écart pour que nul ne se trouvât avec eux. Alors la reine se prit à lui demander où il était resté pendant tout ce temps ; il lui raconta qu'il avait été mis en prison par Morgain chez elle deux hivers et un été. « Ah, Lancelot, lui reprocha la reine, vous serez toujours quelqu'un à qui l'on doit faire la leçon. Je vous avais bien prévenu, vous deviez vous protéger d'elle. Vous vous êtes déjà une fois trouvé en sa prison et vous ne savez pas encore en tirer une conduite. Où diable vous est-il arrivé de retomber entre ses mains ? » Lancelot lui apprit comment une jeune fille l'avait abusé qui l'emmena chez Morgain à qui elle appartenait, sous le prétexte de mener à bonne fin une aventure. « Et c'est ainsi que par malchance je suis resté en prison. — Et durant le temps qu'on vous y gardait, s'enquit la reine, comment avez-vous été traité ? — Certes, dame, affirma Lancelot, il n'est nul mets exquis en ce monde dont je n'aie obtenu ma part, aucune fête si riche

---

estoient plus anciien. Et mé sire Gavains et si frere et maint autre prodonme de la Table Reonde i furent couvert et armé. Et tels i avoit qui se misent el bouhourdis desarmé. Et Lanselos, qui ot paour que courous n'i avenist n'i valt onques cel jour aler, ains retint o lui Boort et Hector et Lyonel. Et mé sire Gavains, qui fu venus en la praerie, conmencha a brisier lances et a abatre chevaliers et chevaus et a faire tels merveilles que Lanselos qui le regarde dist que onques mais a home desarmé ne vit faire autant.

596. Celui jour fu Lanselos assis delés la roïne si priveement qu'il n'i avoit avoc aus nului. Lors li conmence la roïne a demander ou il avoit tant demouré. Et il li conte conment il avoit esté en la prison Morgain .II. yvers et un esté. « Ha, Lanselot, fait ele, tous jours serés vous a aprendre. Ja vous avoie je bien dit que vous vous gardissiés de li. Autre fois avés vous ja esté en sa prison ne encore ne vous en poés vous mie chastoiier. Et ou diable fu ce que vous renchaïstes en ses mains ? » Et il li conte conment il fu decheüs par une damoisele qui l'enmena en lieu d'aventure achiever qui estoit a Morgain. « Et ensi demourai en prison par mesaventure. — Et tant conme vous i fustes, fait ele, conment i fustes vous servis ? — Certes, dame, fait il, il n'a bone viande el monde dont je n'eüsse ne ne fu nule haute feste

où j'aie obtenu vêture aussi somptueuse, à mon avis, autant que celle du roi Arthur. Que pourrai-je ajouter ? conclut Lancelot. Elle me garda si bien que jamais chevalier ne fut mieux servi. — Et par quelle chance vous êtes-vous échappé ? — Cela, je vais vous le dire, confia Lancelot. Dame, un jour du mois de mai, il m'était arrivé de m'être levé très tôt tant je m'ennuyais en prison ; je m'en vins à une fenêtre qui donnait sur un jardin ; et quand je fus assis là, je vis sur un rosier des roses qui s'ouvraient au soleil naissant. Les contempler me ravissait, surtout l'une d'entre elles auprès de laquelle toutes les autres paraissaient sans couleur. Alors aussitôt il me souvint de vous, et je saisis les barreaux de fer de la fenêtre, je les brisai de mes mains et voilà comment je me suis échappé. — Au nom de Dieu, dit la reine, parce que l'on vous croyait mort, on m'a dit alors quelque chose d'infamant qu'on aurait tu si l'on vous avait su vivant. »

597. En entendant ces mots, Lancelot ne ressentit pas une médiocre colère ; il supplia la reine de lui dire qui l'avait ainsi outragée. « Ma foi, dit-elle, c'est l'homme qui vous a fait le plus de mal. — Au nom de Dieu, dame, dites-moi son nom. — Pourquoi vous le cacherais-je ? Sachez que c'est le roi Claudas de la Terre Déserte. » Alors elle lui répéta les insultes qu'il lui avait fait transmettre et toutes les paroles que le messager lui avait rapportées. Lancelot affirma : « Dame, ce n'est pas la première injure qu'il me fait subir ; vous m'en

---

que je n'eüsse robe noeve ausi riche au mien essient conme li rois Artus ot. Et que vous diroie je, fait il, ele me tint si bien que onques chevaliers ne fu mix servis. — Et par quele aventure en eschapastes vous ? — Ce vous dirai je bien, [*394a*] fait il. Dame, il fu voirs que un jour en mai fui levés par matin pour le prison qui trop m'anoioit, et m'en ving a une fenestre qui ouvroit devers un garding. Et quant je m'i fui assis si vi en un rosier unes roses qui espanissoient a la venue del soleil. Et eles me plaisoient molt a regarder pour une que je vi entre les autres par lequele toutes les autres[a] em perdoient lor coulors. Et tout maintenant me souvint il de vous, si pris tantost les fers de la fenestre, si les rompi a mes mains, si m'eschapai en tel maniere. — En non Dieu, fait la roïne, par ce que on quidoit que vous fuissiés mors, m'a on puis dit tel honte dont on se fust teü se on vous quidast vif. »

597. Quant Lanselos oï ceste parole si n'en fu mie petit coureciés. Se li proie qu'ele li die qui onte li fist. « Par foi, fait ele, ce fu li hom del monde qui plus vous a mesfait ! — Pour Dieu, dame, dites moi qui ce fu. — A que faire, fait ele, le vous cheleroie je ? Saciés que c'est li rois Claudas de la Terre Deserte. » Lors li conte la honte qu'il li ot mandee[a] et toutes les paroles que li messages li ot dites. Et Lanselos li dist :

avez assez dit, votre volonté sera accomplie. » Alors ils cessèrent cette conversation et regardèrent les jouteurs qui revenaient. Le roi déclara : « Allons-nous-en. » Ils descendirent des remparts et s'en retournèrent au maître palais ; ils montèrent à la grand-salle et y trouvèrent les tables mises. Ils prirent place et furent servis aussi noblement qu'il convenait à ce jour de fête. Quand les nappes furent ôtées, Lancelot appela son frère Hector, Bohort et Lionel et leur apprit la volonté de la reine. « Que décidez-vous ? s'enquit Bohort. — Je veux, répliqua Lancelot, que vous vous rendiez là-bas avec une grosse troupe de vos hommes, et si vous ne pouvez faire ce que vous voudrez, sachez-le bien, j'arriverai immédiatement et j'ai l'intention de me donner assez de mal avec l'aide de Dieu pour que Claudas s'en repente. »

Guerre contre Claudas.

598. Alors Lancelot fit avertir le roi Bademagu et les autres compagnons de la Table ronde parmi ceux qui avaient la plus grande renommée de vaillance. Lorsque tous furent arrivés, il les conduisit dans une chambre et leur exposa le projet de guerre qu'il entendait mener à bien ; il leur demanda si, en cette occasion, ils lui apporteraient leur aide. Monseigneur Gauvain, qui ne voulait pas s'engager au nom de tous, dit au roi Bademagu : « Sire, répondez donc. » Le roi affirma que Lancelot pouvait disposer de sa personne comme de ses hommes : « Je suis prêt à lever mes troupes. » Et le tout

---

« Dame, ce n'est pas la premiere honte qu'il m'a faite. Et vous m'en avés tant dit que vostre volentes en sera faite. » Atant laissierent ceste parole, si regarderent que li bouhordeour s'en revenoient. Et li rois dist : « Alons[b] nous ent. » Si descendirent des murs, si s'en vont jusques au maïstre palais. Lors montent amont et trouvent les tables mises si s'asisent et furent servi si richement com a la feste apartenoit. Quant les napes furent ostees si apela Lanselos son frere Hector et Boort et Lyonel et lor dist la volenté la roïne. « Et que en dites vous ? fait Boors. — Je voel, fait il, que vous i alés a tout grant plenté de gent. Et se vous ne poés faire a vostre talent saciés que je vienrai maintenant et me traveillerai tant a l'aïde de Dieu que Claudas s'en repentira. »

598. Lors envoia Lanselos pour le roi Bandemagu et pour autres compaingnons de la Table Reonde, ces qui plus estoient plus renonmé de prouece. Quant il furent tout venu si les maine en une chambre si lor dist la verité de la guerre qu'il veut enconmencier et lor demande s'il a cest besoing l'i aïderont. Et mé sire Gavains qui ne vaut mie respondre pour tous dist au roi Bandemagu : « Sire, car respondés. » Et il dist que de son cors et de ses homes puet il faire sa volenté. « Et sui pres que je mande mes homes. » [*b*] Et lors

premier, le roi Bademagu fit venir son neveu Patridés qui amena avec lui trois cents chevaliers vaillants et hardis. Le lendemain arriva Caradoc Briebras et il amena avec lui cinq cents chevaliers d'élite ; puis arriva le roi Cabarentin de Cornouailles qui amena avec lui plus de mille hommes. Le roi Arthur et Lancelot les accueillirent. Ensuite ce fut le tour du roi Yon, qui amena trois cents chevaliers. Le troisième jour ils montèrent dans les nefs, ils eurent bon vent, ce qui les fit parvenir fort vite à bon port ; et quand, une fois débarqués, ils virent la terre étrangère, ce n'eſt pas la peine de demander s'ils furent contents. Alors ils s'avancèrent à travers le pays de Flandres, qu'on appelait alors Flavinghe, ils placèrent à l'avant-garde les troupes du roi Bademagu. En ce temps-là le seigneur de la terre de Flavinghe était le comte Arans, un bon chevalier, plein de fermeté ; on l'avait averti que les gens de Logres venaient d'entrer en son royaume ; il convoqua donc ses hommes et réussit à rassembler cinq cents chevaliers devant l'un de ses châteaux, tous étaient bien armés. Ils laissèrent arriver au galop le premier contingent du roi Bademagu, car ils avaient une forte envie de se battre. Patridés, qui était d'une extrême vaillance, agit si bien, avec l'aide de ses troupes, qu'ils firent tourner le dos à l'ennemi. Ainsi les troupes du comte de Flandres furent-elles écrasées par les exploits de Patridés. Quand le comte Arans vit ses hommes fuir, il comprit parfaitement que des chevaliers moitié moins nombreux que les siens les avaient mis en déroute, mais ils lui

---

fiſt venir li rois Bandemagus tous premiers Parridés son neveu, et ot en sa compaingnie .ccc. chevaliers prous et hardis. L'endemain vint aprés li rois Karados Briés Bras et amena o lui .v.c. chevaliers tous esleüs. Aprés revint li rois Kabarentins de Cornuaille qui amena o lui plus de .m. homes. Si les recueilli li rois Artus et Lanselos. Et aprés vint li rois Yons, cil amena .ccc. chevaliers. Et au tiers jour entrerent es nés si orent bon vent si vinrent au port assés toſt. Et quant il furent venu a terre et il choisirent l'eſtrange païs ne demandés mie s'il en furent lié et joiant. Lors se misent par la terre de Flandres qui lors ert apelee Flavinghe si misent en l'avant garde les gens au roi Bandemagu. A celui termine eſtoit sires de Flavinghe li quens Arans, bons chevaliers et seürs et on li avoit dit que cil de Logres eſtoient arrivé en son païs. Si ot mandé ses homes tant qu'il ot assamblé .v.c. chevaliers devant un sien chaſtel et furent molt bien armé, si laissa courre la premiere bataille au roi Bandemagu, car molt furent desirant de jouſter. Et Patridés qui molt eſtoit de grant prouece fiſt tant, il et li sien, qu'il les firent tourner en fuies et furent ensi desconfit les gens au conte de Flandres par la prouece Patridés. Et quant li quens Arans vit ses gens fuir si sot bien que mains de gent qu'il n'eſtoient

dirent qu'ils s'étaient trouvés face à l'élite des troupes de Logres. Alors le comte Arans avec l'un de ses frères dirigèrent leur monture de ce côté et le comte se trouva face à Patridés ; il le reconnut parfaitement. Ils se ruèrent l'un contre l'autre et frappèrent mutuellement leurs écus ; la lance du comte vola en éclats. Patridés, qui était vigoureux et leste, lui enfonça sa lance dans la poitrine et le jeta mort sur le sol. Alors l'ennemi fut facilement vaincu et leur défense ne leur valut rien, car les troupes de Patridés accoururent qui les tuèrent tous avant de ravager leur pays et de le livrer aux flammes.

599. C'est ainsi que le royaume de Flandres fut vaincu sans grande difficulté. Puis ils reprirent leur route pour se rendre dans le royaume de Claudas ; mais alors qu'ils approchaient de Gaule, on leur apprit une nouvelle dont ils furent particulièrement satisfaits : un chevalier se présenta auprès de monseigneur Gauvain pour lui annoncer, ce qui était une chance, que le seigneur de Gaule était mort sur la route de Rome. Alors monseigneur Gauvain conseilla d'avancer tranquillement et ils traversèrent la Gaule sans tirer une lance ni une flèche. Ils continuèrent leur chemin jusqu'à arriver devant une cité qui appartenait au roi Claudas et qui répondait au nom de Pagan. Ils déclarèrent qu'ils n'en bougeraient pas avant d'avoir enlevé la cité et ils firent demander à ceux qui la tenaient de se rendre aux gens de Logres. Le seigneur de la cité leur fit savoir qu'il ne se rendrait pas tant qu'il aurait la vie au corps. En entendant cette réponse,

---

la moitié les avoient mis a la fuite, si disent qu'il avoient trouvé des chevaliers esleüs de Logres. Lors laisse courre entre lui et un sien frere si avint qu'il encontra Patrides et il le reconut bien. Si laisse courre li uns vers l'autre et s'entrefierent sor les escus et li glaives au conte vole en pieces. Et cil qui estoient fors et vistes li mest le glaive parmi le pis et l'abat a terre mort. Lors furent li autre legier a desconfire si que lor desfense ne valut riens et li autre acoururent qui tous les ocisent et essillierent le païs et arsent tout.

599. Ensi fu la terre destruite assés legierement, puis se misent au chemin por aler en la terre Claudas. Et quant il aprocierent de Gaulle si oïrent une nouvele dont il durent estre molt lié, car uns chevaliers vint a mon signour Gavain qui li dist qu'il[a] lor estoit bien avenu, car li sires de Gaulle est mors en la voie de Rome. Lors dist mé sire Gavains qu'il alaissent sagement, si passerent parmi Gaulle sans traire et sans lancier et oirrent tant qu'il vinrent a un chastel que on apeloit Pagan qui estoit au roi Claudas. Si disent qu'il ne s'en partiront devant ce qu'il[b] l'aront pris, si manderent a ciaus del chastel qu'il se rendissent a ciaus de Logres. Et cil qui sires en estoit dist qu'il ne se rendroit mie atant com il eüst la vie el cors. Et quant il [*c*] oïrent ce,

ils s'installèrent autour de la place tandis que les assiégés se préparaient à la défense. Mais dès le premier assaut, les troupes de Logres qui menaient le siège apprirent que, du côté de la forteresse qui regardait la Gaule, on n'avait mis aucune garde aux murs ; c'est donc là qu'ils dressèrent leurs échelles et ils gravirent si rapidement la muraille qu'en peu de temps il y eut plus de cinq cents hommes sur les créneaux et dans la forteresse. Les assiégés ne protégeaient pas du tout cette partie du château et, lorsque les assaillants eurent pénétré à l'intérieur, ils ouvrirent une des portes et tous entrèrent pêle-mêle. On cria : « Trahison ! Trahison ! » et les assaillants firent un tel carnage que bien peu échappèrent à la mort. Mais Sersés, qui était le seigneur, s'enfuit par une poterne, sauta à cheval et se rendit tout droit auprès de Claudas. Un jeune homme, rencontré sur son chemin, lui fit savoir que Claudas arriverait dès le lendemain à la rescousse de sa cité, car il avait appris que les gens de Logres s'apprêtaient à l'attaquer. « Au nom de Dieu, s'exclama Sersés, ils ont déjà pris ma forteresse et tous ceux de l'intérieur ont été tués, moi excepté. » Alors le jeune homme fit demi-tour pour se rendre avec Sersés auprès de Claudas. Lorsque Sersés fut près du roi, il le salua et lui dit :

600. « Sire, je vous apporte des nouvelles qui sont pour moi source de chagrin. Car les gens de Logres ont tué tous ceux de ma maison et me voici désormais pauvre et privé de mon héritage. » En apprenant cette nouvelle, le roi Claudas

---

si se logierent entour le chastel et cil dedens se garnirent de desfendre. Si avint au premier asolt que cil defors sorent que devers Gaulle n'avoit ame monté as murs, si fisent de cele part drecier eschieles et monterent as cretiaus molt vistement si que en poi d'ore en i ot plus de .v.c. dedens. Et cil dedens ne s'en prenoient garde et quant cil defors furent descendu aval et il orent overt une des portes si se ferirent ens conmunement et crierent : « Traï, traï ! » et firent laiens tel martire que poi en eschapa de mort. Mais Sersés, qui sires en estoit, s'enfui par une posterne et monta sor un cheval et s'en ala droit a Claudas. Lors encontra un vallet qui li dist que Claudas li demandoit qu'il seroit l'endemain a lui a son chastel, car il avoit oï dire que cil de Logres venoient sor lui. « En non Dieu, fait Serses, il ont ja pris le chastel et tous ciaus dedens ocis fors moi. » Lors se met li vallés ariere au chemin entre lui et Serses pour aler a Claudas. Et quant Serses vint a lui si le salua et li dist :

600. « Sire, je vous aport tés nouveles dont molt me poise. Car cil de Logres ont ocis toute ma maisnie si m'en sui afuis povres et desiretés. » Quant li rois Claudas entent ceste nouvele si en est molt dolans, si apela ses barons et lor dist : « Signour, donnés moi tel

fut consterné. Il convoqua donc ses hommes et leur dit : « Seigneurs, donnez-moi un conseil qui corresponde au besoin dans lequel je me trouve. — Sire, répondit le sénéchal, il serait plus facile de les vaincre maintenant que lorsqu'ils connaîtront parfaitement ce royaume. — C'est la vérité », confirmèrent tous les barons. Lorsque le roi Claudas eut entendu ce conseil, il fit donc préparer ses troupes si bien que cinq cents des meilleurs chevaliers se trouvèrent rassemblés ; il leur ajouta des serviteurs et des archers, on pouvait estimer leur nombre à plus de trois cents. Ils décidèrent après discussion que cette troupe se mettrait en route la nuit, car ils espéraient bien que les gens de Logres étaient encore devant la cité hors les murs. Et quand eux barons atteindraient le lieu, ils attaqueraient si furieusement leurs ennemis qu'ils les tueraient tous. C'est ainsi que, une fois la nuit venue, ils s'armèrent tous et attendirent que l'obscurité fût totale pour se mettre en route. Les tout jeunes chevaliers de l'armée les virent partir sans eux. Avec la vivacité de leur âge, ils se dirent que l'engagement n'allait pas se dérouler ainsi en leur absence ; alors plus de cinq cents d'entre eux montèrent à cheval et suivirent le gros de la troupe qui se trouvait encore à moins d'une demi-lieue.

601. Lorsqu'ils furent arrivés dans une vallée située fort près de l'armée ennemie, ils firent halte et déclarèrent : « Nous attendrons ici notre messager. » De fait, ils l'avaient envoyé en avant pour espionner afin d'apprendre comment ceux de l'armée ennemie s'étaient établis et comment ils s'étaient logés.

---

conseil com vous savés que mestiers m'est. — Sire, fait li seneschaus, il seroient ore plus legier a desconfire que quant il avront ceste terre conneüe. — Voirs est », font li baron. Quant li rois Claudas oï ce si fist sa gent apareillier tant qu'il furent .v.c. des meillours chevaliers et lor baille sergans et archiers tant qu'il furent esmé a plus de .ccc. Lors trouverent en lor conseil qu'il mouveroient par nuit, car il quident bien qu'il trouveront ciaus de Logres fors des murs devant le chastel. Et quant il venront la si les assaurront si merveillousement que tous les ocirront. Quant la nuis fu venue si s'armerent tout, si atendirent tant qu'il fu nuis et lors se misent a la voie. Et li legier baceler de l'ost qui estoient jouene home virent que cil se partirent d'aus si pensent que sans aus ne s'en iroient il pas. Lors en monterent plus de .v.c. et s'en alerent aprés les autres qui n'estoient mie demi liue loing.

601. Quant cil devant furent venu a une valee pres de l'ost si s'arresterent et disent : « Nous atendrons ci nostre message. » Et sans faille il avoient devant envoié un message en espie pour savoir conment cil de l'ost se contenoient et conment il estoient logié.

Ils n'avaient pas beaucoup avancé quand ils virent revenir l'espion, ils l'interrogèrent sur ce qu'il avait vu. « Ma foi, dit le jeune homme, l'armée s'est logée devant la cité, ils ont placé des sentinelles de ce côté, mais de l'autre, au-delà de la cité, il n'y en a pas. Si vous voulez séparer en deux vos troupes, qu'une partie les attaque d'un côté et la seconde de l'autre, vous ne trouverez pas en eux de véritable défense. » Alors l'armée se scinda en deux groupes selon le conseil de l'espion ; la première resta là, la seconde partit par le chemin qui lui permettait de prendre par le travers l'armée ennemie.

602. C'est ainsi que ceux de Logres furent surpris ; ce fut un grand malheur car, cette nuit-là, il y eut quantité de tués parmi les vaillants chevaliers du royaume. Quand l'ennemi vit devant lui ce qu'il cherchait, il se mit au grand galop parmi les prés ; ils commencèrent à trancher les cordes et les pavillons en criant à haute voix : « Trahison ! Trahison ! » ; et quand leurs compagnons, qui étaient restés de l'autre côté, perçurent les cris, ils partirent au galop. Le roi Caradoc Briebras qui cette nuit-là montait la garde avec quatre cents chevaliers entendit ceux qui arrivaient sur lui par-derrière ; mais il ne vit pas ceux qui l'attaquaient à l'avant. Il cria : « Sus à eux ! » Alors il se dirigea vers l'ennemi, il frappa le premier chevalier qu'il rencontra, lui planta sa lance dans le corps et le jeta sur le sol sans vie. Puis il passa outre et il mit la main à son épée, en vaillant cœur qu'il était et en bon chevalier ; ses hommes galopèrent vers l'ennemi et en abattirent une

---

Si n'orent gaires alé quant il virent le vallet revenir se li demanderent quels nouveles. « Par foi, fait il, l'ost est logie de[d]vant le chastel, et sont escergaitié par decha, mais dela n'en a point. Et se vous volés vos gens partir que li un les assausist par decha et li autre par dela vous ne verriés ja en aus desfendement. » Lors se partent ensi en .II. parties conme li vallés lor ot dit, si s'arresterent li un et li autre vont au travers del chemin tant qu'il vinrent au travers de l'ost.

602. Ensi furent cil de l'ost souspris dont ce fu grans damages, car la nuit i ot mort molt de prodomes del roialme de Logres. Et quant cil virent lor point s'i laissierent courre parmi les prés. Si conmencierent a trenchier[a] cordes et paveillons et a crier a hautes vois : « Traï !Traï ! » Et quant lor compaingnon qui estoient de l'autre part oïrent ce si laissierent lor chevaus aler. Et li rois Karados Briés Bras qui cele nuit faisoit l'agait atout .CCCC. chevaliers, quant il oï[b] ceus qui venoient par devers lui si n'aperçut pas les autres qui de l'autre part venoient, si escrie : « Ore a eus ! » Lors point encontre aus et fiert si le premier qu'il li met le glaive parmi le cors, si le porte del cheval mort. Puis point outre et met la main a l'espee conme cil qui estoit prodom et bons chevaliers. Et li sien laissierent courre parmi

quantité qui fondaient sur eux. Et ce fut la mêlée, énorme et dangereuse ; les hommes de Claudas, qui avaient choisi d'attaquer de l'autre côté, s'étaient abattus au milieu du campement où ils trouvèrent les chevaliers endormis et ils les tuèrent comme des bêtes. Monseigneur Gauvain, dans sa grande sagesse, n'avait pas ôté ses armes pour dormir, ni lui ni ses frères ni personne qui dormît dans sa tente. Mais Bohort, Lionel et Hector, Banin, Lambègue, Bliobléris, le Laid Hardi et Brandelis, huit compagnons qu'unissaient des liens d'amitié très forts, dormaient tous dans la même tente et ils s'étaient désarmés. Lorsqu'ils entendirent la clameur de mort qui s'élevait, ils saisirent au plus vite leurs armes. Déjà Hector les avait revêtues, ainsi que Bohort, quand les cavaliers ennemis arrivèrent sur eux ; ils se mirent à les frapper et à les tailler en pièces, si bien que jamais on ne vit deux hommes seuls se défendre aussi bien ; mais les autres qui s'étaient précipités au milieu des tentes s'emparèrent de Lionel, de Banin et de tous leurs compagnons qui dormaient là et l'ennemi ne trouva pas en eux une forte résistance, car ils ne pensaient qu'à mettre la main sur leurs armes. Et dès que les chevaliers de Claudas les eurent capturés, ils les mirent sous bonne garde.

603. Quand le roi Bademagu, qui dormait à l'intérieur de la place, entendit le bruit de la bataille, il s'écria : « Aux armes, tout de suite ! » Et tous ensemble de courir s'armer. Patridès, son neveu, qui s'était déjà revêtu de ses armes, leur cria : « Par

---

les autres et en abatent assés en lor venir si conmencent la mellee grans et perillouse. Et les gens Claudas qui d'autre part s'estoient feru es loges trouverent la gent endormie, si les ocisent ausi conme bestes. Et mé sire Gavains, qui molt fu sages, ne fu pas cele nuit desarmés ne il ne si frere ne home qui en son tref geüst. Mais Boors et Hectors et Lyons et Banins et Lambegues et Bliobleris et li Lays Hardis et Brandelis, icil .VIII. compaingnon qui molt s'entramoient, gisoient tout en un tref si se furent le soir desarmé. Mais quant il oïrent la dolerouse criee a l'ains qu'il porent prisent lor armes. Et Hectors se fu lues armés, ausi fu Boors et cil qui estoient a cheval, s'en viennent entr'aus si conmencent a ferir et a chapler si que de .II. homes ne fu onques mais veüe si grans desfense. Et li autre qui se furent parmi les trés feru prendent Lyon et Banin et tous les autres compaingnons qui es trés estoient, car il ne trouverent pas en els grant desfense car il n'entendoient fors a prendre lor armes. Et quant cil les orent pris si les misent en bone garde.

603. Quant li rois Bandemagus, qui el chastel gisoit, oï la mellee si s'escria : « Ore as armes ! » Lors courent as armes tout ensamble. Et Parridés, ses niés, qui ja s'estoit armés, lor escrie : « Par

Dieu, traîtres, voleurs, vous n'y gagnerez rien ! » Et monseigneur Gauvain, qui était hors de lui, commença à frapper de grands coups. Bohort et Hector les jetaient sur le sol comme l'épervier fait de l'alouette, et ils ne purent résister longtemps. On était à la minuit et il faisait à présent si sombre qu'on ne pouvait se voir l'un l'autre. Alors Claudin, le fils de Claudas, tourna les talons avec les siens. Bohort, Hector et les compagnons de la Table ronde s'en retournèrent ; mais quand ils approchèrent de l'armée, ils entendirent les cris que les gens de Logres poussaient pour leurs amis. Arrivés au milieu du camp, ils firent allumer les cierges et découvrirent douze compagnons de la Table ronde qui étaient blessés, et trouvèrent un grand nombre de cadavres parmi leurs hommes. De morts et de blessés ils en relevèrent plus de sept cents ; ils s'aperçurent que le roi Yon n'était pas là, non plus que son frère, homme de grande puissance, enfin Lionel, le frère de Bohort, manquait aussi à l'appel. Alors ils s'abandonnèrent à un violent chagrin.

604. Ils restèrent ainsi jusqu'au lendemain où ils reprirent leurs armes. Une fois armés, ils se comptèrent pour estimer leur nombre et se trouvèrent dix mille. Le roi Bademagu déclara qu'il ferait l'avant-garde et ils lui confièrent le commandement des troupes du roi Yon qui étaient stationnées toutes proches des siennes, cela faisait bien, les uns avec les autres, mille hommes. Le roi Brangoire prit la tête du deuxième bataillon, il avait sous ses ordres, siens et étran-

---

Dieu, traitre, larron, n'i garirés[a] ! » Si conmence a doner grans cops mé sire Gavains qui trop estoit iriés. Boors et Hectors les abatirent ausi con[*e*]me li faucons fait l'aloe[b] si ne porent mie cil longement durer. Si conmence a oscurcir endroit la mienuit si ne pot li uns coisir l'autre. Si tourna Claudins li fix Claudas le dos lui et les siens. Si retourna Boors et Hectors et li compaingnon de la Table Reonde. Et quant il aprocierent de l'ost s'oïrent cris que cil de Logres faisoient pour lor amis. Et quant il sont venu en l'ost si font cierges alumer, si trouverent .XII. des compaignons de la Table Reonde qui estoient navré, et trouverent assés mort de lor autres compaignons. Si trouverent qu'il en i avoit que de mors que de navrés plus de .VIIC. et trouverent que li rois Yvons lor faloit et uns siens freres qui molt estoit riches hom et si lor failloit Lyonniaus, li freres Boort, si demainent molt grant doel.

604. Ensi demourerent jusques a l'endemain qu'il prisent lor armes. Et quant il furent armé si esmerent combien il pooient estre si trouverent qu'il estoient .X.M. Li rois Bandemagus dist qu'il en iroit tout devant[a] et il li baillierent la gent le roi Yvon qui pres estoit et les siens avoc et il pooit bien avoir .M. homes. La seconde bataille

gers, mille hommes. Monseigneur Gauvain et Hector, qu'ils avaient désignés comme les chefs de l'armée, leur recommandèrent en pleurant de penser à se bien comporter. Le troisième bataillon fut confié au roi Cabarentin, il y avait mille hommes dans sa troupe, chevaliers et serviteurs ; le roi Caradoc conduisit le quatrième bataillon, avec également mille hommes ; Mélian, le seigneur de Cardeuil, dirigea le sixième bataillon, monseigneur Yvain le septième, tandis que Méraugis de Portlesguès[1] était placé à la tête du cinquième, Gaheriet du huitième, Bohort du neuvième et monseigneur Gauvain du dixième ; chaque bataillon comprenait mille hommes armés sur leurs chevaux.

Bataille de Cor.

605. C'est ainsi que les chevaliers de Logres rangèrent leurs bataillons et, quand ils furent prêts, ils s'ébranlèrent tout couverts de fer pour se rendre à la place de Cor, où le roi Claudas les attendait avec une grosse troupe de soldats. Après avoir chevauché jusqu'à prime, ils virent Claudas et son armée sortir de la place forte. Lorsque les deux troupes s'aperçurent, il y eut de part et d'autre grand effroi à l'idée de l'affrontement. Et quand les deux armées furent proches, ils lancèrent l'attaque, tous bouche close et les chevaux au galop. En tête de tous les hommes de Claudas chevauchait le sénéchal Nabin, qui était le chef du premier bataillon de Claudas. Patridès dirigea sa monture au galop contre lui, ils

---

conduist li rois Brangoirres, si ot en sa compaingne, que des siens que des autres, .M. homes. Et mé sire Gavains et Hector qui il avoient fait maïstre de l'ost lor dient tout em plourant qu'il pensent del bien faire. La tierce bataille conduist li rois Kabarentins et ot en sa compaignie .M. homes que chevaliers que sergans. La quarte bataille conduist li rois Karados et ot ausi .M. homes. La siste conduist Melians li sires de Cardueil et la setisme[b] conduist mé sire Yvains. La quinte conduist Maugis de Portlesgues. La huitisme conduist Gaheris et la novisme Boors et la disisme conduist mé sire Gavains et ot en chascune bataille .M. homes armés a cheval.

605. Ensi ont cil de Logres lor batailles ordenees. Et quant il furent apareillié si s'esmurent tout couvert de fer pour aler au chastel de Cor ou li rois Claudas les atendoit a tout grant plenté de gent. Et quant il orent chevauchié jusques a prime si virent issir fors del chastel Claudas et sa gent. Et quant li un virent les autres si se doutent molt a encontrer. Et quant il s'entr'aprocierent il n'i ot celui qui mot sonast ains laissent courre lor chevaus. Si venoit devant tous les autres Nabins li seneschaus qui conduisoit la premiere bataille Claudas. Et Patridés laisse courre encontre lui et cil a lui,

se frappèrent mutuellement avec violence au point de rompre les lances ; si elles ne s'étaient pas brisées, ils se seraient sûrement entre-tués ; ils se heurtèrent tous deux si fort du corps qu'ils se firent tomber sur le sol. Aussitôt les autres galopèrent à leur rescousse, des deux côtés furent échangés de furieux coups et la mêlée devint très brutale. Alors monseigneur Gauvain et Hector se jetèrent dans la bataille, ils frappèrent avec force de leurs épées à droite et à gauche, ils sortirent des rangs dans leur élan et ils allaient chargeant leurs adversaires. Claudin et Canart qui étaient d'excellents chevaliers causèrent de grands dommages à ceux de Logres. Avec leur troupe, ils entourèrent monseigneur Gauvain et Hector. Vous auriez pu voir[1] alors donner et recevoir les coups d'épée ! Mais nos deux compagnons, qui n'étaient ni des poltrons ni des paresseux, se comportèrent magnifiquement. Monseigneur Gauvain déclara à Hector : « On va bien voir ce que nous allons faire ! Car ces braves s'imaginent nous avoir pris ! — Ne vous mettez pas en peine pour le moment, répliqua Hector, si Dieu me vient en aide, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'ils seront mes maîtres ! » Il y eut une telle mêlée autour de monseigneur Gauvain et d'Hector que le bruit en courut jusqu'aux oreilles de monseigneur Yvain. Ce fut un chevalier qui l'en informa et Yvain en conçut une vive inquiétude ; il appela ses hommes en disant : « Je vais voir maintenant qui aime le roi Arthur ; car celui qui a de l'affection pour le roi mettra son corps et sa vie en jeu pour secourir son neveu. » Ils

---

si s'entrefierent si grans cos que les lances sont brisies, et s'eles ne fuissent brisies mort s'entrefuissent, et s'entrehurtent si durement des cors qu'il s'entreportent a terre. Lors poignent a la rescousse et d'une part et d'autre et s'entredonent grans cops, si fu [*f*] la melee grans. Lors se fiert mé sire Gavains et Hectors en la bataille, si donnent grans cops des espees a destre et assenestre et trespasserent la bataille a fine force, si vont ferant sor lor anemis. Et Claudins et Canart qui molt bon chevalier estoient adamagierent molt ciaus de Logres si sont aresté il et lor gent sor mon signour Gavain et sor Hector. Si veïssiés cops doner et recevoir mais li doi compaingnon, qui n'estoient couart ne lanier, si proverent molt bien. Si dist mé sire Gavains a Hector : « Ore i parra conment nous le ferons, car cil vassal nous quident avoir pris. — Ore ne vous esmaiiés mie, fait Hectors, si m'aït Dix, il n'auront hui saisine de moi ! » Tant se desfendirent entre mon signour Gavain et Hector que mé sire Yvains en oï la novele, se li dist uns chevaliers, et il en fu molt esmaiiés et si apela ses homes et dist : « Ore verrai je qui onques ama le roi Artu ! Car qui de riens l'aime il metera cors et vie pour son neveu rescourre. » Et il dient

l'assurèrent qu'il pouvait y aller, car jamais ils ne lui feraient défaut tant qu'ils pourraient résister. Alors monseigneur Yvain se jeta dans la bataille avec ses hommes et ils avancèrent si bien qu'ils rejoignirent l'endroit où monseigneur Gauvain et Hector se trouvaient en difficulté : on les avait désarçonnés ; l'affaire en était arrivée à ce point qu'ils allaient être capturés tous les deux grâce à la bravoure de Claudin. Mais monseigneur Yvain accourut à la force des éperons sur son grand destrier ; il assena à Canart un tel coup sur le heaume qu'il l'abattit sur le sol, complètement étourdi. À cette vision, Claudin se rua sur monseigneur Yvain, il lui donna violemment de l'épée sur le heaume à l'éblouir puis il releva son fer et frappa et refrappa si bien que monseigneur Yvain ne put tenir sur sa selle et vola sur le sol. Aussitôt Claudin s'empara de son cheval, courut vers Canart et l'aida à remonter, malgré la forte opposition de ses adversaires. À peine Hector avait-il vu Canart tomber qu'il courut vers sa monture, mit le pied à l'étrier et sauta rapidement en selle. Dans sa main il brandissait son épée nue et il se précipita vers le roi Claudas : le vieillard se comportait superbement, en homme dont la jeunesse avait été de grande vaillance ; à le voir armé si bien et plus richement que tout autre, Hector se dit qu'il s'agissait d'un noble prince, cependant il n'avait pas compris que c'était le roi Claudas ; il galopa contre lui, l'épée à la main, et le roi ne recula pas, car il possédait un grand courage et Hector lui assena un violent coup sur le

---

qu'il aille seürement, car il ne l'i fauront ja tant com il puissent durer. Lors se fiert mé sire Yvains en la bataille et si home et font tant qu'il viennent la ou mé sire Gavains et Hector estoient et les trouverent abatus. Si estoit a ce menee la chose qu'il eüssent andoi esté pris par la prouece de Claudin. Quant mé sire Yvains i vint apoignant sor un grant destrier et fiert Canart[a] parmi le hialme si grant cop qu'il l'abat a terre tout estourdi. Et quant Claudins vit ce, si s'adrece vers mon signour Yvain et li donne tel cop sor le hialme que tout l'estone puis recouvre et fiert et refiert tant qu'il ne se pot tenir en sele, ains vole jus de la sele. Puis prent le cheval et vient a Canart et le fait remonter a force malgré tous ses anemis. Et si tost conme Hector ot veü Canart chaoir si vint au cheval et mist pié en l'estrier et monta sus tost et isnelement. Et il tint s'espee nue en sa main et s'en vint vers le roi Claudas, le viellart qui faisoit merveilles de son cors conme cil qui ot esté en sa jovenece de haute prouece. Et Hectors le vit plus bel et plus richement armé que nul des autres, si pense bien que ce soit uns haus princes. Et nonpourquant ne se pensoit il mie que ce fust Claudas, et il li vient l'espee en la main et li rois nel refuse mie car molt estoit de grant cuer, si fiert en l'escu tel cop sor le

heaume au point que les yeux du roi jetèrent un éclair. Mais quand Esclamor, qui était de la parenté du roi Ban et qui dirigeait l'un des bataillons, vit cela, il éprouva une grande crainte que Claudas ne fût blessé, il se rua contre Hector et le frappa si brutalement de son épée qu'Hector s'effondra sur l'arçon de sa selle. Ramenant à lui son épée, Esclamor s'apprêtait à le frapper une seconde fois, mais Hector éperonna son cheval et s'éloigna en homme que le choc avait quelque peu affaibli et qui ne voulait nullement se retrouver aussi tôt devant son adversaire ; et lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il fondit sur lui et reprit le combat. On aurait eu bien vite fait alors de savoir lequel était le meilleur ; mais ceux qui les entouraient les séparèrent, l'un et l'autre si ébranlés que tous deux avaient bien besoin de repos. Toutefois Hector était moins blessé que son adversaire. Il se dirigea de nouveau vers Claudas et lui porta tant de coups d'épée au milieu de ses hommes qu'il lui fit vider les étriers : Claudas tomba par terre. Alors Hector s'empara de force de son cheval et le mena là où monseigneur Gauvain se défendait fort âprement et il lui cria : « Seigneur, en selle ! Et gardez-vous le mieux que vous pourrez de retomber aujourd'hui ! Car cette bataille n'a rien à voir avec un tournoi, c'est guerre et mêlée à mort ; je vous le dis : il y a là des gens plus valeureux que je ne le croyais et ils n'ont qu'un désir, nous tuer, vous et moi. »

606. Dès que monseigneur Gauvain fut en selle, la mêlée reprit autour du roi Claudas ; ses troupes se défendaient du

---

hialme que il li fait les ex estinceler. Mais quant Esclamor, cil qui estoit del parenté le roi [*395a*] Ban, vit cel cop, et cil conduisoit une bataille, si ot paour que Claudas ne fust navrés, si s'adrece vers Hector et li donne de l'espee tel cop qu'il le fait enbronchier sor l'arçon devant. Et il recouvre si le quide referir. Mais Hectors point outre le cheval pour ce qu'il fu un poi estourdis del cop que cil li ot doné, si ne volt mie qu'il recouvrast si tost sor lui. Et quant il fu revenus en son point, se li court sus et conmence la mellee entr'aus .II., mais on en peüst par tans veoir le meillour. Ne mais cil qui d'autre part estoient les departirent si estourdi qu'il n'i avoit celui qui n'avoit mestier de repos. Mais Hectors fu assés mains grevés que li autres. Si s'adrece vers Claudas et li donne tant de cops enmi ses homes qu'il li fait vuidier les estriers et l'abati a terre. Lors prent le cheval a force et vient la ou mé sire Gavains se desfendoit molt durement et li dist : « Sire, montés et vous gardés huimais de chaoir au mix que vous porrés. Car ceste bataille n'est mie tournoiemens mais estours et mellee mortels. Si vous di qu'il a par dela mellour gent que je ne quidoie et si ne beent fors a ocirre moi et vous. »

606. Quant mé sire Gavains fu remontés si reconmence la melee

mieux qu'elles pouvaient, mais toute leur défense aurait été vaine sans Claudin, Esclamor et Canart. Monseigneur Gauvain les montra à Hector en l'assurant que ces trois chevaliers étaient à eux seuls les maîtres du champ de bataille ; que si l'on arrivait à les abattre, les autres se débanderaient. « Rien d'autre ne les retiendrait ? s'enquit Hector. — Que non, répondit monseigneur Gauvain. — Au nom de Dieu, ils vont vite se trouver contraints de fuir, si vous et moi avons quelque valeur ! Allez, occupez-vous de celui-ci, moi je prends l'autre ! — Allons-y ! » conclut monseigneur Gauvain. Alors Hector empoigna une forte lance, Gauvain, une autre, et les deux compagnons lancèrent leurs chevaux au galop. Hector frappa si fort Claudin qu'il jeta sur le sol cheval et cavalier et monseigneur Gauvain abattit Canart avec une telle furie qu'il manqua de peu se briser la nuque. Esclamor, qui avait vu cette attaque, fondit sur Hector, le saisit par le heaume et le tira si violemment qu'il le désarçonna. Claudin, se voyant démonté, bondit sur ses pieds en chevalier peu sûr de son sort, courut au cheval d'Hector et l'enfourcha. À son tour monseigneur Gauvain saisit la monture de Canart et la remit à Hector en criant : « Seigneur, à cheval ! » Hector se mit en selle, et la bataille reprit, acharnée, grandiose. Canart fut pris de vive force. Claudin alors déclara au roi Claudas son père : « Sire, pour Dieu, quittez ce lieu ; car nous sommes en train d'être dominés et je vous vois blessé et mal en point. »

---

entor le roi Claudas. Et cil se desfendent au mix qu'il pueent, mais lor desfense ne vausist riens qu'il ne fuissent desconfit se ne fust Claudins et Canart et Esclamor. Et mé sire Gavains les moustre a Hector se li dist que cil .III. chevalier tenoient toute la bataille. Et qui les porroit desconfire ja puis li autre n'i demourroient. « Ne demouerroit il dont pour autre chose ? fait Hectors. — Nenil, fait mé sire Gavains. — En non Dieu, fait il, dont seront il par tans au fuir se nous valons riens entre moi et vous. Ore poigniés a l'un et je a l'autre ! — Alons dont ! » fait mé sire[a] Gavains. Lors prent Hectors une forte lance et mé sire Gavains une autre puis laissent courre as .II. compaingnons. Si fiert Hectors si Claudin qu'il abati et lui et le cheval, et mé sire Gavains abat Canart si felenessement que a poi qu'il n'a le col brisié. Et quant Esclamor voit cel cop si s'adrece vers Hector et l'aert au hialme et le tire si durement qu'il l'abat del cheval. Et Claudins, qui se vit a terre, saut sus conme cil qui n'estoit mie asseür et court au cheval Hector et monte sus. Et mé sire Gavains aert le cheval Canart et le baille a Hector et li dist : « Sire, montés. » Et il monte. Si reconmence la bataille grans et merveillouse. [*b*] Si prisent Canart a force. Et Claudins dist au roi Claudas son pere : « Sire, pour Dieu, alés vous ent de ci car tous somes tourné a desconfiture et je vous voi molt plaié et navré. »

607. Alors Claudas fit demi-tour en proie à une violente affliction, il partit à la plus vive allure que put supporter son cheval qui était de grande qualité, il menait avec lui deux de ses chevaliers. Ils arrivèrent ainsi à la cité de Gaunes d'où ils virent sortir une énorme compagnie de chevaliers et le roi Claudas se dit que son fils Claudin allait de nouveau recevoir des secours. Il courut à ses hommes et leur expliqua que l'armée se trouvait en grand besoin de rescousse. Et eux, à entendre ces paroles, voulaient y aller au triple galop ; mais Claudas leur recommanda : « Organisez-vous, formez vingt bataillons et nous nous rendrons sur le champ de bataille sans hâte pour arriver là-bas avec des chevaux frais et prompts. » Quand ils entendirent cette proposition, ils s'appliquèrent à la réaliser : une fois les troupes bien rangées et en ordre, ils se dirigèrent vers le champ, ils avançaient à petite allure pour ne pas fatiguer leurs chevaux et à l'heure de none, ils virent devant eux surgir d'une montagne leurs gens qui refluaient en pleine débandade ; des dix mille chevaliers que Claudas avait engagés dans le combat, plus de la moitié avaient été pris ou tués et ceux qui s'enfuyaient étaient si abîmés, si blessés, si écrasés qu'ils n'attendaient plus que la mort. Il y aurait d'ailleurs eu encore plus de morts et de prisonniers s'ils n'avaient pas été protégés remarquablement par Claudin et Esclamor. Ces deux-là avaient tant enduré de peine pendant toute cette journée, tant accompli d'exploits sous les

---

607. Lors s'en retourne Claudas faisant molt grant doel et s'en vait si grant oirre com il pot del cheval traire qui estoit merveilles bons et enmaine avoc lui .II. de ses chevaliers. Et vont en tel maniere tant qu'il vinrent en la cité de Gaunes si en voient issir grant compaingnie de chevaliers si dist a soi meïsmes le rois Claudas que encore sera Claudins secourus. Lors en vint a eus si lor conte la besoigne que si home ont mestier de secours. Et quant il oïrent ce, si voloient laissier courre. Mais il lor dist : « Ordenés vos gens et en faites .XX. eschieles et lors nous en irons la ou il sont tout belement si que quant vous venrés la que vous truissiés vos chevaus fors et isnaus. » Quant cil oïrent ce, si le font ensi et, quant il orent ordené lor homes, si tournent cele part ou la bataille estoit, si chevauchent par loisir pour lor chevaus qui ne fuissent lassé quant il orent chevauchié jusqu'a ore de none si voient devant aus sourdre d'une montaigne lor gent qui s'en venoient desconfit. Car de .X.M. chevaliers que Claudas avoit del chastel jeté i avoit que pris que ocis plus de la moitié, et cil qui s'enfuioient estoient plaié et navré et batu si durement qu'il n'avoient mais regart que de la mort, et encore i eüst il plus pris et ocis se ne fust Claudins et Esclamors qui les avoient garantis trop merveillousement. Et cil doi avoient tant sousfert le jour et fait tant de beles

yeux des gens de Logres que monseigneur Gauvain et monseigneur Hector les couvraient d'éloges, affirmant qu'ils n'avaient jamais vu en deux chevaliers si belle résistance ; ils les décrétaient les plus valeureux de cette journée de bataille. Certes, ils se seraient encore mieux défendus sans Hector qui, ce même jour, avait désarçonné Esclamor avec une vraie furie : cette chute avait beaucoup nui à ses exploits. Claudin confia à Esclamor :

608. « Assurément, mon cher ami, s'il n'y avait la perte que subit mon père, il m'importerait peu de mourir au combat. Je ne crois pas avoir jamais eu l'occasion d'accomplir autant de hauts faits d'armes que nous avons pu le faire ce jour, vous comme moi. » Quand arriva l'heure de none, les troupes de Logres les avaient forcés à reculer et ils étaient déjà partis assez loin dans leur fuite pour voir arriver ceux en qui ils avaient mis tout leur espoir et leur réconfort. Alors il n'y eut dans leurs rangs aucun homme assez mal en point pour ne pas recouvrer tout son allant ; tous se regroupèrent tant ils ressentaient de joie. Un jeune homme vint rejoindre Claudin et lui confia : « Seigneur, soyez dans l'allégresse, votre père arrive avec tous ceux de Gaunes pour vous aider ! » En entendant ces paroles, Claudin n'arrivait pas à les croire vraies, mais il regarda et il vit les champs et les vallées remplis de troupes. Alors il cria à ses compagnons : « Chers seigneurs, voici la rescousse ! » Et eux, à cette nouvelle, débordèrent de joie. Claudin exhorta ses hommes :

---

proueces voiant ciaus de Logres que mé sire Gavains et mé sire Hectors les looient et disoient qu'il n'avoient onques mais veü en .II. chevaliers si grant desfense, si lor en done le pris de la journee. Et nonpourquant encore se fuissent il mix desfendu se ne fust Hectors qui le jour avoit abatu Esclamor molt felenessement, ce fu une chose qui molt l'[a]empire de sa grant prouece. Et Claudins dist a Esclamor :

608. « Certes, biaus dous amis, se ne fust por la grant perte mon pere il ne m'en chausist se je moroie en ceste bataille. Je ne quit, fait il, jamais avoir recouvré a faire tant d'armes conme nous avons[a] hui entre moi et vous. » Quant ce vint a ore de none et cil de Logres les orent tous mis au chemin et il orent ja tant fui qu'il virent venir ciaus en qui il avoient lor espoir et lor confort, se n'i ot celui qui tant fust mal mis qui ne recouvrast eür, si se rasamblerent tous de la joie qu'il orent. Et uns vallés vint a Claudin se li dist : « Sire, soiiés lié et joiant ! Car vostres peres vient a tous ciaus de Gaunes pour [*c*] vous aïdier. » Quant Claudins ot ce si croit a paines que ce soit voirs et regarde et voit les champaingnes et les valees plainnes de gent. Lors dist a ses compaingnons : « Biaus signour, veés ci le secours ! » Et quant il les voient si en ont molt grant joie. Lors dist Claudins a ses homes :

« On va voir comment vous agirez. Que chacun pense désormais à bien se venger du mal qu'on lui a fait ! » Ces paroles leur rendirent leur courage et leur hardiesse, tous se ruèrent sur leurs ennemis avec une telle furie qu'ils en tuèrent un grand nombre en arrivant dans leurs rangs. Monseigneur Gauvain ignorait qu'ils avaient vu les renforts et il déclara à Hector : « Je vois quelque chose de bien étonnant : ces gens qui fuyaient sont déjà revenus !

609. — Seigneur, expliqua Hector, ne vous affirmais-je pas que la moitié des troupes de Claudas n'était pas sur le champ de bataille ? Sachez-le, la rescousse est toute proche, ils l'ont appris et cela leur a rendu leur courage. Nous avions le dessus, j'en suis sûr ; je vous le dis en vérité : les braves chevaliers qui se sont jusqu'à présent reposés vont nous être bien nécessaires. Si nous nous joignions à eux, pour tout l'or du monde, il nous serait impossible d'être en difficulté. — Pas d'inquiétude, répliqua monseigneur Gauvain, nous avons quantité de vaillants cœurs en notre arrière-garde ; jamais il ne nous viendra en face assez de gens pour que nous ne les écrasions pas. » Sur ces paroles, ils portèrent devant eux leurs regards et ils virent avancer de tous les côtés les secours de Claudas ; les deux corps de troupes qui marchaient en tête étaient déjà à se battre face à face avec la première ligne des gens de Logres ; mais ces derniers les reçurent avec honneur, en valeureux guerriers qu'ils étaient, et dans leur ardeur ils les jetaient morts sur le sol. Ils manifestèrent une si forte

---

« Ore i parra conment vous le ferés. Or penst chascuns de soi vengier del mal que on li a fait ! » A cel mot reprendent tout cuer et hardement et se fierent en lor anemis si mortelment qu'il en abatent assés en lor venir. Et mé sire Gavains, qui ne s'aperçut pas qu'il aient veü le secours, dist a Hector : « Je voi merveilles, car ceste gent s'enfuioient ore et ore sont retourné.

609. — Sire, fait Hectors, en ne vous disoie je bien que la moitié la gent Claudas n'estoient pas venue en la place ? Si saciés que li secours est pres de ci et qu'il ont oï noveles et par ce ont il pris cuer. Et je sai que desconfis les avions nous. Si vous di vraiement que li bon chevalier qui hui se sont reposé nous arront anqui mestier. Et se nous retournons a eus il ne nous porroit besoignier pour tout l'or del monde. — Or ne vous chaut, fait mé sire Gavains, car nous avomes tant de prodomes en nostre ariere garde que ja tant n'en i venra qu'il ne soient desconfit. » Lors regardent et voient le secours qui venoit de toutes pars et les .II. batailles qui estoient devant mises qui les vont ferant enmi les vis. Et il les rechurent bien conme cil qui prodome estoient, si merveillousement qu'il les vont a terre abatant. Si le font si bien a ce qu'il erent auques reposé que cil en sont tout esbahi. Et

résistance contre des ennemis qui étaient tout frais qu'ils les stupéfièrent. « Ma foi, dit Claudin à Esclamor, c'est merveille de contempler ces gens qui ne s'effraient même pas de voir arriver nos troupes, mais qui se comportent avec autant d'assurance que s'ils avaient vaincu tout le monde. » Monseigneur Gauvain et Hector n'arrêtaient pas, ils se battaient sans discontinuer et attaquaient partout où ils voyaient la foule la plus dense ; ils trouvaient un grand réconfort à rester l'un près de l'autre, ils frappaient, massacraient leurs ennemis et leurs actes les rendaient les plus redoutés de toute l'armée. Mais lorsque les quatre bataillons qui marchaient devant furent mêlés aux troupes de monseigneur Gauvain, alors ce fut pour toute la chevalerie de Logres l'heure de la détresse et de l'angoisse : il leur fallut arrêter ceux qui chevauchaient devant car, vu la quantité d'ennemis qui fondaient sur eux, le combat était par trop inégal ; et lorsque les cinquième et sixième bataillons entrèrent sur le champ de bataille, ce qu'enduraient les gens de Logres devint épouvantable ; néanmoins ce fut un véritable massacre des deux côtés qui commença, si bien que toute la montagne fut jonchée de cadavres. Les chevaliers de Logres furent alors contraints de céder du terrain et firent demi-tour bon gré mal gré, car les troupes qui entouraient Claudin étaient vraiment par trop nombreuses. À ce spectacle, Hector cria à monseigneur Gauvain : « Quoi, seigneur ? Allons-nous fuir ? Dieu ne m'aide jamais plus si je ne préfère pas être tué, car on nous le reprocherait tous les jours de notre vie comme une vraie honte, une lâcheté !

Claudins dist a Esclamor : « Par foi, merveilles voi de ceste gent qui ne s'esbahissent mie de gent qu'il voient venir, ains sont ausi seür conme s'il eüssent tout conquis. » Et mé sire Gavains et Hectors ne cessent ne ne finent ains les vont remuant la ou il voient la greignor presse. Et ce lor vaut molt qu'il sont adés pres li uns de l'autre et fierent et maillent sor lor anemis et font tant qu'il sont li plus redouté de toute l'ost. Et quant les .IIII. batailles qui devant venoient furent assamblees as gens mon signour Gavain, lors conmencha la destrece et l'angoisse de la chevalerie, car il couvint ciaus arrester qui devant chevauchoient pour le grant fais de gent qui sor eus vint, si furent assés paringal. Mais si tost conme la quinte bataille et la siste vinrent si i fu molt grans la dolour, mais adont conmencha l'ocision d'une part et d'autre si que toute la montaigne fu couverte de cors ocis. Lors avint que cil de Logres partirent de la place et les couvint retourner ou il volsissent ou non, car trop estoient cil devers Claudin. Quant Hector [*d*] voit ce, si dist a mon signour Gavain : « Que est ce, sire, fait il, fuirons nous dont ? Ja Dix ne m'aït se je ne volsisse mix estre ocis, car a honte et a couardise nous seroit tourné tous les jours de nostre vie.

610. — Laissez-les donc, l'apaisa monseigneur Gauvain, se fatiguer et crever leurs chevaux, briser leurs lances sur les nôtres ; je vais pendant ce temps faire avertir Gaheriet mon frère de venir à notre rescousse avec tout son bataillon ; quant à Bohort, je le prierai d'attendre jusqu'à ce que nous en éprouvions la nécessité. — Faites vite », approuva Hector. Alors monseigneur Gauvain appela un écuyer et lui prescrivit : « Va dans cette forêt, dis à mon frère Gaheriet qu'il vienne à notre rescousse avec son bataillon ; puis, va demander à Bohort de rester à attendre que je l'envoie chercher. Car les secours de Claudin nous sont tombés sur le dos. » Le jeune homme courut à Gaheriet lui répéter ce qui lui avait été commandé. Et quand Gaheriet apprit que son frère l'appelait, il cria à ses troupes : « Allons les attaquer ; montrons-leur que nous nous sommes reposés toute cette journée. Sachez bien que nous sommes déshonorés si nous leur cédons le terrain. » L'écuyer quitta Gaheriet et se rendit auprès de Bohort à qui il déclara : « Seigneur, monseigneur Gauvain vous fait demander de rester sans bouger jusqu'à ce qu'il vous appelle ; car il a placé en Dieu et en vous tout son secours. » Bohort répondit qu'il obéirait à ce qui lui était ordonné ; mais il aurait vraiment préféré la bataille au repos. Quand le bataillon de Gaheriet se fut mêlé aux troupes de Claudas, vous auriez pu alors entendre un grand fracas de lances, un grand choc d'épées ; vous auriez vu les chevaliers tomber et se renverser sans plus avoir le pouvoir de se rele-

---

610. — Ore les laissiés, fait mé sire Gavains, laser et estanchier lor chevaus et brisier lor lances sor nous et je manderai endementres a Gaheriet mon frere qu'il nous secoure a toute sa bataille. Et Boors demouera tant que li besoins soit venus. — Ore faites dont tost », fait Hectors. Lors apela mé sire Gavains un esquier et li dist : « Va desous ceste forest et di a Gaheriet mon frere qu'il nous secoure a toute sa bataille et di a Boort qu'il demoure tant que je l'envoie querre. Car li secours Claudins nous est venus sor le col. » Et li vallés vient a Gaheriet et li dist ce que li est conmandé. Quant Gaheries oï que ses freres li mande si dist a ses gens : « Ore a eus et lor moustrons ce que nous somes hui toute jour reposé. Et saciés que nous somes honni se nous ne les retournons tous ariere. » Et li valles s'en part de Gaheriet et s'en vint a Boort et li dist : « Sire, ce vous mande mé sire Gavains que vous vous tenés tout coi tant qu'il vous mande. Car en vous et en Dieu est tous ses recouvriers. » Et Boors li dist qu'il le fera puis qu'il li mande, mais il amast mix a assambler que reposer. Quant la bataille Gaheriet fu assamblee as homes Claudas, lors oïssiés grant froisseïs de lances et grant marteleïs d'espees et veïssiés chevaliers cheoir et verser qui n'ont pooir de relever et che-

ver, les chevaux errer sans cavalier et s'enfuir par les champs ! Lorsque Gaheriet, qui s'était reposé ce jour-là plus qu'il ne l'aurait désiré, fut entré dans la bataille, il se mit à accomplir des exploits en homme qui possédait une grande bravoure. Il agit si bien que nul n'aurait pu le voir sans estimer sa valeur. Dès qu'il fut à l'ouvrage avec Hector et monseigneur Gauvain, ils se mirent à donner de beaux coups, se défendant mutuellement, et ils firent un tel effort, ils s'acharnèrent si bien avec les nombreux renforts amenés par Gaheriet qu'ils brisèrent l'élan des troupes du roi Claudas et mirent fin à la chasse que celles-ci avaient entreprise devant les faibles effectifs qui leur étaient opposés.

611. Quand Claudin réalisa que ces trois chevaliers obtenaient une si belle réussite, il fit venir autour de lui vingt de ses hommes en qui il avait la plus grande confiance et il leur dit : « Nous sommes malmenés par la faute de ces trois chevaliers là-bas ; si nous les avions mis en fuite ou abattus, vous verriez tous les autres perdre leur courage et devenir incapables de résister. » Ils en furent tous d'accord et ils lancèrent leurs chevaux au galop dans cette direction. Claudin, qui venait en tête, pointa sa lance vers le bas et frappa Hector avec une telle violence qu'il lui mit fer et hampe dans la cuisse et il atteignit le cheval au flanc gauche si profondément que l'animal ne put résister au coup et fut frappé à mort. Ainsi Claudin jeta-t-il sur le sol monture et cavalier et Hector de douleur resta là, évanoui. Les autres frappèrent

---

vaus estraiiers et fuir parmi les chans. Et quant Gaheries, qui s'estoit plus reposés le jour qu'il ne volsist, vint en la bataille, si conmencha a faire d'armes tant conme chil qui estoit de grant proeche. Et tant en fist que nus ne le veïst qui a proudoume ne le tenist. Et si tost com il fu assamblés avoec Estor et avoec monsignor Gavain si conmenchierent a faire d'armes[a] li uns pour l'autre et tant se traveillierent entr'aus .III. avoc le grant aïde qu'il ont de ciaus que Gaheries ot amenés qu'il arresterent toute la force au roi Claudas et firent remanoir la chace que cil avoient conmencie par defaute de gent.

611. Quant Claudins vit que li .III. chevalier le faisoient si bien, si apela entour soi .XX. de ses chevaliers ciaus ou il plus se fioit, et lor dist : « Nous somes mal bailli par .III. chevaliers la, car se nous les aviens mis a la fuie ou abatus vous verriés ja les autres tous desconfis si qu'en aus n'auroit point de desfense. » Et cil s'i acordent tout si lor laissent courre et Claudins, qui vint devant et porta sa lance bas, fiert Hector si durement qu'il li mist fer et fust parmi la quisse et point le cheval el costé senestre si parfont qu'il ne se pot tenir contre le cop si conme celui qui navrés estoit a mort. Si abat le cheval et Hector a terre si qu'il se pasme de la doulour qu'il sent. Et li autre fierent

monseigneur Gauvain si furieusement qu'ils abattirent pêle-mêle cheval et chevalier; mais Gauvain n'était pas blessé. Puis, de la même façon, ils désarçonnèrent Gaheriet. Alors il y eut une grosse presse autour des trois chevaliers, car leurs adversaires voulaient les prendre et les tuer, mais eux se défendirent si bien qu'ils ne restèrent pas longtemps à pied: car il y avait en la place assez de leurs hommes et de leurs amis pour se disputer l'honneur de leur venir en aide. Ils furent vite secourus et remis en selle. Mais, voyant qu'Hector ne pouvait se redresser, ils furent remplis de douleur, ils le saisirent et l'emportèrent loin du champ de bataille encore tout armé; on retira le bout de lance de sa cuisse; monseigneur Gauvain pleurait de compassion tout en regrettant sa bravoure. Il le fit porter avec les prisonniers et ordonna qu'on le veille aussi précieusement que s'il s'était agi de la personne du roi; puis il s'en retourna à la bataille et se rua au milieu des ennemis. Les hommes de Claudas étaient déjà arrivés tout près et les chevaliers de Logres auraient connu la défaite si Bohort ne s'était pricipité à leur aide. De l'autre côté arriva l'arrière-garde de Claudas. Alors la mêlée devint si violente des deux côtés dans les deux camps que personne n'était assez hardi pour ne pas être saisi de terreur, car les troupes étaient dans chaque camp si nombreuses qu'il n'était plus possible de déterminer à qui Dieu donnerait l'honneur de la victoire pour cette journée.

---

monsignour Gavain si du[*e*]rement qu'il abatent lui et le cheval tout en un mont, mais il ne l'ont mie navré. Et ensi ont il abatu Gaheriet. Lors conmence la mellee entour aus car cil les voloient prendre et ocirre et cil se desfendirent[a] si qu'il ne furent mie longement a terre, car en la place avoit tant de lor homes et de lor amis car assés fu i qui pour eus i mist chalenge. Si furent tost rescous et remontés en lor chevaus. Mais quant ils ont veü Hector qui ne se pot relever, si en furent molt dolant si le prisent et si l'emporterent fors de la bataille tout armé, se li traient le glaive qu'il avoit en la quisse. Et messire Gavains em ploure molt tenrement et regrete sa prouece si le fait porter avoc les prisons et conmande que on le gart ausi chierement com on feroit le cors le roi. Lors se met en la bataille et se fiert dedens. Et li home Claudas estoient ja pres tout venu, si fuissent tost desconfit se ne fust ce que Boors les secourut. Et d'autre part vient l'ariere bans Claudas. Et lors fu la melee si grans d'ambes .II. pars qu'il n'i ot nul tant hardi qui toute paour n'en eüst, car tant en i avoit d'une part et d'autre qu'il ne pooient savoir a qui Dix en donroit l'onour et la victoire de cele journee.

612. Dès que Bohort entra dans la mêlée, il brisa ses lances, puis il saisit son épée et commença à frapper de son fer les hommes de Claudas qu'il haïssait du fond du cœur. Monseigneur Gauvain, en voyant les exploits qu'il accomplissait, dit à monseigneur Yvain et à Gaheriet : « Ma foi, il eſt absolument fou, celui qui vole sa terre à un tel guerrier. — Seigneur, répondit Gaheriet, suivons-le : il aura vite passé tous les rangs de cette mêlée qui eſt si importante, je ne crois pas que les gens de Claudas puissent tenir, maintenant qu'il eſt là. Personne ne peut réſiſter à ce chevalier, voilà ce que je pense. » C'eſt ainsi que la bataille se poursuivit jusqu'à la nuit. Et l'obscurité fut bien accueillie par Claudin quand il la vit arriver, car ses hommes étaient en train de se débander. Ils refluèrent sans ordre ni gloire vers la cité de Gaunes où pénétrèrent tous ceux qui pouvaient être là à temps. Et leurs adversaires, qui les avaient poursuivis sans relâche, remplis d'une haine mortelle, en capturèrent un grand nombre à l'entrée de la ville ; ils virent tomber la nuit avec dépit, car ils auraient fait encore bien plus de prisonniers si le jour n'avait pas pris fin. Lorsqu'ils eurent saisi tout ce qui leur était possible et que les gens de Claudas eurent refermé les portes de la ville, ceux de Logres s'inſtallèrent le plus près qu'ils purent des murailles et jurèrent qu'ils ne bougeraient pas avant d'avoir pris la cité, vaincu et exilé ses habitants.

---

612. A cele ore que Boors entra en la bataille brisa ses glaives et puis traiſt l'espee et conmence a faire d'armes sor la gent Claudas qu'il molt haoit. Et quant mé sire Gavains vit les merveilles qu'il faisoit si diſt a mon signour Yvain et a Gaheriet : « Par foi, molt eſt fols qui a tel home tolt terre. — Sire, fait Gaheries, sivons le. Car il aura ja toſt trespassee ceſte bataille qui si eſt grans, si ne quit mie que li home Claudas i aient ja duree puis qu'il eſt venus. Car encontre lui ne dure nus ensi com il eſt avis a moi. » Ensi dura la bataille jusqu'a la nuit. Si fu molt bel a Claudin quant ele vint car si homes eſtoient ja mis a desconfiture. Si retornerent assés vilainement vers la cité de Gaunes et entrerent ens cil qui a tans i pooient venir. Et cil qui longement les avoient enchauciés et qui les haoient mortelment em prendent grant partie a l'entree de la cité, si furent molt dolant de la nuit qui lor sorvint, car s'il eüssent jour il en eüssent assés plus pris. Et quant il orent pris tout ce qu'il porent et cil de laiens orent les portes closes si se logierent ausi pres de la cité com il porent et dient qu'il ne se moveront jamais tant qu'il aient la vile prise et les homes confondus et desiretés.

Claudas et les siens se retranchent dans Gaunes.

613. Cette nuit-là, ils peinèrent beaucoup pour s'installer et soigner leurs blessés et ils confièrent la surveillance de l'armée à Gaheriet et à sa compagnie ; toute la nuit, il fut sous les armes et se tint devant la cité jusqu'au moment où le jour revint. Alors ils saisirent leurs armes parce qu'ils pensaient que ceux de la ville allaient sortir et les attaquer. Cela ne se produisit pas ; à l'intérieur des murs, en effet, on décidait en conseil de ce que l'on allait devoir faire contre les assaillants ; ils étaient d'avis que, dès le début de l'affrontement, ils n'auraient pas le dessus et qu'il était impossible de résister à de tels adversaires. Quand donc ils furent réunis dans le grand palais à l'heure de prime, tous les barons s'assirent et le roi Claudas leur déclara : « Mes seigneurs, au sujet de cette guerre que les gens de Logres ont si durement commencée contre nous, que me conseillez-vous de faire ? Considérez quelle doit être notre action, car, en ce qui me concerne, je ne peux rien voir qui tourne à notre profit. Et c'est pourquoi je veux que chacun d'entre vous dise ce qui selon lui a le plus de chance de réussir ; et moi je m'accorderai volontiers à suivre vos recommandations. »

614. Ils échangèrent alors des avis divergents, les uns proposant une chose, les autres une autre. Et lorsque chacun eut présenté ce qui lui paraissait le plus avantageux, ils furent communément d'avis de s'accorder à attendre un secours de

---

613. Cele nuit orent molt grant painne del logier et de regarder les navrés si fisent l'ost gaitier a Gaheriet et a ses compaingnons. Et fu toute la nuit armés et se tint pres de la cité jusques atant qu'il [*f*] vit le jour esclairier. Lors prisent cil defors lor armes conme cil qui bien quidoient que cil dedens ississent fors pour assambler. Mais non firent ains prisent conseil entr'aus qu'il porroient faire vers ciaus de Logres. Car il lor est avis qu'il en ont au conmencement le piour et qu'il ne porroient mie durer encontre aus. Et quant il furent assamblé el grant palais a ore de prime et furent tout par laiens li baron assis si parla li rois Claudas et lor dist : « Biau signour, de ceste guerre que cil de Logres ont si merveillousement conmencie sor nous que loés vous que on en face ? Gardés que on porra faire, car je en ma persone ne puis pas veoir[a] que bon i soit et pour ce voel je que chascuns endroit soi die ce qu'il quidera que mix i puist valoir. Car je sui cil qui volentiers s'acordera a vostre conseil. »

614. A ce parlerent diversement li pluisour, car li un dient une chose et li autre une autre. Et quant chascuns ot dit ce qu'il quide que mix valoit si fu li conmuns consaus qu'il s'acordent a ce qu'il atendront le secours de Roume. Et il le pueent bien faire, car la cités

Rome ; c'était tout à fait réalisable, car la cité était si bien fortifiée et garnie qu'elle pouvait subsister sur ses vivres une vingtaine d'années même s'ils y avaient été plus nombreux qu'ils ne l'étaient de fait. En revanche, s'ils faisaient une sortie contre leurs assiégeants, ils n'en tireraient aucun avantage, car, pour les avoir affrontés, ils ne doutaient pas d'être vaincus toutes les fois qu'ils se battraient, et parce que l'ennemi était plus nombreux et aussi parce que ses chevaliers avaient plus de valeur qu'eux. Quand cette décision fut énoncée devant Claudas, il donna son accord parce qu'il ne désirait pas s'élever contre l'assentiment général. Il aurait toutefois préféré la guerre, une sortie ennemis contre ennemis, car il avait toujours été un homme de grand courage. Si tous les autres avaient eu autant de hardiesse que leur roi, ils se seraient tous élancés hors de la ville et se seraient battus jusqu'à la déroute de l'un des deux camps. Mais puisque les siens préféraient attendre, il attendrait ; il en était cependant plus affligé que réjoui.

615. Une fois les murs, les tourelles et les parapets garnis de serviteurs et d'arbalétriers, ils se virent tous là et se comptèrent pour savoir à combien étaient montées les pertes. Ils trouvèrent qu'ils avaient perdu plus de quatre mille sergents d'armes et chevaliers. Lorsque Claudas apprit que Canart avait été fait prisonnier, l'homme qu'il chérissait le plus au monde pour sa bravoure et sa hardiesse, il déclara que, depuis la mort de son fils Ouen, il n'avait

---

est si fors qu'ele n'a garde de vitalle jusques a .xx. ans s'il i avoient encore plus de gent qu'il n'ont. Et s'il en issoient fors et il se combatissent a cials de fors il n'i gaaingneroient noient car a ce qu'il les ont essaiié ne doutent il mie qu'il ne soient desconfit toutes les fois qu'il assambleront, et pour ce qu'il ont plenté de gent et qu'il sont mellor chevalier qu'il ne soient. Quant la parole fu recordee devant Claudas si s'i acorde conme celui qui ne voloit mie aler contre le conmun assentement[a]. Et nonpourquant il amast mix le combatre et l'issir fors gent contre gent conme cil qui tous jours avoit esté de grant cuer. Et se tout li autre fuissent aussi hardi com il estoit il issisent tout fors et se combatissent tant que li un en fuissent vaincu outreement. Mais puisqu'il lor[b] plaist a demourer il demouerra. Si l'en pesa plus que bel ne l'en fust.

615. Quant il orent garnis les murs et les toureles et les bretesches de sergans et d'arbalestriers et il virent lor gent si regarderent de combien de gent il estoient descru, si trouverent qu'il avoient bien perdu que chevaliers que sergans .IIII.M. et plus. Et quant Claudas sot que Canars estoit pris, l'ome el monde qu'il plus amoit et qui plus avoit de hardement et de proece, si dist qu'il n'avoit oïes

jamais autant souffert en son cœur qu'en apprenant la capture de Canart ; il demanda à Claudin s'il y avait assisté.

616. « Sire, répondit-il, je ne les ai pas vus le prendre, mais il est vrai que j'avais si fort à faire de mon côté que je ne pouvais pas lui apporter mon aide. Car je me suis moi-même trouvé par sept fois exposé à me faire prendre, s'il n'y avait eu Esclamor qui m'a secouru à bien des reprises et m'a préservé du danger de la mort. S'il n'était pas tout seul venu m'assister, jamais je n'en serais ressorti vivant : ces gens-là sont si habiles à user de leurs armes, ils s'y connaissent bien plus que quiconque pourrait se l'imaginer, en outre ils sont si fortement unis, ils s'apportent une aide mutuelle si efficace que, en bref, je crois que personne ne pourrait leur résister. Quant à Canart, dont la perte vous cause un tel chagrin, et c'est tout à fait justifié, eh bien, informez-vous de l'identité des prisonniers que vous possédez en vos geôles ; à mon avis, il en est parmi eux de très nobles et si vous en trouvez de tels que vous puissiez avoir les nôtres en échange, échangez-les, chevalier contre chevalier ; mais si les nôtres ne sont pas d'aussi haut lignage et si nos ennemis ne veulent pas rendre leurs prisonniers contre ceux que nous détenons, concluez donc la paix ou bien versez une somme d'argent ou utilisez quelque autre moyen jusqu'à ce que l'on nous rende Canart et vos autres compagnons. Voilà ce que je vous conseille de faire. — Ma foi, ajoutèrent les autres seigneurs présents, vous parlez bien et cela nous semble la meilleure solution que nous puissions trouver. » Alors Clau-

---

noveles puis la mort d'Ouen[a] [*396a*] son fil qui tant li feïst mal au cuer conme faisoit sa prison. Lors demande a Claudin s'il fu la ou Canars fu pris.

616. « Sire, fait il, je ne le vi prendre mais je avoie tant a faire de moi meïsmes que je ne li pooie aïdier. Car je fui en teus .vii. lix ou je eüsse esté pris se ne fust Esclamor qui me secourut maintes fois et me jeta de peril de mort. Et se il seus ne fust je ne fuisse ja eschapés vis car cil de la sont si manier d'armes et tant en sevent conme hom mortel nel porroit penser et se tiennent adés ensamble et si s'entraïdent si bien et si bel que je ne quit pas que nules gens puissent durer encontre aus. Mais pour Canart dont il vous poise tant et doit faire, faites enquerre qui sont li prison que vous tenés laiens dont il i a au mien essient des haus homes et s'il sont tel con em puist ravoir les prisons qui de la sont changiés chevalier pour chevalier, et s'il ne sont si haut home que cil de la, ne les voellent pour aus rendre les nos, si faites pais ou par deniers donans ou autrement tant que nous raions Canart et vos autres compaingnons. Et ensi lo je que vous le faciés. — Par foi, font li autre, vous dites bien et ce est le

das fit demander quels étaient les prisonniers dont on s'était emparé la veille au soir et ces derniers donnèrent leur nom, car ils n'avaient aucun désir de le cacher.

617. Claudas, apprenant que ses prisonniers étaient des hommes d'une telle valeur, de si puissants seigneurs, les fit venir devant lui ; il les regarda avant de demander à chacun son nom. Ils déclinèrent leur identité ; mais quand Claudas vit Lionel, il s'écria : « Ah, Lionel, vous êtes l'homme qui m'a le plus fait souffrir sur cette terre. Car si Dorin, mon fils que vous avez tué[1], avait vécu, lui qui promettait en sa fleur d'être un brave, je sais qu'il serait devenu aujourd'hui le plus vaillant des chevaliers du monde ; mais vous l'avez tué. Et pour cela je suis devenu un pauvre à qui l'on fait honte ; lui vivant, je ne me trouverais certes pas au point où je suis présentement. Aussi dois-je vous haïr plus que quiconque en ce monde. — Sire, rétorqua Lionel, ce n'eſt en rien étonnant que je l'aie tué, car jamais vous n'avez eu d'affeĉtion pour mon père, le roi Bohort. Ses héritiers ne pourront jamais vous aimer non plus que vos descendants et c'eſt légitime : un homme qui se voit voler son héritage ne peut qu'être affligé, or c'eſt ce que vous avez fait, vous nous avez déshérités, mon père ainsi que moi-même. — Vous en avez assez dit, déclara le roi Claudas. Vraiment trahison ne peut reſter cachée dans le cœur où elle habite. » Sur ces entrefaites, il fit annoncer à ceux de Logres qu'il désirait avoir un entretetien avec eux et que, pour cette rencontre, on conclurait une trêve où toute personne aurait la

---

mix que nous i veons. » Lors fiſt Claudas enquerre qui li prison eſtoient que on avoit pris le soir devant et il se noment qu'il n'i volrent onques celer.

617. Quant Claudas sot que si prison[a] eſtoient si prodome et si poissant si les fiſt venir devant soi si les regarde puis demande chascun son non. Et il se nonment. Et quant Claudas voit Lyonel si li diſt : « Ha, Lyonel, vous eſtes li hom el monde qui plus m'a fait dolant. Car se Dorins mes fix vesquiſt que vous ocesiſtes qui avoit si bon conmencement d'eſtre prodome je sai bien qu'il fuſt orendroit li plus prodom del monde. Mais vous l'oceïſtes dont je sui mis a honte et a povreté car s'il vesquiſt ja a mon vivant ne fuisse el point ou je sui ore. Et por ce vous doi je plus haïr que tous les homes del monde. — Sire, fait Lyonel, se je l'ocis ce ne fu pas merveille car onques n'amaſtes mon pere le roi Boort ne li oir n'ameront ja vous ne les vos. Et il i ont raison car quant li hom se voit desireter qu'il ne soit dolans a ce meïsmes que vous desiretaſtes mon pere et moi. — Assés en avés dit, ce diſt li rois Claudas. Voirement ne se puet felonnie celer la ou ele eſt. » Lors mande a ciaus de Logres qu'il velt parler a aus par salves trives. Et il li dient que ce voelent

vie sauve. Et ils lui firent répondre qu'ils acceptaient. Le roi, alors, sortit de la ville, tout armé, en compagnie de son fils Claudin. Monseigneur Gauvain et Bohort s'avancèrent à sa rencontre, ils portaient une robe de soie ; et dans un camp comme dans l'autre, tous se retirèrent pour les laisser seuls, ainsi, à cette entrevue, il ne resta que ces quatre seigneurs. D'abord Claudas commença à se plaindre de ce qu'eux, ses ennemis, avaient tué ou pris ses hommes, qu'ils avaient livré au feu et dévasté sa terre, qu'il avait perdu ses chevaux ; à son tour Bohort se plaignit que Claudas avait fait périr son père, qu'il avait chassé sa mère devenue une pauvresse déshéritée, et que la terre qui lui appartenait, à lui Bohort, Claudas l'avait prise de façon illégitime quand Bohort était encore un nourrisson en son berceau.

618. « Regardez donc, conclut monseigneur Gauvain, qui de nous est le plus en tort ; à moi, il me semble bien, dit-il en s'adressant à Claudas, que vous avez un plus grand tort à son égard qu'il ne l'a envers vous : vous avez déshérité son père, vous avez exilé sa mère par trahison et vous avez été le maître de son royaume au déni du droit. Il a enduré cette situation autant que cela était possible mais, voyant que vous ne lui rendriez jamais sa terre, il est arrivé ici, avec ceux qui l'aident, pour reprendre de force son royaume et en expulser ceux qui le tiennent contre toute justice. » Mais en entendant ces propos, Claudas répliqua : « Seigneurs, je ne suis pas venu ici pour traiter ce sujet, mais à cause de ce qui s'est passé hier entre vos hommes

---

il bien. [*b*] Et il en ist fors de la vile tous armés entre lui et Claudin son fil. Et mé sire Gavains et Boors s'en vont encontre lui vestu de robe de samit et tout li autre se traient ariere d'une part et d'autre si qu'il n'i ot a cel conseil que aus .IIII. Lors se conmencha Claudas a plaindre de ses homes qu'il li ont ocis et retenu et de sa terre qu'il li ont gastee et arse et de ses chevaus qu'il a perdus. Et Boors se plainst de son pere qu'il fist morir et de sa mere qu'il enchaça povre desiretee et de sa terre qu'il a tenue a tort dés qu'il estoit petis enfes en berch.

618. « Ore regardés, fait mé sire Gavains, liquels de nous a plus de tort. Et il me samble, fait il a mon signour Claudas, que vous avés greignour tort envers lui qu'il n'ait envers vous. Car vous desiretastes son pere et sans raison enchaçastes sa mere par felonnie et avés sa terre tenue contre droit. Et il en a tant sousfert com il plus puet, et puis qu'il vit que vous ne li rendiés mie il vint cha a force de ciaus qui l'i aïdierent a jeter en ciaus qui le tiennent a tort. » Et quant Claudas l'entent si dist : « Sire, je ne ving mie ci pour parler a vous de tel chose, mais pour ce qu'il ot ier entre vos gens et les nos une bataille

et les miens, cette bataille cruelle et pleine de périls qui a duré jusqu'à la nuit. Et ainsi on n'a pu savoir clairement quelle en aurait été l'issue si elle avait pu durer plus longtemps. Toutefois il y a eu un grand nombre de tués d'un côté comme de l'autre et une telle bataille ne pouvait certes pas s'achever sans un terrible carnage. Il me semble que vous tenez prisonniers chez vous certains de mes chevaliers, vous possédez ainsi ce qui me donne le désir d'obtenir la paix entre nous : la condition serait que vous me rendiez nos chevaliers contre la libération de ceux que nous avons capturés. » Les compagnons de Logres répondirent qu'ils y consentaient de grand cœur ; ils prêtèrent le serment qui fut exigé entre les deux parties, monseigneur Gauvain parlant au nom de tous ceux de Logres. « Il faut, ajouta Claudas, que vous envoyiez ici à présent tous mes chevaliers. » Ils l'assurèrent que cela serait fait. « Nous vous demandons la réciproque », dit monseigneur Gauvain. Et Claudas promit qu'il allait le faire bien volontiers, Gauvain pouvait en être assuré.

619. Puis ils se séparèrent, monseigneur Gauvain partit vers les tentes et Claudas s'en retourna à sa cité. Monseigneur Gauvain fit venir devant lui tous les prisonniers, à chacun il offrit une robe selon ses besoins particuliers. Ensuite il donna l'ordre de dresser les tables, il les pria de s'asseoir et les fit servir de fort riche manière. Lorsque, de son côté, Claudas arriva en son palais, il déclara à ses prisonniers : « Chers seigneurs, vous allez pouvoir vous en aller quand

---

molt fort et perillouse, si dura jusque la nuit par coi on ne pooit mie bien veoir a quel fin ele fuſt tournee s'ele eüſt longement duré, si ot assés d'omes ocis d'une part et d'autre, car tel afaire ne puet pas eſtre menee a fin sans grant mortalité. Si me samble que vous avés de nos chevaliers en prison et vous avés bien dont je voldroie bien que pais en fuſt faite, ensi que vous rendissiés nos chevaliers pour les vos. » Et cil dient que ce feront il volentiers, si le creantent a tenir d'une part et d'autre si le fiance mé sire Gavains a tenir pour ciaus de Logre. « Il couvient, fait Claudas, que vos tous mes chevaliers m'envoiés ancore anqui. » Et il dient que si feront il. « Et nous vous requerons autel », fait mé sire Gavains. Et il diſt qu'il le fera molt volentiers, seürs en soit.

619. Atant s'en part si s'en vait mé sire Gavains vers les trés et Claudas s'en vait en la cité. Et mé sire Gavains fait devant lui venir tous les prisons et done a chascun robe tele conme meſtiers li eſt. Puis conmande que les tables soient mises si les fait asseoir et servir bien et richement. Et quant Claudas vint en son palais si diſt a ses prisons : « Biaus signour, vous em porrés bien aler quant

vous le désirerez car, désormais, vous êtes entièrement libres. » En entendant ces paroles, ils furent remplis d'une grande joie. Alors on dressa les tables et, une fois le repas terminé, on donna à chacun un cheval. Quand les chevaliers libérés furent en selle, Lionel dit au roi Claudas : « Sire, il y a là-haut une demoiselle que vous tenez captive en cette tour ; elle fait partie de notre maison. Renvoyez-la avec nous, vous agirez en homme courtois. — Certes, répliqua Claudas, je ne le ferai pas, car je ne dois pas le faire. » Alors Lionel abandonna le sujet, voyant qu'il n'en tirerait pas davantage de Claudas. Mais tous étaient fort heureux de cette délivrance que Dieu leur avait accordée : ils ne croyaient pas sortir de la cité avant bien longtemps. Dès qu'ils eurent franchi les murailles, ceux de l'armée les virent s'approcher et coururent à leur rencontre en leur manifestant la plus grande allégresse qu'on puisse concevoir. Cependant les chevaliers capturés par l'armée de Logres avaient terminé leur repas dans les pavillons de monseigneur Gauvain sans savoir encore qu'ils avaient recouvré leur liberté. Monseigneur Gauvain fit remettre à chacun un cheval de prix, et ainsi revêtus de beaux habits neufs, ils auraient eu fière allure s'ils n'avaient été blessés. Quand ils les vit à cheval, monseigneur Gauvain leur déclara :

620. « Seigneurs, vous voilà entièrement quittes, vous pouvez donc partir quand il vous plaira ; si, en revanche, vous désiriez demeurer encore ici aujourd'hui, on vous ferait grande fête. » Mais eux de répondre qu'ils allaient s'en

---

il vous plaira, car vous estes tout delivré. » Et quant il oent ceste parole si n'en sont [*c*] pas petit lié. Si furent les tables mises, si donna chascun un cheval quant il orent mengié. Et quant il furent monté si dist Lyonniaus au roi Claudas : « Sire, la sus a une damoisele en cele tour que vous tenés em prison qui est de nos gens. Envoiiés le o nous si ferés courtoisie. — Certes, fait il, non ferai, car je ne le doi pas faire. » Et Lyoniaus s'en taist atant quant il voit qu'il n'i prendra plus. Si sont molt lié de ceste delivrance que Dix lor a donee quar il n'en quidoient a piece issir. Et quant il sont fors et cil de l'ost les voient venir si lor vont a l'encontre et lor font tel joie qu'il onques pueent greignour. Et quant li prison orent mengié es trés mon signour Gavain si ne savoient mie encore qu'il fuissent delivré. Et mé sire Gavains fist doner a chascun un bon cheval si furent molt gentilment revestu tout de nuef si fuissent molt bien seant s'il ne fuissent navré. Et quant il furent monté si lor dist mé sire Gavains :

620. « Signour, vous estes tout quite, si vous en irés quant il vous plaira et se vous voliés mais hui demourer on vous feroit

retourner à Gaunes puisqu'on leur en avait accordé le droit, ils préféraient retrouver les leurs que d'être en un autre lieu. Ils les remercièrent avec effusion des bienfaits qu'ils leur avaient prodigués, puis ils quittèrent le camp de leurs adversaires et chevauchèrent en ordre, les uns à côté des autres, jusqu'à l'entrée dans la cité de Gaunes. Ceux qui restaient prisonniers ainsi que le roi Claudas lui-même assistèrent à leur arrivée et le roi à les voir si richement vêtus et montés leur demanda qui leur avait fait ces cadeaux ; ils répondirent que ceux de Logres étaient les généreux donateurs et ils ne tarissaient pas d'éloges sur leur courtoisie, leur noblesse de cœur. Les gens de Gaunes en restèrent stupéfaits ; s'ils n'avaient pas mis toute leur confiance dans le secours qu'ils attendaient de Rome bien plus qu'en leurs propres forces, ils auraient conclu la paix à n'importe quelle condition ; mais ils comptaient bien être secourus, aussi n'abordèrent-ils pas cette question. Alors la clôture fut renforcée très soigneusement pour empêcher les habitants de la ville d'en sortir ni pour assauts ni pour batailles. Néanmoins ceux de Gaunes durent essuyer de nombreuses et violentes attaques des assiégeants mais peu leur importait, car leur cité était si bien fortifiée qu'elle ne redoutait aucun assaut et, à l'intérieur des murs, il y avait beaucoup de monde. Dans l'armée de Logres, en revanche, tous étaient fort chagrins de voir Hector si grièvement blessé ; pour cette raison, ils le remplacèrent par Bohort qui devint ainsi chef de l'armée aux côtés de monseigneur Gauvain.

---

grant feste. » Et cil dient qu'il s'en iront puis qu'il en ont le congié, car il aiment mix avoc lor gent que aillours. Si les mercient molt des biens qu'il lor ont fais si s'en partent atant et s'en vont tout en ordene li uns lés l'autre tant qu'il en vinrent a la cité de Gaunes. Quant li prison les virent venir et Claudas les vit si bien vestus et si bien montés si lor demanda qui ce lor ot doné et il dient que cil de Logres si se loent tant de lor courtoisie et de lor debonaireté que cil de laiens en sont tout esbahi et se il ne se fiassent plus el secours de Rome que en lor pooir il feïssent pais en quelque maniere que ce fust. Mais pour ce qu'il quident estre secouru n'en tiennent il nule parole si est ensi li siares afremés que cil dedens n'en issent fors ne pour assaut ne pour melee. Et nonpourquant sont il assailli menu et souvent mais poi lor en chaut car la cités est si fors qu'il ne criement nul assaut et si ont grant plenté de gent. Et cil de l'ost sont courecié de ce que Hectors est ensi navrés si misent en son lieu Boort et fu sires de l'ost entre lui et mon signour Gavain.

Visites de la reine de Bénoïc et de la Dame du Lac.

621. Dix jours après le début du siège de Gaunes arriva dans l'armée la reine de Bénoïc avec une grande compagnie de moniales. Dès qu'elle fut là et qu'elle vit ses deux neveux, elle fondit en larmes de bonheur et de compassion ; et eux, en apprenant qui elle était, lui manifestèrent à leur tour une grande joie et ils lui firent fête pour l'affection qu'ils portaient à Lancelot du Lac, leur cousin, elle était leur tante, aussi la gardèrent-ils auprès d'eux durant huit jours. La dame leur demanda des nouvelles de son fils, ils lui dirent tout ce qu'il en était. Quant à monseigneur Gauvain et aux autres compagnons, ce n'est pas la peine de demander si sa vue les remplit de liesse : ils n'eurent pas plus tôt appris qu'elle était la mère de Lancelot qu'ils lui montrèrent toute la déférence possible et davantage encore. Au moment où elle les quitta, elle adressa à Dieu du fond du cœur la prière de voir son fils une fois encore avant de mourir, les barons la raccompagnèrent sur un bout de chemin avant de revenir à l'armée.

622. Ce même jour arriva la Dame du Lac devant les pavillons. Une foule de ses gens l'escortaient ; elle demanda à voir Bohort et Lionel. Les deux jeunes gens s'approchèrent, et sitôt qu'ils la virent, ils se mirent à courir vers elle, avec les marques de la joie la plus vive, car elle était de toutes les femmes celle qui leur était la plus chère, elle qui leur avait fait tellement de bien et d'honneur durant toute

---

621. .x. jours aprés ce que la cités fu assise vint en l'ost la roïne de Benuyc a grant plenté de nonnains. Et quant ele i vint et ele vit ses .II. neveus si ploura de joie et de pitié. Et quant il le connurent se li firent molt grant joie et molt grant feste pour l'amour de [*d*] Lanselot del Lac lor cousin et pour ce que lor ante estoit, si le tinrent avoc aus .VIII. jours. Et ele lor demanda nouveles de son fil et il li en disent la verité. Et quant mé sire Gavains et li autre compaingnon sorent que c'estoit la mere Lanselot si ne fait pas a demander s'il en furent lié et joiant, se li firent tant d'onour com il porent et plus. Et quant ele s'em parti si proiia a Dieu de bon cuer que ele veïst son fil une fois devant sa mort et li baron le convoierent une piece, et puis s'en retournerent en l'ost.

622. A celui jour meïsmes vint as paveillons la Dame del Lac a molt grant compaingnie de gent et demanda Boort et Lyonel. Et il vinrent et quant il le virent si lor courent a l'encontre et li firent tel joie conme a celi qu'il aiment plus que nule autre feme et conme a celi qui assés lor avoit fait bien et honour en lor enfance. Et ele lor demanda nouveles de Lanselot et il li dient qu'il est sains et haitiés.

leur enfance. Elle les interrogea ensuite au sujet de Lancelot et ils affirmèrent qu'il était en parfaite santé. « Il n'est donc pas venu avec vous ? s'enquit la dame. — Non, dame, répondirent-ils, il est resté avec le roi Arthur en Bretagne la Grande. — Ne croyez-vous pas qu'il va venir ? poursuivit-elle. — Dame, dirent les jeunes gens, nous ne savons pas. » Et ils lui expliquèrent pourquoi il était resté là-bas. Et la dame, après leur avoir ainsi parlé, leur déclara qu'elle ne pensait pas demeurer plus longtemps puisque Lancelot ne s'y trouvait pas. Ils se mirent cependant à la supplier, tant et si bien qu'elle consentit à passer une journée en ce lieu avec le chevalier qui l'avait épousée[1] et sa compagnie. Bohort, après avoir lié connaissance avec ce chevalier, lui remit en fief la place forte de Cor maintenant qu'ils s'en étaient emparés, et, avec la cité, tous les terres qui en dépendaient si bien que ce jeune seigneur devint riche pour le restant de sa vie. Puis la Dame du Lac s'en alla, les laissant occupés à un siège qu'ils n'avaient pas le moins du monde la volonté d'abandonner. Ils le tinrent en effet jusqu'à la Saint-Michel[2] ; c'est à ce moment que, dans la cité, l'on apprit la venue des armées de Rome, et lorsque cette nouvelle leur parvint, les habitants de Gaunes éprouvèrent une vive satisfaction, car ils se trouvaient en grand besoin d'aide. Le messager les pria de sortir de la cité à l'heure de prime le jour de la Saint-Michel pour aller affronter ceux de Logres ; l'armée romaine alors surgirait de la forêt de sorte que leurs ennemis se verraient attaqués et par-devant et par-derrière. En écoutant ce message, les gens de Gaunes laissèrent éclater leur joie, ils

---

« En ne vint il, fait ele, o vous ? — Nenil, font il, dame, ains remest avoc le roi Artu en la Grant Bretaigne. — Et ne quidiés vous mie, fait ele, qu'il viegne cha ? — Dame, font il, nous ne savons. » Se li dient pour coi il est remés. Et quant ele lor ot ce dit si dist qu'ele ne quiert ja plus demourer puis que Lanselos n'i est. Et nonpourquant li proient tant qu'ele remest entre li et un chevalier qui espousee l'avoit et sa compaignie. Et quant Boors connut le chevalier si le ravesti del chastel del Cor tout de maintenant qui l'avoient pris et de tout ce qu'il i apendoit si que cil en fu riches tous les jours de sa vie. Et la dame s'en ala et laissa ciaus de fors au siege dont il n'avoient talent de departir, si le tinrent jusques a la Saint Michiel, si vinrent a la cité noveles que cil de Rome venoient. Et quant cil de Gaunes les oent si en orent molt grant joie conme cil qui molt grant mestier en avoient. Et li messages lor dist que au jour Saint Michiel a ore de prime issisent fors del chastel encontre ciaus de Logres, et il venroient fors del bois si que cil de l'ost seroient asailli de .II. pars. Et quant cil de la cité oent cel mandement si en furent a merveilles lié et

envoyèrent à leur tour une missive aux Romains pour leur dire qu'ils suivraient à la lettre leurs recommandations. Et donc, la veille de la Saint-Michel, les Romains pénétrèrent dans une forêt, située à quatre lieues de la cité de Gaunes, ils s'y arrêtèrent un jour entier pour y reprendre des forces et examiner leurs armes afin de ne manquer de rien ; les gens de Gaunes savaient parfaitement que les Romains se trouvaient dans la forêt, et, de leur côté, ils se préparèrent le mieux possible : il ne leur restait plus qu'à se mettre en selle. Dans l'armée de Logres, en revanche, on ne soupçonnait nullement cette embuscade, ils étaient tout occupés à s'amuser, en jeunes gens qu'ils étaient et en chevaliers de grande hardiesse. Assurément, ils auraient bien pu connaître une défaite déshonorante si l'effet de surprise s'était produit : mais la Dame du Lac découvrit l'affaire par hasard un jour qu'elle se promenait à cheval par la forêt où les Romains s'étaient tapis. Sitôt les eut-elle vus, sitôt reconnut-elle qu'il s'agissait des Romains, venus à la rescousse de Claudas ; et elle en vint référer à Bohort dans les pavillons, lui apprenant qu'elle avait vu les Romains dans la forêt. « J'en suis sûre, conclut-elle, ils vont venir vous attaquer soit la nuit soit de bon matin. S'ils vous trouvent, vous êtes morts. »

623. Quand ils apprirent cette nouvelle, ils s'exclamèrent qu'ils avaient eu bien de la chance que la Dame du Lac ait surpris les Romains juste à ce moment-là. Ils firent venir monseigneur Gauvain pour lui apprendre que les Romains seraient sur eux la nuit suivante ou le lendemain matin.

---

remanderent as Romains que tout ensi le feroient et cil de Rome entrent en une forest a .IIII. lieues pres de la cité de Gaunes la veille de la Saint Michiel et il i sejornerent toute jour et se reposerent et regarderent lor armes que riens ne lor fausist et cil de la cité savoient bien [*e*] que il estoient el bois si apareillierent endroit aus au mix qu'il porent si qu'il n'i avoit que del monter. Et cil de l'ost ne s'en prendoient garde a cel agiet, ains entendirent a eus deduire conme jouene home qu'il estoient et chevalier de grant proece, si em peüssent bien estre honni a ce qu'il les avoient souspris se ne fust la Dame del Lac qui le sot par aventure si come cele qui chevauchoit parmi la forest ou cil estoient repost. Et si tost com ele les vit si connut bien qu'il estoient Romain et qu'il estoient venu pour secourre Claudas. Lors en vint parler la dame a Boort as paveillons et li dist la novele des Romains que ele avoit veü el bois. « Et je sai bien, fait ele, que il vous venront asaillir a nuit ou le matin. Et s'il vous trouvent vous estes mort. »

623. Quant il oent ceste nouvele si dient que bele aventure lor est avenue de ce qu'ele les a veüs en cel point. Si mande mon signour

« Mais comment savez-vous cela ? s'enquit-il. — Au nom de Dieu, répliqua Bohort, la Dame du Lac me l'a dit après les avoir vus. — Ma foi, affirma monseigneur Gauvain, Dieu nous a vraiment apporté son aide quand nous savons leur présence avant qu'ils ne nous aient attaqués à l'improviste ! Ils auraient bien pu nous dominer sans difficulté si nous avions ignoré leur arrivée ! » Sur-le-champ, on convoqua tous les barons de l'armée ; et tous, ils s'assemblèrent au pavillon de monseigneur Gauvain qui était magnifique et riche, car il avait été fabriqué pour le roi Arthur. Bohort leur apprit les nouvelles : les Romains étaient arrivés à quatre lieues de leur camp et ils s'apprêtaient à les attaquer soit pendant la nuit qui venait soit le matin. « Comme j'ignore, acheva-t-il, l'heure à laquelle ils surviendront, il serait bon que nous puissions armer la moitié de nos troupes pour ne pas être surpris sans armes au moment de l'arrivée des Romains. Sans erreur, ils ne s'imaginent pas que nous connaissions leur présence et comme vous êtes tous compagnons associés en cette entreprise, je vous demande donc, sur la foi que vous vous devez mutuellement, d'armer la moitié de vos gens pendant que l'autre moitié se gardera dispose jusqu'au moment où elle verra que l'on a besoin d'elle. » Tous jugèrent bonne cette décision et voulurent savoir quels compagnons seraient à l'avant-garde. Les quatre rois se précipitèrent en affirmant qu'ils se chargeraient de la première garde avec quatre mille hommes en armes et,

---

Gavain et li conte ceste nouvele des Romains qui venront a nuit ou le matin. « Et conment le savés vous ? fait il. — En non Dieu, fait Boors, la Dame del Lac le m'a dit qui les a veüs. — Par foi, fait mé sire Gavains, bien nous a Dix secourus que nous le savons ançois qu'il nous aient souspris. Car il nous preïssent assés legierement se nous ne seüssiemes lor venue. » Lors furent mandé tout li baron de l'ost. Et quant il furent tout assamblé el paveillon mon signour Gavain conme cil qui estoit biaus et riches et avoit esté fais pour le roi Artu et Boort lor dist les nouveles des Romains qui estoient venu a .IIII. lieues pres d'aus si les assaudront a nuit ou le matin. « Et pour çou, fait il, que je ne sai de quele hore il venront seroit il bien seant chose que nous feïssons armer la moitié de nos homes si que li Romain ne nous truissent mie desgarni quant il venront. Et, sans faille, il ne quident mie que nous saçons lor venue et pour ce que vous estes tout compaingnon de ceste emprise si vous requier je par la foi que vous devés li un l'autre que la moitié de vos gens soient armé et li autre se reposeront tant qu'il verront le besoig. » Et il loent tout cest conseil et li demandent li quel feront l'avant garde. Et li .IIII. roi saillent avant et li dient qu'il garderont l'avangarde a tout .IIII.M. homes armés,

ainsi, au cas où les Romains arriveraient par surprise, ils les trouveraient tout prêts à se défendre.

624. Puis le conseil se sépara, l'armée partit manger dans le camp et s'occupa à bien passer en revue chevaux et armes pour que tout fût absolument prêt au moment nécessaire. Ainsi ils attendirent la tombée de la nuit ; dès que l'obscurité l'emporta sur le jour, les quatre rois se firent armer et équiper avec leurs quatre mille hommes, ils ne se mirent toutefois pas en selle, car ils ne voulaient pas trouver leurs montures fatiguées quand ils en auraient besoin, mais ils tenaient leurs bêtes par les rênes, chacun la sienne auprès de lui, et ils restèrent debout, attendant dans cette attitude jusqu'à la minuit. Voyant alors que l'ennemi n'arrivait pas, ils ordonnèrent à la moitié de leur troupe d'aller dormir pendant que l'autre moitié veillerait jusqu'au jour. C'est ainsi que ceux qui assuraient la garde purent prendre un peu de sommeil, et ils se sentirent bien mieux de s'être reposés un moment. Le lendemain matin, dès le point du jour, monseigneur Gauvain se leva, il se rendit auprès de ceux qui avaient assuré la veille, il leur souhaita le bon jour de Dieu ; ils lui rendirent son salut. « Eh bien, leur dit-il, voilà que les Romains ne sont pas encore là, mais je sais bien qu'ils vont arriver sous peu. Décidez donc entre vous qui sera à l'avant-garde et qui fera l'arrière-garde. » Le roi Bademagu décréta qu'il conduirait l'avant-garde. Le roi Brangoire choisit, lui, le deuxième bataillon, le roi Yon le troisième ; le roi Caradoc

---

en tel maniere que se li Romain vienent pour aus sousprendre qu'il les truisent armés.

624. Atant departi li consaus si vont mengier par l'ost et prendent garde de lor chevaus et de lor armeüres qu'il [*f*] ne lor fausist riens au grant besoing. Ensi atendirent jusqu'a la nuit et si tost com ele fu mellee au jour li .IIII. roi se firent armer et apareillier atout .IIII.M. homes et ne monterent mie sor lor chevaus por ce qu'il ne les trouvaissent mie trop las au besoing, ains les tinrent par les frains chascuns delés lui et furent tout en estant et atendirent ensi jusqu'a la mie nuit. Et quant il virent que cil ne venoient pas si firent la moitié de lor gent dormir et li autre veillierent jusques au jour. Ensi dormirent un poi cil qui l'ost avoient en garde, si en furent plus a aise de tant de repos com il avoient eü. L'endemain, si tost conme li jours parut, se leva mé sire Gavains et vint a ciaus qui avoient veillié et lor dist que bon jour lor donnast Dix. Et il li rendirent son salu. « Ore, fait il, il est ensi que li Romain ne sont mie encore venu et je sai bien qu'il venront par tans. Si devisés entre vous .IIII. li quels va devant et li quels aprés. » El li rois Bandemagus dist qu'il fera l'avangarde. Et li rois Brangoires dist qu'il fera la seconde. Et li rois Yons dist qu'il

déclara qu'il mènerait le quatrième, et avec chacun des rois marcherait une compagnie de quatre mille hommes. Monseigneur Gauvain estima la disposition parfaite et tous partagèrent son avis. Ils avaient déjà saisi leurs armes et mis en ordre les bataillons quand le soleil se leva. Ils établirent encore dix bataillons dont chacun avait pour chef un des barons ; au commandement suprême, ils mirent monseigneur Gauvain et Bohort. Une fois les bataillons établis, ils étaient là, bien en selle devant les pavillons, quand ils entendirent monter une clameur puissante et terrible : c'étaient les Romains qui escomptaient bien les surprendre et les trouver désarmés, ils sortaient du bois en envoyant devant eux quatre bataillons, toutes enseignes levées. Quand le roi Bademagu les vit approcher, du premier rang d'où il se trouvait devant ses hommes, il leur dit : « À présent faites bien attention, de ces gens qui viennent nous attaquer, pas un ne doit rester en selle ! » Et eux de lui répondre qu'on pouvait tranquillement aller de l'avant.

Bataille contre les troupes de Rome, message à Lancelot.

625. Quand les armées s'atteignirent, vous auriez pu voir les lances se briser, les chevaliers désarçonner leurs adversaires avec une si âpre violence que les champs furent couverts de corps. Quant aux Romains, se voyant si fièrement accueillis, face à une armée de chevaliers tels qu'ils ne pouvaient absolument pas entamer leurs forces, ils éprouvèrent une vive inquiétude ; néanmoins cela ne les empêcha nullement de garder

---

fera la tierce. Et li rois Karados dist qu'il fera la quarte, si aura chascuns .IIII.M. homes en sa compaingnie. Et mé sire Gavains s'acorde bien a cest establissement et ausi font tout li autre. Et il orent ja prises toutes lor armes et li solaus fu levés quant il orent devisees lor batailles. Si devisent autres .x. batailles dont chascuns des barons conduisoit une et il orent mis mon signour Gavain et Boort desor aus tous. Et quant les batailles furent toutes devisees et il furent monté devant lor paveillons sor lor chevaus si oïrent en haut une criee grant et merveillouse, car li Romain qui bien les quidierent sousprendre et trouver desgarnis furent issu del bois et orent avant eus envoiie .IIII. batailles les enseignes drecies. Et quant li rois Bandemagus les vit venir qui devant ses homes estoit, si lor dist : « Ore regardés bien que de ces qui ci vienent ne remaingnent en sele. » Et il dient qu'il aillent tout seürement.

625. A l'asambler des os veïssiés lances brisier et chevaliers abatre si durement que tout li champ en sont couvert. Mais quant li Romain virent qu'il furent si hautement rechut et qu'il troverent tel chevalerie qu'il ne lor pooient grever, si n'en furent pas aise et nonpourquant il

leur confiance, car ils étaient extrêmement nombreux et même ils se sentirent d'abord plus sûrs d'eux et encore plus farouches.

626. Après avoir brisé leurs lances, ils tirèrent les épées et coururent attaquer ceux de Logres, lesquels les reçurent avec une telle vigueur que les Romains en furent ébahis, eux qui avaient un contingent d'hommes bien supérieur à celui du roi Bademagu. Ce roi Bademagu était bien parmi ceux de sa génération l'homme le plus terrible au monde, il avait tiré son épée et il se mit à en assener des coups formidables sur sa droite et sur sa gauche. Patridès, son neveu, jeune homme de grande vaillance, valeureux à l'extrême, tira à son tour son épée après avoir brisé sa lance et il entreprit de fendre à grands coups la presse de part et d'autre devant son oncle ; c'était un spectacle si formidable que tous à le regarder comprenaient quelle était sa bravoure. Mais les Romains étaient trop nombreux et l'on ne peut s'étonner si les troupes de Bademagu se trouvèrent contraintes à reculer et à céder la place. Avant de s'y résoudre, toutefois, ils endurèrent bien des peines et des tourments, en cœurs vaillants qu'ils étaient ; il leur serait pourtant arrivé malheur si le roi Brangoire n'était accouru à leur rescousse avec une grosse troupe. Alors les gens de Logres se continrent si remarquablement qu'ils ne bougèrent plus de cet endroit et même il leur fallut peu de temps pour commencer à faire reculer leurs ennemis et à les faire refluer dans la confusion vers le bois d'où ils étaient sortis. À cet instant jaillit de la forêt un des sénateurs de Rome, un jeune chevalier très valeureux, à la tête d'une foule

---

se fierent molt en la grant force de gent qu'il avoient si en furent plus asseür et plus orgueillous au con[*397a*]mencement.

626. Quant il orent lor lances brisies si traient les espees et coururent sus a ciaus de Logres et cil les rechurent si hautement qu'il en furent tout esbahi pour ce qu'il avoient plus de gent que li rois Bandemagus n'avoit. Et li rois Bandemagus estoit li plus merveillous hom del monde de son aage, et ot traite l'espee si conmence a doner grans cops a destre et assenestre. Et Patridés ses niés qui estoit de molt grant prouece et prous a merveilles et ot l'espee traite quant il ot la lance brisie, et conmence a departir cops cha et la par devant son oncle merveillousement que nus ne le veïst qui a prodome ne le tenist. Mais li Romain avoient tant de gent que ce n'iert se merveilles non par coi il couvint a la gent Bandemagu reüser et widier place. Mais il sousfrirent ançois molt paine et travaus conme cil qui estoient de molt grant prouece si fuissent mal bailli quant li rois Brangoires les secourut atout grant gent. Et lors se tinrent si bien qu'il ne se remuerent et ne demora gaires qu'il conmencierent a prendre terre sor lor anemis et les reculerent molt vilainement ariere vers le bois

de combattants, il les conduisait muni de ses belles et riches armes. Il vit le roi Bademagu qui pourchassait ses soldats et les massacrait comme s'il avait été un monstre ; il le désigna à ses compagnons avec ces mots : « Voyez-vous là-bas ce chevalier qui accomplit tous ces exploits ? — Très bien, répondirent-ils. — Sachez-le, affirma le jeune homme, c'est Gauvain, le neveu du roi Arthur, ou bien alors, c'est Lancelot du Lac, le chevalier remarquable dont le monde entier parle. » Et eux de dire que cela pouvait bien être la vérité. « Allons, conclut le jeune Romain, tous sur lui ! Qu'on voie qui saura l'abattre ! Celui-là, je lui assurerai la richesse jusqu'à la fin de ses jours. »

627. Aussitôt tous lancèrent leur monture et allèrent s'abattre sur le roi Bademagu avec une telle brutalité qu'ils firent rouler au sol cheval et cavalier. Il se remit immédiatement sur pieds, mais dès qu'il les vit rassemblés autour de lui, il comprit bien qu'ils avaient l'intention de s'emparer de sa personne et il se défendit le mieux qu'il pouvait. Néanmoins, ses efforts ne lui servirent à rien, car ils le saisirent de force et ils l'emmenèrent sous bonne garde tout en l'assurant qu'ils allaient l'envoyer dans la prison de la ville ; ils étaient particulièrement contents de l'avoir pris, ils pensaient en effet que sa capture signifierait la fin de la guerre. Quand les Romains se furent ainsi emparés de Bademagu et que ses hommes le surent, leur cœur se remplit d'épouvante et il ne fut plus très difficile de triompher d'eux : sans plus

---

dont il sont issu. Lors issi del bois uns des sinatours de Roma jouenes chevaliers et de grant prouece atout grant plenté de gent si vint devant bien armés et richement. Et vit le roi Bandemagu qui enchauçoit ses homes et ocioit ausi com se fust uns mostres, si le moustre a ses compaingnons et lor dist : « Veés vous, fait il, cel chevalier qui tant fait d'armes ? — Oïl, bien, font il. — Saciés, fait il, que c'est Gavains, li niés au roi Artu, ou Lancelot del Lac, li bons chevaliers dont tous li mons parole. » Et il dient que ce puet bien estre. « Ore a lui, fait il, qui le porra abatre ! Je le ferai riche home a tous les jours de sa vie. »

627. Lors laissent courre tout ensamble et fierent sor le roi Bandemagu de tel force qu'il le portent a terre, lui et son cheval. Et il saut sus maintenant et pense bien tantost qu'il les voit assamblés qu'il beent a lui prendre, si se desfent au mix qu'il pot. Mais sa desfense n'i ot mestier car il le prisent a fine force et l'enmenerent en bone garde et dient qu'il l'envoieront en la cité en prison si sont ore molt lié de ce qu'il l'ont pris, car bien quident par lui lor guerre avoir afinee. Quant li Romain orent pris le roi Bandemagu et si home le sorent si en furent si esmeïé qu'il en furent legier a descon[*b*]fire, si

penser à leur survie, ils tournèrent les talons et se mirent à fuir, laissant le champ libre. Le roi Yon, qui conduisait le troisième bataillon, les vit refluer en proie à la panique, il dit à ses hommes : « Vite, à leur secours sur-le-champ ! Ils ont dû se trouver confrontés à une grosse armée qui sans doute a capturé l'un des leurs. C'est pourquoi vous les voyez si découragés. » Immédiatement, il galopa à leur rescousse le mieux qu'il pouvait. Mais presque aussitôt deux des plus forts bataillons romains sortirent du bois. Au moment où le roi Yon s'approchait de la mêlée, le roi Caradoc à son tour sortait des bois avec tous ses hommes, mais il n'entra pas dans la presse, il poussa un peu plus loin pour aller attaquer deux autres bataillons romains qui arrivaient avec des troupes toutes fraîches. Alors commença un épouvantable combat sur deux fronts en même temps ; il y eut un nombre impressionnant de morts, des hommes de grande valeur et de braves chevaliers.

628. Lorsque monseigneur Gauvain vit ces bataillons qui sortaient si brusquement des bois sans qu'on pût en rien les apercevoir avant le moment où ils fondaient sur leurs adversaires, il déclara à Bohort : « Seigneur, ce serait une bonne chose si l'on pouvait savoir combien d'hommes ils peuvent être en tout. — Seigneur, répondit Bohort, cela n'est pas possible ; mais je vais vous dire ce que vous ferez : faites entrer dans le combat vos hommes par petits effectifs ; divisez vos bataillons et de chacun composez deux ou trois corps à la tête desquels vous placerez un chef de valeur. Seulement ne changez rien aux trois derniers, car ils repré-

---

ne lor chaut de lor vie si tournerent les dos et guerpissent place. Et quant li rois Yons qui conduisoit la tierce bataille les vit venir si esmaiiés si dist a ses homes : « Or del secourre tost et isnelement ! Cist ont trouvé plenté de gent qui ont aucun de nos homes pris par coi il sont si desconforté. » Lors les secourut au mix que il pot, si ne demoura gaires que doi des maïstres batailles vinrent des Romains qu'il furent issu del bois. Et quant il aprocha de la bataille si desbuscha li rois Karados et toute sa gent et ne se feri pas en la bataille ains s'en ala par defors assambler a .II. batailles des Romains qui venoient freschement et ensi fu conmenciés li estours perillous en .II. liex, si ot assés mors de prodomes et de bons chevaliers.

628. Quant mé sire Gavains vit queles batailles issoient si soudainement del bois qu'il n'en veoit nule devant qu'il fuissent sor aus enbatus si dist a Boort : « Sire, molt fust bone chose s'il peüst estre que nous seüssiemes com bien de gent il pueent estre. — Sire, fait il, ce ne puet estre en nule maniere. Mais je vous dirai que vous ferés. Envoiés vostre gent petit et petit la et devisés vos batailles et faites d'une bataille .II. ou .III., et en chascune metés bon conduisseour.

sentent notre ultime espoir en cas de nécessité ; c'est là en effet que nous tenons les chevaliers à la valeur éprouvée et ceux de nos combattants qui sont les plus à redouter dans ce monde. » Et monseigneur Gauvain accomplit exactement ce que Bohort lui avait proposé : il divisa ses bataillons, chacun en trois parties, et quand cela lui paraissait urgent il envoyait l'un après l'autre ces contingents au combat. À l'heure de prime, il les avait ainsi tous envoyés, à l'exception des deux derniers. Alors les hommes de la cité de Gaunes, convaincus qu'il n'y avait plus de combattants ennemis en réserve, se ruèrent hors des murs de leur ville et entrèrent dans la bataille avec une telle violence que, dans leur élan, ils précipitèrent sur le sol un grand nombre de leurs adversaires. Et ceux de Logres étaient sur le point d'être dominés sans grands efforts quand monseigneur Gauvain introduisit son neuvième bataillon où combattaient ses quatre frères. Sitôt qu'ils furent dans la mêlée, les Romains estimèrent que le dernier bataillon venait de faire son entrée et, à leur tour, ils appelèrent leur ultime corps qui comprenait les Romains du conseil. C'était un bataillon qui comptait des troupes énormes, et de nobles seigneurs dont on n'aurait certes pas pu croire en les voyant qu'il était facile de les vaincre ! Sur ce corps d'armée flottait l'étendard de Rome où l'on voyait une aigle d'or et un dragon ; les deux se dressaient, farouches, sur deux bandes de fer et l'ensemble pesait assez lourd pour représenter le faix de quatre chevaux. Une fois issus de la forêt, ils se mirent à galoper dans la plaine ;

Mais les .III. daerraines ne movés, car ce doivent estre nostre esperance se mestiers en est, car la sont li prodome et la chevalerie el monde qui plus fait a redouter. » Lors les fait mé sire Gavains ensi que Boors l'ot devisé et devise ses batailles et fait d'une .III. Et quant il en voit le besoing si les envoie en la bataille. Et quant vint a ore de prime si les ot tous envoiés fors les .II. daerraines batailles. Et cil de la cité quidierent qu'il n'eüst riens de remanant si issirent fors et se ferirent en la bataille tant roidement que molt en abatirent en lor venir si fuissent cil de Logres a cel point assés legierement desconfit quant mé sire Gavains lor envoia la novisme bataille ou si .IIII. frere estoient. Et quant ele fu venue si quidierent li Romain que lor daerraine bataille fust venue si envoierent fors lor daerraine ou li consaus de Rome estoit. Et en cele bataille avoit tel plenté de gent et de haus homes que on ne peüst quidier qu'ele fust legierement a desconfire, illoc fu li estandars de Rome ou il avoit par desus une aigle d'or et un dragon, si furent dreciés en .II. bendes de fer molt fierement et pesoit le fais a .IIII. chevaus chargiés. Et quant il furent issu de la forest et il se furent [*c*] mis a la champaingne.

monseigneur Gauvain les aperçut, il confia à Bohort : « Seigneur, voici le dernier bataillon des Romains qui passe sous nos yeux. Je le reconnais bien à leur dragon que je vois sur l'étendard ; c'est là que réside toute la fierté des Romains, si nous arrivons à les mettre en déroute, je suis sûr que nous n'aurons aujourd'hui plus rien à redouter de tous ceux de cette ville. — Seigneur, acquiesça Bohort, je crois que vous avez raison. Je vous dirai de mon côté ce que nous allons faire, si mon plan vous paraît bon : allons-nous-en d'ici par l'autre chemin qui passe derrière ce pavillon et marchons à leur rencontre, nous les frapperons alors d'une façon si terrible qu'ils en resteront stupéfiés ; si nous nous débrouillons assez bien pour réussir à mettre bas cet étendard, je vous l'assure : ils n'auront plus le cœur de continuer s'ils voient leur étendard sur le sol. » Monseigneur Gauvain déclara que c'était bien le meilleur conseil qu'il pouvait entendre. Dès lors, ils envoyèrent un message à Hector pour lui confier ce qu'ils avaient décidé ; en effet, ce dernier s'était remis de la blessure que lui avait infligée Claudin et c'était lui qui conduisait le dernier bataillon. Hector aussi trouva que c'était de très bonne tactique. C'est pourquoi ils passèrent derrière les pavillons et marchèrent droit sur le dernier bataillon romain ; dès que ces derniers les virent arriver, ils foncèrent de tous leurs chevaux, les deux groupes se heurtèrent de plein front, entrechoquant leur lances, et il y eut une foule de cavaliers désarçonnés dans cette attaque, tous seigneurs qui ne devaient jamais plus se relever. Mais une fois

---

Et mé sire Gavains les vit si dist a Boort : « Sire, veés ci la daerraine bataille des Romains. Je les connois bien au dragon que je voi sor l'estandart, la est li orguels de Rome et, se nous les poons desconfire, je sai bien que nous n'ariens hui mais garde de tous ciaus de ceste place. — Sire, fait Boors, je quit que vous dites voir, si vous dirai que nous ferons se vous quidiés que ce soit bon a faire. Mouvons par ceste autre voie deriere cest paveillon et lor alom a l'encontre et ses ferons si merveillousement qu'il en soient tout esbahi et se nous poons tant faire que nous abatons cel estandart. Je vous di vraiement qu'il n'auront ja puis duree qu'il verront lor enseigne abatue. » Et mé sire Gavains dist que c'est li miudres consaus qu'il i voie. Et lors envoient a Hector et dient ce qu'il avoient pourparlé car il estoit garis de la plaie que Claudins li ot faite, si conduisoit la daerraine bataille. Et il dist que c'est bon a faire. Atant s'en vont par derriere les paveillons et s'en vont droit encontre la daerraine bataille des Romains. Et quant cil les virent venir si lor laissent corre lor chevaus et s'entrefierent de lor lances si en ot molt d'abatus en lor venir qui puis ne se porent relever. Et quant il orent lor lances brisies si

les lances en morceaux, les autres empoignèrent leurs épées au fer tranchant et ce fut le début d'un combat où quantité de nobles cœurs perdirent la vie — un grand malheur et un lourd dommage ! Monseigneur Gauvain ainsi que Bohort et Hector avaient saisi dans leur poing leur épée, maintenant que leur lance était brisée, et ils se jetèrent au plus épais de la mêlée où nos trois compagnons entreprirent d'accomplir des exploits : on ne pouvait les regarder faire sans être saisi d'une terrible admiration ; mais jamais, quand bien même ils y avaient mis tout leur possible, ils ne furent capables d'atteindre l'étendard, car il était entouré de trois cents chevaliers qui tous étaient dotés d'une extrême vaillance et de hardiesse ; ainsi furent-ils dans l'impossibilité de réaliser ce qu'ils avaient décidé en se lançant dans cette entreprise.

629. La mêlée dura la journée entière, elle fut aussi intense qu'épouvantable, dans les deux camps, les morts furent innombrables. Mais plus que tout autre, Bohort se montra un chevalier hors pair : à aucun moment de la bataille, il ne cessa de tuer et de jeter sur le sol des chevaliers ennemis, tant et tant il accomplit de hauts faits que les Romains, qui ne le connaissaient pas du tout naguère, le remarquèrent et distinguèrent sur tous ses compagnons à la puissance des coups qu'il portait ; et ils affirmaient que les gens du royaume de Logres auraient été écrasés ce jour-là s'il n'y avait eu Bohort ; en vérité, si extraordinaire fut sa prouesse qu'il l'emporta sur tous, dans un camp comme dans l'autre. Et le soir, quand la nuit s'installa, tandis que ceux de Rome s'en retournaient

---

metent les mains as espees trenchans et conmencent bataille ou mains gentix hom morut dont ce fu deus et damages. Et entre Boort et mon signour Gavain et Hector orent mises les mains as espees si tost com il orent lor lances brisies et se fierent en la grignour presse et conmencierent li .III. compaingnon a faire d'armes tant que nus nes veïst qui ne s'esmerveillast, mais onques pour pooir qu'il eüssent ne porent avenir a l'estandart car il i avoit teus .CCC. chevaliers qu'il n'i avoit celui qu'il ne fust prous et hardis. Et pour ce ne porent il mie faire ce qu'il avoient entrepris et enpourpensé a faire.

629. Toute jour dura la mellee grans et merveillouse et molt i ot mors d'homes d'une part et d'autre. Mais sor tous ciaus qui i furent le fist mix Boors en toute chevalerie. Car il ne fina onques en tout le jour d'omes ocirre et d'abatre, fist tant par sa proece que li Romain qui onques mais ne l'avoient veü le connurent sor tous ses compaingnons as grans cops qu'il departoit et dient bien que cil de Logres eüssent esté desconfit s'il n'eüst esté et sans faille il le fist si bien celui jour qu'il en ot le pris de toutes pars. Au soir, quant la nuis fu venue, s'en alerent cil de Rome en la

dans la ville, ceux de Logres regagnèrent leur campement et ôtèrent leurs armes ; cependant un certain nombre restèrent sur le pied de guerre et passèrent toute la nuit à monter la garde près de l'armée de peur que ceux de la ville n'opèrent une attaque par surprise.

630. Quand les nobles seigneurs eurent déposé leurs armes, ils se rendirent compte que le roi Bademagu n'était pas parmi eux ; ils demandèrent à ses hommes ce qu'il était devenu et ils répondirent tout en pleurant que les Romains l'avaient capturé et emmené dans la ville. À cette nouvelle, ils furent remplis de colère et de chagrin, car ils avaient en lui un précieux auxiliaire qui leur était d'un grand réconfort. Alors monseigneur Gauvain voulut savoir s'ils avaient fait eux aussi des prisonniers parmi les Romains, mais ils lui déclarèrent qu'ils allaient attendre la venue du lendemain : « Alors nous nous battrons et il y en aura bien qui tomberont entre nos mains que nous pourrons échanger contre le roi Bademagu. Puisse Dieu nous l'accorder », conclurent-ils. Cette nuit-là dans l'armée de Logres, il y eut une profonde tristesse ; au matin, ils reprirent leurs armes et attendirent la sortie des armées romaines pour repartir à l'attaque. Dès qu'ils furent sur le champ de bataille, ils soutinrent le choc des bataillons adverses les uns à la suite des autres et se mirent à affronter et à tuer les ennemis de façon féroce ; le combat se poursuivit jusqu'à la nuit, cruel et horrible ; il y eut quantité d'hommes tués dans les deux camps ; mais ce jour-là, ce furent les gens de Logres qui eurent de façon manifeste le dessous, ceux de

---

cité et cil de [*d*] Logres retournerent a lor paveillons si se desarmerent et teus i ot qui ne se desarmerent mie ains cerchierent toute la nuit l'ost que cil de la cité nes souspresissent par aventure.

630. Quant li haut home furent desarmé et il virent que li rois Bandemagus lor failloit si demanderent a ses homes qu'il estoit devenus. Et il respondirent em plourant que li Romain l'avoient pris et mené en la cité. Et quant il oïrent ce si en furent molt courecié, car grant aïde et grant confort ot en lui. Lors demanda mé sire Gavains s'il ont nul prison des lor et il dient qu'il lairont le jour a demain venir. « Si nous assamblerons et teus nous querra entre nos mains que nous le raverons pour lui. » Et il dient que Dix lor otroit. Cele nuit furent cil de l'ost molt dolant, et au matin s'armerent et atendirent que cil del ost de Rome issirent fors pour assambler a eus. Et quant i furent a plain champ si rechurent les unes batailles et les autres et s'entreconmencierent a abatre trop mervellousement et si dura la bataille jusqu'a la nuit cruouse et felenesse. Si en i ot molt d'ocis d'une part et d'autre si avint celui jour que cil de Logres en orent molt le piour, car trop estoient gent cil de la cité.

la cité de Gaunes étaient vraiment trop nombreux. Certains d'entre eux affirmaient que si monseigneur Gauvain, Bohort et Hector ne s'étaient si farouchement battus, c'en aurait été fait de l'armée de Logres. Au moment de se séparer, les hommes de Gaunes s'étaient emparés d'un grand nombre de leurs adversaires et ils les conduisirent dans les prisons de leur cité. Ceux de Logres s'en revinrent à leur campement; une fois les armes déposées, ils découvrirent combien leurs pertes avaient été lourdes et ils éprouvèrent un violent chagrin. Toutefois ils ne s'y abandonnèrent point, car ils craignaient que ceux de Gaunes ne l'apprissent et ils préféraient éviter cela, en contenant leur peine.

631. Cinq jours de suite, les armées de Logres affrontèrent celles de Gaunes et, cinq fois, ce fut pour y laisser beaucoup des leurs. Lorsque les combats eurent duré toute une semaine sans cesser un seul jour, une atroce puanteur commença à se dégager des corps des chevaliers tués, car leurs amis ne les avaient pas ensevelis et les troupes de Logres avaient été sévèrement décimées du fait de leur très grande infériorité numérique. Mais lorsque les troupes qui se trouvaient dans les murs de Gaunes sentirent l'infection que répandaient les cadavres, elles envoyèrent des messagers à ceux qui étaient installés devant leur cité pour leur demander de consentir à une trêve de quinze jours afin d'enterrer leurs amis; et les seigneurs du royaume de Logres qui avaient un grand désir de remplir cette tâche donnèrent leur accord pour la trêve: les serments en furent échangés entre monseigneur Gauvain et Pantalyon, le

---

Si dient aucunes gens que se mé sire Gavains et Boors et Hectors ne fuissent cil de Logres fuissent desconfit. Et quant ce vint au departir si em prisent cil dedens molt grant partie et les misent en prison en la cité de Gaunes. Et quant cil de Logres vinrent a lor paveillons et il fuissent desarmé et il trovent le grant perte qu'il avoient faite si en firent molt grant doel et plus grant l'eüssent il fait mais qu'il douterent que cil de la cité ne le seüssent et pour ce le laissierent il a faire.

631. Ensi assamblerent cil de Logres par .v. fois ne onques nules fois n'asamblerent qu'il n'i perdissent de lor gent. Et quant la bataille ot duré une semaine entiere sans cesser si fu moult grans la puour de ciaus qui avoient esté ocis, car lor amis ne les avoient pas enfoiis et cil de Logres i avoient estrangement perdu, car assés estoient mains de gent que li autre. Et nonpourquant si tost com cil dedens sentirent la grant puour de ciaus qui mort estoient si manderent a ciaus de fors qu'il lor donnassent trives .xv. jors de lor amis enterer. Et cil qui de ceste [*e*] chose estoient desirant otroiierent les trieves si les fiancierent entre mon signor Gavain et Pantelyon, li

principal conseiller de Rome, sous la condition que, d'un côté comme de l'autre, tout homme aurait la vie sauve. Tout de suite après, ceux de Logres pénétrèrent dans la forêt pour y couper du bois, ils brûlèrent les débris de corps devenus inidentifiables, tandis que les morts encore reconnaissables étaient enfouis dans la terre bénite du cimetière. Ce devoir rempli, tous prirent du repos, aussi bien dans la cité que dans le campement, car ils avaient toute confiance dans la paix jurée. On confirma encore les trêves d'une telle façon que ceux de la cité avaient le loisir d'entrer dans le camp de leurs adversaires et, réciproquement, ceux de Logres dans la cité, pour visiter les chevaliers et admirer les grandes richesses qui se trouvaient là. Lorsque le roi Claudas apprit qu'il détenait dans ses geôles le roi Bademagu, le souverain de Gorre, il l'aurait sur-le-champ fait mettre à mort sans l'opposition de ses hommes qui le retinrent de commettre ce crime tout en lui demandant la raison pour laquelle il le haïssait avec tant de force. Claudas répondit que le roi Bademagu avait tué un chevalier qu'il chérissait particulièrement.

632. « Au nom de Dieu, sire, s'écrièrent ses hommes, vous n'allez pas agir de cette façon ! On ne doit pas, en effet, mettre à mort un roi pour le meurtre d'un simple chevalier, pas plus que si un chevalier tuait un écuyer. Il s'agit ici d'un roi sacré et couronné, certes vous ne devez aucunement le faire exécuter à cause du meurtre d'un chevalier. » Et Claudas, à les voir si opposés à la mort du roi, leur permit de le laisser tranquille. Ceux de Logres bien des fois proposèrent une rançon pour

---

maïstres consaus de Rome sauvement d'ambes .II. pars. Et lors alerent en la forest et coperent bois et arderent les pieces des cors que on ne pooit connoistre et ciaus que on connoissoit misent il el cimentiere beneoit. Aprés se reposerent cil de l'ost et cil de la cité conme cil qui estoient tout asseür, si furent les trives affremees que cil de la cité pooient venir et aler en l'ost et cil de l'ost en la cité veoir la chevalerie et la grant richece qui i estoit. Et quant li rois Claudas sot qu'il ot le roi Bandemagu en prison, le signour de Gorre, si l'eüst esroment ocis se ne fuissent si home qui l'en destournerent et li demanderent porcoi il le haoit si durement. Et il lor dist pour ce qu'il avoit ocis un chevalier que il molt amoit.

632. « En non Dieu, sire, font si home, ce ne ferés vous mie, car on ne doit pas ocirre un roi pour un chevalier s'il ocist ne un chevalier ausi s'il ocioit un esquier. Et toutes voies est cis rois sacrés et couronés si ne le devés pas ocirre por la mort d'un chevalier. » Et quant Claudas vit qu'il ne voloient pas la mort au roi si le laissent atant ester. Et cil de l'ost quierent souvent sa raençon mais Claudas ne volt home escouter ne oïr pour ce qu'il savoit

faire libérer Bademagu, mais Claudas se refusa à écouter quiconque, en homme qui savait parfaitement que le roi Bademagu était en ce monde le seigneur en lequel on pouvait trouver les conseils les plus avisés. Pour cette raison il ne voulut conclure aucun accord le concernant malgré toutes les promesses qu'on lui fit. Cependant la trêve durait encore quand un jour, d'aventure, monseigneur Yvain qui s'était levé à l'aube et avait pris ses armes monta son robuste et rapide destrier pour aller se promener dans la forêt toute proche sans emmener avec lui ni écuyer ni serviteur ; et voilà qu'il rencontra sur son chemin un jeune homme qui arrivait à toute allure ; il lui demanda qui était son seigneur et d'où il venait ; le garçon répondit qu'il était du royaume de Logres et que son maître était Lancelot du Lac : « Il m'a envoyé ici en me priant instamment de m'informer si, véritablement, comme on le lui a raconté, les Romains sont venus à la rescousse de ceux de Gaunes, s'ils sont vraiment une armée si énorme que chaque jour ceux de Logres sont vaincus et qu'en fait ils ont tout perdu depuis que ces troupes de secours sont arrivées en la cité. Il m'a envoyé ici afin de savoir la vérité sur tous ces bruits ; car si véritablement ceux de Logres ont besoin de secours, Lancelot sera ici avant sept semaines révolues avec une si énorme quantité d'hommes que ceux de Gaunes ne pourront résister. — Eh bien, confessa monseigneur Yvain, c'est la vérité : les Romains sont arrivés pour aider ceux de Gaunes et ils nous ont déjà causé de terribles dommages, car les troupes de Gaunes sont extrêmement nombreuses. Si nos

---

bien que li rois Bandemagus estoit li hom el monde ou on peüst meillour conseil trouver. Et pour ce ne li volt il mie acorder pour promesses que on li feïst. Endementres que les trives durerent avint un jour que mé sire Yvains se fu molt matin levés et ot prises ses armes et fu montés sor un destrier fort et isnel et s'en furent alé esbatre en la forest qui pres d'illoc estoit, si ne mena o lui ne esquier ne garçon. Lors li avint qu'il encontra el chemin un vallet qui venoit molt grant oirre se li demande a qui il est et dont. Et cil li dist qu'il est del roialme de Logres et est a Lanselot del Lac « qui cha m'a envoié a grant besoig pour savoir se c'est voirs que on li a dit que de Rome est venus li secors a ciaus de Gaunes et a trop de gent et que cil de Logres sont chascun jour desconfit et qu'il ont tout perdu puis que li secours vint en la cité. Et pour savoir ent la verité m'a il cha envoiié. Car, s'il est voirs que cil de Logres aient mestier de secours, Lanselos sera ci ençois .VII. semaines a si grant plente de gent que ja cil de Gaunes n'i averont duree. — Certes, fait mé sire Yvains [*f*] il est voirs que cil de Rome sont venus[a] et ont ja ciaus de Logres molt grevés quar cil de Gaunes ont trop grant gent. Et se cil

hommes établis là dehors dans le camp n'avaient pas été des chevaliers hors pair, ils auraient perdu toutes leurs forces, mais la valeur extraordinaire de Bohort qui ne peut céder à aucun tourment ni aucune souffrance les a aidés à se maintenir : sans ce seul héros nous étions totalement perdus.

633. — Et vous, seigneur, s'enquit le jeune homme, qui êtes-vous qui m'apprenez ces nouvelles ? — Et pourquoi le demandes-tu ? répliqua monseigneur Yvain. — C'eſt, expliqua le garçon, que si je croyais que vous dites la vérité, sur-le-champ je m'en retournerais et je ne cesserais pas de cheminer jusqu'à me retrouver auprès de mon seigneur pour lui apprendre ces nouvelles. — Je suis Yvain, le fils d'Urien, répondit-il. — Seigneur, pria le jeune homme, ôtez donc votre heaume pour que je vous voie sans rien qui vous dissimule. » Monseigneur Yvain retira son heaume et il répéta : « Ami, je suis Yvain, assurément. — Seigneur, déclara le jeune homme, je vous reconnais parfaitement et je vous recommande à Dieu, car je m'en vais retourner au royaume de Logres de façon à y être vite. Mais apprenez-moi d'abord, au nom de Dieu, si vos compagnons sont saufs et en bonne santé. — Oui, déclara Yvain, vous pouvez l'annoncer à Lancelot. Cependant apprenez-lui aussi que le roi Claudas retient en sa prison le roi Bademagu, ce qui nous cause un grand chagrin, car c'eſt le plus sage de l'armée, celui qui sait donner quand il le faut les conseils les plus juſtes. — Croyez-vous, s'inquiéta le garçon, que Claudas le maltraite ? — Non pas, le rassura Yvain, soyez sûr que non. »

---

defors ne fuissent trop bon chevalier il eüssent tout perdu le pooir mais li grans prouece Boort qui por paine ne pour travail ne puet eſtre lassés les maintient del tout. Et se il seus ne fuſt nous eüssiens tout perdu.

633. — Sire, fait li vallés, qui eſtes vos qui ces nouveles me dites ? — Por coi le demandes tu ? fait il. — Pour ce, fait il, que se je quidoie que ce fuſt voirs je retourneroie orendroit, si ne fineroie jamais d'errer devant que je fuisse revenus a mon signour et que je li eüsse conté les nouveles. — Je sui, fait il, Yvains li fix au roi Urien. — Sire, fait li vallés, ore oſtés dont voſtre hiaume si que je vos voie apertement ». Et il oſte son hialme et li diſt : « Amis, ce sui je. — Sire, fait il, je vous connois molt bien si vous conmant a Dieu, si m'en irai el roialme de Logres si que je i serai prochainement. Si me dites, pour Dieu, se voſtre baron sont sain et haitié. — Oïl, fait il, ce poés dire a Lanselot. Mais itant li dites que li rois Claudas tient le roi Bandemagu en prison qui molt nous desconforte, car c'eſt li plus sages hom de noſtre oſt et qui mix nous conseille au besoing. — Et quidiés vous, fait li vallés, qu'il li face mal ? — Nenil, fait il, asseür en soiiés. »

634. Alors le garçon fit demi-tour, il se remit en route et se hâta de regagner le royaume au plus vite, car il était très anxieux de se retrouver auprès de son seigneur pour l'informer de tout ce qu'il avait entendu. Et monseigneur Yvain de son côté, après s'être longuement promené dans la forêt, s'en revint à l'armée, il s'y arrêta et immédiatement raconta sa rencontre avec l'écuyer à monseigneur Gauvain ; il ajouta qu'il avait renvoyé le jeune homme à Lancelot pour lui apprendre les derniers événements ; monseigneur Gauvain en conçut une grande satisfaction ; il lui tardait fort, comme à tous les autres, que Lancelot se retrouvât au milieu d'eux, car l'extraordinaire vaillance qui était son apanage les poussait à beaucoup l'espérer. Mais quand Bohort apprit qu'on avait fait appel à Lancelot, il éprouva un dépit incomparable, il déclara à Hector et à son frère Lionel : « Seigneurs, nous voilà complètement déshonorés : nous nous sommes montrés de si pauvres combattants qu'il nous faut être secourus par Lancelot ! Ah, certes, j'aimerais mieux que nous ne fussions jamais venus ici, nous que Lancelot jugera des lâches et des cœurs faillis ! — Seigneur, se récria Hector, gardez-vous de jamais parler ainsi ! Personne à connaître notre situation réelle ne saura vous blâmer : nos ennemis sont beaucoup trop, nous sommes un tout petit nombre et quand bien même on blâmerait quelqu'un, vous, vous seriez pour toujours couvert de légitimes éloges. Aussi bien ceux de l'autre camp que les nôtres, nous vous avons reconnu

---

634. Atant s'en retourne li vallés et se remet en son chemin et se haste de tost repairier car molt li tarde qu'il soit revenus a son signour et qu'il li ait contees ces noveles. Et quant mé sire Yvains se fu grant piece esbatus en la forest si descendi en l'ost et repaira et conta maintenant s'aventure del vallet a mon signour Gavain, et li dist qu'il l'avoit envoié ariere a Lanselot pour dire la novele conment il lor est avenu. Si en fu molt bel a mon signour Gavain car ausi li tardoit il molt et a tous les autres que Lanselos fust avoc aus, car il avoient en lui grant esperance et grant oirre pour la grant prouece dont il estoit merveillousement garnis. Quant Boors sot que Lanselos estoit mandés si en fu tant dolans que nus plus si dist priveement a Hector et a Lyonel son frere : « Signour, or somes nous tout honi qui l'avons si povrement fait qu'il couvient que Lanselos vous secoure. Certes, je aimasse mix que nous n'i fuissiens ja venu, car il nous tenra a recreans et a faillis. — Sire, fait Hector, gardés que vous ne le dites jamais. Car certes nus [*398a*] ne vous em blasmera qui la verité en saura. Car il sont trop et nous somes poi et par foi qui qu'en soit blasmés, vous en serés par droit loés a tous jours. Car cil de laiens et nous meïsmes vous en avons conneü

pour le meilleur chevalier de toute l'armée en raison de votre valeur extraordinaire; vous ne devez donc pas être chagrin si Lancelot sait que nous avons besoin de secours. Quel que soit notre sort lorsqu'il arrivera, vous aurez été pour nous le plus brave en toutes occasions, alors que les meilleurs chevaliers de notre armée étaient en train de se faire écraser. Sans votre présence, nous aurions tout perdu. Certes, si monseigneur Lancelot avait été avec nous, je ne vois pas comment il aurait pu accomplir plus d'exploits que vous.

Nouvelle bataille : Claudin et Canart prisonniers.

635. — Ah, Hector, se récria Bohort, qu'est-ce que vous dites ! Dieu me vienne en aide ! Si monseigneur Lancelot venait en ce pays, Claudas ne l'aurait pas plus tôt appris qu'il déguerpirait de ce lieu en homme qui n'aurait même pas le courage de l'attendre ! » Ils continuèrent longuement à parler de ce sujet jusqu'au moment où Bohort déclara qu'il préférerait se faire tuer à ne pas accomplir tant de hauts faits qu'il l'emporterait sur tous, avant l'arrivée de Lancelot à quelque moment qu'elle se produisît. Ils attendirent donc de cette façon l'expiration des trêves. Puis ceux du camp commencèrent de se préparer et d'organiser les bataillons. Pendant ce temps, ceux de la cité agissaient de même et ils attribuèrent à Claudin le commandement du premier bataillon ; à chacun des autres, ils donnèrent un chef excellent, le dernier bataillon qui était très fourni fut donné à mener à Pantalyon, le princi-

---

au meillour chevalier de toute l'ost par la grant prouece de vous, et por ce ne vous doit il mie peser se Lanselos set que nous avons mestier de secours. Mais conment qu'il nous aille quant il sera venus vous nous avés valut en tous poins la ou li plus prodome de nostre ost estoient a desconfiture tournés. Et se vous ne fuissiés nous eüssiens tout perdu. Et certes se mé sires Lanselos i fust je ne sai conment il eüst plus fait d'armes qu vous avés fait.

635. — Ha, Hector, fait Boors, que est ce que vous dites ? Si m'aït Dix, se mé sires Lanselos venoit en cest païs, ja si tost Claudas ne le sauroit qu'il vuideroit la terre conme cil qui n'en auroit mie cuer de lui atendre. » Longement parlerent[a] de ceste chose tant que Boors dist qu'il ameroit mix a estre ocis qu'il ne feïst tant d'armes que il en auroit le plus bel avant que Lanselos venist de quele ore que ce fust. Ensi atendirent tant que les trives furent faillies. Si s'apareillierent cil de fors et ordenerent lor eschieles. Et ausi firent cil de la cité, et donerent la premiere bataille a conduire a Claudin. Et les autres donerent a chascun bon conduiseour et la daerraine bataille, ou molt ot de gent, ot a garder Pairelions li maïstres consaus de

pal conseiller de Rome, qui était un brave chevalier, hardi et encore un jeune homme. Les hommes de Logres avaient réparti leurs troupes en dix bataillons ; Hector, qui était âprement avide de se battre, leur demanda de lui laisser diriger le premier, car il ne cherchait qu'à affronter Claudas, et on lui avait raconté que Claudas serait à la tête du premier des bataillons ennemis. Monseigneur Gauvain et Hector furent donc les chefs de l'avant-garde, ils menaient en leur compagnie Patridès et tous les hommes du roi Bademagu ainsi qu'une si grosse quantité de combattants que ce bataillon se trouva fort de mille hommes, tous de vaillants et braves chevaliers. Ceux de la cité de Gaunes ne redoutèrent pas peu ce bataillon en apprenant qu'Hector des Marais en était le chef, lui qui était extraordinairement valeureux. À la tête des autres bataillons les seigneurs du royaume de Logres placèrent des chefs excellents ; le dixième était mené par Gaheriet et les compagnons de la Table ronde, c'étaient eux qui portaient l'enseigne du roi Arthur ; ce bataillon était rempli de braves chevaliers. Monseigneur Gauvain passa dans les rangs, les exhortant et les priant de se battre avec vaillance. Quand le premier bataillon dirigé par Claudin fut sorti de l'enceinte de Gaunes, Claudin gagna le premier rang, il s'était soigneusement armé ; il avait une ardente envie de se battre, bien plus que tous ses compagnons, aussi leur passa-t-il devant, son enseigne déployée, monté sur un fort cheval robuste et rapide. De son côté, Hector était lui aussi au premier rang de

---

Rome, bon chevalier et hardi et jouene home. Et cil de l'ost orent fait .x. eschieles, et Hectors qui tant estoit destraus de la bataille, lor requist a conduire la premiere et tout ce faisoit il pour essaiier soi a Claudas, car on li avoit dit qu'il conduiroit la premiere bataille par dela. Et mé sire Gavains et Hectors orent la premiere bataille a conduire, si orent avoc aus Patridés et toute la gent au roi Bandemagu et tant des autres qu'il orent en lor compaingnie .M. homes qui tout estoient prou et bon chevalier. Et ceste bataille doutoient molt cil de la cité quant il sorent que Hectors des Marés le conduisoit, car il estoit de molt grant proece. Et as autres batailles misent cil de Logres en chascune bon conduiseour, et en la disisme estoit Gaheries et cil de la Table Reonde, si porterent l'enseigne au roi Artu. Et en cele bataille ot molt grant plenté de bons chevaliers, si lor vait mé sire Gavains proiant et amonestant de bien faire. Quant la premiere bataille que Claudins conduisoit fu issue de la cité [*b*] et Claudins vint devant armés molt cointement et desiroit plus la jouste que nus des autres si s'en vint devant tous ses compaingnons l'enseigne desploié et fu montés sor un cheval fort et isnel et bien portant. Et Hectors fu de l'autre part en sa bataille devant tous

son bataillon et il se dirigea droit sur Claudin au moment où celui-ci fondait sur lui : au triple galop de leurs montures, le choc eut lieu et ils se frappèrent avec une telle brutalité qu'ils firent voler leurs lances en mille morceaux. Dès que les lances furent brisées, ils se heurtèrent du corps et de l'écu avec assez de violence pour en rester tous les deux comme frappés de la foudre et Hector vola par-dessus la croupe de son cheval et chut à terre. À ce spectacle, Bohort, qui était en train de décider l'ordre où se présenteraient les bataillons, éprouva une rage si douloureuse qu'il crut devenir fou, c'est qu'il était extrêmement attaché à Hector ; alors il saisit une grosse lance bien droite, il éperonna de toute sa force son cheval et fila droit sur Claudin en homme que la fureur embrasait, il le toucha de sa lance par-dessous et l'envoya tomber sur le sol, tellement étourdi par le choc qu'il n'aurait su dire s'il faisait noir ou clair ; et Bohort de saisir le cheval de Claudin par ses rênes et d'accourir auprès d'Hector qui déjà se relevait. « En selle, seigneur ! » lui intima Bohort. Hector monta sur le cheval, affligé et furieux de ce qu'il venait de subir. Au même moment, tous les bataillons en vinrent au corps à corps et les hommes du royaume de Logres s'attachèrent à capturer Claudin qu'ils estimaient le meilleur des chevaliers de la cité de Gaunes. Mais leurs adversaires s'y opposèrent si farouchement que plus de cinq cents épées furent tirées immédiatement et commença alors une mêlée si formidable et si atroce — car les uns cherchaient à défendre Claudin et les autres à

---

ses compaingnons, si s'adrece vers Claudin et cil vers lui et s'entrefierent es grans aleüres des chevaus si grans cops qu'il font les lances voler em pieces. Et quant les glaives furent brisiés si s'entrehurtent des cors et des escus si durement qu'il n'i ot celui qui ne soit tous estonés, si vole Hectors jus par dela la crupe del cheval. Et quant Boors voit ce, qui devisoit conment les batailles iroient, si en est tant dolans qu'il quide bien del sens issir, car il amoit Hector de grant amour. Si prent un glaive fort et roide et fiert le cheval des esperons et s'adrece vers Claudin conme cil qui tous ardoit de felonie, si le prent bas et le porte a terre si estourdis qu'il ne sot[b] s'il estoit jours ou nuis. Lors prent le cheval par les resnes et en vient a Hector qui ja se relevoit, se li dist : « Sire, montés. » Et il monte dolans et coureciés de l'aventure qui li est avenue. A cel cop se fierent toutes les batailles les unes contre les autres et cil de Logres se metent en paine pour retenir Claudin, pour ce qu'il le tenoient au meillour chevalier de toute la cité. Mais cil de Gaunes i metent tel contredit qu'il en traient plus de .v.c. espees si conmence la melee et grans et merveillouse, car li un le voloient desfendre et li autre le voloient retenir, si s'entrefierent de lor espees et s'entradamagent le plus qu'il pueent.

le prendre — que, se frappant à grands coups de leurs épées, ils mirent tous leurs efforts à se faire le plus de mal possible.

636. Et Claudin, voyant la presse qui l'entourait, fut rempli d'inquiétude, car ses ennemis étaient mus par le seul désir de le faire prisonnier. Aussi saisit-il son épée, il la tira de son fourreau d'un geste plein de noblesse et se mit à frapper autour de lui des coups si violents que c'était extraordinaire à regarder, c'était, il faut le dire, un homme d'une exceptionnelle bravoure. Mais Patridès, le neveu du roi Bademagu, et Hector le serraient de si près que c'était vraiment étonnant qu'il leur échappât, et ils lui assenèrent tant et tant de coups sur le heaume qu'il le projetèrent sur le sol où il resta étendu de tout son long. Ils se seraient emparés de lui si Canart et Esclamor n'avaient volé à son aide avec trois cents chevaliers braves et hardis, ils en avaient abandonné les deux bataillons qu'ils devaient conduire. Canart frappa Hector en le prenant de travers, il le jeta par terre et fit passer sur lui son cheval si bien qu'il lui froissa tout le corps. De son côté, Esclamor avait également désarçonné Patridès, mais sans lui faire plus de mal que cela, cependant il était à demi assommé par sa chute. Du coup, la bataille devint générale et féroce, six bataillons étaient maintenant aux prises, quatre pour ceux de Gaunes et deux pour ceux de Logres. Vous auriez vu les chevaliers tomber grièvement blessés ou tout à fait morts, vous auriez entendu les innombrables cris de douleur de ceux que la mort oppressait ! Et comme, dès le début, cette mêlée horrible s'était produite autour des deux vaillants chevaliers qui

---

636. Quant Claudins vit ensi l'asamblee entour lui, si ne fu pas a aise a ce qu'il ne beent fors a lui prendre. Si met la main a l'espee et le traist fors del fuerre molt gentilment et jete environ soi si grans cops que c'estoit merveilles a veoir si conme cil qui avoit en lui assés prouece. Mais Patridés, li niés au roi Bandemagu, et Hectors l'enchaucent de si pres que c'est merveilles s'il lor escape, et li donent tant de cops sor le hiaume qu'il le font voler a terre tout estendu. Si l'eüssent maintenant pris se ne fust Canars et Esclamor qui le vinrent secourre atout .ccc. chevaliers prous et hardis, si laissierent les .ii. batailles qu'il devoient conduire. Et Canars fiert Hector a la traverse si qu'il le porte a terre et li vait par desus le cors tout a cheval tant que tout le debrise. Et Esclamor rabat ausi Patridés sans lui faire plus de mal, mais molt fu estourdis del chaoir qu'il ot fait. A cel cop [*c*] conmencha la bataille grans et merveillouse et i furent assamblees .vi. batailles, .iiii. de ciaus dedens et doi de ciaus defors. Si veïssiés chevaliers chaoir mort et navré, si i oïssiés maint dolerous cri de ciaus que la mort angoisse. Et pour ce que la melee fu au conmencement si cruouse pour les .ii. prodomes qui

s'étaient fait désarçonner, tous les bataillons étaient déjà aux prises avant même l'heure de prime. Jamais comme alors on ne vit plus effroyables souffrances que celles de ce combat : ils se frappaient de coups si répétés que la terre fut en très peu de temps recouverte de sang et de corps, abattus, tués, blessés. Bohort et monseigneur Gauvain parcouraient les rangs et jouaient brutalement de l'épée à droite comme à gauche. Ils n'avaient pas agi longuement de cette façon que déjà ceux de Gaunes les avaient repérés aux coups violents qu'ils portaient, à la façon dont ils fendaient les rangs serrés de leurs ennemis avec autant de facilité que s'il ne s'était trouvé personne en face d'eux. En arrivant à l'endroit où Hector s'était fait désarçonner, ils tombèrent sur Claudin qui tenait Hector par le heaume dans l'intention de le lui arracher du crâne, car il s'en était pris à lui quand Canart l'avait fait tomber ; mais Hector avait subi un tel choc qu'il ne savait plus si c'était le jour ou la nuit et il n'esquissait pas le moindre geste pour sa défense.

637. Bohort montra la scène à monseigneur Gauvain tout en disant : « Seigneur, suivez-moi ! Secourons-le ! » Et Gauvain de lui répondre qu'il pouvait y aller en toute tranquillité, qu'il ne l'abandonnerait ni pour mort ni pour vie aussi longtemps qu'il pourrait le suivre. Aussitôt Bohort lança sa monture et il alla frapper Claudin si brutalement que ni son heaume ni sa coiffe ne purent l'empêcher de sentir le fer jusqu'au crâne ; Hector, quant à lui, revenu de son étourdissement, saisit Claudin par son heaume dans le dessein de le lui arracher de la

---

estoient cheü si estoient mises les unes batailles as autres ains ore de prime. Si ne fu onques si grans dolours com on i peüst veoir, car il s'abatoient si menuement que la terre fu em poi d'ore toute couverte de sanc et de chevaliers abatus et afolés et malmis. Et Boors et mé sire Gavains s'en vont parmi les rens et departent grans cops a destre et assenestre, se n'i orent pas longement esté quant cil de Gaunes les conuirent as grans cops qu'il vont donnant et as rens qu'il vont derrompant ausi legierement conme s'il ne[a] trouvaissent ame. Et quant il vinrent la ou Hectors avoit esté abatus, si trouverent que Claudins le tenoit al hialme et li voloit esracier de la teste conme cil qui l'avoit souspris au chaoir que Canars li ot fait prendre, si fu forment estonés qu'il ne set s'il est nuis ou jours, et pour ce ne faisoit nul samblant de soi desfendre.

637. Lors le moustre Boors a mon signour Gavain et li dist : « Sire, sievés moi. Si le secorons[a] » et li dist qu'il aille seürement, car il ne le laira ne pour mort ne por vie tant com il le puisse sivir. Lors laisse Boors courre le cheval et fiert Claudin itel kop qu'il nel laissa pour hialme ne pour coife qu'il ne li mete l'espee jusques au tes. Et Hectors, qui fu revenus de l'estourdison, prent Claudin au hialme et

tête. Canart vit le geste et aussitôt il piqua sa monture des deux éperons et s'en vint frapper Hector en pleine poitrine de sorte qu'il le jeta à la renverse sur le sol et ensuite il s'appliqua à lui faire passer son cheval sur le corps, lui causant ainsi de douloureuses blessures. Ce spectacle suscita en monseigneur Gauvain une fureur indescriptible. Il éperonna son propre cheval et porta à Canart un tel coup sur le heaume qu'il le fit s'envoler de sa selle, c'est qu'il y avait mis toute sa force ! Bohort, qui était arrivé auprès d'Esclamor, le frappa si violemment que l'armure ne put nullement le garantir de recevoir une blessure large et profonde ; et Esclamor tomba sur le sol, tout étourdi. Ce coup souleva une clameur d'une violence effrayante autour de ceux qui avaient été démontés. Monseigneur Gauvain déclara à Bohort : « Seigneur, vous et moi occupons-nous de capturer ces deux-là ; car s'ils étaient nos prisonniers, notre position en serait considérablement renforcée. » Puis monseigneur Gauvain remit à Hector un bon cheval vigoureux, Hector sauta en selle malgré tous ses adversaires ; une fois remonté, il sentit ses forces et son énergie renaître, il se dirigea vers Claudin en homme qui n'avait guère de tendresse à son égard, car il lui devait ces dernières heures beaucoup plus de souffrances et de tourment qu'il n'en avait besoin ; et il lui fit passer son cheval sur le corps à plusieurs reprises, assez pour lui froisser tous les membres, l'autre en resta incapable de se relever. Alors Bohort et Gauvain le saisirent et le remirent à quarante hommes qui le portèrent

---

li volt esracier de la teste. Et quant Canars voit ce, si broche le cheval des esperons et fiert Hector enmi le pis de tel force que il le fait voler a terre tout a envers, lors li vait par desus le cors tout a cheval tant que molt le blece. Et quant mé sire Gavains voit ce, si n'en est mie petit coureciés. Et lors fiert le cheval des esperons et fiert Canart tel cop parmi le hialme a ce qu'il i met toute sa force qu'il le fait voler del cheval a terre. Et Boors, qui fu pres d'Esclamor, le fiert si durement que por nule armeüre qu'il ait ne remaint qu'il ne li face plaie grant et parfonde et cil vole a terre tous estourdis. Si lieve a cel cop li cris grans et merveillous entor ciaus qui abatus estoient, et mé sire Gavains dist a Boort : « Sire, pensons moi et vous de ces .II. retenir. Car s'il estoient pris nostre guerre en seroit molt amendee. » Lors done mé sire Gavains a Hector un cheval bon [*d*] et fort et il monte malgré tous ses anemis et, quant il fu montés et il fu venus en sa force et sen sa vigour, si s'adrece vers Claudins come cil qui ne l'amoit mie molt, car molt li ot fait sousfrir celui jour de paine et de traveil plus que mestiers ne li fust. Se li vait par desus le cors tout a cheval tant de fois que tout le debrise ne si n'ot pooir de soi relever. Et Boors et Hectors le prendent et le baillent a .XL. homes qui le conduient

jusqu'aux pavillons dans la tente de monseigneur Gauvain. Ils lui ôtèrent ses armes et lui firent prêter le serment qu'il resterait là. Et Claudin à se voir dans la tente en simple chemise, comprenant qu'il était tombé entre les mains de ses ennemis, fut si affligé que nul n'aurait pu l'être davantage, il maudit l'heure de sa naissance et le moment où il avait porté ses armes, lui qui s'était conduit ce jour-là avec si peu de vaillance ; il éprouva un chagrin à en mourir, non point parce qu'il avait peur de la mort mais parce qu'il savait combien ceux de Gaunes seraient désemparés par sa capture et combien il allait leur manquer.

638. Claudin était là à se lamenter sur son malheur quand il vit arriver cent hommes, tant chevaliers que sergents d'armes, qui amenaient Canart. Ce dernier s'était démené tout le jour pour préserver Claudin et avait plus d'une fois couru le risque de se faire tuer. Il avait reçu tant de coups qu'il croyait bien mourir sans confession et, cependant, il n'avait pas une seule blessure à déplorer. Une fois désarmé, en se voyant aux côtés de Claudin, il sentit dans son cœur se mêler la joie et la tristesse, joie d'être avec lui et tristesse d'être tous les deux aux mains de leurs ennemis. Il dit alors à Claudin qu'il redoutait beaucoup que la situation ne tournât à leur désavantage. Ils restèrent ainsi à attendre jusqu'au soir. Alors arrivèrent Bohort, Hector et monseigneur Gauvain qui s'étaient si vaillamment comportés ce jour-là que cela avait été vraiment formidable à voir. Cette nuit-là dans

---

as paveillons en la tente mon signour Gavain et le desarment et li font fiancer prison. Et quant il se voit empur le cors et il connoist que cil l'ont amené et il se voit es mains de ses anemis si est tant dolans que nus plus et maldist l'ore qu'il fu onques nés et qu'il onques porta armes quant il l'a hui fait si malvaisement, si en est si dolans que il en quide bien morir, et non mie pour ce qu'il ait paour de sa vie, mais que de ceste prison seront cil de Gaunes trop esbahi et molt auront grant sousfraite de lui.

638. En tel maniere se plaint Claudins de sa mesestance, se n'i ot gaires esté quant il voit venir .c. homes que chevaliers que sergans qui amenoient Canart qui toute jour s'estoit molt penés de delivrer Claudin et molt souvent s'en estoit mis em peril de mort. Et Canars avoit esté tant debatus qu'il an quidoit bien morir sans confession avoir, et nonpourquant il n'ot plaie dont il se dolsist. Et quant il fu desarmés et il se vit avoc Claudin si fu liés et dolans. Liés de ce qu'il furent ensamble, et dolans de ce qu'il estoient es mains de lor anemis. Si dist a Claudin qu'il avoit molt grant paour que la desconfiture ne tournast sor aus. Si atendirent en tel maniere jusques au soir que Boors et Hectors et mé sire Gavains qui si bien l'orent le

le camp de Logres, on fut nettement plus joyeux qu'on n'en avait pris l'habitude, car la journée leur avait été très favorable. Ils parlèrent longuement toute la soirée des hauts faits de la bataille tant et si bien qu'Agravain déclara que, ce jour, on ne s'était pas montré aussi valeureux qu'à l'accoutumée, et c'était d'Hector qu'il parlait. En entendant ces propos, monseigneur Gauvain dit à Agravain :

639. « Agravain, Agravain, ne blâmez jamais Hector en un endroit où je me trouve. Car, par la foi que je vous dois, il a reçu aujourd'hui de tels coups quand la bataille débuta que ce fut un prodige qu'il pût continuer à porter ses armes. Il n'existe pas de chevalier, que Dieu me secoure, assez vigoureux ou endurant en cette compagnie, s'il avait fait une chute aussi terrible au commencement du combat, qui n'en aurait pas été anéanti, bien plus qu'Hector le fut ; or je l'ai vu ensuite tomber entre deux plaines et je n'aurais pas voulu être à sa place pour tout l'or du monde ! C'est pourquoi je vous interdis absolument de le blâmer en quelque lieu que je sois, car, sur ma tête, je vous en détesterais. C'est en effet l'un des meilleurs chevaliers du monde. »

640. C'est ainsi qu'ils discutaient entre eux dans l'armée. Cependant le roi Claudas était rentré dans sa ville et il se désarma. Quand il apprit que son fils Claudin et son neveu Canart avaient été faits prisonniers, il en éprouva une telle douleur qu'il crut en perdre le sens. Ses barons lui déclarèrent : « Sire, ne vous affligez pas ainsi, car ce n'est pas

---

jour fait que ce fu merveilles a veoir vinrent. Si furent cele nuit plus lié en l'ost qu'il ne soloient, car molt lor estoit celui jour bien avenu. Si parlerent assés celui soir qu'il orent le jour veües et tant que Agravains dist qu'il ne l'avoit pas si bien fait cel jour com il soloit. Et quant mé sire Gavains l'oï si respondi a Agravain qui ce disoit de Hector :

639. « Agravain, Agravain, ne blasmés pas Hector la ou je soie. Car par la foi que je doi vous, il prist hui tel cop au conmencement que ce fu merveilles quant il pot puis porter armes. Car il n'est chevaliers, se Dix m'aït, si dur ne si fort en cest ostel, se il fust [*e*] si felenessement cheüs que il au conmencement, qui n'en fust plus amatis qu'il ne fust, et si l'ai je puis veü entre .II. plaines cheoir ou je ne volsisse estre pour trestout l'or del mont. Se vous desfent bien que vous ne le blasmés plus en lieu ou je soie car, par mon chief, je vous en harroie, car il est uns des miudres chevaliers del monde. »

640. En tel maniere parlerent cil del ost. Et li rois Claudas se fu entrés en la cité et se desarma. Et quant il sot que Claudins, ses fix, fu pris et Canars, ses niés, si en fu si dolans qu'il quida bien del sens issir. Et si baron li disent : « Sire, ne vous desconfortés mie si, car il

digne d'un roi de montrer une telle peine surtout pour ce que l'on ne peut maîtriser, car assurément vous le ferez libérer et le retrouverez sans difficulté : vous avez en votre prison le roi Bademagu, on vous rendra volontiers votre fils en échange de lui. » À force de tenir ces propos tous ensemble à Claudas, ils lui firent abandonner son affliction. La nuit venue, une fois les tables dressées, au moment de commencer le repas, ceux de la ville de Gaunes parlèrent des exploits de l'armée qui campait hors les murs, ils disaient qu'au début du combat il y avait eu de vraiment beaux coups d'épée. « Au nom de Dieu, commentaient-ils, nous n'aurions jamais cru que Claudin pût endurer l'assaut du chevalier qui l'attaqua. — Je vais vous expliquer, affirma Esclamor, voici ce qui s'est passé : c'est que Claudin est, en vérité, l'un des chevaliers les plus forts de ce monde parmi ceux de sa génération ; il est extraordinairement endurant et capable de souffrir beaucoup de peines et de tourments ; mais son adversaire était jeune et encore tendre, bien plus que Claudin ; c'est la raison pour laquelle, dès qu'ils ont commencé à s'affronter au corps à corps, le moins fort et le moins aguerri devait nécessairement tomber de cheval, voilà pourquoi celui dont vous parlez s'est fait désarçonner. Maintenant, si vous aimez contempler des exploits, eh bien, regardez agir Bohort de Gaunes, c'est lui le plus fort et le plus rude des chevaliers du monde et, avec cela, il est encore un tout jeune homme. — Quelles armes porte-t-il ? s'enquit Pantalyon de Rome. — Seigneur, lui répondit Esclamor, il porte un écu blanc à deux bandes de vermeil[1]. — Au nom de

---

n'apartient pas au roi que il face tel dolour meïsmement de chose que on ne puet savoir, car, sans faille, vous le ravrés legierement. Car vous avés en prison le roi Bandemagu, si revrés volentiers vostre fil pour lui. » Tant disent li un et li autre a Claudas qu'il laissa le doel. La nuit, quant les tables furent mises et il durent conmencier a souper, dont parlerent cil dedens des proueces a ciaus de fors tant qu'il disent que molt i avoit eu au conmencement beles joustes. « En non Dieu, firent il, nous ne quidiemes mie que Claudins peüst durer encontre le chevalier a qui il assambla ! — Je vous di, fait Esclamor, conment ce fu. Il est voirs que Claudins est uns des plus fors chevaliers del monde de son aage, si est durs a merveilles et puet molt sousfrir de paine et de travail et li autres est jouenes et tenres envers lui pour ce que si tost com il vinrent ensamble a hurter des cors il couvint que li mains fors et li plus tenres chaïst et pour ce chaï cil dont vous parlés. Mais qui grant proece volsist veoir si regardast Boort de Gaunes. Car c'est li plus fors chevaliers et li plus aspres del monde et est jouenes molt durement. — Quels armes porte il ? fait Pantelyons de Rome. — Sire, fait il, il porte un escu blanc a .II. bendes

Dieu, s'écria Pantalyon, vous dites vrai, c'est à cause de ce chevalier-là qu'aujourd'hui nous avons eu le dessous. Et c'est celui-là même qui s'est comporté avec la plus grande vaillance parmi nos ennemis. Pour ceux de notre camp, en revanche, le prix en revient à Claudin. » Tels furent les propos que tinrent cette nuit-là les hommes de Gaunes ; le lendemain après prime, Claudas envoya un message à ceux qui assiégeaient sa ville pour les informer que s'ils acceptaient de lui rendre ses deux chevaliers, il leur remettrait en échange le roi Bademagu. Ils vinrent donc tous les douze au conseil, parmi eux il y avait trois rois, les autres étaient simples chevaliers, c'étaient ceux-là mêmes auxquels monseigneur Yvain avait révélé qu'il avait fait avertir Lancelot, car tous les autres de l'armée l'ignoraient ; et encore, ces douze s'étaient engagés et avaient prêté serment de ne le dire à personne, ni ami ni étranger, avant l'arrivée de Lancelot. Le roi Brangoire, dont la sagesse était grande, leur déclara : « Chers seigneurs, vous ferez ce qu'il vous plaira au sujet de la remise de ces deux chevaliers contre la liberté du roi Bademagu. Mais si vous voulez mon avis, je vous conseillerais de ne pas les rendre. Je vais vous dire pourquoi. Ces chevaliers que vous tenez dans votre prison ont été la joie, l'entrain et la force des hommes de Gaunes, ils sont, nul ne peut le nier, les deux plus vaillants et les meilleurs chevaliers de l'armée de nos ennemis, ceux qui furent la principale cause de nos défaites. À présent nous allons voir ceux de l'armée adverse connaître la déconfiture quand ils n'auront plus ces deux cœurs vaillants parmi eux.

---

vermeilles. — En non Dieu, fait Pantelyons, vous dites voir. C'est cil por qui nous avons hui esté desconfit, et c'est cil qui le mix le fist de ciaus de la. Et Claudins le fist miex de ciaus de cha. » Ensi parlerent cil de Gaunes cele nuit et l'endemain aprés prime manda Claudas a ciaus de fors que s'il voloient rendre ses .II. chevaliers, il lor renderoit le roi Bandemagu. Et il alerent a conseil, il .XII., et li .III. en estoient roi et li autre simple chevalier, et estoient cil a qui mé sire Yvains avoit dit qu'il avoit mandé [*f*] Lanselot ne plus de gent ne le savoient en l'ost. Et cil estoient par sairement et par fiance qu'il ne le feroient a savoir a privé ni a estrange devant que Lanselos venist. Et li rois Brangoires, qui molt estoit sages, dist : « Biaus signour, vos ferés ce qu'il vous plaira de rendre ces .II. chevaliers pour le roi Bandemagu. Mais par mon conseil ne les rendissiés vous mie, si vous dirai pour coi. Pour ce que cil que vous tenés en prison ont tenu en baudour et en feste et en force ciaus de Gaunes car, sans faille, ce sont li doi plus prodome et li meillour chevalier de ciaus de la et qui plus nous ont mis au desous. Si verrons des ore mais que cil de la seront desconfit quant il n'auront ces .II. avoc aus.

Dès lors que nous possédons le pouvoir de les faire reculer et ce, de façon répétée, qu'est-ce qui pourrait nous pousser à nous remettre en position d'infériorité ?

641 — Comment, se récria monseigneur Gauvain, comment supporterons-nous que le roi Bademagu, qui est un si valeureux chevalier, demeure emprisonné ? Assurément, nous devons bien réfléchir car, si l'un d'entre nous se trouvait ainsi captif comme l'est le roi Bademagu et que le roi, lui, soit libre, il serait certainement bien plus affligé que nous ne le sommes ! » Monseigneur Gauvain parla tant et si bien qu'il rangea tous les présents à son avis. Ils échangèrent donc les deux chevaliers contre le roi Bademagu ; ceux de l'armée de Logres vinrent à la rencontre du roi Bademagu et, le voyant s'approcher, ils l'accueillirent dans un profond bonheur, ainsi que ceux qui revenaient avec lui. Les deux prisonniers furent échangés contre le roi Bademagu, mais il devait y avoir un jour par la suite où ceux de Logres se repentiraient fort d'avoir pris cette décision, car ces deux-là devaient leur causer bien des désagréments avec leur hardiesse[1]. Mais ici le conte cesse de parler des armées et il s'en retourne au jeune homme avec lequel monseigneur Yvain avait conversé dans la forêt.

Arthur se bat contre Frolle d'Allemagne.

642. Le conte dit à présent que, lorsque le jeune homme eut quitté monseigneur Yvain, il se hâta autant qu'il le put et employa si bien ses journées qu'il traversa la mer ; ensuite, il

---

Et puis que nous en avons le pooir de faire lor perdre place menu et souvent pour coi nous meteriens nous au desous ?

641. — Conment, fait mé sire Gavains, conment sousferons nous dont que li rois Bandemagus qui si est prodom demore en prison ? Certes, nous i devons bien trestout metre conseil quar se li uns de nous fust ensi en prison com il est et il en fust fors, il fesist pour nous greignour meschief que cestui n'est. » Tant lor dist mé sire Gavains qu'il otrient tout ce qu'il dist. Si rendirent les .II. chevaliers pour le roi Bandemagu et cil de l'ost li alerent a l'encontre et, quant il le virent venir, si le rechurent a grant joie et ciaus ausi qui avoc lui vinrent. Et ensi furent rendu li doi chevalier pour le roi Bandemagu dont il fu tele ore puissedi que cil de l'ost s'en repentirent. Car assés lor firent puis cil doi d'anoi par lor prouece. Mais atant se taist li contes d'aus tous et retourne a parler del vallet a qui mé sire Yvains avoit parlé en la forest.

642. [*399a*] Or dist li contes que quant li vallés se fu partis de mon signour Yvain qu'il se hasta molt de tant esploitier par ses journees qu'il passa la mer. Et puis erra tant qu'il en vint a unes broches qui

alla assez longtemps pour arriver dans un terrain broussailleux près de Camaalot ; c'était un mardi matin ; le roi était occupé à chasser dans les halliers, il était alors tout seul dans un sentier lorsqu'en regardant il vit arriver l'écuyer de Lancelot ; aussitôt il pensa que c'était soit un espion soit un messager. L'écuyer, qui allait en toute hâte, vit le roi, il le reconnut immédiatement ; il le salua, le roi lui rendit ce salut et il voulut savoir d'où il venait. L'autre n'osait pas répondre. Quand le roi vit cela, il le prit par le bras tout en jurant que, s'il gardait le silence, il le tuerait. À ces mots, le jeune homme fut saisi de la peur de mourir, il s'écria : « Sire, pitié, au nom de Dieu ! » Et le roi de répliquer : « Jamais je n'aurai pitié de toi si tu ne réponds à ce que je te demande. » Le jeune homme le lui promit. Alors le roi le lâcha et l'écuyer lui déclara : « Demandez-moi, sire, tout ce qu'il vous plaira. » Le roi Arthur voulut d'abord savoir d'où il venait et le garçon répondit : « Sire, j'arrive de Gaunes où se trouvent ceux du royaume de Logres, ils ont mis le siège devant la cité du roi Claudas. J'y étais quand j'ai parlé avec monseigneur Yvain : il m'a envoyé prier monseigneur Lancelot de venir à leur rescousse le plus vite possible ; car Claudas a une armée énorme grâce aux troupes romaines qui sont venues le secourir, c'est à peine si les nôtres peuvent tenir contre de telles forces. S'ils n'étaient pas les chevaliers d'extrême bravoure qu'ils sont, ils n'auraient absolument pas pu continuer de résister, leurs adversaires sont vraiment trop nombreux ; et ils se sont emparés du roi Bademagu ainsi que de bien d'autres de leurs

---

estoient pres de Kamaalot et ce fu a un mardi matin, se chauçoit li rois en ses broches si estoit li rois tous seus en un sentier et regarda si voit venir le vallet Lanselot, et pense tantost que ce soit ou espie ou messages. Et cil qui se hasta d'aler vit le roi se le connut esroment. Il le salue et li rois li rent son salu, se li demande dont il vient et cil ne li ose dire. Et quant li rois vit ce si le prent par les bras et jure Dieu que s'il ne li dist il l'ocirra. Et quant cil oï ce si ot paour de morir, se li dist : « Sire, pour Dieu, merci. — Je n'en avrai ja merci[a], fait li rois, se tu ne me dis ce que je te demanderai. » Et cil li fiance. Et li rois le laissa aler. Et cil dist : « Sire, demandés ce qu'il vous plaira. » Et li rois li demande dont il vient et il li dist : « Sire, je vieng de Gaunes ou cil de cest païs sont et ont assis le roi Claudas. Et la parlai je a mon signour Yvain qui mande a Lanselot qu'il le secoure au plus tost qu'il porra. Car Claudas a tant de gens par l'esfort de Rome qui li est venus a secours que a paines se poent tenir li nostre encontre eus. Et s'il ne fuissent si bon chevalier com il sont, il n'i eüssent ja duree a ciaus dedens, car il sont trop grant gent si ont pris le roi Bandemagu et maint autre

compagnons, ce qui a causé aux nôtres un grand chagrin. — Au nom de Dieu, s'exclama le roi Arthur, sois le bienvenu mille fois pour m'avoir averti de la situation ! Et sachele bien, j'en suis très heureux, car rien ne me retiendra désormais d'aller m'occuper de Claudas. » Aussitôt le roi porta son cor à ses lèvres et il en tira un son si puissant qu'il se propagea extrêmement loin. Il se passa très peu de temps avant que ses hommes n'accourent auprès de lui ; et le roi, voyant Lancelot qui arrivait par un étroit sentier, lui cria de toutes ses forces : « Lancelot, Lancelot ! Monseigneur Yvain vous salue, il vous demande de venir à leur secours, à lui et à ses compagnons. Car ils sont dans un besoin terrible, les armées de Rome étant venues prêter leur aide au roi Claudas. »

643. Quand il entendit ces paroles, Lancelot s'enflamma de colère ; il déclara au roi : « Sire, si monseigneur Yvain m'en prie, je m'y rendrai de bon cœur, aussi bien est-ce mon devoir. — Au nom de Dieu, poursuivit le roi, Lancelot, mon cher ami, j'irai avec vous et je serai votre compagnon. Je compte y conduire une telle armée des miens que Claudas sera bien fou s'il attend jusqu'à mon arrivée. — Sire, protesta Lancelot, sauf le respect que je vous dois, vous ne ferez pas cela ! Je viendrai bien à bout de cette tâche sans votre présence, il n'est pas juste que vous preniez cette peine pour moi. » Le roi Arthur en voulut beaucoup à Lancelot de cette parole, bien plus que de toute autre qu'il aurait pu dire.

---

chevalier et dont il sont molt a malaise. — En non Diu, fait li rois Artus, tu soies li bien venus quant tu le m'as dit, et saces que je en sui molt liés. Ne ore ne me tenroie je pas que je n'alaisse sor Claudas. » Lors mist li rois son cor a sa bouche et le sonna si fort que bien lonc en a la loie. Si ne demoura mie molt que les gens ne vinrent a lui. Et quant il voit Lanselot ou il venoit par un estroit sentier se li escrie si haut com il pot : « Lanselot, Lanselot ! Mé sire Yvains vous salue, si vous mande que vous le secourés lui et ses compaingnons. Car il en a molt grant mestier car le secours de Rome est venus aïdier Claudas. »

643. Quant Lanselos entent ceste parole si en est molt coureciés. Si dist au roi : « Sire, puis qu'il me mande je irai volentiers et je le doi bien faire. — En non Dieu, fait li rois, Lanselot, biaus dous amis, et je irai avoc vous et vous i ferai compaingnie. Et i menrai tant de ma gent que molt sera fols Claudas s'il m'atent. — Sire, fait Lanselos, non ferés, salve [*b*] vostre grasse, car ceste besoigne sera bien faite sans vous ne il n'est pas drois que vous vous traveilliés tant pour moi. » De ceste parole sot li rois mal gré a Lanselot que de chose qu'il deïst onques mais. Car Lanselos l'avoit tant servi par maintes

Car Lancelot avait tant de fois rempli son service à l'égard du roi qu'Arthur n'arrivait pas à croire qu'il l'avait dûment récompensé, il ne se serait pas même cru quitte de la moitié de ce qu'il lui devait en lui remettant le royaume de Logres. Aussi s'attacha-t-il de tout son soin à cette entreprise comme on le vit bientôt, car, sitôt arrivé à Camaalot, une fois les événements racontés à la reine, il fit envoyer des lettres scellées de son sceau par toute sa terre : il y ordonnait à tous ceux qui tenaient fief de lui de venir à sa cour le plus vite qu'ils pourraient tout prêts à partir faire la guerre contre Claudas ; et ses vassaux furent très contents de cet ordre, ils s'équipèrent le mieux possible, la quinzaine n'était pas écoulée qu'on aurait pu voir rassemblés douze mille hommes, tant chevaliers que sergents d'armes.

644. Ainsi donc le roi Arthur rassembla ses armées. Constatant qu'ils étaient fin prêts à partir, il prit la route avec Lancelot et ses gens qui étaient vraiment très nombreux. Quand elle vit l'armée sur le point de s'ébranler, la reine se sentit le cœur serré de tristesse, se séparer de Lancelot était en effet pour elle une peine très lourde à supporter ; mais elle savait bien que c'était la nécessité, aussi garda-t-elle le silence sur ses sentiments ; elle les recommanda à Dieu tout en pleurant et elle pria Lancelot de revenir le plus vite possible. Alors ils se mirent en route et ils voyagèrent des jours durant jusqu'au moment où ils atteignirent le bord de mer. Là, ils trouvèrent les navires que le roi avait fait équiper. Ils s'embarquèrent et commencèrent à voguer ; c'était la Toussaint,

---

fois qu'il ne le quidast jamais avoir deservi ne guerredoné la moitié de son service s'il li donast le roialme de Logres. Et pour ce en fu il si curious com il parut bien car ausi tost com il vint a Kamaalot et il ot conté a la roïne la nouvele si envoia partout ses letres seelees de son seel et manda a tous ciaus qui de lui tenoient terre qu'il au plus tost qu'il porroient venissent a court apareillié d'aler sor Claudas. Et cil qui molt furent lié de cel mandement s'atournerent au mix qu'il porent si que ains que la quinsaine fust passee en peüst on veoir assamblé .XII.M. que chevaliers que sergans.

644. Ensi assambla li rois Artus sa gent. Et quant il vit son point de movoir si se mist a la voie entre lui et Lancelot et sa maisnie dont il avoit grant plenté. Et quant la roïne vit qu'il estoient prest del mouvoir si en fu molt couroucie, car molt li anoioit la departie de lui et de Lanselot. Mais pour ce qu'ele voit que faire l'estuet, s'en taist ele et les conmande a Dieu en plourant et proia a Lanselot qu'il revenist au plus tost qu'il porroit. Lors se misent a la voie et errerent tant par lor journees qu'il en vinrent a la mer et trouverent la navie que li rois ot fait apareillier. Si entrent ens et se metent a la voie, et ce fu a la Tous Saints

le ciel fut avec eux puisqu'ils effectuèrent la traversée sans le moindre dommage et ils mirent le pied sur l'autre rivage, du côté de la Gaule. Une fois débarqués, ils sortirent leur équipement des navires et saisirent leurs armes pour les revêtir, c'est qu'ils se trouvaient désormais sur le sol ennemi. Le roi laissa une garde importante auprès des navires afin d'éviter qu'on ne les brulât ou détruisît, puis Arthur et ses compagnons s'en allèrent et chevauchèrent pour finir par arriver au royaume de Gaule. La terre était alors privée de seigneur, mais les barons ne réussissaient pas à se mettre d'accord pour en désigner un et, à cause de cette grande discorde qui les avait retenus depuis la mort de leur roi, un comte était venu d'Allemagne dans le royaume de Gaule ; il s'appelait Frolle et il avait avec lui une très grande armée ; il convoitait en effet la terre, et si on ne la lui octroyait de bon gré, c'est par la force qu'il comptait s'en emparer. Il était bien assez puissant en richesses et en amis pour le faire ; c'était un homme qui dépassait tous les autres d'une bonne tête. Quand le roi Arthur fut arrivé, on lui exposa la situation pour l'en informer et il déclara alors que lui, Arthur, avait plus de droits sur ce royaume que quiconque. « Le roi Faramond, rappela-t-il, qui régnait au temps du roi Ban de Bénoïc, tenait, en effet, la terre en fief du roi Uterpendragon, mon père. C'est pourquoi je formule aujourd'hui le vœu de ne jamais quitter cet endroit avant d'avoir conquis le royaume et de l'avoir replacé sous ma domination. » Sur ces mots, il saisit son gant[1], il appela Lancelot et

---

si lor avint si bien qu'il passerent outre salvement et arriverent outre par devers Gaule. Et quant il furent issu des nés et il orent osté lor harnois si prisent lor armes et s'armerent pour ce que en terre de guerre estoient entré. Si laissa li rois bones gardes as nés qu'eles ne fuissent arses ne bruies si s'en partirent et chevauchierent tant qu'il en vinrent en la terre de Gaulle qui dont estoit sans signour si ne se pooient li baron acorder entr'aus de qui il feroient roi et pour le grant descort qu'il avoient longement maintenu puis que li rois avoit esté mors fust venus uns quens d'Alemaigne entr'aus que on apeloit Frolle et avoit grant plenté de gent avoc lui. Car il avoit beance d'avoir le roialme, et s'il ne li otroiassent par amours il le conquesist par force, car molt estoit poissans d'avoir et d'amis, et il estoit plus grans d'autre home de toute la teste. Quant li rois Artus i fu [*c*] venus et il sot conment li afaires aloit si com on li ot conté, si dist qu'il avoit meillour droit el roialme que nus autres. « Car li rois Faramons, fait il, qui fu au tans le roi Ban de Benuyc, tint la terre del roi Uterpendragon qui mes peres fu. Et pour ceste chose fais je un veu orendroit que jamais n'en partirai devant que je aurai le roialme conquis et mis en ma subjection. » Lors prent son gant et apele Lanselot et li dist : « Lan-

lui dit : « Lancelot, approchez-vous, car je veux que vous receviez le royaume de Gaule dont je vous investis par ce gant : je ne connais pas d'homme qui pourrait mieux le tenir que vous. Et pour cette raison je vous protégerai contre tous ceux qui voudront vous le contester. » Lancelot prit le gant en remerciant le roi.

645. Puis Arthur fit venir auprès de lui un homme de bien qui s'appelait Aram ; c'était un homme de grande sagesse et fort habile à parler. Le roi lui dit : « Aram, vous allez vous rendre au royaume de Gaule et vous annoncerez aux barons qu'en raison de la discorde qui les a longtemps déchirés je leur fais savoir ceci : je viens de leur donner un seigneur qui les protégera efficacement contre tout ennemi et tiendra la terre selon le droit, comme doit le faire un seigneur légitime. Voilà ce que je leur fais savoir et que vous leur transmettrez. Et s'ils refusent de m'obéir, qu'ils le sachent bien, je leur ferai la guerre de tout mon pouvoir. — Sire, répondit Aram, j'accomplirai exactement ce que vous avez ordonné. » Et donc sitôt son congé accordé, il quitta le roi et chevaucha pour arriver enfin à la cité et au palais ; il y trouva les barons du royaume qui étaient venus au conseil ; Frolle s'y trouvait également avec tous ses hommes. La situation en était au point que presque tous les barons avaient octroyé le royaume à Frolle tant par amitié pour lui que pour la peur qu'il leur causait. Aram, qui était arrivé au milieu de l'assemblée, prit alors la parole : « Seigneurs, en raison de la discorde qui a régné entre vous, le roi

---

selot, venés avant, car je voel que vous recevés le roialme de Gaule dont je vous ravés par cest gant. Car je ne sai en cest siecle home la ou il fust mix emploiié que en vous. Et pour ce le vous garantirai je contre tous ciaus qui desfendre le volront. » Et Lanselos prent le gant si en mercie le roi.

645. Lors prent li rois un prodome qui ot a non Arans qui molt estoit sages et bien parlans, et li dist : « Aram, vous en irés en la terre de Gaulle et dirés as barons que pour la descordance qui tant a esté entr'aus lor mant je que je lor ai donné a signour un home qui bien les garantira contre tous homes et tenra de droit si conme bons sires doit faire. Ice lor dites que je lor mans. Et se il ce ne voelent faire bien sacent il que je les guerroierai de tout mon pooir. — Sire, fait Aram, cest message ferai je bien. » Si s'em part atant quant il ot congié et chevauche tant qu'il vint au chastel et el palais et trouva les barons del roialme qui estoient venu au parlement, et Frolles maïsmes i estoit a toute sa gent, si avoit ja tant fait pour l'amour de Frolle et pour la paour qu'il avoient que presque tout li avoient otroié le roialme. Et Arans fu venus entr'aus, si lor dist : « Signour, pour la descorde qui a esté entre vous, vous mande li rois

Arthur vous fait savoir qu'il va vous donner un roi capable de vous protéger contre n'importe quel ennemi, il sera votre légitime seigneur. » En entendant cela, ils lui demandèrent : « Quel est donc ce chevalier plein de valeur ? — Ma foi, répondit Aram, on peut bien l'appeler le meilleur chevalier du monde, le plus agréable et le plus aimé, il est issu du plus noble lignage de cette terre ; je vous dis qu'il s'appelle Lancelot du Lac. » Et eux auraient bien donné sur-le-champ leur accord — et de bon cœur ! — s'ils n'avaient ressenti une grande crainte devant Frolle qu'ils voyaient là en armes au milieu de ses hommes. Frolle bondit en avant et il déclara au messager : « Mon cher ami, votre roi est fou, lui qui veut s'approprier un royaume qui m'a été donné. Informez-le donc de ma part qu'il doit s'en retourner chez lui, là d'où il est venu, et qu'il me laisse cette terre-ci, car il peut bien s'en passer avec tout ce qu'il possède ailleurs. Si en revanche il s'oppose à ma volonté, jamais il n'aura commis folie comparable à ce que cette dernière sera pour lui : si ses actions me forcent à me passer l'écu au cou, il ne s'en tirera pas sans que je lui coupe la tête. — Cher seigneur, rétorqua Aram, si tout ce que vous racontez était la vérité, nous serions en mauvaise posture ! Mais je me sens pleinement réconforté de savoir qu'il ne reste pas grand-chose de ce que pense un fou[1]. Je vous défie donc au nom de mon seigneur le roi Arthur et sachez que, avant midi, ce sera le combat décisif, si du moins vous pensez être

---

Artus qu'il vous donra signour tel qui bien vous garantira contre tous houmes et tenra a droit. » Et quant il oent ceste parole : « Qui est cis bons chevaliers ? font il. — Par foi, fait il, on le puet bien nomer pour le meillour chevalier qui soit el monde et li plus gracious et li mix amés et si est estrais del plus haut lignage del siecle. Si vous di qu'il a a non Lanselos del Lac. » Lors s'i acordaissent tout molt volentiers se ne fust pour la doutance de Frolle qu'il voient devant aus tout armé, lui et sa compaingnie. Lors saut Frolles avant et dist au message : « Biaus dous amis, li vostres sires est fols qui velt avoir la terre qui donee m'est. Si li dites de par moi qu'il aille en sa terre dont il est [*d*] issus et me laist ceste car bien se puet sosfrir a tant com il en a. Et s'il i met contredit si ne fist il onques si fole enprise conme ceste sera. Et s'il fait tant que je en penge escu a mon col, bien sace il qu'il n'en puet eschaper sans la teste coper. — Biaus sire, fait Aram, se tout ce estoit voirs que vous dites, il nous seroit mal avenu, mais ce me conforte molt qu'il en demoure assés de ce que fols pense si vous desfi de par mon signour le roi Artu et saciés que vous aurés la bataille toute pleniere devant miedi se vous estes tels que vous l'osés atendre. » Et cil dist que ce velt il bien.

capable d'oser l'attendre. » Et Frolle de répliquer que c'était son désir.

646. Alors Aram repartit et chevaucha jusqu'à son roi, il lui raconta tout ce qui s'était passé, que ceux de Gaule auraient été prêts à lui obéir s'ils avaient osé braver Frolle ; il rapporta aussi les propos pleins d'arrogance que Frolle lui faisait transmettre. « Vraiment ? commenta le roi. Eh bien, il n'y a plus qu'à se mettre en route et à s'équiper au plus vite, car je serai bien affligé si je ne fais pas rapidement payer sa folie à Frolle. » Sur ces paroles, ils se préparèrent le mieux possible, ils enfourchèrent leurs chevaux robustes et rapides et le roi disposa ses hommes en bataillons. Il en forma dix et mit à la tête de chacun un capitaine hardi. Lancelot fut chargé du commandement suprême de l'armée. Une fois en ordre et bien équipés, ils se mirent en route pour arriver près de la cité de Bestoc[1] dont Frolle venait de sortir, tout armé, au milieu de ses hommes. Les deux troupes s'approchèrent l'une de l'autre ; toutes deux redoutaient l'affrontement, mais les hommes n'en lancèrent pas moins vigoureusement leurs chevaux les uns contre les autres. Vous auriez entendu le terrible vacarme et les clameurs au moment où les lances se brisèrent ! Alors maint chevalier se fit désarçonner et tomba mort à la renverse pour ne plus jamais se relever. Lancelot avait brisé sa lance, il empoigna son épée en chevalier fort avide de réaliser de hauts faits d'armes, il n'avait plus rien fait depuis si longtemps ! Il se met à frapper, à abattre sur son chemin, il tue chevaux et cavaliers

---

646. Lors s'em part Arans et chevauche tant qu'il vint devant son signour se li a dit tout ce qu'il a trouvé et que cil de Gaulle le volsissent bien, s'il osaissent otroiier pour Frolle, et se li conta le grant orgueil que Frolle li mandoit. « Voire, fait il, est il dont fors del movoir et de soi apareillier tost et isnelement car il m'en pesera molt se je ne fais a Frolle comperer sa folie en brief terme. » Lors s'atournerent au mix qu'il pueent et montent sor lor chevaus fors et isniaus si ordene li rois ses batailles et en fait .x., si met en chascune bon conduiseour. Si fu Lanselos par desor tous conme maïstres chievetains. Et quant il furent bien ordené et bien apareillié si chevauchierent tant qu'il vinrent auques pres del chastel del Bestoc dont Frolles estoit issus tous armés entre lui et ses gens. Et quant les doi os s'entrevinrent si s'entredouterent molt a encontrer et lors laissent courre molt vigherousement les uns contre les autres. Si i oïssiés grans noise et grans cris au froisseïs des lances si i ot maint chevalier mort et enversé qui puis n'ot pooir de relever. Et Lanselos qui ot la lance brisie mist main a l'espee come cil qui molt ert desirans de faire d'armes, car grant piece avoit qu'il n'en avoit riens fait, si conmence a ferir et a abatre enmi sa voie si ocist chevaliers et chevaus

sur son passage, il accomplit tant d'exploits stupéfiants que tous ceux qui le voient restent stupéfaits et n'osent plus attendre ses coups, mais ils lui ouvrent une route. Il accomplit tant par sa seule prouesse d'armes que les troupes d'Arthur firent reculer les hommes de Frolle et les rejetèrent en arrière sur une longueur supérieure à un tir d'arc. Lancelot allait, parcourant les rangs, secourant les siens s'il les voyait en danger. Et le combat se poursuivit ainsi, de l'heure de none jusqu'à la nuit, Frolle avait beaucoup perdu et sans la nuit qui tombait, lui dont tant d'hommes s'étaient fait tuer en aurait perdu bien plus encore. Quant au roi Arthur, il était fort mécontent, voyant que Frolle aurait été totalement vaincu si l'affrontement avait duré davantage ; mais il avait bien fallu se séparer à cause de l'obscurité. Frolle s'en retourna donc en son château, triste et irrité de ce que ses pertes aient été si élevées dans la bataille. Il fit venir un messager et lui confia ses volontés avant de l'envoyer auprès du roi Arthur, qui avait fait dresser son camp assez près de la ville. Le messager arriva auprès du roi Arthur et le rejoignit dans sa tente où il venait d'ôter ses armes ; Lancelot était avec lui. Le messager déclara : « Roi Arthur, je suis envoyé à toi de par Frolle qui te fait dire que la mort de si nombreux chevaliers dans ton camp comme dans le sien est un malheur, car ils n'ont pas mérité ce sort. C'est pour cette raison qu'il te prie de te battre en combat singulier, toi contre lui et lui contre toi. Si tu peux avoir le dessus grâce à ton épée tranchante, il te reconnaîtra entièrement vainqueur, s'il peut

---

en son venir, si fait tel merveille d'armes si que tout cil qui le voient s'en esbahissent et nus ne l'ose a cop atendre ains li font voie, et fait tant par sa proece qu'il prendent terre sor la gent Frolle si les ont reculés plus d'une archie. Et il vait cerchant les rens en rescoant ses gens la ou il les voit entrepris si dura la bataille de none jusqu'a la nuit si a molt Frolle perdu se ne fust la nuis qui lor sourvint de ses homes qui i sont ocis, et plus i eüst perdu[a]. Si em pesa molt au roi Artu car bien veoit que Frolles eüst esté des[*e*]confis s'il eüssent plus esté ensamble, ne mais la nuis les fist departir. Si s'en ala Frolles dolans et coureciés de ce que tant avoit perdu en la bataille, si prent un message et li cerche sa volenté et l'envoie au roi Artu qui s'estoit logiés et ot fait ses paveillons tendre assés pres del chastel. Et li messages vint au roi Artu a son tref ou il s'ot fait desarmer, si fu avoc lui Lanselos. Se li dist li messages : « Rois Artus, a toi m'envoie Frolles qui te mande par moi que c'est mal fait quant tes pueples et li siens se murent en tel maniere qu'il n'i ont riens deservi. Et pour ce te mande il la bataille sol a sol son cors encontre le tien. Et se tu le pues conquerre a l'espee trenchans il te clamera quite outrement, et

en revanche te dominer, tu devras te plier à accomplir ce qui eſt son bon vouloir. Comme cela, un seul de vous deux mourra dans la bataille. »

647. Le roi Arthur, en entendant ce message, conçut une vive eſtime pour Frolle. Il répondit donc : « Assurément, puisque Frolle veut le combat, il l'aura comme il l'a désiré et il agit en homme de valeur en m'envoyant ce message. » À ce moment, Lancelot bondit en avant et il demanda au roi de lui accorder cette bataille ; mais Arthur répondit à Lancelot : « Frolle me demande ce combat singulier et il eſt légitime qu'il l'obtienne ; s'il désignait un autre champion que lui, vous, Lancelot, pourriez bien avoir ce combat singulier ; cependant c'eſt moi qui vous ai mis en possession de cette terre et il eſt donc de mon devoir de vous protéger contre qui que ce soit. Si c'était vous le champion et que vous l'emportiez sur le champ clos, on pourrait alors soutenir que vous avez gagné le royaume grâce à votre valeur ; mais moi je vous aurais trompé en ce qui concerne ma promesse. Il faut donc à l'évidence, si je ne veux pas vous manquer de foi, que je sois en personne sur le champ ; je vous en prie, que cela ne vous fâche point si je vous refuse cette joute, c'eſt qu'il ne peut pas en être autrement[1]. » Puis le roi se tourna vers le messager et lui dit : « Cher ami, retourne auprès de ton seigneur et annonce-lui que, puisqu'il veut la bataille, il l'aura. »

648. C'eſt ainsi que la bataille fut décidée d'un côté comme de l'autre et l'on fixa le lieu où elle se déroulerait sur une île qui se trouvait située sous la place forte et que l'on appelait

---

se il te puet conquerre tu seras en sa merci a faire ce qu'il li plaira. Et lors si n'en morra que li uns de vous .II. »

647. Quant li rois Artus entendi le mesage si proisa molt Frolles, se li diſt : « Certes, puis que Frolles velt la bataille il l'aura puis qu'il l'a desiree et molt a fait que prous de ceſt mandement. » Lors saut Lanselos avant et diſt au roi qu'il li doinſt la bataille et li rois li diſt : « Lanselos, Frolles m'a mandé la bataille[a], et il eſt drois qu'il l'ait ne mais s'il i metoit autre de lui bien le porriés avoir. Et nonpourquant je vous en ai donnee la terre, si le vous doi garantir contre tous homes. Car se vous feïssiés la bataille et vous le conquerriés or porroit on dire que vous l'ariés conquise par voſtre proece, si vous averoie faussé de couvenant, par coi il couvient se je ne voel faillir mon creant que je face la bataille. Si vous proi qu'il ne vous em poiſt se je ne le vous doins, car il ne puet ore eſtre autrement. » Lors diſt li rois au vallet : « Biaus amis, va a ton signour se li dis que puis qu'il velt la bataille il l'aura. »

648. Ensi fu la bataille creantee d'une part et d'autre et fu devisee a eſtre en une ille qui eſtoit de sous le chaſtel, adont apelé

pour cette raison l'île des Batailles. Par la suite, on l'appela l'île Roland. De bon matin, quand le soleil fut levé, le roi, Lancelot, et avec eux tous les barons, s'avancèrent vers l'endroit où devait se dérouler le combat. Le roi se fit armer richement d'armes efficaces, puis il se fit conduire sur l'île. Une fois débarqué, il tira derrière lui son cheval. Quand Frolle vit le roi, il ne ressentit pas une forte estime pour sa personne, car il lui semblait de bien petite taille. Et il lui déclara : « Roi, avant que tu n'en fasses plus, je te conseille de suivre ma proposition : laisse donc ce combat et retourne en ton royaume qui est bien assez grand ; laisse-moi la terre qui m'a été accordée. Ce sera bien dommage que je te tue, car tu le sais parfaitement, tu serais incapable de me résister.

649. — Frolle, rétorqua le roi, si je croyais que tu peux me tuer, je conclurais une paix qui conserve au mieux mon honneur. Mais je suis tout à fait tranquille parce que le droit est de mon côté et que toi, tu es totalement dans le tort. Aussi, sache-le, je n'ai pas du tout peur de toi. — Ah, non ? s'exclama Frolle, alors au nom de Dieu, je te défie. » Aussitôt ils montent à cheval, ils prennent leurs distances, puis se courent sus à l'allure la plus vive qu'ils peuvent obtenir de leur monture, ils se frappent réciproquement sur les écus avec une telle brutalité qu'ils les transpercent et que leurs lances volent en éclats. Puis ils s'entrechoquent du corps avec une violence qui les fait voler à terre par-dessus la croupe de leurs chevaux. Les voilà étendus sur le sol un bon moment, assez étourdis pour ne plus distinguer le jour de la nuit. Mais

---

l'Ille as Batailles et puis fu ele apelee l'Ille Rollant[a]. Au matin, quant li solaus fu levés si vint li rois et Lanselos et l'autre baronie la ou la bataille devoit estre, et se fist li rois armer bien et richement et se fist passer en l'iile. Et quant il fu outre si traist son cheval aprés lui. Et quant Frolles voit le roi si le proisa molt petit pour ce qu'il ert si petite persone, se li dist : « Rois, ançois que tu en faces plus te lo je que tu en faces mon los et que tu laisses ceste bataille et t'en revas en ta terre dont tu as assés et me laisses cele qui otroie m'est. Car ce sera da[*f*]mages se je t'ocis, car tu sés bien que tu ne porroies a moi durer.

649. — Frolles, dist li rois, se je quidoie que tu me deüsses ocirre, je feroie la plus honerable pais que je porroie. Mais ce m'aseüre molt que li drois en est miens et li tors tiens. Si saces de voir que je ne te dout. — Non ? fait Frolles, en non Dieu, dont te desfie. » Lors montent es chevaus et s'entr'eslongent et s'entrevienent de si grant oirre com il pueent des chevaus traire et s'entrefierent sor les escus si durement qu'il les percent et les glaives volent em pieces, puis s'entrehurtent des cors si durement qu'il volent a la terre par desus les crupes des chevaus, si gisent si grant piece estourdi qu'il ne sevent

le premier à se redresser fut le roi Arthur ; il dégaina son épée et bondit contre Frolle qui se relevait déjà. Ils commencèrent à échanger de grands coups sur les heaumes et mirent en pièces leurs écus, démaillèrent leurs hauberts sur les épaules et les côtes, ils se touchèrent de si près en pleine chair qu'ils faisaient gicler le sang à chaque coup d'épée. Le roi Arthur trouva en Frolle un si vaillant combattant qu'il en fut rempli d'admiration, et il découvrit en lui tant de vigueur qu'il s'en étonnait, ne croyant pas qu'on pût trouver une telle énergie en deux hommes de ce monde. L'un comme l'autre luttaient si farouchement qu'aucun des deux ne put faire reculer son adversaire d'un pied sur le terrain. Le combat dura ainsi depuis l'heure de prime jusqu'à midi, sans que l'on puisse déterminer qui avait le dessus. Mais à ce moment Frolle commença à accuser sa fatigue, car il s'était trop empressé de multiplier les coups et, à maintes reprises, Arthur avait réussi à lui faire manquer ses attaques. En outre, le roi possédait une épée qui valait bien mieux que celle de Frolle ; enfin, ce dernier avait perdu beaucoup de sang et c'était ce qui l'affaiblissait le plus. Le roi voyait bien qu'il l'avait épuisé, il l'attaqua avec d'autant plus de vigueur et il le frappa sur le heaume sans relâche tant et tant de fois que Frolle finit par être à demi assommé, incapable de se tenir debout ; il tomba sur les genoux et le roi poursuivait son avantage, le frappant à coups redoublés sans la moindre interruption jusqu'à enfin le faire s'écrouler face contre terre.

---

s'il eſt ou jours ou nuis. Tout premierement se leva li rois Artus et traiſt l'espee et court sus a Frolle qui ja se relevoit. Et il s'entredonnent grans cops sor les hialmes et depiecent les escus et desmaillent les haubers sor les espaulles et sor les coſtes, si taſtent li uns l'autre de si pres qu'il font voler le sanc aprés les cops des espees, si trouve li rois Frolles de si grant desfense que c'ert merveilles. Et li rois retrouve en lui tel force qu'il s'en esmerveille tous, car il ne quidoit mie que en tels .II. homes eüſt tant de hardement si se tint li uns et li autres si fierement qu'il n'i ot nes uns qui peüſt recouvrer sor l'autre plain pié de terre. Si dura la bataille jusques a miedi des le conmencement de prime si que on ne sot liquels en avoit le meillour. Lors conmencha Frolles molt a lasser, car molt eſtoit haſtés de ferir sor le roi Artu, et maintes fois li faisoit li rois faillir de gré. Et li rois avoit molt meillour espee que Frolles n'avoit et il avoit molt perdu del sanc et ce fu la chose qui plus li grevoit. Et li rois, qui bien voit qu'il l'a lassé, li court sus plus et plus et le fiert parmi le hialme tant de fois qu'il eſt si eſtourdis qu'il ne se puet tenir en eſtant ains chiet as jenous et li rois recouvre et fiert et refiert et li done tant de cops qu'il le fait venir as dens.

650. Le roi lui sauta sur le corps, il lui arracha le heaume de la tête, mais Frolle avait recouvré ses forces avec son souffle ; il se redressa avec quelque peine en homme dont l'énergie était considérable, il bondit sur le roi, croyant le saisir à pleins bras. Il savait en effet que, s'il réussissait à l'attraper, Arthur ne pourrait pas lui résister. Mais le roi était d'une valeur remarquable, il fit un saut en arrière, jeta son écu sur le sol et, serrant à deux poings son épée, il fonça sur Frolle, fou de rage de voir que le combat avait duré aussi longtemps. Il le frappa avec une violence extrême qui lui fit voler la tête sur le sol. Puis il remit son épée au fourreau. Alors Lancelot s'approcha de lui, affligé plus que nul au monde, et lui déclara : « Sire, Dieu me vienne en aide, vous devez prendre la terre de ce royaume, car vous l'avez gagnée par votre mérite. » Sur ces mots, il le fit désarmer et demanda à un médecin de visiter ses plaies. Ce dernier estima qu'il n'avait rien qui ne pût rapidement guérir. Et le roi donna l'ordre de s'équiper pour la route afin d'aller rencontrer le roi Claudas dès le lendemain.

Claudas, averti de l'arrivée d'Arthur, prend la fuite.

651. Mais au moment où Arthur prononçait ces paroles se trouvait là un espion du roi Claudas qui l'avait parfaitement entendu donner cet ordre. Il se hâta de partir aussitôt, voyageant de jour comme de nuit, et il arriva ainsi à la cité de Gaunes, leur raconta ce qu'il avait entendu dire au roi Arthur et comment il l'avait vu tuer Frolle. Il déclara pour conclure

---

650. Lors li saut li rois sor le cors et li esrace le hialme de la teste et cil ot force et alaine reprise, si se relieve a quelque painne conme cil qui estoit de grant force si court sus au roi si le quide prendre as bras car il pense bien s'il le tenoit qu'il n'auroit ja duree. Mais li rois, qui estoit de grant prouece, saut ariere et jete son escu a terre et prent l'espee a .II. poins et court sus a Frolle molt coureciés de ce que la bataille a tant duré et le fiert si durement qu'il li fait voler la teste enmi le champ, lors remet l'espee el fuerre. Et Lanselos [*400a*] vint a lui tant dolans conme nus plus se li dist : « Sire, si m'aït Dix, bien le devés avoir le roialme car bien l'avés deservi. » Lors le fait desarmer et regarder ses plaies a un mire qui li dist qu'il n'a plaie dont il ne soit par tans garis. Lors conmande li rois qu'il apareillaissent lor oirre si qu'il meüssent l'endemain sor le roi Claudas.

651. A l'ore que li rois dist la parole avoit illoc une espie de par le roi Claudas qui bien ot oïe ceste parole. Si s'en parti maintenant, si erre tant par nuit et par jour qu'il vint a la cité de Gaunes et li conta tout ce qu'il avoit oï del roi Artu et conment il avoit ocis Frolle. Et li dist qu'il venoit, il et Lancelos, sor lui et seroit devant la cité dedens

qu'Arthur arrivait avec Lancelot pour attaquer Claudas et qu'il se trouverait sous les murs de Gaunes d'ici quatre jours. Quand Claudas apprit ces nouvelles, il fut rempli d'inquiétude et il pensa qu'il agirait en fou s'il attendait ces deux hommes-là, qui étaient bien ceux que Fortune avait le plus exaltés en ce monde. Alors Claudas fit venir son fils, qui était celui en lequel il avait le plus confiance ici-bas. Il l'informa de tout ce que le messager lui avait conté. « Je t'en prie, fit-il, conseille-moi le mieux que tu sauras et pourras. — Dieu me vienne en aide ! répondit son fils. Je ne sais trop que vous conseiller : vous avez très mal agi à l'égard de Lancelot, puisque, dès sa plus tendre enfance, vous lui avez volé son héritage quand il était encore au berceau, et que son père en conçut un tel chagrin que cela le fit mourir. Je suis bien sûr que personne ne pourrait vous sauver la vie s'il s'emparait de votre personne. Envers le roi Arthur vous n'avez pas moins méfait, vous qui n'avez jamais daigné tenir votre terre de lui, vous avez préféré vous mettre sous le pouvoir de Rome. Je n'imagine donc aucun moyen de leur faire vous pardonner le ressentiment qu'ils éprouvent à votre égard. — Puisque tu es incapable de me conseiller d'autre façon, répliqua Claudas, j'aviserai bien moi-même. » Il le quitta aussitôt et alors il vit passer devant lui un écuyer qu'il avait élevé dès son plus jeune âge. Il l'appela et lui demanda : « Puis-je avoir confiance en toi ?

652. — Ah, sire ! s'écria le jeune homme, miséricorde au nom de Dieu ! Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je vous l'affirme de toute ma loyauté, jamais vous ne me confierez

---

.IIII. jours. Quant li rois Claudas entent ceste nouvele si est molt a malaise et dist a soi meïsmes que molt seroit fols s'il atendoit les .II. homes el monde que Fortune avoit plus alevés en haut. Lors apele Claudas son fil, l'ome el monde ou il plus se fioit et li dist tout ce que li mes li ot conté. « Si te proi, fait il, que tu me conseilles au mix que tu porras selonc ton essient. — Si m'aït Dix, fait il, je ne vous en sai conseillier, car vous avés tant mesfait a Lanselot conme a celui que vous desiretastes des puis qu'il ert petit enfes el bercuel et del doel que ses peres en ot morut il. Si sai bien que nus ne vous porroit garantir s'il vous tenoit. Et envers le roi Artu avés vous tant mesfait car onques de lui ne deignastes vous tenir terre ains vous mesistes en la subjection de Rome, si ne voi en nule maniere conment il vous pardonnaissent lor maltalent. — Puis que tu autrement, fait Claudas, ne me sés conseillier, je en penserai bien. » Si s'en parti tout maintenant d'illoc et vit devant soi un esquier qu'il avoit norri des petit enfant, si l'apele et li dist : « Me porroie je en toi fier ?

652. — Ha, sire, fait il, pour Dieu, merci. Que est ce que vous dites ? Je vous di loialment que ja de chose que vous me dies

quoi que ce soit que j'irai rapporter à un autre! — Eh bien, je vais te dire ce que tu vas faire. La vérité, c'est que je dois parler à un vénérable ermite qui habite assez loin d'ici, toi, tu emporteras une bonne part de mes biens, car j'ai une tâche à te faire accomplir. Il faut donc que tu me prépares trois chevaux de somme et deux montures vigoureuses, une pour moi, une pour toi : les bêtes de somme porteront les biens que je préparerai. » Le jeune homme obéit avec exactitude aux ordres donnés par Claudas, il prépara l'équipée au mieux qu'il put. Personne ne fut mis dans la confidence, à l'exception de deux chevaliers auxquels Claudas s'ouvrit de ses projets. Ils partirent en pleine nuit, au moment du premier sommeil, et ils chevauchèrent tant qu'au jour ils se trouvaient déjà à plus de dix lieues de la cité. Alors Claudas, regardant le chemin, vit arriver un jeune homme à pied et il lui déclara : « Ami, fais demi-tour et retourne-t'en à Gaunes. Annonce à ceux que tu verras là-bas que je pars pour Rome auprès de l'empereur ; dis-leur de choisir la meilleure solution qu'ils trouveront, car, en ce qui me concerne, ils n'obtiendront plus jamais de secours de ma part ; qu'ils le sachent bien : je n'aurais quitté le pays en aucune façon si j'avais cru possible une paix entre le roi Arthur, Lancelot et moi. »

653. Le jeune homme rebroussa immédiatement chemin, il fit diligence jusqu'à la cité de Gaunes où il transmit aux barons le message de Claudas. En entendant ces propos, ils furent remplis d'une terrible surprise, ils discutèrent longue-

---

ne vous descouverrai. — Or te dirai, fait Claudas, que tu feras. Il est voirs que je ai a parler a un prodome hermite qui est loing de ci, si porteras assés de mon avoir pour faire une moie besoigne et pour ce qu'il covient que tu m'apareilles .III. somiers et .II. fors chevaus, un a moi et et un autre a toi, et les somiers porteront l'avoir que je te chercherai. » Et cil le fist tout ensi com il l'i ot conmandé, si apareilla son afaire au mix [*b*] qu'il pot que onques nus ne le sot fors que doi chevaliers a qui il dist son conseil. Si murent la nuit si tost com il furent el premier sonme, si errerent tant qu'il vinrent le jour loing de la cité plus de .x. lieues. Lors regarde Claudas et voit venir un vallet a pié et li dist : « Amis, va t'ent ariere a Gaunes et dis a ciaus que tu i trouveras que je m'en vois a Rome a l'emperaour, et lor di qu'il facent la meillour fin qu'il porront. Car il ne seront plus par moi secouru, et bien sacent, je ne m'en fuisse alés en nule maniere se je ne quidaisse avoir pais encontre le roi Artu et Lanselot. »

653. Lors s'en tourne li vallés et fait tant qu'il vient a la cité de Gaunes et dist as barons ce que Claudas lor mandoit. Et quant il oïrent ceste novele si en furent molt esbahi et s'en conseillierent ensamble tant qu'il s'acorderent a ce qu'il meteroient le fu en la vile

ment entre eux et ils finirent par s'accorder sur la résolution de mettre de nuit le feu à la ville et de s'enfuir sur les traces de Claudas. Mais Claudin rejeta absolument cette décision : il jura qu'une action aussi déloyale ne serait jamais accomplie dans un endroit où il serait présent, qu'il ne le ferait tout particulièrement pas en raison de l'amitié qu'il éprouvait envers Lionel et Bohort auxquels la cité devait revenir. « Et nous, qu'allons-nous donc faire ? » s'enquirent les barons. Certes, Claudin n'avait pas la moindre envie de défendre la ville contre Arthur ; il déclara : « Je vais rester jusqu'à l'arrivée du roi Arthur et, si je peux tenir la cité contre lui, je le ferai. — Vraiment, dirent les autres, si Lancelot peut s'emparer de votre personne, il vous tuera sans la moindre pitié. — Je n'ai pas peur, affirma Claudin, car Lancelot est un excellent chevalier et jamais chevalier excellent ne maltraitera un autre chevalier s'il ne lui a pas causé un grand tort. »

654. C'est ainsi que Claudin demeura dans la cité de Gaunes ; les autres, qui avaient trop peur, prirent la fuite en emportant toutes les richesses dont ils purent se charger. Le roi Arthur, de son côté, avait quitté l'endroit où il avait mis Frolle à mort et il pressa la marche si bien que dès le troisième jour il se trouvait devant la cité de Gaunes ; l'armée de Logres vint à sa rencontre et le reçut avec des transports de joie. Dès qu'Arthur et Lancelot eurent mis pied à terre, ils virent sortir de la cité Claudin, Canart et Esclamor, ainsi que les autres chevaliers. Tous avaient revêtu de magnifiques robes de soie, tout à fait convenables pour le temps d'hiver,

---

par nuit et s'en fuiroient aprés Claudas. Mais Claudins ne s'i voloit mie otroier et dist que ja tele desloiautes ne seroit faite en lieu ou il fust, et si nel feroit en nule maniere pour l'amour de Lyonel et de Boort qui la cité doit estre. « Et que ferons nous dont ? » font cil. Et sans faille il n'avoit talent d'endroit de lui de contretenir la vile, si dist : « Certes, je demouerrai tant que li rois Artus viengne et se je puis contre lui tenir la cité je le tenrai. — Voire, font cil, et se Lanselos vous puet prendre il vous destruira sans merci a avoir. — Je n'en ai doute, fait il, car Lanselos est trop bons chevaliers et bons chevaliers ne fera ja mal a autre s'il ne li a trop mesfait. »

654. Ensi remest Claudins en la cité de Gaunes. Et li autre, qui paour avoient, s'en alerent et emporterent toute la richece qu'il em pooient porter. Et li rois Artus qui s'estoit partis de la ou il avoit Frolle ocis se hasta tant de chevauchier qu'il vint au tiers jour a la cité de Gaunes. Se li alerent a l'encontre cil de Logres si le rechurent a molt grant joie. Quant li rois Artus et Lanselos furent descendu si virent issir de la cité Claudin et Canart et Esclamor et autres chevaliers qui estoient trop richement vestu de drap de soie en tel saison com en iver,

ils montaient des chevaux de grand prix, des bêtes vigoureuses et sveltes et ils se dirigeaient droit vers les pavillons ; dans ses mains, Claudin portait les clefs de la cité. Quand Bohort reconnut Claudin, il glissa au roi : « Sire, voyez-vous ce chevalier qui chevauche devant les autres ? — Parfaitement, répondit Arthur. — Eh bien, sire, affirma Bohort, sachez-le, c'est le meilleur chevalier du monde, sauf l'honneur de monseigneur Lancelot et de monseigneur Gauvain. » Le roi s'étonna fort de ces paroles ; il demanda à monseigneur Gauvain si c'était la vérité, Gauvain confirma que oui. Cependant Claudin avait mis pied à terre devant les pavillons, tout comme ses compagnons ; il vint devant le roi, se mit à genoux et déclara : « Sire, tenez, voici les clefs de la cité, oui, je vous les rends à votre volonté. Depuis trois jours, en effet, le roi Claudas mon père s'en est allé et nous ignorons où. » En apprenant la fuite de Claudas, les barons furent enflammés de colère, ils demandèrent au roi de prendre les clefs. Arthur les saisit et ensuite tous entrèrent dans la cité, le roi le premier, les autres à sa suite ; c'est ainsi que la terre fut rendue au roi Arthur.

La guerre finie, retour d'Arthur en son royaume.

655. Trois jours plus tard arrivèrent dans la cité la mère de Lancelot et une grande compagnie de moniales ; on ne saurait voir plus vive joie que celle qu'elle manifesta à son fils Lancelot et à ses deux neveux Lionel et Bohort. Le roi Arthur lui-même était rempli de bonheur, car il aimait chère-

---

si estoient trop bien monté et sor grans chevaus fors et delivrés et en venoient droit as paveillions. Si aportoit Claudins les clés de la cité en sa main. Quant Boors voit Claudin si dist au roi : « Sire, veés vous cel chevalier qui ci devant chevauche ? — Oïl, bien, fait [*c*] li rois. — Sire, fait Boors, or saciés bien que c'est li miudres chevaliers del monde sauve l'onour mon signour Lanselot de Lac et mon signour Gavain. » Et li rois s'esmervelle molt de ceste chose, si demande a mon signour Gavain se c'est voirs. Et il dist oïl. Lors descendi Claudins devant les paveillons et si compaingnon ausi, si vient Claudins devant le roi et s'ajenoulle devant lui et li dist : « Sire, tenés, veés ci les cles de la cité, quar je les vous rent a faire vostre volenté. Car li rois Claudas, mes peres, s'en est alés tiers jours a et si ne savons quel part. » Quant li baron oent qu'il en est alés si en sont molt courecié et dient au roi qu'il recovre les cles. Et il les prent. Et lors s'en vont en la cité si i entra li rois premiers et li autre aprés et en tel maniere fu la tere rendue au roi Artu.

655. Au tiers jour aprés vint laiens la mere Lanselot et ot avoc li grant compaingnie de nonains. Si ne fu onques tel joie veüe com ele fist a Lanselot et a ses .II. neveus Boort et Lyonel. Et li rois Artus li

ment Lancelot. Après être restée huit jours, la mère de Lancelot repartit et s'en retourna dans son abbaye, pour quitter ce monde au bout des huit jours suivants. Lancelot lui fit faire de magnifiques funérailles comme il convenait pour une dame de son rang. À la suite de ces événements, le roi dit à Lancelot : « Voilà que désormais nous avons gagné ce royaume et tout le territoire de Gaule ; je vous en prie, faites-vous couronner pour la Noël prochaine. » Lancelot répondit qu'il s'y refusait absolument, mais qu'il ferait son frère Hector roi de Bénoïc, Lionel roi de Gaule et Bohort roi de Gaunes. Le roi le lui accorda de bon cœur. Alors Lancelot appela son frère Hector et lui déclara : « Hector, recevez le royaume de Bénoïc que mon père qui fut aussi le vôtre gouverna longuement. » Et Hector accepta. Puis Lancelot appela Lionel et il lui déclara : « Recevez le royaume de Gaule avec la couronne de celui qui fut le plus valeureux seigneur du monde. » Et Lionel accepta. Ensuite Lancelot appela Bohort et lui déclara qu'il voulait le faire roi de la terre de Gaunes. Mais Bohort protesta : « Comment, seigneur, que voulez-vous donc faire ? Certes, si j'avais dans mon cœur le désir de recevoir la possession d'un royaume, vous ne devriez pas souffrir de me voir une telle volonté. Car à peine aurais-je le pouvoir qu'il me faudrait bon gré mal gré renoncer à ma valeur de chevalier. Rien d'honorable ni pour vous ni pour moi ! Je vous prie, au nom de Dieu, mon cher compagnon, qui êtes à la fois mon seigneur et mon cousin, de ne plus me

---

fist molt grant joie pour l'amour de Lanselot. Aprés s'en ala la mere Lanselot quant ele ot la .VIII. jours esté si s'en revint en s'abeïe et trespassa de cest siecle .VIII. jours aprés. Si le fist Lanselos enfoïr si richement com on doit faire si halte dame. Aprés dist li rois a Lanselot : « Il est ensi que nous avons ceste terre gaaingnie et toute la terre de Gaulle. Si vous proi que vous portés courone a cest Noel. » Et Lanselot dist que ce ne feroit il en nule maniere, mais il fera Hector son frere roi de Benuic et Lyonel roi de Gaulle et Boort roi de Gaunes. Et li rois s'i acorde bien. Lors apela Lanselos son frere Hector et li dist : « Hector, recevés le roialme de Benuyc que mes peres et li vostres tint longement. » Et cil le recoit. Et il apele aprés Lyonel et li dist : « Recevés le roialme de Gaulle et la corone del plus prodome del monde. » Et cil si fait. Aprés apela Boort et li dist qu'il le velt ravestir del roialme de Gaunes. Et Boors li dist : « Que est ce, sire, que volés vous faire ? Certes, se je volsisse recevoir l'onour del roialme ne le deüssiés vous mie sousfrir. Car si tost que je auroie le roialme me covenroit il laissier chevalerie ou je volsisse ou non. Et ce n'est nule honour a moi ne a vous. Et pour Dieu vous proi, biaus sire qui estes mes sires et mes cousins, que vous me laissiés de ceste

parler de cette affaire. Certes, je gagnerais bien plus d'honneur à vivre une vie de pauvre chevalier plein de bravoure qu'à me trouver mauvais roi, lâche et inactif. Et vraiment ce que je vous dis à mon sujet concernera tout aussi bien votre frère Hector ; car ce sera un péché mortel si vous le retirez à son existence de chevalier si hardi et si valeureux pour le faire devenir roi ! De toute façon, s'il vit longuement, il ne manquera pas de recevoir une couronne, mais s'il abandonne maintenant sa vaillance, il ne la retrouvera plus, si longue que soit sa vie[1]. »

656. Bohort parla si bien qu'il ôta à Lancelot le désir de poursuivre ses desseins ; il déclara donc à Arthur et à monseigneur Gauvain qu'il ne ferait rien de plus ; ces paroles affligèrent le roi plus que n'importe quelle autre, mais il abandonna le sujet, puisque telle était la volonté de Lancelot. Il demeura à Gaunes jusqu'à Pâques. Puis il tint une cour d'une magnificence extraordinaire dans la cité. Il y vint une foule si énorme que c'était stupéfiant à voir. Au bout de cinq jours, le roi quitta la cité et, en compagnie de ses hommes, il voyagea par longues étapes jusqu'à la mer ; ils effectuèrent la traversée dès que ce fut possible et reprirent leur route : huit jours avant la Pentecôte, ils se trouvaient à Camaalot. La reine était restée dans le royaume pendant tout ce temps, la nouvelle lui parvint du retour du roi, elle en fut comblée de bonheur pour lui et pour Lancelot, car elle savait bien que tous revenaient avec Arthur. Elle partit donc à leur ren-

---

chose ester. Car, certes, plus j'auroie d'onour se je estoie povres chevaliers et bons que se je estois malvais rois et recreans. Et certes tout ausi conme je vous di de moi si vous di je de Hector vostre frere. Car che sera [d] pechiés morteus se vous de si grant chevalerie et de si haute prouece l'ostés pour devenir rois. Car a courone ne puet il mie falir s'il vit longement, mais s'il laisse chevalerie orendroit il ne le recouvera jamais et tant com il vive. »

656. Tant dist Boors a Lanselot qu'il l'osta tout de son pourpensement. Si dist au roi et a mon signour Gavain qu'il n'en feroit ore plus que fait en avoit. Et quant li rois l'entent si en est plus dolans que nus plus. Si en laissa la parole ester puis qu'il plaist a Lanselot, si demoura a Gaunes jusques a Pasches. Lors tint court grant et merveillouse en la cité de Gaunes. Et il ot laiens tant de gent assamblé que ce fu merveilles a veoir. Au quint jour aprés s'em parti li rois et sa compaingnie et errerent tant par lor journees qu'il vinrent a la mer et passerent outre au plus tost qu'il porent et puis errerent tant par lor journees qu'il vinrent a Kamealot .VIII. jours devant la Pentecouste. Et la roïne qui avoit adés demouré el païs oï dire que li rois estoit venus si en fu molt lie pour lui et pour Lanselot, car ele savoit bien qu'il s'en

contre avec une grosse escorte de chevaliers et fit au roi l'accueil le plus gracieux possible. Quand celui-ci fut entré dans Camaalot, il fit annoncer à tous les barons qui étaient ses vassaux en Bretagne et ailleurs qu'il tiendrait une cour d'importance, une cour pleine d'opulence, la plus riche de toute sa vie et il les pria de venir avec la plus grande magnificence. Et Renommée, qui court rapide, se répandit vite jusqu'aux îles de mer qui étaient toutes proches ; dames, demoiselles, chevaliers commencèrent leurs préparatifs, pour accomplir les ordres du roi et pour voir la fête, qui serait, ils en étaient convaincus, somptueuse.

657. La nouvelle courut, tant au loin que dans les parages, et on l'apprit aussi à la cour du roi Pellès. Sa fille, qui avait enfanté Galaad des œuvres de Lancelot et lui avait rendu bien des honneurs, l'aimait de la plus violente passion que peut concevoir cœur de femme pour un homme ; elle demanda à son père l'autorisation de la laisser se rendre à la cour pour voir Lancelot et il le lui accorda bien volontiers. Dès qu'elle eut la permission, elle prit pour l'accompagner Brisane sa gouvernante, des demoiselles et des chevaliers au nombre de quatre-vingts ; elle emmena aussi avec elle le petit Galaad qu'un écuyer portait devant lui sur un palefroi robuste qui allait parfaitement l'amble. Le voyage se déroula si bien que, la veille de la Pentecôte, la jeune femme arrivait devant Camaalot. Elle se rendit à la cour, le roi Arthur vint au-devant d'elle dès qu'il sut son identité et il la mena à l'intérieur

---

venoient o lui, si s'en ala encontre aus a grant compaingnie de chevaliers, si rechut le roi au plus honerablement qu'ele pot. Et quant li rois entra a Kamaalot si fist mander a tous les barons qui de lui tenoient de Bretaigne et d'aillours qu'il tenroit court grant et pleniere la plus esforcie que il onques tenist et lor manda qu'il venissent au plus honerablement qu'il peüssent. Et noveles qui tost court fu molt tost chacie es illes de mer par tout qui pres d'illoc estoient si s'apareillierent dames et damoiseles et chevalier pour la volenté acomplir et pour la feste veoir qui molt grant i sera si com il quident.

657. Tant ala la novele loing et pres qu'il le sorent en la cour le roi Pelles. Et sa fille, qui de Lanselot avoit eü Galaad et qui tant l'avoit honeré et ele ama tant Lanselot conme feme pooit plus amer home, demanda congié a son pere qu'il le laissast aler a court pour veoir Lanselot et il li otroia molt volentiers. Et quant ele en ot le congié si prist avoc soi sa maistresse Brisane et damoiseles et chevaliers jusques a .IIII.XX. et en amena o li Galaad, si le portoit devant soi uns esquiers sor un palefroi fort et bien amblant, si erra en tel maniere tant que ele vint a Kamaalot le vegille de la Pentecouste. Si descendi en la cour aval si vint li [*e*] rois Artus encontre li si l'enmena amont

du palais en lui tenant la main. Nul ne manifesta plus grande joie à la demoiselle que Bohort quand il l'aperçut; mais cette joie n'était rien à côté de celle qu'il montra pour le petit Galaad. Quant aux barons et aux chevaliers, voyant la grande beauté de la fille du roi, ils déclarèrent d'un commun accord que jamais ils n'avaient rencontré une femme aussi belle que l'était celle-là. La reine elle-même autant qu'elle le pouvait lui donna mille preuves de sa joie en la découvrant si belle et de si illustre lignage: elle lui laissa une partie de son appartement pour elle et toutes ses affaires. Lancelot, de son côté, la voyant si resplendissante de beauté, pensait qu'il aurait commis une trop grande faute en tuant une femme aussi belle que l'était la fille du roi, il regrettait tant son attitude d'alors qu'il n'osait pas même tourner vers elle les yeux. Et elle qui l'aimait bien plus que tout autre homme le regardait de tout son cœur et prenait grand plaisir à ces regards. Mais au fond d'elle-même, elle était très affligée de voir qu'il évitait de poser les yeux sur elle; elle ne cacha pas son dépit à sa gouvernante et elle lui dit: « Dame, j'ai vraiment agi comme une insensée en plaçant mes amours dans Lancelot, un homme d'une telle noblesse qu'il ne daigne même pas m'accorder un coup d'œil. — Ne vous inquiétez pas, demoiselle, la consola Brisane, car avant que nous repartions de cette fête je le mettrai en votre pouvoir et vous n'aurez plus de désir de lui qui ne soit satisfait. »

---

el palais par la main quant il sot qui ele fu. Si ne fu onques si grant joie conme Boors li fist si tost com il le vit. Mais cele joie ne monta riens envers celi qu'il fist Galaad. Et quant li baron et li chevalier virent la grant biauté a la damoisele si disent conmunement qu'il ne virent onques mais si bele feme com ele estoit. Et la roïne li fist toute la joie qu'ele pot pour tant que tant le vit bele et estraite de si haut lignage. Se li laissa une partie de ses chambres pour estre li et les soies choses. Et quant Lanselos le vit garnie de si grant biauté si dist a soi meïsmes qu'il eüst fait trop grant desloiauté s'il eüst ocis si bele feme come cele estoit, si se repentoit tant del semblant qu'il en fist qu'il ne l'ose nes esgarder. Et cele qui tant l'aime qu'ele ne pooit nul home tant amer le regarde molt volentiers et molt se delite en lui veoir et molt se plaint celeement en li meïsmes de ce que Lanselos nel regarde plus volentiers. Si ne le çoile pas a sa maistresse ains li dist: « Dame, molt fist que fole quant mis mon cuer en amer si haut home conme est Lanselos, car il ne me daingne regarder. — Ore ne vous esmaiiés, fait ele, ma damoisele, car ançois que nous partons de ceste feste le meterai en vostre saisine si que vous ne desierrés ja chose a avoir de lui que vous n'aiiés. »

Lancelot, surpris avec la fille de Pellès, est chassé par Guenièvre.

658. La fête était splendide et l'on s'y amusait fort en cette veille de Pentecôte. La jeune femme donnait encore plus d'éclat à la cour, elle dont la beauté éblouissait le roi ainsi que tous les autres et chacun se mettait en peine de la servir, les pauvres comme les riches ; mais plus que tout autre, les trois cousins, Lionel, Bohort et Hector, s'empressaient pour lui rendre hommage : ils agissaient ainsi pour l'amour de Lancelot, car ils connaissaient la vérité, ce qui s'était passé entre la jeune femme et Lancelot, et ils ne regardaient nulle créature avec plus d'affection que leur petit cousin, cet enfançon qu'on appelait Galaad. Le mardi soir qui suivit la Pentecôte, la reine fit avertir Lancelot qu'elle l'enverrait chercher au début de la nuit par une de ses demoiselles, il répondit qu'il viendrait aussitôt, en homme qui nourrissait pour sa dame une ardente passion. Brisane, qui était des plus attentives à trouver un moyen d'abuser Lancelot, surprit ces paroles, elle s'en réjouit et annonça à sa maîtresse qu'elle lui amènerait Lancelot dès le soir, elle pouvait en être sûre. La jeune femme déclara qu'elle acceptait et avec grande joie. Le soir, quand ils allèrent se coucher dans la chambre, Brisane, qui craignait fort que la reine ne retînt Lancelot avant qu'elle-même ne l'eût arrêté au passage, s'approcha de lui et lui souffla : « Seigneur, ma dame vous demande de venir en toute hâte ! » Et Lancelot, croyant qu'il s'agissait d'un message de la reine, lui répondit aussitôt :

---

658. Molt fu grans la feste et molt envoisie la vegille de la Pentecouste et molt en valut mix la feste pour l'amour a la damoisele que li rois tint a si bele et ausi firent tout li autre si se painnent de li servir ausi li povre conme li riche, mais sor tous ciaus de laiens l'oneurent li .iii. cousin Hector, Lyonel et Boort, et tout ce faisoient il pour l'amour de Lanselot dont il savoient la verité conment il avoit esté entre li et Lanselot, ne il ne veoient nule riens si volentiers com il faisoient lor cousin le petit enfant c'on apeloit Galaad. Le mardi au soir aprés la Pentecouste avint que la roïne dist a Lanselot que ele l'envoieroit querre au premier sonme par une soie damoisele et il dist qu'il vienroit si tost com ele l'envoieroit querre com cil qui trop amoit sa dame la roïne. Et Brisane qui molt estoit en grans que ele peüst decevoir Lanselot entre oï bien ceste parole, si en fu molt lie, si dist a la damoisele que ele li amenroit Lanselot au soir, asseür en fust ele. Et ele dist que ce voloit ele bien, si en ot molt grant joie. Le soir, quant [*f*] il furent couchier par laiens, Brisane qui molt avoit grant paour que la roïne ne souspreïst Lanselot ains de li, vint a Lanselot et li dist : « Sire, ma dame vous mande que vous vous hastés de revenir. » Et cil qui bien quide que ce soit li messages la roïne li dist :

« Dame, je viens. » Il bondit hors de son lit, en braies et en chemise, Brisane le prit par la main et le conduisit droit au lit de sa maîtresse : elle le coucha à ses côtés et il s'abandonna aux jeux de l'amour comme s'il avait été avec sa dame la reine, c'est ainsi qu'ils firent l'amour ensemble. Sans mentir, Lancelot croyait vraiment que c'était sa dame. Et lorsqu'ils eurent tous les deux goûté leur joie et leur plaisir, ils s'endormirent l'un à côté de l'autre, chacun se sentait comblé de bonheur, lui de sa dame qu'il pensait avoir possédée et elle de l'homme qui lui était le plus cher au monde. Cependant la reine était couchée en son lit, elle attendait la venue de Lancelot et, après avoir longuement attendu, il lui parut que cette attente durait vraiment trop, elle éprouva une surprise affligée, car jamais elle ne lui avait demandé chose qu'il n'accomplît immédiatement.

659. Alors elle appela sa cousine qui avait séjourné dans la prison de Gaunes ; la reine avait en elle une si grande confiance qu'elle lui avait raconté ce qu'il en était de ses amours avec Lancelot. Elle la pria de se rendre au lit de Lancelot et de le lui amener. La cousine répondit qu'elle le ferait bien volontiers ; elle alla au lit de Lancelot, elle tâta tout le long du lit, mais elle ne trouva personne ; elle promena sa main en haut et en bas, mais en pure perte puisqu'il n'y était pas couché. Après l'avoir ainsi longuement cherché, elle retourna auprès de la reine et lui dit qu'elle ne l'avait pas trouvé. La reine en entendant ces mots ne put rien imaginer

---

« Dame, je vois. » Lors saut sus en braies et en chemise et Brisane le prent par la main et le maine droit au lit a la damoisele et le couche avoc li et il se joe a li com il feroit a sa dame la roïne, si jut avoc li sol a sol. Et sans faille quidoit vraiement que ce fust sa dame. Et quant il orent entr'aus .II. mené lor joie et lor delit si s'endormirent li uns d'une part et li autres d'autre, si se tint chascuns a boneüré, il de sa dame que il quide avoir tenue avoc lui et ele de la riens el monde qu'ele plus amoit. Et la roïne se jut en son lit et atent la venue de Lanselot. Et quant ele l'ot tant atendu se li samble qu'il demoure trop, si s'esmerveille que ce puet estre car ele ne li conmanda onques mais riens qu'il ne fesist esroment.

659. Lors apele sa cousine qui ot esté en la prison a Gaunes et ele se fioit tant en li que ele li avoit tout conté conment il li estoit entre li et Lanselot, se li dist qu'ele voist a son lit et que ele li amaint. Et cele dist que si feroit ele volentiers. Lors s'en vait au lit Lanselot si taste par tout le lit mais ele ne le trouve mie. Si taste amont et aval mais ce ne li valut riens car il n'i estoit mie. Et quant ele l'ot en tel maniere grant piece quis si s'en revint a sa dame et li dist que ele ne le trouve mie. Et quant la roïne oï ce si ne set que quidier fors que il

d'autre qu'une sortie de Lancelot pour aller se soulager. Elle attendit donc encore un bon moment avant d'envoyer à nouveau sa cousine. Mais la jeune fille ne le trouva pas plus la seconde fois que la première, comme elle alla le confirmer à la reine. Et celle-ci se sentit en proie à un chagrin intense. La chambre où elle dormait était vaste, large et longue, elle en avait donc octroyé une partie à la fille du roi Pellès ainsi qu'à ses suivantes et la reine avait conservé l'autre pour elle. Elle avait prié ses propres demoiselles de ne pas rester autour d'elle cette nuit-là, car elle redoutait qu'elles ne surprissent la venue de Lancelot.

660. Il était minuit passé, Lancelot se mit à se plaindre dans son sommeil comme cela arrive à bien des gens quand ils dorment. La reine reconnut aussitôt la voix de Lancelot et comprit en un éclair qu'il était dans le lit de la fille du roi Pellès ; elle en éprouva une telle douleur que cela la poussa à agir d'une façon dont elle devait infiniment se repentir par la suite. C'est qu'elle n'avait jamais pris l'habitude de voir Lancelot lui donner des raisons de s'irriter. Sa souffrance fut si violente que nul ne pourrait exprimer ce qu'elle ressentit alors, elle fut incapable de se contenir, elle s'assit dans son lit et se mit à tousser. Aussitôt Lancelot s'éveilla et, en entendant la voix de la reine loin de lui, il réalisa qu'il avait été abusé, il enfila sa chemise et voulut quitter cet endroit. Mais la reine s'était approchée pour les surprendre tous les deux ; elle lui saisit le poing et, reconnaissant la main qu'elle

---

soit alés a chambre, si atent encore grant piece, puis i renvoie. Mais ele ne le trouve point a cele fois nient plus que a la premiere si le vait conter a sa dame dont ele le fist plus dolante que nule plus. Et la chambre ou ele gisoit estoit grans et lee si que la fille le roi Pellés, ele et ses damoiseles, en avoient une partie et la roïne en avoit l'autre. Si ot la roïne ostees ses damoiseles d'entour soi cele nuit pour ce qu'eles n'aperceüssent la venue de Lanselot.

660. Aprés la mienuit se conmencha Lanselos a plaindre tout en dormant ausi com il avient maintes fois que gens se plaingnent en lor dormant. Et la roïne reconnut tantost que c'estoit Lanselos si sot bien tantost qu'il estoit couchiés avoc la fille le roi Pelles, si en fu tant dolante que ele en fist tel chose dont ele puis se repenti molt du[*401a*]rement, car ele n'avoit mie apris que Lancelos le courechast de riens, si fu tant dolante de ceste aventure qu'il n'est hom qui dire le vous peüst si ne se pot plus tenir ains se drece en son seant si conmence a estoussir et tout de maintenant s'esveilla Lanselos, si ot la roïne loing de soi, si connoist bien tantost qu'il est dechus, si vest sa chemise et s'en voloit aler. Mais la roïne qui se fu avancie de prendre les ensamble l'aert par le poing et connoist bien la main que

avait tant de fois tenue dans les siennes, elle s'écria : « Ah, espèce de traître, perfide qui avez commis vos saletés dans ma chambre, tout près de moi ! Dehors et tout de suite ! Ne vous présentez jamais dans un lieu où je puisse me trouver et vous voir ! » Et Lancelot, en entendant cet ordre, n'osa même pas ouvrir la bouche, il quitta la pièce, tout dévêtu comme il l'était, il passa dans la cour, se dirigea vers le jardin qu'il traversa et suivit la route jusqu'aux murailles d'enceinte de Camaalot. Il sortit alors de la ville par une poterne. Une fois qu'il se trouva hors de la cité, le souvenir l'envahit de sa dame et des joies qu'elle lui avait prodiguées tant et tant de fois. Et désormais il lui faudrait souffrir la peine et tout le malheur du monde, la torture des tourments ! C'est là que vous auriez pu voir un homme se livrer à une douleur tellement immense, tellement extrême qu'il arrachait ses cheveux si beaux et labourait de ses ongles son visage dont le sang giclait de tous côtés ; il se mit à gémir, à maudire ce qu'il venait de vivre, ce sort si cruel, absolument impitoyable ; il se répétait que naguère encore il était en ce monde l'homme le plus heureux et que maintenant il en serait réduit à passer le reste de ses jours dans les sanglots et les larmes, dans le malheur infini. Ces pensées le conduisirent à un tel paroxysme de souffrance qu'il aurait voulu être mort, qu'il lui aurait été complètement indifférent de cesser de vivre.

661. Voilà comment Lancelot se lamentait, comment jusqu'au jour il resta dans les supplices. Et quand le jour revint,

---

ele ot maintes fois tenue, si dist : « Ha, lerres, traïtres et desloiaus qui en ma chambre et dalés moi avés faite vostre ribaudie ! Fuiés vous ent de ci et ne venés jamais en lieu ou je vous voie ! » Et quant Lanselos ot cel conmandement si n'ose plus mot dire, ains se met ausi com il estoit sans vesteüre nule si vient en la court aval, si se met vers le garding et entre ens et s'en vait toute une voie tant qu'il vint as murs de la cité, lors s'en ist fors par une posterne. Quant Lanselos fu fors de Kamaalot et il li souvint de sa dame et des grans joies qu'il ot eües maintes fois et ore le couvenra sousfrir paine et tant de mal et anois et travaus, si veïssiés un home courecié et a faire un duel grant et merveillous et esracier ses chaveus qui estoient si bel et a esgratiner son vis si que li sans en saut de toutes pars, si se conmence a dolouser et a maldire cele aventure que tant li est cruouse et felenesse et dist que jusqu'a poi avoit il esté li plus eürous hom del monde et ore est a ce venu que le remanant de sa vie li couvenra en plours et en larmes et en toutes mal eürtes et cele chose li met tel dolour el cors qu'il voldroit bien estre mors et ne li chauroit miement.

661. En tel maniere se demente Lanselos et tourmente jusques au jour. Et quant il voit que li jours vient et qu'il l'en couvient aler si est

quand il lui fallut s'éloigner, sa peine avait atteint un tel degré qu'il ne savait plus que dire ni que faire. Il pensa : « Ah, Camaalot, bonne cité, remplie de tant de seigneurs, de dames et de chevaliers à la valeur avérée ! C'eﬆ en toi que ma vie avait pris son commencement. » Ces propos, il les tenait dans son cœur parce que sa dame la reine était son unique raison d'exiﬆer, et que, lui semblait-il, il avait ce jour-là commencé de mourir. « Assurément, je suis devenu la proie d'une souffrance telle qu'elle va me tuer. » Alors Lancelot se lança à travers la forêt et il hurlait : « Ah, mort, mort, viens me prendre au plus vite ! Je suis dégoûté de vivre ! » Il pénétra au plus profond des bois et, trois jours durant, il ne but ni ne mangea rien d'autre que ce qu'il trouvait dans les endroits les plus isolés, en homme qui ne désirait être ni rencontré ni retrouvé ni reconnu de personne. Pendant six jours, il reﬆa dans cet état à manifeﬆer un tel chagrin que c'en était incroyable ; et quand il arriva au bout de ces journées sans manger, sans boire, sans que personne ne lui eût apporté de réconfort, il sombra dans la folie au point de perdre toute conscience de ses aﬆes ; pendant un mois il erra de cette façon, totalement privé de raison. Il ne pouvait rencontrer d'hommes, de femmes, de dames ou de demoiselles sans les frapper et, tout ce temps-là, il se montra si violent à l'égard de nombre de passants que ce fut miracle s'il ne se fit pas tuer par l'un ou l'autre. Mais ici le conte se tait sur Lancelot et s'en retourne au roi Arthur et à ceux qui se trouvaient avec lui.

---

tant dolans qu'il n'en set que dire ne que faire. Si diﬆ : « Ha, Kamaalot, bone cité et bien garnie de signour et de dame et de bone chevalerie, en toi pris je conmencement de vie ! » Et pour ce disoit il ce que pour sa dame pour qui il vivoit, ce li eﬆoit avis, et ore i avoit pris conmencement de mort. « Car, sans faille, fait il, je sui venus a dolour par coi je morrai. » Atant se fiert Lanselos en la foreﬆ criant : « Ha, mort, mort ! Haﬆe toi de venir a moi car de vivre sui je tous rasasés ! » Si entra en la foreﬆ .III. jours en tel maniere qu'il [*b*] ne but ne ne menga fors que el plus eﬆrange lieu qu'il trouvoit conme cil qui ne voloit pas eﬆre trouvés ne connus par nul home qu'il encontraﬆ .VI. jours fu Lanselos en tel maniere et faisoit tel duel que ce fu merveilles, si en fu tant en celui terme a ce que il n'avoit nului qui[a] le reconfortaﬆ et il ne mengoit ne ne bevoit si en perdi le sens si outreement qu'il ne savoit qu'il faisoit, si erra en tel maniere un mois si fors del sens qu'il n'encontroit home ne feme ne dame ne damoisele qu'il ne fesiﬆ froiterie ne a qui il ne se preïﬆ si en fiﬆ a maintes gens tant dedens celui terme que ce fu merveilles qu'il ne fu ocis d'aucunes gens. Mais ici endroit se taiﬆ li contes de lui et retourne a parler del roi Artu et de ciaus qui o lui sont.

Bohort et Lionel partent en quête de Lancelot.

662. Le conte dit à présent que, une fois que Lancelot eut quitté la chambre où il s'était fait surprendre, la fille du roi Pellès, sachant bien qu'il était parti fou de douleur et allait à sa perte si Dieu ne le protégeait pas, déclara à la reine : « Ah, dame, vous avez bien mal agi en chassant le plus valeureux des hommes. Vous allez le regretter, c'est sûr. — Demoiselle, rétorqua la reine, c'est vous qui m'avez poussée à cela, sachez-le en vérité, si je le puis, je vous en donnerai une juste récompense. » Sur ces mots, la reine la quitta, la jeune femme s'habilla et se prépara ainsi que toute sa suite ; elle s'en vint devant le roi pour lui demander l'autorisation de repartir. Le roi le lui accorda de bon gré avec une grande douceur. Ensuite elle retourna auprès de Bohort et lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Lancelot et comment la reine l'avait renvoyé. Puis elle le laissa pour pouvoir retourner en son royaume et Bohort, en proie à une peine infinie, se rendit chez la reine ; il lui dit : « Ma dame, vous avez mal agi en chassant ainsi monseigneur Lancelot ! — Hélas ! répondit la reine. J'en suis moi-même consternée. Au nom de Dieu, si vous avez jamais eu de l'affection pour lui, courez à sa recherche pour le rattraper ! — Ma dame, affirma Bohort, je ne saurais plus jamais connaître de repos avant de l'avoir retrouvé. Nous mourrons de chagrin s'il échappe à nos recherches. » Après cette conversation, il

---

662. Or dist li contes que quant Lanselos s'en fu partis de la chambre ou il ot esté souspris que la fille le roi Pellés, qui bien connoissoit qu'il s'en estoit departis de duel et iert alés a perdition si Dix n'i metoit conseil, si dist a la roïne : « Ha, dame, mal avés esploitié qui avés enchacié le plus prodome del monde ! Certes, vous vous en repentirés ! — Damoisele, fait la roïne, tout ce m'avés vous fait et pourchacié. Et saciés vraiement, se je en vieng en lieu, je le vous guerredonerai molt bien. » Atant s'en part la roïne et la damoisele se vest et apareille et sa maisnie autresi. Si s'en vient la damoisele au roi si prent congié. Et li rois li done molt volentiers et mout doucement. Lors s'en revint la damoisele a Boort et prent congié et li conta tout l'afaire de li et de Lanselot et conment la roïne li dona congié. Atant s'en part de lui et s'en vait et Boors s'en vint a la roïne plus dolans que nus [*c*] et li dist : « Dame, mal avés esploitié qui ensi en avés enchacié mon signour Lanselot. — Ha, lasse, fait ele, ce poise moi. Pour Dieu, se vous l'amastes onques si alés aprés lui et le requerés. — Dame, fait il, je ne saroie ne si ne serai jamais a aise devant que je l'aie trouvé. Si morrons de doel s'il n'est trovés. » Et lors s'en vient a Lyonel et a Hector, si lor dist qu'il s'arment et montent et qu'il s'en

rejoignit Lionel et Hector, et leur demanda de s'armer et de monter à cheval pour venir avec lui. Sur-le-champ, ils s'exécutèrent, ils revêtirent leurs armes et se mirent en selle, puis tous trois prirent la route. Dès qu'ils furent hors de la cité de Camaalot, Bohort leur raconta les derniers événements concernant Lancelot.

663. « Hélas ! se lamenta Lionel. Quel amour de malheur ! Maudite soit l'heure où la reine et lui se sont aimés ! Car, si Dieu n'y met pas son intercession, il perdra son honneur. — Il n'y a rien d'autre à faire, conclut Bohort, que de le rechercher avant qu'il ne se soit trop éloigné. » Ils le cherchèrent donc toute la journée d'un côté et de l'autre à travers la forêt ; mais ils ne le découvrirent pas. Alors Bohort déclara : « Seigneurs, il est bien possible que cette quête soit partie pour durer longtemps. Voyez-vous le château Marain[1] là devant vous ? Prenons donc la route chacun de notre côté et retrouvons-nous à ce même château au jour de la Saint-Jean ; à ce moment-là nous verrons entre nous à quel point nous en sommes. » Ils tombèrent d'accord sur cette proposition. Chacun se mit en route et ils allèrent par les forêts et les terres incultes, cherchant à savoir sans cesse des nouvelles de Lancelot ; mais ils ne rencontrèrent personne pour leur en donner ; ainsi c'est le cœur rempli de tristesse et d'affliction qu'ils se réunirent au château à la Saint-Jean. Là ils prirent la décision de ne plus jamais entrer dans la cour du roi Arthur avant d'avoir appris quelque chose. Ils allaient tous les trois

---

viengnent avoc lui. Et cil courent maintenant et prendent lor armes et montent sor lor chevaus et s'en vont tout .III. ensamble. Et quant il sont fors de la cité de Kamaaloth si lor conte Boors l'afaire de Lanselot.

663. « Ha, las, fait Lyoniaus, conme ci a male amour et honnie soit l'ore que il onques fu bien de la roïne. Car se Dix n'en pense il en iert honis. — Ore n'i a, fait Boors, plus fors que nous le querons ançois qu'il soit eslongiés granment. » Lors le quierent toute jour ajornee amont et aval par la forest. Mais il n'en trouvent riens. Lors dist Boors : « Biaus signour, ceste queste si est espoir a longement durer. Et veés vous ci devant le chastel Marain, si nos metons a la voie chascuns par soi et resoions au chastel le jour Saint Jehan. Et lors saurons li un del autre conment nous aurons esploitié. » Et il s'acordent a cele parole, puis se metent a la voie li uns cha, li autres la si oirrent par forés et par gastines si vont demandant nouveles de Lanselot. Mais il ne trovent nului qui nouveles lor en deïst. Si revienent dolant et courecié au chastel le jour de la Saint Jehan et la disent entr'aus que jamais n'enterroient en la court le roi Artu devant ce qu'il seüssent nouveles. Si esrerent ensi parlant entr'aus .III.

en devisant de ce sujet quand ils arrivèrent à une croix au pied de laquelle un chevalier se reposait. Bohort lui demanda où il se rendait. Le chevalier répondit : « À la cour du roi Arthur. — Ah, seigneur, le pria Bohort, alors, vous nous porterez bien un message. — Je le ferai très volontiers, confirma le chevalier.

664. — Eh bien, vous direz au roi Arthur, énonça Bohort, que je le salue et lui fais savoir que monseigneur Lancelot est perdu, ainsi que son frère Hector et ses deux cousins Lionel et Bohort. » Le chevalier lui demanda alors de la part de qui il porterait ce message au roi Arthur. « Vous lui direz, répondit Bohort, que c'est de la part de Bohort de Gaunes et vous voyez là Hector et Lionel. » Alors le chevalier les quitta et se rendit à la cour du roi Arthur qu'il trouva affligé de l'absence de Lancelot, Bohort et Lionel qu'il aimait tant. Le chevalier lui transmit ce que Bohort lui avait recommandé de dire et il y eut grand trouble à la cour. Monseigneur Gauvain déclara aussitôt devant tous qu'il n'attendrait pas un instant de plus avant de se mettre en quête de Bohort. Monseigneur Yvain, Agloval, Sagremor renchérirent et d'autres encore, ce qui fit que bientôt ils furent trente-deux. Ils se mirent donc en route, cheminant longuement de château en cité et ils finirent par tomber sur Bohort, Lionel et Hector, mais ce fut pour n'avoir aucune nouvelle de Lancelot et tous étaient au comble du chagrin. Cette quête dura deux années et davantage et tandis qu'ils cherchaient, il ne leur arriva nulle aventure que le conte tienne à raconter ici, sauf à pro-

---

jusques a une crois et trouverent illoc un chevalier qui se reposoit. Et Boors li demande ou il aloit et il dist : « A la court le roi Artu. — Ha, sire, fait Boors, dont nous i ferés vous bien un message. — Si ferai mon, fait li chevaliers, volentiers.

664. — Vous me dirés au roi Artu, fait Boors, que jel salue et li mant que Lanselos est perdus et que ses freres Hector et ses cousins Lyoniaus et Boors. » Et li chevaliers li demande de par qui il le dira au roi Artu. « Vous li dirés, fait il, de par Boors de Gaunes et veés la Hector et Lyonel. » Lors s'em part li chevaliers et s'en vint a la court le roi Artu qu'il trouva molt morne pour l'amour de Lanselot et de Hector et de Boort et de Lyonel. Si conta li chevaliers au roi ce que Boors li mandoit et lors furent molt tourblé cil de laiens. Et mé sire Gavains dist en [*d*] oiant tous qu'il n'atendroit plus qu'il n'entrast en queste aprés Boort, et ausi dist mé sire Yvains et Agloeval et Saygremors et tant des autres compaingnons qu'il furent .XXXII. Si se misent a la voie et errerent longement par chastiaus et par cités tant qu'il trouverent Boort et Lyonel et Hector, ne onques riens n'aprisent de Lanselot, si en furent molt dolant. Et dura ceste queste .II. ans ou

pos d'Agloval. Ce dernier avait passé deux années entières sans rien apprendre de Lancelot et, pour finir, il se dit qu'il irait rendre visite à sa mère. À son arrivée, il trouva le pays désolé[1], mais sa mère manifesta une très grande joie, car il y avait plus de cinq ans qu'elle ne l'avait vu. Dès qu'il eut mis pied à terre, il vit s'approcher un jeune garçon qui avait fort belle apparence ; il pouvait avoir quinze ans.

Perceval.

665. Et Agloval s'enquit auprès de sa mère : « Dame, qui est ce garçon ? — Mon cher fils, fit-elle, c'est ton frère. » Agloval fut très heureux d'entendre cette réponse, car il croyait que l'enfant était mort longtemps auparavant ; il dit à sa mère qu'elle devrait l'envoyer à la cour pour s'y faire adouber. « Ah, mon cher fils, se récria la dame, que dis-tu là ! Es-tu triste de me voir vivante ? Il est en effet mon réconfort, il est toute ma vie, plus que tous les autres enfants que j'ai portés. Je t'en prie au nom du Seigneur : ne m'en parle plus jamais ! — Mais certainement, dame, répondit Agloval, si cela vous plaît ainsi. » Cependant on avait étendu les nappes dans un verger, et ils se mirent à manger, lui et son frère Perceval ; et Agloval demanda au garçon s'il aimerait aller avec lui à la cour pour devenir chevalier. Perceval répondit qu'aucun désir ne lui était plus cher. « Non ? s'écria Agloval. Mais comment pourrais-tu t'y rendre à l'insu de notre mère ? — Assurément, je vais vous l'expliquer, repartit Perceval :

---

plus ne onques d'aventure qui lor avenist en la voie ne parole mie li contes ci endroit de nis uns qui i fust fors que d'Agloeval qui erra .II. ans entiers que onques n'aprist riens de Lanselot et a la par fin pensa qu'il iroit veoir sa mere. Et quant il vint la ou ele estoit si le trova molt gastement et ele li fist trop grant joie quant ele le vit car il avoit .v. ans passés que ele ne l'avoit veü. Et quant il fu descendus si vit venir un vallet qui molt estoit biaus enfés et si avoit bien quinse ans.

665. « Dame, fait Agloeval a sa mere, qui est cis vallés ? — Certes, biaus fix, fait ele, il est tes freres. » Et quant il oï ceste parole si en est molt liés, car il quidoit qu'il fust piecha mors. Lors dist a sa mere que ele l'envoiast a court pour faire chevalier. « Ha, biaus fix, fait ele, que est ce que tu dis ? Te poise il que je vif tant c'est mes confors et ma vie de tous les autres enfans que je ai eüs. Si te proi pour Dieu que tu n'en paroles plus. — Volentiers, dame, fait il, puis qu'il vous plaist. » Lors furent les napes mises si mengierent en un vergier entre lui et son frere Perceval. Et Agloeval li demande s'il iroit avoc lui a court por estre chevaliers et il dist qu'il n'a de riens el monde si grant faim[a]. « Non, fait Agloeval, et conment i porroies tu venir que ma mere ne le seüst ? — Certes, fait Perceval, ce vous dirai je bien.

quand vous voudrez vous en aller, je dirai à ma mère qu'elle me laisse raccompagner mon frère Agloval sur un petite distance. — Tu parles bien », approuva Agloval. Sur quoi, ils rentrèrent tous deux dans le logis et, quand l'heure du repos fut venue, allèrent se coucher.

666. Après cette nuit, Agloval resta quatre jours et, le quatrième soir, il annonça à sa mère qu'il repartirait le lendemain, car il y avait plus de deux ans qu'il n'avait mis les pieds à la cour ; sa mère eut beau dire qu'elle préférerait le voir rester, il déclara que c'était impossible et ils cessèrent d'en discuter. Le lendemain, il se leva au point du jour, Perceval lui avait préparé ses armes et son cheval et Agloval s'arma aussitôt avant de prendre congé de sa mère et de se mettre en selle. Perceval, le voyant s'en aller, demanda à sa mère l'autorisation de lui faire compagnie jusqu'à l'entrée dans la forêt, elle le lui accorda de bon cœur, mais elle pria un écuyer de partir avec Perceval et de le lui ramener au plus vite. « Volontiers, dame », promit l'écuyer. Puis tous deux sautèrent en selle et rejoignirent Agloval qui allait tranquillement sur son cheval ; dès qu'ils furent à sa hauteur, ils cheminèrent longuement tous les trois ensemble. Ils avaient si bien avancé que bientôt on ne fut pas loin de prime ; alors l'écuyer fit remarquer à Perceval : « Si vous allez trop loin, votre mère en sera fâchée. — Cher ami, répliqua Perceval, crois-tu donc que j'aie l'intention de faire demi-tour ? Tu

---

Quant vos vous en voldrés aler, je dirai a ma mere qu'ele me laist une piece convoier Agloeval. — Tu dis molt bien », fait il. Lors s'en revont ambes doi a l'ostel et, quant il fu tans de couchier, si alerent couchier.

666. Ensi fu laiens la nuit Agloeval .IIII. jours et au soir dist[a] Agloeval a sa mere qu'il s'en iroit l'endemain et avoit plus de .II. ans qu'il n'avoit esté a court. Et sa mere dist qu'ele amast mix qu'il demourast et il dist que ce ne pooit estre. Si en laissent la parole atant ester. L'endemain quant il fu ajourné se leva Agloeval et Percevals li avoit apareillies ses armes et son cheval et il s'arma maintenant puis prist congié et monta en son cheval. Et quant Perchevaus le vit aler si deman[*e*]da congié a sa mere pour convoiier le jusques au bois et ele li otroie volentiers, si dist a un esquier qu'il alast avoc lui, si le ramenast maintenant. « Dame, fait cil, volentiers. » Lors montent ambes doi et s'en vont aprés Agloeval qui chevauchoit tout belement et quant il l'ont ataint si chevauchierent longement ensamble. Si ont tant alé qu'il fu pres de prime. Lors dist li esquiers a Perceval : « Se vous alés trop avant vostre mere se courecera. — Biaus amis, fait Percevaus, quides tu que je m'en doive retourner ? Saces tu bien que tu pues aler dire a ma mere que je serai avant chevaliers que je repaire mais vers li. »

peux aller dire à ma mère que je serai armé chevalier avant de revenir auprès d'elle, sache-le bien. »

667. En entendant cette affirmation, l'écuyer fut terriblement ennuyé, il s'écria : « Seigneur, puisqu'il en est ainsi, je vous prie de me laisser aller avec vous : je vous servirai bien. » Perceval déclara qu'il acceptait volontiers. « Mais va d'abord avertir ma mère que je me rends à la cour du roi Arthur pour y être armé chevalier ; ensuite reviens auprès de nous. » L'écuyer s'en retourna auprès de sa dame, il lui apprit ce que Perceval lui faisait savoir. Et la mère, qui aimait Perceval à ne pouvoir se séparer de lui, se mit à pleurer et fut saisie d'un tel chagrin qu'elle alla se confesser à son chapelain, reçut le corps du Christ et, le soir même, passa de ce monde dans l'autre. Le lendemain quand on l'eut portée en terre, l'écuyer quitta la demeure et reprit la route jusqu'à un repaire où vivait un chevalier qui haïssait Agloval. Et il arriva que, dès que l'écuyer se fut réclamé d'Agloval, le chevalier le fit tuer et l'on jeta son corps dans un fossé. De son côté Agloval venait de passer deux jours dans une abbaye à la suite d'une indisposition ; le troisième jour, il reprit la route et il passa devant le logis du chevalier qui avait tué l'écuyer. Agloval découvrit ainsi le corps dans le fossé, il le reconnut aussitôt et demanda à un garçon qui l'avait tué ; ce dernier lui donne cette réponse : « Seigneur, c'est un chevalier qui l'a tué à cause de l'affection qu'il portait à Agloval, son maître. » Et Agloval, à ces paroles, laça son heaume et se mit à verser

---

667. Quant li esquiers ot ceste parole si en est tant dolans que nus plus. Se li dist : « Sire, puis qu'il est ensi je vous proi que vous me laissiés aler o vous, si vous servirai. » Et il dist que ce velt il bien. « Mais tu vais avant dire ma mere que je m'en vois a la court le roi Artu pour estre chevaliers et puis si revien aprés nous. » Lors retorne li esquiers ariere a sa dame se li conte ce que Percevaus li mandoit. Et cele qui tant amoit Perceval que ele ne s'en pooit consiurer conmencha a plourer et l'en vint si grans dolours au cuer que ele s'en fist confesse a un chapelain et rechut corpus Domini si trespassa del siecle le soir meïsmes. L'endemain, quant ele fu mise en terre, se parti li esquiers de laiens et erra tant qu'il vint au rechet d'un chevalier qui haoit Agloeval. Si avint si tost conme li esquiers se reclama de par Agloeval que li chevaliers le fist ocirre et le fist jeter en un fossé. Et Agloeval avoit .II. jours sejourné a une abeïe por ce qu'il avoit esté un poi deshaitiés si s'en parti au tiers jour, se li avint ensi qu'il passa par devant la maison au chevalier qui avoit l'esquier ocis. Si le trova Agloeval el fossé si le connut bien et lors demanda a un vallet qui l'avoit ocis. Et cil li dist : « Sire, uns chevaliers pour l'amour Agloeval a qui il estoit. » Quant il oï ce si lace son hialme et conmence a

des larmes amères. Perceval voulut savoir la raison de son chagrin ; Agloval lui répondit qu'il pleurait l'écuyer qui avait été mis à mort à cause de lui. Puis il lui intima l'ordre de l'attendre. Sur ce, il pénétra dans la maison du chevalier qu'il trouva déjà tout armé ; il voulut savoir pourquoi il avait tué l'écuyer. « Pour la même raison qui me fera te tuer toi aussi ! » répliqua l'autre.

668. Immédiatement Agloval mit pied à terre et courut sus à son interlocuteur, l'épée brandie ; l'autre en fit autant, mais il ne put résister, car Agloval lui porta un coup si violent qu'il lui fendit le crâne jusqu'aux dents ; puis il traîna le cadavre jusqu'à l'endroit où il avait découvert l'écuyer et le fit rouler à son tour dans le fossé. Perceval, de son côté, avait relevé le corps de l'écuyer, il le posa devant lui sur le cou de son cheval et ils quittèrent ces lieux ; ils portèrent l'écuyer jusqu'à une abbaye où ils le firent enterrer, puis ils reprirent leur voyage et arrivèrent à Cardeuil au pays de Galles, où Arthur tenait sa cour pour le jour de la Toussaint. Tous les compagnons étaient déjà revenus de la quête, tristes et mécontents, à l'exception des trois cousins.

669. Le lendemain de l'arrivée d'Agloval, le roi fit chevalier Perceval. C'était l'heure du dîner et le roi entra dans le palais pour manger. Les compagnons de la Table ronde avaient pris place sur leurs sièges et Perceval alla s'asseoir au rang le plus bas, là où mangeaient les chevaliers les moins renommés. Assis là, il restait absorbé dans sa pensée. C'est

---

plourer molt durement. Et Perceval li demande pour coi il plouroit. Et il dist qu'il plouroit pour le vallet qui ocis estoit et qu'il l'atende. Lors si entre a la maison du chevalier, si le trouva tout armé, si li demanda pour coi il avoit son vallet ocis. « Pour ce, fait il, que je ocirrai ausi toi. »

668. Lors descent Agloeval de son cheval et li court sus l'espee traite. Et cil refait autretel mais il ne le pot endurer quar Agloeval le feri si durement qu'il le fendi jusqu'es dens. Et puis le traïna la ou il ot trouvé son esquier et le jeta el fosse. Et Percevaus ot pris l'esquier si l'ot mis sor le col de son cheval si s'en partirent de laiens [*f*] et emporterent le vallet jusques a une abeïe ou il le firent enterer, puis errerent par lor journees tant qu'il en vinrent a Cardoel en Gales ou li rois Artus tenoit sa court le jour de la Tous Sains. Et tout li compaingnon de la queste estoient revenu dolant et courecié fors solement les .III. cousins.

669. L'endemain que Agloeval fu venus fist li rois chevalier de Perceval. Et il fu ore de disner, li rois vint el palais mengier, et li compaingnon de la Table Reonde furent assis en lor sieges et Percevaus s'asist as plus basses tables la ou li chevalier mains rennomé men-

alors qu'une des demoiselles de la reine s'approcha de lui ; c'était la plus fine ouvrière en soie que l'on aurait pu trouver en ce monde, mais elle n'avait jamais prononcé un seul mot et, du coup, ceux de la cour l'avaient surnommée « la jeune fille qui n'a jamais menti », c'est sous ce nom-là que tous la connaissaient. La demoiselle regarda longuement Perceval et son visage se mit à ruisseler de larmes. Alors ce fut l'occasion d'un événement extraordinaire que tous interprétèrent comme un miracle et c'en était bien un, car la jeune fille qui n'avait jamais parlé dit à Perceval : « Chevalier de Jésus-Christ, viens t'asseoir sur le haut siège de la Table ronde. » Et comme il restait là, interdit, elle le prit par la main et le mena jusqu'au Siège Périlleux, elle lui indiqua le siège qui était à la droite du Siège Périlleux en lui déclarant : « Voilà le siège où s'assiéra le Bon Chevalier, mais toi, tu dois prendre place à sa droite parce que tu lui ressembles par ta virginité. À sa gauche, sache-le, s'assiéra Bohort ; tous ceux qui sont dans cette cour comprendront un jour la signification vraie de cela. » Perceval s'assit là où la jeune fille le lui avait ordonné ; et quand elle l'eut fait asseoir, elle ajouta : « Souviens-toi de moi quand tu seras devant le saint Graal et prie pour moi qui vais mourir bientôt[1]. »

670. Puis la jeune fille le quitta, elle regagna la chambre de la reine et s'allongea sur son lit ; désormais elle n'ouvrit plus la bouche jusqu'au quatrième jour où on lui apporta le viatique, car tous étaient sûrs qu'elle se mourait. Et quand elle

---

goient. Et quant il fu assis si fu molt pensis. Et lors vint devant lui une des puceles la roïne la plus soutive ouvriere de soie que on peüst trouver el monde. Ne mais ele n'avoit onques parlé dont cil de laiens l'apeloient la damoisele qui onques ne menti, si le connoissoient tout par cel non. Quant la damoisele ot longement regardé Perceval si conmencha a plourer molt tenrement et lors en avint une aventure merveillouse qui fu tenue a miracle. Et si dut ele bien estre tenue car cele qui onques n'avoit parlé dist a Perceval : « Chevaliers Jhesu Crist, vien asseoir el haut siege de la Table Reonde ! » Et cil fu tous esbahis et ele le prist par la main et l'enmaine jusques au Siege Perillous a destre partie, puis li dist : « En cel siege séra li Bons Chevaliers et tu dalés lui a destre pour ce que tu le resambles en virginité. Et assenestre serra Boors et encore saront bien li chevalier de chaiens la verité de ceste chose. » Et il s'asiet la ou ele le conmande. Et quant ele l'i ot assis se li dist : « Souviengne toi de moi quant tu seras devant le Saint Graal et proie pour moi car je trespasserai prochainement. »

670. Atant s'em parti la damoisele et s'en vint es chambres la roïne et se coucha en un lit, ne onques puis ne parla fors au quart jour que on li aporta corpus Domini, car il quidoient que ele morust. Et quant ele

vit s'approcher l'hostie, elle eut encore la force de dire : « Miséricorde, mon Seigneur et mon Dieu ! » Elle n'ajouta rien de plus, et, après avoir reçu son Sauveur, elle rendit l'âme. Toutes les gens de la cour estimèrent que c'était un fait extraordinaire et ils lui firent de belles funérailles comme on le devait pour une demoiselle de si haute noblesse, ils l'enterrèrent dans la cathédrale de Cardeuil. Une fois la demoiselle inhumée, ils firent coucher par écrit cette aventure pour que ceux qui vivraient quand les témoins seraient morts s'en souvinssent à leur tour. Ils gardèrent auprès d'eux Perceval et lui firent de grands honneurs, ils décidèrent qu'il ferait partie des compagnons de la Table ronde et serait dans les premiers rangs pour achever les aventures. C'est ainsi qu'ils lui demandèrent de rester avec eux bon gré mal gré, lui serait bien plus volontiers parti à la recherche de Lancelot dès qu'il avait entendu raconter ses exploits que de rester là à la cour ; mais Agloval et les compagnons le retinrent. Le conte ne dit pas de quelle manière et pourquoi il ne partit pas cette fois-là ; mais assurément il serait resté très longtemps sans une moquerie qu'on fit à son sujet ; le conte va vous l'apprendre.

671. Un jour, au début de l'hiver, le roi Arthur résidait par hasard en sa cité de Cardigan, il était assis à la table du dîner. Devant lui le servait un jeune homme de dix-huit ans et trois autres aidaient au service, l'un de trente ans, l'autre de quarante et le dernier de quatre-vingts ans. Perceval, pour

---

le vit venir si ot pooir de dire : « Biaus Sire Dix, merci. » Ne plus ne dist ains trespassa quant ele ot rechut son Salveour. Si le tinrent a grant merveille cil de laiens et firent molt grant honour au cors conme on devoit faire a pucele de si haut lignage, si le misent en la maïstre eglise de Carduel. Et quant la damoisele fu enteree si misent cele aventure en escrit pour ce que cil le ramenteüssent qui aprés lor mort venroient. Si retinrent avoc aus Perceval et molt li firent grant honour et disent qu'il seroit compains de la Table Reonde et seroit avant mis pour les aventures metre a fin. Si le fisent de[*402a*]mourer avoc aus ou il volsist ou non, car il fust plus volentiers alés querre Lanselot si tost com il oï parler de sa chevalerie qu'il ne fust demourés laiens. Mais Agloeval et li compaingnon le detinrent en tel maniere que li contes ne dist pas pour coi il ne mut pas a celui point, ains i fust demourés grant piece se ne fust une parole qui fu dite et si vous dira li contes qu'ele ele fu.

671. Un jour a l'entree d'yver avint que li rois Artus estoit a Caradigan son chastel, si estoit assis au disner. Et estoit en l'aage de .XVIII. ans uns hom qui devant lui servoit et .III. autres homes le reservoient ausi dont li uns estoit en l'aage de .XXX. ans et li autres de .XL. et li

sa part, se trouvait assis parmi les chevaliers de jeune âge et il avait l'apparence d'un garçon simple. Keu le sénéchal arrêta longuement les yeux sur lui avant de s'approcher de Mordret et de lui glisser : « Mordret, que pensez-vous de notre nouveau chevalier ? — Il a l'air, répondit Mordret, d'un simple chevalier qui préfère la paix à la guerre. — Tout à fait, opina Keu, cela se voit à son écu qui n'a pas beaucoup souffert de coups ! » Un des bouffons de la cour avait entendu cette conversation, il alla rapporter à Perceval toutes les paroles prononcées et il commença à en faire des gorges chaudes. Perceval fut envahi d'une brûlante honte, il s'enquit auprès du bouffon de ceux qui avaient dit cela et le bouffon nomma Keu et Mordret. Et Perceval, ayant appris les noms, ne mit plus en doute la réalité du propos, cependant il garda le silence tout en pensant en lui-même qu'il ne resterait pas davantage à la cour : il allait partir à la recherche de Lancelot et ne reviendrait jamais avant de savoir si Lancelot était mort ou vif. Il était d'avis que ce serait pour lui un grand honneur de mourir en recherchant un chevalier de la valeur qui avait été celle de Lancelot[1].

672. Cette pensée absorba Perceval durant toute la journée ; le soir, quand Agloval se fut couché ainsi que tous les autres dans la demeure, Perceval vint trouver son écuyer en qui il avait entière confiance et il lui demanda : « Préparez mes armes et mon cheval. — Ah, seigneur, s'écria le jeune homme, je serais déshonoré si je restais ici quand vous serez

---

autres de .IIII.XX. ans. Si estoit Percevaus entre les jouenes chevaliers qui bien resambloit simple creature. Et Kex li seneschaus, qui grant piece l'ot regardé, vient a Mordret et li dist : « Mordret, que vous samble de nostre chevalier novel ? — Il me samble, fait il, simples chevaliers qui mix aime pais que guerre. — Certes, fait Kex, ce pert bien a son escu car il n'i ot onques cop feru. » Ceste parole oï uns fols de la court si dist a Perceval ce qu'il avoient dit, si l'en conmenche a gaber. Et Percevaus en ot grant honte, si demanda au fol qui cil sont qui ce ont dit et cil li nome Keu et Mordret. Et quant Percevaus oï ce si croit molt bien qu'il aient ceste parole dite, si s'en taist atant si pense que en la court ne sera il plus ains se metra en la queste de Lanselot ne jamais ne retournera a court devant ce que il sace noveles ou de sa mort ou de sa vie. Se li est avis que ce sera grans honours s'il muert en la queste de si prodome conme Lanselos a esté.

672. A ceste chose pensa Perchevaus toute jour. Au soir, quant Agloeval fu couchiés et tout li autre par laiens, Perchevaus vint a son esquier ou il molt se fioit et li dist : « Apareilliés moi mes armes et mon cheval. — Ha, sire, fait il, je seroie honnis se je demouroie aprés

parti, votre frère me tuerait ; mais si vous vouliez bien me laisser aller avec vous, je vous préparerais tout cela sur-le-champ. — Vas-y, répliqua Perceval, il me tarde terriblement de partir. » L'écuyer alla chercher les armes, il les apporta et Perceval les revêtit le plus vite qu'il put ; quand il fut prêt, il saisit son écu et sa lance et quitta le palais. Une fois en selle, l'écuyer et lui prirent la route et allèrent de l'avant jusqu'à la forêt où ils parcoururent bien dix lieues anglaises. Ils se trouvèrent alors devant une vieille maison dont les murs ruinés gisaient sur le sol ; Perceval dit à son écuyer qu'il éprouvait une grande envie de dormir. « Seigneur, assura l'écuyer, vous allez vous reposer ici maintenant, moi, je monterai la garde près des nos chevaux. — Non, tu vas plutôt dormir, tu en as un aussi grand besoin que moi-même. » L'écuyer jura qu'il ne dormirait pas ; et cependant Perceval le pressa tant qu'il attacha les chevaux et se laissa sombrer dans le sommeil. Dès que Perceval le vit endormi, il eﬅima qu'il ne trouverait pas de meilleure occasion de le quitter, car il ne voulait aucune compagnie. Ce qu'il allait faire désormais, que ce soit digne de louange ou de blâme, il désirait le faire secrètement de façon à reﬅer ignoré de tous ; il souhaitait surtout ardemment accomplir des exploits qui lui vaillent louange et renommée. Aussi se mit-il en selle, laissant son écuyer endormi, et il avança si longtemps qu'au matin il sortit de la forêt. Il se mit alors à pleuvoir et à faire un temps

---

vous car voﬅres freres m'ocirroit. Mais s'il vous plaisoit que je m'en alaisse avoc vous, je le vous apareilleroie maintenant. –– Va dont, fait Perchevaus, car trop me targe. » Et li vallés vient a ses armes se li aporte et il s'arme au plus toﬅ qu'il puet et quant il eﬅ armés si prent son escu et son glaive et s'en part de laiens. Quant il furent monté entre lui et son esquier et chevauchent tant en la foreﬅ qu'il ont bien alé .x. lieues englesches. Lors trouvent une maison vielle et anciene dont li mur eﬅoient par terre et Percevaus diﬅ a son esquier qu'il avoit grant [*b*] talent de dormir. « Sire, fait il, dont vous reposés hui mais ci et je garderai nos chevaus. — Mais tu te dormiras, fait Percevaus, car ausi grant meﬅier en as tu conme je. » Et cil diﬅ qu'il n'i dormiroit mie. Et nonporquant tant diﬅ Percevaus qu'il arresna les chevaus, si s'endort. Et quant Percevaus voit qu'il eﬅ endormis si pense qu'il ne le porra jamais de mix laissier a ce qu'il ne velt nient de compaignie. Car ce qu'il fera des ore mais, soit a los ou a blasme, il le velt si couvertement faire que nus ne le sace. Car il bee tel chose a faire dont il ait los et renonmee. Si monte sor son cheval et laisse le vallet dormant et erra tant qu'il fu au matin fors de la foreﬅ. Lors conmencha a plovoir et a faire trop malvais tans. Car yvers s'eﬅoit ja entrés et il chevaucha jusques a ore de prime.

exécrable, c'était déjà le début de l'hiver. Perceval chemina jusqu'à l'heure de prime.

673. Alors, comme il regardait devant lui, il aperçut une cité bâtie au-dessus d'une rivière qui était profonde et ténébreuse. Cette cité s'appelait Garantan[1]. Perceval se dirigea de son côté, car c'était là son chemin ; parvenu devant le pont-levis, il y découvrit un chevalier en armes mais sans heaume ni écu ni lance. Il était attaché à hauteur du ventre par une longue chaîne à gros anneaux et la chaîne elle-même était fixée à un gros bloc de pierre. Quand le chevalier enchaîné vit arriver Perceval, il lui cria : « Ah, chevalier, si tu appartiens à la cour du roi Arthur, où demeurent tous les chevaliers qui vivent d'aventures, viens m'aider et délivre-moi d'ici. Tu dois le faire, je suis comme toi un chevalier ! » Et Perceval, voyant le chevalier ainsi prisonnier, se dirigea vers lui et lui promit que jamais son aide ne lui manquerait, mais il lui demanda comment procéder. « Si vous avez une bonne épée, estima le prisonnier, qui puisse trancher cette ceinture, je serai délivré tout de suite, sinon ce ne sera pas possible. » Perceval affirma que ce n'était pas l'épée qui allait l'arrêter quand bien même il devrait la briser en deux. Il fit approcher le chevalier de la grosse pierre ; le prisonnier s'enquit de ce qu'il voulait faire. « Je veux, expliqua Perceval, trancher la chaîne juste au ras de votre haubert ; si j'agis autrement, vous allez rester enchaîné. » Le chevalier s'allongea sur la pierre, Perceval leva son épée et l'abattit avec une telle force sur la chaîne qu'il la brisa toute,

---

673. Lors regarda devant soi et voit un chastel qui seoit sor une aigue qui molt estoit noire et parfonde. Si estoit li castiaus apelés Garantan et il s'en vait cele part car c'estoit en sa voie. Et quant il vint au pont si voit un chevalier armé sans hialme et sans escu et sans glaive qui estoit loiiés parmi le ventre d'une chaine de fer grans et grosse et fu la chaine atachie a un perron. Et quant cil qui estoit enchainés voit venir Perceval se li dist : « Ha, chevaliers, se tu es de la court le roi Artu ou tout li chevalier aventurous repairent si me vien aïdier a jeter de ci, car tu le dois bien faire car ausi sui je chevaliers conme tu es. » Et quant Percevaus voit le chevalier en tel prison si s'en vait cele part et li dist que de ce ne li faudra ja, se li demande conment il li porra aïdier. « Se vous avés, fait il, bone[a] espee qu'ele puisse ceste chainture trenchier je seroie maintenant delivrés ne autrement non. » Et il dist que ja pour espee ne demouerra s'il le devoit brisier parmi, si le fait aprocier del perron. Et cil li demande conment il le voldra faire. « Je voel, fait il, la chaine trenchier res a res de vostre hauberc, car se je autrement le faisoie vous demouerriés enchainés. » Et cil se couche sor le perron et Percevaus hauce l'espee et fiert si grant cop sor la chaine qu'il le trenche d'outre en outre et

avec le haubert du chevalier et le coup passa si près de la chair qu'il faillit tuer le chevalier. L'épée était excellente, de fer bien tranchant, elle démailla les deux épaisseurs du haubert, trancha la chaîne et même un quartier du rocher comme s'il ne s'était agi que d'un tas de terre. Le chevalier à ce spectacle dit à Perceval :

674. « Seigneur, à vous voir frapper, on vous prendrait non pour un homme, mais pour le diable ! » Et il fit le signe de croix[1], encore tout estomaqué de ce spectacle ; puis il reprit : « Seigneur, je pense que vous avez brisé votre lame. » Perceval leva l'épée, croyant que le chevalier disait vrai, il la regarda et la vit intacte. Il en fut très content, car maintenant elle lui était encore plus chère qu'auparavant.

675. Puis Perceval leva les yeux pour voir sortir de la cité un chevalier qui lui cria : « Vous avez délivré ce chevalier pour votre malheur ! » Dès que Perceval le vit arriver, il saisit sa lance et se dirigea contre lui ; il l'atteignit au moment où l'autre sortait du pont et le frappa si dur en plein écu puis sur son heaume qu'il lui planta la pointe de fer dans l'épaule gauche et le jeta dans l'eau à la renverse. Il s'y serait noyé sans le moindre doute s'il n'avait agrippé une barque qui flottait sur la rivière. Perceval s'empara du cheval et le donna au chevalier qu'il venait de délivrer ; il le pria d'y monter pour pouvoir le conduire en lieu sûr. L'autre obtempéra immédiatement et, tournant le dos à la cité, ils repartirent vers la forêt. Alors Perceval demanda au chevalier

---

le hauberc au chevalier ausi et le feri de si tres pres que a poi qu'il ne l'a afolé. Et l'espee fu bone et trenchant a ce qu'il trencha les .II. doubles del haubert et la chaine ausi trencha tout outre parmi le chantel del perron ausi conme se ce fust uns monciaus de terre. Et quant li chevaliers vit ce si dist a Perceval :

674. « Sire, au ferir ne resamblés vous mie home mais anemis. » Lors se saine de la merveille qu'il en a et dist : « Sire, je quit [*c*] que vous avés vostre espee esquasee[a]. » Et Perchevaus le lieve, car il quide que cil li die voir, si le regarde et le voi entiere si l'en est molt bel car il l'aime orendroit mix que devant.

675. Lors se regarde Percevals et voit issir fors del chastel un chevalier qui li escrie : « Mar delivrastes le chevalier ! » Et quant Perchevaus le voit venir si prent son glaive et point vers lui et l'aconsieut a l'entree del pont et le fiert si durement que parmi l'escu et parmi le hialme li met le fer en l'espaulle senestre si le porte en l'aigue tout a envers et fust noïés sans faille s'il ne se fust pris a une nacele qui estoit en l'aigue. Et Perchevaus prent le cheval et le done au chevalier qu'il ot delivré et li dist qu'il monte car il l'enmenra a salveté. Et cil si fait de maintenant si ne s'en tournent mie vers le chastel ains

comment il s'était retrouvé enchaîné. Le chevalier répondit : « Seigneur, l'autre jour, moi qui suis un chevalier errant de la maison du roi Arthur, j'allais cherchant les aventures et je suis arrivé devant cette cité comme le hasard m'y avait amené. Une fois que je m'y fus hébergé, la dame du lieu me trouva à son goût et me pria d'amour. Je l'assurai que je ne lui accorderais rien si elle ne venait pas avec moi. Elle me promit de le faire ; mais à peine étions-nous sortis du logis que ceux du château nous capturèrent et nous ramenèrent à l'intérieur, ils nous jetèrent en prison, la dame et moi, comme vous l'avez vu, ils me jurèrent que je ne quitterais plus cet endroit, mais que j'y mourrais de faim. Et assurément, je serais mort si Dieu ne vous avait mené de ce côté pour m'apporter votre aide. Voilà, je vous ai raconté comment cela m'est arrivé. »

676. Perceval s'enquit alors de son nom, il répondit qu'il s'appelait Patridès et était le neveu du roi Bademagu. Perceval déclara qu'il connaissait bien le roi Bademagu. « Seigneur, lui demanda Patridès, vous êtes donc de la maison du roi Arthur ? — Oui, répondit Perceval, je suis l'un des compagnons de la Table ronde. » Patridès voulut savoir depuis combien de temps et quel nom il portait. Et Perceval lui révéla qu'il était Perceval de Galles, le frère d'Agloval. « Pourquoi avez-vous quitté la cour ? » poursuivit Patridès. Perceval raconta que des paroles prononcées par Keu le sénéchal et Mordret, le frère de monseigneur Gauvain, avaient été la cause de son départ ;

---

s'en vont vers la forest[a]. Lors li demande Perchevaus conment il fu enchainés et cil li dist : « Sire, il avint l'autre ier que je qui fui chevaliers errans de la maison le roi Artu aloie querant aventures et je ving a cest chastel si come aventure m'i amena. Et quant je i fui herbergiés la dame me vit bel a son avis et ele me requist d'amours et je dis que je n'en feroie riens se ele ne venist avoc moi et ele le me creanta. Com il avint que si tost que nous issismes de laiens que cil de laiens nous prisent et remenerent ariere et misent moi et la dame en prison ensi conme vous veïstes et disent que jamais ne m'en getoie ains i morroie de fain. Si i morusse sans faille se Dix ne vous eüst ceste part amené pour moi aïdier. Si vous ai ore dit conment ce fu. »

676. Lors li demande Perchevaus conment il avoit non et il li dist : « Patridés » et est niés au roi Bandemagu. Et Percevaus dist que le roi Bandemagu connoist il bien. « Sire, fait Patridés, estes vous dont de la maison le roi Artu ? » Et il li dist : « Oïl, et compains de la Table Reonde. » Et il li demande desquant ce est et conment il avoit non. Et il dist qu'il a a non Perceval de Gales si est freres Agloval. « Et pour coi vous departistes vous de court ? » Et il dist que Kex li seneschaus et Mordrés li freres mon signour Gavain l'en firent partir

et il rapporta la phrase en question à Patridès. Tout en parlant ils avaient continué leur chemin et étaient arrivés à la maison d'un chevalier. Patridès proposa à Perceval : « Seigneur, arrêtons-nous ici, nous y serons bien hébergés par affection pour moi et parce que vous l'avez vraiment mérité. » Perceval déclara qu'il ne voulait pas mettre pied à terre. « Si, seigneur, l'assura Patridès, vous allez le faire, car il se pourrait bien que vous n'ayez rien mangé aujourd'hui et il est tout à fait l'heure pour cela. » Patridès pria si instamment Perceval que tous les deux finirent par passer la porte et entrer dans le château ; ils descendirent de leur cheval. À la vue de Patridès, les habitants du lieu montrèrent une grande joie, ils lui firent beaucoup d'honneurs ainsi qu'à Perceval par amitié pour Patridès. Après le repas, Perceval demanda à Patridès s'il allait se rendre à la cour. « Oui, seigneur, confirma Patridès. — Eh bien, je vous prie de saluer de ma part mon frère Agloval, dites-lui de ne pas partir à ma recherche, car je m'en suis allé de la cour pour apprendre des nouvelles de Lancelot. » Et Patridès lui promit de transmettre exactement ce message.

677. Dès le lendemain, il quitta ce château et voyagea jusqu'à la cour du roi Arthur où il salua Agloval de la part de Perceval ; il lui raconta tout ce qu'il l'avait vu accomplir et lui expliqua pourquoi il avait quitté la cour ; Agloval en conçut contre Mordret et Keu une profonde rancœur. Quant au roi Arthur, dès qu'il sut ces événements, il blâma fort Keu et Mordret, il leur déclara qu'ils avaient très mal agi, car ils

---

pour une parole qu'il disent de li. Si le conte quele. Ensi parlant ont alé tant qu'il vinrent a un rechet d'un chevalier et Patridés dist a Perceval : « Sire, alons chaiens, car nous i serons bien herbergié por l'amour de moi pour ce que vous l'avés bien deservi. » Et il dist qu'il n'i descendera pas. « Si ferés, sire, fait il, car espoir vous ne mengastes hui et il en est bien tans. » Tant proia Patridés a Perceval qu'il entrent en la porte si descendirent. Et quant cil de laiens [*d*] virent Patridés se li firent molt grant joie et molt honererent Patrides et Percheval ausi pour l'amour de lui. Et quant il orent mengié Percheval demanda a Patridés s'il iroit a court. « Oïl, sire, fait il. — Dont vous proi je, fait Perceval, que vous me salués Agloeval mon frere et li dites qu'il ne me quiere mie. Car je me sui partis de court pour oïr noveles de Lanselot. » Et il dist que cest message fera il bien.

677. A l'endemain s'en parti Patridés si erra tant qu'il vint a la court le roi Artu et salua Agloeval de par Perceval. Et il li dist ce qu'il avoit veü de lui et ce porcoi il s'estoit partis de court, si en sot molt mal gré a Keu et a Mordret. Et quant li rois Artus en sot la novele si les en blasma molt et lor dist qu'il avoient fait molt grant mal car il en

avaient fait partir de la cour le meilleur des chevaliers qui s'y trouvaient : « S'il arrive à l'âge adulte, je suis bien sûr qu'il deviendra un chevalier de rare valeur ; cela me chagrine donc qu'il soit parti avant de s'être endurci et d'avoir acquis de la force ; à présent, il va devoir souffrir des peines et des tourments qui excèdent la vigueur de son âge. » Voilà ce que le roi affirma à Mordret et à Keu. Perceval, quant à lui, s'était remis en route dès qu'il eut quitté Patridès, il allait au-devant des aventures proches ou bien lointaines afin de se mettre à l'épreuve. Et cela se passa de telle façon qu'il ne rencontra aucun chevalier sans triompher de lui. Il avait accoutumé d'entendre quand cela lui était possible la messe du jour, les vêpres, les matines, toutes les heures canoniales. Il préservait sa chasteté et demeurait pur, chaque semaine, il confessait ses péchés, telle était la vie qu'il menait toujours[1]. Au bout d'un an passé à aller ainsi, à accomplir tous les exploits du monde, il devint l'un des plus renommés du pays et plus encore à la cour du roi Arthur que partout ailleurs, car c'était là qu'aboutissait la connaissance de tous les hauts faits accomplis par les chevaliers valeureux.

Combat d'Hector et de Perceval.

678. Il y avait plus d'une année qu'il allait ainsi lorsqu'un jour il lui arriva de rencontrer Hector des Marais au sortir d'une forêt. Ce dernier était alors dans un tel état que ses armes ne valaient presque plus rien : son écu était si abîmé qu'on n'y voyait plus que les coups reçus, son haubert

---

avoient osté le meillour chevalier qui estoit en la court. « Et s'il vient en aage d'ome je sai bien qu'il venra a molt grant chose. Et pour ce me poise il qu'il en est alés devant qu'il fust plus durs et plus fors, car des ore mais li couvenra il paine sosfrir et travail plus que a son aage n'apartenist. » Ensi dist li rois Artus a Mordret et a Kex. Et Percevaus chevaucha tant qu'il s'en fu partis de Patridés, loing et pres querant les aventures et esprouver soi et li avint si bien qu'il n'encontra chevalier dont il ne fust au desus. Et il estoit acoustumés d'oïr messe et vespres et matines et totes les ores del jour quant il pooit et se tenoit chastes et nés et se faisoit chascune semainne confés et tel vie menoit il adés. Tant qu'il ot bien un an et plus erré en tele maniere et ot faites toutes les chevaleries del monde et fu molt grant renonmee de lui par le païs et plus en la court le roi Artu qu'en autre lieu, car illoc venoient toutes les noveles des prodomes.

678. Quant il ot un an et plus erré en tel maniere se li avint un jour qu'il encontra Hector des Marés a l'issue d'une forest tel atourné que ses armes ne valoient mais se petit non, car ses escus estoit tes atournés qu'il ne paroit mais se cops non si estoit ses haubers rons

était rompu et son heaume brisé. Lui-même était terriblement épuisé et cela n'était pas vraiment étonnant car, depuis deux ans, il chevauchait sans guère prendre de repos. Il avançait, obsédé par la pensée qu'il ne trouvait rien pour lui apporter du réconfort et qu'il ne pouvait apprendre aucune nouvelle de son seigneur et frère ; cela lui mettait un tel chagrin au cœur qu'il n'imaginait plus pouvoir jamais se réjouir. Quand les deux chevaliers se rapprochèrent l'un de l'autre, ils ne se reconnurent point : c'eſt qu'ils ne s'étaient encore jamais vus. Ils avaient de bonnes lances solides, ils fondirent l'un sur l'autre de toute l'allure de leurs chevaux ; le choc fut si violent que ni écu ni haubert ne purent les protéger et ils se plantèrent les fers de leur lance dans la chair vive, mais ce n'étaient là que blessures vite guéries. Hector, qui savait plus de l'art de jouter que quiconque, jeta Perceval par-dessus la croupe de son cheval sur le sol, puis il passa outre. Il mit pied à terre et attacha sa monture à un arbre. Perceval s'était déjà remis debout, fort dépité de cette rencontre, lui qui depuis qu'il avait été adoubé n'avait jamais trouvé personne qui lui fît vider la selle. Il dégaina son épée, prit l'écu à pleins bras, faisant bien mine de vouloir accomplir le plus bel exploit possible — il avait compris qu'il ne se trouvait pas en face d'un valet ! Il courut sur lui l'épée brandie. Et Hector qui n'était pas novice dans cet art, mais l'avait appris depuis son enfance, lui donna sur le heaume des coups aussi puissants que ses bras le pouvaient. Perceval, de son

---

et ses hialmes quassés et il meïsmes eſtoit molt traveilliés et che n'eſtoit pas mervelle car il avoit chevauchié .II. ans sans gaires de repos. Si venoit pensant a ce qu'il ne trouvoit riens qui li donaſt confort car il ne pooit oïr noveles de son signor son frere pour qui il eſt tant dolans qu'il ne quide mais avoir joie. Et quant il s'entr'aprocierent il ne s'entreconurent pas car onques mais ne s'eſtoient entre veü et il avoient bones glaives et fors, si s'en[*e*]tre ferirent es grans aleüres des chevaus si durement que li escus ne li haubers ne li eſt garans qu'il ne se metent les fers des glaives es chars nues, mais il n'orent plaie dont il ne fussent toſt gari. Et Hectors qui mix jouſtoit que autres hom porte Percheval a terre par desus la crupe del cheval, puis point outre et descent et atache son cheval a un arbre. Et Perchevaus se fu relevés molt dolans de cel encontre mais onques puis qu'il fu chevaliers noviaus ne trova qui la sele li feïſt vuidier, si traiſt l'espee et enbrace l'escu et fait samblant de faire greignour prouece qu'il porra, car il set bien que cil qu'il a encontré n'eſt mie garcons se li court sus l'espee traite. Et cil qui de ceſte chose n'eſt mie aprentis et qui l'ot a couſtume dés l'enfance li done si grant cop parmi le hialme com il pot amener des bras. Et Perce-

côté, maniait l'épée en maître et il n'était pas aussi épuisé qu'Hector ; il dressa son épée, assena quatre coups tels qu'Hector eut beaucoup de peine à les soutenir ; et ce fut une mêlée si grande, si terrible que personne n'aurait vu cela sans les juger de vaillants combattants. Chacun des deux ressentait au fond de soi une secrète admiration pour la valeur qu'il découvrait dans son adversaire : jamais Hector n'aurait cru trouver cette hardiesse en Perceval et Perceval n'aurait jamais imaginé rencontrer un chevalier de la force d'Hector ; chacun d'eux commença d'avoir peur d'y laisser sa tête et c'est pourquoi ils se défendirent avec acharnement, couvrant leur corps de leur écu pour éviter les coups d'épée dont ils avaient éprouvé le tranchant ; chacun était si rapide et si hardi à la joute qu'il en stupéfiait son adversaire. Ils souffraient atrocement des blessures qu'ils s'étaient mutuellement infligées, ils ne cessaient pas de frapper à coups redoublés en vrais chevaliers de valeur, ils fracassèrent leurs écus, déchirèrent leurs hauberts et ils firent gicler le sang de tous côtés. La bataille dura si longtemps que tous deux avaient au corps plus de dix blessures dont un autre aurait cru la plus légère mortelle, on le voyait bien à la place où se déroulait leur joute, elle était toute couverte de morceaux d'écus, de mailles de hauberts et du sang qui coulait de leur corps. S'ils n'avaient pas été des chevaliers d'une vaillance extraordinaire, ils auraient depuis déjà longtemps cessé de vivre pour les souffrances qu'ils éprouvaient ;

---

vaus qui tres bien feroit de l'espee et n'estoit mie si traveilliés come Hector hauce le branc et li done tels .IIII. cops que molt s'en tient cil a grevé del soustenir. Lors conmence la mellee si grans et si merveillouse que nus ne les veïst qui a prodomes ne les tenist. Si s'esmerveille molt chascuns endroit soi de la prouece qu'il trouve en son compaingnon, car Hectors ne quidoit pas trouver[a] tant de proece en Perceval ne Perceval ne quidoit jamais avoir trouvé tel chevalier come Hector estoit. Et pour ce n'i ot il celui qui n'ot paour de la teste coper si se desfendent bien ambedoi et se couvrent de lor escus pour les cops des espees qu'il connoissent bien trenchans et il sont toutes ores si viste et si enprendant li uns vers l'autre que molt sont esbahi. Si sousfrent a grant angoisse les plaies qu'il ont, si s'entrefierent menu et sovent come cil qui sont de grant prouece et si depiecent lor escus et desmaillent lor haubers et se font le sanc voler de toutes pars. Si dure la bataille si longement qu'il n'i ot celui d'aus qu'il n'ot tés .x. plaies el cors dont uns autres quidast bien morir de la menour. Si pert bien a la terre ou il passent car toute estoit coverte des pieces des escus et des mailles des haubers ou del sanc qui de lor cors estoit issus. Et s'il ne fuissent de si grant prouece com il estoient il fuissent piece a mort au traveil qu'il ont sousfert.

mais chacun avait une si violente envie de vengeance, car il se croyait blessé à mort, que cela les poussait à endurer beaucoup plus que nécessaire. Toutefois ils s'étaient tant tourmentés, ils en avaient tant subi que leurs coups avaient désormais perdu toute puissance : quand ils croyaient se porter les plus puissants, les épées glissaient dans leur main et plus d'une fois tombaient sur le sol, et c'est ce qui les garda longuement sur la place. Aucun des deux ne prononça un mot, quelque sort que son adversaire lui parût subir, bref, ils conduisirent si loin cette première rencontre qu'ils durent par nécessité prendre du repos et se retirer un peu en arrière, l'un ici, l'autre là, pour tâcher de reprendre leur souffle et recouvrer leurs forces, ce qui était devenu leur plus cher désir.

679. Ils restèrent un long moment à se dévisager et Perceval finit par dire à Hector : « Seigneur chevalier, apprenez-moi qui vous êtes, j'aimerais bien le savoir, car je n'ai jamais rencontré un chevalier de votre valeur, aucun ne m'a causé cette peur, puisque, je peux l'avouer, vous m'avez vaincu. — Certes, seigneur, répondit Hector, c'est plutôt vous qui m'avez dominé. En effet vous m'avez mené si serré que je ne peux plus m'échapper et survivre. Pour cette raison j'accepte de reconnaître que vous êtes le meilleur chevalier que j'aie rencontré ces trois dernières années. Vous pourrez donc bien vous vanter quand vous m'aurez vaincu que vous avez tué Hector des Marais, l'un des compagnons de la Table ronde.

Ne mais li grans desiriers que chascuns avoit de soi vengier, pour ce que chascun estoit avis qu'il estoit navrés a mort, les mainne au sousfrir outre ce qu'il deüssent[b]. Et nonpourquant tant ont traveillié et enduré que petit poent mais les cops valoir, car quant il mix quident ferir lor tournent les espees es mains et vo[*l*]lent a terre par maintes fois, et c'est la chose par coi il se sont plus tenu en estant. Ne il n'avoit celui qui deïst mot pour aventure qu'il veïst avenir a son compaingnon, si mainnent tant lor premier assaut que a force les couvient reposer et retraire soi ariere, li uns cha et li autres la, pour reprendre lor alaines et lor forces dont il sont tant desirant.

679. Quant il se sont grant piece entregardé, si dist Percevaus a Hector : « Sire chevaliers, dites moi qui vous estes car je le voldroie molt volentiers savoir car je ne trovai onques mais si prou de chevalerie conme vous estes ne nul qui je doutaisse tant car vous m'avés mené jusques a outrance. — Certes, sire, fait Hectors, ainsi avés vous moi, car vous m'avés si court tenu que je ne puis eschaper sans mort. Par coi je puis bien dire que vous estes li miudres chevaliers que je onques trouvaisse puis .III. ans en cha. Si vous poés bien vanter quant vous m'aurés vaincu que vous aurés ocis Hector des Marés,

— Ah, seigneur, s'écria Perceval, au nom de Dieu, pitié pour moi ! Ma faute envers vous eſt encore plus grave, car je suis également compagnon de la Table ronde comme vous l'êtes, raison pour laquelle je n'aurais jamais dû me battre contre vous ! Je vous demande pardon pour ce péché. Si j'avais su que vous apparteniez à la compagnie, je ne vous aurais pas combattu quoi qu'il arrivât. — Comment ? s'étonna Hector, vous êtes donc compagnon de la Table ronde ? Mais quel eſt votre nom ? — Seigneur, on m'appelle Perceval de Galles, je suis le frère d'Agloval. — Mon Dieu, se lamenta Hector, quel malheur que nous ayons ignoré notre identité ! » Ainsi gémissaient-ils chacun sur le sort de son compagnon, une profonde compassion les avait pris l'un pour l'autre, car ils voyaient bien qu'avec les blessures qu'ils avaient reçues et tout le sang qu'ils avaient perdu, ils ne verraient jamais venir la nuit prochaine. Hector retira son heaume de sa tête, tout cabossé comme il était, il jeta son écu sur le sol, s'allongea dessus et il se mit à pleurer tandis qu'il disait :

680. « Ah, monseigneur Lancelot, mon cher frère, je ne vous reverrai jamais ! C'eſt aujourd'hui que s'achève le compagnonnage qui nous unissait. Ma dame la reine a commis une grave faute en vous chassant de la cour, car, à votre recherche, bien des hommes de grande valeur quitteront cette vie et moi le premier, qui suis en train d'en mourir, moi qui désirais plus que tout autre au monde vous retrouver. Quoi

---

uns des compaingnons de la Table Reonde. — Ha, sire, fait Percevaus, pour Diu, merci, encore me sui je plus mesfais envers vous. Car ausi en sui je compains conme vous eſtes. Par coi je ne me deüsse mie combatre envers vous en nule maniere. Et de cel mesfait vous cri je merci. Et se je quidaisse que vous de cel oſtel fuissiés je ne me fuisse ja combatus a vous pour chose qui avenist. — Conment ? fait Hectors, eſtes vous compains de la Table Reonde ? Et conment avés vous non ? — Sire, fait il, on m'apele Perceval de Gales et sui frere Agloeval. — Ha, Dix, fait Hectors, quel mescheance nous eſt avenu de ce que li uns n'a l'autre conneü ! » Ensi se plaint li uns de l'autre si ont molt grant pitié d'aus meïsmes, car il se voient tel atourné des plaies et del sanc qu'il ont perdu qu'il ne quident ja veoir la nuit. Et Hectors oſte son hialme de sa teſte tel com il eſt et jete son escu a terre et se couche desus et diſt tout em plourant :

680. « Ha, mé sire Lanselot, biaus dous frere, jamais ne vous verrai ! Hui faura la compaingnie de moi et de vous. Grant pechié fiſt ma dame la roïne quant ele vous en chaca de court. Car pour vous querre morront maint prodome et je meïsmes en sui mors qui plus vous desiroie a trouver que tout li autre. Et ce n'eſtoit

d'extraordinaire à cela, puisque j'étais le plus proche de vous par le sang ! » Tandis qu'il prononçait ces paroles, ses yeux se posèrent sur Perceval et il le vit allongé, face contre terre, en homme qui a perdu beaucoup de sang et qui ne peut plus rester debout. Il voulut aller lui porter secours, mais cela lui fut impossible, il n'avait plus ni force ni pouvoir de se redresser. Et sa tristesse pour Perceval n'était pas moindre que pour son propre sort.

681. Quand Perceval fut resté longtemps allongé à plat ventre, il enleva son heaume tout en pièces comme il l'était, il le jeta par terre, il déposa ses armes pour s'alléger et il demanda à Hector comment il allait. « Seigneur, répondit Hector, vous m'avez tué. Que Notre-Seigneur vous le pardonne ! Moi, en tout cas, je vous accorde mon pardon, je ne saurais certes vous en vouloir puisque vous avez agi par ignorance. Mais vous, comment vous sentez-vous ? — Je ne crois pas, déclara Perceval, que je tiendrai jusqu'à la nuit, j'ai tant de blessures petites ou grandes, j'ai perdu tant de sang que je ne puis m'en tirer et survivre. — Le malheur n'en est que plus grand, soupira Hector, cela m'accable, Dieu me secoure ! On pourra considérer notre mort comme un bien terrible accident : jamais deux chevaliers ne moururent de cette façon, qui auraient dû être des amis ! Pour la compagnie de la Table ronde, nous aurions dû être unis comme deux frères. » Ils restèrent ainsi tous deux allongés sur le sol et cela dura jusqu'à l'heure des vêpres ; Hector proposa

---

mie de merveille, car je vous estoie li plus prochains que tout li autre ! » Endementiers qu'il parloit ensi se regarda Hector et vit Perceval as dens conme cil qui tant avoit perdu del sanc qu'il [*403a*] ne se pooit mais tenir en estant. Et quant il quide lui aler aïdier si ne pot car il n'a mie tant de force qu'il se puisse lever, si n'est mie mains dolans de Perceval que de lui meïsmes.

681. Quant Percevaus ot longement jeü as dens si oste son hialme si depecié com il estoit et le jete jus et s'aliege de ses armes, puis demande a Hector conment il li estoit. « Sire, fait il, vous m'avés mort et Nostres Sires le vous pardoinst. Et je si fais car, certes, je ne vous en sai mal gré puis que vous l'avés fait par mesconnoissance. Mais a vous, conment en est il ? — Je ne quit mie, fait Percevaus, que je puisse veoir la nuit, car tant ai petites plaies et grans et tant ai del sanc perdu que je ne puis eschaper sans mort. — Tant est li damages graindres, fait Hectors, si m'en poise, se Dix m'aït, car a merveilles porra on tenir nostre mort. Car onques mais par tele maniere ne morrurent doi chevalier qui si fuissent ami con nous deüssiens estre. Pour la compaingnie de la Table Reonde deüssiemes nous estre come frere. » En tel maniere gisent[a] a terre li uns et li

alors : « Seigneur, montez donc sur mon cheval et partez dans la direction qui est à ma droite, vous y trouverez dans la forêt un ermite ; demandez-lui de venir me voir et de m'apporter le corps de mon Sauveur : c'est que jamais je n'ai craint de mourir comme je l'éprouve en ce moment. — Dieu m'apporte son aide, répondit Perceval, je ne le puis, je ne crois pas pouvoir jamais remonter à cheval. »

682. Et les deux chevaliers restèrent donc ainsi ensemble jusqu'à la nuit noire ; il faisait si sombre qu'ils n'arrivaient plus à se distinguer mutuellement. « Seigneur, reprit Hector, je me meurs. Pour Dieu, si vous pouvez bouger et aller d'aventure jusqu'à la cour, saluez pour moi monseigneur Lancelot mon frère. Ne lui racontez pas ce qui est arrivé et n'ayez pas de regret de ma mort, lui, il pourrait bien vous en tenir rancune et ce serait injuste. » Et Perceval de lui répondre qu'il ne porterait jamais ce message : « Je me meurs. » Tandis qu'ils se trouvaient dans une telle angoisse, dans un tel péril qu'ils croyaient vraiment connaître leur fin, il arriva qu'ils virent se lever auprès d'eux une grande lumière comme si le soleil avait sur eux répandu sa clarté ; ils restaient interdits à se demander ce que cela pouvait bien être. Ils regardèrent de tous leurs yeux et aperçurent un vase qui avait la forme d'un calice, il était recouvert d'une blanche étoffe de soie, devant le vase s'avançaient deux cierges, deux autres cierges suivaient le calice et il leur était impossible de discerner qui portait les cierges, qui soutenait le vase[1].

---

autres tant qu'il fu bien ore de vespres. Et lors dist Hectors : « Sire, montés sor mon cheval et vous en alés aprés a destre ou vous trouverés un hermite en une forest, se li dites qu'il me viengne veoir et qu'il aport avoc lui mon Salveour, car onques n'oi tel crieme de mort conme je ai orendroit. — Si m'aït Dix, fait Percevaus, je n'en ai pooir, car je ne quit mie que jamais puisse monter sor cheval. »

682. Ensi furent li doi chevalier ensamble tant que la nuis oscure fu venue. Si fu li tans si oscurs que li uns ne pot veoir l'autre. « Sire, fait Hector, je me muir. Pour Dieu, se vous poés venir et aventure vous maine a court si me salués mon signour Lanselot mon frere. De lui conter ne mes aventures ne ma mort ne vous chaille il ja, car il vous en sauroit mal gré et a tort. » Et cil dist que de cest message faire n'aura il ja loisir. « Car je me muir », fait il. Au point qu'il estoient en tele angoise et en tel peril qu'il quidoient vraiement morir, avint il qu'il virent venir vers aus une clarté si grans conme se li solaus espandist sor aus. Si s'esmerveillent molt que ce puet estre. Lors esgardent et voient un vaissel en samblance de galice, si fu couvert d'un blanc samit, et devant le vaissel venoient .II. cierges et .II. autres le sivent aprés, mais il ne virent mie qui les portoit ne qui les vaissiaus soustenoit.

Toutefois ils pressentaient qu'il s'agissait là d'un objet sacré et ils ressentirent un profond espoir de bonheur qui les fit s'incliner au beau milieu de toutes les angoisses qui les torturaient. Et c'est alors que se produisit pour eux un si beau miracle que tout soudain ils se sentirent guéris de toutes les blessures qu'ils avaient et parfaitement sains. Il ne se passa qu'un bref instant et déjà le saint Vase s'en allait de façon si rapide qu'ils ne surent même pas ce qu'il était devenu.

683. Au bout d'un moment, Perceval s'adressa à Hector pour lui dire : « Seigneur, avez-vous vu qui est venu ici pour nous ? — Oui, j'ai bien vu, confirma Hector, mais je ne sais pas ce que c'était. Néanmoins à peine était-ce au milieu de nous que je me suis trouvé guéri des blessures que vous m'aviez portées et, à présent, je suis aussi sain et allègre que je le fus jamais. — Ma foi, renchérit Perceval, il en va tout à fait de même pour moi : vous ne m'avez causé aujourd'hui aucune blessure dont je ne sois guéri. Dieu nous a apporté un secours véritable par sa grâce et sa miséricorde ; nous n'aurions sans cela jamais vu se lever le jour de demain. Oui, vraiment, nous pouvons le proclamer : Dieu a eu pitié de nous quand il nous a envoyé sa guérison pleine de miséricorde ! » Ils restèrent longtemps à parler de cette apparition et ils se demandaient l'un à l'autre ce que pouvait être l'objet qu'ils avaient vu devant eux. « Assurément, affirma Perceval, en ce qui me concerne, j'en ignore tout. — Alors, moi, je vais vous l'apprendre, énonça Hector, puisque vous ignorez ce que c'est. Soyez-en certain, c'est le saint Graal pour lequel

---

Et nonpourquant li vaissiaus re[*b*]sambloit sainte chose et tant i espoirent de bien qu'il l'enclinent par mi toutes les angoisses qu'il sentent. Et maintenant lor avint si bele aventure qu'il se sentirent sain et haitié des plaies qu'il avoient et il ne demoura gaires que li Sains Vaissiaus s'en ala si soudainement qu'il ne sorent qu'il iert devenus.

683. Au chief de piece parla Perchevaus a Hector : « Sire, avés vous veü ce qu'il nous est ci venu ? — Oïl, fait Hectors, voirement l'ai je veü, mais je ne sai mie que ce est. Et nonpourquant si tost com il vint entre nous sui je garis des plaies que vous m'avés faites si que je sui maintenant ausi sains et ausi haitiés que je fui onques mais. — Par foi, fait Perchevaus, tout ausi vous di je de moi. Vous me feïstes hui plaie dont je ne soie garis. Bien nous a Dix secourus par sa grasse et par sa pitié, car autrement ne veïssiemes ja le jour de demain. Si poons dire vraiement que Dix a pitié de nous quant il nous a envoié garison par sa bele pitié[a]. » Longement parlerent ensamble de ceste chose, si demanda li uns a l'autre que ce pooit estre qu'il avoient veü devant aus. « Certes, fait Percevaus, je endroit de moi ne sai que c'est. — Et je le vous dirai, fait Hectors, puis que

sont advenus tant de merveilleux événements au royaume de Logres et dans bien d'autres pays aux jours que nous vivons[1]. Devant Notre-Seigneur, quantité de beaux miracles ont été réalisés pour l'amour de ce Vaisseau. — Graal ? répéta Perceval. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, seigneur ? — Cela aussi, je vous l'expliquerai, poursuivit Hector. Le saint Graal est le Vaisseau dans lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ mangea l'agneau le jour de Pâques avec ses disciples dans la maison de Simon le lépreux. »

684. Puis Hector raconta à Perceval comment Joseph d'Arimathie avait rapporté ce calice au royaume de Logres et tous les miracles qui depuis, par la grâce du Graal, avaient permis aux descendants de Joseph de se rassasier, comme c'était encore vrai aujourd'hui pour le roi Pellès et pour toute sa maison ; et il en serait ainsi aussi longtemps que le Graal séjournerait dans ce royaume. « Mon Dieu, déclara Perceval, monseigneur Hector, ce que vous me contez est prodigieux et je crois que c'est la vérité vraie. À cause de la grande force et du grand pouvoir que j'ai trouvés en lui dans son action, je jure que désormais je ne connaîtrai plus le repos avant d'avoir vu le Graal tout découvert, si cela est permis à un homme de chair. » Alors ils rendirent grâces à Dieu de leur heureux sort et de cette grande grâce qu'il leur avait accordée. Ils restèrent à cet endroit jusqu'au lever du jour. Au matin, quand la lumière revint, ils se remirent debout, coururent s'embrasser, puis échangèrent la promesse réciproque

---

vous ne savés que c'est. Saciés de voir que c'est li Sains Graaus par qui tantes merveillouses aventures sont avenues el roialme de Logres et en maintes terres en nostre tans. Et devant a Nostre Sires mainte bele miracle faite pour l'amour de lui. — Graal ? fait Percevaus. Sire, que puet ce estre ? — Ce vous dirai je bien, fait Hectors. Li Sains Graaus est uns vaissiaus ou Nostres Sires Jhesu Crist menga l'aingnel le jour de Pasches avoc ses disciples a le maison Symon le Liepreus. »

684. Lors li conte conment Ioseph de Barimachie l'avoit aporté el roiaume de Logres si en a on puis veü tés miracles que de la grasse de lui sont repeü si oir jusques ci et est encore li rois Pellés et toute sa maisnie et sera tant com il sejournera en cest païs. « Par Dieu, mé sire Hector, fait Percevaus, vous me contés merveilles et je croi bien que ce soit voirs et, pour le grant vertu et le grant pooir que j'ai veü qu'il a fait, di je que je ne serai jamais granment a aise devant que je le voie apertement, s'il est otroié a nul home mortel. » Lors rendent grasses a Dieu de ce que si bele aventure et de si grant grasse[a] lor avoit faite et furent illoc jusques au jour. Au matin, quant li jours aparut se leverent en estant puis [c] s'en vont entrebaisier puis donent li uns l'autre sa foi

que, tant qu'ils vivraient, jamais l'un ne ferait défaut à l'autre, ils seraient dorénavant compagnons pour le restant de leurs jours, puisque c'est ensemble qu'ils avaient connu le salut. Ils saisirent leurs armes dans l'état où elles étaient, estimant qu'il valait encore mieux avancer armés que désarmés. Et ils partirent à la recherche de leurs chevaux qu'ils finirent par retrouver. Dès qu'ils furent en selle, Perceval demanda à Hector : « Seigneur, que ferons-nous ? — Nous ferons ce qu'il vous plaira, répondit Hector. — À quoi étiez-vous occupé quand nous nous sommes rencontrés ? — J'étais à la recherche de monseigneur Lancelot du Lac, mon cher frère, le renseigna Hector. — Au nom de Dieu, s'écria Perceval, je le cherchais moi aussi, poursuivons donc tous les deux cette quête. » Sur ces mots, ils prirent ensemble la route et, des jours entiers, ils voyagèrent ainsi. Mais à présent le conte se tait sur eux et s'en retourne à parler de monseigneur Lancelot.

Folie de Lancelot.

685. Le conte dit à présent que, lorsque Lancelot en fut arrivé au point d'avoir totalement perdu la raison et la mémoire, de ne plus savoir ni ce qu'il faisait ni où il allait, il erra longuement, sans habits comme il avait quitté Camaalot, il erra à pied, des jours durant, une heure droit devant, une autre dans l'autre sens, selon le hasard qui le conduisait. Il fallut peu de temps pour qu'il devînt tout basané, noirci de soleil et de hâle et son état physique fut encore aggravé par le fait que, dans sa souffrance, il ne mangeait qu'à peine. Sa

---

que jamais tant com il vivent ne s'entrefauront ains seront des ore mais compaingnon le remanant de lor vie puis que ensamble ont esté salué. Si prendent lor armes teles com eles estoient, car toutes voies est il mieus qu'il les aient qu'il alassent desarmé, si vont tant querant lor chevaus qu'il les trovent. Et quant il furent monté si dist Perceval a Hector : « Sire, que ferons nous ? — Nous ferons ce qu'il vous plaira, fait Hectors. — Et que aliés vos querant, fait il, quant nous entre encontrasmes ? — Je aloie querant, fait Hector, monsignour Lanselot del Lac mon frere. — En non Dieu, fait Percevaus, ausi le queroie je. Or nous metons ensamble en ceste queste. » Lors se metent ensi ambedoi au chemin et chevauchent maintes journees ensamble. Mais ore se taist li contes d'aus .II. et retourne a parler de monsignour Lanselot.

685. Or dist li contes que quant Lanselos fu del tout a ce venus qu'il ot perdu le sens et la memoire en tel maniere qu'il ne savoit qu'il faisoit ne ou il aloit. Si erra tant si nus com il se parti de Kamaalot tout a pié mainte jornee une ore avant et l'autre ariere si conme aventure le menoit. Si fu en poi d'ore tains et noirs del soleil et del halle et fu tant empiriés de ce qu'il traveilloit et mengoit petit.

douleur fut trop forte et le premier hiver n'était pas encore passé que nul homme qui l'aurait naguère connu ne l'aurait à présent regardé et identifié comme Lancelot. Un jour de cet hiver, il arriva qu'il faisait affreusement froid ; Lancelot, le visage noirci, était toujours vêtu de ses seules braies et de sa chemise tout en loques quand le hasard le mena devant un pavillon qui avait été dressé dans une prairie ; et dans ce pavillon dormaient un chevalier avec sa demoiselle. Devant le pavillon à une perche pendait un écu blanc et, à côté, il y avait une lance et une épée. Lancelot passant par là, ses yeux s'arrêtèrent sur l'écu, il saisit l'épée et la tira de son fourreau. Dès qu'il l'eut sortie, il se mit à frapper de grands coups sur l'écu en faisant un vacarme aussi fort que dix chevaliers qui se seraient trouvés là ; il mit en pièces l'écu et continua à le déchiqueter en homme qui ne savait plus ce qu'il faisait.

686. En entendant le furieux vacarme que faisait Lancelot, un nain sortit du pavillon, il vit Lancelot qui continuait à fracasser l'écu et il eut assez de courage pour vouloir lui ôter l'épée. Il ne pensait pas en effet avoir affaire à un fou comme c'était le cas. Il s'approcha donc de lui et lui saisit le poing droit de toute sa vigueur, mais jamais il n'eut assez de forces pour contraindre Lancelot et lui retirer l'épée. Lancelot, qui se trouvait complètement hors de son sens, se fâcha immédiatement, il agrippa le nain par les épaules et le repoussa loin de lui avec une telle brutalité qu'il faillit lui briser le cou, mais il ne lui fit pas plus de mal et il se remit à

Si fu tant traveilliés ains que li premiers ivers passaſt qu'il n'eſtoit nul home qui devant l'eüſt veü qui jamais le ravisaſt pour Lanselot. Si avint un jour d'iver qu'il faisoit molt grant froit et merveillous et avint que aventure porta Lanselot em braies et en chemise tous depeciés et noirs en un paveillon qui eſtoit tendus en une praerie. Si gisoit en cel paveillon uns chevaliers et une damoisele et devant aus a une eſtache pendoit [*d*] uns escus blans et de jouſte avoit un glaive et une espee. Il vint cele part et regarda l'escu si saisiſt l'espee et le traïſt del fuerre. Et quant il l'ot traite si fiert grans cops sor l'escu et fait tel noise come se .x. chevaliers i fuissent, si depiece l'escu et empire molt malement conme cil qui ne savoit qu'il faisoit.

686. A cele noise et a cele tempeſte que Lanselos faisoit issi fors del paveillons uns nains, et quant il voit Lanselot qui depiece l'escu si ot tant de hardement qu'il li volt tolir l'espee, car il ne quidoit mie qu'il fuſt fors del sens si com il ert. Si vint vers lui et l'aert par le poing deſtre de tout son pooir, mais onques pour force qu'il peüſt faire ne li pot oſter del poing. Et cil qui molt ert fols s'en courece maintenant si l'aert par les espaulles et le jete de lui si felenessement que a poi qu'il ne li a le col brisié, mais plus de mal ne li fait, ains conmence a

frapper sur l'écu comme auparavant. Et le nain qui s'était aplati sur le sol fut rempli d'une véritable panique, il se mit à hurler : « À l'aide ! À l'aide ! » Presque aussitôt de la tente sortit un chevalier revêtu d'un ample manteau, par-dessous il portait une robe d'écarlate toute fourrée de grande richesse. Il vit son nain par terre, il lui demanda ce qu'il avait. « Seigneur, gémit le nain, peu s'en est fallu que ce diable ne m'ait tué ! » Le chevalier reporta son regard sur Lancelot qui continuait sa terrible bataille contre l'écu, il vit combien il était mal équipé, vêtu de si pauvres habits qu'il le comprit tout de suite : jamais quelqu'un ne serait sorti ainsi accoutré, sinon un homme privé de sa raison. Lancelot était en effet pieds nus, en braies et en chemise comme en plein été.

687. Le chevalier pensa alors qu'il ferait acte de compassion en permettant au fou de se reposer afin de savoir si peut-être cela lui permettrait de recouvrer son bon sens. Il s'approcha vivement de lui pour lui ôter l'épée du poing ; mais Lancelot s'exclama : « Seigneur chevalier, ne venez pas plus près ! Laissez-moi continuer ma joute ! Si vous avancez encore, je vais vous tuer ! » Puis il brandit son épée pour le frapper et le chevalier, voyant le coup venir, se dit qu'il agirait déraisonnablement s'il l'attendait alors qu'il était sans armes. Il rentra dans le pavillon, prit ses armes et les revêtit sur-le-champ ; à la suite de quoi, il s'en revint auprès de Lancelot et lui ordonna de déposer l'épée ; en même temps, il

---

ferir en l'escu ausi conme devant. Au point que li nains fu flaitris a terre et il ot tel paour conmencha il a crier : « Aïde ! Aïde ! » Et il ne demoura gaires que de laiens uns chevaliers chauciés d'unes houses si fu vestus d'une robe d'escarlate fourree molt richement et quant il voit son nain se li demande qu'il a. « Sire, fait li nains, a poi que cis diables ne m'a tué. » Lors regarde li chevaliers Lanselot qui se combatoit trop merveillousement a l'escu si le voit si malement atourné et si povrement vestu qu'il sot bien qu'il n'alast en nule maniere ensi s'il fust en son sens. Car il estoit nus piés et en chemise et en braies et ausi com s'il fust pleniers estés.

687. Lors pense li chevaliers que moult feroit grant aumosne qui le porroit faire reposer, savoir s'il porroit jamais en son droit sens revenir. Erroment s'en vait vers lui pour lui oster l'espee fors del poing. Et Lanselos li escrie : « Sire chevaliers, ne venés mie avant, mais laissiés moi faire ma bataille. Et se vous venés avant je vous ocirrai. » Lors hauce l'espee pour lui ferir, et quant cil voit le cop si pense qu'il feroit que fols s'il l'atendoit a ce qu'il ert desarmés. Lors se traist ariere en son paveillon et prent ses armes et s'arme erroment, puis en revint a Lanselot et li dist qu'il mete jus l'espee, si jete la main pour lui tolir. Et Lanselos hauce l'espee si tost com il le voit aprocier de

avançait la main pour saisir l'arme. Lancelot leva l'épée dès qu'il le vit venir et il lui en assena un coup si violent sur le heaume que la lame vola en éclats. Et le chevalier resta tout étourdi du coup au point de ne plus tenir sur ses jambes, il s'écroula sur le sol de tout son long, le cerveau plein de brouillard et la tête vide. Lancelot, le laissant par terre, pénétra dans le pavillon où il trouva la jeune fille qui s'était réveillée. À peine l'eut-elle entrevu qu'elle comprit qu'il s'agissait d'un fou, elle poussa un cri aigu et sauta du lit en chemise pour se ruer hors du pavillon. Lancelot bondit à sa place, il trouva le lit bien chaud et confortable à son goût, car il avait très froid. La jeune fille était sortie et ce fut pour découvrir son ami allongé sur le sol, elle crut qu'il était mort. « Misère, s'écria-t-elle, quel malheur m'est arrivé ! » Et elle s'abandonna à un violent chagrin.

688. Au bout d'un moment, le chevalier reprit connaissance ; ouvrant les yeux, il se mit debout et vit la jeune fille qui se lamentait bruyamment. Il commença à la quereller et lui demanda qui était celui qui l'avait mis dans cet état. « Ah, seigneur, s'écria le nain, pourquoi cette question ? Au nom de Dieu, ne lui faites pas de mal, vous lui feriez bien grand tort, il est évident que c'est un fou qui a complètement perdu la raison. — Au nom de Dieu, riposta le chevalier, je ne lui ferai jamais de mal, s'il plaît à Dieu ; mais je veux le garder avec moi autant que je le pourrai jusqu'à ce qu'il guérisse et recouvre ses sens. Je suis certain que, si j'y arrivais, je

---

lui et le fiert si durement parmi le hialme que l'espee vole en pieces. Et cil est si estourdis del cop qu'il ne se pot soustenir en piés ains vole a terre tous estendus si que li cerviaus li estoit tourbles en la teste. Et Lanselos le laisse gisant si entre el paveil[*e*]lon et trouve la damoisele qui estoit esveillie. Et quant ele le voit venir si le conoist maintenant a fors del sens si s'escrie en haut et saut fors del lit en sa chemise et se fiert fors del paveillon. Et Lanselos saut el lit et le trouve chaut et couvenable, ce li ert avis. Et il avoit froit et cele qui fu fors saillie trouve son ami gisant a terre si quide bien qu'il soit mors et ele dist : « Ha, lasse ! com il m'est mescheü ! » Lors conmence a faire le greignour doel del monde.

688. A chief de piece vint li chevaliers d'estourdisons, si se drece en son estant et ouvri les ex. Et quant il voit cele qui ensi se doulousoit si l'en blasme molt et li demande qui cil est qui ensi l'a atourné. « Ha, sire, fait li nains, pour coi le demandés vous ? Pour Dieu, ne li faites nul mal car vous li feriés molt grant pechié car il est drois fols et fors del sens. — En non Dieu, fait li chevaliers, ja mal ne li ferai, se Dix plaist, ains le tenrai avoc moi se je onques puis tant qu'il sera garis et respassés. Et je sai bien, se je le pooie faire, je en

serais servi et fort honoré de bien des gens, car, si jamais je m'y connus en homme qui manie l'épée, celui-ci est un brave, et jamais je ne serai content avant de l'avoir remis, Dieu m'aidant, en sa saine raison avant qu'il ne me quitte. — Ma foi, seigneur, fit la jeune fille, il est entré dans le pavillon. » Le chevalier se redressa et pénétra à l'intérieur de la tente ; une fois entré, il découvrit Lancelot qui s'était couché et dormait à poings fermés en homme qui était très fatigué. Le chevalier en fut fort aise, il s'approcha sans bruit du lit et saisit la robe de la jeune fille pour la lui rendre, puis il ordonna à son nain de monter sur son roussin et d'aller au Blanc Château[1] pour dire à son frère de venir lui parler. Le nain obéit, se rendit à la maison du chevalier et lui fit son message. Le frère prit ses armes, vint au pavillon du chevalier ; ce dernier s'appelait Blyan et son frère avait pour nom Célinan. Ils étaient tous deux de vaillants chevaliers. Une fois Célinan là, Blyan lui exposa les faits :

689. « Mon cher frère, je vous ai fait venir pour une affaire tout à fait extraordinaire qui m'est arrivée. » Il lui raconta comment un homme privé de sa raison, tout nu et mal en point, était venu en ce lieu ; cet homme portait le plus pauvre vêtement qu'on vit jamais sur être humain. « Il est totalement égaré au point qu'il s'est battu contre mon écu pendant un long moment, et, lorsque je me suis approché pour lui retirer l'épée qu'il tenait, il m'en a assené un si grand coup sur le heaume que, depuis que j'ai été adoubé, je n'en ai reçu de

---

seroie servis et honerés de plusseures gens, car se je connui onques home pour ferir cop d'espee cis est bons par coi je n'aurai jamais joie devant que je l'aurai mis par l'aïde de Dieu en son droit sens ains qu'il se parte de moi. — Par foi, sire, fait la damoisele, il est en cel paveillon. » Et cil se drece et s'en vait el paveillon. Et quant il i est venus si voit que Lanselos s'estoit couchiés el lit et se dormoit molt fermement come cil qui molt estoit traveilliés. Et il s'en fu molt liés, si s'en vait au lit tout belement et prent la robe la damoisele et li aporte, si dist au nain qu'il monte sor son roncin et aille au Blanc Chastel et die a son frere qu'il viegne parler a lui. Et cil si fist et vint au rechet au chevalier se li dist son message et cil prent ses armes et en vient au paveillon a son frere qui avoit non Blyans. Et il meïsmes avoit non Celinans et estoient andoi de molt grant proece. Et quant Celinans fu venus a son frere se li dist Blyans :

689. « Biaus frere, je vous ai mandé pour une des plus beles aventures del monde qui m'est avenue. » Se li conte conment uns hom fors del sens nus et entrepris estoit illoc venus et estoit el plus povre abit qu'il vit onques mais home. « Si est, fait il, tant nices qu'il se combati a mon escu grant piece et, quant je m'en ving a lui pour tolir

pareil. C'eﬆ pourquoi je suis persuadé qu'il était naguère un hardi chevalier de haute noblesse et il pourrait redevenir ce qu'il était s'il recouvrait sa raison. Je vous ai donc fait venir pour me donner des conseils sur ce que je puis faire à son propos, car je voudrais bien le garder auprès de moi jusqu'à ce qu'il soit guéri de sa folie. — Ma foi, mon cher frère, je ne sais trop que vous conseiller. Si quelqu'un voulait s'attacher à le guérir, il faudrait qu'il le mît dans un endroit particulièrement paisible, loin de la foule et sans aucune lumière devant ses yeux. — Au nom de Dieu, s'écria Blyan, si nous pouvions réussir à le mener dans ma forteresse, je pourrais bien lui apporter le soulagement en lui offrant le lieu que vous me recommandez. Occupons-nous donc de l'y porter. »

690. Sur ces paroles, ils entrèrent dans le pavillon et y trouvèrent Lancelot qui dormait encore profondément, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait connu de repos. À cette vue, ils prirent la décision de le lier à même le lit avec des cordes et des chaînes de fer pour l'empêcher de remuer. Ils firent comme ils l'avaient dit et ils le ligotèrent si serré que personne n'aurait pu se délivrer de tels liens sans une force exceptionnelle ; une fois cela fait, ils le firent porter dans la forteresse de Blyan, mais il dormait si bien qu'il ne s'éveilla pas avant d'être arrivé ; il ouvrit les yeux toutefois et s'éveilla avant d'être déposé sur le sol. Il voulut se dégager de ses liens, mais ce fut en pure perte. Ils libérèrent ses

---

lui l'espee qu'il tenoit il me feri si grant cop sor mon hialme que onques puis que je [*f*] fui chevaliers ne rechui si grant cop. Et pour ce quit bien qu'il a eﬆé bons chevaliers et de haut afaire et seroit encore s'il avoit santé[a]. Et pour ce vous mandai je que vous me conseillissiés que je en porroie faire, car je le voel retenir o moi tant qu'il ait santé en aucune maniere. — Par foi, fait il, biaus frere, je ne vous en sai mie conseillier, car qui de santé le voldroit entremetre il couvendroit qu'il fuﬆ en un lieu a recoi loing de gent ou il ne veïﬆ nule lumiere. — En non Dieu, fait Blyans, se nous tant peüssions faire qu'il fuﬆ en ma forteresce, de tel lieu que vous me dites le porroie je bien aaisier. Or pensons qu'il i soit portés. »

690. Lors vinrent el paveillon et trouvent Lanselot qui encore se dormoit molt fermement come cil qui pieça n'avoit eü autant de repos. Quant il voient ce si disent qu'il le loieroient el lit meïsmes de cordes et de chaines de fer si qu'il ne se puiﬆ remuer. Ensi com il le dirent le firent il, car il loierent si fort que a painnes se peüﬆ nus hom eschaper s'il n'eüﬆ en lui trop grant force. Et quant il orent ce fait si le firent porter a la forterece Bliant et il dormi si bien qu'il ne s'esveilla devant qu'il i fu venus mais ançois qu'il fuﬆ mis a terre s'esveilla et ouvri les ex et se voloit desloiier mais ce ne pot eﬆre. Et il li desloiierent les

mains et lui donnèrent à manger ; lui dévora en homme qui depuis bien longtemps n'avait connu que du malheur. Blyan le garda de cette façon tout le reste de l'hiver et l'été suivant. Mais quoi qu'il cherchât à faire, il ne réussit pas à le guérir. Pourtant Lancelot semblait si paisible qu'ils lui firent revêtir une robe nouvelle, magnifique, et le laissèrent libre de ses mouvements sans plus l'emprisonner ; simplement, ils avaient entravé d'une chaînette ses pieds afin qu'il ne s'éloignât point trop. Durant ces mois, il se remit tout à fait et retrouva sa grande beauté de naguère ; mais personne ne vint au château qui pût le reconnaître. En voyant sa grande beauté, tous ceux qui étaient avec lui étaient sûrs qu'il avait été un chevalier de grande valeur ; ils étaient vraiment affligés et fort ennuyés de ne pas trouver un moyen pour obtenir sa guérison. C'est ainsi que Lancelot resta dans ce château tout l'été puis jusqu'après Noël, et il n'en serait pas parti avant longtemps s'il ne s'était produit un événement que je vais vous raconter. C'était le début de l'hiver et un jour, il advint que, devant la porte où se trouvait Lancelot, un sanglier sauvage passa, derrière lui courait une meute qui cherchait à le capturer et derrière la meute venaient les chasseurs.

691. Quand Lancelot, de la tour où il se trouvait, vit passer le solitaire et tout cet équipage, il fut envahi d'un violent désir d'y aller lui aussi. Il dégringola les escaliers, parvint à la porte et y découvrit un cheval sellé. Il s'approcha de l'animal et voulut se mettre en selle, mais il ne le put à cause de la

---

mains et li donerent a mengier et il menga molt bien conme cil qui n'avoit eü dés piecha se mal non. Si le retint en tel maniere Blians tout le remanant d'yver et tot l'esté, mais onques pour chose qu'il peüst faire ne pot il avoir garison. Et nonpourquant il lor sambloit si paisibles qu'il li quisent robe novele bele et riche et le laissierent aler en tel maniere qu'il ne fu emprisonés mais il avoit uns petis aniaus en ses piés pour ce qu'il n'alast loing. Si amendast molt en celui termine et revint en sa grant biauté, mais onques ne vint home laiens qui connoistre le peüst. Et pour la grant biauté que en lui veoient disoient cil qui avoc lui estoient qu'il avoit esté bons chevaliers, si estoient molt dolant et molt courecié de sa maladie dont il ne pooient trover garison. Si fu ensi Lanselos laiens tout l'esté jusques aprés Noel et ne s'en fust a piece partis se ne fust une aventure qu'il li avint, si vous dirai quele ele fu. Un jour avint a l'entree d'iver que par devant la porte ou il estoit passa uns pors salvages et avoc lui avoit chiens pluisors qui le voloient prendre et [*404a*] aprés les chiens venoient veneour.

691. Quant Lanselos qui estoit en la tour amont vit passer le porc qui aloit en tel maniere, si ot molt grant talent d'aler i. Lors avale les degrés et vint a la porte et trouve un cheval tout enselé. Il en vint au

chaîne qui liait ensemble ses pieds. Alors il se baissa, prit les anneaux en ses deux mains et les rompit non sans déchirer la paume de ses mains. Ensuite il retourna auprès du cheval et l'enfourcha ; à l'arçon de la selle pendait une épée, Lancelot alla au mur où il avait vu une lance appuyée, il s'en saisit et se lança à la suite du sanglier qui fuyait en courant à travers la forêt. Et Lancelot de le poursuivre en hurlant pour exciter les chiens ; il le pourchassa si longtemps que l'animal arriva dans une vallée. Le sanglier s'arrêta alors en cet endroit, il fit face aux chiens et en moins de rien il en tua un bon nombre. Lancelot qui arrivait juste derrière frappa la bête à l'épaule en allongeant sa lance qui vola en pièces ; mais il n'avait que légèrement blessé le sanglier. Celui-ci, saisi de rage furieuse, planta ses défenses dans le flanc du cheval qu'il jeta mort sur le sol, éventré. Lancelot se releva d'un bond, de toute sa puissance il tira l'épée du fourreau ; à nouveau le sanglier l'attaqua, il le frappa à la cuisse et lui fit une blessure profonde, mais Lancelot lui assena un coup d'épée en pleine tête qui lui traversa la cervelle, le tuant net. Cependant Lancelot souffrait si affreusement de sa plaie qu'il était incapable de poursuivre son chemin ou de s'en retourner. Il resta là, accablé de douleur au point de devoir s'asseoir sous un arbre. Il n'avait plus assez de lucidité pour épancher son sang qui coulait.

692. À l'heure de none passa par hasard devant Lancelot un ermite qui était un homme de grande sagesse. Quand il vit

---

cheval et volt monter sus, mais il ne pot pour les aniaus qu'il avoit es piés. Lors s'abaisse et prent les aniaus a .II. mains et les depiece mais il en derront le quir de ses mains. Puis en vint au cheval et monte sus et a l'arçon de le sele pendoit une espee et il vient au mur et i voit un glaive apoiié si le prent et s'en vait aprés le porc courant qui s'en fuit aval la forest. Et Lanselos le sieut criant et esmouant les chiens, si l'a tant chacié qu'il vint en une valee. Illoc s'aresta li pors et livra estal as chiens et en ocist assés en poi d'ore. Et Lanselos qui venoit aprés fiert le porc le glaive alongié en l'espaulle si que li glaives vole en pieces, mais il ne le blecha mie granment. Et li pors qui fu assés aorses fiert le cheval parmi les flans si qu'il le pourfent tout si l'abat a terre mort. Et Lanselos saut sus atout tant de pooir com il a et traist l'espee fors del fuerre et li pors li recourt sus si le fiert en la quisse et li fait une grant plaie et il fiert le porc en la teste de l'espee et li enbat en la cervele, si l'abat mort mais il se sent tel atourné de sa plaie qu'il ne pot aler n'avant n'ariere ains remest si angoissous qu'il s'asist desous un arbre si n'ot mie tant de sens qu'il ne sanast trop.

692. Quant vint a ore de nonne si avint que devant Lanselot passoit uns hermites qui molt estoit prodom, et quant il vit

le sanglier mort et les chiens tués qui gisaient en grand nombre, enfin Lancelot blessé, il vint vers lui et le salua. Et Lancelot qui avait perdu tout usage n'ouvrit pas la bouche. Le vénérable vieillard lui demanda à qui il appartenait. Lancelot répondit qu'il était blessé. « Seigneur, poursuivit l'ermite, qui vous a fait cette blessure ? » Mais Lancelot en sa folie ne savait que dire et il se contenta de montrer le sanglier. « Vous êtes mal parti, observa le vénérable vieillard, si vous ne trouvez personne pour vous aider, car vous avez perdu beaucoup de sang. C'eſt pourquoi je vous conseillerais, si vous en avez la possibilité, de venir jusqu'à notre maison qui eſt tout près d'ici, s'il plaît à Dieu, vous y trouverez de quoi guérir. — Partez d'ici, gronda Lancelot, je n'ai pas de mal. — Ah, seigneur, s'écria l'ermite, que dites-vous ? Dieu me secoure, je crois que vous allez en mourir ! » Et quand Lancelot voit qu'il reſte aussi longtemps à lui parler, cela l'exaspère, il saisit l'épée gisant auprès de lui par terre et la lève pour frapper le vénérable vieillard. Celui-ci comprit que Lancelot était privé de raison et il se retira, saisi d'une grande pitié, car il lui semblait un bien bel homme ; il quitta l'endroit en se disant qu'il ramènerait avec lui des gens qui porteraient le fou à son ermitage. Il gagna donc le logis d'un chevalier, prit avec lui dix serviteurs et leur expliqua qu'il avait trouvé dans la forêt un chevalier atteint de folie : « Je vous prie de m'aider à le porter jusqu'à mon ermitage. » Ils l'assurèrent qu'ils allaient le faire bien volontiers. Alors ils s'approchèrent de l'endroit où se

---

le porc ocis et les chiens dont il i avoit grant plenté de mors et Lanselot navré si tourne cele part et le salue. Et cil qui nul bien ne savoit ne respont mot. Et li prodom li demande a qui il eſt et il diſt qu'il eſt navrés. « Sire, fait li prodom, qui vous a ce fait ? » Et il eſt tant fols qu'il ne li set a dire fors tant qu'il li mouſtre le porc. « Vous eſtes, fait li prodom, mal baillis se vous ne trouvés qui vous aït, car vous avés trop de sanc perdu. Et pour ce vous loeroie je se vous le peüssiés faire que vous en venissiés jusques a noſtre maison qui pres de ci eſt et illoc, se Dix plaiſt, trouverés voſtre garison de voſtre maladie. — Fuiés de ci, fait Lanselos, je n'ai nul mal. — Ha, sire, fait li prodom, que eſt ce que vous dites ? Se Dix me consaut, je quit que vous eſtes mors. » Et quant Lanselos voit qu'il le tient tant em paroles se li anoie molt, si prent l'espee qui dalés lui gisoit et le hauce pour ferir le prodome et il se traiſt ariere et s'aperchoit [*b*] bien qu'il eſt fors del sens, si l'en priſt molt grant pities pour ce que bel home li samble, si s'em part d'illoc et pense qu'il amenra gent avoc lui qui l'enporteront a son hermitage. Si s'en vait vers le rechet a un chevalier et prent illoc jusques a .x. sergans et lors diſt qu'il a trouvé en cele foreſt un home fors del sens : « Si vous proi que vous le m'aïdiés a porter jusques a

trouvait Lancelot, ils s'emparèrent de lui par la force et le portèrent à l'ermitage. L'ermite avait un compagnon qui s'y connaissait particulièrement pour guérir les blessures, il s'occupa si bien de Lancelot qu'il le guérit en un mois. Mais à cause de la souffrance éprouvée et du peu de nourriture qu'il prenait, son apparence à nouveau s'altéra, son visage noircit et il retomba dans une folie encore plus grande qu'auparavant si bien qu'il prit la route pieds nus et en pauvres vêtements.

693. Tant et tant erra Lancelot qu'il parvint à Corbénic. Lorsqu'il entra dans la cité, les enfants reconnurent en lui un fou, ils lui jetaient de la fange, des ordures mais lui les frappait et les précipitait dans la boue. Ils le pourchassaient par toute la ville et il marcha tant d'une rue à l'autre qu'il arriva devant le donjon ; il y entra. C'était, par un heureux hasard, le début du repas du soir. Ceux du logis reconnurent en lui un fou et lui offrirent à manger, il dévora de bon cœur, car il avait une faim terrible. Une fois rassasié, il se retira dans une écurie et se coucha sur une botte de paille. Il resta là tout l'hiver puis tout l'été et personne ne devinait jamais qui il était. Pourtant le roi lui-même le voyait souvent ainsi que les autres barons, ils riaient sans cesse des actes de fou qu'ils lui voyaient accomplir et on lui offrait souvent les vieux habits des serviteurs. Puis un jour il advint que Lancelot entra dans un verger où la fille du roi Pellès était en train de disputer une partie d'échecs avec une autre jeune fille.

---

mon hermitage. » Et cil dient que si feront il volentiers. Lors en vienent la ou Lanselos estoit et le prendent a force et l'enportent a l'hermitage ou li hermites avoit un compaingnon qui molt savoit de plaies garir, si s'entremist tant de Lanselot qu'il fu garis de sa plaie de dens un mois. Mais pour la paine qu'il ravoit et pour la povre viande qu'il usa empira il molt et noirci et en afoli plus qu'il n'estoit devant, si s'en parti nus piés et malvaisement vestus.

693. Ensi avint que Lanselos erra tant qu'il vint a Corbenic. Et quant il entra el chastel si le tinrent li enfant a fol et li getoient boe et ordure et il les batoit et ruoit en la boe. Et il le chaçoient aval la vile et il ala tant de rue en rue que il en vint a la maistre forterece, si entra laiens et il li avint si bien que on mengoit pour le disner, si le connurent cil de laiens a fol se li donerent a mengier et il menga molt volentiers conme cil qui molt grant talent en avoit. Et quant il fu saous si se traïst vers une estable et se coucha sor un petit de fuerre. Ensi demoura illoc tout l'iver et tout l'esté, se n'i ot onques celui qui le reconneüst si le veoit souvent li rois et li autre baron, si rioient adés de ses folies qu'il veoient faire et on li donoit sovent des vieses robes as sergans. Un jour avint que Lanselos entra en un vergier ou la fille le roi Pellés se jooit entre li et une autre damoisele

Lancelot s'avança jusqu'auprès d'une fontaine toute proche, il s'assit là et s'endormit. Pendant son sommeil, la fille du roi Pellès s'approcha à son tour de la fontaine, elle vit Lancelot qui dormait, elle se mit alors à scruter son visage avec une attention extrême et, tandis qu'elle le regardait, naquit en elle la certitude qu'il était vraiment Lancelot. Plus elle le regardait, plus elle en était sûre. Pour finir, elle conclut que c'était lui sans le moindre doute et son cœur se remplit de chagrin. Elle quitta le jardin et courut auprès de son père en toute hâte pour lui dire :

694. « Seigneur, vous allez voir quelque chose d'extraordinaire ! — Quoi donc, ma chère fille ? — Sire, monseigneur Lancelot est dans la maison. — Ce n'est pas possible, objecta le roi, monseigneur Lancelot est mort depuis longtemps. — Soyez-en sûr, répéta-t-elle, il est ici. Venez avec moi, je vous le montrerai. » Alors le roi suivit sa fille au jardin et ils trouvèrent Lancelot encore endormi. Quand le roi l'eut longuement dévisagé, il le reconnut et se mit à soupirer du fond du cœur ; un long moment il resta sans dire un mot. Lorsqu'il put enfin parler, il dit : « Oh, mon Dieu ! Quel terrible malheur ! » Puis il déclara à sa fille qu'il fallait tâcher de le guérir. « Et n'en parlez à personne, ordonna-t-il. — Je ne dirai rien », promit la jeune femme.

Lancelot, guéri par le Graal, se retire sur l'île Blyant.

695. Alors le roi s'approcha de dix écuyers et leur com-

---

as eschés. Si ala Lanselos a une fontaine pres d'illoc et s'asist dalés et se dormi. Et en ce qu'il se dormoit vint la fille le roi Pellés par illoc, si le vit dormir et ele le conmencha a regarder molt viseusement et en ce qu'ele le regardoit se li fu vraiement avis que c'estoit Lanselos, et com plus le regarde et plus li est avis que ce soit il, si dist bien a li meïsmes que c'est il et en est tant dolante que nule plus. Lors s'em part d'illoc et s'en vint a son pere isnelement se li dist :

694. « Sire, merveilles poés veoir. — De coi, fait il, ma bele fille ? — Sire, fait ele, mé sire Lanselos est chaiens. — Ce ne puet estre, car mé sire Lanselos est piecha mors. — Saciés, fait ele, qu'il est chaiens. Et venés avoc moi, je le vous mousterrai. » Lors s'en vait li rois avoc sa fille el garding et trouvent Lanselot qui encore se dormoit. Quant li rois l'ot bien avisé si le connut si conmencha a souspirer molt durement ne ne dist [*c*] mot d'une grant piece. Et quant il pot parler si dist : « Ha, Dix, com ci a grant damage ! » Et lors dist a sa fille qu'il couvient pouchacier sa garison. « Et si n'en parlés, fait il, a nului. — Non ferai je, sire », fait ele.

695. Lors vint li rois a .x. esquiers et lor dist qu'il presissent le fol en tel maniere qu'il ne le blechaissent mie et li loiassent les piés et les

manda de se saisir du fou de façon à ne pas le blesser, de lui lier les pieds et les mains et de le porter au Palais Aventureux. Eux accomplirent ses ordres, le saisirent, le garrottèrent si étroitement qu'il ne pouvait plus s'enfuir. Puis ils le placèrent sur un lit, ils l'emportèrent au Palais Aventureux et ils l'y laissèrent la nuit entière jusqu'au lever du jour. Et sans mentir, sitôt que le saint Graal entra dans le palais, Lancelot retrouva sa mémoire et fut entièrement guéri[1]. Quand le jour fut revenu, il vit la lumière, il regarda autour de lui et il s'étonna fort d'avoir été apporté là et davantage encore de se trouver ligoté de cordes. Il commença par les rompre pour se délivrer, il se leva, se rendit aux fenêtres et reconnut parfaitement qu'il se trouvait dans le Palais Aventureux. Alors sous ses yeux, il vit le roi Pellès qui était déjà levé et qui venait vers lui, en lui disant : « Seigneur, Dieu nous accorde bonne journée ! » Et lui répondit, plein de tristesse : « Dieu vous bénisse. » Alors ils ouvrirent les fenêtres, le roi attira à part Lancelot pour savoir comment il se sentait. Lancelot répondit que, Dieu merci, il se sentait parfaitement sain et dispos. Et le roi l'assura qu'il en était vraiment content. « Sire, pria Lancelot, sire, au nom de Dieu, dites-moi comment je suis arrivé ici. » Le roi lui raconta tout du long comment il avait été porté au Palais Aventureux. Quand Lancelot connut le malheur qui l'avait frappé, il se sentit brûler de honte, il demanda au roi : « Sire, y a-t-il en ce pays des gens qui savent qui je suis ? — Certainement non, répondit le roi,

---

mains et l'en portaissent el Palais Aventurous. Et cil si firent son conmandement et le prisent et le loiierent si fort qu'il n'ot pooir d'eschaper. Lors le misent en un lit et l'en porterent el Palais Aventurous et l'i laissierent toute la nuit jusques au jour. Et, sans faille, tantoſt que li Sains Graaus vint laiens Lanselos revint en son memoire et fu tous haitiés. Et quant ce vint vers le jour et il vit la clarté si regarda tout en tour lui si s'esmerveilla molt qui laiens l'avoit aporté et encore s'esmerveilla il plus de ce qu'il se trova loiié de cordes. Lors desront les cordes et se desloie et se lieve et s'en vait as feneſtres et connoiſt bien que c'eſt li Palais Aventurous. Lors regarde et voit le roi qui ja s'eſtoit levés et en venoit a lui et li diſt : « Sire, Dix nous doinſt bon jour. » Et il respont tous mas que Dix le beneie. Lors ouvrent les huis et li rois le traiſt a une part se li diſt et demande conment il li eſt. Et il diſt qu'il eſt sains et haitiés, Dieu merci. Et li rois diſt que molt en eſt liés. « Sire, fait Lanselos au roi, sire, pour Diu, dites moi conment je ving cha. » Et li rois li conte tout mot a mot et conment il i avoit eſté. Et quant Lanselos connut sa mescheance si en fu tous hontous et diſt au roi : « Sire, set nus de ceſt païs qui je sui ? — Certes, sire, fait li rois,

sinon ma fille et moi. — J'en suis vraiment très heureux, reconnut Lancelot. — Demeurez donc désormais avec nous, proposa le roi. — Certes, sire, affirma Lancelot, ce ne serait pas pour mon honneur, car Dieu sait combien on m'a vu mal en point ; impossible que l'on puisse ignorer mon nom si je reste ici ; d'autre part, sachez-le, au royaume de Logres, je ne retournerai jamais, à moins que l'on ne m'y rappelle, car j'y ai commis une faute trop grave. Pour cette raison, je vous en prie, si vous connaissez un lieu écarté où je puisse résider tant que je serai en ce pays, faites-moi conduire là-bas de sorte que nul ne m'y sache sinon vous et votre fille. Croyez que cela m'apporterait un grand réconfort. — Seigneur, promit le roi, je vous chercherai tout ce que vous souhaitez. » Puis il le quitta et rejoignit sa fille pour lui répéter toutes les paroles que Lancelot avait prononcées. Elle répondit sur-le-champ :

696. « Sire, vous avez à deux lieues d'ici un château qui se trouve dans l'île Blyant, il est à l'écart de tout chemin. Que Lancelot y aille, mais faites déjà préparer l'endroit le plus agréablement que cela vous sera possible. » Alors le roi s'en revint auprès de Lancelot et l'informa qu'il avait trouvé l'endroit qui convenait. « Sire, déclara Lancelot, j'en suis tout heureux, nous allons donc nous y rendre, vous et moi, sans personne d'autre. — Seigneur, répondit le roi, vous n'irez pas avant demain, car je vais vous faire préparer le lieu avec tout ce qu'il faut pour le confort d'un homme. » De fait, le

---

nenil fors ma fille et moi. — De tant sui je plus liés, fait Lanselos. — Ore demourés des ore mais avoc nous. — Sire, certes, fait Lanselos, ce ne feroit mie m'onour, car on m'a veü en tel point que Dix le set, si ne porroit estre que on ne seüst mon non se je ci demouroie. Et saciés que el roialme de Logres n'en rerrai je jamais se je ne suis rapelés, car trop i ai mesfait. Et pour ce si vous proi je que se vous savés nul liu estrange ou je peüsse estre tant com je serai en cest païs que vous m'i faciés estre, si que je n'i soie conneüs que de vous et de vostre fille, si saciés que je en seroie molt liés. — Sire, ce dist li rois, tout ce vous querrai je bien. » Et lors s'em part de lui et s'en vint a sa fille et li dist tout ensi conme Lanselos li avoit dit. Et ele li respont esroment :

696. « Sire, vous avés .II. lieues pres de ci un chastel qui est en l'ille Blyant qui est bien fors de voie, si i soit et le faites apareillier au plus courtoisement que vous porrés. » Lors revint li rois a Lanselot, se li dist ce qu'il a trové lieu covenable. [*d*] « Sire, fait Lanselos, molt en sui liés si irons et moi et vous sans de compaingnie. — Sire, ce dist li rois, vous n'irés mie devant demain car je ferai le lieu apareillier si bien et si bel conme a cors d'ome a aisier couvient. » A l'endemain

lendemain, le roi, Lancelot et dix chevaliers qui devaient désormais être ses compagnons passèrent dans l'île Blyant. Lancelot resta très longtemps dans ce château, la fille du roi Pellès venait lui tenir compagnie avec une grande quantité de ses suivantes. Tout se passa si bien pour Lancelot que personne dans le pays ne connut sa présence ni son identité, sinon le roi et sa fille. Et encore avait-il obtenu d'eux deux la promesse qu'ils ne révéleraient rien à qui que ce fût.

697. C'est ainsi que Lancelot demeura avec la jeune femme et les chevaliers qui lui apportaient tout le réconfort qu'ils pouvaient. Tous les jours avant de manger et boire, Lancelot avait l'habitude de se rendre au bout de l'île, du côté qui regardait vers le royaume de Logres, et il tenait ses yeux fixés sur le pays où son cœur l'entraînait, comme vers nul autre[1] ; et quand il avait longuement contemplé cette direction en regrettant les douces voluptés que tant de fois il avait goûtées et dont désormais il était si loin, il se laissait aller aux manifestations d'un profond chagrin : nul autre que lui n'eût pu endurer si vives douleurs ni lui non plus d'ailleurs, si la peine et le suppliciant regret que l'amour lui faisait éprouver ne lui avaient en même temps apporté une certaine forme de consolation, car il lui venait dans ces moments-là une si grande douceur au cœur qu'il avait l'impression d'avoir été consolé. Quand Lancelot fut demeuré en cette île jusqu'au début de l'hiver, il se rendit compte qu'avec la pratique il avait également perdu sa maîtrise de combattant, il se dit qu'il

---

mut li rois et Lanselos et .x. chevaliers avoc pour lui faire compaingnie. Et fu Lanselos en cel chastel molt longement il et la damoisele qui li faisoit compaingnie, et ot damoiseles avoc lui a molt grant plenté. Si avint si bien a Lanselot que nus del païs ne le sot qui il estoit fors solement li rois et sa fille. Et encore avoc ce avoit il le creant d'aus .II. qu'il ne seroit acusés par nisun d'aus.

697. Ensi remest Lanselos avoc la damoisele et avoc les chevaliers qui le soulagoient del tout a lor pooir. Et chascun jour acoustumeement ançois que Lanselos eüst ne beü ne mengié aloit il au chief de l'ille par devers le roialme de Logres et regardoit vers le païs ou ses cuers li traoit le plus. Et, quant il avoit grant piece regardé et regreté les envoiseüres qu'il avoit tantes fois eües et ore en est del tout eslongiés, si conmence un doel si grant qu'il n'iert nus qui la paine em peüst sousfrir fors lui sol, et il meïsmes ne le sousfrist mie. Mais cel traveil et cele paine qu'il sousfroit par amours li faisoit le grant alegement que il li aportoit au cuer une si grant douçour que ce li ert avis que ce li faisoit grant confort. Quant Lanselos ot laiens demouré en tel maniere jusques a l'entree d'iver et il vit qu'il avoit perdu tout le tenement d'armes et de chevalerie si se pensa qu'il

allait imaginer un stratagème qui amènerait ici tous les chevaliers pour le voir et cela, sans le reconnaître ; ils pourraient ainsi apprendre comment ceux du royaume de Logres savaient se battre. Il demanda un jour au roi qu'il était allé voir : « Sire, je vous en prie, faites-moi fabriquer un écu car, pour toutes les autres armes, j'en ai assez dans mon logis. » Puis il lui expliqua comment il voulait que l'écu soit confectionné et le roi lui donna bien volontiers son assentiment.

698. Trois jours plus tard, un écuyer arriva au palais : il apportait un écu fabriqué selon les désirs de Lancelot. Quand les habitants du logis virent l'écu, ils furent fort étonnés, ils n'en avaient jamais vu de semblable, et, sans mentir, c'était bien le plus étrange écu de tous ceux qui aient existé au royaume de Logres. Il était plus sombre qu'une mûre, au milieu, là où aurait dû se trouver la boucle, on avait peint une reine d'argent et devant elle se trouvait un chevalier à genoux qui semblait implorer sa pitié. Tous ceux qui demeuraient avec Lancelot ignoraient la signification de l'écu, à la seule exception de Lancelot et de la fille du roi Pellès. Dès que l'écu fut fabriqué et arrivé à sa destination, on le pendit à un pin qui s'élevait dans l'île. Lancelot y venait chaque matin pour manifester une peine si grande qu'elle stupéfiait tous ceux qui le suprenaient à ce faire.

699. Alors Lancelot prit à part un nain que le roi Pellès lui avait laissé et il lui demanda s'il y aurait en ces jours-là un tournoi dans le pays ; le nain répondit : « Certes, seigneur,

---

fera tel chose dont li chevalier le venront veoir ne ja ne le conoistront et si sauront conment cil del païs portent armes. Et si dist au roi un jour quant il l'iert alés veoir : « Sire, je vous proi que vous me faciés faire un escu car d'autres armes a il chaiens. » Se li devise com fait il voloit l'escu avoir et li rois dist qu'il le feroit volentiers.

698. .III. jours aprés ce vint laiens uns vallés et aportoit un escu tel conme Lanselos l'avoit devisé. Et quant cil de laiens le virent si s'en esmerveillierent molt, car onques mais n'avoient tel veü. Et sans faille c'estoit li plus divers qui a cel tans avoit esté el roialme de Logres. Et il estoit plus noirs que meüre et el milieu la ou la boucle devoit estre avoit painte une roïne d'argent et devant li avoit paint un chevalier as jenous ausi conme s'il criast merci. Et cil qui laiens estoient ne sorent pas la senefiance del escu fors solement Lanselos et la fille le roi Pellés. Puis que li escus fu fais et il fu venus fu il [*e*] pendus au pin qui en l'ille estoit, et Lanselos i vint a chascun matin faire son doel si grant que tout cil s'en esmerveillent qui le voient.

699. Lors prist Lanselos un nain que li rois li avoit laissié se li demande s'il aura a piece nul tournoiement laiens el païs. Et cil dist :

dans quatre jours, il y aura un tournoi au Bas Chastel qui se trouve tout près d'ici à une demi-lieue. — Eh bien, vas-y tôt le matin, commanda Lancelot, et quand le tournoi sera sur le point de commencer, va crier au milieu d'eux tous : "Vous qui recherchez les louanges et la considération, je vous fais savoir, entre vous chevaliers, que nul ne viendra jamais pour jouter en l'île de Joie sans trouver ce qu'il sera venu chercher, tant que le Chevalier Qui-a-mal-fait y sera. S'il en est qui veulent la bataille, qu'ils viennent donc, ils ne manqueront pas de l'obtenir." » C'est ainsi que Lancelot envoya le nain au tournoi. Quand les chevaliers du pays furent réunis pour le tournoi et qu'ils entendirent cette annonce, ils en conçurent un profond mépris et proclamèrent qu'ils iraient le voir bientôt. Et assurément c'est ce qu'ils firent, mais personne ne vint jouter sans se tenir ensuite pour fou de l'avoir tenté ; car Lancelot les vainquit tous aux armes, il les domina tous de sorte que, de près comme de loin, on se mit à accourir. Mais il ne tuait jamais ceux qui acceptaient de se rendre. Sa renommée enfla par toute la contrée, on ne parlait plus que de lui et tous déclaraient qu'il était vraiment le meilleur chevalier du monde.

700. Lancelot demeura donc sur l'île de Joie. Mais cette île ne devait ce nom qu'aux jeunes filles qui faisaient compagnie à la fille du roi Pellès. Toutes ces demoiselles montraient une joie exubérante ; si froid que fût l'hiver, elles ne manquaient pas de venir tous les jours pour danser la carole

---

« Oïl, sire, au quart jour en aura un au Bas Chastel qui ci est pres a demie lieue. — Ore i va le matin, fait Lanselos, et quant li tournoiemens devra assambler si va criant parmi aus tous : "Vous qui querés los et pris je vous fais a savoir entre vous chevalier que jamais nus ne venra en l'Ille de Joie pour querre jouste qu'il ne le truisse tant que li chevaliers mesfais i sera ! Et s'il en i a nul qui bataille voelle, si i viengne, il n'i faudra mie !" » Ensi envoia Lanselos le nain au tournoiement. Et quant il i fu venus et il sorent ceste novele si le tinrent cil del païs a molt grant desdaing, si dirent qu'il l'iroient veoir prochainement. Ausi firent il sans faille mais nus n'i vint qui pour fol ne s'en tenist. Car tous les outra d'armes et tous les conquist il si que de pres et de loing i vinrent. Mais il n'en ocist nul por qu'il se volsist rendre a lui si en fu la renomee par toute la contree si grans que on ne parloit se de lui non et disent que voirement estoit il li miudres chevaliers del monde.

700. Ensi demoura Lanselos en l'Ille de Joie. Mais l'ille n'estoit pas ensi apelee fors solement pour les damoiseles qui estoient avoc la fille le roi Pellés qui i faisoient la greignour joie que nules femes feïssent onques ne ja si grant iver ne feïst qu'eles ne venissent chascun jor charoler

autour du pin où l'écu pendait. Et c'est à cause de ces danses que ceux du pays avaient surnommé cet endroit l'île de Joie. Mais à présent le conte cesse de parler d'elles et de Lancelot et il s'en retourne raconter ce qui concerne Hector et Perceval le Gallois.

Perceval combat Lancelot. – Retour à la cour.

701. Le conte dit maintenant qu'Hector et Perceval chevauchèrent longuement, pendant de nombreuses journées à la recherche de Lancelot ; mais il se fit que jamais ils ne vinrent en cet endroit où ils auraient pu avoir des renseignements. Leur tristesse devint immense, sans que pour autant ils cessent jamais d'aller leur chemin, ils chevauchèrent pendant bien des hivers et bien des étés et cela, de sorte qu'ils ne trouvèrent guère d'aventures qui méritent d'être racontées en un livre. Si bien qu'ils finirent par arriver devant Corbénic au bord d'une rivière rapide et profonde ; ils virent sur une île qui se trouvait près de la rive un château fort bien assis ; longuement ils regardèrent cette forteresse et ils se disaient entre eux que c'était vraiment un très bel édifice, mais il n'y avait ni pont ni moyen d'accès pour traverser et le rejoindre. « Monseigneur Hector, déclara Perceval, s'il y avait un pont ou une passerelle pour nous permettre de passer, nous serions allés dans ce château fort pour savoir qui y réside ; le lieu me semble particulièrement beau et riant. — Par ma foi, repartit Hector, je peux voir que l'accès n'en est pas facile. Le courant est très violent et l'eau est fort profonde, il n'y a pas de pont,

---

au pin entour l'escu qui i pendoit par coi cil del païs l'apelerent l'Ille de Joie. Mais atant se taist li contes d'aus et de Lanselot et retourne a parler de Hector et de Perceval le Galois.

701. [*f*] Or dist li contes que entre Hector et Perceval chevauchierent grant piece et mainte journee pour querre Lanselot. Mais ensi leur avint que onques ne vinrent en cel lieu ou il oïssent enseignes si en furent molt irié ne onques pour ce ne laissierent lor voie ains chevauchierent maint iver et maint esté et ensi chevauchierent en tel maniere sans trouver granment d'aventure qui a conter face en livre, tant qu'il en vinrent pres de Corbenic sor une aigue rade et parfonde et voient en une ille qui pres d'illoc estoit un chastel fort et bien seant. Il regarderent le chastel grant piece et dient que molt est biaus et bien seans ne il n'i avoit pont ne planche par ou on i peüst passer. « Mé sire Hector, fait Percevaus, s'il i eüst ne pont ne planche par ou nous peüssiemes passer nous iriemes a cele forterece pour savoir qui i maint. Car trop me samble li lieus biaus et envoisiés. — Par foi, fait Hectors, je ne le puis mie veoir legierement. Car ceste aigue est roide et parfonde ne il n'i a ne pont ne acole, si poriemes tost perillier

pas de moyen d'accès, nous pourrions vite nous noyer. — Arrêtons-nous ici, proposa Perceval, jusqu'à ce que Dieu nous aide à passer de l'autre côté, car, Dieu veuille me secourir, je ne bougerai pas de cet endroit avant de savoir qui y demeure. » Pendant qu'ils échangeaient ces propos, ils virent venir dans leur direction une jeune fille qui allait fôlatrant au bord de la rivière ; sur son poing, elle portait un magnifique épervier. Ils la saluèrent le plus courtoisement qu'ils purent et elle en fit autant. « Demoiselle, s'enquit Perceval, que Dieu vous aide, apprenez-nous ce que nous ignorons. — Et quoi donc, seigneur ? demanda la demoiselle. — Dites-nous qui demeure en cette île. — Je vous l'apprendrai volontiers, répondit la jeune fille ; il y demeure la plus belle dame du monde et elle est aussi de la plus noble des familles ; avec elle, il y a un chevalier que je connais mal, mais je peux vous dire qu'il se trouve chaque jour le matin sous cet arbre et il y manifeste la plus vive douleur du monde. Voilà six ans qu'il est arrivé en cette île et il y a instauré une coutume telle que personne n'ose y mettre le pied. Il a fait par tout le pays proclamer son défi : lui, le Chevalier Qui-a-mal-fait, fait savoir à tout chevalier qui soit près ou loin que jamais il ne manquera de jouter contre celui qui viendrait de l'heure de prime jusqu'à l'heure de none ; que si l'on vient à une autre heure, il ne se battra pas contre l'arrivant. Et ainsi il y a déjà plus de deux mille chevaliers qui s'y sont rendus dont pas un seul n'a jamais réussi à éviter d'être vaincu et dominé. Pourtant ce

---

dedans. — Ore nous arestons, ci fait Percevaus, tant que Dix nous consaut de passer outres, car, se Dix m'aït, je ne me mouverai tant que je sace qui i repaire. » Endementres qu'il parloient ensi si virent vers aus venir une damoisele qui s'aloit esbanoiant sor la riviere, et portoit sor son poing un espervier molt bel. Et il le saluerent au plus bel qu'il savoient et ele ausi aus. « Damoisele, fait Parchevaus, se Dix vous aït, faites nous a savoir ce dont nous ne savons riens. — De coi, sire ? fait ele. — De ce que vous nous diés qui maint laiens. — Ce vous dirai je volentiers, fait ele. Il i maint la plus bele damoisele del monde et est estraite del plus haut lignage et avoc li est uns chevaliers que je ne connois mie bien mais je vous fais bien a savoir qu'il est chascun jour au matin desous cel arbre et i fait le greignour doel del monde. Si a passé .VI. ans qu'il vint en ceste ille et i mist une coustume que nus n'i ose metre le pié. Et si le fist crier par cest païs et mande li chevalier mesfais a tous les chevaliers qui sont loing et pres qu'il ne faura ja de bataille a chevalier qui puis ore de prime i viengne jusques a nonne. Et s'il a autre ore i venoit il ne se combatroit pas a lui. Si i sont ja alé plus de .II.M. dont onques nus n'en en eschapa qu'il ne fust outrés et conquis, et nonpourquant il

chevalier est si généreux qu'il n'a tué personne alors qu'il les aurait tous mis à mort s'il en avait eu le vouloir. À présent je dois m'en aller, conclut-elle, je vous recommande à Dieu. — Ah, demoiselle, s'écria Hector, au nom de Dieu, dites-moi qui est ce chevalier, si vous le savez. — Dieu m'aide, je ne sais rien de lui, sinon que le hasard l'amena en ce pays alors qu'il avait totalement perdu la raison ; mais il a trouvé la guérison chez le Roi Pêcheur, puis il est venu dans cette île et depuis il s'y est conduit comme je vous l'ai raconté.

702. — Dites-moi, ma demoiselle, celui qui voudrait aller auprès du chevalier, par où passerait-il ? — Je vais vous l'expliquer, fit-elle. Dans cette île, il y a un bateau au pied de la tour, on l'amène jusqu'ici et ceux qui doivent se battre contre le chevalier s'y embarquent ; les mariniers les attendent de l'heure de prime jusqu'à none et ils traversent quand ils veulent courir l'aventure. Mais il ne passe qu'un seul chevalier à la fois. — Eh bien, nous vous recommandons à Dieu », la salua Perceval et elle s'en alla aussitôt. Perceval déclara alors à Hector : « Seigneur, allons trouver quelque lieu où nous loger. Nous reviendrons ici demain ; sachez-le, je ne suis pas homme à quitter ce pays avant d'avoir éprouvé comment ce chevalier sait frapper de l'épée. » Sur ce, ils abandonnèrent le rivage et chevauchèrent bien une lieue pour trouver à s'héberger chez un chevalier qui demeurait à l'orée de la forêt. Le soir, après le repas, leur hôte leur demanda d'où ils venaient et ils répondirent qu'ils étaient de

---

est tant debonaire qu'il n'en ocist nul si les eüst tous ocis s'il volsist. [*405a*] Ore m'en couvient aler, fait ele, si vous conmant a Dieu. — Ha, damoisele, fait Hectors, pour Dieu, dites moi qui cil chevaliers est, se vous le savés. — Si m'aït Dix, fait ele, nenil, mais que aventure l'amena en cest païs tous fors del sens. Mais ciés le Roi Pescheour fu garis et lors entra en ceste ille et puis a esploitié ensi com je vous ai dit.

702. — Or me dites, damoisele, et qui voldroit aler au chevalier, par ou iroit il ? — Ce vous dirai je bien, fait ele. En cele ille a une nef au pié de cele tour que on amaine cha, si entrent ens cil qui au chevalier se doivent combatre. Si atendent li maronier des ore de prime jusques a none et passent outre quant aventure les i a menés. Mais il n'i passe que uns sols chevaliers ensamble. — Or vous conmandons a Dieu », fait Percevaus. Et ele s'en vait atant et Percevaus dist a Hector : « Sire, alons nous herbergier en aucun lieu et demain revenrons cha et saciés que je sui cil qui ja mais ne se partira de cest païs devant que je sace conment cil chevaliers sait ferir d'espee. » Atant se partent del rivage si vont bien une lieue loing pour herbergier avoc un chevalier qui maint au chief de la forest. Au

la maison du roi Arthur ; ils étaient venus en ce lieu pour combattre le chevalier de l'île. « Dieu m'aide, s'écria l'hôte, je ne vous conseille pas d'aller le combattre car, s'il avait envie de tuer des chevaliers, il y en aurait plus de mille qui auraient perdu la vie depuis qu'il eſt arrivé en ces lieux ! »

703. Alors ils cessèrent d'en parler jusqu'au matin ; une fois qu'ils furent levés, leur hôte leur donna à chacun de bonnes armes parce qu'ils étaient des guerriers valeureux et qu'ils en avaient grand besoin. Après avoir entendu la messe, ils mangèrent un peu puis se mirent en selle et ils emmenèrent avec eux le chevalier leur hôte, car il avait déclaré qu'il voulait voir le chevalier de l'île et assiſter à la bataille. Ils quittèrent donc le logis ensemble et ils chevauchèrent pour arriver devant l'île ; ils trouvèrent là le bateau et le marinier. « Monseigneur Heƈtor, demanda Perceval, je vous prie de me laisser cette joute ! » Heƈtor accepta, l'un des mariniers prit un cor et le porta à sa bouche, il en sonna si fort que le son s'envola au loin. Puis il dit à Perceval de monter dans le bateau et ce dernier obéit. Aussitôt le marinier traversa avec Perceval, et quand il atteignit l'autre rive, on le fit débarquer et on lui rendit son cheval et ses armes ; il alla jusqu'à un arbre et il y passa son équipement en revue pour s'assurer que rien n'y manquait. Puis il monta à cheval et attendit que le chevalier sortît de la tour. Très peu de temps après, en effet, il le vit sortir, parfaitement armé d'armes magnifiques

---

soir, quant il orent mengié, lor demande lor oſtes dont il eſtoient et il dient qu'il sont de la maison le roi Artu et son venu en ceſt païs pour combatre au chevalier de l'ille. « Si m'aït Dix, fait li oſtes, pour combatre ne vous i lo je mie a aler car s'il beaſt a ocirre chevaliers il en eüſt puis qu'il vint en ceſt païs plus de .M. ocis. »

703. Atant en laissent la parole eſter jusques au matin. Et quant il furent levé si donna li chevaliers bones armes a chascun pour ce que prodome eſtoient et que grant meſtier en avoient. Et quant il orent oï messe si mengierent un petit puis monterent et enmenerent avoc aus le chevalier del chaſtel, car il diſt qu'il iroit veoir le chevalier et la bataille. Si s'en partent del oſtel ensamble et chevauchent tant qu'il vinrent en l'ille et trouverent la nef et le maronier. « Mé sire Heƈtor, fait Percevaus, je vous proi que vous me laissiés ceſte bataille. » Et il li otroie et li uns des maroniers prent un cor et le met a sa bouche et le sonne si haut que molt en vait loing l'oïe. Puis diſt a Perceval qu'il entre en la nef et il si fait. Et cil le passe outre maintenant et quant il fu de la si le font fors issir et li baillent son cheval et ses armes et il s'en vait devers un arbre [*b*] si regarde a son harnois que riens n'i faille. Puis monte sor son cheval et atent tant que li chevaliers isse de la tour se n'i ot gaires eſté quant il en vit issir un chevalier molt bien armé et richement

de couleur noire, il montait un cheval noir. Il tenait son écu par les courroies. À la vue de Perceval, le chevalier dirigea droit sur lui sa monture tandis que Perceval lançait sa bête contre son adversaire sans éprouver la moindre crainte. Ils se heurtèrent si fort de leurs lances dures, avec leurs hauberts aux mailles bien serrées, que ce furent les arçons des selles qui se cassèrent, les sangles qui rompirent et ils s'envoyèrent réciproquement choir sur le sol de sorte que personne ne pouvait se moquer de l'autre ! Mais ils ne restèrent pas longtemps dans cette situation : tous deux étaient de valeureux et braves chevaliers. Ils sautèrent sur leurs pieds, tirèrent les épées et les brandirent. Perceval ne pouvait quitter des yeux l'écu adverse qui était entièrement peint. Une fois la bataille engagée, tous les spectateurs les regardèrent avec un grand plaisir : c'est qu'ils étaient l'un et l'autre d'une valeur extraordinaire, on aurait eu bien du mal à trouver leur pareil. Très vite, ils mirent en pièces leurs écus et leurs hauberts si bien que, du fait de la violence de leurs coups, ils se trouvèrent couverts de sang. Cela ne fit que les rendre encore plus farouches l'un envers l'autre ; la joute dura si longtemps que l'heure de none passa. Tous deux étaient épuisés et souffraient au point de devoir se reposer pour reprendre un peu de souffle. Ils se retirèrent donc à l'écart l'un de l'autre, mais ils ne cessaient de se jeter de nombreux regards. Et lorsqu'ils furent un peu reposés, Perceval prit la parole pour demander au chevalier : « Seigneur,

d'unes armes noires et fu monté sor un cheval noir, si tint l'escu par les enarmes et la ou il voit le chevalier se li adrece le cheval et cil a lui autresi qui rien ne le doute, si s'entrefierent si durement a ce que li glaive sont fort et li hauberc seré que li arçon des seles froissent et les chaingles rompent, si s'entreportent a terre en tel maniere que li uns ne pot gaber l'autre. Mais il n'i demourent gaires car molt estoient prodome et bon chevalier, si saillirent em piés et traient les espees et les drecent contremont et molt regarde Percevals l'escu au chevalier pour ce qu'il estoit pains et quant il orent la bataille conmencie si n'est nus qui volentiers nel regardast, car tant estoient andoi de grant prouece qu'a envis peüst on trouver lor paraus et se depiecent em poi d'ore les escus et les hialmes et les haubers si durement que ambedoi sont couvert de sanc et ce les maine a estre plus orgueillous li uns vers l'autre. Si dure tant la bataille que ore de none passe et lors furent ambedoi si traveillié et si las que ambes doi les covint reposer pour reprendre lor alaines, si se traist un poi li uns en sus de l'autre et s'entreregardent et quant il sont un poi reposé Percevaus parole au chevalier et dist : « Sire, je vous voel demander vostre non, car certes je ne trouvai onques mais chevalier que je tant

je voudrais savoir votre nom. Assurément je n'ai jamais rencontré de chevalier dont j'aie autant désiré connaître le nom que vous. Je vous en prie par courtoisie, dites-moi comment vous vous appelez. — Certes, seigneur, répondit Lancelot, vous êtes si vaillant que je ne vous le cacherai pas. Celui qui veut me donner mon juste nom, qu'il m'appelle le Chevalier Qui-a-mal-fait. L'enseigne que je porte vous l'indique assez. À présent que j'ai répondu à votre question, à votre tour, dites-moi votre nom et qui vous êtes. » Perceval lui apprit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur, qu'il était compagnon de la Table ronde et qu'il s'appelait Perceval de Galles et était le frère d'Agloval.

704. Quand le chevalier entendit ces mots, il jeta sur-le-champ son écu par terre, puis son épée avant de s'agenouiller devant Perceval en lui déclarant : « Seigneur chevalier, je me tiens pour vaincu, je ne me battrai plus contre vous puisque vous appartenez à cette maison, dorénavant je ne saurais posséder force ni pouvoir contre vous par amour pour la maison d'où vous venez et où demeure toute la douceur du monde. » Quand Perceval vit son adversaire à genoux devant lui, il ne put le supporter, il voulut le redresser et s'écria : « Ah, seigneur, que dites-vous, mon Dieu ! » Mais le chevalier retira aussitôt son heaume et tendit à Perceval son épée : « Seigneur, tenez, voici toutes mes armes. » Perceval qui ne le quittait pas des yeux vit alors qu'il pleurait amèrement ; ignorant la raison de telles larmes, il lui demanda, tout stupéfait :

---

desiraisse a connoistre conme vous. Et pour ce vous proi je par courtoisie que vous le me dites vostre non. — Certes, sire, fait Lanselos, vous estes si prodom que je nel vous celerai pas. Et cil qui a droit me velt nonmer si m'apele le chevalier mesfait, si en porte bones enseignes. Si vous ai ore dit ce que vous m'avés demandé, si vous proi que vous me diés le vostre et qui vous estes. » Et il li dist qu'il est de la maison le roi Artu et compains de la Table Reonde et a a non Perchevaus de Gales et est freres Agloeval.

704. Quant li chevaliers entent ceste parole si jete tout maintenant son escu a terre et s'espee et s'agenoulle devant Perceval et li dist : « Sire chevaliers, je me tieng pour outre. Ja plus ne me combaterai a vous puis que vous estes de celui ostel, car des ore mais ne porroie je avoir ne force ne pooir ne vertu envers vous pour l'amour del ostel ou toute douçour repaire. » Quant Percevaus voit devant lui le chevalier as jenous si ne le sousfre mie, ains le redrece et li dist : [*c*] « Ha, sire, pour Dieu, que dites vous ? » Et li chevaliers oste tout maintenant son hialme et li tent s'espee et li dist : « Sire, tenés toutes mes armes. » Et Percevaus le regarde et voit qu'il ploure molt tenrement, si s'esmerveille molt pour coi ce est. Se li dist :

705. « Seigneur, au nom de l'être qui est le plus cher à votre cœur, je vous en prie, quel est votre nom ? Dites-le-moi ! » L'autre continuait de pleurer, cependant il répondit : « Seigneur, puisque vous m'en conjurez de cette façon, on m'appelle Lancelot du Lac. — Seigneur, s'écria Perceval, soyez le bienvenu, ô combien ! Je ne désirais rien d'autre que de vous retrouver, il y a plus de quatre ans que je suis à votre recherche ! Ô mon Dieu, je vous remercie ! Voilà que ma quête a pris fin puisque je vous ai trouvé. Et savez-vous quel est le chevalier qui m'attend là-bas ? — Non, en vérité, dit Lancelot. — Au nom de Dieu, seigneur, dit Perceval, c'est Hector, c'est votre frère. » À ces mots, les larmes de Lancelot redoublèrent tandis qu'il sanglotait : « Hector, cher frère, je ne croyais jamais plus vous revoir ! » Puis il donna l'ordre aux mariniers d'aller chercher le chevalier qui était sur l'autre rive, ce qu'ils firent. Et lorsque Hector fut arrivé dans l'île, qu'il vit son frère, aussitôt il éclata en pleurs de joie, il le serra dans ses bras, il lui donna des baisers. Alors sortirent de la tour les habitants qui s'y trouvaient, il y avait sept vieillards et, avec eux, la jolie fille du roi Pellès. Reconnaissant Hector, elle manifesta une joie très vive. Puis elle les conduisit au château pour les faire tous désarmer. Hector demanda à la fille du roi des nouvelles de son neveu Galaad et elle lui apprit qu'il était le plus bel enfant du monde et qu'il atteignait ses dix ans ; il se trouvait chez le père de la jeune

---

705. « Sire, par la foi que vous plus amés, je vous proi, conment vous avés non, que vous le me dites. » Et il respont tout en plourant et li dist : « Sire, puis que vous m'avés tant conjuré je le vous dirai. On m'apele Lanselot del Lac. — Sire, fait Percevaus, que vous soiés li bien venus, car je ne demandoie se vous non. Il a plus de .IIII. ans que je ne vous finai de querre. Mais Diu merci ore en est ma queste afinee puis que je vous ai trouvé. Et savés vous qui cil chevaliers est qui la m'atent ? — Nenil, voir, fait Lanselos. — En non Dieu, sire, fait Percevaus, c'est Hectors, vostres freres. » Et quant Lanselos entent cele parole si conmencha a faire greignour doel que devant. Si dist : « Ha, biaus frere, je ne vous quidai jamais veoir ! » Lors comande as maroniers qu'il aillent querre le chevalier qui est a la rive, et il si font. Et quant Hectors fu passés en l'ille et il vit son frere si conmence a plourer de joie et si l'acole et baise. Lors issirent tout[a] cil de la tour fors et furent jusques a .VII. qui estoient viel home et ancien et en lor compaingnie la bele fille au roi Pellés. Et quant ele vit Hector se li fist joie grant et merveillouse. Lors les mainne el chastel et les fait tous desarmer. Et Hectors demande a la fille le roi noveles de Galaad, son neveu, et ele li dist que c'est li plus biaus enfes del monde si que enfes puet estre de .X. ans : « Et est de chiés mon pere la ou il a tous jours esté nourris, si le porrés

femme où il avait été élevé depuis le début : « Vous pourrez le voir bientôt, car je sais qu'il voudra accompagner son père lorsque Lancelot quittera ce pays. — Et comment Lancelot est-il arrivé là ? s'enquit Hector. — Seigneur, expliqua la jeune femme, il est arrivé en pleine folie, tout nu et dans un tel état que ceux qui le connaissaient n'eussent pu l'identifier qu'avec bien de la peine. Mais lorsqu'on l'eut mis tout près du saint Graal, il recouvra sa raison ; il s'est alors rendu en cette île pour n'être vu de personne, car il ne voulait pas être connu. Et depuis il s'y est si bien caché que nul n'en a rien su, sinon ceux de l'île, mon père et moi seulement. »

706. Le lendemain, Hector dit à Lancelot : « Seigneur, ma dame la reine vous prie de venir, il faut que vous retourniez à la cour. — Il est impossible que j'y aille jamais, déclara Lancelot, elle me l'a interdit. — Je vous l'affirme de toute ma loyauté, répéta Hector, elle vous demande de venir. — En ce cas, fit-il, j'irai volontiers. » Et Lancelot fit savoir au roi Pellès qu'il partirait dans les trois jours. À cette nouvelle, le roi fut tout triste, il dit à Galaad : « Votre père veut s'en aller. — Sire, répondit l'enfant, il fera ce qu'il voudra ; mais en quelque lieu qu'il se rende, je veux me trouver près de lui, pour pouvoir le voir souvent. »

707. Quand il entendit le petit garçon parler ainsi, le roi comprit qu'il ne le retiendrait pas, il voulut demander conseil sur la décision à prendre. « Seigneur, lui dit un chevalier, dans la forêt près de Camaalot, se trouve une abbaye dont

---

par tans veoir, car je sai bien qu'il convoiera son pere quant il se partira de cest païs. — Et conment vint Lanselos en cest païs ? fait Hector. — Sire, fait ele, il vint tous fors del sens et tous nus et si despris que a paines le peüst nus connoistre pour Lanselot. Mais si tost com il aprocha le Saint Graal fu il garis, si vint en cest ille pour ce qu'il ne voloit mie que on le conneüst et il a puis esté si bien celés que onques nus nel connut que fors ciaus de chaiens et je et mes peres tant solement. »

706. Quant ce vint a l'endemain si dist Hector a Lanselot : « Sire, ma dame la roïne vous mande, si covient que vous veigniés a court. — Ce ne puet estre, fait Lanselos, que je jamais i aille car ele le me desfendi. — Je vous di loialment, fait Hector, qu'ele vous mande. — Dont irai je, fait il, volentiers. » Lors fist Lanselos a sa[*d*]voir au roi Pellés qu'il s'en iroit au tiers jour. Et quant il oï ce s'en fu molt dolans, si dist a Galaad : « Vostres peres s'en voet aler. — Sire, fait il, il en fera sa volenté. Mais en quelque lieu qu'il aille je voel estre si pres de lui que je le voie sovent. »

707. Quant li rois ot la novele et la parole de l'enfant et il voit que il ne le porra tenir, si demande conseil que il en porra faire. « Sire, fait uns chevaliers, en la forest de cha, Kamaalot, a une abeïe dont

votre sœur est l'abbesse. Envoyez-y Galaad en compagnie de deux chevaliers qui veilleront sur lui. Quand il sera là-bas, il pourra souvent voir son père. » Alors le roi prit l'enfant, il le confia à quatre chevaliers pour le conduire tandis que six écuyers l'accompagneraient pour le servir. Il leur donna en outre assez d'argent pour pouvoir vivre en n'importe quel endroit où ils se rendraient. Le troisième jour, Lancelot arriva à Corbénic avec une grosse compagnie de chevaliers. Hector voulut alors voir Galaad et l'enfant vint auprès de lui. À sa vue, Hector ressentit un élan d'admiration qu'il n'aurait pu concevoir pour un autre enfant. Mais quand la fille du roi Pellès comprit que Galaad allait s'en aller, elle en fut terriblement affligée et elle était prête à partir avec lui à n'importe quelle condition, si son père ne le lui avait interdit. C'est ainsi qu'elle resta là[1]. Au matin, lorsqu'ils furent prêts à monter à cheval, le roi amena Galaad devant Lancelot et il lui déclara : « Seigneur, en quelque lieu où vous trouviez cet enfant, considérez qu'il est votre fils, vous pouvez en être sûr, c'est vous qui l'avez engendré en ma fille. » Lancelot lui répondit que de cela il était tout à fait heureux, il embrassa l'enfant, lui mit le bras autour du cou et lui manifesta sa joie. Puis il quitta Corbénic ; le roi, avec nombre de ses chevaliers, lui fit conduite assez longtemps pour que Lancelot le priât de le laisser désormais. Ils se recommandèrent mutuellement à Dieu. Et Lancelot prit la route avec

---

vostre suer est abesse. Envoiiés i Galaad et .II. chevaliers avoc qui se prendront garde de lui. Et quant il sera la, il porra sovent veoir son pere. » Et li rois prent l'enfant et le baille a conduire a .IIII. chevaliers et a .VI. esquiers qui le serviront et lor baille tant del sien que bien s'en porront vivre en quel lieu que il aillent. Au tiers jour vint Lanselos a Corbenyc a molt grant compaingnie de chevaliers. Lors demanda Hector a veoir Galaad et li enfes vint a lui. Et quant Hector le vit si le proisa tant qu'il ne pooit nul enfant tant proisier. Et quant la mere sot que Galaad en dut aler si en fu molt dolante et ne se fust tenue en nule maniere qu'ele ne fust alee avoc se ne fut ses peres li rois Pellés qui li desfendi, pour ce demoura ele. Au matin, quant il furent aparellié conme del monter li rois amena Galaad devant Lanselot, se li dist : « Sire, en quel lieu que vous trovés cest enfant tenés le pour vostre, car bien saciés que vous l'engendrastes en ma fille. » Et Lanselos dist que de ceste novele est il molt liés, si baise l'enfant et acole et fait molt grant joie. Atant s'en part Lanselos de Corbenyc et li rois et grant plenté de chevaliers le convoient grant piece et tant que Lanselos les fist retourner, si conmande li uns l'autre a Dieu. Si se met Lanselos en son chemin entre lui et Hector et Perceval, si chevauchent tant par lor journees qu'il en vinrent a

Hector et Perceval; tous chevauchèrent par longues étapes et arrivèrent enfin à Carlion où ils trouvèrent le roi Arthur, Bohort et Lionel qui avaient amené avec eux Héliain le Blanc, le plus beau jeune homme que l'on pût voir alors en ce royaume; Héliain devait tout prochainement être fait chevalier de la maison du roi Arthur; et il le devint effectivement.

708. Quand ils surent que Lancelot arrivait avec une grande compagnie, ils s'avancèrent à sa rencontre et le reçurent dans la liesse. Mais il n'y eut à la cour du roi nulle âme pour l'accueillir avec un bonheur aussi infini que la reine, car en son cœur la joie atteignit un paroxysme que personne ne serait seulement capable d'imaginer. Galaad qui avait quitté sa mère et son grand-père voyagea jusqu'à l'abbaye de moniales qui se trouvait près de la forêt de Camaalot; il y résida longtemps et il y devint ainsi un grand jeune homme que son père Lancelot venait souvent visiter, de même que Bohort et Lionel. Parvenu à l'âge de quinze ans, il était si beau, si valeureux, si vif qu'on n'aurait pu trouver son pareil au monde. Près de l'abbaye habitait un vénérable et vieil ermite qui venait souvent voir Galaad et, par la volonté de Notre-Seigneur, il connaissait la valeur de cet enfant. Un jour — c'était après Pâques — il lui déclara:

709. « Mon fils, vous voilà arrivé à l'âge de devenir chevalier. Ne serez-vous pas adoubé à la Pentecôte prochaine? —

Carlion ou il trouverent le roi, Boort et Lyonel qui orent amené Elyain le Blanc le plus bel damoisel que on seüst en nule terre, et devoit estre chevaliers prochainement de la maison le roi Artu et fu il sans faille.

708. Quant il sorent que Lanselos venoit a si grant compaingnie si alerent en contre et le rechurent a molt grant joie. Et nonpourquant il n'i ot laiens ame qui si bel le rechut conme fist la roïne, car en ot si grant joie que cuers d'ome ne le porroit mie penser de plus grant. Et Galaad, qui se fu partis de sa mere et de son aiol, chevauche tant qu'il vint a l'abeïe de [*e*] nonnains qui manoient pres de la forest de Kamaalot. Si demoura tant illoc qu'il devint grans damoisiaus et ses peres Lanselos l'ala souventes fois veoir et ausi fist Hectors et Boors et Lyonel. Et quant il vint en l'aage de .xv. ans si fu si biaus et si prous et si legiers que on ne peüst mie son pareil trover el monde. Et dalés l'abeïe avoit un prodome hermite qui souvent venoit Galaad veoir qui par la volenté de Nostre Signour connoissoit auques la valour de l'enfant se li dist une fois aprés Pasches:

709. « Biaus fix, vous estes ore venus el point de recevoir chevalerie. Et dont ne serés vous chevaliers a ceste Pentecouste? —

Seigneur, oui, répondit le jeune homme, si Dieu le veut. C'eſt ce que m'ont dit mes maîtres. — Alors désormais, poursuivit le vénérable ermite, prenez bien garde de devenir chevalier après vous être confessé comme il le faut, afin de vous trouver pur et débarrassé de toute souillure. » Galaad l'assura qu'il en ferait ainsi, selon la volonté de Dieu. Tels furent les propos qu'ils échangèrent. Le lendemain à l'heure de prime, il arriva que le roi Arthur chassait dans la forêt et il vint au lieu où l'ermite résidait pour y entendre la messe. Quand elle eut été chantée, le vieillard appela le roi et lui déclara : « Roi Arthur, je t'avertis en vérité qu'au jour de la Pentecôte prochaine sera fait chevalier nouveau celui qui mènera à leur fin les aventures du saint Graal, il viendra ce jour-là à la cour et il accomplira le deſtin du Siège Périlleux. Prends donc bien garde de sommer tes barons que tous se trouvent à Camaalot ce jour-là pour voir les faits extraordinaires qui s'y produiront alors. — Seigneur, demanda le roi, dites-vous vrai ? — Oui, énonça le vieillard, c'eſt le prêtre qui vous parle. » Le roi, tout heureux de cette nouvelle, quitta aussitôt l'endroit, jusqu'au soir il reſta dans les bois, puis, de retour à Camaalot, il envoya des messagers par tout le royaume de Logres et fit savoir à tous les barons qui étaient ses vassaux qu'ils devaient se trouver à la cour au jour de la Pentecôte. Car il tiendrait alors la cour la plus importante et la plus joyeuse que jamais il avait tenue. Et en raison de cette annonce, il y eut une telle foule assemblée la

---

Sire, oïl, fait il, se Dix plaiſt, car ensi le me dient mi maïſtre. — Ore vous gardés, fait li prodom, que vous i entrés si confés que vous soiés nés et espurgiés de toutes ordures. » Et il diſt que si fera il, se Dieu plaiſt. Ensi parlerent entr'aus .II. L'endemain a ore de prime avint que li rois Artus chaçoit en la foreſt tant qu'il vint el lieu ou li hermites eſtoit oïr messe. Et quant ele fu chantee li prodom apele le roi et li diſt : « Rois Artus, je te di pour voir que au jour de Pentecouſte qui vient sera chevaliers nouviaus cil qui les aventures del Saint Graal metra a fin et venra a cel jour a ta court et acomplira le Siege Perillous. Si gardes que tu semoignes tous tes barons qu'il soient a celui jour a Kamaalot pour veoir les merveilles qui lors i avenront. — Sire, fait li rois Artus, dites vous voir ? — Oïl, fait il, je le vous di come preſtres. » Et li rois qui de ceſte novele fu molt liés s'en vait maintenant et demoure el bois jusques au soir. Et quant il fu venus a Kamaalot si envoia par tout le roialme de Logres et manda a tous les barons qui de lui tenoient terre qu'il fuissent le jour de Pentecouſte a court. Car adont tenra il la plus grant court et la plus envoisie que il onques teniſt. Pour ceſtui mandement en i ot tant assamblé a la veille de la

veille de la Pentecôte que personne n'aurait pu voir ce spectacle sans le juger exceptionnel. C'est ici que maître Gautier achève son livre ; et désormais il va parler du saint Graal.

ICI S'ACHÈVE
« LA SECONDE PARTIE DE LA QUÊTE DE LANCELOT ».

Pentecouste qu'il n'est nus qui le veïst qui a merveilles nel tenist. Si fenist ci maïstres Gautiers son livre. Et conmence a parler del Saint Graal.

CI FENIST
« LA SECONDE PARTIE DE LA QUESTE LANSELOT ».

LA QUÊTE
DU SAINT GRAAL

À la cour du roi Arthur.

1. La veille de la Pentecôte[1], après que tous les compagnons de la Table ronde furent arrivés à Camaalot[2] et qu'ils eurent entendu la messe, on fit dresser les tables à l'heure de none[3]. C'est alors qu'entra à cheval dans la salle une très belle demoiselle[4] ; elle était manifestement venue à grande allure : son cheval était encore tout couvert de sueur. Mettant pied à terre, elle vint devant le roi, le salua : il lui souhaita que Dieu la bénisse. « Sire, demanda-t-elle, dites-moi si Lancelot du Lac est ici. — Bien sûr que oui, répond le roi, il est dans cette salle. » Il le lui désigne ; elle s'approche. « Lancelot, lui dit-elle, je vous prie de la part du roi Pellès de Listenois de venir avec moi dans cette forêt. » Il lui demande à qui elle appartient. « À celui dont je parle[5]. — Et pourquoi, reprend-il, avez-vous besoin de moi ? — Vous le verrez bien. — Par Dieu, j'irai de bon cœur. » Il ordonne alors à un écuyer de seller son cheval et de lui apporter ses armes ; celui-ci s'exécute aussitôt. Le roi et les barons présents

---

1. [*406a*] A la veille de la Pentecouste, quant tout li compaignon de la Table Roonde furent venu a Kamaalot et il orent oï le service, si firent metre les tables a ore de none. Lors entra en la sale une molt bele damoisele a cheval : et fu venue si grant erre que bien le pooit on veoir car ses chevaus fu encore tous tres suans. Ele descent, si vint devant le roi et le salue, et il li dist que Dix le beneïe. « Sire, fait ele, dites moi se Lanselos del Lac est chaiens. — Oïl voir, fait li rois, il est en cele sale. » Se li moustre et ele i ala et li dist : « Lanselot, je vous di de par le roi Pellés de Listenois que vous o moi veigniés en cele forest. » Et il li demande a qui ele est. « Je sui, fait ele, a celui dont je parole. — Et quel besoigne, fait il, avés vous de moi ? — Ce verrés vous bien, fait ele. — Ce soit de par Dieu, fait il : je irai volentiers. Lors dist a un esquier qu'il mete la sele a son cheval et li aporte ses armes, et cil si fait maintenant. Et quant li rois et li autre baron

dans la grande salle[6] en sont très chagrins. Néanmoins, constatant qu'il ne restera pas, ils le laissent partir. Mais la reine lui dit : « De quoi s'agit-il, Lancelot ? Allez-vous nous abandonner, en ce jour si solennel ? — Ma dame, assure la demoiselle, sachez que vous l'aurez retrouvé demain, avant l'heure du déjeuner. — Qu'il y aille donc, consent la reine. En effet, s'il ne devait pas être revenu demain, je ne lui permettrais pas d'y aller aujourd'hui ! » Il monte à cheval, ainsi que la demoiselle ; ils partent, accompagnés seulement d'un écuyer qui était venu avec la demoiselle. À la sortie de Camaalot, ils chevauchent jusqu'à la forêt. Empruntant la grande route, après avoir parcouru une demi-lieue ils parviennent à une vallée. C'est alors qu'ils voient devant eux, barrant la route, une abbaye de religieuses. Ils approchent, et la demoiselle s'y dirige. Au portail, l'écuyer appelle, on lui ouvre ; ils mettent pied à terre et entrent. La nouvelle de son arrivée valut à Lancelot le meilleur accueil ; on l'emmena dans une chambre. Une fois désarmé, il voit ses deux cousins Bohort et Lionel[7] couchés dans des lits. Il en très heureux, et il les réveille. Eux, dès qu'ils le reconnaissent, l'étreignent et l'embrassent.

2. Alors les cousins sont tout à leur joie. « Seigneur, dit Bohort à Lancelot, quel événement vous amène ici ? Nous pensions bien vous trouver à Camaalot[1]. » Il leur raconte comment une demoiselle l'y a conduit — sans qu'il sache

---

qui el palais estoient voient ce, si lor en poise molt. Et nonpourquant, quant il voient qu'il ne remanroit mie, si le laissent ester. Et la roïne li dist : « Que est ce, Lanselot, nous lairés vous, a cest jour qui si haus est ? — Dame, fait la damoisele, saciés que vous le ravrés ains demain ore de disner. — Ore i voist dont, fait la roïne : car se demain ne revenist, il n'i alast hui par mon congié. » Et il monte, et la damoisele ausi, si s'en partent de laiens sans autre compaingnie fors d'un esquier qui o la damoisele estoit venus. Quant il sont issu de Kamaalot, si chevauchent tant qu'il sont venu en la forest. Si se metent el grant chemin, et errerent la moitié d'une lieue, tant qu'il vinrent en une valee. Et lors voient devant aus al tra[*b*]vers del chemin une abeïe de nonains. Et la damoisele s'en tourne cele part si tost com il sont prés. Quant il sont venu a la porte, si apele li esquiers et on li ouvre, et il descendent et entrent ens. Quant il sorent que Lanselos estoit venus, se li fisent molt grant joie, et l'en mainent en une chambre. Et quant il fu desarmés, si voit jesir ses .II. cousins Boort et Lyonel en .II. lis. Lors est a merveilles liés, si les esveille. Et quant il le voient si l'acolent et baisent.

2. Lors conmence la joie que li cousin font li uns de l'autre. « Sire, fait Boors a Lanselot, quele aventure vous a cha amené ? Ja vous quidiens nous trover a Kamaalot. » Et il lor conte conment une damoi-

pourquoi ! Ainsi devisaient-ils, lorsque entrèrent trois religieuses qui poussaient devant elles Galaad : un jeune homme[2] si beau et si bien proportionné qu'on aurait difficilement trouvé son pareil au monde. La plus titrée le tenait par la main et pleurait d'émotion. Arrivée devant Lancelot, elle lui dit : « Seigneur, je vous amène l'enfant que nous avons élevé et qui eſt notre plus grande joie, notre réconfort et notre espoir, pour que vous le fassiez chevalier : personne de plus digne, à notre idée, ne pourrait lui donner l'ordre de chevalerie. » Lancelot regarde le jeune homme et le voit si prodigieusement beau qu'il ne pense pas avoir jamais rencontré dans sa vie un homme au physique aussi agréable ; et l'innocence qu'il perçoit en lui lui fait présager tant de bien que c'eſt un grand plaisir de le faire chevalier ; aussi répond-il aux dames que pour cette requête elles peuvent compter sur lui, et qu'il l'adoubera très volontiers puisqu'elles le veulent. « Seigneur, précisent-elles, nous souhaitons que ce soit cette nuit ou demain matin. — Par Dieu, répond-il, votre volonté sera faite. » Lancelot reſta là cette nuit et fit veiller jusqu'au jour le jeune garçon dans la chapelle. Le lendemain, à l'heure de prime, il le fit chevalier : il lui fixa l'éperon droit et Bohort le gauche ; après quoi il lui ceignit l'épée et lui donna la colée[3], souhaitant que Dieu lui donnât la valeur car, en fait de beauté, il n'avait pas échoué !

---

sele l'a laiens amené — mais il ne set pour coi ! Endementres qu'il parloient ensi, vinrent laiens .III. nonains qui amenoient devant eles Galaad, si bel enfant et si bien taillié de tous menbres que a paines trovaſt on son pareil el monde. Et cele qui eſtoit la plus dame le menoit par la main et plouroit molt tenrement. Et quant ele vint devant Lanselot, si li diſt : « Sire, je vous amaine noſtre norrison, et tant de joie que nous avons, noſtre confort et noſtre espoir, que vous le faciés chevalier : car de plus prodome, a noſtre quidier, ne porroit il recevoir l'ordre de chevalerie. » Il regarde l'enfant et le voit garni de toutes biautés si merveillousement qu'il ne quide mie que onques veïſt en son aage si bele forme d'ome ; et pour la simplece qu'il i voit i espoire il tant de bien qu'il li plaiſt molt qu'il le face chevalier ; si respont as dames que de ceſte requeſte ne lor faura il ja, et que volentiers le fera chevalier puis que eles le voelent. « Sire, font eles, nous volons que ce soit anuit ou demain matin. — De par Dieu, fait il [*c*], il sera ensi conme vous volés. » Cele nuit demoura laiens Lanselos et fiſt toute la nuit le vallet veillier al mouſtier. A l'endemain a ore de prime le fiſt chevalier et li chauça l'esperon deſtre, et Boort le seneſtre ; apres li chainſt Lanselos l'espee et li dona la colee et diſt que Dix le feïſt prodome, car a biauté n'avoit il mie failli.

3. Après avoir procédé à tout cela, et au rituel complet de l'adoubement[1], Lancelot demanda au jeune homme : « Cher seigneur, souhaiterez-vous venir avec moi à la cour du roi Arthur ? — Non, seigneur, répond le jeune homme, je ne vous accompagnerai pas. » Alors Lancelot dit à l'abbesse : « Ma dame, permettez à votre chevalier nouveau de venir avec moi à la cour du roi Arthur : il sera bien plus utile là-bas qu'ici avec vous. — Seigneur, dit-elle, il n'ira pas maintenant ; mais dès que nous penserons le moment venu, nous l'y enverrons. » Lancelot part alors avec ses compagnons. Chevauchant de concert, ils finissent par arriver à Camaalot à l'heure de tierce[2]. Le roi était allé entendre la grand-messe, très entouré de puissants barons. Parvenus à destination, les trois compagnons mirent pied à terre dans la cour et montèrent au donjon dans la salle du haut. Leur conversation porta sur l'enfant que Lancelot avait fait chevalier. Bohort dit qu'il n'avait jamais vu personne qui ressemblât autant à Lancelot. « Pour sûr, ajoute-t-il, on ne me fera jamais croire que ce n'est pas Galaad, l'enfant de la charmante fille du roi Pellès de Listenois, car sa ressemblance avec cette famille et avec la nôtre est impressionnante[3]. — Ma foi, dit Lionel, ma conviction est que c'est lui. » Mais parmi les propos qu'ils échangèrent, Lancelot ne donna cette fois aucune réponse à ce sujet. Aussi, prêtant attention aux sièges de la Table ronde, ils trouvèrent pour chaque place qui devrait s'y installer. Poursuivant leur examen, ils arrivèrent au grand

---

3. Quant il ot tout ce fait, et quanqu'il apartient au chevalier, se li dist : « Biaus sire, voldrés vous o moi venir a la court le roi Artu ? — Sire, fait il, nenil, o vous n'irai je pas. » Lors dist Lanselos a l'abeesse : « Dame, sousfrés que vostres noviaus chevaliers viegne o moi a la court le roi Artu : car il aïdera assés plus la que ci o vous. — Sire, fait ele, il n'i ira pas ore ; mais si tost conme nous quiderons qu'il en soit lix et mestiers nous l'i envoierons. » Lors s'en part Lanselos de laiens entre lui et ses compaingnons. Et chevauchent tant ensamble qu'il sont venu a Kamaalot a ore de tierce ; et li rois estoit alés oïr la grant messe a grant compaingnie de haus barons. Quant li .III. compaingnon furent venu, si descendirent en la court et monterent en la tour en haut. Et lors conmencierent a parler de l'enfant que Lanselos avoit fait chevalier. Si dist Boors qu'il n'avoit onques mais veü home qui tant resamblast Lanselot conme cil faisoit. « Et certes, fait il, je n'en querrai jamais riens se ce n'est Galaad qui fu engendrés en la bele fille le roi Pellés de Listenois, car il retroit[a] a celui lignage et au nostre trop merveillousement. — Par foi, fait Lyoniaus, je croi bien que ce soit il[b]. » Mais as paroles qu'il disent ne respondi il onques a cele fois de ceste chose. Si regarderent el siege de la Table Roonde et troverent en chascun lieu qui i devroit asseoir.

siège qu'on appelait le Siège Périlleux, où ils découvrirent une inscription qui leur sembla récente : QUATRE CENT CINQUANTE-QUATRE ANS SONT PASSÉS DEPUIS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST, ET, LE JOUR DE LA PENTECÔTE, CE SIÈGE DOIT TROUVER SON MAÎTRE. Et tous de s'écrier : « Par ma foi, voici une prodigieuse aventure ! — Au nom de Dieu, dit Lancelot, si l'on voulait connaître précisément le jour fixé par cette inscription en calculant les années qui séparent la Résurrection de Notre-Seigneur de maintenant, on trouverait aujourd'hui ; il me semble en effet, si mes calculs sont exacts, que ce siège doit être occupé aujourd'hui, car nous sommes à la Pentecôte de la quatre cent cinquante-quatrième année. Mais j'aimerais bien que personne ne puisse désormais lire ce texte avant l'arrivée de celui qui doit mener à bien cette aventure. » Ils l'empêcheront bien, assurent-ils : ils firent apporter un drap de soie, et en recouvrirent le Siège pour cacher l'inscription. Lorsque, revenu de l'église, le roi vit que Lancelot était de retour et qu'il avait amené Bohort et Lionel, il leur fit le meilleur accueil et leur souhaita la bienvenue. La fête commença, extraordinairement gaie, car les compagnons de la Table ronde étaient tout heureux de l'arrivée des deux frères chevaliers. Monseigneur Gauvain leur demanda comment les choses s'étaient passées depuis qu'ils avaient quitté la cour. « Bien, répondirent-ils, grâce à Dieu », car ils n'ont cessé depuis lors d'être en parfaite forme. « Voilà qui me fait grand plaisir », dit monseigneur Gauvain.

Et ensi alerent regardant tant qu'il vinrent au grant siege que on apeloit le Siege Perillous et i troverent letres novellement escrites, ce lor fu avis, qui disoient : .CCCC.LIIII. ANS SONT ACOMPLI APRES LA PASSION JHESU CRIST ET AU JOR DE PENTECOUSTE DOIT CIS SIEGES TROVER SON MAISTRE. Et quant il voient ces letres si dient : « Par foi, ci a merveillouse aventure ! — En non Dieu, fait Lanselos, qui a droit voldroit conter le terme de cest brief, del Resuscitement Nostre Signour jusqu'a ore, ui trouveroit, ce m'est avis par droit conte, que au jour d'ui doit estre cis sieges acomplis ; car c'est la Pentecouste apres les .CCCC.LIIII. ans ; et je voldroie bien que nus ne volsist huimais ces letres lire, devant que cil sera venus qui ceste aventure doit achiever. » Et il dient que ce destourneront il bien : [*d*] si font aporter un drap de soie et le metent el Siege pour covrir les letres. Quant li rois vint del moustier et il vit que Lanselos estoit venus et ot amené Boort et Lyonel, si lor fait molt grant joie et dist que bien soient il venu ; et la feste conmencha par laiens grans et merveillouse, car molt sont lié li compaingnon de la Table Reonde de la venue as .II. chevaliers freres ; et mé sire Gavains lor demande conment il l'ont puis fait qu'il partirent de cort et il dient : « Bien, Dieu merci ! », car il ont tous jours esté sain et haitié puissedi. « Certes, fait mé sire Gavains, ce me plaist molt. »

4. Les présents accueillirent chaleureusement Bohort et Lionel, qu'ils avaient été longtemps sans revoir. Le roi ordonna de mettre le couvert : selon lui, il était temps de manger. « Sire, lui dit Keu le sénéchal, si vous vous installiez pour le repas, il me semble que vous enfreindriez la coutume qui règne chez vous : vous avez promis de ne jamais prendre place à table, lors d'une fête solennelle, avant qu'une aventure ne fût arrivée à votre cour[1]. — Pour sûr, Keu, répliqua le roi, c'est une tradition que je n'ai cessé de maintenir et que j'observerai le plus longtemps possible ; mais mon bonheur est tel, au retour en pleine santé de Lancelot et de ses cousins, que j'en ai oublié la coutume ! — C'est le moment de vous en souvenir », trancha Keu[2]. Il n'avait pas achevé qu'un jeune homme entra. « Sire, dit-il au roi, je vous apporte des nouvelles. — Lesquelles ? demanda le roi. Parlez. — Sire, là en bas au rivage, il y a un gros bloc de pierre que j'ai vu flotter sur l'eau. Venez le voir : c'est, j'en suis sûr, un événement d'exception. » Le roi descendit aussitôt, suivi de tous les autres, pour découvrir ce prodige. Au rivage, ils trouvèrent le bloc de pierre à la surface de l'eau. Il était de marbre rouge. Une épée y était fichée, d'apparence somptueuse. Le pommeau, fait d'une seule pierre précieuse, était ouvragé très finement d'une inscription en lettres d'or.

5. Les barons examinèrent le texte : JAMAIS PERSONNE NE

---

4. Grans est la joie que cil de laiens font a Boort et a Lyonel, car a piece ne les avoient veüs ; et li rois conmande que les tables soient mises, car il est tans de mengier, ce li est avis. « Sire, fait Kex li seneschaus, se vous asseés au mengier, il m'est avis que vous enfraindriés la coustume de vostre ostel, car vous avés voé tous jours que vous a haute feste n'aserriés au mengier devant que aucune aventure fust avenue en vostre court. — Certes, Kex, fait li rois, ceste coustume ai je tous jours maintenue et je le tenrai tant conme je porrai ; mais j'ai tel joie de Lanselot et de ses cousins qui sont venu a court sain et haitié qu'il ne me souvient de la coustume ! — Ore vous en soviegne », fait Kex. Endementiers qu'il parloit ensi entra laiens uns vallés qui dist au roi : « Sire, noveles vous aport. — Queles ? fait li roi : dites les moi. — Sire, la aval a la rive[a] a un perron grant que j'ai veü floter par desus l'aigue : venés le veoir, car je sai bien que c'est une aventure mervellouse. » Li rois descent maintenant pour ceste merveille veoir, et si font tout li autre. Et quant il furent venu a la rive, si troverent le perron qui estoit issus de l'aigue et estoit de marbre vermeil ; et el perron avoit une espee fichie qui estoit et bele et riche par samblant, et ert li poins d'une pierre precieouse ouvrés molt soltilment a letres d'or.

5. Li baron regardent les letres qui disoient : JA NUS NE M'OSTERA SE

M'ÔTERA, SINON CELUI AU CÔTÉ DE QUI JE DOIS PENDRE. CELUI-LÀ SERA LE MEILLEUR CHEVALIER DU MONDE. Au vu de cette inscription, le roi dit à Lancelot : « Cher seigneur, cette épée vous revient, à bon droit : je sais bien que vous êtes le meilleur chevalier du monde. » Mais Lancelot répondit, très affligé : « Il est certain, sire, qu'elle n'est pas pour moi, et je ne saurais avoir l'audace d'y porter la main : je n'ai ni la dignité ni la capacité d'être à même de la prendre ; c'est pourquoi je n'en ferai rien : ce serait pure folie si je prétendais l'avoir[1]. — Toutefois, reprit le roi, essayez de l'ôter. — Non, sire : personne, je le sais bien, ne s'y essaiera sans en être blessé après avoir échoué. — Et qu'en savez-vous ? — Sire, j'en suis persuadé, et j'ajouterai une chose que je veux que vous sachiez : aujourd'hui vont commencer les grandes aventures et les grands prodiges du saint Graal. »

6. Voyant que Lancelot n'ira pas plus loin, le roi dit à monseigneur Gauvain : « Cher neveu[1], essayez. — Non, pardonnez-moi, sire ; attendu que monseigneur Lancelot ne veut pas tenter l'épreuve, rien ne m'y ferait porter la main : il est connu qu'il est bien meilleur chevalier que moi. — Essayez toutefois, insista le roi, parce que je le veux, et non pour avoir l'épée. » Gauvain y mit aussitôt la main pour l'ôter, mais sans réussir à l'avoir. « Cher neveu, s'écria alors le roi, arrêtez : vous avez bien exécuté mon ordre. — Monseigneur

---

CIL NON A QUI COSTÉ JE PENDRAI ET CIL SERA LI MILDRES CHEVALIERS DEL MONDE. Et quant li rois voit ces letres, si dist a Lanselot : « Biaus sire, ceste espee est vostre par bon droit : car je sai bien que vous estes li miudres chevaliers del monde. » Et il respont tous coureciés : « Certes, sire, ele n'est pas moie, ne je n'avroie hardement de metre i la main, car je ne sui mie dignes ne sofissans que je le doie prendre, pour coi je n'i metrai ja la main, car ce seroit folie [*e*] se je la tendoie a avoir. — Toutes voies, fait li rois, essaiiés i se vous le povés oster. — Sire, fait il, non ferai, car je sai bien que nus ne l'essaiera puis qu'il i faura qu'il n'en reçoive plaie. — Et que savés vous ? fait li rois. — Sire, fait il, je le sai bien, et encore vos dirai je une autre chose que je veil que vous saciés : que en cest jour d'ui conmenceront les grans aventures et les grans merveilles del Saint Graal. »

6. Quant li rois voit que Lanselos n'en fera plus, si dist a monsignour Gavain : « Biaus niés, essaiiés i. — Sire, fait il, vostre merci, non ferai ; puis que mé sires Lanselos n'i velt essaiier, je n'i jeteroie la main por noient : car ce set on bien qu'il est assés mildres chevaliers de moi. — Toutes voies, fait li rois, essaiiés i, pour ce que je le voel, non mie pour l'espee avoir. » Et il i met maintenant la main pour oster le ; mais avoir ne le pot, et li rois dist de maintenant : « Biaus niés, laissiés ester, car bien avés fait mon conmandement. — Mé sire

Gauvain, dit Lancelot, cette épée, sachez-le, vous atteindra de si près que vous ne voudriez pas l'avoir empoignée pour un empire. — Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, je n'y peux rien ; même au risque de mourir, je l'aurais fait pour satisfaire les désirs de mon oncle. » En entendant ces propos, le roi regretta ce qu'avait fait monseigneur Gauvain. Il dit alors à Perceval d'essayer. Celui-ci déclara qu'il s'exécuterait pour tenir compagnie à monseigneur Gauvain[2]. Saisissant l'épée, il la tira, mais sans succès. L'assistance, alors, prêta foi aux paroles de Lancelot et à l'inscription du pommeau ; il n'y eut plus personne d'assez hardi pour oser y porter la main. Et monseigneur Keu dit au roi :

7. « Sire, je l'affirme, vous pouvez maintenant aller déjeuner en toute tranquillité : en fait d'aventure prodigieuse, vous avez réussi avant le repas. — Allons-y donc, conclut le roi : aussi bien il en est temps. » Alors les chevaliers le suivirent, abandonnant le bloc de pierre et l'épée. Le roi, après avoir fait corner l'eau[1], s'installa sous le dais d'honneur[2], tandis que tous les pairs, les compagnons de la Table ronde s'asseyaient chacun à leur place. Ce jour-là, beaucoup de puissants barons assurèrent le service. Une fois assis, ils découvrirent que tous les compagnons de la Table ronde étaient là à l'exception de celui qu'on appelait « du Siège Périlleux ». On leur avait apporté le premier plat, lorsqu'ils furent témoins d'un événement prodigieux, au point que toutes les portes et

---

Gavain, fait Lanselos, saciés que ceste espee vous touchera de si prés que vous ne le voldriés avoir baillie pour un chastel. — Sire, fait mé sire Gavains, je n'en puis mais ; se je deüsse morir, si le feïssé je pour la volenté mon oncle acomplir. » Quant li rois ot ceste parole, si s'en repent de ce que mé sire Gavains a fait. Lors dist a Perceval qu'il i assait. Et il dist que si fera il pour faire monsignour Gavain compaingnie. Si met la main a l'espee et le traist : mais ne le pot avoir. Lors croient bien cil de la place que Lanselos die voir et que les letres del poing dient voir, se n'i a mais si hardi qui main i ost metre. Et mé sire Kex dist au roi :

7. « Sire, par mon chief, ore poés vous seürement aler disner, car a aventure merveillouse n'avés vous pas failli devant mengier. — Alons i dont, fait li rois, car ausi en est il bien tans. » Lors s'en vont li chevalier et laissent le perron et l'espee. Et li rois fait l'aigue corner ; si s'asiet a son haut dois et tout li per et li compaingnon de la Table Reonde s'aseent chascuns en son lieu. Celui jour servirent laiens maint haut baron[a]. Si avint, ensi qu'il furent assis par laiens, si troverent que tout li compaingnon de la Table Reonde furent venu fors solement celui que on apele « del Siege Perillous ». Quant il orent eü le premier mes, si lor avint une si merveillouse aventure que tout li

les fenêtres se fermèrent sans l'intervention de personne : et néanmoins la salle ne fut pas plongée dans le noir. Voilà qui stupéfia tout le monde ; le roi Arthur rompit le premier le silence. « Au nom de Dieu, s'exclama-t-il, chers seigneurs, nous venons d'assister à des prodiges, ici comme au bord de l'eau ! Mais j'ai l'intuition que nous en connaîtrons de plus grands encore ! »

Galaad occupe le Siège Périlleux.

8. Il n'avait pas achevé qu'un ermite vêtu de blanc, dans le grand âge, pénétra dans la salle, sans qu'aucun des chevaliers présents sût par où il était passé. À pied, il amenait, le tenant par la main, un chevalier à l'armure rouge, sans écu et sans épée. À peine était-il entré qu'il dit : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant au roi : « Roi Arthur, je t'amène le Chevalier Désiré, le descendant du haut lignage du roi David et de la branche de Joseph d'Arimathie[1], celui par qui les aventures de ce pays et des territoires étrangers cesseront : le voici. » Tout heureux de cette nouvelle, le roi répondit à l'ermite : « Seigneur, soyez le bienvenu ; si vos propos peuvent être avérés, bienvenue au chevalier ; s'il est en effet celui dont nous espérions l'achèvement des aventures du saint Graal, jamais nous n'aurons accueilli personne avec autant de joie ; mais quel qu'il soit, celui que vous prétendez ou un autre, je lui souhaite de réussir, du moment qu'il est

---

huis del palais ou il mengoient et les fenestres closent sans ce que nus i meïst la main ; et nonpourquant la sale ne fu mie ombrage[b]. De ceste chose s'esbahi[*i*]rent li fol et li sage ; et li rois Artus, qui premiers parla, dist : « Par Dieu, biaus signour, merveilles avons ci veües, et a la rive ; mais je quit que nous verrons encore greignours que cestes ne soient. »

8. Endementiers que li rois parloit ensi, entra laiens uns prodom a une robe blanche, vix et anciens, ne mais il n'ot chevalier laiens qui seüst par ou li prodom entra. Il ert a pié et amenoit par la main un chevalier a unes armes vermeilles sans escu et sans espee. Si dist, si tost com il entra el palais : « Pais soit o vous. » Aprés dist au roi ou il le vit : « Rois Artus, je t'amaing le Chevalier Desiré, celui qui est estrais del haut lignage au roi David et del parenté Joseph de Harimachie[a], celui par qui les aventures de cest païs et des estranges terres remanront : veés le ci. » Et li rois en est molt liés de ceste novele ; si dist au prodome : « Sire, bien soiés vous venus ; se ceste parole soit voire, bien soit venus li chevaliers ; car se ce est cil que nous atendions a achiever les aventures del Saint Graal, onques si grant joie n'en fu faite conme[b] nous ferons de lui ; et qui que il soit, ou cil que vous dites ou autres, je voldroie que bien li avenist puis qu'il est

aussi noble que vous l'affirmez. — Par ma foi, dit l'ermite, vous en verrez bientôt l'heureux commencement. » Il fit alors ôter son armure au chevalier, qui resta en cotte de soie[2] rouge, et il lui donna à revêtir un manteau de brocart de même couleur, doublé d'hermine, qu'il portait sur ses épaules. Lorsqu'il eut fini de l'habiller, l'ermite lui dit : « Suivez-moi, seigneur chevalier. » Celui-ci obéit ; il le conduisit au Siège Périlleux, à côté du siège sur lequel Lancelot était assis, et, soulevant l'étoffe de soie que les trois cousins y avaient mise, il découvrit l'inscription : SIÈGE DE GALAAD. L'ermite examina cette inscription : SIÈGE DE GALAAD, et s'aperçut qu'elle était récente. Ce nom ne lui était pas inconnu ; aussi déclara-t-il, d'une voix assez forte pour que toute l'assemblée l'entendît : « Seigneur chevalier, asseyez-vous : ce siège vous revient. » Celui-ci prit place en toute tranquillité et dit à l'ermite : « Seigneur, vous pouvez vous en retourner, car vous avez bien fait ce qu'on vous avait recommandé. Saluez pour moi tous ceux de la sainte Demeure, mon oncle le roi Pellès et mon aïeul le Riche Roi Pêcheur à qui vous annoncerez de ma part que j'irai le voir dès que je le pourrai et en aurai le loisir. » L'ermite, quittant l'endroit, recommande à Dieu le roi Arthur et toute l'assemblée ; à la question sur son identité, il ne fit aucun commentaire, répondant franchement qu'il ne leur en dirait pas plus à présent, car ils seraient bientôt fixés s'ils osaient le demander ;

---

si gentix hom conme vous dites. — Par foi, fait li prodom, par tans en verrés biau conmencement. » Lors fait desarmer le chevalier, si qu'il remest en cote de cendal vermeil et il li baille a afubler un sercot de samit vermeil que il portoit sor ses espaulles, fourré d'une pene d'ermine. Quant il l'a vestu et apareillié, se li dist : « Sivés moi, sire chevaliers. » Et il si fist ; il l'en maine au Siege Perillous, dalés le lieu ou Lanselos seoit, et souslieve le drap de soie que cil i avoient mis ou il avoit letres escrites qui disoient : C'EST LI SIEGES GALAAD. Li prodom regarda les letres et les vit nouvelement escrites, qui disoient : C'EST LI SIEGES GALAAD[c]. Et il connoissoit le non ; si dist, si haut que tout cil de laiens l'oïrent : « Sire chevaliers, asseés, car cil sieges est vostres. » Et cil s'asist tout seürement et dist au prodome : « Sire, ore vous en ralés, car bien avés fait ce que on vous conmanda ; et salués moi tous ciaus del Saint Ostel et mon oncle le roi Pellés, et mon aioul le Riche Roi Pescheour ; et li dites de par moi que je l'irai veoir au plus tost que je porrai et que je en avrai le loisir. » Et li prodom s'empart de laiens et conmande le roi Artu a Dieu et tous les autres ausi ; et quant [*407a*] on volt demander qui il estoit, il n'en tint onques parole a els, ains respondi plainnement qu'il ne lor en diroit ore plus, car il le savroient bien a tans se il l'osoient demander ; si vint au maistre huis

gagnant la porte principale, alors fermée, il l'ouvrit, descendit dans la cour retrouver une quinzaine de chevaliers et écuyers, son escorte, qui l'attendaient ; il monte à cheval et part, de sorte qu'on ne fut pas mieux renseigné sur lui cette fois-là.

9. Quand, dans la salle, les compagnons virent le chevalier occuper le siège que tant de braves avaient redouté, où tant d'événements singuliers s'étaient déjà produits, ils furent tous au comble de l'étonnement : devant son extrême jeunesse, ils ne voyaient pas d'où cette faveur pourrait lui venir si ce n'est de la volonté de Notre-Seigneur. L'accueil fut très chaleureux, et les uns et les autres firent honneur au chevalier ; ils étaient persuadés qu'il était celui grâce à qui les prodiges du saint Graal devaient prendre fin : ils l'avaient compris par l'épreuve du Siège où jamais personne, avant lui, ne s'était installé sans subir quelques déboires. Aussi faisaient-ils tout leur possible pour le servir et l'honorer, le tenant pour maître et seigneur au-dessus de tous ceux de la Table ronde. Lancelot, qui le regardait plus volontiers que ne faisait aucun des autres, tant il était étonné, reconnut celui qu'il avait adoubé le jour même ; il en éprouva une grande joie et lui témoigna le plus grand respect possible. Il aborda maints sujets de conversation, et l'invita à lui parler de lui. Celui-ci, qui le reconnut, n'osa pas s'y dérober et satisfit plusieurs fois

---

qui clos estoit, et l'ouvre, et descent en la court aval et trouve chevaliers et esquiers jusques a .xv. qui l'atendoient et estoient venu o lui ; et il monte et s'empart de laiens en tel maniere qu'il ne sorent onques plus de son estre a cele fois[d].

9. Quant cil del palais virent le chevalier seoir el siege que tant prodome avoient redouté, ou tantes grans aventures estoient ja avenues, si n'en i a celui qui n'en ait grant merveille ; car il voient celui si jouene home qu'il ne sevent dont cele grasse li puist estre venue se ce n'est de la volenté Nostre Signour. La feste fu molt grans par laiens, si font honour au chevalier li un et li autre : car bien pensent que ce soit cil par qui les merveilles del Saint Graal doivent faillir ; et bien le conoissent par l'esprovement del Siege ou onques hom ne fu assis a qui il n'en fust mescheü en aucune maniere, ne mais a cestui : si le servent et honerent de quanqu'il pueent conme celui qu'il tienent a maistre et a signour par desus tous ciaus de la Table Reonde ; et Lanselos qui plus volentiers le regardoit que nus des autres por la merveille qu'il en a, connoist que c'est cil que il fist chevalier novel hui : si en a molt grant joie ; et pour ce li fait la plus grant honour qu'il puet et le met em paroles de maintes choses et li demande de son estre qu'il l'en die aucune chose, et cil qui auques le connoist nel ose refuser, ançois li respont maintes fois

à ses demandes. Bohort, quant à lui, plus heureux qu'aucun autre, reconnut Galaad, le fils de Lancelot, celui par qui les aventures devaient connaître un terme ; alors il demanda à son frère Lionel : « Cher frère, savez-vous qui est ce chevalier ? — Pas très bien, répondit Lionel, si ce n'est qu'il s'agit de celui que monseigneur Lancelot a adoubé aujourd'hui ; celui dont nous avons toute la journée parlé nous-mêmes, et que monseigneur Lancelot a eu de la belle fille du roi Pellès[1] », selon ce qu'on lui avait raconté à maintes reprises. « Soyez sûr que c'est lui, reprit Bohort ; il est votre petit-cousin. Cette aventure, nous devons en être heureux, car il ne fait pas de doute qu'il accomplisse de plus grands exploits que tous les chevaliers que j'aie jamais vus : en voilà un heureux commencement. » La nouvelle se répandit si rapidement que la reine, qui était dans son appartement[2], en entendit parler par un jeune homme. « Ma dame, lui dit celui-ci, il vient de se produire ici des prodiges ! — Lesquels ? demande la reine. Mets-moi au courant. — Par ma foi, un chevalier est venu à la cour : il a réussi à l'épreuve du Siège Périlleux. Un chevalier si jeune que tout le monde se demande d'où lui est venue cette faveur. — Vraiment, s'étonne la reine, est-ce plausible ? — Oui, assure-t-il, vous pouvez y prêter foi. — Au nom de Dieu, poursuit-elle, quel beau succès pour lui, car jamais aucun chevalier n'a pu tenter cette aventure sans en mourir ou être estropié avant d'en avoir fini.

---

a[a] ce qu'il li demande ; mais Boors, qui tant en est liés que nus plus, connoist que c'est Galaad, li fix Lanselot, cil par qui les aventures doivent estre menees a fin ; parole a Lyonel son frere et li dist : « Biaus freres, savés vous qui cil chevaliers est ? — Je nel sai mie, fait il, tres bien, fors tant que c'est cil que mé sire Lanselos fist hui chevalier novel de sa main, et c'est cil dont nous avons toute jour parlé entre moi et vous, que mé sires Lanselos engendra en la belle fille au roi Pellés », ensi com on li avoit ja conté par maintes fois. « Et vraiement, fait Boors, saciés que c'est il et qu'il est vostre cousins prochains, et de ceste aventure devons nous estre lié, car ce n'est mie doute qu'il ne viengne a plus grant chose que chevaliers que je onques veïsse : si en a ja biau conmencement. » Si en vait tant la parole amont et aval que la roïne qui en ses chambres estoit en oï [*b*] parler par un vallet qui li dist : « Dame, merveilles sont hui chaiens avenues ! — Conment ? fait ele : di les moi. — Par foi, fait cil, uns chevaliers est venus a court, qui a acompli le Siege Perillous. Et li chevaliers est si jouenes que tout s'esmerveillent dont cele grasse li puist estre venue. — Voire, fait ele, puet ce estre voirs ? — Oïl, fait cil, de fi le saciés. — En non Dieu, fait ele, dont li est il bien avenu, car onques mais nus chevaliers ne pot cele aventure emprendre qu'il ne fust mors ou mehaingniés ains qu'il l'eüst menee a fin.

10. — Ah, mon Dieu ! s'écrièrent les dames, comme il eſt né sous une bonne étoile, ce chevalier ! Jamais personne, si rare que fût sa vaillance, n'a pu parvenir où il eſt arrivé : cet événement en apporte la preuve, c'eſt lui qui mettra fin aux aventures de la Grande-Bretagne, et grâce à qui le Roi Méhaignié sera guéri. — Cher ami, demande la reine au jeune homme, pour l'amour de Dieu, décris-moi donc son physique. — Ma dame, c'eſt un des plus beaux chevaliers du monde, malgré son extrême jeunesse, et il ressemble à la famille du roi Ban si prodigieusement que tout le monde, dans la salle, assure qu'il en eſt issu. » Alors son désir de le voir ne fit que grandir : aussitôt qu'elle eut entendu parler de sa ressemblance, elle fut certaine que c'était Galaad, le fils que Lancelot avait eu avec la fille du roi Pellès, comme lui-même le lui avait raconté, insiſtant à maintes reprises sur la façon dont il avait été trompé : c'était bien la chose dont elle aurait été le plus irritée s'il s'en était rendu coupable.

11. Leur repas achevé, le roi et les compagnons de la Table ronde se levèrent, et le roi en personne vint au Siège Périlleux, souleva le drap de soie et découvrit le nom de Galaad qu'il était impatient de savoir. Le montrant à monseigneur Gauvain : « Cher neveu, lui dit-il, voici que nous avons Galaad, l'Excellent, le Parfait Chevalier que vous-même et tous les chevaliers de la Table ronde avez tant désiré voir.

---

10. — Ha, Dix, font les dames, tant fu de bone ore nés cil chevaliers ! Onques mais hom, tant fuſt de haute prouece, ne pot avenir a ce qu'il eſt venus : et par ceſte aventure puet on conoiſtre que c'eſt cil qui metra a fin les aventures de la Grant Bretaigne, par qui li Rois Mehaigniés recevra garison. — Biaus amis, fait la roïne al vallet, se Dix t'aït, or me di de quel façon il eſt. — Dame, fait cil, c'eſt uns des plus biaus chevaliers del monde, et eſt a merveilles jouenes, et resamble au parenté le roi Ban si merveillousement que tout cil de laiens vont disant pour voir qu'il en eſt eſtrais. » Lors le desire assés plus a veoir que devant : car maintenant qu'ele ot parler de sa samblance, connoiſt ele bien que c'eſt Galaad, que Lanselos avoit engendré en la fille au roi Pellés, ensi com il li avoit conté, et dit par maintes fois conment il fu deceüs : et c'eſt la chose par coi ele fuſt plus courecie se la coupe en fuſt soie.

11. Quant li rois ot mengié et li compaingnon de la Table Reonde orent mengié, si se leverent de lor sieges, et li rois meïsmes vint au Siege Perilleus[a] et leva le drap de soie et trova le non Galaad qu'il desiroit molt a savoir ; et il le mouſtra a monsignor Gavain et li diſt : « Biaus niés, ore avons nous Galaad le Bon Chevalier parfait que vous et tout li autre chevalier de la Table Reonde ont tant desiré a veoir :

À présent, veillons à le servir et à l'honorer aussi longtemps que nous serons avec lui : il ne restera pas longuement ici, à cause de la quête du saint Graal qui commencera prochainement ; Lancelot nous l'a bien fait comprendre aujourd'hui, lui qui n'aurait pas parlé s'il n'en avait pas eu vent. — Sire, répondit monseigneur Gauvain, pour vous et pour nous, c'est un devoir de l'honorer et de le servir comme celui que Dieu nous a envoyé pour délivrer votre pays des grands prodiges et des aventures singulières qui s'y sont produits en grand nombre depuis si longtemps. » S'approchant alors de Galaad, le roi lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu : nous étions très impatients de vous voir ; nous vous avons maintenant, par la grâce de Dieu et la vôtre, puisque vous avez bien voulu venir. — Sire, répondit-il, en venant j'ai fait mon devoir : c'est d'ici que vont partir tous les futurs compagnons de la quête du saint Graal, qui va bientôt commencer. — Seigneur, reprit le roi, votre venue, nous en avions grand besoin, pour bien des raisons : non seulement pour mettre un terme aux prodiges de ce territoire, mais encore à cause d'une aventure qui nous est arrivée aujourd'hui, où tous ceux d'ici ont échoué. Et c'est pour cela que Dieu vous a envoyé parmi nous : pour que vous accomplissiez ce que les autres n'ont jamais pu terminer. — Sire, demanda Galaad, où pourrais-je trouver cette aventure dont vous me parlez ? Je la verrais volontiers. — Je vais vous la montrer. » Alors, le

---

ore pensons de lui servir et honerer tant conme nous serons o lui, car çaiens ne sera il pas longement, pour la queste del Saint Graal qui prochainement conmencera, et Lanselos nous a hui fait entendant, qu'il nel deïst pas s'il n'en seüst aucune chose. — Sire, fait mé sire Gavains, et nous et vous le devons bien honerer et servir conme celui que Dix nous a envoié pour delivrer vostre païs des grans merveilles et des estranges aventures qui tant sont avenues si lonc tans a passé. » Lors vint li rois a Galaad, se li dist : « Sire, bien soiés vous venus : molt vous avons desiré a veoir ; ore vous avons, [*c*] Dieu merci et la vostre, que vous i daingnastes venir. — Sire, fait il, je sui venus et je le devoie faire, pour ce que de chaiens moveront tout cil qui compaingnon seront de la queste del Saint Graal qui par tans sera conmencie. — Sire, fait li rois, de vostre venue aviens molt grant mestier pour maintes choses : et pour les merveilles de ceste terre metre a fin ; et pour une aventure qui avenue nous est hui, a coi tout cil de chaiens avoient failli ; et pour ce vous[b] a Dix envoié entre nous, que vous parfaciés ce que onques li autre ne porent metre a fin. — Sire, fait Galaad, ou est cele aventure dont vous me parlés ? Je le verroie volentiers. — Et je le vous mousterrai », fait li rois. Lors le prent par la main et descent del palais, et tout li autre baron aprés,

prenant par la main, le roi descendit de la salle ; tous les barons les suivaient, pour savoir comment prendrait fin l'aventure du bloc de pierre. Les uns et les autres s'y précipitèrent, de sorte que la salle se vida de ses chevaliers. La nouvelle en courut et parvint à la reine qui, séance tenante, fit enlever les tables[1] et dit aux plus nobles dames de sa suite : « Chères dames, venez avec moi jusqu'au rivage : je ne renoncerais en aucune manière à aller voir terminer cette aventure, si jamais je peux arriver à temps. »

12. Alors, la reine descendit de la salle, accompagnée d'un grand nombre de dames et de demoiselles. Lorsqu'elles furent arrivées près de l'eau, les chevaliers, les voyant approcher, s'écrièrent : « Reculez, voici la reine ! » Sur-le-champ les plus hardis et les plus estimés lui cèdent le passage. Quant au roi, il dit à Galaad : « Seigneur, voici l'aventure dont je vous ai parlé : à retirer cette épée de ce bloc de pierre ont échoué aujourd'hui les plus estimés de ma maison : c'était chose impossible pour eux[1]. — Sire, répondit Galaad, ce n'est pas étonnant : l'aventure ne les concerne pas, elle est pour moi. Certain que je pouvais compter sur cette épée, je n'en ai point apporté à la cour, comme vous avez pu le constater. » Portant alors la main à l'épée, il la retire du bloc de pierre aussi facilement que si elle n'y avait point tenu, puis il prend le fourreau et l'y glisse ; il l'a déjà ceinte à son côté[2]. « Sire, dit-il au roi, voilà qui va déjà mieux ; il ne me manque plus

---

pour veoir conment l'aventure del perron sera menee a fin ; si i acourent li un et li autre, en tel maniere qu'il ne remest chevalier el palais qui la ne venist ; et la novele en ala et vint a la roïne ; ausi tost com ele l'ot dire, si fait oster les tables et dist as plus hautes dames qui o li sont : « Beles dames, venés o moi jusques a la rive : car je ne lairoie en nule maniere que je n'alaisse veoir cele aventure mener a fin, se je puis onques venir a tans. »

12. Atant descent la roïne del palais et ot o li grant compaingnie de dames et de damoiseles ; et quant eles furent venues a l'aigue et li chevalier les virent venir, si comencierent a dire : « Tournés vous ariere, voés ci la roïne ! » Se li font maintenant voie tout li plus hardi et li plus proisié ; et li rois dist a Galaad : « Sire, veés ci l'aventure dont je vos ai parlé : a ceste espee traire de cest perron ont hui failli tout li plus proisié de mon ostel, qu'il onques ne le porent traire. — Sire, fait Galaad, ce n'est pas merveille, car l'aventure n'est pas lor, ains est moie ; et pour la seürté que je avoie de cesti n'en aportai je point a court, si conme vos peüstes veoir. » Lors met la main a l'espee et le traist del perron ausi legierement com s'ele n'i tenist point ; puis prent le fuerre et le met dedens ; maintenant l'a chainte entour lui et dist au roi : « Sire, ore va mix que devant ; or ne me faut

maintenant qu'un écu. — Seigneur, répondit le roi, Dieu vous en fera parvenir un quelque part, comme pour l'épée. »

13. C'eſt alors que, vers l'aval, ils voient venir à vive allure une demoiselle montée sur un palefroi balzan. Arrivée près d'eux, elle salua le roi et toute sa compagnie, puis demanda si Lancelot était là. Il était juſte devant elle. « Ma demoiselle, répondit-il, me voici. » Le reconnaissant, elle lui dit tout en pleurs : « Ah, Lancelot, quel changement de situation depuis hier matin ! — Comment, ma demoiselle ? Expliquez-moi. — Par ma foi, reprit-elle, je vais vous le dire devant toute l'assiſtance.

14. « Vous étiez hier le meilleur chevalier du monde ; et si l'on vous avait alors appelé, Lancelot, le meilleur entre tous les chevaliers, on aurait dit la vérité : à ce moment-là vous l'étiez. Mais si on le prétendait maintenant, ce serait un mensonge, car il y a meilleur que vous. Preuve en eſt l'aventure de cette épée à laquelle vous n'avez pas osé toucher ; voilà qui change et transforme votre renom ; je vous l'ai rappelé pour que vous cessiez désormais de vous croire le meilleur chevalier du monde. » Il répond qu'il ne s'en prévaudra plus : cette aventure vient de lui en ôter la prétention. Alors la demoiselle se tourne vers le roi. « Roi Arthur, lui dit-elle, c'eſt un message de Nascien l'ermite[1] : aujourd'hui même, tu vas connaître le plus grand honneur

---

mais fors escus dont je n'ai point. — Sire, ce diſt li rois, escu vous envoiera Dix d'aucune part ausi com il a fait espee. »

13. Lors regardent contreval la rive et voient venir une damoisele montee sor un palefroi balchant qui venoit vers aus grant aleüre. Quant ele fu a els venue, si salua le roi et toute sa compaingnie, et demande se Lanselos es[*d*]toit illoc ; et il eſtoit droit devant li ; si respont : « Damoisele, veés me ci. » Et ele l'en renchiſt, se li diſt em plourant : « Ha, Lanselot, tant eſt voſtres afaires changiés puis ier matin ! » Quant il ot ce, si diſt : « Damoisele, conment ? dites le moi. — Par foi, fait ele, je le vous dirai voiant tous ciaus de ceſte place.

14. « Vous eſtiés ier li miudres chevaliers del monde ; et qui lors vous apelaſt, Lanselot, li miudres chevaliers de tous, il deïſt verité, car adont l'eſtiés vous ; mais qui ore le diroit, on le devroit tenir a mençoigne, car meillour de vous i a : et bien eſt esprovee chose par l'aventure de ceſte espee a coi vous n'osaſtes metre la main, et c'eſt li changemens et li muemens de voſtre non, dont par vous ai fait ramenbrance pour ce que dés ore mais ne quidiés que vous soiés li miudres chevaliers del monde. » Et il diſt qu'il ne le quidera jamais, car ceſte[a] aventure l'en a tout fors mis del quidier. Lors s'en tourne la damoisele d'une part ou li rois eſtoit et li diſt : « Rois Artus, ce te

jamais arrivé à un roi de Bretagne, non à cause de toi, mais d'un autre. Et sais-tu d'où il viendra ? Du saint Graal : il apparaîtra chez toi pour nourrir les compagnons de la Table ronde. » Aussitôt qu'elle eut achevé, la demoiselle tourna bride et se mit en chemin. Elle trouva beaucoup de barons et de chevaliers désireux de la retenir pour savoir qui elle était et d'où elle était venue ; mais on eut beau l'en prier, elle ne voulut en aucune manière rester. Le roi déclara alors aux barons de sa maison : « Chers seigneurs, le fait est que nous avons eu des nouvelles fiables sur la quête du saint Graal ; vous en découvrirez d'autres très prochainement. Et comme, j'en suis persuadé, je ne vous verrai jamais plus tous réunis comme maintenant, je veux que commence sur-le-champ, dans la prairie de Camaalot, un tournoi si éclatant et si enjoué que nos descendants en gardent le souvenir après notre mort. » Ayant tous approuvé la décision royale, ils retournent à la cité : certains prennent leur armure pour jouter en toute sécurité ; d'autres, la plupart, certains qu'ils étaient de leur valeur, se limitèrent aux housses de cheval et aux écus. Mais le roi, qui avait mis en branle tout cela, ne l'avait fait que pour avoir un aperçu de la bravoure de Galaad car il était bien persuadé que celui-ci ne reviendrait plus de longtemps à la cour après son départ.

---

mande Nasciens li hermites que en cest jour d'ui t'avenra la plus grans honours que onques avenist a roi de Bertaingne, et ce ne sera mie pour toi mais pour autrui ; et sés tu de coi ? Del Saint Graal qui aparra en ton ostel et repaistra les compaingnons de la Table Reonde. » Et maintenant qu'ele ot dite ceste parole, si s'en tourna et se mist a la voie ; si trouva assés barons et chevaliers qui le volrent detenir pour savoir qui ele estoit et dont ele ert venue ; mais ele ne volt onques remanoir pour home qui l'en proiast. Lors dist li rois as barons de son ostel : « Biaus signours, il est ensi que de la queste del Saint Graal avons nous vraies noveles oïes et si en verrés assés prochainement. Et pour ce que je sai bien que je ne vous verrai jamais ausi tous ensamble conme je vous voi orendroit, revoel je que en la praerie de Kamaalot soit orendroit conmenciés uns tournoiemens si merveillous et si envoisiés que aprés nos mors en[b] facent nostre oir mencion, qui aprés nous venront. » Et il s'acordent tout a ceste parole ; si entrent tout en la cité : et prendent lor armes de tels i ot pour jouster plus asseür et de tels i ot qui ne prisent fors couvretures et escus, car molt se fioient en lor proueces li plus d'aus. Et li rois qui tout ce avoit esmeü ne l'ot fait fors pour veoir partie de la chevalerie Galaad, car bien pensoit qu'il ne venroit mais a court a piece quant il s'en partiroit.

15. Quand tous furent rassemblés dans les prés de Camaalot, Galaad, à la prière du roi et de la reine, endossa le haubert et coiffa son heaume, mais, en dépit de ce qu'on pouvait lui dire, il refusa tout net de prendre un écu. Monseigneur Gauvain, que cela rendait tout heureux, se proposa pour porter ses lances ; monseigneur Yvain et Bohort de Gaunes offrirent eux aussi leurs services. La reine était montée sur les murailles, très entourée de dames et de demoiselles. Galaad, venu dans la prairie avec les autres chevaliers, commença à briser des lances si rudement que nul n'aurait pu le voir sans le tenir pour expert ; il en fit tant en peu de temps qu'il n'était personne, homme ou femme, sur le terrain, qui, au vu de sa bravoure, ne le tînt pour un preux, le meilleur de tous. Et ceux qui ne l'avaient encore jamais vu affirmèrent qu'il avait brillamment commencé son métier de chevalier, et qu'à l'évidence, d'après ce qu'il avait fait ce jour-là, il pourrait dorénavant en toute facilité surpasser en bravoure les compagnons de la Table ronde. Le tournoi terminé, ils découvrirent que, parmi tous les compagnons qui avaient pris les armes, seuls deux n'avaient pas été abattus : Lancelot et Perceval. Le tournoi se prolongea de cette manière jusqu'à none, heure à laquelle il cessa, car le roi lui-même, redoutant qu'il ne suscitât l'emportement, le fit arrêter. Il fit délacer le heaume de Galaad et le confia à Bohort de Gaunes, puis il ramena le jeune homme des prés à la cité de Camaalot, en le

---

15. Quant il furent assamblé es prés de Kamaalot li grant et li petit, et Galaad par la proiere le roi et de la [*e*] roïne mist son hauberc en son dos et son hialme en sa teste, mais onques escu n'i volt prendre pour chose que on li deïst. Et mé sire Gavains qui trop en estoit liés dist qu'il li porteroit lances, et ausi dist mé sire Yvains et Boors de Gaunes. Et la roïne fu montee sor les murs a grant compaingnie de dames et de damoiseles. Et Galaad qui fu en la praerie o les autres chevaliers conmencha lances a brisier si durement que nus nel veïst qui a prodome ne le tenist : si en fist tant em poi d'ore qu'il n'i ot home ne feme en la praerie qui sa chevalerie veïst, qui a prodome nel tenist et a meillour de tous. Et disent cil qui onques mais ne l'avoient veü que hautement avoit conmencie chevalerie, et ce paroit, a ce qu'il avoit fait le jour, que d'illoc en avant porroit legierement sormonter les compaingnons de la Table Reonde de proece. Et quant li tournoiemens fu remés, il troverent que de tous les compaingnons qui armes portaissent n'i avoit que .II. qu'il n'eüst abatus : ce fu Lanselos et Percevaus. Si dura en tel maniere li tournoiemens jusques a none ; et lors remest a tant, car li rois meïsmes, qui avoit doutance qu'il ne tournast a courous, le fist departir ; et fist Galaad deslacier son hialme et le bailla a porter a Boort de Gaunes : si l'enmena des prés

faisant passer, le visage découvert, par la grand-rue, afin que tous puissent le voir franchement.

16. La reine, après l'avoir bien observé, dit qu'il était incontestablement le fils de Lancelot, car jamais la ressemblance entre deux hommes ne fut plus saisissante qu'entre ces deux-là ; « et d'ailleurs, rien d'étonnant à ce qu'il fût éminemment doté de bravoure et de valeur militaire : bon sang ne saurait mentir ». Une demoiselle avait entendu partiellement le propos ; elle s'adressa aussitôt à la reine : « Ma dame, pour Dieu, doit-il être l'excellent chevalier que vous décrivez ? — Certainement, répondit la reine, car il est de tous côtés issu des meilleurs chevaliers du monde et du lignage le plus noble que l'on connaisse. » Les dames descendirent alors et allèrent écouter les vêpres pour ce jour solennel. Après être sorti de l'église, le roi monta dans la grande salle ; il ordonna de mettre le couvert. Les compagnons gagnèrent alors chacun leur place, ainsi qu'ils avaient fait le matin. À peine étaient-ils tous assis dans la salle et revenus au calme qu'ils entendirent un éclat de tonnerre si effroyable qu'il leur sembla que le château allait s'effondrer. Et dans l'instant entra un rayon de soleil cent fois plus lumineux qu'auparavant : tous furent dans la salle comme illuminés par la grâce du Saint-Esprit[1]. Ils se regardèrent les uns les autres, car ils ignoraient d'où cette clarté pouvait venir ; et

---

en la cité de Kamaalot le visage descovert parmi la maistre rue, pour ce que tout le veïssent apertement.

16. Quant la roïne l'ot bien avisé, si dist que Lanselos l'avoit voirement engendré, car onques ne se resamblerent doi home si merveillousement com il doi se resambloient ; « et ce n'ert pas merveille s'il estoit de haute proece et de grant chevalerie garnis, car autrement forlignast il durement ». Estes vous une damoisele qui ot oï une partie de ceste parole ; respondi a la roïne maintenant : « Dame, pour Dieu, doit il estre si bons chevaliers conme vous dites ? — Oïl voir, fait la roïne, car il est de toutes pars estrais des meillours chevaliers del monde et del plus haut lignage que on sace. » Atant descendirent les dames et alerent oïr vespres pour la hautece del jour. Et quant li rois fu issus del moustier et il vint el palais en haut, si conmanda que les napes fuissent mises. Et lors s'alerent asseoir li compaingnon chascun en son lieu, ausi com il avoient fait au matin. Et quant il se furent tout assis par laiens et il se furent tout acoisié, lors oïrent un escrois de tonoile si grant et si merveillous qu'il lor fu avis que li palais deüst fondre. Et maintenant entra laiens uns rais de soleil plus clers a .c. doubles qu'il n'ert [f] devant : si furent tout par laiens ausi com s'il fuissent tout enluminé de la grasse del Saint Esperit. Et conmencierent a regarder li un l'autre, car il ne savoient dont cele clartés lor peüst estre venue ; et

néanmoins personne ne fut capable de parler ni d'ouvrir la bouche : tous étaient sans voix. Il s'était passé un long moment où tous, frappés d'aphasie, en étaient à se regarder comme des bêtes muettes, lorsque le saint Graal apparut, couvert d'une pièce de soie blanche, sans que personne pût voir qui le portait ; il entra par la grand-porte. Aussitôt, la salle fut emplie d'aussi doux parfums que si l'on y avait répandu toutes les agréables senteurs du monde. On le vit aller tout autour, dans la salle, d'un côté et de l'autre, et à mesure qu'il passait devant les tables, elles étaient aussitôt garnies, face à chaque siège, de la nourriture que chacun désirait. Quand les uns et les autres furent servis, le saint Graal partit si vite qu'ils ne surent ce qu'il pouvait être devenu, et séance tenante ils recouvrèrent l'usage de la parole. Ils remercièrent Notre-Seigneur de l'honneur insigne qu'il leur avait fait en les ayant nourris de la grâce du saint Graal. Mais de tous, c'est le roi Arthur qui fut le plus radieux, de ce que Notre-Seigneur avait fait preuve envers lui d'une bonté plus grande qu'envers aucun de ses prédécesseurs.

17. Le passage du Graal emplit de joie les gens de la maison du roi et les hôtes, car il leur paraissait bien que Notre-Seigneur ne les avait pas oubliés dès lors qu'il avait fait preuve envers eux d'une si grande bonté : ils ne cessèrent

---

nonpourquant il n'i ot celui qui peüst parler ne dire mot : si furent tout amuit grant et petit. Et quant il fu demouré grant piece en tel maniere que nus d'aus n'avoit pooir de parler, ains se regarderent ausi come bestes mues, lors entra laiens li Sains Graaus covert d'un blanc samit, mais il n'i ot onques celui qui peüst veoir qui le portoit : si entra parmi le grant huis el palais. Et maintenant qu'il i fu entrés fu li palais raemplis de si bones odours com si toutes[a] les bones espices del monde i fuissent espandues ; et il ala tout entour parmi le palais d'une part et d'autre ; et tout ensi com il passoit par devant les tables, estoient eles maintenant raemplies endroit chascun siege de tel viande conme chascuns desiroit. Et quant il furent servi et li un et li autre, li Sains Graaus s'en parti si tost qu'il ne sorent qu'il peüst estre devenus, et maintenant orent pooir de parler cil qui devant ne porent mot dire. Si rendrent grasses a Nostre Signour de ce que si grant honour lor avoit faite qu'il les avoit repeüs de la grasse del Saint Graal. Mais sor tous ciaus qui laiens estoient, en fu li rois Artus plus liés et joians de ce que plus grant debonaireté li avoit Nostres Sires moustree qu'il n'eüst fait a nului qui devant lui eüst esté.

17. De ceste chose en furent molt lié et privé et estrange, car bien lor sambloit que Nostres Sires ne les avoit pas oubliés quant il lor avoit moustré si grant debonaireté : si em parlerent assés tant conme

d'en parler pendant tout le repas. Le roi lui-même en toucha deux mots à ses voisins : « Pour sûr, seigneurs, nous devons être au comble de la joie de ce que Notre-Seigneur nous a manifesté un signe d'amour si rare qu'il est venu nous rassasier de sa grâce en un jour aussi solennel que celui de la Pentecôte. — Sire, ajouta monseigneur Gauvain, il y a encore autre chose, et vous l'ignorez : il n'y a personne ici qui n'ait été servi exactement à sa demande et suivant sa pensée, ce qui n'est jamais arrivé dans une cour, si ce n'est chez le Roi Méhaignié ; mais ceux de sa cour furent joués en ne voyant pas ouvertement le Graal : sa véritable apparence leur fut cachée. C'est pourquoi je fais pour ma part une promesse dès à présent : demain matin, sans plus attendre, j'entreprendrai la quête de manière à la poursuivre un an et un jour, et plus si besoin est ; je ne reviendrai pas à la cour, quoi qu'il m'arrive, avant d'avoir vu le saint Graal plus distinctement qu'il ne vient de m'être montré, s'il est possible du moins que je sois capable, ou digne de le voir ; si c'est impossible, je reviendrai. »

18. Quand ils entendirent cette déclaration, tous les compagnons de la Table ronde se levèrent pour prononcer le même vœu que monseigneur Gauvain. Ils ajoutèrent qu'ils ne cesseraient pas de voyager avant d'être assis à la glorieuse Table où tous les jours serait offerte une aussi douce nourriture que celle qu'ils venaient d'avoir. Mais quand le roi

---

li mengiers dura. Et li rois meïsmes en comencha a parler a ciaus qui plus prés de lui estoient, et dist : « Certes, signour, molt devons avoir grant joie de ce que Nostres Sires nous a moustré si grant signe d'amour que il de sa grasse nous vint repaistre a si haut jour conme le jour de Pentecouste. — Sire, fait mé sire Gavains, encore i a autre chose que vous ne savés, car il n'a chaiens home qui n'ait esté servis de quanqu'il demandoit et pensoit ; et ce n'avint onques mais en court se ne fust chiés le Roi Mehaignié ; mais de ce furent engignié qu'il ne le virent apertement, ains lor en fu couverte la vraie[a] samblance ; par coi endroit moi fais orendroit un veu, que le matin sans plus atendre enterrai en la queste en tel maniere que je [*408a*] le maintendrai un an et un jour[b], et plus se mestiers en est ; ne ne revendrai a court pour chose qui m'aviengne devant que je l'avrai veü plus apertement qu'il ne m'a ci esté moustrés, s'il puet estre en tel maniere que je le puisse veoir, ne ne doie ; et s'il ne puet estre, je m'en retournerai. »

18. Quant cil de la Table Reonde oïrent ceste parole, si se leverent tout de lor sieges ; et fisent tout autretel veu conme mé sire Gavains ot fait, et disent qu'il ne fineroient jamais d'errer devant qu'il fuissent assis a la haute Table ou si douce viande ert tous dis aprestee come cele qu'il avoient ci eüe ; et quant li rois vit

prit conscience du serment qu'ils avaient fait, il en conçut beaucoup d'amertume, car il comprit qu'il ne pourrait plus les détourner de cette entreprise. Aussi dit-il à monseigneur Gauvain : « Ah, Gauvain, vous m'avez trahi : vous m'avez enlevé la plus belle et la plus fidèle compagnie que j'aie jamais rencontrée, celle de la Table ronde ; après que les compagnons m'auront quitté, quel que soit le moment, je sais bien que tous ne reviendront pas, mais qu'il en mourra une grande partie dans cette quête qui ne finira pas aussi vite que vous imaginez ; j'en suis très affecté, car de toutes mes forces je leur ai donné ma confiance et les ai fait grandir en dignité ; je les ai aimés et je les aime encore comme s'ils étaient mes fils ou mes frères ; c'est pourquoi leur départ va me précipiter dans l'accablement, car j'étais habitué à les voir souvent et à vivre en leur compagnie ; et je ne peux pas imaginer comment je trouverai en moi la ressource de m'en consoler aisément. »

19. À ces mots, le roi se plongea dans ses pensées ; et tandis qu'il méditait, les larmes lui vinrent aux yeux — l'assistance ne put que s'en rendre compte ; et quand il reprit la parole, ce fut pour dire — tout le monde l'entendit clairement : « Gauvain, Gauvain, la détresse où vous m'avez mis le cœur m'empêchera de me divertir tant que je ne saurai pas comment cette quête pourra finir, car je redoute que mes amis les plus chers ne reviennent pas. — Ah, pour

---

qu'il avoient fait tel veu, si en fu molt a malaise : car bien voit qu'il ne les porra mais tourner de ceste enprise. Si dist a monsignour Gavain : « Ha, Gavain, vous m'avés traï ; car vous m'avés tolu la plus bele compaignie et la plus loial que jou onques trovaisse : ch'est la compaignie[a] de la Table Reonde ; et quant il departiront de moi, de quele ore que ce soit, je sai bien qu'il ne revenront jamais tot ariere, ains en morra grant partie en ceste queste qui ne faudra pas si tost conme vous quidiés ; si ne m'en poise mie petit, car je les ai creüs et alevés a mon pooir, et les ai amés et encore les aim ausi conme s'il fuissent mi fil ou mi frere ; et pour ce me grevera molt lor departie, car je les avoie apris a veoir sovent et a avoir lor compaingnie ; ne je ne puis pas veoir en moi conment je m'en puisse legierement reconforter. »

19. A ceste parole conmencha li rois a penser molt durement ; et en cele pensee li vienent les larmes as ex, si que cil de laiens s'en porent bien apercevoir ; et quant il parla, si dist, que tout cil de laiens le porent bien oïr : « Gavain, Gavain, mis m'avés le grant doel el cuer, dont jamais ne m'en porrai esbatre devant ce que je sace a quele fin ceste queste porra venir ; car j'ai grant doute que mi ami charnel ne reviengnent ja. — Ha, pour Dieu, fait Lanselos, que est ce

Dieu, intervient Lancelot, que dites-vous ? Seule une attente confiante peut guider un homme tel que vous. Il vous faut reprendre courage car, pour sûr, si nous mourions au cours de cette quête, ce serait un plus grand honneur que de mourir ailleurs. — Ah, Lancelot, s'exclame le roi, c'est la grande amitié que j'ai toujours nourrie pour vous qui me fait parler ainsi. Il n'est pas très étonnant que je sois affligé du départ des compagnons : jamais à sa table un roi chrétien n'a eu ni n'aura autant de bons chevaliers et d'hommes de valeur que j'en ai eu aujourd'hui, dès lors qu'ils vont partir ; jamais plus ils ne seront assis à une même table comme maintenant. Voilà ce qui me désole le plus. »

20. Gauvain ne sut que répondre : il savait bien que le roi disait vrai. S'il avait osé, il aurait volontiers retiré le propos qu'il avait tenu — la salle était déjà noire de monde. Séance tenante il fut annoncé de toutes parts et dans tous les appartements que la quête du saint Graal avait commencé, et que tous ceux qui devaient en être compagnons quitteraient demain la cour. Il y en eut beaucoup pour être plus furieux que joyeux, car les exploits des compagnons de la Table ronde valaient à la maison du roi d'être plus exemplaire que toute autre. Quand les dames et les demoiselles apprirent cette nouvelle — elles étaient attablées pour le dîner avec la reine dans ses appartements — beaucoup furent tristes et affligées,

---

que vous dites ? Tels hom conme vous estes ne doit pas avoir esperance autre que bone : si vous devés reconforter car, certes, se nous morions en ceste queste, il nous seroit greignours honours que de morir en autre lieu. — Ha, Lanselot, fait li rois, la grans amours que j'ai tous jours vers vous eüe me fait dire tels paroles ; et ce n'est mie grant merveille se je sui coureciés de lor departement : car onques rois crestians n'ot autant de bons chevaliers ne de prodou[*h*]mes a sa table come j'ai hui eü en cest jor, ne jamais n'avra, quant il de ci s'en partiront ; ne jamais ne seront ausi a une table com il ont esté ci : et c'est la chose qui plus me desconforte. »

20. A ceste parole ne set Gavains que respondre ; car il connoissoit bien que li rois disoit voir ; si s'en repentesist volentiers, s'il osast, de la parole qu'il avoit dite ; car trop estoit ja la sale pueplee : si fu maintenant la parole denonchie de toutes pars et par toutes les chambres de laiens, conment la queste del Saint Graal estoit emprise, et s'en departiront demain de court tout cil qui compaingnon en doivent estre ; si en i ot assés de laiens qui plus en furent irié que joiant, car par les proeces as compaingnons de la Table Reonde estoit li osteus le roi redreciés sor tous autres. Quant les dames et les damoiseles qui o la roïne estoient assises es chambres au souper oïrent ceste novele, si en i ot assés de dolantes et de coureciés,

principalement les épouses ou les amies des compagnons de la Table ronde ; ce n'était pas étonnant, car elles étaient les bien-aimées de ceux pour qui elles redoutaient une quête sans retour ; elles laissèrent libre cours à leur déchirement. Mais la reine demanda au page qui se tenait auprès d'elle : « Dis-moi, comment cette quête a-t-elle été engagée, y étais-tu ? — Ma dame, oui. — Monseigneur Gauvain et Lancelot, reprend-elle, en sont-ils des compagnons ? — Bien sûr que oui, ma dame, car monseigneur Gauvain en a fait la promesse d'abord, suivi par Lancelot puis par tous les autres, de sorte que pas un seul compagnon de la Table ronde n'y a dérogé. » À ces mots, la reine souffre tant, à cause de Lancelot, qu'il lui semble bien qu'elle va mourir de douleur ; elle ne peut s'empêcher d'avoir les yeux noyés de larmes. Au bout d'un moment, elle répond, au comble de la douleur : « Assurément, c'est un malheur : cette quête ne peut se terminer sans la mort d'un grand nombre de chevaliers renommés, puisqu'ils sont si nombreux à l'avoir entreprise ; j'ai lieu d'être surprise que mon mari, lui si prudent, l'ait tolérée, car la plupart de ses barons vont partir si incroyablement que ceux qui resteront seront de peu de secours. » Alors, dans sa faiblesse, elle céda aux larmes, ainsi que toutes les demoiselles qui étaient avec elle.

21. C'est ainsi que toute la cour fut troublée par affection pour ceux qui devaient la quitter. Quand on eut enlevé les

---

meïsmement celes qui estoient espousees ou amies as compaingnons de la Table Reonde ; ne ce n'iert mie merveille, car eles erent amies et chieries de ciaus que eles doutoient qu'il ne revenissent de la queste : si en conmencierent a faire un trop grant doel ; et la roïne demanda au vallet qui devant li estoit : « Di moi, fait ele, ou ceste queste fu conmencie, i fus tu ? — Dame, fait cil, oïl. — Mé sires Gavains et Lanselos, fait ele, en sont il compaingnon ? — Certes, dame, fait il, oïl : car mé sire Gavains le creanta premierement et Lanselos aprés ; et ausi fisent tout li autre, qu'il n'en i a nul remés qui de la Table Reonde en soit compains. » Et quant la roïne entent ceste parole, si est tant dolante pour Lanselot qu'il li est bien avis qu'ele doie morir de doel ; ne ele ne se puet tenir que les larmes ne l'en viengnent as ex ; si respont a chief de piece tant dolante conme nule plus : « Certes, fait ele, c'est damages, car sans la mort a maint prodome ne puet estre menee a fin ceste queste, puis que tant prodome l'ont emprise ; si m'esmerveil molt conment mé sires qui tant est prodom l'a souffert : car la greignour partie de ses barons s'en partira a icest point si merveillousement que li remanans en valdra poi. » Et lors conmença a plourer molt tenrement, et ausi firent toutes les autres damoiseles qui o li estoient.

21. Ensi fu toute la cour tourblee pour l'amour de ciaus qui partir

tables dans les appartements et dans la salle, et que les dames eurent rejoint les chevaliers, alors le chagrin prit un tour nouveau : chacune, qu'elle fût dame ou demoiselle, épouse ou amie, dit à son chevalier qu'elle l'accompagnerait dans cette quête du saint Graal. Certains l'auraient bien accepté, s'il ne s'était trouvé un homme âgé qui, portant l'habit religieux, entra, après dîner ; venu devant le roi, il déclara d'une voix si forte que tous l'entendirent :

22. « Écoutez, seigneurs chevaliers qui avez juré la quête du saint Graal. Par mon intermédiaire, l'ermite Nascien vous fait savoir que personne dans cette quête ne peut emmener ni dame ni demoiselle sans succomber au péché mortel, et que personne ne peut s'y engager sans être absous ou sans se confesser. Personne, en effet, ne doit entrer dans un service aussi digne que le commencement des grands secrets et des affaires privées de Notre-Seigneur, que le Maître-Suprême montrera clairement au bienheureux chevalier qu'il a choisi parmi les chevaliers terriens pour être son serviteur, et à qui il dévoilera les grands prodiges du saint Graal en lui faisant voir ce qu'un cœur mortel ne pourrait concevoir ni une langue humaine expliquer. » En vertu de ce propos, personne n'emmena avec lui dame, ni demoiselle, ni amie. Le roi fit héberger très confortablement le religieux et le questionna longuement sur lui-même ; mais il lui répondit succinctement, car il

---

s'en devoient ; et quant les tables [*c*] furent levees par les chambres et el palais, et les dames furent assamblees o les chevaliers, lors conmencha li doels noviaus ; car chascune, dame ou damoisele, fust espousee ou amie, dist a son chevalier qu'ele iroit o lui en la queste del Saint Graal. Et si i ot de tels laiens qui bien s'i acordaissent se ne fust uns vix hom qui laiens entra vestus de robe de religion, aprés souper ; et quant il fu devant le roi venus, si parla si haut que tout l'oïrent bien, et dist :

22. « Oiés, signour chevalier qui avés juree la queste del Saint Graal : ce vous mande par moi Nasciens[a] li hermites que nus en ceste queste ne maint ne dame[b] ne damoisele qu'il n'en chie em pechié mortel, ne nus n'i entre qu'il ne soit confés ou aille a confesse ; car nus en si haut service ne doit entrer conme est li conmencemens des grans secrés et des privetés Nostre Signour que li Haus Maistres mousterra apertement al bon eüré chevalier qu'il a esleü a estre son sergant entre les autres chevaliers terriens, a qui il mosterra les grans merveilles del Saint Graal et li fera veoir ce que cuers mortels ne porroit penser ne langue terriene deviser. » Pour ceste parole ne mena nus avoc li ne dame ne damoisele ne amie ; et li rois fist le prodome herbergier bel et richement, et li demanda grant partie de son estre ; mais il li en dist petit, car il

était préoccupé par autre chose. La reine vint s'asseoir à côté de Galaad, et l'interrogea sur son origine, son pays et sa famille ; il la renseigna largement, comme quelqu'un de bien informé ; mais sur sa filiation avec Lancelot, il ne souffla mot. Néanmoins la reine, à ce qu'elle apprit au cours de l'entretien, eut la certitude qu'il était le fils que Lancelot avait eu de la fille du roi Pellès, comme elle l'avait entendu dire maintes fois. Mais comme elle voulait l'apprendre de sa propre bouche, autant que possible, elle lui demanda la vérité sur son père ; il répondit ne pas savoir de qui il était le fils. « Ah, seigneur, s'écria-t-elle, vous me le cachez ! Pourquoi ?

23. « J'en atteste Dieu, poursuit-elle, il n'y a nul déshonneur pour vous à le nommer ! Il est le plus beau chevalier du monde, issu de tous côtés de rois, de reines et des meilleurs chevaliers qu'on connaisse. Il a été jusqu'ici le meilleur chevalier du monde : aussi vous devriez l'emporter en matière de chevalerie sur tous ceux d'ici-bas ; et, pour sûr, vous lui ressemblez de façon si frappante qu'il n'est ici personne d'assez stupide pour ne pas s'en être rendu compte pour peu qu'il y porte attention. » À ces paroles, la gêne qu'il éprouva rendit Galaad tout honteux. « Ma dame, s'empresse-t-il de répondre, puisque vous le connaissez parfaitement, vous pouvez bien le nommer ; si c'est celui que je crois être mon père, je vous tiendrai pour véridique ; mais si ce n'est pas lui,

---

pensoit a autre chose que au roi. La roïne vint a Galaad et s'asist dalés lui, et li conmence a demander dont il est, et de quel païs, et de quel gent, et il li en dist grant partie conme cil qui assés en savoit ; mais de ce qu'il fu fix Lanselot n'i ot il onques parlé. Et nonpourquant, as paroles que la roïne i aprist, connut ele bien qu'il estoit fix Lanselot et qu'il avoit esté engendrés en la fille au roi Peliés, si com ele avoit oï dire maintes fois ; et pour ce qu'ele le volt savoir de sa bouche, s'il onques peüst estre, li demande ele la verité de son pere, et il respont qu'il ne set pas qui fix il fu. « Haï, sire, fait ele, vous le me celés ! Pour coi faites vous ce ?

23. « Si m'aït Dix, fait ele, ja del nomer n'i avrés honte ! Car il est li plus biaus chevaliers del monde et est estrais de toutes pars de rois et de roïnes et des meillours chevaliers que on sace ; et a esté jusques ci li miudres chevaliers del monde : par ce devriés vous passer de chevalerie[a] tous ciaus del siecle ; et certes vous le resamblés si merveillousement qu'il n'a chaiens home si niche[b] qui bien ne s'en aperceüst s'il s'en prendoit garde. » Quant il ot ceste parole, si [d] devient tous hontous de la vergoigne qu'il a. Si respont maintenant : « Dame, puis que vous le connoissiés si certainement, vos le me poés bien dire ; et se ce est cil que je croi a estre mon pere, je vous tenrai a voir disant ; et se ce n'est cil, je ne m'i porroie acorder pour chose que

je ne pourrai pas le concéder, quelque raison que vous me donniez. — Au nom de Dieu, reprit-elle, puisque vous le voulez, je vais vous le dire.

24. « Celui dont vous êtes le fils se nomme monseigneur Lancelot du Lac, le plus beau chevalier, le meilleur, le plus aimable et le plus recherché de tout le monde, enfin le mieux aimé de notre temps. Aussi m'apparaît-il que vous ne devez en faire un secret ni pour moi ni pour personne, car vous ne pouviez pas être le fils d'un plus honnête homme ni d'un meilleur chevalier. — Ma dame, puisque vous le savez si bien, pourquoi vous le nommer ? On ne tardera pas à l'apprendre le moment venu. » La conversation se prolongea entre la reine et Galaad, jusqu'à la nuit. Quand il fut l'heure de dormir, le roi emmena Galaad dans sa chambre et le fit coucher dans son propre lit pour lui faire honneur, et à cause de sa noblesse[1] ; il alla se coucher ensuite, ainsi que Lancelot et les autres barons. Le roi cette nuit-là fut très inquiet et préoccupé, en raison de la grande affection qu'il portait à ses barons : le lendemain ils devaient le quitter pour se rendre en un lieu où il imaginait bien qu'ils resteraient longtemps. Mais ce n'était pas la longueur du séjour qu'ils pourraient faire qui l'ennuyait ; ce qui lui meurtrissait le cœur, c'était de penser que beaucoup perdraient la vie dans cette quête : voilà ce dont il était le plus triste.

---

vous me deïssiés. — En non Dieu, fait ele, puis que vous le volés je le vous dirai.

24. « Cil qui vous engendra a a non mé sire Lanselot del Lac, li plus biaus chevaliers et li miudres et li plus gracious et li plus desirés a veoir de toutes gens et li mix amés qui onques nasquist a nos tans : pour ce me samble il que vous ne le devés pas celer a moi ne a autrui, car de plus prodome ne de meillour chevalier ne peüssés vous estre engendrés. — Dame, puis que vous le savés si bien, por coi vous deïssé je el ? Assés tost le savra on a tans. » Longement parlerent ensamble entre la roïne et Galaad, tant qu'il fu auques anuitié ; et quant il fu ore de dormir, li rois prist Galaad et l'en mena en sa chambre et le fist couchier en son lit meïsmes ou il soloit jesir, pour honour et pour hautece de lui ; aprés s'ala li rois couchier, et Lanselos et li autre baron. Si fu cele nuit li rois molt a malaise et molt pensis pour l'amour des barons de laiens qu'il amoit molt, qui l'endemain s'en devoient de lui partir et aler en tel lieu ou il quidoit bien qu'il demouraissent longement ; et pour la demouree qu'il feïssent ne s'esmaiast il pas, mais ce li met le grant doel el cuer qu'il pense qu'il en morra partie en ceste queste : et c'est ce dont il est plus iriés.

25. Cette douleur et cette tristesse étaient partagées par les barons de la cour et par ceux du royaume de Logres[1]. Quand, au plaisir de Notre-Seigneur, les ténèbres de la nuit eurent décru, la clarté du jour étant apparue, les chevaliers que le projet concernait et préoccupait[2] se levèrent aussitôt ; ils s'habillèrent avec élégance. Il faisait jour quand le roi se leva ; une fois prêt, il vint à la chambre où avaient couché Gauvain et Lancelot[3] qu'il trouva déjà habillés et prêts à entendre la messe. Le roi, qui les aimait comme s'ils étaient nés de sa propre chair, se précipita pour les saluer ; ils se mirent debout et lui souhaitèrent la bienvenue. Mais il les fit se rasseoir et s'assit à leurs côtés ; alors, regardant monseigneur Gauvain : « Gauvain, Gauvain, dit-il, vous m'avez trahi ! Jamais la prospérité que ma cour tenait de vous n'a mérité le préjudice que vous lui faites subir aujourd'hui : jamais plus elle ne tirera honneur d'une aussi digne compagnie que celle que vous en avez distraite par votre expédition. Encore n'en suis-je pas autant affligé pour les autres compagnons que pour vous deux, car de toute l'affection possible à l'homme je vous ai aimés, non d'une amitié récente, mais dès lors que j'ai connu vos grands exploits. »

26. Alors le roi se tut et s'abîma dans ses pensées, et les larmes se mirent à ruisseler sur son visage. Eux, qui en sont témoins, malheureux à un point inexprimable, n'osent

---

25. En tel duel et en tel ire furent li baron de laiens et cil del roialme de Logres. Et quant il plot a Nostre Signour que les tenebres de la nuit furent abaissies, pour ce que la veüe del jour estoit aparue, et li chevalier se leverent tantost, cil qui estoient en cure et en pensé de ceste chose ; si se vestirent et atournerent. Et quant il fu ajourné, li rois se leva de son lit ; et quant il fu apareilliés, si vint a la chambre ou mé sires Gavains et Lanselos estoient, qui la nuit avoient jeü ensamble ; et quant il vint la, si trova qu'il erent ja vestu et apareillié pour oïr messe. Et li rois qui tant les amoit conme s'il les eüst engendrés de sa char les salua quant il se fu[a] sor aus embatus : il se drecierent encontre lui et li disent que bien fust il venus. Et il les fist asseoir et s'asist delés aus ; et lors conmencha a regarder monsignour Gavain et dist : « Gavain, Gavain, [*e*] vous m'avés traï ! Onques ma court n'amenda tant de vous com ele en est ore empirie, car jamais ne sera honeree de si haute compaingnie conme vous en avés ostee par vostre muete ; ne encore n'en sui je mie tant coureciés pour eus conme je sui pour vous .II., car de toute l'amour que on porroit amer autrui vos ai je amés, non mie des ore premierement, mais des lors que je connuis les grans proueces de vous. »

26. Quant li rois ot ceste parole dite, si se teüt et lors fu molt pensis durement, et en cest penser li conmencierent les larmes a couler

répondre, tant ils le voient affligé. Longtemps ce chagrin le tient, et quand il reprend la parole, c'est pour dire dans un sanglot: « Ah, mon Dieu, je n'aurais jamais imaginé me séparer de cette compagnie que Fortune m'avait envoyée ! » Puis, s'adressant à Lancelot: « Lancelot, je vous prie, au nom de notre mutuelle confiance, de m'aider à prendre une décision. — Sire, demande Lancelot, à quel sujet ? — Je ferais de tout cœur annuler cette quête, si c'était possible. — Sire, répond Lancelot, je l'ai entendu jurer par tant d'hommes de valeur que le moindre renoncement de leur part me paraît inimaginable: tous en seraient parjures ; ce serait par trop déloyal de les en prier. — Par ma foi, avoue le roi, je sais bien que vous avez raison ; mais c'est la grande amitié que j'ai toujours eue pour vous et pour les autres qui me pousse à le dire, tout inconvenante et malséante que serait la chose, car la séparation me sera trop pénible[1]. » Leur conversation avait duré si longtemps que la lumière du jour régnait et que le soleil avait séché la rosée. La salle s'emplissait déjà des barons du royaume. La reine, qui s'était levée, vint rejoindre le roi pour le prévenir: « Seigneur, les chevaliers vous attendent là dehors pour aller entendre la messe. » Il se lève, s'essuie les yeux, pour cacher à ceux qui vont le voir les traces de son chagrin. Monseigneur Gauvain commande qu'on lui apporte ses armes, et Lancelot fait de même.

---

tout contreval la face ; et cil, qui ceste chose voient et qui tant en sont dolant que nus ne le porroit dire, n'osent respondre pour ce que il le voient si courecié ; et il demoure grant piece en cel courous et quant il parole, si dist em plourant[a]: « Ha ! Dix, je ne me quidaisse jamais desevrer de ceste compaingnie que Fortune m'avoit envoie ! » Aprés si dist a Lanselot: « Lanselot, je vous requier, sor la foi qui est entre moi et vous, que vous m'aïdiés a conseillier. — Sire, fait il, dites de coi. — Je feroie, fait il, trop volentiers remanoir ceste queste s'il pooit estre. — Sire, fait Lanselos, je l'ai oï jurer a tant de prodomes que je ne quidroie pas qu'il le volsissent laissier en nule maniere ; car il n'en i a nul qu'il ne fust parjures: et ce seroit trop grans desloiautés de ce les requerre. — Par foi, fait li rois, je sai bien que vous dites voir ; mais la grans amours que j'ai tous jours eüe a vous et as autres le me rueve dire, encore ne fust ce convenable chose ne seans, car trop me grevera li departemens. » Tant parlerent ensamble que li jours fu biaus et clers et li solaus ot ja auques abatue la rousee ; et li palais conmencha a emplir des barons del roialme ; et la roïne qui se fu levee vint ou li rois estoit, se li dist: « Sire, cil chevalier vous atendent la fors pour aler oïr messe. » Et il se lieve et essue ses ex, pour ce que cil qui le verront ne sacent le doel qu'il a demené. Et mé sire Gavains conmande que on li aporte ses armes, et ausi fait Lanselos ;

Une fois qu'ils eurent revêtu leurs armes à l'exception de leurs écus, ils gagnent la salle, et trouvent les compagnons, prêts eux aussi. À l'église, après avoir entendu l'office tout armés comme ils l'étaient dans la salle, ceux qui étaient compagnons de la quête s'assirent côte à côte. « Sire, dit le roi Bademagu, puisque cette affaire est engagée si fermement qu'elle ne peut pas être abandonnée, je conseillerais d'apporter le reliquaire ; les compagnons, ceux qui doivent participer à la quête, prêteront leur serment habituel. — Je veux, confirme le roi, qu'il en soit ainsi que vous le dites, puisqu'il ne peut pas en être autrement. » Alors les clercs firent apporter le reliquaire sur lequel on faisait les serments de la cour ; quand on l'eut placé devant le dais d'honneur, le roi appela monseigneur Gauvain : « Vous avez été l'instigateur de cette quête : avancez et prononcez le premier le serment que doivent prêter ceux qui sont pour y participer. — Sire, intervient le roi Bademagu, sauf votre respect, ce n'est pas lui qui le prononcera le premier, mais, d'abord, celui que nous devons considérer comme le maître et le seigneur de la Table ronde ; et dès qu'il aura juré, nous prêterons le même serment que le sien, sans tergiverser, car il doit en être ainsi. »

27. On appela donc Galaad, qui vint s'agenouiller devant le reliquaire ; il jura sur sa parole de chevalier qu'il poursui-

---

et quant il sont armé fors de lor escus, si vienent el palais, et trovent les compaingnons qui ausi estoient apareillié. Et quant il furent venu au moustier et il orent oï le service tout armé ensi com il estoient el palais, et s'asirent li un lés l'autre cil qui compaingnon estoient de la queste. « Sire, ce dist li rois Baldemagus, puis que cis afaires est enpris si fermement qu'il ne [*f*] puet estre laissiés, je loeroie que li saint fuissent aporté, si juerroient li compaignon tel sairement com il sont acoustumé, cil qui en la queste doivent entrer[b]. — Je le voel, fait li rois, qu'il soit ensi conme vous dites, puis que autrement ne puet estre. » Lors fisent li clerc de laiens aporter les sains sor coi on faisoit les sairemens de la court ; et quant il furent aporté devant le maistre dois, li rois apela monsignour Gavain et li dist : « Vous esmeüstes premierement ceste queste : venés avant et faites premiers le sairement que cil doivent faire qui en ceste queste se doivent metre. — Sire, fait li rois Baudemagus, salve vostre grasse, il ne le fera mie premiers, mais cil le fera avant nous tous que nous devons tenir a maistre et a signour de la Table Reonde[c] ; et quant il avra juré, autel sairement com il fera nous le ferons tout sans contredire, car ensi doit il estre. »

27. Lors fu apelés Galaad et il i vint et s'ajenoulla devant les sains et jura conme loiaus chevaliers qu'il ceste queste maintenroit un an et un jour et plus encore s'il le couvenoit a faire, ne jamais a court ne

vrait cette quête un an et un jour et plus encore s'il le fallait, et qu'il ne reviendrait pas à la cour avant de connaître la vérité du saint Graal, s'il pouvait l'apprendre en quelque manière. Ensuite jurèrent monseigneur Lancelot, puis monseigneur Gauvain, Perceval, Bohort, Lionel et Héliain le Blanc[1], suivis par tous les compagnons de la Table ronde l'un après l'autre. Dès que les participants eurent prêté serment, celui qui en tenait registre en compta cent cinquante, tous si valeureux qu'aucun ne pouvait être tenu pour lâche. Ils mangèrent un peu parce qu'on les en priait, puis coiffèrent leurs heaumes : leur départ imminent devint certitude ; ils recommandèrent la reine à Dieu dans les larmes et les pleurs. Les voyant prêts à partir sans atermoyer, la reine céda à un chagrin aussi violent que si elle voyait morts ceux qu'elle aimait. Pour ne pas laisser paraître son état, elle regagna ses appartements et se laissa tomber sur son lit, dans un tel chagrin qu'aucun cœur au monde, si dur fût-il, n'aurait été à la voir saisi de pitié. Lancelot, fin prêt mais encore à pied, si déchiré par l'affliction de sa dame la reine que rien n'aurait pu l'accabler davantage, prit le chemin des appartements où il l'avait vue entrer. Lorsque la reine le voit tout armé, elle se met à crier : « Ah, Lancelot, vous m'avez trahie et réduite à la mort, vous qui délaissez la maison de mon époux le roi pour des territoires étrangers

---

revenroit devant qu'il seüst la verité del Saint Graal s'il le pooit savoir en nule maniere. Aprés jura mé sire Lanselos, et puis mé sire Gavains et Percevaus et Boors et Lyoniaus et Helynans li Blans ; aprés jurerent tout li compaingnon de la Table Reonde li un aprés l'autre. Et quant il orent fait le sairement, cil qui mis i estoient, que cil qui l'escrist[a] trova qu'il erent .c. et .l. et si prodome tout que on n'en i savoit nul coart. Et lors se desjeünerent un poi pour ce que on les en requist ; et quant il orent mengié, si misent lor hialmes en lor chiés, et lors fu certaine chose qu'il ne remanroient plus ; si conmanderent la roïne a Dieu o plours et o larmes. Et quant ele vit qu'il estoient apareillié del movoir et qu'il ne pooient plus remanoir, si comencha a faire ausi grant duel come s'ele veïst devant li mort ses amis ; et pour ce que on n'aperceüst conment ele ert, si entra ele en sa chambre et se laissa chaoir en son lit, et lors reconmencha ausi grant doel qu'il ne fu onques si dur cuer el monde, s'il le veïst, qui grant pitié n'en eüst. Et quant Lanselos fu tous apareilliés fors del monter, il qui tant avoit grant doel del courous sa dame la roïne que riens ne le peüst plus courecier, si s'en tourna vers la chambre ou il l'avoit veüe [*409a*] entrer ; et quant la roïne le voit tout armé, si conmença a crier : « Haï ! Lanselot, traïe m'avés et mise[b] a la mort, qui laissiés l'ostel mon signour le roi pour aler en estranges terres

dont vous ne reviendrez pas, à moins que Notre-Seigneur ne vous en ramène. — Mais si, ma dame, répond-il, si Dieu veut ; je reviendrai bien plus tôt que vous ne l'imaginez. — Ah, mon Dieu, reprend-elle, mon cœur n'en a pas l'intuition, mais me plonge dans les inquiétudes les plus vives qu'une dame noble a jamais ressenties pour un chevalier.

28. — Ma dame, dit-il, me donnez-vous votre permission, s'il vous plaît ? — Lancelot, répond-elle, vous n'auriez jamais eu cette fois ma permission d'y aller ; mais puisqu'il vous faut partir, allez-y sous la garde de Celui qui se laissa supplicier sur la sainte Croix pour délivrer l'humanité de la mort éternelle : qu'il vous conduise sain et sauf partout où vous irez. — Ma dame, Dieu puisse-t-il le faire dans sa douce miséricorde ! » Lancelot quitte alors la reine et descend dans la cour et, voyant que ses compagnons déjà en selle n'attendaient que lui pour donner le signal du départ, il se dirige vers sa monture et l'enfourche. Le roi, constatant que Galaad voulait partir pour la quête sans écu, à la différence des autres, s'approcha pour lui dire : « Seigneur, il ne paraît guère raisonnable de ne pas emporter d'écu, comme vos compagnons. — Sire, répond Galaad, je commettrais une faute si je m'en munissais ici ; je n'en prendrai point avant que l'aventure me l'apporte. — Que Dieu vous accorde son aide, conclut le roi ; je n'ajouterai rien de plus, puisqu'il doit en être ainsi. »

---

dont vous ja ne revenrés se Nostres Sires ne vous ramaint. — Dame, fait il, si ferai, se Dix plaist : je revenrai molt plus tost que vous ne quidiés. — Ha ! Dix, fait ele, mes cuers ne le me dist pas, qui me met en toutes les paours et en toutes les mesaises ou onques gentils dame fu pour chavalier.

28. — Dame, fait il, je m'en vois a vostre congié, s'il vous plaist. — Lanselot, fait ele, vous n'i alissiés oan par mon congié ; mais puis qu'il est ensi que aler vous en covient, alés i en la garde Celui qui se laissa pener en la Sainte Crois por delivrer l'umain lignage de la mort pardurable, qui vous conduise a salveté en tous les lieus ou vous irés. — Dame, fait il, Dix le face[a] par la soie douce pitié. » Lors s'empart Lanselos de la roïne et vient en la court aval, et voit que si compaingnon estoient ja monté ne n'atendoient a movoir fors solement lui ; et il vient a son cheval et monte ; et li rois qui vit Galaad qu'il voloit movoir sans escu en la queste ausi come li autre, vient a lui et li dist : « Sire, il me samble que vous ne faites mie assés, qui n'enportés aucun escu ausi conme vostre compaingnon. — Sire, fait il, je me mesferoie se je chaiens le prendroie : je n'en prendrai nul devant que aventure le m'amaint. — Or vous en consaut Dix, fait li rois ; quar je m'en tairai atant, puis que autrement ne puet estre. »

29. Barons et chevaliers se mettent alors en selle ; tous quittent la cour ; ils suivent la pente et sont bientôt sortis de la ville. Jamais personne ne se lamenta autant que les gens de la cité au spectacle du départ des compagnons pour la quête du saint Graal[1] ; il n'y avait pas de seigneur, de pauvre ou de riche, parmi tous ceux qui devaient rester, qui ne pleurât à chaudes larmes, trop accablé de la séparation. Mais ceux qui devaient s'en aller ne donnaient en rien l'impression d'y être sensibles ; il vous aurait d'ailleurs semblé, si vous les aviez vus, qu'ils en étaient très heureux, ce qu'ils étaient précisément. Arrivés dans la forêt non loin du château de Vagan, ils s'arrêtèrent au pied d'une croix. Monseigneur Gauvain dit alors au roi : « Sire, vous nous avez escorté assez longtemps : repartez, vous ne pouvez nous accompagner davantage. — Le retour, répond le roi, m'accable bien plus que l'aller, car il m'en coûte de me séparer de vous ; mais puisque je vois qu'il me faut le faire, je m'en retournerai. » Monseigneur Gauvain retire alors son heaume, ainsi que tous les compagnons ; il court embrasser le roi, et les autres barons à sa suite. Une fois leurs heaumes relacés, ils se recommandent mutuellement à Dieu en pleurant d'émotion, et aussitôt ils se quittent : le roi regagna Camaalot tandis que les compagnons avançaient dans la forêt. Leur chevauchée les mena au château de Vagan.

---

29. Lors montent li baron et li chevalier, et s'empartent de la court li un et li autre, et vont tant contreval la vile qu'il sont fors. Si ne veïstes onques si grant doel faire conme cil de la cité faisoient quant il en virent les compaingnons aler en la queste del Saint Graal ; ne il n'i avoit baron, ne povre ne riche, de tous ciaus qui i devoient remanoir[a], qu'il n'en plourassent a chaudes larmes, car trop lor grevoit li departemens ; mais cil qui aler s'en devoient n'en faisoient nul samblant qu'il lor en fust riens ; et vous fust avis, se vous les veïssiés, que il en fuissent trop lié, et si estoient il sans faille. Quant il furent venu en la forest par devers le chastel Vagan, il s'arresterent a une crois. Lors dist mé sire Gavains au roi : « Sire, vous avés assés alé : retournés, quar vous estes cil qui plus ne nous con[*b*]voiera. — Li retourners, fait li rois, me grieve assés plus que li venirs, car trop a envis m'enpart de vous ; mais puis que je voi que faire le me covient, je retournerai. » Lors oste mé sire Gavains son hialme de sa teste, et ausi font tout li autre compaingnon, si court le roi baisier, et tout li autre baron aprés. Et quant il orent lor hialmes laciés, si s'entreconmanderent a Dieu tenrement plourant, et maintenant s'en departirent en tel maniere que li rois s'en retourna a Kamaalot et li compaingnon errerent en la forest : si chevauchierent tant qu'il vinrent al chastel Vagan.

30. Ce Vagan était un homme de bien, de mœurs honnêtes ; il avait été dans sa jeunesse un chevalier connu pour son excellence. Lorsqu'il vit les compagnons traverser son château, il en fit aussitôt fermer les portes de tous côtés, se disant que, puisqu'ils étaient sur son territoire — Dieu lui avait fait cet honneur —, ils n'en sortiraient pas avant qu'il les ait reçus de son mieux[1]. Il les retint pour ainsi dire de force, les fit désarmer et servir si fastueusement que tous se demandèrent d'où il pouvait tirer une telle opulence. Ils se consultèrent cette nuit-là sur ce qu'ils feraient le lendemain. Ils convinrent de se séparer et de suivre chacun son chemin, car à se déplacer tous ensemble ils ne retireraient que honte. Au matin, dès l'aube, les compagnons se levèrent, prirent leur armure et allèrent entendre la messe dans la chapelle du château. Ensuite ils montèrent à cheval, recommandèrent à Dieu le seigneur du lieu, le remerciant chaleureusement de son accueil. Ils sortirent du château, se séparèrent comme ils en avaient décidé, et s'enfoncèrent, en ordre dispersé, au plus épais de la forêt, hors des sentiers battus. Cette séparation fit passablement pleurer ceux qui croyaient avoir le cœur le plus dur et le plus fier. Mais ici le conte se tait sur eux tous pour parler de Galaad : n'avait-il pas été à l'origine de la quête ?

---

30. Cil Vagan estoit uns prodom et de bone vie et avoit esté uns des bons cevaliers del monde tant com il fu en sa jouenece. Et il vit les compaingnons qui passoient parmi son chastel, si fist maintenant les portes clorre de toutes pars et dist : puis que Dix li avoit tele honor faite qu'il estoient en son pooir[a], il n'en istront devant qu'il les avra servis a tout son pooir. Si les retint en tel maniere ausi conme a force et les fist desarmer et servir si bel et si richement qu'il s'esmerveillierent tout ou il pooit tel plenté prendre. Il prisent entraus conseil cele nuit qu'il porroient faire l'endemain. Si s'acorderent a ce qu'il s'en departiroient et tenroient chascuns sa voie, pour ce que a honte lor seroit atourné s'il aloient tout ensamble. Au matin, si tost com il fu ajourné, se leverent li compaingnon et prisent lor armes et alerent oïr messe a une chapele qui laiens estoit. Et quant il ont ce fait, si monterent sor lor chevaus et conmanderent le signour de laiens a Dieu, et molt li en mercierent del honour que il lor avoit faite ; si issirent del chastel et s'en departirent maintenant li uns de l'autre ensi com il avoient pourparlé, et se misent en la forest li uns cha et li autres la, ou il le troverent plus espesse en tous les lieus ou il ne troverent ne voie ne sentier. Et plourerent assés a cel departement cil qui[b] quidoient avoir les cuers plus durs et orgueillous. Mais atant se taist li contes d'aus tous et retorne a parler de Galaad pour ce que en conmencement avoit esté de la queste.

Galaad s'empare de l'écu à la croix vermeille.

31. Le conte dit qu'après avoir quitté ses compagnons Galaad chevaucha quatre jours sans trouver d'aventure qui vaille le récit. Le cinquième jour[1], à l'heure de vêpres, le hasard le conduisit à une abbaye cistercienne[2]. Il frappa à la porte ; les frères sortirent et lui firent le meilleur accueil, reconnaissant bien en lui un chevalier errant. L'un prit son cheval et un autre le mena pour être désarmé à une salle basse. C'est une fois débarrassé de son armure qu'il prit garde à la présence de deux compagnons de la Table ronde : l'un était le roi Bademagu[3], l'autre monseigneur Yvain[4]. Dès que, au premier regard, ils l'eurent reconnu, ils accoururent à lui, les bras ouverts pour lui faire fête, tout au bonheur de l'avoir retrouvé. Ils se présentèrent, et lorsqu'il les reconnut, ce fut à son tour de leur témoigner sa joie et de leur faire grand accueil, puisqu'il devait les considérer comme des frères et des compagnons. Le soir, après le repas, ils allèrent se détendre dans le verger de l'abbaye, au demeurant fort beau, et s'assirent sous un arbre. Galaad demanda alors quelle aventure les avait amenés là. « Ma foi, seigneur, répondirent-ils, nous y sommes venus pour voir une aventure tout à fait prodigieuse sur laquelle on nous a renseignés : il y a dans cette abbaye un écu que personne ne peut pendre à son cou dans l'intention de le porter, sans qu'il

---

31. [*c*] Or dist li contes que quant Galaad se fu partis de ses compaingnons, qu'il chevaucha .IIII. jours sans aventure trover qui a conter face. Al chuinquisme jour, a ore de vespres, li avint ensi que aventure l'amena a une blanche abeïe. Et quant il fu la venus, si hurta a la porte, et li frere de laiens issirent fors et le rechurent a grant joie conme cil qui bien connoissoient qu'il estoit chevaliers errans ; si prist li uns son cheval et li autres l'enmena en une chambre par terre por lui desarmer. Et quant il l'orent desarmé, il regarda .II. des compaingnons de la Table Reonde, dont li uns estoit li rois Baldemagus et li autres mé sire Yvains, et si tost com il l'orent avisé et conneui, se li acorurent les bras tendus pour lui faire joie et feste, car molt sont lié de ce que il l'avoient trouvé ; si se fisent a lui connoistre : et quant il les connut, si lor refist molt grant joie et molt les honera, come cil qui les devoit tenir a freres et a compaingnons. Le soir, quant il orent mengié et il se furent alé esbatre en un vergier qui estoit laiens, qui molt ert biaus, si s'asisent desous un arbre, et lors demanda Galaad quele aventure les avoit laiens amenés. « Par foi, sire, font cil, nous i venismes pour veoir une aventure molt merveillouse que on nous a fait entendant : car il a en ceste abeïe un escu que nus ne puet pendre a son col pour qu'il l'en voeille porter, a qui

lui en arrive malheur, dès le premier ou le second jour, par la mort, la blessure ou la défaite. Nous sommes ici pour savoir si ce qu'on en dit est vrai. Car, précisa l'un d'eux, je veux l'emporter demain matin pour savoir si l'aventure correspond à ce qu'on nous a laissé entendre.

32. — Au nom de Dieu, s'écria Galaad, vous me racontez des choses inouïes ; si cet écu est tel que vous le décrivez, et que vous ne pouvez vous en emparer, c'est moi qui l'emporterai, puisque je n'en ai point. — Seigneur, répondent-ils, nous allons donc vous l'abandonner, car nous savons bien que vous n'échouerez pas. — Je veux, dit Galaad, que vous tentiez l'expérience avant, pour savoir si ce que l'on prétend est vrai ou non. » Ils en sont tout à fait d'accord. Ce soir-là, les compagnons disposèrent, pour leur confort, de tout ce que les frères pouvaient avoir. C'est avec beaucoup d'égards qu'ils traitèrent Galaad après avoir vu quel respect lui témoignaient les compagnons. Ils lui préparèrent un lit fastueux comme il convenait à l'homme qu'il était ; près de lui dormirent le roi Bademagu et son compagnon. Le lendemain[1], après la messe, le roi Bademagu demanda à l'un des frères où était l'écu qui faisait tant parler dans le pays.

33. « Seigneur, dit le religieux, pourquoi cette question ? — Parce que je l'emporterai avec moi pour savoir si ce que l'on raconte est vrai. — Je vous le déconseille, précise le reli-

---

il n'en meschiece que el premier jour ou el secont ne soit ou mors ou navrés ou vaincus ; si somes venu pour savoir se c'est voirs que on en dist, car je l'en voel le matin porter pour savoir se l'aventure est tele conme on nous a fait entendant.

32. — En non Dieu, fait Galaad, vous me contés merveilles ; se cis escus est tels conme vous dites et vous ne l'en poés porter, je sui cil qui l'en portera, car ausi n'ai je point d'escu. — Sire, font il, dont le vous lairons nous : car ausi savons nous bien que vous ne faudrés pas a l'aventure. — Je voel, fait il, que vous i assaiés avant, pour savoir se c'est voirs ou non. » [*d*] Et il s'i acordent tout. Cele nuit furent aaisié et bien servi li compaingnon de quanques cil de laiens porent avoir ; et molt hounereement rechurent li frere Galaad quant il oïrent le haut tesmoig que li compaingnon li porterent ; si le couchierent si hautement et si richement com on devoit faire tel home com il estoit, et prés de lui jut li rois Baudemagus et ses compains. Et l'endemain, quant il orent oï messe, demanda li rois Baudemagus a un des freres de laiens ou li escus estoit dont on faisoit tele parole par le païs.

33. « Sire, fait li prodom, pour coi le demandés vous ? — Pour ce, fait il, que je l'en porterai avoc moi pour savoir se ce est voirs que on dist. — Je ne vous lo mie, fait li prodom, que vous l'en portés : car je

gieux : vous n'en retireriez, je pense, que de la honte. — Néanmoins, insiste-t-il, je veux savoir comment il est fait. » Le frère le conduit sur-le-champ derrière le maître-autel où il trouve un écu blanc portant une croix rouge. « Seigneur, dit le religieux, voici l'écu que vous demandez. » Ils l'examinent et déclarent qu'il leur semble le plus beau, le plus précieux qu'ils aient jamais vu. Il exhalait une odeur aussi douce que si toutes les senteurs du monde y avaient été répandues. « Pour sûr, assura Yvain le Bâtard en le voyant, voici bien l'écu que personne ne doit pendre à son cou s'il n'est pas le meilleur des chevaliers ; aussi ne pendra-t-il jamais au mien, car, c'est certain, je ne suis pas assez valeureux ni assez digne pour y prétendre. — Au nom de Dieu, dit le roi Bademagu, quoi qu'il puisse m'en arriver, je vais l'emporter d'ici. »

34. Prenant alors l'écu qu'il met à son cou[1], il l'emporte hors de l'église. Arrivé près de son cheval, il dit à Galaad : « Seigneur, si vous le voulez bien, je souhaiterais que vous m'attendiez ici jusqu'à ce que vous appreniez ce qu'il me sera arrivé avec cet écu ; en cas de malheur, en effet, j'aimerais que vous le sachiez, car je suis persuadé que vous solderez l'aventure aisément. — Je vous attendrai volontiers », répond Galaad. Bademagu se met en selle immédiatement ; les frères lui donnent, pour l'escorter, un écuyer : il rapportera l'écu s'il le faut. Galaad reste donc avec Yvain,

---

ne quit mie qu'il vous en venist se hontes non. — Toutes voies, fait il, voel je savoir quels il est et de quele façon. » Et cil l'enmainne maintenant deriere le maistre autel de laiens et trove un escu blanc a une crois vermeille. « Sire, fait li prodom, veés ici l'escu que vous demandés. » Et il l'esgardent ; si dient a lor avis qu'il est li plus biaus et li plus riches qu'il eüssent onques mais veü. Et flairoit ausi souef conme se totes les espices del monde fuissent desus espandues. Quant Yvains li Aoutres vit l'escu, si dist : « Certes, veés ci l'escu que nus ne doit pendre a son col s'il n'est miudres chevaliers que autres ; et c'est li escus qui ja a mon col ne pendra : car certes je ne sui mie si vaillans ne si dignes que je le doie pendre a mon col. — En non Dieu, fait li rois Bandemagus, que que m'en doive avenir, je l'en porterai de chaiens. »

34. Lors prent l'escu et le pent a son col et l'en porte fors del moustier. Et quant il est venus a son cheval, si dist a Galaad : « Sire, s'il vous plaisoit, je voldroie molt que vous m'atendissiés chaiens tant que vous seüssiés conment il m'avenroit de cest escu : car s'il me mescheoit, il me plairoit molt que vous le seüssiés ; car je sai bien que l'aventure achieverés vous legierement. — Je vous atendrai volentiers », fait Galaad ; et il monte maintenant, et li frere de laiens li baillent un esquier pour lui faire compaingnie, qui raporteroit l'escu s'il le covenoit a faire. Ensi remest Galaad entre lui et Yvain

qui lui tiendra compagnie jusqu'à l'annonce du dénouement. Quant au roi Bademagu, qui faisait route avec l'écuyer, il chevaucha bien deux lieues et plus, pour arriver devant un ermitage au fond d'une vallée. Il regardait dans la direction de cet ermitage lorsqu'il en vit sortir un chevalier à l'armure blanche ; il approchait, à l'allure la plus vive qu'il pouvait obtenir de sa monture, la lance en arrêt, fonçant droit sur lui. Bademagu fait face aussitôt mais brise sur lui sa lance qui vole en éclats. Le chevalier blanc, qui l'a vu sans défense, le frappe si rudement qu'il lui déchire les mailles du haubert et lui enfonce dans l'épaule gauche le fer de la lance. La charge traduit autant de détermination que de force ; le chevalier le précipite à terre, lui arrache l'écu du cou et lui dit d'une voix si forte que le roi et l'écuyer même l'entendirent distinctement :

35. « Seigneur chevalier, faut-il que vous ayez été imprudent et sot, pour oser pendre l'écu à votre cou ! Personne, à moins d'être le meilleur chevalier du monde, n'y est autorisé. Comme vous avez succombé, Notre-Seigneur m'a envoyé ici tirer le juste chatiment de la faute. » Puis, s'adressant à l'écuyer : « Va-t'en remettre cet écu au serviteur de Jésus-Christ, au vrai chevalier qu'on appelle Galaad et que tu as laissé à l'abbaye, et annonce-lui que le Maître-Suprême lui commande de le porter : chaque jour il le trouvera aussi pim-

---

qui li fera compaingnie tant qu'il sace la verité de ceste. Et li rois Bandemagus, qui se fu mis en son chemin entre lui et l'esquier, et chemina bien .II. liues et plus, tant qu'il vint en une valee devant un hermitage qui ert el fons d'un val. Il regarde vers l'ermitage et voit de cele part venir un chevalier a unes blan[*e*]ches armes ; et venoit si grant oirre conme li chevaus sor coi il seoit pooit aler, et tint le glaive alongié et vint poignant encontre lui ; et il s'adrece vers lui si tost com il le voit venir et brise son glaive sor lui et fait voler em pieces. Et li blans chevaliers qui l'ot pris a descovert le feri si durement qu'il li ront les mailles del hauberc et li met parmi l'espaulle senestre le fer del glaive ; si l'empaint bien conme cil qui avoit assés cuer et force, si le porte del cheval a terre ; et au chaoir qu'il fist, li chevaliers li oste l'escu de son col et li dist si haut que bien le pooit oïr — et li esquiers meïsmes l'entendi bien :

35. « Sire chevaliers, molt fustes fols et musars, qui l'escu osastes pendre a vostre col : car il n'est otroiés a nului s'il n'est li miudres chevaliers del monde ; et pour le pechié que vous i avés, m'envoia cha Nostres Sires pour prendre ent la vengance selonc le meffait. » Et quant il a ce dit, si dist a l'esquier : « Va t'ent et s'enporte cest escu al sergant Jhesu Crist et au vrai chevalier que on apele Galaad, que tu laissas en l'abeïe, et li dis que li Haus Maistres li mande qu'il le porte,

pant et aussi neuf qu'il l'est maintenant, et c'est la raison pour laquelle il doit le chérir : dis-le-lui de ma part quand tu le verras. — Seigneur, lui demande le jeune homme, comment vous appelez-vous, que je puisse vous nommer quand j'irai le trouver ? — Mon nom, réplique-t-il, impossible que tu le connaisses, car ce n'est pas une chose à te confier, pas plus qu'à quiconque sur terre : alors il faut t'y résigner ; mais fais ce que je t'ordonne. — Seigneur, reprend le jeune homme, puisque vous me taisez votre nom, je vous supplie et vous conjure, sur ce que vous avez de plus cher au monde, de me révéler la vérité à propos de cet écu : comment il a été apporté sur ce territoire, et pourquoi tant de prodiges en sont arrivés dans ce pays, car jamais personne, à notre époque, ne l'a pendu à son cou sans qu'il lui advienne quelque malheur.

36. — Tu m'en as tellement conjuré, répond le chevalier, que je vais te l'expliquer, mais pas seulement à toi : je veux que tu amènes ici le chevalier à qui tu dois porter l'écu. — Seigneur, où pourrons-nous vous retrouver quand nous reviendrons ? — Ici même. » Rejoignant alors le roi Bademagu, le jeune homme lui demande s'il est gravement blessé. « Certainement, impossible que j'en réchappe. — Et pourriez-vous tenir en selle ? » Le roi répond qu'il essaiera. Il se relève ; avec l'aide du jeune homme, il vient jusqu'au cheval dont il était tombé. Il monte, le jeune homme derrière lui pour

---

car il le trouvera tous dis ausi fres et ausi novel com il est orendroit, et c'est une chose par coi il le doit molt amer : se li di de par moi quant tu le verras. » Et li vallés li demande : « Sire, conment avés vous non ? que je li sace a dire quant je venrai a lui. — De mon non, fait cil, n'en pués tu riens savoir, car ce n'est mie chose que on doie dire a toi ne a home terrien : et pour ce t'en covient atant souffrir ; mais ce que je te conmant fai. — Sire, fait li vallés, puis que vostre non ne me dites, je vous proi et conjur, par la riens el monde que vous plus amés, que vous me dites la verité de cest escu, et pour coi il fu aportés en ceste terre, et pour coi tantes merveilles en sont avenues en cest païs, car onques hom ne le pendi a son col, a nostre tans, a qui il n'en mescheïst.

36. — Tant m'en as conjuré, fait li chevaliers, que je le te dirai, mais ce ne sera mie a toi sol : ains voel que tu i amaines le chevalier a qui tu dois porter l'escu. — Sire, ou vous porrons nous trover, quant nous venrons ceste part ? — En ceste place meïsmes, fait il, me troverés. » Lors vient li vallés au roi Bandemagu et li demande s'il est molt bleciés. « Oïl certes, fait il, je n'en puis eschaper sans mort. — Et porriés vous, fait il, chevauchier ? » Et il dist qu'il essaiera. Si se drece, et li vallés li aïde tant qu'il est venus au cheval dont il estoit cheüs : si monte li rois, et li vallés deriere lui pour

le retenir en le ceinturant, dans la crainte d'une chute qu'il aurait pu faire. C'eſt ainsi qu'ils quittèrent l'endroit où le roi avait été blessé, et qu'ils chevauchèrent jusqu'à l'abbaye dont ils étaient partis tout à l'heure. Venant à leur rencontre dès qu'ils eurent appris leur retour, les frères descendirent de cheval le roi Bademagu, le firent transporter dans une chambre et soigner. « Seigneur, pour Dieu, demanda Galaad à l'un des frères qui s'en occupait, pensez-vous qu'il puisse guérir ? Il me semble que ce serait un grand malheur s'il mourait à cause de cette aventure. — Seigneur, répondit le frère, il s'en tirera bien, si Dieu le veut ; mais, je vous l'assure, il eſt très durement atteint. On ne doit pas trop l'en plaindre : nous l'avions prévenu que, s'il emportait l'écu, il lui arriverait malheur ; il l'a fait malgré notre interdiction, et peut donc mesurer sa folie. »

37. Quand les frères eurent prodigué au roi Bademagu ce qu'ils savaient bénéfique, le jeune homme déclara à Galaad, en présence de tous : « Seigneur, le chevalier à l'armure blanche, celui par qui le roi Bademagu a été blessé, vous salue. Il vous envoie cet écu, qu'il vous demande de porter désormais, sur l'ordre du Maître-Suprême : "Personne d'autre, a-t-il dit, ne doit le porter." Et si vous voulez savoir pourquoi tant d'aventures se sont produites à de multiples reprises, allons le trouver, vous et moi, et il vous l'expliquera : c'eſt ce

---

lui tenir parmi les flans, car il [*f*] quidoit bien qu'il cheïſt, autrement, et si feïſt il sans faille. En tel maniere s'en partirent de la place ou li rois ot eſté navrés, et chevauchierent tant qu'il vinrent a l'abeïe dont il s'en erent parti maintenant. Et quant cil de laiens sorent qu'il revenoient, si lor vinrent a l'encontre, et descendent le roi Baudemagu et l'en mainent en une chambre et font prendre garde de lui. Et Galaad demanda a un des freres qui s'en entremetoit : « Sire, pour Dieu, quidiés vous qu'il em puiſt garir ? Car ce me samble que ce seroit damages trop grans se il pour ceſte aventure moroit. — Sire, fait li freres, il en eschapera bien, se Diex plaiſt ; mais je vous di qu'il eſt molt durement navrés : si ne l'en doit on mie molt plaindre ; car nous li aviens bien dit, se il l'escu em portoit, il l'en mescherroit, et il l'enporta sor noſtre deffense, dont il se puet tenir pour fol. »

37. Quant cil de laiens li orent fait ce qu'il sorent de bien, li vallés diſt a Galaad, oiant tous ciaus de la place : « Sire, salus vous mande li chevaliers as armes blanches, cil par qui li rois Bandemagus fu navrés ; et vous envoie ceſt escu et vous mande que vous le portés dés ore mais de par le Haut Maiſtre : car il n'eſt nus ore, si com il diſt, qui le doie porter ; et se vous volés savoir dont tantes aventures sont tantes fois avenues, alons a lui, moi et vous, et il le vous

qu'il m'a promis. » À l'annonce de cette nouvelle, les frères s'inclinent très humblement devant Galaad, et bénissent la fortune qui l'a conduit ici : les voici persuadés que c'est lui qui va mener les grandes aventures à leur terme. « Monseigneur Galaad, dit Yvain le Bâtard, mettez à votre cou cet écu qui n'a été fait que pour vous. Mon souhait sera presque exaucé, puisque mon désir le plus cher, assurément, était de voir le Bienheureux Chevalier qui aurait le privilège de porter cet écu. » Galaad répond qu'il le mettra à son cou puisqu'il lui est envoyé ; mais il veut, auparavant, son armure, qu'il demande et qu'on lui apporte. Une fois équipé et en selle, il pend l'écu à son cou et quitte l'abbaye en recommandant les frères à Dieu. Yvain le Bâtard qui, de son côté, s'était armé et avait enfourché son cheval, se proposa d'accompagner Galaad ; mais celui-ci lui affirma que c'était impossible : il irait tout seul, avec pour toute escorte le jeune homme. Ils se séparèrent, et chacun suivit son chemin. Yvain s'enfonça dans une forêt ; Galaad et le jeune homme cheminèrent jusqu'au moment où ils retrouvèrent le chevalier à l'armure blanche que le jeune homme avait déjà rencontré. Dès que celui-ci voit approcher Galaad, il vient à sa rencontre et le salue ; Galaad lui rend son salut avec la plus grande urbanité ; ils font connaissance et conversent, et finalement Galaad dit au chevalier : « Seigneur, par cet écu que je porte sont

---

contera : car ensi le m'a il proumis. » Quant li frere oent ceste novele, si s'umelient molt vers Galaad et dient que beneoite soit fortune qui ceste part l'a amené : car ore sevent il bien que les grans aventures seront par lui menees a fin. Et Yvains li Aoutres dist a Galaad : « Mé sire Galaad, metés a vostre col cest escu qui onques ne fu fais se pour vous non : si sera auques ma volentés acomplie, quant certes je ne desirai onques autant nule chose a veoir conme je desiroie a veoir le Boneuré Chevalier qui de cest escu porteroit la signourie. » Et Galaad respont qu'il le metra a son col puis qu'il li est envoiés ; mais il velt avant que ses armes li soient aportees : si les demande et on les i aporte. Et quant il est armés et montés sor son cheval, si pent son escu a son col et s'em part de laiens et conmande les freres a Dieu. Et Yvains li Aoutres se rest armés et montés el cheval, et dist que il fera compaingnie a Galaad, mais il respondi que ce ne pooit estre, car il iroit tous seüs fors del vallet. Si s'en part ensi[a] li uns de l'autre et tint chascuns sa voie. Si s'embati Yvains en une forest et Galaad et li vallés s'en vont tant qu'il [*410a*] troverent le chevalier as armes blanches que li vallés avoit autre fois veü. Et quant il voit venir Galaad, se li vient a l'encontre et le salue ; et il li rent son salu au plus courtoisement qu'il puet ; si s'entracointent et parolent li uns a l'autre, et tant que Galaad li dist : « Sire, par cest escu que je port sont

arrivées, m'a-t-on raconté, beaucoup d'aventures dans ce pays. Je voudrais vous prier, par amitié et par générosité, de m'en révéler la raison. — Bien sûr, seigneur, répond le chevalier, volontiers, car je connais la vérité : veuillez donc écouter.

38. « Galaad, il arriva, quarante-deux ans après la Passion de Jésus-Christ, que Joseph d'Arimathie, le noble chevalier qui détacha Notre-Seigneur de la croix[1], quitta la cité de Jérusalem avec une grande partie de sa famille. Cheminant, sur l'ordre de Notre-Seigneur, ils atteignirent finalement la cité de Sarras, que le roi Évalac, alors sarrasin, possédait. Dans la période où Joseph y arriva, le roi Évalac était en guerre contre un de ses voisins, un roi magnifique et redoutable, dont le territoire était limitrophe au sien[2]. Le roi en question s'appelait Tholomé. Évalac était sur le point d'attaquer Tholomé qui revendiquait son territoire, quand Josephé, le fils de Joseph, lui dit que, s'il allait au combat dans l'état de désespoir qui était le sien, il serait mis en déroute et déshonoré par son ennemi. "Mais que dois-je faire d'après vous ? demanda Évalac. — Voici ce que je vous conseille", répond Josephé. Il se mit à lui exposer les articles de la Nouvelle Loi, la révélation de l'Évangile, de la Crucifixion de Notre-Seigneur et de la Résurrection de Jésus-Christ ; non content de lui en commenter la vérité, il le dota d'un écu où il lui confectionna une croix de soie rouge, puis il lui

---

maintes aventures avenues en cest païs, si come j'ai oï dire : si vous voldroie proiier par amours et par franchise que vous m'en diés[b]. — Certes, sire, fait li chevaliers, je le vous otroi volentiers, car je en sai la verité : ore escoutés s'il vos plaist.

38. « Galaad, fait li chevaliers, il avint, aprés la Passion Jhesu Crist .XLII. ans, que Joseph de Barimachie, li gentix chevaliers qui despendi Nostre Signour de la crois, s'en parti de la cité de Jherusalem entre lui et partie de sa parenté[a], et errerent tant, par le conmandement Nostre Signour, qu'il vinrent a la cité de Sarras, que li rois Analac, qui lors ert sarrasins, tenoit. A cel tans que Joseph vint a Sarras, avoit li rois Analac guerre a un sien voisin, un riche roi poissant qui marcissoit a sa terre. Et estoit icil rois apelés Tholomeus. Quant Analac fu aprestés pour aler sor Tholomer qui sa terre li demandoit, Josephés, li fix Joseph, li dist que se il aloit en bataille si desconseilliés com il estoit, qu'il seroit desconfis et honis par son anemi. "Et que m'en loés vous ? fait Analac. — Ce vous dirai je bien", fait il. Lors li comence a traire avant les poins de la Novele Loy et la verité de l'Euvangille et del Crucefiement Nostre Signour, et del Resuscitement Jhesu Crist, et li en dist la verité, et li fist un escu ou il li fist une crois de cendal et li dist : "Rois Analac, je te mousterrai aperte-

dit : "Roi Évalac, je vais te montrer clairement comment tu pourras reconnaître la force et la puissance du Roi crucifié. Tholomé, le fait eſt, te dominera trois jours et trois nuits, jusqu'à te faire craindre de mourir. Mais au moment où tu te verras perdu, découvre la croix et dis : 'Cher Seigneur Dieu, dont je porte le symbole de la mort, tirez-moi sain et sauf de ce champ de bataille, et je recevrai votre foi spirituelle[3].'"

39. « Là-dessus, le roi Évalac partit et alla affronter Tholomé, et tout se passa pour lui comme Josephé le lui avait prédit. Lorsqu'il se sentit en danger de mort, il découvrit son écu et vit au milieu un homme crucifié, tout sanglant, et prononça les mots que Josephé lui avait appris : il en obtint une victoire glorieuse, fut tiré des mains de son ennemi et prit l'avantage sur Tholomé et ses hommes[1]. De retour à la cité de Sarras, il raconta au peuple de quelle authenticité s'était montré Josephé, et fit si bien connaître la condition des chrétiens que Nascien demanda le baptême[2]. Tandis qu'il se convertissait, il se trouva qu'un homme passa devant eux ; il avait le poing coupé, qu'il portait dans son autre main. Josephé l'appela, l'homme s'approcha. Josephé lui fit toucher la croix figurée sur l'écu : l'homme inſtantanément retrouva l'usage de son poing perdu. Il y eut encore un autre événement inouï : la croix se détacha pour aller se fixer sur le bras de cet homme, et plus jamais elle ne revint sur l'écu.

---

ment conment tu porras connoiſtre la force et la vertu del Roi crusefiié ; et il eſt voirs que Tholomeus avra sor toi signourie .III. jours et .III. nuis, et tant fera qu'il te menra a paour de mort. Mais quant tu verras que tu n'en porras eschaper, lors descouvre la crois et di : 'Biaus Sires Dix de qui mort je port le signe, jetés moi sain et sauf de ceſt champ a recoivre voſtre foi[b] et voſtre creance.'"

39. « Atant s'emparti li rois Analac et ala a oſt sor Tholomer ; et il li avint ensi com il li diſt. Quant il se vit en tel peril que il[a] quidoit vraiement morir, il descovri son escu et vit en milieu un home crucefiié qui tous eſtoit sanglens, et si diſt les paroles que Josephés li avoit enseignies : dont il ot victoire et honour, et fu jetés des mains a son anemi, et vint au desus de Tholomer et de ses homes. Et [*b*] quant il fu revenus a la cité de Sarras, si diſt au pueple la verité que il avoit trouvee en Josephé[b], et manifeſta tant l'eſtre as creſtiens que Nasciens rechut baptesme ; et en ce qu'il se creſtiennoit, avint que uns hom passoit par devant aus qui avoit le poing copé, et le porte[c] en s'autre main ; et Josephés l'apela a soi, et cil i vint. Et Josephés le fiſt atouchier a la crois que en l'escu eſtoit. Et si toſt com il ot atouchié a la crois, si se trouva cil gari del poing qu'il avoit perdu. Et encore en avint une autre aventure molt merveillouse : car la crois qui en l'escu eſtoit s'enparti et s'aert au bras de celui en tel maniere que onques puis ne fu veüe en l'escu.

40. « Alors Évalac reçut le baptême et le nom de Mordrain[1] ; il devint le serviteur de Jésus-Christ, pour ne plus cesser d'aimer et de vénérer Notre-Seigneur avec ferveur ; il fit garder l'écu précieusement. Par la suite il advint qu'après leur départ de Sarras et leur arrivée en Grande-Bretagne Josephé et son père rencontrèrent un roi cruel et perfide qui les emprisonna tous deux avec la majorité des chrétiens. La nouvelle de l'incarcération de Josephé se propagea vite et loin, car au-delà des frontières il n'y avait pas d'homme plus populaire. Dès qu'il en entendit parler, le roi Mordrain, avec Nascien son beau-frère, sollicita vassaux et hommes de troupe. Ils vinrent en Grande-Bretagne attaquer ce roi qui retenait prisonnier Josephé, combattirent et réduisirent les habitants du pays, à tel point que le saint Christianisme avait essaimé sur tout le territoire[2]. Tous deux aimaient tant Josephé qu'ils ne voulurent pas quitter le pays, mais restèrent avec lui pour lui faire honneur partout où il allait. Quand Josephé fut sur son lit de mort, le roi Mordrain, comprenant qu'il allait quitter ce monde, vint à son chevet, et, pleurant avec beaucoup d'émotion, lui déclara : "Seigneur, après votre départ, je vais rester seul au monde, moi qui par amour pour vous ai abandonné mon territoire et ma maison. Au nom de Dieu, puisqu'il vous faut quitter ce monde, laissez-moi après votre mort quelques objets en souvenir de vous. — Sire,

---

40. « Lors rechut Analac baptesme et ot non Mordrains, et devint sergans Jhesu Crist, et ot puis Nostre Signour en grant amour et en grant reverence, et fist garder l'escu molt chierement. Aprés avint que quant Josephés s'en fu partis de Sarras entre lui et son pere et il furent venu en la Grant Bertaigne, si troverent un roi cruel et felon qui ambes .II. les emprisona et o eus grant partie des crestiens. Quant Josephés fu emprisonés, tost en ala loing la novele, car aillours n'avoit home de greignour renomee. Et tantost conme li rois Mordrains en oï parler, si semonst ses homes et ses gens entre lui et Nascien son serourge, et s'en vinrent en la Grant Bertaigne sor celui qui Josephé[a] tenoit en prison, et destrainsent[b] et confondirent tous ciaus del païs, si que en la terre fu espandue Sainte Crestientés. Et il amerent tant Josephé qu'il ne s'en voldrent partir del païs, ains remesent avoc lui et le servirent en tous les lieus ou il aloit. Et quant ce fu chose que Josephés fu el lit mortel, et li rois Mordrains connut qu'il li covenoit partir de cest siecle, il vint devant lui, si ploura molt tenrement et dist : "Sire, puis que vous me laissiés, ore remanrai je ausi conme tous seüs en cest siecle, qui pour l'amour de vous avoie ma terre laissie et ma maison. Pour Dieu, puis qu'il vous covient partir de cest siecle, laissiés moi aucunes enseignes que aprés vous me facent ramenbrance. — Sire, fait Josephés, ce vous ferai je bien."

répondit Josephé, je ne vous oublierai pas." Il réfléchit à ce qu'il pourrait lui transmettre, et, après un long moment :

41. « "Roi Mordrain, lui dit-il, fais-moi apporter cet écu que je t'ai confié lorsque tu es allé combattre Tholomé. — De tout cœur", lui répondit le roi : l'écu était tout près car il le faisait suivre partout où il allait ; il le fit apporter. Josephé, au moment même où l'écu fut devant lui, fut pris d'un saignement de nez si violent qu'il n'arrivait pas à l'arrêter. Il se saisit immédiatement de l'écu et y traça de son propre sang cette croix que vous y voyez, car il s'agit, sachez-le bien, de l'écu même dont je vous parle. Et après avoir tracé cette croix que vous pouvez voir, Josephé dit au roi : "Voici l'écu que je vous laisse en souvenir de moi : vous savez que cette croix est faite de mon propre sang. Elle sera toujours aussi fraîche et aussi rouge que maintenant, aussi longtemps que l'écu durera. Et sa longévité sera grande, parce que nul ne le pendra à son cou, s'il est chevalier, sans avoir à le regretter, jusqu'au moment où viendra le tour de Galaad, le Bon Chevalier, le dernier descendant de Nascien. Aussi, que personne ne pousse la hardiesse jusqu'à le pendre à son cou, si ce n'est celui à qui Dieu l'a destiné. Et le motif en est le suivant : de même que cet écu a surpassé les autres en donnant à voir d'étonnants prodiges, de même Galaad montrera une prouesse plus admirable et mènera une vie plus exemplaire qu'un autre chevalier.

Lors conmencha a penser qu'il i porroit baillier. Et quant il ot grant piece pensé, si dist :

41. « "Rois Mordrains, fai moi aporter icel escu que je te baillai quant tu alas en la bataille sor Tholomer." Et li rois dist que si feroit il volentiers : car il estoit prés d'illoc conme cil qui le faisoit porter o soi en tous les lieus ou il aloit ; si fist devant Josephé aporter cel escu. A ce[*c*]lui point que li escus fu aportés devant Josephé, avint qu'il saina molt durement parmi le nés qu'il ne pooit estanchier. Et il prist maintenant l'escu et i fist de son sanc meïsmes cele crois que vous veés ; et bien saciés que c'est[a] cis escus meïsmes dont je vous cont. Et quant il ot faite la crois tele conme vous poés veoir, il li dist : "Veés ci l'escu que je vous lais en ramenbrance de moi : car vous savés bien que ceste crois est de mon sanc faite. Si sera tous dis ausi fresche et ausi vermeille conme vous le poés veoir orendroit tant come li escus duerra. Ne il ne faudra mie tost pource que jamais nus ne le pendra a son col, qui soit chevaliers, qu'il ne s'en repente jusqu'a tant que Galaad li Bons Chevaliers, li daerrains del lignage Nascien, le pendra a son col : et pour ce ne soit nus si hardis qui a son col le pende, se cil non a qui Dix l'a destiné : si i a[b] tele ocoison que tout ausi com en l'escu ont esté veües merveilles graindres plus que en autres, tout ausi verra on en lui plus merveillose proece et plus haute vie que en autre chevalier.

42. « — Puisque, répond le roi, c'est un si grand souvenir que vous me laissez de vous, dites-moi donc, s'il vous plaît, où je déposerai cet écu : j'aimerais que ce soit dans un endroit où le Bon Chevalier puisse le trouver. — Je vais donc vous indiquer ce qu'il convient de faire. Mettez-le où Nascien se fera ensevelir, car c'est là que viendra le Bon Chevalier quatre jours après avoir reçu l'ordre de chevalerie[1]." Tout s'est passé comme il l'avait annoncé : au cinquième jour[2] de votre adoubement, vous êtes venu dans cette abbaye où Nascien repose. J'ai fini de vous expliquer pourquoi les aventures sont arrivées aux chevaliers pleins d'une folle audace qui, passant outre cette interdiction, voulaient emporter l'écu qui n'est destiné à nul autre qu'à vous. » À peine avait-il achevé qu'il disparut, sans que Galaad sache ni où ni comment. Le jeune homme, qui n'avait pas bougé et avait entendu ce qui était arrivé, descendit de son roncin et, se jetant aux pieds de Galaad, le pria, en larmes, pour l'amour de Celui dont il portait le symbole sur son écu, de consentir à ce qu'il l'accompagne comme écuyer et de le faire chevalier. « Pour sûr, répondit Galaad, si je voulais ne pas être seul, je ne vous le refuserais pas. — Seigneur, reprit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous demande donc de m'adouber, et, je vous l'assure, je ferai le meilleur usage de la chevalerie, si Dieu le veut. » Regardant le jeune homme qui

---

42. « —Puis qu'il est ensi, fait li rois, que vous si bone ramenbrance m'en laissiés, dont me dites, s'il vous plaist, ou je lairai cest escu : car je voldroie bien qu'il fust en tel lieu ou li Bons Chevaliers le trouvast. — Dont vous dirai je, fait Josephés, que vous ferés. La ou Nasciens se fera metre aprés sa mort, si metés l'escu ; car illoc venra li Bons Chevaliers au chuinquisme jour qu'il avra receü l'ordre de chevalerie." Si est tout ensi avenu com il dist : car, aprés le chuinquisme[a] jour que vous fustes fais chevaliers, venistes vous en cele abeïe ou Nasciens gist. Si vous ai ore conté pour coi les aventures sont avenues as chevaliers plain de fol hardement qui sor cestui deffens en voloient porter l'escu qui a nului n'est otroiiés fors a vous. » Quant il li ot tout ce conté, si s'esvanui en tel maniere qu'il ne sot onques qu'il devint ne quel part il estoit tornés. Et quant li vallés qui illoc estoit ot oïe ceste aventure, si descendi de son ronci et se laissa chaoir as piés Galaad et li proia tout em plourant que pour l'amour de Celui qui il portoit le signe en son escu, qu'il li otroiast a aler o lui conme esquiers et le feïst chevalier. « Certes, fait Galaad, se je volsisse compaingnie avoir, je ne vous refusaisse mie. — Sire, fait li vallés, pour Dieu, dont vous proi je que vous chevalier me faciés, et je vous di que chevalerie sera molt bien en moi emploie, se Dix plaist. » Galaad regarda le vallet qui molt tenrement plouroit, se li em

pleurait avec tant d'émotion, Galaad, pris de pitié, accepta. « Seigneur, dit le jeune homme, retournons donc à l'abbaye : j'aurai là une armure et un cheval. Et c'est ce qu'il vous faut faire pour moi, et pour une aventure que personne ne peut terminer et que, j'en suis sûr, vous mènerez à bien. » Galaad dit qu'il s'y rendrait volontiers ; il retourna donc à l'abbaye. Les frères, les voyant revenir, leur firent un accueil chaleureux. Galaad demanda où était l'aventure. « Seigneur, s'enquit un des frères, savez-vous ce dont il s'agit ? — Non, pas du tout.

43. — Eh bien, poursuivit le frère, il s'agit d'une voix qui sort d'une des tombes de notre cimetière : sa puissance est telle que personne ne l'entend sans perdre pour longtemps tous ses moyens. — Et savez-vous, demande Galaad, d'où vient cette voix ? — Non, pas du tout, répond le frère, si ce n'est par l'effet du diable. — Je vous suis, dit Galaad : il me faut en avoir le cœur net. » On le conduit jusqu'au chevet de l'église, tout armé à l'exception de son heaume. « Seigneur, lui demande un des frères, voyez-vous le grand arbre, et, dessous, la tombe ? — Oui. — Je vais donc vous dire : allez jusqu'à la pierre tombale et soulevez-la : vous y trouverez, je vous l'assure, un prodige inouï. » Galaad s'y dirige alors. Il entend une voix pousser un cri si peu naturel qu'il tenait du prodige, et clamer d'une voix si haute que tous purent l'entendre : « Ah, Galaad, serviteur de Jésus-Christ, n'approche pas de

---

prent pitiés[b]. Et [*d*] pour ce li otroie il. « Sire, fait li vallés, dont retournons la dont nous venons : car illoc avrai je armes et cheval ; et vous le devés bien faire non[c] mie pour moi solement mais pour une aventure qui i est, que nus ne puet mener a fin, et je sai bien que vous l'achieverés. » Et il dist qu'il i ira volentiers, si retourne a l'abeïe. Et quant cil de laiens virent qu'il revenoient, si lor firent molt grant joie. Et Galaad demande ou l'aventure estoit. « Sire, fait li uns des freres, savés vous quele aventure c'est ? — Nennil, fait il.

43. — Or saciés, fait li freres, que c'est une vois qui ist d'une des tombes de nostre cimentiere : si est de tel force que nus ne l'ot qu'il ne perde le pooir grant tans aprés. — Et savés vous, fait Galaad, dont cele vois vient ? — Nenil, fait cil, se ce n'est par anemi. — Or m'i menés dont, fait Galaad, car il le me covient savoir. » Lors l'en maine jusques au chief del mostier, tout armé fors de son hialme. Si li dist uns des freres : « Sire, veés vous cel grant arbre et cele tombe desous ? — Oïl, fait il. — Or vous dirai je dont, fait li freres : alés a cele tombe la et le levés et je vous di que vous i troverés aucune grant merveille. » Lors vait Galaad cele part et ot une vois qui jeta un cri si merveillous que ce fu merveilles, et dist si haut que tout le porent oïr : « Ha, Galaad, sergans Jhesu Crist, n'aproces pas de

moi, tu me ferais déloger de ce lieu où je suis depuis si longtemps. » Loin d'être décontenancé, Galaad avance vers la pierre tombale ; mais voulant la saisir par le haut, il en voit sortir une fumée, puis une flamme, et la forme la plus hideuse du monde, sous une apparence humaine. Il se signe, car il sait bien que c'est le diable. Il entend alors une voix lui dire :

44. « Ah, Galaad, sainte créature, je te vois entouré d'anges au point que ma puissance est vaincue par ta force. J'abandonne la place. » À ces mots, Galaad se signe et rend grâces à Dieu, puis, soulevant la pierre, il découvre, dans la tombe, un cadavre en armes, et, posés à côté de lui, une épée et l'équipement complet d'un chevalier. À cette découverte, il appelle les frères : « Venez voir ce que j'ai trouvé, et dites-moi ce que je dois faire : aller plus loin, j'y suis disposé s'il le faut. » Les frères approchent et à la vue du cadavre dans la fosse disent à Galaad : « Seigneur, il ne faut pas que vous alliez au-delà, car jamais, pensons-nous, ces restes ne seront transférés. — Si, justement, intervient le vieillard qui avait raconté l'aventure à Galaad. Il faut les déterrer et les jeter hors du cimetière car la terre est bénie et sanctifiée, des restes de chrétien perfide et infidèle n'ont pas à y rester. »

45. Il ordonna alors aux gens de l'abbaye de les sortir de la fosse pour les jeter dehors, ce qu'ils firent. Puis Galaad dit au vieil homme : « Seigneur, pour cette aventure, ai-je fait

---

moi, car tu me feroies ja remuer de la ou j'ai tant esté. » Quant Galaad ot ce, si n'est pas esbahis, ains vait a la tombe ; et quant il le volt prendre par le gros chief, si en voit issir une fumee et une flambe aprés, et voit une figure, la plus hideuse del monde, en samblance d'ome ; et il se seigne, car bien set que c'est li anemis. Lors ot une vois qui li dist :

44. « Ha, Galaad, sainte chose, je te voi si avironé d'angles que mes pooirs ne puet durer encontre ta force. Je lais le lieu. » Et quant il ot ce[a], si se saigne et en mercie Nostre Signour, et lieve la tombe contremont et voit desous jesir un cors et tout armé, et voit dalés lui jesir une espee et quanque il covient a faire un chevalier. Et quant il voit ce, si apele les freres et lor dist : « Venés veoir ce que j'ai trouvé, si me dites que je en ferai : car je sui prés que je plus en face se je plus en doi faire. » Et cil i vont ; et quant il voient le cors jesir a terre, se li dient : « Sire, ne convient que vous en faciés plus que fait en avés, car ja cis cors qui ci gist n'en sera remués si conme nous quidons. — Si sera, fait li vix hom qui ot contee l'aventure a [e] Galaad. Il convient qu'il soit ostés del cimentiere et jetés fors, car la terre est beneoite et saintefiie, par coi cors de crestiien faus[b] et desloiaus ne doit pas remanoir. »

tout ce qu'il fallait ? — Oui : plus jamais on n'entendra la voix qui a causé tant de malheurs. — Et connaissez-vous, reprend Galaad, la raison de tant de prodiges ? — Sûrement, seigneur, et je vous en parlerai volontiers. D'ailleurs, il faut que vous en ayez connaissance, car c'est un sujet plein de signification. » Quittant alors le cimetière, ils reviennent à l'abbaye. Galaad indique au jeune homme qu'il lui faut veiller cette nuit à l'église : demain il le fera chevalier, suivant la bonne procédure. Le jeune homme assure ne pas souhaiter autre chose ; aussi se prépare-t-il, suivant les directives qu'on lui donne, à recevoir l'ordre de chevalerie qu'il a désiré ardemment. Cependant le vieil homme emmène Galaad dans une chambre et le fait désarmer, puis il s'assied sur un lit et lui dit : « Seigneur, vous m'avez demandé tout à l'heure la signification de la tombe et de cette aventure que vous avez menée à son terme, je vais vous la révéler. Cette tombe comportait trois éléments très redoutables : la pierre qui n'était pas facile à soulever, le corps qu'il fallait expulser de sa sépulture, enfin la voix entendue de chacun, qui en perdait aussitôt la force, l'intelligence et la mémoire. Ces trois éléments, vous allez en apprendre le sens. La pierre qui recouvrait le mort signifie la dureté de ce monde : Notre-Seigneur la trouva si grande, sur terre il n'y avait que dureté. En effet, le fils n'aimait pas son père, ni le père son fils,

---

45. Lors conmanda a ciaus de laiens qu'il l'ostent de la fosse et le jetent fors de laiens[a], et cil si font. Et Galaad dist au prodome : « Sire, ai je fait de ceste aventure ce que je doi ? — Oïl, fait il : car jamais la vois dont tant mal sont avenu ne sera oïe. — Savés vous, fait Galaad, pour coi tantes merveilles[b] en sont avenues ? — Sire, fait il, oïl bien, et je le vous dirai volentiers, et vous le devés bien savoir, car en la chose a grant senefiance. » Atant se departirent del cimentiere, et revienent a l'abeïe, et Galaad dist au vallet qu'il li covient la nuit[c] veillier au moustier et l'endemain le fera chevalier si conme drois est ; et cil dist qu'il ne demande el ; si s'apareille, si conme on li enseigne, de recevoir l'ordre de chevalerie qu'il a tant desiree, et li prodom l'en maine en une chambre et le fait desarmer et s'asiet sor un lit et li dist : « Sire, vous me demandastes orains la senefiance de ceste tombe et de ceste aventure que vous avés menee a fin, et je le vous dirai : en ceste tombe avoit .III. choses qui molt faisoient a redouter : la tombe qui n'ert mie legiere a lever, le cors qu'il covenoit jeter de son lieu, la vois que chascuns ooit, par coi il perdoit la force del cors et le sens et le memoire ; et de ces .III. choses vous dirai je la senefiance : la tombe qui couvroit le mort senefie la durté del monde, que Nostres Sires trova si grant en tere qu'il n'i avoit se durté non, car li fils n'amoit le pere[d] ne li peres le fil,

et le diable les emportait sans difficulté en enfer. Lorsque le Père céleste vit que sur terre régnait une si cruelle dureté au point que chacun ignorait son prochain, qu'aucun n'avait foi en la parole d'un prophète, et que tous allaient jusqu'à se créer de nouveaux dieux, il envoya son Fils — qui les découvrit tous endurcis dans le péché — pour amollir cette dureté et pour adoucir et renouveler leurs cœurs.

46. « À sa descente sur terre, le Fils les trouva tous endurcis dans le péché mortel : vous auriez eu aussi vite fait d'attendrir un rocher que leurs cœurs. C'est ce qui lui fit dire par la bouche de David le prophète : "Je suis dans la solitude jusqu'à ma mort[1]." Et voici que cette représentation du Père envoyant son Fils sur terre pour délivrer son peuple se renouvelle maintenant. En effet, de même que l'erreur et la folie se sont enfuies à son avènement, et que la vérité s'est révélée et manifestée, de même Notre-Seigneur vous a choisi parmi tous les chevaliers pour vous envoyer dans les territoires étrangers détruire les mauvaises coutumes et comprendre comment elles sont arrivées. De la sorte on doit comparer votre venue à l'avènement de Jésus-Christ : de même qu'il avait annoncé sa venue, disant qu'il viendrait sauver le peuple des entraves de l'enfer[2], de même les ermites ont annoncé la vôtre voilà plus de vingt ans, affirmant que les aventures ne cesseraient de hanter le royaume de Logres qu'à votre arrivée. Nous vous avons, grâce à Dieu, tant attendu que vous êtes venu.

---

par coi li anemis les portoit en infer tout plainnement. Quant li Peres des cils vit qu'il avoit en terre si grant durté que li uns ne connoissoit l'autre ne ne creoit parole que prophetes lor deïst, ains establissoient sovent noviaus diex, il envoia son Fil en terre — et il les trova tous endurcis en pechié —, et pour cele durté amoliier et por faire lor cuers tenres et noviaus.

46. « Quant il fu descendus en terre, il les trouva tous endurcis em pechiés[a] morteus, car ausi tost peüssiés amoliier une roche conme lor cuers ; et dont il dist par le prophete David : "Je sui sainglement jusqu'a tant que je trespasserai" ; et cele similitude que li Peres envoia son Fil en terre pour delivrer son pueple est ore renovelee : car tout ausi conme l'errours et la folie s'enfui a l'avenalment de li et la verité fu lors apparans, et manifeste ausi, ausi vous a Nostre Sires [f] esleü sor tous autres chevaliers por envoier par les estranges terres por abatre les malvaises coustumes, et pour savoir conment eles sont avenues ; par coi on doit vostre venue conparer prés a l'avenalment Jhesu Crist, car ausi conme il avoit anoncié sa venue et dist qu'il venroit sauver le pueple des loiiens d'infer, tout ausi ont anoncie li hermite vostre venue plus de .xx. ans a ; et disoient bien que li roialmes de Logres ne seroit delivrés des aventures qui i estoient devant que

47. — Expliquez-moi maintenant, dit Galaad, ce que le corps signifie : pour la tombe, vous m'avez bien renseigné. — Voici donc : le corps représente les gens, si longtemps restés dans l'endurcissement qu'ils étaient comme morts et aveugles sous l'imposant fardeau des péchés qu'ils avaient commis et accumulés jour après jour. Leur cécité fut évidente à l'avènement de Jésus-Christ : alors qu'ils avaient avec eux le Roi des rois et le Sauveur du monde, ils le prirent pour un pécheur, le pensant à leur image ; aussi, croyant au diable plus qu'en lui, ils condamnèrent à mort sa chair, à l'incitation du démon qui toujours charmait leurs oreilles et s'était logé dans leurs cœurs. Aussi commirent-ils cet acte odieux qui leur valut d'être dépouillés et anéantis par Vespasien, aussitôt qu'il sut qui était le prophète envers qui ils avaient été criminels[1]. C'est ainsi qu'ils furent déshonorés par le diable et par ses conseils. Nous devons maintenant comprendre comment coïncident ce malheureux événement et le présent symbole. La tombe a pour signification la dureté des hommes, et le corps, ces hommes et leurs descendants, tous morts de leur péché mortel et sans pouvoir s'en laver facilement. Enfin la voix qui sortait de la tombe signifie les paroles malheureuses qu'ils prononcèrent devant Pilate le gouverneur : "Que son sang retombe sur nous tous et sur nos enfants[2] !" Ces propos leur valurent d'être déshonorés, perdus et spoliés.

---

vous i fuissiés venus : si vous avons, Dieu merci, tant atendu que nous vous avons.

47. — Or me dites, fait Galaad, que li cors senefie, car de la tombe m'avés vous bien fait certain. — Et je le vos dirai, fait cil : li cors senefie le pueple qui desous durté avoit tant demouré qu'il erent tout mort et avugle pour le grant fais des pechiés qu'il avoient fais et acreüs de[a] jour en jour. Bien i parut qu'il estoient avulgle en l'avelnalment Jhesucrist, car quant il orent o els le Roi des rois et le Salveour del monde, il le tinrent a pecheour, et quidoient qu'il fust autretels com il estoient ; si creïrent plus l'anemi que lui, si jugierent sa char a mort par l'amonestement del dyable qui tous jours lor chantoit es oreilles et lor estoit es cuers entrés, et pour ce fisent il tele durté dont Vaspasiens les desireta et destruist si tost come il sot la verité del prophete vers qui il avoient esté desloial, et ensi furent il honi par l'anemi et par son amonestement. Or devons nous savoir conment ceste dolours et ceste samblance s'entracordent. La tombe senefie la durté des gens, et li cors senefie aus et lor oirs qui tout estoient mort par lor pechié mortel et dont il ne s'en pooient oster legierement ; et la vois qui en issoit senefie la dolerouse parole qu'il disent a Pilate le provost : "Li sans de lui soit sor nous tous et sor nos enfans !" Par ceste parole furent il honi et perdirent els et quanques il avoient.

48. « C'est ainsi que vous pouvez voir dans cette aventure le symbole de la Passion de Jésus-Christ et celui de son avènement. Mais ce n'est pas tout : en effet, à chaque fois que des chevaliers errants passant par là s'approchaient de la tombe, le diable, qui les connaissait pécheurs et débauchés et capables des plus grandes impiétés, les terrorisait de sa voix horrible et épouvantable au point qu'ils en perdaient l'intelligence et la mémoire ; et l'aventure aurait continué, les pécheurs toujours malmenés, si Dieu ne vous avait pas conduit ici. Mais dès votre arrivée, le diable, qui vous savait vierge et plus pur de tous péchés qu'un être humain peut l'être, n'eut pas l'audace d'attendre votre compagnie, mais s'en alla, perdant par votre venue tout son pouvoir. Alors a cessé l'aventure où plus d'un chevalier estimé s'était éprouvé. J'ai fini de vous en exposer la symbolique. » Elle avait une signification plus profonde qu'on ne l'imaginait, lui dit Galaad.

49. Cette-nuit-là, les frères veillèrent de leur mieux au confort de Galaad. Au matin[1], celui-ci adouba le jeune homme selon la coutume de l'époque. Après avoir agi dans les règles, il lui demanda son nom. Le jeune homme répondit qu'il s'appelait Méliant et qu'il était le fils du roi de Danemark. « Cher ami, dit Galaad, puisque vous voici chevalier et que vous êtes de sang royal, veillez à vous appliquer dans cet art à garder intact l'honneur de la chevalerie. Un fils de

---

48. « Ensi poés veoir en ceste aventure la senefiance de la Passion Jhesu Crist et la senefiance de son avenement. Et autre chose en est avenue autrefois : car si tost come chevalier errant venoient cha et il aloient vers la tombe, et li anemis qui les conoissoit a pecheours et luxurious et vit[a] qu'il erent de grans iniquités del monde, [*411a*] lor faisoit si grans paours de sa vois orible et espoentable qu'il perdoient le sens et le memoire ; ne ja ne fausist l'aventure ne que li pecheour ne fuissent tous jors entrepris, se Dix ne vous eüst ceste part amené. Mais si tost conme vous i venistes, li deables qui vous savoit et virge et net de tous pechiés si conme hom terriens ne puet plus estre, n'osa atendre vostre compaingnie, ains s'en ala et perdi tout son pooir par vostre venue ; et lor failli l'aventure ou maint chevalier proisié s'estoient essaiié. Si vous ai ore conté la senefiance de ceste chose. » Et Galaad li dist qu'il i a greignour senefiance que on ne quide.

49. Cele nuit fu Galaad servis au mix que li frere porent. Au matin fist le vallet chevalier si come a celui tans estoit acoustumé. Quant il li ot fait ce qu'il devoit, se li demanda conment il avoit non. Et cil dist qu'il avoit non Melyans et estoit fils le roi de Danemarce. « Biaus amis, fait Galaad, puis que vous estes chevaliers et de si haut lignage conme de roi, si gardés que chevalerie soit si emploie en vous que

roi, en effet, après avoir reçu l'ordre de chevalerie, devrait briller en valeur sur tous les autres chevaliers, comme le rayon du soleil sur les étoiles. » Méliant répondit qu'il n'entamerait en rien, si Dieu le voulait, l'honneur de la chevalerie, car, quelque peine qu'il lui faudrait subir, il ne s'arrêterait pas. Galaad, alors, demanda son armure qu'on lui apporta, mais Méliant lui dit : « Seigneur, grâce à Dieu et grâce à vous, j'ai été fait, de votre main, chevalier, et j'en éprouve une si grande joie que je pourrais difficilement vous l'exprimer ! Mais vous savez bien que celui qui a ordonné un chevalier ne doit pas lui refuser le premier don qu'il lui demande, à condition que ce soit raisonnable. — C'est vrai, répondit Galaad ; mais pourquoi en parler ? — Parce que je veux solliciter une faveur ; et je vous prie de me l'accorder, car vous n'aurez pas à le regretter. — J'y consens, même au risque d'en avoir du tort. — Grand merci, dit Méliant. Ce que je vous demande, c'est de me laisser vous accompagner dans cette quête, jusqu'à ce que le sort nous sépare ; après, s'il nous rassemble à nouveau, de ne pas m'enlever votre compagnie pour la donner à un autre. »

50. Il commande alors qu'on lui équipe un cheval, car il veut partir avec Galaad : on s'exécute. Tous deux chevauchèrent tout le jour et toute la semaine. Et voici qu'un lundi matin[1] ils trouvèrent une croix, à une bifurcation de la route.

---

l'onours de chevalerie soit salvee : car puis que fix de roi a receü l'ordre de chevalerie, il doie aparoir sor tous autres chevaliers en bonté ausi conme li rais del soleil apert sor les estoiles. » Et cil respont que se Dix plaist, l'onours de chevalerie sera molt bien en lui salvee, car pour paine qu'il li coviengne a souffrir ne remandra il mie. Lors demande Galaad ses armes et on li aporte, et Melyans li dist : « Sire, pour Dieu merci et la vostre, vous m'avés fait chevalier, dont j'ai si grant joie que a paines le vous porroie je dire ; et vous savés bien que qui fait chevalier il ne li doit pas escondire le premerain don qu'il li rouve pour tant que ce soit chose raisnable. — Vous dites voir, fait Galaad ; ne mais pour coi le dites vous ? — Pour ce, fait il, que je vous voel demander un don : si vous proi que vous le me donés, car c'est une cose dont ja mals ne vous avenra. — Et je le vous otroi, fait Galaad, mais que je en deüsse estre grevés. — Grans mercis, fait Melyans : or vous demant je que vous me laissiés aler o vous en ceste queste, tant que aventure nous departe ; aprés, se aventure nous rasamble, ne me toilliés pas vostre compaingnie pour autrui doner. »

50. Lors conmande que on li apareille un cheval, car il velt aler o Galaad : et on si fait. Et il s'empart de laiens entre lui et Galaad tout le jour et toute la semaine. Si lor avint un lundi matin qu'il vinrent a une crois qui departoit un chemin en .II. Et il vienent

Ils s'en approchèrent et purent lire cette inscription gravée sur le bois : ÉCOUTE, CHEVALIER AVENTUREUX — TOI QUI CHERCHES LES AVENTURES : VOICI DEUX CHEMINS, L'UN À DROITE ET L'AUTRE À GAUCHE. CELUI DE GAUCHE, JE TE DÉFENDS DE LE PRENDRE, CAR IL FAUT ÊTRE TRÈS VALEUREUX POUR LE SUIVRE JUSQU'AU BOUT ; ET SI TU EMPRUNTES CELUI DE GAUCHE, TU RISQUES DE MOURIR VITE.

51. Méliant, après avoir lu l'inscription, dit à Galaad : « Ah, noble chevalier, au nom de Dieu, laissez-moi prendre la route de gauche, car c'est là que je pourrai savoir si j'ai la vaillance et l'audace nécessaires à qui prétend au prestige chevaleresque. — S'il vous agréait, répondit Galaad, ce serait plutôt à moi de le faire. » Méliant de répéter qu'il sera le seul à l'emprunter. Ils se séparent donc, et chacun prend sa route. Mais ici le conte cesse de parler de Galaad pour rapporter ce qui arriva à Méliant.

Galaad abolit les mauvaises coutumes du château aux Pucelles.

52. Le conte dit maintenant qu'après avoir quitté Galaad Méliant chevaucha jusqu'à la forêt séculaire qui s'étendait bien sur quatre lieues, et déboucha finalement le lendemain[1], à l'heure de prime, dans une prairie. Il vit une cathèdre sur laquelle était posée une splendide couronne d'or ; devant le siège, il y avait à même le sol de nombreux plateaux couverts de mets raffinés. Méliant regarde, mais à ce spectacle il

---

a la crois, et [*b*] trouvent letres qui erent entaillies el fust et disoient : OS TU, CHEVALIERS AVENTUROUS — QUI VAIS AVENTURES QUERANT ; VOIS CI .II. VOIES, L'UNE A DESTRE, L'AUTRE ASSENESTRE ; CELE ASSENESTRE TE DEFFENT JE QUE TU N'I ENTRES : CAR TROP I COVIENT ESTRE PRODOME QUI I ENTRE, ET EN PUET ISSIR ; ET SE TU A CELUI ASSENESTRE ENTRES, TOST I PORRAS PERIR.

51. Quant Melyans voit ces letres, si dist : « Ha, frans chevaliers, pour Dieu, laissiés moi entrer en cele assenestre, car ci porrai je connoistre s'il avra ja en moi prouece ne hardement par coi je doie avoir los de chevalerie. — S'il vous pleüst, fait Galaad, je i entraisse[a]. » Et cil dist que il n'i enterra se il non. Si s'en partent li un de l'autre et entre chascuns en sa voie. Mais atant se taist ore li contes de Galaad et parole de Melyan conment il li avint.

52. Or dist li contes que quant Melyans se fu partis de Galaad, qu'il chevaucha jusqu'en la forest anciene qui duroit bien .IIII. lieues, et tant qu'il vint l'endemain a ore de prime en une praerie : si voit une chaiiere ou il avoit une courone d'or trop bele et trop riche ; devant la chaiiere avoit pluisours tables par terre, raemplies de bons mengiers. Et il regarde ceste chose ; se ne li prent fain de nule chose qu'il voie fors de la courone, qu'il li est avis que bon seroit nés qui le

n'a d'appétit que pour la couronne : ce serait, à son avis, un honneur de la porter devant le peuple. Alors il s'en saisit, décidé à l'emporter, la passe à son bras droit et s'enfonce dans la forêt. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il vit venir derrière lui un chevalier sur une grande monture qui lui dit : « Chevalier, posez la couronne ! Apprenez que vous avez eu un geste malheureux. » À ces mots, comprenant qu'il lui faut combattre, Méliant fait demi-tour. Il se signe et implore : « Cher Seigneur Dieu, secourez votre nouveau chevalier ! » Mais l'autre surgit et le frappe si rudement qu'il lui enfonce le fer de la lance dans le côté gauche jusqu'à la hampe ; le choc est si violent qu'il le précipite au sol tant et si bien que le fer et un grand tronçon du bois restent fichés dans son flanc. Le chevalier s'approche, lui arrache la couronne du bras. « Seigneur chevalier, lâchez cette couronne, lui hurle-t-il, vous n'y avez pas droit ! » Et il repart comme il était venu. Méliant reste là, sans force pour se relever, persuadé qu'il est blessé à mort. Il se reproche de ne pas s'être fié à Galaad, car il lui en est arrivé malheur.

53. Il était tout à son chagrin lorsque Galaad, au hasard de sa route, passa par là. Voyant Méliant étendu sur le sol, blessé, il en fut consterné, car il le croyait bien touché mortellement. Et, s'approchant de lui : « Ah, Méliant, lui demande-t-il, qui vous a fait cela ? Pensez-vous en guérir ? » Méliant, le reconnaissant à la voix, lui répondit : « Ah,

---

porteroit en son chief devant le pueple. Lors le prent et dist qu'il l'enportera o soi ; si met son bras destre parmi et se remet en la forest. Si n'ot gaires alé quant il vit un chevalier sor un grant cheval venir aprés lui, qui li dist : « Dans chevaliers, metés jus la courone ; saciés que mar le feïstes. » Et quant il l'entent, si s'en retorne ariere, car bien voit que jouster le covient. Si se seigne et dist : « Biaus Sire Dix, aïdiés a vostre novel chevalier ! » Et cil vient maintenant et fiert Melyan si [*c*] durement qu'il li met le fer del glaive[a] el costé senestre a tout le fust et l'enpaint bien, si qu'il le porte a terre tel atourné que li fers li est remés el costé et grant partie del fust. Et li chevaliers s'aproce de lui et li oste la courone del bras, et li dist : « Sire chevaliers, laissiés ceste courone, car vous n'i avés droit ! » Si s'en tourna la dont il estoit venus. Et Melyans remest, qui n'a pooir de relever, conme cil qui quide estre navrés a mort. Si se blasme de ce qu'il ne creï Galaad, car il l'en est mescheü.

53. En ce que cil ert en tel dolour, avint que Galaad vint cele part si conme ses chemins l'i amaine. Et quant Galaad le vit jesir a terre si navré, si en fu molt dolans, car il quidoit bien qu'il fust a mort navrés. Si vint a lui et li dist : « Ha, Melian, qui vous a ce fait ? En quidiés vous garir ? » Et quant cil l'ot, si le reconnoist et li dist : « Ha,

seigneur, pour Dieu, ne me laissez pas mourir dans cette forêt ; mais transportez-moi dans une abbaye où je puisse recevoir les sacrements et mourir en bon chrétien. — Comment, Méliant, votre blessure, la croyez-vous fatale ? — Oui. » Galaad, très affecté, lui demande où sont ceux qui lui ont fait cela. Alors le chevalier qui avait blessé Méliant sortit des branchages. « Seigneur chevalier, dit-il à Galaad, prenez garde à moi, car je vous ferai tout le mal que je pourrai ! — Ah, seigneur, dit Méliant, c'est celui qui m'a tué. Pour Dieu, gardez-vous de lui ! » Galaad, au lieu de répondre, se dirige vers le chevalier qui venait à bride abattue, à si vive allure qu'il manque son coup. Mais Galaad le frappe si rudement qu'il lui enfonce la lance dans l'épaule ; il le renverse tout d'une pièce avec son cheval, et la lance vole en éclats. Galaad continue sa course, mais, tandis qu'il revient, il voit venir un chevalier en armes qui lui crie : « Chevalier, vous allez me laisser votre cheval ! » et brise la lance sur l'écu de Galaad, sans parvenir à le désarçonner. Galaad riposte en lui tranchant le poing gauche d'un coup d'épée. Se sentant mutilé, le chevalier s'enfuit, redoutant de mourir. Galaad, qui n'a pas envie de lui faire plus de mal, renonce à le poursuivre. Il revient vers Méliant, et, sans s'occuper du chevalier qu'il a abattu, se met à sa disposition, pour lui apporter aide et secours. « Seigneur, lui dit Méliant, si je pouvais supporter le trajet à cheval, j'aimerais que vous me mettiez en selle

---

sire, pour Dieu, ne me laissiés morir en ceste forest ; mais portés moi en une abeïe ou j'aie mes droitures et muire conme bons crestiens. — Conment, fait il, Melyan, estes vous si navrés que vous en quidiés morir ? — Oïl », fait il. Et Galaad en est trop dolans et li demande ou sont cil qui ce li ont fait. Lors issi des fuellies li chevaliers qui avoit Melyan navré, et dist a Galaad : « Sire chevaliers, gardés vous de moi, car je vous ferai del pis que je porrai. — Ha, sire, fait Melyans, c'est cil qui m'a ocis. Par Dieu, gardés vous de lui ! » Et Galaad ne respont mot, ains s'adrece vers le chevalier qui venoit grant aleüre ; et pour ce qu'il venoit si grant oirre, failli il a lui encontrer. Et Galaad le fiert si durement qu'il li met le glaive parmi l'espaulle ; si abat lui et le cheval tout en un mont et li glaives vole[a] em pieces. Et Galaad fait outre son poindre. Et en ce qu'il retournoit, si vit venir un chevalier armé qui crie : « Dans chevaliers, vous me lairés le cheval ! » Si li brise son glaive sor l'escu ; mais il nel remue de la sele. Et Galaad li retrenche de l'espee le poing senestre. Et quant il se sent mehaingnié, si tourne en fuies car paor a de morir. Et Galaad ne l'enchauce plus, conme cil qui n'a talent de lui faire plus de mal qu'il a eü ; ains retourne a Melyan et ne regarde plus le chevalier, ains li demande qu'il velt qu'il face ; car il fera pour lui ce qu'il porra. « Sire, fait il, se je pooie sousfrir le cheval-

devant vous, et me transportiez à une abbaye qui eſt près d'ici : je suis persuadé que, si j'y étais, on ferait tous les efforts possibles pour me guérir[1]. » Galaad lui répond qu'il le fera de tout cœur. « Mais il serait bon, ajoute-t-il, de vous retirer d'abord ce fer. — Ah, seigneur, répond Méliant, je n'en prendrais pas le risque avant d'être absous, car son extraction, je le crains, me ferait mourir. » Galaad l'inſtalle en selle devant lui et le ceinture de ses bras de peur qu'il ne tombe, si grande eſt sa faiblesse. Ils prennent la route, et à force de cheminer arrivent à une abbaye. À leur appel, les frères, très prévenants, leur ouvrent le portail et les accueillent avec beaucoup de gentillesse. Ils emportent Méliant dans une chambre tranquille. Sitôt désarmé, le chevalier demande son Sauveur, et on le lui apporte. Une fois qu'il s'eſt confessé et a demandé pardon à Dieu, en bon chrétien, il reçoit le corps du Chriſt. « Seigneur, dit-il ensuite à Galaad, maintenant la mort peut venir : je me suis bien prémuni contre elle. Vous pouvez donc essayer de retirer le fer de mon flanc. » Galaad empoigne le fer et l'extrait avec le bois. Méliant s'évanouit de douleur. Galaad demande s'il y a dans l'abbaye un frère apte à s'occuper des plaies du chevalier. « Seigneur, oui », répondent les frères, et ils font venir un moine âgé qui avait été chevalier. Ils lui montrent la plaie de Méliant. Après l'avoir examinée, le moine déclare qu'il l'aura guéri dans moins d'un mois.

---

chier, je voldroie que vous me meïssiés devant vous, et me portissiés a une abeïe qui eſt prés de ci : car je sai bien, se je eſtoie la, on i meteroit toutes les paines que on porroit, a moi garir. » Et il diſt que ce feroit il molt volentiers. « Ne mais il seroit bon, fait Galaad, que on [*d*] vous oſtaſt avant le fer. — Ha, sire, fait cil, je ne me metroie mie en aventure en iceſt point devant que je fuisse confés ; car je quit que je morroie au traire. » Il le met devant lui et l'enbrace qu'il ne li chiece quant molt le voit feble ; si s'en vont tout le chemin ; et errerent tant qu'il vinrent a une abeïe ; si apelerent et li frere, qui molt eſtoient prodome, lor ouvrirent la porte et les[*b*] rechurent molt doucement ; si enportent Melyan en une chambre coie. Et quant il l'ont desarmé, si demande son Salveor et on li aporte. Et quant il fu confés et il ot crié merci a Dieu come bons creſtiens, si rechut corpus Domini. Puis diſt a Galaad : « Sire, ore viengne la mors, car je m'en sui bien garnis encontre li. Ore poés essaiier a oſter le fer de mon cors. » Et il met la main au fer et le traiſt fors a tout le fuſt. Et cil se pasme de l'angoisse qu'il a. Et Galaad demande s'il a laiens frere qui des plaies au chevalier se sace entremetre. « Sire, oïl », font li frere. Si mandent un ancien moigne qui chevaliers avoit eſté ; se li mouſtrent la plaie Melyan ; et cil le regarde, si diſt qu'il le rendra sain dedens un mois.

54. À cette promesse, Galaad exulte. Il se fait désarmer et annonce qu'il restera tout ce jour et le lendemain pour savoir si la guérison de Méliant est vraiment possible. Après avoir ainsi séjourné trois jours[1], il demanda alors à Méliant comment il se sentait; le chevalier l'assura qu'il était sur la voie de la guérison. « Je vais donc pouvoir, dit Galaad, partir demain. — Ah, monseigneur Galaad, lui répond très tristement Méliant, allez-vous donc me laisser ici ? Nul plus que moi n'aimerait votre compagnie, si je pouvais la garder. — Seigneur, explique Galaad, je vous suis inutile ici, et j'aurais le plus grand besoin de faire autre chose que de me reposer : continuer la quête du saint Graal qui, pour moi, est commencée. — Comment, demande l'un des frères, est-elle donc entreprise ? — Oui, répond Galaad, et nous en sommes des compagnons. — Par ma foi, reprend le frère en s'adressant à Méliant, je vous le dis, seigneur chevalier : cette aventure vous est arrivée parce que vous avez péché. Et si vous m'expliquez comment vous vous êtes comporté depuis le début de la quête, je saurai vous montrer quel péché l'a causée. — Seigneur, répond Méliant, je vais vous en faire le récit. »

55. Il lui raconta alors comment Galaad l'avait fait chevalier, comment l'inscription qu'ils trouvèrent sur la croix interdisait le chemin de gauche, comment il l'avait pris et tout ce qui lui était arrivé. Le frère, homme de bien à la vie

---

54. De ceste chose a Galaad molt grant joie, et se fait desarmer et dist qu'il demouerra laiens tout le jour et l'endemain pour savoir s'il porroit garir. Si demoura en tel maniere laiens .III. jors ; lors demanda a Melyan conment il li estoit, et il dist qu'il estoit tournés a garison. « Dont m'en porrai je bien, fait il, aler demain. » Et cil respont, molt dolans : « Ha, mé sire Galaad, me lairés vous dont ci ? Ja sui je li hom el monde qui plus amast vostre compaingnie, s'il le peüst maintenir. — Sire, fait Galaad, je ne vous serf ici de riens ; et je eüsse greignour mestier d'autre chose faire que del reposer : de querre la queste del Saint Graal qui pour moi est conmencie. — Conment, fait uns des freres, est ele dont conmencie ? — Oïl, fait Galaad, et en sommes compaingnon. — Par foi, dont vous di je, fait li freres, sire chevaliers[a], que ceste aventure vous est avenue par vostre pechié : car se vous me dites vostre errement puis que la queste fu conmencie, je vous dirai bien par quel pechié ce avint. — Sire, fait Melyans, et je le vous dirai. »

55. Lors li conte conment Galaad l'avoit fait chevalier et des letres qu'il trouverent en la crois, qui deffendoient la voie assenestre et conment il i entra et tout ce qui li estoit avenu ; et li prodom qui ert de sainte vie et de haute clergie li dist : « Certes, sire, voire[*e*]ment sont ce des aventures del Saint Graal : car ausi ne m'avés dit chose

édifiante et au profond savoir, lui dit : « Pour sûr, seigneur, il s'agit sans aucun doute des aventures du saint Graal : tout, dans votre propos, renferme une haute signification. Avant votre adoubement, vous vous êtes confessé, de sorte que vous avez accédé à l'ordre de chevalerie purifié de tous les vices et de tous les péchés dont vous vous sentiez souillé.

56. « Ainsi, vous avez entrepris la quête du saint Graal tel qu'il vous fallait être. Mais lorsque le diable s'en aperçut, il fut très affligé et résolut de vous attaquer au bon moment. C'est ce qu'il fit, et je vais vous dire quand. Après être parti de l'abbaye où vous veniez d'être adoubé, votre première rencontre fut le symbole de la Vraie Croix, symbole le plus digne de confiance pour les chevaliers. Et ce n'est pas tout : il y avait ce message qui vous proposait deux chemins, l'un à droite et l'autre à gauche. Celui de droite a pour signification la voie de Jésus-Christ, la voie de piété où voyagent les chevaliers de Notre-Seigneur, les jours en suivant l'âme, les nuits en suivant le corps. Mais celui de gauche a pour signification la voie des pécheurs, où ceux qui l'empruntent succombent aux grands péchés. Comme il était moins sûr que l'autre, l'inscription en défendait l'accès à quiconque ne serait pas d'une valeur supérieure, c'est-à-dire assez ancré dans l'amour de Notre-Seigneur pour ne pas risquer de tomber dans le péché. Lorsque tu as vu le texte, tu t'es demandé tout étonné quelle en était la signification. Aussitôt le démon

---

ou il n'ait grant senefiance. Quant vous deüstes estre chevaliers, vous alastes a confesse, si que vous montastes en l'ordre de chevalerie nes et espurgiés de tous visces et de tous pechiés dont vous vous sentiés entechié.

56. « Ensi entrastes vous en la queste del Saint Graal tels come vous deviés estre. Mais quant li dyables vit ce, si fu molt dolans et pensa qu'il vous courroit sus si tost com il verroit son point ; et il si fist, et si vous dirai quant ce fut : quant vous partistes de l'abeïe ou vous fustes chevaliers, li premerains encontres que vous trovastes, ce fu li signes de la Vraie Crois ; c'est li signes ou chevalier se pueent plus fier. Et encore i avoit il plus : il i avoit un brief qui vous devisoit .II. voies, l'une a destre et l'autre assenestre ; par cele a destre devés vous entendre la voie Jhesu Crist, la voie de pitié ou li chevalier Nostre Signour oirrent de jours selonc l'ame et de nuis selonc le cors ; et par cele assenestre devés vous entendre la voie des pecheours ou li grant pechié avienent a ciaus qui s'i metent ; et pour ce que l'une n'ert mie si seüre come l'autre, deffendoit li briés[a] que nus s'i meïst s'il n'ert plus prodom que autres, c'est a dire s'il ne fust si fondés en l'amour Nostre Signour qu'il ne peüst chaoir em pechié ; et quant tu veïs le brief, tu t'esmerveillas que ce pooit estre ; maintenant te feri li

t'a frappé d'un de ses aiguillons. Sais-tu lequel ? L'orgueil, car tu croyais que ta vaillance te ferait réussir. C'est ainsi que tu as été abusé, car l'écrit parlait de la chevalerie célestielle, tandis que tu as compris la terrestre, ce qui t'a fait verser dans l'orgueil, et par là tomber en état de péché mortel. Après que tu as quitté Galaad, le démon qui t'avait trouvé faible entra en toi se disant qu'il n'avait pas encore assez fait s'il ne te poussait de nouveau à succomber, si bien que, de péché en péché, il pût te conduire en enfer.

57. « Alors il plaça devant toi une couronne d'or, et tu l'as convoitée dès le premier instant. En t'en emparant, tu commis deux péchés mortels : orgueil et cupidité. Il vit que la convoitise avait fait son œuvre et que tu emportais la couronne. Se glissant alors dans le corps d'un chevalier pécheur, qui était sa possession, il l'infecta tellement du désir de mal faire que ce chevalier eut envie de te tuer. Il t'attaqua, la lance dressée, et t'aurait tué ; ton signe de croix te protégea. Mais, comme tu étais entré au service du démon, Notre-Seigneur te mena jusqu'à redouter la mort, pour qu'à l'avenir tu te fies plus à son aide qu'à ta force. Pour venir à ton secours, il envoya Galaad, ce saint chevalier, contre les deux chevaliers qui représentaient les deux péchés que tu avais en toi ; ces deux furent incapables de résister parce qu'ils étaient en état de péché mortel. J'ai fini de vous exposer le sens de

---

anemis d'un de ses dars — et sés tu del quel ? D'orguel : car tu pensoies que tu t'en istroies par ta prouece ; et ensi fus tu decheüs par entendement, car li escris parloit de la chevalerie celestiel et tu entendis de la seculer, par coi tu entras en orguel, et par ce cheïs em pechié mortel ; et quant tu t'en fus partis de Galaad, li anemis qui t'avoit trové feble se mist en toi, et dist[b] que poi avoit encore fait s'il ne te faisoit encore entrer en autre pechié, si que de pechié en pechié te meïst en infer.

57. « Lors apareilla devant toi une courone d'or et lors cheïs tu en convoitise si tost conme tu le veïs ; et si tost come tu le presis cheïs en .II. pechiés mortels : ce fu orguel et covoitise, et il vit que tu avoies covoitise menee a oevre, et que tu la courone emportoies. Il se mist lors el cors d'un chevalier pecheour et l'entecha tant de mal faire, conme cil qui siens estoit, qu'il ot talent de toi[a] ocirre : si t'acourut lance levee et t'eüst ocis : mais la crois que tu feïs te garandi ; mais pour ce que tu estoies entrés en son service, te mena il jusques a paour de mort, pour ce que tu te fiasses mix une autre fois en l'aïde Nostre [f] Signour que en ta force. Et par ce que tu eüsses par lui secours, t'envoia il Galaad cest saint chevalier, as .II. chevaliers qui senefioient les .II. pechiés qui en toi estoient herbergié, et n'i porent durer pour ce qu'il erent em pechié mortel. Si vous ai ore

vos aventures. » Ils conclurent à l'étonnante beauté de cette signification.

58. Le frère et Galaad parlèrent beaucoup des aventures du saint Graal. Cette nuit-là, à force de l'en prier, Galaad obtint de Méliant de s'en aller quand il voudrait ; puisque Méliant y consentait, il annonça son départ pour le lendemain à l'aube. Au point du jour[1], après avoir entendu la messe, il partit, non sans avoir recommandé à Dieu les frères et Méliant. Il chevaucha bien des jours sans rencontrer d'aventure digne d'être contée[2]. Un beau jour, alors qu'il venait de quitter le logis d'un vavasseur[3] sans avoir entendu la messe (il était très fâché le jour où il n'entendait pas l'office de Notre-Seigneur), il remarqua à quelques pas de lui une chapelle mais, quand il y arriva, il n'y trouva personne : elle était en ruine. Il s'agenouilla toutefois, et pria Notre-Seigneur de le conseiller[4]. Sa prière achevée, il entendit une voix : « Écoute, chevalier aventureux : rends-toi directement au château aux Pucelles, pour en abolir les mauvaises coutumes. » Remerciant Dieu de lui avoir ainsi dévoilé sa mission, il se met aussitôt en selle et s'en va. Il aperçoit alors assez loin dans une vallée un château fortifié, bien situé, que traversait un large torrent : la Saverne[5]. Il se dirige vers le château, près duquel il rencontre un homme de grand âge, pauvrement vêtu, qui le salue. Galaad lui rend son salut et lui

---

devisé par quel senefiance ces aventures vous sont avenues. » Et il dient que ceste senefiance est bele et merveillouse.

58. Assés parlerent des aventures del Saint Graal entre le prodome et Galaad. Cele nuit proia tant Galaad a Melyan qu'il li dona congié d'aler ent de quele ore que il voldroit ; et il dist puis qu'il l'otroie, qu'il s'en ira l'endemain si tost com il sera ajorné. L'endemain, si tost com il ot oï messe, s'emparti et conmanda les freres a Dieu, et Melyan. Et chevaucha mainte journee sans aventure trover qui a conter face. Un jour avint qu'il se fu partis de chiés un vavasor, si n'ot pas oï messe : car il li anoioit molt le jour qu'il n'ooit le service Nostre Signour. Lors voit devant lui une chapele, et quant il i vint, si n'i trova ame car ele ert toute gaste. Il s'agenoulla toutes voies et pria Nostre Signor[a] qu'il le conseillast ; et quant il ot sa proiere faite, se li dist une vois : « Os tu, chevaliers aventurous : va t'ent droit au Chastel as Puceles et en oste les malvaises coustumes qui i sont. » Et quant il ot ce, si en mercie Nostre Signour de ce qu'il li avoit envoié son message ; si est tantost montés et s'en vaist. Et lors voit auques loing en une valee un chastel fort et bien seant, et parmi couroit une aigue forte et roide que on apeloit Saverne, et il tourne cele part ; et quant il vint prés, si encontre un home povrement vestu, de grant aage, si le salue ; et Galaad li rent son salu et li

demande le nom du château. « Le château aux Pucelles, lui dit-il : château maudit comme le sont tous ses habitants, car toute pitié en est exclue, seule y règne la dureté[6]. — Et pourquoi ? s'étonne Galaad. — Parce qu'on y inflige un affront à tous ceux qui y passent. C'est pourquoi je vous conseille, chevalier, de faire demi-tour : avancer ne pourrait vous causer que de la honte. — Que Dieu soit avec vous, sage vieillard, répond Galaad ; mais je m'en voudrais de revenir en arrière. »

59. Il quitte alors le vieil homme et inspecte son armement pour vérifier que rien n'y manque. Après avoir constaté que tout va bien, il galope vers le château. Il rencontre alors sept jeunes filles sur des montures magnifiques, qui le préviennent : « Seigneur chevalier, vous avez franchi les bornes ! » Mais, répond-il, ce ne sont pas les bornes qui le feront renoncer à se rendre directement au château. Et nonobstant il continue, jusqu'au moment où il rencontre un jeune homme qui lui déclare que les gens du château lui défendent d'aller plus loin sans connaître ses intentions. « Mais je ne veux, assure Galaad, qu'observer la coutume du château. — Pour sûr, répond le jeune homme, vous la désirez à votre détriment, cette coutume, où jamais un chevalier n'a réussi. Mais attendez-moi ici et vous aurez ce que vous demandez. — Fais vite, dit Galaad, et avance mon affaire. »

60. Le jeune homme retourne au château, et peu après

---

demande conment li chastiaus avoit non, et il dist : « Li Chastiaus as Puceles : c'est li chastiaus maleois, et tout cil sont maleoit qui i conversent : car toute pitiés en est fors, et toute durtés i abite. — Pour coi ? fait Galaad. — Pour ce, fait cil, que on i fait honte a tous ciaus qui i trespassent : et pour ce vous lo je, sire, que vous vous retournés, car d'aler avant ne vous porroit venir se hontes non. — Or vous consaut Dix, sire prodom, fait Galaad, car li retournés me seroit molt griés. »

59. Lors s'enpart del prodome et regarde a ses armes que riens n'i faille. Et quant il voit qu'il est bien, si s'en vait grant oirre vers le chastel. Lors encontre .VII. puceles montees molt richement qui li dient[a] : « Sire chevaliers, vous avés les bousnes passees ! » et il dist que ja pour bousnes ne laira qu'il n'aille tout droit au chastel : si vait toutes voies avant, tant qu'il encontre un vallet qui li dist que cil del chastel li deffendent qu'il n'aille avant [*412a*] devant que on sace qu'il velt. « Et je ne voeil, fait il, fors la coustume del chastel avoir. — Certes, fait cil, c'est la coustume que vous mar desirés, et vous l'avrés tele que onques chevaliers ne pot achiever. Mais atendés moi ci et vous avrés ce que vous demandés. — Or va tost, fait Galaad, et si me haste la besoigne. »

60. Li vallés s'en vait el chastel, et ne demoura gaires que Galaad

Galaad en voit sortir sept chevaliers, tous frères, qui lui crient : « Seigneur chevalier, prenez garde à nous, nous ne vous promettons que la mort ! — Comment, proteste Galaad, voulez-vous tous me combattre en même temps ? — Oui : la coutume l'exige[1]. » À ces mots, il les laisse s'élancer et, la lance baissée, frappe le premier qu'il affronte et le jette à terre : c'est de peu s'il ne lui brise la nuque. Les autres le frappent tous ensemble sur l'écu sans parvenir à le désarçonner. Et néanmoins par le choc de leurs lances ils s'immobilisent en pleine course, et peu s'en faut qu'ils ne le renversent. Dans cet affrontement, toutes les lances furent brisées. De la sienne, Galaad a abattu trois combattants. Empoignant alors son épée, il attaque les quatre autres, qui ne sont pas en reste. La bataille atteint une rare intensité, jusqu'au moment où ceux qui avaient été abattus se remettent en selle. La bataille redouble alors, âpre et périlleuse. Mais celui qui d'entre tous les chevaliers est le meilleur montre une telle énergie qu'il les oblige à quitter la place. Il les traite à l'épée de sorte qu'il leur fait jaillir le sang du corps : l'armure ne les en protège pas. Sa force et sa rapidité sont si grandes qu'ils ne croient pas avoir affaire à un être humain, car aucun être humain n'aurait pu endurer la moitié de ce qu'il a supporté. Ils sont effrayés, à le voir inébranlable, et d'une force qui n'a pas faibli depuis le commencement. Et le fait est —

---

en vit issir .VII. chevaliers qui estoient frere, qui dient a Galaad : « Sire chevaliers, gardés vous de nous, car nous ne vous asseürons que de la mort. — Conment, fait Galaad, volés vous tout ensamble combatre a moi ? — Oïl, font il, car tele est la coustume. » Quant il ot ce, si lor laisse courre, le glaive alongié, et fiert le premerain qu'il encontre si qu'il le porte a terre, que a poi qu'il ne li a le col brisié. Et li autre le fierent tout ensamble sor l'escu : mais de la sele nel porent remuer. Et nonpourquant a toute la force de lor lances arestent il tout a cheval es plains cours, que a poi qu'il ne l'abatent. A cel encontre furent toutes lor lances depecies ; si en a Galaad abatus .III. de son glaive ; et il met la main a l'espee et court sus a ciaus qui devant lui estoient, et cil ausi a lui, si conmence la mellee grans et merveillouse, et tant que cil qui furent abatu en furent remonté. Lors reconmence la mellee grans et perillouse. Mais cil qui de tous chevaliers est li miudres s'esforce tant qu'il lor fait a force guerpir place ; et les atourne tels a l'espee que armeüre ne les puet garantir qu'il ne lor face le sanc saillir des cors. Si le trovent de tel force et de tel vistece qu'il ne quident pas qu'il soit hom terriens : car il n'a home el monde qui la moitié peüst souffrir qu'il a souffert. Si s'esmaient molt, car il voient qu'il ne le pueent de la place remuer, ains le trovent adés d'autretel force conme au conmencement. Car ce fu verités de lui,

l'histoire du saint Graal l'atteste[2] — que personne ne put observer chez lui les marques d'une quelconque lassitude au combat[3].

61. La bataille dura ainsi jusqu'après midi, avec sept frères d'une très grande vaillance. Mais quand arriva cette heure-là, ils se sentirent exténués et défaits au point d'être dans l'incapacité de se défendre. Alors l'homme infatigable les jette à bas de leurs chevaux ; eux, comprenant qu'ils ne peuvent plus tenir, prennent la fuite. Galaad, au lieu de se lancer à leur poursuite, se rend au pont qui livrait passage. Il rencontre alors un homme aux cheveux blancs, vêtu de l'habit religieux, qui lui apporte les clefs du château. « Seigneur, lui dit-il, prenez ces clefs. Maintenant vous pouvez user de ce château et de ses habitants comme bon vous semble. Vous avez tant fait que ce château est à vous. » Galaad prend les clefs et entre dans le château. C'est pour voir aussitôt, dans les rues, un nombre incalculable de jeunes filles, toutes à lui crier : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Nous avons longtemps attendu d'être délivrées par vous ! Dieu soit béni de vous avoir conduit ici, car autrement nous n'aurions jamais été libérées de ce triste château. » Il souhaite en réponse que Dieu les bénisse.

62. Prenant alors sa monture par le mors, elles l'emmènent jusqu'au donjon, lui font mettre pied à terre presque de force, car il dit qu'il est encore trop tôt pour l'étape. « Ah,

---

si come l'estoire del Saint Graal le tesmoigne, que pour travail de chevalerie ne fu il onques nus qui lassé le veïst onques.

61. En tel maniere dura la bataille jusqu'aprés miedi, et li .VII. frere erent de molt grant proece. Mais quant il vinrent a cele ore, il se troverent si las et si traveillié et si mal atourné qu'il n'avoient pooir d'aus deffendre ; et cil qui onques ne recroit les vait abatant des chevaus ; et quant il voient qu'il ne pueent durer, si s'en tournent fuiant. Et quant il voit ce, si ne les enchauce plus, ains vait au pont par la on i passoit. Et lors en [b] contra un home chenu vestu de robe de religion qui li aportoit les clés de laiens et li dist : « Sire, tenés ces clés. Ore poés vous faire de cest chastel et de ciaus qui i sont, vostre volenté : car vous avés tant fait que li chastiaus est vostres. » Et il prent les clés, et entra el chastel ; et si tost com il est ens, si voit par les rues tant de puceles qu'il ne set le nombre, et toutes li dient : « Sire, bien veigniés vous. Molt avons nous atendue vostre delivrance, et beneois soit Dix qui ceste part vous a amené, car autrement n'en fuissiens nous jamais delivrees de cest dolerous chastel. » Et il respont que Dix les beneïe.

62. Lors le prendent au frain et l'enmainent en la maistre fortErece, et le fisent descendre ausi conme a force ; car il disoit qu'il

seigneur, s'écrie une demoiselle, que faites-vous ? Si vous partez déjà, pour sûr, ceux que vous avez mis en fuite par votre vaillance vont revenir ce soir pour rétablir la triste coutume qu'ils ont si longtemps maintenue au château : vos efforts seraient peine perdue. — Qu'attendez-vous donc de moi ? répond-il. Je suis tout disposé à faire ce que vous voulez, pourvu que le résultat me paraisse bon. — Nous désirons, dit la demoiselle, que vous convoquiez tous les chevaliers et les vavasseurs des alentours, dont les fiefs, au voisinage, dépendent du château, et que vous leur fassiez jurer sur les reliques, à eux comme à tous ceux du château, qu'ils n'observeront plus jamais cette coutume. » Galaad y consent. Elles le conduisent alors au logis principal. Il descend de cheval, enlève son heaume et monte dans la grande salle. Sur ces entrefaites, une demoiselle sortit d'une chambre, apportant un cor d'ivoire précieusement orné de bandes qu'elle remit à Galaad. « Seigneur, lui dit-elle, si vous souhaitez la venue de ceux qui désormais tiendront des territoires de vous, sonnez ce cor qu'on peut bien entendre à dix lieues. » Galaad approuve ; il donne le cor à un chevalier qui se trouvait à ses côtés. Celui-ci le prend et en sonne si fort qu'on peut bien l'entendre de partout. Satisfait, Galaad remet le cor à un jeune homme. Puis tous s'asseyent autour de lui. Il demande alors à celui qui lui a remis les clefs s'il

---

n'estoit pas tans de herbergier. Et une damoisele li dist : « Ha ! sire, que est ce que vous faites ? Certes, se vous ensi vous en alés, cil qui par vostre prouece s'en sont fui revenront encore anuit et reconmenceront la dolerouse coustume que il ont tant longement maintenue el chastel ; et ensi seriés vous pour noient traveilliés. — Que volés vous, fait il, que je en face ? Je sui tous prés de faire vos volentés, pour ce que je voie que ce soit bon a faire. — Nous volons, fait la damoisele, que vous mandés tous les chevaliers et les vavasours de ci entour, qui tienent lor fiés de ci entour del chastel, et lor faites jurer sor sains, et a tous ciaus de chaiens, que ja mais ne maintenront ceste coustume. » Et il l'otroie. Quant il l'orent mené jusques a la maistre maison, si descent et oste son hialme et monte el palais. Et maintenant issi une damoisele d'une cambre, qui aportoit un cor d'ivoire bendé molt richement ; si le baille a Galaad et li dist : « Sire, se vous volés que cil viegnent qui des ore mais tenront terres de vous, sonnés cest cor que on puet bien oïr de .x. lieues loing. » Et il dist que c'est bien a faire, si le baille a un chevalier qu'il vit devant lui ester ; et cil le prist et le sona si hautement que on le pot bien oïr de toutes pars. Et il dist que c'est bien fait, si le baille a un vallet ; et quant il a ce fait, si s'asient entour Galaad. Et il demande a celi qui li a les clés baillies s'il

est prêtre. « Oui, dit-il. — Vous allez donc m'apprendre, poursuit Galaad, en quoi consiste cette coutume locale qui a fait de toutes ces demoiselles des prisonnières. — Volontiers.

63. « Voilà plus de sept ans, c'est la vérité, les sept frères que vous avez vaincus arrivèrent dans ce château par hasard, et furent logés par le duc Lynor, alors seigneur de toute cette contrée, et l'honnêteté même. Le soir, après le repas, une querelle éclata entre les sept frères et le duc, car ils voulaient prendre de force une de ses filles ; et finalement le duc fut tué, ainsi que l'un de ses fils, tandis que sa fille, cause de la bagarre, perdait sa liberté. Les sept frères, ensuite, s'emparèrent du trésor du château, firent venir des chevaliers et des hommes d'armes et déclenchèrent la guerre contre le pays, tant et si bien que, ayant le dessus, ils mirent les fiefs des vassaux sous leur dépendance. Très affectée par ce résultat, la fille du duc eut ce propos énigmatique : "Assurément, seigneurs, que vous soyez ici les seigneurs ne doit pas nous inquiéter : de même, en effet, que votre possession a pour origine une femme, de même serez-vous spoliés du château par une demoiselle, et tous les sept vous échouerez au combat du fait d'un seul chevalier." En réponse aux propos de la jeune fille les sept chevaliers décrétèrent qu'ils arrêteraient désormais toute demoiselle qui passerait par ce château jusqu'au moment où viendrait le chevalier qui serait leur vainqueur. C'est ce qu'ils ont fait jusqu'à maintenant, aussi le

---

ert prestres. Et cil dist : « Oïl. — Ore me dites dont, fait il, la costume de chaiens ou toutes cestes damoiseles furent prises. — Volentiers », fait li prestres.

63. « Voirs est qu'il a .vii. ans passés que li .vii. frere que vous avés conquis vinrent en cest chastel par aventure, et se herbergierent avoc le duc Lynor qui [*c*] ert sires de tout cest païs, et estoit li plus prodom que on seüst. La nuit, quant il orent mengié, monta uns estris entre les .vii. freres et le duc pour une soie fille que li .vii. frere voloient avoir a force, tant que li dus i fu ocis et uns siens fils, et cele retenue por qui la mellee conmencha. Et quant li .vii. frere orent ce fait, si prisent le tresor de laiens et manderent chevaliers et sergans et conmencierent la guerre encontre ciaus del païs ; et tant fisent qu'il les misent au desos et tinrent lor fiés d'aus. Quant la fille au duc vit ce, si en fu molt courecie, et dist ausi conme par devinaille : "Certes, fist ele, signor, se vous avés la signourie de cest chastel, il ne nous puet chaloir : car ausi conme vous l'avés ore par ocoison de feme, ausi le perdrés vous par damoisele, et en serés tout .vii. recreant par le cors d'un sol chevalier." Et il disent, pour ce qu'ele en avoit ce dit, ne passeroit il jamais damoisele par cest chastel que il ne le retenissent jusqu'a tant que li chevaliers venroit par qui il seroient vaincu. Si

château a-t-il été appelé "aux Pucelles". — Mais la demoiselle, demande Galaad, pour qui la bagarre a commencé, est-elle encore en vie ? — Non, seigneur, répond le prêtre, elle est morte. Mais il reste une demoiselle, sa sœur cadette. — Et dans quelles conditions, reprend Galaad, vivaient ces demoiselles ? — Seigneur, on les traitait très mal. — Elles sont libres désormais », dit Galaad.

64. À l'heure de none commencèrent à affluer au château ceux qui avaient appris qu'il était conquis. Ils firent un accueil très chaleureux à Galaad qu'ils considéraient comme leur seigneur. Mais celui-ci, sans attendre, investit la fille du duc du château et de tout ce qui en dépendait, et obtint de tous ceux du pays l'hommage à la demoiselle. Il leur fit alors jurer à tous, sur les reliques, d'abolir à tout jamais cette coutume. Les demoiselles retournèrent chacune dans son pays[1]. Galaad resta là tout le jour : il fut amplement fêté. Le lendemain l'on apprit le meurtre des sept frères. « Mais qui les a tués ? demanda Galaad. — Seigneur, lui dit-on, hier, quand ils vous ont quitté, ils ont rencontré sur cette colline monseigneur Gauvain, Gaheriet et monseigneur Yvain. Les deux camps se sont combattus et la défaite a été pour les sept frères. » Galaad est éberlué ; mais il se fait apporter ses armes. Une fois équipé, il part, escorté longtemps par les habitants du château, qu'il prie enfin de s'en retourner, pour

---

l'ont ensi fait jusqu'à ore, si a puis esté apelés li chastiaus "as Puceles". — Et cele damoisele, fait Galaad, par qui la mellee fu conmencie, est ele encore vive ? — Nenil, sire, fait cil, ains est morte. Mais une damoisele sa suer plus jouene de li i est. — Et conment estoient ces damoiseles ? fait Galaad. — Sire, fait cil, eles avoient molt de malaises. — Ore en seront fors », fait Galaad.

64. A ore de nonne conmencha li chastiaus a emplir de ciaus qui la novele savoient que li chastiaus estoit conquis : si fisent grant joie a Galaad conme celui qu'il tenoient a signour. Et il ravesti maintenant la fille au duc del chastel et de ce que i apendoit, et fist tant que tout cil del païs devinrent home a la damoisele. Et lors fist a tous jurer sor sains que il jamais ceste coustume ne maintenroient. Si s'en ralerent les damoiseles chascune en son païs. Toute jour demoura laiens Galaad : se li fist on molt grant joie. A l'endemain vint la novele laiens que li .vii. frere estoient ocis. « Et qui les ocist ? fait Galaad. — Sire, font cil, hier quant il s'enpartirent de vous, si encontrerent en cel tertre monsignour Gavain et Gaheriet et monsignor Yvain. Si coururent sus les uns as autres, si tourna la desconfiture sor les .vii. freres. » Et il s'esmerveille molt de ceste aventure et demande ses armes et on li aporte. Et quant il est armés, si s'enpart del chastel et cil le convoient grant piece, tant qu'il les fait retourner, et entre en

prendre sa route et chevaucher tout seul. Mais ici, le conte cesse de parler de lui et revient à monseigneur Gauvain.

La confession de Gauvain.

65. Le conte rapporte qu'après avoir quitté ses compagnons monseigneur Gauvain chevaucha de longues journées sans trouver d'aventure qui vaille le récit, pour arriver finalement à l'abbaye où Galaad avait pris l'écu blanc à la croix rouge. On lui retraça toutes les aventures qu'il avait accomplies. Il s'informa alors de la direction suivie par Galaad et s'engagea sur sa trace. Il chevaucha jusqu'au moment où le sort le conduisit là où Méliant restait alité, malade. Celui-ci, dès qu'il eut reconnu monseigneur Gauvain, lui apprit que Galaad avait quitté l'abbaye le matin même. « Au nom de Dieu, dit monseigneur Gauvain, suis-je assez malchanceux ! Je suis le plus malheureux chevalier du monde, moi qui suis Galaad de si près sans parvenir à le rejoindre ! Assurément, si Dieu m'accordait de pouvoir le rattraper, plus jamais je ne le quitterais, pour peu qu'il aimât autant ma compagnie que moi la sienne ! »

66. Un des frères de l'abbaye, qui avait entendu ces propos, s'adressa à monseigneur Gauvain : « Assurément, seigneur, aller de concert, tous deux, ne serait pas convenable, car vous êtes un serviteur mauvais et infidèle, alors qu'il est un chevalier modèle. — Seigneur, répondit monseigneur Gauvain,

---

son chemin et chevauche tous seüs. Mais ici endroit se taist li contes de lui et retourne a parler de monsignour Gavain.

65. [*d*] Or dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis de ses compaignons, qu'il chevaucha mainte journee sans aventure trover qui a conter face, tant que il vint a l'abeïe ou Galaad avoit pris l'escu blanc a la crois vermeille : se li conta on toutes les aventures qu'il avoit achievees. Et quant il oï ce, si demanda quel part il estoit alés, et on li dist et il se mist el chemin aprés lui ; si chevaucha tant que aventure l'amena la ou Melyans gisoit malades. Et quant il connait monsignor Gavain, se li dist noveles de Galaad qui s'en ert partis au matin. « Dix ! fait mé sire Gavains, conme je sui mescheans ! Or sui je, fait il, li plus maleürous chevaliers del monde, qui vois aprés cel chevalier de si prés et si nel puis trover ! Certes, se Diex donast que je le peüsse ataindre, jamais de lui ne departesisse, pour qu'il amast autretant ma compaingnie conme je feroie la soie ! »

66. Ceste parole oï uns des freres de laiens ; si respondi a monsignour Gavain : « Certes, sire, la compaingnie de vous .II. ne seroit pas bien seans, car vous estes sergans malvais et desloiaus, et il est tels chevaliers com il doit estre. — Sire, fait mé sire Gavains, a ce que vous me dites me samble il que vous me connoissiés bien. —

d'après vos propos il me semble que vous me connaissez bien. — Seigneur, continua le religieux, mieux que vous ne pensez. — Cher seigneur, reprend monseigneur Gauvain, vous pouvez donc bien m'expliquer, s'il vous plaît, en quoi je mérite votre accusation. — Je ne vous le dirai pas, mais vous trouverez bien, le moment venu, quelqu'un qui s'en chargera. » Pendant ce temps, un chevalier en armure mit pied à terre dans la cour de l'abbaye, et les frères s'empressèrent à le désarmer. Reconnaissant son frère Gaheriet, monseigneur Gauvain accourt vers lui bras ouverts, l'accueille chaleureusement et lui demande s'il eﬆ en pleine forme. « Oui, grâce à Dieu », répond Gaheriet. Ce soir-là, les frères de l'abbaye furent pour eux aux petits soins. Le lendemain, au point du jour, ils entendirent la messe, tout armés, à l'exception de leurs heaumes. Puis, une fois équipés, ils quittèrent l'abbaye et chevauchèrent jusqu'à l'heure de prime. Regardant alors devant eux, ils aperçurent monseigneur Yvain qui chevauchait tout seul, et le reconnurent à ses armes. Ils lui crient de s'arrêter. Lui, attentif en entendant son nom, s'arrête. Il les reconnaît alors à leur voix. Les deux frères, chaleureux, lui demandent ce qui s'eﬆ passé pour lui. Rien, répond monseigneur Yvain, car il n'a jamais trouvé d'aventure à son gré. « Chevauchons donc ensemble, dit Gaheriet, jusqu'à ce que Dieu nous envoie une aventure. » Ils acceptent, et poursuivent leur chemin tous trois de conserve. Leur chevauchée les amena finalement à

Sire, fait li prodom, je vous connois mix que vous ne quidiés. — Biaus sire, fait mé sire Gavains, dont me poés vous bien dire, s'il vous plaiﬆ, en coi je sui tels conme vous me metés sus. — Je nel vous dirai mie, fait cil, mais vous troverés bien par tans qui le vous dira. » En ce qu'il parloient ensi, entra laiens uns chevaliers armés, et descendi en la court et li frere le coururent desarmer. Et mé sire Gavains connoiﬆ que c'eﬆ Gaheriés ses freres, et li court les bras tendus et li fait joie merveillouse et li demande [*e*] s'il eﬆ sains et haitiés. Et il diﬆ : « Oïl, Diu merci. » Cele nuit furent bien servi des freres de laiens. Et l'endemain, si toﬆ com il ajourna, oïrent messe, tout armé fors de lor hialmes. Et quant il furent armé, si s'enpartirent de laiens et errerent jusqu'a ore de prime et regarderent devant els, et voient monsignour Yvain tout seul chevauchant, et il le conoissent bien as armes qu'il portoit : se li crient qu'il s'arreﬆ. Et il se regarde quant il s'ot nomer, si s'areﬆe. Lors les connoiﬆ[a] a la parole. Et li font grant joie, et li demandent[b] conment il l'a puis fait. Et il respont qu'il n'a riens fait, ne onques puis ne trova aventure qui li pleüﬆ. « Ore chevauchons tout .III. ensamble, fait Gaheriés, tant que Dix nous envoiﬆ aventure[c] », et il l'otroient. Si acoillent lor chemin tout .III. ensamble ; si ont tant chevauchié qu'il vinrent

proximité du château aux Pucelles, le jour même où le château avait été conquis. Et les sept frères, voyant les trois chevaliers, de hurler : « Attaquons-les, ils sont de ceux qui nous ont spoliés : des chevaliers en quête d'aventures. »

67. Ils s'élancèrent alors vers les trois compagnons, leur criant de prendre garde car ils sont voués à la mort. Entendant la menace, ceux-ci tournent bride. Et dès la première joute, trois des sept frères trouvent la mort : monseigneur Gauvain en tue un, Gaheriet un autre et monseigneur Yvain le troisième. Dégainant alors l'épée, les trois compagnons attaquent les autres, qui se défendent de leur mieux ; mais assez mal, car ils sont exténués, tant la bataille que leur a livrée Galaad a été rude. Les trois compagnons, qui étaient des chevaliers experts et vaillants, les traitent si brutalement qu'ils ont tôt fait de les tuer. Ils les laissent morts sur place, pour continuer au hasard. Comme ils ne prennent pas vers le château aux Pucelles, ils manquent Galaad. Se séparant, ils suivirent chacun son chemin. Monseigneur Gauvain chevaucha jusqu'à un ermitage ; l'ermite était dans la chapelle et chantait les vêpres de Notre-Dame. Gauvain descend de cheval pour les entendre. Il demande ensuite le gîte au nom de la sainte charité, et l'ermite le lui accorde sans façons.

68. Le soir, l'ermite demanda à monseigneur Gauvain qui il était. Gauvain lui donna tous les renseignements voulus et

---

prés del Chastel as Puceles, et ce fu le jor meïsmes que li chastiaus fu conquis. Quant li .VII. frere virent les .III. chevaliers, si disent : « Ore a els ! car il sont de ciaus par qui nous somes desireté : des chevaliers aventurous. »

67. Lors coururent as .III. compaingnons et lor crient qu'il se gardent car il sont venu a la mort. Quant il oïrent ceste parole, si lor adrecent les testes des chevaus. Si lor avint a la premiere jouste que li .III. des .VII. freres morurent, car mé sire Gavains en ocist un et Gaheriés l'autre et mé sire Yvains le tiers. Lors traient les espees et coururent sus as autres, et cil se deffendent si com il poent ; mais ce n'ert mie molt bien, conme cil qui molt estoient las et traveillié, car grant estour et grant mellee lor avoit Galaad rendue. Et cil, qui estoient prodome et bon chevalier, les mainnent si mal qu'il les ocient em poi d'eure[a]. Si les laissent en la place tous mors et s'en tournent si conme aventure les mainne. Et ne tournent mie vers le Chastel as Puceles : et par ce perdirent il Galaad. Si se departirent et tint chascuns sa voie. Et mé sire Gavains chevaucha jusqu'a un hermitage ; et trova que li hermites ert en sa chapele et chantoit vespres de Notre Dame. Et il descent de son cheval et les oï ; et puis demande l'ostel pour sainte charité ; et cil li otroie bonement.

68. Le soir, demanda li prodom a monsignour Gavain qui il estoit, et

lui parla de la quête dans laquelle il s'était engagé. Apprenant qu'il s'agit de monseigneur Gauvain, l'ermite lui dit : « Assurément, seigneur, s'il vous agréait, de tout cœur j'aimerais être fixé sur votre vie. » Il commence alors à lui parler de confession, en lui mettant devant les yeux de très beaux passages édifiants de l'Évangile, et l'incite à se faire absoudre par lui, moyennant quoi il le conseillera aussi bien que possible. « Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, si vous acceptiez de me commenter un propos qu'on m'a tenu avant-hier, je ne vous cacherais rien sur ma vie : vous me paraissez plein de sagesse et je sais bien que vous êtes prêtre. » L'ermite lui promet de le conseiller de son mieux.

69. Monseigneur Gauvain regarde l'ermite : d'un âge avancé, il lui semble si sage qu'il a soudain envie de se confesser à lui. Il lui livre ce dont il se sent coupable envers Notre-Seigneur, sans omettre de lui rapporter le propos que l'autre homme de Dieu lui avait tenu[1]. L'ermite découvrit ainsi qu'il avait passé quatorze ans sans se confesser[2]. « Seigneur, lui dit-il alors, c'est à juste titre que vous avez été appelé serviteur mauvais et infidèle. Quand, en effet, vous avez reçu cet ordre de chevalerie qu'on vous a conféré, ce n'était pas pour devenir serviteur du démon, mais pour servir Notre-Seigneur, défendre la sainte Église et rendre à Notre-Seigneur le trésor qu'il vous avait confié, à savoir votre âme. C'est à cette fin qu'on vous a fait chevalier, mais

---

il li en dist toute la verité et li conta en quel queste il s'estoit mis. Quant li prodom entent que c'est mé sire Gavains, se li dist : « Certes, sire, s'il vous plaisoit, molt voldroie volentiers savoir de vostre [f] estre. » Lors li conmence a parler de confession et a traire li avant trop biaus essamples de l'Euvangille, et li amoneste qu'il se face confés a lui, et il le conseillera de quanqu'il porra. « Sire, fait mé sire Gavains, se vous me volés dire une parole qui oan me fu dite, je vous diroie tout mon estre ; car vous me samblés molt prodom, et si sai bien que vous estes prestres. » Et li prodom li creante qu'il le conseillera au mix qu'il porra.

69. Mé sires Gavains regarde le prodome, si le voit viel et anciien, et tant li samble prodom que il li prent talens de faire soi confés a lui, se li dist ce dont il se sentoit coupable vers Nostre Signour. Et il ne li oublie mie a dire la parole que li autres prodom li avoit dite. Si trouva li hermites qu'il avoit passé .XIIII. ans qu'il n'avoit esté confés. Lors li dist : « Sire, a droit fustes vous apelés malvais sergans et desloiaus. Car quant vous receüstes l'ordre de chevalerie, on ne le vous mist pas pour ce que dés lors en avant fuissiés sergans a l'anemi, mais pour ce que vous servissiés Nostre Signor et deffendissiés Sainte Eglise et rendissiés a Nostre Signour le tresor qu'Il vous avoit baillié : c'est l'ame de vous ; pour ceste chose vous fist on chevalier, et vous

vous avez mésusé de la chevalerie, car vous l'avez mise entièrement au service du démon, vous avez abandonné votre foi et mené la vie la plus sale et la plus immorale qu'un chevalier ait jamais menée. Vous le voyez bien, vous n'aviez pas de secret pour celui qui vous a traité de serviteur mauvais et infidèle. D'ailleurs, si vous aviez été moins pécheur, les sept frères n'auraient pas été tués par vous ou avec votre aide, mais pourraient faire encore leur pénitence pour cette mauvaise coutume qu'ils avaient si longtemps maintenue au château aux Pucelles, et se réconcilier avec Dieu.

70. « Ce n'est pas ainsi qu'a procédé Galaad, le Bon Chevalier, celui que vous recherchez : il les a vaincus sans les tuer. Et c'était loin, d'ailleurs, d'être insignifiant, si les sept frères avaient instauré au château cette coutume qui leur faisait retenir de force, à tort ou à raison, toutes les jeunes filles qui y venaient. — Ah, seigneur, demanda monseigneur Gauvain, livrez-m'en la signification, de sorte que je sache la rapporter à la cour quand j'y reviendrai. — Volontiers, dit l'ermite. Par le château aux Pucelles, vous devez entendre l'enfer ; les jeunes filles représentent les âmes fortes qui, à tort, étaient enfermées avant la Passion de Jésus-Christ[1] ; enfin, par les sept chevaliers, vous devez entendre les sept péchés capitaux qui régnaient alors sur le monde[2], un monde privé de justice. Quand l'âme, en effet, sortait du corps, fût-elle celle d'un juste ou d'un méchant, elle allait tout de suite en enfer et

---

avés malvaisement chevalerie emploie, car vous en avés del tout esté sergans a l'anemi et guerpi vostre creance et mené la plus orde vie et la plus malvaise que onques chevaliers menast ; et ce poés vous bien veoir, que cil vous connoissoit bien qui vous apela malvais sergant et desloial. Et certes se vous ne fuissiés si pechierres conme vous estes, ja li .VII. frere n'eüssent esté par vous ocis ne par vostre aïde, ains feïssent encore lor penitance de lor malvaise coustume qu'il avoient si longement maintenue el Chastel as Puceles et s'acordaissent a Dieu.

70. « Ensi n'esploita mie Galaad, li Bons Chevaliers, icil que vous alés querant, car il les conquist sans ocirre ; et ce ne fu mie sans grant senefiance que li .VII. frere avoient ceste coustume establie el chastel, qu'il retenoient toutes les puceles qui i venoient, ou fust a tort ou fust a droit. — Ha ! sire, fait mé sire Gavains, dites m'ent la senefiance, si que je le sace a conter a court quant je i venrai. — Volentiers, fait li prodom : par le Chastel as Puceles devés vous entendre infer ; et par les puceles, les bones ames qui a tort estoient enserees devant la Passion Jhesu Crist ; et par les .VII. chevaliers devés vous entendre les .VII. pechiés [*413a*] mortex qui lors regnoient el monde, si que de droit n'i avoit point. Car sitost conme l'ame isoit del cors, qués qu'ele fust u de preudome u de mauvais, maintenant

restait là prisonnière, comme les jeunes filles. Mais le Père des cieux, voyant que ce qu'il avait modelé allait si mal, envoya son Fils sur terre pour délivrer les âmes justes — ce sont les jeunes filles. Et de même qu'il a envoyé sur terre son Fils qu'il avait créé dès avant le commencement du monde, de même il a envoyé son chevalier élu, pour déposséder le château des honnêtes jeunes filles aussi pures et nettes que la fleur de lis, qui ne se ressent jamais de la chaleur estivale[3]. » Gauvain fut interloqué, mais l'ermite poursuivit : « Gauvain, Gauvain, si tu voulais abandonner cette tutelle et cette vie sans morale où tu as si longtemps persévéré, tu pourrais encore faire la paix avec Notre-Seigneur. L'Écriture le dit : nul n'est assez pécheur pour ne pas trouver la miséricorde de Notre-Seigneur, pour peu qu'il la recherche de tout cœur. Voilà pourquoi je vous donnerais le bon conseil de commencer la pénitence pour le mal que vous avez commis. » Gauvain l'avoue : la pénitence, il ne pourrait en supporter l'effort. L'ermite n'en parle plus ; il ne lui en dit pas davantage : son exhortation, il s'en rend compte, était peine perdue. Au matin, monseigneur Gauvain quitta l'ermitage. Il chevaucha longtemps et finalement rencontra Agloval et Girflet[4]. Ils firent route ensemble quatre jours sans trouver d'aventure susceptible d'être racontée. Le conte cesse maintenant de parler d'eux pour retourner à Galaad.

---

aloient en ynfer et estoient illuec enserees ausi conme les puceles. Mais quant li Peres des chiex vit que ce qu'il avoit fourmé aloit si mal, il envoia son Fil en terre pour delivrer les bones ames — ce sont les puceles. Et tout ensi com il envoia son Fil en terre, que il avoit fait par devant le conmencement del monde, tot ausi envoia il son esleü chevalier, pour chou qu'il despoullast le castel des bones puceles qui sont pures et netes ausi conme la flors de lis, que onques ne sent a la chalor del tans. » Quant il ot ceste parole, si ne set que dire, et li preudons li dist : « Gauvains, Gauvains, se tu voloies laissier ceste manaie et ceste mauvaise vie que tu as si longement maintenue, encore te poroies tu acorder a Nostre Seingnor, que l'Escripture dist que nus n'est si pechieres, por qu'il requiere volentiers la misericorde de Nostre Seingnor, qu'il ne la truist : et por ce vous loeroie jou en droit conseil que vous presissiés penitance d'ice que vous avés meffait. » Et il dist que de penitance faire ne porroit il souffrir la paine ; et li preudons en laist le parler, que plus ne li en dit, qu'il voit que ses amonestemens estoit paine pierdue. Au matin s'en parti mé sire Gauvains de laiens et esra tant qu'il encontra Agloval et Girflet ; si esrerent tant ensamble .IIII. jors sans aventure trouver qui a conter face. Si laisse ore li contes a parler d'els et retorne a paller de Galaad[a].

Le passage du Graal.

71. Le conte dit maintenant que, après avoir quitté le château aux Pucelles, Galaad, chevauchant à longues journées, finit par arriver à la Forêt Gaste[1]. Un beau jour, faisant route tout seul, il rencontra Lancelot et Perceval; mais ils ne l'identifièrent pas: de semblables armes ne leur étaient pas familières. Lancelot le premier l'affronte et brise sa lance sur la poitrine de Galaad; celui-ci le frappe si rudement qu'il l'abat d'un seul coup avec son cheval, mais sans lui faire autrement mal. Puis, tirant l'épée après avoir brisé sa lance[2], il frappe Perceval si violemment qu'il lui troue la cotte de mailles et la coiffe de fer[3]; l'épée n'aurait pas tourné dans sa main, il le tuait. Néanmoins Perceval, incapable de rester en selle, tombe à terre si choqué par la brutalité du coup qu'il ne sait plus si c'est le jour ou la nuit. Cette joute eut lieu devant un ermitage où vivait une recluse; quand celle-ci vit Galaad s'éloigner elle lui lança: « Allez donc avec Dieu, qu'il soit votre guide, seigneur chevalier! Assurément, si ces deux-là avaient connu aussi bien que moi votre identité, ils n'auraient jamais eu la hardiesse de s'en prendre à vous! »

72. À ces mots, Galaad eut grand-peur d'être reconnu. Il pique des deux et s'enfuit aussi vite que son cheval peut le permettre. Quand Lancelot et Perceval réalisent son départ, ils se mettent en selle et le suivent au plus près; mais,

---

71. [*b*] Or dist li contes que quant Galaad s'en fu partis del Castel as Puceles, que il cevauça tant par ses journees qu'il vint en la Forest Gaste. Un jour li avint qu'il encontra Lancelot et Pierceval, tout seul cevauchant; et il ne le connurent pas, conme cil qui tex armes n'avoient mie apris a veoir. Se li adrece Lancelos tous premiers et li brise sa lance enmi le pis; et Galaad le fiert si durement qu'il abat lui et le ceval tout en un mont; mais autre mal ne li fist; puis traist l'espee quant il eüt le glaive[a] brisié, et fiert Pierceval si durement qu'il li pierce la brongne et la coife de fier: et se l'espee ne fust tournee en sa main, ocis l'eüst sans faille. Et nepourquant il n'a mie tant de pooir qu'il remagne en siele, ains vole jus si vains et si mas del grant cop qu'il ot receü, que il ne set s'il est nuis u jors. Et cele jouste fu faite devant un hiermitage u il i manoit une rencluse. Et quant ele en vit aler Galaad, se li dist: « Or alés a Dieu qui vous conduie, sire chevaliers! Qar certes s'il vos conneüssent ausi bien conme jou fais, il n'eüssent ja tant de hardement que il a vous se preïssent. »

72. Quant Galaad oï ceste parole, si ot grant paour de connissance. Si fiert le ceval des esperons et s'en vait si grant oirre conme il pot del ceval traire. Et quant il se sunt apierceü qu'il s'en vait, si monterent en leur cevax, et le sivirent au plus tost qu'il porent; et quant il nel

échouant à le rejoindre, ils reviennent, si sombres et si furieux qu'ils souhaiteraient bien mourir sans délai tant ils détestent leur vie. Ils s'enfoncent alors dans la forêt. Voici Lancelot et Perceval restés en arrière dans la Forêt Gaste, tristes et fâchés d'avoir perdu trace du chevalier. Lancelot dit alors à Perceval : « Seigneur, qu'allons-nous faire ? — Par ma foi, répond Perceval, je ne sais quel conseil vous donner. Le chevalier part à si vive allure que nous ne pourrons pas le rattraper. Et comme vous le constatez, ajoute-t-il, la nuit nous a surpris dans un endroit dont nous ne pourrons jamais sortir, sauf imprévu. Voilà pourquoi, selon moi, mieux vaudrait retourner sur nos pas car, si nous commençons à nous perdre, je crains fort que nous ne mettions un temps infini à retrouver notre grande route. Faites comme vous voudrez, mais je crois plus judicieux de revenir en arrière que d'avancer. » Lancelot l'assura qu'il ne renoncerait pas — il ne s'y résoudrait en aucune manière —, mais qu'il suivrait le chevalier qui portait l'écu blanc et ne serait content que lorsqu'il connaîtrait son identité.

73. « Alors, lui dit Perceval, autant attendre demain matin, et nous nous mettrons tous deux sur la trace du chevalier. » Lancelot proteste qu'il n'en fera rien. « Eh bien, que Dieu vous aide, conclut Perceval, car je ne continuerai pas aujourd'hui, je vais retourner auprès de la recluse. » Et voici Lancelot qui part à la recherche du chevalier au travers de

---

porent ataindre, si retornerent tant dolant et tant courecié qu'il vodroient bien morir sans demourance, que ore heent il trop leur vies. Si se metent en la forest. Ensi est Lancelos et Piercevax remés en la Forest Gaste dolant et courechié del chevalier qu'il ont pierdu. Lors a dit Lancelos a Pierceval : « Sire, que ferons nous ? — Par foi, fait Pierceval, jou ne vous sai conseil donner d'iceste cose : que li chevaliers s'en vait si grant oire que nos ne le porons consivre ; et vous veés, fait il, que la nuis nous a soupris en tel liu dont nous ne porrons jamais issir, se aventure ne nous en gite fors ; et pour ce si m'est il avis qu'il nous revenroit miex retourner au grant cemin, que se nos conmençons chi a desvoier, je ne quit mie que nous puissiens venir a piece mais a nostre grant cemin. Or en faites ce qu'il vous plaira, que jou voi plus vostre preu el retourner que el aler. » Et Lancelos li dist que el remanoir ne s'acorderoit [c] il mie volentiers, ains ira aprés celui qui l'escu blanc enporte, que il ne sera jamés a aise devant qu'il sace qui il est.

73. « Atant vous em poés bien sofrir, fait Piercevaus, que li jours de demain soit venus ; et lors en irons moi et vous aprés le chevalier. » Et Lancelos li dist que il n'en fera riens. « Or vous consaut Diex, fet Piercevax ; car jou n'irai vuimais avant, ains retournerai a la rencluse. » Et Lancelos cevauce aprés le chevalier tout la traverse de

la forêt. Il ne suit pas de sentier, mais chevauche au hasard, furieux de ne savoir comment se diriger, tant il fait nuit noire. Il finit pourtant par arriver près d'une croix de pierre qui marquait l'intersection de deux routes dans une lande aride. S'approchant, il regarde la croix, et voit, à côté, un bloc de marbre où figure, lui semble-t-il, une inscription. Mais il fait si noir qu'il ne peut la déchiffrer. Tournant le regard vers la croix, il aperçoit une vieille chapelle et, dans l'espoir d'y trouver du monde, il s'y dirige. Arrivé tout près, il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, ôte l'écu de son cou et le suspend à une branche. Puis il se rend à la chapelle : elle n'est que délabrement. Il pousse la porte pour tomber sur des barreaux de fer serrés et assemblés de manière à rendre l'accès impossible. En regardant entre les barreaux, il aperçoit à l'intérieur un autel richement paré d'étoffes de soie et d'autres ornements, et, devant, un candélabre d'argent portant six cierges allumés qui jettent une vive clarté. Ce spectacle lui donne envie d'entrer pour savoir de quoi il retourne — il ne s'attendait pas à de si belles choses dans un endroit si perdu. Il examine les barreaux : conscient qu'ils lui interdisent l'accès, il est si contrarié qu'il quitte la chapelle, revient à son cheval et l'emmène jusqu'à la croix, puis, lui ôtant la selle et le mors, il le laisse paître[1].

---

la forest, en tel maniere qu'il ne tint ne voie ne sentier, ains s'en vait si com aventure l'en maine ; et ce li fait molt mal qu'il ne voit ne long ne prés u il peüst prendre sa voie, que molt estoit la nuis oscure. Et nepourquant tant ala qu'il vint a une crois de piere qui estoit au departir de .II. voies en une gaste lande. Il regarde la crois quant il fu prés, et voit, dejoste, un perron de marbre u il avoit letres, ce li estoit avis. Mais li tans estoit si oscurcis qu'il ne pooit veoir qu'eles voloient dire. Il regarda viers la crois et vit une capiele anchienne ; et il s'i adrece, que il i quidoit trouver gens. Et quant il est auques prés, il descent et atace son ceval a un arbre, et oste son escu de son col et le pent a l'arbre, puis en vient a la capiele et la treuve gaste et deceüe. Il entre dedens et treuve a l'entree unes pronnes de fier qui estoient serees et jointes en tel maniere que on n'i pooit mie legierement entrer. Il regarde parmi les pronnes, et voit la dedens un autel qui molt ert ricement atournés de dras de soie et d'autre cose ; et devant avoit un candelabre d'argent qui sostenoit .VI. cierges ardans qui rendoient grant clartet. Et quant il voit ce, si a talent d'entrer ens pour savoir qu'il i repaire, que il ne quidoit mie que en si estrange liu eüst si bieles coses com il avoit ci. Et il vait regardant les pronnes. Et quant il voit qu'il n'i pora entrer, si est tant dolans qu'il s'en part de la capiele et en vint a son ceval et l'en maine

74. Il délace ensuite son heaume qu'il pose auprès de lui et enlève son épée ; il dépose à terre son écu et s'y couche[1] devant la croix pour se reposer assez longtemps, vu son état de lassitude, et pourtant sans pouvoir oublier le Bon Chevalier à l'écu blanc. Il était bien réveillé lorsqu'il vit venir, sur une litière portée par deux palefrois, un chevalier malade, qui n'ouvre pas la bouche — et Lancelot non plus qui, sans dormir ni veiller franchement, flotte dans un état de demi-sommeil. Le chevalier à la litière s'arrête devant la croix où il commence à se lamenter de façon poignante. « Ah, Dieu, dit-il, à quand l'avènement du saint Vase qui doit calmer cette vive douleur ? Ah, Dieu, a-t-on jamais enduré autant de misère que moi pour une faute sans importance ? »

75. Longtemps le chevalier se lamente et se plaint, en invoquant Dieu, de ses peines et de ses souffrances. Lancelot garde le silence, pris dans une sorte de léthargie ; et pourtant il entend distinctement et comprend tous ses propos. Le chevalier attendit ainsi un long moment ; alors Lancelot, levant les yeux, voit approcher le candélabre d'argent qu'il avait aperçu dans la chapelle, avec les cierges. Il fixe des yeux le chandelier qui se dirige vers la croix, mais, à sa grande stupéfaction, ne distingue pas celui qui le porte. À la suite s'avance le saint Vase qu'il avait vu jadis chez le Roi

---

par le frain jusqu'a la crois, puis li oste la sele et le frain et le laisse paistre.

74. Puis a deslachié son hiaume et le met devant soi, et oste s'espee et met jus son escu et se couce devant la crois assés longement, a ce que il estoit las, se ne fust ce qu'il ne pot oublier le Bon Chevalier qui l'escu blanc enportoit. Et quant il s'est une piece esperis, si voit venir, en une litiere que doi palefroi si portoient, un chevalier malade ; et mot ne dit[a], et Lancelos ne li dist mot, conme chil qui estoit en tel point qu'il ne dormoit ne [*d*] ne veilloit mie bien, ains someilloit. Et li chevaliers de la litiere, qui se fu arrestés a la crois, se conmencha a plaindre molt durement et dist : « Ha ! Diex, quant venra li Sains Vaissiaus par qui la force d'iceste dolour doit remanoir ? Ha ! Diex, soufri onques mais hom autant de mesaise conme jou fais pour petit de meffait ? »

75. Grant piece se complaint ensi li chevaliers et se demente a Dieu de ses maus et de ses dolours ; ne Lancelos ne dist mot, que il ert ausi conme entransés ; et nepourquant il ooit bien et entendoit toutes ses paroles. Quant li chevaliers a grant piece atendu en tel maniere, si regarde Lancelot et voit venir le candelabre d'argent qu'il avoit veü en la capiele, o les chierges. Il regarda le candelier qui vint viers la crois. Mais il ne voit mie qui le porte. Si s'esmerveilla trop. Et aprés voit venir le Saint Vaisel qu'il ot jadis veü chiés le Roi

Pêcheur, celui-là même qu'on appelle le saint Graal. Dès que le chevalier malade le voit venir, il se laisse tomber du haut de la litière et, joignant les mains vers lui : « Cher Seigneur Dieu, dit-il, vous qui de ce saint Vase que je vois approcher avez fait tant de beaux miracles dans ce pays comme ailleurs, mon Père, considérez-moi avec miséricorde, afin que je sois à bref délai soulagé du mal qui me tourmente, et que je puisse prendre part à la quête dans laquelle les autres chevaliers de mérite se sont engagés. » Il se traîne alors à la force de ses bras jusqu'à la Table sur laquelle était posé le saint Vase, et, s'agrippant des deux mains à la pierre qui maintenait son plateau, d'un effort il parvient à embrasser cette Table d'argent[1] et à la toucher de ses yeux. Aussitôt il se sent tout soulagé de ses souffrances. Et poussant un grand cri : « Hé, Dieu ! dit-il, je suis guéri ! », puis il ne tarde pas à s'endormir. Le Vase resta là quelque temps, puis le candélabre retourna dans la chapelle et le Vase avec lui : ni à l'aller ni au retour, Lancelot ne sut comment ils avaient été apportés. Cependant, soit que l'excès de fatigue l'engourdissait, soit à cause du péché qui le rattrapait, il ne bougea pas à cette apparition du saint Graal et ne donna pas l'impression d'en faire cas. Cela lui valut par la suite, plus d'une fois, durant la quête, de vifs reproches, et bien des mésaventures en différents endroits.

Pesceor, celui meïsme que on apiele le Saint Graal ; et sitost conme li chevaliers malades le voit venir, si se laisse ceoir a terre desi haut conme il estoit et joinst les mains encontre et dist : « Biax Sire Diex, qui de cest Saint Vaissel que jou voi ci venir avés fait mainte biele miracle en cest païs et és autres, Peres, regardés moi en pitié en tel maniere que li max dont jou travail me soit alegemens jusqu'a brief terme, si que jou puisse entrer en la queste u li autre preudome sont entré. » Lors s'en vait trainant a la force des bras jus qu'a la Table u li vaissiaus seoit, et il se prent a .II. bras au perron u la Table seoit et fait tant qu'il baise la Table d'argent, et le touce a ses ex. Et quant il a ce fait, si se sent ausi conme tout alegié de ses maus. Si gete un grant plaint et dist : « Hé ! Diex, garis sui ! » Et ne demoura gaires qu'il s'en dormi. Quant li Vaissiaus ot une piece demouré illuec, si s'en rala li camdelabres en la capiele et li Vaissiaus avoec, si que Lancelos ne le sot ne a l'aler ne au venir par quoi il peüst estre aportés. Et nepourquant il li avint ensi, u par ce qu'il ert trop pesans de travail qu'il ot eü, u par pechié dont il estoit souspris, qu'il ne se remua pour la venue del Saint Graal, ne ne fist samblant que riens l'en fust. Dont il trouva puis en maint lieu en la queste qui grant honte li en dist, et assés l'en mesavint en maint lieu.

76. Quant li Sains Graaus se fu partis de la crois, et rentrés en la

76. Lorsque le saint Graal, après avoir quitté la croix, eut regagné la chapelle, le chevalier à la litière se leva en pleine forme, et embrassa la croix. Sur-le-champ parut un écuyer qui trouva là une armure magnifique. Dès qu'il vit le chevalier, il lui demanda comment les choses s'étaient passées pour lui. « Bien, lui répondit-il, grâce à Dieu, j'ai été guéri aussitôt que le saint Graal est venu me visiter. Mais je suis fort surpris de voir ce chevalier endormi qui n'a pas fait mine de se lever à son apparition. — Par ma foi, dit l'écuyer, c'est quelque chevalier qui garde en lui certain péché dont il ne s'est jamais confessé ; il en est peut-être si coupable qu'il ne plaît pas à Notre-Seigneur qu'il ait vu cette aventure. — Pour sûr, répond le chevalier, quel qu'il soit, il est infortuné. Et pourtant c'est, à mon avis, un des compagnons de la Table ronde. — Seigneur, reprend l'écuyer, je vous ai apporté votre armure. Revêtez-la quand bon vous semblera. » Le chevalier lui dit qu'il n'a besoin de rien d'autre. Il s'arme, enfile les chausses de fer[1] et le haubert. L'écuyer prend l'épée de Lancelot ainsi que son heaume et les donne à son maître, puis il vient mettre la selle et le mors au cheval de Lancelot. « Seigneur, dit-il à son maître après avoir harnaché le cheval, montez : pour un bon cheval, vous avez gagné ! Tout ce que je vous ai donné, c'est sûr, vous en ferez un meilleur usage que ce mauvais chevalier couché là. » La lune luisait, haut dans le ciel, claire et belle : il était minuit

---

capiele, si se drecha li chevaliers de la litiere sains et haitiés, et baisa la crois. Et maintenant vint laiens uns esquiers, u il trouva unes armes asés bieles et molt rices, et la u il voit le chevalier, se li demande conment il li est avenut ; et il dist que bien, Dieu merchi. « Jou fui tan[*e*]tost garis conme li Sains Graaus me vint visiter. Mais merveilles voi d'icel chevalier qui la se dort, qui onques ne se leva pour sa venue. — Par foi, fait li esquiers, ja est ce auquns chevaliers qui maint en auqun pequié, dont il ne se fist onques confés. Dont il est par aventure si coupables enviers Nostre Seingnor qu'il ne li plaist mie que il ait veüe ceste aventure. — Certes, fait li chevaliers, qui que il soit, il est mesceans. Et si quit jou bien que ce soit auquns des compaingnons de la Table Reonde. — Sire, fait li esquiers, jou vous ai vos armes aportees. Si les prendés quant vous plaira. » Et li chevaliers li respont que d'autre cose n'avoit il mestier. Si s'arma et prent les cauces de fer et le haubierc. Et li esquiers vint a l'espee Lancelot, se li bailla et le hiaume ausi, et puis vient au ceval Lancelot et li met la siele et le frain. Et quant il l'ot apareilliet, si dist a son seingnor : « Sire, montés, que a bon ceval n'avés vous pas failli. Certes, jou ne vous ai cose baillie qui miex ne soit emploie en vous que en cest mauvais chevalier qui chi[a] gist. » La lune fu levee biele et clere, que il estoit passee la mienuis ;

passé. Le chevalier demanda à l'écuyer d'où lui venaient ses connaissances en matière d'épée. L'écuyer répondit qu'il croyait bien s'y connaître et qu'il pouvait apprécier celle-ci à sa beauté : l'ayant tout à l'heure tirée du fourreau, il l'avait trouvée si belle et si brillante qu'il en avait eu vraiment envie. Une fois équipé, le chevalier monte sur le cheval de Lancelot. Tendant la main vers le ciel, il jure qu'avec l'aide de Dieu et des saints il ne cessera jamais de voyager avant d'avoir appris pourquoi le saint Graal se manifeste en tant d'endroits au royaume de Logres, et par qui et pourquoi il a été apporté en Angleterre — si du moins personne d'autre, avant lui, n'y est initié. « Par Dieu, s'exclame le jeune homme, sachez que vous en avez assez dit ! Que Dieu vous donne d'en sortir avec honneur, pour votre gloire et pour le salut de votre âme : sans danger de mort vous ne pourriez pas facilement poursuivre la quête. — Si j'y meurs, dit le chevalier, ce sera plus à mon honneur qu'à mon déshonneur : cette quête, à la vie à la mort, nul n'y doit faillir. »

77. Alors, suivi de son écuyer, le chevalier s'éloigne de la croix, emportant les armes de Lancelot, et part au hasard de sa chevauchée. Il pouvait avoir parcouru une demi-lieue, une bonne demi-lieue, lorsque Lancelot, tout à fait réveillé, se dressa sur son séant. Il se demande alors si ce qu'il a vu était songe ou réalité : il ne sait pas s'il a vu le saint Graal ou s'il a rêvé. Il se met alors debout : le candélabre est bien sur

---

et li chevaliers demanda a l'esquier conment il connoist l'espee. Et chil dist qu'i la quide molt bien counoistre, et la biauté que ele a. Et chil l'i ot ja traite del fuerre : si l'ot veüe si biele et si clere que i l'ot ja couvoitie. Et quant il fu apareilliés, li chevaliers est montés el ceval Lancelot. Si tent sa main viers le ciel et jure que se Diex li aït et li saint, il ne finera jamais d'esrer devant que il savra que li Sains Graaus apiert en tans lieus el roiaume de Logres, et par qui il fu aportés en Engletere et par quele besongne, se autres de lui n'en set avant vraies nouveles. « Si m'aït Diex, fait li vallés, sachiés assés en avés dit[b]. Or vos en doinst Diex a hounour partir et a l'ounor del cors et a ssauvement de l'ame : que certes sans peril de mort ne la porriés vous mie legierement maintenir. — Se jou i muir, fait li chevaliers, ce sera plus m'ounours que ma honte : que a ceste queste ne doit faillir nus hom ne pour mort ne pour vie. »

77. Lors s'enpart de la crois entre li et son esquier ; si enporte les armes Lancelot et cevauce ausi com aventure l'enmaine. Et quant il pot bien estre demie liue eslongiés, bien demie liue, si avint que Lancelos se leva en son seant conme chil qui lors estoit esveilliés del tout ; lors se pourpense, se ce qu'il ot veü ot[a] esté songes ou verités, que il ne set s'il a veü le Saint Graal u s'il a songiet. Lors se drece, et voit le camdelabre desus l'autel, mes [f] de ce qu'il plus desirroit a

l'autel ; quant à ce qu'il souhaitait le plus voir, rien : nulle trace du saint Graal, dont il voulait, si possible, connaître les secrets.

La confession de Lancelot.

78. Lancelot avait longuement examiné les barreaux pour tenter d'apercevoir ce qu'il désirait avec force, lorsqu'il entendit une voix lui dire : « Lancelot, plus dur que pierre, plus amer que bois et plus dépouillé que figuier, où as-tu pris la hardiesse d'oser entrer dans un lieu que le saint Graal avait choisi pour demeure ? Va-t'en, l'endroit eſt déjà tout empuanti de ta présence. » Ces vérités le plongent dans la perplexité. Sur-le-champ il s'éloigne, avec de profonds soupirs et en larmes. Il maudit l'heure de sa naissance, convaincu maintenant d'avoir à jamais perdu l'honneur, puisqu'il a manqué son initiation au saint Graal. Mais les trois termes dont il a été qualifié, il les garde en mémoire et ne les oubliera plus jusqu'à sa mort, et il ne recouvrera pas la sérénité avant de savoir ce qui les juſtifie. Revenu à la croix et ne retrouvant ni son heaume, ni son épée ni son cheval, il se rend compte immédiatement qu'il n'a pas rêvé. Il cède alors au plus grand des chagrins en se traitant de pauvre misérable. « Ah, Dieu, dit-il, mon péché, ma vie dissolue sont évidents. J'en suis maintenant certain : ma faiblesse, avant tout, m'a perdu. De fait, quand je pouvais encore m'amender,

---

veoir n'en vit il riens : c'eſt del Saint Graal, dont il voloit savoir vraies nouveles, s'il peüſt eſtre.

78. Quant Lancelos ot grant piece regardé les pronnes, pour savoir se il vesroit riens d'içou que il desiroit plus, si ot une vois qui li diſt : « Lancelot, plus durs que piere, plus amers que fuſt et plus despris que fighiers, conment fus tu tant hardis que en lieu u li Sains Graaus fuſt ne repairaſt, osas entrer ? Va t'ent de chi, que li lieus eſt ja tous enpullentés de ton repaire. » Quant il ot ceſte parole, si ne set qu'il doie faire. Si s'enpart maintenant d'iluec souspirant del cuer et lermoiant des ex. Si maudiſt l'eure qu'il fu onques nés, que ore set il bien qu'il eſt el point venus u il n'avra jamais honour, puis qu'il a failli a savoir nouveles del Saint Graal. Mais les .III. paroles dont il a eſté apielés n'a il pas oubliees, ne il ne l'ubliera ja tant com il vive. Ne il n'en sera granment a aise devant qu'il savra pour quoi il a eſté apielés ensi. Et quant il fu venus a la crois, si ne treuve ne son hiaume ne s'espee ne son queval. Si s'apierçut maintenant qu'il a veüe vierité. Lors conmence un duel grant et merveilleus. Si se claime caitis, dolans et diſt : « Ha ! Diex, or i piert a mon pequiet et ma mauvaise vie. Or voi jou bien que ma caitivetés m'a confondu plus que autre cose. Que quant jou me deüsse amender,

le démon m'a détruit en m'ôtant si bien la vue que je suis aveugle : depuis que j'ai été armé chevalier[1], à tout instant j'ai été recouvert de ténèbres et de péché mortel, car ma vie n'a été que luxure, et plus que tout autre je baigne dans l'abjection de ce monde. »

79. Lancelot s'accuse et se blâme très amèrement, et se lamente ainsi toute la nuit. Lorsque le jour parut, lumineux et beau, que les oisillons commencèrent à chanter dans le bois et le soleil à luire à travers les arbres, lorsque Lancelot entendit ce beau chant des oiseaux et vit ce beau temps — combien de fois s'en était-il réjoui ! — et qu'il se sentit démuni de tout, ses armes, son cheval, persuadé que Notre-Seigneur était irrité contre lui, il pensa ne jamais parvenir à trouver rien qui puisse lui rendre la joie, puisque là même où il croyait la trouver, avec la gloire terrestre, c'est-à-dire dans les aventures du saint Graal, il avait échoué : il en éprouva du désespoir.

80. Longtemps, Lancelot se plaint, se lamente et déplore son infortune, avant de quitter la chapelle et de s'enfoncer dans la forêt à pied, sans heaume, sans épée et sans écu. Il ne retourne pas à la chapelle où les trois qualificatifs lui ont été adressés, mais emprunte un sentier et marche tant qu'il arrive à l'heure de prime sur une colline, où se trouve un ermitage ; l'ermite, qui voulait célébrer la messe, s'était muni

---

lors me destruist li anemis qui m'a si tolue la veüe, que jou ne puis veïr cler : que des lors que je premiers fui chevaliers, ne fu il heure que je ne fuisse couvers de teniebres et de pecié mortel, que tout adiés ai demouré en luxure, et en la vilté de cest monde habite jou plus que nus autres. »

79. Ensi se desprise et blasme Lancelos molt forment et fait son duel toute la nuit. Quant li jours apparut biaus et clers, et li oiselet conmenchierent a chanter parmi le bois, et li solaus conmença a luire parmi les arbres, et il ot le biau chant et le biau tans voit[a], dont il s'estoit tantes fois esjoïs, et se voit desgarni de toutes coses, de ses armes et de son ceval, et il set bien de voir que Nostres Sires s'est courechiés a lui, si ne quide jamais venir en tel point u il truist cose qui sa joie li peüst rendre, que la u il quidoit joie trouver et toute hounour terriene a il failli : c'est as aventures del Saint Graal ; et c'est une des coses [*414a*] qui molt le desconforte.

80. Quant il s'est[a] grant piece plains et dementés et regretté sa maleürté, si s'en part de la capiele et se met en la forest tout a pié, sans hiaume et sans espee et sans escu. Si ne tourne mie a la capiele u il ot oïes les .III. paroles, ains se met parmi un sentier, et oire tant qu'il vint a eure de prime en un tertre, et treuve un hiermitage et un hiermite qui voloit chanter la messe et estoit armés des armes de Sainte

des armes de la sainte Église[1]. Lancelot entre dans la chapelle, au comble de l'accablement, et bat sa coulpe en demandant pardon à Notre-Seigneur des mauvaises actions qu'il a commises. Il écoute la messe que l'homme de Dieu chante avec son clerc. Lorsque, la célébration terminée, le prêtre se fut dévêtu des armes de Notre-Seigneur, Lancelot l'appelle, et, le tirant à part, le prie, au nom de Dieu, de l'aider de ses conseils. L'ermite lui demande d'où il est : de la maison du roi Arthur, lui répond-il ; il est compagnon de la Table ronde. « Quelle aide voulez-vous ? reprend l'ermite. La confession ? — Seigneur, oui. — Que la volonté de Dieu soit faite », répond le religieux.

81. Lancelot le suit alors jusque devant l'autel, et tous deux s'asseyent. L'ermite lui demande son nom ; il lui apprend qu'il s'appelle Lancelot, et qu'il est fils du roi Ban de Bénoïc[1]. Apprenant qu'il s'agit de l'homme le plus illustre au monde, le prêtre, stupéfait de le voir céder à un tel chagrin, lui dit : « Seigneur, vous êtes très largement redevable à Dieu de vous avoir créé si beau et si brave au point que nous ne connaissons au monde votre égal en beauté et en prouesse. Il vous a prêté l'esprit et la mémoire. Pour lui vous devez en faire si bon usage que votre affection, intacte, empêche l'emprise du diable sur vous et sur le talent dont Notre-Seigneur vous a doué sans compter. Servez-le donc de toutes vos forces et suivez ses commandements ;

Eglise. Il entre en la capiele tant dolans conme nus plus, et bat sa coupe, et crie merchi a Nostre Seingnor des males oevres qu'il a faites. Si escouta la messe que li preudons chanta entre lui et son clerc. Et quant il l'ot chantee et il se fu desgarnis des armes Nostre Seingnor, Lancelos l'apiela et le tourne a une part, et li prie par Dieu qu'il le consaut ; et li preudons li demande dont il est, et il dist qu'il est de la maison au roi Artu, et compains de la Table Reonde ; et li preudons li demande : « De quoi volés vous conseil ? Est ce de confession ? — Sire, fait il, oïl. — De par Nostre Seingnor ! » fait li preudons.

81. Lors l'enmaine devant l'autel et s'asient ensamble. Se li demande li preudons conment il a non, et il dist que il a a non Lancelos, et fu fiex au roy Ban de Benoïc. Quant li preudons entent que c'est l'ome el monde de qui on dist plus de biens, si en est tous esbahis de ce qu'il li voit si grant duel demener, et il li dist : « Sire, vous devés a Dieu molt grant guerredon d'ice qu'il vous a fet si biel et si vaillant que nous ne savons el monde vostre pareil ne de biauté ne de valour. Il vous a presté le sens et la memore que vos avés : se li en devés faire si grant bonté que l'amors soit sauvee en vous en tel maniere que li diables n'ait pooir ne en vous ne en largue don que Nostre Sires vous a donné. Si le servés del tot a vostre pooir et faites ses conmandemens ;

ne mettez pas les qualités dont il vous a doté au service de son ennemi, le diable. Car s'il devait vous perdre après avoir été plus généreux envers vous qu'envers d'autres, il lui faudrait vous en blâmer sévèrement. Ne ressemblez donc pas au mauvais serviteur dont parle l'Évangile[2]. À son sujet l'un des évangélistes rapporte que l'homme riche remit à ses trois serviteurs une grande partie de son or : un besant[3] à l'un, deux au deuxième, et cinq au troisième. Celui qui reçut les cinq besants prospéra de sorte qu'au moment de venir rendre compte de son gain à son maître : "Seigneur, lui dit-il, tu m'as confié cinq besants ; les voici, et cinq autres que j'ai gagnés. — Approche, serviteur bon et fidèle, lui déclara le maître : je t'accueille parmi les familiers de ma maison."

82. « Après se présenta le deuxième, qui avait reçu les deux besants ; il annonça à son maître qu'il en avait gagné deux autres. Le maître lui fit la même réponse qu'au premier. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un l'avait enfoui dans la terre et s'était éloigné de la face de son maître ; il n'osa se présenter. Il fut le mauvais serviteur, perfide et hypocrite entre tous les Sodomites[1]. Le feu du Saint-Esprit ne l'habite jamais ; aussi ne peut-il s'échauffer de l'amour de Notre-Seigneur de manière à embraser ceux à qui il annonce la parole sacrée. Comme le dit l'Écriture : "Qui n'est en feu n'enflamme point[2]", ce qui signifie que si le feu du Saint-Esprit n'échauffe pas celui qui rapporte la parole de l'Évangile, personne, à

---

si ne servés pas, del grant don qu'il vous a donné, son anemi — c'est li diables ; que s'il vous estoit plus larges que autres, et ore vous perdoit, molt en devroit vous blasmer. Si ne resamblés mie le mauvais siergent dont on parole en l'Euvangille, dont li uns[a] des euvangelistres fait mention que li rices hom bailla a ses .III. sergans grant[b] partie de son or. Quar il bailla a l'un [*b*] un besant et a l'autre en bailla .II. et au tier en bailla .V. ; cil a qui il bailla les .V. besans multeplia en tel maniere que quant il vint devant son seingnor et il dut faire conte et raison de son gaaing : "Sire, fait il, tu me baillas .V. besans ; vés les chi et autres .V. que j'ai gaagniés." Et quant li sires l'oï, se li dist : "Vien avant, siergans bons et loiax : jou t'aquel en la compaingnie de mon ostel."

82. « Aprés vint li autres qui les .II. besans avoit receüs, et dist a son seingnor qu'il en avoit .II. autres gaagniés ; et li sires li respondi tot ausi com il avoit fait a l'autre siergant. Mais il avint que cil qui n'en avoit receü que l'un l'enfoui[a] en tiere, et se fu eslongiés de la face son seingnor et n'osa venir avant : cil fu mauvais siergans, li faus et ypocrites de tous les Soudomites, u li fiex del Saint Esperit n'est onques ; et pour çou n'en puet il escaufer de l'amor Nostre Seingnor[b] qu'i enbrace cex a qui il anonce la sainte parole ; que si conme l'Escripture dist : "Cil qui n'art, il ne brulle", c'est a dire : se li fex[c] del Saint Espe-

l'entendre, n'en brûlera ni n'en sera échauffé. Cette parabole, je vous l'ai rappelée à cause des largesses dont Notre-Seigneur a fait preuve envers vous : je constate qu'il vous a créé plus beau et meilleur que tout autre, les apparences m'en donnent l'impression[3]. Mais si les talents dont il vous a comblé devaient faire de vous son ennemi, vous pouvez être sûr qu'il vous réduirait à néant en très peu de temps, à moins que vous n'imploriez son pardon dans une confession véridique, une contrition sincère et une conduite amendée.

83. « En vérité je vous le dis : si vous implorez son pardon de cette manière, lui si bienveillant, qui aime tellement voir le rachat du pécheur plutôt que sa trahison, vous relèvera en vous donnant plus de force et d'énergie que vous n'en avez jamais eu. — Seigneur, répondit Lancelot, l'exemple que vous m'avez mis sous les yeux, de ces trois serviteurs qui avaient reçu les besants, me désespère plus que tout. Je sais bien en effet que Jésus-Christ m'a pourvu dans mon jeune âge de toutes les grâces qu'un homme peut avoir. Mais parce qu'il a été pour moi si généreux dans son prêt et que j'ai si mal géré ce qu'il m'avait confié pour le lui rendre, je serai jugé, j'en suis certain, comme le mauvais serviteur qui cacha le besant dans la terre, car, au service de son ennemi ma vie durant, je lui ai nui par mon péché ; et je me suis fourvoyé sur la route que l'on trouve à l'origine large et d'une douceur de miel — c'est le péché à son début.

---

rit n'escaufe mie celui qui raconte la parole de l'Euvangille, ja li hom qui l'oie n'en ardera[d] ne n'escaufera. Ceste parole vous ai je retraite pour le large don que Nostres Sires vous a donné, que jou voi que il vous a fait plus biel et meillor que nul autre, ce m'est avis par les coses qui defors en perent. Et se vous d'icest largue don qu'il vous en a fait, estiés ses enemis, sachiés qu'il vous tournera a noient en assés petit de tans, se vous ne li criés mercit et en vraie confession et en vraie repentance de cuer et en amende de vie.

83. « Je vous di vraiement, se vous en tel maniere li criés mercit, et il est tant debonaires, et tant aime relevement de peceor[a] qu'il ne fait le decevement, si vous relevera plus fort et plus vighereusement que onques ne fustes nul jor. — Sire, fait Lancelos, d'ices .III. siergans, la semblance[b] que vous m'avés moustree, qui avoient receü les besans me desconforte[c] plus que autre cose : que jou sai bien que Jhesucris m'a garni en m'enfance de toutes graces que nus hom peüst avoir ; et pour ce qu'il me fu si larges de prester, et je li oi si mal bailli ce qu'il m'ot presté et baillié, sai jou bien que jou serai jugiés conme li mauvais siergans qui le besant [c] repust en terre, que j'ai toute ma vie servi son anemi et l'ai guerroié par mon pechiet ; et si me sui ocis en la voie que on treuve au conmencement largue et enmiellee — c'est li conmencemens de pechié.

84. « Le diable, s'il m'a fait valoir la douceur et le miel, ne me montre pas la peine éternelle à laquelle sera condamné celui qui persiste dans cette manière de vivre. » L'ermite, à ces mots, se mit à pleurer. « Seigneur, dit-il à Lancelot, cette route dont vous parlez, je sais bien que nul n'y persiste sans se condamner à la mort éternelle. Mais, vous pouvez le voir, de même que l'homme perd parfois son chemin quand il s'endort et revient sur ses pas dès qu'il s'est réveillé, de même en va-t-il du pécheur qui, s'assoupissant en état de péché mortel, sort du droit chemin, mais il revient à son Créateur et se dirige vers le Maître-Suprême qui ne cesse de proclamer : "Je suis la foi, la vérité et la vie[1]." » Levant les yeux, l'ermite voit alors une croix qui représente symboliquement Notre-Seigneur ; la montrant à Lancelot : « Seigneur, voyez-vous cette croix ? — Oui. — Soyez-en certain : cette figure a les bras ouverts comme pour accueillir chacun ; exactement de même Notre-Seigneur a tendu les bras comme pour accueillir chaque pécheur — vous et les autres qui viennent à lui — sans cesser de proclamer : "Venez ! Venez ! Venez !" Puisque sa bienveillance le rend toujours prêt à recevoir ceux qui s'adressent à lui, il ne vous repoussera pas, si vous vous donnez à lui comme je vous le demande : avec les mots d'une confession véridique, avec le sentiment d'une contrition sincère et un changement de vie. Dites-lui maintenant ce qui vous préoccupe dans votre

---

84. « Li deables m'a moustré le douçor et le miel : mais il ne me mostre mie la paine pardurable u chil sera mis qui en ceste vie demeure. » Quant li preudons oï ceste parole, si conmence a plourer ; si dist a Lancelot : « Sire, d'icele voie que vous dites, sai jou bien que nus n'i demeure que il ne soit mors pardurablement. Mais ausi que vous veés que li hom forvoie auqune fois en son cemin quant il s'endort et il revient ariere sitost com il s'est esveilliés, tout ausi est del peceor qui s'endort em pechié mortel et tourne fors de droite voie[a], et il retourne a son Creatour et se drece al Haut Signour qui crie tous dis : "Je sui fois, verités et vie." Lors regarde et voit une crois ou li signes Nostre Signour est pains, si le moustre a Lanselot : « Sire, veés vous cele crois ? fait il. — Oïl, fait Lancelos. — Or sachiés, fait li preudons, que cele figure a estendus ses bras ausi conme pour recevoir cascun : tout ausi a Nostres Sires estendus ses bras conme pour recevoir cascun peceour, et vous et[b] les autres qui a lui s'adrecent, et crié[c] toudis : "Venés ! Venés ! Venés !" Et puis qu'il est si debonnaires qu'il est toudis prés de recevoir cex qui a lui s'adrecent, qu'il ne vous refusera mie, se vous vous offrés[d] a lui en tel maniere conme jou vous dis par vraie confession de bouce et par repentance de cuer et d'amendement de vie. Et dites orendroit

existence, de manière à être entendu de moi, et je serai là pour vous aider de toutes mes forces et vous réconforter de mon mieux. » Lancelot réfléchit un instant, en homme qui n'a jamais révélé sa relation avec la reine, et qui n'en parlera pas, s'il n'y est amené par une vive exhortation. Il pousse un profond soupir, et se trouve incapable de proférer un mot. Et pourtant il le lui dirait volontiers, mais il n'ose pas : il se sent plus lâche que hardi[2]. Malgré cela, l'ermite l'incite à avouer ses péchés et à y renoncer pour de bon — il est honni s'il ne suit pas sa recommandation — non sans lui faire valoir la vie éternelle en échange de l'aveu, la peine infernale comme salaire de la dissimulation. Il le sermonne tant que Lancelot parle :

85. « Seigneur, le fait est que je suis en état de péché mortel à cause d'une dame que j'ai toujours aimée : la reine Guenièvre, la femme du roi Arthur. C'est elle qui m'a donné en abondance l'or, l'argent et les présents coûteux que j'ai parfois distribués aux chevaliers pauvres. C'est elle à qui je dois la magnificence et la haute dignité où je suis. C'est par amour pour elle que j'ai accompli les grands exploits dont tout le monde parle. C'est elle qui m'a fait passer de la pauvreté à la richesse et des difficultés à toutes les félicités terrestres. Mais je suis sûr que cet état de péché avec elle m'a valu l'irritation de Notre-Seigneur, qui me l'a bien montré depuis

---

vostre estre et vostre afaire a lui en audience de moi et jou vous conseillerai a mon pooir et conforterai de quanques je savrai. » Lancelos pense un petit, conme chil qui onques ne reconnut l'estre de lui et de la roïne, ne ne fera, se trop grans amonnestemens ne l'amaine a che. Si gete un souspir de parfont cuer. Et est tex atournés qu'il ne puet mot dire de sa bouce. Et ne pourquant il li diroit volentiers ; mais il n'ose, conme chil qui plus est coars que hardis. Et li preudons li amonneste[e] toutes voies de regehir ses pechiés et de laissier le del tout, que autrement est il honis, s'il ne fait ce qu'il li amonneste, et li promet la vie pardurable pour le gehir, et pour le celer la painne d'infer. Se li dist tant de paroles que Lancelos li conmenche a dire :

85. « Sire, fait il, il est ensi que jou sui mors par le pechié d'une moie dame que j'ai amee toute ma vie. C'est la [*d*] roïne Genievre, la feme au roi Artu ; c'est cele qui a planté m'a donné or et argent et rices dons que j'ai aucune fois donné as povres chevaliers ; c'est cele qui m'a mis en grant beuban et en la grant hautece u jou sui ; c'est cele pour qui amour j'ai fait les grans proueces dont tous li mondes parole ; c'est cele qui m'a mis de povreté en riquece et de mesaises en totes bones eürtés terriens. Mais jou sai bien que par le pechiet de lui s'est Nostres Sires courechiés a moi, qui le m'a bien moustré puis

hier soir. » Il lui raconte alors comment il a vu de ses yeux le saint Graal sans esquisser le moindre geste à son apparition, ni pour l'honorer ni pour honorer Notre-Seigneur. Une fois qu'il a tout révélé à l'ermite sur lui-même, il le prie au nom de Dieu de le guider de ses conseils.

86. « Il va de soi, seigneur, dit l'ermite, qu'aucun conseil ne pourrait vous être utile si vous ne promettez pas à Dieu de ne jamais renouveler ce péché. Mais si vous vouliez définitivement vous y soustraire, demander pardon de tout cœur et vous en repentir, je crois que Notre-Seigneur vous rappellerait encore pour être son soldat et vous ferait ouvrir la porte des cieux, où la vie éternelle attend ceux qui y entreront. Mais dans votre situation, vous conseiller serait inutile. Il en serait en effet comme de celui qui sur des fondations douteuses construit une tour haute et puissante : il l'a maçonnée longtemps quand elle s'écroule d'un coup[1]. De même, Notre-Seigneur vous aurait prodigué vainement sa peine, et si vous ne la receviez pas de tout cœur pour la mettre à profit, ce serait la semence que l'on jette sur le rocher, que les oiseaux dispersent et emportent et qui ne produit rien[2]. — Seigneur, répond Lancelot, j'agirai selon votre conseil, si Dieu me prête vie. — J'exige alors de vous l'engagement de ne pas nuire à votre Créateur en commettant le péché mortel avec la reine ou en faisant une chose susceptible de l'irriter. » Il lui en donne sa parole de chevalier. « Racontez-moi donc, reprend

---

ersoir. » Lors li conte conment il l'avoit veü, le Saint Vaissel, si c'onques ne s'iert remués pour sa venue, ne pour l'onnour de lui ne pour l'onnour de Nostre Seingnor. Et quant il ot au preudome conté tout son estre, se li prie pour Dieu qu'il le conselt.

86. « Ciertes, sire, fait li preudons, nus consaus ne vous porroit avoir mestier se vous ne creantés a Dieu que vous jamais en cest pechié n'enterrois. Mais se vous del tout vous en volés oster et crier merchi de bon cuer et repentir, encore quit jou que Nostres Sires vous rapieleroit a son sergant et vous feroit ouvrir la porte des ciex, u la vie pardurable est apareillié a chiaus qui laiens enterront. Mais en tel point u vos estes ore, ne vous poroit[a] avoir consaus mestiers. Car ce seroit ausi conme cil qui sor mauvais fondement fait drechier une tour forte et haute, et quant il l'a machonné lontans si chiet tout en un mont : tout ausi seroit pierdue en vous la painne Nostre Seingnor, et se vous ne le recevés de bon cuer et menés a œvre, ce seroit la semence que on gete par deseur la roce, que li oisel degratent et enportent, et ne vient a nul pourfit. — Sire, fet il, vous ne me dites cose que jou ne face se Diex me donne vie. — Dont vous requier jou, fait li preudons, que vous me creantés que vous ne mesferés a vostre Creatour en faisant pechié mortel de la roïne ne de autre cose dont vous le doiés

l'ermite, au sujet du saint Graal, ce qui vous est arrivé. » Lancelot en vient à lui énumérer les trois termes que la voix lui avait adressés dans la chapelle, lorsqu'il fut appelé « pierre », « bois », et « figuier ». « Au nom de Dieu, ajoute-t-il, expliquez-moi la signification de ces trois éléments. Jamais, en effet, je n'ai rien entendu que j'aie autant souhaité comprendre ; aussi je vous prie de me fixer sur le sens, je suis persuadé que vous le connaissez. »

87. L'ermite réfléchit un certain temps, et finit par lui dire : « Assurément, Lancelot, je ne suis pas surpris que ces trois termes vous aient visé. Vous n'avez cessé d'être l'homme le plus extraordinaire du monde. Aussi, rien d'étonnant à ce que l'on vous ait qualifié plus extraordinairement qu'un autre. Mais puisque vous souhaitez en connaître le sens, je vais vous l'apprendre. Prêtez-moi votre attention :

88. « Vous me rapportez qu'on vous a dit : "Lancelot, plus dur que pierre, plus amer qu'aucun bois et plus dépouillé que figuier, va-t'en d'ici." Que l'on t'ait qualifié de plus dur que pierre est surprenant : toute pierre est dure, par nature. Particulièrement certaines ; et la pierre avec ce caractère de dureté peut représenter le pécheur tellement endormi dans son péché que son cœur est endurci au point que ni le feu ni l'eau ne peuvent l'attendrir. Il ne peut être attendri par le feu, car ce feu du Saint-Esprit ne peut entrer ni

---

courechier. » Et il li creante conme loiax chevaliers. « Or me contés, fait li preudons, del Saint Graal conment il vous avint. » Et il li devise les .III. paroles que la vois li avoit dites[b] en la kapiele, u il fu apielés pierre, fust et fighiers. « Et por Dieu, fait il, dites moi la senefiance de ces .III. coses. Car jou n'oï onques mais cose que jou desirrasse tant a savoir conme ceste ; et pour ce vous pri jou que vous me faciés ciertain, que jou sai bien que vos en savés la verité. »

87. Lors conmence li preudons a penser ; et quant il a une piece pensé, se li dist : « Ciertes, fait il, Lancelot, jou ne m'esmerveil mie se ces .III. paroles vous ont esté dites. Car vous avés esté tous jours li plus merveilleus hom del monde. Et pour ce, n'est il mie merveille se on vous dist [*e*] plus merveilleuses paroles que a autre ; et puis que vous en volés savoir la verité, jou le vous dirai. Or m'escoutés :

88. « Vous me contés que on vous dist : "Lancelos, plus durs que piere, plus amiers que fust nus et plus despris[a] que fighiers, va t'ent de chi." En ce que on t'apiela plus durs que pierres puet on merveilles entendre : que toute piere est dure, de sa nature. Meïsmement[b] plus l'une que l'autre ; et par la pierre, la on treuve durté, puet on entendre le peceor qui tant s'est endormis en son pechiet que ses cuers en est si adurcis qu'il ne puet estre amoliés ne par feu ne par aigue. Par feu ne puet estre amoliés, que se feus del Saint Esperit ne puet entrer ne

trouver d'eau dans le vase que les péchés perfides, invétérés, amoncelés jour après jour, ont rendu repoussant; il ne peut non plus être amolli parce que la parole du Saint-Esprit, qui est l'eau douce et la pluie bienfaisante, ne peut être accueillie dans son cœur. Notre-Seigneur en effet n'a jamais logé dans un endroit où pouvait être son ennemi, mais il veut que la demeure où il viendra s'abriter soit nette et purifiée de toute souillure. C'est en vertu de cette assertion que le pécheur est appelé pierre, à cause de la grande dureté que Notre-Seigneur trouve en lui. Et voilà pourquoi tu peux constater que tu es plus dur que pierre, ce qui veut dire plus pécheur que les autres pécheurs.

89. « Tu connais l'histoire des serviteurs à qui l'homme riche remit les besants pour les faire fructifier. Les deux qui en avaient reçu le plus se comportèrent en bons serviteurs fidèles, avisés et prévoyants. Mais le troisième qui en avait perçu le moins se conduisit en serviteur perfide et déloyal. Considère maintenant si tu pourrais être un serviteur comme celui à qui le maître confia le soin des cinq besants, pour accroître la somme et les faire fructifier. J'ai l'impression qu'il t'a légué beaucoup plus car, si l'on venait à considérer les chevaliers de ce monde, on n'en trouverait pas un, il me semble, à qui Notre-Seigneur ait montré autant de faveur. Il t'a accordé la beauté sans mesure. Il t'a donné l'intelligence et le discernement du bien et du mal. Il t'a octroyé bravoure

---

trouver aigue par le vaissiel qui est ors et lais des desloyaus pechiés qu'il a acreüs et amoncelés de jour en jour; et pour çou ne puet il estre amoliés, que la parole[c] del Saint Esperit, qui est la douce aigue et la douce pluie, ne puet estre receüe[d] en son cuer; que Nostres Sires ne se herberga onques en liu u ses anemis fust, ains velt que li ostex u il descendra soit nes et purs de toutes ordures : par cele entention est li pechieres apielés piere, pour la grant durté qu'il treuve en lui; et pour ce pués tu veoir que tu es plus durs que pierre, c'est a dire que tu es plus pecieres d'autres peceors.

89. « Tu as bien des sergans oï a qui li rices hom donna les besans a multeplier; li doi qui plus en avoient receü, il en furent siergant bon et loyal, sage et pourveant; et li autres qui mains en avoit receü en fu sergans faus et desloials : or esgardes se tu poroies estre tex siergans conme cil a qui il bailla les .v. besans a garder, pour acroistre et pour monteplier. Il m'est avis qu'il te bailla molt plus : car qui ore regarderoit entre les chevaliers terriens, il m'est avis que on ne trouveroit pas home a qui Nostres Sires eüst donné tant de grasse conme il t'a presté. Il te donna biauté a comble[a]. Il te donna et sens et discretion de conoistre bien et mal[b]. Il te donna prouece et hardement; aprés te donna bon cuer si largement que tu es toudis au desus venus d'ice que tu as conmencié.

et hardiesse. À la suite il t'a doté d'un si grand courage que tu as toujours connu le succès dans tes entreprises.

90. « Toutes ces qualités, Notre-Seigneur te les a accordées pour que tu sois son chevalier et son serviteur. Il ne te les a pas données pour qu'elles dépérissent en toi, mais pour qu'elles grandissent et fructifient. Mais tu as été un serviteur si mauvais et si déloyal que tu l'as abandonné pour servir son ennemi qui n'a cessé de lui faire la guerre. Tu as été le mauvais soldat qui quitte son seigneur dès qu'il a perçu sa solde, pour venir aider son ennemi. Ainsi as-tu agi envers Notre-Seigneur, car aussitôt qu'il t'a payé magnifiquement, tu l'as laissé pour aller servir celui qui ne cesse de le combattre : personne n'aurait agi de la sorte, que je sache, après avoir reçu de lui un aussi bon salaire que le tien. Tu peux donc bien voir maintenant que tu es plus dur que pierre, et plus pécheur que les autres. Mais on peut encore, si l'on veut, comprendre "pierre" d'une autre façon, car c'est d'une pierre que certains ont vu s'échapper quelque douceur dans les déserts, au-delà de la mer Rouge, où le peuple d'Israël demeura si longtemps. On y vit très clairement que lorsque le peuple eut envie de boire, ce dont tous se lamentaient entre eux, Moïse s'approcha d'une roche immémoriale et dit, comme d'une chose improbable : "Ne pourrions-nous pas faire jaillir de l'eau de ce rocher ?" Aussitôt, l'eau jaillit de la roche avec une telle abondance que le peuple en eut à satiété ; et c'est ainsi que leur murmure fut entendu, et leur soif, étanchée[1].

---

90. « Toutes ces coses te presta Nostres Sires pour ce que tu fuisses ses chevaliers et siergans. Ne il ne les te donna mie pour ce que totes coses fuissent en toi peris, mes creües et amendees ; et tu as esté si[a] [f] mauvais sergans et si desloiaus que tu l'en as guerpi pour le servi-ce[b] son anemi qui tous jours a guerroié contre lui ; tu as esté li mauvais saudoiers qui s'en part de son seingnor sitost com il a ses saudees eües, et vient aïdier a son anemi. Ensi as tu fait a Nostre Signor[c], que sitost com il t'ot paiet biel[d] et ricement, tu le laisas pour aler servir celui qui tous jors le guerroie : ce ne feïst pas nus hom, a mon essient, qu'il eüst ausi bien paié com il a toi paié[e], et pour çou pues tu or bien veoir que tu es plus durs que piere, et plus pechieres que autres. Et encore, qui velt, puet on entendre piere en autre maniere, que de piere virent ja auqunes gens issir douçors es desers outre la Rouge Mer u li pules d'Israel demoura si lonctans : la vit on bien apiertement que quant li pueples avoit talent de boire, que li un se dementoient as autres, et Moïses vint a une roce vielle et ancienne et dist ausi conme se ce ne peüst avenir : "Ne poriens nous giter aigue d'iceste roce ?" Maintenant en issi aigue a tel plenté de la roce que les gens en orent assés a boire ; et ensi fu aquellié lor murmure et estancié lor soif.

91. « Ainsi, que de la pierre soit sortie en quelque occasion de la douceur, on peut y prêter foi. Mais de toi, jamais aucune, et c'eſt pourquoi, on peut le voir clairement, tu es plus dur que pierre. — Seigneur, demanda Lancelot, apprenez-moi maintenant pourquoi on m'a dit que j'étais plus amer que bois. — Je vais te l'expliquer, répondit l'ermite. Écoute. Je t'ai montré que tu n'es que dureté. Là où une dureté si grande eſt logée, aucune douceur ne peut élire sa demeure. Et l'on ne doit pas imaginer qu'il reſte rien d'autre que l'amertume : l'amertume prend donc en toi toute la place que la douceur aurait dû y tenir. Tu es donc semblable au bois pourri et mort où, toute douceur partie, ne reſte qu'amertume. Je viens de te démontrer comment tu es plus dur que pierre et plus amer que bois. Reſte à démontrer le troisième point, selon lequel tu es plus nu et plus dépouillé que figuier.

92. « Ce figuier dont il parle, l'Évangile en fait mention précisément lorsqu'il raconte que, le jour de la Pâque fleurie[1], Notre-Seigneur entra dans Jérusalem sur l'âne[2], ce jour où les enfants des Hébreux chantèrent pour sa venue des chants suaves que la sainte Église remémore chaque année, ce jour même que l'on appelle le Jour des fleurs[3]. Ce jour-là, le Haut-Seigneur, le Maître-Suprême, le Grand Prophète prêcha dans la cité de Jérusalem, parmi ces gens qui ne sont que dureté. Quand il en eut fini du sermon, après s'être fatigué tout le

---

91. « Ensi puet on croire que de piere issi aucune fois[a] douçor. Mais de toi n'en issi onques nule, pour quoi on puet veoir apiertement que tu es plus durs que piere. — Sire, fait Lancelos, or me dites pour quoi on le me diſt, que j'eſtoie plus amers que fuſt. — Jou le te dirai, fait li preudons : or escoute. Jou t'ai mouſtré que en toi eſt toute durtés ; la u si grans durtés eſt hierbregie, n'en a pooir nule douçor de remanoir. Ne on ne doit pas quidier qu'il remagne riens fors amertume : amertume eſt dont en toi si grant conme la douçors i deüſt eſtre. Dont tu es samblans[b] au fuſt pourri et mort u nule douçors n'eſt remese que fors amertume. Or t'ai mouſtré conment tu es plus durs que piere et plus amer que fuſt. Or eſt la tierce cose a moſtrer, conment tu es plus nus et plus despris[c] que fighiers.

92. « D'icel fighier, dont il parole, chi fait mention li Euvangilles la u il parole, le jour de la Pasque flourie, que Noſtres Sires vint en Jherusalem sor l'asne par deseure, le jor que li enfant des Ebrieus chanterent contre sa venue dous chans dont Sainte Glise fait cascun an mention, celui jour que on apiele le Jor des Flors[a] ; celui jour sermonna li Haus Sires, li Haus Maiſtres, li Haus Prophetes en la chité de Jerusalem, entre cex en qui toute durtés eſt hierbregie ; et quant il se fu traveilliés toute jor et [*415a*] et il se fu partis del sermon, il ne

jour, il ne trouva dans toute la ville personne pour le loger : il quitta donc l'endroit. Une fois à l'extérieur de la cité, il tomba sur un très beau figuier, bien fourni de feuilles et de branches, mais sans aucun fruit. Notre-Seigneur s'en approcha, mais, le trouvant aussi infructueux, il parla d'un ton irrité, et maudit l'arbre qui ne portait pas de fruits. Voilà ce qui se passa avec le figuier à l'extérieur de Jérusalem[4]. Considère maintenant si tu ne serais pas comparable, aussi nu et dépouillé que ce figuier. Au demeurant, quand le Haut-Seigneur s'approcha de l'arbre, il trouva des feuilles qu'il aurait pu cueillir s'il avait voulu. Mais quand le saint Graal se présenta devant toi, il te vit dépourvu au point de ne trouver en toi ni bonne pensée ni bonne intention, il te vit ignoble, sale et souillé de luxure ; et dépourvu de feuilles et de fleurs, à savoir de toutes bonnes actions. C'est pourquoi l'on en vint à t'adresser la phrase que tu m'as rapportée : “Lancelot, plus dur que pierre, plus amer que bois et plus dépouillé que figuier, va-t'en d'ici.” — Assurément, seigneur, répondit Lancelot, vos propos me l'ont bien démontré : c'est à juste titre que je suis appelé pierre, bois et figuier, puisque tout ce dont vous m'avez parlé, je le porte en moi. Mais comme vous m'avez demandé de ne jamais plus désirer aller de l'avant sans pouvoir revenir sur mes pas, si du moins je veux me préserver de tomber en état de péché mortel, je promets à Dieu d'abord, à vous ensuite, de ne pas continuer, si Dieu

---

trouva en toute la vile qui le[b] hierbregast, pour coi il se parti[c] de laiens ; et quant il vint huers, il trouva[d] un fighier qui molt estoit biaus et bien garnis de fuelles et de brances ; mais de fruit n'i avoit point. Nostres Sires vint a l'arbre ; et quant il la trouva si desgarni de fruit[e], si dist ausi conme tous coureciés, et dont il maudist l'arbre qui ne portoit fruit. Ensi avint del fighier defors Jherusalem. Or regarde se tu poroies estre autex et si nus et si despris conme il fu. Et quant li Haus Sires vint a l'arbre, il trova fuelles dont il peüst prendre s'il vausist. Mais quant li Sains Graaus vint par devant toi, il te trouva si desgarni qu'il ne trouva en toi ne bone pensee ne bone volenté, mais vilain et ort et cunchiet de luxure ; et desgarni de fuelles et de flors, c'est a dire de toutes bones œvres ; par quoi l'en te dist puis la parole que tu m'as contee : “Lancelos, plus durs que pierre et plus amers que fust, et plus despris[f] que fighiers, va t'ent de chi.” — Certes, sire, fait Lancelos, tant m'avés dit et moustré que jou a droit sui apielés piere, et fust, et figiers, que toutes les coses que vous m'avés dites sunt herbergies dedens moi ; mais pour ce que vous m'avés dit que jou n'aie[g] mais talent d'aler que je n'en puise retourner, se jou m'en voil garder de chaoir en pechié mortel, creant jou premierement a Dieu, et a vous aprés, que jamais a la vie que j'ai menee si longuement ne retournerai, se Diex

veut, à mener la vie qui fut la mienne pendant si longtemps, pour observer au contraire la chasteté et garder mon corps dans la plus grande pureté possible. Quant à pratiquer la chevalerie et porter les armes, je ne saurais y manquer aussi longtemps que je me sentirai en aussi bonne forme qu'à présent. »

93. Tout heureux de cette résolution, l'ermite dit à Lancelot : « Assurément, seigneur, si vous vouliez renoncer à votre conduite coupable avec la reine, je vous garantis que vous retrouveriez l'amour de Notre-Seigneur ; il vous aiderait ; il vous témoignerait sa miséricorde et vous accorderait de mener à bien maintes aventures que vous ne pouvez accomplir à cause de votre péché. — Seigneur, répondit Lancelot, j'y renonce, et jamais je ne commettrai ce péché avec une autre. » L'ermite lui impose alors la pénitence qu'il pense convenir, lui donne l'absolution et le bénit. Il le prie de rester la nuit avec lui, et Lancelot répond n'avoir pas d'autre solution : il est privé de cheval, d'écu, de heaume et d'épée. « Je vous tirerai d'affaire, assura l'ermite, avant demain soir : près d'ici vit un de mes frères, qui est chevalier ; il m'enverra un cheval, des armes, et tout ce qui vous sera nécessaire, avant votre départ[1]. » Lancelot dit qu'il attendra donc volontiers, et l'ermite en est tout joyeux. Lancelot resta ainsi avec l'ermite qui l'encouragea tant et plus à bien se conduire. Ses paroles furent si convaincantes que Lancelot

---

plaist, ains tenrai chasteé et garderai mon cors, et au plus netement que jou porai ; et de sivre cevalerie et de faire d'armes ne me poroie jou encore tenir tant com je fuisse si sains et si haitiés conme jou sui. »

93. Quant li preudons oï ceste parole, si en est molt liés, et dist a Lancelot : « Certes, sire, fait il, se vous le pechié de la roïne voliés laissier, jou vous dis que Nostres Sires vous ameroit encore, et vous envoieroit secors, et vous regarderoit en pitiet, et vous donroit pooir d'achiever maintes aventures u vous ne poés avenir par vostre pechiet. — Sire, fait Lancelos, jou le lais en tel maniere que jamais ne pecerai en autre[a]. » Quant li preudons l'ot, se li carge penitance tele com il quide qu'i puisse faire, et l'assout et beneïst, et li prie qu'il remaint la nuit o lui ; et il respont que faire li convient, que il n'a ceval sor quoi il puisse monter, ne escu ne hiaume ne espee. « D'ice vous aïderai jou bien, [*b*] fait li preudons, ains demain au soir, que chi prés maint uns miens freres chevaliers, qui m'envoiera ceval et armes, et ce que mestiers vous sera, ains que vous en ailliés. » Et Lancelos dist que dont remandra il volentiers ; et li preudons en est liés et joians. Ensi demoura Lancelos o le preudome qui molt l'amonnesta de bien faire. Et tant li dist li hiermites de bones paroles que Lancelos s'en repent molt durement de la vie[b] qu'il a menee si longement.

se repentit énergiquement de la vie qu'il avait menée si longtemps. Il avait conscience en effet que, s'il était mort dans cette situation, il aurait perdu son âme, et son corps, peut-être, aurait risqué d'être mis à mal, en cas d'accusation. Aussi regrette-t-il d'avoir aimé déraisonnablement la reine et d'y avoir passé sa vie. Il s'en blâme, s'en accuse, et promet dans son cœur de ne jamais récidiver. Mais le conte cesse maintenant de parler de lui et revient à Perceval et lui.

La recluse révèle à Perceval la fin des aventures.

94. Le conte dit maintenant que, après avoir quitté Lancelot, Perceval revint sur ses pas, croyant obtenir auprès de la recluse des nouvelles du chevalier qui leur avait échappé. Incapable, après avoir fait demi-tour, de retrouver son chemin, il s'orienta néanmoins le mieux possible et, parvenu à la chapelle, il frappa à la petite fenêtre de la recluse. Elle lui ouvrit aussitôt, car elle ne dormait pas, et, avançant la tête autant qu'elle le pouvait, lui demanda qui il était. Il lui répondit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur et se nommait Perceval le Gallois. Entendre ce nom la rendit tout heureuse, car elle le chérissait, et pour cause : il était son neveu. Appelant donc ses gens, elle leur commande d'ouvrir la porte au chevalier qui est là dehors, de lui donner à manger s'il en a besoin et de le servir de leur mieux, « car, dit-elle, c'est l'homme au monde qui m'est le plus cher ». Eux

---

Car il voit bien s'il i morust, qu'il perdist s'ame, et li cors par aventure en fust malmis se il puet estre d'ice atains. Et pour che, si s'en repent il, qu'il onques ot fole amour enviers la roïne, que il i a usé[c] son tans ; si s'en blasme et honist, et creante en son cuer que jamais n'i rentera. Mais a tant laisse or li contes a parler de lui et retourne a parler de lui et de Pierceval.

94. Or dist li contes que quant Piercevaus s'en fu partis de Lancelot, qu'il retourna a la rencluse u il quidoit oïr nouveles[a] del chevalier qui escapés leur estoit ; et quant il i fu retournés, se li avint qu'il ne pooit trouver nul droit sentier qui cele part l'enmenast, et ne pourquant il se drecha cele part al plus droit qu'il pot ; et quant il vint a la capiele, il hurta a la petite feniestre a la rencluse, et ele li ouvri maintenant, conme cele qui ne dormoit pas ; si mist sa teste au plus avant qu'ele pot et li demande qui il est ; et il dist qu'il est de la maison au roi Artu et a a non Pierce[*c*]vaus li Galois. Et quant ele eüt oï cel non, si en eüt molt grant joie, que molt l'amoit, et ele si devoit faire conme celui qui ses neveus estoit ; et apiela la maisnie de laiens et leur conmande que il œvrent l'uis au chevalier qui la fors est, et li dongnent a mengier s'il en a mestier, et le servent de quanqu'il puent, « que c'est li hom el monde que jou plus aim ». Et cil de laiens font

s'exécutent. Ils gagnent la porte et l'ouvrent, accueillent le chevalier, le désarment et lui servent à manger. Perceval leur demande s'il va pouvoir parler tout de suite à la recluse. « Seigneur, disent-ils, non. Mais demain après la messe, certainement. » Perceval n'insista pas et alla se coucher dans un lit qu'on lui avait préparé. Recru de fatigue, il dormit toute la nuit.

95. Il faisait déjà très clair, le lendemain, lorsque Perceval se leva ; il entendit la messe que chanta un chapelain ; une fois armé, il vint s'adresser à la recluse[1] : « Ma dame, au nom de Dieu, parlez-moi du chevalier qui est passé par ici et dont vous avez dit que vous pensiez bien le connaître[2] : je suis impatient de savoir qui il est. » La dame lui demande pourquoi il le cherche. « Parce que je ne serai satisfait que lorsque je l'aurai retrouvé et que je me serai battu contre lui : il m'a fait assez de tort pour que renoncer ne m'apporte que déshonneur. — Ah, Perceval, réplique-t-elle, que dites-vous là ! Vous mesurer à lui ? Avez-vous envie de mourir, comme vos frères, que leur témérité a conduits à une fin violente[3] ? Il est certain que, si vous mouriez ainsi, ce serait un grand malheur, et que votre famille en serait fortement affaiblie. Et… réalisez-vous, vous-même, ce que vous y perdrez, si vous combattez ce chevalier ? Je vais vous l'apprendre. Le fait est, la quête du saint Graal est commencée ; vous en êtes

---

son conmandement. Si vindrent a l'uis et le deffermerent, et reçoivent le chevalier et le desarment, et li donnent a mangier ; et il lor demande s'il pora vuimais parler a la rencluse. « Sire, font il, nenil. Mais demain aprés la messe quidons nous bien que vous en puissiés parler. » Et il s'en suefre atant et se coulce en un lit que chil de laiens li fisent. Et se reposa toute la nuit conme chil qui las estoit et traveilliés.

95. L'endemain, quant li jors fu clers et biaus, se leva Piercevaus et oï messe que li chanta uns capelains[a] ; il fu armés, si vint a la rencluse et li dist : « Dame, pour Dieu, dites moi del chevalier par chi passé[b], que vous deïstes que vous le deüstes bien counoistre, que il est a moi tart que jou sace qui il est. » Quant la dame oï ceste parole, se li demande que le quiert. « Pour çou, fait il, que jou n'en serrai jamais a aise devant que jou l'aie trouvé et combatu moi a lui, car il m'a tant asés meffait que jou nel porroie mie laissier sans honte avoir. — Ha ! Piercevaus, fait ele, que est ce que vous dites ? Volés vous combatre a lui ? Avés vous talent de morir, ausi conme vostre frere qui sunt et mort et ochis par leur outrage ? Certes que se vous moriés en tel maniere, c'esteroit molt grans damages, et vostre parentés en abaisseroit molt, et… et savés vos, vous, que vous i perdrois, se vous a celui chevalier vous combatés ? Jel vous dirai. Il est voirs que la queste del

un compagnon, il me semble. Elle aboutira prochainement, si Dieu veut. Il eſt non moins vrai que vous gagnerez plus d'honneur que vous n'imaginez à vous abſtenir de combattre ce chevalier. Nous sommes en effet convaincus, dans ce pays comme en beaucoup d'autres, qu'en définitive trois chevaliers d'une rare valeur emporteront sur les autres la gloire et le mérite de la quête. Deux seront vierges, et le troisième chaſte : l'un des deux hommes vierges eſt le chevalier que vous cherchez, et vous l'autre ; Bohort de Gaunes eſt le troisième. Voilà les trois qui mèneront à bien la quête ; puisque Dieu vous a réservé cet honneur, ce serait un dommage considérable si, pendant ce temps, vous alliez à votre mort ; vous la précipitez d'ailleurs si vous combattez celui que vous cherchez, bien meilleur chevalier, inconteſtablement, que vous et que tout autre au monde. — Ma dame, répondit Perceval, vos propos me donnent l'impression que vous savez parfaitement qui je suis. — En effet, reprit-elle, et pour cause : vous êtes mon neveu et moi votre tante. Et ce n'eſt pas parce que je porte l'habit de pauvreté qu'il vous faut être sceptique : c'eſt moi, vous le saurez, qu'on appelait jadis la reine de la Terre Gaſte. Vous m'avez vue autrefois dans une autre situation, car j'étais une des dames les plus riches du monde ; et néanmoins, cette magnificence, j'étais loin de m'y plaire autant que dans ma pauvreté actuelle. »

Saint Graal eſt conmencie ; et en eſtes compains, ce m'eſt avis. Si sera menee a fin proçainement, se Diex plaiſt. Et il eſt voirs que vous querés molt gregnor honor que vous ne quidiés, se vous seulement vous tenés de combatre a cel chevalier. Que ce savons nous bien en ceſt païs et en maint autre lieu que au parassomer avra .III. pressieus chevaliers qui avront le los et le pris de la queſte sor tous les autres. Si en seront li doi virge et li tiers caſtes ; et des .II. virgenes sera li chevaliers que vous querés li uns, et vous et li autres ; Bouhors de Gaunes li tiers. Par ces .III. sera la queſte del Saint Graal achievee, et puis que Diex vous a ceſte hounor appareillie a avoir, molt seroit grans damages se vous entretant queriés [*d*] voſtre mort ; et vous la haſtés bien se vous a celui que vous querés vous combatés, que sans faille il eſt molt miudres chevaliers de vous, ne de chevalier que on counoisse. — Dame, fait Piercevaus, il me samble a ce que vous me dites que vous savés bien qui jou sui ! — Je le sai bien, fait ele, et bien le doi savoir, que vous eſtes mes niés et jou sui voſtre ante. Ne ne doutés or mie se jou sui en povre abit, que bien saciés que je sui cele que on apiela jadis la roïne de la Tere Gaſte. Si me veïſtes ja en autre point que jou ne sui ore, que j'eſtoie une des plus rices dames del monde ; et nepourquant cele riquece ne me plot pas tant ne enbieli conme fait ceſte povreté u je sui ore. »

96. Cette révélation émut Perceval aux larmes. À rassembler ses souvenirs, il finit par reconnaître sa tante[1]. Il s'assied alors en face d'elle et lui demande des nouvelles de sa propre mère et de sa famille. « Comment, cher neveu, s'étonne-t-elle, vous n'êtes pas au courant, pour votre mère ? — Bien sûr que non, ma dame : j'ignore si elle est morte ou vivante. Mais plus d'une fois elle est venue me dire dans mon sommeil qu'elle avait plus à se plaindre qu'à se louer de moi, car je l'avais presque anéantie. — Assurément, répond-elle, morne et pensive, quant à voir votre mère, si ce n'est en songe, vous ne le pourrez pas, car elle est morte dès votre départ pour la cour du roi Arthur. — Ma dame, comment est-ce arrivé ? — Par ma foi, votre mère a si mal supporté cette séparation ! Au point que, le jour même, aussitôt après s'être confessée, elle est morte. — Que Dieu ait maintenant pitié de son âme : je suis très affecté de cette fin. Mais puisqu'il en est ainsi, il faut s'en accommoder : aucun de nous n'y échappera. C'est pourtant vrai que je n'en ai jamais eu de nouvelles[2]. Quant à ce chevalier que je cherche, au nom de Dieu, connaissez-vous son nom, son origine ? Et savez-vous si c'est lui qui s'est présenté à la cour sous une armure rouge ? — Oui, dit-elle, je l'affirme : sa venue se justifiait, et je vais même vous en expliquer la signification.

97. « Vous ne l'ignorez pas, depuis l'avènement de Jésus-

---

96. Quant Percevaus entendi ceste parole, si conmença a plourer de la pité qu'il en a. Se li souvient tant que il la connoist a s'antain. Lors s'asiet par devant li et li demande nouveles de sa mere et de ses parens. « Conment, fait ele, biaus niés, n'en savés vous nouveles, de la vostre mere ? — Certes, dame, fait il, que nenil : jou ne sai s'ele[a] est u morte u vive. Mais mainte fois m'est ja venue en mon dormant dire qu'ele se devoit molt miex plaindre de moi que loer, que jou l'avoie presque mal baillie[b]. » Et quant la dame oï ceste parole, si respont morne et pensive : « Certes, fet ele, a vostre mere veoir, se çou n'est en songe, avés vous failli : que ele est morte des que vous alastes a la court le roi Artu. — Dame, fait il, conment fu ce[c] ? — Par foi, fait ele, vostre mere fu si dolante de vostre departement ! Si que le jour meïsmes, sitost com ele se fu confessee, morut. — Or ait Diex mierci, fait il, de s'ame ; que certes çou m'en poise molt. Mais puis que ensi est avenu, a soufrir le couvient, que a ce n'en porons tuit faillir. Et ciertes jou n'en oi onques mais nouveles. Mais del chevalier que jou quier, pour Dieu savés vous qui il est, ne dont ? Ne se c'est cil qui vint a court es armes vermeilles ? — Oïl, fait ele, par mon chief, dont il vint adroit, et si vous dirai par quel senefiance que ce fu.

97. « Vous savés bien que puis l'avenement Jhesucrist a eües .III. principaus Tables el monde. La premiere si fu la Table Jhesucrist, u li

Christ, il y a eu dans ce monde trois Tables d'importance primordiale. La première fut la Table de Jésus-Christ, où les apôtres prirent leur repas plus d'une fois. C'était la Table qui sustentait de la nourriture céleste les corps et les âmes. À cette Table prirent place les frères qui n'étaient qu'un, en corps et en pensée, ce qui fit dire à David le prophète une phrase remarquable : "C'est une très bonne chose quand des frères habitent ensemble unis par la volonté dans une action commune[1]." Grâce aux frères qui s'assirent à cette Table régnèrent la paix, la concorde et la conscience, et l'on put voir en eux l'ensemble des bonnes actions. Cette Table fut instituée par l'Agneau sans tache, celui du sacrifice. Et en souvenir de lui, ce fut la Table du saint Graal qui donna lieu jadis, dans ce pays, à de si grands miracles, à l'époque de Joseph d'Arimathie, lorsque le christianisme y fut apporté, et que tous les justes et tous les chrétiens devraient toujours garder en mémoire.

98. « Au moment où Joseph d'Arimathie venait sur ce territoire, très nombreux étaient les gens qui l'accompagnaient — jusqu'à quatre mille, pour être précis, tous pauvres. À leur arrivée, la peur de manquer de vivres, vu leur nombre, les désespérait. Un jour, ils cheminèrent dans une forêt sans trouver à manger ni rencontrer personne. Ils en furent très inquiets, peu préparés qu'ils étaient à la famine. Ils prirent leur mal en patience, mais, le lendemain, ils cherchèrent de tous côtés,

---

apostre mengierent pluisours fois ; cele fu la Table ki sostenoit les cors et les ames de la viande del ciel ; a cele Table sisent li frere qui estoient une meïsme cose en cors et en ame ; dont David li prophetes dist une merveilleuse parole : "Mais molt est bone [*e*] cose quant frere abitent ensamble en une meïsme volenté et en un oevre." Par les freres qui a cele Table sisent fu païs et acorde et conscience, et toutes bones oevres pot on bien en aus veoir. Icele Table establi li Agniaus sans tace qui fu sacrefice : et en ramenbrance de lui, ce fu la Table del Saint Graal[a] dont si grant miracle furent jadis veü en ceste terre au tans Josef d'Arimacie, au conmencement quant crestientés fu aportee en cest païs, que tuit preudome et tuit crestien devroient avoir toudis en ramenbrance.

98. « Il avint a l'eure que Josef d'Arimachie vint en ceste terre, fu molt grans pueples avoec lui, tant que porent bien estre par conte .IIII.M., tot povre home. Et quant il vindrent en cest païs, si se desconforterent molt de ce qu'il eürent paor que viande ne lor falsist, pour ce que si grans pueples de gens avoit entraus. Un jor esrerent par une forest u il ne trouverent que mengier ne gent nule. Si en furent molt esmaié, que il n'avoient pas apris famine[a]. Si soufrirent celui jour, et l'endemain cierquierent et amont et aval,

pour tomber sur une vieille femme qui rapportait douze pains qui venaient de sortir du four. Ils les achetèrent ; mais, au moment du partage, la colère et l'irritation les dressa les uns contre les autres : ils n'étaient pas d'accord sur la façon de procéder. L'incident fut rapporté à Joseph, qui en fut très fâché. Il demanda qu'on lui apportât les pains. Celui qui les avait achetés arriva. Joseph, à l'avidité des regards, fut fixé sur le désaccord. Commandant alors à chacun de s'asseoir comme s'il était à la Cène, il rompit les pains, en disposa les morceaux ici et là, et plaça au haut bout de la Table le saint Graal : à son apparition les douze pains se multiplièrent, si bien que les gens — bien quatre mille — en furent nourris et rassasiés miraculeusement. Ils rendirent grâces alors à Notre-Seigneur de les avoir secourus si manifestement[1].

99. « Il y avait à cette Table un siège réservé à Josephé, le fils de Joseph ; il n'était institué que pour leur seul maître et pasteur, sacré et béni de la main même de Notre-Seigneur — l'Histoire l'explique — et dépositaire de la charge qui incombait à Josephé sur les chrétiens[1] ; et c'est ce siège que Notre-Seigneur lui avait désigné : personne n'était donc assez hardi pour oser s'y asseoir. Ce siège était à l'image de celui qu'occupait Notre-Seigneur le jour de la Cène, lorsqu'il prit place comme le maître parmi les apôtres ; et de même, Josephé devait diriger tous ceux qui s'asseyaient à la Table du

---

et trouverent une vielle feme qui aportoit .XII. pains d'un four ; et il les acaterent ; et quant il les vaurent departir, si monta ire et courous entreus, que li un ne s'i voloient acorder a ce que li autre voloient faire. Ceste aventure fu contee a Josef : dont il fu molt coureciés. Si conmanda que li pain fuissent aporté devant lui, et on les i aporta. Se i vint chil qui les avoit acatés. Et lors sot il par la bee d'icex que li un ne s'en voloient acorder as autres. Lors conmanda a tout[b] le pule qu'il s'aseïssent ausi conme s'il fussent a la Chaine, et il depicha les pains et les mist cha et la, et mist el cief de la Table le Saint Graal pour qui venue li .XII. pain foisonnerent, si que li pules dont il avoit bien .IIII.M. en furent repeü et rasasiet trop merveilleusement. Et quant il virent çou, si rendirent graces a Nostre Seingnor d'ice qu'il[c] les avoit secourus si apiertement.

99. « En cele Table avoit un siege u Josephés[a], li fiex Josef, devoit seoir ; chil sieges estoit establis a ce que li plus maistres d'ex et li paistres s'i asseïst — et a nul autre n'iert otroiés — et estoit sacrés et beneïs de la main Nostre Seingnor meïsmes, si conme l'Estore le devise, et avoit receüe la cure que Josephes[b] devoit avoir sour crestiens. Et en celui siege l'avoit Nostres Sires assis ; et pour ce n'i avoit il nisun si hardi qui s'i osast asseoir. Chil [f] sieges avoit esté fais par les examples de celui siege u Nostres Sires sist le jour de la Chaine, quant il fu entre

saint Graal; il devait être leur maître et seigneur[2]. Mais dans ce pays, après leur long cheminement dans les terres inhospitalières, il arriva que deux frères, apparentés à Josephé, furent jaloux de ce que Notre-Seigneur l'avait élevé au-dessus d'eux et choisi comme le meilleur de la compagnie. Ils en parlèrent en secret et décidèrent de récuser son autorité, car ils étaient d'aussi noble famille que lui; ils refuseraient donc de se tenir pour ses disciples, et de l'appeler maître.

100. « Le lendemain, le peuple était monté sur une colline où l'on avait dressé les tables, lorsque les deux frères disputèrent à Josephé la plus haute place où ils le voyaient s'asseoir, et l'un d'eux s'y installa. Aussitôt un miracle se produisit: la terre engloutit celui qui s'était assis sur le siège[1]. Ce miracle eut tôt fait d'être connu dans tout le pays, et valut au siège l'appellation de Siège Redouté[2]. Personne depuis lors ne fut assez hardi pour y prendre la place de celui que Notre-Seigneur y avait désigné. Après cette Table, il y eut la Table ronde[3], instituée selon les conseils de Merlin, et non sans une grande signification: dans sa dénomination de Table ronde sont en effet entendus la rondeur du monde, le cours des planètes, des éléments et des étoiles, et beaucoup d'autres choses, qui permettent de dire que la Table ronde figure le monde. Aussi bien, vous pouvez voir que de tous les territoires divers où existe la chevalerie,

---

les apostres conme maistres; et tout ausi devoit Josefes[c] conduire tous chiaus qui a la Table del Saint Graal seoient; il en devoit estre maistres et sires. Mais il avint quant il furent en cest païs, et il eürent une piece esré par les estranges terres, que doi frere qui estoient parent Josefé[d] orent envie de ce que plus haut d'els l'avoit Nostres Sires levet et d'içou qu'il l'avoit esleü el meillor de la compagnie. Si en parlerent priveement et distrent qu'il nel souferoient mie a lor maistre, que d'autresi haut lingnage estoient il estrait; et pour ce ne se tenroient il pas a ses disciples, ne maistre ne l'apieleroient.

100. « A l'endemain, quant il furent monté en un tertre et les tables furent mises, et il virent Josefé[a] asseoir el plus haut siege, se li contredirent li dui frere et s'i assist li uns d'aus. Maintenant en avint tex miracles que la terre essorba celui qui el siege s'estoit assis: et ceste miracle fu tantost seüe par cest païs: dont li sieges fu puis apielés li Sieges Redoutés; si ne fu puis si hardis qui s'i asseist, que celui que Nostres Sires i avoit esleü. Aprés cele Table fu la Table Reonde, par le conseil Mellin, qui ne fu pas establie sans grant senefiance, que en ce que ele est apielee Table Reonde est entendue la reondece del monde et la circonstance des planetes et des elemens[b] et des estoiles et mainte autre cose, dont on puet dire que en la Table Reonde est li mondes senefiés; que vous poés veoir que de toutes autres terres u chevalerie

dans la chrétienté comme en pays païens, les chevaliers viennent à cette Table et, dès lors que Dieu leur fait la grâce d'en devenir compagnons, ils se tiennent pour plus chanceux que s'ils avaient conquis le monde entier. On voit bien qu'ils délaissent père et mère et enfants pour en être, ce que vous avez vu par vous-même : depuis que vous avez quitté votre mère et que l'on vous a fait compagnon de la Table ronde, vous n'avez jamais eu envie de revenir en arrière, mais vous avez été tout de suite séduit par la fraternité cordiale qui s'impose entre ceux qui en font partie. Après avoir institué la Table ronde, Merlin déclara que, grâce à ceux qui en seraient compagnons, on saurait ce qu'il en est du saint Graal dont nul signe n'était visible à son époque. On lui demanda alors comment on pourrait savoir lesquels viendraient par la suite : "Ils seront trois, répondit-il, pour mener à bien la quête : deux seront vierges, et le troisième chaste. L'un des trois surpassera son père autant que le lion surpasse le léopard en puissance et en hardiesse. C'est celui qu'on devra considérer comme le maître et le pasteur de tous les autres[4], et ses compagnons perdront leur temps à chercher le saint Graal, jusqu'au moment où Notre-Seigneur l'enverra parmi eux si furtivement que ce sera plus qu'étonnant. — Merlin, reprirent-ils, puisque ce chevalier aura toutes les qualités que vous dites, vous devriez faire un siège spécial où personne ne prendra place, sauf lui. — Je vais le faire", dit Merlin.

---

repaire soit en crestienté u en paienisme, vienent a la Table li chevalier ; et quant Diex leur en donne tel grasse qu'il en sunt compaignon, il se tiennent au plus bon eüré que s'il avoient tout le monde gaagnié ; et bien voit on qu'il en laissent leur peres et leur meres et leur enfans pour estre ens, dont vous meïsmes avés veü ce avenir, que puis que vous partistes de vo mere et on vous ot fet compagnon de la Table Reonde, n'eüstes vous talent de revenir cha, ains fustes maintenant soupris de la doçor et de la fraternité qui doit estre entre cex qui en sunt compagnon. Et quant Mellins ot la Table Reonde establie [*416a*], si dist que par cex qui en seroient compagnon savroit on la verité del Saint Graal dont on ne pooit veoir nul singne au tans Mellin ; et on demanda conment on porroit connoistre cex qui puis venroient ; et il respondi : ".III. seront qui l'achieveront, dont li doi seront virge et li tiers chastes[c]. Li uns des .III. passera sen pere autant conme li lions passe le lupart de pooir et de hardement. Cil devra estre tenus a maistre et a paistre sour tous les autres, et toudis foloieront si compaingnon a querre le Saint Graal, jusqu'a tant que Nostres Sires l'envoiera entrex si soultilment que ce sera grans merveilles." Quant il oïrent ceste parole, si distrent : "Or, Mellin, puis que chil[d] sera si preudons conme vous dites, vous devriés faire un propre siege u nus ne serra fors il seulement. — Si ferai jou", fait Mellins.

101. « Il fabriqua alors un admirable siège de grande taille. Une fois terminé, il se mit à l'embrasser, disant qu'il avait ainsi travaillé par amour pour le Bon Chevalier qui s'y reposerait. Les compagnons demandèrent alors : "Merlin, qu'adviendra-t-il de ce siège ? — Encore de grands prodiges, assurément, car jamais personne ne s'y assiéra sans mourir ou être mutilé, jusqu'au moment où le Vrai Chevalier y prendra place. — Au nom de Dieu, on courrait donc un grand risque à s'y installer ? — On s'y mettrait en danger, précisa Merlin ; et les périls qui y seront liés lui vaudront le nom de Siège Périlleux[1]." Cher neveu, conclut la dame, je vous ai expliqué le sens de l'instauration de la Table ronde, et la raison d'être du Siège Périlleux où sont morts maints chevaliers indignes de l'occuper. Je vais maintenant vous dire pourquoi ce chevalier est venu à la cour sous une armure rouge. Comme vous le savez, Jésus-Christ fut pour ses apôtres maître et pasteur à la Table de la Cène. C'est sur ce modèle que la Table du saint Graal devint un symbole grâce à Joseph, et la Table ronde grâce à ce chevalier. Avant sa Passion, Notre-Seigneur promit à ses apôtres qu'il viendrait les visiter, et ils attendirent de voir se réaliser cette promesse dans une grande tristesse. Mais, le jour de la Pentecôte, alors qu'ils étaient réunis dans une maison, portes fermées, le Saint-Esprit descendit sur eux sous forme de feu, les consola et dissipa

---

101. « Lors fist un siege grant et merveilleus ; et quant il l'ot fait, si le conmencha a baisier et dit que ce avoit il fait pour l'amour del Bon Chevalier qui s'i[a] reposeroit. Et il distrent maintenant : "Mellin, que porra il d'icest siege avenir ? — Certes, fait il, il en avendra encore grant merveille : que jamais nus ne s'i aserra que il ne soit mors u mehagniés, jusqu'a tant que li Vrais Chevaliers s'i asserra. — En non[b] Dieu, fisent chil, en grant aventure seroit qui s'i aseroit[c] ? — Em peril se meteroit il, fait Mellins : et pour les periex qui i avendront avra il a non li Sieges Perilleus." Biaus niés, fait la dame, or vos ai je dit pour quoi senefiance la Table Reonde fu estoree, et pour quoi li Sieges Perilleus fu fais, u maint chevalier ont esté mort, qui n'ierent pas dingne qu'i s'i asseïssent. Or vous dirai par quel raison li chevaliers vint a court en armes vermeilles. Vous savés bien que Jhesucris fu entre ses apostres paistres et maistrez a la Table de la Chaine. Aprés fu senefiie par Joseph la Table du Saint Graal et la Table Roonde par chel chevalier. Nostre Sire promist a ses apostres[d] devant sa Passion qu'i les venroit visiter et veoir, et il si atendirent a ceste promesse triste et morne. Dont il avint, le jour de la Pentecoste, que quant il estoient tuit en une maison et li vuis erent clos, que li Sains Espieris descendi entreus en guise de feu et les reconforta et asseüra

leurs doutes. C'est alors qu'il les fit se séparer et les envoya dans les pays de par le monde, prêcher et enseigner le saint Évangile[2].

102. « Voilà ce qui arriva aux apôtres le jour de la Pentecôte, où Notre-Seigneur vint les visiter. C'est la manière, me semble-t-il, dont est venu vous réconforter le chevalier que vous devez tenir pour maître et seigneur, car de même que Notre-Seigneur est venu sous l'apparence du feu, de même le chevalier est-il venu sous une armure rouge, d'une couleur semblable au feu ; et de même que les portes, là où étaient assemblés les apôtres, étaient closes lors de l'apparition de Notre-Seigneur, de même les portes de la grande salle étaient-elles fermées avant l'entrée du chevalier, et il arriva parmi vous si furtivement que nul, pour avisé qu'il soit, ne put comprendre d'où il venait[1]. Le jour même commença la quête du saint Graal, qui ne cessera pas avant qu'on sache ce qu'il en est, ainsi que de la Lance[2], et pourquoi tant d'aventures en sont arrivées dans ce pays.

103. « Si je vous ai révélé toute la vérité au sujet de ce chevalier, c'est pour que vous ne tentiez jamais de le défier. Sachez bien en effet qu'il vous faut vous en abstenir, parce que vous êtes son frère, par votre appartenance à la compagnie de la Table ronde, et parce que lui résister vous serait impossible : n'oubliez pas que sa valeur, qui surpasse de loin la vôtre, vous l'interdit. — Ma dame, répondit Perceval,

---

d'ice dont il erent en doutance ; lors les fist departir et les envoia par les terres preechier et par le monde et enseingnier le Saint Euvangille.

102. « Ensi avint as apostres le jor de la Pentecouste, que Nostres Sires les vint visiter ; si me samble que [*b*] en ceste maniere vous vint reconforter li chevaliers que vous devés tenir a maistre et a segnor, que tout ausi conme Nostres Sires vint en samblance de fu, ausi vint li chevaliers en armes viermeilles qui sunt de coulor a fu resamblable ; et alsi conme li vuis, u li apostre estoient, erent clos en la venue Nostre Segnor, ausi furent les portes du palais fremees devant que li chevaliers entrast en la sale[a], dont il vint si soutilment entre vous qu'il n'i ot si sage qui seüst dont il vint ; le jour meïsme fu emprise la queste del Saint Graal, que jamais ne sera laissie devant que on en sace la verité, et de la Lance ausi, et pour quoi tantes aventures en sunt avenues en cest païs.

103. « Or vous ai dite la verité del chevalier, pour çou que vous ne vous combatés ja encontre lui ; que bien sachiés que vous nel devés mie faire, por ce que vous estes[a] ses freres, et por le compagnie de la Table Reonde, et por ce que vous n'ariés ja duree encontre lui ; que bien saciés que vous ne le devés mie faire, que trop est mieudres chevaliers de vous. — Dame, fait il, tant m'avés dit, que jamais n'avrai

vous m'en avez assez dit pour m'ôter toute envie de me battre contre lui ; mais, au nom de Dieu, indiquez-moi que faire et comment le retrouver car, si je l'avais pour compagnon, je ne le quitterais pas, aussi longtemps que je pourrais le servir. — En cette affaire, je vais vous conseiller de mon mieux : je ne saurais vous dire où il est actuellement, mais voici quelques renseignements qui vous permettront de le retrouver au plus vite ; alors, quand vous l'aurez rejoint, restez avec lui le plus longtemps possible. D'ici, vous allez vous rendre à un château qu'on appelle Got, où vit une de ses cousines germaines, et où, par affection pour elle, je crois bien qu'il a logé hier au soir ; si elle peut vous indiquer la direction qu'il a prise, suivez-la sur-le-champ ; si elle ne vous apprend rien de neuf, allez au château de Corbénic, où demeure le Roi Méhaignié : je sais bien qu'on vous donnera là des informations sûres, au cas où vous ne le trouveriez pas au château de Got[1]. »

104. Perceval et la recluse parlèrent ainsi du chevalier jusqu'à midi. « Cher neveu, lui dit-elle alors, vous resterez cette nuit encore auprès de moi, et j'en serai heureuse. Voilà si longtemps que je ne vous ai vu : votre départ me serait pénible ! — Ma dame, j'ai tant à faire ailleurs que rester me sera difficile. Je vous en prie, au nom de Dieu, laissez-moi partir ! — Pour sûr, vous n'aurez pas ma permission de partir aujourd'hui. Mais demain, après la messe,

---

talent de combatre a lui ; mais pour Dieu ensegniés moi que je porai faire et conment jou le porai trouver, que se jou a compagnon l'avoie, jou ne m'en partiroie jamais de lui tant conme je le peüse servir. — D'icest afaire, fait ele, vous conseillerai jou au miex que je porrai ; que orendroit ne vous poroie je dire u il est ; mais les ensegnes pour quoi vous le[b] porés plus tost trouver vous dirai jou bien ; et lors, quant vous l'avrés trouvé, si tenés sa compagnie au plus que vous porés. Vous en irés de chi a un castiel que on apiele Got, u il a une soie cousine germaine pour qui amour je quide bien que il se hierberga ersoir ; et se il vous set a dire quel part il vait, si le sivés esrant ; et s'ele ne vous en dist nouveles, si vos en alés au castiel de Corbenic u li Rois Mahagniés maint : et illuec sai je bien que vous en orrés vraies nouveles, s'il avenoit que la u je vous dis ne le trouvissiés[c]. »

104. Ensi parlerent del chevalier entre Perceval et la rencluse, tant qu'il fu eure de miedi ; et lors dist ele a Perceval : « Biax niés, vous remandrés anuit mais o moi, si en serai plus a aise, que il a si lonctans [c] que je ne vous vi mais, que molt me seroit[a] griés vostre partemens. — Dame, fait il, j'ai tant a faire aillors que molt grief me sera li remanoirs. Si vous pri por Dieu que vous me laissiés aler. — Certes, fait ele, par mon congié n'irés vous vui mais[b]. Mais demain, sitost

je vous la donnerai volontiers. » Perceval dit qu'il resterait donc. Il se fit aussitôt désarmer ; le personnel dressa alors la table et ils prirent le repas que la dame avait fait préparer. Ainsi Perceval resta-t-il chez sa tante ; tous deux évoquèrent maints sujets, et finalement elle lui dit :

105. « Cher neveu, jusqu'à ce jour, vous avez veillé à garder votre virginité intacte et sans souillure[1]. Vous n'avez jamais non plus connu l'union charnelle, et bien vous en a pris : car si par aventure votre chair avait été abîmée par corruption, vous n'auriez pas réussi à être un des plus importants compagnons de la Table ronde, comme Lancelot du Lac qui, par l'excitation de la chair et par sa désastreuse luxure, n'est plus à même, depuis longtemps, de mener à bien ce à quoi tous les autres maintenant consacrent leurs efforts. Voilà pourquoi je vous demande de garder votre corps aussi pur que lorsque Notre-Seigneur vous fit devenir chevalier, de manière à pouvoir vous présenter devant le saint Vase sans tache de luxure. Et ce sera pour sûr un des plus beaux exploits qu'un chevalier ou même un être vivant ait jamais obtenu ou réalisé, car, parmi tous les compagnons de la Table ronde, il n'y en a pas un seul qui ne soit coupable envers la virginité de quelques offenses, sauf vous et Galaad le Bon chevalier dont je vous ai parlé. » Et Perceval de répondre que, si Dieu veut, il se gardera aussi bien qu'il lui appartient de le faire.

---

conme vous avrés oï messe, vous donrai je volentiers le congié. » Et il dist que dont remandra il. Si se fait tantost desarmer ; et cil de laiens misent tot maintenant la table ; si mengierent d'ice que la dame avoit fait apareillier. Si demora laiens Percevax avoec s'antain, et parlerent ensamble de maintes coses, et tant qu'ele li dist :

105. « Biaus niés, il est ensi que vos estes gardés jusqu'a cest terme en tel maniere que vostre virginités n'est maumise ne empirie. Ne onques ne seüstes de voir quex cose est cars ne assamblemens, et il vous en est bien mestiers : que se tant fust avenu que vostre cars fust violee par corruption, a estre principaus compains de la Table Reonde eüssiés vous failli ausi conme a fait Lancelos del Lac qui par escaufement de car et par sa maleüreuse de luxure a pierdu a mener a fin, grant tans a, ce dont tuit li autre sunt or en paine. Et pour çou vous prie je que vous gardés vostre cors si net conme Nostres Sires vos mist en cevalerie, si que vous puissiés venir par devant le Saint Vaissiel, et sans tece de luxure : et certes ce sera une des plus bieles proeces que chevaliers eüst onques ne ne feïst, que de tous cex de la Table Reonde n'en i a un seul qui ne soit meffais en virginité fors vous et Galaad li Bons Chevaliers dont je vous parole. » Et il dist, se Diex plaist, il se gardera si bien conme a faire le convient.

106. De tout le jour, Perceval ne bougea pas de là, et sa tante, avec un grand luxe de préceptes, l'exhorta à bien se conduire ; elle le pria d'éviter surtout le péché de chair, ce qu'il lui promit. Lorsqu'on eut longtemps parlé du chevalier et de la cour du roi Arthur, Perceval demanda à sa tante pour quel motif elle s'était retirée dans un endroit aussi inhospitalier après avoir quitté son pays. « Pour sûr, dit-elle, c'est la peur de mourir qui m'a fait m'enfuir. Rappelez-vous : lorsque vous êtes parti pour la cour, mon mari était en guerre contre le roi Libran[1] ; aussi, dès que mon époux fut tué, moi, parce que j'étais femme et craintive, j'ai redouté que Libran ne me mette à mort s'il pouvait se saisir de moi. J'ai aussitôt pris une grande partie de ma fortune et je suis venue me réfugier dans cet endroit sauvage pour ne pas être retrouvée. J'ai fait construire cet enclos et la maison que vous voyez, j'ai installé auprès de moi mon chapelain et mes gens, et je suis entrée dans cette solitude pour n'en plus sortir, si Dieu veut, aussi longtemps que je vivrai, y passant le reste de mes jours pour mourir au service de Notre-Seigneur. — Ma foi, répondit Perceval, quelle extraordinaire aventure ! Mais donnez-moi maintenant des nouvelles de votre fils : je brûle de savoir comment il va. — Certes : il est allé servir le roi Pellès[2], notre parent, pour gagner ses armes ; le roi, je l'ai entendu dire par la suite, l'a fait chevalier. Mais il y a plus de deux ans que je ne l'ai vu, il va plutôt participer aux tournois

---

106. Toute jour demoura laiens Percevaus et molt le chastoia s'ante, et l'amonnesta de bien faire ; mais sor tote cose li proia s'ante qu'i gardast sa char netement. Et il li creanta que si feroit il ; et quant il ot grant piece parlé del chevalier et de la court le roi Artu, se li demande par quel ocoison ele estoit si venue en estrange lieu et avoit laissié sa terre. « Certes, fet ele, ce fu pour paour de mort que jou m'en afui : que vous saviés bien, quant vous en alastes a court, avoit mé sire guerre encontre le roi Laban ; dont il avint, sitost conme mé sires fu mors, que je, qui ere [*d*] feme et paoureuse, oi paour qu'il ne m'oceïst s'il me peüst prendre. Si pris maintenant partie de mon avoir et m'en afui en si salvage lieu pour çou que je ne fuisse trouvee et fis faire cest renclus et ceste maison tele conme vous la veés, et mis o moi mon chapelain et ma maisnie, et entrai en cestui renclus en tel maniere que jamais, se Diex plaist, n'en isterai tant conme je vive, ains morrai el service Nostre Seingnor et userai le remanant de ma vie. — Par foi, fait il, ci a merveilleuse[a] aventure. Mais or me dites que vostre fiex devint : que je desir molt a savoir conment il fait. — Certes, fait ele : il ala servir nostre parent le roi Pellés pour avoir armes ; et puis l'ai je oï dire qu'il l'a fait chevalier. Mais il a passé .II. ans que jou nel vi, ains vait sivant les tournoiemens

dans toute la Grande-Bretagne. J'ai dans l'idée que vous le trouverez à Corbénic, si vous y allez. — Et j'irai, répondit Perceval, ne serait-ce que pour le voir : j'en suis impatient.

107. — Ah, Dieu, j'aimerais bien que vous le retrouviez : je serais contente de vous savoir ensemble. » Perceval resta donc avec sa tante ce jour-là. Le lendemain, dès qu'il eut entendu la messe, il s'arma et se mit en route ; il chevaucha jusqu'au soir à travers la forêt interminable, sans rencontrer âme qui vive. C'est ensuite qu'il entendit une cloche sonner sur sa droite. Il prit de ce côté, certain qu'il s'agissait d'un établissement religieux : il était entouré de murs et protégé par de profonds fossés. Il alla donc dans cette direction, appela au portail et l'on vint lui ouvrir. Les gens du couvent, le voyant armé, pensèrent tout de suite à un chevalier errant. Ils lui ôtèrent ses armes et l'accueillirent chaleureusement. On prend son cheval qu'on emmène à l'écurie pour lui donner foin et avoine. Et l'un des frères le conduit dans une chambre pour le dévêtir de son armure. Cette nuit-là, les frères se surpassèrent afin de l'héberger au mieux. Le lendemain, Perceval ne s'éveilla pas avant l'heure de prime : il se rendit alors à la messe dans l'abbaye même. Une fois entré dans l'église, il vit sur la droite des barreaux de fer : dans la clôture, un frère, revêtu des armes de Notre-Seigneur, s'apprêtait à dire la messe. Perceval alla de ce côté

---

par la Grande Bertagne. Si quit que vous le trouverés a Corbenyc, se vous i alés. — Certes, fait il, se jou n'i aloie fors pour lui veoir, si irai jou, que molt le desir a veoir.

107. — Ha ! Diex, fait ele, jou vaudroie molt que vous l'eüssiés trouvet, que lors seroie jou a aise, s'il ert avoec vous. » Ensi demoura Piercevax avoec s'antain celui jour. L'endemain, sitost com il eüt oï messe et il fu armés, si s'en parti, et cevaucha toute jour parmi la forest que grant ert a merveilles, en tel maniere qu'il n'encontra home ne feme ; aprés, li avint qu'il oï un saint soner a destre. Il torne cele part, que bien set que c'est maisons de religion, qui ert close de murs et de fossés parfons. Et il torne cele part et apiele a la porte tant que on li oevre. Et quant cil de laiens le virent armé, si pensent maintenant qu'il est chevaliers esrans. Si le font desarmer et le reçoivent a molt biele chiere. Si ont pris son ceval et l'enmainent en l'estable et li donnent fuerre et avaine. Et uns des freres l'enmaine en une cambre pour desarmer. Si fu cele nuit hierbregiés au miex que li frere porent. Et au matin avint qu'il ne s'esveilla devant qu'il fu eure de prime. Et lors ala oïr messe en l'abeïe meïsme. Et quant il fu entrés el moustier, si vit a diestre partie unes pronnes de fier u il avoit un frere revestu des armes Nostre Segnor, et voloit conmencier la messe. Il tourne cele part conme chil

pour entendre l'office ; il s'approcha de la grille et crut pouvoir passer. Mais cela lui parut impossible. Prenant donc son mal en patience, il s'agenouille à l'extérieur. Mais, regardant au travers de la grille, il aperçoit un lit somptueusement paré entre autres d'étoffes de soie, le tout exclusivement blanc.

Un moine révèle à Perceval l'hiſtoire du Graal.

108. Perceval, fixant avec plus d'attention, finit par diſtinguer couchée dans ce lit une forme humaine : homme ou femme, il ne sait, car le visage eſt couvert d'une toile blanche et fine qui le dissimule. Comprenant qu'il perd son temps, il renonce à regarder pour suivre attentivement l'office que chante le prêtre. Au moment précis de l'élévation, celui qui était étendu se redressa sur son lit et découvrit sa tête : c'était un homme de grand âge, aux cheveux blancs ; il portait une couronne d'or et avait le torse nu jusqu'au nombril. Perceval le détaille : son corps, les paumes de ses mains, ses bras et son visage sont couverts de plaies. À l'inſtant où le prêtre montra le corps de Jésus-Chriſt, il tendit, oui, il tendit les mains et s'écria : « Cher et tendre Père, n'oubliez pas ce qui me revient ! » Puis il ne se recoucha pas, tout à ses prières et ses oraisons, les mains levées vers son Créateur, la couronne toujours sur sa tête.

---

qui voloit oïr le service, et vint as pronnes et quide dedens entrer. Mais nou fera, ce li eſt avis. Et quant il voit çou, si s'en sueffre a[*e*]tant et s'agenoille par defors ; et regarda dedens, et voit un lit ricement atourné de dras de soie et d'autres coses, que il n'i avoit riens se blanc non.

108. Piercevax regarde le lieu et avise tant qu'il counoiſt que dedens giſt uns hom u une feme. Mais il ne set lequel, que il a son vis couvert d'une touaille blance et delie, si que on ne le pooit mie veoir apiertement. Quant il voit qu'il museroit pour noient, si le laiſt au regarder et entent au siervice que li preudons chanta. Quant vint au point que li preſtres dut lever le cors Dieu, si se dreça en son lit chil qui se gisoit et descouvri son cief ; et c'eſtoit un viex hom et anchiens et quenus, et ot une couronne d'or en sa teſte, et ot les espaulles nues et descouvertes et ce devant jus qu'au nombril. Quant Perchevaus le regarde, si voit qu'il a le cors navré et plaié, et les paumes et les bras et le vis ; et quant çou avint que li preſtres mouſtra apiertement le cors Jhesucriſt, il tendi, sachiés, les mains encontre et conmencha a crier : « Biaus dous Peres, ne m'oubliés pas de ma rente ! », ne puis ne s'i vaut recoucier, ains fu adiés en proieres et en orisons, et ot ses mains drechiés encontre son Creatour ; et ot toutes voies sa couronne en sa teſte.

109. Perceval ne détachait pas les yeux de cet homme, qui vraiment lui paraissait souffrir à cause de ses blessures. Il lui semble d'un si grand âge qu'il lui donne bien quatre cents ans, ce qu'il tient pour un grand prodige : il ne cesse de le dévisager. À la fin de la messe, il voit le prêtre prendre entre ses mains le corps du Christ pour venir le porter à l'homme alité. Celui-ci, dès qu'il a reçu la communion, enlève sa couronne pour la déposer sur l'autel, et se recouche dans sa position précédente, couvert de la tête aux pieds. Le prêtre, sa messe chantée, ôta aussitôt ses vêtements sacerdotaux. Perceval sortit alors de l'église ; regagnant la chambre où il avait dormi, il appela un des frères et lui dit : « Seigneur, au nom de Dieu, répondez à mes interrogations : j'ai la conviction que vous en connaissez le sens. — Seigneur chevalier, de quoi s'agit-il ? Je vous dirai ce que j'en sais, pour autant que j'en sois capable et que j'en aie le droit. — Par ma foi, reprit Perceval, voici : j'étais tout à l'heure à l'église où j'ai entendu l'office. J'y ai vu une grille devant un autel, et, dans son lit, un vieil homme très âgé, une couronne d'or sur la tête ; quand il s'est assis, je l'ai vu tout couvert de plaies ; la messe une fois chantée, le prêtre lui a fait recevoir le corps du Christ, et l'homme, aussitôt qu'il eut communié, a enlevé la couronne de sa tête et s'est recouché. Cela semblait hautement significatif ; j'aimerais bien le comprendre,

---

109. Longement regarda Piercevax l'ome qui el lit gisoit : que trop li samble a estre mesaaisiés pour les soies plaies qu'il a. Si le voit si viel et si anchien par samblance qu'il quide bien qu'il ait .cccc. ans d'aage ; et il le regarde toudis, que il tint ceste cose a grant merveille. Si voit, quant la messe fu cantee, que li prestres prist corpus Domini entre ses mains et le porta a celui qui gisoit ens el lit et li donna a user ; et maintenant qu'il l'ot usé, il osta la courone d'or de sa teste et la mist desus l'autel et se recouça en son lit ausi com il avoit fait devant, et fu couvers si qu'il n'i paroit riens de li ; et maintenant se desvesti li prestres conme chil qui avoit la messe cantee. Quant Piercevaus eüt ceste cose veüe, se issi hors del moustier, et vint a la cambre u il avoit geüt, et apiela un des freres de laiens et li dist : « Sire, pour Dieu, dites moi ce que je vous demanderai : que jou croi bien que vous en savés la senefiance. — Sire chevaliers, fait il, dites moi que c'est, et jou vous en dirai ce que jou en sai se jou le puis faire ne ne doi. — Par foi, fait il, jou le vous dirai. Jou fui ore en l'eglise [*f*] et oï le service, et la vi jou unes pronnes pardevant un autel ; et gesir en son lit un viel home de tres grant aage, une couronne d'or en sa teste ; et quant il fu en son seant, jou vi qu'il estoit tous plaiés amont et aval ; et aprés ce que la messe fu chantee, li douna li prestres a user corpus Domini ; et maintenant qu'il l'ot usé,

et je vous prie de me l'expliquer. — Très volontiers, répondit le frère.

110. « C'est un fait avéré, que d'ailleurs vous avez entendu raconter par bien des gens : Joseph d'Arimathie, le juste, le vrai chevalier, fut envoyé par le Maître-Suprême sur ce territoire pour instaurer le saint Christianisme avec l'aide de son Créateur. À son arrivée, il eut à subir beaucoup de persécutions et d'inimitiés de la part des ennemis de la Loi car, à cette époque, il n'y avait dans ce pays que des sarrasins[1]. Et sur ce territoire vivait un roi qu'on appelait Crudel, le plus cruel et le plus traître du monde, impitoyable et arrogant. Lorsqu'il apprit que les chrétiens étaient entrés sur sa terre et qu'ils apportaient avec eux un vase inestimable et si prodigieux que sa grâce suffisait à les nourrir presque tous, il considéra que c'était des histoires. Mais comme on l'en assurait tant et plus, il déclara qu'il en aurait bientôt le cœur net. Il fit arrêter Joseph, Josephé son fils, ses deux neveux[2] et près d'une centaine des chrétiens les plus éminents. Détenus dans sa prison, ceux-ci conservaient avec eux le saint Vase, ce qui leur ôtait toute inquiétude pour ce qui pouvait relever de la nourriture du corps. Le roi les garda dans sa prison quarante jours sans leur envoyer à boire ni à manger[3], avec interdiction formelle à quiconque d'être assez hardi pour s'occuper d'eux[4].

---

si se recouça et osta sa couronne d'or de sa teste. Si sambla que ce estoit grant senefiance ; si le savroie molt volentiers que ce porroit estre, et pour çou vous pri jou que vous le me dites. — Certes, fait li freres, molt volentiers.

110. « Voirs fu, et bien l'avés oï dire de pluisors gens, que Josef de Arimachie, li preudons, li vrais chevaliers, fu envoiés de par le Haut Maistre en ceste terre, pour ce qu'il edefiast Sainte Crestienté a l'aïde de son Creator. Et quant il i fu venus, il soufri molt de piersecutions et d'aviersités que li ennemi de la Loi li faisoient : que a celui tans n'avoit il en cest païs se sarrasins non. Et en ceste terre avoit un roi que on apieloit Crudel, et estoit li plus crueus et li plus fel del monde, sans pitié et sans humilité ; et quant il ot oï que li crestien furent venu en sa terre et qu'il aportoient avoec aus un pressieus vaissiel et si merveilleus que de sa grasse vivoient pres que tuit, si tint ceste parole a fable ; et l'en certefia plus et plus ; et il dist qu'il savroit par tans se çou ert vierités. Si prist Joseph et son fil Josefé et ses .II. neveus et jusqu'a .C. de cex qui estoient desus crestienté ; et quant il les ot pris et mis en sa prison, il eürent o aus le Saint Vaissiel par quoi il ne doutoient riens d'ice que a la viande corporel couvenist. Li rois les tint en sa prison en tel maniere .XL. jours que il ne leur envoia ne a boire ne a mengier, et bien avoit desfendu que nus ne fust tant hardis qui d'aus s'entremesist.

111. « Pendant cette période même, sur tous les territoires que Joseph avait traversés, la nouvelle se répandit que le roi Crudel le retenait prisonnier avec ses compagnons, tant et si bien que le roi Mordrain, qui vivait, près de Jérusalem, dans la cité de Sarras, et qui avait été converti par les discours et les sermons de Joseph, en entendit parler. Il en fut très affecté : c'était en effet grâce à Josephé s'il n'avait pas perdu son royaume dont voulait le spolier Tholomé, qui du reste y serait parvenu, sans le conseil de Josephé et l'aide de son beau-frère, appelé alors Séraphé.

112. « Apprenant que Josephé était emprisonné, Mordrain déclara qu'il ferait tout pour le délivrer. En hâte il rassembla ses troupes, aussi nombreuses que possible ; il prit la mer, bien pourvu d'armes et de chevaux, et parvint avec succès jusqu'ici grâce à sa flotte. Une fois armé ainsi que ses hommes, il fit savoir au roi Crudel que, s'il ne lui rendait pas Joseph, il le dépouillerait de son territoire et le déshériterait. Crudel, qui n'en fit pas grand cas, marcha contre lui. Les deux armées s'affrontèrent. Le roi Crudel — ce fut la volonté de Notre-Seigneur — fut tué au cours du combat avec ses gens. Le roi Mordrain (qui s'appelait Évalac avant son baptême) avait si bien réussi que, aux yeux de tous ses hommes, il avait accompli un prodige. Mais une fois qu'ils l'eurent désarmé, ils s'aperçurent que son corps était couvert de plaies si nombreuses que tout autre en serait mort. On lui

---

111. « Dedens celui terme ala la novele par toutes les terres u il avoit esté, que li rois Crudel tenoit Joseph et ses compaingnons en prison, tant que li rois Mordrains, qui estoit es parties de Jherusalem, en la cité de Sarras, et avoit esté conviertis par les paroles Joseph et par ses preecemens, en oï parler ; si en fu molt dolans, que par le conseil de Josephé avoit recouvree [*428a*] sa terre que Tholomeüs li voloit tolir, et tolue li eüst il, se ne fust li consaus Josefé et l'aïde de son serourge que on apieloit adont Seraphé.

112. « Quant il oï que Josephé fu en prison, si dist qu'il feroit son pooir de lui delivrer. Il assambla ses os, tant com il en pot avoir, en haste. Si se mist en mer, bien garni de ses armes et de cevaus, et fist tant qu'il vint en chesti païs a navie ; et quant il fu armés il et sa gent, si manda au roi que s'il ne li rendoit Joseph, il li tauroit sa terre et le desheriteroit ; et il ne le prisa mie granment, ains ala encontre lui a ost. Si assamblerent les unes gens encontre les autres. Si avint par la volenté de Nostre Segnor que li rois Crudel i fu ocis et sa gent. Li rois Mordrains, qui Evalac avoit a non avant qu'il fust crestiens, l'avoit si bien fait que tuit si home le tenoient a merveille. Et quant il l'eürent desarmé, si trouverent qu'il avoit tant de plaies que uns autres en fust mors. Et li demandent conment il li estoit. Et il dist

demanda comment il allait. Il répondit qu'il ne ressentait ni mal ni blessure. Il tira Josephé de captivité. Il lui témoigna son extrême joie de le revoir ; à la question de Josephé sur ce qui l'avait amené dans cette contrée, il dit qu'il était venu pour le libérer[1].

113. « Le lendemain, les chrétiens se rendirent devant la Table du saint Graal[1] pour y faire leurs dévotions. Josephé, leur maître, venait de revêtir ses habits pour approcher le saint Graal qui faisait partie de cet office, lorsque le roi Mordrain, désireux depuis toujours de voir le saint Graal à découvert, s'avança plus près qu'il n'aurait dû. Une voix se fit alors entendre : "Roi Évalac, n'avance pas plus, tu n'en as pas le droit[2] !" Mais il était déjà si près que ce qu'il vit, aucun homme ne pourrait le raconter, aucun esprit d'ici-bas le concevoir[3] ; et en proie à l'impatience, il s'approcha plus qu'il n'aurait dû. Soudain descendit devant lui une nuée qui le frappa de cécité et lui enleva l'usage de ses membres jusqu'à le laisser presque paralysé[4].

114. « Comprenant que Notre-Seigneur l'avait si sévèrement châtié parce qu'il avait transgressé son ordre, il déclara, devant tout le peuple : "Cher Seigneur Dieu, vous venez de me montrer comme il est insensé d'enfreindre votre commandement ; mais, aussi vrai que j'accepte avec plaisir et de tout cœur le tourment que vous m'avez envoyé, veuillez par votre grâce m'accorder, en récompense de mes services,

---

qu'il ne sentoit ne mal ne bleceüre qu'il eüst. Il osta Josephé[a] de prison. Et quant il le vit, se li fist molt grant joie et Josephés[b] demanda qui l'avoit amené cele part : et il dist qu'il ert venus pour lui delivrer.

113. « L'endemain avint que li crestien alerent devant la Table del Saint Graal et i fisent leur orisons. Et quant ce fu cose que Josefes, qui maistres ert, fu revestus pour aler au Saint Graal, et il ert en cel present service, li rois Mordrains, qui tous jors avoit desirré a veoir le Saint Graal apiertement, se traist plus prés qu'il ne deüst. Et une vois descendi qui li dist : "Roys Evalac, ne va plus avant, que tu nel dois pas faire !" Et il estoit ja tant alés que langue mortex ne porroit dire qu'il vit, ne cuers terriens ne le poroit penser. Si fu si desirrans del veoir qu'il se traist avant plus et plus. Et maintenant descendi une nue devant lui qui li toli et la veüe des ex[a] et le pooir del cors en tel maniere qu'il ne se pooit aïdier se poi non.

114. « Quant il vit que Nostres Sires avoit pris de lui si grant vengance, pour ce qu'il avoit son conmandement trespassé, si dist, oiant le pule : "Biaus Sire Diex, qui a cest point m'avés moustré quel folie est de trespasser vostre conmandement, et si vraie[*b*]ment conme cest flaiel me plaist que vous m'avés envoié, et que jou le suefre de bon cuer, ensi m'otroiés vous par vostre plaisir en guerredon de mon serviche

de ne pas mourir avant que le Bon Chevalier, le meilleur dans la descendance de mon beau-frère, celui qui doit mettre un terme aux prodiges du saint Graal et découvrir ses secrets, vienne me rendre visite, de sorte que je puisse le voir clairement, le serrer dans mes bras et l'embrasser." Le roi venait d'adresser cette requête à Dieu lorsqu'une voix lui répondit : "Ne t'inquiète pas, Notre-Seigneur a reçu ta prière : tu ne mourras pas avant d'avoir la visite du chevalier que tu réclames ; dès qu'il sera en ta présence, la vue te sera rendue, et tu le verras clairement ; tes plaies qui jusque-là ne se refermeront pas seront alors guéries." Ainsi parla la voix, annonçant au roi la venue du chevalier qu'il avait tant désiré. Il m'apparaît au demeurant qu'elle a dit vrai en tous points : voilà bien quatre cents ans que cette aventure lui est survenue[1], et depuis lors il est aveugle, ses plaies ne sont pas près de cicatriser, et il est toujours impotent. Mais, je l'ai entendu dire, le chevalier est déjà dans ce pays, lui qui doit mener à son terme cette aventure. Les signes qui nous sont donnés nous laissent à penser qu'il retrouvera la vue et l'usage de ses membres. Mais après, il ne vivra pas longtemps.

115. « Voilà ce qui arriva au roi Mordrain, qui, ensuite, a vécu quatre cents ans si saintement qu'il n'a pris pour toute nourriture que celle que montre le prêtre pendant l'eucharistie, à savoir le corps de Jésus-Christ[1]. D'ailleurs, vous avez pu le voir aujourd'hui : sitôt la messe achevée, le prêtre lui a porté

---

que jou ne muire jusqu'a cel eure que li Bons Chevaliers, li miudres del lingnage le mien serourge, chil qui doit les mierveilles del Saint Graal achiever et veoir apiertement me viegne visiter, si que jou le puisse veoir apiertement et acoler et baisier." Quant li rois ot fet ceste requeste a Dieu, si respondi une vois : "Or ne t'esmaier, que Nostres Sires a oïe ta proiere : que tu ne morras jusqu'a cel eure que cil chevaliers que tu demandes te venra veoir, et au terme qu'il venra devant toi te sera rendue ta clartés de tes ex[a], si que tu le verras apiertement ; et lors seront tes plaies garies, qui devant ce ne rejoindront." Ensi palla la vois au roy, et li dist la venue d'icel chevalier qu'il a tant desirré. Et il me samble qu'ele li ait dit voir de toutes coses : que il a passé .cccc. ans que ceste aventure li avint ; ne puis ne vit goute ne ses plaies n'en seront ja sanees, ne ne se porra aïdier. Et ja est li chevaliers en cest païs, si conme l'ai oï dire, chil qui ceste aventure doit mener a fin. Par ces singnes que nous veons, pensons nous bien qu'il verra[b] encore et raura le pooir de ses membres. Mais aprés ce ne vivra il pas longement.

115. « Ensi avint del roy Mordrain conme jou vous ai conté, qui a puis vescu .cccc. ans[a] si saintement k'il ne gousta de viande terrienne, fors de celui seulement que li prestres nous moustre el sacre-

le corps du Christ et l'a fait communier. C'est ainsi que le roi a vécu dans l'attente de ce chevalier qu'il est si désireux de voir, depuis l'époque de Joseph jusqu'à maintenant. Il ressemble en cela au vieillard Siméon, qui attendit la venue de Notre-Seigneur jusqu'au moment où il fut amené au Temple : là, ce juste l'accueillit et le prit dans ses bras, tout heureux de ce que sa requête était exaucée, car le Saint-Esprit l'avait informé qu'il ne mourrait pas avant de voir le Fils de Dieu[2]. De même, le roi attend-il la venue de Galaad le Bon Chevalier. Par ma foi, vous connaissez toute la vérité ; maintenant, dites-moi, je vous en prie, qui vous êtes. » Le jeune homme répond qu'il appartient à la maison du roi Arthur et s'appelle Perceval de Galles. Le religieux, apprenant son nom, lui manifeste toute sa joie : il a souvent entendu parler de lui. Il le prie de passer la journée à l'abbaye, où il sera reçu avec tous les égards[3]. Mais Perceval répond avoir tant à faire ailleurs qu'en aucune manière il ne s'attardera ; il lui faut donc repartir. Il demande qu'on lui apporte ses armes. Une fois équipé, il quitte l'abbaye et chevauche à travers la forêt jusqu'à l'heure de midi. Sa route le conduisit dans une vallée.

116. C'est alors qu'il rencontra vingt hommes en armes qui portaient sur une civière le corps d'un homme mort récemment. Ils demandent à Perceval d'où il vient et,

---

ment de la messe : et c'est li cors Jhesucrist. Et ce peüstes vos veoir vui, que sitost conme la messe fu chantee, se li porta li prestres corpus Domini, et li fist user ; ensi a atendus li rois la venue d'icel chevalier dés le tans Joseph jusqu'a cest, eure qu'il tant desirre a veoir. Si fait ausi conme Symons li viex fist, qui tant atendi la venue de Nostre Seingnor que il fu aportés ens el Temple, et la le rechut li bons et le prit entre ses bras, liés et joians d'ice que sa requeste ert acomplie, quar li Sains Esperis li avoit fait asavoir qu'il ne morroit ja devant qu'il veïst le Fil Dieu. Aussi atent li rois la venue Galaad le Bon Chevalier. Par foi, or vous ai jou dit la verité d'iceste cose ensi com il avint. Or vous requier jou que vous me dites qui vous estes. » Et il dist qu'il est de la maison le roi Artu, et a a non Percevaus de Gales. Quant li preudons entendi son [*c*] non, se li fist molt grant joie, quar maintes fois en avoit oï parler. Il li proia que il demeurt vuimais laiens, se li feroient li frere feste et hounour. Mais il dist que il a tant a faire aillors qu'il ne remanroit en nule maniere, et pour ce l'en convint de partyr. Si demande ses armes et on li aporte. Et quant il s'est armés, si s'en part de laiens et cevauce parmi la forest jusqu'a oure de miedi. Si l'enmena ses quemins en une valee.

116. Lors a encontré .xx. homes armés qui portoient en une biere un home mort nouvelement. Il demandent a Pierceval dont il est, et

lorsque celui-ci dit appartenir à la maison du roi Arthur, ils s'écrient tous ensemble : « À l'attaque ! » Perceval, prêt à se défendre de son mieux, fonce tout droit sur le premier de ses assaillants, qu'il renverse à terre d'un coup, son cheval sur lui ; mais tandis qu'il va poursuivre sur son élan, ils sont plus de sept à le frapper sur l'écu, et les autres, qui tuent son cheval, le précipitent à terre. Il ne songe qu'à se relever, en brave qu'il eﬆ, il tire l'épée et fait face ; mais les autres l'attaquent si violemment que toute résiﬆance eﬆ inutile. Ils le frappent sur l'écu, sur le heaume et lui donnent tant de coups qu'il ne peut reﬆer debout ; il touche la terre d'un genou. Eux le frappent et le battent et seraient parvenus à l'achever sur-le-champ — ils lui avaient arraché le heaume et l'avaient blessé — oui, ils l'auraient tué, sans le chevalier à l'armure rouge qui se trouvait passer par là.

117. Voyant le chevalier cerné par tant d'ennemis qui voulaient le tuer, il se lance tout droit sur eux de toute la vitesse de son cheval, en leur criant : « Laissez ce chevalier ! » Il fonce au milieu d'eux, la lance pointée, et frappe le premier si rudement qu'il le précipite à terre. Il empoigne l'épée lorsque sa lance eﬆ brisée ; chargeant partout à la fois, il frappe si prodigieusement qu'il réussit à faire voler de leur monture tous ceux qu'il affronte. Il a si vite fait de bien travailler, tant par la brutalité de ses coups que par sa vigueur,

---

il diﬆ que il eﬆ de la maison le roi Artu. Et lors li crient tuit ensamble : « Or a lui ! » Quant il oï çou, si s'apareille de deffendre au miex que il pot, et s'adrece viers celui qui primes li venoit, et le fiert si que il le porte a terre, le ceval sour le cors ; et il quide parfaire son poindre, si ne puet : que plus de .VII. le fierent seur l'escu, et li autre li ocient son ceval, si qu'il le portent a terre. Il se quida relever conme chil qui eﬆoit de grant prouece, et traiﬆ l'espee et s'apareille de desfendre. Mais li autre li corent sus si angoisseusement que desfense n'i a meﬆier ; et le fierent sor l'escu et seur le hiaume, et li donnent tant de cops qu'il ne se puet tenir en eﬆant, ains flatiﬆ a terre de l'un des genous, et il fierent seur lui et maillent et l'en mainent a ce qu'il l'eüssent ocis maintenant, que il li avoient esrachié le hiaume de la teﬆe, et l'avoient navré, et l'eüssent ocis se ne fuﬆ li chevaliers as armes viermeilles que aventure amena cele part.

117. Quant il voit le chevalier entre tant de ses ennemis qui ochirre le voloient, si s'adrece cele part quanques li cevaus pot aler, et leur escrie : « Laissiés le chevalier ! » Si se fiert entreus le glave alongié, et fiert le premier si durement qu'il le porte a terre. Il met la main a l'espee quant il a le glave brisié ; si point et amont et aval, et fiert les uns et les autres si merveilleusement que il n'en ataint nul a droit cop que il ne le face voler a terre. Si le fait si bien en poi d'eure et as ruiﬆes

qu'aucun n'est assez hardi pour oser le braver : tous s'enfuient dans la plus complète débandade. Ils se dispersent dans la forêt, qui était très profonde, si bien que trois seulement sont encore visibles : l'un a été abattu par Perceval, et les deux autres par lui-même, Galaad. Constatant alors que les attaquants ont disparu et qu'il n'y a plus rien à craindre, il retourne au plus épais de la forêt, en homme qui redoute d'être identifié. Perceval, le voyant si prompt à s'éloigner, lui crie de toutes ses forces : « Ah, seigneur, au nom de Dieu, attendez, le temps de discuter un peu ! » Lui ne fait pas mine de l'entendre. Au contraire, il s'éloigne à toute allure, sans manifester la moindre envie de faire demi-tour. Perceval, privé de cheval, le suit à pied aussi vite qu'il peut. Il rencontre bientôt un jeune homme monté sur un roncin agile et robuste, et qui mène de sa main droite un grand destrier noir. Devant cette opportunité, Perceval ne sait que décider : il aimerait bien avoir un cheval pour suivre le chevalier, quitte à avoir commis le pire pour cela ; mais à condition que le jeune homme le lui donne de plein gré, car il ne l'emmènera pas de force. Aussi, pour éviter de passer pour un rustre, il s'approche et salue le jeune homme qui lui souhaite en retour la bénédiction de Dieu.

118. « Cher ami, dit Perceval, j'insiste à vous demander comme un service et comme une récompense, moyennant quoi je pourrais être votre chevalier à la première occasion

---

cops qu'il done et a la ruistece dont il estoit plains, qu'il n'i a si hardi qui a droit cop l'ost atendre, ains s'en vont fuiant li uns cha et li autres la. Et s'espandent en tel maniere aval la forest, qui grans estoit, qu'il n'en pot mais nul veoir que .III., dont Percevaus avoit l'un abatu, et Galaad les .II. Et quant il voit que il sont ensi tot [*d*] departi et qu'il n'a mais garde, si se remet en la forest, u il la vit plus espesse, conme chil qui ne vaudroit en nule maniere c'on le seüst. Et quant Piercevaus voit qu'il s'en vait si hastivement, se li escrie au plus haut qu'i puet : « Ha ! sire, pour Dieu arestés vous un poi, tant que vous aiés parlé a moi ! » Cil n'en fait mie samblant qu'il l'oïe ; ains s'en va grant aleüre conme cil qui n'a talent del retourner ; et Percevaus qui n'a point de ceval le sieüt a pié le plus tost qu'il pot ; et lors encontre un vallet seur un ronchi grant et legier, et menoit en destre un grant destrier tout noir. Quant Perchevaus voit ce, si n'en set que faire : que il volroit volentiers ceval avoir pour sievre le chevalier, et molt en vaudroit grant mescief avoir fait, par couvent qu'il l'eüst par la volenté au vallet, que par force ne l'en menroit il mie ; et pour ce que nus nel tenist a vilain, salue il le vallet, sitost com il l'aproce, et cil dist que Diex le beneïe.

118. « Biaus amis, fait Piercevaus, je vos pri en tous siervices et en tous guerredons, et pour ce que jou soie vostre chevaliers el premier lieu

où vous me réclamerez, de me prêter ce cheval jusqu'à ce que j'aie pu rejoindre ce chevalier qui s'en va là-bas. — Seigneur, répond le jeune homme, je ne le ferais sûrement pas : ce cheval appartient à un homme qui me malmènerait si je ne le lui rendais pas. — Cher ami, reprend Perceval, fais ce dont je te prie : jamais je n'ai connu de tristesse aussi grande que celle que j'éprouverai si je perds la trace du chevalier faute de cheval[1]. — Par ma foi, il n'en est pas question. Vous ne l'aurez pas de mon plein gré tant que j'en serai responsable. Vous pouvez bien me l'arracher de force si vous voulez. » Ces mots donnent à Perceval l'impression qu'à l'évidence il va devenir fou. Il ne peut pas faire d'affront au jeune homme ; mais s'il perd ainsi la trace du chevalier qui s'en va, il sera sans joie sa vie durant. Ce dilemme est source d'une si profonde douleur qu'il ne peut plus tenir sur ses jambes ; il tombe au pied d'un arbre et le cœur lui manque. Il est faible, presque inerte. Sa tristesse est telle qu'il souhaite mourir à l'instant même. Enlevant alors son heaume et prenant son épée, il dit au jeune homme : « Cher ami, puisque que tu ne veux pas me tirer du désespoir dont je ne peux sortir si ce n'est en mourant, je t'en conjure : prends mon épée, et tue-moi. J'aurai fini de souffrir. Alors, si le Bon Chevalier que j'étais en train de chercher apprend que je suis mort pour lui, il ne sera pas assez ignoble pour ne pas prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de mon âme. — Au nom de Dieu, réplique le jeune homme, ce n'est pas

---

u vous me requerois, que vous cel ceval me prestés tant que jou aie ataint cel chevalier qui la s'en vait. — Sire, fait li vallés, jou nel feroie en nule maniere, que il est a tel home qui me honiroit del cors se jou ne li rendoie. — Biax amis, fait Piercevaus, fai[a] ce que je te pri, que certes jou n'oi onques si grant duel conme cil me sera se jou pierc le chevalier par defaute de ceval. — Par foi, fait cil, que jou n'en ferai riens : ja par moi ne l'arés tant qu'il soit en ma baillie. Par force le me poés vous bien tolir se vous volés. » Quant il ot ceste parole, si li est avis qu'il samble bien qu'il doie del sens issir ; que vilonnie ne feroit il pas au vallet ; et s'il piert ensi le chevalier qui s'en vait, il n'avera jamais joie. Ces .II. coses li metent si grant duel el cuer qu'il ne se puet tenir en estant, ains chiet desous un arbre et li cuers li faut. Si est si vains ausi com s'il eüst tout le pooir pierdu. Si a si tres grant duel que il vaudroit orendroit morir. Lors oste son hiaume et prent s'espee et dist au vallet : « Biaus amis, des que tu ne[b] me vex oster del grant duel dont je ne puis escaper sans mort, jou te pri que tu prendes m'espee, et m'en ochi orendroit. Si sera ma dolors afinee. Et lors se li Bons Chevaliers que jou aloie querant ot dire que jou soie mors por lui, il ne sera ja si vilains qu'il ne deprit a Nostre Seingnor qu'il ait merci de m'ame. — En non[c] Dieu, fait li vallés, jou ne vous

moi qui vais vous tuer, si Dieu veut : vous ne l'avez pas mérité ! » Aussitôt il part à toute allure, laissant Perceval si désespéré qu'il pense ne pas survivre à ses malheurs. Comme il ne voit plus ni le jeune homme ni personne d'autre, il cède à des lamentations poignantes. Il se proclame pauvre misérable. « Ah, dit-il, malheureux, tu viens d'échouer dans ta recherche, puisqu'il est parti ; jamais plus tu n'auras une aussi belle occasion de le retrouver ! »

Perceval rencontre le démon.

119. Il en est à se lamenter ainsi lorsque, prêtant l'oreille, il perçoit un bruit ; ouvrant les yeux, il voit venir un chevalier en armes lancé sur la route de la forêt, et monté sur le destrier que le jeune homme menait tout à l'heure. Perceval reconnaît bien le cheval mais n'imagine pas qu'il ait été pris de force. Lorsque le chevalier a disparu, il reprend sa plainte. Peu de temps après, il vit le jeune homme revenir en grande hâte sur son roncin, ne pouvant contenir sa douleur. « Ah, seigneur, dit-il en apercevant Perceval, avez-vous vu passer un chevalier emmenant le cheval que vous m'avez demandé tout à l'heure ? — Bien sûr, répond Perceval, mais pourquoi cette question ? — Ah, seigneur, il me l'a enlevé de force, me condamnant à une mort certaine, car mon seigneur me tuera à la première occasion. — Et que veux-tu que je fasse ? Je ne peux pas te le rendre, je suis à pied. Mais si j'avais

---

ochirrai ja, se Diex plait ; que vous ne l'avés mie deservi. » Si s'en vait esroment grant aleüre et Percevaus remaint tant dolans qu'il quide bien morir de ses max. Et quant il ne voit ne le vallet ne autrui, si commen [*e*] ce a faire trop grant duel. Et se claime las caitis. Et il dist : « Ha ! maleüreus, or as tu failli a ce que tu queroies, puis qu'il est escapés ; jamais ne seras[d] en si bon point del trouver conme tu estoies. »

119. Endementres qu'il demenoit son duel en tel maniere, il escoute et ot une friente, et il oevre les ex et voit venir un chevalier armé tot le cemin de la foret, et cevauçoit le destrier que li vallés menoit orendroit. Piercevaus connoist bien le ceval mais il ne quide pas qu'il li ait tolu a force. Et quant il ne le puet mais veïr, si coumence son duel. Ne demoura aprés gaires qu'il vit le vallet venir acourant et faisant trop grant duel sour son roncin[a]. Et la u il voit Perceval, se li dist : « Ha ! sire, veïstes vous par chi passer un chevalier qui menoit un ceval que vous me demandastes ore ? — Oïl voir, fait Percevaus ; pour quoi le dis tu ? — Ha ! sire, fait cil, il le m'a tolu a force. Si m'en a mort et maubailli, que mé sires m'en ocirra en quel lieu qu'il me truist. — Et d'ice, fait Percevaus, que veüs tu que j'en face ? Jou ne le te puis mie rendre, que jou sui a piet. Mais se jou

une monture, je me ferais fort de le ramener bientôt. — Seigneur, dit le jeune homme, prenez la mienne. Si vous pouvez ravoir le cheval, qu'il soit à vous ! — Mais ton roncin, comment le retrouveras-tu si je peux m'emparer de l'autre ? — Seigneur, je vous suivrai à pied. Si vous réussissez, je reprendrai mon cheval ; vous, gardez l'autre. » Perceval l'assure qu'il ne souhaite rien de mieux.

120. Il relace alors son heaume, se met en selle, prend son écu et file aussi vite que le cheval le permet. Sa course le conduit finalement à l'une de ces petites clairières qui ne manquaient pas dans la forêt. Apercevant alors devant lui le chevalier lancé au grand galop sur le destrier, il lui crie, d'aussi loin qu'il le voit : « Seigneur chevalier, revenez et rendez au jeune homme son cheval que vous emmenez lâchement ! » L'autre, aussitôt qu'il s'entend interpeller, fonce sur lui, lance pointée. Perceval, sachant le combat imminent, tire l'épée. Mais son adversaire, qui voulait vite en finir, s'élance à la plus vive allure qu'il peut obtenir de sa monture et frappe le cheval de Perceval si rudement qu'il le transperce ; l'animal s'effondre, blessé à mort, Perceval culbute par-dessus[1]. Le chevalier, après son coup, fait demi-tour, retraverse la clairière et s'enfonce au plus profond de la forêt. Perceval est si triste de l'aventure qu'il ne sait que faire. « Lâche, poltron, crie-t-il à celui qui s'en va, reve-

---

eüsse ceval, jou le quidasse amener par tans. — Sire, fait li vallés, or montés sor cest roncin. Et se vous le poés conquerre, vostre soit. — Et ton ronchin, fait Pierceval, conment l'avras tu se je puis gaagnier le ceval ? — Sire, jou vous suirrai tout a pié ; et se vous conquerés le ceval, jou prendrai mon roncin, et vous raiés le ceval. » Et il dist que il ne demande miex.

120. Lors relace son hiaume et monte seur son roncin, et prent son escu et s'en vait si grant oirre com il puet del ceval traire. Si a tant alé que il en vint en une praerie petite, dont il avoit mainte en la forest. Lors voit par devant lui le chevalier qui s'en vait les grans galos sour le destrier, et il li escrie de si long com il le voit : « Sire chevaliers, retournés et rendés au vallet son ceval que vous enmenés mauvaisement ! » Et quant cil l'oï que il li escrie, se li vient le glave alongié. Et Piercevaus traist l'espee conme chil qui set bien qu'il est a la mellee venus. Mais li autres qui tost s'en voloit delivrer, vint si grant oirre conme il pot del ceval traire, et fiert le ronchin si durement qu'il le boute outre parmi le cors ; et li cevaus chiet jus, qui a mort estoit navrés, si que Percevaus chiet outre par desus le cors ; et quant li autres vit son cop, si s'en retorne, si s'en retorne tout parmi la praerie, et se fiert en la forest la u il le vit plus espesse ; et quant Piercevax voit si ceste aventure, si est si dolans que il ne set que

nez vous battre, moi à pied, vous à cheval ! » L'autre, qui le redoute peu, ne lui répond mot et se lance au plus vite dans la forêt. Quand il eſt hors de sa vue, Perceval jette à terre son écu et son épée, et, enlevant son heaume, recommence à se lamenter de plus belle. Il pleure et crie très fort, se traitant de pauvre infortuné, de plus malchanceux d'entre tous les chevaliers : « Tous mes désirs se soldent par l'échec ! » Il reſte jusqu'au soir plongé dans cet emportement douloureux, sans que personne ne vienne le consoler. À la nuit tombée, il se sent si épuisé, si faible que ses membres, lui semble-t-il, ne répondent plus. Il lui prend alors envie de dormir ; il s'assoupit, pour ne s'éveiller qu'à minuit.

121. Il venait de se réveiller lorsque, regardant devant lui, il aperçoit une femme qui lui demande d'une voix terrible : « Perceval, que fais-tu là[1] ? » Il ne va ni bien ni mal, répond-il, mais, s'il avait un cheval, il partirait d'ici. « Si tu veux bien me promettre d'exécuter mes ordres dès que je t'en sommerai, reprend-elle, je te donnerai tout à l'heure un bon cheval, qui te conduira où tu voudras. » À cette promesse, il eſt au comble du bonheur, sans se méfier de son interlocuteur. Au reſte il croit que c'eſt une femme ; mais non : c'eſt le démon qui cherche à l'abuser et à le mettre dans la situation où une âme serait à tout jamais perdue. Quand il l'entend, elle,

---

faire, et il escrie a celui qui s'en vait : « Faillis de [*ſ*] cuer et couars de cors, retournés, si vos combatés a moi, qui sui a pié et vous eſtes a ceval ! » Chil ne respont a cose qu'il li die, que poi le doute, si se fiert en la foreſt sitoſt com il i eſt[a] venus. Et quant Percevax ne le puet mais veoir, si gete jus son escu et s'espee, lors oſte son hiaume de sa teſte, si reconmence son duel gregnor que devant. Si pleure et crie a hautes vois et se claime chaitis maleüreus, li plus mesceans de tous chevaliers. « Or ai je failli a tous mes desirriers ! » En tel dol et en tel ire demoura il toute jor, que nus ne vint sour lui pour lui reconforter ; et quant il fu anuitié, si se treuve si las et si vains que tuit li menbre li failloient, ce li eſtoit avis. Lors li prent talens de dormir, si s'en dort, si qu'il ne s'esveille devant la mienuit.

121. Qant il se fu esveilliés, si regarde devant lui et voit une feme ki li demande molt esfreement : « Pierceval, que fais tu la ? » Et il respont qu'il ne sent ne bien ne mal, mais s'il eüſt ceval il se levaſt d'iluec. « Se tu me voloies creanter que tu ma volenté feroies, sitoſt conme je t'en semondroie, je te donrai bon ceval orendroit, qui te menroit quel part que tu vaudroies. » Quant cil oï ce, si eſt tant liés conme nus plus, conme cil qui ne se done garde a qui c'eſt qu'il parole. Et il quide que ce soit feme ; mais non eſt, ains eſt anemis[a] qui le bee a decevoir et a metre en tel point u ame fuſt perdue a tous jors mais. Quant il ot la

lui promettre ce qu'il désire alors le plus, il répond qu'il est disposé à lui garantir autant qu'elle voudra ce qu'elle demande. « M'assurez-vous, reprend-elle, que, si je vous donne un cheval robuste et beau, vous accomplirez de votre mieux ma volonté[2] ? » Il lui en donne sa parole de chevalier. « Attendez-moi donc un peu, dit-elle, je reviens tout de suite. »

122. Pénétrant alors dans la forêt, elle en ressort aussitôt, amenant un grand cheval, d'aspect surprenant. À le regarder, Perceval est saisi d'horreur ; et néanmoins sa hardiesse le pousse à l'enfourcher, sans se rendre compte de la ruse du démon. Une fois en selle, il prend son écu ; elle, qui se tenait devant lui, lui dit : « Perceval, vous vous en allez : partez donc, mais souvenez-vous que vous me donnerez la contrepartie. » Il s'y engage. S'en allant à toute allure, il s'engouffre dans la forêt. Il faisait clair de lune. Mais le cheval l'emportait si vite qu'il lui fit quitter la forêt ; en peu de temps, il l'éloigna de trois bonnes journées. À force de chevaucher, il arriva dans une grande vallée où courait un torrent rapide. Le cheval s'en approcha et voulut s'y précipiter. Perceval, voyant la rivière démesurément large, redouta de la franchir ainsi en pleine nuit, d'autant qu'il ne voyait ni pont ni passerelle. Levant alors la main, il fait le signe de la croix sur son front, au point que le démon se sentit chargé du fardeau de la croix, trop pesant et pénible pour lui. Défaisant son cavalier, il se débarrasse de lui puis se jette dans le torrent en

---

promese que cele li fait de la cose dont il estoit adont plus desirrans que d'autre cose, si respont qu'il est prés de faire l'ent si seüre com el vaudra. « Le me creantés vous, fait ele, que se je vous donne bon ceval et biel, que a vostre pooir me ferés ce que je vaudrai ? » Et il li creante conme loyaus chevaliers. « Or m'atendés un poi, fait ele, que je revendrai orendroit. »

122. Lors s'en entre en la forest et s'en revient tout maintenant et amaine un ceval grant et merveilleus a veoir. Il le regarde, se li en prent hideur et ne pourquant il est tant hardis que il monte sus, conme cil qui ne s'aperchoit point de l'engien a l'ennemi. Et quant il est montés, si prent son escu, et cele qui estoit devant lui li dist : « Perceval, vous vous en alés orendroit : or vous en alés, et vous souviegne que vous me rendrés mon guerredon. » Et il dist que si fera il bien. Si s'en vait grant aleüre et se fiert en la forest. La lune luisoit cler. Mais li cevaus l'enporte si tost qu'il l'ot mis fors de la forest : en poi d'eure, l'eslonga plus de .III. journees long. Il cevauce tant qu'il vint en une grant [*429a*] valee u une aigue grant et roide couroit ; et li cevaus vint cele part et se vaut ferir dedens ; et quant Piercevaus le voit si tres grande, si le redoute molt a passer, pour çou qu'il estoit nuis. Ne il ne veoit pont[a] ne plance. Lors lieve sa main et fait le

poussant des hurlements et mourant de la pire façon qui soit : à l'instant même l'eau devint braise et flamme, elle semblait brûler[1].

123. L'aventure fait comprendre à Perceval que c'est le démon qui l'a emporté jusqu'ici pour le tromper et le perdre corps et âme ; il se signe alors et se recommande à Notre-Seigneur, le priant de ne pas le laisser succomber à une tentation qui le priverait de la compagnie des chevaliers célestes. Tendant les mains vers le ciel, il rend grâces à Dieu de tout cœur : le démon en plongeant dans l'eau aurait tôt fait, sans conteste, de le précipiter ; il aurait bien pu s'y noyer, pour s'y perdre ainsi corps et âme[1]. Il s'éloigne alors de la rive : il a de toute façon peur des assauts du démon. Il s'agenouille à nouveau tourné vers l'orient et récite ses prières familières. Il attend avec impatience le lever du jour pour savoir le pays où il est, persuadé que l'ennemi l'a emporté très loin de l'abbaye où il a vu le jour même le roi Mordrain[2].

Perceval sur l'île rocheuse.

124. C'est ainsi que Perceval resta jusqu'au jour en prière ; au bout de son attente, le soleil, ayant achevé son tour au firmament, apparut sur le monde. La lumière du jour brillait et le soleil avait séché quelque peu la rosée, lorsque Perceval, regardant autour de lui, constata qu'il était sur

---

singne de la Vraie Crois enmi son front, au point que li ennemis se senti cargiés del fais de la crois, que trop li estoit pesans et griés ; si descent et se desvolepe de Perceval et se feri en l'aigue criant et ullant et faisant la plus male fin du monde : si avint tout maintenant que l'aigue fu esprise de fu et de flambe, qu'i sambloit que l'aigue arsist.

123. Quant Piercevaus voit ceste aventure, que c'est li ennemis qui l'avoit la porté pour lui decevoir et metre a pierdition d'ame et de cors, lors se segne et se conmande a Nostre Seingnor et li prie qu'il nel laist ceoir en temptation par quoi il pierde a avoir la compagnie des chevaliers celestieus. Il tent ses mains vers le chiel et en miercie Dieu de bon cuer ; et quant li ennemis fu en l'aigue, il l'eüst tot sans faille laissié ceoir, et ensi peüst bien estre peris ; si eüst pierdu cors et ame. Lors se traist ensus de l'aigue, que toutes voies a il paour des assaus a l'ennemi. Si se ragenoille droit viers orient, et dist ses proieres et ses orisons teles com il les savoit. Si desirre molt que li jours soit venus pour savoir en quele terre il est, que il pense bien que li ennemis l'ait porté molt long de l'abeïe u il vit vui le roi Mordrain.

124. Ensi fu Piercevaus jusques au jour en proieres et en orisons et atendi tant que li solaus ot fait son tor el firmament et qu'il aparut el monde ; et quant li jours fu venus biaus et clers, et li solaus eüt auques abatue la rousee, lors regarda Percevaus entour lui et vit qu'il fu en

une haute montagne escarpée, d'une âpre sauvagerie, largement isolée tout autour par la mer, de sorte qu'il ne voyait nulle part de terre, si ce n'eſt très loin. Il se rend bien compte alors qu'il a été transporté sur une île, mais il ignore en quel pays : il aimerait bien le savoir, sans bien entrevoir comment cela serait possible, car il n'y a nulle part de maison ou de forteresse où des gens seraient susceptibles d'habiter. Et néanmoins il n'eſt pas si seul car il eſt entouré de bêtes sauvages, ours, lions, léopards et serpents volants. Se voyant dans un tel endroit, il n'eſt pas très tranquille, redoutant les bêtes sauvages qui ne le laisseront pas, il en eſt persuadé, mais le tueront s'il ne peut pas se défendre. Et néanmoins si Celui qui sauva Jonas dans le ventre du cétacé[1] et qui préserva Daniel dans la fosse aux lions[2] veut être son écu, il ne craindra rien de ce qu'il voit. Il met sa confiance dans son aide secourable avant tout, comprenant bien qu'aucun exploit chevaleresque ne pourrait le sauver ; et il sait qu'il ne peut désormais compter que sur l'aide de Dieu tout-puissant : lui seul peut le secourir et le guider.

125. C'eſt alors qu'il remarque au milieu de l'île une roche haute et massive où, s'il s'y réfugiait, il n'aurait, à son avis, rien à craindre d'aucune bête sauvage ; aussi se dirige-t-il de ce côté, sans s'être désarmé. Pendant son trajet, il remarque un serpent qui, emportant un lionceau qu'il serrait par le cou

---

une montagne grant et merveilleuse et sauvage durement, et eſtoit de mer close[a] tout entour largement, que il ne veoit de nule part terre se trop long non. Lors s'apierçoit bien que il eſt aportés en un ille. Mais il ne set en quel païs : si le savroit il molt volentiers ; si ne voit mie bien conment ce peüſt eſtre, que il n'a pres ne long maison ne forteresce u gens peüssent habiter. Et ne pourquant il n'eſt mie si seüs que il ne voie entour lui bieſtes sauvages, ors et lyons et lupars, et sierpens volans. Quant il voit qu'il eſt venus en tel lieu, si n'eſt mie tout a aise mais molt redoute les bieſtes sauvages, qui nel lairont pas, ce set il bien, ains l'ociront s'il ne se puet desfendre : et ne porquant se Chil qui sauva Jonas el ventre del poisson et qui gari Daniel en la fosse as [*b*] .VII. lyons li velt eſtre escus, il n'avra garde de quanques il voit. Si se fie en s'aïe et el secours plus que en autre cose, que ce voit il bien que par prouece de cevalerie ne porroit il escaper ; ne il ne voit nul home qui li puisse aïdier se ce n'eſt Diex li Tous Puissans, que il lui puet bien aïdier et conseillier[b].

125. Lors regarde et voit enmi l'ille une roce haute et grande u il ne quide avoir garde de nule beſte sauvage s'il i eſtoit mis ; et pour ce s'adrece il cele part, ensi armés com il eſtoit. Ensi qu'il ala cele part, il resgarde et voit un serpent qui enportoit un petit lyon et le tenoit as dens par le col, et s'asiſt el soumet de la montagne. Aprés le

entre ses dents, vint s'installer sur la cime. Un lion le suivait, rugissant très fort et plein de désespoir : Perceval a l'impression que ce chagrin a pour origine l'enlèvement du lionceau par le serpent. Ce spectacle le pousse à gravir la pente à toute vitesse. Mais le lion, plus agile que lui, l'avait dépassé et, avant qu'il ait pu arriver, avait déjà commencé à se battre contre le serpent. Néanmoins, aussitôt parvenu au sommet, voyant les deux bêtes, Perceval est résolu à aider le lion[1], animal d'une meilleure nature et de rang plus noble que le serpent.

126. Dégainant alors l'épée et se protégeant le visage de l'écu pour se préserver du feu, il s'élance à l'attaque du serpent et lui assène de rudes coups sur les oreilles. L'autre, crachant feu et flamme, lui brûle écu et haubert ; il l'aurait encore plus mis à mal, sans la rapide agilité de Perceval qui, la flamme ne le frappant pas de plein fouet, subit pour ainsi dire les tisons du feu qui de la sorte lui fut moins dommageable. Il n'en ressentit pas moins quelque effroi, craignant que le feu ne fût mélangé de venin. Toutefois il s'acharne à l'attaque, frappant hardiment le serpent quand il est à sa portée. Par chance, il l'atteignit à l'endroit où il avait porté son premier coup. L'épée, tranchante et robuste, pénétra facilement dans le crâne, le cuir une fois entamé ; l'os n'était pas résistant, et l'animal tomba mort sur place[1]. Le lion, qui,

---

sierpent vint uns lyons criant et braiant et faisant trop male fin, si qu'il samble a Pierceval que li lyons face tel duel pour le petit lyoncel que li serpens enporte. Quant il voit çou, si court au plus tost qu'il puet contre mont la montagne. Mais li lyons, qui plus ert legiers qu'il n'ert, l'avoit trespassé et avoit ja conmenchié la bataille encontre le sierpent ains qu'il i peüst estre venus. Et ne pourquant, si tost com il fu montés amont en la roce et il vit les .II. biestes, il pense qu'il aïdera au lyon, pour çou qu'il est plus naturele beste, et de plus gentil afaire que li serpens.

126. Lors traist l'espee et met l'escu par devant son vis, pour le fu que mal ne li face, et vait requerre le sierpent, et li donne grans cops enmi les oreilles ; et chil gete fu et flambe, si qu'il li art tout son escu par devant, et son haubierc, et encore li eüst il pis fait, mais qu'il fu vistes et legiers, et rechut le fu ausi conme de tisons, que la flambe ne le feri pas de droit ; et pour ce li fu li feus mains nusans. Quant il vit ce, si fu auques esfreés, que il doute que li feus ne soit entre mellés de venim : et toutes voies recort il sus au sierpent, et li donne grans cops la u il le peüt ataindre. Se li avint si bien qu'il l'asena en cel lieu u il l'avoit assené au conmencement : l'espee fu trençans et bone et coula legierement parmi la teste puis que li quirs fu entamés ; et li os ne fu pas durs, si caï mors en la place. Et quant li lyons se

grâce à l'aide du chevalier, se voit délivré du serpent, ne fait pas mine de vouloir combattre Perceval : comme il vient devant lui, l'embrasse au visage et lui fait fête, Perceval comprend qu'il n'a nulle envie de lui faire du mal. Il jette à terre son écu tout consumé, retire son heaume, tout échauffé par le serpent, pour prendre l'air ; et le lion de battre la queue et de faire fête. Perceval lui caresse la crinière et la tête. Notre-Seigneur, pense-t-il, lui a envoyé cette bête pour lui tenir compagnie : voilà, selon lui, une très belle aventure, et le lion lui fait la plus grande fête qu'une bête privée de langage pourrait faire à un homme.

127. Perceval ne bougea pas de là jusqu'à l'heure de none. Mais, juste après, le lion emporta le lionceau, le tenant par le cou, à sa tanière. Perceval se trouve sans compagnie sur le rocher si solitaire et d'une altitude si prodigieuse qu'il pouvait voir très loin : inutile de demander s'il était terriblement inquiet. Il l'aurait été plus encore sans le grand espoir qu'il mettait en son Créateur, en homme qui, sur cette terre, avait une foi des plus parfaites en Dieu, ce qui pourtant contrevenait à la coutume de son pays : à cette époque, tout le royaume de Galles était peuplé de gens si dévoyés, si déréglés que, si un fils avait trouvé son père dans son propre lit terrassé par quelque maladie, il l'en aurait tiré par la tête et par les bras pour l'assassiner aussitôt car, si son père était

---

voit delivré del sierpent par l'aïde del chevalier, il ne fait pas samblant qu'il ait volenté de combatre a Pierceval ; ains en vient devant lui et baise sa teste et li fait grant joie, si que Piercevaus vit bien qu'il n'a nul talent de lui mal faire, et gete jus son escu qui tous estoit brullés, et oste son hiaume de sa teste pour le vent quellir, que assés l'ot escaufet li serpens ; et li lyons aloit toudis couetant et faisant grant joie. Et quant il vit çou se li conmence a planoier et col et tieste, et [*c*] dist que Nostres Sires li avoit envoiet cele bieste pour faire lui compagnie : si tint tot ce a molt biele aventure, et li lyons li fait si grant feste conme bieste mue porroit faire a home.

127. Tout le jour demoura laiens Percevaus, jus qu'a eure de nonne. Mais sitost conme cel eure fu passee, enporta li lyons le lyoncel a son col en son repaire. Quant Piercevaus se voit sans compaingnie en la roce si soutaine et si haute a merveille qu'il pooit veoir molt long, si ne fait pas a demander s'il estoit a merveilles a malaise. Mais plus fust encore se ne fust li grans espoirs qu'il avoit en son Creator, que il estoit uns hom del monde qui plus parfaitement creoit en Dieu ; et ne pourquant c'estoit en contre le coustume de sa tere, que a cel tans estoient si desrees gens et sans mesure par tout le roiaume de Gales, que se li fiex trovast le pere gisant en son lit par ocoison d'enfermeté, il le traisist fors par la teste et par les bras et

mort dans son lit, c'eût été pour lui un affront. Et lorsqu'il arrivait qu'un fils tuait son père ou un père son fils, toute la famille en mourait par les armes. Les habitants les disaient alors de haut lignage.

128. Perceval resta sur le rocher toute la journée ; il regardait au loin sur la mer, pour savoir s'il verrait passer quelque navire. Il eut beau, ce jour-là, scruter dans tous les azimuts, il n'en vit aucun. Mais nonobstant, ne perdant pas courage, il trouve son réconfort en Dieu qu'il prie de ne pas le faire succomber à la tentation diabolique, par artifice ou mauvaise pensée, et, tout comme le père doit garder le fils, de le protéger et le nourrir. Tendant les mains vers le ciel, il implore : « Cher Seigneur Dieu, qui m'avez permis d'accéder à un ordre aussi haut que la chevalerie, qui m'avez choisi pour votre œuvre malgré mon indignité, Seigneur, au nom de votre pitié, ne tolérez pas que je déserte votre service, mais, tout comme le bon champion, le champion fiable, qui défend bien l'affaire de son seigneur contre celui qui l'accuse à tort,

129. « Cher et doux Seigneur, daignez me maintenir et me garder ainsi, de sorte que je puisse vous garder à mon tour et défendre mon âme, qui est votre affaire et votre possession, contre celui qui veut l'avoir à tort. Et, cher et doux Père, qui avez dit dans l'Évangile à vos gens : "Je suis le bon

---

l'ocesist tout maintenant, que a vilonnie li seroit tourné si ses peres moreust en son lit. Et quant il avenoit que li fiex tuoit le pere u li peres le fil, et tous li parentés en moroit d'armes. Lors disoient cil del païs qu'il estoent de haut lingnage.

128. Tout le jour fu Piercevaus en la roce ; et regardeit long en la mer, pour savoir s'il vesroit nesune nef trespassant en la mer. Mais ensi li avint a celui jour qu'il ne sot tant baer amont et aval qu'il en veïst nule. Et quant il voit çou, si prent cuer en soi et se reconforte en Dieu et li prie qu'il le gart en tel maniere qu'il ne kiece[a] en temptation d'ennemi par mal engien u par male pensee, mais ensi conme li peres doit garder le fil, le gart et nourisse. Il tent ses mains enviers le chiel et dist : « Biaus Sire Diex, ki en si haut ordre conme cevalerie me laisas monter, qui m'esleüstes a vostre oes encore n'en fuisse jou dignes, Sire, par vostre pité ne soufrés pas que je isse fors de vostre service, mais ausi conme li bons campions et li seürs, qui desfent bien la querele son seingnor encontre celui qui a tort l'en apiele,

129. « Biaus dous Sire, ensi vous me degniés tenir et garder, que vos puisse regarder, et deffendre m'ame qui est vostre querele et Vostres heritages, encontre celui qui a tort le velt avoir[a]. Et, biaus dous Peres, que dites en l'Euvangille a vos mainnies : "Jou sui bons

pasteur : le bon pasteur consacre son âme à ses brebis, ce que ne fait pas le pasteur misérable, qui délaisse ses brebis, et finalement le loup les étrangle et les dévore dès qu'il arrive[1]", Seigneur, montrez-vous envers moi pasteur, défenseur et guide, afin que je sois de vos brebis. Au cas où je serais la centième brebis qui quitta les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller s'égarer dans les déserts[2], Seigneur, prenez pitié de moi ; ne m'abandonnez pas au désert, mais ramenez-moi à mon intérêt — sainte Église et foi sacrée —, où sont les bonnes brebis, où ont été les hommes de bien et les chrétiens fidèles, de sorte que l'ennemi, qui de moi n'exige que la substance, ma propre âme, ne me trouve pas sans protection. »

Le songe de Perceval.

130. À ces mots, il voit approcher de lui le lion pour lequel il avait combattu, et qui, lui faisant la fête, ne semble pas vouloir lui nuire. Aussi l'appelle-t-il, et le lion vient tout de suite à lui ; Perceval lui caresse la crinière et la tête, et l'animal se couche à ses pieds, comme la bête la plus domestique du monde[1]. Perceval se rapproche à le toucher et appuie la tête sur son épaule ; il attend jusqu'à la nuit noire et s'endort promptement au côté du lion ; il n'a nulle envie de manger, préoccupé par autre chose. Une fois endormi, il lui arriva une chose, sachez-le, très exception-

---

paistres : li bons paistres met s'ame pour ses œilles, mais ce ne fait mie li paistres mesceans[b], ains laisse ses œilles tant que li lous les estrangle et deuvore sitost com il vient", Sire, vous me soiés pastres et deffenderes et conduisieres, que je soie de vos œilles. Et se jou soie la centisme [*d*] œille qui s'en parti des .XCIX. et s'en ala foliant es desers, Sire, pregne vous ent de mi pitét ; et ne me laissiés pas el desiert, mes ramenés moi a mon preu, c'est a Saint' Eglise et a sainte creance, la u les bones œilles sont, la u li bon home fuirent et li bon crestien, si que li ennemis qui en moi ne demande fors la sustance, c'est l'ame de moi, ne me truise sans garder. »

130. Quant il ot ce dit, si voit prés de li venir le lyon pour qui il s'estoit combatus. Mais il ne fait mie samblant qu'il li voille mal faire, ains li a fait grant joie. Et quant il voit ce, si l'apiele et il vient tout maintenant a lui, et il li aplanie et col et teste ; et il se couche devant lui, ausi que se ce fust la plus privee bieste du monde. Et il s'ajouste viers lui et met sa teste viers s'espaulle ; si atent tant que la nuit fu venue oscure et noire et il s'en dort esroment dalés le lyon. Ne il ne li prent nul talent de mengier : que assés pensoit a autre cose. Quant il fu endormis, se li avint une aventure, sachiés, molt merveilleuse, que il li fu avis en son dormant que devant lui venoient .II. damoisieles

nelle : il lui sembla dans son sommeil que devant lui se présentaient deux femmes nobles, l'une très âgée et l'autre plutôt jeune, et belle. Elles ne venaient pas à pied, mais sur de bizarres montures : l'une sur un lion, l'autre sur un serpent. Regardant les dames, Perceval n'eṡt pas peu surpris de ce qu'elles peuvent ainsi maîtriser les deux bêtes. La plus jeune s'avança vers lui avec ces mots : « Mon seigneur te salue et te demande de te préparer de ton mieux : demain il te faudra combattre le champion le plus redoutable du monde ; si tu es vaincu, tu n'en seras pas quitte avec la perte d'un de tes membres, mais on te malmènera au point que tu en seras déshonoré à tout jamais. » Perceval, entendant ces propos, lui demanda : « Ma dame, qui eṡt votre seigneur ? — Pour sûr, répond-elle, c'eṡt un des hommes les plus puissants du monde. Fais donc attention, durant la bataille, à être assez vaillant et fiable pour qu'elle soit à ton honneur. » Sur ce, elle s'en va si promptement que Perceval ignore ce qu'elle eṡt devenue.

131. Aussitôt s'avança l'autre dame, celle qui avait le serpent pour monture. Elle dit à Perceval : « Perceval, Perceval, sachez que j'ai beaucoup à me plaindre de vous : vous venez de nous faire du mal, aux miens et à moi ; et pourtant, je ne l'avais pas mérité ! » Ces propos le ṡtupéfient. « Pour sûr, ma dame, répond-il, ni à vous ni à aucune dame sur terre je ne pense avoir fait de mal. — En voici la raison, reprend-elle.

---

dont l'une eṡtoit vielle et anchienne et l'autre n'eṡtoit mie de grant aage, mais bele eṡtoit. Les .II. dames ne venoient pas a pié, ains erent montees sour .II. diverses bieṡtes : qar l'une eṡtoit montee seur un lion, et l'autre sour un sierpent. Il regarde les dames, si a molt grant merveille de ce que eles puent si juṡticier les .II. bieṡtes. La plus jone vint avant et diṡt a Pierceval : « Mé sire te salue et demande que tu t'apareilles au miex que tu poras, que demain te couvenra combatre au campion el monde qui plus fait a redouter ; et se tu es vaincus tu n'en seras pas quites pour un de tes menbres pierdre, ains te menra on si malement que tu en seras hounis a tous jours mais. » Quant il oï ceṡte parole, se li diṡt : « Dame, qui eṡt voṡtre sires ? — Certes, fait ele, c'eṡt uns des plus rices hom del monde. Or te garde que tu de la bataille soies si preus et si seürs que tu en aies l'ounour. » Atant s'en vait si soudainement que Piercevaus ne set que ele eṡt devenue.

131. L'autre dame vint tantoṡt avant[a], qui sor l'autre sierpent eṡtoit montee. Si diṡt a Pierceval : « Pierceval, Pierceval, saciés que je me plaing molt de vous : que vous avés or meffait a moi et as miens[b] ; et si ne l'avoie mie desiervi. » Quant il ot ceṡte parole, si en eṡt tous esbahis. Si respont : « Certes, dame, a vous ne a dame qui soit el monde n'en [e] quit jou riens avoir meffait. — Je le vous dirai, fait ele.

Longtemps, j'avais élevé chez moi une bête qu'on appelait serpent, qui me rendait un bien meilleur service que vous ne croyez. Cet animal vola hier par hasard jusqu'à cette montagne, et trouva un lionceau qu'il apporta jusqu'à cette roche. Vous avez couru après avec votre épée et l'avez tué, alors que, vous ne prétendrez pas le contraire, il ne vous demandait rien.

132. « Dites-moi donc pourquoi vous l'avez tué. Quel mal vous avais-je fait, pour avoir dû le supprimer ? Le lion était-il à vous, dépendant de vous, pour avoir dû combattre pour lui ? Les bêtes sont-elles à ce point désemparées qu'il vous faut les tuer sans raison ? » Entendant les propos de la dame, il répond : « Ma dame, vous ne m'aviez pas fait de mal, et le lion n'était pas à moi, pas plus que les bêtes de l'air n'étaient à ma discrétion. Mais parce que le lion est de plus noble nature et de rang plus élevé que le serpent, et que le lion était bien moins malfaisant que le serpent, j'ai poursuivi celui-ci et l'ai tué. Il me semble ne vous avoir pas autant nui que vous le prétendez. » La dame rétorque : « Perceval, est-ce votre dernier mot ? — Ma dame, qu'attendez-vous de moi ? — Je veux qu'en réparation pour mon serpent vous deveniez mon homme lige. » Il lui répond qu'il n'en fera rien. « Si, dit-elle, et vous l'avez déjà été : avant que votre seigneur vous ait conféré l'hommage, vous étiez à moi ; et parce que vous l'avez été avant de l'être à quiconque, je ne vous tiens

---

Je avoie une piece en mon ostel nourrie une bieste que on apieloit sierpent, qui me servoit de gregnor cose que vous ne quidiés. Cele beste vola hier par aventure dus qu'a cele montaingne, et trouva un lyoncel qu'il aporta jus qu'a cele roce. Vous venistes aprés courant o vostre espee, et l'oceïstes sans ce qu'ele ne vous demandoit, sachiés, riens.

132. « Or me dites pour quoi vous l'oceïstes. Vous avoie je riens meffait, pour quoi vous le deüstes mener a mort ? Estoit li lyons vostres ne en vostre subjection, que vous deüssiés combatre pour lui ? Sont les biestes si abandonnees que vous les devés ochirre sans raison ? » Quant il oï çou que la dame dist, si respont : « Dame, vous ne m'aviés pas meffait, ne li lyons si n'estoit pas a moi ; ne les biestes de l'air ne m'ierent pas abandonnees. Mais pour çou que li lions est de plus gentil nature que li sierpens et de plus haut afaire, et que li lions estoit assés mains malfaisans que li sierpens, li courui jou sus et l'ocis. Si me samble que jou ne sui mie viers vous tant mesfait que vous me dites. » Quant la dame ot ceste parole, si respont : « Pierceval, ne me ferés vous plus ? — Dame, fet il, que volés vous que jou en face ? — Jou voil, fait ele, que pour amende de mon sierpent devegniés mes hom. » Et chil li respont que ce ne feroit il pas. « Si

pas quitte, mais vous assure que, en quelque lieu où je pourrai vous trouver sans protection, je vous prendrai comme celui qui fut mien avant d'être à un autre. »

133. Ayant achevé, la dame s'en alla ; Perceval, très fatigué par cette vision, continua de dormir. Il passa la nuit d'un trait, sans subir la moindre insomnie. Le lendemain, lorsque la lumière fut claire et pure et que le soleil levé lui darda ses rayons brûlants sur le visage, il ouvrit les yeux, pour voir qu'il faisait jour. Alors il se redresse sur son séant, lève la main, se signe et prie Notre-Seigneur de lui envoyer une aide avantageuse pour l'âme : le corps, il ne s'en soucie pas autant qu'à l'accoutumée, pour la raison qu'il ne croit pas pouvoir jamais quitter ce rocher où il est. Regardant tout autour de lui, il ne voit ni le lion ni le serpent qu'il avait tué : il se demande avec beaucoup d'étonnement ce qu'ils sont devenus. Il était tout à ses réflexions lorsque, jetant les yeux autour de lui très loin sur la mer, il vit un navire approcher, la voile tendue, qui se dirigeait exactement vers l'endroit où il se tenait. Cette nef avançait vite, ayant, je vous le dis, le vent en poupe, qui la poussait énergiquement. Elle s'en vint sans détour directement à lui, pour accoster juste au pied du rocher.

---

ferés, fait ele, que vous le fustes ja : ains que vous receüstes l'omage de vostre seingnor, estiés vous a moi ; et pour ce que vous fustes ains a moi que a autrui, ne vous claim jou pas quite, ains vous asseür que en quel lieu que je vous truisse sans garde, je vous prendrai conme celui qui ançois fustes a mi que a autrui. »

133. Aprés ceste parole s'en parti la dame, et Piercevaus remest dormant, que molt fu traveilliés d'iceste avision. Toute la nuit dormi, que onques ne s'esveilla. A l'endemain, quant li jors fu clers et biaus et li solax fu levés qui li raia sour le chief caus et ardans, il ouvri les ex et vit que il estoit jours. Lors se drece en son seant et lieve sa main et se segne et prie a Nostre Seingnor qu'il li envoit tel conseil qui pourfitables li soit a l'ame, que del cors ne li en caut il mie tant com il soloit, pour ce qu'il ne croit pas qu'il puisse jamais issir d'icele roce u il est. Il regarde tout entour lui, si ne voit ne le lyon ne le sierpent [*f*] qu'il avoit ocis : si s'esmerveille molt qu'il sont devenu. Endementres qu'il pensoit a ceste cose, regarde environ lui molt long en la mer, et voit une nef qui acouroit le voile tendu ; et venoit droit viers le liu ou il estoit pour[a] savoir se Dix li envoiast aventure qui li pleüst. La nef venoit tost, que ele avoit, ce sachiés, le vent deriere, qui le hastoit molt forment ; et ele en vint le droit cours droit enviers lui, et arriva au pié desous la roce[b].

La symbolique du songe de Perceval.

134. À cette vue, Perceval, qui était en haut sur la roche, fut au comble de la joie : il est persuadé d'y trouver beaucoup de monde. Il se met debout, prend ses armes. Une fois équipé, il dévala le rocher, curieux d'apprendre qui sont les gens embarqués. Arrivé à proximité, il vit le navire tendu à l'intérieur et à l'extérieur de belles soies blanches, au point de paraître la blancheur même. Parvenu au bord, il trouve un religieux en aube et revêtu d'un surplis, à la façon d'un prêtre ; il portait sur la tête une couronne de soie blanche large de sept doigts, et sur cette couronne une inscription qui sanctifiait les dignes noms de Notre-Seigneur.

135. Stupéfait à ce spectacle, Perceval s'approche de lui pour le saluer en ces termes : « Seigneur, soyez le bienvenu. — Que Dieu vous rende meilleur, cher ami, répond le religieux ; mais qui êtes-vous ? — Je suis, précise Perceval, de la maison du roi Arthur. — Et quel hasard vous a amené ici ? — Seigneur, je ne sais ni comment ni pourquoi, je peux vous l'assurer, j'y suis venu. — Et que désirez-vous ? — Seigneur, s'il plaisait à Dieu, j'aimerais bien, sachez-le, partir de cette île rocheuse pour aller avec mes frères de la Table ronde à la quête du saint Graal : c'est la seule raison qui m'a fait quitter la cour du roi Arthur mon seigneur. — Quand

---

134. Qant Piercevaus qui ert amont en la roce vit çou, si en ot molt grant joie, que il quide bien qu'il i ait plenté de gent ; et pour çou se drece il en son estant et prent ses armes. Et quant il fu armés, il descendi de la roce conme cil qui vaudra savoir quel gent il i a en la nef. Et quant il vint prés, il vit que la nef estoit encourtinee par dedens et par defors de blans samis, si qu'il ne piert se blance cose non. Quant il vint au bort de la nef, si treuve un prodomme viestu d'un souplis et d'aube en samblance de prestre ; et avoit ens en son cief une couroune de blanc samit ausi lee conme de .VII. dois, et en cele couronne avoit letres escrites en qoi li haut non Nostre Seingnor estoient saintefiet.

135. Qant Piercevaus vit çou, si s'esmerveille et se traist prés de lui et le salue et li dist : « Sire, bien soiés vous venus. — Diex vous ament ! fait li preudons, biaus amis ; et qui estes vous ? » fait li preudons. — Jou sui, fait Piercevaus, de la maison le roi Artu. — Et quel aventure vous a cha amené ? — Sire, fait Piercevaus, jou ne sai en quel maniere ne conment, ce sachiés, jou i ving. — Et que vaudrés vous ? fait li preudons. — Sire, s'il plaisoit a Nostre Seingnor, jou vaudroie, ce sachiés, bien issir d'iceste montagne et aler o mes freres de la Table Reonde en la queste del Saint Graal, que pour autre cose ne m'esmui jou de la court le roi Artu mon segnor. — Quant il plaira

Dieu le voudra, dit le religieux, vous en sortirez. S'il voyait son avantage à ce que vous fussiez ailleurs plutôt qu'ici, sachez qu'il vous en ôterait bien vite. Mais il vous a mis à présent à l'épreuve et à l'essai pour discerner et reconnaître ses faux serviteurs et ses faux chevaliers, ainsi que l'exige l'ordre de chevalerie : puisque vous avez accédé à un si haut degré, votre cœur ne doit pas flancher sous l'effet de la peur ni d'aucun péril terreſtre. Un cœur de chevalier doit être dur et ferme contre l'ennemi au point que rien ne puisse le fléchir. Acculés à la peur, il n'eſt pas de vrais chevaliers qui se sont laissé tuer en combat singulier plutôt que de laisser sans soutien la cause de leur seigneur. »

136. Perceval lui demande alors d'où il eſt, de quel territoire. D'un pays étranger, lui dit-il. « Et quel hasard, reprend Perceval, vous a amené ici, dans un endroit aussi singulier et aussi sauvage que celui-ci ? — Par ma foi, répond l'homme de bien, je suis venu pour vous voir et vous soutenir, et pour apprendre de vous votre situation. Et il n'y a aucune aide, si vous me la demandez, que je ne puisse vous apporter mieux que personne. — Vous m'étonnez, dit Perceval, en déclarant être venu ici pour me réconforter. Mais je ne vois pas comment ce serait possible : ma présence sur cette roche, nul n'en était informé, sauf Dieu et moi ; et l'auriez-vous apprise, je ne crois pas que vous sachiez mon nom :

---

a Diu, fait li preudons, vous en iſtrés fors. Se il veoit que vous fuissiés miex aillors a son preu que chi, saciés qu'il vous en oſteroit assés toſt. Mais il vous a ore mis en espreuve et en essai pour savoir et counoiſtre ses faus siergant et ses faus chevaliers, ensi com ordre de cevalerie le rekiert ; que puis que en si haut degré eſtes montés, voſtre cuers ne se doit abaissier pour peour ne pour peril nisun terrien. [*430a*] Cuers de chevalier doit eſtre si durs et si serrés contre l'ennemi que nule riens ne le puisse flechier. Et s'il eſt menés jus qu'a paour, il n'eſt pas des vrais chevaliers qui se laissierent ochirre en camp ains que la querele de lor[a] seingnor fuſt desroisnie. »

136. Lors li demande Piercevaus dont il eſt et de quel terre. Et il li diſt qu'il eſt d'eſtrange païs. « Et quel aventure, fait Piercevaus, vous amena cha en si eſtrange lieu et en si sauvage comme chis me samble ? — Par foi, fet li preudons, jou ving pour vous veïr et conforter, et pour çou que vous me dites voſtre eſtre. Ne il n'eſt riens dont vous soiés a conseillier, se vous le me dites, que je ne vous en conseil si bien comme on porroit nul faire. — Merveilles me dites, fait Piercevaus, qui dites que vous veniſtes cha pour moi reconforter. Mais jou ne voi pas comment ce peüſt eſtre, que en ceſte roce u jou sui ne me savoit nus fors Diex et moi ; et encore me seüssiés vous, n'en quit jou mie que vous sachiés mon non ;

jamais, à ma connaissance, vous ne m'avez vu; voilà pourquoi je suis fort surpris de ce que vous me dites. — Ah, Perceval, je vous connais bien mieux que vous n'imaginez; depuis longtemps vous n'avez rien fait sans que je le sache bien mieux que vous-même. »

137. S'entendant nommer par le religieux, Perceval devint très gêné. Il se repent alors des propos qu'il lui a tenus; il implore sa pitié: « Ah, seigneur, au nom de Dieu, pardonnez-moi de vous avoir dit que vous ne me connaissiez pas. Je vois bien à présent que je suis mieux connu de vous que vous de moi: vous êtes perspicace et je ne suis qu'un insensé. » Il se rapproche alors du bord du navire avec l'homme et tous deux s'entretiennent de maintes choses. Perceval le trouve si avisé dans toutes ses réponses qu'il se demande médusé de quoi il retourne. Sa compagnie lui plaît tellement que, s'il était toujours avec lui, il perdrait le goût de boire et de manger, tant ses propos lui sont doux et agréables. Leur entretien a duré un bon moment, lorsque Perceval lui dit: « Seigneur, renseignez-moi donc sur une vision qui, cette nuit, m'est apparue dans mon sommeil; si bizarre, me semble-t-il, que je ne serai pas satisfait avant d'en savoir le fin mot. — Pour sûr, répond l'homme de bien, vous aurez mon aide et, sur ce point, la certitude, de sorte que vous saurez clairement de quoi il s'agit. — Je vais donc vous en parler, reprend Perceval. J'ai vu cette nuit dans

---

que onques au mien ensient ne me veïstes; et pour çou m'esmerveil je trop d'ice que vous me dites. — Ha! Piercevax, fait li preudons, jou vous counois molt miex que vous ne quidiés; piecha que vous ne feïstes cose que jou ne le sace assés miex que vous meïsmes. »

137. Qant il oï çou que li preudons le nome, si en devint tous honteus. Lors s'en repent d'ice que il li a dit; se li crie miercit: « Ha! sire, pour Dieu, pardonnés moi ce que je vos ai dit, que vous ne me counissiés pas. Car ore voi jou que vous me counissiés mielx que je ne vous face[a]: si m'en tieng a fol et vous a sage. » Lors s'acoste delés le bort de la nef o le prodome et parolent ensamble de maintes choses. Si le trove Perchevaus si sage en toutes responses qu'il s'esmerveille molt que ce puet estre. Se li plaist tant sa compaingnie que s'il estoit tous dis o lui, il ne li plairoit ja de boire ne de mengier, tant li sont ses paroles douces et plaisans. Quant il ont une piece parlé ensamble, se li dist Percevaus: « Sire, quar me dites une avision que anuit m'avint en mon dormant, qui me samble si diverse que jamais n'en serai a aise devant que je en sace la verité. — Certes, fait li prodom, je [*b*] vous conseillerai et le vous certefierai, si que vous savrés apertement que ce puet estre. — Et je le vous dirai, fait Percevaus. Il m'avint anuit en mon dormant que a moi venoient .II.

mon sommeil venir à moi deux dames, l'une montée sur un lion, l'autre sur un serpent. Celle qui chevauchait le lion était jeune, l'autre, celle qui avait pour monture le serpent, âgée. C'est la plus jeune qui m'adressa la parole d'abord. »

138. Alors il lui raconta toutes les choses qu'il avait entendues dans son sommeil, aussi bien qu'elles lui avaient été dites — il n'en avait encore oublié aucune. Et lorsqu'il eut achevé le récit de tout ce qu'il avait entendu en songe, il prie le religieux, au nom de Dieu, de lui en exposer la symbolique : celui-ci dit qu'il s'exécutera volontiers. Et d'expliquer alors : « Perceval, ces deux dames que vous avez vues, avec leurs montures si singulières, pour l'une un lion, pour l'autre un serpent, la symbolique en est remarquable ; la voici : celle qui chevauchait le lion signifie la Nouvelle Loi : c'était Jésus-Christ, qui s'y est implanté en fondateur, et par qui elle est montée et édifiée à la vue et au regard de la chrétienté tout entière, parce qu'elle est vrai miroir, authentique lumière pour tous ceux qui y consacrent leur cœur et leurs pensées. Cette dame installée sur le lion l'est sur Jésus-Christ[1] : cette dame est foi, espérance, croyance et baptême. Cette dame est la pierre dure et solide sur laquelle Jésus-Christ déclara qu'il construirait la sainte Église, lorsqu'il dit : "Sur cette pierre j'édifierai mon Église[2]." Cette dame avec le lion pour monture doit être comprise comme la Nouvelle Loi que Notre-Seigneur maintient dans la foi, la force et la puissance,

---

dames, et dont l'une estoit[b] montee sor un lyon et l'autre sor un serpent. Cele qui de sus le lyon ert montee ert jouene et cele desus le serpent ert vielle. La plus jouene parla a moi premierement. »

138. Lors li conta toutes les choses qu'il avoit oïes en son dormant, si bien com eles li ont esté dites, qu'il n'en avoit encore nule oubliee. Et quant il ot tot ce raconté qu'il ot oï en son songe, si proie le prodome pour Dieu qu'il li en die la senefiance : et cil dist que si fera il volentiers. Lors li conmence a dire : « Percevaus, de ces .II. dames que vous veïstes, montees si diversement que l'une[a] ert montee sor un lyon et l'autre sor un serpent, si en est la senefiance merveillouse, si le vous dirai. Cele qui desus le lyon estoit montee senefie la Novele Loy, ce fu Jhesu Cris, qui i prist pié et fondement, et que par lui est montee et edefiee en la veüe et en l'esgart de toute crestienté, et pour ce qu'ele est vrais mireoirs et vraie lumiere a tous ciaus qui i metent lor cuers et lor ententions. Cele dame qui sist sor le lyon, c'est sor Jhesu Crist : cele dame si est fois et esperance et creance et baptesme. Cele dame si est la piere dure et ferme sor qui Jhesucrist dist qu'il fermeroit Sainte Eglise, la u il dist : "Sor ceste piere edefierai m'Eglyse." Cele dame qui estoit montee sor le lyon doit estre entendue la Novele Loy que Nostres Sires maintient en foi et en force et en pooir,

de même que le père est un appui pour l'enfant. Et le fait qu'elle semblait plus jeune que l'autre n'était pas extraordinaire : elle n'avait ni le même âge ni la même apparence, parce que sa naissance remontait à la Passion et à la Résurrection de Jésus-Christ, tandis que l'autre avait déjà régné très longtemps.

139. « Elle est venue te parler comme à son fils — tous les chrétiens dignes de ce nom sont ses enfants ; et elle a bien montré qu'elle était ta mère. Elle a eu en effet une si grande peur pour toi qu'elle est venue à l'avance t'annoncer ce qui devait t'arriver. Elle est venue te dire de la part de son Seigneur — Jésus-Christ — qu'il te fallait combattre le champion le plus redoutable du monde. Par la foi que je te dois, si elle ne t'avait pas aimé, elle ne serait pas venue te parler : ta probable défaite ne l'aurait pas chagrinée. Elle se hâta de te le livrer afin que tu sois mieux prémuni au moment de la bataille ; contre qui ? Contre le champion le plus redouté sous le ciel. C'est celui par qui Énoch et Élie, si vertueux, furent enlevés de notre terre et portés au ciel[1], eux qui ne reviendront pas avant le jour du Jugement, pour combattre celui qu'on redoute tellement. Ce champion est le démon qui toujours s'échine et se fatigue tant qu'il pousse l'homme au péché mortel et de là en enfer. C'est le champion qu'il te faut affronter, et si tu es vaincu, comme te l'a annoncé la dame, tu ne seras absolument pas quitte par la

---

ausi conme li peres soustient l'enfant. Et ce qu'ele sambloit plus jone dame de l'autre n'iert pas merveille[b] : que d'itel aage ne d'itel samblance n'estoit ele pas, que ceste dame fu nee en la Passion Jhesucrist et en la Resurrection, et l'autre avoit ja eü terre molt longement.

139. « Cele vint a toi parler conme a son fil[a], que tuit bon crestien sunt si enfant ; et bien moustra qu'ele estoit ta mere. Car ele ot de toi si grant peor qu'ele te vint avant le cop nonchier ce que t'estoit a avenir. Ele te vint dire par son Seingnor — c'est Jhesucris — qu'i te convennoit combatre au campion el monde qui plus fait a redouter. Par la foi que jou te doi, s'ele ne t'amast, ele ne te ve[*c*]nist pas dire, que il ne li en causist se tu fuisses vaincus. Si le te vint si tost dire pour çou que tu en fuisses miex garnis au point de la bataille ; et a qui ce ert ? Encontre le plus redouté campion du monde. Cis est cil par qui Enoc et Helyas qui tant furent preudome si furent ravi de terre et porté el ciel ; et ne revendront devant le jour de Juise, pour combatre encontre celui qui tant est redoutés. Cil campions si est li ennemis qui tant se paine toudis et traveille, qu'i maine home a pecié mortel et d'iluec en enfer. C'est li campions a qui il te couvient combatre, et se tu es vaincus, si conme la dame dist, tu ne seras ja quites pour un de tes menbres pierdre[b], ains en seras honis a tous jors mais.

perte d'un de tes membres, mais tu en seras déshonoré à tout jamais. Tu peux d'ailleurs le vérifier par toi-même : si l'ennemi parvient à prendre l'avantage sur toi, il te fera périr corps et âme, et de là te conduira dans le domaine des ténèbres — l'enfer, où tu supporteras souffrance, honte et martyre jusqu'à la fin des temps.

140. « Je viens de t'expliquer ce que signifie, dans ton songe, cette dame qui chevauchait le lion ; par ce que je t'ai révélé, tu peux deviner qui eſt l'autre. — Seigneur, dit Perceval, vous m'avez parlé de l'une, de sorte que j'en connais la symbolique. Mais expliquez-moi maintenant la signification de l'autre, celle qui chevauchait le serpent. Celle-là, sa symbolique m'échapperait, si vous ne me la découvriez pas. — La voici donc, reprit le religieux ; écoute. Cette dame que tu as vue, à cheval sur le serpent, c'eſt la Synagogue, l'Ancienne Loi. Le serpent qui la porte, c'eſt l'Écriture — mal interprétée. C'eſt hypocrisie, impiété, péché mortel. C'eſt l'ennemi même. C'eſt le serpent qui, par son orgueil, se fit exclure du paradis. C'eſt le serpent qui dit à Adam et à sa femme : “Si vous mangez ce fruit, vous serez pareils à Dieu[1].” Cette parole suscita en eux la convoitise, de sorte qu'ils rêvaient aussitôt d'être plus haut qu'ils n'étaient. Ils prêtèrent foi au conseil de l'ennemi, et péchèrent, ce qui leur valut d'être chassés du paradis et condamnés à l'exil, méfait auquel prennent part et que paient chaque jour tous les descendants.

Et ce pués tu veoir par toi meïsmes, se ce eſt voirs : que s'il eſt ensi que li anemis puisse venir au desus de toi, il te metra a perdition de cors et d'ame, et d'iluec te conduira en la maison tenebreuse — c'eſt en enfer, u tu souferras paine et honte et martire tant que Diex duerra.

140. « Or t'ai devisé que cele dame senefie en ton songe, qui cevauçoit le lyon ; et par ce que je t'ai mouſtré, pués tu assés savoir que l'autre eſt. — Sire, fet Piercevaus, de l'une m'avés vous dit, que j'en sai la senefiance. Mais or m'en dites de l'autre, qui cevauçoit le sierpent. Car d'icele n'en savroie jou mie la senefiance, se vous ne la me desiés. — Dont le te dirai jou, fait li preudons ; or escoute. Cele dame que tu as veü cevaucer le sierpent, c'eſt la Synagoge, la Viele Loy. Li sierpens qui le porte c'eſt l'Escripture malement entendue. C'eſt ypocrisie, iniquités, pechiés mortex. C'eſt li anemis meïsmes. C'eſt li sierpens qui fiſt par son orguel qu'il fu gités de paradis. C'eſt li serpens qui diſt a Adam et a sa moullier : “Se vous mengiés de ceſt fruit, vous serés ausi comme Diex.” Par ceſte parole entra en aus convoitise, que il baoient maintenant a eſtre plus haut qu'il n'eſtoient. Si creïrent le conseil a l'ennemi, et pechierent, par quoi il furent gité de paradis et furent mis en essil, auquel mesfait tuit li oir partent et le compierent cascun jour.

Et lorsque la dame vint devant toi, elle se plaignit pour son serpent que tu avais tué. Sais-tu pour quel serpent elle s'est plainte ? Non pour ce serpent que tu as supprimé, mais pour celui qu'elle chevauche : l'ennemi. Et sais-tu quand tu lui as fait ce mal dont elle s'est plainte ? C'est au moment où l'ennemi te portait, quand tu as tracé sur toi le signe de la croix, à ton arrivée à ce rocher : la croix que tu as faite, à laquelle en aucune manière il n'a pu résister, l'a effrayé au point qu'il croyait bien être mort : il s'est enfui à toute allure, incapable de te tenir compagnie davantage. Voilà comment tu l'as tué et détruit, lui enlevant force et puissance dans sa tutelle et sa conduite, alors qu'il croyait bien t'avoir gagné. C'est ce qui lui a causé le grand chagrin qu'elle a. Lorsque tu lui as fait réponse de ton mieux sur ce qu'elle te demandait, elle a exigé de toi que, pour réparer le tort que tu lui avais fait, tu devinsses son homme lige ; tu as dit que tu t'y refusais, et elle t'a répliqué que tu t'étais trouvé l'être, avant de recevoir l'hommage.

141. « Sur ce point tu as aujourd'hui beaucoup réfléchi, et pourtant tu n'aurais pas dû l'ignorer, puisque effectivement, avant d'avoir reçu le baptême et la foi chrétienne, tu étais dans la dépendance du démon. Mais sitôt marqué du sceau de Jésus-Christ — le saint chrême et la sainte onction — tu avais renié l'ennemi et te trouvais hors de sa tutelle, puisque tu avais fait hommage au Créateur. Je viens par conséquent de

---

Et quant la dame vint devant toi, ele se plaint de son serpent que tu avoies ocis. Ses tu d'iquel serpent ele se plaint ? Ele ne se plaint pas d'icelui sierpent que tu oceïs ; ains se plaint [*d*] d'icel sierpent que ele cevauce : c'est li ennemis. Et sés tu u tu li feïs celui duel dont ele se plaint ? Tu li feïs a celui point que li ennemis te portoit, quant tu feïs le singne de la crois sor toi, quant tu venis a ceste roce : par la crois que tu feïs, qu'i ne pot soustenir en nule maniere, ot il si grant peor qu'il quidoit bien estre mors : si s'en fui grant oirre comme chil qui plus ne te pooit faire compagnie. Ainsi l'ocis tu et destruisis, et li tolis et force et pooir de sa baillie et de son conduit, si te quidoit il bien avoir gaagniet. Et de ce li vint li grans duels que ele a. Quant tu l'eüs respondue au miex que tu seüs d'içou que ele te demandoit, si te requist que pour amender ce que tu li avoies mesfait, devenisses ses hom ; et tu deïs que no[n] feroies, et ele te dist que auqune fois l'avoies tu esté, ains que tu receüses l'omage.

141. « A ceste cose as tu vui molt penset, et si le deüsses tu bien savoir, que sans faille, avant que tu eüsses bautesme ne crestienté, estoies tu de la subjection a l'ennemi. Mais ausi tost comme tu as eü le seel Jhesucrist — c'est li sains cresmes et la sainte onction — eüs tu renoiet l'ennemi et fus huers de sa baillie, que tu avoies fait

t'expliquer la valeur de symbole de l'une et de l'autre dame. Aussi je vais m'en aller — j'ai beaucoup à faire —, et tu resteras ici : et souviens-toi bien de la bataille que tu dois livrer car, si tu es vaincu, ce qu'on te promet, tu l'auras. — Cher seigneur, dit Perceval, pourquoi partir si vite ? Pour sûr, j'aime tant vos propos et votre compagnie que je ne voudrais jamais vous quitter ; et, pour Dieu, si c'est possible, demeurez encore : assurément, à vous avoir entendu, je me crois meilleur pour le restant de mes jours. — Il me faut m'en aller, répliqua le religieux : beaucoup de gens m'attendent ; vous, vous resterez ; prenez garde à n'être pas pris au dépourvu, vous auriez trop à le regretter. » Sur ces mots, il quitte l'endroit ; le vent, s'engouffrant dans la voilure, pousse l'embarcation aussi vite que le regard peut la suivre. Il s'éloigne si rapidement en un instant que Perceval n'aperçoit plus rien : il remonte sur le rocher, armé comme il l'était. Parvenu au sommet, il y trouva le lion qui, la veille, lui avait tenu compagnie ; le voyant qui lui faisait fête admirablement, il se met à le caresser.

La tentation de Perceval.

142. Il était resté là jusqu'à midi passé, lorsque, regardant l'horizon marin, il vit venir un navire qui fonçait sur l'eau comme pourchassé de tous les vents du monde ; un tourbillon le précédait, qui agitait la mer et faisait jaillir les vagues

---

homage au Creatour. Ensi t'ai ore devisé de l'une dame et de l'autre la senefiance. Si m'en irai, que trop ai a faire, et tu remanras chi : et bien te souviegne de la bataille que tu as a faire[a], que se tu es vaincus, ce que on te promet tu l'avras. — Biaus sire, fait Piercevaus, pour quoi vous en alés vous si tost ? Certes, vos[b] paroles me plaisent tant, et vostre compaingnie, que jamais ne m'en queïsse de vous departir ; et pour Dieu s'il puet estre, remanés encore, que ciertes, d'itant comme vous m'avés dit, quit jou miex valoir a tous les jors de ma vie. — Aler m'en couvient, fait li preudons, que molt de gens m'atendent ; et vous remandrés ; si gardés que vous ne soiés desgarnis, que trop vous en porroit mesceoir[c]. » Quant il ot ce dit, si s'en part ; et li vens si se fiert el voile, si enmaine si tost la nef comme on puet regarder. Si est tant eslongiés en poi d'eure que Piercevax n'en puet mais riens veoir. Quant il ot pierdue la veüe, si revint contremont la roche ensi armés com il estoit. Et sitost com il fu remontés, si treuve le lyon qui le jor devant li avoit fait compagnie, et il le prent a aplanoier, pour çou que il vit qu'i li faisoit merveilleuse joie.

142. Quant il ot illueques demouré jusques aprés miedi, si regarde long en la mer, et voit venir une nef ausi fondant [e] parmi l'aigue comme se tout li vent del monde l'en cauçassent ; et devant venoit uns estourbillons qui faisoit la mer mouvoir, et les ondes saillir de

de tous côtés. À ce spectacle, il se demanda, très étonné, de quoi il retournait, le tourbillon l'empêchant de voir l'embarcation ; la distance, néanmoins, diminue si bien qu'il en est certain : c'est un navire ; il est tout recouvert d'étoffes noires, de soie ou de lin, je ne sais. Lorsque la barque est assez près, Perceval descend, curieux de savoir ce dont il s'agit. Comme il aimerait bien que ce fût le religieux à qui il avait parlé, il descend ; il eut cette chance, grâce à Dieu ou pour une autre raison, de ne rencontrer sur la montagne de bête assez hardie pour oser le toucher ni l'attaquer. Il dévale le rocher et rejoint le navire au plus vite. Arrivé à l'entrée, il vit, installée, une noble dame d'une rare beauté, vêtue plus richement que nulle autre[1]. Aussitôt qu'elle le voit venir elle se lève pour aller à sa rencontre et lui dit sans même le saluer : « Perceval, que faites-vous ici ? Qui vous a amené sur cette étrange montagne, si singulière et si sauvage que jamais vous n'y serez secouru, sinon par un heureux hasard ? Et sans rien à manger, vous y mourrez de faim. — Ne serais-je pas dès lors un serviteur perfide ? Nul ne sert, comme je fais, un homme aussi digne — pourvu que ce soit fidèlement et de cœur sincère —, sans obtenir ce qu'il aura demandé. Lui-même a dit que sa porte n'est fermée à personne : si l'on y frappe, on y entre, et si l'on demande, on obtient[2]. Et si quelqu'un le sollicite, qui n'a pas à le regretter, il se laisse facilement trouver. »

---

toutes pars. Quant il vit çou, si s'esmerveilla molt que c'estoit, que li torbeillons li toloit la veüe de la nef ; et ne porquant il l'aproce tant que il set vraiement que c'estoit une nef, et estoit toute couverte de noirs dras, ne sai u de soie u de lin. Quant ele est auques prés, il descent, qar il vaura savoir que che est ; et chil, qui bien vauroit que ce fust li preudons a qui il avoit parlé, descent ; et il li avint si bien, u par la virtu de Dieu u par autre cose, qu'il n'i avoit si hardie bieste en la montagne qui l'osast adeser ne asaillir. Et il avale la roce et vint a la nef au plus tost que il pot. Et quant il vint a l'entree, si vit une damoisele seoir de trop grant biauté, et fu viestue si ricement comme nule plus. Et si tost que ele vit venir Pierceval, si se lieve encontre lui et li dist tout sans saluer : « Pierceval, que faites vous chi ? Qui vous a amené en ceste estrange montagne qui si est estrange et sauvage que jamais n'i serés secourus, se par aventure non ? Ne n'i avrés a mengier, ains i morrés de faim. — Dont[a] ne seroie jou mie loiaus siergens, que nus ne siert[b] a si haut home comme je fas, pour qu'il le serve loiaument et de vrai cuer, qu'il ne demandera ja cose qu'il ne l'ait. Et il meïsme dist que sa porte n'est, a nului qui viengne, fremee, mais qui i boute, se i entre, et qui i demande, si i a. Et se auquns le requiert, il ne s'en repent pas, ains se laisse legierement trouver. »

143. À cette allusion qu'il lui faisait de l'Évangile, la dame ne répondit pas, mais changea de sujet : « Perceval, sais-tu d'où je viens ? — Comment, ma demoiselle, réplique-t-il, qui vous a appris mon nom ? — Il m'eſt familier, enchaîne-t-elle, et je vous connais bien mieux que vous n'imaginez. — Et d'où venez-vous, reprend-il, de la sorte ? — Je viens de la Forêt Gaſte, où j'ai vu la plus étonnante aventure du monde au sujet du Bon Chevalier qui porte l'écu blanc à la croix rouge : c'eſt de lui que je vous parle. — Ah, ma demoiselle, à son propos, qu'avez-vous vu ? Dites-le-moi, au nom de la créature que vous aimez le plus au monde. — Je refuse catégoriquement, si vous ne me promettez, sur l'ordre de chevalerie, que vous accomplirez toutes mes volontés, quel que soit le moment où je vous en somme. » Il s'engage, en homme qui ne sait pas à qui il parle, à le faire s'il le peut. « Vous en avez suffisamment dit, conclut la demoiselle. Je vais tout vous révéler.

144. « Pour ne rien vous cacher, j'étais, voilà peu, dans la Forêt Gaſte, du côté où coule la rivière appelée Marcoise[1]. C'eſt là que je vis le Bon Chevalier pourchasser deux chevaliers qu'il voulait tuer. Ceux-ci, par peur de mourir, se jetèrent à l'eau ; par chance, ils purent traverser. La chance fut contraire à leur poursuivant : son cheval se noya, il aurait fait de même s'il n'était tout de suite sorti de l'eau : retourner à la rive lui

---

143. Quant cele ot que il li fait mention de l'Euvangille, si ne respondi pas a cele parole, ains le met en autre matere et li diſt : « Pierceval, fet ele, sés tu dont je vieng ? — Comment, fait il, damoisele, qui vous a apris[a] mon non ? — Je le sai molt bien, fait ele, et vous connois molt miex que vous ne quidiés. — Et dont venés vous, fait il, ensi ? — Je vieng, fait ele, de la Foreſt Gaſte[b], la u je ai veü la plus merveilleuse aventure del monde del Bon Chevalier qui porte l'escu blanc a la crois viermeille : d'icelui vous di je. — Ha ! damoisele, fait il, d'icelui, que en avés vous veü ? Dites le moi par la riens el monde que vous plus amés. — Ce ne vous diroie je en nule maniere se vous ne me creantés sour[c] l'ordre de cevalerie que vous toutes mes volentés ferés d'iquel eure que je vous en semongne. » Et il li creante, comme chil qui[d] ne set a qui il parole, [*f*] qu'il le fera s'il onques puet. « Assés en avés dit, fait la damoisele. Or vous en direi je la veritet.

144. « Voirs fu nagaires que j'eſtoie en la Foreſt Gaſte, d'icele part u l'aigue court que on apiele Marcoise. Illuec vi jou que li Bons Chevaliers vint et encauçoit devant lui .II. autres cevaliers qu'il voloit ochirre. Et il se ferirent en l'aigue pour paour de morir. Si lor avint si bien qu'il passerent outre. Mais, a celi qui les encauchoit, mesavint qar ses cevaus fu noiés et il meïsmes fuſt noiés s'il ne fuſt issus maintenant. Mais par çou qu'il retourna[a] fu il

permit d'en réchapper. Je viens de te raconter l'histoire du chevalier que j'ai vu là très longtemps. Je veux maintenant t'entendre dire ce que tu as fait depuis ton arrivée sur cette île exotique où tu cours à ta perte si tu n'en es tiré : tu vois bien qu'ici il n'y a personne pour te secourir ; il te faut en partir ou mourir. Par conséquent tu dois, si tu ne veux pas mourir, passer un accord avec quelqu'un pour en sortir. Et tu ne peux en être tiré que par moi : c'est pourquoi tu dois tant faire pour moi que je t'en enlève, et tu auras bien agi : à ma connaissance, la plus grande lâcheté consiste, quand on peut se tirer d'affaire, à le refuser. — Ma demoiselle, répond-il, si je pensais Notre-Seigneur susceptible d'aimer que j'en sorte, je m'efforcerais d'en sortir ; dans le cas contraire je ne le souhaiterais pas. Il n'y a rien au monde que je voudrais accomplir, sans qu'il plût à Notre-Seigneur : j'aurais mal usé de la chevalerie, si je devais ouvrir les hostilités contre lui. — Laissez tout cela, trancha-t-elle ; dites-moi plutôt si vous avez mangé aujourd'hui. — Pour sûr, de nourriture terrestre, non. Mais il est venu tout à l'heure, pour me réconforter, un homme de bien : il m'a tenu tant de bons propos que cela m'a beaucoup plu, et m'en a tant rassasié que je n'aurais jamais envie de manger aussi longtemps que je me souviendrais de lui.

145. — Savez-vous, dit-elle, qui il est ? Un magicien, un bonimenteur qui change en cent une même et seule parole.

---

garis. Or as oï l'aventure del chevalier que je vi la par molt lonctans[b]. Or voil jou que tu me dies que tu as puis fait que tu venis en ceste ille estrange[c] u tu seras comme pierdus se tu n'en es getés : qar tu vois bien que chi n'a home dont tu aies secors, et issir t'en convient il u morir. Dont il convient, se tu ne vex morir, que tu faces[d] plet a aucun par quoi tu soies fors. Et tu n'en pues estre gités se par moi non : pour coi tu dois tant faire[e] pour moi que je t'en oste et tu en seras sages ; que je ne sai nule si grant mauvaistiet que d'icelui qui se puet aïdier et il ne le fet. — Damoisele, fait il, se je quidoie qu'il pleüst a Nostre Seingnor que je m'en isisse, je m'en isteroie se je pooie, qar autrement n'en vauroie je mie issir. Or il n'est nule riens el monde que je vausisse mie avoir fait, se je ne quidoie qu'i pleüst a Nostre Seingnor ; car adont avroie je cevalerie mauvaisement emploie, se je le devoie guerroier. — Tout ce, fait ele, laissiés ester. Mais dites moi se vous mengastes vui. — Ciertes, fait il, de tieriene viande ne mengai ge vui. Mais il vint ore uns preudons por moi reconforter, qui tant m'a dit de bones paroles que molt m'a pleü — et rasasiet m'a de[f] ses bones paroles, que je n'aroie jamais talent de mengier tant que de lui me souvenist.

145. — Savés vous, fait ele, qui il est ? C'est uns encanterres, uns multeplieres de paroles[a], qui fait toudis d'une parole .c. il ne dira ja

Il n'apportera jamais la preuve de ses promesses ; et si vous vous fiez à lui, c'est à votre honte. En effet, loin d'échapper jamais à ce rocher, vous mourrez de faim, mutilé par des bêtes sauvages, ce que vous pouvez voir à l'évidence : vous y avez passé deux jours, deux nuits et une partie de cette journée, et jamais Celui dont vous vous recommandez ne vous a apporté à manger ; il vous y a laissé et vous y laissera, et son secours ne viendra pas. Quel grand dommage si vous y mourez : vous êtes si jeune et si bon chevalier que vous pourriez encore être utile à autrui si vous étiez tiré d'ici ; et je vous en fais le serment, je vous en tirerai si tel est votre désir. » Entendant son offre, il lui demande : « Qui êtes-vous, ma demoiselle, qui auriez à cœur de m'enlever d'ici si je voulais ? — Je suis, répond-elle, une dame noble, privée de ses possessions ; jadis très riche, mais spoliée de mon héritage. — En fait d'héritage, ma demoiselle, s'enquiert-il, qui donc vous en a spoliée ? Voici que j'éprouve pour vous une émotion grandissante. — Je vais vous en faire volontiers le récit.

146. « Autrefois, c'est la vérité, un homme puissant me prit chez lui à son service ; il passait pour l'homme le plus puissant qui fût. J'étais d'une beauté si radieuse que tous en tombaient sous le charme. Belle entre toutes créatures, j'en conçus un peu plus de fierté[1] que je n'aurais dû, et je tins à cet homme des propos qu'il ne prisa guère. À peine avais-je parlé qu'il

---

voir qu'i puisse ; et se vous le creés, vous estes honis. Qar vous n'isterés jamés d'iceste roce, ains morrés de faim et serés mehagniés de biestes sauvages, et si en poés veoir molt grant samblance : vous i avés esté .II. jors et .II. nuis et tant comme d'icest jor est alé, ne onques Cil de par qui vous vous recla[*431 a*]més ne vous aporta a mengier, ains vous i a laissié et laissera, que par lui n'en serés secourus. Si sera grans damages se vous i morés : car vous estes si jouenes hom et si bons chevaliers que encore poriés vous valoir a autrui se vous estiés de ci jetés ; et je vous di que je vous en jeterai se vous volés. » Quant il ot ce qu'ele li offre, se li dist : « Damoisele, qui estes vous, qui m'osteriés volentiers de ci se je voloie ? — Je sui, fait ele, une damoisele desiretee, qui fui jadis molt riche dame, se je n'en fuisse chacie de mon iretage. — D'iretage, damoisele, fait il, et qui vous en desireta ? Car ore m'en prent il assés greignours pitiés de vous que devant. — Et je le vous dirai, fait ele, volentiers.

146. « Voirs fu que jadis me mist uns riches hom en son ostel pour lui servir ; et estoit cis hom li plus riches que on sace. Je fui tant bele et clere qu'il n'a home el monde qui de ma bialté ne s'en peüst esmerveillier. Je fui bele sor toutes riens : et en cele biauté m'enorgueilli je un poi plus que je ne deüsse, et dis une parole qui ne li plot pas. Et si tost comme je l'oi dite, si fu si

s'emporta contre moi au point de me trouver insupportable dans sa compagnie ; il m'en exclut, pauvre et spoliée, et depuis, fut sans pitié pour moi et pour ceux qui pouvaient rester en relation avec moi. Voilà comment ce puissant homme nous poursuivit, ma suite et moi, et me bannit dans les solitudes ; il pensa bien m'avoir brisée, ce à quoi il serait effectivement parvenu sans mon intelligence que j'appliquai aussitôt à ouvrir les hostilités contre lui. La suite des événements est que j'ai beaucoup gagné, et lui ai soustrait une partie de ses hommes qui, l'abandonnant, sont venus me rejoindre, sensibles à la sollicitude que je leur porte : ils ne demandent rien sans recevoir de moi beaucoup plus encore.

147. « Voilà comment je suis en guerre nuit et jour contre celui qui m'a spoliée ; j'ai rassemblé des chevaliers, des subalternes et des hommes de toutes sortes ; je vous l'assure, il n'y a en ce monde aucun chevalier ni aucun homme de bien à qui je ne ferais don de ma richesse pour qu'il soit dans mon camp. Comme je vous pressens vertueux et bon chevalier, je suis venue, et vous ne devez pas refuser, puisque vous êtes compagnon de la Table ronde : nul, en effet, qui en soit compagnon, ne doit faire défaut à une dame ou une demoiselle spoliée pour peu qu'elle sollicite son aide. Vous savez pertinemment que je dis la vérité car, lorsque vous y avez été installé, sur la décision du roi Arthur, vous avez

---

coreciés a moi qu'il ne me volt plus sousfrir en sa compaingnie ; si m'en chaça, povre et desiretee, ne onques puis n'ot pitié de moi ne de nului qui a mon acort se tenist. Ensi en chaça li riches hom moi et ma maisnie, et m'envoia es desers et en essil ; si me quida bien avoir mal baillie, et si eüst il fait se ne fust mon grant sens par coi je commenchai maintenant la guerre encontre lui. Si m'en est ensi puis avenu que molt j'ai gaaingnié et si li ai tolu partie de ses homes qui l'ont laissié pour venir a moi pour la grant compaingnie qu'il veoient que je lor port ; car il ne demandent riens que je ne lor done encore assés plus.

147. « Ensi sui je en guerre nuit et jour encontre celui qui m'a desiretee ; si ai assamblé chevaliers et sergant et gens de maintes manieres ; si vous di que je ne sai nul chevalier el monde ne nul prodome a qui je ne face offrir le mien pour estre de ma partie. Et pour ce que je vous sent a prodome et a bon chevalier, sui je cha venue, et vous le devés bien faire, que vous estes compains de la Table Reonde : car nus qui compains en soit ne doit faillir a dame ne a damoisele desiretee pour qu'ele le requiere de [b] aïde. Et ce savés vous bien se[a] je vous dis voir ; car quant vous i fustes assis quant li rois Artus vous i mist, si jurastes vos premierement que vous ne fau-

juré préalablement que vous ne manqueriez pas d'aider une dame ou une demoiselle dès qu'elle vous en ferait demande. » Il reconnut que ce serment, il l'avait prêté sans aucun doute ; aussi l'aidera-t-il volontiers puisqu'elle l'en prie ; elle l'en remercie mille fois.

148. Ils parlèrent longtemps, et l'on dépassa l'heure de midi. C'est alors que la demoiselle dit à Perceval : « Il y a dans ce navire le pavillon le plus somptueux que vous avez jamais vu. Si cela vous agrée, je vous le ferai sortir et monter ici pour que la chaleur du soleil ne vous incommode pas. » Il ne dit pas non. Elle pénètre aussitôt dans le navire, fait prendre le pavillon par deux serviteurs avec ordre de le dresser sur le rivage, ce qu'ils font. Une fois qu'ils l'ont monté de leur mieux, la demoiselle propose à Perceval : « Venez donc vous installer pour vous reposer jusqu'à la tombée de la nuit, à l'ombre, car il me semble que vous prenez chaud au soleil. » Il entre dans le pavillon, tombant de sommeil ; elle le fait désarmer de son heaume, de son haubert et de son épée, et, une fois qu'il est en chemise, elle le laisse dormir. Après un long somme, il s'éveille et demande à manger ; on dresse la table, sur l'ordre de la dame. Il se rend compte que l'abondance des mets qu'on apporte a quelque chose de prodigieux, et prend le repas avec la demoiselle. Quand il veut boire, on le sert : il constate que c'est du vin et se demande médusé d'où il vient, car en ce temps-là

---

driés d'aïde a dame ne a damoisele qui vous en requesist. » Et il dist que cest sairement fist il sans faille ; si l'en aïdera[b] volentiers puis que ele l'em proie ; et ele l'en mercie molt.

148. Tant parlerent ensamble que miedis fu passés. Et lors dist la damoisele a Perceval : « Il a en ceste nef le plus riche paveillon que vous onques veïstes. S'il vous plaist, je le vous ferai metre fors et le vous ferai tendre ci pour l'ardour del soleil, que mal ne vous face. » Et il dist que ce velt il bien. Et ele entre maintenant en la nef, et fait le paveillon prendre a .II. sergans et lor commande qu'il le tengent sor la rive : et il si font. Quant il l'ont tendu au mils qu'il pueent[a], si dist la damoisele a Perceval : « Venés vous reposer et seoir tant que la nuis viengne, et issiés fors del soleil, car il me samble qu'il vous eschaufe trop. » Et il entre el paveillon et s'endort maintenant ; et ele le fait avant desarmer de son hialme et de son hauberc et de s'espee. Et quant il est remés empur le cors, si le laisse la dame dormir. Et quant il a grant piece dormi, si s'esveille et demande a mengier. Et cele commande que la table soit mise, et on le met. Il regarde que on aporte a tel plenté de mes que ce n'est se merveille non ; et il mengue entre lui et la damoisele. Et quant il demande a boire, on li done, et il trove que c'est vins, si s'esmerveille trop dont il vient, car a celui tans

il n'y en avait point en Grande-Bretagne, sauf en milieu très riche : on se désaltérait communément de cervoise[1] et d'autres boissons qu'on fabriquait. En boire l'excita plus que de raison. Alors il dévore des yeux la demoiselle si belle, lui semble-t-il, qu'il n'a jamais vu pareille beauté. Elle lui plaît et le charme tant, avec la grâce qu'il voit et les douceurs qu'il entend, que son excitation passe la mesure[2]. Alors il l'entretient de maintes choses, et finalement en vient au fait, la priant de se donner à lui tandis qu'il sera à elle. Elle se refuse, dans l'intention de le voir plus ardent, et il la presse de plus belle. Quand elle le voit au comble de l'excitation, elle lui dit : « Perceval, sachez bien qu'en aucune manière je ne ferais quoi que ce soit pour vous plaire si vous ne me promettez pas désormais que vous allez être mien pour m'aider en tout, et que vous n'agirez que sous mes ordres. » Il s'y pliera, assure-t-il, de tout cœur. « M'en donnez-vous votre parole de chevalier ? — Oui. — J'accepterai donc, reprend-elle, et ferai selon votre volonté. Sachez d'ailleurs que votre désir de m'avoir eſt réciproque, et plus fort encore : vous êtes en ce monde un des chevaliers dont j'ai le plus rêvé. » Elle ordonne alors à ses pages de dresser un lit, le plus somptueux possible, au milieu du pavillon ; ils s'exécutent sur l'heure. Le lit dressé, ils déchaussent la demoiselle, et l'inſtallent ; Perceval aussi. Une fois couché

---

n'avoit en la Grant Bertaigne point de vin, se ce n'ert en molt riche lieu[b] : ains bevoient communalment cervoise et autres boires qu'il faisoient. Il em but[c] et eschaufa outre ce qu'il ne deüſt. Lors regarde la damoisele que tant ert bele, ce li eſtoit avis, que onques n'ot veüe sa pareille de bialté. Se li plaiſt tant et embeliſt, pour le grant acesmement qu'il voit et pour les douces paroles qu'ele li diſt, qu'il en eschaufa outre mesure. Lors parole a li de maintes choses, et tant qu'il le requiert d'amours, et li proie qu'ele soit soie et il sera siens. Ele li vee quanqu'il requiert pour ce qu'ele veüt qu'il en[d] soit plus ardans et il ne cesse de proiier. Et quant ele voit qu'il eſt eschaufés bien, se li diſt : « Perceval, tant saciés vous que je en nule maniere[e] ne feroie cose qui vous pleüſt se vous des ore mais ne me creantés que vous serés miens et en m'aïde en contre tous homes, ne ne ferés riens fors ce que je vous con[c]manderai. » Et il diſt que ce fera il molt volentiers. « Dont le me creantés vous conme loiaus chevaliers ? — Oïl, fait il. — Et je m'en sousferrai, fait ele, atant, et ferai ce qu'il vous plaira. Et saciés que vous ne m'avés mie tant desiré a avoir conme j'ai vous encore plus. Car vous eſtes uns des chevaliers el monde a qui j'ai plus baé. » Lors conmande a ses vallés qu'il facent un lit, le plus bel et le plus riche qu'il pueent et soit fais en mi le paveillon : et il font tantoſt son conmandement. Si font un lit et deschaucent la damoisele et le

avec la demoiselle, lorsqu'il voulut ramener la couverture, il vit par hasard, étendue à terre, son épée que les hommes lui avaient enlevée ; il tend la main pour la prendre ; et tandis qu'il voulait l'appuyer au lit de son côté, il vit, sur le pommeau, une croix qui y était gravée : aussitôt il se ressaisit.

149. Levant alors la main, il fait le signe de croix sur son front : instantanément le pavillon part en fumée ; alors Perceval est entouré par un nuage l'empêchant de rien voir ; il sentit une si grande puanteur de tous côtés qu'il eut bien l'impression d'être en enfer. Alors, d'une voix forte, il s'écrie : « Cher Seigneur Jésus-Christ, ne me laisse pas mourir ici, mais secours-moi, par ta grâce, sans quoi me voici perdu ! » Cette prière une fois dite, il ouvre les yeux. Tout a disparu, même le pavillon où il s'était couché. Jetant le regard vers la mer, il voit le navire tel qu'il lui était d'abord apparu, et la demoiselle lui crie : « Ah, Perceval, vous m'avez trahie ! » Et sur-le-champ le navire s'élance en mer, poussé par une grande tempête propre à le faire sortir de sa trajectoire. Il ne fut aussitôt que flamme, si prodigieusement que tout le feu du monde paraissait y avoir pris. Le navire grondait au point qu'aucun souffle de vent, apparemment, ne serait allé si vite. Témoin de l'événement, Perceval est triste à ne savoir que faire ou dire. Il regarde le navire le plus longtemps possible, bien conscient

---

couchent ; et Perceval avoc. Quant il se fu couchiés o la damoisele et il se volt couvrir, se li avint par aventure qu'il vit s'espee jesir a terre, que cil li avoient deschainte ; si tent sa main pour prendre le ; et en ce qu'il le voloit apoiier a son lit, il vit el pomel une crois qui entailliés i estoit : si tost com il le vit, se li sovint de soi.

149. Lors drece sa main et fait une crois en mi son front : et maintenant voit le paveillon verser en une fumee, et une nue fu maintenant entour lui si qu'il ne pot veoir goute ; et il senti si grant puour de toutes pars qu'il li fu bien avis qu'il fust en ynfer. Lors s'escrie a haute[a] vois : « Biaus Sire Jhesu Crist, ne me laissiés ci pas perir, mais secour moi par ta grasse, ou autrement sui je perdus ! » Et quant il ot dite ceste proiiere, si ouvre ses ex. Mais il ne voit riens, neïs le paveillon ou il s'ert couchiés. Il regarde vers la mer, et voit la nef autre tele com il l'avoit veüe al premerain, et la damoisele li dist : « Ha ! Perceval, traïe m'avés ! » Et maintenant s'enpaint en mer, et une si grant tempeste le sivoit deriere qu'il sambloit que la nef deüst issir de son droit cours. Et la nef fu tantost esprise de flambe si merveillousement que il sambloit que tous li fus del monde i fust espris. Et la nef aloit si bruiant que nus sousflemens de vent n'alast si tost par samblant. Quant Percevaus ot ceste aventure, si en est si dolans qu'il ne set que faire ne dire. Il regarde la nef tant com il le puet

du malheur calamiteux qui en eſt venu. Lorsqu'il ne voit plus rien, il s'écrie :

150. « Ah, malheureux ! Je suis mort ! » Il eſt si furieux qu'il préférerait la mort. Dégainant alors l'épée, il s'en frappe la cuisse gauche avec une violence qui la fait pénétrer si profondément que le sang jaillit abondamment. « Cher Seigneur Dieu, dit-il, c'eſt en réparation de mon crime envers vous. » Et s'examinant, il se voit tout nu hormis ses braies ; ses armes sont d'un côté, ses vêtements d'un autre. « Malheureux ! Misérable ! se plaint-il. Comme je suis ignoble et coupable, pour avoir été si vite sur le point de perdre ce que personne ne peut recouvrer, la virginité, irrécupérable une fois perdue ! » Retirant son épée, il la remet au fourreau. Imaginer Dieu irrité contre lui l'affecte plus que sa blessure. Il enfile sa chemise et sa cotte, s'habille de son mieux et se chausse, sur l'île rocheuse, priant Notre-Seigneur de lui envoyer l'aide qui lui manifeſte pitié et miséricorde : il se sent en effet si fautif et coupable envers lui qu'il pense ne jamais retrouver la paix si ce n'eſt par sa miséricorde.

La guérison de Perceval.

151. Ainsi Perceval demeura-t-il toute la journée près du rivage, ne pouvant ni avancer ni reculer à cause de sa blessure. Il prie Notre-Seigneur de l'aider et de lui envoyer un

---

veoir et lor male aventure et lor peſtilence. Quant il ot perdue la veüe, si diſt :

150. « Ha ! las ! mors sui ! » Si eſt tant coureciés qu'il voldroit bien eſtre mors. Lors traiſt s'espee del fuerre et s'en fiert si durement en sa quisse seneſtre qu'il li embat si em parfont que li sans en saut de toutes pars. Et diſt : « Biaus Sire Dix, c'eſt en amende de ce que je me sui mesfais vers vous. » Lors se regarde, si voit qu'il eſt tous nus fors de ses braies ; et voit [*d*] ses armes d'une part et ses dras d'autre. Et se claime : « Las ! chaitis ! tant sui vils et mesfais, qui ai si toſt eſté menés au point de perdre ce que nus ne puet recouvrer, ce eſt virginités, qui ne puet eſtre recouvree puis qu'ele eſt une fois perdue. » Il retraiſt s'espee a soi et le met en son fuerre. Se li poise plus de ce qu'il quide que Dix soit a lui coureciés que de ce qu'il eſt bleciés. Il veſt sa chemise et sa cote et se veſt au mix qu'il puet et se chauce sus la roce et proie a Noſtre Signour qu'il li envoiſt tel conseil par coi il puisse trover pitié et misericorde, car il se sent tant vers lui mesfais et coupables qu'il ne quide jamais eſtre apaisiés se ce n'eſt par sa misericorde.

151. Ensi fu Percevaus tout le jour delés la rive, conme cil qui ne pot aler ne avant ne ariere pour la plaie qu'il avoit. Si proie a

secours qui lui soit profitable à l'âme — il ne demande rien d'autre — « et jamais, cher Seigneur Dieu, je ne partirai d'ici pour mourir ou pour vivre, si ce n'est conforme à votre volonté ». Voilà comment il resta la journée entière sur le rocher, perdant beaucoup de sang à cause de sa plaie. Mais quand il vit tomber la nuit, quand l'obscurité se fut répandue sur tout l'univers, il se traîna vers son haubert et se coucha dessus ; il traça sur son front le signe de la Vraie Croix, priant Notre-Seigneur, au nom de sa tendre pitié, de le considérer de manière que le démon n'ait pas le pouvoir de le conduire à la tentation. Une fois sa prière achevée, il se redresse sur son séant et, de son pan de chemise qu'il coupe[1], il étanche sa plaie pour éviter l'hémorragie. Il reprend ses prières et ses oraisons — il en savait plusieurs — et attend de cette façon jusqu'à l'aurore. Et lorsque Notre-Seigneur voulut bien répandre sa lumière du jour sur les continents, et que le soleil jeta ses rayons là où le malheureux s'était couché, Perceval, d'un regard autour de lui, ne découvre que la mer d'un côté et le rocher de l'autre. Et lorsqu'il lui souvient de l'ennemi qui, la veille, l'avait tenu métamorphosé en demoiselle — il pense bien en effet qu'il s'agit de l'ennemi —, le voici qui s'afflige avec une rare intensité, et s'affirme véritablement mort, si la grâce du Saint-Esprit ne vient pas le réconforter.

Nostre Signour qu'il li aït et qu'il li envoist tel conseil qui li soit pourfitables a l'ame, car il ne demande autre chose, « ne jamais, biaus Sire Dix, ne me quier de ci movoir ne pour mort ne pour vie, se vostre volentés n'i est ». Ensi demoura tout le jour en la roce et perdi molt de sanc pour la plaie qu'il avoit. Ne mais quant il vit la nuit venir, et l'oscurtés fu espandue par tout le monde, il se traist vers son hauberc, et se coucha de sus et fist le signe de la Vraie Crois en mi son front, et proie a Nostre Signour que il, par sa douce pitié le regart en tel maniere que li anemis n'ait tant de pooir qu'il le maint a temptacion. Quant il a sa proiere finee, si se drece en son seant et trenche le pan de sa chemise et estoupe sa plaie pour ce qu'ele ne sainnast trop. Si conmence ses proieres et ses orisons dont il savoit pluisours, et atent en tel maniere tant que li jours vint. Et quant a Nostre Signour vint a plaisir qu'il espandi la clarté de son jour par les terres, et li solaus jeta ses rais la ou Percevaus s'estoit couchiés, il regarde tout entour lui et voit d'une part la mer et d'autre part la roche. Et quant il li sovient de l'anemi qui le jour devant l'avoit tenu en guise de damoisele, car anemis pense il bien que ce soit, si conmence son doel grant et merveillous, et dist que voirement est il mors, se la grasse del Saint Esperit ne le reconforte.

152. Il s'abîmait dans ses tristes pensées lorsque, jetant le regard sur l'horizon marin vers l'orient, il aperçut le navire qu'il avait déjà vu, celui couvert de soieries blanches, où se trouvait l'homme de bien habillé en prêtre. En le reconnaissant, Perceval est au comble du bonheur et cette visite le rassérène, à cause des bonnes paroles que le religieux lui a dites la dernière fois, et pour la grande intelligence qu'il avait trouvée en lui[1].

153. Lorsque le navire eut accosté et qu'il vit l'homme sur le bord, il se redressa sur son séant comme il put et lui souhaita la bienvenue. Descendant du navire, l'homme de bien s'avance et, s'asseyant sur un rocher, demande à Perceval : « Comment, depuis, t'es-tu comporté ? — Seigneur, misérablement : c'est de peu si une demoiselle ne m'a pas fait succomber au péché mortel. » Il lui raconte alors comment les choses s'étaient passées. L'homme de religion lui dit : « La connais-tu ? — Seigneur, pas du tout. Mais je sais bien que l'ennemi me l'a envoyée pour me tromper et pour ma honte. J'en aurais été déshonoré si je ne m'étais signé de la sainte Croix, qui de toute évidence me fit retrouver la conscience et la mémoire, aussitôt que je l'eus tracée sur moi : et tout de suite la demoiselle s'en alla et disparut de ma vue. Aussi, je vous en prie au nom de Dieu, conseillez-moi sur ce que je pourrai dire : jamais je n'ai eu plus besoin d'être aidé que

---

152. Endementiers qu'il parloit en tel maniere, il regarde loing en la mer vers orient et voit venir la nef qu'il avoit autre fois veüe, cele qui estoit coverte de blans samis, cele ou li prodom qui estoit vestus en gui[*e*]se de prestre estoit[a]. Et quant il le connoist, si est a merveilles liés[b] et molt est asseürés de sa venue pour les bones paroles qu'il li avoit autre fois dites[c], et pour le grant sens qu'il avoit el prodome trové.

153. Quant la nef fu arrivee et il vit le prodome au bort, si se drecha en son seant si com il pot, et dist que bien soit il venus. Et li prodom ist fors de la nef et vient avant et s'asist sor une roche et dist a Perceval : « Conment l'as tu puis fait ? — Sire, fait il, povrement, car a poi que une damoisele ne m'a mené a pechié mortel. » Lors li conte conment il li estoit avenu. Et li prodom li dist : « Connois le tu ? — Sire, fait il, nenil. Mais je sai bien que li anemis le m'envoia pour moi honir et decevoir. Si en eüsse esté honnis se ne fust li signes de la Sainte Crois, dont il covint qu'ele me ramenast en mon droit sens et en mamoire, si tost conme je oi fait sor moi le signe de la Sainte Crois : et maintenant s'en ala la damoisele, que onques puis ne le vi. Si vous proi pour Dieu que vous me conseilliés que je porrai dire, car onques n'oi si grant mestier de conseil come je ai orendroit. — Ha ! Perceval, fait li prodom, tous jours seras tu

maintenant. — Ah, Perceval, s'écrie le religieux, tu seras toujours sot[1] ! Ainsi tu ne la reconnais pas, celle-là, dès lors que le signe de la sainte Croix t'en a délivré ? — Pour sûr, répond Perceval, pas très bien : aussi je vous prie de m'apprendre qui elle eſt et de quel pays, et qui eſt ce puissant homme qui l'a spoliée, contre qui elle me demandait de lui prêter main-forte. — Je vais te l'expliquer, et tu le verras clairement : écoute donc.

154. « La demoiselle à qui tu as parlé n'eſt autre que l'ennemi, le maître d'enfer, celui qui domine tous les autres[1] : il eſt avéré qu'il était jadis, au ciel, dans la compagnie des anges ; si splendide que, prenant orgueil de sa grande beauté, il voulut se faire pareil à la Trinité, et déclara : "Je m'élèverai et serai semblable à l'éminent Seigneur !" Mais il ne l'avait pas plus tôt dit que Notre-Seigneur, qui ne voulait pas voir sa maison souillée du poison d'orgueil, le fit tomber du haut siège où il l'avait placé pour le précipiter dans la maison des ténèbres qu'on appelle enfer[2]. À se voir ainsi déchu de la place éminente qu'il avait jusque-là tenue pour être jeté dans les ténèbres éternelles, il résolut de faire la guerre à Celui qui l'en avait exclu, autant que faire se pourrait, mais il ne savait pas comment. En fin de compte il aborda la femme d'Adam, la première femme du lignage humain ; il eut assez de finesse et d'observation pour l'enflammer d'un péché mortel qui lui avait valu d'être chassé et précipité de la haute

---

niches que si ne connois mie cele, quant li singnes de la Sainte Crois t'en delivra ? — Certes, fait Percevaus, je ne le connois mie bien : si vous proi que vous me diés qui ele eſt et de quel païs, et qui eſt cis riches hom qui l'a desiretee, encontre qui ele me requeroit que je li aïdaisse. — Ce te[a] dirai je bien, fait li prodom, si que tu le verras apertement : ore escoute.

154. « La damoisele a qui tu as parlé si eſt li anemis, li maiſtres d'ynfer, et cil qui a poeſté sor tous les autres : et si fu voirs qu'il fu jadis el chiel en la compaingnie des angles, et si biaus et si clers que pour la grant biauté de li s'en orgueilli et se volt faire pareil a la Trinité, et diſt : "Je monterai en haut et serai samblables au Haut Signour !" Ne mais sitoſt qu'il ot ce dit, Noſtres Sires, qui ne volt mie sousfrir que sa maisons fuſt cunchiee de venim d'orguel, le trebuscha del haut siege ou il l'avoit mis, si le fiſt aler en la maison tenebrouse que on apele ynfer. Quant il se vit si abaissié del grant siege et de la grant hautece ou il soloit eſtre et fu mis es pardurables tenebres, il se pourpensa qu'il guerrieroit Celui qui jeté l'en avoit, de quanqu'il porroit, mais il ne veoit mie de coi. A la parfin s'acointa de la moullier Adam, la premiere feme de l'hu[*I*]main lignie ; et tant le gaita et engigna qu'il l'ot esprise de pechié mortel, par coi il avoit eſté jetés et trebuschiés de la grant

gloire des cieux : la convoitise[3]. Il la soumit à son envie de traîtrise en lui faisant cueillir le fruit mortel de l'arbre que lui avait défendu la bouche même de son Créateur. Une fois qu'elle l'eut cueilli, elle en mangea et en donna à goûter à Adam son mari, si bien que tous les descendants s'en ressentent mortellement[4]. L'ennemi qui lui avait donné ce conseil, c'était le serpent qui servait de monture à la vieille ; c'était la demoiselle qui hier au soir est venue te voir. Quand elle a prétendu qu'elle lui ferait toujours la guerre, elle était sincère, et toi-même tu le sais de reste : pas un instant elle ne cessera de faire la guerre aux chevaliers de Jésus-Christ, aux hommes vertueux et aux frères habités par le Saint-Esprit. Une fois conciliée avec toi par ses propos biaisés et par ses artifices, elle fit monter son pavillon pour te loger, en ajoutant : "Perceval, viens t'installer pour te reposer jusqu'à la tombée de la nuit, à l'ombre, car il me semble que tu prends chaud au soleil." Ces propos sortis de sa bouche n'ont rien d'insignifiant.

155. « Le pavillon, rond comme le tour de l'univers, désigne manifestement ce monde qui jamais ne sera sans péché[1] ; et comme le péché y habite en permanence, elle n'a pas voulu que tu fusses logé dans un autre endroit que dans le pavillon ; c'est pour cela qu'elle te l'a fait préparer. Elle t'appela par ces mots : "Perceval, viens t'installer pour te reposer jusqu'à la tombée de la nuit." En t'ayant dit de t'installer, elle entend

---

gloire des chiex : ce fu de covoitise. Il li fist son desloial talent mener a ce qu'il li fist cueillir del fruit mortel de l'arbre qui li estoit deffendus par la bouche de son Creatour. Quant ele l'ot queilli, si en manga et en dona a Adam son mari a mengier, a tele ore que tout li oir s'en sentent mortelment. Cil anemis qui li ot ce conseillié, ce fu li serpens que tu veïs la vielle chevaucher ; ce fu la damoisele qui ersoir te vint veoir. Et de ce qu'ele dist qu'ele le guerroieroit nuit et jour, ele dist voir, et tu meïsmes le sés bien : car il ne sera ja ore qu'ele ne guerroit les chevaliers Jhesu Crist et les prodomes et les freres en qui li Sains Esperis est herbergies. Quant ele ot fait pais a toi par ses falses paroles et par ses decevemens, si fist tendre son paveillon pour toi herbergier, et dist : "Perceval, vien toi reposer et seoir tant que la nuis viengne, et is fors del soleil, car il m'est avis qu'il t'eschaufe trop." Ces paroles qu'ele te dist ne sont pas sans grant senefiance.

155. « Li paveillons qui est reons a la maniere de la circonstance del monde, senefie tout apertement le monde qui ja ne sera sans pechié ; et pour ce que pechiés i abite tous dis, ne volt ele mie que tu fuisses herbergies en autre lieu que el paveillon ; et pour ce le te fist ele apareillier. Et quant ele t'apela, si dist : "Perceval, vien toi reposer et seoir tant que la nuis viengne." En ce qu'ele te dist que tu seïsses, entent ele que tu

que tu sois oisif et que tu repaisses ton corps de nourritures terrestres avec gloutonnerie. Elle ne t'exhorte pas à peiner ici-bas et à semer en vue de ce jour où les justes doivent récolter : le grand jour du Jugement. Elle t'a prié de te reposer jusqu'à la tombée de la nuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que la mort te prenne à l'improviste, la mort justement appelée nuit à chaque fois qu'elle surprend l'homme en péché mortel. Elle t'a appelé, dans la crainte qu'au soleil tu ne prennes chaud, et sa peur est fondée car — quand le soleil a été en toi, nous entendons par là Jésus-Christ — la vraie lumière échauffe le pécheur du feu du Saint-Esprit, et c'est à peine si la froidure et la gelée de l'ennemi peuvent ensuite lui faire du mal, lorsqu'il a placé son cœur dans le haut soleil. Je t'ai donc assez parlé de cette dame pour que tu n'ignores plus qui elle est, et qu'elle est venue vers toi plus pour ton malheur que pour ton bien. — Seigneur, ajoute Perceval, vos paroles m'ont persuadé que c'est le champion contre qui je devais me battre. — Par ma foi, reprend le religieux, c'est exact : considère donc comment alors tu t'es battu. — Seigneur, avoue Perceval, avec veulerie, il me semble : j'aurais en effet été vaincu, sans la grâce du Saint-Esprit qui ne m'a pas laissé périr, Dieu merci ! — Quelle que soit la manière dont les choses se sont passées pour toi, conclut l'homme de bien, dorénavant fais-y attention car, en cas de rechute, tu ne trouveras personne pour te relever comme à présent. »

---

soies vuiseus et nourrisses ton cors de terrienes viandes et de glouternies. Ele ne te loe pas que tu traveilles en cest monde et semes tel semence a celui jour que li prodome doivent requeillir : ce sera au grant jour del Juise. Ele te proia que tu te reposaisses tant que la nuis venist, c'est a dire tant que la mors te souspreïst, qui vraiement est apelee nuis toutes les ores qu'ele sosprent l'ome em pechié[a] mortel. Ele t'apela pour ce qu'ele ot doute que li solaus ne t'eschaufast trop, et ce n'est pas merveille s'ele en ot paour, car, quant li solaus fu en toi, nous i entendons Jhesucrist, la vraie lumiere eschaufe le pecheour del fu del Saint Esperit, petit li puet puis forfaire la froidure ne la jelee de l'anemi pour ce qu'il ait fichié son cuer el haut [*432a*] soleil. Ore t'ai tant dit de ceste dame que tu dois bien savoir[b] qui ele est, et que ele te vint veoir plus pour ton mal que pour ton bien. — Sire, fait Percevaus, vous m'avés tant dit que je sai bien que c'est li campions a qui je me devoie combatre. — Par foi, fait li prodom, tu dis voir : ore esgarde conment tu t'i es combatus. — Sire, fait Percevaus, malvaisement, ce me samble : car je eüsse esté vaincus, se ne fust la grasse del Saint Esperit qui ne me laissa pas perir, la Dieu merci ! — Conment qu'il te soit ore avenu, fait li prodom, des ore en avant t'en garde, car se tu en chiés une autre fois, tu ne trouveras pas qui te reliet conme tu fais ore. »

156. L'homme de Dieu sollicita longuement Perceval, et l'exhorta fermement à bien se comporter, disant que Jésus-Christ, loin de l'oublier, lui enverrait du secours prochainement. Il s'enquiert alors de son état de santé. « Par ma foi, répond-il, depuis que vous êtes en ma présence, je n'ai ressenti aucun mal ni aucune douleur, comme si je n'avais jamais eu de blessure, et j'ajouterai même que pendant que vous me parlez je ne me ressens de rien, et qu'émanent de votre regard et de vos mots une douceur si grande, un si grand soulagement de mes membres que je vous crois un être spirituel, et non terrestre. J'en suis convaincu, si vous restiez toujours à mes côtés, je n'aurais plus jamais ni faim ni soif ; et si j'osais, je dirais que vous êtes le Pain de vie qui descend du ciel, dont nul ne mange dignement sans vivre éternellement[1]. » Il avait à peine achevé que l'homme disparut, si bien que Perceval ignora ce qu'il était devenu. Alors une voix lui annonça : « Perceval, tu as vaincu et tu es guéri. Monte sur le navire et va où l'aventure te mènera. Et quoi que tu puisses voir ne te trouble pas, car tu n'as rien à craindre : en quelque endroit où tu pourrais aller, Dieu sera ton guide. Et de plus, tu as de la chance, car tu vas voir bientôt tes compagnons Bohort et Galaad, ceux qui sont le plus chers à ton cœur. »

157. Ces propos le mirent au comble de la joie ; il lève les mains vers le ciel et remercie Dieu pour avoir eu tant de

---

156. Longement proia li prodom a Perceval, et molt l'amonesta del bien faire, et dist que Jhesu Crist ne l'oublieroit[a], ains li dist qu'il li envoieroit secours prochainement. Lors li demande conment il li estoit de sa plaie. « Par foi, fait[b] il, onques puis que vous venistes devant moi ne senti je ne mal ne doulour, nient plus que se je n'eüsse onques senti plaie ; ne encore tant conme vous parlés a moi n'en sent je point, ains me vient de vostre regart et a de vostre parole une si grans douçours et uns si grans assouagemens de mes menbres que je ne croi pas que vous soiiés hom terriens, mais esperitels. Si sai de voir que se vous demourissiés tous jours o moi, jamais n'avroie faim ne soif ; et se je l'osoie dire, je diroie que vous seriés li Pains vis qui descent del ciel, dont nus ne mengue dignement qui pardurablement ne vive. » Si tost com il ot ce dit, si s'esvanoï en tel maniere que Percevaus ne sot qu'il devint. Lors li dist une vois : « Perceval, tu as vaincu et es garis. Entre en la nef et va ou aventure te menra. Et ne t'esmaier de chose que tu voies, car tu n'as garde : en quel que lieu que tu ailles, te conduira Dix. Et de tant t'est bien avenu, que tu verras par tans tes compaingnons Boort et Galaad : ce sont cil que tu plus desires a veoir. »

157. Quant il ot ceste parole, si en a si grant joie com il puet avoir greignour, et tent ses mains envers le ciel et en mercie Nostre Signor

chance. Il prend ses armes et, une fois équipé, monte sur le navire qui fend la mer aussitôt que le vent s'est engouffré dans la voilure. Mais ici le conte cesse de parler de lui, pour retourner à Lancelot du Lac, resté chez l'ermite qui lui avait si bien expliqué la symbolique des trois paroles que la voix lui avait adressées dans la chapelle.

La déchéance de Lancelot.

158. Le conte le dit : l'ermite contraignit Lancelot à rester avec lui pendant trois jours ; durant le temps qu'il le retenait en sa compagnie, il le chapitra et l'encouragea à bien agir par ces mots : « Rien n'est plus certain : c'est en vain que vous vous êtes engagé dans cette quête si vous n'aspirez pas à vous abstenir de tous péchés mortels, et à retirer votre cœur de ce monde. Sachez bien, en effet, que dans cette quête votre chevalerie ne peut vous servir de rien si le Saint-Esprit ne vous montre le passage dans toutes les aventures que vous mènerez. Ne l'oubliez pas : on entreprend la quête pour connaître les prodiges du saint Graal promis par Notre-Seigneur au Vrai Chevalier qui, en excellence chevaleresque, dépassera tous ceux qui l'auront précédé et qui le suivront. Ce chevalier, vous l'avez vu, le jour de la Pentecôte, s'asseoir sur le Siège Périlleux, dans lequel nul ne s'était auparavant installé sans mourir — prodige auquel vous avez quelquefois assisté. Ce chevalier est le Grand Lion qui fera démonstration pendant sa

---

de ce que si bien l'en est avenu. Il prent ses armes, et quant il est armés, si entre en la nef ; et s'enpaint en mer si tost conme li vens se fu feris el voile. Mais atant se taist ore li contes de lui, et retourne a parler [*b*] de Lanselot del Lac, qui ert remés chiés le prodome qui si bien li ot devisees les senefiances des .III. paroles que la vois li avoit dites en la chapele.

158. Or dist li contes que trois jours fist li prodom demourer Lanselot avoec lui ; et entretant qu'il le tint en sa compaingnie le sermona et amonesta de bien faire, et li dist : « Bien certes, pour nient meüs en ceste queste se tu ne te bees a tenir de tous pechiés mortels, et a retraire vostre cuer del monde. Car bien saciés qu'en ceste queste ne vous puet vostre chevalerie riens valoir se li Sains Esperis ne vous fait voie en toutes les aventures que vous troverés. Car bien saciés : queste est enprise pour savoir aucune chose des merveilles del Saint Graal, que Nostres Sires a promis au Vrai Chevalier qui de bonté de chevalerie passera tous ciaus qui devant lui eront esté, et qui aprés lui venront. Cel chevalier veïstes vous le jour de Pentecouste seoir el Siege Perillous, enquel Siege nus ne s'estoit devant assis qu'il ne moreust ; et cele merveille veïstes vous aucune fois avenir. Cil chevaliers si est li Grans Lyons qui mousterra en son

vie de la chevalerie terrestre tout entière ; et quand il aura tant fait et tant vu, il ne sera plus terrestre mais spirituel, ce qui lui fera délaisser ses manières terrestres pour accéder à la chevalerie céleste. Voilà comment Merlin parla de ce chevalier que vous avez quelquefois vu, en homme qui en savait long sur les choses qui devaient arriver[1]. Et néanmoins, même s'il est parfaitement vrai que ce chevalier possède plus de bravoure et de hardiesse que tout autre, soyez persuadé que, s'il succombait au péché mortel — ce dont Notre-Seigneur puisse le garder par sa pitié —, il ne serait dans cette quête qu'un parmi tant d'autres. Car ce service auquel vous vous êtes engagé n'appartient pas aux choses terrestres, mais aux célestes, et cela vous montre que celui qui veut y entrer et y accéder sous l'effet de quelque peine, il lui faut au préalable se débarrasser et se purifier de toutes souillures terrestres, de sorte que l'ennemi n'ait rien en partage en lui, et qu'une fois l'ennemi tout à fait renié, il soit lavé, propre de tous péchés mortels. Alors il pourra accéder sans danger à cette haute quête et à ce haut service. Mais s'il est de faible conviction et de si peu de foi qu'il prétende pouvoir plus par sa bravoure que par la grâce du saint Graal, sachez qu'il n'en partira pas sans honte, et qu'en fin de compte il échouera irrémédiablement. » Voilà comment l'ermite parlait à Lancelot, et il le retint de cette manière trois jours avec lui. Quant à Lancelot,

---

vivant toute terriene chevalerie ; et quant il avra tant fait et tant veü, il ne sera pas terriens mais esperitels, pour coi il laissera le terrien abit et enterra en la celestiel chevalerie. Ensi dist Merlins de cel chevalier que vous avés aucune fois veü, conme cil qui molt savoit des choses qui estoient a avenir. Et nonpourquant, tout soit il verités que cil chevaliers ait en soi plus proesce et hardement que autres n'ait, saciés de voir que s'il venoit jusques au pechié mortel — dont Nostres Sires l'en gart par sa pitié — il ne [c] seroit en ceste queste nient plus que uns autres. Car cis services ou vous estes entrés n'apartient de riens as terrienes choses, mais as celestiels, dont poés vous veoir qui i[a] velt entrer et venir par asfliction d'aucune chose, il li covient avant espurgier et netoiier de toutes ordures terrienes, si que li anemis n'ait part en lui de nule chose, en tel maniere que quant il avra renoié l'anemi del tout, et il sera netoiiés et mondes de tous pechiés mortels. Lors porra il entrer seürement en ceste haute queste et en cest haut service. Et s'il est tels qu'il soit de feble creance et de si povre foi qu'il quide qu'il puisse plus faire par sa prouece que par la grasse del Saint Graal, saciés qu'il ne s'en partira ja sans honte, et au daerrain n'en fera il riens de chose qu'il quiere. » Ensi parloit li prodom a Lanselot, et le tint en cele maniere .III. jours avoc lui. Et si se[b] tint Lanselos molt a bon eüré de ce que Dix l'avoit amené cele

il considéra comme une très grande chance d'avoir été amené par Dieu de ce côté, à cet ermite qui l'avait si bien conseillé qu'il pensait en être meilleur sa vie durant.

159. Au quatrième jour, l'ermite demanda à son frère de lui envoyer armes et cheval pour équiper un chevalier qui était en sa compagnie ; l'homme s'en acquitta de très bonne grâce. Ce même jour, après avoir entendu la messe, Lancelot, une fois sous l'armure et à cheval, se sépara de l'ermite ; il était en pleurs et l'implora avec insistance, au nom de Dieu, de prier pour lui, afin que Notre-Seigneur ne l'oublie pas et le préserve de revenir à son précédent malheur. L'ermite en fait la promesse et Lancelot quitte alors l'endroit. Après son départ, il chevaucha dans la forêt jusqu'à l'heure de prime. C'est alors qu'il rencontre un jeune homme qui lui demande : « Seigneur, d'où êtes-vous ? — J'appartiens, répond-il, à la maison du roi Arthur. — Et comment vous appelez-vous ? Dites-le-moi. » Et Lancelot du Lac de lui révéler son nom. « Ce n'est pas, reprend-il, Lancelot du Lac que je cherchais : vous êtes un des plus malheureux chevaliers du monde. — Cher ami, demande Lancelot, comment le savez-vous ? — Je le sais bien, assure le jeune homme : n'êtes-vous pas celui qui vit le saint Graal se présenter devant lui et faire un évident miracle, et qui à son apparition ne bougea pas plus de sa place qu'un mécréant ? — Certes, reconnut Lancelot, je l'ai vu, sans esquisser le moindre geste : j'en suis plus affecté que fier. —

---

part a cel prodome qui si bien l'avoit conseillié qu'il en quidoit mix valoir a tous les jors de sa vie.

159. Quant li quars jours fu venus, si manda li prodom a son frere qu'il li envoiast armes et cheval a un chevalier armer qui o lui estoit ; et cil en fist molt debonairement. Au quart jour[a], quant Lanselos ot oï messe et il fu armés et montés el cheval, il s'enparti del prodome plourant et molt le requist por Dieu qu'il proiast pour lui que Nostres Sires ne l'oubliast tant qu'il revenist a sa premiere maleürté. Et il li promet que si feroit ; si s'enpart atant de laiens. Quant il s'en fu partis del prodome, si chevaucha parmi la forest jusqu'a ore de prime ; et lors encontre un vallet qui li demande : « Sire, dont estes vous ? — Je sui, fait il, de la maison le roi Artu. — Et conment avés vous a non ? Dites le moi. » Et il dist qu'il a a non Lanselot del Lac. « Lanselot del Lac, fait il, n'aloie je mie querant, car vous estes un des plus maleürous chevaliers del monde. — Biaus amis, fait Lanselos, conment le savés vous ? — Je le sai bien, fait li vallés : en estes vous cil qui le Saint Graal vit venir devant lui et faire miracle aperte, ne onques pour sa venue ne se remua de son siege nient plus que se ce fust uns mescreans ? — Certes, fait Lanselos, je le vi, ne onques ne m'en remuai : ce poise moi plus que bel ne me soit. —

Rien d'étonnant à cela, car vous avez on ne peut mieux démontré que vous n'êtes pas vertueux ni vrai chevalier, mais déloyal et misérable. Et du moment que vous n'avez pas voulu lui porter honneur de vous-même, ne soyez pas surpris si vous connaissez la honte dans cette quête où vous êtes entré avec les gens de bien. Pour sûr, mauvais chevalier fini, vous êtes exposé à beaucoup souffrir, vous qui passiez pour le meilleur chevalier du monde, vous êtes désormais considéré comme le plus minable et le plus infidèle ! »

160. À ces propos il ne sait que répondre, car il se sent coupable de ce dont l'accuse le jeune homme ; néanmoins il propose : « Cher ami, parle sans contrainte, et je t'écouterai, car aucun chevalier ne doit s'irriter de ce qu'un jeune peut dire, s'il ne tombe pas dans l'infamie. — C'est le moment d'écouter, affirme le jeune homme, car c'en est fini de votre vaillance, vous, la fleur de toute chevalerie terrestre ! Misérable ! Vous voilà bien ensorcelé par celle dont l'estime et l'amour valent peu[1]. Son influence est telle que vous avez perdu, avec la joie céleste et la compagnie des anges, tous honneurs terrestres, et que vous voici exposé à toutes les hontes. » Lancelot n'ose répliquer, il aimerait bien être mort, et le jeune homme le traîne dans l'humiliation et profère ce qu'il sait de mieux comme insulte. Lancelot néanmoins l'écoute, interdit au point de n'oser même lever les yeux. Le jeune homme, fatigué de parler à sa guise et constatant qu'il

---

Ce n'est pas merveille, fait li vallés, s'il vous em poise : car certes vous moustrastes bien que vous n'estes pas [*d*] prodom ne vrais chevaliers mais desloiaus et mescheans. Et puis que vous hounour ne li volsistes faire de vous meïsmes, ne vous esmerveilliés pas se hontes vous avient en ceste queste ou vous estes entrés avoc les autres prodomes. Certes, malvais chevaliers faillis, vous poés avoir molt grant doel, qui soliés estre au meillour chevalier del monde, et ore estes tenus au plus malvais et au plus desloial ! »

160. Quant il ot ceste parole, si ne set qu'il doie dire, car il se sent a forfait dont li vallés l'acuse ; et toutes voies dist il : « Biaus amis, tu me diras ore ce que tu voldras, et je t'escouterai : car nus chevaliers ne se doit courecier de chose que vallés die, se trop grant vilenie ne li dist. — A l'escouter, fait li vallés, estes vos venus, car de vous n'istera nus prous, qui soliés estre la flours de toute terriene chevalerie ! Chaitis ! Bien estes enfantosmés par cele qui ne vous proise ne aimme se petit non. Ele vous a si atorné que vous en avés perdue la joie des ciex et la compaingnie des angles et toutes honours terrienes, et estes venus a toutes hontes recevoir. » Et il n'ose respondre conme cil qui bien voldroit estre mors, et li vallés le vait laidement honissant et disant la greignour vilenie qu'il set. Et il l'escoute

n'obtiendra pas de réponse, reprend son chemin[2]. Lancelot ne l'a regardé à aucun moment, il s'en va en pleurs, le cœur gros, en priant Notre-Seigneur de le ramener sur une voie qui soit au profit de son âme. Il voit bien en effet qu'il a tellement mal agi en ce monde et s'est si mal comporté envers son Créateur que, si la miséricorde de Notre-Seigneur ne déborde pas, trouver le pardon lui est impossible. Il s'est engagé dans une voie qui lui procure désormais plus de joie que celle qu'il emprunta auparavant.

L'homme mort.

161. Il avait chevauché jusqu'à l'heure de midi, lorsqu'il vit devant lui un petit établissement religieux à l'écart du chemin. Il prend de ce côté, certain que c'est un ermitage. Arrivé là, il voit, à côté d'une petite chapelle, une maisonnette ; sur le seuil, un homme assis, dans un vêtement blanc de religieux, manifestait un chagrin profond. « Cher seigneur Dieu, disait-il, pourquoi l'avoir toléré ? Il vous avait servi si longtemps, ne ménageant pas sa peine ! » Lancelot, au spectacle de cet ermite pleurant à chaudes larmes, est vivement ému. Il le salue ; l'homme lui répond : « Seigneur, que Dieu vous assiste ! — Que Dieu vous entende, s'écrie Lancelot, car s'il ne me protège pas de près, je redoute que l'ennemi ne puisse aisément me prendre au dépourvu. —

---

toutes voies conme cil qui est si entrepris qu'il n'ose neïs regarder. Et quant li vallés est lassés del dire li ce qu'il velt, et il voit qu'il ne li respondera mie, si s'en vait tout son chemin. Et Lanselos nel regarda onques, ains s'en vait plourant et dolousant et proiant a Nostre Signour qu'il le ramaint a tel voie que pourfitable li soit a l'ame. Car ce voit il bien qu'il a tant meffait en cest siecle et tant meserré vers son Creatour, que se la misericorde Nostre Signour n'est trop grans, il ne porroit jamais trover pardon. Si s'est acheminés en tel maniere que la voie devant ne li plot onques tant que ceste ne li plaise assés plus.

161. Quant il ot chevauchié jusques a ore de miedi, si voit devant lui une petite maison de religion fors del chemin. Il tourne cele part, car bien set que c'est hermitages. Quant il est jusques la venus, si voit une petite chapele et une petite maison, et devant a l'entree seoit uns hom vestus d'une robe blanche conme de religion, et faisoit doel trop merveillous, et dist : « Biaus sire Dix, pour coi avés vous ce sous[*e*]fert ? Ja vous avoit il si longement servi et tant estoit traveilliés el vostre service ! » Quant Lanselos voit le prodome si tenrement plourer, si li en prent molt grans pitiés. Il le salue et li prodom li dist : « Sire, Dix vous gart ! — Dix le sace, fait il, car s'il ne me gart de prés, je me dout que li anemis ne me puist legierement sousprendre.

Et que Dieu vous tire du péché qui fait de vous le chevalier le plus brisé que je sache. » À ces propos qui retiennent son attention, Lancelot descend de cheval, dans l'idée de différer son départ pour prendre l'avis de cet ermite qui paraît, d'après ses dires, bien le connaître. Il attache alors sa monture à un arbre et s'avance, pour apercevoir dans la chapelle, juste à l'entrée, à terre, mort apparemment, un vieillard aux cheveux blancs, vêtu d'une fine chemise blanche, et à côté de lui une haire dure et rugueuse.

162. Très intrigué par cette mort, Lancelot persiste dans l'idée de remettre son départ afin de prendre l'avis de cet ermite pour qui, lui semble-t-il, il n'a pas de secrets. Il s'assied ; lorsqu'il s'informe sur les circonstances du décès, l'ermite lui dit les ignorer, mais ajoute : « Il n'est pas mort, je m'en rends compte, selon Dieu et selon la règle, car, vêtu comme vous voyez, l'homme qui meurt ne peut qu'avoir enfreint la religion : ce qui me convainc de l'attaque de l'ennemi, dont il est mort. Selon moi, la perte est immense, car cet homme est resté au service de Notre-Seigneur plus de trente ans. — Au nom de Dieu, dit Lancelot, ce préjudice m'apparaît immense, et à double titre : ce vieillard a ruiné son service, et dans ce service, il a été pris à l'improviste par l'ennemi. » Pénétrant alors dans la chapelle, l'ermite prend une étole qu'il revêt et un livre, puis il ressort et conjure l'ennemi. Il lui faut lire et conjurer longtemps, mais levant

---

— Et Dix vous jet del pechié ou vous estes plus mal baillis que chevaliers que je sace. » Quant Lanselos entent ce que li prodom li dist, si descent et pense qu'il ne s'en partira hui mais, ains se conseillera a cel prodome qui bien le connoist, ce li est avis, as paroles que il li dist. Lors atache son ceval a un arbre et vait avant et voit que dedens l'entree del moustier gisoit mort par semblant uns vix hom chenus, vestus d'une chemise blanche et delie, et delés lui une haire aspre et poingnant.

162. Quant Lanselos voit ce, si s'esmerveille molt de la mort au prodome et pense qu'il ne s'en partira hui mais, ains se conseillera a celui prodoume qui bien le connoist, ce li est avis. Il s'asiet et demande conment il est mors, et cil li dist qu'il ne set. « Mais je voi bien, fait il, qu'il n'est pas mors selonc Dieu ne selonc ordene, car en tel robe conme vous veés ne puet nus hom morir qu'i n'ait religion enfrainte : et par ce sai je bien que li anemis li a fait asolt, par coi il est mors. Si est trop grans damages, ce me samble, car il a demoré el service Nostre Signour plus de .xxx. ans. — Par Dieu, fait Lanselos, cil damages me samble trop grans, et de ce qu'il a son service perdu, et de ce qu'il a esté en tel service souspris de l'anemi. » Lors entre li prodom en la chapele et prent une estole et le pent a son col, et un

les yeux il voit devant lui l'ennemi[1], d'une forme si repoussante que le cœur le plus hardi du monde en concevrait de la peur. « C'eſt trop de tourment, s'écrie le démon : tu m'as eu ; que me veux-tu ? — Je veux t'entendre dire comment eſt mort ce compagnon à moi[2], et s'il eſt perdu ou sauvé. »

163. Alors l'ennemi, d'une voix horrible, épouvantable : « Il n'eſt pas perdu, mais sauvé. — Comment eſt-ce possible ? réplique l'ermite. J'ai l'impression que tu me mens, car ce n'eſt pas ce que veut notre règle, et mourir en transgressant notre règle, ce n'eſt pas bien, il me semble ! — Je vais te raconter, reprend le démon, ce qu'il eſt devenu. Tu n'ignores pas qu'il était noble, de haut lignage, et qu'il a encore des nièces et des parents dans ce pays. Cette année, le comte du Val a déclenché les hoſtilités contre un de ses neveux nommé Agaran.

164. « La guerre une fois commencée, Agaran, qui se voyait passablement en infériorité, ne savait comment agir : venu demander conseil à son oncle que tu vois ici, il sut le persuader de quitter son ermitage et d'aller soutenir la guerre de son neveu contre le comte ; pour lui, c'était revenir à ce qu'il faisait autrefois : porter les armes[1]. Avec l'aide des siens, il pratiqua si bien l'art militaire que le comte fut capturé au bout de trois jours. La paix fut alors conclue entre le comte et Agaran, celui-là garantissant de ne plus jamais

---

livre, et vient fors et conjure l'anemi. Quant il a grant piece leü et conjuré, si regarde et voit l'anemi devant lui en si laide figure qu'il n'a cuer el monde si hardi qui paour n'en eüſt. « Tu me traveilles trop, fait li anemis : ore m'as ; que me vels ? — Je voel, fait il, que tu me dies conment cis miens compains eſt mors et s'il eſt peris ou salvés. »

163. Lors parole li anemis a vois orible et espoentable et diſt au prodome : « Il n'eſt pas peris mais salvés. — Conment puet ce eſtre ? fait li prodom. Il me samble que tu me mentes car ensi nel velt pas noſtre ordene ; et qui en trespassant ordene muert, ce n'eſt mie bien, ce m'eſt avis ! — Je te dirai, fait li anemis, conment il a eſté de lui. Tu sés bien qu'il fu [*f*] gentix hom et de haut lignage et a encore nieces et parens en ceſt païs. Si avint oan que li quens del Val conmencha guerre encontre un sien neveu qui avoit non Agarans.

164. « Quant la guerre fu conmencie, Agarans, qui auques se veoit au desous de la guerre, ne savoit que faire : si s'en vint conseillier a son oncle que tu vois ci, et li proia si doucement qu'il issi de son hermitage et s'en ala pour maintenir sa guerre encontre le conte ; si revint a ce qu'il soloit jadis faire, ce ert as armes porter. Et quant il se fu assamblés o ses parens, il le fiſt si bien de toute chevalerie que li quens fu pris a la tierce journee qu'il assamblerent. Et lors fisent pais entre le conte et Agaram, et dona li quens bone seürté que jamais

reprendre les armes contre celui-ci. À la suspension des hostilités, après le retour au calme, le religieux, regagnant son ermitage, reprit le service avec lequel il n'avait pas rompu. Mais quand le comte le sut responsable de sa déroute, il demanda de le venger à deux de ses neveux qui s'y engagèrent. Après avoir gagné en hâte cet endroit et avoir mis pied à terre devant cette chapelle, les deux hommes virent l'ermite occupé à réciter la secrète[2] : n'osant l'attaquer à ce moment, ils décidèrent d'attendre sa sortie. Et de monter séance tenante un pavillon sur le parvis. Il venait juste d'achever sa messe et de sortir qu'il était un homme mort pour ces deux-là qui le saisirent et tirèrent leurs épées. Ils étaient sur le point de lui couper la tête, à ce qu'ils croyaient, quand Celui qu'il avait constamment servi manifesta sur sa personne un miracle évident : ils furent tous deux incapables de lui porter un coup susceptible de le blesser. Il n'était pourtant vêtu que de sa robe, mais leurs épées s'ébréchaient et rebondissaient comme sur une enclume ; à force de le frapper, leurs épées étaient brisées et eux-mêmes fatigués jusqu'à l'épuisement des coups qu'ils lui avaient donnés, sans avoir réussi à lui faire assez de mal pour qu'il perdît une goutte de sang. Ce constat les rendit fous de rage et de dépit. Comme ils avaient, dans leur équipement, amorce et pierre à feu, ils allumèrent le feu sur le parvis, décidés à brûler le vieillard — celui-ci ne résisterait pas aux

---

ne le guerroieroit. Quant la guerre fu finee et ajournee et apaisie, si s'en revint li prodom a son hermitage et reconmencha son service qu'il avoit maintenu. Mais quant li cuens sot[a] qu'il ot esté desconfis par lui, si proia a .II. de ses neveus qu'il l'en vengaissent, et il disent que si feroient il. Il vinrent maintenant ceste part, et quant il furent descendu devant ceste chapele, si virent que li prodom estoit el secré de la messe, si ne l'oserent mie assaillir en cel point, ains disent qu'il atendroient tant qu'il estroit[b] de laiens. Si tendirent maintenant un paveillon ci devant. Et quant il fu chose avenue qu'il ot fait son service et il fu issus de la chapele, cil disent qu'il ert mors : si le prisent et traisent lor espees. Et quant il li quidierent errant coper la teste, Cil qu'il avoit tousdis servi mostra sor lui si aperte miracle qu'il ne porent ferir cop sor lui qui mal li peüst faire. Et si n'avoit vestu fors que sa robe et depeçoient lors espees[c] et rebusoient conme se ce fust sor une englume ; si le ferirent tant que lor espees furent routes[d] et il furent lassé et traveillié des cops qu'il li orent doné, ne il ne li avoient encore fait[e] tant de mal que sans fust issus de lui. Quant il virent ce, si furent tout dervé d'ire et de maltalent. Il portoient esche et fuisil, si alumerent le fu ci devant, et disent qu'il l'arderoient, car encontre fu ne duerroit il pas ; si le despoullierent tout nu et li osterent la haire que vous veés

flammes ; ils le déshabillèrent et lui enlevèrent la haire que vous voyez là-dedans. Se voyant nu, éprouvant de la honte et par pudeur, il les supplia de lui laisser quelque vêtement pour qu'il se vît moins humilié. Férocement cruels comme ils étaient, ils jurèrent qu'il ne porterait plus désormais ni lin ni laine[3], mais mourrait là. Ces propos le firent sourire. "Croyez-vous vraiment, ironisa-t-il, que je puisse mourir par ce feu préparé pour moi ? — La mort, répliquèrent-ils, vous y attend.

165. « — Pour sûr, reprit-il, si Notre-Seigneur souhaite ma mort, je m'en réjouis. Mais si je péris par ce feu, ce sera, j'en suis certain, plus par la volonté de Notre-Seigneur que pour toute autre cause, car ce feu ne pourra brûler un seul de mes poils ; et la chemise la plus fine au monde, si je l'avais enfilée et que j'entre ainsi vêtu dans le feu, n'en serait ni abîmée ni détériorée." Les deux hommes considérèrent que ce discours relevait de l'affabulation. L'un d'eux, néanmoins, assura qu'il allait vérifier la véracité de la chose : il ôta sa chemise, qu'on fit enfiler au vieillard. Ces deux-là le poussèrent alors dans le feu qu'ils avaient voulu puissant au point qu'il brûla toute la journée d'hier, du matin jusque tard le soir ; quand il fut éteint, ils trouvèrent incontestablement l'ermite sans vie, mais sa chair était aussi saine et pure que vous pouvez le voir ; la chemise qu'il avait revêtue ne fut pas davantage endommagée, comme vous pouvez le constater aussi.

---

illoc. Et quant il se vit ensi nu, si en ot honte et vergoigne de soi mesmes, si lor proia qu'il li laissassent [*433a*] aucun garnement, qu'il ne se veïst si vilainement com il estoit. Cil furent cruel et felon, et disent qu'il ne vestiroit jamais de lin ne de laine, ains i morroit. Quant il oï ce, si conmencha a sousrire et respondi : "Conment quidiés vous que je puisse morir par cest fu qui est aparelliés pour moi ? — Vous n'en avrés, font cil, se la mort non.

165. « — Certes, fait il, se a Nostre Signour plaist que je muire, il me plaist molt. Mais se je i muir, je sai bien que ce sera plus par la volenté Nostre Signour que par autre chose, car cis fus n'i avra ja tant de pooir sor moi que uns sels poils de moi en soit brullés ; ne il n'a el monde chemise si delie, se je l'avoie vestue et puis entraisse el fu o tout, qu'ele fust[a] ja mal mise ne empirie. " Quant il oïrent ceste parole, si le tinrent tout a fable ce qu'il disoit. Et nonpourquant li uns d'aus dist qu'il verroit par tans se ce porroit estre : si osta sa chemise de son dos et li fisent vestir, et tantost qu'il l'orent jeté el fu qu'il orent fait si grant qu'il dura des ier matin jusqu'a ersoir molt tart ; et quant il fu estains, il troverent sans faille le prodome devié[b] : mais il avoit sa char si saine et si nete conme vous poés veoir ; la chemise qu'il avoit vestue ne fu autrement empirie conme vous poés encore veoir.

À ce spectacle, ils le transportèrent ici et placèrent la haire à côté de lui, après quoi ils s'en allèrent. Ce miracle qu'a fait si clairement pour lui Celui qu'il avait tant servi te prouve qu'il n'est pas perdu mais sauvé. Là-dessus, je vais partir, car je t'ai bien expliqué ce qui te laissait dans l'incertitude. » Il avait à peine achevé qu'il s'en alla, abattant les arbres devant lui et faisant le plus grand vacarme du monde, de sorte que tous les ennemis d'enfer semblaient traverser la forêt.

166. Ce discours eut pour conséquence de redonner la joie à l'ermite. Il range son livre et son étole, s'approche de la dépouille et l'embrasse, et dit à Lancelot : « Par ma foi, seigneur, c'est un beau miracle dont Notre-Seigneur a fait montre pour cet homme, que j'imaginais mort en quelque état de péché mortel : mais non, grâce à Dieu, il est sauvé, ainsi que vous avez pu l'entendre. — Seigneur, demande Lancelot, dites-moi donc qui est celui qui vous a parlé si longtemps. À défaut d'avoir pu le voir, j'ai bien entendu sa voix, laide, épouvantable à faire peur à tout le monde. — Seigneur, approuve l'ermite, on doit en effet le craindre : il n'est personne d'aussi redoutable, car c'est lui qui conseille pour vous perdre corps et âme. »

Lancelot face à son destin.

167. Lancelot sait maintenant parfaitement ce qu'il en

Et quant il virent ce, il l'osterent de la et le porterent en ceste place ou vous le veés ore, et misent la haire delés lui et s'en alerent atant. Et par cestui miracle que Cil que il avoit tant servi a fait si apertement pour lui, pués tu bien savoir qu'il n'est pas peris mais salvés. Si m'en irai a tant, car bien t'ai devisé ce dont tu estoies en doutance. » Et si tost com il ot ce dit, si s'en ala abatant les arbres devant lui et faisant le greignour tempeste del monde, si qu'il sambloit que tout li anemi d'ynfer alaissent parmi la forest.

166. Quant li prodom ot ceste parole, si est assés plus liés que devant. Il estuie son livre et s'estole et vint au cors et le conmencha a baisier, et dist a Lanselot : « Par foi, sire, biau miracle a Nostres Sires moustré pour cest home, que je quidoie qu'il fust mors en aucun pechié mortel : mais non est, Dieu merci, ains est salvés si conme vous poés avoir oï. — Sire, fait Lanselos, car me dites qui cil fu qui tant a parlé a vous. Son cors ne poi je pas veoir, ne mais[a] sa parole oï je bien, qui tant fu laide et espoentable qu'il n'est nus qui paour n'en deüst avoir. — Sire, fait [*b*] li prodom, paour en doit on bien avoir, car il n'est nus qui tant en face a redouter conme cil, car c'est cil qui done conseil de cors et d'ame perdre. »

167. Lors set bien Lanselos qui cil est de qui li prodom[a] parole. Et li

est de celui dont l'homme de religion lui parle. L'ermite lui demande de lui tenir compagnie pour veiller cette dépouille sacrée, et de l'aider le lendemain à l'inhumer. Lancelot promet de s'exécuter sans réticence, tout heureux, dit-il, d'avoir été amené par Dieu à servir une personne aussi vertueuse que lui. Aussitôt il ôte ses armes qu'il dépose dans la chapelle et, venant à son cheval, lui enlève le mors et la selle. Puis il retourne tenir compagnie au religieux. Lorsqu'ils sont assis ensemble, celui-ci lui demande : « Seigneur chevalier, n'êtes-vous pas Lancelot du Lac ? Mais qu'allez-vous chercher, sous cet équipement ? — Seigneur, répond-il, je vais avec mes compagnons chercher les aventures du saint Graal. — Seigneur, enchaîne le religieux, chercher, vous le pouvez. Quant à trouver, vous avez échoué. Car si le saint Graal se présentait devant vous, je ne crois pas que vous pourriez le voir plus qu'un aveugle ne verrait une épée devant ses yeux. Et néanmoins, beaucoup d'hommes ont végété dans les ténèbres et la noirceur du péché, que Notre-Seigneur rappelait ensuite à la vraie lumière, dès qu'il y découvrait les cœurs attentifs[1]. Notre-Seigneur n'est pas lent à secourir son pécheur dès qu'il l'aperçoit tourné vers lui dans son courage, sa bravoure ou quelque bonne œuvre. Il se hâte de le visiter, et si celui-ci a pourvu sa maison et purifié son cœur comme un pécheur doit le faire, il descend et repose dans la place, et le pécheur ensuite n'a pas à craindre qu'il déserte sa maison[2]. Mais si le

---

hermites li dist qu'il li face compaingnie a gaitier cest saint cors, et demain li aït tant qu'il soit mis en terre ; et il dist que si fera il volentiers, et dist que molt est liés que Diex l'a amené en lieu de servir cors de si prodome com il estoit. Il oste maintenant ses armes et les met en la chapele et vient a son cheval et li oste le frain et la sele. Puis revint au prodome faire conpaingnie. Et quant il sont ensamble assis, li prodom li conmença a demander : « Sire chevaliers, n'estes vous Lanselot del Lac ? Et que alés vous querant ensi armés conme vous estes ? — Sire, fait il, je vois o mes autres compaingnons[b] querre les aventures del Saint Graal. — Sire, fait li prodom, querre le poés vous. Mais au trover avés vous failli. Car se li Sains Graaus venoit devant vous, je ne quit pas que vous le peüssiés veoir nient plus que avules une espee qui devant ses ex li seroit. Et nonpourquant maint home ont demouré es tenebres de pechié et en oscurté, que Nostres Sires rapeloit puis a vraie lumiere si tost com il veoit que li cuer i entendoient. Nostres Sires n'est pas lens de secourre son pecheour si tost com il aperçoit qu'il se tourne vers lui en cuer ou en proesce ou en aucune bone oevre. Il le vient tost visiter, et se cil a si garni son ostel et netoié son cuer ensi conme pechierres doit faire, il descent et repose el lieu[c], ne puis n'a li pechierres garde qui le chace fors de son ostel. Mais s'il

pécheur en appelle un autre qui lui soit hostile, il part, ne pouvant rester plus longtemps, quand on accueille sous un même toit celui qui ne cesse de lui faire la guerre.

168. « Lancelot, cette démonstration, je te l'ai faite à cause de la vie que tu as si longtemps menée après avoir succombé au péché, depuis que tu as reçu l'ordre de chevalerie. En effet, avant même d'avoir été chevalier, tu avais accueilli en toi la somme des qualités si naturellement que je ne sais pas de jeune homme qui ait pu t'égaler. En tout premier lieu, c'est la virginité qui t'habitait si naturellement que jamais tu ne l'avais enfreinte ni par pensée ni par action. Ne serait-ce qu'en pensée, tu ne l'avais pas enfreinte, car souvent, quand te venait à l'esprit la faute charnelle où la virginité se corrompt, tu t'agonisais d'insultes et assurais que jamais ce malheur ne t'arriverait. Tu affirmais alors qu'il n'est de mérite plus haut pour un chevalier que d'être vierge, d'éviter la luxure et de garder son corps pur. Après cette qualité si rare, tu avais en toi l'humilité : l'humilité va doucement, calmement, tête baissée ; son comportement ne se conforme pas au propos du pharisien qui disait, lorsqu'il priait au Temple : “Cher Seigneur Dieu, je te rends grâces de ne pas être aussi mauvais, aussi impie que mes voisins.” Différent, toi, tu ressemblais au publicain qui n'osait lever les yeux vers la statue, par crainte que Dieu ne s'irritât pour ses trop grandes fautes, et qui, loin de l'autel, se bat-

---

apele autre qui contraire li soit, il s'en part conme cil qui plus ne puet demourer[d], quant cil i est acueillis qui tous jours le guerroie.

168. « Lanselot, cest essample t'ai je mostré pour la vie que tu as si longement menee puis que tu cheïs em pechié. Car puis que tu receüs l'ordre de chevalerie, devant lors que tu fuisses chevaliers, avoies herbergié en toi toutes bones vertus si naturelment que je ne sai jouene home qui peüst estre paraus a toi. Car tout premierement avoies virginité herbergie en toi si naturelment que onques ne l'avoies enfrainte ne en volenté ne en oevre. Solement en volenté ne l'avoies tu pas enfrainte, car maintes fois avint que quant tu pensoies a la coupe charnel en coi virginités est corrompue, tu t'escopissoies en despit, et disoies que ja ceste [*c*] maleürtés ne t'avenroit. Et lors affermoies tu qu'il n'ert nule si haute chevalerie conme d'estre virges, et eschiver luxure et garder son cors netement. Aprés ceste vertu qui tant est haute, avoies tu en toi humilitié : humilités vait doucement et souef, le chief enclin ; ele ne fait pas ausi conme disoit li phariseus qui disoit, quant il oroit au Temple : “Biaus Sire Dix, je te rent grasses de ce que je ne sui pas tels ne ausi malvais ne ausi desloial conme sont mi voisin.” Itels n'estoies tu pas, ains sambloies le publican qui n'osoit regarder vers l'ymage, que Dix ne se courechast pour

tait la coulpe en implorant : “Cher Jésus-Christ, pitié pour ce pécheur[1] !”

169. « Ainsi doit-on se comporter si l’on veut accomplir correctement les œuvres d’humilité. C’est ce que tu faisais quand tu étais damoiseau[1], aimant et craignant ton Créateur plus que tout, et disant que, si l’on n’avait rien à redouter de terrestre, redoutable était celui qui pourrait vous détruire corps et âme et vous pousser en enfer. Outre ces deux qualités que je t’ai commentées, tu étais doué de patience, semblable à l’émeraude toujours verte : la patience en effet ne connaîtra jamais de tentation, si forte soit-elle, qui puisse la dominer ; comme elle est toujours verte avec la même vigueur, celui qui la possède, quel que soit son adversaire, remporte la victoire et gagne l’honneur. Personne, en effet, ne peut mieux vaincre son ennemi que par la patience. Quel que soit le péché que tu commets au-dehors, tu sais bien en ton for intérieur si c’était quelque chose qui se trouvait en toi aussi naturellement que si elle résultait de l’équité. C’est une qualité haute et forte que l’équité, qui fait tenir toutes choses selon la norme — jamais aucune ne fera exception —, et à chacun elle donnera ce qu’il aura mérité, ce que l’équité lui apporte ; et l’équité ne donne à chacun que ce qu’il doit avoir, et ne le lui reprend pas par haine, et loin d’épargner jamais ni ami ni parent, elle suivra toujours la ligne du droit, de telle sorte qu’elle ne variera pas du

---

ce qu’il ert trop pechierres, ains ert loins de l’autel et batoit sa cope et disoit : “Biaus Jhesu Cris, aies merci de cest pecheour !”

169. « En tel maniere se doit maintenir qui droitement velt acomplir les oevres d’umilité. Ensi faisoies tu quant tu estoies damoisiaus, car tu amoies et cremoies ton Creatour sor toutes choses, et disoies[a] que on ne devoit nule terriene chose douter, mais on porroit douter[b] celui qui porroit cors et ame destruire et bouter en ynfer. Aprés ces .II.[c] vertus que je t’ai devisees, avoies tu en toi souffrance : si est samblable a l’esmeraude qui est tousdis verde ; car souffrance n’avra ja si fort temptance[d] qu’ele puisse estre[e] vaincue ; est tousdis verdoians en une meïsmes force, que ja nus n’ira encontre lui qu’il n’en port la victoire et l’onour. Car nus ne puet si bien vaintre son anemi conme par souffrir. Quel pechié que tu fais par defors, ce sés tu bien en ta pensee se ceste chose estoit herbergie en toi si naturelment conme s’ele i venist de droiture. Droiture est une vertus haute et poissans, que par li sont toutes choses tenues en droit point — ne ja nule fors ne se changera — et a chascun rendra ce qu’il avra deservi, et ce que droiture li aporte ; ne droiture ne done a nului fors ce qu’il doit avoir, ne ne li tolt par haïne, ne ja n’espargnera ami ne parent, ains s’en ira tous jours selonc le lingne de droiture en tel maniere que ja ne changera fors de

droit chemin, quels que soient les événements. Tu possédais en outre une autre qualité : la charité, si solidement ancrée en toi que c'en était merveille. Car si tu avais eu entre tes mains tout l'or du monde, tu aurais bien osé le donner entièrement par amour pour ton Créateur. Le feu du Saint-Esprit était alors tombé en toi, brûlant, et tu étais désireux, l'âme pure, de maintenir ce que ces qualités t'avaient donné. Ainsi doté de toutes les qualités et de tous les dons terrestres[2], tu es entré dans l'ordre éminent de la chevalerie[3]. Mais lorsque l'ennemi, qui d'emblée fit s'affliger l'homme pour le conduire à la damnation, te vit si pourvu, protégé de toutes parts, il eut peur de ne pouvoir t'attaquer par surprise en aucune manière ; il se rendait clairement compte qu'il aurait travaillé au mieux de ses intérêts s'il avait pu te faire abandonner l'une de tes positions. Il te vit ordonné pour être serviteur de Jésus-Christ ; tu fus affecté à un office trop digne pour jamais t'abaisser jusqu'à servir l'ennemi ; aussi hésita-t-il à t'attaquer, pensant le faire en pure perte.

170. « Il réfléchit alors à la manière dont il pourrait te séduire ; en fin de compte il lui sembla qu'il parviendrait plus vite en se servant d'une femme plutôt qu'en usant de tout autre moyen à t'induire au péché mortel : le premier père, en effet, avait été trompé par une femme, comme le furent Salomon, le plus sage entre tous sur terre, Samson le plus fort de tous les hommes, et Absalon, le fils de David,

---

droite voie pour aventure qui aviengne. Aprés ceste vertu eüs tu en toi charité, si hautement herbergie que c'ert merveille. Car se tu eüsses toutes les riçoises del monde entre tes mains, tu les osaisses bien doner toutes pour l'amor de ton Creatour. Et lors estoit li fus del Saint Esperit cheüs et ardans en toi, et estoies volenteis et enterins en ame de tenir ce que ces vertus t'avoient presté. [*d*] Ensi garnis de toutes vertus et de toutes bontés terrienes, entras tu el haut ordre de chevalerie. Mais quant li anemis, qui primes fist l'ome courecier et l'en mena a dampnation, te vit si garni et covert de toutes pars, et ot paour qu'il ne te peüst sousprendre en aucune maniere ; si veoit apertement que trop bien esploitast a son oes, s'il te peüst metre fors d'aucun de ces poins ou tu estoies. Il vit que tu estoies ordenés a estre sergant Jhesu Crist ; et fus mis en si haut service que jamais ne te deüsses abaissier jusques au service de l'anemi : si te douta molt a assaillir, pour ce que sa paine i quida perdre.

170. « Lors se pensa en aucune maniere conment il te porroit decevoir et tant que au daerrain li fu avis qu'il te porroit plus tost decevoir par feme que par autre chose a pechié mortel : car li premiers peres avoit esté par feme decheüs, et Salemons, li plus sages de tous homes terriens, et Sanses li plus fors de tous homes, et Absalon, li fils David, qui fu li plus biaus hom del monde, et puis fist tant li anemis que tout

l'homme le plus beau du monde[1] ; enfin l'ennemi a fait tant et si bien que tous ont été déshonorés par tromperie. Je n'ai pas l'impression que ce jeune homme ait pu y résister. Prenant alors possession de la reine Guenièvre qui ne s'était pas bien confessée depuis la date de son mariage, il l'incita à te jeter de doux regards tout le temps que tu restas chez elle lors de ton adoubement[2]. Ses regards te troublèrent, et l'ennemi te frappa aussitôt d'un de ses dards, toi sans défense, si violemment qu'il te fit chanceler : oui, chanceler[3], de sorte qu'il te détourna du droit chemin au profit de celui que tu n'avais jamais connu : celui de luxure. C'était le chemin qui ruine le corps et l'âme si extraordinairement que personne ne peut s'en persuader à moins de l'avoir éprouvé. Dès lors l'ennemi t'enleva la vue : dès que tes regards furent brûlants de luxure tu expulsas l'humilité pour attirer l'orgueil, et voulus aller le front haut, farouche comme un lion, n'écoutant que ton cœur qui te disait que tu ne pourrais plus t'estimer et te tiendrais pour méprisable si tu n'assouvissais ton désir de celle que tu voyais si belle[4].

171. « Lorsque l'ennemi, qui entend les paroles dès qu'elles sont prononcées, apprit que tu péchais mortellement en pensée et en intention, il t'investit alors et en chassa Celui que si longtemps tu avais accueilli. C'est ainsi que Notre-Seigneur te perdit, lui qui t'avait élevé, enrichi et pourvu de toutes excellentes qualités, et t'avait promu si haut qu'il

---

cil ont esté et honi et decheu. Il ne me samble pas que cil enfes i puist avoir duree. Lors entra en la roïne Genievre qui ne s'ert mie bien faite confesse puis qu'ele entra primes en mariage, et l'esmut[a] a ce qu'ele te regarda volentiers tant que tu demouras en son ostel le jour que tu fus fais chevaliers. Quant tu veïs qu'ele te regarda, si i pensas, et maintenant te feri li anemis d'un de ses dars a descovert, si durement qu'il te fist chanceler : chanceler te fist il, si qu'il te fist guencir fors de droite voie et entrer en cele que tu n'avoies onques conneüe : ce fu en la voie de luxure. Ce fu en la voie qui gaste et cors et ame si merveillousement que nus ne le puet tres bien savoir qui essaié ne l'ait : des lors te toli li anemis la veüe ; car si tost conme tu eüs les ex eschaufés de l'ardour de luxure[b], maintenant enchaças humelité et atraisis[c] orguel, et volsis aler teste levee ausi fierement conme uns lyons, et disoies en ton cuer que tu ne te devroies riens prisier ne ne proiseroies jamais se tu n'avoies ta volenté de cele que tu veoies si bele.

171. « Quant li anemis, qui ot les paroles si tost conme la langue les a dites, connut que tu pechoies mortelment em pensee et en volenté, si entra lors tous dedens toi et en fist aler Celui que tu avoies si lonc tans ostelé. Ensi te per[*e*]di Nostres Sires, qui t'avoit nourri et escreü et garni de toutes bones vertus, et t'avoit si haut levé que en

t'avait placé à son service ; si bien qu'à peine te pensait-il son serviteur avec les biens qu'il t'avait donnés, tu l'abandonnas, toi qui devais être serviteur de Jésus-Christ, et tu devins l'homme lige du diable, t'appropriant autant de qualités de l'ennemi que Notre-Seigneur t'avait dispensé des siennes. À la place de virginité et chasteté, en effet, tu logeas la luxure qui les détruit l'une et l'autre.

172. « En échange de l'humilité, tu reçus l'orgueil, en homme qui ne pensait personne supérieur à lui. Après tu chassas toutes les autres qualités que je t'ai nommées pour accueillir celles qui leur étaient opposées. Et néanmoins Notre-Seigneur avait mis tant de bien en toi qu'il était impossible qu'il ne restât pas quelque chose de cette plénitude. Avec ce reste que Dieu te laissa tu as accompli les grands exploits dans les territoires étrangers et dans les lointains pays, célèbres dans le monde entier. Imagine donc ce que tu pourrais avoir fait par la suite, si tu avais gardé intactes en toi toutes ces qualités que Notre-Seigneur y avait placées : et tu n'aurais pas manqué d'achever les aventures du saint Graal, auxquelles tous les autres à présent se fatiguent ; tu en aurais sans nul doute mené à son terme plus que quiconque — hormis le Vrai Chevalier — ne pourrait le faire. Tu n'aurais pas été atteint de cécité devant la face de ton Seigneur, tu l'aurais vu clairement.

173. « Si je t'ai dit tout cela, c'est que je suis triste de te

---

son service t'avoit mis : si que quant il quida que tu fuisses ses sergans des biens qu'il t'avoit prestés, tu le laissas maintenant, que tu deüs estre sergans Jhesu Crist, tu devenis hom au dyable et meïs en toi tant des vertus a l'anemi conme Nostre Sires i avoit mis des soies. Car encontre virginité et chasteé, herbergas tu luxure qui confont l'une et l'autre.

172. « Encontre humilité, receüs tu orguel conme cil qui ne pensoit[a] nul home avant soi. Aprés enchaças tu toutes les autres vertus que je t'ai nommees, et aqueillis[b] celes qui contraires li estoient. Et nonpourquant Nostre Sires avoit tant de bien en toi mis[c] qu'il ne pot estre qu'il n'i eüst aucune chose de remanant de cele grant plenté. De cel remanant que Dix te laissa as tu faites les grans proueces par les estranges terres et par les lonctains païs, dont tous li mondes parole. Ore te garde que tu puisses puis avoir fait, se tu eüsses toutes ces vertus en toi salvees que Nostres Sires i avoit mises : ne tu n'eüsses failli[d] a achiever les aventures del Saint Graal, dont tout li autre sont ore en paine, ains en eüsses tant mis a fin conme nus hom — sans le Vrai Chevalier — porroit faire. Li oel ne te fuissent pas avulé devant la face ton Signour, ains le veïsses apertement.

173. « Toutes ces choses t'ai je dites pour ce que je sui dolans de

savoir si brisé et déshonoré que jamais, où que tu ailles, tu ne gagneras de l'honneur, couvert au contraire d'injures par tous ceux qui sauront la vérité sur ce qui s'est passé pour toi dans la quête du saint Graal. Et cependant tu ne t'es pas assez égaré pour ne pouvoir en trouver le pardon si de bon cœur tu demandes grâce à Celui qui t'avait si éminemment doté, jusqu'à la vocation de le servir. Mais si tu ne le faisais pas de bon gré et sans arrière-pensée, je ne te conseille pas de persévérer dans cette quête. Sache bien en effet qu'après s'y être engagé nul ne la quitte sans honte s'il ne s'est pas sincèrement confessé. La quête, en effet, n'est pas affaire d'ici-bas, mais du ciel. À vouloir monter au ciel plein d'ignominie, on en est précipité si impitoyablement qu'on s'en ressent jusqu'à la fin de ses jours. C'est le cas de ceux qui se sont engagés dans cette quête impurs et souillés des vices terrestres : ne pouvant suivre ni voies ni sentiers, ils iront se rendre ridicules dans les terres étrangères. À présent s'est donc réalisée la parabole évoquée par l'Évangile en ce passage :

174. « Il y avait jadis un riche homme de bien qui, se préparant à fêter ses noces, avait convié ses amis, sa famille et ses voisins. Une fois les tables dressées, il envoya des messagers aux invités, les priant alors de venir car tout était prêt. Les convives tardèrent tant que l'homme de bien en fut exaspéré. Voyant qu'ils ne viendraient pas, il

---

ce que tu es si mal baillis et honis que ja mais en lieu ou tu viengnes n'avras honour, ains te diront vilenie tout cil qui la verité en savront conment il t'est avenu en la queste del Saint Graal. Et non pourquant tu n'as mie tant meserré[a] que tu n'en puisses trover pardon se tu cries de bon cuer merci a Celui qui t'avoit si hautement garni et t'avoit apelé[b] a son service. Mais se tu ne le faisoies de bon cuer et de bone volenté, je ne te lo pas que tu ailles avant en ceste queste. Car bien saces que nus n'i est entrés qui sans honte s'en parte, se il n'est vraiement confés. Car la queste n'est pas de terrienes choses, mais de celestiels. Et qui el ciel velt entrer et ors et vilains, il en est trebuschiés si felenessement qu'il s'en sent tous les jours de sa vie. Ausi est il de ciaus qui en ceste queste sont entré ors et cunchié des visces terriens, qu'il ne savront tenir ne voies ne sentiers, ains iront fo[/]loiant par les estranges terres. Si est ore avenue la samblance dont li Euvangilles parole la ou il dist :

174. « Il fu jadis uns prodom riches qui ot apareillié a faire noeces et ot semons ses amis et ses parens et ses voisins. Quant les tables furent mises, il envoia ses messages a ciaus qu'il avoit semons. Et lors manda qu'il venissent car tout ert prest. Cil targierent et demourerent tant qu'il anoia au prodome. Et quant il vit qu'il ne venroient pas, si

ordonna à ses serviteurs : “Sortez de cette maison et sonnez du cor par les rues et sur les routes et dites aux gens de connaissance comme aux étrangers, aux pauvres comme aux puissants, de venir manger, car les tables sont mises.” Ils exécutèrent son ordre, et rameutèrent tant de monde avec eux que toute la demeure en fut pleine. Quand ils furent tous assis, le seigneur distingua parmi les autres invités un homme qui ne portait pas de vêtements de fête. Il s’approcha pour le morigéner : “Cher ami, qu’êtes-vous venu chercher ici ? — Seigneur, j’y suis venu comme les autres. — Par ma foi, reprit le seigneur, ce n’est pas vrai : ils sont venus débordants de joie, de gaieté et vêtus comme il se doit pour des noces ; et vous donc, qui n’êtes nullement habillé pour la circonstance ?” Séance tenante il le fit mettre dehors et dit, en présence de tous, qu’il avait convié un si grand nombre d’invités à ses noces que d’aucuns étaient absents, déclinant l’invitation : on peut tout de suite en déduire qu’il y a beaucoup d’appelés et peu d’élus. Cette parabole évoquée par l’Évangile[1], nous pouvons en voir une illustration dans la quête du saint Graal. Car par les noces que l’homme de bien fit proclamer publiquement il faut entendre la Table du saint Graal où les justes mangèrent, les vrais chevaliers,

175. « Les vrais chevaliers, autant dire ceux que Notre-Seigneur trouva vêtus de leurs habits de fête — à savoir de bonnes grâces et d’excellentes qualités que Dieu donne à ceux qui le servent. Mais ceux, oui, ceux qu’il trouvera

---

dist a ses sergans : “Alés de ci et cornés par les rues et par les chemins et dites as privés et as estranges et as povres et as riches qu’il viengnent mengier, car les tables sont mises.” Cil fisent son conmandement, et amenerent tant avoc aus que toute la maisons en fu plaine. Quant il furent tout assis, li sires regarda entre les autres, si vit un home qui n’ert pas vestu[a] de robe des noces. Il vint a lui et li dist : “Biaus amis, que[b] quesistes vous chaiens ? — Sire, fait cil, je i ving ausi conme cist autre. — Par foi, fait li sires, non feïstes : car il sont venu plain de joie et de feste et si vestu com on doit faire as noces ; mais vous, qui n’avés aporté nule chose qui apartiengne a feste ?” Maintenant le fist jeter de son ostel et dist, oiant tous ciaus qui as tables seoient, qu’il avoit[c] semons tant de gens qu’il n’i avoit, venus[d] a ses noces ; dont on puet maintenant dire que molt en i a des apelés et poi en i a des esleüs. Cele samblance dont li Euvangilles parole, poons nous veoir en la queste del Saint Graal. Car par les noces qu’il fist crier poons entendre la Table del Saint Graal ou li prodome mengierent, li vrai chevalier,

175. « C’est a dire ciaus que Nostre Sires trova vestus de robes de noces, c’est de bones grasses et de bones vertus que Dix preste a

dénués de confession sincère et de bonnes actions, ceux-là, refusant de les recevoir, il les fera exclure de la compagnie des autres, de sorte qu'ils recevront autant d'opprobre et de honte que les autres d'honneur. » Sur ces mots l'ermite se tait et regarde Lancelot qui pleurait aussi amèrement que s'il avait vu morte sous ses yeux la créature qu'il aimait le plus au monde, en homme triste au point de ne savoir que devenir. Après l'avoir longtemps observé, il lui demande s'il s'est confessé depuis qu'il a entrepris la quête. Lancelot lui répond par l'affirmative. Il lui parle de son hôte et lui rapporte tous les propos que celui-ci lui avait tenus, et la symbolique des trois paroles qui lui avaient été adressées dans la chapelle. Entendant cela, l'ermite lui ordonne : « Lancelot, j'exige de toi, au nom de la foi chrétienne que tu as reçue, voilà longtemps, que tu me dises quelle vie tu préfères, celle que tu as eue autrefois, ou celle où tu t'es récemment engagé.

Le repentir de Lancelot.

176. — Seigneur, répond Lancelot, je vous garantis, sur mon Créateur, que j'aime ce nouvel état cent fois plus que le précédent, et que jamais, jusqu'à mon dernier jour, je ne veux le quitter, quoi qu'il m'arrive. — Ne t'inquiète donc pas, reprend l'ermite. Si Notre-Seigneur, en effet, te voit lui demander pardon de bon cœur, il t'enverra tellement de sa grâce que tu seras pour lui temple et demeure, et qu'il habitera en toi. »

---

ciaus qui le servent. Mais ciaus, mais cials qu'il trovera desgarnis de vraie confession et de bones oevres, ciaus ne voldra il pas recevoir, ains les fera jeter de la compaingnie as autres, si qu'il recevront autant de honte et de vergoigne conme li autre d'onour. » Atant se taist et regarde Lanselot qui plouroit si durement conme s'il veïst devant lui mort la riens el monde qu'il plus amoit, conme cil qui est tant dolans qu'il ne set qu'il doie devenir. Et quant il l'a grant piece regardé, il li demande s'il fu confés puis que il entra en la queste ; et il li dist : « Oïl. » Se li [*434a*] conte de son oste et toutes les paroles qu'il li avoit dites, et la senefiance des .III. paroles qui li avoient esté dites en la chapele. Quant li prodom ot ce, si dist a Lanselot : « Lanselot, je te requier sor la crestienté que tu as receüe, ja a il lonc tans, que tu me dies la quele vie te plaist plus, ou cele que tu eüs jadis, ou cele ou tu es novelement entrés.

176. — Sire, fait il, je vous creant sour mon Creatour que cis noviaus estres me plaist .C. tans plus que li autres ne fist onques, ne jamais tant conme je vive ne m'en quier partir par aventure qui m'aviengne. — Or ne t'esmaier, fait li prodom. Car se Nostres Sires voit que tu li requieres pardon de bon cuer, il t'envoiera tant de sa grasse que tu li seras temples et ostels, et qu'il se herbergera dedens toi. »

Ils passèrent le jour à parler ainsi. La nuit venue, ils mangèrent du pain et burent de la cervoise qu'ils trouvèrent dans l'ermitage. Ensuite ils allèrent se coucher près de la dépouille mais dormirent peu, plus absorbés des affaires du ciel que de celles de la terre. Au matin, après avoir enfoui la dépouille sainte au pied de l'autel, le religieux entra dans l'ermitage, en assurant qu'il n'en partirait jamais, pour y servir au contraire son Seigneur du ciel toute sa vie. Mais voyant que Lancelot voulait prendre ses armes, il lui dit : « Lancelot, je vous ordonne, au nom du sacrement de pénitence, de porter désormais la haire de cette sainte dépouille que vous et moi nous avons inhumée. Il ne vous en viendra, je vous l'assure, que du bien : jamais vous ne pécherez mortellement, aussi longtemps que vous l'aurez ceinte : voilà qui doit beaucoup vous rassurer. Je vous commande en outre, aussi longtemps que vous poursuivrez cette quête, de ne pas manger de viande ni boire de vin. Allez quotidiennement à l'église entendre l'office de Notre-Seigneur si, là où vous êtes, c'est possible. » Acceptant cette injonction pour pénitence, il se déshabille, sous les yeux de l'ermite, et reçoit la discipline de bonne grâce, puis prend la haire, très dure et rugueuse et, l'endossant, enfile ses vêtements par-dessus. Une fois prêt, il s'arme et demande à l'ermite de prendre congé, ce qu'il lui accorde très volontiers. Ce n'est pas sans l'exhorter avec insistance à bien agir, notamment en n'oubliant pas surtout de se confes-

---

En ces paroles se trespasserent le jour. Et quant la nuis fu venue, si mengierent pain et burent cervoise qu'il troverent en l'ermitage. Puis alerent couchier devant le cors et dormirent petit, car il penserent assés plus as celestiels choses[a] que as terrienes. Au matin, quant li prodom ot enfoï le cors saint devant l'autel, il entra en l'ermitage et dist qu'il ne s'en partira jamais jour de sa vie, ains i serviroit son Signour celestiel tot son aage. Et quant il vit que Lanselos volt prendre ses armes, il li dist : « Lanselot, je vous conmant el non de sainte penitance que vous la haire a cest saint cors que nous avons enteré et moi et vous, vestés des ore mais. Et je vous di que tous biens vous en avenra, que jamais ne pecherés mortelment tant conme vous l'aiés entour vous : et ce vous doit molt asseürer. Et encore vous conmant je que tant conme vous soiés en ceste queste ne mengiés de char ne ne bevés de vin. Alés tous jours au moustier oïr le service Nostre Signour se vous estes en lieu ou vous le puissiés faire. » Et il reçoit cest conmandement en lieu de penitance et se despoulle, voiant le prodome, et reçoit descepline de bone volenté, puis prent la haire que molt ert aspre et poignant et le met en son dos et vest sa robe par desus. Et quant il est apareilliés, il prent ses armes et demande congié al prodomme : et il li

ser chaque semaine, de sorte que l'ennemi soit impuissant à lui nuire. Lancelot lui en fait la promesse. Il part, pour chevaucher à travers la forêt jusqu'à la fin de l'après-midi sans trouver d'aventure qui vaille le récit. C'est après l'heure de vêpres[1] qu'il rencontra une demoiselle chevauchant un palefroi blanc, qui venait à vive allure. Lorsqu'elle voit Lancelot, elle le salue et lui dit : « Seigneur chevalier, où allez-vous ? — Pour sûr, ma demoiselle, je l'ignore, hormis là où l'aventure me mènera. Je ne sais pas bien, en effet, de quel côté je pourrais trouver ce dont je suis en quête. — Je suis instruite, reprend-elle, de ce que vous cherchez. Vous en avez été par le passé plus près qu'aujourd'hui ; au demeurant, vous êtes plus près que jamais, si vous persistez dans la voie où vous vous êtes engagé.

177. — Ma demoiselle, remarque-t-il, les propos que vous me tenez me paraissent contradictoires. — Ce n'est pas votre affaire, vous le verrez bientôt plus clairement encore, et je ne vous ai rien dit que vous n'entendiez bien. » Elle avait fini et voulait s'en aller, lorsque Lancelot lui demande où il pourra aujourd'hui se loger. « Cette nuit, répond-elle, vous n'y parviendrez pas, mais demain, vous trouverez à vous loger comme il convient, et vous serez alors tiré d'affaire pour ce qui vous tient dans l'incertitude. » Il la recommande à Dieu, elle fait de même, ils se quittent, et

---

done molt volentiers. Ne mais molt le proie del bien faire, et qu'il ne laist en nule maniere qu'il ne soit chascune semaine confés, si que li anemis n'ait pooir de lui mal faire. Et il dist que si fera il ; se s'en part de [*b*] laiens, et chevauche en mi la forest toute jour jusqu'a ore de vespres sans aventure trover qui a conter face. Aprés vespres encontra une damoiselle qui chevauchoit un palefroi blanc, et venoit grant oirre. Et la ou ele voit Lanselot, si le salue et li dist : « Sire chevaliers, ou alés vous ? — Certes, fait il, damoisele, je ne sai ou, fors la ou aventure m'en menra. Car je ne sai mie bien quel part je puisse trover ce que je vois querant. — Je sai bien, fait ele, que vous querés. Vos en fustes jadis plus prés que vous n'estes ore, et si estes plus prés que onques mais, se vous vous tenés en ce ou vous estes entrés.

177. — Damoisele, fait il, ces .II. paroles que vous me dites me samblent a estre contraires. — Ne vous en chaut, fait ele, vous le verés[a] encore plus apertement que vous ne veés ore, ne je ne vous ai dite chose que vous bien n'entendés. » Quant ele ot ce dit et ele s'en volt aler, il li demande ou il porra hui mais herbergier. « Vous ne troverés, fait ele, anuit mais ostel, mais demain troverés tel conme mestiers vous sera, et lors avrés secours de ce dont vous estes en doutance. » Il le conmande a Dieu, et ele lui, si s'en part li uns de

Lancelot chevauche tout au long de la grande route à travers le bois ; et finalement il s'arrête pour la nuit à une bifurcation de sa route : à l'embranchement était plantée une croix de bois. Voyant la croix, tout heureux de l'avoir trouvée, il décide que cet endroit lui servira aujourd'hui d'abri. Après s'être incliné devant la croix, il met pied à terre et libère du mors et de la selle son cheval qu'il laisse paître. Puis il ôte l'écu de son cou et le pose au sol, délace son heaume et l'enlève, s'agenouille devant la croix, et, récitant ses prières et ses oraisons, supplie Celui qu'on crucifia, pour l'honneur et en mémoire de qui cette croix fut élevée ici, de le protéger afin qu'il ne succombe pas au péché mortel : il ne redoute rien, en effet, comme de rechuter.

178. Après avoir longuement récité ses oraisons et prières à Notre-Seigneur, il s'approche d'une pierre, devant la croix. Il avait envie de dormir, épuisé qu'il était par le jeûne et l'état de veille, raison pour laquelle il s'assoupit. Appuyé sur la pierre, il lui sembla que se présentait devant lui un homme tout entouré d'étoiles. Cet homme portait sur la tête une couronne d'or et avait une suite de sept rois et de deux chevaliers. Arrivés près de Lancelot, ils s'arrêtèrent pour adorer la croix ; ils manifestaient là leur douleur ; après être restés longtemps agenouillés, s'asseyant tous, ils levaient les mains vers le ciel et disaient, la voix forte : « Père des cieux,

---

l'autre, et chevauche tout le chemin par mi le bois ; et tant qu'il anuite a l'entree[b] de .II. chemins forchiés ou il avoit une[c] crois de fust, el departement de ces .II. voies. Quant il vit la crois, si en fu molt liés de ce qu'il l'a trouvé, et dist que mais hui sera illoc ses ostés. Si l'encline et descent, et oste a son cheval le frain et la sele, et le laisse paistre. Puis oste son escu de son col et le met jus, et deslace son hialme et l'oste de sa teste, et s'ajenoulle devant la crois et dist ses proieres et ses orisons, et proie Celui qui en la crois fu mis, pour qui honour et ramenbrance ceste fu mise ci, qu'il le gart en tel maniere qu'il ne chiece en pechié mortel ; car il ne dote nule riens autant come il fait le rencheoir.

178. Quant il ot fait ses orisons et ses proiieres a Nostre Signour grant piece, si s'ajouste sor une piere qui estoit devant la crois ; et il avoit talent de dormir, car il estoit molt las et traveilliés de jeüner et de veillier, et pour ce li avint il ensi qu'il s'endormi. Et quant il fu acoutés sor la piere, il li fu avis que devant lui venoit uns hom tous avironés d'estoiles. Cis hom avoit une corone d'or en sa teste, et avoit en sa compaingnie .VII. rois et .II. chevaliers. Quant il furent venu devant Lanselot, si s'areste[*c*]rent et aourerent la crois ; et faisoient illoc lor afflictions ; et quant il avoient grant piece esté as jenous, si seent tout et tendoient lor mains vers le ciel ; et disoient a hautes

viens nous visiter, donne à chacun selon son mérite et mets-nous dans ta demeure, la maison où notre plus cher désir est d'entrer[1]. » Tous, ensuite, observaient le silence ; Lancelot, tournant alors les yeux vers le ciel, en vit sortir un homme avec une importante compagnie d'anges ; il descendait sur le groupe, donnant à chacun sa bénédiction, les proclamant bons serviteurs fidèles, et leur disant : « Ma demeure est préparée pour vous tous : allez dans la joie qui sera sans fin ! » Après quoi, se dirigeant vers l'aîné des deux chevaliers, il lui ordonnait : « Pars d'ici ! J'ai perdu ce que j'avais placé en toi ! Tu ne m'as pas bien aimé, sauf comme guerrier[2] ; tu n'as pas été un fils pour moi, plutôt un fillâtre. Je te détruirai, je te le garantis, si tu ne me restitues pas mon trésor. »

179. Celui à qui ces propos étaient adressés quittait le groupe et s'enfuyait ; il implorait le pardon, au comble de la tristesse. L'homme lui disait : « À ta volonté, je t'aimerai ; mais à ta volonté, je te haïrai. » L'autre se séparait sur-le-champ de la compagnie. Mais venant au plus jeune des chevaliers, l'homme descendu du ciel le transformait en lion, lui donnait des ailes et lui disait : « Cher et tendre ami, tu peux à présent dominer de ton vol toute chevalerie ! » Celui-là prit son envol. Ses ailes étaient d'une envergure si prodigieuse que l'univers en était couvert. Quand il avait assez volé pour susciter partout l'admiration, il gagnait la hauteur des nuages.

---

vois : « Peres des ciex, vien nous visiter, et rent a chascun ce qu'il avra deservi, et nous met en ton ostel, en la maison ou nous desirons tant a entrer ! » Quant il avoient ce dit, si se taisoient tout, et lors regardoit Lanselos vers le ciel et en vit un home issir o grant compaingnie d'angles ; et descendoit sor ciaus, et donoit a chascun sa beneïçon, et les clamoit sergans bons et loiaus, et lor disoit : « Mes ostés est apareilliés a vos tous : alés en la joie qui ja ne prendra fin ! » Et quant il avoit ce dit, si venoit a l'ainsné des .II. chevaliers et li disoit : « Fui de ci ! J'ai perdu ce que je avoie mis en toi ! Tu ne m'as pas esté bons amis, ne mais conme guerriers ; tu ne m'as pas esté fix, mais conme fillastres. Je te di que je te confondrai se tu ne me rens mon tresor. »

179. Quant il oï ceste parole, si s'enfuioit d'entre les autres ; et crioit merci tant dolans conme nus plus. Et li hom li disoit : « Se tu vels, je t'amerai ; et se tu vels, je harrai toi. » Et cis se departoit maintenant de la compaingnie. Et li hom qui de devers le ciel estoit venus, venoit au plus jouene chevalier de tous, si le metoit en figure de lyon et li donnoit eles et li disoit : « Biaus dous amis, or pués voler sor toute chevalerie ! » Et cil conmencha a voler. Et devenoient ses eles si grandes et si merveillouses que tous li mondes en estoit couvers. Et quant il avoit tant volé que tous li mondes le tenoit a merveille, si s'en aloit tout contremont les nues.

Le ciel s'ouvrit immédiatement pour le recevoir. Il y pénétrait sans tarder plus[1]. Ainsi Lancelot reçut-il cette vision dans son sommeil. Voyant qu'il faisait jour, il leva la main et traça une croix sur son front, et se recommanda à Notre-Seigneur en ces termes : « Cher Père Jésus-Christ, vrai conseiller, vrai réconfort pour tous ceux qui t'invoquent d'un cœur sincère, je t'adore et te rends grâces de m'avoir préservé et délivré des opprobres et des tourments qu'il m'aurait fallu supporter sans ton insigne bonté.

180. « Seigneur, je suis ta créature : n'as-tu pas fait preuve d'un si grand amour que, lorsque mon âme était prête pour l'enfer et le naufrage éternel, toi, par ta pitié, tu l'en as tirée et l'as rappelée à toi, vraiment notre Père ? Seigneur, au nom de ta pitié, ne me laisse pas désormais m'écarter de ta voie, mais garde-moi de si près que l'ennemi, qui n'aspire qu'à me tromper, ne me trouve pas hors de tes mains. »

181. Se levant aussitôt après, il vient mettre à son cheval la selle et le mors ; il relace son heaume, prend son écu et sa lance. Puis, une fois en selle, il se met en chemin tout comme la veille ; mais ce qu'il a vu dans son sommeil le préoccupe, car il ne voit pas du tout ce qu'il peut en advenir : il aimerait bien le savoir, dans la mesure du possible. Il chevaucha jusqu'à midi ; la chaleur se faisait durement sentir. C'est alors que, pénétrant dans une vallée, il rencontra le chevalier qui avait emporté ses armes l'avant-veille[1], lequel,

---

Et maintenant ouvri[a] li ciex pour lui recevoir. Et il entroit ens sans plus demourer. Ensi avint a Lanselot qu'il vit ceste avision en son dormant. Quant il vit qu'il fu jours, il leva sa main et fist une crois en mi son front, et se conmande a Nostre Signour, et dist : « Biaus Peres Jhesu Cris, qui es vrais conseillieres, et vrais confors a tous ciaus qui de bon cuer te[b] reclaiment, toi aour je et rent grasses et mercis de ce que tu m'as garanti et delivré des grans hontes et des grans anois qu'i me convenist souffrir se ta grant bontés ne fust.

180. « Sire, je sui ta creature, que tu as moustré si grant amour que quant l'ame de moi estoit apareillie d'aler en ynfer et en perdision pardurable, tu, par ta pitié l'en as jetee, [*d*] et l'as rapelee a toi conme Nostre Peres. Sire, par ta pitié, ne me laisses des ore mais aler fors de ta voie, mais garde moi de si prés que li anemis, qui ne bee fors a moi decevoir, ne me truist fors de tes mains. »

181. Quant il a ce dit, si se drece en son estant, si vient a son cheval et li met la sele et le frain, et relace son hialme et prent son escu et sa lance. Puis monte et se met a la voie ausi com il avoit fait le jour devant ; et pense a ce qu'il avoit veü en son dormant, car il ne sot onques a coi ce puist tourner ; si le voldroit volentiers savoir, s'il pooit estre. Quant il a chevauchié jusqu'a ore de miedi, il senti molt

le voyant approcher, et sans le saluer, lui dit : « Lancelot, prends garde ! Tu es mort si tu ne peux te défendre contre moi ! » Et fonçant, la lance pointée, celui-ci le frappe si rudement qu'il lui perce l'écu et le haubert. Mais il ne l'a pas atteint dans sa chair ; et Lancelot, rassemblant toute sa force, le frappe avec une telle violence qu'il le renverse à terre avec son cheval si brutalement que peu s'en faut s'il ne lui brise la nuque. Il continue sur son élan et revient sur ses pas ; comme le cheval, déjà, se relevait, il le prend au mors, le mène à un arbre et l'attache, de façon que le chevalier, lorsqu'il se relèvera, le trouve tout prêt. Après quoi il reprend sa route et chevauche jusqu'au soir. Il se sentit alors recru de fatigue : sans avoir rien avalé de toute la journée ni de la veille, ses deux longues journées de chevauchée l'avaient mis au bord de l'épuisement.

L'interprétation du songe de Lancelot.

182. Après avoir longtemps chevauché, il arriva à proximité d'un ermitage situé sur une montagne. Tournant les yeux de ce côté, il voit, assis devant la porte, un ermite de grand âge aux cheveux blancs. Tout heureux, il le salue ; l'ermite fait de même. « Seigneur, dit Lancelot, pourriez-vous maintenant donner l'hospitalité à un chevalier errant ? — Cher seigneur, répond l'ermite, si cela vous agrée, je vous recevrai de mon mieux. Et, ajoute-t-il, je vous servirai à

---

chaut. Et lors entra en une valee et encontra le chevalier qui ses armes en avoit portees devant ier. Quant cil le vit venir, si nel salua pas, ains li dist : « Lanselot, garde toi de moi ! Qar tu es mors se tu ne te pués vers moi desfendre. » Se li vint le glaive alongié et le fiert si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc. Mais en char ne l'a mie touchié ; et Lanselos le fiert si durement, qui tout son pooir i met, qu'il abat lui et le cheval a terre si durement que a poi qu'il ne li a le col brisié. Il point outre et revient ariere, et voit le cheval qui ja se relevoit ; et il le prent au frain, si le maine a un arbre, et l'atache pour ce que, quant li chevaliers se relevera, qu'il le truist prest au monter. Quant il a ce fait, si se met a la voie et chevauche jusques au soir. Et lors fu vains et las conme cil qui n'avoit point mengié de tout le jour, ne de l'autre devant, si ot chevauchié .II. grans jornees qui assés l'orent lassé et traveillié.

182. Quant il ot une piece chevauchié, si vint par devant un hermitage qui estoit en une montaigne. Il regarde cele part et voit devant l'uis seoir un hermite viel et ancien et tout chenu. Il est molt liés ; si le salue, et cil li rent son salu. « Sire, fait Lanselos, porriés vous hui mais herbergier un chevalier[a] errant ? — Biaus sire, fait li prodom, s'il vous plaist, je vous herbergerai au mix que je porrai. Et vous donrai, fait il,

manger ce que Dieu m'a donné. » Lancelot assure ne pas demander mieux. L'ermite conduit le cheval dans un appentis qui était devant sa maison ; il lui enlève lui-même la selle et le mors et lui donne de l'herbe qui se trouvait là en abondance. Puis il prend l'écu et la lance de Lancelot et les emporte chez lui. Lancelot, qui avait déjà délacé son heaume et rabattu sa ventaille, ôte son haubert qu'il va déposer à l'intérieur. Une fois qu'il eſt entièrement désarmé, l'ermite lui demande s'il a entendu les vêpres, et Lancelot lui répond n'avoir vu âme qui vive, à l'exception d'un homme qu'il a rencontré sur le coup de midi. L'ermite, entrant alors dans la chapelle, appelle son clerc et entreprend de célébrer les vêpres du jour et, à la suite, de la Mère de Dieu. Après en avoir terminé avec l'office du jour, il sortit de la chapelle, et demanda alors à Lancelot qui il était, et de quel pays il venait ; Lancelot lui exposa sa situation, sans rien lui cacher de ce qui lui eſt arrivé avec le saint Graal. À ce récit, quelle n'eſt pas la pitié de l'ermite pour Lancelot, qu'il voit fondre en larmes dès qu'il aborde l'aventure concernant le saint Graal.

183. Alors il lui demande au nom de Dieu et de sainte Marie de tout lui révéler en confession, ce à quoi Lancelot consent puisque tel eſt son souhait ; il retourne avec Lancelot dans la chapelle et celui-ci raconte toute sa vie, comme il l'avait précédemment fait, avant de le solliciter, au nom de

---

a mengier de ce que Dix m'a preſté. » Et il diſt qu'il ne demande miex. Et li prodom prent le cheval et le maine en un apentis qui eſtoit devant son oſtel et li oſte il meïsmes la sele et le frain, et li done de l'herbe dont il avoit a plenté laiens. Puis prent l'escu et la lance Lanselot et le porte a son oſtel. Et Lanselos ot ja deslacié son hialme et sa ventaille abatue ; et oſte le hauberc de son dos, et le porte en l'oſtel. Et quant il eſt tous desarmés, li prodom li demande s'il a oï vespres, et il diſt qu'il [*e*] ne vit hui home ne feme fors un home qu'il encontra hui a ore de miedi. Lors entre li prodom en la chapele et apele son clerc et conmence vespres del jour et puis de la Mere Dieu. Et quant il ot ce dit que au jour apartenoit, si s'en issi de la chapele ; et lors demanda a Lanselot qui il eſtoit et de quel païs : et il li diſt son eſtre, si ne li cela mie chose qui avenue li soit del Saint Graal. Quant li prodom ot ceſte parole, se li prent molt grans pitiés de Lanselot, car il voit qu'il conmencha a plourer des lors que il conmencha a conter l'aventure del Saint Graal.

183. Lors li requiert el non de Dieu et de sainte Marie qu'il li die toute sa confession et son eſtre. Et il diſt que si fera il volentiers puis qu'il le velt ; si l'en ramaine en sa chapele, et li conte toute sa vie ensi com il avoit autrefois contee, puis requiert pour Dieu qu'il le consalt,

Dieu, de son aide, car il eſt au monde l'homme qui en a le plus grand besoin. Une fois qu'il a entendu le récit de sa vie et sa confession, l'ermite le réconforte et le rassure en lui prodiguant de bonnes paroles pour qu'il retrouve la sérénité perdue. Lancelot lui dit alors : « Seigneur, conseillez-moi sur ce que je vais vous demander. — Parlez, répond l'ermite : en toute chose je vous aiderai de mon mieux. — Seigneur, reprend Lancelot, cela m'eſt arrivé cette nuit pendant mon sommeil : devant moi se présentait un homme très digne, tout entouré d'étoiles ; sa compagnie comptait sept rois et deux chevaliers. » Il lui raconte alors, fidèle au détail, sa vision nocturne. Après en avoir entendu le récit, l'ermite lui dit : « Ah, Lancelot, c'eſt là que tu peux voir la noblesse de ton lignage et de qui tu descends ; tu apprendras qu'il y a ici une symbolique bien plus importante que beaucoup n'imaginent. Écoute-moi donc, et je t'apprendrai l'origine de ta famille. C'eſt un fait avéré : quarante-deux ans après la Passion de Jésus-Chriſt, Joseph d'Arimathie, le juſte, le généreux chevalier, partit de Jérusalem sur l'ordre de Notre-Seigneur pour prêcher et pour annoncer la vérité de la Nouvelle Loi et les commandements du saint Évangile[1].

184. « Arrivé à la cité de Sarras, il trouva un roi païen, nommé Évalac, engagé dans une guerre contre un de ses voisins, un roi riche et puissant. Joseph, après avoir fait connaissance avec le roi, sut le conseiller : celui-ci, victorieux

---

car il eſt li hom el monde qui greignor meſtier a de conseil. Quant li prodom ot oïe sa vie et sa confession, si le reconforte et asseüre, et li diſt tant de bones paroles que Lanselos en ert trop plus a aise que devant. Lors li diſt : « Sire, conseilliés moi de ce que je vous demanderai. — Dites, fait li prodom, car il n'eſt riens dont je ne vous conseille a mon pooir. — Sire, fait Lanselos, il m'avint anuit en mon dormant que devant moi venoit uns haus hom tous avironés d'eſtoiles ; et avoit en sa compaingnie .VII. rois et .II. chevaliers. » Lors li conte tout mot a mot ensi com il l'avoit veü en son dormant. Quant li prodom ot ceſte parole, se li diſt : « Ha ! Lanselot, fait li prodom, la pues[a] tu veoir la hautece de ton lignage et de quel gent tu es venus ; et saces que ci a molt greignour senefiance que molt de gent ne quident. Ore m'escoute, et je le te dirai le conmencement de ton parenté. Voirs fu que aprés la Passion Jhesu Criſt .XLII. ans, que Joseph de Barimachie li prodom, li gentils chevaliers, issi de Jherusalem par le conmandement Noſtre Signour pour preecier et pour anoncier la verté de la Novele Loy et les conmandemens de la sainte Euvangille.

184. « Quant il vint a la cité de Sarras, si trova un roi païen qui Analac avoit a non, qui avoit guerre encontre un sien voisin, riche roi et poissant. Quant Joseph se fu acointiés del roi, si le conseilla en tel maniere

de son ennemi, le vainquit sur le champ de bataille grâce à l'aide que Dieu lui envoya[1]. Dès son retour dans sa cité, Évalac reçut le baptême de la main de Josephé. Il avait un beau-frère, Séraphé de son nom païen, qui, une fois converti, fut appelé Nascien[2]. Ce chevalier, une fois devenu chrétien par l'abandon de sa religion, crut si bien en Dieu et aima tellement son Créateur qu'il devint un pilier de l'établissement de la foi, et fut, à l'évidence, un homme de mérite et de valeur lorsque Notre-Seigneur lui laissa voir les grands secrets et les grands mystères du saint Graal que jamais aucun chevalier n'avait pu découvrir en ce temps-là, à l'exception de Joseph[3], et jamais depuis il n'y eut chevalier à qui il fut donné d'en apercevoir beaucoup si ce n'est dans une vision nocturne ou en songe. À cette époque, il sembla au roi Mordrain que de l'un de ses neveux, fils de Nascien, sortait un grand lac, du ventre en quelque sorte[4]. Et de ce lac naissaient neuf fleuves, dont huit étaient de même taille et profondeur. Mais celui qui venait en dernier était plus large et plus profond que tous les autres, et si rapide et si bruyant qu'il dépassait le supportable. Et ce fleuve était troublé au commencement, épais comme de la boue, et à mi-course limpide et net et d'une autre sorte au bout, en effet cent fois plus clair et plus beau qu'à sa source, et si doux à boire que nul n'aurait pu parvenir à s'en rassasier.

185. « Tel était le dernier des neuf fleuves. Ensuite, levant

---

qu'il ot la victoire encontre son anemi et le vainqui en champ par l'aïde que Dix li envoia. Et maintenant qu'il en fu repairiés a sa cité, il rechut baptesme de la main Josephé. Il avoit un serourge qui avoit a non Seraphé tant com [f] il estoit paiens : et quant il ot sa loi cangie, si ot a non Nasciens. Quant li chevaliers fu venus a crestienté et il ot sa loy guerpie, si creï si bien en Dieu et tant ama son Creatour qu'il fu ausi conme pilers en fondement de foi, et bien fu apparissans chose qu'il fu prodom et vaillans la ou Nostre Sires li laissa veoir les grans secrés et les grans repostailles del Saint Graal dont onques chevaliers n'avoit gaires veü a celui tans, se Joseph n'estoit, ne onques puis ne fu chevaliers qui puis gaires en veïst se ce ne fust en dormant ou en songant. A celui tans estoit avis au roi Mordrain que de l'un sien neveu qui ert fils Nascien issoit uns grant lac en tel maniere qu'il li issoit fors del ventre. Et de cel lac issoient .IX. flun, dont li .VIII. estoient d'une grandour et d'une parfondece. Mais cil qui daerrains estoit, estoit plus lés et plus parfons que tout li autre, si estoit si roides et si bruians qu'il n'est riens qui le puisse souffrir. Et cil fluns ert tourblés el conmencement et espés conme boe et el milieu clers et nés et en la fin d'autre maniere, car il estoit a .C. doubles plus biaus et plus clers que au conmencement, et si dous a boire que nus ne s'en peüst saouler en nule fin.

les yeux, le roi Mordrain voyait descendre du ciel un homme qui avait inconteﬆablement l'apparence de Notre-Seigneur. Arrivé au bord du lac, il s'y lavait les pieds, les mains et le corps tout entier. Le roi Mordrain reçut ce songe et cette vision. Le neveu de Mordrain dont sortait le lac, c'était Célidoine, le fils de Nascien, que Notre-Seigneur envoya sur ce territoire pour détruire et confondre les mécréants[1] : et il fit vraiment partie des serviteurs de Dieu. Celui-là appartient vraiment à l'armée de Jésus-Chriﬆ. Celui-là connaissait le cours des étoiles et l'influence des planètes, autant ou plus que les philosophes. Et c'eﬆ en vertu des connaissances et de l'intelligence qu'il possédait dans ce domaine qu'il se présenta à toi tout entouré d'étoiles. Et le fils de Nascien fut le premier roi qui régna sur le royaume d'Écosse. Il était vraiment lac, vraiment, en connaissances et en intelligence, et l'on pouvait puiser en lui tous les caractères et toute la vigueur de la théologie[2]. De ce lac coulaient neuf fleuves : ce sont neuf personnes humaines issues de lui, non pas qu'ils soient tous ses fils, mais l'un eﬆ descendu de l'autre par engendrement normal[3]. Sur ces neuf, sept sont rois, et les deux autres chevaliers. Le premier roi qui descendit de Célidoine s'appelait Narpus. Homme de bien, il aima beaucoup la sainte Église. Le deuxième se nommait Nascien en souvenir de son aïeul[4]. En lui Notre-Seigneur se logea si naturellement qu'on ne connaissait à son époque personne de plus

---

185. « Tels eﬆoit li daerrains fluns des .IX. fluns. Aprés regardoit li rois Mordrains et veoit un home venir de devers le ciel, qui portoit le tesmoing et la samblance de Noﬆre Signour. Et quant il venoit au lac, il lavoit dedens ses piés et ses mains et tout son cors. Ceﬆ songe et ceﬆe avision vit li rois Mordrains. Dont li lac issoit[a], ce fu Celidoines li fils Nascien, que Noﬆre Sires envoia en ceﬆe terre pour confondre et pour abatre les mescreans : et il fu vraiement des sergans Dieu. Cil fu vraiement de la gent Jhesu Criﬆ. Cil sot le cours des eﬆoiles et la maniere des planetes autant ou plus conme li fil sa feme savoient. Et par ce qu'il en fu si grans maiﬆres en science et en engien, il[b] vint devant toi avironés d'eﬆoiles. Et fu li premiers rois li fix Nascien qui maintint le roialme d'Escoce. Il fu vraiement lac, car il fu vraiement lac en science et en engien et en lui pot on puisier tous les poins et toute la force de divinité. De celui lac issoient .IX. flun, ce sont .IX. persones d'omes qui sont de celui issu, non pas qu'il soient tout si fil, ains eﬆ descendus li un de l'autre par droite engendreüre. De ces .IX. sont li .VII. roi, et li doi autre chevalier. [*435a*] Li premiers rois qui issi de Celidoine ot non Narpus. Cil fu prodom et ama molt Sainte Eglise. Li autres ot non Nasciens en ramenbrance de son aioul. En celui se herberga Noﬆre Sires si naturelment que on ne savoit a son tans nul

haut mérite. Le troisième roi, qui venait ensuite, se nommait Élian le Gros. Il aurait mieux aimé être écartelé que d'offenser son Créateur. Le quatrième s'appelait Élie, homme de grande vertu et loyal, et il aima Notre-Seigneur par-dessus tout : il fut homme à ne jamais irriter sciemment son Créateur. Le cinquième se nommait Jonaan, excellent chevalier brave et hardi : d'intention, il ne commit jamais rien qui aurait pu fâcher Notre-Seigneur. Celui-ci quitta ce pays pour s'en aller en Gaule où il prit pour femme la fille du roi Maronée, et tout le royaume ainsi lui revint. C'est de lui que naquit le roi Lancelot ton aïeul ; il épousa la fille du roi d'Irlande. Il se montra hautement méritant comme tu l'as appris quand, près de la source, tu découvris son corps gardé par deux lions. De lui naquit le roi Ban, ton père, dont la vie fut beaucoup plus sainte que bien des gens n'imaginent ; en effet, ils le croient mort du chagrin d'avoir perdu son territoire, mais ce ne fut pas le cas : tous les jours, il avait prié Notre-Seigneur de le laisser quitter ce monde quand il l'en solliciterait ; et Notre-Seigneur lui prouva qu'il avait entendu sa prière car, aussitôt qu'il réclama la mort pour son corps, il l'obtint, pour trouver la vie éternelle[5].

186. « Ces sept personnes dont je viens de te donner les noms, et qui sont à l'origine de ton lignage, ce sont les sept rois qui te sont apparus en songe et se sont présentés devant

---

plus prodome. Li tiers rois aprés ot non Helyan li Gros. Cil volsist mils estre detrais a roncis qu'il feïst riens encontre son Creatour. Li quars ot non Helyas, prodom et loiaus, et ama Nostre Signour sor toutes choses : ce fu cil qui a son escient ne courecha onques son Creatour. Li quins aprés ot non Jonaans, bons chevaliers prous et hardis : cil ne fist onques a son quidier chose dont il quidast courecier Nostre Signour. Cil s'enparti de cest païs et s'en ala en Gaule et prist a feme la fille le roi Moreneus, dont il ot tout le roialme quite. De celui issi li rois Lanselos tes aiols ; et ot a feme la fille au roi d'Yrlande. Cil fu si prodom conme tu as seü quant tu trovas a la fontaine le cors de lui que li doi lyon gardoient. De celui issi li rois Bans, tes peres, qui molt fu de plus sainte vie que molt de gens ne quident, car ils quident[c] que li doels de sa terre l'eüst mort : mais non fist, ains avoit tous les jours de sa vie proié a Nostre Signour qu'il le laissast partir de cest siecle quant il l'en requerroit : si moustra bien Nostre Sires qu'il avoit oïe sa proiere : car si tost com il demanda la mort del cors, il l'ot, et si trouva la vie sans fin.

186. « Ces .VII. persones que je t'ai nommées[a], qui sont conmencement de ton lignage, ce sont li .VII. roi qui t'aparurent en ton songe, qui vinrent devant toi, et ce furent .VII. des fluns[b] qui issoient del lac que li rois Mordrains vit en son dormant ; et en tous ces .VII. a

toi, et ce furent sept des fleuves sortant du lac que le roi Mordrain vit dans son sommeil ; dans tous les sept, Notre-Seigneur a lavé ses mains et ses pieds[1]. Il me faut maintenant te révéler qui sont les deux chevaliers qui les accompagnaient. L'aîné, qui les suivait, autant dire leur descendant, c'est toi, car tu es né du roi Ban, le dernier de ces sept rois. Une fois rassemblés devant toi, ils disaient : "Père des cieux, viens nous visiter, donne à chacun selon son mérite, et admets-nous dans ta demeure !" Par ces mots : "Père, viens nous visiter", ils te reçurent dans leur compagnie et prièrent Notre-Seigneur de venir vous chercher, eux et toi, parce que tu prenais en eux ton origine et ta racine. Par "Donne à chacun selon son mérite", tu dois comprendre qu'ils incarnaient l'esprit de justice : en effet, quel que soit l'amour qu'ils te portaient, ils ne voulaient adresser à Notre-Seigneur qu'une supplique légitime : faire droit à chacun.

187. « Il te sembla ensuite que du ciel venait un homme accompagné de nombreux anges ; descendant sur les sept rois et les deux chevaliers, il donnait à chacun sa bénédiction. Et ce qui t'est apparu dans ta vision s'est réalisé depuis longtemps : il n'en est aucun qui ne soit dans la compagnie des anges. Après s'être adressé à l'aîné des deux chevaliers pour lui tenir les propos que tu te rappelles bien, que tu dois t'appliquer — c'est de toi et pour toi qu'ils furent dits, car tu es figuré par celui qui en était le destinataire

---

Nostres Sires lavees ses mains et ses piés. Ore covient que je te die qui sont li doi chevalier qui erent en lor compaingnie. Li ainsnés de ciaus, qui les sivoit, c'est a dire qu'il ert descendus d'aus, ce es tu, car tu estoies issus del roi Ban qui estoit li daerrains de ces .vii. roi. Quant il estoient tout ensamble devant toi, il disoient : "Peres des ciels, vien nous visiter, et rent a chascun ce qu'il avra deservi, et nous met en ton ostel !" Et en ce qu'il disoient : "Peres, vien nous visiter", t'aqueillirent il en lor compaingnie et proierent a Nostre Signour qu'il venist querre els et toi, por ce qu'il estoient conmencement de toi et racine. Par ce qu'il disoient : "Rent a chascun ce qu'il avra deservi" dois tu entendre qu'il n'ot onques en aus se [*b*] droiture non : car pour l'amour qu'il avoient a toi n'en voloient il proier Nostre Signour fors de ce qu'il devoient, c'est de rendre a chascun son droit.

187. « Quant il orent ce dit, il te fu avis que devers le ciel venoit uns hom o grant compaingnie d'angles, et descendoit sor aus et donnoit a chascun sa beneïçon. Et ensi com il t'avint en avision est il piecha avenu : car il n'i a celui qui ne soit en la compaingnie d'angles. Quant il avoit parlé a l'ainsné des .ii. chevaliers et il li avoit dites les paroles dont tu te ramenbres bien, que tu dois prendre sor toi conme celes qui furent dites de toi et pour toi, car tu es senefiés

— il approchait du plus jeune[1], ton descendant, car tu l'engendras dans la fille du Riche Roi Pêcheur[2], et c'est ainsi qu'il est issu de toi ; et celui-ci se métamorphosait en lion, ce qui signifie qu'il le faisait surpasser toute espèce d'hommes vivants, de façon qu'il fût inégalable en puissance et en confiance en soi. Il lui donnait des ailes pour que nul ne fût semblable à lui, et pour que nul ne fût aussi léger, rapide et vif que lui, ni que nul ne puisse s'élever aussi haut, ni l'égaler autrement. Il lui disait : "Cher fils, tu peux maintenant parcourir l'univers et dominer de ton vol toute chevalerie." Et lui prenait aussitôt son envol ; ses ailes grandissaient si prodigieusement que l'univers entier en était recouvert. Tout ce que tu as vu s'est accompli déjà pour Galaad, ce chevalier qui est ton fils : sa capacité militaire, si haute, relève de l'exception ; en fait de chevalerie, nul ne peut l'égaler, ni toi ni autrui. Et comme il est monté à des hauteurs inaccessibles, il nous faut bien en conclure que Notre-Seigneur lui a donné des ailes pour voler au-dessus de tous les autres ; par lui nous devons entendre le neuvième fleuve que vit dans son sommeil le roi Mordrain, plus large et plus profond que tous les autres réunis.

Lancelot apprend que Galaad est son fils.

188. « Tu sais maintenant qui sont les sept rois que tu as vus en songe, et qui était le chevalier qui fut enlevé à leur

---

a celui a qui eles avoient esté dites, il venoit au jouene qui de toi ert descendus, car tu l'engendras en la fille au Riche Roi Pescheour, et ensi descendi il de toi ; si se muoit en figure de lyon, c'est a dire qu'Il le metoit outre toutes manieres d'omes terriens si que nus ne le resamblast ne en fierté ne en pooir. Il li donoit eles por ce que nus ne le resamblast, et pour ce que nus ne fust si legiers ne si vistes ne si remuans com il estoit, ne que nus ne peüst aler si haut, ne en autre chose. Il li disoit : "Biaus fils, ore pués tu aler par tout le monde et voler sor toute chevalerie." Et cil conmençoit tantost a voler ; si devenoient ses eles si grans et si merveillouses que tous li mondes en estoit couvers. Tout ce que tu veïs est ja avenu de Galaad, cel chevalier qui est tes fils : car il est de si haute chevalerie[a] que merveille ; de chevalerie ne le puet nus resambler, ne tu ne autres. Et pour ce qu'il est si haut alés que nus n'i porroit avenir, devons nous dire que Nostre Sires li donoit eles pour voler par desus tous les autres ; par lui devons nous entendre le novisme flun que li rois Mordrains vit en son dormant, qui plus estoit lés et parfons que tout li autre ensamble.

188. « Ore t'ai dit qui sont li .vii. roi que tu veïs en ton songe, et qui fu li chevaliers qui fu ostés de lor compaingnie, et qui fu li daerrains a qui Nostre Sires donoit sa grasse, qui le faisoit voler par desus

groupe, enfin qui était le dernier à qui Notre-Seigneur accordait sa grâce, de sorte qu'il le faisait survoler tous les autres. — Seigneur, dit Lancelot, votre affirmation, que le Bon Chevalier est mon fils, me laisse médusé ! — N'en sois pas surpris, répondit l'ermite. Tu n'ignores pas que tu as connu charnellement la fille du roi Pellès : voilà comment tu as engendré Galaad, et m'a-t-on assez répété que ce Galaad que tu as engendré de cette demoiselle est celui qui a pris place, le jour de la Pentecôte, sur le Siège Périlleux[1] ; c'est le chevalier que tu cherches. Je te l'ai révélé parce que je ne voudrais pas que tu te prennes de querelle avec lui, ce pourrait être pour toi l'occasion de pécher mortellement. Tu peux bien savoir que, si tu lui livrais bataille les armes à la main, c'en serait fait de toi, puisque aucune bravoure ne peut rivaliser avec la sienne[2].

189. — Seigneur, reprend Lancelot, ce que vous m'avez révélé m'est d'un très grand réconfort, car, me semble-t-il, puisque Notre-Seigneur m'a consenti qu'un fruit si rare soit né de moi, celui qui est d'un tel prix ne devrait pas tolérer que son père, quel qu'il soit, allât à sa perte, mais au contraire prier jour et nuit Notre-Seigneur de m'enlever, au nom de sa tendre compassion, à la vie mauvaise que j'ai si longtemps menée. — Je vais te dire, précise l'ermite, comment il en va des péchés mortels. Ils font que le père porte son fardeau et le fils le sien, et le fils n'aura jamais part aux iniquités du père, ni le père à celles du fils[1]. Mais selon ses mérites, on sera payé : voilà

---

tous les autres. — Sire, fait Lansselos, ce que vous dites, que li Bons Chevaliers est mes fix, me fait molt esbahir ! — Ne t'en esmerveille pas, fait li prodom. Car tu sés bien que la fille[a] le roi Pellés conneus tu charnelment : et illoc engendras tu Galaad, et m'a on maintes fois dit que cil Galaad que tu engendras en cele damoisele est cil qui sist le jour de [*c*] Pentecouste el Siege Perillous ; c'est li chevaliers que tu quiers. Si le t'ai dit et fait conoistre pour ce que je ne voldroie pas que tu te preïsses a lui, car tu le porroies pechier mortelment en toi. Car tu pués bien savoir que se tu te prenoies a lui par bataille, ce seroit alee chose de toi, puis que nule prouece ne se puet prendre a la soie.

189. — Sire, fait Lanselos, molt m'est grans confors de ceste chose que vous m'avés dite, car il me samble que puis que Nostres Sires m'a souffert que si haus fruis est issus de moi, cil qui tant est prodom ne devroit pas souffrir que ses peres, quels que il soit, alast a perdision, ains devroit Nostre Signour proier jour et nuit que il, par sa douce pitié, m'ostast de la male vie ou j'ai tant demouré. — Je te dirai, fait li prodom, conment il est des pechiés mortels. Pour ce porte li peres son fais et li fils le sien, ne li fix ne partira ja as iniquités le pere, ne li peres as iniquités le fil. Mais selonc ce qu'il avra deservi, recevra loier : pour

pourquoi tu ne dois pas mettre ton espérance en ton fils, mais seulement en Dieu. Si tu l'en sollicites, en effet, il t'aidera et te secourra dans les moments difficiles. — Puisque, de fait, dit Lancelot, personne hormis Jésus-Christ ne peut me rendre service ni m'aider, je lui demande, au nom de sa tendre pitié, de ne pas me laisser désormais tomber aux mains du démon, de sorte que je puisse lui rendre le trésor qu'il m'a envoyé, l'âme, au jour terrifiant où il dira : "Allez d'ici, race maudite, au feu éternel !" et qu'il dira aux bons : "Avancez, les héritiers bénis de mon Père ! Entrez dans la joie qui se perpétuera[2] !" » L'ermite et Lancelot continuèrent longtemps leur conversation. Lorsqu'il fut l'heure de manger, ils quittèrent la chapelle et se rendirent à la maison ; ils se nourrirent de pain et de cervoise. Après le repas, l'ermite fit coucher Lancelot sur l'herbe — il n'avait pas préparé d'autre lit ; Lancelot dormit fort correctement, en homme brisé de fatigue, et moins préoccupé de son confort que par le passé. S'il l'avait été, il n'aurait pas fermé l'œil à cause du sol, trop dur, et de la haire, rugueuse et mordante au contact de sa chair. Mais il en était au point où cet inconfort et cette âpreté lui étaient plus agréables que rien qu'il eût éprouvé de semblable, aussi tout ce qu'il peut faire est loin de l'accabler.

190. Lancelot, cette nuit-là, dormit et se reposa dans la maison de l'ermite. Quand le jour parut, il se leva, pour aller entendre l'office de Notre-Seigneur. Après que l'ermite eut

---

ce ne dois tu pas avoir esperance en ton fil, mais solement en Dieu. Car se tu Celui requiers d'aïde, il t'aïdera et secourra a tes besoins. — Puis qu'il est ensi, fait Lanselos, que nus fors Jhesucris ne me puet valoir ne aïdier, le requier je par sa doce pitié qu'il ne me laist desoremais es mains a l'anemi cheoir, si que je li puisse rendre le tresor qu'il m'a mandé, c'est l'ame, au jour espoentable qu'il dira : "Alés de ci, maleoite gent, el fu pardurable !" et dira as bons : "Venés avant, li beneoit oir mon Pere ! Entrés en la joie qui ja ne faura !" » Longement parlerent ensamble entre le prodome et Lanselot ; et quant il fu ore de mengier, il issirent de la chapele et s'asirent au mengier en la maison au prodome ; si mengierent pain et cervoise. Et quant il orent mengié, li prodom fist Lanselot couchier sor l'erbe, conme cil qui autre lit n'avoit apareillié ; et il se dormi assés bien, conme cil qui assés estoit las et traveilliés, et ne baoit pas tant a l'aaise del monde com il soloit. Car s'il i beast, il ne dormist ja mais pour la terre, que trop ert dure, et pour la haire, que trop ert aspre et poingnant enprés sa char. Mais il estoit a ce menés que ceste mesaise et ceste durté li plaist tant qu'il n'essaia onques nule qui tant li pleüst, et pour ce ne li grieve riens qu'il face.

190. Cele nuit se dormi Lanselos et se reposa en la maison au prodome. Et quant li jours aparut, si se leva et ala oïr le service Nostre

chanté la messe, il prit ses armes, s'équipa, monta à cheval et recommanda son hôte à Dieu. L'ermite le pria avec insistance de persévérer dans ce qu'il avait entrepris. Lancelot répondit qu'il s'y appliquerait si Notre-Seigneur lui donnait vie et santé. Il quitte les lieux et tout le jour chevauche à travers la forêt hors des sentiers battus. Sa vie, son hôte absorbaient sa pensée ; il se repentait fort des graves péchés qu'il avait commis et qui lui avaient valu l'exclusion de la haute compagnie telle qu'elle lui était apparue dans son sommeil. Voilà qui le faisait souffrir au point qu'il redoutait de tomber dans le désespoir. Mais comme il s'en remet entièrement à Jésus-Christ, il croit possible d'accéder encore à ce lieu dont il a été écarté, pour trouver la compagnie de ceux dont il s'est séparé.

Lancelot sur la voie de la délivrance.

191. Il avait chevauché jusqu'à midi lorsqu'il parvint à une grande clairière dans la forêt ; il vit devant lui un imposant château fort entouré de murs et de fossés. En deçà s'étendait une prairie où, à la lisière du bois, des pavillons étaient dressés, de diverses couleurs ; il en compta une bonne centaine. Devant les tentes, on voyait bien cinq cents chevaliers ou plus, montés sur des destriers puissants ; ils avaient commencé un tournoi formidable ; l'un des camps portait des armures blanches, l'autre des noires, sans aucune autre différence.

Signour. Et quant li prodom ot chanté, il prist ses armes [*d*] et s'arma et monta en son cheval et conmanda son hoste a Dieu. Et li prodom li proia molt qu'il se tenist en ce que il avoit enconmencié. Et il dist que si fera il se Nostres Sire li done vie et santé. Il s'en part de laiens et chevauche par mi la forest toute jour en tel maniere qu'il ne tenoit ne voie ne sentier. Et il pensoit molt a sa vie et a son oste et molt se repentoit des grans pechiés[a] qu'il avoit fais, par coi il estoit jetés de la haute compaingnie qu'il avoit veüe en son dormant. Et ce ert une cose dont il ot[b] tel duel qu'il avoit grant paor qu'il ne chaïst en desesperance. Mais de ce qu'il a toute s'entente mise en Jhesu Crist, quide il encore venir a cel lieu dont il estoit venus et jetés, et faire compaingnie a ciaus dont il s'estoit departis.

191. Quant il a chevauchié jusqu'a ore de miedi, si vint en une grant plaigne qui estoit en la forest ; et voit devant lui un chastel grant et fort avironé de murs et de fossés. Devant le chastel avoit un pré ou il avoit un paveillon tendu, devens le forière[a], de diverses coulours, bien jusqu'a .c. Et devant les paveillons avoit monté bien jusqu'a .v.c. chevaliers ou plus sor grans destriers ; et avoient conmencié un tournoiement trop merveillous ; et estoit l'une partie covert de blanches armes, et l'autre de noires ; et nule autre diversité

Tous ceux dont l'équipement était noir se tenaient du côté du château, les autres, en blanc, côté forêt. Ils avaient déjà, de manière ô combien inouïe, engagé le tournoi ; le nombre de chevaliers abattus était prodigieux. Lancelot observa les combattants un long moment : il a l'impression que ceux qui sont près du château ont le dessous et perdent du terrain, alors que leur effectif est nettement plus important. À ce constat, il se dirige vers eux, désireux de les aider dans leur affrontement. Lance baissée, son cheval en plein élan, il frappe un chevalier si rudement qu'il le désarçonne ; sans cesser d'éperonner, il en atteint un autre et brise sa lance mais le précipite cependant à terre. Empoignant l'épée, il se met à distribuer de grands coups dans tous les sens, en homme qui savait être brave. Il fait tant et si bien sans traîner que tous les témoins lui accordent le prix et l'honneur du tournoi. Mais il ne peut pourtant prendre l'avantage sur ses adversaires : la résistance et l'endurance dont ils font preuve le stupéfient. Il frappe sur eux, martèle comme il ferait sur un morceau de bois, mais eux, sans montrer qu'ils aient à se ressentir des coups qu'il leur donne, et sans jamais reculer, ne cessent au contraire de gagner du terrain sur le camp adverse. Il ne tarde pas à se fatiguer au point de ne plus pouvoir tenir son épée, et son épuisement est si intense qu'il se croit désormais incapable de porter les armes. Ils se saisissent de lui, l'entraînent vers la

---

d'armes n'avoient entr'aus. Et tout cil qui avoient les noires armes se tenoient devers le chastel ; et li autre as blanches armes se tenoient vers la forest. Si avoient ja tant merveillousement conmencié le tournoiement ; et tant i avoit chevaliers abatus que ce fu merveille a veoir. Il regarda le tornoiement grant piece, tant qu'il li est avis que cil de devers le chastel en ont le piour et qu'il perdent place, et si ont assés greignour compaingnie. Quant il voit ce, si s'entourne vers aus conme cil qui lor voldra aïdier a lor pooir. Il baisse sa lance et laisse courre le cheval et fiert un chevalier si durement qu'il le fait verser a terre ; puis point outre et fiert un autre et brise son glaive et toutes voies l'abat il a terre. Il met la main a l'espee et conmence a departir grans cops amont et aval le tournoiement conme cil qui de grant prouece estoit. Si fait tant en poi d'ore que tout cil qui le voient l'en donent le pris et le los del tournoiement. Et nonpourquant il ne puet venir au desus de ciaus qui encontre lui sont ; quar tant sont souffrant et endurant que il s'en esbahist tous. Il fiert sor aus, et maille ausi com il feïst sor une piece de fust, [*e*] mais cil qui ne moustrent pas qu'il se sentent des cops qu'il lor donne, ne nule fois ne reculent, ains prendent terre sor aus tos dis. Si se lasse tant en poi d'ore qu'il ne pot sostenir s'espee, ains est si durement lassés et traveilliés qu'il ne quide qu'il ait jamais pooir de porter armes. Et il le prendent par force et l'enmainent vers

forêt où ils s'enfoncent. Et tous ses compagnons, sitôt privés de son aide, sont instantanément vaincus. Ceux qui emmènent Lancelot lui disent :

192. « Lancelot, nous avons fait tant et si bien que vous voici avec nous, nous vous tenons en captivité. Si vous voulez en sortir, il vous faut agir à notre volonté. » Le leur promettant, il s'éloigne sur-le-champ[1] et, les laissant dans la forêt, il emprunte un autre sentier que celui qu'il avait auparavant suivi. Une fois à bonne distance de ceux qui l'avaient capturé, il réfléchit qu'on l'a mené aujourd'hui où jamais il n'avait pu l'être : jamais, au grand jamais, il n'a participé à un tournoi sans en sortir vainqueur ; et personne n'avait pu l'y faire prisonnier. Quand il y repense attentivement, il cède à nouveau à un intense chagrin ; maintenant il se rend parfaitement compte de l'étendue de ses péchés. C'est en effet son péché qui l'a rendu aveugle et privé de son énergie. Pour la vue, l'apparition du saint Graal qu'il n'avait pu contempler l'avait bien prouvé ; quant à la force physique, on vient ici de le vérifier : car jamais affronter un si petit nombre d'hommes, comme durant ce tournoi, ne l'avait conduit à cet état d'épuisement ; bien au contraire il finissait par mettre en fuite ses adversaires de gré ou de force.

193. Triste et mortifié comme il l'était, il chevaucha jusqu'au moment où la nuit le surprit dans une vallée vaste et profonde. Voyant qu'il ne pourrait parvenir à la

---

la forest et le mainent dedens. Et tout si compaingnon furent errant vaincu ou il lor failli d'aïde. Et cil qui enmenerent Lanselot li disent :

192. « Lanselot, nous avons tant fait que vous estes des nos, et que vous estes en nostre prison. Se vous en volés issir, il couvient que vous faciés nostre volenté. » Et il lor creante, si s'en part maintenant, et les laisse en la forest et s'en vait un autre sentier que celui qu'il avoit autre fois alé. Et quant il est grant piece eslongiés de ciaus qui l'avoient pris, si se pense qu'il a hui esté menés la ou il onques ne pot estre menés[a], c'est ce que onques mais ne vint en tournoiement qu'il ne le vainquist ; ne nus ne le pot prendre en tournoiement. Quant il se repourpense de ce, si reconmence a faire trop grant doel et dist que ore voit il bien qu'il est plus pechierres que nus autres. Car ses pechiés li a tolue la veüe des ex et le pooir del cors. De la veüe des ex fu il bien esprovee chose de la venue[b] del Saint Graal qu'il ne pooit veoir ; et del pooir del cors a il ci esté esprovés. Car il ne fu onques menés entre si poi de gent com il a esté a cest tournoiement, qu'il peüst estre lassés ne traveilliés ; ains les faisoit au daerrain fuir de place, ou il volsissent ou non.

193. Ensi dolans et coureciés, chevaucha tant que la nuis le sousprist en une valee[a] grant et parfonde. Quant il vit qu'il ne porroit avenir a la

montagne, il met pied à terre sous un peuplier[1] et s'occupe d'enlever la selle et le mors à son cheval, de s'alléger lui-même de son heaume et de son écu, et il rabat sa ventaille. Et dès qu'il est étendu sous l'arbre, il s'endort d'un sommeil de plomb, plus brisé de fatigue, en effet, qu'il ne l'avait été depuis longtemps. À peine était-il endormi qu'il lui sembla voir descendre du ciel un homme dont les traits attestaient la vertu ; s'approchant de lui, il l'apostrophait : « Ah, homme de peu de foi et de pauvre croyance[2], pourquoi ta détermination est-elle si facilement anéantie face à ton ennemi mortel ? Si tu n'y prends garde, il te précipitera dans les profondeurs du feu d'enfer. » Sur ces mots, il se volatilisait d'une façon telle que Lancelot ignorait où il était passé. Ce propos le mettait au comble de l'inquiétude. Pour autant il ne s'éveilla pas, mais dormit jusqu'au lendemain au petit jour. Se levant alors, il fait le signe de la croix sur son visage. Il regarde tout autour de lui, mais ne voit pas son cheval. Et cependant après l'avoir cherché partout, il le trouve et le selle aussitôt qu'il est équipé et monte. Il était sur le départ lorsque ses yeux se portèrent à droite de la route, près de lui : à une portée d'arc[3], il y avait une recluse que l'on considérait comme l'une des plus saintes dames du monde. Voilà qui l'amène à penser qu'il est vraiment misérable et que ses péchés le détournent de tous biens : car il est arrivé hier au soir ici à une heure qui l'autorisait encore à se rendre à la

---

montaingne, si descent desous un pouplier et pense de son cheval oster la sele et le frain, et de soi alegier de son hialme et de son escu, et abat sa ventaille. Et maintenant se couche desous l'arbre et s'endort assés longement, et car il ot esté las et traveilliés plus qu'il n'ot mais pieça esté. Quant il fu endormis, se li fu maintenant avis que devers le ciel venoit un hom qui molt resambloit bien prodome ; et venoit vers lui et li disoit : « Ha ! Hom de male foi et de povre creance, pour coi est ta volentés si legierement cangie vers ton anemi mortel ? Se tu ne t'en gardes, il te fera cheoir el parfont fu[b] d'ynfer. » Quant il ot ce dit, si s'esvanuisoit en tel maniere que Lanselos ne savoit qu'il ert devenus. Si en estoit molt a malaise de ceste parole. Mais pour ce [*f*] ne s'esveilloit il pas, ains li avint qu'il se dormi jusqu'a l'endemain que li jours aparut clers. Lors se lieve et fait le singne de la crois en mi son vis. Il regarde tout entour lui, mais il ne voit mie son cheval. Et nonpourquant il le quiert tant amont et aval[c], se li met la sele si tost com il est atournés et monte sus. Quant il s'en voloit aler, il vit a destre del chemin qui prés de lui ert : a une archie avoit une rencluse que on tenoit a une des plus bones dames del monde. Quant il voit ce, si dist que voirement est il mescheans et que si pechié le destournent de tous biens. Car la ou il est ore vint il

chapelle avec le jour et à demander conseil quant à sa conduite. Il se dirige de ce côté, met pied à terre, attache son cheval à un arbre et enlève son écu, son heaume et son épée et dépose le tout sur le seuil. Une fois entré, il vit, sur l'autel, les ornements de la sainte Église tout prêts à être revêtus ; devant l'autel, le chapelain, un homme dans le grand âge, prosterné, à genoux, récitait ses oraisons ; et peu de temps après, il saisit les armes de Dieu pour s'en revêtir et commença la messe de la glorieuse Vierge Mère de Dieu ; une fois qu'il l'eut chantée et eut quitté ses ornements, la recluse apparut à la petite lucarne qui lui permettait de voir l'autel[4]. Elle appela Lancelot : ce chevalier errant lui paraissait avoir besoin d'aide. Il approche, et elle lui demande qui il est, de quel endroit et l'objet de sa quête. Il satisfait dans le détail à ses interrogations. Lorsqu'il a terminé, il lui fait le récit du tournoi auquel il a participé hier, et lui raconte comment les hommes équipés de blanc l'ont pris, et les propos qu'ils lui ont tenus.

194. Ensuite, il lui rapporta la vision qu'il avait eue pendant son sommeil. Et lorsqu'elle sait tout de sa situation, il la prie de le conseiller de son mieux, et tout de suite elle lui dit : « Lancelot, aussi longtemps que vous avez fait partie des chevaliers terrestres, vous avez été l'homme le plus extraordinaire du monde, et le plus intrépide. Maintenant, si d'emblée, lorsque

---

ersoir de tele ore que bien peüst estre alés jusques a cele chapele tout de jour et demande conseil de sa vie. Il tourne cele part et descent et atache son cheval a un arbre et oste son escu et son hialme et s'espee et met tout devant l'ui. Et quant il estoit entrés dedens, il vit que desus l'autel[d] estoient li garnement de Sainte Eglyse tous prés pour vestir ; et devant l'autel estoit li chapelains, viels hom et anciens a coutes et a jenous, et disoit ses orisons ; et ne demoura gaires qu'il prist les armes Dieu et s'en revesti et conmencha la messe de la glorieuse Virge Mere Dieu ; et quant il l'ot chantee et il fu desvestus fu la rencluse qui avoit une petite voiete par la ou ele veoit a l'autel. Ele apela Lanselot pour ce que chevaliers errans li sambloit et mestier avoit de conseil. Et il vint a li, et ele li demande qui il est et de quel lieu et que il queroit. Et il li dist mot a mot ensi com ele li ot demandé. Et quant il li a tout dit, se li conte l'aventure del tournoiement ou il avoit ier esté, et conment cil as blances armes le prisent, et la parole qu'il li avoient dite.

194. Après li conta l'avision qu'il avoit veüe en son dormant. Et quant il li a conté tout son estre, il li proie qu'ele le consaut a son pooir, et ele li dist de maintenant : « Lanselot, tant conme vous fustes des chevaliers terriens, fustes vous li plus merveillous hom del monde, et li plus aventurous. Ore, premierement quant vous

vous vous êtes mêlé d'appartenir aux chevaliers célestes, des aventures inouïes vous arrivent, ne soyez pas surpris. Et néanmoins, le sens de ce tournoi, je vais vous le révéler : indubitablement, tout ce que vous avez vu n'était autre que le signe de Jésus-Christ, même si, sans aucun défaut et sans la moindre illusion, ce tournoi relevait de chevaliers terrestres, car la symbolique en était beaucoup plus importante qu'eux-mêmes ne pensaient.

195. « Je vais vous dire ensuite pourquoi le tournoi fut entrepris : pour voir qui aurait le plus de chevaliers, Éliézer, le fils du roi Pellès, ou Arguste, le fils du roi Herlen. Pour pouvoir les distinguer, Éliézer fit endosser aux siens des housses blanches, Arguste, des noires aux siens[1]. Et lors du combat singulier, les noirs furent vaincus, malgré votre aide, et bien que supérieurs en effectif à leurs adversaires. Je vais maintenant vous expliquer ce que cela signifie. Voilà peu, le jour de la Pentecôte, les chevaliers célestes et les chevaliers terrestres s'assemblèrent pour un tournoi, ce qui veut dire qu'ils entreprirent ensemble une expédition militaire. Les chevaliers qui sont en état de péché mortel — ceux de la terre — et ceux du ciel — les vrais chevaliers, les justes qui n'avaient pas été souillés par le péché — commencèrent la quête du saint Graal : ce fut le tournoi qu'ils mirent au point. Les chevaliers terrestres, au cœur de terre, prirent des

---

vous estes entremis des chevaliers celestious, se aventures merveillouses vous avienent, ne vous esmerveilliés pas. Et nonporquant la senefiance de cel tournoiement vous dirai je ; car sans faille quanque vous veïstes ne fu fors senefiance de Jhesucrist. Et nonpourquant sans faillance nule [*436a*] et sans point de decevement estoit cis tournois de chevaliers terriens ; car assés i avoit greignour senefiance que il meïsmes ne quidoient.

195. « Aprés vous dirai pour coi li tornoiemens fu empris : pour veoir qui plus avroit chevaliers, ou Helysers li fix au roi Pellés, ou Argustes li fix au roi Helyen. Et pour ce que l'on peüst connoistre les uns des autres, fist Helyser covrir les siens de covretures blanches, et li autres les soies de noires. Et quant il furent a jouste ensamble, si furent li noir vaincu, encore lor aïdastes vous, encore eüssent il gregnour gent que li autre n'avoient. Ore vous dirai la senefiance de ceste chose. Avant ier, le jour de Pentecouste, prisent li chevalier celestiel et li chevalier terrien ensamble un tournoiement, c'est a dire qu'il conmencierent ensamble chevalier. Li chevalier qui sont em pechié mortel — ce sont li terrien — et li celestiel — ce sont li vrai chevalerie, li prodome qui n'estoient pas ort de pechié — conmencierent la queste del Saint Graal : ce fu li tournoiemens qu'il enprisent. Li chevalier terrien qui avoient la terre en lor cuers prisent couvretures noires conme cil qui estoient covert de pechié

housses noires, en hommes que submergeait le péché noir et horrible. Les autres, chevaliers du ciel, étaient recouverts de housses blanches, autrement dit de virginité et de chasteté, où il n'y a noirceur ni tache.

196. « Lorsque le tournoi fut engagé — lorsque la quête fut entreprise — tu considéras les pécheurs et les justes : ceux-là, te sembla-t-il, étaient sur le point d'être vaincus. Et comme tu étais du camp des pécheurs — autant dire en péché mortel —, tu te dirigeas vers eux pour te battre contre les justes. Tu les aurais bien combattus lorsque tu voulus jouter contre Galaad ton fils, contre cet homme qui abattit d'un coup ton cheval et son père tout ensemble. Lorsque, dans le tournoi, la fatigue te laissa sans ressort, les justes, se saisissant de toi, t'emmenèrent dans la forêt. Après t'être, récemment, engagé dans la quête, lorsque le saint Graal t'apparut, tu te trouvas méprisable et souillé de péchés au point de craindre ne plus jamais pouvoir porter les armes — autant dire, lorsque tu t'es vu méprisable et impur à ce point, que tu ne pensais pas que Notre-Seigneur pût faire de toi son chevalier et son serviteur. Mais aussitôt les justes t'ont capturé, les personnes d'une foi fervente, qui te mirent sur la voie de Notre-Seigneur, pleine de vie et de verdure, tout comme la forêt. Ils te conseillèrent ce qui devait profiter à ton âme. Après les avoir quittés, tu ne repris pas le chemin que tu avais auparavant suivi — ce qui signifie que tu ne retournas pas

---

noir et orible. Li autre qui estoient celestiel[a] estoient covert de covretures blances, c'est de virginité et de chasteé, ou il n'a ne noirté ne tache.

196. « Quant li tournoiemens fu conmenciés — c'est quant la queste fu enprise — tu regardas les pecheours et les prodomes : si te fu avis que li peceour furent vaincu. Et pour ce que tu estoies de la partie as pecheours — c'est a dire que tu estoies em pechié mortel — si te tournas devers aus et te mellas as prodomes. Bien t'i mellaisses tu quant tu a Galaad ton fil volsis jouster, a icel home qui abati ton cheval et le pere ensamble. Quant tu eüs esté el tournoiement et tu fus si las que tu ne te pooies mais aïdier, li prodome te prisent et te menerent en la forest. Quant tu te fus avant ier mis en la queste, et li Sains Graaus t'aparut, lors te trovas tu si vil et si ort de pechiés que tu quidas que tu ne peüsses jamais porter armes — c'est a dire, quant tu te veïs si vil et si ort, que tu ne quidoies mie que Nostres Sires feïst de toi son chevalier ne son sergant. Mais maintenant te prisent li prodome, les religious persones qui [*b*] te misent en la voie Nostre Signour, qui est plaine de vie et de verdour, ausi conme la forest estoit. Si te conseillierent ce que pourfitable t'estoit a l'ame. Quant tu t'en fus partis d'eus, tu ne retournas pas a la voie que tu estoies alés devant — c'est a dire que tu ne retournas pas

aux péchés mortels comme par le passé. Et pourtant, à peine te souvenais-tu de la vaine gloire de ce monde et des arrogances où tu étais passé maître que tu te mis à te lamenter de n'avoir pas tout vaincu, ce qui aurait dû te valoir l'irritation de Notre-Seigneur. C'est bien ce qu'il te montra dans ton sommeil lorsqu'il vint te reprocher d'être de peu de foi et de pauvre croyance, non sans te rappeler que, si tu ne t'en préservais pas, l'ennemi te précipiterait aux profondeurs du puits d'enfer.

197. « Je viens de t'expliquer la symbolique du tournoi et de ton songe, pour que tu ne t'écartes pas de la voie de vérité par vaine gloire ni par quelque obstacle. Comme tu as été rebelle à ton Créateur, sache bien, si tu te comportes indûment envers lui, qu'il te laissera t'égarer de péché en péché jusqu'au moment où tu tomberas dans la peine d'enfer. » La dame, alors, se tait, et il répond : « Ma dame, vous et l'ermite à qui j'ai parlé, vous m'avez tant mis en garde que, si je succombais au péché mortel, j'en serais plus blâmable qu'aucun autre pécheur. — Que Dieu, dans sa pitié, vous accorde de ne jamais y retomber. » La recluse ajouta : « Cette forêt est immense et l'on y fait facilement fausse route ; un chevalier peut bien la traverser de long en large sans y trouver ni maisons ni refuges ; aussi je souhaite savoir si vous avez mangé aujourd'hui : si tel n'est pas le cas, vous partagerez la charité

---

as pechiés mortels ausi conme tu avoies fait devant. Et nonporquant, si tost com il te sovint de la vaine gloire de cest siecle et des orguels que tu soloies mener, si conmenchas a faire ton doel de ce que tu n'avoies[a] tout vaincu, dont Nostre Sires se deüst courecier a toi. Et bien le te moustra en ton dormant quant il te vint dire que tu estoies de male foi et de povre creance ; et te ramentoit que li anemis te feroit cheoir el parfont puis d'infer se tu ne t'en gardés.

197. « Or t'ai devisé la senefiance del tornoiement et de ton songe, pour ce que tu ne te departes de la voie de verité par vaine gloire ne par aucune racine. Car a ce que tu as esté en contre ton Creatour saces, se tu fais chose vers lui que tu ne doies faire, il te laira tant forvoier de pechié en pechié[a] que tu charras en la paine d'infer. » Atant se taist la dame et il respont : « Dame, vous en avés tant dit, et li prodom a qui je ai parlé[b], que se je chaoie en pechié mortel, on le me devroit plus blasmer que nul autre pecheour. — Dix le vous otroit par sa pitié, fait ele, que jamais n'i renchaois. » Lors li redist la rencluse : « Ceste forest est molt grans et molt desvoiable ; si puet bien aler uns chevaliers en mains liels ou il ne trovera ne maisons ne rechés ; pour ce voel je que vous me dites se vous mengastes hui. Car se vous n'avés mengié, je vous donrai de la charité que Dix nous a donee. » Et il dist qu'il ne menga hui ne ier, et ele li fait aporter et pain et aigue, et il entre en

que Dieu nous a faite. » Il lui répond n'avoir mangé ni aujourd'hui ni hier ; elle commande pour lui du pain et de l'eau ; il entre dans la maison du chapelain et prend la charité que Dieu lui envoie. Après le repas, il part en recommandant à Dieu la dame et le religieux. Il chevauche sans s'arrêter tant qu'il fait jour. Il coucha cette nuit-là sur un rocher élevé, sans autre compagnie que celle de Dieu. Il passa beaucoup de temps en prières puis dormit longtemps.

198. Le lendemain, lorsqu'il vit le jour paraître, il traça le signe de la croix sur son front, se prosterna sur les coudes et les genoux face à l'orient, et récita sa prière tout comme il avait fait la veille. Il vint alors mettre le mors et la selle à son cheval, monta, puis reprit son chemin comme précédemment. Il finit par arriver dans une vallée profonde, très belle et délicieuse ; splendide, en effet, elle était située entre deux rochers d'une hauteur prodigieuse. Une fois dans la vallée, le voici très préoccupé. Devant lui, il voit le cours d'eau qu'on appelait Marcoise : elle coupait en deux la forêt[1].

199. Voici Lancelot perplexe. Il voit que cette rivière si profonde et dangereuse, il lui faudra la franchir, ce qui n'est pas sans l'effrayer. Et néanmoins, il met son espérance en Dieu, de sorte qu'il cesse d'être soucieux, et se dit qu'il la traversera bien moyennant son aide. Il en était là de ses réflexions lorsqu'une chose extraordinaire lui arriva : il vit sortir de la rivière un chevalier portant des armes plus

---

la maison au chapelain et prent la charité que Dix li envoie. Quant il a mengié, si s'en part de laiens et conmande la dame et le prodome a Dieu. Et chevauche toute jour ajourné. La nuit jut sor une roche haute sans compaingnie de toute gent ne mais de Dieu. Il fu grant piece en proieres et en orisons et si dormi grant piece.

198. A l'endemain, quant il vit le jour apparoir, si fist le signe de la crois en son front, et se mist a coutes et a jenous contre orient, et fist sa proiere tele com il l'avoit faite le jour devant. Lors vint a son cheval et li mist le frain et la sele et monta. Puis racueilli sa voie ausi com il avoit fait autre fois. Si cheval[*c*]cha tant qu'il vint en une valee parfonde, trop bele a veoir et delitable ; et estoit trop bele a veoir, et seoit[a] entre .II. roces grans et merveillouses. Quant il vint en la valee, si conmencha a penser molt durement. Lors regarde devant lui et voit l'aigue que on apeloit Marchoise, que la forest departoit en .II. parties.

199. Quant il voit ce, si ne set que faire. Car il voit que par mi l'aigue qui tant est parfonde et perillouse le couvendra passer, et c'est une chose qui molt l'esmaie. Et non pourquant, si met s'esperance en Dieu, qu'il se met tout fors del penser et dist qu'il le passera bien a l'aïde de Dieu. Tant com il estoit en cel penser, li avint une aventure merveillouse : car il vit de l'aigue issir un chevalier armé d'unes armes plus

noires que la mûre, monté sur un puissant cheval noir. Lorsqu'il aperçoit Lancelot, il se dirige sur lui, lance pointée, sans un mot, et frappe le cheval si rudement qu'il le tue ; lui, il ne l'a pas touché ; et le chevalier repart à si vive allure qu'en un instant Lancelot l'a perdu de vue. Son cheval mort devant lui, Lancelot se relève, sans tristesse excessive puisque la volonté de Notre-Seigneur est faite. Sans un regard pour sa monture, il poursuit, équipé comme il l'était. Mais parvenu au bord de l'eau, il ne voit pas comment esquiver, ni qu'il puisse traverser ; il s'arrête et, déposant son écu, son heaume, son épée et sa lance, il s'étend sur le sol et se décide à attendre là jusqu'au moment où Notre-Seigneur lui enverra du secours. Lancelot se trouve donc enfermé par trois éléments : par le cours d'eau d'un côté, par les rochers d'un autre, enfin par la forêt. Il a beau scruter sur tous les angles ces trois éléments, rien ne lui laisse entrevoir son salut terrestre. S'il grimpe sur les rochers et qu'il ait envie de manger, il n'y trouvera personne pour calmer sa faim, à moins que Notre-Seigneur n'en décide. S'il s'enfonce dans la forêt, impraticable comme elle est, il pourra cheminer longtemps sans rencontrer âme qui vive pour l'aider. S'il entre enfin dans la rivière, il ne voit pas comment en réchapper sans danger : comme elle est d'une profondeur trouble, il y perdrait pied. Ces trois raisons l'incitent à rester sur la rive ; il adresse ses prières et ses oraisons à Notre-Seigneur, pour

---

noires que meüre, et sist sor un cheval grant et noir. Et quant il voit Lanselot, se li adrece le glaive alongié sans li mot dire, et fiert le cheval si durement qu'il l'ocist mais lui ne toucha il ; si s'en vait si grant oirre que Lanselos n'en pot em poi d'ore point veoir. Quant il voit son cheval devant lui ocis, il se relieve, et si n'est pas molt dolans puis qu'il plaist a Nostre Signour. Il nel regarde onques, ains s'en vait outre, ensi armés conme il estoit. Et quant il est venus jusques a l'aigue, et il ne voit pas conment il puist eschaper ne qu'il puist outre passer ; si s'areste et oste son escu et son hialme et s'espee et son glaive, et se couche a terre et dist qu'il atendra illoc tant que Nostres Sires li envoiera secours. Ensi est Lanselos enclos de .III. parties : de l'une part, de l'aigue, et de l'autre part, des roches et de la tierce part, de la forest. Si ne set[a] tant regarder de nule part de ces .III. que il voie sa salveté terriene. Car se il monte es roces et il a talent de mengier, la ne trovera il qui le faim li estanche se Nostre Sires n'i met conseil. Et s'il entre en la forest, a ce qu'ele est desvoiable, il i porra errer et demourer lonc tans qu'il ne trovera qui li aït. Et s'il entre en l'aigue, il ne voit mie conment il puist eschaper sans peril, car ele est noire et parfonde si qu'il n'i porroit pas prendre pié. Ces .III. choses le font remanoir a la rive et estre en proieres et

que, au nom de sa tendre compassion, il vienne le réconforter de sa visite, et lui donner l'appui qui l'empêche de succomber à la tentation par un stratagème du diable, et d'être poussé au désespoir. Mais ici le conte cesse de parler de lui, pour revenir à monseigneur Gauvain.

Gauvain tue Yvain.

200. Le conte, à présent, dit qu'après avoir quitté ses compagnons[1] monseigneur Gauvain passa des journées à chevaucher en tous sens sans aventure susceptible d'être rapportée. Et de même ses compagnons : ils trouvèrent dix fois moins d'aventures que d'habitude. La quête les contraria d'autant plus. Monseigneur Gauvain chevaucha de la Pentecôte à la Madeleine[2] sans trouver d'aventure à rappeler dans un livre. Il n'en fut pas peu surpris : ne croyait-on pas trouver dans la quête du saint Graal des aventures plus ardues, plus insolites qu'ailleurs ? Un jour, il tomba par hasard sur Hector des Marais[3] qui chevauchait tout seul. S'étant reconnus dès le premier regard, ils se manifestèrent l'un l'autre la plus grande joie. Comme monseigneur Gauvain lui demande de ses nouvelles, Hector lui dit qu'il va très bien, mais qu'il n'a pas trouvé depuis longtemps, où qu'il aille, d'aventure à son goût. « Ma foi, enchaîna monseigneur Gauvain, c'est ce dont je veux me plaindre à vous. En effet — que Dieu me secoure ! —, depuis mon départ de Camaalot, pas la moindre

---

en orisons vers Nostre Signour, que il par sa douce pitié le viengne conforter et visiter, et doner li conseil par coi il ne puist chaoir en temptacion d'enemmi par engien de dyable, ne estre menés[b] a desesperance. Mais atant laisse ore li contes a parler de lui, et retourne a monsignour Gavain.

200. [*d*] Or dist li contes que quant mé sire Gavains se fu partis de ses compaingnons, il chevaucha mainte jornee loing et prés sans aventure trover qui a conter face. Et autresi faisoient si autre compaingnon ; car il ne troverent mie de .x. tans tant d'aventures com il soloient. Et par ce lor anoia plus la queste. Mé sire Gavains chevaucha de la Pentecouste jusqu'a la Magdalaine sans aventure trover que on doive mie amentevoir en livre. Si s'en esmerveilla molt, car en[a] la queste del Saint Graal quidoient il que les aventures fors et merveillouses[b] fuissent plus trovees que en autre lieus. Un jour li avint qu'il encontra Hector des Marés tout sol chevalchant. Il s'entreconnurent si tost com il se virent, si s'entrefirent molt grant joie. Et demande mé sire Gavains a Hector de son estre. Et il dist qu'il est sains et haitiés, mais aventure ne trova il pieça qui li pleüst en lieu ou il venist. « Par foi, fait mé sire Gavains, de ce me voldroie je plaindre a vous. Car se Dix me consaut, puis que je m'en parti de Kamaalot, ne trovai

aventure : j'ignore pourquoi ; ce n'est pas faute d'avoir parcouru terres étrangères, pays lointains et forêts sauvages, et d'avoir chevauché. Je vous assure d'ailleurs, sur la foi de notre compagnonnage, qu'à me déplacer seulement sans complication, j'ai tué bien dix chevaliers dont le pire était de valeur[4], et cela sans trouver aucune aventure. » Hector se met à se signer de surprise.

201. « Dites-moi donc, poursuit monseigneur Gauvain, si vous avez rencontré quelqu'un de nos compagnons. — Oui, répond Hector, depuis quinze jours, plus de vingt, mais séparément : tous sans exception se sont plaints à moi du manque d'aventure. — Ma foi, reprend monseigneur Gauvain, c'est étonnant ! Et monseigneur Lancelot, en avez-vous entendu parler ? — Absolument pas ; personne pour m'en donner des nouvelles, pas plus que si la terre l'avait englouti ; je suis très inquiet à son sujet, et j'ai peur qu'il ne soit prisonnier quelque part. — Et sur Galaad, Bohort et Perceval, savez-vous quelque chose ? — Absolument rien. Ces trois-là semblent bien avoir disparu sans laisser de trace. — Que Dieu les conduise, dit monseigneur Gauvain, où qu'ils soient. Car, s'il est certain que les autres échoueront, je crois bien que ces trois-là réussiront parce qu'ils sont les mieux placés pour la quête. » Après leur entretien, Hector reprend : « Seigneur, vous avez longtemps chevauché, comme moi, tout seul, et comme moi vous n'avez rien trouvé.

---

je aventure nule : si ne sai conment ce est. Car pour aler en estranges terres et en lonctains païs et en forés salvages et pour chevauchier ne remest il pas. Car je vous creant loialment conme a mon compaingnon que pour aler solement sans autre afaire ai je ochis[c] plus de .x. chevaliers dont li pires valoit assés. Ne aventure ne trovai je nule. » Et Hector se conmence a seignier de la merveille qu'il en a eüe.

201. « Or me dites, fait mé sire Gavains, se vous trovastes puis nul de nos compaingnons. — Oïl, fait Hector, je en ai trové puis .xv. jours plus de .xx. chascun par soi, qu'il n'i ot onques uns qui [*e*] ne s'en plainsist a moi de ce qu'il ne pot trover aventure. — Par foi, fait mé sire Gavains, merveilles oi ! Et de monsignor Lanselot, oïstes vous piecha parler ? — Certes, fait il, nenil ; je ne truis nului qui noveles m'en die, nient plus que s'il fust fondus en terre : et de ce sui je molt a malaise de lui, et ai paour qu'i ne soit en aucune prison. — Et de Galaad, et de Boort, et de Perceval[a], en oïstes vous piecha parler ? — Certes, fait Hectors, nenil. Cil .III.[b] sont si perdu qu'il n'en sevent ne vent ne voie[c]. — Ore les conduie Dix, fait mé sire Gavains, en quel lieu que il soient. Car certes li autre nel recoverront mie ; et je quit qu'il i avenront bien, quar ce sont li plus prodome de

202. « Chevauchons donc de conserve, peut-être aurons-nous plus de chance à deux que chacun séparément. — Ma foi, répond monseigneur Gauvain, c'est la sagesse même, et j'y consens. Allons donc ensemble, que Dieu nous accorde d'aller où nous pourrons trouver quelque aventure, ou quelque autre chose que nous cherchons. — Seigneur, objecte Hector, du côté d'où je viens, il n'y a rien à espérer, et c'est aussi le cas de celui d'où vous venez. » Gauvain dit que c'est bien probable. « Je conseille donc, reprend Hector, que nous empruntions une autre route que celle que nous avons suivie. » Gauvain approuve. Hector prend par le chemin qui traversait la plaine où ils s'étaient rencontrés ; ils quittent la route principale. C'est ainsi qu'ils s'enfoncèrent dans une forêt inhospitalière où ils ne rencontrèrent âme qui vive le jour durant. Au soir, le hasard leur fit découvrir entre deux rochers, sur une montagne, une très vieille chapelle si délabrée à première vue que personne n'y habitait. Arrivés devant la chapelle, ils mirent pied à terre et se débarrassèrent de leurs écus et de leurs lances qu'ils déposèrent au-dehors contre le mur, puis ils ôtèrent mors et selles à leurs chevaux qu'ils laissèrent paître dans la montagne. Ils défont alors leurs épées qu'ils mettent avec les écus et les lances, puis ils vont, devant l'autel, réciter leurs prières en bons chrétiens.

---

la queste. » Et quant il ont parlé ensamble, si dist Hector : « Sire, vous avés grant piece chevalchié, et je, tous sels : ne n'avons riens trové.

202. « Ore chevauchons ensamble, savoir se nous seriens plus chaant de trover aucune aventure que chascun par soi. — Par foi, fait mé sire Gavains, vous dites bien et je l'otroi. Ore alons ensamble, que Dix nous otroit en tel lieu aler que nous truisons aventure aucune, ou aucune chose que nous alons querant. — Sire, fait Hector, ceste part dont je vieng ne trovai je riens, ne cele dont vous venés ausi. » Et il dist que ce puet bien estre. « Dont lo je bien, fait Hector, que nous aillons autre voie que cele que nous avons alé. » Et il dist qu'il le loe bien. Et Hector se met en une autre voie qui tournoit au travers[a] de la plaigne ou il s'estoient entre encontré, si laissent le chemin. Ensi chevauchierent par mi une forest estrange ou il ne troverent home ne feme en tout le jour. Au soir lor avint qu'il troverent entre .II. roches en une montaigne une chapele vielle et anciene qui tant ert gaste par samblant qu'il n'i repairoit ame. Quant il vinrent la, il descendirent et osterent lor escus et lor lances, et les laissierent de fors la chapele lés le paroit, puis ostent a lor chevaus les frains et les seles et les laissent paistre par la montaingne. Lors deschaingnent les espees et les metent en la place, puis vont devant l'autel faire lor orisons et lor proieres conme crestien doivent faire.

Leurs dévotions faites, ils vont s'asseoir sur un siège placé dans le chœur et s'entretiennent de maintes choses : de nourriture il ne fut absolument pas question, pour la bonne raison qu'ils savaient bien, sur ce point, l'agitation inutile. L'obscurité régnait dans ces murs où ne brûlait ni lampe ni cierge, et, après avoir un peu veillé, ils s'endormirent chacun de son côté.

203. Ils étaient endormis lorsqu'il arriva à chacun une aventure extraordinaire qu'il ne faut pas oublier, mais qui doit au contraire être consignée dans le conte, tant la symbolique en est importante. Dans son sommeil monseigneur Gauvain vit qu'il était dans un pré d'herbe verte parsemée de fleurs. Dans ce pré se dressait un râtelier où mangeaient cent cinquante taureaux. Taureaux d'allure intraitable et à la robe tachetée, sauf trois : sur ces trois, l'un n'était ni vraiment tacheté ni vraiment sans tache, et les deux autres étaient blancs et beaux jusqu'à la splendeur ; ces trois taureaux étaient réunis par des jougs solides et fermes. Les taureaux disaient : « Fuyons d'ici, en quête d'une meilleure pâture » ; ils partaient alors et s'en allaient sur la lande, non dans le pré, s'attardant très longtemps ; à leur retour, la plupart manquaient, et ceux qui revenaient étaient si maigres et si fourbus que c'est à peine s'ils pouvaient se tenir debout. Sur les trois sans tache, un seul revenait, les deux autres manquaient à l'appel. Une fois que les taureaux avaient

---

Quant il orent faites lor proieres et lor orisons, il s'en vont asseoir sor un siege qui estoit el chancel, et parole li uns a l'autre de maintes choses ; ne [*f*] mais de mengier n'i ot il onques parlé, par ce qu'il savoient bien que a celui point se desmentoient il pour noient. Il faisoit laiens molt oscur, car il n'i avoit lampe ne cierge qui arsist, et quant il orent un poi veillié, si dormirent li uns cha et li autres la.

203. Quant il se furent endormi, si avint a chascun une aventure merveillouse qui ne fait mie a oublier, ains le doit on ramentevoir el conte : car assés i a grant senefiance. Ce que mé sire Gavains vit en son dormant, ce ert qu'il ert en un pré plain d'erbe vert, et de flours i avoit a plenté. En cel pré avoit un rastelier ou il mengoient .c. et .l. torel. Li torel estoient orgueillous et tout varié fors .iii. De ces .iii. n'estoit[a] li uns bien tachiés ne bien sans tache, et li autre erent si blanc et si bel qu'il ne pooient estre plus bel. Cil .iii. torel ierent loié par les cols de jous[b] fors et tenans. Li torel disoient : « Fuions de ci, querre meillour pasture que ceste n'est. » Li torel s'en partoient a tant et s'en aloient par mi la lande, non mie par mi le pré, et demouroient trop lonc tans ; et quant il revenoient, si en failloient li pluisour ; et cil qui revenoient erent si maigre et si las que apaines se pooient il tenir en estant. De ces .iii. sans tache revenoit li un, et li autre doi

retrouvé le râtelier, une dispute éclatait entre eux, de sorte que la nourriture venait à leur faire défaut, et qu'il leur fallait se disperser.

204. Voilà ce qu'il arriva à monseigneur Gauvain. La vision que reçut Hector fut très différente. Il lui semblait en effet que Lancelot et lui descendaient d'un trône pour monter sur deux puissants chevaux, et qu'ils disaient : « Allons chercher ce qui se dérobera toujours. » Et de partir sur-le-champ, pour voyager de longues journées, jusqu'au moment où Lancelot tombait de son cheval, abattu par un vieil homme qui le déshabillait entièrement, pour lui passer ensuite un vêtement plein de petit houx et lui faire enfourcher un âne. Une fois sur sa monture, il cheminait longtemps, pour parvenir enfin à une source, la plus belle qu'il eût jamais vue. Il mettait pied à terre pour se désaltérer, la source se dissimulait, invisible à ses yeux. Constatant qu'il n'en pourrait rien obtenir, il retournait à son point de départ. Mais Hector, qui demeurait pourtant à la même place, se perdait çà et là pour arriver finalement à la demeure d'un homme important, qui donnait une grande fête pour des noces. Il criait à la porte : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Le seigneur s'avançait pour lui dire :

205. « Seigneur chevalier, cherchez ailleurs l'hospitalité : ici n'entre personne aussi haut perché que vous. » Hector repartait

---

remanoient. Et quant il estoient venu al rasteillier, si montoit entraus uns estris, que lor viande lor failloit, et les covenoit departir les uns cha et les autres la.

204. Ensi avint a mon signour Gavain. Mais a Hector avint une molt dessamblable a ceste avision. Car il li ert avis que entre lui et Lanselot descendoient d'une chaiere et montoient sor .II. grans chevaus et disoient : « Alons querre ce que nous ne troverons ja. » Maintenant se departoient, et errerent mainte journee, et tant que Lanselos cheoit de son cheval : si l'en abatoit uns vils hom qui tout le despoulloit. Et quant il l'avoit despoullié, il le revestoit d'une robe qui toute ert plaine de frangons, si le montoit sor un asne. Et quant il estoit montés, si chevauchoit lonc tans, et tant qu'il venoit a une fontaine, la plus bele qu'il onques veïst. Et quant il ert descendus por boire, si reponnoit la fontaine, si qu'il n'en veoit point. Et quant il veoit qu'il n'en porroit point avoir, si s'en retornoit la dont il ert venus. Et Hectors, qui nule fois ne se remuoit, aloit [*426a*] tant forvoiant cha et la qu'il venoit a la maison d'un riche home qui tenoit noces et feste grant. Il huchoit a l'huis et disoit : « Ouvrés ! Ovrés ! » Et li sires venoit avant et dist :

205. « Sire chevaliers, autre ostel querés que cestui : car chaiens n'i entre nus qui si haut soit montés conme vous estes. » Et il s'enpartoit

alors, au comble de la consternation, pour regagner le trône qu'il avait laissé dans son pays. Ce songe mit Hector dans un tel état de malaise que le chagrin le réveilla ; il se tournait et se retournait, incapable de retrouver le sommeil. Quant à monseigneur Gauvain, il ne dormait pas et s'était réveillé à cause de son rêve ; lorsqu'il entendit Hector s'agiter ainsi, il lui demanda : « Seigneur, dormez-vous ? — Seigneur, répondit Hector, pas le moins du monde ; il y a un moment, j'ai été réveillé par une aventure extraordinaire que j'ai vue dans mon sommeil. — Sur ma foi, reprit monseigneur Gauvain, il en est de même pour moi. J'ai vu une aventure prodigieuse, et je m'en suis réveillé. Je puis vous assurer que je ne serai pas tranquille avant de savoir ce qu'il en est de Lancelot mon frère[1]. » Ils n'avaient pas achevé qu'ils virent apparaître par la porte de la chapelle une main et un avant-bras, tout rouges. Cette main, d'où pendait un mors assez ordinaire, était refermée sur un gros cierge à la flamme très claire ; elle passa devant eux, entra dans le chœur et se volatilisa sans qu'ils sachent ce qu'elle était devenue. Alors une voix venue d'en haut leur dit :

206. « Chevaliers sans véritable foi et de pauvre croyance, ces trois choses que vous venez de voir vous manquent, et voilà pourquoi vous ne pouvez accéder aux aventures du saint Graal. » Ces propos les laissent interdits. Il y eut un long silence que rompit monseigneur Gauvain pour deman-

---

maintenant tant dolans conme nus plus, et s'en repairoit a sa chaiere qu'il avoit laissié en son païs. De cest songe fu Hectors si a malaise qu'il s'en esveilloit del courous qu'il avoit, et se conmencha a tourner et a retourner conme chil qui ne pooit dormir. Et mé sire Gavains, qui ne se dormoit pas, ains se fu esveilliés pour son songe, quant il oï ensi tourner Hector, se li dist : « Sire, dormés vous ? — Sire, fait il, nenil ; ains m'a orendroit esveillié une aventure molt merveillouse que j'ai veü en mon dormant. — Par foi, fait mé sire Gavains, autel vous di je. J'ai veü une trop merveillouse aventure dont je m'en sui esveilliés. Si vous di que je ne serai jamais a aise devant que je en sace la verité de monsignour Lanselot mon frere[a]. » En ce qu'il parloient ensi, si voient issir par mi l'uis de la chapele une main qui apparoit jusques vers le coute, et estoit coverte de vermeil. A cele main si pendoit uns frain non mie molt riches, et tenoit en son poing un gros cierge qui molt ardoit cler ; et passa par devant aus et entra el chancel et s'esvanuï d'entraus en tel maniere qu'il ne sorent qu'ele estoit devenue. Maintenant descendi entraus une vois qui lor dist :

206. « Chevalier plain de male foi et de povre creance, ces .III. coses que vous avés veües orendroit vous faillent ; et pour ce ne poés vous avenir as aventures del Saint Graal. » Quant il oent ceste parole, si sont tout esbahi. Et quant il se sont grant piece teü, mé sire

der à Hector : « Avez-vous saisi le sens de ces paroles ? — Certes non, seigneur, et pourtant je les ai bien entendues. — Au nom de Dieu, reprit monseigneur Gauvain, nous avons vu cette nuit tant de choses, dans notre sommeil ou en état de veille, que le mieux pour résoudre notre problème est d'aller trouver quelque saint homme, quelque ermite qui nous révèle le sens de nos songes » — et la signification de la main et de la voix qui leur avait adressé ces propos. C'est ainsi que les deux compagnons restèrent toute la nuit dans la chapelle, incapables de retrouver un sommeil profond : chacun pensait à ce qu'il avait vu dans son sommeil et durant sa veille. Au lever du jour, ils allèrent s'occuper de leurs chevaux qu'ils avaient laissés paître, et, à force de les chercher, les trouvèrent ; ils les sellèrent, les bridèrent et prirent leurs armes ; une fois équipés, ils se mirent en selle et quittèrent la montagne. Dans la vallée qu'ils avaient rejointe, ils rencontrèrent un jeune homme qui, sans compagnie, chevauchait un roncin[1]. Ils le saluèrent, et celui-ci leur rendit leur salut.

207. « Cher ami, demande monseigneur Gauvain, pourrais-tu nous indiquer un ermitage ou une maison religieuse ? — Seigneur, oui », répond le jeune homme. Se dirigeant alors vers un étroit sentier à droite, il leur dit : « Ce sentier vous mènera directement au saint ermitage, sur une petite montagne. Mais sa pente est si raide qu'elle est inaccessible aux chevaux ; il vous faut donc laisser vos montures pour aller à pied.

Gavains parla premiers et dist a Hector : « Avés vous entendue ceste parole ? — Certes, sire, nenil, et si l'ai je bien oïe. — En non Dieu, fait mé sire Gavains, nous avons anuit tant veü en dormant et en vellant que li miels a nostre afaire mener a fin si est que nous aillons querre aucun prodome, aucun hermite qui nous die la senefiance de nos songes » — et la senefiance de la main et de la vois qui lor avoit dites ces paroles. Ensi furent toute la nuit li doi compaingnon en la chapele, ne onques [*b*] puis qu'il se furent esveillié ne porent dormir durement, ains pensoit chascuns a ce qu'il avoit veü en dormant et en vellant. Quant li jours fu venus, il alerent veoir a lor chevaus la ou il estoient, et les quisent tant qu'il les troverent ; il lor misent les seles et les frains et prisent lor armes ; si s'armerent puis monterent et s'enpartirent de la montaingne. Et quant il furent venu en la valee, si encontrerent un vallet qui chevauchoit un roncin et estoit sans compaingnie. Il le saluerent, et cil lor rent lor salu.

207. « Biaus amis, fait mé sire Gavains, nous savroies tu enseignier hermitage ne religion ? — Sire, fait li vallés, oïl. » Lors tourne un petit sentier a destre et lors lor dist : « Cis sentiers vous menra droit al halt hermitage qui est en une petite montaigne. Mais ele est si roiste que chevaus n'i puet aler. Et pour ce vous covient il descendre et aler a pié.

Quand vous y serez parvenus, vous trouverez un ermite, vertueux et menant une vie sainte, plus que quiconque, jusqu'à plus ample informé, dans ce pays. — Nous te recommandons à Dieu, cher ami, dit monseigneur Gauvain, tu nous as rendu un fier service en nous parlant ainsi. » Le jeune homme s'en va d'un côté, eux de l'autre. Ils ont un peu avancé dans la vallée lorsqu'ils tombent sur un chevalier armé de pied en cap qui leur crie : « Joute ! » du plus loin qu'il les voit. « Au nom de Dieu, dit monseigneur Gauvain, depuis que j'ai quitté Camaalot, je n'ai trouvé personne pour me demander la joute ; celui-ci l'exige, il l'aura ! — Seigneur, propose Hector, laissez-moi m'engager, je vous prie. — Je refuse, réplique Gauvain ; mais s'il me désarçonne, je ne serai pas mécontent que vous m'apportiez votre aide. » La lance calée, l'écu au bras, il s'élance alors vers le chevalier. Celui-ci vient sur lui à l'allure la plus vive qu'il peut tirer de sa monture. Sous l'ampleur du choc, les écus sont percés, les hauberts démaillés ; ils se blessent l'un l'autre très rudement, avec une gravité inégale. Monseigneur Gauvain fut atteint au côté gauche, mais superficiellement. Le chevalier, lui, fut frappé si mortellement que la lance le transperça de part en part. Tous deux volent des arçons, et dans le vol plané leurs lances se brisent : le chevalier, cloué au sol, se sent si atteint qu'il est incapable de se relever.

208. À peine à terre, monseigneur Gauvain s'est remis sur

Quant vous serés la venu, si troverés un hermite, le plus prodome et de meillour vie que nul que on sace en cest païs. — Ore te conmandons a Dieu, fait mé sire Gavains, biaus amis, car molt nos as servis a gré de ces paroles que tu nous as dites. » Et li vallés s'en vait d'une part et cil d'autre. Et quant il ont un poi alé en la valee, si encontrent un chevalier armé de toutes armes qui lor crie : « Jouste ! » de si loing com il les voit. « En non Dieu, fait mé sire Gavains, puis que je m'en parti de Kamaalot, ne trovai je qui jouste me demandast ; et puis que cis le demande, il l'avra. — Sire, fait Hector, laissiés moi aler, s'il vous plaist. — Non ferai, fait il ; ne mais s'il m'abat, il ne m'en pesera pas se vous me venés aïdier. » Lors met la lance sor feutre et embrace l'escu, et laisse courre au chevalier. Et cil li vient tant conme il puet del cheval traire. Si s'entrefierent si tres grant cops que li escu percent et li hauberc rompent ; si s'entreblecent molt durement li uns plus que[a] li autres. Mais mé sire Gavains fu navrés el costé senestre ; mais ce ne fu pas granment. Mais li chevaliers fu ferus si mortelment que li glaives em parut d'autre part. Il volent andoi des arçons et au parcheoir brisent li glaive, si que li chevaliers remaint tous enferés et se sent si blechié qu'il n'a pooir de relever soi.

208. Quant mé sire Gavains se sent a terre, si se drece tost et isne-

pied en un clin d'œil et, empoignant l'épée, amenant l'écu devant sa poitrine, veut se montrer, selon toute apparence, de la dernière bravoure, en homme qui n'en manquait pas. Mais, voyant le chevalier inerte, il le croit bien blessé à mort. Il lui dit alors : « Seigneur chevalier, il vous faut combattre, ou je vous achèverai. — Ah, seigneur, répond l'autre, mort, je le suis, c'est la vérité. Voilà pourquoi je vous prie d'exaucer ma requête. » Gauvain répond qu'il le fera de tout cœur s'il le peut en quelque façon. « Seigneur, dit le chevalier, je vous prie de me transporter dans une abbaye près d'ici et de me faire donner les sacrements comme il se doit pour un chevalier. — Seigneur, répond monseigneur Gauvain, je ne connais pas à proximité de maison religieuse. — Ah, seigneur, reprend le chevalier, hissez-moi sur votre cheval et je vous mènerai à une abbaye qui se trouve assez près d'ici. »

209. Monseigneur Gauvain le place alors sur le cheval devant lui, tandis qu'il donne à Hector son propre écu à porter, et l'entoure de ses bras pour éviter qu'il ne tombe. Le chevalier, lui, conduit le cheval directement à l'abbaye qui se trouvait non loin, dans une vallée. Arrivés au portail, ils frappèrent ; ceux qui vivaient là finirent par les entendre et leur ouvrir ; heureux de les recevoir, ils descendirent de cheval le blessé pour l'étendre le plus doucement possible. Sitôt couché, le chevalier demanda son Sauveur,

---

lement, et met la main a l'espee, et met l'escu devant son pis, et fait moustrer par samblant le greignour prouesce qu'il oncques pot[a], conme cil qui assés en avoit [*c*] en soi. Mais quant il voit que li chevaliers ne se remue, si quide bien qu'il soit navrés a mort. Lors li dist : « Sire chevaliers, a combatre vous covient, ou je vous ocirrai. — Ha ! sire, fait cil, je suis ocis, vraiement le saciés. Et pour ce vous proi je que vous faciés ce que je vous requerrai. » Et il dist qu'il le fera volentiers s'il le puet faire en nule maniere. « Sire, fait cil, je vous proi que vous me portés a une abeïe prés de ci et me faites ma droiture faire tele com on doit faire a chevalier. — Sire, fait mé sire Gavains, je ne sai ci prés nule religion. — Ha ! sire, fait il, metés moi sor vostre cheval et je vous menrai a une abeïe que je sai, qui n'est mie granment loing. »

209. Lors le met mé sire Gavains sor le cheval devant soi, et baille a Hector son escu a porter, et l'enbrace par mi les flans pour ce qu'il ne chaïst, et li chevaliers conduist le cheval droit a l'abeïe qui illoc estoit prés en une valee. Quant il vinrent a la porte, si hurterent tant que cil de laiens les oïrent et qu'il lor vinrent la porte desfermer, et les rechurent liement, et descendirent le chevalier navré et le couchierent au plus soef qu'il porent. Et si tost com il fu cochiés, si demanda son Salveour,

qu'on lui apporta. Le voyant venir, il fond en larmes, les mains tendues vers lui, et se confesse, en présence des moines assemblés, de tous les péchés dont il se sent coupable envers Notre-Seigneur, implorant sa grâce tout en pleurs. Quand il en a fini, pensant n'avoir rien oublié, le prêtre lui donne son Sauveur ; il communie très pieusement. Il a reçu le corpus Domini lorsqu'il prie monseigneur Gauvain de lui retirer la lance du corps. Celui-ci demande au chevalier qui il est, et de quel pays. « Seigneur, je suis de la maison du roi Arthur, et compagnon de la Table ronde ; je m'appelle Yvain le Bâtard et suis le fils du roi Urien[1]. Je m'étais engagé dans la quête du saint Graal avec mes compagnons. Mais voici qu'à présent, par la volonté de Notre-Seigneur ou à cause de mes péchés, vous m'avez tué : je vous pardonne de bon cœur, et que Dieu fasse de même, au nom de son insigne bienveillance. » À cette révélation, monseigneur Gauvain s'exclama, la mort dans l'âme : « Ah, mon Dieu ! C'est une catastrophe ! Ah, Yvain, quelle n'est pas ma peine pour vous ! — Seigneur, demande alors Yvain, qui êtes-vous ? — Je suis Gauvain, le neveu du roi Arthur. — Alors mourir tué ne m'importe pas, si c'est de la main d'un homme aussi éminent que vous. Pour Dieu, quand vous regagnerez la cour, saluez de ma part tous nos compagnons que vous trouverez en vie — je n'ignore pas qu'il en mourra

---

et on li aporte. Et quant il le voit venir, si conmence a plourer trop durement et tent ses mains en contre, et se fait confés, oiant tous ciaus de la place, de tous les pechiés dont il se sent coupable vers Nostre Signour, et li crie merci tenrement plourant. Et quant il ot ce dit dont il se sent ramenbrant, li prestres li done son Salveour, et il le rechoit o grant devocion. Quant il ot usé[a] corpus Domini, il a dit a monsignor Gavain qu'il li traie le glaive del cors. Et il li demande qui il est, et de quel païs. « Sire, fait il, je sui de la maison le roi Artu, et compains de la Table Reonde ; et ai a non Yvains li Aoltres ; et sui fils au roi Urien. Si estoie meüs en la queste del Saint Graal o mes autres compaingnons. Mais ensi est ore avenu par la volenté de Nostre Signour ou par mon pechié que vous m'avés ocis : si le vous pardoins debonairement, et Diex le vous pardoinst ausi par sa grant debonaireté. » Quant mé sire Gavains ot cele parole, si dist molt dolans et molt courecиés : « Ha ! Dix, tant a ci grant mesaventure. Ha ! Yvain, tant me poise il de vous ! — Sire, fait il, qui estes vous ? — Je sui, fait il, Gavains, li niés le roi Artu. — Dont ne me chaut il, fait cil, se je sui ocis par la main de [*d*] si prodome conme vous estes. Pour Dieu, quant vous venrés a court, salués moi tous nos compaingnons que vous trouverés vis — car je sai bien qu'il en morra en ceste queste — et lor dites que par la fraternité qui a esté

dans cette quête — et dites-leur qu'en vertu de la fraternité qui aura régné entre nous ils se souviennent de moi dans leurs prières, et supplient Notre-Seigneur pour le pardon de mon âme. »

210. Monseigneur Gauvain et Hector sont alors gagnés par les larmes. Monseigneur Gauvain retira le fer de la lance, et ce fut si douloureux pour le blessé qu'il lui fit partir l'âme du corps : Yvain mourut dans les bras d'Hector qui en fut très triste, pour lui avoir vu accomplir plus d'un bel exploit. Ils le firent ensevelir magnifiquement, dans un drap de soie que les frères leur apportèrent dès qu'ils apprirent qu'il était fils de roi ; les moines célébrèrent pour lui l'office qui convient aux funérailles, l'enterrèrent devant le maître-autel et le recouvrirent d'une belle tombe où ils firent graver son nom et le nom de son meurtrier. Monseigneur Gauvain et Hector quittent alors l'abbaye, consternés du malheur qui vient de leur arriver. Ils chevauchent jusqu'à l'ermitage élevé. Arrivés là, ils attachent leurs chevaux à deux chênes. Ils empruntent alors un étroit sentier qui montait au tertre, et le trouvent si abrupt et pénible qu'ils sont exténués avant de parvenir au sommet. Ils voient l'ermitage où demeurait le saint homme, nommé Nascien[1] : il s'agissait d'un pauvre bâtiment et d'une petite chapelle. Prenant cette direction, ils aperçoivent dans un potager un homme d'un grand âge qui ramassait des orties pour son repas — il n'avait pas touché à

---

entre moi et aus, qu'il lor soviengne de moi en lor proieres et en lor orisons, et proient a Nostre Signour qu'il ait merci de l'ame de moi. »

210. Lors conmencent a plourer entre monsignour Gavain et Hector. Et mé sire Gavains met la main al fer del glaive si angoissousement qu'il li fist partir l'ame del cors, si qu'il morut entre les bras Hector qui mout dolans en fu[a], car mainte bele proece li avoit veü faire. Il le firent ensevelir bel et richement en un drap de soie que li frere de laiens lor aporterent si tost com il sorent qu'il estoit fix de roi ; et li firent tel service conme on doit faire d'ome mort, et l'enfoïrent devant le maistre autel de laiens et misent une bele tombe sor lui ; et i fisent son non escrire et le non de celui qui l'ocist. Lors se partent de laiens entre monsignour Gavain et Hector, dolant et courecié de ceste mesaventure qui lor ert[b] avenue. Si chevauchierent tant qu'il vinrent al halt hermitage. Quant il vinrent la, si atachierent lor chevaus a .II. chaisnes. Lors se metent en un estroit sentier qui aloit amont el tertre, et le troverent si roiste et si anious a monter qu'il sont tout las et traveillié ains qu'il viengnent amont. Si voient l'ermitage ou li prodom manoit, qui avoit a non Nasciens : et c'ert une povre maisons et une petite chapele. Il vont cele part, et voient en un courtil un home viel et ancien qui cuelloit orties a son mengier, conme cil qui

une autre nourriture depuis un temps reculé. Le vieillard au vu de leurs armes pense aussitôt à des chevaliers errants, engagés dans la quête du saint Graal dont il était informé depuis longtemps. Il se redresse et les salue; ceux-ci s'inclinent avec respect et lui rendent son salut.

211. « Chers seigneurs, quel bon vent vous amène ? — Seigneur, dit monseigneur Gauvain, c'est l'ardent désir que nous avons de vous parler; c'est aussi pour avoir votre avis sur ce qui nous laisse désemparés, et pour être fixés sur ce qui nous rend perplexes. » L'ermite, entendant monseigneur Gauvain tenir de tels propos, le pense très instruit des choses de ce monde, et lui dit : « Seigneur, rien de ce que je sais ou que je peux savoir ne vous fera défaut. » Les conduisant alors à la chapelle, il leur demande qui ils sont; ils se nomment et se présentent si bien à lui qu'il est amplement renseigné sur chacun. Il s'enquiert alors du motif de leur désarroi, et il les aidera de son mieux. « Seigneur, lui répond immédiatement monseigneur Gauvain, hier, mon compagnon ici présent et moi-même, nous avons chevauché toute la journée dans une forêt sans rencontrer âme qui vive, pour trouver enfin sur une montagne une chapelle; nous avons mis pied à terre, aimant mieux coucher à l'abri que dehors. Une fois allégés de nos armes, nous sommes entrés dans la chapelle où nous nous sommes endormis chacun dans son coin. Une fois endormi, j'ai reçu une vision extra-

---

d'autre viande n'avoit gousté lonc tans avoit passé. Et tantost com il les voit armés, si pense bien que ce soit des chevaliers errans qui soient entré en la queste del Saint Graal dont il savoit noveles piecha. Il se drece et les salue, et cil s'umelient vers lui et li rendent son salu.

211. « Biaus signour, quele aventure vous a ci amenés ? — Sire, fait mé sires Gavains, li grans desiriers que nous avons de parler a vous, et pour estre conseillié de ce dont nous sommes desconseillié, et pour estre certain de ce dont nous sommes en errour. » Quant il ot ensi parler monsignour Gavain, si se pense qu'il soit molt sages de terrienes choses, se li dist : « Sire, chose que je sace, ne puisse savoir, ne vous faudra ja. » Lors les main[e]ne a la chapele et lor demande qui il sont, et il se noment et se font connoistre a lui tant qu'il set bien de chascun qui il est. Lors lor requiert qu'il li dient ce de coi il sont si desconseillié, et il les conseillera a son pooir. Et mé sire Gavains li dist maintenant : « Sire, fait mé sire Gavains, il avint ier a moi et a cest mien compaingnon qui ci est que nous chevauchasmes parmi une forest toute jour sans encontrer home ne feme, et tant que nous trovasmes en une montaingne une chapele; si descendismes illoc, car miex voliens nous dedens jesir que defors. Et quant nous fumes alegié de nos armes, nous entrasmes dedens et nous dor-

ordinaire », qu'il lui raconte alors, après quoi Hector rapporte la sienne.

212. Il lui parle ensuite de la main qu'ils avaient vue et de la voix qu'ils avaient entendue, tandis qu'ils étaient éveillés. Leur récit terminé, ils prient l'ermite de leur en donner la signification : cette péripétie survenue dans leur sommeil ne peut qu'être porteuse de sens. Le saint homme, une fois au courant du motif de leur inquiétude et de la raison de leur visite, fit cette réponse à monseigneur Gauvain : « Donc, cher seigneur, dans le pré que vous avez vu il y avait un râtelier : par ce râtelier nous devons entendre la Table ronde ; en effet, de même que le râtelier comporte une structure de barreaux pour ménager les espaces, de même la Table ronde est entourée de colonnes pour séparer les sièges. Le pré signifie l'humilité et la patience qui tous les jours requièrent de la vigueur et se fortifient. Et parce qu'humilité non plus que patience ne peuvent être réduites à néant, c'est sur elles que la Table ronde repose, afin que tous les compagnons puisent dans la douce fraternité qui les unit une force à hauteur de son invincibilité. Voilà pourquoi l'on dit qu'elle fut fondée sur l'humilité et la patience.

213. « Au râtelier mangeaient cent cinquante taureaux. Ils mangeaient, mais non dans le pré : s'ils y avaient été, leur cœur n'aurait pas déserté l'humilité ni la patience. Ces taureaux étaient fiers et tout abattus, excepté trois.

---

mismes li uns cha et li autres la. Quant je me fui endormis, si m'avint une avision merveillouse » et lors li conte quele ; et quant il li a conté, Hectors li conte la soie.

212. Aprés li conte de la main qu'il orent veü en veillant, et de la parole qu'il orent oïe. Et quant il li orent tout conté, se li proient qu'il lor die la senefiance, car sans grant senefiance ne lor est ce mie avenu en dormant. Quant[a] li prodom a tout oï ce dont il erent a malaise, et pour coi il estoient venu a lui, il respondi a monsignour Gavain : « Ore, biaus sire, fait li prodom, el pré que vous veïstes avoit un rasteillier : par le rastelier devons nous entendre la Table Reonde ; car ausi conme el rastelier a verges devisees pour faire les espasses, ausi a il a la Table Reonde coulombes qui devisent les uns sieges des autres. Par le pré devons nous entendre humilité et pacience qui tous jours est vive et enforce. Et pour ce que humilités ne puet estre vaincue, ne pascience, i fu la Table Reonde fondee, que nul chevalier n'i peüssent estre si fort par la douçour de la fraternité qui est entraus, qu'ele ne puet estre vaincue. Et pour ce dist on qu'ele fu fondee en humilité et em pacience.

213. « Al rastelier mengoient .c. et .l. torel. Il mengoient et si n'estoient pas el pré. Car s'il i fuissent, lor cuer mansissent en humilité et en pacience. Li torel estoient orgueillous et tout vain ne mais .iii.

Par les taureaux, tu dois comprendre les compagnons de la Table ronde[1], que la luxure et l'orgueil ont fait tomber en état de péché mortel si lourdement que leur péché, loin de pouvoir se dissimuler au tréfonds d'eux-mêmes, transparaît au-dehors, de sorte qu'ils en sont abattus, maculés, souillés et déficients comme l'étaient les taureaux. Parmi ceux-là, trois n'étaient pas tachés : ce qui veut dire qu'ils étaient sans péché. Deux étaient d'une belle blancheur, et le troisième portait une trace de tache : les deux qui étaient d'un blanc lumineux symbolisent Galaad et Perceval, qui sont plus beaux et plus blancs que personne ; beaux, ils le sont vraiment, car ils sont des modèles de vertu, et ils sont blancs sans souillure et sans tache, alors que de nos jours on trouverait difficilement quelqu'un de comparable. Le troisième, portant une trace de tache, c'est Bohort qui jadis fit du tort à sa virginité[2] : mais il s'est ensuite racheté par sa chasteté, et si bien, que cette faute lui est entièrement pardonnée.

214. « Ces trois taureaux étaient attachés par le cou : ce sont les trois chevaliers en qui la noblesse est exaltée au point qu'ils sont incapables de lever la tête, ce qui signifie que l'orgueil ne peut les atteindre. Les taureaux disaient : "Allons chercher une meilleure pâture." Les chevaliers de la Table ronde ont promis, le jour de la Pentecôte : "Partons pour la quête du saint Graal : c'est là qu'est la bonne pâture ;

Par les toriaus dois tu entendre les compaingnons de la Table Reonde qui par lor luxure et par lor orguel sont cheü en pechié mortel si durement que lor pechiés ne puet estre atapis dedens aus, ains l'estuet paroir par defors si qu'il en sont vain et tachié et ort et malvais ausi conme li torel estoient. Des toriaus i a[/]voit .III. qui n'estoient mie tachié : c'est a dire qu'il estoient sans pechié. Li doi estoient blanc et bel, et li tiers avoit un signe de tache : li doi qui estoient blanc et bel senefient Galaad et Perceval qui sont plus blanc et[a] plus bel que nul autre ; bel sont il voirement, car il sont parfait de toutes vertus, et sont blanc sans ordure et sans tache, que on troveroit ore a paines qui fust sans ordure et sans tache, qu'i n'en eüst aucune. Li tiers ou il avoit signe de tache, c'est Boors qui jadis meffist en sa virginité : mais il l'a puis si amendé en sa chasteé, si bien, que tous li est pardonés icis mesfais.

214. « Li .III. estoient loié par les cols : ce sont li .III. chevalier en qui signourités est essaucie si durement qu'il n'ont pooir des chiés lever, c'est a dire que orguels ne puet entraus entrer. Li torel disoient : "Alons querre meillour pasture que ceste n'est." Li chevalier de la Table Roonde disent le jour de Pentecouste : "Alons en la queste del Saint Graal : la est la bone pasture ; laissons ceste ; alonz la, si serons

laissons celle-ci ; allons là-bas, nous y serons rassasiés de l'honneur de ce monde et de la nourriture céleste que le Saint-Esprit envoie à ceux qui siègent à la Table du saint Graal." Ils quittèrent la cour et prirent par la lande, et non par le pré. À leur départ de la cour, ils ne se confessèrent pas, comme il est d'usage lorsqu'on se consacre au service de Notre-Seigneur. Au lieu de se ranger à l'humilité et à la patience, symbolisées par le pré, ils allèrent par la lande et par les friches où ne poussent ni fleurs ni fruits : je veux parler de l'enfer — c'est le chemin sur lequel s'abîment toutes choses qu'on ne peut interdire. Au retour, il en manquait la plupart : ce qui signifie que tous ne reviendront pas, et que certains manqueront à l'appel et mourront dans cette quête ; ceux qui rentreront seront si maigres et si fatigués qu'ils pourront difficilement tenir debout ; autant dire que ceux qui reviendront auront si bien perdu tout discernement à cause de leurs péchés qu'ils en arriveront à s'entre-tuer et qu'ils n'auront rien qui les soutienne, c'est-à-dire qu'ils seront dépourvus de toute vertu propre à maintenir un homme debout en le préservant de tomber en enfer ; et ils regorgeront de toutes souillures et de tous péchés mortels.

215. « Des trois sans tache, un seul reviendra : ce qui veut dire que, des trois bons chevaliers, l'un reviendra à la cour non pour la nourriture du râtelier, mais pour annoncer la bonne pâture qu'auront perdue ceux qui sont en péché mortel[1].

---

repeü de l'honor del monde et de la viande celestiel que li Sains Esperis envoie a ciaus qui seent a la Table del Saint Graal." Il s'enpartirent de court et alerent par la lande, non mie par le pré. Quant il s'enpartirent de court, il n'alerent pas a confession, conme cil doivent faire qui se metent el service Nostre Signour. Il ne se misent pas en humilité ne en pacience, qui est senefie par le pré, ains alerent par la lande et par la gastine ou il ne croist ne flours ne fruis : c'est en ynfer, c'est la voie ou toutes choses sont gastees qui ne sont veables. Quant il revenoient, si en failloient li pluisour : c'est a dire qu'il ne revenront mie tout, ains i porra bien faillir une partie qui morront en ceste queste, et cil qui repaierront seront si maigre et si las que a paines se porront il tenir en estant ; c'est a dire que cil qui revenront seront si essorbé de pechiés que li un averont ocis les autres, qu'il n'avront menbre qui soustenir les puisse, c'est a dire qu'il n'avront nule vertu en aus qui home tiengne en estant qu'il ne chiece en ynfer ; et seront plain de toutes ordures et de tous pechiés mortels.

215. « Des .III. sans tache revenra li uns, et li autre doi remanront : c'est a dire que des .III. bons chevaliers revenra li uns a court non mie por la viande del rastelier, mais pour anonchier la bone pasture que cil avront perdue qui sont em pechié [*427a*] mortel.

Les deux autres ne reviendront pas, car ils trouveront si suave la nourriture du saint Graal qu'ils ne voudront en aucune manière s'en éloigner après l'avoir savourée[2]. La dernière allégorie de votre songe, je ne vous en parlerai pas, car il ne peut rien vous en advenir de bon. Et l'on pourrait à tort l'empêcher[3].

216. — Seigneur, admit monseigneur Gauvain, je m'en contenterai, puisque vous le souhaitez : et je m'y plierai volontiers puisque me voilà fixé à présent sur le point qui me laissait dans l'incertitude, car je vois très clairement ce que mon songe a de vrai. » S'adressant alors à Hector, le saint homme lui dit : « Hector, il vous sembla que Lancelot et vous-même descendiez d'un trône. Le trône signifie l'autorité ou le pouvoir. Ce trône dont vous êtes descendus représente les grands honneurs et le haut respect dont vous jouissiez à la Table ronde : ce que vous avez laissé lorsque vous avez quitté la Table ronde et la cour du roi Arthur. Tous deux vous avez monté deux grands chevaux : en somme dans l'orgueil et l'arrogance, les deux chevaux de l'ennemi. Ensuite vous disiez : “Allons chercher ce qui se dérobera toujours” : c'est le saint Graal, les biens secrets de Notre-Seigneur, qui ne vous seront jamais montrés, car vous n'êtes pas dignes de les voir. Après votre séparation, Lancelot chevaucha jusqu'au moment où il tomba de sa monture : cela signifie qu'il renonça à l'orgueil, et adopta, à ce qu'il

---

Li autre doi ne revenront mie, car il troveront tant de douçour en la viande del Saint Graal que en nule maniere ne s'enpartiroient quant il l'avront asavouree. Le daerraine parole de vostre songe ne vous dirai je mie, car ce seroit une chose dont ja prous ne vous avenroit. Et si le porroit on malvaisement destourner.

216. — Sire, fait mé sire Gavains, et je m'en soufferai, puis qu'il vous plaist : et je le doi bien faire, car je sui certefiés de celui dont je me doutoie, car je voi ci tout apertement la verité de mon songe. » Lors parole li prodom a Hector et li dist : « Hector, il vous fu avis que entre vous et Lanselot descendiés d'une chaiere. La chaiere senefie maistrie ou seignerie. La chaiere dont vous descendistes senefie les grans honours et la grant reverence que on vous faisoit a la Table Reonde : ce que vous laissastes quant vous departistes de la Table Reonde et de la court le roi Artu. Vous montastes entre vous .II. sor .II. grans chevaus : c'est en orguel et en beubant, ce sont li doi cheval a l'anemi. Et puis si disiés : “Alons querre ce que nous ne troverons ja” ; c'est li Sains Graaus, les secrees choses Nostre Signour, qui ja ne vous seront montrees, car vous n'estes pas dingnes del veoir. Quant vous feüstes partis li uns de l'autre, Lanselos chevaucha tant qu'il chaï de son cheval : c'est a dire qu'il laissa orguel, c'est a

faut comprendre, l'humilité. Et l'écu qui le retira de l'orgueil, celui-là même qui détruisit l'orgueil du ciel, c'était Jésus-Christ, qui humilia Lancelot et le contraignit à se dépouiller des péchés : de sorte qu'il se vit dénué des bonnes vertus que le chrétien doit avoir, demanda pardon, et aussitôt Notre-Seigneur le revêtit, sais-tu de quoi ? de patience et d'humilité : ce fut le vêtement qu'il lui donna, tout doublé de petit houx. Puis il le fit monter sur un âne — c'est l'animal d'humilité — tandis que le vêtement qu'enfila Lancelot, c'est la haire, rêche comme du fragon. L'âne est l'animal d'humilité, comme je viens de le dire, ce qui relève de l'évidence, car Notre-Seigneur l'eut pour monture lorsqu'il vint dans la cité de Jérusalem, lui, le Roi des rois. Tandis qu'il avait toutes richesses en son pouvoir, il ne voulut pas y venir monté sur un destrier ni sur un palefroi, mais au contraire sur la plus grossière bête du monde, la plus rustique, l'âne. Ce qu'il a fait pour que les pauvres et les riches en tirent la leçon[1].

217. « C'est cette bête-là que vous avez vue dans votre sommeil pour monture à Lancelot. Il avait chevauché un long moment lorsqu'il arrivait à la plus belle source qu'il eût jamais vue, et mettait pied à terre pour boire. Mais sitôt qu'il s'était baissé, la source se dissimulait. Vérifiant qu'il en serait frustré, il faisait alors demi-tour vers son trône qu'il avait quitté. La source est ainsi faite qu'elle ne peut se tarir,

---

entendre qu'il prist humilité. Et l'escu qui l'osta d'orgueil, cil qui abati l'orguel del chiel, ce fu Jhesu Cris, qui humelia Lanselot, et l'en mena a ce qu'il se despoulla des pechiés : qu'il se vit nu des bones vertus que crestiiens doit avoir, et cria merci, et maintenant le revesti Nostre Sires, et sés tu de coi ? de pacience et d'umilité : ce fu la robe qu'il li dona, qui estoit plaine de frangons. Puis le monta sor un asne, c'est la beste d'umilité et la robe qu'il vesti, c'est la haire qui est aspre come frangons. Li asne si est beste d'umilité[a], si conme j'ai devant dit, et bien fu apparans chose, car Nostre Sires le chevalcha quant il vint en la cité de Jherusalem, qui estoit Rois des rois. Il avoit toutes richoises en sa baillie, ne n'i volt pas venir sor destrier ne sor palefroi, ains vint sor la plus rude beste del monde et sor la plus vilaine, c'est sor l'asne. Et le fist pour ce que li povre et li riche i preïssent essample.

217. « Sor icele beste veïstes vous Lanselot chevauchier en vostre dormant. Et quant il avoit une piece chevauchié, si venoit a la fontaine la plus [*b*] bele qu'il onques veïst, et descendoit pour boire. Et quant il s'estoit abaissiés, la fontainne se reponnoit. Et quant il veoit qu'il n'en porroit point avoir[a], si s'en retournoit a sa chaiere dont il s'estoit partis. La fontaine si est de tele maniere que on ne le puet espuisier

quelque quantité qu'on aille y puiser : c'est le saint Graal, c'est la grâce du Saint-Esprit. La source est la douce pluie, la douce parole de l'Évangile où le cœur du pénitent sincère trouve la suavité même, car plus il la goûte, plus il en est désireux : c'est la grâce du saint Graal. Plus elle déverse en abondance, en effet, plus il en reste, et voilà pourquoi on doit l'appeler source.

218. « Arrivant à la source, il descendait de sa monture : en clair, lorsqu'il se présentera devant le saint Graal, il mettra pied à terre de sorte qu'il ne sentira pas son honneur flétri d'avoir jamais succombé au péché ; mais lorsqu'il se baissera, autant dire lorsqu'il s'agenouillera pour boire et pour être rassasié, comblé de sa grande grâce, la source, le saint Graal, se dissimulera. En effet il perdra l'usage de la vue devant le Vase sacré pour s'être souillé à considérer les choses qui n'étaient que souillures ; il perdra aussi l'usage de ses membres qui ont servi si longuement l'ennemi ; ce châtiment durera quatorze jours, à tel point qu'il restera sans s'alimenter, ni parler, ni faire le moindre mouvement, non sans conserver l'impression de vivre continuellement ce bonheur où il était lorsqu'il devint aveugle. Il racontera alors l'essentiel de ce qu'il aura vu. Aussitôt il quittera le pays pour s'en aller à Camaalot[1]. Et vous, qui chevauchiez toujours, sur la grande route, votre grand cheval, ce qui signifie

---

en nule maniere, ja tant n'en savra on oster : c'est li Sains Graaus, c'est la grasce del Saint Esperit. La fontaine est la douce pluie et la douce parole de l'Euvangille ou li cuers del vrai repentant trouve la grant douçour, car de tant com il plus le savoure, de tant en est il plus desirans : c'est la grasse del Saint Graal. Car de tant com ele est plus plentivouse, de tant en remaint il plus, et par ce doit ele estre fontaine apelee.

218. « Quant il venoit a la fontaine, il descendoit : c'est a dire quant il venra devant le Saint Graal, il descendra si qu'il ne se sentira pas ahoni de ce qu'il chaï onques em pechié ; et quant il s'abaissera, c'est a dire quant il s'ajenoullera pour boire et pour estre rasasiés de sa grant grasse et repeüs, lors se reponra la fontaine, c'est li Sains Graaus. Car il perdra la veüe des ex devant le Saint Vaissel pour ce qu'il se cunchia[a] au regarder les choses[b] qui estoient plaines d'ordures ; et perdra le pooir del cors pour ce qu'il servi si longement a l'anemi ; et dura cele vengance .XIIII. jours en tel point qu'il ne mengera ne ne parlera ne ne movera pié ne main qu'il ait, ains li sera tous jours avis qu'il sera adés en tel bon eürté qu'il estoit quant il perdi la veüe. Lors dira il grant partie de ce qu'il avra veü. Maintenant s'enpartira del païs et s'en ira a Kamaalot. Et vous, qui tous jours chevauchiés le grant chemin sor vostre grant cheval, c'est a dire que vous tous jours serés en pechié mortel et en orguel, et en envie

que vous demeurez en état de péché mortel, sacrifiant à l'orgueil, à la jalousie et à maint autre vice, à force de tours et détours vous parviendrez à la demeure du Riche Roi Pêcheur, où les justes et les vrais chevaliers donneront leur fête pour la grande découverte qu'ils auront faite. Arrivé là et prétendant entrer, vous entendrez le roi vous déclarer qu'il n'a que faire d'un homme aussi haut juché que vous, autant dire vautré dans le péché mortel et l'orgueil. Une fois que vous l'aurez compris, vous retournerez à Camaalot, sans avoir accompli grand-chose de profitable dans cette quête[2]. Je viens de vous expliquer l'essentiel de ce qui vous arrivera ; il n'en faut pas moins que vous soyez fixés quant à cette main que vous avez vue tous deux passer devant vous, portant un cierge et un mors, avant que la voix ne vous apprenne que ces trois choses vous manquaient.

219. « Par la main que tu as vue, tu dois entendre charité ; et par la soie rouge la sainte grâce du Saint-Esprit, dont charité est toujours embrasée. Posséder la charité, c'est être brûlant de l'amour de Notre-Seigneur du ciel, Jésus-Christ. Le mors doit représenter à tes yeux abstinence. Par le mors, en effet, chacun mène et conduit son cheval partout où il veut : il en va de même pour l'abstinence. Elle est en effet si bien ancrée dans le cœur du bon chrétien qu'il ne peut succomber au péché mortel, ni faire ses quatre volontés sinon pour le bien. Le cierge que la main tenait te donne à entendre la parole de l'Évangile,

---

et en mainte autre guise, trestournant tant cha et la que vous venrés a la maison le Riche Roi Pescheour, la ou li prodome et li vrai chevalier tenront lor feste de la haute troveüre qu'il avront trovee. Et quant vous venrés la et vous quiderois[c] ens entrer, li rois dira a vous qu'il n'a cure d'ome qui si haut soit montés conme vous estes : c'est a dire qu'il gise en pechié mortel et en orgueil. Et quant vous verrés ce, si retournerés a Kamaalot, si n'avrés gaires de prou fait en ceste queste. Si vous ai ore dit et devisé grant partie de ce qu'il vous avenra ; si covient que vous saciés apertement de la main que vous veïstes passer par devant vous, [*c*] qui portoit un cierge et un frain, puis vous dist la vois que ces .III. choses vous failloient.

219. « Par la main que tu veïs dois tu entendre charité ; et par le samit vermeil la sainte grasse del Saint Esperit, dont charités est embrasee tousjours. Et qui charité a en soi, il est chaus de l'amour Nostre Signour celestiel, c'est Jhesu Cris. Par le frain dois tu entendre abstinence. Car par le frain[a] chascuns maine et conduist son cheval par tout la ou il velt : tout ausi est il d'astinence. Car ele est si fermee el cuer del bon crestiien qu'il ne puet chieoir en pechié mortel, ne aler a sa volenté se ce n'est en bones oevres. Par le cierge qu'il portoit en sa main dois tu entendre la parole de l'Euvangille,

Jésus-Christ qui rend clarté et lumière à ceux qui, s'écartant du péché mortel, reprennent le chemin de Jésus-Christ. Lorsque par conséquent charité, majesté et abstinence se présentèrent devant toi dans la chapelle, autrement dit quand Notre-Seigneur vint chez lui, dans sa chapelle qu'il n'avait pas élevée pour que les pécheurs abjects, sales et souillés y entrassent, mais pour que la vérité y fût annoncée — lorsqu'il vous vit, il la déserta car, de votre péché, vous aviez sali l'endroit. En s'en allant, il dit : "Chevaliers de peu de foi et de pauvre croyance, ces trois choses vous manquent : charité, abstinence et vérité, voilà pourquoi vous ne pouvez accéder aux aventures du saint Graal."

220. « Je vous ai donc expliqué les messages du saint Graal, qui relevaient de vos songes, et la symbolique de la main. — Il est certain, répondit monseigneur Gauvain, que votre interprétation est excellente : le sens en est clair pour moi. Je vous prie maintenant de nous dire pourquoi nous ne trouvons pas autant d'aventures que par le passé. — Voici ce qu'il en est. Les aventures actuelles, celles qui se produisent maintenant, ne sont autres que les indices et les indications du saint Graal, et les signes du saint Graal n'apparaîtront jamais au pécheur ni à l'homme vautré dans le péché : vous ne les verrez donc jamais, car vous êtes des pécheurs trop infidèles. N'allez pas imaginer que ces aventures qui surviennent maintenant consistent à tuer des

---

c'est Jhesucris qui rent clarté et lumiere a ciaus qui se retraient de pechié mortel et revienent a la voie Jhesu Crist. Quant ce fu donques que charités et reverence et abstinence vinrent devant toi en la chapele, c'est a dire quant Nostre Sires vint en son ostel a sa chapele qu'il n'avoit pas edefiee a ce que li pecheour vil et ort et cunchié i entraissent, mais pour ce que verités i fust anonchie ; et quant il vous vit, si s'en ala, car vous aviés le lieu ordé de vostre pechié. Et quant il s'en ala, il dist : "Chevalier plain de povre foi et de povre creance, ces .III. choses vous faillent : charités, abstinence et verités, et pour ce ne poés avenir as aventures del Saint Graal."

220. « Or vous ai devisees les senefiances del Saint Graal qui apendoient a vos songes, et la senefiance de la main. — Certes, fait mé sire Gavains, voirement l'avés vous bien devisee, que je le voi apertement. Or vous proi que vous nous dites pour coi nous ne trovons tant d'aventures conme nous soliens. — Je vous dirai, fait li prodom, conment il est. Les aventures qui ore sont et qui ore avienent si sont les senefiances et les demoustrances del Saint Graal, ne li signe del Saint Graal n'aparront ja au pecheour ne a home envolepé de pechié : dont il ne vous aparont ja, car vous estes trop desleial pecheour. Si ne devés mie quidier que ces aventures qui avienent ore

hommes et à massacrer des chevaliers : au contraire, elles ont une portée spirituelle, meilleure et de qualité bien plus haute. — Seigneur, reprit monseigneur Gauvain, pour le motif que vous venez de nous révéler, puisque nous sommes en état de péché mortel, c'est en vain que nous poursuivrions cette quête, car nous y serions inefficaces. — C'est la vérité même, répond l'ermite. Beaucoup n'y gagneront que le déshonneur. — Seigneur, dit Hector, à vous en croire, nous retournerons à Camaalot. — Je vous le conseille, répond l'ermite, en insistant encore sur ceci : aussi longtemps que vous serez dans ce péché mortel, vous ne ferez rien pour votre honneur. » Sur ces mots de l'ermite, ils partent. Ils sont à quelque distance lorsque le saint homme rappelle monseigneur Gauvain, qui revient, pour s'entendre dire :

221. « Gauvain, Gauvain, voilà fort longtemps que tu es chevalier, et pendant tout ce temps tu n'as servi ton Créateur que bien peu. Tu es désormais un si vieil arbre que tu ne portes ni feuilles ni fruits. Fais donc en sorte, à présent, que Notre-Seigneur puisse avoir de toi la sève et l'écorce, après que l'ennemi a eu la fleur et le fruit. — Seigneur, réplique monseigneur Gauvain, si j'avais le temps de m'attarder avec vous, je le ferais très volontiers. Mais voyez là mon compagnon qui descend la pente : il me faut m'en aller. Sachez toutefois que, dès que j'en aurai la possibilité, je m'empresserai de revenir : je suis très impatient de vous parler

---

soient d'omes tuer ne de chevaliers ocirre, ançois sont de choses esperitels qui sont mildres et vaillans assés plus. — Sire, fait mé sire Gavains, par ceste raison que vous me dites, puis que nous somes en pechié mortel, pour noient iriemes avant en ceste queste, car nous n'i feriens riens. — Certes, fait [*d*] li prodom, vous dites voir. Il en i a assés qui ja n'avront se honte non. — Sire, fait Hector, se nous vous creons, nous retornerons a Kamaalot. — Je le vous lo, fait li prodom, et encore vous dirai je bien, tant conme vous serés en cest pechié mortel, n'i ferés ja chose dont vous aiés honour. » Et quant il lor a dite ceste parole, si s'empartent[a] atant. Et quant il sont eslongié si rapele li prodom monsignour Gavain, et il i vient, et lors li dist li prodom :

221. « Gavain, Gavain, molt a lonc tans que tu fus chevaliers, et onques puis ne servis ton Creatour se petit non. Tu es mais si viels arbres qu'il n'a en toi ne fuelle ne fruit. Car te pense itant que Nostre Sires en eüst la mole et l'escorce puis que li anemis en a eü la fleur et le fruit. — Sire, fait mé sire Gavains, se je eüsse loisir de parler a vous, je i parlaisse molt volentiers. Mais veés la mon compaingnon qui devale le tertre, pour coi il m'en covient aler. Mais saciés que ja si tost n'avrai loisir de revenir que je revenrai : car molt ai grant talent de parler a

seul à seul. » Ils se séparent alors ; les deux chevaliers dévalent la colline, rejoignent leurs chevaux et montent en selle ; ils chevauchent jusqu'au soir, où ils couchèrent chez un forestier qui les logea bien et les accueillit très chaleureusement[1]. Ils partirent le lendemain pour reprendre leur route, et ils chevauchèrent longtemps sans trouver d'aventure susceptible d'être rapportée. Mais le conte cesse ici de parler d'eux pour retourner à monseigneur Bohort de Gaunes.

Bohort triomphe de Priadan le Noir.

222. Le conte dit à présent que Bohort, après avoir quitté ses compagnons et Lancelot, comme le conte l'a exposé[1], chevaucha jusqu'à l'heure de none. Il rencontra alors un homme de grand âge, portant un vêtement religieux et monté sur un âne, sans serviteur, ni page, ni aucune autre compagnie. Bohort le salue en lui souhaitant que Dieu le conduise. L'homme, à le considérer, l'identifie comme un chevalier errant ; il répond en lui souhaitant l'aide de Dieu. Bohort lui demande alors d'où il vient si seul. « Je viens, répond-il, de rendre visite à un de mes serviteurs qui est malade ; c'est lui qui se déplaçait habituellement pour mes affaires. Et vous, qui êtes-vous ? Et de quel côté allez-vous ? — Je suis, répond Bohort, un chevalier errant ; je suis parti pour une quête où j'aimerais bien que Dieu m'aidât, car c'est la plus haute quête qui fut jamais entreprise, la quête du saint Graal, où celui qui

---

vous priveement. » A tant se part li uns de l'autre ; si avalent li doi chevalier le tertre et viennent a lor chevaus, et montent et chevauchent jusqu'al soir ; si jurent dechiés un forestier qui bien les herberga et molt lor fist grant feste. L'endemain s'en partirent et se misent en lor chemin et chevauchierent lonc tans sans aventure trover qui a conter face. Mais a tant se taist ore li contes d'aus et retourne a parler de monsignour Boort de Gaunes.

222. Or dist li contes que quant Boors se fu partis de ses compaingnons et de Lanselot, si come li contes a devisé, qu'il cheval[*e*]cha jusqu'a ore de none. Lors ataint un home de grant aage qui ert vestus de robe de religion et chevauchoit un asne et n'avoit o lui sergant ne vallet ne compaingnie nule. Boors le salue et li dist que Diex le conduie. Et cil le regarde et connoist bien qu'il est chevaliers errans ; se li respont que Diex le consalt. Lors li demande Boors dont il vient si seüs. « Je viens, fait il, de visiter un mien sergant qui est malades, qui me soloit aler en mes affaires. Et vous, qui estes ? Et quel part alés vous ? — Je sui, fait il, uns chevaliers errans ; si sui meüs en une queste dont je voldroie bien que Nostres Sires me consellast : car ce est la plus haute queste qui onques fust conmencie ; c'est la queste del Saint Graal, ou cil avra tant d'onour,

pourra l'achever recevra plus de gloire qu'un cœur d'homme au monde ne pourrait le concevoir. — Effectivement, dit le religieux : c'est un insigne honneur qu'il en recevra, et ce ne sera pas étonnant, car il sera le plus fidèle serviteur et le plus authentique de toute la quête. Celui-là n'y participera pas avec l'abjection, la souillure et la saleté des pécheurs infidèles qui s'y sont engagés sans amender leur façon de vivre. Il s'agit en effet du service de Notre-Seigneur. Regardez donc ces insensés. Ils savent bien, pour l'avoir maintes fois entendu dire, que nul ne peut se présenter à la porte de Notre-Seigneur si ce n'est purifié par la confession : nul ne peut être pur et net s'il n'est visité d'un bon confesseur. C'est par la confession qu'on retire l'ennemi ; en effet, lorsque le chevalier, ou l'homme quel qu'il soit, commet un péché mortel, il reçoit l'ennemi et le mange : or faute de pouvoir s'en débarrasser, il en est toujours accompagné. Et après être ainsi resté dix ans, vingt ans, ou quelque durée que ce soit, lorsqu'il vient se confesser, il l'extirpe et l'expulse de son corps pour loger quelqu'un d'autre qui le rend plus honorable : Jésus-Christ. Les chevaliers ont longtemps œuvré pour la nourriture du corps. C'est à présent plus ouvertement que jamais. En effet, Jésus-Christ leur a fourni la nourriture du saint Graal qui est un aliment pour l'âme tout en soutenant le corps. Cette nourriture, c'est la douce nourriture dont il les a rassasiés et dont il a soutenu si longtemps le peuple d'Israël

---

qui a fin le porra mener, que cuers d'ome mortel ne porroit penser. — Certes, fait li prodom, vous dites verité : honour i avra grant et ce ne sera mie de merveille, car il ert li plus loiaus sergans et li plus vrais de toute la queste. Il n'enterra pas en ceste queste ne vil ne cunchié ne ort conme sont li desloial pecheour qui i sont entré sans amendement de lor vie. Car c'est li services Nostre Signour. Ore esgardés com il sont fol. Il sevent bien, et maintes fois l'ont oï dire, que nus ne puet venir a la porte de son Creatour s'il ne vient pas neteé, c'est par confession : car nus ne puet estre mondés ne netoiés se vrais confés nel visite. Par la confession en oste on l'anemi : car quant li chevaliers ou li hom quels que il soit peche mortelment, il rechoit l'anemi et mengüe, mais gaster ne le puet qu'il ne soit tous jours o lui. Et quant il i a esté .x. ans ou .xx. ou combien que ce soit de terme, et il vient a confession, il l'en oste fors et le jete de son cors, et herberge un autre dont il a greignour honour : c'est Jhesu Cris. Si apresté longement a li chevaliers la viande del cors. Or s'est plus apertement qu'il ne fist onques. Car il lor a prestee la viande del Saint Graal qui est repaisemens a l'ame, et soustient le cors. Iceste viande est la douce viande dont il les a repeüs et dont il soustint si longement le pueple Israel es desers. Ensi est ore enlargis envers aus.

dans les déserts[2]. Voici comment il les comble maintenant. Il leur promet en effet de l'or au lieu de la pluie comme à l'accoutumée. Mais, de même que la nourriture de la terre est échangée pour celle du ciel, de même faut-il par conséquent que ceux qui ont été de cette terre — autrement dit ceux qui jusqu'ici ont été pécheurs — soient changés de terrestres en célestes, renoncent à leur péché, à leur impureté, en viennent à la confession et au repentir, et deviennent serviteurs et chevaliers de Jésus-Christ, pour porter son écu — patience et humilité[3] —, car il n'en porta jamais d'autre contre l'ennemi lorsqu'il le vainquit sur la croix où il supporta de mourir pour éviter à ses chevaliers la mort d'enfer et les délivrer de l'esclavage où ils étaient. C'est par cette porte appelée confession, indispensable pour arriver à Jésus-Christ, que chacun doit entrer dans cette quête et transformer ses usages par un échange avec la nourriture elle-même changée. Mais si l'on veut pénétrer par l'autre porte[4], autrement dit prendre beaucoup de peine sans se confesser préalablement, on ne trouvera jamais rien de ce qu'on cherche, mais on reviendra sans toucher ni déguster cette nourriture qui leur est promise ; et il leur arrivera encore autre chose : comme ils prendront la place des chevaliers célestes sans l'être le moins du monde, restant au contraire plus impurs et mauvais que je ne saurais le concevoir, l'un cédera à l'adultère, l'autre à la fornication[5], et c'est ainsi qu'ils seront estropiés et tournés en dérision du

---

Car il lor promet or, la ou il lor soloit prometre pluie. Ne mais ausi conme la viande terriene est changie a la celestiel, tout ausi covient il donques que cil qui ont esté a cest terrien : c'est a dire que cil qui jusques ci ont esté pecheour — soient[a] changié de terrien en celestiel et laissent lor pechié [*f*] et lor ordure et vienent a confession et a repentance, et devienent sergant Jhesu Crist et chevalier, et portent son escu : c'est pacience et humilité, car autre escu ne porta il onques encontre l'anemi quant il le vainqui en la Crois ou il souffri mort pour ses chevaliers oster de la mort d'infer et del servage ou il estoient. Par cele porte qui est apelee confession, sans coi nus ne puet venir a Jhesu Crist, covient en ceste queste entrer et muer l'estre de chascun, et changier contre la viande qui changie est. Et qui par l'autre porte i voldra entrer, c'est a dire qu'il se traveillera granment sans aler a confession premierement[b], il ne trovera ja chose qu'il quiert, ains revendra sans taster et sans gouster de cele viande qui promise lor est ; et encore lor avendra il autre chose ; car por ce qu'il se metront en lieu de chevaliers celestiels et il nel seront mie, ains seront ort et malvais plus que je ne porroie penser, et en charra li uns en avoultire et li autres en fornication, et ensi seront gasté[c] et escharni par lor pechié et par l'engien del dyable. Si s'en revenront a

fait de leur péché et par la ruse du diable. Aussi s'en retourneront-ils à la cour sans trouver autre chose que ce que l'ennemi accorde pour son service : honte et déshonneur, dont ils regorgeront avant même de revenir.

223. « Seigneur chevalier, c'eſt parce que vous êtes parti pour la quête du saint Graal que je vous ai tenu ce discours. En effet, je ne vous conseillerais en aucune manière de vous donner plus de mal dans cette quête, si vous n'êtes pas tel que vous devriez l'être. — Seigneur, répond Bohort, il m'apparaît qu'ils en seront tous des compagnons pour la raison que vous me donnez, il ne tient qu'à eux, et sans aucun doute il me semble que, dans un service éminent comme celui-ci, le service même de Jésus-Chriſt, nul ne doit entrer que par la confession. Et celui qui l'entreprendra autrement, je ne pense pas qu'il puisse avoir la chance de découvrir le saint Graal, éminente comme l'eſt cette découverte. — Vous avez raison », approuve le religieux. Bohort lui demande alors s'il eſt prêtre. « Oui, répond l'homme. — Je vous demande donc, poursuit Bohort, au nom de sainte Charité, de me conseiller comme le père doit conseiller son fils — le pécheur qui vient se confesser : le prêtre tient la place de Jésus-Chriſt pour tous ceux qui croient en lui. Aussi, je vous prie de me conseiller pour le profit de mon âme et pour l'honneur chevaleresque. — Au nom de Dieu, répond le religieux, vous exigez de moi quelque chose d'important, et,

---

court sans riens trover fors ce que li anemis done de lui servir : c'eſt honte et deshonour, dont il avront a plenté ains qu'il reviengnent mais.

223. « Sire chevaliers, pour ce que vous eſtes meüs en la queſte del Saint Graal, vous ai je dites toutes ces paroles. Car je ne vous loeroie en nule maniere que vous vous plus traveillissiés en ceſte queſte, se vous n'eſtes tels conme vous deüssiés eſtre. — Sire, fait Boors, il me samble qu'il en seront tout compaingnon par la raison que vous me dites, se en els ne remaint, et sans faille il m'eſt avis que en si haut service conme cis eſt qui eſt meïsmes services Jhesu Criſt, ne doit nus entrer fors par confession. Et qui autrement i enterra je ne quit mie qu'il li puisse autrement bien cheoir qu'il soit troveres del Saint Graal de si haute troveüre conme ceſte eſt. — Vous dites voir », fait li prodom. Lors li demande Boors s'il eſt preſtres. « Oïl, fait il. — Et dont vous requier je, fait Boors, el non de Sainte Charité, que vous me conseilliés si come li peres doit conseillier son fil, c'eſt li pechierres qui vient a confession : li preſtres[a] eſt el lieu de Jhesu Criſt a tous ciaus qui en lui croient. Si vous proi que vous me conseilliés au pourfit de m'ame et a [*428a*] l'onour de chevaliers. — En non Dieu, fait li prodom, vous me requerés grant chose, et

si je vous faisais défaut sur ce point, et qu'ensuite vous mourussiez en état de péché mortel ou dans l'erreur, vous pourriez m'en accuser au grand jour du Jugement devant la face de Jésus-Christ. C'est pourquoi je ferai de mon mieux pour vous conseiller. » Il lui demande alors son nom, que son interlocuteur lui dit : « Bohort de Gaunes, fils du roi Bohort et cousin de Lancelot du Lac. »

224. À cette information, le religieux répond : « Pour sûr, Bohort, si la parole de l'Évangile n'était pas altérée en vous, vous seriez un authentique et bon chevalier. En effet, pour reprendre les mots de Notre-Seigneur : "Le bon arbre produit le bon fruit[1]", vous êtes le fruit de ce bon arbre. Vous devez être normalement bon, car votre père fut un des hommes les plus exemplaires que j'aie jamais vus, un roi humble et compatissant[2]. Quant à la reine votre mère, elle fut une des meilleures dames de ce monde[3]. Tous deux furent un seul arbre et une même chair par union de mariage. Et puisque vous en êtes le fruit, vous devez être bon, car les arbres le furent[4]. — Seigneur, fait remarquer Bohort, même s'il provient d'un mauvais arbre — d'un mauvais père et d'une mauvaise mère —, l'homme voit son amertume changée en douceur aussitôt qu'il reçoit le saint chrême. C'est pourquoi, me semble-t-il, il en va non pas des pères et mères, bons ou mauvais, mais du cœur de l'homme. Le cœur de l'homme est comparable à l'aviron qui mène la

---

se je de ce vous faloie, et puis morussiés em pechié mortel ou errour, vous m'en porriés apeler au grant jor del Juise devant la face Jhesu Crist. Por ce vous conseillerai au miex que je porrai. » Lors li demande conment il a non, et il li dist : « Boort de Gaunes, et fui fils au roi Boort, et sui cousins Lanselot del Lac. »

224. Quant li prodom ot ceste parole, si respont : « Certes, Boort, se la parole de l'Euvangille ert en vous salvee, vous seriés bons chevaliers et vrais. Car, si conme Nostre Sires dist : "Li bons arbres fait le bon fruit", vous estes li fruis de cel bon arbre. Vous devés estre bons par droiture, car vostre peres fu uns des plus prodomes que je onques veïsse, rois piteus et humles. Et la roïne vostre mere[a] fu une des miudres dames del monde. Cil doi furent uns seuls arbres et une meïsmes chars par conjunction de mariage. Et puis que vous en estes fruis, vous devés estre bons, car li arbre furent bon. — Sire, fait Boors, et tout soit li hom de malvais arbre, c'est de malvais pere et de mauvaise mere, si est il mués d'amertume en douçour, si tost com il rechoit la sainte cresme. Pour ce m'est[b] il avis qu'il ne va pas as peres ne as meres qu'il soient bon ou[c] malvais, mais al cuer de l'home. Li cuers de l'home si est ausi conme avirons de la nef qui le maine quel part qu'il velt, a port ou a peril. — Et l'avirons, fait li

nef du côté où il veut, à bon port ou au naufrage. — Mais l'aviron, ajoute le religieux, est au pilote qui le tient, le gouverne et le fait aller du côté qu'il veut : de même pour le cœur de l'homme, car ce qu'il fait de bien vient de l'aide et du conseil de Notre-Seigneur, et ce qu'il fait de mal correspond aux mobiles de l'ennemi. »

225. Leur conversation porta un bon moment sur ce sujet ; c'est alors que, chemin faisant, ils aperçurent devant eux la maison de l'ermite. Le religieux s'y dirige et dit à Bohort de le suivre ; il le logera aujourd'hui et, demain matin, l'entretiendra des questions sur lesquelles Bohort lui a demandé conseil. Celui-ci y consent volontiers. Une fois arrivés, ils mettent pied à terre et trouvent sur place un clerc qui s'occupe du cheval de Bohort, le dessangle et le desselle, non sans aider le chevalier à ôter ses armes[1]. Une fois qu'il est désarmé, le religieux le prie de se rendre à l'office de vêpres ; « De tout cœur », lui répond Bohort, qui se dirige vers la chapelle ; le prêtre commence l'office. Lorsqu'il a fini de les chanter, il ordonne de dresser la table et donne à Bohort pour repas du pain et de l'eau, en déclarant que c'est de cette nourriture que les chevaliers du ciel doivent rassasier leur corps, et non pas de mets consistants qui incitent l'homme à la luxure et au péché mortel[2]. « Et puisse Dieu m'aider, ajoute-t-il, si je vous pensais enclin à faire quelque chose pour moi, je vous en prierais. » Bohort veut savoir de quoi il s'agit. « D'une chose très favorable à votre âme, et

---

prodom, est au maistre qui le tient et maistroie et fait aler quel part qu'il velt : ausi est del cuer a l'home, car ce qu'il fait de bien vient de l'aïde Nostre Signour et del conseil, et ce qu'il fait de mal li vient de l'entendement a l'anemi. »

225. Assés parlerent de ceste chose entraus .II., tant qu'il virent devant aus la maison a l'hermite. Li prodom vait cele part, et dist a Boort qu'il le sive, et il le herbergera hui mais et le matin parlera a lui priveement de ce dont il li a demandé conseil. Et Boors li otroie volentiers. Quant il sont la venu, si descendent et troverent laiens un clerc qui oste au cheval Boort le frain et la sele, et s'en prent garde, et aïde Boort a desarmer. Et quant il est desarmés, li prodom li dist qu'il voise oïr vespres, et il dist : « Volentiers. » Lors s'en tourne en la chapele, et cil con[*b*]mence vespres. Et quant il les a chantees, si conmande a metre la table et done a Boort a mengier pain et aigue ; et dist que de tel viande doivent li chevalier celestiel paistre lor cors, non pas de grosses viandes qui mainent l'ome a luxure et a pechié mortel. « Et se Dix me consaut, fait il, se je quidoie que vous volsissiés faire une chose pour moi, je vos en proieroie. » Et Boors li demande que ce est. « C'est une chose, fait li prodom, qui molt vous voldra a l'ame et

qui soutiendra passablement votre corps. » Bohort lui promet de s'exécuter. « Tous mes remerciements, dit l'ermite. Mais savez-vous ce que vous venez de m'accorder ? De ne pas nourrir votre corps autrement avant de vous asseoir à la Table ronde du saint Graal. — Et qu'en savez-vous, interroge Bohort ; y prendrai-je jamais place ? — Je le sais bien, affirme l'ermite : vous y siégerez, avec deux autres compagnons de la Table ronde. — Alors je vous promets, sur ma parole de chevalier, de ne jamais prendre pour repas que du pain et de l'eau jusqu'au moment où je viendrai à la Table dont vous me parlez. » Le religieux le remercie de cette abstinence qu'il observera par amour pour le Vrai Crucifié.

226. Cette nuit-là, Bohort coucha sur l'herbe fraîche que le clerc ramassa près de la chapelle. Le lendemain, dès l'aube, il se leva ; le religieux vint à lui. « Seigneur, lui dit-il, voici une tunique blanche que vous revêtirez comme chemise : elle sera un signe de pénitence et vaudra mortification. » Bohort se déshabille, enlève sa chemise et enfile la tunique dans l'intention où le religieux la lui confie. Puis il passe par-dessus un vêtement de soie rouge[1]. Ensuite il se signe et, entré dans la chapelle de l'ermite, il se confesse auprès de lui de tous les péchés dont il se sent coupable envers son Créateur. Le religieux le trouve d'une existence si morale et si religieuse qu'il en est très surpris ; et il n'ignore

---

vous soustenra assés le cors. » Et il li creante qu'il le fera. « Grans mercis, fait li prodom. Et savés vous que vous m'avés otroié ? Que vous ne paisterés vostre cors d'autre viande devant que vous serrés a la Table Reonde del Saint Graal. — Et que savés vous, fait Boors, se je i serrai ja ? — Je sai bien, fait li prodom, que vous i serrés, vous tiers de compaingnons de la Table Reonde. — Dont vous creant je, fait il, conme loiaus chevaliers, que jamais ne mengerai que pain et aigue jusqu'a cele ore que je venrai a cele Table que vous me dites. » Et li prodom l'en mercie de ceste abstinence qu'il fera pour l'amour del Vrai Crucefis.

226. Cele nuit jut Boors sor l'erbe verde que li clers cueilli delés la chapele. Et l'endemain, si tost conme li jours aparut, se leva Boors, et dont vint li prodom a lui et li dist : « Sire, veés ci une cote blanche que vous vestirés en lieu de chemise : si sera signes de penitance et vaudra un chastiement de la char. » Et il oste sa robe et sa chemise et le vest en tele entention conme li prodom li baille. Puis vest par desus une robe d'escharlate. Puis se seigne et entre dedens la chapele au prodome, et se fait confés a lui de tous les pechiés dont il se sent copable vers son Creatour. Si le trove li prodom de si bone vie et de si religiouse qu'il s'esmerveille molt, et set qu'il ne fist onques cor-

pas qu'il n'a jamais pratiqué la dépravation de sa chair, sauf au moment où il engendra Héliain le Blanc[2]. Il en doit bien des remerciements à Notre-Seigneur. Quand l'ermite, après l'avoir bien écouté, lui a enjoint la pénitence qu'il sait lui convenir, Bohort le prie de lui donner son Sauveur ; il en sera de toute façon plus conforté quel que soit l'endroit où il aille ; il ne sait en effet s'il mourra dans cette quête ou s'il en réchappera. L'ermite lui demande de patienter jusqu'après la messe. Et Bohort accepte.

227. Il commence alors à chanter ses matines. Lorsqu'il a terminé, il revêt les habits sacerdotaux pour célébrer la messe. Après sa bénédiction, il prend le corpus Domini et fait signe à Bohort de s'avancer. Bohort s'exécute et s'agenouille devant lui. « Bohort, lui dit alors le religieux, vois-tu ce que je tiens ? — Seigneur, répond-il, oui. Je vous vois tenir mon Sauveur et ma rédemption sous les apparences du pain. De cette manière il me reste invisible. Mais terrestres comme ils sont, mes yeux ne peuvent percevoir les choses spirituelles et, loin de me laisser le voir, me dérobent la véritable apparence. Car je ne doute pas qu'il ne s'agisse là de la vraie chair, de l'homme véritable et de l'entière divinité[1]. » Il éclate alors en pleurs[2], et l'ermite lui dit : « Quel insensé tu serais si, recevant une chose aussi haute que tu le déclares, tu ne l'accompagnais, lui, fidèlement, jusqu'à la fin de tes jours !

---

ruption de sa char, fors a icele ore qu'il engendra Helyan le Blanc. Et de ce doit il molt de mercis a Nostre Signour. Quant li prodom l'ot assés oï et enjointe sa penitance conme il set qu'il li covient, Boors li requiert qu'il li doinst son Salveour : si en sera toutes voies plus asseür en quel que lieu qu'il viengne ; car il ne set se il morra en ceste queste ou s'il eschapera. Et li prodom li dist qu'il se souffre tant qu'il ait messe oïe. Et il dist que si fera il.

227. Lors conmence ses matines. Et quant il les a chantees, si se revest et conmencha la messe. Et quant il ot faite sa beneïçon, si prent corpus Domini et fait signe a Boort qu'il viengne avant. Et il si fait et s'ajenoulle devant lui ; et quant [*c*] il i est venus, li prodom li dist : « Boort, vois tu ce que je tieng ? — Sire, fait il, oïl bien. Je voi que vous tenés mon Salveour et ma redempcion en samblance de pain : et en tele maniere nel veïsse je mie. Mais mi oel sont si terrien qu'il ne pueent veoir les esperitels choses, nel me laissent veoir, ains me tolent la vraie semblance. Car de ce ne doute je mie, vraie chars et vrais hom et enterine deïté. » Lors conmencha a plourer trop durement. Et li prodom li dist : « Or seroies tu trop fols se tu si haute chose conme tu devises recevoies, se tu ne li portoies loial compaingnie tous les jors mais que tu vivroies.

228. — Seigneur, répond Bohort, aussi longtemps que je vivrai, je ne serai que son serviteur, pour m'en tenir à son commandement. » Le religieux lui donne alors la communion ; il la reçoit avec une infinie piété, et entre dans une telle allégresse qu'il pense être à jamais exempt de toute affliction quels que soient les événements. Une fois qu'il eut communié, il resta à genoux autant qu'il le voulut ; il se rendit alors auprès du religieux pour lui faire part de son désir de le quitter, car il a séjourné à ses côtés bien longtemps. L'ermite lui dit qu'il peut bien partir quand il le voudra, bien armé comme il l'est, à la manière dont le chevalier céleste doit l'être, et prémuni aussi bien que possible contre l'ennemi. Il vint alors prendre ses armes. Et une fois équipé, il part en recommandant à Dieu l'ermite qui lui demande de prier pour lui lorsqu'il se présentera devant le saint Graal. Bohort le supplie de prier pour lui Notre-Seigneur de ne pas le laisser tomber en état de péché mortel par la tentation de l'ennemi. L'ermite l'assure qu'il se préoccupera de lui de toutes les façons possibles.

229. Bohort part aussitôt. Un peu après none — il a chevauché jusque-là —, levant les yeux, il vit un grand oiseau le surplomber de son vol, et surplomber un vieil arbre sec et dépouillé, sans feuilles ni fruits. Après avoir volé autour, il se posa sur l'arbre où se trouvaient ses propres petits, je ne sais combien, mais tous morts. Les découvrant sans vie tandis

---

228. — Sire, fait Boors, ja tant conme je vive, ne serai se ses sergans non, ne n'isterai fors de son conmandement. » Lors li donne li prodom et il le reçoit o grant devocion, et est tant liés et joians qu'il ne quide ja mais estre coureciés pour chose qui li aviegne. Quant il l'ot usé et esté a jenous tant com il li plot, il vint au prodome, se li dist qu'il s'en velt aler, car assés a demouré laiens. Et il dist qu'il s'en puet bien aler quant lui plaira, car il est bien armés en tel maniere que chevaliers celestiels doit estre, et bien garnis encontre l'anemi, que miels ne porroit estre. Lors vint a ses armes et les prist. Et quant il s'est armés, si s'enpart de laiens et conmande a Dieu le prodome et cil li requiert qu'il proit pour lui quant il venra devant le Saint Graal. Et Boors li proie qu'il proit a Nostre Signour pour lui que il nel laist chaoir en pechié mortel par temptacion d'anemi. Et li prodom li dist qu'il pensera de lui en toutes manieres qu'il porra.

229. Maintenant s'empart Boors et chevauche toute jour jusqu'aprés none. Et quant il vint un poi aprés nonne, il regarda amont en l'air et vit un grant oisel voler par desus lui et par desus l'arbre viel et sec et deserte sans foelle et sans fruit. Quant il ot volé entor lui, si s'asist sor l'arbre ou il avoit oiselés siens propres, ne sai quans, mais tout erent mort. Et quant il seoit sor aus et il les trovoit sans

qu'il les couvait, il se frappa du bec la poitrine de sorte qu'il en faisait jaillir le sang. Les oisillons dès qu'ils sentent la chaleur du sang reviennent à la vie tandis que l'oiseau meurt sur eux. C'est ainsi qu'ils puisent la force de vivre dans le sang du grand oiseau. Devant l'événement, Bohort se demande avec étonnement de quoi il retourne car, s'il ignore ce qui peut résulter de cette apparence, il y reconnaît bien un symbole merveilleux. Il observe un long moment, pour voir si l'oiseau renaîtra : ce qui lui paraît improbable puisque l'oiseau est déjà mort. Bohort l'a compris ; il reprend son chemin et chevauche jusqu'après l'heure de vêpres[1]. Le soir, au hasard de sa route, voici qu'il arriva à une haute tour fortifiée. Il y demanda l'hospitalité, qu'on lui donna volontiers. Les habitants le désarmèrent pour le conduire ensuite dans une autre pièce, une haute salle. Il y trouva la suzeraine de l'endroit ; elle était jeune et belle, mais pauvrement vêtue[2]. Le voyant entrer, elle court à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue ; lui la salue avec déférence. Tout heureuse de le recevoir, elle le fait asseoir à ses côtés et l'accueille avec tous les honneurs.

230. Lorsqu'il fut l'heure de dîner, elle fit installer Bohort auprès d'elle, et les gens de la maison apportèrent de copieux plats de viande et les posèrent sur la table. À leur vue, Bohort pense bien ne pas en manger. Appelant alors un page, il lui demande d'apporter de l'eau ; celui-là s'exécute en usant

---

vie, il se feri de son bec em mi le pis si qu'il en faisoit le sanc voler. Et tantost com il sentent le sanc chaut, si ravivent et il moroit sor aus. Et ensi prendent conmencement de vie par le sanc del grant oisel. Quant Boors voit ceste aventure, si s'esmervelle molt que ce puet estre, car il ne set quel chose puist avenir de ceste samblance, mais tant connoist il bien que c'est samblance merveillouse. Lors regarde [*d*] grant piece se li grans oisiaus ravivroit, mais ce pot malvaisement avenir, car il estoit ja mors. Et quant il voit ce, si raqueüt sa voie, si chevauche jusqu'aprés vespres. Au soir li avint, si conme aventure le mena, qu'il vint a une tour fort et grande ou il demanda l'ostel : et on le herberga volentiers. Quant cil de laiens l'orent desarmé en une chambre, si le menerent en une haute sale, et trova la dame de laiens qui estoit bele et jouene, mais povrement estoit vestue. Quant ele voit Boort entrer laiens, se li court a l'encontre et li dist que bien soit il venus ; et il la salue conme dame. Et ele le reçoit a grant joie et fait asseoir de jouste li et li fait feste merveillouse.

230. Quant il fu tans de mengier, si fist Boort asseoir delés li, et cil de laiens aporterent grans mes de char et les misent sor la table. Et quant il voit ce, si pense bien que de celui ne mengera il ja. Lors apele un vallet et li dist qu'il li aport de l'aigue, et cil si fait en

d'un hanap d'argent[1]. Bohort, le plaçant devant lui, trempe trois tranches de pain[2]. À ce spectacle, la dame lui dit : « Seigneur, n'aimez-vous pas la nourriture que l'on vous a présentée ? — Ma dame, s'écrie-t-il, bien sûr que si ! Et néanmoins je n'avalerai rien d'autre aujourd'hui que ce que vous voyez. » Elle n'insiste pas ; elle n'est pas femme à oser une chose qui pourrait lui déplaire. Quand le repas fut achevé et que l'on eut enlevé les nappes, on se leva pour se rendre aux fenêtres de la salle. Bohort s'assit près de la dame. Pendant leur conversation, un page entra : « Ma dame, les choses vont mal pour vous. Votre sœur a pris deux de vos châteaux et tous ceux que vous y aviez affectés, et elle vous fait savoir qu'elle ne vous laissera pas un seul arpent de terre si vous, d'ici demain, à l'heure de prime, vous n'avez pas trouvé un chevalier pour défendre vos couleurs contre Priadan le Noir, son seigneur. » À ces paroles, la dame se plaint amèrement. « Ah, mon Dieu, s'écrie-t-elle, pourquoi m'avoir consenti la détention d'un fief, quand je devais en être spoliée sans raison ! » Bohort lui demande alors de quoi il s'agit. « Seigneur, dit-elle, c'est la chose la plus inouïe du monde ! — Plus précisément ? insiste-t-il, si vous voulez bien. — Seigneur, très volontiers.

231. « Le fait est que le roi Amant, dont le pouvoir s'exerçait sur tout ce territoire, et bien au-delà, fut amoureux autrefois d'une dame bien plus âgée que moi, et lui délégua

---

un hanap d'argent. Et il le met devant lui et fait .III. soupes. Et quant la dame voit ce, se li dist : « Sire, ne vous plaist pas ceste viande que on a devant vous aportee ? — Dame, fait il, oïl bien ! Et nonpourquant je ne mengerai huimais autre chose que vous veés. » Et ele en laisse atant la parole conme cele qui n'oseroit pas faire chose qui li despleüst. Quant cil de laiens orent mengié et les napes furent ostees, il se drecierent et alerent as fenestres del palais. Si s'asist Boors delés la dame. En ce qu'il parlerent entraus, entra laiens uns vallés : « Dame, malement vous vait. Vostre suer a pris .II. de vos chastiaus et tous ciaus qui ens de par vous i estoient, et vous mande qu'ele ne vous laira plain pié de terre, se vous, demain, a ore de prime, n'avés trové un chevalier qui pour vous se combate encontre Priadan le Noir qui ses sires est. » Quant la dame ot ceste parole, si conmence a faire trop grant duel, et dist : « Ha ! Dix, pourcoi m'otroiastes vous onques a tenir terre, quant je en devoie estre desiretee sans raison ! » Quant Boors ot ceste novele, si demande a la dame que ce est. « Sire, fait ele, c'est la greignour mervelle del monde ! — Dites moi quele, fait il, se il vous plaist. — Sire, fait ele, moult volentiers.

231. « Voirs fu que li rois Amans, qui tint toute ceste terre en baillie, et plus encore que ce ne monte, ama jadis une dame qui ert

l'autorité sur sa terre et sur ses hommes[1]. Aussi longtemps qu'elle fut chez lui, elle amena des coutumes aussi mauvaises que funestes qui brillaient par l'iniquité. Mais c'est au grand jour qu'apparaît le tort : aussi réduisit-elle à la mort une grande partie de son peuple. Lorsque le roi la vit œuvrer si mal, il la chassa de son territoire et me confia la responsabilité de tout ce qu'elle avait. Mais à peine était-il mort qu'elle déclenchait les hostilités contre moi, et, depuis, elle m'a enlevé une grande partie de mon peuple et de mon fief et a tué bon nombre de mes hommes ; et loin de s'en tenir à présent pour satisfaite, elle jure de me spolier de tout, ce qu'elle a d'ailleurs bien commencé à faire : elle ne m'a laissé que cette tour que je ne garderai pas si demain je ne trouve personne pour se battre en mon nom contre Priadan le Noir qui, pour défendre son affaire, veut entrer en lice. — Dites-moi donc, s'enquit Bohort, qui est ce Priadan. — C'est, explique-t-elle, le champion le plus redouté de ce pays, et le plus brave. — Et votre bataille, doit-elle avoir lieu demain ? — Oui. — Alors faites savoir à votre sœur que vous avez trouvé un chevalier pour combattre en votre nom, et que vous devez avoir ce fief, puisque le roi Amant vous l'a donné, et qu'elle n'a rien à reprendre. »

232. Ce n'est pas, pour la dame, un mince bonheur que d'entendre ces propos ; elle laisse aussitôt éclater sa joie : « Seigneur, comme vous aurez été bienvenu ici ! Votre

---

assés plus vielle que je ne sui, et li bailla tout le pooir de sa terre et de ses homes. Tant dis com ele fu entour lui, amena malvaises coustumes et a[*e*]niouses ou il n'avoit point de droiture. Mais tout apertement apert tort, pour coi ele mist a la mort grant partie de ses gens. Quant li rois vit qu'ele ouvra si mal, si l'enchaça de sa terre et me mist en baillie quanqu'il avoit. Mais si tost com il fu mors, ele conmencha guerre contre moi, dont ele m'a puis tolu grant partie de ma gent et de ma terre et assés de mes homes tués ; et encore ne s'en tient ele mie a paie, ains dist qu'ele me desiretera trestoute : et ele en a biau conmencement, car ele ne m'a laissié que ceste tor qui ne me remandra pas se je ne truis demain qui pour moi se combate encontre Priadan le Noir, qui pour sa querele velt entrer en champ. — Or me dites, fait il, qui cil Priadans est. — C'est, fait ele, li plus redoutés champions de cest païs, et qui de greignour proesce est. — Et vostre bataille, doit ele estre demain ? — Oïl, fait ele. — Ore mandés, fait il, a vostre suer que vous avés trové un chevalier qui pour vous se combatra et que vous devés avoir la terre, puis que li rois Amans le vous dona, et qu'ele ne doit riens recovrer. »

232. Quant la dame ot ceste parole, si n'en est mie petit lie, ains li dist, pour la joie qu'ele en a : « Sire, bien venissiés vous chaiens, car

promesse m'a mise au comble de l'allégresse. Que Dieu maintenant vous donne et force et puissance, afin que vous puissiez défendre cette affaire aussi sûrement que le droit est pour moi : je ne demande rien de plus. » Et il lui redonne confiance en l'assurant qu'elle n'a pas à craindre pour son droit tant qu'il sera bien portant ; elle informe sa sœur que son chevalier sera demain tout prêt pour faire ce que les chevaliers du pays décideront pour elle. Au terme des pourparlers, la bataille est fixée au lendemain. Cette nuit-là, la dame se montra chaleureuse envers Bohort, et c'est elle qui lui fit préparer un lit somptueux. Au moment du coucher, on lui enleva ses chausses puis on l'emmena dans une grande et belle chambre. Lorsqu'il y vit le lit qu'on avait dressé pour lui, il ordonna à tous les serviteurs de vider les lieux et de le laisser seul : ce qu'ils font tous puisque tel est son désir. Bohort s'empresse d'éteindre les cierges puis, se couchant à même le sol avec un coffre pour oreiller, il récite ses prières, afin que Dieu, par sa pitié, lui vienne en aide dans son duel contre ce chevalier, tant il est vrai qu'il combat pour le succès de la justice et de la loyauté et pour supprimer la violence. Lorsqu'il eut fini de prier, il s'endormit, et aussitôt il lui sembla voir venir devant lui deux oiseaux, l'un d'une blancheur de cygne, aussi grand que le cygne, dont il avait l'apparence, et l'autre grand, d'un noir extraordinaire, et pourtant le buste fin ; à le regarder, il ressemblait à une

---

vous m'avés faite trop grant joie de ceste promesse. Or vous doinst Dix, fait ele, et force et pooir, que vous ceste querele puissiés desraisnier si voirement conme mes drois i est, car autrement nel demant je pas. » Et il l'aseüre molt et li dist qu'ele n'a garde de perdre son droit tant com il soit sains et haitiés ; ele mande a sa serour que ses chevaliers sera demain tous prés de faire ce que li chevalier del païs esgarderont qu'ele faire doie. Si ont ensi porparlee la chose que la bataille est aterminee a l'endemain. Cele nuit fist la dame a Boort grant joie et grant feste, et la dame li fist apareillier un lit bel et riche. Et quant il fu tans de couchier et il l'orent deschaucié, si l'enmenerent en une chambre grans et bele. Et quant il i fu venus et il vit le lit que on avoit fait pour lui, si les fait tous departir de lui et aler d'illoc ; et il s'en vont tout puis qu'il le velt. Et il estainst les cierges errament puis se couche a la dure terre en un coffre desous sa teste et fait ses proieres et ses orisons que Diex par sa pitié li soit en aïde encontre chel chevalier a qui il se doit combatre, si voirement qu'il le fait pour droiture et pour loialté metre avant et pour torment abatre. Quant il ot faites ses proieres et ses orisons[a], si s'endormi, et si tost com il fu endormis li fu avis que devant lui venoient doi oisel dont li uns estoit si blans conme cisnes, et ausi grans, et cisne resam-

corneille, mais d'une grande beauté par la noirceur de son plumage[1].

233. L'oiseau blanc venait lui dire : « Si tu acceptais de me servir, je te donnerais tout l'or du monde, et te rendrais aussi beau et aussi blanc que moi. » Il lui demande qui il eſt. « Mais ne vois-tu donc pas qui je suis ? Je suis si beau et si blanc, et bien plus encore que tu ne l'imagines. » N'obtenant pas de réponse, il s'en allait, et aussitôt arrivait l'oiseau noir, qui disait : « Il te faut me servir sans me prendre en grippe à cause de la couleur de mon plumage : sache que ma noirceur vaut mieux que la blancheur d'un autre. » Il s'en allait alors, et Bohort ne voyait plus aucun des oiseaux. Cette vision fut suivie d'une autre bien extraordinaire. On avait en effet l'impression d'être dans une belle et vaſte demeure. À l'intérieur, elle semblait bien une chapelle. Il s'y trouvait un homme assis sur un trône ; à sa gauche était placé un morceau de bois pourri, rouge, si fragile qu'il pouvait difficilement tenir droit ; à droite étaient plantées deux fleurs de lis, dont l'une se pressait vers l'autre pour lui enlever sa blancheur. Mais l'homme de bien les séparait, de sorte qu'elles ne se touchaient pas. Peu de temps après, de chacune jaillissaient des fleurs et des fruits en grande abondance. L'événement venait de se produire lorsque l'homme de bien dit à Bohort : « Mais ne serait-on pas insensé, si l'on laissait flétrir ces fleurs pour

---

bloit il bien ; et li autres ert grans et a merveilles noirs et si n'ert mie de grant corsage ; [*f*] et il le regardoit, si sambloit une corneille : mais molt ert bele de sa noirté qu'ele avoit.

233. Cis blans oisiaus venoit a lui, se li disoit : « Se tu me voloies servir, je te donroie toutes les richoises del monde, et te feroie ausi bel et ausi blanc conme je sui. » Et il li demande qui il eſt. « Dont ne vois tu, fait il, qui je sui ? Je sui si biaus et si blans, et plus assés que tu ne quides. » Et il ne respont mot a ce, et cil s'en aloit, et maintenant revenoit li noirs oisiaus et disoit : « Il convient que tu me serves et ne m'aies mie en despit pour ce se je sui noirs : saces que mix vaut ma noirtés que autrui blanchours ne fait. » Lors s'en partoit d'illoc, qu'il ne veoit ne l'un oisel ne l'autre. Aprés ceſte avision li avint une autre assés merveillouse. Car il ert avis qu'il erent en un oſtel bel et grant. Et bien resambloit une chapele quant il eſtoit ens. Et s'i trovoit un home seant en une chaiere, et avoit a sseneſtre partie un fuſt pourri vermeil si feble qu'a paines se pooit il tenir en eſtant ; a deſtre partie avoit .II. flours de lis ; l'une des flours se tenoit prés de l'autre et li voloit sa blanchour tolir. Mais li prodom les departoit, si que l'une n'atouchoit a l'autre[a]. Et ne demoura gaires que de chascune issoient flours et fruit a grant plenté. Quant ce eſtoit avenu, li prodom disoit a Boort : « Et ne seroit il fols, qui ces flours lairoit perir

venir en aide à ce bois pourri afin qu'il ne tombe pas à terre ? — Seigneur, répondait-il, bien sûr ! Il me semble en effet que ce bois ne peut rien valoir, alors que ces fleurs sont beaucoup plus extraordinaires que je ne l'imaginais. — Fais donc attention, reprit l'homme de bien, si tu assistais à pareil événement, à ne pas laisser périr les fleurs pour sauver le bois pourri. Saisies par un souffle trop brûlant, elles risquent fort de mourir rapidement[1]. » Bohort assura qu'il se le rappellerait au bon moment.

234. Voilà comment il eut, la nuit, ces deux visions dont il fut très surpris, dans son incapacité à concevoir ce dont il s'agissait. Il en fut tellement accablé dans son sommeil qu'il s'en éveilla ; il fit le signe de la croix sur son front, se recommanda très fort à Dieu, et attendit l'aube. Bien après le point du jour, il gagna son lit et l'arrangea de telle sorte qu'on ne pût s'apercevoir qu'il n'y avait pas couché. La dame vint alors lui rendre visite. Elle le salue. En retour il lui souhaite que Dieu lui soit propice. Elle l'emmène alors dans une chapelle qui se trouvait là. Il écouta les matines et la messe du jour. Sorti de l'église un peu avant l'heure de prime, il gagna la salle, escorté largement de chevaliers et d'hommes d'armes que la dame avait convoqués pour assister au combat. À son arrivée, la dame le pria de manger avant de s'équiper, il ne pourrait qu'y gagner en confiance en soi, mais il l'assura qu'il n'en ferait rien avant d'avoir terminé son combat. « Donc,

---

pour cest fust pourri secourre, qu'il ne chaïst a terre ? — Sire, fait il, oïl voir. Car il m'est avis que cis fus ne puet riens valoir, et ces flours sont assés plus merveillouses que je ne quidoie. — Or te gardes, fait li prodom, se tu veoies tele aventure avenir, que tu ne laisses pas les flours perir pour le fust pourri secourre. Car se trop grans ardours les sousprent, eles pueent tost perir. » Et il dist qu'il seroit ramenbrans de ceste chose s'il venoit en lieu.

234. Ensi li avinrent la nuit ces .II. avisions qui molt le fisent esmerveillier. Car il ne pot onques penser que ce pot estre. Et tant li greverent en son dormant qu'il s'en esveilla et fist le signe de la crois en son front, et molt se conmanda a Dieu durement ; et atendi tant qu'il fu jors. Et quant il fu jours grans et biaus, il entra el lit et l'atorna en tel maniere que on ne s'en peüst apercevoir qu'il n'i eüst jeü. Lors vint a lui la dame [*429a*] de laiens. Si le salue et il respont que Dix li doinst joie. Lors l'en maine la dame en une chapele qui laiens estoit. Si oï matines et le service del jour. Et quant il fu un poi devant prime, il issi del moustier et vint en la sale o grant compaingnie de chevaliers et de sergans que la dame i avoit mandés pour veoir la bataille. Quant il vint el palais, si dist la dame a Boort qu'il mengast ains qu'il s'armast, si en seroit toutes voies plus seürs, et il dist qu'il ne mengeroit devant qu'il

lui dit l'assistance, il ne vous reste qu'à prendre vos armes et à vous préparer : nous craignons que Priadan ne soit déjà tout équipé sur le champ de bataille. »

235. Bohort demande alors ses armes qu'on lui apporte à l'instant. Une fois équipé de pied en cap, il monte à cheval et prie la dame d'en faire autant, elle et sa compagnie, et de le conduire sur le champ où doit se dérouler ce combat. Elle monte aussitôt, ainsi que ses hommes, et quitte l'endroit. Ils se mettent alors tous en route et partent en direction d'une prairie située dans une vallée ; parvenus à proximité, ils virent un grand nombre de dignitaires qui attendaient Bohort et la dame pour qui il devait se battre. Ils descendirent la colline, arrivèrent dans la prairie. Lorsque les deux dames s'aperçurent, elles s'approchèrent l'une de l'autre. Alors la plus jeune, celle dont Bohort était le champion, déclara : « Dame, je vous accuse à bon droit : vous m'avez spoliée en m'enlevant ce que le roi Amant m'avait donné, alors que vous n'avez rien à reprendre, ayant été déshéritée de la bouche même du roi. » L'autre réplique n'avoir jamais été privée de cet héritage : elle est prête à le prouver si sa jeune adversaire ose soutenir qu'elle l'a été. Cette dernière, comprenant qu'elle n'a pas d'autre issue, dit à Bohort :

236. « Seigneur, quel est votre avis sur la contestation de cette demoiselle ? — Il m'apparaît, répond-il, qu'elle est dans son tort en vous faisant la guerre, et que tous ceux qui lui

---

avroit sa bataille menee a fin. « Dont n'i a il, font cil de laiens, fors de prendre vos[a] armes et de vous apareillier. Car nous quidons que Priadans soit ja armés el champ ou ceste bataille doit estre[b]. »

235. Lors demande Boors ses armes et on les li aporte maintenant. Et quant il est armés si que riens ne li faut, si monte en son cheval et dist a la dame qu'ele monte, li et sa compaingnie, et l'en mainent el champ ou ceste bataille doit estre. Et ele monte maintenant, li et sa gent, et s'en part de laiens[a]. Et il se metent lors a la voie et s'en vont jusqu'a une praerie qui estoit en une valee, et voient[b] el fons del val molt grans gens qui atendoient Boort et la dame pour qui il se devoit combatre. Il avalerent le tertre. Et quant il vinrent en la praerie et les .II. dames s'entrevirent, si vint l'une en contre l'autre. Lors dist la jouene dame, cele pour qui Boors se devoit combatre : « Dame, je me plaing de vous a droit. Car vous m'avés desiretee, et tolu ce que li rois Amans me dona, ou vous ne poés riens recovrer conme cele qui en fu desiretee par la bouche le roi. » Et cele dist que onques desiretee n'en fu : de ce est ele preste del prover s'ele l'ose deffendre. Et quant ele voit qu'ele n'en porra autrement escaper, si dist a Boort :

236. « Sire, que vous samble de ceste querele a ceste damoisele ? — Il me samble, fait il, qu'ele vous guerroie a tort, et desloial sont tout

prêtent main-forte sont déloyaux. À force d'en entendre parler, par vous et par d'autres, ma conviction est faite : elle est dans son tort, et vous dans le bon droit. Qu'un seul chevalier prétende qu'elle a le droit pour elle, je suis prêt à le réduire à merci aujourd'hui même. » Priadan bondit et, dit-il, loin de faire cas pour deux sous de ces menaces, il est disposé à défendre la dame. « Et moi, réplique Bohort, je suis prêt à prouver que cette dame qui m'a amené ici doit avoir le territoire, puisque le roi lui en a fait donation ; et le droit exige que l'autre dame le perde. » L'assistance, alors, se répartit d'un côté et de l'autre. Les deux chevaliers s'éloignent pour mettre entre eux de la distance ; puis ils lancent leurs chevaux l'un vers l'autre et se frappent tous deux si rudement, leurs montures étant en plein élan, que les écus sont percés, les hauberts déchirés ; et si les lances ne s'étaient pas brisées, ils se seraient entre-tués.

237. Ils se heurtent alors avec une violence qui les projette au sol par-dessus les croupes de leurs chevaux. Se relevant bien vite, en hommes d'une grande bravoure, ils mettent les écus sur leurs têtes, tirent leurs épées, et se donnent de grands coups là où ils comptent se faire le plus de mal. Leurs écus sont en miettes ; leurs hauberts se démaillent aux épaules et aux hanches, et ils s'infligent des plaies profondes du tranchant de leurs épées. Bohort trouve le chevalier bien plus fort qu'il ne pensait. Néanmoins, savoir

---

cil qui l'en aïdent. Si en ai tant oï par vous et par autres que je sai bien qu'ele a tort et vous droit. Et se uns chevaliers velt dire qu'ele en a le droit, je suis prest[a] que je l'en face recreant hui en cest jour. » Et Priadans saut avant et dist que ces manaces ne prise il pas un bouton, ains est prest[b] qu'il deffende la dame. « Et je sui prés, fait Boors, de prover que ceste dame qui ci m'a amené le doit avoir, puis que li rois [*b*] l'en ravesti, et l'autre le doit perdre par droit. » Lors s'empartent li uns cha et li autres la cil qui estoient en la place. Li doi chevalier se traient ensus et s'entreslongent ; puis laissent courre li uns a l'autre et s'entrefierent si durement es grans aleüres des chevaus que li escu percent et li hauberc rompent ; et se li glaive ne brisaissent, ocis s'entrefuissent ambedoi.

237. Lors s'entrehurtent des cors si durement qu'il s'entreportent a terre par desus les crupes des chevaus. Et il se lievent assés tost conme cil qui estoient de grant proesce, et metent les escus sor lor testes et traient les espees et s'entredonnent grans cops la ou il se quident plus empirier. Si depiecent lor escus amont et aval et se desrompent lor haubers sor les espaulles et sor les hanches, et s'entrefont grans plaies as espees trenchans. Et trouve Boors assés plus fort le chevalier qu'il ne quidoit. Et nequedent il set bien qu'il est en droite queste, et c'est

sa requête juste est un argument qui le rend très sûr de lui. Il supporte les coups redoublés du chevalier, il se protège de son écu et le laisse s'épuiser tout seul. Et lorsque, après avoir longtemps supporté ce traitement, il voit que le chevalier en vient à s'essouffler, il l'attaque, prompt, agile, comme s'il n'avait aucunement combattu. Il lui assène de grands coups d'épée et le malmène vite et bien au point que celui-ci est incapable de se défendre. Et lorsque Bohort le sait en situation critique, il l'attaque de plus belle, et l'autre, à force d'esquiver, tombe à terre. Bohort le saisit par le casque ; il le traîne et tire avec tant de force qu'il lui arrache le heaume de la tête et le jette au loin ; du pommeau de l'épée, il le frappe sur le crâne, de sorte qu'il en fait jaillir le sang et y enfonce les mailles du haubert, et il jure qu'il le tuera s'il ne s'avoue pas vaincu. Il fait mine de vouloir le décapiter. L'autre voit le fer de l'épée sur sa tête. La peur de mourir le fait s'écrier : « Ah, noble chevalier, au nom de Dieu, ne me tuez pas. Je vous le promets : je ne ferai plus jamais la guerre à la jeune dame, et je me tiendrai tranquille. » Bohort le lâche aussitôt. Voyant son chevalier reconnaître sa défaite, la vieille dame se hâte de vider les lieux, dans l'idée qu'elle est déshonorée. Se dirigeant sur-le-champ vers les hommes qu'elle avait pour vassaux, Bohort menace de les supprimer s'ils mettent de la mauvaise volonté à la quitter. La plupart firent hommage à la jeune dame, et ceux qui refusaient furent

---

une chose qui molt le fait seür. Et souffre que li chevaliers fiert sor lui menu et sovent, et il se covre et le laist traveillier par lui meïsmes. Et quant il a grant piece souffert, et il voit que li chevaliers est venus en la grosse alaine, lors li court sus ausi vistes et ausi legiers conme s'il n'i eüst onques cop feru. Se li done grans cops de l'espee et le maine tant en poi d'ore qu'il n'a pooir de lui deffendre. Et quant Boort le voit si atourné, se li court sus plus et plus, et cil vait tant guencissant qu'il chiet a terre. Et Boort l'aert au hialme et le traïne et tire si fort qu'il li esrace de la teste et le jete en voies, et le fiert del pomel de l'espee sor le chief qu'il en fait le sanc saillir et les mailles del hauberc entrer dedens, et dist qu'il l'ocirra s'il ne se tient pour outré. Et fait samblant qu'il li voelle la teste coper. Et cil voit le branc sor son chief. Si a paour de morir et dist : « Ha ! frans hom, pour Dieu ne m'ociés mie. Je vous creant que je ne guerroierai jamais la jouene dame, ains me tendrai tout coi. » Et Boors le laisse maintenant. Et quant la vielle dame voit que ses chevaliers est recreans, si s'en fuit de la place si tost com ele pot, conme cele qui quide bien estre honie. Et Boors vint maintenant a tous ciaus de la place qui terre tenoient de lui et dist qu'il les destruira s'il ne le guerpissent debonairement. Si i ot assés homes qui fisent homage a la jouene dame, et cil quil ne li voloient faire furent

tués, spoliés, exilés. C'est ainsi que la bravoure de Bohort valut à la jeune dame de retrouver la dignité que lui avait conférée le roi. Ce qui n'empêcha pas son adversaire de poursuivre les hostilités par tous les moyens jusqu'à la fin de ses jours : elle ne cessa de la jalouser.

238. Une fois la paix suffisamment imposée pour que les ennemis de la jeune dame n'osent relever la tête, Bohort partit ; il traversa la forêt, intrigué par le songe qu'il avait eu : il était très impatient de parvenir en un lieu où l'on pourrait lui en enseigner la signification. Le premier soir, il fut l'hôte d'une dame veuve qui le reçut très bien et fut tout heureuse de sa venue quand elle sut qui il était. Il repartit le lendemain dès l'aube pour prendre la grande route de la forêt. Il avait chevauché jusqu'à midi lorsqu'il lui arriva une aventure extraordinaire. À un carrefour il rencontra deux chevaliers qui emmenaient son frère[1], vêtu seulement de ses braies, sur un grand roncin robuste[2], les mains liées sur la poitrine ; chacun d'eux tenait une bonne poignée d'épines piquantes dont ils le flagellaient si violemment que le sang lui jaillissait de plus de cent blessures, et il avait le torse, par-devant et par-derrière, tout ensanglanté. Lui, sans dire un mot, stoïquement, supportait les sévices comme s'il n'en ressentait pas l'effet.

---

ocis et desireté, et chacié de la terre. Si avint ensi par la proesce Boort que la jouene dame [*c*] revint en sa hautesce ou li rois l'avoit mise. Et nonpourquant l'autre le guerroia tant com ele pot tous les jours de sa vie, conme cele qui tousjours avoit envie sor li.

238. Quant ce fu chose que la païs fu apaisie en tel maniere que li anemi a la jouene dame n'oserent les testes lever, Boors s'enparti et chevaucha par mi la forest, pensant a ce qu'il avoit veü en dormant. Car molt desiroit a venir en lieu ou il oïst la senefiance. Le premier soir vint chiés une veve dame qui molt bien le herberga et fu molt lie de sa venue quant ele le connut. L'endemain si tost com il fu jours, s'enparti de laiens et se mist el grant chemin de la forest. Et quant il ot erré jusqu'a miedi, se li avint une aventure merveillouse. Car il encontra al travers de .II. chemins .II. chevaliers qui menoient son frere tout nu em braies sor un ronci grant et fort, les mains loies devant son pis ; et tenoit chascuns plain poing d'espines poignant dont il l'aloient batant si durement que li sans li sailloit en plus de .C. lieus, si qu'il en ert sanglens devant et deriere. Et il ne disoit onques mot conme cil qui estoit de grant cuer, ains souffroit tout ce qu'il li faisoient aussi com s'il n'en sentist nule riens[a].

Bohort victorieux des ruses du démon.

239. Bohort allait lui porter secours lorsque son regard fut attiré d'un autre côté par un chevalier qui enlevait de force une belle demoiselle et filait au plus profond de la forêt pour éviter d'être reconnu par ceux qui le chercheraient, si d'aventure quelqu'un venait à ses trousses afin de sauver la demoiselle. Elle, qui n'était pas rassurée, s'époumonait à crier : « Sainte Marie, secourez votre jeune fille[1] ! » Lorsqu'elle voit Bohort chevaucher tout seul, elle pense qu'il s'agit d'un des chevaliers errants engagés dans la quête. Se tournant alors du côté où elle l'avait aperçu, elle lui crie de toutes ses forces : « Ah, chevalier, je t'en conjure, par la foi que tu dois à Celui dont tu es l'homme lige et au service duquel tu te consacres, aide-moi, ne me laisse pas déshonorer par ce chevalier qui m'emporte de force ! » À l'entendre le conjurer au nom de Celui dont il est l'homme lige, Bohort est oppressé au point de ne savoir comment agir : s'il laisse emmener son frère par ceux qui l'ont pris, il est presque certain qu'il ne le reverra jamais en bon état ; s'il ne secourt pas la jeune fille, elle sera déshonorée par le viol, et la honte qu'elle encourra sera sa faute[2]. Alors, levant les yeux vers le ciel, il dit tout en pleurs : « Cher et tendre Père Jésus-Christ, dont je suis l'homme lige, protégez mon frère, que ces chevaliers ne le tuent pas. Et moi, pour votre pitié et votre miséricorde, je secourrai cette demoiselle. » Il prend alors du

---

239. Ensi que Boors le voloit aler rescourre, si voit d'autre part un chevalier qui emportoit a force une damoisele bele pucele, et s'en aloit el plus espes de la forest pour estre plus desconneüs a ciaus qui le querroient, se nus venoit aprés lui pour li rescourre. Et cele qui n'ert mie seüre crioit a haute vois : « Sainte Marie, secourés vostre pucele ! » Et quant ele voit Boort chevauchier tout sol, si pense que ce soit des chevaliers errans de la queste. Lors se tourne cele part et li crie quanqu'ele puet : « Ha ! chevaliers, je te conjur, par la foi que tu dois a Celui qui hom liges tu es et enquel service tu t'es mis, que tu m'aïdes et ne me laisses honir a cest chevalier qui a force m'en porte. » Quant Boors ot cele qui ensi le conjure de Celui qui liges hom il est, si est si angoissous qu'il ne set qu'il puist faire. Car s'il son frere en laisse mener a ciaus qui le tienent, il ne le quide ja mais veoir sain ne haitié. Et s'il ne secourt la pucele, ele iert honie et despucelee, et ensi recevra honte par defaute de lui. Lors drece les ex vers le ciel et dist tout em plourant : « Biaus dous Peres Jhesu Crist, qui hom liges je sui, gardé moi mon frere en tel maniere que cil chevalier [*d*] ne l'ocient. Et je, pour pitié de vous et por misericorde, secourrai ceste damoisele. » Lors s'adrece cele

côté du ravisseur, il éperonne sa monture à lui faire jaillir le sang des flancs. Une fois tout près de lui : « Seigneur chevalier, lui crie-t-il, laissez la demoiselle, ou vous êtes mort. » À ces mots, l'autre dépose à terre la demoiselle. Il était entièrement armé mais sans lance. Passant à son bras l'écu, tirant l'épée, il fait front. Mais Bohort le frappe si rudement que sa lance traverse l'écu et le haubert ; le chevalier s'évanouit, transi de douleur[3]. Bohort vient à la demoiselle.

240. « Demoiselle, lui dit-il, vous voilà délivrée, je pense, de ce chevalier. Que puis-je encore pour vous ? — Seigneur, après m'avoir mise à l'abri du déshonneur, je vous prie de me ramener où ce chevalier m'a enlevée. » Il accepte. Prenant alors la monture du chevalier blessé, il y installe la jeune fille qu'il conduit selon les indications qu'elle lui donne. À quelque distance de là, elle lui dit : « Seigneur chevalier, vous avez fait plus que vous ne croyez en venant à mon secours : s'il avait eu ma virginité, cinq cents hommes en seraient morts à cette heure, qui vont être épargnés. » Et comme il lui demande qui est le chevalier : « Mon cousin germain, qui, sous l'excitation de je ne sais quelle ruse diabolique de l'ennemi, m'a enlevée secrètement chez mon père et m'amenait dans cette forêt pour me violer ; s'il l'avait fait, il expiait par la mort, le corps humilié, et moi, l'outrage me marquait à tout jamais. »

---

part ou li chevaliers enportoit la pucele et broche le cheval si qu'il li fait le sanc saillir dans .II. les costés. Et quant il l'aproce, se li crie : « Sire chevaliers, laissiés la damoisele, ou vous serés mors. » Quant cil ot ceste parole, si met jus la damoisele. Et il estoit bien armés de toutes armes fors de glaive. Il enbrace l'escu et traist l'espee, et s'adrece vers Boort. Et Boors le fiert si durement que par mi l'escu et par mi le haubert li met le glaive ; et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Boors vint a la damoisele, se li dist :

240. « Damoisele, il me samble que vous estes delivree de cest chevalier. Que vous plaist que je en face plus ? — Sire, puis que vous m'avés garanti d'estre honie, je vous proi que vous me menés ou cis chevaliers me prist. » Et il dist que si fera il. Lors prent le cheval au chevalier navré, si monte la pucele et le maine ensi com ele devise. Et quant ele fu eslongie, si dist : « Sire chevaliers, vous avés mils esploitié que vous ne quidiés de ce que vous m'avés rescousse. Car s'il m'eüst despucelee, .V.C. homes en morussent encore qui en seront sauvé. » Et il demande qui est li chevaliers. « Certes, fait ele, c'est un miens cousins germains que je ne sai par quel engien del dyable li anemis l'avoit eschaufé, qu'i me prist celeement chiés mon pere, et m'aporta en ceste forest pour moi despuceler ; et s'il l'eüst fait, il en fust mors de pecié et honis del cors, et je deshoneree a tous jours mais. »

241. Tandis qu'ils parlaient ainsi, voici venir vingt-deux chevaliers armés qui cherchaient la demoiselle dans la forêt. Lorsqu'ils la voient, ils lui témoignent toute leur joie. Mais ce dont elle les prie, c'est d'être agréables à ce chevalier, et de le retenir avec eux, car elle aurait été déshonorée sans Dieu et sans lui. Saisissant son cheval par le mors, ils disent à Bohort : « Seigneur, vous viendrez avec nous : cela s'impose et nous vous en prions. Après un tel service, comment vous remercier ? — Chers seigneurs, répond-il, pas question : j'ai tant à faire ailleurs que je ne saurais m'attarder. Je vous prie de ne pas vous en offusquer : j'y serais allé de tout cœur. Mais le besoin est si grand, la perte serait si regrettable, si je tardais, que Dieu serait le seul recours. » Lorsqu'ils connaissent l'urgence et l'importance de l'affaire, ils n'osent pas insister davantage. Ils le recommandent donc à Dieu ; la demoiselle s'obstine à lui demander de venir la voir aussitôt qu'il en aura le temps, et lui explique à quel endroit il la trouvera. Si le hasard le menait de ce côté, lui répond-il, il ne manquerait pas de s'en souvenir. Là-dessus, il les quitte. Eux escortent la jeune fille en toute sécurité. Bohort chevauche dans la direction où il avait vu emmener Lionel son frère. Arrivé à l'endroit même où il l'a vu tourner, il regarde dans toutes les directions aussi loin que la forêt le lui permet ; il écoute et tend l'oreille en quête du moindre bruit. Ne percevant rien qui lui donne quelque

---

241. Endementiers qu'il parloient ensi, si voient venir .XXII. chevaliers armés qui queroient la damoisele par la forest. Et quant il le virent, se li font grant feste. Et ele lor proie qu'il facent feste a cel chevalier, et le retiegnent avoc aus, car ele fust honie se Dix et ses cors ne fust. Il le prendent au frain et dient : « Sire, vous en venrés avoc nous : car ensi le covient il a faire et nous vous em proions. Car tant avés deservi qu'a paines le porriens guerredoner. — Biaus signour, fait il, je n'iroie en nule maniere : car tant ai a faire aillours que je ne porroie demourer. Si vous proi qu'il ne vous em poist : car volentiers i alaisse. Mais li besoins est si grans, et la perte si dolerouse, se je demouroie, que nus fors Dix ne le porroit restorer. » Quant cil oent que li besoins est si grans, si ne l'osent plus efforcier. Si le conmandent a Dieu, et la damoisele li proie molt dure[*e*]ment qu'il le viegne veoir si tost com il en avra le loisir, et li devise enquel lieu il le trovera. Et il li dist, s'aventure le menoit ceste part, qu'il li sovenroit de ceste chose. Si s'en part a tant d'aus. Et cil en mainent la pucele a salveté. Et Boors chevauche cele part ou il ot veü mener Lyonel son frere. Et quant il vint a cel lieu meïsme ou il le vit tourner, si regarde amont et aval si loing conme la forest li souffre a veoir ; si escoute et oreille pour savoir s'il porroit riens oïr. Et quant il n'ot chose par coi il

espoir de retrouver son frère, il prend la route qu'ils ont empruntée. Il chevaucha longtemps avant de parvenir à la hauteur d'un moine, selon toute apparence, monté sur un cheval plus noir que la mûre[1]. Lorsqu'il entend Bohort à ses trousses, l'homme se retourne. « Seigneur chevalier, lui demande-t-il, que cherchez-vous[2] ? — Seigneur, mon frère, que j'ai vu emmener sous les coups de deux chevaliers.

242. — Ah, Bohort[1], si je ne craignais votre extrême trouble et votre grand désespoir, je vous dirais ce que j'en sais, et vous en rendrais témoin. » Aussitôt Bohort en conclut que les deux chevaliers ont tué son frère. Il ne peut contenir son immense chagrin. Et lorsqu'il peut enfin parler, il s'écrie : « Ah, seigneur, s'il eſt mort, montrez-moi sa dépouille. Je le ferai enterrer avec les honneurs qui s'imposent pour un fils de roi : pour sûr, son père fut un modèle de vaillance[2]. — Regarde donc, répond l'homme, et tu le verras. » Regardant autour de lui, Bohort découvre un corps gisant à terre, tout en sang et récemment assassiné. À l'observer, il a l'impression que c'eſt son frère. Alors, incapable, sous l'excès du chagrin, de tenir debout, il tombe à terre, et reſte évanoui longtemps. Lorsqu'il se redresse enfin, il dit : « Ah, cher frère, qui vous a fait cela ? Pour sûr, la joie m'a quitté pour toujours si Celui qui dans la détresse et l'adversité vient visiter les pécheurs me laisse sans réconfort. Et puisque maintenant, cher frère, notre compagnie eſt bri-

---

puiſt savoir nule esperance de son frere, si se met el chemin ou il les vit tourner. Et quant il a grant piece alé, si ataint un home de religion par samblant : et chevauchoit un cheval plus noir que meüre. Quant cil ot que Boors vint aprés lui, si l'apele et li diſt : « Sire chevaliers, que querés vous ? — Sire, fait Boors, je quier un mien frere que je vi mener batant a deus chevaliers.

242. — Ha ! Boort, fait cil, se je ne quidoie que vous ne vous desfreïssiés trop, et que vous n'enchaïssiés en desesperance, je vous diroie ce que je en sai ; et le vous mouſterroie as ex. » Quant il ot ceſte parole, si pense tantoſt que li doi chevalier l'aient ocis. Lors conmence a faire trop grant duel. Et quant il pot parler, si diſt : « Ha, sire, s'il eſt mors, si me mouſtrés le cors. Si le ferai enterer et faire tele honour conme on doit faire a fil de roi : car certes, il fu fils de molt prodome. — Or regarde, fait li hom, si le verras. » Et il se regarde et voit un cors jesir a terre tout sanglent et novelement ocis. Et il l'esgarde : se li eſt avis que ce soit ses freres. Lors a si grant duel qu'il ne pot eſter, ains chaï a terre tous pasmés et fu grant piece en pasmisons. Et quant il se redrece, si diſt : « Ha ! biaus frere, qui vous a ce fait ? Certes, ore n'avrai je jamais joie se Cil qui en tribulation et en angoisse vient visiter les pecheours ne me reconforte. Et puis qu'il

sée, que Celui que j'ai pris pour compagnon et pour maître soit mon guide et mon sauveur en tous dangers : en effet je n'ai plus désormais à m'occuper que de mon âme, puisque vous n'êtes plus en vie. »

243. Lorsqu'il a terminé, il soulève le corps de son frère et le met en travers de la selle. Ensuite il demande à l'homme qui assistait à la scène : « Seigneur, pour Dieu, dites-moi : y a-t-il près d'ici un monastère ou une chapelle où je pourrais inhumer ce chevalier ? — Oui, près d'ici, une chapelle se dresse devant une tour : on peut bien l'y enterrer. — Seigneur, pour Dieu, reprend Bohort, veuillez m'y conduire. — Volontiers : suivez-moi. » Bohort saute en croupe, et, devant lui, porte, à ce qu'il lui semble, le corps de son frère. Après un assez court trajet, ils aperçoivent devant eux une tour ; tout à côté, il y avait un vieux bâtiment religieux, en ruine, une chapelle apparemment. Ils mettent pied à terre sur le seuil, entrent et déposent le corps sur un grand tombeau de marbre qui se trouvait au milieu. Bohort a beau chercher dans tous les coins, il ne repère ni eau bénite, ni croix ni la moindre indication témoignant de la présence de Jésus-Christ[1]. « Laissons-le ici, dit l'homme, et allons nous loger dans cette tour jusqu'à demain ; je viendrai alors célébrer l'office pour votre frère. — Comment, s'étonne Bohort, êtes-vous prêtre ? — Oui. — Dans ces conditions je vous demande de me révéler le sens d'un songe que j'ai fait la

---

est ensi, biaus frere, que la compaignie de nous .II. est departie, Cil que j'ai pris a compaingnon et a maistre me soit conduisierres et salverres en tous perils, car des ore mais n'ai a penser fors de m'ame puis que[a] vous estes trespassés de vie. »

243. Quant il ot ce fait, il prent le cors et le lieve sor la sele. Et puis dist a celui qui illoc estoit : « Sire, pour Dieu, dites moi s'il a ci prés ne moustier ne chapele ou je puisse cest chevalier enterer. — Oïl, fait il, ci prés a une chapele [f] devant une tour ou il puet bien estre enfoïs. — Sire, pour Dieu, fait Boors, car m'i menés. — Je vous i menrai, fait cil, volentiers : venés aprés moi. » Et Boors saut sor la crupe de son cheval et porte devant lui, ce li est avis, le cors de son frere. Si n'ont gaires alé quant il voient devant aus une tor, et delés la tour avoit un moustier viés et gaste en samblance de chapele. Il descendirent devant et entrerent dedens, et metent le cors sor une grant tombe de marbre qui ert en mi lieu. Boors quiert amont et aval mais il ne trouve aigue beneoite ne crois ne nule vraie enseigne de Jhesu Crist. « On le laira, fait li hom, et alom herbergier en cele tour jusqu'a demain, que je venrai faire le service de vostre frere. — Comment, fait Boors, estes vous prestres ? — Oïl, fait cil. — Et dont vous requier je, fait Boors, que vous me dites d'un mien songe la senefiance, qui anuit

nuit dernière, et de m'éclairer sur d'autres choses qui me laissent dans l'incertitude. — Parlez », répond le prêtre. Bohort évoque tout de suite l'oiseau qu'il a vu dans la forêt. Il lui parle ensuite des oiseaux, lui rapportant comment l'un était blanc et l'autre noir, du bois pourri et des fleurs blanches. « Je commence maintenant, dit l'homme ; demain je terminerai l'explication.

244. « L'oiseau qui s'approchait de toi sous les traits d'un cygne t'aimera d'amour et viendra prochainement te prier d'être son ami intime. Lui avoir refusé ton consentement signifie que tu l'éconduiras ; lui s'en ira pour mourir de chagrin, si tu y restes insensible. L'oiseau noir symbolise ton péché, qui te fera l'éconduire. Ce n'est pas en effet la crainte de Dieu ou ton éventuelle vertu qui provoqueront ton refus, mais ton intention de passer pour chaste, afin d'obtenir la gloire ici-bas[1]. Chasteté dont résulteront de si grands malheurs que Lancelot ton cousin en mourra, tué par la famille de la demoiselle, tandis qu'elle-même en mourra de douleur après avoir été repoussée. Voilà pourquoi l'on pourra bien te déclarer doublement homicide, comme tu l'as été de ton frère que tu aurais pu secourir en connaissance de cause si tu l'avais voulu, alors que tu l'abandonnas pour aller sauver la jeune fille, ce qui ne te concernait en rien. Examine donc où est le plus grand dommage, dans le risque que la jeune fille perde sa virginité, ou dans le meurtre de ton frère, un des

---

m'avint en mon dormant, et d'autres choses dont je sui en doutance. — Dites le moi », fait cil. Et il li conte maintenant de l'oisel qu'il avoit veü en la forest. Et aprés li conte des oisiaus, conment li uns ert blans et li autres noirs, et del fust pourri et des blanches flors. « Je t'en dirai, fait cil, orendroit une partie, et demain l'autre.

244. « Li oisiaus qui venoit a toi en guise de cisne si t'amera par amours et te venra prochainement proier que tu soies ses amis et ses acointes. Et ce que tu ne li voloies otroier senefie que tu l'en escondiras, et il s'en ira et morra de duel, s'il ne t'en prent pitiés. Li noirs oisiaus senefie ton pechié qui le te fera escondire. Car pour crieme de Dieu ne par bonté que tu aies, ne l'en escondiras tu pas, ains le feras pour ce que on te tiengne a chaste pour conquerre la loenge del monde. Si en vendra si grans mals de ceste chasteé que Lanselos tes cousins en morra : car li parent a la damoisele l'ocirront, et ele en morra del duel qu'ele avra de l'escondit. Et pour ce porra on bien dire que tu es homecides de l'un et de l'autre, ausi conme tu as esté de ton frere que tu peüsses avoir rescous a essient se tu volsisses, quant tu le laissas et alas rescourre la pucele qui ne t'apartenoit noient. Or regarde ou il a greignour damage, ou en ce qu'ele fust despucelee, ou en ce que tes freres qui estoit un des miudres cheva-

meilleurs chevaliers du monde. Il va de soi que le viol de toutes les jeunes filles du monde était préférable à son assassinat. » S'entendre blâmer, par celui qu'il croyait un modèle de vie morale, de ce qu'il a fait envers la jeune fille, rend Bohort muet de perplexité. L'autre lui demande : « As-tu compris le sens de ton songe ? — Seigneur, répond Bohort, oui. — À présent, cela vous regarde, Lancelot ton cousin et toi : selon ce que tu voudras, tu pourras le ravir à la mort, ou le tuer.

245. — Pour sûr, proteste Bohort, je ferai vraiment tout pour éviter de provoquer la mort de Lancelot mon cousin. — C'est ce qu'on verra bientôt », réplique l'autre. Il l'emmène alors dans la tour où, dès qu'il y pénètre, Bohort rencontre des chevaliers, des dames, des jeunes filles qui d'une seule voix lui disent : « Bohort, soyez le bienvenu ! » On le conduit dans la salle pour le désarmer. Une fois qu'il est dans le plus simple appareil, on lui apporte un précieux manteau fourré d'hermine qu'on lui met sur les épaules, puis on le fait asseoir sur un lit blanc, on n'est que prévenances, on le pousse à l'euphorie, tant et si bien qu'on lui fait oublier un peu sa douleur. Et tandis qu'on s'appliquait à le consoler, voici une demoiselle agréable et gracieuse comme si toutes les beautés de la terre étaient en elle, et que son habillement paraissait parer de l'excellence vestimentaire du monde. « Seigneur, dit un chevalier, voici notre suzeraine, la dame la plus belle et la plus puissante du monde, et celle dont l'amour pour vous a été exclusif :

---

liers del monde fust ocis. Certes, mils volsist que toutes les puceles del monde fuissent despucelees que il ocis. » Quant Boors ot que [*430a*] cil en qui il quidoit si grant bonté de vie le blasme pour ce qu'il avoit fait a la pucele, si ne set que dire. Et cil li demande : « As tu oïe la senefiance de ton songe ? — Sire, fait Boors, oïl. — Ore est en toi, fait il, et en Lanselot ton cousin. Car se tu vels tu le porras rescourre de mort, et se tu vels tu le porras ocirre.

245. — Certes, fait Boors, il n'est riens que je ançois ne feïsse que Lanselot mon cousin ocirre. — Ce verra on par tans », fait cil. Lors l'en maine en la tour. Et quant il entre laiens, si trouve chevaliers et dames et puceles qui tout li dient : « Boort, bien veigniés ! » Il l'en mainent en la sale, si le desarment. Et quant il est en pur le cors, se li aportent un molt riche mantel fourré d'ermine et li metent au col, et l'assisent en un blanc lit, et le conjoierent tout et l'esmuevent a faire joie, tant qu'il li font oublier partie de sa dolour. Et en ce qu'il entendoient a lui reconforter, es vous une damoisele si bele et si avenant come s'ele eüst toutes biautés terrienes, et fu si bien vestue conme s'ele fust acesmee de toutes les beles robes del monde. « Sire, fait uns chevaliers, veés ci la dame a qui nous somes, la plus bele dame et la plus riche del monde[a], et cele qui plus vous a amé :

elle vous a longtemps attendu, décidée à n'aimer que vous. » À cette annonce, Bohort a le souffle coupé. Lorsqu'il la voit venir, il la salue ; elle lui rend son salut, s'assied auprès de lui ; ils s'entretiennent de choses et d'autres, et finalement elle lui demande d'être son ami : elle l'aime plus que tout homme au monde, et s'il veut lui accorder son amour, elle le rendra l'homme le plus puissant de son lignage[1].

246. Lorsqu'il entend cette déclaration, Bohort est plus que gêné, lui qui, en aucune manière, ne voudrait faire d'entorse à sa chasteté. Aussi ne sait-il que répondre. Mais elle insiste : « Et alors, Bohort ? Ne ferez-vous pas ce que je vous ai demandé ? — Ma dame, lance-t-il, il n'est pas sur terre de dame assez puissante pour que je lui obéisse sur ce point. Et l'on ne devrait pas l'exiger de moi dans la situation où je suis : mon frère repose mort dans ces murs, assassiné aujourd'hui je ne sais comment. — Ah, Bohort, réplique-t-elle, ne vous arrêtez pas à cela : il vous faut vous y résoudre. D'ailleurs, n'oubliez pas que, si je ne vous aimais pas d'un amour plus fort que tout, je ne vous le demanderais pas ; il n'est pas fréquent, en effet, qu'une femme prenne l'initiative en cette matière, même en étant fort éprise[1]. Mais l'amour passionné que j'ai toujours eu pour vous me contraint à devoir vous prier, cher et tendre ami, de faire ce que je vous demande. Il s'agit de coucher cette nuit à mon côté. » Il refuse catégoriquement. Elle réagit en manifestant

ele vous a atendu[b] lonc tans, conme cele qui ne voloit avoir ami nul se vous non. » Quant il entent ceste parole, si en est tous esbahis. Et quant il le voit venir, si le salue, et cele li rent son salu et s'asiet dejouste lui, et parolent entraus de maintes choses, et tant qu'ele li requiert qu'il soit ses amis : car ele l'aime sor tous homes terriens ; et s'il li velt otroier s'amor, ele le fera le plus riche home de son lignage.

246. Quant Boors ot ceste novele, si en est molt a malaise, conme cil qui en nule maniere ne voldroit enfraindre sa chasteé. Si ne set que respondre. Et ele li dist : « Que est ce, Boort ? Ne ferés vos mie ce que je vous ai demandé ? — Dame, fait il, il n'a si riche dame el monde qui volenté je feïsse de ceste chose. Ne on ne le me devroit mie requerre en cestui point ou je sui : car mes freres gist laiens mors, qui a hui esté ocis ne sai conment. — Haï ! Boort, fait ele, ne regardés mie a ce : car il covient que vous faciés ce que je vous requier. Et saciés que se je ne vous amaisse plus que onques feme n'ama home, je ne vous en requesisse pas : car ce n'est mie coustume que feme proit a[*b*]vant l'ome, encore l'aint ele bien. Mais la grant amour que j'ai tous jours eüe a vous me fait a force qu'il covient que je vous proie, biaus dous amis, que vous faciés ce que je vous requier. C'est que vous gisiés en ceste nuit en coste moi. » Et il dist

de tels signes de douleur qu'elle pleure, lui semble-t-il, et montre le plus grand chagrin du monde. Mais tout cela ne lui sert à rien.

247. S'apercevant qu'elle ne pourra le fléchir en aucune manière, elle lui déclare : « Bohort, vous m'y avez réduite : à cause de ce refus, je vais mourir maintenant même sous vos yeux. » Elle le prend alors par la main, le conduit sur le seuil de la salle d'apparat et lui dit : « Ne bougez pas d'ici, vous verrez comment je mourrai[1]. » Elle ordonne à ses gens de le retenir, et monte tout de suite au faîte de la tour, sur les murs, entraînant à sa suite douze demoiselles. Une fois qu'elles sont parvenues en haut de la tour, l'une d'entre elles — mais pas la dame — s'écrie : « Ah, seigneur, faites-nous grâce à nous toutes : consentez à obéir à ma maîtresse ! Il va de soi que, si vous refusez, nous allons maintenant toutes nous jeter du haut de cette tour avant notre maîtresse, car nous ne saurions la voir mourir ; effectivement, si, pour si peu, vous nous laissez mourir, jamais chevalier n'aura commis pareille traîtrise[2]. » Bohort, qui les regarde et les considère vraiment comme de nobles femmes, des dames de haut rang, est pris de compassion pour elles. Néanmoins il est fermement décidé à ce qu'elles perdent leurs âmes plutôt que lui la sienne et il les assure qu'il n'en fera rien, qu'il s'agisse de vie ou de mort. Elles se laissent alors tomber de la haute tour dans le vide. Ce spectacle le stupéfie. Levant la main, il

---

que ce ne feroit il en nule maniere. Et quant ele voit ce, si fait si grant samblant de dolour qu'il li est avis qu'ele ploure et face le greignour doel del monde. Mais tout ce ne li valt riens.

247. Quant ele voit qu'ele ne le porra vaintre en nule maniere, se li dist : « Boort, a ce m'avés menee que par cest escondit morrai orendroit devant vos ex. » Lors le prent par la main et le maine a l'huis del palais et li dist : « Tenés vous ci, si verrés conment je morrai. » Ele conmande a ciaus de laiens qu'il le tiengnent. Et ele monte maintenant en haut de sus les murs et maine o li .xii. damoiseles. Et quant eles i sont montees, si dist l'une, non pas la dame : « Ha ! sire, aiiés merci de nos toutes : otroiés a ma dame sa volenté ! Certes, se vous nel faites, nous nous lairons orendroit trestoutes chaoir de ceste tour ains que nostre dame, car sa mort ne porriens nous veoir ; car se vous, pour si poi de chose, nous laissiés morir, onques chevaliers ne fist tele desloialté. » Et Boors les regarde et quide vraiement que ce soient gentils femes et hautes dames, si l'en prent si grans pitiés. Et nonpourquant il n'est mie conseilliés qu'il n'aime mils qu'il perdent lor ames que il la soie, si lor dist qu'il n'en fera riens ne pour mort ne pour vie. Et eles se laissent maintenant chaoir de la haute tour a terre. Et quant il voit ce, si en est tous esbahis. Il lieve sa main, si

se signe ; à l'instant même il entend autour de lui un si grand tapage et de si grands cris qu'il a l'impression d'être cerné par tous les ennemis de l'enfer. Mais il ne voit plus ni la tour ni la dame qui le priait d'amour, ni rien de ce qu'il avait pu voir à part ses armes qu'il a apportées ; quant au bâtiment où il croyait que reposaient les restes de son frère, plus de trace[3].

248. Ce constat lui fait prendre conscience que c'est l'ennemi qui lui a tendu cette embuscade, dans l'intention de l'anéantir corps et âme, mais c'est par la puissance de Notre-Seigneur qu'il en a réchappé. Tendant alors les mains vers le ciel : « Cher Père Jésus-Christ, dit-il, béni sois-tu pour m'avoir donné la force et la capacité de combattre l'ennemi, et pour m'avoir accordé la victoire dans cette bataille. » Se rendant alors là où il pensait trouver son frère, il ne trouve rien. Son inquiétude est alors apaisée : il croit ferme à présent que son frère n'est pas mort, et que c'est une illusion qu'il a vue. Revenant à ses armes, il s'en saisit, se met en selle et quitte l'endroit à cause du diable qui y demeure. Il a chevauché longtemps lorsque, tendant l'oreille, il entend une cloche sonner sur la gauche, et cet événement le rend tout heureux. Se dirigeant de ce côté, peu après il aperçut devant lui une abbaye blanche, clôturée par une haute muraille. Au portail, il frappe ; on finit par lui ouvrir. À le voir armé, on le pense bien l'un des compagnons de la quête. On lui fait mettre pied à terre, on le conduit dans une pièce pour le

---

se seigne, et maintenant ot entour lui une si grant noise et si grans cris qu'il li est avis que tout li anemi d'ynfer soient entour lui. Mais il ne voit ne la tour ne la dame qui le requeroit d'amours, ne riens qu'il eüst devant veü fors solement ses armes qu'il avoit aportees ; et la maison ou il quidoit son frere mort ne vit il riens.

248. Quant il voit ce, si s'aperçoit que ce a esté li anemis qui cest agait li avoit basti, qu'i le voloit mener a destrusion de cors et d'ame : mais par la vertu Nostre Signour en est eschapés. Lors tent ses mains vers le ciel et dist : « Biaus Peres Jhesu Cris, beneois soies tu qui m'as doné et force et pooir de combatre a l'anemi et m'as otroié la victoire de ceste bataille. » Lors vait la ou il quidoit son frere trover, si ne trove riens. Lors [*c*] est plus a aise que devant, car il quide ore bien qu'il ne soit mie mors, et que ce ait esté fantosmes qu'il ait veü. Si vint a ses armes, si les prent et monte et s'en part de la place pour l'anemi qui i repaire. Quant il ot une piece chevauchié, si escoute et ot une cloche soner a senestre, et il est molt liés de ceste aventure. Si tourna cele part, et ne demoura gaires qu'il voit devant lui une abeïe blanche, close de haus murs. Et il vient a la porte et hurte tant que on li ouvre. Et quant il le voient armé, si pensent bien qu'il est des compaingnons de la queste. Il le descendent et le mainent en une

désarmer, et l'on est avec lui le plus prévenant possible. Bohort, s'adressant à un moine : « Seigneur, êtes-vous prêtre ? — Pas le moins du monde. — Pour sûr, reprend Bohort, j'étais bien persuadé du contraire. » Il enchaîne : « Seigneur moine, conduisez-moi auprès du frère de cette communauté que vous savez être le plus sage : aujourd'hui même il m'est arrivé une aventure plus qu'insolite sur laquelle je voudrais être conseillé par Dieu et par lui.

249. — Seigneur chevalier, dit le moine, je vous conseille d'aller voir notre abbé, car c'est ici l'homme le plus remarquable, en fait de savoir et de vie vertueuse. — Seigneur, fait Bohort, veuillez me conduire. » Le moine répond qu'il le fera de tout cœur : il l'emmène alors dans une chapelle où était le saint homme et, après le lui avoir désigné, le moine s'en retourne. Bohort s'avance vers le saint homme et le salue ; celui-ci s'incline et lui demande qui il est : un chevalier errant, lui répond Bohort. Et de lui raconter tout ce qui, le jour même, lui était arrivé. Une fois son récit achevé, l'homme de bien lui dit : « Seigneur chevalier, j'ignore votre identité, mais, sur ma tête, je n'aurais pas imaginé qu'un chevalier de votre âge pût être pénétré de la grâce de Notre-Seigneur autant que vous. Vous m'avez fait part de votre songe et, sur ce point, je ne pourrais aujourd'hui vous aider comme je le souhaiterais : l'heure est tardive. Vous allez prendre du repos, et demain je ferai de mon mieux pour vous conseiller. »

---

chambre pour desarmer, et li font tout le bien qu'il pueent. Et il dist au prodome : « Sire, estes vous prestres ? — Nenil voir, fait li prodom. — Certes, fait Boors, je quidoie bien vraiement que vous fuissiés prestres. » Se li dist Boors : « Sire prodom, menés moi au frere de chaiens qui plus est prodom a vostre essient. Car hui m'est avenue une trop merveillouse aventure dont je voldroie estre conseilliés a Dieu et a lui.

249. — Sire chevaliers, fait cil, vous irés par mon conseil a dant abbé, car c'est li plus prodom de chaiens, de clergie et de bone vie. — Sire, fait Boors, menés moi. » Et cil dist que si fera il volentiers. Lors l'en maine en une chapele ou li prodom estoit. Et quant il li a moustré, si s'en repaire ; et Boors vint a lui, si le salue ; et cil l'encline, se li demande qui il est, et Boors li dist qu'il est uns chevaliers errans. Lors li conte tout ce que le jour devant li estoit avenu. Et quant il li a tout conté, se li dist li prodom : « Sire chevaliers, je ne sai qui vous estes, mais par mon chief, je ne quidaisse mie que chevaliers de vostre aage fust si fort en la grasse Nostre Signour conme vous estes. Vous m'avés dit vostre songe dont je ne vous porroie hui mais conseillier a ma volenté : car trop est tart. Mais vous irés hui mais reposer, et l'endemain vous conseillerai au mix que je porrai. »

Bohort s'en va, non sans recommander à Dieu le saint homme. Celui-ci reste, à réfléchir aux propos de Bohort, puis il recommande qu'on lui réserve le meilleur accueil, car il est beaucoup plus exemplaire qu'on ne pense.

250. Cette nuit-là, Bohort fut reçu plus somptueusement qu'il n'aurait voulu : il fut servi de viande et de poisson. Mais il n'en mangea pas, préférant le pain et l'eau pour s'en nourrir autant qu'il en avait besoin, sans toucher à rien d'autre, car, en aucune manière, il ne voudrait avoir enfreint la pénitence infligée par l'ermite, ni pour le coucher ni pour toute autre chose[1]. Au matin, après qu'il eut entendu les matines et la messe, l'abbé, qui ne l'avait pas oublié, s'approcha de lui ; il le salue, Bohort fait de même ; il le tire alors à l'écart, devant un autel. Le saint homme lui demanda ce qu'il lui était arrivé dans la quête du saint Graal. Bohort lui fait le récit complet de ce qu'il avait vu, dans son sommeil comme en veillant, et le prie de lui en révéler le sens ; après un instant de réflexion, l'abbé lui dit qu'il lui en parlera volontiers, et il commence :

251. « Bohort, après avoir reçu le Haut-Maître, le Compagnon suprême, ce qui veut dire après avoir reçu l'eucharistie, vous vous êtes mis en route pour savoir si Notre-Seigneur vous donnerait à faire l'éminente Découverte qui sera le lot des authentiques chevaliers de Jésus-Christ, les vrais modèles de cette quête. Vous n'étiez pas très loin lorsque Notre-

---

Boors s'enpart et conmande le prodome a Dieu ; et cil remaint qui assés pense a ce qu'il ot dit, et conmande qu'il soit servis bien et richement, car assés est plus prodom que on ne quide.

250. Cele nuit fu servis Boors plus richement qu'il ne volsist, et li aporta on char et poisson. Mais il n'en menga onques, ains prist pain et aigue[a], si en menga tant conme mestiers li fu ; ne d'autre chose ne gousta il, conme cil qui en nule maniere ne volsist avoir enfrainte la penitance que li prodom [*d*] li avoit chargie, ne en lit ne en autre chose. Au matin, si tost com il ot oïes matines et messe, li abbés, qui ne l'ot mie mis en oubli, vint a lui ; si le salue et Boors lui. Lors le traist d'une part loing des autres, devant un autel. Et li prodom li dist qu'il li die ce qu'il li estoit avenu en la queste del Saint Graal. Et il li conte mot a mot ce qu'il ot veü en son dormant et en veillant, et li proie qu'il li die la senefiance de toutes ces choses ; et cil pense un poi, se li dist qu'il li dira volentiers, et il li conmence a dire :

251. « Boort, quant vous eüstes receü le Haut Maistre, le Haut Compaingnon, c'est a dire quant vous eüstes receü corpus Domini, vous vous mesistes en la voie pour savoir se Nostre Sires vous donast a trover la Haute Troveüre qui avendra as vrais chevaliers Jhesu Crist, as vrais prodomes de ceste queste. Vous n'eüstes gaires

Seigneur se présenta sous forme d'oiseau et vous montra l'ardent désir et la douleur violente qu'il eut pour nous. Voici comment il vous est apparu. L'oiseau, parvenu à l'arbre sans feuilles ni fruits, se mit à regarder ses oisillons et constata qu'ils étaient morts. Il se posa tout de suite parmi eux, et se frappa du bec le poitrail, tant et si bien que le sang en jaillit, et qu'il mourut sur place. Mais de ce sang, les petits ont reçu la vie : cela, vous l'avez vu. Je vais vous en donner le sens. L'oiseau signifie notre Créateur qui fit l'homme à son image. Lorsque celui-ci fut chassé du paradis à cause de sa faute, il vint sur la terre pour y trouver la mort ; de vie, point. L'arbre sans feuilles et sans fruits symbolise clairement le monde qui n'était que malheur, pauvreté et souffrance.

252. « Les petits représentent le genre humain, ces hommes pour lors si désarmés qu'ils allaient tous en enfer, les bons comme les mauvais, indistincts en mérite. Le Fils de Dieu, voyant cela, monta sur l'arbre — sur la croix —, où il fut frappé de la lance à la poitrine, au côté droit, d'où le sang coula, et ce sang donna vie aux petits, ceux qui avaient fait ses œuvres. En effet, il les tira de l'enfer où seule régnait la mort, où sans trace de vie elle règne encore et pour toujours aussi longtemps que Dieu durera. Ce bien que Dieu fit au monde, il le fit pour moi et pour les autres pécheurs. Et s'il vint se montrer à vous sous l'apparence d'un oiseau,

---

alé quant Nostre Sires vint devant vous en guise d'oisel et vous moustra l'ardour et l'angoisse qu'il ot pour nous. Et si vous dirai conment vous le veïstes. Quant li oisiaus vint a l'arbre sans fuelle et sans fruit, il conmencha a regarder ses oisiaus et vit qu'il estoient mort. Maintenant se mist entraus et se feri en mi le pis de son bec, tant que li sans[a] en sailli fors, et morut illoc. Et de cel sanc rechurent vie li poucin : ce veïstes vous. Or vous en dirai la senefiance. Li oisiaus senefie Nostre Creatour qui fourma l'ome a sa samblance. Et quant il fu boutés fors de paradis par son mesfait, il vint en terre ou il trova la mort : car de vie n'i avoit il point. Li arbres sans fuelle et sans fruit senefie apertement le monde ou il n'avoit se malaventure non, et povreté et sousfrance.

252. « Li poucin senefient l'umaine lignie qui adont erent si perdu qu'il aloient tout en infer, ausi li bon conme li malvais, et estoient tot par egal[a] en merite. Quant li Fix Dieu vit ce, si monta en l'arbre, ce fu en la crois, ou il fu ferus del glaive de sor la poitrine, el costé destre, tant que li sans en issi ; et del sanc rechurent vie li poucin, cil qui ses oevres avoient faites. Car il les osta d'ynfer ou toute mors estoit et est encore sans point de vie et sera tous jours tant come Dix duerra. Ceste bonté que Dix fist au monde fist il [*e*] a moi et as autres pecheours. Et pour ce vous vint il moustrer en samblance d'oisel,

c'est pour que vous n'hésitiez pas à mourir pour lui comme il le fit pour vous. Ensuite, il vous amena chez la dame à qui le roi Amant avait confié son territoire en garde.

253. « Par le roi Amant, tu dois entendre Jésus-Christ, le roi de l'univers entier, le plus aimant, et chez qui l'on put trouver plus de douceur et de pitié qu'en aucun être humain sur terre. Elle faisait tout son possible pour harceler l'autre dame, celle qui avait été chassée du territoire. Vous avez livré bataille et l'avez vaincue. Je vais vous dire à présent ce que cela signifie. Notre-Seigneur vous avait montré qu'il avait répandu son sang pour nous, et vous aussitôt vous avez entrepris le combat pour lui. Ce fut bien pour lui, quand vous l'avez engagé pour la dame : par elle, en effet, nous entendons sainte Église qui maintient sainte Chrétienté en vraie foi et en juste croyance, le légitime héritage venu de Jésus-Christ. Par l'autre dame dès lors spoliée, on doit comprendre la Vieille Loi, c'est l'ennemi qui livre une guerre incessante aux gens partout où il a le pouvoir. Après que la jeune dame vous eut fait part de ses récriminations envers l'autre dame qui la harcelait, vous avez livré le combat comme c'était votre devoir, en chevalier de Jésus-Christ, normalement tenu de défendre sainte Église[1], ce pour quoi elle est venue vous voir sous les dehors et à l'image d'une femme triste et affligée que l'on déshéritait à tort ; elle n'est pas venue vous voir en tenue de fête, mais en vêtement de douleur, habillée de noir. Elle vous est apparue

---

pour ce que vous ne doutissiés pas a morir pour lui ne que il fist por vous. Puis vous amena chiés la dame a qui li rois Amans avoit baillie sa terre a garder.

253. Par le roi Amant dois tu entendre Jhesu Crist qui est rois de tout le monde, qu'i plus ama, et plus pot on trover de douçour en lui et pitié que on ne peüst faire en home terrien. Si guerroioit l'autre de quanqu'ele pooit, cele qui de la terre avoit esté chacie. Vous feïstes la bataille et le vainquistes. Ore vous dirai que ce senefie. Nostres Sires vous avoit moustré qu'il avoit espandu son sanc pour nous, et vous tantost empreïstes la bataille pour lui. Pour lui fu ce bien quant vous pour la dame l'enpreïstes : car par li entendons nous Sainte Eglise qui tient Sainte Crestienté en bone foi et en droite creance, qui est le droit iretage de Jhesu Crist. Par l'autre dame qui desiretee en avoit esté entent on la Vielle Loy, c'est li anemis qui tous jours guerroie les gens en tous lieus ou il a le pooir. Quant la jouene dame vous ot[a] contee sa raison de l'autre dame qui le guerroioit, vous enpreïstes la bataille si come vous deüstes, car vous estes chevaliers Jhesu Crist, par coi vous estes a droit tenus de deffendre Sainte Eglise, dont ele vous vint veoir en ramenbrance et en samblance de feme tristre et courecie que on desiretoit a tort ; ele ne vous vint pas veoir en robe

sombre et fâchée de l'indignation même que lui causent ses fils, les chrétiens pécheurs qui, en fait de fils qu'ils devraient être pour elle, n'en sont que de mauvais, alors qu'ils devraient la ménager comme une mère ; mais loin de le faire, ils l'affligent jour et nuit. Et si elle eşt venue vous voir sous les traits d'une femme affligée, c'eşt afin de susciter en vous une plus grande émotion.

254. « Par l'oiseau noir qui vint vous voir, on doit entendre Jésus-Chrişt qui a dit : "Je suis noir mais je suis beau : ma noirceur vaut mieux, sachez-le, que la blancheur des autres." Par l'oiseau blanc qui t'apparut sous la forme d'un cygne tu dois entendre l'ennemi, en voici la raison. Le cygne eşt blanc au-dehors et noir à l'intérieur : c'eşt l'hypocrite au teint jaune et pâle, donnant, sur l'apparence extérieure, l'impression d'appartenir aux serviteurs de Jésus-Chrişt ; mais il eşt au dedans si noir, si plein de souillures et de péchés qu'il trompe très pernicieusement le monde[1]. Cet oiseau s'eşt présenté devant toi pendant ton sommeil, et aussi lorsque tu étais éveillé ; sais-tu à quel moment ? Lorsque l'ennemi t'apparut sous les traits d'un moine, lequel t'a accusé d'avoir laissé tuer ton frère ; il en a menti : ton frère n'a certes pas été assassiné, il eşt toujours en vie. Mais il l'a prétendu afin que tu n'aies pour seul but que l'amusement et la luxure, et de la sorte il t'aurait mis en état de péché mortel, ce qui t'aurait interdit à tout jamais de réussir dans les aventures du saint Graal.

---

de joie, ains vint en robe de courous, c'eşt en robe noire. Ele vous aparut noire et courecie pour le courous meïsmes que si fil li font, ce sont li creştien pecheour qui li deüssent eştre fil et il sont si fillaştre, et le deüssent garder conme mere ; mais non font, ains le courecent de jour et de nuit. Et por ce vous vint ele veoir en sanblance de feme courecie qu'il vous en preïşt plus grans pitiés.

254. « Par le noir oisel qui vous vint veoir doit on entendre Jhesu Crişt qui dişt : "Je sui noirs, mais je sui biaus : saciés que mix vaut ma noirtés que autrui blanchours ne fait." Par le blanc oisel qui t'aparut en samblance de cisne dois tu entendre l'anemi, si te dirai conment. Li cisnes eşt blans par defors et noirs par dedens : c'eşt li ypocrites qui eşt gannes et pales, samblans a ce que defors en pert [*f*] que ce soit des sergans Jhesu Crişt ; mais il eşt par dedens si noirs et si plains d'ordures et de pechiés qu'il engingne trop malement le monde. Li oisiaus vint devant toi en dormant, et ausi fişt il en veillant, et sés tu ou ce fu ? Quant li anemi t'aparut en samblance d'ome de religion qui te dişt que tu avoies laissié ton frere ocirre ; de ce menti il, car certes il n'eşt pas ocis, ains vit encore. Mais il le dişt pour ce qu'il te volt faire entendre a folie et a luxure, et ensi t'eüşt il mis en pechié mortel, par coi tu eüsses failli as aventures del Saint Graal a tous jours mais.

255. « Je viens de t'expliquer qui étaient l'oiseau blanc et l'oiseau noir et ce qu'il en était de la demoiselle pour qui tu t'es battu, et contre quel adversaire. Il me faut t'exposer la signification du bois pourri et des fleurs. Le bois sans force et sans vigueur représente ton frère Lionel qui ne possède aucune vertu de Jésus-Christ qui puisse le maintenir debout. La pourriture, c'est la grande quantité de péchés qu'il a jour après jour amoncelés en lui, et qui lui vaut le nom de bois pourri. Par les deux fleurs qui étaient à droite, tu dois comprendre deux personnes vierges : le chevalier que vous avez blessé pour l'une, et pour l'autre la jeune fille que vous avez secourue. En fait de fleurs, l'une n'était pas loin de l'autre — c'était le chevalier qui voulait posséder la jeune fille et la violer. Mais l'homme de bien les séparait, ce qui signifie que Notre-Seigneur, ne voulant pas que sa beauté et sa blancheur fussent ainsi perdues, vous y a conduit, de sorte que vous les avez séparées, sauvant ainsi leur blancheur. Il vous a dit : "Bohort, on serait bien insensé de laisser périr ces fleurs pour secourir ce bois pourri. Fais attention, si tu assistes à pareille aventure, à ne pas laisser mourir les fleurs pour sauver le bois pourri." Tel fut son ordre et tu l'as exécuté, ce qui te valut sa reconnaissance infinie. Tu vis en effet ton frère que les deux chevaliers emmenaient, et aussi la demoiselle enlevée par le chevalier.

256. « La demoiselle vous implora d'une façon si touchante que, gagné par l'émotion, vous avez tourné le dos à

---

255. « Or t'ai devisé qui fu li blans oisiaus et qui li noirs, et qui fu la damoisele pour qui tu preïs la bataille et en contre qui ce fu. Si covient que je te devise la senefiance del fust pourri et des flours. Li fust sans force et sans vertu senefie Lyonel ton frere qui n'a en soi nule vertu de Nostre Signour qui en estant le tiegne. La poureture senefie la grant plenté des pechiés qu'il a en soi amoncelés de jour en jour, par coi on le doit apeler fust porri. Par les .II. flours qui estoient a destre dois tu entendre .II. virges : si en est li chevaliers que vous navrastes li uns, et l'autre la pucele que vous rescousistes. L'une de l'autre n'estoient pas loing des flours : ce fu li chevaliers qui voloit la damoisele avoir et le voloit despuceler. Mais li prodom les departoit, c'est a dire que Nostre Sires ne volt mie que sa biautés et sa blanchours fust ensi perdue ; vous i amena si que vous les departistes et salvastes lor blanchour. Il vous dist : "Boort, molt seroit fols qui ces flours lairoit perir por cest fust pourri secourre. Garde, se tu vois tele aventure avenir, que tu n'en laisses mie les flours perir pour le fust pourri secourre." Ce te conmanda il[a] et tu le feïs, dont il te sot merveillous gré : car tu veïs ton frere que li doi chevalier en menoient, et veïs la damoisele que li chevaliers menoit.

toute affection naturelle par amour pour Jésus-Christ. Aussi, allant conquérir la jeune fille, vous avez dédaigné de porter secours à votre frère en danger de mort. Mais Celui au service de qui vous êtes y est allé à votre place, et il s'est produit un si beau miracle, par amour pour vous, que les deux chevaliers qui retenaient prisonnier votre frère sont tombés à l'instant raides morts ; Lionel, dénouant alors ses liens, se saisit de ses armes et enfourcha un cheval pour reprendre la quête à la suite des autres. Cette aventure, vous en aurez le cœur net dans un proche avenir. Par les fleurs qui donnaient à nouveau naissance à des feuilles et à des fruits, tu dois comprendre que du chevalier viendront encore du fruit et un haut lignage, qui réunira des modèles de vertu et d'authentiques chevaliers qu'il faut bien considérer comme du fruit ; il en sera de même pour la descendance de la demoiselle. Et si par aventure la demoiselle avait perdu sa virginité en péchant gravement, Notre-Seigneur en aurait conçu un si violent courroux que tous deux auraient été damnés sous l'effet d'une mort subite et d'une triste fin[1].

257. « Ainsi ils auraient été perdus corps et âme, et, pour avoir sauvé la situation, on doit vous tenir pour un excellent et fidèle serviteur de Jésus-Christ. Et — que Dieu m'assiste ! — si vous n'étiez que de ce monde, jamais il ne vous aurait été donné de vivre cette aventure si digne, de délivrer les chrétiens de Notre-Seigneur, leur corps de la peine terrestre et leur âme des douleurs d'enfer. Vous voilà maintenant

256. « Ele vous proia si doucement que vous fustes de pitié conquis et meïstes a redos toute naturel amour pour l'amour de Jhesu Crist. Si alastes la pucelle conquerre et laissastes vostre frere mener em peril de mort. Mais Cil en qui service [*431a*] vous estes i fu en lieu de vous, si en avint uns si biaus miracles pour l'amour de vous que maintenant chaïrent mort li doi chevalier qui vostre frere en menoient ; et il se desloia et prist ses armes et monta en un cheval et se remist en la queste aprés les autres. Et de ceste aventure savrés vous la verité assés prochainement. Des que tu veoies que des flours verdist fuelle et fruit, senefie que del chevalier istra encore fruit et lignage grant, et i avra des prodomes et des vrais chevaliers que on doit bien tenir a fruit, et ausi en istra de la damoisele. Et s'il fust ensi avenu qu'ele en si ort pechié eüst perdu son pucelage, Nostre Sires en fust coureciés a ce qu'il fuissent ambedoi dampné par mort soubite et laide.

257. « Ensi fuissent perdu en cors et en ame, et ce rescousistes vous, par coi on vous doit tenir a sergant Jhesu Crist bon et loial. Et si m'aït Dix, se vous fuissiés terriens, ja si haute aventure ne vous fust avenue, que vous delivrissiés les crestiens Nostre Signour, le cors de paine terriene et l'ame des dolours d'ynfer. Or vous ai devisees les

parfaitement informé sur tout ce qui vous est survenu dans la quête du saint Graal. — Seigneur, dit Bohort, c'est vrai. Vous avez si bien expliqué ces aventures que j'en serai meilleur pour le restant de mes jours. — J'ai à vous demander, reprit le religieux, de prier pour moi. Car — que Dieu me vienne en aide ! — il pourra vous entendre, je crois, plus facilement que moi. » Bohort garde le silence, tout confus de voir l'abbé le tenir pour un juste.

Bohort affronte Lionel, son frère.

258. Après qu'ils se furent longtemps entretenus, Bohort partit, en recommandant l'abbé à Dieu. Une fois sous l'armure, il reprit sa route et chevaucha jusqu'au soir, où il arriva chez une dame veuve qui le logea fort bien. Au matin, il se met en chemin ; sa chevauchée le mène à un château qu'on appelait Tubèle, situé dans une vallée. Parvenu à proximité, il rencontra un jeune homme qui se dirigeait à toute allure vers une forêt. S'approchant de lui, Bohort lui demande s'il a quelques nouvelles. « Oui, dit le jeune homme. Demain, devant ce château, se tiendra un tournoi prodigieux. — Et qui sont les adversaires ? — Le comte de Plains et la dame veuve qui vit ici. »

259. Entendant cela, Bohort pense à rester : à coup sûr il verra l'un des chevaliers de la Table ronde engagés dans la quête ; tel ou tel pourrait y participer et lui donner des nou-

---

senefiances des aventures que vous sont avenues en la queste del Saint Graal. — Sire, fait Boors, vous dites voir. Vous les avés si bien devisees que je en serai miudres tous les jours de ma vie. — Or vous proi je, fait li prodom, que vous proiés pour moi. Car, si m'aït Dix, je quit qu'il vous orroit plus legierement qu'il ne feroit moi. » Et il se taist, conme qui tous est hontous de ce que li abbés le tient a prodome.

258. Quant il orent grant piece parlé ensamble, Boors s'en parti de laiens et le conmanda a Dieu. Quant il fu armés, si se remist en son chemin et chevaucha jusques au soir, qu'il vint chiés une veve dame, qui molt bien le herberga. Au matin se met a la voie et chevauche jusques a un chastel que on apeloit Tubele, et seoit en une valee. Quant il vint pres del chastel, si encontra un vallet qui aloit grant oirre vers une forest ; et il li vint au devant et li demande s'il set nules noveles. « Oïl, fait cil. Demain devant cest chastel avra un tournoiement [*b*] trop merveillous. — De quels gens ? fait Boors. — Del conte des Plains, fait cil, et de la veve dame de chaiens. »

259. Quant Boors ot ce, si pense qu'il demouerra, car il ne sera mie qu'il ne voie aucun des chevaliers de la Table Reonde qui sont entré en la queste : car tels i porroit venir qui li diroit noveles de son

velles de son frère, ou peut-être son frère lui-même y viendra, s'il eſt dans les parages et en bonne santé. Il prend alors dans cette direƈtion, vers un ermitage, à l'orée d'une forêt. À son arrivée, il tombe sur son frère Lionel, assis, désarmé, sur le seuil de la chapelle — il s'était logé là pour pouvoir assiſter le lendemain au tournoi qui devait avoir lieu dans cette prairie. À la vue de son frère, Bohort eſt rempli d'une joie indescriptible. Il saute alors à terre. « Cher frère, dit-il, quand êtes-vous arrivé ici ? » Lionel le reconnaît parfaitement, mais, pour toute réaƈtion, s'écrie : « Bohort, Bohort, ce n'eſt pas à vous que je dois de n'avoir pas été tué, quand les deux chevaliers m'emmenaient sous la contrainte. Au lieu de me porter assiſtance, vous avez préféré aider la demoiselle que le chevalier enlevait, en me laissant en danger de mort. Jamais un frère n'a commis si grande perfidie, et pour ce crime je n'acquiesce qu'à votre mort : la mort, l'avez-vous assez méritée ! Gardez-vous de moi, car, sachez-le bien, vous ne pouvez attendre de moi que la mort. Gardez-vous de moi partout où je peux vous trouver, aussitôt que je serai sous les armes. » À cette déclaration, Bohort eſt déchiré de voir son frère irrité contre lui. Se jetant à ses pieds, il implore sa grâce mains jointes et le prie au nom de Dieu de lui pardonner. Lionel répond que c'eſt hors de queſtion et qu'il le tuera avec l'aide de Dieu, s'il peut avoir l'avantage.

---

frere ou par aventure ses freres meïsmes i sera s'il eſt prés d'illoc et il ait santé. Lors tourne cele part vers un hermitage qui eſtoit a l'entree d'une foreſt. Et quant il eſt la venus, si trouve Lyonel son frere qui seoit désarmés[a] a l'entree de la chapele et s'ert illoc herbergies pour eſtre l'endemain au tournoiement qui en cele praerie devoit eſtre. Quant il voit son frere, si a si grant joie que nus nel porroit deviser. Lors saut del cheval a terre, si diſt : « Biaus frere, quant veniſtes vous ci ? » Quant Lyoniaus voit son frere, si le connoiſt bien ; et ne se remua onques, ains diſt : « Boort, Boort, il ne defailli mie en vous que je ne fui ocis, quant li doi chevalier me menoient batant. Et vous ne m'aïdaſtes point, ains alaſtes aïdier a la damoisele que li chevaliers emportoit, et me laissaſtes em peril de mort. Mais onques freres ne fiſt si grant desloiauté, et pour ceſtui meffait ne vous assent je fors de la mort. Car bien avés mort deservie. Et vous gardés de moi, car bien saciés que vous ne poés atendre de moi se la mort non. Et vous gardés de moi en quel que lieu que je vos truise si toſt conme je serai armés. » Quant Boors entent ceſte parole, si eſt trop dolans que ses freres eſt coureciés a lui. Lors se met devant lui a jenous et li crie merci jointes mains, et li proie pour Dieu qu'il li pardoinſt. Et il diſt que ce ne puet eſtre et qu'il l'ocirra, se Dix li aït, s'il en puet venir au desus.

260. Il pénètre alors dans la chapelle de l'ermite, où il avait déposé ses armes. Il les prend et s'arme en vitesse. Une fois équipé, il rejoint son cheval, l'enfourche et crie à Bohort : « Gardez-vous de moi ; car — que Dieu m'assiste —, si je peux avoir le dessus, je vous traiterai comme on doit le faire pour un traître, un perfide. Vous êtes bien sans conteste le plus perfide chevalier qui naquit jamais d'un homme aussi exemplaire que le roi Bohort, qui nous engendra, vous et moi. En selle maintenant, cela vaudra mieux pour vous. Et si vous vous y refusez, je vous tuerai ainsi, à pied, comme vous êtes ; la honte en sera pour moi, le dommage pour vous. Mais cette honte m'indiffère : je préfère connaître la honte, quitte à en être blâmé par bien des gens, plutôt que de renoncer à vous voir déshonoré comme il se doit. »

261. Constatant qu'il lui faut se battre, Bohort ne sait que décider : l'affronter ne relèverait en aucune manière de ses intentions ; et toutefois, pour être mieux assuré, il montera à cheval, non sans essayer une fois encore de fléchir Lionel afin d'obtenir son pardon. S'agenouillant alors devant les jambes du cheval de son frère, et pleurant à chaudes larmes, il l'implore : « Cher frère, ayez pitié de moi ; pardonnez-moi ce méfait et ne me tuez pas, mais rappelez-vous la grande affection qui doit nous unir. » Tous les arguments de Bohort

---

260. Lors entre en la chapele a l'hermite ou il avoit ses armes mises. Si les prent, si s'arme vistement. Et quant il est armés, si vient a son cheval et monte, et dist a Boort : « Gardés vous de moi. Car, se Dix m'aït, se je puis de vous venir au desus, je ne ferai ja autre chose de vous conme on doit faire de felon et de desloial. Car certes vous estes li plus desloiaus chevaliers qui onques fu de si prodome conme li rois Boors fu [*c*] qui engendra moi et vous. Ore montés sor vostre cheval, si en ferés plus avenaulement. Et se vous nel faites, je vous ocirrai ensi a pié conme vous estes ; si en sera la honte moie et li damages vostres. Mais de cele honte ne m'en caut, car mix en voel je un poi avoir et estre blasmés de maintes gens que vous n'en soiés honis si conme vous devés estre. »

261. Quant Boors voit qu'il est a ce menés que combatre li covient, si ne set que faire : car de combatre a lui ne serait il conseilliés en nule maniere ; et toutes voies, pour ce qu'il soit plus asseür montera[a] il en son cheval, mais encore l'essaiera il une fois pour savoir se ja porroit trover merci. Lors s'ajenoulle a terre devant les piés del cheval son frere et plore molt tenrement et dist : « Biaus freres, aiés merci de moi et pardonés moi cest meffait, et ne m'ociés mie ; mais aiés en ramenbrance la grant amour qui doit estre entre moi et vous. » De quanques Boors dist ne chaut a Lyonel, conme cil que li

indifférent Lionel, échauffé par l'ennemi au point de vouloir tuer son frère[1]. Et Bohort, néanmoins, à genoux devant lui, implore son pardon les mains jointes. Se rendant compte qu'il ne se passera rien de plus et que son frère ne se relèvera pas, Lionel éperonne et le frappe du poitrail de son cheval si brutalement qu'il le fait tomber, et dans sa chute Bohort fut cruellement blessé ; et Lionel le piétine avec son cheval tant et si bien qu'il lui brise les os ; Bohort s'évanouit de la douleur qu'il ressent, et se croit sur le point de mourir sans confession. Après avoir malmené son frère au point qu'il est incapable de se relever, Lionel descend de sa monture : il ne rêve que de lui couper la tête. Il venait de mettre pied à terre et tentait de lui arracher son heaume, lorsque l'ermite accourut, un homme dans le grand âge, qui avait parfaitement entendu les propos qu'ils avaient échangés.

262. Voyant Lionel résolu à décapiter son frère, il se laisse tomber sur Bohort et interpelle Lionel : « Au nom de Dieu, noble chevalier, fais grâce à ton frère. Si tu l'assassines, ton péché sera mortel, et la perte sera considérable : c'est l'un des hommes les plus exemplaires au monde, et l'un des excellents chevaliers. — J'en appelle à Dieu, seigneur, réplique Lionel : si vous ne fuyez pas, je vous tuerai, et il n'en sera pas quitte pour autant. — Pour sûr, dit l'ermite, je préfère que tu me tues, moi, plutôt que lui, car la perte en sera moins grande. » Il se couche sur Bohort

---

anemis avoit eschaufé, qu'il avoit volenté d'ocirre son frere. Et Boors est toutes voies as jenous devant lui et li crie merci jointes mains. Quant Lyoniaus voit que il ne prendra plus et qu'il ne se levra mie, si point outre et fiert Boort del pis del cheval si durement qu'il l'abat a terre tout a envers, et au cheoir qu'il fist fu molt blechiés ; et cil li revait par desus le cors tout a cheval, tant que tout le debrise, et Boors se pasme de l'angoisse qu'il sent, si qu'il quide bien morir sans confession. Et quant Lyoniaus l'a si atourné qu'il n'a mais pooir de relever soi, si descent a terre : car il li bee a coper la teste. Quant il fu descendus et il li volt esracier le hialme de la teste, lors vint acourant li hermites cele part, qui molt ert viex et anciens, et bien ot oïes les paroles qu'il orent dites.

262. Quant il voit Lyonel qui a Boort voloit coper la teste, si se laisse cheoir sor lui et dist a Lyonel : « Pour Dieu, frans chevaliers, aies merci de ton frere. Car se tu l'ocis, tu en morras de pechié, et ce sera trop grans damages de lui, car c'est uns des plus prodomes del monde, et des bons chevaliers. — Si m'aït Dix, sire, fait Lyoniaus, [*d*] se vous ne vous fuiés, je vous ocirrai, et pour ce n'en sera il mie quites. — Certes, ce dist li prodom, j'aim mils que tu m'ocies que lui : car ce ne sera mie si grans damages de moi conme de lui. » Si se couche sor lui

et le tient serré aux épaules. À ce spectacle, Lionel dégaine l'épée et frappe l'ermite si violemment qu'il lui brise la nuque. Celui-ci desserre son étreinte, dans les affres de l'agonie. Alors, loin de contenir son ressentiment, Lionel saisit son frère par le heaume qu'il délace pour lui couper la tête. À l'évidence, il l'aurait assassiné, lorsque survint Calogrenant, un chevalier de la Table ronde : ainsi le voulait Notre-Seigneur[1].

263. À la vue de l'ermite assassiné, il se demande avec surprise de quoi il s'agit. Regardant alors devant lui, il voit Lionel plein du désir de tuer son frère et qui lui avait délacé le heaume. Il reconnaît Bohort qu'il aime infiniment. Aussi, sautant à terre et ceinturant Lionel, il le tire si fort qu'il le traîne au sol, avant de l'interpeller : « Et alors, Lionel ? Êtes-vous devenu fou, pour vouloir tuer votre frère, un des meilleurs chevaliers au monde ? Au nom de Dieu, il n'est pas d'honnête homme qui vous le permettrait ! — Comment, répond Lionel, vous venez à sa rescousse ? Continuez de vous en mêler, je le laisse pour m'en prendre à vous ! » Calogrenant, déconcerté par ce qui se passe, le considère, avant de reprendre : « Comment, Lionel, sérieusement, vous voulez le tuer ? — Rien de plus vrai. Et ce n'est pas vous, ni personne d'ailleurs, qui me ferez lâcher prise : il m'a tellement fait de tort qu'il a bien mérité la mort ! » Et retournant attaquer Bohort, il veut le frapper à la tête. Calogrenant

---

et l'embrace par mi les espaulles. Et quant Lyoniaus voit ce, si traist l'espee del fuerre et fiert le prodome si durement qu'il li abat le haterel. Et cil s'estent, qui angoisse de mort destraint. Quant il a ce fait, si ne se refraint point de son maltalent, ains prent son frere au hialme et li deslace pour lui coper le chief. Et l'eüst ocis apertement quant Calogrenant i vint, uns chevaliers de la Table Reonde, par la volenté Nostre Signour.

263. Quant[a] il voit le prodome ocis, si s'esmerveille que ce est. Lors regarde devant lui et voit Lyonel qui voloit son frere ocis et li avoit le hialme deslacié. Si connoist Boort qu'il amoit molt de grant amour. Si saut a terre et prent Lyonel par les flans et le tire si fort qu'il le traist a terre ; et li dist : « Que est ce, Lyonel, estes vous fors del sens, qui volés vostre frere ocirre, qui est uns des miudres chevaliers qui soit ? En non Dieu, ce ne vous sousferroit nus qui prodom fust ! — Conment, fait Lyoniaus, le volés vous rescourre ? Se vous plus vous entremetés, je le lairai, si m'en prendrai a vous ! » Et cil le regarde qui tous est esbahis de ceste aventure, et dist : « Conment, fait il, Lyonel, est ce a certes que vous le volés ocirre ? — Voirement, fait il, l'ocirrai je ! Ja pour vos nel lairai ne pour autrui : car il m'a tant meffait qu'il a bien la mort deservie ! » Lors li recourt sus et le velt

s'interpose en disant que, si Lionel eſt maintenant assez hardi pour porter la main sur son frère, il n'évitera pas la bagarre.

264. Lionel, à ces mots, prend son écu, et demande à Calogrenant qui il eſt ; Calogrenant se nomme. Lionel ne l'a pas plus tôt reconnu que, le défiant et l'attaquant l'épée nue, il le frappe de toute son énergie. Conſtatant qu'il n'a pas le choix, Calogrenant saisit son écu et tire son épée. Bon chevalier, d'une grande force, il se défend avec vigueur. Tandis que se prolongeait la bagarre, Bohort se redresse jusqu'à s'asseoir, dans de telles douleurs qu'il eſt persuadé de ne pas retrouver ses moyens avant des mois, si Notre-Seigneur ne l'y aide pas. Au speƈtacle du combat entre Calogrenant et son frère il eſt très inquiet : car, si Calogrenant tue son frère sous ses yeux, il sera triſte à jamais ; et si Lionel tue Calogrenant, il en héritera la honte, persuadé que celui-ci ne s'eſt jamais engagé qu'à cause de lui. Ce dilemme lui vaut d'être au comble du trouble ; il voudrait bien aller les séparer, s'il le pouvait ; mais ses souffrances sont telles qu'il eſt incapable de se défendre et d'attaquer. Il ne quitte pas le combat des yeux, et s'en aperçoit pour finir : Calogrenant a le dessous. Il faut dire que Lionel était d'une grande valeur aux armes et remarquablement hardi ; il avait mis en pièces l'écu et le heaume de son adversaire, malmené au point de voir la mort en face : avec tout le sang qu'il avait perdu, il était étonnant qu'il pût encore tenir

---

ferir par mi la teſte. Et Calogrenant se met entre .II. et diſt que s'il eſt hui mais tant hardis qu'il mete main en lui, il eſt venus a la mellee.

264. Quant Lyoniaus entent ceſte parole, si prent son escu et demande a Calogrenant qui il eſt, et cil se nomme. Et quant il le connoiſt, si le deffie et li cort sus l'espee traite, et li done si grant cop com il puet amener del bras. Quant cil voit qu'il eſt la venus, si prent son escu et traiſt s'espee. Il eſtoit bons chevaliers et de grant force, et se deffent vigherousement. Et dura tant la mellee que Boors se fu levés en son seant si angoissous qu'il ne quide mais des mois avoir pooir se Noſtre Sires ne l'i aïde. Quant il voit Calogrenant qui a son frere se com[*e*]bat, si en eſt molt a malaise. Car se Calogrenant ociſt son frere devant lui, il n'avra jamais joie ; et s'il ociſt Calogrenant, la honte en sera soie : car il set bien qu'il ne conmencha onques se pour lui non. De ceſte chose eſt il molt durement esbahis ; si les alaſt il volentiers departir, s'il peüſt. Mais il se delt tant qu'il n'a pooir de soi deffendre ne d'autrui assaillir. Si a tant regardé qu'il vit Calogrenant au desous de la bataille. Car Lyoniaus eſtoit de grant chevalerie et hardis durement ; et li ot depecié son escu et son hialme, et tant l'avoit mené qu'il n'atendoit mais se la mort non. Car tant avoit perdu del sanc que ce ert merveille conment il se pooit tenir en

debout. Se voyant ainsi dominé, Calogrenant, terrifié à l'idée de mourir, regarde autour de lui et voit Bohort, qui s'était redressé jusqu'à s'asseoir.

265. « Ah, Bohort, lui crie-t-il, venez donc me prêter main-forte et me tirer de ce danger de mort où je me trouve pour avoir voulu vous sauver, vous qui étiez plus près de la mort que moi ! Il est certain que, si je meurs pour vous, tout le monde devra vous en blâmer. — Pour sûr, rétorque Lionel, tout cela vous est inutile : vous ne sortirez pas vivant de ce combat. Personne ne pourrait vous l'éviter : je vous tuerai tous les deux de cette épée. » Ces paroles sont loin de rassurer Bohort. Il n'ignore pas que, si Calogrenant était tué, il serait lui-même en danger de mort. Avec des efforts il réussit à se mettre debout, et vient chercher son heaume qu'il met sur sa tête. Lorsqu'il voit l'ermite assassiné, très affligé il prie Notre-Seigneur d'avoir pitié de son âme : un tel homme de cœur mourut-il jamais pour si peu de chose ? Mais Calogrenant lui crie : « Ah, Bohort, me laisserez-vous donc mourir ici ? Si ma mort vous agrée, mourir me comblera : je ne saurais donner ma vie pour sauver plus honnête homme ! » Lionel, d'un coup d'épée, lui fait voler son heaume. Sentant sa tête sans protection et voyant l'esquive impossible, Calogrenant dit :

266. « Ah, Dieu, cher et doux Père Jésus-Christ au service de qui je m'étais engagé, bien plus indignement que je n'aurais

---

estant. Quant il se voit si au dessous, si a paour de mort, si se regarde et voit Boort qui si ert dreciés en son seant. Si li dist :

265. « Ha ! Boors, car m'i venés aïdier et jeter de cest peril de mort ou je sui mis pour vous rescourre, qui estiés plus prés de mort[a] que je ne sui ! Certes, se je muir pour vous, tous li mondes vous en devra blasmer. — Certes, fait Lyonniaus, tout ce ne vous a mestier : vous en morrés de ceste emprise. Nus ne vous em porroit estre garans que je ne vous ocie ans .II. de ceste espee ! » Quant Boors ot ce, si n'est mie asseür. Car il set bien, se cil estoit ocis, il seroit en peril de mort. Si fait tant qu'il se drece en estant, et vient a son hialme et le met en sa teste. Et quant il voit l'ermite ocis, si a molt grant doel et proie Nostre Signor qu'il ait merci de l'ame. Car pour si poi de chose ne morut onques mais si prodom. Et Calogrenant li escrie : « Ha ! Boort, dont me lairés vous ci morir ? S'il vous plaist que je muire, la mors me[b] plaira bien, car pour plus prodome sauver ne porroie je mie morir ! » Lors le fiert Lyoniaus de l'espee, si qu'il li fait le hialme voler de la teste. Quant cil sent sa teste desarmee et voit qu'il ne puet eschaper, si dist :

266. « Ha ! Dix, biaus dous Peres Jhesu Cris en qui service je m'estoie mis et non mie si dignement conme je deüsse, aiés merci de moi et assolvés m'ame en tel maniere que ceste dolours que mes cors

dû, faites-moi grâce et disculpez mon âme, de sorte que cette souffrance que mon corps supportera pour faire le bien tienne lieu de pénitence et de soulagement au profit de mon âme ! » Tandis qu'il s'exclamait ainsi, Lionel le frappe si violemment qu'il le précipite mort à terre, et son corps s'étire dans les affres de l'agonie. Après avoir assassiné Calogrenant, Lionel, loin de se calmer, fond sur son frère et lui assène un coup d'une telle force qu'il le fait basculer, tête en avant. Mais Bohort, chez qui l'humilité était si naturelle, le prie, au nom de Dieu, de lui épargner ce combat, « car, dit-il, si par aventure, cher frère, je vous tue ou vous me tuez, nous serons en état de péché mortel. — Que Dieu m'abandonne, dit Lionel, si je me laisse apitoyer par votre sort et renonce à vous tuer si je peux y parvenir : je ne vous dois pas d'être encore en vie ».

267. Bohort tire alors son épée et, tout en pleurs : « Cher Père Jésus-Christ, qu'il ne me soit pas imputé à péché de défendre ma vie contre mon frère. » Brandissant alors l'épée, tandis qu'il allait frapper, il entend une voix : « Fuis, Bohort, ne le touche pas, tu le tuerais. » Aussitôt descendit entre eux un tison de feu pareil à la foudre, qui venait du ciel. Il en jaillit une flamme si prodigieusement vive que leurs deux écus furent brûlés ; et leur effroi fut tel que, tombés tous deux à terre, ils restèrent un bon moment évanouis. Quand ils purent se relever, ce fut pour se toiser et découvrir

---

soufferra ja pour bien faire, que ce soit penitance et assoagemens a l'ame de moi. » En ce qu'il disoit ceste parole, le fiert Lyoniaus si durement qu'il le rue mort a terre. Et lors s'estent de l'angoisse qu'il sent de la mort. Quant il ot ocis [*f*] Calogrenant, si ne se volt pas tenir a tant, ains court envers son frere et li done tel cop qu'il le fait tout enbronchier. Et cil, en qui humilités estoit si naturelment herbergie, li proie pour Dieu qu'il li pardoinst ceste bataille : « car s'il avient, biaus frere, que je vous ocie ou vous moi, nous seriens mort de pechié. — Ja ne m'aït Diex, fait Lyoniaus, se je ja aie merci de vous que je ne vous ocie se je en puis venir au desus. Car il n'est mie remés en vous que je ne sui ocis ».

267. Lors traist Boors l'espee et dist tout em plourant : « Biaus Peres Jhesu Crist, ne me soit establi a pechié se je deffent ma vie encontre mon frere. » Lors hauce l'espee contremont. En ce qu'il le voloit ferir, ot une vois qui li dist : « Fuiés, Boors, nel touchiés, car tu l'ocirroies ja. » Maintenant descendi entraus uns brandons de fu en samblance de foudre, et vint devers le ciel. Et en issi une flambe si merveillouse et si ardans que andoi lor escu furent brui ; et en furent si esfreé qu'il chaïrent a terre andoi, et jurent grant piece en pasmisons. Quant il se leverent si s'entreregarderent si durement et voient

autour d'eux la terre devenue toute rouge sous l'effet du feu. Néanmoins, lorsque Bohort voit son frère — il était indemne —, il tend ses mains vers le ciel pour en remercier Dieu de tout cœur.

268. C'est alors qu'il entendit une voix : « Bohort, lève-toi et pars ; quitte sur-le-champ la compagnie de ton frère pour aller vers la mer, et ne t'arrête pas avant d'y être parvenu : Perceval en effet t'y attend. » En entendant ces mots, Bohort s'agenouille et tend les mains vers le ciel. « Père des cieux, dit-il, béni sois-tu pour daigner m'appeler à ton service ! » S'approchant alors de Lionel, il lui fait ce reproche : « Cher frère, vous avez bien mal agi en tuant ce chevalier, qui était notre compagnon, et cet ermite. Au nom de Dieu, ne partez pas avant que les corps soient enterrés, et qu'on leur ait rendu l'hommage qui convient. — Et vous, demande Lionel, qu'allez-vous chercher ? Demeurerez-vous ici jusqu'à leur inhumation ? — Certes pas : je gagnerai la mer où Perceval m'attend, comme la voix divine m'en a informé. » Sur ce, Bohort bondit, trace le signe de la croix sur son front et prie Notre-Seigneur de le guider. Il va chercher ses armes où il les avait déposées et s'équipe aussitôt. Puis il selle et harnache sa monture. Une fois prêt, il chevauche et parvient à une abbaye. La nuit, alors qu'il était couché, il entendit une voix lui dire : « Bohort, debout[1] ! » Il se lève et se prépare : il

---

la terre toute rouge entraus .II. del fu qui i avoit esté. Ne mais, quant Boors voit son frere, qu'il n'avoit point de mal, si en tent ses mains vers le ciel et en mercie Dieu de bon cuer.

268. Lors oï une vois qui li dist : « Boort, lieve sus, et t'en va de ci, et ne tiens plus compaingnie a ton frere, mais achemine toi vers la mer ; ne ne demoures en nul lieu devant que tu i soies. Car Percevaus t'i atent. » Et quant il ot ceste parole, si s'agenoulle et tent ses mains vers le ciel et dist : « Peres des ciels, beneois soies tu quant tu me daingnes apeler a ton service ! » Lors en vint a Lyonel et li dist : « Biaus frere, vous avés mal esploitié de cest chevalier qui nostre compaingnon fu, que vous avez ocis et de cest hermite. Pour Dieu, ne vos mouvés devant que li cors soient mis en terre, et que on lor ait fait si grant honour com on doit faire. — Et vous, que querés vous, fait Lyoniaus[a], atendrés vous ci tant qu'il soient en terre ? — Nenil, fait il, ains m'en irai a la mer ou Percevaus m'atent, si conme la vois devine le m'a fait entendant. » Quant [*432a*] il ot ceste parole, si saut sus et fait le signe de la crois en son front, et proie a Nostre Signour qu'il le conduist. Il vait la ou il avoit ses armes mises, si les prent, et s'arme maintenant. Puis vait a son cheval, se li met la sele et le frain ; et quant il est apareilliés, si chevauche jusques a une abeïe. La nuit, quant il fu couchiés, si oï une vois qui li dist : « Boort, lieve

ne veut pas qu'on ait vent ici de son départ à pareille heure. À force de chercher par où sortir de l'enceinte, il trouve un trou dans la muraille, derrière, où la voie était libre. Revenant à son cheval, il se met en selle et franchit la brèche dans le mur. Il quitte l'abbaye sans se faire remarquer et chevauche pour arriver finalement à la mer : un navire entièrement tendu de soieries blanches y avait jeté l'ancre. Il met pied à terre, monte à bord et se recommande à Jésus-Christ. Aussitôt embarqué, il constate que le navire quitte l'endroit où il était accosté. Le vent s'engouffre dans la voilure, emportant le navire à si vive allure qu'il semble voler au-dessus des flots.

269. Bohort n'a pas réussi à embarquer son cheval : lorsqu'il s'en aperçoit, il s'y résigne[1]. Il jette alors un œil dans le navire, mais ne voit rien : la nuit, d'un noir d'encre, empêchait de rien distinguer. Il vient au bastingage, où il s'appuie, et prie Jésus-Christ de le conduire d'une manière et dans un endroit où son âme puisse être sauvée. Sa prière achevée, il s'endort jusqu'au matin. Une fois éveillé, inspectant le navire, il voit un chevalier tout en armes, comme lui-même, à l'exception du heaume posé devant lui. À peine l'a-t-il regardé un court moment qu'il reconnaît Perceval le Gallois. Aussitôt il court l'étreindre et lui manifester sa joie ; Perceval est très surpris de le voir là, car il

---

sus ! » et il se lieve et s'apareille pour ce qu'il ne velt mie que cil de laiens sacent[b] qu'il s'en aille a tele ore. Il quiert tant par laiens par la ou il puist aler qu'il trove le mur percié par deriere ou il avoit bone voie. Il vient a son cheval et monte et vient a la fraite del mur et passe outre ; si s'en part de laiens que nus ne s'en aperçoit et chevauche tant qu'il vient a la mer et trove la une nef arivee, toute coverte de blans samis. Il descent et entre dedens et se conmande a Jhesu Crist. Et si tost com il est entrés dedens, si voit que la nef s'enpart d'illoc, de la ou ele estoit arrivee ; et li vens se fiert el voile, qui en maine la nef si grant oirre qu'il samble que la nef voist volant par desus le flot.

269. Quant il voit qu'il a failli a son cheval metre dedens, si s'en sousfre atant. Lors regarde par la nef, mais il ne voit rien. La nuis ert noire et oscure por coi on n'i pooit nient bien veoir. Il vient au bort de la nef, si s'acoste illoc, et proie a Jhesu Crist qu'il en tel maniere le mainne et en tel lieu ou s'ame puist estre salvee. Et quant il ot faite sa proiere, si s'endort jusques au jour. Quant il fu esveilliés, il regarde par la nef, et voit un chevalier armé d'autreteles armes com il estoit que fors del hialme qu'il avoit devant lui. Et quant il l'a un poi avisé, si connoist que c'est Percevaus le Galois. Maintenant le court acoler et faire de lui joie ; et cil fu tous esbahis quant il le vit devant lui, car il

ignore comment il a pu venir. Il lui demande alors qui il eſt. « Comment, dit Bohort, vous ne me reconnaissez pas ? — Bien sûr que non, répond Perceval. Mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt comment vous êtes venu ici, à moins que Notre-Seigneur lui-même vous y ait transporté. » Ces propos font sourire Bohort. Il enlève son heaume et Perceval le reconnaît immédiatement. Il lui eſt cependant difficile de dire comment il eſt arrivé sur le navire, et à l'inſtigation de qui. Et Perceval lui retrace les aventures qui lui sont arrivées sur le rocher où il avait été déposé, là où l'ennemi lui eſt apparu sous la forme d'une femme, de sorte qu'il a été conduit jusqu'à pécher mortellement. Voilà donc les deux compagnons réunis. Mais sur ce, le conte cesse de parler d'eux pour revenir à Galaad le Bon Chevalier.

Le combat de Galaad contre Gauvain et Hector.

270. Le conte dit à présent que, après avoir quitté Perceval qu'il avait sauvé des vingt chevaliers qui s'étaient saisis de lui par surprise[1], Galaad le Bon Chevalier, prenant par la grande route de la forêt, voyagea de longs jours, tantôt progressant, tantôt sans succès, avec le hasard pour guide. Il trouva bien des aventures qu'il termina, dont le conte ne fait pas mention parce qu'il y aurait trop à faire s'il voulait rapporter chacune en particulier. Après avoir longtemps sillonné le royaume de Logres[2], partout où il entendait dire qu'il arri-

---

ne set conment il i puiſt eſtre venus. Lors li demande qui il eſt. « Conment, fait Boors, ne me connoissiés vous pas ? — Certes, fait cil, nenil. Ains m'esmerveil molt conment vous eſtes chaiens venus, se Noſtre Sires meïsmes ne vous i porta ! » Et Boors conmence a sousrire de ceſte parole ; et oſte son hialme, et tantoſt le reconnoiſt Percevaus : si ne seroit pas legiere cose a raconter conment il vint en la nef, et par quel amoneſtement. Et Percevaus li raconte les aventures qui li eſtoient avenues en la roche ou il avoit eſté, la ou li anemis li apparut en guise [b] de feme, que on le mena[a] jusqu'a pechié mortel. Ensi sont assamblé li doi compaingnon. Ne mais a tant laisse ore li contes a parler d'aus et retourne a parler de Galaad le Bon Chevalier.

270. Or diſt li contes que quant Galaad li Bons Chevaliers se fu partis de Perceval et il l'ot rescous des .xx. chevaliers qui l'avoient entrepris, qu'il se miſt el grant chemin de la foreſt et erra mainte journee, une ore avant et autre ariere, ausi conme aventure le menoit. Si trova mainte aventure qu'il miſt a fin, dont li contes ne fait mie mencion pour ce que trop i eüſt a faire s'il volsiſt chascune raconter par soi. Quant li Bons Chevaliers ot grant piece chevauchié par mi le roialme de Logres en tous les liex que il oï parler que aventures avenissent, si s'enparti et chevaucha vers la mer, si conme il li vint en

vait des aventures, le Bon Chevalier partit pour chevaucher vers la mer, comme il en avait le désir. Un beau jour il passa par un château où se livrait un combat d'une importance inouïe. Mais les assaillants avaient déjà tant fait que les gens du château tentaient de fuir : plus nombreux, leurs adversaires étaient meilleurs chevaliers.

271. Lorsque Galaad vit les assiégés réduits à cette extrémité, et qu'on les massacrait à l'entrée du château, il prit dans leur direction ; il envisage de les aider. Lance au poing, il fait galoper son cheval, l'éperonne et frappe le premier qu'il rencontre si rudement que la lance vole en pièces. Mettant alors la main à l'épée dont il avait une maîtrise parfaite, il se jette au cœur de la mêlée, et, bien engagé, abat chevaliers et chevaux, et accomplit des exploits prodigieux : à le voir, tout un chacun l'aurait pris pour la bravoure même. Or monseigneur Gauvain, présent au combat, prêtait main-forte, avec Hector, aux assiégeants. Mais dès qu'ils aperçurent l'écu blanc à la croix rouge ils s'écrièrent de concert : « Il faudrait être fou pour l'attendre : aucune armure ne résiste à ses coups. » Et tandis qu'ils parlaient ainsi, Galaad, conduit par le hasard, galopait sur monseigneur Gauvain. Il le frappe avec une telle énergie qu'il lui fend le heaume et la coiffe de fer ; monseigneur Gauvain, qui croit bien le coup fatal, vide les arçons et mord la poussière. Mais Galaad, qui ne peut retenir son coup, frappe le cheval devant les

---

volenté. Se li avint qu'il passa par un chastel ou il avoit un tournoiement merveillous et grant. Mais tant avoient ja cil defors fait que cil dedens ierent a la fuie, car trop erent cil defors plus et meillour chevalier.

271. Quant Galaad vit que cil dedens estoient a si grant meschief et que on les ocioit a l'entree del chastel, si s'en tourna devers aus ; et pense qu'il lor aïdera. Si empoigne le glaive et laisse le cheval aler, et hurte cheval des esperons et fiert le premier qu'il encontre si durement que li glaives vole em pieces. Et il met la main a l'espee conme cil qui bien s'en sot aïdier, et se fiert la ou il voit la greignour presse, et conmence a abatre chevaliers et chevaus et faire toutes merveilles d'armes, si que nus nel veïst qui a prodome nel tenist. Et mé sire Gavains qui au tournoiement estoit, entre lui et Hector si aïdoient a ciaus defors. Mais [*c*] si tost com il virent l'escu blanc a la crois vermeille, si dist li uns a l'autre : « Ore sera fols qui l'atendera ; car encontre ses cops ne dure armeüre nule. » En ce qu'il parloient ensi, si vint Galaad apoignant vers monsignour Gavain si conme aventure le menoit ; si le fiert si durement qu'il li fent le hialme et la coife de fer et mé sire Gavains qui bien quide estre mors del cop qu'il a receü vole des arçons a terre. Et cil qui ne pot son cop detenir fiert le cheval par devant les

arçons, le fend à hauteur des épaules et l'abat mort sur son cavalier. Hector, voyant monseigneur Gauvain à pied, recule : il réalise qu'il ne serait pas raisonnable de rester sur la route de Galaad qu'il doit aussi aimer et ménager comme son frère... ou son neveu[1] ! Et Galaad galope en tous sens et se montre si efficace en peu de temps que les gens du château, tout à l'heure en déroute, reprennent le dessus. Ils ne cessent de frapper et d'abattre, et pour finir les assaillants sont vaincus de vive force et s'enfuient où ils se croient en sécurité ; leurs adversaires les pourchassent longtemps, et lorsqu'il observe qu'il est inutile d'y revenir, Galaad s'en va si discrètement que personne ne sait la direction qu'il a prise. Il emporte avec lui, de la part des deux camps, l'honneur et le prix du combat, et monseigneur Gauvain, qui souffre si violemment du coup que Galaad lui a administré qu'il croit ne pas en réchapper, dit à Hector qui se tenait devant lui : « Sur ma tête, voici réalisée la prédiction qui me fut faite le jour de la Pentecôte à propos de l'épée du bloc de pierre, où j'avais porté la main : à savoir que je recevrais un coup, d'une si grande violence, avant la fin de l'année, que tout l'or du monde ne parviendrait pas à me le faire oublier ; et, sur ma tête, c'est l'épée même avec laquelle ce chevalier m'a frappé tout à l'heure : je peux donc bien reconnaître que la chose est arrivée comme elle me fut spécifiée[2]. — Seigneur, demande Hector, ce chevalier vous a-t-il donc infligé une blessure aussi grave ?

---

arçons, et le trenche par mi les espaulles, si qu'il l'abat mort par desus monsignor Gavain. Quant Hector voit monsignour Gavain a pié, si se traist ariere pour ce qu'il voit que ce ne seroit mie sens de lui atendre et pour ce qu'il le doit amer et garder conme son frere ou son neveu. Et cil point amont et aval et fait tant em poi d'ore que cil dedens sont recovré qui ore estoient desconfit. Si ne finerent de ferir et d'abatre, tant que cil defors sont desconfit a fine force et s'enfuient la ou il quident avoir garant ; et cil les enchaucent grant piece ; et quant il voit[a] qu'il est noiens del retourner, si s'en vait si coiement que nus ne set quel part il est tournés. Si emporte avec soi de l'une part et de l'autre le los et le pris del tournoiement, et mé sire Gavains, qui est si angoissous del cop qu'il li ot doné que il n'en quide mie vis eschaper, et dist a Hector qu'il vit devant lui : « Par mon chief, ore est averee la chose qui me fu awan dite, le jour de Pentecouste, de l'espee del perron ou je avoie mise ma main, que je recevroie cel cop ains que li ans fust passés, que je ne voldroie ensi estre ferus pour un chastel ; et par mon chief, c'est cele espee dont cil chevaliers m'a orendroit feru : si puis ore bien dire que la chose est ensi avenue conme el me fu jugie. — Sire, fait Hector, vous a dont li chevaliers blecié si conme vous dites ?

272. — Certes, fait mé sire Gavains, oïl, si que je n'en puis escha-

272. — Certainement, répond monseigneur Gauvain, et je n'en puis réchapper si Dieu n'y met ordre. — Et qu'allons-nous devenir ? reprend Hector. J'ai l'impression que notre quête est finie, compte tenu de la gravité de votre blessure. — Seigneur, poursuit monseigneur Gauvain, votre quête ne l'est point ; la mienne non plus, du moins aussi longtemps que Dieu voudra bien que je vous suive. » Tandis qu'ils parlaient ainsi, les chevaliers du château vinrent former un attroupement. Reconnaissant monseigneur Gauvain et apprenant l'état sérieux dans lequel il se trouvait, ils en furent pour la plupart très affectés : sans aucun doute, il était au monde l'homme le plus aimé des peuples étrangers. Ils le prennent pour le porter au château, où ils le désarment et le couchent dans une chambre retirée. Puis ils appellent un médecin, lui font examiner sa plaie et lui demandent s'il guérira. Celui-ci les rassure : avant un mois il sera sur pied, pourra chevaucher et supporter le poids de l'armure. Les gens du château lui promettent, s'il y réussit, de le récompenser si largement qu'il sera un homme riche jusqu'à la fin de ses jours. Qu'ils en soient certains, leur déclare le médecin : il agira comme il a dit. C'est ainsi que monseigneur Gauvain resta au château et, avec lui, Hector, qui se refusa à partir avant qu'il ne fût guéri. Quant au Bon Chevalier, il chevaucha, une fois parti du combat, conduit par le hasard. À la nuit, il arriva à deux lieues de Corbénic. La tombée du jour le surprit devant un ermitage. Voyant qu'il faisait nuit, il

---

per se Dix n'i met conseil. — Et que porrons nous faire ? fait Hector. Ore m'est il avis que nostre queste soit remesse puis que vous estes si bleciés. — Sire, fait mé sire Gavains, la vostre n'est mie remese, mais la moie, tant conme Dieu plaira que je vous sive. » En ce qu'il parloient ensi, assemblerent illoc li chevalier del chastel. Et quant il connurent monsignour Gavain et il sorent qu'il estoit [*d*] ensi bleciés, si en furent molt courecié li pluisour. Car sans faille il ert li hom el monde plus amés d'estranges gens. Si le prendent et le portent el chastel et le desarment et le couchent en une chambre loing de gent. Puis mandent un mire et li font regarder sa plaie et li demandent s'il garira. Et il les asseüre, qu'il le rendra sain et haitié dedens un mois, en tel maniere qu'il porra chevalchier et porter armes. Et cil le creantent, s'il le puet faire, il li donront tant d'avoir qu'il sera riches a tous les jours de sa vie. Et il lor dist qu'il en soient tot asseür, car il le fera ensi conme il a dit. Ensi remest laiens mé sire Gavains et Hector o lui, qu'il ne s'en volt onques partir devant qu'il fust garis. Et li Bons Chevaliers chevaucha, quant il fu del tournoiement partis, ensi conme aventure l'en menoit. Et vint la nuit a .II. lieues prés de Corbenyc. Se li avint qu'il anuita devant un hermitage. Et quant il vit que la nuis fu venue,

met pied à terre et appelle à la porte ; finalement l'ermite lui ouvre. Celui-ci, l'identifiant comme un chevalier errant, lui souhaite la bienvenue. Il s'occupe de loger son cheval et lui fait enlever ses armes. Après quoi, il lui fait servir la pitance que Dieu lui a donnée. Galaad l'accepte volontiers puisqu'il n'a rien avalé de la journée. Ensuite, il lui offre pour lit une botte de foin qui se trouvait là.

273. Ils étaient couchés lorsqu'une demoiselle vint appeler à la porte. L'entendant appeler Galaad, l'ermite vient à l'entrée pour demander qui peut bien frapper à une heure pareille. « Seigneur, une jeune femme de condition noble, et je veux parler au chevalier qui eſt à l'intérieur : j'ai fort grand besoin de lui. » L'ermite réveille Galaad et lui dit : « Seigneur chevalier, une demoiselle veut vous parler ; elle eſt là dehors ; elle a, ce me semble, un urgent besoin de vous. » Galaad se lève, va la trouver et lui demande ce qu'elle veut. « Galaad, je veux que vous vous armiez, que vous montiez à cheval et que vous me suiviez ; et, je vous l'assure, je vous montrerai la plus haute aventure qu'un chevalier ait jamais vue. » À ces mots, Galaad vient chercher ses armes et s'en équipe, selle son cheval et monte ; et recommandant l'ermite à Dieu, il dit à la demoiselle : « Allez où bon vous semble, je vous suivrai au bout du monde. » Elle s'en va à toute allure, et lui de la suivre. Ils continuèrent ainsi jusqu'à l'aube. Le jour était lumineux lorsqu'ils entrèrent dans une forêt qui s'étendait

---

il descent et huche a l'huis tant que li hermites li ouvri. Et quant il voit qu'il eſt chevaliers errans, se li diſt que bien soit il venus. Si pense d'oſteler son cheval et li fait oſter ses armes. Et quant il eſt desarmés, se li fait doner a mengier de tele charité que Dix li ot donee. Et cil le retint volentiers conme cil qui de tout le jour n'avoit mengié. Aprés le couche dormir sor un fais d'erbe qui laiens eſtoit[a].

273. Quant il furent couchié, si vint la une damoisele qui hucha a l'huis ; et apela tant Galaad que li preudroms vint à l'huis[a] et demande qui ce eſt, qui la hurte a tele ore. « Sire, fait ele, je sui une damoisele, si voel parler au chevalier qui laiens eſt. Car j'ai molt grant meſtier de lui. » Et li prodom l'esveille et li diſt : « Sire chevaliers, une damoisele velt parler a vous, qui la fors eſt, qui molt a grant besoing de vous, ce me samble. » Et Galaad se lieve lors et vient a li et li demande qu'ele velt. « Galaad, fait ele, je voel que vous vous armés et montés sor voſtre cheval et me sivés ; et je vous di que je vous mouſterrai[b] la plus haute aventure que chevaliers veïſt onques. » Quant Galaad ot ceſte parole, si vient a ses armes et s'arme, et met la sele a son cheval et monte sus, et conmande l'ermite a Dieu, et diſt a la damoisele : « Alés ou il vous plaiſt, et je vous suierrai enquel que lieu que vous ailliés. » Et cele s'en vait grant oirre, et il le sieüt

jusqu'à la mer et qu'on appelait Célibe. Puis ils suivent la grande route tout le jour sans rien avaler.

Les retrouvailles de Galaad, Bohort et Perceval.

274. Le soir, après vêpres, ils arrivèrent à un château situé exactement dans une vallée, bien pourvu de toutes choses, défendu par un cours d'eau, par de hautes murailles robustes et par des fossés d'une profondeur abrupte. Les habitants, lorsqu'ils voient la demoiselle, s'écrient : « Soyez la bienvenue, dame. » Ils sont tout heureux de l'accueillir — il s'agissait de leur suzeraine. Elle leur dit de bien recevoir le chevalier, le meilleur qui eût jamais porté les armes, et ils courent le désarmer. « Allons-nous rester ici aujourd'hui ? demande Galaad à la dame. — Non, répond-elle. Dès que nous aurons mangé et un peu dormi, nous partirons. » Les voici installés à table ; après le repas, ils allèrent se reposer. Au premier sommeil, la demoiselle appelle Galaad. « Seigneur, lui ordonne-t-elle, levez-vous ! », et les gens du château apportent des flambeaux pour qu'il ne s'équipe pas dans le noir. Une fois armé, il monte à cheval ; la dame prend un grand écrin somptueux qu'elle porte devant elle. Une fois en selle, elle quitte le château et part à toute vitesse. Ils chevauchèrent cette nuit à très vive allure, et firent assez de chemin pour parvenir à la mer. À leur arrivée,

---

adés. Si ont tant alé qu'il conmence a ajourner. Et quant li [*e*] jours fu biaus et clers, si entrerent en une forest qui duroit jusqu'a la mer et estoit apelee Celibe. Si chevauchierent le grant chemin tout le jour en tel maniere qu'il ne burent ne ne mengierent de nule chose.

274. Au soir, apres vespres, vindrent a un chastel qui seoit droit en une valee, qui estoit bien garnis de toutes choses, et fermés d'une aigue courant et de bons murs grans et fors, et de fossés haus et parfons. Et quant cil de laiens le virent, si disent : « Bien veigniés, dame. » Si le reçoivent a molt grant joie, conme cele qui estoit lor dame. Et ele lor dist qu'il facent feste au chevalier : car il est li plus prodom qui onques portast armes, et cil le courent desarmer. Et Galaad dist a la dame : « Remandrons nous hui mais chaiens ? — Nenil, fait ele. Mais si tost conme nous avrons mengié et dormi un poi, nous nous en irons. » Lors sont assis au mengier ; et aprés alerent dormir. Et si tost com il vint au premier some, la damoisele apele Galaad et li dist : « Sire, levés sus ! » Et cil de laiens aportent tortins pour ce qu'il veïst a soi armer. Et quant il est armés, il monte en son cheval, et la dame prent un coffre trop grant et bel et trop riche, et le met devant li. Quant ele fu montee, si s'en part del chastel et s'en vait grant aleüre. Si chevauchent cele nuit molt grant oirre, et errerent tant qu'il vinrent a la mer. Et quant il furent la venu,

ils trouvèrent le navire où étaient Bohort et Perceval[1], qui attendaient Galaad sur le bastingage ; et comme ils ne dormaient pas, ils lui crient de loin : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Nous vous avons si longtemps espéré que vous êtes là grâce à Dieu. Avancez donc : il ne reste plus qu'à partir pour la haute aventure que Dieu nous a préparée. » Galaad, lorsqu'il les entend, leur demande qui ils sont et pourquoi ils prétendent l'avoir attendu ; il demande aussi à la demoiselle si elle mettra pied à terre. « Seigneur, dit-elle, oui. Mais abandonnez ici votre cheval : j'y laisserai le mien. » Ils descendent aussitôt de leur monture. Galaad enlève à son cheval la selle et le frein ainsi qu'au palefroi de la demoiselle, il trace le signe de la croix sur son front et se recommande à Notre-Seigneur. Et il monte à bord, et la demoiselle après lui ; les deux compagnons sont tout heureux de les accueillir. À l'instant la nef prend le départ ; elle s'éloigne si vite que bientôt ils ne peuvent plus apercevoir le moindre bout de terre. Lorsque le jour fut levé, ils se reconnurent l'un l'autre et pleurèrent de joie et d'émotion de s'être ainsi retrouvés. Bohort, alors, retira son heaume, Galaad, le sien et son épée. Mais il ne voulut pas enlever son haubert. Découvrant combien cette nef est belle à l'intérieur comme à l'extérieur, il demande aux deux compagnons s'ils savent d'où vient un si beau navire. Bohort répond qu'il n'en sait rien, et Perceval lui raconte ce qu'il en sait : il lui fait dans le détail le récit de ce qui lui est arrivé sur le rocher, et comment l'homme de

---

si troverent la nef ou Boors et Percevaus estoient, qui l'atendoient au bort de la nef ; ne il ne dormoient mie, ains crient de loing a Galaad : « Sire, bien veigniés vous ! Tant vous avons atendu que nous vous avons, Dieu merci. Ore venés avant, car il n'i a fors de l'aler a la haute aventure que Dix nous a apareillie. » Et[a] quant il les ot, si lor demande qui il sont et pour coi il dient qu'il l'ont atendu ; si demande a la damoisele s'ele descendra. « Sire, fait ele, oïl. Et laissiés ci vostre cheval, car je i laisserai le mien. » Et il descendent maintenant, et oste a son cheval la sele et le frain et au palefroi a la damoisele ausi, si fait le signe de la crois en mi son front et se conmande a Nostre Signour. Et entre en la nef, et la damoisele aprés ; et li doi compaignon les rechoivent a molt grant joie. Et maintenant conmence la nef a aler : si vont tant en poi d'ore qu'il ne voient terre ne loing ne prés. Et lors [*f*] qu'il fu ajourné, si s'entreconnurent et plourerent de joie qu'il avoient et de pitié qu'il ont de ce qu'il se sont entreencontré. Lors osta Boors[b] son hialme et Galaad le sien et s'espee. Mais son hauberc ne volt il mie oster. Et quant il voit la nef si bele defors et dedens, si demande as .II. compaingnons s'il sevent dont si bele nef vient. Et Boors[c] dist qu'il n'en set riens, et Percevaus li conta ce qu'il en sot ; et li dist tout

bien qui lui semblait être un prêtre l'y avait instruit. « Et il m'a bien assuré qu'avant peu de temps je vous aurais pour compagnon[2]. Mais cette demoiselle, il ne m'en a pas parlé.

275. — Par ma foi, reconnaît Galaad, m'est avis que je ne serais jamais venu dans ces parages sans elle : on peut donc bien affirmer que, si je m'y trouve, c'est grâce à elle plus que de moi-même. C'est un chemin que je n'avais jamais pris, et je n'aurais pas imaginé entendre un jour parler de vous dans un endroit si éloigné. » Voilà qui les fait rire. Ils se font l'un à l'autre le récit de leurs aventures, et finalement Bohort dit à Galaad : « Seigneur, si monseigneur Lancelot votre père était ici, j'aurais l'impression de ne manquer de rien. » Impossible, répond Galaad, puisque Notre-Seigneur ne le veut pas. Avec ces propos, le voyage se poursuivit jusqu'à l'heure de none. Ils pouvaient être alors à bonne distance du royaume de Logres, car toute la nuit et tout le jour le navire avait cinglé toutes voiles dehors. C'est alors qu'ils accostèrent entre deux rochers, sur une île sauvage, étonnamment cachée. Pour tout dire il s'agissait d'un golfe. Ils avaient touché le rivage lorsqu'ils virent devant eux un autre navire, derrière un rocher inaccessible autrement qu'à pied.

L'épée du navire.

276. « Chers seigneurs, dit la demoiselle, voici le navire où est l'aventure pour laquelle Notre-Seigneur nous a réunis. Il

---

ensi com il li estoit avenu en la roche, et conment li prodom qui prestres li sambloit l'i avoit fait entendant. « Et bien me dist qu'il ne demouerroit mie granment que je vous avroie a compaingnon. Mais de ceste damoisele ne me dist il mie.

275. — Par foi, fait Galaad, ceste part ne fuisse je ja venus s'ele ne fust, a mon essient, dont on puet bien dire que je i sui plus venus par li que par moi. Car en ceste voie ne fui je onques mais, ne de vous .II. ne quidaisse je oïr parler jamais en si estrange lieu. » Et il s'en conmencent a rire. Lors conte li uns a l'autre de ses aventures, tant que Boors dist a Galaad : « Sire, se ore fust ci mé sire Lanselos vos peres, il me fust avis que riens ne nous fausist. » Et il dist que ce ne puet estre puis qu'il ne plaist a Nostre Signour. A tels paroles errerent jusqu'a ore de none. Et lors porent il bien estre eslongié del roialme de Logres, car la nef ot toute la nuit courut et tout le jour a plain voile. Et lors arriverent entre .II. roches en une ille salvage et si repuse que ce estoit merveille. Et sans faille ce ert uns regot de mer. Et quant il furent illoc arrivé, si virent devant aus une autre nef outre une roche ou il ne peüssent avenir s'il n'i alaissent a pié.

276. « Biau signour, fait la damoisele, en cele nef, la est l'aventure por coi Nostre Sires nous a mis ensamble[a]. Si vous covient

vous faut quitter ce navire et vous y rendre. » Ce qu'ils feront volontiers, assurent-ils. Ils sautent et font débarquer la jeune fille. Parvenus à l'autre navire, ils le trouvent bien plus précieux que le précédent. Mais ce qui les étonne fort, c'eſt de n'y trouver à bord ni homme ni femme. Ils viennent au plus près, pour tâcher de voir éventuellement quelque chose. En examinant le rebord, ils découvrent une inscription épouvantable et terrible pour ceux qui désireraient embarquer ; en voici les termes : « ÉCOUTE, HOMME QUI VEUX MONTER À MON BORD, QUI QUE TU SOIS, VEILLE BIEN À ÊTRE UN MODÈLE DE FOI, CAR JE SUIS LA FOI MÊME ; AUSSI, FAIS BIEN ATTENTION, AVANT D'ENTRER, À N'ÊTRE INFECTÉ D'AUCUN PÉCHÉ. MOI QUI NE SUIS QUE FOI ET CONVICTION, JE TE REJETTERAI AU POINT QUE, PRIVÉ DE MON SOUTIEN, TU SERAS PERDU POUR MOI, OÙ QUE TU PUISSES ÊTRE EN ÉTAT D'IMPIÉTÉ, POUR SI PEU QUE TU EN SERAS CONVAINCU[1].

277. Après avoir déchiffré cette inscription, ils se regardent, et la demoiselle demande à Perceval : « Savez-vous qui je suis ? — Pas le moins du monde. Autant que je sache, je ne vous ai jamais vue. — Vous apprendrez, dit-elle, que je suis votre sœur, la fille du roi Pellehan[1]. Et savez-vous pourquoi, ajoute-t-elle, j'ai voulu me faire connaître de vous ? Pour que vous prêtiez mieux foi à ce que je vais vous révéler. Je vous avertis tout d'abord, poursuit-elle, en m'adressant à l'être au monde qui m'eſt le plus cher, de n'embarquer sur

---

issir de ceſte nef et aler la. » Et il dient que si feront il volentiers. Si saillent fors et prendent la damoisele et le metent fors. Et quant il sont la venu, si le trovent assés plus riche que l'autre. Mais il s'esmerveillent molt qu'il ne voient home ne feme dedens. Et il se traient[b] plus prés pour regarder s'il verroient riens. Et il regardent el bort de la nef et voient letres escrites qui disoient une molt espoentable parole et doutouse [*433a*] a ciaus qui volsissent dedens entrer ; et fu dite en tel maniere : OS TU, HOM, QUI DEDENS MOI VELS ENTRER ; QUI QUE TU SOIES, BIEN TE GARDES QUE TU SOIES PRODOM DE FOI, CAR JE NE SUI SE FOIS NON ; ET POUR CE TE GARDE BIEN, AVANT QUE TU ENTRES, QUE TU NE SOIES ENTECHIÉS DE NUL PECHIÉ. CAR JE NE SUI SE FOIS NON ET CREANCE : JE TE GUERPIRAI EN TEL MANIERE QUE TU N'AVRAS DE MOI SOUSTENANCE, AINS TE FAURAI DEL TOUT, EN QUEL QUE LIEU QUE TU SOIES EN MESCREANCE, JA EN SI POI N'EN SERAS ATAINS.

277. Quant il voient les letres et connoissent, si regarde[a] li un l'autre, si diſt la damoisele a Perceval[b] : « Savés vous qui je sui[c] ? — Certes, fait il, nenil. Onques mais, a mon essient, ne vous vi. — Saciés, fait ele, que je sui voſtre suer, et fille au roi Pellelem. Et savés vous pour coi, fait ele, ja me sui je faite connoiſtre a vous ? Por ce que vous m'en creés mix de ce que je vous dirai. Je vous di premie-

ce navire en aucune façon, si vous n'avez une piété parfaite envers Jésus-Christ. Sachez bien, en effet, qu'à l'instant même où vous y pénétreriez vous y péririez : ce navire est une si haute chose que nul homme infecté de méchanceté n'y peut tenir sans danger. » Entendant ces propos, Perceval, à bien la regarder, reconnaît sa sœur, et, se montrant tout heureux, il déclare : « Chère sœur, j'y entrerai bel et bien. Savez-vous pourquoi ? Je suis la foi en personne, comme il convient à un chevalier. — Montez donc à bord sans hésiter, dit-elle, de sorte que Notre-Seigneur vous y protège. »

278. Elle n'avait pas achevé que Galaad, qui les précédait, lève la main, se signe et monte à bord. À l'intérieur, il regarde de tous côtés. La demoiselle le suit et se signe en entrant. Les autres, voyant cela, entrent à leur tour. Et lorsqu'ils ont bien inspecté partout, ils concluent qu'ils n'imaginaient pas, sur mer ou sur terre, un navire qui leur donne une telle impression de splendeur. Au terme de leur visite, examinant le cœur du navire, ils voient une étoffe précieuse, tendue en guise de courtine, et, dessous, un lit somptueux. Galaad s'approche pour soulever l'étoffe et regarder dessous : ce qu'il découvre, c'est le plus beau lit qu'il ait jamais vu. Il était immense et précieux, en effet ; au chevet il y avait une couronne d'or et, au pied, une épée très belle et brillante qui, en travers du lit, était tirée du fourreau d'un bon demi-pied[1].

---

rement, fait ele, conme a la riens el monde que je plus aim, que se vous n'i estes parfaitement creant en Jhesu Crist, que vous en ceste nef n'enterrés en nule maniere. Car bien saciés que maintenant i perirés : car la nés est de si haute chose que nus entechiés de malisce n'i puet durer sans peril. » Quant Percevaus ot ce, si le ravise que c'est sa suer, et lors li fait moult grant joie et li dist : « Certes, bele suer, je i enterrai ; et savés vous pour coi ? Car je sui plains de foi, et tels come chevaliers doit estre. — I entrés dont, fait ele, seürement, que Nostre Sires vous i soit garans. »

278. En ce qu'ele disoit ce, Galaad qui estoit devant hauce sa main, si se seigne et entre ens. Et quant il est dedens, si regarde d'une part et d'autre. Et la damoisele entre aprés et se seigne a l'entrer. Quant li autre voient ce, si entrent aprés. Et quant il ont bien regardé sus et jus, si disent qu'il ne quidoient mie que en mer ne en tere eüst une si bele nef ne si riche conme cele lor samble. Et quant il ont esté par tout, si regardent el cors de la nef et voient un molt riche drap estendu en guise de courtine, et par desous, un molt biau lit et riche. Galaad vient al drap, si le souslieve et garde de sous, et voit le plus riche lit qu'il onques veïst : car li lis estoit riches et grans, et avoit au chavés une courone d'or, et as piés avoit [*b*] une espee qui molt estoit bele et clere, et fu de travers le lit traite del fuerre bien demi pié.

Cette épée était d'une facture singulière, car le pommeau était fait d'une seule pierre qui resplendissait de toutes les couleurs que l'on peut trouver sur terre. Mais elle recelait une autre particularité plus décisive encore : chacune des couleurs, en effet, comportait une vertu. Le conte explique en outre que la poignée de l'arme venait de deux bêtes extraordinaires : la première appartenait à une espèce de serpent qui vit plutôt en Calédonie[2] que sur un autre territoire ; ce reptile est appelé « papaluste », et sa vertu est telle que, si un homme tient une de ses côtes ou un de ses os, il n'a pas à craindre la brûlure d'une chaleur trop vive.

279. Voilà la force d'une partie de l'épée. Et l'autre propriété vient d'un poisson qui n'est pas très grand, vivant dans le fleuve Euphrate et nulle part ailleurs. On appelle ce poisson « ortenaus ». Ses côtes sont ainsi faites que, si un homme prend l'une ou l'autre pièce de son ossature, aussi longtemps qu'il la tiendra, il perdra jusqu'au souvenir de la joie et de la souffrance qu'il peut avoir éprouvées pour se rappeler seulement le sentiment qui lui aura fait prendre cette côte. Mais lorsqu'il l'aura reposée, instantanément il pensera à son habitude comme un homme normal. Voilà le genre des deux côtes qui formaient la poignée. Elles étaient gainées d'une étoffe rouge très précieuse, parsemée de lettres qui disaient : JE SUIS ÉTONNANTE À VOIR, ET PLUS ENCORE À CONNAÎTRE : AUCUN HOMME N'A JAMAIS PU M'EMPOIGNER, SI GRANDE QUE FÛT SA

Cele espee estoit de diverse façon, car li poins estoit d'une piere qui avoit en soi toutes les coulours que on puet trover en terre. Et si avoit en soi une autre diversité qui valoit encore plus : car chascune des coulours avoit en soi une vertu. Et encore devise li contes que l'enheüdeüre estoit de .II. diverses bestes. La premiere estoit d'une maniere de serpent qui converse en Calidoine plus que en autre terre : si est apelés cis serpens papagustes ; et de cel serpent est tele la vertu que se nus hom tient nule de ses costes ou aucun de ses os, il n'a garde de sentir trop grant chalour.

279. De tel force est l'une partie de l'espee. Et l'autre maniere est d'un poisson qui n'est mie trop grans, si converse el flun d'Eufrate et ne mie d'autre aigue. Et cil poissons est apelés orteniaus. Si sont ses costes de tel maniere, se uns hom prent une, ne autre de ses os, car tant com il le tenra ne li souvendra de joie ne de doel qu'il ait eu fors solement de cele por coi il l'avra prise. Et maintenant qu'il l'avra jus mise, si pensera ausi come il avra acoustumé en maniere de naturel home. Itel maniere avoient les .II. costes qui estoient en l'enheüdeüre. Et si estoient couvert d'un vermeil drap trop riche, tout plain de letres qui disoient : JE SUI MERVEILLOUSE[a] A VEOIR, ET PLUS MERVEILLOUSE[b] A CONOISTRE. CAR ONQUES NUS NE ME[c] POT ENPOIGNIER

MAIN, ET NE LE FERA, À L'EXCEPTION D'UN SEUL ; CELUI-LÀ SURPASSERA DANS SON ACTIVITÉ TOUS SES PRÉDÉCESSEURS ET SUCCESSEURS. Telle était l'inscription de la poignée. Aussitôt après l'avoir déchiffrée sans difficulté, les compagnons se regardent et s'écrient : « Extraordinaire, ce qu'on peut voir ici ! »

280. « Au nom de Dieu, dit Perceval, je vais voir si je peux l'empoigner. » Il y porte la main. Quant à l'empoigner, impossible. « Sur ma foi, conclut-il, j'ai dans l'idée que cette inscription dit vrai ! » Bohort à son tour y porte la main. Sans succès. Ce constat les pousse à demander à Galaad : « Seigneur, tentez l'expérience : nous sommes persuadés que vous mènerez à terme cette aventure, tandis que nous y avons échoué. » Il répond qu'il n'en fera rien, « car je vois des choses bien plus étonnantes que je n'en ai jamais vu ». Observant alors la lame, tirée du fourreau sur la longueur que vous savez, il repère une autre inscription, en lettres d'un rouge sang : QUE PERSONNE NE S'AVISE DE ME TIRER DU FOURREAU S'IL NE DOIT FRAPPER MIEUX QU'UN AUTRE. ET QUI AUTREMENT LE FERA DOIT SAVOIR QU'IL NE POURRA ÉVITER LA MORT OU L'INFIRMITÉ. CE FAIT S'EST DÉJÀ VÉRIFIÉ UNE FOIS.

281. Au vu de ce texte, Galaad déclare : « Ma foi, j'aimerais tirer cette épée. Mais je n'y porterai pas la main. » Bohort et Perceval tiennent le même discours. « Chers seigneurs, intervient la demoiselle, sachez-le : tirer cette épée est

---

TANT EÜST LA MAIN GRANDE, NE NE FERA[d] JA, FORS UNS TOUS SEÜS, ET CIL PASSERA DE SON MESTIER TOUS CIAUS QUI DEVANT LUI ARONT ESTÉ ET QUI APRÉS LUI VENRONT. Ensi disoient les letres de l'enheüdeüre[e]. Et si tost conme cil les avoient leües qui assés en savoient, si regarde li uns l'autre et disent : « Ci puet on veoir merveilles ! »

280. « En non Dieu, fait Percevaus, je essaierai se je le porroie empoignier[a]. » Si met la main. Mais il ne puet mie l'enheüdeüre empoignier. « Par foi, fait il, ce quit je bien que ces letres dient voir ! » Lors i remet Boors la main. Mais il ne puet riens faire. Et quant il voient ce, si dient a Galaad : « Sire, essaiiés a ceste espee : car nous savons bien que vous achieverés ceste aventure a ce que nous i avons failli. » Et il dist qu'il n'i essaiera ja, « car je voi assés plus grans merveilles que je ne vi onques mais ». Lors regarde l'alemele de l'espee qui tant estoit traite conme vous avés oï, et voit[b] autres [c] letres vermeilles conme sanc qui disoient : JA NUS NE SOIT TANT HARDIS QUI DEL FUERRE ME TRAIE S'IL NE DOIT MIX FERIR QUE AUTRES. ET QUI AUTREMENT ME TRAIRA, BIEN SACE IL QU'IL NE FAURA JA A ESTRE MORS U MEHAINGNIÉS. ET CESTE CHOSE A JA ESTÉ ESPROVEE AUCUNE FOIS.

281. Quant Galaad voit ceste chose, si dist : « Par foi, je voldroie ceste espee traire. Mais je n'i metrai ja la main. » Autretel dist Boors, et Percevaus. « Biaus signour, fait la damoisele, sachiés que li traires est

défendu à tous les hommes, sauf à un seul. Et voici ce qui s'est produit à ce sujet il y a peu. Le fait est, poursuit-elle, que ce navire vint accoster au royaume de Logres. À cette époque, il y avait une guerre sans merci entre le roi Lambar, le père de celui qu'on appelle le Roi Méhaignié, et le roi Urlain qui avait été païen depuis sa naissance. Mais, converti depuis peu, on le tenait pour l'homme le meilleur du monde. Un jour, il arriva que, sur le rivage où le navire avait accosté, le roi Lambar et le roi Urlain avaient livré bataille, et pour finir le roi Urlain avait été défait. Se voyant battu, ses hommes tués, il eut peur de mourir. Il vint à ce navire et sauta dedans. Et lorsqu'il eut découvert cette épée, il la tira de son fourreau et ressortit. Il tomba sur le roi Lambar, l'homme le plus religieux au monde, le plus croyant, en qui Notre-Seigneur avait la meilleure part. À peine le roi Urlain vit-il le roi Lambar qu'il brandit l'épée et le frappa sur le heaume si violemment qu'il le fendit en deux, son cheval y compris, jusqu'à terre. Tel fut le premier coup donné par cette épée[1]. Cela eut lieu au royaume de Logres ; il en résulta une si grande calamité et une si grande ruine pour les deux royaumes que jamais, depuis lors, le blé ni rien d'autre n'y poussèrent, les arbres n'y portèrent de fruits, les eaux ne donnèrent de poisson, si ce n'est en petite quantité[2]. Et c'est pourquoi le territoire des deux royaumes est appelé la Terre Gaste[3], parce que dévastée par ce coup[4].

---

deveés a tous homes fors a un sol. Et si vous dirai conment il en avint n'a pas lonc tans. Voirs fu, fait la damoisele, que ceste nef arriva el roialme de Logres. Et a celui tans avoit il guerre mortel entre le roi Lambar qui fu peres a celui roi que on apele le Roi Mehaingnié, et le roi Urlain qui ot esté sarrasins tous les jours de sa vie. Mais ore estoit il crestiens novelement, si que on le tenoit au plus prodome del monde. Un jour avint que li rois Lambar et li rois Urlains[a] orent lor ost assamblee en la marine ou la nef estoit arrivee, tant que li rois Urlains[b] fu tournés a desconfiture. Et quant il se vit desconfit et ses homes ocis, si ot paour de morir. Si vint a ceste nef et sailli dedens. Et quant il ot trovee ceste espee, si le traist et issi fors. Et trova le roi Label, l'ome el monde de greignour foi et ou il avoit greignour fiance et ou Nostre Sires avoit greignour part. Quant li rois Urlains vit le roi Label, si haucha l'espee et le feri amont el hialme si durement qu'il fendi lui et le cheval jusqu'en terre. Tes fu li premiers cops de ceste espee. Et ce fu fait el roialme de Logres ; si en avint une si grant pestilence et si grans destrusions en .II. roialmes que onques puis n'i crut ne blés ne autre chose, ne li arbre n'i porterent fruit, ne en aigue ne trovoit on poisson se petit non. Et pour ce est la terre des .II. roialmes apelee la Terre Gaste, pour ce que par cel cop avoit esté gastee.

282. « Voyant l'épée si tranchante, le roi Urlain résolut d'aller chercher le fourreau. Retournant au navire et montant à bord, il rengaina l'épée. Il ne l'avait pas plus tôt fait qu'il tomba mort devant ce lit. C'eſt ainsi que cette épée prouva sa valeur : personne ne la tirerait du fourreau sans mourir ou être eſtropié. La dépouille du roi reſta devant ce lit jusqu'au moment où une jeune fille la sortit du navire. En effet, il n'y avait pas là d'homme assez courageux pour oser y pénétrer, à cause de l'interdiction que ſtipulait l'inscription sur le rebord. — Par ma foi, dit Galaad, la belle aventure que voici ! D'ailleurs ma conviction eſt qu'il en fut ainsi : je ne doute pas que cette épée ne soit bien plus terrible qu'une autre. » Il avance alors pour la tirer du fourreau. « Ah, Galaad, s'écrie la demoiselle, attendez encore un peu, que vous ayez bien examiné toutes ses singularités. » Galaad n'insiſte pas. Ils se mettent alors à observer le fourreau. Ils se demandent quelle peut être sa matière, s'il n'eſt en peau de serpent. Ils n'en voient pas moins qu'il a l'incarnat d'un pétale de rose, et porte une inscription en lettres d'or et d'argent. Mais au moment d'examiner le baudrier, chacun en conçut plus d'étonnement que jamais : comment, à en croire leurs yeux, ce baudrier pourrait-il convenir à une épée si belle, fait comme il était d'une matière aussi méprisable que l'étoupe et le chanvre[1], avec cela si peu solide, apparemment, qu'il n'aurait pu, leur semblait-il, soutenir l'épée une heure

---

282. « Quant li rois Urlains vit l'espee si tranchant, si pensa qu'il iroit pour le fourrel. Si revint a la nef et entra dedens, et remiſt l'espee el fuerre. Et si toſt com il ot ce fait, si chaï mors devant ceſt lit. Ensi fu esprovee ceſte espee, que nus ne le trairoit qu'il ne fuſt ou mors ou mehaigniés. Si remeſt li cors le roi devant ceſt lit tant que une pucele l'en jeta fors. Car il n'avoit [*d*] illoc home si hardi qui i osaſt entrer, pour la deffense que les letres del bort faisoient. — Par foi, fait Galaad, ci ot assés bele aventure. Et je croi bien qu'il avint ensi, car je ne dout mie que ceſte espee ne soit assés plus merveillouse d'autre. » Et lors vait avant por traire. « Ha ! Galaad, fait la damoisele, sousfrés encore un petit, tant que vous aiés bien regardees les merveilles qui i sont. » Et il le laisse maintenant. Lors conmencent a regarder le fuerre. Mais il ne sevent de coi il puiſt eſtre, s'il n'eſt de quir de serpent. Et nonpourquant il voient qu'il eſt vermaus conme fuelle de rose, et ot desus letres escrites l'unes d'or et les autres d'argent. Ne mais quant il vint au regarder les renges de l'espee, n'i ot nul qui ne s'en esmerveillaſt plus que onques mais : car il voient que les renges n'afrissent pas a si riche branc conme cis eſt. Car eles erent de si vil matere conme d'eſtoupes et de chanvene, et eſtoient si febles par samblant qu'il lor fu avis qu'eles ne le peüssent souſtenir une ore

sans se rompre. L'inscription que portait le fourreau disait : CELUI QUI ME PORTERA DOIT ÊTRE BRAVE PLUS QUE TOUT AUTRE, S'IL ME PORTE AVEC LA SAINTETÉ NÉCESSAIRE : JE NE DOIS PAS ENTRER DANS UN ENDROIT OÙ RÈGNENT L'ORDURE ET LE PÉCHÉ ; D'AILLEURS CELUI QUI M'Y DÉPOSERA COMMENCERA PAR S'EN REPENTIR. MAIS S'IL VEILLE À MA PURETÉ, IL POURRA SE RENDRE PARTOUT AVEC ASSURANCE, CAR CELUI AU CÔTÉ DUQUEL JE PENDRAI NE PEUT ÊTRE DÉSHONORÉ EN PUBLIC AUSSI LONGTEMPS QU'IL SERA CEINT DU BAUDRIER QUI ME PORTERA. ET QUE PERSONNE NE S'AVISE D'ENLEVER LE BAUDRIER QUE VOICI POUR QUELQUE RAISON QUE CE SOIT, CAR NUL HOMME VIVANT OU À NAÎTRE N'Y EST AUTORISÉ. IL NE DOIT ÊTRE ÔTÉ, EN EFFET, QUE PAR LA MAIN D'UNE FEMME, ET FILLE DE ROI ET DE REINE. EN ÉCHANGE ELLE EN METTRA UN AUTRE FABRIQUÉ À L'AIDE DE CE QU'ELLE PRÉFÈRE EN ELLE, QU'ELLE LUI SUBSTITUERA. IL FAUT AUSSI QUE LA DEMOISELLE SOIT JUSQU'À LA FIN DE SES JOURS VIERGE EN VOLONTÉ ET EN ACTES. ET, S'IL ARRIVE QU'ELLE ÉCORCHE SA VIRGINITÉ, ELLE PEUT ÊTRE SÛRE QUE LUI SERA RÉSERVÉE LA MORT LA PLUS IGNOBLE QUI PUISSE EXISTER POUR UNE FEMME. CETTE DEMOISELLE APPELLERA CETTE ÉPÉE DE SON VRAI NOM, ET MOI DU MIEN. AUPARAVANT, IL NE SERA PERSONNE POUR POUVOIR ME NOMMER AVEC JUSTESSE.

283. Lorsqu'ils ont lu cette inscription, ils se mettent à rire ; ce sont, d'après eux, des choses extraordinaires à voir et à entendre. « Seigneur, dit Perceval, retournez cette épée,

---

sans rompre. Et les letres qui estoient el fuerre disoient : CIL QUI ME PORTERA DOIT ESTRE PLUS PROUS QUE NUS AUTRES, SE IL ME PORTE SAINTEMENT COM IL ME DOIT PORTER. CAR JE NE DOI ENTRER EN LIEU OU IL AIT ORDURE NE PECHIÉ. ET QUI M'I METRA PREMIERS S'EN REPENTIRA. MAIS SE IL ME GARDE NETEMENT, IL PORRA ALER PAR TOUT ASSEÜR, CAR LI CORS A QUI COSTÉ JE PENDRAI NE PUET ESTRE HONIS EN PLACE TANT COM IL SOIT CHAINS DES RENGES A COI JE PENDRAI. NE JA NUS NE SOIT SI HARDIS QUI CES RENGES QUI CI SONT OSTE POUR RIENS, CAR IL N'EST MIE OTROIÉ A HOME QUI ORE SOIT NÉS NE QUI A VENIR SOIT. CAR ELES NE DOIVENT PAS ESTRE OSTEES SE PAR MAIN DE FEME NON — ET FILLE DE ROI ET DE ROÏNE. SI EN FERA TEL ESCHANGE QU'ELE I METRA UNES AUTRES DE LA RIENS DESUS LI QU'ELE PLUS AMERA, ET SI LES I METRA EN LIEU DE CESTES. ET SI COVIENT QUE LA DAMOISELE SOIT TOUS LES JOURS DE SA VIE PUCELE EN VOLENTÉ ET EN OEVRE. ET S'IL AVIENT QU'ELE ENFRAIGNE SA VIRGINITÉ, ASSEÜR EN SOIT QU'ELE MORRA DE LA PLUS VIL MORT QUE NULE FEME PUIST MORIR. ET CELE DAMOISELE APELERA CESTE ESPEE PAR SON DROIT NON, ET MOI PAR LE MIEN. NE JA DEVANT LA NE SERA NUS QUI PAR MON DROIT NON ME SACE NOMER.

283. Quant il ont les letres leües, si conmencent a rire, et dient que

vous verrez ce qu'il y a sur l'autre côté. » Galaad s'exécute aussitôt. Lorsqu'il l'eut retournée, ils virent qu'elle était noire comme de la poix bouillie, et ils découvrirent ce texte : CELUI QUI M'ESTIMERA LE PLUS TROUVERA LE PLUS MATIÈRE À REPROCHE DANS L'EXTRÊME NÉCESSITÉ. D'AILLEURS, C'EST ENVERS CELUI QUE JE DEVRAIS TRAITER AVEC LE PLUS DE BIENVEILLANCE QUE JE SERAI LE PLUS TERRIBLE. MAIS CELA N'AURA LIEU QU'UNE FOIS ; INÉLUCTABLEMENT IL FAUT QU'IL EN SOIT AINSI. La demoiselle, au vu de ce texte, dit à Perceval : « Cher frère, voilà deux choses qui sont déjà arrivées, et je vais vous révéler quand et à qui ; c'est pourquoi nul ne doit redouter de prendre cette épée, à condition d'en être digne[1].

284. « Il arriva jadis, bien quarante ans après la Passion de Jésus-Christ, que Nascien, le beau-frère du roi Mordrain, fut emporté dans un nuage à plus de quatorze journées de distance de son pays, par ordre de Notre-Seigneur, sur une île, vers le pays d'Occident : elle se nommait l'île Tournoyante[1]. Arrivé là, il trouva cette nef où nous sommes dans un golfe rocheux[2]. Il était monté à bord et avait trouvé ce lit et cette épée, comme vous le savez, lorsque, la regardant longuement, il fut pris d'une envie inouïe de la posséder. Comme il n'avait pas, pourtant, l'audace de la dégainer, il devint obsédé par le désir et l'idée de l'avoir. Il resta huit jours dans le navire sans manger ni boire, ou fort peu. Le neuvième

---

ce sont merveilles a veoir et a oïr. « Sire, fait Percevaus, tournés ceste espee, si verrés que il a de l'autre part. » Et il la torne maintenant sor l'autre costé. Et quant il l'ot tournee, si virent qu'ele estoit noire con[*e*]me pois boulie, et trovoient letres qui disoient : QUI PLUS ME PROISERA PLUS I TROUVERA A BLASMER AU GRANT BESOING. ET CELUI A QUI JE DEVROIE ESTRE PLUS DEBONAIRE SERAI JE PLUS FELENESSE. ET CE N'AVENDRA FORS UNE FOIS ; ET ENSI LE COVIENT ESTRE A FORCE. Quant la damoisele vit ceste chose, si dist a Perceval : « Biaus frere, ces .II. choses sont ja avenues. Si vous dirai quant et a quel gent ; pour coi nus ne doit redouter a prendre ceste espee pour qu'il en soit dignes.

284. « Il avint jadis, bien .XL. ans aprés la Passion Jhesu Crist, que Nasciens, li serourges au roi Mordrain, fu portés en une nue, plus de .XIIII. journees loin de son païs, par le conmandement Nostre Signour, en une ille vers le païs d'Occident : si avoit a non l'Ille Tournoiant. Et quant il vint la, si trova ceste nef ou nous somes a l'entree d'une roche. Et quant il fu dedens entrés, et il ot trové cest lit et ceste espee ensi conme vous avés oï, si l'esgarda grant piece et le covoita tant a avoir que ce fu merveille. Et si n'avoit mie le hardement del traire, et ensi chaï en voloir et en desirier d'avoir le. Si demoura .VIII. jours en la nef sans boire et sans mengier se petit non. Au novisme

jour, il arriva qu'un vent d'une force prodigieuse fit quitter à la nef l'île Tournoyante et l'emporta très loin dans une île occidentale. Elle accosta tout juste au pied d'un rocher. Nascien débarqua pour tomber sur un géant, le plus monstrueux du monde, qui lui cria qu'il était mort. Il craignit pour sa vie lorsqu'il le vit marcher vers lui. Il jette un regard circulaire et ne trouve rien qui puisse lui servir à se défendre.

285. « Alors, étreint par la peur de mourir, il courut chercher l'épée qu'il tira du fourreau. Lorsqu'il la vit à nu, il eut pour elle une estime absolue. Il se met alors à la brandir, mais, au premier mouvement, elle se brise au milieu. Il dit alors : "La chose que j'ai le plus estimée au monde, j'ai raison de la blâmer le plus", puisqu'elle lui avait fait défaut quand il en avait besoin. Remettant alors l'épée au fourreau et la posant sur le lit, il sortit de la nef, alla se battre contre le géant, le tua puis revint[1]. Et lorsque le vent eut par hasard soufflé dans les voiles, il reprit son voyage maritime et finalement rencontra un autre navire à bord duquel se trouvait le roi Mordrain, que l'ennemi avait beaucoup harcelé sur le rocher du Port Périlleux. Lorsqu'ils s'aperçurent, ils se témoignèrent une joie très vive : ils se portaient une grande affection. Ils se demandèrent de leurs nouvelles et s'informèrent de ce qui leur était arrivé ; Nascien finit par dire : "Sire, j'ignore ce que vous pourrez m'apprendre sur les aventures de ce monde. Mais, depuis que nous nous sommes perdus de vue, j'ai

---

jour, li avint que uns grans vens et merveillous le fist partir de l'Ille Tournoiant et l'enporta en une ille d'Occident molt loing d'illoc. Si arriva tout droit devant une roche. Et quant il vint a terre, si trova un gaiant, le plus merveillous del monde, qui li cria qu'il estoit mors. Et il ot doute de mort quant il le vit, qu'il venoit vers lui. Il se regarde, mais il ne voit rien dont il se puist desfendre.

285. « Lors court a l'espee conme cil qui avoit paour de morir. Si le traist fors del fuerre. Et quant il le vit nue, si le proisa tant com il pot plus proisier. Lors le conmence a branller contremont. Ne mais au premier branlle qu'il fist, brisa l'espee par mi. Lors dist : "La chose que je plus ai proisie el monde doi je plus blasmer par droit", pour ce que au besoig li estoit faillie. Lors remist l'espee el fuerre et le mist sor le lit, et sailli fors de la nef, et s'ala combatre au gaiant, et l'ocist puis revint. Et quant li vens se fu ferus el voile par aventure, si erra tant en la mer qu'il encontra une autre nef ou li rois Mordrains estoit, qui molt avoit esté assaillis de l'anemi en la roche del Port Perillous. Quant li uns vit l'autre, si s'entrefirent molt grant joie come [*f*] cil qui molt s'entramoient de grant amour. Si demanda li uns a l'autre de son estre et de ses aventures qui li estoient avenues, et tant que Nasciens dist : "Sire, je ne sai que vous me dirés des aventures

vécu, je vous l'assure, une des plus étonnantes aventures qu'ait pu connaître, je crois, un être humain." Et de lui raconter alors comment les choses s'étaient passées avec cette belle épée, comment elle s'était brisée lorsqu'il en avait un grand besoin et avait prétendu en tuer le géant. "Sur ma foi, s'exclame Mordrain, c'eſt de prodiges que vous me parlez. Et cette épée, qu'en avez-vous fait ? — Sire, répond Nascien, je l'ai remise où je l'avais prise : vous pouvez venir la voir à l'intérieur[2]."

286. « Le roi Mordrain quitte alors le navire pour monter dans celui de Nascien, et s'approche du lit. Lorsqu'il voit, en pièces, l'épée brisée, il l'eſtime plus que tout ce qu'il ait pu jamais avoir vu. Cette brisure, dit-il, n'eſt pas imputable à la mauvaise qualité de l'arme, mais s'explique par quelque symbole, voire quelque péché commis par Nascien. Puis il saisit l'épée, ajuſte l'un à l'autre les deux métaux : aussitôt que les deux aciers furent en contact, l'épée les ressouda aussi facilement qu'elle s'était brisée. À ce spectacle, ils se mirent à rire, et le roi Mordrain s'exclama : "Ce sont des prodiges que les pouvoirs de Notre-Seigneur me font voir !" Remettant alors l'épée au fourreau, il la posa où vous la voyez à présent. Et aussitôt ils entendirent une voix : "Quittez ce navire et montez dans l'autre : il s'en faut de peu que vous ne succombiez au péché, et si on vous trouve ici en état de péché, vous ne pouvez en réchapper sans danger." Ils sortirent

---

del monde. Mais puis que vous ne me veïſtes mais, vous di je qu'il m'eſt avenue une des plus merveilleuses aventures que onques a mon quidier aveniſt a home." Lors li conta conment il li eſtoit avenu de ceſte riche espee, conment ele li eſtoit brisie au grant besoig quant il en quida ocirre le gaiant. "Par foi, fait il, merveilles me dites ! Et de cele espee, que en feïſtes vous ? — Sire, fait il, je le mis la ou je le pris : si le poés venir veoir chaiens."

286. « Lors s'en part li rois Mordrains de la nef, et entra en la Nascien, et vint au lit. Et quant il vit les pieces de l'espee qui eſtoit brisie, si le proisa plus que riens qu'il eüſt veü onques mais. Si diſt que cele briseüre n'eſt pas de la malvaiſtié de l'espee, mais par aucune senefiance ou par aucun pechié de Nascien. Et li rois Mordrains priſt l'espee, si ajouſta l'un achier a l'autre : et si toſt conme li doi achier furent ajouſté ensamble, si les rasolda l'espee ausi legierement com ele eſtoit brisie. Et quant il virent ce, si conmencierent a rire, et diſt li rois Mordrains : "Merveilles vois des vertus Noſtre Signour !" Lors remet l'espee el fuerre, et le coucha la ou vous le veés ore. Et maintenant oïrent une vois qui lor diſt : "Issiés fors de ceſte nef, et entrés en l'autre, car pour poi que vos ne chiés em pechié, et se vous en pechié eſtes trovés chaiens, vous ne poés eschaper sans peril." Atant issirent

donc de ce navire pour rejoindre l'autre. Mais, pendant ce transbordement, Nascien fut frappé par une épée à l'épaule, si violemment qu'il tomba dans le navire, et, dans sa chute, il s'écrie :

287. « "Ah, Dieu, je suis blessé !" Il entendit alors une voix : "C'est pour avoir tiré l'épée. Tu ne devais pas la toucher, car tu n'en étais pas digne. À l'avenir prends mieux garde à ne pas contrer ton Créateur." C'est ainsi que je viens de vous l'expliquer que s'est accomplie la parole inscrite ici : CELUI QUI M'ESTIMERA LE PLUS TROUVERA LE PLUS MATIÈRE À REPROCHE DANS L'EXTRÊME NÉCESSITÉ, ainsi que je vous l'ai raconté[1]. — Sur ce point, commente Galaad, vous nous avez instruits. Dites-nous à présent comment l'autre parole se réalisa. — Volontiers, répond-elle. C'est un fait avéré que le roi Pellès, qu'on appelle le Roi Méhaignié[2], aussi longtemps qu'il fut capable de chevaucher, fit beaucoup pour la grandeur du saint Christianisme, et, plus que personne, respecta les pauvres gens ; sa vie, d'ailleurs, fut si édifiante qu'on n'aurait pas trouvé son pareil parmi les chrétiens. Or un jour qu'il chassait dans un de ses bois qui s'étendait jusqu'à la mer, il perdit ses chiens, ses veneurs et tous ses chevaliers, sauf un seul, son cousin germain. Se retrouvant sans aucune compagnie, il ne sait que faire : il s'est enfoncé dans la forêt si avant qu'il ne sait comment en sortir car il ignore par manque de pratique la bonne issue. Il se mit alors en route avec son che-

---

fors de la nef et entrerent en l'autre. Et ensi qu'il entroient de l'une en l'autre si fu Nasciens ferus d'une espee par mi l'espaulle si durement qu'il chaï en la nef, et au chaoir qu'il fist si dist :

287. « "Ha ! Dix, je sui bleciés." Lors li dist une vois : "C'est pour ce que tu traisis l'espee[a] [434a] que tu ne devoies pas adeser, car tu n'en estoies pas dignes. Ore t'engardes mix une autre fois, d'aler encontre ton Creatour." En tel maniere avint ceste parole si conme je le vous ai devisee, qui ci est escrite : QUI PLUS ME PROISERA PLUS I TROUVERA A BLASMER AU GRANT BESOING, si come je vous ai conté. » Lors dist Galaad : « De ceste chose nous avés vous fait sages. Or nous dites conment l'autre avint. — Volentiers, fait ele. Voirs fu que li rois Pellés que on apele le Roi Mehaingnié, tant com il ot pooir de chevauchier, essaucha molt Sainte Crestienté, et honera plus povres gens que nus que on seüst ; et fu de si bone vie que on ne[b] trovast son pareil en crestienté. Mais un jour chaçoit en un sien bos[c] qui duroit jusques a la mer, et perdi chiens et veneours et ses chevaliers tous, fors un sol qui ses cousins germains estoit. Et quant il vit qu'il ot toute perdue sa compaingnie, si ne set que faire : car il se voit si parfont en la forest qu'il n'en set conment issir[d], conme cil qui n'en avoit pas la voie aprise. Lors se mist el chemin entre lui et son chevalier, et erra tant

valier, et finit par gagner le rivage de la mer, du côté de l'Irlande. Une fois là, il trouva le navire sur lequel nous sommes à présent. Il s'approcha du bord et découvrit l'inscription que vous avez vue. Sa teneur ne l'inquiéta pas, car il était en règle avec Jésus-Christ. Il entra donc dans le navire, tout seul, car son compagnon n'eut pas l'audace de monter à bord. Quand il eut trouvé cette épée, il la tira du fourreau sur la longueur que vous voyez car, auparavant, aucun bout de lame n'était à découvert. Il l'aurait dégainée sans tarder tout entière s'il n'avait été à l'instant frappé aux cuisses par une lance avec une telle violence qu'il en resta infirme — c'est encore le cas —, sans que jamais depuis il ait pu guérir pas plus qu'il ne le pourra, mais vous irez le voir[3]. Et c'est ainsi qu'il fut estropié pour prix de son audace. Ce châtiment fait dire encore que l'épée fut terrible pour lui, alors qu'elle aurait dû lui être bienveillante : n'était-il pas le meilleur et le plus vertueux de son temps ? — Au nom de Dieu, ma demoiselle, vous nous en avez tant dit que ces inscriptions ne doivent en rien dissuader de prendre cette épée. » Examinant alors le lit, ils constatent qu'il est de bois et n'est pas souillé. Et au milieu, devant, se dressait un fuseau. Et de ce fuseau jusqu'à l'autre il y avait la largeur et la traverse de bois du lit. Il y avait en plus un troisième fuseau, fin, de section carrée, chevillé à l'un et à l'autre. Le fuseau fixé devant était plus blanc que neige fraîche, celui de l'arrière-plan

---

qu'il vint a la rive de la mer devers Yrlande. Et quant il i fu venus, si trova ceste nef ou nous sommes ore. Si vint au bort, et trova les letres que vous avés veües. Et quant il les vit, si ne s'esmaia mie, conme cil qui n'estoit mie meffais vers Jhesu Crist. Lors entra en la nef tous sels, car ses compains n'ot pas le hardement d'entrer dedens. Quant il ot trovee ceste espee, si le traist del fuerre tant conme vous veés, car devant ce ne paroit point de l'alemele. Et toute l'eüst il traite sans targier. Mais [*b*] maintenant fu ferus d'une lance trés par mi les quisses si durement qu'il en remest mehaigniés, si com il pert encore, ne onques puis n'en pot garir ne ne fera ; si venrés a lui. Et ensi fu il mehaigniés par le hardement qu'il fist. Et pour cele vengance dist on encore qu'ele li fu felenesse, que li deüst estre debonaire. Car il estoit li miudres et li plus prodom qui lors fust. — En non Dieu, damoisele, tant nous en avés dit, que par ces letres ne doit on nient laissier a prendre ceste espee. » Lors regardent le lit et voient qu'il est de fust et n'est mie cunchié. Et en mi lieu par devant si qu'il est contremont tous drois estoit uns fuissiaus[e]. Et tres endroit[f] celui des fuissiaus jusqu'a l'autre avoit tant conme li lis a de lé et de fust. De .II. fuissiaus en avoit un autre, menu, quarré qui estoit chevilliés en l'un et en l'autre. Et li fuissiaus qui par devant estoit, estoit plus blans que noif negie. Cil deriere estoit

d'un rouge plus vif que le sang, et celui qui se trouvait par-dessus d'un vert aussi limpide qu'une émeraude[4]. Ces trois couleurs qu'avaient les trois fuseaux sur le lit étaient, soyez-en sûrs, naturelles, sans teinture : personne ne les y avait posées. Mais, parce que bien des gens qui par hasard en entendraient parler pourraient le prendre pour une affabulation si on ne leur en expliquait pas les tenants et les aboutissants, le conte s'écarte un peu de son droit chemin et de son sujet pour décrire la nature des trois fuseaux aux trois couleurs.

Le rameau de l'arbre du paradis.

288. Le Conte du saint Graal[1] rapporte à présent que lorsque Ève la pécheresse — la première femme — eut suivi le conseil de l'ennemi mortel — le diable —, qui dès lors se mit à tromper le genre humain par imposture, et lorsqu'il l'eut incitée au péché mortel — la convoitise — pour lequel elle fut chassée du paradis, il joua avec son désir impie jusqu'à lui faire cueillir le fruit mortel et arracher de l'arbre lui-même un rameau avec le fruit — bien des fois il arrive que le rameau vient avec le fruit. Et dès qu'elle eut apporté le fruit à son époux Adam, à qui elle l'avait vivement conseillé, il le lui prit des mains, de telle manière qu'il l'arracha du rameau dont on vient de parler. Le hasard fit que le rameau resta dans la main d'Ève, comme il arrive parfois lorsque l'on tient quelque chose en main sans y penser. À peine avaient-

---

plus rouges[g] conme sanc. Et cil qui estoit par desus[h] ces .II. estoit ausi verdoiant conme une esmeraude. De ces .III. coulours dont li .III. fuisel estoient de sous le lit, saciés vraiement que c'estoient naturels coulours sans pointure : car eles n'i avoient esté mises par home mortel ne par feme. Et pour ce que maintes gens le porroient oïr qui a mençoigne le tenroient s'on ne lor faisoit[i] entendant conment ce porroit avenir, si s'en destourne un poi li contes de sa droite voie et de sa matere pour deviser la maniere des .III. fuisiaus qui de .III. coulours estoient.

288. Or dist li Contes del Saint Graal que quant Eve la pecheresse — qui la premiere feme fu — ot pris conseil a l'anemi mortel — ce fu au dyable — qui dés lors conmencha engingnier l'umaine ling[e]nie par deçoivre, et tant l'ot enortee de pechié mortel, ce fu de covoitise, par coi ele fu jetee de paradis, et li fist son desloial talent mener a ce qu'il li fist queillir del fruit mortel et de l'arbre meïsmes un rainsel avoc le fruit, si conme il avient maintes fois que li rains remaint o le fruit. Et si tost com ele l'ot aporté a son espous Adam, a qui ele l'ot conseillié et enorté, si le prist as mains en tel maniere qu'i l'esracha del rainsel dont vous avés oï. Si avint que li rains remest en sa main, si conme il avient aucune fois que on tient aucune chose en sa main et si ne quide on riens tenir. Et sitost com il orent mengié del mortel

ils goûté au fruit mortel — à juste titre appelé mortel, car il causa la mort de ces deux êtres d'abord, et celle des autres ensuite — que toutes les lumières qu'ils avaient eues auparavant en furent altérées, et ils s'aperçurent qu'ils étaient faits de chair et nus — eux qui auparavant étaient des êtres tout spirituels, bien qu'ils eussent un corps. Néanmoins, le conte n'affirme pas qu'ils aient été tout à fait spirituels, car un être formé d'une matière aussi vile que le limon ne peut être d'une extrême pureté. Mais ils étaient comparables à de purs esprits par le fait qu'ils étaient créés pour vivre à jamais, si seulement ils avaient pu s'abstenir de pécher. Et lorsque, d'un regard, ils se virent nus, et qu'ils découvrirent leurs parties honteuses, ils éprouvèrent l'un envers l'autre de la honte : à ce moment-là, ils se ressentirent de leur crime. Chacun couvrit alors de ses mains les plus laides parties de son corps. Ève tenait toujours le rameau dont s'était détaché le fruit, ce rameau que jamais elle n'abandonna, ni avant, ni après. Quand Celui qui sonde toutes les pensées[2] sut qu'ils avaient ainsi péché, il vint les trouver et appela en premier lieu Adam. Et c'était normal qu'il en fût plus accusé que sa femme : elle était en effet de faible nature pour avoir été faite du flanc de l'homme, ce qui justifia son obéissance envers lui ; et voilà pourquoi il appela Adam en premier. Et lorsqu'il lui eut adressé ces paroles impitoyables : « Tu mangeras ton pain dans la sueur », il ne voulut pas déclarer quitte sa femme

---

fruit — qui bien doit estre mortels apelés, car par li vint primes la mors a ces .II. et puis as autres — si changierent toutes les clartés qu'il avoient devant eües, et virent qu'il estoient carnel et nu — qui devant n'estoient se choses esperitels non, ja soit qu'il eüssent cors. Et nonpourquant ce n'aferme mie li contes que il del tout fuissent esperitel ; car cose fourmee de si vil matere conme de limon ne puet estre de tres grant neteé. Mais il erent ausi conme esperitel quant a ce qu'il estoient formé pour tous jors vivre, se ce avenist qu'il se tenissent de pechier. Et quant il regarderent et il se virent nu, et il connurent lor hontous menbres, si en fu li uns de l'autre vergondés : de tant se sentirent ja de lor meffait. Lors covri chascuns d'aus les plus laides parties desus li de ses .II. palmes. Eve tint en sa main toutes voies le rainsel qui li estoit remés del fruit, ne onques cel rainsel ne laissa ne avant ne aprés. Quant Cil qui tous les pensers set et connoist sot qu'il avoient ensi pechié, si vint a aus et apela Adam premierement. Et il estoit raisons que il en fust plus ocoisonés que sa feme : car ele estoit de si feble complexion come cele qui avoit esté faite del costé de l'home ; et si fu drois qu'ele fu obeïssans a lui ; et pour ce apela il Adam premierement. Et quant il li ot dit sa felenesse parole : « Tu mengeras ton pain en suor », si ne volt mie quite clamer sa feme,

sans qu'elle eût sa part de la peine puisqu'elle avait partagé la faute. Aussi lui dit-il : « C'est dans la douleur et la tristesse que tu enfanteras. » Puis il les chassa tous deux du paradis que l'Écriture appelle « paradis de délices[3] ». Une fois qu'ils furent dehors, Ève avait toujours le rameau à la main, sans lui prêter le moindre regard. Mais lorsqu'il attira son attention, elle se rendit compte, en le voyant d'un vert frais puisqu'il avait été détaché à l'instant, et sut que le fruit cueilli était le motif de son destin et de sa misère. Elle dit alors qu'en souvenir du préjudice qu'elle avait subi à cause de cet arbre elle garderait le rameau aussi longtemps que possible, de telle manière qu'elle le verrait souvent pour se rappeler son immense infortune. Ève s'avisa alors qu'elle n'avait où le mettre en lieu sûr : à cette époque, en effet, il n'existait aucune chose de cette sorte comme aujourd'hui. Aussi le planta-t-elle en terre, où il resta bien droit. « Ainsi, dit-elle, je pourrai le voir bien souvent. » Et le rameau, planté dans la terre, par la volonté du Créateur à qui toutes choses obéissent, retrouva sa vigueur et s'enracina. Et ce rameau que la première pécheresse apporta du paradis fut chargé d'une importante signification. Le tenir dans sa main la remplissait d'une très grande allégresse, comme si elle avait parlé à ses descendants qui après elle étaient à venir. Car elle était encore vierge, et le symbole du rameau équivalait à leur dire : « Ne vous inquiétez pas si nous sommes spoliés de notre héritage. Nous ne

---

qu'ele ne fust[a] parchoneresse de la paine, si com ele avoit esté del fourfait. Si li dist : « En dolor et en tristour enfanteras tu ta porteüre. » Puis les jeta, aus .II., de paradis, que l'Escriture apele : paradis de delit. Et quant il furent fors, si tint Eve toutes voies le rainsel en sa main, que onques nel regarda a cele fois. Mais quant ele se [*d*] regarda et ele vit le rain, si s'aperchut, por ce qu'ele le vit verdoiant come celui qui tantost avoit esté queillis, si set que li fruis qui avoit esté queillis[b] estoit ocoisons de son destinement et de sa mesaise. Lors dist en ramenbrance de sa grant perte que par cel arbre li estoit avenue, garderoit ele le rainsel tant com ele le porroit garder, en itel maniere qu'ele le verroit sovent en ramenbrance de sa grant mesaventure. Lors s'apensa Eve qu'ele n'avoit u ele le gardast : car a celui tans n'estoit il nule tele chose com il ore est. Si le bouta en tere, si qu'il i tint drois, et dist : « Ensi le porrai je veoir assés sovent. » Et li rains qui en la terre estoit fichiés, par la volenté au Creatour a qui toutes choses sont obeïssans, reprist en terre et enracina. Et cil rains que la premiere peceresse aporta de paradis fu plains de molt grant senefiance. Car en ce qu'ele le portoit en sa main s'en faisoit molt grant leeche[c], conme s'ele parlast a ses oirs qui aprés lui estoient a avenir. Car ele ert encore pucele et li rains senefioit ausi come s'ele

l'avons pas perdu pour toujours : voyez-en ici des indices, un temps viendra où nous en recouvrerons l'entière possession. » Et si l'on voulait demander au livre pourquoi ce ne fut pas l'homme qui apporta le rameau du paradis plutôt que la femme, le livre répond que porter le rameau revient non à l'homme, mais à la femme : lorsque la femme le portait, il signifiait que la vie, ruinée par une femme, serait rétablie par une femme. Et ce fut le signe que par la Vierge Marie serait restitué l'héritage, qui pour lors était perdu[4]. Mais, là-dessus, le conte n'en dit pas plus pour revenir au rameau fiché en terre.

289. À présent, le conte dit que le rameau grandit et se développa jusqu'à devenir un grand arbre : il était blanc comme neige, sur son tronc, ses branches et ses feuilles, et c'était le signe que le corps était maintenu pur et l'âme blanche[1]. Qu'il fût tout blanc signifie que celle qui l'avait planté était encore vierge, au moment où Ève et Adam furent chassés du paradis. Apprenez d'ailleurs que le pucelage et la virginité ne sont pas une seule et même vertu ; au contraire la différence est grande, car le pucelage ne peut guère s'assimiler à la virginité. En voici la raison : le pucelage est une qualité que possèdent tous ceux et toutes celles qui n'ont pas eu de rapport charnel[2]. Mais en comparaison du pucelage, la virginité est une vertu beaucoup plus haute. Nul en effet ne peut être vierge

---

lor deïst : « Ne vous esmaiés mie se nous somes jeté de nostre iretage. Car nous ne l'avons mie perdue a tous jours mais : veés en ci enseignes que encore i serons nous en aucune saison. » Et qui voldroit demander al livre pour coi li hom n'aporta de paradis le rainsel ançois que la feme, a ce respont il que li porters del rainsel n'apartient pas a home mais a la feme : car la ou la feme le portoit senefioit il que par[d] feme estoit vie perdue, et par feme seroit restoree. Et ce fu senefiance que par la Virgene Marie seroit hiretages restorés, qui perdus estoit au tans de lors. Mais de ce se taist li contes et retourne a parler del rainsel qui estoit remés en tere.

289. [e] Or dist li contes que li rainsiaus crut tant et multeplia, qu'il fu uns grans arbres : si fu ausi blans conme noif en la taille et es branches et fuelles, et c'ert senefiance par coi li cors ert tenus nés et l'ame blanche. Et ce qu'il estoit blans en toutes choses senefie que cele qui l'avoit[a] planté estoit encore virgene, et a cele ore que Eve et Adans furent jeté de paradis. Et saciés que pucelages et virginités ne sont pas une meïsme vertus, ains a grant differense entre l'une et l'autre, car pucelages ne se puet trop aparagier a virginité. Si vous dirai conment : pucelages est une vertus que tout cil et toutes celes ont qui n'ont eüe atouchement de charnel compaingnie. Mais virginités est trop haute chose envers pucelage. Car nus ne puet estre virgenes

pour peu qu'il désire charnellement. Or cette virginité, Ève l'avait encore quand elle fut chassée du paradis et des pures délices qui s'y trouvaient. Et au moment où elle planta le rameau, elle ne l'avait pas perdue. Mais après, Dieu commanda à Adam de connaître sa femme : ce qui veut dire avoir avec elle une union charnelle, comme la nature l'exige, que l'homme couche avec son épouse et l'épouse avec son mari.

290. Ève avait donc perdu sa virginité dès son expérience de l'union charnelle. Après quoi, longtemps après qu'Adam l'eut connue — c'est ce que vous venez d'entendre —, il arriva que tous deux se lamentaient sous cet arbre. Adam le regarda, et se mit à déplorer sa souffrance et son exil. Ils pleurèrent à chaudes larmes l'un pour l'autre. Ève dit alors que s'ils avaient montré là leur peine, ce n'était pas étonnant, car l'arbre la portait en lui, et personne, si heureux qu'il fût, ne pouvait se trouver dessous sans être envahi par la tristesse. Elle avait à peine achevé qu'une voix parla : « Ah, malheureux, pourquoi juger et décider de votre mort ? Cessez toute prédiction : la vie est plus forte que la mort. » Ce propos leur donna beaucoup de réconfort. Ils l'appelèrent par la suite l'Arbre de Vie[1]. Et pour la grande joie qu'ils venaient de ressentir, ils plantèrent beaucoup d'autres arbres, issus du premier. Aussitôt en effet qu'ils en arrachaient un rameau, ils le plantaient, et celui-ci reprenait et s'enracinait

---

pour qu'il ait volenté de charnel atouchement. Mais cele virginité avoit encore Eve quant ele fu jetee de paradis et des grans delis qui i estoient. Et a cele ore que ele planta le rain, n'avoit ele mie virginité perdue. Mais aprés manda Dix a Adam qu'il conneüst sa feme : c'est a dire qu'il geüst a li charnelment ensi conme nature le requiert, que li hom gise o s'espouse et l'espouse o son signour.

290. Lors ot Eve virginité perdue des lors qu'ele ot pris charnel assamblement. Et tant qu'il avint aprés ce, grant piece qu'il l'ot conneü, ensi come vous avés oï, que entraus .II. faisoient lor doel desous cel arbre. Et Adans le conmence a regarder, et a plaindre sa dolour et son essil. Si conmencierent durement a plourer li uns por l'autre. Lors dist Eve que ce n'ert mie merveille s'il avoient illoc fait dolour, car li arbres l'avoit en soi, ne nus ne pooit estre desous, tant fust liés, qu'il ne devenist dolans. Et sitost com ele ot ce dit, si lor dist une vois : « Ha ! chaitive gent, pour coi jugiés vous la mort li uns a l'autre ? Ne destinés plus nule chose : car plus i a de la vie que de la mort. » Quant il oïrent ce, si furent molt reconforté. Puis l'apelerent l'Arbre de Vie. Et pour la grant joie qu'il en orent, planterent molt d'arbre de celui. Car sitost com il en ostoient un rain, il le plantoient, si reprendoit et enracinoit de son gré. Et tous jours avoient il la coulour de celui dont il estoient descendu. Et il crut tous

de lui-même. Et ces arbres avaient tous la couleur du premier, lequel ne cessa de grandir et de prospérer. Adam et Ève s'asseyaient dessous plus volontiers qu'auparavant. Et pour finir, un beau jour, alors que tous deux profitaient de son ombrage — un vendredi, précise la véritable hiﬆoire — depuis un long moment, ils entendirent une voix leur parler pour leur ordonner de s'unir charnellement. Ils furent alors submergés de honte, au point qu'ils ne pouvaient se voir ni l'un ni l'autre dans une œuvre aussi basse (l'homme et la femme partagent la même honte), et ils ne savaient comment contrevenir au commandement de Notre-Seigneur. Le châtiment du premier délit leur servait de leçon. Ils se regardèrent avec beaucoup de gêne. Alors, voyant leur grande pudeur, Notre-Seigneur en eut pitié. Mais, parce que son ordre ne pouvait être transgressé, et que sa volonté était telle que, par ces deux êtres, il voulait établir le lignage humain afin de reﬆaurer la dixième légion — cette dixième légion des anges précipités du ciel à cause de leur orgueil[2] —, il leur envoya le moyen de soulager leur pudeur : il fit régner entre eux deux une obscurité si grande qu'ils ne pouvaient plus se voir. Ils furent ﬆupéfaits d'être dans le noir si soudainement. Ils s'appelèrent, et se touchèrent sans se voir. Et comme toutes choses doivent s'accomplir, à l'origine, quand elles viennent de Dieu, il leur fallut s'unir charnellement, comme Notre-Seigneur l'avait ordonné à l'un et à l'autre. Et

---

jours et amenda. Et puis i seoient Adans et Eve plus volentiers que de[*f*]vant. Tant qu'il avint un jour qu'il i seoient andoi — si diﬆ la vraie eﬆoire que ce fu a un venredi. Quant il orent grant piece sis ensamble, si oïrent une vois qui parla a aus et lor conmanda qu'il assamblaissent charnelment. Et il furent lors si plain de vergoigne qu'il ne se peüssent pas entreveoir en si vilainne oevre. Car ausi hontous en eﬆ li hom conme la feme ; ne il ne savoient conment trespasser le conmandement Noﬆre Signour. Car la vengance del premier meffait les chaﬆoioit. Si s'entreregarderent molt hontousement. Lors vit Noﬆre Sires lor vergoigne, si en ot pitié. Mais pour ce que ses conmandemens ne pooit eﬆre trespassés, et que ses voloirs eﬆoit tels que par ces .II. voloit eﬆablir l'umaine lignie pour reﬆorer le disisme legion — le disisme legion des angles qui del ciel avoient eﬆé trebuschié par lor orgueil — et pour ce lor envoia il grant confort a lor vergoigne. Car il i miﬆ entraus .II. une oscurté si grant que li uns ne pooit veïr l'autre. Et lors furent esbahi conment cele oscurté venoit entraus si soudainement. Lors apela li uns l'autre, et s'entretaﬆerent sans veoir. Et pour ce qu'il covient que toutes choses soient faites, au conmencement, de Dieu, por ce covint qu'il assamblaissent charnelment, ensi conme Noﬆre Sires l'avoit conmandé l'un et l'autre. Et

comme ils avaient couché ensemble, ils avaient créé une nouvelle semence, et leur grand péché en fut quelque peu allégé. Adam avait donc engendré, et sa femme conçut Abel le juste[3], qui fut le premier à trouver bon de servir son Créateur.

291. C'est ainsi qu'Abel le juste fut engendré sous le couvert de l'Arbre de Vie, le vendredi[1], ainsi que vous venez de l'entendre. Et, l'obscurité cessant alors, ils se virent l'un l'autre comme auparavant : ils se rendirent bien compte que Notre-Seigneur avait agi de la sorte afin de protéger leur pudeur. Ils en furent tout heureux. Et aussitôt eut lieu un prodige : l'arbre, qui était entièrement blanc auparavant, devint vert comme l'herbe des prés[2]. Et tous ceux qui étaient nés de lui après qu'ils se furent unis verdissaient, le fruit, la feuille et l'écorce. C'est ainsi que l'arbre se changea de blanc en vert. Mais ceux qui étaient nés de lui gardèrent leur couleur originelle ; celui-là fut le seul à changer de couleur et il fut tout vert de haut en bas. Il se mit dès lors à produire, alors qu'auparavant il n'avait jamais fleuri ni porté de fruits. Et, pour celui-là, prendre la couleur verte et abandonner la blanche est le signe que la virginité de celle qui l'avait planté avait disparu ; et le fait qu'il fleurit et donna des fruits signifiait qu'elle était fécondée, pour rester à jamais ferme en Notre-Seigneur — à savoir en bonne pensée, et aimer son Créateur ; et que la créature qui avait été engen-

---

quant il orent jeü ensamble, si orent fait novele semence, dont lor grans pechiés fu auques alegiés. Car adont avoit engendré, et sa feme conceü Abel le juste, qui a son Creatour servi premierement en gré.

291. Ensi fu Abel li justes engendrés desous l'Arbre de Vie, au venredi, ensi conme vous avés oï. Et lors failli l'oscurtés et s'entrevirent come devant. Si s'aperchurent bien que ce avoit fait Nostre Sires pour lor vergoigne covrir. Si en furent molt lié. Et tantost en avint une merveille : que l'arbres qui devant avoit esté blans en toutes choses devint vers conme herbe de pré. Et tout cil qui de lui estoient issu puis qu'il furent assamblé verdissoient, et fruit, et fuelle et escorce. Ensi fu changiés li arbres de blanc en vert. Mais cil qui de celui estoient descendu ne changierent lor premiere [*435 a*] coulour, ne onques ne parut a nul autre se a celui non, solement. Mais cil fu tous covers de verde coulour. Des lors conmencha a porter, ne onques devant n'avoit flouri ne fruit edefiié. Et cil, qu'i prist la vert coulour et laissa la blanche senefie que la virginités estoit alee de cele qui planté l'avoit ; et ce que il flouri et fruit edefïa, c'est qu'ele estoit semee, et fu tous jours vers en Nostre Signour — c'est en bone pensee, et amoit son Creatour. Et la creature qui desous cel arbre avoit esté engendree seroit chaste et nete de cors. Et li fruis senefioit qu'i le metoit en oevre vigherousement.

drée sous cet arbre serait chaste et de corps pur. Le fruit enfin signifiait qu'il le mettait en œuvre avec vigueur.

292. C'est ainsi que cet arbre garda longtemps la couleur verte, comme tous ceux qui étaient nés de lui depuis l'union jusqu'à l'époque où Abel eut grandi. Et Abel, si généreux envers son Créateur, l'aimait tellement qu'il honorait ses dîmes et ses promesses en offrant à son Créateur ce qu'il avait de plus beau. Il en résulta que Notre-Seigneur donnait de belles choses à celui qui lui offrait ce qu'il avait de meilleur. En effet, quand il était monté sur la hauteur où il avait l'habitude de brûler ses offrandes, la fumée s'en allait vers le ciel. Celle de Caïn, loin de monter ainsi, se répandait sur les champs, noire, laide, puante, alors que celle qui venait d'Abel était blanche et parfumée. Lorsque Caïn vit que son frère Abel était plus chanceux que lui dans son sacrifice, et que Notre-Seigneur l'agréait plus volontiers, très affecté, il en conçut une haine implacable. Il se mit à penser au moyen de se venger, et pour finir il décida de le tuer : impossible de se venger autrement de lui.

293. C'est ainsi que Caïn couva la haine très longtemps dans son cœur, sans jamais en laisser paraître la moindre trace qui aurait permis à son frère, qui ne pensait à rien de mal, de s'en apercevoir. Cette haine fut dissimulée jusqu'au jour où Abel, parti aux champs loin de la demeure de son père, fut pris d'une soudaine envie de dormir : il s'étendit à l'ombre d'un arbre, au

---

292. Ensi fu cis arbres longement de vert coulour, et tout cil qui de celui estoient descendu puis l'asamblement trés c'a celui tans que Abel fu grans. Et fu si bons vers son Creatour et tant l'ama qu'il li rendi ses dismes et ses promesses des plus beles choses que il avoit, et les offroit a son Creatour. Et de ce avint il que Nostre Sires donoit a celui beles choses qui les beles li offroit. Car quant il ert montés el tertre ou il estoit acoustumés d'ardoir ses offrandes, la fumee s'en aloit vers le ciel. Mais la Caym n'aloit pas ensi, ains s'espandoit par mi les chans, et ert noire et laide et puans. Et cele qui estoit d'Abel estoit blance et souef olans. Et quant Cayns vit que Abel ses freres[a] estoit plus eürous en son sacrefice que il n'estoit, et que plus volentiers le recevoit Nostres Sires en gré, si l'en pesa molt : si en haï son frere outre mesure. Et conmencha a penser conment il se porroit vengier, et tant qu'il dist a soi meïsmes qu'il l'ocirroit : car il ne s'en puet autrement vengier.

293. Ensi porta Cayns la hayne molt longement en son cuer, que onques n'en fist ne chiere ne samblant par coi ses freres s'en peüst apercevoir, qui a nul mal ne pensoit. Et tant fu celee cele haïne que Abel fu un jour alés el champ loing del manoir son pere, tant qu'il li prist talent de dormir : si se coucha desous un arbre et

pied duquel étaient rassemblées ses brebis. Mais son frère, qui mûrissait de longue date la perfidie, l'avait épié : il le vit couché sous l'arbre. S'approchant alors de lui, il pensa le tuer promptement sans que personne n'en sût rien. Mais Abel, qui l'avait bien entendu venir, regarda autour de lui, et, dès qu'il reconnut son frère, il se leva pour aller à sa rencontre, et le salua, car il l'aimait beaucoup. Il lui dit : « Soyez bienvenu, cher frère ! », et celui-ci lui rendit son salut. Abel l'invita à s'asseoir. Caïn, à l'aide d'un poignard recourbé, le frappe d'emblée en pleine poitrine[1].

294. C'est ainsi que mourut Abel, de la main même de son frère Caïn, à l'endroit même où il avait été conçu, le vendredi. Cela me permet d'attester qu'à l'époque où Abel fut assassiné il n'y avait encore que trois hommes sur terre. Quant à cette mort, elle préfigura la mort du Vrai Crucifié : par Abel, c'est lui qui fut représenté[1], et par Caïn, Judas, responsable de sa mort. Et de même que Caïn salua Abel son frère, de même Judas salua son Seigneur, non sans avoir recherché sa mort. Il y eut donc bien concordance entre les deux morts, non pas en importance, mais en signification. De même, en effet, que Caïn tua son frère Abel un vendredi, de même Judas mit à mort son Seigneur, non de sa propre main mais de sa langue[2]. D'ailleurs Judas rappelait Caïn sur bien des points : il ne trouvait en Jésus-Christ motif à devoir le haïr. Son prétexte en fait fut sans raison : c'était à cause

---

devant cel arbre estoient ses brebis. Et ses freres qui longement avoit la traïson pourpensee l'ot espié : si le vit desous l'arbre couchié. Lors vint a lui [*b*] et le quida ocirre si soudainement que nus ne le seüst. Mais Abel l'oï bien venir : si se regarda ; et quant il vit que ce fu ses freres, si se drecha encontre lui, si le salue, car il l'amoit molt. Se li dist : « Bien veigniés, biaus frere ! », et cil li rendi son salu. Et le fist seoir. Et laisse aler un coutel corbe et le fiert par mi la mamele premierement.

294. Ensi morut Abel par la main Cayn son frere, et en cel lieu meïsmes qu'il avoit esté conceüs le jour del venredi. Et par cel tesmoing que a cel tans que Abel rechut la mort n'estoient encore que .III. home en tere. Et cele mort senefia la mort au Vrai Crucefiié : car par Abel fu il senefiiés, et par Caym fu senefiiés Judas par qui il reçut mort. Et tout ausi conme Cayns salua Abel son frere, ensi salua Judas son Signour, et si avoit sa mort pourchacie. Ensi s'acorderent bien les .II. mors ensamble — non pas de hautece, mais de senefiance. Car ausi conme Cayns ocist Abel son frere au venredi, tout ausi ocist Judas son Signour[a], non pas par sa main mais par sa langhe. Et molt senefia bien Caym Judas de maintes choses, car il ne trouva ocoison en Jhesu Crist par coi il le deüst haïr. Mais il i ot ocoison sans droi-

du bien qu'il voyait en lui — il est habituel que les mauvais fassent la guerre aux bons. D'ailleurs si Judas, qui était tellement perfide et traître, avait discerné en Jésus-Christ autant de perfidie qu'il en savait en lui-même, il ne l'aurait pas haï, mais, pour cette raison justement, il l'en aurait aimé davantage. Cette trahison perpétrée par Caïn à l'égard de son frère Abel, Notre-Seigneur en parle au psautier par la bouche du roi David qui prononça une redoutable parole tout en ignorant pourquoi. Il déclare en effet, comme s'adressant à Caïn: « Tu ourdissais des actes délictueux et proférais des insanités contre ton frère, tu échafaudais des perfidies et des pièges, mais moi je me taisais ; parce que je n'en ai pas parlé tu m'as cru semblable à toi ; mais loin de l'être, je vais te corriger et te réprimander sévérement[3]. »

295. Ce châtiment s'était vérifié avant les propos de David, lorsque Notre-Seigneur vint trouver Caïn pour lui demander : « Caïn, où est ton frère ? » Caïn lui répondit en homme qui se sentait coupable de la perfidie, vu qu'il avait déjà recouvert son frère de feuilles afin qu'on ne pût pas le retrouver : « Je ne sais pas, Seigneur. Suis-je le gardien de mon frère ? » Mais Notre-Seigneur lui dit : « Qu'as-tu fait ? La voix du sang d'Abel s'est plainte à moi. Et pour avoir fait cela, tu seras maudit sur la terre, et la terre sera maudite dans les œuvres que tu feras, pour avoir bu le sang de ton frère que tu as répandu sur elle par trahison[1]. » C'est ainsi

---

ture, car c'estoit pour le bien qu'il veoit en lui, car c'est coustume que li malvais guerroient les bons. Et se Judas qui tant estoit desloiaus et traitres seüst autant de desloiauté en Jhesu Crist qu'il savoit en lui, il ne haïst mie, ains fust la chose pour coi il l'amast le plus. Et de cele traïson que Cayns fist envers Abel son frere parole Nostre Sires el psautier par la bouche le roi David qui dist une felenesse parole et si ne sot pour coi il l'avoit dite. Car il parole ausi conme s'il deïst a Caym : « Tu pourpensoies et disoies felenies vers ton frere et bastisoies tes traïsons et tes agais, et je me taisoie ; por ce as tu quidié que je fuisse a toi samblans pour ce que je n'en parolé ; mais non sui, ains te chastoierai et reprendrai molt durement. »

295. Ceste vengance avoit esté esprovee avant que David l'eüst devisee, la ou Nostre Sires vint a Caym, se li dist : « Caym, ou est tes freres ? » Et il respondi conme cil qui se sentoit coupable de la traïson, et qu'il avoit ja son frere cou[*e*] vert de fueilles, qu'il ne fust trouvés. « Je ne sai, fait il, Sire ! Sui je garde de mon frere ? » Et Nostres Sires li dist : « Que est ce que tu as fait ? La vois del sanc Abel s'est[a] complains a moi. Et pour ce que tu as ce fait, seras tu maleois sor la terre et la terre sera maleoite en tes oevres que tu feras, pour ce qu'ele requeilli le sanc de ton frere que tu espandis sor lui en traïson. » Ensi

que Notre-Seigneur maudit la terre. Mais il ne maudit pas l'arbre sous lequel Abel avait été tué, ni les autres qui étaient issus de lui et qui par la suite grandirent sur la terre par sa volonté. Au sujet de cet arbre, un grand prodige eut lieu. En effet, aussitôt qu'Abel eut reçu la mort, l'arbre devint rouge : ce fut pour rappeler le sang qui y avait été répandu. Et de cet arbre nul autre ne pouvait prendre racine ; au contraire mouraient toutes les boutures que l'on y prélevait ; mais lui grandit, magnifique, pour devenir le plus bel arbre qui fût jamais, et le plus charmant à contempler.

296. Cet arbre vécut longtemps, gardant cette beauté et cette couleur, sans que rien pût l'abîmer, si ce n'est qu'il ne porta plus jamais de fruits depuis que le sang d'Abel avait été répandu à son pied. Les autres, cependant, qui étaient nés de lui fructifiaient comme la nature de l'arbre l'exigeait. Lui se perpétua de la sorte assez pour que le temps ait beaucoup passé ; les descendants d'Ève et d'Adam lui vouaient respect et vénération, et ils se transmettaient les uns aux autres la façon dont la première mère l'avait planté. Les vieux et les jeunes y trouvaient l'apaisement, et venaient, dans les moments critiques, y chercher le réconfort, parce que l'arbre était appelé « de Vie ». C'était pour eux une commémoration de la joie. Et si cet arbre grandit et prospéra, les autres, issus de lui, firent de même, et personne ne se sentait autorisé à leur arracher une branche. Cet arbre donna lieu à un autre

---

maldi Nostres Sires la terre. Mais il ne maldit mie l'arbre sous coi il avoit esté ocis, ne les autres arbres qui de li estoient descendu ne qui puis crurent sor la terre par la volenté de lui. Et de cel arbre avint une grant merveille. Car si tost conme Abel ot mort receüe, devint li arbres vermaus : et ce fu en ramenbrance del sanc qui i avoit esté espandus. Ne de celui ne pooit nus autres enraciner, ains moroient toutes les racines que on i faisoit ; mais il crut et embeli tant que ce fu li plus biaus arbres qui onques fust, et li plus delitables a regarder.

296. Longement dura cis arbres en cele biauté et en cele coulour, ne onques n'enpira pour nule rien, fors que tant solement que onques puis ne porta fruit, que li sans Abel i fu desous espandus. Mais les autres qui estoient de celui descendu portoient fruit si conme nature de l'arbre le requeroit. Et tant demoura en tele maniere que li siecles fu molt creüs, si le tinrent a grant reverence cil qui d'Eve et d'Adam descendirent ; et molt l'onererent, et conta li uns a l'autre conment la premiere mere l'avoit planté. Si i prenoient alegement li viel et li jouene, et s'i venoient reconforter quant il estoient en aucune mesestance, pour ce que li arbres « de Vie » estoit apelés. Et lors faisoient ramenbrance de joie. Et se cis arbres crut et embeli, ausi fisent li autre qui de lui estoient descendu, ne nus n'ert

événement : quand Notre-Seigneur envoya sur terre le Déluge qui anéantit le monde[1], les fruits des arbres, les fleurs, le produit de la terre payèrent un tel prix qu'ils perdirent par la suite leur ancienne saveur : au contraire, tout, dès lors, versa dans l'amertume. S'agissant cependant des arbres issus de l'Arbre de Vie, personne ne put discerner qu'ils eussent été abîmés, ni quant à leur saveur, ni quant à leurs fruits, ni quant à la douceur qu'ils avaient auparavant[2].

297. Ces arbres continuaient d'exister de la sorte quand Salomon, le fils de David, devint roi. Ce Salomon était savant au point de posséder toutes les sciences utiles qui faisaient le savoir humain ; il connaissait toutes les vertus des pierres précieuses, les plantes, et savait le cours des étoiles mieux que personne, excepté Dieu ; et pourtant, sa grande intelligence ne pouvait résister à la ruse de sa femme, sans qu'elle l'abusât bien souvent quand elle voulait y mettre du sien : voilà qui n'a rien de surprenant car, dès lors qu'une femme veut user de son esprit, de sa détermination et de sa ruse, aucune intelligence d'homme ne pourrait s'y mesurer — voilà qui n'a pas commencé avec nous, mais avec notre premier père[1] ! Lorsque Salomon vit qu'il ne pourrait pas lutter contre la ruse de sa femme, il en chercha avec étonnement la cause et en fut fort affecté, mais il n'osa rien faire de plus. C'est ce qui lui fait dire, en son livre appelé *Paraboles* : « J'ai fait le tour du monde

---

tant hardis qu'il en ostast une branche. De cel arbre vit on encore une autre aventure avenir. Que quant Nostres Sires envoia en terre le Deluve par coi li mondes fu peris, et li fruis des arbres, et les flours, et li gaaingnage l'orent si chier comparé que puis n'en porent avoir tele saveur come il avoient devant, ains furent adont toutes choses tournees en amertume. Mais des ar[*d*]bres qui estoient descendu de l'Arbre de Vie, ne pot nus savoir qu'il fuissent empirié ne de savour ne de fruit ne de la douçour qu'il avoient devant.

297. Tant durerent cil arbre en cele maniere que Salemons, li fils David, regna. Et cil Salemons fu si sages qu'il fu garnis de toutes bones sciences que hom mortels pooit savoir ; et connut toutes les forces des pieres precioues et les erbes, et sot le cours des estoiles que nus fors Dix ne le porroit mix savoir ; et si ne pot durer ses grans sens encontre l'engien sa feme, qu'ele ne le deceüst assés sovent quant ele i voloit paine metre : et ce ne doit on pas tenir a merveille, car puis que feme velt metre s'entencion et son cuer et son engien, nus sens d'ome mortel ne s'i porroit prendre — si ne conmencha pas a nous, mais a nostre premier pere ! Quant Salemons vit qu'il ne porroit durer encontre l'engien sa feme, si s'en esmerveilla dont ce venoit, et en fu assés coureciés, mais plus n'en osa faire. Dont il dist en son Livre que on apele *Parabole* : « Je ai avironé le monde

et je l'ai parcouru, en cherchant avec les ressources de l'intelligence humaine. Mais dans ce circuit je n'ai pu trouver une seule femme valable[2]. » Ces mots, Salomon les prononça à cause de la colère qu'il éprouvait à l'idée de ne pouvoir tenir tête à sa femme. Il tenta de la tirer de ces dispositions. Mais ce fut impossible. Lorsqu'il le constata, il s'interrogea : pourquoi une femme fâchait-elle si volontiers un homme ? Il y pensait, lorsqu'une voix lui répondit :

298. « Salomon, Salomon, si la femme a plongé l'homme dans la tristesse, n'en sois pas chagrin : une femme viendra, et l'homme en aura une joie cent fois plus grande que cette tristesse[1]. Cette femme naîtra d'ailleurs de ton lignage sans aucun doute[2]. » En entendant ces propos, Salomon se tint pour un sot d'avoir blâmé sa femme. Il se mit alors à réfléchir à ce qui lui paraissait pertinent, tant dans le sommeil qu'en état de veille, pour savoir s'il aurait le fin mot sur l'aboutissement de sa descendance. Il chercha, il apprit tellement que le Saint-Esprit finit par lui montrer l'avènement de la glorieuse Mère de Dieu. De plus une voix lui révéla une partie de ce qui devait lui arriver. À cette nouvelle, il demanda si son lignage s'arrêtait là. « Non, répondit la voix : c'est à un homme vierge qu'il aboutira ; il surpassera autant Josué, ton beau-frère[3], que cette Vierge surpassera ta dame — ta femme. Te voilà fixé sur ce qui t'avait tenu dans l'incertitude. » À cette révélation, Salomon se dit tout heureux à l'idée que la

---

et alé par mi en tel maniere come sens mortels porroit encercier[a]. Mais en cele circuite ne poi trover une bone feme. » Ceste parole dist Salemons pour le courous qu'il avoit de sa feme a qui il ne porroit durer. Si l'essaia en tel maniere s'il le poroit jeter de cel sens. Mais ce ne pot estre. Et quant il vit ce, si conmencha a faire une demande a soi meïsmes : pour coi faisoit feme si volentiers courous a home ? A ceste parole li respondi une vois quant il i pensoit ; si li dist :

298. « Salemon, Salemon : se de feme vint tristrece a home, ne t'en esmervelle. Car une feme sera encore, dont il venra a home greignour joie[a] .c. tans que ceste tristrece n'est. Et cele feme naistra de ton lignage sans doute. » Quant Salemons oï ceste parole, si se tint pour fol de ce qu'il avoit sa feme blasmee. Lors conmence a penser par les choses qui apartenoient, et en dormant et en veillant, pour savoir s'il connoistroit la fin de son lingnage. Et tant en cercha et aprist que li Sains Esperis li demoustra l'aventure de la gloriouse Mere Dieu. Et li dist une vois partie de ce que li estoit a avenir. Et quant il ot ceste novele, si demande se c'est la fins de son lignage. « Nenil, fait [e] la vois : uns hom virges en sera fins, et cil sera autant mildres de Josué ton serorge, conme cele Virgene sera mildre de ta dame — ta feme. Or t'ai certefiié de ce dont tu avoies esté en doutance. » Quant Sale-

fin de sa descendance serait de si haute valeur. Préoccupé comme il l'avait été, s'il avait su la vérité sur sa venue, il n'y aurait pas pensé si longtemps. Il ne voyait pas, en effet, comment annoncer ce qui, si longtemps après, devait advenir, ni qu'il n'ignorait pas tout de ce descendant. Sa femme, cependant, s'était aperçue qu'il aspirait à quelque chose, sans pouvoir en venir à bout. Elle avait passablement d'amour pour lui, et plus encore d'habileté ; aussi, loin de vouloir l'interroger tout de suite, elle attendit le moment favorable, et ses bonnes dispositions envers elle. Elle le pria de répondre à sa demande, ce qu'il promit de faire sans réticence[4], n'imaginant pas que sa femme aborderait ce sujet. « Seigneur, lui dit-elle, vous avez été si absorbé cette semaine et la précédente, et depuis longtemps, que votre souci n'en finissait pas. Voilà pourquoi je me rends bien compte que vous réfléchissez à quelque chose que vous ne pouvez mener à bien ; j'aimerais savoir ce que c'eſt, car il n'y a sur terre rien d'assez important dont je ne puisse, à mon avis, venir à bout moyennant vos grandes facultés et les miennes. »

299. En l'entendant, Salomon se persuada que, si un être humain pouvait se montrer décisif en cette affaire, ce serait sa femme : il n'aurait pu concevoir plus grande ingéniosité que la sienne ; aussi lui révéla-t-il son souci. Après l'avoir appris, elle réfléchit un peu et lui dit sans hésiter : « Eſt-il possible que vous soyez troublé par le moyen de faire savoir

---

mons oï ceſte parole, si diſt que molt eſtoit liés quant en si haute bonté[b] fineroit ses lignages. Se Salemons qui tant avoit eſté pensis seüſt la verité de sa venue, il n'i eüſt pas si longement pensé. Car il ne veoit pas conment il peüſt nonchier a home ce qui, a si lonc tans, eſtoit a avenir ne qu'il seüſt de lui rien. Et sa feme savoit qu'il baoit a chose dont il ne pooit venir a chief. Et ele l'amoit assés, et si eſtoit molt viseuse, si ne li volt pas tantoſt demander, ains atendi tant qu'ele vit son point, et qu'il eſtoit bien de lui. Se li proia qu'il li deïſt ce qu'ele li demandera, et il diſt que si fera il volentiers, come cil qui ne quidoit pas qu'ele baaſt cele part. Et ele li diſt : « Sire, vous avés molt pensé ceſte semaine et l'autre, et lonc tans a, en tel maniere que vos pensers ne remanoit onques. Et pour ce sai je bien que vous pensés a tel chose que vous ne poés achiever ; si voldroie volentiers savoir que ce eſt, car il n'a el monde si grant chose dont je ne quidaisse venir a chief au grant sens qui en vous eſt et en moi. »

299. Quant Salemons oï ceſte parole, si pensa bien que se cuers mortels porroit metre conseil en ceſt afaire, ele l'i meteroit : car il l'avoit trovee de si grant engien qu'il peüſt penser, et pour ce, se li diſt son penser. Et quant il li ot dit, ele pensa un poi et li diſt maintenant : « Conment, fait ele, eſtes vous donques esgarés conment vous faciés savoir[a]

à ce chevalier que vous connaissez la vérité sur sa venue ? — Vraiment, oui. Je ne peux voir comment y parvenir : une telle durée nous sépare de ce terme que j'en suis déconcerté. — Sur ma foi, je vais vous l'indiquer : mais auparavant dites-moi combien de temps nous sépare de ce terme » ; il imaginait bien, répondit-il, deux mille ans ou plus. « Voici, reprit-elle, comment agir. Faites construire un navire dans le meilleur bois qu'on pourra trouver, le plus résistant, de sorte que rien, ni l'eau ni quoi que ce soit d'autre, ne le fasse pourrir. » Salomon promit de s'y employer. Le lendemain, il convoqua tous les charpentiers de son territoire, et leur commanda de construire le navire le plus extraordinaire qu'on eût jamais vu, et dans un bois imputrescible. Ils s'engagent à le construire selon son plan. Ils cherchèrent le bois, se mirent au travail. « Seigneur, proposa ensuite à Salomon sa femme, puisque, de fait, ce chevalier doit dominer, en talent militaire, tous les chevaliers qui l'auront précédé ou qui viendront après lui, ce serait un grand honneur que vous lui prépariez une arme dont l'excellence surpasse toutes les autres, comme lui par sa valeur surpassera tous les chevaliers. » Il ignorait, répondit-il, où trouver une arme pareille. « Mais je vais vous l'indiquer.

300. « Dans le Temple que vous avez élevé en l'honneur de Notre-Seigneur se trouve l'épée du roi David, la plus tranchante et la plus extraordinaire qu'on eût jamais forgée ; prenez-la, enlevez-lui le pommeau et la poignée, et mettez la

---

a cel chevalier que vous avés seüe verité de sa venue ? — Oïl voir, fait il. Je ne puis mie veoir conment je puisse avenir. Car il a si lonc tans jusques a celui terme que jou en sui tous esbahis. — Par foi, fait ele, jou le vous ensignerai : mais dites moi avant combien il a jusques a celui terme[b] », et il dist qu'il quidoit bien qu'il eüst .II.M. ans ou plus. « Or vous dirai, fait ele, que vous ferés. Faites faire une nef del meillour fust que on porra trover, et del plus durable, qu'il ne puisse pourrir ne pour aigue ne pour autre cose. » Et il dist que si feroit il. L'endemain manda Salemons tous les charpentiers de sa terre, et lor conmanda que il feïssent la plus merveillouse nef qui onques fust veüe, et de tel fust qu'il ne peüst porrir. Et il dient qu'il le feront tele com il le deviseroit. Si quisent le fust, si le conmencierent. Puis li dist la feme Salemon : « Si[*r*]re, puis qu'il est ensi que cil chevaliers doit sormonter tous les chevaliers, de chevalerie, qui devant lui aront esté et qui aprés lui venront, il seroit grans honours que vous aucune armeüre li apareillissiés, qui passast de bonté toutes armeüres ausi com il passera de bonté tous autres chevaliers. » Et il dist qu'il ne savoit ou prendre tele come ele li disoit. « Et je le vous enseignerai, fait ele.

300. « El Temple que vous avés fait en l'onour Nostre Signour, est l'espee le roi David, la plus trenchant et la plus merveillouse qui

lame de côté. Vous qui connaissez le pouvoir des plantes, les propriétés des pierres et la nature de tout ce qui existe, faites un pommeau avec des pierres précieuses si habilement assemblées qu'il n'y ait rien à redire, et qu'elles ne puissent être distinguées l'une de l'autre, chacun croyant au contraire avoir sous les yeux une seule et même pièce. Montez ensuite une poignée prodigieuse et sans pareille au monde. Après, confectionnez un fourreau également merveilleux, à l'instar de l'épée. Quand vous aurez terminé, j'y mettrai le baudrier qu'il me plaira. » Il fit tout ce qu'elle lui commanda, sauf pour le pommeau où il ne plaça qu'une seule pierre, mais de toutes les couleurs que l'on pourrait concevoir. Il y mit la poignée non moins extraordinaire que l'on décrit par ailleurs[1]. Le navire une fois construit et mis à la mer, la dame y fit installer un lit somptueux et plusieurs courtepointes, et c'était pour tout dire un bel et grand lit ; au chevet, le roi déposa sa couronne, avant de la couvrir d'une étoffe de soie blanche. Sa femme avait l'épée pour ajuster le baudrier. Comme il lui demandait de l'apporter pour la mettre au pied du lit, elle s'exécuta : il y jette un regard et s'avise qu'il y a un baudrier d'étoupe. Il était sur le point de s'en fâcher, lorsqu'elle lui dit : « Seigneur, sachez que je n'ai rien d'autre qui soit digne de soutenir cette épée. — Et comment faire ? — Vous n'y toucherez pas. Ce n'est pas à nous, en effet, à

---

onques fust forgie ; si le prendés, si en ostés le poing et l'enheüdeüre, si metés l'alemele d'une part. Et vous qui connoissés la force des herbes et les vertus des pieres et la maniere de toutes autres coses terrienes, si i faites un poing de pieres preciouses si soutilment jointes qu'il n'ait que dire, ne que on n'i puist connoistre l'une de l'autre : ains quit chascuns qui le verra que ce soit une meïsmes chose. Et aprés ce i metés une enheüdeüre si merveillouse qu'il n'ait el monde sa pareille. Aprés, i faites un fuerre si merveillous conme l'espee est en son endroit. Et quant vous i avrés ce fait, je i metrai unes renges teles come moi plaira. » Et il fist tout ce qu'ele li conmanda, fors del poing ou il ne mist que une sole piere : mais ele ert de toutes les coulours que on porroit deviser. Et il i mist une enheüdeüre si mervellouse com il devise en autre lieu. Quant la nef fu faite et mise en mer, la dame i fist metre un lit molt riche et queütes pointes pluisours, tant que li lis fu biaus et grans ; et au chavés mist li rois sa courone, et le covri d'un blanc drap de soie. Et sa feme avoit l'espee pour metre les renges. Et il li rova aporter pour metre as piés del lit, et ele li aporta : et il regarde, si voit qu'il i a renges d'estoupes. Si s'en dut courecier, quant ele li dist : « Sire, fait ele, saciés que je n'ai nule autre chose qui soit digne desoustenir ceste espee. — Et qu'en fera on ? fait il. — Vous le lairés ensi, fait ele. Car il n'afiert mie a nous

mettre le baudrier. C'est une jeune fille noble qui le fera, mais j'ignore quand[2]. » Le roi laissa donc l'épée en l'état. Après, ils firent recouvrir le navire d'une étoffe de soie qui ne craignait pas de pourrir. Regardant ensuite le lit, ils le jugèrent encore incomplet. Alors elle s'en alla avec deux charpentiers et arriva près de l'arbre où Abel avait été tué, et, au pied de l'arbre, elle leur ordonna : « Coupez de ce bois la quantité qu'il me faut pour faire un fuseau. — Ah, ma dame, nous n'oserions pas. Pouvez-vous ignorer que c'est l'arbre planté par notre première mère ? — Il faut vous y résoudre, ou je vous ferai massacrer. » Ils s'engagent à le faire : ils aiment mieux commettre un crime que d'être tués par elle.

301. Ils se mirent aussitôt à cogner sur l'arbre. À peine avaient-ils commencé que la terreur les saisit. De l'arbre sortaient des gouttes de sang vermeilles comme des roses. Ils voulaient cesser de cogner. Mais elle les fit continuer, bon gré mal gré, et ils en coupèrent assez pour faire un fuseau ; alors elle fit prélever du bois sur des arbres de couleur verte. Ensuite elle leur ordonna de faire la même chose sur un arbre tout blanc. Une fois qu'ils eurent ces trois sortes de bois de couleurs différentes, ils regagnèrent la nef, où elle leur commanda : « Je veux que vous fassiez de ce bois trois fuseaux, et que le premier soit sur le côté de ce lit, le deuxième en face, tandis que le troisième ira par-dessus. » Ils se conformèrent à son ordre. Ils placèrent les fuseaux. Au

---

que nous les i metons. Ains les i metra une damoisele, mais je ne sai quant ce sera. » Atant laisse li rois l'espee, si come ele [*436a*] estoit. Et aprés fisent la nef covrir d'un drap de soie qui n'avoit garde de pourrir. Aprés si regardent le lit et disent que encore i failloit il. Lors s'en issi entre li et .II. charpentiers, et vint a l'arbre, la ou Abel fu ocis. Et quant ele fu la venue, ele dist as charpentiers : « Copés de cest bois tant que j'en aie a faire un fuisel. — Ha, dame, font il, nous n'oseriens. Ne savés vous bien que c'est l'arbres que nostre premiere mere planta ? — Il covient, fait ele, que vous le faciés, ou je vous ferai destruire. » Et il dient qu'il le feront : car mix lor vient il meffaire qu'ele les oceïst.

301. Maintenant conmencierent a ferir en l'arbre. Mais il n'i orent gaires feru, quant il furent tout espoenté. Car de l'arbre issoient goutes de sanc ausi vermeilles conme roses. Lors voloient laissier a ferir. Mais ele lor fist reconmencier, ou il volsissent ou non, et tant en osterent que pour faire un fuisel ; lor fist prendre d'un des arbres de verde coulour. Aprés lor refist coper d'un des autres qui estoit blans en totes choses. Quant il orent ces .III. manieres de fust de diverses coulours, si vinrent en la nef, et lor dist : « Je voel que vous faciés de cest bois .III. fuisiaus, et soit li uns el costé de cest lit, et li autres de l'autre part, et li tiers vait par desus[a]. » Et cil le fisent si com ele lor

demeurant, jamais, depuis lors, ceux-ci ne changèrent de couleur, aussi longtemps que dura le navire. Salomon, contemplant alors cette nef, déclara à sa femme : « Tu as réussi quelque chose d'étonnant : tous les êtres vivants auraient beau être ici, ils ne sauraient dire ce que signifie cette nef si Notre-Seigneur ne le leur indiquait. Tu ne sais pas non plus ce qu'elle représente. En dépit de la réalisation, le chevalier même ignorera que j'aie pu entendre parler de lui, sauf si Notre-Seigneur en décide. — N'y touchez plus, conclut-elle : bientôt, je pense, vous entendrez d'autres nouvelles. »

302. Cette nuit-là, Salomon coucha devant la nef. Dans son sommeil, il lui sembla que du ciel venait un homme, entouré d'une grande compagnie d'anges, qui descendait dans la nef. Lorsqu'il y avait pénétré, il prenait ce qu'apportait l'un des anges dans un seau d'argent : il en aspergeait toute la nef, puis, approchant de l'épée, il inscrivait des lettres sur le pommeau et la poignée ; il faisait de même, ensuite, sur le rebord de la nef. Et lorsqu'il avait terminé, il s'étendait sur le lit. Puis Salomon ne savait pas ce qu'il devenait : il se volatilisait avec sa compagnie.

303. Le lendemain, dès son réveil, Salomon gagna la nef, pour trouver, sur le rebord, cette inscription : ÉCOUTE, HOMME, TOI QUI VEUX MONTER À MON BORD : N'ENTRE PAS SI TU N'ES PLEIN DE FOI, CAR JE SUIS LA FOI ET LA CROYANCE MÊMES. AUSSITÔT QUE TU DÉVIERAS DE LA CROYANCE, JE

---

conmanda. Et misent les fuissiaus. Mais onques puis ne muerent lor coulour tant com la nef dura. Lors regarda Salemons la nef, et dist a sa feme : « Tu as merveilles faites, car se tout cil del monde estoient ci, si ne savroient il a dire la senefiance de ceste nef se Nostres Sires ne lor enseignoit. Ne tu ne sés qu'ele senefie. Ne pour choses qui i soient faites ne savra li chevaliers que j'ai oïes noveles de lui, se Nostre Sires n'i met autre conseil. — Or le laissiés ensi, fait ele. Car vous orrés par tans autres noveles, si conme je quit. »

302. Cele nuit jut Salemons devant la nef. Et quant il fu endormis, se li fu avis que devers le ciel venoit uns hom o grant compaingnie d'angles, qui descendoit en la nef. Et quant il i estoit entrés, si prendoit ce que li uns des angles aportoit en un seel d'argent : si en arousoit toute la nef, et puis venoit a l'espee, si escrisoit letres el poing et en l'enheüdeüre, et puis escri[*b*]soit letres el bort de la nef. Et quant il avoit ce fait, si se couchoit el lit. Puis ne savoit Salemons qu'il devint, ains s'esvanuissoit entre lui et sa compaignie.

303. L'endemain, si tost conme Salemons fu esveilliés, si vint a la nef et trova el bort letres escrites qui disoient : OS TU, HOM QUI DEDENS MOI VELS ENTRER : N'I ENTRES PAS SE TU N'ES PLAINS DE FOI, CAR JE NE SUI SE FOIS NON ET CREANCE. ET SI TOST CONME TU GUENCIRAS A CREANCE, JE

T'ÉVITERAI DE SORTE À TE PRIVER DE MON SOUTIEN ET DE MON AIDE, OU PLUTÔT JE TE FERAI DÉFAUT DÈS QUE TU SERAS CONVAINCU D'INCRÉDULITÉ. Stupéfait à la découverte de cette inscription, Salomon n'osa pénétrer à l'intérieur : il recula. La nef, aussitôt lancée sur la mer, fila à si vive allure qu'il l'avait perdue de vue en un rien de temps. S'asseyant sur le rivage, il se mit à réfléchir. Une voix céleste lui dit alors : « Salomon, le dernier chevalier de ton lignage se reposera sur ce lit que tu as fabriqué, et ainsi entendra parler de toi. » Tout heureux, Salomon réveilla sa femme et les gens qui étaient avec elle, pour les mettre au courant de l'événement. Il fit aussi savoir aux étrangers et aux intimes comment sa femme avait trouvé la solution, là où il ne savait décider. Et, par cette raison que le livre nous a expliquée, le conte nous dit pourquoi le navire fut construit, et pourquoi et comment les trois fuseaux étaient naturellement blanc, vert et vermeil sans aucune teinte artificielle. Mais à ce point précis le conte n'en dit pas plus, et parle d'autres choses[1].

Galaad ceint l'épée du navire.

304. Le conte dit à présent que les trois compagnons contemplèrent longtemps le lit et les fuseaux, dont ils finirent par repérer la couleur naturelle : ils en furent très surpris, n'y voyant pas d'explication. À force de bien regarder, ils virent sous la courtine une aumônière d'aspect somptueux. Perce-

---

TE GUENCIRAI EN TEL MANIERE QUE TU N'AVRAS DE MOI NE SOUSTENANCE NE AÏDE, AINS TE FAURAI SI TOST CONME TU SERAS ATAINS EN MESCREANCE. Quant Salemons vit ces letres, si fu esbahis, si qu'il n'osa entrer dedens : si se traist ariere. Et la nef fu maintenant empainte en mer, et en ala si grant oirre qu'il en ot perdue la veüe em petit d'ore. Et il s'asist a la rive, si conmencha a penser. Et lors descendi une vois qui li dist : « Salemons, li daerrains chevaliers de ton lignage se reposera en cel lit que tu as fait, et si orra noveles de toi. » De ceste chose en fu Salemons molt liés[a], si esveilla sa feme et ciaus qui o lui estoient, et lor conta l'aventure. Et fist savoir as estranges et as privés conment sa feme avoit mené a chief ce ou il ne savoit metre conseil. Et par ceste raison que li livres nous a devisee, nous dist li contes par quele raison la nef fu faite, et pour coi et conment li .III. fuisel estoient de naturel coulour blanc et vert et vermeil sans nule painture. Mais ici endroit se taist li contes de ce, et parole d'autres choses.

304. Or dist li contes que grant piece regarderent li .III. compaignon le lit et les fuisiaus, et tant que il troverent [c] que li fuisel estoient de naturel color : si s'en esmerveillierent molt, car il ne pooient savoir coment c'estoit. Et quant il l'orent assés regardé, si virent desous la gardine une aumosniere molt riche par samblant. Et

val la prend, l'ouvre et y trouve une lettre. Cette découverte amena les autres à dire que, si Dieu veut, cette lettre leur apprendra le fin mot sur la nef : d'où elle vient, et qui fut à son origine. Perceval en commence alors la lecture, qui les éclaire sur la nature des fuseaux et de la nef tout ainsi que le conte l'a exposé plus haut. Pas un qui n'éclatât tout en pleurs tandis qu'ils écoutaient Perceval : quelle haute magnificence, en effet, elle leur remémorait.

305. Une fois qu'il eut décrit le genre de la nef et des fuseaux, Perceval dit à Galaad : « Il nous faut aller chercher la demoiselle qui changera ce baudrier pour un autre, sans quoi personne ne doit tirer ni bouger d'ici cette épée. » Ils ne savent, assurent-ils, où la trouver, « et toutefois nous partirons volontiers en quête, puisqu'il le faut ». Lorsqu'elle les entendit se désoler ainsi, la demoiselle, la sœur de Perceval, leur dit : « Chers seigneurs, ne vous inquiétez pas, car, si Dieu veut, avant que nous ne partions d'ici, le baudrier y sera mis, d'or, de cheveux et de soie, un travail somptueux. » Attrapant alors un écrin qu'elle avait apporté avec elle et l'ouvrant, elle en tira le baudrier : les cheveux étaient d'une telle splendeur qu'on les aurait difficilement distingués des fils d'or. Il y avait aussi, incrustées, de rares pierres précieuses, et deux somptueuses boucles d'or. « Chers seigneurs, reprit-elle, voici le baudrier qui doit s'y trouver ; sachez que je l'ai confectionné

Percevaus le prent et l'ovre, et trove dedens un brief. Et quant li autre virent[a] ce, si disent, se Dix plaist, cis briés les fera certain de la nef : et dont ele vient, et qui le fist premierement. Lors conmence Percevaus a lire le brief, et tant qu'il lor devise la maniere des fuisiaus et de la nef ensi conme li contes l'a devisé cha ariere. Se n'i ot celui qui assés ne plourast tantdis qu'il l'escoutoient, car de haute signourie lor fist ramenbrance.

305. Quant Percevaus ot devisee la maniere de la nef et des fuisiaus, si dist a Galaad : « Il nous covient aler querre la damoisele qui ces renges changera et i metra unes autres, car sans ce ne doit nus ceste espee traire ne remuer de chaiens. » Et il dient qu'il ne sevent ou il le truisent, « et toutes voies irons nous volentiers en queste, puis que faire le covient ». Quant la damoisele qui suer Perceval estoit les oï si dementer, si lor dist : « Biaus signour, ne vous esmaiés, quar, se Dix plaist, ains que nous departons de ci, i seront les renges mises, et d'or[a] et de chavels et de soie, molt richement ouvré. » Lors ataint un coffre qu'ele avoit aporté avoc li et le desferme, si en traist fors les renges : si estoient li chavel si bel et si riche que a paines conneüst on les chavels entre les fix d'or. Et si i avoit ens batues riches pieres precieuses, si ot .II. boucles d'or molt rices. « Biaus signour, fait ele, veés ci les renges qui i doivent estre : saciés que je les fis de la riens

à l'aide de ce qui m'était le plus cher, mes cheveux, ce qui n'avait rien d'étonnant : en effet, le jour de la Pentecôte, dit-elle en s'adressant à Galaad, où vous avez été fait chevalier, j'avais la chevelure la plus belle du monde. Mais dès que j'appris que cette aventure m'était réservée, je la fis couper sur-le-champ pour en confectionner ce baudrier que vous pouvez voir. — Au nom de Dieu, ma demoiselle, s'écria Bohort, soyez la bienvenue : vous nous avez tirés d'une grande difficulté. » S'approchant alors de l'épée, elle en ôte le baudrier d'étoupe et lui substitue celui-là, avec la facilité de quelqu'un qui l'aurait fait toute sa vie. Le changement terminé, elle demanda aux compagnons : « Savez-vous comment s'appelle cette épée ? — Ma demoiselle, pas du tout. C'est vous qui devez lui donner un nom, l'inscription le stipule. — Sachez donc qu'elle se nomme l'épée aux Étranges Attaches, et le fourreau, Mémoire de raison. En effet, nul être doué de raison ne verra l'une des parties du fourreau fait de l'Arbre de Vie, sans avoir à se souvenir du sang d'Abel. » Les compagnons, alors, exhortent Galaad :

306. « Seigneur, nous vous prions, au nom de Jésus-Christ, et pour la gloire de toute chevalerie, de ceindre l'épée aux Étranges Attaches, tant attendue au royaume de Logres. — Laissez-moi donc, répond Galaad, agir correctement avec l'épée : si je ne peux empoigner le pommeau, c'est qu'elle n'est pas à moi. » Ils approuvent. Lui, prenant aussitôt l'épée,

---

el monde que je plus amoie, ce fu de mes chavels, et ce n'ert mie merveille ; car le jour de Pentecouste que vous fustes chevaliers, sire, fait ele a Galaad, avoie je le plus biaus chief que feme el monde eüst. Mais sitost come je soi que ceste aventure m'estoit apareillie, si me fis tondre esroment, et en fis ces renges teles conme vous les poés veoir. — En non Dieu, damoisele, fait Boors, vous soiés la bien venue. Car de grant paine nous avés[b] jetés. » Et ele vint lors a l'espee, si en oste les renges d'estoupes et i met celes, si bien et si bel come s'ele l'eüst fait toute sa vie. Et quant ele ot ce fait, si dist as compaing[*d*]nons : « Savés vous conment ceste espee a a non ? — Damoisele, font il, nenil. Vous le devés nomer, ensi devisent les letres. — Or saciés, fait ele, qu'ele a a non l'espee as Estranges Renges, et li fuerres a a non Memoire de sens. Car nus qui sens ait ne verra ja l'une des parties del fuerre[c] qui fu fais de l'Arbre de Vie, qu'il ne li doive sovenir del sanc Abel. » Quant il oïrent ceste parole, si dient a Galaad :

306. « Sire, nous vous proions, el non de Jhesu Crist, et pour ce que toute chevalerie en soit essaucie, que vous chaingniés l'espee as Estranges Renges qui tant est desiree el roialme de Logres. — Ore me laissiés, fait Galaad, faire le droit de l'espee : se je ne puis le poing empoignier, dont n'est ele mie moie. » Et il dient que c'est verités. Et

l'empoignait à pleine main. À cette constatation, les compagnons lui disent: « Seigneur, elle est vôtre: il ne peut plus y avoir pour vous d'empêchement à la ceindre. » Il la tire alors du fourreau, la voit d'un tel éclat qu'on aurait pu prendre plaisir à s'y mirer. Galaad, alors, la rengaine, et la demoiselle lui enlève celle qu'il portait pour lui ceindre celle aux Étranges Attaches. Après la lui avoir pendue au côté, elle déclara: « Désormais l'heure de ma mort m'indiffère: je me considère comme la plus heureuse des jeunes filles, pour avoir fait chevalier le meilleur au monde: chevalier, vous ne l'étiez pas complètement, il faut bien l'avouer, avant d'être pourvu de cette épée[1]. — Ma demoiselle, répond Galaad, vous en avez tant fait que je suis votre chevalier pour toujours. Et grand merci pour tout ce que vous dites. — Nous pouvons donc, reprend-elle, partir d'ici et vaquer à nos occupations. » Ils s'en vont, et gagnent le rocher. Perceval s'adresse alors à Galaad:

Mort de la sœur de Perceval.

307. « Pour sûr, je remercie Notre-Seigneur de m'avoir permis de mettre un terme à une aussi éminente aventure que celle-ci. C'est en effet la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. » Arrivés à leur navire, ils montèrent à bord. Le vent gonflant la voilure le poussa vite. À la nuit tombée, ils se demandent mutuellement s'ils sont proches de quelque

---

il prist maintenant l'espee; si l'enpoigna si que li uns des dois passoit l'autre. Quant li compaingnon voient ce, si dient a Galaad: « Sire, ele est vostre: si ne puet mais avoir contredit que vous ne le chaingniés. » Et il le traist lors del fuerre, si le voit si bele et si clere que on s'i peüst prendre a mirer. Lors le remet Galaad el fuerre, et la damoisele li oste cele qu'il avoit chainte, se li chaint cele as Estranges Renges. Et quant ele li ot pendu au costé, si dist: « Ore ne me chaut il mais quant je muire: car je me tieng a la plus bone eüree pucele qui vive, que j'ai fait le plus prodome qui vive chevalier. Car bien saciés que vous ne l'estiés pas a droit, quant vous n'estiés garnis de ceste espee. — Damoisele, fait Galaad, vous en avés tant fait que je sui vostres chevaliers a tous jours mais. Et molt de mercis que vous en dites tant. — Ore nous poons nous, fait ele, de ci partir et aler en nostre afaire. » Et il s'enpartent, et vont a la roche. Lors dist Perchevaus a Galaad:

307. « Certes, je en merci Nostre Signour de ce que j'ai esté a si haute aventure achiever conme ceste est. Car c'est la plus merveillouse que je onques veïsse. » Quant il furent venu a lor nef, si entrerent dedens. Et li vens se fiert el voile qui tost l'en mena. Et quant la nuis fu venue, si demandent li uns a l'autre s'il sont prés de

terre, et chacun d'avouer l'ignorer. Ce soir-là, ils se passèrent de manger et de boire — ils étaient sans provisions. Ils abordèrent le lendemain à un château nommé Carcelois, dans la Marche de l'Écosse[1]. Après avoir accosté, non sans rendre grâces à Notre-Seigneur de les avoir conduits à l'aventure de l'épée, et de les en avoir ramenés en toute sécurité, ils entrèrent au château à pied. Ils avaient franchi la porte lorsque la demoiselle leur déclara : « Seigneurs, pour le port nous tombons mal : si l'on apprend que nous sommes de la maison du roi Arthur, on nous attaquera immédiatement ; ici, en effet, l'on déteste le roi Arthur plus que quiconque. — Ne vous inquiétez donc pas, rectifie Bohort : Celui qui nous a délivrés du rocher nous fera bien partir d'ici quand il voudra. » Ils n'avaient pas achevé qu'un jeune homme venait à leur rencontre. « Seigneurs chevaliers, leur demanda-t-il, qui êtes-vous ? » Ils appartiennent, répondent-ils, à la maison du roi Arthur. « Pour sûr, dit-il, sur ma tête, vous venez à votre perte ! » Il regagne alors la tour principale. Peu après, ils entendirent un cor, dont la sonnerie couvrait bien tout le château. Mais une demoiselle s'approcha d'eux pour leur demander d'où ils étaient ; ils ne lui cachèrent pas la vérité.

308. « Ah, seigneurs, pour Dieu, si possible, repartez, car, j'en atteste Dieu, la mort vous attend. Je ne saurais trop vous conseiller de faire demi-tour avant que ceux d'ici ne vous prennent par surprise. » Ils assurent qu'ils n'en feront

---

terre, et chascuns dist qu'il ne savoit. Cele nuit furent sans boire et sans mengier, come cil qui n'avoient nule viande. Si arriverent l'endemain a un chastel que [*e*] on apeloit Cartelois, et estoit en la Marce d'Escoce ; et quant il i furent arrivé et il orent rendu grasses a Nostre Signour qui les avoit si salvement menés a l'aventure de l'espee et ramenés, si entrerent el chastel tout a pié. Et quant il orent passé la porte, la damoisele lor dist : « Signour, mal nous est avenu del port : car se on set que nous soions de la maison le roi Artu, on nous assaldra maintenant. Car on hét chaiens le roi Artu plus que nul home. — Ore ne vous esmaiiés, fait Boors ; car Cil qui de la roce nous jeta nous ostera bien de chaiens quant li plaira. » En ce qu'il parloient ensi, si lor vint uns vallés a l'encontre, qui lor dist : « Signor chevalier, qui estes vous ? » Et il dient qu'il sont de la maison le roi Artu. « Voire, fait cil, par mon chief, vous estes mal arrivé ! » Lors s'en retourne vers la maistre forteresce. Si ne demoura gaires qu'il oïrent un cor soner, que on ooit bien par tout le chastel. Et une damoisele vint a aus, si lor demande dont il sont, et il l'en dient la verité.

308. « Ha ! signour, pour Dieu, se vous poés, si vous en retournés, car se Dix me consaut, vous estes venu a la mort. Si vous loeroie en

rien. « Soyez donc tranquille, ajoutent-ils : Celui que nous nous sommes engagés à servir sera notre guide. » À peine ont-ils ainsi parlé qu'ils voient dans la grand-rue venir dix chevaliers armés qui les somment de se rendre, sinon ils les tueront. Eux répondent que se rendre, il n'en est pas question. « Vous êtes donc perdus », disent les chevaliers, qui lancent leurs chevaux. Eux, qui les redoutent peu, encore que les autres soient en nombre et eux à pied, tirent leurs épées ; Perceval en frappe un, et lui fait vider les arçons. Il s'empare du cheval, l'enfourche ; Galaad avait fait de même. Sitôt en selle, ils abattent et tuent les autres, et ils donnent une monture à Bohort. Ceux de leurs adversaires qui restent, voyant comme on les traite, prennent la fuite ; eux les pourchassent et ils se ruent dans la tour principale.

309. Une fois montés à la grande salle, ils trouvèrent des chevaliers et des fantassins en train de s'armer à la suite de l'appel qu'ils avaient entendu dans tout le château. Les voyant s'équiper, les trois compagnons, qui s'étaient précipités sur les traces des dix chevaliers, les attaquent, épées au clair ; ils les tuent comme des bêtes privées de parole. Mais les autres défendent leurs vies ; et en fin de compte, ils durent tourner le dos. Galaad en effet accomplit tant de prodiges que ses adversaires voient en lui non un homme, mais un diable. En dernier lieu, quand ceux du camp opposé jugent impossible de résister, ils

---

bon conseil que vous en retournissiés ançois que cil de chaiens vous souspreignent. » Et il dient qu'il ne retourneront mie. « Ore ne vous esmaiés, font cil. Car Cil en qui service nos somes entré nous conduira. » A ces paroles voient parmi la maistre rue venir .x. chevaliers armés qui lor dient qu'il se rendent, ou il les ocirront. Et cil dient que del rendre est il noiens. « Dont estes vous alé », font cil : si laissent courre les chevals. Et cil qui gaires ne les redoutent, encore soient cil plus et il soient a pié, il traient les espees et Percevaus en fiert un, si qu'il le porte a terre del cheval. Puis prent le cheval et monte sus, et autresi avoit ja fait Galaad. Si tost com il furent a cheval, si les abatent et ocient ; et donent a Boort un cheval. Et quant li autre se voient si malmener, si tournent en fuies, et cil les enchaucent. Et il se fierent en la maistre forteresce.

309. Quant il vinrent amont en la sale, si troverent chevaliers et sergans qui s'armoient pour le cri qu'il avoient oï par le chastel. Et quant li .iii. qui s'estoient feru aprés les autres virent que cil s'armoient, si lor courent [*f*] sus les espees traites : si les ocient ausi conme bestes mues. Mais cil deffendent lor vies, et au daerrain covint il qu'il tournaissent les dos. Car Galaad si fait tant de merveilles qu'il ne quident mie qu'il soit hom mortels, ne mais uns anemis. Et au daerrain, quant il voient qu'il ne porront durer, si s'en

s'enfuient, soit par les portes, soit par les fenêtres, se brisant le cou, les membres et les bras. Une fois la grande salle dégagée, les compagnons, regardant les cadavres de ceux qu'ils viennent de tuer, se tiennent pour pécheurs à ce résultat et déclarent qu'ils ont mal agi en massacrant tant d'hommes. « Pour sûr, dit Bohort, si Notre-Seigneur les avait aimés quelque peu, ils ne seraient pas morts ainsi. Mais ils ont été, s'il se trouve, des gens de peu de foi. Ils ont tant fait de tort à Notre-Seigneur qu'il ne voulait pas qu'ils vivent plus longtemps ; et s'il nous a envoyés ici, c'était pour les détruire. — Vous êtes loin du compte, objecte Galaad. S'ils ont nui à Notre-Seigneur, ce n'est pas à nous à faire justice, mais à Celui qui attend assez pour que le pécheur avoue ses torts[1]. Voilà pourquoi, je vous l'affirme, je ne serai enfin tranquille que lorsque j'apprendrai le fin mot de cette action que nous avons menée, à savoir si Dieu l'agrée. »

310. Pendant leur conversation, un homme sortit d'une pièce, un prêtre, en vêtements blancs. Il portait l'eucharistie dans un calice. Stupéfait à la vue de l'hécatombe, au milieu de la salle, il recula — mais que faire devant un tel massacre ? Galaad, qui avait bien remarqué ce qu'il portait, ôta son heaume à sa venue, et se rendit bien compte qu'il avait eu peur. Il ordonne à ses compagnons de ne plus avancer et s'approche de l'homme. « Seigneur, lui dit-il, pourquoi vous arrêtez-vous ? Vous n'avez rien à redouter de nous. — Qui

---

tournent par les huis et par les fenestres et brisent cols et menbres et bras. Quant li compaingnon voient le palais delivré, si regardent les cors qu'il ont ocis, et se tienent a pecheours de cest ouvrage, et dient qu'il ont mal esploitié quant il ont ocis tant de gens. « Certes, fait Boors, se Nostres Sires les amast de rien, il ne fuissent mie ensi mort. Mais il ont esté par aventure unes gens mescreans. Si ont tant mesfait a Nostre Signour qu'il ne voloit mie qu'il fuissent plus en vie ; et por ce nous envoia il ci pour aus destruire. — Vous ne dites mie assés, fait Galaad. S'il mesfisent a Nostre Signour, la vengance n'est mie a nous a prendre, mais a Celui qui atent tant que li pechierres se reconnoisse. Pour ce vos di je que je ne serai jamais aaise devant que je en savrai vraies noveles de ceste oevre que nous avons faite, s'ele plaist a Dieu. »

310. En ce qu'il parloient ensi, issi uns hom d'une chambre de laiens, qui estoit prestres, et vestus de robe blanche. Et portoit corpus Domini en un galisse. Et quant il vit ciaus qui estoient mort en mi la sale, si en est tous esbahis. Si se traist ariere conme cil qui ne savoit que faire quant il vit tant d'omes mors. Et Galaad, qui bien ot veü qu'il portoit, oste son hialme contre sa venue, si set bien qu'il a eü paour. Si fait arester ses compaingnons et vient a lui, se li dist :

êtes-vous ? » demande le prêtre. Ils appartiennent, répondent-ils, à la maison du roi Arthur. Voilà qui rassure pleinement le prêtre. Il s'assied et demande à Galaad pourquoi et comment ces chevaliers ont été tués. Galaad lui raconte comment les trois compagnons de la quête se sont introduits là, comment ils y ont été attaqués, mais l'issue du combat s'est retournée contre les gens du château, comme il peut le constater. En entendant cela, le prêtre s'écrie : « Seigneur, sachez-le, votre acte est le meilleur que chevaliers aient jamais commis. Vous auriez beau vivre jusqu'à la fin des temps, jamais, je crois, vous ne pourriez faire une aussi belle œuvre de charité. Notre-Seigneur, j'en suis persuadé, vous y a envoyés pour accomplir cette action. Il n'était en effet personne au monde pour haïr autant Notre-Seigneur que les trois frères qui détenaient ce château. Infidèles comme ils étaient, ils avaient influencé les gens d'ici qui étaient devenus pires que des sarrasins et agissaient en tout contre Dieu et contre la sainte Église.

311. — Seigneur, dit Galaad, mon repentir était grand de m'être trouvé les tuer : c'étaient des chrétiens. — Ne vous en repentez absolument pas, répondit le religieux, car, je vous l'affirme, Notre-Seigneur vous sait gré de les avoir supprimés ; ils n'étaient pas, en effet, des chrétiens, mais l'engeance la plus infidèle que vous ayez jamais vue, et je vais vous dire en quoi.

« Sire, pour coi estes vous arrestés ? Vous n'avés garde de nous. — Qui estes vous ? » fait li prodom. Et il dient qu'il sont de la maison le roi Artu[a]. Quant li prodom ot ceste parole, si est tous asseürés. Si s'asiet et dist a Galaad qu'il li conte conment cil chevalier ont esté ocis. Et il li conte conment li .III. compaingnon de la queste s'estoient laiens embatu, et conment il furent laiens assailli, mais sor ceuls de laiens en est tournee la desconfiture, si come il puet veoir. Et quant [*437a*] il ot ce, si dist : « Sire, saciés que vous avés faite la meillour oevre que chevalier feïssent onques mais. Et se vous viviés autant conme li mondes duerra, ne quit je mie que vous peüssiés faire si bele aumosne conme ceste est. Si sai bien que Nostres Sires vous i envoia pour ceste oevre faire. Car il n'avoit el monde gens qui tant haïssent Nostre Signor conme .III. frere faisoient qui cest chastel tenoient. Et par lor grant desloiauté avoient il si atourné ciaus de cest chastel, qu'il estoient piour de sarrasins, ne ne faisoient riens qui contre Dieu ne fust, et contre Sainte Eglyse.

311. — Sire, fait Galaad, je me repentoie molt de ce que je avoie esté a els ocirre, pour ce que crestien estoient. — Onques ne vous en repentés, fait li prodom, car je vous di vraiement que d'els ocirre vous set Nostre Sires bon gré : car il n'estoient pas crestien, mais la plus desloial gent que vous onques veïssiés, si vous dirai conment.

Ce château où nous sommes appartenait au comte Hernoul. Les choses remontent à un an : il avait trois fils pleins de bravoure aux armes, et une fille, la plus belle de ce pays. Ces trois frères nourrirent envers leur sœur de tels sentiments qu'ils finirent par brûler de passion : ils couchèrent avec elle et la déflorèrent. Et comme elle s'en plaignit à son père, ils l'assassinèrent ; placé devant le fait accompli, le comte voulut les chasser ; mais, loin de l'accepter, ils jetèrent leur père en prison et le blessèrent atrocement ; d'ailleurs ils l'auraient tué, si l'un d'eux ne s'était porté à son secours. Après quoi ils se mirent à faire toutes les perfidies du monde, en assassinant clercs, prêtres et moines et en faisant détruire deux chapelles élevées dans ces murs. Ils ont été infidèles au point qu'il est fort étonnant qu'ils n'aient pas été anéantis depuis longtemps. Mais ce matin même, leur père, couché, à l'agonie, me demanda de lui rendre visite dans la tenue que vous voyez. Je le fis volontiers, car il m'avait jadis beaucoup aimé. À mon arrivée ici, les frères m'offensèrent autant que s'ils avaient été des sarrasins ; ce que je supportai de tout cœur par amour envers ce Seigneur par mépris de qui ils le faisaient. Parvenu à la prison où était le comte, et lorsque je lui eus rapporté l'affront qu'ils m'avaient fait subir, il me dit : “Ne vous en souciez pas, car votre opprobre et le mien seront bien vengés par les serviteurs de Jésus-Christ : c'est ce dont m'a informé le Haut-Maître.” Voilà pourquoi,

---

De cest chastel ou nous somes estoit sires li quens Ernols. Ore a un an qu'il avoit. .III. fix[a] assés prous as armes, et une fille la plus bele qui fust en cest païs. Et cil .III. frere amoient lor serour tant qu'il en eschauferent, si qu'il jurent a li et le despucelerent. Et pour ce qu'ele s'en clama a son pere si l'ocisent[b] ; et quant li quens vit ce, si les volt chacier d'entour lui ; et il ne le souffrirent mie, ains misent lor pere en prison et le navrerent durement, et ocis l'eüssent se ne fust uns lor freres qui le rescoust. Et quant il orent ce fait, si conmencierent a faire toutes les desloialtés del monde, car il ocisent clers et prestres et moines et fisent abatre .II. chapeles qui laiens estoient. Si ont fait tant de desloialtés que c'est merveilles qu'il ne sont fondu piecha. Mais hui matin avint que lor peres qui gisoit malades del mal de la mort me manda que je le venisse veoir ensi armés conme vous veés. Et je i ving volentiers, car il m'avoit jadis molt amé. Et quant je ving chaiens, il me fisent tant de honte que se ce fuissent sarrasin ; et je le souffri volentiers pour l'amor de Celui Signour en qui despit il le faisoient. Et quant je fui venus en [*b*] la prison ou li quens estoit, et je li oi contée la honte qu'il m'orent fait, il me dist : “Ne vous en chaille, car ma honte et la vostre sera bien vengie par les sergans Jhesu Crist : car ensi le m'a mandé li Haus Maistres.” Et pour ce

sachez-le, Notre-Seigneur n'en sera pas irrité contre vous ; au contraire, soyez persuadés qu'il vous a envoyés pour les tuer ; aujourd'hui même vous en aurez une preuve plus évidente encore. »

312. Alors, avec beaucoup d'émotion, le prêtre pleura, et Galaad aussi. « Seigneur, dit le comte, nous avons beaucoup attendu votre venue pour l'avoir enfin, grâce à Dieu. Mais, pour Dieu, serrez-moi contre vous, que mon âme puisse se réjouir à l'idée que mon corps aura expiré dans les bras d'un être aussi bienfaisant que vous. » Galaad l'étreint très volontiers. Il le serrait sur son cœur, lorsque le comte s'affaissa, tourmenté par la mort, et dit : « Cher Père des cieux, c'est dans ta main que je remets mon âme et mon esprit[1]. » Il tomba alors à la renverse et demeura ainsi longtemps ; ils le croyaient mort. Mais au bout d'un moment, il se mit à parler et dit à Galaad : « Le Haut-Maître te fait savoir que tu l'as aujourd'hui si bien vengé de ses ennemis que la compagnie des cieux s'en réjouit. Il faut à présent t'en aller auprès du Roi Méhaignié le plus vite possible, afin qu'il retrouve la santé qu'il a longtemps espérée. Il doit en effet la recouvrer à ta venue. Et séparez-vous, guidés par les événements. »

313. Sur ces mots il s'en va sans rien ajouter. Et l'âme quitta son corps à l'instant. Et lorsque les survivants du château virent que le comte était mort, ils manifestèrent un intense chagrin, car ils l'avaient beaucoup aimé. Et dès

---

saciés que Nostre Sires ne s'en courecera pas, ains saciés vraiement qu'il vous envoia pour aus ocire ; et vous en verrés[c] encore hui signe plus apert que vous n'avés veü. »

312. Lors ploura li prodom molt tenrement, et Galaad ausi. « Sire, fait il, molt avons atendue vostre venue tant que nous l'avons, Dieu merci. Ne mais, pour Dieu, prendés moi en vostre devant, si que l'ame de moi s'esjoïsse que li cors sera deviés sor si prodome come vous estes. » Et il le prent molt volentiers. Et quant il l'ot mis sor son pis, si s'aclina li quens conme cil qui la mors traveilloit ; et dist : « Biaus Peres des cils[a], en ta main conmant je m'ame et mon esperit. » Lors s'aclina del tout et demoura grant piece, tant qu'il quidierent qu'il fust mors. Et il parloit a chief de fois, et dist a Galaad : « Ce te mande li Haus Maistres que tu l'as hui si bien vengié de ses anemis que la compaingnie des cils s'en esjoïst. Or covient que tu t'en voises au Roi Mehaingnié au plus tost que tu porras, pour ce qu'il reçoive la santé qu'il a lonc tans atendue. Car il le doit en ta venue recevoir. Et departés vous si conme aventure vous conduira. »

313. Atant s'en vait, que plus mot ne dist. Et maintenant li parti l'ame del cors. Et quant cil del chastel qui remés i estoient vis virent le conte mort, si en fisent molt grant doel, car molt l'avoient amé. Et

que la dépouille fut préparée pour les funérailles aussi dignement qu'il se doit pour un homme d'une telle noblesse, ils en répandirent la nouvelle : tous les moines qui étaient aux alentours arrivèrent, et ils ensevelirent les restes dans un ermitage. Le lendemain les trois compagnons quittèrent le château, pour reprendre leur route. La sœur de Perceval continuait de les accompagner. Leur chevauchée les amena dans une forêt dévastée. C'est ensuite que, jetant un regard alentour, ils virent venir, conduit par les quatre lions, le Blanc Cerf que Perceval avait vu par le passé[1]. « Galaad, dit Perceval, à présent vous pouvez voir des prodiges ! Sur ma tête, ajoute-t-il, jamais aventure ne fut plus extraordinaire. J'ai la ferme conviction que ces lions veillent sur le Cerf, et c'est une chose qui me tracassera jusqu'à ce que j'en aie le fin mot. — Au nom de Dieu, répond Galaad, j'étais impatient d'en avoir le cœur net. Marchons sur ses traces, suivons-le jusqu'à ce que nous sachions où il gîte. J'ai l'intuition que cette aventure vient de Dieu. » Ils y consentent ; suivant alors le Cerf, ils finissent par arriver dans une vallée. Ils parviennent alors à un rocher et tombent sur un ermitage où demeurait un religieux de grand âge. Le Cerf entre, les lions aussi. Les chevaliers qui venaient derrière mirent pied à terre tout près de l'ermitage, ils tournèrent en direction de la chapelle et virent l'ermite revêtu des armes de Notre-Seigneur.

---

quant li cors fu enterés si hautement conme on doit faire si haut home, et lors fisent savoir la novele de lui : si i vinrent tout li rendu qui la entour estoient, et enfoïrent le cors en un hermitage. Et l'endemain s'enpartirent li .III. compaingnon de laiens, et se remisent en lor chemin. Et adés aloit avoc aus la serour Perceval. Si chevauchierent tant qu'il vinrent en une forest gaste. Et puis se regarderent devant aus et virent venir le Blanc Cerf que li .IIII. lyon conduisoient, que Perceval avoit veü autre fois. « Galaad, fait Percevaus, ore poés veoir merveilles ! Par mon chief, fait Perchevaus, onques mais [*c*] ne fu aventure plus merveillouse. Si croi vraiement que cil lyon gardent le Cerf, et c'est une chose dont je ne serai ja mais aaise devant que je en sace la verité. — En non Dieu, fait Galaad, ensi le desiroie je molt a savoir. Ore alons aprés, si le sivons tant que nous saçons son repaire. Car je quit que ceste aventure soit de par Dieu. » Et il l'octroient ; lors s'en vont aprés le Cerf, tant qu'il vienent en une valee. Lors vienent en une roche et trovent un hermitage ou uns prodom viels et anciens manoit. Et li Cers entre dedens, et li lyon ausi. Et li chevalier qui aprés venoient descendirent quant il vinrent prés de l'hermitage, si tournerent vers la chapele et voient le prodome vestus des armes Nostre Signour. Si devoit conmencier la messe del Saint Esperit. Et quant il voient ce, si dient qu'il sont venu bien a

Il était sur le point de célébrer la messe du Saint-Esprit. Ce qui leur fait dire qu'ils arrivent à point nommé : ils vont entendre l'office. Au moment de la secrète[2], leur étonnement redouble. Le Cerf en effet leur sembla devenir un homme et, sur l'autel, il prenait place dans un siège magnifique. Et ils virent les quatre lions changés l'un en homme, le deuxième en aigle, le troisième en lion et le quatrième en bœuf[3].

314. Ainsi métamorphosés, les quatre lions, ailés, auraient bien pu voler s'ils avaient voulu, et si Notre-Seigneur l'avait agréé. Ils prirent le siège où le Cerf était installé, deux à la tête et deux aux pieds — c'était un siège à dossier. Ils s'envolent en traversant un vitrail de cette chapelle, sans l'abîmer ni le détériorer le moins du monde. Une fois qu'ils furent partis et qu'on les eut perdus de vue, une voix descendit en direction des compagnons. « C'est ainsi, dit-elle, que le Fils de Dieu descendit en la Vierge Marie, sans qu'elle en perdît sa virginité[1]. » À ces mots, ils tombèrent tout de leur long, car la voix leur avait fait voir une si vive clarté et entendre un si grand fracas qu'il leur sembla bien que la chapelle s'était écroulée. Reprenant leurs forces et leurs esprits, ils virent l'ermite qui enlevait ses vêtements sacerdotaux. S'approchant de lui, ils le prient de leur révéler la signification de ce qu'ils ont vu : un Cerf se métamorphoser en homme, et les lions en d'autres créatures. Entendant cette évocation, le religieux leur dit : « Soyez les bienvenus. Me

---

point, si vont la messe oïr. Et quant il vint el secré de la messe, si s'esmerveillierent assés plus que devant. Car il lor fu avis que li Cers devint hom propres, et seoit sor l'autel sor un siege[a] molt bel et molt riche. Et virent que li lyon furent mué li uns en fourme d'ome et li autres en aigle et li tiers en fourme de lyon, et li quarz[b] en fourme de buef.

314. Ensi furent mué li .IIII. lyon, et avoient eles et peüssent bien voler s'il volsissent, et s'il pleüst a Nostre Signour. Si prisent le siege ou li Cers se seoit li doi au chief et li doi as piés, et c'estoit une chaiere. Si s'en issent par une verriere qui laiens estoit, en tel maniere que onques la verriere n'en fu malmise ne empirie. Et quant il en furent alé, que on n'en sot mais riens, si descendi une vois contre aus, et dist : « En tel maniere descendi li Fix Dieu en la Virgene Marie, que onques virginité n'en perdi[a]. » Quant il oïrent ceste parole, si chaïrent tout estendu, car la vois lor ot doné si grant clarté et si grant escrois qu'il lor fu bien avis que la chapele fust cheüe. Et quant il furent revenu en lor force et en lor pooir, si virent le prodome qui se desvestoit. Lors vienent a lui et le proient qu'il lor die la senefiance de ce qu'il ont veü muer un Cerf en fourme d'ome, et les lyons en autres choses. Quant li prodom ot ceste parole, si lor dist : « Bien soiés vous venu. Or

voilà maintenant persuadé que vous faites partie des chevaliers de Jésus-Christ qui doivent mettre fin à la quête, vous qui supporterez les grandes fatigues et les grands tourments. C'est à vous, en effet, que Notre-Seigneur a montré ses secrets : dans la transformation du Cerf en homme du ciel, il a illustré pour vous la justice qu'il fit sur la croix, lorsqu'il fut couvert d'une enveloppe terrestre. Il fut en effet couvert de chair mortelle, et il vainquit en mourant la mort, et ramena notre vie. Il doit bien être symbolisé par le Cerf : car de même que le cerf rajeunit en abandonnant partie de son cuir et de son poil[2], de même Notre-Seigneur revint de la mort à la vie, quand il abandonna son enveloppe terrestre — la chair mortelle qu'il avait prise dans les entrailles de la bienheureuse Vierge[3]. Et parce qu'en la Vierge bénie il n'y eut aucune trace de péché terrestre, il apparut comme un Cerf blanc immaculé. Par ceux qui l'entouraient, vous devez entendre les quatre évangélistes, qui mirent par écrit une partie des actes que Jésus-Christ accomplit aussi longtemps qu'il fut auprès de nous en tant qu'homme terrestre. Sachez-le, jamais un chevalier ne put en savoir le fin mot, c'était impossible. Pourtant, c'est le Haut-Seigneur qui dans ce pays et ailleurs se montre aux hommes justes et aux bons chevaliers sous cette apparence de Cerf, en cette compagnie de quatre lions, pour que ceux qui pourraient le voir y fissent attention. Mais persuadez-vous que, dorénavant, personne ne pourra le voir sous cette apparence[4]. »

---

sai [*d*] je bien que vous estes des chevaliers Jhesu Crist qui la queste del Saint Graal doivent mener a fin, et qui soufferrés les grans paines et les grans travals. Car vous estes cil a qui Nostres Sires a moustré ses secrés : car a ce qu'il mua le Cerf en home celestiel vous moustra il la vengance qu'il fist en la crois, la ou il fu covers de coverture terriene. Car il fu covers de char mortel, et vainqui en morant la mort, et ramena nostre vie. Et bien doit estre senefiés par le Cerf : car tout ausi conme li cers se rajouenist en laissant son quir et son poil em partie, tout ausi revint Nostre Sires de mort a vie, quant il laissa le quir terrien — ce fu la char mortel qu'il avoit prise el ventre de la beneoite Virgene. Et pource que en la benoite Virgene n'ot onques point de pechié terrien, apparut il en guise de Cerf blanc sans tache. Et par ciaus qui estoient entour lui, devés vous entendre les .IIII. euvangelistres, qui en escrit misent partie des oevres Jhesu Crist, que il fist tant que il fu entour nous conme hom terriens. Si saciés que onques mais chevaliers n'en pot savoir la verité, ne que ce pot estre. Si est li Haus Sires qui en cest païs et en autres se demoustre as prodomes et as bons chevaliers en tel samblance conme Cerf et en tel compaingnie conme de .IIII. lyons, pour ce que cil qui le veïssent i preïssent garde. Mais saciés bien que dés ore en avant ne sera nus qui en tel samblance le voie. »

315. À ce discours, ils versent des larmes d'émotion et de joie, et rendent grâces à Notre-Seigneur pour avoir vu si clairement ce mystère. Ils restent toute la journée avec le religieux. Le lendemain, lorsqu'ils durent s'en aller après avoir entendu la messe, Perceval prit l'épée déposée par Galaad et dit qu'il la porterait désormais; il laisse la sienne chez le prêtre[1]. Une fois partis, chevauchant jusqu'à midi, ils arrivèrent en vue d'un château fort bien situé. Mais ils n'y pénétrèrent pas, parce que leur route les menait autre part. Ils avaient quelque peu dépassé la porte principale, lorsqu'ils virent venir derrière eux un chevalier armé qui leur demanda: « Seigneur, cette demoiselle qui voyage en votre compagnie, est-elle vierge? — Parole d'honneur, répond Bohort, oui. » L'autre, à cette affirmation, avance la main, saisit au mors le cheval de la demoiselle et dit: « Vous ne m'échapperez pas avant d'avoir satisfait à la coutume de ce château. » Voyant le chevalier tenir sa sœur de cette façon, Perceval, très affecté, s'exclama: « Seigneur chevalier, vous n'êtes pas raisonnable. Une jeune fille, en effet, quel que soit l'endroit où elle vienne, est exempte de toutes coutumes. Principalement une femme aussi noble qu'elle, fille de roi et de reine. »

316. Pendant qu'ils parlaient ainsi sortirent du château dix chevaliers sous l'armure — avec eux une demoiselle qui tenait dans sa main une écuelle d'argent —, et ils disent aux trois

---

315. Quant il oent ceste parole, si plourent de pitié et de la joie qu'il en ont, et rendent grasses a Nostre Signor de ce qu'il ont veü ceste chose si apertement. Si demourent tout le jour avoc le prodome. Et l'endemain, quant il orent oï messe et il s'en durent[a] partir, Percevaus prent l'espee que Galaad avoit jus mise et dist qu'il le portera dés ore mais en avant; si laist la soie chiés le prodome. Quant il se furent parti de laiens et il orent chevauchié jusques a miedi, si aprocierent d'un chastel fort et bien seant. Mais il n'entrerent pas dedens, pour ce que lor chemins tournoit d'autre part. Et quant il furent un poi eslongié de la maistre porte, si virent aprés aus venir un chevalier armé qui lor dist: « Signour, ceste damoisele que vous menés, est ele pucele? — Par foi, fait Boors, oïl. » Et quant cil entent la parole, si jete la main et prent la damoisele au frain [*e*] et dist: « Vous ne m'eschaperés devant que vous m'arés rendue la coustume de cest chastel! » Quant Percevaus voit le chevalier qui sa serour tient en tel maniere, si l'en poise il molt; et dist: « Sire chevaliers, vous n'estes pas sages. Car pucele enquel que lieu qu'ele viegne est franche de toutes coustumes. Meïsmement si gentil feme come ceste est, qui fu fille de roi et de roïne. »

316. Endementiers qu'il parloient ensi, issent del chastel .x. chevalier armé, et avoc aus avoit une damoisele qui tenoit une esquiele d'argent en sa main, et cil dient as .III. compaingnons:

compagnons : « Il faut absolument que cette demoiselle accomplisse la coutume de ce château. » Galaad demande de quelle coutume il s'agit. « Seigneur, précise un chevalier, chaque jeune fille qui passe par ici doit emplir cette écuelle du sang de son bras droit ; aucune ne passe sans s'en acquitter. — Malheur à celui, dit Galaad, qui instaura cette coutume sans panache : elle est mauvaise et ignoble. Et pourvu que Dieu m'aide, avec cette demoiselle, vous avez échoué. Car aussi longtemps que je vivrai et qu'elle me fera confiance, elle ne vous donnera pas ce que vous attendez. — J'en atteste Dieu, ajoute Perceval, j'aimerais mieux être tué. — Moi aussi, renchérit Bohort. — Parole d'honneur, disent les autres, c'est votre arrêt de mort : vous ne pouvez pas y couper ; seriez-vous les meilleures chevaliers du monde, vous n'y pourriez survivre. » Ils s'élancent alors les uns contre les autres. Ce qu'il arriva, c'est que les trois compagnons abattirent les dix chevaliers avant d'avoir brisé leurs lances. Tirant ensuite l'épée, ils les tuent comme des bêtes stupides, de sorte que les gens du château sortirent avec un renfort de quarante chevaliers en armes ; un homme âgé les précédait, qui dit aux compagnons : « Chers seigneurs, rendez-vous, ne vous faites pas tuer : ce serait une catastrophe, braves comme vous l'êtes, et bons chevaliers. C'est pourquoi je vous prie de satisfaire à la demande des chevaliers.

317. — Pour sûr, réplique Galaad, vous intervenez en

« Il couvient a fine force que ceste damoisele rende la coustume de cest chastel ! » Et Galaad demande quele coustume c'est. « Sire, fait uns chevaliers, chascune pucele qui ci passe doit rendre plaine ceste esquiele de sanc de son bras destre ; et nule ne passe qu'ele ne s'en aquit. — Dehait ait, fait Galaad, qui ceste coustume i mist sans chevalerie car ele est malvaise et vilaine. Et se Dix me consaut, a ceste damoisele avés vous failli. Car tant conme je vive, et ele me croie, ne vous rendra ele ce que vous demandés. — Si m'aït Dix, fait Percevaus, je voldroie mix estre ocis. — Et je, fait Boors. — Par foi, font cil, et vous i morrés, car vous n'i poés faillir ; se vous estiés li meillour chevalier del monde, n'i porriés vous durer. » Lors laissent courre les uns as autres. Si avint que li .III. compaingnon abatirent les .X. chevaliers ains qu'il eüssent lor glaives depeciés. Puis traient les espees et les vont ociant ausi conme bestes mues, si que cil del chastel issirent fors o .XL. chevaliers armés qui les secoururent, et devant els[a] vint uns viels hom qui dist as compaingnons : « Biaus signour, rendés vous et ne vous faites mie ocirre, car ce seroit damages : car molt estes prodom et bons chevaliers. Et pour ce vous proi je que vous rendés as chevaliers ce qu'il demandent.

317. — Certes, fait Galaad, pour noient en parlés : car ja ne

vain : vous n'aurez pas satisfaction tant que cette jeune fille me fera confiance. — Comment, rétorque l'homme, vous voulez donc mourir ? — Nous n'en sommes pas encore là, dit Galaad. Il va de soi que nous aimons mieux mourir que de tolérer ce que vous exigez de nous. » Ils se jettent alors dans la bagarre avec une rare violence de part et d'autre ; les compagnons ont été attaqués de tous côtés. Mais Galaad, qui avait en main l'épée aux Étranges Attaches, frappe à droite et à gauche, tuant tout ce qu'il touche, et réalise des exploits qui tiennent du prodige.

318. Ainsi la bataille dura jusqu'après l'heure de none, sans qu'à aucun moment les compagnons aient le dessous ni ne cèdent du terrain. Ils se maintinrent tant et si bien que la nuit tombait, les contraignant à la dispersion, et les gens du château conclurent qu'il leur fallait abandonner le combat. L'homme âgé qui leur avait parlé avant que ne commence la bataille vint trouver les trois compagnons : « Seigneurs, nous vous prions en toute amitié de venir maintenant prendre gîte sous notre toit. Nous vous promettons loyalement de vous remettre demain dans la même situation que celle où vous êtes à présent. Savez-vous ce qui me pousse à le dire ? Je suis persuadé que, dès que vous apprendrez exactement de quoi il s'agit, vous consentirez à ce que la demoiselle fasse ce que nous lui réclamerons. — Seigneurs, approuve la demoiselle, allez-y, puisqu'il vous en prie. » Ils acceptent immédiatement.

---

vous sera rendu tant qu'ele me croie. — Conment, fait cil, volés vos donques morir ? — Nous ne sonmes pas, fait Galaad, la encore venu. Certes, nous volons mix morir que souffrir ce que vous nous demandés. » Lors conmencent la mellee grant et merveillouse d'une part et d'autre ; si ont les compaingnons assaillis de toutes pars. Mais Galaad, qui tint l'espee as Estranges Renges, [*f*] fiert a destre et a ssenestre et ocist quanqu'il ataint, et fait tant d'armes que c'est merveilles.

318. Ensi dura la bataille jusqu'aprés none, que li .iii. compaingnon n'en orent onques le piour le jour, ne ne perdirent place. Et tant se tinrent qu'il fu nuis, que a force les fist departir, si que cil dedens disent qu'il lor covient bataille laissier. Lors vint[a] li prodom as .iii. compaingnons qui autre fois i avoit parlé, et lor dist : « Signor, nous vous proions par amours que vous hui mais veigniés herbergier o nous. Et nous vous creantons loialment que nous vous remetrons demain en tel point conme vous estes ore. Et savés vous pour coi je le di ? Je sai vraiement que sitost come vous en savrés la novele et la verité de ceste chose, que vous vos acorderés a ce que la damoisele face ce que nous li requerrons. — Signour, fait la damoisele, alés i, puis qu'il vous en proie. » Et il s'i acordent maintenant.

Les deux camps s'accordent mutuellement des trêves, et de concert on entre au château. C'est un accueil inouï que reçurent des habitants les trois compagnons. Après dîner ils posèrent des questions sur la coutume du château et sur son institution. Un chevalier de là répond aussitôt : « Voici ce dont il s'agit :

319. « Le fait est qu'il y a dans ces murs une dame à qui nous appartenons, ainsi que tous ceux de ce pays ; ce château, parmi beaucoup d'autres, est à elle. Voilà deux ans maintenant qu'elle est tombée malade. Son état de faiblesse durait depuis longtemps quand nous nous sommes demandé quelle maladie ce pouvait être : la lèpre, d'après notre constat. Elle fit alors venir tous les médecins connus. Mais aucun ne fut capable de rien nous indiquer au sujet de son mal. Le lendemain, un homme d'expérience nous dit que, si nous pouvions obtenir une écuelle pleine du sang d'une jeune fille qui serait vierge en volonté et en actes, et fille de roi et de reine, on n'aurait qu'à en oindre la dame, et elle guérirait promptement[1]. À cette information, nous avons décidé qu'il ne passerait pas par ici de demoiselle, pour autant qu'elle fût fille de roi, sans que nous obtenions une pleine écuelle de son sang. Nous avons pourvu l'endroit de gardes pour arrêter toutes les jeunes filles qui s'y aventureraient. Vous venez d'entendre comment se justifie la coutume de ce château : à vous d'agir comme il vous plaira. » La demoiselle s'adresse

---

Lors donent trives les uns as autres, et entrent tout ensamble et chastel. Si ne fu onques si grant joie faite conme cil de laiens faisoient des .III. conpaingnons. Aprés mengier si demanderent la coustume del chastel, et pour coi ele estoit establie. Et uns chevaliers de laiens dist tantost : « Ce vous dirai je bien.

319. « Voirs est qu'il a chaiens une dame a qui nous somes et tout cil de cest païs, et cis chastiaus est siens et maint autre. Si avint ore a .II. ans qu'ele chaï en une maladie. Et quant ele ot grant piece langui, nous regardasmes quel maladie ce pot estre : si veïsmes que ce fu meselerie. Lors manda tous les mires loing et prés. Mais il n'i ot celui qui de sa meselerie nous seüst riens enseignier. L'endemain nous dist uns sages hom, se nous puissiens avoir plaine esquiele del sanc a une pucele qui fust virge en volenté et en œvre, et si fust fille de roi et de roïne, si en oinsist on la dame, et ele gariroit erroment. Quant nous oïsmes ceste chose, si establismes qu'il ne passeroit damoisele par ci, pour que ele fust fille de roi, que nous n'eüssiemes plaine esquiele de son sanc. Si mesismes gardes a cest chastel pour arrester toutes les puceles qui i passeroient. Ore avés vous oï conment la costume [*438a*] de cest chastel i fu establie : si en ferés ce qu'il vous plaira. » Lors apele la damoisele les .III. compaingnons. « Signour, fait ele,

alors aux trois compagnons : « Seigneurs, cette dame est malade, je peux la guérir si je veux, et si j'en décide, impossible pour elle de recouvrer la santé. Dites-moi comment agir. — Croyez-moi, répond Galaad, dans votre état de fatigue et de fragilité, vous ne pouvez en réchapper sans mourir. — Sincèrement, si je mourais pour sa guérison, ce serait un honneur pour toute ma famille et pour moi. Et je dois bien le faire, partie pour vous et partie pour eux. En effet, s'il y a affrontement entre vous, cela ne peut finir sans une perte bien plus importante que ma mort. Voilà pourquoi j'agirai selon leur désir : cette lutte prendra fin. Aussi je vous prie au nom de Dieu de me donner votre accord. » Ils acceptent très gentiment.

320. Appelant alors les gens du château, la demoiselle leur dit : « Réjouissez-vous. Votre combat, demain, n'aura pas lieu. Je vous promets de m'acquitter demain à la manière des jeunes filles. » À cette nouvelle, les habitants se confondent en remerciements et leur accueil redouble d'empressement. Ne négligeant rien pour bien recevoir les compagnons, c'est le plus confortablement possible qu'ils les installèrent pour dormir. Ce soir-là, on fut très obligeant envers les trois compagnons, qu'on aurait servis mieux encore s'ils l'avaient souhaité. Le lendemain, après qu'ils eurent entendu la messe, la demoiselle gagna la grande salle et demanda qu'on lui amenât la dame qui de son sang devait être guérie ; ils obéiront, disent-ils, de tout cœur. Ils vont la

---

iceste dame est malade, je le puis garir se je voel ; et se je voel ele ne puet garir. Si me dites que j'en ferai. — Par foi, fait Galaad, a ce que vous estes vaine et tendre, vous n'en poés eschaper sans mort. — Par foi, fait ele, se je moroie pour sa garison, ce seroit honours a moi et a tout mon parenté. Et je le doi bien faire, partie pour vous et pour aus. Car se vous assamblés li un as autres, il ne puet remanoir sans grant perte greignour que de ma mort. Et pour ce en ferai je a lor volenté : si remandra cis estris. Si vous proi pour Dieu que vous le m'otroiés. » Et il si font molt doucement.

320. Lors apela la damoisele ciaus de laiens, et lor dist : « Soiés, fait ele, lié et joiant. Car vostre bataille de demain est remesse. Si vous qreant que je demain m'aquiterai en tele maniere conme les puceles s'aquitent. » Quant cil de laiens oent ce, si l'en mercient molt, et font greignour feste assés qu'il n'avoient fait devant. Si servirent del tout a lor pooir les compaingnons, et les couchierent al plus richement qu'il porent. Cele nuit furent bien servi li .III. compaingnon, et fuissent encore mix s'il volsissent. Et l'endemain, quant il orent oï messe, vint la damoisele el palais, et dist que on li amenast la dame qui par son sanc devoit avoir garison ; et il dient que si feront il volentiers. Lors le vont

chercher dans une autre pièce, et la font venir. Les compagnons furent saisis de surprise à la voir : elle avait le visage si altéré de pustules qu'il était étonnant qu'elle pût vivre dans une telle souffrance. À son approche, ils se levèrent et la firent asseoir auprès d'eux. Tout de suite elle demanda à la demoiselle de lui tenir sa promesse, et celle-ci répondit qu'elle s'exécuterait volontiers.

321. Demandant alors l'écuelle, qu'on lui apporte, la demoiselle se fait ouvrir la veine avec une petite lamelle tranchante comme un rasoir, et le sang, tout de suite, en jaillit. Elle se signe, se recommande à Dieu, et dit à la dame : « Ma dame, je suis à l'article de la mort pour votre guérison. Au nom de Dieu, priez pour mon âme car je touche à ma fin. » À peine achevait-elle que son cœur défaillit à cause du sang qu'elle avait perdu — l'écuelle en était pleine. Les compagnons la reçoivent dans leurs bras. Lorsque, après un long évanouissement, elle retrouva la parole : « Cher frère Perceval, dit-elle, je meurs pour la guérison de cette dame. Je vous prie de ne pas faire inhumer mes restes dans ce pays ; mais, quand la vie m'aura quittée, déposez-moi dans une barque au port le plus proche, et je m'en irai avec le hasard pour guide. Je vous l'assure : pas plus tôt arrivés à la cour de Sarras, où vous suivrez le saint Graal, vous me trouverez, accostée au pied de la tour. Je vous prie

querre en une chambre, si l'amainent. Quant li compaingnon le virent, si s'esmerveillierent molt, car ele avoit le visage si desfait et botoné que c'estoit merveilles conment ele pooit vivre a tel dolour. Et quant il le virent venir, si se leverent encontre li, et le fisent seoir dejouste aus. Et ele dist maintenant a la damoisele qu'ele li rendist ce qu'ele li avoit promis, et cele dist que si feroit ele volentiers.

321. Lors demanda l'esquiele, et on li aporte. Et ele se fait ferir en la vaine d'une petite alemele trencant conme rasoirs, et li sans en saut maintenant. Et ele se seigne et conmande a Nostre Signour, et dist a la dame : « Dame, je sui a la mort venue pour la vostre garison. Pour Dieu, proiés por m'ame [*b*] car je sui a ma fin. » En ce qu'ele disoit ceste parole, si s'esvanuist ses cuers pour le sanc qu'ele avoit perdu, car l'esquiele en estoit plaine. Et li compaingnon le reçoivent entre lor bras. Et quant ele ot grant piece esté en pasmisons, et ele pot parler, si dist : « Biau frere Perceval, je me muir pour le garison de ceste dame. Si vous proi que vous mon cors ne faciés enfoiir en cest païs : ne mais, quant je serai deviee, metés moi en une nacele au plus prochain port que vous trovés, si m'en irai si conme aventure me menra. Si vous di que ja si tost ne venrés a la court de Sarras, ou vous irés aprés le Saint Graal, que vous me trouverés arivee desous la tour. Si vous proi que vous m'enterés el Palais Esperitel. Et savés

de m'enterrer dans le Palais Spirituel[1]. Et savez-vous pourquoi je vous le réclame ? Parce que Galaad y reposera, et vous avec lui. » Perceval, entendant ces mots, le lui accorde tout en pleurs, et dit qu'il le fera de tout cœur. Elle ajoute : « Séparez-vous demain ; allez chacun votre chemin, et pour finir le hasard vous rassemblera chez le Roi Méhaignié. C'est la volonté du Haut-Maître : il vous commande par moi d'agir ainsi. » C'est ce qu'ils feront, répondent-ils. Comme elle demande ensuite son Sauveur, ils font venir un ermite qui demeurait non loin du château. Il ne tarda pas beaucoup à arriver, tant la nécessité était pressante. Lorsqu'elle le vit approcher, elle tendit les mains vers son Sauveur, et le reçut avec beaucoup de piété. Tout de suite elle quitta ce monde. Affectés comme ils en furent, les compagnons ne purent aisément se consoler.

322. Le jour même, la dame était guérie. Aussitôt qu'elle fut lavée du sang de la sainte jeune fille, sa chair, d'aspect livide auparavant, devint de toute beauté. Les trois compagnons en furent tout heureux, comme tous les habitants. Ils allèrent à la dépouille de la demoiselle pour en retirer les entrailles et tout ce qu'il fallait. Puis ils l'embaumèrent aussi richement que s'il s'était agi des restes de l'empereur. Ensuite ils firent construire une nef qu'ils firent tendre d'une riche étoffe de soie, et lui aménagèrent un lit somptueux. Une fois la nef équipée le plus magnifiquement

---

vous, fait ele, pour coi je le vous requier ? Pour ce que Galaad i gerra, et vos avoc lui. » Quant Percevaus entent ceste parole, se li otroie tout em plourant, et dist qu'il le fera volentiers. Et ele lor dist : « Departés vous demain ; si alés chascuns sa voie, tant que aventure vous rassamblera chiés le Roi Mehaingnié. Car ensi le velt li Haus Maistres : si vous mande par moi que vous le faciés ensi. » Et il dient qu'il le feront. Puis si demande son Salveour, et il mandent un hermite qui manoit la prés del chastel. Et il ne demoura mie granment qu'il i vint, car li besoins i estoit molt grans. Et quant ele le vit venir, si tendi ses mains envers son Salveour, et le rechut o grant devocion. Et maintenant trespassa del siecle. Si en furent li compaingnon tant dolant que il ne se porent mie legierement reconforter.

322. Celui jour meïsmes fu la dame garie. Tantost come ele fu lavee del sanc a la sainte pucele, et devint sa chars en grant biauté, qui devant avoit esté noire et oscure a veoir. De ceste chose furent molt lié li .III. compaingnon et tout cil de laiens. Si furent au cors a la damoisele et li osterent la boele et tout ce que on devoit. Puis l'enbalsemerent si richement come se ce fust le cors de l'emperaour. Puis fisent faire une nef et le fisent covrir de riche drap de soie, et li fisent un lit molt bel. Quant il orent apareillie la nef au plus richement

possible, ils y couchèrent le corps de la demoiselle. Puis ils lancent le navire en mer[1]. S'adressant à Perceval, Bohort avoue regretter que la dépouille ne soit pas accompagnée d'une lettre pour détailler sa parenté, les raisons et les circonstances de sa mort et toutes les aventures qu'elle a aidé à mener à bien, de sorte que, si la nef accostait dans des territoires lointains, on apprît de quoi il retourne. Perceval répond qu'il a procédé de sorte que, si on la trouve dans un pays lointain, on saura bien qui elle est. Galaad dit qu'il a bien fait : car, dès qu'on découvrira le corps, on pourra l'entourer d'un plus grand honneur, du moment qu'on connaîtra la vie de la demoiselle.

323. Aussi longtemps qu'ils purent voir la nef, les gens de l'endroit restèrent sur le rivage en pleurant à chaudes larmes, car la demoiselle avait fait preuve d'une grande générosité en s'exposant à mourir pour la guérison d'une dame étrangère. Jamais, disent-ils, une jeune fille ne l'avait fait. Lorsqu'ils eurent perdu de vue la nef, ils rentrèrent au château, où les compagnons refusèrent absolument de pénétrer par amour pour la demoiselle qui y avait perdu la vie de cette manière. On leur fit apporter leurs armes dehors et tout de suite ils s'équipèrent. Une fois montés à cheval, au moment de se mettre en chemin, les trois compagnons virent le temps soudain s'assombrir et les nuages menacer. Ils se dirigèrent vers une chapelle au bord de la route, et, leurs chevaux logés

---

qu'il porent, si i couchierent le cors a la damoisele. Puis empaingnent la nef en mer. Et Boors dist a Perceval qu'il li poise qu'il n'ait un brief avoc le cors, qui devisast son parenté, et conment ele a esté morte, et toutes [*c*] les aventures qu'ele a aïdié a achiever, que se la nef estoit trovee en estranges terres, que on seüst que c'est. Et Percevals dist qu'il l'avoit ensi fait que se ele est trovee en estrange païs, que on savra bien qui ele est. Et Galaad dist qu'il a bien fait : car tels porra ore le cors trover qu'il li portera ore greignour honour que devant, puis que on savra la verité de son estre.

323. Tant conme cil de laiens porent veoir la nef, si demourerent a la rive tenrement plourant, car grant franchise avoit faite la damoisele qui s'estoit mise a la mort pour la garison a une dame estrange. Si disent que onques pucele n'avoit ce fait. Et quant il ne porent mais veoir la nef, si rentrerent el chastel, et li compaingnon dient qu'il n'i enterront jamais pour l'amour a la damoisele qui i avoit la vie perdue en tel maniere. Si lor fisent aporter lor armes par defors et s'armerent maintenant. Quant li .III. compaingnon furent monté et il durent aler lor chemin, si virent le tans molt oscurcir[a] et les nues changier. Si se traient vers une chapele qui estoit lés le chemin, si entrerent dedens, et misent lor chevaus en un appentis et regarderent le tans. Si

sous un appentis, ils y entrèrent et scrutèrent le temps. Le tonnerre, les éclairs se déchaînaient, et la foudre tombait serrée comme une pluie sur le château. Tout le jour le château fut pris dans cette tempête : une bonne moitié de la muraille en fut abattue. Ils en restèrent stupéfaits, n'imaginant pas qu'en un an le château pût être aussi endommagé qu'il leur paraît de l'extérieur. Lorsque, après vêpres, le temps fut crépusculaire, les trois compagnons virent devant eux un chevalier s'enfuir en courant ; atrocement blessé, il gémissait :

324. « Ah, Dieu, secourez-moi ! » Le suivaient de loin un chevalier et un nain qui lui criaient : « Vous êtes mort, et ne pouvez guérir. » L'autre, les mains tendues vers le ciel, implorait : « Cher Seigneur Dieu, ne me laissez pas mourir dans une aussi grave épreuve que celle-ci ! » Les trois compagnons sont très émus d'entendre le chevalier s'adresser fou de douleur à Notre-Seigneur. Galaad dit qu'il va lui porter secours. « Non, seigneur, objecte Bohort, c'est moi : vous, pour un seul chevalier, vous n'allez pas bouger. » Galaad le lui accorde, puisqu'il le souhaite. Bohort monte à cheval et leur dit : « Chers seigneurs, si je ne reviens pas, n'abandonnez pas pour autant votre quête ; mais, au matin, prenez votre chemin chacun séparément, jusqu'à ce que le hasard nous fasse nous réunir chez le Roi Méhaignié. » Ils le recommandent à Dieu, et assurent qu'ils se sépareront le lendemain matin. Bohort part sur-le-champ à la poursuite du

---

conmencha a toner molt durement et a espartir, et foudres a cheoir par le chastel autresi menuement conme pluie. Toute jour dura ceste tempeste par le chastel, si qu'il abati bien la moitié del mur. Si en furent molt esbahi, car il ne quidierent qu'en un an fust li chastiaus si adamagiés conme il lor samble par defors. Quant vint aprés vespres que li tans fu asserisiés, si virent li compaingnon par devant aus afuir un chevalier ; et estoit navrés molt durement et disoit :

324. « Ha ! Dix, secourés moi ! » Et aprés lui venoient de loing uns chevaliers et uns nains qui li crioient : « Mors estes, ne ne poés garir. » Et cil tendoit ses mains vers le ciel et disoit : « Biaus Sire Dix, ne me laissiés mie morir en si grant tribulation come ceste me samble ! » Quant li .III. compaingnon oent le chevalier si dementer a Nostre Signour, si en ont molt grant pitié. Et Galaad dist qu'il le secourra. « Sire, fait Boors, mais je : car pour un chevalier ne vous remuerés vous pas. » Et il li otroie, puis qu'il le velt. Et Boors monte sor son cheval et lor dist : « Biaus signour, se je ne revieng, ne lais[*d*]siés mie pour ce vostre queste : mais metés vous le matin a la voie chascuns par soi, tant que aventure nous doinst rassambler chiés le Roi Mehaignié. » Et il le conmandent a Dieu et dient qu'il se departiront li uns de l'autre le matin. Et il s'en part maintenant, et vait aprés le

chevalier, pour lui porter secours. Mais là-dessus le conte cesse de parler de lui, pour évoquer les compagnons restés dans la chapelle.

Galaad et Perceval retournent au château.

325. Le conte dit à présent que, toute la nuit, dans la chapelle, Galaad et Perceval ne cessèrent de prier Notre-Seigneur de veiller sur Bohort en quelque endroit qu'il fût. Au matin, lorsque le jour fut lumineux et la tempête apaisée, ils montèrent à cheval et allèrent droit vers le château pour voir comment les choses s'étaient passées pour les habitants. Arrivés à la porte, ils trouvent tout en cendres, et les murs abattus. Une fois entrés, leur étonnement redouble à l'intérieur : ils n'y rencontrent âme qui vive, tous sont morts. Ils fouillent dans tous les coins, disant qu'il y a là une bien grande hécatombe. Et parvenus à la grande salle, ils trouvèrent les murs écroulés, les cloisons par terre, et les cadavres des chevaliers un peu partout. Voyant cette catastrophe, les compagnons parlent de châtiment spirituel : car rien de tel ne serait arrivé, si ce n'est pour apaiser le courroux de Notre-Seigneur.

326. Ils échangeaient ainsi leurs réflexions lorsqu'ils entendirent une voix leur dire : « C'est le châtiment pour le sang des jeunes filles honnêtes, ici répandu pour la guérison d'une pécheresse infidèle. » Ce message leur fit estimer le châtiment extrême[1]. Après être restés longtemps sur les lieux à

---

chevalier pour secourre le. Mais atant se taist ore li contes de lui, et parole des compaingnons qui sont en la chapele remés.

325. Or dist li contes que toute la nuit furent en la chapele entre Galaad et Perceval, et proierent molt a Nostre Signour[a] qu'il gardast Boort enquel que lieu qu'il fust. Et au matin, quant li jours fu et biaus et clers, et la tempeste fu remese, si monterent sor lor chevaus et s'adrecierent vers le chastel, veoir conment il estoit avenu a ciaus dedens. Et quant il vinrent a la porte, si troverent tout ars, et les murs abatus. Si entrent ens, et quant il sont ens, si s'esmerveillierent plus que devant : car il ne trovent laiens houme ne feme, ains sont tout mort. Si chercent amont et aval, et dient que molt a ci grant perte de gens. Et quant il vinrent au maistre palais, si trouverent les murs versés et les parois cheües et les chevaliers mors les uns cha et les autres la. Quant li compaingnon voient ceste chose, si dient que ce est esperitels vengance : et ce ne fust ja avenu se ne fust pour apaier le corrous Nostre Signour.

326. En ce qu'il parloient ensi, si oïrent une vois qui lor dist : « C'est la vengance del sanc as bones puceles, qui chaiens a esté espandus pour la garison d'une pecheresse desloial. » Et quant il oïrent ce, si disent que molt estoit la vengan[*e*]ce merveillouse. Quant li doi com-

considérer l'hécatombe, ils trouvèrent au chevet d'une chapelle un cimetière, avec, à profusion, des arbrisseaux feuillus et de l'herbe verte, et il n'était que belles tombes — bien quarante — et si beau qu'il ne semblait pas que la tempête y fût venue, ce qui était précisément le cas : c'est là que reposaient les restes des saintes jeunes filles qui pour la dame avaient perdu la vie.

327. Une fois entrés dans le cimetière, ils approchèrent des tombes et trouvèrent sur chacune le nom de celles qui reposaient là. Lisant chaque inscription, ils s'aperçurent que gisaient là douze jeunes filles, toutes princesses issues de haut lignage. Ce constat les amène à conclure que c'était une abominable coutume que celle du château. Restés là jusqu'à l'heure de prime, les deux compagnons s'en vont et font route jusqu'à une forêt. Ils étaient arrivés à l'orée lorsque Galaad dit à Perceval : « C'est aujourd'hui que nous devons nous séparer : je vous recommande à Notre-Seigneur, afin qu'il nous réunisse prochainement. » Tous deux s'embrassent alors au moment de partir, car ils s'aimaient d'une grande affection : ce que leur mort montra clairement, car c'est de peu que l'un survécut à l'autre[1]. Ainsi les compagnons se séparent à l'entrée d'une forêt qu'on appelait Aube, et chacun prend son chemin. Mais le conte à présent n'ajoute rien sur eux, pour revenir à Lancelot du Lac, sur lequel il s'est tu longtemps.

---

paingnon orent illoc grant piece demouré pour regarder le grant mortalité, si troverent au chief d'une chapele un cimentiere et tout plain d'arbrissiaus foillus et d'erbe verde, et estoit tous plains de beles tombes — si en i avoit bien .XL. — si estoit si biaus qu'il ne sambloit pas que ceste tempeste i eüst esté, et si n'i avoit il, car laiens gisoient li cors des saintes puceles qui pour la dame avoient esté mortes.

327. Quant il sont entré el chimentiere, si vinrent as tombes et trouverent desus chascune son non, de celes qui illoc gisoient. Si lisent les letres de[a] chascune, et trovent que laiens gisoient .XII. puceles, toutes filles de rois et de roines estraites de haut lignage. Et quant il voient ce, si dient que trop malvaise coustume avoit el chastel. Quant li doi compaingnon orent illoc esté jusqu'a prime, si s'empartent et oirrent jusqu'a une forest. Et quant il vinrent a l'entree, si dist Galaad a Perceval : « Hui est li jours que nous devons departir : si vous conmant a Nostre Signour qu'i nous ramaint ensamble prochainement. » Et lors s'entrebaisent andoi au departir, car il s'entramoient de grant amour : si apparut a lor mort, car petit vesqui li uns aprés l'autre. Ensi se departent li compaingnon a l'entree d'une forest que on apeloit Aube, et entra chascuns en sa voie. Mais ore se taist li contes d'aus, et retourne a parler de Lanselot del Lac, car grant piece s'en est teüs.

Lancelot découvre la nef où repose la sœur de Perceval.

328. Le conte dit à présent qu'arrivé à la rivière Marcoise Lancelot se vit cerné par trois éléments fort peu rassurants. D'un côté, la forêt, immense et propice à l'égarement ; d'un autre, deux rochers élevés, enfin le cours d'eau, d'une profondeur trouble. Ces trois éléments lui interdirent tout mouvement ; il s'en remit à la pitié de Notre-Seigneur, et resta de la sorte jusqu'à la nuit[1]. Entre chien et loup, Lancelot, une fois désarmé, s'étendit à côté de son équipement et se recommanda à Notre-Seigneur, afin qu'il ne l'oubliât pas, mais lui envoyât au contraire le secours dont il avait besoin corps et âme. Sa prière achevée, il s'endort, le cœur enclin à penser à Dieu plus qu'à la réalité matérielle. Dans son sommeil, il entendit une voix lui dire : « Lancelot, lève-toi ; prends tes armes et monte sur le premier navire que tu trouveras. » Dans un sursaut, il ouvre les yeux, pour se voir entouré d'une si grande clarté qu'il croit qu'il fait jour. Mais en un rien de temps elle se dissipa, sans qu'il sût ce qu'elle était devenue. Il se signe, prend ses armes et se recommande à Dieu. Puis, jetant les yeux sur le rivage, il voit un navire sans voile et sans aviron. Il s'y dirige, embarque[2]. Sitôt à bord, il a l'impression de sentir tous les parfums du monde et d'être comblé de toutes les nourritures fines d'ici-bas. Son

---

328. Or dist li contes que quant Lanselos fu venus a l'aigue de Marchoise, et il se vit enclos de trois coses qui poi le re[f]confortoient. Car d'une part est la forest qui grans est et desvoiable ; et d'autre part avoit .II. roches qui hautes estoient, et d'autre part l'aigue qui parfonde estoit et noire. Ces .III. choses ne le laissierent remuer d'illoc, ains atendi la merci Nostre Signour : si demoura en tel maniere jusqu'a la nuit. Quant ce fu chose que li jours fu a la nuit mellés, Lanselos ot osté ses armes et se coucha delés, si se conmanda a Nostre Signour qu'il ne l'oubliast pas, ains li envoiast secours tel conme mestiers li estoit au cors et a l'ame. Et quant il ot ce dit, si s'endort en tel point que ses cuers pensoit plus a Nostre Signour que as terrienes choses. Et quant il fu endormis, si oï une vois qui li dist : « Lanselot, lieve sus, et prent tes armes et entres en la premiere nef que tu troveras. » Et quant il ot ce, si tressaut tous, et ouvre les ex, si voit entour lui si grant clarté qu'il quide qu'il soit jours. Mais ne demoura gaires qu'ele s'esvanuï si qu'il ne sot qu'ele devint. Et il se seigne et prent ses armes et se conmande a Dieu. Puis regarde a la rive et voit une nef sans voile et sans aviron. Il vait cele part, si entre ens. Et si tost conme il i est entrés, se li samble qu'il sente toutes les bones odours del monde et qu'il soit emplis de toutes les bones viandes del siecle. Lors est .C. tans plus aaise que devant. Car ore a il,

bien-être eſt alors centuplé. Il lui semble avoir maintenant ce qui faisait son plus cher désir : il en rend grâces à Notre-Seigneur ; à genoux dans la nef, il dit :

329. « Cher Père Jésus-Chriſt, j'ignore d'où cela pourrait venir, si ce n'eſt de vous : je sens maintenant mon cœur comblé d'une si grande joie ! » Il lui sembla ne pas être dans son état habituel, et ne sachant plus, dit-il, s'il était sur terre ou au paradis. S'appuyant alors au bord du navire, c'eſt dans ce bonheur qu'il s'endormit, avec l'impression de n'être pas comme d'habitude, mais changé. À son réveil, au matin, jetant un regard autour de lui, il vit au milieu de la nef un lit magnifique, sur lequel reposait une jeune fille morte dont n'apparaissait que le visage. À cette vue, Lancelot se dresse et, se signant, remercie de tout cœur Notre-Seigneur de lui avoir offert de la compagnie ; il s'approche, curieux de savoir qui elle eſt et de quelle famille. En prêtant attention, il voit sur sa tête une lettre ; il la prend, la déplie, lit le texte : « Cette demoiselle était la sœur de Perceval le Gallois ; elle n'a jamais cessé d'être vierge en volonté et en actes. C'eſt elle qui a changé le baudrier de l'épée aux Étranges Attaches que Galaad le fils de Lancelot du Lac porte désormais. »

330. La lettre le renseigne ensuite sur la façon dont elle a vécu et sur les circonſtances de sa mort ; il y trouve comment les trois compagnons Galaad, Perceval et Bohort

---

ce li eſt avis, ce dont il onques fu plus desirans : si en rent grasses a Noſtre Signour ; si s'ajenoulleüt en la nef et diſt :

329. « Biaus Peres Jhesu Criſt, or ne sai je dont ce puiſt venir, se de vous ne vient. Car je sent orendroit mon cuer en si grant joie ! » Et ne li fu pas avis qu'il fu tels com il soloit, et diſt qu'il ne savoit pas s'il ert en terre ou en paradis. Lors s'acoſte au bort de la nef, et s'en dormi en cele grant joie, et ne li fu pas avis qu'il fuſt tels com il soloit eſtre, mais cangiés. Au matin, quant il s'esveilla, si regarda tout entour lui et vit el milieu de la nef un lit molt bel et molt riche, et dedens gisoit une pucele morte dont il ne paroit fors li visages. Et quant il le voit, si se drece et seigne, et en mercie Noſtre Signor de bon cuer de ce que compaingnie li a preſtee ; si se traiſt prés conme cil [*439a*] qui volentiers savroit qui ele eſt et de quel lignage. Si regarde et voit sor sa teſte un brief ; et il le prent et le desploie et liſt les letres qui disoient : « Ceſte damoisele fu suer Perceval le Galois, et fu tous jours virgene en volenté et en oevre. C'eſt cele qui changa les renges de l'espee as Eſtranges Renges que Galaad li fix Lanselot del Lac porte orendroit. »

330. Aprés trove el brief toute la maniere de sa vie et de sa mort, et conment li .iii. compaingnon Galaad, Perceval et Boors

lui ont fait cette sépulture, la plaçant dans le navire sur l'ordre de la voix divine[1]. Apprendre à ce sujet la vérité redouble son contentement. Quelle grande joie pour lui, en effet, que Galaad et Bohort soient ensemble. Il remet la lettre en place, gagne le bord de la nef et prie Notre-Seigneur de lui permettre, avant la fin de cette quête, de trouver son fils Galaad afin de le voir et de lui parler. Lancelot en était à formuler cette prière, lorsque, levant les yeux, il voit la nef accoster à un rocher. Tout près, une petite chapelle, et devant, assis, un vieil homme aux cheveux blancs. Lorsqu'il est proche de lui, Lancelot le salue, l'homme âgé s'empresse de faire de même et, se levant, il s'approche de la nef, s'assied sur une motte de terre et demande à Lancelot qui l'a amené là. Celui-ci lui raconte ce qui lui est arrivé, et comment Fortune l'a conduit dans ces parages où il croit n'être jamais venu. L'homme âgé s'enquiert de son nom ; lorsqu'il apprend qu'il s'agit de Lancelot, très surpris qu'il se soit embarqué, il veut savoir qui est avec lui. « Seigneur, dit Lancelot, venez voir ! » L'homme monte tout de suite à bord, et tombe sur la demoiselle et la lettre. À l'évocation de l'épée aux Étranges Attaches :

331. « Ah, Lancelot, dit-il, je n'aurais pas cru vivre assez longtemps pour apprendre le nom de cette épée ! Tu peux donc bien t'estimer malchanceux de ne pas avoir assisté à l'achèvement de cette aventure à laquelle ont participé ces hommes qu'on pensait de moindre valeur que toi », eux dont

---

l'ensevelirent ensi come ele est et le misent en la nef par le conmandement de la vois devine. Et quant il set la verité de la chose, si est assés plus aaise que devant. Car molt a grant joie de ce que Galaad et Boors sont ensamble. Si remet le brief ariere, et vient au bort de la nef, et proie a Nostre Signour et que ançois que ceste queste faille li doinst trover Galaad son fil, si qu'il le voie et parole a lui. En ce que Lanselos ert en proieres de ceste chose, si regarde et voit la nef arriver a une roche. Et avoit assés prés de la roche une chapele petite, et devant la chapele seoit uns viex hom chenu. Et quant il l'aproce, si le salue, et li prodom li rent son salu assés tost, et se lieve de la ou il seoit, et vient au bort de la nef, et s'asiet sor une mote de terre, et demande a Lanselot qui l'a la amené. Et il li conte l'aventure de son estre, et conment Fortune l'a amené cele part ou il ne fu onques, si conme il quide. Lors li demande li prodom qui il est ; et quant il ot que c'est Lanselot, si s'esmerveille molt conment il se mist en la nef, se li demande qui est o lui. « Sire, fait il, venés veoir ! » et il entre maintenant en la nef, si trove la damoisele et[a] le brief. Et quant il ot parler de l'espee as Estranges Renges, si dist :

331. « Ha ! Lanselot, je ne quidaisse mie tant vivre que je seüsse le non de cele espee ! Ore pués tu bien dire que tu es mesaventurous,

il sait bien désormais « qu'ils sont envers Dieu d'authentiques chevaliers, plus que tu ne l'as été. Mais raconte-moi maintenant comment tu es monté à bord de cette nef. » Lancelot le lui raconte. Le vieil homme s'exclame, tout en pleurs : « Lancelot, sache-le, Notre-Seigneur t'a manifesté une immense bienveillance lorsqu'il t'a conduit en compagnie d'une jeune fille si digne et si sainte. Prends garde à être désormais chaste en pensée et en actes, de sorte que ta chasteté s'accorde avec sa virginité : c'est ainsi que pourra perdurer votre compagnie. Et promets-lui de tout cœur de ne jamais rien faire qui puisse, à ton sens, offenser ton Créateur. Et va-t'en, il ne te faut pas rester davantage. En effet, tu arriveras bientôt à la Maison où tu désires tant aller. — Et vous, seigneur, demande Lancelot, allez-vous demeurer ici ? — Oui, répond le vieil homme, il le faut. »

332. Ils n'avaient pas achevé que le vent, s'engouffrant dans la nef, lui fit quitter le rocher. Ce n'est qu'ensuite qu'ils se recommandent mutuellement à Dieu, et le vieil homme regagne sa chapelle. Mais avant même de quitter le rocher, il dit d'une voix forte : « Ah, Lancelot, serviteur de Jésus-Christ, au nom de Dieu, ne m'oublie pas ! Prie Galaad le Bon Chevalier, que tu auras bientôt pour compagnon, d'avoir, au nom de Dieu, pitié de moi ! » Voilà comment le vieil homme poursuivait de ses cris Lancelot, tout heureux d'apprendre,

---

quant tu n'as esté a achiever ceste aventure ou cil prodome ont esté que on quidoit mains vaillans de toi. » Mais ore set il bien « qu'il sont vrai chevalier vers Dieu plus que tu n'as esté. Mais ore me conte conment tu entras en ceste nef ». Et il li conte. Et li prodom li respont tout em plourant : « Lanselot, saces que molt [*b*] t'a Nostres Sires moustré grant debonaireté quant en la compaingnie de si haute pucele et de si sainte t'a amené. Or gardes que tu soies des ore mais chastes en pensee et en oevre, si que la chasteé de toi s'acort a la virginité de li : ensi porra durer la compaingnie de vous .II. Et se li promet de bon cuer que tu ne feras jamais chose dont tu quides meffaire vers ton Creatour. Et si t'en vas, car tu n'as mais que demourer. Car tu venras par tans en la maison ou tu desires tant a venir. — Et vous, sire, fait Lanselos, demouerrés vos ci ? — Oïl, fait li prodom, car ensi le convient il faire. »

332. En ce qu'il parloient ensi, se feri li vens en la nef, qui le fist partir de la roche. Puis s'entreconmandent a Dieu, et li prodom s'en retourne a sa chapele. Mais ançois qu'il s'enparti de la roche, conmencha a huchier : « Ha ! Lanselot, sergans Jhesu Crist, pour Dieu, ne m'oublies mie ! Mais proie Galaad le Bon Chevalier que tu avras par tans a compaingnon, pour Dieu, qu'il ait merci de moi ! » Ensi crioit li prodom aprés Lanselot. Et il en est molt liés

quant à lui, son prochain compagnonnage avec Galaad. Se prosternant, il récita ses prières et ses oraisons, pour que Notre-Seigneur le conduise où il pourrait agir de manière à lui agréer. C'est ainsi que Lancelot resta sur le navire un long mois sans jamais en sortir. Et si quelqu'un demandait de quoi, pendant ce temps, il vécut, lui qui n'avait point trouvé de vivres, le conte répond que le Seigneur, qui pour le peuple d'Israël fit sourdre de l'eau du rocher pour étancher leur soif[1], le soutint de telle sorte que chaque matin, au terme de son oraison, lorsqu'il avait prié Notre-Seigneur de lui envoyer son pain comme le père doit faire pour son fils[2],

Lancelot rencontre Galaad.

333. Aussitôt cette oraison récitée, il se trouvait si comblé de la grâce de Notre-Seigneur qu'il avait l'impression d'être rassasié de toutes les nourritures fines qui existent. Par la suite, il lui arriva une fois, pendant la nuit, d'accoster près d'une forêt[1]. Prêtant alors l'oreille, il entendit venir un chevalier armé à cheval, qui faisait un grand fracas à travers le bois. Ce dernier, voyant la nef, mit pied à terre, enleva le mors et la selle à son cheval qu'il laissa aller en liberté. Puis, approchant de la nef, il se signa, avant de monter à bord tout équipé. Lorsqu'il le vit venir, Lancelot ne prit pas ses armes, pensant justement que se réalisait la promesse que l'homme âgé lui avait faite ; se levant, il lui dit : « Seigneur

---

de ce qu'il ot que Galaad sera par tans ses compains. Si se mist a coutes et a jenous, et fist ses proieres et ses orisons, que Nostre Sires le conduise en lieu ou il puisse faire chose que lui plaise. Ensi fu Lanselos un mois et plus en la nef que onques n'en issi. Et se aucuns demandoit dont il vesqui en celui terme, pour ce que point de viande n'avoit trovee, a ce respont li contes que li Sires qui le pueple Israel fist de la roche issir aigue pour lor boire, soustint celui en tel maniere que chascun matin qu'il avoit s'orison finee et il avoit proié Nostre Signour qu'il li envoiast son pain conme li peres doit faire a son fil,

333. Tantost qu'il avoit faite ceste orison, si se trovoit si plain de la grasse Nostre Signour, ce li et avis qu'il soit raemplis de toutes les bones viandes del monde. Aprés li avint une fois tout par nuit qu'il arriva delés une forest. Lors escoute et oï venir un chevalier armé a cheval, qui faisoit grant friente par mi le bois. Et quant il vit la nef, si descendi et osta a son cheval le frain et la sele, et le[a] laisse aler quel part qu'il velt. Puis vient a la nef, si se seigne et entre dedens armés de toutes armes. Quant Lanselos voit le chevalier venir, si ne prist mie ses armes, conme cil qui pensoit que c'estoit la promesse que li prodom li avoit faite ; [c] si se drecha en son estant et li dist : « Sire

chevalier, soyez le bienvenu ! » L'autre, l'entendant parler, resta stupéfait : il ne croyait pas qu'il y eût âme qui vive à bord.

334. « Seigneur, s'exclame-t-il, que Dieu vous donne de réussir ! Et, pour Dieu, dites-moi qui vous êtes, je suis impatient de l'apprendre. » Son interlocuteur se présente, et dit qu'il s'appelle Lancelot du Lac[1]. « Vraiment, reprend l'autre, soyez vous-même le bienvenu ! Au nom de Dieu, je désirais vous voir et vous avoir pour compagnon de préférence à tout autre au monde, ce qui est mon devoir puisque vous êtes à mon origine ! » Le chevalier retire alors son heaume, et Lancelot lui demande : « Ah, Galaad, est-ce vous ? — C'est bien moi. » Lancelot se précipite les bras ouverts ; ils s'embrassent. Ils s'interrogent alors sur leurs situations respectives. Chacun fait le récit de ses aventures telles qu'elles lui sont arrivées. Lancelot prie alors Galaad de l'éclairer sur le sens de la lettre posée près de la tête de la demoiselle ; il veut savoir s'il a mené à son terme l'aventure de l'épée aux Étranges Attaches. « Seigneur, répond Galaad, oui. Et si vous avez jamais vu l'épée, la voici. » À l'examen, Lancelot pense que c'est bien elle ; il la prend par la garde et l'embrasse. Puis il demande à Galaad comment il l'a trouvée et à quel endroit, et Galaad lui évoque la nature de la nef que Salomon fit jadis construire, pour lui parler ensuite du genre des trois fuseaux, et lui conter comment Ève la première mère avait planté le

---

chevaliers, bien soiés vous venus ! » Et quant il l'ot parler, si fu tous esbahis — quar il quidoit qu'il n'i eüst home ne feme. Si dist :

334. « Sire, bone aventure vous doinst Dix ! Et pour Dieu, dites moi qui vous estes, car molt le desir a savoir. » Et il se nonme, et dist qu'il a a non Lanselot del Lac. « Voire, fait il, vous soiés li bien venus ! En non Dieu, vous desiroie je a veoir et avoir a compaingnon sor tous ciaus del monde, et je le doi bien faire quar vous estes conmencemens de moi ! » Lors oste li chevaliers son hialme, et Lanselos li demande : « Ha ! Galaad, estes vous ce ? — Ce sui je voirement. » Et quant il l'entent, se li court les bras tendus, et baisent li uns l'autre. Lors demande li uns a l'autre de son estre. Si conte chascuns de ses aventures teles com eles li estoient avenues. Lor demande a Galaad la verité de ce que li briés dist, qui est au chavés la damoisele ; et li demande s'il a a chief menee l'aventure de l'espee as Estranges Renges. « Sire, fait il, oïl. Et se vous onques veïstes l'espee[a], veés le ci ! » Et quant Lanselos le regarde, si pense que ce soit ele ; si le prent par le heu et le baise. Puis demande a Galaad conment il le trova et enquel lieu, et il li conte la matere de la nef que Salemons fist jadis faire, et puis li conte la maniere des .III. fuisiaus, et conment Eve la premiere mere avoit planté le

premier arbre, dont les trois fuseaux étaient colorés par nature de blanc, de vert et de vermeil. Une fois qu'il lui a expliqué le genre de la nef et la tournure de la lettre que Bohort, Perceval et lui-même ont trouvée à l'intérieur, Lancelot déclare que jamais n'eſt arrivée à un chevalier une aventure aussi haute que celle qu'a vécue Galaad avec l'épée. Sur cette nef, Galaad reſta plus d'un semeſtre[2], de telle sorte qu'il n'y avait personne pour ne pas se préoccuper de servir son Créateur. Et plus d'une fois ils accoſtèrent à des îles lointaines pour y trouver des aventures extraordinaires qu'ils menèrent à bout tant par leur valeur militaire que par la grâce du Saint-Esprit qui les secondait partout. Au demeurant le Conte du saint Graal n'en marque pas le souvenir parce qu'on s'attarderait trop à détailler ce qui leur arriva.

Lancelot à Corbénic.

335. Après Pâques, au temps du renouveau, où toute chose tend à la vigueur, où les oiseaux chantent à travers bois leurs chants doux et variés pour le commencement de la douce saison, où toute créature aspire plus à la joie qu'en une autre période, un beau jour, il leur arriva à l'heure de midi d'accoſter devant une croix à l'orée d'une forêt, et d'en voir sortir un chevalier armé d'un équipement blanc ; sa monture était somptueuse et il menait de la main droite un cheval blanc[1]. Ce chevalier, voyant la nef accoſtée, s'y dirigea

---

premier arbre, dont li .III. fuisel eſtoient coulouré naturelment de blanc et de vert et de vermel. Et quant il li a contee la maniere de la nef et des letres qu'il troverent dedens, si diſt Lanselos que onques si haute aventure n'avint mais a chevalier com il li eſt avenu de l'espee. En cele nef demoura Galaad plus de demi an, en tel maniere qu'il n'i avoit celui qui n'entendiſt a servir son Creatour. Et maintes fois arriverent en illes eſtranges et i troverent aventures merveillouses qu'il menerent a chief que par lor proesce que par la grasse del Saint Esperit qui en tous liels lor aidoit. Si n'en fait mie li Contes del Saint Graal mencion pour ce que trop i demouraſt on qui tot racontaſt ce qui lor avint.

335. [*d*] Aprés Pasches, au tans novel, que toutes choses traient a verdour, et cil oisel chantent par mi le bois lor chans dols et divers pour le conmencement de la douce saison, et toute rien se traiſt plus a joie qu'en autre tans, a celui jour lor avint a ore de miedi qu'il arriverent en l'oreille d'une foreſt devant une crois, et en virent issir un chevalier armé de blanches armes, et fu montés molt richement et menoit en deſtre un cheval blanc. Et quant il vit la nef arrivee, il vint cele part au plus toſt qu'il pot, et salua les .II. chevaliers de par le Haut Maiſtre, et diſt a Galaad : « Sire chevaliers, assés avés eſté avoc

au plus vite, et, saluant les deux chevaliers de la part du Haut-Maître, ordonne à Galaad : « Seigneur chevalier, vous êtes resté suffisamment en compagnie de votre père. Quittez ce navire, montez ce cheval blanc[2] et allez où le hasard vous conduira, en quête des aventures du royaume de Logres pour les terminer. » À cet événement, Galaad court à son père, l'embrasse très tendrement et lui dit tout en pleurs : « Cher et doux seigneur, je ne sais si je vous reverrai jamais. C'est à Notre-Seigneur que je vous recommande, afin qu'il vous garde à son service. » L'un et l'autre fondent alors en larmes.

336. Galaad, quittant la nef, se mettait en selle, lorsqu'une voix se fit entendre : « Que chacun pense à bien agir, car l'un et l'autre ne se reverront plus, avant le grand Jour terrifiant où Notre-Seigneur donnera à chacun selon son mérite — ce qui aura lieu au grand jour du Jugement. » Lancelot dit alors à Galaad : « Mon fils, puisque je te quitte à tout jamais, prie le Haut-Maître pour moi de ne pas me laisser déserter son service. — Seigneur, lui répond Galaad, la prière la plus efficace est la vôtre. Ne vous oubliez pas. » Ils se séparent, et Galaad pénètre dans la forêt. Le vent, quant à lui, soufflant sur la nef, a tôt fait d'éloigner du rivage Lancelot qui reste tout seul à bord, hormis la dépouille de la demoiselle. Il navigua un bon mois sur les flots, de telle sorte que, à défaut de beaucoup dormir, il priait Notre-Seigneur de le conduire où il

---

vostre pere. Issiés de cele nef et montés sor cest blanc cheval et alés la ou aventure vous menra, querant les aventures del roialme de Logres et menant a chief. » Quant il ot ceste aventure, si cort a son pere et le baise molt doucement et li dist tout em plourant : « Biaus dous sire, je ne sai se je vous verrai jamais. A Nostre Signour vous conmant qu'i vous maintiengne en son service. » Et lors conmence li uns et li autres a plourer molt tenrement.

336. En ce que Galaad issi de la nef et monta el cheval, si dist une vois : « Or penst chascuns de bien faire, car li uns ne verra ja mais l'autre, devant le grant Jour espoentable que Nostres Sires rendra a chascun ce qu'il avra deservi, et ce sera au grant jour del Juise. » Quant Lanselos entent ceste parole, si dist a Galaad : « Fils, puis que je m'en pars de toi a tous jours mais, proie le Haut Maistre pour moi qu'il ne me laist issir de son service. » Et Galaad li respont : « Sire, nule proiere ne vaut autant conme la vostre. Si vous çoviengne de vous. » Si s'enpartent li uns de l'autre, si entre Galaad en la forest. Et li vens se refiert en la nef, qui ot molt tost Lanselot eslongié de la rive, et fu Lanselos tous seuls en [*e*] la nef, fors del cors a la damoisele. Si erra bien un mois entier par mi la mer en tel maniere qu'il dormi poi, ains proia Nostre Signour qu'il en tel lieu le menast ou il

pourrait voir quelque chose du saint Graal. Il lui arriva le soir, autour de minuit[1], d'accoster au pied d'un château très puissant et bien situé. Du côté maritime il avait une porte, ouverte en permanence : en effet de ce côté les habitants n'avaient pas à se méfier, car deux lions gardaient l'entrée de telle sorte que nul n'y pouvait accéder qu'en passant devant eux, et nul n'osait donc emprunter cette porte. À l'heure où la nef accosta de ce côté, il y avait un beau clair de lune, et l'on pouvait voir dans le moindre recoin. Tout de suite une voix s'adressa à Lancelot : « Descends de ce navire et entre dans ce château, où tu trouveras l'essentiel de ce que tu cherches et que tu as tant désiré voir. » Aussitôt, il se précipite sur ses armes, sans en négliger une seule qu'il ait apportée avec lui. Puis approchant de la porte et trouvant les deux lions, il croit bien ne pas pouvoir y accéder sans bagarre.

337. Mettant alors la main à l'épée, il s'apprête à la défense. Il venait de la dégainer lorsque, regardant en l'air, il voit venir une main qui le frappe si violemment sur le bras que l'arme vole de sa main. Il entendit alors une voix lui dire : « Ah, homme de peu de foi et de piètre croyance, pourquoi fais-tu plus confiance à ta main qu'à ton Créateur ? Faut-il que tu sois misérable pour croire tes armes d'un meilleur secours que Celui au service de qui tu es ! » Lancelot, stupéfait comme il est de ce discours et de la main qui l'a frappé, tombe à terre abasourdi, au point de ne pas savoir

---

aucune chose del Saint Graal peüst veoir. Au soir, entour ore de mienuit li avint qu'il arriva desous un chastel qui molt ert riches et bien seans ; et avoit une porte par devers l'aigue, qui estoit tous jours ouverte : car de cele part n'avoient cil de laiens garde, car il i avoit .II. lyons qui gardoient l'entree en tel maniere que nus n'i pot entrer se par mi aus non, par coi nus n'i osa entrer par cele porte. A cele ore que la nef arriva cele part, luisi la lune molt clere, et en veoit on loing et prés. Et maintenant oï une vois qui li dist : « Is de cele nef, si entre en cel chastel ou tu troveras grant partie de ce que tu quiers et que tu tant as desiré a veoir. » Et quant il ot ce, si court maintenant a ses armes, ne n'i laisse nule qu'il i eüst aportee. Puis vint a la porte, si trova les .II. lyons, si quide bien qu'il n'i puisse passer sans mellee.

337. Lors met la main a l'espee et s'apareille de deffendre. Quant il ot traite s'espee, si regarde contremont[a] et voit venir une main qui le feri si durement sor le bras que l'espee li vola de la main. Lors oï une vois qui li dist : « Ha ! hom de povre foi et de malvaise creance, pour coi te fies tu plus en ta main que en ton Creatour ? Tu es chaitis quant tu quides que tes armes te puissent plus aïdier que Cil en qui service tu es. » Lanselos est si esbahis de cele parole et de la main qui l'ot feru qu'il chiet a terre tous estourdis, si qu'il ne set s'il est nuis

s'il fait jour ou nuit. Lorsqu'il se redresse, il s'écrie : « Ah, cher Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâces de daigner me réprimander pour mes fautes et mes folies. À présent je vois bien que vous me considérez comme votre serviteur quand vous me montrez un signe de mon manque de foi[1]. »

338. Remettant alors son épée au fourreau, il assure ne plus vouloir maintenant la tirer. Au contraire il se rangera à la miséricorde de Notre-Seigneur, « et s'il vous plaît que je meure, ce sera pour le salut de mon âme, et si j'en réchappe, il m'en reviendra un grand honneur ». Traçant alors le signe de la croix sur son visage et se recommandant à Notre-Seigneur, il approche des lions : ceux-ci s'asseyent aussitôt qu'ils le voient venir, et ne font pas mine de l'agresser[1]. Il les dépasse sans qu'ils le touchent, il accède à la grand-rue, va vers le haut du château, et pour finir arrive au donjon. Tout le monde, au château, était couché : il était bien minuit. C'est ainsi que Lancelot ne trouva personne pour lui tenir l'étrier : tout le monde dormait. Il attache son cheval à un arbre, se dirige vers les marches du palais, monte et parvient enfin à la grande salle. Une fois en haut, il regarde partout mais, ne voyant âme qui vive, il n'est pas peu surpris. Une si belle salle, en effet, un si beau palais, il ne les aurait jamais imaginés déserts. Il pense circuler jusqu'à ce qu'il ait rencontré quelqu'un pour lui dire où il est accosté, car il ignore dans quel pays il se trouve.

---

ou jours. Et quant il se redrece, si dist : « Ha ! Biaus Sires Jhesu Cris, vous rent je grasses que vous me daigniés reprendre de mes mesfais et de mes folies. Ore voi je bien que vous me tenés a vostre sergant quant vous me moustrés signe de ma mescreance. »

338. Lors remet s'espee el fuerre, et dist que par lui ne sera ele hui mais ostee. Ains se metra en la merci de Nostre Signour, « et s'il vous plaist que je muire, ce sera salvemens a m'ame, et se j'en eschape, ce me sera tourné a grant honour ». Lors fait[a] le signe de la crois en mi son vis et se conmande a Nostre Signour, et vient as lyons : et il s'aseent maintenant qu'il le voient[b] [f] venir, ne ne font samblant de lui mal faire. Et il s'en passe par mi aus si qu'il n'atouchent a lui, et il s'en vient en la maistre rue et s'en vait contremont le chastel, tant qu'il vint a la maistre forterece de laiens. Si estoient tout couchié par mi le chastel : car il estoit bien mienuis. Si avint ensi a Lanselot qu'il ne trova qui li tenist l'estrier, car tout dormoient. Si atache son cheval a un arbre et vient as degrés del palais, et monte contremont tant qu'il vint en la grant sale. Et quant il fu amont, si regarde prés et loing, mais il ne voit home ne feme, dont il s'esmerveille molt. Car si bele sale et si bel palais ne quidast il jamais sans gent. Si se pense qu'il ira tant qu'il avra trovees aucunes gens qui li diront ou il est arrivés, car il ne set en quel païs il est.

339. Lancelot finit par arriver à une pièce dont les portes étaient hermétiquement closes : il y porte la main et ouvre tout de suite[1]. Prêtant l'oreille, il entend une voix chanter très mélodieusement, de sorte qu'elle semble venir non pas d'une créature mortelle, mais spirituelle. Et il avait l'impression qu'elle disait : « Gloire, louange et honneur à toi, Père des cieux[2] ! » Lorsque Lancelot perçoit ce que dit la voix, son cœur est rempli d'émotion : il s'agenouille devant cette pièce, car il pense que le saint Graal y est, et déclare tout en larmes : « Cher et doux Père Jésus-Christ, si j'ai jamais fait quoi que ce soit qui ait pu t'agréer, ne me méprise pas au point de ne pas me donner quelque indication sur ce que je cherche. » À peine a-t-il achevé que, regardant devant lui, il voit dans la pièce une aussi grande clarté que si le soleil y avait été. La demeure en était illuminée comme si tous les cierges du monde y avaient été enflammés[3]. Alors il éprouve un si grand désir de voir d'où vient cette grande clarté qu'il en oublie tout. Venu sur le seuil de la pièce, il veut y pénétrer, quand une voix l'arrête : « Lancelot, n'y entre pas ! » Il recule, très triste, et, scrutant néanmoins la pièce, il voit, sur une table d'argent, le saint Graal recouvert d'une étoffe de soie rouge. Il voit aussi des anges qui font cercle autour du Vase sacré : les uns tenaient des encensoirs d'argent et des cierges qui brûlaient, les autres des croix et l'ornement

---

339. Tant a alé Lanselos qu'il vint a une chambre dont li huis erent clos et bien fermé : et il i met la main et le desferme maintenant. Lors escoute et ot une vois qui chantoit molt doucement, que ce ne samble mie que ce soit vois de mortel chose, mais esperitel. Et il li estoit avis qu'ele disoit : « Gloire et loenge et honours soit a toi, Peres des cix ! » Quant Lanselos ot ce que la vois disoit, se li atendroie li cuers : si s'ajenoulle devant la chambre, car il pense que li Sains Graaus i soit, et dist tout em plourant : « Biaus dous Peres Jhesu Crist, se je onques fis chose qui te pleüst, ne m'aies en despit, que tu ne me faces aucune demoustrance de ce que je vois querant. » Maintenant que Lanselos ot ce dit, si regarde devant lui et voit en la chambre si grant clarté conme se li solaus i fust. Et de cele clarté fu la maisons si clere conme se tout li cierge del monde i fuissent espris. Et quant il voit ce, si a si grant desirier de veoir dont celle grans clartés vient qu'il en oublie toutes choses. Si vint a l'huis de la chambre et volt entrer dedens, quant une vois li dist : « Lanselot, n'i entre mie ! » Quant Lanselos ot ce, si se traist ariere molt dolans ; et toutes ores regarde il en la chambre et voit sor une table d'argent le Saint Graal covert d'un samit vermeil. Si voit tout entour angles qui avironnent le Saint Vaissel : si tenoient encensiers d'argent et cierges ardans, et li autre tenoient crois et aornement d'autel ; si servoit chas-

d'autel; chacun faisait son office; et devant le Vase sacré était installé un homme revêtu à la façon d'un prêtre: il semblait célébrer la messe. Et lorsqu'il en vint à l'élévation de l'hostie, Lancelot eut l'impression que devant les mains du religieux il y avait trois hommes, et que deux d'entre eux mettaient le troisième, apparemment le plus jeune, entre les mains du célébrant qui l'élevait, faisant mine de le montrer au peuple[4]. Lancelot, plein d'attention, n'en est pas peu surpris. Il lui semble en effet que le prêtre est si chargé de la forme qu'il tient que sa chute, pense-t-il, est imminente. Il veut donc aller l'aider: ceux qui sont avec le célébrant ne veulent pas, dirait-on, le secourir. Il a une si grande faim d'y aller qu'il oublie la défense qu'on lui avait faite.

340. Pressant le pas vers le seuil: « Cher Père Jésus-Christ, dit-il, puissé-je éviter le tourment et la damnation si je vais aider ce religieux qui en a besoin! » Alors il entre et se dirige vers la Table d'argent. Lorsqu'il en fut tout près, il sentit un souffle de vent aussi chaud, lui sembla-t-il, que le feu, le frapper au visage au point qu'il le crut tout brûlé. Impossible d'avancer: il a perdu la maîtrise de son corps, la vue, et ses membres ne répondent plus. Alors il sent plusieurs mains l'enlever, qui, après l'avoir saisi à la tête et aux pieds, le jettent hors de la pièce pour le laisser là[1]. Le lendemain, lorsque le jour fut lumineux, et que les habitants trouvèrent Lancelot

---

cuns de son mestier [*440a*]; et devant le Saint Vaissel seoit uns hom vestus en guise de provoire: si sambloit qu'il fust el sacrement de la messe. Et quant il dut lever corpus Domini, si fu avis a Lanselot que devant les mains au prodome avoit .III. homes dont li doi metoient le tiers, par samblant le plus jouene, entre les mains au prodoume, et il levoit en haut, si faisoit samblant qu'il le moustrast au peuple. Et Lanselos regarde, si ne s'en esmerveille pas petit. Car il li est avis que li prestres soit si chargiés de la figure qu'il tient qu'il li est avis qu'il doie cheoir. Et quant il voit ce, se li velt aler aïdier. Car il li est avis que cil qui o lui sont ne le voelent secourir. Lors a si grant faim d'aler i qu'il ne li sovient de la deffense que on li avoit faite.

340. Lors vint a l'huis bon pas, et dist: « Biaus Peres Jhesu Crist, ne me soit tourné a paine et a dampnation se je vois aïdier a cel prodome qui mestier en a! » Lors entre dedens et s'adrece vers la Table d'argent. Et quant il i vint prés, si senti un soufflement de vent ausi chaut, ce li est avis, conme fu, qui li feri el vis si qu'il li sambla qu'il fust tous ars. Lors n'a pooir d'aler avant come cil qui avoit perdu le pooir del cors et le veoir, ne n'a menbre dont il aïdier se puisse. Lors sent pluisors mains qui l'enportent et quant il l'orent pris amont et aval, si le ruent fors de la chambre et le laissent illoc. L'endemain, quant li jours fu biaus et clers, et cil de laiens troverent Lanselot

assis devant le seuil de la pièce, ils se demandèrent avec étonnement de quoi il retournait ; ils l'invitèrent à se lever, mais il n'en fait pas mine du tout. Eux, voyant cela, assurent qu'il est mort ; ils le désarment en un clin d'œil, ils examinent partout pour savoir s'il est vivant : ils observent qu'il n'est pas mort. Mais, privé de l'usage de la parole, il est comme une motte de terre. Les hommes l'emportent dans une chambre, l'étendent sur un luxueux lit ; très vigilants, ils restent tout le jour auprès de lui ; maintes fois ils tentent à nouveau d'obtenir qu'il parle. Mais il ne donne absolument pas l'impression d'avoir jamais usé du langage. On l'examine aux mains et aux pieds, pour trouver paradoxal que ce chevalier bien vivant n'ait pas l'usage de la parole. Et l'on avoue ne pas en comprendre la cause, si ce n'est quelque châtiment de Notre-Seigneur[2].

341. Tout le jour, les gens du château furent au chevet de Lancelot, et le lendemain, le surlendemain et le jour d'après. « Au nom de Dieu, dit un homme âgé qui se trouvait là — il savait avec certitude qu'il n'était pas mort —, il est aussi plein de vitalité que le plus robuste d'entre nous ! » Voilà comment parlait de Lancelot le vieillard, en homme très avisé ; il disait la stricte vérité. Les choses se passèrent suivant son pronostic. Ils le gardèrent ainsi quatorze jours, sans qu'il mangeât ou bût jamais, ni ne proférât un mot, ni ne remuât pied ou main, ni ne fît mine d'être en vie. Mais

---

seant devant l'uis de la chambre, si s'esmervellierent molt que ce pot estre ; et l'amonnesterent de lever, mais il n'en fait nul samblant. Et quant il voient ce, si dient qu'il est mors, si le desarment tost et isnelement, et regardent amont et aval pour savoir s'il est vis : si trovent qu'il n'est mie mors. Mais il n'a pooir qu'il parole, ains est ausi come une mote de terre. Et cil l'emportent en une chambre et le coucent en un molt riche lit, si s'en prendent garde et sont toute jour dalés lui ; et rassaient maintes fois s'il porroit parler. Mais il ne fait nul samblant qu'il eüst onques parlé. Et il le regardent as mains et as piés et dient que c'est merveille de cel chevalier qui est tous [*b*] vis et si ne puet parler. Et li autre dient qu'il ne sevent dont ce puist venir, se ce n'est aucune vengance de Nostre Signour.

341. Tout le jour furent devant Lanselot cil de laiens, et le secont et le tiers et le quart. « En non Dieu, fist uns viels hom qui laiens estoit, qu'il savoit de fi qu'il n'est mie mors, ains est ausi plains de vie come li plus fors de nous tous ! » Ensi disoit li prodom de Lanselot conme cil qui molt ert sages ; si disoit tout voir. Et il avint ensi com il dist. Si le garderent ensi .xiiii. jours, que onques ne menga ne ne but, ne n'issi parole de sa bouche, ne ne remua pié ne main, ne ne fist samblant qu'il n'eüst vie. Et quant il metoient sor lui main, si connois-

quand ils posaient sur lui la main, ils s'apercevaient bien qu'il était vivant : tous et toutes le plaignent très amèrement. « Dieu ! se lamentent-ils, quel dommage pour ce chevalier qui semblait la valeur même ! Si beau, de surcroît, et maintenant Dieu l'a mis dans cette incapacité ! » Voilà ce qu'on répétait à l'envi, sur lui, au château, et l'on pleurait ; on ne pouvait reconnaître en lui Lancelot, alors même qu'il se trouvait là plus d'un chevalier qui l'avait souvent vu. Lancelot restant ainsi alité quatorze jours, les gens du château ne s'attendaient qu'à sa mort. Le quinzième jour, autour de midi, il ouvrit les yeux ; et lorsqu'il vit les gens, ce fut pour manifester un extrême chagrin :

342. « Ah, mon Dieu, dit-il, pourquoi m'avoir éveillé si vite ? Le bien-être où j'étais, comment désormais le connaître ? Ah, cher Père Jésus-Christ, qui serait assez bienheureux pour avoir part ouvertement aux grandes merveilles de vos secrets, lorsque mon regard pécheur et ma vue souillée de la saleté d'ici-bas ne furent que cécité ? » Entendant ces propos, ceux qui l'entouraient furent transportés de joie. Ils lui demandèrent ce qu'il avait vu. « Un si grand prodige, dit-il, une si grande félicité que mon cœur même ne pourrait le concevoir : il s'est agi de quelque chose non pas de terrestre, mais de spirituel, et n'eussent été mon grand péché, mon extrême misère, j'aurais vu plus encore, mais c'est la grave infidélité que Dieu avait constatée en moi qui m'a fait perdre la vue et l'usage de mes membres. »

---

soient bien qu'il ert en vie : si le plaignent tout et toutes molt durement, et dient : « Dix ! quel damage de cest chevalier qui sambloit bien vaillans et prodom ! Et tant estoit biaus, et ore l'a Dix mis en tel chartre ! » Ensi disoient maintes fois cil de laiens de Lanselot, et plouroient ; ne il ne le porent conoistre pour Lanselot ; et nonpourquant maint chevalier i avoit laiens qui maintes fois avoient veü Lanselot. En tel maniere jut Lanselos .XIIII. jours, que cil de laiens n'en atendoient fors la mort. Al quinsisme jour, entour miedi, ouvri les ex ; et quant il vit les gens, si conmencha a faire trop grant doel et dist :

342. « Ha ! Dix, pour coi m'avés vous si tost esveillié ? Car je estoie ore plus aaise que je ne doie estre hui mais ! Ha ! Biaus Peres Jhesu Cris, qui seroit tant bons eürés que il seüst apertement les grans merveilles de vos secrés et la ou mes regars pechierres et ma veüe cunchiee d'ordure del siecle fu essorbee ? » Quant cil qui entour lui estoient oïrent ceste parole, si orent grant joie. Et li demanderent qu'il a veü. « J'ai, fait il, veü si grant merveille et si grant bone eürté que mes cuers meïsmes nel porroit mie penser ; car ce n'a mie esté chose terriene mais esperitels, et se mes grans pechiés et ma grans maleürtés ne fust, je eüsse encore plus veü, et je perdi la veüe de mes ex et le pooir del cors par la grant desloialté que Dix avoit veüe en moi. »

S'adressant alors à l'assistance : « Chers seigneurs, je m'étonne fort de me trouver ici ; je ne me rappelle pas pourquoi j'y ai été conduit ni de quelle façon. » Ils lui racontent tout ce dont ils avaient été témoins à son sujet, et comment il était resté avec eux quatorze jours de cette manière. Ce récit lui donne à réfléchir : être resté dans cet état, quelle en était la signification ? Il se fait la réflexion qu'il avait servi l'ennemi durant quatorze ans, raison pour laquelle Notre-Seigneur l'avait placé dans une pénitence qui lui faisait perdre durant quatorze jours la maîtrise de son corps et l'usage de ses membres. Jetant alors un regard autour de lui, Lancelot aperçoit la haire qu'il avait portée plus d'un semestre, dont il est dépouillé. Cela l'accable, car il lui semble avoir dans cette circonstance enfreint son vœu. On lui demande comment il se sent : dans la meilleure forme, assure-t-il, grâce à Dieu. « Et pour Dieu, ajoute-t-il, dites-moi dans quel endroit je me trouve. » Au château de Corbénic[1], lui répondent-ils. Une demoiselle, alors, se présenta devant Lancelot : elle lui apportait un vêtement de lin, frais et neuf ; mais il refusa de l'enfiler, pour prendre la haire.

343. Devant ce refus, le groupe qui l'entourait lui dit : « Seigneur chevalier, vous pouvez bien nous laisser la haire, car votre quête est achevée ; c'est en pure perte que vous ajouteriez à votre fatigue. Soyez certain, en effet, que vous n'en verrez pas davantage. Que Dieu nous amène à

Lors dist Lanselos a ciaus qui entour lui estoient : « Biaus signour, je m'esmerveil molt que je me sui [*c*] ici trovés : car il ne me sovient pas conment je i fui mis ne en quel maniere ! » Et cil li dient tout ce qu'il avoient de lui veü, et conment il avoit demouré o aus .XIIII. jours en tel maniere. Et quant il ot ceste parole, il se conmence a pourpenser par quele senefiance il avoit tant demouré en cest estat ; et il se pourpense qu'il avoit el terme de .XIIII. ans servi l'anemi, pour coi Nostre Sires l'avoit mis en tel penitance qu'il perdi par .XIIII. jours le pooir del cors et des menbres. Et lors regarde Lanselos devant lui et voit la haire qu'il avoit portee plus de demi an, dont il est dessaisiés. Si l'en poise molt, car il li est avis qu'il ait en ceste chose son veü enfraint. Et cil li demandent conment il li est ; et il respont qu'il est sains et haitiés, Dieu merci. « Et pour Dieu, dites moi en quel lieu je sui. » Et il li dient qu'il est el chastel de Corbenic. Lors vint une damoisele devant Lanselot, qui li aporta robe de lin fresche et novele ; mais il ne le volt vestir, ains prist la haire.

343. Quant cil qui entour lui estoient virent ce, se li dient : « Sire chevaliers, vous nous poés bien laissier la haire, car vostre queste est achievee ; pour noient vous traveilleriés plus. Car bien saciés que vous n'en verrés plus que veü en avés. Or nous amaint Dix ciaus qui

présent ceux qui doivent en voir plus. » Cette parole ne le fit pas abandonner, mais, prenant la haire, il la serra sur lui, puis enfila par-dessus le vêtement de lin ; et ensuite un autre, en drap, qu'on lui apporta. Une fois qu'il est fin prêt, on l'emmène voir tous les gens du château. Ils tiennent pour une rare exception ce que Dieu a fait pour lui ; ils n'ont pas besoin de beaucoup le dévisager pour le reconnaître, et lui demandent : « Monseigneur Lancelot, est-ce vous ? » Il assure que c'est bien lui. Alors la joie, au château, est intense et unanime. Au train où vont les nouvelles, le roi Pellès en a vent. Un chevalier lui dit : « Sire, j'ai des choses étonnantes pour vous ! — À quel sujet ? s'enquiert le roi.

344. — Sur ma parole, sire, ce chevalier si longtemps alité ici comme mort est maintenant au meilleur de sa forme. Apprenez que c'est monseigneur Lancelot du Lac. » À cette information, le roi, tout heureux, se hâte de lui rendre visite. Lancelot, à son approche, se lève, le salue et lui souhaite la bienvenue. Le roi lui manifesta le meilleur accueil, et lui apprit la mort de sa fille, en qui Galaad avait été engendré[1]. Lancelot en est très affligé : elle était une femme sublime, issue d'une grande famille. Ce sont quatre jours que Lancelot resta là, et le roi le traita très chaleureusement, car il avait longtemps désiré le retenir auprès de lui.

345. Ils étaient, le cinquième jour, assis au déjeuner. Le

---

plus en doivent veoir. » Pour ceste parole n'en volt Lanselos plus laissier, ains prist la haire, si le vesti, et puis la robe de lin par desus ; et aprés une robe d'escharlate tele com on li aporta. Et quant il est vestus et apareilliés, si l'en mainnent veoir tous ciaus de laiens. Et tienent a grant merveille ce que Dix a fait pour celui ; si ne l'ont gaires regardé quant il le reconnoissent, et li dient : « Mé sire Lanselot, estes vous ce ? » Et il dist que c'est il voirement. Lors conmence la joie grans et pleniere par laiens. Si vont tant les noveles as uns et as autres que li rois Pellés en oï parler. Si li dist uns chevaliers : « Sire, merveilles vous sai dire ! — De coi ? ce dist li rois.

344. — Par foi, sire, fait cil, cil chevaliers qui tant a jeü chaiens conme mors est orendroit sains et haitiés. Et saciés que c'est mésire Lanselot del Lac ! » Quant li rois l'entent, si en est molt liés et le vait veoir. Et quant Lanselos le voit venir, si se drece encontre [*d*] lui et le salue et li dist que bien soit il venus. Si li fist molt grant joie, et li dist noveles que sa fille ert morte, en qui Galaad fu engendrés. Si em poise molt a Lanselot qar ele ert haute feme et estraite de haut lignage. .IIII. jours demoura Lanselos laiens, dont li rois li fist molt grant joie, car longement l'avoit desiré, qu'il le tenist o lui.

345. Al chuinquisme jour, avint qu'il furent assis au disner. Lors

saint Graal avait rempli les tables au point que nul homme au monde n'aurait pu concevoir plus grande abondance. Tandis qu'ils mangeaient, une aventure leur arriva, qu'ils estimèrent un grand prodige. Ils virent en effet les portes de la grande salle se fermer sans l'intervention de personne : ce qui les stupéfia, car un chevalier entièrement équipé, monté sur un grand cheval, se présenta devant la porte principale et se mit à crier : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Les gens du château refusaient ; il criait malgré tout, ce qui les fâcha tant que le roi en personne se leva de table pour s'approcher d'une des fenêtres qui donnait du côté où était le chevalier. Le roi le regarde avec attention et, le voyant attendre devant l'entrée, il lui dit : « Seigneur chevalier, vous n'entrerez pas ici ; jamais personne en selle sur une monture si haute n'y entrera aussi longtemps que le saint Graal y sera présent. Allez-vous-en au contraire dans votre pays : assurément, vous ne faites pas partie des compagnons de la quête, mais vous êtes de ceux qui ont abandonné le service de Jésus-Christ, et vous êtes entré au service de l'ennemi[1]. »

346. À ce discours, le chevalier, au comble de l'anxiété, souffre à ne plus savoir que faire. Il tourne bride, mais le roi le rappelle : « Seigneur chevalier, puisque, de fait, vous êtes venu dans ces murs, je vous prie de me dire qui vous êtes. — Sire, je suis du royaume de Logres, je m'appelle Hector des Marais, et suis le frère de monseigneur Lancelot du

---

avint que li Sains Graaus ot si les tables raemplies que greignour plenté ne peüst penser nus hom vivans. En ce qu'il mengoient par laiens, lor avint une aventure qu'il tinrent a grant merveille. Car il virent apertement que li huis del palais closent sans ce que nus i meïst la main : si en furent molt esbahi, car uns chevaliers armés de toutes armes, qui fu montés sor un grant cheval, vint devant la maistre porte et conmencha a crier : « Ouvrés ! Ouvrés ! » Et cil de laiens ne li vol-rent ouvrir ; et il cria toutes voies, et tant lor anoia que li rois meïsmes se leva de son mengier, et vint a une des fenestres del palais, de cele part ou li chevaliers estoit. Si le regarde, et quant il le voit atendant devant la porte, si li dist : « Sire chevaliers, vous n'i enterrés ; ja nus qui si haut soit montés conme vous estes n'i enterra tant conme li Sains Graaus i soit. Mais alés vous ent en vostre païs, car certes vous n'estes pas des compaingnons de la queste, ains estes de ciaus qui ont laissié le service Jhesu Crist, si estes entrés el service de l'anemi. »

346. Quant li chevaliers ot ceste parole, si en est molt angoissous, et a si grant doel qu'il ne set que faire. Et lors s'en tourne, et li rois le rapele et li dist : « Sire chevaliers, puis qu'il est ensi que vous estes chaiens venus, je vous proi[a] que vous me dites qui vous estes. — Sire, fait il, je sui del roialme de Logres, et ai a non Hector des Marés, et

Lac. — Au nom de Dieu, reprend le roi, maintenant je vous reconnais bien ; voilà qui me rend plus triste, moi qui m'en souciais peu. Mais à présent, je m'en inquiète par amitié pour votre frère qui est ici. » Hector, apprenant la présence de Lancelot, l'être au monde qu'il redoutait le plus à cause de l'affection que son frère lui portait, s'écrie : « Ah, mon Dieu ! ma honte redouble et ne cesse de grandir. Comment aurais-je à présent la hardiesse de paraître devant mon frère, après mon échec où les hommes de valeur, les chevaliers authentiques n'échoueront pas ? Vraiment, ce sont des choses justes que m'a dites le religieux de la montagne, celui qui nous a révélé, à monseigneur Gauvain et à moi, le sens de nos songes[1]. » Là-dessus Hector sort de la cour, dévale dans le château, aussi vite que le cheval peut donner. À son passage les habitants le poursuivent de leurs cris ; ils le huent et maudissent l'heure de sa naissance ; ils le traitent encore de mauvais chevalier sans ressort. Hector en est si blessé qu'il aimerait bien être mort ; sa course éperdue le mène hors du château. Et tout de suite il se précipita au plus profond de la forêt. Quant au roi Pellès, il revint auprès de Lancelot, pour l'informer sur son frère ; Lancelot, triste à ne plus savoir que faire, ne peut donner le change au point qu'on ne s'en rende pas compte : ceux qui l'entourent voient les larmes couler sur son visage. Aussi le roi regrette amèrement ses propos ; mais il ne les aurait tenus en aucune

---

sui freres monsignour Lanselot del Lac. — En non Dieu, fait li rois, or vous connois je bien ; si en sui plus dolans que devant car il ne m'en chaloit gairez[b]. Mais ore m'en chaut il pour l'amour de vostre frere qui chaiens est. » Quant Hectors entent que ses freres est laiens, l'ome el monde que il plus doutoit pour l'amour qu'il avoit a lui, si dist : « Ha ! Dix ! ore double ma [*e*] honte et croist plus et plus. Ore ne serai je jamais tant hardis que je devant mon frere viengne, puis que je ai failli ou li prodome, li vrai chevalier ne faurront pas. Voirement me dist voir li prodom del tertre, cil qui dist a moi et a monsignour Gavain la senefiance de nos songes. » Atant s'en ist Hector de la court, et s'en vait par mi le chastel, tant com il puet del cheval traire. Et quant cil del chastel le voient, si crient aprés lui et le vont huant et maldisant l'eüre qu'il fu nés ; et le clamerent malvais chevalier recreans. Et il en a si grant duel que il volsist bien estre mors : si s'en vait fuiant tant qu'il vint fors del chastel. Et maintenant se feri en la forest, la ou il le vit plus espesse. Et li rois Pellés revint a Lanselot, se li dist les noveles de son frere, dont il est tant dolans qu'il ne set que faire : si ne se pot tant celer que cil de laiens ne s'en aperçoivent a ce qu'il li voient les larmes couler, et tout contreval la face. Et pour ceste chose s'en repent molt li rois de ce qu'il avoit dit ; ne il ne le deïst en nule

manière s'il avait imaginé que Lancelot allait en éprouver un si grand chagrin.

347. Le repas terminé, Lancelot demanda au roi de lui faire apporter son équipement : il a l'intention de gagner le royaume de Logres dont il s'est absenté depuis plus d'un an[1]. « Seigneur, dit le roi, je vous supplie, pour Dieu, de me pardonner de vous avoir donné ces informations sur votre frère. » Lancelot répond qu'il lui pardonne sans réticence. Le roi commande alors qu'on lui apporte ses armes : ce qu'on fait, et Lancelot les prend. Une fois qu'il est prêt et n'a plus qu'à se mettre en selle, le roi lui fait amener au milieu de la cour un cheval, robuste et rapide, lui dit de le monter, et Lancelot obéit. Une fois en selle et après avoir pris congé de tout le monde, il part et chevauche à travers les territoires étrangers.

348. Un jour il arriva que Lancelot prit gîte dans une abbaye blanche où les frères l'accueillirent au mieux parce qu'il était un chevalier errant. Au matin, lorsque, après avoir entendu la messe, il allait sortir de l'église, il jette les yeux vers la droite et aperçoit une tombe très belle et récente, à ce qu'il lui semble ; il se dirige de ce côté pour voir ce dont il s'agit. Parvenu tout près, il se persuade, à sa facture somptueuse, qu'un puissant prince reposait dessous. Examinant le haut bout, il voit une inscription : ICI REPOSE LE ROI BADEMAGU DE GORRE, TUÉ PAR GAUVAIN, LE NEVEU DU ROI

---

maniere s'il quidast que Lanselos en deüst prendre sor lui si grant courous.

347. Quant il orent mengié, si dist Lanselos au roi qu'il li feïst aporter ses armes, car il voldra aler el roialme de Logres ou il ne fu plus a passé d'un an. « Sire, fait li rois, je vous proi pour Dieu que vous me pardonés ce que je vous aportai les noveles de vostre frere. » Et il dist qu'il li pardone volentiers. Lors conmanda li rois que on li aportast ses armes. Et on les i aporte et il les prent. Et quant il est appareilliés qu'il n'i a fors del monter, li rois fait amener un cheval en mi la court, fort et isnel, si li dist qu'il monte sus, et il si fait. Et quant il est montés et il a pris congié a tous ciaus de laiens, si s'en part et chevauche par mi les estranges terres.

348. Un jour avint que Lanselos se herberga a une blanche abeïe u li frere li fisent molt grant joie pour ce que chevaliers errans estoit. Al matin, quant il ot oï messe et il voloit issir del moustier, si regarde devers destre, et vit une tombe trop riche qui estoit faite novelement, ce li sambloit, et il tourne cele part pour veoir que ce est. Et quant il vint prés, si le vit [f] de si riche façon qu'il sot bien que desous gisoit princes riches. Il regarde au chief et voit letres escrites qui disoient : CI GIST LI ROIS BANDEMAGUS DE GORRE QUE

ARTHUR[1]. À cette découverte, Lancelot est déchiré : grande était l'affection qu'il vouait au roi. Et si ç'avait été un autre que monseigneur Gauvain qui l'avait tué, il l'aurait payé de sa vie. Fou de douleur, Lancelot fond en larmes, et dit que ce préjudice est trop cuisant pour ceux de la maison du roi Arthur et pour bien des hommes de valeur.

349. Ce jour-là, Lancelot séjourna sur place par amour pour le religieux qui l'avait entouré de prévenances. Le lendemain, lorsqu'il fut équipé, il monta à cheval et recommanda les frères à Dieu ; il reprit son chemin, chevauchant des journées entières, avec le hasard pour guide, et finalement il parvint aux tombes où les épées étaient dressées. Cette aventure le fit aussitôt s'y engager sans mettre pied à terre, pour examiner les tombes, puis il quitta l'endroit[1]. Et il voyagea jusqu'à parvenir à la cour du roi Arthur ; les uns et les autres se firent une joie de le revoir, car leur plus cher désir était son retour et celui des autres compagnons, dont fort peu étaient revenus. Ceux qui étaient déjà là n'avaient rien fait dans la quête, à leur déshonneur. Mais ici même le conte cesse de parler d'eux tous, pour retourner à Galaad, le fils de Lancelot.

Galaad, Perceval et Bohort mènent à leur terme les aventures du saint Graal.

350. Le conte dit à présent qu'après avoir quitté Lancelot[1]

GAVAINS LI NIÉS LE ROI ARTU OCIST. Et quant il voit ce, si n'est mie petit dolans, car il l'amoit de grant amour. Et se ce fust uns autres que mésires Gavains qui l'eüst ocis, il ne peüst eschaper sans mort. Et il ploure tenrement et fait doel merveillous, et dist que trop est cis damages dolerous a ciaus de la maison le roi Artu et a maint autre prodome.

349. Celui jour remest Lanselos laiens pour l'amour del prodome qui mainte honour li avoit faite. A l'endemain, quant il fu armés, il monta sor son cheval et conmanda les freres a Dieu, et se remist en son chemin et erra tant par ses journees ensi come aventure l'en menoit, qu'il vint as tombes ou les espees estoient drecies. Et si tost com il vit cele aventure, si se mist ens tout a cheval et regarda les tombes, puis s'emparti d'illoc. Et erra tant qu'il vint a la court le roi Artu ; et li un et li autre li fisent molt grant feste, quar molt desiroient sa venue et la venue des autres compaingnons dont il i avoit molt poi revenu. Et cil qui revenu estoient n'avoient riens fait en la queste, dont il ont grant honte. Mais ici endroit se taist li contes d'aus tous, et retourne a parler de Galaad le fil Lanselot.

350. Or dist li contes que quant Galaad se fu partis de Lanselot,

Galaad chevaucha de longues journées avec le hasard pour guide, tantôt avançant, tantôt reculant, et finalement parvint à une abbaye de moines blancs où se trouvait le roi Mordrain[2]. Lorsqu'il apprit que ce dernier attendait la venue du Bon Chevalier, il pensa lui rendre visite. Le lendemain, dès qu'il eut entendu la messe, il se rendit là où était le roi. Lorsqu'il y fut arrivé, le roi, depuis longtemps aveugle et impotent, recouvra la vue, par la volonté de Notre-Seigneur, aussitôt qu'il approcha de lui. Il se redressa aussi, jusqu'à s'asseoir, d'un seul mouvement, et dit à Galaad : « Serviteur de Dieu, Vrai Chevalier dont si longtemps j'ai attendu la venue, serre-moi dans tes bras pour me laisser me reposer sur ta poitrine, de sorte que je puisse expirer serré contre toi. Tu es en effet aussi vierge, aussi pur entre tous les hommes et entre tous les chevaliers que la fleur de lis, symbole de virginité, dont la blancheur passe toutes les fleurs : tout ton corps est lis et virginité. Tu es vraie fleur et vraie rose, en excellence vraie fleur, couleur de feu, car le feu du Saint-Esprit brûle si bien autour de toi que ma chair, toute morte de vieillesse, vient de recouvrer sa vigueur[3]. »

351. À cette invitation, Galaad s'assied au chevet du roi ; il l'étreint et le serre contre lui parce que ce juste avait envie d'y reposer. Mordrain s'incline vers lui, passe les bras autour de sa taille, l'étreint et dit : « Cher Père Jésus-Christ, j'ai maintenant ce que je voulais. Je te demande de venir, dans la

---

qu'il chevaucha mainte journee si conme [*441a*] aventure le menoit, l'une ore avant et l'autre ariere, tant qu'il vint a une abeïe blanche ou li rois Mordrains estoit. Et quant il oï qu'il atendoit la venue del Bon Chevalier, si pensa qu'il l'iroit veoir. L'endemain, si tost com il ot oï messe, si vint la ou li rois estoit. Et quant il fu la venus, li rois qui longement avoit perdue la veüe et le pooir del cors, vit, par la volenté Nostre Signour, si tost com il aprocha de lui. Si se drecha en son seant tout erroment, et dist a Galaad : « Sergans Dieu, Vrais Chevaliers de qui j'ai si longement atendue la venue, embrace moi et me laisse reposer sor ton pis, si que je puisse devier entre tes bras. Car tu es autresi virges et autresi nés par desus tos homes, et par desus autres chevaliers conme la flour de lis ou la virginités est senefiee, qui est plus blanche que toutes les autres flours : tous tes cors est lis et virginités. Tu es droite flours et droite rose, de bonté droite flours et en coulour de fu : car li fus del Saint Esperit est entour toi si espris que ma chars qui toute est morte en viellece est ja toute en bone vertu. »

351. Quant Galaad ot ceste parole, si s'asiet au chavés le roi ; si l'embrace et le met en son devant pour ce que li prodom avoit talent de reposer i. Et il s'acline vers lui et l'embrace par mi les flans et le conmence a estraindre et dist : « Biaus Peres Jhesu Cris, ore ai je ma

situation où je suis, me chercher : je ne saurais trépasser dans un endroit plus confortable ni plus délicieux que celui-ci même : ma félicité n'eſt que roses et lis. » Dès qu'il eut formulé cette requête à Notre-Seigneur, il fut inconteſtable que sa prière avait été reçue. Car l'âme aussitôt quitta son corps, et il la rendit à Celui qu'il avait longtemps servi ; et il trépassa dans les bras de Galaad. Lorsque les gens de l'abbaye l'apprirent, ils vinrent voir la dépouille, pour conſtater que ses plaies, si longtemps ouvertes, étaient toutes guéries, ce qu'ils eſtimèrent un grand prodige[1]. Ils traitèrent le corps selon les obligations royales et l'ensevelirent sur place. Galaad y reſta deux jours.

352. Le surlendemain il partit et, après de longues journées de chevauchée, parvint à la Forêt Périlleuse où il trouva la source qui bouillait à grands tourbillons, comme le conte l'a expliqué plus haut. Et dès qu'il y eut porté la main disparut la chaleur brûlante parce qu'il n'y avait pas en lui la moindre inflammation de luxure. Les gens du pays eſtimèrent un grand prodige le fait qu'elle fût refroidie. Elle perdit alors son ancien nom — fontaine de Lancelot — pour être appelée la fontaine de Galaad[1]. Une fois qu'il eut achevé cette aventure, Galaad reprit son voyage, parvint à la frontière de Logres, porté par le hasard, et finit par arriver à l'abbaye où Lancelot était passé, lorsqu'il avait trouvé la tombe qui brûlait si

---

volenté. Or te requier que tu en ceſt point ou je sui me viengnes querre : car en si aaisié lieu ne en si delitable que cis eſt ne porroie je mie trespasser, fors que en ceſtui meïsmes ; car en ceſte grant joie que je ai n'a fors roses et lis. » Sitoſt com il ot[a] faite ceſte requeſte a Noſtre Signour, si fu bien esprovee chose que Noſtres Sires avoit oïe sa proiere. Car l'ame li parti tantoſt del cors, et le rendi a Celui qui il avoit lonc tans servi ; et trespassa entre les bras Galaad. Et quant cil de laiens sorent ceſte chose, si vinrent au cors et troverent que les plaies qu'il avoit eües si lonc tans eſtoient toutes sanees : si le tinrent a grant merveille. Lors firent au cors sa droiture conme a roi et l'enfoï[*b*]rent laiens. Si i demoura Galaad .II. jours.

352. Au tiers jour s'enparti, et chevalcha tant par ses journees qu'il vint en la Foreſt Perillouse ou il trouva la fontaine qui bouloit a grans ondes si conme li contes l'a devisé cha ariere. Et si toſt com il i ot mise la main, si s'enparti l'ardours et la chalours pour ce que en lui n'avoit onques eschaufement de luxure. Si tinrent cil del païs ceſte chose a grant merveille quant ele eſtoit refroidie. Lors perdi le non de Lanselot qu'ele avoit et fu apelee la fontaine Galaad. Quant il ot ceſte aventure menee a chief, si erra tant qu'il vint a l'entree de Logres ensi conme aventure le portoit, tant qu'il vint en l'abeïe ou Lanselos avoit eſté avant, la ou il avoit trovee la tombe qui ardoit si

étonnamment[2]. Une fois sur les lieux, Galaad regarda la fosse qui se trouvait dans l'église ; voyant la tombe brûler inexplicablement, il demanda aux frères de l'abbaye de quoi il s'agissait. « Seigneur, disent-ils, c'est une aventure exceptionnelle qui ne peut être menée à bout que par celui qui surpassera, en excellence militaire, tous les compagnons de la Table ronde. — Je souhaiterais instamment vous prier, s'il vous plaisait, de me mener ou de me faire conduire à la porte qui en permet l'accès. » Les frères disent qu'ils s'exécuteront volontiers. Ils le mènent à la porte de la fosse ; il descend l'escalier, et dès qu'il fut près de la tombe, le feu cessa et la flamme s'éteignit, après tant de jours d'intensité prodigieuse, par la venue de celui qui ne recelait point de chaleur mauvaise.

353. Parvenu à la tombe, il en leva la dalle, pour découvrir à l'intérieur le corps de Siméon qui avait été tué ; et sitôt que la chaleur eut cessé, il entendit une voix lui dire : « Galaad, Galaad, vous devez grandement remercier Dieu qui vous a accordé une grâce si rare. Car en raison de votre excellence, vous pouvez retirer les âmes de la peine terrestre pour les placer dans la joie du paradis. Je suis Siméon votre parent, et je suis resté dans cette fournaise trois cent cinquante-quatre ans pour expier un péché que je commis jadis contre Joseph d'Arimathie. Avec le préjudice que j'ai toléré, j'aurais été damné[1]. Mais Notre-Seigneur s'est apitoyé sur moi grâce à la

---

merveillousement. Et quant Galaad vint laiens et il regarda la chave qui estoit el moustier ; et quant il vit la tombe ardoir si merveillousement, si demanda as freres de laiens que ce estoit. « Sire, font il, c'est une aventure merveillouse qui ne puet estre menee a chief fors de celui qui passera de bonté[a] de chevalerie[b] tous les compaingnons de la Table Reonde. — Je vous voldroie proiier par amours, s'il vous plaisoit, que vous me menissiés ou feïssiés mener a l'huis par la ou on doit entrer. » Et cil dient que si feront il volentiers. Si le mainent a l'huis de la chave, et il descent aval par les degrés, et si tost com il fu prés de la tombe, si fu li fus faillis et la flambe estainte qui maint jour avoit esté grans et merveillouse, par la venue de celui ou il n'avoit point de malvaise chalour.

353. Quant il vint a la tombe, si le leva en haut, et vit dedens le cors de Symeu qui avoit esté deviés ; et sitost conme la chalours fu remesse, si oï une vois qui li dist : « Galaad, Galaad, molt devés gracier Dieu qui si bone grasse vous a donee. Car par la bonté de vous, poés retraire les ames de la paine terriene, et metre en la joie de paradis. Je sui Symeu vostre parent qui en cheste grant chalour ai demouré .ccc. ans et .liiii. pour espanir un pechié que je fis jadis encontre Joseph de Barimachie. Et o la perte que j'ai soufferte fuissè je dampnés. Mais Nostres Sires m'a regardé en [*c*] pitié par la grant

grande humilité qui eſt en vous. Il m'a délivré, par sa miséricorde, de cette douleur et m'a fait connaître la béatitude céleſte, par la seule grâce de votre venue. » Les gens de l'abbaye, descendus dans la fosse aussitôt que la flamme se fut éteinte, entendirent bien ce discours, et tinrent l'événement pour un grand prodige. Galaad prit la dépouille, la sortit de la tombe où elle avait été si longtemps, et l'emporta au milieu de l'église. Après quoi les frères l'ensevelirent dans l'église même comme il se doit pour un chevalier — il avait été chevalier —, et ils l'inhumèrent devant le maître-autel. Retournant ensuite à Galaad qu'ils font tout pour honorer, ils lui demandent d'où il eſt et de quel lignage, et il ne le leur cache pas[2].

354. Le lendemain, après avoir entendu la messe, il quitta l'endroit en recommandant les frères à Dieu, et reprit son chemin qui le tint à cheval cinq ans avant qu'il arrive à la demeure du Roi Méhaignié, cinq ans durant lesquels Perceval lui avait tenu compagnie. Dans ce délai, ils eurent achevé les aventures du royaume de Logres, étant donné qu'elles étaient rares désormais, à part manifeſtation de Dieu. Et jamais en quelque endroit où ils se rendissent, quelle qu'eût été l'abondance d'hommes, ils ne purent être défaits. Un jour, par aventure, ils sortaient d'une forêt prodigieusement grande ; ils rencontrèrent alors Bohort, qui chevauchait tout seul. En le reconnaissant, ils furent très heureux, car ils étaient fort

---

humilité qui eſt en vous. Si m'a oſté, la soie merci, de ceſte dolour et m'a mis en la joie des ciex, solement pour la grace de voſtre venue. » Cil de laiens qui aval eſtoient venu si toſt conme la flambe fu eſtainte, oïrent bien ceſte parole, si le tinrent a grant merveille. Et Galaad priſt le cors, si l'oſta de la tombe ou il avoit eſté si lonc tans, et l'en porta en mi le mouſtier. Et quant il ot ce fait, cil de laiens l'ensevelirent enmi le mouſtier si conme on doit faire chevalier : car chevaliers ot il eſté, si l'enfoiirent devant le maiſtre autel. Puis vinrent a Galaad, si li fisent si grant honour qu'il onques porent, et li demandent dont il eſt et de quel gent, et il lor en diſt la verité.

354. L'endemain, quant il ot oï messe, si s'enparti de laiens et conmanda les freres a Dieu, et se remiſt en sa voie et chevaucha en tel maniere .v. ans ançois qu'il veniſt a la maison au Roi Mehaingnié, et en tous les .v. ans li tint Percevaus compaingnie. Et dedens celui terme orent il si achievees les aventures del roialme de Logres, que poi i avoit mais, se ce n'ert demouſtrance de Dieu. Ne onques en lieu ou il venissent, tant i eüſt grant plenté de gent, n'en porent eſtre desconfit. Un jour lor avint qu'il issirent d'une foreſt grande et merveillouse : et lors encontrerent Boort qui chevauchoit tous seüs. Et quant il le connurent, si en furent molt joiant, car molt le desiroient a

impatients de le revoir. Après un échange de saluts, ils l'interrogent sur sa situation, qu'il leur révèle. En plus de cinq ans, dit-il, il n'a pas couché plus de quatre fois dans un lit ni dans un château que des gens auraient habité, mais dans des forêts inhospitalières où il serait mort plus de cent fois « sans la grâce de Notre-Seigneur qui me comblait dans tous mes embarras. — Et avez-vous rien trouvé, ensuite, de ce que vous cherchez ? demande Perceval. — Au vrai, pas du tout. Mais, comme j'en ai foi, nous ne nous séparerons qu'après avoir achevé ce pour quoi cette quête fut engagée. — Que Dieu nous l'accorde, dit Galaad. En effet, je ne sais rien qui pourrait me rendre heureux comme cette venue : je ne suis qu'amour et désir pour cela ».

355. L'aventure, ainsi, rassembla les trois compagnons qu'elle avait séparés. Ils chevauchèrent pour arriver finalement au château de Corbénic. Lorsque le roi les reconnut, la joie fut d'une intensité peu commune. Ils savaient bien, en effet, que par cette aventure cesseraient les coutumes du château qui duraient depuis longtemps. La nouvelle court partout, de sorte que les gens de l'endroit viennent les voir. Le roi Pellès pleure sur Galaad son petit-fils, tout comme les autres qui l'avaient vu encore tout enfant.

356. Une fois qu'ils eurent ôté leurs armes, Éliézer, le fils du roi, leur présenta l'épée brisée dont le conte a déjà parlé une fois — cette épée dont Joseph avait été frappé à la cuisse[1]. Lorsqu'il l'eut tirée du fourreau et qu'il leur eut rap-

---

veoir. Si saluent li uns l'autre, puis demandent de son estre, et il lor en dist la verité. Si dist qu'il i a .v. ans passés qu'il ne jut .IIII. fois en lit ne en chastel ou gent mansissent, mais en forés estranges ou il fust plus de .C. fois mors « se ne fust la grasse Nostre Signour qui me paissoit en totes mes mesaises. — Et trovastes puis rien de ce que vous alés querant ? fait Percevaus. — Certes, fait il, nenil. Mais je croi que nous ne departirons mais si averons achievé ce pour coi ceste queste fu conmencie. — Dix le nous otroit, fait Galaad. Car je ne sai chose qui tant me feïst lié conme cele venue. Car trop le desir et trop l'aim ».

355. Ensi rassambla aventure les .III. compaingnons qu'ele avoit departis. Si chevalchierent tant qu'il vinrent [*d*] au chastel de Corbenyc. Et quant li rois les connut, si fu la joie grans et merveillouse. Car il savoient bien que par ceste aventure faurroient les coustumes del chastel, qui longement avoient duré. Et la novele vait amont et aval, que cil de laiens les viennent veoir. Et li rois Pellés ploure sor Galaad son neveu, et ausi font li autre qui l'avoient veü petit enfant.

356. Quant il se furent desarmé, Elyezer, li fils le roi, lor aporta avant l'espee brisie dont li contes a ja devisé autre fois, cele dont Joseph avoit esté ferus par mi la quisse. Et quant il l'ot ostee del

porté la manière dont elle avait été brisée, Bohort y porta la main pour en réunir les morceaux, mais sans résultat. Il la tendit ensuite à Perceval avec ces mots : « Seigneur, vérifiez donc si cette aventure sera terminée par vous. — Volontiers », répond-il. Il prend l'épée dans l'état où elle était et ajuste les deux morceaux. Mais il ne put les réunir en aucune manière. Voyant cela, il s'adresse à Galaad : « Cette aventure, nous y avons échoué. Il vous faut en faire l'essai ; et si vous n'y réussissez pas, je ne crois pas qu'elle soit jamais résolue par un homme vivant. » Galaad prend alors les deux tronçons de l'épée, et met en contact les pièces d'acier : aussitôt elles se ressoudent si bien que personne au monde n'aurait su repérer la brisure, ni qu'elle eût jamais été brisée.

357. Témoins de l'événement, ses deux compagnons disent que Dieu leur a montré le début de leur réussite. Leur conviction est qu'ils achèveront les autres aventures facilement, puisque celle-ci est conduite à son terme. Lorsque les gens du château constatent que l'aventure de l'épée a été menée à bien, ils en éprouvent une grande joie[1]. Ils donnent l'arme à Bohort, et la disent bien placée, car il est excellent chevalier et homme de bien. À l'approche de l'heure de vêpres, le temps se mit à changer et s'obscurcit. Un vent fort se leva, dont les rafales s'engouffrant dans la grande salle furent d'une chaleur si intense que plusieurs étaient convaincus d'être brûlés : la frayeur les fit s'évanouir. Et aussitôt

---

fuerre et il lor ot contee la maniere conment ele fu brisie, Boors i mist la main pour rajoindre le, mais ce ne pot estre. Puis le bailla a Percheval et li dist : « Sire, ore essaiiés se ceste aventure ert par vous menee a fin. — Volentiers », fait il. Si prent l'espee ensi conme ele estoit et ajouste les .II. pieces ensamble. Mais rejoindre ne les pot en nule maniere. Et quant il voit ce, si dist a Galaad : « A ceste aventure avons nous failli. Or vous i covient essaier ; et se vous i failliés, je ne quit mie qu'ele soit jamais achievee par home mortel. » Lors prent Galaad les .II. pieces de l'espee et met l'un achier encontre l'autre : et maintenant rajoingnent si bien qu'il n'a home el monde qui la briseüre peüst reconoistre, ne que ele eüst onques esté brisie.

357. Quant li doi compaingnon voient ce, si dient que bel conmencement lor a Dix moustré. Et croient bien qu'il achieveront les autres aventures legierement, puis que ceste est a fin menee. Quant cil de laiens voient l'aventure de l'espee achievee, si en ont grant joie. Si le donent a Boort et dient qu'ele est bien enploie, car il est bons chevaliers et prodom. Quant vint a ore de vespres, si conmencha li tans a obscurcir et a changier. Et uns vens leva grans, qui se feri par mi le palais et fu plains de si grant chalour que li pluisour quidierent bien estre ars : et chaïrent pasmé de la paour qu'il orent. Et maintenant

une voix se fit entendre : « Que ceux qui ne doivent pas prendre place à la Table de Jésus-Christ s'en aillent. Seuls les chevaliers authentiques seront rassasiés de la nourriture du ciel. » À ces paroles tous quittèrent la salle, sauf le roi Pellès, très honnête homme, son fils Éliézer et une jeune fille, la nièce du roi, la plus pieuse créature qui fût, à ce que l'on savait, de par le monde ; avec ces trois personnes restèrent les trois compagnons, pour voir le signe que Dieu leur donnerait. Au bout d'un moment, ils virent venir neuf chevaliers équipés qui, enlevant leurs armes, vinrent trouver Galaad, pour s'incliner devant lui et lui dire : « Seigneur, nous nous sommes beaucoup hâtés pour être avec vous à la Table où le Haut-Seigneur sera partagé. » Galaad répond qu'ils sont venus au bon moment : aussi bien, c'est depuis peu qu'ils sont arrivés là. Ils prennent tous place au milieu de la grande salle. Et Galaad leur demande d'où ils sont : trois lui disent être de Gaule, trois autres d'Irlande et les trois derniers du Danemark.

358. Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, ils voient sortir d'une pièce un lit de bois porté par quatre demoiselles. Sur ce lit reposait un vieillard apparemment mal en point, coiffé d'une couronne d'or, qui dit à Galaad : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Ai-je assez désiré vous voir, ai-je assez attendu votre arrivée, dans le martyre et dans la douleur que vous pouvez constater. Mais, s'il plaît à Dieu, voici venu le terme

---

oïrent une vois qui lor dist : « Cil qui ne doivent seoir a la Table Jhesucrist s'en voisent. Car ja seront repeü li vrai chevalier de la viande del ciel. » Et quant il oïrent ceste parole, si s'en alerent tout fors de [*e*] laiens, fors li rois Pellés qui molt ert prodom, et Elyezer ses fils et une pucele, la niece le roi, qui ert la plus religiouse chose que on seüst en nule terre ; et o ces .III. remesent li .III. compaingnon, pour veoir quele demoustrance Nostres Sires lor feroit. Quant il i orent un poi esté, si virent venir .IX. chevaliers armés qui ostoient lor armes et vindrent a Galaad et l'enclinerent et li dient : « Sire, molt nous somes hasté por estre avoc vous a la Table ou li Haus Sires sera departis. » Et il dist qu'il i sont bien venu a tans, car ausi n'a il gaires qu'il estoient venu laiens. Si s'assisent tout en mi le palais. Et Galaad lor demande dont il sont ; et li .III. dient qu'il sont de Gaule, et li autre .III. d'Yrlande et li autre .III. de Danemarche.

358. En ce qu'il parloient ensi, si voient issir d'une chambre un lit de fust que .IIII. damoiseles portoient. Et en cel lit gisoit uns prodom mal haitiés par samblant ; et avoit une courone d'or en sa teste, et dist a Galaad : « Sire, bien soiés vous venus ! Molt vous ai desiré a veoir, et molt ai atendue vostre venue, en tel painne et en tel dolour conme vous poés veoir. Ne mais, se Dix plaist, ore est venus li termes que

où ma douleur s'apaisera, et je passerai de ce monde ainsi qu'il m'eſt promis depuis longtemps. » Il n'avait pas achevé qu'on entendit une voix : « Si l'on n'a pas été compagnon de la quête, qu'on parte d'ici : il n'eſt pas légitime qu'on reſte. » Sitôt ces paroles proférées sortirent le roi Pellès, son fils Éliézer et la jeune fille. La grande salle une fois libérée, sauf de ceux qui se considéraient comme des compagnons de la quête, ceux qui y demeuraient eurent tout de suite l'impression que du ciel descendait un homme en tenue d'évêque, crosse en main et mitre sur la tête ; quatre anges le portaient sur un siège magnifique, et l'inſtallèrent à côté de la Table sur laquelle était le saint Graal.

359. Au front de l'homme qui, sous l'apparence d'un évêque, avait été porté jusque-là, se trouvait une inscription : VOICI JOSEPHÉ, LE PREMIER ÉVÊQUE DES CHRÉTIENS, QUE NOTRE-SEIGNEUR LUI-MÊME SACRA DANS LA CITÉ DE SARRAS, AU PALAIS SPIRITUEL[1]. Les chevaliers qui assiſtent à la scène identifient bien le texte, mais ils se demandent avec étonnement ce dont il peut s'agir, car ce Josephé dont parle cette inscription était décédé depuis plus de trois cents ans ; mais à l'inſtant il s'adressait à eux pour leur dire :

360. « Ah, serviteurs de Jésus-Chriſt, ne soyez pas surpris si vous me voyez devant vous comme je suis près de ce Vase sacré : en effet, de même que je l'ai servi comme créature terreſtre, de même je le sers comme être spirituel. » Ces

---

ma dolours iert alegie, et je trespasserai de ceſt siecle si conme il m'eſt promis lonc tans a. » Endementiers qu'il disoit[a] ces paroles, oïrent une vois qui diſt : « Cil qui n'a eſté compains de la queſte s'enparte de ci : car il n'eſt pas drois qu'il remaigne. » Si toſt conme ceſte parole fu dite, si s'en issi li rois Pellés et Elyeser ses fils, et la pucele. Et quant li palais fu vuidiés, fors de ciaus qui se sentoient compaingnon de la queſte, maintenant lor fu avis que devers le ciel venoit uns hom veſtus en guise d'evesche, et ot croche en sa main et mittle en son chief ; si le portoient .IIII. angle en une trop riche chaiiere, si l'asisent lés la Table sor laquele li Sains Graaus eſtoit.

359. Cil qui en samblance d'evesche fu aportés avoit letres en son front, qui disoient : VEÉS CI JOSEPHÉ, LE PREMIER EVESCHE DES CRESTIENS, QUE NOSTRES SIRES MEÏSMES SACRA EN LA CITÉ DE SARRAS, EL PALAIS ESPERITEL. Et li chevalier qui ce voient connoissent bien les letres mais il s'esmerveillent molt que ce puet eſtre, car cil Josephés dont ces letres parolent eſtoit trespassés plus avoit de .CCC. ans passés[a] : et il parloit maintenant [f] a els et lor diſt :

360. « Ha ! sergant Jhesu Criſt, ne vous esmerveilliés pas se vous me veés devant vous ensi conme je sui a ceſt Saint Vaissel ; car ausi conme je le servi terriens, ausi le serf je esperitels. » Quant il

mots achevés, il se plaça près de la Table d'argent et se prosterna, coudes et genoux à terre, devant le Vase sacré ; il était resté longtemps dans cette position lorsqu'on entendit ouvrir la porte de la chambre. L'assistance tourne le regard de ce côté, et voit sortir les anges qui avaient porté Josephé ; deux d'entre eux tenaient des cierges allumés, le troisième une serviette de soie rouge, et le quatrième une lance qui saignait très abondamment : le sang goutte à goutte tombait dans une boîte qu'il tenait dans l'autre main. Les deux premiers déposèrent les cierges sur la Table d'argent, le troisième le linge à côté du Vase sacré, et le quatrième plaça sur le Vase sacré la lance, de sorte que le sang qui en coulait tombait dedans[1]. À peine avait-il achevé que Josephé se leva et éloigna la lance du saint Graal qu'il couvrit du linge qui était à côté. Josephé fit mine alors d'entreprendre la célébration de l'eucharistie. Au bout d'un moment, il prit dans le Vase sacré une hostie qui ressemblait à du pain. Et lors de l'élévation descendit du ciel une forme qui avait l'apparence d'un enfant, dont le visage était rouge, embrasé comme du feu ; il se précipita dans le pain, de sorte que ceux qui se trouvaient dans la grande salle virent clairement que le pain avait une forme d'homme vivant[2]. Josephé, après l'avoir tenu longtemps, le remit alors dans le Vase sacré, sous les yeux de l'assistance[3].

361. Après avoir achevé ce qui relevait en propre du prêtre

---

ot ce dit, si se mist vers la Table d'argent, et se mist a coutes et a jenouls devant le Saint Vaissel[a] ; et quant il ot illoc grant piece esté, si ot l'uis de la chambre ouvrir. Et cil regardent cele part, si voient issir les angeles qui Josephé aporterent ; si en aportoient li doi cierges ardans, et li tiers une toaile de vermeil samit, et li quars une lance qui sainoit trop durement, que les goutes del sanc chaoient en une boiste qu'il tenoit en l'autre main. Et li doi misent les cierges sor la Table d'argent, et li tiers la toaile delés le Saint Vaissel, et li quars tint la lance sor le Saint Vaissel, si que li sans qui contreval couroit en chaoit dedens. Et si tost com il ot ce fait, Josephés se leva et traist la lance ensus del Saint Graal, et le covri de la toaile qui delés estoit. Lors fist Josephés samblant qu'il entrast el sacrement de la messe. Et quant il ot demouré un poi, si prist dedens le Saint Vaissel une oublee qui ert faite en samblance de pain. Et au lever qu'il fist, descendi devers le ciel une figure en fourme d'enfant, et avoit le viaire ausi rouge et ausi embrasé conme fu ; si se feri el pain, si que cil qui el palais estoient virent apertement que li pains avoit fourme d'ome charnel. Et quant Josephés l'ot grant piece tenu, si le remist el Saint Vaissel maintenant, voiant tous.

361. Quant Josephés ot ce fait que a provoire apartenoit conme del

— l'office de la messe —, Josephé s'approcha de Galaad pour l'embrasser, en lui enjoignant d'embrasser à son tour tous ses frères, et Galaad obéit. Après quoi, Josephé leur dit : « Chevaliers de Jésus-Christ, qui vous êtes fatigués et mis en peine pour voir une part des merveilles du saint Graal, installez-vous devant cette Table. Vous serez rassasiés de la plus digne et de la plus fine nourriture qu'un chevalier eût jamais mangée, et de la main même de votre Sauveur : vous pouvez bien affirmer vous être heureusement fatigués, car vous allez en recevoir aujourd'hui le plus haut salaire que des chevaliers aient jamais perçu. » À ces mots Josephé se volatilisa, de sorte qu'ils ne surent pas ce qu'il était devenu. Ils prennent place aussitôt à la Table et leurs visages sont tout mouillés des larmes qu'ils versent avec beaucoup d'émotion.

362. Recueillis, les compagnons voient sortir du Vase sacré un homme aux mains, aux pieds et au corps sanglants, qui leur dit : « Mes chevaliers, mes serviteurs, mes bien-aimés et mes fils fidèles qui, dans cette vie mortelle, êtes devenus des êtres spirituels, vous m'avez assez cherché pour que je ne puisse plus me dissimuler à vous : il vous faut voir une part de mes secrets intimes, car vous êtes assis à ma Table, où n'a plus jamais mangé aucun chevalier depuis l'époque de Joseph d'Arimathie. Mais quant à ceux qui restent, ils en ont eu à satiété pour leur service : ce qui veut dire que les chevaliers d'ici, et beaucoup d'autres, ont été rassasiés de la grâce

---

service de la messe, si vint a Galaad et le baisa, et dist qu'il baisast autresi tous ses freres : et il si fist. Et quant il ot ce fait, si lor dist : « Chevalier Jhesu Crist, qui vous estes traveillié et pené pour veoir partie des merveilles del Saint Graal, asseés vous devant ceste Table. Si serés repeü de la plus halte viande et de la meillour dont onques chevaliers mengast, et de la main meïsmes vostre Salveour : si poés bien [*442a*] dire que bon vous estes traveillié, car vous en recevrés hui le plus haut loier que onques chevalier receüssent. » Quant Josephés ot ce dit, si s'esvanui, si qu'il ne sorent qu'il devint. Et il s'aseent maintenant a la Table et plorent molt durement, si que lor faces en sont toutes moullies.

362. Lors regardent li compaingnon et voient issir del Saint Vaissel un home qui avoit les mains sainans et les piés et le cors ; et lor dist : « Mi chevalier et mi sergant et mi ami et mi fil loial qui en ceste mortel vie estes devenu esperitel, vous m'avés tant quis que je ne me puis plus vers vous celer : si covient que vous voiés partie de mes repostailles et de mes secrés, car vous estes assis a ma Table, ou onques chevaliers ne menga puis le tans Joseph de Barimachie. Mais del remanant en ont il eü assés conme sergant : c'est a dire que li chevallier de chaiens, et maint autre, ont esté repeü de la grasse

du Vase sacré — mais sans avoir été très près, comme vous l'êtes. Tenez donc et recevez la haute nourriture que vous avez si longtemps désirée, en acceptant un si long tourment. » Il prit alors lui-même le Vase sacré et s'approcha de Galaad, qui s'agenouilla. Il lui donne son Sauveur, Galaad le reçoit, et à sa suite chacun des autres[1].

363. Après qu'ils eurent reçu la haute nourriture si douce et si prodigieuse, à ce qu'il leur semble, Celui qui les avait rassasiés dit à Galaad : « Mon fils, aussi pur, aussi purifié qu'il eſt possible à un homme terreſtre, sais-tu ce que je tiens entre mes mains ? — Non, répond-il, à moins que vous me le disiez. — C'eſt, reprend-il, l'écuelle[1] où Jésus-Chriſt mangea l'agneau de Pâques avec ses disciples. C'eſt l'écuelle qui a servi selon leur gré tous ceux que j'ai trouvés à me servir[2]. Tu viens de voir ce que tu as tant désiré, sans l'avoir vu jusqu'à présent aussi clairement que dans l'avenir. Sais-tu où ce sera ? Dans la cité de Sarras, au Palais Spirituel : voilà pourquoi il te faut t'en aller d'ici, et tenir compagnie à ce Vase sacré qui cette nuit partira du royaume de Logres, de sorte qu'on ne l'y verra plus jamais. Et sais-tu pourquoi il le quitte ? Parce qu'il n'y eſt ni servi ni honoré comme il eſt juſte par les gens de ce territoire[3]. Voilà pourquoi je veux que tu t'en ailles demain jusqu'à la mer. Là, tu trouveras la nef où tu as découvert l'épée aux Étranges Attaches. Emmène avec toi Perceval et Bohort. Et comme je ne veux

---

del Saint Vaissel — mais il n'ont mie eſté a meïsmes ausi conme vous eſtes. Ore tenés et recevés la haute viande que vous avés si lonc tans desirree, pour coi vous eſtes si lonc tans traveillié. » Lors priſt il meïsmes le Saint Vaissel et vint a Galaad ; et cil s'ajenoulla. Et li done son Salveour, et cil le reçoit, et ausi fiſt chascuns des autres.

363. Quant il orent receü la haute viande qui tant ert douce et merveillouse, ce lor eſt avis, Cil qui les ot repeüs diſt a Galaad : « Fils si nés et si espurgiés conme hom terriens puet eſtre, sés tu que je tieng entre mes mains ? — Nenil, fait il, se vous ne le me dites. — C'eſt, fait il, l'esquiele ou Jhesu Cris menga l'aingnel de Pasches o ses desciples. C'eſt l'esquiele qui a servi a gré tous ciaus que j'ai trouvé en mon service. Ore as veü ce que tu as tant desiré a veoir. Mais encore ne l'as tu pas veü si apertement conme tu le verras. Et sés tu ou ce sera ? En la cité de Sarras, el Palais Esperitel : et pour ce t'en covient de ci aler, et faire compaignie a ceſt Saint Vaissel qui anuit s'empartira del roialme de Logres, si que jamais n'i sera veüs. Et sés tu pour coi il s'en part ? Pour ce qu'il n'i eſt ne servis ne[a] [*b*] honerés a son droit par ciaus de ceſte terre. Et pour ce voel je que tu t'en voises demain jusqu'a la mer. Et la troveras tu la nef ou tu trovas l'espee as Eſtranges Renges. Si maine avoc toi Perceval et Boort. Et

pas que ton départ empêche la guérison du Roi Méhaignié, je souhaite que tu prennes du sang de cette lance pour lui en frotter les jambes : c'eſt le traitement qui le fera guérir.

364. — Ah, Seigneur, demande Galaad, pourquoi n'acceptez-vous pas qu'ils viennent tous avec moi ? — Parce que tel n'eſt pas mon souhait, j'agis envers vous comme avec mes apôtres. En effet, de même qu'ils mangèrent avec moi le jour de la Cène[1], de même à votre tour vous mangez avec moi à la Table du saint Graal, au nombre de douze comme ils le furent, et je suis le treizième au-dessus de vous tous, moi qui dois être votre maître. Et de même que je les ai séparés pour les faire aller dans le monde entier prêcher[2], de même je vous disperse, l'un ici et l'autre là, et vous mourrez tous dans cette activité, sauf un[3]. » Là-dessus il leur donne sa bénédiction, avant de disparaître d'une manière telle qu'ils ignorèrent ce qu'il devint, si ce n'eſt qu'ils le virent aller en direction du ciel. Galaad s'approcha de la lance qui était couchée sur la Table et prit du sang, puis, venant au Roi Méhaignié, il lui en frotta les jambes là où il avait été frappé. Aussitôt le roi se leva du lit au meilleur de sa forme[4]. Il rend grâces à Notre-Seigneur d'une guérison si rapide. Il vécut ensuite longtemps, mais ce ne fut pas dans le monde : car sans attendre il se rendit dans un couvent de moines blancs. Par la suite, Notre-Seigneur accomplit pour lui nombre de beaux miracles que le conte n'enregiſtre pas ici parce qu'il n'en eſt pas besoin.

---

pour ce que je ne voel pas que tu t'en ailles sans la garison au Roi Mehaignié, voel je que tu prenges del sanc de ceſte lance et l'en oing les gambes : car c'eſt la chose par coi il sera garis.

364. — Ha ! Sire, fait Galaad, pour coi ne souffrés vous qu'il viengnent tout avoc moi ? — Pour ce, fait il, que je ne voel, ains le fais en samblance de mes apoſtles. Car tout ausi qu'il mengierent o moi le jour de la Chaine, tout ausi remengiés vous o moi a la Table del Saint Graal, et eſtes .XII. ausi qu'il furent, et je sui li tresismes par desus vous tous, qui doi eſtre voſtre maiſtres. Et tout ausi conme je les departi et fis aler par l'universe monde pour proecier, tout ausi vous depart je l'un cha et l'autre la, et morrés tout en ceſtui meſtier, ne mais uns. » Atant lor done sa beneïçon, et s'esvanui en tel maniere qu'il ne sorent qu'il devint, ne mais que devers le ciel le virent aler. Et Galaad vint a la lance qui ert couchie sor la Table et toucha au sanc, puis vint au Roi Mehaingnié, se li en oinſt les gambes ou il avoit eſté ferus. Et il se leva maintenant sains et haitiés del lit : si en rent grasses a Noſtre Signour qu'il eſt si toſt garis. Si vesqui puis lonc tans, mais ce ne fu pas au siecle : car maintenant se rendi en une religion de blans moines. Si fiſt puis Noſtres Sires maint biau miracle pour lui, dont li contes ne fait mie mention ici pour ce qu'il n'en eſt mie meſtiers.

365. Autour de minuit, après que Galaad et ses compagnons eurent prié Notre-Seigneur de les conduire au salut de leurs âmes, en quelque endroit où ils pourraient aller, une voix descendit parmi eux pour leur dire : « Mes fils — non pas mes mauvais fils —, partez d'ici et allez où vous pensez agir au mieux, tout ainsi que le hasard vous guidera. » À cette injonction, ils répondirent d'une seule voix : « Père des cieux, béni sois-tu, quand tu daignes nous tenir pour tes fils et tes bien-aimés ! À présent nous voyons bien que nous n'avons pas souffert pour rien. » Sur ce, ils sortent de la grande salle, descendent dans la cour où ils trouvent armes et chevaux ; ils se mettent en selle. Sitôt équipés et à cheval, ils laissèrent le château derrière eux. Ils se demandent mutuellement qui ils sont, pour se connaître l'un l'autre, et pour finir ils trouvent dans leur groupe des gens de Gaule : l'un était Claudin, le fils du roi Claudas[1], et les autres, de quelque territoire qu'ils fussent, étaient des hommes plutôt nobles et de grandes familles. Lorsque la séparation devint imminente, ils s'embrassèrent comme des frères et pleurèrent avec émotion. Ils dirent à Galaad : « Seigneur, sachez, vraiment, que nous n'avons jamais connu de plus grand bonheur que celui que nous avons ressenti en votre compagnie. Cette séparation nous est très pénible — si Notre-Seigneur voulait !... —, mais il faut nous disperser !

366. — Chers seigneurs, répond Galaad, si ma compagnie

---

365. Entour mienuit, quant Galaad et si compaingnon orent proié a Nostre Signour qu'il les conduisist a salveté de lor ames, enquel que lieu qu'il alaissent, si descendi entraus une vois qui lor dist : « Mi fil et ne mie mi fillastre, issiés de chaiens et alés ou vous quidiés mix faire, tout ensi conme aventure vous conduira. » Quant il oïrent ce, si respondirent tout a une vois : « Peres des ciex, beneois soies tu, quant tu nous daingnes tenir a tes fix et a tes amis ! Ore veons nous bien que nous n'avons mie perdues nos paines. » Atant s'en issent del palais et [*c*] vienent en la court aval et trovent armes et chevaus, si monterent. Tantost qu'il sont monté et armé, si s'en issirent fors del chastel. Si s'entredemandent qui il sont pour connoistre li uns l'autre, et tant qu'il troverent entraus gens de Gaule : et Claudin li fils le roi Claudas ert li uns, et li autre, de quelque terre qu'il fuissent erent assés gentil home et de haut lignage. Quant vint au departement, si s'entrebaisierent conme frere et plourerent tenrement. Et disent a Galaad : « Sire, saciés, por voir, que nous n'eüsmes onques mais si grant joie que nous eüsmes[a] a l'ore que nous vous tenismes compaingnie. Si nous em poise molt de cest departement — s'il pleüst a Nostre Signour ! — mais il nous covient departir !

366. — Biaus signour, fait Galaad, se vous amissiés ma compain-

vous aurait été chère, la vôtre m'aurait plu tout autant ! Mais, vous le voyez bien, c'est impossible. Voilà pourquoi je vous recommande à Dieu, et vous prie, si vous parvenez à la cour du roi Arthur, de saluer pour moi monseigneur Lancelot du Lac, mon père, et ceux de la Table ronde. » Ils disent que, s'ils s'y trouvent, ils n'y manqueront pas. Là-dessus, ils se séparent les uns des autres. Galaad poursuit son chemin avec ses compagnons. Leur chevauchée les amena à la mer en moins de trois jours[1] : et ils y seraient arrivés plus tôt, mais ils n'avaient pas emprunté le plus court chemin, car ils ne connaissaient pas très bien les routes. Parvenus à la mer, ils découvrent sur le rivage la nef où l'épée aux Étranges Attaches avait été trouvée ; ils repèrent, sur le bord de l'embarcation, l'inscription qui disait que nul n'y montât s'il n'était fermement croyant en Jésus-Christ. Une fois à bord, jetant les yeux sur le lit qui occupait le milieu de l'espace, ils voient la Table d'argent qu'ils avaient laissée chez le Roi Méhaignié. Le saint Graal était posé dessus, couvert d'une fine étoffe de soie rouge qui ressemblait à un linge.

367. Cet événement imprévu, les compagnons se le désignent l'un à l'autre, et disent qu'ils ont de la chance, quand ce qu'ils désiraient le plus voir les accompagnerait jusqu'à l'endroit où ils doivent s'arrêter. Ils se recommandèrent alors à Notre-Seigneur ; ils n'avaient pas plus tôt fini que le vent, calme auparavant, s'engouffra dans la voilure si violemment

---

gnie, autant amaisse je la vostre ! Ne mais vous veés bien qu'il ne puet estre. Et pour ce vous conmant je a Dieu, et vous proi que, se vous venés a la court le roi Artu, que vous me salués monsignour Lanselot del Lac mon pere, et ciaus de la Table Reonde. » Et cil dient que s'il i vont, il ne l'oublieront pas. Atant s'enpartent les uns des autres. Si s'achemine Galaad entre lui et ses compaingnons. Et chevauchierent tant qu'il vinrent a la mer ains quart jour : et plus tost i fuissent il venu, mais il n'aloient pas la droite voie, car il ne savoient mie tres bien les chemins. Quant il vinrent a la mer, si troverent la nef a la rive, ou l'espee as Estranges Renges avoit esté trovee ; et trovent les letres al bort de la nef, qui disoient que nus n'i entrast s'il n'ert fermement creans en Jhesu Crist. Et quant il sont venu dedens, et il regardent sor le lit qui en mi la nef estoit, et voient la Table d'argent qu'il avoient laissié ciés le Roi Mehaignié. Et li Sains Graaus estoit par desus, covers d'un vermeil samit et estoit fais en samblance de toaile.

367. Quant li compaingnon voient ceste aventure, si le montrent li uns a l'autre, et dient que bien lor est avenu de ce que plus desiroient a veoir lor feroit compaignie [*d*] jusques la ou il doivent remanoir. Lors se conmanderent a Nostre Signour ; et si tost come il orent ce fait, li vens qui devant avoit esté seris se feri el voile si angoissousement

que la nef, quittant la rive, gagna la haute mer. Elle prit alors une vive allure, pressée par le vent tant et plus.

368. Ils sillonnèrent longtemps la mer de cette manière, sans jamais connaître leur direction. Galaad, immanquablement, au coucher, au lever, faisait à Notre-Seigneur sa prière : quel que soit le moment où il lui demanderait le trépas, qu'il le lui envoie. Il formula si souvent cette prière, soir et matin, que la voix divine lui dit : « Galaad, ne t'inquiète pas, car Notre-Seigneur accomplira ton souhait, au sujet de ce que tu lui demandes : quel que soit le moment où tu réclameras la mort corporelle, tu l'obtiendras, pour recevoir la vie de l'âme et la joie éternelle. » Cette demande, Perceval avait entendu Galaad la faire : il s'interrogea sur les motifs qui poussaient Galaad. Aussi le pria-t-il, au nom de leur compagnie et de la confiance qui devait régner entre eux, de lui dire les raisons de cette requête. « Je vais vous les exposer, répond Galaad. L'autre jour, lorsque vous avez vu les prodiges du saint Graal que Notre-Seigneur nous a montrés, en même temps je voyais les mystères cachés qui ne sont pas dévoilés à chacun, mais seulement aux serviteurs de Jésus-Christ. Au moment précis où j'ai vu ces secrets, mon cœur s'est trouvé dans un bien-être, une joie si rares que, si j'étais trépassé à l'instant de ce monde, la grande félicité où j'aurais alors été, jamais personne, j'en suis certain, ne l'a connue en mourant. Il y avait en effet une si grande compa-

---

qu'il fist la nef partir de la rive et le mist en la haute mer. Lors conmencha a aler grant oirre si conme li vens l'aloit angoissant plus et plus.

368. En tel maniere errerent par mi la mer lonc tans, qu'il ne sorent onques quel part il alerent. Et toutes les ores que Galaad se couchoit et levoit, si faisoit sa proiere a Nostre Signour que de quele ore qu'il li requesist le trespassement del siecle, qu'il li envoiast. Si fist tant cele proiere soir et main que la vois devine li dist : « Galaad, ne t'esmaier, car Nostres Sires fera ta volenté de ce dont tu li requiers : de quele ore que tu demanderas la mort del cors, tu l'avras et recevras la vie de l'ame et la joie pardurable. » Ceste requeste que Galaad avoit faite avoit oïe Percevaus : si s'esmerveilla molt pour coi il faisoit cele requeste. Se li proia sor la compaignie et sor la foi que entraus devoit estre, qu'il li die pour coi il requeroit tel chose. « Ce vous dirai je bien, fait Galaad. Avant ier, quant vous veïstes les merveilles del Saint Graal que Nostres Sires nous monstra, en ce que je veoie les repostailles choses qui ne sont pas descovertes a chascun fors solement as menistres Jhesu Crist, en celui point que je vi ces choses, si fu mes cuers en si grant aise et en si grant joie que, se je fuisse maintenant trespassés de cest siecle, je sai bien que onques hom ne morut en si

gnie d'anges et une si grande abondance d'éléments spirituels que j'aurais alors passé de la vie terrestre à la céleste dans la joie des martyrs glorieux et des bien-aimés de Notre-Seigneur. Et parce que, je l'imagine, je serai en état aussi bien, ou mieux, qu'alors, de percevoir ce bonheur intense, je fais cette requête. Voilà comment j'espère quitter ce monde. »

369. Ainsi, Galaad annonça à Perceval la venue de sa mort comme la voix divine la lui avait dite. Et, comme je vous l'ai expliqué, ceux de Logres perdirent le saint Graal à cause de leur péché[1]. Et de même que Notre-Seigneur l'avait envoyé à Galaad, à Josephé et aux autres héritiers, leurs descendants en excellence, de même il en spolia les mauvais, à cause de la veulerie qu'il trouva en eux. Cette raison fait voir clairement qu'ils perdirent ce que les justes avaient conservé par leur bravoure[2]. Longtemps, les compagnons restèrent sur mer, et dirent finalement à Galaad : « Seigneur, sur ce lit qui vous est destiné, suivant les termes de cette inscription, vous ne vous êtes jamais couché : vous devez le faire, car la lettre stipule que vous y reposerez[3]. » Il va, assure-t-il, s'y reposer. Il se couche et dort longtemps. À son réveil, regardant devant lui, il voit la cité de Sarras.

370. Une voix vint alors leur dire : « Sortez de la nef, chevaliers de Jésus-Christ, et prenez tous trois cette Table d'argent

---

grant bon eürté conme je fuisse lors. Car il avoit si grant compaingnie d'angles et si grant plenté de choses esperitels que je fuisse lors transis de la terriene vie en la celestiel en la joie des glorious martirs et des amis Nostre Signour. Et pour ce que je quit que je serai en autresi bon point ou en meillour que je ne fui alors de veoir cele grant joie fais je ceste requeste. Ensi quit je trespasser de cest siecle. »

369. Ensi denoncha Galaad a Perceval la venue de sa mort si conme la vois devine li avoit dite. Et ensi conme je vous ai devisé perdirent cil de Logres le Saint Graal par lor pechié. Et tout ausi conme Nostres Sires l'avoit [*e*] envoié a Galaad et a Josephé et as autres oirs qui d'aus estoient descendu par lor bonté, tout ausi en desvesti il les malvais par lor malvaistié qu'il trova en aus. Et pour ce puet on bien veoir apertement qu'il perdirent ce que li prodome avoient maintenu par lor proesce. Grant piece demourerent li compaingnon en mer, tant qu'il disent a Galaad : « Sire, en cest lit qui pour vous est fait, si conme ces letres dient, ne vous couchastes vous onques : et vous le devés faire, car li briés dist que vous reposerés dedens. » Et il dist qu'il s'i reposera. Si se couche et dort grant piece. Et quant il se fu esvelliés, si regarde devant lui et voit la cité de Sarras.

370. Lors vint a els une vois qui lor dist : « Issiés fors de la nef, chevalier Jhesu Crist, et prendés entre vous .III. cele Table d'argent

pour la porter dans cette cité exactement telle qu'elle est. Et ne la posez en aucun cas par terre avant d'être au Palais Spirituel où Notre-Seigneur consacra d'abord Josephé le premier évêque[1]. » Tandis qu'ils allaient emporter la Table, ils levèrent les yeux vers la mer et virent venir la nef où ils avaient déposé, il y avait bien longtemps, la sœur de Perceval[2]. Ils se disent alors l'un à l'autre : « Au nom de Dieu, cette demoiselle a bien tenu son engagement, en nous suivant jusqu'ici ! » Ils prennent alors la Table d'argent et la sortent de la nef, Bohort et Perceval devant, Galaad derrière. Ils avancent alors pour se rendre dans la cité. Ils arrivaient à la porte lorsque Galaad se sentit fatigué du fardeau ; son attention se porte sur un homme à béquilles qui attendait les passants qui lui faisaient l'aumône par amour pour Notre-Seigneur.

Arrivée du saint Graal à Sarras.

371. Arrivé près de lui, Galaad l'apostropha : « Mon brave, aide-moi à porter cette Table dans ce palais là-haut. — Ah, seigneur, répond-il, pour Dieu, que dites-vous ? Voilà plus de dix ans que je n'ai pas pu me déplacer sans aide ! — Ne t'en soucie pas, réplique Galaad, debout, tu es guéri. » L'homme se lève, en aussi bonne forme que s'il n'avait jamais eu maladie ni douleur. Il se précipite alors vers la Table et la prend à un bout tout à côté de Galaad. En entrant dans la cité, il raconte à tous les gens qu'il rencontre

---

et l'en portés en cele cité tot ensi come ele est. Ne ja ne le metés jus devant ce que vous soiés el Palais Esperitel ou Nostres Sires sacra premierement Josephé le premier evesche. » En ce qu'il voloient oster la Table de laiens, si regarderent contremont l'aigue et virent venir la nef ou il avoient mise, lonc tans avoit passé, la suer Perceval. Et quant il voient ce, si dient li uns a l'autre : « En non Dieu, bien nous a ceste damoisele tenu covenent, qui jusques ci nous a sivis ! » Lors prendent la Table d'argent et le metent fors de la nef : si le prendent Boors et Perceval devant, et Galaad deriere. Lors movent pour aler en la cité. Et quant il vindrent a la porte, si fu Galaad tous lassés del fais ; et il regarde, si voit un home a potences qui atendoit la venue as trespassans qui li faisoient bien pour l'amour de Nostre Signour.

371. Quant Galaad vint prés de lui, si l'apela et dist : « Prodom, aïde moi tant que cele Table soit en cel palais la sus. — Ha ! sire, fait il, pour Dieu, que dites vous ? Il a bien .x. ans passés que je ne poi aler sans aïde d'autrui ! — Ne t'en chaut, fait il, lieve sus, tu es garis. » Et cil se lieve autresi sains et autresi haitiés conme s'il n'eüst onques eü mal ne dolour. Lors court a la Table et le prent d'une part encontre Galaad. Quant il entre en la cité, si vait disant a tous ciaus qu'il encontre[a] le

le miracle que Dieu a fait pour lui[1]. Une fois montés au palais, ils virent le siège que Notre-Seigneur avait jadis préparé pour que Josephé y prît place. Et tout de suite ceux de la cité accourent très intrigués pour voir l'infirme tout nouvellement rétabli.

372. Après avoir ainsi exécuté cet ordre qui leur était donné, les compagnons retournèrent au rivage et montèrent sur le navire où se trouvait la sœur de Perceval. Ils la soulevèrent avec le lit pour l'emporter au palais où ils l'ensevelirent avec la magnificence de rigueur pour une fille de roi. Voyant les trois compagnons, le roi de la cité, qu'on appelait Escorant, leur demanda leur origine et quel était l'objet qu'ils avaient apporté sur la Table d'argent : ils le renseignent exactement, comme sur tout ce qu'il leur demande, et lui disent la merveille du saint Graal, et la puissance que Dieu lui avait conférée. Mais lui était infidèle et cruel, en homme issu de la mauvaise lignée des païens. Loin de prêter aucune foi à leurs propos, les traitant au contraire de méchants traîtres, il attendit de les voir désarmés, puis les fit arrêter et jeter dans sa prison, de telle sorte qu'ils n'en sortirent pas d'une année. Mais ils eurent d'autant plus de chance que, sitôt qu'ils furent incarcérés, Notre-Seigneur, qui ne les avait pas oubliés, leur avait adressé pour leur tenir compagnie le saint Graal, de la grâce duquel ils furent tous les jours rassasiés tant que dura leur détention[1].

---

miracle que Dix li a faite. Quant il vinrent el palais amont, si virent la chaiere que Nostres Sires avoit jadis apareillie pour [*f*] ce que Josephés s'i asseïst. Et maintenant i acourent cil de la cité a grant mervelle pour veoir l'ome mehaingnié qui ert novelement redreciés.

372. Quant li compaingnon orent ce fait, que conmandé lor estoit, si retournerent a l'aigue et entrerent en la nef ou la suer Perceval estoit. Si le prisent otout le lit et l'enporterent el palais, et l'enfoïrent si richement conme on doit faire fille de roi. Quant li rois de la cité, que on apeloit Escorant, vit les .III. compaingnons, si lor demanda dont il estoient et quel chose ce ert qu'il avoient aporté sor la Table d'argent : et il li en dient la verité, et quanqu'il lor demanda, et la merveille del Saint Graal, et le pooir que Dix i ot mis. Et cil ert desloiaus et cruous, conme cil qui ert estrais de la malvaise lingnie de paiens. Si ne crut rien de quanqu'il disoient, ains dist qu'il estoient aucun traïtour malvais, si atendi tant qu'il les vit desarmés : puis si les fist prendre et metre en sa prison en tel maniere que onques n'en issirent dedens l'an. Mais de tant lor avint il bien que si tost com il furent enprisoné, Nostres Sires, qui ne les avoit pas oubliés, lor envoia devant le Saint Graal pour faire els compaingnie, de qui grasse il furent tous jours repeü tant com il furent en prison.

373. À la fin de l'année, Galaad, un beau jour, se plaignait à Notre-Seigneur en ces termes : « Seigneur, il m'apparaît que je me suis attardé ici-bas : s'il vous plaît, retirez-m'en prochainement. » Ce même jour, il se trouva que le roi Escorant, alité, agonisait. Il les fit venir devant lui et leur demanda pardon de les avoir ainsi maltraités à tort ; ils lui pardonnent sans arrière-pensée. Il mourut tout de suite. Après son enterrement, les gens de la cité furent très inquiets : ne sachant qui introniser roi, ils tinrent conseil longtemps et, tandis qu'ils délibéraient, ils entendirent une voix leur dire : « Prenez le plus jeune des trois compagnons ; il veillera à bien vous diriger aussi longtemps qu'il sera avec vous. » Ils exécutèrent l'ordre : ils prirent Galaad et en firent leur seigneur, qu'il le voulût ou non. Ils lui mirent la couronne sur la tête, ce qui lui fut très désagréable. Mais voyant qu'il faut en passer par là, il y consent : autrement les gens de la cité l'auraient assassiné[1].

La mort de Galaad.

374. Une fois engagé à gouverner, Galaad surmonta la Table d'argent d'un arbre d'or et de pierres précieuses, qui couvrit le saint Graal. Et chaque matin, sitôt levé, il venait avec ses compagnons devant le Vase sacré, et tous trois récitaient leurs prières et leurs oraisons. Au bout d'un an, le jour anniversaire de son couronnement, Galaad et ses compagnons

---

373. Au chief de l'an avint a un jour que Galaad se complainst a Nostre Signour et dist : « Sire, il me samble que j'ai assez[a] demouré en cest siecle : s'il vous plaist, ostés m'ent prochainement. » Celui jour avint que li rois Escorant gisoit malades del mal de la mort. Si les manda devant lui et lor cria merci de ce qu'il les avoit si mal menés a tort ; et il li pardonent volentiers. Et il morut maintenant. Et quant il fu enterés, cil de la cité en furent molt esmaié : car il ne savoient de qui il peüssent faire roi, si se conseillierent grant piece, et en ce qu'il estoient a conseil oïrent une vois qui lor dist : « Prendés le plus jouene des .III. compaingons, et cil vous conseillera bien et gardera tant com il sera o vous. » Et il fisent le conmandement a la vois : si prisent Galaad et le fisent signour d'aus, ou [*443a*] il volsist ou non. Et li misent la courone el chief, dont il li pesa molt. Et por ce qu'il voit que faire li couvient, lor otroie il, car autrement l'eüssent il ocis.

374. Quant Galaad fu venus a terre tenir, si fist pardesus la Table d'argent un arbre d'or et de pieres precieuses, qui covri le Saint Graal. Et chascun matin, si tost com il estoit levés, venoit devant le Saint Vaissel il et si compaingnon, et faisoient lor proieres et lor orisons. Quant vint au chief de l'an, a celui jour meïsmes que Galaad avoit porté courone, si se leva bien matin entre lui et ses compaingnons, si vinrent el Palais Esperitel. Si regarderent devant le Saint Vaissel et

se levèrent de bon matin et se rendirent au Palais Spirituel. Ils remarquèrent, devant le Vase sacré, un homme en tenue d'évêque : à genoux, il battait sa coulpe, entouré d'une foule d'anges comme s'il se fût agi de Jésus-Christ lui-même. Après être resté longtemps agenouillé, il se leva et se mit à célébrer la messe de la glorieuse Mère de Dieu. Parvenu à la secrète, et lorsqu'il eut enlevé la patène de dessus le Vase sacré, il appela Galaad et lui dit : « Avance-toi, serviteur de Jésus-Christ : tu vas voir ce que tu as si longtemps désiré. » Galaad avance, les yeux fixés sur le Vase sacré : il fut aussitôt pris d'un tremblement violent, aussitôt que la chair mortelle se mit à contempler les choses spirituelles. Alors, levant les mains vers le ciel : « Seigneur, dit-il, j'implore ta pitié, quand tu as accompli ma volonté. Car je vois maintenant en toute évidence ce que la langue ne pourrait décrire, ni l'esprit concevoir. C'est ici que je vois la raison des prouesses. Maintenant je vois les merveilles des merveilles. Et puisque, de fait, cher et doux Seigneur, vous avez réalisé mon souhait de voir ce que j'ai toujours désiré, je vous prie que dans ce moment de bonheur vous permettiez que je passe de l'existence terrestre où je suis à la vie céleste. »

375. Juste après que Galaad eut fait cette demande, le religieux en tenue d'évêque prit le corps du Christ sur la Table, le lui présenta, et Galaad le reçut. Et quand il eut communié, l'homme lui demanda : « Sais-tu qui je suis ? — Seigneur,

---

virent un home vestu en samblance d'evesche : si estoit as jenous et batoit sa coupe, et avoit entour lui plenté d'angles conme se ce fust Jhesu Cris meïsmes. Et quant il ot grant piece esté a jenous, si se leva et conmencha la messe de la gloriouse Mere Dieu. Et quant il vint el secré de la messe, et il ot ostee la platine desus le Saint Vaissel, si apela Galaad et li dist : « Vien avant, sergans Jhesucrist, si verras ce que tu as tant desiré a veoir. » Et il se traist avant, et regarde devers le Saint Vaissel : et si tost com il ot regardé, si conmencha a trambler molt durement, si tost conme la mortels chars conmencha a regarder les esperitels choses. Lors tent Galaad ses mains vers le ciel, si dist : « Sire, toi cri je merci quant tu m'as acompli mon voloir. Car or voi je tout apertement ce que langue ne porroit descrire ne cuers penser. Ici voi je l'ocoison des proeces. Ja voi je les merveilles de toutes les autres. Et puis qu'il est ensi, biaus dous Sire, que vous m'avés acomplis mes voloirs de veoir ce que j'ai tos jours desirré, or vous proi je que en cestui point et en ceste grant joie souffrés que je trespasse de ceste terriene vie ou je sui, en la celestiel vie. »

375. Sitost conme Galaad ot faite ceste requeste, li prodom qui estoit vestus en samblance d'evesche prist corpus Domini sor la Table, si l'offri a Galaad, et cil le rechut. Et [*b*] quant il l'ot usé, li prodom li dist : « Sés tu, fait il, qui je sui ? — Sire, fait il,

répondit Galaad, non, à moins que vous me le disiez. — Apprends donc que je suis Josephé, le fils de Joseph d'Arimathie, envoyé par Notre-Seigneur pour te tenir compagnie. Et sais-tu pourquoi il m'a envoyé moi plutôt que tout autre ? Parce que tu me ressembles sur deux points : tu as vu, comme moi, les merveilles du saint Graal, et tu es vierge comme moi : il est normal que deux hommes vierges se tiennent compagnie. » Une fois qu'il eut terminé, Galaad vint embrasser Perceval, puis Bohort.

376. Il dit ensuite à Bohort : « Saluez pour moi Lancelot, mon père, quand vous le reverrez. » Alors, s'approchant de la Table, il s'agenouille. À peine quelques instants après, il tomba face contre terre : son âme avait quitté son corps. Les anges l'emportèrent ; et sitôt après son décès se produisit ici un prodige. En effet, les deux compagnons virent clairement une main venir de la direction du ciel, mais non le corps auquel elle appartenait ; elle vint directement au Vase et le prit, ainsi que la lance, et les emporta vers le ciel, si bien qu'il ne fut par la suite personne d'assez hardi pour oser prétendre avoir vu le saint Graal. Perceval et Bohort, constatant que Galaad était mort, en furent les plus déchirés des hommes. S'ils n'avaient été aussi pieux, ils seraient vite tombés dans le désespoir, à cause de l'affection qu'ils lui portaient. Pour la plupart des gens du pays, ce fut un très lourd chagrin. Là où il était mort fut creusée la fosse ; et dès que

---

nenil se vous ne le me dites. — Or saces, fait il, que je sui Josephés li fils Joseph de Barimachie, que Nostres Sires t'a envoié por faire toi compaingnie. Et sés tu pour coi il m'i a envoié plus tost que nul autre ? Pour ce que tu me resambles en .II. choses. En ce que tu as veües les merveilles del Saint Graal si conme je fis, et si es virgenes si conme je sui : si est drois que li uns virgenes face compaingnie a l'autre. » Quant il ot ce dit, Galaad vint a Perceval, et le baise et puis Boort.

376. Puis dist a Boort : « Salués moi mon pere Lanselot quant vous le verrés. » Lors vint Galaad devant la Table et s'ajenoulle. Se n'i ot gaires esté quant il chaï as dens, car l'ame li ert partie del cors. Si l'en porterent li angle ; et si tost conme Galaad fu deviés, si avint illoec une merveille. Car li doi compaingnon virent apertement une main venir de vers le ciel, mais il ne virent mie le cors dont la main estoit ; et ele vint droit al Vaissel et le prist, et la lance, et l'enporta vers le ciel a tele ore qu'il ne fu puis hom si hardis qui osast dire qu'il eüst veü le Saint Graal. Quant Percevaus et Boors voient ce que Galaad estoit mors, si en furent tant dolant conme nus plus. Et s'il ne fuissent si prodome, tost fuissent cheü en desesperance pour l'amour qu'il i avoient. Et li pluisour del païs en fisent molt grant doel. La ou il fu mors fu faite la fosse ; et si tost com il fu enfoïs, Percevaus se rendi en un hermitage et prist

Galaad fut enterré, Perceval se rendit dans un ermitage où il prit l'habit religieux, et Bohort resta avec lui longtemps, mais sans changer en rien sa tenue laïque parce qu'il aspirait encore à venir à la cour du roi Arthur.

377. Après avoir séjourné un an et deux mois dans cet ermitage, Perceval trépassa. Bohort le fit inhumer avec sa sœur et avec Galaad. Se voyant tout seul dans un aussi lointain pays que ces régions de Babylone, Bohort quitta Sarras tout équipé, gagna la mer, et monta à bord d'une nef. Tout alla si bien pour lui qu'en peu de temps il arrivait au royaume de Logres. Revenu au pays, il chevaucha pour parvenir finalement à Camaalot où se trouvait le roi Arthur. Jamais on ne vit un meilleur accueil que celui qu'il reçut : ils croyaient bien l'avoir perdu à tout jamais, lui, depuis si longtemps absent du pays.

378. Après qu'il eut mangé, le roi fit venir les clercs qui mettaient par écrit les aventures des chevaliers de la cour[1]. Et lorsque Bohort eut raconté les aventures du saint Graal telles qu'il les avait vues, on les mit noir sur blanc[2], pour les conserver dans l'abbaye de Salesbières[3], d'où maître Gautier Map les a extraites pour faire son livre du saint Graal par affection pour le roi Henri son seigneur, qui a fait traduire l'histoire du latin au français[4]. Là-dessus le conte fait silence : il n'ajoute rien sur les aventures du saint Graal.

ICI PREND FIN « LE SAINT GRAAL ».

---

dras de religion, et Boors fu o lui grant piece, mais onques ne changa ses dras del siecle pour ce qu'il baoit encore venir a la court le roi Artu.

377. Un an et .II. mois vesqui Percevaus en l'ermitage, et lors trespassa del siecle. Si le fist Boors enterer o sa serour et o Galaad. Quant Boors vit qu'il ert remés tous sels en si estrange païs conme és parties de Babilone[a], si s'enparti de Sarras tous armés et vint a la mer, et entra en une nef. Se li avint si bien que en petit de tans, vint el roialme de Logres. Et quant il fu venus el païs, si chevaucha tant qu'il vint a Kamaalot ou li rois Artus estoit. Si ne fu onques si grant joie faite com il fisent de lui, car bien le quidoient avoir perdu a tous jours mais, pour ce que si lonc tans [*c*] avoit esté fors del païs.

378. Quant il ot mengié, li rois fist venir les clers qui metoient en escrit les aventures as chevaliers de laiens. Et quant Boors ot[a] contees les aventures del Saint Graal teles come il les avoit veües, si furent mises en escrit, et gardees en l'abeïe de Salesbieres dont maistres Gautiers Map les traist a faire son livre del Saint Graal pour l'amour del roi Henri son signour, qui fist l'estoire tranllater de latin en françois. Si s'en taist atant li contes, que plus n'en dist des aventures del Saint Graal.

ICI FINE « DOU SAINT GRAAL ».

LA MORT DU ROI ARTHUR

ICI COMMENCE
« LA MORT DU ROI ARTHUR ET DES AUTRES »

Mise en écrit des aventures.

1. Lorsque maître Gautier Map[1] eut traité abondamment, à son goût, des aventures du saint Graal, le roi Henri son seigneur[2] fut d'avis que cet écrit serait incomplet s'il ne racontait pas aussi la fin de ceux qu'il avait mentionnés auparavant et dont il avait rapporté les prouesses dans son livre, en relatant dans quelles circonstances ils étaient morts. C'est pour cette raison qu'il se mit à écrire cette dernière partie, et quand il l'eut jointe au reste de l'œuvre, il l'intitula *La Mort du roi Arthur* parce qu'elle rapporte, un peu avant la fin, comment le roi Arthur fut blessé à la bataille de Salesbières et comment il se sépara de Girflet, qui était resté si longtemps à ses côtés et fut le dernier à le voir vivant. Maître Gautier commence ainsi cette dernière partie :

2. Quand Bohort arriva à la cour de Camaalot, beaucoup l'accueillirent avec joie car tous et toutes désiraient le voir.

ICI COMENCE
« LA MORT DOU ROY ARTU ET DES AUTRES »

1. [*d*] Aprés ce que maistres Gautiers Map ot traitié des aventures del saint Graal assés souffisanment, si conme il li sembloit, si[a] fu avis au roi Henri son signour que ce qu'il avoit fait ne devoit pas soufire[b] s'il ne racontoit la fin de ciaus dont il avoit fait devant mencion et[c] conment cil morurent de qui il avoit les proueces ramenteües en son livre ; et pour ce conmencha il ceste daerraine partie. Et quant il l'ot mise ensamble, il l'apela *La Mort au roi Artu* pour ce que vers la fin est[d] escrit conment li rois Artus fu navrés en la bataille de Salesbieres et conment il s'en parti de Gyrflet, qui tant li fist compaignie, que aprés lui ne fu nus hom qui le veïst vivant. Si conmence maistre Gautiers en tel maniere ceste daerrainne partie.

2. Quant Boors fu venus en la cité de Kamaalot a court, assés i trova qui grant joie li fist, car il le desiroient tout et toutes a veoir.

Lorsqu'il eut raconté le trépas de Galaad et la mort de Perceval, la cour fut bien affligée mais elle se consola néanmoins du mieux qu'elle put. Le roi Arthur fit mettre par écrit toutes les aventures racontées par les compagnons en quête du saint Graal, puis il déclara : « Seigneurs, regardez autour de vous combien de nos compagnons nous avons perdus dans cette quête » ; et ils s'aperçurent alors, en se comptant, qu'il en manquait bien vingt-deux, tous morts au combat. Le roi Arthur, qui avait entendu selon divers témoignages que monseigneur Gauvain en avait tué plusieurs, le fit venir et lui dit :

3. « Gauvain, mon cher neveu, par le serment que vous m'avez prêté lorsque je vous fis chevalier, je vous conjure de répondre à ma question. — Sire, fit monseigneur Gauvain, vous m'avez présenté une telle requête que je ne manquerai pas d'y donner suite, dussé-je encourir la plus grande honte que jamais chevalier connut à votre cour. — Je vous demande donc combien de chevaliers vous avez tués de votre main au cours de cette quête. » Monseigneur Gauvain réfléchit un instant avant de déclarer : « Sire, vous voulez vraiment avoir une preuve de ma grande malchance. Je vais donc vous le dire, car je vois bien que je n'ai pas le choix. Je peux vous affirmer que j'en ai bien tué dix-huit de ma main, non que je fusse meilleur chevalier que chacun d'eux, mais

---

Quant il ot raconté le trespassement de Galaad et la mort de Perceval[a], si en furent moult dolant a court, mais toutesvoies s'en reconforterent il au plus bel qu'il porent. Lors fist metre li rois Artus en escrit toutes les aventures que li compaingnon de la queste del saint Graal avoient racontees. Et quant il ot ce fait, si dist : « Signour, regardés entour vous quans de nos compaingnons nous avons perdus en ceste queste. » Et il garderent maintenant qu'il lor en failloit .xxii. par conte, ne de tous ciaus n'i avoit [*e*] nul qui ne fust mors par armes. Li rois Artus, qui avoit oï consoner que mé sires Gavains en avoit ocis pluisours, si le fist venir devant lui et li dist :

3. « Gavain, biaus niés, je vous requier, sor le sairement que vous me feïstes quant je vous fis chevalier premierement, que vous me dites ce que je vous demanderai. — Sire, fait mé sire Gavains, vous m'avés tant conjuré que je ne lairoie en nule maniere que je ne le vous deïsse, neïs se c'estoit ma honte, la greignor qui onques m'avenist a moi ne a nul autre chevalier. — Or vous demant je dont, fait li rois Artus, quans[a] chevaliers vous avés ocis en ceste queste de vostre main. » Et mé sires Gavains pensa un petit et puis li dist : « Certes, sire, fait il, vous volés estre certains de ma grant mescheance ; et je le vous dirai, car je voi bien que a faire le me covient. Je vous creant pour voir que je en ai ocis de ma main bien .xviii., non mie pour ce que je fuisse

parce que la malchance[1] m'accabla plus qu'aucun de mes compagnons. Sachez que ce n'est pas l'effet de ma prouesse mais celui de mon péché.

Le tournoi de Wincestre.

4. — Assurément, cher neveu, répliqua le roi, ce fut un véritable malheur, et je sais bien que tout est arrivé à cause de votre péché[1]; mais dites-moi à présent si vous pensez avoir tué le roi Bademagu de Gorre. — Sire, admit Gauvain, je l'ai effectivement tué et jamais aucune de mes actions ne m'a pesé autant que celle-là. — Oui, il n'est pas étonnant que vous en éprouviez de la peine car, que Dieu m'assiste, j'en éprouve également. Avec lui, ma cour a perdu en valeur plus qu'avec les trois meilleurs chevaliers morts pendant la quête du saint Graal.» Ainsi parla le roi Arthur au sujet du roi Bademagu puis, constatant que les aventures du saint Graal et de Grande-Bretagne étaient alors presque achevées, il fit annoncer un tournoi dans la prairie de Wincestre parce qu'il ne voulait pas voir désormais ses compagnons renoncer à porter les armes. Mais quoique Lancelot fût resté chaste, suivant le conseil de l'homme de bien auquel il s'était confessé pendant sa quête du saint Graal, et bien qu'il eût entièrement renoncé à l'amour de la reine Guenièvre, ainsi que le conte l'a dit plus haut, dès son retour à la cour, il ne lui fallut pas un mois pour être à nouveau épris comme

---

miudres chevaliers que nus d'aus, mais la mescheance tourna si par devers moi plus que par devers nul de mes compaingnons. Et saciés que ce n'est mie par ma chevalerie, mais par mon pechié.

4. — Certes, biaus niés, fait li rois, voirement a ce esté droite mescheance, et je sai bien que ce vous est avenu par vostre pechié. Mais ore me dites se vous quidiés avoir ocis le roi Baudemagu de Gorre. — Sire, fait il, je l'ocis voirement, si ne fis onques chose dont il me pesast autant conme de lui. — Certes, [f] fait li rois, s'il vous en poise, ce n'est pas de merveille, car, si m'aït Dix, si fait il moi, car plus est mes ostels abaissiés de lui que des .III. mildres chevaliers qui soient mort en la queste del saint Graal.» Ceste parole dist li rois del roi Baudemagu. Et li rois Artus, pour ce qu'il veoit que les aventures del saint Graal et de la Grant Bretaingne estoient ensi achievees qu'il n'i avoit mais se petit non, fist crier un tournoiement en la praerie de Wincestre pour ce qu'il ne voloit mie que si compaingnon laissaissent a porter armes encore. Mais conment que Lanselos s'en fust chastement tenus par le conseil au prodome a qui il se fist confés quant il fu en la queste del saint Graal et se del tout en eüst renoié la roïne Genievre, si conme li contes l'a devisé cha ariere, si tost com il fu a cort venus, il ne demoura pas un mois qu'il fu ausi espris et

jamais et enflammé d'amour pour la reine, si bien qu'il retomba dans son péché comme autrefois. S'il avait jadis vécu dans le péché en bonne intelligence et en toute discrétion, au point que nul n'avait remarqué son comportement, cette fois-ci il se tint moins sur ses gardes. Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, qui ne l'avait jamais vraiment porté dans son cœur et qui était plus attentif que quiconque à l'égarement des deux amants, finit par s'en rendre compte ; il les observa si bien qu'il acquit la certitude que Lancelot et la reine s'aimaient d'un fol amour[2].

5. Quand Agravain se fut avisé des sentiments de la reine et de Lancelot, il en fut très heureux, plus pour le tort qu'il pensait causer à Lancelot que pour venger le déshonneur du roi. La semaine précédant le tournoi, un grand nombre de chevaliers du roi se rendirent à Wincestre. Pour sa part, Lancelot désirait s'y trouver à l'insu de tous et sans être reconnu ; il dit alors à ses compagnons qu'il était malade et ne pourrait en aucun cas se rendre au tournoi, mais il voulait bien qu'Hector, Bohort, Lionel et leur suite y allassent ; ceux-ci répondirent qu'ils n'iraient pas puisqu'il était malade. Lancelot insista : « Je veux que vous y alliez et que vous partiez demain matin ; moi, je resterai ici. Avant votre retour, je serai guéri, s'il plaît à Dieu. — Seigneur, à votre gré, nous irons donc. » Au matin, Bohort quitta la cité de Camaalot avec ses compagnons. Quand Agravain sut qu'ils s'en allaient

---

alumés de la roïne come il avoit onques plus esté, si qu'il renchaï en son pechié ausi com il avoit onques esté autrefois. Et se il s'en avoit devant tenu sagement et si[a] covertement que nus ne s'en estoit aperceüs de riens qu'il feïst, il s'en garda ore pis, si que Agravains, li freres mon signour Gavain, qui onques ne l'avoit amé clerement et plus se prendoit garde de lor erremens que nus autres, s'en aperçut[b] ; et tant s'en prist garde que il sot vraiement que Lanselos amoit la roïne de fole amour et ele lui.

5. Quant Agravains se fu aperceüs de la roïne et de Lanselot[a], si en fu moult liés, et plus pour le demage qu'il quida que Lanselos en eüst que pour le roi vengier de sa honte. Cele semaine meïsmes, ains que li tournoiemens deüst estre a Wincestre, si i ala des chevaliers le roi grant plenté. Mais Lanselos, qui i baoit a estre en tel maniere que nus ne le seüst ne ne conneüst, dist a ciaus qui avoc lui estoient qu'il estoit si deshaitiés qu'il n'i pooit aler en nule maniere ; mais il voloit bien que Hectors et Boors et Lyoniaus i alaissent et cil de lor compaingnie. Et cil disent qu'il n'iroient pas, des qu'il estoit deshaitiés. Et Lanselos lor dist : « Je voel, fait il, que vous i alés et movés le matin, et je remandrai. Et ançois que vous reveigniés, serai je garis, se Dix plaist. — Sire, font il, puis qu'il vous plaist, [*444a*] nous i irons. » Au

sans Lancelot, il pensa que ce dernier restait pour profiter de l'amour de la reine dès que le roi se serait absenté. Alors, il se rendit auprès du roi, son oncle, et lui dit : « Sire, si je ne craignais pas de vous peiner, je vous livrerais une confidence. Sachez que je parle pour venger votre déshonneur. — Mon déshonneur ? s'étonna le roi. Est-ce donc si grave pour que mon honneur soit en jeu ? — Oui, sire, fit Agravain, et je vous dirai en quoi. » Agravain l'entraîna à l'écart et lui parla discrètement :

6. « Sire, c'est ainsi : ma dame la reine aime Lancelot d'un amour coupable, et celui-ci l'aime également. Comme ils ne peuvent s'unir selon leur désir quand vous êtes présent, Lancelot est demeuré ici au lieu de se rendre au tournoi de Wincestre, mais il y a envoyé sa suite de sorte que, ce soir ou demain, lorsque vous serez parti, il pourra s'entretenir avec la reine tout à loisir. » Le roi, entendant ces propos, ne leur accorda aucun crédit mais il les prit plutôt pour un mensonge avéré. Il dit à Agravain : « Cher neveu, ne parlez pas de la sorte, car je ne peux vous croire. Je sais Lancelot totalement incapable de nourrir de telles pensées ou, s'il le faisait, je sais bien que c'est un amour irrésistible qui les lui aurait inspirées. Contre cela, sagesse ni raison ne peuvent rien. — Comment, sire, s'écria Agravain, ne ferez-vous rien de plus ? — Que voulez-vous que je fasse ? —

---

matin se parti Boors de la cité de Kamaalot, entre lui et sa compaingnie. Et quant Agravains sot qu'il s'en aloient et Lanselos ne s'en aloit pas, si pensa qu'il demourroit pour l'amour la roïne, ou il voloit avenir quant li rois s'en seroit alés. Lors vint au roi son oncle, se li dist : « Sire, fait il, se je ne quidoie qu'il vous em pesast, je vous diroie une chose a conseil. Et saciés que je le di pour vostre honte vengier. — Ma honte ? fait li rois. Est ce dont chose ou ma honte soit ? — Sire, oïl, fait Agravains, et si vous dirai conment[b]. » Lors le traist a une part a conseil, se li dist :

6. « Sire, il est ensi que ma dame la roïne aime Lanselot de fole amour, et Lanselos li. Et pour ce qu'il ne peüssent pas assambler a lor volenté quant vous i estes, est Lanselos remés, qu'il n'ira pas au tournoiement de Wincestre ; ains i a envoié ciaus de son ostel, si que, quant vous i serés alés anuit ou demain, lors porra il plus par loisir parler a la roïne. » Et li rois, quant il entent ces paroles, ne quide pas que ce soit voirs, ains croit tout vraiement que ce soit mençoigne. Si dist a Agravain : « Biaus niés, ne dites pas ceste parole, car je ne vous en querroie pas ! Car je sai bien que Lanselos nel penseroit en nule maniere ; et se il onques i pensa, je sai bien que force d'amours le li fist faire, encontre qui sens ne raisons ne puet durer. — Conment, sire ? fait Agravains. N'en ferés vous plus ? — Que volés vous, fait li rois, que je face ? —

Sire, je voudrais que vous les fassiez épier jusqu'à ce qu'on les trouve ensemble et alors vous connaîtriez la vérité. — Faites ce que vous voulez à ce sujet, conclut le roi, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. » Et Agravain répondit qu'il n'en demandait pas davantage.

7. Cette nuit-là, le roi Arthur pensa aux révélations d'Agravain mais il ne s'en tourmenta guère car il avait du mal à y croire. Au matin, le roi se prépara pour aller au tournoi et il invita un grand nombre de chevaliers à l'accompagner. La reine lui déclara alors : « Sire, si cela vous était agréable, j'irais avec vous pour ce tournoi, car j'ai entendu dire qu'on y verrait de grandes prouesses. — Dame, répondit le roi, cette fois vous n'irez pas. » Elle n'ajouta rien. Il la faisait demeurer à dessein pour vérifier les propos d'Agravain. Quand le roi fut parti pour le tournoi, il parla longuement avec ses compagnons de l'absence de Lancelot. Quant à Lancelot, dès qu'il sut que le roi avait quitté les lieux, il se leva et s'habilla puis il alla voir la reine et lui dit :

8. « Dame, si vous vouliez me le permettre, j'irais à ce tournoi. — Pourquoi êtes-vous resté jusqu'à maintenant au lieu de vous trouver avec les autres ? fit-elle. — Dame, c'est que je voulais y aller seul de sorte que nul étranger ni familier ne pût me reconnaître. — Allez-y donc, je vous l'accorde. » Il la quitta aussitôt pour se rendre à son logis où il

---

Sire, fait il, je voldroie que vous les feïssiés espiier tant que on les trovast ensamble, et lors conoistriés la verité. — Faites ent, fait li rois, ce que vous voldrés, car ja par moi n'en serés destournés. » Et il respont qu'il ne demande plus.

7. Cele nuit pensa li rois Artus a ce que Agravains li avoit dit, mais il nel tourna[a] pas granment en son cuer, car il ne creüst pas legierement que ce fust voirs. Au matin s'atourna li rois pour aler al tornoiement et semont avoc lui grant partie de chevaliers pour faire lui compaingnie. Et la roïne li dist : « Sire, s'il vous plaisoit, je m'en iroie avoc vous a ceste assamblee, car j'ai oï dire qu'il i avra grant chevalerie. — Dame, fait li rois, vous n'irés mie a ceste fois. » Et ele s'en taist a tant. Et il le fist tout de gré remanoir pour esprover le dit Agravain. Quant li rois se fu meüs pour aler au tournoiement, il parlerent assés de Lanselot entre [*b*] lui et ses compaingnons et disent qu'il ne seroit mie a ceste[b] assamblee. Et Lanselos, si tost com il sot que li rois fu meüs, il se leva de son lit et s'apareilla, puis vint a la roïne, se li dist :

8. « Dame, se vous le voliés sousfrir, je iroie a cest tournoiement. — Por coi, fait ele, avés vous tant demouré que vous n'estes alés avoc les autres ? — Dame, fait il, pour ce que je i voloie aler tous sels et aler en tel maniere que je ne fuisse conneüs d'estranges gens ne de

demeura jusqu'à la nuit, à l'heure où les habitants de la cité étaient couchés ; puis il alla voir son écuyer et lui dit : « Il te faut monter à cheval et venir avec moi, car je veux aller voir le tournoi de Wincestre en ne me déplaçant que de nuit. » L'écuyer lui obéit et amena le meilleur cheval de Lancelot. Une fois sortis de Camaalot, ils chevauchèrent nuitamment sans jamais se reposer. Le lendemain ils arrivèrent à un château où le roi Arthur avait dormi. En y entrant, Lancelot se tint tête baissée sur son cheval de sorte que l'on aurait difficilement pu l'identifier. Il se tenait ainsi à cause des chevaliers qui sortaient du château. Le roi Arthur, qui était encore aux fenêtres, reconnut, en la voyant, la monture de Lancelot car c'était un cheval qu'il lui avait offert, mais il ne dévisagea pas Lancelot qui baissait encore plus la tête. Cependant, en traversant un cours d'eau, Lancelot releva son visage. Le roi le regarda et le reconnut aussitôt. Il le montra à Girflet auquel il s'adressa à part : « Girflet, avez-vous vu Lancelot, qui nous faisait croire hier qu'il était malade ? — Sire, répondit Girflet, je vais vous dire pourquoi il a agi ainsi : sachez qu'il veut participer à ce tournoi sans qu'on le sache, et c'est la raison pour laquelle il est resté à Camaalot. » Lancelot, qui ne se doutait pas de tout cela, était déjà dans la place, ainsi que son écuyer, et il était entré dans une chambre, après

---

privés. — Alés i dont, fait ele, car je le voel bien. » Et il s'en part tantost de laiens, et s'en vint a son ostel et demoure illoc jusqu'a la nuit qu'il furent conmunalment couchié par la cité de Kamaalot. Si vint Lanselos a son esquier et li dist : « Il te covient monter et chevauchier avoc moi, car je voel aler veoir le tournoiement de Wincestre, ne je ne voel aler fors de nuit. » Et cil fait son conmandement, si en maine le meillour cheval que Lanselos eüst. Quant il furent fors de Kamaalot, il chevauchierent toute la nuit, que onques ne se reposerent. L'endemain vindrent a un chastel ou li rois Artus avoit jeü. Quant il vinrent dedens le chastel, Lanselos chevaucha si enbrons qu'a painnes le peüst nus connoistre : ce faisoit il pour les chevaliers qui de laiens s'en issoient. Et li rois Artus, qui encore estoit as fenestres, quant il vit le cheval Lanselot, il le connuit conme celui qu'il li avoit donné, mais Lanselot ne connut il mie, car trop se tint enbrons. Et nonporquant au trespasser d'une ai ue, ou Lanselos drecha son chief, le regarda li rois et le connut tantost, si le moustra a Girflet et dist, si que nus autres ne l'entendi : « Gyrflet, avés vous veü de Lanselot, qui nous faisoit ier entendant qu'il estoit deshaitiés ? — Sire, fait Gyrflés, je vous dirai pour coi il le fist : saciés qu'il velt estre a cel tournoiement en tel maniere que nus ne le sace, et c'est l'ocoison pour coi il remest. » Et Lanselos, qui de tout ce ne se prendoit garde, fu ja el chastel, et son esquier avoc lui, et fu entrés en une chambre, et ot

avoir formellement interdit que sa présence fût révélée à quiconque, si l'on posait des questions à son sujet. Quant au roi, il était à la fenêtre et attendait toujours le passage de Lancelot. Il y demeura jusqu'à ce qu'il s'aperçût que celui-ci était resté à l'intérieur de la cité. Il dit à Girflet : « Nous avons perdu Lancelot de vue car il a trouvé un logement pour la journée. — Sire, répondit Girflet, c'est bien possible. Sachez qu'il voyage seulement la nuit dans la crainte d'être reconnu. — Puisqu'il veut se cacher, gardez-vous bien d'avouer à quiconque que vous l'avez vu, et de mon côté je n'en parlerai pas. Il pourra ainsi rester caché car nous sommes les deux seuls à l'avoir aperçu. » Le roi quitta la fenêtre avec Girflet et ses compagnons. Lancelot resta chez un vavasseur, un homme riche qui avait deux fils très beaux, très vaillants et très forts, qui venaient d'être adoubés par le roi Arthur lui-même. Quand il fut dans la grand-salle, il se mit à observer les écus des deux nouveaux chevaliers et il constata qu'ils ne portaient aucun motif qui permît de les identifier. C'était la coutume en ce temps-là qu'un nouveau chevalier ne portât qu'un écu uni durant toute l'année qui suivait son adoubement. Lancelot s'adressa alors au maître des lieux :

9. « Seigneur, au nom de l'amitié et de la courtoisie, j'aimerais vous prier de me prêter l'un de ces deux écus pour que je le porte au tournoi, avec les protections et tout le

---

bien desfendu[a] qu'il ne fust enseigniés de nului de laiens, se on le demandast. Et li rois, qui fu estendus[b] a la fenestre et attendoit encore que Lanselos passast par desous lui, demoura illoc tant qu'il s'aperchut bien qu'il estoit laiens demourés ; si dist a Gyrflet : « Nous avons perdu Lanselot, car il s'est herbergiés huimais. — Sire, fait Gyrflés, ce puet bien estre. Or saciés qu'il ne [*c*] chevauche fors de nuis pour paour qu'il ne soit conneüs. — Puis qu'il se velt celer, ce dist li rois, bien gardés que vous nel dïés a nul home que vous l'avés veü, ne endroit de moi je n'en parlerai ja. Et ensi porra bien estre celés, car nus ne l'a veü fors nous .II. » Atant s'en parti li rois de la fenestre entre lui et Gyrflet et sa compaingnie, et Lanselos remest laiens chiés un vavasour, riche home qui avoit .II. enfans moult biaus et moult prous et moult fors, et avoient esté novel chevalier de la main au roi Artu meïsmes. Et quant Lanselos fu en la sale, il conmencha a regarder les .II. escus as .II. noviaus chevaliers et vit qu'il estoient sans nule connoissance. Et il estoit coustume a celui tans que nus chevaliers noviaus, le premier an qu'il recevoit l'ordre de chevalerie, ne portast ja escu qu'il ne fust tous d'une coulour. Lors dist Lanselot au signour de laiens :

9. « Sire, je vous voldroie proier par amours et par courtoisie que vous un de ces escus me prestissiés a porter a ceste assamblee, et les

reste de l'équipement. — Seigneur, demanda le vavasseur, n'avez-vous pas d'écu ? — Non, aucun que je veuille porter pour ce tournoi car, si je le portais, je serais reconnu plus tôt que je ne le souhaite. Je vous laisserai le mien avec mes armes jusqu'à mon retour. » L'homme de bien lui dit : « Seigneur, prenez tout ce que vous voulez, car un de mes fils est si malade qu'il ne peut aller au tournoi ; mais l'autre va maintenant se mettre en route pour s'y rendre. » Quand celui-ci vit Lancelot, il lui fit très bon accueil puis lui demanda son nom. Lancelot lui apprit qu'il était un chevalier étranger, venu des alentours du royaume de Logres ; mais il refusa absolument de lui dire son nom et ne lui révéla rien d'autre sur son identité ; il se contenta d'ajouter qu'il voulait participer au tournoi de Wincestre et qu'il avait quitté son pays dans ce seul dessein. « Seigneur, fit le chevalier, je veux m'y rendre aussi.

10. — Alors, allons-y ensemble ! Nous nous tiendrons compagnie. Mais je ne voyagerai pas de jour, car la chaleur m'incommoderait. Si vous voulez attendre jusqu'au soir, je me joindrai volontiers à vous mais, quoi qu'il en soit, je ne partirai pas avant. — Seigneur, reprit l'autre, comme je vous crois homme de valeur, je ferai tout ce que vous voudrez ; je vais rester aujourd'hui avec vous et nous partirons dès qu'il vous plaira. » Lancelot le remercia chaleureusement.

---

covretures et tout l'autre apareillement. — Sire, fait li vavasours, n'avés vous point d'escu ? — Nenil, fait il, que je voelle[a] porter a ceste assamblee, car se je le portoie, je seroie plus tost conneüs que je ne voldroie ; ains le vous lairai chaiens, avoc mes armes, tant que je reviengne par ci. » Et li prodom li dist : « Sire, prendés quanques vous volés, car ausi est uns de mes fils deshaitiés si qu'il ne porroit aler au tournoiement ; mais li autres movra orendroit pour aler i. » Et quant il vit Lanselot, se li fist moult bel samblant, puis li demande qui il est. Et Lanselos li dist qu'il est uns chevaliers estranges de vers le roialme de Logres ; mais onques son non ne li volt dire, ne plus ne li descovri de son estre, fors solement tant qu'il dist qu'il voldroit estre a l'asamblee de Wincestre, ne pour autre chose n'estoit il meüs de son païs. « Sire, fait li chevaliers, ausi i voel je aler.

10. — Ore movons dont ensamble, si amendra l'une compaingnie l'autre. Mais je ne chevaucheroie pas de jours, car la chalour del jour me feroit mal. Et se vous volés atendre jusques au soir, je vous ferai compaingnie moult volentiers, car devant lors ne chevaucheroie je en nule maniere. — Sire, fait cil, vous me samblés si prodom que je ferai quanque vous voldrés ; si demorrai huimais avoc vous, et sempres [*d*] de quele ore qu'il vous plaira, en irons moi et vous ensamble. » Et Lanselos l'en mercie moult durement.

11. Ce jour-là, Lancelot resta dans cette demeure et y trouva tout le confort désiré. Ses hôtes lui posèrent beaucoup de questions sur lui-même, mais ils ne purent absolument rien apprendre, sinon ce que l'écuyer de Lancelot avoua à la fille du maître de maison. Celle-ci était très belle et elle le pressait avec insistance de lui dire qui était son maître. L'écuyer, la voyant si belle, n'osa pas lui opposer un refus total qu'il jugeait grossier, mais il lui confia : « Demoiselle, je ne peux ni vous refuser ni vous accorder ce que vous demandez, au risque d'irriter mon maître, mais je ne manquerai pas de vous révéler ce que je peux sans le trahir. Sachez qu'il est en vérité le meilleur chevalier du monde ; je vous l'assure en toute franchise. — Vraiment, seigneur, répliqua-t-elle, vous en avez dit beaucoup et je m'estime satisfaite de cette réponse. » La demoiselle rejoignit aussitôt Lancelot, s'agenouilla devant lui et lui dit : « Noble seigneur, accordez-moi un don[1], au nom de la personne que vous aimez le plus au monde ! » Quand Lancelot vit une si belle demoiselle à genoux devant lui, il en fut très contrarié. « Ah, demoiselle, levez-vous, s'écria-t-il, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous et pour satisfaire cette requête. » Elle se leva alors et lui déclara : « Seigneur, cent mille mercis de ce don », et elle ajouta : « Seigneur, je vous prie de porter au tournoi, pour l'amour de moi, un signe distinctif que je vous remettrai. »

---

11. Celui jour[a] demoura Lanselos laiens et fu moult bien aiesiés de quanque on pot aaisier, et assés li demanderent[b] de son estre. Mais onques riens n'en porent savoir, fors tant que li esquiers Lanselot dist a la fille au signour de laiens, qui trop estoit bele et qui trop l'en tenoit court qu'i li deïst qui ses sires estoit ; et cil, qui le vit de si grant biauté plaine, ne l'osa mie del tout escondire, car vilonie li samblast, si li dist : « Damoisele, je nel vous puis mie del tout escondire ne descovrir, car je porroie tost courecier mon signour, mais sans faille ce que je vous em puis descovrir sans moi mesfaire vous dirai je volentiers. Saciés vraiement que c'est li miudres chevaliers del monde : ce vous creant je loialment. — Certes, sire, fait ele, assés en avés dit, et moult m'avés bien paiié de ceste parole. » Lors vint tantost la damoisele a Lanselot, si s'agenoulla devant lui et li dist : « Gentius hom, donés moi un don, par la foi que vous devés a la riens el monde que vous plus amés ! » Et quant Lanselos vit devant lui si bele damoisele a jenous, si en fu il moult courecié s, si li dist : « Ha ! damoisele, levés sus ! Car il n'est riens en terre que je peüsse faire pour vous que je nel face, et pour ceste requeste que vous m'avés faite. » Ele se lieve a tant, se li dist : « Sire, .C.M. mercis de cest otroi ! » Lors li dist la damoisele : « Sire, dont vous proi je que vous portés au tournoiement, pour l'amour de moi, une enseigne que je vous baillerai. »

12. À ces mots, Lancelot ressentit un grand trouble car il savait bien que, si la reine l'apprenait, elle lui en tiendrait rigueur et ne le lui pardonnerait jamais. Il prendrait toutefois ce risque pour tenir sa promesse et il le dit à la demoiselle. Elle lui apporta une manche attachée à un panonceau[1] et le pria vivement de combattre en ce tournoi pour l'amour d'elle, afin qu'elle pût conclure au parfait emploi de sa manche. « Sachez, seigneur, continua-t-elle, que vous êtes le premier chevalier auquel j'adresse une requête de cette nature, et encore ne l'aurais-je pas fait s'il n'y avait en vous un grand mérite. » Lancelot resta ainsi toute la journée dans la demeure du vavasseur. Le soir, à la nuit tombée, il recommanda la demoiselle à Dieu et partit, faisant porter par son écuyer l'écu qu'il avait emprunté, tandis qu'il laissait le sien sur place. Ils chevauchèrent toute la nuit en compagnie du chevalier, fils du vavasseur, et ils arrivèrent le lendemain à l'aube à une lieue de Wincestre. Lancelot confia alors au chevalier : « Seigneur, si vous connaissiez un logis proche du lieu du tournoi et où nous puissions rester en toute discrétion, je souhaiterais vivement m'y établir car je n'ai pas envie d'entrer dans Wincestre. — Ma foi, seigneur, cela tombe très bien car près d'ici, à l'écart du chemin, sur la gauche, se trouve la demeure d'une de mes tantes. Cette noble dame vous hébergera agréablement et vous fera très bon accueil à votre arrivée dans son château. »

---

12. Quant Lanselos oï ce, si en fu il moult esmaiés, car il savoit bien que se la roïne le savoit, qu'ele l'en savroit trop mal gré, si ne troveroit jamais pais en li ; mais toutesveies, si conme il dist, se metra il en aventure pour son creant tenir. Et la damoisele li aporta une mance a un pignoncel, si li proie moult qu'il face d'armes en cel tornoiement pour l'amour de li, si qu'ele tiengne sa mance a bien emploie. « Et saciés, sire, fait ele, que vous estes li premiers chevaliers que je onques requesisse de riens, ne encore ne vous eüsse je pas requis se ne fust la grant bonté que j'espoire en vous. » Ensi remest Lanselos tout le jour laiens. Et au soir, quant il fu anuitié, il s'en parti de chiés le vavasour et conmanda a Dieu la damoisele de laiens, si en fist [*e*] porter a l'esquier l'escu qu'il avoit laiens pris et le sien laissa en l'ostel. Si monterent et chevauchierent toute la nuit entre lui et le chevalier qui fils estoit au vavasour, et tant qu'il vinrent l'endemain, un poi devant soleil levant, a une lieuwe pres de Wincestre. Lors dist Lanselos au chevalier : « Sire, qui seüst un rechet pres del tournoiement ou nos peüssiens estre priveement, je le voldroie moult volentiers, car je n'enterroie mie volentiers a Wincestre. — Par foi, sire, fait li chevaliers, de ce vous est il moult bien avenu, car pres de ci, fors del grant chemin a senestre[a], est li rechés a une moie antain, gentil feme qui bien vous herbergera et vous fera moult grant joie quant ele vous verra en son castel. »

13. Ils quittèrent alors le grand chemin et se dirigèrent tout droit vers la maison de la dame. Quand ils y furent parvenus et que la dame eut reconnu son neveu, elle manifesta une joie sans pareille, et elle demanda : « Cher neveu, où avez-vous été depuis si longtemps que je ne vous ai vu ? Et où est votre frère ? Ne viendra-t-il pas ici pour le tournoi ? — Non, dame, répondit-il, car il ne le peut, nous l'avons quitté un peu malade. — Et qui est ce chevalier avec vous ? — Dame, je ne sais pas, Dieu me garde, mais je le crois homme de bien. En raison de son mérite, je l'accompagnerai demain au tournoi et nous aurons tous deux des armes vermeilles. » Alors la dame s'approcha de Lancelot et lui fit très bon accueil puis elle l'emmena dans une chambre pour qu'il se reposât sur un très beau lit. Lancelot demeura chez elle ce jour-là et ils furent des hôtes comblés. Le soir, les écuyers vérifièrent les armes de leurs maîtres afin que rien ne manquât. Le lendemain, dès que le jour parut, Lancelot se leva et alla entendre la messe dans une chapelle où officiait un ermite qui habitait près de là, dans un bois. Après la messe, il revint à son logis, puis déjeuna avec son compagnon. Il avait envoyé son écuyer à Wincestre pour savoir qui seraient les défenseurs de la cité et qui seraient leurs adversaires. L'écuyer se hâta tellement d'apprendre et de rapporter les nouvelles qu'il fut de retour avant que l'on eût commencé à

---

13. Atant laissierent le grant chemin, si s'en vont tout droit cele part ou li recés a la dame estoit. Et quant il furent laiens descendu et la dame connut son neveu, si ne veïstes onques si grant joie conme ele li fist ; si dist a son neveu : « Biaus niés, ou avés vous tant esté puis que je ne vous vi mais ? Et ou est vostre freres ? Ne venra il pas ceste part a cest tournoiement ? — Dame, fait il, nenil, car il ne puet, pour ce que nous[a] le laissasmes un poi deshaitié. — Et qui est, fait ele, cil chevaliers qui est venus avoc vous ? — Dame, fait il, si m'aït Dix, je ne sai, fors que prodome me samble. Et por la bonté que je quit en lui, li ferai je demain compaingnie a l'assamblee, et averons entre moi et lui unes armes vermeilles. » Lors vient la dame a Lanselot, si le rechut moult bel, puis l'en maine en une chambre et le fait reposer en un moult biau lit. Celui jour fu Lanselos laiens, et orent grant plenté de tous les biens que la dame pot avoir. La nuit regarderent li esquier les armes a lor signours, qu'il n'i fausist riens. Et l'endemain, si tost come li jours aparut, se leva Lanselos et ala oïr messe a une chapele ou il manoit un hermite qui pres d'illoc ert herbergiés a un boschage ; et quant il ot oï messe, si s'en parti et s'en vint a son ostel, puis se desjeünerent entre lui et son compaingnon. Et Lanselos avoit envoié son esquier a Wincestre por savoir liquel aïderoient a ciaus dedens et liquel seroient a la partie defors. Si se

armer Lancelot. En arrivant, il dit à son maître : « Seigneur, il y a beaucoup de monde dans les deux camps, car des étrangers et des chevaliers de ce pays sont venus de toutes parts ; cependant il y a davantage de défenseurs de la cité, car beaucoup sont venus par amour des chevaliers de la Table ronde, qui ont choisi ce parti. — Et sais-tu, s'enquit Lancelot, dans quel camp Bohort, Hector et Lionel se sont rangés ? — Seigneur, ils font partie des défenseurs, sinon ils ne se comporteraient pas en compagnons de la Table ronde[1]. — Et qui fait partie des attaquants ? demanda Lancelot.

14. — Seigneur, répondit l'écuyer, il y a le roi d'Écosse, celui d'Irlande et celui de Galles, et d'autres hommes très puissants. Ils n'ont pas, toutefois, d'aussi bons chevaliers que ceux de la cité, car ce sont des étrangers venus de partout, et ils ne sont pas aussi expérimentés dans les armes que ceux du royaume de Logres, ni aussi valeureux. » Lancelot se mit ensuite en selle et dit à son écuyer : « Tu ne viendras pas avec moi car, si tu m'accompagnais, on te reconnaîtrait aisément et, de ce fait, on me reconnaîtrait aussi. » L'autre répondit qu'il resterait volontiers puisqu'il le voulait ainsi. Lancelot quitta alors la demeure avec son compagnon. Ils firent route jusqu'à la prairie de Wincestre, qui était déjà recouverte de combattants rassemblés de part et d'autre, en deux camps. Monseigneur Gauvain ne porta pas les

---

hasta tant li esquiers de savoir les noveles et de repairier qu'il vint a l'ostel ançois que on eüst conmencié Lanse[*l*]lot a armer. Et quant il fu venus, si dist a son signour : « Sire, moult a grans gens dedens et defors, car de toutes terres i sont venu li chevalier privé et estrange. Mais nequedent il en a gregnour plenté dedens que defors, car de toutes terres i sont venu pour l'amour de ciaus de la Table Reonde qui s'i sont tourné. — Et sés tu, fait Lanselos, de quel part Boors et Hectors et Lyoniaus sont ? — Sire, fait cil, il sont de ciaus dedens, car autrement ne mousterroient il pas qu'il fuissent de la Table Reonde compaingnon. — Et qui est par defors ? fait Lanselos.

14. — Sire, fait cil, li rois d'Escoce i est, et cil d'Yrlande, et cil de Gales, et autres haus homes assés ; mais toutesvoies n'ont il mie si bones gens conme cil dedens ont, car il sont conqueillis et estrange et ne sont pas usé de porter armes si come sont cil del roialme de Logres, ne si bon chevalier. » Lors monta Lanselos sor son cheval, et puis dist a son esquier : « Tu ne venras pas avoc moi, car se tu i venoies, on te connoistroit bien, et par toi connoistroit on moi[a]. » Et cil dist qu'il i remanra volentiers puis qu'il le velt. Lors s'empart Lanselos de laiens entre lui et son compaingnon, si errerent tant qu'il vinrent en la praerie de Wincestre, qui ja estoit toute coverte de jousteours qui ja estoient assamblé d'une part et d'autre. Mais mé sire Gavains ne porta pas celui

armes ce jour-là, ni son frère Gaheriet, car le roi, sachant bien que Lancelot viendrait, le leur avait défendu. Il ne voulait pas qu'ils s'infligeassent mutuellement des blessures au combat, parce qu'il craignait de voir l'énervement grandir entre eux. Le roi Arthur était monté dans la haute tour avec de nombreux chevaliers pour voir le tournoi ; monseigneur Gauvain et son frère Gaheriet s'y trouvaient également. Le chevalier qui accompagnait Lancelot lui demanda : « Seigneur, à quel camp apporterez-vous votre aide ? — Lesquels sont les moins forts, à ton avis ? — Seigneur, ce sont les attaquants, il me semble, car les défenseurs sont de très bons chevaliers, bien exercés au maniement des armes.

15. — Prenons donc le parti des attaquants[1] car il n'y aurait aucun honneur à aider ceux qui ont déjà l'avantage. » Et le chevalier répondit qu'il était prêt à faire tout ce que Lancelot préconiserait. « Allons donc à présent, dit-il, porter secours aux attaquants. — Allez-y ! Je vous suivrai. » Lancelot s'affermit sur ses étriers, se plaça dans les rangs, laissa son cheval s'élancer puis il frappa un chevalier qui se trouvait sur son chemin ; il le heurta si violemment qu'il le jeta à terre avec son cheval. Puis il le dépassa pour frapper d'estoc car sa lance n'était pas encore brisée ; il atteignit un autre chevalier que ni son écu ni son haubert ne purent protéger d'une grande et profonde plaie qu'il lui fit au côté gauche sans pour autant le blesser à mort. Il le chargea et le jeta à terre si bien

---

jour armes, ne Gaheriés son frere, car li rois lor avoit desfendu pour ce qu'il savoit bien que Lanselos i venroit ; si ne voloit mie qu'il s'entreblechaissent au jouster, car il cremoit que maltalens ne soursist entr'aus. Li rois Artus fu montés en la grant tour a grant compaingnie de chevaliers pour veoir le tournoiement, et si i fu mé sire Gavains et Gaheriés ses freres. Et li chevaliers qui avoc Lanselot estoit venus li demanda et li dist : « Sire, as quels gens aïderés vous ? — As quels, fait Lanselos, t'est il avis qu'il en aient le pior ? — Sire, fait cil, cil defors, ce me samble, car cil dedens sont si bon chevalier et sont moult amanevis d'armes porter et bien et bel.

15. — Ore soions, fait Lanselos, de ciaus defors, car ce ne seroit pas nostre honours se nous aïdiens a ciaus dedens qui en ont le plus bel. » Et cil dist qu'il est prest del faire quan qu'il l'en loe. « Ore alons dont, fait il, aïdier a ciaus defors. — Alés, fait il, et je [*445a*] vous sivrai. » Lors s'afiche sor les estriers, puis se met en milieu des rens et laisse le cheval aler, si fiert un chevalier qu'il encontre en son venir ; si le fiert si durement qu'il porte a terre lui et le cheval. Puis passe outre pour faire son poindre, car ses glaives n'estoit encore mie brisiés ; si fiert si un autre chevalier[a] que escus ne haubers nel garantist qu'il ne li face plaie grant et parfonde el costé senestre, mais

que l'autre fut tout étourdi de sa chute et que la lance de Lancelot vola en éclats. De nombreux chevaliers s'arrêtèrent pour voir le choc et dirent qu'ils avaient vu un nouveau chevalier très bien férir. D'autres s'exclamèrent : « Vraiment, c'est le plus beau coup porté ce jour par un chevalier et il lui sera difficile de l'égaler. » Le compagnon de Lancelot fit galoper son cheval vers Hector des Marais qui venait à sa rencontre. Il le frappa au point de briser sa lance dans sa poitrine. Hector le heurta si durement de sa lance courte et épaisse qu'il abattit en une seule fois le cavalier et son cheval.

16. Chacun dit : « Vous pouvez voir à terre l'un des deux frères d'Escalot. » C'est par le nom de ce château que les frères étaient connus et dénommés partout où ils se rendaient, parce qu'ils portaient toujours des armes identiques. D'où la méprise des hommes du château[1] qui prirent ce jour-là Lancelot pour l'un des deux frères à cause des armes rouges qu'il portait. Quand Lancelot vit son compagnon à terre devant lui, il en fut très affligé ; il fonça sur Hector à bride abattue après s'être muni d'une nouvelle lance bien robuste. Hector et lui ne se reconnurent pas car ils avaient changé d'armes pour participer incognito au tournoi. Lancelot frappa Hector si fort qu'il l'abattit aux pieds de Galegantin le Gallois. Monseigneur Gauvain reconnut bien Hector puisqu'il lui avait donné ses armes.

---

il ne l'a pas blecié a mort. Il l'enpaint bien, si le porte a terre si que cil fu tous estourdis au chaoir qu'il fist, si vole li glaives em pieces. Pour cel cop s'arresterent maint chevalier et dient qu'il avoient veü faire un bial cop a un chevalier novel. « Voire, font li autre[b], c'est li plus biaus cops qui huimais i fust fais par chevalier, ne il ne recouverra huimais a faire si bel. » Et li compains Lanselot laisse corre a Hector des Marés qu'il encontra en son venir, si le fiert si qu'il li brise le glaive enmi le pis. Et Hectors le fiert si durement d'un glaive court et gros qu'il l'abat tout en un mont, lui et le cheval.

16. « Or poés veoir l'un[a] des .II. freres d'Escalot a terre », fait cascuns. Et par le non de cel chastel estoient li frere conneü et apelé ensi en quelque lieu qu'il venissent, pour ce qu'il portoient tous jours unes meïsmes armes, dont cil del chastel quidierent bien celui jour de Lanselot que ce fust uns des .II. freres pour les armes rouges qu'il portoit. Quant Lanselos vit son compaingnon a terre abatu devant lui, si en est moult coureciés. Il laisse courre a Hector isnelement[b] et ot recovré un glaive bon et fort ; ne il ne connurent pas l'un l'autre entre lui et Hector, pour ce qu'il avoient lor armes changies pour plus covertement venir au tornoiement ; si le fiert si durement qu'il l'abat a terre par devant Galegantin le Galois. Et[c] mé sire Gavains, qui bien conoissoit Hector conme cil qui ses armes li avoit baillies,

17. En voyant ce coup, il dit au roi Arthur, son oncle : « Je le jure sur ma tête, le chevalier aux armes vermeilles qui porte une manche attachée à son heaume n'eſt pas celui que je croyais. C'eſt assurément un autre, car ce coup n'aurait pu être porté par l'un des frères d'Escalot. — Et qui croyez-vous que ce soit ? fit le roi. — Je ne sais, mais c'eſt un homme d'une vaillance parfaite. » Lancelot avait réussi à remettre son compagnon en selle et il se précipita à nouveau avec ardeur dans la foule, là où elle était la plus dense. Bohort, qui fendait la presse, terrassant cavaliers et chevaux, arrachant les heaumes des têtes et les écus des cous, finit par rencontrer Lancelot dans la mêlée. Il ne le salua pas car il ne le reconnut pas, mais il le frappa de toutes ses forces d'une lance courte et rigide, avec tant de violence qu'il lui perça l'écu et le haubert et lui fit sentir son fer dans le flanc gauche, lui causant une profonde blessure. Il le heurta si fort qu'il le désarçonna ; mais il ne fallut pas longtemps à Lancelot pour se redresser, puis se remettre en selle, tout suant d'angoisse car il n'avait jamais rencontré chevalier capable de lui nuire ainsi mais jamais politesse ne fut si vite rendue : Lancelot prit une lance que portait un écuyer, se dirigea vers Bohort, et le terrain fut très vite dégagé quand tous virent qu'ils voulaient s'affronter, car on les considérait comme les deux meilleurs chevaliers du tournoi. Lancelot,

---

17. Quant il vit cel cop, si diſt au roi Artu son oncle : « Par mon cief, cis chevaliers a ces armes vermelles qui porte cele mance sor son hialme n'eſt pas li chevaliers qui je quidoie ; ains eſt uns autres, vraiement le vous di, car onques par la main de l'un des freres d'Escalot ne [*b*] fu cels cops ferus ! — Et qui quidiés vous que[a] ce soit ? fait li rois. — Ne sai, fait mé sire Gavains, mais il eſt trop durement prodom. » Et Lanselos ot tant fait qu'il remonta son compaingnon sor son cheval, et lors se refiert en la presse la ou ele eſtoit plus grans. Et Boors, qui venoit parmi la presse abatant chevaliers et chevaus et esrachant hialmes des teſtes et escus des cols[b], si a tant alé qu'il encontre Lanselot enmi la presse. Il nel salue pas, conme cil qui nel connoissoit mie, ains le fiert de toute sa force d'un glaive court et roit si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc et li fait sentir le fer de son glaive el coſté seneſtre, si qu'il li fiſt plaie grans et parfonde et empaint Lanselot si durement qu'il le porte a terre de son cheval. Mais ne demoura pas granment que Lanselos ne sausiſt sus et monta sor son cheval, tout tressuant d'angoisse, quar onques mais ne trouva qui autretant l'en peüſt faire, mais il ne fiſt onques bonté qui si toſt li fuſt rendue, se il puet. Lors prent un glaive que uns esquiers portoit, si s'adrece vers Boort, et la place fu moult toſt delivree quant li un et li autre virent qu'il voloient jouſter entr'aus .II.,

qui arrivait aussi vite que possible sur son cheval, frappa Bohort si violemment qu'il le renversa de sa monture, la selle entre les cuisses, car les sangles et le harnais qui couvrait la poitrine de sa monture s'étaient rompus. Quand monseigneur Gauvain vit Bohort à terre, il le reconnut bien et dit au roi :

18. « Certes, sire, Bohort est à terre, mais il n'y a pas grande honte à cela car il ne savait pas à qui il avait affaire. Le chevalier qui a combattu Hector et Bohort est vaillant et de grand mérite. Sur ma tête, si nous n'avions pas laissé Lancelot malade à Camaalot, j'aurais juré que c'était lui ! » Quand le roi Arthur entendit ces paroles, il pensa aussitôt que c'était bien Lancelot, et il se mit à sourire puis il confia à monseigneur Gauvain : « Sur ma foi, cher neveu, ce chevalier, quel qu'il soit, s'est déjà très bien comporté mais je crois qu'il fera encore beaucoup mieux. » Dès qu'il vit sa lance brisée, Lancelot saisit son épée et se mit à assener des coups à droite et à gauche et à accomplir partout de grandes prouesses ; il en fit tant qu'on ne pouvait le voir sans s'émerveiller. Bohort et Hector s'étaient relevés et remis en selle ; ils reprirent si bien le combat, pour leur part, que personne n'aurait été en droit de les blâmer. Ils accomplissaient aux yeux de tous des exploits si manifestes que la plupart retirèrent en les observant des exemples de hardiesse. Ils

---

car il estoient tenu as .II.[c] meillours chevaliers del tournoiement. Et Lanselos, qui venoit si grant aleüre conme il pot del cheval traire, fiert Boort si durement que il le porte del cheval a terre, la sele entre les quisses, car les cengles et li poitrail rompirent. Et mé sire Gavains, quant il vit Boort a terre, qui bien le connut, si dist au roi :

18. « Certes, sire, Boors est a terre, mais[a] il n'i a pas grant honte, car il ne se savoit a coi tenir, et cil chevaliers qui ces .II. joustes a faites[b] a lui et a Hector est prodom et bons chevaliers. Et, par mon chief, se nous n'eüssiens Lanselot laissié malade a Kamaalot, je deïsse que ce fust il la ! » Quant li rois Artus entent ceste parole, si pense tantost que c'estoit Lanselos ; si conmence a sousrire, puis dist a mon signour Gavain : « Par mon chief, biaus niés, cil chevaliers, qui que il soit, l'a moult bien conmencié a faire, mais je croi que encore le fera il moult miels. » Et Lanselos, si tost com il ot son glaive pechoié, met la main a l'espee, si conmence grans cops a departir a destre et a senestre[c] et a faire grans prouesches de toutes pars ; si fait tant que nus nel voit qu'il nel tiengne a grant merveille. Et Boors et Hectors s'estoient relevé et monté sor lor chevaus, si le [*c*] conmencent si bien a faire en lor endrois que nus ne les peüst a droit blasmer ; et faisoient voiant tous ciaus de la place chevaleries si apertes que li pluisour des lor en prendoient garde et essample de hardement. Il

faisaient souvent reculer Lancelot et le repoussaient, qu'il le voulût ou non, car ils étaient toujours devant lui et le serraient de si près qu'il ne pouvait se dégager; ils l'empêchèrent ce jour-là d'accomplir beaucoup de belles actions et de prouesses. Lancelot était si grièvement blessé et avait perdu tant de sang qu'il n'avait plus sa liberté d'action, et ces deux-là étaient des chevaliers de grande valeur. Pourtant, contre eux deux, il fit tant par sa vaillance que ceux de la cité furent repoussés de force à l'intérieur des murs, et qu'il remporta dans les deux camps l'honneur et le prix du tournoi. Les défenseurs subirent beaucoup de pertes et les attaquants gagnèrent à leurs dépens.

19. Quand ce fut le moment de quitter le tournoi, monseigneur Gauvain déclara au roi, son oncle : « Certes, sire, je ne sais qui est ce chevalier qui porte cette manche vermeille sur son heaume, mais je dirais qu'il est le vainqueur légitime du tournoi et qu'il doit en remporter toute la gloire. Vous ne me verrez jamais satisfait, sachez-le, tant que je ne saurai pas son identité, car il a accompli beaucoup d'exploits chevaleresques, à mon avis. — Assurément, ajouta Gaheriet, je ne crois pas le connaître, mais je pense que c'est le meilleur chevalier du monde, à l'exception de Lancelot du Lac. » Monseigneur Gauvain demanda son cheval car il voulait aller voir qui était ce chevalier pour lier connaissance avec lui, et

---

faisoient Lanselot resortir et reüser maintes fois, ou il volsist ou non, car il li estoient tous jours au devant et le tenoient si court que par lor mains le covenoit passer ; se li tolirent celui jor maint biau cop a faire et mainte bele proesce. Et il estoit navrés moult durement et avoit assés perdu del sanc, si qu'il n'estoit mais en son delivre pooir, et cil estoient andoi chevalier de grant provesche. Et nonpourquant, parmi als deus, fist il tant par sa proesce que cil de la cité furent dedens embatu par fine force, et emporta d'ambes .II. pars le los et le pris del tournoiement. Si i perdirent moult cil del chastel, et moult i gaaignierent cil defors.

19. Quant ce vint au departir del tornoiement, mé sire Gavains dist au roi son oncle : « Certes, sire, fait il, je ne sai qui cil chevaliers est ki porte cele mance vermeille sor son hialme, mais je diroie par droit qu'il a cestui tournoiement vaincu et qu'il en doit avoir le pris. Et saciés que je ne serai jamais a aise devant que je sace qui il est, car trop a faites chevaleries a mon talent. — Certes, fait Gaheriés, je ne quit pas que je le connoisse, mais je quit bien tant et croi que ce soit li miudres chevaliers del monde, fors solement Lanselot del Lac. » Et mé sire Gavains conmanda que on li amenast son cheval, car il voldra aler veoir qui cil chevaliers est pour soi acointier de lui, et autretel dist Gaheriés. Lors descendirent de la tour et vinrent en la court

Gaheriet fit de même. Ils descendirent alors de la tour jusque dans la cour tout en bas. Quant à Lancelot, dès qu'il eut vu que les défenseurs avaient entièrement perdu le tournoi, il confia au chevalier qui l'accompagnait :

20. « Cher seigneur, allons-nous-en, car nous ne gagnerons rien à rester ici. » Ils s'en furent aussitôt et laissèrent sur place un de leurs écuyers qui était mort : il avait été frappé par accident en pleine poitrine. Le chevalier demanda à Lancelot comment il voudrait voyager. « Je voudrais, dit celui-ci, aller là où je pourrais séjourner au moins huit jours, car je suis grièvement blessé, au point que voyager à cheval pourrait aggraver mon état. — Allons donc chez ma tante, où nous avons couché cette nuit, répondit l'autre, car nous y serons bien ; il n'y a pas beaucoup de chemin jusque-là. » Lancelot y consentit, et ils pénétrèrent aussitôt dans les bosquets. Lancelot agissait ainsi pour éviter d'être reconnu, car il pensait bien que quelque chevalier de la maison du roi Arthur le suivrait pour tenter de l'identifier. Ce jour-là, en effet, de nombreux chevaliers l'avaient vu au tournoi. Le chevalier et Lancelot s'en furent en toute hâte, accompagnés d'un des écuyers, et ils chevauchèrent jusqu'à la maison où ils avaient couché la nuit précédente. Ils aidèrent Lancelot, tout en sang, à descendre de cheval, car il était grièvement blessé. Quand le chevalier vit la plaie de Lancelot, il en fut tout effrayé. Dès qu'il le put, il fit venir un vieux chevalier du voisinage, qui s'appliquait à

---

aval. Et Lanselos, si tost com il vit que cil dedens orent tout perdu, si dist au chevalier qui avoc lui estoit :

20. « Biaus sire, alons nous ent de ci, car en ci demourer ne poons nous nient gaaingnier. » Et lors s'en vont tantost, et laissent en la place un de lor esquiers ocis que uns chevaliers avoit feru par mescheance parmi le pis. Et li chevaliers demande a Lanselot conment il voldroit aler. « Je voldroie, fait il, estre en tel lieu ou je peüsse sejourner .VIII. jours ou plus, car je sui moult durement navrés si que li chevauchiers me porroit bien nuire. — Dont alons, fait cil, chiés m'antain, ou nous jeüsmes anuit, car illoc se[*d*]rons nous bien, et si n'a mie granment jusques la. » Et il li otroie. Lors se metent de maintenant en unes broches, et ce fist Lanselos tout de gré pour ce que on ne le conneüst, car il pensoit bien que aucuns chevaliers de la maison le roi Artu le sivrroit[a] pour lui connoistre, car celui jour l'orent veü maint chevalier a l'asamblee. Si s'en vont grant oirre entre lui et le chevalier et l'un des esquiers avoc aus, et chevalchierent tant qu'il vindrent a l'ostel ou il avoient jeü la nuit devant, et descendent Lanselot tout sanglent, car moult estoit durement navrés. Et quant li chevaliers vit la plaie Lanselot, si en fu tous esmaiiés, si manda au plus tost qu'il pot un viel chevalier qui pres d'illoc manoit, qui s'entremetoit de

soigner les blessures et s'y connaissait mieux que personne dans le pays. Ayant vu la plaie, il déclara pouvoir guérir Lancelot, avec l'aide de Dieu, et ajouta : « Mais ce ne sera pas aussi rapide que vous le souhaitez, car la blessure est profonde et dangereuse. »

21. Ainsi Lancelot trouva de l'aide pour soigner sa plaie, et cela lui réussit fort bien car, s'il avait attendu davantage, il aurait pu se trouver en danger de mort. À cause de cette blessure reçue de la main de son cousin Bohort, il resta alité six semaines, sans pouvoir porter les armes ni sortir. Mais ici le conte se tait à propos de Lancelot et revient au roi Arthur et à monseigneur Gauvain.

La demoiselle d'Escalot.

22. Selon le conte, lorsque monseigneur Gauvain et son frère Gaheriet furent montés à cheval pour s'élancer à la poursuite du chevalier vainqueur du tournoi, ils chevauchèrent du côté où ils pensaient qu'il s'était dirigé. Quand ils eurent parcouru jusqu'à sept lieues anglaises, à si grande allure qu'ils l'auraient sûrement rejoint s'il s'en était allé par là, ils croisèrent deux écuyers qui venaient à pied et qui manifestaient une grande douleur en portant devant eux un chevalier venant d'être tué. En arrivant à leur hauteur, Gauvain et Gaheriet leur demandèrent s'ils avaient rencontré deux chevaliers aux armes vermeilles, dont l'un portait sur

---

plaies garir et plus en[b] savoit que nus qui el païs fust. Et quant il ot veüe la plaie, si dist qu'il l'en quidoit bien garir a l'aïde de Dieu : « Ne mais ce ne sera mie, fait il, si tost conme vous voldrés, car la plaie est grans et perillouse. »

21. Ensi trova Lanselos aïde de sa plaie, se li avint moult bien, car s'il eüst auques demouré, il peüst bien estre en peril de mort. Et de cele plaie qu'il ot receüe de la main Boort son cousin jut il laiens .VI. semaines en tel maniere qu'il ne pot porter armes ne issir de l'ostel. Mais ici endroit se taist li contes de lui et retourne a parler del roi Artu et de mon signour Gavain.

22. Or dist li contes que quant mé sire Gavains et Gaheriés ses freres furent monté pour aler aprés le chevalier qui l'asamblee avoit vaincue, si chevalchierent cele part ou il quidierent qu'il fust tournés. Et quant il orent erré jusques a .VII. lieues englesches si grant oirre qu'il l'eüssent bien aconsivi s'il fust [*e*] alés cele voie, si encontrerent .II. esquiers qui venoient trop grant doel faisant, tout a pié, et portoient en lor devant un chevalier novelement ocis. Et li doi chevalier vinrent cele part, et lor demandent s'il encontrerent .II. chevaliers armés d'unes armes vermeilles dont li uns portoit sor son hialme une manche a dame ou a damoisele. Et il respondirent qu'il ne virent hui

son heaume la manche d'une dame ou d'une demoiselle. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas vu de chevaliers armés comme ils les décrivaient, mais qu'ils en avaient croisé beaucoup d'autres revenant du tournoi. « Seigneur, fit Gaheriet à monseigneur Gauvain, sachez en vérité que le chevalier n'est pas venu par ici car, si c'était le cas, nous l'aurions rejoint depuis longtemps puisque nous allions à grande allure. — Je suis très contrarié de ne pas le trouver, car il est si preux et si bon chevalier que j'aurais aimé faire sa connaissance ; et assurément, si je l'avais eu auprès de moi, je n'aurais eu de cesse de le conduire auprès de Lancelot du Lac. » Ils demandèrent alors aux écuyers qui était celui qu'ils portaient et ils leur dirent que c'était un chevalier. « Et qui l'a blessé ainsi ? » Ils leur apprirent que c'était un sanglier qui l'avait attaqué à l'orée de la forêt[1], et ils leur indiquèrent l'endroit, à une bonne lieue de là. « Par ma foi, observa Gaheriet, quel dommage, car il avait tout l'air d'un homme capable de croître encore en mérite. »

23. Alors ils quittèrent les écuyers et revinrent vers Wincestre, où ils arrivèrent à la nuit noire. Lorsque le roi vit monseigneur Gauvain, il lui demanda s'il avait trouvé ce qu'il cherchait ; celui-ci lui répondit que non, « car il s'en est allé d'un autre côté ». Le roi se mit à sourire et dit : « Gauvain, Gauvain, ce n'est pas la première peine que vous avez éprouvée pour lui, et ce ne sera pas la dernière, que je

---

chevalier armé de tels armes com il lor devisent, mais autres chevaliers qui venoient del tournoiement ont il assés encontrés. « Sire, fait Gaheriés a mon signor Gavain, saciés vraiement que li chevaliers n'est pas venus ceste part, car se il fust venus ceste part, nous l'eüssiens piecha aconsivi, a ce que nous somes venu grant oirre. — De ce que nous nel trovons, fait il, me poise il moult, car il est si prodom et si bons chevaliers que moult amaisse a avoir l'acointance de lui ; et certes, se je l'eüsse avoc moi, je ne finaisse jamais devant que je l'eüsse mené a Lanselot del Lac. » Lors demandent as esquiers qui cis est[a] que il portent, et il dient que c'est uns chevaliers. « Et qui le navra en tel maniere ? » font il. Et il dient : « Uns[b] pors salvages qui l'avoit[c] assailli a l'entree de cele forest. » Si lor moustrent bien une lieue loing d'illoc. « Par foi, fait Gaheriés, c'est damages, car il avoit persone d'ome qui bien peüst monter en grant pris encore. »

23. Atant s'en departent des esquiers et s'en vienent vers Wincestre ; et quant il i furent venu, si fu nuis oscure. Et quant li rois voit mon signour Gavain, se li demande s'il a trové ce que il queroit ; et il dist que nenil, « car il tourna autre part que nous n'alasmes ». Et li rois conmencha a sousrire et dist : « Gavain, Gavain, ce n'est mie la premiere paine que vos avés eüe pour lui ; non sera ce la daerraine, a

sache. » Monseigneur Gauvain s'aperçut que le roi connaissait l'homme en fuite et il lui dit : « Ah, sire, vous le connaissez bien ! S'il vous plaît, pouvez-vous me donner son nom ? — Je ne vous le dirai pas, fit le roi, car, puisqu'il veut se cacher, ce serait une grande vilenie de ma part de révéler son nom à vous ou à un autre. C'est pour cela que je me tairai, cette fois-ci ; mais vous n'y perdrez rien car vous saurez tout très bientôt. — Ma foi, intervint Galegantin le Gallois, je ne sais qui il est, mais je puis vous assurer qu'il est parti du tournoi si mal en point et si ensanglanté qu'on aurait pu le suivre à la trace grâce au sang qui s'écoulait de la plaie provoquée par Bohort lors de la joute. — Est-ce vrai ? s'écria le roi. — Oui, sire, répondit-il, sans aucun doute. — Sachez donc, dit le roi à Bohort, que vous n'avez jamais accompli une action dont vous ayez à vous repentir autant, s'il en meurt. » Hector comprenait que le roi avait prononcé ces mots pour critiquer Bohort ; il s'avança et s'adressa au roi sur un ton irrité :

24. « Sire, si le chevalier doit mourir de sa blessure, qu'il meure ! On ne peut ni nous accuser ni nous soupçonner de sa mort. » Là-dessus le roi se tait, affligé de la blessure que le chevalier a rapportée du tournoi ; il avait en effet grand-peur qu'il fût en danger de mort. Cette nuit-là, on parla beaucoup du chevalier à la manche qui avait remporté le tournoi, et nombreux étaient ceux qui désiraient ardemment savoir son

---

mon essient. » Lors s'aperchoit bien mé sire Gavains que li rois le connoissoit, si li dist : « Ha[a] ! sire, vous le connoissiés bien ! S'il vous plaist, vous me poés bien dire qui il est. — Je nel vous dirai mie, fait li rois ; car puis que il se velt celer, je feroie grant vilenie se je le descovroie ne a vous ne a autrui, et pour ce m'en tairai je a ceste fois. Et vous n'i perdrés nient, car vous le savrés tout a tans. — Par foi, fait Galegantins li Galois, je ne sai qui il est ; mais tant vous os je bien dire qu'il s'en parti del tournoiement si esmaiés[b] et si sanglens que on le peüst sivrre par [f] la[c] trace del sanc de cele plaie que Boors li fist a une jouste. — Est ce voirs ? fait li rois. — Sire, fait cil, oïl, sans faille. — Ore saciés dont, fait il a Boort, que vous ne feïstes onques chose dont vous vous repentissiés[d] autant s'il i muert. » Et Hectors, qui bien quide que li rois ait dite ceste parole pour mal de Boort, saut avant et dist au roi, tous courceciés :

24. « Sire, se li chevaliers muert[a] de sa plaie, si muire ! De sa mort ne nous puet mal ne doutance venir. » Et li rois s'en taist a tant, courreciés de ce que li chevaliers s'en est tournés ensi navrés, car il a grant paour qu'il ne soit em peril de mort. Assés parlerent cele nuit del chevalier a la mance qui le tournoiement avoit vaincu, et moult furent en grant desir de savoir qui il estoit ; mais ce ne pot estre, car

nom ; mais ce fut impossible car le roi garda si bien le secret que l'on n'apprit rien de lui avant le retour à Camaalot. Le lendemain, tous quittèrent Wincestre et firent annoncer, avant leur départ, un tournoi à Tannebourg[1] qui aurait lieu un mois après le lundi suivant. Tannebourg était un château massif et bien fortifié situé à l'entrée de Norgales. Après avoir quitté Wincestre, le roi fit route jusqu'à Escalot, où il avait vu Lancelot pour la dernière fois. Il logea dans la forteresse avec sa suite, mais il se trouva par hasard que monseigneur Gauvain descendit dans la même demeure où Lancelot avait couché et qu'on lui prépara son lit dans la chambre où se trouvait l'écu de Lancelot.

25. Ce soir-là, monseigneur Gauvain ne se rendit pas à la cour car il se sentait légèrement indisposé ; au lieu de cela, il prit son repas à son logis avec son frère Gaheriet et Mordret qui avait porté les armes lors du tournoi. Il y avait avec eux bien d'autres chevaliers pour tenir compagnie à monseigneur Gauvain. Quand ils furent à table, la demoiselle qui avait donné sa manche à Lancelot demanda à monseigneur Gauvain de lui raconter toute la vérité sur le tournoi, si on s'y était bien battu et qui avait remporté le prix. « Vraiment, je peux vous en parler, répondit monseigneur Gauvain, car ce tournoi a donné lieu aux meilleurs combats que j'aie jamais vus. Le vainqueur est un chevalier auquel j'aimerais ressembler pour ses qualités d'homme et de combattant.

---

li rois le cela si bien endroit soi que onques par lui n'en fu oïe novele devant k'il furent venu a Kamaalot. L'endemain s'en partirent il tout de Wincestre et firent crier, avant qu'il s'en partissent, un tournoiement a Tanebourc del lundi aprés en un mois. Tanebourc estoit uns chastiaus moult bien seans et fors a l'entree de Norgales. Et quant li rois se fu partis de Wincestre, il chevaucha tant qu'il vint a Escalot, la ou il avoit laissié Lanselot et veü. Li rois se herberga en la forterece entre lui et sa gent ; mais a mon signor Gavain avint par aventure qu'il descendi en l'ostel meïsmes ou Lanselos avoit geü, se li fist on son lit en la chambre ou li escus Lanselot estoit[b].

25. Cele nuit n'ala pas mé sires Gavains a court, car il se sentoit un poi deshaitié ; ains menga a son ostel entre lui et Gaheriet[a] son frere et Mordret, qui a celui tournoiement avoit porté armes, et ot avoc aus autres chevaliers assés qui a mon signour Gavain firent compaingnie. Quant il furent assis au souper, la damoisele qui a Lanselot avoit baillié sa mance demande a mon signour Gavain la verité del tournoiement, s'il avoit esté bien ferus et qui en avoit porté le pris. « Certes, fait mé sire Gavains, del tournoiement vous puis je bien dire, car il a esté li mils ferus que je onques mais veïsse ! Et si l'a vaincu uns chevaliers que je voldroie rasambler de bonté et[b] de chevalerie ;

Dieu m'eﬆ témoin qu'il eﬆ le plus valeureux que j'aie rencontré depuis que j'ai quitté Camaalot ; mais toujours eﬆ-il que je ne connais pas son nom. — Seigneur, interrogea la demoiselle, quelles armes porte-t-il ? — Il a des armes vermeilles et, sur son heaume, une manche de dame ou de demoiselle, je ne sais trop. Permettez-moi de vous avouer que, si j'étais dame ou demoiselle, je voudrais que cette manche m'appartienne, pour autant que celui qui la porte m'aimât d'amour. »

26. À ces mots, la demoiselle éprouva une grande joie, mais elle ne voulut pas la montrer à son entourage. Tout le temps qu'ils reﬆèrent à table, les chevaliers furent servis par la demoiselle car, à cette époque, il y avait une coutume au royaume de Logres : lorsqu'un chevalier errant arrivait dans la demeure d'un homme de bien, si noble fût-il, s'il se trouvait là une demoiselle, elle avait d'autant plus l'obligation de le servir que ses quartiers de noblesse étaient nombreux. Si elle n'avait pas été noble, elle n'aurait en aucune manière été soumise à cet office. C'eﬆ pour cette raison que la demoiselle s'acquitta de cette tâche au point que monseigneur Gauvain et ses compagnons reﬆèrent à table. Elle était d'une beauté incomparable et monseigneur Gauvain la contemplait avec grand plaisir pendant qu'elle assurait ses fonctions. Elle lui plaisait tant et lui était si agréable qu'il lui importait plus

---

car, si m'aït Dix, c'eﬆ li plus prodom que je veïsse puis que [*446a*] je me parti de Kamaalot. Mais tant i a que je ne sai pas conment il a a non. — Sire, fait la damoisele, quels armes porte il ? — Il porte, fait mé sire Gavains, unes armes vermeilles, et a desus son hialme une manche a dame ou a damoisele, ne sai lequel. Mais tant vous os je bien dire que se je eﬆoie damoisele, je voldroie que la mance fuﬆ moie, par ensi qu'il m'amaﬆ par amours, cil qui le porte. »

26. Quant la damoisele entent ceﬆe parole, si en a moult grant joie, mais samblant n'en volt faire pour ceaus qui devant lui eﬆoient. Tant conme li chevalier sisent a la table, furent il servi de la damoisele ; car a celi tans eﬆoit a couﬆume el roialme de Logres que se chevaliers errans veniﬆ a l'oﬆel a aucun prodome qui haus hom fuﬆ, s'il i eüﬆ laiens damoisele, de tant com ele fuﬆ plus gentil feme, de tant fuﬆ ele plus conﬆrainte de servir les chevaliers sourvenans ; et se ele ne fuﬆ gentil feme, onques n'i serviﬆ. Et pour ce servi la damoisele tant que mé sire Gavains et si compaingnon mengierent. Et ele eﬆoit de si grant biauté que nule plus, si le regarda mé sire Gavains moult volentiers tant come ele servi. Et tant li plot et enbeli que plus[a] li tint de li regarder que de mengier, se li fu avis que buer fuﬆ nés li chevaliers[b] qui de si bele damoisele peüﬆ avoir ses deduis et ses soulas a sa volenté.

de la regarder que de manger. Il pensait que bienheureux serait le chevalier qui pourrait obtenir ses faveurs et partager à sa guise le plaisir d'amour avec elle.

27. Après le repas, le maître des lieux alla prendre l'air dans un pré situé derrière la maison et y mena sa fille. Sur place, il trouva monseigneur Gauvain et ses compagnons en train de se distraire. En les voyant arriver, ils se levèrent pour aller à leur rencontre. Monseigneur Gauvain fit asseoir son hôte à sa droite et la demoiselle à sa gauche, entre lui et Mordret, tandis que l'hôte était assis entre Gaheriet et monseigneur Gauvain. Ils entamèrent une conversation sur de nombreux sujets, puis Gaheriet entraîna son hôte un peu plus loin afin de laisser monseigneur Gauvain parler plus intimement à la demoiselle s'il le désirait. Quand arriva l'occasion de lui parler, Gauvain la pria de lui accorder son amour et elle lui demanda comment il s'appelait. « Je suis chevalier, dit-il, mon nom est Gauvain et je suis le neveu du roi Arthur. Si vous le vouliez, je vous aimerais d'amour et n'aimerais aucune autre que vous tant qu'il vous plaira. Je serais ainsi votre chevalier, aussi dévoué à votre service que cela serait en mon pouvoir. — Ah, monseigneur Gauvain, répondit la demoiselle, ne vous moquez pas de moi ! Je sais bien que vous êtes trop noble et puissant pour aimer une pauvre demoiselle comme moi. Pourtant, si vous m'aimiez, c'est plus pour vous que j'en serais désolée. — Pourquoi

---

27. Au soir, aprés souper avint que li sires de l'ostel s'aloit esbatre en un praiel qui deriere sa maison estoit, et mena sa fille avoc lui. Et quant il vint la, si i trova mon signour Gavain et ses compaingnons qui illoc se deduisoient ; si se leverent encontre lui quant il le virent venir. Si le fist mé sire Gavains asseoir delés lui a destre, et a senestre[a] fist asseoir la damoisele ; et ele sist entre lui et Mordret, et li ostes sist entre[b] Gaheriet et mon signour Gavain. Et conmencierent a parler de maintes choses, et Gaheriés traist son oste en sus de mon signour Gavain pour ce que mé sire Gavains parlast plus priveement a la damoisele s'il volsist. Et quant mé sires Gavains se vit en point de parler a li, si le requist d'amours. Et ele li demanda [*b*] qui il estoit. « Je sui, fait il, uns chevaliers, et ai a non Gavains, et sui niés au roi Artu. Et vous ameroie par amours, se vous voliés, en tel maniere que, tant[c] conme l'amours de moi vous[d] plairoit, je n'ameroie ne dame ne damoisele se vous non, ains seroie del tout vostre chevaliers a faire vostre volenté a mon pooir. — Ha ! mé sire Gavain, fait la damoisele, ne me gabés mie ! Je sai bien que vous estes trop haus hom et trop riches pour amer si povre damoisele conme je sui. Et nonpourquant se vous m'amiés par amours, il m'en peseroit plus pour vous que pour autre chose. — Pour coi, fait il, vous em

donc le seriez-vous ? — Parce que même si vous m'aimiez à la folie, vous ne pourriez en aucun cas obtenir mon amour. J'aime un chevalier et ne manquerais pour rien au monde à cet amour. Sachez que je suis encore pucelle et que je n'avais jamais encore vécu l'amour avant de le rencontrer. Je l'ai aimé immédiatement et lui ai demandé de combattre pour l'amour de moi ; il a répondu qu'il le ferait volontiers. Il a si bien combattu que celle qui trahirait cet amour pour accepter le vôtre devrait en être honnie. Dieu m'est témoin qu'il n'est pas moins bon chevalier que vous, ni moins beau, ni de moindre valeur au combat. Pour cela, je vous l'affirme, il serait peine perdue de me prier d'amour car je ne suis pas femme à l'accepter[1]. »

28. Quand monseigneur Gauvain entendit ce refus si énergique, il rétorqua, irrité : « Accordez-moi, par courtoisie, de pouvoir prouver qu'il vaut moins que moi afin que vous le laissiez ensuite pour me prendre à sa place. — Croyez-vous, dit-elle, que j'agirais ainsi et que je prendrais le risque de provoquer la mort de deux hommes parmi les plus vaillants du monde, ou au moins de l'un d'entre eux ? Si je ne m'y refusais, vous ne tarderiez pas à vous battre l'un contre l'autre. — Comment, est-il donc l'un des plus vaillants du monde ? — Oui, certainement, seigneur. — Comment s'appelle-t-il ? — Son nom, je ne vous le dirai pas,

---

peseroit il pour moi ? — Pour ce, fait ele, que se vous m'amiés jusques au cuer crever, ne porriés vous avenir a moi en nule maniere, car j'aim un chevalier par amours vers qui je ne faudroie en nule maniere ! Et si vous di pour verité que je sui encore pucele, ne onques n'avoie amé par amours quant je le vi premierement ; et tantost l'amai et li requis qu'il feïst d'armes pour l'amour de moi ; et il dist que si feroit il volentiers. Si en a tant fait que on devroit cele honir qui l'en fauroit et vous prendroit ; car, si m'aït Diex, il n'est pas mains bons chevaliers de vous, ne mains biaus, ne mains proisiés d'armes ! Et pour ce vous dis je que ce seroit paine gastee que de proier moi d'amours, car je sui cele qui riens n'en feroit ! »

28. Quant mé sire Gavains ot cele qui si forment s'escondist, se li respont tous coureciés : « Ore faites par courtoisie tant que je puisse prover qu'il vaille pis de moi et que vous le laissiés et moi prendés ! — Conment quidiés, fait ele, que je le parfeïsse ? Ensi porroie je faire morir .II. des plus prodomes del monde, ou l'un au mains ! Sans ce ne remanroit il mie se vous assambliés cors a cors, l'un encontre l'autre. — Conment ? fait mé sire Gavains. Est ce dont uns des plus prodomes del monde ? — Certes, sire, fait ele, oïl ! — Et conment a il a non ? fait mé sire Gavains. — Son non, fait ele, ne vous dirai je mie. Mais je vous mousterrai son escu qu'il me laissa chaiens quant il

mais je vous montrerai l'écu qu'il a laissé ici sous ma garde quand il eﬅ parti pour le tournoi de Winceﬅre. — Je voudrais bien le voir, car si c'eﬅ un chevalier renommé pour sa prouesse, il se pourrait que je le reconnaisse par son écu. — Vous le verrez tout à l'heure en allant vous coucher, car il eﬅ suspendu à un clou dans la chambre où vous allez dormir. » Il lui affirma qu'il irait le voir sans tarder et il se leva. Voyant cela, les autres firent de même et monseigneur Gauvain prit la demoiselle par la main pour entrer dans la demeure ; les autres les suivirent. Elle les mena dans la chambre où il y avait tant de chandelles et de torches qu'on l'aurait crue tout embrasée ; elle montra l'écu à Gauvain et lui déclara : « Seigneur, voici l'écu de l'homme qui m'eﬅ le plus cher. Regardez si vous pouvez reconnaître son propriétaire pour m'accorder qu'il eﬅ bien le meilleur chevalier du monde. » Monseigneur Gauvain regarda l'écu et le reconnut tout de suite pour être celui de Lancelot.

29. Alors il recula, ﬅupéfait et navré de ce qu'il avait avoué à la demoiselle, car il craignait que Lancelot ne l'apprît dès qu'il s'entretiendrait avec elle. Néanmoins, s'il pouvait réparer cet impair avant que Lancelot ne le sût, il en serait quitte. « Ah, demoiselle, ne prêtez aucune attention aux paroles que j'ai prononcées ! Sachez que je me tiens pour vaincu et convaincu par ce que vous m'avez dit, et je

---

ala a l'asamblee de Winceﬅre. — L'escu, fait mé sire Gavains, voel je bien veoir ; car s'il eﬅ chevaliers renommés de grant proesce, ce ne puet eﬅre que je ne le connoisse par l'escu. — L'escu, fait ele, verrés vous par tans quant vous irés couchier, car il pent a une cheville en la chambre ou vous gerrés. » Et il diﬅ que dont le verra il par tans. Lors se lieve de [*c*] la ou il se seoit, et li autre se lievent ausi quant il voient que mé sire Gavains se lieve. Et mé sire Gavains prent la damoisele par la main ; si s'en entrent ambedoi en l'oﬅel, et li autre aprés. Et ele les mainne en la chambre ou il avoit ausi grant luminaire de cierges et de tortuis qu'il sambloit que toute la chambre fuﬅ alumee[a]. Lors li mouﬅre la damoisele l'escu, se li diﬅ : « Sire, veés ci l'escu a l'ome del monde que je miels aim. Ore esgardés se vous porriés connoiﬅre qui il eﬅ, et se vous vous porriés acorder a ce qu'il fuﬅ li mieldres chevaliers del monde. » Et mé sire Gavains regarde l'escu[b], si connoiﬅ bien tantoﬅ que c'eﬅ l'escu Lanselot.

29. Lors se traiﬅ ariere trop esbahis et trop dolans de ce qu'il ot dit a la damoisele, car il ot paour que Lanselos ne le sace si toﬅ com il parlera a la damoisele. Et nonpourquant, s'il pooit faire sa pais ançois que Lanselos le seüﬅ, il se tenroit a bien paié. « Ha ! damoisele, fait il, ne vous en poiﬅ de parole que je vous ai dite. Saciés que je me tieng a vaincu et a conclus de ceﬅe chose qui entre nous .II. a eﬅé dite, si

m'accorde avec vous là-dessus ; car celui qui possède votre amour eﬆ le meilleur chevalier du monde, et je ne connais dame ni demoiselle qui, s'il voulait l'aimer d'amour, ne m'abandonnerait pour lui. Il eﬆ, en effet, bien meilleur chevalier que moi, plus beau et plus aimable. Si j'avais pensé que ce fût lui et que vous ayez placé si haut votre amour, je ne me serais certainement pas mêlé de vous prier de m'aimer ! Je peux vous assurer que vous êtes la demoiselle au monde dont je priserais le plus l'amour s'il n'y avait un tel obﬆacle. Si monseigneur Lancelot vous aime comme il me semble que vous l'aimez, jamais dame ni demoiselle ne fut si heureuse ni ne reçut un amour de si grand prix en partage. Au nom de Dieu, je vous prie de me pardonner si j'ai dit quelque chose qui vous a déplu.

30. — Seigneur, je vous pardonne volontiers. » Quand monseigneur Gauvain vit qu'ils s'étaient réconciliés, il ajouta : « Demoiselle, je vous prie de me révéler, par amitié et courtoisie, quelles armes il portait au tournoi de Winceﬆre. — Seigneur, fit-elle, des armes entièrement vermeilles, et il avait sur son heaume une manche toute rouge que je lui avais donnée. — Sur ma tête, s'écria-t-il, cela confirme vos dires ; je l'ai, en effet, vu armé comme vous me le décrivez ! Je le crois maintenant plus que jamais : je pense que vous pouvez vous tenir pour honorée d'être aimée d'un homme d'une

---

m'en acort a vous ; car cil qui voﬆre amour a eﬆ li miudres chevaliers del monde, ne je ne sai dame ne damoisele, par ensi qu'il le volsiﬆ amer par amours, qu'ele ne me laissaﬆ et lui presiﬆ. Car pour voir il eﬆ miudres chevaliers que je ne sui, et plus biaus, et plus avenans. Et se je quidaisse que ce fuﬆ il et que vous eüssiés cuer de si hautement amer[a], ja, certes, ne m'en fuisse entremis de vous requerre d'amours ! Si vous di que vous eﬆes la damoisele el monde que je miels volsisse qui m'amaﬆ, s'il n'i eüﬆ si grant contredit come il i a. Et ja, certes, s'il eﬆ ensi que mé sires Lanselos vous aint tant conme je croi que vous l'amés, onques mais a dame ne a damoisele n'avint si bien d'amours[b], ne qui si hautement fuﬆ assenee. Et, pour Dieu, je vous proi, se je vous ai dite chose qui vous desplaise, que vous le me pardoigniés !

30. — Sire, fait ele, volentiers. » Et quant mé sire Gavains vit qu'il ot sa pais en tel maniere, se li diﬆ : « Damoisele, or vous proi je, par amours et par courtoisie, que vous me dites quels armes [*d*] il porta a l'asamblee de Winceﬆre. — Sire, fait ele, unes toutes vermeilles, et ot desus son hialme une manche toute vermeille que je li donai. — Par mon chief, fait il, ce sont bones enseignes, car je le vi tout armé ensi conme vous le devisés ! Et je le croi ore miels que je ne fis onques mais ; si m'en eﬆ avis que vous vous en poés miels proisier quant

telle valeur. Par la grâce de Dieu, il me plaît de le savoir, car il a pris tant soin de se cacher de tous que l'on n'a jamais pu connaître l'objet de son amour. — Seigneur, répondit-elle, cela vaut mieux ainsi car vous savez bien que les amours révélées au grand jour ont moins de prix. »

31. La demoiselle le quitta et monseigneur Gauvain alla se coucher, en pensant beaucoup à Lancelot : il ne pouvait croire que Lancelot aspirât à aimer autrement qu'en très haut lieu et au-delà de toute noblesse imaginable. « Et pourtant, je ne peux le blâmer s'il aime cette demoiselle car elle est d'une telle beauté et d'une telle amabilité que si l'homme le plus noble du monde lui avait donné son cœur, en toute justice, on ne pourrait le lui reprocher car il l'aurait vraiment bien placé. » Cette nuit-là, monseigneur Gauvain dormit très peu car ses pensées allaient à la demoiselle et à Lancelot. Au matin, il se leva avec le jour, ainsi que toute la maisonnée ; le roi avait donné à monseigneur Gauvain l'ordre de monter à cheval car il voulait quitter les lieux. Quand ils furent prêts à partir, monseigneur Gauvain alla voir son hôte ; il le recommanda à Dieu en le remerciant de son bon accueil, puis il revint vers la demoiselle et lui adressa ces mots : « Demoiselle, je vous recommande à Dieu et sachez que je suis votre chevalier en quelque lieu que je me trouve. Au nom de Dieu, saluez pour moi monseigneur Lancelot, car je crois

---

vous estes amee de si prodome. Et, si m'aït Dix, il m'est moult bel quant je le sai, car il s'est si tous jours celés vers toutes gens que on ne pot onques savoir qui il ama par amours. — Sire, fait ele, tant vaut il mix, car vous savés bien que amours descovertes ne porroient pas em pris monter. »

31. Atant s'en part la damoisele de laiens. Et mé sire Gavains s'ala couchier, si pensa moult a Lanselot ; et dist a soi meïsmes que il ne quidoit mie que Lanselos baast jamais a metre son cuer se ce ne fust en si haut lieu et el plus honerable que nus hom peüst penser. « Et nonpourquant, je ne le puis mie a droit blasmer s'il aimme ceste damoisele ; car ele est si bele et si avenant que se li plus haus hom del monde i avoit mis son cuer, ne l'en porroit on a droit blasmer, car il l'avroit bien emploié. » Cele nuit dormi mé sire Gavains moult petit, car assés pensa a la damoisele et a Lanselot. Au matin, quant il fu ajourné, se leva lui et tout cil de laiens ; car li rois avoit ja mandé mon signour Gavain qu'il montast, car il s'en velt aler. Et quant il furent tout appareillié, mé sire Gavains vint a son oste[a], si le conmanda a Dieu[b] et l'en mercie de la bele ciere qu'il li avoit faite ; et puis revint a la damoisele, se li dist[c] : « Damoisele, je vous conmant a Dieu, et saciés que je sui vostres chevaliers en quelque lieu que je soie. Et pour Dieu, salués moi mon signour Lanselot, car je quit

que vous le reverrez avant moi. » Elle lui répondit qu'elle ferait selon son désir dès qu'elle le verrait et monseigneur Gauvain l'en remercia vivement. Il quitta aussitôt la demeure pour aller retrouver son oncle, le roi Arthur, au milieu d'une cour très nombreuse.

32. Ils se mirent en route tous ensemble et monseigneur Gauvain demanda au roi son oncle : « Savez-vous qui est le champion aux armes vermeilles portant une manche sur son heaume et qui remporta le tournoi de Wincestre ? — Pourquoi me posez-vous cette question ? s'enquit le roi. — Parce que je ne pense pas que vous le sachiez. — Je le sais très bien, mais c'est vous qui ne le savez pas. Pourtant vous auriez bien dû le reconnaître aux prodiges qu'il accomplissait en plein combat, car nul autre que lui n'en eût été capable.

33. — J'aurais vraiment dû le reconnaître, dit monseigneur Gauvain, car je l'ai souvent vu combattre mieux que quiconque, mais son équipage de nouveau chevalier m'en a empêché ; par la suite, j'en ai tant appris à son sujet que je sais maintenant de qui il s'agissait. — Qui était-ce ? demanda le roi. Je saurai si vous dites vrai. — C'était monseigneur Lancelot du Lac. — C'est la vérité, et sachez qu'il a gardé l'anonymat de crainte qu'on lui refusât de combattre à cause de sa haute réputation. Il est vraiment le meilleur chevalier du monde. Si j'avais cru Agravain, votre frère, je l'aurais fait

---

que vous le verrés ançois que je ne ferai. » Et ele li dist que si tost com ele le verra, qu'ele le saluera de par lui, et mé sire Gavains l'en mercie moult. Lors s'en parti a tant de laiens et trouve le roi Artu son oncle enmi la court a grant compaignie de gent.

32. Lors se misent au chemin tout ensamble ; et mé sire Gavains dist au roi son oncle : « Savés vous qui li chevaliers est qui a vaincue l'asamblee de Wincestre o les armes vermeilles, qui porta la mance sor son hialme ? — Pour coi [*e*] le demandés vous ? fait li rois. — Pour ce que je ne quit mie que vous le saciés, fait mé sire Gavains. — Si sai bien, fait li rois, mais vous ne le savés pas, et si le deüssiés bien connoistre a la merveille d'armes qu'il faisoit, car nus fors lui n'en peüst tant faire.

33. — Certes, fait mé sire Gavains, voirement le deüsse je bien connoistre, car maintes fois l'en ai veü tant faire d'armes conme nul plus ; mais ce qu'il se desguisa en samblance de chevalier novel m'en toli la conoissance. Mais je ai puis de lui tant[a] apris que je sai bien qui il fu. — Et qui fu il ? fait li rois. Je savrai bien se vous dites voir. — Ce fu, fait mé sire Gavains, mé sire Lanselot del Lac. — Vous dites voir, fait li rois ; et saciés qu'il i vint si couvertement pour ce qu'il ne voloit que nus le refusast au jouster par connoissance. Certes, voirement est il li miuldres chevaliers del monde ! Et se je

exécuter et j'aurais commis une déloyauté qui m'aurait justement valu la haine de tous. — C'est bien vrai ? s'étonna monseigneur Gauvain. Mais que vous a donc raconté Agravain ? Dites-le-moi, s'il vous plaît. — Oui, cher neveu, je vais vous le dire. Il m'a demandé hier comment je pouvais souffrir de garder Lancelot auprès de moi, lui qui me déshonorait en me couvrant de honte avec mon épouse. Il m'affirma brutalement que Lancelot aimait celle-ci d'un amour fou, qu'il l'avait connue charnellement et que je pouvais être sûr que c'était uniquement pour prendre son plaisir avec la reine qu'il était resté à Camaalot après mon départ au tournoi de Wincestre. Voilà ce que voulait me faire croire Agravain, votre frère. Je me tiendrais à présent pour déshonoré si je l'avais cru, car je sais bien que Lancelot, s'il avait aimé ma femme à la folie, n'aurait jamais quitté Camaalot pendant mon absence.

34. — Assurément, répondit monseigneur Gauvain, il n'y demeura que pour se rendre en secret au tournoi, vous pouvez en être certain. Ne croyez jamais celui qui vous rapporte de telles nouvelles, car je vous garantis loyalement que jamais Lancelot n'a eu de pensée d'amour envers la reine. Je peux au contraire vous assurer qu'il aime l'une des plus belles demoiselles qui soient au royaume de Logres, et qu'elle lui porte en retour un amour absolu. Nous savons par ailleurs

---

eüsse creü Agravain vostre frere, je l'eüsse fait ocirre, si eüsse fait desloiauté si que tous li mondes m'en haïst a droit. — Voire ? fait mé sire Gavains. Et que vous en dist donques Agravains ? Dites le moi, s'il vous plaist ! — Certes, biaus niés, fait li rois, ce vous dirai je bien. Il me demanda avant ier conment je avoie cuer de tenir Lanselot avoc moi, qui si grant honte me faisoit conme de moi vergonder de ma feme ; et me dist outreement que il l'amoit de fole amor, et que il l'avoit conneüe charnelment, et que je fuisse asseür qu'il n'estoit pour autre chose remés a Kamaalot que pour avoir de la roïne sa volenté quant je m'en seroie alés au tournoiement de Wincestre. Ice me fist a croire Agravains vostre freres ; si me tenisse ore pour honi se je l'eüsse creü, car je sai ore bien que se Lanselos l'amast de fole amour, qu'il ne se[b] fust pas remués de Kamaalot tant conme je fuisse fors.

34. — Certes, fait mé sire Gavains, onques Lanselos n'i demoura fors por aler au tournoiement covertement. Et ce poés vous ore bien connoistre por bone verité ; si ne creés jamais home qui vous port tels noveles, car je vous creant loialment que onques Lanselos ne pensa a la roïne de tele amour. Ains vous di por voir qu'il aime par amours une des plus beles damoiseles qui est el roialme de Logres, et ele aime ausi lui moult durement. Et encore savons nous bien

qu'il aime la fille du roi Pellès qui eſt la mère de Galaad, le bon chevalier qui acheva les aventures du saint Graal[1]. — Certes, renchérit le roi, s'il aimait la reine, je ne pourrais le croire capable de me déshonorer déloyalement avec elle car, dans un cœur si vaillant, la trahison ne saurait prendre racine, sinon par la plus grande sorcellerie au monde. » C'eſt en ces termes que le roi Arthur parla de Lancelot. Monseigneur Gauvain lui répéta qu'il pouvait être sûr que Lancelot n'avait jamais éprouvé de désir pour la reine ainsi qu'Agravain avait voulu le lui faire croire. « Et permettez-moi d'ajouter que j'eſtime Lancelot innocent ; il n'y a aucun autre bon chevalier au monde pour la défense duquel je combattrais s'il faisait appel à moi. — Qu'en pensez-vous ? fit le roi. Même si tout le monde me le disait, si je n'en avais pas de meilleures preuves que jusqu'à présent, je ne le croirais pas. »

35. Là-dessus, ils se turent et, cheminant par petites étapes, ils parvinrent à Camaalot. À l'arrivée du roi, beaucoup voulurent entendre des nouvelles du tournoi ainsi que le nom du vainqueur ; mais personne, excepté le roi, monseigneur Gauvain et Girflet, ne put les renseigner, et même ces derniers ne voulurent rien révéler car ils savaient bien que Lancelot désirait encore garder l'anonymat. Monseigneur Gauvain déclara à la reine : « Dame, nous ne connaissons pas l'identité du vainqueur mais nous croyons qu'il s'agit d'un chevalier étranger. Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'il

---

qu'il aime la fille au roi Pellés, dont Galaad, li bons chevaliers, fu nés, cil qui miſt [*f*] a fin les aventures del saint Graal. — Certes, fait li rois, s'il l'amoit ore par amours, si ne porroie je pas croire qu'il feïſt si grant desloiauté vers moi conme de moi honir de ma feme ; car en cuer ou il a si grant prouece, ne se porroit enbatre traïson se ce n'eſtoit la greignour dyablie del monde. » Ensi diſt li rois Artus de Lanselot. Et mé sire Gavains li diſt que tout soit asseür que onques Lanselos ne bea a la roïne si folement conme Agravains li avoit mis au devant. « Et encore vous dis je bien, fait il, que je sent Lanselot sauf de ceſte chose ; ne il n'a el monde si bon chevalier, s'il l'en apeloit, que je n'entraisse en la bataille pour lui desfendre. — Qu'en diriés vous ? fait li rois. Se tous li mondes le me disoit et je ne m'en apercevoie miels que je ne m'en sui aperceüs, si nel querroie je pas. »

35. Atant laissierent la parole eſter, si chevauchierent tant a petites journees qu'il vinrent a Kamaalot ; et quant li rois fu descendus[a], assés fu qui demanda noveles del tournoiement, qui l'ot vaincu. Mais il n'i ot nului, fors le roi et mon signor Gavain et Gyrflet, qui noveles en seüſt a dire, et cil nel voldrent mie encore descovrir pour ce qu'il sorent bien que Lanselos se voldroit celer[b]. Si diſt mé sire Gavains a la roïne : « Dame, nous ne savons mie bien qui l'a vaincu,

portait des armes vermeilles et qu'il avait aussi sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle, je ne sais pas exactement. » La reine pensa alors que ce n'était pas Lancelot car elle ne croyait pas qu'il eût porté au tournoi d'autre emblème qu'une enseigne qu'elle lui aurait donnée. Elle cessa d'en parler si ce n'est pour dire : « Comment donc ? Lancelot n'était-il pas à ce tournoi ?

36. — Dame, répondit monseigneur Gauvain, s'il y était et que je l'aie vu, je ne l'ai pas reconnu ; et s'il y avait été, je crois qu'il aurait été vainqueur. Mais nous avons vu ses armes si souvent que nous ne savons que vous dire ; à moins qu'il soit venu secrètement, nous aurions pu facilement le reconnaître. — Je vous assure, insista la reine, qu'il s'y est rendu le plus discrètement possible. — Et moi je vous assure que, s'il y était, c'était lui le vainqueur aux armes vermeilles. — Ce n'est pas lui, décréta la reine, sachez-le, car il n'est attaché à aucune dame ou demoiselle au point de porter son emblème. »

37. Alors Girflet, le fils de Do, s'avança et dit à la reine : « Dame, soyez sûre que c'est bien Lancelot qui portait des armes vermeilles et une manche sur son heaume. En effet, lorsqu'il partit après avoir gagné le tournoi, je le suivis pour savoir si c'était lui ; j'en doutais encore car il était bien déguisé. Je le suivis tant et si bien que je pus voir

---

mais nous quidons bien que ce ait fait uns estranges chevaliers. Et tant vous en poons bien dire qu'il ot unes armes vermelles, et ot sor son hialme une manche a dame ou a damoisele, ne sai lequel. » Et lors pensa bien la roïne que ce n'estoit pas Lanselos, car ele ne quidast pas qu'il portast au tournoiement nule entreseigne qu'ele ne li eüst baillie[c] ; si en laisse la parole a tant, fors tant qu'ele dist : « Et que est ce ? Ne fu pas Lanselos a ceste assamblee ?

36. — Dame, fait mé sire Gavains, se il i fu et je le vi, si nel connui je mie ; et s'il i fu, je quit bien que il vainqui le tournoiement. Mais nous avons ses armes veües tantes fois que nous n'en savons que dire ; et se il ne venist si en repost[a], nous le peüssiemes legierement connoistre. — Je vous di, fait la roïne, qu'il i ala au plus covertement qu'il pot ! — Et je vous di, fait mé sire Gavains, que [*447a*] s'il i fu, que ce fu cil as armes vermelles qui vainqui le tournoiement ! — Ce ne fu il pas ! fait la roïne. Ce saciés vous vraiement, car il n'est mie de tant tenus as dames ne as damoiseles qu'il portast lor entreseignes. »

37. Lors saut avant Gyrflés, li fils Do, si dist a la roïne : « Dame, saciés vraiement que cil as armes vermeilles qui porta la mance sor son hialme fu Lanselos, car quant il ot vaincue l'asamblee et il s'en fu partis, je alai aprés lui por savoir se c'estoit il ; et encore m'en doutoie pour ce qu'il estoit si desguisés, si alai tant aprés lui que je le vi

son visage de face tandis qu'il cheminait, gravement blessé, en compagnie d'un chevalier qui portait les mêmes armes que lui. — Monseigneur Gauvain, demanda la reine, croyez-vous qu'il dise vrai ? Par la foi que vous devez au roi, mon seigneur et votre oncle, apprenez-moi ce que vous savez à ce sujet. — Dame, répondit-il, vous m'avez tant imploré que je ne cacherai rien de ce que je sais. Je vous affirme qu'il a gagné le tournoi et qu'il est bien ce chevalier aux armes vermeilles qui portait la manche sur son heaume. » À ces mots, la reine se tut et éprouva une grande tristesse. Elle entra dans sa chambre, les larmes aux yeux, et laissa éclater sa douleur.

38. « Mon Dieu, s'affligeait-elle, il m'a si bassement trompée, lui en qui j'avais mis toute ma confiance, que je croyais d'une loyauté parfaite et pour l'amour duquel j'étais allée jusqu'à déshonorer l'homme le plus noble du monde ! Ah, Dieu, qui pourra encore se fier à un chevalier quand la loyauté fait défaut au meilleur de tous ? » La reine se parlait ainsi à elle-même car elle croyait que Lancelot aimait d'amour la demoiselle dont il portait la manche au tournoi et qu'il l'avait abandonnée pour elle. Elle en était si affligée qu'elle ne savait que faire sinon envisager de se venger de Lancelot ou de la demoiselle, si elle en avait le pouvoir et dès que l'occasion s'en présenterait. La reine était très malheureuse de la nouvelle apportée par monseigneur Gauvain car elle

---

tot apertement enmi le vis ou il s'en aloit, moult navrés, avoc un chevalier qui estoit[a] ensi armés com il estoit, si que il avoient andoi armes d'une maniere et d'un samblant. — Mé sire Gavains, fait la roïne, quidiés vous qu'il die voir ? Par cele foi que vous devés le roi, mon signour et le vostre oncle, dites moi ce que vous en savés[b] ! — Dame, fait il, vous m'avés tant conjuré que je ne vous en celerai rien que je en sace. Je vous di vraiement qu'il vainqui le tournoiement et que ce fu cil as armes vermeilles qui porta la mance sor son hialme. » Et quant la roïne entent ceste parole, si s'en taist a tant et en est trop dolante. Lors s'en entre en sa chambre, tout larmoiant des ex et faisant trop grant doel, et disoit a soi meïsmes :

38. « Ha ! Dix, tant m'a vilainement boisie cil en qui je me fioie tant et ou je quidoie que toute loialtés i fust, pour qui j'avoie tant fait que pour l'amour de lui[a] avoie je honi le plus prodome del monde ! Ha ! Dix, qui trovera jamais loiauté en nul chevalier quant loialté faut al miudre chevalier des autres ? » Itels paroles disoit la roïne a soi meïsmes, car ele quidoit que Lanselos amast par amours cele damoisele de qui il avoit la mance portee au tornoiement et que il l'eüst laissie pour li[b]. Si en est tant dolante qu'ele ne set qu'ele puisse faire, fors tant qu'ele dist qu'ele se vengera a Lanselot ou a la damoisele, s'ele en a le

n'aurait jamais cru, pour rien au monde, que Lancelot aurait le désir d'aimer une autre femme qu'elle. Toute la journée, elle fit triste mine et fut incapable de rire et de se divertir. Le lendemain arrivèrent à la cour Bohort, Hector et Lionel avec le reste de leur compagnie, de retour du tournoi. Dès que ces chevaliers furent arrivés dans la demeure du roi, où ils avaient un logis et une place chaque fois qu'ils venaient à la cour, Hector se mit à demander à tous ceux qui étaient restés avec la reine s'ils avaient des nouvelles de Lancelot, car ils l'avaient quitté ici même en partant pour le tournoi. « Seigneur, répondirent-ils, il s'est mis en route le lendemain de votre départ en compagnie d'un seul écuyer, si bien que depuis ce moment-là nous ne l'avons plus revu et nous n'en avons plus entendu parler. »

39. Quand la reine sut que les cousins de Lancelot étaient arrivés, elle fit venir Bohort auprès d'elle et le questionna, très irritée : « Bohort, êtes-vous allé à ce tournoi ? — Oui, dame, répondit-il. — Y avez-vous vu votre cousin ? — Non, dame, car il n'y était pas. — Ma foi, rétorqua la reine, il y était ! — Madame, sauf votre respect, il est impossible, s'il y était, qu'il ne nous ait pas adressé la parole et que je ne l'aie pas reconnu. — Sachez qu'il y était bel et bien. Il avait comme signe de reconnaissance des armes vermeilles et la manche d'une dame ou d'une demoiselle sur son heaume, et c'est lui

---

pooir, si tost com ele verra son lieu et son point. Moult est la roïne dolante de ceste novele que mé sire Gavains li a aportee, car ele ne quidast en nule maniere que Lanselos eüst cuer ne volenté d'amer autre que li, si en fist toute [*b*] jour moult mate chiere et en laissa le rire et le joer. L'endemain vinrent a court Boors et Hectors et Lyoniaus et lor autre compaingnie, qui venoient de l'asamblee. Quant il furent venu en l'ostel le roi, ou il avoient lor giste et lor repaire totes les fois que il venoient a court, si conmencha Hector a demander as uns et as autres qui laiens estoient remés avoc la roïne s'il savoient noveles de Lanselot, car laiens le laissierent. « Sire, font il, il s'en parti l'endemain aprés que vous vous en alastes, si n'en mena avoc lui que un sol esquier, a tele ore que onques puis nel veïsmes ne en oïsmes parler[c]. »

39. Quant la roïne sot que li cousin Lanselot estoient venu, ele fist Boort venir devant li, si dist, moult courecie : « Boort, avés vous esté a ceste assamblee ? — Dame, fait Boors, oïl. — Et i veïstes vous vostre cousin ? — Dame, fait[a] il, nenil, car il n'i fu mie. — Par mon chief, fait la roïne, si fu ! — Dame, fait Boors, salve vostre grasse, ce ne puet estre, s'il i eüst esté, qu'il n'eüst parlé a nous et que je ne l'eüsse conneü. — Saciés vraiement, fait ele, que il i fu, a teles ensegnes qu'il porta unes armes vermelles et qu'il porta une mance a dame ou a damoisele sor son hialme, et ce fu cil

qui a remporté le tournoi. — Au nom de Dieu, s'écria Bohort, je ne voudrais en aucun cas que ce fût monseigneur Lancelot, mon cousin, car celui dont vous parlez a quitté le tournoi, à ce qu'on m'a dit, atteint d'une blessure que je lui fis au côté. — Maudite soit l'heure où vous ne l'avez pas tué, car il s'est mal conduit envers moi ! Je n'aurais cru pour rien au monde qu'il agirait ainsi. — Dame, dit Bohort, attendez d'en être certaine avant de le croire coupable comme vous le pensez car, Dieu me garde, je ne peux pas croire qu'il ait pu faire preuve envers vous d'une telle fausseté.

40. — Bohort, continua la reine, je sais bien que quelque dame l'a surpris par un philtre magique ou un enchantement, si bien que jamais, tant que je vivrai, nous ne nous réconcilierons. Si demain, par hasard, il venait à la cour, je lui interdirais totalement l'accès à la demeure de mon mari qui est aussi la mienne, et je lui dirais de ne jamais avoir l'audace d'y revenir ! — Dame, répondit Bohort, vous agirez comme vous voudrez, mais je vous assure néanmoins que monseigneur Lancelot n'a jamais songé à faire ce dont vous l'accusez. — Il l'a bien montré à ce tournoi. Cela me désole que la preuve en soit si manifeste. — Dame, s'il en est ainsi, il n'a jamais rien fait qui m'attristât davantage ; quitte à offenser quelqu'un, il ne devait pas s'en prendre à vous. » Bohort resta cette semaine-là et la suivante en la maison du

---

qui vainqui l'asamblee. — En non Dieu, dame[b], fait Boors, je nel voldroie por riens que ce fust mé sire Lanselot mes cousins, car cil dont vous parlés s'en parti del tournoiement, si com on me[c] dist, navrés d'une plaie que je[d] li fis el costé. — Maleoite soit l'ore, fait la roïne, que vous ne l'oceïstes, si s'est il mauvaisement provés vers moi ! Car je ne quidaisse pour riens el monde qu'il feïst ce qu'il a fait. — Dame, fait Boors, ne creés pas qu'il soit ensi conme vous le pensés devant que vous le saciés vraiement, car, si m'aït Dix, je ne porroie pas croire qu'il eüst ensi fausé vers vous.

40. — Boors, fait la roïne, je sai bien que aucune dame l'a souspris par puisons ou par enchantemens, si que jamais, tant conme je vive, ne sera bien de moi, ne je de lui. Et se il venoit demain a court par aucune aventure, je li veeroie l'ostel mon signour et le mien del tout, et li diroie qu'il ne fust jamais si hardis qu'il i meïst le pié ! — Dame, fait Boors, vous ferés vostre volenté, mais toutesvoies vous di[a] je que mé sires Lanselos ne[b] pensa onques de faire ce que vous li [*c*] metés sus. — Il l'a bien moustré a ceste assamblee ! fait la roïne. Ce poise moi que la provance en est si apparissant. — Dame, fait Boors, s'il est ensi conme vous le dites, il ne fist onques chose dont je fuisse plus dolans ; car envers qui qu'il se mesfesist, envers vous ne se deüst il mesfaire en nule maniere. » Toute cele semaine et l'autre aprés

roi Arthur, avec ses compagnons. Ils étaient plus affligés et songeurs que d'habitude, devant le ressentiment de la reine. Pendant cette période, ils n'eurent aucune nouvelle de Lancelot, car personne ne l'avait vu, ni de près ni de loin ; le roi Arthur s'en étonnait beaucoup. Un jour que le roi, la reine et monseigneur Gauvain se tenaient seuls tous les trois aux fenêtres de la grand-salle du palais, ils abordèrent plusieurs sujets de discussion, et le roi en vint à dire à monseigneur Gauvain :

41. « Cher neveu, je m'étonne fort que Lancelot s'attarde aussi longuement quelque part, car il y a longtemps qu'il n'a pas délaissé ma cour comme il le fait à présent. » Gauvain se prit alors à sourire et répondit au roi : « Sire, vous pouvez être sûr que le lieu où il se trouve ne lui déplaît pas ! Et assurément, il devrait bien plaire à l'homme le plus puissant du monde, si celui-ci y avait mis son cœur ainsi que Lancelot y a mis le sien, à ce que je crois. » En entendant ces mots, le roi eut encore plus hâte de savoir ce qu'il en était ; il pressa monseigneur Gauvain de lui apprendre la vérité au nom de la confiance qu'il lui devait et du serment qu'il lui avait prêté le jour de son hommage. « Sire, fit monseigneur Gauvain, je vous dirai la vérité là-dessus, telle que je l'imagine, mais que cela reste entre nous trois ; car si je pensais qu'elle pût être dévoilée ailleurs, je ne vous en dirais rien. » Le roi lui garantit qu'aucun de ses propos ne sortirait de l'endroit où ils se

---

demoura Boors a l'ostel le roi Artu, entre[c] lui et sa compaingnie, et furent assés mat et pensis plus qu'il ne soloient estre pour la roïne qu'il veoient si courecie. Et il n'oïrent onques dedens celui terme noveles de Lanselot, que nus l'eüst veü ne loing ne pres ; si s'en esmerveille moult li rois Artus. Un jour estoit li rois et la roïne et mé sire Gavains tout seul entr'als .III. as fenestres del palais, et parlerent de pluisours choses, et tant que li rois dist a mon signour Gavain :

41. « Biaus niés, je m'esmerveil moult durement[a] ou Lanselos demoure tant longement, car je ne vi grant pieça qu'il laissast autretant ma court com il a fait ore. » Et mé sire Gavains conmence a sousrire et dist au roi : « Sire, ore saciés certainement que li lieus ou il est ne li anoie pas ! Et certes, il li devroit bien plaire, si devroit il le plus riche home del monde s'il i avoit autresi mis son cuer conme Lanselos i a mis le sien, si conme je quit. » Quant li rois entent ceste parole, si en est assés plus angoissous que devant de savoir que ce est ; si requiert a mon signour Gavain qu'il li en die la verité sor sa foi et sor le sairement qu'il li fist le jour qu'il li fist homage. « Sire, fait il, je vous en dirai la verité, si conme je quit, mais que ce soit chose celee entre nous .III. ; car se je quidoie qu'il fust raconté en autre lieu, je ne vous en diroie nule riens. » Et li rois li dist que d'illoc en avant n'en sera riens

trouvaient. « Sire, reprit monseigneur Gauvain, je peux vous affirmer que monseigneur Lancelot séjourne à Escalot à cause d'une demoiselle qu'il aime d'amour. Mais sachez en vérité que c'eſt l'une des plus belles demoiselles que j'aie jamais vues, et elle n'était pas encore mariée quand je l'ai rencontrée. En raison de sa grande beauté, j'ai requis son amour, il n'y a pas longtemps, mais elle m'a fermement éconduit, en prétendant qu'elle était aimée d'un plus beau et d'un meilleur chevalier que moi. Je fus alors bien curieux de savoir de qui il s'agissait ; je la pressai tant de m'en dire davantage qu'elle m'avoua que c'était monseigneur Lancelot du Lac, et que la manche qu'il portait sur son heaume au tournoi de Winceſtre[1] était à elle. Ensuite elle me montra l'écu que monseigneur Lancelot lui avait confié ; c'était celui-là même qu'il avait emporté d'ici. » La reine lui demanda alors quelle était la décoration de cet écu. « Dame, répondit monseigneur Gauvain, il portait deux lions d'argent couronnés[2].

42. — Je jure sur ma tête que c'était lui, s'écria la reine, car c'eſt l'écu qu'il a emporté d'ici quand il eſt parti. Voilà les preuves qui vérifient vos révélations. — Alors dites-moi, s'impatienta le roi, qui eſt cette belle jeune fille. — Sur ma foi, fit monseigneur Gauvain, c'eſt la fille du vavasseur d'Escalot, une femme bien née. Il ne serait pas étonnant qu'il l'aimât car sa beauté eſt resplendissante. — Certes,

---

seü. « Sire, fait mé sire Gavains, et je vos di seürement que mé sire Lanselos demoure a Escalot pour une damoisele qu'il aime par amours. Mais ce saciés vous bien pour voir que c'eſt une des plus beles damoiseles que je veïsse onques de mes ex, et si eſtoit encore pucele quant nous i fumes. Et pour la grant biauté qui eſtoit en li, le requis je d'amours n'a pas granment, mais ele s'escondiſt moult bien de moi et diſt qu'ele eſtoit amee de plus bel et de mellour chevalier que je n'eſtoie. Lors fui moult curious de savoir qui il eſtoit ; si le [*d*]ting si courte et tant en cerçai la parole qu'ele me diſt que c'eſtoit mé sire Lanselot del Lac et que la mance eſtoit soie que il porta sor son hialme au tournoiement de Winceſtre. Et aprés me mouſtra ele l'escu mon signour Lanselot que il li avoit baillié a garder, celui meïsmes qu'il emporta de chaiens. » Et la roïne li demande confais li escus eſtoit. « Dame, ce diſt mé sire Gavains, il eſtoit a .II. lyons d'asur couronés.

42. — Par mon chief, fait la roïne, ce fu il, car celui emporta il de chaiens quant il s'en ala ; et bien vous en doit on croire de ce que vous en avés dit, a ces enseignes. — Ore me dites, fait li rois, qui eſt cele pucele qui eſt si tres bele ? — Par mon chief, fait mé sire Gavains, ele eſt fille au vavasour d'Escalot, gentil feme. Et se il l'amoit bien, ce ne seroit mie grant merveille, car ele eſt plaine de

objecta le roi, je ne pourrais croire qu'il offrît son cœur à une dame ou une demoiselle qui ne fût de très haut rang. Je suis certain que ce n'est pas pour cette raison qu'il s'attarde. Il est alité, malade et blessé, d'après ce que je sais de la blessure qu'il a reçue de Bohort au tournoi de Wincestre. — Par ma foi, conclut monseigneur Gauvain, tout cela est bien possible, et je ne sais que penser, sinon que, s'il était malade, il nous l'aurait fait savoir, ou pour le moins il l'aurait fait savoir à son frère ou à ses cousins qui sont ici. » Ce jour-là, tous trois parlèrent beaucoup de Lancelot. La reine les quitta, plus triste et fâchée que quiconque, car elle était persuadée que monseigneur Gauvain disait la vérité. Elle convoqua alors Bohort, qui vint aussitôt. Dès qu'elle le vit, la reine lui déclara :

43. « Bohort, je connais maintenant la vérité au sujet de Lancelot, votre seigneur : il séjourne à Escalot, auprès d'une demoiselle qu'il aime d'amour. À présent, nous pouvons considérer que nous l'avons perdu, vous et moi, car elle l'a si bien séduit qu'il ne pourrait pas la quitter, même s'il le voulait. C'est ce qu'a affirmé, en ma présence et devant le roi, un chevalier que vous croiriez bien sur parole, et sachez qu'il nous a certifié ses dires. — Assurément, dame, fit Bohort, je ne sais qui est ce chevalier qui vous a garanti ses propos, mais il n'y a chevalier digne de foi qui ne soit, je le

---

tres grant biauté[a]. — Certes, fait li rois, ce ne poroie je pas croire, que il meïst son cuer en dame ne en damoisele s'ele n'estoit de trop haut afaire. Et je vous di vraiement que il n'i demoure pas pour ce, ains gist malades, ou navrés, se je onques riens connui de la plaie que Boors li fist au tournoiement de Wincestre. — Par foi, fait mé sire Gavains, tot ice porroit bien estre ; ne je n'en sai ore que quidier, fors que, s'il fust malades, il le nous eüst fait savoir ; a tout le mains l'eüst il fait savoir a son frere ou a ses cousins, qui chaiens sont. » Assés parlerent celui jour de Lanselot entre le roi et la roïne et mon signour Gavain. Et la roïne se lieve d'entr'aus, tant dolante et tant courecie conme nule plus et conme cele qui bien quide que mé sire Gavains die voir. Lors manda la roïne Boort qu'il venist parler a li, et il i vint tantost. Et la roïne li dist si tost conme ele le vit :

43. « Boort, or sai je bien la verité de Lanselot, vostre signour : il demoure a Escalot, avoc une damoisele qu'il aime par amours. Ore poons bien dire que nous l'avons perdu, moi et vous, car ele l'a si atourné qu'il ne s'en porroit pas bien partir s'il voloit. Et ce dist ore, oiant moi et le roi, uns teus chevaliers que vous querriés bien d'une parole s'il le vous disoit ; et saciés de voir qu'il le nous afferma a voire. — Certes, dame, fait Boors, je ne sai qui cil chevaliers est qui pour voire le vous dist, mais il n'a si voirdisans chevaliers el monde que je

sais bien, menteur sur ce point. En effet, je sais que monseigneur Lancelot a des sentiments si nobles qu'il ne daignerait pas agir ainsi. J'aimerais vous prier de me révéler qui eſt l'auteur de ces propos, car il ne pourra éviter que je lui inflige un démenti dès ce soir. — Vous n'en saurez pas plus de ma bouche, mais je vous assure que je ne ferai pas la paix avec Lancelot du Lac tant que je vivrai. — Dame, cela me chagrine. Puisque votre manque de confiance provoque un tel mépris et une telle haine envers notre seigneur et cousin, nous n'avons plus lieu de reſter ici. En conséquence, dame, je prends congé de vous et je vous recommande à Dieu, car nous partirons demain matin à la recherche de monseigneur Lancelot et nous irons jusqu'au bout. Quand nous l'aurons trouvé, nous demeurerons sur place, si cela lui plaît, et auprès d'un puissant seigneur, s'il y consent ; et s'il ne lui plaît pas de reſter dans ce pays-là, nous rentrerons dans le nôtre pour retrouver nos hommes, qui désirent ardemment nous revoir, car il y a longtemps que nous nous sommes quittés, et là, s'il plaît à Dieu, nous vivrons dans la joie et la douceur auprès de nos parents.

44. « Dame, sachez bien que nous ne serions pas reſtés aussi longtemps dans votre pays si ce n'avait été pour l'amour de mon seigneur. Vous savez aussi qu'il vous a aimée plus loyalement que chevalier aimât jamais une dame,

---

ne sai bien qu'il eſt menterres de ceſte chose ; car je sai bien que mé sire Lanselos[a] eſt de si haut cuer qu'il nel [*e*] daingneroit faire. Si vous voldroie proier que vous me deïssiés qui cil eſt qui ceſte parole vous diſt, car il ne sera ja tels que je nel face encore anuit mençoignier de ceſte parole. — Vous n'en savrés ja plus, fait ele, par moi. Mais tant vous di je bien que ja Lanselos del Lac n'avra ja vers moi pais tant conme je vive ! — Dame, fait Boors, ce poise moi. Et puis que a noſtre signour et a noſtre cousin avés empris tel felonie et tel haïne, li noſtre n'ont pas chaiens bon demorer. Et pour ce, dame, prent je congié a vous, et vous conmant a Dieu, car nous nous en irons le matin et querrons tant mon signour Lanselot que nous le trouverons. Et quant nous l'avrons trouvé, nous demoerrons en ceſt païs, s'il li plaiſt, entour un haut home, s'il le daingne faire. Et se li demourers ne li plaiſt en ceſt païs, nous nous en irons el noſtre a nos homes, qui moult sont desirant de nous veoir, car grant piece a qu'il ne nous virent ; et illoc, se Dieu plaiſt, serons nous en joie et en douchour entour nos amis charnels.

44. « Dame, saciés de voir que nous n'eüssiens mie tant demouré en ceſt païs conme nous avons se pour l'amour mon signour ne fuſt. Et bien savés qu'il vous a plus loialment amee que onques chevaliers ama nule dame[a] sans fauseté. » Quant la roïne entent ce que Boors li diſt, si eſt tant a malaise conme nule plus, et ne se puet tenir que les

sans tromperie. » À ces mots, la reine fut plus affligée que jamais et elle ne put contenir ses larmes. Quand elle put parler, elle maudit l'heure où elle avait appris de telles nouvelles car elle se disait anéantie. Elle s'adressa à Bohort : « Comment ? Voulez-vous me laisser ainsi ? — Oui, dame, car il le faut. » Alors Bohort quitta la chambre ; il alla trouver son frère et Hector puis leur rapporta les propos de la reine. Ils en éprouvèrent de la gêne et ne savaient à qui s'en prendre, si ce n'est que chacun maudit l'heure où Lancelot s'était lié avec la reine. Bohort leur proposa : « Prenons congé du roi et partons d'ici. Allons chercher monseigneur Lancelot jusqu'à ce que nous le trouvions. Si nous parvenions à le ramener au royaume de Gaunes[1], nous ne pourrions que nous en féliciter ; car nous serions tranquilles si nous l'avions auprès de nous et s'il pouvait se passer de la reine. »

45. Hector et Lionel donnèrent leur accord et allèrent demander congé au roi pour partir en quête de Lancelot. Le roi le leur accorda bien à contrecœur car il aimait beaucoup les avoir auprès de lui, de même que Bohort, le plus preux qui soit, plus renommé pour son esprit chevaleresque et ses mœurs qu'aucun autre chevalier du royaume de Logres. Le lendemain vit le départ de tout le lignage du roi Ban de Bénoïc ; ils chevauchèrent directement vers Escalot. Une fois arrivés là, ils demandèrent des nouvelles de

---

larmes ne li viengnent as ex. Quant ele pot parler, si dist maleoite soit l'ore quant onques tels noveles vinrent par devant li, « car j'en sui, fait ele, malbaillie ! ». Aprés redist a Boort : « Conment ? fait ele. Me volés vous laissier ensi ? — Oïl, dame, fait il, car a faire le me covient. » Atant s'en vient Boors de la chambre et s'en vait a son frere et a Hector, si lor conte les paroles que la roïne li[b] avoit dites. Et il en sont moult a malaise, si ne s'en sevent a qui prendre, fors que chascuns maldist l'ore que onques Lanselot s'acointa de la roïne. Et Boors lor dist : « Prendons congié au roi, si nous en alons de chaiens, et querons tant mon signour que nous l'aiens trové. Et se nous le poons mener el roialme de Gaunes[c], onques si bone oevre ne feïsmes ; car adonques serions nous en repos, se nous le tenions et il se pooit sousfrir de la roïne. »

45. A ceste chose s'acorderent Hectors et Lyoniaus. Puis en vienent au roi et demandent congié pour aler querre Lanselot ; et li rois lor done moult a envis, car [f] moult les amoit a avoir pres de lui, meïsmement por[a] Boort, qui estoit de si haute proesce conme nus plus et de meillor renommee de chevalerie[b] et de bone vie que chevaliers qui fust el roialme de Logres. L'endemain s'en partirent tous li lingnages le roi Ban de Benuyc, si chevauchierent le droit chemin tant qu'il vinrent a Escalot. Et quant il i furent venu, si demanderent partout noveles de

Lancelot partout où ils pensaient obtenir des informations, mais ils ne purent trouver personne pour leur en donner.

46. Ils le cherchèrent partout mais, plus ils le cherchaient, moins ils le trouvaient. Ils chevauchèrent ainsi huit jours ou plus. Quand ils constatèrent leur échec, ils dirent : « Nous nous donnons de la peine pour rien, nous ne le trouverons pas avant le tournoi ; mais il y viendra sans faute, pour peu qu'il soit dans ce pays et libre d'y agir à sa guise. » Pour cette raison, ils séjournèrent dans un château du nom d'Atheu[1] qui se trouvait à une journée de Tannebourg ; il ne restait plus que six jours avant le tournoi. Le roi de Norgales séjournait dans l'un de ses châteaux à huit lieues anglaises d'Atheu ; il alla rendre visite aux parents du roi Ban dès qu'il apprit leur arrivée et dès qu'il sut qu'ils étaient les chevaliers les plus renommés du monde, les plus vaillants et les plus preux. Il désirait vivement devenir leur ami et il aurait bien voulu, si possible, les avoir dans son camp lors du tournoi contre les gens du roi Arthur. Quand ils virent le roi venir à eux, ils prirent ce geste pour une marque de générosité et ils le reçurent avec courtoisie, en hommes bien élevés ; et ils l'hébergèrent pour la nuit. Il les pria tant que le lendemain ils l'accompagnèrent dans son château. Le roi de Norgales les garda chez lui jusqu'au tournoi ; alors, sur son insistance, ils lui promirent d'y participer en rejoignant son camp. Le roi fut très heureux de cette promesse et les en remercia très

---

Lanselot, la ou il en quidierent oïr enseignement, mais onques ne porent trover qui noveles lor en seüst a dire.

46. Assés le quisent sus et jus ; ne mais come il plus le queroient, et mains i trovoient, si chevauchierent en tel maniere .VIII. jours ou plus. Et quant il virent ce, si disent : « Pour noient nous traveillons, car nous ne le troverons mais devant l'asamblee ; mais sans faille la venra il, par ensi qu'il soit en cest païs et en sa delivre poesté. » Si demourerent por ceste chose a un chastel qui avoit non Atheu, qui ert a une journee de Tanebourc, ne jusqu'a l'asamblee[a] n'avoit il mais que .VI. jours. Li rois de Norgales, qui demouroit a un sien manoir pres a .VIII. lieues englesches d'Etheu, si tost com il sot que li parentés le roi Ban estoient illoc et il sot qu'il estoient li plus renomé chevalier del monde et de greignour proesce et de greignour chevalerie, il les ala veoir, car moult desiroit a estre lor acointes ; et moult volsist, s'il peüst estre, qu'il fuissent de sa maisnie a ceste assamblee encontre la gent le roi Artu. Quant il virent le roi qui les vint veoir, si le tinrent a moult grant bonté, si le rechurent bien et courtoisement, come cil qui bien le savoient faire ; si le firent la nuit demourer avoc aus. Et il lor proia tant qu'il s'en alerent l'endemain avoc lui a son rechet[b]. Si les tint li rois de Norgales en son ostel jusques a l'asamblee, et tant lor proia li

vivement. Mais ici le conte se tait à propos de Bohort et de sa compagnie et revient à Lancelot du Lac, qui était malade chez la tante du nouveau chevalier d'Escalot.

Lancelot blessé.

47. Selon le conte, lorsque Lancelot fut arrivé là, il resta très malade et alité pendant au moins un mois à cause de la blessure que Bohort lui avait infligée devant Wincestre ; le chevalier qui l'avait accompagné au tournoi ne voyait pas d'autre issue que la mort. Il en fut très affligé car il avait découvert tant de qualités chez Lancelot qu'il estimait sa prouesse plus que toute autre, sans savoir encore qu'il était Lancelot du Lac. Quand il eut demeuré là plus d'un mois, il advint que la demoiselle qui lui avait confié sa manche se rendit auprès de lui. En voyant qu'il n'était pas encore guéri, elle éprouva une grande peine. Elle demanda à son frère comment allait Lancelot. « Bien, Dieu merci, selon toute apparence, répondit-il ; mais il n'y a pas quinze jours de cela, je croyais qu'il n'en réchapperait pas, car sa blessure était très grave. Je croyais bien qu'il allait en mourir. — En mourir ? s'écria-t-elle, Dieu l'en garde ! Ce serait assurément une perte trop douloureuse : après sa mort, en effet, il ne resterait plus aucun homme de valeur en ce monde. — Chère sœur, fit le chevalier, savez-vous donc qui il est ?

---

rois qu'il li promisent qu'il seroient a ceste assamblee devers sa partie. Et li rois fu de ceste promesse moult liés et moult joians, et moult les en mercia durement. Mais ici endroit se taist li contes de Boort et de sa conpaignie et retourne a parler de Lanselot del Lac, qui estoit malades chiés l'antain au novel chevalier d'Escalot.

47. [*448a*] Or dist li contes que quant Lanselos fu laiens venus, qu'il jut bien malades un mois ou plus de la plaie que Boors li avoit faite devant Wincestre, que li chevaliers qui avoit esté avoc lui au tournoiement n'en avoit atendu fors la mort. Si l'en pesa moult durement, car il avoit tant de bien veü en Lanselot que il proise sa chevalerie desor tous ciaus qu'il avoit onques veüs, ne il ne savoit encore pas que ce fust Lanselot del Lac. Et quant il ot laiens demouré plus d'un mois, si avint que la damoisele qui li avoit sa mance baillie vint la. Et quant ele vit qu'il n'estoit pas encore garis, si l'en pesa moult, si demanda a son frere conment il le faisoit, et il respont : « Bien, Dieu merci, selonc toutes aventures. Mais il n'a pas encore .xv. jors que je ne quidoie mie qu'il em peüst eschaper, car moult a esté la plaie perillouse a garir ; et pour ce quidoie je bien qu'il en morust. — Morir ? fait ele. Dix l'en gart ! Certes, ce fust trop dolerous damages, car aprés lui ne demourast plus prodome el monde. — Bele suer, fait li chevaliers, savés vos dont qui il est ?

48. — Oui, mon frère, je le sais : c'eſt monseigneur Lancelot du Lac, le meilleur chevalier du monde ! C'eſt monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur, qui me l'a dit. — Ma foi, c'eſt bien possible, car je n'ai jamais vu personne accomplir autant de faits d'armes que lui au tournoi de Winceſtre, et jamais manche de dame ou de demoiselle ne fut mieux employée que la vôtre. » La demoiselle reſta là jusqu'à ce que la guérison de Lancelot lui permît de quitter les lieux, jusqu'à ce qu'il fût presque rétabli et eût recouvré sa beauté. Elle demeura auprès de lui nuit et jour et elle se mit à l'aimer pour sa réputation et pour les qualités qu'elle voyait en lui, au point qu'elle pensait mourir si elle n'obtenait pas son amour. C'eſt ainsi qu'elle l'aima de tout son cœur. Quand elle fut incapable de taire plus longtemps ses sentiments, elle vint un jour auprès de lui, parée dans toute sa splendeur ; elle était vraiment d'une beauté parfaite. Ainsi parée, elle se présenta devant Lancelot du Lac et lui demanda : « Seigneur, ne serait-il pas d'une grande grossièreté, le chevalier qui m'éconduirait si je le priais d'amour ? — Demoiselle, répondit Lancelot, si son cœur était libre et qu'il puisse en disposer à son gré, il se montrerait très grossier de vous refuser son amour ; mais s'il se trouvait qu'il ne puisse disposer de son cœur ni de sa personne et s'il vous éconduisait, alors nul ne devrait l'en blâmer. C'eſt d'abord pour moi que

---

48. — Frere, fait ele, oïl, bien : c'eſt mé sire Lanselot del Lac, li mildres chevaliers del monde ! Si le me diſt mé sire Gavains, li niés le roi Artu. — Voire ! fait li chevaliers. Par mon chief, ce puet bien eſtre, car onques mais ne vi a home autretant faire d'armes conme il fiſt a l'assamblee de Winceſtre, ne onques mance a dame ne a damoisele ne fu miels emploie conme la voſtre fu. » La damoisele demoura laiens tant que Lanselos fu si garis[a] qu'il pot auques aler par laiens[b] ; et quant il[c] fu presque garis et il refu venus en sa biauté, la damoisele demoura avoc lui de nuit et de jour, et l'enama tant, pour les biens que on en disoit et pour la [b] biauté qu'ele en lui veoit, qu'il li fu avis qu'ele ne porroit durer en nule maniere del monde s'ele n'avoit de lui sa volenté. Ensi ama la damoisele Lanselot tant com ele plus pooit. Et quant ele ne se pot plus taire a dire ce qu'ele em pensoit, ele vint a lui un jour, appareillie au plus bel et au miels qu'ele pot, et sans faille ele eſtoit de trop grant biauté plaine. Et tout ensi appareillie vint ele devant Lanselot del Lac et li diſt : « Sire, enne seroit li chevaliers moult vilains qui je requerroie d'amours s'il s'en escondissoit ? — Damoisele, fait Lanselos, se il avoit son cuer en sa baillie que il en peüſt faire sa volenté del tout et son conmandement, adont se il vous escondissoit, il seroit trop vilains. Mais s'il eſtoit ensi qu'il ne peüſt faire de soi ne de son cuer son conmandement, adont s'il

je vous parle ainsi car, Dieu m'eſt témoin, si vous aviez l'intention de m'offrir votre cœur et que je sois libre d'agir à mon gré, je serais, comme bien d'autres chevaliers, de ceux qui s'eſtimeraient très heureux du don de votre amour. Par Dieu, je n'ai en effet jamais vu demoiselle plus digne d'être aimée que vous.

49. — Comment, seigneur, s'exclama-t-elle, n'avez-vous donc pas la libre jouissance de votre cœur au point de ne pouvoir en faire ce que vous voulez ? — J'en fais exactement ce que je veux puisqu'il eſt totalement là où je le veux et en nul autre lieu ; car il ne pourrait être nulle part mieux placé que là où je l'ai mis. Que Dieu m'évite qu'il s'écarte de cette volonté car je ne pourrais plus vivre comblé comme aujourd'hui. — Assurément, seigneur, vous m'en avez tant dit que je connais maintenant une partie de vos sentiments ; j'en suis bien affligée car, par les seules paroles que vous avez prononcées, vous hâterez ma mort, soyez-en sûr. Si vous m'aviez parlé un peu plus à mots couverts, vous auriez mis mon cœur dans une langueur toute remplie d'espoir, si bien que cet espoir m'aurait procuré la joie de vivre où peut se complaire un cœur amoureux. » Elle se rendit alors auprès de son frère et lui avoua ses dispositions : elle lui dit qu'elle aimait Lancelot d'un amour si fort et si prodigieux

---

vous escondissoit s'amour, nus ne l'en deveroit blasmer. Si le vous di pour moi tout avant ; car, si m'aït Dix, se vous eſtiés tele que vous peüssiés[d] metre voſtre[e] cuer en moi et je peüsse de moi faire mon plaisir et ma volenté, autresi conme maint chevalier pueent, je sui cil qui s'en tenroit a moult bien paiié se vous me deigniés doner voſtre amour ; car, si m'aït Dix, je ne vi piecha damoisele c'on deüſt miex amer de vous.

49. — Coment, sire ? fait ele. N'eſt pas voſtre cuers abandoneement a vous que vous em puissiés faire del tout a voſtre volenté ? — Toute ma volenté, fait il, en fais je bien quant il eſt del tout la ou je voel, ne en nul autre lieu ne voel je qu'il soit ; car il ne porroit eſtre en nul lieu si bien assenés com il eſt el lieu ou je l'ai assis. Ne ja Dix ne doinſt que il de ceſte volenté se departe ! Car aprés ce ne porroie je vivre un jour si a aise conme je fais orendroit. — Certes, sire, fait ele, tant m'en avés dit que je connois bien une partie de voſtre corage. Si me poise moult qu'il eſt ensi, car a ce que vous m'en avés ore apris a une sole parole, vous di je[a] que vous me ferés aprocier de mort plus haſtievement. Et se vous le m'eüssiés dit plus covertement, vous eüssiés mis mon cuer en une langour raplenie de toute bone esperance, si que l'esperance me feïſt vivre en toute la joie ou cuers amourous peüſt demourer. » Et lors vient a son frere et li descovre tout son penser ; et li diſt qu'ele amoit Lanselot de si grant amour et si merveillousement

qu'elle viendrait à en mourir s'il ne l'aidait pas à obtenir la satisfaction de son désir. Son frère en éprouva du chagrin et lui répondit :

50. « Chère sœur, il vous faut aspirer à un autre cœur, car vous ne pourriez en aucun cas toucher celui-ci. Je sais que Lancelot a mis le sien en si haut lieu qu'il ne daignerait en descendre pour aimer une pauvre demoiselle comme vous. Quoique vous soyez une des plus belles jeunes filles au monde, s'il vous faut aimer, vous devez placer votre amour moins haut car, d'un arbre si élevé, vous ne sauriez cueillir le fruit. — Cela me désole, assurément, et je voudrais bien, si c'était possible, que mon cœur ne l'aime pas plus qu'un autre ; mais ce n'est pas possible, c'est mon destin de mourir pour lui et, vous verrez, cela se produira bientôt. »

51. La demoiselle décrivit d'avance sa mort, qui advint comme elle l'avait annoncée, car elle ne manqua pas de mourir d'amour pour Lancelot, ainsi que le conte le rapportera plus loin en détail. Ce jour-là, un écuyer arrivé de Northumberland vint à être hébergé dans cette demeure. Lancelot le fit venir auprès de lui et lui demanda où il allait. « Seigneur, répondit l'autre, je vais à Tannebourg, où le tournoi doit avoir lieu dans trois jours. — Quels chevaliers seront présents, s'enquit Lancelot, le sais-tu ? — Ceux de la Table ronde y seront, seigneur, et ceux du royaume de Logres, et,

---

qu'ele en est a la mort venue s'il ne faisoit tant qu'ele en eüst sa volenté de lui. Et il en est moult dolans, se li dist :

50. « Bele suer, en autre lieu vous covient baer, car a cestui ne porriés vous avenir en nule maniere[a] del [*c*] monde. Car je sai bien qu'il a son cuer en si haut lieu assis que il ne daingneroit mie descendre pour amer si povre damoisele conme vous estes. Encore soiés vous[b] ore une des plus beles puceles del monde, si vous covient il, se vous volés amer, que vous metés vostre cuer plus bas, car de si haut arbre ne porriés vous mie le fruit cueillir. — Certes, fait la damoisele, ce poise moi ; et si volsisse bien, se estre peüst, qu'il ne me fust nient plus de lui amer com il est d'un autre chevalier. Mais ce ne puet ore pas estre, car il m'est ensi destiné que je morrai pour lui, et ce verrés vous avenir prochainement. »

51. Ensi devisa la damoisele sa mort ; se li avint tout ensi com ele le dist, car ele morut sans faille pour Lanselot, si conme li contes le devisera cha en avant tout apertement. Celui jour meïsmes avint que uns esquiers se herberga laiens qui estoit venus de Norhomberlande, si le fist Lanselos venir devant lui et li demanda ou il aloit. « Sire, fait cil, je m'en vois a Tanebourc, ou li tournoiemens sera d'ui en tiers jour. — Et quels chevaliers i avra il ? fait Lanselos. Sés le tu[a] ? — Sire, fait li esquiers, cil de la Table Reonde i seront, et cil del roialme

par ailleurs, ceux qui étaient au tournoi de Wincestre. On dit aussi que le roi Arthur viendra assister au tournoi en compagnie de ma dame la reine Guenièvre. » Quand Lancelot apprit que la reine irait, il s'enflamma et se troubla tant qu'il crut en mourir de douleur. Il se mit à méditer très tristement, et quand il reprit la parole, il le fit si haut que tous ceux qui étaient auprès de lui l'entendirent :

52. « Ah, dame, vous n'y verrez pas votre chevalier cette fois, car ici je ne fais rien d'autre que languir. Ah, chevalier qui m'as blessé, que Dieu m'accorde de te retrouver et d'être en mesure de te reconnaître. Le monde entier ne me dédommagerait pas si je ne t'infligeais une mort infâme ! » Son corps se tendit sous l'effet d'une telle souffrance et, dans ce mouvement, sa plaie se rouvrit et il en sortit un flot de sang, aussi abondant que lorsqu'on éventre un animal ; il perdit connaissance. En le voyant ainsi, son médecin dit à l'écuyer : « Vos nouvelles l'ont tué ! » Il le fit aussitôt déshabiller et coucher dans son lit, sinon il serait mort promptement, car il n'ouvrait plus les yeux ni ne parlait plus.

53. Le lendemain, il retrouva la parole dès qu'il en eut la force et il fit mine de ne sentir aucune douleur et d'être guéri ; il dit alors à son médecin : « Maître, grâce à Dieu et grâce à vous, qui avez pris tant de peine et mis tous vos efforts à me soigner, je me sens guéri et en

---

de Logres, et d'autre part cil ki furent a l'assamblee de Wincestre. Et pour le tournoiement veoir, si conme on dist, i venra li rois Artus, si amenra en sa compaingnie ma dame la roïne Genievre. » Et quant Lanselos entent que la roïne i venroit, si en est si eschaufés et si tourblés que bien li est avis qu'il doie morir de doel ; si conmence trop durement a penser. Et quant il parla, si dist si haut que tout l'oïrent cil qui devant lui estoient :

52. « Ha ! dame, ore n'i verrés vous pas vostre chevalier, car je ne fais ci fors que languir. Ha ! chevaliers qui ceste plaie me fesis, Dix doinst que je te truise encore en tel maniere que je te connoisse ! Je ne prendroie mie en amende tout le siecle que je ne te feïsse de male mort morir ! » Lors s'estent del grant doel qu'il ot. Et a l'estendre qu'il fist, li escrieve sa plaie, si en saut uns rais de sanc autresi grans conme il feïst d'une beste acoree ; si se pasme maintenant. Et quant ses maistres le voit, si dist a l'esquier : « Vos l'avés mort a vos noveles ! » Si le fist tan[*d*]tost despoullier et couchier en son lit, quar autrement fust il mors erroment, car il n'ovri les ex ne ne dist mot.

53. A l'endemain se resvigoura de parler au plus tost qu'il pot ; et fist samblant qu'il ne sentist ne mal ne dolour et que il fust tous garis, si dist a son mire : « Maistres[a], Dieu merci et la vostre, vous avés mise si grant paine en moi garir, et si grant travail, que je me sent tout sain

bonne santé, au point que je peux monter à cheval dès aujourd'hui sans dommage. Pour cette raison, je voudrais prier la maîtresse de maison et mon compagnon, le chevalier ici présent qui m'a montré tant d'égards pendant ma maladie, de me donner congé afin que je puisse partir. Quant à vous, cher maître, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de m'accorder la faveur de m'accompagner jusqu'au château de Tannebourg, car je suis prêt à risquer la mort pour me rendre à ce tournoi où sera réunie toute la fleur de la chevalerie. — Ah, seigneur, répondit cet homme de bien, que dites-vous ? Même si vous montiez le cheval le plus doux du monde, sachez que nul équipage ne pourrait empêcher que vous soyez mort avant d'avoir parcouru une demi-lieue anglaise. Vous êtes encore si faible et si mal en point que personne, à mon sens, ne pourrait vous guérir parfaitement, si ce n'est Dieu, le Roi des cieux, le Tout-Puissant. » Lancelot se tourna vers l'écuyer qui se trouvait là et qui lui avait annoncé la nouvelle du tournoi. Il l'avait retenu jusqu'au lendemain matin pour qu'il lui tînt compagnie car il croyait bien pouvoir l'accompagner à la joute. Il lui déclara :

54. « Mon cher ami, partez donc, car il me faut rester, il me semble. Quand vous arriverez à Tannebourg, si vous

---

et tout haitié, si que des ore mais puis bien chevauchier sans moi grever de nule chose. Et pour ce voldroie je proier ma dame de chaiens et mon compaignon, cest chevalier qui ci est, qui tantes honours m'a faites en ceste maladie, qu'il me donaissent congié que je m'en peüsse aler. Et vous, biaus maistres, encore vous requier je, pour l'amour de Dieu et en tous guerredons, que vous me faciés compaingnie de ci jusques au chastel de Tanebourc, que pour mort ne por vie ne lairoie que je ne fuisse a cest tournoiement, car trestoute la flor de la bone chevalerie del monde i sera assamblee. — Ha ! sire, fait li prodom, que est ce ore que vous alés disant ? Certes, se vous estiés montés sor le plus souef portant cheval del monde, saciés que tout cil del monde ne vous porroient acesmer que vous ne fuissiés mors ançois que vous eüssiés chevauchié le montant de demie lieue englesche ! Car vous estes encore si tres durement febles et si malades que je ne voi gaires bien que nus, fors Dix, li Rois des ciex, li Tous Poissans, vous em puisse encore doner parfaitement garison. » Lors se tourna Lanselos[b] devers l'esquier qui devant lui estoit, qui les noveles del tournoiement li avoit aportees et qu'il avoit au matin retenu pour faire lui compaingnie, car il quidoit vraiement qu'il deüst estre avoc lui alés au tournoiement, si li dist :

54. « Biaus dous amis, or vous en alés, car il me covient demourer, ce m'est avis. Et quant vous venrés a Tanebourc, se vous i veés mon signour Gavain et ma dame[a] la roïne Genievre, si les me salués[b] de

voyez monseigneur Gauvain et ma dame la reine Guenièvre, saluez-les pour moi, de la part du chevalier qui remporta le tournoi de Wincestre, et s'ils demandent comment je me porte, ne leur révélez rien de ma situation ni de l'endroit où je me trouve. » L'autre lui répondit qu'il en serait ainsi. Alors l'écuyer monta sur son roncin et s'en alla ; il chevaucha jusqu'à Tannebourg. Comme il était un familier de roi de Norgales, il se rendit à la demeure de celui-ci pour la nuit. Le soir, monseigneur Gauvain vint chez ce roi pour voir Bohort et sa suite, qui lui firent fête. L'écuyer servait le vin ; quand il se fut agenouillé devant monseigneur Gauvain pour le servir, il se mit à sourire très largement, au souvenir de Lancelot du Lac et de son projet fou de venir au tournoi. Monseigneur Gauvain le remarqua et, pensant qu'il ne devait pas rire sans raison, il s'adressa à l'écuyer après avoir bu : « Je te prie de répondre à ma question. » L'écuyer lui dit qu'il le ferait s'il le pouvait. « Je te demande, poursuivit monseigneur Gauvain, ce qui t'a fait sourire à l'instant. — Par ma foi, seigneur, répliqua l'autre, je ris au souvenir du chevalier le plus insensé, le plus fou à lier que j'aie rencontré ou dont j'aie entendu parler. Il était grièvement blessé, à l'article de la mort, au point de ne pouvoir faire usage de ses membres, et tout malade qu'il était, il voulait hier matin venir à ce tournoi,

---

par le chevalier qui vainqui l'asamblee de Wincestre ; et se il demandent conment je le fais, onques ne lor en dites riens de mon estre ne ou je sui. » Et cil li dist que si fera il bien. Et maintenant monte li esquiers sor son roncin et s'empart de laiens, et chevauche tant qu'il vint a Tanebourc. Et il estoit acointes au roi de Norgales [*e*], si ala a son ostel et demoura laiens le soir. Quant la nuis fu venue, mé sire Gavains vint a l'hostel le roi de Norgales pour veoir Boort et sa compaingnie, et cil le rechurent a moult grant feste. Et li esquiers servoit del vin ; et quant il se fu ajenoulliés par devant mon signor Gavain pour lui[f] doner le vin, si conmencha a sousrire trop durement, car il li souvenoit de Lanselot del Lac et de la derverie qu'il voloit faire de venir au tournoiement. Et mé sire Gavains s'en prist garde, si pensa bien qu'il ne rioit pas pour noient ; si but del vin, et si tost com il en ot but, si dist a l'esquier : « Je te proi que tu me dies ce que je te demanderai. » Et li esquiers li respont qu'il li dira moult tres volentiers s'il le set. « Je te demant, fait mé sire Gavains, pour coi tu conmenchas orendroit a sousrire. — Par foi, sire, fait cil, je ris pour ce qu'il me souvint del plus fol chevalier et del plus outreement dervé que je onques mais veïsse n'en oïsse parler en trestout mon aage, qui estoit navrés ausi durement conme a mort et en tel maniere qu'il ne se pot aïdier ne movoir menbre qu'il eüst ; et tout ensi malades com il estoit, voloit il hier matin venir a cest tournoiement,

que son médecin le voulût ou non. Il était encore si mal en point qu'il pouvait à peine parler. C'est grande folie, n'est-ce pas ?

55. — Ah, cher ami, s'écria monseigneur Gauvain, quand avez-vous vu ce chevalier dont vous parlez ? Je le crois homme de valeur et je suis bien sûr que, si cela eût été en son pouvoir, il n'eût pas manqué ce tournoi à la légère. Que Dieu le guérisse ! C'est en effet grand dommage qu'un preux soit privé d'un exploit par la maladie. — Dieu m'est témoin, seigneur, dit l'écuyer, que j'ignore qui il est, mais je l'ai entendu désigner comme le meilleur chevalier du monde. Il m'a aussi vivement prié, quand je le quittai ce matin, de vous saluer de la part de celui qui remporta le tournoi de Wincestre, et il adresse aussi son salut à ma dame la reine. » Quand monseigneur Gauvain entendit ces nouvelles, il fut certain qu'il s'agissait de Lancelot du Lac. Il demanda au jeune homme où il l'avait vu. « Seigneur, fit l'écuyer, je ne vous le révélerai pas car je commettrais une traîtrise. — Vous nous avez pourtant dit qu'il est blessé. — Seigneur, sachez que je ne vous l'aurais pas dit s'il ne m'avait été ordonné de le faire, mais j'en ai dit plus que je n'aurais dû. Je vous prie toutefois, si vous voyez ma dame la reine avant moi, de la saluer de la part de celui dont je vous

---

ou ses mires volsist ou non. Et il estoit encore si mesaiesiés que a painnes pot[d] on parole traire de sa bouce. Enne vous est il bien avis que ce fu grant forsenerie ?

55. — Ha ! biaus amis, fait mé sire Gauvains, quant veïstes vous[a] cel chevalier dont vous ici parlés ? Car je quit qu'il est moult prodom ; et tant quit je de fine verité savoir que, s'il fust en son delivre pooir, il ne se tenist pas legierement qu'il ne venist a cest tournoiement. Or li doinst Dix santé ! Car certes, c'est moult tres grans damages quant prodom a maladie qui li toille a faire tres grant proesce. — En non Dieu, sire, fait li esquiers, je ne sai qui il est, mais je l'oï tesmoignier pour le meillour chevalier del monde. Et encore me dist il et proia moult durement, quant je m'en parti de lui jehui matin, que je vous saluaisse de par celui qui vainqui l'assamblee de Wincestre, et a ma dame la roïne ausi mande il salus. » Quant mé sire Gavains entent ceste novele, si set bien vraiement que c'est Lanselot del Lac ; si demande au vallet ou ce fu que il le vit. « Sire, fait li esquiers, ce ne vous dirai je mie, car je feroie desloiauté. — A tout le mains, fait mé sire Gavains, nous avés dit qu'il [*f*] est navrés. — Biaus sire, fait li esquiers, saciés de voir que je ne le vous deïsse pas s'il ne le m'eüst conmandé[b], car je vous en ai plus dit que je ne deüsse ; mais toutesvoies vous proi je, se vous veés ançois de moi ma dame la roïne, que vous le salués de par celui que je vous ai dit. » Et mé sire Gavains dist que ce fera[c] il moult volentiers.

ai parlé. » Monseigneur Gauvain l'assura qu'il le ferait très volontiers.

56. Ces nouvelles mirent en émoi les trois cousins, persuadés que c'était Lancelot du Lac qui avait envoyé son salut à monseigneur Gauvain. Ils pressèrent le jeune homme de leur révéler où il l'avait laissé. Il refusa de leur en apprendre davantage, quelles que fussent leurs prières. « Tu peux au moins nous dire où tu l'as laissé. » Alors il leur indiqua un autre lieu que celui où il l'avait quitté, et les cousins déclarèrent qu'ils iraient à sa recherche après la fin du tournoi, jusqu'à ce qu'ils le trouvent. Le lendemain, les chevaliers de quatre royaumes se rassemblèrent dans la prairie de Tannebourg contre ceux de la Table ronde. De beaux coups de lance et d'épée y furent échangés. Vous auriez pu voir la prairie couverte de chevaliers étrangers qui affrontaient ceux de Logres et de la Table ronde ; ces derniers surpassaient tous les autres par le renom de leur vaillance et de leur audace. Ce jour-là, beaucoup de braves furent abattus de leur cheval, tués ou blessés. Mais parmi tous ceux qui se trouvaient là, c'est le lignage du roi Ban de Bénoïc qui remporta le prix et les honneurs, tout particulièrement Hector, Bohort et Lionel. Quand le roi vit que Lancelot n'y était pas, il en éprouva de la tristesse car c'est surtout pour le voir et lui parler qu'il était venu. Il fit alors crier un tournoi à un mois de là, avec l'accord unanime de ses vassaux, dans la

---

56. De ceste novele furent moult esmaié li .III. cousin, car bien pensoient que c'est Lanselos del Lac qui ot mandé salus a mon signour Gavain, et tindrent le vallet moult court que il lor deïst ou il avoit laissié Lanselot del Lac. Et il lor respont que ja plus ne lor en dira pour proiere[a] qu'il li facent. « Au mains, font il, nous[b] pués tu bien dire ou tu le laissas. » Et il lor dist un autre lieu que celui ou il l'avoit laissié. Et il dient qu'il l'iront querre au departir del tournoiement tant qu'il le troveront. L'endemain assamblerent en la praerie de Tanebourc li chevalier de .IIII. roialmes encontre ciaus de la Table Reonde. Si i ot mainte bele joste faite de lance et maint bel cop feru d'espee ; si peüssiés veoir la praerie coverte de chevaliers estranges qui venoient encontre ciaus del roialme de Logres et encontre ciaus de la Table Reonde, qui de prouece et de hardement estoient renomé sor tous autres chevaliers ; et assés i ot celui jour abatu maint prodome, et ocis et navré. Mais desor tous ciaus qui la furent emporterent celui jour le pris et l'onour li lignages le roi Ban de Benuyc, meïsmement Boors et Hectors et Lyoniaus. Et quant li rois vit que Lanselos n'i estoit mie, si en fu moult dolans, car plus i fu il venus por veoir Lanselot et pour parler a lui que por autre chose nule ; si fist maintenant, par le conmun assentement de ses homes, un tournoiement crier el mois aprés en la

prairie de Camaalot. L'assemblée se dispersa et tout fut terminé pour cette fois.

57. Ce jour-là, le roi demanda à Bohort de revenir à la cour avec sa suite, mais celui-ci lui répondit qu'il n'en ferait rien tant qu'il n'aurait pas de nouvelles de Lancelot, où qu'il fût. Le roi n'osa pas insister. Monseigneur Gauvain alla voir la reine et lui rapporta les propos de l'écuyer concernant Lancelot, son désir de venir au tournoi et le refus de son médecin qui le voyait très malade. Mais la reine ne put croire qu'il eût été si longtemps souffrant ; elle pensait plutôt que la demoiselle tant louée par monseigneur Gauvain était la cause de son mal et de sa longue absence, et qu'il était auprès d'elle. Elle éprouva une haine mortelle et il n'était au monde aucun déshonneur qu'elle ne lui souhaitât. La perte de Bohort et sa suite, qui avaient déserté la cour à cause de l'absence de Lancelot, était pour elle un sujet de tristesse et de contrariété ; elle eût vivement désiré leur retour, s'il eût été possible : elle aimait, en effet, passionnément leur compagnie qui était pour elle un grand réconfort car personne au monde n'avait, à ses yeux, tant d'agrément et de valeur qu'eux. Et en privé, elle affirmait parfois qu'elle ne connaissait pas au monde de gens plus avisés ni plus honorables que les membres du lignage du roi Ban de Bénoïc.

58. Le roi Arthur resta trois jours à Tannebourg pour se

---

praerie de Kamaalot. Si s'en parti en tel maniere li tournoiemens[c], que plus n'i ot fait a cele fois.

57. Celui jour dist li rois a Boort qu'il revenist a court, lui et sa compaingnie, et il dist que non feroit devant qu'il seüst noveles de Lanselot, ou il fust ; et li rois ne l'en ose plus proier. Et mé sire Gavains en vint a la roïne et li conte ce que li esquiers li avoit dit de Lanselot, et conment il voloit venir au tournoiement, mais ses mires ne le volt pas sous[*449a*]frir pour ce qu'il le vit encore trop malade. Mais la roïne ne pot pas croire qu'il ot esté si longement deshaitiés, ains quide vraiement que la damoisele que mé sire Gavains li avoit tant loee est ocoisons de sa maladie et de sa demourance, et qu'il soit avoc li ; si l'enhaï si mortelment qu'il n'est honte el monde qu'ele ne volsist bien qui li avenist. Mais de Boort et de sa compaingnie, qui ensi ont sa court widié pour la defaute de Lanselot, a ele si grant pitié et moult est a malaise de ce qu'ele les a ensi perdus ; si amast ele assés miels qu'il revenissent ariere, s'il peüst estre, car ele paramoit tant lor compaingnie, pour le grant confort qu'il li faisoient, qu'ele ne proisoit tant nules gens conme els. Et la ou ele estoit en son privé conseil, si disoit ele bien aucune fois qu'ele ne savoit el monde nules gens si duis ne si sousfissans come estoient cil del lignage le roi Ban de Benuyc.

58. Trois jours demoura li rois Artus a Tanebourc pour son cors

reposer tout à son aise ; il fit appeler auprès de lui Bohort et sa suite qui demeuraient chez le roi de Norgales afin de se distraire. Ils lui dirent qu'ils ne viendraient pas à sa cour tant qu'ils n'auraient pas obtenu de vraies nouvelles de Lancelot. Le lendemain, le roi Arthur quitta Tannebourg et rentra directement à Camaalot. Le même jour, Bohort prit congé du roi de Norgales, avec sa compagnie et monseigneur Gauvain car celui-ci annonça qu'il ne les quitterait pas avant qu'ils eussent trouvé Lancelot. Ils chevauchèrent ensemble en suivant la direction indiquée par l'écuyer. En arrivant, ils ne trouvèrent personne qui pût les renseigner. Monseigneur Gauvain s'adressa à Bohort :

59. « Seigneur, je conseillerais la destination d'Escalot, car dans cette place forte je connais un endroit où je pense qu'on pourra nous donner une indication sur ce que nous cherchons. — Oui, approuva Bohort, je voudrais que nous y soyons déjà car il me tarde de retrouver mon seigneur mon cousin. » Ils repartirent et firent route jusqu'au soir ; ils passèrent la nuit chez un ermite et, le lendemain, dès que le jour parut, ils remontèrent à cheval et voyagèrent si rapidement qu'ils arrivèrent à Escalot le jour même. Là, monseigneur Gauvain descendit avec les autres au logis où il avait dormi auparavant. Dès leur arrivée, il mena lui-même Bohort à la chambre où il avait laissé l'écu de

---

reposer et aaisier, si manda a Boort et a toute sa compaingnie, qui demouroient avoc le roi de Norgales, qu'il le venissent veoir et avoc lui esbanoiier[a]. Et il disent qu'il n'enterroient pas en sa court devant qu'il avroient oïes vraies noveles de Lanselot. Et l'endemain s'en parti li rois Artus de Tanebourc, et s'en rala le droit chemin vers Kamaalot. Celui jour meïsmes s'en parti Boors del roi de Norgales, entre lui et sa compaingnie, et mé sire Gavains avoc aus, car il dist qu'il ne se partiroit jamais d'als devant qu'il avroient trové Lanselot. Si chevauchierent tout ensi cele part ou il quidierent que li vallés l'ot laissié, si conme il lor enseigna ; et quant il vinrent[b] la, si ne troverent nului qui noveles lor en seüst a dire. Lors dist mé sire Gavains a Boort :

59. « Sire, je loeroie en bon conseil que nous aillissiemes a Escalot, car en celui chastel sai je un ostel ou je croi bien que on nous savra assener d'aucune chose de ce que nous alons querant. — Certes, fait Boors, je voldroie ja que nous i fuissiens, car moult me tarde que je aie[a] trové mon signor mon cousin. » Atant s'en departent d'illoc et oirrent jusques au soir, si jurent la nuit chiés un hermite. L'endemain, si tost com il virent le jour, il [*b*] monterent et errerent tant par lor journees qu'il vinrent a Escalot. Et mé sires Gavains descendi a l'ostel ou il avoit autrefois jeü, et tout li autre. Et quant il furent descendu, mé sire Gavains meïsmes en mena Boort en la chambre ou il avoit laissié l'escu

Lancelot, qu'il trouva encore suspendu. Il interrogea Bohort et les autres :

60. « Seigneurs, cet écu, l'avez-vous déjà vu ? » En le voyant, Bohort le reconnut : « Par Dieu, nous avons laissé cet écu à Camaalot quand nous sommes allés à l'assemblée de Wincestre. » Monseigneur Gauvain fit demander à l'hôte de venir s'entretenir avec lui, et celui-ci vint aussitôt. « Cher hôte, je vous prie et vous conjure sur ce que vous aimez le plus au monde de m'accorder une faveur : dites-nous où se trouve le chevalier qui a laissé ici cet écu ; car vous savez où il est, j'en suis certain, et vous pouvez nous le dire, s'il vous plaît. — Si je pensais que vous le recherchiez pour son bien, fit le bon hôte, je vous informerais, mais dans le cas contraire je ne le ferais à aucun prix. — Je vous garantis, affirma monseigneur Gauvain, sur tous les bienfaits que Dieu m'a accordés, que nous sommes ceux qui l'aiment le plus au monde et qui feraient le plus en sa faveur. — Reposez-vous ici aujourd'hui, dit cet homme sage, et demain, quand vous serez sur le point de partir, je vous indiquerai exactement où vous pourrez le trouver. Si vous le voulez, je vous donnerai un de mes hommes qui vous y mènera directement. »

61. Les compagnons passèrent la nuit dans cette demeure, pleins de joie et d'allégresse. Depuis longtemps, ils n'avaient

---

Lanselot, se l'i trouva encore pendant ; et puis dist a Boort et as autres :

60. « Signour, cest escu, le veïstes vous onques mais ? » Et Boors connoist maintenant l'escu quant il le voit, si dist : « En non Dieu, cest escu laissasmes nous a Kamaalot quant nous alasmes a l'asamblee de Wincestre ! » Lors mande mé sire Gavains a l'oste de laiens qu'il viegne a lui parler, et il i vint erroment. Et mé sire Gavains li dist : « Biaus ostes, je vous proi en tous guerredons, si vous conjur sor la foi que vous devés a la riens el monde que vous plus amés que vous nous dites ou li chevaliers est qui chaiens laissa cest escu ; car je sai bien tout vraiement que vous savés bien ou il est, si le nous poés bien enseignier, s'il vous plaist. — Se je quidoie, fait li prodom, que vous pour son bien le quesissiés, je le vous enseigneroie, ne mais autrement ne le feroie je en nule maniere del monde. — Je vous creant, fait mé sire Gavains, sor quanques je tieng de Dieu, que nous somes ci li home el monde qui plus l'aiment de cuer et qui plus feroient pour lui. — Or vous aiesiés huimais chaiens, fait li prodom, et demain, quant vous voldrés movoir, je vous enseignerai moult bien ou vous le porrés trover. Et se vos volés, je vous baillerai un de mes vallés de chaiens qui vous i menra tout le droit chemin. »

61. Cele nuit demourerent li conpaingnon laiens a moult grant joie et a moult grant feste, et furent plus a aise qu'il ne soloient pour les

pas éprouvé de satisfaction égale à celle que leur procuraient ces nouvelles. Le lendemain, dès que le jour parut, ils se levèrent. En arrivant dans la grand-salle, ils virent l'hôte déjà prêt et le chevalier qui avait été affligé par le départ de Lancelot. Celui-ci leur annonça qu'il irait avec eux et qu'il les accompagnerait jusqu'à l'endroit où se trouvait le chevalier qu'ils recherchaient. Ils exprimèrent leur satisfaction. Ils partirent tous ensemble à cheval, après avoir recommandé leur hôte à Dieu. Leur allure fut si rapide qu'ils arrivèrent le soir même à la demeure de la dame chez qui Lancelot séjournait. Celui-ci était alors en si bonne voie de guérison qu'il pouvait aller se distraire à l'extérieur. Il était au milieu de la cour et prenait un moment de détente en compagnie de son médecin, qui l'avait soigné avec une grande compétence. Derrière lui venait le chevalier qui l'avait accompagné au tournoi de Wincestre et qui l'avait bien assisté durant sa maladie : il ne voulait le laisser seul à aucun moment de la journée.

62. Quand les compagnons furent descendus de cheval et entrés dans la cour, Lancelot les reconnut. Ne demandez pas quelle fut sa joie. Il courut vers Bohort avec des paroles de bienvenue, puis vers Hector, Lionel et monseigneur Gauvain. Il leur dit : « Chers seigneurs, soyez les bienvenus ! — Seigneur, répondirent-ils, que Jésus-Christ vous accorde joie et honneur ainsi qu'à toute votre compagnie ! » et ensuite :

---

noveles qu'il orent aprises. Et l'endemain, si tost com il virent le jour, se leverent. Et quant il vinrent en la sale, si troverent l'oste, qui ja ert tous apareilliés, et li chevaliers avoc, qui avoit esté deshaitiés a cele ore que Lanselos departi de laiens ; si lor dist qu'il iroit avoc aus et qu'il lor feroit compaingnie jusques la que li chevaliers demourroit qu'il aloient querant, et il dient que ce lor plaist moult. Atant montent et s'en partent de laiens tout ensamble, si conmandent lor oste a Dieu ; et se hasterent tant de chevauchier qu'il vinrent au soir [*c*] a l'ostel a la dame ou Lanselos avoit jeü, et il estoit adont si tournés a garison qu'il se pooit aler esbatre par laiens. Et Lanselos estoit adont enmi la court, ou il s'aloit esbatant entre lui et son maistre, qui a lui garir avoit grant entente mise. Aprés lui aloit li chevaliers qui avoc lui avoit esté au tournoiement de Wincestre et en sa maladie li ot grant compaingnie portee, car onques ne le volt laissier ne au matin ne au soir.

62. Quant cil furent descendu et entré dedens la court et Lanselos les connut, ne demandés pas s'il ot grant joie ; si court maintenant a Boort et li dist que bien fust il venus, et a Hector, et a Lyonel, et a mon signour Gavain. Et puis lor dist : « Biaus signour, bien soiés vous venu ! — Sire, font il, bone joie et grant hounour vous doinst Jhesu Cris, et vous et toute la compaingnie ! » Et puis li dient :

« Seigneur, vous nous manquiez tellement et nous avons eu si peur pour vous du fait que vous n'êtes pas venu au tournoi de Tannebourg que nous nous sommes mis en route pour vous chercher. L'issue en est heureuse, Dieu merci, puisque nous vous avons trouvé moins difficilement que nous l'aurions cru. Mais, par Dieu, apprenez-nous comment vous vous portez et ce qui vous est arrivé depuis votre départ, car nous avons entendu dire l'autre jour que vous étiez très malade. — Oui, fit-il, mais grâce à Dieu, je vais très bien maintenant et je suis convalescent ; pourtant j'ai été très malade et j'ai souffert de grands tourments ; l'on me faisait comprendre que j'étais sur le point de mourir. — Seigneur, demanda Bohort, où pensez-vous avoir attrapé cette maladie ? — Assurément, c'est au tournoi de Wincestre, à cause d'une profonde blessure qu'un chevalier m'infligea lors d'une joute. Elle s'est avérée plus grave que je l'avais imaginé, et il semble que je ne sois pas encore tout à fait guéri et que je ne puisse pas monter à cheval sans difficulté.

63. — Seigneur, dit monseigneur Gauvain, puisque Dieu vous a accordé la guérison, peu importe la souffrance passée, vous n'avez plus rien à redouter. Mais faites-nous savoir à présent quand vous pensez être assez dispos pour venir à la cour. — Bientôt, si je peux. » Le médecin qui avait si bien

---

« Sire, font il, li tres grans desiriers que nous avons eü de vous et la tres grant paour[a], pour ce que vous n'aviés pas esté a cest tournoiement a Tanebourc, nous a mis en queste de vous, si nous en est ore, la Dieu merci, bien avenu ; car a mains de paine que nous ne quidasmes, vous avons trouvé. Mais, pour Dieu, de vostre estre nous dites, et conment vous l'avés puis fait, car nous oïsmes avant ier dire que vous estiés deshaitiés trop durement. — Certes, fait il, la Dieu merci, il m'est ore[b] moult tres bien, car je sui del tout tournés a garison ; ne mais sans faille j'ai puis esté moult deshaitiés, et moult ai angoisse sousferte, et ai esté ausi conme em peril de mort, ce me faisoit on entendant. — Sire, ce dist Boors, ou quidiés vous que ceste maladie vous preïst ? — Je sai bien, fait il, que je le pris l'autre jour au tournoiement de Wincestre, d'une plaie moult grans que uns chevaliers me fist a une jouste, si fu la plaie assés plus perillouse que je ne quidoie, et encore i pert que je ne sui mie encore tres bien garis si que je peüsse chevauchier bien a aise.

63. — Sire, fait mé sire Gavains, puis que Dix vous a tourné a garison, il ne me chaut de dolour trespassee, car de cele n'avés vous pas trop grant garde. Mais ore nous dites quant vos quidiés estre en si bon point que vous peüssiés venir a court. — Certes, fait il, prochainement, se je puis. » Et li prodom qui de lui s'estoit entremis si durement [*d*] respont a mon signour Gavain : « Sire, fait il, saciés sans

pris soin de lui répondit à monseigneur Gauvain : « Seigneur, sachez qu'il sera guéri dans huit jours, sans nul doute, pour monter à cheval, aller où il voudra et porter les armes avec autant de vigueur qu'il le fit naguère au grand tournoi de Wincestre. » Ils étaient tous très heureux de l'apprendre, dirent-ils. Le lendemain, pendant le déjeuner, monseigneur Gauvain demanda en riant à Lancelot :

64. « Seigneur, ce chevalier qui vous a blessé au tournoi, avez-vous jamais su qui il était ? — Non, pas du tout, fit Lancelot, mais si je pouvais le reconnaître et le trouver dans quelque tournoi, je crois qu'il serait payé comme jamais, car avant la fin du tournoi je lui ferais sentir le tranchant de mon épée, propre à couper l'acier, et cela au vu de toute l'assistance. S'il a fait couler le sang de mon flanc, je ferais couler celui de sa tête, en aussi grande quantité si ce n'est plus ! » Alors monseigneur Gauvain se mit à applaudir et à manifester une joie extrême. Il s'adressa à Bohort : « On verra bien ce que vous allez faire à présent, car ce n'est pas le plus couard qui vous menace, et s'il m'avait menacé aussi, je ne me sentirais soulagé qu'après avoir fait la paix avec lui ! » Lancelot fut tout surpris d'entendre cela et demanda : « Bohort, est-ce vous qui m'avez blessé ? » Celui-ci était si triste qu'il ne savait que dire ni que faire, car s'il n'osait le reconnaître, il ne pouvait non plus le nier. Il avoua alors : « C'est moi, seigneur,

---

nule faille que il sera garis dedens .VIII. jours, si que il porra bien chevauchier partout la ou il voldra et porter armes ausi efforciement come il fist l'autre jour au grant tournoiement a Wincestre. » Et cil respondirent tout que de ceste novele sont il moult lié. Et quant ce vint a l'endemain qu'il seoient au disner, si dist mé sire Gavains tout en riant a Lanselot :

64. « Sire, de cel chevalier qui cele plaie vous fist a l'asamblee[a], seüstes vous onques qui ce fu ? — Certes, nenil, fait Lanselos. Mais se je le peüsse conoistre et je le peüsse trover en aucune assamblee, je quit qu'il ne fist onques chose dont la bontés li fust si tost rendue ; car ançois qu'il s'en partesist, li feroie je sentir, voiant tous ciaus de la place, se m'espee porroit trenchier acier. Et se il traist sanc de mon costé, je l'en trairoie del chief autretant ou plus ! » Lors conmence mé sire Gavains a batre ses palmes et conmenche a faire la greignour joie del monde, et dist a Boort : « Ore i parra que vous ferés, car vous n'estes mie maneciés del plus coart houme del monde ! Et se il m'avoit ausi manecié, je ne seroie jamais a aise devant que je eüsse pais a lui ! » Quant Lanselos l'entent, si en est tous esbahis, et dist : « Boort, fustes vous ce qui ensi me navrastes ? » Et il en est si dolans qu'il ne set que il en doie faire ne dire, car il ne l'ose connoistre, ne noier ne le puet ; lors dist : « Sire, je le fis,

et cela me chagrine. Personne ne devrait pourtant me blâmer car au moment dont parle monseigneur Gauvain et où vous étiez celui que j'ai blessé vous étiez si bien déguisé que je n'aurais pu vous reconnaître sous ces armes, d'autant plus que c'étaient celles d'un nouveau chevalier, alors que vous portez les armes depuis plus de vingt-cinq ans. C'est pour cela que je n'ai pu vous reconnaître, et vous ne devez pas m'en vouloir, je pense. » Lancelot répondit qu'il ne lui en voulait pas, puisque cela s'était produit dans de telles conditions.

65. « Cher seigneur, intervint Hector, pour ce qui est de cette journée, je m'en rapporte à vous, car vous m'avez fait sentir votre fer plus qu'il ne fallait. » Lancelot lui répliqua en riant : « Cher seigneur, j'ai plus de raisons de me plaindre de vous que vous n'en avez de vous plaindre de moi ! Car je sais bien à présent que vous-même et Bohort avez été ceux qui m'ont fait le plus de mal au tournoi. En effet, je vous trouvais sans cesse devant moi de sorte que vous n'aviez d'autre but que de me tourmenter et me déshonorer totalement. Je crois bien que j'aurais pu remporter le prix de cette journée mais vous me l'avez ôté tous les deux. Sachez que je n'ai jamais rencontré nulle part deux chevaliers qui m'aient causé autant de peine et qui m'aient accablé autant que vous. Je vous pardonne néanmoins et vous ne m'en entendrez plus parler. — Seigneur, dit monseigneur Gauvain, à présent

---

ce poise moi. Et nus ne m'en devroit blasmer ; car au point que mé sire Gavains me[b] met sus, se vous estiés celui que je navrai[c], si estiés vos si desguisés que je ne vous conneüsse jamais en ces armes et pour ce qu'eles estoient ausi conme a novel chevalier, et vous avés portees armes plus de .xxv. ans. Et ce fu la chose par coi je vous desconnui, si m'est avis que vous ne m'en devés pas mal gré savoir. » Et il respont que non fait il, puis qu'il est ensi avenu.

65. « Biaus sire, fait Hectors, de cele jornee me loe je de vous, car vous me feïstes sentir vostre acier tele ore que je n'en oi pas mestier. » Et Lanselos li respont tout en riant : « Biaus sire, ja tant ne vous plaindrés de moi de cele jornee que je ne me plaingne assés plus de vous ! Car ore connois je bien que entre vous et Boort fustes cil qui plus me nuisistes au tournoiement, car vous m'estiés si del tout au devant que vous ne baiés fors a moi grever et honir del tout. Si [*e*] quit bien que j'eüsse de cele journee eü le pris, mais entre vous le me tolistes. Et saciés ore bien que je ne trovai onques mais en nule terre .II. chevaliers qui autretant me feïssent d'anoi ne qui autretant me grevaissent conme vous feïstes entre vous .II. ; si ne m'en orrés jamais autretant parler, ains le vous pardoing. — Sire, fait mé sire Gavains, ore savés vous bien conment il sevent ferir d'espees et

vous connaissez bien leurs coups d'épée et de lance. — Oui, assurément, j'en ai fait l'expérience et j'en porte encore les marques bien apparentes ! »

66. Ils en parlèrent encore beaucoup, et monseigneur Gauvain prenait volontiers la parole car il voyait que Bohort éprouvait de la honte et autant d'affliction que s'il avait commis la pire action du monde. Ils passèrent là toute la semaine à se réjouir et à fêter la convalescence de Lancelot. Tant qu'ils demeurèrent, Bohort n'osa révéler les paroles de la reine car il craignait que les mots cruels employés à son propos ne fussent un grand tourment pour Lancelot. Mais le conte se tait maintenant à leur sujet et revient au roi Arthur et à sa suite.

Le roi Arthur chez la fée Morgain.

67. Le conte dit que, lorsque le roi Arthur eut quitté Tannebourg avec la reine, il parvint à cheval, le premier jour, à l'un de ses châteaux nommé Tauroc[1]. Il y passa la nuit en compagnie de nombreux chevaliers et le matin il ordonna à la reine de rentrer à Camaalot, ce qu'elle fit. Le roi y demeura trois jours de plus ; quand il partit, il chevaucha vers un bois. C'est dans ce bois que Lancelot avait été emprisonné pendant deux hivers et un été chez la déloyale Morgain[2], qui s'y trouvait encore en nombreuse compagnie. Le roi entra dans le bois avec sa suite ; il était un peu fatigué.

---

de lances ! — Certes, voire, fait il ; ore l'ai je bien esprové. Et encore emport je teles enseignes qui bien sont apparissant ! »

66. Assés parlerent de cele chose ; et mé sire Gavains reprenoit volentiers la parole pour ce qu'il veoit que Boors en estoit hontous et ausi mas come s'il eüst mesfait, le greignour mesfait del monde. Si demourerent laiens toute la semaine a grant joie et a grant feste pour ce que Lanselos estoit tournés a garison ; et tant qu'il demourerent laiens, ne li osa Boors descovrir ce qu'il ot oï dire a[a] la roïne, car il doutoit qu'il ne s'en tourmentast trop malement s'il oïst les cruouses paroles que la roïne avoit dites de lui. Mais atant se taist li contes d'aus tous et retourne a parler del roi Artu et de sa compaingnie.

67. Or dist li contes que quant li rois Artus se fu partis de Tanebourc entre lui et la roïne, il chevaucha le premier jour jusqu'a un sien chastel que on apeloit Tauroc. La nuit fu laiens a grant compaingnie de chevaliers, et au matin conmanda a la roïne qu'ele s'en alast a Kamaalot, et ele si fist. Et li rois remest illoc .III. jours ; et quant il s'en parti, il erra jusqu'a un bois. Et en celui bois avoit jadis Lanselos esté em prison .II. yvers et un esté chiés Morgain la desloial, qui encore i estoit et avoit avoc li assés gens [f] qui li faisoient compaingnie. Et illoc se mist li rois el bois o sa maisnie ; et il estoit un poi deshaitiés,

Ils s'écartèrent tellement du chemin qu'ils se perdirent complètement et continuèrent à errer jusqu'à la nuit.

68. Le roi s'arrêta alors et demanda à sa compagnie : « Qu'allons-nous faire ? Nous nous sommes égarés. — Sire, proposèrent-ils, il vaudrait mieux rester là plutôt que de continuer, car nous nous fatiguerions en vain. Il n'y a dans ce bois, à notre connaissance, ni maison ni abri, et nous avons assez de nourriture. On montera votre tente dans ce pré et nous nous reposerons cette nuit ; demain, s'il plaît à Dieu, au moment de repartir, nous trouverons bien quelque chemin qui nous mènera hors du bois, comme nous le souhaitons. » Le roi approuva ce choix. Dès qu'ils eurent commencé à monter leurs tentes, ils entendirent par deux fois sonner un cor, non loin de là. « Ma foi, dit le roi, il y a du monde par ici ! Allez donc voir ce qui se passe. » Sagremor le Démesuré se mit en selle et se dirigea au galop du côté où il avait entendu retentir le son du cor ; il ne s'était guère éloigné qu'il vit une haute et solide tour garnie de petits créneaux et enclose de toutes parts par de bons murs, hauts et épais. Arrivé près de la porte, il appela. Quand le portier entendit qu'il y avait quelqu'un dehors, il demanda son nom à l'inconnu et le motif de sa venue. L'autre lui répondit qu'il était Sagremor le Démesuré, chevalier de la maison du roi

---

si forvoierent tant qu'il laissierent lor droit chemin del tout en tout ; et en tel maniere alerent tant que la nuis vint.

68. Lors s'arreste li rois et demande a sa maisnie : « Que ferons nous ? Quar nous avons perdu nostre chemin. — Sire, font il, il nous vient[a] miels ci demourer que aler avant, car nous ne feriens se traveillier non, a ce qu'il n'a en cest bois ne maison ne rechet que nous i saçons, et nous avons assés viande. Si tendra on vostre paveillon en cest pré, si nous i reposerons huimais ; et demain, se Diex plaist, quant nous serons mis a la voie, nous troverons bien tel chemin qui nous metra fors del bois a nostre volenté. » Et li rois s'acorde bien a ceste chose. Et si tost com il orent conmencié a tendre lor paveillon, si oïrent un cor soner par .II. fois, qui n'estoit gaires loing. « Par foi, fait li rois, ci pres a gent ! Ore alés veoir ou ce est. » Et Saygremors li Desreés monte maintenant sor son cheval, si s'en vait grant aleüre cele part ou il avoit la vois oïe, si n'ot mie granment alés quant il trouve une tour haute et moult forte et menuement crenelee, et close de toutes pars de bons murs et de fors et moult haus et espés. Et il vient a la porte, si apele. Quant li portiers entent qu'il i ot gent defors, si demande qui il est et que il velt. Et il dist qu'il est uns chevaliers de la maison le roi Artu et a a non Saygremors li Desreés : « Et si m'envoie ci mé sires li rois Artus, qui est pres de ci et mande qu'il velt anuit jesir en cest chastel. Ore soiés apareilliés de lui rece-

Arthur : « C'eﬆ monseigneur le roi Arthur qui m'envoie, il se trouve près d'ici et exige de passer la nuit dans ce château. Soyez prêts à le recevoir comme il se doit, car je vais l'amener ici avec sa suite. — Cher seigneur, dit le portier, attendez un peu s'il vous plaît que j'aie parlé à ma dame, qui eﬆ là-haut dans sa chambre ; je reviendrai ensuite vous donner sa réponse. — Comment, s'écria Sagremor, n'y a-t-il donc point de maître ici ? — Non, seigneur. — Alors va, mon ami, et reviens vite. » Le jeune homme alla trouver sa dame et lui rapporta les paroles de Sagremor. Dès que Morgain entendit cette nouvelle, elle s'en réjouit et répondit : « Va vite voir le chevalier et dis-lui d'amener le roi sans faute, car il sera reçu avec tout le faﬆe possible. » L'autre revint à Sagremor et rapporta le message de sa dame. Sagremor retourna voir le roi : « Sire, heureusement pour vous j'ai trouvé un logis où vous serez aussi bien traité que vous pouvez le souhaiter, m'a-t-on assuré. » À ces mots, le roi cria à sa compagnie : « Vite ! Montons à cheval et allons-y. »

69. Sur l'ordre du roi, tous montèrent à cheval et Sagremor les conduisit au château ; une fois arrivés devant la porte, ils entrèrent. En découvrant la splendeur de ce château si bien conﬆruit, il leur sembla n'en avoir jamais vu d'aussi beau. Il y avait un très grand nombre de chandelles qui répandaient une clarté plus vive qu'ils l'auraient cru

---

voir si conme vous devés, car je le vous amenrai ci endroit, lui et sa compaingnie. — Biaus sire, fait li portiers, ore vous sousfrés un petit, s'il vous plaiﬆ, tant que je aie a ma dame parlé, qui la sus eﬆ en sa chambre ; et je revenrai maintenant a vous et vous dirai sa response. — Conment ? fait Saygremors. N'i a il dont point de signour ? — Nenil, sire, fait cil. — Ore va dont toﬆ, biaus amis, et te haﬆe de revenir ! » Et li vallés s'en vait a sa dame et li diﬆ tout ensi conme Saygremors li avoit dit. Et si toﬆ conme Morgue oï ceﬆe novele, si en ot trop grant joie ; si diﬆ au vallet : « Va viﬆement au chevalier, se li di qu'il maint seürement le roi, car il sera receüs au plus richement que nous [*450a*] porrons. » Et cil revint a Saygremor, se li diﬆ le message que sa dame li mande. Lors s'en part Saygremors de la porte et vait tant qu'il vient au roi, si li diﬆ : « Sire, bien vos eﬆ avenu, car j'ai trové hoﬆel ou vous serés bien herbergiés tout a voﬆre talent, si conme on me diﬆ. » Et quant li rois l'entent, si diﬆ a ciaus qui avoc lui eﬆoient : « Or toﬆ ! Montons, et si nous en alons cele part ! »

69. Quant il oïrent le conmandement le roi, il monterent tout, et Saygremors les conduiﬆ cele part ; et quant il vindrent a la porte, il entrerent ens. Quant il voient le chaﬆel si bel et si richement assis, si lor samble qu'il ne virent onques mais si bel. Et il i avoit tant de cierges, dont li luminaires eﬆoit si grans qu'il s'esmerveillierent que ce pooit

possible. Pas un mur qui ne fût tendu de soie[1]. Le roi demanda à Sagremor : « Avez-vous vu cette décoration quand vous êtes venu la première fois ? — Non, pas du tout, sire. » Saisi d'étonnement, le roi se signa, car il n'avait jamais vu, dans un monastère ou une église, d'aussi riches tentures que celles qui ornaient cette cour. Le roi Arthur entra et descendit de cheval ainsi que toute la compagnie. Dans la grand-salle, ils trouvèrent Morgain et plus de cent personnes avec elle, tant chevaliers que dames ou demoiselles, qui formaient sa compagnie habituelle. Ces dernières étaient si richement vêtues que le roi Arthur n'avait jamais vu, même lors des fêtes qu'il donnait, de gens si luxueusement habillés. À son entrée, tous s'écrièrent : « Soyez le bienvenu ! Bénis soient l'heure et le chemin qui vous ont amené ici, car jamais nous n'avons eu l'honneur d'une aussi grande visite. » Le roi leur souhaita tout le bonheur que Dieu voudrait leur accorder. Ils l'emmenèrent aussitôt dans une pièce si riche et si belle que jamais il n'en avait vu de si agréable, ni garnie de tant de splendeurs. Dès que le roi fut assis et qu'il se fut lavé les mains, on installa rapidement les tables et l'on fit asseoir ses compagnons. Les dames et les demoiselles se mirent alors à apporter une grande quantité de mets, comme si l'on avait prévu la veille la venue du roi et de sa

---

estre, ne il n'avoit laiens ne mur ne paroit qui ne fust covers de dras de soie. Et li rois demande a Saygremor : « Veïstes vous ore ci cest appareil quant vous i fustes ? — Certes, sire, fait il, nenil ! » Et li rois s'en seigne a merveilles, car il n'avoit onques mais veü si richement encourtiné[a] moustier ne eglise nule conme toute la cours estoit encourtinee. Li rois Artus descendi laiens, et ausi firent tout li autre qui en sa compaignie estoient. Et quant il vinrent en la sale, il encontrerent Morgain et avoc li bien .c. que chevaliers que dames que damoiseles qui li faisoient tous jours compaingnie ; et eles estoient si richement vestues que onques a feste qu'il eüst tenue jour de sa vie n'avoit li rois Artus veüs gens si richement acesmés conme il estoient. Quant il voient le roi Artu entrer laiens, se li dient tout : « Bien veigniés vous chaiens ! Et beneoite soit l'ore et la voie qui cha vous amena, car onques mais ne nous avint si grans honours come de ce que vous estes ci venus. » Et li rois lor respont que Dix lor doinst joie. Maintenant l'en menerent en une chambre si bele et si riche que onques mais jour de sa vie n'ot veüe si delitable, ne ou il eüst autant de riche vaisselemente. Et si tost conme li rois fu assis et il ot ses mains lavees, si furent les tables mises erroment, si font asseoir ciaus qui avoc le roi estoient venu. Et lors conmencent dames et damoiseles a porter mes a si grant plenté conme s'il fuissent devant tres bien pourveü de la venue le roi [*b*] et de tous ses compaingnons un jour devant, ne li rois n'avoit onques mais veüe

suite ; le roi n'avait jamais vu table si richement garnie de vaisselle d'or et d'argent ; ils furent servis abondamment. Quand ils eurent mangé en quantité, le roi put écouter, venant d'une pièce voisine, tous les instruments de musique dont il avait pu entendre parler dans sa vie. Ils jouaient avec tant d'harmonie et de douceur qu'il n'avait jamais, jusqu'alors, entendu de mélodie si douce et agréable à l'oreille. Une extrême clarté baignait toute la pièce. Il en vit sortir sans délai deux magnifiques demoiselles portant deux grands cierges dans des chandeliers d'or ; elles s'approchèrent du roi Arthur en disant : « Sire, si vous le désiriez, il serait grand temps de vous reposer ; vous en avez besoin car la nuit est bien avancée et vous avez mené une longue chevauchée. Vous devez être très fatigué, comme nous l'imaginons. » Le roi déclara qu'il aimerait être déjà couché car il en avait grand besoin. « Sire, nous sommes venues pour vous accompagner jusqu'à votre lit, c'est ce que l'on nous a ordonné. — Avec plaisir », répondit le roi.

70. Alors il se leva et elles le précédèrent jusqu'à cette même chambre où Lancelot avait si longtemps séjourné à l'époque où il peignit toute son histoire avec la reine Guenièvre. C'est là qu'elles le mirent au lit. Quand il fut endormi, elles le quittèrent pour revenir auprès de leur dame. Cette nuit-là, Morgain pensa beaucoup au roi Arthur

---

table ou il eüst[b] autant de riche vaisselemente d'or et d'argent com il avoit a cele table ; et si furent moult richement servi. Et quant il orent mengié a grant plenté, li rois escoute et ot en une chambre qui d'encoste lui estoit tous les divers estrumens dont il eüst onques oï parler jor de sa vie ; si sonoient tout ensamble li un avoc les autres si tres doucement qu'il n'avoit onques oï melodie en son aage qui tant li fust douce et plaisans a oïr. Et en cele chambre avoit si grant clarté que trop. Et ne demoura gaires qu'il en vit issir .II. damoiseles moult beles qui portoient en .II. chandeilliers d'or .II. grans cierges, et en vinrent devant le roi Artu et li dient : « Sire, se vostre plaisirs i estoit, il seroit huimais bien tans de reposer a vostre oés, car il est grant piece en la nuit et vous avés hui tant chevauchié que vous estes tous traveilliés, si conme nous quidons. » Et li rois dist qu'il voldroit ja estre couchiés, car ausi en a il grant mestier. « Sire, font eles, nous sommes ci venues pour vous convoier jusques a vostre lit, car il nous est ensi conmandé. — Ce voel je bien », fait li rois.

70. Lors se lieve li rois, et eles s'en vont devant[a] lui en la chambre meïsmes ou Lanselos avoit tant demouré quant il i pourtraist toute l'estoire de lui et de la roïne Genievre ; et en cele chambre colchierent le roi Artu. Et quant il fu endormis, eles s'en partirent et revinrent a lor dame. Et Morgain pensa moult la nuit au roi Artu,

car elle aspirait à lui faire tout savoir de la situation de Lancelot et de la reine ; mais d'autre part elle pensait que, si elle le lui révélait et que Lancelot apprît cette dénonciation venant d'elle, personne ne pourrait l'empêcher de la tuer. Elle réfléchit longtemps durant la nuit, ne sachant si elle parlerait ou non ; car si elle parlait, elle serait en danger de mort au cas où Lancelot viendrait à le savoir ; et si elle se taisait, elle ne retrouverait jamais une aussi bonne occasion de l'apprendre au roi. À la fin, elle s'endormit. Au matin, dès qu'il fit jour, elle se leva et vint trouver le roi Arthur, le salua aimablement et lui dit : « Sire, je vous demande un don en récompense de tous mes services. — Je vous l'accorde, répondit le roi, si c'est chose que je puisse légitimement donner. — Vous le pouvez, voici de quoi il s'agit : restez ici aujourd'hui et demain. Sachez que, si vous étiez dans la meilleure de vos places fortes, vous n'auriez pas plus de confort et ne seriez pas mieux servi qu'ici : vous obtiendrez tout ce que vous désirerez. » Il lui dit qu'il resterait puisqu'il le lui avait accordé. « Sire, reprit-elle, vous êtes dans la demeure où l'on souhaitait le plus vous voir, et sachez qu'aucune femme au monde ne vous aime plus que moi. Je ne peux que vous aimer sauf à être dépourvue de toute affection familiale. — Madame, fit le roi, qui êtes-vous pour

---

car ele li bee a faire savoir tout l'estre de Lanselot et de la roïne ; et d'autre part ele pense, s'ele l'en descouvre la verité et Lanselos[b] en ot parler qu'il l'ait seü par li, tous li mondes ne le porroit garir qu'il ne l'oceïst. Assés pensa a ceste chose la nuit, savoir mon s'ele li dira ou ele le laira : car s'ele li dist, ele est en aventure de mort se Lanselos le puet savoir ; et s'ele li cheile, ele ne vendra jamais en si bon point de lui dire. En cest pensé demoura ele tant qu'ele s'endormi. Et au matin, si tost com il fu jors, ele se leva et en vint au roi Artu, et le salua moult bien et si li dist : « Sire, je vos demant un don en guerredon de tous les services[c] que je vous feïsse onques. — Et je le vous doins, fait li rois, se c'est chose que je vous[d] puisse doner ne ne doie. — Vous le me poés bien doner, fait ele ; et si vous dirai que ce est : que vous remanés huimais [*c*] chaiens et demain. Et saciés que se vous estiés en la meillour cité que vous aiés, ne seriés vous mie miex aaisiés ne miex servis que vous serés chaiens ; car vous ne savrés ja chose demander que vos n'aiés. » Et il dist qu'il i demouerra puis qu'il li a otroié. « Sire, fait ele, je vous di que vous estes en la maison del siecle ou on vous desiroit plus a veoir. Et saciés qu'il n'a feme el monde qui plus vous aime que je fais, et je le doi bien faire, se del tout n'est faillie charnel amour. — Dame, fait li rois, qui estes vous qui tant m'amés, si conme vous dites ? — Sire, fait ele, je sui vostre charnel amie et ai a non Morgain, si sui vostre suer et fille la roïne

m'aimer autant que vous l'affirmez ? — Sire, je suis votre parente ; mon nom est Morgain, je suis votre sœur, fille de la reine Ygerne, votre mère[1]. Vous auriez dû me reconnaître mieux que vous ne l'avez fait ! » Il l'observa alors et la reconnut.

71. Le roi sauta de son lit en braies et en chemise et lui fit le meilleur accueil possible. Il se déclara très heureux de cette rencontre que Dieu lui accordait. « Car je croyais, chère sœur, que vous étiez morte depuis longtemps. Puisqu'il plaît à Dieu que je vous retrouve en bonne santé, je vais vous emmener avec moi à Camaalot quand je repartirai, et ainsi vous demeurerez à la cour auprès de la reine Guenièvre, mon épouse ; j'en serai très heureux et elle aussi appréciera votre compagnie. — Mon cher frère, ne me demandez pas cela, car je peux vous assurer en toute loyauté que jamais de ma vie je n'irai à la cour ! Mais en partant d'ici, je ne manquerai pas de me rendre à l'île d'Avalon, où séjournent les dames qui connaissent tous les enchantements[1]. » Le roi s'habilla et se prépara, puis s'assit sur son lit et fit asseoir sa sœur à côté de lui. Il la questionna sur sa vie et elle ne lui en révéla qu'une partie. Ils restèrent ainsi à bavarder jusqu'à l'heure de prime.

72. Ce jour-là il faisait beau et le soleil qui s'était levé éclairait toute la chambre, la tirant de son obscurité. Ils étaient en tête à tête et prenaient plaisir à se confier l'un à

Ygerne, qui fu vostre mere. Et vous me deüssiés miels conoistre que vous ne faciés ! » Et il le regarde, si le connoist.

71. Lors saut jus de son lit tous nus fors de ses braies et de sa chemise, et li fait la greignour joie qu'il puet ; et li dist qu'il est trop liés de ceste aventure que Dix li a donee trover : « Car je quidoie, bele suer, que vous fuissiés morte grant piecha et trespassee de cest siecle. Et puis qu'il plaist a Dieu que je vous aie trovee saine et haitie, je vous en menrai o moi a Kamaalot quant je m'en partirai de chaiens, si que vous demouerrés des ore mais a court et ferés compaingnie a la roïne Genievre ma feme ; et je en serai moult liés, et ele amera ausi moult vostre compaingnie. — Biaus frere, fait ele, ce ne me requerrés vous mie, car je vous creant loialment que jamais jour de ma vie n'irai a court ! Mais sans faille, quant je me partirai de ci, je m'en irai en l'ille d'Avalon, ou les dames sont qui sevent tous les enchantemens del monde. » Et li rois se vest et s'apareille, puis s'asiet en son lit et fait sa suer seoir dejoste lui, et li conmence a demander noveles de son estre ; et ele l'en dist partie, et partie l'en cela. Si demourerent ensi parlant jusques a ore de prime.

72. Celui jour fist moult biau tans, et li solaus fu levés qui feri laiens de toutes pars, si que la chambre fu plus clere qu'ele n'avoit esté devant ; et il furent sol a sol, si se delitoient moult de parler li uns a

l'autre. Le roi se mit alors à regarder autour de lui et il aperçut les images et portraits que Lancelot avait peints lorsqu'il était resté prisonnier dans cette même chambre. Le roi Arthur savait lire et pouvait déchiffrer des inscriptions. Quand il eut vu que des légendes expliquaient les significations des images, il se mit à les lire. Il comprit alors que le décor de cette chambre racontait les actions de Lancelot du Lac et ses hauts faits de nouveau chevalier ; rien ne l'autorisait à les mettre en doute en raison du récit de ces exploits qui lui arrivaient chaque jour à la cour.

73. Le roi se mit à lire les actions de Lancelot qui étaient représentées. Quand il vit les images qui racontaient la conduite de Galehaut, il fut stupéfait et resta tout pensif. En examinant cela, il pensa : « Ma foi, si ces légendes disent vrai, Lancelot m'a déshonoré avec ma femme, car je vois très clairement qu'il s'y est employé. Si cela est vrai, comme en témoigne ce récit, il ne m'est jamais rien arrivé de si douloureux et Lancelot ne pouvait m'outrager plus qu'en me déshonorant avec ma femme. » Le roi s'adressa à Morgain : « Chère sœur, je vous prie, par la foi que vous me devez et que vous m'avez jurée, de me dire qui a peint ces images. Que rien ne vous empêche de m'en faire l'aveu ! — Ah, sire, protesta Morgain, que me demandez-vous ? Si je vous disais la vérité et que

---

l'autre de son estre. Si avint que li rois conmencha a regarder tout entour lui et vit les ymages et les pourtraitures que Lanselos i avoit faites tant qu'il avoit laiens demouré en prison. Et li rois Artus savoit bien [*d*] tant de letres[a] que il pooit bien un escrit entendre. Et quant il ot veües les letres des ymages qui devisoient la senefiance des pourtraitures, si les conmencha a lire, et tant qu'il connut apertement que cele chambre estoit pourtraite des oevres Lanselot del Lac et des chevaleries qu'il avoit faites tant com il estoit noviaus chevaliers ; si ne vit nule chose qu'il ne tenist toute a voire par les noveles qui chascun jour venoient a court de ses chevaleries.

73. Ensi conmencha li rois a lire les oevres Lanselot que il vit par les paintures. Et quant il voit les ymages qui disoient le contenement Galeholt, si en fu moult esbahis et en fu tous tres pensis ; si conmence a regarder ceste chose et dist a soi meïsmes : « Par foi, se les senefiances de ces letres sont vraies, dont m'a Lanselos honi de ma feme, car je voi tout en apert qu'il s'en est acointiés. Et se c'est verités, ensi come ceste escripture[a] le tesmoigne, c'est la chose qui plus me metra en grant doel que je onques eüsse ; et plus ne me pooit Lanselos avillier que de moi honir de ma feme. » Lors dist li rois a Morgain : « Bele suer, je vous proi, par la foi[b] que vos moi devés et la foi que vous m'avés plevie, que vous me dites qui ces ymages pourtraist. Et nel laissiés por nule chose el monde que vous nel me dites !

l'auteur de ces images le sache, Dieu seul pourrait l'empêcher de me tuer. — Au nom de Dieu, s'exclama le roi, il faut me le dire ! Je vous donne ma parole de roi que je ne vous dénoncerai pas. — Sire, n'accepterez-vous pour rien au monde que je me taise ? — Certes non, j'ai besoin de le savoir ! — Je vais donc vous révéler toute la vérité, sans mentir.

74. « Sire, que vous le sachiez ou non, il eſt vrai que Lancelot du Lac aime votre femme, la reine Guenièvre, depuis qu'il a été adoubé, et c'eſt pour l'amour de la reine qu'il a accompli toutes ses prouesses lorsqu'il était nouveau chevalier. Vous auriez pu vous en rendre compte au château de la Douloureuse Garde lorsque vous y êtes venu d'abord et que vous n'avez pu y mettre le pied ; on vous a arrêté au passage de la rivière. Aucun chevalier venu de votre part n'y pouvait entrer, mais ceux qui se présentaient au nom de la reine le pouvaient[1]. — Oui, admit le roi, je n'y ai pas pris garde mais pourtant cela s'eſt produit comme vous le dites. Reſte à savoir s'il agit ainsi pour la reine ou pour une autre raison. — Sire, poursuivit-elle, il y a bien plus encore, car il aimait ma dame la reine d'un amour si profond qu'aucun mortel ne pourrait aimer davantage une dame, mais jamais il ne le lui avait avoué, et cet amour le tourmentait tant qu'il réalisa tous les exploits que vous voyez ici représentés.

— Ha ! sire, fait Morgain, que eſt ce que vous m'avés demandé ? Car se je vous en disoie la verité et cil le savoit qui les pourtraitures fiſt, nus fors Dix ne me porroit garantir qu'il ne m'oceïſt. — En non Dieu, fait li rois, il covient que vous le me dites ! Et je vous creant conme rois que ja par moi n'en serés encusee. — Sire, fait ele, ne vous en sousferriés vous por nule riens que je nel vous deïsse ? — Certes, fait li rois, nenil ! Il covient que je le sace ! — Et je le vous dirai, fait ele, que ja ne vous en mentirai de mot.

74. « Voirs eſt, sire, fait Morgain, je ne sai se vous le savés encore, que Lanselos del Lac aime voſtre feme, la roïne Genievre, tres dont qu'il rechut l'ordre de chevalerie, et por l'amour de la roïne, quant il fu noviaus chevaliers, a il fait toutes les proeces qu'il faisoit. Et ce peüſtes vous bien veoir au chaſtel de la Dolerouse Garde quant vous[a] i veniſtes primes et vous n'i peüſtes metre le pié [*e*] et que on vous fiſt arreſter desor la riviere ; et quant vous i envoiaſtes de par vous aucun chevalier, il n'i pooit entrer, et li chevalier qui de par la roïne i vinrent i entrerent[b]. — Certes, fait li rois, de ce ne m'aperchui je pas, mais toutesvoies avint il ensi conme vous le dites. Mais je ne sai se ce fu pour la roïne, ou pour autre chose. — Sire, fait ele, encore i a il plus, car il ama ma dame la roïne si durement que nus hom mortels ne poroit plus amer une dame, mais onques par lui ne li descovri ; et tant se traveilla pour s'amour qu'il fiſt totes ces chevaleries que vous veés ci paintes et portraites.

75. « Pendant longtemps il ne fit que languir, en homme qui aime sans être aimé et n'ose révéler son amour ; et cela jusqu'à ce qu'il fît la connaissance de Galehaut, le fils de la Géante, le jour où il porta les armes noires et vous vainquit l'un et l'autre. Quand Lancelot vous eut réconciliés, et cela tout à votre honneur comme le retrace la fresque, Galehaut vit que l'état de Lancelot ne faisait qu'empirer chaque jour ; il avait perdu le boire et le manger à cause de la force de son amour pour la reine, et il était sur le point d'en mourir ; Galehaut le pressa tant qu'il le lui avoua. Galehaut lui enjoignit de ne pas se tourmenter car il ferait en sorte que la reine accède à tous ses désirs. Il tint exactement sa promesse, car il la supplia tant qu'elle se donna entièrement à Lancelot et l'investit de son amour par un baiser.

76. — Vous en avez beaucoup dit, coupa le roi. Je vois bien mon déshonneur et la trahison de Lancelot, mais dites-moi maintenant qui réalisa ces fresques. — C'est Lancelot, bien sûr. Je vais vous expliquer à quel moment. Vous souvenez-vous du grand tournoi qui se tint à Camaalot, lorsque les compagnons de la Table ronde déclarèrent qu'ils n'iraient pas à un tournoi où Lancelot serait leur adversaire, car il était toujours vainqueur ? Quand Lancelot apprit cela, il les affronta et leur fit vider les lieux en les forçant à revenir

---

75. « Grant tans fu en tel maniere qu'il ne faisoit se languir non, conme cil qui amoit et n'estoit mie amés, et qu'il n'osoit s'amour descovrir ; et tant qu'il s'acointa de Galeholt, le fil a la Gaiande, le jour qu'il porta les armes noires et qu'il vainqui l'asamblee de vous .II. Et quant il ot faite la pais de vous et de Galeholt en tel maniere que li honours en fu vostre, si conme la pourtraiture dist, et Galehols, qui vit qu'il ne faisoit s'empirier non de jour en jour et qu'il avoit del tout perdu le boire et le mengier, tant amoit destroitement la roïne, et qu'il en morroit pour li, et tant li enquist Galehols qu'il li dist. Et Galehols li dist qu'il ne s'esmaiast ja de ceste chose, car il feroit tant qu'il avroit de la roïne toutes ses volentés. Et tout ensi com il le promist, le fist il, car il proia tant a la roïne qu'ele s'otroia del tout a Lanselot et le saisi de s'amour par un baisier.

76. — Assés, fait il, en avés dit. Je i voi ma honte et la traïson de Lanselot ; mais ore me dites qui ces paintures fist. — Certes, fait ele : Lanselos. Et si vos dirai quant. Ne vous sovient il de la grant assamblee qui fu a Kamaalot, quant li compaingnon de la Table Reonde disent qu'il n'iroient pas a l'asamblee ou Lanselos fust envers aus, por ce qu'il emportoit tous jours le pris ? Et quant Lanselos le sot, si se tourna encontre aus, et lor fist widier le camp et les fist a fine force resortir en la cité de Kamaalot ? Vous en sovient il ? — Oïl, fait li rois, encore m'est il avis que je le voie, car onques en liu ou je

dans la cité. Vous en souvenez-vous ? — Oui, dit le roi, il me semble encore le voir, car je n'ai jamais vu nulle part autant d'exploits accomplis en un seul jour par un seul chevalier, comme il le fit alors. Mais pourquoi me parlez-vous de cela ? — Sire, j'en parle parce que, lorsqu'il partit cette fois-là, il disparut pendant plus d'un an et demi, de sorte qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu.

77. — Assurément, approuva le roi, vous dites vrai. — Ma foi, reprit-elle, je l'enfermai alors dans cette chambre pendant deux hivers et un été ; c'eſt pourquoi il peignit ces fresques que vous voyez. Je l'aurais gardé prisonnier ici à vie s'il n'eût accompli la plus grande diablerie dont vous eussiez entendu parler. — Laquelle ? demanda le roi. — En vérité, il a brisé à mains nues les barreaux de fer de cette fenêtre ! » Elle lui montra les barreaux qu'elle avait fait réparer. Le roi affirma que ce n'était pas là œuvre d'homme mais d'un diable de l'enfer. Il regarda à plusieurs reprises la fresque de la chambre, médita triſtement là-dessus et demeura un long moment silencieux. Après avoir longtemps réfléchi, il dit : « Agravain m'a fait cette révélation l'autre jour et je ne le croyais pas, pensant qu'il mentait ; mais en voyant cette fresque, j'ai le sentiment que c'était la vérité ; c'eſt pourquoi je vous avoue que je ne serai jamais heureux tant que je ne saurai pas la vérité, et si le témoignage de ces images eſt avéré, si Lancelot

---

fuisse ne vi autant faire d'armes a un chevalier en un jour come [*f*] il fiſt en celui jour. Mais ore me dites pour coi vous l'avés dit. — Sire, fait ele, je le di pour ce que quant il s'en parti de court[a] a cele fois, il fu perdus plus d'un an et demi, si que on ne savoit qu'il eſtoit devenus.

77. — Certes, fait li rois, vous dites voir. — Par foi, fait ele, je le ting adont en ceſte chambre .II. yvers et un eſté[a] en prison ; et adont painſt il ces ymages[b] que vous ici veés. Et encore le tenisse je en prison si que jamais jour de sa vie ne s'en alaſt, se ne fuſt ce qu'il fiſt la plus grant dyablie del monde, ne dont vous oïssiés onques mais parler. — Et quele fu ele ? fait li rois. — Par foi, fait ele, il rompi a ses .II. mains les fers[c] de cele feneſtre ! » Se li mouſtre les fers qu'ele ot fait ramender. Si diſt li rois que ce n'eſtoit pas oevre d'ome, mais oevre de dyable d'ynfer. Moult regarde li rois sovent la pourtraiture de la chambre et moult i pense durement, et se tint grant piece en tel maniere que mot ne dit. Et quant il ot une grant piece pensé, si diſt : « Iceſte chose me diſt avant ier Agravains, et je ne le creoie mie ; ains quidoie qu'il me mentiſt. Mais ceſte chose que je ci voi painte me met em pensee qu'il me samble que ce fuſt verités qu'il me diſt, par coi je vous di que je ne serai jamais a aise devant que je en sace la verité[d]. Et s'il eſt ensi conme ces ymages le tesmoignent, que Lanselos

m'a déshonoré avec ma femme, je ferai en sorte qu'ils finissent par être pris sur le fait. Alors, si je ne rends pas justice de manière exemplaire, que je cesse à jamais de porter la couronne ! — S'il en était autrement, dit Morgain, Dieu et les hommes devraient vous honnir car il n'est roi ni homme qui souffre qu'on lui inflige un tel déshonneur. » Le roi et Morgain parlèrent encore longtemps de cette affaire ; elle le pria ardemment de venger bientôt cet outrage, et il lui donna sa parole de roi qu'il le ferait si implacablement qu'on ne cesserait jamais d'en parler, s'il se trouvait qu'il les prît en flagrant délit. « Il ne se passera pas six mois, conclut Morgain, sans qu'ils se retrouvent ensemble, si Lancelot vient à la cour dans ce délai. »

78. Le roi passa la semaine entière avec sa sœur. Elle haïssait Lancelot plus que tout parce qu'elle savait que la reine l'aimait. Tant que le roi fut auprès d'elle, elle ne cessa d'aiguillonner son désir de vengeance lorsqu'il serait de retour à Camaalot, si l'occasion s'en présentait. « Ma chère sœur, dit le roi, vous n'avez pas besoin de m'en prier car je ne manquerais pas, pour la moitié de mon royaume, de faire ce que j'ai prévu. »

79. Le roi passa huit jours ainsi, et jamais aucun de ses compagnons n'entra dans la chambre peinte par Lancelot. Seuls le roi et sa sœur y avaient accès car les fresques racon-

---

m'ait ensi honi de ma feme, je me traveillerai tant qu'il seront ensamble pris prové. Et lors, se je n'en fais tel justice qu'il en sera parlé a tous jours mais, je otroi que je jamais ne porte courone. — Autrement, fait Morgain, vous devroit Dix et tous li mondes honir, car il n'est pas ne rois ne hom qui tele honte et tele deshounour sousfre que on[c] li face. » Assés parlerent de cele chose entre le roi et Morgain. Et ele li proia moult que il vengast cele honte prochainement, et il li creanta conme rois que si feroit il si cruelment qu'il en seroit a tous jours mais parlé, se il peüst avenir que il les preïst ensamble provés. « Il ne demoerra mie, fait Morgue, qu'il ne viengnent ensamble ains que cis mois soit passés, s'il avient que Lanselos viegne a court dedens celui terme. »

78. Li rois demoura avoc sa serour toute la semaine en[*451a*]tiere. Et ele haoit Lanselot plus mortelment que nul home pour ce qu'ele savoit bien que la roïne l'amoit, si ne fina onques, tant conme li rois fu avoc li, de lui amonester[a] sa honte a vengier quant[b] il venroit a Kamaalot, s'il em pooit en lieu venir. « Bele suer, fait li rois, il ne m'en covient pas proier, car je nel lairoie pour la moitié de mon roialme que je ne feïsse tout ensi come je en ai enpensé. »

79. Ensi fu li rois illoc[a] .VIII. jours tous entiers, ne onques de tous ses compaingnons n'entra un sol en la chambre ou Lanselos avoit

taient trop clairement son déshonneur et il n'aurait voulu en aucun cas voir d'autres que lui connaître la vérité, de crainte que cela s'ébruite. Le conte se tait à présent au sujet du roi et de sa suite, et je vais parler de Lancelot, de Bohort et de leur compagnie.

Bohort blâme la reine de haïr Lancelot.

80. Le conte dit à présent que Bohort, monseigneur Gauvain et ses autres compagnons séjournèrent auprès de Lancelot jusqu'à ce qu'il eût recouvré complètement sa santé et ses forces. Dès qu'il se sentit guéri et qu'il ne craignit plus de porter les armes, Lancelot demanda à son médecin : « Maître, ne pensez-vous pas que je pourrais à présent disposer de mon corps à ma guise sans risquer d'aggraver la blessure qui m'a immobilisé si longtemps ? — Je puis vous certifier, répondit cet homme de bien, que vous êtes tout à fait guéri et vous n'avez plus rien à craindre du mal qui vous a fait souffrir. » Cette nouvelle fit grand plaisir à Lancelot.

81. Lancelot et ses compagnons firent ce jour-là une grande fête. Le soir, Lancelot annonça à son hôtesse qu'il partirait le lendemain. Il la remercia vivement du bon accueil et de la compagnie amicale qu'ils avaient trouvés dans sa demeure. Il lui remit ensuite des présents ainsi qu'à celui qui avait guéri sa blessure, si bien qu'ils furent après cela comblés jusqu'à la fin de leur vie. Le même jour, les deux frères

---

paint, fors li rois et Morgain sa serour ; car trop apertement devisoient les paintures sa honte, si ne voldroit en nule maniere que autres en seüst la verité que il ; car trop doutoit que la parole ne fust aillours portee. Si se taist a tant li contes a parler del roi et de sa compaingnie, si vous dirai de Lanselot et de Boort et de lor compaingnie.

80. Or dist li contes que tant sejourna Boors et mé sire Gavains et si autre compaingnon avoc Lanselot qu'il fu tous garis et en si grant force com il estoit devant. Et si tost com il senti qu'il estoit garis et qu'il n'avoit doute de porter armes, si dist a son maistre : « Maistre, fait il, ne vous samble il mie que je puisse des ore mais de mon cors faire ma volenté [*b*] et sans grevance de la plaie qui tant m'a duree[a] ? — Je vous di vraiement, fait li prodom, que vous estes tous garis et que vous n'avés des ore mais garde de maladie que vous aiés eüe. » Et ceste novele plaist moult a Lanselot.

81. Assés firent celui jour grant feste entre Lanselot et sa compaignie. Au soir dist Lanselos a la dame de laiens qu'il s'en iroit l'endemain, si l'en mercia moult de la bone chiere et de la bone compaingnie qu'ele li avoit faite en son ostel ; aprés li fist doner del sien et a celui qui l'avoit gari de sa plaie, si qu'il en furent puis manant et plus a aise tous les jours de lor vies. A celui jour meïsmes proierent li .II. frere

d'Escalot prièrent Lancelot de les accepter dans sa suite, comme chevaliers sous sa bannière. Il les accueillit très volontiers car ils étaient tous deux très bons chevaliers. Il leur dit : « Seigneurs, je vous accueille volontiers comme compagnons, mais sachez que je ne resterai pas avec vous et ne vous tiendrai pas toujours compagnie. Au contraire, je partirai souvent, je resterai si solitaire que vous n'aurez plus de nouvelles de moi et ne saurez pas ce que je suis devenu. — Seigneur, répondirent-ils, peu nous importe pourvu que nous puissions seulement nous réclamer de vous et que vous nous reconnaissiez comme vos chevaliers. » Il les accepta très volontiers et leur assura qu'il leur donnerait autant de fiefs et de biens qu'ils en souhaiteraient, dans le royaume de Bénoïc ou dans le royaume de Gaunes. C'est ainsi qu'ils devinrent ses chevaliers. Le jour même, la demoiselle qui était leur sœur vint voir Lancelot et lui dit : « Seigneur, vous voulez partir et votre retour est peu probable, et comme on est mieux servi par soi-même que par aucun messager, je vais vous exposer sans détour l'extrémité dans laquelle je me trouve. Je veux que vous sachiez que je suis à l'article de la mort si vous ne me secourez pas. » Lancelot s'écria : « La mort, mademoiselle ? Vous ne mourrez certes pas, à Dieu ne plaise, s'il est en mon pouvoir de vous aider ! » La demoi-

---

d'Escalot a Lanselot que il sousfrist qu'il li feïssent compaingnie et qu'il fuissent come cevalier de sa baniere. Et il les rechut moult volentiers, car moult estoient andoi bon chevalier ; si lor dist : « Signour, je vous reçoif volentiers[a] a mes compaingnons ; mais saciés que je ne serai pas tous jours avoc vous ne ne porterai compaingnie, ains m'en irai soventes fois loing de vous si sol que ja ne savrés de moi noveles, ne que je serai devenus. — Sire, font il, de ce ne nous chaut, mais que nous nous puissons tant solement de vous reclamer et que vous[b] nous tesmoigniés a vos chevaliers. » Et il dist que ce fera[c] il moult volentiers, et si lor donra fiés et iretages el roialme de Benuyc ou el roialme de Gaunes[d] toutes les ores qu'il lor plairoit. Et il devienent par ensi si chevalier. Celui jour meïsmes vint la damoisele a Lanselot, qui estoit serour as .II. freres d'Escalot, et ele li dist : « Sire, vous vous en volés aler, et del revenir est il en aventure. Et pour ce que nus messages ne doit estre si bien creüs de la besoigne son signour come il meïsmes, vous di[e] je le mien besoig a descovert, qui est grans : je voel bien que vous saciés vraiement que je sui a la mort venue, se je n'en sui par vous ostee. » Et Lanselos li dist : « A la mort, damoisele ? Certes, vous n'en morrés ja, se Dix [*c*] plaist, pour chose dont je vous puisse aïdier ! » Et lors conmencha la damoisele moult durement a plourer, et dist a Lanselot : « Sire, fait ele, je puis bien dire que je sui cele qui mar vous vi ! — Por coi,

selle se mit alors à sangloter et poursuivit: « Seigneur, je peux affirmer que c'eſt pour mon malheur que je vous ai rencontré! — Pourquoi, demoiselle? Dites-le-moi. — Seigneur, sachez que dès mon premier regard je vous ai aimé aussi profondément qu'une femme peut aimer en ce monde; et depuis j'en ai perdu le boire et le manger, le sommeil et le repos, et je n'ai cessé de me tourmenter et de souffrir nuit et jour toutes les douleurs. — Demoiselle, fit Lancelot, ce fut folie de concevoir pour moi un tel désir, d'autant plus que je vous avais avoué que mon cœur n'était pas libre, et que, si j'avais pu en disposer, je me serais tenu pour très heureux qu'une demoiselle telle que vous daignât m'aimer. Dès lors, vous n'auriez pas dû m'aimer et vous auriez bien pu comprendre ce que je voulais dire par là, car je ne pourrais aimer ni vous ni personne hormis celle à qui j'ai donné mon cœur.

82. — Ah, s'exclama la jeune fille, ne trouverai-je en vous d'autre soutien dans mon malheur? — Non, demoiselle, fit Lancelot, car même au prix de ma vie, je ne pourrais remédier à cette situation. — Seigneur, j'en suis très affligée. Sachez que je suis vraiment à l'article de la mort et qu'elle seule libérera mon cœur de cet amour. Ce sera toute la récompense de la bonne compagnie que mon frère vous a procurée dès que vous êtes arrivé dans ce pays. » La demoiselle le quitta pour s'aliter et ne se leva plus du lit où elle mourut. Très affligé de

---

damoisele? fait il; dites le moi. — Sire, fait ele, saciés que si toſt que je vous vi, vous amai je si outreement que cuers de feme peüſt home amer en ceſt siecle terrien; car onques puis ne poi boire, ne mengier, ne dormir, ne reposer, ançois ai puis traveillié en penser, et toute dolour et toute mesaventure sousferte de nuit et de jour. — Damoisele, fait Lanselos, ce fu folie de baer a moi en tel maniere, et meïsmement que je vous dis que mes cuers n'eſtoit mie a moi et se je em peüsse faire ma volenté, je m'en tenisse a boneüré se tele damoisele conme vous eſtes me daignaſt amer. Et des icele ore ne deüssiés vous pas baer a moi. Et bien peüſtes entendre que je voloie dire par tels paroles car je n'ameroie ne vous ne autre, fors cele en qui j'avoie mon cuer mis.

82. — Ha! fait la pucele. Ne troverai je autre conseil en vous de ceſte mescheance? — Certes, damoisele, fait Lanselos, nenil, car je nel porroie amender ne pour mort ne pour vie. — Sire, fait ele, ce poise moi. Et saciés vraiement que je sui a la mort venue et que par mort departira mes cuers de voſtre amour; et ce sera li guerredons de la bone compaingnie que mes freres vous avra portee des icele ore que vous veniſtes en ceſt païs. » Lors s'empart la damoisele de lui et s'en vient a son lit, et se couche a tele ore que onques puis ne leva se morte non. Et Lanselos, qui eſtoit moult coureciés

ce qu'il avait entendu, Lancelot fut ce soir-là plus silencieux et abattu que d'ordinaire, et tous ses compagnons s'en étonnèrent beaucoup car ils n'étaient pas habitués à le voir si triste.

83. Ce jour-là, Bohort envoya le chevalier qui avait guéri Lancelot chez le roi de Norgales. Il demanda au roi de prendre soin de lui et de lui témoigner sa reconnaissance car le chevalier avait fait beaucoup pour Lancelot. Le lendemain, au petit jour, Lancelot et sa suite quittèrent la demeure en recommandant l'hôtesse à Dieu. Une fois en route, au terme de longues étapes, ils parvinrent rapidement à la cité de Camaalot. Là ils descendirent de cheval dans la cour du château. À ce moment-là, la reine était aux fenêtres du palais et, dès qu'elle les vit monter les marches, elle se précipita dans l'une de ses chambres, car elle n'aurait voulu pour rien au monde parler à Lancelot. Dès que monseigneur Gauvain fut descendu de sa monture, il se rendit dans la chambre de la reine et la trouva assise sur une couche, l'air très irrité. Monseigneur Gauvain la salua et elle vint à sa rencontre en lui souhaitant la bienvenue.

84. « Dame, dit-il, nous avons ramené Lancelot qui est resté si longtemps éloigné de ce pays. » Elle répondit qu'elle ne pouvait lui parler, car elle se sentait trop fatiguée et malade. Monseigneur Gauvain sortit aussitôt de la chambre

---

et moult dolans de ce qu'il avoit oï la damoisele dire, si en fu icele nuit assés plus cois et plus mas qu'il ne soloit, dont tout si compaingnon s'en esmerveillierent moult, car il ne l'avoient pas apris[a] a veoir si tristre.

83. Celui jour envoia Boors le chevalier qui avoit gari Lancelot au roi de Norgales et li manda[a] qu'il pensast de lui en tel maniere que il l'en seüst gré, car [*d*] trop avoit fait li chevaliers pour lui. A l'endemain, si tost com il fu ajourné, se parti Lanselos de laiens, lui et toute sa compaingnie, et conmanda a Dieu la dame. Et quant il se furent mis au chemin, il errerent tant par lor journees qu'il vinrent en la cité de Kamaalot et descendirent en la court aval. Et a celui point qu'il descendirent en la court, estoit la roïne as fenestres del palais; et tantost come ele les vit monter les degrés de la sale, ele se feri en une de ses chambres, car ele ne volsist en nule maniere parler a Lanselot. Et si tost conme mé sire Gavains fu descendus, si s'en ala en la chambre la roïne, et le trova seant en une couche, ou ele faisoit ciere de feme courecie. Mé sire Gavains le salue, et ele se lieve encontre lui et li dist que bien fust il venus.

84. « Dame, fait il, nous avons amené Lanselot, qui assés a esté fors de cest païs. » Et ele respont qu'ele ne puet orendroit parler a lui, car ele se sent trop deshaitie et trop malade. Et lors s'en ist mé

et alla rejoindre ses compagnons pour leur tenir ces propos : « Chers seigneurs, il se trouve que la reine eſt malade, nous ne pouvons lui parler pour l'inſtant mais reposons-nous ici en attendant l'arrivée de mon seigneur le roi. S'il tarde trop et si nous nous ennuyons à l'attendre, nous pourrons aller tous les jours nous promener dans les bois. Il y en a beaucoup alentour et nous pourrons nous y divertir et prendre de l'exercice. » Ils s'accordèrent là-dessus. Ce soir-là, Bohort parla à la reine et lui demanda ce qu'elle avait. « Je ne suis pas malade, fit-elle, mais je n'ai ni le désir ni la volonté d'entrer dans la grand-salle tant que Lancelot s'y trouve, car je n'aurais pas d'yeux pour le voir ni de cœur qui consentît à lui parler.

85. — Comment, s'étonna Bohort, le haïssez-vous donc à ce point ? — Oui, je ne hais personne sur terre autant que lui et durant toute ma vie je ne l'ai jamais aimé autant que je le hais à présent ! — Dame, c'eſt grand dommage pour nous et notre lignage. Je suis très peiné que vos sentiments en soient à ce point, car il perdra beaucoup à votre haine, lui qui ne l'a pas méritée. Fortune ne vous a unis l'un et l'autre dans l'amour, comme je vous ai vus unis, que pour notre plus grande perte. Je vois bien que mon seigneur mon cousin, qui eſt le plus vaillant, le plus beau et le meilleur chevalier du monde, ne redoute rien tant que votre ressentiment

---

sire Gavains tout de maintenant de la chambre et vint la ou si compaingnon eſtoient, et diſt a tous en tel maniere : « Biaus signor, il eſt ensi que ma dame la roïne giſt malade, ne nous ne poons orendroit parler a li. Mais reposons nous çaiens tant que mé sire li rois viengne ; et se il tarde granment et il nous anoie, nous porrons bien chascun jour aler en bois, dont il i a assés pres de ci[a] ou nous nous porrons deduire et esbatre[b]. » Et il s'i acordent bien tout. Celui soir parla Boors a la roïne et li demanda qu'ele avoit. « Je n'ai, fait ele, nule maladie, mais il ne me prent cuers ne volentés d'entrer en la sale tant conme Lanselos i soit ; car je n'avroie pas ex dont je le peüsse regarder, ne cuer qui me consentiſt que je parlaisse a lui.

85. — Conment ? fait Boors. Le haés vous donques si durement ? — Oïl, fait ele, je ne has tant riens el monde conme je fais lui, ne onques a nul jour ne l'amai tant que je nel has ore plus ! — Dame ! fait Boors, c'eſt noſtre grans damages et a tous ciaus [*e*] de noſtre parenté, si m'en poise moult quant il eſt ensi et que li afaires eſt a ceſt chief menés, car tels perdra a voſtre haïne qui ne l'a mie deservi ; ne Fortune n'asambla onques l'amour de vous .II. en tel maniere conme je l'ai veü assambler fors que pour noſtre grant damage. Car je voi bien que mé sires mes cousins, qui eſt li plus prodom del monde et li plus biaus et li miudres chevaliers, ne crient orendroit ne ne doute riens

qui puisse lui ôter sa supériorité. Assurément, cela peut le détourner de tout bonheur et de toute aventure dignes de ce nom. En effet, s'il connaissait les paroles que vous avez prononcées à son sujet, il serait déjà mort avant que je puisse arriver auprès de lui. À mon avis, c'est un très grand malheur que le meilleur des meilleurs chevaliers vous aime si profondément alors que vous le haïssez de tout votre cœur. — Si je lui voue une haine mortelle, répliqua-t-elle, c'est à juste titre, car il l'a bien méritée.

86. — Dame, poursuivit Bohort, que puis-je dire ? Je n'ai jamais vu un homme de valeur aimer longtemps d'amour sans finir par être honni. Si vous vouliez prêter attention aux histoires des anciens Juifs et des païens[1], je pourrais fort bien vous éclairer sur ceux qui furent, selon des récits véridiques, honnis par une femme. Considérez l'histoire du roi David : vous verrez que l'un de ses fils, le plus beau jeune homme créé par Dieu, entra en guerre contre son père à l'instigation d'une femme et qu'il en mourut dans le déshonneur[2]. Vous voyez bien que le plus beau des Juifs mourut à cause d'une femme. Vous pouvez aussi prêter attention à l'histoire de Salomon lui-même, à qui Dieu donna sagesse et vertu au-delà des capacités humaines : il renia Dieu pour une femme qui l'avait séduit et trompé. Samson également, l'homme le plus fort du monde qui soit né d'une mortelle,

---

qu'il ne puisse venir au desus de tout le monde, se une sole chose ne li tolt : c'est li courous de vous. Mais sans faille ce le puet bien destorber de tous biens et de toutes bones aventures ; car certes, s'il savoit orendroit les paroles[a] que vous avés dites ausi conme je le sai, je ne quit mie que je peüsse venir a tans a lui qu'il ne fust ançois ocis ou mors[b]. Si est, ce m'est avis, damages trop grans quant cil qui est li mildres des bons vous aime si estroitement, et vous le haés si de tout vostre cuer. — Se je le has, fait ele, mortelment, je n'ai point de tort, car il l'a moult bien deservi.

86. — Dame, fait Boors, qu'en diroie je ? Je ne vi onques prodome qui longement amast par amours que au daerrain n'en fust honis. Et se vous voliés garder as fais des anciiens des Juis et des sarrazins, assés vous em porroie moustrer de ciaus dont la vraie istoire le tesmoigne qui furent honi par feme. Regardés en l'estoire le roi David : vous poés veoir que uns siens fils, le plus bele creature que onques Dix fourmast, cil conmencha la guerre encontre son pere par esmovement de feme et en morut[a] assés vilment. Ensi poés veoir que li plus biaus[b] hom des Juis morut par feme. Et aprés poés veoir en ceste istoire meïsmes a Salemon, a qui Dix dona sens et vertu outre ce que cuers d'ome ne porroit avoir : il renoia Dieu par feme et en fu souspris et deceüs. Sanses Fortins, qui fu li plus fors hom del monde ne

en mourut. Hector et Achille, qui remportèrent le prix des armes et de la chevalerie sur tous les chevaliers de l'ancien temps, furent tués tous les deux, et plus de cent mille hommes avec eux, à cause de celle que Pâris enleva en Grèce[3]. À notre époque même, il n'y a pas encore cinq ans mourut Tristan, le neveu du roi Marc de Cornouailles, qui aima si fidèlement Yseut la Blonde qu'il ne l'offensa jamais de toute sa vie[4].

87. « Que pourrai-je ajouter ? Jamais homme ne fut ensuite captivé par une femme sans être honni et en mourir. Savez-vous ce que vous allez faire, dame ? Vous ferez pis que toutes ces autres dames, car vous ferez périr en la personne d'un seul homme toutes les grâces qui lui garantissent l'honneur sur cette terre et qui lui valent sa noble distinction : ce sont la beauté, la valeur aux armes, l'audace, les qualités militaires et la noblesse de cœur. Dame, vous pouvez voir toutes ces vertus dans la personne de mon seigneur, et si manifestement qu'aucune ne lui fait défaut. Vous savez bien qu'il est le plus beau chevalier du monde, le plus vaillant, le plus hardi, en un mot le meilleur chevalier que l'on connaisse. Avec cela, il est issu d'un si haut lignage par son père et par sa mère que nul n'est plus noble que lui. Mais de toute cette renommée, acquise par tant d'exploits, vous allez le dépouiller. Vous pouvez prétendre ôter le soleil d'entre les étoiles,

---

qui onques nasquist de feme, en rechut mort. Hector et Acillés, qui d'armes et de chevalerie orent le los et le pris sor tous les autres chevaliers de l'ancien tans, en morurent et en furent andoi ocis, et plus de .C.M. avoc aus, por l'ocoison d'une feme que Paris prist[c] [f] par force en Gresse. A nostre tans meïsmes, n'a pas encore .V. ans, en morut Tristrans, li niés le roi Marc de Cornuaille, qui si loialment ama Yseut la Blonde que onques en son vivant ne mesprist vers li de nule riens.

87. « K'en diroie je plus ? Onques puis hom ne se prist fermement a feme qu'il ne fust honis et qu'il n'en moreüst. Et savés vous que vous ferés, dame ? fait il a la roïne. Vous ferés pis que toutes ces autres dames ne firent, car vous ferés perir el cors d'un sol home toutes les grasses par coi hom monte en honour terriene[a] et pour coi il est apelés gentils : c'est biautés et proesce, hardemens et chevalerie, et gentillece. Dame, toutes ces vertus poés vous veoir et trover el cors de mon signour si apertement que nule ne l'en faut ; car ce savés vous bien qu'il est li plus biaus chevaliers del monde, et li plus prous, et li plus hardis, et li miudres chevaliers que on sace, et avoc ce est il estrais de si tres haut lignage de par pere et de par mere que on ne set el monde si gentil home conme il est. Mais tout ensi conme il est coneüs et renomés de toutes bones aventures, tout ensi le despoullerés vous ; si poés par droit dire que vous osterés d'entre les estoiles le soleil :

c'eſt-à-dire enlever aux chevaliers de ce pays la fleur de toute la chevalerie du monde. Pour cette raison, vous pouvez comprendre que vous allez causer plus de tort à ce royaume et à bien d'autres qu'aucune dame n'en causa sur la personne d'un seul chevalier. Voilà le grand bienfait que nous vaut son amour pour vous ! »

88. À ces mots, la dame répondit : « Bohort, si ce que vous prévoyez arrivait, personne n'y perdrait autant que moi qui y abandonnerais corps et âme. À présent, laissez-moi, car je ne ferai pas d'autre commentaire. — Dame, dit Bohort, soyez certaine que vous ne m'en entendrez plus parler si vous ne m'y incitez pas. » Là-dessus, Bohort quitta la reine et alla trouver Lancelot. Le prenant à part, il lui confia à l'écart des autres : « Seigneur, seigneur, je serais d'avis de quitter ces lieux, car cela ne nous vaudra rien d'y reſter. — Pourquoi ? demanda Lancelot. — Seigneur, ma dame a interdit sa demeure à vous, à moi et à tous ceux qui viendraient de votre part. — Comment ? En êtes-vous sûr ? s'écria Lancelot. — J'en suis certain, seigneur, et je vous en dirai plus quand nous serons partis d'ici. — Montons donc à cheval, et vous me confierez ce qu'il en eſt. Il me tarde vivement de le savoir, car je ne crois pas avoir mal agi envers ma dame la reine. »

---

c'eſt a dire que vous oſterés la flour de toute la chevalerie del monde d'entre les chevaliers de chaiens ! Et pour ce, dame, poés vous veoir que vous adamagerés plus[b] ceſt roialme, et maint autre, que onques dame ne fiſt par le cors d'un sol chevalier. Ce eſt li grans biens que nous avons de voſtre amour ! »

88. A ceſte parole respont la dame et diſt a Boort : « Boort, fait la roïne, s'il avenoit ensi que vous dites de ceſte chose, nus n'i perdroit autant conme je feroie, car je i perdroie le cors et l'ame. Si m'en laissiés a tant eſter, car ja a ceſte fois n'i troverés autre response. — Dame, fait Boors, or saciés vraiement que vous ne m'en orrés jamais parler en avant de ci, se vos avant ne m'en araisniés. » Atant s'en part Boors de la roïne ; et s'en vient [*452a*] a Lanselot, se li diſt tout a conseil, quant il l'ot trait a une part, loing des autres : « Sire ! Sire ! fait il, je loeroie bien que nous aillissiens fors de chaiens, car nous n'i avons pas bon demourer. — Pour coi ? fait Lanselos. — Sire, fait il, ja a ma dame veé son oſtel a moi et a vous et a tous ciaus qui de par vous i vendroient. — Conment ? fait Lanselos. Le savés vous ? — Sire, fait Boors, je le sai bien, et bien le vous dirai quant nous serons fors de chaiens. — Montons dont, fait Lanselos, si me dirés que c'eſt, car moult m'eſt tart que je le sace ! Car envers ma dame la roïne ne quidoie je riens avoir mesfait. »

89. Lors vint Lanselos a mon signour Gavain, se li diſt : « Sire, il

89. Alors Lancelot alla voir monseigneur Gauvain et lui déclara : « Seigneur, il me faut partir pour m'occuper d'une affaire que je ne puis négliger. Quand vous verrez mon seigneur le roi, vous le saluerez de ma part et l'informerez que je reviendrai dès que possible. — Par Dieu, s'exclama monseigneur Gauvain, vous ne partirez pas ainsi. Vous attendrez le retour de mon seigneur le roi ! » Lancelot refusa. Il monta à cheval avec sa suite et monseigneur Gauvain les accompagna sur un long trajet ; il lui dit : « Seigneur, un grand et magnifique tournoi va avoir lieu dans cette prairie de Camaalot. Faites en sorte d'être libre de toute obligation pour y venir, car il n'y manquera guère des bons chevaliers du royaume de Logres. » Lancelot l'assura qu'il y assisterait si cela lui était possible. Puis ils se séparèrent, et Gauvain revint à la cour, où l'on s'étonna que Lancelot fût parti si vite. Lancelot chevaucha jusqu'à la forêt avec ses compagnons. Une fois entré dans la forêt, il dit à Bohort :

90. « Cher seigneur, expliquez-moi pourquoi ma dame la reine est irritée contre nous. — Volontiers, seigneur. » Il se mit à lui parler de la manche que Lancelot portait au tournoi de Wincestre, ce qui avait contrarié la reine. Celle-ci avait affirmé qu'elle s'était emportée si violemment contre Lancelot qu'elle ne se réconcilierait jamais avec lui. Quand il eut tout raconté, Lancelot se mit à pleurer au point d'être

---

m'en covient partir de chaiens por aler en un mien afaire que je ne puis mie laissier. Et quant vous verrés mon signour le roi, si le salués de par moi et li dites que je revenrai au plus tost que je porrai et que je en avrai le loisir. — En non Dieu, fait mé sire Gavains, ja en ceste maniere ne vous en irés de chaiens, ains atendrés mon signour le roi tant qu'il viengne ! » Et il dist que non fera. Maintenant monte, entre lui et sa compaingnie, et mé sire Gavains les convoie moult longement, et puis li dist : « Sire, il avra en ceste praerie a Kamaalot un tournoiement grant et merveillous. Gardés que nule besoigne ne vous detiengne que vous n'i veigniés, car poi remanra de bons chevaliers el roialme de Logres qu'il n'i viengnent. » Et il dist qu'il i sera vraiement s'il est en sa delivre poesté. Si s'en part a tant li uns de l'autre ; si revient mé sire Gavains a Kamaalot, si s'en esmerveillierent moult de ce que Lanselos s'en estoit si tost alés. Et Lanselos chevaucha, entre lui et sa compaingnie, tant qu'il vinrent en la forest ; et quant il i furent entré, si dist Lanselos a Boort :

90. « Biaus sire, dites moi pour coi ma dame la roïne s'est a nous courecie. — Sire, fait il, volentiers. » Lors li conmencha a dire de la mance qu'il porta al tournoiement de Wincestre, dont la roïne s'estoit courecie[a] si durement que dist que jamais ne troveroit pais a li. Et quant il li a tout conté, Lancelos conmence a plourer si durement[b]

incapable de parler. Enfin, après un long moment, il dit : « Ah, Amour, c'eſt là ma récompense pour vous servir ! Celui qui se donne à vous tout entier ne peut en réchapper, il en meurt. Voilà tout le salaire que je recevrai de toi pour aimer loyalement ! Ah, Bohort, cher cousin, vous qui connaissiez mon cœur aussi bien que moi-même, pourquoi n'avez-vous pas pris ma défense devant la reine ? — Seigneur, s'excusa Bohort, j'ai fait tout ce que j'ai pu mais elle n'a rien voulu entendre de moi.

91. — Conseillez-moi donc sur la conduite à tenir, fit Lancelot. Si je ne fais pas la paix avec elle, je crois que je ne survivrai pas longtemps. — Seigneur, si vous pouviez vous retenir de venir la voir, en moins d'un mois, je vous l'assure, elle serait plus inquiète que vous ne l'avez jamais été de vous voir en sa compagnie, après cette absence, et elle désirerait tant vous voir qu'elle vous enverrait chercher où que vous soyez. C'eſt pour cela que je vous conseillerais de parcourir le pays en vous divertissant et en courant les tournois qui seront annoncés. Vous avez à vos côtés votre belle et noble suite et nombre de vos parents pour vous accompagner où que vous alliez, si cela vous plaît ; vous pouvez vous en réjouir. » Lancelot répondit que ce conseil lui paraissait bon mais ajouta qu'il n'avait besoin que d'un seul écuyer pour toute compagnie et qu'il le garderait avec lui tant que cela lui conviendrait. « Mais vous-même et vos compagnons, dit-il à

---

que nus n'en puet parole traire. Puis respont a chief de piece et diſt : « Ha ! Amours, c'eſt li guerredons que j'ai [*b*] de vous servir ! Car qui del tout a vous s'otroie, il n'en puet eschaper sans mort ; et tel loier m'en rendras tu pour loiaument amer. Ha ! Boort, biaus cousins, qui ausi bien connoissiés mon cuer conme je fais meïsmes, pour coi ne m'escusaſtes vous envers li del tout ? — Sire, fait il, j'en fis tout mon pooir, mais onques a parole que je deïsse ne s'i volt acorder.

91. — Or me conseilliés, fait Lanselos, que je ferai, car se je n'ai pais envers li, je ne quit mie que je peüsse longement durer. — Sire, fait Boors, se vous vous poés tenir de repairier la ou ele eſt et de veoir le, je vous di vraiement que vous ne verriés ja un mois passer, quant ele ne vous avroit veü, que[a] ele seroit plus angoissouse de vous veoir[b] en sa compaingnie que vous ne fuſtes onques de li, et tant vous desirroit[c], saciés de voir, qu'ele vous envoieroit querre s'ele vous savoit ne pres ne loing. Et pour ce vous loeroie je en bon conseil que vous aillissiés esbatant et deduisant par ceſt païs et sievant les tournoiemens, ensi conme on les criera. Et vous avés entor vous[d] voſtre maisnie bele et gente et grant partie de voſtre parenté, de coi vous vous devés moult esjoiir, qui vous feront compaingnie, s'il vous plaiſt, en quelque lieu que vous ailliés. » Et il diſt que cis

Bohort, vous pouvez me quitter jusqu'à ce que je vienne vous retrouver ou que je vous envoie chercher par mon messager.

92. — Seigneur, ce sera un déchirement de nous séparer de vous et de vous savoir en train de parcourir le pays avec une si petite escorte. S'il vous arrivait quoi que ce soit, ce dont Dieu vous préserve, comment le saurions-nous ? — Ne vous inquiétez pas, répondit Lancelot, car Celui qui m'a accordé jusqu'ici la victoire et les honneurs partout où je suis allé m'accordera encore sa grâce et ne souffrira pas qu'il m'arrive malheur en quelque lieu où je sois. Si néanmoins il m'arrivait malheur, vous seriez le premier à le savoir. » Lancelot alla trouver ses compagnons qui l'attendaient dans un champ et leur annonça qu'il avait une affaire importante à traiter pour laquelle il ne voulait garder à ses côtés qu'un seul écuyer.

93. Il appela celui-ci et lui dit : « Suis-moi. » L'écuyer accepta volontiers car il se déclara très heureux de le suivre. C'est ainsi que Lancelot quitta ceux de sa parenté qui lui lançaient : « Seigneur, au nom de Dieu, ne manquez pas de venir au tournoi de Camaalot, et d'une telle manière que tout le monde vous reconnaisse. » Il répondit qu'il y serait s'il n'était pas retenu par un grave empêchement. Puis il s'adressa à Bohort : « Si je viens au tournoi, je porterai

---

consaus li samble bons, mais de compaingnie n'a il mestier, fors de la compaingnie d'un sol esquier que il menra avoc lui tant com lui plaira. « Mais vous, fait il a Boort, et vostre conpaingnie, vous en irés jusqu'a tant que vous verrés mon cors ou mon mesage qui vous viengne querre.

92. — Sire, fait Boors, moult nous sera forte chose quant vous vous departirés de nous et que vous irés par cest païs a povre compaingnie, car s'il vous mesavenoit en aucune maniere, dont Dix vous gart, conment le savrions nous ? — Ne vous esmaiés pas, fait Lanselos, car Cil qui jusques ci m'a doné victoire et honour en tous les liels ou j'ai esté ne sousferra pas[a], par sa grasse, qu'il me[b] meschiee en lieu ou je soie ; et s'il me mescheoit, vous le savriés plus tost que nus autres. » Lors revint Lanselos a ses compaingnons, [c] qui enmi le champ l'atendoient, et lor dist qu'il l'en covient aler en un sien grant afaire ou il ne velt ame mener fors un sol esquier.

93. Lors l'apele et li dist : « Sui moi. » Et il dist que si fera il moult volentiers, car trop en estoit liés. Si s'empart Lanselos en tel maniere de ses charnels amis, et il li dient : « Sire, pour Dieu, ne laissiés mie que vous ne soiés a l'asamblee de Kamaalot en tel maniere c'on vous connoisse[a] ! » Et il dist qu'il i sera se trop grans essoines nel detient. Et lors apele il Boort et li dist : « Se je sui a l'asamblee, je porterai

des armes blanches unies. » Là-dessus ils se séparèrent en se recommandant mutuellement à Dieu. Mais le conte cesse de parler d'eux pour revenir au roi Arthur.

L'empoisonnement de Gaheriet.

94. Selon le conte, le roi Arthur demeura aussi longtemps qu'il lui plut auprès de sa sœur Morgain, puis il la quitta avec sa suite nombreuse qui l'accompagnait partout. Ils firent un voyage rapide jusqu'à Camaalot. Quand le roi Arthur apprit que Lancelot était revenu à la cour, mais pour un jour seulement, diverses pensées l'agitèrent. Il se disait en effet que si Lancelot éprouvait, comme on l'en accusait, un amour fou pour la reine, il n'aurait pu s'éloigner de la cour un tant soit peu ni la quitter comme il le faisait. Cette pensée réconfortait le roi et l'empêchait de croire aux paroles de Morgain. Sur la seule foi de ce qu'on lui avait rapporté, il aurait eu néanmoins bien plus de raisons qu'auparavant de soupçonner la reine.

95. Au lendemain du retour du roi à Camaalot, monseigneur Gauvain mangeait à la table de la reine, comme beaucoup d'autres chevaliers, dans une pièce voisine de la grand-salle. Il y avait là un chevalier dénommé Avalon qui haïssait à mort monseigneur Gauvain. Il avait empoisonné un fruit[1] qu'il lui destinait dès que l'occasion s'en présente-

---

unes armes blanches sans nul autre taint. » Atant s'en departent li uns de l'autre et s'entreconmandent a Dieu. Mais atant se taist li contes d'aus tous et retourne a parler del roi Artu.

94. Or dist li contes que tant ot demouré li rois Artus avoc Morgain sa serour com il li plot, si s'emparti a grant compaingnie de gent qui tous jours aloient avoc lui ; si chevauchierent tant par lor journees qu'il vindrent a Kamaalot. Et quant li rois Artus sot que Lanselos estoit repairiés a court et se n'i demora que un sol jour, puis s'emparti, assés fu ses cuers en diverses pensees ; car il li estoit avis que se Lanselos amast la roïne de fole amour, si conme on li metoit sus, il ne peüst la court eslongier en nule maniere, ne metre ariere dos conme il faisoit. Et c'estoit une chose que moult metoit le cuer le roi a aise et qui[a] li faisoit les paro[*d*]les mescroire que Morgain li avoit dites[b], et nonpourquant il en eüst la roïne assés plus souspecenee[c] que il n'avoit fait devant pour les paroles dont on li avoit acointié.

95. L'endemain que li rois vint a Kamaalot avint que mé sire Gavains mengoit a la table la roïne, et autres chevaliers assés, en une chambre delés la grant sale. Laiens avoit un chevalier qui avoit non Avalon, qui haoit mon signour Gavain de mortel haïne. Cil avoit fruit envenimé dont il quidoit mon signour Gavain ocirre par aucune aventure ; se li fu avis, quant il vit mon signour Gavain assis delés la

rait. Quand il vit Gauvain assis auprès de la reine, il pensa que, s'il faisait parvenir le fruit à Guenièvre, elle en offrirait à monseigneur Gauvain plutôt qu'à tout autre, avant d'y goûter elle-même, car il était le plus proche d'elle et le plus prestigieux des convives. S'il en goûtait, nul ne pourrait empêcher sa mort rapide. La reine prit le fruit sans soupçonner la moindre trahison, et elle l'offrit à un chevalier de la Table ronde nommé Gaheriet[2] de Caraheu ; celui-ci l'accepta comme un présent de valeur qui lui faisait très plaisir, du fait de son estime pour la reine, et il le mangea aussitôt. Dès qu'il l'eut avalé, il mourut immédiatement à table sous les yeux de la reine et de tous les convives qui se levèrent brusquement, stupéfaits de ce grand prodige.

96. Quand la reine vit mourir le chevalier devant elle, elle fut si affligée de l'événement qu'elle ne sut comment agir. En effet, tant d'hommes de bien et de bons chevaliers avaient assisté à la scène qu'elle ne pourrait nier, l'eût-elle voulu, sa responsabilité dans cette mort. Un chevalier vint dire au roi : « Sire, un prodige vient d'avoir lieu ici même. Ma dame la reine vient, pour notre plus grand malheur, de tuer un chevalier compagnon de la Table ronde, le propre frère de Mador de la Porte. Voici ce qui est arrivé... » et il lui conta aussitôt le détail de l'aventure. Saisi d'étonnement, le roi se signa immédiatement et se leva pour se précipiter

---

roïne, que s'il envoiast la roïne de son fruit, qu'ele en donroit avant a mon signour Gavain que a nul autre pour ce qu'il estoit plus pres de la roïne et qu'il estoit li plus gentils hom ; et s'il en goustast, tous li mondes nel poroit garantir qu'il ne moreüst erroment. La roïne prist le fruit, qui de cele traïson ne se prist garde, si en dona a un chevalier qui estoit compains de la Table Reonde, qui avoit a non Gaheriés[a] de Karaheu. Et cil, qui en grant chierté le tint, en menga tantost, car moult l'ama pour l'amor de la roïne ; et si tost com il li ot le col passé, si morut maintenant a la table meïsmes, voiant la roïne et tous ciaus qui a la table estoient. Si saillirent de maintenant sus de la table et furent esbahi durement de cele grant merveille.

96. Quant la roïne vit le chevalier morir devant li, si en fu trop dolante de cele aventure si qu'ele ne set quel conseil prendre de soi meïsmes ; car ceste chose ont veü tant de prodomes et de bons chevaliers qu'ele ne le porroit noier, s'ele bien voloit, qu'il ne fust mors par li. Uns chevaliers vint devant le roi, si li dist : « Sire, merveilles sont avenues orendroit laiens ! Ma dame la roïne a maintenant ocis un chevalier par la plus grant mescheance que je onques mais veïsse ! Et estoit cil chevaliers compains de la Table Reonde et freres Mador de la Porte, et par tele aventure... » : se li conta maintenant conment ce [*e*] fu. Li rois se seigna tantost de la mervelle qu'il en ot, si saut fors de la table

sur les lieux de l'événement. En entrant dans la pièce, il trouva le chevalier mort qui gisait encore devant la table. Le roi déclara que c'était un grand malheur et que la reine avait commis une faute très grave si elle avait agi sciemment. « Assurément, dirent certains témoins, elle a mérité la mort pour ce méfait, s'il s'avère qu'elle savait pertinemment que le fruit ayant tué le chevalier était empoisonné. »

97. La reine ne sut que répliquer sinon : « Que Dieu m'aide de tout son pouvoir car je suis en peine ! Si j'avais connu toute la perfidie du fruit que je lui ai offert, je ne le lui aurais pas donné pour tout l'or du monde ! — Dame, dit le roi, quelle que fût votre intention, c'est là un acte lâche et criminel et je crains fort que ce ne soit encore plus fâcheux pour vous que vous ne croyez. » Il s'adressa alors à ceux qui se tenaient autour du corps : « Seigneurs, la mort de ce chevalier est une grande perte. Veillez maintenant à ce que le défunt soit honoré comme un homme de bien. Assurément, il faisait partie des bons chevaliers de cette cour, et je suis beaucoup plus peiné que l'on ne saurait croire. » Là-dessus, il sortit de la pièce et entra dans la grand-salle. Il se signa plus de cent fois tant il était stupéfait d'un tel assassinat. La reine se lamentait de ce malheur[1] et les dames de la cour enveloppèrent le corps dans le plus magnifique des suaires. Le che-

---

et vint errant la ou ce fu avenu, et entre en la chambre et i trove le chevalier mort, qui encore gisoit devant la table ; si dist que ci a trop grant mescheance et que trop avoit la roïne mespris s'ele avoit ce fait de son gré. « Certes, firent aucun qui laiens estoient, de cestui fait a ele mort deservie, s'il est ensi qu'ele seüst vraiement que li fruis fust envenimés dont li chevaliers est mors. »

97. La roïne ne set que dire fors qu'ele respont et dist : « Si vraiement m'aït Diex, fait ele, qu'il m'en poise ! Et se je quidaisse que li fruis que je li donai fust desloiaus, je ne li eüsse donné pour demi le monde ! — Dame, fait li rois, conment que vous li donissiés, l'oevre est vilaine et malvaise, et je redout moult que vous ne soiés encore plus courecie que vous ne quidiés. » Et lors dist a ciaus qui entour le cors estoient : « Signour, cis chevaliers est mors, dont c'est grans damages. Ore gardés que nous pensons a faire au cors si grant honour conme on doit faire a si prodome. Et certes, il estoit uns des bons chevaliers de laiens, si m'en poise assés plus que moult de gens ne porroient quidier. » Atant s'en ist fors de la chambre et vient el grant palais, et se seigne plus de .c. fois de la merveille qu'il a del chevalier qui est mors par tel mescheance. Et la roïne fait moult grant doel de ce qu'il li est ensi mesavenu. Et les dames de laiens ensevelirent le cors au plus richement qu'eles porent ; et fu l'endemain enterés a l'entree del moustier mon signour Saint Estevene, qui

valier fut inhumé le lendemain au seuil de l'église Saint-Étienne, la cathédrale de la cité de Camaalot. Après l'enterrement, une fois la pierre tombale posée, les compagnons de la Table ronde s'accordèrent tous pour y faire graver l'épitaphe suivante : CI-GÎT GAHERIET LE BLANC DE CARAHEU, FRÈRE DE MADOR DE LA PORTE, QUI FUT EMPOISONNÉ PAR LA REINE.

98. Telle était l'inscription sur la tombe du chevalier mort. Le roi et toute la cour en éprouvaient tant de douleur qu'ils ne parlèrent guère de l'affaire jusqu'au tournoi. Ici le conte laisse le roi et sa compagnie pour revenir à Lancelot du Lac.

Un accident de chasse.

99. Selon le conte, lorsque Lancelot eut quitté Bohort, Hector et leur suite, il parcourut la forêt à cheval dans un sens puis dans l'autre ; il couchait chaque nuit chez un ermite auquel il s'était confessé un jour et qui l'honorait de son mieux par son hospitalité. Trois jours avant la date fixée pour le tournoi, Lancelot dit à son écuyer : « Va à Camaalot et rapporte-moi un écu blanc uni et un caparaçon tout blanc afin que Bohort, s'il vient au tournoi, puisse me reconnaître facilement. Je ne voudrais surtout pas le blesser ni recevoir une blessure de lui. » L'écuyer se rendit là où son seigneur l'envoyait. Dès qu'il fut en route, Lancelot monta à cheval et

---

estoit la maistre eglise de la cité de Kamaalot. Et quant li cors fu enterés et la tombe fu desus lui mise, li compaignon de la Table Reonde, par l'asentement d'aus tous, fisent[a] letres escrire qui disoient : CI GIST GAHERIÉS[b] LI BLANS DE KARAHEU, LE FRERE MADOR DE LA PORTE, QUE LA ROÏNE FIST MORIR PAR VENIM.

98. Tels paroles disoient les letres qui estoient sor la tombe au chevalier mort. Et li rois en fu moult dolans, et tout cil qui laiens estoient, et s'en sousfrirent en tel maniere que [*f*] petit[a] em parlerent jusqu'a l'asamblee. Si s'en taist ore li contes a parler del roi et de sa compaingnie et retourne a parler de Lanselot del Lac.

99. Or dist li contes que quant Lanselos se fu partis de Boort et de Hector et de lor compaingnie, si chevaucha parmi la forest, un jour avant et autre ariere ; et gisoit chascune nuit chiés un hermite a qui il s'estoit fais confés aucune fois, et cil li faisoit toute l'ounour qu'il pooit. Le tiers jour devant ce que l'asamblee dut estre dist Lanselos a son esquier : « Va, fait il, a Kamaalot et si m'aporte un escu blanc sans autre taint et covertures toutes blanches, que se Boors vient a l'asamblee, qu'il me puisse connoistre legierement ; car je ne voldroie en nule maniere que je le blechaisse ne il moi. » Li esquiers s'en vait la ou ses sires l'avoit envoié. Et si tost com il se fu mis a la voie, monta Lanselos sor son cheval et s'en

quitta l'ermitage pour aller prendre de l'exercice dans la forêt ; il ne portait pas d'armure mais seulement son épée. Comme il faisait très chaud ce jour-là, il descendit de son destrier, lui ôta la selle et le frein, l'attacha à un arbre non loin de lui et se coucha au bord du ruisseau qui s'écoulait d'une fontaine. Ayant eu très chaud auparavant, il ne tarda pas à s'endormir dans la fraîcheur du lieu. C'est alors qu'un grand cerf poursuivi dans la forêt par le veneur du roi Arthur vint se désaltérer à la fontaine, car la bête avait été traquée de toutes parts ce jour-là. Quand elle eut atteint la fontaine, arriva un archer monté sur un grand destrier et qui devançait largement la troupe. Dès que le cerf fut à sa portée, il lui décocha une flèche pour lui transpercer le poitrail, mais il manqua la bête qui avait bondi en avant. Le coup ne partit pas pour autant dans le vide puisque la flèche atteignit Lancelot à la cuisse gauche, et si violemment que la pointe en fer la traversa ainsi qu'une bonne partie du bois[1].

100. Quand Lancelot se sentit blessé, la douleur et l'angoisse le saisirent. Il vit le veneur qui chevauchait à toute allure à la poursuite du cerf et lui cria : « Infâme, lâche ! Que vous ai-je fait pour que vous me blessiez dans mon sommeil ? Vous vous en repentirez ! Sachez qu'un mauvais sort s'abattra sur vous dès aujourd'hui ! » Il tira son épée et, tout

---

part de l'hermitage, et s'en vait esbanoier en la forest ; si n'en porte o lui nules armes, fors solement s'espee. Celui jour fist il moult grant chaut. Et pour la grant ardour qu'il faisoit descendi Lanselos de son destrier, se li osta la sele et le frain, et l'atacha a un arbre pres de lui ; et s'en ala jesir lés le rui d'une fontaine, et s'endormi erroment por le lieu qui estoit frois, car il avoit devant eü moult chaut. Quant Lanselos se fu endormis, si avint que uns grans cers que li veneour le roi Artu [*453a*] avoient acueilli en la forest vint a la fontaine pour estanchier son soif, car assés avoit esté celui jour chaciés et d'une part et d'autre. Quant il se fu ferus en la fontaine, uns archiers qui seoit sor un grant destrier et venoit grant piece devant tous les autres, quant[a] il en fu auques pres, si traist cele part pour lui ferir parmi le pis ; si avint ensi qu'il failli del cerf, car il sailli un poi avant ; mais li cops n'ala mie del tout a faute[b], car il feri Lanselot parmi la senestre quisse si durement que li fers en passa outre, et grant partie del fust.

100. Quant Lanselos se sent navrés, si en fu moult angoissous et moult destrois ; et voit le veneour qui venoit devers le cerf[a] si grant aleüre com il pooit del cheval traire, se li escrie : « Ribaus ! Faillis ! Que vous avoie je mesfait qui m'avés navré en dormant ? Certes, mar le feïstes ! Saciés que male aventure vous est hui ajournee ! » Lors traist l'espee et li volt courre sus, si navrés com il estoit. Et quant cil

blessé qu'il était, voulut se précipiter sur l'archer mais ce dernier reconnut Lancelot dès qu'il le vit s'approcher de lui ; il fit demi-tour et s'enfuit au grand galop. En retrouvant ses compagnons, il leur cria : « Valets, n'allez pas plus loin si vous ne voulez pas mourir ! Car là-bas, près de la fontaine, était couché monseigneur Lancelot. Je l'ai blessé d'une flèche alors que je visais le cerf. Je crois l'avoir touché à mort, et je crains qu'il nous poursuive. » À ces mots, les autres répondirent qu'il avait mal agi : « En effet, s'il eﬆ blessé et si le roi vient à le savoir, nous serons tous déchus et bannis du royaume. Et même si le roi ne s'en mêlait pas, nous ne pourrions échapper aux hommes de son lignage, pour peu qu'ils apprennent quel malheur lui eﬆ arrivé sur cette route. »

101. Ils firent alors demi-tour et s'enfuirent à travers la forêt. Lancelot reﬆa près de la fontaine, grièvement blessé. À grand-peine et en proie à une atroce souffrance, il arracha la flèche de sa cuisse et découvrit une plaie profonde et terrifiante car le fer de la flèche était très épais. Il déchira le pan de sa chemise pour étancher son sang. Quand il eut bandé sa blessure du mieux qu'il put, il revint vers son cheval, lui mit le frein et la selle et monta au prix d'une vive douleur pour rentrer péniblement à l'ermitage où il avait passé la nuit précédente. Quand le bon ermite le vit ainsi blessé, il s'en étonna fort et lui demanda qui lui avait fait cela. Lancelot répondit :

---

le vit venir envers lui, si connoiﬆ que c'eﬆ Lanselos ; si s'en tourne et s'en fuit quan qu'il puet del cheval traire. Et quant il encontre ses compaingnons, si lor escrie : « Signor vallet, ne vous en alés en avant de ci se vous ne volés morir ! Car a cele fontaine se gisoit ore mé sire Lanselos, que je ai navré d'une saiete si conme je quidai ferir le cerf ; si quit que je l'ai a mort navré, si me dout qu'il ne nous sieve. » Quant li autre oent cele parole, se li dient qu'il a mal esploitié : « Car s'il a nul mal et li rois le puet savoir, nous en serons tout honi et essillié ; et encore ne s'en mellaﬆ li rois, se n'i porriemes nous pas durer encontre son lignage, pour qu'il peüssent savoir qu'il li soit ensi avenu de ceﬆe voie. »

101. Lors s'en tournent fuiant au travers de la foreﬆ. Et Lanselos fu remés a la fontaine moult durement navrés ; si traiﬆ la saiete fors de sa quisse a moult grant paine et a moult grant angoisse, et voit la plaie grant[a] et merveillouse, car li fers de la saiete eﬆoit lés durement ; si trancha le pan de sa chemise pour eﬆouper sa [*b*] plaie qu'ele ne sainaﬆ trop. Et quant il l'ot bendee au miex qu'il pot, si vient a son cheval et li met le frain et la sele et monte sus a moult grant angoisse, et s'en vait a quelque paine jusqu'a l'ermitage ou il avoit la nuit devant jeü. Et quant li prodom le vit si navré, si en fu tous esbahis, et li demande qui ce li a fait. Et il li diﬆ :

« Je ne sais quels scélérats m'ont blessé mais je sais en revanche qu'ils appartiennent à la maison du roi Arthur. » Et il lui raconta les circonstances de sa blessure. « Assurément, seigneur, se désola le bon ermite, c'est un véritable malheur. — Cette blessure, reprit Lancelot, est moins grave pour moi que ma défection au tournoi de Camaalot qui en résulte. J'ai déjà manqué celui de Tannebourg, pour une autre blessure que j'avais reçue à cette époque ; voilà ce qui me contrarie le plus.

102. — Puisqu'il en est ainsi, conseilla l'ermite, il vous faut l'admettre, car même si vous aviez juré d'y aller, vous n'y feriez cette fois rien qui vous honore. Vous resterez donc ici, si vous m'en croyez. » Lancelot promit de rester bon gré mal gré, puisqu'il le fallait. C'est ainsi qu'il renonça à se rendre au tournoi à cause de cette blessure et il en fut très affligé. Le soir, quand l'écuyer revint, il fut très surpris de le trouver si grièvement blessé. Lancelot fit ranger l'écu et les armes qu'il aurait dû porter au tournoi et il annonça qu'il ne les porterait pas cette fois car il lui fallait rester là, qu'il le veuille ou non. C'est ainsi qu'il passa quinze jours sans pouvoir monter à cheval comme il le voulait, car profonde était la plaie que lui avait infligée le veneur en visant et manquant le cerf. Mais ici le conte se tait au sujet de Lancelot et retourne au roi Arthur.

« Je ne sai quel pautonier m'ont ensi navré, mais itant en sai je bien : qu'il sont de la maison le roi Artu. » Et lors li conte conment il ot esté navrés et par quele ocoison. « Certes, sire, fait li prodom, ce fu droite mescheance. — Il ne m'en chaut, fait Lanselos, por moi mie tant com il fait de ce que je ne porrai estre a ceste assamblee de Kamaalot ; et autresi perdi je cele de Taneborc pour une autre plaie que je avoie en celui termine, et c'est une chose qui plus m'esmaie.

102. — Puis qu'il est ensi, fait li prodom, a sousfrir le vous covient ; car se vous l'aviés juré, n'i feriés vos rien a ceste fois qui vous tournast a honor. Et pour ce remanrés vous, se vous m'en creés. » Et il dist qu'il remanra puis que a faire li covient, ou il voele ou non. Ensi remest Lanselos qu'il n'ala a l'asamblee par l'ocoison de ceste plaie, si en fu moult dolans. Au soir, quant li esquiers vint et il le trova si durement navré, si en fu moult esbahis ; et Lanselos fist laiens metre son escu et ses armeüres qu'il devoit avoir porté a l'asamblee, si dist qu'il ne les porteroit ore pas ; quar il le covient remanoir, ou il voelle ou non. Ensi remest Lanselos laiens .xv. jours entiers ançois que il peüst chevauchier a sa volenté[a], car moult estoit durement blechiés de la plaie que li venerres li ot faite par l'ocoison du cerf a qui il failli au ferir. Mais ici endroit se taist li contes un poi de lui et retourne a parler del roi Artu.

La reine Guenièvre accusée de meurtre.

103. Le conte dit qu'après la mort de Gaheriet le roi séjourna à Camaalot jusqu'au tournoi. Au jour fixé pour ce dernier, on aurait pu voir sur la prairie vingt mille hommes dans chaque camp et tous sans exception étaient considérés comme des gens de valeur. Quand ils s'affrontèrent, il fallait voir la quantité de chevaliers renversés de leur cheval à un rythme effréné. Quant à Bohort de Gaunes, il en fit tant ce jour-là qu'il remporta le prix décerné par les deux camps. Le roi Arthur, qui l'avait reconnu, vint lui proposer : « Bohort, je vous emmène. Il faut venir à la cour et nous tenir compagnie aussi longtemps qu'il vous plaira. — Sire, répondit Bohort, je n'irai pour rien au monde tant que mon seigneur mon cousin n'y sera pas. Mais s'il y était, j'y resterais volontiers et j'y séjournerais aussi longtemps qu'il lui plairait de demeurer avec vous. Si je n'avais cru le trouver à ce tournoi, je n'y serais assurément pas venu. En effet, il m'a assuré récemment, en me quittant, qu'il y serait et qu'il ferait tout son possible pour ne pas le manquer. — Vous resterez avec moi, insista le roi, jusqu'à ce qu'il vienne à la cour ! — Rien ne m'y ferait demeurer, sire, car je crois que vous ne le verrez plus d'ici longtemps. — Pourquoi n'y viendrait-il pas ? Est-il fâché contre nous ? — Sire, vous n'apprendrez plus rien de moi. Si vous voulez savoir la vérité,

---

103. [*c*] Or dist li contes que li rois sejourna a Kamaalot aprés la mort Gaheriés[a] jusqu'a l'asamblee. Au jour que l'asamblee fu nomee peüst on veoir en la praerie de Kamaalot tels .xx.m. homes que d'une part que d'autre dont il n'i avoit nul home que on ne tenist a prodome ; et quant il furent assamblé, si peüssiés veoir chevaliers abatre menu et sovent. Et Boors de Gaunes en fist tant celui jour qu'il emporta le pris d'une part et d'autre ; et li rois Artus, qui bien le connut, vint a lui, se li dist : « Boort, je vous prens. Il vous covient que vous veigniés laiens, et que vous nous i faites conpaignie et demourés o nous tant com il vous plaira. — Sire, fait Boors, je n'i iroie en nule maniere tant que mé sires mes cousins n'i est ; mais se il i fust, je i demouraisse volentiers, et i sejourneroie tant come lui plairoit a demourer avoc vous. Et se je ne le quidaisse avoir trové a ceste assamblee, je n'i fuisse ja venus ; car il me dist, quant il s'en parti daerrainnement de moi, qu'il i seroit, ne por nule riens ne le lairoit s'il estoit en sa delivre poesté. — Vous remandrés o moi, fait li rois, tant qu'il viengne a court ! — Sire, fait il, pour noient i demorroie, car je quit que vous ne l'i verrés a piece mais. — Pour coi, fait li rois, n'i venroit il ? Est il dont coureciés a nos ? — Sire, fait Boors, vous n'en savrés ore plus par moi. A autrui le demandés se vous en volés savoir la verité. »

interrogez quelqu'un d'autre. » Le roi lui dit alors : « Si je connaissais quelqu'un à ma cour qui pût me la révéler, je la lui demanderais mais, puisque je ne connais personne, il me faut donc supporter d'attendre celui dont je m'enquiers auprès de vous. » Bohort quitta le roi et sa compagnie, et partit avec Hector, Lionel, Bliobléris de Gaunes, Banin de Bénoïc et beaucoup d'autres chevaliers de la parenté du roi Ban de Bénoïc. Monseigneur Gauvain les accompagna un long moment et dit à Bohort : « Je suis très étonné que Lancelot ne soit pas venu à ce tournoi. — Oui, seigneur, j'ai la certitude qu'il est malade ou prisonnier car, s'il avait été libre d'agir à sa guise, je suis persuadé qu'il serait venu. »

104. Ils prirent congé l'un de l'autre et Bohort se dirigea là où il pensait trouver le roi de Norgales. Il confia à son frère Lionel et à son cousin Hector : « Par Dieu, j'ai bien peur que mon seigneur mon cousin ne soit dans l'affliction à cause de la reine qui s'est fâchée contre lui. Maudit soit l'instant où cet amour est né, car je crains qu'il ne nous vaille encore de plus grands malheurs ! — Oui, répondit Hector, si j'ai jamais été persuadé d'une chose, c'est bien que vous allez voir surgir entre notre parenté et celle du roi Arthur la plus grande guerre que vous ayez vue et uniquement pour ce motif. » Ainsi parlaient de Lancelot ceux qui l'aimaient le plus et qui craignaient le plus pour lui. Monseigneur Gauvain, après leur

---

Et li rois li dist : « Se je seüsse nului en ma court qui a dire le me seüst, je li demanderoie ; mais puis que je ne l'i sai, a sousfrir le me covient et aten[*d*]dre tant que cil viengne de qui je vous demant. » Atant s'en parti Boors del roi et de sa compaingnie, et s'en ala entre lui et Hector et Lionel et Blyobleris de Gaunes et Banyn de Benuyc et assés d'autres chevaliers qui estoient del parenté le roi Ban de Benuyc. Et mé sire Gavains les convoia grant piece, et dist a Boort : « Trop m'esmerveil que mé sire Lanselos n'a esté a ceste assamblee. — Certes, sire, fait Boors, je sai vraiement qu'il est malades ou en prison, car se il fust en sa delivre poesté, je sai bien qu'il i fust venus. »

104. Lors prent li uns congié a l'autre. Et Boors tourne cele part ou il quidoit le roi de Norgales trover, si dist a Lyonnel son frere et a son cousin Hector : « Par Dieu, fait il, j'ai paour que mé sires mes cousins ne se soit adolousés pour la roïne, qui a lui s'est courecie. Que maleoite soit l'ore que ceste amour fu conmencie, quar j'ai doutance que encore n'en viengne moult de mal ! — Certes, fait Hectors, se je onques crui riens, vous verrés encore entre nostre parenté et le parenté le roi Artu la greignour guerre que vous onques veïssiés, et tout pour ceste chose. » Ensi parlerent de Lanselot cil qui plus l'amoient et qui greignor doutance avoient de lui. Et mé sires Gavains, quant il fu partis d'aus, chevaucha tant qu'il vint a Kamaa-

séparation, rentra à Camaalot sans tarder ; une fois descendu de cheval, il alla trouver le roi :

105. « Sire, sachez vraiment que monseigneur Lancelot eſt malade, puisqu'il n'eſt pas venu à ce tournoi. Il n'eſt personne dont je m'informe si volontiers que de lui. — Certes, s'il eſt malade ou mal en point, j'en suis bien triſte, fit le roi, car lui-même et ses compagnons sont plus que quiconque l'ornement de ma maison. » C'eſt en ces termes que le roi Arthur parla de Lancelot et de sa parenté, et pourtant nombre de chevaliers de l'un et l'autre camp se trouvaient auprès de lui. Le troisième jour après le tournoi, Mador de la Porte se présenta à la cour. Aucun chevalier n'eut le courage de lui donner des nouvelles de son frère. Tous le connaissaient pour sa grande hardiesse et savaient que, dès qu'il apprendrait la vérité sur son frère, il n'aurait de cesse de le venger au mieux.

106. Le matin, Mador de la Porte alla entendre la messe dans la cathédrale de Camaalot. En voyant la tombe toute récente, il pensa aussitôt que c'était l'un des chevaliers de la Table ronde qui y était enterré. Il s'en approcha pour savoir lequel. En lisant l'inscription : CI-GÎT GAHERIET DE CARAHEU QUI FUT EMPOISONNÉ PAR LA REINE GUENIÈVRE, il parut ſtupéfait et éperdu, car il ne pouvait le croire. Il regarda alors derrière lui et vit un chevalier d'Écosse

---

lot ; et quant il i fu descendus, si monta amont el palais et en vint au roi, si li diſt :

105. « Sire, or saciés vraiement que mé sires Lanselos eſt malades, puis qu'il n'eſt venus a ceſte assamblee. Ore n'eſt il riens que je seüsse si volentiers come la verité de son eſtre. — Certes, fait li rois, s'il eſt malades ou deshaitiés, ce poise moi, car de lui et de ses conpaingnons amende plus mes oſtels que de nul autre qui i soit[a]. » Tels paroles diſt li rois Artus de Lanselot et de son parenté, et si furent remés o lui moult de chevaliers, que d'uns que d'autres. Au tiers jour aprés l'asamblee avint que Mador de la Porte vint a court ; se n'i ot nul si hardi chevalier qui li osaſt dire noveles de son frere, car il le connoissoient tout a chevalier de si grant cuer qu'il savoient de voir que si toſt come il savroit la verité de son frere, il ne [*e*] lairoit en nule maniere qu'il ne l'en vengaſt a son pooir.

106. Au matin avint que Mador ala oïr messe a la maiſtre eglyse de Kamaalot. Et quant il i vit la tombe qui novelement i avoit eſté mise, il pensa tantoſt que c'eſtoit uns des chevaliers de la Table Reonde. Il tourne cele part pour veoir qui[a] c'eſtoit. Et quant il vit les letres qui disoient : CI GIST GAHERIZ[b] DE KARAHEU, QUE LA ROÏNE GENIEVRE FIST MORIR PAR VENIM, lors veïssiés home esbahi et esperdu, car il ne pooit mie croire que ce fuſt voirs. Lors regarde deriere lui et vit un chevalier d'Escoce

qui était compagnon de la Table ronde. Il l'interpella et le conjura, au nom de la confiance qu'il lui devait, de répondre franchement à sa question. « Mador, fit le chevalier, je sais bien ce que vous allez me demander : vous voulez savoir si la reine a tué votre frère. Sachez que le témoignage de l'épitaphe est parfaitement vrai. — Vraiment, dit Mador, c'est une grande perte, car mon frère était un homme de bien et un bon chevalier et je le chérissais d'un amour fraternel ; je me vengerai comme je pourrai. » Mador se désola et attendit la fin de la messe. Quand il apprit que le roi Arthur était à table, il s'éloigna en pleurant de la tombe de son frère et vint dans la grand-salle trouver le roi. Il parla si haut que toute l'assistance put l'entendre :

107. « Roi Arthur, si tu es respectueux du droit comme doit l'être un roi, rends-moi justice devant ta cour de la façon suivante : si quelqu'un sait devoir porter plainte contre moi, je me justifierai devant ta cour, et si je sais devoir porter plainte contre quiconque, je veux que vous me rendiez justice selon le jugement que rendra la cour. » Le roi répondit qu'il ne pouvait lui refuser sa requête : qu'il dise son bon plaisir et il lui rendrait justice autant qu'il le pourrait. « Sire, poursuivit Mador, j'ai été pendant quarante-cinq ans votre chevalier et votre homme lige. De vous, j'ai obtenu mon fief. Je me délie à présent de notre hommage et vous rends

---

qui estoit compains de la Table Reonde, si l'apela a lui et le conjure sor la foi que il li devoit qu'il li die voir de ce qu'il li demandera. « Mador, fait li chevaliers, je sai bien que vous me volés demander : c'est ce que la roïne a ocis vostre frere. Et saciés vraiement qu'il est ausi voirs conme li escris le tesmoigne. — Voire, fait Mador, certes, c'est damages, car moult estoit mes freres prodom et bons chevaliers ; et tant l'amoie de bone amour conme frere doit amer autre, si en querrai la vengance tele conme je porrai. » En tel maniere fait Mador moult grant doel et toutesvoies[c] atent tant que la messe fu chantee. Et quant il sot que li rois Artus fu assis au mengier, si s'en part de la tombe son frere tout plourant et vint en la sale devant le roi ; si parla si haut que tout cil qui en la sale estoient le porent bien entendre, et dist :

107. « Rois Artus, fait il, se tu es si droituriers conme rois[a] doit estre, tien moi a droit en ta court en tel maniere : se nus me set que demander ne ce ne coi, j'en ferai droit a l'esgart de ta court ; et se je i sai que demander a nului, je voel que vous m'en faciés droit si conme la court esgardera. » Et li rois dist que ce ne li puet pas veer ; or die ce que lui plaira, car il li fera droit a son pooir. « Sire, fait Mador, je ai esté .XLV. ans vostre chevaliers et vostre hom, et ai de vous tenue terre. Ore vous rent je vostre homage et vostre terre, car il ne me[b] plaist pas que je des ore mais tiengne terre de vous. » Et [*f*] lors passe

votre terre, car je ne désire plus conserver désormais un fief venant de vous. » Il s'avança devant le roi et se défit alors de toute la terre qu'il détenait de lui[1]. Quand il eut accompli ce rite, il dit au roi : « Sire, je vous demande de me rendre justice, devant votre cour royale, pour la trahison de la reine qui a tué mon frère Gaheriet. Si elle voulait nier les faits et refuser d'admettre qu'elle a agi avec traîtrise et déloyauté, je suis prêt à prouver le contraire contre le meilleur chevalier de votre cour ou celui qu'elle choisira[2]. » À ces mots, une grande clameur s'éleva de la cour. Certains affirmèrent que la reine était en mauvaise posture car elle ne trouverait personne pour affronter Mador en duel. Tous avaient la certitude qu'elle avait tué le chevalier, ce qui était le grief de l'accusation. Le roi était très affligé de cette plainte et il ne pouvait refuser de rendre justice au chevalier car il savait que la cour condamnerait la reine à l'exil et à la mort.

108. Il fit alors comparaître la reine pour répondre à la requête du chevalier. Elle se présenta, affligée et très angoissée, car elle savait bien qu'elle ne trouverait aucun chevalier pour défendre sa cause par les armes ; tous avaient la certitude qu'elle avait tué Gaheriet. On ôta les tables ; l'assemblée était composée de nombreux chevaliers et de grands seigneurs. La reine entra dans la grand-salle, tête basse et l'air égaré ; elle était accompagnée par monseigneur Gauvain à sa droite et par le frère de celui-ci, Gaheriet, à sa gauche, deux des combattants

---

avant et se desvest de tote la terre qu'il tenoit del roi ; et quant il ot ce fait, si dist au roi : « Sire, or vos requier je conme a roi que vous me faciés droit de la roïne qui en traïson a ocis Gaheriés[c] mon frere. Et s'ele le voloit noier ne desconoistre qu'ele en traïson n'i eüst faite nule desloiauté, je sui pres del prover encontre le meillor chevalier de la vostre court ou que ele i voldra metre. » Aprés ceste parole lieve grant noise en la court ; et li pluisour vont disant entr'als que ore est la roïne malbaillie, car ele ne trovera nului qui encontre Mador entre en[d] champ, a ce qu'il sevent bien certainnement qu'ele ocist le chevalier dont ele est apelee. Et li rois, qui[e] moult estoit dolans de cel apel, a ce qu'il ne puet veer qu'il ne face droit au chevalier et li drois dira tout apertement la destrusion de la roïne et l'essil[f] de li,

108. Lors mande la roïne qu'ele viengne avant pour respondre a ce que cil chevaliers li demande. Et ele i vint moult dolante et moult courecie, car ele set bien qu'ele ne trovera nul chevalier qui pour li se combate, pour ce qu'il savoient bien tout vraiement qu'ele avoit Gaheriet[a] ocis. Les tables furent ostees, et il avoit laiens chevaliers a grant plenté, et de haus barons. Et la roïne vint en la sale, la teste baissie, et sambloit bien feme esmarie ; si l'adestroit d'une part mé sire Gavains, et d'autre part Gaheriés ses freres, et c'estoient li doi

les plus renommés appartenant au lignage du roi Arthur. Lorsqu'elle arriva devant le roi, celui-ci lui déclara : « Dame, ce chevalier vous accuse du meurtre de son frère Gaheriet et prétend que vous l'avez tué par trahison. » La reine redressa la tête en disant : « Où est le chevalier ? » Mador s'avança et dit : « Me voici.

109. — Comment, Mador ? Prétendez-vous que j'ai assassiné votre frère de manière traîtresse et préméditée ? — Oui, j'affirme que vous l'avez tué d'une manière déloyale et traîtresse, et s'il y avait ici un chevalier assez hardi et courageux qui voulût vous défendre et se battre contre moi, je suis prêt à le tuer ou à le vaincre ce soir même, ou bien demain, ou quand cette cour le décidera. »

110. En le voyant proposer si hardiment de prouver sa culpabilité par un combat judiciaire contre le meilleur chevalier de la cour, la reine chercha des yeux dans l'assemblée quelqu'un qui accepterait de la défendre contre cette accusation. Comme personne ne s'avançait mais que tous baissaient les yeux, inclinaient la tête et attendaient, elle en éprouva frayeur et désespoir ; elle fut si troublée qu'elle ne sut que faire. Malgré son angoisse et sa panique, elle parvint à répondre au roi : « Sire, au nom de Dieu, je vous prie de me rendre justice selon la décision de votre cour. — Dame,

---

plus proisié d'armes del parenté le roi Artu. Et quant la roïne fu venue devant le roi, si li dist : « Dame, cil chevaliers vous apele de la mort Gaheriés[b] son frere, et dist que vous l'oceïstes en traïson. » Et ele drece la teste et dist : « Ou est li chevaliers ? » Et Madors saut avant et dist : « Veés me ci !

109. — Conment, Mador ? fait ele. Dites vous dont que je vostre frere ocis en traïson et a mon essient ? — Je di, fait il, que vous le feïstes morir desloialment et en traïson. Et s'il avoit chaiens chevalier tant hardi ne tant prou qui vous volsist de ce desfendre et entrer en champ encontre moi, je seroie pres que je l'en [*454a*] rendisse mort ou recreant anuit, ou demain, ou a tel jour conme cil de ceste court esgarderont. »

110. Quant la roïne voit que cil se pouroffre si hardiement de prover le traïson[a] encontre tout le meillour chevalier de laiens, si conmenche a regarder tout entour li por veoir se nus s'en meïst avant qui de cel apel le desfendist. Et quant ele voit que nus de tous ciaus de laiens ne s'en remue, ains baissent les ex et les chiés et escoutent, si en est toute esperdue et esbahie et tant a malaise qu'ele n'en set que faire. Et nonporquant, parmi cele angoisse et parmi toute cele paour qu'ele avoit, respont et dist au roi : « Sire, pour Dieu, je vous proi que vous me tenés a droit selonc l'esgart de vostre cort. — Dame, fait li rois, li esgars de ma court est tels que, se vous

selon la décision de ma cour, si vous reconnaissez le crime dont on vous accuse, vous êtes perdue mais, si vous le niez, nous ne pouvons absolument pas vous refuser un délai de quarante jours pour prendre une décision et pour vous laisser le temps de trouver un homme courageux, prêt à se battre pour votre cause et pour vous défendre de cette accusation. — Sire, pourrai-je trouver une aide de votre part ? — Non, dame, car je ne veux enfreindre le droit ni la justice ni pour vous ni pour quiconque.

111. — Sire, je vous demande donc le délai de quarante jours et, avant qu'il n'expire, s'il plaît à Dieu, je trouverai un homme courageux qui se battra pour moi. Si, au jour fixé, je ne l'ai pas trouvé, vous pourrez faire de moi ce que la cour décidera. » Le roi le lui accorda, et quand Mador entendit ce jugement, il demanda au roi : « Sire, me rendez-vous justice en accordant à la reine un si long délai ? — Oui, soyez-en sûr. — Je m'en vais, sire, et au jour convenu je serai de retour si Dieu me garde en vie et en bonne santé. — Je vous avertis, fit le roi, que si ce jour-là vous n'êtes pas prêt à combattre comme vous l'avez proposé, votre plainte ne sera plus prise en considération par la suite. » Mador répondit qu'il y serait, s'il n'était pas mort ou prisonnier. Là-dessus, il monta à cheval et quitta la cour. En chemin, il se désola tant que tout le monde le prenait en pitié. La reine

---

connoissiés le meffait c'on vous met sus, vous estes alee ; mais sans faille, se vous le noiés, ce ne poons nous pas veer que vous n'aiés respit de .XL. jours pour vous conseillier de ceste chose, et pour savoir se vous dedens cel terme porriés trover prodome qui pour vous entrast en champ et qui vous desfendist de ce dont vous estes apelee. — Sire, fait ele, porroie je en vous trover autre conseil ? — Dame, fait il, nenil, car je ne feroie tort ne pour vous ne pour autrui voiant tant de prodomes com il a chaiens.

111. — Sire, fait ele, dont vous demant je le respit de .XL. jours ; et dedens celui terme[a], se Dieu plaist, troverai je aucun prodome qui pour moi enterra en champ ; et se je a celui jour ne l'ai trové, dont porrés vous faire de moi ce que la cort esgardera. » Et li rois li done le respit. Et quant Mador voit que la chose est a ce venue, si dist au roi : « Sire, me faites vous droit de doner a la roïne si lonc respit ? — Oïl, fait li rois, ce saciés vraiement. — Sire, fait Mador, dont m'en irai je, et a celui jour serai je chaiens, se Dix desfent mon cors de mort et de mescheance. — Je vous di bien, fait li rois, se vous adont n'i estes appa[*b*]reilliés de faire ce que vous avés osfert, ja aprés celui jour n'en serés escoutés. » Et il dist qu'il i sera, se mors ou prisons ne le detient[b]. Atant s'en part Madors de court, et monte sor son cheval et s'en vait, si grant doel menant que nus nel veïst qui pitié n'en eüst. Et la roïne

demeura là, dans sa tristesse et son désarroi, sachant qu'elle ne trouverait aucun chevalier, quel qu'il fût, prêt à se battre pour sa cause, hormis ceux du lignage du roi Ban. Ceux-ci ne lui auraient jamais fait défaut, s'ils avaient été présents ; mais puisqu'elle les avait tous chassés, elle se crut maudite et se repentit vivement : elle aurait tout fait, sauf à encourir le déshonneur, pour qu'ils fussent encore à la cour comme autrefois. Mais, à son grand désespoir, ils n'y étaient plus ; elle était sans nouvelles de toute leur parenté et ne savait même pas où ils s'étaient rendus.

112. Le lendemain de la plainte de Mador, vers midi, une nef tendue d'une magnifique voile de soie arriva sous la tour royale. Le roi avait mangé avec une nombreuse compagnie de chevaliers et se tenait aux fenêtres, observant la rivière en amont. Il était plongé dans ses pensées, très abattu à cause de la reine, car il était persuadé qu'elle ne recevrait aucun secours des chevaliers de la cour, tous l'ayant vue clairement offrir le fruit mortel au chevalier ; aucun ne voulait s'employer à combattre Mador de la Porte. Quand le roi, qui réfléchissait à cette affaire, vit arriver la nef si riche et si belle, il la montra à monseigneur Gauvain en disant : « Cher neveu, regardez la plus belle nef que j'aie jamais vue ! Allons voir qui s'y trouve. » Ils descendirent tous deux du château,

---

remest laiens moult dolante et moult esperdue, car ele set bien qu'ele ne trovera ja chevalier, ne un ne autre, qui pour li voelle entrer en champ, se ce n'est aucuns del parenté le roi Ban ; mais cil sans faille ne li fausissent[c] mie s'il fuissent[d] laiens ; et ele les a del tot enchaciés, qu'ele s'en puet ore bien tenir a honie. Si s'en repent ore si durement qu'il n'est riens el monde, sans li honir, qu'ele ne feïst volentiers par covent qu'il fuissent autresi a la court com il estoient n'a pas encore lonc tans. Mais il n'i sont mie, ce poise li ; et si ne set de tout le parenté ne vent ne voie, ne la ou il sont devenu.

112. A l'endemain que cis apiaus fu fais, avint entour ore de midi que une nacele coverte d'un moult riche drap de soie ariva desous la tour le roi. Et li rois avoit mengié atout grant plenté de chevaliers et estoit apoiés as fenestres, si esgarda tout amont la riviere ; si estoit moult pensis et moult mas pour la roïne, qu'il savoit bien qu'ele n'avroit ja secors par chevalier de laiens, pour ce qu'il avoient tout veü apertement[a] qu'ele avoit doné le fruit pour mengier au chevalier dont il avoit esté mors, et il n'i avoit nisun qui s'en osast entremetre de faire la bataille encontre Mador de la Porte. Et quant li rois, qui a ceste chose pensoit, vit arrivee la nacele qui tant estoit bele et riche, si le moustre a mon signour Gavain et li dist : « Biaus niés, veés la la plus bele nacele que je onques veïsse ! Alons le veoir et qu'il i a dedens. » Lors descendent ambes .II. del palais et vienent a

s'approchèrent de l'embarcation et furent remplis d'étonnement devant l'élégance de sa décoration.

113. « Ma foi, commenta monseigneur Gauvain, si cette nef est aussi belle à l'intérieur qu'à l'extérieur, il faudra scruter ce prodige. Je prétendrais presque que les aventures reprennent[1]. — Je pensais la même chose », répondit le roi. La nef était couverte d'une voile tendue en forme de voûte. Monseigneur Gauvain en souleva un pan et proposa au roi : « Sire, entrons pour voir de qui il s'agit. » Alors le roi s'élança dans le bateau, suivi de monseigneur Gauvain. À l'intérieur, en plein milieu, ils virent un lit paré de tous les ornements fastueux réservés aux couches somptueuses ; dans ce lit gisait une demoiselle qui venait de mourir, et qui avait été très belle à en juger par l'aspect qu'elle conservait.

114. Monseigneur Gauvain demanda au roi : « Ah, sire, ne croyez-vous pas que la mort est hideuse et malfaisante pour oser s'emparer d'une demoiselle comme celle-ci ? — Certes, c'était une fort belle personne, me semble-t-il. Quel grand dommage qu'elle soit morte si jeune ! Pour sa beauté, j'aimerais savoir qui elle était et d'où elle vient. » Monseigneur Gauvain la regarda et reconnut la demoiselle d'Escalot, celle qu'il avait courtisée et qui lui avait affirmé qu'elle n'aimerait que Lancelot. Il déclara alors au roi : « Sire, je

---

la nacele, si le virent si cointement appareillié qu'il s'en esmervellierent tout.

113. « Par foi, fait mé sire Gavains, se ceste nacele est par dedens autresi bele com ele est par defors, ce sont merveilles a esgarder ; et a [*c*] poi que je ne di que les aventures reconmencent ! — Autretel voloie je dire », fait li rois. La nacele estoit coverte a volte, et mé sire Gavains lieve un pan del drap et dist au roi : « Sire, entrons dedens, si verrons qu'il i a. » Et li rois saut avant en la nacele, et mé sire Gavains aprés. Et quant il furent entré dedens, si trouverent enmi la nef un lit moult tres bien appareillié de toutes ices choses dont riches lis puist estre appareilliés ; et dedens cel lit gisoit une damoisele morte novelement, qui moult avoit esté bele au samblant qu'ele avoit encore.

114. Lors dist mé sire Gavains au roi : « Ha ! sire, ne vous samble il pas que la mort fu moult vilaine et aniouse, quant ele se mist el cors de tele damoisele conme ceste estoit il n'a mie encore granment ? — Certes, fait li rois, il me samble qu'ele a esté moult bele chose, si est moult grans damages quant ele est morte en tel aage. Et pour la grant biauté qui en li a esté voldroie je volentiers savoir qui ele fu, ne dont ele est. » Et mé sire Gavains le regarde et avise que c'est la damoisele d'Escalot, celi qu'il avoit requise d'amours, qui li avoit dit qu'ele n'ameroit se Lanselot non. Lors dist au roi : « Sire, je

sais très bien de qui il s'agit. Vous souvenez-vous de la jeune fille dont je vous ai parlé l'autre jour, ainsi qu'à ma dame la reine, celle que Lancelot aimait, vous disais-je ? — Oui, je m'en souviens parfaitement. Vous m'avez fait comprendre que vous l'aviez courtisée, mais qu'elle vous avait définitivement éconduit. — Sire, c'est bien celle dont nous parlions, sachez-le. — Assurément, j'en suis bien triste. J'aimerais connaître la cause de sa mort ; je la crois morte de douleur. »

115. Pendant qu'ils parlaient, monseigneur Gauvain regarda à côté de la demoiselle. Il vit une très belle et riche aumônière qui pendait à sa ceinture et qui n'était pas vide, apparemment. Il la saisit et l'ouvrit puis en tira une lettre, qu'il déplia et donna au roi. Celui-ci commença à lire, découvrant le message suivant : « À tous les chevaliers de la Table ronde, la demoiselle d'Escalot envoie son salut. Je vous adresse à tous ma plainte, non que vous puissiez m'apporter réparation mais parce que je reconnais en vous les hommes les plus valeureux et les plus aimables du monde. Je vous fais donc savoir sans détour que j'ai fini mes jours pour avoir aimé sincèrement. Et si vous demandez pour l'amour de qui j'ai souffert à en mourir, je vous répondrai qu'il s'agit du chevalier le plus preux et le plus vil que j'aie connu ; car j'ai eu beau le supplier en pleurant, il n'a jamais eu pitié de

---

sai bien qui ceste damoisele fu. Sire, vous souvenroit il de la pucele dont je vous parlai avant ier, a vous et a ma dame la roïne, cele que je vous dis que Lanselos amoit par amours ? — Oïl, fait li rois, il m'en sovient bien. Vous me feïstes entendant que vous l'aviés requise d'amours, mais ele vous en escondissoit del tout. — Sire, fait mé sire Gavains, c'est cele dont nous parlons, ce saciés vraiement. — Certes, fait li rois, ce poise moi. Ore savroie je volentiers l'ocoison de sa mort, car je croi qu'ele soit morte de doel. »

115. Endementres qu'il parloient de ceste chose regarda mé sire Gavains d'encoste la damoisele et vit pendre a sa chainture une aumosniere moult bele et moult riche, mais ele n'estoit mie vuide, par samblant. Et il i met la main et l'oevre, si en traist fors unes letres, si les desploie et les baille au roi ; et il les conmence a lire et trove que les letres disoient ensi : « A tous les chevaliers de la Table Reonde mande salus la damoisele[a] d'Es[*d*]calot. Je fais, fait ele, ma complainte a vous tous[b] : non mie pour ce que vous le me puissiés amender jamais, mais pour ce que je vous connois a la plus prode gent del monde et a la plus envoisie[c], vous fais je a savoir tout plainement que pour loialment amer sui je a ma fin venue. Et se vous demandés pour qui amour je ai sousferte ceste angoisse de mort, je vous respont que je sui morte pour le plus prodome del monde et pour le plus vilain chevalier que je onques trouvaisse ; car onques ne li soi tant proier o

moi. J'en ai éprouvé tant de chagrin que j'en suis morte d'amour. »

116. C'étaient les termes de la lettre. Quand le roi eut fini de la lire à monseigneur Gauvain, il déclara : « Oui, demoiselle, vous pouvez dire que c'est le plus vil chevalier du monde qui vous a fait périr, car son manque de courtoisie envers vous est si flagrant et cruel que tout le monde devrait l'en blâmer. Moi qui suis roi et qui ne devrais en aucun cas agir de la sorte, je n'aurais jamais accepté que vous mouriez pour moi, même au prix de mon meilleur château. — Sire, reprit monseigneur Gauvain, vous devez savoir à présent que je me trompais en vous disant l'autre jour que Lancelot demeurait auprès d'une dame ou d'une demoiselle ; mais vous étiez dans le vrai quand vous prétendiez qu'il ne daignerait pas s'abaisser à aimer quelqu'un de si basse condition.

117. — Dites-moi maintenant ce que nous devons faire de cette demoiselle, fit le roi. Je ne sais que décider. Elle était noble, de haut lignage[1] et l'une des plus belles demoiselles du monde. — Sire, nous la ferons enterrer avec tous les honneurs dans la cathédrale de Camaalot, et nous ferons graver sur sa tombe une inscription qui témoignera des circonstances de sa mort, pour que la postérité s'en souvienne. » Le roi Arthur donna son accord. Pendant qu'ils se trouvaient dans la nef, les barons étaient descendus

---

lermes et o plurs qu'il volsist de moi avoir merci ; si m'en a tant esté au cuer que je en sui a ma fin venue por lui amer loialment. »

116. Tels paroles disoient les letres. Et quant li rois les ot leües oiant mon signour Gavain, si dist : « Damoisele, certes vous poés bien dire de celui pour qui vous estes morte qu'il est li plus vilains chevaliers del monde, car certes la vilenie qu'il a faite de vous par est si grans et si aniouse que tous li mons l'en devroit blasmer. Et certes je, qui sui rois et nel devroie faire en nule maniere, n'eüsse mie sousfert que vous fuissiés morte pour moi pour le meillour castel que je aie. — Sire, fait mé sire Gavains, ore poés vous bien savoir quant je disoie avant ier qu'il demouroit avoc dame ou damoisele que je ne disoie mie voir ; mais vous deïstes verité de ce que vous deïstes qu'il ne daigneroit pas son cuer abaissier pour amer[a] en si bas lieu.

117. — Or me dites, fait li rois a mon signour Gavain, que porrons nos faire de ceste damoisele ? Car je ne m'en sai conseillier. Ele fu gentil feme et de haut lignage et une des plus beles damoiseles del monde. — Sire, fait mé sire Gavains, nous le ferons enterer a moult grant honour en la maistre eglyse de Kamaalot, et metrons desor sa tombe letres qui tesmoigneront la verité de sa mort, si que tout cil qui venront aprés nous l'aient en ramenbrance. » Et li rois Artus dist que a ceste chose s'acorde il bien. Endementres qu'il estoient illoc, li haut home sont descendu

jusqu'au pied de la tour pour voir ce qui se passait dans le navire. Le roi fit ôter la voile et emporter la demoiselle au château. Une foule diverse s'y rassembla, voyant là un grand prodige. Le roi raconta à ses barons la véritable histoire de la demoiselle ; comment elle était morte parce que Lancelot avait refusé de lui accorder son amour. La rumeur courut jusqu'à la reine, lui apprenant tout ce qui était arrivé, et monseigneur Gauvain lui-même vint lui déclarer :

118. « Dame, je sais à présent que je me suis trompé en affirmant que monseigneur Lancelot aimait la demoiselle d'Escalot et qu'il demeurait auprès d'elle. S'il l'avait aimée autant que je le prétendais, elle ne serait pas morte, mais au contraire Lancelot aurait obéi à toutes ses volontés. — Seigneur, répondit la reine, on calomnie bien des hommes de valeur et c'est dommage, car ils y perdent souvent plus qu'on ne croit. » Là-dessus, monseigneur Gauvain quitta la reine, la laissant encore plus triste qu'auparavant. Elle se traitait d'insensée et se disait à elle-même : « Malheureuse ! Comment as-tu osé croire qu'un homme de la valeur de Lancelot fût inconstant au point d'en aimer une autre ? Pourquoi t'es-tu ainsi trompée et trahie toi-même ? Tu vois bien que, dans le besoin, tous les chevaliers de la cour te font défaut. Ils t'ont laissée dans le grand péril où tu te trouves et qui n'offre d'autre issue que la mort. Si tu ne trouves pas à

---

del palais et vinrent au pié de la tor [e] pour veoir qu'il avoit en la nacele. Et li rois fist tout maintenant descovrir la nacele et prendre la damoisele et porter amont el palais ; et il i assamblent grant gent, un et autre, qui tienent ceste chose a moult grant merveille. Et li rois conte a ses barons toute la verité de[a] la damoisele, et conment ele est morte pour ce que Lanselos ne li volt otroier s'amour ; si en monta tant la parole d'une part et d'autre que la roïne en sot toute la verité ensi conme ele estoit avenue, se li dist mé sire Gavains meïsmes :

118. « Dame, or sai je vraiement que je menti sor mon signour Lanselot quant je dis qu'il amoit la damoisele d'Escalot et qu'il demouroit avoc li. Mais certes, s'il l'amast de si grant amour que je li metoie sore, ele ne fust pas encore morte ; ains eüst volentiers fait Lanselos tout quan qu'ele li eüst requis. — Sire, fait la roïne, en sordit[a] maint prodome, si est damages, car il i perdent maintes fois plus que on ne quide. » Lors s'en part mé sire Gavains de la roïne. Et ele remest assés plus dolante qu'ele n'avoit esté devant, si se claime povre de tous sens et dist a soi meïsmes : « Maleürouse feme, conment osas tu quidier que si prodom com est Lanselos fust noveliers et amast autre que toi ? Por coi t'es tu si traïe et deceüe ? Ore vois tu bien que tout cil de chaiens te sont fali au grant besoign et t'ont laissie en si grant peril que tu n'en pués eschaper sans mort se tu ne troves a ton

temps quelqu'un d'ici qui prenne ta défense contre Mador, ce sera l'échec pour toi car nul ne te secourra. Ils savent tous que tu es dans ton tort et que Mador a le droit pour lui ; c'est pourquoi ils t'abandonneront et te laisseront sombrer dans une mort vile et honteuse. Pourtant, malgré mes torts, si mon ami était ici, lui, le plus loyal de tous, celui qui m'a sauvé la vie autrefois, je sais qu'il me délivrerait de ce péril.

119. « Ah, Dieu ! Pourquoi ignore-t-il maintenant la grande détresse où je me trouve ? Ah, il ne la connaîtra pas à temps, si Dieu ou le hasard ne la lui apprennent ! Il me faudra subir alors une mort infamante. Ce sera pour lui une telle perte qu'il en mourra de chagrin, je le sais, dès qu'il aura appris ma mort, car jamais chevalier n'aima autant une dame ni aussi loyalement qu'il m'a aimée. »

120. C'est ainsi que la reine se lamentait, se blâmait, se maudissait pour ce qu'elle avait fait, pour avoir chassé et éloigné celui qu'elle aurait dû aimer et chérir par-dessus tout. Quant au roi, il réserva à la demoiselle les plus riches funérailles possibles, dignes d'une demoiselle de haut lignage, et la fit enterrer dans la cathédrale de Camaalot. Sur sa tombe, il fit disposer une très belle dalle et y fit graver l'inscription suivante : CI-GÎT LA DEMOISELLE D'ESCALOT, QUI MOURUT POUR L'AMOUR DE LANCELOT. Les lettres étaient

---

jour qui encontre Mador de la Porte te desfende. A ciaus de chaiens as tu failli, que nus ne t'en aïdera ; car il sevent bien tout que li tors en est tiens, et li drois Mador, par coi il te guerpiront tout et te lairont mener a mort hontouse et vilaine. Et nonpourquant, parmi le tort que je en ai, se mes amis fust chaiens, li plus loiaus de tous les autres, cil qui autrefois m'a delivree de mort, je sai bien qu'il me delivrast de cest peril ou je sui enchaoite.

119. « Ha ! Dix, c'or ne set il ore la grant destrece ou mes cuers est ! Ha ! Dix, si ne le savra pas a tans, se Dix ou aventure ne le fait, si m'en covendra morir hontousement. Et en ce perdra il si durement qu'il en morra de doel, ce sai je bien, si tost com il orra dire que je se[*f*]rai de cest siecle trespassee, a ce que onques hom n'ama autretant dame[a], ne si tres loialment, com il a fait moi. »

120. Ensi se plaint la roïne et dolouse et blasme soi[a] et honist et ladange de son fait, de ce qu'ele en a chacié et eslongié d'entour li celui qu'ele deüst amer et chier tenir sor tous homes[b]. Li rois fist ensevelir la damoisele au plus bel et au plus richement que on pot, conme a damoisele de haut lignage, et le fist enterer en la maistre eglyse de la cité de Kamaalot ; et fist sor li metre une tombe moult bele et moult riche, et en la tombe avoit escrit letres qui disoient : CI GIST LA DAMOISELE D'ESCALOT, QUI POUR L'AMOUR[c] DE LANSELOT MORUT. Et estoient

d'or et d'azur, fort bien ciselées. Le conte cesse à présent de parler du roi, de la reine et de la cour, pour revenir à Lancelot du Lac, qui demeurait dans la forêt, chez l'ermite, grièvement blessé à la cuisse par le veneur qui avait visé le cerf près de la fontaine.

Lancelot au secours de la reine.

121. Selon le conte, Lancelot y resta jusqu'à ce qu'il fût à peu près guéri. Un jour, après l'heure de tierce, il monta à cheval pour aller prendre de l'exercice dans la forêt. Il quitta l'ermitage et emprunta un petit sentier ; il n'avait guère chevauché qu'il trouva une belle fontaine nichée sous deux grands arbres. Près de la fontaine était couché un chevalier désarmé ; il avait posé ses armes à côté de lui et attaché son cheval à un arbre. En voyant le chevalier endormi, Lancelot se dit qu'il le laisserait se reposer tranquillement, et quand il serait réveillé, il pourrait lui parler et lui demander son nom. Il mit pied à terre et attacha son cheval non loin de l'autre, puis il s'étendit de l'autre côté de la fontaine. Le chevalier ne tarda pas à s'éveiller à cause du bruit des chevaux qui se chamaillaient ; quand il vit Lancelot, il s'étonna du hasard qui l'avait amené là. Il s'assit, le salua, et Lancelot lui rendit son salut.

122. Chacun interrogeait l'autre sur son nom, mais Lance-

---

les letres, les unes d'or et les autres d'asur, moult richement faites. Se se taist ici endroit li contes del roi et de la roïne et de ciaus de la court, si vous dirons de Lanselot del Lac, qui estoit el bois chiés l'ermite, navrés en la quisse moult durement de la plaie que li venerres li fist au traire aprés le cerf delés la fontaine.

121. Or dist li contes que tant demoura Lanselos chiés l'ermite qu'il fu auques garis de sa plaie. Un jour, aprés ore de tierce, monta sor son cheval, conme cil qui se voloit aler esbatre en la forest, si s'en part de l'hermitage et se mist en un petit sentier ; si n'ot gaires alé quant il trova une bele fontaine desous .II. grans arbres. Et d'encoste cele fontaine se [*455 d*] gisoit[a] uns chevaliers tous desarmés, et avoit ses armes mises dejouste lui et avoit son cheval atachié a un arbre. Quant Lanselos voit le chevalier qui se dormoit, si pense qu'il ne l'esveillera pas, ains le laira reposer ; et quant il sera esveilliés, si porra parler a lui et demander lui qui il est. Lors descent et atache son cheval auques pres de l'autre ; puis se couche de l'autre part de la fontaine. Et il ne demoura gaires que li chevaliers s'esveilla pour la noise des chevaus qui s'entrecombatoient ; et quant cil voit devant lui Lanselot, si s'esmerveille tous quele aventure l'a illoc amené, si se lieve en son seant et le salue ; et Lanselos li rent son salu.

122. Lors demande li uns a l'autre de son estre. Mais Lanselos ne

lot ne voulait pas se découvrir, voyant qu'il ne l'avait pas reconnu. Il lui dit qu'il était un chevalier du royaume de Gaule[1]. L'autre lui répondit qu'il appartenait à la maison du roi Arthur. « Et d'où venez-vous ? demanda Lancelot. — Je viens de Camaalot où j'ai laissé le roi Arthur en nombreuse compagnie. Mais je dois vous dire que bien des gens sont contrariés par un événement survenu récemment et qui concerne la reine elle-même. — Ma dame la reine ? Par Dieu, apprenez-moi de quoi il s'agit, car je souhaite vivement le savoir ! » L'autre répondit qu'il le ferait très volontiers, et il raconta le don du fruit par la reine à Gaheriet de Caraheu, la mort de celui-ci, et l'accusation de trahison lancée par Mador contre elle. Il lui apprit tout ce que le conte a rapporté et lui annonça le délai de quarante jours.

123. « Seigneur chevalier, fit Lancelot, lorsque ma dame fut accusée de trahison par Mador, ne trouva-t-elle aucun chevalier de la Table ronde pour la défendre ? — Aucun, seigneur, car l'affaire est si claire que tous ont la certitude que la reine a tué le chevalier. Ils se montreraient déloyaux, pensent-ils, s'ils se rendaient sciemment coupables de faux témoignage. — Et croyez-vous que ce Mador revienne à la cour au jour fixé pour défendre ses droits ? — Oui, vraiment, seigneur. Je suis certain qu'il sera présent le quarantième jour pour soutenir son accusation, et je crois bien que

---

se velt mie descovrir, puis qu'il voit que cil ne le connoist mie, si li dist qu'il est uns chevaliers nés del roialme de Gaule. Et cil li dist qu'il estoit de la maison le roi Artu. « Et dont venés vous ? fait Lanselos. — Sire, fait il, je vieng de Kamaalot, ou je laissai le roi Artu a grant compaignie de gent. Mais tant vous di[a] je bien qu'il en i a de pluisours coureciés d'une aventure qui laiens est avenue novelement, si avint a la roïne meïsmes. — A ma dame la roïne ? fait Lanselos. Pour Dieu, dites moi que ce fu, car moult le desir a savoir ! » Et cil dist qu'il li dira moult volentiers. Lors li conte conment la roïne dona a Gaheriés[b] de Karaheu le fruit par coi il morut, et conment Mador l'avoit apelee de traïson ; se li conta toutes les choses que li contes a devant devisees, et conment li jours fu remis a .XL. jours.

123. « Sire chevaliers, fait Lanselos, et la ou ma dame fu apelee ensi de Mador, ne trova ele nisun des chevaliers de la Table Reonde qui le desfendist ? — Certes, sire, fait li chevaliers, nenil, car la chose est si clere qu'il sevent tout vraiement que la roïne ocist le chevalier ; si feïssent desloiauté, ce lor samble il, s'il se meïssent en faus[a] gages a lor essient. — Et quidiés vous, fait Lanselos, que cil Madors reviengne au jour que mis i est a court pour ceste chose desraisnier ? — Oïl, voir, sire, fait il. Je sai vraiement qu'il i sera au quaran[*b*]tisme jour pour ensivrre l'apel qu'il a fait ; si croi bien que

cette fois la reine sera déshonorée, car elle ne trouvera aucun chevalier assez hardi pour défendre sa cause, entrer en lice et combattre Mador[1].

124. — Apprenez donc, répliqua Lancelot, que la reine va trouver un chevalier pour la défendre. Si elle ne le trouvait pas, elle aurait bien mal employé les bienfaits qu'elle a prodigués aux chevaliers étrangers. Sachez qu'il existe en ce pays un chevalier qui donnerait tout le royaume de Logres pour être ce jour-là à Camaalot ! » Il lui demanda quel était le quarantième jour et l'autre le lui apprit. Lancelot prit alors congé du chevalier et le quitta en pensant à la reine ; mais il n'avait pas fait beaucoup de chemin qu'il rencontra Bohort et Hector accompagnés de deux écuyers. Quand ils se reconnurent, ils manifestèrent leur joie, puis les deux compagnons donnèrent à Lancelot des nouvelles concernant la reine. Il leur dit qu'il en était déjà informé et qu'il se résoudrait difficilement à ce qu'elle fût déshonorée tant qu'il vivrait, « car, ajouta-t-il, c'est la dame qui m'a le plus honoré depuis que j'ai commencé à porter les armes ; je prendrai le risque de la défendre, mais sans la hardiesse que j'ai montrée autrefois, car je sais bien, d'après ce que j'ai entendu dire, que le tort sera de mon côté et le bon droit pour Mador ». Lancelot les emmena alors chez l'ermite qui fut heureux de les recevoir et qui les accueillit avec honneur.

125. Le lendemain, quand les trois cousins se levèrent,

---

la roïne en sera honie a ceste fois, a ce qu'ele ne trovera nul si hardi chevalier qui pour li desfendre en ost entrer en champ ne prendre son escu encontre Mador.

124. — Or saciés, fait Lanselos, que la roïne trovera bien aucun chevalier qui le desfendra ; car s'ele nel trovoit, malvaisement avroit emploié les courtoisies qu'ele a fait as chevaliers estranges. Et saciés qu'il a tel chevalier en cest païs qui ne lairoit pour le roialme de Logres gaaingnier qu'il ne fust a celui jour a Kamaalot ! » Lors li demande le quarantisme jour, et cil li nome. Lors prent Lanselos congié au chevalier et s'en part de lui pensant a la roïne ; mais il n'ot gaires chevauchié quant il encontra Boort et Hector et .II. esquiers avoc aus. Et quant il se furent entreconneü, si s'entrefirent moult grant joie ; lors conterent a Lanselot les noveles de la roïne. Et il lor dist que il le savoit ja bien et que il sousferroit moult a envis qu'ele fust deshoneree a son vivant : « Car c'est, fait il, la dame el monde qui plus m'a fait d'onour puis que je primes portai armes ; si me metrai en aventure de li desfendre, non mie si hardiement conme je ai fait autrefois, car je sai bien, a ce que je ai oï dire, que li tors en sera miens et li drois a Mador. » Lors les en maine Lanselos chiés l'ermite, qui les rechut a moult grant joie et moult les honoura.

Lancelot s'adressa à Bohort et à Hector : « Vous irez à Camaalot et y demeurerez jusqu'à mardi, jour du combat pour ma dame. D'ici là, vous demanderez à ma dame si je peux me réconcilier avec elle et vous viendrez me trouver quand j'aurai gagné le combat, s'il plaît à Dieu toutefois de m'en accorder l'honneur. Vous me direz alors dans quelles dispositions vous l'aurez trouvée. » Ils acceptèrent volontiers. Le matin même, ils quittèrent Lancelot, qui leur interdit de révéler à quiconque qu'il viendrait à la cour « mais, ajouta-t-il, comme je veux que vous me reconnaissiez, sachez que je porterai des armes blanches unies et quatre bandes obliques sur mon écu, ce qui permettra à vous seuls de me reconnaître ». Tous deux quittèrent Lancelot, et il remonta à cheval[1], en compagnie d'un seul écuyer, qui lui fit préparer des armes telles qu'il les avait décrites. Mais ici le conte cesse de parler de Lancelot et revient aux deux cousins, Bohort et Hector.

La défaite de Mador disculpe la reine.

126. Selon le conte, quand les deux compagnons eurent quitté Lancelot, ils se mirent en route et parvinrent à Camaalot autour de l'heure de none. Lorsqu'ils furent descendus de cheval et désarmés, le roi vint à leur rencontre pour leur faire bon accueil, car ils avaient sa préférence sur tous les autres chevaliers. Monseigneur Gauvain fit de même ainsi que tous

---

125. L'endemain se leverent li .III. cousin, si dist Lanselos a Boort et a Hector : « Vous en irés a Kamaalot et i demouerrés jusques a mardi, car adont est li jours a ma dame. Et entre ci et la enquerés a ma dame se je jamais porroie ma pais avoir vers li, si que vous venrés aprés moi quant je averai ma bataille vaincue, se Dix plaist que je en aie l'onour, et lors me dirés ce que vous avrés trové envers li. » Et il dient que ce feront il volentiers. Au matin s'en partirent de Lanselot, et il lor desfendi moult bien qu'il ne deïssent a nului qu'il deüst venir a court. « Mais pour ce, fait il, que je voel que vous me connoissiés, vous di[a] je que je porterai unes armes toutes blanches et .IIII. bendes de bellyc en l'escu : par ce me porrés vous conoistre la ou li autre ne savront qui je serai. » Atant s'en par[c]tent ambedoi de Lanselot, et il remest a cheval en la compaingnie d'un sol esquier[b], qui li fist appareillier unes armes teles conme il avoit devisé. Mais ici endroit se taist li contes de lui et retourne a parler des .II. cousins, Boort et Hector.

126. Or dist li contes que quant li doi compaingnon se furent parti de Lanselot, il chevauchierent tant qu'il vinrent entour ore de none a Kamaalot. Et quant il furent descendu et desarmé, li rois lor ala a l'encontre pour conjoïr les, car c'estoient li chevalier el monde que il plus proisoit, et ausi fist mé sire Gavains, et tout li

les hommes de bien de la cour. Le roi fit honneur à ces chevaliers méritants et, lorsque la reine apprit leur arrivée, elle éprouva la plus grande joie de sa vie. Elle confia à l'une de ses suivantes : « Puisque ces deux chevaliers sont venus, je sais qu'ils ne m'abandonneront pas à la mort, car ils sont si valeureux qu'ils risqueront corps et âme pour ma cause, plutôt que de me laisser déshonorer en leur présence. Béni soit Dieu qui les a amenés au bon moment ! S'ils n'étaient pas là, ma situation serait autrement périlleuse. »

127. Au moment où elle adressait ces paroles à sa suivante, Bohort, qui désirait vivement la voir, entra dans la pièce. Dès qu'elle le vit, elle se leva pour venir à sa rencontre et lui souhaiter la bienvenue et il pria Dieu de lui accorder du bonheur. « Assurément, dit-elle, je ne peux manquer d'être heureuse puisque vous êtes venu. J'ai bien cru être privée de tout bonheur mais je crois à présent que je l'aurai bientôt retrouvé grâce à vous et grâce à Dieu. » Il répondit, comme s'il ne savait rien : « Dame, comment se fait-il que, sans l'aide de Dieu et la mienne, vous puissiez être privée de bonheur ?

128. — Ma foi, il m'eſt arrivé un grand malheur depuis que vous m'avez quittée. » Il prétendit ne rien savoir. « Vous ne savez rien ? Je vais donc tout vous dire sans rien vous cacher. » Elle lui raconte alors l'aventure telle qu'elle eſt arri-

---

prodoume de laiens ; si les rechut a tele honor come on devoit faire chevaliers tels com il eſtoient. Mais quant la roïne oï dire qu'il eſtoient venu, si n'ot onques si grant joie conme ele ot de lor venue ; si diſt a une des damoiseles : « Puis que ciſt doi chevalier sont venu, or sui je seüre que je ne morrai jamais sole ; car il sont si prodome qu'il metroient en aventure et cors et ame pour moi, ançois que je reçoive honte en liu ou il soient. Et beneois soit Dix qui en tel point les a amenés ! Car s'il ne fuissent venu, autrement me fuſt il mescheü. »

127. Ensi conme la roïne disoit ces paroles a la damoisele, Boors, qui moult eſtoit desirans de li veoir, entre laiens ; et si toſt come ele le vit venir, ele se drecha encontre lui et li diſt que bien soit il venus[a] ; et il respont que Dix li doinſt joie. « Certes, fait ele, a joie ne puis je faillir, [*d*] puis que vous eſtes venus, si quidoie je bien eſtre eslongie de toutes joies ; mais ore croi je bien que je l'avrai recovree par vous et par Dieu prochainement. » Et il respont, ausi com s'il[b] n'en seüſt rien : « Dame, fait il, conment eſt ce que vous avés perdues toutes joies, se par Dieu et par moi ne les[c] recovrés ?

128. — Par foi, fait la roïne, il m'eſt moult mesavenu puis que vous ne me veïſtes mais. » Et il diſt qu'il n'en set rien. « Non ? fait ele ; je le vous dirai en tel maniere que ja ne vous en mentirai de mot[a]. » Lors li conte l'aventure en tel maniere come ele li eſtoit avenue, si que onques

vée, sans rien omettre. « Mador m'a accusée de trahison, et il n'y a ici aucun chevalier assez hardi pour oser me défendre contre lui. — Dame, si les chevaliers vous font défaut, il ne faut pas vous étonner ; vous savez bien, en effet, que vous avez fait défaut au meilleur chevalier du monde, sans raison valable. Il ne serait pas injuste, à mon sens, que le sort vous accable puisque vous faites mourir de chagrin et de honte le meilleur chevalier du monde. C'est pourquoi ce malheur qui vous frappe me satisfait à présent plus que tout ce qui m'est advenu depuis longtemps. Vous allez bien mesurer ce que représente la perte d'un homme de valeur. Car s'il était ici maintenant, il ne manquerait pour rien au monde de combattre Mador, même s'il était sûr d'être en tort. Mais vous êtes arrivée au point, grâce à Dieu, où vous ne trouverez personne qui s'emploie pour votre cause, et vous risquez fort d'être accablée de honte, il me semble.

129. — Bohort, quel que soit celui dont le secours me manque, j'obtiendrai le vôtre, je le sais bien. — Que Dieu m'abandonne, dame, si jamais vous obtenez mon aide dans cette affaire ! Puisque vous m'avez enlevé celui que j'aimais comme mon seigneur et mon cousin, je ne dois pas vous secourir mais vous nuire autant que je peux. — Comment, s'exclama la reine, vous l'ai-je donc enlevé ? — Oui, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Depuis que je lui ai fait part de

---

n'en failli de riens. « Ore m'a apelee[b], fait ele, Mador de traïson, mais il n'i a chaiens nul si hardi chevalier qu'il m'en ost desfendre encontre celui. — Dame, fait Boors, se chevaliers vous faillent, ce n'est mie merveille, car vous savés vraiement que vous avés failli au meillour chevalier del monde, et pour noient ; si ne seroit mie, ce m'est avis, grant desraison s'il vous meschaoit durement, car vous faites morir a duel et a honte le meillour chevalier del monde[c], pour coi je sui ore plus liés de ceste mescheance qui vous est avenue que je ne fui mais piecha de chose qui m'avenist, car ore savrés vous bien et conoistrés quel perte cil fait qui pert un prodome ; car s'il estoit ore çaiens, il ne laissast mie pour tout le monde qu'il ne feïst ceste bataille encontre Mador, seüst il de voir que li tors en fust siens. Mais vous en estes a ce menee, Dieu merci, que vous ne troverés qui por vous s'entremete ; si poés bien estre en aventure de toutes hontes recevoir, ce m'est avis.

129. — Boort, fait la roïne, a qui que j'aie failli de secours, a vous ne faudrai[a] je mie, ce sai je bien. — Dame, fait Boors, ja Dix ne m'aït se vous ja en moi trovés secours de ceste chose ! Car puis que vous m'avés tolu celui que je amoie conme mon signour et mon cousin, je ne vous doi pas aïdier, mais nuire de tout mon pooir. — Conment ? fait la roïne. Le vous ai je dont tolu ? — Oïl, fait il, en tel maniere que je ne sai qu'il est devenus, ne onques, puis que je li dis

vos propos, je n'ai jamais su où il était allé et je n'ai pas eu plus de nouvelles que s'il était mort. » La reine se désole et se met à pleurer à chaudes larmes. Elle est si préoccupée qu'elle ne sait que dire ni que faire. Quand elle prend la parole, c'est pour se raisonner à haute voix et Bohort l'entend bien : « Ah, Dieu, pourquoi suis-je née si je dois terminer ma vie dans une telle détresse ? » Bohort la quitte ; il désire se venger de la reine en paroles, autant qu'il le peut. Lorsqu'il fut sorti de la pièce et qu'elle comprit qu'elle ne trouverait aucun réconfort, elle fut dans une telle détresse qu'on aurait cru qu'elle pleurait comme si elle voyait mort devant elle celui qu'elle aimait le plus au monde. Elle dit à voix basse : « Ah, cher ami, je peux voir maintenant que la parenté du roi Ban ne m'aimait que pour vous, car ils me font défaut quand ils pensent que vous vous détournez de moi. Je peux être sûre que je serai abandonnée dans cette extrémité où je me trouve. »

130. La reine se désole et se tourmente jour et nuit, sa douleur ne lui laisse aucun répit et s'accroît de jour en jour. Le roi Arthur est extrêmement inquiet de ne pouvoir trouver à sa cour de chevalier qui veuille combattre pour soutenir cette cause contre Mador ; chacun dit au contraire qu'il ne s'en mêlera pas, car tous ont la certitude que la reine a tort et que Mador est dans son droit. Le roi lui-même en parla à monseigneur Gauvain en ces termes : « Cher neveu,

---

les noveles de vous, ne soi qu'il devint ne ou il ala, ne plus que s'il fust mors. » Lors est la roïne moult a malaise, si conmencha a plourer moult abondanment[b] et est tant pensive qu'ele ne set qu'ele doie dire ne faire. Et quant ele parole, si dist si haut que Boors le pot bien oïr : « Ha ! Dix, pour koi fui je onques nee quant il covient finer [*e*] ma vie a si grant dolour ? » Lors s'en part Boors de laiens, qui moult se voldroit vengier de la roïne, s'il pooit, par parole. Et quant il est issus de la chambre et ele voit qu'ele ne trovera riens qui le reconfort, si conmencha un doel si grant et si[c] merveillous conme s'ele veïst devant li morte la riens el monde qu'ele plus amast ; si dist a basse vois : « Ha ! Biaus dous amis, or puis je bien dire que cil del parenté le roi Ban ne m'amoient se pour vous non, car il me sont failli quant il quident que vous me soiés faillis. Or puis je bien dire que je averai a cest besoig sousfraite de vous. »

130. Moult fait la roïne grant doel et moult se demente jour et nuit, ne onques ne cesse sa dolour ne ne fine, ains croist de jour en jour. Si en est li rois Artus moult a malaise durement, car il ne puet laiens trover chevalier qui voelle entrer en champ pour ceste chose desraisnier encontre Mador ; ains dist chascuns qu'il ne s'entremetra ja, car il sevent bien tout que la roïne a tort et Mador droit. Et li rois

pour l'amour de Dieu et le mien, je vous prie de mener ce combat pour défendre la reine contre l'accusation de Mador. » Monseigneur Gauvain répondit : « Sire, je suis prêt à faire votre volonté si vous me promettez de m'engager à bon droit, car vous savez bien que ma dame a tué le chevalier, comme on l'en accuse. Considérez donc si je puis m'engager loyalement ; si c'est le cas, je suis prêt à combattre ; et si ce n'est pas le cas, je vous assure que, même si elle était ma mère, je l'abandonnerais ! Il n'est pas encore né, celui pour qui j'accepterais d'être déloyal. »

131. Le roi ne put obtenir d'autre réponse de la part de monseigneur Gauvain ni des hommes de valeur de sa cour. Le lendemain, vous auriez pu voir les plus nobles et les plus puissants seigneurs du royaume de Logres et d'ailleurs dans la grand-salle de Camaalot ; ils étaient en effet tous assemblés afin de connaître l'issue du combat pour la reine. Ce soir-là, le roi, très affecté, déclara à Guenièvre : « Dame, Dieu m'est témoin, je ne sais que penser à votre sujet. Tous les bons chevaliers de ma cour vous ont abandonnée, ce qui vous livrera demain à une mort laide et infamante, soyez-en sûre. J'aimerais mieux avoir perdu mon royaume, ou n'en point avoir, que vous voir dans cette situation de mon vivant ; car je n'ai jamais aimé personne autant que je vous ai aimée et que je vous aime encore. »

---

meïsmes en parla a mon signour Gavain et li dist : « Biaus niés, pour Dieu et pour l'amour de moi, je vous proi que vous entrés en ceste bataille pour la roïne desfendre de ce dont Mador l'a apelee[a]. » Et il respont : « Sire, je sui pres a faire vostre volenté se vous me creantés loialment que vous me conseillerés a droit, car vous savés bien que ma dame ocist le chevalier dont ele est apelee. Ore resgardés se je le puis faire loialment : quar se je le puis faire, je sui pres que je me mete pour li en champ ; et se je ne le puis faire, je vous di que, s'ele estoit ma mere, si le lairoie je ! Et il n'est pas encore nés pour qui je volsisse faire desloiauté. »

131. Autre chose ne puet li rois trouver en mon signour Gavain, ne es autres prodomes de laiens. L'endemain peüssiés veoir tous les plus haus homes et les plus poissans de laiens et del roialme de Logres el palais de Kamaalot, car il i estoient tout assamblé pour savoir quel fin la roïne feroit de sa bataille. Celui soir dist li rois a la roïne, moult coureciés : « Dame, se Diex m'aït, je ne sai que dire de vous. Tout li bon chevalier de ma court vous sont failli, de coi vous poés estre tout asseür que au jour de demain recevrés mort hontouse et vilaine ; si volsisse mils avoir perdue toute ma terre, ou que je point en aie, qu'il vous fust [*f*] avenu a mon vivant, car je n'amai onques riens autant que je vous ai amee, et que je vous aim encore. »

132. À ces mots, la reine fondit en larmes et le roi également. Après qu'ils se furent longtemps, l'un et l'autre, abandonnés à leur douleur, le roi interrogea la reine : « Dame, n'avez-vous pas prié Bohort ni Hector de combattre pour vous ? — Non, seigneur, car je ne crois pas qu'ils fassent cela pour moi, du fait qu'ils ne sont pas vos vassaux mais viennent d'une terre étrangère. — Je vous conseille pourtant de solliciter l'un et l'autre ; et si ces deux-là vous abandonnent, je ne sais pas qui d'autre pourrait vous porter secours. » Elle déclara qu'elle les ferait venir et leur parlerait pour savoir quelle aide elle pourrait recevoir d'eux. Le roi sortit de la pièce, aussi triste qu'on peut l'être. La reine fit aussitôt appeler Bohort et Hector qui vinrent immédiatement. À leur arrivée, elle se laissa tomber à leurs pieds et leur dit en pleurant : « Ah, vous qui êtes nobles de cœur et de lignage, et renommés pour vos exploits comme toute la parenté de Bénoïc, si vous avez jamais aimé Lancelot, votre cher cousin, portez-moi secours dans cette extrémité, pour l'amour de Dieu et par amour de lui ! Et si vous refusez, sachez que je serai déshonorée publiquement avant demain soir car tous les chevaliers de cette cour m'ont abandonnée dans cette affaire. » Quand Bohort vit la reine si bouleversée et en proie à une telle angoisse, une grande pitié l'envahit ; il la releva aussitôt et, tout en pleurant, lui affirma : « Dame, ne

---

132. Quant la roïne entent ceste parole, si conmence a plourer trop durement, et ausi fait li rois. Et quant il ont grant piece cel doel demené, si demande li rois a la roïne : « Dame, a Boort ne a Hector en requesistes vous onques qu'il entraissent pour vous en ceste bataille ? — Certes, sire, fait ele, nenil, car je ne quit mie que il feïssent tant pour moi, a ce qu'il ne tienent rien de vous, ains sont d'une terre estrange. — Dont vous lo je, fait li rois, que vous en requerés ou l'un ou l'autre. Et quant cil doi vous seront failli, aprés els ne sai je qui i peüst metre conseil. » Et ele dist que donques les en requerroit ele et les mandera pour savoir quel conseil ele i porra trover. Lors s'en ist li rois de laiens tant dolans conme nus plus. Maintenant mande la roïne a Boort et a Hector qu'il viengnent parler a li, et il i vienent tantost. Et quant ele les voit venir, si se laisse chaoir a lor piés et lor dist em plourant : « Ha ! gentils homes de cuer et de lignage et renommés de haute proece com est li lignages de Benuyc, se vous onques amastes Lanselot, vostre dous cousin, si me secourés, pour l'amour de lui et[a] de Diu, a cestui besoing ! Et se ce ne volés faire, saciés que je serai honie ains demain au soir et deshoneree vilainnement, car tout cil de ceste cort me sont failli a ceste fois. » Quant Boors voit la roïne si esmaïe et si angoissousse, si l'en prent trop grans pitiés, si le relieve erroment et li dist tout em plourant : « Dame, or ne vous esmaiés mie,

vous tourmentez pas, car si vous n'avez demain avant tierce de meilleur secours que le mien, c'est moi qui entrerai en lice pour vous défendre contre Mador. — D'où pourrait me venir un meilleur secours que le vôtre ? — Cela, dame, je ne vous le dirai pas maintenant, mais je tiendrai ma promesse. Si personne d'autre ne vient à votre secours dans le péril où vous êtes, c'est moi qui vous aiderai du mieux que je pourrai. »

133. À ces mots, la reine se sentit plus heureuse qu'elle n'avait été depuis bien longtemps, car elle pensa aussitôt que c'était Lancelot qui devait venir à son secours. Là-dessus Bohort, accompagné d'Hector, quitta la reine, et ils se rendirent dans une chambre du château où ils avaient l'habitude de coucher quand ils venaient à la cour.

134. Le lendemain, vers l'heure de prime, la grand-salle s'emplit de seigneurs et de chevaliers qui attendaient tous l'arrivée de Mador ; il y en avait qui éprouvaient une grande peur et une profonde angoisse pour la reine, car ils ne croyaient pas que quelqu'un se présenterait pour la défendre. Un peu après l'heure de prime, Mador entra dans la cour extérieure du château, accompagné de nombreux chevaliers de sa parenté. Il mit pied à terre et monta, tout armé, vers la salle. Il n'avait laissé que son heaume, son écu et sa lance. C'était un chevalier étonnamment grand et si bon guerrier qu'on n'en connaissait guère de plus fort dans la maison du roi.

---

que se vous n'avés dedens demain tierce[b] meillour secours que le mien, je sui cil qui pour vous enterra en champ encontre Mador. — Meillour secours que le vostre ? fait la roïne. Dont me porroit il venir ? — Dame, fait Boors, ce ne vous dirai je ore pas, mais ce que je vous ai ci dit vous tenrai je ; car se autres de moi ne vous vient secourre al besoing, je sui cil qui vous aïdera de tout son pooir. »

133. Quant la roïne entent ceste parole, ele fu plus lie qu'ele n'avoit esté devant grant piece [*456a*] mais, car ele pense tantost que c'est Lanselos qui le doie venir secourre. Et lors s'empart Boors de la roïne, entre lui et Hector, et s'en vont en une chambre laiens ou il gisoient acoustumeement quant il venoient a court.

134. A l'endemain, entour ore de prime fu li palais emplis de barons et de chevaliers qui tout atendoient la venue Mador ; et de tels i ot qui tout estoient en grant paour et en grant angoisse de la roïne, car il ne quidoient pas que nus venist avant qui le desfendist. Un poi aprés prime vint Mador en la court aval, et ot avoc lui grant compaingnie de chevaliers qui tout si parent estoient. Il descendi a pié et monta el palais tous armés fors de son hialme et de son escu et de son glaive. Il estoit a merveilles grans chevaliers et plains de si grant proece que on ne savoit en l'ostel le roi gaires plus fort chevalier de lui.

Quand il vint devant Arthur, il proposa de combattre comme il s'y était engagé auparavant. Le roi lui répondit : « Mador, le conflit avec la reine doit se dérouler comme suit : si elle ne trouve aujourd'hui aucun chevalier pour la défendre, on disposera d'elle selon la décision de la cour. Restez ici jusqu'à l'heure de vêpres et si, dans ce délai, personne ne se présente pour être son champion, vous serez quitte du combat judiciaire, et on lui coupera la tête. » Mador dit qu'il attendrait là, puis il s'assit au milieu de la salle, et tous les chevaliers l'imitèrent.

135. La salle était pleine d'une foule diverse, mais tous gardaient un tel silence qu'on n'entendait pas un mot ; ils restèrent ainsi, longtemps après prime. C'est un peu avant tierce que Lancelot entra dans la cour du château, totalement revêtu de ses armes ; mais il venait seul, sans compagnon ni serviteur ; ses armes étaient blanches et son écu barré de quatre bandes rouges obliques. Quand il fut au milieu de la cour, il mit pied à terre, attacha son cheval à un orme et suspendit son écu à une branche ; à aucun moment il n'ôta son heaume, et il se présenta ainsi armé devant le roi et tous les seigneurs. Personne ne le reconnut hormis Bohort et Hector. Arrivé devant le roi, il prit la parole d'une voix si forte que tous l'entendirent : « Roi Arthur, je suis venu à ta cour à cause d'une nouvelle étonnante que j'ai

---

Et quant il vint devant le roi Artu, il se pouroffri de la bataille ausi com il avoit fait autrefois, et li rois li respondi : « Mador, la querele la roïne doit estre menee par tel maniere que, s'ele en cest jour d'ui ne trove un chevalier qui le voelle desfendre, on fera de son cors ce que la cours esgardera. Ore remanés chaiens jusques a ore de vespres ; et se dedens celui terme ne vient avant qui pour li en prenge la bataille, vous estes quites de l'apel, et ele avra la teste copee. » Et il dist que donques atendra il ; lors s'asiet enmi le palais, et ausi fisent tout li chevalier.

135. La sale fu emplie d'uns et d'autres, mais il se tenoient tout si coi que vous n'i oïssiés nului parler ; si furent en tel maniere jusques aprés prime grant piece. Un poi devant tierce avint que Lanselos entra en la court si armés qu'il ne li failloit rien ; mais il i vint en tel maniere qu'il n'amena o lui chevalier ne sergant, ains i vint tous seus, armés d'unes armes blanches, et ot en son escu .IIII. bendes de bellyc de sinople. Et quant il vint enmi la court, il descendi et atacha son cheval a un orme et pendi son escu a une branche ; ne onques n'osta son hialme de sa teste, ains vint en tel maniere devant le roi et devant tous les autres barons ; n'onques n'ot ame laiens qui le conneüst, fors solement Boors et Hector. Quant il vint devant le roi, il parla si hautement que tout le porent bien oïr [*b*] et entendre, et

entendue dans ce pays. Certains m'ont fait savoir qu'aujourd'hui doit se présenter un chevalier qui a accusé ma dame la reine de trahison. Si cela eſt vrai, jamais on n'a entendu parler d'un chevalier aussi insensé. Nous savons bien, ceux du pays comme les étrangers, que de tout temps et dans le monde entier, il n'y a jamais eu dame de si grande valeur que la reine. Pour sa bonté et les qualités que je lui connais, je suis venu la défendre, s'il y a ici un chevalier assez hardi pour l'accuser de trahison. »

136. À ces mots, Mador s'avança et dit : « Seigneur chevalier, puisque vous êtes venu pour la défendre, je suis prêt à montrer et à prouver qu'elle a tué mon frère par trahison. — Et moi, je suis prêt à soutenir qu'elle n'a jamais eu l'intention de commettre une telle perfidie ni d'être déloyale. » Lancelot tendit son gage et l'autre fit de même. Le roi les reçut tous les deux, et monseigneur Gauvain lui confia : « En vérité, sire, maintenant je croirais volontiers que Mador a donné un bien mauvais gage. Quelle que soit la cause de la mort de son frère, je suis prêt à jurer sur les reliques des saints que la reine n'a pas eu d'intention perfide. Il pourrait arriver malheur à Mador si son adversaire a quelque vaillance. — Oui, fit le roi, je ne sais qui eſt ce chevalier mais je crois qu'il aura l'avantage, et je le voudrais bien. » La salle commença alors à se vider car grands et

---

diſt au roi : « Rois Artus, je sui venus en ta court[a] pour une merveille que je ai oï conter en ceſt païs, car aucunes gens m'ont fait entendant que en ceſt jour d'ui doit venir uns chevaliers qui a apelé ma dame la roïne de traïson. Et se ce eſt voirs, onques mais nus hom de si fol chevalier n'oï parler. Ce savons nous bien, et privé et eſtrange, qu'en tout le monde, tant conme il dure, n'a si vaillant dame com ele eſt ; et pour la bonté et pour la valour que je ai trové en li, sui je venus chaiens por li desfendre, s'il avoit chaiens nul chevalier si hardi qui de traïson l'apelaſt. »

136. A ceſte parole saut avant Mador et diſt : « Sire chevaliers, puis que vous eſtes venus pour li desfendre, je sui pres de prover et de mouſtrer[a] qu'ele desloialment et en traïson ociſt mon frere. — Et je, pres de desfendre, fait Lanselos, qu'ele onques n'i pensa desloiauté ne traïson. » Si tent son gage, et cil ausi le sien[b] ; et li rois les reçoit ambes .II. Et lors diſt mé sire Gavains au roi : « Certes, sire, ore porroie je bien croire que Mador fuſt o malvais gés[c]. Et conment que ses freres moreüſt, je juerroie bien sor sains a mon essient que onques la roïne ne pensa ne desloiauté ne traïson ; si l'en porroit tous maus avenir, se li chevaliers avoit en lui point de proesce. — Certes, fait li rois, je ne sai qui li chevaliers eſt, mais je quit qu'il en avra l'onour, et je le voldroie bien. » Lors conmencha li palais a vuidier de gent ; si descendent

petits descendaient jusqu'aux prés hors de la ville où, d'habitude, avaient lieu les combats, dans un grand espace bien dégagé. Monseigneur Gauvain prit l'épée du chevalier et dit qu'il l'emportait au champ de bataille, tandis que Bohort prenait l'écu. Lancelot se dirigea vers le pré. Le roi fit venir la reine et lui annonça : « Dame, venez voir un chevalier qui va risquer sa vie pour vous ; sachez que s'il eſt vaincu vous serez perdue. — Que Dieu rende juſtice[1], sire, aussi vrai que je n'ai jamais songé à traîtrise. » Puis le roi emmena le chevalier sur le pré et lui dit :

137. « Cher seigneur, approchez. Que Dieu vous vienne aujourd'hui en aide ! » Les deux adversaires prennent alors leurs diſtances, puis ils lâchent la bride à leurs chevaux et s'élancent au galop l'un vers l'autre ; ils se heurtent si violemment que ni l'écu ni le haubert ne peuvent empêcher de profondes blessures. Mador fut alors si malmené qu'il vida les arçons, au point d'être profondément ébranlé dans sa chute, car il était grand et lourd ; mais il se relève au plus vite, en homme qui se sent en danger, car il trouve l'autre si fort et si rude dans l'assaut qu'il en eſt ſtupéfié. Quand Lancelot le voit à pied, il lui vient à l'esprit qu'on le blâmerait sévèrement s'il l'attaquait à cheval ; alors il met pied à terre et laisse son cheval s'éloigner librement ; puis il tire l'épée et

---

li grant et li petit, et vont es prés defors la vile, ou[d] on faisoit acouſtumeement les batailles en une plaigne moult grans et moult bele. Et mé sire Gavains priſt le glaive au chevalier et diſt qu'il l'en porteroit el champ, et Boors prent l'escu ; et Lanselos s'en vait jusques au champ. Li rois fiſt venir la roïne et li diſt : « Dame, veés ci un chevalier qui pour vous se met en aventure de mort recevoir ; si saciés que s'il eſt vaincus, vous en serés deſtruite et malbaillie. — Sire, fait la roïne, Diex en soit au droit, ausi voirement que je n'i pensai ne desloiauté ne traïson ! » Lors prent le chevalier, si le met el camp et li diſt :

137. « Biaus dous sire, venés avant. Que Diex vous soit en aïde hui en ceſt jour ! » Lors se traient li doi chevalier li uns en sus de l'autre. Il laissent courre les chevaus, si s'entrevienent de si grant aleüre com il pueent des chevaus traire ; si s'entrefierent en lor venir si durement que li escu ne li hauberc ne lor ont meſtier qu'il ne s'entrefacent plaies [*c*] grans et parfondes. Mais Mador fu si menés qu'il vola des arçons a terre, si que il fu tous debrisiés au chaoir qu'il fiſt, a ce qu'il eſtoit grans et pesans ; mais il se relieve au plus toſt qu'il pot, conme cil qui n'eſtoit mie asseür, car il trova celui si fort et si roit au jouſter qu'il s'en esmerveille tous. Et quant Lanselos le voit a pié, se li eſt avis que s'il le requeroit a cheval, qu'il en seroit trop blasmés, si descent et laisse aler son cheval quel part que il velt ; puis traiſt l'espee

place l'écu devant son visage pour venir attaquer Mador. Il lui donne un coup si violent sur le heaume qu'il l'étourdit. Celui-ci se défend pourtant de son mieux et frappe Lancelot à coups fréquents et redoublés ; mais tout cela ne lui sert à rien car avant midi Lancelot l'a déjà mis dans un tel état que son sang jaillit par plus de dix blessures ; il l'a tant fait courir et tourmenté que toute l'assistance se rend compte que Mador a le dessous et que son adversaire peut le tuer s'il le veut. Lancelot, qui se voyait vainqueur, ne souhaitait pas sa mort parce qu'ils s'étaient connus autrefois et avaient été compagnons d'armes. Ayant tout pouvoir de l'achever, il éprouve une grande pitié et dit : « Mador, tu as engagé un combat qui va tourner à ta confusion, si je le veux ; c'est pourquoi je te conseille de retirer ta plainte avant qu'il ne t'arrive malheur. Je ferai alors en sorte, comme tu m'as autrefois rendu service, que ma dame la reine te pardonne cette accusation de crime à son encontre, et le roi te déclarera quitte. »

138. En entendant ces paroles empreintes de bonté et de franchise de la part de son adversaire, Mador reconnaît aussitôt Lancelot ; il s'agenouille devant lui et lui tend son épée en disant : « Seigneur, voici mon épée car je me mets sous votre protection et vous demande grâce. Sachez que je n'en suis pas humilié car on ne peut l'être face à un homme de votre valeur.

---

et jete l'escu sor sa teste et vint requerre Mador, et li done si grant cop parmi le hialme que tout l'estone. Et nonpourquant il se desfent al mix qu'il pot et dona a Lanselot de grans cops menu et sovent, mais tout ce ne li a mestier ; car ançois que ore de miedi fust passee, l'a Lanselos si atourné qu'il li a fait le sanc saillir em plus de .x. liels del cors ; si l'a tant mené d'une part et d'autre, et tant traveillié, que tout cil de la place voient bien que Mador en est au desous et qu'il en est a la mort venus, se ses aversaires velt. Et Lanselos, qui bien connoissoit celui a vaincu s'il volsist, ja soit ce qu'il ne volsist mie sa mort pour ce qu'il avoient esté compaingnon d'armes[a], et voit que il le maine a ce qu'il le puet ocirre s'il velt, si en a moult grant pitié et li dist : « Mador, tu es entrés en une bataille dont tu es honis se je voel, et pour ce te loeroie je que tu laissaisses ton apel ançois que mals t'en avenist. Et je ferai tant pour toi, et pour ce que tu m'as aucune fois servi, que ma dame la roïne te pardonra cestui mesfait que tu li as mis sus, et li rois te[b] clamera quite. »

138. Quant Mador entent la debonaireté et la franchise que cil li offre, si conoist tantost que c'est Lanselos ; si s'ajenoulle devant lui, et li tent s'espee et li dist : « Sire[a], tenés m'espee, car je me met del tout en vostre manaie et en vostre merci. Et saciés que je nel tieng mie a honte, car certes a si prodome conme vous estes ne

Je ne pourrais me rendre à un meilleur que vous. Vous en avez fait la démonstration, ici comme ailleurs. » Puis il s'adresse au roi : « Sire, vous m'avez trompé en m'opposant monseigneur Lancelot du Lac ! » Apprenant qu'il s'agit de Lancelot, le roi bondit et court vers lui sans attendre que celui-ci quitte le pré, et il se met à étreindre Lancelot encore en armes. Puis monseigneur Gauvain s'avance et délace son heaume. Il fallait voir alors la joie indicible qui éclata autour de Lancelot. La reine fut innocentée de l'accusation de Mador et elle qualifiait maintenant de folie et de stupidité son emportement contre Lancelot.

139. Un jour, elle vint trouver celui-ci et lui dit : « Seigneur, j'avais à tort certains soupçons contre vous. — Dame, on a toujours tort de suspecter un homme de bien. » C'est ainsi que Lancelot demeura longtemps à la cour. S'il avait auparavant aimé la reine, il l'aimait à présent plus que jamais, et il en était de même pour elle. Dès lors, ils se conduisirent si imprudemment que beaucoup à la cour vinrent à le savoir, jusqu'à monseigneur Gauvain et ses quatre frères. Un jour, ces derniers se trouvaient dans la grand-salle avec monseigneur Gauvain ; ils parlaient très confidentiellement de Lancelot et de la reine. Agravain se tourmentait plus que les autres à ce sujet. Pendant cette conversation, le roi vint à sortir de la chambre de la reine ; monseigneur Gauvain vou-

---

me porroie je mie tenir, ne a meillour de vous ne me porroie je mie rendre ; si l'avés bien moustré et ci et aillours. » Lors dist au roi : « Sire, vous m'avés deceü qui encontre moi avés mis mon signour Lanselot del Lac ! » Et quant li rois entent[b] que c'est Lanselos, il n'atent mie tant qu'il soit fors del champ, ains saut avant et cort a Lanselot et l'acole tout ensi armés com il estoit ; et mé sire Gavains vient avant et li deslace son hialme. Lors [*d*] peüssiés veoir entour Lanselot si grant joie demener que nus ne le vous porroit raconter. La roïne fu quite clamee de l'apel que Mador li avoit fait ; et s'ele ot esté courecie envers Lanselot, ele s'en tint ore a fole et a niche.

139. Un jour avint qu'ele vint a Lanselot, se li dist : « Sire, je vous mescreoie a tort d'aucunes choses. — Dame, fait il, on mescroit aucun prodome a tort. » Ensi demoura Lanselos a court moult longement. Et se il avoit avant amee la roïne, il l'amoit ore plus qu'il n'avoit onques mais fait, et ele lui ; si se demenerent si folement que li pluisour de la court[a] le sorent tout vraiement, et mé sires Gavains meïsmes le sot bien, et tout si .IIII. frere. Un jour avint que tout li frere mon signour Gavain estoient enmi le palais, si estoit mé sire Gavains avoc aus ; et parloient de Lanselot et de la roïne moult a estroit, et Agravains en estoit assés plus angoissous que tout li autre. Endementres qu'il parloient entr'als de ceste chose[b], li rois issi de la chambre la roïne ; et

lut prévenir ses frères : « Taisez-vous, car mon seigneur le roi arrive ! » Le roi entendit Agravain répondre qu'il n'avait nullement l'intention de se taire. Il appela alors monseigneur Gauvain à l'écart : « Cher neveu, dites-moi de quoi vous parliez en grand secret. — Ah, sire, pour Dieu, ne vous inquiétez pas ! Mon frère Agravain se montre très désagréable mais peu vous importe de connaître le motif de sa colère car rien de bon n'en résulterait ni pour vous ni pour nous. — Au nom de Dieu, rétorqua le roi, je veux connaître ce motif, vous pensez bien !

140. — Ah, sire, ce n'eſt pas possible car il n'y a que mensonge ; c'eſt pourquoi je vous conseille, comme à mon suzerain, de renoncer à le demander. — Sur ma tête, je ne renoncerai pas ! Et je vous prie, par la foi que vous me devez, de m'avouer pourquoi vous étiez en si grande discussion à l'inſtant. — Il eſt ſtupéfiant de voir à quel point vous êtes avide de nouvelles ! Même si vous deviez être fâché contre moi, je ne vous le dirais pas ! Quelqu'un d'autre le peut mais pas moi. » Le roi répondit qu'il finirait bien par l'apprendre. « Ma foi, conclut monseigneur Gauvain, ce ne sera pas par moi, car vous finiriez par me haïr. » Là-dessus, il quitta la salle avec son frère Gaheriet. Le roi les rappela à plusieurs reprises mais ils ne voulurent pas revenir. Les deux frères s'en allèrent si triſtes qu'ils ne savaient que faire.

---

quant mé sire Gavains volt dire a ses freres : « Taisiés vous pour mon signour le roi qui vient ! » si oï li rois que[c] Agravains diſt qu'il ne s'en tairoit en nule maniere. Lors l'apela li rois a une part des autres et li diſt : « Biaus niés, fait il, dites moi de coi vous parliés ore si a eſtroit. — Ha ! sire, fait mé sire Gavains, pour Dieu, laissiés eſter ! Mes freres Agravains eſt plus anious qu'il ne deüſt eſtre, ne ja ne vous soit riens de ce savoir, car nus prous n'en porroit venir ne a vous ne a nous. — En non Dieu, fait li rois, je le voel savoir ! De voir le saciés[d] !

140. — Ha ! sire, fait mé sire Gavains, ce ne porroit eſtre en nule maniere, car en ce qu'il diſt n'a se fable non ; et pour ce vous loeroie je, conme a mon signour lige, que vous laissiés a tant le demander. — Par mon chief, fait li rois, non ferai ! Ains vous requier, sor la foi que vous moi devés, que vous me dites pour coi vous eſtiés ore en eſtrif. — Merveilles eſt de vous, fait mé sire Gavains, qui si ardans eſtes de savoir noveles ! Certes, se vous vous deviés ore bien courecier a moi, si nel vous dirai je mie. Et qui que le vous die, je ne le vous dirai pas ! » Et li rois diſt qu'il le savra. « Par foi, fait mé sire Gavains, ja ne le savrés par moi, car en la fin en avroie je voſtre haïne. » Si s'en part maintenant de la sale, entre [*e*] lui et Gaheriet son frere ; et li rois les rapele par maintes fois, mais il ne voelent retourner. Ensi s'en vont li doi frere tant dolant qu'il ne sevent qu'il doivent faire.

Quant au roi, resté seul dans la salle, il se dirigea vers ses trois autres neveux et les mena dans une pièce qui donnait sur un jardin. Une fois entrés, ils refermèrent la porte. Puis le roi les conjura, par la foi qu'ils lui devaient, de lui révéler ce qu'il leur avait déjà demandé. Il le demanda d'abord à Agravain, qui répondit qu'il ne le dirait pas, puis aux autres, qui en savaient autant que leur frère, et ils répondirent qu'ils ne parleraient pas, si Dieu le voulait. « Par ma foi, s'écria le roi, si vous ne me le dites pas, vous me tuerez ou bien c'est moi qui vous tuerai[1] !

141. — Ah, fit Agravain, sur ma tête, je préfère tout vous avouer ! Sachez que j'ai dit à monseigneur Gauvain, mon frère, ainsi qu'à Gaheriet et à mes autres frères ici présents, qu'ils étaient trop déloyaux envers vous d'avoir si longtemps supporté que monseigneur Lancelot vous déshonore. — Comment, Lancelot m'a-t-il donc déshonoré ? En quoi ? Dites-le-moi ! — Sire, continua Agravain, il vous trahit en vous déshonorant avec votre femme, puisqu'il l'a connue charnellement. Nous le savons tous. » À ces mots, le roi changea de couleur, il pâlit et s'écria : « C'est inouï ! » Et il sombra dans de profondes pensées. « Sire, dit Mordret, nous vous l'avons caché autant que nous avons pu, mais il faut à la fin que la vérité éclate et que nous parlions. Nous avons été parjures et déloyaux envers vous tant que nous vous

---

Et li rois, qui fu remés el palais tous seus, revint a ses autres .III. neveus et les maine en une chambre dalés un garding ; et quant il sont entré laiens, si ferment l'uis sor aus. Puis lor dist li rois et les conjure, par la foi que il li doivent, que il li dient ce dont il les requiert des premier. Lors le demande a Agravain, et il dist qu'il ne li dira pas, ains le demant as autres, qui le sevent ausi bien com il le set[a] ; et il dient que, se Diex plaist, ja n'en parleront. « Par foi, fait li rois, se vous nel me dites, vous m'ocirrés, ou je vous !

141. — Ha ! fait Agravains, par mon cief, ançois le vous dirai je ! Saciés que je dis a mon signour Gavain mon frere, et a Gaheriet ausi, et a mes autres freres qui ci sont, qu'il estoient[a] trop desloial de ce qu'il ont sousfert si longement la honte et la deshonour que mé sire Lanselos vous a faite. — Conment ? fait li rois. M'a dont Lanselos fait honte ? De coi est ce ? Dites le moi ! — Sire, fait Agravains, il vos est si desloiaus qu'il vous a fait deshounour de vostre feme, car il l'a conneüe charnelment. Ce savons nous bien tout. » Et quant li rois entent ceste parole, si mue sa coulour et devint tous pales, et dist : « Ci a merveilles a entendre ! » Lors conmence a penser moult durement. « Sire, fait Mordrés, nous le vous avons tant celé conme nous peüsmes, mais au daerrain covient que la verité en soit descoverte et que nous le vous disons. Et de tant conme nous le vous avons celé,

avons caché l'affaire. Maintenant nous réparons cette faute et nous vous la révélons franchement. Songez à présent au moyen de venger ce déshonneur ! »

142. Le roi demeura triste et préoccupé mais, quand il prit la parole, ce fut pour leur dire : « Si vous m'aimez, cherchez à les faire prendre en flagrant délit. Si alors je ne me venge pas comme on le fait d'un traître, je renonce à tout jamais à la couronne ! — Sire, objecta Guerrehet, vous devez nous donner des instructions, car c'est une redoutable entreprise que de mettre à mort Lancelot. C'est en soi un très habile combattant, plein de force et d'audace, et sa parenté est puissante à tous égards. Si Lancelot est livré à la mort, sachez que le lignage du roi Ban entrera en guerre, avec tant de violence que les plus puissants seigneurs de notre lignage auront du mal à résister, et vous-même, si Dieu ne vous protège, vous pourriez être facilement tué. — Ne vous inquiétez pas pour moi, mais souvenez-vous de mes paroles. » Ils répondirent qu'ils s'en souviendraient puisqu'ils le voyaient si anxieux, et tous trois le lui promirent solennellement, puis ils sortirent de la pièce pour entrer dans la grand-salle.

143. Le roi resta préoccupé toute la journée et il avait l'air plus maussade que d'habitude. À l'heure de none, monseigneur Gauvain vint dans la grand-salle et Gaheriet avec lui. En voyant le roi, ils comprirent, à son expression,

---

somes nous parjuré et desloial ; or nous en aquitons et vous disons tout plainement qu'il est ensi. Ore esgardés conment ceste honte sera vengie ! »

142. De ceste chose fu li rois moult pensis et moult dolans ; et toutesvoies quant il parole, si lor dist : « Se vous onques m'amastes, ore pensés qu'il soient pris prové. Et lors, se je n'en preng vengance tele conme on doit prendre de traïtour, je ne quier jamais porter courone ! — Sire, fait Guerrehés, il covient que vous meïsmes nous enseigniés, car c'est une chose qui moult fait a redouter conme de mener Lanselot a mort. Car il est de sa main moult bons chevaliers, fors et hardis, et ses parages poissans en toutes choses, dont il avendra, ce saciés, se Lanselos est livrés a mort, li parentés en con[*f*]mencera la guerre si grant que li plus poissant de nostre lignage[a] i avront assés a maintenir, et vous meïsmes, se Diex nel fait, em porriés estre legierement ocis[b]. — De moi, fait li rois, ne vous esmaiés mie, mais de ce que je vous ai dit vous en soviengne. » Et il dient qu'il le feront des qu'il en est si angoissous, et li fiancent tout .III. ; puis s'en issent de la chambre et vont el palais.

143. Tout celui jour fu li rois moult pensis, et moult fist plus laide chiere qu'il ne soloit. A ore de none vint mé sire Gavains el palais, si vint Gaheriés[a] avoc lui ; et quant il virent le roi, il connurent bien a sa

que les autres l'avaient informé. Aussi ne se dirigèrent-ils pas de son côté mais ils vinrent s'appuyer à l'une des fenêtres de la salle. Le silence régnait car il y avait là peu de chevaliers qui parlaient, à cause de l'air courroucé du roi. Celui-ci méditait fort tristement, désirant ardemment venger son déshonneur. Il fit venir ses trois neveux et leur dit : « Seigneurs, donnez-moi votre avis ! Lancelot viendra-t-il ? Où est-il ? Je le prendrais bien en flagrant délit si je pouvais. — Au nom de Dieu, répondit Agravain, puisque vous me demandez conseil, je vais vous expliquer ce qu'il faut faire : vous irez demain en forêt et ordonnerez à tous vos chevaliers sauf à Lancelot de vous accompagner[1]. Il restera volontiers ici et, ce qui arrivera, je le sais d'avance, c'est qu'il ira coucher avec la reine dès votre départ. Quant à nous, nous resterons ici pour faire jaillir la vérité à votre intention. Nous attendrons tranquillement dans une chambre pour pouvoir le suivre et le prendre sur le fait avec la reine, puis nous les retiendrons enfermés jusqu'à votre retour. » Le roi donna volontiers son accord. Pendant qu'ils se concertaient, monseigneur Gauvain traversa la salle. En les voyant parler en secret, il dit au roi :

144. « Sire, sire, Dieu fasse que ce conseil soit pour vous source de joie, mais je n'en attends que du mal, surtout pour vous ! Agravain, mon cher frère, je vous déconseille d'entreprendre ce que vous ne pourrez mener à bien, et de rien

---

chiere que cil li avoient dites les noveles. Et por ce ne tournerent il mie cele part, ains s'alerent apoier a une fenestre de la sale, qui estoit coie et serie, car poi avoit chevaliers laiens qui mot deïst pour le roi qu'il veoient courecié ; car moult pensoit durement et moult voldroit que sa honte fust vengie. Si fist venir devant lui ses .III. neveus ; et quant il i furent venu, il lor dist : « Signour, conseilliés moi de ce que je vous demanderai. Lanselos venra il ja ? Ou est il ? Je le preïsse volentiers prové, se je peüsse. — En non Dieu, fait Agravains, puis que vous demandés conseil, je vous dirai que vous ferés : vous irés demain el bois, si dirés a tous vos chevaliers qu'il aillent avoc vous, fors a Lanselot. Et il demoerra moult volentiers, dont il avenra, ce sai je bien, si tost conme vous vous en serés alés, qu'il venra[b] jesir avoc ma dame. Et nous remanrons pour faire vous savoir la verité, et serons chaiens en repost en une chambre, si que nous le sivrons maintenant et les prendrons en tel maniere, et les vous estuierons tant que vous revenrés. » Et li rois s'acorde moult volentiers a ceste chose. Endementres qu'il estoient a cel conseil, si vint mé sire Gavains par la sale ; et quant il les vit parler si a estroit, si dist au roi :

144. « Sire, sire, or doinst Diex que de cest conseil vous[a] viengne joie, car certes, je n'i espoir se mal non, et plus a vous que a autrui ! Agravain, biaus frere, fait il, je vous lo que vous ne conmen-

raconter à propos de Lancelot dont vous ne soyez sûr, car il est plus valeureux et meilleur chevalier que vous. — Gauvain, rétorqua le roi Arthur, sortez d'ici ! Vous êtes celui en qui je n'aurai jamais confiance, car vous vous êtes mal conduit envers moi, vous qui connaissiez mon déshonneur et qui l'acceptiez sans rien m'en dire. » Gauvain sortit alors de la pièce et vint confier à son frère Gaheriet : « Gaheriet, mon cher frère, notre frère Agravain a révélé au roi ce que nous voulions lui cacher. Sachez qu'il lui arrivera malheur. — Puisse tout cela tourner à son avantage, répondit Gaheriet. — Rentrons chez nous et laissons Agravain faire ce qu'il a entrepris. »

145. Alors ils s'en allèrent pour rentrer chez eux. Comme ils descendaient à travers la ville, ils rencontrèrent Lancelot qui venait de se distraire tout seul dans les prés. Ils l'invitèrent à se rendre avec eux en leur logis, ce qu'il fit très volontiers ; il y resta jusqu'à l'heure du souper, puis ils revinrent ensemble à la cour. Lancelot s'étonna fort qu'à son arrivée le roi ne lui adressât pas un mot, au lieu de lui faire bon accueil comme d'habitude, et qu'il détournât son visage en le voyant s'approcher. Il ne se rendait pas compte que le roi était irrité envers lui car il n'imaginait pas ce qu'on lui avait raconté. Il s'assit avec les autres chevaliers et se mit à plaisanter,

---

ciés mie chose que vous ne puissiés parfurnir, ne ne diés riens de Lanselot que vous nel saciés vraiement ; car certes, il est plus prodom et mildres chevaliers que vous n'estes. — Gavain, fait li rois Artus, fuiés vous de ci ! Car certes, vous estes cil en qui je ne [*457a*] me fierai jamais, car malvaisement vous estes contenus vers moi, qui saviés ma honte et le sousfriés et riens ne m'en disiés. » Lors s'en ist mé sire Gavains de la chambre, et vient a Gaheriet son frere et dist : « Gaheriet, biaus freres, toutesvoies a Agravains nostres freres dit au roi ce que nous ne li voliens dire, et saciés que mals l'en avenra. — Or l'en coviengne bien, fait Gaheriés. — Alons a nos ostels, fait mé sire Gavains, et laissons a Agravain faire ce qu'il a empris. »

145. Atant s'en partent de laiens et s'en vont a lor ostels. Et ensi com il s'en aloient aval la vile, il encontrerent Lanselot, qui venoit de joer de devers les prés, tous sels. Lors li proiierent d'aler avoc als a lor ostels, et il i ala moult[a] volentiers et demoura illoc tant qu'il fu ore de sousper ; lors revindrent tout ensamble a court. Moult s'esmerveilla Lanselos, quant il fu laiens venus, de ce que li rois, qui le soloit bel acoillir, ne li dist mot a cele fois, ains tourna d'autre part sa ciere si tost com il le vit venir. Il ne s'aperçut mie que li rois fust coureciés vers lui, car il ne quidoit mie qu'il eüst oï tels noveles come on li avoit contees ; si s'asist avoc les autres chevaliers et se conmencha a envoisier,

mais pas autant que de coutume car il voyait le roi très préoccupé. Après souper, le roi parcourut les rangs des chevaliers et les invita à l'accompagner le lendemain dans la forêt. Lancelot s'avança et lui dit : « Sire, je vous tiendrai compagnie pour cette promenade, si cela vous plaît.

146. — Cher seigneur, répliqua le roi, vous pouvez rester ici cette fois, car j'ai assez d'autres chevaliers pour me passer de votre compagnie. » Lancelot s'aperçut alors que le roi lui en voulait. Il ne dit mot et rentra chez lui où il rapporta à Bohort l'accueil que le roi lui avait réservé. « Seigneur, fit Bohort, j'ai bien peur qu'il ne sache quelque chose de vous et de la reine. » Les deux compagnons en parlèrent beaucoup cette nuit-là. Le lendemain, au lever du jour, monseigneur Gauvain dit à Lancelot : « Seigneur, mon frère Gaheriet et moi-même nous allons avec les autres dans la forêt. Viendrez-vous avec nous ? — Non, seigneur, car je ne suis pas en état d'y aller. » Alors monseigneur Gauvain suivit les autres. Dès que le roi Arthur fut sorti de Camaalot, la reine convoqua son messager et l'envoya chez Lancelot qui était encore couché ; elle lui fit savoir qu'il ne manquât surtout pas de venir lui parler. Quand Lancelot vit le messager, il fut prodigieusement heureux et répondit qu'il irait tout de suite.

147. Là-dessus, il se prépare, s'habille et apprend à Bohort où il a l'intention de se rendre. Bohort le supplie au nom de

---

non mie si conme il soloit, car il veoit le roi trop pensis. Aprés souper ala li rois par les rens et semonst ses chevaliers d'aler en la forest avoc lui a l'endemain. Et Lanselos saut avant et li dist : « Sire, s'il vous plaist, vous m'avrés a compaingnon en ceste voie.

146. — Biaus sire, fait li rois, vous poés bien demourer a ceste fois, car j'ai assés autres chevaliers, si me sousferrai bien de vostre compaingnie. » Lors s'aperçut bien Lanselos que li rois s'estoit vers lui coureciés ; si en laissa a tant ester la parole et s'en rala a son ostel, et conta a Boort la ciere que li rois li avoit faite. « Sire, fait Boors, je me dout moult qu'il ne sace aucune chose de vous et de la roïne. » Assés parlerent la nuit de ceste chose andoi li compaingnon. Et l'endemain, quant li jors fu esclarcis, dist mé sire Gavains a Lanselot[a] : « Sire, entre moi et Gaheriet mon frere irons avoc ces autres en la forest. I venrés vous ? — Sire, nenil, fait Lanselos, car je n'en sui ore pas aaisiés d'aler i. » Atant s'en vait mé sire Gavains[b] aprés les autres. Et si tost come li rois Artus se fu partis [*b*] de Kamaalot, la roïne prist son message et l'envoia a Lanselot, qui encore se gisoit en son lit, et li manda qu'il ne laissast en nule maniere qu'il ne venist parler a li. Et quant Lanselos vit le message, si en fu a merveilles liés ; si li dist qu'il s'en voist, car il i ira maintenant.

147. Lors s'apareille et s'atourne et dist a Boort en quel lieu il velt

Dieu de n'en rien faire, et Lancelot répond qu'il n'y renoncera sous aucun prétexte. « Seigneur, dit Bohort, puisque vous voulez y aller, je vais vous indiquer un chemin. Vous voyez le jardin qui s'étend jusqu'à la chambre de la reine, vous y trouverez le passage le plus tranquille du monde. Et veillez à porter votre épée. » Lancelot suivit les instructions de Bohort ; il emprunta un petit sentier qui traversait le jardin et qui menait à la grande chambre du roi. Quand il approcha de l'entrée de la tour, Agravain, qui avait disposé ses espions de tous côtés, apprit sa venue car un serviteur lui avait annoncé : « Seigneur, monseigneur Lancelot du Lac arrive par là ! » Alors Agravain alla à une fenêtre qui donnait sur le jardin par où Lancelot approchait et il le vit marcher d'un pas rapide vers la tour. Agravain, qui avait avec lui une nombreuse troupe de chevaliers, leur fit signe de la main et quand ils arrivèrent près de la fenêtre, il leur montra Lancelot en disant :

148. « Veillez bien à ce qu'il ne puisse nous échapper lorsqu'il sera dans la chambre de la reine ! » Ils répondent qu'il n'est pas question qu'il s'échappe puisqu'ils le surprendront tout nu. Lancelot, qui ne sait pas qu'on le guette, vient à la porte de la pièce qui donne sur le jardin, l'ouvre et entre, puis il passe d'une chambre à l'autre jusqu'à celle où la reine l'attend, plongée dans ses pensées. Une fois entré, il

---

aler ; et Boors li proie pour Dieu qu'il n'i aille mie, et il dist qu'il ne lairoit en nule maniere qu'il n'i alast. « Sire, fait il, puis que vous i volés aler, je vous enseignerai par ou vous irés. Veés ci un garding qui vait jusques a l'entree de la chambre la roïne, si i troverés la plus coie voie del monde. Si ne laissiés pas que vous ne portés vostre espee ! » Et Lanselos le fait tout ensi conme Boors li enseigne ; et se met en un petit sentier qui estoit el garding, qui duroit jusqu'a la maistre chambre le roi. Quant Lanselos aprocha de la tour et il fu venus[a] a l'entree, Agravains, qui avoit mises ses espies de toutes pars, sot qu'il venoit, car uns garçons li avoit dit : « Sire, par decha vient mé sire Lanselos del Lac ! » Lors vait Agravain a une fenestre qui ovroit el garding par ou Lanselos venoit, et vit venir Lanselot moult grant oirre vers la tour. Et Agravains, qui avoit avoc lui grant partie de chevaliers, les huche a la main, et il i vienent acourant a lui ; et quant il sont venu jusques a la fenestre[b], il lor moustre Lanselot et lor dist :

148. « Ore esgardés, quant il sera ja en la chambre la roïne, que il ne nos puisse eschaper ! » Et il dient que de l'eschaper est il noiens, car il le[a] sousprendront tot nu. Et Lanselos, qui de cest agait ne savoit noient, vint a l'huis de la chambre qui ovroit el garding, si l'oevre et entre dedens, et vait de chambre en chambre tant qu'il vint en la chambre ou la roïne l'atendoit tout empenseement. Et quant il fu dedens entrés, il

referme la porte derrière lui, parce qu'il a songé par hasard à le faire et que Dieu ne veut pas qu'il soit tué. Il se déchausse et se déshabille aussitôt et se couche auprès de la dame. Mais il se passa peu de temps avant que les guetteurs prêts à s'emparer de lui vinssent à la porte de la chambre. En la trouvant fermée, ils sont tous dépités car ils se disent que leur projet a échoué. Ils demandent à Agravain comment entrer et celui-ci leur ordonne d'enfoncer la porte sur-le-champ, car c'est la seule façon de faire. Ils frappent alors si fort que la reine les entend et dit à Lancelot : « Cher ami, nous sommes trahis ! — Comment, dame ? Qu'ai-je entendu ? » Il tend l'oreille et perçoit un grand bruit à l'extérieur de la chambre, où une troupe nombreuse cherchait à enfoncer la porte sans y parvenir. « Ah, mon cher ami, s'écrie la reine, nous sommes morts par cette trahison, car mon seigneur le roi va savoir ce qu'il en est de nous. Sachez que c'est Agravain qui est en cause, le frère de monseigneur Gauvain. — Vraiment ! répond Lancelot, n'ayez crainte, dame, car, si Dieu le veut, c'est sa mort qu'il est venu chercher ! Il sera le premier à mourir, si c'est en mon pouvoir. » Tous deux sautent du lit et s'habillent du mieux qu'ils peuvent.

149. Quand Lancelot voit qu'ils ont fini par être découverts, il se dirige vers la porte, une fois habillé, en homme qui

---

ferma l'uis aprés lui ensi conme, par aventure, li vint en memoire, et pour ce que Diex ne volt pas qu'il fust ocis. Il se deschauça maintenant et despoulla, et puis se coucha avoc la dame, mais il n'i ot mie longement demouré quant cil qui por lui prendre estoient en agait vinrent a l'huis de la chambre. Mais quant il le trouvent fermee, se n'i ot celui qui ne fust tous esbahis, car lors sorent il bien qu'il avoient failli a ce qu'il avoient porpensé a faire. Il demandent a Agravain conment il enterront dedens ; et il conmande tantost l'uis a brisier, car autrement voi[c]ent il bien qu'il n'i meteront ja le pié. Lors boutent et hurtent tant forment que la roïne l'entendi bien. Lors dist a Lanselot : « Biaus amis, nous somes traï ! — Conment, dame ? fait Lanselos. Que est ce que j'ai oï ? » Lors escoute, si ot a l'huis de la chambre moult grant noise, et i ot grant plenté[b] de gent qui voloient l'uis brisier a force, mais il ne pooient. « Ha ! biaus dous amis, fait la roïne, or sommes nous traï et mort, car ore savra bien mé sire li rois le covine de moi et de vous. Et saciés que tout ce nous[c] a fait Agravain, li freres mon signour Gavain. — Voire, fait Lanselos ; ore ne vous esmaiés, ma dame ; car, si m'aït Dix, il a sa mort pourchacie ! Et il sera li premiers qui en morra, se je onques puis. » Lors saillent sus ambedoi del lit et s'apareillent au miex qu'il pueent.

149. Quant Lanselos voit qu'il estoit a ce venus qu'il estoit aperceüs, si s'adrece, maintenant qu'il fu apareilliés, a l'huis de la chambre,

ne craint rien ; il crie à ceux qui frappent : « Attendez-moi, chevaliers minables et lâches, je vais vous ouvrir et nous allons voir qui osera s'avancer ! » Alors il tire son épée du fourreau, ouvre la porte et s'écrie : « Que le plus vaillant vienne à moi ! » Un chevalier répondant au nom de Taningue haïssait Lancelot à mort[1] ; il se présente et entre. Lancelot, de son épée pointée vers le haut, le frappe si violemment, de toutes ses forces, qu'il l'étend mort au milieu de la chambre en dépit du heaume qu'il portait. Quand les autres le voient dans cet état, tous reculent, même les plus hardis. Voyant cela, Lancelot dit à la reine : « Dame, cette guerre eſt terminée. Je m'en irai quand il vous plaira. » Elle répond qu'elle voudrait déjà le savoir en sûreté, quoi qu'il dût advenir d'elle par la suite.

150. Lancelot saisit le corps du chevalier qu'il a tué, le tire à l'intérieur et referme la porte ; puis il lui ôte toutes ses armes et les revêt. Il retourne près de la porte, l'ouvre et s'écrie que ce n'eſt pas aujourd'hui qu'ils le mettront en prison. Il bondit au milieu d'eux, l'épée tirée, et frappe si violemment le premier assaillant qu'il l'abat et le laisse inerte. Voyant cela, les autres reculent et le laissent passer. Lancelot se dirige vers le jardin et s'en va droit à son logis. Dans une chambre, il trouve son cousin Bohort qui avait grand-peur pour lui car il avait le pressentiment que des parents du roi

---

conme cil qui riens ne doute ; et crie a ciaus qui a l'huis boutoient : « Malvais chevaliers et coars, atendés moi, car je vous vois l'uis ouvrir pour veoir qui avant venra ! » Lors traiſt l'espee del fuerre et ouvre l'uis, et diſt : « Ore viengne avant cil qui eſt li plus cointes ! » Et uns chevaliers qui Taninghes eſtoit apelés, qui haoit Lanselot de mortel haïne, si se met avant et entre dedens ; et Lanselos, qui tenoit l'espee drecie contremont, le fiert si durement, a ce qu'il i met toute sa force, que li hialmes nel garantiſt qu'il ne le rue mort enmi la chambre. Et quant li autre le voient si atourné, se n'i a si hardi qu'il ne se traie ariere. Et quant Lanselot voit ce, si diſt a la roïne : « Dame, ceſte guerre eſt afinee. Quant il vous plaira, je m'en irai. » Et ele respont qu'ele voldroit ja qu'il fuſt a salveté, « que que il, fait ele, deüſt aprés avenir de moi ».

150. Lors prent Lanselos le chevalier qu'il avoit ocis et le sacha a lui et referme l'uis ; puis li oſte toutes ses armes et s'en arme moult bien. Lors vient a l'huis, si l'ovre, et diſt qu'il nel tenront pas huimais em prison ; si saut enmi els, l'espee traite, et fiert si durement le premier qu'il le porte a terre en tel maniere qu'il n'a pooir de soi relever. Et quant li autre voient ce, si se traient ariere et li font voie. Et Lanselos se traiſt vers le garding et s'en vait tout droit a son oſtel ; et trove Boort son cousin en une chambre, qui moult avoit grant paour de lui, car bien li fu cheü el cuer [*d*] que cil del parenté le roi

Arthur l'avaient épié. Quand il voit arriver son seigneur tout armé, alors qu'il était parti sans son équipement, il se rend compte qu'il s'est battu; il vient à sa rencontre et lui demande: « Que s'est-il passé? Pourquoi avez-vous dû vous armer? » Lancelot lui raconte comment Agravain, Guerrehet et Mordret l'ont épié pour le prendre sur le fait avec la reine et ont amené avec eux un grand nombre de chevaliers. « Ils auraient bien pu me tuer, du fait que j'étais désarmé et que je n'étais pas sur mes gardes, mais je me suis farouchement défendu, si bien qu'avec l'aide de Dieu j'ai pu leur échapper malgré leur nombre. — Seigneur, vous allez voir commencer désormais la guerre sans fin entre eux et vous.

151. « Le roi va vous haïr mortellement, plus qu'il ne vous a aimé. Il faut maintenant que vous envisagiez ce que nous pouvons faire ensemble puisque le roi sera désormais votre ennemi mortel et que la reine sera maltraitée si elle n'est pas secourue. » Sur ces mots survient Hector des Marais. Quand il entend la tournure que prennent les choses, il en est plus affligé que quiconque et dit: « Seigneur, le mieux serait pour nous de partir et d'aller dans la forêt proche, quelque part où le roi, qui s'y trouve, ne nous découvre pas quand ma dame y sera menée pour être mise à mort. » Lancelot et Bohort s'accordent là-dessus et font monter à cheval toute leur suite, chevaliers et gens d'armes. Ils étaient en tout dix-

---

Artu l'avoient espïé. Et quant il voit son signour venir armé, qui tous desarmés s'en estoit partis, si s'aperçoit bien maintenant qu'il a eü encontre; si vient tantost encontre lui et li demande: « Quels noveles? et quel besoing avés vous eü[a] qui vous a fait armer? » Et il li conte conment Agravains et Guerrehés et Mordrés l'avoient espïé et le voloient prendre tout prové avoc la roïne et avoient amené avoc aus grant chevalerie. « Si m'eüssent toutesvoies ocis, fait il[b], a ce que je estoie desarmés, ne je ne m'en donoie garde; mais je m'en sui desfendus moult durement et tant ai fait, a l'aïde de Dieu, que je en sui eschapés mal gré aus tous. — Sire, fait Boors, ore verrés vous la guerre conmencier qui jamais ne prendra fin a vous ne a els.

151. « Or vous harra plus mortelment li rois qu'il onques ne vous ama. Or covient que vous esgardés que nous porrons faire entre nous, car je sai bien que li rois vous sera des ore mais anemis mortels, et se sai bien que la roïne en sera malmenee s'ele n'a secours. » A cest conseil sorvint Hector des Marés. Et quant il oï que ceste chose est ensi alee, si en est tant dolans conme nus plus, si li dist: « Sire, li miels[a] que je i voie, si est que nous nous departons de chaiens et alons en cele forest la defors en tel lieu que li rois, qui orendroit i est, ne nous truise quant ce sera chose que ma dame sera cha fors menee pour destruire. » A ceste parole s'acorderent Lanselos

huit chevaliers vaillants et hardis. Ils quittent ainsi le logis et se rendent dans la forêt, là où elle paraissait plus touffue. Ensuite ils envoient un serviteur à Camaalot pour savoir ce que l'on voudra faire de la reine. Mais le conte laisse à présent la reine et Lancelot pour revenir au roi Arthur.

Lancelot tue les frères de Gauvain.

152. Le conte rapporte maintenant que le roi revint du bois à l'heure de none. Quand il fut descendu de cheval, avec toute sa suite, dans la cour au bas du château, il apprit la nouvelle concernant la reine. On lui raconta qu'elle avait été surprise avec Lancelot. Le roi demanda alors si Lancelot avait été capturé et emprisonné, et on lui répondit que non, mais qu'il était parti avec sa suite dans une direction inconnue. Le roi ordonna aussitôt que la reine fût jugée et Mordret et Agravain résolurent qu'on devait la brûler puisqu'elle avait couché avec un autre que le roi. Quand monseigneur Gauvain entendit cela, il éprouva une grande tristesse et il vint annoncer au roi, son oncle : « Sire, je vous rends tout ce que je tiens de vous et je ne vous servirai jamais plus si vous permettez cette trahison. » Le roi ne répond pas mais il ordonne qu'on allume un feu dans les prés de Camaalot proches de la forêt et qu'on y emmène la reine[1] ; ainsi fut fait. Il n'y eut personne dans la ville qui n'eût grand-pitié

---

et Boors, si font maintenant monter toutes lor maisnies, que chevaliers que sergans ; et il estoient par conte .XVIII. chevalier prou et hardi. Si s'en partent de l'ostel en tel maniere et se metent en l'oreille de la forest, la ou il le voient plus espesse ; puis envoient un garçon a Kamaalot pour savoir que on voldra faire de la roïne. Mais ore se taist li contes de li et de Lanselot et retourne a parler del roi Artu.

152. [*e*] Or dist li contes que a ore de none vint li rois del bois. Et quant il fu descendus en la court aval a toute sa gent, se li vint maintenant la novele de la roïne, et li dist on qu'ele avoit esté prise avoc Lanselot ; et lors demanda li rois tantost se Lanselos avoit esté pris et retenus, et il dient que nenil, « ains s'en est alés, entre lui et sa maisnie, ne savons quel part ». Lors conmanda li rois tantost que la roïne fust jugie ; si esgarderent entre Mordret et Agravain que on le devoit ardoir quant ele en lieu del roi a laissié jesir un autre avoc li. Et quant mé sire Gavains entendi cest afaire, si en fu moult dolans, si vint au roi son oncle et li dist : « Sire, je vous rent quanque je tieng de vous, ne jamais, tant conme je vive, ne vous servirai se vous sosfrés ceste desloiauté. » Et li rois ne li respont mot, ains conmande tantost que li fus soit alumés es prés de Kamaalot[a] devers la forest et i maine on la roïne ; et on si fait, se n'i a ame en la vile qui grant pitié

d'elle. Le roi commande à Agravain de prendre avec lui quarante chevaliers armés pour garder le champ où le feu brûlait. « Sire, dit Agravain, ordonnez à mon frère Gaheriet de venir avec moi. » Le roi l'ordonne et Gaheriet réplique qu'il n'en fera rien ; mais le roi le menace tant qu'il promet d'y aller. Il s'y rend bien à contrecœur et s'adresse à son frère Agravain :

153. « Agravain ! Agravain ! Croyez-vous que je sois venu pour m'opposer à monseigneur Lancelot du Lac si le hasard l'amenait au secours de la reine ? Sachez que je ne le ferai pas ! Car j'aimerais mieux, par Dieu, que Lancelot la gardât à ses côtés jusqu'à la fin de ses jours plutôt que de la voir mourir de cette manière. » Les deux frères s'en allèrent en parlant de tout cela jusqu'à proximité du feu qui était déjà allumé. Lancelot, qui était embusqué avec ses compagnons à l'orée de la forêt, vint à la rencontre de son messager dès qu'il le vit revenir, et lui demanda quelles nouvelles il rapportait de la cour. « Mauvaises, seigneur, en vérité ! répondit le jeune homme. Ma dame la reine est condamnée à mort et voyez là-bas le feu que l'on a allumé pour la brûler. — Vraiment ? dit Lancelot, sachez que celui qui croit la faire périr périra lui-même. Que Dieu m'accorde, s'il écouta jamais prière de pécheur, de trouver Agravain, qui a conçu ce dessein ! » Là-dessus, chacun monte à cheval. Ils prennent leurs

---

n'en ait de li. Lors conmande li rois a Agravain qu'il preigne avoc lui .XL. chevaliers armés pour garder le champ ou li fus estoit alumés. « Sire, fait il, conmandés a Gaheriet mon frere qu'il viengne avoc moi. » Et li rois li conmande, et il dist qu'il n'en fera riens ; et nonpourquant li rois le manecha tant qu'il li promet qu'il i ira. Lors i ala moult a envis, et dist a Agravain son frere :

153. « Agravain, Agravain[a] ! Quidiés vous que je i soie venus pour meller moi a mon signour Lanselot del Lac se aventure l'en aportoit pour rescourre la roïne ? Bien saciés vous vraiement que je ne m'en mellerai ja ! Car je ameroie miels, se Diex m'aït, qu'il le tenist tous les jours de sa vie qu'ele morust en tel maniere. » Ensi s'en alerent parlant li doi frere de ceste chose tant qu'il aprocierent del fu qui ja estoit alumés. Et Lanselos, qui estoit embuschiés, lui et sa compaingnie, a l'entree de la forest, si tost com il vit que son message retourna, il li vint a l'encontre et li demanda quels noveles il aporte de la court. « Sire, malvaises, voir ! fait li vallés. Ma dame la roïne est jugie a mort, et veés la le fu que on a fait pour li ardoir. — Voire, fait Lanselos, est il ensi ? Ore saciés que tels le quide faire morir qui ançois i morra ! Ce doinst Dix, s'il onques oï proiere de nul pecheour, que je truise Agravain, qui tout cest plait a basti ! » Lors monte chascuns sor son cheval et prendent lan[f]ces et escus, et s'en

lances et leurs écus pour se rendre là où le feu brûlait. Quand ceux qui étaient dans le pré les voient s'approcher, ils s'écrient : « Fuyez ! Fuyez ! Voilà Lancelot qui vient sauver la reine ! » Lancelot, qui ouvrait la marche, se dirige du côté où il a vu Agravain ; il le reconnaît à ses armes et s'écrie : « Lâche ! Traître ! Vous allez mourir ! » Et il le frappe aussitôt si sauvagement que ni l'écu ni le haubert ne l'empêchent d'enfoncer profondément sa lance dans le corps d'Agravain, au point que la lame ressort de l'autre côté. Il le percute avec l'énergie d'un homme plein de force et de courage, et l'abat de son cheval raide mort. Puis Bohort arrive en forçant son cheval et il crie à Guerrehet de se garder de lui, car il le défie à mort ; et il le frappe si brutalement qu'aucune armure n'aurait pu empêcher le fer de pénétrer dans la poitrine ; il le jette à terre dans un tel état qu'il n'avait plus besoin de médecin. Ceux qui le suivaient échangent aussi des coups avec leurs ennemis et en abattent une partie ; puis ils tirent leurs épées et engagent une bataille impitoyable et sanglante.

154. Quand Gaheriet voit ses frères tombés, ne demandez pas quelle est sa colère à la pensée qu'ils sont morts. Il se dirige vers Méliadus le Noir, qui s'efforçait d'aider Lancelot et de venger le déshonneur de la reine, et il le heurte si violemment qu'il le fait chuter dans le feu. Il met la main à l'épée,

---

tournerent cele part ou il virent le fu alumé. Et quant cil qui es prés estoient les voient venir, si s'escrient : « Fuiés ! Fuiés ! Veés ci Lanselot qui vient rescourre la roïne ! » Et Lanselos, qui venoit devant tous les autres, s'adrece cele part ou il vit Agravain, que il connut bien as armes qu'il ot vestues. Lors li escrie : « Quivers ! traïtres ! Vous estes venus a vostre mort ! » Et maintenant le fiert si durement que li escus ne li haubers nel garantist qu'il ne li mete parmi le cors le glaive si em parfont que l'alemele em parut d'autre part. Il l'enpaint bien, come cil qui assés ot cuer et force, et l'abat mort del cheval a terre. Puis venoit Boors tant conme il pooit del cheval traire et[b] escrie a Guerrehés qu'il se gart de lui, car il le desfie de mort ; si le fiert si durement que armeüre nule nel garantist qu'il ne li mete le fer parmi le pis, si l'abat a terre tel atourné qu'il n'ot mestier de mire. Et li autre qui aprés lui venoient se fierent entre lor anemis, si en abatirent une partie ; puis traient les espees et conmencent la mellee cruoul[c] et felenesse.

154. Quant Gaheriés voit que si frere sont abatu, ne demandés mie s'il en fu[a] coureciés, a ce qu'il quide bien qu'il soient mort. Lors s'adrece vers Meliadus le Noir, qui moult se penoit d'aïdier a Lanselot et de vengier la honte la roïne, si le fiert si durement qu'il l'abat a terre enmi le fu. Il met la main a l'espee, conme cil qui

avec une grande audace, et il attaque un autre chevalier qu'il renverse en plein champ. Quand Hector, qui se méfiait beaucoup de Gaheriet, voit qu'il les maltraite ainsi, il se dit : « Si celui-ci vit encore longtemps, il nous fera du tort ! » Alors il se précipite sur lui, en brandissant son épée, et il le frappe avec une telle fougue qu'il fait voler son heaume ; en voyant sa tête désarmée, l'autre est désemparé. Lancelot, qui parcourait les rangs sans le reconnaître, vient le frapper sur la tête avec une telle force qu'il la lui fend jusqu'aux dents, et qu'il l'abat raide mort. À ce coup, les gens du roi Arthur sont mis en déroute et prennent la fuite. Mais Lancelot et les siens les suivent de si près que, de quatre-vingts qu'ils étaient, trois seulement en réchappèrent. Mordret fut l'un d'eux, et les deux autres étaient des compagnons de la Table ronde. Voyant cela, Lancelot se dirige vers la reine. Il fut très heureux de la voir et elle de même. Lancelot lui demande alors ce qu'elle veut qu'il fasse. « Puisqu'il en est ainsi, répond-elle, je veux que vous me mettiez en sûreté. » Il assure qu'il le fera, s'il plaît à Dieu. Alors ils la font monter sur un palefroi, puis ils examinèrent s'il leur manquait quelque compagnon. « Ma foi, déclare Hector, j'ai vu Gaheriet en tuer au moins trois. — Comment ? s'écria Lancelot, Gaheriet faisait donc partie de cette troupe ? — Que dites-vous ? fait Hector, c'est vous-même qui l'avez tué de votre main ! — Hélas ! j'en suis

---

estoit de grant hardement, et fiert un autre chevalier si qu'il l'abat enmi la place. Et quant Hectors, qui bien s'estoit pris garde de Gaheriet, voit qu'il les vait ensi demenant, il dist a soi meïsmes : « Se cis vit longement, il nous porra bien nuire ! » Lors li court sus, l'espee traite, et le fiert si durement qu'il li fait le hialme voler de la teste ; et quant il voit sa teste desarmee, si est tous esbahis. Et Lanselos, qui aloit les rens cerchant et qui nel connut mie, s'en vient par lui et le fiert si durement parmi le chief qu'il le fent jusqu'es dens et l'abat a la terre, mort, de son cheval. A cestui cop se desconfissent la gent le roi Artu, si tournent en fuies. Mais Lanselos et li sien les tienent si court que de .IIII.XX. qu'il furent, n'en eschapa que .III. ; si en fu Mordrés li uns, et li autre doi furent compaingnon de la Table Reonde. Et quant Lanselos voit ce, si torne a la roïne ; et quant il le vit, si en fu [*458a*] moult liés, et ele ausi. Lors li demande Lanselos qu'ele velt qu'il face. « Je voel, fait ele, puis qu'il est ensi, que vous me menés[b] a salveté. » Et il dist que si fera il, se Diex plaist. Lors le prendent et le montent[c] sor un palefroi ; et puis gardent se il lor faut nul de lor compaingnons. « Par foi, fait Hectors, au mains en vi je .III. ocirre a Gaheriet. — Conment ? fait Lanselos[d], fu Gaheriés dont a ceste assamblee ? — Que est ce que vous dites ? fait Hectors[e]. Vous meïsmes l'oceïstes de vostre main ! — Ha ! las ! fait Lanselos ; se Dix

bien triste, par Dieu. Je sais bien que je ne pourrai éviter la guerre de la part de monseigneur Gauvain. — Puisqu'il en est ainsi, repartit Bohort, réfléchissons où nous allons aller. — Si nous pouvions parvenir à un château que l'on appelle la Joyeuse Garde et que j'ai autrefois conquis quand j'étais nouveau chevalier[1], nous y serions tout à fait en sûreté. — C'est une bonne idée, approuva Bohort, car vous aurez là-bas, à part nous, beaucoup de chevaliers que vous avez bien traités jadis. »

155. Ils se mirent donc en route et chevauchèrent jusqu'à un château du nom de Kalet[1], où le seigneur du lieu fut très heureux de les accueillir. Quand il apprit l'aventure de Lancelot, il lui donna quarante de ses chevaliers en échange d'un service que Lancelot lui avait autrefois rendu. Lancelot lui en fut reconnaissant et le remercia vivement. Ils reprirent leur voyage et parvinrent à quatre lieues de la Joyeuse Garde. Avisés que Lancelot arrivait pour un séjour, les habitants du pays se réjouirent et l'accueillirent fort bien. Une fois installé, il convoqua les chevaliers, hommes d'armes et arbalétriers de tout le pays ; ils accoururent volontiers de toutes parts, quand ils apprirent que c'était sa volonté. Ceux qui le connaissaient pour la bonté qu'il leur avait autrefois témoignée en furent très heureux. Ici le conte se tait à leur propos et revient au roi Arthur et à toute sa compagnie.

---

m'aït, ce poise moi. Or sai je bien que jamais la guerre ne me faura par devers mon signor Gavain. — Puis qu'il est ensi, fait Boors, si prendons garde ou nous irons. — Se nous poiens tant faire, fait Lanselos, que nous fuissiens a un chastel que je conquis jadis quant je fui chevaliers noviaus, qui est apelés la Joiouse Garde, nous seriens illoc moult asseür. — Voire, fait Boors, car vous avrés chevaliers sans nous assés a qui vous avés fait aucune fois courtoisie. »

155. Lors s'aroutent et vont tant qu'il vienent a un chastel qui avoit a non Kalet, ou li sires les reçut moult liément. Et quant il sot l'afaire Lanselot, il li dona .XL. de ses chevaliers de sa maisnie pour un service qu'il li avoit fait jadis, et Lanselos l'en sot moult bon gré et moult l'en mercia. Lors errerent tant qu'il vinrent a .IIII. lieues pres de la Joiouse Garde. Et quant cil del païs sorent que Lanselos venoit et qu'il voloit la demourer, si en orent moult grant joie, et le rechurent moult bel et moult gentement que ce fu merveilles. Et quant il fu la venus, il manda parmi le païs chevaliers et sergans et arbalestriers partout, et il i vindrent moult volentiers au mandement de toutes pars, quant il sorent que Lanselos le voloit ; si en furent moult lié cil qui le conoissoient pour les bontés qu'il lor avoit faites aucune fois. Si[a] se taist ore li contes d'als tous et retourne a parler del roi Artu et de toute sa compaingnie.

Arthur et Gauvain déplorent les chevaliers défunts.

156. Selon le conte, lorsque le roi Arthur vit revenir Mordret battant en retraite, en contrebas de la cité de Camaalot, il en fut très étonné ; il demanda aux premiers arrivés ce qui les avait ainsi mis en fuite. « Sire, répondit un jeune homme qui s'était trouvé sur le lieu de la bataille, j'ai pour vous de bien mauvaises nouvelles, qui vont chagriner tous les habitants de la cité ! Sachez que, parmi tous les chevaliers qui ont conduit la reine vers le bûcher, trois seulement ont pu s'échapper et n'ont pas été tués ; l'un d'eux est Mordret, et je ne sais pas qui sont les autres. — Ah, mon Dieu ! s'écrie le roi, Lancelot est donc revenu ? — Oui, sire, en vérité. Il a fait plus encore car il emmène la reine, qu'il a arrachée à la mort, et ils se sont enfoncés dans la forêt de Camaalot. » Le roi est si affligé de cette nouvelle qu'il ne sait que faire ni que dire, tant il est troublé.

157. Sur ces mots, Mordret entra et annonça au roi : « Sire, cela va mal ! Lancelot, qui nous a tous vaincus, est parti avec la reine. — Poursuivez-le ! ordonna le roi. Ils ne partiront pas si je peux l'empêcher ! » Il fait s'équiper chevaliers et hommes d'armes et les fait monter à cheval dès que possible. Ils sortent de la ville couverts de fer, et ils éperonnent leurs montures sans relâche jusqu'à la forêt. Ils la par-

---

156. [*b*] Or dist li contes que a celui point que li rois Artus vit revenir Mordret afuiant tout contreval la cité de Kamaalot, il s'en esmerveilla moult que ce pooit estre ; si demanda a ciaus qui avant venoient qu'il ont qui si fuient. « Sire, fait uns vallés qui ot esté en la place ou la bataille avoit esté[a], noveles vous sai a dire moult malvaises et aniouses a tous ciaus de chaiens ! Saciés que de tous les chevaliers qui la roïne menerent au fu n'en sont eschapé que .III. que tout n'en soient ocis[b] ; si en est li uns Mordret, et les autres ne sai je qui il sont. — Ha ! Diex, fait li rois, i a dont Lanselos esté ? — Oïl, sire, fait cil, ce saciés vraiement. Et encore en a il plus fait, fait cil, car il en maine la roïne avoc lui, qu'il a de mort rescousse, et s'est atout li embatus en la forest de Kamaalot. » Et lors est li rois tant dolans de ceste novele qu'il ne set qu'il doie faire ne dire, tant est a malaise.

157. A ces paroles vint laiens Mordrés, qui dist au roi : « Sire, malement vait ! Lanselos s'en vait, qui tous nous a desconfis, et en maine la roïne avoc lui. — Or tost aprés ! fait li rois. Ja ensi ne s'en iront, que je puisse ! » Lors fait armer chevaliers et sergans et monter au plus tost qu'il porent[a], si s'en issent de la vile tous covers de fer, et ne finerent d'esperoner tant qu'il vinrent en la forest ; et vont amont et aval por savoir s'il porroient trover ciaus qu'il queroient, mais ensi lor avint qu'il ne les troverent pas. Li rois loe qu'il se departent par divers sen-

courent en tous sens pour chercher ceux qu'ils poursuivent, mais en vain. Le roi leur recommande de se séparer sur divers sentiers afin de les retrouver plus facilement. « Au nom de Dieu, dit le roi Caradoc, je ne vous le conseille pas, car s'ils se dispersent et que Lancelot les croise, comme il est accompagné d'une grande troupe de chevaliers forts et hardis, tous ceux qu'il rencontrera seront perdus, à coup sûr, car il les tuera sur-le-champ. — Alors, qu'allons-nous faire ? demande le roi Arthur. — Sire, répond le roi Caradoc, je vais vous le dire : envoyez vos messagers à tous vos marins et aux passeurs de ce pays, et interdisez à quiconque de laisser passer Lancelot et sa compagnie ; ils devront alors demeurer dans ce pays de gré ou de force. Dès que Lancelot s'arrêtera, et que nous saurons où, nous marcherons sur lui avec tant d'appelés et de combattants que nous l'attraperons facilement et vous pourrez vous venger. C'est, à mon avis, le meilleur parti possible. » Alors le roi fit venir tous ses messagers et les envoya vers tous les ports et tous les points de passage du royaume de Logres, et il interdit à quiconque de s'aviser de laisser passer Lancelot et sa compagnie. Quand il eut envoyé ses messagers partout, il se dirigea vers le lieu de sa défaite.

158. Quand le roi Arthur arriva à l'endroit où gisaient les chevaliers, il regarda derrière lui et vit son neveu Agravain étendu à terre, tué par Lancelot ; sa poitrine était transpercée

---

tiers, si les troveront plus legierement par droit. « En non Dieu, fait li rois Karados, ce ne vous loe je pas ; car, se il se departent et Lanselos les trove, a ce qu'il a grant compaingnie de chevaliers fors et hardis avoc lui, tos ciaus qu'il enconterra sont alé, sans faille, car il les ocirra maintenant.[*c*] — Qu'en fera on dont ? fait li rois Artus. — Sire, fait li rois Karados[*b*], ce vous dirai je bien : envoiés vos messages a tous vos maroniers et as passages de cest païs, si lor mandés que nus ne soit tant hardis qu'il past Lanselot ne sa compaingnie ; et ensi les covendra remanoir en cest païs, ou il voellent ou non. Et puis que Lanselos sera remés et nous le savrons ou ce sera, nous irons sor lui atout tel apel et tel plenté de gent que nous le prendrons legierement, et lors vous en porrés vengier. Et c'est, ce m'est avis, li miudres consaus que je i voie. » Lors fist li rois venir avant tous ses messagiers, et les envoie par tous les pors et par tous les passages del roialme de Logres, et desfent bien que nus ne soit tant hardis qu'il past Lanselot, ne lui ne sa compaingnie. Et quant il ot envoiés partout ses messages, il s'en tourna par la place ou la desconfiture ot esté faite.

158. Quant li rois Artus vint en la place ou li chevalier gisoient, il regarda ariere soi et vit jesir son neveu Agravain a terre, que Lanselos avoit ocis ; et il estoit ferus d'un glaive parmi le pis, si que li fers em

d'une lance. Dès que le roi le voit, il le reconnaît : sa douleur eﬅ si vive qu'il ne peut tenir en selle et tombe évanoui sur le corps d'Agravain. Longtemps après, lorsqu'il eut repris connaissance et qu'il fut capable de parler, il s'écria : « Ah, cher neveu, il vous haïssait vraiment, celui qui vous a frappé ! Je veux que l'on sache qu'il me fait bien souffrir, celui qui a privé mon lignage d'un chevalier tel que vous ! » Il lui enlève son heaume, le contemple avec une immense triﬅesse, puis il lui baise les yeux et la bouche qui était très froide ; ensuite il le fait prendre, tel qu'il eﬅ, et ordonne à ses chevaliers de l'emporter délicatement jusqu'à la cité.

159. Le roi montre un chagrin extrême et parcourt les rangs en pleurant ; il finit par trouver Guerrehet, qu'il voit mort. Alors vous auriez vu le roi se livrer à une telle douleur, frapper l'une contre l'autre ses paumes, qui étaient encore couvertes de fer, car il était encore tout armé hormis le heaume et la coiffe de fer qu'on lui avait ôtés. Tandis qu'il se désolait ainsi, il avait déjà fait placer Guerrehet sur un cheval pour le ramener dans la ville, et il parcourait les rangs pour chercher d'autres parents. Il regarde du côté gauche et il voit le corps de Gaheriet que Lancelot avait tué ; c'était celui de ses neveux qu'il avait toujours préféré, après monseigneur Gauvain.

160. Quand le roi Arthur voit le corps de celui qu'il avait tant aimé, il ressent toute la douleur que l'on puisse éprou-

---

parut de l'autre part. Et si toﬅ conme li rois le voit, si le connoiﬅ ; lors a si grant doel qu'il ne se puet tenir en sele, ains chiet a terre, tous pasmés, sor le cors. Et quant il ot a chief de piece s'alaine reprise et il pot parler, si diﬅ : « Ha ! biaus niés, tant vous haoit voirement cil qui si vous a feru ! Certes, ce sace on bien qu'il m'a mis moult grant doel el cuer qui de tel chevalier conme vous eﬅiés a descreü mon lignage ! » Il li oﬅe le hialme de la teﬅe et le regarde, si dolans conme nus plus ; et en aprés li baise les ex et la bouche, qui moult eﬅoit froide ; et tout ensi mort com il eﬅoit, le fait prendre et diﬅ a ses chevaliers moult doucement qu'il l'en portent laiens en la cité.

159. Li rois en fait un doel moult merveillous et vait cerchant les rens, tout en plourant, si a tant alé qu'il trove Guerrehés[a], qu'il vit ocis. Lors veïssiés au roi trop grant doel demener et ferir ses palmes ensamble, qui encore eﬅoient toutes armees ; car il eﬅoit encore tous armés fors de son hialme, que on li avoit oﬅé de son chief, et de sa coiffe de fer. Et en ce que il demenoit tel doel et il avoit ja fait metre Guerrehés sor un cheval pour [*d*] porter le en la vile, et il aloit les rens cerchant pour savoir se il trovaﬅ plus de ses charnels amis, il regarde a seneﬅre[b] partie et voit le cors de Gaheriet, que Lanselos avoit ocis ; et c'eﬅoit cil[c] de ses nevels que il avoit tous jours plus amé, fors solement mon signour Gavain.

ver pour autrui. Il se précipite vers lui et le serre si fort dans ses bras qu'il l'aurait étouffé, s'il avait été encore en vie. Il tombe évanoui sur le corps et montre tant de chagrin que tous les seigneurs qui étaient là avaient peur de le voir mourir sous leurs yeux. Il reste là plus longtemps qu'il n'en faut pour parcourir une demi-lieue. Reprenant ses esprits, il s'écrie et chacun put l'entendre : « Ah, Dieu, j'ai vécu trop longtemps ! Ah, Mort, si vous me faites attendre, vous serez à mes yeux trop lente et cruelle ! Ah, Gaheriet, cher neveu, si jamais je dois mourir un jour de chagrin, ce sera à cause de vous, car je n'ai jamais vu homme aussi sage que vous, ni un être dont la mort m'éprouve autant que la vôtre. Ah, cher neveu, c'est par malheur que fut forgée la bonne épée qui vous a si grièvement blessé ! Malheur à celui qui vous a si violemment frappé, car il m'a couvert de honte et mon lignage avec moi ! » Le roi baise les yeux et la bouche de son neveu tout en sang. Il manifeste tant de douleur que tous ceux qui le voient en sont stupéfiés ; et pourtant, il n'est personne en ces lieux qui ne soit très affligé, car ils portaient un grand amour à Gaheriet.

161. En entendant ces cris et ces paroles, monseigneur Gauvain sortit ; il croyait que la reine était déjà morte et que l'on pleurait sur elle. Quand il se trouva dans les rues et que

---

160. Quant li rois Artus voit le cors de celui que il soloit tant amer, il n'est dolours que on puisse sentir pour autrui qu'il ne sente ; et lors court[a] a lui le plain cours, et l'enbrace parmi le cors si estroitement que, s'il fust bien sains, si le deüst il avoir mort. Lors se pasme sor lui et tant se demaine dolerousement qu'il n'a baron en la place qui toute paour n'en ait qu'il ne muire devant els ; et demoure illoc en tel point plus longement que uns hom alast demie lieue de terre. Et quant il revint de pasmisons, il dist si haut que tout le porent bien oïr : « Ha ! Dix, ore ai je trop vescu ! Ha ! Mors, se vous plus demourés, dont vous tenrai je a lente et a vilaine ! Ha ! Gaheriet, bials niés, se je jamais de doel[b] doi morir jour de ma vie, je morrai pour le doel de vous ; car onques ne vi home de vostre sens, ne de qui mort il me fust autant conme il est de la vostre. Ha ! biaus niés, mar fu onques forgie la bone espee de coi vous fustes si navrés ! Et mal ait cil qui vous feri si durement, car il en a honi et moi et mon lignage ! » Li rois li baise les ex et la bouche, tout ensi sanglent come il estoit, et en fait tel duel que tout cil qui le voient s'en esmerveillent ; et nonporquant il n'en a nul en la place qui trop n'en soit dolans, car trop amoient Gaheriet de grant amour.

161. A ces cris et a ces vois issi fors mé sire Gavains, qui bien quidoit que la roïne fust ja morte et que cist doels fust fais pour li. Et quant il fu venus enmi les rues et cil de laiens le

les habitants le virent, les premiers qui l'aperçurent lui dirent : « Ah, monseigneur Gauvain, pour connaître la ruine de votre lignage et votre grand malheur, allez donc dans la grand-salle, là-haut, et vous y trouverez la plus grande désolation que vous ayez jamais vue. » Monseigneur Gauvain est très troublé de ces nouvelles, il ne répond pas et arpente les rues, la tête penchée. Il ne pense pas que cette grande douleur concerne ses frères : il ne savait encore rien et continuait de croire que l'on se désolait pour la reine. Tout en marchant le long des rues, il regarde à droite et à gauche, voit jeunes et vieux pleurer à l'unisson et, quand il passait, chacun lui disait : « Allez, monseigneur Gauvain, allez vous rendre compte de votre grand malheur ! » En entendant ces mots ou d'autres semblables, répétés par tout le monde, il est encore plus bouleversé qu'auparavant, mais il craint de le montrer. Arrivé au milieu de la salle, il les voit tous se désoler comme si tout le monde était mort. Le roi, voyant approcher monseigneur Gauvain, ne put s'empêcher de crier à son adresse ces paroles que tous entendirent :

162. « Gauvain ! Gauvain ! Voici votre malheur et le mien ! Ci-gît Gaheriet, le chevalier le plus vaillant de notre lignage. » Il le lui montre, tout en sang, tel qu'il le tenait encore dans ses bras, serré contre sa poitrine. Monseigneur Gauvain n'a

---

virent, cil qui primes le choisirent li disent : « Ha ! mé sire Gavain, se vous volés veoir vostre grant doel et le grant destruisement de vostre lignage, si alés en cel palais la sus, et illoc troverés le greignour doel que vous onques veïssiés. » Lors est mé sire Gavains trop durement esbahis de ces noveles, si ne lor respont mot, ains s'en vait tout contreval les rues, le chief enclin, ne ne quide mie que cis grans doels soit pour ses freres ; car encore n'en savoit il riens, ains quidoit bien que ce fust [e] pour la roïne. Et que que il vait tout contreval les rues, il regarde a destre et a senestre[a] et voit conmunalment plorer viels et jouenes ; et chascuns li disoit ensi com il aloit : « Alés, mé sire Gavain, alés veoir vostre grant doel ! » Et quant mé sire Gavains entent que chascuns li dist ceste parole, ou autretel, si est assés plus esmaiiés que devant, mais autre samblant n'en ose faire. Et quant il vint enmi le palais, et il vit que cil de laiens faisoient si grant doel conme s'il veïssent tout le monde en biere ; et quant li rois voit mon signour Gavain venir, il ne se pot tenir qu'il ne li deïst si haut que cil de laiens le porent bien oïr :

162. « Gavain ! Gavain, veés ci vostre grant doel et le mien ! Ici gist Gaheriés, li plus vaillans chevaliers de nostre lignage. » Si le li moustre tout ensi sanglent com il estoit, qu'il le tenoit encore entre ses bras, encontre son pis. Quant mé sire Gavain entent ceste parole, il n'a tant de pooir qu'il responde riens ne[a] que il se tiengne en estant ; ains

plus alors la force de répondre un mot et de se tenir debout. Il se sent faiblir, perd connaissance, tombe comme mort au milieu de la salle et reste longtemps évanoui. Les seigneurs en éprouvent tant de tristesse et de contrariété que la joie semble les quitter à jamais ; voyant s'effondrer ainsi monseigneur Gauvain, ils accourent pour le prendre dans leurs bras et ils pleurent amèrement, en disant : « Ah, Dieu, c'est trop de malheur à la fois ! » Après son long évanouissement, quand monseigneur Gauvain revient à lui, il se redresse et court vers Gaheriet, il l'arrache des bras du roi, le serre sur sa poitrine et lui donne des baisers. Tout en l'embrassant, il est si affligé qu'il ne peut se tenir debout : il tombe aussitôt avec Gaheriet et reste longtemps évanoui. Puis il s'assied auprès du corps et se met à l'examiner ; le voyant atteint d'une profonde blessure, il s'écrie :

163. « Ah, Gaheriet, mon cher frère, maudit soit le bras qui vous a frappé ! Car il m'a déshonoré ainsi que mon lignage, et il n'offre aucune réparation ; personne, en vérité, ne peut faire réparation du meurtre d'un homme de tant de valeur. Mon cher frère, vous haïssait-il mortellement, celui qui vous a ainsi frappé ? Mon cher ami, comment a-t-il eu le cœur assez pervers et traître pour tuer un chevalier tel que vous, si doux et bienveillant envers tout le monde ? Ah, mon cher frère, vous qui aviez surpassé tous nos pairs dans l'art de chevalerie,

---

li faut del tout li cuers et li cors, si qu'il chiet enmi le palais ausi conme mors, et fu en pasmisons moult grant piece. Si en sont li baron tant courecié et tant dolant qu'il n'en quident jamais avoir joie. Quant il voient mon signour Gavain chaoir en tel maniere, il le prendent entre lor bras et le courent enbracier et plourent sor lui trop durement, et dient : « Ha ! Dix, trop a ci grant damage de toutes pars ! » Et quant mé sire Gavains a grant piece jeü en pasmisons et il ert revenus en son pooir, si se drece tout en estant et court grant aleüre la ou il voit Gaheriet son frere jesir mort, si le tolt au roi et l'estraint contre son pis et le conmence a baisier ; et el baisier qu'il fait, a si grant doel el cuer qu'il ne se puet tenir en estant ; et tantost chaï atot Gaheriet et fu grant piece en pasmisons, si s'asiet atout Gaheriet et le conmence a regarder. Et quant il le voit feru si merveillousement, si dist :

163. « Ha ! biaus dous freres Gaheriet, li bras soit maleoit qui si vous a feru[a] ! Car il a honi et moi et mon lignage, et il ne s'en est gaires amendés ; car, certes, de si prodome ocirre ne se puet amender nus hom. Biaus dous frere, tant vous haoit il mortelment, cil qui si vous feri ? Bials tres douls amis, conment ot[b] il le cuer si [*f*] cruel ne si felon qui un tel chevalier conme vous estiés, si douls et si debonaires vers toutes gens, a mort ? Ha ! bials dous freres, qui de toutes chevaleries

et qui étiez, par vos actes de bravoure, le pilier et le soutien de notre lignage, avez-vous mérité une telle mort ? Gaheriet, mon cher frère, Notre-Seigneur vous avait si bien doté de toutes les qualités que doit posséder un homme de bien ! Vous étiez digne de gouverner toutes les terres qui sont le soutien de la couronne. Comment un chevalier a-t-il pu vous livrer si traîtreusement à la mort ? Ah, mon cher frère, puisque je vois que votre mort est advenue par un tel crime et une telle souffrance, je ne veux pas vous survivre une fois que je vous aurai vengé du traître qui vous a si cruellement traité. »

164. Ainsi commençait la plainte de monseigneur Gauvain et il en aurait dit davantage s'il avait pu mais il ne put continuer sur le moment tant il avait le cœur serré. Après un long silence, plongé dans une extrême tristesse, il regarde à sa gauche et voit Guerrehet et Agravain étendus morts sur leurs écus, devant le roi, ainsi qu'on les avait apportés. Il les reconnaît et s'écrie si haut que tous peuvent l'entendre : « Ah, hélas ! J'ai vécu vraiment trop longtemps puisque je vois ceux de mon sang sauvagement assassinés et martyrisés ! » Il court vers eux, se laisse choir au milieu d'eux et, tout sanglants qu'ils étaient, il les prend dans ses bras, leur donne des baisers et s'évanouit sur leurs corps à maintes

---

aviés passé tous nos pers et qui estiés par proesce et par vasselage pilers et soustenemens de tout nostre lignage, ou deservistes vous a avoir ceste mort ? Biaus dous freres Gaheriet, ja vous avoit Nostres Sires garni si merveillousement de toutes les bontés que si prodom doit avoir en soi ! Vous estiés dignes de tenir toutes les terres qui soustienent le trosne. Par quel maniere pot donques nus chevaliers faire tele desloiauté que de vous livrer a mort ? Ha ! bials dols freres, puis que je voi' vostre mort avenue par si grant dolour et par si grant mescheance, je sui cil qui plus ne quier vivre aprés vous, fors tant solement que je vous aie vengié del desloial et del felon qui si grant crualté vous a faite. »

164. Tels paroles avoit conmencies a dire mé sire Gavains, et plus en deïst s'il peüst ; mais il ne pot, car il ot le cuer si seré qu'il ne pot riens dire fors a tart. Et quant il s'est grant piece teüs, si dolans conme nus plus, si regarde sor destre et voit Guerrehés et Agravain, qui devant le roi gisoient mort sor lor escus, en coi on les avoit aportés. Quant il les voit et il les connoist, si dist si haut que tout le porent bien oïr : « Ha ! las, fait il, voirement ai je trop vescu quant je voi ma char ocise a si grant dolour et a si grant martire ! » Et lors cort cele part, si se laisse chaoir, parmi als tous, sor aus et les enbrace et les baise, ensi sanglant com il estoient, et se pasme sor aus menu et sovent. Et li rois, qui tant en est a malaise qu'il ne set qu'il doie faire,

reprises. Le roi eſt si angoissé qu'il ne sait que faire ; il demande conseil à ses vassaux, « car, ajoute-t-il, si nous laissons mon neveu ainsi, il en mourra de douleur. — Seigneur, répondent-ils, nous vous conseillons de le faire emporter et coucher dans une chambre isolée, et de le garder là-bas jusqu'à ce que ses frères soient enterrés mais, s'il demeure ici plus longtemps, il ne tardera pas à mourir de chagrin ».

165. Le roi suit ce conseil et l'on emporte dans une chambre du château monseigneur Gauvain, qui n'avait pas repris connaissance ; il était si mal en point qu'aucun souffle ne sortait de sa bouche. Durant tout le jour et toute la nuit, il ne put prononcer un seul mot. Le soir, une si profonde triſtesse régnait à Camaalot que tous sans exception pleuraient. Les chevaliers tués furent désarmés et enveloppés d'un linceul, chacun selon la valeur de son lignage, et le roi les fit tous déposer dans des cercueils et des tombeaux. L'on fit faire à Guerrehet et Agravain deux beaux et riches cercueils, comme il convenait pour des fils de roi ; on y déposa les corps, et on les plaça l'un auprès de l'autre dans l'église Saint-Étienne, qui était alors la cathédrale de la ville.

166. Puis le roi fit faire un autre cercueil deux fois plus somptueux, qui était très beau et qui convenait très bien. Il y fit déposer le corps de Gaheriet par-dessus les cercueils de ses deux frères. Lorsqu'on les mit en terre retentirent une

---

demande a ses barons qu'il porra faire, « car se nous laissons Gavain mon neveu, il morra de doel[a]. — Sire, font li baron, nous loerions bien que on l'en portaſt de ci[b] et que on le couchaſt en une chambre loing de gent, et fuſt illoc tant gardés que ciſt fuissent enfoii ; et s'il demoure ci auques[c] longement, il porra toſt morir de doel ».

165. Li rois s'acorde bien a ceſt conseil, si prendent mon signour Gavain[a], qui encore gisoit en pasmisons, et l'en portent en une des chambres de laiens, si deshaitiés et si ma[*459a*]lades qu'il n'iſt de lui ne fu ne alaine. Et tout le jour et toute la nuit fu mé sire Gavains en tel maniere que nus n'en pot parole traire ne bone ne male. La nuit ot a Kamaalot si grant doel qu'il n'i avoit ne grant ne petit qu'il ne plouraſt. Li chevalier ocis furent desarmé et enseveli, chascuns selonc ce qu'il eſtoit[b] de lignage ; et sor tous fiſt metre li rois sarcus[c] et tombes ; et a Guerrehés et a Agravain fiſt on faire .II. sarcus si biaus et si riches conme on devoit faire a fils de roi, et i miſt on les cors, l'un delés l'autre, el mouſtier Saint Eſtevene, qui adont eſtoit la maiſtre eglyse de Kamaalot.

166. Par desus ces .II. tombes[a] en fiſt faire li rois une qui eſtoit .II. tans plus riche que nule de ces .II. ; et en celui sarcu, qui si eſtoit biaus et si couvenables, fiſt on metre le cors de Gaheriet par desus ses .II. freres. Mais al metre les en terre peüssiés veoir

grande douleur, des pleurs et des cris de désolation ; tous les évêques et archevêques du pays étaient là, ainsi que tous les grands seigneurs. Les défunts eurent droit à tous les honneurs dus à des chevaliers tués, et Gaheriet plus que tous les autres. On grava sur sa tombe l'inscription suivante : CI-GÎT GAHERIET, LE NEVEU DU ROI ARTHUR, QUE LANCELOT DU LAC A TUÉ. Ils firent aussi inscrire le nom de chacun d'eux sur sa tombe.

167. Quand les évêques et les archevêques eurent assisté à cette cérémonie et célébré le service rituel, le roi revint s'asseoir parmi ses vassaux dans la grand-salle de son château, plus triste qu'eux tous ; il eût été moins affligé s'il avait perdu la moitié de son royaume, et il en allait de même pour les autres seigneurs. La salle était comble et le silence régnait pourtant comme si elle avait été vide, car il n'y avait seigneur ni jeune homme qui osât prononcer un mot en voyant le roi si profondément affligé. Quand il les vit ainsi, le roi s'exprima si fort que tous purent l'entendre : « Ah, Dieu, vous m'avez si longtemps accordé grand honneur et pouvoir, et maintenant vous m'abaissez si brutalement et me laissez outrager au point que personne n'a encore éprouvé pareille perte. C'est un grand préjudice que j'étais destiné à subir. En effet, quand un homme vient à perdre sa terre par la force ou par trahison, il peut la recouvrer un jour, mais

---

grans[b] doels et grans plours et grans cris, tant que tout li evesche et li arcevesche del païs i vinrent et tout li haut home ausi, et firent as cors des chevaliers ocis si grant honor conme on doit faire ; et meïsmement au cors de Gaheriet en firent il plus que a nul des autres, et firent letres escrire sor sa tombe qui disoient : CI GIST GAHERIÉS, LI NIÉS LE ROI ARTU, QUE LANSELOS DEL LAC OCIST. Et ausi misent il a chascun sor sa tombe son non.

167. Quant li evesche et li arcevesche virent ce et il lor[a] orent fait tel service conme il devoient faire, li rois revint en son palais et s'asist entre ses barons, tant dolans et tant pensis conme nus plus ; et ne fust mie tant coureciés s'il eüst perdu demi son roialme, et ausi estoient tout li autre baron. La sale fu emplie des uns et des autres ; et nonpourquant il furent si coi conme s'il n'i eüst ame, car il n'avoit laiens baron ne baceler si hardi qui osast mot soner pour le roi qu'il veoient si durement courecié[b]. Et quant il les vit si estre en pais, il lor dist si haut que tout le porent bien oïr : « Ha ! Dix, tant m'avés longement maintenu[c] en grant honour et en grande hautece, et ore m'avés tant abaissié [*b*] en si poi de terme et avillié par mescheance que onques nus ne perdi neïs autant conme j'ai perdu. C'est droite perte et drois damages qui m'estoit a avenir ; car quant il avient[d] que aucuns hom pert sa terre par force ou par traïson,

quand il vient à perdre un parent que l'on ne peut en aucun cas retrouver, la perte est alors sans remède ; le dommage est si grand qu'il est absolument irréparable. C'est cette perte, chers seigneurs, que je dois supporter, comme vous le voyez. Si cette douloureuse disparition nous était advenue par le châtiment de Notre-Seigneur, nous en aurions tiré quelque honneur. Mais elle est arrivée par celui que nous avions élevé en dignité et honoré en maintes occasions, comme s'il avait été le fruit de notre chair, et voilà qu'il nous inflige ce dommage et ce déshonneur. Vous êtes tous mes vassaux et hommes liges ; c'est pourquoi je vous demande, par le serment que vous m'avez prêté, de me conseiller comme votre suzerain, de sorte que ma honte soit réparée. »

168. Le roi se tait et attend que les seigneurs lui répondent ; ils se mettent à s'observer et à s'exhorter mutuellement à prendre la parole. Après un long silence, le roi Yon se lève et s'adresse au roi : « Seigneur, je suis votre vassal et j'ai le devoir de vous conseiller aussi bien que je peux et pour votre honneur. Il me semble que vous devez venger ce déshonneur autant que possible. Mais si l'on voulait considérer le bien du royaume, je ne crois pas qu'il faudrait entrer en guerre contre la parenté du roi Ban de Bénoïc car nous sommes tous conscients que Notre-Seigneur l'a élevée

---

c'est une chose que on puet recovrer aucune fois ; mais quant il avient qu'il pert son ami charnel, que on ne puet recovrer pour chose qui aviegne, lors est la perte sans restor, lors est li damages si grans qu'il[e] ne puet estre restorés en nule maniere ne amendés. Iceste perte, biaus signour, m'est avenue, ensi conme vous poés veoir. Se ceste dolerouse perte nous fust avenue par la vengance de Nostre Signour, lors i eüssiens nous aucune onour[f]. Mais ele nous est avenue par celui que nous aviens escreü et alevé et honeré par maintes fois, ausi come s'il fust estrais de nostre char meïsmes, et ore nous a fait cest damage et ceste honte. Et vous estes tout mi home et mi juré et tenés de moi vos terres, par coi je vous requier, sor le sairement que vous m'avés fait, que vous me conseilliés, si conme on doit conseillier son signour lige, en tel maniere que ma honte soit amendee. »

168. Atant se teüt li rois et se tint en pais tant que li baron respondent ; et il se conmencent a esgarder, et semonst li uns l'autre de parler. Et quant il se sont grant piece teü, li rois Yons se drece en estant et dist au roi : « Sire, je sui vostres hom, si vous doi conseillier a mon pooir et a vostre honour : c'est, ce me samble, de vengier ceste honte a vostre pooir. Mais qui al prou[a] del regne voldroit esgarder, je ne quit mie que ja conmenchast guerre encontre le parenté le roi Ban de Benuyc ; car nous veons tout apertement que Nostres Sires l'a essaucié

au-dessus de tous les lignages connus, et qu'il n'existe personne, à part vous, qui soit assez fort pour leur nuire sur leurs propres terres. C'est pourquoi je vous supplie, sire, au nom de Dieu, de ne pas entrer en guerre contre eux si vous n'êtes pas sûr d'être le plus fort car je sais qu'ils seront très difficiles à vaincre ! » À ces mots, une grande clameur s'éleva dans la salle, parce qu'ils étaient nombreux à blâmer et accuser le roi Yon pour ses propos ; tous disaient qu'il avait parlé par couardise. « Non, se défendit-il, ce n'est pas cela et je n'ai pas plus peur que vous. Mais je sais que, lorsque la guerre sera commencée, s'ils parviennent à rentrer sains et saufs dans leur pays, ils craindront moins votre puissance que vous ne le croyez ; et si je connais bien Bohort, il viendra certainement vous défier plus souvent que vous ne croyez.

169. — Assurément, seigneur Yon, intervient Mordret, on n'a jamais entendu un homme aussi vaillant que vous semblez l'être donner un si mauvais conseil ! Mais si le roi m'en croit, il ne manquera à aucun prix d'y aller et de vous y emmener, de gré ou de force ! — Mordret, Mordret, s'écrie le roi Yon, j'irai sûrement plus volontiers que vous ! Que le roi aille où il voudra, je suis prêt à le suivre. — Votre querelle est bien surprenante, dit Mador de la Porte. Si vous

---

et allevé desor tous les lingnages que nous connoissons ore, si qu'il n'a ore, a mon essient, si prodome el siecle qui les voldroit grever qui en eüst le pooir s'il estoient en lor terre, se vous solement n'estiés. Pour ce vous proi je, sire, pour Dieu, que vous ne conmenciés pas la guerre encontre aus se vous ne quidiés estre del tout au desus ; car certes, au mien escient, il seront moult fort a desconfire ! » Aprés ceste parole monta grant noise el palais, car moult blasment et escrient le roi Y[*d*]on de ce qu'il avoit dit, et dient tout que ceste parole avoit esté dite par couardise. « Certes, fait il, onques pour ce nel dis, ne pour ce que j'en eüsse plus grant paour[b] que entre vous n'aiés. Mais je sai vraiement, puis que la guerre sera conmencie, s'il pueent tant faire qu'il soient en lor païs, sain et haitié, il en douteroient moult mains vostre effors que vous ne quidiés ; et certes, se je onques connui Boort, il vos venroit plus soventes fois veoir que vous ne quidiés.

169. — Certes, sire Yons[a], fait Mordrés, onques a si prodome conme vous me samblés n'oïsmes doner si malvais conseil conme cis est ! Mais se li rois m'en croit, il ne laira en nule maniere qu'il n'i voist, et qu'il n'i maint vous meïsmes avoc lui, ou vous voelliés ou non ! — Mordret, Mordret ! fait li rois Yons, certes, je i irai plus volentiers que vous ne ferés ! Et moeve li rois quant il voldra, car je sui pres que je aille avoc lui. — De mervellouse chose estrivés ore, fait Mador de la Porte. Se vous volés del tout la guerre enconmen-

voulez vraiment entrer en guerre, vous n'aurez pas besoin de chercher loin vos adversaires. En effet, comme on me l'a assuré, Lancelot et ses compagnons sont de ce côté-ci de la mer, dans un château qu'il a autrefois conquis lorsqu'il a commencé à courir les aventures dans le royaume de Logres. On l'appelle le château de la Joyeuse Garde; je le connais bien et je sais où il se trouve. Je ne peux l'ignorer car j'y fus jadis emprisonné et j'ai eu grand-peur d'y mourir; mais Lancelot m'a délivré ainsi que mes compagnons. — Ma foi, fit le roi, je connais bien ce château. Mais dites-moi maintenant si, à votre connaissance, Lancelot y a emmené la reine et s'il la retient là-bas.

170. — Sire, reprit Mador, je vous assure qu'elle s'y trouve en compagnie de Lancelot et de toute la parenté du roi Ban, aussi nombreuse qu'elle était ici. Mais, j'en mets ma tête à couper, je ne vous conseille pas d'y aller en force pour les attaquer ou les assiéger, car ce château est si fort et si bien défendu qu'il n'a aucun siège à redouter, et ceux qui s'y trouvent sont si vaillants qu'ils ne craindraient guère votre armée. Quand ils trouveront l'occasion de vous faire outrage, ils ne s'en priveront pas, sachez-le. » À ce discours, le roi répond : « Ma foi, vous dites vrai à propos du château, je sais qu'il est fortifié et bien défendu, mais vous tous ici savez bien que, depuis mon couronnement,

---

cier, il ne covendra mie que vous les querés loing; car, si conme on m'a dit vraiement, Lanselos et si compaingnon sont decha la mer a un chastel que il conquist jadis, quant il conmencha premierement a aler querre les aventures par le roialme de Logres; si l'apele on le chastel de la Joiouse Garde. Cel chastel sai je bien, fait Mador[b], et ou il siet. Je le doi bien savoir, car je i fui jadis enprisonés et avoie grant paour que je ne moreüsse; mais Lanselos m'en jeta, entre moi et mes autres compaingnons. — Par foi, fait li rois, cel chastel sai je bien. Mais or vous demant je se vous savés se Lanselos ait avoc lui la roïne menee et mise illoc.

170. — Sire, fait Mador, je vous di loialment qu'ele i est, et Lanselos avoc, et tous li parentés le roi Ban i est, si grant com il estoit en ceste court. Ne mais, par mon chief, je ne vous loerai des mois que vous i ailliés a force pour grever les ne pour destraindre, car li chastiaus est si fors et si bien garnis qu'il ne crient nul siege. Et cil qui dedens se sont mis sont si prodome que poi douteroient vostre effors; et quant il verront lor point de vous faire une grant honte, il le vous feront moult [*d*] volentiers, ce saciés. » Quant li rois entent ceste parole, il respont : « Par foi, fait il a Mador, del chastel qui est fors[a], dites vous verité, car je sai bien qu'il est fors et de grant orguel. Mais vous savés bien, et tout cil de chaiens, que, puis icele ore que je portai primes courone,

je n'ai entrepris aucune guerre dont je ne sois venu à bout avec l'aide de Dieu, pour mon honneur et celui de mon lignage. C'est pourquoi je vous assure que je ne manquerai en aucun cas de faire la guerre à ceux qui m'ont privé de ma parenté. Vous tous ici présents, mais aussi tous les absents qui me sont proches car ils tiennent de moi leur terre, je vous convoque, avec toutes les troupes de mon royaume, afin que, fin prêts et équipés, nous quittions Camaalot dans quinze jours. Et comme je veux qu'aucun de vous ne renonce à ce projet, je vous demande de jurer sur les reliques des saints de soutenir cette guerre de toutes vos forces jusqu'à ce que notre honte soit vengée, afin de restaurer votre honneur et celui du royaume. »

171. Aussitôt on apporta les reliques et tous les hommes présents, riches ou pauvres, prêtèrent ce serment. Quand ils eurent tous juré de soutenir cette guerre, le roi envoya ses messagers aux alentours et au loin, dans tout le pays. Il ordonna à tous ceux qu'il avait pourvus d'un fief de venir au jour fixé à Camaalot, car il voulait marcher ce jour-là avec l'ensemble de son armée sur le château de la Joyeuse Garde. Tous se rangèrent à son projet et se préparèrent à aller au pays de l'Hombre. On attendit l'arrivée de ceux qui avaient été convoqués, et tous espéraient réaliser ce plan aussi facilement que le roi l'avait prévu. C'est ainsi que fut engagée la

---

n'enpris je guerre dont je ne venisse bien a chief a l'aïde de Dieu, et a l'onour de moi[b] et de mon lignage ; et pour ce vous di[c] je que en nule maniere ne me tendroie que je ne conmenchaisse la guerre encontre cials qui si m'ont adamagié de mes charneus amis. Si semons tout premierement vous qui ci estes devant moi[d], et ausi semons je tous ciaus qui ore n'i sont mie, ja ne seront si loing, par coi il tiengnent de moi terre, si que, tout monté et tout apareillié, atout le grant effors de mon roialme, nous departirons d'ui en .xv. jors de Kamaalot. Et pour ce que je ne voel que nus de vous retourt ariere de ceste enprise, vous requier je que vous jurés sor sains ceste guerre a maintenir a vostre pooir jusques a tant que nostre honte soit vengie a l'honour de vous et del roialme, qu'il em puisse estre essauciés. »

171. Maintenant furent aporté li saint, et jurerent tout cel sairement cil qui el palais estoient, ausi li povre conme li riche. Et quant il orent tout juré cel sairement de maintenir ceste guerre, li rois envoie ses messages et pres et loing, par toute sa contree, et mande a tous ciaus qui de lui tienent terre qu'il soient au jour qu'il ont nomé a Kamaalot, car lors voldra il movoir atout son pooir pour aler au chastel a la Joiouse Garde. A ceste chose s'acorderent li un et li autre, et s'apareillierent a aler en la terre de l'Hombre ; si atendent a movoir tant que cil sont venu qui mandé estoient, et quident[a] faire ce qu'il devisent ausi legiere-

guerre qui tourna à la catastrophe pour le lignage du roi Arthur. Malgré leur domination au départ, ils furent ensuite déshonorés et vaincus. Mais la Rumeur, qui court vite et se répand facilement, parvint le lendemain même de cette décision à la Joyeuse Garde. Un proche d'Hector des Marais leur apporta la nouvelle, car il séjournait fréquemment à la cour du roi Arthur. Quand il se trouva devant Lancelot impatient d'avoir des nouvelles de la cour, il lui dit qu'une telle détermination avait présidé à la guerre qu'elle ne souffrait nul délai ; car les plus puissants seigneurs de la cour avaient prêté serment et, après eux, avaient été convoqués tous les autres vassaux du roi Arthur.

172. « En est-on vraiment arrivé là ? dit Bohort. — Oui, vraiment, répondit le messager, vous pourrez bientôt voir le roi Arthur près d'ici, avec toute l'armée du royaume de Logres et de bien d'autres pays. — Par Dieu, c'est pour leur malheur qu'ils viennent ici commencer la guerre, car ils n'ont jamais rien fait dont ils aient à se repentir autant ! » En entendant ces nouvelles, Lancelot choisit des messagers et les envoie sur la terre de Bénoïc et au royaume de Gaunes, afin d'ordonner aux seigneurs qui tenaient ces terres de pourvoir châteaux et forteresses en vue de leur défense. Si lui et ses hommes devaient quitter la Grande-Bretagne et se rendre au royaume de Gaunes, il leur fallait

---

ment com il le dient. Ensi fu la guerre emprise qui puis tourna a grant damage et a grant mesaventure au lignage le roi Artu ; et conment qu'il en fuissent au desus au conmencement, il en furent puis honi et desconfit. Mais Novele, qui moult tost court et qui de legier est espandue, ala l'endemain meïsmes que ceste cose fu si pourparlee a la Joiouse[b] Garde ; si lor en dist les noveles uns vallés qui estoit a Hector des Marés, qui a la court le roi [*e*] Artu repairoit sovent et menu. Et quant il vint la ou Lanselos estoit, qui moult desiroit a oïr noveles de la court, il li dist que la guerre estoit enprise si fermement qu'ele ne pot mais remanoir ; car li plus poissant de la court ont ceste chose juree, et aprés sont mandé tout li autre qui del roi Artu tienent[c] terre.

172. « Voire, fait Boors, est a tant la chose venue ? — Oïl, voir, fait li mesages. Vous porrés par tans veoir le roi Artu pres de ci, atout le pooir del roialme de Logres et de maint autre païs. — Par Dieu, fait Hector, mar i venront et mar i conmenceront la guerre, car il ne fisent onques chose dont il se repentissent autretant come il feront de ceste ! » Quant Lanselos entent ces noveles, il prent messages et les envoie en la terre de Benuyc et el roialme de Gaunes[a], et mande as barons qui la terre gardoient qu'il garnissent les chastiaus et les fortereces pour ce que, s'il avenist par aventure que il se departissent de la Grant Bretaigne et qu'il les covenist aler el roialme de Gaunes[b], qu'il peüssent

trouver les châteaux bien fortifiés et faciles à défendre pour résister au roi Arthur, en cas de besoin. Il fait ensuite demander à tous les chevaliers des royaumes de Sorelois et de la Terre Foraine qui l'avaient aimé autrefois de le secourir dans cette lutte contre le roi Arthur qui lui a déclaré la guerre. Pour répondre à cette prière que leur adressait le chevalier le plus aimé du monde et celui qui avait fait plus de bien aux chevaliers que nul autre, il en arriva tant de toutes parts que, même si Lancelot avait été roi en titre, beaucoup n'auraient pas cru possible la grande affluence de chevaliers qui se rassembla à la Joyeuse Garde. Ils survinrent de tous côtés et de toutes régions en hommage à sa haute compétence militaire et aux qualités humaines qu'ils lui connaissaient, ainsi qu'à ses bonnes manières envers nombre de gens. Mais ici le conte cesse de parler de lui et de ses compagnons et revient au roi Arthur.

Arthur assiège Lancelot à la Joyeuse Garde.

173. Le conte dit à présent qu'au jour fixé par le roi Arthur ses barons se réunirent à Camaalot, sans faillir et en si grand nombre que nul n'avait vu depuis longtemps un tel rassemblement de chevaliers. Monseigneur Gauvain, qui avait été très malade, était alors guéri de sorte que, le jour du ralliement, il déclara au roi : « Sire, avant votre départ, je vais

---

trover les chastiaus si fors et si desfensables que il se peüssent tenir encontre le roi Artu, se mestier lor estoit. Aprés remande el roialme de Sorelois et el roiaume de la Terre Foraine a tous les chevaliers qui l'avoient aucune fois amé, qu'il le secourent a cestui besoig encontre le roi Artu, qui encontre lui a guerre enprise. Et pour cest mandement et pour ceste proiere qu'il a faite a ciaus, cil qui estoit[c] li plus amés chevaliers del monde et qui plus avoit fait as chevaliers de bontés que nus autres hom, en mut tant de toutes pars que, se Lanselos fust rois couronés, ne quidaissent pas maintes gens qu'il assamblast si grant chevalerie com il assambla a la Joiouse Garde. Et il i vinrent de toutes pars et de toutes terres por le grant chevalerie et pour le bonté qu'il savoient en lui, et pour les grans courtoisies qu'il avoit faites a maintes gens[d]. Mais ici endroit se taist li contes de lui et de sa compaingnie et retourne a parler del roi Artu.

173. [f] Or dist li contes que a celui jour que li rois Artus atermina a ses barons qu'il venissent a Kamaalot, il i vinrent sans faille, et tant en i[a] ert assamblés par le mandement qu'il lor ot fait que piecha mais n'avoit on veü si grant chevalerie come il i ot a celui terme. Si fu lors mé sires Gavains garis, qui moult avoit esté malades, si que le jour meïsmes qu'il furent ensi assamblé dist au roi : « Sire ! sire, ançois que vous departés de ci, vous loeroie je une chose, et il seroit bien

vous donner un conseil bien raisonnable, je crois. Choisissez parmi les seigneurs regroupés ici un nombre de chevaliers égal à ceux qui ont été tués l'autre jour pour ma dame la reine, et intégrez-les à la Table ronde à la place de ceux qui sont morts, afin que nous ayons toujours le même nombre de compagnons qu'auparavant, c'est-à-dire cent cinquante. Je vous affirme que, si vous le faites, votre compagnie n'en sera que meilleure à tous points de vue et sera plus redoutée. »

174. Le roi accepte cette proposition et déclare qu'il faut l'appliquer le mieux possible. Il appelle aussitôt les grands seigneurs et leur ordonne, au nom du serment qu'ils ont prêté, d'élire sur-le-champ autant de chevaliers d'élite qu'il en manque à la Table ronde, sans en écarter sous le prétexte de la pauvreté. Les seigneurs promirent de bon cœur de le faire. Ils se retirent au fond de la salle et commencent par compter le nombre de chevaliers manquant à la Table ronde ; ils en dénombrent soixante-douze. Ils en élisent aussitôt le même nombre et leur attribuent les sièges de ceux qui sont morts et de ceux qui avaient rejoint Lancelot. Il est vrai qu'aucun n'eut l'audace de s'asseoir sur le haut siège[1], mais sur celui de Lancelot prit place un chevalier répondant au nom d'Hélian d'Irlande ; c'était le meilleur et le plus renommé de toute l'Irlande, et il était fils de roi. On confia le siège de Bohort à un chevalier du nom de Bellinon,

---

raisons, ce me samble : que vous de ceste baronie qui ci est assamblee esleüssiés autant de chevaliers come on ocist avant ier pour ma dame la roïne, et les meïssiés a la Table Reonde es liex de ciaus qui sont mort, si que nous eüssiens le nombre des compaingnons ensi conme nous soliens avoir : c'est .C.L. Et je vous di, se vous ce faites, vostre compaingnie valdra[b] miels en toutes manieres, et plus en sera redoutee. »

174. Li rois s'acorde bien a ceste chose, et dist que de ce n'est se bien non a faire ; si apele maintenant les haus barons et lor conmande, sor lor sairemens, que il eslisent laiens des meillours chevaliers que il conneüssent autant come il en faut a la Table Reonde, et ne laissent pour nule povreté qu'il aient ; et cil dient que si feront il volentiers. Lors se traient a une part au chief del palais, et regardent premierement conbien il faut de chevaliers a la Table Reonde[a], si trouvent qu'il lor en faut par conte .LXXII. ; et maintenant en eslisent autretant et les assissent es sieges de ciaus qui sont mort et de ciaus qui sont avoc Lanselot. Mais sans faille il n'i ot nul si hardi qui el sou[*460a*]vrain lieu s'osast asseoir. Mais el siege Lanselot s'asist uns chevaliers qui avoit a non Helyan d'Yrlande ; et c'estoit li mildres chevaliers et li plus renomés de toute Yrlande[b], et estoit fiels de roi. Et el siege Boort ot mis un chevalier qui avoit a non Bellynon,

fils du roi des Étranges Îles ; il était sans conteste bon chevalier et c'est sur la prière de ses amis qu'on lui donna la place de Bohort. On assigna le siège d'Hector à un chevalier d'Écosse, bon combattant, sûr de lui et puissant par ses armes et par ses amis. Il était étonnamment robuste, de haut lignage et se nommait Vadahan le Noir ; mais il était perfide, désagréable et plus cruel que nul autre. À la place de Lionel, on mit un neveu du roi de Norgales ; c'était un homme de bien, bon combattant et de haut lignage, et d'un excellent caractère ; on l'appelait Gaheriet de Norgales. Quand ils eurent ainsi suivi les recommandations du roi Arthur et de monseigneur Gauvain, les tables furent dressées et ils prirent leur repas. On servit à la Table ronde et à celle du roi Arthur sept rois qui tenaient de lui leur terre et qui étaient ses vassaux. Ce jour-là les chevaliers qui devaient partir en guerre préparèrent leur voyage ; ils eurent besoin d'une partie de la nuit pour être tous prêts.

175. Au matin, ils furent un millier à s'ébranler, aspirant tous à mettre à mal Lancelot et son lignage. Le roi Arthur lui-même, dès qu'il eut entendu la messe dans la cathédrale de Camaalot, monta à cheval avec ses vassaux, et ils quittèrent la cité, chevauchant ce jour-là jusqu'à un château nommé Lambor[1] ; le roi passa la nuit près du château dans sa tente.

---

et estoit fils le roi des Estranges Illes ; cil sans faille estoit bons chevaliers, mais pour la proiere de ses amis li dona on le lieu Boort. El siege Hector fu assis uns chevaliers d'Escoce, qui estoit bons chevaliers et seürs et poissans d'armes et d'amis, et estoit fors de cors a merveilles, et estrais de haut lignage, si ot a non Vadahan li Noirs ; mais moult fu fel et anious et plus cruous que nus autres chevaliers que on seüst. El lieu de Lyonel[c] ot mis un chevalier qui estoit niés au roi de Norgales ; cil estoit prodom et bons chevaliers et de grant lignage, et li plus debonaires que on seüst ; cil chevaliers estoit apelés Gaheriés de Norgales. Et quant il orent tout ce fait par le conseil le roi Artu et de mon signour Gavain, les tables furent par laiens mises, si mengierent li un et li autre ; et servirent a la Table Reonde et a la table le roi Artu .VII. roi qui de lui tenoient lor terres et estoient si home lige. Et celui jour apareillierent lor oirre li chevalier qui a la guerre devoient aler, et assés travellierent la nuit ançois qu'il fuissent tout aprесté.

175. Al matin s'en partirent tels .M. qui tout baoient a forfaire a Lanselot et a son lignage. Et li rois Artus meïsmes, si tost com il ot oï messe a la maistre eglyse de Kamaalot, monta entre lui et ses barons ; et s'en partirent de la cité, et chevaucierent celui jour jusqu'a un chastel que on apeloit Lambor, si jut li rois la nuit pres del chastel en son paveillon. A l'endemain s'empartirent d'illoc et chevauchierent

Ils repartirent le lendemain et firent une aussi longue étape que la veille ; ils voyagèrent si rapidement qu'ils arrivèrent à une demi-lieue de la Joyeuse Garde. Voyant le château si bien fortifié qu'il ne redoutait pas l'approche d'une grosse armée, ils établirent leur camp de tentes et de loges de branchages près de la rivière Hombre. Ils étaient éloignés du château de plus d'une portée d'arbalète et de plus de deux portées d'arc. Durant toute la journée, ils s'occupèrent de leur campement. Ils furent ainsi installés et prêts à recevoir leurs ennemis au cas où ils tenteraient une sortie. Mais les occupants du château, qui étaient des chevaliers de grande expérience, avaient envoyé une partie de leurs hommes dès la nuit précédente dans un bois proche, afin de surprendre leurs assiégeants au moment propice : ils devaient les attaquer depuis la cité et le bois. Les assiégés ne se troublèrent pas en voyant cette armée de siège ; ils disaient entre eux qu'ils les laisseraient camper en paix la première nuit, mais qu'ils lanceraient l'assaut le lendemain à la première occasion. Ceux qu'ils avaient envoyés la nuit précédente formaient un groupe de cinquante braves, hommes vaillants et hardis ; Bohort et Hector les conduisaient. Ils avaient reçu la consigne de sortir du bois dès qu'ils verraient un étendard rouge au sommet de la forteresse, et d'attaquer de face l'armée du roi Arthur ; tandis que ceux qui devaient rester au château

---

ausi grant journee conme il avoient fait le jour devant ; si chevauchierent et errerent tant par lor journees qu'il vinrent a demie lieue pres de[a] la Joiouse Garde. Et pour ce qu'il virent le chastel si fort et si merveillous qu'il ne cremoit force de gent se de loing non, si se logierent sor la riviere de l'Hombre et en trés et en paveillons et en fuellies ; et ce fu loing del chastel bien une arbalestree, et plus que on ne trairoit a .II. fois d'un arc. Tout le jor [*b*] entendirent li chevalier a els logier. En tel maniere se furent cil defors[b] logié et furent aprestе́ de lor anemis recevoir s'il ississent fors. Mais cil del chastel, qui estoient chevalier de grant afaire, avoient ja grant partie de lor gent envoie des la nuit devant en un bois qui pres d'illoec estoit pour sousprendre ciaus de l'ost quant il verroient lor point, si qu'il fuissent assailli par devers la vile et par devers le bois. Cil dedens ne s'esmaierent onques de cel siege quant il le virent ; ains disent entr'aus qu'il les sousferront a logier et a estre en pais la premiere nuit, mais l'endemain les assaurront se il voient lor point. Cil qu'il avoient la nuit devant envoié fors estoient par conte .L. prodome, chevalier prou et hardi ; si les conduisoit Boors et Hectors. Si lor avoient cil dedens donnees enseignes teles[c] que, tantost come il verroient desore la maistre forterece drecie une enseigne vermeille, que il ississent fors del bois et se ferissent de plain front en l'ost[d] le roi Artu ; et cil qui remanroient el chastel s'en

sortiraient juste à ce moment-là, de sorte que l'armée adverse fût assaillie sur deux fronts à la fois.

176. Ceux du bois guettèrent toute la journée l'apparition de l'étendard rouge qui devait commander leur sortie mais ils ne virent rien car Lancelot ne pouvait admettre que l'armée fût attaquée dès le premier jour ; il préféra les laisser se reposer tout le jour et toute la nuit, sans qu'une seule flèche ne soit tirée. C'est pour cela que les combattants de l'armée furent rassurés ; ils se disaient entre eux que, si Lancelot eût disposé d'une troupe nombreuse, il n'aurait pas manqué de sortir pour les affronter avec son armée, car il n'était pas homme à subir passivement une attaque ennemie. Voyant le château assiégé par le roi Arthur, l'homme qu'il avait le plus aimé au monde, qui lui avait fait le plus d'honneur et qu'il devait considérer à présent comme son pire ennemi mortel, il éprouva tant de tristesse qu'il en fut désemparé, non qu'il eût peur pour lui-même, mais parce qu'il aimait le roi plus que tout autre, hors sa parenté. Il choisit alors une jeune fille et l'emmena dans une chambre pour lui parler en secret :

177. « Demoiselle, vous irez trouver le roi Arthur et lui direz de ma part que je suis très surpris qu'il ait engagé une si grande guerre contre moi, car je ne croyais pas l'avoir outragé à ce point. Et s'il répond que c'est à cause de ma

---

istroient fors a celui point meïsmes, si que cil de l'ost seroient assailli de .II. pars.

176. Tout le jour esgarderent cil qui el bois estoient vers le chastel pour savoir se il veïssent l'enseigne vermeille qui lor estoit senefiance de fors issir ; mais il n'en virent point, car onques ne pot Lanselos sousfrir que cil de l'ost fuissent assailli le premier jour, ançois les laissa reposer tout le jour et toute la nuit, que onques n'i ot trait ne lancié. Et par ce furent cil de l'ost plus asseür que il n'estoient devant et disent entr'als que se Lanselos eüst grant compaingnie de gent, il n'eüst laissié en nule maniere qu'il ne fust issus fors pour assambler a els atout son ost, car ce n'est pas chevaliers qui volentiers sousfrist le damage de son anemi. Quant Lanselos voit que li chastiaus fu assis del roi Artu, de l'home el monde qu'il avoit plus amé et qui plus li avoit faite honour, et ore le connoist a son anemi mortel, plus que un autre, il en est tant dolans et tant l'en poise qu'il ne set que dire, non mie pour ce qu'il ait paour de soi, mais por ce qu'il amoit le roi plus que nul home qui riens ne li fust. Lors prent [*c*] une pucele et le maine en une chambre, et li dist tout a conseil :

177. « Damoisele, vous irés au roi Artu et li dirés de par moi que je m'esmerveil moult durement pour coi il a conmencié en tel maniere si grant guerre encontre moi, car je ne li quidoie mie tant avoir meffait

dame la reine, car certains lui ont fait croire que je l'ai déshonoré, annoncez-lui que je suis prêt à défendre ma cause contre deux des meilleurs chevaliers de sa cour, car ma culpabilité n'eſt pas encore prouvée. Pour retrouver sa bienveillance et son amour que j'ai malheureusement perdus, transmettez-lui mon offre de me soumettre, s'il lui plaît, au jugement de sa cour. Si, d'autre part, il déclare qu'il eſt entré en guerre à cause de la mort de ses neveux, assurez-le que je ne suis pas si coupable de cette mort qu'il dût me haïr mortellement. En effet, ce sont ceux qui ont été tués qui sont responsables de leur propre mort. Demoiselle, ajouta-t-il, je voudrais que vous disiez à mon seigneur le roi que je n'ai pas commis envers lui une faute telle qu'elle m'empêchât de me soumettre au jugement de sa cour ; ensuite vous lui transmettrez mon offre de me défendre contre deux chevaliers s'ils se présentent pour prouver ma culpabilité. Et s'il n'accepte aucune de ces propositions, dites-lui que je vous envoie lui proposer de me soumettre à l'épreuve de force et que je suis aussi triſte qu'il se doit de ce conflit surgi entre lui et moi. Que le roi sache, puisque la guerre eſt déclarée, que je ferai tout ce que je peux pour aider les miens et pour anéantir ses combattants. Lui-même, que je tiens pour mon suzerain et mon ami — bien qu'il soit venu à moi en ennemi mortel et non en suzerain —, je l'assure qu'il n'a

---

qu'il me deüſt ce faire. Et se il diſt que c'eſt pour ma dame la roïne, dont aucunes gens li ont fait entendant que je li ai fait honte, dites lui que je sui pres del desfendre encontre .II. des meillours chevaliers de sa court, que je de ceſte chose ne sui encoupés[a] ; et pour la bone voellance de lui et pour s'amour conquerre, que j'ai perdue par malvaise ocoison, offrés lui de par moi que je me metrai en l'esgart de sa court, s'il li plaiſt. Et d'autre part, s'il diſt qu'il a ceſte guerre conmencie pour la mort de ses neveus, dites li que de cele mort ne sui je pas si[b] encoupés qu'il deüſt avoir vers moi si mortel haïne, car cil meïsme qui furent ocis furent ocoison de lor mort[c]. Damoisele, fait Lanselos, ce voel je bien que vous dïes a mon signour le roi : que je ne me sent mie ensi vers lui mesfais que je ne me mete en l'esgart de sa court ; aprés, ceſte offre que je li fais de moi desfendre encontre .II. chevaliers, s'il viennent avant pour le prover. Et s'il ne se velt acorder a nule de ces .II. choses, dites li que je li mant par vous que je esgarderai sa force, et que je sui tant dolans de ceſt courous qui eſt entre moi et lui que nus plus. Et sace li rois que, puis que la guerre eſt enconmencie, que je aïderai a mon pooir as miens et confonderai les siens de tant conme je porrai el monde. Lui voirement, pour ce que je le tieng a mon signour et a mon ami — encore ne me soit il venus veoir conme sires, mais conme anemis mortels — asseür je qu'il n'a

rien à craindre de moi mais qu'au contraire je le défendrai tant que je pourrai contre tous ceux qui voudront lui faire du mal. Dites-lui tout cela de ma part, demoiselle. » Elle répondit qu'elle transmettrait ce message de façon irréprochable.

178. La demoiselle s'en va et s'arrange pour sortir secrètement par la porte du château. C'était juste l'heure de vêpres et le roi Arthur était à table. En arrivant au camp de l'armée adverse, la jeune fille ne trouva personne pour l'arrêter, car tout le monde comprenait que c'était une messagère ; c'est pourquoi on l'escorta jusqu'à la tente du roi. Le reconnaissant au milieu des seigneurs, elle s'approcha de lui et lui rapporta tout ce que Lancelot l'avait chargée de transmettre, exactement comme il le lui avait demandé. Monseigneur Gauvain, qui se tenait près du roi et qui entendit bien le message, parla le premier, avant tout autre, et dit à voix haute :

179. « Sire, sire, vous êtes sur le point de venger votre déshonneur et vous avez l'occasion de réparer le grand préjudice que Lancelot vous a infligé en vous privant de vos proches ! Vous avez le pouvoir et la force de faire ce que vous souhaitez et d'anéantir la parenté du roi Ban de Bénoïc. Par son orgueil extrême et sa conduite insensée, elle a tant nui à votre famille que Dieu seul pourrait réparer votre perte.

---

garde de moi ; ains le garantirai encontre tous ciaus qui mal li voldront faire a mon pooir. Itant li dites, damoisele, que je li mant. » Et ele respont que cest message fera ele bien et en tel maniere qu'ele n'en devra pas estre blasmee.

178. Atant s'empart la damoisele de laiens, et vient a la porte del chastel et fait tant qu'ele s'en ist celeement ; et ce fu tout droit a ore de ves[*d*]pres, et estoit li rois Artus assis au mengier. Quant la pucele fu venue en l'ost, ele ne trouva nului qui l'arestast, car bien connoissoient tout que c'estoit une damoisele qui portoit aucunes noveles ; et pour ce le prisent il entr'als et l'amenerent au tref le roi. Et cele, qui bien connoissoit le roi entre ses barons, se traist pres de lui et li dist tout ce que Lanselos li avoit conmandé a dire et ensi come il li mandoit. Et mé sire Gavains, qui estoit pres del roi et qui bien ot oï cest message, parla avant que nus des autres barons deïst mot ne ne respondist de cele chose, et dist oiant tous les barons :

179. « Sire, sire, vous estes pres de vengier vostre honte, et en estes el point, et le grant damage que Lanselos vous a fait de vos amis ! Vous avés le pooir et la force de faire ce a coi vous baés et de metre a noient le parenté le roi Ban de Benuyc, qui pour lor grant orgueil et pour lor derverie vous ont de vostre lignage si grant damage fait qu'il n'est fors Diex qui vostre perte peüst restorer ; si seriés honis et vostres lignages abaissiés, si que vous n'avriés jamais

Vous seriez déshonoré, votre lignage serait déchu et votre honneur perdu à jamais si vous faisiez la paix avec Lancelot. — Gauvain, répondit le roi, nous en sommes arrivés au point où jamais, tant que je vivrai, et quoi que Lancelot pût dire ou faire, je ne ferai la paix avec lui. Il est l'homme auquel je devrais le plus facilement pardonner un grand tort, car sans conteste il a plus fait pour moi que nul autre chevalier. Mais, à la fin, il me l'a trop chèrement fait payer en m'ôtant ceux de mes proches que j'aimais le plus, vous excepté. C'est pour cette raison qu'il ne peut y avoir de réconciliation entre lui et moi, et il n'y en aura pas, je vous en donne ma parole de roi. »

180. Le roi se tourne vers la demoiselle et lui dit : « Demoiselle, vous pouvez informer votre seigneur que je n'accéderai ni peu ni prou à aucune de ses requêtes mais que je lui promets la guerre tant que je vivrai. Il n'aura jamais la paix avec moi, quoi qu'il arrive. — C'est bien dommage, assurément, et surtout pour vous ; car vous qui êtes l'un des hommes les plus puissants et les plus renommés en ce monde, vous subirez la ruine ou la mort, ou alors les sages qui ont souvent prédit votre fin se sont trompés. Il ne fait aucun doute, en effet, que les sages devins qui ont vécu à notre époque et qui connaissaient une partie de l'avenir n'ont rien annoncé qui ne finît par être avéré. Ils affirment que la parenté du roi Ban

---

honour, se vous faisiés pais a Lanselot. — Gavain, fait li rois, la chose est a tant menee que jamais, tant conme je vive, pour chose que Lanselos sace dire ne faire, n'avra il pais a moi ! Si est ce li hom el monde a qui je devroie plus legierement pardoner un grant mesfait, car sans faille il a plus fait pour moi que nus autres chevaliers ; mais au daerrain le m'a il si chierement vendu qu'il m'a tolu de mes charnels amis cels que je plus amoie, fors vous tant solement. Et pour ce ne porroit il avoir pais entre moi et lui, ne[a] nen avra il, ce vous creant je loialment conme rois. »

180. Lors se tourne li rois vers la damoisele et li dist : « Damoisele, vos poés bien dire a vostre signour que riens qu'il me requiere je nel feroie en nule maniere ; ains l'asseür de guerre tout mon vivant, ne ja pais n'avra a moi en toute ma vie, pour chose qui aviengne. — Certes, fait la damoisele, c'est damages, et plus pour vous que pour autre chose ; car vous, qui estes uns des plus poissans homes del monde[a] et des plus renomés, en serés destruis ou menés a mort, ou li sage home qui maintes fois ont parlé de vostre mort sont deceü. Car ce [*e*] n'est mie doute que li sage devineour qui a nos tans ont esté, et qui savoient une partie des choses qui estoient a avenir, ne disent riens au conmencement qui ne fust en la fin verité ; et il disent que li parentés au roi Ban

vaincra tous ses ennemis[1]. Et vous, monseigneur Gauvain, qui devriez être sage, vous vous montrez moins raisonnable qu'il faudrait et que j'aurais cru ! Car vous cherchez votre mort, cela doit vous apparaître clairement. Réfléchissez donc ! Ne vous souvenez-vous pas de ce que vous avez vu autrefois dans le Palais Aventureux, chez le Riche Roi Pêcheur, lorsque vous avez assisté au combat du léopard et du serpent[2] ? Si vous aviez bonne mémoire des prodiges que vous y avez vus et de leur sens que vous révéla l'ermite, cette guerre n'aurait pas lieu, tant que vous seriez en mesure de l'empêcher. Mais votre grande infortune et votre grand malheur vous poussent dans cette entreprise, et vous vous repentirez cruellement de ne rien faire pour l'éviter ! » La demoiselle se tourne vers le roi et lui dit :

181. « Seigneur, puisque la seule réponse que j'obtiens de vous n'est pas favorable à la paix mais à la guerre et à la haine, je vais m'en retourner chez mon seigneur et lui rapporter votre message. — Allez, demoiselle, dit le roi, car je souhaite vivement que vous le fassiez. » La demoiselle quitte le camp et parvient au château où on l'attendait ; elle y entre si discrètement que personne n'a pu la voir ni sortir ni rentrer. Une fois devant son seigneur, elle lui apprit qu'il n'y avait aucun moyen de faire la paix ni de trouver un accord

---

venroient au desus de tous lor anemis. Et vous, mé sire Gavain, qui deüssiés estre sages, certes vous estes plus niches que mestiers ne vous fust, ne que je ne quidoie ! Car vous pourchaciés vostre mort, si le poés veoir tout apertement. Ore esgardés donques ! Ne vous[b] sovient il de ce que vous veïstes jadis el Palais Aventurous chiés le Riche Roi Pescheour, en celui point que vous veïstes la bataille del lupart et del serpent ? S'il vous sovenist[c] bien des merveilles que vous i veïstes et de la senefiance que li hermites vous devisa, ja ceste guerre ne fust, tant conme vous le peüssiés destourner a vostre pooir. Mais vostre grans maleürtés et vostre grans mescheance vous chace en ceste enprise, si vous en repentirés moult chierement que vous ne vous en penés del destourner ! » Et lors s'en torna la damoisele devers le roi et li dist :

181. « Sire, quant je ne puis a vous trouver nul respons ne nule merci de pais, fors de guerre et de haïne, je m'en irai ariere a mon signour et li conterai ce que vous li mandés. — Alés, damoisele, fait li rois, car il me plaist moult que vous li diés. » Atant s'empart la damoisele de l'ost et fait tant qu'ele revint au chastel ou ele fu atendue, si entre dedens si celeement que nus ne s'aperçoit de li, ne a l'issir ne a l'entrer. Et quant ele fu devant son signour venue et ele li ot conté qu'ele en nule maniere ne pot trover pais ne acorde envers le roi Artu, si en fu trop durement coureciés, non mie pour ce qu'il le doutast, mais pour ce qu'il l'amoit de grant amour, si ne volsist en

avec le roi Arthur ; il en fut extrêmement contrarié, non qu'il le redoutât, mais parce qu'il lui portait une grande affection. Il n'eût pas voulu le fâcher s'il avait pu l'éviter. Il se retira dans une chambre et se mit à méditer tristement ; il poussait de profonds soupirs et les larmes lui vinrent aux yeux et coulèrent sur son visage. Il était là depuis longtemps quand la reine vint à entrer ; elle le trouva si absorbé dans ses pensées qu'elle se tint un long moment devant lui avant qu'il ne la voie. Le trouvant très triste, elle lui adressa la parole et lui demanda la raison de son abattement. Il lui répondit qu'il était très soucieux car il ne parvenait pas à faire la paix ni à trouver grâce auprès du roi Arthur.

182. « Dame, ajouta Lancelot, je ne dis pas cela parce que nous aurions à craindre de grandes pertes de sa part, mais parce qu'il m'a fait tant de bien et d'honneur que j'aurais beaucoup de chagrin s'il lui arrivait malheur. — Seigneur, fit-elle, il faut tenir compte de ses forces mais vous me dites néanmoins que vous aspirez à vous battre. — Je désire que nous sortions demain pour combattre l'armée du roi. Que Dieu donne l'avantage à celui qu'il aura choisi car, si le siège n'était pas bientôt levé, ce ne serait pas ma faute ni de mon fait ! Puisque je ne peux obtenir d'eux ni paix ni amitié, je suis homme à n'en épargner aucun, hormis la personne de mon seigneur le roi Arthur. En aucun cas, en vérité, je ne lui

---

nule maniere son courous, s'il peüst estre. Lors s'en entre en une chambre et conmencha a penser trop durement ; et en cel penser souspiroit trop parfondement, si que les larmes li vienent as ex et li couroient tout contreval la face. Et quant il ot esté grant piece illoc, il avint que la roïne i sourvint et le trova si pensis qu'ele fu grant piece devant lui ains qu'il le veïst. Et quant ele vit qu'il pensoit si durement, ele l'araisna et li demanda pour coi il faisoit si mate ciere ; et il dist qu'il pensoit [*f*] trop durement a ce qu'il ne pot trover pais ne merci envers le roi Artu.

182. « Dame, fait il, ce ne di je pas pour ce que nous aions doute de lui qu'il nous puisse granment grever, ne mais je le di[a] pour ce qu'il m'a fait tant de bontés et tant d'onours qu'il m'en peseroit trop s'il li avenoit de son cors mescheance ne mesaventure. — Sire, fait ele, il covient a regarder sa force, mais toutesvoies me dites que vous en baés a faire. — Je bee, fait Lanselos, a ce que nous issons demain et que nous nous combatons a ciaus de l'ost. Et cil a qui Diex en donra l'onour, si l'ait, car par defaute de moi ne pour chose que je puisse faire ne remandra que li ost dont cist chastiaus est assegiés ne soit ostés prochainement ! Puis qu'il est ensi que je ne puis ne pais ne amour trover vers aus, je sui cil qui jamais n'espargnera nul, fors tant solement le cors de mon signour le roi Artu ; celui voirement ne

infligerai blessure ni dommage, à condition que je sois sûr qu'il s'agit de lui. » Ainsi s'acheva leur conversation. Lancelot sortit aussitôt de la chambre pour se rendre dans la grand-salle, où il s'assit parmi ses chevaliers et montra plus de gaieté que son cœur n'en ressentait. Il fit mettre les tables et servir un repas aussi somptueux que si l'on eût été dans la maison du roi Arthur, et cela leur donna du courage et de l'audace.

183. On les servit ce soir-là à la Joyeuse Garde avec tant de faste qu'il aurait été difficile de mieux les traiter. Après le repas, les proches parents de Lancelot, ceux qu'il aimait le plus, lui demandèrent : « Seigneur, que ferons-nous demain ? Ne désirez-vous pas sortir pour attaquer l'armée avant l'heure de tierce ? Il est certain que, si nous restons enfermés sans affronter les assiégeants, ils nous prendront pour des faibles et des lâches. Il eût mieux valu, pensons-nous, aller leur donner l'assaut revêtus de nos hauberts au lieu de les laisser si tranquilles ! — Peu importe, répondit Lancelot, car du fait que nous n'avons pas bougé, ils sont d'autant plus rassurés et nous craignent moins qu'auparavant ; ils croient que nous n'avons personne ici. Voire, s'il plaît à Dieu, ils sauront avant demain soir si je suis seul ! Ils se repentiront d'avoir déclaré la guerre, car nous sortirons sans faute de ce château avant l'heure de prime pour les attaquer. C'est pour-

---

greveroie je en nule maniere, ne ne damageroie, pour tant que je seüsse vraiement que ce fust il. » Atant ont finé lor conseil entr'aus .II. Et maintenant issi Lanselos de la chambre et vint el grant palais, si s'asiet entre ses chevaliers et fait greignour samblant de joie que ses cuers ne li aporte ; et conmanda que les tables soient mises et que il fuissent ausi richement servi conme s'il fuissent en la maison le roi Artu. Et ce meïsmes lor done grant cuer et hardement[b].

183. Cele nuit furent servi a la Joiouse Garde si richement que a paines peüssent il miels estre. Et quant il orent mengié, cil qui miels estoient de Lanselot et miels proisié li conmencierent a demander : « Sire, que ferons nos demain ? Ne baés vous a issir de chaiens et assaillir ciaus de l'ost ains ore de tierce ? Certes, se nous somes plus enserré en tel maniere que nous n'aillons veoir ciaus qui la fors sont, il nous tenront a malvais et a faillis. Et miels nous venist il, si conme nous quidons, que nous lor fuissons alé[a] a l'encontre, les haubers endossés, que nous les eüssons laissiés si en repos ! — Ne vous en chaut, fait Lanselos, car de ce que nous ne nous somes meü sont il ore plus asseür qu'il n'estoient devant, et nous doutent [*461a*] mains qu'il ne soloient ; car il quident bien que nous n'aions ame chaiens. Ne mais, se Diex plaist, ains demain vespre savront il se je sui sels ! Et s'en repentiront de ce qu'il ont enpris, car sans faille,

quoi je vous prie de vous trouver tout armés à cette heure, de sorte que nous puissions partir demain matin au moment que nous jugerons propice. »

184. Ils approuvent tous cette décision, car elle leur plaît beaucoup et suscite leur envie d'en découdre avec l'armée du roi Arthur. De plus, la pensée d'avoir l'appui de Lancelot et de Bohort leur donne du courage et de l'audace, car ce sont les deux hommes les plus renommés au monde pour leurs exploits et leurs qualités au combat. Ce soir-là, ils s'appliquèrent à préparer leurs armes et à vérifier que rien ne manquât à leur équipement. Quand ce fut l'heure de se coucher, ils allèrent prendre du repos jusqu'au lendemain. Ils furent si calmes cette nuit-là que cela fit beaucoup parler dans l'armée royale, et l'on dit au roi qu'il pouvait être sûr qu'il y avait si peu de gens dans le château que l'on pourrait facilement le prendre par la force. Le roi répondit qu'il ne pouvait croire qu'ils ne fussent nombreux. « Oui, sire, approuva Mador, il y a beaucoup de combattants, je vous l'affirme, et de très bons chevaliers. — Comment le savez-vous ? demanda monseigneur Gauvain. — Seigneur, je le sais très bien, et je mettrais ma tête à couper que vous les verrez sortir avant demain soir. Ils vont vous affronter si sauvagement que le plus hardi de nos chevaliers sera rempli de crainte s'il ne peut se mettre à l'abri. »

---

ains ore de prime isserons de ceſt chaſtel et lor courrons sus ; et pour ce vous proi je que vous soiés garnis de vos armes, si que nous puissons movoir au matin de quele ore que nous verrons noſtre point. »

184. A ceſt conseil s'acorderent tout, que moult lor plaiſt et atalente qu'il puissent assambler as gens le roi Artu. Et ce meïsmes lor done grant cuer et hardement qu'il ont Lanselot en aïde, et Boort, les .II. homes del monde qui plus sont renomé de grant prouece et de chevalerie. Cele nuit furent en grant paine d'apareillier lor armes et de veoir[a] qu'il ne fausiſt riens a lor harnois ; et quant il fu ore de couchier, il s'alerent reposer jusques a l'endemain. Et se tinrent cele nuit si coiement qu'il en parlerent assés en l'oſt, et disent au roi que bien seüſt il vraiement qu'il avoit laiens si poi de gent que legierement porroit on prendre le chaſtel tout a force ; et li rois diſt qu'il ne pooit croire qu'il n'i eüſt[b] grant plenté de gent. « Certes, sire, fait Mador, il i a gent a grant plenté, vraiement le vous di, et chevalerie bone et bele. — Conment le savés vous ? fait mé sire Gavains. — Sire, je le sai bien, fait Mador ; et si vous donrai ma teſte a coper se vous ne les veés issir ains demain au soir, et venir sor vous si desreement que li plus hardis de chaiens avra toute paour s'il ne s'en puet desfendre ! »

185. C'eſt ainsi que les assiégeants parlèrent longtemps ce soir-là des assiégés ; quand vint l'heure d'aller se coucher, ils firent surveiller leur camp de tous les côtés par une garde si renforcée et efficace que toute attaque par surprise eût été impossible. Le lendemain, lorsque ceux du château furent prêts et qu'ils eurent organisé jusqu'à six corps de troupes, ils firent hisser l'étendard rouge sur le fort principal. Dès que les guetteurs en embuscade l'aperçurent, ils le montrèrent à Bohort, Hector et à leurs autres compagnons. « Chers seigneurs, déclara Bohort, voici venir le moment de monter à cheval. Je vois bien que mon seigneur eſt déjà prêt ; il n'y a plus qu'à frapper l'armée du roi avec tant de force que rien ne reſte debout, ni tente ni obſtacle, et que tout soit renversé ! » Ils ont la certitude, affirment-ils, de tuer tous leurs ennemis mortels. Ils sortent du bosquet qui les avait dissimulés pour venir à découvert, et ils lâchent la bride de leurs chevaux le plus discrètement possible, mais ils ne peuvent éviter aux assiégeants d'entendre le galop de leurs montures. Les premiers à les voir arriver crièrent si fort : « Aux armes ! » que tous dans le château les entendirent très diſtinctement. Ils comprirent que les hommes embusqués avaient attaqué l'armée et qu'il ne reſtait qu'à suivre leur exemple et à attaquer de tous côtés. C'eſt ce qu'ils firent aussitôt.

---

185. En tel maniere parlerent longement en l'oſt cele nuit de ciaus del chaſtel. Et quant il fu ore de couchier, il firent lor oſt gaitier de toutes pars si bien et si richement que poi lor peüſt on forfaire. A l'endemain, si toſt conme cil del chaſtel furent apareillié et il orent eſtabli jusques a .VI. batailles, il firent drecier sor la maiſtre forterece l'enseigne vermeille ; et si toſt conme cil de l'agait le choisirent, il le mouſtrerent a Boort et a Hector et as autres compaingnons. « Biaus signour, fait Boors, ore n'i a que [*b*] del monter ! Je voi bien que mé sires eſt montés. Ore n'i a que del ferir sor ciaus de l'oſt si merveillousement qu'il ne remaingne ne trés ne paveillons en eſtant, ne riens qui soit en noſtre encontre, que tout ne soit trebuschié a terre ! » Et cil dient que tout asseür en soit il de confondre tous lor mortels anemis. Lors s'en issent tout fors del boschet ou il avoient fait lor enbuschement, et se misent tout fors au plain, si laissierent tous lor chevaus aler au plus coiement qu'il porent ; mais onques si coiement nel porent faire que cil de l'oſt ne s'en aperceüssent bien par la frainte des chevaus qu'il oïrent venir, si s'escrierent cil qui premiers les virent venir : « Ore as armes ! » Et ce fu si haut que tout cil del chaſtel l'oïrent tout clerement et disent entr'aus que li agais s'eſtoit ferus en l'oſt et qu'il n'i avoit fors d'aler aprés et d'assaillir l'oſt de toutes pars, si le firent tout maintenant.

186. Lors conmande Lanselos que la porte soit ouverte et que il

186. Lancelot ordonne alors d'ouvrir la porte et de sortir en bon ordre, comme prévu. Ce fut aussitôt fait car ils avaient grande envie d'en découdre. Bohort, dès qu'il fut hors du bois et se fut approché de l'armée, rencontra le frère du roi Yon monté sur un grand cheval, et équipé de belles et riches armes. Dès qu'ils s'aperçurent, ils lancèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Le frère du roi Yon brisa sa lance et la fit voler en pièces et Bohort le frappa avec tant de force que ni l'écu ni le haubert n'empêchèrent le fer et le bois de la lance de le transpercer. Il le heurte avec violence, en homme plein de force et de courage, et il l'abat de son cheval, dans un état d'évanouissement proche de la mort. Les autres, qui le suivaient, se jetèrent sur l'armée et se mirent à démolir les tentes, à tuer chevaliers et chevaux, et à jeter à terre tout ce qu'ils rencontraient.

187. Alors s'élevèrent des clameurs et des cris de guerre et ceux qui étaient sans armes coururent s'équiper. Le roi, face à cette situation, ordonne qu'on lui apporte rapidement ses armes et on lui obéit ; puis il se fait préparer en urgence, comme tous les autres seigneurs, désemparés par les grands cris et le tapage qu'ils entendaient. Dès que le roi Arthur fut à cheval avec ceux qui l'entouraient, il vit sa tente par terre avec le dragon[1] qui la surmontait. Toutes les autres alentour

---

s'en issent tout ordeneement, si conme il devoient faire ; et il si firent maintenant, car grant talent avoient d'issir fors. Et Boors, si tost come il fu fors de l'embuschement et il fu aprociés de l'ost, il encontra sor un grant cheval le frere le roi Yon, armé moult bel et moult richement ; et si tost conme il s'entrevirent, il laissierent courre les chevaus li uns encontre l'autre. Li freres au roi Yon brisa sa lance et le fist voler em pieces ; et Boors le feri si durement que li escus ne li haubers nel garantist qu'il ne li meïst parmi le cors et fer et fust. Il l'enpaint bien, conme cil qui estoit de grant cuer et de grant force, si le porte del cheval a terre, si atourné conme cil qui gist tos en pasmisons et qui angoisse de mort destraint. Et li autre qui aprés venoient se ferirent en l'ost, si conmencierent a abatre trés et paveillons, et a ocirre chevaliers et chevaus, et a metre a terre quan qu'il encontrent.

187. Lors conmencha li cris et la huee, si coururent as armes cil qui estoient desarmé. Et li rois, quant il voit que la chose est a ce menee, il conmande que on li aporte ses armes hastivement, et cil si fisent a qui il l'ot conmandé ; lors [*c*] se fait armer a grant besoing, et tout li autre baron le roi, conme cil qui n'estoient pas asseür pour les grans cris et pour la grant noise qu'il ooient. Et si tost come li rois Artus fu montés, entre lui et ciaus qui entour lui estoient, et il vit son paveillon a terre et le dragon qui desus le pomel estoit assis, et autresi[a]

se mirent aussi à verser et à s'écrouler, ce qui jeta partout le trouble. C'étaient Bohort et Hector qui en étaient la cause car tout ce qu'ils voulaient, c'était surprendre le roi dans sa tente.

188. Quand monseigneur Gauvain voit ce prodigieux saccage de tentes ainsi que le massacre perpétré dans l'armée, il le montre au roi, son oncle, et dit : « Sire, voici Bohort et Hector qui nous causent ce grand tort ! » Monseigneur Gauvain s'élance alors vers Hector et le frappe si violemment sur le heaume qu'il l'étourdit, et si celui-ci ne s'était pas très vite rattrapé au cou de son cheval, il serait tombé. Monseigneur Gauvain, qui le haïssait à mort, le vit assommé ; en guerrier expérimenté, il ne voulut pas le laisser ainsi, mais il lui assena un autre coup qui le renversa sur le cou de son cheval, si bien qu'Hector s'accrocha à l'arçon avant de la selle. Quand Bohort vit que monseigneur Gauvain pressait tellement Hector qu'il était sur le point de tomber, il ne put s'empêcher de venir à son secours car il éprouvait une grande tendresse pour son cousin. Il se dirige vers monseigneur Gauvain, l'épée tirée, et le frappe de toutes ses forces en lui enfonçant profondément son épée dans le heaume. Le coup est si puissant que monseigneur Gauvain en est tout étourdi ; il éperonne pour s'éloigner et, laissant Hector, il s'écarte de Bohort sans savoir de quel côté son cheval l'emporte.

---

conmencierent tout li autre a verser et a cheoir qui emprés celui au roi estoient, si estoit moult esmaiés[b]. Et tout ce faisoient Boors et Hectors, qui ne baoient fors a sousprendre le roi en son paveillon.

188. Quant mé sire Gavains voit la merveille qu'il faisoient de paveillons abatre et verser et d'omes ocirre a lor pooirs, il le moustre au roi son oncle et dist : « Sire, veés ci Boort et Hector qui nous font cest grant damage ! » Lors laist courre mé sire Gavains a Hector, et le fiert si durement desor le hialme que tout l'estone ; et s'il ne se fust isnelement pris au col de son cheval, il fust cheüs a terre. Et mé sire Gavains, qui tant le haoit mortelment, quant il le vit estoné[a], il nel volt mie pour ce laissier, conme cil qui moult savoit de guerre ; ançois recovra un autre cop et le feri si qu'il le fist tout enbronchier sor le col de son cheval, si qu'il se prist a l'arçon devant. Et quant Boors voit mon signour Gavain qui tenoit Hector si court que par un poi qu'il ne le portoit a terre, il ne se puet pas tenir qu'il ne li voist aïdier, car moult amoit Hector de grant amour conme son cousin. Lors s'adrece vers mon signor Gavain, l'espee traite, et le fiert de tote sa force si durement qu'il li met l'espee el hialme em parfont. Li cops fu grans et si pesans que mé sire Gavains en fu tous estonés, si point outre maintenant si qu'il laisse Hector et s'en part de Boort, si estourdis qu'il ne set quel part ses chevaus l'en porte.

189. Ainsi débuta devant la tente du roi Arthur la grande et prodigieuse bataille mais les compagnons de Bohort, qui s'étaient jetés dans la mêlée, auraient été tués immédiatement, vu leur petit nombre, sans l'intervention de Lancelot et d'autres assiégés qui leur portèrent secours. Dans leur combat, on aurait pu voir de terribles échanges de coups et un massacre d'hommes provoquant de grandes souffrances. En peu de temps, ils déchaînèrent leur haine mortelle car il y eut ce jour-là tant de morts dans les deux camps que personne au monde n'aurait manqué d'en éprouver de la pitié. De tous ceux qui prirent part au combat et qui portèrent les armes ce jour-là, ce furent monseigneur Gauvain et Lancelot qui montrèrent le plus d'ardeur. Le conte dit que monseigneur Gauvain était si affligé de la mort de son frère Gaheriet qu'il tua de sa main trente chevaliers adverses, sans compter les blessés et beaucoup d'autres dommages qu'il infligea. En vérité, il continua ses exploits tout le jour sans se lasser jusqu'à vêpres. Il aurait même continué jusqu'à la nuit s'il n'avait été confronté à Bohort dans la bataille. Dès qu'ils se reconnurent, ils se précipitèrent l'un vers l'autre et ils entamèrent un combat si violent et si meurtrier qu'on aurait pu voir très vite qui avait l'avantage ; mais ceux qui s'étaient arrêtés autour d'eux se remirent à échanger des coups, si bien que le combat reprit, si violent et cruel qu'un grand nombre

---

189. Ensi fu la bataille conmencie et grans et merveillouse[a] devant la tente le roi Artu. Mais cil de la compaingnie Boort qui enmi els[b] s'estoient enbatu, a ce qu'il n'estoient mie granment, fuissent il de maintenant ocis et malbaillis, se ne fust Lanselos et cil del chastel, qui les secoururent. Et quant il avint chose qu'il se furent feru avoc les autres, vous veïssiés cops don[*d*]ner et departir et homes ocirre a grant dolour ; si s'entremoustrent bien en poi d'ore qu'il s'entrehaoient de mortel haïne, car tant en i ot d'ocis d'une part et d'autre celui jour que el monde n'a cuer si dur a qui toute pitiés n'en preïst. Mais sor tos ciaus qui en la bataille furent ne qui le jour portaissent armes, le firent bien entre mon signour Gavain et Lanselot. Si dist l'estoire que mé sire Gavains estoit tant dolans de la mort Gaheriet son frere qu'il lor ocist .xxx. chevaliers de sa main, sans les navrés et les plaiés et maint autre damage qu'il lor fist. Mais sans faille, onques de tout le jour ne pot recroire, ains dura ses biens faires tout le jour[c] jusques au vespre ; et sans faille jusques au soir i eüst il bien duré, se ne fust Boors qui l'encontra en la bataille. Et si tost com il s'entrevirent, si s'entrecoururent sus et conmencierent entr'aus une mellee si grant et si felenesse que assés tost em peüst on veoir le plus prou ; mais cil qui entour els s'arrestoient se ferirent en els, si que illoc reconmencha la mellee si grant et si felenesse que maint

de braves furent tués. Les assiégés, parce qu'ils étaient beaucoup moins nombreux que l'armée du roi, auraient été vaincus, sans Lancelot, Bohort, Hector et Lionel, les quatre compagnons. Lionel avait pourtant reçu une blessure à l'épaule gauche de la main de monseigneur Gauvain.

190. La nuit venue, les combattants de l'armée royale regagnèrent leurs tentes, accablés de fatigue et de tourment. Leurs adversaires firent de même et retournèrent dans leur château dès la tombée de la nuit. Une fois rentrés, ils dénombrèrent leurs pertes et virent qu'il leur manquait jusqu'à cent chevaliers, sans compter les hommes à pied que le conte ne mentionne pas ; et ils n'avaient rien gagné en échange, hormis trente chevaliers qu'ils avaient faits prisonniers et ramenés de force. Après s'être désarmés dans leurs logis, ils allèrent tous manger à la cour, les blessés comme les rescapés, car les uns s'en étaient mieux sortis que les autres. Ce soir-là, après souper, ils parlèrent beaucoup de monseigneur Gauvain. Tous les hommes de bien disaient qu'il était sans conteste le meilleur chevalier de sa génération, et que personne n'avait aussi bien combattu ce jour-là, excepté Lancelot et Bohort. Quant à ceux de l'armée du roi, une fois revenus dans leurs tentes, ils comptèrent les chevaliers qu'ils avaient perdus et constatèrent qu'il leur en man-

---

prodome en furent mort. Si i peüssent bien tost cil dedens avoir perdu, a ce qu'il estoient trop mains que cil de l'ost, se ne fuissent li .IIII. compaingnon : Lanselot, Boort, Hector et Lyoniaus. Et nonporquant, Lyoniaus s'en ala navrés d'une plaie que mé sire Gavains li fist en l'espaulle senestre.

190. Quant la nuit fu venue, cil de l'ost se misent en lor loges, conme cil qui assés avoient eü paine et travel. Et autresi refirent li autre chevalier, car il s'en ralerent en lor chastel si tost conme la nuis fu venue. Et quant il furent dedens entré, il regarderent combien il pooient avoir perdu de lor gens, si troverent qu'il lor en failloit bien jusqu'a .C. chevaliers, sans les sergans ocis dont li contes ne fait mie mention ; ne de tout ce n'avoient il nul retour, fors solement de .XXX. chevaliers prisons qu'il avoient pris en la bataille et amené par force avoc els. Quant il se furent desarmé en lor ostels, il alerent tout mengier a court, ausi li navré conme li sain, si conme il estoit avenu miels a l'un conme a l'autre. Cele nuit aprés souper parlerent assés de [*e*] mon signour Gavain ; et disent bien tot li prodome de laiens que sans faille il estoit li mieudres chevaliers del monde de son aage, ne nus ne l'avoit si bien fait le jour, fors solement Lanselos et Boors. Et cil de l'ost, quant il furent repairié a lor tentes, il regarderent combien il pooient avoir perdu de chevaliers ; si trouverent qu'il lor en failloit bien jusques a .CC., dont il furent moult courecié et moult tourblé.

quait jusqu'à deux cents, ce qui les affligea et les inquiéta profondément.

191. Ce soir-là, après le repas, ils se mirent à parler des assiégés : leur troupe nombreuse ne manquait pas d'hommes forts et vaillants, disaient-ils. Depuis ce jour-là, monseigneur Gauvain et Lancelot furent considérés comme les deux meilleurs combattants. À l'heure du coucher, les uns, qui étaient épuisés, allèrent se reposer, tandis que les autres montèrent la garde toute la nuit car si, comme ils le craignaient, les assiégés venaient déferler sur leurs tentes, ils ne les trouveraient pas sans défense, mais seraient prêts à les recevoir. Ce même soir, après le souper, Lancelot s'adressa à ses compagnons : « Maintenant, seigneurs, vous savez comment ceux de l'armée savent frapper, car ils nous ont mis à l'épreuve aujourd'hui mais, Dieu merci, ils ne peuvent se flatter de nous avoir vaincus. Malgré notre petit nombre, grâce à Dieu, nous avons fait face à la situation puisque, avec peu de combattants, nous avons résisté à une attaque en masse.

192. « Il faut à présent envisager ce que nous ferons demain et quelle conduite nous adopterons désormais, car je voudrais, si possible et avec l'aide de Dieu, mener cette guerre à bonne fin, aussi honorablement que nous l'avons commencée. Dites-moi vos souhaits, car rien ne sera fait sans votre

---

191. Quant il orent celui soir mengié, il conmencierent a parler de ciaus del chastel, si disent que voirement n'estoient il mie el chastel sans grant gent et que assés estoient prodome et vigherols ; si donerent d'icelui jour[a] tot le pris a mon signour Gavain et a Lanselot, et disent que c'estoient li doi chevalier qui miels l'avoient fait en la bataille. Et quant il fu tans et ore de couchier, pour ce qu'il estoient las et traveillié, s'alerent reposer li un, et li autre gaitierent l'ost[b] toute la nuit, car il avoient doute que cil del castel ne venissent as tentes, si que il nes trovaissent pas desgarnis, mais aprestés d'aus recevoir. Cele nuit aprés souper parla Lanselos a ses compaingnons et lor dist : « Signour, ore avés vous apris conment cil de l'ost sevent ferir, car de pres nous ont hui essaié. Mais, Dieu merci, il ne se pueent pas granment esjoïr del gaaing qu'il aient fait a nous, tout soit il ensi qu'il eüssent el champ greignour gent que nous n'i aviens. Il nous est, Dieu merci, bien avenu de ceste chose, car a poi de gent nous somes nous tenu encontre grant esfors.

192. « Ore esgardons entre nous que nous ferons demain et conment nous nous contendrons d'ore en avant ; car je voldroie bien, s'il pooit estre et Diex le nous voloit consentir, que nous menissiens ceste guerre a si honeree fin que nostre honours i fust maintenue ensi conme ele a esté a cest conmencement. Or me dites que vous volés que on face, car rien n'en sera fait fors a vostre

approbation. » Tous, préférant l'effort à l'inactivité, s'accordent pour aller combattre le lendemain. « À présent, reprit Lancelot, puisque vous voulez les affronter, décidons qui de nous sortira le premier. » Bohort déclare que personne ne sortira avant lui, car il partirait dès le lever du jour, tout armé pour les combattre. Puis Hector annonce qu'il le suivra avec l'ensemble du deuxième bataillon ; le fils du roi Pellès, un bon et courageux chevalier nommé Éliézer, dit qu'il mènera le troisième bataillon, composé d'hommes venus de son pays, et qui étaient tous de valeureux et hardis chevaliers. Un autre, venu de Sorelois, le duc d'Aroel, chevalier exceptionnel, demanda à conduire le quatrième bataillon, et on le lui octroya volontiers en raison de sa vaillance et de son expérience au combat. Ils étaient si nombreux qu'on forma ensuite sept bataillons comprenant chacun au moins cent chevaliers. Quant au dernier bataillon, qui réunissait les troupes les plus importantes, tous s'accordèrent pour mettre Lancelot à sa tête.

193. C'est ainsi qu'ils organisèrent leurs troupes, la veille du combat, en choisissant les chefs les plus efficaces et les plus compétents. Cette nuit-là, on examina les blessés et Bohort fut très affligé de découvrir son frère Lionel parmi eux, car il l'aimait beaucoup. Il dit à haute voix qu'il le ven-

---

los. » Et il s'acordent tout a ce qu'il s'en issent demain, car mils aiment il le travail que le repos. « Ore, fait Lanselos, puis qu'il est ensi que vous volés assambler a els, esgardons entre nous qui primes s'en istra de chaiens. » Et Boors dist que nus ne s'en is[*t*]tra avant lui, « car si tost conme li jours sera venus, fait il, je m'en istrai, tous aprestés de mes armes, pour assambler a ciaus de l'ost ! ». Et Hectors dist qu'il s'en istra aprés lui a toute la seconde bataille. Et Helyezer, li fils au roi Pellés, bons chevaliers et hardis, dist qu'il conduira la tierce batalle[a] atout ciaus meïsmes qu'il amena de son païs, qui tout estoient prou chevalier et hardi. Et uns autres chevaliers de Sorelois, dus d'Aroel, qui moult estoit bons chevaliers a merveilles, demanda la quarte bataille a conduire ; et on li otroie volentiers pour ce que prodom estoit et assés savoit de guerre. Et aprés furent tant de gent laiens qu'il establirent .VII. batailles, et ot en chascune bataille a tout le mains .C. chevaliers ; et en la daerraine batalle, ou il avoit le greignour pooir, misent et establirent, par lor conmune volenté, Lanselot.

193. Ensi establirent lor batailles le soir devant, et misent conduiseour en chascune tel conme il quidoient que mestiers lor fust et qui miels i peüst valoir. Cele nuit regarderent les navrés et les bleciés. Et quant Boors vit que Lyoniaus ses freres estoit bleciés, il ne fu mie poi coureciés, car moult l'amoit de grant amour ; si dist en oiant tous ciaus

gerait s'il se trouvait face à celui qui l'avait blessé, que ce fût monseigneur Gauvain ou un autre. Ceux du château qui avaient combattu se reposèrent cette nuit-là. Le lendemain à la pointe du jour, avant le lever du soleil, dès qu'ils furent vêtus et chaussés, ils se hâtèrent de prendre leurs armes. Une fois prêts, ils sortirent du château en bon ordre, ainsi qu'il avait été décidé la veille au soir, et le plus silencieusement possible, afin de n'être pas entendus de leurs adversaires. Mais ils ne purent éviter qu'on les vît descendre et les autres se mirent à crier : « Aux armes ! » Ceux qui étaient désarmés se levèrent, s'équipèrent et sortirent des tentes tout en armes et à cheval. Si les assiégés avaient organisé leurs troupes du mieux qu'ils pouvaient, ceux de l'armée royale avaient fait de même. Il se trouva que monseigneur Gauvain conduisait le premier corps de troupe et monta à l'assaut le premier. Voyant que Bohort était à la tête du premier bataillon, il le choisit directement pour adversaire et n'en fut pas mécontent ; c'était en effet l'un des hommes qu'il haïssait le plus au monde car on lui avait rapporté qu'il avait tué de sa main son frère Guerrehet.

194. En s'approchant l'un de l'autre, ils lâchent la bride en même temps, la lance pointée tenue à bout de bras et, au grand galop, ils se frappent mutuellement si violemment que malgré l'écu et le haubert ils se transpercent si profondément

---

de laiens qu'il le vengeroit s'il en venoit en lieu de celui qui navré l'avoit, fust de mon signour Gavain ou d'autre. Cele nuit reposerent cil del chastel qui a la bataille avoient esté ; et l'endemain, si tost com il fu jours, avant que li solaus fust levés, tantost com il se furent vestu et chaucié, il coururent a lor armes. Et quant il furent armé, il s'en issirent fors del chastel les uns aprés les autres, si ordeneement com il l'avoient devisé la nuit devant ; mais ce fu au plus coiement qu'il porent pour ce que cil de l'ost nes oïssent. Mais onques nel[a] sorent faire si coiement que cil de l'ost ne les veïssent avaler, et lors conmencierent a crier : « Ore as armes ! » Et lors saillirent sus par l'ost cil qui estoient desarmé, si prisent lor armes et issirent fors[b] des paveillons tout aparellié et monté. Et se cil dedens orent lor gens ordenees au miels qu'il porent, ausi l'orent fait cil de l'ost. Si avint que [*462a*] mé sire Gavains conduisoit la premiere bataille, et fu devant tous ses compaingnons a l'asambler ; et quant il vit que Boors conduisoit la premiere bataille et il le choisi tout apertement, il n'en fu mie dolans ; car c'estoit uns des homes del monde que il haoit plus mortelment, car on li avoit dit qu'il ocist de sa main Guerrehet[c] son frere.

194. Quant il aprocierent li uns de l'autre, il laissierent coure ensamble, lor glaives alongiés, tant come li cheval porent aler, et s'entrefierent si durement que li escu ne li hauberc nes garantissent[a] qu'il ne se metent

que ce sera un miracle s'ils guérissent de leurs blessures. Ils se heurtent et se jettent mutuellement à bas de leurs chevaux, à la renverse et si bien embrochés qu'aucun des deux ne parvient à se relever. Rien d'étonnant à cela car dans la chute le fer eſt ressorti dans leur dos. Après ce combat, les deux premiers bataillons sortirent du bois et se précipitèrent l'un contre l'autre ; les coups qu'ils se portaient étaient prodigieux car ils se haïssaient mortellement, et vous auriez vu tomber en peu de temps une centaine de combattants qui ne pouvaient se relever, car la plupart étaient morts et les autres blessés. À ce moment, la déroute et l'infortune accablèrent l'armée du roi, car dans le premier bataillon du château se trouvait un chevalier de la Terre Foraine qui était dans le camp de Lancelot et qui accomplissait de tels exploits en leur compagnie que les gens du roi Arthur furent défaits par lui. Quand la place fut un peu dégagée, ceux du château se ruèrent là où monseigneur Gauvain et Bohort gisaient blessés et ils les ramassèrent. Ils auraient emmené de force monseigneur Gauvain, qui était incapable de se défendre, si ceux de l'armée du roi n'étaient venus à son secours malgré bien des difficultés, si bien que ceux du château durent le leur laisser, bon gré mal gré. Ces derniers déployèrent néanmoins tant d'efforts dans cette extrémité qu'ils parvinrent à empor-

---

les fers des glaives parmi les cors si en parfont que merveilles sera s'il en garissent. Il s'enpaingnent bien et s'entreportent des chevaus a terre, tous envers, si enferré qu'il n'i a celui qui ait pooir de soi relever ; ne ce n'eſtoit mie merveilles, car au chaoir paroit li fers par deriere les espaulles a l'un et a l'autre. Aprés ceſte bataille se desbuschierent les .II. premieres batailles, si laissierent corre les uns encontre les autres ; et s'en vont entreferir si merveillousement, a ce qu'il s'entrehaoient de mortel haïne, que vous en peüssiés veoir en poi de terme chaoir tels .C. qui n'ont pooir d'els relever, car li pluisour gisent tout mort et li pluisour sont navré. Si tourna a celui point la desconfiture et la mescheance sor ciaus de l'oſt, car en la premiere bataille de ciaus del chaſtel avoit un chevalier de la Terre Foraine qui eſtoit devers la partie Lanselot qui fiſt si grans merveilles d'armes a cele empainte que par lui se desconfirent la gent le roi Artu. Et quant il orent un poi vuidié la place, cil del chaſtel coururent cele part ou mé sire Gavains et Boors gisoient navré, si les prisent ; et en eüssent a force enmené mon signour Gavain, a ce qu'il ne trouvoient en lui nule desfense, se ne fuissent cil de l'oſt qui vinrent cele part pour lui rescourre, si fisent toutesvoies tant a quelque paine que il le covint laissier a cels de l'oſt, ou cil del chaſtel volsissent ou non. Et nonpourquant en cele deſtrece et en cele grant angoisse traveillierent tant cil del chaſtel qu'il emporterent Boort sor son escu el chaſtel amont [*b*], si navré com il eſtoit ; si ne

ter Bohort sur son écu et à ramener le blessé au château. Jamais personne n'avait manifesté un chagrin comparable à celui de la reine lorsqu'elle le vit tout en sang et si mal en point. On fit venir les médecins, qui retirèrent de sa blessure le tronçon de lame, et après avoir examiné la plaie, ils déclarèrent qu'elle était très difficile à guérir mais qu'ils pensaient néanmoins sauver le blessé dans un bref délai, avec l'aide de Dieu ; ils firent appel à tout leur savoir, sans ménager leur peine. Les armées qui se faisaient face dans les prés qui bordaient la rivière Hombre commencèrent dès le matin le combat qui dura jusqu'à l'heure de vêpres car c'était l'été. Personne au monde n'a vu de bataille aussi cruelle et sanglante que celle qui eut lieu ce jour-là, car il y eut nombre de tués et de blessés de part et d'autre.

195. Ce jour-là le roi Arthur porta les armes avec plus d'habileté qu'aucun homme de son âge. Le conte va jusqu'à affirmer qu'il n'y eut dans son camp ni vieux ni jeune qui en eût fait autant que lui. Sa vaillance et le bon exemple qu'il donnait à ses hommes engagèrent ses chevaliers à combattre si bien qu'ils auraient entièrement vaincu ceux du château sans Lancelot et Hector qui, dans cette extrémité, leur opposaient les rudes assauts de leurs armes, et dégageaient souvent la place en repoussant le bataillon de gré ou de force par les coups qu'ils portaient. C'est sans aucun doute la

---

veïstes onques si grant doel demener a home ne a feme conme la roïne faisoit quant ele le vit si navré et si sanglent com il estoit. Li mire furent mandé, qui li traisent le tronçon del glaive atout le fer ; et quant il orent veüe la plaie ensi come il le porent veoir, il disent qu'ele estoit moult perillose a garir, mais toutesvoies le quident il rendre sain et haitié dedens court terme, a l'aïde de Dieu, si i metent paine et entente selonc ce qu'il sevent et qu'il pueent. Et cil qui furent assamblé es prés desus la riviere de l'Hombre conmencierent des le matin la mellee qui dura jusqu'a ore de vespres en tel saison conme en esté ; si ne veïstes onques, ne vous ne autres, si cruel bataille ne si felenesse conme cele fu le jour, car moult en i ot d'ocis et de navrés d'une part et d'autre.

195. Celui jour porta li rois Artus armes et le fist si bien il meïsmes de sa main qu'il n'avoit home el monde de son aage qui ausi bien le peüst avoir fait. Et encore l'aferme l'estoire qu'il n'i ot de sa partie ne viel ne jouene celui jour qui ausi bien l'eüst fait de toutes choses ; car par la proesce de lui et par l'essample de son bien faire que il donoit a ses homes le fisent si bien si chevalier[a] que cil del chastel eüssent esté outreement vaincu, se ne fust Lanselos et Hector, qui soustenoient as grans besoins les grans cops et les grans effors de lor armes et faisoient sovent vuidier la place et remuer la bataille as cops que il donoient, ou cil de la volsissent ou non ; si remest sans faille par la

prouesse des deux chevaliers qui empêcha les hommes du roi Arthur de remporter la victoire ce jour-là. En effet, ils tinrent fermement leur position et la bataille dura tant qu'il ne resta plus une seule armure en bon état lorsque les adversaires se séparèrent. Ce qui leur fut très profitable, c'est qu'ils combattirent toute la journée l'un près de l'autre : lorsque l'un frappait à droite, l'autre frappait à gauche et ainsi ils s'entraidaient.

196. Ce jour-là, vers l'heure de none, là où la terrifiante bataille faisait rage, le roi Arthur vint à rencontrer Lancelot, qui abattait et renversait tout ce qu'il trouvait sur son chemin. Quand le roi le reconnut aux armes qu'il portait et qu'il vit les prodiges qu'il accomplissait, il se dit : « S'il vit encore longtemps, il déshonorera à lui tout seul tous mes combattants ! » Le roi se précipita vers lui, l'épée tirée, avec une grande audace. Le voyant venir sur lui et le reconnaissant, Lancelot ne se prépara pas à se défendre mais seulement à se protéger ; car il l'aimait tant qu'il n'avait pas le cœur à lui faire du mal. Le roi, qui avait préparé son coup, le frappa si vigoureusement qu'il trancha son cheval par le milieu, jetant ainsi Lancelot à terre, mais celui-ci était indemne car le roi l'avait manqué. Près de lui, Hector vit ce coup et s'en irrita vivement car il craignait que Lancelot ne fût blessé. Il

---

proesce d'aus .II. que li home le roi Artu ne gaaignierent celui jour le champ et la victoire[b]. Cist doi voirement soustinrent le champ, et tant dura cele mellee qu'il ne remest au departir de la bataille armeüre[c] nule entiere ; et ce lor valut moult et aïda qu'il furent tout le jour li uns lés l'autre, si que li uns feroit a destre et li autres a senestre[d], et aïdoit li uns a l'autre.

196. Celui jour meïsmes avint entour ore de none, la ou la bataille estoit plus destroite et plus angoissouse, que li rois Artus encontra Lanselot, qui aloit abatant et acravantant devant lui quan qu'il encontroit. Et quant li rois le reconut as armes qu'il portoit et il vit[a] les merveilles qu'il faisoit, si dist a soi meïsmes : « Se cis vit longement, il tous sels honira mes homes ! » [*c*] Lors li courut sus li rois, l'espee traite, conme cil qui estoit de trop grant hardement. Et quant Lanselos le vit venir encontre lui et il le connut[b], il ne s'apareilla mie de desfendre soi, ne mais il s'apareilla de soi covrir ; car il l'amoit de si grant amour qu'il ne pooit pas avoir cuer de lui mal faire. Et li rois, qui avoit son cop entesé, le feri de si grant vertu qu'il li trencha son cheval parmi le cors, si qu'il abati Lanselot a terre ; mais Lanselos n'ot nul mal de celui cop, car li rois ot failli a lui ataindre. Et quant Hector, qui pres de lui estoit, vit celui cop, il ne fu pas poi coureciés, car il avoit paour que Lanselos ne fust navrés. Il laisse courre au roi Artu et le feri si grant cop de s'espee par desus son hiaulme que li

s'élança sur Arthur et lui porta un grand coup d'épée sur le heaume au point que le roi, tout étourdi, ne savait plus où il était. Hector, qui l'avait reconnu et qui le haïssait à mort, le frappa à nouveau de toutes ses forces et si violemment que le roi ne put plus se tenir en selle et chuta à côté de Lancelot. Le voyant à terre, Hector exhorta Lancelot : « Seigneur, coupez-lui la tête, et notre guerre prendra fin !

197. — Ah, s'écria Lancelot, que dites-vous ? Jamais je ne lui ferai de mal, s'il plaît à Dieu ! Il a été mon bienfaiteur et il m'a souvent honoré, c'est pourquoi, loin de lui faire du tort, je le protégerai où que je sois. Ne songez pas à lui nuire tant que je suis là ; ce serait peine perdue car, sachez-le, je le défendrai contre vous et contre quiconque. » Par ces mots, Lancelot sauva ce jour-là la vie du roi Arthur. Quand il l'eut lui-même aidé à se remettre en selle et qu'eut cessé ce combat si violent et qui avait tant duré, le roi revint vers son armée et s'adressa à ses proches : « Avez-vous vu ce que Lancelot a fait pour moi ? Il a eu aujourd'hui la possibilité de me tuer et n'a pas voulu porter la main sur moi. Ma foi, il a surpassé en bonté et délicatesse tous les chevaliers de ma connaissance ! Par Dieu, j'aimerais que cette guerre n'eût jamais commencé, car il a aujourd'hui plus conquis mon cœur par sa générosité que d'autres ne l'auraient fait par

---

rois en devint tous estourdis, si qu'il ne sot s'il estoit ou nuis ou jours. Et Hectors, qui bien connoissoit que c'estoit li rois et qu'il le het de mortel haïne, recovre un autre cop et le fiert si durement de toute sa force que li rois n'a pooir qu'il se tiengne en sele, ains vole del cheval a terre par delés Lanselot. Et quant Hectors voit qu'il est a terre, si dist a Lanselot : « Sire, copés lui la teste, si sera nostre guerre finee !

197. — Ha ! fait Lanselos, que est ce que vous dites ? Ja, se Diex plaist, mal ne li ferai ! Car il m'a bien fait et honour par maintes fois, par coi il n'avra ja mal par moi, ains le garantirai a mon pooir en quelque lieu que je soie. Ne ja nel pensés de lui mal faire tant conme je soie ci, car ce seroit paine gastee ; car bien saciés que je le desfendroie encontre vous et vers autrui. » Par cele parole rescoust Lanselos le roi Artu celui jour de mort. Et quant Lanselos meïsmes l'ot remonté et il s'en furent parti de cele bataille qui moult avoit esté grande et moult avoit longement duré[a], li rois vint a son ost et dist oiant tous ciaus qui avoc lui estoient : « Avés vous veü que Lanselos a fait pour moi, qui estoit hui au desus de moi ocirre et ne volt pas metre main a moi ? Par foi, fait il, ore a passé de debonaireté et de courtoisie tous les chevaliers dont je oïsse onques mais parler ! Or voldroie je moult, se Dix me consalt, que ceste guerre n'eüst onques esté conmencie, car plus a hui mon cuer[b] vaincu par sa debonaireté que tous li mondes ne feïst

la force. » Ainsi parla le roi Arthur à ses proches conseillers, ce dont monseigneur Gauvain, tout blessé qu'il fût, s'irrita fort lorsqu'il entendit ces propos. Quand Lancelot fut revenu dans son château avec tous ses compagnons, ceux qui s'occupaient de sa personne découvrirent, après l'avoir désarmé, des blessures légères, des meurtrissures et des traces de coups en quantité, qui auraient beaucoup gêné bien d'autres chevaliers ; il en était de même pour Hector, qui avait reçu ce jour-là de multiples coups d'épée. Une fois désarmés, ils allèrent voir Bohort pour s'informer de son état et de ses chances de guérison. Ils demandèrent à son médecin si sa blessure était grave et ce dernier leur répondit que c'était une plaie profonde et peu ordinaire, mais qu'il pensait la guérir bientôt.

198. C'est ainsi que le roi Arthur assiégea la Joyeuse Garde pendant plus de deux mois. Ceux du château faisaient de fréquentes sorties et combattirent si souvent leurs adversaires qu'ils perdirent de nombreux chevaliers, alors qu'ils n'en avaient pas autant que l'armée du roi. Pendant cette période, le pape vint à apprendre que le roi Arthur avait abandonné sa femme et l'avait menacée de la tuer, s'il le pouvait. Quand le pape sut qu'on ne l'avait pas prise en flagrant délit du méfait dont on l'accusait, il ordonna aux évêques et archevêques de jeter l'interdit[1] sur le royaume du roi Arthur et d'excommunier le roi si celui-ci ne reprenait pas la reine Guenièvre, son épouse,

---

par [*d*] force ! » Ceste parole dist li rois Artus a son privé conseil, dont mé sire Gavains, tout fust il navrés, fu moult coureciés quant il l'oï dire. Et quant Lanselos refu venus a son chastel[c], lui et toute sa compaingnie, cil qui de lui servir s'entremetoient troverent, quant il l'orent desarmé, qu'il avoit mainte petite plaie et maint hurt et maint bout, dont maint autre chevalier[d] se tenissent a encombré ; et ausi avoit Hector, qui le jour avoit receü maint cop[e] d'espee. Et quant il furent desarmé, il alerent veoir Boort pour savoir conment il le faisoit et se il porroit garir legierement, si demanderent a son maistre s'il estoit navrés durement ; et il lor dist que la plaie estoit grans et merveillouse, mais il l'en[f] gariroit bien prochainement, si conme il quidoit.

198. En tel maniere tint li rois Artus son siege devant la Joiouse Garde .II. mois[a] et plus. Si avint que cil dedens issirent fors menu et sovent et assamblerent a ciaus defors par tantes fois qu'il perdirent assés de lor chevaliers, pour ce qu'il n'avoient mie si grant gent conme cil de l'ost avoient. Dedens celui terme avint que li apostoles de Rome sot vraiement que li rois Artus ot sa feme laissie et qu'il li prometoit qu'il l'ocirroit s'il le pooit tenir. Et quant li apostoles ot oï que on ne l'avoit pas prise provee el mesfait que on li metoit sus, si manda as evesches et as archevesches del païs que la terre le roi Artu fust toute entredite et en esconmunication s'il ne reprendoit la roïne

s'il ne faisait pas la paix avec elle et s'il ne la traitait pas comme un roi doit traiter sa noble épouse[2].

199. Quand le roi Arthur apprit ces dispositions, il en fut très contrarié ; il aimait néanmoins la reine d'un tel amour qu'il fut facilement convaincu. Mais il déclara que, si la reine revenait, il ne mettrait pas pour autant fin à la guerre contre Lancelot, car il avait été si déterminé à l'entreprendre qu'il ne pouvait en aucun cas y renoncer. L'évêque de Gloucester alla voir la reine et lui dit : « Dame, dame ! Il vous faut revenir auprès du roi Arthur, votre époux, car notre père, le pape, vous l'ordonne, ainsi que votre seigneur. Il vous donnera sa parole de roi, en présence de tous ses vassaux, de vous traiter désormais comme un souverain doit traiter sa noble épouse, et il ne sera plus jamais question de l'accusation portée contre vous et Lancelot, ni de sa part ni de la part de quiconque à sa cour, où que vous soyez. — Seigneur, répondit-elle, je vais y réfléchir et vous informerai bientôt de ce que l'on m'aura conseillé. »

200. La reine fait appeler Lancelot, Hector, Bohort et Lionel dans une chambre pour s'entretenir avec eux. Quand tous les quatre se trouvent devant elle, elle leur dit : « Chers seigneurs, vous êtes ceux en qui je me fie le plus. Je vous prie de me conseiller dans mon intérêt et pour mon honneur. Que vaut-il mieux que je fasse, selon vous ?

Genievre, sa feme, et s'il ne le tenoit avoc lui en pais, tout ausi conme rois doit[b] tenir sa prodefeme et s'espouse.

199. Quant li rois Artus oï cel mandement, si en fu moult courecíés ; et nonpourquant il amoit la roïne de si grant amour que il fu legierement vaincus. Mais il dist que, se la roïne revenoit ariere, que ja pour ce ne remandroit la guerre entre lui et Lanselot, car il l'avoit si enprise a force et a certes qu'il ne le larroit en nule maniere. Et lors ala li evesches de Glocestre a la roïne[a] et li dist : « Dame ! dame, il covient que vous reveigniés avoc le roi Artu, vostre signour, car nostres peres, li apostoles, le vous conmande [*e*], et vostres sires ausi. Et il vous creantera conme rois, devant tous ses barons, qu'il vos tenra des ore mais en avant tout ensi et en tel maniere conme rois doit tenir sa prodefeme ; ne de[b] parole qui ait esté dite de vous et de Lanselot n'en tenra il jamais ne conte ne parole, ne il ne home de sa court, en lieu ou vous soiés. — Sire, fait ele, je m'en conseillerai et vous dirai proçainement ce que on m'en loera. »

200. Lors mande la roïne Lanselot et Hector et Boort et Lyonel en une chambre, qu'il venissent parler a li. Et quant cil .IIII. furent venu devant li, ele lor dist : « Biaus signour, vous estes li home el monde en qui je ai greignour fiance. Or vous proi je que vous me conseilliés a mon prou et a m'onour, selonc ce que vous quiderés que miex me vaille.

Je veux vous apprendre une nouvelle qui doit nous réjouir, vous et moi, car mon seigneur le roi, qui est l'homme de plus grand mérite en ce monde, ainsi que vous-mêmes le déclarez chaque jour, me fait demander de revenir auprès de lui, m'assurant qu'il me chérira autant et même plus qu'auparavant. Sa volonté d'oublier ma mauvaise conduite envers lui me fait grand honneur, tout autant que sa requête. Cette situation vous profitera, car il n'est pas question que je parte d'ici s'il ne renonce à sa colère envers vous, ou s'il ne vous laisse pas au moins quitter le pays avec votre compagnie, de sorte que vous n'y perdrez absolument rien, pas même un éperon, tant que vous séjournerez ici.

201. « À présent, dites-moi ce que vous voulez que je fasse car, si vous préférez que je reste ici avec vous, je le ferai et si vous voulez que je m'en aille, je partirai. — Dame, répondit Lancelot, si l'on faisait ce que mon cœur désire et selon ma préférence, vous resteriez, car il est certain que j'aurai beaucoup de peine à me séparer de vous quand vous nous aurez quittés. Pourtant, comme j'aime mieux que cette affaire soit conclue conformément à votre honneur plutôt que selon ma préférence, je vous conseille de retourner auprès de mon seigneur le roi Arthur, puisqu'il vous le demande. Si vous n'y alliez pas après cette offre qu'il vous

---

Je voel que vous saciés qu'il m'est venue une novele qui moult doit plaire a moi et a vous ; car mé sires li rois, qui est li plus prodom del monde, si conme vous meïsmes le contés chascun jour, me fait requerre que je m'en reviengne avoc lui, et il me tenra des ore mais en avant autresi chierement conme il fist onques plus. Si me fait grant honour de ce qu'il me requiert, et de ce qu'il ne regarde a ce que je me sui tant mesfaite envers lui ; et vous avrés prou en ceste chose, car sans faille je ne me partirai jamais de chaiens s'il ne vous pardone le courous qu'il a vers vous, a tout le mains en tel maniere que il vous en laira aler de cest païs, entre vous et vostre compaingnie, si que vous n'i perdrés riens, tant conme vous serés en cest païs, vaillant un esperon.

201. « Ore me loés ce que vous voldrés que j'en face ; car, s'il vous plaist miex que je remaigne[a] ci avoc vous, je i remanrai ; et se vous volés que je m'en aille, je m'en irai[b]. — Dame, fait Lanselos, se on faisoit ce que mes cuers desire et que il voldroit mils, vous i remanriés, car sans faille de vous me consiurrai je malvaissement quant vous serés de nous partie[c]. Et nonpourquant, pour ce que j'aim miels que cis affaires soit fais selonc vostre honour que selonc ce que je mils ameroie, vous lo je que vous railliés a mon signour le roi Artu, des qu'il le vous mande ; et se vous ore n'i aliés aprés cest offre qu'il vous a fait, il n'est nus qui ne puist apertement connoistre vostre honte et

a faite, tout le monde sans exception conclurait à votre déshonneur et à ma déloyauté. C'est pourquoi je veux que vous fassiez savoir au roi que vous le rejoindrez demain. Soyez sûre que, lorsque vous me quitterez, vous aurez une si riche escorte de nos troupes que jamais grande dame n'en eut plus belle. Je ne dis pas cela, dame, parce que je vous aime plus que de nos jours un chevalier a jamais aimé sa dame, mais pour votre honneur. » Ses larmes commencèrent à couler et la reine se mit, elle aussi, à pleurer. Quand Bohort entendit que Lancelot en était venu à accepter le retour de la reine auprès du roi Arthur, il protesta : « Seigneur, vous accordez cela bien facilement ! Dieu fasse que ce choix vous soit favorable, car je le souhaite sincèrement. Vous allez partir pour la Gaule et ma dame la reine demeurera dans ce pays, là où vous ne pourrez jamais la revoir, en aucune manière. Je connais trop bien votre cœur et le grand désir que vous aurez d'elle. Je sais bien qu'après un mois seulement vous regretterez de n'avoir pas tout donné pour éviter cet accord. Assurément, si je connais bien vos sentiments, vous en mourrez de chagrin si vous n'êtes pas suffisamment occupé ailleurs ! Je vous parle ainsi, avant le départ de ma dame la reine et en sa présence, parce que je voudrais qu'elle demeure, si vous le souhaitiez. J'ai grand-peur, en effet, qu'il en résulte pour vous beaucoup plus de

---

ma grant desloialté. Et pour ce voel je que vous man[*f*]dés au roi que vous irés a lui demain ; et je vous di que quant vous partirés de moi, vous serés si richement convoie[d] a nos pooirs que onques haute dame ne fu plus bel. Et ceste chose, dame, ne di[e] je mie pour ce que je ne vous aim plus que onques a nostre vivant chevaliers n'ama dame, mais je le di pour vostre honour. » Et lors li conmencent li oel a larmoier, et la roïne conmencha d'autre part a plourer. Quant Boors entent que la chose est a tant venue que Lanselos a otroié que la roïne s'en vait avoc le roi Artu, il dist a Lanselot : « Sire, vous avés ceste chose otroie moult legierement ! Ore doinst Diex que bien vous en aviegne, car je le voldroie en bone foi. Ore vous en irés vous en Gaule, et ma dame la roïne demoerra en cest païs en tel lieu ou vous ne le verrés ne tart ne tempre, ne une fois ne autre. Et je connois tant vostre cuer, et le grant desirier que vous avrés de li, que je sai vraiement que quant vous i avrés esté un mois, que vous en voldriés avoir doné tout le monde, s'il estoit en vostre baillie, par covent que vous n'eüssiés onques fait cest otroi. Et certes, se je onques connui vostre cuer, vos en morrés de doel, se vous n'avés trop aillours a entendre ! Si le vous di[f] ore, ançois que ma dame la roïne s'en aille, et devant li meïsmes, pour ce que je voldroie bien, s'il vous pleüst, la demourance, pour ce que[g] j'ai grant doutance qu'il ne vous en viengne assés plus

mal que vous ne croyez ; et si vous n'y songez, il peut vous arriver de grands maux, ainsi qu'à toute notre parenté. Vous serez alors avili et déchu, et vos terres seront définitivement désertées ! » Quand Bohort eut prononcé ces mots, les deux autres l'approuvèrent et se mirent à blâmer vivement Lancelot pour sa décision de rendre la reine. Ils lui dirent : « Seigneur, craignez-vous donc le roi pour que vous vouliez lui rendre ma dame ? Au nom de Dieu, seigneur, ne la lui rendez pas, gardez-la ! » Il répondit qu'il la rendrait, quoi qu'il dût advenir. Même s'il devait mourir de son absence, il la rendrait !

202. Là-dessus, le débat fut clos car les autres n'avaient rien à ajouter après avoir entendu que Lancelot ne manquerait en aucun cas de rendre la reine. Quand celle-ci comprit qu'elle était tout à fait libre de partir, elle se rendit auprès de l'évêque de Gloucester qui l'attendait au milieu de la grand-salle et lui dit : « Seigneur, vous pouvez aller trouver mon seigneur le roi ; vous le saluerez de ma part et lui ferez savoir que je ne retournerai en aucun cas auprès de lui s'il ne laisse pas Lancelot partir pour la Gaule sain et sauf avec toute sa compagnie, sans qu'il subisse la moindre perte. »

203. En entendant ces mots, l'évêque remercie Dieu de bon cœur car il sait bien qu'Arthur tiendra Lancelot pour quitte et le laissera partir. Il recommande la reine à Dieu

---

mal que vous ne quidiés. Et se il vous en sovient, grans mals vous en puet avenir, et a tout nostre parenté ; et vous en serés plus vils et plus abaissiés, et vos terres desertees a tous jours mais ! » Quant Boors ot dite ceste parole, li autre doi s'i acorderent bien, et moult enconmencierent a blasmer Lanselot de ce qu'il velt la roïne rendre, et li dient : « Sire, quel paour avés vous del roi que ma dame li volés rendre ? Sire, pour Dieu, ne li rendés mie, mais retenés le ! » Et il dist qu'il le rendra, que que l'en doive avenir : neïs s'il en devoit morir par defaute de li, si le rendra il !

202. Atant est li parlemens finés, car cil en laissent la parole a tant ester conme il oent que Lanselos [*463 a*] a dit qu'il ne lairoit en nule maniere qu'il ne le rendist. Et quant la roïne vit qu'ele ot congié outreement, ele vint a l'evesche de Glocestre, qui enmi le palais l'atendoit, et li dist : « Sire, ore vous en poés aler a mon signour le roi ; si le salués de par moi, et li dites que je en nule maniere ne m'en irai a lui se il ne laisse Lanselot aler tout quite en Gaule, et toute sa compaingnie avoc lui, en tel maniere qu'il ne perde del sien vaillant un esperon. »

203. Quant li evesches entent ceste parole, il en mercie Dieu de bon cuer, car ore voit il bien que li rois en laira aler Lanselot tout quite. Il conmande la roïne a Dieu, et tous ciaus del palais ausi, si

ainsi que toute l'assistance, puis il descend du château et se rend en hâte à la tente du roi pour lui apprendre les nouvelles. En entendant que Lancelot lui rend la reine si volontiers, le roi dit à tout son entourage : « Par Dieu, s'il en était vraiment de Lancelot et de la reine comme on me l'a fait croire et s'il l'aimait d'amour fou, l'état de guerre empêcherait qu'il me rende la reine avant longtemps ! Puisqu'il a si généreusement accueilli cette requête, je ferai en tout point ce que la reine me demande : je laisserai Lancelot partir, et si quiconque attente à lui, ne serait-ce qu'à un seul de ses éperons, je m'en prendrai deux fois plus violemment à l'assaillant. » Il ordonna à l'évêque de retourner au château et d'annoncer à la reine de sa part que Lancelot pouvait quitter librement le pays. L'évêque monta à cheval et s'en retourna rapporter à la reine le message du roi. Il fut décidé de part et d'autre qu'elle serait rendue au roi le lendemain et que Lancelot quitterait le royaume de Logres avec ses compagnons pour le royaume de Gaunes dont ils étaient les seigneurs et les héritiers légitimes.

204. Cette nuit-là, les soldats du roi se réjouirent beaucoup de la fin de la guerre, car la plupart d'entre eux avaient craint une mauvaise issue pour leur camp si le conflit avait duré longtemps. Si les assiégeants étaient beaucoup plus heureux et joyeux que d'habitude, ceux du

---

s'en avale del chastel et ne fina onques de chevauchier tant qu'il vint au tref le roi, se li conte les noveles qu'il a oïes el chastel. Et quant li rois entent que Lanselos li rent si volentiers la roïne, il dist a tous ciaus qui entour lui estoient : « Par Dieu, s'il fust autant a Lanselot de la roïne conme on me faisoit entendre, il n'est mie si au desous de ceste guerre qu'il le me rendist des mois, se il l'amast de fole amour ! Et pour ce qu'il a faite ceste requeste si debonairement, ferai je tout outreement ce que la roïne me mande ; car je l'en lairai en tel maniere aler qu'il ne trovera qui li toille[a] vaillant un esperon que je ne li rende au double. » Lors conmanda li rois a l'evesche qu'il s'en aille ariere au chastel et die a la roïne de par le roi que Lanselos s'en puet aler tous quites fors del païs[b]. Li evesches monta tantost et s'en revint ariere el chastel et conte a la roïne ce que li rois li mande. Si est ensi la chose finee d'ambes .II. pars que la roïne sera rendue au roi[c] l'endemain, et Lanselos s'en partira del roialme de Logres, entre lui et sa compaingnie, et s'en iront el roialme de Gaunes[d], dont il sont droit signour et droit oir.

204. Cele nuit furent cil de l'ost lié et joiant quant il virent que la guerre estoit faillie et remese, car moult avoient grant paour li pluisour d'als que li pis ne tournast sor als se li affaires durast longement. Et se il furent assés plus lié qu'il ne soloient estre, et plus joiant parmi l'ost[a],

château étaient affligés et pleuraient, qu'ils fussent riches ou pauvres. Et savez-vous ce qui les attristait tant ? C'est qu'ils voyaient Bohort, Hector et Lionel manifester un chagrin si extrême qu'on aurait pu croire que tous leurs proches étaient morts. Il y eut ce soir-là beaucoup de tristesse à la Joyeuse Garde ; elle dura jusqu'au lendemain. Au lever du jour, selon la volonté de Dieu, Lancelot dit à la reine : « Dame, c'est aujourd'hui que vous allez vous séparer de moi et qu'il me faudra quitter ce pays pour un autre. Je ne sais si je vous reverrai un jour. Voici un anneau que vous m'avez donné jadis quand je devins votre ami, et depuis lors je l'ai gardé pour l'amour de vous. Je vous prie maintenant de le porter pour l'amour de moi tant que vous vivrez, et moi je porterai celui que vous avez au doigt[1]. » Elle accepta de bon gré cet échange, reçut l'anneau qu'elle lui avait donné et lui donna celui qu'elle portait.

205. Là-dessus s'acheva leur entretien ; les hommes du château allèrent s'équiper et revêtir leurs plus somptueux atours. Ce jour-là, les quatre cousins portèrent les plus riches vêtements qu'ils purent. Lorsqu'ils furent tous montés à cheval, escortés de tous les occupants du château, ils chevauchèrent en paix jusqu'au camp du roi, grâce à la trêve, avec plus de cinq cents chevaux caparaçonnés de soie. Ils plaisantaient en manifestant la plus grande joie du monde et le roi

---

cil del chastel furent plain de lermes et dolant[b], ausi [b] li povre conme li riche. Et savés vous pour coi il estoient si dolant ? Pour ce qu'il veoient que Lanselos et[c] Boors et Hectors et Lyoniaus faisoient un doel si grant et si merveillous que se il veïssent devant els tout le monde en biere. Cele nuit ot assés doel a la Joiouse Garde, et dura li doels des le vespres jusques a l'endemain en tel maniere. Et quant li jors fu ajornés, si conme a Dieu plot, Lanselos dist a la roïne : « Dame, hui est li jours que vous departirés de moi et que il me couvendra aler de cest païs en un autre, ne je ne sai se je jamais vous reverrai. Veés ci un anel que vous me donastes jadis quant je premierement m'acointai de vous, et je l'ai des lors gardé jusques ci por l'amour de vous. Or vous proi je que vos le portés pour l'amour de moi tant conme vous vivrés, et je porterai celui que vous avés el vostre doit. » Et ele li otroie volentiers, si reçoit celui anel qu'ele li dona ; et ele li dona celui qu'ele portoit en son doit.

205. Atant fenissent lor paroles, si s'en vont adouber cil del chastel et s'apareillierent au plus richement qu'il porent. Celui jour furent li .IIII. cousin atourné au plus richement qu'il sorent. Et quant il furent tout monté, et tout cil del chastel avoc, il chevauchierent par sauves trieves jusqu'a l'ost a plus de .V.C. chevaus covers de soie, et venoient bouhourdant et faisant le greignor samblant de joie que vous onques

vint à leur rencontre, accompagné de nombreux chevaliers. Voyant Arthur s'approcher de lui, Lancelot descendit de son cheval, prit celui de la reine par le frein et s'adressa au roi : « Sire, voici ma dame la reine que je vous rends. Elle serait morte depuis longtemps, victime de la déloyauté de vos courtisans, si je n'avais pris le risque de la délivrer. Je n'ai pas fait cela en raison de sa bonté à mon égard, mais uniquement parce que je la considère comme la plus noble dame du monde. C'eût été un préjudice immense et une perte trop cruelle si le parti des gens déloyaux de votre maison, qui l'avait condamnée à mort, était parvenu à ses fins. Je pense qu'il vaut mieux, Dieu m'est témoin, qu'ils fussent morts en commettant leur trahison, plutôt qu'elle seule fût exécutée de manière déloyale. » C'est ainsi que Lancelot remit la reine au roi et celui-ci la reçut, fort affligé des paroles de Lancelot et il s'en montra préoccupé. Lancelot ajouta alors :

206. « Sachez bien, sire, que si j'avais aimé la reine d'un amour fou, comme les traîtres de votre cour vous l'ont fait croire, je ne vous l'aurais pas rendue avant longtemps. Vous voyez bien que vous ne l'auriez pas reprise par la force, car notre château est si bien fortifié qu'il ne redoute guère vos assauts ni ceux d'autrui. De plus, il était si bien défendu par des chevaliers que nous pouvions être en sûreté, et si bien pourvu en nourriture que nous aurions pu nous suffire à

---

veïssiés ; et li rois fu venus encontre els atout grant chevalerie. Et quant Lanselos vit le roi aprocier de lui, il descendi et prist la roïne par le frain et dist al roi : « Sire, veés ci ma dame la roïne que je vous rent, qui piecha eüst esté morte par la desloiauté de ciaus de vostre cort se je ne me fuisse mis en aventure de li rescourre. Ce ne fis je mie pour bonté qu'ele me fist onques, fors pour itant solement que je le connois a la plus vaillant dame del monde, dont il eüst esté trop grans damages et trop dolerouse perte se li desloial de vostre ostel, qui a mort l'avoient jugie, eüssent fait ce qu'il en baoient a faire. Si est miels, se Dix m'aït, ensi conme il m'est avis, que il soient mort en lor desloialté qu'ele sole fust ocise ensi desloialment. » Ensi rent Lanselos au roi la roïne ; et il le reçoit, moult dolans des paroles que Lanselos li avoit dites, et [*c*] moult pensis en estoit. Et Lanselos dist adont :

206. « Sire, saciés vraiement que se je amaisse la roïne de fole amour, ensi conme li desloial de vostre court le vous ont fait entendant, je ne le vous rendisse des mois. Et vous veés bien que par force ne l'eüssiés vous pas, a ce que nostres chastiaus est si fors qu'il ne crient assalt nul, ne le vostre ne l'autrui, se moult petit non ; et si estoit si garnis de bone chevalerie que moult deviens estre asseür, et si estoit il si garnis de viande qu'ele nos peüst bien sousfire[a] jusques

nous-mêmes pendant deux ans. — Lancelot, répondit le roi, vous avez tant fait pour moi que je vous en sais gré, et cela pourrait encore vous être compté dans l'avenir. » Alors s'avança monseigneur Gauvain : « Lancelot ! Lancelot ! Vous avez tant fait pour mon seigneur qu'il vous en sait gré mais il vous demande encore une chose. — Quoi donc, sire ? Dites-le-moi et je le ferai si je le peux. — Il demande que vous quittiez sa terre et qu'on ne vous y voie plus tant qu'il vivra. — Sire, vous plaît-il que j'agisse ainsi ? Me l'ordonnez-vous ? — Puisque Gauvain le veut, acquiesça le roi, cela me convient. Traversez la mer et rentrez dans votre riche et beau pays.

207. — Sire, dit Lancelot, quand je serai dans mon pays, n'aurai-je rien à redouter de vous ? Dois-je m'attendre à la paix ou à la guerre ? — Vous pouvez être sûr, répondit monseigneur Gauvain, que vous ne pourrez échapper à la guerre tant que mon seigneur le roi disposera de l'armée qui est encore la sienne. Voilà pourquoi si vous vous trouvez dans votre pays vous ne manquerez pas d'avoir une guerre plus violente et plus terrible que toutes celles que vous avez connues. Et cette guerre, sachez-le, durera tant que Gaheriet, le meilleur chevalier de notre lignage, tué par votre perfidie, ne sera pas vengé sur votre personne même. Et

---

a .II. ans. — Lanselot, fait li rois, vous en avés tant fait pour moi que je vous en sai bon gré, et ce que vous en avés fait vous en porroit encore valoir en aucun tans. » Lors vint avant mé sire Gavains, si dist a Lanselot : « Lanselot, Lanselot ! fait mé sire Gavains, vous avés tant fait pour mon signour qu'il vous en set bon gré. Mais encore vous requiert il une autre chose. — De coi, sire ? fait Lanselos. Dites le moi, et je le ferai se je puis. — Il vous requiert, fait mé sire Gavains, que vous li vuidiés sa terre en tel maniere que vous n'i soiés trovés des ore en avant tant conme il vivra. — Sire, fait Lanselos, vous plaist il que je le face ensi ? Est ce vostres conmandemens ? — Puis que Gavains le velt, fait li rois, il me plaist bien. Laissiés ma terre par decha la mer et alés en la vostre par dela, qui assés est bele et riche.

207. — Biaus sire, fait Lanselos, quant je serai en ma terre par dela, i serai je asseür de vous ? Lequel atendrai je, ou la pais ou la guerre ? — Asseür em poés vous estre, fait mé sire Gavains, que a la guerre ne poés vous faillir tant conme mé sires li rois ait tant de pooir conme il a encore ; ne ja pour ce, se vous estes en vostre païs, ne remandra que vous n'aiés guerre plus grans et plus merveillouse que vous n'aiés eüe jusqu'a ci. Et duerra ceste guerre, ce saciés, jusqu'a tant que Gaheriés, li mieldres chevaliers de nostre lignage, que vous oceïstes malvaisement, en sera vengiés de vostre cors

rien au monde ne pourrait me faire renoncer à obtenir votre tête ! — Monseigneur Gauvain, intervint Bohort, cessez vos menaces car mon seigneur ne vous redoute guère, je vous assure. Et si vous alliez jusqu'à nous poursuivre au royaume de Gaunes ou celui de Bénoïc, je vous donne ma parole de chevalier que vous seriez plus près de perdre la vie que mon seigneur. Vous seriez le premier à connaître la terreur si vous veniez souvent nous combattre. Comme vous avez dit que mon seigneur a tué votre frère déloyalement, si vous vouliez en apporter la preuve en combattant, je prendrais la défense de mon seigneur contre vous. De la sorte, si j'étais vaincu, mon seigneur serait ruiné et déshonoré, et si je pouvais vous réduire à merci, vous seriez vous-même ruiné et déshonoré en tant que diffamateur, et alors la guerre n'aurait pas lieu. Sans aucun doute, il vaudrait mieux que cette question fût disputée entre vous et moi plutôt que par quarante mille hommes. »

208. Monseigneur Gauvain tend son gage et dit au roi : « Sire, puisqu'il s'est proposé pour ce combat, il ne peut en rester là, car je suis prêt à prouver contre lui que Lancelot a tué mes frères de façon déloyale, et surtout Gaheriet, le meilleur chevalier de mon lignage. » Bohort s'avance et déclare qu'il est prêt à défendre le parti adverse ; ce combat

---

meïsmes. Et je ne prendroie mie en eschange tout le monde que vous n'en perdissiés la teste ! — Mé sire Gavains, fait Boors, ore laissiés le manecier a tant, [*d*] car je vous di vraiement que mé sires ne vous crient se moult petit non. Et se vos tant feïssiés que vous aprés nous venissiés el roialme de Gaunes[a] ou en celui de Benuyc, je vous asseür vraiement conme chevaliers que vous seriés plus pres de perdre la teste que mé sires ne seroit, et plus tost seriés en doutance se vous veniés sovent as batailles. Et certes, de ce que vous avés dit que mé sires ocist desloialment vostre frere, se vous voliés prover conme chevaliers que ce fust verités, je en desfendroie mon signor encontre vous, par ensi que se je estoie vaincus en champ, que mé sires en fust malbaillis et honis, et se je vous en pooie faire recreant, que vous en fuissiés malbaillis et honis conme faus apelerres[b], et remandroit la guerre a tant. Et certes, mix vaudroit[c], et plus covenable chose seroit, ce que par moi et par vous fust ceste chose desraisnie que par .XL.M. homes. »

208. Mé sire Gavains tent avant son gage et dist au roi : « Sire, puis que cis s'est offers de ceste bataille, il n'en ira jamais avant sans plus faire ; car je sui pres de moustrer encontre son cors que Lanselos[a] desloialment et en traïson ocist mes freres, meïsmement Gaheriet mon frere[b], le meillour chevalier de mon lignage. » Et Boors salt avant et dist qu'il est pres del contredire[c] ; si fust ja ceste bataille

aurait déjà été fixé de part et d'autre si le roi l'eût permis : monseigneur Gauvain ne demandait pas mieux, ni Bohort, que de se battre corps à corps. Mais le roi refusa les deux gages. Il dit qu'il ne leur accorderait pas ce combat dans ces conditions mais que ce serait au meilleur de gagner une fois qu'ils auraient quitté le royaume. Lancelot pouvait être sûr que, de retour dans son pays, il y trouverait une guerre plus violente que ce qu'il pouvait imaginer.

209. « Assurément, sire, répliqua Lancelot, vous ne seriez pas en état de soutenir cette guerre comme vous l'êtes à présent, si j'avais cherché à vous nuire autant que je vous avais aidé lorsque Galehaut, le seigneur de Lointaines Îles, devint votre vassal, au moment même où il avait le pouvoir de vous ravir votre terre et votre honneur et où vous étiez près de subir la plus grande honte : la perte et le dessaisissement de votre couronne. Et si vous aviez gardé le souvenir de cette journée, comme cela devrait être, vous n'auriez certes pas entrepris cette guerre contre moi ! Si je vous dis cela, sire, ce n'est pas que j'aie peur de vous, mais c'est en raison de l'affection que vous devriez me porter, si vous aviez la reconnaissance digne d'un roi. Dès que nous serons arrivés dans notre pays parmi nos vassaux, et que nous aurons appelé notre armée et nos amis, que nos châteaux et nos places

---

affermee d'une part et d'autre, se li rois volsist, car mé sires Gavains ne demandoit autre chose, ne Boors autre chose ausi, fors qu'il fust mis en bataille encontre mon signour Gavain, cors a cors. Mais li rois refusa d'ambes .II. les gages et dist que ja ceste bataille ne sera otroie a tel maniere, mais qui miels le peüst faire puis qu'il s'en fust d'illoc partis, si le feïst, et bien fust Lanselos asseür que ja si tost ne seroit en son païs qu'il troveroit la guerre greignour qu'il ne porroit quidier.

209. « Certes, sire, fait Lanselos, de ceste guerre maintenir ne fuissiés vous pas si aaisiés conme vous estes ore, se je eüsse tant esté en vostre nuisement conme je ai esté en vostre aïde des icele ore que Galehols, li sires des Lontaines Illes, devint vostres hom liges, et en celui point meïsmes ou il avoit pooir de vous tolir terre et honour, et la ou vos estiés aprociés de toutes hontes recevoir : [*e*] ce fu de perdre la courone et d'estre desiretés. Et se il de cele journee vous ramenbrast, ensi conme il deüst faire, ja certes de ceste guerre bastir encontre moi ne vos entremeïssiés ! Ne ceste chose, sire, ne vos di[a] je mie pour ce que je aie doute de vos ; ains le di[b] pour l'amour que vous deüssiés avoir a moi, se vous estiés si bons guerredonerres de bontés conme rois deüst estre. Car certes, puis que nous serons venu en nostre païs entre nos homes liges, et nos avrons mandé nostre pooir et nos amis, et nous avrons nos chastiaus garnis et nos fermetés, je vous asseür que, se vous i venés et nous vous volons de tout

fortes seront en état de défense, je vous assure que, si vous venez, nous ferons tout pour vous nuire, et vous regretterez cette entreprise plus qu'aucune autre. Sachez bien, en effet, que vous n'y gagneriez ni profit ni honneur. Quant à vous, monseigneur Gauvain, qui avez la cruauté de nous blâmer auprès du roi, vous ne devriez pas agir ainsi car, si vous vous souveniez que je vous ai jadis délivré de la Douloureuse Tour, le jour où je vous fis sortir de la prison de Caradoc le Grand que j'ai tué, lui qui vous avait mené près de la mort, vous ne me haïriez pas !

210. — Lancelot, répondit monseigneur Gauvain, vous n'avez jamais rien fait pour moi que vous ne m'ayez fait chèrement payer à la fin. Vous m'avez infligé une perte si douloureuse en tuant ceux que j'aimais le plus que notre parentèle en est tout à fait déchue. Et pour cette raison, nous ne pouvons être en paix vous et moi, tant que je vivrai. » Lancelot se tourna vers le roi : « Sire, je quitterai demain votre terre sans emporter rien qui vaille pour le prix de tous les services que je vous ai rendus. » Leur entretien s'acheva là-dessus. Le roi retourna vers ses tentes, emmenant la reine Guenièvre. Les réjouissances reprirent, comme si Dieu lui-même y eût assisté. Quant à Lancelot, il rentra tristement dans son château et commanda les préparatifs de son voyage du lendemain. Il s'adressa à l'un de ses écuyers dénommé Kanahin :

---

nostre pooir nuire, onques, certes, chose ne feïstes dont vous vous repentissiés autant conme vous ferés de ceste ; car bien saciés que vous n'i avriés ja prou ne hounour. Et vous, fait il, mé sires Gavains, qui si estes cruous de nous empirier vers le roi, certes vous nel deüssiés pas faire ; quar, se il vous sovenist de ce que je vous ostai jadis de la Dolerouse Tour, celui jour que je[c] vous jetai de la prison Karados le Grant que je ocis, qui vous avoit ensi mis conme a la mort, ja n'eüssiés haïne envers moi !

210. — Lanselot, fait mé sire Gavains, onques ne feïstes riens pour moi que vous ne m'aiés moult chier vendu au daerrain, car vous m'avés si dolerousement adamagié de ciaus que je plus amoie que nostres parentés en est del tout abaissiés. Et pour ce ne porroit il mie avoir pais entre moi et vous, ne si n'avra il jamais tant conme je vive ! » Lors dist Lanselos au roi : « Sire, je m'en irai demain fors de vostre terre en tel maniere que pour tous les services que je vous ai fais n'en porterai del vostre[a] vaillant un esperon. » Atant ont lor parlement finé, si s'en revait li rois a ses tentes et en maine avoc lui la roïne Genievre ; et lors reconmencha la joie et la feste ausi grans conme se Dix meïsmes i fust descendus. Et Lanselos s'en rala dolans et coureciés en son chastel et conmanda que on li apareillast son oirre a l'endemain ; et lors dist a un sien esquier qui avoit a non Kanahins :

211. « Kanahin, mon cher ami, prends mon écu dans cette chambre et va-t'en tout droit à Camaalot dans la cathédrale dédiée à mon seigneur saint Étienne martyr ; laisse-le là de sorte qu'il puisse y demeurer et y être vu, afin que ceux qui le verront désormais se souviennent des exploits que j'ai accomplis dans ce pays. Sais-tu pourquoi je fais un tel honneur à ce lieu ? C'est parce que j'y ai été adoubé, et j'aime ce lieu et cette cité plus que tous autres ; c'est pourquoi je veux que mon écu s'y trouve, au lieu de moi, car je ne sais si le hasard m'y ramènera un jour, une fois que j'aurai quitté ce pays. »

212. Le jeune homme prit l'écu et Lancelot lui donna aussi quatre chevaux de somme chargés d'argent, parce qu'il voulait que l'on priât désormais pour lui à l'église. Les clercs attachés à ce lieu saint s'enrichirent considérablement et ils exaucèrent parfaitement ce vœu. En voyant l'écu de Lancelot, ils ne s'en réjouirent pas moins que de l'autre don, et ils l'accrochèrent aussitôt à une chaîne d'argent, avec autant de faste que si ce fût une relique. Quand les habitants du pays l'apprirent, ils vinrent en foule pour le voir et le fêter, et la plupart pleuraient en le regardant parce que Lancelot était parti loin du royaume à cause de la colère du roi Arthur et de monseigneur Gauvain. Mais là-dessus le conte cesse de parler d'eux pour revenir à Lancelot.

---

211. « Kanahin, biaus dous amis, prent mon escu, qui est en ceste chambre la, et t'en va droit a Kamaalot a la maistre eglyse de mon signour Saint Estene le martir ; et le laisse illoc en tel lieu ou [*f*] il puisse remanoir et ou il soit veüs, si que cil qui des ore mais le verront aient en ramenbrance les merveilles que je ai faites en cest païs. Et sés tu pour coi je fais a cel[a] lieu tele honour ? pour ce que je i rechui premierement l'ordre de chevalerie, si en aim le lieu et la cité plus que nul autre ; et pour ce voel je que mes escus i soit en lieu de moi, car je ne sai se aventure m'i raportera jamais, puis que je m'en serai partis de cest païs. »

212. Li vallés prist l'escu, et avoc ce li bailla Lanselos .IIII. somiers chargiés d'argent, pour ce qu'il voloit que cil de l'eglyse proiassent por lui a tous jours mais ; si s'en escrurent[a] moult cil de l'eglyse et s'en esploitierent bel. Et quant il virent l'escu Lanselot, il n'en furent pas mains lié que de l'autre don, si le firent maintenant pendre en une chaïne d'argent ausi richement conme se ce fust uns cors sains. Et quant cil del païs le sorent, il le vindrent veoir espessement et a grant feste, et plourerent li pluisour d'aus, quant il veoient l'escu, de ce que Lanselos s'en estoit alés fors del roialme par courous et par maltalent del roi Artu et de mon signour Gavain. Mais ici endroit se taist li contes d'aus et retourne a parler de Lanselot.

Bohort roi de Bénoïc et Lionel roi de Gaunes.

213. Dans cette partie, le conte rapporte que, le lendemain du retour de la reine à la cour, Lancelot quitta la Joyeuse Garde avec ses compagnons. Une fois sortis, ils se comptèrent et dénombrèrent quatre cents chevaliers, écuyers non compris ; ensuite, ils firent route jusqu'à la mer. Arrivé là, Lancelot embarqua sur la nef et se mit à considérer la terre où il avait reçu plus d'honneur qu'aucun autre chevalier. Il pâlit, poussa de très profonds soupirs et pleura à chaudes larmes. Il resta ainsi un long moment et parla si bas que personne sur le bateau ne l'entendit, sauf Bohort :

214. « Ah, douce terre, délicieuse, aimable et gaie, riche de toutes les félicités, tu gardes en toi mon esprit et ma vie, sois bénie par la volonté de Jésus-Christ, et bénis soient ceux que je laisse ici, amis ou ennemis ! Qu'ils vivent en paix et en repos ! Que Dieu leur accorde plus de bonheur qu'à moi-même ! Qu'il leur envoie honneur et victoire contre tous ceux qui voudraient leur nuire ! Et certes ils les obtiendront car on ne saurait vivre dans un pays si doux sans être plus heureux que tout autre. Je peux le dire pour y avoir vécu car, tant que j'y ai séjourné, j'ai ressenti plus de joie que partout ailleurs. »

---

213. Or dist li contes en ceste partie que le jour aprés que la roïne fu rendue s'en parti Lanselos, entre lui et sa compaingnie, de la Joiouse Garde. Et quant il s'en fu issus, il regarderent combien il pooient estre, si troverent qu'il estoient .cccc. [*464a*] chevaliers, sans les esquiers ; et quant ce fu chose faite, il errerent tant qu'il vindrent a la mer. Et quant il i fu venus et il fu entrés en la nef[a], il conmencha a regarder la terre et le païs ou il avoit eües tantes honours que onques uns seus chevaliers autant n'en ot. Il conmencha a muer sa coulour et a jeter un souspir grant et merveillous ; lors li conmencierent li oel a larmoier trop durement. Et quant il ot grant piece esté en tel maniere, si dist basset si que nus qui en la nef estoit ne l'entendi, fors Boors solement :

214. « Ha ! douce terre, fait il, et delitable et debonaire et joiouse et envoisie et plentieve de toutes boneürtes, et en qui mes esperis et ma vie remaint outreement, beneoite soies tu de la boche Jhesu Crist, et beneoit soient cil qui aprés moi i remaignent, soient mi ami ou mi anemi. Pais aient il ! Repos aient il ! Joie lor doinst Diex greignor que je n'ai ! Victoire et honour lor envoit Diex vers tous ciaus[a] qui riens lor voldroient forfaire ! Et certes, si avront il, car nus ne seroit en si dous païs conme cist est qu'il ne fust plus bons eürés que nus autres. Pour moi le di[b] je, qui esprové l'ai[c], car en tant conme je i demourai m'avindrent toutes boneürtés plus abandoneement qu'il ne feïssent se je fuisse en une autre terre. »

215. Tels furent les mots que Lancelot prononça lorsqu'il eut quitté le royaume de Logres. Tant qu'il put voir la terre, il la regarda avec plaisir. Puis il fit de longues étapes jusqu'à la terre de Bénoïc ; les habitants du pays vinrent à sa rencontre et l'accueillirent joyeusement avec ses compagnons ; ils leur firent fête, comme à leurs seigneurs légitimes. Le lendemain, après avoir assisté à la messe, Lancelot alla trouver Bohort et Lionel : « Accordez-moi le don que je vais vous demander et veillez à le respecter, sinon j'en serais très affligé. — Seigneur, répondirent-ils, il ne faut pas nous prier de faire ce qui n'est pas en notre pouvoir, mais donnez vos ordres en toute confiance car nous ne manquerions en aucun cas, même au prix de notre vie, d'exécuter immédiatement toutes vos volontés. — Je souhaite, dit-il à Bohort, de disposer du royaume de Bénoïc comme de votre bien propre, et désire que vous soyez couronné le jour de la Toussaint[1]. Et vous, Lionel, cher cousin, vous aurez la terre de votre père, qui est le royaume de Gaunes, et vous serez couronné le même jour que Bohort. Cette fête et ces réjouissances se tiendront dans la cité de Bénoïc. Je ne tiendrai pas compte du don que le roi Arthur m'a fait du royaume de Gaule car, même s'il m'avait donné le monde entier, je le lui rendrais en la présente occasion car je ne veux rien tenir de lui. » Ils

---

215. Tels paroles dist Lanselos quant il s'en fu partis del roialme de Logres ; et tant com il pot veoir le païs, il le regarda volentiers. Et ensi erra il tant par ses journees qu'il vint en la terre de Benuyc ; si lor vindrent cil del païs a l'encontre, si les rechurent a grant feste et a grant joie, conme lor drois signours liges. A l'endemain, quant Lanselos ot oï messe, il vint a Boort et a Lyonel et lor dist : « Donés moi, fait il, un don que je vous demanderai, et gardés que vous ne m'en failliés, car je en seroie trop dolans. — Sire, font il, il ne convient pas que vous nous proiés de chose que nous puissiens faire, mais conmandés tout seürement, car nous ne lairions en nule maniere, ne pour perdre vie ne menbre, que nous ne feïssions erroment quanques vous requerrés. — Dont vous requier je, fait il a Boort, [*b*] que vous reteigniés a vostre oels le roialme de Benuyc, et je voel que vous en soiés couronés au jour de la Tous Sains. Et vous, Lyoniaus, biaus cousins, vous avrés l'onour de vostre pere : c'est le roialme de Gaunes ; et en serés couronés celui jour meïsmes que Boors sera couronés ; si sera ceste feste et ceste joie a la cité de Benuyc. Del roialme de Gaule ne tendrai je ja parole pour ce que li rois Artus le me dona ; car s'il m'avoit ore tout le monde doné, se li rendroie je en cestui point pour ce que je ne voldroie de lui riens tenir. » Et il dient que puis que sa volentés i est, il le feront volentiers ; se li en vont andoi au pié et reçoivent de lui ceste signorie. Et des icelui jour

répondirent que, puisque c'était sa volonté, ils l'accompliraient volontiers ; tous deux s'agenouillèrent devant lui et il leur remit ses pouvoirs. Il ne restait plus alors que deux mois et deux jours jusqu'à la Toussaint.

216. Quand les habitants du pays apprirent que les deux frères devaient être couronnés rois, l'un du royaume de Bénoïc et l'autre de Gaunes, on vit de grandes fêtes partout et les paysans se réjouirent plus que de coutume. Les gens du pays étaient fondés à dire que le plus soucieux et le plus silencieux de tous était Lancelot, car on pouvait à peine lui soutirer un mot. Et pourtant il montrait beaucoup plus de joie que son cœur n'en ressentait. Le jour de la Toussaint, tous les seigneurs qui avaient un fief de ce côté de la mer, et tous les nobles seigneurs des royaumes d'Écosse et d'Irlande, de Sorelois, du royaume de Logres et de celui de la Terre Foraine étaient venus. Ils avaient tant aimé Lancelot pour ses qualités de chevalier qu'ils n'auraient pas manqué d'aller lui tenir compagnie et de lui faire honneur, si loin fût-il, du moins s'ils pensaient que c'était son désir. Le jour où les deux frères, Bohort et Lionel, furent couronnés, Lancelot fut informé que le roi Arthur s'apprêtait à venir l'attaquer, et qu'il viendrait sans faute dès que l'hiver serait fini car il avait déjà fait ses préparatifs, à l'instigation de monseigneur Gauvain. En apprenant cette nouvelle, Lancelot répondit au

---

qu'il les en saisi n'avoit il jusques a la Tous Sains que .II. mois et .II. jours.

216. Quant cil del païs sorent que li doi frere devoient estre coroné, li uns del roialme de Benuyc et li autres del roialme[a] de Gaunes, lors peüssiés veoir par toute la terre grant feste et laboureours esleecier outre ce qu'il ne soloient. Si pooient bien dire cil del païs que tous li plus pensis d'als tous et li plus taisans estoit Lanselos, car a paines en peüst on parole traire ; et nonpourquant assés en faisoit il greignour joie et greignour samblant de leesce que li cuers ne li aportoit. Au jour que la Tous Sains fu venue, furent assamblé en la cité de Benuyc tout li haut home qui decha la mer avoient signourie ; et del roialme d'Escoce et d'Yrlande et de Sorelois et de Logres et del roialme de la Terre Foraine i vindrent tot li haut baron, car tant avoient Lanselot amé pour la bone chevalerie qu'il avoient en lui veüe qu'il ne fust ja en si lontaigne terre qu'il n'i alaissent bien pour lui faire compaingnie et honour, pour tant qu'il quidaissent qu'il li pleüst. Icelui jour que li doi frere furent coroné, Boort et Lyoniaus, vindrent noveles a Lanselot que li rois Artus s'apareilloit pour venir a ost sor lui, et i vendroit sans faille, maintenant que li yvers fust passés, car ja i avoit fait auques son atournement ; et ce estoit par l'esmuete[b] mon signour Gavain. Et quant il oï ceste novele, il respont

messager : « Laissez donc venir le roi, il eſt le bienvenu ! Assurément nous lui réservons un bel accueil, s'il plaît à Dieu, car nos châteaux sont bien fortifiés et gardés, et notre terre abonde de vivres et de chevaliers. Que le roi vienne en toute sécurité, car il n'a pas à craindre la mort là où je me trouve, tant que je peux l'en protéger. Mais pour monseigneur Gauvain, qui nous provoque alors qu'il n'aurait pas dû le faire, je vous assure que, s'il vient, il ne repartira pas sain et sauf, si cela eſt en mon pouvoir, car il ne s'eſt jamais mêlé d'une guerre dont il ait plus à se repentir que de celle-ci. » Ainsi parla Lancelot à celui qui lui avait apporté cette nouvelle. Mais le conte cesse à présent de parler de lui pour revenir au roi Arthur.

Arthur attaque les royaumes de Bénoïc et de Gaunes.

217. Le conte rapporte que le roi Arthur passa dans le royaume de Logres un hiver aussi agréable que possible, car il n'avait aucun sujet de contrariété. Pendant qu'il se reposait dans ses cités et séjournait successivement dans ceux de ses châteaux qu'il savait les plus confortables, monseigneur Gauvain l'encourageait si vivement à reprendre la guerre contre Lancelot et à l'attaquer avec une armée très puissante qu'il finit par lui promettre sur son honneur de roi de convoquer ses vassaux et tous ceux qui étaient aptes à porter les armes. Il conduirait sans faute cette armée levée contre Lancelot et

---

a celui qui li ot dit : « Ore laissiés venir le roi, que bien soit il venus ! Certes, nous le recevrons [*c*] bien, se Diex plaiſt, car noſtre chaſtel sont fort de murs et d'autre chose, et noſtre terre eſt bien garnie de viande et de chevalerie. Et viengne li rois seürement, car il n'a garde de mort en lieu ou je soie, tant que je l'en puisse deſtourner. Mais de mon signour Gavain, qui si nous contralie et si nel deüſt pas faire, vous di[c] je bien que s'il vient cha, qu'il ne s'en rira jamais sains ne haitiés, se je onques puis, ne il ne s'entremiſt onques jour de sa vie de guerre dont il se repentiſt autant com il s'en repentira de ceſte, s'il i vient. » Ensi diſt Lanselos a celui qui les noveles li ot aportees. Mais atant se taiſt li contes de lui et retourne a parler del roi Artu.

217. Or diſt li contes que tout cel yver demoura li rois Artus el roialme de Logres si a aise com il plus pot, car il ne veoit chose qui li despleüſt granment. Endementres qu'il aloit par ses viles sejournant et demouroit de jour en jour par ses chaſtiaus la ou il les savoit mix aaisiés, et l'amoneſtoit tant mé sire Gavains qu'il reconmenchaſt la guerre encontre Lanselot et qu'il alaſt sor lui a oſt atout grant plenté de gent, et tant[a] qu'il li creanta conme rois qu'il manderoit ses homes, tous ciaus qui porroient armes porter, et iroit sans faille a oſt banie sor Lanselot et tant s'en traveilleroit que, s'il i devoit morir,

il déploierait tous ses efforts, dût-il en mourir, pour détruire toutes ses forteresses de Bénoïc et de Gaunes au point de ne plus laisser deux pierres l'une sur l'autre. Le roi Arthur donna cette assurance à monseigneur Gauvain parce que celui-ci le pressait tellement, nuit et jour, de faire la guerre, mais il lui promit ce qu'il ne put tenir. En effet, lorsqu'il fut arrivé sur place, il se heurta à une résistance si efficace qu'il ne parvint à infliger aucune destruction au pays.

218. Après Pâques, à la nouvelle saison, quand le froid eut à peu près cessé, le roi Arthur convoqua tous ses vassaux et fit préparer ses navires pour traverser la mer ; cette assemblée se tint en la cité de Londres. Au moment de partir, monseigneur Gauvain demanda au roi, son oncle : « Sire, à qui confierez-vous la garde de ma dame la reine ? » Le roi entra dans une profonde réflexion à ce sujet. Mordret, le frère de monseigneur Gauvain, s'avança immédiatement et dit au roi : « Sire, si cela vous convenait, je resterais pour veiller sur elle ; elle serait plus en sécurité qu'avec tout autre, et vous pourriez être plus tranquille que si vous la laissiez dans d'autres mains que les miennes. » Le roi répond qu'il veut bien le voir rester avec elle et qu'il prenne soin de la reine comme de sa propre personne. « Sire, affirme Mordret, je vous promets en toute loyauté de veiller sur elle comme sur moi-même. » Le roi la prend par la main et il la lui confie en lui recommandant de la garder comme un vassal doit garder la femme de son seigneur.

---

qu'il li abateroit toutes ses fortereces de Benuyc et de Gaunes en tel maniere qu'il ne lairoit as murs piere sor autre. Ceste promesse fist li rois Artus a mon signour Gavain pour ce qu'il l'aloit si angoissant de guerre de jour et de [*d*] nuit si qu'il li promist ce qu'il ne li pot mie tenir ; car quant il i fu venus, il i trova tel gent qui si bien le contindrent qu'il ne pot a la terre forfaire ne tant ne quant.

218. Aprés la Pasche, au tans novel que la froidure fu auques departie, semonst li rois Artus tous ses barons et apareilla ses nés pour passer la mer ; si fu cele assamblee en la cité de Londres[a]. Et quant il durent movoir, mé sire Gavains demanda au roi son oncle : « Sire, en la qui garde lairés vous ma dame la roïne ? » Et li rois conmencha a penser moult durement a qui il le porroit laissier. Et Mordrés, li freres mon signour Gavain, saut avant maintenant et dist au roi : « Sire, s'il vous plaisoit, je remandroie pour li garder ; et ele seroit plus salvement que en autre garde, et plus asseür en devés vous estre que se vous le laissiés aillours. » Et li rois respont qu'il velt bien qu'il i remaingne et qu'il gart la roïne come son cors. « Sire, fait Mordrés, je vous creant loialment que je le garderai ausi chierement conme mon cors. » Et li rois le prent par la main, se li baille et li dist qu'il le garde conme bons hom liges doit garder la feme son signour.

La reine fut très affligée d'être laissée à la garde de Mordret, car elle connaissait trop bien son vice et sa méchanceté pour ignorer qu'il n'en résulterait que des querelles et des tourments ; et ils advinrent, bien pires qu'elle n'aurait pu l'imaginer.

219. Le roi remit à Mordret les clés de tous ses trésors afin que celui-ci pût lui faire parvenir tout ce qu'il lui demanderait, s'il avait besoin d'argent, d'or ou d'autres biens lorsqu'il serait au royaume de Gaule. Il ordonna à tous les habitants du pays d'obéir entièrement et sans réserve à Mordret puis il leur fit jurer sur les reliques des saints de ne transgresser aucun de ses ordres, et tous en firent le serment, ce dont le roi eut ensuite à se repentir amèrement car cela lui valut la défaite de la plaine de Salesbières, où la bataille fut meurtrière, ainsi que le conte le rapportera plus loin. Ensuite le roi quitta rapidement la cité de Londres avec une grande compagnie de bons chevaliers et il poursuivit son voyage jusqu'à la côte. La reine l'escorta jusque-là, que cela plût ou non à son mari, et quand il lui fallut monter sur le bateau, elle exprima un violent chagrin et lui déclara tout en larmes, lorsqu'il l'embrassa : « Sire, que Notre-Seigneur vous guide là où vous devez aller et vous ramène sain et sauf, en tout honneur, grâce à sa miséricorde ! Assurément je

---

Et de ce fu la roïne moult dolante de grant maniere de ce qu'ele li fu baillie a garder, conme cele qui tant savoit de mal en lui et tant de desloiautés qu'ele pensoit bien en son cuer que courous et anois l'en avendroit ; et si fist il, assés grant et greignour qu'ele ne peüst quidier.

219. Li rois bailla a Mordret les clés de tous ses tresors pour ce que, s'il avoit mestier d'argent ne d'or ne d'autre avoir quant il sera el roialme de Gaule, que Mordrés li envoiast quan qu'il li manderoit. Il conmanda a tous ciaus del païs qu'il feïssent outreement ce que Mordrés lor conmanderoit[a], et il lor fist jurer sor sains que ja chose[b] qu'il conmanderoit ne trespasseroient ; et il en firent tout le sairement, dont li rois se repenti puis si dolerousement qu'il en dut estre vaincus en champ en la plaigne de Salesbieres, ou la bataille mortels fu, si conme ceste estoire le devisera apertement cha avant. Aprés ceste chose s'esmut li rois Artus de la cité de Londres[c] tout maintenant o grant compaingnie de bone gent, et erra tant qu'il vint a la mer[d] ; et la roïne le convoia jusqu'a la mer, [e] ou il volsist ou non. Et quant il dut entrer en la nef, ele conmencha a faire trop grant doel de lui et dist tout en plorant, la ou il le baisoit : « Sire, Nostres Sires vous conduie la ou vous devés aler et vous ramaint sain et haitié a l'honour de vous, par la soie merci ! Car certes, je n'oi onques mais si grant doutance conme j'ai de vous orendroit. Et conment qu'il soit

n'ai jamais éprouvé autant de crainte que pour vous maintenant. Et quelles que soient les conditions de votre retour, mon cœur me dit que nous ne nous reverrons jamais de notre vie. — Dame, répondit le roi, vous me reverrez s'il plaît à Dieu. N'ayez donc pas tant de crainte car la peur ne vous apportera rien. »

220. Le roi monta sur le navire, les voiles furent hissées et bordées au vent, et les capitaines se préparèrent à accomplir leur tâche. Il ne fallut pas longtemps pour que le vent les éloignât de la côte et pour qu'ils gagnassent la haute mer. Ils eurent un vent aussi favorable qu'ils pouvaient le souhaiter ; c'est pourquoi ils accostèrent rapidement. Dès qu'ils furent arrivés, le roi ordonna de décharger les bagages et de dresser les tentes sur le rivage car il voulait se reposer ; ses ordres furent suivis à la lettre. Cette nuit-là, le roi coucha dans une prairie très proche du rivage. Le matin, après le départ, il fit faire le compte de son armée et l'on dénombra plus de quarante mille hommes. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'au royaume de Bénoïc et, quand ils y furent entrés, ils ne trouvèrent pas de châteaux sans défense, car Lancelot les avait tous fait réparer ou reconstruire entièrement. Le roi demanda à ses vassaux quelle direction ils prendraient.

221. « Sire, répondit monseigneur Gauvain, nous irons droit

---

del vostre revenir, mes cuers me dist que jamais, tant conme je vive, ne vous verrai, ne vous moi. — Dame, fait li rois, si ferés, se Diex plaist ; si n'aiés mie si grant doutance, car em paour avoir ne porrés vous riens gaaingnier. »

220. Atant entre li rois en la nef, et li voile des nés furent tendu et levé pour le vent recevoir, et li maistre maronier furent apareillié pour faire ce qu'il devoient ; si ne demoura pas granment que li vens[a] les ot si eslongiés de la rive qu'il se porent bien veoir en haute mer. Il orent si bon vent et si fort et si bien portant qu'il ne demandoient pas greignour ; pour ce vinrent il si tost a la rive. Et quant il furent arrivé, li rois conmanda maintenant qu'il traisissent fors des nés lor harnois et tendissent lor paveillons sor la rive pour ce qu'il se voloit[b] reposer ; et cil le fisent tout ensi com il lor ot conmandé. Cele nuit jut li rois en une praerie assés pres de la rive de la mer. Et au matin, quant il s'en fu partis, il regarda combien il pooient avoir de gent, si troverent entr'aus qu'il estoient plus de .XL.M. ; si chevauchierent en tel maniere tant qu'il vinrent el roialme de Benuyc. Et quant il i furent entré, il ne troverent pas les chastiaus desgarnis, car il n'i avoit celui que Lanselos n'eüst fait amender ou refaire tout de novel. Adonques demanda li rois a ses homes quel part il iroient.

221. « Sire, fait mé sire Gavains, nous irons tout droit a la cité

à la cité de Gaunes, où séjournent le roi Bohort et le roi Lionel, Lancelot, Hector, toute leur suite et leurs troupes au complet ; et si nous parvenons à les surprendre d'une manière ou d'une autre, nous serons en mesure de conclure très facilement notre guerre. — Par Dieu, s'exclama monseigneur Yvain, le fils du roi Urien, c'est une folie que de marcher droit sur cette cité ! Car là-bas se trouvent tous les vaillants guerriers et toutes les forces vives de la chevalerie du pays. C'est pourquoi il vaudrait mieux aller détruire d'abord les châteaux et les villes des environs, de sorte que nous n'ayons rien à craindre sur nos arrières lorsque nous mettrons le siège devant Gaunes. — Ah, s'exclama monseigneur Gauvain, ne vous inquiétez pas, car personne, dans tout le pays, ne sera assez hardi pour tenter une sortie tant qu'ils nous sauront sur leurs terres ! — Allons donc mettre le siège à Gaunes, conclut le roi, puisque vous le voulez. » Il se rendit directement à Gaunes avec sa compagnie. En approchant, il rencontra une très vieille dame qui montait un palefroi blanc et qui était très richement vêtue[1]. Quand elle vit venir le roi Arthur, elle le reconnut et lui lança aussitôt :

222. « Roi Arthur, voici la cité que tu es venu assiéger ! — Je le sais bien, répondit-il. — Sache que c'est une grande folie, car tu écoutes un mauvais conseil et, de ce projet que tu as formé, il ne t'adviendra rien de bon : non seulement tu ne la prendras pas, mais tu repartiras sans avoir rien obtenu.

---

de Gaunes, ou li rois Boors et li rois Lyons et Lanselos et Hector et toute lor gent atout lor pooirs demourent ; et se nos poons ce entreprendre en aucune maniere, nous porrons nostre guerre assés legierement mener a fin. — Par Dieu, fait mé sire Yvains, li fils au roi Urien, c'est [*f*] folie d'aler tout droit a cele cité ! Car illoc demoure tous li orguels et tous li esfors de la chevalerie de ceste terre, par coi il nous venist miels premierement aler destruire les chastiaus et les viles d'entour cele cité, si que nous n'eüssions garde entour nous quant nous eüssions assis ciaus dedens. — Ha ! fait mé sire Gavains, onques ne vous esmaiés, car certes il n'i avra si hardi en tout cest païs[a] qui del chastel ost issir tant com il nous sacent en ceste terre ! — Ore i alons dont, fait li rois, asseoir Gaunes, puis que vous le volés. » Lors s'en ala li rois droit a Gaunes, entre lui et sa compaingnie. Et quant il i vint pres, il encontra une dame moult vielle durement qui chevauchoit un palefroi blanc et estoit moult richement apareillie. Et la ou ele vit le roi Artu venir, ele le connut bien, se li dist tantost :

222. « Rois Artus, vois la la cité[a] que tu es venus asseoir ! — Ce sai je bien, fait il. — Saces que c'est grant folie, que tu crois fol conseil, car ja de ceste emprise que tu as enconmencie n'avras honour ; car tu ne le prenderas pas, ains t'en partiras sans ce que tu n'i avras riens

Voilà tout le bénéfice que tu en retireras. Et vous, monseigneur Gauvain, qui avez conseillé au roi de mener cette guerre, sachez que vous allez droit à votre perte et que jamais vous ne reverrez le royaume de Logres ! Vous pouvez dire, en vérité, que maintenant le terme est proche qui vous fut autrefois prédit lorsque vous avez quitté la demeure du Riche Roi Pêcheur, où vous avez subi un grave dommage et un véritable affront. » Sur ces mots, elle fit demi-tour en un éclair sans vouloir entendre la réponse que le roi et monseigneur Gauvain lui feraient mais elle rejoignit la cité de Gaunes, y entra et se rendit tout droit à la grand-salle où elle trouva Lancelot et les deux rois frères entourés d'un grand nombre de chevaliers. Quand elle fut montée à la salle, elle vint vers les deux rois et leur annonça que le roi Arthur se trouvait à une demi-lieue de la cité, et que l'on pouvait déjà voir plus de quarante mille hommes de son armée. Ils répondirent que cela n'avait aucune importance à leurs yeux car ils étaient tout à fait sûrs d'eux. Ils demandèrent alors à Lancelot : « Seigneur, qu'allons-nous faire ? Le roi Arthur établit son camp sous nos murs. Nous devrions les attaquer avant qu'ils puissent s'installer. » Lancelot décréta qu'ils leur donneraient l'assaut le lendemain.

223. Les rois Bohort et Lionel ainsi que les autres seigneurs présents se rangèrent à cet avis. Lancelot fit proclamer dans la

---

fait. C'est, fait ele, l'onour que tu i avras. Et vous, fait ele, mé sire Gavain, qui ceste chose avés loee au roi et par qui conseil ceste guerre est conmencie, saciés que vous pourchaciés si durement vostre damage que vous jamais ne reverrés le roialme de Logres[b] ! Si poés ore dire vraiement que ore est li termes aprociés qui jadis vous fu promis quant vous vous partistes de chiés le Riche Roi Pescheour, ou vous eüstes assés honte et laidure. » Quant ele ot dite ceste parole, ele s'en tourna grant aleüre, ne onques n'en volt oïr respons que li rois ne mé sires Gavains ne li deïssent ; ains s'en ala droit[c] a la cité de Gannes et se feri dedens et i vint droit el palais, la ou ele trova Lanselot et les .II. rois freres, qui avoient avoc aus moult grant compaingnie de chevaliers. Et quant ele fu montee el maistre palais, ele vint as .II rois et lor dist que li rois Artus estoit a demie lieue de [*465a*] la cité de Gaunes et que ja pooient veoir plus de .XL.M. de l'ost. Et il dient que de ce ne lor en chaut, car il n'ont nule doutance d'els. Lors demandent a Lanselot : « Sire, que ferons nous ? Li rois Artus fait ses homes logier la defors. Nous lor deüssiens courre sus ançois qu'il fuissent parlogié. » Et Lanselos dist que demain lor courront sus.

223. A ceste chose s'acorderent li rois Boors et li rois Lyons et li autre baron qui laiens estoient. Et Lanselos a fait crier parmi la

ville qu'on se présentât le lendemain, à cheval, avant l'heure de prime. Beaucoup s'en réjouirent car ils préféraient la guerre à la paix. Cette nuit-là, les assiégés furent tranquilles, tandis que les assiégeants étaient aux aguets. Le matin, dès le lever du jour, les occupants du château se levèrent, saisirent leurs armes et s'équipèrent aussi tôt que possible, car ils étaient impatients d'affronter ceux de l'extérieur. Quand ils furent prêts, ils s'avancèrent à cheval puis firent halte dans la rue de la cité avant de sortir. Ce jour-là, Lancelot et Hector formèrent leurs bataillons et donnèrent à chacun un bon commandant ; et ceux de l'armée royale formèrent aussi leurs bataillons, au nombre de vingt. Il se trouva que, lorsqu'ils sortirent de la cité et que les deux premiers bataillons se rencontrèrent[1], monseigneur Gauvain et Lancelot se désarçonnèrent l'un l'autre. Monseigneur Yvain et le roi Bohort firent de même, et lorsque ce dernier abattit monseigneur Yvain, il s'en fallut de peu que le bras de ce dernier ne fût brisé.

224. Les bataillons se regroupèrent dans chaque camp ; mais Lancelot était remonté à cheval, il mit la main à l'épée et assena de grands coups autour de lui, tandis que les hommes du roi Arthur avaient remis en selle monseigneur Gauvain, malgré la résistance ennemie. Les bataillons se reformèrent et le combat du jour commença ; nombre d'hommes valeureux et de bons chevaliers y furent tués. Mais quand le

---

vile qu'il soient demain monté devant prime ; si en sont li pluisour lié et joiant, car miels aimment la guerre que la pais. Cele nuit furent a aise cil dedens, et cil defors furent toute la nuit en agait. Et al matin, si tost conme li jours aparut, se leverent et prisent lor armes et s'armerent au plus tost qu'il porent, car moult desiroient cil dedens qu'il veïssent l'ore qu'il peüssent assambler a ciaus defors. Quant il furent apareillié, il vindrent avant et s'aresterent en la rue tout monté tant qu'il issent fors. Celui jour ordenerent Lanselos et Hector lor batailles et misent en chascune bon conduiseour ; et ausi ordenerent cil de l'ost lor batailles, si en firent .xx. Si avint que quant il[a] issirent fors de la porte et les .II. premieres batailles s'entrencontrerent, que mé sire Gavains et Lanselos et mé sire Ywains et li rois Boors s'entreporterent a terre, et abati li rois Boors mon signour Yvain si que a poi qu'il n'ot le bras brisié.

224. Atant assamblerent les batailles d'une part et d'autre. Mais Lanselos fu remontés sor son cheval, si mist la main a l'espee et conmencha a doner grans cops environ lui ; et la gent le roi Artu orent remonté mon signour Gavain, ou cil de la cité volsissent ou non ; si rasamblerent les batailles et conmencierent la mellee, dont maint prodome morurent le jour et maint bon chevalier. Mais quant

roi Bohort entra dans la mêlée, vous auriez vu les hommes du roi Arthur s'épouvanter des prodiges qu'il accomplissait ; les assaillants auraient subi de grandes pertes ce jour-là sans le roi Arthur, qui fit preuve d'une efficacité absolue dans cette lutte ; c'est lui-même qui blessa le roi Lionel à la tête, et les troupes de Gaunes éprouvèrent une telle peur en voyant leur roi si grièvement blessé que la bataille cessa et qu'ils rentrèrent dans la cité avant l'heure de vêpres.

225. Les deux armées s'affrontèrent ainsi quatre fois en une semaine, et il y eut beaucoup de chevaliers tués de part et d'autre ; les assiégeants connurent néanmoins plus de pertes que les assiégés. Lancelot, Bohort et Hector étaient prêts à tout pour nuire à leurs ennemis de toutes leurs forces, et ceux du château étaient tout à fait rassurés par la présence des trois cousins, alors que leurs ennemis s'en épouvantaient. Mais à présent le conte cesse de parler d'eux pour revenir à Mordret.

La trahison de Mordret.

226. Selon le conte, lorsque le roi Arthur eut laissé la reine, son épouse, à la garde de Mordret et qu'il eut quitté le royaume de Logres pour aller combattre Lancelot, comme le conte l'a déjà exposé plus haut, et que Mordret resta pour gouverner tout le pays, il fit venir auprès de lui tous les seigneurs et prit l'habitude de tenir de grands conseils et de distribuer généreusement des dons. Il fit tant et si bien qu'en

---

li rois Boors vint a la bataille, lors veïssiés la gent le roi Artu esmaier trop durement pour les merveilles qu'il faisoit. Si eüssent cil defors celui jor assés perdu, se ne fust li rois Artus, qui trop bien le fist en cele bataille ; et il meïsmes navra le roi Lyon el chief, [*b*] si en orent cil dedens si grant paour, quant il le virent si durement navré, que la bataille en remest ains ore de vespres, et s'en entrerent en la cité.

225. Ensi assamblerent cil dedens a ciaus defors .IIII. fois en une semainne, si i ot assés chevaliers mors et ocis d'une part et d'autre ; mais toutesvoies i perderent cil defors plus que cil dedens. Et Lanselos et Boors et Hectors estoient prest et apareillié a tous besoins de nuire a lor pooirs a lor anemis, si en estoient cil dedens trop asseür pour les .III. cousins[a] et cil defors trop espoenté. Mais atant se taist li contes d'aus tous et retourne a parler de Mordret.

226. Or dist li contes que quant li rois Artus ot baillie la roïne, sa feme, a garder a Mordret et il s'en fu partis del roialme de Logres pour aler sor Lanselot, ensi conme li contes l'a devisé cha ariere, et Mordrés fu remés conme sires de toute la terre, si manda avoc soi tous les haus homes del païs et conmencha a tenir les grans cours et a doner les grans dons sovent et menu ; si en fist tant en poi de tans,

peu de temps il conquit le cœur de tous les nobles du pays et que le moindre de ses ordres était immédiatement exécuté, comme si le roi Arthur en personne l'avait donné. Mordret était demeuré si longtemps auprès de la reine qu'il s'en éprit violemment et qu'il pensait mourir si elle se refusait à lui. Il conçut alors une profonde trahison dont on ne cessera pas de parler. Il fit écrire une lettre, la fit cacheter d'un sceau qui imitait celui du roi Arthur, puis il la fit porter à la reine et lire devant les seigneurs de la cour. Un évêque d'Écosse, un d'Irlande et beaucoup d'autres la lurent. Elle disait ceci : « Moi, Arthur, roi de Grande-Bretagne, j'adresse mon salut à tous mes vassaux, car je suis blessé à mort de la main de Lancelot du Lac, et tous mes hommes ont été massacrés. J'ai pitié de vous plus que de tout autre en raison de la loyauté que vous m'avez toujours manifeſtée, et je vous prie, au nom de la paix et de l'amour que vous avez pour moi, de faire de Mordret — que je croyais mon neveu mais qui ne l'eſt pas[1] — le roi de la terre de Logres. Vous ne me reverrez jamais car Lancelot m'a sans aucun doute blessé à mort et il a tué Gauvain. Je vous demande aussi, en vertu du serment que vous m'avez prêté, de donner la reine pour épouse à Mordret. Si vous n'agissez pas ainsi, de grands maux pourront s'abattre sur vous car, si Lancelot apprend qu'elle n'eſt pas

---

a ce qu'il donoit si largement, qu'il conquiſt les cuers de tous les haus homes del païs si outreement qu'il ne pooit riens conmander el païs qu'il ne fuſt autresi toſt fait conme se li rois Artus le conmandaſt. Si repaira tant Mordrés avoc la roïne qu'il l'ama de si grant amour qu'il ne veoit pas qu'il ne moreüſt pour li s'il n'en avoit ses volentés. Lors s'apensa d'une grant traïson dont il sera tous jours parlé, car il fiſt faire unes letres et furent [*c*] seelees d'un faus seel contrefait au seel le roi Artu, et furent portees a la roïne et leües devant les haus homes ; si les lut uns evesches[a] d'Yrlande et uns d'Escoche et maint des autres. Si parloient les letres en tel maniere : « Je Artus, rois de la Grant Bertaigne, mande salus a tous mes homes conme cil qui sui navrés a mort par la main Lanselot del Lac, et tout mi home ocis et decopé. Et il me prent de vous pitiés plus que de nule autre gent pour la loiauté que j'ai tous jours en vous trouvee, si vous proi, pour pais et pour m'amour meïsmes, que vous prenés Mordret — que je tenoie a mon neveu, mais il ne l'eſt pas — et vous faciés roi de lui de la terre de Logres ; car moi ne verrés vous jamais, car Lanselos sans faille m'a navré a mort et Gavain ocis. Et encore vous requier je, sor le sairement que vous m'avés fait, que vous la roïne li doigniés a feme. Et se vous ensi ne le faites, trop grans damages vous em porra avenir, car se Lanselos puet savoir qu'ele ne soit mariee, il vendra sor vous et le prendra a force ; et c'eſt la cose pour coi m'ame seroit plus dolante. » Toutes ces

mariée, il vous attaquera et l'enlèvera ; c'eſt ce qui tourmenterait le plus mon âme. » C'était là le texte de cette fausse lettre qui fut lue devant la reine. Quand Mordret, qui avait accompli cette trahison à l'insu de tous sauf du jeune homme qui avait apporté la missive, entendit la lecture de cette lettre, il fit mine d'en être bouleversé et se laissa tomber, comme évanoui, au milieu de ses barons. La reine, qui croyait que ces nouvelles étaient vraies, manifeſta une telle douleur que tous la prirent en pitié ; dans la salle, les lamentations résonnèrent plus fort que le tonnerre de Dieu s'il eût retenti.

227. Quand la nouvelle de la mort du roi Arthur et de tous ses compagnons se répandit dans la cité, tous, riches ou pauvres, en furent navrés car c'était le prince le plus aimé au monde, pour sa douceur et sa bienveillance envers tous ses sujets, et la désolation dura au moins huit jours. Le chagrin quelque peu apaisé, Mordret vint voir ses plus puissants barons et il leur demanda s'ils allaient obéir aux ordres du roi. Ils répondirent qu'ils allaient en débattre, ce qu'ils firent, et ils décidèrent en conseil de désigner Mordret comme leur roi, de lui donner la reine pour épouse et de devenir ses hommes liges. Ils devaient agir ainsi pour deux raisons : d'abord parce que le roi Arthur les en avait priés et ensuite parce que personne d'autre que Mordret ne paraissait digne de tant d'honneur.

---

paroles eſtoient escrites es fauses letres et furent leües devant la roïne. Quant Mordrés, qui ot faite ceſte traïson si que nus n'en sot mot fors il et li vallés qui les letres avoit aportees, oï ces noveles, si fiſt samblant qu'il en fuſt moult coureciés et se laissa chaoir entre les barons ausi conme tous pasmés. Mais de la roïne, qui bien quidoit que ces noveles fuissent voires, vous puis je bien dire qu'ele conmença a faire un doel si grant qu'il n'eſt nus qui pitié n'en eüſt ; si conmencha li doels si grans par tout le palais que on n'i oïſt[b] mie Dieu tonant.

227. Quant cele novele fu espandue par la cité que li rois Artus eſtoit ocis et tout cil qui avoc lui eſtoient alé, si en furent trop courecié tot ensamble et povre et riche, car c'eſtoit li princes del monde qui plus eſtoit amés, conme cil qui tous jours avoit eſté dous et debonaires a tous ses homes, si dura bien li doels de ceſte novele .VIII. jours. Quant li doels fu auques acoisiés, Mordrés vint as barons, a ciaus qui eſtoient plus poissant, et lor demanda qu'il feroient de ce que li rois lor avoit [*d*] mandé ; et il disent qu'il parleroient[a] ensamble. Et il si fisent ; et trouverent en lor conseil qu'il feroient de Mordret roi et li donroient la roïne a feme et devenroient si home lige, si le devoient faire pour .II. choses : l'une, pour ce que li rois Artus les en avoit proiés ; l'autre[b], pour ce qu'il ne veoient nul home qui si bien fuſt dignes de tant d'onour recevoir conme il eſtoit.

228. Ils déclarèrent à Mordret qu'ils satisferaient en tous points à sa requête, et Mordret les en remercia vivement : « Puisque la demande du roi est conforme à votre bon plaisir, il n'y a plus qu'à faire appeler la reine que l'évêque ici présent me donnera pour épouse. » Ils répondirent qu'ils allaient la convoquer, et ils allèrent la chercher dans la chambre où elle se tenait. Ils lui parlèrent ainsi : « Dame, les seigneurs de votre terre attendent là dehors, dans la salle, et ils vous prient de venir à eux pour entendre ce qu'ils ont à vous déclarer ; et si vous n'y allez pas, ce sont eux qui viendront à vous. » Elle répond qu'elle ira puisqu'ils l'appellent et elle se lève pour se rendre dans la grand-salle. En la voyant arriver, les seigneurs vont à sa rencontre pour lui montrer leur attachement. Le plus éloquent d'entre eux lui adresse ce discours : « Dame, nous vous avons fait appeler pour la raison que je vais vous exposer. Que Dieu nous garantisse sa protection ainsi qu'à vous ! Notre seigneur le roi est mort, nous le savons maintenant. Lui qui fut un éminent homme de bien et qui vous assura une vie si paisible, il n'est plus de ce monde et sa perte nous afflige. Comme ce royaume dépend désormais de vous et qu'il reste sans souverain, il nous faut prendre une décision et mettre à sa tête un homme qui soit digne de gouverner, un homme auquel vous soyez donnée en mariage, car celui auquel Dieu accordera la souveraineté

---

228. Lors disent a Mordret qu'il feroient outreement ce dont il les avoit requis, et Mordrés les en mercie moult : « Puis qu'il vous plaist que ceste chose aviengne ensi conme li rois l'a requise, il n'i a fors de mander la roïne, si le me donra[a] a feme cist evesches. » Et il dient qu'il le feront avant venir, si le vont querre en une chambre ou ele estoit et li dient : « Dame, li haut home de vostre terre atendent la fors en cel palais, si vous proient que vous veigniés a els ; si orrés que il volront dire. Et se vous n'i venés, il vendront a vous. » Et ele dist qu'ele i ira puis qu'il le mandent ; lors se lieve et vient enmi la sale. Et quant li baron le voient venir, si se drecent encontre li, si le rechurent a grant amor. Et li uns d'als qui mils estoit enparlés li dist ceste parole : « Dame, nous vous avons mandee pour une chose : or doinst Diex que biens nous en aviengne, a nous et a vous ! Si vous dirai que c'est. Mors est, ce savons nous bien, nostres sires[b], qui tant fu prodom et tant vous tint em pais ; ore est trespassés de cest siecle, ce poise nous durement. Et pour ce que cis regnes apent a vous et est remés sans gouverneour, si nous est bien mestiers que nous i metons conseil et tel home qui bien soit dignes de tenir un roialme si riches conme cis est, a qui vous fuissiés livree conme dame ; car sans faille, cil a qui Diex en donra l'onour de cest regne, ne puet estre

sur le royaume doit nécessairement vous avoir pour épouse. Nous avons résolu cette question pressante en choisissant pour vous un homme de bien et un bon chevalier qui saura bien gouverner. Nous avons décidé qu'il vous épouserait et que nous lui rendrions hommage. À présent, nous voulons connaître votre avis. » La reine, tout abasourdie de cette décision, réplique très clairement à son interlocuteur qu'elle n'a pas envie de prendre un époux. « Dame, cela ne se peut, personne ne peut vous en dispenser car en aucun cas nous ne pouvons laisser ce royaume sans souverain. Cela ne pourrait qu'entraîner votre perte si la guerre survenait d'un côté ou d'un autre. C'est pourquoi il vous faut, même par la contrainte, faire notre volonté sur ce point. » Elle rétorqua qu'elle préférerait quitter le royaume et errer au hasard plutôt que de prendre un époux. « Savez-vous pourquoi je dis cela ? C'est que je ne pourrai jamais avoir un mari d'un mérite égal à celui que j'ai eu. Aussi je vous prie de ne plus me parler de cette affaire car je n'en ferais rien et j'éprouverais du ressentiment envers vous. » Les seigneurs se précipitent sur elle et lui disent :

229. « Dame, votre excuse n'est pas valable et vous devez faire ce qu'il faut ! » En entendant ces paroles, elle est dix fois plus bouleversée qu'auparavant et demande à ceux qui insistent tant de lui nommer celui qu'ils veulent

---

qu'il ne vous ait a feme. Et de ceste chose nous sommes nous pourveü en tel maniere, pour ce que vous en avés mestier, que nous vous avons quis un prodome et bon chevalier qui bien savra le regne governer, si avons esgardé entre nous qu'il[c] vous avra a feme et nous li ferons tout homage. Ore, si volons savoir que vous en dirés. » La roïne, qui de ceste chose est esbahie, dist tout plainement a celui qui li parloit[d] qu'ele n'a talent de baron prendre. « Dame, fait cil, ensi ne puet il pas estre. [*e*] Nus ne vous em puet desfendre, car en nule maniere nous ne lairions cest regne sans signour ; car il ne porroit estre qu'il ne vous en mescheïst se guerre vous sourdoit d'aucune part. Pour ce vous covient il, ausi conme a force, faire nostre volenté de ceste chose. » Et ele dist qu'ele lairoit ançois le regne et s'en iroit fors del païs conme esgaree qu'ele preïst jamais signour. « Et savés vous, fait ele, pour coi je le di ? Je le di pour ce que je ne poroie jamais avoir si prodome conme j'ai eü. Et pour ce vous proi je que vous ne m'araisniés plus de ceste chose ci, car je n'en feroie riens, et si[e] je vous en saveroie mal gré. » Lors li courent sus li autre et li dient :

229. « Dame, vostre escondires ne vous vaut riens de ceste chose, ains covient que vous faciés ce qu'il estuet a faire ! » Et quant ele entent ceste parole, si est .x. tans plus esmaïe que devant, si demande a ciaus qui le tenoient si corte de faire lor volenté qu'il

lui donner pour mari. Ils répondent qu'il s'agit de Mordret car, affirment-ils, parmi eux aucun chevalier n'eﬆ aussi habile aux armes et à la joute, ni aussi digne de gouverner un royaume ; en effet, c'eﬆ un homme de bien et un vaillant combattant. À ces mots, la reine eﬆ si affligée qu'elle pense que son cœur va se briser mais elle n'ose le montrer car ceux qui lui font face ne doivent pas s'en apercevoir : elle aspire en effet à se libérer autrement qu'ils ne l'imaginent. Après avoir longtemps réfléchi à leurs paroles, elle leur répond :

230. « Chers seigneurs, je ne prétends pas que Mordret manque de valeur et de vertu chevaleresque et je ne refuse ni n'accepte votre proposition. Accordez-moi seulement un délai pour réfléchir, s'il vous plaît, et demain à l'heure de prime je vous donnerai ma réponse sur lui ou un autre. » Mordret s'avança et dit à la reine : « Dame, vous aurez un délai plus long que celui que vous demandez. Ils vous accorderont huit jours, mais vous devez leur promettre qu'à ce terme vous leur ferez la réponse qu'ils exigent. » Elle l'accepte de bon gré, en femme dont le seul souci eﬆ d'être délivrée d'eux.

231. Sur ce, ils achèvent leur débat et la reine va s'enfermer dans sa chambre avec une jeune fille pour seule compagnie. Quand elle eﬆ seule avec elle, elle se met à se

---

li noment celui qu'il li voelent doner a signour. Et il li dient que c'eﬆ Mordret, « car nos n'avons entre nous, font il, nul si bon chevalier, ne qui si bien sace jouﬆer, ne qui si bien soit dignes d'une terre tenir, car il eﬆ prodom et bons chevaliers et hardis ». Quant la roïne entent ceﬆe parole, si eﬆ tant dolante qu'il li eﬆ bien avis que li cuers li doie partir del ventre, mais samblant n'en ose faire pour ce que cil qui devant li eﬆoient ne s'en aperceüssent, car ele s'en bee a delivrer tout en autre maniere qu'il ne quident. Quant ele a grant piece pensé a ce qu'il ont dit, si lor respont :

230. « Biaus signour, de Mordret ne di[a] je mie qu'il ne soit assés prodom et bons chevaliers, ne je ne desfent mie ceﬆe chose a faire, encore ne n'otroi ; ne mais tant me donés de respit solement, s'il vous plaiﬆ, que je m'en soie conseillie, et demain a ore de prime vous en respondrai ou de lui ou d'autre. » Et Mordrés saut avant et diﬆ a la roïne : « Dame, vous avrés[b] greignour respit que vous ne demandés. Il vous donront respit jusques a .VIII. jours, mais que vous lor creantés que vous a celui terme ferés ce qu'il vous requerront de ceﬆe chose. » Et ele lor otroie volentiers, [f] conme cele qui n'a cure fors qu'ele soit delivree d'aus.

231. Atant finent lor parlement de ceﬆe chose, si s'en vait la roïne en sa chambre et s'enserre en la compaingnie d'une sole pucele. Et quant ele eﬆ a privé conseil, ele conmencha a faire un doel si grant

lamenter comme si tout le monde était mort autour d'elle. Elle s'écrie qu'elle est bien malheureuse, se frappe au visage et se tord les mains. Ces manifestations durent longtemps, puis elle s'adresse à sa demoiselle de compagnie : « Demoiselle, allez chercher Labor et dites-lui qu'il vienne vite me parler. » La demoiselle accepte de bon cœur. Labor était un chevalier de grande valeur, cousin germain de la reine, celui en qui elle avait le plus confiance, après Lancelot. Quand il fut arrivé auprès de la reine, elle ordonna à la jeune fille de sortir, et quand celle-ci eut obéi, la reine elle-même referma la porte. Une fois seule avec cet homme de confiance, elle se lamenta et le supplia en pleurant : « Mon cher cousin, au nom de Dieu, venez à mon secours ! »

232. Quand Labor entendit ses lamentations et ses pleurs, il ne put se retenir de pleurer lui aussi et lui dit : « Dame, pourquoi vous désoler de la sorte ? Parlez-moi et, si je peux porter remède à votre chagrin, si cela est en mon pouvoir, sachez que je le ferai. Je vous le promets loyalement. » La reine lui répond en pleurant : « Cher cousin, je suis aussi affligée qu'une femme peut l'être, car les seigneurs de ce royaume veulent me marier à ce traître sans honneur qui est, je vous l'affirme, le fils de mon époux le roi Arthur. Quand bien même il ne le serait pas, il est si déloyal que je ne le prendrais en aucun cas pour époux. J'aimerais mieux

---

conme s'ele veïst devant li mort tout le monde, si se claime lasse, dolante, et debat son viaire et detort ses mains. Et quant ele a grant piece cel doel mené, si dist a la damoisele qui avoc li estoit : « Damoisele, alés me querre Labor et li dites qu'il viengne isnelement parler a moi. » Et cele dist que si fera ele volentiers. Icil Labor estoit chevaliers de merveillouse proesce, et estoit cousins germains la roïne et li hom el monde en qui ele se fioit plus au grant besoig, fors Lanselot. Quant il fu venus devant la roïne, ele conmanda a la damoisele qu'ele s'en partist de laiens, et ele si fist ; et meïsmes la roïne ferme l'uis sor soi. Et quant ele se voit toute sole avoc celui en qui ele se fioit tant, ele conmencha a faire trop grant doel, et dist au chevalier tout em plourant : « Biaus dous cousins, pour Dieu, conseilliés moi ! »

232. Quant Labor l'oï ensi dementer et tout em plourant, si ne se pot tenir de larmoier et li dist : « Dame, pour coi vous dementés vous si ? Dites moi que vous avés ! Et se je vous puis oster de[a] cel doel pour chose que je puisse faire, saciés que je vous en osterai : ice vous creant je loialment. » Et lors li dist la roïne tout em plourant : « Biaus cousins, j'ai tout le duel que feme puisse avoir de ce que cil de cest roialme me voelent marier a cel traïtour et a cel desloial qui fu, ce vous di[b] je vraiement, fils au roi Artu mon signour ; et s'il ne le fust ore pas, si est il si desloials hom que je en nule maniere nel prenderoie. Je voldroie mils

être brûlée vive ! Mais je vais vous soumettre mon plan et vous me donnerez votre avis. Je veux faire pourvoir la tour de cette ville de gens en armes, d'arbalétriers et de vivres. Je veux que vous recrutiez vous-même les hommes d'armes et que vous fassiez jurer à chacun sur les reliques des saints qu'ils ne révéleront à personne la raison de ces dispositions. Et si l'on me questionnait sur ces préparatifs, je prétendrais que c'est en vue des festivités pour mon mariage. — Dame, il n'est rien que je ne fasse pour vous protéger ; je vous trouverai des chevaliers et des hommes d'armes pour garder la tour et, pendant ce temps, vous y ferez porter des provisions. Et quand vous l'aurez bien renforcée, si vous m'en croyez, vous enverrez un messager auprès de Lancelot pour lui demander de venir à votre secours. Je vous assure que, vous sachant en danger, il ne manquera en aucun cas de venir avec une armée telle qu'il pourra facilement vous tirer de ce mauvais pas, malgré tous les gens du pays. Jamais Mordret, je le sais bien, ne sera assez hardi pour affronter Lancelot sur un champ de bataille. Et s'il se trouvait que mon seigneur le roi fût vivant — car je ne le crois pas mort — et que le messager le trouvât en Gaule, il n'aurait pas plus tôt entendu ces nouvelles qu'il serait de retour ici avec toute son armée, et vous pourrez ainsi être débarrassée de Mordret. »

---

que on me feïst ardoir ! Mais je vous dirai que j'ai empensé a faire, si me conseilliés selonc ce que vous en orrés. Je voel, fait ele, faire garnir la tour de ceste vile de sergans et d'arbalestriers et de viande ; et si voel que vous meïsmes querés les sergans et lor faciés jurer sor sains, chascun [*466a*] par soi, qu'il ne descoverront a nului pour coi il s'i metront. Et se on me demandoit dedens celui terme que je lor doi respondre pour coi je fais la tour garnir, je lor respondroie que je le fais contre la feste de mon mariage[c]. — Dame, fait Labor, il n'est riens que je ne feïsse pour vous garantir ; et je vous querrai chevaliers et sergans a garder la tour, et vous i ferés endementres metre viandes. Et quant vous avrés bien garnie la tour, se vous m'en creés, vous envoierés un message a Lanselot et li manderés qu'il vous viengne secourre. Et je vous di, quant il savra vostre besoig, il ne laira en nule maniere qu'il ne vous viengne secourre atout tel gent qu'il vous porra legierement oster de cest courous ou vous estes, malgré tous ciaus de cest païs ; ne ja Mordret, ce sai je bien, n'avra tant de hardement que il l'atende en bataille champel. Et s'il avenoit que mé sires li rois fust vis — que je ne croi pas qu'il soit mors — et li messages le retrovast[d] en Gaule par aventure, il n'orroit ja si tost ces[e] noveles qu'il ne revenroit en cest païs a toute sa gent qu'il en mena, et ensi porrés estre delivree de Mordret. »

233. Quant la roïne entent cel conseil, ele dist qu'il li plaist moult,

233. La reine déclara que ce conseil lui convenait à merveille car, de cette manière, elle pensait être délivrée du tourment que lui infligeaient les seigneurs du pays ; là-dessus, elle mit fin à cet entretien. Ensuite Labor recruta des chevaliers et des hommes d'armes en qui il avait particulièrement confiance et, en huit jours, il en mobilisa plus de deux cents qui lui avaient tous juré sur les reliques des saints qu'ils iraient dans la Tour de Londres défendre la reine contre Mordret aussi longtemps qu'ils pourraient tenir. Ce rassemblement se fit si discrètement que personne, à part les premiers concernés, n'en sut rien. Dans ce délai, la reine avait fait pourvoir la tour de tout le nécessaire et de tout ce qui pouvait se trouver dans le pays. Quand arriva le terme fixé à la reine pour remplir son engagement et que se furent réunis les grands seigneurs du royaume convoqués à cet effet, ces derniers vinrent dans la chambre de la reine, qui n'avait pas perdu son temps : elle avait déjà fait entrer dans la tour ceux qui devaient la garder et qui étaient armés le mieux possible. Quand ils furent tous à l'intérieur, la reine y entra avec eux et fit aussitôt lever le pont-levis ; elle monta aux remparts de la tour et interpella Mordret, qui s'était déjà rendu compte qu'elle était perdue pour lui :

234. « Mordret, Mordret, vous avez agi comme si mon mari était votre vassal en m'exigeant pour femme, coûte que coûte !

---

car en cele maniere quide ele eſtre delivree de ceſte paine ou cil del païs l'ont mise, si depart a tant lor conseil. Si se pourchace Labor de chevaliers et de sergans la ou il se fioit le miels, et tant que ançois que li .VIII. jour fuissent passé en ot il assamblé plus de .CC., que chevaliers que sergans, qui tout li orent juré sor sains qu'il iroient en la Tour de Londres pour desfendre encontre Mordret la roïne tant com il porront durer. Et ceſte assamblee fu faite si celeement que onques nus nel sot fors cil qui s'en devoient entremetre. Et dedens celui terme ot fait la roïne garnir la tour de toutes les choses qui a cors d'ome porroient valoir et que on pot trover el païs. Quant vint au terme que la roïne dut respondre des fiances[a] et li haut baron del roialme furent venu et assamblé qui mandé eſtoient pour ceſte chose, il vindrent en la chambre la roïne ; et la roïne[b], qui ne s'eſtoit [*b*] mie oubliee, ains ot ja fait ciaus entrer en la tour qui compaingnie li devoient faire, et eſtoient si bien garni d'armes qu'il ne pooient eſtre mils. Et quant il furent tout laiens, la roïne se miſt avoc, et fiſt maintenant lever le pont et vint en haut as crenaus[c] de la tour, et diſt a Mordret, qui eſtoit aval et s'eſtoit ja aperceüs qu'a la roïne ot il failli :

234. « Mordret, Mordret, malvaisement avés mouſtré que mé sires vos aparteniſt qui me volés avoir a feme, ou je volsisse ou non[a] !

Certes, ce dessein vous portera malheur, car je veux que vous sachiez que votre acte déloyal causera votre mort. » Elle quitte les remparts pour se retirer dans une chambre de la tour et elle demande conseil à ses proches. « Dame, ne craignez rien ! répondent-ils, sachez que nous défendrons efficacement cette tour contre Mordret. » La reine est rassérénée par ces propos. Mordret, qui était dehors avec sa compagnie, se rend compte qu'on l'a trompé et qu'il a perdu la reine. Il interroge ses hommes sur la conduite à tenir, « car, constate-t-il, cette tour est abondamment pourvue en vivres et ceux qui sont à l'intérieur sont tous des hommes vaillants et hardis ; c'est pourquoi je vous demande votre avis. — Seigneur, proposent-ils, il n'y a qu'à attaquer la tour sans relâche de tous côtés. Sachez qu'elle n'est pas assez forte pour nous résister bien longtemps, du fait que ses occupants n'obtiendront d'autre secours que d'eux-mêmes.

235. — Ma foi, objecte Mordret, je ne suis pas décidé à l'assiéger si je n'obtiens pas encore plus de garanties de votre part ». Ils l'assurent qu'ils lui fourniront toutes les garanties qu'il voudra. « Je vous prie donc de m'aider, de devenir mes hommes liges et de me jurer sur les reliques des saints que vous m'assisterez jusqu'à la mort, même contre le roi Arthur si le hasard le ramenait dans ce pays. — Nous le ferons très volontiers », et ils s'agenouillent devant lui et lui prêtent serment en bons vassaux puis ils jurent sur les reliques des

---

Certes, mar le pensastes, car je voel bien que vous saciés que ceste desloialté que vous avés faite vous metra a mort. » Atant s'en parti des crenaus, et s'en vint en une chambre qui en la tour estoit et demanda a ciaus qui avoc li estoient qu'ele porra faire. « Dame, font il, ne vous esmaiés point ! Saciés que nous desfendrons bien ceste tour encontre Mordret. » Si en est la roïne moult a aise de ceste parole. Et Mordrés, qui estoit defors entre lui et sa compaingnie, quant il aperçoit qu'il est deceüs ensi et qu'il a a la roïne failli, il demande a ses homes qu'il porra faire de ceste chose, « car cele tour, fait il, est merveillousement garnie de viandes, et cil qui dedens se sont mis sont tout prodome et hardi, si vous requier conseil. — Sire, font il, il n'i a el que la tour soit assaillie de toutes pars sovent et menu. Et saciés qu'ele n'est mie de si grant force qu'ele puist durer longement encontre nous, a ce qu'il n'avront de nule part secours, se par devers als ne l'ont.

235. — Par foi, fait Mordrés, je ne sui pas conseilliés de l'asseoir le se je n'estoie plus asseür de vous que je ne sui encore ». Et il dient qu'il li feront toute la seürté qu'il voldra. « Dont vous proi je et requier que vous m'aïdiés, et deveigniés mi home lige et me jurés sor sains que vous m'aïderés jusqu'a la mort, neïs encontre le roi Artu s'aventure le ramenoit en cest païs. — Ce vous ferons nous volen-

saints de l'assister contre qui que ce soit, jusqu'à la mort, comme l'on doit assister son suzerain. Après ce serment, il leur déclare : « Seigneurs, je vous remercie ! Vous avez fait beaucoup pour moi en me choisissant comme suzerain et en me jurant foi et hommage. Je suis bien plus rassuré à présent, car il n'y a si puissant homme au monde que je n'ose affronter sur un champ de bataille pourvu que j'aie vos troupes avec moi. Vous n'avez plus qu'à m'accorder la saisine de vos châteaux et de vos forteresses. » Chacun lui tend aussitôt son gage en guise d'investiture et il l'accepte. Puis il ordonne immédiatement d'attaquer la tour de tous les côtés, il fait armer ses hommes, dresser des machines de siège et des échelles pour monter à l'assaut ; mais les défenseurs se précipitèrent sur leurs armes. On aurait pu voir alors une charge prodigieuse. Les assaillants voulaient monter en force sur la tour parce qu'ils étaient nombreux, mais les assiégés ne les laissaient pas faire, ils les tuaient ou les rejetaient dans les profonds fossés.

236. Quand les assaillants virent que les assiégés leur infligeaient tant de pertes, ils battirent en retraite et ordonnèrent de renoncer à cette tentative. Il fut fait selon les ordres des grands barons car c'étaient les seigneurs du pays. Les occupants de la tour se défendaient vigoureusement. La reine subit ainsi de nombreuses attaques et un siège dans la Tour

---

tiers », font il. Et il s'agenoullent devant lui et devienent si home lige et li jurent sor sains qu'il li aïderont encontre tous homes jusqu'a la mort[a], si conme on doit aïdier a son signour lige. Quant il orent fait le sairement, si lor dist : « Signour, les vos mercis ! Vous avés moult fait por moi qui m'avés esleü a signour desor vous tous et m'avés fait homage et feuté. Certes, or sui je plus asseür, car il n'a si haut home el mon[*c*]de que je n'osaisse bien atendre en champ pour que j'eüsse vos pooirs en ma compaingnie. Or n'i a fors que vous me saississiés de vos chastiaus et de vos fortereces. » Et chascuns li tent maintenant son gage en liu de saisine, et il le reçoit de chascun. Lors conmanda maintenant que la tour fust assaillie de toutes pars, et fait armer ses homes et fait[b] drecier engiens et eschieles por monter ; mais cil qui en la tour estoient coururent as armes. Si veïssiés illoec moult grant assaut et moult merveillous, car cil defors voloient monter a force por ce qu'il estoient grant gent, mais cil dedens nel voldrent sousfrir, ains les ocient et abatent contreval les fosses, qui grant estoient.

236. Quant cil defors virent que cil dedens les damagoient si durement, il se trairent ariere et conmanderent que li assaus remansist a tant ; et il si fait si tost conme li haut baron l'orent conmandé, car signour estoient del païs. Et cil qui dedens estoient se desfendirent moult vigherousement. Ensi fu la roïne assaillie sovent et menu et assise en la Tour

de Londres, mais tout cela tourna à son avantage car elle avait de solides défenseurs. Un jour, elle appela son messager, qui avait toute sa confiance, et lui dit : « Tu vas aller en Gaule pour te renseigner sur mon seigneur le roi Arthur et pour savoir s'il eſt mort ou vivant. S'il vit, tu lui exposeras ma situation et tu lui feras savoir que je le prie, au nom de Dieu, de venir au plus vite à mon secours, sinon je serai déshonorée. Car cette tour ne pourra pas tenir éternellement contre Mordret et tous ses alliés. Et s'il s'avérait que mon mari soit mort, et que tu sois certain de cette nouvelle ainsi que de la mort de monseigneur Gauvain, tu iras tout droit à Gaunes ou à Bénoïc où tu trouveras Lancelot. Quand tu l'auras rejoint, tu lui diras que je le salue et qu'il ne manque pas de venir à mon aide avec toutes les troupes qu'il pourra recruter à Gaunes ; tu peux aussi ajouter que, s'il ne me secourt pas, je serai déshonorée car je ne pourrai pas résiſter longtemps.

237. — Dame, répond le jeune homme, je ferai tout cela si Dieu le veut, mais encore faut-il que je puisse entrer en terre de Gaunes ! J'ai bien peur de ne pouvoir sortir d'ici librement, car le pays eſt encerclé par l'ennemi et je ne sais comment faire. — Il vous faut faire en sorte de quitter les lieux et de transmettre le message que je vous ai confié, car autrement je ne serai jamais délivrée de ces traîtres odieux. »

---

de Londres[a], mais de tant li avint il bien qu'ele avoit tel gent avoc li ki bien le desfendoient[b]. Un jour priſt la roïne un sien vallet messagier en qui ele se fioit moult, et li diſt : « Tu t'en iras en Gaule pour savoir noveles de mon signour le roi Artu : ou de sa mort ou de sa vie. Et s'il eſt vis, tu li diras mon eſtre, et li diras que je li proi, pour Dieu, qu'il me viegne secourre au plus toſt qu'il porra, car autrement serai je honie ; car tous jours ne se porra mie tenir ceſte tour encontre Mordret et encontre tous ciaus qui vers li sont en aïde. Et s'il eſt ensi que mé sires soit mors et que tu en saces vraies noveles de lui et de mon signour Gavain, tu t'en iras droit a Gaunes ou a Benuyc, ou tu troveras Lanselot. Et quant tu l'avras trouvé, se li di que je li mant salus, et qu'il ne laiſt pas qu'il ne me viengne aïdier a tout le pooir qu'il porra traire de Gaunes. Et li pués dire se il de secours me faut, que je sui honie et deshoneree, car je ne porroie pas longement durer.

237. — Dame, fait li vallés, tout ce ferai je bien, se Diex plaiſt, mais [*d*] que je en la terre de Gaunes puisse venir ! Mais je m'esmai moult que je de ceſte terre ne puisse issir a ma volenté, car ele eſt si avironee de toutes pars de mes anemis que je n'i sai conseil metre. — Il covient, fait ele, que vous faciés tant que vous soiés fors et que vous faciés ceſt message ensi conme je vous ai devisé, car autrement ne seroie je jamais delivree de ces grans traïtours. »

238. Le soir, à la tombée de la nuit, le jeune homme prit congé de sa dame et vint à la porte ; il fit tant et si bien qu'il réussit à sortir et à traverser les lignes de Mordret ; il eut la chance que personne ne l'arrêtât car chacun croyait qu'il était des leurs. Dès qu'il se fut éloigné des troupes, il alla se loger en ville et il parvint à se procurer un roussin très robuste. Il trouva vite son chemin, fit route jusqu'à la mer et la traversa ; là, il entendit dire que le roi n'était pas mort mais qu'il avait mis le siège à la cité de Gaunes. Cette nouvelle le réjouit. Mais ici le conte cesse de parler du messager et revient au roi Arthur.

La guerre entre Lancelot et Gauvain.

239. À présent, le conte rapporte que, lorsque le roi Arthur eut assiégé la cité de Gaunes pendant deux mois, il comprit qu'il ne remporterait jamais la victoire car les assiégés se défendaient prodigieusement bien. Un jour, le roi confia en privé à monseigneur Gauvain : « Vous m'avez incité à une entreprise dans laquelle nous n'aurons jamais l'honneur de la victoire : il s'agit de la guerre que nous avons déclarée au lignage du roi Ban, car ces hommes sont les plus vaillants du monde. Examinons à présent ce que nous pouvons faire. Je vous assure que nous avons plus à perdre qu'à gagner dans cette guerre : nos ennemis sont sur leur terre avec leurs alliés et ils ont avec eux un grand nombre de chevaliers. Sachez bien,

---

238. Au soir, quant il fu anuitié, prist li vallés congié a sa dame, et vint a la porte et fist tant qu'il issi fors, et s'en ala tres parmi les homes Mordret ; se li avint si bien qu'il ne fu arrestés de nule part, car chascuns qui le veoit quidoit[a] bien qu'il fust des lor. Et maintenant qu'il fu d'aus eslongiés, il ala en la vile a ostel et se pourchaça tant qu'il ot un bon roncin et fort, si aquelli erroment son chemin et erra tant qu'il vint a la mer et passa outre ; et lors oï noveles que li rois n'estoit pas mors, ains avoit assegié la cité de Gaunes, si en fu moult liés de ceste novele. Mais atant se taist li contes del message, si retourne a parler del roi Artu.

239. Or dist li contes que quant li rois Artus ot sis devant la cité de Gaunes entour .II. mois, il connut bien que el siege n'avroit il ja honour, car merveillousement se desfendoient cil dedens. Un jour dist li rois priveement a mon signour Gavain : « Vos m'avés tel chose fait emprendre ou nous n'avrons[a] ja honour : c'est de la guerre [*e*] que nous avons conmencie encontre les parens le roi Ban, car il sont si prodome as armes qu'en tout le monde n'en a autant. Ore esgardons que nous en porrons faire. Je vous di bien que nous i porrons plus perdre que gaaingnier, a ce qu'il sont en lor terre et entre lor amis[b], et ont avoc aus chevaliers a grant plenté. Et saciés bien

cher neveu, que s'ils nous haïssaient autant que nous les haïssons nous aurions déjà tout perdu depuis longtemps, parce qu'ils sont très forts et très puissants. Voyez maintenant ce que nous allons faire ! — Sire, répondit monseigneur Gauvain, je vais y réfléchir et je serai en mesure de vous donner une réponse ce soir ou demain. »

240. Ce jour-là, monseigneur Gauvain se montra plus pensif que de coutume. Après avoir réfléchi à loisir, il appela un jeune homme de sa suite : « Va-t'en dans la cité de Gaunes et annonce à Lancelot que, s'il eﬆ assez hardi pour oser nier qu'il a tué mes frères par trahison, je suis prêt à prouver sa culpabilité et sa déloyauté. S'il peut me vaincre en champ clos pour se disculper du grief que je formule à son encontre, mon oncle retournera avec toute son armée au royaume de Logres et il ne réclamera jamais rien à ceux de Gaunes sur tout ce qui nous oppose à eux. Si, au contraire, je peux le vaincre, je n'exigerai rien de plus, mais la guerre continuera si les deux frères ne veulent pas tenir leur terre du roi Arthur. S'ils refusent, nous ne partirons pas, qu'ils le sachent bien, avant que leurs alliés soient morts et déshonorés. » À ces mots, le jeune homme éclate en sanglots et confie à monseigneur Gauvain : « Seigneur, que voulez-vous faire ? Avez-vous tant envie de vous déshonorer et d'aller à la mort ? Car monseigneur Lancelot eﬆ un excellent chevalier, très aguerri !

---

vraiement, biaus niés, fait li rois, que s'il nous haïssent autant conme nous[c] faisons els, nous eüssons tout perdu piecha, a ce qu'il sont de grant pooir et de grant force. Ore esgardés que nous ferons de ceﬆe chose ! — Sire, fait mé sire Gavains, je m'en conseillerai a moi meïsmes, et vous en savrai respondre ou anuit ou demain. »

240. Celui jour fu mé sires Gavains plus pensis qu'il ne sielt. Et quant il ot tant pensé conme il li plot, il apela un sien vallet et li diﬆ : « Va t'ent laiens en la cité de Gaunes, et di a Lanselot s'il a tant de hardement en soi qu'il oﬆ desdire que il mes freres n'oceïﬆ en traïson, je sui pres del prover le encontre son cors que il desloialment et en traïson les ociﬆ. Et s'il me puet conquerre en champ de cel apel que je li fais[a], mes oncles s'en rira ariere atout son oﬆ el roialme de Logres, ne jamais n'en demandera riens a ciaus de Gaunes de chose qui entre nous ait eﬆé. Et se je le puis conquerre en champ, je ne demanderai plus, ains remandra la guerre[b] a tant, se li doi roi frere voelent tenir lor terre del roi Artu. Et se il ne le voelent faire, nous ne nous partirons jamais de ci, bien le sacent, devant que cil qui a els se tienent seront honi et mort. » Quant li vallés entent ceﬆe parole, il conmence moult durement a plourer et diﬆ a mon signour Gavains : « Sire, que eﬆ ce que vous volés faire ? Avés vos si grant talent de vous honir et de vous mener a mort ? Car trop eﬆ mé sire Lanselos

Et si vous le tuez de cette manière, vous en serez déshonoré et déchu car vous êtes le meilleur chevalier et le plus noble de cette armée. Je ne transmettrai pas ce message, s'il plaît à Dieu, puisque j'y vois clairement votre mort et je serais coupable et déloyal si un homme de valeur tel que vous était conduit à la mort à cause de ma parole et par ma faute[1].

241. — Ce discours eſt inutile, lui répondit monseigneur Gauvain. Il te faut transmettre ce message sans réticence, ou bien nous ne viendrons pas à bout de cette guerre. Et il eſt plus juſte qu'il nous incombe, à Lancelot et à moi, d'y mettre un terme, car c'eſt lui qui l'a commencée puis, lorsqu'elle fut interrompue, c'eſt moi qui la fis reprendre à mon oncle, le roi Arthur. Il eſt donc juſte que la première joie ou le premier chagrin soient pour moi. Et je t'affirme que, si je n'étais pas persuadé de mon bon droit, je n'irais pas m'affronter à lui maintenant, même pour la plus belle cité du monde, car je me rends bien compte qu'il eſt le meilleur chevalier que j'aie rencontré. Mais on sait bien que le meilleur chevalier, s'il eſt dans son tort, peut devenir maladroit, et que le pire peut devenir vaillant et sûr de lui, s'il eſt dans son droit. C'eſt pourquoi Lancelot, parce qu'il eſt dans son tort, me paraît moins redoutable : vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi, car Notre-Seigneur soutient partout celui qui eſt dans son droit. Voilà ma conviction et ma foi. » C'eſt ainsi que

---

bons chevaliers et adurés ! Et se vous l'aviés ocis en tel maniere, vous en seriés honis et abaissiés, a ce que vous eſtes li mieldres chevaliers de ceſt oſt, et li plus haus hom. Iceſtui message ne ferai je ja, se Dix plaiſt, la ou je voie si apertement voſtre mort, car trop seroie malvais et desloiaus se par mon pechié et par ma parole eſtoit [*f*] si prodom conme vous eſtes menés a mort.

241. — Tout ce que tu dis[a], fait mé sire Gavains, ne te vaut riens. Il covient que tu faces ceſt message outreement[b], ou autrement ne sera ceſte guerre finee. Et il eſt miels drois qu'ele soit afinee par moi et lui, car il meïsmes ses cors le conmencha, et puis qu'ele fu del tout laissie, le fis je reconmencier a mon oncle le roi Artu, si eſt bien drois que j'aie la premiere joie ou le premier doel. Si te di bien que se je ne veïsse mon droit apertement, je n'i assamblaisse oan a lui pour le meillour cité del monde, car je aperçoif bien et connois qu'il eſt par son cors li mildres chevaliers que je onques acointaisse. Mais c'eſt voirs, et bien le sevent tout, que tors et desloiautés feroit del meillour chevalier del monde malvais, et drois et loiautés feroit del plus malvais seür et prou. Et c'eſt la chose par coi je douteroie mains[c] Lanselot, car je sai bien que li tors en eſt siens, par coi toi ne autres ne devés pas avoir paour de moi, car en tous liex aïde Noſtres Sires a celui qui[d] a droit : c'eſt ma fiance et ma creance. » Tant diſt

monseigneur Gauvain obtient du jeune homme la promesse de se rendre dans la cité de Gaunes et de transmettre intégralement à Lancelot le message dont il l'a chargé. « N'y va pas avant demain à l'heure de prime », recommande-t-il. Le jeune homme lui répond qu'il suivra ses ordres. Ce soir-là, ils s'abstinrent d'en reparler. Une trêve de huit jours avait été conclue ; elle devait s'achever trois jours plus tard. Le lendemain, à l'heure de prime, le jeune homme se mit en route pour la cité de Gaunes et là il attendit le lever de Lancelot. Quand celui-ci fut arrivé dans la grand-salle et se fut assis sur le trône, le messager vint lui parler :

242. « Seigneur, c'est monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur à qui j'appartiens, qui m'envoie vous trouver. Il vous fait dire par mon intermédiaire que, si les vôtres et les nôtres poursuivent l'affrontement ainsi qu'ils ont commencé, il ne manquera pas d'en résulter de douloureuses pertes de part et d'autre ; mais monseigneur Gauvain vous propose de bien agir : si vous osez prendre vos responsabilités, il est prêt à prouver, devant le pays tout entier, que vous avez tué ses frères de manière déloyale ; et s'il peut vous réduire à merci à propos de cette accusation, vous devrez mourir, mais si vous pouvez vous en défendre et le réduire à merci, le roi, son oncle, reprendra avec toute son armée le chemin du royaume de Logres et vous demeurerez en paix avec lui

---

mé sire Gavains au vallet qu'il li creanta qu'il ira en la cité de Gaunes et dira a Lanselot quan qu'il li a enchargié[e]. « Ore te gardes, fait mé sires Gavains, que tu i ailles ains demain prime ! » Et cil dist que si fera il vraiement. Cele nuit se sousfrirent a tant, que plus n'en parlerent. Il avoient entr'aus prises trieves de .VIII. jours devant, si qu'eles devoient faillir .III. jours aprés. L'endemain, a prime[f] s'en ala li vallés en la cité de Gaunes et atendi tant que Lanselos fu levés. Et quant il fu venus el palais et il se fu assis el maistre siege de laiens, li vallés vint a Lanselot et li dist :

242. « Sire, a vous m'envoie mé sire Gavains, li niés le roi Artu, a qui je sui ; et si vous mande par moi que se les vos et les nos assamblent auques ensamble, si conme il ont enconmencié, il ne puet estre qu'il n'i ait trop dolerous damage et d'une part et d'autre. Mais faites le bien, ce vos mande mé sire Gavains : se vous vous [*467a*] en osés entremetre, il est pres de prover le devant tous ciaus de cest païs que vous desloialment oceïstes ses freres. Et se il de cest apel vous puet faire recreant, vous n'en poés eschaper sans mort. Et se vous vous em poés desfendre et lui faire recreant, li rois ses oncles s'en rira ariere atout son ost el roialme de Logres, et vous atendrés pais a lui tous les jours de sa vie, que jamais de ceste chose ne parlera. Et se vous ce refusés, que vous encontre lui n'osés aler, tous li siecles vous

sa vie durant, sans qu'il soit plus jamais question de ce conflit. Si vous refusez cette proposition et si vous n'osez l'affronter, vous serez déshonoré aux yeux du monde entier car on pourra alors voir clairement que vous êtes coupable du méfait. À présent, réfléchissez à ce que vous allez faire car il vous demande une réponse par mon intermédiaire. »

243. La réponse de Lancelot au message de Gauvain fut empreinte d'une profonde tristesse car jamais il n'eût souhaité le combattre : « Ce message m'est particulièrement pénible à entendre car je n'aurais pour rien au monde voulu me battre contre monseigneur Gauvain, parce qu'il est homme de bien et parce qu'il a été pour moi un bon compagnon depuis mon adoubement. Mais une accusation aussi grave que celle de trahison me vouerait à un tel déshonneur, si je ne m'en défendais, que je ne pourrais jamais recouvrer mon honneur, car il est plus vil et plus méprisable que tout autre, celui qui ne se défend pas contre une accusation de trahison. Pour cette raison vous lui direz que, s'il veut garantir le respect de cet accord, il me trouvera en armes sur le champ de bataille à son heure.

244. « Maintenant vous pouvez partir, et rapportez-lui exactement mes paroles ; je préférerais toutefois éviter ce combat, non que j'aie peur de lui mais je lui voue une telle affection que je ne souhaiterais pas l'affronter en duel. » Le jeune homme affirma qu'il transmettrait bien le message puis

---

en devroit honir ; car adont le porroit on veoir et connoistre apertement que vous de ceste chose estes coupables. Ore esgardés que vous en ferés, car ceste chose vous mande il par moi. »

243. Quant Lanselos entent ce que mé sire Gavains li mande, il respont moult dolans et moult coureciés de ceste novele, car certes il ne queïst jamais combatre encontre mon signour Gavain : « Certes, fait Lanselos, moult m'est cis messages fors et aniols, car je sui cil qui ja jour[a] de ma vie n'en queïsse combatre pour nule chose el monde encontre mon signour Gavain, pour ce qu'il est prodom et pour la bone compaingnie qu'il m'a faite puis que je fui primes chevaliers. Mais l'apials qui est si grans conme de traïson me seroit si hontous[b], se je ne m'en desfendoie, que jamais n'avroie honour ; car cil est plus vils[c] et plus honis qui ne se desfent quant il est apelés de traïson que d'une autre chose. Pour ce li dites de par moi que, s'il velt doner pleges de ceste covenence tenir, il me trovera tout armé el champ de quele ore qu'il voldra.

244. « Ore vous[a] em poés aler, se li dites tout ensi conme je vous ai dit ; mais miels amaisse le laissier[b], et non mie pour paour de lui, mais por ce que je l'amoie si que ja[c] ne queïsse combatre cors a cors a lui en bataille. » Et cil dist que cel message fera il bien, si s'en

il quitta la cité. Le roi Bohort s'adressa à Lancelot : « Assurément, jamais homme aussi sage en principe que monseigneur Gauvain n'a envoyé message aussi déraisonnable ! On sait bien dans l'autre camp que ce n'eſt pas par déloyauté que vous avez tué ses frères, mais bien à un endroit où se trouvaient plus de cent chevaliers. — Je vais vous dire, ajouta le roi Lionel, pour quelle raison il agit ainsi : il eſt si malheureux de la mort de ses frères qu'il aimerait mieux mourir que continuer à vivre ; il veut aussi se venger de Lancelot plus que de tout autre. Voilà pourquoi il l'a provoqué avec tant de hargne car il lui eſt égal de vivre ou de mourir. — Je crois, fit Lancelot, que vous aurez bientôt à combattre. Je ne sais pas ce qu'il en adviendra. Je sais seulement que, si j'avais le dessus et que j'aie à lui couper la tête, je ne le ferais pour rien au monde : il a trop de mérite pour cela et il eſt l'homme que j'ai le plus aimé au monde et que j'aime encore, en dehors du roi.

245. — Ma foi, s'exclama le roi Bohort, vous êtes bien extravagant de l'aimer tant alors qu'il vous hait à mort ! — Ma foi, rétorqua Lancelot, vous pouvez conſtater cette chose incroyable qu'il ne me haïra jamais autant que je l'aime, et je ne l'aurais jamais confié si ouvertement si je n'étais sur le point de survivre ou de mourir, puisque je dois maintenant partir au combat. » C'eſt en ces termes que Lancelot parla au sujet de monseigneur Gauvain et tous ceux qui l'entendirent

---

part a tant de laiens. Et li rois Boors diſt a Lanselot : « Certes, de si fol message ne s'entremiſt onques nus si sages hom conme mé sires Gavains deüſt eſtre ! Et ce sevent il bien qu'en traïson nes oceïſtes vous pas, mais en tel lieu ou il avoit plus de .c. chevaliers. — Je vous di[*b*]rai, fait li rois Lyons, pour coi il le fait en tel maniere : il a si grant doel de ses freres qui sont ocis qu'il voldroit miels morir que vivre, si s'en vengeroit a mon signour Lanselot plus toſt qu'a nul autre. Pour ce l'a il si felenessement apelé, car autant li eſt il s'il en muire ou s'il en vit. — Je quit, fait Lanselos, que nous en vendrons[d] proçainement a la bataille, si ne sai comment il en avendra. Mais tant sai je bien[e] que se je en venoie au desus et je li deüsse le chief coper, je ne l'ocirroie pour tout le monde, car trop me samble prodom ; et si eſt il li hom el monde qui riens ne m'eſt que je plus ai amé et aim encore, fors le roi solement.

245. — Par foi, fait li rois Boors, moult eſtes ore merveillous qui si l'amés de grant cuer, et il vous het mortelment ! — Par foi, fait Lanselos, ceſte merveille poés veoir : il ne me savra ja tant haïr que je ne l'aim ; si nel deïsse mie encore si apertement, mais je sui el point de morir ou de vivre, puis que je a la bataille en sui venus. » Tele parole diſt Lanselos de mon signour Gavain dont tout cil qui l'oïrent s'en esmerveillierent et le proisierent assés plus qu'il ne soloient

l'admirèrent et l'estimèrent encore plus qu'auparavant. Le messager qui était venu et avait entendu la réponse de Lancelot retourna rapidement auprès de monseigneur Gauvain et lui rapporta ce qu'il avait entendu : « Sachez, seigneur, que vous ne pouvez échapper à la bataille si vous vous portez garant auprès du roi Bohort que le roi Arthur rentrera dans son pays au cas où Lancelot peut vous vaincre en champ clos. — Par ma foi, répondit monseigneur Gauvain, je ferai en sorte que mon seigneur le roi lui en fasse la promesse ou bien je ferai vœu de ne plus porter les armes ! N'en parlez à personne, car je crois bien parvenir à mes fins. » Monseigneur Gauvain alla voir le roi, s'agenouilla et lui dit :

246. « Sire, accordez-moi un don, pour l'amour de Dieu ! » Le roi accepta volontiers, ne sachant pas ce qu'il voulait lui demander. Il le prit par la main et le fit se relever. Monseigneur Gauvain l'en remercia vivement et poursuivit : « Sire, savez-vous ce que vous m'avez accordé ? C'est la promesse envers le roi Bohort de lever le siège, si Lancelot parvient à me vaincre en duel, puis de rentrer au royaume de Logres, de sorte que, de votre vivant, vous ne rallumerez plus jamais la guerre contre eux pour le même motif. »

247. À ces mots, le roi Arthur fut stupéfait et il répondit à monseigneur Gauvain : « Avez-vous donc pris l'initiative du combat contre Lancelot ? Qu'est-ce qui vous a amené à cette

---

devant. Et li vallés qui de mon signour Gavain estoit venus laiens et ot oï le respons de Lanselot, si s'en parti de laiens et erra tant qu'il vint a mon signour Gavain, se li conta erroment ce qu'il avoit trové laiens et li dist : « Sire, saciés qu'a la bataille ne poés vous faillir, se vous trovés pleges au roi Boort que mé sires li rois Artus s'en rira ariere en son païs se Lanselos vous puet outrer en champ. — Par foi, fait mé sire Gavains, je ferai tant que mé sires li rois li creantera[a] ce, ou je ne quier jamais porter armes ! Or vous taisiés et ne parlés ja de ceste chose, car j'en quit bien venir a chief. » Lors vint mé sire Gavains au roi et s'agenoille devant lui, et li dist[b] :

246. « Sire, pour Dieu, donés moi un don ! » Et li rois li otroia moult debonairement, conme cil qui ne savoit quel chose il voloit requerre, si le prent par la main et le lieve. Mé sire Gavains l'en mercie moult, puis li dist : « Sire, savés vos quel don vous m'avés doné ? Vous m'avés otroié que vous me plegerés vers le roi Boort que se Lanselos me puet outrer en champ, vous en lairés le siege et en rirés [*c*] el roialme de Logres en tel maniere que jamais, tant conme vous vivés, ne conmencerés mais guerre encontre els pour ceste ocoison. »

247. Quant li rois Artus entent ceste novele, si en est tous esbahis et dist a mon signour Gavain : « Avés vous dont emprise bataille[a] vers Lanselot ? Par quel conseil feïstes vous ceste cose ? —

décision ? — Sire, il se trouve que le combat ne se terminera qu'avec la mort ou la défaite de l'un de nous deux, car les deux parties s'y sont engagées. Il faut que vous-même promettiez aux assiégés que, si je suis tué ou vaincu dans ce combat, vous leur accorderez une paix définitive, tant que vous vivrez, de sorte que vous ne chercherez pas à leur nuire s'ils ne vous ont rien fait auparavant. — Je peux vous l'assurer, cher neveu, puisqu'il en est ainsi, je suis si triste de cette initiative que jamais je n'ai éprouvé une telle affliction ! Je ne connais aucun chevalier au monde que je vous souhaiterais moins comme adversaire que celui-ci, car nous le connaissons pour le plus vaillant de tous et le plus excellent, aussi ai-je peur pour vous comme jamais. — Sire, nous en sommes au point qu'il faut absolument agir ainsi. Et si on pouvait l'éviter, je n'y consentirais nullement car je le hais si mortellement que j'aimerais mieux mourir plutôt que de ne pas essayer de le tuer. En effet, si Dieu me favorisait assez pour que je puisse le tuer et venger mes frères, plus rien ne pourrait m'affliger ; et s'il vient à me tuer, alors la douleur qui m'étreint nuit et jour prendra fin. Sachez bien que c'est pour être en paix avec moi-même, mort ou vif, d'une manière ou d'une autre, que j'ai entrepris ce combat. — Cher neveu, que Dieu vous vienne en aide ! » Monseigneur Gauvain s'adressa au messager : « Va dire à Lancelot de

---

Sire, fait mé sire Gavains, il est ensi que la chose ne puet mais remanoir jusque li uns de nous .II. en gise mors ou recreans, car la chose est acreantee d'une part et d'autre ; si covient que vostre persone meïsmes creantés a ciaus de laiens que, se je sui mors ou vaincus en ceste bataille, vous avrés bone pais a els tous les jours de vostre vie, en tel maniere que ja ne lor forferés riens s'il ne vous meffont avant[b]. — Certes, biaus niés, fait li rois, puis qu'il est ensi[c], je sui trop dolans de ceste enprise que vous avés faite que je ne fui piecha autant coureciés ! Car je ne sai chevalier el monde vers qui je ne volsisse miels que vous eüssiés bataille enprise que vers cestui, car nous le connoissons au plus prodome del monde et au plus esleü que on i sace trover, par coi je me criem tant de vous conme nus plus. — Sire, fait mé sire Gavains, la chose est ensi alee qu'il ne puet jamais remanoir. Et s'ele pooit bien remanoir, ne le lairoie je en nule maniere[d], car je le has si mortelment que je voldroie miels morir que je ne me meïsse en aventure de lui ocirre. Car se Dix m'estoit si debonaires que je le peüsse mener a mort et vengier mes freres, jamais n'avroie dolour de chose qui m'avenist ; et s'il avient que il m'ocie, toutesvoies sera li doels afinés que je maine et nuit et jour. Et saciés que por estre a aise, ou mors ou vis, en aucune maniere, ai je empris ceste bataille. — Biaus niés, fait li rois, ore en soit Diex en vostre

venir parler au roi, mon oncle, et à moi-même, à mi-chemin entre le camp et la cité. Qu'il vienne sans armes, avec Bohort et Lionel, car mon seigneur s'y rendra également sans armes comme ceux qui l'accompagneront. »

248. Le jeune homme quitte son seigneur et revient dans la cité de Gaunes pour trouver Lancelot, Bohort et Lionel qui s'entretenaient en privé près d'une fenêtre de la proposition de monseigneur Gauvain. Lancelot répétait que ce combat l'affligeait grandement : en effet, il n'y avait pas dans toute l'armée deux chevaliers qu'il eût aussi peu envie de combattre que monseigneur Gauvain, en raison de son amitié pour lui. « Seigneur, dit le messager, le roi Arthur et monseigneur Gauvain m'envoient vous demander d'aller les trouver hors les murs, tous trois ensemble et désarmés, car c'est ainsi qu'ils viendront à vous. Là, vous vous engagerez de part et d'autre sans pouvoir faillir à cette promesse. » Lancelot répond qu'il s'y rendra très volontiers, et l'autre rentre immédiatement au camp pour rapporter au roi et à monseigneur Gauvain la réponse qu'on lui a faite.

249. Le roi monta aussitôt à cheval et ordonna à Caradoc de l'accompagner, le troisième étant monseigneur Gauvain. Ils se rendirent à cheval et sans armes jusqu'aux abords de la cité et virent sortir Lancelot, Bohort et Lionel. Dès

---

aïde ! » Lors dist mé sire Gavains au vallet qui le message avoit fait : « Va dire a Lanselot qu'il viengne parler au roi mon oncle et a moi entre l'ost et la cité, et viengne tous desarmés, entre lui et Boort et Lyonel, car autresi i ira mé sires sans armes et tout cil qui o lui iront. »

248. Li vallés s'empart de son signor et vient a la cité et trove Lanselot et Boort et Lyon, qui[a] estoient a privé con[*d*]seil a une fenestre et parloient encore de ce que mé sire Gavains avoit mandé. Et Lanselos dist toutesvoies que de la bataille li pesoit il trop, car il n'avoit .II. chevaliers en l'ost contre qui il ne se combatist plus volentiers qu'encontre mon signour Gavain, pour l'amour qu'il avoit a lui. « Sire, fait li vallés, a vous m'envoie li rois Artus et mé sire Gavains, qui vous mandent que vous ailliés parler la fors a els, entre vous .III. compaingnons tous desarmés, car il i venront tot en tel maniere. Illoc sera la chose acreantee d'une part et d'autre en tel maniere que nus ne se puisse retraire des couvenences. » Et Lanselos dist qu'il i ira moult volentiers ; et cil s'empart maintenant et vient as loges et dist au roi et a mon signour Gavain ce qu'il a trové.

249. Lors monte maintenant li rois et semonst a aler avoc lui le roi Karados[a], et li tiers fu mé sire Gavains, si monterent sor lor destriers et alerent vers la porte de la cité tout desarmé ; et quant il vindrent pres de la cité, il virent fors issir Lanselot et Boort et Lyon. Et maintenant

qu'ils furent assez proches pour se parler, Lancelot dit à Bohort : « Mettons pied à terre devant mon seigneur le roi Arthur, qui eﬆ l'homme de plus grand mérite au monde. » Les autres lui répondent qu'ils ne descendront pas de cheval devant leur ennemi mortel, s'il plaît à Dieu. Il leur rétorque que lui le fera pour l'amour du roi, bien qu'il soit son ennemi. Il met aussitôt pied à terre et ses compagnons l'imitent. Voyant cela, le roi Arthur fait remarquer à ses compagnons : « Par Dieu, il y a chez ces trois hommes un grand mérite, qui doit les faire aimer, car ils possèdent plus de courtoisie et de bonté que quiconque, et en chevalerie ils n'ont pas leur égal. Plût à Dieu qu'il y eût entre nous autant d'amitié que j'en ai connu autrefois. Dieu m'eﬆ témoin que cela me causerait plus de bonheur que s'il me donnait la meilleure cité du monde ! »

250. Il met pied à terre devant eux et ses compagnons font de même. Lancelot, dès qu'il eﬆ près de lui, le salue, submergé de honte, mais le roi ne lui rend pas son salut parce qu'il se rend compte que monseigneur Gauvain en serait très affecté. Lancelot lui déclare aussitôt : « Sire, vous m'avez demandé de venir vous parler. Je suis venu entendre ce que vous avez à me dire. » Monseigneur Gauvain s'avance et répond à la place du roi :

251. « Lancelot, mon seigneur le roi eﬆ venu pour faire ce

---

qu'il s'entraprocierent[b] tant qu'il porent parler ensamble, Lanselos diﬆ a Boort : « Descendons contre mon signour le roi Artu, qui eﬆ li plus prodom qui soit el siecle. » Et il dient que encontre lor anemi mortel ne descendront il ja, se Dix plaiﬆ. Et il respont, conment qu'il soit ses anemis, il descendra pour l'amour de lui ; maintenant met le pié a terre, et si compaingnon font autretel. Et quant li rois Artus voit ce, si diﬆ a ses compaingnons : « Par Dieu, voirement a il moult en ces .III. homes[c] par coi on les doit amer, car il i a courtoisie et bonté plus qu'en nule autre gent, et de chevalerie sont il si garni qu'il n'a en tout le monde lor pareil. Et pleüﬆ a Dieu qu'il eüﬆ entre nous ausi grant amour conme je le vi onques plus grant : ja Dix ne m'aït se je n'en eﬆoie plus liés que qu'il me donroit la meillour cité qui soit el monde ! »

250. Lors descent de son cheval encontre els, et ausi font si compaingnon. Et Lanselos, si toﬆ com il fu pres de lui, le salue, moult hontous et plains de vergoigne, mais li rois ne li rent mie son salu pour ce qu'il voit que mé sire Gavains en seroit trop dolans. Et Lanselos li diﬆ [*e*] maintenant : « Sire, vous m'avés mandé que je venisse parler a vous, et je i sui venus pour ce que je voel oïr que vos voldrés dire. » Et mé sire Gavains saut avant et respont pour le roi :

251. « Lanselot, fait mé sire Gavains, mé sires li rois eﬆ ci venus por faire ce que vous m'avés requis. Vous savés bien que entre moi

que vous avez exigé de moi. Vous savez que nous avons, vous et moi, engagé une lutte sans merci pour une affaire de trahison mortelle parce que vous avez tué mes frères déloyalement, nous le savons tous. C'est donc moi qui suis l'accusateur et vous l'accusé ; mais puisque vous ne voulez pas qu'une autre bataille s'ensuive, vous désirez, il me semble, que mon seigneur le roi vous garantisse ceci : si vous l'emportez sur moi, ni lui ni ses hommes ne vous feront de tort, de son vivant, mais ils lèveront le siège et rentreront dans leur pays. — Monseigneur Gauvain, répond Lancelot, si vous le vouliez, j'abandonnerais ce combat, tout en sachant que je ne pourrais éviter le déshonneur et l'accusation de couardise ; mais mon seigneur le roi et vous-même avez tant fait pour moi qu'il m'en coûtera beaucoup de vous affronter. Sachez que je ne parle pas ainsi par lâcheté, ni parce que j'ai peur de vous mais plutôt par bienveillance, car une fois que je serai en armes sur mon destrier, je serai tout à fait capable, s'il plaît à Dieu, de me défendre contre vous. Je ne parle pas par vantardise, ni parce que vous ne seriez pas le meilleur chevalier du monde, mais parce que, si vous le vouliez, je souhaiterais vivement que nous fissions la paix. Et pour obtenir cette paix, je ferai donc en votre honneur tout ce que vous voudrez exiger de moi : nous pourrions par exemple devenir vos vassaux, mon frère Hector et moi-même,

---

et vous avons pris une bataille si grant conme de traïson mortel pour la mort de mes freres que vous oceïstes en traïson et desloialment, ce savons nous bien tout, si en sui apelerres et vous desfenderres. Mais pour ce que vous ne voldriés que aprés ceste bataille en fust[a] autre conmencie, volés vous, ce me samble, que mé sires li rois vous creant que se vous vainqués ceste bataille et vous venés au desus de moi, il ne si home ne vous nuiront jamais tant com il vive, ains lairont del tout le siege et s'en iront ariere en lor païs. — Mé sire Gavain[b], fait Lanselos, s'il vous plaisoit, je lairoie en pais ceste bataille, tout[c] soit il ore ensi que je ne le porroie laissier que la honte n'en fust moie et que on nel me tournast[d] a couardise ; mais vous avés fait tant pour moi, et mé sires li rois, qu'a paines m'en porra mais venir volentés de combatre encontre vous. Si saciés que je nel di mie pour couardise ne pour ce que[e] je vous dout, se par debonaireté non, car des que je serai armés et montés sor mon destrier, assés, se Diex plaist, porrai mon cors desfendre encontre vous. Si nel di[f] je mie pour vantance, ne pour ce que vous ne soiés li miudres chevaliers del monde, mais pour ce que, s'il vous plaisoit, je voldroie moult qu'il eüst entre moi et vous pais. Et pour la pais pourchacier[g], ferai je en l'onour de vous quanques vous me[h] savrés demander, conme de devenir vostres hom entre moi et Hector mon frere ;

et toute ma parenté vous rendra hommage, excepté les deux frères qui sont rois, car je ne voudrais en aucun cas qu'ils se mettent sous la dépendance d'autrui.

252. « Je ferai tout cela pour vous et plus encore, car je peux, si vous voulez, vous jurer sur les reliques des saints de quitter demain dès l'heure de prime la cité de Gaunes, seul, pieds nus et en chemise, pour m'exiler pendant dix ans. Et si je meurs avant ce délai, je vous pardonne ma mort et vous en tiens quitte au nom de toute ma parenté ; mais si je reviens au bout de dix ans et que le roi ici présent et vous-même soyez encore en vie, je veux retrouver votre amitié à tous deux, telle qu'autrefois. Je peux faire encore un autre serment pour que vous ne pensiez pas qu'il y ait entre nous quelque motif de trahison. Je peux vous jurer sur les reliques des saints que je n'ai jamais eu l'intention de tuer votre frère Gaheriet, et cette mort m'a bien plus attristé que réjoui. Je ferai tout cela non pas parce que j'ai peur de vous plus que de raison mais parce que je pense que ce serait dommage que l'un de nous tuât l'autre. » Quand le roi Arthur entendit la réparation offerte par Lancelot pour faire la paix, il en resta stupéfait, car il ne s'y attendait absolument pas et, les larmes aux yeux, il exhorta monseigneur Gauvain : « Gauvain, cher neveu, accordez à Lancelot sa requête ! Il vous offre certes toute la réparation qu'un chevalier puisse offrir à

---

et vous fera homage tous mes parentés, fors solement li doi roi frere, car je ne voldroie en nule maniere qu'il se meïssent en autrui servage.

252. « Tout ce vous ferai je, et encore plus : car je vous juerrai sor sains orendroit, se vous volés, que je m'en irai de la cité de Gaunes demain ains ore de prime, nus piés et en langes, tous sels, sans compaingnie, en essil, en [*f*] tel maniere jusqu'a .x. ans. Et se je muir dedens celui terme, je vous pardoing ma mort et vous en ferai quitier a tot mon parenté ; et se je au chief des .x. ans revieng et vous vivés a celui tans, et mé sire li rois qui ci est, je voel avoir la compaingnie de vous .II., ensi come je l'oi onques encore. Et encore vous ferai je un autre sairement pour ce que vous ne quidiés mie qu'il ait entre moi et vous ocoison de felonie : je vos jure sor sains que onques a mon essient n'ocis Gaheriet vostre frere et que il plus m'en pesa qu'il ne m'en fu bel. Et tout ce ferai je, non mie pour doutance que j'aie de vous, se par raison non, mais pour ce qu'il m'est avis que ce sera damages se li uns de nous ocist l'autre. » Quant li rois Artus entent la grant raison que Lanselos a offerte pour pais avoir, il en devint trop esbahis, car il ne quidast en nule maniere que Lanselos le feïst, si dist a mon signour Gavain, tout larmoiant des ex : « Gavain, biaus niés, faites ce que Lanselos vous requiert et proie ! Car, certes, il vous offre toutes les raisons que nus chevaliers puisse offrir a autre pour ocision

un autre pour la mort de ceux de son lignage. Jamais, j'en suis sûr, homme de bien n'a parlé comme il vient de le faire.

253. — La prière est vraiment tout à fait inutile, répond monseigneur Gauvain. Je préférerais que l'on me transperce la poitrine et que l'on m'arrache le cœur plutôt que de renoncer à ce que je vous ai promis, même au prix de ma vie ! » Il tend son gage au roi en lui déclarant : « Sire, me voici prêt à prouver que Lancelot a tué mes frères de façon déloyale. Que la date du combat soit fixée ! » Lancelot s'approche du roi et lui dit en pleurant : « Sire, puisque je vois qu'on ne peut éviter le combat — si je ne me défendais de cette accusation, je ne serais plus considéré comme un chevalier —, voici mon gage pour ma défense. Il m'est pénible d'y être obligé. Que le combat ait donc lieu demain, s'il plaît à monseigneur Gauvain. » Le roi reçoit les deux gages et Lancelot ajoute : « Sire, je vous demande de me donner votre parole de roi que, si Dieu m'accorde la victoire dans ce combat, vous lèverez le siège devant cette cité et vous rentrerez au royaume de Logres avec tous vos soldats, de sorte que plus jamais vous ne nous ferez de tort, de votre vivant, ni vous-même ni ceux de votre parenté, si nous ne vous en avons pas fait auparavant. » Le roi lui donne sa parole.

254. Là-dessus ils se séparent, mais en partant Bohort s'adresse à monseigneur Gauvain : « Vous avez refusé la plus

---

de lignage[a]. Certes, si prodom come il est ne dist onques mais ce qu'il vous a dit orendroit.

253. — Certes, fait mé sire Gavains, proiere n'i a mestier. Je voldroie miels estre ferus d'un glaive parmi le pis et avoir trait le cuer del ventre que je ne feïsse ce que je vous ai promis, ou soit ma mort ou soit ma vie ! » Lors tent son gage et dist au roi : « Sire, veés me ci prest de prover que Lanselos ocist desloialment mes freres. Et soit la bataille aterminee ! » Et Lanselos vait au roi et li dist en plourant : « Sire, puis que je voi que la bataille ne puet remanoir, que se je ne me desfendoie[a] de ceste chose dont je sui apelés, on ne me tenroit mie a chevalier, veés ci mon gage pour moi desfendre ; ce poise moi que faire le me covient. Et soit la bataille demain, s'il plaist a mon signour Gavain. » Et li rois reçoit les gages ambes .II. Et lors dist Lanselos au roi : « Sire, je vous requier que vous me creantés conme rois, se Diex m'en done l'honour[b] de ceste bataille, que vous [*468a*] osterés le siege devant ceste cité et vous en irés el roialme de Logres a tous vos homes, en tel maniere que jamais tant conme vous vivés ne nous forferés, ne vous ne home de vostre parenté, se nous nel vous forfeïssiens avant. » Et li rois li creante loialment a tenir conme rois.

254. Lors s'en partent a tant, mais au departir dist Boors a mon signor Gavain : « Vous avés refusé la plus bele offre et la plus

belle offre et la plus précieuse réparation qu'un grand seigneur comme le mien offrît jamais à chevalier. Cela vous portera malheur ; pour ma part, je vous le souhaite assurément et je crois qu'il en sera ainsi ! » Lancelot ordonne à Bohort de se taire car il en avait beaucoup trop dit, et Bohort obéit. Ils quittent leurs adversaires et remontent à cheval. Le roi et les siens rentrent dans leur camp, Lancelot et les siens dans la cité. Mais rien n'égale la douleur que manifesta monseigneur Yvain ni les cris qu'il poussa quand il eut la certitude que le combat entre monseigneur Gauvain et Lancelot était désormais inévitable. Il vint voir monseigneur Gauvain et le blâma très vivement : « Seigneur, pourquoi avez-vous agi ainsi ? Haïssez-vous tellement la vie pour avoir exigé un duel avec le meilleur chevalier du monde, contre lequel personne ne peut soutenir une lutte sans être finalement mis à mal ? Pourquoi, seigneur, avoir entrepris ce combat alors que vous êtes en tort et lui dans son droit ? Vous n'avez jamais rien commis d'aussi extravagant !

255. — Monseigneur Yvain, répliqua monseigneur Gauvain, je suis certain que le droit est de mon côté et le tort du sien ; c'est pourquoi je le combattrais avec autant d'assurance, même s'il était deux fois meilleur que ce qu'il est. — Assurément, Yvain, intervint le roi Arthur, je préférerais avoir perdu la moitié de mon royaume plutôt que d'en être

---

haute amende que onques si haus hom conme mé sires est offrist a chevalier. Certes, endroit de moi, voldroie je que il vous en mescheïst, et je quit que si fera il[a] ! » Et Lanselos dist a Boort qu'il s'en taise, car assés en avoit dit, et il si fait. Et se departent a tant d'aus et vienent a lor chevaus et montent ; si s'en entrent li rois et li sien en lor paveillons, et Lanselos et li sien en la cité. Mais onques ne veïssiés si grant dolour ne si grant cri conme mé sire Yvains conmencha a faire quant il sot vraiement que la bataille fu aterminee de mon signour Gavain et de Lanselot, et qu'ele ne pooit mais remanoir. Il vint a mon signour Gavain et le blasme moult durement et li dist : « Sire, pour coi avés vous ce fait ? Haés vous si durement vostre vie, qui avés emprise bataille encontre le meillour chevalier del monde, vers qui nus hom ne pot onques durer en bataille qu'il ne fust honis au daerrain ? Sire, pour coi avés vous enprise ceste bataille, et encore a tort ? Car il se desfendra a son droit. Onques mais, voir, itels merveilles nen feïstes !

255. — Mé sire Yvain, fait mé sires Gavains, je sai vraiement que li drois est miens et li tors est siens ; pour ce si m'en combatrai plus asseür encontre lui s'il estoit miudres chevaliers au double qu'il n'est. — Certes, Yvain, fait li rois Artus, je volsisse miels avoir perdu demi mon roialme que la chose fust a tant venue ; mais puis qu'il ne puet

arrivé là ; mais puisque ce combat doit avoir lieu, nous nous en porterons garants. Mais Lancelot a fait bien plus étonnant encore : il a offert à Gauvain en échange de la paix de devenir son vassal, lui-même et toute sa parenté, excepté les deux frères qui sont rois ; et si cela ne suffisait pas encore à Gauvain, il s'infligerait dix ans d'exil, seul, pieds nus et en chemise. — Oui, c'est une offre très généreuse ! s'exclame monseigneur Yvain. Je ne vois pas ce qu'il pourrait raisonnablement offrir de plus. Dieu fasse que vous n'ayez pas à vous en repentir ! Jamais je n'ai redouté un tel malheur, parce que je sais voir au-delà du droit et du tort de chacun. » L'armée du roi Arthur et ses gens se désolaient de cette décision de monseigneur Gauvain. Même les plus braves pleuraient et l'on ne saurait exprimer leur détresse par des mots. Les assiégés, en revanche, ne se désolaient pas : lorsqu'on leur eut rapporté la réparation que Lancelot offrait à monseigneur Gauvain, ils appelèrent sur celui-ci la malédiction divine pour son orgueil excessif et sa prétention.

256. Lancelot passa cette nuit-là à veiller dans la cathédrale de la cité, en compagnie de nombreux chevaliers et hommes d'armes. Il confessa à un archevêque tous les péchés dont il se sentait le plus coupable envers Notre-Seigneur, car il redoutait une issue malheureuse à son combat contre Gauvain, pour avoir tué ses frères. Quand le

---

remanoir, nous esgarderons que ce sera. Et encore a il fait greignour merveille : car Lanselos li offri, pour pais avoir, a devenir ses hom, il et tous ses parentés, fors solement les .II. rois freres ; et se ceste chose ne li plaisoit, il s'en iroit en essil .X. ans, et nus piés et en langes, tous sels, sans compaingnie. — Certes, fait mé sire Yvains, ci ot moult grant offre ! Aprés ceste chose ne puis veoir se desraison [*b*] non. Or doinst Diex qu'il ne vous en meschiece ! Car, certes, je n'oi onques mais si grant paour de mescheance conme je ai orendroit, pour ce que je voi par decha le tort et par dela le droit. » Trop font grant doel en l'ost li rois Artus et sa gent de ce que mé sire Gavains a bataille emprise encontre Lanselot ; si em plouroient tout li plus hardi et avoient si grant doel que les langhes ne poroient mie dire ce que les cuers pensoient. Mais a ciaus de la cité n'en pesoit il pas granment ; car quant il orent oï la grant raison deviser que Lanselos offroit a mon signour Gavain, si disent que Diex l'en envoiast honte, car trop estoit orgueillous et outrequidiés.

256. Cele nuit veilla Lanselos al maistre moustier de la cité, entre lui et grant compaingnie de chevaliers et de sergans ; et se fist la nuit confés a un archevesche de tous les pechiés dont il se sentoit plus coupables envers Nostre Signour, car moult doutoit qu'il ne li mescheïst encontre mon signour Gavain pour la mort de ses freres qu'il avoit ocis. Et quant

jour parut, il s'endormit jusqu'à prime et tous ceux qui avaient veillé avec lui firent de même. À l'heure de prime, Lancelot, tout en appréhendant la tâche qui lui incombait, se leva et se vêtit, puis il aperçut les grands seigneurs du pays qui l'attendaient. Il demanda qu'on lui apportât rapidement ses armes et on lui en donna de bonnes et belles. Il fallait voir la foule de grands seigneurs empressés à l'armer : chacun mettait son zèle à le servir au mieux et veillait à ce que rien ne lui manquât. Après l'avoir préparé le mieux possible, ils descendirent de la grand-salle jusqu'à la cour. Lancelot monta sur un destrier robuste et rapide, caparaçonné de fer jusqu'aux sabots. Quand il fut en selle, les autres en firent autant pour l'escorter ; vous auriez pu le voir sortir de la cité suivi de dix mille hommes qui auraient tous risqué leur vie pour lui en cas de besoin.

257. Ils arrivèrent enfin sur un pré en dehors des murs, où devait avoir lieu le combat ; aucun d'entre eux ne portait les armes à l'exception de Lancelot, et aucun n'entra en lice, mais ils s'arrêtèrent non loin de la cité. Quand les assiégeants virent qu'ils étaient sortis, on amena à monseigneur Gauvain son destrier et ils se rendirent sur le champ clos de la même façon que les assiégés. Le roi Arthur prit monseigneur Gauvain par la main droite et le fit entrer en lice, mais il versait des larmes comme si la mort avait frappé tout son

---

ce vint a l'ajournement, il s'endormi jusqu'a prime, et ausi firent tout li autre qui avoc lui avoient vellié. Et quant ce vint a ore de prime, Lanselos, qui moult douta a faire ce qu'il li covenoit, se leva et vesti et vit les haus barons del païs qui l'atendoient ; et il demanda erroment ses armes, et on li aporte bones et beles. Si peüssiés a lui armer veoir grant plenté de haus barons dont chascuns metoit sa paine et s'entente a lui servir et a lui regarder qu'il ne li fausist riens. Et quant il l'orent appareillié au miels qu'il sorent, il descendirent del palais et vindrent en la cort aval ; et Lanselos monte sor un destrier fort et isnel, covert de fer jusques as ongles del pié. Et quant il fu montés, li autre monterent aprés pour faire lui compaingnie ; si s'en ist de la cité en tel maniere que a lui convoier peüssiés veoir tels .x.m. qui tout mesissent lor cors en aventure de mort pour l'amour de lui s'il en eüst mestier.

257. Tant ont alé qu'il sont venu a un pré defors les murs ou la bataille devoit estre ; si i furent venu en tel maniere qu'il n'i avoit nul qui portast armes, fors solement Lanselos, ne n'en i ot nul qui en entrast en champ, ains s'arresterent par devers la cité. Et [*c*] quant cil defors les virent[a] fors de la cité, il amenerent a mon signour Gavain son destrier, si vindrent au champ tout en tel maniere conme cil de la cité avoient fait. Et li rois Artus prent mon signor Gavain par la main destre et le mist el champ, mais il plouroit si durement conme s'il veïst tout le monde

entourage. Bohort prit monseigneur Lancelot par la main droite et l'amena sur le terrain en lui disant : « Entrez, seigneur, et que Dieu vous donne la victoire ! » Lancelot entra après s'être signé.

258. Il faisait beau et clair et le soleil levant faisait étinceler leurs armes. Les chevaliers, remplis de vaillance et d'assurance, lâchent la bride en s'élançant l'un vers l'autre ; ils abaissent leurs lances et se portent des coups si violents qu'elles se brisent. À la vitesse où ils sont lancés, les corps et les écus se heurtent brutalement, si bien que poitrine et visage en sont tout meurtris et qu'ils se font mutuellement tomber au sol, si étourdis qu'ils ne savent plus où ils sont, presque inconscients. Les chevaux, libérés du poids de leurs maîtres, prennent la fuite chacun de son côté, mais personne ne songe à les rattraper car l'attention de tous était tournée vers un autre objet. Au moment où les deux chevaliers étaient tombés, on aurait pu voir bien des braves en proie à l'émotion et aux larmes ; c'est Lancelot qui, le premier, finit par se relever et tirer l'épée, mais il est encore tout étourdi de sa chute ; monseigneur Gauvain ne tarde pas davantage, il court vers son écu, saisit sa bonne épée Escalibor[1], donnée par le roi Arthur, et il se précipite sur Lancelot pour lui porter de grands coups sur le heaume qu'il met en pièces. L'autre, qui a reçu et donné maints grands coups, ne l'épargne en

---

mort entour lui. Et Boors prent mon signour Lanselot par la main destre et le met el champ, et li dist : « Sire, entrés ens. Que Dix vous doinst honour de ceste bataille ! » Et Lanselos se seigne et entre ens.

258. Li jours fu biaus et clers, et li solaus fu levés, qui conmencha a luire sor lor armes. Et li chevalier, qui estoient prou et seür, laissent courre, li uns encontre l'autre, et abaissent les glaives et s'entrefierent si durement que li glaive peçoient ; et de la ravine dont il venoient s'entrefierent des cors et des escus si durement qu'il[a] s'entrefroissent tous les pis et les visages et s'entrabatent a terre, si estoné qu'il ne sevent conseil prendre d'aus en tel maniere conme s'il fuissent mort. Et li cheval, qui se sentirent deschargié de lor signours, tournerent[b] en fuies, li uns cha et li autres la, mais il ne troverent qui les adesast, car aillours avoient tout assés a entendre. A celui point que li doi chevalier furent cheü, peüssiés veoir maint prodomme esmaier[c] et mainte larme issir des ex. Mais a chief de piece se lieve premiers Lanselos et met la main a l'espee, mais il est encore tous estonés del chaoir que il avoit fait ; et mé sire Gavains n'en est mie plus lens, ains court a son escu qui li estoit volés del col et[d] met la main a sa bone espee Escalibor que li rois Artus li avoit donee, si court sus a Lanselot et li done si grant cop sor son hialme qu'il li empire et malmet. Et cil qui maint grant cop avoit doné et receü ne l'espargne de

rien et le frappe à son tour si fort sur le heaume que monseigneur Gauvain peut à peine le supporter. Le combat atteint une violence encore jamais égalée entre deux chevaliers. Les coups échangés prouvaient amplement la vaillance des deux adversaires.

259. Le combat dure si longtemps avec la même intensité, ils se malmènent tant de leurs épées éclatantes et tranchantes dont ils se frappent à un rythme très soutenu que les hauberts sont déchirés sur les bras et sur les hanches, et les écus sont dans un tel état qu'on pourrait passer le poing au travers ; ils sont tout ébréchés de haut en bas. Quant aux heaumes, pourtant solidement attachés, ils ne tiennent plus que par les lacets ; ils sont si délabrés après les coups d'épées et le choc des bracelets d'armures que la moitié ou presque pend sur leurs épaules. Chaque chevalier ne présente pas moins de sept plaies, dont la moindre serait mortelle pour tout autre. Pourtant, malgré le sang qu'ils ont perdu et qui les affaiblit, ils résistent au combat jusqu'après tierce. Mais il leur faut absolument se reposer car ils n'en peuvent plus ; monseigneur Gauvain se retire le premier et s'appuie sur son écu pour reprendre haleine, puis Lancelot fait de même.

260. Quand Bohort voit Lancelot se retirer du second assaut, il confie à Hector : « C'est la première fois que je suis

---

riens, ains li done sor son hialme si grant cop que mé sire Gavains en estoit tous chargiés del soustenir. Et lors conmencha la mellee entr'aus .II. si grans que onques de .II. chevaliers ne fu si grant veüe ; et qui veïst les cops doner[e] et rechevoir, a prodomes les peüst bien tenir.

259. En tel maniere dura la mellee grant piece[a]. Et tant se sont entremené[b] as espees trenchans et cleres dont il s'entrefierent sovent et menu que[c] li hauberc sont desrompu sor les bras et sor les hanches, et li escu sont tel a[*d*]tourné que vous peüssiés vos poins bouter parmi et sont eschantelé par desous et par desore, et li hialme qui tenoient as bons las ne lor valent mais gaires, car il sont si empirié des cops des espees et des bras qu'il en gist pres de la moitié sor les espaulles ; se n'i a celui d'als .II. qu'il n'ait tels .VII. plaies dont uns autres hom deüst morir de la menour. Et nonpourquant, parmi tout le traveil qu'il ont et del sanc qu'il ont perdu, maintienent il l'assaut jusques aprés tierce. Mais lor estut reposer conme cil qui ne pooient mais durer, si se traist mé sire Gavains premiers ariere et s'apoie sor son escu pour reprendre s'alaine, et autresi fist Lanselos.

260. Quant Boors voit que Lanselos se retraist del premier assalt ariere, si dist a Hector : « Ore a primes ai je garde et doutance[a] de Lanselot, quant il le covient reposer pour mener un chevalier jusqu'a outrance ! — Sire, fait Hector, saciés vraiement que[b] se ne fust pour

inquiet pour Lancelot, quand je vois qu'il a besoin de repos pour vaincre un chevalier ! — Seigneur, répondit Hector, sachez bien qu'il n'en aurait rien fait si ce n'était pour l'amour de monseigneur Gauvain, j'en suis certain. Je pense qu'il n'en avait pas grand besoin, le connaissant pour le chevalier le plus avisé du monde. — J'ignore ce qu'il a l'intention de faire, répondit le roi Bohort, mais pour ma part je donnerais tout l'or du monde pour me battre immédiatement contre monseigneur Gauvain. Le duel serait vite terminé, vous pouvez me croire ! » C'est ainsi que les deux chevaliers cessent de combattre, l'un dominant légèrement l'autre. Mais quand monseigneur Gauvain vient à s'apercevoir qu'il est midi, aussi frais que s'il venait à peine de commencer, il appelle à nouveau Lancelot et reprend le combat, attaquant son adversaire avec une force étonnante. Celui-ci, tout ébahi, se dit : « Ma foi, je croirais que cet homme est un diable ou un fantôme ! Moi qui le croyais déjà vaincu quand je le laissai se reposer ! À présent il est aussi dispos que s'il ne s'était jamais battu de la journée. »

261. C'est en ces termes que Lancelot constatait que monseigneur Gauvain avait recouvré ses forces autour de midi. Il disait vrai car ce n'était pas la première fois : en réalité, partout où il avait combattu, on avait vu croître ses forces à l'approche de midi[1]. Comme cela passe pour une fable auprès de certains, nous allons vous conter clairement,

---

l'amour mon signour Gavain, il n'en feïst rien, ce sai je bien ; car il n'en avoit pas grant mestier, ce sai je bien a ce que je le connois au plus sage chevalier del monde. — Je ne sai, fait li rois Boors, qu'il en voldra faire ; mais je[c], endroit de moi, voldroie avoir doné quan qu'il a el monde, s'il estoit miens, par ensi que je fuisse orendroit[d] contre mon signour Gavain, armés. Certes, li champs seroit ja moult tost finés ! » Ensi furent li doi chevalier retrait de la bataille[e], li uns un poi en sus de l'autre. Mais quant ce fu chose avenue que mé sire Gavains vit apertement qu'il estoit ore de midi, il rapela Lanselot a la bataille[f], ausi fres conme s'il n'i eüst hui cop feru, et reconmence la bataille[g] et assaut Lanselot si merveillousement qu'il en est tous esbahis, dont il dist a soi meïsmes : « Par foi, je ne querroie mie que cis hom ne fust dyables ou fantosmes ! Car je le disoie ore, quant je le laissai em pais, qu'il estoit outrés d'armes. Ore est ausi fres conme s'il n'eüst hui cop feru en bataille. »

261. Ensi dist Lanselos de[a] mon signor Gavain qu'il estoit amendés de force et de vistece entour ore de miedi. Et il disoit voir, car[b] il ne l'avoit pas conmencié illoc, mais en tos les liex ou il s'estoit combatus l'avoit on veü que[c] la force li croissoit entour ore de miedi. Et pour ce que aucunes gens le tienent a fable, vous conterons dont ce li avint si

maintenant, l'origine de ce pouvoir. La vérité[2] est que monseigneur Gauvain naquit en Orcanie[3], dans une cité nommée Nordelone. Dès sa naissance, son père, le roi Loth, qui se réjouissait fort de la venue de cet enfant, le fit porter chez un ermite qui demeurait dans une forêt proche. L'ermite était si estimable et menait une vie si sainte que par lui Notre-Seigneur faisait constamment des miracles, redressant des contrefaits et rendant la vue à des aveugles ; il accomplissait encore bien d'autres prodiges éclatants, pour l'amour de ce saint homme. Le roi lui envoya son fils car il ne voulait pas qu'il reçût le baptême d'une autre main que la sienne. Quand le saint homme vit le petit et sut qui il était, il le baptisa volontiers du nom de Gauvain, car c'était son nom à lui. L'enfant fut baptisé aux environs de midi. Ensuite, un des chevaliers qui avaient amené l'enfant dit à l'ermite : « Seigneur, faites en sorte que le royaume vous rende grâces, ainsi que cet enfant quand il aura l'âge de porter les armes. — En vérité, seigneur, répondit l'ermite, la grâce ne vient pas de moi, mais de Jésus-Christ, et sans lui il n'est grâce qui vaille ; pourtant, si ma prière pouvait rendre cet enfant plus doué que tout autre chevalier, il en serait ainsi. Mais demeurez ici aujourd'hui, et demain je pourrai vous prédire quel homme il sera et quelle sera sa valeur chevaleresque. »

262. Les messagers du roi Loth passèrent la nuit chez

---

apertement conme vous l'orrés deviser. Voirs fu que, quant mé sire Gavains [*e*] fu nés, il nasqui en Orcanie, en une cité que on apeloit Nordelone. Et quant ce fu chose qu'il fu nés, li rois Loth ses peres, qui moult en estoit liés, le fist porter en une forest qui pres d'illoc estoit, a un hermite qui en la forest manoit ; et estoit si prodom et de si sainte vie que Nostres Sires faisoit tous jours miracles por lui de tors redrecier et d'avugles faire veoir, et mainte autre bele miracle faisoit Nostres Sires pour l'amour de cel prodome. Li rois i envoia l'enfant pour ce qu'il ne voloit mie qu'il receüst baptesme d'autre main que de la soie. Quant li prodoms vit l'enfant et il sot qui il fu, il le baptiza volentiers et l'apela Gavain, car ensi estoit li prodom apelés ; et fu li enfes baptiziés entour ore de miedi. Quant li enfes fu bauptiziés, uns chevaliers qui l'enfant avoit aporté dist au prodome : « Sire, faites tant que li roialmes se lot de vous, et cil enfes, quant il venra en aage d'armes porter. — Certes, sire, fait li prodom, la grasse[*d*] ne vient pas de moi, ains vient de Jhesu Crist, et sans lui ne vient grasse qui vaille ; et nonpourquant, se par ma proiere pooit estre cis enfes plus gracious que autres chevaliers, il le seroit. Mais demourés huimais chaiens, et je vous savrai demain a dire quels hom il sera et com bons chevaliers. »

262. Cele nuit demoura laiens li messagiers le roi Loth jusques au

l'ermite, et au matin, quand celui-ci eut chanté la messe, il vint leur dire : « À propos de cet enfant, je peux vous assurer qu'il sera chevalier et devra subir beaucoup de souffrances et de peines tant qu'il portera les armes, mais il sera loué pour ses prouesses supérieures à celles de ses pairs. Toutefois, tant qu'il vivra, il ne pourra être vaincu aux alentours de midi ; la grâce qui résulte de ma prière consiste en effet à reconstituer, où qu'il se trouve, sa force et son courage à l'heure qui fut celle de son baptême. Il se sentira alors frais et dispos, quels que soient sa fatigue et l'effort déjà fourni ; il peut être sûr qu'il ne sera jamais vaincu ni tué au combat à cette heure-là. » Et il advint ce que cet homme vénérable avait annoncé : les forces de Gauvain augmentaient à l'approche de midi où qu'il fût, ce qui lui permit de vaincre et de tuer de nombreux chevaliers tant qu'il porta les armes. En effet, lorsqu'il lui arrivait de se mesurer à un chevalier très fort, il l'attaquait et le pressait autant qu'il pouvait jusqu'à midi, si bien que son adversaire était alors si épuisé qu'il était hors d'état de combattre, et quand celui-ci pensait se reposer, monseigneur Gauvain l'attaquait de plus belle, toujours plus frais et plus agile qu'au début du duel, et il le menait rapidement à la défaite. C'est pourquoi plus d'un chevalier redoutait de se battre contre lui, sauf l'après-midi.

---

matin. Et quant li prodom ot la messe cantee, il vint a lui, si li dist[a] : « De cest enfant vous puis je dire seürement qu'il sera chevaliers qui assés sousferra paine et traveil tant conme il portera armes, et sera alosés de prouesce desus tous ses compaignons[b] ; ne ja tant conme il vive ne sera vaincus entour ore de miedi ; car itant est il amendés de ma proiere que tous jours entour ore de miedi, a cele ore meïsmes qu'il rechut bauptesme, amendra sa force et sa vertu en quelque lieu ou il soit, ne ja tant n'avra eü paine ne traveil que il ne se sente a celui point tous fres et tous legiers ; et si soit asseür que ja a cele ore ne sera vaincus en champ, ne ne morra d'armes. » Et tout ensi conme li prodom dist avint il, que tous jours amendoit sa force et sa vertu entour ore de miedi en quelque lieu qu'il fust, dont il ocist maint chevalier et vainqui tant qu'il porta[c] armes. Quar quant il avenoit que il[d] se combatoit encontre aucun chevalier de grant pooir, il li couroit sus et le hastoit au plus qu'il pooit jusqu'a ore de midi, si que a cele ore estoit si las et si [f] traveilliés qu'il ne pooit en avant. Et quant cil se quidoit reposer, lors li couroit mé sire Gavains sus au plus qu'il pooit, conme cil qui a cele ore estoit plus prous et plus vistes que au conmencement, si le menoit[e] tantost jusqu'a outrance. Et c'estoit la chose par coi pluisour chevalier doutoient a entrer encontre lui en champ se ne fust aprés ore de miedi.

263. La grâce d'un tel pouvoir, c'est la prière de l'ermite qui la lui avait conférée. Elle se manifesta le jour où il affronta le fils du roi Ban de Bénoïc, car on vit clairement à cette heure-là monseigneur Gauvain à bout de forces, contraint de se reposer ; mais quand son énergie, comme de coutume, fut revenue, il attaqua si brusquement Lancelot qu'on n'aurait pas cru qu'il venait de mener déjà un long combat, tant sa rapidité et son agilité étaient grandes. Il se mit à presser Lancelot si rudement qu'il lui fit jaillir le sang de plus de dix blessures ; il le harcelait tant qu'il croyait le réduire à merci ; il savait bien que, s'il ne parvenait pas à le vaincre à l'heure de midi, il n'y parviendrait jamais. C'est pour cela qu'il abat le tranchant de son épée sur Lancelot, qu'il lui fend le heaume et le haubert, les met en pièces, et taille de grands pans de son écu. Quand le roi Bohort voit que Lancelot est si dominé qu'il ne peut que se défendre, il s'écrie si haut qu'on peut l'entendre dans l'assistance :

264. « Ah, Dieu, que vois-je ? Ah, Vaillance, qu'êtes-vous devenue ? Ah, seigneur, êtes-vous ensorcelé pour vous laisser vaincre par un seul chevalier ? Je vous ai toujours vu réaliser plus d'exploits à vous tout seul que ceux dont seraient capables deux des meilleurs chevaliers du monde ! » Le combat continua ainsi jusqu'après midi, de sorte que Lancelot ne

---

263. Cele grasse et cele vertu qu'il avoit ot il par la proiere le prodome. Et bien i parut a celui jour qu'il se combati encontre le fil le roi[a] Ban de Benuyc, car ce veoit on tout apertement que a cele ore estoit mé sire Gavains atains et recreans, si que a force le covint reposer. Mais quant sa force li fu revenue, si conme ele li revenoit acoustumeement, lors courut sus a Lanselot si vistement que nus ne le veïst qu'il ne deïst qu'il ne sambloit pas qu'il eüst hui cop feru, tant estoit vistes et legiers, si conmencha a haster Lanselot si durement qu'il li fist le sanc saillir en plus de .x. liex del cors ; et le hastoit tant durement qu'il le quidoit mener jusqu'a outrance, et bien pensoit que s'il failloit a outrer le dedens le miedi, il n'en venroit a chief jamais. Et pour ce fiert il et maille de l'espee trenchant sor Lanselot, se li desront son hialme et son hauberc et depiece, et li abat grans pieces de son escu. Quant li rois Boors voit que Lanselos est si al desous qu'il ne fait gaires se sousfrir non, il dist si haut que li pluisour le porent bien entendre :

264. « Ha ! Diex, que est ce que je voi ? Ha ! Prouesce, que estes vous devenue ? Ha ! sire, estes vous enchantés, qui si estes au desous par le cors d'un sol chevalier ? Ja vous ai je tous jours veü plus[a] faire d'armes par le vostre cors que .II. des meillours chevaliers del monde n'en peüssent faire autant ! » Ensi dura la bataille jusqu'aprés miedi que Lanselos n'ot gaires fait que sousfrir l'esfors mon signour Gavain ; mais en ce fu il auques reposés et ot repris s'alaine et sa

fit que subir l'assaut de monseigneur Gauvain ; mais alors il fut un peu reposé et retrouva son souffle et son énergie : il s'élance à toute vitesse sur monseigneur Gauvain, et lui assène un coup si violent sur le heaume qu'il le fait chanceler ; celui-ci en eﬆ si ébranlé qu'il eﬆ obligé de s'écarter. Lancelot recommence à le frapper et à lui donner de grands coups du tranchant de son épée ; monseigneur Gauvain n'a jamais eu si peur de sa vie parce qu'il se voit déjà couvert de honte s'il ne parvient pas à résiﬆer ; il déploie tous ses efforts et se défend dans une telle détresse que le sang gicle par son nez et sa bouche, sans compter les blessures qu'il a reçues et qui saignent en abondance.

265. C'eﬆ ainsi que se déroule le duel des deux chevaliers jusqu'à l'heure de none. Ils sont tous deux si mal en point qu'ils comprennent l'un et l'autre qu'ils ont besoin d'aide. L'aire du combat eﬆ jonchée des mailles de leurs hauberts et des morceaux de leurs écus. Mais monseigneur Gauvain eﬆ si grièvement blessé qu'il n'attend que la mort, et Lancelot n'eﬆ pas en bon état ; il aurait plus besoin de se reposer que de se battre, car monseigneur Gauvain l'a serré de si près qu'il perd son sang par plus de treize plaies. D'autres chevaliers seraient, à leur place, déjà morts d'épuisement. C'eﬆ ainsi que la lutte continua jusqu'à l'heure de vêpres, lorsque monseigneur Gauvain apparut si fourbu qu'il pouvait à peine

---

force, si recort sus a mon signour Gavain[b] moult viﬆement et li done parmi le hialme si grant cop qu'il le fait tout chanceler ; si fu si chargiés de celui cop que a force le covint il traire ensus. Et lors reconmence Lanselos a lui ferir et a doner li grans cops de l'espee trenchant. Et mé sire Gavains, qui orendroit a le greignour paour qu'il onques eüﬆ et qui se voit en aventure de toutes hontes recevoir s'il ne s'en [*469a*] puet desfendre, s'esforce pour paour de mort, si se desfent si angoissousement que de la grant deﬆrece qu'il a li saut li sans parmi le nés et parmi la bouche, et sans les autres plaies qu'il avoit, qui plus li sainoient que meﬆiers ne li fuﬆ.

265. Ensi dura la bataille des .II. chevaliers jusqu'a ore de none ; et lors sont andoi si mal atourné qu'il n'i a celui a qui il ne pere bien de[a] son meﬆier, et la place ou il se combatoient eﬆoit toute joncie et des mailles de lor haubers et des pieces de lor escus. Mais mé sire Gavains eﬆoit tels atournés des plaies qu'il avoit qu'il n'atendoit mais se la mort non, ne Lanselos ne reﬆoit mie si sains qu'il n'eüﬆ assés greignour meﬆier de reposer que de combatre, car moult l'ot mé sire Gavains haﬆé et tenu si court que li sans li sailloit em plus de .XIII. liex del cors ; et se ce fuissent autre chevalier, il fuissent piecha mort au traveil qu'il ont sousfert. En tel maniere dura li eﬆris jusqu'a vespres, et lors fu tant mé sire Gavains traveilliés que a paines pot il

tenir son épée. Lancelot, qui a encore des forces, lui assène de grands coups et le fait tantôt avancer, tantôt reculer ; son adversaire résiste néanmoins et supporte ces assauts en se couvrant du mieux qu'il peut avec ce qu'il lui reste d'écu. Lancelot, voyant qu'il a le dessus et que tous les spectateurs peuvent constater que son adversaire n'a plus la force de se défendre, se penche vers lui en disant :

266. « Ah, monseigneur Gauvain, il serait juste que l'on m'acquitte de l'accusation dont vous m'avez chargé, car je m'en suis bien défendu jusqu'à vêpres ; et à cette heure celui qui accuse un homme de trahison doit avoir vaincu, sinon il a perdu son recours en justice. Monseigneur Gauvain, si je vous parle ainsi, c'est pour que vous ayez pitié de vous-même ; car si vous persistez à vous battre, l'un de nous ne manquera pas de recevoir une mort ignoble et son lignage en sera honni. C'est pourquoi je vous propose ce que vous n'oseriez pas me demander, et je vous prie d'abandonner ce combat. » Monseigneur Gauvain rétorque au nom de Dieu qu'il ne peut y consentir, et il déclare à Lancelot : « Soyez-en sûr, il faut que l'un de nous meure dans ce duel. » Lancelot s'en afflige car il ne voudrait en aucun cas être responsable de la mort de monseigneur Gauvain ; il l'a tant mis à l'épreuve qu'il n'eût jamais cru, au matin du combat, qu'il fût aussi vaillant que

---

tenir s'espee. Et Lanselos, qui n'estoit mie trop las, jete sor lui grans cops et le maine une ore avant et autre ariere ; et il sousfre toutes-voies et endure, et se covre de tant d'escu[b] come il li en estoit remés, au miels qu'il pot. Et quant Lanselos voit qu'il l'a si mené au desous que tout cil de la place[c] voient apertement qu'il n'a mais desfense en lui qui gaires li puisse valoir, il se traist un poi en sus de mon signour Gavain et li dist :

266. « Ha ! mé sire Gavain[a], il seroit bien drois que[b] de cest apel que vous avés fait sor moi fuisse quites, car bien m'en sui desfendus jusqu'a vespres ; et dedens vespres, qui apele home de traïson doit avoir la bataille vaincue, ou il a perdue sa querele par droit. Mé sire Gavain, ceste chose vous di[c] je pour ce que vous aiés merci de vous meïsmes ; car se vos maintenés ceste bataille, il ne puet estre que li uns n'en muire assés vilainement, et sera reprové a son lignage. Et pour ce que je fais ce que vous ne m'oseriés requerre, vous proi je que vous laissiés ceste bataille. » Et mé sire Gavains dist que ja Diex ne li aït se il l'otroie de son gré ; et il dist a Lanselot : « Soiés tout [*b*] asseür que[d] il ne puet estre que li uns de nous .II. ne muire en cest champ. » De ce est Lanselos trop dolans, car il ne volsist en nule maniere que mé sire Gavains morust par lui ; car il l'avoit tant esprové que il ne quidoit pas au matin qu'il eüst en lui tant de

ce jour-là, et Lancelot était l'homme au monde qui appréciait le plus les bons chevaliers. Il s'en alla trouver le roi et lui dit :

267. « Sire, je supplie monseigneur Gauvain d'abandonner ce duel car, si nous continuons, il est inévitable que l'un de nous en pâtisse durement. » En entendant les paroles généreuses de Lancelot, le roi, qui sait bien que monseigneur Gauvain a le dessous, lui répond : « Lancelot, Gauvain n'abandonnera pas s'il ne le veut ; mais vous pouvez le faire si vous le souhaitez, car il commence à être tard, et vous avez agi comme vous le deviez. — Sire, si je savais que vous ne preniez pas cela pour de la lâcheté, je m'en irais et laisserais monseigneur Gauvain sur le champ de bataille. — Assurément, vous ne pourriez rien faire dont je vous sois plus reconnaissant. — Je m'en irai donc avec votre permission, conclut Lancelot. — Je vous recommande à Dieu, afin qu'il vous accorde le salut que vous méritez, comme le meilleur et le plus généreux chevalier que j'aie jamais vu. » Lancelot se dirige vers ceux de Gaunes et, à son approche, Hector s'écrie : « Seigneur, qu'avez-vous fait ? Vous avez vaincu votre ennemi mortel et au lieu de vous venger vous avez accepté qu'il vous échappe après qu'il vous eut accusé de trahison. Retournez, cher seigneur ! Coupez-lui la tête ! C'est alors que votre guerre sera terminée.

---

prouece come il i avoit le jour trovee, et ce fu li hom el monde qui plus ama bons[e] chevaliers que Lanselos. Et lors s'en vait cele part ou il vit le roi, se li dist :

267. « Sire, je deproi mon signour Gavain que il laissast ceste bataille ; car certes, se nous en faisons plus, il ne puet estre que li uns de nous .II. n'en ait damage. » Quant li rois, qui bien connoissoit que mé sire Gavains estoit au desous, entent la debonaireté Lanselot, il respont : « Lanselot, Gavain ne laira pas la bataille s'il ne li siet ; mais vous le poés bien laissier, se vous volés, car ja est ore passee, si avés bien fait ce que vous devés. — Sire, fait Lanselos, se je ne quidoie que vous le me tournissiés a malvaistié, je m'en iroie et lairoie mon signour Gavain en champ. — Certes, fait li rois, vous ne feïstes onques chose dont je vous seüsse autresi bon gré. — Dont m'en irai je, a vostre congié, fait Lanselos. — A Dieu soiés vous conmandés, fait li rois, qui vous conduise a salveté conme le meillour chevalier que je onques veïsse, et le plus courtois. » Atant s'en vait Lanselos vers ciaus de Gaunes. Et quant Hector le voit venir, se li dist : « Sire, que est ce que vous avés[a] fait qui estiés au desus de vostre anemi mortel et si ne vous em poés vengier, ains l'en laissiés eschaper aprés ce qu'il vous a apelé de traïson ? Retournés, biaus sire ! Copés lui le chief ! Lors si sera vostre guerre finee.

268. — Ah, cher frère, s'exclame Lancelot, que dites-vous ? Par Dieu, j'aimerais mieux qu'on me transperce le corps d'une lance plutôt que de tuer un homme aussi brave ! — Mais lui vous aurait tué, s'il l'avait pu ! Pourquoi ne faites-vous pas de même avec lui ? — Je ne le ferai pas car j'obéis à la voix de mon cœur qui me l'interdit[1]. — Assurément, dit le roi Bohort, j'en suis contrarié et je crois bien que vous aurez à vous en repentir. » Là-dessus, Lancelot monte à cheval et rentre dans la cité. Quand il fut arrivé dans la grand-salle et désarmé, les médecins constatèrent qu'il était grièvement blessé. Il avait perdu une quantité de sang à entraîner la mort de n'importe qui d'autre. En voyant ses blessures, Hector fut bouleversé ; il demanda aux médecins si Lancelot pouvait guérir, ce à quoi ils répondirent affirmativement, car il n'était pas en danger de mort. Ils s'affairèrent à soigner et à traiter les plaies au moyen d'onguents qu'ils jugeaient efficaces. Quand ils l'eurent soigné de leur mieux, ils s'enquirent de son état et il leur affirma qu'il se sentait très bien. Il s'adressa aux rois Lionel et Bohort venus à son chevet : « Chers seigneurs, je vous assure que jamais, depuis que je porte les armes, je n'ai eu peur comme aujourd'hui face à un seul adversaire. En effet, sans conteste, j'ai eu aujourd'hui la plus grande peur de ma vie, à l'heure de midi, lorsque j'eus conduit monseigneur

268. — Ha ! biaus frere, fait Lanselos, que est ce que vous dites ? Si m'aït Dix, je ameroie miels estre ferus d'un glaive parmi le cors que je eüsse ocis si prodome ! — Et ja vous eüst il mort, fait Hector, s'il peüst ! Et vous, fait il, pour coi ne feïstes autel de lui ? — Je nel feroie mie, fait Lanselos, car mes cuers, a qui je sui, ne s'i puet acorder en nule maniere. — Certes, fait li rois Boors, ce poise moi[a], et je quit que c'est une chose dont vous vous repentirés encore, si conme je quit. » Lors monte Lanselos sor son cheval et entre en la cité. Et quant il fu venus el grant palais et il fu desarmés, li mire virent qu'il estoit durement navrés et avoit tant perdu del [c] sanc[b] que uns autres en fust mors. Et quant Hectors vit les plaies, il en fu moult esmaiés ; lors demanda as mires s'il en porroit garir, et il respondent[c] que oïl, bien, et qu'il n'a garde de morir. Lors pensent des plaies afaitier et metent sus ce qu'il quident que bon soit ; et quant il l'ont appareillié au miels qu'il sevent, se li demandent coment il li esta, et il lor respont que moult bien. Lors dist au roi Lyon et au roi Boort, qui l'estoient venu veoir : « Biaus signour, je vous di que, puis que je primes portai armes, n'oi doutance del cors d'un sol chevalier fors hui ; mais hui, sans faille, en ai je eü le greignour doutance que je onques eüsse. Car quant vint a ore de miedi, que je oi mené mon signour Gavain a ce qu'il estoit si

Gauvain à l'épuisement au point qu'il pouvait à peine se défendre, il eſt soudain apparu si leſte et si fort que ma mort était certaine s'il avait tenu longtemps ce rythme. Je suis ſtupéfait de ce phénomène, car je suis sûr qu'il était exténué auparavant et, en si peu de temps, il a recouvré tant d'énergie qu'il était plus fort et rapide qu'au début du combat. — C'eſt bien vrai, en effet, dit le roi Bohort, j'ai eu à ce moment la plus grande peur que j'aie éprouvée pour vous. S'il avait soutenu ce rythme-là, vous n'auriez pu échapper à la mort, car il ne se serait pas montré aussi magnanime que vous ; et j'ai alors pu conſtater que vous êtes les deux meilleurs chevaliers du monde. » C'eſt ainsi que ceux de Gaunes parlèrent du duel et ils s'étonnèrent beaucoup de l'endurance de monseigneur Gauvain car ils savaient bien que Lancelot était le meilleur chevalier du monde, et qu'il avait environ vingt et un ans de moins que monseigneur Gauvain. À cette époque, monseigneur Gauvain pouvait être âgé de soixante-seize ans, et le roi Arthur de quatre-vingt-douze ans.

269. Quand les soldats du roi virent que Lancelot était rentré dans la cité, ils rejoignirent monseigneur Gauvain appuyé sur son écu et si mal en point qu'il ne pouvait plus se tenir debout. Ils l'inſtallèrent sur un cheval et le menèrent directement au roi, puis ils le désarmèrent et le

---

outrés qu'il ne se pooit mais desfendre se trop petit non, adont le trovai je si viſte et si prou que, se il se fuſt longement tenus en cele viſtece, je ne peüsse eschaper sans mort ; si m'esmerveil moult conment ce pot avenir, car devant sai je bien qu'il eſtoit recreans et atains, et en si poi de tans li fu tel force venue que il n'avoit pas eſté si prous ne si viſtes au conmencement. — Certes, fait li rois Boors, de ce dites vous voir, car en cele ore oi je si[d] grant paour de vous que je n'en oi onques mais si grant. Et se il se fuſt longement tenus en ce qu'il avoit enconmencié, vous n'en eschapissiés ja sans mort, a ce qu'il ne vous eüſt pas eſté si debonaires conme vous li avés eſté ; si ai tant veü[e] de vous .II. que vous eſtes li doi meillour chevalier del monde. » Ensi parlerent cil de Gaunes de la bataille ; et moult s'esmerveillierent conment mé sire Gavains ot tant enduré, car tout savoient bien[f] que Lanselos eſtoit li mieudres chevaliers del monde, et plus jouenes que mé sire Gavains n'eſtoit entour .XXI. an. Et a cele ore pooit bien avoir mé sire Gavains .LXXVI. ans, et li rois Artus .IIII.XX. ans et .XII.

269. Quant cil de l'oſt virent que Lanselos fu entrés en la cité, il alerent a mon signour Gavain, qui eſtoit acoutés sor son escu, si atornés qu'il ne pot mais en avant ne souſtenir soi. Il le monterent sor un cheval et le menerent droit devant le roi, puis le desarmerent, si le

trouvèrent en si mauvais état qu'il s'évanouit entre leurs bras. On fit aussitôt venir un médecin qui, après avoir examiné les blessures, assura qu'il pourrait le guérir en peu de temps à l'exception d'une blessure très profonde qu'il avait à la tête. Le roi dit au blessé : « Cher neveu, votre orgueil vous a tué et c'est grand dommage car il ne naîtra plus de notre lignage aucun chevalier aussi bon que vous êtes et avez été. »

270. Monseigneur Gauvain n'est pas en mesure de répondre au roi car il est si atteint qu'il ne croit même pas survivre jusqu'au lendemain. Toute l'armée, du plus humble au plus puissant, pleure sur son sort. En le voyant affaibli à l'extrême, riches et pauvres versent des larmes car tous l'aiment beaucoup. Ils restent toute la nuit auprès de lui pour savoir ce qui va lui arriver ; ils redoutent de le voir mourir entre leurs bras. Monseigneur Gauvain n'ouvrit pas les yeux de toute la nuit ; il ne prononça pas un mot et ne bougeait plus, comme s'il était mort. Toutefois, au bout d'un certain temps, il poussa de profonds gémissements. Avant l'aube, le roi ordonna de démonter les tentes ; il ne voulait plus rester sur place mais préférait se rendre en Gaule et y demeurer jusqu'à ce qu'il fût fixé sur le sort de monseigneur Gauvain. Dès le lever du jour, le roi Arthur quitta le pays de Gaunes dans la plus vive affliction et il fit transporter mon-

---

troverent si mal atourné qu'il s'est pasmés entre lor mains ; si fu li mires maintenant mandés. Et [*d*] quant il ot veües les plaies, il dist qu'il le rendroit tout sain dedens court terme, fors d'une plaie qu'il avoit el chief, qui moult estoit parfonde. Lors li dist li rois : « Bials niés, vostre outrages vous a mort, si est moult grans damages, car jamais n'istra[a] de nostre lignage ausi bons chevaliers conme vos estes, ne conme vous avés esté. »

270. Mé sire Gavains n'a pooir qu'il responge a chose que li rois li die, car il est si malades qu'il ne quide ja veoir l'endemain, si em plourent tout par l'ost, et grant et petit. Et quant il voient mon signour Gavain si destroit que nus plus, assés em plourent li riche et li povre, car il l'amoient tout de grant amour, si sont toute nuit devant lui por veoir qu'il fera, car il ne gardent l'ore qu'il muire entre lor mains. Si n'ovri onques en toute la nuit les ex mé sire Gavains, ne ne dist mot, ne nule rien ne fist plus que s'il fust mors, fors que[a] a chief de piece se plaingnoit trop durement. Et ançois qu'il fu bien ajourné, conmanda li rois que on destendist ses trés et ses paveillons, car illoc ne demouerra il plus, ains ira en Gaule sejourner et ne se movera jusque il sace se mé sire Gavains porra garir ou non. Au matin, si tost conme il fu ajorné, s'en parti li rois Artus de Gaunes, moult dolans de grant maniere ; et fist porter en litiere devant lui

seigneur Gauvain devant lui, sur une litière, dans un état que les médecins jugeaient désespéré. Le roi alla séjourner dans une cité appelée Meaux[1] et il y demeura en attendant la guérison de monseigneur Gauvain.

271. Après un long séjour dans cette cité, le roi déclara qu'il retournerait bientôt au royaume de Logres. C'est alors que lui parvinrent des nouvelles fort désagréables. Un matin au lever, un jeune homme lui annonça : « Sire, je vous apporte de très fâcheuses nouvelles. — Lesquelles ? demanda le roi, apprends-les-moi ! — Sire, les Romains sont entrés sur vos terres, et ils ont déjà brûlé et pillé toute la Bourgogne ! Je sais de source sûre que leur armée viendra vous attaquer cette semaine ; cela étant, vous n'avez jamais vu de troupes aussi nombreuses que les leurs[1] ! » En recevant cette nouvelle, le roi Arthur interdit au jeune homme de la répandre car, si ses hommes l'entendaient présenter les choses ainsi, ils auraient une telle peur qu'ils s'enfuiraient. Le jeune homme assura qu'il se tairait désormais. Puis le roi se rendit auprès de monseigneur Gauvain, qui était presque guéri, exception faite de la blessure à la tête que lui avait infligée Lancelot, et dont il serait certainement mort s'il n'avait eu un bon médecin. Le roi lui demande comment il se sent. « Bien, sire, Dieu merci. Je suis tout à fait guéri et en état de porter les armes. — Nous en avons bien besoin, répond le roi, car de fort mauvaises nouvelles sont arrivées aujourd'hui.

---

mon signour Gavain, si malade que li mire n'atendoient se la mort non. Li rois ala sejourner a une cité que on apeloit Meaus, et demoura illoc tant que mé sire Gavains fu tournés a garison.

271. Quant li rois ot grant piece sejourné en la cité, il dist qu'il s'en iroit prochainement el roialme de Logres. Et lors li vindrent unes noveles qui moult durement li desplaisoient, car uns vallés li dist un matin qu'il se fu levés : « Sire, noveles vous aport assés aniouses ! — Queles sont eles ? fait li rois. Di les moi ! — Sire, en vostre terre sont entré cil de Rome, si ont ja toute Bourgoigne arse et la terre toute robee ! Si sai vraiement qu'il venront ceste semaine sor vous a ost pour combatre encontre vous en bataille champel, mais onques ne veïstes si grant gent conme il ont ! » Quant li rois Artus entent ceste novele, si dist au vallet qu'il s'en taise, car se si home l'oent conter en tel maniere com il le conte, il avroient tel paour qu'il s'en riroient. Et li vallés[a] dist qu'il n'en parlera plus. Et li rois vint a mon signour Gavain, [e] qui estoit auques garis, fors de la plaie que Lanselos li avoit faite el chief, dont il fust sans faille mors s'il[b] n'eüst eü bon mire. Li rois li demande conment il se sent. « Sire, fait il, bien, la Dieu merci. Je sui tous garis pour porter armes. — Il nous en est bien mestiers, fait li rois, car noveles nous sont hui venues moult aniouses.

— Lesquelles ? — En vérité, un messager eſt venu m'annoncer l'entrée de l'armée romaine sur cette terre ; elle a dévaſté toute la Bourgogne et doit venir nous attaquer cette semaine. Voyons ce qu'il faut faire à présent !

272. — Assurément, observe monseigneur Gauvain, le mieux que nous ayons à faire, à mon avis, eſt de marcher sur eux dès demain pour les combattre ; je crois que les Romains sont si lâches et si faibles qu'ils ne pourront jamais nous résiſter. » Le roi dit qu'il suivra ce conseil, puis il demande à nouveau à monseigneur Gauvain comment il se sent. Celui-ci lui répond qu'il eſt aussi dispos que naguère et qu'il a recouvré toutes ses forces, n'était sa blessure à la tête, ajoute-t-il, dont il n'eſt pas aussi bien guéri qu'il le souhaiterait. Il ne manquera pas pour autant de prendre les armes dès qu'il le faudra. Le roi et ses hommes quittèrent dès le lendemain le château où ils avaient séjourné et firent route si rapidement qu'ils rencontrèrent entre Champagne et Bourgogne l'empereur de Rome, qui avait de très nombreuses troupes, mais dont les combattants n'étaient pas aussi bons que ceux de Grande-Bretagne. Avant la mêlée, le roi Arthur envoya quelques-uns de ses chevaliers jusqu'au camp de l'empereur afin de lui demander pour quelle raison il était entré sur ses terres sans sa permission. À cela, l'empereur répondit : « Je ne suis pas entré sur ses terres mais sur les nôtres ; toutes ses terres, il les tient obligatoirement de nous. Je suis venu ici pour venger l'un de nos princes, Frolle

---

— Queles sont eles ? fait mé sire Gavains. — Par foi, fait li rois, uns vallés m'a dit que li pooirs de Rome eſt entrés en ceſte terre et a[c] toute Borgoigne deſtruite, et doivent ceſte semaine venir sor nous et combatre a bataille champel. Ore esgardés que on em porra faire !

272. — Certes, fait mé sire Gavains, le miels que je i voie si eſt que nous movons demain pour aler encontre els et que nous assamblons a bataille champel, et je quit que li Romain sont de si feble cuer et de si povre pooir qu'il n'avront ja encontre nous duree. » Et li rois diſt que si fera il. Lors redemande a mon signour Gavain conment il li eſt. Et il diſt qu'il eſt ausi legiers conme il fu onques plus et d'autresi grant pooir, « se ne fuſt la plaie del chief, dont je ne sui pas bien garis a ma volenté ; et nonpourquant, pour ce ne lairai je pas a porter armes si toſt conme besoins en sera ». Li rois s'en parti l'endemain de cel chaſtel ou il avoit sejourné et erra tant, entre lui et sa gent, qu'il encontra entre Chanpaingne et Bourgoigne l'emperaour de Rome, qui moult avoit grant gent, mais il n'eſtoient pas si bon chevalier conme cil de la Grant Bertaingne eſtoient. Li rois Artus, ains qu'il assamblerent, envoia de ses chevaliers[a] en l'oſt l'emperaour por lui demander par quel raison il eſtoit entrés en sa terre sans son congié. Li empereres respondi a ce et lor diſt : « Je ne sui pas entrés en sa terre, mais en la noſtre ; il n'a point

d'Allemagne, qu'il a autrefois tué de sa main[1]. Pour prix de cette trahison, nous ne lui accorderons jamais la paix jusqu'à ce qu'il nous ait prêté hommage et qu'il reconnaisse tenir de nous ses terres de sorte que lui-même et tous ses héritiers nous versent chaque année un tribut. »

273. À ces mots, les messagers rétorquèrent : « Seigneur, puisque nous ne saurions rien obtenir d'autre de votre part, nous vous défions au nom du roi Arthur. Sachez bien que vous êtes sur le point de livrer une bataille dont vous sortirez humilié ! — Je ne sais ce qu'il adviendra, s'écria l'empereur, mais nous sommes venus pour combattre, et c'est par les armes que nous gagnerons ou perdrons ces terres ! » Les messagers quittèrent l'empereur ; de retour auprès du roi, ils lui firent part de la réponse qu'ils avaient obtenue. « À présent, il ne reste qu'à l'affronter, décréta le roi, car j'aimerais mieux mourir plutôt que de devoir mes terres aux Romains ! » Ceux de Logres se mirent en marche le lendemain matin et le roi forma dix bataillons. Quand il les eut disposés, les premiers allèrent attaquer les soldats romains avec une force si prodigieuse qu'ils en restèrent abasourdis. Aussi pouvait-on voir bien des chevaliers tomber dans l'un et l'autre camp, au point que tout le champ de bataille en était couvert ; n'étant pas aussi experts en art militaire ni aussi entraînés que les combattants du royaume de Logres, les Romains tombèrent comme des bêtes à l'abattoir.

---

de terre qu'il ne le doie tenir de nous. Et si sui chi venus por vengier un nostre prince, Frolle d'Alemaigne, qu'il ocist jadis de sa main. Et pour cele traïson qu'il en fist, n'avra il ja pais a nous jusque il nous ait fait homage et qu'il tiengne terre de nous en tel maniere qu'il nous rende le treü chascun an, et cil qui aprés lui venront autresi. »

273. A ce respondirent li message et disent : « Sire, puis que on ne porroit autre chose trover en vous, nous vous desfions de par le roi Artu. Et saciés que vous en estes venus a la bataille [*f*] dont vous serés honis en champ ! — Ne sai, fait li empereres, qu'il en avendra ; mais pour la bataille venismes nous cha, et par bataille avrons nous ou perdrons ceste terre ! » Atant s'en partirent li message de l'emperaour. Et quant il furent venu au roi, il li disent ce qu'il avoient trouvé. « Or n'i a dont, fait li rois, que de l'assambler, car je voldroie miels morir que tenir terre des Romains ! » Au matin s'en partirent cil de Logres, si devisa li rois .x. batailles. Quant il les ot devisees, li premier alerent ferir les Romains si merveillousement qu'il en furent tout esbahi ; si peüst on veoir chevaliers cheoir d'une part et d'autre, tant que toute la terre en estoit coverte. Et li Romain n'estoient pas si duit ne si acoustumé d'armes porter conme cil del roialme de Logres, pour coi vous les veïssiés ensi trebuschier conme se ce fuissent bestes mues.

274. Quand le roi Arthur, qui conduisait le dernier bataillon, fut entré dans la mêlée, vous auriez pu le voir tuer les Romains et accomplir des exploits dont aucun autre homme de son âge n'eût été capable de son temps, car il parcourait les rangs de long en large. À un autre lieu du combat, monseigneur Gauvain se mit lui aussi à accomplir des prouesses, en compagnie du sénéchal Keu et de Girflet, et leur comportement était irréprochable. En parcourant l'immense champ de bataille, monseigneur Gauvain rencontra l'empereur et l'un de ses neveux ; ces deux-là avaient causé beaucoup de dommages aux combattants de Logres, qu'ils jetaient au sol et tuaient dès qu'ils les trouvaient sur leur chemin. Quand monseigneur Gauvain voit les prodigieux dégâts qu'ils font, il se dit : « Si ces deux-là vivent encore longtemps, nous allons subir un désastre car ce sont deux bons chevaliers. » Il se dirige vers le neveu de l'empereur et le frappe si fort du tranchant de son épée qu'il lui arrache l'épaule gauche ; l'autre se sent blessé à mort et se laisse tomber à terre. À ce coup, les Romains encerclent monseigneur Gauvain et l'attaquent de toutes parts ; ils le frappent en tous points, de leurs épées, de leurs lances et lui infligent d'incroyables blessures, mais rien ne le fait autant souffrir que les coups qu'il reçoit sur le heaume, car ils rouvrent sa blessure à la tête, laquelle va ensuite causer sa mort.

---

274. Quant li rois Artus, qui conduisoit la daerraine bataille, fu venus en la presse, lors l'i peüssiés veoir Romains ocirre et faire trop grans merveilles de son cors ; car a son tans n'avoit il home de son aage qui autant peüst faire conme il faisoit, car il cerchoit les rens amont et aval. Et mé sire Gavains, qui estoit de l'autre part, entre lui et Keu le seneschal et Gyrflet, reconmencierent si bien a faire endroit als que nus ne les deüst a droit blasmer. Et la ou mé sires Gavains aloit par la bataille, qui assés estoit grans, avint qu'il encontra l'emperaour et un sien neveu ; icil doi avoient moult adamagié ciaus de Logres, qu'il aloient ociant et abatant quan qu'il encontroient devant aus. Quant mé sire Gavains voit la merveille que cil font, il dist a soi meïsmes : « Se cil doi vivent longement, il nous en porra sordre grans anois, car il sont andoi bon chevalier. » Lors laisse courre au neveu l'emperaor et le fiert si grant cop de l'espee trençant qu'il li abat l'espaulle senestre ; et cil se sent navrés a mort, si se laisse chaoir a terre. A celui cop assamblerent illoc li Romain et assaillent mon signour Gavain de toutes pars, si le fierent des espees et des glaives en tous sens et li font el cors grans plaies et merveillouses ; mais nule riens ne li [*470a*] faisoit tant de mal conme ce qu'il le feroient sor son hialme, car par ce li fu la plaie del chief renovelee dont il aprés morut.

275. Voyant son neveu ainsi blessé, l'empereur s'élance vers le sénéchal Keu et le frappe si violemment qu'il le transperce de sa lance et l'abat de son cheval ; sa blessure est si grave qu'il n'a plus que trois jours à vivre. L'empereur tire son épée puis se dirige vers Girflet et lui assène un coup si violent sur le heaume que celui-ci en reste tout étourdi, au point qu'il ne peut tenir en selle et tombe de son cheval. Le roi Arthur voit ces deux coups et il est certain que c'est l'empereur qui en est l'auteur ; il s'élance vers lui et le frappe de toutes ses forces sur le dessus du heaume, lui infligeant un coup si violent de son épée étincelante et tranchante qu'il lui fend la tête jusqu'aux dents. Il appuie son coup et l'empereur tombe mort : c'est grand dommage car c'était un bon chevalier et un homme de valeur. Quand les Romains voient leur seigneur mort et transporté par ses hommes sur son écu, ils sont rapidement mis en déroute et s'enfuient là où ils peuvent ; les autres les poursuivent, les tuent et les taillent en pièces avec tant d'acharnement qu'il n'en reste plus que cent, tous conduits prisonniers devant le roi Arthur, qui leur déclare :

276. « Seigneurs, vous êtes tous morts si vous ne vous engagez pas immédiatement à vous soumettre à ma volonté. » Et ils s'y engagent. Il fait aussitôt prendre le corps de l'empereur pour qu'il soit mis en bière, puis il s'adresse à nouveau aux Romains : « Vous emporterez votre empereur à

---

275. Quant li empereres voit son neveu ensi navré, il laisse courre a Keu le seneschal et le fiert si durement qu'il li met le glaive parmi le cors, si l'abat si durement navré qu'il ne vesqui puis que .III. jours. Il traist l'espee, et s'adrece[a] vers Gyrflet et li done si grant cop parmi le hialme qu'il est tous estourdis, si qu'il ne se puet tenir en sele, ains vole jus del cheval. Ces .II. cops vit li rois Artus et sot vraiement que c'estoit li empereres ; lors laisse courre cele part et le fiert de toute sa force amont el hialme de l'espee clere et trenchant si durement que nule riens nel pot garantir qu'il ne li face sentir le trenchant de l'espee jusques es dens. Il estort son cop, et li empereres chiet mors a la terre, dont ce fu trop grans damages, car moult estoit bons chevaliers et prodom. Quant li Romain voient lor signour mort que si home aportoient sor son escu, il se desconfisent erroment, si tournerent en fuies la ou il porent ; et cil les enchaucent qui les detrenchent et ocient si cruelment qu'il n'en remest que .C., qui tout furent pris et furent amené devant le roi Artu. Et il lor dist :

276. « Signour, vous estes tout a la mort venu se vous ne me fianciés que vous ferés outreement ma volenté. » Et cil li fiancent. Et il fait maintenant prendre le cors l'emperaour et metre en une biere, puis redist as Romains : « Vous emporterés vostre emperaour a

Rome, et vous direz aux gens de là-bas qu'à la place du tribut qu'ils demandaient je leur envoie le corps de leur empereur ; ils n'obtiendront aucun autre tribut du roi Arthur. » Ils assurent qu'ils transmettront bien ce message, puis ils quittent le roi qui demeure sur le lieu de la bataille dont il ne veut pas s'éloigner. Le jour même où les Romains furent vaincus, comme l'a rapporté le conte, le messager envoyé en Gaule par la reine pour apporter les nouvelles concernant Mordret se présenta devant le roi. Celui-ci aurait éprouvé une grande joie pour la victoire que Dieu lui avait accordée, si monseigneur Gauvain n'eût été grièvement blessé, au point de se rendre compte lui-même qu'il n'en réchapperait pas. Aucune blessure ne faisait autant souffrir monseigneur Gauvain que celle qu'il avait reçue à la tête de la main de Lancelot du Lac et que les Romains avaient rouverte ce jour-là en lui assenant des coups violents sur le heaume. Le roi le plaignait vivement car il s'était extrêmement bien comporté dans la bataille, et sans lui, comme l'affirmaient les plus sages, les Romains n'auraient pas été vaincus. C'est alors qu'arriva le messager de la reine, qui lui annonça :

277. « Sire, la reine Guenièvre, votre épouse, m'envoie vers vous et vous fait savoir que vous l'avez trahie et trompée et qu'il n'a pas tenu à vous qu'elle n'ait été déshonorée, ainsi que toute sa parenté. » Il raconte comment Mordret

---

Rome ; et dirés a ciaus que vous i troverés qu'en lieu del treü qu'il demandoient, lor envoi je le cors de lor emperaour, ne autre treü ne lor rendra li rois Artus. » Et il disent que cest message feroient il bien, si s'en partent del roi ; et il remaint en la place ou la bataille avoit esté le jour devant, ne se volt il remuer de la place. Celui jour meïsmes que li Romain furent vaincu, si conme li contes l'a devisé, avint ensi que li vallés que la roïne avoit envoié en Gaulle pour aporter les noveles de Mordret vint devant le roi, qui moult estoit liés et [*b*] joians de la victoire que Dix li avoit donnee, se ne fust pour mon signour Gavain, qui estoit si[a] navrés qu'il veoit bien qu'il n'en eschaperoit ja. Ne mé sire Gavains ne se plaignoit tant de nule plaie qu'il eüst conme de cele de la teste qu'il avoit recheüe par la main Lanselot del Lac, se li avoient li Romain del tout renovelee la dolour pour les grans assals et por les grans cops qu'il li avoient doné le jour sor son hialme ; si le plaignoit li rois trop durement, car trop l'avoit bien fait celui jour en la bataille ; et se il ses cors ne fust, si conme li prodome l'afermoient, ja li Romain ne fuissent vaincu pour gent qui encontre euls fust. Et lors vint li messages la roïne, se li dist :

277. « Sire, a vous m'envoie la roïne Genievre, vostre feme, qui vous mande par moi que vous l'avés traïe et decheüe, ne il n'est pas remés en vous qu'ele n'ait esté honie, li et tous ses parentés. » Lors li

s'eſt conduit, comment il a reçu la couronne du royaume de Logres et comment tous les grands seigneurs du pays lui ont prêté hommage, alors qu'ils étaient autrefois les vassaux du roi. Si Arthur revenait, il ne serait pas accueilli comme leur roi mais comme leur ennemi. Il lui conte ensuite comment Mordret a assiégé la reine Guenièvre dans la Tour de Londres et a fait donner l'assaut chaque jour. Il ajoute : « Et parce que ma dame a peur qu'il la maltraite, elle vous demande, au nom de Dieu et de votre honneur, de venir à son secours dès que vous le pourrez, car il eſt certain que, si vous tardez trop, elle tombera entre ses mains. Et il la hait si mortellement qu'il l'outragera et que vous serez couvert de honte. » En entendant ces nouvelles, le roi demeure longtemps sans voix, tant il eſt accablé.

278. Il répond au jeune homme qu'il va se décider, s'il plaît à Dieu ; puis il se livre à de profondes réflexions. Quand il reprend la parole, longtemps après, c'eſt pour s'écrier : « Ah, Mordret, tu me montres à présent que c'eſt toi le serpent que j'ai vu autrefois sortir de mon corps, brûler ma terre et s'accrocher à moi. Mais je vais faire ce que jamais père ne fit à son fils, car je te tuerai de mes propres mains, je veux que tout le monde le sache ! Que Dieu ne permette pas que tu meures d'une autre main que la mienne ! » Plusieurs des grands seigneurs entendirent ces paroles, qui les remplirent de ſtupéfaction ; ils surent ainsi en toute certitude, de la bouche du roi,

---

conte conment Mordrés a erré et conment il a eſté couronés del roialme de Logres, « et li ont fait homage tout li haut home del païs qui de vous tenoient terre en tel maniere que, se vous i veniés, vous ne seriés mie receüs conme rois, mais conme lor anemis ». Aprés li conte conment il a la roïne Genievre assise en la Tour de Londres et le fait assaillir chascun jour. « Et pour ce que ma dame a paour qu'il ne le deſtruie, vous mande ele, pour Dieu et pour hounour de vous, que vous le secourés au plus toſt que vous porrés ; car certes, se vous demourés trop, ele sera prise. Et il le het si mortelment qu'il le fera honir del cors, si i avrés grant honte. » Quant li rois entent ceſte novele, il eſt tant a malaise qu'il ne puet mot dire d'une grant piece.

278. Lors diſt au vallet qu'il em pensera bien, se Diex plaiſt ; si conmence a penser trop durement. Et quant il parole, si diſt a chief de piece : « Ha ! Mordret, or me fais tu connoiſtre que tu es li serpens que je vi jadis issir de mon cors, qui ma terre ardoit et a moi se prendoit. Mais onques peres[a] ne fiſt autretant d'un fil conme[b] je ferai de toi, car je t'ocirrai a mes mains, ce sace tous li siecles ! Ne ja Dix ne voelle que tu muires par autrui mains [c] que par les moies ! » Ceſte parole oïrent li pluisour haut home, dont il s'esmerveillierent moult, car il sorent vraiement[c] par la parole que li rois avoit dite

que Mordret était son fils. Le roi commanda à son entourage de faire savoir à toute l'armée qu'il fallait être prêt au départ le lendemain matin ; il partirait alors en direction de la côte afin de traverser la mer vers le royaume de Logres.

279. Quand cette nouvelle se répandit dans l'armée, on put voir démonter les tentes de tous côtés. Puis le roi ordonna de fabriquer une civière attelée pour transporter monseigneur Gauvain, car il ne l'abandonnerait pas. Si son neveu mourait, il voulait assister à ses derniers instants, et s'il survivait, il en serait d'autant plus heureux. Ses ordres sont exécutés et le lendemain, au lever du jour, toute l'armée se met en marche. Les hommes firent de longues étapes et parvinrent rapidement sur la côte. Monseigneur Gauvain, d'une voix très faible, demanda à ceux qui l'entouraient : « Ah, Dieu, où suis-je ? — Nous sommes au bord de la mer, seigneur, répondit un chevalier. — Et dans quelle direction allez-vous ? — Nous allons traverser la mer, seigneur, jusqu'au royaume de Logres. — Ah, Dieu, s'écria monseigneur Gauvain, soyez béni puisqu'il vous plaît que je meure dans le pays que j'ai tant appelé de mes vœux ! — Ah, seigneur, dit le chevalier qui venait de lui parler, croyez-vous donc mourir si tôt ? — Oui, je sais très bien que je n'ai pas quinze jours à vivre, et ce qui m'attriste encore plus, c'est de ne pas revoir Lancelot avant de mourir car, si je voyais celui qui est à mes yeux le

---

que Mordrés estoit ses fils. Et li rois conmande a ciaus qui entour lui sont qu'il facent savoir par toute l'ost qu'il soient le matin appareillié de monter, car li rois s'en ira l'endemain vers la mer por passer outre el roialme de Logres.

279. Quant ceste novele fu seüe par l'ost, lors veïssiés paveillons destendre amont et aval. Et li rois conmande que on li face une biere chevaleresse ou on portera mon signour Gavain, car il nel laira pas loing de lui ; car se il muert, il le velt veoir morir, et s'il vit, tant en sera il plus liés et plus joians. Et cil le font tout ensi conme li rois le conmande. Au matin, si tost conme il fu ajourné, mut toute l'ost. Quant il furent acheminé, il chevauchierent tant par lor journees[a] qu'il vindrent a la mer. Et lors parla[b] mé sire Gavains moult feblement a ciaus qui entour lui estoient et dist : « Ha ! Dix, ou sui je ? — Sire, fait uns chevaliers, nous somes sor la mer. — Et quel part volés vous aler ? — Sire, nous volons passer el roialme de Logres. — Ha ! Dix[c], fait mé sire Gavains, beneois soiés vous quant il vous plaist que je muire en la terre que je ai tant desirree ! — Ha ! sire, fait li chevaliers qui avoit a lui parlé, quidiés vous dont si tost morir ? — Oïl, voir, fait il, je sai bien que je ne vivrai pas .xv. jours, si sui plus dolans de ce que je ne verrai[d] Lanselot ains que je muire que je ne sui de ma mort ; car, se je veïsse celui

meilleur et le plus courtois chevalier du monde, je pourrais lui demander pardon de l'avoir traité si vilement ces derniers temps. Je crois que mon âme en serait apaisée après ma mort. »

280. Le roi survint alors qu'il parlait ainsi et, l'ayant entendu, il s'adressa à lui : « Cher neveu, votre fureur me cause un grand dommage, car elle me prive de vous que j'aimais par-dessus tout, et ensuite de Lancelot. Il était si redouté que, si Mordret avait su qu'il fût aussi proche de moi qu'autrefois, il n'aurait pas eu l'audace d'accomplir la trahison dont il s'eſt rendu coupable. À présent, Lancelot va me manquer ainsi que, je le crois, des hommes de bien et vous-même, et ceux en qui j'avais le plus de confiance dans les situations difficiles, car le traître a mobilisé contre moi toutes les forces de mon royaume. Ah, Dieu, si j'avais à mes côtés ceux de jadis, je ne craindrais rien, même si le monde entier se liguait contre moi ! »

281. Ce que venait de dire le roi surprit et affligea grandement monseigneur Gauvain, qui s'écria : « Hélas ! mon frère Mordret eſt donc devenu si déloyal à votre égard ? Que Dieu m'assiſte, j'ai donc vécu trop longtemps et lui aussi ! Vraiment, si j'avais encore quelque force, je serais son plus mortel ennemi et, si vous avez perdu Lancelot à cause de ma folie, je vous prie de le retrouver grâce à votre sagesse.

---

que je sent au meillour chevalier del monde et au plus courtois et je li peüsse crier merci de ce que je ai eſté si vilains encontre lui au daerrain, il m'eſt avis que m'ame en seroit plus a aise aprés ma mort. »

280. A ces paroles i sorvint li rois et oï ce que mé sire Gavains diſt. Et quant il l'ot bien entendu, il diſt : « Biaus niés, grant damage m'a fait voſtre grant felonie, car ele m'a tolu[a] vous, que je amoie sor tous homes, et Lanselot aprés, que on redoutoit tant que, se Mordret savoit que il fuſt ausi bien de moi com il sot eſtre, il ne fuſt ja si hardis qu'il eüſt enprise [*d*] tele desloiauté conme il a enconmencie. Ore en avrai souffraite, si conme je croi, des prodomes, et de vous et de ciaus ou je me fioie plus au grant besoing, car li desloials traïtres a assamblé tout le pooir de mes terres a venir encontre moi. Ha ! Dix, se je eüsse ore en ma compaingnie ciaus que je i soloie avoir, je ne doutaisse mie tout le monde s'il fuſt encontre moi ! »

281. Tels paroles disoit li rois illoc endroit, dont mé sire Gavains fu trop esbahis et trop dolans, et diſt : « Ha ! las ! Eſt dont Mordrés mes freres si desloials devenus encontre vous ? Si m'aït Diex, or ai je donques trop vescu, et il avoc ! Car certes, se je me peüsse aïdier, je fuisse plus ses mortels anemis que nus autres, si vous proi que, se vous avés Lanselot perdu par ma folie, que vous le recovrés par voſtre sens.

Sachez que vous pourrez facilement le retenir auprès de vous, si vous le voulez, car il est, de loin, l'homme de plus grand mérite que je connaisse, le plus courtois et celui qui peut le mieux vous secourir, après Dieu, dans cette nécessité. Il vous aime tant que je suis certain qu'il viendra si vous le lui demandez ; et vous allez le lui demander car vous en avez grand besoin, je crois. N'y renoncez pas au nom de votre confiance en moi, car ni vous ni personne ne me verrez plus porter les armes. » En entendant monseigneur Gauvain affirmer qu'il ne pourra être sauvé, le roi Arthur éprouve et manifeste tant de chagrin qu'il n'est personne qui ne le prenne en pitié.

282. « Cher neveu, reprend le roi, est-il donc vrai que vous allez me quitter, comme vous le dites ? — Oui, sire, répond-il, je sais très bien que je n'ai plus que trois jours à vivre. — J'ai grand sujet de m'en plaindre, car c'est moi qui vais subir une grande perte. — Sire, je vous conseillerai néanmoins de faire appel à Lancelot pour vous porter secours. Je suis sûr qu'il viendra dès qu'il lira votre message. Il vous aime beaucoup plus que vous ne le croyez. — En vérité, je me suis si mal conduit envers lui qu'il ne servirait à rien que je lui présente cette requête, je crois, et c'est pour cette raison que je ne le lui demanderai pas. » Sur ces mots, les marins vinrent trouver le roi pour lui annoncer : « Seigneur, vous pouvez embarquer dès qu'il vous plaira, car tout

---

Car saciés que legierement le porrés retenir entour vous, se vous volés, car c'est outreement li plus prodom que je onques trovaisse, et li plus cortois, et qui plus vous puet valoir, aprés Diu, a cest besoing ; et si vous aime de si grant amour que je sai vraiement qu'il venra se vous le mandés. Et vous le manderés[a], car il vous en est bien mestiers, si conme il m'est avis ; ne pour fiance que vous aiés en moi nel laissiés, car vous ne autres ne me verra jamais porter armes. » Quant li rois Artus entent ce que mé sire Gavains li dist, qu'il ne puet eschaper sans mort, si est tant dolans de ceste parole et tant en fait grant doel qu'il n'a home en la place en qui il n'en prenge toute pitiés.

282. « Bials niés, fait li rois, est ce donques voirs que vous me dites, que vous me lairés en cestui point ? — Sire, oïl, fait il ; je sai vraiement que je ne verrai ja le quart jour. — De ce m'en doi je bien plaindre, fait li rois, car li graindres damages en est miens. — Sire, fait mé sire Gavains, toutesvoies vous loeroie je que vous mandissiés a Lanselot qu'il vous venist secourre. Et je sai vraiement qu'il i venra si tost conme il verra vos letres, car[a] il vous aime assés plus que vous ne quidiés. — Certes, fait li rois, je me sui tant meffais vers lui que je ne quit mie que proiere i puist avoir mestier, et por ce nel requerrai je pas. » Atant vindrent li maronier au roi et li disent : « Sire, quant il

est prêt pour la traversée, et un vent favorable s'est levé. Il ne serait pas raisonnable d'attendre davantage. »

283. Le roi fait transporter à bord monseigneur Gauvain et le fait allonger aussi confortablement que possible. Les plus grands seigneurs montent ensuite avec leurs armes et leurs chevaux ; et les autres seigneurs embarquent sur d'autres bateaux avec leurs hommes. C'est ainsi que revint le roi, ulcéré de la grande déloyauté de Mordret envers lui, mais plus encore affligé de la mort de monseigneur Gauvain, dont il voit l'état empirer chaque jour et la fin approcher. C'est la peine qui le touche plus profondément que toute autre. C'est la peine qui lui interdit jour et nuit de se reposer. C'est la peine qui l'empêche de boire et de manger. Mais ici le conte cesse de parler du roi Arthur, de monseigneur Gauvain et de toute leur compagnie, pour revenir à Mordret.

Arthur attaque Mordret.

284. Le conte dit, à présent, que le long siège de la Tour de Londres par Mordret endommagea celle-ci en plusieurs points à cause des mangonneaux et des perrières qui la bombardaient de projectiles ; elle n'aurait pu y résister si elle n'eût été excellemment défendue. Pendant toute la durée du siège, Mordret ne cessa de convoquer les grands seigneurs d'Irlande et d'Écosse et d'autres pays étrangers qui étaient

---

vous plaira, vous porrés entrer en [*e*] vostre nef, car nous avons apareillié tout ce qu'il i covient, et li vens est levés bons et fors et bien portans. Et se vous demourés plus, ce sera folie. »

283. Atant fait li rois prendre mon signour Gavain et metre en la nef et couchier au plus a aise qu'il porent. Et lors entrent ens li plus riche baron et metent avoc als lor armes et lor chevaus ; et li autre baron entrent es autres nés, et lor homes avoc als. Ensi s'en vint li rois, coureciés de la grant desloialté Mordret qu'il avoit pourchacie vers lui ; mais plus li poise de la mort mon signour Gavain, qu'il veoit chascun jour empirier et aprocier de sa fin. C'est li doels qui plus li touche au cuer que nul autre. C'est li doels qui nel laisse reposer ne jour ne nuit. C'est li doels qui nel laisse ne boire ne mengier. Mais atant se taist li contes del roi Artu et de mon signour Gavain et de toute lor compaingnie, et retourne a parler de Mordret.

284. Or dist li contes que tant tint Mordrés le siege entour la Tour de Londres[a] que moult fu la tour empirie en mains lieus pour les mangoniaus et pour les perrieres qui i[b] jetoient sovent et menu, dont ele ne peüst durer en nule maniere tant com il durerent, se ne fust ce qu'il se desfendoient trop merveillousement. Entretant conme li sieges dura entour la tour, ne fina onques Mordrés de mander les haus homes d'Yrlande et d'Escoce et des estranges païs qui de lui

ses vassaux. Lorsqu'ils l'avaient rejoint, il leur accordait de si riches cadeaux qu'ils en étaient ﬅupéfaits ; il les conquit ainsi avec une telle habileté qu'ils se donnèrent entièrement à lui et qu'ils ne manqueraient pour rien au monde, affirmaient-ils, de le soutenir contre quiconque, et même contre le roi Arthur si le hasard le ramenait en ce pays. C'eﬅ ainsi qu'il rallia à lui tous les puissants seigneurs vassaux du roi Arthur et qu'il les garda longtemps auprès de lui. Il pouvait le faire car le roi Arthur lui avait confié tous ses trésors, sans exception ; et d'autre part tout le monde lui apportait des dons, qu'on pensait bien employés en raison de sa grande générosité.

285. Un jour, Mordret lança un assaut contre la tour ; un messager vint lui confier en privé, à l'écart des autres : « Sire, j'ai pour vous des nouvelles bien surprenantes : le roi Arthur eﬅ arrivé dans ce royaume avec son armée et il marche vers vous avec toutes ses forces. Si vous voulez l'attendre ici, vous le verrez avant deux jours, et il vous faudra vous battre, car c'eﬅ le motif de sa venue. Écoutez-moi attentivement : si vous n'êtes pas bien conseillé, vous risquez de tout perdre ! » En entendant cette nouvelle, Mordret eﬅ ﬅupéfait et bouleversé car il redoute fort le roi Arthur et son armée et il craint également que sa déloyauté ne lui fasse le plus grand tort. Il prend conseil là-dessus auprès de ses

---

tenoient terre. Et quant il eﬅoient venu a lui, il lor donoit si biaus dons qu'il en eﬅoient tout esbahi ; si les conquiﬅ par tel maniere [*f*] si sagement qu'il s'otroierent del tout a lui et disoient bien devant[c] et deriere qu'il ne lairoient pour riens qu'il ne li aïdaissent encontre tous homes, neïs encontre le roi Artu s'il eﬅoit ensi que aventure le ramenaﬅ en ceﬅ païs. Ensi tourna Mordrés en sa partie tous les haus homes qui del roi Artu tenoient terre et les tint avoc lui grant tans. Et il le pooit bien faire, car li rois Artus li avoit laissié tous ses tresors, ou que il fuissent ; et d'autre part, tous li siecles li aportoit et donoit, et il le tenoient a bien emploié pour la grant largece dont il eﬅoit.

285. Un jour qu'il ot fait assaillir la tour, li avint ensi que uns siens messages vint a lui et li diﬅ a conseil un poi en sus des autres : « Sire, noveles vous sai dire moult merveillouses : li rois Artus eﬅ arrivés en ceﬅe terre atout son pooir et vient sor vous[a] atot grant gent. Et se vous ici le volés atendre, vous le porrés veoir dedens .II. jors, si ne poés faillir a bataille, car il ne vient sor vous pour autre chose. Ore esgardés que vous en ferés ; car se vous n'avés bon conseil, vous porrés toﬅ perdre ! » Quant Mordrés entent ceﬅe nouvele, il en devient tous esbahis et esperdus, car moult doutoit le roi Artu et son effors, et meïsmement a il grant paour de sa desloialté, qu'ele ne li

hommes de confiance ; il leur demande ce qu'il doit faire, et ils répondent : « Seigneur, nous n'avons d'autre conseil à vous donner que de rassembler vos troupes, d'aller à la rencontre du roi Arthur et de lui ordonner de quitter cette terre dont les seigneurs vous ont investi. S'il refuse, vous avez des troupes plus nombreuses que les siennes et elles vous sont fidèlement attachées, vous pouvez donc combattre en toute sécurité. Sachez bien que ses hommes ne pourront soutenir la lutte contre vous, parce qu'ils sont las et affaiblis et que nous sommes frais et reposés, car nous n'avons pas porté les armes depuis longtemps. Avant de partir, sollicitez l'accord de vos vassaux pour la bataille, et nous pensons que tout se passera comme nous l'avons dit. — Oui, répond Mordret, c'est ce que je vais faire. » Il convoqua tous ses vassaux et tous les seigneurs de Londres qui se trouvaient dans la cité, et ils se présentèrent devant lui. Il leur apprit que le roi Arthur marchait vers eux avec toute son armée et qu'il serait à Londres avant trois jours ; les seigneurs présents dirent à Mordret : « Seigneur, que vous importe son arrivée ? Vous avez plus d'hommes que lui et vous pouvez l'affronter en toute sécurité car nous préférons risquer la mort pour vous garantir la terre que nous vous avons donnée. Nous ne vous ferons pas défaut tant que nous serons en état de porter les armes. »

---

nuise plus que nule autre chose. Lors se conseille de ceste chose a ciaus ou il plus se fioit et lor demande qu'il em porra faire, et il li dient : « Sire, nous ne vous savons autre conseil doner, fors que vous assamblés vos homes[b] et alés encontre lui, et li mandés qu'il vuit la terre dont li prodome vous ont saisie. Et se il la terre ne velt vuidier, vous avés plus de gent qu'il n'ait, et qui vos aiment de bone amour, si vous combatrés a lui seürement. Et saciés vraiement que si home n'avront ja vers vous duree, a ce qu'il sont las et feble, et nous somes fres et reposé, si ne portasmes armes piecha. Et ançois que vous partés de ci, enquerrés a vos barons s'il s'acordent a la bataille, et nous creons qu'il n'i avra ja autre chose faite que nous avons dit. — Certes, fait Mordrés, ensi le ferai je. » Si mande par devant lui tous ses barons et [*471a*] tous les haus homes de Londres qui estoient dedens la cité, et il vindrent a lui. Et quant il i furent venu, il lor dist que li rois Artus venoit sor als atout son pooir et seroit a Londres dedens tiers jour ; et cil qui la estoient disent a Mordret : « Sire, de sa venue que vous en chaut il ? Car vous avés plus homes qu'il n'ait, si alés seürement sor lui, car nous metrons nos cors en aventure de mort ançois que nous ne vous garantissons la terre que nous vous avons donee, et ja ne vous faldrons tant que nous puissons armes porter sor nous. »

286. Quand Mordret les entend rivaliser d'ardeur pour combattre, il est heureux au plus haut point et les en remercie tous, puis il leur ordonne de s'armer car il ne faut pas tarder et il voudrait bien rencontrer le roi avant qu'il ait dévasté le pays. La nouvelle se répandit partout et tous affirmèrent qu'ils se mettraient en marche le lendemain matin pour affronter le roi Arthur. Cette nuit-là, les uns et les autres ne ménagèrent pas leur peine et leurs efforts pour se préparer au combat. Le lendemain, dès le lever du jour, ils quittèrent Londres, et leur troupe fut estimée à plus de quarante mille hommes. Ici le conte cesse de parler de Mordret et de sa compagnie pour revenir à la reine Guenièvre.

La reine Guenièvre se fait nonne.

287. Le conte dit que, lorsque Mordret eut quitté Londres avec sa compagnie, ceux de la tour apprirent que le roi Arthur arrivait et que Mordret et toute sa troupe allaient à sa rencontre pour l'affronter ; on en informa la reine, qui en fut à la fois heureuse et triste : heureuse parce qu'elle se voyait délivrée et triste à cause du roi, car elle avait peur qu'il fût tué au combat. Elle se mit à réfléchir et se sentit si troublée qu'elle ne sut que faire.

288. Pendant qu'elle était plongée dans ses pensées, son cousin se rendit par hasard auprès d'elle. Il fut troublé de la voir pleurer et lui demanda : « Ah, dame, pour l'amour de

---

286. Quant Mordrés entent qu'il s'entratissent de combatre, si en est moult liés de grant maniere, si les en mercie tous et lor conmande qu'il prengent lor armes, car il n'ont que demourer, et il voldroit bien estre alés au roi a l'encontre ains qu'il ait la terre adamagie. Lors fu la novele par tout le païs seüe, et dient tout qu'il mouveront le matin pour aler sor le roi Artu. Cele nuit furent en grant paine et en grant traveil d'als appareillier li un et li autre. L'endemain, si tost conme il fu ajourné, s'en partirent de Londres, et esmerent qu'il estoient plus de .XL.M. Si se taist li contes ici endroit de Mordret et de sa compaingnie, et retourne a parler de la roïne Genievre.

287. Or dist li contes que quant Mordrés se fu partis de Londres, entre lui et sa compaingnie, cil de la tour orent seües les noveles que li rois Artus venoit et que Mordrés et toute sa gent aloient encontre lui pour combatre[a] ; il le dient a la roïne, qui de ceste nouvele fu lie et dolante : lie de ce qu'ele se [*b*] voit delivree, et dolante del roi, dont ele a paour qu'il muire en la bataille. Lors conmence a penser et est tant a malaise qu'ele n'en set que faire.

288. En cel penser ou ele estoit, vint par aventure ses cousins devant li. Et quant il le vit plourer, si en fu trop a malaise, si li dist : « Ha ! dame, pour Dieu, c'avés vous ? Dites le moi, et je vous

Dieu, qu'avez-vous ? Dites-le-moi et je vous conseillerai de mon mieux. — Je vais vous le dire, répliqua la reine. J'ai deux motifs de tristesse. L'un, c'est que je vois mon seigneur le roi revenir dans ce pays pour combattre Mordret et, si Mordret est vainqueur, il me tuera. Si mon seigneur le roi obtient la victoire dans cette bataille, il ne pourra jamais croire que Mordret ne m'ait pas connue charnellement, en raison de l'énergie qu'il a déployée pour s'emparer de moi, et je suis certaine qu'il me tuera dès que je serai entre ses mains. Vous voyez qu'il m'est doublement impossible d'éviter la mort, d'une façon ou d'une autre. Considérez le sort qui m'attend et dites-moi si je peux être sereine ! » À ces mots, il ne sait que lui conseiller car il voit de tous côtés la perspective de sa mort mais il la réconforte ainsi : « Dame, s'il plaît à Dieu, mon seigneur le roi aura pitié de vous plus que vous ne croyez. Ne vous désolez pas autant, mais priez Notre-Seigneur de lui accorder la victoire et de vous épargner sa colère. »

289. La reine dormit très peu, cette nuit-là, en raison de son trouble. Le matin, au lever du jour, elle réveilla deux demoiselles en qui elle avait le plus de confiance, et lorsqu'elles furent prêtes, elle les fit monter chacune sur un palefroi, emmena deux écuyers avec elle et fit conduire deux chevaux de bât chargés d'or et d'argent hors de la tour. C'est ainsi que la reine quitta Londres et qu'elle chevaucha

---

conseillerai a mon pooir. — Dont le vous dirai je, fait la roïne. En cest pensé m'ont mis .II. choses : l'une, que je voi que mé sires li rois est entrés en ceste terre por combatre a Mordret, et se Mordrés vient au desus de lui, il m'ocirra ; et se mé sires en a l'onour et la victoire de ceste bataille, il ne porra croire en nule maniere que Mordrés ne m'ait connüe charnelment, par la force qu'il i a mise en moi avoir, si sai vraiement qu'il m'ocirra si tost conme il me porra tenir as poins. Par ces .II. choses poés veoir apertement que je ne puis eschaper que je ne muire d'une part ou d'autre. Ore esgardés que je atent, et se je puis granment estre a aise ! » Et quant cil entent ces paroles, si ne le set conseillier, car il voit sa mort de toutes pars apareillie ; mais il le reconforte et dist : « Dame, se Diex plaist, mé sires li rois avra greignor merci de vous que vous ne quidiés. Ne vous esmaiés pas si durement, mais proiés a Nostre Signour qu'il li doinst honour et victoire de ceste bataille et qu'il vous pardoinst son courous. »

289. Cele nuit reposa moult poi la roïne, conme cele qui n'estoit pas a aise. Et au matin, si tost com il fu ajourné, ele esveilla .II. damoiseles, celes ou ele plus se fioit[a] ; et quant eles furent vestues et apareillies, ele fist chascune monter sor un palefroi et en mena .II. esquiers avoc li, et fist conduire .II. somiers[b] fors de la tour, chargiés d'or et d'argent. Ensi s'en issi la roïne de Londres, si chevaucha

jusqu'à une forêt proche, où se trouvait une abbaye de religieuses, que ses ancêtres avaient fondée. Quand elle y arriva, on la reçut avec tous les honneurs dus à une dame de son rang, et elle fit décharger tout le trésor qu'elle avait apporté, puis elle s'adressa aux jeunes filles qui l'avaient accompagnée : « Demoiselles, vous repartirez si vous voulez et vous resterez si vous voulez ; en ce qui me concerne, je resterai ici et j'entrerai en religion en compagnie des nonnes de cette abbaye ; c'est ainsi que la reine, ma mère, qui était considérée comme une femme de qualité, est entrée dans les ordres et y a passé le reste de sa vie. » À ces mots, les demoiselles pleurèrent d'attendrissement : « Dame, vous ne recevrez pas cet honneur sans nous ! » La reine déclara qu'elle était très heureuse de leur compagnie. L'abbesse vint accueillir la reine dès qu'elle apprit son arrivée, et la reçut avec joie ; puis la reine lui demanda quelle était la règle de l'abbaye. « Dame, répondit l'abbesse, si mon seigneur le roi avait quitté ce monde, nous vous aurions très volontiers reçue dans notre ordre, mais du fait qu'il est encore en vie, nous n'osons pas le faire car il ne manquerait pas de nous tuer dès qu'il le saurait. Il y a encore une autre raison, c'est que, si nous vous acceptions, vous ne pourriez supporter notre règle, car elle est très rigoureuse, surtout pour vous qui avez vécu dans tout le confort du monde.

---

jusques a une forest qui pres d'illoc estoit, ou il avoit une abeïe de nonains que si ancestre avoient faite. Quant ele fu laiens venue, ele fu receüe si hautement conme on devoit tele dame recevoir ; et ele fist laiens deschargier tout le tresor qu'ele ot fait aporter avoc li, puis dist as damoiseles qui avoc li estoient venues : « Damoiseles, s'il vous plaist, vous vous en rirés ; et s'il vos plaist, vous remandrés. Car de moi vos di' je que je remandrai ci et i serai rendue avoc les nonains de chaiens ; car ensi se rendi la roïne ma mere, que on tint a bo[*e*]ne dame, et i usa le remanant de sa vie. » Quant les damoiseles oent que la roïne dist, eles plourent moult tenrement et dient : « Dame, ja ceste honour ne recevrés sans nous ! » Et la roïne dist que de lor compaingnie est ele moult lie. Lors vint avant l'abeesse si tost conme ele sot que la roïne i fu venue, se li fist moult grant joie, et la roïne li enquist maintenant l'ordre de laiens. « Dame, fait l'abeesse, se mé sires li rois fust trespassés de cest siecle, nous vous feïssiens moult volontiers dame et compaingne de chaiens ; ne mais pour ce qu'il est en vie, ne vous oseriens nous recevoir, car il nous ocirroit sans faille si tost conme il le savroit. Et encore i a il une autre chose : car se nous vous aviens receüe, ne porriés vous pas sousfrir l'ordre, car trop i a grant paine, meïsmement a vous qui avés eües toutes les aises del monde.

290. — Dame, fit la reine, ce sera pis encore pour moi et pour vous, si vous ne m'acceptez pas ; car si je m'en vais et qu'il m'arrive un accident quelconque, c'est moi qui en pâtirai ; mais le roi vous en rendra responsable, soyez-en sûre, car cela me sera arrivé par votre faute. » À cet argument de la reine, l'abbesse ne sait que répondre ; la reine la prend à part et lui expose l'angoisse et le chagrin qui motivent sa décision. « Dame, sur ce point je peux vous donner un bon conseil : vous resterez ici et, s'il advient par malheur que Mordret soit vainqueur du roi, dès que vous l'apprendrez, vous pourrez prendre le voile et entrer dans notre ordre à temps ; mais si le Dieu de gloire donnait la victoire à votre seigneur, le roi Arthur, et qu'il en revienne sain et sauf, je vous réconcilierais avec lui, de sorte que votre entente soit meilleure que jamais. » La reine répondit à l'abbesse : « Dame, je crois que ce conseil est bon et loyal, et je suivrai exactement vos recommandations. »

291. C'est ainsi que la reine demeura dans l'abbaye auprès des nonnes ; elle s'y était retirée parce qu'elle craignait le roi Arthur, son époux, et Mordret. Mais ici le conte cesse de parler d'elle et des nonnes, pour revenir au roi Arthur.

La mort de Gauvain.

292. Selon le conte, lorsque le roi Arthur eut pris la mer

---

290. — Dame, fait la roïne, il en sera de pis a moi et a vous se vous ne me recevés ; car se je m'en vois de ci et il me mesavient d'aucune aventure, li damages en sera miens ; et li rois vous demandera mon cors, de ce soiés toute seüre, quar par vostre defaute me sera il mesavenu. » Tant dist la roïne a l'abeesse qu'ele ne set que respondre ; et la roïne le traist a une part, se li dist l'angoisse et la paine pour coi ele se voloit rendre. « Dame, fait l'abeesse, de ce vous conseillerai je bien : vous remandrés chaiens ; et s'il avient par mesaventure que Mordrés viengne au desus del roi et qu'il vainque ceste bataille, si tost conme vous le savrés, lors porrés vous tout a tans prendre nos dras et entrer en l'ordre ; et se Diex de Gloire donoit a vostre signour, le roi Artu, l'onor et la victoire qu'il vainquist ceste bataille et en venist au desus et qu'il repassast sains et haitiés decha, je feroie bien vers lui vostre pais, et que vous seriés miels de lui que onques n'en fustes. » Et la roïne respont a l'abeesse : « Dame, je quit bien que cis consaus soit bons et loiaus, et je le ferai tout ensi conme vous l'avés conmandé et loé. »

291. En tel maniere demoura la roïne en l'abeïe avoc les nonains, et s'i mist pour la paour qu'ele avoit del roi Artu son signour et de Mordret. Mais ici endroit se taist li contes de li et des nonains, et retourne a parler del roi Artu.

292. [*d*] Or dist li contes que, quant li rois Artus se fu mis en la mer

pour se rendre au royaume de Logres en vue d'écraser et d'anéantir Mordret, il accomplit avec ses gens une traversée rapide jusqu'à la forteresse de Douvres, grâce à un vent favorable. Une fois arrivé là, le roi ordonna aux occupants d'ouvrir la porte et de l'accueillir comme leur seigneur, et ils lui avouèrent qu'ils l'avaient cru mort. « Sachez que c'est Mordret, rétorque le roi, qui est responsable de ce mensonge déloyal, et je le tuerai, si je le puis, pour sa trahison et son parjure envers Dieu et son suzerain. »

293. Ce jour-là, aux alentours de l'heure de vêpres, monseigneur Gauvain dit à son entourage : « Allez demander à mon seigneur mon oncle de venir me parler. » On alla avertir le roi que monseigneur Gauvain le réclamait. Quand le roi arriva auprès de son neveu, il le trouva si mal en point que nul ne pouvait lui soutirer un mot ; le roi se mit à pleurer à chaudes larmes et à se désoler. Quand monseigneur Gauvain entendit cela, il ouvrit les yeux et s'exprima faiblement : « Sire, je me meurs. Pour l'amour de Dieu, évitez, si vous le pouvez, de combattre Mordret, car je vous le dis en vérité : si quelqu'un doit vous tuer, ce sera lui. Et saluez pour moi ma dame la reine. Quant à vous, chers seigneurs, s'il plaît à Dieu que l'un d'entre vous revoie Lancelot, faites-lui savoir que je le salue plus volontiers que toute autre personne rencontrée, et que j'implore son pardon en suppliant

---

pour aler el roialme de Logres pour destruire et pour essillier Mordret, il ot bon vent et fort qui tost l'ot outrepassé a toute sa gent, si qu'il arrivent desous le chastel de Dovre. Et quant il furent arrivé, li rois fist a savoir a ciaus de Dovre qu'il ouvrissent la porte et le receüssent laiens conme lor signour, et il disent qu'il quidoient qu'il fust mors. « Or saciés que ceste desloiauté pourchaça Mordrés, fait li rois Artus, dont il morra, se je onques puis, conme desloiaus et parjurés vers Dieu et vers son signor lige terrien. »

293. Celui jour, endroit ore de vespres, dist mé sire Gavains a ciaus qui entour lui estoient : « Alés dire a mon signour mon oncle qu'il viengne a moi parler. » Et on vait au roi et li dist on que mé sire Gavains le demande. Quant li rois i est venus, si trove mon signour Gavain son neveu si ataint que nus n'en puet parole traire ; lors conmança li rois a plourer trop durement et a demener trop grant doel. Et quant mé sire Gavains li oï tel doel demener, il ouvri les ex et dist si conme il pot : « Sire, je me muir. Pour Dieu, se vous vous poés garder de combatre[a] encontre Mordret, si vous en gardés, car je vous di vraiement que se vous morés par nul home, vous morrés par lui. Et ma dame la roïne me salués. Et vous, biaus signour, dont il i a aucun, se Diex plaist, qui encore verra Lanselot, dites li que je li mant salus sor tous les homes que je onques veïsse et que je li cri

Dieu de le protéger. Je le prie aussi de venir sans faute sur ma tombe quand il aura appris ma mort ; il n'aura pas le cœur assez dur pour ne pas me prendre en pitié. » Il ajouta : « Sire, je vous demande de me faire enterrer à Camaalot avec mes frères ; je veux être mis dans la tombe de Gaheriet, car c'est l'homme que j'ai le plus aimé. Vous ferez inscrire sur la dalle : ICI REPOSENT GAHERIET ET GAUVAIN, QUE LANCELOT DU LAC A TUÉS POUR LEUR ORGUEIL. Je veux que cette inscription soit gravée afin que l'on me blâme de ma mort, comme je l'ai mérité[1]. » À ces mots, le roi, qui montrait un chagrin extrême, répondit : « Comment, cher neveu, est-ce donc Lancelot qui vous a tué ? — Oui, sire, ma mort vient de la blessure qu'il m'a faite à la tête. Elle a d'abord guéri mais les Romains m'ont rouvert cette plaie lors de la bataille. » Après ces paroles, on ne l'entendit plus parler, sauf pour dire : « Jésus-Christ, Notre-Père, ne me juge pas sur mes péchés ! » et, les mains croisées sur la poitrine, il rendit le dernier souffle.

294. Le roi verse des larmes et se désole, il s'évanouit à plusieurs reprises sur le corps de son neveu et clame tout son malheur et sa détresse : « Ah, Fortune, inconstante et contraire, rien n'est plus déloyal que toi ! Pourquoi m'as-tu été si favorable autrefois si c'est pour me le faire payer si cher à la fin ? Tu fus jadis une mère pour moi, aujourd'hui tu es devenue

---

merci et je deproi a Dieu qu'il le gart de mescheance ; se li proi qu'il ne laist en nule maniere [*e*] qu'il ne viengne veoir ma tombe quant il savra que je serai trespassés, si ne sera ja de si dur cuer qu'il ne prenge de moi aucune pitié. » Lors dist au roi : « Sire[b], je vous requier que vous me faciés enterer a Kamaalot avoc mes freres, et voel estre mis en cele meïsmes tombe ou li cors de Gaheriet fu mis, car ce fu li hom el monde que je plus amai. Et faites escrire sor la lame : CI GIST GAHERIÉS ET GAVAINS, QUE LANSELOS DEL LAC[c] OCIST PAR LOR OUTRAGE. Cest escrit voel je qu'il i soit si que je soie blasmés de ma mort, si conme je l'ai deservi. » Li rois, qui trop faisoit grant doel quant il ot ce que mé sire Gavains dist, si respont : « Conment, biaus niés, estes vous dont mors par Lanselot ? — Sire, oïl, par la plaie qu'il me fist el chief, et si en fui tous garis, mais li Roumain le me renovelerent en la bataille. » Aprés ceste parole ne fu nus qui li oïst mot dire, fors qu'il dist : « Jhesu Cris, Peres, ne me juge mie selonc mes mesfais ! » Et lors trespassa del siecle, les mains croisies sor son pis.

294. Li rois em ploure et en fait grant doel, et se pasme sor lui sovent et menu, et se claime las, chaitis, dolerous ; et dist : « Ha ! Fortune, chose contraire et diverse, la plus desloial chose qui soit el monde, pour coi me fus tu onques si debonaire por vendre le moi si chier au daerain ? Tu me fus jadis mere, ore m'es devenue

une marâtre ! Pour me faire mourir de chagrin, tu as appelé auprès de toi la Mort et tu m'as maltraité de deux façons en t'en prenant à mes amis et à mon royaume. Ah, Mort, brutale et cruelle, tu n'aurais pas dû frapper un homme tel que mon neveu, qui était le meilleur de tous ! Par Dieu, si je savais à qui m'adresser pour te faire rendre justice, je t'accuserais de trahison mortelle ! » Le roi Arthur est profondément affligé de cette mort et son cœur est si lourd qu'il ne sait que dire. Il s'évanouit si souvent que les seigneurs craignent fort de le voir mourir entre leurs bras ; ils le transportent dans une chambre pour lui éviter de voir le corps de son neveu car, tant qu'il le verra, sa plainte n'aura de cesse.

295. Les manifestations de douleur furent si vives toute la journée dans le château qu'on n'eût pas entendu le tonnerre de Dieu retentir ; tous pleuraient Gauvain à l'unisson comme s'il avait été le cousin germain de chacun. Il ne faut pas s'en étonner car monseigneur Gauvain avait été le chevalier le plus aimé au monde par toutes sortes de gens. On rendit tous les honneurs possibles à sa dépouille et on l'enveloppa dans des tissus de soie avec le plus grand respect. Et le château fut si bien éclairé que l'on eût dit qu'il brûlait. Le matin, dès le lever du jour, le roi Arthur, qui se voyait occupé par maintes affaires, choisit cent de ses chevaliers, les fit armer puis il fit apporter une bière attelée ; il y fit déposer le corps

---

marrastre ! Pour faire moi de doel morir, as apelee avoc toi la Mort, si que tu en .II. manieres m'as honi : d'amis et de terre. Ha ! Mors vilaine et cruouse, tu ne deüsses pas avoir assailli tel home conme mes niés estoit, qui de bonté passoit tout le monde ! Si m'aït Diex, se je seüsse qui de toi me feïst droit, je t'apelaisse de traïson mortel ! » Moult est li rois Artus coureciés de ceste mort, et tant en a grant pesance qu'il ne set qu'il doie dire ; si se pasme tant souvent que li baron ont grant doutance qu'il ne muire entre lor mains, si le portent en une chambre pour ce qu'il ne voelent pas qu'il voie le cors, car tant conme il verroit le cors, ne cesseroit ja sa plainte.

295. Tout le jour fu li doels el chastel si grans que on n'i oïst pas Dieu tonnant, et plouroient tout et toutes ausi conmunement conme s'il fust cousins germains a chascun ; et ce n'estoit mie merveille, car mé sire Gavains avoit esté li chevaliers el monde plus amés de diverses gens. Il firent au cors toute l'onour qu'il porent faire et le misent en dras de soie a grant honour, si i ot si grant lu[*/*]minaire qu'il vous fust avis que li chastiaus arsist. Au matin, si tost conme il fu ajourné, li rois Artus[a], qui se veoit encombré de maintes choses, prent .C. de ses chevaliers et les fist armer, et fist prendre une biere chevaleresse et fist metre le cors mon signour Gavain dedens, si lor dist : « Vous me conduirés mon neveu a Kamaalot, et la le ferés ente-

de monseigneur Gauvain et leur dit : « Vous conduirez pour moi mon neveu à Camaalot et le ferez enterrer, comme il l'a demandé, dans la tombe de Gaheriet. » Tout en prononçant ces mots, il versait de chaudes larmes, au point que tous ceux qui étaient là souffraient autant de son chagrin que de la mort de monseigneur Gauvain. Les cent chevaliers montent à cheval et plus de mille autres leur font cortège ; ils poussaient tous des cris derrière la dépouille, en s'exclamant : « Bon et valeureux chevalier, fidèle, noble et bienveillant, maudite soit la Mort qui nous prive de votre compagnie ! »

296. Ainsi pleurait le peuple entier en suivant la dépouille de monseigneur Gauvain ; quand ils lui eurent fait longtemps escorte, le roi s'arrêta et s'adressa à ceux qui étaient chargés de convoyer le corps : « Je ne peux aller plus loin. Allez à Camaalot, et faites ce que je vous ai ordonné. » Le roi s'en retourna, plus triste que tout autre, et dit à ses hommes : « Ah, seigneurs, ce que vous ferez va compter désormais, car nous avons perdu celui qui était pour nous un compagnon et un bouclier en toutes occasions. Ah, mon Dieu, j'ai bien peur qu'il nous manque bientôt ! » Le roi parlait ainsi tout en chevauchant. Quant à ceux qui escortaient la dépouille de monseigneur Gauvain, ils voyagèrent tout le jour, si bien que le hasard les mena dans un château appelé Beloé[1]. Un chevalier très cruel en était le seigneur ; il n'avait jamais aimé monseigneur Gauvain et l'avait même haï par jalousie parce

---

rer si conme il l'a requis et metre en la tombe Gaheriet. » Et endementres qu'il disoit ceste parole, plouroit il si durement que tout cil de la place n'estoient mie mains tourmenté de son doel qu'il estoient de la mort mon signour Gavain. Lors montent li .c. chevalier[b] ; et au convoier en ot il plus de .m. autres, qui tout braioient et crioient aprés le cors mon signour Gavain et disoient : « Prodom, bons chevaliers et seürs, courtois et debonaires, la Mort soit maleoite qui de vous nos taut la compaingnie ! »

296. Ensi plouroit tous li pueples aprés le cors mon signour Gavain. Et quant il orent le cors assés convoié, li rois s'arreste et dist a ciaus qui le cors devoient convoiier et conduire : « Je ne puis en avant aler. Alés a Kamaalot, et faites ensi conme je vous ai dit. » Lors retourne li rois, tant dolans conme nus plus, et dist a ses homes : « Ha ! signour, ore i parra que vous ferés des ore mais, car nous avons perdu celui qui nous estoit peres et escus a tous besoins. Ha ! Diex, ore criem je que nous avrons par tans sousfraite de lui ! » Ensi dist li rois en alant. Et cil qui le cors mon signour Gavain conduisoient chevauchierent tout le jour, tant que aventure les mena au chastel que on apeloit Beloé ; et en estoit sires uns chevaliers moult cruous qui onques n'avoit amé mon signour Gavain et l'avoit haï par envie pour

qu'il se rendait compte que monseigneur Gauvain était meilleur chevalier que lui. Ceux qui convoyaient le corps descendirent de cheval devant la grand-salle, et tous avaient au cœur une profonde tristesse. Voici que se présenta la dame du château qui leur demanda le nom du défunt, et ils lui répondirent : « Dame, il s'agit de monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur. »

297. En entendant ces mots, la dame court vers le corps, comme égarée, et s'évanouit sur lui. Une fois revenue à elle, elle s'écria : « Ah, monseigneur Gauvain, votre mort est un si grand malheur, surtout pour les dames et les demoiselles ! Et j'y perds beaucoup plus qu'une autre, car je perds l'homme que j'aimais le plus au monde ; et je veux que tous ici sachent que je n'ai jamais aimé d'autre homme que lui, et que je n'en aimerai jamais d'autre tant que je vivrai ! »

298. À ces mots, le seigneur surgit d'une chambre, furieux de voir la douleur de sa femme. Il se rua sur son épée déposée dans une autre pièce, puis il s'approcha du corps et frappa sa femme penchée sur lui avec une telle violence qu'il lui trancha l'épaule de part en part, et que son épée s'enfonça d'au moins un demi-pied dans sa chair. La dame poussa un cri : « Ah, monseigneur Gauvain, je meurs pour vous ! Au nom de Dieu, seigneurs ici présents, je vous prie de transporter mon corps au même endroit que le sien, afin que tous ceux qui verront notre sépulture sachent que je suis morte

---

ce qu'il veoit que mé sire Gavains estoit mildres chevaliers de lui. Cil qui le cors conduisoient descendirent devant le maistre palais, se n'i ot celui qui assés grant doel n'en eüst au cuer. Atant es vous la dame de laiens qui lor demanda qui cil cors estoit, et il li dient : « Dame, c'est mé sire Gavains, li niés le roi Artu. »

297. Quant la dame entent ceste parole, ele court la ou ele voit le cors, conme toute dervee, et se pasme desus. Et quant ele fu revenue de pasmisons, ele dist : « Ha ! mé sire Gavain, tant est grans damages de vostre mort, meïsmement as dames et as damoiseles ! [*472a*] Et je i pert assés plus que nule autre, car je i pert l'ome el monde que je plus amoie. Et sacent bien tout cil qui chaiens sont que je n'amai onques home fors lui, ne jamais n'amerai nul tant conme je vive ! »

298. A ces paroles issi d'une chambre li sires, trop iriés del doel qu'il vit demener a sa feme ; lors court en une chambre et prent s'espee, et vient vers le cors et fiert sa feme, qui desus estoit, si durement qu'il li trenche l'espaulle tout[a] outre ; et entra l'espee bien demi pié el cors. Et la dame s'escria maintenant : « Ha ! mé sire Gavain, or sui je morte pour vous ! Pour Dieu, signour, fait ele, qui ci estes, je vous proi que vous portés mon cors ou vous porterés le sien, si que tout cil qui nos sepultures verront sacent que je sui morte pour lui. »

pour lui. » Les chevaliers, qui ont assisté à cet acte de cruauté, ne comprennent pas grand-chose au discours de la dame, car ils sont trop affligés par la mésaventure de cette mort ; ils se précipitent sur le seigneur et lui arrachent son épée ; l'un d'eux lui dit, sous l'effet de la colère : « Assurément, seigneur chevalier, vous nous avez infligé un grave affront en tuant cette dame sous nos yeux. Par Dieu, je ne crois pas que vous frapperez jamais une dame sans qu'il vous en souvienne ! » Là-dessus il élève son épée et le frappe avec tant de force qu'il lui cause une profonde blessure ; dès qu'il se sent blessé, l'autre veut s'enfuir, mais le chevalier l'en empêche et le frappe une seconde fois ; il l'abat mort au milieu de la grand-salle. Un chevalier s'écrie alors : « Ah, malheur ! Ces chevaliers ont tué mon seigneur ! » Puis il répand la nouvelle par la ville, et tout le monde prend les armes en maudissant ces chevaliers : ils le leur feront payer très cher.

299. Tous les habitants de la ville approchèrent du palais et l'affrontement fut violent de part et d'autre, mais ceux qui convoyaient le corps de monseigneur Gauvain se défendirent en bons et vaillants chevaliers, au point que ceux de la ville se jugèrent fous d'avoir lancé un assaut car les autres les forcèrent à vider la place en peu de temps. C'est ainsi que les chevaliers demeurèrent au château cette nuit-là et mangèrent la nourriture qu'ils y trouvèrent. Le lendemain

---

Li chevalier qui cele crualté orent veüe n'entendent mie granment a ce que la dame dist, car trop sont dolant qu'ele est ensi morte par mesaventure, si courent sus au signour et li tolent s'espee ; et li uns d'aus li dist par maltalent : « Certes, sire chevaliers, vous nous avés fait moult grant honte qui devant nous avés ocise ceste dame. Si m'aït Diex, je ne croi pas que vous ferrés[b] jamais dame qu'il ne vous en souviengne ! » Lors hauce l'espee et le fiert si durement qu'il li fait plaie grans et parfonde ; et si tost come il se senti navré, si volt tourner en fuies, mais li chevaliers ne li laissa, ains recovre et fiert un autre cop tel qu'il l'abat mort enmi le palais. Et lors s'escrie uns chevaliers et dist : « Ha ! las, chaitis ! Cist chevalier ont mort mon signour ! » Puis le fait savoir par la vile ; et toutes les gens saillent as armes et disent que mar i vindrent cist chevalier, car il lor vendront la mort de lor signour moult chierement.

299. Atant vindrent tout cil de la vile devant le palais et l'asaillirent moult durement, et ciaus[a] qui le cors mon signour Gavain conduisoient ; mais il se desfendirent, conme prodome et bon chevalier, si durement que cil de la vile se tindrent pour fol de l'assaut qu'il avoient empris, car il lor firent vuidier le champ en petit d'ore, ou il volsissent ou non. En tel maniere demorerent laiens cele nuit et mengierent de tel viande come il troverent el castel. Au matin

matin, par amour pour monseigneur Gauvain, ils firent préparer une bière pour transporter la dame. Ils arrivèrent à Camaalot après de longues étapes. Quand les habitants apprirent qu'il s'agissait du corps de monseigneur Gauvain, ils éprouvèrent de la tristesse et un grand abattement, et ils montrèrent autant de douleur que pour la mort d'un père. Ils escortèrent le corps jusqu'à la cathédrale et le placèrent au milieu de la nef. Le lendemain matin, quand la nouvelle se fut répandue dans toute la cité, tant de gens vinrent à l'église, riches et pauvres, que l'on ne pourrait décrire une telle foule. À l'heure de tierce, après la cérémonie religieuse, ils ensevelirent la dépouille de Gauvain dans la tombe même où gisait son frère Gaheriet, et ils firent graver sur la dalle l'inscription suivante : ICI REPOSENT GAHERIET ET GAUVAIN, LES NEVEUX DU ROI ARTHUR, QUE LANCELOT DU LAC A TUÉS POUR LEUR ORGUEIL.

300. C'est ainsi que monseigneur Gauvain fut enterré avec son frère Gaheriet dans la cathédrale de la cité de Camaalot, consacrée à mon seigneur saint Étienne. Tous les habitants du pays menèrent un grand deuil. Mais le conte cesse à présent de parler de monseigneur Gauvain pour revenir au roi Arthur et à sa compagnie.

La bataille de Salesbières.

301. Selon le conte, lorsque le roi Arthur eut laissé le

---

firent apareillier une biere et emporterent la dame pour l'amor de mon signour Gavain, et chevauchie[*b*]rent tant par lor journees qu'il vindrent a Kamaalot. Et quant cil de la cité sorent que c'estoit li cors mon signour Gavain, il en furent moult tristre et moult amati et conmencierent a faire un doel tel conme se chascuns veïst son pere devant lui mort, si convoient le cors, lor doel faisant, jusqu'a la maistre eglyse et le metent el milieu del moustier. Au matin, quant la novele fu espandue par toute la cité, i vindrent tant de gent el moustier, de riches et de povres, que nus ne le porroit dire ne raconter. Et quant vint a ore de tierce que li cors ot eües ses droitures, il l'enseveliren en la tombe meïsmes ou Gaheriés ses freres gisoit, et escrisent sor la tombe letres qui disoient : CI GIST GAHERIÉS ET GAVAINS, LI NEVEU LE ROI ARTU, QUE LANSELOS DEL LAC OCIST PAR LOR OUTRAGE.

300. Ensi fu mé sire Gavains enterés avoc Gaheriet son frere en la maistre eglyse de la cité de Kamaalot, qui estoit de mon signour Saint Estevene. Et moult en firent grant doel tout cil del païs. Mais atant laisse ore li contes a parler de mon signour Gavain et retourne a parler del roi Artu et de sa compaingnie.

301. Or dist li contes que quant li rois Artus se fu partis del cors mon signour Gavain qu'il ot convoié vers Kamaalot, qu'il revint au

corps de monseigneur Gauvain, qu'il avait accompagné vers Camaalot, il revint au château de Douvres et y demeura tout le jour. Le lendemain, il partit à la rencontre de Mordret. Il fit route toute la journée avec son armée et passa la nuit suivante dans une clairière. Le soir, une fois étendu sur sa couche et endormi, il lui sembla, pendant son sommeil, que monseigneur Gauvain s'approchait de lui, plus beau que jamais, suivi d'une foule de pauvres gens qui disaient tous : « Roi Arthur, votre neveu a gagné la maison de Dieu, en raison des grands bienfaits qu'il nous a dispensés ; agis comme lui et tu vivras en sage ! » Le roi répondait que cela lui convenait parfaitement. Il courait vers son neveu, il l'embrassait et monseigneur Gauvain l'avertissait en pleurant : « Seigneur, au nom de Dieu, gardez-vous de combattre Mordret, si vous le pouvez ! Vous devez savoir que, si vous l'affrontez, vous mourrez ou vous serez mortellement blessé au combat !

302. — En vérité, affirmait le roi, je suis déterminé à le combattre, même si je devais en mourir, car je serais un lâche si je ne défendais pas ma terre contre un traître. » Monseigneur Gauvain le quittait avec les marques du plus profond chagrin, en disant au roi, son oncle : « Ah, sire, quelle tristesse et quel dommage de vous voir hâter ainsi votre fin ! » Puis, se retournant vers le roi, il ajoutait : « Sire, appelez Lancelot ! S'il est à vos côtés, Mordret ne pourra pas vous résister,

---

castel de Dovre et i sejourna tout celui jour. A l'endemain s'en parti et s'esmut pour aler encontre Mordret. Il chevaucha tout le jour[a] a tout son ost, et la nuit aprés jut en une forest en une praerie. Au soir, quant il se fu couchiés en son lit et il fu endormis, li fu avis en son dormant que mé sires Gavains vint devant lui, plus biaus qu'il ne l'avoit onques mais veü a nul jour, et venoit aprés lui uns pueples [*c*] de povres gens qui tout disoient : « Rois Artus, nous avons conquesté la maison Dieu a oés[b] vostre neveu pour les grans biens qu'il nos a fais. Et fai ensi com il a fait, si feras que sages. » Et li rois respont que ce li estoit moult bel. Lors courut a son neveu et l'acoloit, et mes sire Gavains li dist, tout em plourant : « Sire, gardés vous d'assambler a Mordret, pour Dieu, se vous poés ! Car saciés, se vous i assamblés, vous i morrés ou i serés navrés a mort !

302. — Certes, fait li rois, je i assamblerai voirement, neïs se je en devoie morir, car adont seroie je recreans se je ne desfendoie ma terre encontre un traïtour. » Et mé sire Gavains s'en partoit a tant, faisant le greignour doel del monde, et disoit au roi son oncle : « Ha ! sire, quel doel et quel damage quant vous hastés si vostre fin ! » Puis retournoit au roi et li disoit : « Sire, mandés Lanselot ! Car saciés vraiement, se vous l'aviés en vostre compaingnie, que ja Mordrés n'avroit

sachez-le ; et si vous ne faites pas appel à lui dans une telle extrémité, vous allez vers une mort certaine. » Le roi lui répliquait qu'il ne ferait plus appel à Lancelot ; lui-même lui avait fait tant de mal que Lancelot lui opposerait un refus, croyait-il. Monseigneur Gauvain s'en allait en pleurant, sur ces mots : « Sachez, sire, que ce sera un grand dommage infligé à tous les hommes de bien. » Voilà ce qui advint au roi Arthur pendant son sommeil ; et quand il s'éveilla le matin, il traça sur son visage le signe de la Vraie Croix et s'écria : « Ah, cher Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez accordé tant de victoires en ce monde depuis que je porte la couronne et que je gouverne le royaume, cher et doux Seigneur, ayez pitié de moi, ne permettez pas que je sois déshonoré dans cette bataille, mais donnez-moi la victoire sur mes ennemis, qui ont été parjures et déloyaux envers moi ! » Après cette prière, il se leva et alla assister à la messe du Saint-Esprit ; quand il l'eut entendue jusqu'au bout, il fit prendre un repas léger à tous les hommes de son armée, ne sachant pas quand aurait lieu la rencontre avec les troupes de Mordret.

303. Après cela, ils se mirent en route et chevauchèrent tout le jour sans hâte pour éviter de fatiguer leurs chevaux avant la bataille dont l'heure restait incertaine. Cette nuit-là, ils firent une halte assez confortable dans la prairie de Glo-

---

encontre vous duree ; et se vous a cestui besoing ne le mandés, vous n'en poés eschaper sans mort. » Et li rois li dist que ja pour ce ne le mandra, car il li a tant meffait qu'il ne quide mie qu'il venist a son mandement. Et mé sire Gavains s'en tornoit a tant, larmoiant et disant : « Sire, saciés que ce sera grans damages a tous prodomes. » Ensi avint au roi Artu en son dormant. Et au matin, quant il s'esveilla, il fist le signe de la Vraie Crois enmi son vis et dist : « Ha ! biaus Peres Jhesu Cris, qui m'avés sousfert a avoir tantes honors en cest siecle puis que je portai primes courone et que je ving a terre tenir, biaus dous Sire, par vostre misericorde, ne sousfrés pas que je perde m'onour en ceste bataille, mais donés moi victoire sor mes anemis, qui sont parjuré et desloial envers moi. » Quant li rois ot ce dit, il se leva et ala oïr messe del Saint Esperit ; et quant il l'ot paroïe, si fist toute s'ost desjuner un petit pour ce qu'il ne savoit de quele ore il enconterroit les gens Mordret.

303. Quant il orent mengié, si se misent au chemin et chevauchierent tout le jour belement et par loisir, pour ce que lor cheval ne fuissent trop las de quele ore qu'il venissent a la batalle. Cele nuit se herbergierent en la praerie de Gloceton et furent assés a aise ; et au soir se coucha li rois Artus en sa tente, [*d*] tous sels, fors de ses chamberlens. Et quant il fu endormis, se li fu tout maintenant avis

cedon[1]. Le roi Arthur dormit seul sous sa tente avec ses valets. Une fois endormi, il lui sembla voir une dame qui s'approchait de lui ; c'était la plus belle qu'il eût jamais rencontrée[2] ; elle le soulevait de terre et le transportait au sommet de la plus haute montagne qu'il eût jamais vue, et là, elle l'asseyait sur une roue. Cette roue comportait des sièges dont les uns montaient tandis que les autres descendaient ; regardant en quel point de la roue il était assis, le roi voyait que son siège était au plus haut. La dame lui demandait : « Arthur, où es-tu ? » Et il répondait : « Dame, je suis en haut d'une roue, mais j'ignore ce qu'elle eﬆ et ce qu'elle signifie. — Sache, disait-elle, que c'eﬆ la roue de la Fortune[3]. »

304. Elle lui demandait encore : « Arthur, que vois-tu ? — Dame, il me semble que je vois le monde entier. — C'eﬆ vrai, il y a peu d'endroits où tu n'aies exercé ta seigneurie et, de toute la création sous tes yeux, tu as été le roi le plus puissant de tous les temps. Mais tel eﬆ le sort des orgueilleux : sur cette terre il n'eﬆ personne, si haut placé soit-il, qui ne doive déchoir de la puissance terreﬆre ; tu ne tarderas pas à t'en rendre compte. » Alors elle faisait tourner la roue et le renversait à terre si brutalement que le roi croyait sentir ses membres et son corps rompus et paralysés. C'eﬆ ainsi que le roi Arthur eut la vision des malheurs qui l'attendaient. Le matin, lorsqu'il fut prêt, il entendit la messe et confessa à un archevêque tous les péchés dont il se sentait

---

que une dame vint devant lui, la plus bele qu'il eüﬆ onques veüe el monde, qui le levoit de terre et le portoit en la plus haute montaingne qu'il onques veïﬆ, et illoc l'aseoit en une roe. En cele roe avoit sieges dont li un montoient et li autre avaloient ; et li rois regardoit en quel lieu de la roe il eﬆoit assis, et il veoit certainement que ses sieges eﬆoit li plus haus. Et la dame li demandoit : « Artus, ou es tu ? » Et il li diﬆ : « Dame, je sui en une haute roe, mais je ne sai qui ele eﬆ, ne que ele senefie. — Saces, fait ele, que c'eﬆ la roe de Fortune. »

304. Lors li redemandoit : « Artus, que vois tu ? — Dame, fait il, il me samble que je voie tout le monde. — Voirs eﬆ, fait ele, que tu le vois, ne il n'i a mie granment de chose dont tu n'en aies eﬆé sires jusques ci ; et de toute la creature que tu vois as tu eﬆé li plus poissans rois qui i fuﬆ. Mais tel sont li orguel terrien qu'il n'i a nul si haut assis qu'il ne coviengne cheoir de la poeﬆé del monde, et tu t'en apercevras bien tempre. » Lors faisoit la roe tourner, et le trebuchoit a terre si felenessement que au cheoir eﬆoit bien avis au roi qu'il fuﬆ tous debrisiés et qu'il eüﬆ perdu tout le pooir del cors et des menbres. Ensi vit li rois Artus les mescheances qui li eﬆoient a avenir. Au matin, quant il fu apareilliés, si oï messe et se fiﬆ confés a un arcevesche au miels que il onques pot de tous ses pechiés dont il se sentoit

coupable envers son Créateur. Après s'être confessé et avoir demandé d'un cœur sincère à Notre-Seigneur de le prendre en pitié, il raconta à l'archevêque ses songes des deux nuits précédentes. Aussitôt qu'il les eut entendus, le saint homme dit au roi : « Ah, sire, pour le salut de votre âme, de votre corps et celui du royaume, je vous supplie de retourner à Douvres avec toute votre armée et de faire appeler Lancelot à votre secours ! Il viendra très volontiers car, si vous affrontez Mordret prochainement, vous serez tué ou blessé à mort dans ce combat, et les conséquences seront si graves qu'elles dureront à jamais ! » À ces mots de l'archevêque, le roi répond : « Monseigneur, quel étrange discours vous me tenez ! Vous cherchez à m'interdire de faire ce que je ne peux éviter ! — Il le faut, pourtant, si vous ne voulez humilier tous ceux qui vous accompagnent ; je vous garantis que vous ne quitterez pas vivant le champ de bataille, sinon blessé à mort, en cas d'affrontement. »

305. Ainsi parla le saint homme au roi Arthur car il pensait calmer son ardeur à combattre, mais c'était impossible ; en effet, le roi prêta serment sur l'âme de son père, le roi Uterpandragon, qu'il ne ferait pas demi-tour et qu'il combattrait Mordret là où il le rencontrerait. « Sire, insista le saint homme, je suis affligé de ne pouvoir vous en dissuader, car je crains qu'il n'en découle de grandes pertes. » Mais le roi

---

coupable envers son Creatour ; et quant il se fu fais confés et il ot merci crié a Nostre Signour de bon cuer, il li raconta les .II. avisions qui li estoient avenues es .II. nuis devant. Et quant li prodom les entendi, il dist au roi : « Ha ! sire, pour salveté de vostre ame et de vostre cors et del regne, je vous proi que vous tournés ariere a Dovre a toute vostre gent et mandés Lanselot qu'il vous viegne secourre, et il i venra moult volentiers. Car se vous assamblés a Mordret en cestui point d'ore, vous i serés navrés a mort ou ocis, et vous i avrés si grant damage qu'il duerra tant conme cis siecles sera ! » Quant li arcevesches ot conté ce au roi, si respont : « Sire, merveilles me dites qui me desfendés[a] a faire ce que je ne puis destourner. — Il le vous estuet faire, fait li prodom, se vous ne volés honir tous ciaus qui compaingnie vous font ; car je vos [*e*] creant que vous ne partirés ja del champ se mors non, ou navrés a mort, se tant avient que li doi ost fierent ensamble. »

305. Ensi dist li prodom au roi Artu, conme cil qui bien le quidoit refroidie de sa volenté. Mais ce ne pot estre, car li rois jure l'ame le roi Uterpandragon, son pere, que il n'en retournera ja, ains assamblera a Mordret la ou il le trovera. « Sire, fait li prodom, ce poise moi que je ne vous puis retraire de vostre volenté, car je criem que grans damages n'en aviengne. » Et li rois li dist qu'il s'en taise, car il ne lairoit a faire

lui demanda de se taire car personne au monde ne pourrait l'empêcher d'agir selon sa volonté. Ce jour-là, le roi fit route le plus directement possible vers les plaines de Salesbières[1], comme s'il avait su que c'était là que se déroulerait la grande et mortelle bataille dont Merlin et les autres devins avaient souvent parlé. Quand le roi Arthur fut entré dans la plaine, il ordonna à ses gens d'établir au mieux le campement, car c'était là qu'il attendrait Mordret. Ils exécutèrent cet ordre et furent rapidement installés, du mieux qu'ils purent. Ce soir-là, après le souper, le roi Arthur alla se promener au bout de la plaine en compagnie de l'archevêque, jusqu'à une roche haute et massive. Le roi regarde en haut du rocher et y voit des lettres gravées[2]. Se tournant vers l'archevêque, il lui dit : « Monseigneur, regardez ce prodige, le rocher porte une inscription qui y fut gravée il y a longtemps. Lisez, s'il vous plaît, son message. » L'archevêque observa aussitôt l'inscription et lut :

306. C'EST DANS CETTE PLAINE QUE DOIT SE TENIR LA MORTELLE BATAILLE QUI LAISSERA ORPHELIN LE ROYAUME DE LOGRES. « Seigneur, commenta l'archevêque, savez-vous à présent ce que cette inscription signifie ? Sachez donc que vous êtes celui dont elle parle : si vous combattez Mordret, le royaume restera orphelin car vous serez fatalement tué ou mortellement blessé sur ce champ de bataille, et vous n'en reviendrez pas. Pour que vous m'en croyiez davantage,

---

sa volenté pour nul home el monde. Celui jour chevaucha li rois vers les plains de Salesbieres au plus droit qu'il onques pot, conme cil qui bien savoit que en cele plaingne seroit la grans bataille mortels dont Merlins et li autre devineour avoient assés parlé. Quant li rois Artus fu entrés en la plaingne, il dist a ses gens qu'il se logaissent illoc, car illoc atendroit il Mordret ; et il le firent ensi conme il le conmanda, si se logierent en poi d'ore et s'apareillierent au miels qu'il porent. Celui soir, aprés souper ala li rois Artus esbatre aval la plaigne, entre lui et l'arcevesche, tant qu'il vindrent en une haute roche et dure. Li rois regarde contremont la roce et vit qu'il i avoit letres escrites et entaillies. Il regarda maintenant l'arcevesche et li dist : « Sire, merveilles poés veoir, car en cele roche la amont a letres qui i furent entaillies lonc tans a. Ore esgardés, s'il vos plaist, qu'eles dient. » Li arcevesches regarde maintenant les letres et voit qu'eles dient :

306. EN CESTE PLAIGNE DOIT ESTRE LA BATALLE MORTELS PAR COI LI ROIALMES[a] DE LOGRES REMANDRA ORPHELINS. « Sire, fait li arcevesches, or savrés[b] que ces letres doivent dire. Et saciés que vous estes cil dont eles parolent. Et se vous assamblés a Mordret, li roialmes en remandra orphelins, car sans faille vous i morrés ou i serés navrés a mort, ne autrement n'en poés partir. Et pour ce que vous m'en creés miels,

sachez que cet écrit ne dit que la vérité, car c'est Merlin lui-même qui en est l'auteur, et il n'a jamais rien dit qui ne fût vrai, lui qui connaissait l'avenir avec certitude. » En entendant ces paroles, le roi Arthur inclina la tête et déclara : « Monseigneur l'archevêque, sachez que, si je n'étais pas venu jusqu'ici, j'aurais fait demi-tour, quel que fût mon désir. Mais à présent, que Jésus-Christ nous vienne en aide ! Je ne m'en irai pas tant que Notre-Seigneur n'aura pas accordé la victoire à moi ou à Mordret. Et s'il m'arrive malheur, ce sera par ma faute et par mon obstination, car j'ai un plus grand nombre de bons chevaliers que Mordret n'en a autour de lui. »

307. Le roi Arthur prononça ces mots plus décontenancé et effrayé que de coutume, du fait qu'il avait reçu tant de signes évidents de sa mort ; l'archevêque pleurait amèrement de ne pouvoir l'en détourner. Le roi revint dans sa tente et, dès son retour, un jeune homme s'approcha pour lui parler : « Roi Arthur, je ne te salue pas car je sers l'un de tes ennemis mortels ; c'est le roi Mordret, qui te fait savoir par mon intermédiaire que ton entrée déraisonnable sur sa terre lui procure une vive contrariété. Mais si tu veux donner ta parole de roi que demain matin, avec ton armée, tu retourneras d'où tu viens, il s'abstiendra de te causer du tort. En revanche, si tu refuses, il t'annonce par mon truchement que tu auras à combattre demain. Garde-t'en bien car, s'il te rencontre sur un champ de

---

saciés que en cest brief n'a se verité non ; car Merlins meïsmes escrist ces letres, n'en chose qu'il deïst onques n'ot se verité non, conme cil qui estoit certains des choses qui estoient a avenir. » Quant li rois Artus entent ceste parole, si embronche le chief et dist : « Sire arcevesches, saciés que se je ne fuisse [*f*] tant venus avant, je retournaisse, quelque talent j'en aie[c] eü jusques ci. Mais ore soit Jhesu Cris en nostre aïde, car je ne m'en partirai jamais jusqu'a tant que Nostres Sires en ait[d] doné l'onour a moi ou a Mordret ! Et s'il m'en meschiet, c'est par mon pechié et par mon outrage, a ce que j'ai[e] greignour plenté de bons chevaliers que Mordrés n'ait en sa compaingnie. »

307. Ceste parole dist li rois Artus, plus esmaiés et plus espoentés qu'il ne sielt pour ce qu'il avoit tantes choses veües qui li demoustroient sa mort apertement ; et li archevesches plouroit moult durement pour ce qu'il ne l'en pooit retraire. Atant s'en revint li rois en sa tente. Et en ce qu'il fu revenus, uns vallés vint illoc qui dist au roi : « Rois Artus, je ne te salu pas, car je sui a un tien anemi mortel : c'est li rois Mordrés, qui te mande par moi que tu es folement entrés en sa terre et que il l'en poise moult durement. Mais se tu vels creanter conme rois que tu t'en iras le matin, tu et ta gent, la dont tu es venus, il s'en sousferra a tant que ja nul mal ne t'en fera ; et se tu ce ne vels faire, il te mande par moi que tu avras le matin la bataille. Ore t'en

bataille, tu es mort ainsi que tous tes hommes : aucun n'en réchappera ! À présent fais-lui savoir par ma personne tout ce que tu veux lui apprendre à ce sujet, car il veut que tu saches qu'il ne souhaite ni ta mort ni ta ruine si tu acceptes de quitter sa terre. » En entendant le message de Mordret, le roi éprouve une vive irritation, et il rétorque au jeune messager :

308. « Va dire à ton seigneur que je ne quitterai en aucun cas cette terre, qui m'appartient par héritage, mais que je ferai comme chez moi pour la défendre et pour l'en chasser comme parjure. Qu'il sache bien qu'il ne mourra pas d'une autre main que la mienne et que le monde entier ne serait pas assez pour moi, si on me le donnait en réparation. Fais-le-lui savoir de ma part, et dis-lui que je préfère l'affronter plutôt que renoncer, même s'il devait me tuer. » Le jeune homme ne s'attarda pas mais partit sans prendre congé et arriva rapidement auprès de Mordret pour lui rapporter mot pour mot le message du roi, puis il ajouta : « Seigneur, sachez que le combat de demain est inévitable si vous avez l'audace d'attendre le roi. — Je l'attendrai, répliqua Mordret, je n'y manquerai pas, car je ne désire rien autant que de l'affronter sur le champ de bataille. »

309. C'est ainsi que fut décidée la bataille où périrent tant de vaillants hommes qui ne l'avaient pas mérité. Cette nuit-là, les gens du roi Arthur ressentirent une vive inquiétude parce qu'ils savaient très bien qu'ils étaient beaucoup moins

---

garde bien, car se il te trueve en champ, tu es mors et tout ti home ocis, si que ja piés n'en eschapera ! Ore se li mande[a] par moi ce que tu li voldras faire[b] de ceste chose outreement, car il te mande bien qu'il ne velt pas ta mort ne ton destruisement, se tu li vels vuidier sa terre. » Quant li rois entent ce que Mordrés li mande, si est moult coureciés durement, et dist au vallet qui le message li avoit aporté :

308. « Va, si di a ton signour que ceste terre, qui est moie d'yretage, ne vuiderai je pas en nule maniere, ains i[a] serai conme en la moie pour desfendre le et pour jeter le fors conme parjuré. Et sace il bien qu'il ne morra ja se par mes .II. mains non, ne je n'en prendroie mie tout le monde, qui le me donroit, en amende ! De ceste chose l'acointe de par moi, et li di qu'il m'est plus bel de l'assambler que del laissier, neïs s'il me devoit ocirre. » Aprés ceste chose ne demoura point li vallés, ains s'en parti sans congié prendre, et erra tant qu'il vint devant Mordret et li conta mot a mot ce que li rois li man[*473a*]doit et li dist : « Sire, saciés que vous ne poés faillir a la bataille se vous a l'endemain l'osés atendre. — Je l'atendrai, fait Mordret, sans faille[b], car je ne desir nule rien autant conme la bataille champel encontre lui. »

309. Ensi fu emprise la bataille dont maint prodome morurent qui pas ne l'avoient deservi. Icele nuit furent en grant doutance la gent le roi Artu pour ce qu'il savoient bien qu'il avoient trop mains de[a] gens

nombreux que ceux de Mordret, et ils redoutaient de l'affronter du fait que Mordret, à force de les solliciter, avait obtenu l'aide des Saxons, qui étaient grands et robustes. Moins experts au combat que les hommes du roi Arthur, ils le haïssaient mortellement et s'étaient ralliés à Mordret. Les plus puissants seigneurs de Saxe lui avaient fait hommage, car à ce moment-là ils aspiraient à se venger des nombreux revers que le roi Arthur leur avait infligés[1]. Ainsi les armées se rassemblèrent, avec beaucoup d'hommes de part et d'autre. Dès le point du jour, le roi Arthur se leva, alla entendre la messe puis il s'arma et donna à toutes ses troupes l'ordre de s'équiper. Il organisa dix bataillons, dont le premier était commandé par monseigneur Yvain, le deuxième par le roi Yon, le troisième par le roi Caradoc, le quatrième par le roi Kabarentin, le cinquième par le roi Aguisant, le sixième par Girflet, le septième par Lucan le Bouteiller, le huitième par Sagremor le Démesuré, le neuvième par Guimer. Le dernier était mené par le roi Arthur lui-même ; et c'est dans celui-ci que furent concentrées les principales forces. C'est là que résidaient tous leurs espoirs, car il y avait là beaucoup de preux difficiles à vaincre, à condition qu'ils ne fussent pas submergés par le nombre.

310. Quand le roi eut ainsi préparé les bataillons, il recommanda à chacun des chefs d'armée de se surpasser car, s'ils

---

que Mordrés n'avoit a sa partie, si doutoient moult a assambler a lui, car Mordrés avoit tant proié les Saisnes qu'il estoient venu en s'aïde. Et il estoient une gent grant et fort, mais il n'estoient pas si duit[b] de bataille conme la gent le roi Artu estoient. Mais il haoient le roi Artu de mortel haïne, si s'estoient tourné devers Mordret ; et li avoient fait homage li plus haut home de Saisoigne, car a celui point se baoient il moult a vengier de maint grant anoi que li rois Artus lor avoit fait aucune fois. Ensi furent assamblé, si i ot d'une part et d'autre moult grant gent. Et si tost conme li jours aparut, li rois Artus se leva et oï messe, et s'arma et conmanda que sa gent s'armast toute. Si establi li rois .x. batailles, dont la premiere conduisoit mé sire Yvains ; la seconde, li rois Yons ; la tierce, li rois Karados ; la quarte, li rois Kabarentins ; la quinte, li rois Aguiscans ; la siste, Gyrflés ; la setisme, Lucans li Bouteilliers ; la huitisme, Saygremors li Desreés ; la novisme, Guimers. La daerraine conduisoit li rois Artus meïsmes ; et en cele fu tous lor grans esfors de lor gent, et en cele orent cil devant lor espoir, car moult i avoit de prodomes qui ne peüssent pas legierement estre desconfit[c] se trop grant plenté de gent ne venist sor aus.

310. Quant li rois[a] ot en tel maniere ses batailles establies, il proia a chascun haut home qu'il pensast de bien faire, car se il pooient de ceste bataille issir a honour, il ne troveroit jamais en nule terre qui encontre

pouvaient l'emporter dans ce combat, plus personne nulle part n'oserait s'élever contre lui. C'est ainsi que le roi Arthur avait organisé ses bataillons. Mordret arrangea les siens, mais comme il disposait largement de deux fois plus d'hommes que le roi Arthur, il les divisa en vingt bataillons et il mit dans chacun d'eux autant d'hommes que nécessaire et de bons chevaliers à leur tête. Dans le dernier, il plaça ses plus grandes forces et regroupa tous les chevaliers auxquels il se fiait le plus, et il prit lui-même la tête de ce dernier bataillon qui, disait-il, combattrait le roi Arthur, car ses espions lui avaient appris que le roi commandait le dernier carré de son armée. Dans les deux premiers bataillons de Mordret, il n'y avait que des Saxons, dans les deux suivants, ce n'étaient que des Écossais et ensuite des Gallois, qui occupaient deux bataillons, puis ceux de Norgales répartis en trois bataillons.

311. Mordret avait ainsi choisi des chevaliers provenant de dix royaumes pour être à ses côtés et il les amena sur le champ de bataille ; ils chevauchèrent en ordre de combat jusqu'à la plaine de Salesbières et ils virent les bataillons du roi Arthur qui les attendaient, étendards au vent. Quand ils se furent suffisamment rapprochés pour engager la lutte, on vit les lances s'abaisser. En avant des autres se présenta le fils du roi des Saxons, magnifiquement équipé. En le voyant, monseigneur Yvain, qui s'était placé devant tous ses compagnons pour attendre la première joute, se précipite sur lui, la

---

lui s'osast reveler. Tout ensi ot li rois ses batailles establies. Et ensi ordena Mordrés les soies, mais pour ce qu'il avoit plus de[b] gent que li rois Artus n'avoit, bien .II. tans, en fist il .XX. batailles et mist en chascune tant de gent conme mestiers li fu et bon chevalier [*b*] a conduit[c] ; et en la daerraine mist il le graignour effors et tous les chevaliers ensamble ou il plus se fioit. Et de cele daerraine meïsmes fu il conduisierres, et dist que de cele bataille assambleroit il au roi Artu, car ses espies li avoient ja dit que li rois Artus conduisoit la daerraine des siens. Es .II. premieres batailles Mordret n'i avoit nul[d] chevalier qu'il ne fust de Saisoigne ; et li doi autre furent cil d'Escoce ; et aprés ce furent cil de Gales, et tindrent lor gens .II. batailles ; et aprés, cil de Norgales, .III. batailles.

311. Ensi ot Mordrés de .X. roialmes esleüs les chevaliers et amenés en cele bataille. Et tant chevalchierent[a], tout rengié, qu'il[b] vindrent en la plaingne de Salesbieres et virent les batailles le roi Artu, dont li pingnoncel venteloient encontre le vent, et atendoient lor venue. Et quant il se furent entraprocié si qu'il n'i ot fors del ferir, lors veïssiés lances baissier. Mais devant tous les autres vint li fils au roi de Saisoigne, et fu armés de toutes armes moult richement. Et quant mé sire Yvains le vit qui estoit devant tous ses compaingnons pour atendre la premiere jouste, il li laisse courre maintenant, le

lance pointée, et l'autre brise sa lance sur lui. Monseigneur Yvain le frappe si violemment qu'il lui troue l'écu et le haubert et lui transperce le corps de part en part. Il l'a si bien chargé qu'il le jette à terre ; dans la chute, la lance d'Yvain est brisée et l'autre reste étendu, blessé à mort. Un parent de monseigneur Yvain dit alors, assez haut pour être entendu : « Les Saxons ont maintenant perdu leur meilleur héritier ! » Les armées s'avancèrent. Le premier bataillon du roi Arthur affronta les deux bataillons de Saxons ; on pouvait voir dans le choc maint coup de lance, maint bon chevalier jeté à terre. Les bons chevaux erraient, sans cavalier, sur le champ de bataille, sans personne pour les retenir.

312. En peu de temps, on put voir la terre se couvrir de chevaliers, les uns tués, les autres agonisants, et d'autres encore dont le seul dommage était de se trouver à terre. Ainsi commença la bataille des plaines de Salesbières, qui entraîna la ruine du royaume de Logres. Il en adviendra de même par la suite de bien d'autres royaumes car il n'y aura plus autant de preux qu'auparavant. Leurs terres resteront à l'abandon après leur mort, dépourvues de bons seigneurs, car ils seront tous tués là dans un cruel massacre et de terribles souffrances. La bataille commença avec une prodigieuse férocité. Quand les hommes eurent brisé leurs lances dans le choc de l'assaut, ils saisirent leurs épées et s'infligèrent de

---

glaive alongié, et cil peçoie son glaive sor lui. Et mé sire Yvains le fiert si durement qu'il li perce l'escu et le hauberc et li met le fer del glaive parmi le cors tout outre ; il l'enpaint bien, si le porte del cheval a terre ; et au parcheoir brise li glaives, et cil gist a la terre, tous estendus et navrés a mort. Et adont dist uns parens mon signour Yvain, si que li pluisour le porent oiir : « Saisoigne est apovriee de son meillor oir ! » Atant se desrengierent les batailles, la premiere des batailles le roi Artu encontre les .II. des[c] Saisnes. Si peüssiés veoir a l'asambler maint cop ferir de lance, et maint bon chevalier a la terre verser, et maint bon cheval courre parmi le champ tout estraié, car il n'estoit qui les receüst.

312. En poi d'ore peüssiés veoir la terre coverte de chevaliers dont li un estoient mort et li autre navré a mort et li autre n'avoient mie de mal fors tant qu'il estoient abatu. Ensi conmencha la bataille es plains de Salesbieres, dont li roialmes de Logres tourna a destrusion, et ausi firent maint autre, car onques puis n'i avoit tant de prodomes come [c] il i avoit eü devant ; si en remesent aprés lor mort lor terres gastes et essillies et souffraiteuses[a] de bons signours, car il furent illoc tout ocis a grant dolour et a grant haschie. Et la bataille fu conmencie grans et merveillouse[b]. Quant il orent brisié lor glaives a l'asambler, il misent les mains as espees et fierent si grans cops, les uns sor les autres, qu'il

grands coups au point de trancher des épaules, des jambes et des bras, et ils plongeaient souvent leurs épées à travers les heaumes jusqu'à la cervelle. Monseigneur Yvain, l'épée à la main, fend la foule et disperse les Saxons en leur faisant vider leur selle et en faisant voler leurs têtes avec le heaume. Il accomplit des prodiges dont bien peu d'hommes de son âge auraient été capables dans ces circonstances.

313. Monseigneur Yvain réalisa beaucoup d'exploits ce jour-là ; il fit beaucoup de tort aux Saxons car aucun d'eux ne se montrait assez hardi pour affronter ses coups. Après l'avoir longtemps observé, le roi des Saxons se dit : « Ma foi, si celui-là vit encore longtemps, nous sommes définitivement vaincus ! » Alors il fend la foule au grand galop et frappe monseigneur Yvain de toute ses forces, au point que ni l'écu ni le haubert n'empêchent l'épieu du roi de lui percer le flanc gauche ; mais il ne l'a pas blessé à mort et, au moment où le Saxon le dépasse, monseigneur Yvain lève son épée et le frappe si violemment qu'il lui fait voler la tête avec le heaume, et le corps tombe à terre. Quand les Saxons virent leur seigneur étendu mort, ils exprimèrent un chagrin incroyable ; voyant cela, ceux de Logres coururent sur eux, sans égards pour leur deuil, les épées tirées, et ils se mirent à les abattre et à les tuer : ils les déciment si bien qu'en peu de temps les Saxons furent contraints de fuir car tous sans

---

s'entrecopent espaulles et jambes et bras et font lor espees sovent baingnier parmi les hialmes jusqu'es cerveles. Et mé sire Yvains, qui ot la main mise a l'espee, depart la presse amont et aval et fait desassambler les Saisnes, car il lor fait vuidier les seles et voler les chiés des bus atous les hialmes et conmence a faire tés merveilles que a paines peüst on trouver home de son aage qui a celui point en peüst tant faire.

313. Moult le fist bien mé sire Yvains le jour et moult greva les Saisnes de grant maniere, car il n'i avoit si hardi qui ses cops osast atendre. Et quant li rois de Saisoigne l'ot grant piece regardé, si dist a soi meïsmes : « Par foi, se cis vit longement, nous somes desconfit sans retour ! » Lors li laisse courre parmi la presse tant com il pot del cheval traire, et le fiert de toute sa force si durement que li escus nel garantist, ne li haubers, qu'il ne li mete parmi le costé senestre l'espiel, mais il ne l'a pas navré a mort ; et en ce qu'il s'en passoit outre, mé sire Yvains hauce l'espee et le fiert si durement qu'il li fait le chief voler atout le hialme, et li cors chiet a terre. Quant li Saisne virent lor signour a terre mort jesir, il conmencierent a faire un doel trop grant et trop merveillous. Et quant cil de Logres virent cel doel qu'il avoient conmencié a faire, il ne lor en chalut, ains lor coururent sus, les espees traites, si les ocient et abatent et en[a] font si grant destrusion que em poi d'ore les covint tourner en fuies, car il n'i

exception portaient des blessures ; elles étaient graves pour certains, bénignes pour d'autres ; mais plus que tout, c'eſt la mort de leur seigneur qui les faisait souffrir[1]. Quand ils eurent laissé le champ libre par leur fuite, ceux de Logres les poursuivirent jusqu'à ce que les Saxons eussent rejoint les troupes d'Irlande pour leur demander du renfort. Les Irlandais éperonnent contre les hommes de monseigneur Yvain et, toujours frais et dispos, leur portent des coups violents et en tuent un grand nombre. Les plus hardis, qui préféraient mourir plutôt que fuir, y répondirent de leur mieux, mais ils étaient épuisés. Dans cette mêlée, monseigneur Yvain fut jeté à bas de son cheval et reçut deux lances à travers le corps. Il eût été tué assurément, et tous ses compagnons mis en pièces, sans le roi Yon, qui commandait le deuxième bataillon de l'armée du roi Arthur, et qui leur porta secours dès qu'il le put avec tous les hommes dont il disposait.

314. Les coups deviennent si violents que les poitrines sont transpercées par les lances et que les hommes sont jetés à terre, ici et là, au point qu'en peu de temps toute la plaine eſt couverte de chevaliers morts ou blessés. On entendait de tels cris de douleur poussés par des blessés piétinés par les chevaux lourdement équipés qu'on avait l'impression que tous étaient à l'article de la mort ; presque tous les braves de ce champ de bataille étaient anéantis, et dans le monde

---

avoit celui d'als qui n'eüſt grant plaie ou petite ; et plus en eſtoient dolant pour lor signour que pour autre chose. Quant li Saisne orent vuidié la place et il furent tourné en fuies, cil de Logres les enchaucierent tant qu'il vindrent sor cials d'Yrlande pour als aïdier ; si brocierent encontre les homes mon signor Yvain et les ferirent si durement, a ce qu'il eſtoient fres et reposé, qu'il en ocisent grant partie. Et cil qui eſtoient hardi et qui miels voloient morir que retorner [*d*] les rechurent au miels qu'il porent, conme cil qui eſtoient traveillié et lassé. Et en cele presse fu mé sire Yvains abatus et navrés de .II. glaives parmi le cors, et i eüſt eſté ocis sans doute, et tout si compaingnon mort et detrenchié, se ne fuſt li rois Yons, qui conduisoit la seconde bataille de la partie le roi Artu, qui les secourut au plus toſt qu'il pot a tant de gent conme il avoit.

314. Lors s'entreferierent si mortelment a l'encontrer qu'il se metent les glaives parmi les pis et si s'entrabatent des chevaus, les uns cha et les autres la, si qu'en poi d'ore peüſt on veoir toute[a] la plaingne coverte de chevaliers, dont li un sont navré et li autre ocis. Si oïssiés une si dolerouse criee de ciaus qui eſtoient navré a mort a qui li deſtrier passoient tout armé sor les cors, qu'il vous fuſt bien avis que tous li mondes fuſt tournés a la mort ; et nequedent, presque tout li prodome de la plaingne eſtoient tourné a desconfiture de mort, car

entier il restait moins de bons chevaliers que ceux qui se trouvaient dans cette plaine, où tous à l'exception de trois ou quatre furent tués, comme en témoigne la véritable histoire. Quand les hommes d'Irlande et ceux du roi Yon s'affrontèrent, on pouvait voir des coups reçus et portés, des chevaliers tomber de chaque côté ; et le roi Yon, qui parcourait les rangs en maniant son épée tranchante, finit par trouver monseigneur Yvain à pied, entouré de ses ennemis, qui tentait vainement de se remettre en selle car les autres le serraient de trop près. Voyant cela, le roi Yon s'élança sur ceux qui essayaient de tuer monseigneur Yvain, leur assena de grands coups là où il pouvait et les dispersa, les faisant s'écarter de force jusqu'à ce que monseigneur Yvain fût remonté à cheval. Puis celui-ci retourna dans la mêlée avec un grand courage et une parfaite endurance dans une telle extrémité. Le roi Yon lui dit :

315. « Seigneur, gardez-vous le plus possible si vous ne voulez pas mourir ! » Monseigneur Yvain lui répondit qu'il n'avait jamais eu peur de mourir sinon ce jour-ci. « Je me demande vraiment comment cela a pu m'arriver, car jamais la peur n'a réussi à m'émouvoir. » Ils retournent au combat et recommencent à distribuer des coups, aussi lestes, apparemment, et aussi frais que s'ils n'avaient pas encore combattu

---

en tout le monde, si grans com il estoit, n'avoit pas remés autant de bons chevaliers come il avoit en cele plaingne, dont il n'eschapa nus qu'il ne fust ocis, fors .iii. ou .iiii.[b], si conme la vraie istoire le tesmoigne. Quant cil d'Yrlande et li home au roi Yon furent assamblé, les uns encontre les autres, la peüssiés veoir cops doner et recevoir et chevaliers trebucier a terre, les uns cha et les autres la ; et li rois Yons, qui aloit les rens cerchant a l'espee trenchant, a tant alé parmi le champ et cha et la qu'il vint en la place ou il trova mon signor Yvain tout a pié entre ses anemis, et voloit monter, mais il ne pot, car trop le tenoient court si anemi. Et quant li rois Yons le voit, si laisse courre a ciaus qui moult s'entremetoient de mon signour Ywain ocirre et lor[c] done grans cops par la ou il les puet ataindre, si les esparpeille et depart, ou il voellent ou non, et les fait traire en sus tant que mé sire Yvains fu remontés el cheval. Et quant il fu remontés[d], il reconmencha la bataille, conme cil qui estoit de trop haut cuer et trop pooit sousfrir au grant besoig ; et li rois Yons li dist :

315. « Sire, gardés vous au plus que vous porrés se vous ne volés morir ! » Et mé sire Yvains li dist qu'il n'ot onques paour de morir fors hui solement : « Si m'esmerveil moult, fait il[a], conment ce puet avenir, car onques mais ne me pot paour mener jusqu'a esmai. » Atant se remetent en la bataille et reconmencent a doner grans cops ausi vistes, par samblant, et ausi [*e*] fres conme s'il n'eüssent huimais

de la journée. Ils déploient tant de faits d'armes que ceux d'Irlande sont défaits et s'échappent avec peine, quand un chevalier irlandais s'élance avec une lance au fer aiguisé. Il frappe le roi Yon si violemment que son armure ne fait pas obstacle au fer qui lui pénètre dans le corps et ressort largement de l'autre côté. Il le charge si bien qu'il le jette à bas de son cheval et que le roi Yon n'a plus besoin de médecin. En le voyant, monseigneur Yvain ressentit la plus vive douleur et s'écria : « Ah, Dieu, quel dommage que la mort trop précoce de ce preux ! Ah, Table ronde, votre grandeur est mise à mal aujourd'hui, ce me semble, par la perte de tous ces soutiens que vous avez nourris pour votre gloire ! »

316. Voilà les paroles que prononce monseigneur Yvain lorsqu'il voit le roi Yon étendu à terre. Il s'élance sur celui qui l'avait tué et lui fend la tête jusqu'aux dents, le faisant tomber mort de son cheval et disant : « Celui-là est mort maintenant, mais la vie de notre preux ne lui est pas rendue pour autant. » Quand les chevaliers du roi Yon voient leur seigneur mort, ils se désolent et se mettent à pleurer et, la tristesse interrompant la poursuite, ils se rassemblent autour du corps. En les voyant entourer le corps, ceux qui fuyaient comprennent aussitôt qu'il s'agissait d'un grand seigneur et n'en sont pas troublés ; ils en profitent pour revenir sur ceux qui se lamentaient et les taillent en pièces ; ils en tuent un

---

cop feru ; si font tant[b] par lor prouesce que cil d'Yrlande estoient tourné a desconfiture et s'en fuioient durement qant uns chevaliers yrois laisse courre atout[c] un glaive trenchant et feri le roi Yon si durement que armeüre nule ne li fu garans qu'il ne li mete le glaive parmi le cors, si que del fer em parut de l'autre part grant partie. Il l'enpaint bien, si le porte a terre del cheval si navré qu'il n'a mestier de mire. Et quant mé sire Yvains le vit, si en fu tant dolans que nus plus, et dist : « Ha ! Diex, quel damage de cel prodome qui si tost est mors ! Ha ! Table Reonde, tant abaissera hui vostre hautece, car il me samble que vous serés hui desnuee de vos nourris qui vous ont soustenu jusques ci en la[d] haute renommee ou vous estiés. »

316. Tels paroles dist mé sire Yvains quant il vit jesir a terre le roi Yon, si laisse courre a celui qui l'avoit ocis et le fent jusqu'es dens et l'abat mort del cheval a terre, et dist : « Ore est cis mors, et pour ce n'est mie la vie del prodome restoree. » Quant li chevalier le roi Yon virent lor signour mort, il se claiment las, chaitis, et conmencent[a] a plourer et a faire trop grant doel ; et pour le doel remest la chace, et s'arresterent tout entour le cors. Et quant cil qui devant fuioient virent que cil estoient arresté sor le cors, il sorent tantost que c'estoit aucune halte persone, si ne furent pas esbahi a celui point, ains retournerent a ciaus qui le doel faisoient et chaplerent sor als si mortelment qu'il en

bon nombre. Ils les auraient même tous tués si le troisième bataillon n'était venu en renfort dès qu'ils virent qu'on les massacrait. Et quand le roi Caradoc, qui commandait le troisième bataillon, sut qu'ils se lamentaient sur le roi Yon tué par l'ennemi, il dit à ses hommes : « Seigneurs, entrons dans cette bataille ! Je ne sais ce qu'il adviendra de moi ; si l'on vient à me tuer, je vous supplie, au nom de Dieu, de ne pas vous en émouvoir, car cela pourrait enhardir nos ennemis. » Ainsi parla le roi Caradoc à ses hommes en entrant dans la bataille. Quand il fut au milieu de ses ennemis, personne n'aurait pu, en le voyant à l'œuvre, le tenir pour un couard. Sa bravoure força les Irlandais à faire demi-tour et à fuir la mort qui les attendait. Les hommes du roi Caradoc en tuèrent tant, avant de recevoir du secours, que toute la place était jonchée de cadavres.

317. Quand les grands seigneurs d'Écosse virent leurs compagnons se faire si piteusement malmener, ils ne purent s'empêcher de s'élancer contre les hommes du roi Caradoc. Héliadès, qui était seigneur d'Écosse, titre que Mordret lui avait octroyé, s'élance sur le roi Caradoc, qui avait une monture meilleure et mieux équipée qu'aucun de ses hommes, et le roi Caradoc ne se déroba pas, car il avait assez de vaillance et de hardiesse pour combattre le meilleur chevalier du monde. Ils croisent si rudement leurs lances

---

ocisent grant partie ; et tous les eüssent il ocis se ne fust la tierce bataille qui les secourut si tost come il virent que on les menoit a si grant martire. Et quant li rois Karados, qui la tierce bataille conduisoit, sot que li doels que cil faisoient estoit pour le roi Yon que cil dela avoient ocis, il dist a ses homes : « Signour, nous alons a ceste bataille ! Je ne sai qu'il est a avenir de moi. S'il avient que on m'ocie, je vous proi, pour Dieu, que vous n'en faites ja samblant, car nostre anemi i porroient prendre cuer et hardement. » Ensi dist li rois Karados a ses homes quant il entra en la bataille. Et quant il se fu mis entre ses anemis, il le fist si bien que nus ne le veïst qui a couart le tenist ; et pour la prouesce qu'il faisoit, tournerent cil d'Yrlande les dos et se misent del tout a la fuie, conme cil qui n'atendoient mais se la mort non ; si en ocisent tant li home au roi Karados, ançois qu'il eüssent se[/]cours, que vous em peüssiés veoir toute la place coverte.

317. Quant li haut baron d'Escoce virent mener[a] lor compaingnons si vielment, si nel porent plus endurer, ains laissierent courre as homes Karados. Et Heliadés, qui sires estoit d'Escoce, si conme Mordrés l'en avoit donee l'onour, laisse courre au roi Karados, qui miels estoit montés que nus de ses homes et plus richement. Et li rois Karados nel refusa pas, conme cil qui assés estoit hardis et coragous por encontrer le meillour chevalier del monde ; si s'entrefierent des glaives si durement

qu'ils percent écus et hauberts et que les fers tranchants leur pénètrent dans le corps et ressortent de l'autre côté. Ils chutent à terre, si enferrés l'un et l'autre qu'aucun des deux ne peut railler son adversaire, car tous deux sont blessés à mort. Des deux côtés, leurs compagnons se précipitent à leur rescousse, chacun pour porter secours à son compagnon et pour faire obstacle à l'autre. Les hommes de Caradoc finissent par s'emparer d'Héliadès mais, en voyant qu'il a rendu l'âme, ils le laissent sur place ; d'autres désarment Caradoc et lui demandent comment il se sent. Il leur répond : « Chers seigneurs, sachez que je me meurs, et je vous prie de ne rien faire d'autre que venger ma mort, car je sais que je ne vivrai pas jusqu'à l'heure de none. Au nom de Dieu, ne montrez aucune émotion ! Les nôtres pourraient être découragés, et le dommage en serait plus grand ; mais efforcez-vous d'ôter mon heaume et emportez-moi sur mon écu jusqu'à ce tertre, où je mourrai au moins plus tranquillement qu'ici. »

318. Ils firent ce qu'il leur demandait et l'emportèrent sur la colline, avec une grande tristesse, car ils aimaient beaucoup leur seigneur. Quand ils l'eurent installé sous un arbre, il leur recommanda : « Chers seigneurs, allez combattre, laissez-moi seulement à la garde de quatre écuyers et vengez ma mort autant que vous pourrez. Et s'il advient que certains

---

que li escu percent et li hauberc desmaillent[b], et se metent parmi les cors les glaives trenchans si que li fer em perent de l'autre part, et s'entreportent a terre si enferré qu'il n'i a celui d'als .II. qui puisse gaber l'autre, car il sont andoi navré a mort. A la rescousse de ces .II. poignierent d'ambes .II. pars lor maisnies[c], chascuns pour aïdier au sien et pour encombrer l'autre. Si font tant li home Karados qu'il prendent a fine force Helyadés, mais quant il trouverent que l'ame li estoit partie del cors, conme cil qui estoit ferus d'un glaive parmi le cuer, si le laissierent ; et li autre desarmerent Karados et li demanderent conment il li estoit, et il lor dist : « Saciés, biaus signour, que je sui mors la ou je sui, et je ne vous proi de riens fors de ma mort vengier, car je sai bien que je ne vivrai pas jusqu'a ore de none. Por Dieu, n'en faites ja samblant ! Car li nostre[d] em porroient estre tout desconforté, si porroit estre la perte greignour ; mais tant faites[e] que vous ostés mon hialme et m'en portés sor mon escu sor cel tertre, si i morrai toutesvoies plus a aise que je ne feroie ci. »

318. Tout ensi conme il le conmanda le firent il, si l'en porterent en la montaingne assés dolant, car moult amoient lor signour de grant amor. Et quant il l'orent mis sous un arbre, il lor dist : « Biaus signour, alés en la bataille et me laissiés ci en la garde de .IIII. esquiers, et vengiés ma mort si conme vous porrés. Et s'il avient que aucuns de vous puisse eschaper, je vous proi que vous portés mon

d'entre vous en réchappent, je vous prie, pour la paix de mon âme, de transporter mon corps à Camaalot et de le faire enterrer dans l'église où repose déjà monseigneur Gauvain. » Ils lui assurent qu'ils le feront volontiers, puis ils posent tous ensemble la même question : « Seigneur, croyez-vous que cette bataille sera un aussi grand désastre que vous le dites ? — Je vous l'affirme : depuis que le royaume de Logres est devenu chrétien, aucune bataille ne fut aussi meurtrière pour les preux que celle-ci ; et c'est, sachez-le, la dernière qui aura lieu du temps du roi Arthur. »

319. Sur ces mots, ils le quittèrent pour retourner se battre aussitôt et ils firent des ravages parmi leurs ennemis. Les hommes du roi Caradoc et les survivants du roi Yon se battirent si bien que les Écossais, les Irlandais et les Saxons furent défaits. Quant aux hommes du roi Arthur, ceux des trois premiers bataillons furent mis à mal, la moitié d'entre eux gisaient raides morts ; en prenant une lourde part dans la lutte, ils étaient venus à bout des six premiers bataillons de Mordret et ils avaient même combattu les deux bataillons venus du royaume de Galles. Il y avait là maint bon chevalier impatient d'en découdre, car ils s'étaient trop longtemps reposés, pensaient-ils ; ils accueillirent si bien les hommes du roi Arthur qu'il en resta bien peu en selle, car les Gallois n'avaient encore rien fait de la journée tandis que les

---

cors a Kamaalot, si le faites enterer en l'eglyse ou mé sire Gavains gist, car moult en seroie plus a aise. » Et il disent que ce feront il volentiers. Lors li demandent tout [*474a*] ensamble : « Sire, quidiés vous qu'en ceste bataille ait si grant desconfiture conme vos dites ? — Je vous di, fait il, que puis que crestientés vint primes el roialme de Logres, n'i ot il bataille ou il moreüst autant de prodomes conme il fera en ceste ; et c'est la daerraine qui i sera au tans le roi Artu, bien le saciés. »

319. Quant il entendirent ceste parole, il le laissierent et revindrent droit a la bataille et conmencierent moult durement lor anemis a damagier ; et si le firent si bien li home au roi Karados et cil au roi Yon qui remés estoient que cil d'Escoce et cil d'Yrlande et de Saisoigne furent tout desconfit. Et li home le roi Artu, cil des .III. batailles, furent tel atourné qu'il gisoient mort plus de la moitié a terre, car par le grant fais qu'il avoient soustenu avoient il les .VI. batailles Mordret[a] menees a fin et desconfites, et avoient ja tant fait qu'il s'estoient feru sor les .II. batailles qui del roialme de Gales estoient issues. En ces .II. batailles avoit maint bon chevalier a qui il tardoit moult qu'il se fuissent feru en la bataille, et moult lor pesoit de ce qu'il s'estoient[b] si longement reposé ; si rechurent les homes le roi Artu si bien qu'il en remest petit en sele, a ce qu'il n'avoient le jour riens fait

hommes du roi Arthur étaient épuisés d'assener et de recevoir des coups. Dans ce combat, monseigneur Yvain, à bout de forces, fut abattu de son cheval ; sa chute l'assomma au point qu'il resta longtemps évanoui. La poursuite s'engagea après les hommes du roi Arthur et, dans cette charge, plus de cinq cents chevaux passèrent sur monseigneur Yvain ; ils le maltraitèrent tant que, n'eût-il enduré aucun tourment dans la journée, il en eut plus que son content à ce moment-là. C'est ce qui l'affaiblit le plus et lui ôta sa vigueur.

320. Ainsi, les hommes du roi Arthur étaient mis en fuite. Quand le roi Kabarentin de Cornouailles vit que le malheur s'abattait sur eux, il cria à ses hommes : « À l'assaut, maintenant ! Les nôtres sont en déroute ! » Le quatrième bataillon du roi Arthur se lança à l'attaque ; on pouvait entendre divers cris de ralliement et voir des chevaliers tomber, les uns tués, les autres mortellement blessés. On n'a jamais vu bataille plus meurtrière que celle-ci, parce que les combattants se vouaient une haine mortelle. Une fois les lances brisées, ils mettent la main à l'épée, s'infligent de grands coups, percent les heaumes, mettent en pièces les écus et se désarçonnent ; chacun hâte autant qu'il peut la mort de son adversaire. Mordret ne tarda plus à envoyer deux corps de troupe en renfort. Et quand le roi Aguisant, qui commandait

---

et li home le roi Artu estoient las et traveillié de cops doner et recevoir. A cest encontre fu mé sire Yvains abatus, si las et si traveilliés come il estoit, et au chaoir qu'il fist fu il si estoné qu'il jut grant piece[c] em pasmisons. Et la chace conmencha maintenant sor les homes le roi Artu, si passerent a cele enpainte plus de .v.c. chevals sor mon signour Yvain, qui tant l'i greverent que, se il n'eüst eü le jour plus d'angoisse, si en ot il assés[d] a cele fois. Et ce fu la chose qui plus l'afebloia et qui plus li toli vigour et force.

320. Ensi estoient tourné en fuies li home le roi Artu. Quant li rois Kabarantins, cil de Cornuaille, vit que sor als estoit tournés li pis, si dist a ses homes : « Ore, a els[a] ! Li nostre sont desconfit ! » Atant se desrengierent la quarte bataille le roi Artu. S'i peüssiés oïr crier enseignes en lor venir de diverses gens, et peüssiés veoir chevaliers chaoir a terre, dont li un furent mort et li autre navré a mort ; si ne veïstes [b] onques plus mortel encontre que cis fu, a ce qu'il s'entrehaoient de mortel haïne. Et quant li glaive sont brisié, si metent les mains as espees et s'entrefierent grans cops, si qu'il s'entrepecent[b] les hialmes et detrenchent les escus, si s'entrabatent a terre ; si haste chascuns la mort de son compaignon de tout son pooir. Et ne demoura gaires que Mordrés i envoia .II. eschieles pour aïdier a ses gens. Et quant li rois Aguiscant, qui la quinte[c] bataille

le cinquième bataillon de l'armée du roi Arthur, les vit investir le champ de bataille, il dit à ses hommes : « Seigneurs, il ne nous reste plus qu'à nous retirer ! Mais allons par là, pour pouvoir attaquer ceux qui sont isolés, et gardez-vous de toucher quiconque avant d'être sur eux. Et quand vous y serez, frappez-les par surprise ! »

321. Ils suivirent cet ordre en tuant tous ceux qu'il leur avait désignés et en affrontant les corps de troupes qui s'étaient écartés de Mordret. Le choc des lances provoquait un tel tumulte qu'on n'eût pas entendu le tonnerre du ciel, et l'on pouvait voir dans la mêlée plus de cinq cents chevaliers désarçonnés pendant l'assaut, qui gisaient morts ou blessés. Au début du combat, les hommes de Mordret furent sévèrement mis à mal. C'est ainsi que se déroula en deux lieux distincts la sanglante et impitoyable bataille. Quand les hommes du roi Aguisant eurent brisé leurs lances, ils mirent la main à l'épée et coururent sur leurs ennemis, les tuant quand ils pouvaient les atteindre ; mais leurs adversaires se défendirent vaillamment et ils tuèrent en retour un grand nombre d'hommes du roi Aguisant, tandis que ce dernier parcourait les rangs ennemis, l'épée brandie, et infligeait de lourdes pertes, ne trouvant personne capable de lui résister. Il traversait ainsi le champ de bataille et, regardant autour de lui, il vit monseigneur Yvain qui, blessé comme il l'était,

---

conduisoit par devers le roi Artu, lor vit porprendre[d] la champaingne, si dist a ses gens : « Signour, or n'i a mais que del movoir ! Mais alons par decha, si que nous nous puissons assambler a ciaus dela qui orendroit sont parti de lor gent ; et gardés que vous ne touchiés a nul devant que vous soiés a els. Et quant vous i vendrés, alés les ferir si qu'il en soient tout esbahi ! »

321. Tout ensi come il lor conmanda, le firent il, car il trespasserent tous ciaus qu'il lor avoit moustrés et alerent assambler as batailles qui estoient parties de Mordret. A l'encontrer des lances peüssiés oïr si grans noises c'on n'i oïst mie Dieu tonant, si em peüssiés veoir jesir a terre plus de .v.c. chevaliers a l'assambler, que mors que navrés ; et furent moult au conmencement cil de vers Mordret adamagié. Ensi fu la bataille en .II. liels[a] moult cruous et moult felenesse. Et quant li home le roi Aguiscant orent lor glaives peçoiés, il misent les mains as espees et coururent sus a lor anemis et les ocisent la ou[b] il les porent aconsivir ; et cil se desfendoient moult bien et ocisent grant partie des gens le roi Aguiscant. Mais Aguiscans toutesvoies aloit cerchant les rens a ses anemis, a l'espee trenchant, et lor faisoit moult de grans damages, car il n'encontroit home qui encontre ses cops peüst durer. En ce qu'il aloit ensi parmi le champ, il se regarde, si voit mon signour Yvain, si mal atourné com il estoit,

cherchait à monter sur un destrier, mais ses ennemis l'en empêchaient : ils l'avaient désarçonné deux ou trois fois. Voyant monseigneur Yvain en si mauvaise posture, le roi Aguisant se précipite dans sa direction de tout l'élan de son cheval et frappe l'un de ceux qui, au nombre de quatre, combattaient monseigneur Yvain ; l'impact est si fort que ni le heaume ni la coiffe ne le protègent contre la lame qui lui pénètre dans la cervelle. Il s'élance pour attaquer les trois autres, avec une telle prouesse qu'ils se demandent avec étonnement d'où elle provient, si ce n'est de son courage chevillé au corps. Ils se défendaient le mieux possible, en bons chevaliers qu'ils étaient ; mais le roi Aguisant finit, à force de prouesse, par délivrer monseigneur Yvain de ses assaillants et le fit monter malgré eux sur un cheval qu'il lui donna. Quand monseigneur Yvain fut remis en selle, tout épuisé qu'il fût, il se jeta dans la bataille et s'y illustra si bien que nul n'aurait pu en faire autant, sans la grâce de Notre-Seigneur.

322. C'est ainsi que tous les bataillons combattirent jusqu'à l'heure de tierce, sauf les deux derniers, celui où se trouvait le roi Arthur et celui que Mordret commandait. Le roi Arthur avait envoyé un serviteur en haut d'un tertre pour évaluer le nombre d'hommes composant le bataillon de Mordret, le dernier en lice. Quand le jeune homme eut esca-

---

qui voloit monter sor un destrier, mais si anemi ne li laissoient, qui l'avoient abatu .II. fois ou .III. Et quant li rois Aguiscans voit mon signour Yvain a si grant meschief, il laisse courre cele part quan qu'il puet del cheval traire, si fiert un de ciaus qui mon signour Yvain aloient contraliant — et estoient .IIII. — si que li hialmes nel garantist, ne la coiffe, qu'il ne li face l'acier boire en la cervele. Lors laise [*c*] courre as autres .III., si les assalt si merveillosement qu'il s'en esmerveillent tout dont si grant prouece li puet venir s'ele ne li vient del grant cuer qu'il a el ventre ; et il se desfendent au miels qu'il pueent, conme cil qui estoient bon chevalier. Mais toutesvoies fist tant li rois Aguiscans en la fin, par sa prouece, qu'il delivra mon signour Yvain d'als tous et le fist monter sor un cheval qu'il li bailla, ou cil volsissent ou non. Et quant il fu remontés, si las com il estoit, il se fiert en la bataille et fait tant d'armes que nus n'en peüst tant faire com il faisoit et avoit fait, se ne fust par la grasse Nostre Signour.

322. Ensi assamblerent toutes les batailles ains ore de tierce, fors les .II. daerraines : cele ou li rois Artus estoit et cele que Mordrés conduisoit. Et li rois Artus avoit fait monter un garçon en un tertre pour veoir combien de gent il pooit avoir en la bataille Mordret, qui estoit la daerraine. Quant li vallés fu el tertre et il ot veü ce que li rois li ot

ladé le tertre et accompli sa mission, il revint au roi et lui confia tout bas : « Sire, le bataillon de Mordret contient bien deux fois plus d'hommes que le vôtre. — Vraiment ? répondit le roi, quelle infortune ! Que Dieu nous vienne en aide, sinon nous serons tous anéantis ! » C'eſt alors qu'il regrette monseigneur Gauvain, son neveu, et s'exclame : « Ah, cher neveu, c'eſt maintenant que vous et Lancelot allez me manquer. Plût à Dieu que vous soyez tous deux en armes à mes côtés ! Vous seriez assurément les grands vainqueurs de ce combat, grâce à Dieu et à la vaillance qui fut la vôtre, je le sais bien. Mais à présent, cher neveu, je crains d'avoir été fou de ne pas écouter votre conseil, lorsque vous me disiez d'appeler Lancelot à mon aide contre Mordret. Je sais bien, en effet, que, si j'avais fait appel à lui, il serait venu volontiers, porté par sa générosité. »

323. Tous ceux qui étaient près du roi entendirent ces paroles ; il pressentait une partie des malheurs qui allaient s'abattre sur lui et ses compagnons. Il s'approcha des chevaliers de la Table ronde, au nombre de soixante-douze pour le moins, et il leur déclara : « Chers seigneurs, je crois que c'eſt la bataille la plus meurtrière et la plus terrible que j'aie jamais vue. Au nom de Dieu, vous qui êtes frères et compagnons de la Table ronde, je vous prie de vous soutenir les uns les autres, car, si vous agissez ainsi, il sera difficile de

---

conmandé, il revint au roi, se li diſt tout a conseil : « Sire, il a bien en la bataille Mordret .II. tans de gent que vous n'avés en la voſtre. — Voire ? fait li rois Artus. Certes, c'eſt grans meschiés ! Ore soit Diex en noſtre aïde, car autrement serons nous mort et malbailli ! » Lors regrete mon signour Gavain, son neveu, et diſt : « Ha ! biaus niés, ore avrai je sousfraite de vous et de Lanselot, quar pleüſt ore a Dieu que vous fuissiés dejouſte moi, armés, entre vous .II. ! Certes, vous en avriés l'onour de ceſte bataille, a l'aïde de Dieu et a la prouesce que je savoie en vous. Mais, bials dous niés, ore ai je paour que je ne me tiengne pour fol de ce que je ne vols croire voſtre conseil quant vous me desiſtes que je mandaisse Lanselot que il me veniſt aïdier et secourre encontre Mordret ; car je sai bien, se je l'eüsse mandé, il i fuſt venus volentiers et debonairement : ce sai je bien. »

323. Ceſte parole diſt li rois Artus oiant tous ciaus qui pres de lui eſtoient, et bien li disoit ses cuers une partie des mals qui li eſtoient a avenir, a lui et a sa compaingnie. Lors vint as compaingnons de la Table Reonde, dont il i pooit bien avoir .LXXII., si lor diſt : « Biaus signour, il m'eſt avis que c'eſt la plus perillouse bataille et la plus doutable [*d*] que je onques veïsse en ma vie ; si vous proi, pour Dieu, que vous qui eſtes frere et compaingnon de la Table Reonde, vous teigniés ensamble l'un avoc l'autre, quar se vous ensi le faites, on ne vous porra

vous vaincre. Il y a en face tant de monde que nous serons à un contre deux, et ce sont des combattants expérimentés, ce qui les rend encore plus redoutables. Je vous demande, au nom de Dieu, de tout faire pour préserver l'honneur du royaume ! »

324. En entendant le roi parler ainsi, ils répondent : « Sire, ne vous inquiétez pas, vous pouvez être tranquille, chacun de nous vous soutiendra de toutes ses forces jusqu'à la mort. Voyez Mordret qui vient déjà vous assaillir à toute allure ; il n'y a plus qu'à vous défendre, et soyez sans crainte, car trop d'inquiétude vous serait néfaste autant qu'à nous. » L'étendard du roi fut déployé et plus de cent chevaliers parmi les meilleurs d'entre eux furent commis à sa défense. Le perfide Mordret prit quatre cents de ses plus hardis chevaliers et leur ordonna : « Seigneurs, vous vous séparerez de nous et vous irez vers ce tertre, là-bas. Quand vous y serez, le plus discrètement possible, revenez par ce vallon, piquez des deux et chargez droit sur l'étendard du roi. Ce sera si brusque que vous abattrez tous les chevaliers, sans exception. Si vous y parvenez, soyez sûrs que leur surprise sera telle qu'ils ne pourront nous résister et qu'ils prendront la fuite, ne sachant où se réfugier. » Ils répondent qu'ils obéiront à son ordre avec détermination.

325. Les gens de Mordret chargent en direction du bataillon

---

mie legierement desconfire. Et il sont dela si grant gent qu'il sont bien .II. encontre un des nos, et sont bien duit de bataille, dont il font plus a redouter. Por Dieu, si vous proi que vous gardés l'onour del roialme au miels que vous porrés ! »

324. Quant il entendent le roi qui ensi parole, si dient : « Sire, ne vous esmaiés mie, mais soiés tout asseür, car il n'i a nul des nos qui ne vous aït de tout son pooir jusqu'a la mort. Et vous poés ja veoir Mordret qui vient vers vous grant aleüre, se n'i a fors de vous desfendre. Et n'aiés pas doute, car de trop douter ne vous porroit nus biens avenir, ne a vous ne a nous. » Lors fu li estandars le roi mis avant, et ot mis au garder .C. chevaliers et plus, des meillors qu'il porent eslire entr'aus. Et Mordrés, qui moult estoit malvais, ot pris .CCCC. chevaliers, des plus hardis de sa compaingnie, si lor dist : « Signour, vous vous departirés de nous et en irés tot droit en cel tertre la amont[a]. Et quant vous i serés venu, retournés vous ent par cele valee la au plus coiement que vous porrés, et vous adreciés vers l'estandart le roi au ferir des esperons si roidement qu'il n'i remaigne chevaliers qu'il ne soit abatus. Et se vous ensi le poés faire, je vous di vraiement que li home le roi Artu en seront si esbahi qu'il n'avront ja duree a nous, ains tourneront en fuies puis qu'il n'avront ou repairier. » Et il dient que ce feront il volentiers, puis qu'il le conmande.

du roi, et les deux troupes se heurtent, lances pointées. On aurait cru que la terre allait fondre dans le choc, car la chute des chevaliers armés provoqua un tel fracas qu'on pouvait l'entendre à deux lieues ! Le roi Arthur avait reconnu Mordret. Ils se dirigent l'un vers l'autre, ils se percutent de leurs lances en chevaliers vaillants et hardis qu'ils étaient. Mordret a frappé le premier et percé l'écu du roi, mais le haubert est si solide qu'aucune maille ne se rompt, et que la lance vole en morceaux, sans faire bouger le roi d'un pouce. Fort et endurant, le roi excelle au maniement de la lance, il frappe Mordret si violemment, sous l'effet de la colère, qu'il envoie à terre cavalier et cheval pêle-mêle, mais sans pour autant blesser Mordret, très bien protégé par son armure. Les hommes du roi Arthur s'avancèrent pour s'emparer de Mordret, mais on vit deux mille guerriers venir à son secours, tous prêts à risquer leur vie pour l'amour de leur chef. On vit autour de lui un grand nombre de coups assenés et reçus, on vit des chevaliers tomber de tous côtés, morts ou blessés, et il y eut une telle mêlée qu'on vit en peu de temps plus de cent chevaliers à terre, tous tués ou blessés à mort. Néanmoins, ceux qui venaient défendre Mordret ne cessaient d'affluer et, malgré l'ennemi en nombre, ils parvinrent à le faire monter sur un bon cheval ; mais il reçut de la main du

---

325. Lors laissent courre les gens Mordret cele part ou il voient la bataille le roi, et se fierent entr'aus, les glaives abaissiés. Si vous fust bien avis, a l'encontrer, que toute la terre deüst fondre, car la noise i estoit si grans de l'abateïs des chevaliers que on peüst bien oïr la noise et le son de .II. lieues loing ! Et li rois Artus, qui bien connoissoit Mordret, s'adrece vers lui, et Mordrés ausi, si s'entrefierent des glaives, conme cil qui sont prou et hardi ; mais Mordrés feri premierement le roi si qu'il li perce [*e*] l'escu, mais li haubers fu si fors et si tenans que maille n'en rompi, ains vola li glaives em pieces, ne onques li rois ne s'en mut ne tant ne quant. Et li rois, qui fu fors et durs et acoustumés de branller lances, fiert Mordret de si grant force, conme cil qui moult estoit durement coureciés, qu'il porte a terre lui et le cheval tout en un mont ; mais nul autre mal ne li fist, car Mordrés estoit trop bien armés. Lors se desrengent li home le roi Artu et voelent prendre Mordret ; mais a la rescousse en peüssiés veoir tels .II.M. fervestus, dont il n'i a celui qu'il ne mete son cors en aventure de mort pour l'amour de Mordret. Si peüssiés veoir sor lui maint cop donner et recevoir, et chevaliers chaoir de toutes pars, mors et navrés ; si ot entour lui si grant chapleïs qu'en poi d'ore em peüssiés veoir jesir a terre plus de .C., dont il n'i a celui qui ne soit ocis ou navrés a mort. Et toutesvoies, pour ce que la[a] force croissoit adés par devers Mordret, fu Mordrés remontés sor un bon cheval malgré tous ses anemis ; mais ançois ot

roi Arthur lui-même trois coups si violents que le moindre eût arrêté net tout autre chevalier. En bon et hardi combattant, Mordret aussitôt se remit en selle et se dirigea vers le roi pour se venger ; il éprouvait un vif dépit d'avoir été désarçonné au milieu de ses hommes. Le roi ne se dérobe pas et lance son cheval vers lui ; ils s'assènent mutuellement de grands coups d'épée au point qu'ils en sont tout étourdis et peuvent à peine se tenir en selle. S'ils ne s'étaient pas agrippés au cou de leur cheval, ils seraient tombés, mais les montures sont robustes et les éloignent l'un de l'autre d'un demi-arpent. L'incroyable mêlée recommence. Galegantin le Gallois, un vaillant et hardi chevalier, s'élance vers Mordret ; plein de rage, ce dernier le frappe avec une telle violence qu'il lui fait voler la tête ; ce fut une grande perte car il avait toujours été loyal envers le roi Arthur. Quand le roi voit que Galegantin est mort, il en éprouve une grande tristesse et il dit qu'il fera tout pour le venger. Au moment où il se précipitait sur Mordret, voici qu'un chevalier du Northumberland le prend de revers et le frappe de sa lance au flanc gauche assez fort pour le blesser grièvement si le haubert n'avait pas montré sa solidité : il résista si bien qu'aucune maille ne se rompit. Le chevalier lui porte un tel coup qu'il le fait tomber sous son cheval. En voyant ce coup, monseigneur Yvain, qui est près du roi, s'écrie :

326. « Ah, Dieu, quelle tristesse de voir un tel homme

---

il tels .III. cops de la main le roi Artu meïsmes que del menour[b] se tenist uns autres chevaliers tous encombrés. Et cil, qui estoit bons chevaliers et hardis, si tost com il fu remontés, laisse courre au roi Artu pour soi vengier, car trop avoit grant doel de ce qu'il l'ot si abatu[c] entre sa gent ; et li rois nel refuse mie, ains li adrece la teste de son cheval, si s'entrefierent si grans cops des espees trenchans qu'il sont si estourdi qu'a paines se pueent il tenir en sele. Et s'il ne se fuissent andoi tenu as cols de lor chevals, il fuissent andoi cheü a terre ; mais li cheval sont fort et les portent outre, et s'eslongent li uns de l'autre bien demi arpent. Atant reconmence la mellee grans et merveillouse. Et Galegantins li Galois, qui estoit chevaliers prous et hardis, laisse courre a Mordret ; et Mordrés, qui estoit iriés, le fiert si durement de toute sa force qu'il li fait le chief voler, dont ce fu moult grans damages, car moult avoit esté tous jours loials envers le roi Artu. Quant li rois voit Galegantin mort, il n'en est pas a aise, et dist qu'il le vengera s'il puet. Et en ce qu'il voloit sus courre a Mordret, estes vous un chevalier de Norhomberlande qui le prent a la traverse et le fiert d'un glaive el costé se[*n*]nestre si que navré l'eüst moult durement se li haubers ne fust si fors, mais il se tint si bien que onques maille n'en ronpi ; et li chevaliers l'enpaint bien, si le porte sous le ventre del cheval a terre. Et quant mé sire Yvains, qui pres del roi estoit[d], vit celui cop, si dist :

abattu de si vile façon ! » Puis il fond sur le chevalier de Northumberland et le frappe de sa lance courte et épaisse si bien qu'aucune protection ne peut empêcher le fer et le bois de lui traverser le corps, et la lance se brise dans sa chute. Monseigneur Yvain revient auprès du roi Arthur et le remet à cheval malgré l'ennemi qui les presse. Voyant le roi remis en selle, Mordret, irrité à en perdre la raison, s'élance vers monseigneur Yvain, l'épée levée à deux mains ; le coup venu d'en haut est si puissant qu'il fend le heaume et la tête de monseigneur Yvain jusqu'aux dents. Il le tue et c'est une grande perte car en ce temps-là monseigneur Yvain passait pour l'un des meilleurs chevaliers du monde et pour le plus vaillant de toute l'armée. Voyant cela, le roi Arthur ressentit une peine profonde et s'écria : « Ah, Dieu de gloire, pourquoi permettez-vous que je voie le pire traître tuer l'un des plus grands preux de ce monde ? » Sagremor le Démesuré, qui se trouvait près de lui, lui répondit : « Sire, ce sont là jeux de la Fortune. Voyez comme elle vous fait payer cher les grands bienfaits et les grands honneurs que vous avez obtenus par le passé, puisqu'elle vous prive de vos meilleurs amis ! Dieu fasse que le pire ne reste pas à venir ! »

327. Pendant qu'ils parlaient de monseigneur Yvain, ils entendirent s'élever derrière eux une grande clameur : c'étaient les quatre cents chevaliers de Mordret qui poussaient des cris

---

326. « Ha ! Diex, quel dolour ci a quant tels prodom est mis a terre si vilment ! » Lors laisse courre aprés le chevalier de Norhomberlande, et le fiert si d'un glaive court et gros que il tenoit qu'il ne remest pour armeüre nule qu'il ne li guiast parmi le cors et fer et fust, et au chaoir qu'il fist brisa li glaives ; et lors revint mé sire Yvains au roi Artu et le remonta malgré tous ses anemis. Et Mordrés, qui est tant dolans que a poi qu'il n'ist del sens de ce que li rois Artus est remontés, s'adrece a mon signour Yvain et tint l'espee a .II. poins ; et li cops fu grans et pesans et vint de haut, si feri mon signour Yvain sor son hialme si qu'il le pourfent jusqu'es dens et l'abat mort a terre, dont ce fu trop grans damages, car a celui tans tenoit on mon signour Yvain a un des meillours chevaliers del monde et au plus prodome de toute l'ost. Quant li rois Artus vit cel cop, il fu trop durement coureciés, et dist : « Ha ! glorious Diex, pour coi sousfrés vous ce que je voi que li pires traïtres del monde a ocis un des plus prodomes del siecle ? » Et Saygremors li Desreés, qui delés lui estoit, li respont : « Sire, ce sont li gieu de Fortune. Ore poés veoir qu'ele vous vent chier les grans biens et les grans honours que vous avés eües piecha, qu'ele vous tolt de vos meillours amis. Or doinst Diex que nous n'aions pis ! »

327. Endementres qu'il parloient de mon signour Yvain, il oïrent deriere els une grant criee, car li .CCCC. chevalier Mordret s'escrierent

en approchant de l'étendard, et les hommes du roi Arthur leur faisaient écho. On put voir dans le choc se briser les lances et tomber les cavaliers, mais les hommes du roi Arthur, qui étaient de bons chevaliers aguerris, les accueillirent en désarçonnant une centaine d'entre eux. Une fois les lances brisées, ils tirent l'épée et se rendent des coups de toutes leurs forces, en se malmenant autant qu'ils peuvent. On pouvait voir le lieu du combat couvert de chevaliers morts ou blessés. Les gardiens de l'étendard royal résistèrent si bien à cette attaque qu'ils massacrèrent les chevaliers de Mordret, dont vingt seulement réchappèrent. Un peu après l'heure de none, la bataille avait été si rude que, des cent mille combattants du matin, il ne restait pas plus de trois cents rescapés de part et d'autre. Parmi les compagnons de la Table ronde, quatre seulement étaient encore en vie, car ils s'étaient exposés à l'extrême pour faire face au grand péril. Le roi Arthur était l'un des quatre, un autre était Lucan le Bouteiller, le troisième Girflet, fils de Do, et le quatrième Sagremor le Démesuré, mais ce dernier avait une lance au travers du corps et pouvait à peine se tenir en selle. Ils rassemblent leurs hommes, disant qu'ils préfèrent mourir plutôt que laisser la victoire aux autres. Mordret se précipite sur Sagremor et, sous les yeux du roi Arthur, il le frappe violemment et lui fait voler la tête loin du tronc.

---

tantost conme il aprocierent de l'estandart, et li home le roi Artu ausi. Si peüssiés veoir a l'encontrer lances brisier et chevaliers chaoir, mais li home le roi Artu, qui estoient bon chevalier et aduré, les reçurent si bien qu'il en abatirent plus de .C. en lor venir. Et quant il orent brisié lor glaives, il traisent les espees et s'entrefierent de [*475 a*] toute lor force et s'entrempirent[a] au plus qu'il pueent ; si peüssiés veoir illoc endroit ou il assamblerent la place tote couverte de chevaliers, que mors que navrés. Si le firent si bien a cele envaïe li home le roi Artu qui l'estandart gardoient que onques des .CCCC. chevaliers Mordret n'en eschapa que .XX. que tout ne fuissent ocis et decopé ains ore de none. Un poi aprés ore de none estoit la bataille si menee que de tous ciaus qui assamblerent le matin en la place, qui estoient plus de .C.M., n'en avoit pas plus remés de .CCC., que d'une part que d'autre, que tout ne fuissent ocis ; et des compaingnons de la Table Reonde ert il ensi avenu qu'il estoient tot ocis ne mais que .IIII., car il s'estoient si abandoné pour le besoig qu'il veoient si grant. Et des .IIII. qui i estoient remés en fu li rois Artus li uns ; et li autres, Lucans li Bouteilliers ; et li tiers, Gyrflés, li fils Do ; et li quars fu Saygremors li Desreés, mais il estoit ferus d'un glaive parmi le cors si que a paines se pot il tenir en sele. Il rassamblent lor homes et dient qu'il voelent miels morir que li uns n'en ait la victoire ; et Mordrés laisse

328. Voyant cela, le roi Arthur s'écrie tristement : « Ah, Dieu, pourquoi permettez-vous que je sois vaincu sur le champ de bataille ? Pour ce coup, je jure devant Dieu que l'un de nous deux, moi ou Mordret, va mourir ! » Il tient une lance épaisse et robuste et il s'élance au grand galop sur Mordret ; celui-ci comprend que le roi n'aspire qu'à le tuer et il ne se dérobe pas ; il dirige son cheval vers lui. Le roi, qui vient droit sur lui, le frappe si violemment qu'il rompt les mailles de son haubert et lui plonge le fer de sa lance dans le corps. Le conte rapporte qu'après le choc de la lance un rayon de soleil traversa la plaie, assez brillant pour que Girflet le vît ; et ceux du pays disent que Jésus-Christ avait ainsi exprimé sa colère[1]. Se sentant atteint, Mordret comprend que sa blessure est mortelle et il assène au roi Arthur un coup si violent au sommet du heaume qu'aucun obstacle ne peut empêcher l'épée de lui entrer dans le crâne et d'en emporter un morceau. Le roi Arthur est si étourdi par ce coup qu'il tombe de son cheval, et Mordret de même ; l'un chute à côté de l'autre. Tous deux gisent dans un tel état qu'ils ne peuvent se relever, car ils sont mortellement touchés et Mordret ne tarde pas à expirer.

329. C'est ainsi que le père tua le fils, que le fils blessa mortellement le père et que la prophétie de Merlin fut réalisée. Quand les hommes du roi Arthur voient leur seigneur à

---

courre a Saygremor et le fiert si durement, voiant le roi, qu'il li fait le chief voler del bu enmi la place.

328. Quant li rois Artus voit celui cop, si dist, trop dolans : « Ha ! Dix, pour coi me laissiés vous tant abaissier de prouece terriene ? Ha ! pour l'amor de cest cop veu je a Dieu qu'il covient ici morir ou moi ou Mordret ! » Il tint un glaive gros et fort, et laisse courre quan qu'il puet del cheval traire vers Mordret ; et Mordrés, qui bien voit que li rois ne baoit s'a lui ocirre non[a], nel refuse pas, ains li adrece la teste del cheval ; et li rois, qui li vient au plus droit qu'il puet, le fiert de toute sa force si durement qu'il li ront les mailles del hauberc et li met parmi le cors le fer de son glaive. Et dist l'estoire qu'aprés l'estors del glaive passa parmi la plaie uns rais de soleil si apertement que Gyrflés le vit, dont cil del païs disent que ce avoit fait Jhesu Cris par courous qu'il avoit a lui. Quant Mordrés se sent navré, si pense bien qu'il est navrés a mort ; si fiert le roi Artu amont el [*b*] hialme si durement que riens nel garantist qu'il ne li face l'espee sentir jusqu'au test, et du test[b] abati il une piece. De cel cop fu li rois Artus si estourdis qu'il chaï jus del cheval, et autresi fist Mordrés ; si chaï li uns lés l'autre, et furent andoi si a destroit qu'il n'i a celui qui ait pooir de soi relever, conme cil qui estoient a mort navré ; et ne demoura mie granment que Mordrés morut.

329. Ensi ocist li peres le fil, et li fiels navra le pere a mort ; ensi fu la prophesie Merlin averee. Quant li home le roi Artu le voient a

terre, ils sont plus affligés qu'on ne peut l'imaginer : « Ah, Dieu, pourquoi avez-vous permis ce combat ? » Ils s'élancent sur les hommes de Mordret qui les assaillent à leur tour, et le combat mortel reprend ; avant vêpres, ils s'étaient mis dans un tel état qu'il ne restait dans chaque camp que des morts et des agonisants, excepté trois survivants, dont l'un était le roi Arthur, l'autre Lucan le Bouteiller et le dernier Girflet, fils de Do. Le roi lui-même était blessé à mort, comme le conte l'a rapporté plus haut. Quand ils virent qu'ils n'étaient plus que trois, ses deux compagnons se mirent à pleurer amèrement : « Quel mortel a jamais connu aussi grand désastre que celui-ci ? Ah, bataille, qui avez fait dans ce pays tant de veuves et d'orphelins ! Ah, jour, pourquoi t'es-tu levé, toi qui as apporté tant de malheur au royaume de Grande-Bretagne ? Ses fils étaient renommés pour leur vaillance, et tu l'as privé de ses bons chevaliers, qui gisent morts et anéantis dans de grandes souffrances ? Ah, Dieu, que pourriez-vous nous enlever de plus, dès lors que nous voyons tous nos amis morts ? »

330. Les deux compagnons se lamentaient ainsi, croyant que le roi Arthur était mort. Après avoir longtemps exhalé leur peine, ils regardent sur leur droite et voient que le roi, au prix de grands efforts, est parvenu à s'asseoir. Ils vont

---

terre jesir, si en sont si courecié que cuers d'ome ne porroit penser[a] l'anoi qu'il ont, et dient : « Ha ! Diex, pour coi sousfrés vous ceste bataille ? » Lors laissent courre as homes Mordret, et il a els, si reconmencent l'estor mortel[b] ; et ains ore de vespres s'atournerent tel qu'il ne remest d'une part ne d'autre home nul qui tout ne fuissent ocis ou navré a mort, fors solement .III., dont li uns fu li rois Artus, et li autres Lucans li Bouteilliers, et li tiers fu Gyrflés, li fils Do. Et li rois meïsmes estoit navrés a mort, ensi conme vous avés oï. Quant la chose fu avenue qu'il n'en i ot remés que .III., li doi conmencierent a plourer trop durement et disent : « Fu onques mais hom mortels qui veïst ausi grant dolour conme ci a[c] ? Ha ! Bataille, tant avés fait en cest païs et en maint autre orphelins et veves femes ! Ha ! Jors, pour coi ajournas tu onques pour metre a si grant povreté le roialme de la Grant Bretaingne, dont li oir estoient renomé par proesce, et de bons chevaliers l'as desertié, qui ci gisent mort et detrenchié a grant dolour ? Ha ! Diex, que nous poïés vous plus tolir, quant nous veons ci mort jesir tous nos amis ? »

330. Ensi se dementoient li doi compaingnon, et bien quidoient tot vraiement que li rois Artus fust deviés. Et quant il orent grant piece demené lor doel, il regarderent sor destre et voient le roi Artu, qui tant s'estoit enforciés que il s'estoit levés en son seant ; et il viennent maintenant cele part, se li demandent : « Sire, conment vous sentés

vers lui et lui demandent : « Comment vous sentez-vous, sire ? — Très mal, seigneurs, leur répond-il, il ne nous reste plus qu'à monter à cheval et à nous éloigner d'ici, car je vois bien que ma fin est proche, et je ne veux pas mourir au milieu de mes ennemis. » Ils lui amènent un cheval et il parvient très facilement à se mettre en selle. Ils quittent tous trois le champ de bataille et se dirigent droit vers la mer, jusqu'à un lieu saint dénommé la Noire Chapelle ; un ermite, qui vivait dans un bois proche, y faisait entendre des chants. En arrivant, ils mettent pied à terre, le roi le premier, ils ôtent freins et selles à leurs chevaux ; puis le roi entre dans la chapelle, s'agenouille devant l'autel et commence à réciter ses prières. Il reste ainsi en oraisons, immobile jusqu'au matin, et il n'achève pas sa prière sans recommander à la miséricorde de Notre-Seigneur les âmes de ses hommes tués ce jour-là. Tout en priant, il pleure si amèrement que ses compagnons perçoivent sa détresse.

331. Le roi Arthur passa la nuit en oraisons dans la chapelle, totalement immobile. Le lendemain matin, Lucan le Bouteiller se tenait derrière le roi ; voyant son inertie, il le crut mort et dit en pleurant : « Ah, roi Arthur, quel malheur et quelle grande perte que votre mort ! » À ces mots, le roi se redresse avec difficulté, malgré le poids de

---

vous ? » Et il lor respont : « Signour, malvaisement. Il n'i a fors del monter et d'eslongier ceste place, car je voi bien que ma fins aproce, ne entre mes anemis ne voel je pas finer. » Lors li amainent un cheval et il i [*c*] monte assés legierement ; si s'en partent del champ tout .III. en tel maniere et errerent tout droit vers la mer, tant qu'il vinrent a une chapele[a] qui estoit apelee la Noire Chapele ; et i chantoit chascun jor uns hermites qui avoit illoc pres son ostel en un boschel. Quant il i sont venu, li rois descent, et ausi font li autre, et ostent a lor chevals les frains et les seles ; et li rois entre en la chapele, et se met devant l'autel a jenous et conmence ses proieres teles com il les savoit. Ensi demoura li rois Artus jusques au matin a jenous em proieres et en orisons c'onques ne se mut, ne sa proiere ne fina vers Nostre Signour qu'il eüst merci des ames a ses homes qui le jour avoient esté ocis. Et en ce qu'il faisoit ceste proiere, il plouroit si durement que cil qui avoc lui estoient entendirent bien qu'il plouroit angoissousement.

331. Toute la nuit fu li rois Artus en proieres et en orisons en la chapele, que onques ne se mut. L'endemain matin avint que Lucans li Bouteilliers estoit deriere le roi Artu et ot regardé que li rois ne se remuoit, si quida bien vraiement qu'il fust trespassés de cest siecle ; et lors dist il, tout em plourant, si que li rois le pot bien entendre : « Ha ! rois Artus, moult est de vous grant dolour et grant damage ! » Et quant li rois entent ceste parole, il se drece au miels qu'il pot, conme cil qui estoit

ses armes. Lucan était désarmé ; le roi le prend dans ses bras et le serre si fort contre sa poitrine qu'il lui fait éclater le cœur, si bien que l'autre rend l'âme sans avoir pu prononcer un seul mot[1]. Le roi reste longtemps ainsi, puis le laisse, sans se douter qu'il est mort ; Lucan gît à terre, avec l'apparence d'un mort. Girflet l'examina et vit qu'il ne bougeait plus ; il comprit qu'il était mort et que le roi l'avait tué. Il se remet à pleurer, disant :

332. « Ah, sire, quel méfait vous avez commis en tuant Lucan ! » En l'entendant, le roi tressaille et regarde autour de lui ; il voit son bouteiller étendu mort et sa douleur s'accroît. Il répond à Girflet : « Girflet, je vois bien, à ce qui vient d'arriver, que Fortune, qui fut pour moi une mère, m'est devenue marâtre et ennemie et elle me fera passer le reste de ma vie dans une profonde tristesse. À présent, il n'y a plus rien à faire ; mettez les freins et les selles à nos chevaux et nous allons partir. » Girflet exécute immédiatement cet ordre. Le roi Arthur monte à cheval et fait route vers la mer où il parvient à midi. Il descend au rivage, détache son épée du baudrier et la tire du fourreau. Après l'avoir longtemps regardée, il déclare en pleurant : « Ah, Escalibor, ma bonne épée, la meilleure au monde avec celle aux Étranges Attaches, tu vas perdre à présent ton maître et ton seigneur ! Tu ne trouveras jamais homme qui saura aussi bien t'employer ! Que

---

pesans pour les armes ; si prent Lucan, qui desarmés estoit, et l'enbrace et l'estraint si durement encontre son pis qu'il li crieve le cuer el ventre, si que onques ne li lut parole dire, ains li parti l'ame del cors. Et quant il a grant piece esté ensi, si le laist, car il ne quide mie qu'il soit mors ; et cil chiet a terre, conme cil qui mors estoit. Quant Gyrflés ot grant piece regardé celui qui gisoit a terre et il vit qu'il ne se remuoit, il aperchut bien qu'il estoit mors et que li rois l'avoit ocis, si reconmence son doel et dist :

332. « Ha ! sire, conme vous avés mal fait qui Lucan avés mort ! » Et quant li rois l'entent, si tressalt tous et regarde entour lui, et voit son bouteillier jesir mort a la terre ; lors croist son doel, et respont a Gyrflet : « Gyrflet, or voi je bien, puis que ensi m'est avenu, que [*d*] Fortune, qui m'a esté mere, m'est devenue marrastre et anemie si durement qu'ele me fait ore user le remanant de ma vie en courous et en tristrece. Ore, se n'i a plus, mais metés les frains et les seles sor nos chevaus, si nous en irons de ci. » Et Gyrflés fait maintenant son conmandement. Et li rois Artus monte et chevauche vers la mer tant qu'il i est venus a ore de miedi ; lors descent a la rive et deschaint s'espee d'entour lui et le traist del fuerre. Et quant il l'a grant piece regardee, si dist, tout em plourant : « Ha ! Escalibor, bone espee, la meillour que on seüst el monde, fors solement cele as Estranges Renges, ore perdras tu ton

Dieu m'assiste, tu ne pourras en trouver un autre que si tu tombes entre les mains de Lancelot du Lac. Ah, Lancelot, le plus vaillant du monde, le meilleur chevalier que j'aie jamais vu, à part votre fils Galaad, le bienheureux et le plus accompli ! Fasse Jésus-Christ que vous la preniez et que je le sache ! Par la grâce de Dieu, mon âme en serait réconfortée pour l'éternité. » Le roi appela Girflet et lui dit :

333. « Girflet, montez au sommet de ce tertre, vous y trouverez un lac et vous y jetterez mon épée, car je ne veux pas qu'elle demeure sur cette terre et que s'en emparent les héritiers indignes qui y resteront. — Sire, fit Girflet, je suivrai vos ordres, mais j'aimerais mieux que vous me la donniez, s'il vous plaît. — Non, Girflet, je ne le ferai pas, car elle ne serait pas bien employée avec vous. » Girflet monte sur la colline ; en arrivant au lac, il tire l'épée de son fourreau et se met à l'observer : elle lui paraît si splendide et de si bonne qualité que ce serait, à son avis, une trop grande perte de la jeter au lac comme le roi le lui a ordonné. Il se fait cette réflexion : « Il vaut mieux que je jette la mienne et que je dise au roi que j'ai exécuté son ordre. » Il détache donc son épée de son baudrier, la jette dans le lac et dissimule l'autre dans l'herbe. Il revient au roi et lui annonce : « Sire, je vous ai obéi, j'ai jeté votre épée au lac. — Et qu'as-tu vu ? demande le roi. — Sire, je n'ai rien vu de

---

maistre et ton signour ! Ore ne trouveras tu jamais home ou tu soies si bien emploie ! Si m'aït Diex, tu ne le pués trouver se tu ne chiés es mains Lanselot del Lac. Ha ! Lanselot, li plus prodom del monde et li mieldres chevaliers que je onques veïsse, fors solement Galaad vostre fil, le boneüré chevalier, et li plus courtois, pleüst ore a Jhesu Crist que vous le tenissiés, et je le seüsse ! Si m'aït Diex, m'ame en seroit plus a aise a tous jours mais. » Lors apela li rois Gyrflet et li dist :

333. « Gyrflet, alés en cel tertre la sus[a], ou vous troverés un lac, et jetés m'espee dedens, car je ne voel pas qu'ele remaingne en cest regne, que li malvais oir qui i remandront n'en soient saisi. — Sire, fait Gyrflés, je ferai volentiers vostre conmandement, mais encore volsissé je miels, s'il vous pleüst, que vous le me donissiés. — Gyrflet, fait li rois, non ferai, car en vous ne seroit ele pas bien emploie. » Lors monta Gyrflés el tertre ; et quant il vint au lac[b], il traist l'espee fors del fuerre et le conmence a regarder ; se li samble si riche et si bone que il li est avis que[c] trop seroit grans damages s'il le jetoit el lac si conme li rois li avoit conmandé, si dist a soi meïsmes[d] : « Si est il miels que je i gete la moie et que je die au roi que je l'i ai jetee. » Lors deschaint s'espee et le jete el lac et repont l'autre en l'erbe. Lors vint au roi, se li dist : « Sire, j'ai fait vostre conmandement, car je ai jetee vostre espee el lac. — Et que as tu veü ? fait li rois. — Sire, fait il, je ne vi riens, se

particulier. — Ah, s'écrie le roi, tu me tourmentes pour rien ! Retourne vite la jeter, car tu ne l'as pas fait. » À ces mots, Girflet est rempli de honte. Il retourne immédiatement au lac et reprend l'épée là où il l'avait posée, il la tire de son fourreau, se met à la contempler et à se lamenter. Il dit que ce serait dommage qu'elle soit perdue ainsi, et il forme le projet d'en jeter le fourreau. Il le jette donc sans attendre et cache l'épée sous un arbre. Aussitôt, il revient au roi et lui déclare : « Sire, cette fois je vous ai obéi. — Et qu'as-tu vu ? demande le roi. — Sire, je n'ai rien vu de particulier. — Ah, s'écrie le roi, tu ne l'as pas jetée ! Pourquoi me tourmentes-tu ainsi ? Va vite la jeter et tu sauras ce qui doit arriver, car elle ne sera pas perdue sans qu'il advienne un prodige. »

334. Quand Girflet voit qu'il faut s'exécuter, il retourne vers l'épée, il la prend et se lamente en la regardant. Il dit en pleurant : « Ah, épée plus belle et meilleure que toute autre, quel dommage que vous ne tombiez pas entre les mains d'un vaillant homme ! » Puis il la lance dans le lac, au plus profond qu'il peut ; aussitôt qu'elle approcha de l'eau, il vit une main sortir du lac et un bras apparaître jusqu'au coude, mais il ne vit rien du corps auquel la main appartenait. Celle-ci attrapa l'épée par la garde et se mit à la brandir à trois

---

bien non. — Ha ! fait li rois, tu me traveilles pour noient ! Va isnelement ariere[e], se l'i jete, car tu ne l'i as pas jetee. » Quant Gyrflés l'ot, si en est tous hontous ; et retourne maintenant au lac et prent [*e*] l'espee la ou il l'avoit mise, si le traist del fuerre[f] et le conmence a regarder et trop durement a plaindre, et dist que trop seroit grans damages s'ele ensi estoit perdue ; et lors s'apense qu'il i getera le fuerre. Lors i jete le fuerre erroment et repont l'espee desous un arbre, et s'en revient maintenant au roi et dist : « Sire, ore ai je fait vostre conmandement. — Et que as tu veü ? fait li rois. — Sire, fait il, je ne vi riens que je ne deüsse. — Ha ! fait li rois, tu ne l'i as pas jetee ! Pour coi me traveilles tu tant ? Va tost, se li jete, si savras qu'il en avendra, car sans grant merveille ne sera ele pas perdue. »

334. Quant Gyrflés voit que faire li covient, si revint ariere la[a] ou l'espee estoit, si le prent et le conmence a regarder et a plaindre moult durement ; et dist, tout em plourant : « Ha ! espee bone et bele plus que nule autre, tant est grans damages de vous quant vous ne chaés es mains d'aucun prodome ! » Lors le lance el lac, el plus parfont qu'il puet ; et maintenant qu'ele aprocha de l'aigue[b], il vit une main qui issi del lac et apparut jusques au coute, mais del cors dont la mains estoit ne vit il point ; et la mains prist l'espee parmi le heut et le conmencha a branller .III. fois contremont. Et quant Gyrflés ot

reprises vers le ciel. Quand Girflet eut vu nettement ce geste, la main replongea dans l'eau avec l'épée, et il attendit longtemps pour voir si elle apparaîtrait encore. Voyant qu'il attendait en vain, il s'éloigna du lac et revint vers le roi. Il lui assura qu'il avait exécuté son ordre et lui raconta ce qu'il avait vu. « Ma foi, fit le roi, c'est bien ce que je pensais, ma fin est très proche. » Il entra dans une méditation qui lui fit venir les larmes aux yeux ; et quand il eut longtemps médité, il déclara à Girflet : « Il vous faut partir et me quitter ; de votre vivant, vous ne me verrez plus jamais. »

335. À ces mots, Girflet se met à pleurer amèrement et lui dit : « Dans ces conditions, sire, je ne vous quitterai pas, car mon cœur ne le supporterait pas ! — Vous le ferez, réplique le roi, ou bien je vous haïrai à mort ! — Sire, comment pourrais-je vous laisser tout seul et m'en aller, comme vous l'ordonnez, sans jamais vous revoir ? — Vous devez m'obéir en tous points. Partez vite, car il ne faut pas rester ! Je vous en prie au nom de la fidélité et de l'amitié qui nous ont unis. »

336. En entendant le roi le prier avec tant de douceur, il répond : « Sire, puisque tel est votre désir, je vous obéirai avec la plus profonde tristesse, sachez-le, car j'aurais aimé mourir ou vivre auprès de vous. Mais dites-moi, s'il vous

---

ce veü apertement, la main se rebouta en l'aigue a toute l'espee, et il atendi illoc grant piece pour savoir s'ele se mousterroit plus. Et quant il voit qu'il i musoit pour noient, si s'en parti del lac et vint au roi et li dist qu'il avoit fait son conmandement, et li conta ce qu'il avoit veü. « Par foi, fait li rois, ce pensoie je bien, car ma fins aproce durement. » Lors conmencha a penser, et en cel penser li chaïrent les larmes as ex ; et quant il a grant piece pensé, il dist a Gyrflet : « Il vous covient aler de ci et partir de moi a tele ore que jamais, tant conme vous vivrés[c], ne me verrés. »

335. Quant Gyrflés entent ce, si conmence moult durement a plourer et li dist : « Par tel covent, sire, ne m'en irai je ja de vous, car mes cuers ne le porroit sosfrir ! — Si ferés, fait li rois, ou je vous harroie de mortel haïne ! — Sire, fait Gyrflés, conment porroit ce estre que je vous lairoie tout sol et m'en iroie en tel maniere conme vos dites, que je ne vous verroie jamais ? — Il convient, fait li rois, que vous le faciés outreement, ensi conme je vous di. Alés vous ent de ci vistement, car del demo[*ʃ*]rer n'i a[a] il point ! Et je le vous proi par cele foi et par cele amour qui a esté entre moi et vous. »

336. Quant Gyrflés entent que li rois l'en proie si doucement, il respont : « Sire, puis qu'il vous plaist, je ferai vostre conmandement, tant dolans, ce saciés, que nus plus, car moult me fust bel, s'il vous pleüst, a morir ou a vivre entour vos. Mais, pour Dieu, itant me dites, s'il vos

plaît, au nom de Dieu, si vous pensez que je ne vous reverrai jamais. — Il en sera ainsi. Soyez-en sûr ! — Où voulez-vous aller, cher seigneur ? demande Girflet. — Je ne vous le dirai pas, répond le roi, car je ne le dois ni ne le puis. » Voyant qu'il n'en apprendra pas davantage, Girflet monte à cheval et quitte le roi. Dès qu'il fut parti, une très forte pluie se mit à tomber ; elle dura jusqu'à ce qu'il eût atteint un tertre à une bonne demi-lieue de là. Il s'arrêta sous un arbre pour attendre que la pluie cesse. Quand elle eut pris fin, il regarda du côté où il avait laissé le roi et il vit venir sur la mer un navire rempli de dames. Quand la nef eut accosté, leur maîtresse, qui tenait par la main Morgain, la sœur du roi Arthur, appela le roi pour qu'il monte sur le navire. Dès que celui-ci vit sa sœur Morgain, il se remit rapidement sur pied et monta à bord, tirant son cheval derrière lui et tenant ses armes à la main.

337. Quand Girflet eut assisté depuis la colline à l'embarquement du roi Arthur avec les dames, il revint en piquant des deux vers le rivage. Une fois arrivé là, il voit le roi Arthur en compagnie des dames ; il reconnaît la fée Morgain pour l'avoir vue à maintes reprises. En peu de temps, le navire s'était éloigné de plus d'une portée d'arbalète. Voyant qu'il a perdu le roi, Girflet descend jusqu'au rivage et montre

---

plaist, se vous quidiés que je vous revoie jamais. — Certes, nenil[a] ! fait li rois. Asseür en soiés. — Et quel part quidiés vous aler, biaus sire ? fait Gyrflés. — Ce ne vous dirai je pas, fait li rois, car je ne doi ne ne puis. » Et quant Gyrflés voit qu'il n'en aprendra plus, il monte et s'en part del roi. Et si tost com il s'en fu partis, conmencha une pluie a cheoir grans et merveillouse, qui li dura jusqu'a un tertre qui estoit bien loing del roi demie lieue ; et quant il fu venus au tertre, il s'arresta desous un arbre tant que la pluie fu passee. Et quant ele fu passee, il conmencha a regarder cele part ou il avoit le roi laissié, si vit venir parmi la mer une nef qui toute estoit plaine de dames ; et quant eles vindrent a la rive, la dame d'eles, qui tenoit Morgain, la serour le roi Artu, par la main, conmencha a apeler le roi Artu qu'il entrast en la nef. Et si tost conme li rois vit Morgain sa serour, il se leva isnelement de la terre ou il se seoit et entre en la nef, et traist son cheval aprés lui et prist ses armes.

337. Quant Gyrflés, qui estoit el tertre, ot tout ce veü, conment li rois Artus entra en la nef avoc les dames, il retourna ariere quan qu'il pot del cheval traire, tant qu'il est ariere revenus a la rive. Et quant il i est venus[a], il voit le roi Artu entre les dames et connoist bien Morgain la Fee, car maintes fois l'avoit veüe ; et la nef se fu eslongie em poi d'ore plus d'une arbalestree. Et quant Gyrflés voit qu'il a ensi perdu le roi, il descent sor la rive et conmence a faire le greignour doel del monde ; et demoura illoc tout le jour et toute la nuit

la plus grande peine. Il resta planté là tout le jour et toute la nuit sans boire ni manger, comme la veille. Le matin, à la pointe du jour, quand le soleil fut levé et que les oiseaux commencèrent à chanter, Girflet, plein de tristesse, prit sa monture et quitta ce lieu, pour aller jusqu'à un bois proche. Dans ce bois vivait un ermite de ses amis ; il demeura deux jours auprès de lui parce qu'il se sentait affaibli par son grand chagrin et par le jeûne. Il raconta au saint homme ce qu'il avait vu concernant le roi Arthur. Il repartit le troisième jour et songea à se rendre à la Noire Chapelle pour savoir si Lucan le Bouteiller avait déjà été enterré. Il y arriva aux alentours de midi, il mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre puis il entra. À l'intérieur, il découvrit deux riches tombes devant l'autel, mais l'une était bien plus somptueuse que l'autre. Sur la moins belle une inscription disait :

338. CI-GÎT LUCAN LE BOUTEILLER QUE LE ROI ARTHUR FIT MOURIR EN L'ÉTREIGNANT CONTRE SA POITRINE. Sur l'autre tombe, admirablement belle, était inscrit : CI-GÎT LE ROI ARTHUR QUI SOUMIT GRÂCE À SA VAILLANCE DOUZE ROYAUMES[1]. Voyant cela, il s'évanouit sur la tombe ; quand il revint à lui, il manifesta un immense chagrin et il resta là jusqu'à ce que l'ermite vînt, le soir, célébrer le service divin. À son arrivée, Girflet lui demanda aussitôt : « Seigneur, est-il

---

c'onques ne but ne ne menga, ne n'avoit fait le jour devant. Au matin, quant li jours aparut et li solaus fu levés et li oiselet conmencierent lor chant, Gyrflés, si dolans conme il estoit, monta sor son cheval et s'en parti d'illoc, et chevaucha tant qu'il vint [*476a*] a un boschel qui pres d'illoc estoit ; et en cel boschet avoit un hermite qui moult estoit acointes de lui, si i ala et demoura avoc lui .II. jours pour ce qu'il se sentoit auques deshaitiés del grant doel qu'il avoit eü et del jeüner, et conta au prodome ce qu'il avoit veü del roi Artu. Au tiers jour s'en parti de laiens et pensa qu'il iroit a la Noire Chapele pour savoir se Lucans li Bouteilliers estoit encore mis en terre ; et quant il i fu venus endroit ore de miedi, il descendi a l'entree de la chapele et atacha son cheval a un arbre, puis entra laiens. Et quant il i fu entrés, il trova devant l'autel .II. tombes moult riches, mais l'une estoit assés plus riche de l'autre. Desus la mains bele avoit letres qui disoient :

338. CI GIST LUCANS LI BOUTEILLIERS QUE LI ROIS ARTUS DESTRAINT A MORT ENCONTRE SON PIS. Desus l'autre tombe, qui tant merveillousement estoit bele, avoit letres escrites qui disoient : CI GIST LI ROIS ARTUS QUI PAR SA VALOUR MIST EN SA SUBJECTION .XII. ROIALMES. Et quant il voit ce, si se pasme desus la tombe ; et quant il revint de pasmisons, si conmencha a faire trop grant doel, et demoura illoc jusques au soir que li prodom vint qui servoit a l'autel. Et quant li prodom i fu venus, Gyrflés li demanda des maintenant : « Sire, est ce

vrai que le roi Arthur repose ici ? — Oui, cher ami, dit le saint homme, cela est vrai, et sachez que des dames ou des demoiselles que je ne connais pas l'apportèrent ici il y a trois jours. » Girflet supposa que c'étaient celles qui l'avaient fait monter sur le navire ; il déclara que, puisque son seigneur n'était plus de ce monde, il le quitterait aussi ; il persuada l'ermite de le garder à ses côtés et il prit l'habit religieux en toute humilité.

339. C'est ainsi que Girflet devint ermite et servit à la Noire Chapelle, mais pas pour longtemps car il ne survécut que dix-huit jours au roi Arthur. Pendant que Girflet demeurait à l'ermitage, les deux fils de Mordret l'avaient précédé à la chapelle ; Mordret les avait laissés à Wincestre pour garder la ville, en cas de nécessité. Ces deux-là étaient de bons chevaliers aguerris. Dès qu'ils apprirent la mort de leur père, du roi Arthur et des autres hommes valeureux qui avaient péri dans la bataille, ils emmenèrent tous ceux de Wincestre pour s'emparer de toutes les terres alentour et ils y parvinrent très bien parce qu'ils ne trouvèrent personne pour s'y opposer car tous les preux et les bons chevaliers étaient morts à la bataille de Salesbières.

340. Quand la reine Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, eut appris la mort de son seigneur et l'annexion de ses terres par l'ennemi, elle eut peur qu'ils ne la tuent s'ils pouvaient mettre

---

voirs que ci gist li rois Artus ? — Oïl, biaus amis, fait li prodom, il i gist, vraiement le saciés ; et saciés que ci l'aporterent ne sai quels dames ou damoiseles[a] tiers jour a. » Et Gyrflés s'apensa maintenant que ce furent celes qui le misent en la nef, si dist que puis que ses sires est partis de cest siecle, il n'i demoerra plus, si proie tant l'ermite qu'il le rechut en sa compaingnie ; et il vesti les dras de la religion benignement.

339. Ensi devint Gyrflés hermites et servi a la Noire Chapele, mais ce ne fu pas longement, car aprés la mort le roi Artu ne vesqui il que .XVIII. jours, sans plus. Endementres que Gyrflés demouroit en l'ermitage, vindrent avant li doi fil Mordret qui estoient a Wincestre demouré pour garder la vile se mestiers fust ; et pour ce les i avoit Mordrés laissiés dedens. Cil doi estoient bon chevalier et aduré ; [*b*] et si tost com il sorent la mort de lor pere et del roi Artu et des autres prodomes qui en la bataille avoient esté ocis, il prisent trestous ciaus de Wincestre et aloient porprenant la terre de toutes pars ; et si porent il bien faire, a ce qu'il ne troverent qui lor[a] contredesist, car trestout li prodome et li bon chevalier estoient mort en la bataille de Salesbieres.

340. Quant la roïne Genievre, la feme le roi Artu, sot la mort de son signour et on li ot conté que cil aloient la terre saisissant, ele ot paour qu'il ne l'oceïssent s'il le peüssent tenir, si se fist de maintenant les

la main sur elle : elle se fit aussitôt couper les tresses et prit l'habit religieux. Pendant ce temps, un messager du royaume de Logres alla trouver Lancelot dans sa cité de Gaunes et lui raconta ce qui était arrivé au roi Arthur, comment il était mort dans la bataille contre Mordret et comment les deux fils de celui-ci s'étaient approprié le royaume après la mort du roi. En entendant ces nouvelles, Lancelot éprouva un grand chagrin car il avait beaucoup aimé le roi Arthur, et il en fut de même pour tous les bons chevaliers de Gaunes. Lancelot consulta les deux rois frères sur la conduite à tenir, car il ne haïssait personne au monde autant que Mordret et ses deux fils. Le roi Bohort lui répondit : « Seigneur, voici ce que je vous propose : nous convoquerons tous nos hommes et, quand ils seront tous rassemblés, nous quitterons le royaume de Gaunes et nous passerons en Grande-Bretagne. Une fois que nous y serons, si les fils de Mordret ne s'enfuient pas, ils sont sûrs de mourir. — C'est bien votre intention ? demanda Lancelot. — Seigneur, nous ne connaissons pas d'autre moyen de nous venger. — Je suivrai votre conseil », fit Lancelot.

341. Ils font venir leurs hommes depuis le fin fond des royaumes de Gaunes et de Bénoïc, pour en réunir plus de vingt mille en quinze jours, tant à pied qu'à cheval. Ce rassemblement eut lieu dans la cité de Gaunes ; tous les chevaliers et les hommes vaillants du pays y vinrent. Le

---

treces coper et prist les dras de religion. Endementres que ce avint, uns messages del roialme de Logres ala a Lanselot ou il estoit en la cité de Gaunes, se li conta la verité del roi Artu, et conment il estoit mors en la bataille encontre Mordret et conment li doi fil Mordret avoient saisie la terre aprés la mort le roi Artu. Et quant Lanselos entendi ces noveles, il en fu moult coureciés, car trop avoit amé le roi Artu de grant amour, et ausi en furent tout li boin chevalier de Gaunes courecié. Et Lanselos se conseilla as .II. rois freres qu'il porroit faire de ceste chose, car il n'estoit riens el monde que il haïst autant conme il faisoit Mordret et ses .II. enfans. Et li rois Boors li respondi : « Sire, je vous dirai que vous en ferés : nous manderons nos gens pres et loing ; et quant il seront tout venu et assamblé, nous nous partirons del roialme de Gaunes et passerons en la Grant Bretaingne ; et quant nous i serons venu, se li fil Mordret ne s'en fuient, il pueent bien estre asseür de mort. — Volés[a] vous dont que nous le façons ensi ? fait Lanselos. — Sire, fait li rois Boors, nous ne savons mie conment nous em puissons estre vengié autrement[b]. — Et je le ferai a vostre los », fait Lanselos.

341. Lors mandent lor homes pres et loing del roialme de Gaunes et de Benuyc, en tel maniere que dedens .xv. jours en orent assamblé plus de .xx.m., que a pié que a cheval ; et fu ceste assamblee faite en la cité de Gaunes, et li chevalier del païs et li prodome i furent tout venu. Et li

roi Bohort, Lancelot, les rois Lionel et Hector quittèrent aussitôt le royaume de Gaunes avec tous leurs compagnons et firent route rapidement jusqu'à la mer. Ils trouvèrent leurs navires prêts à appareiller et y montèrent. Le vent fut si favorable qu'ils parvinrent le jour même en Grande-Bretagne.

342. Quand ils eurent accosté sains et saufs, ils s'en réjouirent et s'installèrent de leur mieux sur le rivage. Le lendemain, les deux fils de Mordret apprirent que Lancelot était arrivé dans le pays et avait amené avec lui une troupe très nombreuse. Cette nouvelle les saisit de crainte car ils redoutaient Lancelot plus que tout autre. Ils se consultèrent et finirent par décider de convoquer leurs hommes et d'aller l'affronter sur un champ de bataille. On verrait bien à qui Dieu donnerait la victoire, et ils aimaient mieux la mort au combat que la fuite à travers le pays. Ainsi firent-ils : ils convoquèrent rapidement leurs hommes et les réunirent à Wincestre. Ensuite, ils sortirent de la ville un mardi matin et se hâtèrent si bien qu'un messager leur dit que Lancelot, qui marchait sur eux avec son armée, n'était plus qu'à six lieues anglaises. Ils pouvaient être sûrs que la bataille aurait lieu avant l'heure de tierce. À cette nouvelle, ils déclarent qu'ils combattront là où ils se trouvent et qu'ils attendront Lancelot et ses hommes puisqu'ils ne peuvent éviter la bataille. Ils

---

rois Boors et Lanselos et li rois Lyons et Hector atout lor compaingnons s'en partirent maintenant del roialme [*c*] de Gaunes, et chevauchierent tant par lor journees qu'il vindrent a la mer. Il trouverent lor nés prestes et apareillies, si entrerent ens ; et il orent si bon vent et si bien portant qu'il arriverent le jor meïsmes en la Grant Bretaigne.

342. Quant il furent sor terre sain et haitié, si en firent moult grant joie et se logierent sor la marine au miels qu'il porent. A l'endemain vint la novele as .II. fils Mordret que Lanselos estoit arrivés en la terre et a amené avoc lui moult grant compaingnie de gent. Quant il oïrent ceste novele, il furent moult durement esmaiié, car il ne doutoient nul home tant com il faisoient Lanselot ; si se conseillierent entr'els qu'il feroient[a], et tant qu'il s'acorderent a ce qu'il prendroient lor homes et iroient combatre encontre Lanselot a bataille champel, et qui Diex en donra l'onour, si l'ait ; car miels aiment il a morir en bataille que aler defuiant par le paїs. Ensi le fisent com il le deviserent, car il manderent erroment lor homes et les assamblerent a Wincestre ; et quant il orent fait assambler lor homes, si issirent[b] de Wincestre a un mardi matin, et errerent tant que uns messages lor dist que Lanselos venoit sor aus a ost et estoient ja pres d'illoc a .VI. lieues englesches et bien fuissent il asseür qu'il avroient la bataille ains ore de tierce. Quant il oïrent ceste novele, il disent qu'il se combatroient illoc et atendroient Lanselot et ses homes, puis que par

mettent aussitôt pied à terre pour laisser leurs chevaux se reposer.

343. C'eſt ainsi que les hommes de Winceſtre firent halte ; et Lancelot chevauchait avec sa compagnie, mais son cœur débordait de triſtesse car, le jour même où devait avoir lieu la bataille, il apprit que la reine, sa dame, avait quitté ce monde trois jours auparavant. On lui avait rapporté les véritables circonſtances de sa mort car l'événement était récent : jamais dame de si haut rang ne connut plus belle fin ni plus sincère repentance, demandant pardon à Notre-Seigneur avec plus d'humilité qu'elle l'avait fait. De cette mort, Lancelot fut plus peiné que tout autre qui entendît la nouvelle et c'eſt bien triſtement qu'il chevaucha vers Winceſtre. Quand ceux qui l'attendaient le virent arriver, ils montèrent à cheval et l'attaquèrent de front. On put voir nombre de chevaliers abattus et tués dans cet assaut, et nombre de chevaux errant çà et là, dont les cavaliers gisaient sans vie.

344. La bataille se prolongea, sanglante et impitoyable, jusqu'à l'heure de none, car les deux armées étaient nombreuses. Alors, l'aîné des fils de Mordret, dénommé Mélehan, vint à s'élancer de toute la vitesse de son cheval sur le roi Lionel, pointant sur lui sa lance courte et épaisse dont le fer était tranchant et bien aiguisé. Il le frappe si violemment que, malgré l'écu et le haubert, il lui plante sa lance

---

autre chose ne pueent passer se parmi la bataille non, si descendent maintenant de lor chevaus pour laissier les reposer.

343. Ensi furent arreſté cil de Winceſtre. Et Lanselos chevaucha entre lui et sa compaingnie ; mais il eſtoit si coureciés et si triſtres que nus plus, car le jour meïsmes que la bataille dut eſtre li furent les noveles dites que la roïne, sa dame, eſtoit morte et trespassee de ceſt siecle tiers jour avoit. Et tout ensi eſtoit il avenu conme on li avoit dit, car la roïne eſtoit lors trespassee nouvelement[a], mais onques si haute dame plus bele fin ne fiſt, ne qui ot plus bele repentance, ne qui plus doucement criaſt merci a Noſtre Signour qu'ele fiſt. Et de sa mort fu Lanselos dolans et coureciés sor tous homes quant il en sot [*d*] la verité ; lors chevaucha vers Winceſtre tout ireement. Et quant cil qui l'atendoient le virent venir, il monterent sor lor chevaus et assamblerent a els a plaine bataille ; si peüssiés veoir a l'encontrer maint chevalier verser et morir, et maint cheval eſtraier, dont li signour gisoient par terre, les ames parties des cors.

344. La bataille dura, cruele et felenesse, jusqu'a ore de none, car il avoit grant gent d'une part et d'autre. Et a cele ore avint que li ainsnés des .II. fiels Mordret, cil qui avoit non Melehan, tint un glaive court et gros ou il avoit un fer trenchant et aguisié, et laisse courre au roi Lyon tant conme li chevaus li pot aler ; si le fiert de toute sa force si durement que li escus ne li haubers nel garantiſt qu'il ne li mete le glaive

dans le corps et le jette à terre de toutes ses forces ; dans la chute la lance se brise, si bien que le fer et une grande partie de la hampe restent dans le corps de Lionel. Le roi Bohort vit ce coup et comprit que son frère était blessé à mort. Il croit en mourir de douleur ; il s'élance sur Mélehan, l'épée pointée, et lui porte un grand coup sur le heaume, comme il avait coutume d'en donner ; tranchant le heaume et la coiffe de fer, il lui fend la tête jusqu'aux dents. Il retire son épée et le jette mort à terre. En le voyant tomber, Bohort le regarde et dit :

345. « Ah, traître ! Homme sans loyauté ! Ta mort ne répare pas pour moi la perte d'un frère si vaillant ! Tu as vraiment infligé à mon cœur un tourment éternel. » Il s'élance vers la plus forte mêlée et se met à abattre et tuer tout ce qu'il peut atteindre, de la manière la plus stupéfiante. Quand les chevaliers de Gaunes voient tomber le roi Lionel, ils mettent pied à terre devant lui et l'emportent sous un orme, loin de la presse. Tous sont affligés de le voir si grièvement blessé, mais ils n'osent manifester leur chagrin, de crainte que leurs ennemis ne s'en aperçoivent. C'est ainsi que se déroula la dure et cruelle bataille jusqu'à l'heure de none, sans qu'on pût facilement déterminer le vainqueur. Ensuite, Lancelot tomba sur le fils cadet de Mordret ; il le reconnut aux armes

---

parmi le cors, et l'enpaint de toute sa force si qu'il le porte a terre ; et au parcheoir brise li glaives, si que li fers atout grant partie del fust li remest el cors. Cestui cop vit li rois Boors et bien connut que ses freres estoit navrés a mort, si en est si dolans qu'il en quide bien morir de doel ; et lors laisse courre a Melehan, l'espee traite, et le fiert amont el hialme si durement conme cil qui maint grant cop avoit doné, si qu'il li trenche le hialme et la coiffe de fer et le fent jusqu'es dens ; il estort son cop et le jete mort a la terre. Et quant Boors le voit jus chaoir, il le regarde et dist :

345. « Ha ! traïtres ! desloials ! Tant ai ore povre retour en ta mort del grant damage que tu m'as fait de mon frere, qui tant estoit prodom ! Certes, tu m'as mis un doel au cuer qui jamais n'en istra. » Lors[a] laisse courre as autres la ou il voit la greignour presse ; si conmence a abatre et a ocirre quan qu'il ataint devant lui que nus nel voit qu'il ne s'en esmerveille. Et quant li chevalier de Gaunes voient cheoir le roi Lyon, il descendent devant lui et le prendent et le portent fors de la presse desous un orme. Et quant il le voient si navré, se n'i a celui qui n'en soit trop coureciés ; mais il n'en osent faire doel pour lor anemis, qu'il ne s'en aperçoivent. Ensi dura la bataille [*e*] dolerouse et pesme jusqu'a ore de none si igalment qu'a paines i peüst on connoistre la meillour partie. Aprés nonne avint que Lanselos encontra le fil Mordret le plus jouene, et bien le connut as armes qu'il por-

qu'il portait, pareilles à celles de son père. Lancelot, qui le haïssait mortellement, le charge, l'épée en main, et l'autre ne se dérobe pas mais brandit son écu dans sa direction dès qu'il le voit venir. Lancelot le frappe de toutes ses forces et tranche l'écu jusqu'à la boucle avec le poing qui le tenait.

346. Se sentant blessé, l'autre fait demi-tour, mais Lancelot le serre de si près qu'il ne peut fuir ; il lui porte un coup si violent qu'il lui fait voler la tête, coiffée du heaume, à plus d'une demi-lance du tronc. À la vue de sa mort, après celle de son frère, les ennemis ne savent où se réfugier. Prenant la fuite pour essayer de sauver leur vie, ils se dirigent vers une forêt située à moins de deux lieues anglaises. Les autres les suivent de près et les tuent car ils les haïssent à mort, ils les massacrent comme du bétail. Lancelot, qui les pourchasse, en désarçonne et en tue un si grand nombre qu'on pouvait voir derrière lui tout un sillage de chevaliers à terre. Dans sa course, il finit par atteindre le comte de Gorre, qu'il considérait comme un traître dépourvu de toute loyauté et qui avait nui à beaucoup d'hommes de bien. Dès qu'il le voit, il lui crie :

347. « Ah, traître ! Vous êtes perdu et vous allez mourir, car plus rien ne peut vous sauver ! » En l'entendant, l'autre regarde derrière lui, et voyant que c'est Lancelot qui le menace

---

toit, car il portoit autreteles conme ses peres soloit faire. Et Lanselos, qui mortelment le haoit, li laisse courre, l'espee traite, et cil nel refuse pas, ains jete l'escu encontre si tost com il le vit venir ; et Lanselos le fiert de toute sa force si qu'il li trenche l'escu jusqu'en la boucle, et le poing avoc dont il le tenoit.

346. Quant cil se sent mehaingnié, si tourne en fuies. Mais Lanselos le tint si court qu'il n'ot loisir de fuir, ne pooir, et le fiert si grant cop qu'il li fait le chief voler, atot le hialme, plus de demie lance loing del bu. Quant li autre voient cestui mort aprés son frere, lors ne sevent il mais ou il puissent repairier, si tournent en fuies pour garantir lor vies si conme il pueent ; si s'adrecent vers une forest qui pres d'illoc estoit a mains de .II. lieues englesches. Et cil les vont ociant et chaçant del plus pres qu'il pueent, car il les heent mortelment, si les ocient ausi conme se ce fuissent bestes mues. Et Lanselos, qui court aprés, les vait ociant et abatant si espessement que aprés lui em peüssiés veoir la trace de ciaus qu'il faisoit verser a terre. Tant a alé en tel maniere qu'il aconsieut le conte de Gorre, qu'il tenoit a traïtour et a desloial, et maint anoi avoit fait a maint prodome. Il li escrie, si tost come il le voit :

347. « Ha ! traïtres, certes ore estes vos alés et estes venus a la mort, que riens nel vous porroit garantir ! » Et quant il oï ce, si se regarde deriere lui ; et quant il voit que c'est Lanselos qui le manace

et le poursuit, l'épée en main, il comprend qu'il est perdu si son adversaire le rattrape ; alors il éperonne son cheval et s'enfuit aussi vite qu'il peut. Il avait une bonne monture et Lancelot aussi ; la poursuite les entraîne jusqu'à la forêt, où ils pénètrent d'une demi-lieue ; mais le cheval du comte s'écroule, mort d'épuisement. Quand Lancelot, qui le suivait de près, le voit à terre, il le charge et, du haut de son cheval, il lui porte un coup si violent sur le heaume que son épée lui fend la tête jusqu'aux dents. Il gît à terre, à l'agonie, mais Lancelot, sans le regarder, continue sur sa lancée ; croyant revenir vers ses hommes, il ne fait que s'en éloigner et s'enfoncer dans la forêt. Chevauchant au hasard et s'écartant, à droite ou à gauche, de son chemin, il parvint à l'heure de vêpres dans une vallée. Là, il rencontre un jeune homme arrivant à pied du côté de Wincestre. Il lui demande d'où il vient, et l'autre, croyant qu'il est un chevalier fuyard du royaume de Logres, lui répond : « Seigneur, je reviens de la bataille, qui s'est déroulée tout au long de cette journée bien cruelle pour les nôtres, car il n'y a, à ma connaissance, qu'un seul rescapé ; et les autres se désolent de la perte du roi Lionel.

348. — Comment ? s'écrie Lancelot, a-t-il donc été tué ? — Oui, confirme le jeune homme, je l'ai vu mort. — C'est une grande perte, fait Lancelot, car c'était un et bon et noble

---

et qui le sieut, l'espee traite, il set bien qu'il est alés s'il le puet ataindre, si broche le cheval des esperons[a] et s'en fuit si grant oirre conme il puet. Il estoit bien montés, et Lanselos ausi, si conmence en tel maniere la chace entr'aus .II. qui dura jusqu'a la forest, bien en parfont demie lieue ; et lors recrut li chevals au conte et chaï mors desous lui. Et [f] quant Lanselos, qui de pres le sivoit, le vit a terre, se li courut sus, si montés conme il estoit, et le feri parmi le hialme si durement qu'il li mist l'espee jusqu'es dens ; et cil chiet a la terre, conme cil qui la mort angoisse. Et Lanselos nel regarde plus, ains s'en vait outre grant aleüre. Et quant il quide revenir a ses homes, il s'en eslonge tous jours plus et plus, et se met plus en parfont de la forest. Tant a alé en tel maniere, forvoiant cha et la ensi qu'aventure le menoit, qu'il vint aprés ore de vespres en une valee ; et lors encontra un vallet a pié[b] qui venoit de vers Wincestre. Lors li demande dont il vient. Et quant cil le voit, si quide qu'il soit del roialme de Logres et qu'il s'en soit fuis de la bataille, se li dist : « Sire, je vieng de la bataille ou la dolerouse journee a esté et est avenue a nos gens, car a mon essient il n'en est eschapés que un sol. Et nequedent, trop sont cil dela courecié del roi Lyon qui est ocis.

348. — Conment ? fait Lanselos. Est il donques ocis ? — Oïl, fait li vallés, je le vi mort. — C'est damages, fait Lanselos, car il estoit

chevalier. » Il se met à pleurer à chaudes larmes si bien que son visage en eſt tout mouillé sous le heaume. Le jeune homme lui dit alors : « Seigneur, il eſt bien tard et vous êtes loin de tout lieu habité. Où pensez-vous coucher ce soir ? — Je ne sais, répond Lancelot, peu m'importe où je couche. » Le jeune homme comprend qu'il n'en saura pas davantage et s'empresse de le quitter. Lancelot continue à chevaucher à travers la forêt, montrant les signes de la plus grande douleur, pensant qu'il n'a plus rien à perdre après la mort de sa dame et de son cousin.

349. Il chevaucha toute la nuit dans la même afflіction, allant là où le hasard le menait, sans jamais suivre le bon chemin. Au matin, il arriva au pied d'une montagne rocailleuse où se trouvait un ermitage isolé. Il se dirigea par là pour voir qui y demeurait et emprunta le sentier qui y montait. Parvenu à cet endroit, il trouva un très pauvre ermitage avec une petite chapelle vétuſte. Il mit pied à terre et ôta son heaume. À l'intérieur, il vit deux hommes vêtus de robes blanches qui paraissaient être des prêtres, ce qui était bien le cas. Il les salue et, en l'entendant parler, ils lui rendent son salut ; puis, après l'avoir bien regardé, ils accourent vers lui en lui tendant les bras ; ils l'embrassent et lui font fête. Lancelot leur demande qui ils sont et ils répondent :

---

gentils hom et bons chevaliers. » Et lors conmencha a plourer trop durement, si qu'il en ot la face toute mollie desous le hialme. Et lors li diſt li vallés : « Sire, il eſt huimais bien tart, et vous eſtes loing de gent et de recet. Ou quidiés vous huimais jesir ? — Ne sai, fait il ; il ne me chaut ou je gise. » Quant li vallés entent qu'il n'en aprendra plus, si s'en part de lui erroment ; et Lanselos vait toutesvoies chevauchant parmi la foreſt et faisant le greignour doel del monde, et diſt que ore ne li eſtoit il riens remés quant il avoit perdue sa dame et son cousin ausi.

349. En tele ire et en tel doel chevaucha toute la nuit, ensi conme aventure le menoit, car il n'aloit nule fois le droit chemin. Au matin li avint qu'il trova une montaigne plaine de roches ou il avoit un hermitage assés loing de toutes gens. Il tourne cele part son frain et pensa qu'il iroit veoir cel lieu pour savoir qui i repaire, si vait tant contremont un sentier qu'il eſt venus el lieu, qui [*477a*] eſtoit assés povres ; il i avoit une chapele petite et anciene. Il descent a l'entree et oſte son hialme ; et quant il fu entrés dedens, il i trova .II. prodomes veſtus de robes blanches ; et bien sambloient a eſtre provoire, et si eſtoient il. Il les salue ; et quant cil l'oïrent parler, se li rendent son salu. Et quant il l'orent bien avisé, il li courурent sus, les bras tendus, et le baisent et li font moult grant joie. Et lors lor demande Lanselos[a] qui il sont, et il li dient :

350. « Ah, seigneur, ne nous reconnaissez-vous pas ? » À ces mots, il les examine et reconnaît l'archevêque de Cantorbéry, celui qui avait déployé de longs efforts pour provoquer la réconciliation entre le roi Arthur et la reine, et l'autre était Bliobléris, un cousin de Lancelot. Heureux de les avoir trouvés, il leur demande : « Chers seigneurs, depuis quand êtes-vous ici ? Sachez que j'ai plaisir à vous retrouver ! » Ils lui apprennent qu'ils sont venus dès le triste jour de la bataille qui se tint dans la plaine de Salesbières. « Nous pouvons vous assurer que, de tous nos compagnons, il ne reste, à notre connaissance, que le roi Arthur, Girflet et Lucan le Bouteiller ; et nous ignorons ce qu'ils sont devenus. Le hasard nous a amenés ici, où nous avons trouvé un saint ermite qui nous a accueillis, et nous y sommes restés. Si Dieu le veut, nous y passerons le reste de notre vie au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous le prierons de nous pardonner nos péchés. Et vous, qui avez été jusqu'à maintenant le meilleur chevalier du monde, qu'allez-vous faire ? — Je vais vous le dire, répond-il. Vous avez été mes compagnons dans les plaisirs de ce monde ; si cela vous convient, je vous tiendrai compagnie et ne quitterai jamais cet endroit, mais si vous ne m'acceptez pas auprès de vous, j'irai ailleurs. » À ces mots, ils éprouvent une grande joie, et remercient Dieu de tout leur cœur, tendant les mains vers le

---

350. « Ha ! sire, ne nous connoissiés vous mie ? » Et quant il entent ce, il les regarde[a] et connoist que li uns est li archevesches de Caintorbile, cil meïsmes qui pour la pais de[b] la roïne et del roi Artu fu lonc tans eschis, et li autres fu Blyobleris, uns cousins Lanselot. Lors en fu il moult liés de ce qu'il les ot trovés, si lor demande : « Biaus signour, quant venistes vous ci ? Saciés que moult me plaist ce que je vous ai trovés ! » Et il disent qu'il i vindrent des la dolerouse journee que la bataille fu es plains de Salesbieres : « Si vous disons que, a nos essiens, de tous nos compaingnons n'en remest fors li rois Artus et Gyrflés et Lucans li Bouteilliers ; et si ne savons qu'il devinrent. Et aventure nous amena cha, si trovasmes un hermite prodome qui nous acueilli avoc lui, et nous i somes remés ; si userons, se Diex plaist, le remanant de nostre vie el service Nostre Signour Jhesu Crist et li proierons qu'il nous pardoinst nos pechiés. Et vous, font il a Lanselot, que ferés vous, qui jusques ci avés esté li mildres chevaliers del monde ? — Je vous dirai, fait il, que je ferai : vous avés esté mi compaingnon es delis del siecle ; or vous ferai, s'il vous plaist, compaingnie, ne jamais ne me partirai de ci, ains i serai toute ma vie. Et se vos ne me requelliés avoc vous, je irai aillours. » Et quant cil l'entendent, si en sont trop durement lié, si en mercient Dieu de bon cuer et en tendent lor mains vers le ciel. Ensi remest Lanselos laiens

ciel. C'est ainsi que Lancelot demeura avec ces hommes de bien. Mais le conte cesse de parler de lui et revient à ses cousins, Bohort et Lionel.

La mort de Lancelot.

351. Selon le conte, après la bataille de Wincestre, parmi les hommes des fils de Mordret, certains s'enfuirent car ils avaient pu s'échapper et d'autres trouvèrent la mort ; le roi Bohort entra de force avec toute son armée dans la ville de Wincestre. Quand il eut la certitude que son frère Lionel était mort, il montra une peine indicible. Il fit apporter le corps et le fit enterrer à Wincestre avec toute la pompe digne d'un fils de roi. Après l'enterrement, il fit rechercher partout Lancelot, mais personne ne put le trouver. Voyant cela, le roi Bohort dit à Hector : « Cher cousin, puisque nous avons perdu mon seigneur sans espoir de le retrouver, je veux rentrer dans notre pays et vous viendrez avec moi. Quand nous y serons, vous prendrez l'un des deux royaumes, à votre choix, car il vous revient. » Hector répond qu'il n'a pas envie de quitter le royaume de Logres et qu'il souhaite y demeurer encore : « Sachez que, lorsque je partirai, ce sera pour venir directement auprès de vous, car vous êtes celui que j'aime le plus au monde et je me dois d'agir de cette manière. » C'est ainsi que le roi Bohort quitta le royaume de Logres pour retourner dans son pays avec toute

---

avoc les prodomes. Mais ici endroit se taist li contes de lui et retourne a parler de ses .II. cousins, Boort et Lyonel.

351. [*b*] Or dist li contes que quant la bataille de Wincestre fu finee et li home as enfans Mordret s'en furent fui, cil qui fuir porent, et li autre furent ocis, li rois Boors, a tout le pooir de sa gent, s'en entra en la vile de Wincestre, ou cil dedens volsissent ou non. Et quant il sot vraiement que Lyons ses freres estoit mors, il en fist si grant doel que a paines le porroit nus conter ; lors fist prendre le cors et le fist enterer en la vile de Wincestre ausi richement conme on dut faire fil de roi. Et quant il fu enfoïs, il fist querre Lanselot pres et loing, mais il ne fu nus qui le peüst trover. Et quant li rois Boors vit qu'il ne porroit estre trovés, il dist a Hector : « Biaus cousins, puis que mes sires est ensi perdus qu'il ne puet estre trovés, je voel aler en nostre païs, si i venrés avoc moi. Et quant nous serons la venu, prenés des .II. roialmes lequel qui miels vous plaira, car vous avrés en abandon lequel que vous voldrés. » Et il dist que il n'a ore talent de partir soi del roialme de Logres, ains i demoerra encore : « Et saciés, quant je m'en partirai, je irai tot droit a vous, car vous estes li hom el monde que je plus aim, et je le doi faire par droit. » Ensi s'en parti li rois Boors del roialme de Logres et s'en rala en son païs a toute

son armée. Hector, quant à lui, parcourut la forêt en tous sens et finit par arriver par hasard à l'ermitage où vivait Lancelot. L'archevêque lui avait déjà tant appris que Lancelot était devenu prêtre, chantait la messe quotidienne et s'abstenait de toute autre nourriture que de pain, d'eau et de racines qu'il récoltait dans les bois.

352. Quand les deux frères se retrouvèrent, il y eut bien des larmes de part et d'autre car ils se vouaient une très grande affection. Hector dit à Lancelot : « Seigneur, puisque je vous ai trouvé au service de Jésus-Christ, le plus haut service qui soit, et que je vois qu'il vous plaît, jamais je ne vous quitterai de mon vivant ; je vous tiendrai compagnie jusqu'à la fin de mes jours. » À ces mots, ceux qui étaient présents se réjouirent qu'un bon chevalier s'offrît à servir Notre-Seigneur, et ils le reçurent avec joie en leur compagnie. Les deux frères vécurent ainsi ensemble à l'ermitage, ils s'appliquèrent tous les jours au service de Jésus-Christ. Lancelot y demeura quatre ans en s'infligeant, plus que tout autre, jeûne, veillées de prière et nuits très courtes.

353. Hector mourut quatre ans plus tard et il fut enterré dans l'ermitage même ; dix-huit jours avant le début de mai[1], Lancelot s'alita, atteint d'une très grave maladie, et ne se releva plus jamais. Quand il sentit qu'il allait mourir, il pria

---

sa gent. Et Hectors chevaucha parmi le bois, une ore avant et l'autre[a] ariere, et tant ala par aventure qu'il vint a l'hermitage ou Lanselos demouroit. Et li arcevesches li avoit ja tant fait et tant li avoit apris qu'il estoit prestre et[b] chantoit chascun jor messe et estoit de si grant abstinence qu'il ne menga fors pain et aigue et racines qu'il queilloit en l'arbroie.

352. Quant li doi frere s'entrevirent, assés i ot espandues larmes et plours de l'un et de l'autre, car moult s'en[*c*]tramoient andoi de bone amour. Lors dist Hectors a Lanselot : « Sire, puis que je vous ai trové en si haut service conme est li services Jhesu Crist et je voi que li demorers vous plaist, je sui cil qui jamais ne s'en partira en son vivant, ains vous i ferai compaingnie tous les jours de ma vie. » Quant cil de laiens l'entendent, si en sont moult joiant de ce que li bons chevaliers s'est offers au service Nostre Signour, si le reçurent volentiers et debonairement a compaingnon. Ensi furent li doi frere en l'ermitage ensamble, et furent tous jours ententis au service Jhesu Crist. Et demoura Lanselos laiens .IIII. ans en tel maniere qu'il n'estoit nus hom nés qui tant peüst sosfrir paine ne traveil conme il sousfroit de jeüner et de veillier en proieres[a] et de lever matin.

353. Au quart an morut Hector, et fu enfoïs en l'ermitage meïsmes ; .XVIII. jours devant may acoucha Lanselos malades d'une moult grief maladie, car il n'en leva onques puis. Et quant il senti qu'il devoit

l'archevêque et Bliobléris de transporter son corps, après sa mort, à la Joyeuse Garde, et de le déposer dans la tombe où l'on avait enseveli Galehaut, le seigneur des Lointaines Îles ; ils lui promirent en frères de le faire. Lancelot ne vécut que trois jours, pas un de plus, après cette requête, puis il trépassa. Au moment où l'âme quitta son corps, ni l'archevêque ni Bliobléris n'étaient auprès de lui : ils étaient endormis sous un arbre. Bliobléris s'éveilla le premier ; il vit l'archevêque qui dormait près de lui et manifestait dans son sommeil la plus grande joie du monde, tout en disant : « Ah, Dieu, soyez béni, car je vois à présent ce que je voulais voir ! »

354. Ce rire pendant le sommeil étonna fort Bliobléris ; il craignit que l'ennemi n'ait pris possession de l'archevêque[1]. Il l'éveilla le plus doucement possible. En ouvrant les yeux, l'archevêque aperçut Bliobléris et lui dit : « Ah, mon frère, pourquoi m'avez-vous arraché à la grande joie que j'éprouvais ? » Et l'autre lui demanda de quelle joie il s'agissait. « J'étais, répondit-il, en compagnie d'anges si nombreux que jamais nulle part je ne vis pareille foule et ils ont emporté au ciel l'âme de notre frère Lancelot. » Entendant cela, Bliobléris s'émerveille de cette vision et lui suggère : « Mon frère, allons voir s'il a rendu l'âme. — Oui, ma foi, allons-y », dit l'archevêque. Ils se lèvent aussitôt, se rendent au chevet de Lancelot

---

trespasser, il proia a l'arcevesche et a Blyobleris que si tost qu'il seroit deviés, qu'il portaissent son cors a la Joiouse Garde et le meïssent en la tombe ou li cors Galeholt, le signour des Lontaines Illes, fu mis ; et il li creanterent conme frere que il le feroient ensi. Trois jours aprés ceste requeste vesqui Lanselos, et nient plus, et trespassa del siecle au tiers jour. A celui point que l'ame li parti del cors n'estoit pas li arcevesches laiens, ne Blyobleris, ains se dormoient defors desous un arbre. Si avint a l'ore que Blyobleris s'esveilla premiers et vit l'arcevesche qui delés lui dormoit, et en dormant faisoit le greignour feste del monde et disoit : « Ha ! Diex, beneois soiés vous ! Car ore voi je quanques je voloie veoir. »

354. Quant Blyobleris vit que cil dormoit et rioit, il ne s'en esmervella pas petit, car il ot paour que li Anemis ne se fust mis dedens lui ; et lors l'esveilla au plus soef qu'il pot. Et quant cil ot les ex overs et il vit Blyobleris, il li dist : « Ha ! frere, pour coi m'avés vos jeté de la grant joie ou je estoie ? » Et cil li demanda en quel joie il estoit dont. « Je estoie, fait il, en si grant compaingnie d'angles que onques n'en vi autant [*d*] de gens en lieu[a] ou je fuisse ; et emporterent la sus el ciel l'ame de Lanselot, nostre frere[b]. » Et quant Blyobleris l'entent, si s'esmerveille moult de ceste avision, si li dist : « Frere, ore alons veoir s'il est deviés. — Par foi, fait li arche-vesches, volentiers. » Il se lievent maintenant et vienent la ou Lanselos

et constatent qu'il a rendu l'âme. L'archevêque s'exclame alors : « Ah, Dieu, soyez béni ! Je sais à présent que c'est pour l'âme de cet homme que les anges se réjouissaient tant. Je sais aussi que la pénitence vaut mieux que tout, et je ne cesserai de faire pénitence tant que je vivrai ! Mais il nous faut maintenant porter son corps à la Joyeuse Garde car nous le lui avons promis. — Vous avez raison, seigneur », approuve Bliobléris.

355. Ils confectionnèrent une bière et, quand elle fut prête, ils y placèrent le corps de Lancelot, puis ils la saisirent à chaque extrémité, et ils se mirent en route sans plus attendre ; ils marchèrent péniblement jusqu'à la Joyeuse Garde. Quand ceux du château apprirent que c'étaient les restes de Lancelot, ils allèrent à leur rencontre et les accueillirent en pleurant. De telles lamentations s'élevèrent autour du corps qu'on n'eût pas entendu le tonnerre de Dieu dans le ciel. Ils descendirent dans la cathédrale de la place forte et ils rendirent à la dépouille de Lancelot des honneurs dignes de l'homme valeureux qu'il avait été. Le jour même où les restes de Lancelot furent apportés à la Joyeuse Garde, le roi Bohort était en visite au château, accompagné d'un seul chevalier et d'un écuyer. Quand il apprit que le corps était dans l'église, il s'y rendit et le fit découvrir, et à force de le regarder, il reconnut son seigneur. En le reconnaissant,

---

estoit ; et quant il i furent venu, il troverent que l'ame s'en estoit partie. Et lors dist li arcevesques : « Ha ! Diex, beneois soiés vous ! Ore sai je bien que pour l'ame de cestui faisoient li angle si grant joie conme je vi. Ore sai je bien que penitance vaut sor toutes choses, ne jamais de penitance ne me partirai tant conme je vive ! Mais ore covient que nous portons son cors a la Joiouse Garde, car nous li creantasmes a son vivant. — Sire, fait Blyobleris, vous dites voir. »

355. Lors appareillent une biere. Et quant ele fu apareillie, il i misent le cors Lanselot ; et puis le prist li uns d'une part et li autres d'autre, et vont tant par lor journees, a grant traveil et a grant paine, qu'il vindrent a la Joiouse Garde. Et quant cil de la Joiouse Garde sorent que c'estoit li cors de Lanselot, si alerent a l'encontre et le rechurent o plours et o lermes ; et oïssiés entour le cors si grant doel et si grant noise qu'a paines i oïst on Dieu tonant. Si descendirent en la maistre eglyse del chastel et firent au cors si grant honor conme il porent et conme il devoient faire a si prodome conme il avoit esté. Celui jour meïsmes que li cors Lanselot fu aportés a la Joiouse Garde, fu li rois Boors descendus el chastel a si povre compaingnie conme d'un sol chevalier et d'un esquier. Et quant il sot que li cors estoit en l'eglyse, il ala cele part et le fist descovrir, et le regarda tant qu'il connut que c'estoit ses sires ; et quant il le connut, si se pasme maintenant desus le cors et conmencha a faire si grant doel que nus

il s'évanouit aussitôt sur la dépouille et se met à exprimer plus de douleur qu'on n'en vit jamais et à pousser des lamentations. Ce jour-là, un profond chagrin envahit le château. La nuit, on fit ouvrir la tombe de Galehaut, plus riche que toute autre, et le lendemain on y fit déposer le corps de Lancelot, et inscrire les mots suivants : CI-GÎT GALEHAUT, SEIGNEUR DES LOINTAINES ÎLES, ET AUPRÈS DE LUI REPOSE LANCELOT DU LAC, QUI FUT LE MEILLEUR CHEVALIER JAMAIS ENTRÉ DANS LE ROYAUME DE LOGRES, À L'EXCEPTION DE SON FILS GALAAD.

356. Quand la dépouille de Lancelot fut ensevelie, on vit les habitants du château baiser sa tombe comme une relique. Les hommes de bien demandèrent au roi Bohort comment il avait pu arriver à point pour l'enterrement de Lancelot. « Un prêtre ermite du royaume de Gaunes m'a averti que, si j'étais aujourd'hui au château, j'y trouverais mon seigneur mort ou vif ; c'est pour cela que je suis venu et je vois que sa prédiction s'est réalisée. Mais si vous savez où mon seigneur a vécu depuis que je l'ai perdu de vue, dites-le-moi, au nom de Dieu, car je désire vivement le savoir. » Sur cette requête, l'archevêque lui conte sans attendre la vie de Lancelot à l'ermitage et sa fin, telles qu'il les avait connues. Apprenant cela, le roi Bohort répond : « Seigneur, puisqu'il est vrai qu'il est resté auprès de vous et au service de Notre-Seigneur

---

hom ne fist onques greignour, et a plaindre trop durement. Icelui jour fu li doels trop grans el chastel ; et la nuit firent ouvrir la tombe Galeholt, qui tant estoit riche conme nule plus ; et l'endemain firent[a] metre le cors Lanselot dedens, et firent escrire letres desus qui disoient : CI GIST LI CORS GALEHOLT, LE SIGNOUR[b] DES LON[*e*]TAINES ILLES, ET AVOC LUI REPOSE LANSELOS DEL LAC, QUI FU LI MIELDRES CHEVALIERS QUI ONQUES ENTRAST EL ROIALME DE LOGRES, FORS SOLEMENT GALAAD SES FIELS.

356. Quant li cors fu enfoïs, vous peüssiés veoir a ciaus del chastel baisier la tombe ausi conme se ce fust uns cors sains. Lors demanderent li prodomme au roi Boort conment il estoit si venus a point a l'enterement Lanselot. « Certes, fait li rois Boors, uns hermites religious del roialme de Gaunes me dist, se je estoie en cest jour d'ui en cest chastel, que je i troveroie mon signour ou vif ou mort, et pour ce i ving je, si voi bien qu'il m'est ensi avenu conme il me dist. Mais, pour Dieu, se vous savés ou il a conversé puis que je nel vi mais, si le me dites, car moult le desir a savoir. » Et quant li archevesches[a] l'entent, se li conte erroment toute la vie Lanselot et la fin de lui, ensi conme il meïsmes l'avoit veüe et seüe. Et quant li rois Boors l'ot bien entendu, il respondi : « Sire, puis qu'il est ensi qu'il a esté avoc vous et demouré jusqu'en la fin el service Nostre Signour,

jusqu'à la fin, je veux vous tenir compagnie jusqu'à ma mort en ce lieu où il a vécu car j'aime maintenant cet endroit comme j'ai aimé Lancelot. Je partirai avec vous, si vous le voulez, et je passerai le reste de ma vie dans l'ermitage au service de Notre-Seigneur. » Ces paroles firent verser à l'archevêque des larmes de joie et rendre grâces à Notre-Seigneur.

357. Le lendemain, le roi Bohort quitta la Joyeuse Garde et renvoya chevalier et écuyer dans son pays, avec la consigne à ses vassaux d'élire un roi à leur convenance, car ils ne le reverraient plus jamais. C'est ainsi qu'il partit seul avec l'archevêque et Blioblėris et passa avec eux le reste de ses jours dans l'amour de Notre-Seigneur. Ici maître Gautier Map se tait sur *L'Histoire de Lancelot* car il l'a rapportée entièrement et fidèlement, et il achève si bien son livre qu'il ne peut plus rien raconter d'autre sans mentir.

Fin de l'ouvrage. Arnolphe de Cayeux[1] *qui habite Amiens copia ce livre* en l'an de grâce mille deux cent quatre-vingt-six, au mois d'août, la veille de la Décollation de saint Jean[2].

ICI S'ACHÈVE « LA MORT DU ROI ARTHUR ET DES AUTRES » AINSI QUE L'ENSEMBLE DU « ROMAN DE LANCELOT[3] ».

---

je sui cil qui en lieu de lui vous ferai compaingnie tant conme je vivrai, car j'aim moult le lieu pour l'amour de lui ; si m'en irai avoc vous, s'il vous plaist, et userai le remanant de ma vie en l'ermitage el service Nostre Signour. » Et quant li arcevesches l'entent, si conmencha a plourer de joie et en rent grasses et mercis a Nostre Signour.

357. A l'endemain s'en parti li rois Boors de la Joiouse Garde, et renvoia son chevalier et son esquier en son païs, et manda a ses homes qu'il feïssent tel roi conme il voldroient et conme il quidoient que bon lor fust, car il ne le verroient jamais. Ensi s'en ala li rois Boors tous sels avoc l'arcevesche et avoc Blyobleris, et i usa avoc aus le remanant de sa vie pour l'amour de Nostre Signour. Si se taist ore maistres Gautiers Map de *L'Ystoire de Lanselot*, car bien l'a tout menee a fin selonc les choses qui en avindrent, et define ensi son livre si outreement que aprés ce n'en porroit nus raconter chose qu'il n'en mentist.

E.x.p.l.i.c.i.t.[a] Arnulfus de Kayo scripsit istum librum qui est ambianis. En l'an de l'Incarnation .M.CC.IIII.XX.VI., el mois d'aoust, le jour devant le Saint-Jehan de Colase.

[*f*] ICI FENIST « LA MORT DOU ROY ARTU ET DES AUTRES », ET TOUT « LI ROMANS DE LANSELOT[b] ».

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LANCELOT

LA SECONDE PARTIE
DE LA QUÊTE DE LANCELOT

NOTICE

Avec *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* s'ouvre le dernier volet du *Lancelot* propre[1] avant *La Quête du saint Graal*. Comme l'a établi jadis Ferdinand Lot, une division ou plutôt une coupure très ancienne partageait le *Roman de Lancelot en prose* en deux parties : cette césure avait un simple rôle structurel et correspondait à la moitié de l'ouvrage[2]. La seconde moitié regroupe précisément les trois textes du tome III de la présente édition[3]. *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, ainsi que le manuscrit de Bonn a choisi de l'intituler, est souvent appelée de façon commode l'*Agravain,* car elle s'ouvre sur le nom de ce chevalier, frère de Gauvain, et sur le récit de ses aventures. Il n'est pourtant qu'un personnage épisodique dans ce récit.

Pour Charles Méla, c'est bien « *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* [qui] représente le plus riche moment […] d'un ensemble gigantesque[4] ». Car, de même qu'au Moyen Âge chaque copiste, chaque écrivain s'est cru autorisé, dans la liberté magnifique de ce temps, à la récriture de l'histoire qu'il connaissait et lisait, on peut concevoir (et c'est bien pourquoi cette œuvre est encore aujourd'hui si vivante) qu'il est permis à chaque lecteur d'inventer le sens de ce qu'il lit. Ainsi il est légitime d'affirmer que *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* possède certains épisodes — le magnifique échange entre Lancelot et Guenièvre sur les effets valorisateurs de l'amour (§ 369),

1. On appelle traditionnellement « *Lancelot* propre » ce qui correspond dans la présente édition à l'ensemble des textes contenus dans le tome II — *La Marche de Gaule, Galehaut* et *La Première Partie de la quête de Lancelot* — et au premier texte du tome III — *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*. Quand il emploie le terme de *Roman de Lancelot en prose*, Ferdinand Lot (*Étude sur «Le Lancelot en prose »*, Champion, 1918) entend le *Lancelot* propre et ses deux suites : *La Quête du saint Graal* et *La Mort du roi Arthur*.

2. F. Lot notait, d'une part, que cette césure ne se justifie pas dans le déroulement des épisodes et que, d'autre part, elle est presque aussi ancienne que la copie du texte (p. 11 et suiv.).

3. C'est-à-dire ici *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, *La Quête du saint Graal* et *La Mort du roi Arthur*.

4. Ch. Méla, *La Reine et le Graal*, Le Seuil, 1984, p. 395.

l'extraordinaire récit de la nuit fantastique passée par Bohort à Corbénic (§ 279) ou encore l'image fugitive du cerf (§ 474), glissant dans sa blancheur entre rayons de lune et ombres mouvantes des buissons au milieu de ses lions silencieux... — qui sont parmi les plus belles pages de tout le *Livre.*

Copiste, rubricateur, *adaptateur*, tous trois au Moyen Âge sont responsables de l'œuvre achevée telle que nous pouvons encore la lire. En ce sens, le titre nouveau que le manuscrit de Bonn donne à cette partie du texte doit retenir notre attention. Les critiques ont surtout été attentifs à la multiplicité des annonces que prodigue *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* et qui sonnent comme les présages funestes de *La Mort du roi Arthur*[1]. Dans les versions longues, les modernes ont choisi parfois d'appeler ce morceau du cycle : *Préparation à la Queste del saint Graal*[2]. Nul doute que *La Seconde Partie de la quête* joue le rôle de transition et qu'elle constitue une articulation structurelle d'importance. Elle est pourtant plus que cela : elle représente le dernier livre de Lancelot, le dernier chapitre d'une histoire où il occupait le premier plan, en héros indéniable. Et c'est bien le nom de Lancelot qui, dans notre manuscrit, clôt le titre ; mais si la seconde quête forme un diptyque avec la première, elle n'est qu'en apparence le redoublement spéculaire d'une suite d'aventures semblables, puisqu'elle aboutit non à une glorification, mais à un progressif — et relatif — effacement. Elle nous conduit d'un héros jeune et quasi solaire à un chevalier fatigué, sur lequel le temps a passé, que la folie a marqué de ses stigmates, tandis qu'à ses côtés déjà grandit et s'affirme dans le silence celui qui va le supplanter, son fils Galaad, d'autant plus prompt à gagner le zénith que cet être exempt de la souillure vivra une existence extrêmement brève. Que Galaad n'ait pas une personnalité aussi complexe que celui qui l'engendra à son insu et par erreur, cela aussi nous pouvons le lire dans les titres, quand le livre suivant choisit de passer de la quête d'un héros à celle du sacré, la quête du saint Graal. D'un livre à l'autre, c'est toute la perspective qui a changé, mais ce changement se déroule lentement, comme à regret, avec des piétinements que souligne l'interminable *errance* des quêteurs, ne se retrouvant que pour se reperdre et vivre des *aventures*, parfois énigmatiques, parfois bien peu glorieuses. Dans les méandres de *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, l'adaptateur sait parfaitement où il va nous mener. C'est dire, outre la beauté de ses épisodes, l'importance essentielle de ce livre dans le cycle.

Il y a quelques grandes lignes directrices dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot.* Les trois frères de Gauvain, partis à la recherche de Lancelot, finissent par aboutir à la demeure du duc Callès dont ils embrassent le parti dans la guerre qui l'oppose à ses fils. C'est justement chez ce duc (où il épousera la cause des fils rebelles) que Lancelot, lié par une promesse[3], est conduit à son insu par la vieille dame au Cercle d'or (§ 172). Mais avant d'en arriver là, Lancelot manquera mourir empoisonné à la Fontaine aux Couleuvres et pas-

1. Voir notamment Ch. Méla, *ibid.*, p. 379.
2. C'est à F. Lot que l'on doit l'invention de ce titre.
3. Sur cette promesse, voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 126, p. 1556.

sera à Corbénic, où, sous l'effet du sortilège, il engendre en la fille du roi Pellès Galaad, « celui qui achèvera les aventures du Graal » (§ 208) ; enfin sur le chemin du retour, il devient le prisonnier de la *carole enchantée* où l'on danse pour toujours (§ 239). La quête ne s'arrête pas là puisque Lancelot découvre à Camaalot que bon nombre des compagnons partis à sa recherche ne sont pas revenus ; il repart donc et libère ainsi Lionel de la prison du géant Terrican (§ 388), Yvain de la prison du géant Mauduit (§ 379). Mais il tombe et pour longtemps entre les mains de Morgain (§ 411), tandis que Bohort devient gardien de la Montagne Interdite (§ 453). Et la quête de reprendre à la poursuite des deux héros. Lancelot saura délivrer Bohort de son rôle de gardien malgré lui, il apprend l'histoire de Ban son ancêtre et la naissance de Galaad l'Élu (§ 474), tout comme Bohort a appris celle de son père et vécu les *merveilles* du Palais Aventureux (§ 279). Peu à peu les événements mystérieux se multiplient autour des apparitions du Graal. Beaucoup d'épisodes qui se déroulent alors ont l'air de portes qui se referment : c'est la guerre contre Claudas qui met fin à une usurpation de longue date (§ 613 et suiv.), c'est la mort de la reine de Bénoïc et l'ultime passage de Niniane (§ 621). Abusé par un nouveau sortilège, Lancelot trahit Guenièvre sous son propre toit (§ 658) ; chassé, il tombe dans la démence. Et le temps passe. Un nouveau héros, le jeune Perceval, devenu le compagnon d'Hector, demi-frère de Lancelot, finira par retrouver ce dernier, guéri par le Graal et exilé à Corbénic. Auparavant Hector aura retracé à Perceval l'histoire du saint Graal dont la quête va pouvoir commencer à l'heure où Galaad accède à la chevalerie.

Mais, comme pour le reste du *Livre*, il est souvent difficile de suivre le fil directeur dans le foisonnement des épisodes qui composent notre partie. Telle la broderie à laquelle souvent on l'a comparé, les fils s'entrecroisent et disparaissent pour mieux reparaître plus loin en un entrelacs savamment élaboré. L'auteur possède parfaitement une technique dont l'efficacité n'est plus à prouver. C'est sur les aventures des fils du roi Loth que s'ouvre notre texte, qui se veut *Seconde Partie de la quête de Lancelot*. Comme pour mieux mimer la lenteur du temps qui piétine pour le héros et sa dame quand l'absence s'éternise, leurs aventures se multiplient et s'éparpillent. Pourtant, à y bien regarder, c'est précisément sur ce « tableau de famille » brossé par l'auteur, avec le portrait significatif de Gauvain et de ses quatre frères, que se terminait *La Première Partie de la quête de Lancelot*[1]. Portrait en pied et non point en action : c'est notre partie qui va mouvoir ces images un instant immobilisées. Si nulle critique ne vient ternir le courtois dessin du beau chevalier que restera jusqu'à *La Quête du saint Graal* Gauvain, encore et toujours caractérisé par son éminente qualité de mesure, on trouve pour tous les autres une restriction secrète ou un grave défaut. La version longue, fort naturellement, développe ces portraits ; dans notre manuscrit, si tous ont la beauté, sauf peut-être le grave Gaheriet affligé de la tare d'un bras trop long (est-ce un signe comme chez les fils de Mélusine ou est-ce un souvenir épique, tels Berthe et son grand pied, Guillaume et son

1. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 264-266, p. 1706-1709.

corb nez?), Agravain, blonds cheveux frisés et physique avantageux, se signale par son envie, un vice d'autant plus marqué qu'il s'affrontera dans *La Mort du roi Arthur* à la *fine amor* de Lancelot sous la forme, abhorrée de toute la lyrique, qui est celle du *losengier*[1] ; Guerrehet est un don juan convaincu ; son portrait dynamique se chargera de nous révéler de quelle manière il faut l'entendre. Quant à Mordret, on chercherait en vain quelque chose de positif dans la description rapide qui nous en est donnée[2]... Là aussi, les aventures qui feront vivre le croquis moduleront de façon heureusement plus nuancée celui qui porte déjà sur sa tête l'annonce de sa funeste destinée. Les frères vont par paire : Agravain-Guerrehet d'un côté, Gauvain-Gaheriet de l'autre ; Mordret reste seul, comme pour bien rappeler qu'il n'est que leur demi-frère.

Les aventures qui attendent, en cette orée du texte, les frères de Gauvain ne leur réservent pas un traitement identique ; la joute que mène Agravain sur la Montagne-aux-Misérables (le *Tertre aux Chétifs*) le voit d'abord victorieux, c'est qu'il est venu pour mettre fin à une *male coutume*, mortelle et liée à une prétention outrecuidante (interdire tout passage, c'est aller contre l'*errance* essentielle du chevalier). Une fois Drias tué, Agravain affronte son frère, Sornehaut, qui le terrasse. Voici notre *Orgueilleux* en prison et cela, en raison d'une vengeance à l'encontre de son frère Gauvain que Sornehaut hait ; la demoiselle secourable de circonstance l'aidera par amour pour Guerrehet. Tout cela n'est guère brillant pour le fier chevalier.

Guerrehet, qui lui succède, ne va pas tarder à le rejoindre. Il aura eu cependant l'occasion de révéler qu'il ne le cède en rien à Gauvain sur le chapitre de la galanterie, mais qu'on peut difficilement voir en lui un courtois chevalier. La succession des aventures dont il est le héros vise à dégrader progressivement son image. Si sa défense du vieux chevalier en butte à la vengeance de ses neveux (§ 13) est une action juste et bonne, la rescousse accordée à la fille de la vieille dame, qu'un chevalier meurtrier et odieux s'est réservée grâce un chantage (§ 31), débouche sur une cour indiscrète et déplacée, dans l'idée que tout service se paie. Débarrasser une jeune dame de son *vilain* d'époux qui en a fait par jalousie sa chambrière est à nouveau un bel exploit, qu'il partage d'ailleurs avec Sagremor (§ 46). Mais l'attitude qu'il adopte avec la cousine de Lancelot, qui tient du viol et de la coercition, est inqualifiable. Ce grossier soudard est trop discrédité, quand Sornehaut le vainc, pour que l'on compatisse à sa chute (§ 55).

Gaheriet, le troisième frère, est indéniablement du côté du bien. Comme il semble réfractaire au sentiment, on comprend que l'auteur de *La Quête du saint Graal* l'ait laissé de côté. Rien que d'irréprochable dans sa conduite pour défendre la fille du comte de Valingues, le droit est pour lui qu'il a soigneusement pesé avant d'agir, et son adversaire, Guidam, qui préfère le suicide à la reddition, est assurément la proie d'une *hybris* démoniaque (§ 83). Il est significatif que Gaheriet remplace ici dans sa tâche de justicier Lancelot perdu. Des trois frères, Gaheriet est le seul qui puisse triompher de Sornehaut, au point non seulement

1. Voir *La Mort du roi Arthur*, § 5 et suiv.
2. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 266, p. 1708-1709.

de lui faire abandonner sa *male coutume*, mais aussi de lui permettre de réellement s'amender (§ 64). C'est derrière Gaheriet que le trio fraternel s'engage à défendre le duc Callès, indûment attaqué par ses fils rebelles (§ 97). Cet épisode est suspendu par le récit d'un autre épisode entrelacé. Mais on sait déjà que Mordret n'interviendra pas comme compagnon de sa fratrie. Son statut particulier lui vaut cette mise à l'écart. Quand nous retrouvons la guerre contre Callès, c'est, nous l'avons dit, avec Lancelot, traîtreusement engagé par la vieille au Cercle d'or à se battre du côté des fils, du côté du Tort. Lancelot triomphe, en une sorte de préfiguration de ce qui adviendra beaucoup plus tard dans *La Mort du roi Arthur*, quand il sera à nouveau dans le camp opposé à la famille de Gauvain. Il est clair que ce passage prend toute sa signification par ce que nous connaissons de la suite. Ajoutons qu'Agravain au cours de la bataille va accentuer les traits néfastes de son caractère : en refusant de suivre la stratégie d'ensemble pour son égoïste gloire personnelle et son bon plaisir de vaniteux, il porte la responsabilité de la fin tragique du duc, quoique dans une moindre mesure que Lancelot.

Mis à part une courte apparition dans les tournois, les frères de Gauvain disparaissent pour un long moment de la scène. On retrouvera Agravain devant Gaunes assiégée, daubant fielleusement sur Hector blessé au cours du combat (§ 639). Il s'attire alors une cinglante remarque de Gauvain. De l'envieux, Agravain a bien le plaisir pervers qui s'exerce devant le malheur des autres. Nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage sur ces caractères, déjà tout façonnés pour les trahisons à venir.

Les aventures des trois frères sont significativement celles qui nous éloignent le plus longtemps de Lancelot : aucun autre épisode ne retient autant le héros dans l'absence. Nous voyons ainsi Lionel retrouver un temps son cousin (§ 154), le quitter durant son sommeil, affronter l'immense Terrican et se faire capturer (§ 388). Hector, à son tour, rencontre le géant dont on apprend alors qu'il est le frère de l'affreux Caradoc. Hector est vaincu et rejoint Lionel en prison.

C'est un géant encore bien pire dont Yvain provoque les sévices par sa lâcheté : réveiller un monstre parce qu'on n'a pas eu la force d'embrasser une vieillarde dégoûtante n'est pas faire preuve de beaucoup de cœur et cela, même si Yvain ignorait quelles seraient les conséquences épouvantables de son refus (§ 252). Après tout, il y a eu d'autre *fiers baisers* tout aussi éprouvants.

Bohort a guéri lentement des blessures que lui avait infligées Lancelot quand, pour respecter son *gab*, il avait tenté d'enlever Guenièvre[1]. Le temps de la première épreuve qualifiante est venu pour lui : il part défendre la juste cause de la dame de Galvoie (§ 121) ; chemin faisant, il s'oublie à défendre un caprice de la jolie demoiselle qui le guide et qui a volé un brachet à un nain. Bohort et Yvain en viendraient presque à s'entre-tuer pour ce futile prétexte, mais le Dieu de cette *Seconde Partie de la quête de Lancelot* ne veut pas encore la mort du pécheur et tout finit par des retrouvailles. Bohort, sa cause gagnée, est désormais assez sûr de lui pour obtenir de Lancelot, grâce à un don contraignant, d'affronter le cruel Mauduit (§ 379). Endossant

1. Sur ce combat avec Lancelot, voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 160, p. 1594.

à son égard l'affection protectrice du défunt Galehaut, Lancelot lui remet symboliquement l'épée qu'il reçut du bon géant (§ 383). Cette épée, qui lui assure la victoire, évitera bientôt une catastrophe quand Lancelot affrontant Bohort pour le tuer reconnaît soudain cette arme, lourde de tout un passé (§ 460).

Cependant on peut estimer que Bohort se fait posséder par la *male coutume* à la Montagne Interdite quand il tente l'aventure et la gagne, transformant sa victoire en un véritable piège, puisque le voilà contraint à remplacer le vaincu, suivant la plus pure logique des contes folkloriques (§ 453). Même s'il s'y révèle le meilleur, triomphant de tous à l'exception de Lancelot, c'est une victoire amère puisqu'elle le conduira à blesser et emprisonner tous ses compagnons, au mépris de son engagement à la Table ronde.

Gauvain, enfin, ne joue dans notre partie que les figurants ; blessé dans les tournois, il regarde partir ses compagnons en quête ; dans les défis, il a invariablement le dessous ; le plus souvent il ne fait qu'une brève apparition, le temps d'apprendre que tout est bien qui finit bien et qu'il peut regagner la cour. Il y racontera ses échecs, mais pas ses humiliations, car il n'en connaît pas dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*. Il retrouve un vrai rôle en deux occasions. Pendant la guerre de Gaule, il est l'un des chefs et sa tranquille bravoure, alliée à un sens stratégique sûr, redonne de lui l'image de temps plus heureux où sa jeunesse triomphait (§ 613). Quand, pour défendre Agloval, il participe au massacre des gens de Galehoudin (§ 515), il assume avec panache et efficacité la défense des siens devant le jeune homme courroucé ; Galehoudin reconnaît aussitôt la valeur de son interlocuteur à la qualité de son éloquence.

Mais l'image la plus poignante de Gauvain dans notre texte (§ 289) est bien celle où il nous apparaît quittant l'ermite qui vient de lui révéler la signification des aventures qu'il a vécues à Corbénic[1]. Chevauchant solitaire, Gauvain remâche dans la tristesse les informations lacunaires, mais désespérantes que ce dernier lui a concédées. Gauvain va *pensif*, non qu'il s'*oublie* en ses amours, Gauvain n'est pas, ne sera jamais un *fin amant*, mais plus douloureuses, ô combien ! sont ses pensées, lui qui s'est fait annoncer que sa *prouesse* va s'éteindre, et, à demi-mot, qu'il sera de ceux par lesquels Arthur et son royaume s'effondreront. Cette révélation, que Mordret va bientôt subir à son tour (§ 534), n'a pas poussé le chevalier courtois que reste Gauvain à la violence, et les larmes qu'il a d'abord versées se sont taries. Stoïque en face d'un destin qui lui échappe, Gauvain finit par puiser dans la religion — seul Dieu connaît l'avenir et non les ermites — la force de continuer. Et il a assez de cœur pour surmonter sa pesante douleur dans la joie que lui procurent les bonnes nouvelles, enfin parvenues à lui, de Lancelot qu'il croyait mort. Gauvain, objet de l'affection et du respect de tous, de l'admiration même, bien qu'il ne soit quasi plus jamais parmi les « meilleurs », est ici à la croisée de ses chemins littéraires ; dans sa visite au Palais Aventureux, Gauvain avait eu sa petite part du *Jubilus* des anges[2] et l'on se souvient que

1. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 236 et suiv., p. 1676-1687.
2. Voir *ibid.*

selon saint Bernard l'ouïe précède la vue (entendre est un des degrés qui montent vers la Vision selon le *Sermon sur le Cantique des cantiques*) ; dans *La Seconde Partie de la quête* aussi, Gauvain garde la valeur intrinsèque qui, après les horreurs de la guerre civile, lui assurera le salut, grâce à son très réel altruisme, grâce à ses œuvres qui, dans *La Mort du roi Arthur*, effacent en dernière analyse l'abstinence individualiste, caractéristique de *La Quête du saint Graal*. Comme ses frères, Gauvain apparaît dans notre texte en figure annonciatrice de ce qui adviendra, un futur dont est déjà gros le présent. Les quatre frères de Gauvain vont disparaître pour longtemps du récit et ne retrouveront un rôle véritable, dans *La Mort du roi Arthur*, que pour mourir ou causer le malheur ; en revanche, par-delà le traitement brutal qui sera réservé à Gauvain dans *La Quête du saint Graal* (il est dépeint comme refusant avec négligence de se confesser[1] quand les textes précédents n'avaient jamais fait de lui un rebelle ni un indifférent), il reste, dans notre partie, le chevalier dont la tradition a façonné la stature, élégant, homme du monde plutôt que du *siècle*, sans profondeur, mais non plus sans perversité ni égoïsme, jouisseur il est vrai, mais surtout généreux.

Cependant, dans tous ces épisodes regroupés sous le titre de « *quête de Lancelot* », le héros le plus présent est bien celui que l'on recherche : les autres n'existent que par lui, qu'ils le cherchent, le regrettent ou l'accompagnent. La masse des aventures que vit Lancelot dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* se regroupe autour de ses trois retours à Camaalot ; mais ces trois passages sont fort différents, du premier où Lancelot partage à nouveau l'amour de Guenièvre (§ 352), au deuxième où elle le chasse de la cour (§ 658), au troisième enfin, où il revient pardonné avec Galaad (§ 701) : autant dire que rien ne saurait plus désormais être pareil.

Si les aventures des trois frères de Gauvain sonnaient comme l'ouverture annonciatrice de thèmes à venir, ce n'est pas, une fois terminé ce prélude, Lancelot que nous retrouvons, mais Guenièvre en sa cour (§ 116), à Camaalot, qui est comme le point immobile autour duquel tout s'aimante. Guenièvre n'y joue pas le rôle de la dame altière, celle qui n'apparaît qu'à travers le regard de l'amant, par conséquent incompréhensible ; c'est en amante qu'elle est dépeinte, esseulée, malade, fragile. Elle emprunte alors bien davantage au registre des *mal aimées*, des *chansons d'amies*, côtoyant même le personnage de la veuve. L'amour et la mort ont partie liée dans le secret qu'elle emprisonne, interdite de chagrin qu'elle est, à l'inverse d'Arthur qui pleure celui qu'il « aimait comme un père », rôle à l'évidence intenable pour Guenièvre, dont la fiction a tu une fois pour toutes les années qui la séparent de Lancelot et pourraient bien faire d'elle une fée maternelle et aimante. Ce chagrin étouffant, ici admirablement dépeint, la mène jusqu'à l'hallucination (§ 129) dans le tremblement des flammes des cierges et les vertiges du délire, jusqu'à l'annihilation secrètement consentie, quand sa beauté se flétrit, à l'inverse d'Hélène abîmée dans les mortifications sans que rien transparaisse. Seule la vertu un peu suspecte de la bague qu'elle contemple (§ 133), cadeau

1. Voir *La Quête du saint Graal*, § 69.

de Niniane, où la pierre peut-être se fait substitut d'yeux d'émeraude pour l'heure à d'autres prodigués, la ramène sur l'autre rive et l'y maintient jusqu'à la nouvelle du retour de l'aimé. La structure n'y perd pas ses droits puisque Élisabeth la cousine est dépêchée à Claudas (§ 130), tandis que la belle fille du roi Pellès vient mimer en un rêve prémonitoire, comme en une répétition théâtrale, le rôle qui sera le sien (§ 128) et les réactions conséquentes de Guenièvre, bafouée sous son toit, dans sa chambre même (§ 658).

Les folies de Lancelot, si célèbres, trouvent ici un répondant de grande puissance, les effets ravageurs de la passion étant plus souvent décrits comme l'apanage des amants que de cruelles *dames sans merci* ont réduits à la déréliction, tandis que les héroïnes en restent à l'introspection précieuse de leurs sentiments mal assurés. Mais ici il s'agit moins d'amour que de mort, et c'est ce qui donne au portrait de Guenièvre cette surprenante force, instant unique où l'on se pose la question du devenir de l'amante endeuillée (§ 121), Guenièvre sans Lancelot, héroïne sans avenir, sans roman possible !

À cette description douloureuse répond un peu plus loin en diptyque celle de Lancelot peu à peu gagné par le poison, sans ongles, sans cheveux, sans forme humaine (§ 151), tel Tristan envenimé, obsédé par l'unique pensée que sa mort en train de s'accomplir est en même temps ce qui signe la mort inéluctable de sa dame. « Ni vous sans moi, ni moi sans vous », c'est bien une fois encore le mythe de Tristan que conjure ici *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, rejetant le mythe pour lui substituer un autre mythe, de toute la force de son horreur. Jamais le texte n'aura été si proche de l'affirmation des troubadours, infiniment reprise, méditée, poussée dans ses ultimes conclusions par les trouvères, que l'*Amors* est ici-bas la seule réalité qui nous préserve de *la Mors*. Il n'est pas de tendresse dans l'amour que décrit le *Lancelot*, note Alexandre Micha[1], et c'est vrai pour la passion qui est au centre de l'histoire ; la tendresse, on la trouve quand des hommes baisent le visage, les yeux, la bouche des enfants élus, Héliain (§ 576) ou Galaad, caresses masculines et émerveillées devant ces Purs auxquels sont offertes les promesses de l'avenir tout entier ; partagent aussi ces câlineries la fille du roi Brangoire, qui passe si vite dans le récit (§ 578), et Niniane dans *La Marche de Gaule* (mais ses cajoleries à l'égard du tout petit Lancelot dérobé étaient-elles vraiment exemptes de toute impureté ?). Guenièvre qui n'a même pas choisi la plus mauvaise part, celle de la femme mariée, comme le proclament à l'envi après Pierre Damien les « redécouvreurs » de saint Jérôme, mais l'innommable, l'union adultère, n'aura pas droit au repentir qui efface le péché, quand elle se réfugie sous le voile comme derrière un bouclier[2], avant de mourir, oubliée, dans un couvent refuge.

Loin de sa dame, Lancelot traverse les aventures où se nouent les fils de son passé, les secrètes amours de ses aïeux défunts, à ceux de son avenir, quand à Corbénic, ou juste à côté de Corbénic et de ses *merveilles* refusées, il engendre Galaad sans le vouloir ni le savoir (§ 208). Nous n'en sommes plus, c'est un fait, à l'élan qui le condui-

1. *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, Genève, Droz, 1987, p. 191.
2. Voir *La Mort du roi Arthur*, § 340.

sait vers la découverte de son nom, autant dire de son être. La verticalité d'une lignée, qui plonge dans les fautes d'autrefois et jaillit vers un futur où il ne sera pas, s'est désormais substituée à l'horizontalité d'une *errance* orientée qui le construisait en ses projets de valeur et de prouesse.

Il est et reste le Libérateur, celui de la jeune sœur enlevée (§ 13), celui des prisonniers de la ronde enchantée (§ 291), celui de la demoiselle de Rocedon (§ 319) ou de la nièce de Callès. Les belles continuent de le considérer comme le héros de toutes leurs espérances, face auxquelles il oppose son juvénile éclat de rire et son amabilité indulgente : « demoiselle, que vous en semble[1] ? » Le Dieu du récit, exact à ne pas lui faire manquer ses rendez-vous, le ramène juste au bon moment devant les églises où le mariage forcé est sur le point de s'accomplir, devant les bûchers vers lesquels la demoiselle innocente marche déjà « toute nue en sa chemise » (§ 313). Mais par deux fois, celle qu'il défend se fait tuer sous ses yeux avant qu'il ait mis la main à l'épée, et toute sa rage vengeresse ne fera pas revenir à la vie la jeune fille épouvantée qui s'était mise sous sa protection (§ 310).

Et puis il y a, encore et toujours, les tournois : en rouge, en noir, en blanc, Lancelot est le triomphateur. Mais ces victoires sont aussi des défaites, tournoi entre Bademagu et le roi de Norgales où il joute dans le camp opposé à Galehoudin et abat Mordret (§ 200), tournoi de Péningue (§ 538) où il terrasse Keu, Agloval, Gauvain, Yvain, Hector, tous ses amis... tournoi surtout de Camaalot (§ 335) où les compagnons d'hier sont devenus les ennemis du moment, comme si le tournoi se déroulait hors du champ de l'histoire sans connaître ensuite les rancœurs et les jalousies... Et comment oublier que, si le roi Bademagu devient compagnon de la Table ronde, c'est parce que Lancelot a tué au tournoi Ganor d'Écosse (§ 371) et qu'il faut remplacer ce « vaillant chevalier » issu d'une « famille illustre » ?

Dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, a-t-on dit, Lancelot devient un « héros problématique », ce qui est, à nos yeux modernes, son plus beau fleuron. Assurément les épisodes ne manquent pas où se discerne une faille dans ce portrait idéal ; mais les combats, liés au fonctionnement même de l'aventure chevaleresque, sont plus concernés que le héros, toujours lancé sur la trajectoire qui fait son personnage. Qu'un chevalier gardien d'un pont le fasse piteusement tomber dans l'eau, c'est tout à l'honneur de sa tristesse, lorsqu'il sort du lit de la fille du roi Pellès (§ 221), traître malgré lui à ses amours ; c'est encore un signe de la Providence, car il évite ainsi le risque de tuer l'oncle d'Hector, bientôt son frère reconnu (§ 231). Qu'il tue le duc Callès (§ 172), c'est dans la logique de la promesse faite à la vieille au Cercle d'or ; la faute retombe sur la sorcière qui a égaré le chevalier dans le mauvais camp à force de mensonges[2]. C'est pour libérer Lionel d'une fausse accusation qu'il combat le fils cadet du roi Vagor, lequel est absolument convaincu de son bon droit : Lionel n'a-t-il pas tué son hôte, l'aîné de Vagor (§ 441) ? Une affaire de femme parmi tant

1. C'est la plaisante question qu'il pose à une jeune fille qui vient de le dévorer des yeux (§ 243).
2. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 126, p. 1556.

d'autres en fut la cause, sur l'antique et éternel modèle de Putiphar. Soit ; mais Lionel est-il si innocent ? Dans l'épisode de la demoiselle à la Fontaine, on le voit mentir avec une parfaite bonne conscience à Lancelot, à la demoiselle, à Guenièvre (§ 162). Lionel, que les femmes n'intéressent guère, pense que la fin justifie les moyens, et l'on devine dans la logique de ce personnage qui était préoccupé de choses plus importantes (« Mes pensées étaient ailleurs [...]. Aussi ce qu'elle me proposait me laissa-t-il indifférent ») de quelle dose de mépris agacé il a pu assaisonner son refus à la dame entreprenante (§ 439). Le voilà blessé, incapable d'assumer sa propre défense. N'est-ce pas révélateur ?

Passons sur les chevaliers dépêchés pour avoir voulu partager dans l'obscurité fallacieuse le lit du héros dans un pavillon de rencontre (§ 191) ; mais l'horrible massacre perpétré au château du neveu de Callès (§ 309) est d'autant plus inexcusable que le neveu avait de justes raisons d'en vouloir au meurtrier d'un père trahi par ses fils. Le triple meurtre des chevaliers aux Deux Sycomores (§ 483) sonne comme un tragique écho de la rencontre des belles demoiselles sous d'identiques sycomores ombrageant la fontaine (§ 26) ; mais qu'avaient fait d'autre ces chevaliers que de choisir ce moyen extrême pour briguer au prix du sang l'honneur d'appartenir à la chevalerie d'Arthur ? Il y a encore la joute sous l'armure de Keu (§ 568), comme si, à endosser l'apparence du sénéchal, il fallait aussi devenir irascible et venimeux, mais en conservant la prouesse ! Lancelot n'a plus qu'à jeter avec désespoir, mais trop tard, son écu intact sur le sol après avoir failli tuer Sagremor, Yvain, Hector, Gauvain... Présentes dans tout le cycle, ces erreurs qui pourraient se transformer en catastrophes semblent bien désormais se multiplier.

Serait-ce le système qui se grippe à jeter le héros dans ces situations extrêmes ? Sommes-nous déjà entrés dans les conceptions de *La Quête du saint Graal* où les tournois et les batailles condamnés aboutissent bel et bien à la mort — dessein oblige ! — que les livres précédents évitaient de justesse ? Là encore, il faut prudence garder. Les morts qui s'entassent au fil des lignes n'ont pas le poids des cadavres des tournois réels qui nécessitèrent les interdits de l'Église. Les beaux coups d'épée attendus, appréciés, sont pour le plaisir du lecteur d'alors. Et puis, il faut le dire, on a sans doute exagéré le dégoût de *La Quête du saint Graal* pour le sang versé. Bohort, qu'une brève défaillance sexuelle due à la drogue d'une vieille femme écarte de la Vision béatifique, ne se verra jamais reprocher de s'être durant trois mois inutilement couvert du sang de ceux qu'il tuait à la Montagne Interdite (§ 461), et l'épée de Galaad lui-même n'est pas vierge de tout sang. D'ailleurs, les tombeaux des héros épiques, Ami et Amile ou d'Aiol, de Roland même, attirèrent au Moyen Âge une vénération tolérée par l'Église, alors que l'on n'a jamais parlé d'un tombeau pour le héros de notre *Livre*.

Reste qu'il faut noter cette alternance de victoires et de demi-succès qui marque dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* le chemin d'errance désormais dévolu à Lancelot. Ce livre n'est pas composé d'une montée vers une *akmê* que suivrait une lente retombée, menant Lancelot de la certitude de ses valeurs à la conviction de sa faillite. Depuis longtemps, les annonces lui en avaient été faites, les écrits sur

les tombes le lui avaient proclamé et le Siège Périlleux[1], désespérément dénué de l'inscription de son nom, lui redisait à chaque retour à Camaalot qu'il n'était pas, qu'il ne serait pas l'Élu du Graal ; le vit-on jamais tenter de s'y asseoir ? On pourrait même supposer qu'au fond tous devaient bien savoir ce qu'il en était… Lancelot est et reste le « meilleur chevalier du temps » et non pas le « bon chevalier » : il y a là toute la distance qui sépare le relatif de l'absolu. Mais était-ce le privilège de son jeune âge ? Ce temps qu'il vivait s'inscrivait dans le durable, on n'en mesurait pas l'écoulement. Voici que dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, par la multiplication des annonces, le présent soudain se fait court.

Qu'importait le futur aux demoiselles en désespérance ou en danger, aux *navrés*, aux enferrés, aux enfermés, vivant dans l'instant leur destin de souffrance, eux qui pouvaient compter *hic et nunc* sur le Libérateur ? Le Graal restait aussi certain qu'un horizon qui recule quand on avance, dès maintenant, les *males coutumes* venaient s'opposer à celui qui les abolirait. Lancelot avait bien retenu la leçon professée par Niniane[2] et il avait été exact à l'appliquer. Ce qui se prépare dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, mais ne se réalisera que dans *La Quête du saint Graal*, n'est pas une lente prise de conscience de ce que l'on savait depuis toujours à venir, c'est la soudaine affirmation d'un idéal faussé, c'est l'affirmation réitérée que l'idéal vrai était à portée de la main, mais sera donné à un autre, et cela, au nom d'un péché qui s'est introduit lentement pour transformer totalement la lumière qui donnait aux choses leur raison d'être ; c'est encore la révélation que toute *mescheance* est non seulement personnelle, mais héréditaire, que la lignée vous transmet ses péchés que le temps n'oblitère pas, outre les noms marqués par les ancêtres qui les portèrent.

Située avant *La Quête du saint Graal*, *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, nous l'avons dit, est tout autant la préparation de ce qui la suit immédiatement que celle de l'embrasement final, conté dans *La Mort du roi Arthur*. C'est là la richesse de cet ensemble, touffu, parfois contradictoire, souvent répétitif, de laisser ouvertes quantité de portes que le livre suivant refermera, comme il réduira infiniment le nombre des aventures et des protagonistes ; d'où cette oscillation bien propre à créer le fantastique dans des épisodes restés mystérieux, d'où ce « double esprit » qui se résout en fait à l'absence de choix entre deux vérités qui sont toutes deux des fictions littéraires. Avançant comme le cours paresseux d'un fleuve (pour reprendre à Annie Combes sa métaphore[3]) qui de méandre en méandre s'enrichit des eaux courantes ou se perd en bras morts, le récit avance cependant vers sa fin, aux deux sens du mot. Mais cette fin reste encore largement indiscernable, voire par moments presque improbable. Qui condamnerait Lancelot quand il s'avance pardonné vers Camaalot, oubliée déjà la fille du roi Pellès restée à Corbénic peuplé encore de mystères et de merveilles à dévoiler, avec à ses côtés le petit Galaad, qui est bien loin en cet instant de renvoyer le salut de Lancelot à ses propres

1. Voir notamment *Galehaut*, t. II de la présente édition, § 45 et n. 2, p. 974, et § 417, p. 1350.
2. Voir *La Marche de Gaule*, *ibid.*, § 260, p. 270.
3. *Les Voies de l'aventure. Réécriture et composition romanesque dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 2001, p. 60-61.

œuvres en lui refusant sèchement toute prière d'intercession, mais affirme haut et fort qu'il suivra partout son père (§ 706) ?

Ce n'est pas au début de *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, mais tout au long du texte que Lancelot mérite ses titres de valeur, car il sait faire retour sur ses fautes, fautes véritables que sont les meurtres, les trahisons, les menues erreurs qui aboutissent à de véritables lâchetés. Il accepte avec humilité les rudes avertissements des vieillards insupportables que sont tant d'ermites et il les croit néanmoins, mais jamais cela ne le pousse à tuer un Mordret, à l'évidence coupable, ce qui rendrait pourtant impossible le désastre, pas plus qu'il ne se vengera de Morgain, pourtant pétrie de haine à l'égard de sa dame, mais protégée par le lien sacré de sa parenté avec un roi vénéré[1]. Comme il avait naguère sauvé Agravain[2] dont la lèpre était tout un symbole, Lancelot sauvera le chevalier à la litière, un de ceux qui lui avaient refusé dans un rire goguenard la précellence, et il le fera avec cette affirmation empreinte d'une foi si vraie : « Si vous étiez guéri, j'en serais très content, car vous m'avez reçu avec bien des honneurs en votre logis. Si à présent cela vous a valu bonne chance, eh bien, remerciez-en Notre-Seigneur, soyez-en sûr, en effet, c'est bien davantage par sa volonté que pour vos mérites ou pour quelque valeur que je possède en moi » (§ 510).

De même lorsque Pellès, tout à ses machinations, lui confesse avec soulagement qu'il l'avait assimilé à Gauvain (dont Lancelot ignore encore la visite à Corbénic) et qu'il était tout prêt, lui le digne fils du Roi Pêcheur (Pécheur !), à lui refuser l'état de grâce : « Vraiment, seigneur, j'ai eu grand-peur que la grâce de Notre-Seigneur ne vous fasse défaut comme elle l'avait fait pour monseigneur Gauvain quand il passa en cet endroit » (§ 214). Lancelot a cette réponse magnifique qu'on lui eût souhaitée sous la plume du maître de *La Quête du saint Graal* : « Cher seigneur, il n'est pas besoin que Notre-Seigneur, qui est toute bonté, soit jour après jour courroucé contre ses fils pécheurs. »

Et c'est bien en cela que l'auteur a su rendre fascinante la figure de Lancelot, et tout particulièrement dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, c'est par cette humilité accordée à ses manques de héros remis en cause, à la riche complexité, coupable sur bien des points, mais non pas du péché essentiel, celui de l'ignorance orgueilleuse de son humanité et de celle d'autrui. Voilà pourquoi c'est ce même personnage qui sera convié à participer à la *Divine Comédie* (*Enfer*, chant V), pour s'y faire flétrir bien sûr, mais c'est encore un signe de reconnaissance. C'est pourquoi enfin il existe encore bien des enfants qui portent aujourd'hui le nom de Lancelot, surtout outre-Manche, en face de si peu de Galaad.

Mais pour reprendre la métaphore souvent employée de la symphonie, dans ce long déroulement d'un récit soumis à la multiplicité, il est quelques pauses qui sont de véritables points d'orgue, des pages qui ont quelque chose du « talisman » au sens où l'entendait Brémond[3] ;

1. Morgain est la demi-sœur du roi Arthur (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 173 et n. 5).
2. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 865, p. 877.
3. Henri Brémond, *Racine et Valéry, notes sur l'initiation poétique*, Grasset, 1930 : « formule poétique irradiant magiquement, sans que se pose même le problème du sens logique ».

brèves esquisses stylisées ou amplifications des hyperboles, elles se recentrent naturellement autour de *La Reine et le Graal*.

C'est tout d'abord le jardin de la fée, le verger de Morgain, qui ressemble en sa clarté printanière au matin du monde, au matin de l'amour, jardin plein de roses autour de la Rose unique, une fleur de lumière comme les roses des cathédrales, une fleur de chair néanmoins, un visage de femme (§ 425). La rose, symbole de Marie que Lancelot invoque dans ses moments d'effroi (§ 183), est aussi la fleur que rapporta d'Orient à Provins le trouvère Thibaut de Champagne qui, pour sa part, l'unissait au lys pour décrire le visage de sa dame, blanche comme cygne, un cygne qui est ici la Mère. Comme les imagiers appliqués de son temps, le héros se fait peintre de la plus belle histoire, la sienne, et y pose ce magnifique point final quand il cueille avec la rose la liberté qui triomphe de toutes les prisons en recréant l'amour par la *remembrance*.

Et ce passage répond à l'autre fleur cueillie, celle de la vierge sans nom, la fille trop belle du roi Pellès, autre Blanchefleur, mais fleur d'arbre puisqu'elle se résoudra en fruit, un fruit blanc et vermeil (§ 217), nouvelle forme de la rose et du lys.

Ce sont surtout les pages inoubliables où Guenièvre pleure d'avoir, elle simple femme, entravé la prouesse virile, servi d'obstacle à la quête, empêché la Vision du Graal. Mais Lancelot remplace l'alternative par le dilemme : le meilleur pouvait seul achever la quête et sa précellence ne lui vint que de son amour (§ 369). En vérité, il y a derrière ces paroles presque captieuses cette acceptation qui caractérise Lancelot : lui qui « ne recula jamais devant l'aventure » ne recule pas non plus devant l'acceptation de son destin.

Face à ces « arrêts sur image » qui sont celles de l'amour se dressent celles qu'éclaire une tout autre lumière. Chose extraordinaire, le Blanc Cerf mystérieux promène son cortège inexplicable (nous ne sommes pas encore dans *La Quête du saint Graal*) devant Lancelot, devant un *garçon* de rencontre, devant Mordret même (§ 474 et 523) ! Et cela avant que Mordret ne scelle dans le sang du meurtre son destin personnel. On se prend à espérer qu'à tous est ouverte la voie des découvertes, si même les pires l'entrevoient ! Enfin, il y a les nuits de Corbénic, non celle, désespérante, qu'a connue Gauvain[1], mais celle du bon Bohort (§ 279), jusque-là simple ombre de son Lancelot vénéré. Rien n'empêche d'ailleurs d'imaginer que la fantasmagorie soit indéfiniment renouvelable selon ses spectateurs autour de quelques permanences obligées. Dans le récit de la nuit de Bohort, presque rien ne nous est expliqué, ni la lance qui saigne, ni le harpiste fantôme, ni les jeunes filles en pleurs. Rien que l'inscription au front du serpent Arthur (mais pourquoi un serpent ou plutôt une serpente ?), nulle explication pour le léopard dont le symbolisme a pourtant perdu son mystère depuis que Lancelot a résolu les inscriptions lisibles par tous au cimetière (§ 210) — entre autres ! Ou faut-il rêver que le léopard subtilement transformé ne serait plus ce fruit bâtard de lion et de panthère, dès lors qu'il n'est plus stérile (qu'a entendu Bohort du bref échange entre Pellès et sa fille déjà enceinte, lui qui était assis à côté d'eux [§ 280] ?), que ce léopard donc ne représenterait plus

1. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 236, p. 1676.

seulement le *tacheté* de la faute, celui en qui les Pères de l'Église grecque[1], redécouverts en ces temps par les cisterciens, voyaient l'image même de l'Homme, mais déjà l'Homme *racheté*? En ce suspens que représente *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, la *senefiance* est à deux doigts de se dire, mais ne se dira point pourtant. Dans cet intervalle dévoilé se glissent à la fois tout l'art du conteur et toute l'espérance du lecteur.

Du conteur, car c'est bien à lui qu'il faut pour finir en revenir. Un ou multiple, qu'importe, compte plutôt le *sen* du message qu'il voulut délivrer. De nombreux livres et parmi les meilleurs se sont attachés à étudier l'art inimitable de la *conjointure* et, certes, il y a bien là *matière* inépuisable. On a également parlé de *somme* à ce tournant que représente le premier tiers du XIIIe siècle. Mais qui dit « somme » dit totalité, dit encore poids d'un passé tout proche dont on peut en s'arrêtant tenter d'embrasser le champ pour en faire la synthèse : l'heure de la récolte vient après celle du temps où l'on *sème*. Or l'invention la plus remarquable des temps qui ont précédé notre roman, c'est sans doute la *fine amor* – l'amour tout court, n'hésitèrent pas à dire certains. À l'heure où il entame son énorme projet, l'auteur hérite avant tout de ce héros énigmatique qu'avait dessiné Chrétien, Lancelot le *fin amant*, jailli tout entier des mille chants de trouvères. C'était une tentation irrésistible — ou bien folle ? — que d'inscrire dans le temps et l'espace du roman ce qui n'avait été à l'origine que le cri lyrique d'un présent aussi intemporel que le bref instant où *Je* chante, plus encore, de le confronter aux grands questionnements de la foi et de l'écriture, ce qui fit réunir les deux romans de Chrétien, les deux héros, l'amant et le quêteur du Graal.

« L'amitié ne saurait l'emporter sur l'amour », concluait Jean Frappier à son analyse du personnage de Galehaut[2]. Mais est-ce si sûr ? Notre imagination, façonnée par le romantisme, recoupe-t-elle bien ici ce qui fut la vraie, la seule conception de l'union idéale des cœurs pendant toute l'Antiquité et aussi le Moyen Âge, donnant la valeur suprême non point à *l'amor* qui rime avec *furor*, mais bien à l'*amicitia,* sujet des brûlantes analyses d'un Aelred de Rielvaux[3], l'*amicitia* qui unit deux êtres d'égale qualité, autant dire deux hommes, dans un sentiment de communion absolue, toute attirance sexuelle mise à part ? Ce compagnonnage que chante la geste n'avait jamais été oublié qu'illustrent si bien Galehaut, Bohort, Perceval, et peut-être même Galaad. Alexandre Micha, en des pages serrées et convaincantes, relève tout ce qui, dans la peinture de la passion unissant Lancelot et Guenièvre, présente de condamnable, on peut même dire de péché,

1. C'est ce que glosent Grégoire de Nysse et Origène à partir de la « robe de lumière » qui attend l'homme pardonné, l'homme qui a quitté la robe tachetée de ses passions (d'où la métaphore avec le léopard) ; le léopard retrouverait alors pour les cumuler toutes les vertus du lion et de la panthère, hautement exaltées par le *Physiologos* : lion comme panthère y sont encore et toujours emblème du Christ, mais la panthère, pour ce faire, porte « la robe bigarrée de Joseph », la robe aux taches lumineuses de « la reine assise à la droite du Christ... à la sagesse parfaite et aux vertus aussi innombrables que les mouchetures de sa peau » (*Physiologos*, « panthère », Jérome Millon, 2004). Voir sur ce propos les remarques d'Aurélia Stapert, *L'Ange roman dans la pensée et dans l'art*, Berg international, 1975, p. 66, renvoyant à Origène, *Traité des principes*, I, 8, 4.

2. *Histoire, mythes et symboles*, Genève, Droz, 1976, « La Mort Galehaut », p. 137-147 (citation p. 139).

3. *L'Amitié spirituelle*, Abbaye de Bellefontaine, 1994.

et cela dès le début de l'œuvre. Nous sommes dans la fiction et non pas dans l'Histoire, où les bâtards et les maîtresses, bien loin de susciter le tollé, sont la norme. Contemporain du *Livre du Graal*, un roi comme Philippe Auguste n'avait nul remords à aligner ses enfants illégitimes et à leur permettre de brillantes unions, n'accordant sans doute pas plus d'importance à ses concubines qu'à ses épouses légitimes dont la première mourut presque enfant et dont les deux autres — une Allemande et une Danoise — ne parlaient qu'à peine sa langue. Avec de tels exemples sous les yeux, reprochera-t-on son péché à Ban ou encore à Arthur ? Oui, certes, si l'on est un religieux. Mais « l'auteur » du cycle en fut-il un ? Rien n'est moins sûr et pas seulement parce que, comme l'écrivait déjà Jean Frappier, « les cisterciens n'écrivaient pas de roman » ; ce qui est certain, c'est qu'il ne leur serait pas venu à l'idée de rédiger l'histoire d'une lignée, la quête d'une identité autour d'un Nom, en bref, ce qui est et reste avant tout un roman de chevalerie ; et les lecteurs ne s'y trompèrent pas, non plus que l'Église, si remarquablement silencieuse à l'égard de « l'Évangile du Graal ». Et pour cause ! Un Jacques de Vitry qu'on invoque si souvent n'avait que haine et mépris pour la littérature vernaculaire dont il évite soigneusement de parler.

Somme, avons-nous dit, dont *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* ne serait qu'un chapitre. L'auteur réunit tous les fils d'un imaginaire en qui se retrouvent les aspirations et les découvertes de son temps. Mais parmi celles-ci, la *fine amor* est la plus dangereuse. Les folies qu'elle propose se veulent une autre Sagesse, l'éblouissement que cause la dame est un investissement de l'être entier, les valeurs qu'elle érige ne sont pas compatibles avec la *Weltanschauung* du temps. Bientôt l'évêque de Paris, Étienne Tempier, les rejettera en bloc sous une unique condamnation, et ce n'est point tant le *De amore* d'André le Chapelain, ce clerc parisien, que Daniel Poirion appelait à juste titre un « maniaque de la classification[1] », que l'idée même de la passion absolue, créatrice d'être et d'art, qui fut ainsi condamnée, elle qui risquait de remplacer le culte dû au Créateur par l'adoration de sa créature.

La *fine amor* de Lancelot fait de lui un objet de désir, sa beauté et son total abandon au sentiment le féminisent comme sa (relative) mansuétude. La *luxure* que lui reprochent les ermites (§ 471) ne correspond guère à la définition du péché en question, centrée qu'elle est sur une Unique. Il est vrai que ces ermites ne correspondent pas vraiment non plus aux ermites réels, ils ont quelque chose de la « culotte de peau », ce sont tous d'anciens chevaliers, leur modèle littéraire qui est le héros épique reconverti sur ses vieux jours est proche encore, et avec les guerriers vieillis ils partagent la vertueuse horreur de la femme. Dans *La Quête du saint Graal*, ils auront des notions de théologie qui dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* n'apparaissent guère encore[2]. Visiblement la solution présentée par Chrétien, unir

1. *Le Roman de la Rose*, Hatier, coll. « Connaissance des lettres », 1973 ; l'expression se trouve p. 68.

2. Ajoutons pour être juste que tous les ermites de *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* ne sont pas sur ce modèle ; celui par exemple de la Forêt Perdue (§ 239) qui, depuis l'orée où il séjourne, a indiqué les dangers de la carole enchantée, ignore l'avenir et admire sans arrière-pensée les chevaliers d'Arthur. Il tient plus d'Ogrin que de *La Quête*. C'est à partir de l'ermite qui habite au pied du *Tertre Desvé* que ces *prodomes* se montrent de plus en plus rudes dans leurs propos.

les armes à l'amour, renâcle à s'étendre jusqu'à accepter le *fin amant* qui subordonnerait au besoin sa gloire à son cœur[1]. C'est cette misogynie sourde ou explicitement proclamée qui sans nul doute a fait rejeter dans le camp des réprouvés le « meilleur chevalier du monde » qui osait prétendre n'être ce qu'il est que par la grâce d'une dame ; Gauvain lui-même, entaché de trop d'amours, a bien plus vite fait de disparaître de l'horizon de l'élection : il suffit de le dire indifférent, ce qui n'arrive pas, nous l'avons vu ailleurs que dans *La Quête du saint Graal*. Lancelot était plus difficile à écarter, car sa figure éblouissante avait séduit jusqu'à son créateur, même le maître de *La Quête* ne put se résoudre à le damner totalement et c'est finalement dans *La Mort du roi Arthur* qu'il finit par s'éteindre tout doucement, personnage usé par la disparition même d'un univers dont il était la raison d'être.

Jean-Charles Payen voyait en Lancelot un anti-Tristan[2]. Ce n'est pas si sûr : il n'a pas fallu moins que toutes ces pages pour conjurer le mythe que Lancelot avait incarné, derrière lequel se devinaient toute une doctrine et les attraits d'un véritable art de vivre. Même Galehaut, dessiné avec tant de réussite et de finesse par son inventeur, ne réussit pas à distraire le héros de sa morbide affection ; Galehaut, pardonné, est pourtant, et cela dès le *Lancelot* propre, le gagnant au regard de l'éternité : c'est en sa tombe que reposera son compagnon, son ami, et nous voilà bien loin de l'églantier vivace jaillissant du tombeau de Tristan pour plonger dans la fosse d'Yseut. De ce mot de tendresse partagé, « Biaus dous amis », Galehaut seul avait en réalité le droit de se rendre maître, car il s'agissait bien de l'*amicitia*, cette virile communion des âmes, exaltée par Virgile et évoquée plus haut, et non point du funeste *amor* qui, enflammant cœur et reins, fait perdre toute maîtrise sur soi, comme le symbolisent tant de prisons refermées. Et il y aurait beaucoup à dire sur le choix du mot *ami* en son ambiguïté fondamentale, alors que notre texte ignore le terme d'amant.

On peut ainsi lire le *Lancelot* comme une réfutation longue et laborieuse, menée à grand-peine à son terme, contre les séductions trompeuses de la *fine amor* ; et c'est précisément dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* que s'amorce la victoire, mais au prix de quels repentirs[3] ! La richesse et la complexité de ces pages en témoignent encore.

Car ce fut, il faut le concevoir, une révision déchirante dont le personnage à sa façon se fait miroir, une question à tourner et retourner avec toute l'honnêteté qu'on peut avoir devant ce qui fonde l'existence et que l'écriture a pour charge d'explorer. En ces années où l'individualisme peu à peu émerge, où comme l'a démontré si justement Michel Zink la littérature et ses œuvres se découvrent résolument

1. On peut donner pour illustration de cette opposition la carole enchantée, symbole des sortilèges de la *fine amor* car, lorsqu'il y entre, le texte précise : « il n'avait eu jusqu'alors d'autre désir que de combattre en chevalier et de mener des assauts ou de participer à des mêlées ; à présent, son cœur ne le poussait plus à rien d'autre qu'à danser la carole » (§ 244). La vie guerrière et l'amour sont incompatibles.

2. « Lancelot contre Tristan : la conjuration d'un mythe subversif, réflexions sur l'idéologie romanesque au Moyen Âge », *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, SEDES-CDU, 1973, p. 617-632.

3. Ainsi seule la *fine amor* pourrait faire quitter au géant Mauduit sa monstruosité ; elle y échoue cependant, car malgré tout ce dont sa dame l'a comblé, elle l'a nécessairement enserré dans une *prison d'amour* dont il ne rêvera plus que de sortir. Dans la lyrique, le monde entier est prison pour l'amant exilé loin de sa dame, le *Lancelot* s'applique à soigneusement renverser ce système de valeurs.

subjectives, apparaît à l'horizon du salut de chacun sa propre responsabilité, l'idée de son destin que l'image récurrente de Fortune pourrait bien avoir symbolisé. Il n'est pas indifférent que, dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, Lancelot si souvent proclame avec désarroi sa *mescheance*, son in-fortune. Que ce soit au fond du puits où sa *misérable charogne* ne connaîtra même pas la sereine couverture de la terre mère, mais finira absorbée par une vermine mordicante et suceuse (§ 301), ou dans les épreuves dont il ne vient pas à bout, à entendre les paroles d'ermites qui le renvoient à sa solitude, ou chassé par Guenièvre pour l'avoir trompée sans s'en rendre compte (§ 658), dans l'histoire enfin des ancêtres dont la faute est autant la sienne que leur sang qui coule en ses veines, combien de fois Lancelot s'arrête-t-il sur l'idée que son destin sans cesse le précède et qu'il marche sur un chemin tout tracé ? Là encore, c'est vers Alexandre Micha[1] que l'on se tournera pour finir qui a su démontrer combien dans l'idée même qui fit naître Galaad, dans l'image du personnage de Lancelot se discerne l'énigme de la liberté humaine. Si autour de la figure de la reine se cristallisent les inquiétudes suscitées par la *fine amor*, le Graal pour sa part dissimule une vision des plus pessimistes de la grâce. *La Quête du saint Graal* nous en fournira la preuve avec l'amenuisement du « personnel » arthurien : Arthur, Guenièvre disparaissent et tant d'autres avec eux, à commencer par toutes les femmes, moins une sainte et quelques démones. Une poignée de personnages seulement est promise à aborder aux rivages bienheureux de Sarras pour presque aussitôt y mourir. Car la sœur de Perceval comme Galaad sont des héros qui ne sauraient vieillir ; le temps disparaît dans *La Quête du saint Graal* où règne déjà un souffle eschatologique. La *remembrance* n'est plus celle de la vie qui va, avec ses amours, ses aventures, voire ses « histoires de famille », elle est désormais le souvenir du futur, *memoria futurorum bonorum*, disait Bernard de Claivaux[2]. Et quand les vierges prennent de l'âge, elles risquent plus de ressembler à la vieille au Cercle d'or qu'à de *saintes vieillettes* comme dit joliment la traduction des *Vitae patrum*[3] ! Contrairement à *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* où les incertitudes et les énigmes non résolues créaient malgré tout un effet de réel, *La Quête du saint Graal* ignorera l'évolution et l'usure.

Par la place qu'elle occupe dans le cycle ainsi que par le resserrement que lentement elle opère autour d'un *sen* diffracté, *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* est un des grands moments du *Livre du Graal*. Miroir tendu au lecteur d'alors, elle a bien tout l'éclat irréel de l'idéal ; mais pour avoir laissé pendantes tant de questions, pour avoir gardé leur mystères à tant d'énigmatiques descriptions, les multiples interrogations que ce texte soulève n'ont pas encore fini de nous poursuivre, tout comme nous n'avons pas encore oublié les *merveilles* qu'il nous proposait.

MARIE-GENEVIÈVE GROSSEL.

1. A. Micha, *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, chap. « L'Inspiration religieuse : prédestination, grâce, fortune », p. 192-206.
2. Voir Lode van Hecke, *Le Désir dans l'expérience religieuse, l'homme réunifié, relecture de saint Bernard*, Cerf, 1990, p. 266.
3. Traduction des *Vitae patrum* en prose romane dédiée à Blanche de Navarre, comtesse de Champagne, Lyon, Bibliothèque municipale, ms. 868, 85v°.

BIBLIOGRAPHIE

Approches du Lancelot en prose, études recueillies par Jean Dufournet, Champion, 1984.
BOUTET (Dominique), *Charlemagne et Arthur, ou le Roi imaginaire*, Champion, 2004.
COMBES (Annie), *Les Voies de l'aventure. Réécriture et composition romanesque dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 2001.
Lancelot, *Actes du colloque du Centre d'études médiévales*, Danielle Buschinger éd., Göppingen, 1984.
Lancelot-Lanzelet, recueil d'articles réunis par Danielle Buschinger et Michel Zink pour fêter les 90 ans d'Alexandre Micha, Reineke Verlag, Greifswald, 1995.
LOT (Ferdinand), *Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1918.
MÉLA (Charles), *La Reine et le Graal. La Conjointure dans les romans du Graal, de Chrétien de Troyes au Livre de Lancelot*, Le Seuil, 1984.
MÉOT-BOURQUIN (Valérie), *Étude sur l'expression syntaxique de la temporalité dans le « Lancelot propre » : le problème de l'auteur,* Lyon, 1991.
VALETTE (Jean-René), *La Poétique du merveilleux dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 1998.

M.-G. G.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

La Seconde Partie de la quête de Lancelot a déjà été éditée à deux reprises :

SOMMER (H. Oskar), *The Vulgate Version of the Arthurian Romances, edited from manuscripts in the British Museum*, Washington, Carnegie Institution, 1911, vol. V, p. 3-409.
MICHA (Alexandre), *Lancelot, roman en prose du XIIIe siècle*, Paris-Genève, Droz, t. IV, 1979, « Textes littéraires français », 278 (D'une aventure d'Agravain jusqu'à la fin de la quête de Lancelot par Gauvain et ses compagnons) ; t. V, 1980, « Textes littéraires français », 283 (De la quête d'Hector par Lancelot au retour de Gauvain et de ses compagnons à la cour) ; *Lancelot*, t. VI, 1980, « Textes littéraires français », 286 (Du retour de Gauvain et de ses compagnons à la cour de Pentecôte jusqu'à la fin du roman).

L'établissement du texte.

Cette partie du roman de *Lancelot* obéit clairement à une double tradition manuscrite qu'Alexandre Micha a bien mise en évidence pour l'ensemble du cycle : la version longue, dite de Paris, et la ver-

sion courte, dite de Londres[1], et à laquelle appartient notre manuscrit de Bonn, Bibl. universitaire, 526, daté de 1286, ffos 335*a*-405*e* (sigle *B*).

Pour établir notre texte, nous avons contrôlé *B* à l'aide de deux autres manuscrits de la même famille : le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 110, fin du XIIIe siècle (sigle *P*) ; le manuscrit de Londres, British Library, Additional 10293, daté de 1316 (sigle *L*), et qui a servi de base à l'édition d'Oskar Sommer.

On pourra également consulter la Note sur le texte de *La Première Partie de la quête de Lancelot*[2].

IRENE FREIRE-NUNES.

La traduction.

La présente édition donne sa première traduction au manuscrit de Bonn qui était resté inédit jusqu'à maintenant. Il n'existe pas non plus de traduction exhaustive en français moderne de la « version longue » du *Lancelot en prose.* Si *La Quête du saint Graal* ou *La Mort du Roi Arthur* ont, pour leur part, depuis longtemps été mises à la disposition des publics modernes, notamment universitaires, l'*Agravain*, sans doute en raison de son caractère particulier de transition, n'a pas eu cette chance. Lorsque A. Micha produisit sa monumentale édition du *Lancelot* (Genève, Droz, 1978-1983), il la fit suivre d'une traduction de morceaux choisis, en deux tomes (Bibliothèque médiévale, collection 10/18, 1983 et 1992). Ces livres, déjà anciens, ne sont plus disponibles. Si la lecture en était agréable, Alexandre Micha avait été, par la force des choses, contraint à choisir les passages qu'il jugeait les plus captivants ou les plus riches, ces passages que précisément une longue tradition avait consacrés au détriment d'autres dont la valeur différente n'est pas moindre. La traduction de ces « morceaux choisis » constitue cependant un modèle de fidélité, puisqu'elle a délibérément accepté de conserver une grande part des répétitions de termes propres au style médiéval, qui sont d'ailleurs l'un de ses charmes, et le caractère hyperbolique de la peinture des sentiments ; mais en épousant le rythme propre à l'écriture du prosateur, cette traduction reste aussi un modèle d'élégance.

Paul Zumthor fut l'un des premiers à insister sur le caractère d'*oralité* propre à la littérature du Moyen Âge ; conçu pour passer par la voix qui le lit et l'offre à des auditeurs, le texte, qu'il soit en vers ou en prose, est avant tout marqué par son rythme, par sa musicalité. La traduction s'est d'abord donné comme objectif de rendre cette mélodie du roman en prose, autant que la langue moderne nous le permet. Pour cette raison, la longue volute de la phrase avec ses circonstancielles, les répétitions, image du temps qui passe et qui avance, les multiples incises, qui coupent le discours, comme lorsqu'on raconte une histoire, ont été le plus possible conservées. Bien loin de gêner l'intérêt, ce style très particulier continue parfaitement aujourd'hui de remplir son rôle.

1. Pour les deux versions, voir A. Micha, « La Tradition manuscrite du *Lancelot en prose.* Les deux versions du *Lancelot en prose* », *Romania*, LXXXVII, 1966, p. 194-233.
2. Voir t. II de la présente édition, p. 1927.

Car le second objectif de la traduction est d'assurer une lecture fluide pour qu'à son tour le lecteur moderne se laisse facilement emporter par l'*aventure.* Le passé a été privilégié comme temps du récit, avec quelques présents de narration qui cherchent seulement à créer la variation dans les récits de bataille, joutes et autres tournois dont « l'intérêt sportif » s'est quelque peu émoussé... On n'a pas reculé devant les termes propres à la civilisation du temps qui créent le nécessaire effet de distance[1].

M.-G. G.

NOTES ET VARIANTES

Paragraphe 1.

a. car il le bee tost *[p. 5]* [...]. Et il regarde cele part *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. *Chastel* dans le roman courtois désigne le plus souvent la « cité fortifiée », mais il peut s'agir aussi de la « demeure seigneuriale ».
2. Ce serpent volant est probablement un dragon. Cet animal appartient au bestiaire maléfique.

Paragraphe 2.

a. ardoient et si *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. La bière n'est pas, comme aujourd'hui un cercueil, mais une civière.

Paragraphe 3.

a. et pour coi [...] qui ochist *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ⁂ *b.* si [...] amender *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Drias est l'ennemi de la famille d'Agravain, car, nous apprend-il, Gauvain a tué son père. Cet épisode n'est cependant pas conté dans *Le Livre du Graal.*

Paragraphe 4.

a. homes *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Le nain et son cor sont un motif récurrent du *Livre du Graal*; le nain est presque toujours du côté du mal, sa laideur physique reflétant sa méchanceté morale. Sur le motif du cor, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 709 et n. 1, p. 1516, et Asdis Magnusdottir, *La Voix du cor*, Rodopi, 1998.

1. Ont été ainsi conservés, ici comme dans le reste du *Livre du Graal*, ou plus spécifiquement pour notre partie, *braies*, *robe*, *écu*... (chevalier) *errant*, *étranges* (aventures), *vassal*, *se rendre* (pour le chevalier qui se fait moine).

Paragraphe 6.

a. di *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 7.

a. pres [...] esté *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 9.

a. de cest [...] que tu *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Sur la longueur de la lance, voir Claude Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles, De Boeck, 1995.

Paragraphe 10.

1. Sur le *don*, voir Jean Frappier, « Le Motif du don contraignant », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, p. 1263-1277.

Paragraphe 13.

a. avoit *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 15.

a. Gaheries *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 17.

1. D'abord *recet* puis *tour*, le logis du vieux chevalier s'avère pour finir plutôt riche (*palais*).

Paragraphe 18.

a. volistes *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬥⬥ *b.* conmande *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 22.

a. chier *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 24.

a. estre *B. Nous corrigeons d'après L.* ⬥⬥ *b.* senfuirant *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 27.

a. ma *B. Nous corrigeons.* ⬥⬥ *b.* me voloit *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Le sénéchal est très souvent un traître ; ce motif a été étudié par

B. Woledge, dans son article « Bons vavasseurs et méchants sénéchaux », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, p. 1263-1277.

Paragraphe 30.

1. Le mari *vilain* a appliqué au pied de la lettre son serment : la maltraitance se cantonne pour lui au corps, l'humiliation ne lui est pas interdite. Guerrehet, fils de roi, ne saurait partager cette vision des choses.

Paragraphe 32.

a. a lui qu'ele fust *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* paler *B. Nous corrigeons.*

1. Première et dernière occurrence de ce personnage dans notre texte.

Paragraphe 34.

a. B répète se dix plaist *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 35.

a. et li *illisible dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* parole *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* plus *[p. 41]* de bien que de mal *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 36.

a. conme [...] seant de tant *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* que vous estiés bele *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 37.

a. B donne ciere *qui ne fait pas sens. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 39.

1. Ce personnage n'apparaît qu'à cet endroit du texte ; il s'agit donc d'une « utilité » destinée à donner du relief au récit.

Paragraphe 41.

1. La situation dépeinte dans la question fait penser au *jeu-parti*, débat en vers où souvent l'on s'amuse à proposer un choix entre deux possibilités, agréables ni l'une ni l'autre.

Paragraphe 42.

a. car il [...] d'amer *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 43.

a. damoisele *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* lui *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 45.

e. damoisele *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 46.

a. de nule [...] venir *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 47.

a. Oïl [...] herbergier *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Nous avons quitté Sagremor au moment où, libéré par Gauvain de la prison de Mathamas, il repartait à la recherche de Lancelot (voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 218, p. 1653).

Paragraphe 51.

1. La hache n'est pas vraiment une arme courtoise, elle convient donc bien contre un vilain sénéchal et ses sbires.

Paragraphe 53.

1. Personnage épisodique qui n'apparaît que dans cette volonté de jouter contre Gauvain (et ne le fera que contre ses frères).

Paragraphe 54.

a. esgarde *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Cette sœur d'Agloval (et donc de Perceval) semble assurément distincte de la sœur de Perceval dont *La Quête du saint Graal* fera un personnage très important.

2. Nous avons laissé Agloval auprès de Keu, grâce à lui libéré de la prison de Griffon. Keu est alors entré à son tour dans la quête de Lancelot (voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 215, p. 1650).

3. La tradition ne fait pas de Sagremor un chevalier de « pauvre parenté » : selon la *Suite Vulgate*, il est en effet fils de Nabur, petit-fils de l'empereur Adrien de Constantinople ; la *Suite Huth* en fait même le frère de lait de Mordret (que Sagremor tue sur le champ de bataille de Salesbières dans *La Mort du roi Arthur*). Voir Claude Roussel, « L'Art de la suite : Sagremor et l'intertexte », *Annales E.S.C.*, 1986, t. I, p. 2-40.

Paragraphe 56.

a. et pour moi tolir mon menage par quoi vous m'avés mis a le mort d'infer. *P*

Paragraphe 57.

a. je *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* par mon [...] laira il *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 58.

a. il *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Cette formule qui sonne comme un vers de chanson lyrique est ici sinistrement parodique.

Paragraphe 60.

a. B donne chevalier *, probable bourdon dû au copiste. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 61.

1. En réalité, nous n'entendrons plus parler de cette dame, ni comme moniale ni comme parente de Lancelot, et les siens qui auraient dû normalement venger les outrages qu'elle avait subis n'interviendront pas non plus.

Paragraphe 62.

1. Pour Bohort le Déshérité, voir François Suard, « Bohort de Gaunes, image et héraut de Lancelot », *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Champion, 1998, t. II, p. 1297-1317.

Paragraphe 63.

a. en *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 66.

a. la *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* ſas *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 67.

1. *L'Arbroie* n'apparaît qu'ici.

Paragraphe 68.

1. Autre personnage épisodique dont le nom n'apparaît qu'ici, selon un artifice littéraire habituel.

Paragraphe 72.

a. dist *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 75.

a. damoise *B. Nous corrigeons.*

1. Une semblable alternative se présente plusieurs fois dans le cycle, forçant les compagnons de la Table ronde à un choix particulièrement cruel entre deux de leurs obligations. Celle de secourir leur compagnon est toujours conçue comme la plus forte jusqu'à *La Quête du saint Graal*, exclusivement.

Paragraphe 80.

a. et li nains *[6 l. plus haut]* li otrie [...] encontre lui *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 81.

a. Lors vint [...] son maltalent *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 82.

1. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 652 et suiv., p. 643.

Paragraphe 84.

a. en l'avait en la vile *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 85.

a. que uns chevaliers [...] de son elme *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 86.

a. a am *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬥⬥ *b.* vous feriés que sages *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ⬥⬥ *c.* dame *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 89.

a. B répète ici proiiere *, répétition qui ne fait pas sens. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 90.

a. vint *B. Nous corrigeons.* ⬥⬥ *b. Ici B répète* je *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 92.

a. metra *B. Nous adoptons la leçon de P.* ◆◆ *b.* alainnes *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 93.

a. B répète maintenant *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 94.

a. vinge *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 96.

a. a Gravain *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 99.

a. fre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 102.

a. asseurom *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 103.

a. nous *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 105.

a. B répète veoir *. Nous corrigeons.* ◆◆ *b. Dans B,* prouece *est suivi de* En *, qui est repris au début du paragraphe suivant. Nous corrigeons.*

Paragraphe 106.

a. d[e *exponctué*]us *B*

Paragraphe 107.

1. Le texte est ici fluctuant ; les variantes indiquent que les copistes ont été conscients du problème. Nous nous appuyons sur la version longue (Sommer donne « li .VI. frere » ainsi que Micha, t. IV, § 55, p. 101).

Paragraphe 109.

a. fioi[en *exponctué*]t au duc *B*

Paragraphe 110.

1. La *premiere bataille* (« troupes » ou « corps ») doit être distinguée

de la *premiere eschiele* (« bataillon »), laquelle a été totalement mise en déroute.

Paragraphe 111.

a. nies *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 112.

a. Guerrehes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le manuscrit de Bonn donne ici « Guerrehet ». Le texte est à cet endroit fluctuant et il nous semble que c'est ici plutôt le duc qui répond à Gaheriet, d'où notre traduction.

Paragraphe 113.

a. Gaheriet *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 114.

a. li dus *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 115.

a. qui *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 116.

1. À ce stade du récit, Lancelot est encore présenté comme celui qui achèvera les aventures du Graal aux yeux de tous et donc du lecteur-auditeur qui connaît pourtant parfaitement l'amour du héros pour la reine ; la « luxure » ne semble pas encore le péché inexpiable qu'elle va devenir.

Paragraphe 117.

a. B répète volés *. Nous corrigeons.*

1. Voir, sur ce combat avec Lancelot, *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 160, p. 1594.

Paragraphe 120.

a. ne dormoit point *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 121.

a. nule novele *P*

Paragraphe 122.

a. Certes damoisele *[p. 132]* [...] sa querele *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 123.

a. foit *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 124.

a. roin *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 128.

a. si trouva [...] couchie *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* a faire [...] si conmence *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* asses pies *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 129.

1. C'eſt le seul endroit où la crainte de Guenièvre devant son époux eſt énoncée de façon si simple et si direƈte.

Paragraphe 130.

1. Ce message à la Dame du Lac prépare très tôt les péripéties qui achèveront *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* avec la guerre contre Claudas.

Paragraphe 131.

1. Sur la cité de Trèbes, voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 3, p. 8 et suiv.

Paragraphe 132.

a. sentés vous *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 133.

1. Voir *ibid.*, § 260, p. 270-271.

Paragraphe 134.

1. Lancelot a disparu du récit depuis *La Première Partie de la quête* (voir t. II de la présente édition, § 192, p. 1625).

Paragraphe 135.

1. En ce qui concerne la vieille dame aux étranges manières, voir *ibid.*, § 126, p. 1555 et § 159, p. 1594.

Paragraphe 137.

a. suirra *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* dune lieue englesce *P* ♦♦ *c.* et [ele *exponƈtue*] diſt *B*

1. La lieue anglaise était traditionnellement un peu plus courte (4 828 mètres) que la lieue française (4 911 mètres).

Paragraphe 139.

a. le set *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 143.

1. Première et dernière occurrence du nom de ce château dans notre texte.

Paragraphe 144.

a. Ici B répète si se lievent en contre lui *. Nous corrigeons.* ⁂ *b. P ajoute* ne regarder . ⁂ *c.* ne set qu'ele *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Traditionnellement le sycomore est un arbre ambivalent, il signifie parfois « fausseté », ce peut être donc significatif que les arbres ombrageant cette dangereuse fontaine soient précisément des sycomores (voir Alice Planche, « La Dame au sycomore », *Mélanges offerts à Jeanne Lods*, Paris, École normale supérieure des jeunes filles, 1976).

Paragraphe 145.

1. Sur l'amour-maladie, voir notamment Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, PUF, 1985.

Paragraphe 146.

a. je [ne *exponctué*] croi *B*

Paragraphe 147.

a. entrechant *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* d'entour *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ⁂ *c.* mais puis *répété dans B. Nous corrigeons.*

1. Au Moyen Âge, la couleuvre est un serpent aussi mauvais que tous ses congénères ; elle fait notamment partie du bestiaire infernal. Les croyances sur le venin des serpents remontent principalement à Pline et ont été popularisées par Solin et Isidore de Séville. Ici le venin semble se répandre dans l'eau où vivent les couleuvres, transformées en sorte d'hydres.

2. La thériaque : les antidotaires et autres livres de médecine citent souvent ce contrepoison ; voir Jacques de Vitry, *Histoire orientale*, Champion, 2005, p. 26 : « Dans la région de Jéricho, près des déserts qui entourent le Jourdain, on trouve un serpent qui s'appelle le Tyr ; de sa chair mêlée à certains ingrédients, on fabrique une préparation qui est une sorte d'électuaire et qu'on appelle tyriaque. Elle triomphe des venins et en annihile tout effet dans un organisme humain. »

Paragraphe 148.

a. devant vint *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* cest chevalier *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* qu'il *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *d.* este *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *d.* un paveillon *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 149.

a. B répète car toute langoisse . *Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* nen pesast *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 150.

a. dist *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b. Ici B répète* estre par raison .

Paragraphe 151.

a. de son mal *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 154.

a. chevaliers *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* venissent *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 155.

a. Lancelos *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 157.

1. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 157, p. 1591 et suiv.
2. Voir *ibid.*, § 89, p. 1520.

Paragraphe 158.

a. si les conmence *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 159.

a. vous fuissies a malaise *P* ♦♦ *b.* estre *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 160.

a. compaignon *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 161.

a. cousine *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 162.

1. C'est le seul endroit du récit où la ressemblance de Lionel avec Lancelot est présentée comme une quasi-similitude.

Paragraphe 164.

a. et la plus haute [...] pucele del monde *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 165.

a. ocirrés *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 166.

a. morusse *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 167.

1. Après ce que nous avons vu de la manière d'agir de Lionel, on peut se demander si ces propos ne sont pas une « traduction libre » des paroles de Guenièvre. En effet, quand Guenièvre se trouvera en présence de la jeune fille et qu'elle la soupçonnera d'avoir obtenu l'amour de Lancelot, elle ne montrera aucun souvenir d'une « permission » qu'elle aurait accordée à un moment critique...

Paragraphe 168.

a. il *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b. B répète* sont .

1. Lancelot *fin amant* s'exprime ici avec les termes mêmes de la lyrique des trouvères, *n'en puis mon cuer oster* ou *Tres granz amours m'est u cuer racinee et florie* (voir *Gace Brulé, trouvère champenois*, H. Petersen Dyggve éd., Helsinki, 1951, chanson 22, v. 33).

Paragraphe 169.

a. dame *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* dirai *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* vostre amour [...] doner *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d.* corrompuee *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *e.* Mais de nostre [...] virginite corrompue *lacune dans B (saut du même au même). Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 170.

a. porre garde *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 171.

a. congiet *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 172.

a. doie *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 173.

a. P ajoute mon signour Gauvain. ♦♦ *b.* tinront *B* : tindrent *P, L. Nous corrigeons.*

Paragraphe 175.

a. mesi *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 177.

a. fait il [...] Sire *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 251-252, p. 1693-1694.

Paragraphe 179.

a. branque *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* mises *manque dans B. Nous complétons.* ♦♦ *c.* mie *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d. P ajoute* que sans mon congie i osastes vostre ceval abeurer.

1. Tous ces chevaliers sont engagés dans la recherche de Lancelot.

Paragraphe 180.

a. nule *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Nous apprenons en même temps l'identité du seigneur Terrican et la raison de sa vengeance, qui devient celle de la mort de son frère, un géant comme lui ; le récit renoue ainsi cet épisode à celui de la Douloureuse Tour (voir *Galehaut*, t. II de la présente édition, § 339, p. 1267), du coup Terrican, justement désigné comme un *aversier* (un « démon »), ne saurait plus, tel Sornehaut, récupérer un statut positif.

Paragraphe 183.

a. de Lyonel mon cousin *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 184.

a. Si mengue *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b. B répète ici* dolans et coureciés. *Nous corrigeons.*

Paragraphe 185.

a. Ici B ajoute parole. *Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* parole *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 188.

a. voe *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 195.

a. la moitié de *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* povre *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 197.

1. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 823, p. 833.
2. Sur Mador de la Porte, voir *ibid.*, § 350 et n. 1, p. 353.
3. Mordret ne participe pas à la quête de Lancelot.

Paragraphe 199.

a. veu[e *exponctué*] *B*

Paragraphe 201.

a. Galeholdins *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 202.

a. sirez *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* ne esquier ne garçon, si se *illisible dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 203.

a. ne *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 209.

a. i venra *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* lyons engendrés de la fille *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Sur cet épisode, voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 233, p. 1673.

Paragraphe 210.

a. au plus gros chief *[p. 230, 10 l. du bas]* si le lieve [...]. Et Lancelot met la main *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 211.

a. poures *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 212.

1. Le savoir de la vieille femme — dont le nom, Brisane, nous

sera révélé plus bas (§ 214) — accordé à son extraordinaire vieillesse fait d'elle un personnage dont l'ambiguïté est très forte. Sa science des herbes ne la rend pas moins suspecte (voir notamment Philippe Walter, *Galaad, le Pommier et le Graal*, Grenoble, Imago, 2004, p. 86-89).

Paragraphe 213.

a. toutes *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Avec les lignes suivantes commence la seconde épiphanie du Graal à Corbénic.

2. Lancelot est un esprit qui n'ignore nullement la ferveur et il est trop juste pour que son auteur le condamne. On notera avec quel soin est construite la progression de ses convictions, scandant le texte d'incises qui mettent l'esprit de Lancelot et ses impressions littéralement en scène.

Paragraphe 216.

1. Voir *Galehaut*, t. II de la présente édition, § 384, p. 1310.

Paragraphe 217.

1. C'est une des premières occurrences de cette expression qui deviendra une des clefs de *La Quête du saint Graal.*

Paragraphe 221.

a. estoit *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* qu'il est issus del fossé *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 223.

a. de l'envenimement *B. Nous corrigeons.*

1. « Aujourd'hui » : nouvelle petite restriction à l'excellence de Lancelot ; maintenant que le personnage de Galaad accède peu à peu à l'existence romanesque, ces allusions au déclin de la gloire de Lancelot vont aller en se multipliant et en s'accentuant.

Paragraphe 224.

1. Le raisonnement est exact, mais ses prémisses sont fausses. Si Lancelot est un excellent chevalier, c'est bien parce que Ban de Bénoïc n'était pas un cœur failli ; à l'inverse, c'est bien parce qu'il est de la parenté de Claudas, roi perfide et traître, que son cousin est un malotru et un félon.

Paragraphe 225.

a. torné et il *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* en estant et il dist et *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* long *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 226.

a. volent *manque dans B. Nous complétons.* ↔ *b.* il *manque dans B. Nous complétons.*

Paragraphe 231.

1. Cet interdit d'un *maistre* à son jeune élève chevalier fait penser aux recommandations de Gornemant, le maître de Perceval dans *Perceval ou le Conte du Graal* (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 726 et suiv.). Dans la relation de cet épisode, à la différence de la visite à la tombe de Siméon (voir *Galehaut*, t. II de la présente édition, § 419, p. 1353), le récit ne porte pas de condamnation explicite contre le « péché » du roi Ban.

Paragraphe 232.

a. peüssiés *manque dans B. Nous complétons.*

1. Lancelot porte encore les armes que lui avait prêtées Bademagu pour le tournoi.

Paragraphe 233.

a. B répète il *. Nous corrigeons.* ↔ *b.* le *B. Nous corrigeons.*

1. Les chevelures rasées signalent habituellement la bassesse des origines.

Paragraphe 235.

a. preus *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Nous avons déjà rencontré cette affirmation dans les « Enfances Lancelot » avec Léonce et Lambègue (voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 190-191, p. 195-197) ; on remarquera que la ressemblance père-fils joue exclusivement pour le fils légitime (Lancelot) et pour le cousin (voir la ressemblance Lionel / Lancelot remarquée par la demoiselle à la Fontaine), non pour le bâtard (Hector).

Paragraphe 236.

a. demoura *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* trouva *B. Nous corrigeons.*

1. La reine Hélène sait que son fils est vivant (voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 231, p. 235-236).

Paragraphe 238.

a. de *ajouté en interligne dans B.* ↔ *b.* [b *exponctué*]oste *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 239.

a. vos *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 242.

1. Ce sont souvent les messes consacrées au Saint-Esprit qui préludent à des aventures de grande importance, voir *La Quête du saint Graal* avec l'importance accordée à la fête de Pentecôte qui ouvre le récit (§ 1 et suiv.), les messes du Saint-Esprit et les liens entre Grâce et Esprit.
2. Il n'est nullement fait mention ailleurs dans notre texte de ce duc ni de son fief.

Paragraphe 243.

1. La carole se déroulait un peu à la façon de nos farandoles modernes « en chaîne (parfois appelée *tresche*) se refermant éventuellement en demi-cercle et en cercle » (Françoise Ferrand, « Esprit et fonction de la danse au XIIIe siècle », *La Recherche en danse*, n° 1, 1982, p. 29-38, citation p. 30). Accompagnés parfois par un ou plusieurs instruments, surtout luth et vièle, les danseurs dansaient et chantaient les refrains, tandis que le maître du chœur (le plus souvent une femme qu'on appelait la *chante-avant*) entonnait et chantait les couplets. Malgré les violentes critiques des ecclésiastiques contre ce passe-temps très profane, des caroles et d'autres danses pouvaient se dérouler à l'intérieur des églises (voir l'étude un peu vieillie, mais toujours intéressante, de M. Sahlin, *Étude sur la carole médiévale, l'origine du mot et ses rapports avec l'Église*, Uppsala, 1940).

Paragraphe 244.

a. escotois *B. Nous corrigeons.*

1. Cela nous renvoie au temps des accordailles entre Guenièvre et Arthur (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 467-487, p. 1266-1286).

Paragraphe 246.

1. Ce passage se trouve dans *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 263, p. 1705-1706.

Paragraphe 250.

a. si vait s'espee rendre *[p. 271, 3 l. du bas]* mais [...] fait mé sire Yvain *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 258.

1. Un écu tacheté ou rayé appartient généralement à un mauvais chevalier (voir Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable, une histoire des rayures et des tissus rayés*, Le Seuil, coll. « Points-Histoire », 1991, notamment p. 51-59).

Paragraphe 261.

a. païs *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 263.

a. ni *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 264.

a. ess *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 265.

1. L'expression *esclairier le cuer*, fréquente dans la lyrique, n'implique pas « une métaphore de la lumière répandue dans un cœur assombri, mais plutôt l'idée de mettre au net, de nettoyer, dégager, débarrasser ». Ce verbe suggère donc un état de soulagement, de guérison qui succède à un moment de douleur ou d'accablement (voir Mario Roques, *Études de littérature française*, Genève, Droz, 1949, p. 48).

2. La masse ou la massue sont souvent les armes du géant, elles ne sont pas des armes courtoises, mais témoignent de la violence et de la bestialité monstrueuses.

Paragraphe 267.

a. es paveillons *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ⁂ *b.* mengier *B. Nous corrigeons.*

1. La figure du géant Mauduit est une des plus effrayantes du récit : personnage, entièrement du côté du mal, qui tue tout sur son passage et y prend un évident plaisir, géant monstrueux et d'une noirceur absolue, tout le tire résolument vers le pur fantastique.

Paragraphe 270.

1. Ce lieu est ici signalé pour la première fois et anticipe sur le fait que, comme le dira la jeune fille (§ 272), le père d'Yvain a jadis été le bienfaiteur du comte du Passage, son père.

Paragraphe 274.

a. ma damoisele *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce personnage n'apparaît que dans cet épisode.

Paragraphe 275.

a. amour *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *b.* ses enuers *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 276.

a. Mariales *P*

Paragraphe 279.

a. li rois *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 280.

1. Pour les « merveilles » du palais de Corbénic, voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, § 235-243, p. 1675-1684.

Paragraphe 281.

1. Cet ermite possède dans son petit château deux serviteurs, un sénéchal et un sergent ; nous sommes loin de l'ascète hirsute et nourri de racines que le roman connaissait aussi. Mais cet ermite eſt en réalité le gardien d'un lieu de mémoire.

Paragraphe 282.

a. pourpriſt *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b. P ajoute* que mes peres fuſt venus . ♦♦ *c.* le *manque dans B. Nous complétons.* ♦♦ *d.* savoient *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *e.* mainte *B. Nous complétons.*

Paragraphe 283.

a. Pelles *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* fill *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 284.

a. diſt *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 285.

a. passés *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 286.

a. eſtait tele *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Sur cette mort, voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 231, p. 236.

Paragraphe 287.

a. n'osaſtes [...] aventures *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 288.

a. riens *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* onques *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Bohort ne peut avoir entendu parler du Palais Aventureux qu'à la cour, car, contrairement à Gauvain (voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, *ibid.*, § 201 et suiv., p. 1634 et suiv.), Bohort n'a pas rencontré Hélyer. Il faut supposer des échanges d'informations hors les récits solennels et consignés devant tous.

Paragraphe 289.

1. Voir *ibid.*, § 245, p. 1686. Sur le léopard, voir Richard Trachsler, « Quelques remarques à propos du mauvais léopard dans la médiévale », *Reinardus* 5, 1992, p. 195-208.

Paragraphe 292.

a. Ici B ajoute si dist que trop seroit mix seant . *Nous corrigeons ce doublon dû à une anticipation sur le paragraphe suivant appelé par le mot* charole .

1. Dans le territoire où se déroulent les aventures qui achèvent *La Seconde Partie de la quête de Lancelot* et qui confine en gros à Corbénic, le temps semble s'être arrêté au début du règne d'Arthur, au temps des pères, engendrement d'Hector par le roi Ban de Bénoïc, chapelle à la couronne construite par Bohort l'Ancien, baptême du bébé Lancelot au temps de Ban, carole datant du même Ban, sans parler des bienfaits du roi Urien, gardés en mémoire par la dame du château du Passage et du « temps des géants » aboli par le tout jeune et victorieux Arthur. C'est l'arrivée de Lancelot qui redonne au temps sa progression (qu'on pourrait symboliser par l'arrêt de la ronde enchantée) en même temps qu'il ouvre la porte à l'avenir (la conception de Galaad). L'*espace gaste* du *Conte du Graal* ressemble plutôt ici à un temps mort.

Paragraphe 293.

a. tout *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 294.

a. clers *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* les volentes *manque dans B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 295.

1. « Deux types de *mat* sont évoqués, le mat en ligne droite et le mat en l'angle, c'est-à-dire contraindre le roi adverse à se réfugier dans un des angles de l'échiquier et là lui donner le mat, de préférence d'un seul pion » (voir Jean-Michel Mehl, *Les Jeux au royaume de France du XIIIe au début du XIVe siècle*, Fayard, 1990, chap. VII, p. 133).

Paragraphe 296.

1. La *fierce* est l'ancien nom de la pièce que nous appelons aujourd'hui la « reine ».

2. Le *roc* est notre tour.

Paragraphe 300.

a. rois *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 303.

a. le *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* noires *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* qui *B. Nous corrigeons.*

1. Le puits noir rempli de vermine, traditionnellement serpents, crapauds, lézards… et exhalant des odeurs infectes est une des images traditionnelles de l'enfer.

Paragraphe 308.

a. laissie *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 309.

a. Lancelos *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* autres *B. Nous corrigeons pour le sens d'après L.*

1. Dans les rêves, le *vautre* (mâtin) est symbole de traîtrise ; voir par exemple Ganelon dans le rêve prémonitoire de Charlemagne (*La Chanson de Roland*, Cesare Segre éd., Genève, Droz, 2003, laisse CLXXXVI). L'image d'un *vautre* crachant des flammes comme un dragon (pour signifier à la demoiselle de quel supplice on voudra la faire mourir) est insolite.

Paragraphe 310.

a. le *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 312.

a. ocirre *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* se lors *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 314.

a. li fait la teste voler *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 315.

a. enuiellie *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 316.

a. vienent *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 317.

a. vous *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 323.

a. Si li demandés *manque dans B. Nous complétons.* ◆◆ *b.* conte *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 324.

a. tant *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Pour l'éducation de Lancelot par la fée qui l'a rendu capable de lire et d'écrire, voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 63 et suiv., p. 70 et suiv.

Paragraphe 325.

1. La reine aussi maîtrise lecture et écriture, ce qui est plus rare, aussi le texte ne manque-t-il pas de le souligner.
2. Il s'agit du roi Yder, le fils de Nut; voir *La Marche de Gaule, ibid.*, § 350 et n. 1, p. 353.

Paragraphe 326.

a. me *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 327.

1. La compagnie de la Table ronde compte cent cinquante chevaliers.
2. Nous avons ici les prémices de la division qui dressera les compagnons les uns contre les autres dans *La Mort du roi Arthur*; notre version insiste sur ce fait, qui revient à chaque tournoi où l'ensemble des compagnons se trouve engagé. La responsabilité n'en incombe pas uniquement à Guenièvre, ici visiblement placée au premier plan, mais à la jalousie qui agite secrètement les chevaliers.

Paragraphe 328.

a. atendra *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* court *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *c.* la damoisele *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *d.* vinrent *B. Nous corrigeons.*

1. Sur le rôle de l'empereur d'Allemagne dans *Le Livre du Graal*, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, n. 3, § 248, p. 1050.

Paragraphe 333.

a. Bandemagu *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* Caharentins *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Le roi Caharentin apparaît ici pour la première fois et restera un personnage épisodique.

Paragraphe 336.

a. la *B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 339.

a. li un et li autre [...] devant lui *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 340.

a. ne porent cil [...] en a esté porté *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 343.

a. querres *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 344.

a. il *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* ele *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *c.* tans ne le prisast deuant vous *P* : cent tamps ne le prisast miex de vous *L* ◆◆ *d. P et L ajoutent* hors .

Paragraphe 345.

a. qui [...] les aventures *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 348.

a. chevals *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* par covent *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 350.

a. de *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* pour l'amour [...] ne fuisse *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 352.

a. et Lancelot *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* destruis *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. C'est un des passages où la version courte l'emporte de loin sur la version longue dont elle a retiré tous les événements accessoires (plaisanterie de Guenièvre sur la demoiselle à la Fontaine, etc.). Le texte, d'une grande sobriété, atteint un grand art.

Paragraphe 353.

a. Et quant [...] avec la royne *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 354.

a. et *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* tourne *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 355.

1. *Robe batue a or*: il s'agit d'une technique où l'on réduit le métal précieux en feuilles d'une extrême minceur avant de l'étirer jusqu'à pouvoir l'enrouler autour d'un fil de soie ; ou bien l'on use de ce fil

comme de l'un des fils de la trame et l'on obtient une *robe tissée d'or*; ou bien l'on utilise le fil d'or à part pour rebroder la robe et l'on obtient une *robe brochée d'or.*

Paragraphe 358.

a. caps *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 361.

a. Lanselos *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 364.

1. Sur cette coutume, voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 11, p. 1437. Voir également Alexandre Micha, *Lancelot*, Genève, Droz, 1983, t. IX, p. 177.

Paragraphe 365.

a. sont *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* guerre *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ici comme ailleurs, le récit de Lancelot restera incomplet, il ne racontera pas, malgré son serment aux termes explicites, ce qui lui est advenu à Corbénic ; il pratique ce que l'on appelle un *serment ambigu*, puisque le texte précise qu'il était tenu de ne pas omettre même ce qui ne s'était pas déroulé à sa gloire, avant de spécifier qu'il ne se rappelait nullement son union avec la porteuse du Graal comme une « honte » dont le récit aurait été obligatoire. Action subie donc, dont il ne se reconnaissait aucunement responsable, mais action inacceptable pour Guenièvre. Le serment comportait ainsi une restriction toute mentale liée à l'auditrice privilégiée.

Paragraphe 366.

a. li rois *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 367.

a. pais *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* la maison le roi Artu *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ◆◆ *c.* car il avoit juré *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Pour la fréquence des larmes, voir Piroska Nagy, *Le Don des larmes au Moyen Âge*, Albin Michel, 2000.
2. L'*armoire* où l'on retrouve les archives qui enferment savoir et mémoire est un motif essentiel du récit. Ce meuble représente le symbole de l'authenticité dans les textes de l'hagiographie où la *légende* est généralement découverte dans les vieux livres rangés dans une *armaire*. Elle bénéficie ainsi du double prestige du témoignage et de celui de l'écriture qui l'a consigné.
3. Allusion explicite à la fin du cycle (et aussi du monde arthurien) racontée dans *La Mort du roi Arthur*.

4. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 229-231, p. 1668-1670.
5. Voir *ibid.*, § 232, p. 1670.
6. Voir *ibid.*, § 226, p. 1665.
7. Voir *ibid.*, § 244-246, p. 1684-1687.

Paragraphe 368.

1. Avec ces affirmations réitérées de la jalousie haineuse que causent la trop grande prouesse de Lancelot et surtout l'admiration éperdue — ou du moins maladroitement exprimée — du roi se mettent en place, selon les mécanismes de la tragédie, les ressorts de la destruction future et annoncée.
2. Nouvelle allusion très précise à *La Mort du roi Arthur.*

Paragraphe 369.

a. B répète ici orent . *Nous corrigeons.* ↔ *b.* fait *manque dans B. Nous complétons d'après P qui donne* dist . ↔ *c.* de *B. Nous corrigeons.* ↔ *d.* chevalier du monde *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Sur ce magnifique passage, à juste titre l'un des plus célèbres de tout le cycle, voir la Notice, p. 1501.

Paragraphe 370.

a. ne *manque dans B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Dans ces variations sur le thème de l'amour et de la valeur, nous sommes à la fois dans la tradition lyrique et en dehors : Lancelot la respecte quand il affirme qu'Amour est la seule raison de sa valeur et le seul horizon de ses actes, puisque même le plus *célestiel*, le Graal, ne se conçoit que sous cette lumière. C'est Guenièvre qui défend l'orthodoxie en opérant une coupure infranchissable entre la *char* et l'esprit, la chevalerie et la vision. Lancelot n'hésite pas à reprendre la reine, leur amour étant de par la convention romanesque une relation fondée sur le réel, chose impensable dans le modèle lyrique où la dame habite l'espace du désir et de l'espoir.

Paragraphe 371.

a. set *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* vous *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 372.

a. Reonde *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 375.

a. quisse *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 376.

a. B répète plourant *au début de la colonne f. Nous corrigeons.*

1. Entre son royaume et l'existence de chevalier errant, Bademagu choisit donc la seconde ; nous retrouverons ce même choix à la fin de la guerre contre Claudas quand Lancelot, Bohort et Lionel recouvreront leurs terres.

Paragraphe 377.

a. B répète sans boire et sans mangier . *Nous supprimons ce doublon.* ◆◆ *b.* de la *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* lehaigne *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* avant *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *e.* escrie *B. Nous adoptons la leçon* de *P et L.* ◆◆ *f.* lencontre *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Ce nom de lieu, cité ici pour la première fois, ne reviendra pas dans le récit.

Paragraphe 379.

a. P ajoute ou mesire Yvains. estoit en prisons . ◆◆ *b.* del *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 380.

a. querant *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 381.

a. fait il *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 383.

a. querniaus *P* : kreniaus *L*

1. Cette épée a un grand prix pour Lancelot puisqu'elle lui vient de Galehaut (voir § 460).

Paragraphe 384.

a. respondent *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b. Ici B répète* par mon chief ce poise moi .

Paragraphe 385.

a. trais *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* espee *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 386.

a. duré *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 387.

a. ece *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* avoient *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 390.

a. des chevaliers *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* serour *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur la *Forest Desvoiable*, voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 266 et n. 1, p. 1069.
2. Voir *Galehaut*, t. II de la présente édition, § 339, p. 1267.

Paragraphe 391.

a. ou il maint [...] sui cil *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* el tertre [...] en viennent *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 392.

a. sale *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* qu'il avoit conquis *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* le *manque dans B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *d.* failli *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 394.

a. ne feriés pais a lui [...] en nulle maniere *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* avoir *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* venus en lieu *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 395.

a. com sautre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 396.

a. fuir *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 398.

a. d'esrer *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 400.

1. On remarquera que ce n'est pas sa « bâtardise » qui gêne Hector, mais la petitesse de son rang. Hector est de loin le personnage de la famille qui a l'opinion la plus dévalorisée de sa parenté.

Paragraphe 403.

a. sil *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 405.

1. Les manants sont très rares dans *Le Livre du Graal*. La hauteur

avec laquelle Lancelot s'adresse à celui-ci pour déclarer qu'il est *franc* (c'est-à-dire libre et noble) et n'est donc redevable d'aucun droit, d'aucune servitude, en dit long sur le mépris qui accompagne cette catégorie sociale les rares fois où le roman courtois l'autorise à paraître.

Paragraphe 408.

a. P et L donnent Kahenins . ↔ *b.* Tintaguel *P*

1. Première et dernière occurrence de ce personnage dans l'ensemble de l'œuvre.

Paragraphe 411.

c. fort *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 413.

a. sestrent *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. D'après la médecine du temps, un certain nombre de remèdes, généralement sous forme de poudre, s'insufflent par les narines, afin notamment de soigner le cerveau, lors des atteintes de folie des « lunatiques » (voir *Platearius, Le Livre des simples médecines*, Éditions Ozalid et Textes Cardinaux, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1986, p. 24 par exemple).

Paragraphe 416.

a. quil li *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* desferme *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 417.

a. pue *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *b. P ajoute* que de sa dame : *L ajoute* que en sa dame .

1. Sur l'expression *destrains d'amour*, voir Georges Lavis, *L'Expression de l'affectivité dans la poésie lyrique française du Moyen Âge, étude sur le réseau lexical joie-dolor*, Liège, Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, 1972, p. 297-299.
2. Il s'agit d'une anticipation de *La Mort du roi Arthur* où Morgain usera de cette preuve pour convaincre Lancelot et Guenièvre d'adultère devant Arthur.
3. La sorte de sanctuaire de la mémoire que va réaliser Lancelot trouve son modèle dans la fameuse « salle aux images » du *Tristan* de Thomas.

Paragraphe 419.

a. Ici B répète illoc oi il nouveles de Lancelot et de ses compaingnons . *Nous corrigeons.*

Paragraphe 420.

a. Tintaguel *P* ◆◆ *b.* Guerrehes *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 422.

a. nous *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 423.

a. i *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* Par foi fait li rois [...] qui aportent noveles *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c. P ajoute* car ele ne sen pooit taire .

Paragraphe 425.

a. a regarder et mout li abelissoient *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 426.

a. Ici B répète les autres . *Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* deſtrous *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 427.

a. laira[i *exponctué*] *B*

Paragraphe 429.

a. P ajoute qui a non Lyoniax . ◆◆ *b.* Lille eſtrange *L*

1. C'eſt la première mention de ce roi et de son château d'Eſtrangorre.

Paragraphe 430.

a. cheva *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 431.

1. Ces deux belles chasseresses à la fontaine sont un nouvel avatar des fées ; elles vont souvent par trois et la belle dame qui va ensuite révéler au blessé l'unique moyen de guérir eſt sans doute aussi une fée.

Paragraphe 435.

a. Et lors li diſt *illisible* dans *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 437.

a. sire *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* avoec vous [...] du monde *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 438.

a. il *manque dans B. Nous complétons.* ♦♦ *b. B ajoute* et si tost con il sen fu partis de laiens *. Nous adoptons la leçon de L et supprimons ce membre de phrase, probable bourdon dû au copiste.*

1. L'opposition *tort / droit* (célèbre par la *Chanson de Roland*) structure en profondeur les conceptions médiévales ; dans le domaine juridique, elle remonte probablement aux *Institutes* de Justinien (voir Pierre Ourliac, « Beaumanoir et les Coutumes de Beauvaisis », *Jeux de mémoire, aspects de la mnémotechnie médiévale*, Vrin, 1985, p. 111-122) ; pour le domaine moral, elle a été analysée par Jean-Charles Payen dans « Péché et culpabilité », *Culture et travail intellectuel dans l'Occident médiéval*, Paris, CNRS, 1981, p. 27-46 ; enfin, elle se retrouve dans les réflexions sur la folie (voir Gilles Eckard, *L'Antithèse sens-folie dans la littérature française du Moyen Âge*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 1980).

Paragraphe 439.

a. oan apres Noel *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 440.

1. C'est l'inusable histoire de Joseph, le dernier fils de Jacob, et de la femme de Putiphar (voir Genèse, XXXIX). On la retrouve notamment dans le *Lai de Lanval* de Marie de France.

Paragraphe 441.

a. qui pour [...] chevaliers *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 444.

a. i! *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 445.

1. Les avis sont partagés sur cet épisode ; Ferdinand Lot et Jean Frappier le jugeaient ridicule. Plus récemment, on y a vu une annonce des thèmes de *La Quête du saint Graal*. Ce roi est en effet le type du juste qui quitte tout pour Dieu.

Paragraphe 446.

a. pereceuse *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 447.

a. uiner *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* le voir *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Le tas de fumier, qui de nos jours ne paraît pas un endroit très

attrayant, était, en raison de la chaleur qu'il diffuse, très recherché autrefois, on y déposait les enfants exposés ; n'est-ce pas là aussi qu'Ulysse retrouva son « vieux chien Argos plein de tiques » (*Odyssée*, XVII, 302-304) ?

Paragraphe 448.

a. Ferim *B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 449.

a. rons *répété au début de la colonne dans B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 450.

a. voler *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* vous *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 451.

a. regarde *P, L*

1. Voici la première apparition de la nef de Salomon qui jouera un rôle si important dans le récit de *La Quête*. Cette seule notation mène en effet à ne pas sous-estimer le rôle que l'auteur accordait à cette digression apparente qu'est le conte de Petite Aumône. Éliézer s'approche du bordage et voit les lettres, on ne précise pas s'il les lit, ce qui paraîtrait logique ; cela nous incite aussi à voir en la première partie de son nom, Élie, une autre image de son rôle de prophète.

Paragraphe 452.

a. li *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 453.

a. leusse *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 454.

a. ele *B. Nous corrigeons. P donne* com lui . ♦♦ *b.* Esclomar *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 455.

a. escu *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 457.

a. descendre *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 458.

a. cretiaux *B. Nous adoptons la leçon de L. P donne* creniax .

Paragraphe 459.

a. ent *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* Si le traist *[3 l. plus haut]* [...] comencement *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 462.

a. nus *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *b.* tenist *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *c.* avoit un paveillon et un hordeis *B. Nous corrigeons.* ↔ *d.* de per *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

1. Notre manuscrit ici diverge de la version longue (voir Alexandre Micha, *Lancelot*, Genève, Droz, 1980, t. VI, § 18) qui indique d'abord « trois mois » et plus bas « un an », pour le temps passé par Bohort à la Montagne Interdite.

Paragraphe 463.

a. me *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 464.

a. pardoigne *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 465.

a. aventures *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 466.

a. delsitous *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 468.

a. Si fiert si le premier [...] et li esrache l'escu de son col *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* koue *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Le lion dans l'imaginaire médiéval reste un animal ambivalent comme le montrent les bestiaires. Après les nobles vérificateurs du sang royal du conte de Petite Aumône, voici les bêtes féroces, « lions dévorants », comme dit la Bible, qu'il faut donc combattre.

Paragraphe 469.

a. balle *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *b.* qui estoit [...] trueve l'ermite *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ↔ *c.* quil *B. Nous corrigeons.* ↔ *d.* eix *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Le texte écrit *sarrasins*, terme générique pour désigner tout homme ne partageant pas la foi chrétienne.

Paragraphe 471.

1. Ces paroles forment un écho au récit de Gauvain devant la

cour et à la conversation qui eut lieu ensuite entre Lancelot et Guenièvre (§ 369). Mais, au fur et à mesure que nous approchons de la fin de cette partie du texte, les reproches à l'encontre de Lancelot deviennent de plus en plus rudes, ici nous en sommes déjà à l'insulte (« vil, souillé »). Cette propension à l'injure sera la caractéristique de tous les ermites de la quête lorsqu'ils évoqueront l'amour charnel.

Paragraphe 474.

a. muirant *B. Nous adoptons la leçon de L.* ♦♦ *b.* mais *B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 475.

a. mentirai *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Première apparition du cerf blanc. Il nous faudra attendre *La Quête du saint Graal* pour avoir la *senefiance* de cette vision, totalement symbolique. Le fait qu'elle soit accordée à Lancelot, « vil pécheur », juste après la mise à mort d'un ours qualifié d'*anemis* (« démon »), souligne le statut ambivalent du héros (voir la Notice, p. 1497). Notons ici, dans le mystère qui reste entier, la réussite esthétique de l'image avec ses couleurs, et la qualité des notations, clarté de la lune, épaisseur de la forêt obscure, profond silence de ce cortège aussi immatériel que des ombres.

Paragraphe 476.

a. vo[ie *exponctué*]nt *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* besoig *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 478.

1. Prédiction qui ne sera pas suivie d'effet.
2. C'est la première mention de ce lieu dans notre texte.

Paragraphe 479.

a. qui *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Ce personnage est un nouveau venu.

Paragraphe 480.

a. Belyas *L, P*

Paragraphe 483.

a. ans *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 484.

a. Sires chevaliers *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 485.

a. Sire pour Dieu [...] Lancelos *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ↔ *b.* pour coi *P, L*

Paragraphe 487.

a. bon *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* cele *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 488.

a. piecha *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 489.

1. Le retour rétrospectif à la messagère de Guenièvre, suivant la technique de l'entrelacement, va permettre d'amener la cause — partant le récit — de la guerre contre Claudas qui représente un des derniers épisodes de cette partie avant la longue pause due à la folie de Lancelot.

Paragraphe 490.

1. Ce saint se fête le 10 octobre.

Paragraphe 492.

a. car *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 494.

a. letretres *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 495.

a. la demoisele *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 496.

a. qu' *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *b. B répète ici* en cest message et pour ce que nous ne savons mie se vous estes venues en cest païs . ↔ *c.* tant *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *d.* vient *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 497.

a. cheu *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ↔ *b.* Par foi [...] vauras faire *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ↔ *c.* malvais *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *d.* nie *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 498.

a. entre lui et son compaignon *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 499.

a. renua *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 500.

a. i *B. Nous corrigeons.* ⬥⬥ *b.* avec li *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Les critiques ont depuis longtemps attiré l'attention sur cette inexplicable connaissance que possède Claudas des relations qui existent entre Guenièvre et Lancelot. C'est le seul endroit d'ailleurs où elle apparaît.

Paragraphe 502.

a. je *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 503.

a. blachie *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 504.

a. aprés lui *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⬥⬥ *b.* Si *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 505.

a. l'avoit iluec amené *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 506.

a. errant *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ⬥⬥ *b.* du monde *P* ⬥⬥ *c.* vous *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 508.

a. riens *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ⬥⬥ *b.* rois *P* ⬥⬥ *c.* si bien *P*

Paragraphe 509.

a. Mais *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 513.

a. en *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬥⬥ *b.* Gavains ot que *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ⬥⬥ *c.* et issent *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⬥⬥ *d.* i aillies *P*

Paragraphe 514.

a. plus longement de .II. jours ou de .III. *P* ♦♦ *b.* fait *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* diront qu'il *manque dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* Peningue *L, P* ♦♦ *e.* Galehodin *L*

1. Notre manuscrit donne *Pilmugne*; nos manuscrits de contrôle s'accordent eux sur *Peningue* (voir var. *d*). Dans les versions longues c'est le nom de *Péningue* qui apparaît le plus souvent. C'est cette dernière graphie que nous retenons.

2. Notre texte donne ici *Galeholt* et précise qu'il s'agit bien du neveu du bon géant Galehaut. *Galeholt* devient dans la suite du récit *Galehodin* — leçon sur laquelle s'accordent d'ailleurs ici nos manuscrits de contrôle. Nous choisissons de recourir au nom de Galehoudin pour éviter toute confusion entre ce personnage et le bon géant.

Paragraphe 516.

1. Pour la thématique du « pauvre chevalier » courant les tournois pour y gagner la gloire, voir Georges Duby, *Guillaume le Maréchal ou le Meilleur Chevalier du monde*, Fayard, 1984.

Paragraphe 517.

a. des *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* son *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 520.

a. baille *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* Galehodins *L*

Paragraphe 521.

1. Les termes employés par Gauvain sont d'une grande précision technique : la *desraine* concerne la justification de celui qui veut se disculper et l'écu et le bâton sont les armes du champion pour le combat judiciaire.

Paragraphe 522.

a. i *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* je *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* Si *illisible dans B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d.* qui *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *e. P ajoute* et de Mordret .

Paragraphe 523.

1. On peut se demander pourquoi Mordret, promis au mal, a eu par deux fois cette vision qui ne lui servira aucunement. Dans un cas comme dans l'autre, il se trouve dans l'impossibilité de mener l'enquête sur cette « merveille », soit qu'il soit engagé dans une action (le nain enlevé), soit que survienne un incident révélateur (le vol de sa monture). Doit-on lire ces deux rencontres du cerf comme l'ultime chance laissée à Mordret d'assurer son salut, le signe de sa liberté ?

Paragraphe 526.

a. Dix *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 527.

a. Lancelos *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* co *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c. Ici B répète* ne onques puis nen oi ne vent . *Nous corrigeons.*

1. Le nain sort ici de l'histoire, ce *guerredon* ne sera pas raconté.

Paragraphe 528.

1. Sur ce nom si proche de celui de Merlin, voir Charles Méla, *La Reine et le Graal. La Conjointure dans les romans du Graal [...]*, Le Seuil, 1984, p. 397.

Paragraphe 530.

a. autre desfense *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 532.

a. qui *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* Mordrés *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *c.* faut *P, L*

Paragraphe 533.

a. Ici B ajoute que . *Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 534.

a. votis *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* par le pere *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 535.

1. Ce passage est le plus tragique de tout le cycle du *Lancelot*, avant *La Mort du roi Arthur* qu'il présage : aucun choix, aucune liberté n'est laissée à Mordret qui ne peut voir qu'insulte gratuite dans les vociférations du vieillard ; le pire reste l'aspect totalement inéluctable d'un avenir tout tracé. Mordret ne peut que réagir avec la violence qui sera la sienne et qui marquera ainsi le début de la réalisation de la prophétie. On peut d'ailleurs appeler cela une malédiction plus qu'une prophétie. Mais sur le modèle biblique, les prophètes sont toujours de grands vociférateurs.

Paragraphe 536.

1. Voir *La Mort du roi Arthur*, § 328.

Paragraphe 538.

a. Forestan *L*

Paragraphe 540.

a. de la queste i furent venu *[§ 539, 3 l. du bas]* [...] et si autre compaingnon *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* ne *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 543.

a. a tant fait *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* et le fiert si *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 544.

a. car j'ai *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 547.

a. si s'endort *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* entrais *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 548.

a. Brocaie *P, L*

Paragraphe 550.

a. Sire fait li rois *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 551.

a. veus *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* aus *B. Nous complétons.*

Paragraphe 552.

1. Sur le Palais Aventureux, voir Annie Combes, *Les Voies de l'aventure [...]*, Champion, 2001, p. 318 et suiv.) : au château de Corbénic, il y a deux salles de réception qui se confondent spatialement, mais sont distinctes le jour et la nuit. Quand l'obscurité s'installe, le Palais Aventureux surgit, où se déroulent des événements inconnus au jour (*ibid.*, p. 299). Seule *la salle* d'où sort et où rentre la porteuse du Graal semble conserver un rôle identique. Le Palais Aventureux est comme inscrit en négatif dans la tranquille demeure de Pellès que les visites nourricières du Graal désignent seules comme lieu prédestiné.

Paragraphe 553.

1. Ce chevalier ne donne pas de raison de sa présence et ne se

rendra jamais à la cour d'Arthur. Dans le combat qu'il avait mené contre Gauvain, il n'y avait pas eu de victoire véritable, mais une disparition de ce même combattant, quelque peu étrange.

Paragraphe 554.

a. embraseses *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 555.

a. qui *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 556.

a. veist *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Ce barde à la harpe est sans doute Orphée lui-même, symbole à la fois de la musique et des temps anciens de la *païennie*. On se souvient qu'à la cour de Bademagu un musicien interprétait devant le roi et Guenièvre un lai d'Orphée (voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 139, p. 1569).

2. Sur ce lai, voir Jean Marx, « Le Lai de Joseph d'Arimathie », *Moyen Âge*, LXIX, 1963, p. 371-379.

3. Le harpiste qui possède la prescience des ermites est visiblement un revenant, cependant, comme dans *La Quête du saint Graal*, il partage le statut de ces héros morts depuis longtemps, mais qui vivent encore en partie au milieu des hommes dans une espèce d'entre-deux spatial et temporel, attendant celui qui leur permettra d'accéder au repos d'avant le Jugement.

Paragraphe 557.

a. vengeresse *L*

Paragraphe 558.

1. Le nombre de *douze* demoiselles renvoie aux jeunes filles (§ 527) pleurant Merlan le Diable (et donc du parti du Mal) ou encore aux jeunes filles chargées de garder l'écu de Mauduit (§ 260), autre avatar des vierges folles et insouciantes, condamnées à rester « à la porte » des Noces.

Paragraphe 559.

1. L'épée tranchante qui bouche l'entrée fait penser à celle de l'Ange interdisant l'entrée au Jardin, motif présent dans les légendes du *Bois de la Croix* que *La Quête du saint Graal* va longuement développer.

Paragraphe 568.

a. as chevaus *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 569.

a. vous revenres *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ♦♦ *b. Ici B répète* ne demanda .

Paragraphe 570.

a. parole *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 571.

a. cheval[ie *exponctué*]r *B*

Paragraphe 573.

a. et Lancelos vers lui *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Kex *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* mon *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 575.

a. envenimement *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* cil[e *exponctué*] *B* ♦♦ *c.* veai *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 577.

1. Il s'agit d'Héliain le Blanc. Ce personnage est très épisodique dans le *Lancelot*, avant de connaître un rôle modeste dans *La Quête du saint Graal*. Le destin prestigieux qu'on lui avait prédit au moment de sa conception (« qui fut par la suite empereur de Constantinople et dont l'empire dépassa celui d'Alexandre », *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 95, p. 1525) ne se réalisera pas avant que la *Post Vulgate* et surtout le *Tristan en prose* ne reprennent pour le développer ce personnage (voir Emmanuèle Baumgarntner, « Histoire d'Hélain le Blanc », *Hommage à Jean Dufournet [...]*, Champion, 1993, t. I, p. 139-148).

Paragraphe 578.

a. aler ne venir *P* : estre venus *L* ♦♦ *b.* Mais or [...] Gavain *seulement dans B.*

1. Ni dans *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, ni dans *La Quête du saint Graal* ni dans *La Mort du roi Arthur*, il n'est dit que la fille du roi Brangoire ait jamais revu Bohort.

Paragraphe 579.

a. li palais *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 580.

a. alom *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 581.

a. tombes *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* pour ce *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 586.

a. fer eſtre *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 587.

a. fait *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. La *quintaine* eſt un mannequin de bois nanti de deux « bras », suspendu à la branche d'un arbre ; quand les chevaliers venaient la frapper de leur lance, la quintaine tournait sur elle-même et, lorsque le chevalier ratait son coup, il était désarçonné.

Paragraphe 593.

a. il *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* qui *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c. Ici B répète* crioit . ♦♦ *d.* neis *B. Nous corrigeons.*

1. La mort toute proche donne-t-elle cette prescience à Brumant ? Tout ce passage eſt proprement fantaſtique. Il eſt inexplicable du point de vue rationnel et peu juſtifiable du point de vue religieux.

Paragraphe 594.

a. mous *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* hardiſt *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* doiueny *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 595.

a. ausi *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 596.

a. par lequele toutes les autres *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 597.

a. mandees *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* Alom *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 599.

a. qui *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* qui *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 602.

a. Si conmencierent renchier *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* oirent *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* melles *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 603.

a. tarirés *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* li faus fait lerbe *P, L*

Paragraphe 604.

a. tout devant *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ↔ *b.* setetisme *B. Nous corrigeons.*

1. S'agit-il du personnage du même nom, le héros du roman de Raoul de Houdenc ?

Paragraphe 605.

a. Ranart *B. Nous corrigeons.*

1. *Si veïssiés...* est une formule qui vient de la geste, bien que le récit de la guerre contre Claudas s'apparente au récit historiographique ; l'écriture épique reste un moyen privilégié de décrire les batailles où nous avons rarement une vue d'ensemble, mais plutôt une succession de combats singuliers.

Paragraphe 606.

a. messires *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 607.

a. les *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 608.

a. vous aves *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 610.

a. tant conme *[4 l. plus haut]* [...] a faire d'armes *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 611.

a. desfendi *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 613.

a. pooir *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 614.

a. assentemen *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* puisqu'il lor *illisible dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 615.

a. Erni *P* : Derni *L*

Paragraphe 617.

a. proson *B. Nous corrigeons.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 112, p. 118.

Paragraphe 622.

1. En se mariant, la Dame du Lac a quitté son statut de fée marraine et de vierge triomphatrice de Merlin. Elle a aussi perdu toute prescience, elle ignore l'absence de Lancelot, elle ne devinera pas la présence des Romains, avant de les rencontrer par un pur hasard lors d'une promenade en forêt (voir plus bas).
2. La Saint-Michel se fête le 29 septembre.

Paragraphe 632.

a. venir *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 635.

a. parlerent *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ** *b.* soit *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 636.

a. ne *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 637.

a. rescoons *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 640.

1. Cet écu avec ses bandes fait penser à ceux que portait Lancelot au début de sa carrière chevaleresque (voir surtout *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 318, p. 326).

Paragraphe 641.

1. Ces désagréments ne seront pas racontés dans la suite du récit.

Paragraphe 642.

a. Je n'en avrai ja merci *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 644.

1. Le rite féodal de l'investiture par le gant se trouve déjà dans la *Chanson de Roland*; voir aussi le roi Marc abritant de son gant Iseut endormie dans la hutte de branchages (Jean Marx, *Nouvelles recherches sur le roman arthurien*, Klinsieck, 1965, p. 289-297).

Paragraphe 645.

1. *Il en demoure assés de ce que fols pense* : il s'agit d'un proverbe (voir Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au XVe siècle*, Champion, 1925, n° 948).

Paragraphe 646.

a. Ici B répète se ne fust la nuis qui lor sorvint *(doublon appelé par le mot* perdu *). Nous corrigeons.*

1. Seule occurrence de ce lieu dans notre texte.

Paragraphe 647.

a. et li rois li dist [...] m'a mandé la bataille *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

1. Selon l'analyse de Dominique Boutet (*Charlemagne et Arthur, ou le Roi imaginaire*, Champion, 2004, p. 114), le refus d'Arthur d'accorder à Lancelot le combat repose sur la notion de *contrat* et se fonde sur deux arguments : 1. Arthur est chef de l'armée, comme Frolle de son côté, il y a donc égalité hiérarchique entre les deux combattants (c'était déjà le cas pour le roi Bohort et le roi Persés, voir § 283) ; 2. Arthur a promis à Lancelot de le rétablir dans son héritage et c'est pour lui une obligation d'autant plus contraignante qu'il s'agit de ses devoirs de suzerain et qu'il y a gravement manqué en ne défendant pas jadis le roi Ban, faute qu'on lui a durement reprochée quand il vivait les moments dramatiques de son règne.

Paragraphe 648.

a. Lille Frollant *L*

Paragraphe 655.

1. D. Boutet (*Charlemagne et Arthur*, p. 40-41) : « Le statut royal est dévalorisé par rapport à la condition de chevalier. La royauté est conçue au mieux comme l'aboutissement d'une longue vie consacrée à la chevalerie [...]. La société dont le principe vivifiant est la chevalerie est, aux yeux de Bohort, un organisme qui doit permettre à chacun — dans le monde aristocratique — d'accomplir en soi-même la perfection d'une éthique. » Mais, comme il ne faut pas oublier la belle *chevalerie* dont Arthur a fait preuve devant Frolle, D. Boutet ajoute : « Sans doute est-ce tout simplement parce que l'idéal royal est le même désormais que celui de la chevalerie et que cette dernière, par sa mobilité, par le nombre qu'elle représente, peut beaucoup mieux le promouvoir. »

Paragraphe 661.

a. quil *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 663.

1. C'est la seule mention que l'on trouve de ce château dans le texte.

Paragraphe 664.

1. Le texte renvoie au *Conte du Graal* ou aux *Continuations*, que le public et l'auteur connaissaient bien ; nous pénétrons en un pays « dévasté » ; puis nous découvrons le jeune Perceval. Il ne sera pas le héros du Graal : à ce stade de l'histoire, où Galaad est né et où tant de prophéties l'ont par avance présenté comme l'élu, nous le savons bien. Reste donc à connaître la place qui va être celle de Perceval.

Paragraphe 665.

a. desir *L*

Paragraphe 666.

a. B ajoute a *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 669.

1. Cette jeune vierge à la prescience mystérieuse est quasi déjà un personnage de *La Quête du saint Graal*, elle vit dans l'avenir et n'est là que pour énoncer de sa bouche pure une part de vérité avant que de mourir. Cependant son rôle de fileuse de soie lui confère une aura féerique.

Paragraphe 671.

1. À ce stade du récit, Perceval en est encore à l'admiration absolue de la « chevalerie terrienne », Lancelot est son modèle ; il ignore tout du Graal, alors qu'on l'a fait occuper la place à droite du siège réservé à l'élu.

Paragraphe 673.

a. bones *B. Nous corrigeons.*

1. C'est la seule fois où cet endroit apparaît dans notre texte.

Paragraphe 674.

a. esquatee *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Il faut bien, en effet, un signe de croix pour gommer le caractère magique de cette épée qui tranche le fer et la pierre ! Mais on se souviendra que Durendal pouvait entailler le roc de Roncevaux.

Paragraphe 675.

a. le chastel *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 677.

1. Perceval est ainsi le premier chevalier à idéal et mœurs monastiques que nous rencontrions avant d'entrer dans *La Quête du saint Graal.* Il méritera donc bien sa place « à droite » de Galaad. Contrairement au Perceval de Chrétien de Troyes, ce personnage ne connaît pas de conversion, il est tout de suite profondément religieux.

Paragraphe 678.

a. trouver *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* deuisent *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 682.

1. C'est la première fois que le Graal devient « cet objet volant », caractéristique de *La Quête* à venir, *Vaisseau* qui dispense lumière et guérison et non plus le calice sacré réservé à la liturgie de Corbénic (voir à ce propos Annie Combes, *Les Voies de l'aventure*, p. 285-286).

Paragraphe 683.

a. tres grant desbonairete *L*

1. Hector accède soudain à la connaissance, sans autre forme d'explication. Bien sûr, contrairement à Perceval, il a entendu les héros des nuits de Corbénic raconter leurs aventures. Comme Lancelot, cela ne sauvera pas Hector qui, son rôle de guide effectué, se perd en restant dans son « péché ». Contrairement à Perceval, Hector ne survit que pour Lancelot, Perceval pour voir clairement le Graal. Sa faute serait-elle alors, comme Lancelot pour la reine, d'avoir préféré la créature au Créateur ?

Paragraphe 684.

a. bonte *L*

Paragraphe 688.

1. Ce Blanc Château semble être le même que celui de Galindé à l'entrée de Gorre (voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 33, p. 1460).

Paragraphe 689.

a. santé *manque dans B. Nous complétons selon P et L.*

Paragraphe 695.

1. Ce dernier passage de Lancelot au Palais Aventureux, qui correspond aux derniers miracles accomplis sur place par le saint Graal, semble se passer entièrement dans l'inconscience du héros. Comme on ne peut guère supposer que le miracle s'accomplisse de façon

purement mécanique, il faut peut-être conclure que Lancelot connaît ici (et provisoirement avant de nouvelles épreuves) une forme de pardon.

Paragraphe 697.

1. Autre motif lyrique issu des chansons d'amie où l'on voit la jeune fille abandonnée se tourner vers le pays de l'être aimé, souvent parti de l'autre côté des mers, et en respirer le vent (voir J.-M. d'Heur, « Le Motif du vent venu du pays de l'être aimé, l'Invocation au vent, l'Invocation aux vagues, Recherche sur une tradition lyrique romane des XII et XIII[e] siècles », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 88, 1972, p. 69-104).

Paragraphe 705.

a. tour *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 707.

1. Dernière apparition du personnage : on apprendra de façon anecdotique qu'elle est morte sans que cela ne touche ni Lancelot (regrettant sa beauté...) ni Galaad devenu dans *La Quête du saint Graal* peu enclin à soupirer pour des attachements terrestres.

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

NOTICE

On situe la composition de *La Quête du saint Graal* vers 1225-1230. Presque unanimement[1], la critique admet pour ce texte une rédaction de quelques années antérieure à celle de *Joseph d'Arimathie*[2], qui rapporte, avec un luxe de précisions circonstancielles inspiré du genre de la chronique, les « enfances » du Vase sacré, son origine et les péripéties de son transfert en Grande-Bretagne. *Joseph*, en quelque sorte, ajoute au Nouveau Testament un évangile apocryphe qui ne renierait pas son caractère fictif. Il viendrait justifier *a posteriori* les miracles accomplis par le Graal en Grande-Bretagne, en expliquant la nature et la provenance de cet objet d'exception.

Le Graal est en effet lié, dans la fiction historique, au Fils de Dieu par les épisodes de la Cène et surtout de la Crucifixion, qui l'auront sacralisé. Par priorité d'une part (à cause de la personne du Christ) et par antériorité d'autre part (dans l'histoire du christianisme), il est la première des reliques, et doublement : en tant que contenant (*escüele*

1. On peut souten r que la question n'est pas encore tranchée.
2. Voir t. I de la présente édition, p. 3 et suiv.

utilisée lors de la Cène où, lors de la Déposition de croix, Joseph d'Arimathie recueille le sang du Christ) et bien évidemment par son contenu. Comme il est dans la nature d'une relique d'être vivante au moins par ses effets, *Joseph* rapporte ensuite le transfert du Graal du Moyen-Orient en Grande-Bretagne, avec l'évangélisation des pays traversés, le royaume de Sarras au premier chef, lors du nouvel Exode d'une compagnie hiérosolomitaine appelée à s'accroître, emmenée sur ordre de Dieu par Joseph, ancien chevalier de Pilate, et son fils Josephé, le premier évêque dans la geste de la christianisation. Pour finir, le Graal en Grande-Bretagne élit résidence à Corbénic.

Ainsi *Joseph*, ouvrant le cycle romanesque, accomplit la sanctification du Graal en liant son origine au cycle de la Passion, puis, par la dynamique du voyage, affermit le lien entre l'Orient de l'histoire évangélique et la légende du pays arthurien. Que *Joseph d'Arimathie* ait été de rédaction postérieure à *La Quête du saint Graal* ou non (cette question reste en suspens), la continuité narrative de l'ensemble romanesque, entre ces deux textes au moins, est fermement assurée. Comme *Joseph d'Arimathie*, *La Quête du saint Graal* est une fiction du sacré, qui conte, si l'on s'en tient aux termes de son explicit, « les aventures du saint Graal » (§ 378). Ces aventures débordent, et de loin, la Grande-Bretagne : aux dernières pages de *La Quête*, on assiste au retour du Graal à Sarras (§ 363-378), où l'élu Galaad meurt et est inhumé. Sarras, en dépit d'une reconquête éphémère du paganisme, est irréversiblement christianisée, suivant la volonté de Dieu plus encore que par l'action des hommes, puisque c'est là que vient séjourner, avant de monter au ciel, le Vase sacré ; alors, tout est consommé : désormais personne, assure le texte, n'aura l'audace d'affirmer avoir vu le Graal (§ 376). Au Palais Spirituel de Sarras, Josephé sera venu visiter Galaad, pour confirmer entre le Bon Chevalier et lui-même une filiation spirituelle. Ainsi le voyage intercontinental du Graal s'achève-t-il en boucle, et *La Quête du saint Graal* accomplit la fiction évangélique de *Joseph d'Arimathie*, où déjà l'on devinait que Sarras devenait, à la faveur du voyage de l'*escüele*, une seconde Jérusalem.

La Quête invite à révérer ce que jamais plus on ne verra, cette insigne relique dont la présence active, un temps, aura mobilisé la Table ronde. Mais comment concevoir et se figurer le saint Graal ? Le recours aux représentations iconographiques fournit un début de réponse. À consulter, dans le manuscrit d'Amsterdam[1], les enluminures illustrant les péripéties majeures de l'*Estoire del saint Graal* (version longue de *Joseph d'Arimathie*), on se rend compte qu'il s'agit toujours d'une *escüele*, ce qui est conforme à la nature originelle de l'objet, plat creux d'une certaine dimension qui, posé sur la Table où le Christ prenait avec ses amis son dernier repas, contenait la nourriture des convives. Ainsi voit-on Joseph assis au pied de la croix, entre la Vierge et saint Jean debout, recueillir dans une sorte de jatte le sang qui goutte des plaies du Christ.

Pourtant, durant le séjour à Sarras, cette *escüele*, à l'initiative de Nascien, aura changé de nom pour toujours. Inspiré, le beau-frère de

1. Amsterdam, Bibliotheca philosophica hermetica, sans cote (début du XIVe siècle).

Mordrain[1] avait, dans le Vase sacré, reconnu et identifié le saint Graal parce qu'il savait pouvoir y trouver, disait-il, *ce qui sor toutes choses me plaist et agree*[2]. Le nom de *graaus*, *graal*, antérieurement bien attesté dans la langue romane, au sens de « vase », « coupe », est, à la faveur de cette étymologie fictive, en quelque sorte remotivé par la notion de félicité spirituelle, qui du même coup le sacralise.

La Quête du saint Graal n'élude pas plus cette étymologie que l'origine du saint objet, témoin l'explication que le Christ en personne, à Corbénic, donne à Galaad après lui avoir administré la communion : *C'est, fait il, l'equiele ou Jhesu Cris menga l'aingnel de Pasches o ses desciples. C'est l'esquiele qui a servi a gré tous ciaus que j'ai trouvé en mon service* (§ 363).

Cependant, aux enluminures de textes manuscrits de *La Quête*, à la fin du XIVe siècle et au siècle suivant, *l'esquiele* originelle apparaît toujours sous forme de calice et plus encore de ciboire[3]. Objet sacré de la liturgie, le calice comporte une fonction dont la définition reste fidèle à l'étymologie du mot : venu du grec, *calice* veut dire « coupe », « vase à boire ». Accessoire de la transsubstantiation, le calice sert pour la consécration du vin. Le ciboire, du latin *ciborium*, lui-même venu du grec *kibôrion*, qui veut dire « fruit du nénuphar d'Égypte », et, par analogie de forme, « coupe », est aussi un vase sacré. Il est destiné à contenir les hosties consacrées et muni d'un couvercle. Ici l'on surprend peut-être, dans la définition du mot, l'influence, par un surcroît de sens étymologique, du latin *cibus*, qui veut dire « nourriture ».

Empruntées l'une et l'autre au nécessaire de la cérémonie liturgique, les deux représentations du Graal, tantôt sous forme de calice et tantôt de ciboire, sont fidèles au commencement de sacralisation de l'objet chez Chrétien de Troyes aussi bien qu'à l'histoire christique de l'*escüele*. Recueillir le sang du Christ en croix suscite l'image du calice ; celle du ciboire est appelée par la symbolique de l'agneau pascal, ainsi que par le caractère nourricier de l'hostie. Ces deux figurations sont complémentaires, à la nuance près que le ciboire est sacré par son contenu, tandis que le calice ne l'est que par la consécration durant l'office : complémentaires, elles ne sont pas interchangeables. Aussi, l'assimilation du Graal au ciboire est-elle à la fois plus complète et plus vraie.

C'est bien au demeurant sous l'apparence du ciboire que, dans l'iconographie de *La Quête*, le Graal s'impose le plus souvent. La métamorphose de l'*esquiele* en vase sacré ne saurait poser de problème, en une œuvre dont l'inspiration intègre par définition le dogme — neuf alors, depuis le concile de Latran IV, en 1215 — de la transsubstantiation[4] : le changement de substance implique un éventuel change-

1. Sur Nascien, nom de baptême de Séraphé, et sur Mordrain, nom de baptême du roi Évalac, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, respectivement § 144 et 145.

2. « Ce qui, plus que toutes choses, me plaît et m'agrée », *Joseph d'Arimathie*, *ibid.*, § 157, p. 157.

3. Ainsi, Paris, B.N.F., fr. 120 (début du XVe siècle), f° 524v^o : l'Apparition du saint Graal à la Pentecôte (ciboire) ; B.N.F., fr. 116 (vers 1470), f° 672 : le Miracle de Galaad à Sarras (ciboire) ; B.N.F., fr. 112 (vers 1470), f° 15v^o : Lancelot à la chapelle (ciboire) ; B.N.F., fr. 343 (Pavie ou Milan, vers 1380-1385), f° 18 : Lancelot à la chapelle du Graal (calice).

4. Voir *Les Conciles œcuméniques. Les Décrets*, t. II-1, *Nicée I à Latran V*, A. Duval, B. Lauret, H. Legrand, J. Moingt et B. Sesboüé dir., Le Cerf, 1994 (« Le Magistère de l'Église ») : « Il y a une seule Église universelle des fidèles, en dehors de laquelle absolument personne n'est sauvé, et dans laquelle le Christ est lui-même à la fois le prêtre et le sacrifice, lui dont le corps et le sang, dans le sacrement de l'autel, sont vraiment contenus sous les espèces

ment de forme, et ce dernier n'affecte ni la nature ni la fonction de l'objet.

En un sens, le Vase sacré, dans *La Quête du saint Graal*, est une relique émancipée. Certes, il est d'abord nourricier. Le passage de l'ustensile de table au Vase sacré, du repas à la nourriture spirituelle était esquissé dès la célèbre scène du « Cortège du graal », dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes[1]. Aux toutes premières années du XIIIe siècle, dans le *Roman de l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, la présence de la relique apportait subsistance et réconfort à Joseph d'Arimathie durant son interminable incarcération[2] : de même en va-t-il une trentaine d'années plus tard dans le *Joseph* en prose[3]. On ne voit pas que, dans *La Quête du saint Graal*, les trois élus détenus une année par le roi de Sarras Escorant survivent autrement (§ 372).

Lorsque la compagnie de Joseph (jusqu'à quatre mille hommes), sur le sol de la Grande-Bretagne, au commencement de la christianisation de ce pays, s'est un beau jour trouvée dépourvue de vivres, affamée et inquiète, c'est le Graal qui, renouvelant le miracle de la multiplication des pains, a procuré la subsistance à foison : l'épisode, conté dans *Joseph d'Arimathie*, la recluse le rapporte et le commente à son neveu Perceval (§ 98). Il a suffi de placer au haut bout de la Table le Vase sacré. Cette Table du Graal est seconde, en importance et par la chronologie, après la Table de la Cène. Et le Graal, associé à cette Table, évoque le thème du repas.

Nourricier, le Graal l'est, d'entrée de jeu, dans *La Quête du saint Graal*. Au soir de la Pentecôte, à Camaalot, il apparaît pour distribuer les mets les plus exquis à chacun des convives. On pourrait à cette occasion songer à la résurgence du très ancien chaudron magique, attribut de la souveraineté dans la mythologie celtique. Illusion, vraisemblablement : le Graal, en effet, n'est pas proprement arthurien, encore que prêtant au prestige arthurien, confirmant la renommée de la Table ronde. Instituée par Merlin sous le règne précédent, celui d'Uterpandragon, la Table ronde est la troisième des Tables, attirant le *nec plus ultra* de la chevalerie[4] : le Graal, au sens propre du terme, est venu saluer les commensaux, c'est-à-dire appeler les chevaliers d'Arthur au dépassement.

La résidence du Graal en Grande-Bretagne est Corbénic. Nom éminemment symbolique, au demeurant révélé, chaldéen paraît-il, où l'on ne peut s'empêcher d'entendre « Corps béni ». C'est *Joseph d'Arimathie* qui rapportait le choix divin du site, et l'installation du Vase sacré sur place[5]. À Corbénic, Lancelot finit par voir le Graal sur sa Table d'argent ; puis, revenu de quatorze jours de coma, il déjeune à la table du roi Pellès, richement servie par le Graal (§ 39 et 345). À Corbénic encore, Galaad et ses deux compagnons assistent à la messe du Saint-Graal que célèbre Josephé (§ 360).

du pain et du vin, le pain étant transsubstantié au corps et le vin au sang par la puissance divine, afin que, pour accomplir le mystère de l'unité, nous recevions nous-mêmes de lui ce qu'il a reçu de nous » (p. 495).

1. Voir v. 3190-3247, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 764-766.
2. Robert de Boron, *Le Roman de l'Estoire dou Graal*, William A. Nitze éd., Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 57, 1971, v. 707-960, p. 25-34.
3. T. I de la présente édition, § 17-18, p. 22-27.
4. Voir *Merlin*, *ibid.*, § 121-133, p. 691-703.
5. Voir *ibid.*, § 198, p. 550-552.

Camaalot n'étant pas sa résidence accoutumée, le Graal, en même temps que nourricier, est de lui-même itinérant : c'est une différence avec le statut qu'il avait dans *Joseph d'Arimathie*, où il était transporté à mains d'hommes, abrité dans une arche qui n'est pas sans rappeler l'Arche d'alliance de l'Ancien Testament[1]. Dit-on assez, au fil de *La Quête du saint Graal*, qu'on voit le Vase sacré se déplacer dans l'espace, sans apercevoir les mains qui le portent[2] ? Les enlumineurs des manuscrits ont résolu le problème au mieux : dans leurs illustrations, le saint Graal est porté par des anges[3].

Itinérant, le Graal l'est aussi lorsque auprès d'une chapelle délabrée, tandis que l'implore un chevalier malade, il ne manque pas de venir le guérir. *A contactu*, cette nuit-là, sous les yeux d'un Lancelot inerte, le suppliant recouvre la santé (§ 75). L'Esprit, d'ailleurs, imprévisiblement, souffle où il veut : un peu à l'instar du Messie venant au monde dans une crèche en ruine, le Graal resanctifie une chapelle abandonnée, préparée pour l'occasion par les anges, qui sont en général, on l'a vu, les invisibles servants infaillibles de la liturgie du Graal. Itinérant, le Graal l'est pour guérir et nourrir.

C'est la fine fleur de la chevalerie que, venu d'ailleurs, le saint Graal, à Camaalot, régale au dîner de la Pentecôte. Un tel geste de savoir-vivre, dans ces circonstances, auprès de semblables destinataires, est de conséquence. En premier lieu, le service de la cour arthurienne, et plus précisément de son élite virile et militaire, par le Graal est, au propre sens du terme, inouï, puisque, dans la compagnie des chrétiens commis à la translation de l'objet sacré, rares étaient les chevaliers : à la rigueur Joseph, ancien chevalier de Pilate, apparaît rétrospectivement comme une préfigure de tel héros du royaume de Logres[4]. Ici, il ne s'agit pas de n'importe quels chevaliers : ceux qu'une tradition déjà bien assise admet comme les meilleurs du monde.

En un sens, le saint Graal ce soir-là se convertit à la chevalerie. Dans un texte allégorique à peu près contemporain de cette *Quête du saint Graal*, le *Roman des Eles* de Raoul de Houdenc, on lit en effet que la septième et dernière des plumes qui composent l'aile de Largesse consiste à donner de la nourriture en abondance[5] : *bel doner a mangier*, dit le texte. Il en résulte ici que, nourricier, le Graal intègre une vertu chevaleresque. Un autre roman du même auteur, *Meraugis de Portlesguez*, signale comment Largesse est le stimulant essentiel de Prouesse : « *[...] largece est mecine Par qoi proece monte en haut [...]*[6]. » Donnant avec largesse, attentif à la prouesse, le Graal regarde du côté de l'Église militante.

1. Exode, xxv, 10-22 (Yahvé à Moïse).
2. Par exemple § 16 et 75.
3. Par exemple dans Paris, B.N.F., fr. 116, f° 610v° : l'apparition du Graal à la Pentecôte ; B.N.F., fr. 117 (début du XVe siècle), f° 1 : Lancelot à la chapelle du Graal.
4. Un moine, s'entretenant avec Perceval, dans l'abbaye où celui-ci a vu communier le Roi Méhaignié, qualifie bel et bien Joseph d'Arimathie de « vrai chevalier » (§ 110).
5. Raoul de Houdenc, *Le Roman des Eles*, v. 241-268, dans Augustin Scheler, *Trouvères belges*, Louvain, Lefever, 1879, p. 256-257.
6. Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesguez. Roman arthurien du XIIIe siècle [...]*, Michelle Szkilnik éd., Honoré Champion, coll. « Champion Classiques », 12, 2004, p. 322, v. 3987-3988.

Le roman s'ouvre, nous l'avons dit, à la Pentecôte, et plus exactement sous le signe de cette fête majeure. On conçoit que l'année médiévale ait été structurée par le calendrier religieux ; la Pentecôte, à cinquante jours de Pâques, prêtait à convocation curiale, en joignant l'utile à l'agréable, avec les divertissements de plein air ; il ne saurait, par ailleurs, être de quête autrement qu'à la belle saison : l'effet de réel est assuré. Mais comment éluder, dans le choix de ce *haut jour*, autant dire de cette « date solennelle » pour l'avènement du Vase sacré, la référence au fameux récit des Actes des apôtres ? Implicitement, le Graal invite la Table ronde à partir, en rompant toutes attaches mondaines, familiales ou affectives.

Galaad, ce jour de Pentecôte à la première heure, a été promu chevalier, après une nuit de veille en prières ; il survient à la cour, amené durant le repas de midi par un ermite entré miraculeusement. Pénétrant le soir dans le palais pour visiter l'assemblée, c'est une certaine chevalerie que le Graal, avec un Galaad pour caution, confirme et appelle. Arthur a bien raison de le remarquer : Dieu lui a fait une grande grâce en lui envoyant à Camaalot, auprès de la Table ronde au grand complet, le Vase sacré (§ 17).

La mission suggérée s'adresse à des chevaliers. Le saint Graal présume en eux moins des apôtres nouveaux que de fervents fidèles sous l'armure. En dotant la fiction d'un accent sacré, l'auteur oriente l'histoire à venir vers un Évangile chevaleresque. En signe de l'infinie mansuétude de Dieu, le saint Graal crédite de bonne volonté ces hommes qui depuis toujours tiennent pour une raison de vivre le métier militaire.

Dans l'aventure où dès le lendemain ils s'engagent, ils vont trouver des modèles, une ambiance et des médiateurs profitables. Au premier chef, c'est une singulière attention que les ermites, dans cette histoire, portent à l'évolution de la quête, où leur discernement n'est jamais pris en défaut. Ces ermites sont toujours là pour accueillir le chevalier errant dans sa traversée des parages défréquentés. C'est à point nommé que l'on tombe sur eux, à l'heure du soir, autrement dit, pour parler pratique, au moment d'envisager l'hébergement. Le hasard fait bien les choses, à ce qu'il semble, mais dans une quête semblable, on devine que le hasard habille le dessein de la Providence. Aussi de tels hommes de bien sont plus, en effet, que des seconds rôles ou des utilités dramatiques. À la croisée des chemins, entre le jour et la nuit (le plus souvent on les rencontre, et pour cause, entre chien et loup), ces ermites sont des indicateurs de salut. L'ermite a choisi d'habiter un lieu sauvage. Dans la langue, *salvage* de loin regarde *silvaticus* : « relatif à la forêt ». Si la forêt menace de fourvoiement qui s'y risque, un ermite y vit dans l'isolement consenti, l'anonymat volontaire et l'âpreté de la loi naturelle. Il a choisi la plus étroite voie. Pareille existence exige endurance et force morale : on n'y saurait entrer avant d'avoir atteint, ou dépassé, la force de l'âge. Ces ermites, nombreux, sont de conditions diverses : chevalier (§ 164), frère de chevalier (§ 159), ou encore solitaire ayant toutefois à son service clerc et domestique (§ 222). Au féminin, le cas de la recluse, tante de Perceval, est exemplaire, puisqu'elle est une ancienne reine, qui, renonçant au monde, a fait bâtir un ermitage où ses habitudes de confort ne sont pas toutes perdues (§ 95). Recevant un chevalier itinérant, l'ermitage à

l'occasion devient un ascétère. On y apprend à vivre de ce que Dieu donne[1], et frugalement (§ 210). Hôte de passage dans un ermitage, on se restaure de pain et de cervoise, et le menu paraît immuable, à moins que l'eau, tout simplement, ne se substitue à la boisson fermentée, comme au logis de la recluse (§ 197), ou chez l'ermite que Bohort a rencontré en chemin (§ 225). Outre l'assentiment, d'accent franciscain somme toute, à la pauvreté, pareil régime atteste une stricte hygiène morale, ainsi que le même ermite l'explique à Bohort : il s'agit, en soumettant les appétits de la chair à la discipline de l'esprit, d'éviter en particulier la tentation de la luxure. Enclins à enseigner par l'exemple l'ascèse, athlètes à leur manière de la foi, parfaitement informés de la Table ronde, ces ermites sont les indispensables auxiliaires des nouveaux chevaliers errants dans leur quête.

Ils se trouvent là pour accueillir, apaiser, conseiller le chevalier itinérant et le réconcilier avec lui-même. Leur conversation convertit. À l'école de la solitude, ils ont appris la présence de Dieu. Vivant dans un repos propice à la lecture, à la méditation, la prière, ces *prudhommes* sont aptes mieux que personne à interpréter un songe et à révéler son sens édifiant, sa portée prémonitoire ou prophétique. À songe hermétique, ermite herméneute. Ainsi, parlant à Hector, Nascien l'ermite éclaire l'évolution spirituelle de tel chevalier (Lancelot frère d'Hector, § 216) et, bien plus, prédit l'aboutissement ou l'échec de la quête : au fait d'un présent caché, l'avenir lui apparaît avec une étonnante netteté (§ 218). Très tôt, d'ailleurs, le lecteur-auditeur apprend l'issue de ces aventures, et le nom des élus : la recluse (à l'unisson de l'opinion commune) en instruit son neveu (§ 95). C'est qu'on connaît qualités et défauts déterminants des principaux protagonistes. Aussi le roman, d'aventures évidemment, vaut-il moins par un improbable effet d'intrigue ou de suspens que par la définition d'une atmosphère à la découverte de laquelle l'auteur convie le lecteur-auditeur artisan de sa propre initiation.

L'univers qui regorge de signes est une immense allégorie. La spiritualité sature l'existence, aussi bien dans le spectacle du réel que dans l'activité onirique. Encore faut-il la voir, ouvrir les yeux sur le surnaturel, inférieur ou supérieur : on doit déchiffrer le livre du monde à la manière d'un palimpseste. Forts de leur expérience et de leur méditation, les ermites enseignent à saisir, derrière la chose, le sens, à discerner dans les apparences la présence active du diable et de Dieu, du bien et du mal, et à se fier aux intuitions de la foi. D'aventure en vision, d'évidence en *senefiance* différée, le monde apparaît d'une telle complexité qu'il supporte plusieurs degrés d'explication. Les réseaux symboliques, en se succédant, peuvent se superposer, voire se substituer l'un à l'autre. Il peut s'agir d'un glissement d'interprétation, par le passage d'un réseau de significations à l'autre. Ainsi, le serpent que chevauche la dame âgée dont Perceval reçoit en songe les doléances sur l'île (§ 131) est identifiable à l'*ennemi*, au démon : spontanément on le rapproche du dragon tué par Perceval, et pourtant, c'est avec le hideux cheval qu'avait monté le héros impatient qu'il se confond

1. Voir Matthieu, VI, 25.

(§ 140). Les catégories du bestiaire fantastique sont loin d'être étanches, on le voit. Toutefois, en poussant plus loin l'analyse, on comprend les raisons du transfert de la *senefiance* du dragon au cheval. Si, entre serpent chevauché par la dame et dragon, l'espèce reptilienne, supposant une certaine conformité morphologique, facilite le rapprochement, Perceval vient à bout du dragon par sa seule vaillance (§ 126), alors que c'est un signe de croix qui le débarrasse de son effrayante monture (§ 122) : l'efficacité de ce geste salutaire démasque et anéantit, dans le cheval, le diable métamorphosé.

De même, une signification qui paraissait acquise finit par être démentie. C'est le cas pour les valeurs attachées à la couleur noire. En général ce roman exalte la lumière et ce qui la réfléchit le mieux, la blancheur : à Camaalot, le Graal apparaît *covert d'un blanc samit* (§ 16) ; tel ermite est *vestus d'une robe blanche conrne de religion* (§ 161), l'écu de Mordrain est *blanc a une crois vermeille* (§ 33 ; le blanc, souvent, joue avec le rouge). Le noir devrait être invariablement la couleur mal aimée, l'emblème de la damnation, l'indice des manigances ou des succès du diable ici-bas. Le faux ermite, *home de religion par samblant* que rencontre Bohort, monte *un cheval plus noir que meüre* (§ 241). Rouge et noir, cendre et feu, sont ordinairement les émaux de l'enfer médiéval. L'enfer est la *maison tenebreuse* (§ 139) ; on rejoint ici la symbolique de la nuit, autre nom de la mort *toutes les ores qu'ele sosprent l'ome em pechié mortel* (§ 155). La même couleur est aussi le signe extérieur du péché, pour les chevaliers aux armures noires, affrontés aux chevaliers équipés de blanc[1].

Pourtant il arrive qu'il faille un peu plus de connaissance des Écritures pour éviter de se prendre aux apparences, et par conséquent pour en juger sainement. Les deux oiseaux qui viennent parler en songe à Bohort sont un cygne et, *molt [...] bele de sa noirté qu'ele avoit* (§ 232), une corneille. Le faux ermite a beau jeu de gloser on ne peut plus conventionnellement la symbolique des couleurs (§ 244), n'était l'Épouse au Cantique des cantiques (*cf.* § 254)... Dès lors, c'est l'oiseau blanc qui, sous l'apparence brillante et charmeuse du cygne — au-dehors blanc, noir au-dedans —, signifie le diable, et plus précisément, sous le masque de l'innocence, dénonce l'hypocrisie (*ibid.*) : dans l'hypocrisie, Satan donne le change. Tout n'est donc pas hideur dans le noir. La symbolique indispensable au déchiffrement de la Création est fluctuante (en tout cas jamais univoque) et le monde plein de faux-sens. Entre les équivoques du réel, le discernement vient de la foi.

La foi comporte aussi des paradoxes, et, loin de les éluder, *La Quête* les élucide. Avec l'exigence de la vérité dans l'imprévu, la difficulté consiste moins alors à distinguer entre apparence et réalité qu'à trancher entre croyance et sentiment, spontanéité et salut, constance et urgence. Ainsi, lorsque Bohort a éconduit la demoiselle éprise de lui, les douze jeunes filles du château menacent de se jeter dans le vide s'il ne vient pas à résipiscence. À ce chantage au sentiment relevé d'une menace de suicide, Bohort, résolu à ne pas enfreindre sa chasteté, réagit d'intransigeante façon : *il n'est mie conseilliés*, stipule le

1. Voir § 191 ; *cf.* 195 (explication de cette symbolique à Lancelot par la recluse). Voir aussi le personnage de Priadan le Noir (§ 231), défait par un Bohort qui rétablit le droit en faveur de la dame spoliée (§ 237).

texte, *qu'il n'aime mils qu'il perdent lor ames que il la soie* (§ 247). L'âme ne se donne pas, comme on donne sa vie, pour en sauver d'autres. On encourt sa perte à s'abuser sur le devoir de charité : la pitié peut s'imposer comme un leurre. Au vrai, dans cette affaire de séduction, le lecteur n'était pas sans soupçonner l'intérêt diabolique et plus précisément la manœuvre cachée de Satan. Mais Dieu demande beaucoup à ses serviteurs : une fois même écartée la tentation, le salut du chevalier modèle engagé à porter aide et assistance est une discipline à haut risque.

Déconcertante éventuellement, imprévisible par définition, toujours indéterminée, l'aventure, aussi bien dans ses thèmes que par son sens et son esthétique, est renouvelée : désormais elle est celle de la foi. Sous le contrôle de Dieu, *La Quête*, à partir d'une grâce initiale, invite la Table ronde à l'affinement, et plus précisément à la conversion spirituelle de sa réussite : au don de la venue du Vase sacré doit répondre le *guerredon*, le « don en retour » des loyaux serviteurs à la recherche du Graal. Ceux-ci acceptent, sur parole et sans en connaître la teneur, les contraintes à venir : initialement chevaleresque, la générosité, don de soi quels que soient les périls, est maintenant au service de la foi. C'est à ce prix que l'errance a des chances d'atteindre à la véritable excellence, en incluant la portée *celestielle* des mérites.

Aussi la première hardiesse est-elle dans le dessein de l'œuvre et l'ambition de l'auteur, ou du moins du prétendu traducteur, à peine émergé de l'anonymat par sa signature finale : Gautier Map (§ 378). Ce n'est pas, en effet, dans n'importe quelle fiction que Dieu s'invite, parle, agit ; cette œuvre une fois publiée, encore fallait-il une audience qui lui permît d'exister. Le climat du moment, probablement, favorisait l'initiative édifiante au point d'autoriser l'afflux, jusqu'à saturation, de la spiritualité dans un roman. La venue au jour de *La Quête du saint Graal* coïncide à peu près avec les premières années du règne de Louis IX, monté sur le trône en 1226, et canonisé dès 1297. Saint Louis, durant la deuxième décennie de son règne, devait fonder plusieurs abbayes cisterciennes en Île-de-France, Royaumont, par exemple, où il séjournerait, donnant l'exemple de l'humilité ; avec la Sainte-Chapelle, c'est un reliquaire, où déposer la couronne d'épines et plusieurs autres restes sacrés de la Passion, qu'il allait faire élever en 1246-1248 au palais de la Cité, dans un style gothique très aérien. La dévotion s'afficherait au cœur du pouvoir, et Louis IX est dit *bellator* et *clericus*, guerrier et clerc, à la fois : voilà qui pourrait avoir suffi pour donner à *La Quête* un horizon d'attente et justifier son éclosion.

De parti pris, l'œuvre est imprégnée de spiritualité chrétienne. Albert Pauphilet insistait à bon droit sur son accent cistercien[1]. On y rencontre en effet nombre de *blancs moines* et de *blanches abbayes* au fil des aventures, autant dire l'attrait permanent de Cîteaux : par exemple et entre autres, *blanche abbaye* que celle où s'arrête Bohort victorieux des ruses du démon (§ 248), celle où Lancelot passe une nuit avant de regagner la cour d'Arthur (§ 348), celle encore où Galaad vient visiter le roi Mordrain (§ 350) ; abbaye de *blancs moines*, celle où, guéri, se retire le Roi Méhaignié (§ 364) : deux rois auront abandonné le

1. Voir Albert Pauphilet, *Études sur la « Queste del saint Graal » attribuée à Gautier Map*, Champion, 1921 ; rééd. 1980, p. 53-84.

siècle pour adopter en communauté la règle. Avec l'honneur dû à leur naissance et à leur rang, Mordrain et le roi Bademagu, ce dernier tombé au combat, sont inhumés dans des abbayes de cet ordre.

Le fait est, d'autre part, que dans *La Quête* affleure le caractère marial de la spiritualité cistercienne. Ainsi, dans l'ermitage où les a conduits le Blanc Cerf, pendant la messe du Saint-Esprit, Galaad, Perceval et Bohort voient la figure du Christ, accompagnée des quatre évangélistes, disparaître en traversant, sans le briser, le vitrail (§ 314-315) : laisser la verrière intacte en la franchissant est à l'époque une *semblance* classique, autant dire une observation valant démonstration, pour faire entendre le mystère de la Conception virginale[1]. Ajoutons que, dans la phase ultime du roman, c'est au cours d'une messe de Notre-Dame, célébrée au Palais Spirituel de Sarras, devant les trois compagnons, par Josephé, que Galaad rend l'âme (§ 374-376). On comprend d'ailleurs l'importance de la référence mariale, à considérer l'exaltation de la virginité par *La Quête*. Semblable exaltation n'est pas, dans la littérature, au premier tiers du XIIIe siècle, exceptionnelle : elle est par exemple un sujet majeur des *Miracles de Nostre Dame* de Gautier de Coinci[2]. Mais Gautier est un moine bénédictin qui, sans dédaigner l'audience laïque, a moines et moniales pour premier auditoire. Appliquée au roman d'aventures chevaleresques, cette audacieuse notion signifie, comme condition de réussite aux armes, une transparence intégrale à la volonté de Dieu.

C'est ici que l'invitation à la quête, à laquelle un chevalier serait indigne de se dérober à la venue du Graal, est une mise à l'épreuve pour la Table ronde : épreuve de vérité, compte tenu des valeurs que cette institution se donne, et plus encore au regard du service de Dieu. Tous les chevaliers principaux reconnaissent dans la cérémonie sacramentelle de l'adoubement l'équivalent d'une entrée en religion. C'est après une nuit de veille et de prière, dans la chapelle du couvent de religieuses où, comme enfant de haute naissance mais sans père, il aura été élevé (y apprenant sans aucun doute le sens de la piété) que Galaad a été adoubé. Or le sens religieux de cette ordination chevaleresque a toujours existé, si l'on en croit ce roman. Perceval, priant Dieu sur l'île où il est reclus, prend conscience en somme rétroactivement de la gravité de son engagement, lui devenu de ce fait, tout indigne qu'il se croie, *campions* de son Seigneur (§ 128). C'est richement doté de cinq dons : virginité, humilité, patience, droiture, charité, que Lancelot avait reçu la dignité de *sergant Jhesus Crist* (§ 168-169). L'intronisation avait donc eu la même portée pour Lancelot que nouvellement pour Galaad, et pour cause, étant donné les qualités du premier ; les événements se seront chargés d'éclipser, d'obscurcir cette vocation chez Lancelot : la quête, avec à l'horizon d'un avenir incertain la rencontre du Graal, est propre à la raviver. Ainsi, recevant l'ordre de chevalerie dont l'exigence de la règle est comparable à celle des ordres religieux, on est désormais engagé devant Dieu. Le but avoué de la quête à laquelle se vouent les chevaliers d'Arthur est

1. Voir Gérard Gros, « La *Semblance* de la *verrine*. Description et interprétation d'une image mariale», *Le Moyen Âge*, XCVII, 1991, p. 217-257.

2. *Les Miracles de Nostre Dame* par Gautier de Coinci, V. Frederic Koenig éd., Genève, Droz, 4 vol., coll. « Textes littéraires français », nos 64, 95, 131 et 176, 1955-1970.

de prendre place à la Table éminente où, toujours, le Graal procède au service : évidemment cet idéal préfigure ici-bas l'hospitalité du paradis en faveur des élus. Qui, par paresse, indifférence ou mépris, refuse l'orientation nouvelle se damne. L'aventure, durant la quête, ne pardonne pas à ceux qui se sont détournés de l'exigence morale et spirituelle de leur *emprise*. Il faut, loin d'en user à son gré, rendre à Dieu le bien qu'il a prêté, l'âme : on sera jugé (dès ce monde) à la loyauté du service ou, ce qui revient au même, en fonction de l'application des talents[1].

La conscience de cet enjeu bouscule un usage ancien : le compagnonnage a vécu. Dès après la halte collective au château de Vagan, le mardi de Pentecôte au matin, les chevaliers s'accordent sur le caractère individuel de la quête (§ 30) : il faudra que chacun, presque métaphoriquement, suive son chemin. Dès le premier épisode à lui consacré, Galaad est le chevalier qui s'est *partis*, séparé, de ses compagnons (§ 31). Le compagnonnage devient, caricaturalement, l'alibi de la négligence : un Gauvain, peu désireux de discuter, prend congé brusquement de Nascien l'ermite au prétexte de ne pas faire attendre Hector (§ 221). Le compagnon véritable, du moins celui que s'est choisi Bohort, est désormais Dieu (§ 242) : le *Haut Maistre* est reconnu dans l'intimité de la communion comme le *Haut Compaingnon* (§ 251).

L'exigence de la vérité réduit un ancien idéal au faux-semblant. Lancelot, chez Chrétien de Troyes, vivait de *fine amor* et de prouesse : il était, par sa dame et pour sa dame la reine, enclin à se surpasser. *La Quête*, à cause de cette liaison, condamne son comportement sans appel (et flétrit sa gloire). Or l'expiation de Lancelot ne porte pas sur l'adultère, péché s'il en est, puisqu'il attente à la foi promise dans le mariage — ô combien le sait-on, dans une époque où l'on aime à méditer la spiritualité de saint Paul ; en outre, en offensant la personne de l'époux, c'est l'édifice féodal qu'il sape, puisqu'en l'occurrence l'époux est en même temps le suzerain. Le péché dont Lancelot doit rendre compte est ravalé sans commentaire à la luxure, autant dire à la séduction de la chair (§ 105) : le moyen que le diable a trouvé pour le perdre.

L'orgueil, insupportable, est sanctionné lui aussi par *La Quête* : ainsi le châtiment d'Hector, éconduit sans ménagement ni rémission de Corbénic, signifie, réduit à sa plus simple expression, que la chevalerie n'a plus désormais à monter sur ses grands chevaux (§ 345). L'aventure ne consiste plus à tuer des chevaliers, comme l'ermite Nascien l'assène au malheureux Gauvain (§ 220) : Gauvain, qui en a tant supprimé, de valeureux, que même Hector son nouveau compagnon d'infortune se signe, avoue d'ailleurs n'avoir point rencontré pendant ce temps d'aventure qui vaille (§ 200). Luxure, orgueil : au dire de l'ermite Nascien, voilà qui caractérise en grande majorité les cent cinquante taureaux, sous l'apparence desquels est apparue la Table ronde au songe de Gauvain (§ 203). Telle est la cécité du péché qu'emporté par la vigueur de son bras et le souci de sa gloire, on tue

1. L'ermite auprès duquel se rend Lancelot après sa malheureuse nuit à la chapelle du Graal expose et explique au chevalier tourmenté pour commencer la parabole évangélique des talents (§ 81-82).

l'adversaire en qui l'on n'a pas reconnu un *frère* : irréparable méprise[1], où l'harmonie de la Table ronde est compromise, et son avenir menacé. Mise à l'épreuve, épreuve de vérité, *La Quête* est implacable.

Une quête obéit au schéma linéaire, éventuellement en ligne brisée. Les aventures y sont narrées en enfilade, au gré des rencontres de hasard. Au départ, on l'envisage même selon le schéma de la circularité, temporelle aussi bien que spatiale : on se propose de retourner à Camaalot au terme d'un an (et un jour ; § 27), l'année refermant l'errance en anneau. C'est être trop mesuré, pécher par excès d'optimisme ou de pessimisme, étant donné l'imprévisible nouveauté de cette quête animée par le Graal.

De fait, on perd vite, à la lecture du roman, le sens de la chronologie, non que l'auteur efface toute indication de date ou se joue délibérément, par accélération ou ralentissement narratifs, du décalage entre durée réelle et temps du récit. Mais la durée fictive est en général élastique ; elle prête à inadvertance. À reprocher à *La Quête* de ne pas fonder la vraisemblance romanesque sur la cohérence de l'armature chronologique, on se tromperait probablement d'époque, et de genre. Idéal *celestiel* et réalisme temporel appartiennent à des registres différents. Sacrifier à l'expérience commune du temps paraît accessoire, dès lors que la spiritualité gagne dans la quête et dans l'itinérance des héros. Si l'auteur conte les aventures et les dénombre — *conter* n'est pas tout à fait encore étranger à *compter* —, s'il enregistre les faits notables, il ne rédige pas le journal de la quête.

Par déduction (en l'absence de référence calendaire), au début l'on parvient encore à dater l'accomplissement par Galaad des aventures de l'écu blanc à la croix rouge et de la tombe d'où sortait une voix : nous sommes au dimanche après la Pentecôte[2]. Or ce dimanche est celui de la Trinité qui, dans le calendrier chrétien, commémore le mystère du salut : dans *La Quête*, il marque, opportunément, la levée d'une malédiction. La fin du roman se signale par une accélération du temps : des années tiennent en quelques pages. Le séjour de Lancelot et son errance en mer sur le navire où repose la défunte sœur de Perceval auront duré plus de huit mois, dont un semestre en compagnie de Galaad (§ 332-336). Galaad, après avoir quitté son père et achevé plusieurs aventures, erre cinq ans, accompagné de Perceval, avant de parvenir à la demeure du Roi Méhaignié (§ 354). Les trois compagnons, arrivés à Sarras, y sont incarcérés un an par le roi Escorant (§ 372) ; ensuite, à la mort de ce roi repenti, Galaad qui lui succède règne un an (§ 374) ; Perceval survit un an à Galaad (§ 377). Les trois élus auront ainsi consacré à la quête environ neuf années de leur vie.

Comme il fallait conter une quête orientée par le Graal, ouverte à chacun selon ses talents (et encore ne suit-on qu'une dizaine de protagonistes, soit à peine un quinzième de la Table ronde), l'auteur a

1. Lionel, dans son emportement meurtrier contre son frère, abat Calogrenant (§ 266). Gauvain blesse mortellement Yvain le Bâtard (§ 207-210) ; il est dit plus loin (§ 348) que, dans l'abbaye de moines blancs où Lancelot trouve hébergement après avoir quitté Corbénic, repose le roi Bademagu dont l'épitaphe enseigne qu'il a été tué par Gauvain. L'auteur confondrait-il ce roi, par inadvertance, avec Yvain le Bâtard ? Il importe peu, finalement, que le neveu d'Arthur ait été malgré lui meurtrier une seule fois ou deux : on ne prête qu'aux riches.

2. Voir A. Pauphilet, *Études sur la « Queste del saint Graal » [...]*, p. 163.

choisi la technique de l'entrelacement. Celle-ci s'inscrit parfaitement dans le schéma narratif adopté par l'ensemble du *Livre du Graal*. Dans la succession sont racontées des tranches de vie sinon longues, du moins intenses, en principe simultanées. Le lecteur-auditeur renoue avec tel protagoniste à l'endroit et au moment où il l'avait laissé, pour connaître un nouvel épisode. Il ne faut pas s'étonner si les développements sont de proportions inégales selon les personnages : à chacun l'aventure selon son rythme ; à chacun son sens de l'aventure.

Ce que d'emblée Galaad appelle *aventure*, ce sont les signes qu'avec une parfaite confiance il reconnaît avoir été mis par Dieu sur sa route à son profit : l'épée du *perron*, l'écu — dont il est démuni le matin du départ de Camaalot. Sous les dehors du fortuit, l'aventure est donc bien devenue la marque imprévue mais certaine de la bienveillante attention de Dieu. Pour d'autres, plus aguerris, cette notion d'aventure a pu s'émousser ; les épreuves exigent du chevalier une fraîcheur, un discernement qu'il peut avoir perdus en blanchissant sous le harnois. Le sens du métier change avec cette quête, menée avec plus ou moins de bonheur en fonction des caractères, et plus précisément des vocations. C'est une aventure militaire, avec le spectre au grand complet des mérites chevaleresques.

Au commencement du roman, si l'on en croit l'épisode de l'épée fichée dans le bloc de pierre (§ 5-6), les chevaliers parmi les plus estimés de la maison du roi sont, dans l'ordre de la préséance, Lancelot, réputé, pour quelques heures encore, le meilleur chevalier du monde, Gauvain le neveu d'Arthur, enfin le généreux Perceval. Perceval et Lancelot sont les seuls, durant le tournoi tenu dans la prairie de Camaalot l'après-midi du dimanche de Pentecôte, à n'être pas désarçonnés par Galaad (§ 15). Au moment du serment sur les reliques, le même soir, après Galaad sont cités dans l'ordre : Lancelot (dont la place à la Table ronde jouxtait le Siège Périlleux où s'est assis Galaad), puis Gauvain, Perceval, les deux frères Bohort et Lionel, enfin Héliain le Blanc (§ 27).

Initialement, dans le protocole de cette cour, c'est donc au deuxième rang, juste après Lancelot, qu'est mentionné Gauvain. Grand seigneur, Gauvain ne manque pas de cœur ; ayant pour lui la bravoure, il adhère au principe d'obéissance : il ose l'aventure de l'épée au *perron* seulement parce que son suzerain le roi son oncle le lui a commandé (§ 6). Courageux, bon vassal, il n'est pas envieux : lors du tournoi de Camaalot, heureux à l'idée des prouesses dont Galaad est capable, il porte des lances au nouveau venu (§ 15) ; dans la communauté chevaleresque, il consent ainsi, de bonne grâce, à changer à son détriment l'ordre des préséances, au motif qu'il pourrait avoir affaire à meilleur que lui. Gauvain, enfin, est entreprenant : c'est lui qui, s'adressant au roi, dès le dîner du dimanche, évoque en premier la quête où il a décidé de s'engager dès le lendemain matin (§ 17) ; les autres chevaliers, lui emboîtant le pas, prononcent le même vœu que lui (§ 18). On peut être comblé de qualités humaines et néanmoins se perdre : ainsi de Gauvain qui s'est trompé de quête. En signe précoce d'une sorte de disgrâce, il poursuit Galaad sans pouvoir le rejoindre, et de ce fait s'estime, avec un rien de grandiloquence et plus juste-

ment qu'il ne croit, le plus *maleürous*, le plus « désastreux » chevalier qui soit (§ 65) : le contretemps manifeste un décalage moins fortuit que moral. Un des frères de l'abbaye où Méliant gît malade lui dit son fait sans ambages : il est *sergans malvais et desloiaus* (§ 66), ce que l'intéressé ne dément pas, encore qu'il demande une explication qu'élude le religieux. Voilà qui sonne comme un avertissement. De la religion, Gauvain, plein d'urbanité, respecte les formes ; en chevalier bien élevé, sociable, il parle aussi beaucoup de Dieu. Cependant, qu'un vieil ermite le mette en confiance, il finit par se confesser, pour la première fois depuis quatorze ans : c'est donc en état de péché qu'il est entré dans la quête. À l'évocation de la pénitence, d'une urgente nécessité, Gauvain se reconnaît incapable d'en *souffrir la paine* (§ 70) : ancien modèle de chevalerie, sans ressort au moment de l'épreuve spirituelle, il se condamne par veulerie ; le religieux n'insiste pas. Gauvain, dans cet épisode, aura cédé, finalement de bonne grâce, à l'air du temps. Le concile de Latran IV, en 1215, avait prescrit à tout fidèle au moins une confession annuelle, ainsi que le stipulait sa célèbre *Constitutio* 21, *De confessione facienda*[1] : c'était remettre au premier plan le sacrement de réconciliation. Gauvain avouant ses fautes en sera resté certainement au premier degré, les secrets en misérable petit tas, d'ailleurs assez insignifiants pour que le conteur n'en évente rien. Gauvain n'aura pas saisi l'énergie que libère cette mise au point : *confessio fidei*, *confessio laudis*, pour parler à la façon de saint Augustin, la confession s'éclaire, éclaire la créature en devenant profession de foi et louange adressée à Dieu. Ces matières sont ardues, quand suffit une vie facile. Dans ces conditions, Dieu ne met pas Gauvain (non plus que ses compagnons du moment, Gaheriet son frère et monseigneur Yvain) à point nommé sur le bon chemin (§ 67). Ces aventures manquées, cette insouciante immoralité, ce sens mondain de la quête et pour tout dire cet échec annoncé sont d'autant plus frappants que le récit bref s'en incruste entre deux aventures menées à bien par Galaad.

Ce n'est qu'au commencement de la seconde moitié du roman, après qu'ont été narrées les prouesses de Galaad, l'épreuve de Perceval et la lente rédemption de Lancelot, qu'on retrouve Gauvain, dans une page au demeurant dense et savoureuse (§ 200). Qu'en est-il donc, de son parcours, depuis la dernière fois ? Gauvain comptait, avec ingénuité, trouver dans cette quête un foisonnement d'aventures plus relevées que jamais : ce qu'il conte est la chronique d'un désenchantement. C'est à juste titre qu'on le sent déçu : rien que de négligeable de la Pentecôte à la Sainte-Madeleine, à peu près six semaines. Aussi comprend-on sa joie de rencontrer Hector des Marais, et de se joindre à lui pour une compagnie propre au moins à tromper l'ennui. S'agissant des chevaliers qu'on a vaincus (et tués) — deux en moyenne par semaine —, les états de service échouent dans le pur cynisme. Ces deux-là (et tant d'autres aussi) sont les dévoyés de la quête. Il est par exemple étonnant, quand on sait combien entre autres un *vaslet*, une recluse et plusieurs ermites sont renseignés sur l'actualité, de constater qu'ils sont sans nouvelle aucune des meilleurs, qu'ils aiment et estiment : Lancelot, Bohort, Perceval et Galaad. Rien

1. *Les Conciles œcuméniques*, p. 524-525 (texte et traduction).

de moins propice que leurs étapes : à la cécité spirituelle qu'ils se sont infligée s'ajoute la surdité. Les aventures du saint Graal, leurs divagations les en écartent. Aller *foloiant par les estranges terres*, tel est leur lot (§ 173).

En dernier signe d'infortune, Hector et Gauvain, le soir du jour où ils ont laissé l'ermite Nascien, sont hébergés par un forestier (§ 221). Au moins Vagan, qui avait grandement reçu la Table ronde avant qu'elle ne se disperse, était-il un ancien chevalier (§ 30), marginal mais auxiliaire de la quête : un forestier y reste étranger, par nature et fonction.

Finalement Gauvain, brillant personnage absolument opaque (au point que le récit ne donne aucun détail sur sa vie, lors d'une confession dont la mention reste allusive), est accablé de péchés : il vit très bien ainsi. Jamais la seconde syllabe de son nom n'a mieux déclaré son inutile et dérisoire agitation. De lui-même, à l'heure de la quête, il a tôt fait de se disqualifier.

Lancelot, dès le premier jour, aurait-il en pressentiment sa relégation ? La demoiselle qui vient le chercher, le samedi de Pentecôte, est envoyée par le roi Pellès (§ 1), aïeul maternel de Galaad et gardien du Vase sacré : comment ne devinerait-il pas l'imminence des aventures du Graal ? Au retour, pressé de questions sur le nouveau chevalier, Lancelot garde le silence (§ 3) : ayant trouvé dans l'adolescent qu'il vient d'adouber des qualités qu'il sait avoir été les siennes avant que la vie ne les altère à son détriment, prévoirait-il intuitivement l'avènement du Bon Chevalier ? Lorsque le roi lui propose d'empoigner l'épée fichée dans le bloc de pierre, il refuse audacieusement, lui réputé le meilleur chevalier du monde (§ 5), ainsi que le lui rappelle avec déférence Arthur pour justifier son initiative. Il sait, et annonce au roi, qu'*en cest jour d'ui conmenceront les grans aventures et les grans merveilles del Saint Graal*. L'arrivée de Galaad et son installation tranquille au Siège Périlleux ne devraient pas l'étonner : Lancelot serait par sa prescience en avance sur ses compagnons de la Table ronde. Après que Galaad a réussi l'aventure de l'épée fichée au *perron* flottant, survient la demoiselle qui, messagère de l'ermite Nascien, prononce publiquement la rétrogression chevaleresque de Lancelot : son interlocuteur acquiesce (§ 13-14). Enfin, si l'on en croit les paroles évidemment rassurantes qu'il adresse à la reine avant de la quitter — *je revenrai molt plus tost que vous ne quidiés* (§ 27) —, Lancelot soupçonne que sa propre quête pourrait prématurément prendre fin. Même s'il ne balance pas un instant entre amour et devoir, c'est conscient de son indignité qu'il entre en campagne. Il sait, gardant ses raisons pour lui, qu'il a passé le relais.

Lucide sur son statut de chrétien dégradé par le péché, Lancelot chemine comme un homme dans sa nuit. *La Quête* assigne au plus singulier de son parcours l'heure de minuit. La première fois, l'obscurité, symboliquement, reflète son impossibilité de voir et de savoir, par la médiation du demi-sommeil, image de son fourvoiement moral. Après avoir quitté Perceval avec le souhait lancinant d'atteindre Galaad, Lancelot finit par s'allonger près d'une croix, non loin d'une chapelle en ruine. En signe annonciateur de la cécité dont il va prendre conscience, il n'est pas parvenu à déchiffrer, dans les ténèbres,

l'inscription gravée sur le socle de la croix (§ 73). L'entrée de la chapelle eſt fermée d'une grille qui en défend l'accès : Lancelot a-t-il assez perdu de son énergie, lui qui, dans *Le Chevalier de la Charrette*, descellait les barreaux d'une fenêtre pour enfin vivre une nuit d'amour avec Guenièvre[1]... Il eſt ici réduit à voir de loin l'autel paré d'un candélabre et de linges blancs, en attente d'un avènement. Sans bouger, et, pour reprendre un mot médiéval, en état de *dorveille*, il perçoit dans son assoupissement l'allée et venue du Graal. Parce qu'il a souillé son corps au service de l'ennemi, Lancelot pécheur se trouve sans force et même sans réaction. Cyniquement, l'écuyer qui assiſte le chevalier guéri le dépouille de son cheval, de son épée et de son heaume (§ 76), autant dire de sa chevalerie (lui reſte son écu, plus difficile à dérober : il s'eſt couché dessus ; § 74 — mais il va, semble-t-il, le laisser sur place ; § 80) : à son insu, l'écuyer procède au transfert des armes en faveur d'un chevalier désireux de s'engager dans la quête sans appartenir à la Table ronde. Une voix intime à Lancelot de s'en aller : l'endroit où s'eſt rendu le Graal eſt *ja tous enpullentés*, complètement « infecté » de sa présence (§ 78). La nouvelle de cette méprise se répand si vite que le malheureux, dans le remords, doit subir le déshonneur public : essuie-t-il assez d'insultants reproches, de la part d'un *vaslet* qu'il écoute avec une patience inépuisée (§ 159-160) ! Le bruit court de votre déchéance comme de votre gloire, et plus amèrement : vous avez cessé d'être un modèle. Boire ainsi jusqu'à la lie la honte eſt un commencement de rédemption par l'humilité.

Ni révolté, ni découragé, Lancelot soupçonne son aveuglement, pour cause de luxure et de mésemploi de ses qualités dès son entrée en chevalerie. Il s'en plaint à lui-même et recourt impatiemment à un ermite pour se délivrer de son péché, pour recouvrer sa vocation dans sa plénitude qui eſt, ainsi que le lui explique l'homme de Dieu, dans la fructification des talents qu'il a reçus nombreux. Ce repentir et cette humilité, sur la voie de la vérité morale et libératrice, autant dire du salut, font la différence entre Lancelot et Gauvain : coïncidence éloquente, tous deux auront vécu dans le péché quatorze années.

Ici prend place l'épisode de la confession de Lancelot (§ 85). *Regehir* son péché lui demande autant de courage, et peut-être plus, que le dangereux exercice des armes : avant l'épreuve il se sent, le texte le dit, *plus [...] coars que hardis* (§ 84). Mais, pour son salut, le héros brise avec le bonheur. Il avoue sa liaison pour la première fois. Confession dense et brève, à lire entre les lignes, afin d'apprécier l'inaccessible contrition. *Ce eſt cele qui...* : l'anaphore où s'ancre chaque aveu trahit la vénération persiſtante du chevalier pour sa dame : à l'avenir, qu'en sera-t-il ? À présent, si l'amour de la reine a fait de Lancelot le meilleur chevalier du monde, c'eſt au sens où les grandeurs d'état l'auront comblé, pour une renommée d'exception, terreſtre uniquement. Au fond, *La Quête* eſt un roman d'apprentissage, pour Lancelot. Le monde eſt nouveau pour lui parce qu'il y tente sa rédemption. Il essaie d'avancer sur la voie étroite de l'impossible pureté.

Averti de l'imminente révélation par un songe, il apprend, médusé, du troisième ermite — au milieu du roman —, que le Bon Chevalier eſt son fils (§ 188). Invraisemblance que la survenue si tardive d'un

1. Voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, v. 4591-4657, p. 620-621.

tel fait, à l'aune du roman conventionnel : il est probable que l'auteur a souhaité surprendre, autant que le héros, son lecteur-auditeur. Offusqué par son péché, Lancelot, qui regardait le Graal sans le voir, vivait cependant en état de cécité ; l'ermite lui ouvre les yeux : ses pressentiments de la Pentecôte en sont avérés. Probablement s'agit-il moins alors d'une reconnaissance en filiation que de la découverte, étonnante pour un père, de l'élection de son fils : Lancelot doit se persuader que cet être spirituel est issu de lui ; Galaad lui apparaît enfin tel qu'en lui-même, aux yeux de la foi. Par voie de conséquence, il s'entrevoit de même, engagé sur la voie du salut.

Dans l'ordre de la chevalerie spirituelle, où, par indolence, échoue Gauvain, Lancelot paie le prix de la conversion. Pénitent, il mortifie sa chair par la haire, à l'imitation de l'ermite. Aussi progresse-t-il, et l'on aime à le suivre. Immobilisé près de la rivière Marcoise, il s'endort après sa prière du soir, en pensant au ciel plus qu'à la terre (§ 328). Il apprend à s'en remettre à son Créateur, à lui rendre grâces, et de ce fait aperçoit la joie promise. Séjournant plus d'un mois sur le navire où gît la demoiselle (§ 332), Lancelot mérite la compagnie de Galaad : la défunte sœur de Perceval en somme les réunit, comme, après leur séparation, elle adresse Lancelot à Corbénic.

Étrange arrivée, sans âme qui vive et nuitamment, que celle de Lancelot à Corbénic. Au château, près d'une porte qu'il ouvre sans délai, il entend d'abord un chant angélique ; il perçoit ensuite une clarté surnaturelle (§ 339), avant d'assister enfin — son désir le plus cher — à la messe du Graal. S'il est puni, sur un réflexe outrepassant l'interdiction d'entrer dans la *chambre* sacrée, s'il demeure en léthargie quatorze jours (§ 341), ainsi châtié par Dieu de quatorze années de luxure, il a néanmoins entrevu, durant cette absence ici-bas, les béatitudes spirituelles au demeurant indicibles (§ 342).

Lancelot n'aura pas réussi dans la quête. À Corbénic, il fait surtout fonction d'éclaireur, avant la venue de Galaad, Perceval et Bohort (§ 343) : eux prendront place à la Table même du Graal (§ 362), et recevront la communion de la main du Christ. Néanmoins, commensal du roi Pellès, participant au déjeuner servi par le Vase sacré (§ 345), Lancelot n'a pas démérité du dîner de Pentecôte, à Camaalot. Chevalier converti méritoirement aux valeurs spirituelles, il semble avoir accompli sa rédemption.

Comme Gauvain et Lancelot, mais plus tardivement qu'eux, Bohort revient à la cour du roi : c'est grâce à lui qu'on sait l'aboutissement des aventures du Graal, et son retour au pays arthurien relie ces péripéties à la suite. À la différence de Perceval et de Galaad, il n'est pas vierge : entaché du péché de chair, il a engendré cet Héliain le Blanc (§ 226) qu'on a vu d'ailleurs à Camaalot (§ 27) jurer de s'engager dans la quête. Cousin de Lancelot, Bohort appartient à la même génération que lui ; peut-être est-il son cadet. Pour n'être pas vierge, il est chaste, et promet à l'ermite qui le confesse et lui donne la communion de vivre dans l'abstinence (§ 225) jusqu'à ce qu'il parvienne à la Table du Graal. Il tient parole[1]. Ainsi prémuni

1. Au dîner que donne la dame qui l'héberge, il se nourrit de trois *soupes* trempées dans de l'eau (§ 230) ; la nuit suivante, il dort à même le sol, avec un coffre pour oreiller (§ 232) ;

contre le diable, et fort de l'aide de Dieu, Bohort est, en chemin — peu après *none*, l'heure du dernier soupir du Christ au Calvaire —, témoin d'un spectacle (§ 229) dont le prodige l'intrigue, et pour cause : cet oiseau qui meurt en ressuscitant ses petits n'est autre qu'une figure du Sauveur. Déjà la réalité qui s'offre à Bohort apparaît comme une allégorie chrétienne (§ 251-252).

Le combat qu'il soutient contre Priadan le Noir pour rétablir dans ses droits une dame spoliée, ce légitime combat de chevalier redresseur de torts, est d'un *miles Christi*, puisque cette dame est l'Église (§ 253). Il existe donc un parallèle entre la prouesse de Bohort et celle de Perceval : Perceval, dans un cadre exotique, abat un dragon pour sauver un lionceau. Le combat de Bohort ne s'applique plus au fantastique ; il est justifié par des données juridiques et donne lieu au récit d'un combat singulier : dans l'un et l'autre cas, sous des dehors différents, le chevalier s'est engagé, sans le savoir, à défendre la Nouvelle Loi.

Comme Perceval, Bohort est une âme de choix convoitée par le diable, incarné pour l'occasion. Perceval est tenté par une demoiselle où Satan trouve avec le plus de pertinence argument pour séduire, et Bohort tombe sur un ermite (§ 241-242) habile à l'inquiéter par de fausses nouvelles, et même à lui présenter le prétendu cadavre de son frère : jamais peut-être Satan ne s'est mieux révélé maître d'erreur et de fausseté. Bohort est finalement plus tenté que Perceval, et jusqu'à l'intolérable, avec cette demoiselle facile et gracieuse qui l'aime et s'impatiente de le mener au fait, juste après qu'il a cru voir mort Lionel (§ 246). Bel exemple du divertissement facile auquel résiste Bohort jusqu'à refuser le piège d'une charité pernicieuse. Heureusement il suffit que le chevalier chrétien se signe pour que les faux-semblants échafaudés par l'ennemi s'effondrent à grand bruit. Mais on voit à cette accumulation de péripéties que Bohort, plus éprouvé que Perceval, vient aussi de plus loin, de plus bas, sur le chemin de la pureté : c'est le péché de chair, commis autrefois, qu'il expie.

Tandis que Perceval trouve une sœur, Bohort perd définitivement son frère. On n'imagine pas, à propos de ce navrant épisode, illustration plus extrême de la fameuse parole du Christ : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive[1]. » Entre sa mission de chevalier et le sens de la fratrie (qu'a toujours imposé son aîné), entre le salut et le lien du sang, Bohort est en effet contraint à se déterminer. Du choix crucial à faire et qui, dans la réalité, s'impose, il a été averti par un songe, la nuit où il a dormi chez la fille spoliée du roi Amant (§ 233) : comment laisser périr *ces flours* (de lis) en leur préférant le *fust pourri* ? Mais il y a loin du devoir chevaleresque à ces métaphores énigmatiques (§ 255) : Bohort est sauvé par son intuition qui l'incite à secourir en premier la demoiselle exposée au viol (§ 239). Dans ce cruel dilemme, il opte en chevalier de la Table ronde : il aura promis, comme tous ses compagnons, d'aider la demoiselle déshéritée ; c'est d'ailleurs un article que rappelle à Perceval, en agissant pour ses propres intérêts, la tentatrice accourue le visiter sur son île (§ 147).

de même dans l'abbaye où il prend gîte, il se détourne du lit après s'être gardé de toucher aux mets de viande et de poisson qu'on lui présentait (§ 250).

1. Matthieu, X, 34 ; Luc, XII, 51-53.

Lionel ne saurait avoir oublié pareille obligation : si, déjà, la désinvolture avec laquelle il traite de la virginité n'est pas du meilleur goût, dans son affolement et surtout sa rancune il pèche par égoïsme. Il s'ensuit un conflit terrible où, dans l'emportement de la haine, Lionel renouvelle la folie meurtrière de Caïn. Lucidement, l'auteur fait état des conséquences du péché originel, inséparable de l'humanité, sans nul amendement, jusque dans la fine fleur de la chevalerie. En préservant du déshonneur la demoiselle, mais aussi du péché mortel le jeune homme qui l'avait enlevée (d'où les deux fleurs que montrait la vision), Bohort a gagné sa qualification de chevalier spirituel : il a sauvé des chrétiens corps et âme (§ 257). Ainsi doit-on préférer l'amour du Christ à toute affection naturelle (§ 256). On choisit cette option, refusant d'être pusillanime, au péril de sa vie : Lionel, chevalier perdu pour la quête, est possédé du démon jusqu'à la folie du fratricide, au prétexte de l'honneur blessé tout autant que du soi-disant manquement de son frère au devoir du sang. Le forcené multiplie les dégâts : meurtre de l'ermite et de Calogrenant, chevalier de la Table ronde, autant dire un frère (§ 266). Or Bohort, encore menacé par cet aîné que la colère aveugle, est non seulement maître de lui, mais encore un modèle de *patience* et d'humilité. Dieu, de justesse, le sauve, en lui enjoignant de gagner tout de suite la mer, où l'attend Perceval : un frère en quête du Graal et du salut.

Comme Lancelot et Gauvain, pour les mêmes raisons, Perceval est une ancienne connaissance, avec le nom-sobriquet qu'il porte et qui, de sa part, présume l'accomplissement tôt ou tard d'une carrière de chevalier errant. Il devrait avoir été, bien avant Galaad, le mouvement même : en ancien français, *percer* veut dire aussi « traverser ». Bien plus, l'esprit de *La Quête* pourrait ici donner à l'onomastique fictive un accent religieux : comment ne pas surimprimer à ce *val* celui qui, dans l'antienne *Salve Regina*, résume à l'affliction la condition humaine ? *In hac lacrymarum valle*, dans cette vallée de larmes, cheminerait Perceval. Ainsi, l'itinérance du chevalier disponible à l'aventure engagerait sa vie dans l'espérance d'un monde meilleur à force de loyal service envers son Seigneur ; elle serait héroïque en concernant l'humanité tout entière. À cette fin, Perceval est porté par une foi parfaite (§ 127) : autant dire exceptionnelle, au pays de Galles, à son époque. Il faut avoir trempé son caractère énergique dans la vertu d'humilité pour craindre, comme lui, d'être la *centisme oeille*, cette centième brebis séparée du troupeau, que le bon pasteur va chercher (§ 129).

C'est précisément sur ce point que Perceval est éprouvé, sur l'île de la tentation (§ 124). Une île a pour définition l'isolement géographique : ordinairement elle est déserte. Existe-t-il seulement sur la carte, le rocher insulaire dont est prisonnier Perceval ? Il y est venu par enchantement, amené là vers minuit, par *un ceval grant et merveilleus a veoir* (§ 122), incarnation de l'ennemi. Rien n'impose mieux l'épreuve qu'une île : on y est seul, face à soi-même ; on y apprend pour ainsi dire à se détacher de son corps, qui pourrait y périr. Reste l'âme. Sur cette île, Perceval a l'occasion de défendre le faible, en l'occurrence un lionceau dont, sous les yeux du lion, s'empare un dragon (§ 125). Il peut alors vérifier l'affection que porte, reconnaissante, une bête

qu'on dit sauvage, ce qui confirme en vérité la légende d'un saint Jérôme[1], et procure au malheureux chevalier en congé de quête une compagnie propre à le préserver des malignes tentations de la solitude.

Chez Perceval, la hardiesse est généreuse et — dans le droit fil du caractère tel que l'avait dessiné Chrétien de Troyes — liée à l'impulsivité. Le personnage n'a pas perdu toute fraîcheur. Et même, il est de ces braves auxquels il arrive de réfléchir après avoir agi. Heureusement, telle est sa foi que le signe de croix le préserve *in extremis* du danger mortel encouru par le corps et l'âme : noyade et damnation lors de la chevauchée sur la hideuse monture (§ 122), ou péché capital de la chair avec la séductrice sur l'île (§ 148). Les appétits du corps, chez lui, sont restés exigeants. Chrétien de Troyes nous en avait instruits, mais depuis lors le personnage est censé avoir pris de l'âge. Or semblable sensualité peut passer pour la faiblesse de Perceval. Au reste, il est probable qu'il manque un peu de lecture. On ne saurait certes exiger d'un chevalier qu'il soit grand clerc en exégèse biblique. Il n'empêche que la façon dont se présente sur l'île la demoiselle tentatrice est assez transparente aux yeux d'un lecteur-auditeur médiocrement lettré : cette séductrice est Lucifer en personne (§ 146). Entendre au premier degré son propos ne plaide pas pour le discernement de l'interlocuteur. *Nice* un jour, *nice* toujours est Perceval. Il est à ce point de vue si fidèle à lui-même que l'homme de bien qui vient le visiter lui en fait avec agacement la remarque (§ 153). Ainsi se comporte le personnage qui, dans une tradition plus ancienne, était le héros du Graal.

Cependant, la venue de Galaad est soudaine aussi bien dans le cycle du Graal que dans ce roman. Galaad, en tant que personnage, apparaît avec *La Quête* et dès son commencement. Héros créé pour l'achèvement de l'aventure mystique, élu par Dieu, sa filiation maternelle le prédestine. Il réussit, où le Perceval de Chrétien, trop naïf pour agir avec exactitude, avait échoué. Dans *La Quête*, on aperçoit la transition de l'un à l'autre des personnages, assurée par deux êtres féminins dont l'irruption dans la parenté de Perceval surprend le lecteur-auditeur autant que l'intéressé[2] : sa tante recluse qui, lucide sur l'avenir des aventures et les prédispositions de Galaad, entérine à l'intention de son neveu la suprématie du Vrai Chevalier, et sa sœur, qui sacrifie ses cheveux pour parfaire l'*espee aus Estranges Renges*. Nouveau jusqu'à l'insolite en tant qu'être humain, le personnage de Galaad l'est aussi dans notre histoire littéraire, avec le nom qu'il porte : il s'agit d'un nom de pays, tout droit venu de l'Ancien Testament. Le toponyme de Galaad, au sens géographique le plus commun, désigne toute la région des hauts plateaux de Transjordanie, limitée au nord par le Yarmouk, au sud par l'Arnon, et à l'est par le désert syro-arabe. Attribuer un toponyme à une personne est en soi tout à fait banal, n'était la couleur biblique de Galaad. Pourquoi Galaad précisément ? Cette montagne, dans la Bible, est célébrée pour ses

1. Voir Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, Bibl. de la Pléiade, p. 814.
2. Pas plus que sa tante recluse (§ 95-96), Perceval ne reconnaît d'emblée sa sœur, lorsqu'elle se joint aux trois compagnons sur la nef de Salomon (§ 277).

forêts[1], ses produits aromatiques et ses troupeaux[2]. D'autre part, et pour ce motif, Israël considérait Galaad comme un pays de prédilection : les prophètes de l'espoir faisaient du retour du peuple de Dieu sur ce terroir béni l'un des symboles de sa restauration dans la félicité[3]. Le nom, sans aucun doute, est censé transférer au personnage nouvellement arrivé dans le livre du Graal cette abondance de dons et cette notion d'espérance au demeurant liées l'une et l'autre à l'image de la montagne, en principe élévation de la terre, en sa force, à la rencontre du ciel.

À ces qualités dont le personnage de Galaad hérite naturellement s'ajoute peut-être, en manière de confirmation, un détail d'exégèse de l'Écriture. Dans la Genèse même, on trouve le paronyme hébreu de ce nom biblique, *Galéed*, qui signifie « monceau-témoin » : monument de pierres érigé pour signaler une limite, marquer une frontière. En l'occurrence il atteste la réconciliation entre Laban et Jacob, et l'entente sur la démarcation territoriale et ethnique, entre Aram et le futur Israël[4]. La civilisation médiévale en connaissait l'équivalent, sous la forme et avec le terme de *montjoie*. Ce mot vient du francique *mund-gawi*, « protection du pays », mais altéré par l'attraction de *mont* et de *joie*. La montjoie est le monticule de pierres érigé à un carrefour ou bordant un chemin. Mais le terme évoque aussi le monceau, le point culminant, la félicité ; suivant une tradition bien ancrée, c'est ainsi que l'oriflamme de Charlemagne, avec une symbolique très forte, était appelée[5]. Comment ne pas déceler dans le nom de l'élu du Graal ces notions figurées d'éminence, d'abondance (de biens) et de félicité (spirituelle), et la marque d'une chevalerie dont l'allusion biblique accuserait le tour *celestiel* ?

Vigoureux, très jeune, Galaad est aussi très beau : tel devait être son père au même âge, et Lancelot le premier en est au même titre frappé (§ 2) que les regards féminins à la cour.

Au château de Camaalot, ce jour de Pentecôte, les ouvertures du palais viennent de se clore (en mémoire de la salle où étaient assemblés les apôtres) lorsque, sans qu'on sache comment il est entré, paraît l'adolescent sous l'armure, amené non par le chevalier qui le matin même l'a adoubé (Lancelot), ce qui, déontologiquement, pouvait paraître la moindre des choses, mais, conformément à son souhait et celui de l'abbesse, par un ermite, en signe évidemment de la prévalence de la foi dans sa vocation de chevalier (§ 8). Son armure est *vermeille*, couleur de feu (du Saint-Esprit) et du sang (de la Passion) : la référence du signe, au-delà de l'évidence chrétienne, est christique. Cette saturation symbolique sera peu à peu explicitée, par exemple par la recluse (§ 102).

Vierge et pur de tous péchés, Galaad est invulnérable, insupportable au démon, qu'il désarme et qui, sitôt qu'il paraît, le fuit. Toutes proportions gardées, c'est à la venue du Christ ici-bas, après l'annonce des prophètes, qu'on doit comparer celle de Galaad au royaume de

1. Jérémie, XXII, 6.
2. Voir respectivement Genèse, XXXVII, 25 ; Jérémie, VIII, 22 et Nombres, XXXII, 1 ; Cantique des cantiques, IV, 1.
3. Jérémie, L, 19 ; Abdias, 19 ; Michée, VII, 14 et Zacharie, X, 10.
4. Genèse, XXXI, 45-54.
5. Voir par exemple la *Chanson de Roland*, laisse CCXXV, v. 3095.

Logres, prédite par les ermites ; le moine, dans l'abbaye où il a trouvé l'écu d'Évalac-Mordrain, le lui dit : *on doit vostre venue conparer prés a l'avenalment Jhesu Crist* (§ 48). Symboliquement, sa conquête du château aux Pucelles signifie justement la délivrance par le Fils de Dieu des âmes incarcérée en enfer.

Au feu de l'action, ce chevalier est infatigable, au point de passer pour un combattant surhumain (§ 48). En relatant ses exploits, le roman fait évidemment son profit de l'amplification épique et de ses effets attendus, sauf que, d'emblée, le ressort de cette amplification relève du miraculeux. La force et la rapidité de Galaad sont la vertu de Dieu même. Au demeurant, ainsi que dit le proverbe, bon sang ne saurait mentir, et Galaad a de qui tenir : son ancêtre Nascien, du temps qu'il était encore Séraphé, avait ainsi fait merveille (aidé naturellement par Dieu) dans la guerre de son beau-frère Évalac contre Tholomé[1].

Mais Galaad est inaccessible au sentiment de vengeance, et même à l'emportement guerrier. Tout suréminent qu'il se montre aux armes, il est mesuré. Lorsque, sous ses coups, les adversaires s'enfuient, ce chevalier chrétien ne les poursuit pas, renonçant à leur faire plus de mal. Mieux, il les épargne (§ 61) : Galaad conquiert sans *occire*. Il est toujours assez maître de lui, dans son humilité, pour ne pas présumer du jugement de Dieu. Probablement incarne-t-il la force au sens le plus chrétien du terme.

Qu'en est-il du personnage en tant qu'être humain ? Galaad échappe à l'analyse, et d'autant plus que les précisions descriptives à son sujet ne sont pas légion. Doit-on pour autant le considérer comme un héros sinon désincarné, du moins diaphane, en quelque sorte une idée de la spiritualité faite homme ? Épaisseur, en termes de psychologie, n'est pas profondeur. D'autre part, il ne faut pas, pour apprécier l'élu du Graal, pécher par excès d'exigence réaliste. Galaad étonne jusqu'à la fascination par son prodigieux mouvement, la tension vers un but, qui imprime au roman sa dynamique autant que son mystère, en attirant dans une aventure irréversiblement renouvelée deux autres chevaliers de valeur. Toujours sous l'armure, a-t-il jamais une pierre où reposer sa tête ? Il émeut, aussi, par sa solitude : aussi longtemps qu'il doit achever les aventures, il ne redoute rien comme d'être reconnu, retenu, retardé : solitude héroïque, illustrant l'avance et la distance de l'élu, son élan messianique et son devoir missionnaire. Agissant suivant des motivations tout entières dictées par Dieu, Galaad est la foi intégrale, dans un combat qui confirme sa sainteté. Vierge en intention et en actes, immaculé au sens propre du terme, il est parfaitement transparent en serviteur et en agent de son Créateur.

L'auteur de *La Quête* a voulu qu'aucune trace de subjectivité ne pollue la foi de son héros. De là, cette sobriété de parole qui confine au laconisme, et peut déconcerter (comme pour dérouter un peu plus le lecteur-auditeur épris de plaisir du texte, l'auteur aime l'ellipse). Aussi le personnage a-t-il tous les dehors de l'insensibilité. L'affirmation de la pureté spirituelle est sans doute à ce prix. Particulièrement

1. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 105, p. 113-114.

frappant, de ce point de vue, le propos si sec apparemment, dans sa rigueur et sa vérité, que le fils tient à son père, au moment d'une séparation nécessaire, exigée par Dieu, mais qui doit durer jusqu'à la fin des temps ; à Lancelot lui demandant de prier Dieu pour lui, Galaad répond : *Sire, nule proiere ne vaut autant conme la vostre. Si vous çoviengne de vous*, « Ne vous oubliez pas » (§ 336). Le salut n'est-il pas affaire de responsabilité personnelle ?

Pourtant, après six mois de navigation commune, le déchirement de la séparation est tel qu'alors Galaad et Lancelot fondent en larmes (§ 335). Au Moyen Âge, l'affirmation de la virilité n'est jamais passée par la contention des larmes. Un Charlemagne pleure, en découvrant à Roncevaux la dépouille de ses barons et de son neveu[1] ; de même Arthur, lorsqu'il comprend que la quête éloignera de lui, peut-être à jamais pour certains, en tout cas *sine die* pour tous, ces chevaliers de la Table ronde qu'il aime comme sa famille (§ 19 et 26) : une douleur insupportablement vive atteint les sentiments paternels de ces souverains. Longtemps avant eux, le Christ avait pleuré, près du tombeau de son ami Lazare, et ces pleurs révélaient avec une poignante évidence l'humanité du Fils de Dieu.

Cependant il arrive au lecteur de surprendre un Galaad amateur de détente. Au lendemain soir du départ de Camaalot, dans l'abbaye où il a pris hébergement, le roi Bademagu, Yvain le Bâtard et lui-même, après le dîner, ont passé un moment à s'*esbatre* au verger *qui molt ert biaus* (§ 31). Mais, dans le texte, cette mention suffit : l'essentiel est que, tous trois assis *desous un arbre*, il s'enquière des aventures de ses compagnons. Nul, à ce moment-là, n'est encore détaché des agréments de la chevalerie. Rien ensuite ne distrait vraiment Galaad de l'urgence et de la gravité de sa mission. Prématurément sérieux à l'image implicite de l'Enfant-Dieu, s'il lui arrive de pleurer, on le voit rire (§ 275 et 283) à peine plus que le Christ dans les Évangiles, autant dire assez peu. Le Moyen Âge, il est vrai, porte une appréciation mitigée sur le rire : lorsqu'il n'exprime pas, dans sa brève spontanéité, la joie de vivre, il inquiète, tel le rire du devin Merlin, lorsqu'il ne partage pas avec les forces du mal, témoin le rire de Renart, une complicité de mauvais aloi. Pour le dire en deux mots, la légende de Galaad défie l'hagiographie du temps : la sainteté du héros n'est pas familière.

Par périphrase, on pourrait surnommer Galaad : le Chevalier aux trois épées. Ce sont en effet trois épées qu'il porte successivement et graduellement : le changement de l'une pour l'autre atteste l'accomplissement progressif des aventures du Graal. La première est celle que lui ceint Lancelot (§ 2), comme attribut du chevalier, décerné lors de l'adoubement, suivant le cérémonial en usage. À Camaalot le jeune homme est présenté sans cette épée (§ 8), qu'il a laissée sur place, dans l'abbaye : volontaire à coup sûr (encore que non signalée), cette omission signifie que la chevalerie à laquelle il accède n'est pas tout à fait de ce monde. Une autre épée attend le Chevalier Désiré, nullement surpris lorsque le roi lui propose l'aventure au bloc de pierre flottant (§ 12). C'est avec facilité qu'il dégage cette arme et, saisissant le fourreau, il se la ceint lui-même. Épée déjà somptueuse, et destinée,

1. La *Chanson de Roland*, laisse CCV.

comme l'indique une inscription en lettres d'or sur la pierre précieuse de son pommeau. C'est Dieu qui la lui a envoyée, comme autrefois Durendal à Roland : Galaad en est pareillement distingué. Encore n'est-ce pas assez. La troisième épée, Galaad, en compagnie de Perceval, Bohort et la sœur de Perceval, la découvre sur un lit somptueux, dans la nef de Salomon. Elle est à la fois une relique religieuse et privée, un objet d'art et une arme merveilleuse : l'unique pierre versicolore de son pommeau (§ 278-280) comporte toutes les vertus ; sa garde, faite de deux côtes d'animaux, conserve des prodiges de la nature. Elle est destinée, comme le stipulent les inscriptions qu'elle porte. La sœur de Perceval conte aux trois compagnons, dans l'histoire insérée de la nef de Salomon, l'origine et le passé de cette arme unique. Cette épée vient du Temple de Jérusalem : elle est celle du roi David, que Salomon le savant, pour son descendant, a parée de la garde et du pommeau prodigieux (§ 300). Le baudrier d'étoupe dont l'avait, humblement, pourvue la femme de Salomon, la sœur de Perceval le remplace par une tresse de ses propres cheveux. Puis c'est elle qui en révèle le nom : l'*espee aus Estranges Renges*, aux Étranges Attaches. C'est elle aussi qui en ceint Galaad. L'épée dont la même jeune fille déceint Galaad — l'épée du *perron* de Camaalot —, c'est Perceval qui, déposant un peu plus tard sa propre épée chez un ermite hospitalier, décide de la porter (§ 315). Quant à Bohort, il reçoit à Corbénic l'épée brisée dont Galaad a ressoudé les pièces (§ 357). Ainsi l'élu du Graal, en procédant par transmission à ces adoubements symboliques, agrège à la très sélective élite des vrais chevaliers ses deux compagnons.

Après des mois d'épreuves, voici venu le temps des récompenses[1]. Lancelot n'en est pas exclu, mais elles comblent Bohort, Perceval et Galaad.

D'abord Bohort rejoint Perceval sur le navire qui vient d'accoster pour lui. Le motif ancien de la nef sans pilote et sans aviron se convertit au merveilleux chrétien : c'est la Providence qui donne au bâtiment son erre (§ 268). On monte à bord sous l'armure, et sans cheval, autrement dit dépouillé de l'essentiel de la chevalerie terrestre (§ 269 et 274). Une jeune fille, inconnue jusque-là, vient chercher Galaad chez l'ermite (§ 273), et, le pressant, se pressant, le conduit aussi vers le rivage, au navire où ses deux compagnons l'attendent : bien vite, le vent s'engouffrant dans la voilure, on gagne la haute mer. Orientant dès lors les trois chevaliers, la jeune fille, quelque part en mer, leur conseille de changer de navire. Celui où l'on monte exige de ses passagers, sous peine de châtiment, une foi parfaite : il devient l'allégorie du salut pour les vrais chrétiens.

C'est la nef de Salomon. L'auteur, dans une longue inclusion rétrospective, en conte l'histoire (§ 288-303). Brodant sur les données de la Genèse, il remonte au péché des premiers parents, remémore l'engendrement d'Abel et le meurtre d'Abel par Caïn, pour aboutir au règne du fils de David. Protévangile apocryphe, ainsi se présente le récit fictif concernant Salomon. À ce roi mal marié, la voix divine annonce que le dommage causé par la première femme sera réparé

1. Voir Albert Pauphilet, *Études sur la «Queste del saint Graal» [...]*, p. 168-169.

par une femme de sa descendance (§ 298) : on devine la Vierge Marie, que le mythe de l'Arbre de Jessé[1] fait en effet descendre en ligne directe de David[2].

Ici, la fiction de l'apocryphe biblique inclut le pressentiment lointain du monde arthurien : la même voix informe Salomon que son lignage aboutira à un chevalier vierge. Et c'est la femme de Salomon qui, en inventant la construction de la nef et son aménagement, prépare la reconnaissance de la filiation par le dernier des descendants. Voilà comment la malignité féminine se trouve, après Ève, amendée par cette femme ingénieuse. Or le conte, en doublant la généalogie du Christ, fleuron de l'Arbre de Jessé, de celle du Chevalier Désiré, donne à Galaad une ascendance biblique. Avec le texte scripturaire pour alibi, *La Quête* entérine une audace inouïe : Galaad, dernier de la lignée de Salomon, devient *hic et nunc*, par le bon vouloir du romancier, un doublet moderne du Christ.

L'élection réserve à Galaad et à son proche entourage un foisonnement de merveilles, au point que maintenant les ellipses de la narration ne se justifient plus par l'insignifiance des faits, mais *pour ce que trop i demourast on qui tot racontast ce qui lor avint*, « parce que l'on s'attarderait trop à détailler ce qui leur arriva » (§ 334) : la surabondance implique un choix. Tandis que le sens et le rythme du récit gagnent en vitesse, en puissance, on ressent pleinement l'assistance divine. Après que les trois compagnons ont nettoyé le château Carcelois de ses mauvaises gens, ils voient venir, dans la Forêt Gaste où ils ont pénétré accompagnés de la jeune fille, le Blanc Cerf. Ordinairement, dans les contes, le Blanc Cerf (ou tout autre animal sauvage au pelage blanc) conduisait l'homme vers l'autre monde. Celui-ci, qu'escortent quatre lions, amène les compagnons dans un ermitage où, pendant la messe du Saint-Esprit, ils voient, au moment de la consécration, le Cerf, sur l'autel, métamorphosé en homme et les quatre lions sous la figure des évangélistes, avant que le groupe ne disparaisse à travers le vitrail. Privilège unique : aux élus vient de s'imposer, ainsi que les en informe une voix terrible, la Conception virginale ; allégorie du Christ, le Blanc Cerf était véritablement immaculé (§ 313-314).

Que Galaad soit assuré — qui plus est par la voix divine, objective, et non par une intime conviction — d'être exaucé lorsqu'il souhaitera mourir (§ 368), et qu'au terme de son service il meure, en effet, lorsqu'il le désire (§ 374-376), est un signe de sainteté. De même, aussitôt qu'il a rendu l'âme, on voit des anges entourer le défunt, recueillir son âme et l'emporter au paradis : cette assomption vaut canonisation par la suprême autorité. Cependant certains faits confèrent à la sainteté de Galaad un caractère exceptionnel. Au château Carcelois (§ 307-312), par exemple, où le scrupule qu'il éprouve à la facilité de la tâche atteste son humanité, Galaad, armé de l'*espee aus Estranges Renges*, agit en agent de la justice divine, en fléau de Dieu. Ne va-t-il pas jusqu'à commettre un miracle, à Sarras, en ordonnant à l'infirme attendant l'aumône de l'aider à porter le lourd support du Graal ? Obtenir un miracle est accessible au saint ; mais, à

1. Jessé, père de David, est l'aïeul paternel de Salomon.
2. Voir Émile Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France [...]*, E. Leroux, 1898, livre IV, chap. I, 6.

l'instar du Christ, Galaad l'accomplit : quelle différence avec la guérison du paralytique[1] ?

Tel aura été l'homme très jeune et d'avance élu qui, soldant une attente en s'asseyant sur le Siège Redouté, s'était imposé pour le meilleur et pour le pire à la Table ronde. Il n'appartenait pas assez à ce monde pour espérer, son œuvre achevée, différer son passage au Royaume.

Quel saisissant contraste avec les événements ultérieurs du *Livre du Graal*... *La Quête* est suivie, dans le cycle romanesque, par *La Mort du roi Arthur*. La cohérence est mieux assurée qu'il n'apparaît de prime abord, entre cette exceptionnelle éventualité de chevalerie spirituelle et le déclin définitif du royaume breton.

La Quête du Saint Graal, en somme, n'était pas la plus foisonnante ou la plus merveilleuse des quêtes à laquelle, avec enthousiasme, pouvaient prétendre les chevaliers d'Arthur en raison de leur mérite, mais, pour la Table ronde, une rare occasion de devenir ce qu'elle était de réputation. Puisque ces chevaliers, si fraternellement unis, faisaient preuve des qualités éminentes qui les rendaient invaincus, il fallait bien que fussent exigibles d'eux les plus hautes vertus morales, et, de surcroît, l'élan vers la perfection spirituelle. Combien, véritables *milites Christi*, se montrent dignes du Graal ? Avant le départ, ils sont, suivant le décompte du clerc qui tient registre de la cérémonie, cent cinquante à prêter serment (§ 27) : la Table ronde au grand complet. Seuls Galaad, Perceval et Bohort réussissent : trois élus sur cent cinquante prétendus modèles de chevalerie chrétienne, en effet, c'est peu. L'institution militaire du royaume d'Arthur est d'ailleurs débordée de l'extérieur : on voit neuf chevaliers rejoindre à Corbénic les trois élus pour la Cène du Graal (§ 357) : trois de Gaule, trois d'Irlande et trois du Danemark[2] ; on ne sache pas qu'ils aient fait partie de la Table ronde.

Longtemps caché dans l'arrière-plan du roman, Nascien l'ermite, en sa clairvoyance et surtout sa voyance, aura été mieux que personne informé du cours des choses. Au jour de Pentecôte, c'est de sa part qu'une demoiselle annonce à la cour d'Arthur la venue du Graal (§ 13). C'est lui qu'on retrouve, sur sa colline (§ 210), lorsque Gauvain flanqué d'Hector entend apprendre le fin mot sur le songe des cent cinquante taureaux : ce songe dit assez combien la Table ronde s'autodétruit ; quant à la dernière allégorie qu'il contient, et que par prudence l'ermite refuse d'expliciter, elle pourrait bien contenir une funeste prémonition (§ 215).

Dès la dernière partie de *La Quête*, les événements se précipitent : à l'instar de Galaad et de ses compagnons, le Vase sacré, quittant la Grande-Bretagne, abandonne le pays d'Arthur à lui-même, et plus exactement, on le devine, à ses démons : l'apothéose finale au présent roman prédit, comme en creux, des lendemains moroses au royaume de Logres. Saisi par les anges dès après la mort de Galaad, le Graal accède à sa véritable patrie, celle aussi de ses vénérables serviteurs au

1. Matthieu, IX, 6-7 ; Marc, II, 10-12 et Luc, V, 24-25.
2. Douze commensaux : la correspondance de leur nombre avec celui des disciples lors de la Cène est explicitée par le Christ en personne (§ 364).

commencement et à la fin de son séjour de plus de quatre siècles ici-bas, Josephé et Galaad son héritier spirituel (§ 376). Il disparaît de cette terre, parce que l'élite arthurienne est indigne de lui.

Ainsi *La Quête du saint Graal* porte en elle et prépare, avec les qualités humaines et seulement humaines de la plupart des chevaliers, le triste crépuscule de *La Mort du roi Arthur*. Roman des suites, en quelque sorte, *La Mort du roi Arthur* va montrer qu'un méfait, plus sûrement qu'un bienfait, n'est jamais perdu, qu'il s'agisse de l'adultère incestueux d'Arthur à l'orée de son règne et de son fruit, Mordret, ou qu'il s'agisse des amours illicites, en fin de compte inexpiées, de la reine et de Lancelot : tout péché non absous, ou réitéré, laisse des traces de conséquence. Au coupable, pourtant, moyennant le repentir, Dieu promet le pardon. Sans *La Quête*, *La Mort du roi Arthur*, si poignante qu'elle soit, aurait peut-être un accent moins tragique. Sur l'essor de quelques justes vers la sainteté, la parenthèse est refermée. *La Quête* aura représenté l'impossible ascèse de la Table ronde. Aussi bien la chevalerie spirituelle, à quelques exceptions près, n'est pas de ce monde.

GÉRARD GROS.

BIBLIOGRAPHIE

ANITCHKOF (Eugène), « Le Galaad du *Lancelot-Graal* et les Galaads de la Bible », *Romania*, LIII, 1927, p. 388-391.

BAUMGARTNER (Emmanuèle), *L'Arbre et le Pain, Essai sur la « Queste del saint Graal »*, SEDES-CDU, 1981.

BRETEL (Paul), *Les Ermites et les Moines dans la littérature française du Moyen Âge (1150-1250)*, Champion, 1995.

CHAURAND (Jacques), « La Vieille Loi et la Nouvelle Loi dans la *Queste del saint Graal* », *Annales* du C.E.S.E.R.E., 1, 1978, p. 25-37.

DEMAULES (Mireille), « Forme et signification du songe dans la *Queste del saint Graal* », *Littératures*, Presses universitaires du Mirail, 50, 2004, p. 161-189.

DESCHAUX (Robert), « Le Diable dans la *Queste del saint Graal* : masques et méfaits », *Perspectives médiévales*, 2, 1976, p. 54-60.

—, « Le Personnage de l'ermite dans la *Queste del saint Graal* et dans le *Haut Livre du Graal, Perlesvaus* », dans *Actes du XIV*e *congrès international arthurien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1985, t. I, p. 172-183.

GILSON (Étienne), « La Mystique de la grâce dans la *Queste del saint Graal* », *Romania*, LI, 1925, p. 321-347 ; repris dans *Les Idées et les Lettres*, Paris, 1932, p. 55-91.

JONIN (Pierre), « Un songe de Lancelot dans la *Queste del saint Graal* », dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, 1969, t. II, p. 1053-1061.

LOT-BORODINE (Myrrha), « Les Deux Conquérants du Graal, Perceval et Galaad », *Romania*, XLVII, 1921, p. 41-97.

—, « Autour du saint Graal », *Romania*, LVI, 1930, p. 526-557 et *Romania*, LVII, 1931, p. 147-205.

—, « Le Symbolisme du Graal », *Neophilologus*, 34, 1950, p. 65-79.
MOISAN (André), « Le Chevalier chrétien à la lumière de la mystique de saint Bernard », dans *Si a parlé par moult ruiste vertu*, *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge », 1, 2000, p. 393-408.
PAUPHILET (Albert), *Études sur la « Queste del saint Graal » attribuée à Gautier Map*, Champion, 1921 ; rééd., Genève, Slatkine, 1996.
POIRION (Daniel), « Semblance du Graal dans la *Queste* », dans *Mélanges de linguistique, de littérature et de philologie médiévales offerts à Jean-Robert Smeets*, Leyde, 1982, p. 227-241 ; repris dans *Écriture poétique et composition romanesque*, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 11, 1994, p. 201-215.
RIBARD (Jacques), « Figures de la femme dans la *Queste dou saint Graal* », dans *Figures féminines et roman*, Jean Bessière éd., PUF, 1982, p. 33-48.
—, « L'Aventure dans la *Queste del saint Graal* », dans *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Alice Planche*, Les Belles Lettres, coll. « Annales de la faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice », 48, t. II, 1984, p. 415-423.
SÉGUY (Mireille), *Les Romans du Graal ou le Signe imagé*, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2001.
STRUBEL (Armand), *La Rose, Renart et le Graal. La Littérature allégorique en France au XIII*e *siècle*, Champion, 1989.
TODOROV (Tzvetan), « La Quête du récit. Le Graal », dans *Poétique de la prose*, Le Seuil, 1978, p. 59-80 ; 1re éd. 1971, p. 129-150.
VALETTE (Jean-René), « Illusion diabolique et littérarité dans la *Queste del saint Graal* et dans le *Dialogus miraculorum* de Césaire de Heisterbach », dans *Magie et illusion au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, *Senefiance*, 42, 1999, p. 547-567.
—, « Personnage, signe et transcendance dans les scènes du Graal (de Chrétien de Troyes à la *Queste del saint Graal*) », dans *Personne, personnage et transcendance aux XII*e *et XIII*e *siècles*, Marie-Étiennette Bély éd., Lyon, Presses de l'université de Lyon, 1999, p. 187-214.
— *La Pensée du Graal. Fiction littéraire et théologie (XII*e*-XIII*e *siècle)*, Champion, 2008.

G. G.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

Les éditions existantes du texte sont, dans l'ordre chronologique de leur publication :

La Queste del saint Graal, Albert Pauphilet éd., Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 33, 1923.
La Quête du saint Graal, roman en prose du XIIIe siècle, texte établi et présenté par Fanny Bogdanov, traduction par Anne Berrie, Librairie générale française, coll. « Lettres gothiques », 2006.

L'établissement du texte.

Notre manuscrit de base est celui de Bonn, Bibl. universitaire, 526 (datant de 1286), ff^os 406*a*-443*c* (sigle *B*). Notre manuscrit de contrôle est celui de Paris, B.N.F., fr. 110, ff^os 405-441 (sigle *P*), qui date lui aussi de la fin du XIIIe siècle. Tous deux sont des manuscrits cycliques, hébergeant les aventures du *Lancelot-Graal*. Le découpage du texte en paragraphes n'est pas identique dans les deux manuscrits.

Pour pallier les deux lacunes de *P* (aux folios 419-420 et 429-430), nous avons choisi de recourir au manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 1422 à 1424 (*sigle P4*), pour plusieurs raisons. C'est un manuscrit cyclique, encore qu'il soit incomplet du début. Il est ancien (XIIIe siècle). Enfin dans la famille des manuscrits du *Lancelot-Graal*, il appartient au même groupement que *P*[1]. *La Queste del Saint Graal* se répartit entre le manuscrit fr. 1423, ff^os 64-80, et le manuscrit fr. 1424, ff^os 3-55*b*. L'inconvénient majeur de cette copie est de condenser parfois à l'extrême la narration, de sorte qu'un tel manuscrit de contrôle ne nous a pas préservé des corrections obvies que nous avons voulu le plus discrètes possible.

La traduction.

À la différence de *Joseph d'Arimathie*, dont la version en français moderne apparaissait pour la première fois, publiée au commencement du premier tome de ce *Livre du Graal*, *La Quête du saint Graal* a été, d'après d'autres manuscrits que celui de Bonn, plusieurs fois traduite, excellement, par Albert Béguin et Yves Bonnefoy[2] par exemple, ou quelques années plus tard par Emmanuèle Baumgartner[3].

En conscience et à l'exemple de ces prédécesseurs, nous nous sommes efforcé de rendre, avec autant de probité que possible, le texte que nous avions établi. La narration que nous proposons au lecteur n'est pas une adaptation, ni une transposition, mais une traduction. Cependant, avec une exigence de fidélité constante au modèle, nous avons préféré la traduction littéraire à la traduction littérale.

Aussi, de temps à autre, il ne nous a pas paru inconvenant d'adopter telle ou telle équivalence hardie, parce qu'elle fait image à notre époque et dépeint, à notre sens, le personnage qui s'exprime.

Au lecteur maintenant d'apprécier si cette littérature du Graal est encore vivante.

G. G.

1. Voir Albert Pauphilet, *Études sur la « Queste del saint Graal »*, p. VIII et XXI.

2. *La Quête du Graal*, Albert Béguin et Yves Bonnefoy trad., Le Seuil, coll. « Points – Sagesse », 30, 1965. Cette traduction, à partir de l'édition d'Albert Pauphilet, modernise le moins possible l'œuvre originale, et s'attache à restituer son rythme et son style.

3. *La Quête du saint Graal*, Emmanuèle Baumgartner trad., Champion, coll. « Traductions des Classiques français du Moyen Âge », 30, 1979 ; rééd. 1999. Fondée sur l'édition d'Albert Pauphilet, qu'elle corrige éventuellement, cette traduction annotée est à bien des égards exemplaire.

NOTES ET VARIANTES

Paragraphe 1.

1. Si la Pentecôte apparaît dans le roman comme une date traditionnelle pour le rassemblement de la cour d'Arthur et marque également pour le roi l'anniversaire de son couronnement (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 203-208, p. 769-772), ce rituel obéit cependant aux usages de la politique princière au Moyen Âge, puisque, de même que les heures liturgiques rythment la journée, l'année s'ordonne autour des fêtes du calendrier chrétien. Au demeurant, la saison printanière autorise l'agrément des divertissements de plein air (voir § 14). Enfin, la Pentecôte est à la cour d'Arthur la date anniversaire de l'institution de la Table ronde (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 126-127, p. 695-696).

2. Camaalot est une des résidences préférées d'Arthur. C'est là que Lancelot a, notamment, été fait chevalier (voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 263 et 269-270, p. 273 et 280).

3. None (*nona hora*) est la neuvième heure du jour (à partir de *prime* : *prima hora*, six heures du matin), soit trois heures de l'après-midi.

4. *Damoisele* désigne au XIIIe siècle une femme (jeune en principe) appartenant à la moyenne noblesse, et qui n'est pas forcément célibataire. La demoiselle intervient souvent, dans le roman en prose du XIIIe siècle, dans la fonction de messagère ou encore en tant qu'initiatrice de l'aventure.

5. Il y a une raison d'ordre familial au fait que cette demoiselle ait été dépêchée par le roi Pellès : nous allons apprendre bientôt de la bouche de Bohort (§ 3) que la mère de Galaad est la fille du roi Pellès.

6. Le *palais* désigne ici la grande salle du château, c'est-à-dire la salle de réception et d'apparat.

7. Sur le cousinage de Lancelot et de Bohort, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 610, p. 562.

Paragraphe 2.

1. Les deux cousins, surpris lors de leur repos dans cette abbaye, font étape, en route vers l'assemblée de Camaalot.

2. Dans la langue médiévale, *enfant* a tantôt sa signification moderne, tantôt, comme ici, la signification de « jeune homme » : il faut imaginer Galaad adolescent, en âge d'être armé chevalier.

3. La colée était, dans le rituel de la cérémonie d'adoubement, un coup que l'on portait du plat de l'épée sur l'épaule ou le cou du tout jeune chevalier.

Paragraphe 3.

a. recroit *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *b.* car il resamble molt bien monsignor Lancelot. » Si emparlerent ensamble de cheste cose

pour savoir s'il traieroient riens de la bouche Lancelot *P* ↔ *c.* qu'il partirent de cort *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Sur le détail du rituel de l'adoubement, voir l'entrée « Adoubement » dans le Répertoire des *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes, Bibl. de la Pléiade, p. 1461.

2. L'heure de *tierce* (*tertia hora*, la troisième heure) est neuf heures du matin. Trois heures se sont écoulées depuis l'adoubement de Galaad.

3. Ainsi, l'ascendance de Galaad est royale des deux côtés : paternel (le roi Ban) et maternel (le roi Pellès).

Paragraphe 4.

a. a la voie *P*

1. Dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, c'est en effet le roi Arthur qui formule le vœu d'attendre, pour le service à table lors d'une assemblée, qu'une aventure soit survenue à la cour (voir t. I de la présente édition, § 521, p. 1316).

2. Keu est par sa fonction de sénéchal le premier officier de la maison royale, et plus précisément chargé du ravitaillement, de la direction de la domesticité et de l'ordonnancement des repas. Connu dès l'œuvre de Chrétien de Troyes pour son mauvais caractère et une conscience aiguë de ses prérogatives auprès d'Arthur, Keu est aussi le frère de lait du roi (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 199, p. 765), ce qui pourrait expliquer ici sa familiarité et son arrogance.

Paragraphe 5.

1. Le refus que « le meilleur chevalier du monde » oppose à la demande du roi s'explique par le fait qu'après avoir adoubé Galaad Lancelot (à la différence d'Arthur, de Gauvain et de Perceval) a pris connaissance de l'inscription que porte nouvellement le Siège Périlleux.

Paragraphe 6.

1. Gauvain est le fils aîné du roi Loth d'Orcanie, dont l'épouse est l'une des sœurs du roi Arthur.

2. Chez Chrétien de Troyes, Gauvain, excellent chevalier, était un modèle de courtoisie et d'amitié. Au terme de la présente épreuve, on constate l'échec du neveu d'Arthur. Il est permis de voir dans cet échec un pressentiment de la déchéance du personnage, et en tout cas l'annonce de sa disqualification rapide au cours de la quête.

Paragraphe 7.

a. servirent laiens .x. roi coroné, et avoec els tant de haut barons que a merveilles le peust on tenir ; chelui [jor] fu assis li rois en son haut dois el palais, et od lui servir grant compaignie de haus hommes *P* ↔ *b.* ne fu mie ouverte *P*

1. « Corner l'eau » signifie que le repas est prêt. L'expression fait allusion à l'eau qu'on apporte aux convives pour qu'ils se rincent les doigts.

2. Le *haut dois* distingue ainsi le roi dans la compagnie des chevaliers. Chevalier de la Table ronde lui-même, Arthur n'en est pas moins supérieur à ses commensaux par son statut dans la hiérarchie féodale.

Paragraphe 8.

a. parenté Joseph d'Arimathie *P* ↔ *b.* faite d'omme comme *P* ↔ *c.* qui disoient : C'est li sieges Galaad *omis dans P.* ↔ *d.* fois *omis dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Du côté paternel, Galaad descend en droite ligne de Célidoine, fils de Nascien beau-frère de Mordrain (voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, par exemple § 610, p. 561-562) ; par là son ascendance remonte jusqu'au roi David, père de Salomon. Du côté maternel, Galaad descend de la famille de Joseph d'Arimathie par la lignée des rois surnommés « Riches Pêcheurs ». À l'origine, Bron, parent de Josephé (fils de Joseph), a douze enfants, dont l'un, Josué, roi de la Terre Foraine, est l'ancêtre en ligne directe du roi Pellès (fils du Roi Méhaignié, Pellehan), aïeul maternel de Galaad (voir *ibid.*, § 601-604, p. 554-556).

2. La cotte est une robe longue portée sur la chemise ; le *surcot*, robe longue de dessus, s'enfile sur la cotte. Le *cendal*, comme le *samit*, est une étoffe de soie. Les couleurs, vermeil et blanc, sont évidemment symboliques, et plus précisément emblématiques de la vocation de Galaad (voir § 102 et 219).

Paragraphe 9.

a. li respont maintenant a *P*

1. Généalogie flottante : ici le roi Pellès est l'aïeul maternel de Galaad, ce qui est la pure vérité (voir n. 1, § 8) ; mais au paragraphe précédent, le héros lui-même le présentait comme son oncle.

2. On constate qu'à la cour du roi Arthur les femmes et les hommes ne mangent pas ensemble, ni dans la même salle. Un tel usage ne relève pas que de la réunion solennelle de la Table ronde. Au commencement d'*Yvain ou le Chevalier au Lion*, Chrétien de Troyes, déjà, en faisait mention : ce renseignement venait du *Brut* de Wace, et, plus anciennement, de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 339 et n. 3).

Paragraphe 11.

a. li rois meismes ot mengié *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* et jou sai bien que vous n'i faudrés pas, comme chil qui doit achiever les aventures a quoi li autre ont failli : car pour chou vous *P*

1. Au Moyen Âge, il n'est pas de table fixe : il s'agit d'un plateau posé sur des tréteaux, et qu'on recouvre d'une nappe.

Paragraphe 12.

1. Il ne fait pas de doute que cette épreuve qualifiante renouvelle celle de l'épée à l'enclume, au terme de laquelle Arthur, dès le jour

des étrennes, soit une huitaine après Noël, puis à la Chandeleur, Pâques et la Pentecôte, avait, malgré la tentative d'usurpation de Keu, mérité de devenir roi par élection divine. Dans les deux cas, l'épée (explicitement pour ce qui concerne Arthur) est tenue pour un instrument de justice (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 191-208, p. 758-774). En qualité pour ne pas dire en valeur morale, l'épée destinée au Vrai Chevalier ne saurait évidemment le céder à Escalibor.

2. C'est la deuxième épée que ceint Galaad, puisque, lors de son adoubement, le matin même, il en a reçu une des mains de Lancelot (voir § 2) : il ne l'a pas apportée à Camaalot, et pour cause (voir la Notice, p. 1576-1577).

Paragraphe 14.

a. car a ceste *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* en *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. L'ermite Nascien est un ancien chevalier converti à la vie érémitique (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 284, p. 1085-1086). Si le propos adressé ici tant à Lancelot qu'au roi est directement inspiré de la prescience de Nascien, on verra (§ 22) que l'ermite figure un peu plus que l'autorité morale et religieuse de la quête, où l'on ne saurait s'engager que chaste et *confés* ; il interprète la dimension mystique de l'entreprise : les merveilles du Graal, accessibles aux élus, ne sont pas de ce monde.

Paragraphe 16.

a. si bones odours et de toutes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Voir Actes des apôtres, II, 1-4, l'évocation de la Pentecôte : ce récit s'en inspire en reprenant les circonstances de la théophanie.

Paragraphe 17.

a. veue *B. P donnant la même leçon fautive, nous corrigeons.* ↔ *b.* et .I. jour *omis dans P.*

Paragraphe 18.

a. et la plus loial [...] compaignie *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 22.

a. Nascuens *P* ↔ *b.* ne maint nus ne dame *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 23.

a. de chevalerie, par droit *P* ↔ *b.* riche *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 24.

1. Renouvelé bien des décennies plus tard, l'exploit proprement prodigieux qui avait fait d'Arthur un roi promeut Galaad chevalier élu (voir n. 1, § 12).

Paragraphe 25.

a. furent *B. Nous corrigeons.*

1. Conformément à la tradition arthurienne du XII[e] siècle (illustrée entre autres par Chrétien de Troyes), Logres désigne ici le royaume d'Arthur. Il s'agit de la Grande-Bretagne, et plus précisément de sa partie orientale, soit l'Angleterre.

2. Au château de Camaalot, tous les chevaliers présents pour l'occasion ne sont pas compagnons de la Table ronde.

3. Lancelot et Gauvain ont partagé la même chambre, sinon le même lit : leur compagnonnage militaire est ancien.

Paragraphe 26.

a. si dist trop dolans *P* ⬥⬥ *b.* en la queste sont entré *P* ⬥⬥ *c.* signor de la Table Roonde — c'est mesire Galaad *P*

1. Se pose ici la question de savoir pourquoi Arthur, chevalier et pour ainsi dire président de la Table ronde, ne s'associe pas à la quête. On ne saurait invoquer des exigences de stabilité politique, puisque le roi se prépare à être privé, *sine die*, de l'assistance de ses meilleurs chevaliers. La raison primordiale relève probablement du principe de la royauté celtique. Au cours de la quête, Arthur risquerait la blessure ou la mutilation, sinon pis. Or le roi incarne la terre ; il doit, s'il veut assurer la pérennité et la prospérité de son territoire, conserver son intégrité physique : un roi *méhaigné*, c'est-à-dire infirme, règne sur une *terre gaste*. Et c'est certainement pour préserver l'avenir de son royaume qu'Arthur reste à Camaalot.

Paragraphe 27.

a. escrit *B. Nous corrigeons d'après P.* ⬥⬥ *b.* mis *B. Nous rétablissons l'accord du participe passé d'après P.*

1. Cet Héliain le Blanc est probablement le fils de Bohort et de la fille du roi Brangoire (voir n. 2, § 213).

Paragraphe 28.

a. Dix le sache *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 29.

a. chels qui remanoient *P*

1. Le départ pour la quête a lieu au matin du lundi de Pentecôte. On engage de toute façon une quête chevaleresque à la belle saison.

Paragraphe 30.

a. il n'en iѕtront [...] pooir *absent de P.* ◆◆ *b.* qui *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. *Chaѕtel* désigne à la fois la demeure seigneuriale et l'agglomération qui en dépend. Ce sont les portes de la cité que Vagan a fait fermer pour retenir les chevaliers. Par rapport à Camaalot, Vagan se trouve de l'autre côté de la forêt, à une certaine diѕtance, puisque les compagnons de la Table ronde y sont hébergés pour la nuit.

Paragraphe 31.

1. Il s'agit donc du samedi après la Pentecôte, à savoir la veille de la Trinité.
2. Par métonymie, la *blanche abeïe* désigne une abbaye de « moines blancs », c'eѕt-à-dire de ciѕterciens.
3. Bademagu, neveu du roi Urien, eѕt roi de Gorre, territoire qui jouxte le royaume de Logres, en Grande-Bretagne. Il a été récemment fait compagnon de la Table ronde (voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 374 et suiv.).
4. Yvain, appelé aux paragraphes 33 et 37 *li Aoutres* (ou *li Avoutres*), c'eѕt-à-dire « le Bâtard », eѕt fils du roi Urien et de Morgain, la demi-sœur d'Arthur. Il mourra de la main de son cousin Gauvain (voir § 209).

Paragraphe 32.

1. Le premier dimanche après la Pentecôte.

Paragraphe 34.

1. Le chevalier pendait à son cou l'écu par une large et longue courroie appelée *guiche*. Voir également l'entrée « Écu » dans le Répertoire des *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes, p. 1479.

Paragraphe 37.

a. s'enpart tous seus *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* vous m'en diois la verité *P*

Paragraphe 38.

a. sa parenté *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* foi *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Matthieu, XXVII, 57-61 ; Marc, XV, 42-47 ; Luc, XXIII, 50-55 et Jean, XIX, 38-42.
2. Sur l'arrivée de Joseph à Sarras en guerre, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 29-31, p. 38-41.
3. Voir *ibid.*, § 79-85, p. 86-95.

Paragraphe 39.

a. que il *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* Joseph *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* le poing destre colpé et le portoit *P*

1. Sur la guerre d'Évalac contre Tholomé, voir *ibid.*, § 90-119, p. 99-129.
2. Sur le baptême de Nascien, beau-frère d'Évalac, voir *ibid.*, § 143-144, p. 146-147.

Paragraphe 40.

a. Joseph *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* destrainst *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur le baptême de Mordrain, voir *ibid.*, § 145, p. 147-148.
2. Sur la guerre de Mordrain contre Crudel de Norgales, voir *ibid.*, § 507, p. 468-469.

Paragraphe 41.

a. c'est *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* si ra *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 42.

a. chinquisme *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* emprent pitiés *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* nou *B. Nous corrigeons.*

1. Voir *ibid.*, § 591-593, p. 544-547.
2. En fait, sept jours après avoir été fait chevalier ; il s'agit de quatre jours après l'hébergement chez Vagan (voir § 31) : on ne nous dit pas que Galaad se fût engagé seul dans la quête dès Camaalot. Notons que *Joseph d'Arimathie* (t. I de la présente édition, § 593, p. 546) parle aussi de quatre jours après l'adoubement de Galaad.

Paragraphe 44.

a. il ot *B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* faus *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 45.

a. fors del cymentire *P* ♦♦ *b.* aventures *P* ♦♦ *c.* sovent *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *d.* n'avoit pere *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 46.

a. empechiés *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Par exemple Psaume LXXXVIII (LXXXVII), 4-5, 9-10 (mais cette référence n'est pas décisive).
2. Par exemple Isaïe LII, 7-10 ; LXII, 11-12.

Paragraphe 47.

a. fais et anonciés et acreus de *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur la vengeance de Vespasien, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 19-27, p. 27-37.

2. Matthieu, XXVII, 25. Par-delà ce récit de la Passion, voir II Samuel I, 16 et III, 39 ; Actes, XVIII, 6.

Paragraphe 48.

a. virent *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 49.

1. Lundi, huit jours après la Pentecôte.

Paragraphe 50.

1. Vraisemblablement, quinze jours après la Pentecôte.

Paragraphe 51.

a. jou i entraisse, car jou m'en ostaisse miex de vous, si come jou quit *P*

Paragraphe 52.

a. si durement que par mi l'escu et par mi le hauberc li met le glaive *P*

1. Mardi, deuxième semaine après la Pentecôte.

Paragraphe 53.

a. volés *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* le *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Cette mésaventure de Méliant réitère celle qu'a subie Bademagu (§ 36), pour les mêmes raisons : le châtiment pour péché de présomption — et de convoitise, dans le cas de Méliant singulièrement. C'est ainsi qu'un péché peut en entraîner un autre, telle est (selon le pieux interprète) la vitalité du diable. Il ne s'agit pas d'autre part d'opposer au moyen d'une attitude morale deux générations de chevaliers, puisque le fils du roi de Danemark, chevalier frais émoulu, et Bademagu, chevalier confirmé, tombent dans le même travers : est en cause finalement la chevalerie traditionnelle, en un effort qui peut se nommer dépassement de soi, pour une satisfaction d'amour-propre.

Paragraphe 54.

a. dont vous di jou, sire chevaliers malades, fait li freres *P*

1. Jusqu'au vendredi de la deuxième semaine après la Pentecôte.

Paragraphe 56.

a. li briés *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⁂ *b.* dist *manque dans B. Nous complétons.*

Paragraphe 57.

a. lui *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 58.

a. Lors voit [...] et pria Nostre Signor *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Mercredi de la deuxième semaine après la Pentecôte.

2. À partir d'ici, la (relative) précision de la chronologie se perd, à cause de la sélection des aventures à enregistrer.

3. Le *vavasseur* (du latin *vassus vassorum*) est un vassal dépendant d'un vassal : titulaire d'un arrière-fief, de toute petite noblesse et parfois pauvre, il vit sur ses terres. Dans la littérature arthurienne, il s'illustre par son hospitalité. L'auteur, ici, sacrifie peut-être à un poncif romanesque. En tout cas, l'hospitalité qu'offre le vavasseur est laïque.

4. Le comportement de Galaad envers Dieu se calque sur le rituel féodal, qu'il s'agisse de son attitude (à genoux), ou surtout de sa prière : *auxilium et consilium*, « aide et conseil », c'est à quoi s'engageait le suzerain à l'égard du vassal.

5. Peut-être, dans la réalité, la Severn qui, née au centre du pays de Galles, se jette, après un cours de 338 kilomètres, dans le canal de Bristol, près de Cardiff.

6. La péripétie fait écho ici à l'épisode du château « de Pesme Aventure » (à savoir « de la Pire Aventure »), dans *Yvain ou le Chevalier au Lion*, de Chrétien de Troyes (voir *Œuvres complètes*, p. 462-478).

Paragraphe 59.

a. Ici B répète molt richement *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 60.

1. Coutume inique, on le voit, que d'attaquer à plusieurs un seul chevalier.

2. Le mot d'*estoire* est, dans la langue médiévale, l'exact antonyme de *fable* : par appréciation qualitative, il s'agit d'un discours absolument véridique. Cette mention d'une *estoire del saint Graal* suppose un récit authentique dont *La Quête* serait la mise en forme. On peut supposer qu'il s'agit du registre, rédigé en latin par les clercs d'Arthur, des aventures contées au retour de leur périple par les chevaliers, tel Bohort, et conservé dans l'armoire à livres de l'abbaye de *Salesbières*, autrement dit Salisbury (voir § 378). *La Quête* serait donc la traduction en langue romane de ce registre par Gautier Map, à la demande de son roi. Voilà comment se fonde la vérité des aventures, à la faveur d'un livre de référence (fictif), supposé faire autorité.

3. Il est difficile de ne pas songer ici au brillant chevalier Gauvain (qui appartient à la génération précédant celle de Galaad), dont la définition de la force, à partir d'un état archaïque de la légende, comportait un caractère surnaturel : son énergie décroissait, en effet, à l'heure de midi, pour redoubler ensuite : voir par exemple *La Marche*

de Gaule, t. II de la présente édition, § 654, p. 644 et n. 1. Au contraire, et pour des raisons surnaturelles aussi, mais qui font de lui l'élu de Dieu, Galaad manifeste une puissance chevaleresque inaltérable.

Paragraphe 64.

1. La présente prouesse de Galaad (ordonnée, et, peut on penser, surveillée par Dieu) a, telle quelle, au premier degré, une portée politique et morale : en détruisant la *dolerouse coustume*, ce jeune chevalier rétablit la liberté d'aller et de venir, restaure le droit féodal et délivre les otages féminins. Galaad a mieux à faire en cette occasion que de céder au succès mondain. Le contrepoint avec Gauvain paraît évident.

Paragraphe 66.

a. le connoissent *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* demande *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *c.* Dix vous envoist t'aventure *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 67.

a. d'eure *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 69.

1. Voir § 66.
2. Gauvain reste loin du compte en fait de confession : depuis le concile de Latran IV (1215), le sacrement de pénitence est obligatoire une fois l'an pour tous les fidèles.

Paragraphe 70.

a. Galaad le boin euré chevalier *P*

1. Ici et dans la suite de son propos, l'ermite paraît commenter une phrase du *Credo* (sous la forme du symbole des apôtres) : « Je crois en Dieu [...]. Et en Jésus-Christ [...] qui [...] a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux », l'idée qui s'impose étant qu'entre sa mort et sa résurrection le Christ « descendu aux enfers » en a délivré les âmes en attente. La formulation relève de la tradition juive, selon laquelle l'homme, mort et enseveli, descendait au *shéol*, là où les défunts, dépourvus de corps, menaient un semblant de vie, exclus de la présence de Dieu : l'inhumation du Christ appartient à cette tradition. Cependant le Nouveau Testament dit que le Christ « est allé proclamer son message à ceux qui étaient prisonniers de la mort (Ire Épître de saint Pierre, III, 19 ; *cf.* Épître aux Éphésiens, IV, 9-10). Le Christ est donc descendu au royaume de la mort, mais par là même a signé sa victoire sur la mort, et vaincu les enfers en rachetant l'humanité : d'où cette image salvatrice de la descente aux enfers.

2. Lorsque paraît *La Quête*, la théorie des sept péchés capitaux est fixée depuis environ un siècle : il s'agit d'un article récent du catéchisme. À l'origine, les Pères du désert, Évagre le Pontique en 364, ensuite Cassien (après 405), dressent une liste des suggestions diabo-

liques susceptibles d'entraver l'aspiration au salut des moines. Au siècle suivant, cette liste est reprise en Occident par Grégoire le Grand dans ses *Moralia* destinées à des religieux. De son côté Prudence (après 410) avait opposé vices et vertus. C'est Pierre Lombard qui, dans ses *Livres de sentences* (1139), établit la liste définitive des sept vices principaux, qui devient, à partir de 1215, une grille pratique à l'usage des confesseurs et des pénitents. Cette nomenclature est la suivante : orgueil, avarice, *ire* (« colère »), envie, *acédie* (« paresse »), gourmandise et luxure. Une fois ces vices vaincus à force d'ascétisme, peuvent s'installer dans l'âme et fructifier les sept dons du Saint-Esprit : humilité, *largesse* (« générosité »), *debonnaireté* (« bienveillance »), charité, *prouesse*, abstinence et chasteté.

3. On surprend ici, à l'œuvre, le procédé de moralisation. D'une blancheur singulière, en effet la fleur de lis ne flétrit pas à la chaleur du soleil. Que la notion de chaleur représente l'échauffement du désir, et la fleur de lis, inaltérable et même insensible à cet échauffement, symbolisera la chasteté, la pureté, la virginité, dont la blancheur s'imposera dès lors comme la couleur emblématique.

4. Agloval, fils de Pellinor, est (avec Driant et Lamorat qui ne sont pas nommés dans *La Quête*) un des trois frères de Perceval ; Girflet est le fils de Do.

Paragraphe 71.

a. se glaive B. *Nous corrigeons.*

1. Le toponyme rappelle évidemment la Gaste Forêt où demeurait la « dame veuve » mère de Perceval, dans un lieu peu fréquenté qu'elle espérait propice à détourner son fils de la chevalerie (voir Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, *Œuvres complètes*, p. 687). Mais cette Gaste Forêt se trouve au pays de Galles, et non au royaume de Logres. L'épithète de *gaste* (« dévastée », « inculte ») n'en est pas moins liée au paysage familial entourant Perceval : sa tante, on l'apprendra plus tard, était jadis la reine de la *Terre Gaste*. Ajoutons la résonance épique d'un toponyme associé à un lieu sans repère, isolé, menaçant, contraignant à l'errance et propice à l'aventure.

2. Le récit d'un combat chevaleresque reprend tout naturellement un motif de la chanson de geste, qui détaillait l'affrontement à la lance puis, une fois la lance brisée, l'attaque à l'épée. Cependant Galaad, ici, « perce » l'armure de Perceval : on peut se demander si ses coups d'épée sont d'*estoc* (par la pointe) ou de *taille* (par le tranchant).

3. Où nous écrivons « cotte de mailles », le texte original emploie *brongne.* Dans la nomenclature de l'armement, la brogne, à l'origine, se distinguait du haubert en ceci qu'elle était faite d'anneaux de fer fixés sur de la peau ou sur plusieurs épaisseurs de toile, alors que le haubert était fait de maillons métalliques rivés les uns aux autres. L'auteur suggère peut-être que Perceval a conservé dans son armement une trace de sa rusticité native, à moins que brogne et haubert sous sa plume (et peut-être dans l'usage, alors) ne soient synonymes. Avant d'atteindre la *coife*, capuchon de mailles qui recouvre la tête et supporte le heaume, Galaad a donc percé le casque.

Paragraphe 73.

1. Deux détails expliquent pour partie la tournure que vont prendre les événements, cette rencontre manquée du Graal par Lancelot. Devant la croix (de même que devant la chapelle), Lancelot se dispense de prier, et même de se signer. Fatigué, d'autre part, il se dépouille littéralement de sa chevalerie. Et, dans un instant, il va s'abstenir de saluer le chevalier malade.

Paragraphe 74.

a. .I. chevalier malade qui mout se plaignoit angoisseusement ; et quant il aproche de Lancelot, si l'aproche et mal ne dist *P*

1. Long de 1,50 m environ, en forme d'amande et cintré, l'écu, comme on le voit, peut servir de couchette au chevalier itinérant qui dort à la belle étoile.

Paragraphe 75.

1. Dans *Merlin* (t. I de la présente édition, § 122-124, p. 692-694), on entend le devin expliquer à Uterpandragon, père d'Arthur (qu'il incite ensuite à fonder la Table ronde), quelle est l'origine et la symbolique de la Table du Graal : cette « seconde Table » a été établie par Joseph d'Arimathie, sur ordre de la voix divine, à l'image de la Table de la Cène, en souvenir de laquelle une place y doit demeurer vide. Dans *Joseph d'Arimathie*, où l'on devrait trouver explicitement le récit de cette fondation, l'existence d'une Table du Graal et sa fonction ne se précisent que peu à peu. Sauf erreur, la première mention de ce meuble se situe peu après l'arrivée de la compagnie chrétienne en Grande-Bretagne, lors du miracle de la multiplication des pains (t. I de la présente édition, § 460, p. 427) : et encore s'agit-il d'une Table devant laquelle on apporte le Graal. Un peu plus loin, après la victoire sur les gens du roi Crudel (§ 510, p. 470-471), c'est une Table liturgique, un substitut d'autel, où l'on rend grâces à Dieu (§ 113). Ensuite, après le martyre de Camaalot, on voit Bron et Josephé assis autour de la Table du saint Graal, et l'évêque en explique la symbolique, héritée de la Table de la Cène (*Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 520-525, p. 479-485) : c'est alors que, s'exposant au châtiment, Moïse y vient occuper l'emplacement vacant. À côté de sa destination liturgique, la Table répond naturellement à un usage de convivialité, qui s'est d'ailleurs fixé (limité toutefois à la compagnie des plus vertueux), dès le *Roman de l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, approximativement un quart de siècle avant la composition de *Joseph d'Arimathie* (voir Robert de Boron, *Le Roman de l'Estoire dou Graal*, William A. Nitze éd., Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 57, v. 2487-2600, p. 86-89). Quant au matériau précieux dont cette Table serait faite (un ouvrage d'orfèvrerie, par conséquent, et non d'ébénisterie), sa mention reste une énigme ; comme elle insiste sur la fonction liturgique du meuble, il est normal qu'elle apparaisse à l'ère arthurienne : il n'en a pas été question, dans *Joseph d'Arimathie*, lors de la construction du château de Corbénic comme écrin du Graal (t. I de la présente édition, § 598, p. 550-552). De fait

et sauf erreur, la première attestation se trouve dans *La Première Partie de la quête de Lancelot*, au cœur de l'épisode appelé « Gauvain à Corbénic » : le neveu du roi Arthur a vu une demoiselle d'une beauté splendide — qui se trouve être la fille du roi Pellès, future mère de Galaad — poser le saint Vase *sor une Table d'argent*, tandis qu'autour de l'objet sacré, *.XII. encensiers* (« encensoirs ») *d'argent* répandent à profusion de l'encens (voir § 241, t. II, p. 1683). La « Table d'argent » associe la somptuosité liturgique au Graal. Il y a lieu d'imaginer une Table d'argent massif, comme son poids le donne à supposer (voir § 370), et Galaad, devenu roi de Sarras, va l'enjoliver d'un arbre d'or serti de pierres précieuses (§ 374).

Paragraphe 76.

a. chist *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *b.* Si m'aist Diex, fait, sachiés, li vallés, assés en avés dit *B. Nous corrigeons.*

1. Les chausses en maille de fer ou d'acier, sur lesquelles on vient fixer les éperons, s'enfilent par-dessus les chausses de tissu.

Paragraphe 77.

a. ot *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 78.

1. Dans ce monologue de Lancelot se trouve, comme une prise de conscience encore incertaine, la première allusion au péché qui ruine les espoirs du chevalier dans sa quête. De fait, *La Marche de Gaule* raconte comment, dès avant son adoubement, la reine et lui-même ont été saisis de leur beauté réciproque. Et peu après, au moment de prendre congé, Lancelot, déjà, s'est en quelque sorte engagé au service de Guenièvre (voir t. II de la présente édition, § 265-279, p. 275-289).

Paragraphe 79.

a. et il voit le biau chant et le biau tans ot *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 80.

a. Quant il est *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Les « armes de la sainte Église » désignent évidemment les ornements sacerdotaux. L'image, dans ce texte, est intéressante en particulier par l'identité qu'elle établit entre le service du prêtre et celui du chevalier, désormais desservant de Dieu. La préfigure de cette identité s'esquissait dès *Joseph d'Arimathie* puisque Josephé, évêque sacré de la main de Dieu même, était le fils de Joseph qualifié par le texte de « chevalier ».

Paragraphe 81.

a. liun *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* sergans et grant *B. Nous corrigeons.*

1. Sur la généalogie de Lancelot (et par conséquent de Galaad), voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 610, p. 562.
2. Voir Matthieu, XXV, 1-30 ; Luc, XIX, 12-27.
3. Lié à Byzance par l'étymologie de son nom, le *besant* est une monnaie d'or, d'origine orientale ; elle avait cours en Occident, où elle s'était répandue après les croisades. Le besant était crédité d'une grande valeur. Le terme est employé emphatiquement dans cette paraphrase de parabole.

Paragraphe 82.

a. l'un revint et l'enfoui *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* escaper de la mort Nostre Seingnor *B. Nous corrigeons conformément au sens.* ◆◆ *c.* c'est a dire li fiex *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* nel ardera *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Il n'y a pas lieu de voir dans ce terme un nom commun, surtout dans le sens où l'entend la langue moderne (sens pour lequel la langue médiévale aurait employé le terme de *bougre*). En l'occurrence, l'ermite évoque l'habitant de Sodome, ville de Palestine, singulière par sa corruption, et qui, pour cette raison, fut comme Gomorrhe détruite par Dieu ; voir Genèse, XIII, 13, XVIII et XIX.
2. *Cf.* Matthieu, III, 11-12 ; Luc, III, 16-17 et XII, 49 ; Épître aux Hébreux, I, 7.
3. Pour un portait physique et moral de Lancelot, voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 63-67 (surtout « Enfances de Lancelot »), p. 70-78.

Paragraphe 83.

a. aime revelement de peceor *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* l'assamblee *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* me desconfortoient *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 84.

a. voie *manque dans B. Nous complétons pour le sens d'après P.* ◆◆ *b.* et *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* criés *B. Nous adoptons la leçon de P.* ◆◆ *d.* se vous offrés *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *e.* li amonnestes *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Jean, XIV, 6.
2. À l'occasion de la confession de Lancelot, c'est-à-dire lorsque le héros prend en compte, en se penchant sur son passé, le salut de son âme, on voit ces deux termes *coars* et *hardis*, relevant à l'accoutumée du comportement chevaleresque, transférés, dans le registre de la vie intérieure, à l'exigence de la vie spirituelle.

Paragraphe 86.

a. ne vous aporoit *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* dite *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. *Cf.* Matthieu, VII, 24-29 ; Luc, VI, 47-49.
2. La parabole du semeur : Matthieu, XIII, 3-9 ; Marc, IV, 3-9 ; Luc, VIII, 5-8.

Paragraphe 88.

a. despis *B. Nous corrigeons.* ↔ *b. Ici B redouble par erreur la dernière syllabe de cet adverbe. Nous corrigeons.* ↔ *c.* que par la parole *B. Nous corrigeons pour le sens.* ↔ *d.* receu *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 89.

a. ensamble *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *b.* discretion bien et mal *B. Nous adoptons pour le sens la leçon de P.*

Paragraphe 90.

a. B répète ici par erreur si *au changement de colonne.* ↔ *b.* pour son service *B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* sitost com [...] a Nostre Signor *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *d.* viel *B. Nous corrigeons d'après P cette erreur de lecture.* ↔ *e.* com il a paié *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Exode, XVII, 1-7 ; Nombres, XX, 1-11.

Paragraphe 91.

a. fors *B. Nous adoptons pour le sens la leçon de P.* ↔ *b.* Dont fust est samblans *B. Nous corrigeons conformément au sens.* ↔ *c.* despis *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 92.

a. le Roi des Flors *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *b.* qu'il le *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *c.* pour qui il se partist *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *d.* il ne trouva *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *e.* de fruit *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *f.* despis *B. Nous corrigeons.* ↔ *g.* jou n'ai *B. Nous corrigeons conformément au sens.*

1. Dans le calendrier liturgique de l'année chrétienne, il s'agit du dimanche des Rameaux.

2. L'entrée messianique de Jésus à Jérusalem : Matthieu, XXI, 1-11 ; Marc, XI, 1-11 ; Luc, XIX, 28-38 ; Jean, XII, 12-16.

3. Le chant, commémoré par la liturgie chrétienne des Rameaux, est l'*Hosanna* (Matthieu, XXI, 9 ; Marc, XI, 9-10 ; Luc, XIX, 38). *Hosanna* est une acclamation hébraïque, qui signifie : « Sauve donc » ; *cf.* Psaume CXVIII (CXVII), 25-26.

4. Voir Matthieu, XXI, 18-22 ; Marc, XI, 12-14, 20-24.

Paragraphe 93.

a. en l'autre *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* la vile *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *c.* que il li a usé *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. L'ermite a donc un frère, chevalier, résidant à proximité : la vie militaire ne lui est pas inconnue. Cette familiarité de fratrie répercute, en mineur, le thème de la chevalerie du ciel : le chevalier engagé dans la quête est au service de Dieu, comme l'ermite, et, comme lui encore, il mène une vie solitaire.

Paragraphe 94.

a. quidoit oi nouveles *B. Nous corrigeons conformément au sens.*

Paragraphe 95.

a. uns capelains *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⁂ *b.* passer *B. Nous corrigeons.*

1. Pour mener une existence contemplative, la recluse, comme l'ermite, s'est retirée en pleine nature. Elle s'y tient cependant enfermée, à la différence de l'ermite qui vit au plein air. Sa cellule, apparemment, jouxte la chapelle, dans un ensemble de bâtiments qualifiés d'ermitage (voir § 71). La *petite feniestre*, autrement dit le « guichet » qu'elle ouvre pour parler au voyageur (§ 94), témoigne de sa volonté de rester à l'écart en modérant sa communication avec l'extérieur, et le fait que ses gens la disent indisponible à l'arrivée de Perceval indique probablement la volonté de ne pas déroger à la règle qu'elle s'est imposée. Cependant elle ne vit pas solitaire : entourée de ses gens, elle dispose des services d'un chapelain. Sans doute, lors de sa conversion, a-t-elle entraîné le personnel qu'elle entretenait à sa suite, afin de constituer une petite communauté religieuse en un lieu bien clos (voir § 106). Sur « recluses et reclus », voir Paul Bretel, *Les Ermites et les Moines dans la littérature française du Moyen Âge*, Honoré Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 32, 1995, p. 203-230.
2. Voir § 71.
3. Les deux frères de Perceval ont été tués au combat. Adoubés le même jour, ils sont morts dans la même bataille, les armes à la main (voir cependant n. 4, § 70). Chez Chrétien de Troyes, c'est précisément parce que, veuve, elle n'a plus comme fils que Perceval que sa mère, la dame de la Gaste Forêt, tente, en pleurs mais en vain, de le retenir auprès d'elle (*Perceval ou le Conte du Graal*, v. 395-526, *Œuvres complètes*, p. 695-698).

Paragraphe 96.

a. jou ne sai que s'ele *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* presqu'en ma baillie *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *c.* fus ce *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. À première vue, Perceval, à tarder autant pour reconnaître sa tante, aura gardé quelque peu de cette *niceté* caractéristique de son caractère chez Chrétien de Troyes, en vertu de laquelle il se fie un peu trop aux apparences et juge sur l'habit. Mais cette difficulté à identifier les traits de la recluse atteste aussi combien la mort au monde de cette ancienne reine aura contribué à l'effacer de la mémoire de ses proches.
2. Le personnage de la tante (paternelle, sans doute) de Perceval, recluse, fait pendant à celui de l'oncle maternel, ermite, dans le roman de Chrétien de Troyes, v. 6387-6398 (*ibid.*, p. 842-843). Le lecteur est d'ailleurs aussi étonné ici que là de découvrir l'élargissement de la parenté de Perceval. Il est à observer que, dans *La Quête*, la brève annonce de la mort de la mère n'est nullement suivie du blâme

encouru par le héros, et que cette mort n'implique pas sa culpabilité. Ici prime la vocation chevaleresque de Perceval, quelles qu'aient pu en être les conséquences familiales. Pareil déchirement familial fait songer à la rupture assumée de qui devient un disciple du Christ.

Paragraphe 97.

a. li Aigniax sans tache qui fu sacrefiiés por nostre Redemption. Aprés chele Table fu une autre Table en samblanche et en ramenbranche des Saint Graal *P*

1. Psaume CXXXIII (CXXXII), 1.

Paragraphe 98.

a. famine *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* a atout *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* d'ice qui *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. *Cf. Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 459-460, p. 426-427 (le texte évalue la compagnie chrétienne à « plus de cinq cents » personnes, de l'un et de l'autre sexe). L'épisode est évidemment inspiré des Évangiles : Matthieu, XIV, 15-21 et XV, 32-39 ; Marc, VI, 35-44 ; Luc, IX, 12-17 ; Jean, VI, 5-13.

Paragraphe 99.

a. Josef *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* Joseph *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* Josef *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* Josef *B. Nous corrigeons.*

1. Sur le sacre de Josephé, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 48-72, p. 59-81.
2. Sur le siège symbolique à la Table du saint Graal, voir *ibid.*, § 521, p. 480.

Paragraphe 100.

a. Josef *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* et la circonstance des planes, des elemens et li firmamens, qui est circonstance des planetes et des elements *B. Nous corrigeons le texte manifestement fautif de B d'après P.* ◆◆ *c.* li troi chaste *B. Nous adoptons la leçon de P.* ◆◆ *d.* puis que chil *répété dans B. Nous corrigeons.*

1. Voir *ibid.*, § 520-523 et 545-550, p. 479-483 et 502-507. À noter que, dans ce texte, Moïse ne s'installe pas sur le siège de Josephé, mais vient occuper la place voisine, demeurée vide, c'est-à-dire, symboliquement, la place de Judas.
2. Le Siège Redouté, à la Table du saint Graal, est homologue du Siège Périlleux à la Table ronde.
3. Sur l'institution de la Table ronde, voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 128, p. 697-698. La scène se passe à Cardeuil, l'une des résidences habituelles du roi Uterpandragon, père d'Arthur.
4. Il est remarquable que les termes de *maistre* et de *paistre* employés par la recluse pour désigner Galaad soient les mêmes que ceux qui lui sont venus lorsqu'elle évoquait Josephé (§ 99), et dont elle va user pour parler du Christ (§ 101).

Paragraphe 101.

a. se *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* En on *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* fisent chil, dont se meteroit chil en grant aventure qui s'i asserroit *P* ♦♦ *d.* paiſtres et maiſtrez [...] a ses apoſtres *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 121-133, p. 691-703.
2. Voir Jean, XVI, 16-33 et Actes, II, 1-13.

Paragraphe 102.

a. en l'ascase *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Voir § 7-8. La couleur vermeille de l'armure que porte Galaad, à son arrivée à Camaalot, eſt donc symbolique du feu. Sous le signe de la Pentecôte, Galaad eſt un envoyé de Dieu, et la quête ressemble à une nouvelle mission apoſtolique.

2. Il s'agit de la lance qui, aux mains de l'un des soldats présents au Calvaire, a percé le côté de Jésus crucifié. Le fait eſt rapporté seulement par Jean (XIX, 34-35), qui souligne la vérité de son témoignage. La tradition apocryphe, peut-être à partir de l'*Évangile de Nicodème*, va donner à ce soldat le nom de Longin, qui eſt probablement un jeu de mots avec le nom grec de la lance (voir *Écrits apocryphes chrétiens*, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 277-278). Par allusion, le texte anticipe ici la dernière scène située à Corbénic, où l'on voit apparaître (§ 359) cette sainte Lance d'où s'égoutte le saint Sang, avec lequel Galaad guérit le Roi Méhaignié (§ 364).

Paragraphe 103.

a. eſtiés *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* les *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* la trouvissiez *B. Nous corrigeons.*

1. La tante de Perceval eſt bien renseignée. À moins qu'elle ne reçoive continûment, en tant qu'ancienne reine, des nouvelles de l'extérieur (concernant notamment les châteaux), sa clairvoyance et même son pouvoir de prémonition ne peuvent en dernière analyse s'expliquer que par un don spécial qu'elle tiendrait de Dieu, non point par nature et compensation comme Merlin, mais par ascèse spirituelle.

Paragraphe 104.

a. m'eſtoit *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b. Ici B répète* vui *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 105.

1. Même si l'affirmation vient de la tante recluse (ordinairement bien renseignée sur son neveu), difficile de ne pas voir dans le propos un commentaire sur la « nuit d'amour » que Perceval, dans le roman de Chrétien de Troyes, avait passée avec Blanchefleur (voir *Perceval ou le Conte du Graal*, v. 2013-2079, *Œuvres complètes*, p. 735-737). Il convient de confirmer l'appréciation de Daniel Poirion qui parlait,

à propos de cet épisode, d'« intimité chaste » (n. 2, p. 736). Au demeurant, cette notion de virginité ni *maumise* ni *empirie* s'applique proprement, dans les textes, à la Vierge Marie seulement : à l'aune de *La Quête*, ce n'est pas de virginité qu'il faudrait parler ici, comme fait la recluse, et comme fait plus loin Perceval lui-même (voir § 150), mais de pucelage.

Paragraphe 106.

a. merveille *B. Nous corrigeons.*

1. Jusqu'à maintenant l'identification précise de ce roi Libran, ou Laban, ennemi du mari (non nommé) de la tante de Perceval, résiste à l'enquête.
2. L'identification du roi Pellès, vaguement dénommé « parent » de Perceval et de sa tante, ne saurait présentement être précisée.

Paragraphe 110.

1. Comme on le voit en l'occurrence, *sarrasin* ne veut pas dire « musulman », mais « païen ».
2. Les deux neveux de Joseph pourraient être deux des douze fils de Bron. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition : à la traversée miraculeuse de la mer, Bron « parent de Joseph » est nommé (appelé par erreur Dro), et le conteur fait allusion à ses douze enfants (§ 451, p. 418). Voir surtout au paragraphe 525 (p. 484), où le douzième des fils de Bron devient à l'initiative de Josephé gardien du Graal. Ce fils puîné de Bron se nomme Alain le Gros (§ 527, p. 487). L'un des deux neveux de Joseph, emprisonné avec lui, pourrait être cet Alain, l'autre, Josué (§ 548, p. 505).
3. Les quarante jours d'incarcération de la compagnie chrétienne rappellent évidemment les quarante-deux ans d'emprisonnement de Joseph, à proximité de Jérusalem, dès après la Passion. La péripétie peut donc avoir pour Joseph un air de déjà vu, et le préserver du désespoir, et pour ceux qui se reposent sur lui : de fait, l'*escüele* sacrée, devenue Graal, les sustente de même, à l'étonnement et au dam de Crudel.
4. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 490, p. 453-454.

Paragraphe 112.

a. Joseph *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* Jose *B. Nous corrigeons.*

1. Pour la victoire de Mordrain sur Crudel, voir *ibid.*, § 510, p. 470-471.

Paragraphe 113.

a. li toli la vue et des ex *B. Nous corrigeons.*

1. La Table du saint Graal, par la présente destination, s'assimile à un autel.
2. Curieusement, la voix divine, en apostrophant Mordrain, lui donne son ancien nom (rappelé, comme en repentir de conteur, au

paragraphe précédent). Serait-ce que Mordrain s'apprête à transgresser ce qu'il sait être un interdit ? Seuls, à présent, Joseph et Josephé peuvent approcher la vérité du Graal, et encore, seul le fils a pu le voir *apiertement*, comme plus tard il sera donné de le faire à Galaad. Dieu ne transige pas, y compris avec qui vient de sauver le petit peuple apostolique de la Grande-Bretagne : Évalac-Mordrain n'est pas dans l'état de grâce où les merveilles du Vase sacré pourraient lui être révélées ; son initiative relève de la présomption.

3. Les merveilles que donne à voir le Graal sont de l'ordre de l'indicible. Aussi ne sont-elles jamais décrites, mais font ici l'objet d'une ellipse, par incapacité de notre langage à les rendre compréhensibles.

4. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 511, p. 471-472.

Paragraphe 114.

a. d'ités ex *B. Nous corrigeons d'après P.* ** *b.* qu'il venra *B. Nous corrigeons.*

1. Nous sommes donc au dernier quart du v[e] siècle de notre ère.

Paragraphe 115.

a. vescu .C. ans *B. Nous corrigeons.*

1. La nourriture quotidienne dont est soutenu le roi Mordrain rappelle évidemment celle dont était sustenté depuis quinze ans, dans *Perceval ou le Conte du Graal*, de Chrétien de Troyes, le Roi Pêcheur (voir v. 3212-3312 et 6417-6431, *Œuvres complètes*, p. 765-767 et 843). D'une certaine manière, ici Perceval aura posé les bonnes questions au bon moment : le lecteur comprend qu'il s'achemine (comme sa tante le lui a fait entendre) vers la réussite de sa quête.

2. Luc, II, 25-26.

3. Pour l'historique de l'abbaye où Perceval vient d'apercevoir ce roi couvert de blessures, dont un moine lui a révélé qu'il était Mordrain, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 514, p. 474-475.

Paragraphe 118.

a. fait *B. Nous corrigeons d'après P.* ** *b.* tu me *B. Nous corrigeons d'après le sens.* ** *c.* En on *B. Nous corrigeons.* ** *d.* ne sera *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Intéressant passage du vouvoiement au tutoiement dans le propos de Perceval : sa requête plus familière y prend un caractère d'urgente nécessité.

Paragraphe 119.

a. pour son roncin *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 120.

a. il li est *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Seconde bassesse commise par le chevalier : la première était le vol du cheval, celle-ci consiste à viser la monture et non l'adversaire. Ce chevalier ignore superbement le code moral de la chevalerie.

Paragraphe 121.

a. est un anemis *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Il est étonnant, et même inquiétant, que d'emblée cette femme — qui s'adresse à lui « d'une manière effroyable » — appelle Perceval par son nom, sans d'ailleurs le recommander d'abord à Dieu ; d'autre part, d'après les derniers mots du paragraphe précédent, l'heure est fatidique. Autant d'indices qui suggèrent à l'imagination du lecteur, avant même que le conteur ne l'explique, une visite du diable changé en femme, dont, à défaut de l'effet de surprise, on attend de découvrir la nature de la tentation. Voilà comment se matérialise le désir manifesté plus haut par Perceval d'avoir une monture, à n'importe quel prix (voir § 117).

2. Le passage du tutoiement au vouvoiement, dans le propos de la femme, s'explique par la solennité de l'engagement auquel s'expose Perceval.

Paragraphe 122.

a. plonc *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. On surprend ici, de nuit, la moralisation progressive du paysage, préparée par le caractère fantastique du cheval qui s'est joué des notions d'espace et de temps. Ce torrent rapide et large figure évidemment le fleuve de l'enfer. On trouvait cette symbolique, au XII[e] siècle, dans la littérature des *Visions*, qui narrait des voyages dans l'au-delà, telle la *Vision de saint Paul* (où l'on voit les âmes des justes franchir sur un pont cet horrible fleuve), et la *Vision de Tondale* (où, sur un pont fort étroit parsemé de clous, on traverse un étang bouillant).

Paragraphe 123.

1. Outre qu'elle est, pour un chevalier, fort éloignée de la mort par le fer, la noyade est obscurément assimilée à la damnation : dans la *Chanson de Roland*, lorsque l'empereur venge son neveu en précipitant dans l'Èbre ses ennemis, les Sarrasins noyés paraissent perdus corps et âme (laisses CLXXX-CLXXXI).

2. Le rappel final, avec l'allusion à Mordrain, est intéressant pour la correspondance qu'il prépare ; en effet, l'épreuve que va subir Perceval sur l'île rocheuse, avec en particulier les visites et contre-visites qu'il va recevoir, s'apparente à celle qu'a vécue jadis le roi de Sarras, durant une semaine, sur le rocher de Port Péril (voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 181-228, p. 175-213).

Paragraphe 124.

a. close *manque dans B. Nous complétons pour le sens d'après P.* ↔ *b.* ne voit home qui li peust aidier, se Diex n'i metoit conseil *P*

1. Jonas, II, 1-11.
2. Daniel, VI, 17-25.

Paragraphe 125.

1. Le combat de Perceval en faveur du lion, contre le serpent, et l'apprivoisement qui en résulte, est un souvenir évident d'*Yvain ou le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (voir v. 3343-3562, *Œuvres complètes*, p. 420-425).

Paragraphe 126.

1. Pourvu de dents, d'oreilles, volant (voir § 131) et crachant le feu (peut-être mêlé de venin), ce serpent est un dragon. Son nom vient du latin *draconem*, qui désigne un « serpent fabuleux ». On constate, au témoignage des romans du *Lancelot-Graal* par exemple, que la symbolique du dragon, souvent inquiétante, n'est pas, loin s'en faut, uniment négative. *Merlin*, par exemple, présente deux dragons (ainsi dénommés), l'un roux, l'autre blanc, dressés l'un contre l'autre : le second, finalement vainqueur, symbolise « les fils de Constant », héritiers légitimes du royaume (de fait, le nom de Pandragon, frère d'Uter, peut vouloir dire, suivant une étymologie bretonne, « Tête de dragon ») ; voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 70-78, p. 639-649. Dans l'imaginaire chrétien contemporain, cependant, cet animal fantastique appartient au bestiaire infernal, comme en témoigne l'hagiographie : les effigies de saint Michel ou de saint Georges terrassant le dragon sont classiques. Le dragon est une figure du diable.

Paragraphe 128.

a. qu'il ne kiere   B. *Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 129.

a. savoir   B. *Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* li bons paistres   B. *Nous adoptons la leçon de P.*

1. Voir Jean, X, 11-13 ; après Jérémie, XXIII, 1-4, et Ézéchiel, XXXIV.
2. Voir Matthieu, XVIII, 12-14 ; Luc, XV, 4. Il est intéressant que Perceval, isolé sur son rocher, s'assimile par humilité à cette brebis égarée.

Paragraphe 130.

1. Le motif du lion reconnaissant (après avoir été soigné ou secouru par l'homme) et devenant le cas échéant animal de compagnie trouve peut-être son origine dans la légende d'Androclès, telle que la raconte Aulu-Gelle dans ses *Nuits attiques*, V, 14 : cet esclave romain, livré aux bêtes pour avoir quitté la maison de son maître, est reconnu par un lion qu'il avait soigné ; loin de le dévorer, celui-ci vient se coucher à ses pieds. Ce motif se rencontre dans l'hagiographie, témoin la célèbre légende de saint Jérôme : voir Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, Bibl. de la Pléiade, chap. 142, p. 814-815 et n. 13,

p. 815). Le même motif se rencontre dans la légende de saint Gérasime, anachorète de Palestine (dont le nom pouvait se confondre avec celui de Jérôme).

Paragraphe 131.

a. tantost a avant *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* a miens *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 133.

a. le lieu pour *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b. Rubrique dans P :* Ensi com Perchevax est a tere a pié, armés, et parole a .I. prestre vestu d'un souplich, une corone de blanc samit en sa teste, qui s'acostoit au bort d'une nef.

Paragraphe 135.

a. son *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 137.

a. je vos ai dit que vous counissiés pas que je ne vous face *B. Nous complétons d'après P.* ⁂ *b.* est *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 138.

a. que l'autre *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* mer merveille *B. Nous corrigeons.*

1. Le lion est assimilé au Christ. Dans la Bible, le lion de la tribu de Juda, évoqué dès la Genèse, XLIX, 8-9, appelle la venue du Messie, et dans l'Apocalypse, V, 5, c'est le même lion, rejeton de la lignée de David, qui réussira à ouvrir le livre aux sept sceaux. Dans le droit fil de ces données prophétiques, Galaad, plus loin dans *La Quête*, sera vu sous la figure d'un lion (voir par exemple, § 158, le propos que tient l'ermite à Lancelot) : sa ressemblance avec le Christ est significative.

2. Matthieu, XVI, 18.

Paragraphe 139.

a. a ton fil *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* ne sera ja quites pour un d'ités menbres pierdre *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Genèse, V, 24 et II Rois, II, 1-14.

Paragraphe 140.

1. Genèse, III, 5.

Paragraphe 141.

a. as faite *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* vostres *B. Nous corrigeons*

d'après P. ⧫⧫ *c.* gardés que vous n'en soiés desgarnis encontre chelui qui a vous se doit combatre, car se vous estes desgarnis, trop voz porroit mescheoir *P*

Paragraphe 142.

a. de faim et de mesaise. A che que vous ne troverois qui vous regart. — En non Dieu fait il, se jou moroie de faim, dont *P* ⧫⧫ *b.* fiert *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 196, p. 187-188 (il s'agit ici de Mordrain sur le rocher de Port Péril).

2. Matthieu, VII, 7-8 ; Luc, XI, 9-11.

Paragraphe 143.

a. qui vous apris *B. Nous corrigeons.* ⧫⧫ *b.* Gast *B. Nous corrigeons.* ⧫⧫ *c.* sour *absent de B. Nous complétons d'après P.* ⧫⧫ *d.* chil a qui il *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 144.

a. qu'il le retorna *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *b.* as oït l'aventure que je vi del chevalier que je vi la par molt lonctans *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *c.* en ceste vile estrange *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *d.* face *B. Nous corrigeons.* ⧫⧫ *e.* tu dois faire *B. Nous complétons d'après P.* ⧫⧫ *f.* des *B. Nous corrigeons.*

1. Plus tard (voir § 198-199), Lancelot va être arrêté par cette même rivière, que hantent des sortilèges diaboliques. Cette rivière marquerait-elle une limite de la Gaste Forêt ? Étymologiquement, à partir de *marche*, *marcoise*, substantif (forme dialectale de *marchoise*), signifie « frontière ».

Paragraphe 145.

a. de poles *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 146.

1. On reconnaît dans ce récit, sous un habillage féminin, le châtiment que Lucifer a reçu pour son orgueil. En palimpseste, la « demoiselle » livre sa véritable identité. Voir, § 154, l'explication donnée par le *prodom* à Perceval.

Paragraphe 147.

a. cse *B. Nous corrigeons.* ⧫⧫ *b.* aiderai *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 148.

a. pucent *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *b.* lit *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *c.* embut *B. Nous corrigeons.* ⧫⧫ *d.* pour ce qu'ele qu'il en *B. Nous corrigeons d'après P.* ⧫⧫ *e.* maniere *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Le mot de *cervoise* (d'origine gauloise, à ce qu'il semble) a longtemps servi à désigner la bière. Obtenue (comme la bière) par la fermentation d'orge germé (ou d'autres céréales), elle n'était pas, à la différence de la bière (apparue plus tard), parfumée avec la fleur femelle du houblon, aromate qui ne commence à s'employer dans cette préparation qu'au IXe siècle sur le continent, et seulement au XVIe siècle en Angleterre. Longtemps les couvents se sont assuré le monopole de cette fabrication, mais les particuliers brassaient la quantité de cervoise nécessaire à l'usage domestique.

2. Le tour que prennent les choses découle du lien entre nourriture abondante et riche (et boisson forte) et désir sexuel. La chasteté suppose la frugalité sinon l'ascétisme (voir notamment le régime que l'ermite conseille à Lancelot coupable antérieurement de luxure, à savoir s'abstenir de viande et de vin, § 176).

Paragraphe 149.

a. hautes *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 151.

1. Ce sous-vêtement, en toile de lin ou de chanvre, ou même en soie, toujours blanc, était porté par les deux sexes ; dans la coupe masculine, le pan arrivait aux genoux.

Paragraphe 152.

a. estoit *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* liés *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* dites *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. *Cf. Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 203, p. 193-194 (c'est ici encore Mordrain qui, sur l'isthme rocheux, reçoit une visite).

Paragraphe 153.

a. de *corrigé en* te *dans B.*

1. Au risque de froisser l'amour-propre de son malheureux interlocuteur, le *prodom* lui rappelle le caractère qui, lors de sa laborieuse éducation, lui avait donné toutes les apparences d'un être simplet : la *niceté* (voir Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, *Œuvres complètes*, par exemple v. 681, p. 702, v. 1012, p. 710 ou v. 1299, p. 717).

Paragraphe 154.

1. À tout seigneur tout honneur : sous les apparences de la demoiselle séductrice (et l'on se souvient que *le séducteur* est un des noms du diable), qui, pour précipiter Perceval, use des tentations qui flattent le corps ou la chair (paresse, gourmandise et luxure), c'est de Lucifer lui-même que Perceval a reçu la visite : il est donc une proie considérable, et difficile. On se rappelle aussi que, par étymologie, *Lucifer* signifie « porte-lumière ».

2. La chute de Lucifer, Isaïe, XIV, 12-15.

3. La narration comporte une intéressante définition du péché : déchu, le diable se venge sur la créature préférée de Dieu, l'homme, en lui soufflant, pour le perdre, le péché qu'il a lui-même commis. Il s'en prend à la partie la plus vulnérable du couple, parce que la plus sensible : la femme. Or, nouvelle manifestation de la préférence du Créateur en faveur de la créature qu'il a voulue à son image, Dieu envoie son Fils pour la rédemption de l'homme. Il ne sauve pas de même les anges déchus.

4. Genèse, III.

Paragraphe 155.

a. empechié *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* savoir *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La symbolique du pavillon comme représentation du monde n'est pas neuve dans le récit romanesque. Elle remonte au moins au *Roman de Thèbes* (roman d'antiquité datant des environs de 1150), où le pavillon d'Adraste, roi d'Argos, est orné d'une multitude de peintures qui résument le monde. Encore la représentation exhaustive (évoquée moyennant la figure stylistique de l'énumération) relève-t-elle ici du prestige de la fonction royale, alors que, dans *La Quête*, c'est la forme géométrique du pavillon qui, analogue à celle de l'univers, désigne le monde d'ici-bas, la terre, séjour des mortels, marquée à perpétuité par le péché originel.

Paragraphe 156.

a. nel oublieroit *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b. Dans P entre le folio 419 et le folio 420 il manque un feuillet ; notre manuscrit de contrôle est pour cette partie manquante le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 1424 (sigle P4).*

1. Voir Jean, VI, 47-51.

Paragraphe 158.

a. qu'il i *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* Et si le *B. Nous corrigeons d'après P4.*

1. Voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 128, p. 697.

Paragraphe 159.

a. A quint jour *P4*

Paragraphe 160.

1. Ainsi l'amour est interprété par l'interlocuteur de Lancelot comme un *enfantosmement*, à savoir un sortilège. C'est peut-être le lieu de se souvenir que dans le nom de *Guenievre* il y a *guivre*, c'est-à-dire « vouivre », autrement dit femme-serpent.

2. Le moins qu'on puisse dire est que Lancelot, d'une irréprochable courtoisie avec le jeune homme (qu'il vouvoie longuement et laisse parler), fait une cure d'humilité. Cette rencontre atteste que le vent a tourné quant à sa réputation. Lui qui, dans l'ordre de la che-

valerie, avait ravi la première place à Gauvain (telle est une interprétation possible du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes) a cessé d'être un modèle pour la jeunesse. La chevalerie nouvelle appartient à la nouvelle génération, qui souscrit à des valeurs qui condamnent celles de la chevalerie courtoise. La conversion de Lancelot aux valeurs nouvelles date du moment de cette rencontre : perdu de réputation du fait de ses amours avec la reine, il est convaincu maintenant qu'il n'est de rédemption que pour Dieu et par Dieu.

Paragraphe 162.

1. L'ermite, qui est prêtre, s'est muni des accessoires nécessaires à un exorcisme. Or l'exorcisme qu'il entreprend ne consiste pas à chasser le démon d'une personne, d'un lieu ou d'un objet qu'il possède, mais à le faire comparaître pour qu'il avoue : l'ermite le « conjure ».

2. *Cis miens compains...* : cette compagnie de deux ermites partageant l'épreuve de l'isolement n'est pas sans rappeler le compagnonnage chevaleresque.

Paragraphe 164.

a. Mais quant sot *B. Nous complétons d'après P4.* ◆◆ *b.* estoient *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* lors espees *manque dans B. Nous complétons d'après P4, afin de restituer le sujet manquant.* ◆◆ *d.* toutes *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *e.* fait *manque dans B. Nous complétons.*

1. La preuve est ici fournie que le religieux défunt, « au service de Notre-Seigneur pendant plus de trente ans » (§ 162), était un ancien chevalier, de famille noble, et qu'il avait pu quitter l'ermitage pour reprendre temporairement les armes au service des siens.

2. Dans la liturgie romaine, la *secrète* est une oraison que le prêtre dit en présentant les offrandes, avant de commencer la préface de la prière eucharistique : en présentant à Dieu le pain et le vin qui deviendront le corps et le sang du Christ, elle lui demande d'agréer ou même de sanctifier ces offrandes. La secrète appartient donc à l'offertoire, avant la consécration. L'officiant la prononce à voix basse. Il n'est pas indifférent que cette prière, à l'apparence mystérieuse, d'échange avec le sacré laisse interdits les deux voyous qui diffèrent leur prétendue vengeance.

3. Lin et laine pour la chemise et la bure du moine.

Paragraphe 165.

a. Fin de la lacune dans P. ◆◆ *b.* deviee *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 166.

a. ne poi je pas savoir ne mais *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 167.

a. de qui Lanselos *B. Nous corrigeons d'après P ce lapsus calami.* ◆◆

b. cumpungnons *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* en lui *P* ♦♦ *d.* n'i veut demorer *P*

1. Intéressant réseau d'images : Lancelot souffre de cécité de l'âme pour être immergé dans la nuit du péché.

2. Sur le croyant temple de Dieu, voir II Corinthiens, VI, 16.

Paragraphe 168.

1. Le Pharisien et le publicain, Luc, XVIII, 9-14. Comme à l'accoutumée, ce rappel assume l'anachronisme, puisque l'allusion à la crainte du publicain suppose au Temple le culte des images.

Paragraphe 169.

a. disoit *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* mais on porroit douter *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* .III. *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *d.* tomprance *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *e.* effre *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Le *damoisiaus* eſt un jeune homme noble qui n'eſt pas encore reçu chevalier. Appliqué à Lancelot, le terme suppose qu'on le tenait, adolescent, pour « fils de roi » (un de ses surnoms) plus que pour le fils de la Dame du Lac.

2. En procédant (§ 168 et 169) à l'énumération raisonnée des cinq qualités majeures dont Lancelot avait été pourvu (virginité, humilité, patience, équité et charité), l'ermite esquisse une perfection morale et spirituelle qui préfigure Galaad, non sans reſtituer à Lancelot la dignité de cette paternité qu'a longuement éclipsée le péché. De fait, Lancelot enfant avait reçu comme nom de baptême Galaad (voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 1, p. 6) ; Lancelot était son surnom, tardivement révélé d'ailleurs. Les « enfances » de Lancelot (dans *La Marche de Gaule*) insiſtent maintes fois sur son exceptionnelle beauté (*ibid.*, § 27, 44, 63-64 et 238, p. 29-31, 46-48, 70-75 et 244), et, du point de vue moral, sur son intelligence à la fois précoce et vive, sur sa douceur, sa générosité, sa bravoure (*ibid.*, § 63 et 65, p. 71 et 75). L'ermite réoriente à présent ces qualités suivant la plus chrétienne des nomenclatures.

3. Cette conception très haute de l'engagement chevaleresque (exprimée par un homme de Dieu) donne à réfléchir. On a vu, lorsque Galaad eſt devenu chevalier (§ 2), combien le rituel de l'adoubement (avec la nuit de veille dans la chapelle) empruntait au cérémonial religieux. La notion d'ordre chevaleresque évoque évidemment l'ordre monaſtique, avec son idéal de qualités morales éclairées par la foi. Et l'on ne peut se garder du rapprochement avec les ordres de moines-soldats dont l'exiſtence aura d'ailleurs marqué au Moyen Âge l'Occident chrétien aussi bien que le Moyen-Orient musulman.

Paragraphe 170.

a. les mut *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* escaufés del fu de luxure *P* ♦♦ *c.* atansis *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Salomon : I Rois XI, 1-13 ; Samson : Juges, XVI, 4-21 ; Absalon : II Samuel XIII, 1-38.

2. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 264-280, p. 274-289.

3. Le choc de la surprise amoureuse, ou coup de foudre, est présenté comme une agression du diable.

4. L'image du lion, dans ce contexte négatif, est l'apparence flatteuse de l'arrogance. En peu de mots, avec une logique imparable, l'ermite condamne la difficile ascèse qui, chez Chrétien de Troyes, rendait Lancelot, le chevalier courtois, admirable : il démasque en somme une imposture.

Paragraphe 172.

a. prisoit *P* ◆◆ *b.* aqueillies *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* entourmis *B. Nous adoptons la leçon de P.* ◆◆ *d.* faillir *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 173.

a. mes erré *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* rapelé *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 174.

a. vestu *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *b.* que *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ◆◆ *c.* avoient *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* venu *B. Nous corrigeons.*

1. La parabole du festin nuptial : Matthieu, XXII, 1-14 ; Luc, XIV, 16-24.

Paragraphe 176.

a. chose *B. Nous corrigeons.*

1. C'est-à-dire six heures du soir.

Paragraphe 177.

a. vous leverés *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* alentee *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c. Ici B répète* ou il avoit une *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 178.

1. *Cf.* Matthieu, XVI, 27.

2. La tournure exceptive et le contexte signifient que, loin du *miles Christi*, le personnage aura limité au seul succès militaire les dons qu'il aura reçus.

Paragraphe 179.

a. ouvrr *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* le *B. Nous corrigeons.*

1. Le lion est ici l'emblème de la puissance chevaleresque, et le motif proprement sublime des ailes, avec l'élévation qu'il suppose et la domination qu'il confère, le signe d'une élection à la chevalerie spirituelle.

Paragraphe 181.

1. Voir § 76.

Paragraphe 182.

a. un chevalier *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 183.

a. puef *B. Nous corrigeons.*

1. Sur le départ en mission de Joseph, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 28, p. 37-38 ; voir également ici § 38 : on observe que Galaad a été renseigné plus tôt que Lancelot sur cette origine familiale, et pour cause, puisqu'il était engagé avec succès dans les « aventures du Graal » ; cependant, le rappel auquel procède à présent l'ermite à l'intention de son hôte est autre chose et mieux qu'une redite, en préparant Lancelot à une étonnante révélation.

Paragraphe 184.

1. Pour la victoire d'Évalac sur Tholomé, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 118, p. 128-129.
2. Sur la conversion d'Évalac (Mordrain) et de Séraphé (Nascien), voir *ibid.*, § 139-151, p. 143-153.
3. Voir *ibid.*, § 156-162, p. 155-161.
4. Intéressante précision, qui permet d'épingler, dans la genèse de ce songe généalogique, le souvenir d'un autre songe de même nature, influencé par l'histoire biblique : celui de Jessé (voir Isaïe, XI, 1 ; *cf.* I Samuel XVI). Horizontalement, en accompagnant le cours du temps, le lac et les fleuves diffluents se substituent ici à la structure aérienne de l'arbre, dit de Jessé, fameux dans l'iconographie chrétienne du Moyen Âge.

Paragraphe 185.

a. issoient *B. Nous corrigeons.* ⬥⬥ *b.* engien quant il *B. Nous corrigeons.* ⬥⬥ *c.* car ils quident *manque dans B. Nous complétons pour le sens d'après P.*

1. Les termes de la proposition relative, éclairant l'éminente mission de Célidoine, autorisent à proposer pour l'explication de ce nom l'étymologie suivante : *Celidonum* (« don du ciel »), soit à peu près l'équivalent de *Deodatus* (« Déodat » ou « Dieudonné »), où toutefois *Deo*, ablatif ou datif, est complément d'agent ou d'attribution, et non complément de nom comme le génitif *coeli*.
2. Rapportée à la science, l'image du lac est donc, en étendue, l'équivalent de celle du puits en profondeur.
3. Célidoine, premier roi d'Écosse, et sa descendance : voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 605-610, p. 557-562 ; les troisième, quatrième et cinquième descendants se nomment Alain le Gros, Isaïe et Énée (gendre de Marinoul) dans *Joseph d'Arimathie*, et dans *La Quête* Élian le Gros, Élie et Jonaan (gendre de Maronée). Cette présentation généalogique rappelle évidemment la page inaugurale de

l'Évangile de Matthieu (I, 1-17), qui, sans commentaire, expose l'ascendance de Jésus (voir aussi Luc, III, 23-38).

4. En fait son arrière-grand-père.

5. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 24-26, p. 26-29. Avec l'anéantissement par le feu de son château préféré, Trèbes, le roi Ban, vaincu par son ennemi, âgé, brisé, meurt la tête tournée vers Jérusalem, après une longue et belle prière à Dieu et une communion de trois brins d'herbe, comme font à cette extrémité certains héros épiques sur le champ de bataille : éminemment chrétienne est cette fin. Mais il ne meurt pas, comme le dit *La Quête*, au moment désiré, ce qui constitue en général un indice probant de sainteté. L'indication donnée par l'ermite est par conséquent corrective, en conformité d'ailleurs avec la qualité du lignage du roi, tandis que c'est Hélène, la jeune épouse du roi Ban, que *La Marche de Gaule* associe à la descendance de David.

Paragraphe 186.

a. nommes *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* deffluns *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Sur le songe de Mordrain et son interprétation, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 169 et 225-227, p. 166-167 et 211-213.

Paragraphe 187.

a. de si haute vie *P*

1. Il est intéressant que père et fils, accomplissant une vocation commune, soient apparus dans le songe comme l'*ainsné*, « l'aîné », et le cadet, le *jovene*, ce qui suggère l'idée de fratrie. Nommé Galaad, comme on s'en souvient, Lancelot par amour aura manqué son avenir de Vrai Chevalier.

2. Le Riche Roi Pêcheur est le roi Pellès de Listenois, par conséquent grand-père maternel de Galaad.

Paragraphe 188.

a. filles *B. Nous corrigeons.*

1. Voir § 8.

2. On voit qu'avec cet homme de Dieu pour conseiller, la perspective est autrement plus saine que celle qui, dans *La Mort du roi Arthur*, pour en finir avec les aventures de Logres, conduira Arthur à l'affrontement mortel contre son fils incestueux et adultérin, Mordret.

Paragraphe 189.

1. *Cf.* Jérémie, XXXI, 30 ; Ézéchiel, XVIII.

2. Matthieu, XXV, 34 et 41.

Paragraphe 190.

a. pechiés *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *b.* ot *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 191.

a. de vens le sorure *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 192.

a. ou onques nus ne pot eſtre menés *B. Nous adoptons la leçon de P préférable pour le sens.* ⁂ *b.* de la veue *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. L'absence de consignes ſtrictes et précises, de la part des vainqueurs de Lancelot, donne à cette péripétie, sous l'alibi du réalisme, le caractère d'un avertissement de signification morale : l'affrontement des deux camps, avec la symbolique sommaire du blanc et du noir, le donnait à pressentir. Voir du reſte § 195.

Paragraphe 193.

a. valees *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* il t'en fera chaeir en pechié mortel et t'en menra el parfont feu *P* ⁂ *c. Ici B répète* amount *. Nous corrigeons.* ⁂ *d.* de l'autel *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Le désarroi de Lancelot conſtatant le déclin de ses forces eſt tel qu'il y a peut-être quelque ironie à mentionner ici cet arbre (prospérant, il eſt vrai, plutôt en milieu humide) : on se souvient que le peuplier eſt associé à la légende d'Hercule.

2. Pour la formule « homme de peu de foi », voir Matthieu, VIII, 26, et XIV, 31.

3. Soit à quelques dizaines de mètres.

4. L'évocation du site où vit cette recluse paraît, en sa sobriété, plus précise que celle de l'ermitage où s'eſt retirée la tante de Perceval (voir § 95) ; elle dénote une règle de vie très ſtricte : une chapelle, ouverte sur l'extérieur, et desservie par un chapelain, homme âgé, qui, sur place, habite une maisonnette (voir § 197). Contiguë à la chapelle, la cellule de la recluse eſt percée, pour toute communication avec l'extérieur, d'une *petite voiete* donnant sur cette chapelle : c'eſt un « hagioscope » qui permet à la recluse de suivre l'office (aussi, bien entendu, de se confesser), et où Lancelot vient s'entretenir avec elle.

Paragraphe 195.

a. eſtoient el celeſtiel *B. Nous corrigeons.*

1. Éliézer eſt l'aîné des enfants du roi Pellès de Liſtenois (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 585, p. 1378-1379). Sa jeune sœur eſt la mère de Galaad. Il eſt donc le beau-frère de Lancelot, et l'on remarque que la couleur de ses chevaliers eſt le blanc.

Paragraphe 196.

a. tu avoies *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 197.

a. empechier *B. Nous adoptons la leçon de P.* ⁂ *b.* ai parler *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 198.

a. valee trop bele et parfonde ; a veoir ert molt delitable, et estoit *P*

1. Voir § 144. La forêt (sinon tout entière, du moins sur une des rives) est la Forêt Gaste.

Paragraphe 199.

a. Si n'est *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* mener *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 200.

a. en *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *b.* merveillousses *B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* ochis *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Voir § 65.

2. La Sainte-Madeleine se fête le 22 juillet. Au bas mot, la quête infructueuse de Gauvain (et d'Hector et de tant d'autres) aura duré six semaines.

3. Hector des Marais est le fils du roi Ban et de la fille d'Agravadain le Noir, seigneur des Marais (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 709-717 et 795-801, p. 1515-1526 et 1616-1623).

4. Gauvain se perd, en confondant prouesse chevaleresque et record homicide.

Paragraphe 201.

a. et de Percheval et de Boort *B. Nous supprimons ce dernier nom qui fait doublon.* ↔ *b.* .IIII. *B. Nous corrigeons (voir var. a).* ↔ *c.* n'en sevent ne voie *B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 202.

a. an travers *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 203.

a. .III. estoit *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* par les cols de jons *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 205.

a. devant que jou en sache la verité. — Tout aussi vous di jou, fait Hestor, jou n'en serai jamais a aise devant que jou sache la verité de monsignor Lancelot mon frere. *P*

1. Ce titre ne relève évidemment pas d'un quelconque lien familial entre Gauvain et Lancelot, qui ne sont pas parents ; il atteste le sentiment de fraternité qui unit les chevaliers de la Table ronde (voir, pour confirmation, § 209, les propos tenus par Yvain le Bâtard mourant). D'autre part, Lancelot comme Gauvain portent le titre honorifique

de « monseigneur », pour être tous deux d'ascendance royale : à cette analogie de condition s'ajoute entre eux un long passé d'émulation chevaleresque. Voir toutefois la leçon donnée par *P* (var. *a*).

Paragraphe 206.

1. Le roncin, grand et gros cheval, est la monture réservée aux valets ou écuyers.

Paragraphe 207.

a. plus li .I. plus que *B. Nous simplifions.*

Paragraphe 208.

a. pot *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 209.

a. quant il reçut *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Sur Yvain le Bâtard, voir § 31 et n. 4.

Paragraphe 210.

a. qui mout dolans en fu *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* ert *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Sur l'ermite Nascien, voir § 14 et n. 1. Voici donc ce saint homme *in praesentia.* On remarquera qu'il est d'ores et déjà capable de prédictions sur l'achèvement de la quête et probablement sur la destinée du royaume arthurien.

Paragraphe 212.

a. car *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 213.

a. bel senefient [...] blanc et *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Les compagnons de la Table ronde sont donc au nombre de cent cinquante. Lors de l'institution de cette Table (qui, après la Table de la Cène et celle du Graal, accomplissait le symbole de la Trinité), sous le règne d'Uterpandragon, ils étaient cinquante, choisis par Merlin (voir *Merlin*, t. I de la présente édition, § 127, p. 696). Ils paraissent encore atteindre à peu près ce nombre, lorsque le roi Léodegan, père de Guenièvre, lègue la Table ronde à Arthur, à l'occasion des fiançailles de sa fille avec le roi (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, *ibid.*, § 273-275, p. 1074-1076). Un peu plus tard, à la cour d'Arthur, leur nombre est variable : quatre-vingts (*ibid.*, § 522, p. 1318), deux cent cinquante (*ibid.*, § 531, p. 1324), quatre-vingt-dix (*ibid.*, § 554, p. 1350), et l'on annonce même qu'ils seront jusqu'à quatre cents avant la fin de la quête du saint Graal. En définitive, on ne saurait décider si ce

nombre de cent cinquante annoncé par le présent texte est définitif et statutaire.

2. Allusion à la conception d'Héliain le Blanc, futur empereur de Constantinople, par l'union de « deux vierges », Bohort et la fille du roi Brangoire : voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 95, p. 1524-1526. Sur cette conception qui prélude à celle de Galaad, voir Emmanuèle Baumgartner, « Histoire d'Hélain le Blanc : du *Lancelot* au *Tristan en prose* », dans *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble, Hommage à Jean Dufournet*, Champion, 1993, t. I, p. 139-148.

Paragraphe 215.

1. Il s'agit de Bohort : voir § 377-378.
2. Galaad et Perceval : voir § 376-377.
3. Voir, § 203, la dernière phrase : revenus au râtelier, les taureaux se disputent, et enfin se dispersent. À quoi cette image fait-elle allusion ? À quelle explication le religieux se dérobe-t-il ? Il est probable que cette allégorie prédit la guerre qui un jour opposera Lancelot à Gauvain et Arthur, et par conséquent la fin de la Table ronde et du royaume arthurien. L'ermite Nascien considère en tout cas cette fin comme inéluctable, évidemment en conformité avec la volonté divine.

Paragraphe 216.

a. et la robe qu'il vesti [...] beste d'umilité *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. Le symbole d'humilité de l'âne[sse] : Matthieu, XXI, 4-5 ; Jean, XIV, 14-15. D'après Zacharie, IX, 9.

Paragraphe 217.

a. a veoir *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 218.

a. se cunchiera *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* les celestieus choses *B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* quidiés *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Voir l'épisode de Lancelot à Corbénic, § 340-343.
2. Voir § 345-346.

Paragraphe 219.

a. par le frain *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 220.

a. s'empart *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 221.

1. Ce forestier, officier chargé de garder une forêt du domaine

seigneurial ou royal, héberge confortablement les deux chevaliers itinérants ; son accueil atteste une éducation courtoise. Il est intéressant qu'Hector et Gauvain soient reçus par le type social qui représente le mieux la forêt, lieu de l'aventure, certes, mais aussi de l'errance et du fourvoiement, c'est-à-dire de l'échec. Cette halte élude en tout cas le rituel de la dévotion.

Paragraphe 222.

a. sont *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* premierent *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* gabé *P*

1. Voir, § 30, la dispersion des compagnons après la halte au château de Vagan. Le conte n'est pas alors aussi précis que le laisse entendre cette phrase.

2. Allusion à la nourriture tombée du ciel pour soutenir les Hébreux dans le désert (Exode, XVI, 15 ; Nombres, XI, 7-8) : la fonction nourricière du saint Graal est clairement assimilée à cette manne.

3. *Humilité* et *patience* sont les deux vertus, signifiées par le pré, où les taureaux du songe de Gauvain auraient dû se contenter de paître. Voir, § 214, l'explication donnée par l'ermite Nascien.

4. La porte étroite (et la large porte, avec le spacieux chemin de la perdition) : Matthieu, VII, 13.

5. Rien n'interdit ici de penser en particulier à Lancelot d'une part, et d'autre part à Gauvain.

Paragraphe 223.

a. pechierres *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 224.

a. vostre dame *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* Pour ce m'est *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *c.* on *B. Nous corrigeons.*

1. Matthieu, VII, 17-20.

2. Sur ce comportement en effet courtois et compatissant du roi Bohort, voir son combat singulier avec le roi Amant dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 341-348, p. 1144-1153.

3. Il s'agit de la reine Évaine. Voir *La Marche de Gaule*, t. I de la présente édition : § 1, p. 5 ; § 33-38, p. 35-41 : Évaine, veuve, spoliée et privée de ses deux fils, rejoint au Monastère royal sa sœur, la reine Hélène, veuve du roi Ban ; § 229-231, p. 232-236, son comportement au monastère est exemplaire, et sa fin édifiante.

4. Il est utile ici de rappeler, à titre d'avertissement, que Bohort a un frère, son aîné, Lionel.

Paragraphe 225.

1. Ce religieux qui vit hors du monde et voyage sur une monture qui signifie l'humilité présente un nouvel aspect de la vie érémitique : non plus compagnonnage, comme c'était le cas pour l'ermite que Lancelot a vu conjurer le démon (§ 163 et suiv.), mais solitude accompagnée : sur place par un clerc, autre part par un domestique, que cet

homme d'un grand âge vient de visiter ; ces deux acolytes assistent l'ermite dans les charges matérielles.

2. Voir, § 148, la mésaventure de Perceval où celui-ci est sur le point de succomber aux charmes d'une demoiselle, qui n'est autre que l'incarnation du diable.

Paragraphe 226.

1. Voir, § 8, l'habillement que revêt le Chevalier Désiré avant de prendre place sur le Siège Périlleux : sa cotte est de soie rouge.

2. Voir n. 2, § 213.

Paragraphe 227.

1. Admirable définition de la transsubstantiation.

2. Comparer avec l'attitude pareillement émue de Josephé qui, sacré évêque, à Sarras, célèbre pour la première fois l'eucharistie et voit, quant à lui, la transsubstantiation : voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 68, p. 77-79.

Paragraphe 229.

1. *Bien armé* d'une communion très pieuse, Bohort ne tarde pas à recevoir un spectacle dont l'énigme consiste dans la moralisation spirituelle. Pour la *senefiance* de cette scène, voir *infra*, § 251-252. Relevons dès à présent deux éléments symboliques, *l'arbre viel et sec* et l'heure, *un poi aprés none*, soit trois heures de l'après-midi.

2. La scène qui suit peut entre autres passer pour une réécriture du passage de *Perceval ou le Conte du Graal* où le héros éponyme reçoit l'hospitalité de Blanchefleur, à Beaurepaire (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 728-759).

Paragraphe 230.

1. Le *hanap* (du francique **hnapp*, *cf.* l'allemand *Napf*, qui signifie « écuelle », « gamelle », « bol ») est un grand vase à boire, monté sur un pied et souvent pourvu d'un couvercle. Il est ordinairement d'une facture somptueuse : on n'en use guère pour le service de l'eau.

2. Le texte original dit justement *.III. soupes*. Au sens premier, la « soupe » est en effet « une tranche de pain sur laquelle on verse le bouillon ». À partir du XIVe siècle, le mot désigne le bouillon trempé de pain. Du sens originel, la langue a conservé des expressions telles que « tremper la soupe », et « trempé comme une soupe ».

Paragraphe 231.

1. *Les Premiers Faits du roi Arthur* font état d'un roi Amant, tué en combat singulier par le roi Bohort (voir § 224, et n. 2). On ne saurait préciser s'il s'agit du même personnage, encore qu'une telle identification soit peu probable. À tout le moins, celui dont il est ici question porte à l'évidence un nom symbolique (voir, pour confirmation, § 253).

Paragraphe 232.

a. que Diex *[3 l. plus haut] par* sa pitié [...] ses proieres et ses orisons *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

1. *Cf.* Le Cantique des cantiques, I, 5.

Paragraphe 233.

a. l'atre *B. Nous corrigeons.*

1. Songe en effet prémonitoire, ou plutôt annonciateur d'une difficulté (voir § 238-239).

Paragraphe 234.

a. nos *B. Nous adoptons la leçon de P.* ⁂ *b. Ici B ajoute par erreur* Et ele monte maintenant, li et sa gent, et s'en part de laiens . *Nous déplaçons cette phrase au paragraphe suivant (voir var. a, § 235) où elle trouve sa place logique.*

Paragraphe 235.

a. Nous restituons à sa juste place la phrase sur laquelle se terminait par erreur le paragraphe précédent (voir var. b, § 234). ⁂ *b.* voit *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 236.

a. pres *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* pres *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 238.

a. ausi com il n'en sentist nule riens *B. Nous corrigeons.*

1. Il s'agit de Lionel, d'un an l'aîné de Bohort ; voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, t. I de la présente édition, § 837, p. 1660-1662. Sur l'orgueil de cet aîné qui tient son cadet pour un vassal, voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 103, p. 109-110. Sur l'origine du nom de Lionel, voir *ibid.*, § 612, p. 596-597.
2. Il s'agit pour Lionel d'une monture particulièrement déshonorante, puisque le roncin, nous l'avons dit, est habituellement réservé aux valets.

Paragraphe 239.

1. L'invocation de la Vierge Marie par la jeune fille menacée de viol devient usuelle à l'époque. Sa fréquence dans les textes atteste aussi bien l'extraordinaire expansion du culte marial que la protection naturelle de la virginité et de la chasteté féminines par Notre-Dame qui en est le modèle et le garant.
2. Voici Bohort apparemment pris au piège des devoirs contradictoires. Il sera plus tard démontré que, non sans invoquer Dieu, il aura fait le bon choix. C'est un signe de son élection dans la quête.

3. Dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, Gauvain s'est trouvé, de nuit, dans la même situation que Bohort : devoir choisir de sauver un chevalier malmené ou une demoiselle exposée à un viol collectif (t. I de la présente édition, § 616-620, p. 1410-1415). Gauvain agit de même que Bohort à présent, pour des raisons éminemment louables de morale courtoise, ici revues à l'aune des principes chrétiens de l'époque, en particulier l'exaltation de la virginité.

Paragraphe 241.

1. Indice inquiétant que cette couleur du cheval monté par le religieux : *cf.* § 199.
2. Deuxième indice inquiétant : le personnage paraît trop poli, serviable à l'excès en tout cas, pour être honnête.

Paragraphe 242.

a. m'ame que puis que B. *Nous corrigeons d'après P.*

1. Troisième indice inquiétant : l'interlocuteur appelle Bohort par son nom alors que celui-ci ne s'est pas présenté ; *cf.* § 121 et 143 (dans les deux cas, le personnage nommé est Perceval).
2. Voir § 224 et n. 2.

Paragraphe 243.

1. Évoquant le voisinage du sacerdoce ou de la vie claustrale et du pouvoir seigneurial, cet édifice religieux auprès de la tour peut représenter une ancienne chapelle castrale, ou la chapelle d'un ancien prieuré castral. Son état de déshérence est insolite et plus encore alarmant, dans la mesure où l'édifice religieux ruiné, déserté de la présence de Dieu, peut favoriser le retour ou le surgissement du fantastique ou du surnaturel inférieur : au lai de *Bisclavret*, Marie de France situe la métamorphose du personnage en loup-garou près d'une chapelle en ruine. Il s'agit là d'un quatrième indice inquiétant. Changé pour la circonstance en chapelle funéraire, cet espace intermédiaire est un leurre.

Paragraphe 244.

1. Le personnage explique partiellement (et partialement) l'énigme insoluble pour Bohort, et encore suivant un code réducteur, appuyé sur une moralisation sommaire des couleurs. Les deux oiseaux suggérant l'image d'un couple, le cygne blanc — couleur valorisante — est une allégorie de la féminité désirante et désirable, tandis que le noir de l'autre oiseau symbolise l'impureté morale. Est expliquée, plus que la signification des deux oiseaux, celle de deux couleurs opposées. N'empêche que dans ce propos lucide (et déplacé s'agissant de Bohort) affleure une observation de moraliste : le soupçon d'orgueil qui peut résulter, par pharisaïsme si l'on veut, de la rectitude morale.

Paragraphe 245.

a. et la plus bele del monde *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* atendue *B. Nous corrigeons.*

1. À l'égard du chevalier soucieux de son salut, l'intérêt d'une dame suzeraine, d'une beauté souveraine et splendidement parée peut évidemment dissimuler une ruse du diable (il s'agit ici d'un cinquième indice inquiétant). Dans *Joseph d'Arimathie*, on a vu s'imposer à Mordrain ce genre de compagnie ; voir t. I de la présente édition, § 196-199 et 209-212, p. 187-191 et 199-202. Dans *La Quête* même, plus récemment, Perceval a eu à subir ce genre d'épreuve (voir § 142-149). Ici, cependant, ce motif de la dame tentatrice comporte une variante : il s'agit de l'hôtesse, et non d'une visiteuse.

Paragraphe 246.

1. Il est vrai que le comportement de la dame n'est pas d'usage en amour. Or l'auteur pourrait avoir ici rationalisé un motif originaire des contes. Au lai *Lanval* de Marie de France, on voit une demoiselle de l'autre monde venir au héros malheureux et lui offrir son amour. C'est ainsi que sur ce point, dans la perspective chrétienne du roman, le prestige ancien du merveilleux féerique pourrait être ravalé à la séduction du surnaturel inférieur.

Paragraphe 247.

1. Cette salle ouvre donc sur l'extérieur, ou sur une galerie.
2. Mimant un amour extrême, la demoiselle, entraînant sa suite, donne dans le chantage au suicide. Situation jusqu'à un certain point critique pour Bohort (le chevalier est engagé dans la protection des demoiselles), n'était l'intransigeance de son vœu de chasteté.
3. Bohort n'est certes pas le premier chevalier de *La Quête* à se signer dans une situation de danger moral. Le signe de la croix, *signum crucis* ou *signum salutis*, atteste concrètement, par la gestuelle dévote, la foi dans le salut qui résulte du sacrifice de la Passion. Loin d'un rituel magique, le signe de croix est par conséquent un acte sacral, dont le romanesque de *La Quête* accomplit l'efficacité : il dissipe instantanément l'illusion par une défaite du diable.

Paragraphe 250.

a. aigu *B. Nous corrigeons.*

1. Voir § 225.

Paragraphe 251.

a. li saus *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 252.

a. tot paringal *B. Godefroy enregistre bien « paringal » au sens de « qui est à l'étranger », « hors de sa résidence », ce qui n'a guère de sens ici. Nous corrigeons a minima.*

Paragraphe 253.

a. Mot difficile à déchiffrer dans B. Nous adoptons la leçon de P.

1. Ce n'est pas le chevalier du Graal, mais le chevalier tout court, qui est tenu, fondamentalement, de défendre la sainte Église : à ce sujet, voir les propos que tient la Dame du Lac à Lancelot dans l'imminence de son adoubement (*La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 245-248, p. 251-255).

Paragraphe 254.

1. *Cf.* Matthieu, XXIII, 27-28.

Paragraphe 255.

a. te conmande il *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 256.

1. Bohort, par son action, a non seulement sauvé la jeune fille menacée mais aussi son agresseur.

Paragraphe 259.

a. tous armés *B. Nous corrigeons (voir § 260).*

Paragraphe 261.

a. monte *B. Nous corrigeons.*

1. Possédé par le désir de se venger, Lionel fait bon marché du miracle qui lui a valu la vie sauve (voir § 256) ; le lieu saint où il se trouve (ayant déposé ses armes dans la chapelle de l'ermitage) est sur lui sans influence. Obnubilé par les droits et devoirs de l'amour fraternel, il est déserté par la grâce. Sourd à ce qui n'est pas son emportement fratricide, impitoyable, il va commettre l'irréparable en tuant deux fois par colère : laver son honneur au prix d'une folie meurtrière a cessé d'être un comportement loisible pour qui se veut chevalier du Graal.

Paragraphe 262.

1. Calogrenant, que *La Quête*, antérieurement, n'a pas présenté ni même mentionné parmi les chevaliers de la Table ronde, est connu par *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, v. 57-587, p. 340-353). Dans ce roman, où l'on apprend entre autres qu'il est apparenté à Yvain, Calogrenant est ce chevalier qui, malheureux dans l'aventure de la fontaine, vient faire devant la cour le récit non pas de son honneur, mais de sa honte. Chevalier errant sans aventure et qui cherche sans trouver, Calogrenant ne mène donc pas à terme la quête du Graal : il meurt de la main de Lionel en prenant la défense d'un éminent compagnon, Bohort, mais il meurt sauvé (voir § 266).

Paragraphe 263.

a. Dans P entre le folio 429 et le folio 430 il manque un feuillet; notre manuscrit de contrôle est pour cette partie manquante le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 1424 (sigle P4).

Paragraphe 265.

a. plus pros de moi que *B. Nous corrigeons d'après P4.* ⁂ *b.* vous *B. Nous corrigeons d'après P4.*

Paragraphe 268.

a. Et vous querés vous, fait Lyoniaus *B. Nous complétons d'après P4.* ⁂ *b.* cil de laiens sace *B. Nous corrigeons d'après P4.*

1. L'autorité divine est d'une exigence impitoyable envers le bon serviteur : le chevalier n'a pas le droit de jouir d'un repos pourtant mérité. Le motif peut passer pour un écho de la parole du Christ (Matthieu, VIII, 20 et Luc, IX, 57-60) : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête. » Du Christ, le bon chrétien se veut l'émule, et sa vocation doit être exigeante. En tout cas, ce motif est ancien dans la littérature, puisqu'il se trouve aux derniers mots de la *Chanson de Roland* (laisse CCLXXXXII) : se reposant après sept ans de campagne dans sa chambre à Aix, Charlemagne (beaucoup plus âgé qu'ici Bohort) est prié par l'archange Gabriel, messager de Dieu, de se lever pour reprendre le harnois.

Paragraphe 269.

a. de feme que on mena *B. Nous corrigeons d'après P4.*

1. Ici commence la « navigation mystique », sur un navire sans pilote. Le chevalier doit abandonner sa monture (voir § 274, où Galaad et la demoiselle font évidemment de même).

Paragraphe 270.

1. Voir § 116-117.

2. Ce nom qui désigne le royaume d'Arthur — autrement dit le pays de Bretagne — évoque, par homonymie, les ogres sur lesquels Arthur, héros civilisateur, aurait conquis son territoire. La légende voulait que la Grande-Bretagne eût été peuplée à l'origine d'une race de géants sauvages. Il en reste, dans les aventures arthuriennes, pour menacer notamment les femmes, et que combattent les héros chevaleresques (voir par exemple l'exploit de Nascien, § 285-286).

Paragraphe 271.

a. voient *B. Nous corrigeons d'après P4.*

1. Frère s'entend évidemment par le sentiment de famille qu'impose, plus encore que le métier des armes, l'appartenance à la Table ronde

(voir n. 1, § 205). *Neveu*, de même, se justifie, puisque Hector est le demi-frère de Lancelot (voir § 200).

2. Voir, § 6, la prédiction de Lancelot.

Paragraphe 272.

a. Ici prend fin la lacune dans P.

Paragraphe 273.

a. et apela tant [...] vint a l'huis *lacune dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *b.* mousterra *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 274.

a. Et *répété dans B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* Boors *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ↔ *c.* Bors *B. Nous corrigeons.*

1. Voir § 268-269.
2. Voir § 156.

Paragraphe 276.

a. en samblance *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *b.* traist *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Pour l'inscription sur la nef de Salomon, voir ici § 303 ; *cf. Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 263 et 300, p. 242-243 et 274.

Paragraphe 277.

a. si regardent *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* aperceva *B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* je sui *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Notre manuscrit de base donne ici, à la place de *Pellehem*, *Pellès* : nom susceptible d'introduire la confusion, puisque le roi Pellès est le grand-père maternel (ou l'oncle...) de Galaad. Prise à la lettre, la leçon du manuscrit de Bonn ferait ainsi de Galaad le neveu (ou le cousin) de Perceval, et assimilerait plus ou moins la sœur de Perceval à sa propre mère... On entrevoit, par ces hésitations, cette sorte de tremblé de l'onomastique, les problèmes qu'aura posés, dans la constitution de la légende, la substitution de Galaad à Perceval comme élu du Graal.

Paragraphe 278.

1. Dans la métrologie de l'Ancien Régime, le *pied de roi* équivalait environ à 32,4 cm. Il était divisé en douze pouces. Six pieds valaient une toise.
2. La Calédonie (*Caledonia* en latin) est le nom que les Romains donnaient au territoire correspondant à peu près à l'Écosse actuelle.

Paragraphe 279.

a. merveillous *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* merveillous *B. Nous corrigeons.*

•• *c.* le *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *d.* ne fera *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *e.* de le heüdeüre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 280.

a. eslongier *B. Nous corrigeons d'après P.* •• *b.* voient *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 281.

a. et li rois Urlains *manque dans B. Même lacune dans P. Nous complétons.* •• *b.* Lambar *B. Même leçon dans P. Nous corrigeons.*

1. Ce récit évoque le motif, assez communément attesté dans la littérature du Graal, du « coup douloureux » (qui, entre autres variantes, pourrait être aussi bien porté par une lance). Ce coup se solde par la mort (immédiate ou différée) des deux rois et par la stérilité de chacun des deux royaumes.

2. Ce détail rappelle une des dix plaies d'Égypte (voir Exode, VII, 20-21).

3. Cette *Terre Gaste* comprend donc les royaumes de Lambar et de Varlan, et se confond à peu près avec le royaume de Logres. Elle est distincte de l'ancien royaume de la tante de Perceval, qui porte le même nom (voir § 71 et 95).

4. Sur le combat du roi Urlain contre Lambar, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 602-603, p. 554-556 (Urlain y est appelé Brulant et Lambar Lambor).

Paragraphe 282.

1. C'est de l'étoupe de chanvre, dite *étoupe blanche*, et encore lâchement tressée, qui doit constituer ce misérable baudrier.

Paragraphe 283.

1. Sur la nef, le lit et l'épée merveilleuse, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 264-270, p. 243-248.

Paragraphe 284.

1. Sur l'île Tournoyante, voir *ibid.*, § 248-252, p. 230-233.

2. Sur l'apparition à Nascien de la nef de Salomon, voir *ibid.*, § 262, p. 242.

Paragraphe 285.

1. Sur ce combat, voir *ibid.*, § 353-354, p. 323-325.

2. Sur les retrouvailles de Mordrain et de Nascien, voir *ibid.*, § 355-356, p. 325-327.

Paragraphe 287.

a. Ici, enchaînant avec qui estoit brisie *, B reprend le texte du para-*

graphe 286 à partir de « estoit brisie » (p. 1091, 12 l. du bas) jusqu'à la fin du paragraphe. Nous supprimons ce doublon dû à une erreur probable du copiste. ♦♦ *b.* ne *manque dans B. Nous complétons.* ♦♦ *c.* bos *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* issir *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *e. Nous avons suppléé* estoit uns fuissiaus *afin de rendre sa cohérence au texte. P présente la même leçon que B.* ♦♦ *f.* Et estoit tres endroit *B, P. Nous corrigeons pour le sens.* ♦♦ *g.* plus blans *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *h.* par desous *B* : par desoz *P. Nous corrigeons pour le sens.* ♦♦ *i.* s'on lor faisoit *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur l'épée ressoudée et la blessure de Nascien, voir *ibid.*, § 356-358, p. 327-329.
2. Le roi Pellès est donc fils du roi Lambar (voir § 281).
3. Voir § 363-364.
4. La couleur verte suscite une comparaison certes naturelle, mais par le biais du *lapidaire*, autant dire la minéralogie, dans sa catégorie précieuse. L'émeraude était appréciée au Moyen Âge en particulier pour sa suggestion de verdoiement perpétuel. Il est à signaler qu'alors la couleur verte était difficile à obtenir artificiellement, par teinture : elle était rare, et d'autant plus prisée.

Paragraphe 288.

a. fu *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* si set que li fruis qui avoit esté queillis *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* leeche *absent de B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *d.* par *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Par ce Conte du saint Graal, il y a lieu d'entendre le modèle — fictif ou réel — de *La Quête*, soit l'exemplaire en latin qu'est censée avoir conservé l'abbaye de Salisbury, soit la traduction qu'aurait donnée de ce livre Gautier Map (voir § 378).
2. *Cf.* Psaume VII, 10 ; Apocalypse, II, 23.
3. La chute d'Adam et Ève, voir Genèse, III, 1-7.
4. *Eva / Ave* : c'est par cette très jolie formule (opposant au nom latin de la première femme le salut de l'Ange de l'Annonciation) que le Moyen Âge exprimait la rédemption par la Vierge du genre humain perdu par Ève.

Paragraphe 289.

a. cele l'avoit *B. Nous complétons d'après P.*

1. La couleur blanche — absence de couleur ? — symbolise donc l'innocence. Est *innocent* qui ne sait pas, qui ne nuit pas. Le blanc suggère à l'évidence les notions de fraîcheur et de pureté ; mais, dans un tel texte, il n'est pas sans rapport avec le signe du sacrement : toute virginité, dans *La Quête*, est implicitement consacrée.
2. Selon ce critère, il est dans *La Quête* deux personnages vierges : Galaad et la sœur de Perceval.

Paragraphe 290.

1. L'histoire ici contée assimile, *via* le rameau bouturé, l'Arbre de

Vie à l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal. Il s'agit là d'une divergence avec le texte biblique : dans l'Éden, ces deux arbres sont distincts (Genèse, II, 8-9), et c'est très certainement à l'Arbre de la Connaissance qu'a été cueilli le fruit défendu (voir Genèse, III, 22).

2. Lucifer — archange porteur de lumière — aura péché par orgueil, et Dieu l'aura précipité avec sa légion d'anges en enfer. Or, pour preuve que l'homme est la créature préférée de Dieu, c'est aux descendants d'Adam et Ève que, moyennant la rédemption, Dieu réserve au ciel la place vacante de la dixième légion des anges. Cette croyance théologique est ancienne, et remonte au moins aux *Étymologies* d'Isidore de Séville (commencement du VIIe siècle).

3. Voir Genèse, IV, 1-2 (dans la Bible, Caïn est l'aîné).

Paragraphe 291.

1. Le vendredi fait évidemment allusion au jour que le calendrier liturgique assigne à la Passion du Christ, laquelle implique la rédemption du genre humain.

2. Le vert est donc pour le genre humain symbole de régénération, à l'imitation de la nature printanière, et, par là, suggestion d'espérance.

Paragraphe 292.

a. fres B. *Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 293.

1. Voir Genèse, IV, 3-8.

Paragraphe 294.

a. tout aussi ocist Judas son Signour *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Abel figure du Christ. C'est la *Glossa ordinaria* (dont la version définitive, encore inédite, est parisienne, et date du milieu du XIIIe siècle) qui paraît avoir diffusé cette correspondance (*Liber Genesis*, IV, v. 8).

2. Voir Matthieu, XXVI, 14-16, 20-25 et 47-50 ; Marc, XIV, 10-11, 17-21 et 43-46 ; Luc, XXII, 3-6, 14, 21-23 et 47-48 ; enfin Jean, XVIII, 2-9.

3. *Cf.* Psaume L (XLIX), 20-23.

Paragraphe 295.

a. Abel qui s'est B. *Nous adoptons la leçon de P.*

1. Le dialogue de Yahvé et de Caïn : *cf.* Genèse, IV, 9-12.

Paragraphe 296.

1. Voir Genèse, VII-VIII.

2. Sur le rameau de l'Arbre de Vie, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 273-285, p. 249-262.

Paragraphe 297.

a. entercier *B. Nous corrigeons.*

1. Salomon : voir I Rois, I-XI. Plus spécialement sur sa sagesse, V, 3-14 ; sur son amour des femmes, XI, 1-8.

2. *Paraboles* désigne, dans la Vulgate, les Proverbes de Salomon. La source de la citation est, semble-t-il, diffuse : Proverbes XVIII, 22 ; XIX, 14 ; XXI, 9, 19 ; XXV, 24 ; XXVII, 15-16 ; XXXI, 3-10 ; voir également l'Ecclésiaste (rangé aussi sous le patronage de Salomon), VII, 26-28.

Paragraphe 298.

a. joie *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* quant en si haute bonté *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La Vierge Marie, nouvelle Ève.

2. L'ascendance de Jésus : voir Matthieu, I, 1-17. Pour le Moyen Âge, c'est explicitement Marie, plutôt que Joseph, dont l'ascendance remonte à Abraham. Comment concilier cette exaltation de la Vierge, bien conforme au culte marial contemporain, avec la parole d'Évangile ? Dans la dernière décennie du XIIIe siècle, le *Rational* de Guillaume Durand de Mende fournit une explication (livre VI, chap. 17) : dans la famille de David, les mariages ne pouvaient avoir lieu en dehors de la famille royale, de sorte que l'épouse avait les mêmes ancêtres que l'époux : Marie est donc une descendante d'Abraham, et par conséquent de Jessé, David et Salomon.

3. Sur Josué, successeur de Moïse et grand conquérant, voir, dans l'Ancien Testament, le livre de Josué. La relation de famille qui ferait de ce Josué le beau-frère de Salomon est anachronique. En tant que mention imaginaire, elle s'explique probablement par la généalogie fictive : les réussites militaires de Josué préfigurent le mérite chevaleresque de Galaad.

4. La femme de Salomon parvient à ses fins en obtenant du roi son époux un « don contraignant » : pratique attestée dans la littérature arthurienne, et qui consiste, de la part de l'interlocuteur, à concéder une faveur sans en connaître la nature.

Paragraphe 299.

a. savoir *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* que jou en sui tous esbahis [...] jusques a celui terme *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 300.

1. Voir § 278.

2. On voit que, implicitement, s'institue le même rapport entre la femme de Salomon et la sœur de Perceval qu'entre Ève et la Vierge Marie.

Paragraphe 301.

a. desous *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 303.

a. Salemons molt liés *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Sur Salomon et la construction de la nef, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 286-300, p. 262-275.

Paragraphe 304.

a. li autre le virent *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 305.

a. et d'or *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* avoit *B. Nous adoptons la leçon de P.* ♦♦ *c.* del fuerre *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 306.

1. Voilà donc, après l'épée donnée par Lancelot lors de l'adoubement du jeune homme (voir § 2), puis l'épée détachée facilement du bloc de pierre à Camaalot (voir § 12), la troisième épée que ceint Galaad, équipé cette fois, en signe d'une chevalerie sainte, par la sœur de Perceval (voir la Notice, p. 1576-1577).

Paragraphe 307.

1. Le château de Carcelois, c'est-à-dire, comme on sait, la demeure castrale avec ses dépendances et la cité qui l'entoure, en somme une place forte, se trouve dans zone frontalière de l'Écosse.

Paragraphe 309.

1. Sur le souhait divin de conversion du pécheur : voir Ézéchiel, XVIII, 23 et XXXIII, 11.

Paragraphe 310.

a. Artu *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 311.

a. .IIII. fix *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* si l'ocisent *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* en verrés *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 312.

a. Peres des cils *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. *Cf.* Psaume XXXI (XXX), 6 et surtout Luc, XXIII, 46.

Paragraphe 313.

a. cierge *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* li tiers *B. Nous corrigeons.*

1. Jusqu'à plus ample informé, cette rencontre n'est nulle part attestée dans le *Lancelot-Graal*. Seuls Lancelot et Mordret ont déjà aperçu le Blanc Cerf (voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 475 et 523).
2. Sur la secrète, voir § 164 et n. 2.
3. On a reconnu le tétramorphe, c'est-à-dire la représentation des quatre évangélistes (l'homme, Matthieu ; l'aigle, Jean ; le lion, Marc, et le bœuf, Luc). Le cerf blanc symbolise évidemment le Christ.

Paragraphe 314.

a. ne ne perdi *B. Nous adoptons la leçon de P.*

1. Dans la littérature pieuse du Moyen Âge, c'est assez communément que la conception virginale est exprimée par l'image du vitrail que le rayon de soleil traverse sans le détériorer.
2. Sur la croyance médiévale au rajeunissement du cerf, voir par exemple Brunet Latin, *Le Livre du Trésor*, dans *Jeux et sapience du Moyen Âge*, Bibl. de la Pléiade, p. 811.
3. Comme l'a finement remarqué Emmanuèle Baumgartner, la scène représente aussi les quatre grands mystères chrétiens : l'Incarnation (avec l'image du vitrail intact, commentée en ce sens par la voix divine), la Mort et la Résurrection (non seulement avec la métamorphose du cerf en homme — sur l'autel, symbole du tombeau —, mais encore avec l'image du rajeunissement du cerf), enfin l'Ascension, avec l'envol des lions portant le trône de l'homme et franchissant le vitrail — ce qui, dans un mouvement qui va de la terre au ciel, a pour effet d'inverser la symbolique du passage liée à l'Incarnation.
4. Dans *Joseph d'Arimathie* (t. I de la présente édition, § 539-545, p. 497-502), le cerf blanc (portant chaîne d'or à l'encolure), avec son escorte de quatre lions, permet à la compagnie chrétienne de franchir sans danger la rivière Célice, et Josephé rend compte ensuite de la symbolique de cet animal merveilleux, Christ passeur accompagné des quatre évangélistes.

Paragraphe 315.

a. dut *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Perceval ceint donc l'épée que Galaad avait détachée du bloc de pierre, à Camaalot (voir § 12).

Paragraphe 316.

a. eles *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 318.

a. vint *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 319.

1. Cette *esquiele* n'est pas sans rappeler, symboliquement, celle où

Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Christ crucifié (puisque le Graal, ensuite, est guérisseur). Quant à la croyance en la vertu curative du sang dans le traitement de la lèpre, elle est bien attestée au Moyen Âge. En tout cas, dans *La Marche de Gaule* (t. II de la présente édition, § 689-692, p. 684-692), on voit Gauvain qui, d'un plein heaume de son sang qu'il est sommé de donner (il s'est pour cela tailladé la cuisse droite), guérit un chevalier alité (qu'il va reconnaître plus tard comme étant son frère Agravain), rongé par un chancre au bras gauche et à la jambe droite. Ici, le donneur étant une jeune vierge fille de roi et de reine, la scène, de sacrifice cette fois, est autrement moins crue, mais d'autre part on est enclin à soupçonner dans la nature de la maladie qui affecte la dame une signification morale.

Paragraphe 321.

1. Voir § 372.

Paragraphe 322.

1. Ainsi la mort de la demoiselle est son dernier voyage. Celui-ci combine deux motifs : l'ensevelissement en mer, pratique attestée chez les Celtes, et le navire sans pilote, avatar de la *nef magique* des contes merveilleux. Un mythologue pourrait ici reconnaître deux images : celle de la barque de Caron d'une part, et d'autre part celle d'Ophélie.

Paragraphe 323.

a. molt oscur *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 325.

a. Signour *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 326.

1. *Cf.* la destruction de Sodome et Gomorrhe, Genèse, XIX, 23-25.

Paragraphe 327.

a. des *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Voir § 376-377.

Paragraphe 328.

1. Voir § 199.

2. Il semble que dès lors (comme dans un épisode concernant Perceval, § 123-124), l'élément fluvial se transforme en paysage maritime.

Paragraphe 330.

a. et *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. *Cf.* § 321 : en fait, il s'est agi des dernières volontés de la demoiselle, conformes à la volonté de Dieu.

Paragraphe 332.

1. Voir Exode, XVII, 6.
2. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* : cette oraison matinale est le *Pater Noster* (voir Matthieu, VI, 9-13 et Luc, XI, 2-4).

Paragraphe 333.

a. le *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. La forêt en question pourrait être celle qui se nomme Aube : voir § 327.

Paragraphe 334.

a. espees *B. Nous corrigeons.*

1. Lancelot n'est pas reconnaissable : il n'est peut-être pas en armes, mais la scène est nocturne.
2. Lancelot a donc embarqué sur ce navire voilà plus de sept mois (voir § 332).

Paragraphe 335.

1. L'auteur ici procède à un intéressant détournement du motif de la *reverdie*, bien représenté dans la lyrique d'oïl. Alors que dans la poésie ce motif prélude à l'exaltation de l'amour et à l'union des amants, il paraît ici contrarié, puisqu'il précède une séparation, qui plus est définitive (voir § 336). Il est bien le signe d'un renouveau par la chevalerie, comme au commencement du *Conte du Graal* (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 687-690) ; mais cette fois — auprès de la croix qui se dresse à l'orée de la forêt — c'est la chevalerie céleste de Galaad qui va s'accomplir.
2. On voyait communément dans le cheval blanc un indice de souveraineté. Saint Georges en tout cas, paladin idéal, patron de la chevalerie, devenu à partir de 1222, date du synode d'Oxford, un saint national en Angleterre, était représenté monté sur un cheval blanc. Très anciennement, chez les Perses, le blanc était la couleur des chevaux sacrés. Souvenir de traditions anciennes ou christianisation de symboles païens, la monture blanche de Galaad est désormais un attribut évident de sa chevalerie chrétienne : celle-ci va se confirmer dans des aventures dont le rythme s'accélère.

Paragraphe 336.

1. L'errance maritime de Lancelot aura donc duré plus de huit mois.

Paragraphe 337.

a. regarde s'espee contremont *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Intéressant échange, assez neuf, entre Lancelot et son Seigneur. Dieu paraît appliquer l'adage à la lettre : « Qui aime bien châtie bien. » En retour, Lancelot, décidément très humble, n'est que gratitude : cette gratitude consiste à reconnaître dans le châtiment divin l'intimité de la créature avec le Créateur.

Paragraphe 338.

a. fais *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* voient *répété dans B. Nous corrigeons.*

1. Les deux lions gardiens, inoffensifs (après que Lancelot s'en est remis à Dieu), rappellent un motif du *Chevalier de la Charrette* : les deux lions défendant, à la tête du Pont de l'Épée, l'accès au royaume de Gorre ; sa prouesse accomplie douloureusement, Lancelot se rend compte qu'il s'agissait d'une illusion, vraisemblablement destinée à tester son intrépidité (voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 581-584). Si l'auteur de *La Quête* s'est souvenu de cet épisode célèbre, c'est toutefois pour montrer que Lancelot doit désormais se fier à la puissance de Dieu — comme Dieu lui-même le lui a fait comprendre sans ménagement — plus qu'à son bras.

Paragraphe 339.

1. L'épisode suivant peut passer pour une réécriture de l'aventure de Gauvain à Corbénic, dans *La Première Partie de la quête de Lancelot* (voir t. II de la présente édition, § 241, p. 1682-1683). Cette péripétie (avec l'humiliant échec du neveu d'Arthur) est annoncée par allusion dans *Joseph d'Arimathie* (t. I de la présente édition, § 601, p. 554), mais non le séjour de Lancelot dans le même Palais Aventureux.

2. Cette voix paraît dans la nuit donner un modèle céleste des laudes, cet office qui, célébré après matines, est essentiellement composé de psaumes à la louange du Seigneur.

3. À l'apparition du Vase sacré, Lancelot voit une clarté tout à fait comparable à celle que, dans le château du Roi Pêcheur, le Perceval de Chrétien de Troyes remarquait à l'arrivée de la demoiselle porteuse du graal (voir *Perceval ou le Conte du Graal*, *Œuvres complètes*, p. 765).

4. Ce que semble voir ici Lancelot est une représentation figurée de la Trinité.

Paragraphe 340.

1. L'impression d'exclusion de Lancelot, que l'on éprouve à la lecture de cette scène, doit être nuancée. À Sarras, Josephé, avant son sacre, s'est vu interdire avec la dernière énergie l'entrée dans l'arche lorsqu'il souhaitait y secourir le Crucifié qu'il voyait dangereusement penché en avant (voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 54, p. 64-66). La défense a pour objet de souligner la limite entre le terrestre et le surnaturel. Lancelot, certes, est jeté sans ménagement

hors de la pièce, à cause de son impureté passée. Mais durant sa léthargie, ce qu'il ressentira sera similaire au ravissement céleste de Josephé.

2. À se référer à la chronologie récente, on constate que la scène a lieu aux alentours de l'Ascension.

Paragraphe 342.

1. *Joseph d'Arimathie* enseigne (*ibid.*, § 598, p. 550-552) que le nom de Corbénic — révélé — signifie, en chaldéen, « le très saint Vase ». Le toponyme est par conséquent métonymique. Une pareille métonymie se perçoit y compris dans la prononciation romane du nom, qu'on peut spontanément entendre comme « Corps béni » : Corbénic est une cité eucharistique.

Paragraphe 344.

1. La fille du roi Pellès est cette demoiselle d'une beauté sans pareille qui, dans *La Première Partie de la quête de Lancelot* (t. II de la présente édition, § 236, p. 1676-1677), porte le Graal. Jusqu'à plus ample informé, nul texte du *Lancelot-Graal* ne conte la mort de cette demoiselle, mère de Galaad.

Paragraphe 345.

1. Voir, § 204-205, le songe reçu par Hector alors compagnon de Gauvain.

Paragraphe 346.

a. je vous proi *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *b.* car il ne m'en chaloit gairez *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Voir, § 218, l'explication du songe d'Hector par l'ermite, et la prédiction de celui-ci.

Paragraphe 347.

1. D'après la récente chronologie, nous devons être une huitaine à une dizaine de jours après la Pentecôte (au demeurant fête mobile dans le calendrier).

Paragraphe 348.

1. Sur l'identité du chevalier de la Table ronde tué par Gauvain, notre manuscrit de base et notre manuscrit de contrôle donnent la même leçon. Il s'agit d'une incohérence narrative. En effet, Bademagu a été cruellement blessé par le chevalier blanc pour avoir tenté de s'approprier l'écu réservé à Galaad (voir § 31-36) : il en réchappe apparemment, avec l'aide de Dieu. En revanche, alors compagnon d'Hector, Gauvain a blessé à mort un chevalier qui lui avait demandé la joute (voir § 207-210) : il s'agit d'Yvain le Bâtard, fils du roi Urien, et par conséquent « puissant prince », encore que bâtard. C'est certainement devant sa tombe que se trouve à présent Lancelot.

Paragraphe 349.

1. *Joseph d'Arimathie* conte (t. I de la présente édition, § 553-561, p. 508-516) l'assassinat par Chanaan de ses douze frères, chevaliers, qu'on ensevelit en prenant soin de déposer sur leurs tombes leurs épées : le lendemain matin, les épées sont dressées, pointe fichée dans les dalles. C'est Lancelot qui est censé conclure cette aventure du cimetière (*ibid.*, § 562) où les épées dressées menacent le visiteur, et où le feu de la tombe de Chanaan doit s'éteindre. Or on voit comment le narrateur élude, avec une sorte de désinvolture, la réussite de Lancelot : les prouesses du père deviennent insignifiantes devant celles du fils.

Paragraphe 350.

1. Voir § 335.
2. *Joseph d'Arimathie* conte (t. I de la présente édition, § 513-516, p. 473-475) comment Mordrain, après les noces de son neveu Célidoine, se retire dans un ermitage qu'il agrandit rapidement en abbaye de moines blancs : c'est là qu'il va désormais attendre la venue de Galaad.
3. Les couleurs emblématiques de Galaad restent le blanc (signifiant la virginité) et le rouge (du feu du Saint-Esprit) : Mordrain, nouvellement, illustre cette symbolique par des images florales : le lis et la rose.

Paragraphe 351.

a. ot *manque dans* B. *Nous complétons d'après* P.

1. Voir § 114.

Paragraphe 352.

a. passera la bonté B. *Nous corrigeons d'après* P. ↔ *b.* de chevalerie *manque dans* B. *Nous complétons d'après* P.

1. Sur la fontaine qui bout, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 610-614, p. 561-566. Le nom de « fontaine de Lancelot » s'explique par le fait que l'homme de bien assassiné tandis qu'il buvait à cette fontaine était Lancelot, grand-père paternel de Lancelot du Lac. C'est là que ce dernier apprendra l'histoire de son ancêtre (voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 467).
2. Voir dans *Galehaut* (t. II de la présente édition, § 416-419, p. 1349-1353) l'épisode intitulé « Lancelot au saint Cimetière ». Dans la crypte, Lancelot voit une tombe qui flambe et dont il ne parvient pas à éteindre le brasier : échauffé du feu de luxure depuis longtemps, il n'est pas le chevalier à qui cette aventure est destinée.

Paragraphe 353.

1. Sur le crime de Siméon, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 551-556, p. 507-512.
2. Sur la voix dans le brasier, voir *ibid.*, p. 542-544.

Paragraphe 356.

1. Sur l'épisode où l'épée se brise (lorsqu'un sénéchal païen en frappe Joseph à la cuisse), voir *Joseph d'Arimathie*, *ibid.*, § 530 et 537, p. 490-491 et 496-497. On apprend, par *La Première Partie de la quête de Lancelot* (t. II de la présente édition, § 201-211, p. 1634-1645), que Gauvain a déjà vu cette épée brisée, portée par Éliézer (appelé Hélyer à cet endroit du conte), « le chevalier aux deux épées », sans pouvoir en ressouder les tronçons. Le motif de l'épée brisée est inauguré par Chrétien de Troyes, dans *Le Conte du Graal*, où Perceval, au château du Roi Pêcheur, juste avant le passage du cortège du graal, se voit remettre une splendide épée réputée infrangible « sauf dans un seul cas » (*Œuvres complètes*, v. 3130-3184, p. 763-764).

Paragraphe 357.

1. On remarquera que lors de son séjour à Corbénic Lancelot ne s'est nullement vu présenter par Éliézer son beau-frère cette épée brisée.

Paragraphe 358.

a. disoient *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 359.

a. plus avoit de .ccc. ans passés *lacune dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 45-73, p. 56-82.

Paragraphe 360.

a. et se mist a coutes et a jenous *répété ici dans B. Nous corrigeons.*

1. Le motif de la lance qui saigne est attesté dans Chrétien de Troyes : cet étrange objet inaugure, au château du Roi Pêcheur, le cortège du graal (voir *Perceval ou le Conte du Graal*, *Œuvres complètes*, v. 3190-3212, p. 764-765). Dans *Joseph d'Arimathie* (voir t. I de la présente édition, § 52-53, p. 62-63), Josephé, juste avant son sacre, voit, dans l'arche, la lance sanglante fichée dans le côté du Crucifié (explicitement, cette lance est assimilée à celle de Longin, ce centurion romain qui, de son arme, perça le flanc du Christ (voir n. 2, § 102). La même assimilation se confirme implicitement dans cette scène de *La Quête*, puisque, de la pointe de la lance, le sang s'égoutte dans le Graal qui, d'abord, a recueilli le sang du Crucifié.

2. Ce miracle est là pour démontrer la présence réelle du Christ dans l'hostie : on remarquera qu'il est accessible à de vrais croyants, preuve qu'il ne se manifeste pas pour lever le doute. Aux XV[e] et XVI[e] siècles, l'hagiographie va diffuser un motif très proche, connu sous le nom de « Messe de saint Grégoire ».

3. Le Graal est donc assimilé dans cette scène à un instrument liturgique, le ciboire.

Paragraphe 362.

1. Au total, et par groupes de trois, douze chevaliers : Galaad, Perceval, Bohort ; trois chevaliers de Gaule, trois d'Irlande et trois du Danemark (voir § 357) ; le nombre des « vrais fils » du Christ se confond avec celui de ses disciples.

Paragraphe 363.

a. servis ne *répété ici dans B. Nous corrigeons.*

1. Ce terme d'*esquiele*, pour désigner l'ustensile qui allait devenir le Graal, n'est pas employé par Robert de Boron, qui, dans son *Roman de l'Estoire dou Graal*, use continûment du mot *veissel* (« vase »). C'est dans *Joseph d'Arimathie* (t. I de la présente édition, à partir du paragraphe 17, p. 22-26) qu'apparaît ce terme d'*esquiele* (« écuelle »). Il s'agit dans les deux cas de la *paropside*, à savoir le plat de la Cène.
2. Le *veissel*, ou l'*esquiele*, devient *Graal* parce qu'il est l'objet (nourricier) qui « agrée » : pour cette raison, le nom de Graal lui est donné par Petrus, dans *Le Roman de l'Estoire dou Graal* (v. 2657-2661) et par Nascien, dans *Joseph d'Arimathie* (t. I de la présente édition, § 157, p. 156-157). On notera que, dans le présent propos du Christ, la notion d'agrément est collective.
3. Voir § 369.

Paragraphe 364.

1. Sur l'institution de l'eucharistie, voir Matthieu, XXVI, 26-29 ; Marc, XIV, 22-25 ; Luc, XXII, 19-20 ; I Corinthiens, XI, 23-25.
2. Pour la mission universelle, voir Matthieu, XXVIII, 18-20 ; Marc, XVI, 14-15 ; Luc, XXIV, 45-48 ; Jean, XX, 21.
3. Il s'agit de Bohort ; voir § 377-378.
4. Dans l'ancienne langue, *mehaignié* veut dire : « estropié », « mutilé ». L'homme ainsi désigné par périphrase se nomme Pelléhan. Fils du roi Lambor et père du roi Pellès, le Roi Méhaignié est donc l'arrière-grand-père maternel de Galaad. Sur l'origine de son infirmité (et l'annonce de sa guérison), voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 604, p. 556.

Paragraphe 365.

a. eüsme B. *Nous corrigeons d'après P.*

1. Claudin est le second fils du roi Claudas « de la Terre Déserte » (le Berry), qui a usurpé le royaume de Bénoïc (voir *Les Premiers Faits du roi Arthur*, *ibid.*, § 837, p. 1660-1662) ; Dorin, son frère aîné, est mort de la main de Lionel (voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 112, p. 118).

Paragraphe 366.

1. Incohérence mineure : Corbénic est bel et bien un port, ou du moins une cité comportant une entrée maritime, ainsi que Lancelot l'a vérifié (voir § 336). À l'inverse, Sarras va être présentée par *La*

Quête comme un port méditerranéen, alors que, si l'on en croit *Joseph d'Arimathie*, cette capitale est située dans les terres.

Paragraphe 369.

1. Cette « perte » scelle incontestablement le destin du monde arthurien, dont le dernier roman du cycle va narrer la fin.

2. Le Graal, ainsi, disparaît à tout jamais de Grande-Bretagne, pour n'y être pas servi convenablement. Or on se rappelle qu'après le meurtre du roi Lambar par le roi Urlain les deux royaumes — et approximativement tout le royaume de Logres — étaient devenus une *Terre Gaste* (voir § 281) : *Gaste*, c'est-à-dire « dévasté(e) », doit s'entendre en l'occurrence au sens moral, à cause d'une chevalerie déchue, n'étaient précisément Bohort, Perceval et Galaad.

3. Incohérence mineure : la présente stipulation ne vient pas d'une inscription ou d'une lettre déposée dans le navire, mais d'une prédiction qu'a reçue Salomon de la voix divine : voir § 303.

Paragraphe 370.

1. Sur le Palais Spirituel de Sarras, l'origine de son nom et l'ordination épiscopale de Josephé, voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 48-73, p. 59-81.

2. Voir § 321 (les trois compagnons sont arrivés avant l'embarcation de la demoiselle défunte).

Paragraphe 371.

a. qu'il encontre *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Ce miracle obtenu par Galaad rappelle évidemment ceux qu'a faits le Christ durant sa vie publique : voir en particulier Matthieu, IX ; 1-8, Marc, II, 1-12 et Luc, V, 17-26.

Paragraphe 372.

1. Le Graal comme réconfort (et subsistance) des fidèles chrétiens emprisonnés : voir *Joseph d'Arimathie*, t. I de la présente édition, § 17 (exemple canonique de Joseph incarcéré dans une maison des champs, à l'écart de Jérusalem) et 490 (la compagnie détenue par le roi Crudel), p. 22-27 et 453-454.

Paragraphe 373.

a. assez *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. *Volens nolens*, voici Galaad finalement roi, comme ses ancêtres paternels et maternels. On constate que cette fin de carrière n'est pas, loin s'en faut, l'essentiel à ses yeux.

Paragraphe 377.

a. remes tous sels conme esparties de Babilone ensi estrange païs *B. Nous adoptons la leçon de P.*

Paragraphe 378.

a. ot *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Depuis que la Table ronde est redevenue une institution arthurienne, il est de coutume qu'à l'issue d'une quête chacun des chevaliers, à son retour (au minimum un an après son départ), conte ses aventures, lesquelles sont enregistrées par des clercs : un esprit positif observerait d'ailleurs que dans l'administration du royaume arthurien il n'est de clercs, apparemment, que commis à cet office.

2. Le récit de Bohort a valeur de témoignage direct pour assurer la véracité du conte qu'on vient de lire (ou d'entendre lire).

3. C'est à Salesbières (Salisbury) que se déroulera le combat meurtrier du roi Arthur contre Mordret son fils. Mais l'abbaye de Salesbières est aussi donnée pour l'institution qui conserve (en latin, puisqu'il s'agit d'un ouvrage de clercs) l'histoire des aventures arthuriennes.

4. Gautier Map est mentionné comme le traducteur en langue romane de la présente histoire. Gautier Map, auteur du *De nugis curialum*, aura été en effet un écrivain, familier du roi Henri II Plantagenêt. Le citer dans ces conditions à la fin du texte lui confère un statut d'autorité fictive, exactement au même titre que Robert de Boron dans *Joseph d'Arimathie.*

LA MORT DU ROI ARTHUR

NOTICE

La Quête du saint Graal présentait Gautier Map comme le traducteur d'un livre latin conservé à Salesbières (Salisbury) et qui contenait toutes les aventures du Graal[1]. Le début de *La Mort du roi Arthur* le confirme dans son rôle supposé de témoin légendaire d'autant que la fin de l'œuvre situe précisément à Salesbières la grande bataille eschatologique qui voit l'effondrement du royaume d'Arthur et la disparition du roi (§ 312). À Stonehenge, dans la plaine de Salisbury, se trouvent les pierres levées dont la légende attribue l'érection à Merlin[2] mais qui remontent en réalité à la préhistoire. Si Salisbury devient le mémorial arthurien par excellence, c'est parce que ce lieu représente une caution géographique et mythique de la fiction. À travers cette terre d'élection, la dynastie anglo-normande des Plantagenêt cherchait à s'approprier l'héritage légendaire du vieux roi breton[3] pour l'inscrire dans ses armoiries symboliques. Gautier Map, chapelain du roi Henri II époux d'Aliénor d'Aquitaine, était nourri des classiques latins et des Pères de l'Église. Il s'était en outre intéressé

1. Voir *La Quête du saint Graal*, § 378.
2. Voir la Notice de *Merlin*, t. I de la présente édition, p. 1742.
3. Voir Martin Aurell, *L'Empire des Plantagenêt. 1154-1224*, Perrin, 2002.

au folklore gallois ainsi qu'en témoigne son *De nugis curialium*[1] (*Contes de courtisans*). Pourtant, dans cette œuvre à succès, on ne retrouve aucune trace directe ni indirecte des récits arthuriens en prose ni de *La Mort du roi Arthur* en particulier. En fait, pour les érudits modernes, Gautier Map ne saurait être l'auteur des romans en prose du Graal. Il est, plus vraisemblablement, le prête-nom d'un écrivain anonyme : il est d'ailleurs mort vers 1209, bien avant l'écriture de *La Mort du roi Arthur* que la critique[2] fixe vers 1230-1235.

Le présent roman tire son argument principal des chapitres arthuriens de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (écrite entre 1135 et 1138)[3] que Wace avait adaptée en dialecte anglo-normand dès 1155 avec son *Roman de Brut*. Cette matière inspirait déjà *Les Premiers Faits du roi Arthur* qui amplifiaient le récit de Geoffroy et Wace où le saint Graal était inconnu. *La Mort du roi Arthur* reprend donc le fil du récit arthurien de Geoffroy là où *Les Premiers Faits du roi Arthur* l'avaient laissé, c'est-à-dire après les nombreuses batailles du roi contre les Saxons. La guerre d'Arthur contre les Romains, la trahison de Mordret et le départ du roi pour Avalon servent de cadre pseudo-historique à cet ultime roman du grand cycle en prose. Pourtant, ni Geoffroy de Monmouth ni Wace ne mentionnaient Lancelot, encore inconnu de l'univers arthurien au milieu du XIIe siècle. Il fallut attendre Chrétien de Troyes et *Le Chevalier de la Charrette* (après 1176) ainsi que le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven (vers 1195)[4] pour que Lancelot fût introduit à la cour d'Arthur. Il fallut aussi qu'arrivassent le *Conte du Graal*[5] (entre 1181 et 1191) et ses continuations pour que la quête du saint Graal préoccupât la chevalerie arthurienne. Constituée par vagues successives et parfois disparates, la légende d'Arthur s'amplifie ainsi avec le temps et construit sa cohérence au fil des réécritures, en vers d'abord puis en prose dès les premières années du XIIIe siècle. Elle n'est pas tout entière donnée dans un texte ancien, original et fondateur, que les textes ultérieurs reproduiraient fidèlement et par fragments. Au contraire, l'héritage de motifs archaïques se fond dans une substance narrative en évolution constante et subit les inflexions des milieux politiques et sociaux qui réactivent cette mémoire traditionnelle.

À partir de 1210 environ, l'histoire de Lancelot se fond dans celle d'Arthur et modifie ainsi les données initiales de Geoffroy et de Wace. Le coup de génie du prosateur est d'avoir fait des amours de Lancelot et Guenièvre le principal centre d'intérêt narratif et l'une des causes du déclin arthurien. Pour Geoffroy, la rébellion puis la sécession de Mordret consécutive à son union adultère avec la reine entraînaient le royaume vers sa perte. Pour les prosateurs du XIIIe siècle, Lancelot a repris le rôle de Mordret mais son amour pour la reine a acquis un relief exceptionnel, sans commune mesure avec la rapide

1. Walter Map, *De nugis curialium*, M. R. James éd., Oxford, Clarendon Press, 1914 ; *Contes de courtisans*, Marylène Pérez trad., Lille, Presses universitaires de Lille, 1988.
2. Jean Frappier, *Étude sur « La Mort le roi Artu », roman du XIIIe siècle, dernière partie du Lancelot en prose*, Genève, Droz, 1972 (3e éd.), p. 20.
3. Voir Edmond Faral, *La Légende arthurienne*, Champion, 1929, 3 vol. ; Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Laurence Mathey-Maille trad., Les Belles Lettres, 1992.
4. Voir respectivement Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 507 et suiv., et Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, René Pérennec éd., Grenoble, Ellug, 2004.
5. Voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 685 et suiv.

liaison amoureuse évoquée par Geoffroy et que mentionne aussi le roman en prose.

La Mort du roi Arthur et des autres (chevaliers), ainsi que le précise le titre de notre manuscrit, présente une succession tragique de morts violentes : celle de Gaheriet de Caraheu empoisonné, celle de la demoiselle d'Escalot morte d'amour, celles de nombreux chevaliers de la Table ronde victimes de combats fratricides, sans oublier l'hécatombe des ultimes batailles. Le roman est ainsi scandé par des morts, la plupart sans grandeur et sans relief. D'autres fins sont plus mystérieuses, comme celle d'Arthur qui disparaît vers un énigmatique Autre Monde. Certaines enfin ne sont qu'un passage vers la lumière éternelle. C'était le cas de Galaad dans *La Quête* mais c'est aussi le cas de Lancelot ici, quoique dans une moindre mesure. Animé par un profond repentir, le héros se convertit à une vie pieuse et entre dans les ordres, sanctifié par sa piété et sa grandeur d'âme. Il n'est nullement le paria portant toute la responsabilité de la catastrophe finale. Totalement disculpé envers la cour, il n'a rien à se reprocher, au contraire d'Arthur condamné par l'inceste avec sa demi-sœur Morgain. Au moment ultime, dans une vision, un archevêque aperçoit même l'âme de Lancelot emmenée par des anges vers le ciel (§ 354). Le destin du père a donc rejoint celui du fils, apothéose certes mineure comparée à celle de Galaad, mais on assiste néanmoins à la glorification posthume d'un héros qui a fait les grandes heures de la Table ronde. Car Lancelot est bien le héros de cet ultime roman. Il conserve jusqu'au bout son intégrité morale et sa droiture héroïque, y compris aux moments les plus sombres de sa guerre contre Arthur.

Après *La Quête du saint Graal*, les chevaliers de la Table ronde sont désœuvrés. Ils n'ont plus rien à conquérir, voire à préserver, sinon l'honneur égoïste de leur réputation mondaine. Des tournois leur donnent l'occasion d'éprouver leur bravoure et d'entretenir leur esprit combatif. D'abord celui de Wincestre, ensuite celui de Tannebourg, rapidement évoqué, et enfin celui de Camaalot. À Wincestre, Lancelot joue un jeu dangereux qui se retourne contre lui. Il veut combattre incognito mais cette attitude lui vaut une brouille avec la reine Guenièvre (§ 41), persuadée que son amant a courtisé la demoiselle d'Escalot puisqu'il a porté son emblème lors du tournoi. La dissimulation a finalement jeté le soupçon sur lui ; elle restera la source d'un malentendu aux lourdes conséquences. Par la suite, les tournois ne feront qu'exacerber chez les chevaliers des sentiments d'amour-propre et d'égoïsme contraires aux vieilles solidarités de la Table ronde. Tout se passe comme si avec la disparition du Graal s'effaçaient aussi l'idéalisme chevaleresque et les nobles sentiments qu'il inspirait pour ne laisser triompher qu'un sens parfois maladif de l'honneur et un instinct purement gratuit de l'exploit sportif. Il n'y a plus de noble cause à défendre. Chacun laisse parler ses pulsions et son intérêt personnel. Un instinct suicidaire paraît emporter le royaume d'Arthur.

Soudain en effet, tout bascule. Morgain révèle à Arthur l'amour coupable de Lancelot pour Guenièvre (§ 71). Ce ne sont pas des mots qui dénonceront les amants mais une fresque peinte par Lancelot lui-même et que Morgain montrera à Arthur. Un soupçon grandissant de la cour monte envers les amants, puis l'accusation ouverte lancée contre ceux-ci déclenche des réflexes claniques. Le lignage

d'Arthur s'oppose désormais à celui de Lancelot. Le moindre événement prend une importance incalculable et attise les hostilités.

Guenièvre est accusée à tort d'avoir voulu assassiner le frère de Mador de la Porte à l'aide d'un fruit empoisonné (§ 96). Un duel judiciaire doit décider du sort de la reine prétendue homicide. Prévenu à temps, Lancelot accepte de devenir le champion de Guenièvre (§ 123). Il extermine facilement son adversaire et lave la reine de tout soupçon. Mais la question de l'adultère reste posée. Les irréductibles ennemis des amants ne désarment pas. Agravain est à leur tête. Il réussit à faire condamner la reine.

Deux clans s'affrontent alors : celui du roi Ban (avec Lancelot et ses cousins) et celui d'Arthur (autour de Gauvain et de ses frères). La vengeance devient l'unique ressort du récit. Lancelot tue deux frères de Gauvain : Agravain et Gaheriet, et Bohort abat Guerrehet. En représailles, Arthur part assiéger Lancelot enfermé à la Joyeuse Garde (§ 173). En l'absence du roi, son fils Mordret entre en rébellion et s'empare traîtreusement du royaume (§ 226). Gauvain et Lancelot se combattent férocement (§ 238), et le neveu d'Arthur mourra de la blessure infligée par Lancelot et ravivée lors de la guerre contre les Romains venus envahir le royaume d'Arthur (§ 292). Ce dernier retourne à Logres pour restaurer son pouvoir, mais il est trop tard. À la bataille de Salesbières[1], dans une lutte ultime contre l'armée de son fils, il est grièvement blessé par Mordret (§ 301). Après avoir demandé que l'on jette son épée Escalibor dans un lac (§ 333), il part pour le royaume d'Avalon, conduit par sa demi-sœur Morgain. Guenièvre, Lancelot et son frère Hector finissent leurs jours dans un ermitage.

Le roman dépeint un monde où toute vérité est devenue problématique. L'erreur est partout, la certitude nulle part. Les signes et le langage sombrent dans l'ambiguïté. Ils sont devenus trompeurs comme les apparences. Une fausse lettre de Mordret (§ 226) annonce à Guenièvre la mort d'Arthur. Guenièvre, on l'a vu, croit que Lancelot lui est infidèle parce qu'il porte l'emblème de la demoiselle d'Escalot (§ 41). En réalité, Lancelot n'a fait que se plier au code de la politesse courtoise. Il est devenu le champion d'une demoiselle qui le sollicitait. À aucun moment, il n'a trahi la reine. Dans cet univers sans pitié, mensonges, dissimulations et rumeurs sont partout. Le monde a perdu sa transparence et l'illusion est devenue reine. Le langage est même un obstacle à la communication. L'épitaphe sur le tombeau de Gaheriet de Caraheu déforme la vérité : la pomme qui a causé sa fin n'a pas été empoisonnée par Guenièvre mais par un dénommé Avalon. Les apparences accusent à tort. Au tournoi de Wincestre, Lancelot joue à celui qu'il n'est pas : il porte les armes d'un nouvel adoubé (§ 9) ! Tout le monde tente de scruter l'identité du héros masqué de la fête. Et si telle était l'évidence de cette histoire ramenée métaphoriquement à l'échelle du récit tout entier ? Qui est vraiment Lancelot ? Un égoïste aveuglé par un amour sans issue ? Un être généreux perdu par ses bons sentiments ? Vilipendé par tout le lignage d'Arthur, Lancelot est l'homme à abattre. Pourtant, il reste d'une étonnante dignité et fait toujours preuve de grandeur et de magnanimité, y

1. Jean Frappier, « La Bataille de Salesbières », dans *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973.

compris envers Arthur au moment le plus critique de la guerre qui l'oppose à son ancien protecteur.

Les personnages sont piégés par des situations qu'ils ne maîtrisent plus. Lancelot provoque indirectement la mort de la demoiselle d'Escalot (§ 115) qu'il est obligé d'éconduire car il ne veut pas être infidèle à la reine. Pour avoir voulu combattre incognito, il est lui-même grièvement blessé par Bohort (§ 18) alors que les deux cousins se vouent une affection et une admiration sans failles. Arthur étouffe dans ses bras son propre échanson alors qu'il croyait l'embrasser (§ 331). Innombrables sont les coups du sort qui s'acharnent sur des chevaliers voyant le destin se retourner contre eux. Les promesses heureuses de l'aventure ont disparu pour laisser place aux terribles prémonitions du désastre. Un terme désigne en ancien français cette sombre fatalité : la *mescheance*. Il maintient à distance toute idée d'un châtiment divin qui s'abattrait sur des chevaliers désormais indignes du saint Graal et livrés à leurs seuls démons, mais il ne l'exclut pas non plus *a priori* car la liberté humaine montre ses limites dans un univers où déferlent tant de signes de défaveur.

Les ermites sont devenus inexplicablement muets. On ne les entend plus, comme dans *La Quête du saint Graal*, sermonner les chevaliers. Le monde chevaleresque a perdu tous ses repères moraux. Le sens même de l'aventure chevaleresque a disparu. L'un des ressorts principaux du récit est la vengeance. Celle de Lancelot qui veut faire payer à Bohort la blessure qu'il a reçue de ce dernier au tournoi de Wincestre. Celle de Morgain qui veut punir Lancelot de son amour pour la reine Guenièvre. Celle de Gauvain qui veut venger ses frères tués par Lancelot et Bohort. Le mal se déchaîne partout, encouragé par l'obscure fatalité de la fortune qui parcourt l'œuvre en profondeur et qu'une personnification allégorique signale (§ 294). Les avertissements tragiques lancés depuis les premiers romans du cycle se confirment froidement. Maintes fois annoncée par anticipation sous forme de prophéties, de songes, de pressentiments, la conclusion s'avance inexorablement. On y verra certainement la dénonciation des grandeurs factices d'une chevalerie sans idéal spirituel ainsi que la méditation sans complaisance sur la faiblesse de l'homme sans Dieu. En ce sens, *La Mort du roi Arthur* est la digne continuation de *La Quête*, procédant comme elle d'une nette inspiration monastique, probablement cistercienne. La méditation chrétienne sur le péché s'y poursuit mais d'une manière plus implacable et surtout plus romanesque. L'idéal religieux du « mépris du monde » est l'ultime refuge des survivants du désastre. Lancelot, Guenièvre et Bohort entrent dans les ordres, comme pour racheter une humanité privée de toute espérance. Autant *La Quête* exaltait avec Galaad la grandeur de l'homme avec Dieu, autant *La Mort du roi Arthur* dépeint le suicide d'une chevalerie qui s'est détournée de la foi et de son idéal céleste. Arthur en personne déplore (§ 294) que la roue de Fortune l'ait tant maltraité. C'est que l'histoire arthurienne a quitté le monde bienveillant de la féerie et des héros inexpugnables pour s'inscrire dans l'univers aléatoire de la vie réelle, celui de la violence et de la haine, celui de la fragilité et du mensonge, celui du mal et du péché. Les grandes figures de la tradition arthurienne semblent soudain avoir perdu leur stature mythique pour devenir des êtres de chair et de sang dont on apprend

même le grand âge : Arthur a 92 ans, Gauvain 76 et Lancelot 55 (§ 268). Le temps a fait son œuvre sur les corps et sur les âmes.

L'organisation du récit en grandes scènes dialoguées donne un relief psychologique nouveau aux personnages. Elle témoigne du délicat travail d'adaptation mené par le romancier. Le récit lui-même progresse par répétition, notamment dans les dialogues, où les mêmes paroles sont souvent annoncées, puis prononcées par les personnages, et ensuite rapportées par d'autres à des tiers sous une forme presque semblable mais avec des effets différents[1]. Certaines reprises de termes correspondent manifestement à une volonté stylistique et représentent des procédés d'insistance, tel l'emploi récurrent du verbe *aimer* dans une réplique du roi Arthur adressée à la reine (§ 131), lorsque celle-ci cherche en vain un champion pour la défendre contre l'accusation de meurtre formulée par Mador. Ce procédé souligne de manière pathétique l'impuissance du roi à sauver celle qu'il aime. La technique de reprise inspire les transitions entre les chapitres, où, après la formule de clôture, puis celle d'ouverture, le conteur reprend une partie de phrase déjà énoncée plus haut pour indiquer la continuation d'une action, un procédé peut-être hérité de la structure en laisses du poème épique et relevant d'une esthétique de l'enchaînement fatal. Car c'est toujours l'idée de fatalité qui se dégage de ces transitions implacables ou de ces liaisons trop insistantes.

La coloration tragique de l'œuvre vient aussi de l'exploitation et de la contamination du syndrome tristanien. Les amours de Lancelot et de Guenièvre s'inspirent nettement des romans de Tristan et Yseut. La fresque peinte par Lancelot durant sa captivité auprès de Morgain[2] n'est pas sans rappeler la « salle aux images » du *Tristan* de Thomas[3], bien que la fonction narrative du motif ait changé. Il ne s'agit plus d'un simple sanctuaire amoureux où l'amant esseulé se recueille devant le portrait de sa dame, mais d'un mémorial accusateur qui va se retourner contre son auteur. Primitivement conçue par Lancelot comme la mémoire de son désir, la fresque devient, nous l'avons dit, sous les yeux d'Arthur le signe irrémédiable de la faute de Lancelot. Elle fixe l'instant coupable et dénonce les amants adultères au roi Arthur (§ 73). L'héritage tristanien est évident : l'amour est une passion fatale qui entraîne les amants vers leur propre malheur. Bohort, dans une tirade misogyne (§ 86), décline tous les exemples de l'amour maudit où des hommes de valeur ont été trahis par des femmes. Toutefois, cette liaison funeste est conjurée par la grandeur d'âme d'un Lancelot dont l'amour pour la reine inspire toujours les exploits rédempteurs.

Deux perspectives d'ensemble sont possibles pour lire *La Mort du roi Arthur* : soit telle que l'œuvre a été écrite primitivement vers 1230 et conçue comme la conclusion du *Lancelot* et de *La Quête du saint Graal*, soit comme le dénouement d'un cycle de plus grande ampleur qui a commencé avec l'avènement du Graal. Le manuscrit de Bonn conduit à retenir la deuxième perspective. Si *Joseph d'Arimathie* se présente

1. Jean Rychner, *La Narration des sentiments, des pensées et des discours dans quelques œuvres des* *XIIe et XIIIe siècles*, Genève, Droz, 1990.
2. Voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 411 et suiv.
3. Voir *Tristan et Yse t*, Bibl. de la Pléiade, p. 153-160.

comme la genèse du Graal et du monde arthurien, *La Mort du roi Arthur* apparaît bien comme une apocalypse, un crépuscule de la chevalerie teinté d'un fatalisme tragique. Des jeux d'échos et des parallélismes relient toutes les parties du cycle. À l'évidence, la dernière bataille de Salesbières rappelle celle des *Premiers Faits du roi Arthur*[1] mais avec un retournement très significatif : dans le récit ultime, les adversaires d'Arthur ne sont plus les Saxons mais des chevaliers de la Table ronde ! Jadis, Lancelot avait conquis la Douloureuse Garde, désormais il sera assiégé par Arthur dans ce château (rebaptisé « Joyeuse Garde »). La mémoire prestigieuse des lieux glorieux est détruite par de sombres retournements de situation. Le roman défait petit à petit tout ce qu'il a célébré.

D'autres résonances viennent scander l'œuvre. Les résurgences mythiques dans *La Mort du roi Arthur* tranchent avec le récit parfois stéréotypé des aventures chevaleresques (duels et tournois, rencontres amoureuses et péripéties psychologiques). Plusieurs motifs archaïques de *La Mort du roi Arthur* sont inconnus de Geoffroy ou de Wace, comme ce rayon de soleil qui traverse la plaie infligée par Arthur à Mordret (§ 328) ou comme ce fruit empoisonné qui tue Gaheriet de Caraheu et qu'apporte, on le sait, un certain Avalon (§ 95), qui vient vraisemblablement de l'île du même nom, lequel signifie « pommeraie ». Tout aussi inconnu de Geoffroy et de Wace est le motif de l'épée Escalibor jetée au lac, dont on a signalé un parallèle dans la mythologie du Caucase[2] mais qui se retrouve jusqu'aux confins de l'Eurasie. Si ce motif fait bien partie de la tradition arthurienne la plus ancienne, il faudrait alors admettre que Geoffroy n'avait retenu dans sa chronique qu'une faible part de la matière arthurienne héritée de l'oralité bretonne. Il avait déjà éliminé tout ce qui ne concordait pas avec son souci d'historiciser le destin d'Arthur, d'en faire un personnage réel, illusion qui n'est pas totalement dissipée aujourd'hui, surtout dans le monde anglo-saxon, car les belles légendes sont souvent tenaces. Ce que Geoffroy n'avait pas retenu, *La Mort du roi Arthur* le restitue avec une magnifique conscience de la tradition. Le romancier a puisé sa matière dans une tradition orale qui n'existe plus guère qu'à travers les textes français (le *Morte d'Arthur* de Malory n'est, pour l'essentiel, qu'une compilation tardive des œuvres françaises du XIIIe siècle[3]). La naissance incestueuse de Mordret ne figure pas non plus chez Geoffroy de Monmouth ou Wace. Jean Frappier songeait à une invention pure et simple de l'auteur du *Lancelot* destinée à noircir le personnage d'Arthur. Pour Alexandre Micha, Arthur serait devenu un personnage incestueux à l'instar de Charlemagne[4]. Un parallélisme intentionnel aurait même été créé par les auteurs du cycle entre les deux rois. Dans les deux cas, l'inceste est révélé par une lettre. Quoi qu'il en soit, les préjugés chrétiens ont ici fait leur œuvre.

1. Voir t. I de la présente édition, § 668 et suiv., p. 1467 et suiv.
2. Joël H. Grisward, « Le Motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, XC, 1969, p. 289-340 et 473-514.
3. *Le Roman du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table ronde (Le Morte d'Arthur)*, Pierre Goubert trad., L'Atalante, 1994, 2 vol.
4. A. Micha, « Deux sources de la *Mort Artu* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXVI, 1950, p. 371-372. Voir aussi : J. G. Gouttebroze, « La Conception de Mordret dans le *Lancelot* propre et dans *La Mort le roi Artu*. Tradition et originalité », dans *La Mort du roi Arthur ou le Crépuscule de la chevalerie*, Jean Dufournet dir., Champion, 1994, p. 113-131.

Dans *La Mort du roi Arthur*, la lisibilité des thèmes mythiques doit souvent s'effacer sous la censure chrétienne. Pourtant, cette évocation de la fin d'un monde est bien le récit d'une « apocalypse » révélant le grand mythe fondant le monde arthurien. En fait, ce sont les deux œuvres extrêmes de la geste d'Arthur : celle qui raconte les premiers exploits du roi (d'après le *Brut* de Wace) et celle qui relate ses derniers instants (*La Mort du roi Arthur*) qui conduisent au cœur du mythe arthurien et qui invitent à en scruter les données fondamentales.

Le mythe glose souvent les noms propres des héros qu'il met en scène. Celui d'Arthur est significatif. La forme exacte donnée par les manuscrits est toujours *Artus* / *Artu*, ce qui mène à la racine *art-* contenant la désignation celtique de l'ours (*arz* en breton moyen et moderne, *art* en vieux breton et en irlandais, *artos* en gaulois et *arth* en gallois). Ce mot se rattache à la racine indo-européenne **rktos*[1]. Le nom d'Arthur n'est nullement fantaisiste. Les textes mythologiques irlandais dont on connaît l'importance pour la reconstitution de la mythologie celte mentionnent *Art* Fils-de-Connlé, un guerrier dont le nom rappelle celui d'Artu. Par ailleurs, une glose marginale de l'*Historia Britonum* de Nennius commente le nom d'Arthur : *Artur, latine translatum, sonat ursum terribilem* (« traduit en latin, le nom d'Arthur désigne l'ours terrible »). Plus qu'une simple métaphore du guerrier, la figure de l'ours est accolée au nom comme au personnage d'Arthur en vertu d'un vestige mythique inhérent à sa légende.

Reprenant un épisode de la chronique (pseudo-historique) de Geoffroy de Monmouth, le *Brut* de Wace confirmait ce lien étymologique par un récit où Arthur se bat contre une figure ursine. Le même récit se retrouve dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*[2]. Si Arthur n'y est pas présenté lui-même comme un ours, son rêve préfigure son combat contre un géant ursin qui livre la clé de son nom. Arthur rêve qu'un ours volant venu de l'est affronte un terrible dragon venu d'Occident et que le dragon terrasse l'ours. L'épisode ultérieur (le combat d'Arthur contre le géant ursin du Mont-Saint-Michel) permet d'identifier le dragon (c'est Arthur, fils d'Uterpandragon) et l'ours (figure du géant, homme sauvage et ogre prédateur). Ce récit d'origine qui se solde par la victoire du dragon sur l'ours donne la clé à la fois historique et mythique de la tradition arthurienne. D'une part, Arthur d'Occident est le symbole de la résistance bretonne aux envahisseurs saxons venus de l'est. D'autre part, Arthur, tel Héraclès combattant le lion de Némée, s'approprie la nature de l'ours, cet alter ego, qu'il a affronté et vaincu. Il en porte désormais le nom.

Ici se confirme une loi de réversibilité mythique, justement soulignée par Gilbert Durand[3]. Primitivement, Arthur est celui qui tue l'ours ; cet acte lui permet ensuite de revendiquer l'être de l'ours voire de porter son nom. L'épisode est caractéristique des initiations mythiques. Après Georges Dumézil, Mircea Eliade a judicieusement

1. Voir Christian Guyonvarc'h, « La Pierre, l'Ours et le Roi : gaulois ARTOS, irlandais *art*, gallois *arth*, breton *arzh*, le nom du roi Arthur. Notes d'étymologie et de lexicographie gauloise et celtique », *Celticum*, 16, 1967, p. 215-238.
2. Voir t. I de la présente édition, § 762-763, p. 1574-1575.
3. G. Durand, *L'Imaginaire*, Hatier, 1994, p. 60.

souligné ce trait qu'il retrouve dans de nombreuses civilisations[1]. Dans les sociétés traditionnelles, on devenait un homme-fauve (*berserkr*, c'est-à-dire un guerrier à peau d'ours) après avoir subi une initiation comportant des épreuves militaires ou cynégétiques. À travers ces rites, le postulant s'appropriait le mode d'être d'un fauve : il devenait un guerrier redoutable se comportant comme une bête de proie. En véritable surhomme, il assimilait la force magico-religieuse détenue par les carnassiers. Le mythe initiatique abolit ainsi la différence apparente du même et de l'autre : il fait coïncider les contraires. Comme le rappelle encore Mircea Eliade, le groupe guerrier conduit par Arthur rappelle une confrérie guerrière (*Männerbund*) réglementée par des rites. Ces sociétés militaires s'apparentent aux bandes d'hommes-fauves évoquées par Dumézil, et la sauvagerie des combats racontés dans *La Mort du roi Arthur* confirme le portrait de ces guerriers : « Ils allaient sans cuirasse, sauvages comme des chiens ou des loups. Ils mordaient leurs boucliers et étaient forts comme des ours et des taureaux. Ils massacraient les hommes et ni le fer ni l'acier ne pouvaient rien contre eux. On appelait cela fureur de *berserkir*[2]. » La connivence de l'animal et du guerrier s'explique fort bien dans l'idéologie du « guerrier-fauve ». En moyen gallois, *arth* reste un des noms du guerrier. En irlandais ancien, *art* signifie « guerrier » aussi bien qu'« ours ».

Arthur est donc un « ours » ; mythologiquement, l'ours est un homme-bête associé à la violence guerrière ; la chasse et la guerre constituent deux aspects d'une même quête problématique de la souveraineté. Si le mythe arthurien traite en profondeur de la question de la souveraineté conquise et perdue, *La Mort du roi Arthur* donne à ce thème son caractère éminemment tragique et dévastateur.

La réémergence significative du mythe ursin autour d'Arthur est confirmée par un épisode crucial du roman. La nature animale du roi devient particulièrement évidente dans le roman lorsque Arthur tue Lucan le Bouteiller en l'étouffant. L'étreinte mortelle du roi s'apparente directement à celle de l'ours : *Il prent Lucan qui desarmés* [sans armure] *estoit et l'enbrace et l'estraint, si durement encontre son pis* [sa poitrine] *qu'il li crieve le cuer el ventre, si que onques ne li lut parole dire, ains* [mais] *li parti l'ame del cors* (§ 331). Et l'épitaphe de Lucan de témoigner : *Ci gist Lucans li Bouteilliers que li rois Artus destraint a mort encontre son pis* (§ 338). Le dernier geste d'Arthur consiste ainsi à retrouver l'être animal dont son nom porte témoignage et à parachever son destin de roi en revenant à la sauvagerie première des guerriers-fauves.

Le calendrier vient confirmer cette interprétation ursine du roi. L'ours est un maître du temps. Le cycle de ses hibernations et déshibernations gouverne le temps saisonnier. Périodiquement, c'est-à-dire à des dates qui voient la réapparition rituelle de l'ours (ou de ses analogues comme le Feuillu, l'Homme Sauvage, etc.) dans le folklore, l'ours Arthur réunit autour de lui ses chevaliers. Ces convocations périodiques de la cour arthurienne aux grandes dates ursines du

1. M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Gallimard, 1959.
2. *Ynglingasaga*, chap. VI, G. Dumézil trad., *Mythes et dieux des Germains*, Leroux, 1939, p. 81.

calendrier constituent un principe structurant du roman arthurien classique. Dans *La Mort du roi Arthur* cependant, ce principe organisateur est perdu. La belle ordonnance calendaire des fêtes arthuriennes est morte. Les réunions périodiques autour d'Arthur (à l'Ascension, à la Pentecôte, à Noël, etc.) n'ont plus lieu d'être, car l'ordre arthurien s'est disloqué ; le temps du roman s'est dissous ; en revanche, le temps du mythe reprend progressivement ses droits.

Lancelot tente de rétablir, pour le supplanter, l'antique usage arthurien de la fête ordonnatrice. Il essaie de fonder à la date mythique de la Toussaint (la Samain celtique[1]) un nouveau temps de référence pour ce qui reste du monde arthurien (§ 215) : il organise ce jour-là le couronnement de Bohort et de Lionel mais il apprend, en même temps, qu'Arthur lui a déclaré la guerre. En réalité, cette date, qui marque le début de la saison sombre pour les Celtes, signe aussi le déclin et la mort de l'ours Arthur. En étudiant la chronologie interne de l'œuvre, Jean Frappier[2] a remarqué fort justement qu'Arthur meurt quelque temps avant la Toussaint. Cette mention de la Toussaint dans le roman pointe la date mythique de référence de la mort royale et conduit à y voir le véritable cœur symbolique de ce roman crépusculaire.

Après la bataille de Salesbières, Morgain vient chercher Arthur pour le conduire dans un navire vers l'Autre Monde, au pays de l'éternelle jeunesse et des pommiers d'immortalité. Le thème du voyage en barque vers l'au-delà est attesté par l'historien Procope au VIe siècle. Procope rapporte que les habitants de la côte bretonne ont pour mission de conduire les âmes vers leur séjour de l'au-delà. Dans la tradition bretonne, le motif du bateau des morts est attesté aux environs de l'île d'Arz, dans le golfe du Morbihan. On retrouve ainsi très curieusement le nom de l'ours associé à ces barques funèbres où se tiennent des hommes et des chiens de taille gigantesque qui entreprennent un ultime voyage.

Quant aux îles des morts, elles se confondent avec les îles magiques des fées. Les mêmes histoires concernent souvent les fées et les morts car, en tant que divinités déchues, les fées sont aussi des revenants. C'est sur l'île d'Avalon, on l'a vu, que le roi Arthur, mort au pays des hommes, attendra son retour en Bretagne. En fait, un examen attentif du texte montre que *La Mort du roi Arthur* ignore le motif du retour messianique du roi, sans doute parce qu'il cherche à dissimuler ce thème païen de « l'éternel retour ». Nous y reviendrons. Le *Brut* de Wace était plus explicite sur le sujet : « *Artus, se la geste n'en ment, / Fu el cors navrez mortelmant ; / An Avalon s'an fist porter / Por ses plaies medeciner. / Ancor i est, Breton l'atandent, / Si com il dient et antandent*[3]. »

Un bref récit en prose latine, *Vera historia de morte Arthuri* (*La Véritable Histoire de la mort du roi Arthur*), intégré à une chronique du XIIIe siècle et indépendant des romans en prose, raconte comment le

1. Voir Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h, *Les Fêtes celtiques*, Rennes, Ouest-France, 1995.

2. J. Frappier, *Étude sur « La Mort le roi Artu »*, p. 352-360.

3. « Si l'histoire dit vrai, Arthur fut blessé à mort. Il se fit transporter en Avalon pour soigner ses plaies. Il s'y trouve toujours, les Bretons l'attendent, à ce qu'ils disent et expliquent » (traduit par nos soins, d'après *La Partie arthurienne du Roman de Brut*, v. 4705-4710, I. D. O. Arnold et M. M. Pelan éd., Klincksieck, 1962).

roi Arthur est enlevé par une nuée[1]. L'auteur connaissait-il le mythe de Romulus victime d'une disparition semblable ou perpétue-t-il une antique tradition du brouillard druidique ? En tout cas, le texte s'interroge sur la vie posthume d'Arthur.

Le *Brut* de Layamon (vers 1205) reprend la même croyance presque simultanément : Arthur n'est pas mort ; il s'est momentanément retiré du monde terrestre et doit revenir un jour parmi les siens, c'est-à-dire les Bretons, pour entamer un nouveau règne[2] : « À ces mots arriva de la mer un canot court porté sur les vagues et dedans étaient deux femmes merveilleusement parées ; et elles prirent Arthur sur-le-champ et l'emportèrent vite et doucement, le couchèrent et s'en furent. Alors s'accomplit ce que Merlin avait dit naguère, qu'il y aurait chagrin indicible au départ d'Arthur. Les Bretons croient encore qu'il est vivant et qu'il habite en Avalon, avec la plus belle de toutes les fées, et toujours depuis ils attendent son retour[3]. »

On connaît enfin la célèbre épitaphe sur la tombe d'Arthur citée par Malory : « *Hic jacet Arthurus Rex quondam, Rexque futurus* » (« Ci-gît Arthur, roi d'hier, roi de demain ») avec ce commentaire : « Certains disent en maintes régions de l'Angleterre que le roi Arthur n'est pas mort, mais que par la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ il est parti en une autre mansion. Et les gens disent qu'il reviendra pour conquérir la sainte Croix. Je n'ose dire qu'ainsi sera ; mais je dirai plutôt : en ce monde il changea de vie[4]. » Bien que le thème soit occulté par *La Mort du roi Arthur* (qui témoigne indéniablement sur ce point d'une forte censure chrétienne), il figure bel et bien dans la plus vénérable tradition arthurienne. Sous le terme d'*estoire*, Wace désignait une tradition mythique ancienne qu'il se contentait de rapporter, plus objectivement que l'adaptateur de *La Mort du roi Arthur*.

Le thème légendaire de la survie posthume du Grand Roi est bien connu : il intéresse surtout certaines figures royales chargées d'un grand prestige légendaire (Charlemagne, Frédéric Barberousse, etc.[5]). À l'instar de celles-ci, Arthur illustre le thème de l'éternel retour. Selon cette conception traditionnelle, l'histoire humaine ou divine est un perpétuel recommencement ; elle s'apparente à l'éternelle ronde des saisons. Toute vie est cyclique : tout meurt en hiver et tout renaît au printemps. Les anthropologues ont bien étudié cette métaphore cosmogonique dans les fêtes saisonnières et les mythes qui les commentent. En fait, derrière le thème du roi messianique, on pressent une antique conception cyclique de la royauté qui s'accordait sans doute à l'alternance annuelle des saisons. Le motif de la roue de Fortune rappelé et commenté par le texte de *La Mort du roi Arthur* transcrit cette conception cyclique de l'éternel retour en termes romanesques et moraux

1. Voir la traduction intégrale de ce texte latin par Martine Furno, dans *Arthur, Gauvain et Mériadoc. Récits arthuriens du XIIIe siècle*, Grenoble, Ellug, 2007, p. 64-73.
2. Jean-Christophe Cassard, « Arthur est vivant ! Jalons pour une enquête sur le messianisme royal au Moyen Âge », *Cahiers de civilisation médiévale*, 32, 1989, p. 135-146.
3. Cité par J. Frappier, *Étude sur « La Mort le roi Artu »*, p. 180.
4. Sir Thomas Malory, *Le Roman d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde*, trad. M. M. Dubois, Aubier, 1948, p. 233.
5. Voir P. Saintyves, « Les Morts qui poursuivent leur vie sur la terre ou dans les tombeaux en attendant l'heure de revenir parmi les hommes », *Revue d'ethnographie*, 33, 1928, p. 71-82.

tout en estompant son soubassement mythique. On ne saurait être dupe de cette dissimulation.

C'est ici qu'il faut rétablir une dernière fois la référence ursine inhérente au nom d'Arthur. Grièvement blessé, Arthur ne décède pas vraiment ; il entre en dormition ; il gagne le pays des fées pour attendre sa guérison. En termes mythiques, on peut dire que l'ours Arthur ne meurt pas. Il hiberne ; il séjourne durant la saison sombre dans le verger merveilleux, la pommeraie de l'Autre Monde, et c'est là qu'il attend un nouveau printemps pour renaître à la vie[1]. Toutefois, *La Mort du roi Arthur* ignore ou occulte, nous l'avons dit, ce retour messianique du roi car, on l'a bien compris, le roi déchu n'aura plus droit à l'éternel retour des renaissances et des disparitions. Lorsque le graal est devenu saint Graal, c'est le Christ qui est devenu le seul Messie. C'est donc lui et lui seul qui reviendra sur terre à la fin des temps. Le vrai destin d'Arthur n'est plus que littérature.

PHILIPPE WALTER.

BIBLIOGRAPHIE

BLAKE (Harry Cleve), « Étude sur les structures narratives dans *La Mort Artu* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, L, 1972, p. 734-743.

BOGDANOV (Fanny), « La Chute du royaume d'Arthur : évolution du thème », *Romania*, CVIII, 1986, p. 504-519.

COLLIOT (Régine), « Les Épitaphes arthuriennes », *Bulletin bibliographique de la société internationale arthurienne*, XXV, 1973, p. 151-173.

DUFOURNET (Jean) éd., *La Mort du roi Arthur ou le Crépuscule de la chevalerie*, Champion, coll. « Unichamp », 41, 1994.

FOX (Marjorie), *La Mort le roi Artu. Étude sur les manuscrits, les sources et la composition de l'œuvre*, de Boccard, 1933.

FRAPPIER (Jean), *Étude sur « La Mort le roi Artu », roman du* XIII*e siècle, dernière partie du Lancelot en prose*, Genève, Droz, 1936 (1972, 3e éd.).

—, « La Bataille de Salesbières », *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, p. 1007-1023 ; repris dans *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973, p. 209-223.

FURNO (Martine), « La Véritable Histoire de la mort d'Arthur» (texte latin et traduction), dans *Arthur, Gauvain et Mériadoc. Récits arthuriens latins du* XIII*e siècle*, Ph. Walter dir., Grenoble, Ellug, 2007, p. 63-73.

GRISWARD (Joël H.), « Le Motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, XC, 1969, p. 289-340 et 473-514.

LE LAN (Nadège), *La Demoiselle d'Escalot (1230-1978). Morte d'amour, interdits, temps retrouvé*, L'Harmattan, 2005.

MAURICE (Jean), *La Mort le Roi Artu*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 1995.

MICHA (Alexandre), « La Géographie de la *Queste* et de la *Mort Artu* », dans *Farai chansoneta novele. Essais sur la liberté créatrice au Moyen Âge. Hommage à Jean-Charles Payen*, Caen, 1990, p. 267-273.

1. On aurait en somme une version masculine du mythe de Perséphone où Morgain tiendrait le rôle d'Hadès et Arthur celui de Perséphone.

—, « Renouvellement des thèmes dans la *Queste* et la *Mort Artu* », dans *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, Genève, Droz, 1987, p. 153-166.

NOBLE (Peter S.), « The Role of Fairy Mythology in *La Mort le roi Artu* », *Studi francesi*, XV, 1971, p. 480-483.

—, « Les Structures sociales dans *La Mort le roi Artu* », dans *Actes du XIVe congrès international arthurien*, Rennes, 1985, p. 449-455.

PASTOUREAU (Michel), « Les Éléments héraldiques dans *La Mort le roi Artu* », *Cahiers d'héraldique*, II, 1975, p. 59-71.

PLANCHE (Alice), « Les Mots de la mort et du malheur dans *La Mort le roi Artu* », dans *De l'aventure épique à l'aventure romanesque. Mélanges offerts à André de Mandach*, J. Chocheyras éd., Berne, Peter Lang, 1997, p. 269-280.

RYCHNER (Jean), *La Narration des sentiments, des pensées et des discours dans quelques œuvres des XIIe et XIIIe siècles*, Genève, Droz, 1990.

SUARD (François), « Hasard et nécessité dans *La Mort le roi Artu* », dans *De l'aventure épique à l'aventure romanesque, Mélanges offerts à André de Mandach*, J. Chocheyras éd., Berne, Peter Lang, 1997, p. 281-294.

WALTER (Philippe), « La Fin du monde arthurien », dans *Apogée et déclin*, C. Thomasset et M. Zink éd., Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1993, p. 155-168.

—, *Arthur, l'Ours et le Roi*, Imago, 2002.

PH. W.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les éditions.

Les éditions existantes du texte sont, dans l'ordre chronologique de leur publication :

BRUCE (James Douglas), *Mort Artu*, an Old French Prose Romance of the XIIIth century, being the last division of *Lancelot du Lac*, now first edited from ms. 342 (fonds français) of the Bibliothèque Nationale, with collations from some other mss., Halle, Niemeyer, 1910.

SOMMER (H. Oskar), *The Vulgate Version of the Arthurian Romances, edited from manuscripts in the British Museum*, Washington, Carnegie Institution, 1913, vol. VI, p. 201-391 ; réimpr. New York, AMS Press, 1979 (manuscrit de base : Londres, British Library, Add. 10294 [Manuscrit *L*]).

FRAPPIER (Jean), *La Mort le roi Artu, roman du XIIIe siècle*, Thèse complémentaire, Paris, Droz, 1936 (restitue un texte proche de l'original sur la base du manuscrit Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3347, avec variantes d'un représentant de chaque famille de manuscrits, y compris *B* pour la rédaction abrégée).

FRAPPIER (Jean), *La Mort le roi Artu, roman du XIIIe siècle*, Genève et Paris, Droz-Minard, coll. « Textes littéraires français », 3e éd., 1959 (texte de 1936, légèrement révisé, avec un choix très réduit de variantes).

BAUMGARTNER (Emmanuèle) et MADEIROS (Marie-Thérèse de), *La Mort du roi Arthur*, édition bilingue, roman publié d'après le manuscrit de Lyon, Palais des Arts 77, complété par le manuscrit B.N.F., N.a.fr. 1119, Champion, coll. « Champion Classiques », 2007.

L'établissement du texte.

Nous publions ici la version courte de *La Mort dou roy Artu*, conservée par le manuscrit de Bonn, Bibl. universitaire, 526 (datant de 1286), ff[os] 443*d*-474*f* (sigle *B*). Le manuscrit choisi comme contrôle pour l'établissement des autres textes, à savoir Paris, B.N.F., fr. 110 (sigle *P*), n'a pu servir de contrôle principal que pour une partie de notre roman, parce qu'il présente de graves problèmes matériels : trois lacunes, qui correspondent aux paragraphes 11-142, 263-284 et 306-345 du texte de *B* ; et d'importantes mutilations aux quatre derniers folios, qui les rendent souvent illisibles pour les paragraphes 289-306 et 345-352 du roman tel que nous le trouvons dans *B*.

Pour les passages où *P* fait défaut, nous utilisons comme contrôle principal Londres, British Library, Add. 10294 (sigle *L*), publié dans une édition diplomatique par H. Oskar Sommer. Pour rectifier les erreurs communes à *B*, *P* et *L*, et réparer les omissions évidentes qui rendent le texte incohérent, nous avons eu recours à deux manuscrits de la version longue : Londres, British Library, Royal 20.C.VI (sigle *L5*), le contrôle principal de Sommer ; et Paris, B.N.F., fr. 342 (sigle *P5*), publié dans une édition diplomatique par J. Douglas Bruce. Enfin, l'admirable texte critique publié par Jean Frappier en 1936 nous a été d'une aide précieuse pour résoudre plusieurs problèmes difficiles.

Nous respectons les graphies et la langue de *B* avec les exceptions suivantes : nous distinguons entre *je di* (présent) et *je dis* (passé défini) là où *B* les emploie indifféremment ; nous ne corrigeons la déclinaison, assez irrégulière dans *B*, que lorsque le sens du passage dépend de la précision casuelle ; nous régularisons l'orthographe dialectale *fols* en *faus* pour éviter la confusion.

MARY B. SPEER.

La traduction.

Si l'on écarte diverses adaptations peu soucieuses d'exactitude philologique[1], *La Mort du roi Arthur* a déjà fait l'objet de plusieurs traductions françaises et étrangères. Elles se fondent toutes sur l'édition de Jean Frappier qui, nous l'avons dit, utilise comme texte de base le manuscrit 3347 de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Comme ce manuscrit présente une version longue de l'œuvre, les différences sont souvent sensibles avec la version du manuscrit de Bonn donnée ici. Parmi les plus récentes traductions françaises, celle de G. Jeanneau[2] élude bien des difficultés et simplifie le contenu de l'expression. Elle a été remplacée chez le même éditeur par celle de Marie-Louise

1. Par exemple, celle de J. Boulenger (*Les Romans de la Table ronde*, Plon, 1922-1923, en 4 vol. Vol. 4, *Le Saint Graal*, *La Mort d'Artus*).
2. *La Mort du roi Arthur*, G. Jeanneau éd., Paris, UGE (10/18), 1983.

Ollier[1] qui veut restituer l'oralité du texte médiéval. Cette traduction, comme celle de Monique Santucci[2], parue un an plus tôt, est très respectueuse de la littéralité de l'œuvre.

Dans notre manuscrit (*B*), la coloration épique et tragique de *La Mort du roi Arthur* est mise en relief par une réelle vigueur de l'expression. Le lecteur contemporain pourrait la percevoir comme excès ou insistance, mais le traducteur doit la restituer dans ses effets bien que de nombreux tours hyperboliques ne puissent pas toujours être repris littéralement sans risquer la caricature. Les textes romanesques médiévaux donnent parfois une impression de répétition à celui qui les lit selon les critères esthétiques modernes. Le manuscrit de Bonn, malgré ses qualités de concision et de vivacité du récit, en présente d'assez nombreux exemples. On a choisi de simplifier les doublets lexicaux comme *lor giste et lor repaire* ou *proier o lermes et o plurs* ou encore la redondance *toute la semaine entiere* car il s'agit de faits de langue plus que de style. On a conservé en revanche les formules toutes faites qui se répètent aussi de loin en loin, parfois mécaniquement, comme : « il prit la parole d'une voix si forte que tous l'entendirent ». Ces tours consécutifs sont assez fréquents dans les scènes de combat, où les mêmes gestes et les mêmes mutilations se reproduisent invariablement avec toutefois un crescendo de violence du début à la fin du roman. De manière générale, la répétition n'est pas au XIII[e] siècle un défaut de style. Elle est le réflexe naturel d'une prose au vocabulaire épuré, bien que la pauvreté de cette langue ne soit qu'apparente. Elle vit au contraire de subtiles modulations de sens. Les difficultés de la traduction viennent alors de la polysémie de certains mots comme *preudome*, ou même *amour*, *aimer* qui ne peuvent être rendus toujours de la même manière en français moderne. Le mouvement général de la phrase a été conservé mais il n'a pas été possible de maintenir systématiquement les innombrables relances par la coordination « et » qui sont une des caractéristiques de la prose du XIII[e] siècle. Il fallait canaliser le flux de la syntaxe pour éviter confusions, lourdeurs et ambiguïtés. Nous remercions Mme Claudine Marc de l'aide qu'elle nous a apportée pour la préparation de cette traduction.

Enfin, une difficulté traditionnelle de la traduction des récits médiévaux provient de l'emploi des temps, bien différent de celui du français moderne, en ce qui concerne l'étagement du passé et du présent. Il importe de concilier la cohérence temporelle propre au français moderne et l'expressivité née de l'alternance des temps en ancien français, où l'action et l'émotion sont exprimées de manière plus directe grâce au présent. Nous avons donc maintenu une alternance des temps, tout en essayant d'éviter « les heurts trop violents entre le présent et le passé défini », selon l'expression de Lucien Foulet. Sans rechercher l'archaïsme à tout prix, notre traduction vise à restituer la vigueur et l'intensité tragique de l'œuvre.

Enfin les intertitres donnés pour la traduction suivent d'assez près les rubriques du manuscrit de Bonn.

PH. W.

1. *La Mort du roi Arthur*, M.-L. Ollier éd., Paris, UGE (10/18), 1992.
2. *La Mort du roi Arthur*, M. Santucci trad., Champion, 1991.

NOTES ET VARIANTES

Paragraphe 1.

a. li sembloit si *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ✦ *b.* souffrir *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ✦ *c.* et *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ✦ *d.* eſt *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Sur cette attribution problématique, voir la Notice, p. 1640-1641. Voir également *La Quête du saint Graal*, § 378 et n. 4.

2. Il s'agit d'Henri II Plantagenêt, époux d'Aliénor d'Aquitaine (1152) et roi d'Angleterre de 1154 à 1189, qui attirait à sa cour nombre d'écrivains illuſtres : l'Anglais Jean de Salisbury, les Normands d'Angleterre Gervais de Tilbury ou Thomas Becket, le Normand Wace, des clercs à moitié gallois comme Gautier Map ou Giraud de Barri.

Paragraphe 2.

a. et de la mort Perceval *B, L* : et de Percheval *P. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 3.

a. quant *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Ce terme répété (*mescheance*) eſt une des notions clés du récit. Il suggère la fatalité à l'œuvre dans le deſtin individuel des chevaliers privés de la grâce.

Paragraphe 4.

a. si *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ✦ *b.* s'en aperçut *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

1. Il s'agit évidemment du péché originel. Les personnages semblent avoir intégré les notions de théologie qui leur ont été inculquées par les ermites dans *La Quête du saint Graal.*

2. C'eſt l'expression employée par Béroul au XII[e] siècle pour désigner l'amour de Triſtan et Yseut dont Lancelot et Guenièvre semblent reprendre le rôle. Agravain tient le rôle du *losengier*, dénonciateur des amants.

Paragraphe 5.

a. et de Lanselot *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ✦ *b.* Sire, oïl [...] dirai conment *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 7.

a. tournaſt *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ✦ *b. B répète ici* a ceſte *. Nous corrigeons.*

Paragraphe 8.

a. desfendus *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *b.* estendus *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 9.

a. voel *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 11.

a. Cele nuit *B, P, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 (cf. § 12).* ↔ *b.* derent *B (bourdon). Nous corrigeons d'après L, qui devient ici notre principal manuscrit de contrôle jusqu'au mot* ocis *, § 142 (4 l. du bas) ; à partir de* aaisier *, P présente une longue lacune.*

1. Motif du don contraignant. Pratique bien attestée dans les romans arthuriens : une personne doit promettre de satisfaire un vœu avant de connaître la nature de celui-ci.

Paragraphe 12.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.*

1. Réminiscence possible d'autres épisodes de roman en vers ou en prose. On songe à la jeune fille aux Petites Manches dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (v. 5420-5428, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 819).

Paragraphe 13.

a. nus *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Le rôle des chevaliers de la Table ronde est de défendre les faibles et non d'attaquer systématiquement n'importe qui. C'est la raison pour laquelle ils choisissent le camp des défenseurs.

Paragraphe 14.

a. car se tu i venoies [...] on moi *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 15.

a. chevalier *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* fait li autres *B, L. Nous corrigeons d'après P5 et L5.*

1. Lancelot se met ainsi dans le camp des ennemis des chevaliers d'Arthur. Il ne se sent pas tenu par un quelconque serment de fidélité envers ses compagnons. Il est vrai qu'il agit incognito et en toute impunité. En attaquant ses propres amis, il défie par jeu l'idéal de la Table ronde mais, dans son cas, le jeu va bientôt rejoindre la réalité.

Paragraphe 16.

a. l'uns *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* courre le cheval isnele-

ment *B, L. Nous adoptons la leçon de P5 et L5.* ◆◆ *c.* Galois [et li fait sentir le fer *exponctué*]. Et *B* : Galois[li fait sen *biffé.*] Et *L*

1. Il s'agit du château de Wincestre.

Paragraphe 17.

a. qui *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* cops *B. Nous corrigeons d'après L* ◆◆ *c.* .II. *manque dans B Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 18.

a. mais *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *b.* fait *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *c.* assenestre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 20.

a. sivrront *B, L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *b.* en *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 22.

a. cis chevaliers est *B (anticipation sur la réponse suivante). Nous corrigeons d'après L et P5.* ◆◆ *b.* uns *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *c.* l'avoient *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.*

1. Plus qu'une simple anecdote, il pourrait bien s'agir d'une trace mythique. On songe à certains sangliers monstrueux des récits mythiques gallois qui permettent la rencontre funeste avec le roi de l'Autre Monde ; pour quelques exemples, voir *Les Quatre Branches du « Mabinogi » et autres contes gallois du Moyen Âge*, P. Y. Lambert trad., Gallimard, 1993.

Paragraphe 23.

a. Ha[r *exponctué*] *B* ◆◆ *b.* del tournoiement a Tanebourc del lundi aprés en un mois Tanebourc estoit uns chastiaus moult bien seans et se parti si esmaiés *B (anticipation sur le paragraphe suivant). Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *c.* la *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ◆◆ *d.* dont vous repentissiés *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 24.

a. muire *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* pendoit *L, P5*

1. Ce toponyme vient probablement de la racine celtique *tan* désignant une espèce de chêne (gaulois **tanno*, breton *tann*) et semble s'apparenter à l'allemand *Tanne*, « sapin ».

Paragraphe 25.

a. Gaheriet *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* et *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 26.

a. li plot et enbeli que plus *répété dans B. Nous corrigeons cette faute manifeste.* ↔ *b.* bon fust nés li chevalier *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 27.

a. a la senestre *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* lui et *répété ici dans B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* que tant *manque dans B. Nous complétons d'après P5.* ↔ *d.* me *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

1. Toute l'histoire de la demoiselle d'Escalot se conforme aux règles de la *fine amor* chantée par les troubadours : fidélité absolue des amants, souveraineté de la dame face à son chevalier servant, épreuve sanctificatrice de l'amour imposée au chevalier, règle du secret absolu. C'est un dernier exemple du rêve courtois dans l'univers de la violence déchaînée.

Paragraphe 28.

a. enluminee *B. Nous adoptons la leçon de L.* ↔ *b.* se li dist sire veés ci l'escu a l'ome [...] qu'il fust li mildres chevaliers del monde et mé sire Gavains regarde l'escu *répété ici dans B (doublon appelé par le mot « escu »).*

Paragraphe 29.

a. amer *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* d'amours *manque dans B et L. Nous complétons d'après P5.*

Paragraphe 31.

a. hostel *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* si conmanda a Dieu son oste *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *c.* se li dist *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 33.

a. tant *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *b.* se *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 34.

1. Sur la liaison entre Lancelot et la fille du roi Pellès, voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 208 et suiv.

Paragraphe 35.

a. il fu descendus *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* se voldroit celer *répété ici dans B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* tournoiement autre enseigne qu'ele li eüst baillie *B, L. Nous adoptons la leçon de P5 et L5.*

Paragraphe 36.

a. repos *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 37.

a. estoit *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* en savés *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 38.

a. li *B. Nous corrigeons d'après L (précision utile pour la clarté).* ↔ *b.* et que il l'eüst laissie pour li *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de L et P5.* ↔ *c.* ne en oïsmes parler *lacune dans B. Nous complétons d'après L et L5.*

Paragraphe 39.

a. font *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* dame *manque dans B et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 (courtoisie caractéristique de Bohort).* ↔ *c.* me *manque dans B et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ↔ *d.* je *manque dans B. Nous complétons d'après L et L5.*

Paragraphe 40.

a. dis *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* ni *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *c.* entre *manque dans B. Nous adoptons la leçon de L et L5.*

Paragraphe 41.

a. durement *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

1. Selon ce rapport de Gauvain, c'est la demoiselle d'Escalot qui prononce le nom de Lancelot, un changement dans la version courte qui diminue le rôle catalyseur du neveu du roi dans la chaîne de malentendus tragiques qui mènent à la chute du royaume (*cf.* l'édition de J. Frappier, § 35). Une contradiction interne se présente dans notre paragraphe 48, où la demoiselle raconte à son frère la version canonique de l'épisode. (M. B. S.)

2. « Les armoiries de Lancelot, d'argent à trois bandes de gueules, sont attestées dès le début du XIII[e] siècle et sont jusqu'à la fin du Moyen Âge les plus stables de toutes les armoiries de la Table ronde. Elles dérivent d'un épisode du *Lancelot* où la Demoiselle de la Douloureuse Garde lui remet successivement trois écus d'argent à une, deux puis trois bandes de gueules qui donnent à celui qui en fait usage la force d'un, deux puis trois hommes » (Michel Pastoureau, *Armorial des chevaliers de la Table ronde*, Le Léopard d'or, 1983, p. 82).

Paragraphe 42.

a. qui ert en li *ajouté ici par erreur dans B (saut en arrière à « beauté » du § 41). Nous corrigeons.*

Paragraphe 43.

a. mé sire *suivi d'un nom gratté (« Gavains ? ») dans B. Nous corrigeons d'après P5 ; la leçon de L,* mes sires est malades *, n'offre probablement qu'un écho des paroles du roi au § 42 dans un effort de résoudre un passage fautif.*

Paragraphe 44.

a. onques nule dame ama chevalier *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ♦♦ *b.* lor *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* Gaule *B, L. Nous corrigeons d'après P5.*

1. Notre manuscrit donne « Gaule » (voir var. *c*). Sur la confusion fréquente des scribes entre le royaume de Gaunes, terre héréditaire de Lancelot qui est située en Gaule, et la Gaule propre, plus vaste territoire dont une partie considérable appartient au roi Arthur, voir la note de J. Frappier (éd. 1936, p. 132), le paragraphe 215 de notre roman, où Lancelot explique que le roi Arthur lui a conféré le royaume de Gaule, et notre paragraphe 270, où Arthur, ayant abandonné le siège de la ville de Gaunes, se retire dans sa terre de Gaule, à Meaux. (M. B. S.)

Paragraphe 45.

a. de *B. Nous corrigeons d'après P5.* ♦♦ *b.* et de meillor renommee de chevalerie *lacune dans B et L (saut du même au même). Nous complétons d'après L5 et P5 (reconstitution nécessaire pour la cohérence).*

Paragraphe 46.

a. l'asamble *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* a son rechet *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

1. Unique mention de ce château dans le roman (et dans la littérature arthurienne). D'autres manuscrits donnent Athean. On a suggéré qu'il pourrait s'agir de High Hatton, à trente miles d'Oswestry, dans le Shropshire.

Paragraphe 48.

a. fu garis et *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ♦♦ *b.* partout *B. Nous adoptons la leçon de L et P5.* ♦♦ *c.* qu'il *B, L. Nous adoptons la leçon de P5 (cohérence syntaxique).* ♦♦ *d.* peüssés *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *e.* vostre *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 49.

a. vous di je *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 50.

a. mieniere *B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* ensorquetout soiés vous *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 51.

a. sire fait li esquiers je m'en vois a Tanebourc ou li tournoiemens sera d'ui en tiers jour *répété ici par erreur dans B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 53.

a. Mais *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* Lanselos *manque dans B, L et P5. Nous ajoutons le nom propre pour assurer la cohérence du dialogue. Avant cette phrase la version courte a coupé la plus grande partie de l'argument entre le chevalier-médecin et Lancelot, qui finit par se résigner à manquer le tournoi de Tannebourg.*

Paragraphe 54.

a. ma dame *manque dans B et L. Nous complétons d'après P5, car Lancelot aurait certainement employé ce titre de respect pour la reine; cf. § 55.* ↔ *b.* les mes salués *B. Nous corrigeons.* ↔ *c.* lui *manque dans B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *d.* a painnes ne pot *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 55.

a. vous veïstes *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* s'il ne le m'eüst conmandé *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de L.* ↔ *c.* ferai *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 56.

a. paour *B* : pooir *L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ↔ *b.* le *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *c.* tournoiememens *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 58.

a. compaingnie qu'il demouraissent avoc le roi de Norgales et le venissent avoc lui veoir et esbanoiier *B* : compaignie qu'il laissassent le roy de Norgales et venissent avoec lui esbanoier *L. Nous adoptons la leçon de P5 et la correction de J. Frappier, tout en la modifiant pour retenir les verbes de B; notre leçon ne s'impose pas, mais celle de L semble refaite pour donner un sens à un passage corrompu. Malgré les difficultés textuelles, on saisit l'idée générale de l'invitation du roi Arthur.* ↔ *b.* vinrrent *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 59.

a. ai *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 62.

a. paour fu *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* la Dieu merci *ajouté ici dans B (doublon provoqué par la répétition de « ore », 5 l. plus haut). Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 64.

a. l'asamble *B. Nous corrigeons d'après L.* ⁂ *b.* vous *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ⁂ *c.* se vous estiés celui que je navrai *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 66.

a. oï de *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 67.

1. Unique mention de ce nom dans l'ensemble du cycle. On a suggéré de l'identifier à Tong Knoll, non loin d'Oswestry.

2. Voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 411 et suiv.

Paragraphe 68.

a. font il nous vient *B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 69.

a. encourtiner *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ⁂ *b.* ou il eüst *répété ici dans B (doublon). Nous corrigeons.*

1. Description révélatrice de la distance prise par le narrateur à l'égard du merveilleux arthurien le plus classique. La demeure de la fée Morgain ne trahit qu'hyberboliquement son aspect surnaturel. La féerie est ramenée aux normes d'un univers fastueux mais, somme toute, assez rationnel.

Paragraphe 70.

a. de *B. Nous corrigeons d'après L.* ⁂ *b.* l'autre *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ⁂ *c.* tous services *B, L. Nous corrigeons d'après P5.* ⁂ *d.* vous *manque dans B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Morgain est en réalité la demi-sœur d'Arthur puisque son père est le duc de Tintagel et non Uterpandragon. Le texte n'établit pas cette distinction.

Paragraphe 71.

1. Les dames en question sont évidemment les fées. Dans la *Vita Merlini* (v. 908-919) de Geoffroy de Monmouth, il est précisé que Morgain vit avec huit sœurs sur l'île d'Avalon. Experte en plantes médicinales, elle connaît aussi l'art des métamorphoses (voir *Le Devin maudit. Merlin, Lailoken, Suibhne, Textes et étude*, Philippe Walter dir., Grenoble, Ellug, 1999, p. 122-127.

Paragraphe 72.

a. letre *B, L. Nous corrigeons d'après P5.*

Paragraphe 73.

a. estoire *B. Nous adoptons la leçon plus précise de L.* ♦♦ *b.* par foi *B, L. Nous complétons d'après P5.*

Paragraphe 74.

a. vous *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b. B et L s'accordent sur le pluriel pour les chevaliers de la reine, une généralisation qui obscurcit le rôle joué dans la version longue par le sénéchal Keu. Cf. la leçon de P5 :* Mais si tost comme Keus i vint, ki estoit chevaliers la roïne, il i entra. *Déjà dans « La Marche de Gaule », t. II de la présente édition, Keu s'identifie comme le chevalier du roi Arthur (§ 336-376, p. 342-376).*

1. Voir l'épisode « Arthur à la Douloureuse Garde », *ibid.*, § 333-381, p. 339-379. Voir également var. *b.*

Paragraphe 76.

a. de court *manque dans B et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 (précision nécessaire).*

Paragraphe 77.

a. esté[s *exponctué*] *B* ♦♦ *b.* ces .II. ymages *B. Nous corrigeons d'après L, Lancelot ayant peint plus de deux « ymages ».* ♦♦ *c.* le fer *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5 et la phrase suivante de notre texte.* ♦♦ *d.* par coi je vous di [...] que je en sace la verité *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *e.* je *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 78.

a. d'amonester *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ♦♦ *b.* vengier [et *exponctué*] quant *B*

Paragraphe 79.

a. illoc *manque dans B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 80.

a. tant m'avra duree *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 81.

a. car moult estoient andoi bon chevalier si lor dist signour je vous reçoif volentiers *répété ici dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* vous *manque dans B. Nous complétons d'après L (précision nécessaire).* ♦♦ *c.* ferai *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *d.* Gaule *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ♦♦ *e.* dis *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 82.

a. apris *manque dans B. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 83.

a. qui l'avoit gardé et manda al roi de Norgales *B* : qui l'avoit gardé al roi de Norgales et li manda *L (faute commune). Nous corrigeons d'après L5 et P5 : c'est le chevalier-médecin que Bohort veut faire récompenser.*

Paragraphe 84.

a. pres de nous *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *b.* es[i *exponctué*]batre *B*

Paragraphe 85.

a. les bones paroles *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* mors de duel *L5, P5*

Paragraphe 86.

a. morront *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* haus *B, L. Nous corrigeons d'après P5 ; dans ce catalogue traditionnel de victimes exemplaires de la trahison féminine, Absalon représente la beauté sans pareille.* ↔ *c.* prist *répété dans B en haut de la colonne suivante. Nous corrigeons.*

1. Le terme désigne tous les non-chrétiens.
2. Il s'agit d'Absalon ; voir II Samuel, XIII-XIX.
3. L'épopée de la guerre de Troie avait été vulgarisée au Moyen Âge grâce au *Roman de Troie* (vers 1160).
4. La responsabilité de l'échec amoureux incomberait alors non à la fatalité mais entièrement à Yseut dont la duplicité était déjà soulignée par Chrétien de Troyes qui, dans *Cligès*, lui reprochait par la bouche de Fénice d'avoir été infidèle à Tristan en partageant son corps entre lui et son époux (v. 3132-3139, *Œuvres complètes*, p. 248).

Paragraphe 87.

a. et pour coi hom monte en honour terriene *répété ici dans B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* plus *manque dans B et L. Nous corrigeons d'après L5 et P5 pour rétablir la construction consécutive.*

Paragraphe 90.

a. Sire, fait il [...] dont la roïne s'estoit courecie *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* que dist que jamais [...] si durement *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 91.

a. car *B. Nous adoptons la leçon de P5.* ↔ *b.* aveoir *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *c.* desiroit *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *d.* entor vous *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 92.

a. pas *répété dans B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* me *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 93.

a. en tel maniere c'on vous connoisse *lacune dans B. Nous complétons d'après L (précision nécessaire).*

Paragraphe 94.

a. quil *B. Nous corrigeons.* ↔ *b.* dit *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *c.* pour les paroles *ajouté dans B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 95.

a. Gaheris *L, qui maintient toujours la distinction entre Gaheris et Gaheriet, le nom du frère favori de Gauvain (voir n. 2). Il est à noter cependant que B donnera dans l'épitaphe au § 106* Gaheriz .

1. Le fruit en question est certainement une pomme. En langue celtique en effet, Avalon (nom de l'ennemi de Gauvain qui empoisonne le fruit) signifie « la pommeraie » ; c'est par excellence l'île de l'Autre Monde, le royaume de Morgain l'enchanteresse. Il est donc naturel que ce fruit serve à la magie (voir Yolande de Pontfarcy, « Source et structure de l'épisode de l'empoisonnement dans *La Mort le roi Artu* », *Romania*, XCIX, 1978, p. 246-255).

2. Ce Gaheriet de Caraheu n'est pas à confondre avec l'un des frères de Gauvain qui porte le même nom. Voir var. *a.*

Paragraphe 97.

a. misent et fisent *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* Gaheris *L (voir var. a, § 95).*

1. La réaction de la cour et surtout de Guenièvre est fortement abrégée dans notre manuscrit (voir l'édition de J. Frappier, § 62-63). (M. B. S.)

Paragraphe 98.

a. petit *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 99.

a. et quant *B, L. Nous adoptons la leçon de P5.* ↔ *b.* folte *B. Nous adoptons l'orthographe de L et P5.*

1. La flèche (ou dard) se compose d'une hampe de bois garnie à l'une de ses extrémités d'une pointe en fer.

Paragraphe 100.

a. devers le cerf *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 101.

a. grans *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 102.

a. volent *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 103.

a. Gaheris *L (voir var. a, § 95).*

Paragraphe 105.

a. de nul autre qui i soient *B* : de tous les autres qui i soient *L. Nous corrigeons.*

Paragraphe 106.

a. que *B, P5. Nous adoptons la leçon de L.* ◆◆ *b. Voir var. a, § 95.* ◆◆ *c.* toutesvoies fait son doel et *B (doublon). Nous corrigeons.*

Paragraphe 107.

a. conme rois *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *b.* me *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *c.* Gaheris *L (voir var. a, § 95).* ◆◆ *d.* en entre en *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *e. La proposition relative qui termine ce paragraphe fait ouvrir le paragraphe suivant avec la proposition principale, une syntaxe qui montre que c'est l'atelier qui produit le manuscrit qui est responsable pour la division du récit. Le « qui » se trouve dans tous nos manuscrits et dans l'édition de Frappier, § 67, mais ailleurs la frontière des paragraphes n'entre pas en conflit avec la syntaxe.* ◆◆ *f.* et de l'essil *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Dans cette dissolution d'un hommage (où un vassal avait accepté de devenir l'homme de son seigneur), il est fait allusion à un geste symbolique et coutumier (ici non précisé) appartenant au « rituel symbolique de la vassalité » (voir Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Gallimard, 1977, p. 349-420).

2. Cas ordinaire de duel judiciaire à valeur ordalique. Le vainqueur sera reconnu dans son bon droit.

Paragraphe 108.

a. Gaheris *L (voir var. a, § 95).* ◆◆ *b.* Gaheris *L (voir ibid.).*

Paragraphe 110.

a. del prover le de traïson *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 111.

a. celui jour *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* tient *B.*

Nous corrigeons d'après L *et* P5. ↔ *c.* folsissent B. *Nous adoptons l'orthographe de* L5 *et* P5. ↔ *d.* fust B, L. *Nous corrigeons d'après* L5 *et* P5.

Paragraphe 112.

a. avoient veü tout apertement B. *Nous corrigeons d'après* L *et* P5 ; *le sens est « tous les chevaliers ».*

Paragraphe 113.

1. Allusion aux aventures merveilleuses (et aux navires venus de l'Autre Monde) qui caractérisent le roman arthurien traditionnel et qui le désertent depuis le dénouement de *La Quête du saint Graal.*

Paragraphe 115.

a. dame B. *Nous corrigeons d'après* L. ↔ *b.* tous *manque dans* B. *Nous corrigeons d'après* L *et* P5. ↔ *c.* mais que je vous connois a la prode gent del monde et la plus envoisie B. *Nous corrigeons d'après* L *et* P5.

Paragraphe 116.

a. pour amer *manque dans* B. *Nous complétons d'après* L *et* P5.

Paragraphe 117.

a. verité a B. *Nous corrigeons d'après* L *et* P5.

1. Apparemment, l'avis du roi sur la noblesse de la demoiselle n'est pas celui de Gauvain. J. Frappier rejette la leçon « et de haut lignage », qui se trouve dans tous les manuscrits qu'il a consultés, parce que la phrase « est, écrit-il, en contradiction et avec les dernières paroles de Gauvain et avec la réalité, car la demoiselle d'Escalot était la fille d'un simple vavasseur» (éd. 1936, p. 72). Nous l'avons retenue, pourtant, voyant dans les paroles imprécises du roi l'expression d'une courtoisie automatique et d'une pitié sympathique : si la demoiselle est morte de son amour, elle possède la sensibilité d'une dame de haute naissance (voir aussi § 120). (M. B. S. et PH. W.)

Paragraphe 118.

a. sorment a B, L. *Nous corrigeons d'après* L5 *et* P5.

Paragraphe 119.

a. hom n'ama dame nus chevaliers B : chevalier n'ama tant dame L. *Nous corrigeons d'après* L5 *et* P5.

Paragraphe 120.

a. soi *manque dans* B. *Nous complétons d'après* L. ↔ *b.* et en tel maniere se demente la roïne et regrete Lancelot son ami *ajouté dans* L. ↔ *c.* pour amour B. *Nous corrigeons d'après* L *et* P5.

Paragraphe 121.

a. se se gisoit *B (répétion du pronom au changement de folio).*

Paragraphe 122.

a. dis *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* Gaheris *L. Voir var. a, § 95.*

1. Nous n'avons pas suivi J. Frappier qui dans son édition (§ 74) corrige Gaule en Gaune, car ce qui compte ici, c'est que Lancelot s'identifie à un étranger, et non le pays d'où il vient. (M. B. S.)

Paragraphe 123.

a. fols *B. Nous adoptons l'orthographe de L et P5.*

1. Le rédacteur de la version courte a sévèrement abrégé ici la narration des événements concernant la reine et la réunion de Lancelot avec Hector et Bohort (voir l'édition de J. Frappier, § 74-75). (M. B. S.)

Paragraphe 125.

a. dis *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* il remeist la tout seul en la compaignie d'un seul escuier *L. Voir n. 1.*

1. Rien n'indique que Lancelot est à cheval. Il est possible que *B* tente de rendre plus cohérente la version abrégée, où le rédacteur confond deux rencontres qui étaient distinctes dans la version longue : celle de Lancelot avec Hector, suivie d'une nuit passée à l'ermitage et de quelques jours de voyage ensemble, et celle des deux frères avec Bohort, suivie cette fois d'une nuit passée au château d'Alfain. (M. B. S.)

Paragraphe 127.

a. si quidoie je bien estre eslongie de toutes joies *ajouté dans B (doublon produit par un saut au* venus *suivant). Nous corrigeons.* ↔ *b.* com il *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *c.* le *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 128.

a. de riens *B. Nous adoptons la leçon de L.* ↔ *b.* m'a apelé *B, L. Nous corrigeons.* ↔ *c.* et pour noient [...] a honte le meillour chevalier del monde *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 129.

a. foldrai *B. Nous adoptons l'orthographe de L.* ↔ *b. Les deux premières lettres de cet adverbe sont illisibles ; L donne un banal* durement . ↔ *c.* si[l *exponctué*] *B*

Paragraphe 130.

a. l'a apelé *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 132.

a. de lui et *lacune dans B. Nous complétons d'après L.* ♦♦ *b.* tierce *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 135.

a. en ta court *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 136.

a. moustre *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *b.* Mador tent ausi le sien *L* ♦♦ *c. Nous retenons cette leçon difficile, commune à B et L, qui est peut-être un terme associé au jeu de dés. La leçon de L5 et P5,* en malvaise queriele *paraît plus cohérente.* ♦♦ *d.* vont aprés grant aleüre ou *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. Au Moyen Âge, le duel judiciaire hérite d'une conception ordalique et transcendante de la justice. Dieu donne nécessairement la victoire à celui qui est dans son droit.

Paragraphe 137.

a. pour ce qu'il l'avoit aucune fois veü et avoient esté compaingnon d'armes *B, L (anticipation sur la phrase suivante). Nous adoptons la leçon de P5.* ♦♦ *b.* nous *B, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.*

Paragraphe 138.

a. Sire *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5 : un homme qui se rend, par respect, utiliserait sûrement le vocatif de politesse.* ♦♦ *b.* quant [Lanselos *biffé*] entent *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 139.

a. de laiens *L, P5* ♦♦ *b.* chose *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ♦♦ *c.* vient Il oï que *B. B signale la transition inattendue de Gauvain à Arthur avec un « I » majuscule pour commencer le pronom et évite ainsi la répétition de* li rois *dans trois propositions de suite, mais nous adoptons la leçon de L, qui est plus claire.* ♦♦ *d.* de voir le saciés *manque dans L et P5.*

Paragraphe 140.

a. seve *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

1. Notre manuscrit, dans un souci probable de montrer un roi capable de mieux maîtriser ses passions, ne mentionne pas la réaction violente d'Arthur qui vient renforcer dans *P5* et *L5* les menaces verbales qu'il profère à l'encontre de ses neveux : à savoir qu'il dégaine son épée et se rue sur Agravain (voir notamment J. Frappier, § 86). (M. B. S.)

Paragraphe 141.

a. qui estoient *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 142.

a. vostre roialme *L* : nostre regne *P5* ↔ *b. Après* ocis *, P reprend notre roman, et son texte redevient notre contrôle principal; mais puisqu'une grande partie du recto de cette feuille (442r°) est usée et donc illisible, nous utilisons L comme contrôle secondaire jusqu'au milieu de notre § 148, et même après, en cas de besoin.*

Paragraphe 143.

a. el palais, si vint Gaheriés *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ↔ *b.* alés il venra *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. La ruse rappelle celle préconisée par le nain Frocin dans le *Tristan* de Béroul pour prendre Tristan et Yseut en flagrant délit d'adultère. Marc doit simuler un voyage mais se trouvera à proximité de son palais pour surveiller les allées et venues de Tristan (voir *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, p. 20-22).

Paragraphe 144.

a. nous *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P, L et P5.*

Paragraphe 145.

a. moult *répété dans B (doublon). Nous corrigeons.*

Paragraphe 146.

a. a Lanselot *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ↔ *b.* mé sire Gavains *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 147.

a. venus *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ↔ *b.* a la fenestre *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 148.

a. les *B. Nous corrigeons d'après P et L, le contexte et le singulier* nu *indiquant que c'est Lancelot en particulier qu'Agravain veut prendre en flagrant délit.* ↔ *b.* moiste *B. Nous adoptons la leçon de P.* ↔ *c.* vous *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P, L et P5 : selon la reine, Agravain agit contre le couple.*

Paragraphe 149.

1. C'est l'unique apparition de ce chevalier. La raison de sa haine envers Lancelot est inconnue.

Paragraphe 150.

a. et *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ♦♦ *b.* fait il *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 151.

a. secours *[3 l. plus haut].* Et puis que la chose eſt ensi alee li miels *B, P, L (bourdons dans leur modèle). Nous prenons comme bases de notre reconſtitution de ce passage corrompu la leçon de L5 et P5 et le texte établi par J. Frappier, § 91.*

Paragraphe 152.

a. de Kamaalot *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.*

1. Dans le *Triſtan* de Béroul, Marc veut infliger le même supplice du bûcher à la reine Yseut convaincue d'adultère (voir *Triſtan et Yseut*, p. 26-27). Le Lévitique (XXI, 9) promettait le bûcher à la fille d'un prêtre qui s'était adonnée à la proſtitution.

Paragraphe 153.

a. Agavain *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* venoit Boors [...] cheval traire et *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ♦♦ *c.* cruouls *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 154.

a. fis *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* metés *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ♦♦ *c.* mainent *B. Nous corrigeons d'après P et L* ♦♦ *d.* fait Lanselos *lacune dans B. Nous complétons d'après P, L et P5.* ♦♦ *e.* Gaheriés *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Voir *La Marche de Gaule*, t. II de la présente édition, § 309 et suiv., p. 317 ; ce château porte alors le nom de « Douloureuse Garde ».

Paragraphe 155.

a. sergans et il i vindrent *[3 l. plus haut]* al mandement si *P, L, P5.*

1. C'eſt ici l'unique mention de ce château dans les romans arthuriens en prose.

Paragraphe 156.

a. eſtee *B. Nous corrigeons d'après P.* ♦♦ *b.* ocis *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

Paragraphe 157.

a. poerent *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* Karados *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 159.

a. À partir d'ici et jusqu'au milieu de notre § 163, le texte de P redevient difficile à déchiffrer, parfois illisible, le folio 443 v° étant assez usé. Où P nous fait défaut, nous utilisons de nouveau L comme notre contrôle principal. ◆◆ *b.* assenestre *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *c.* cil estoit *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de L et P5.*

Paragraphe 160.

a. cours *B (anticipation sur la phrase adverbiale qui suit). Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* de doel *manque dans B et L. Nous adoptons la leçon de l'édition de J. Frappier, § 99.*

Paragraphe 161.

a. assenestre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 162.

a. qu'il responde riens ne *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 163.

a. soient maleoit qui si vous ont feru *B, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ◆◆ *b.* ot *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *c.* vois *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 164.

a. de doel *manque dans B (leçon isolée). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* cist *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *c.* auques ci *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 165.

a. si prendent mon signour Gavain *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* estoient *B. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* fist il metre sarcus *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 166.

a. tombes *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon établie par J. Frappier, § 102 : les pronoms* une *(que B transcrit en toutes lettres) et* nule *demandent un nom féminin.* ◆◆ *b.* grant *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 167.

a. lor *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* si courecié durement *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.* ◆◆ *c.* tenu *B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ◆◆ *d.* velt *B, P, L. Nous corrigeons d'après*

L5. ⬥⬥ *e*. qui *B, P. Nous corrigeons d'après L et P5*. ⬥⬥ *f*. amour *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5*.

Paragraphe 168.

a. a prou *B. Nous corrigeons d'après P et L*. ⬥⬥ *b*. pooir *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5*.

Paragraphe 169.

a. Yvons *B. Nous corrigeons d'après P*. ⬥⬥ *b*. fait Mordrés *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5*.

Paragraphe 170.

a. chastel que vous dites qu'il est fors *B (anticipation sur la phrase suivante). Nous corrigeons d'après P. De* fors *à* portai *le texte de P est incomplet à cause de la déchirure en bas du folio 444v°*. ⬥⬥ *b*. et de m'onour *B, P. Nous adoptons la leçon de L et P5*. ⬥⬥ *c*. dis *B. Nous corrigeons d'après P*. ⬥⬥ *d*. moi *manque dans B. Nous complétons d'après P et L*.

Paragraphe 171.

a. atendent a movoir les uns les autres et quident *B, P. Nous corrigeons d'après L dont la leçon donne un sens et une syntaxe acceptables à la phrase*. ⬥⬥ *b*. Jouse *B. Nous corrigeons d'après P*. ⬥⬥ *c*. tienen *B. Nous corrigeons d'après P et L*.

Paragraphe 172.

a. et el roialme de Gaunes *lacune dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5*. ⬥⬥ *b*. Gaule *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5. Voir § 44, var. c et n. 1*. ⬥⬥ *c*. fait a ciaus qui estoi[en *exponctué*]t *B. Nous corrigeons d'après P*. ⬥⬥ *d*. a avames gens *B. Nous corrigeons d'après le contexte, la phrase entière ne se trouvant que dans B*.

Paragraphe 173.

a. i *manque dans B. Nous complétons d'après L et P*. ⬥⬥ *b*. voldra *B. Nous corrigeons d'après P et L*.

Paragraphe 174.

a. a la Table Reonde *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L*. ⬥⬥ *b*. et c'estoit li mildres [...] de toute Yrlande *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L*. ⬥⬥ *c*. Gaheriet *P, L, P5. Nous retenons cette leçon isolée de B qui met en valeur les remplaçants des quatre cousins du lignage du roi Ban, les « amis charnels » de Lancelot*.

1. C'est le siège qu'occupait Galaad dans *La Quête du saint Graal* (voir § 8 et suiv.).

Paragraphe 175.

a. a demie journee de *B* : journee pres de *P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5, car l'armée s'intalle très près du château.* ♦♦ *b.* defors *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ♦♦ *c.* teles[es *exponctué*] *B* ♦♦ *d.* front del bois en l'ost *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Unique apparition de ce nom de lieu dans le roman. Il figure toutefois dans des chansons de geste.

Paragraphe 177.

a. descoupés *B, P. Nous corrigeons d'après L et P5.* ♦♦ *b.* si *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après P5.* ♦♦ *c.* car cil meïsme [...] de lor mort *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 179.

a. ne *manque dans B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 180.

a. homes qui vive *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* vous *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* sovient *B, L. Nous adoptons la leçon de P et P5.*

1. Selon J. Frappier, le passage sur les sages devins, qu'on trouve dans presque tous les manuscrits, « semble l'interpolation d'un scribe qui a voulu donner en ce qui concerne Artus [Arthur] le pendant de la prophétie qui se rapporte à Gauvain » (éd. 1936, p. 118). (M. B. S.)
2. Voir *La Première Partie de la quête de Lancelot*, t. II de la présente édition, § 238-239, p. 1679-1680.

Paragraphe 182.

a. dis *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b. La dernière phrase du paragraphe ne se trouve que dans B.*

Paragraphe 183.

a. alé *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 184.

a. et de veoir *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* n'eüst *B, L. Nous corrigeons d'après P, L5 et P5.*

Paragraphe 187.

a. et autresi *répété dans B. Nous corrigeons.* ♦♦ *b.* si estoit moult esmaiés *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L.*

1. Cet emblème rappelle qu'Arthur est fils d'Uterpandragon.

Paragraphe 188.

a. estoné *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 189.

a. merveillous *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* qui au miex *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5, dont la leçon donne un sens plus précis ; l'erreur de notre rédaction viendrait d'une mauvaise lecture de* enmi eus. ◆◆ *c.* le[s *exponctué*] jour *B*

Paragraphe 191.

a. des icelui jour en avant *B, P, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ◆◆ *b.* l'ost *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 192.

a. l'autre batalle *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 193.

a. ne *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* fors *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* Gaheriet *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5. Gauvain n'a aucune raison de croire Bohort responsable de la mort de Gaheriet, car B indique à plusieurs reprises que c'est Lancelot qui tue et Agravain et Gaheriet (§ 153-154, 158-159), et ce fait est inscrit sur la tombe de ce dernier (§ 166).*

Paragraphe 194.

a. garantist *B. Nous corrigeons d'après P et P5.*

Paragraphe 195.

a. si chevalier *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après P5.* ◆◆ *b.* que li home [...] la victoire *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après P5 et L5.* ◆◆ *c.* arme *B, P, L. Nous adoptons la leçon plus précise de L5 et P5.* ◆◆ *d.* assenestre *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 196.

a. portoit vit *B, P. Nous adoptons la leçon de L.* ◆◆ *b.* et il le connut *lacune dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 (précision nécessaire).*

Paragraphe 197.

a. duree *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *b.* son cuer *B, P, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ◆◆ *c.* ostel *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *d.* chevalier *manque dans B. Nous complétons d'après P et P5.* ◆◆ *e.* avoit fait Hector qui le jour avoit receü de maint cop *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *f.* il en *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 198.

a. un mois *B (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *b.* doi *B. Nous corrigeons d'après P.*

1. Sur l'interdit, voir H. Maisonneuve, « L'Interdit dans le droit classique de l'Église », dans *Mélanges d'histoire du Moyen Âge dédiés à la mémoire de L. Halphen*, Paris, 1951, p. 465-481.

2. La papauté se porte garante de la légalité des mariages princiers depuis que le mariage est devenu un sacrement au XIIe siècle. Le trait concerne donc plutôt l'histoire des XIIe et XIIIe siècles que l'époque supposée du règne d'Arthur.

Paragraphe 199.

a. a la roïne *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* de *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 201.

a. je i remaigne *B (anticipation sur la phrase suivante). Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *b.* et se vous volés que je m'en aille je m'en irai *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *c.* quant vous serés de nous partie *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *d.* envoie *B, P. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *e.* dis *B. Nous corrigeons d'après P.* ↔ *f.* dis *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *g.* pour que *B. Nous corrigeons d'après P et P5.*

Paragraphe 203.

a. qu'il li toille *B. Nous corrigeons d'après P et P5.* ↔ *b.* Et li rois meïsmes por ce qu'il li a fet si deboinairement sa requeste li trouvera du sien propre navie a passer en Gaule *ajouté dans L5 et P5.* ↔ *c.* au roi *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.* ↔ *d.* Gaule *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5. Voir § 44, var. c et n. 1.*

Paragraphe 204.

a. parmi l'ost *manque dans B et P. Nous complétons d'après L.* ↔ *b.* et dient *B, P* : et de plors *L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ↔ *c.* Lanselos et *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

1. Échange de cadeaux conforme à la *fine amor*. La scène rappelle un épisode du roman de Tristan où, après l'exil avec Yseut dans la forêt du Morrois, Tristan restitue dans des circonstances analogues la reine Yseut au roi Marc. Un échange de cadeaux entre les amants précède cette restitution (voir *Tristan et Yseut*, p. 74-82).

Paragraphe 206.

a. souffrir *B* : soustenir *P. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 207.

a. Gaule *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5. Voir § 44, var. c et*

n. 1. ♦♦ *b.* fols apelerres *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* voldroit *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 208.

a. que il *B, P, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 : le nom de l'accusé s'impose dans ce contexte juridique.* ♦♦ *b.* mon frere *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *c.* del contredire *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.*

Paragraphe 209.

a. dis *B, P. Nous corrigeons d'après L et P5.* ♦♦ *b.* dis *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.* ♦♦ *c.* je *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 210.

a. del vostre *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 211.

a. cel[e *exponctué*] *B*

Paragraphe 212.

a. si en escrurent *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 213.

a. et il fu entrés en la nef *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 214.

a. envout Diex vers ciaus *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *b.* dis *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.* ♦♦ *c.* esprova l'ai *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 215.

1. Pour la tradition celtique, la fête du 1[er] novembre (à laquelle se substitua la Toussaint chrétienne) voyait l'intronisation du roi après la saison de la guerre (voir F. Le Roux et C. Guyonvarc'h, *Les Fêtes celtiques*, Rennes, Ouest-France, 1995, p. 35-82). On notera aussi que Philippe Auguste avait été couronné à la Toussaint de 1179.

Paragraphe 216.

a. del roialme *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ♦♦ *b.* la muete *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ♦♦ *c.* dis *B, P. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 217.

a. tant *manque dans B. Nous complétons d'après P et L (clarté syntaxique).*

Paragraphe 218.

a. Logres *B, P, L. Nous adoptons la leçon de P5. Voir § 233.*

Paragraphe 219.

a. Il conmanda a tous ciaus [...] lor conmanderoit *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* que la chose *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *c.* Logres *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *d.* Et erra tant qu'il vint a la mer *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 220.

a. li rois *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* se voloient *B, P, L. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 221.

a. entour cest païs *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Sous cette figure fatale se cache très certainement une fée prédisant le destin du roi avant l'ultime combat. S'agirait-il de Morgain métamorphosée en vieille femme ?

Paragraphe 222.

a. cités *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* vous ne revenrois jamais el roiaume de Logres *P* : vous jamais ne recoverois le roialme de Logres *L* : vos jamais ne reverés le roialme de Logres sains ne haitiés *P5* ◆◆ *c.* droit *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 223.

a. il *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

1. La version courte abrège ici tout le détail de l'organisation des corps de troupes, avec leurs chefs, ce qui produit un récit schématique du début de la première bataille du siège de Gaunes (voir J. Frappier, éd. 1936, § 132-133). (M. B. S.)

Paragraphe 225.

a. les .II. cousins *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.*

Paragraphe 226.

a. uns [d *exponctué*]evesches *B* ◆◆ *b.* n'oïst *B. Nous complétons d'après P et L.*

1. Allusion à la naissance de Mordret comme fils incestueux d'Arthur.

Paragraphe 227.

a. parloient *B. Nous corrigeons d'après P et L (précision syntaxique).* ◆◆ *b.* pour ce que li rois [...] l'autre *lacune dans B et P (saut du même au même). Nous complétons d'après P5 et L.*

Paragraphe 228.

a. se li donra *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* sires *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* qui *B, L. Nous corrigeons d'après P.* ◆◆ *d.* a celui qui li parloit *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *e.* car *B. Nous adoptons la leçon de L et P5.*

Paragraphe 230.

a. dis *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *b.* vous vous avrés *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 232.

a. de *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* dis *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *c.* de mon mariage *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon établie dans l'édition de J. Frappier, § 141 (précision nécessaire).* ◆◆ *d.* retournast *B, P, L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *e.* ces *manque dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 233.

a. respondre de des fiances *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *b.* la roïne et la roïne *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *c.* cretiaus *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.*

Paragraphe 234.

a. volsisse ou non *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 235.

a. neïs encontre le *[p. 1382, 2 l. du bas]* roi Artu [...] tous homes jusqu'à la mort *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* fait *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 236.

a. Tour de Logres *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5.* ◆◆ *b.* desfendoie *B. Nous adoptons le pluriel de P et L.*

Paragraphe 238.

a. quidoient *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 239.

a. ou vous n'avrés *B, L. Nous adoptons la leçon de P et P5.* ⁂ *b.* a[ne *exponctue*]mis *B* ⁂ *c.* rois conme s'il nous haïssent autant que nous *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 240.

a. que je li fais *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ⁂ *b.* la guerre *manque dans B. Nous complétons d'après P.*

1. Le péché dont il est question n'est pas à comprendre au sens théologique mais au sens banal d'erreur, de faute. Il est assez inhabituel que le messager (qui bénéficie toujours d'un statut d'impunité) se sente ici responsable de la mauvaise interprétation du message dont on le charge. Toute parole a désormais perdu sa transparence.

Paragraphe 241.

a. que tu dis *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ⁂ *b.* outrement *B (anticipation sur l'adverbe suivant). Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *c.* douteroie de mains *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *d.* a celui qui *manque dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L.* ⁂ *e.* encharrié *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *f.* aprés prime *B. Nous corrigeons d'après P pour le sens.*

Paragraphe 243.

a. qui a jour *B, P, L. Nous adoptons la leçon de P5 dont le sens paraît plus intéressant.* ⁂ *b.* hontouse *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *c.* viels *B. Nous corrigeons d'après P et L (clarté orthographique).*

Paragraphe 244.

a. Sire vous *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.* ⁂ *b.* mais miels amaisse le laissier *lacune dans B et P. Nous adoptons la leçon de L qui offre une cohérence plausible.* ⁂ *c.* que je *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *d.* que vous vendrés *B, P, L. Nous adoptons la leçon de P5 et L5.* ⁂ *e.* si ne sai conment [...] sai je bien *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 245.

a. rois vous creantera *B. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* Gavains devant le roi et li dist [parla *P* : prie *L*] *B, P, L. Nous complétons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 247.

a. emprise la bataille *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.* ⁂ *b.* els

tous en tel maniere s'il ne vous font [meffont *P*] avant *B, P. Nous complétons ce passage corrompu d'après L5 et P5.* ⁂ *c.* puis qu'il est ensi *lacune dans B. Nous complétons d'après P et L.* ⁂ *d.* jamais remanoir ne je ne le lairoie en nule maniere *B. Nous complétons d'après P et L; ayant sauté une proposition, B semble avoir refait la syntaxe, rétablie dans notre texte.*

Paragraphe 248.

a. Bohort et Lyonel et Hestor qui *P. Les rédacteurs ne s'accordent pas sur la présence d'Hector dans la salle et au pourparler qui suit.*

Paragraphe 249.

a. le roi *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 : le nom de Caradoc est normalement précédé de son titre.* ⁂ *b.* maintenant s'entraporcierent *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *c.* .II. homes *B, L. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 251.

a. ne fust *B, P, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ⁂ *b.* Sire Gavain *B, P. Nous corrigeons d'après L.* ⁂ *c.* dont *B, P. Nous adoptons la leçon de P5.* ⁂ *d.* on le me tournast *B, P. Nous corrigeons d'après L et P5.* ⁂ *e.* pour chose que *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *f.* dis *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *g.* Et pour la pais pourchacier *lacune dans B et P. Nous complétons d'après L5 et P5.* ⁂ *h.* me *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 252.

a. pour ocoison de lignage *B, P, L. Nous corrigeons avec le mot plus rare et plus exact d'après L5.*

Paragraphe 253.

a. que je ne me deffende *B. Nous corrigeons d'après L et P.* ⁂ *b.* le honour *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 254.

a. si fera *B. Nous adoptons la leçon de P, L et P5.*

Paragraphe 257.

a. le virent *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 258.

a. durement qu'il *manque dans B. Nous complétons d'après P.* ⁂ *b.* signours et tournerent *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *c. D'ici jusqu'à la fin du § 261, le texte de P est souvent impossible à déchiffrer; nous recourrons à L comme contrôle principal et à L5 et P5 en second lieu.* ⁂ *d.* col ains met

B. Nous corrigeons d'après P et L. ↔ *e.* veïst as prodoumes les cops doner *B (anticipation sur la phrase suivante). Nous adoptons la leçon de P5.*

1. Le nom de cette épée apparaît en gallois pour la première fois dans *Kulhwch et Olwen*, le plus ancien texte mythique gallois relatif à Arthur, sous la forme *Caledfwlch*. La forme Escalibor se trouve chez Chrétien de Troyes (*Perceval ou le Conte du Graal*, *Œuvres complètes*, p. 831). La racine celtique (irlandaise) *caot, callawr* renvoie à la chaleur (*cf.* latin *caleo, calere* : « être chaud »). Cette chaleur inhérente à l'épée serait-elle à mettre en rapport avec son immersion ultérieure dans l'eau d'un lac ?

Paragraphe 259.

a. si grant piece *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.* ↔ *b.* se sont mené *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5.* ↔ *c.* menu si que *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 260.

a. doutantance *B (lapsus calami). Nous corrigeons.* ↔ *b.* que *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ↔ *c.* je *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P et L.* ↔ *d.* orendroit *manque dans B. Nous corrigeons d'après P et L.* ↔ *e.* chevalier en la bataille *B, P, L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *f.* apela Lanselot de la bataille *B, P. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.* ↔ *g.* la baille *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 261.

a. a *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ↔ *b.* Et il disoit voir car *lacune dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *c.* combatus que *B. Nous adoptons la leçon de P5.* ↔ *d.* creance *B, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 qui paraît convenir mieux au contexte.*

1. Gauvain est donc un héros solaire : survivance évidente d'une tradition mythique païenne que le texte romanesque s'empresse ici de christianiser. Antérieurement à *La Mort du roi Arthur*, le motif apparaît dans la *Première continuation* du *Perceval* de Chrétien de Troyes.

2. Version chrétienne d'un mythe païen d'enfant exposé dont Gauvain offre un bel exemple. On lira le récit païen de cette histoire dans le *De ortu Walwani (Les Enfances de Gauvain)*, *Arthur, Gauvain et Mériadoc. Récits arthuriens latins du XIII[e] siècle*, Philippe Walter dir., Grenoble, Ellug, 2007.

3. Pour certains critiques, il s'agirait des îles Orcades mais c'est probablement d'un lieu mythique qu'il est question. Le nom peut faire penser à l'Orcus étrusque, démon des Enfers et de l'Autre Monde. Il est peu probable toutefois qu'il s'agisse d'un emprunt à cette mythologie. Geoffroy de Monmouth faisait déjà de *Gunvasius* (Gauvain) un *rex Orcadum*. Le *Brut* de Wace reprend cette origine : *Gonvais, qui ert reis d'Orchenie* (v. 9708).

Paragraphe 262.

a. vint a els si lor dist *B, P. Nous adoptons la leçon de L. Les pronoms*

au pluriel de B et P représentent une trace du groupe de chevaliers-messagers qui amène l'enfant à l'ermite dans une rédaction antérieure ; notre version courte simplifie en réduisant le personnel à un chevalier, mais seul L impose le singulier logique ici. ◆◆ *b.* et traveil tant conme [...] ses compaignons *lacune dans B, P et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *c.* portast *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *d.* avenoit que quant il *B (doublon). Nous corrigeons d'après P et L.* ◆◆ *e.* metoit *B, P, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5.*

Paragraphe 263.

a. P présente ici une assez longue lacune, causée par la perte de quelques feuillets ; le texte reprend au milieu de notre § 284.

Paragraphe 264.

a. plus *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ◆◆ *b.* mais en ce fu il [...] sus mon signour Gavain *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 265.

a. de *manque dans B et L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *b.* d'escu *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *c.* del païs *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 266.

a. ceste chose vous dis je pour ce que vous aiés merci de vous meïsmes *ajouté dans B (anticipation de la phrase suivante). Nous corrigeons.* ◆◆ *b.* vous *ajouté dans B (anticipation). Nous corrigeons d'après L et P5.* ◆◆ *c.* dis *B, L. Nous corrigeons d'après P5.* ◆◆ *d.* que *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *e.* bons *manque dans B et L. Nous complétons d'après P5.*

Paragraphe 267.

a. avess *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 268.

a. moi *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ◆◆ *b.* de sanc *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ◆◆ *c.* respont *B. Nous corrigeons.* ◆◆ *d.* ore que je oi si *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ◆◆ *e.* veüs *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ◆◆ *f.* tant savoient il bien *B. Nous adoptons la leçon de L et P5.*

1. Lancelot a accordé sa « merci » à son adversaire selon une idéologie de la mesure et du pardon teintée de charité chrétienne. Les romans arthuriens l'exaltent lors des duels et tournois dès le XII[e] siècle.

Paragraphe 269.

a. n'istre *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 270.

a. Si n'ovri onques [...] s'il fust mors fors que *lacune dans B et L. Nous complétons d'après P5 et l'édition de J. Frappier, § 159.*

1. Dans l'actuel département de Seine-et-Marne, Meaux, siège d'un évêché, faisait jadis partie du comté de Champagne. Cette mention, ajoutée à d'autres (voir l'Introduction, t. I de la présente édition, p. XXXI), pourrait indiquer l'origine champenoise de l'auteur qui aurait mentionné cette ville pour des raisons particulières touchant peut-être son mécène.

Paragraphe 271.

a. li rois *B. Nous corrigeons d'après P5 et L5.* ♦♦ *b.* f[o *exponctué*]il *B. Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* a *manque dans B. Nous complétons d'après L5 et P5.*

1. L'épisode de la guerre contre les Romains figurait déjà dans l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth et dans le *Brut* du poète anglo-normand Wace. Ces textes fondateurs ont été traduits et rassemblés dans *La Geste du roi Arthur*, Emmanuèle Baumgartner et Ian Short éd., 10/18, 1993.

Paragraphe 272.

a. envoia ses chevaliers *B, L. Nous corrigeons d'après P5.*

1. Arthur a tué Frolle lors d'une expédition en Gaule contre Claudas qui bénéficiait de l'appui des Romains (voir *La Seconde Partie de la quête de Lancelot*, § 647-650).

Paragraphe 275.

a. traist l'espee et se traist *B. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 276.

a. si *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5 pour rétablir la syntaxe consécutive.*

Paragraphe 278.

a. peres *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ♦♦ *b.* d'un fil conme je ferai d'un fil *B (doublon). Nous corrigeons d'après L.* ♦♦ *c.* que *ajouté dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 279.

a. journee *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ♦♦ *b.* pala *B (assimilation picarde). Nous régularisons.* ♦♦ *c.* Ha ! sire *B (anticipation sur la phrase suivante). Nous corrigeons d'après P5.* ♦♦ *d.* voi *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 280.

a. tolue *B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 281.

a. se vous volés *ajouté dans B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 282.

a. car *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 284.

a. de Londres *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ❖ *b.* perrieres qu'il *B. Nous corrigeons d'après L et L5.* ❖ *c.* disoient tuit devant *P, qui redevient notre contrôle principal.*

Paragraphe 285.

a. sor nous *B. Nous corrigeons d'après P, L et P5 et d'après la phrase suivante.* ❖ *b.* assamblés de vos homes *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 287.

a. consbatre *B. Nous corrigeons.*

Paragraphe 289.

a. celes ou eles plus se fioient *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ❖ *b.* conduire ces .II. somiers *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ❖ *c.* dis *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 293.

a. consbatre *B. Nous corrigeons.* ❖ *b.* pitié sire *B. Nous complétons d'après P et L.* ❖ *c.* del Lac *manque dans B. Nous complétons d'après P et L : le caractère solennel de l'épitaphe invite le nom complet.*

1. On trouve dans d'autres manuscrits un libellé différent de cette même épitaphe ; voir notamment l'édition de J. Frappier (§ 172 et 175) : « Ici reposent Gauvain et Gaheriet que Lancelot tua à cause de la démesure de Gauvain. » Gauvain porte seul l'entière responsabilité de sa mort et de celle de son frère.

Paragraphe 295.

a. arsist li rois Artus *B, P, L. Nous complétons d'après P5 avec une indication temporelle qui paraît importante au récit : Gauvain meurt le soir ; le deuil à Douvres dure toute la nuit, et le lendemain matin le roi organise l'escorte qui accompagnera le corps à Camaalot. La chevauchée à Beloé prendra toute la journée.* ❖ *b.* li chevalier *B. Nous complétons d'après P et L.*

Paragraphe 296.

1. On a voulu identifier ce château au village de Beltring, situé à huit miles au nord-est de Tunbridge Wells dans le Kent, mais il pourrait s'agir d'un lieu imaginaire.

Paragraphe 298.

a. tout *manque dans B. Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* ferés *B. Nous adoptons la leçon de P et L.*

Paragraphe 299.

a. cil *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 301.

a. A l'endemain s'en parti [...] chevaucha tout le jour *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après P et L.* ◆◆ *b.* oés *manque dans B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 303.

1. Nom de lieu différent de Gloucester sur la rivière Saverne (toujours écrit sous cette forme dans les textes médiévaux).
2. Cette dame aux avertissements prophétiques est à nouveau une fée du destin dissimulée cette fois en allégorie de la Fortune.
3. Allégorie moralisante qui rejoint le message biblique.

Paragraphe 304.

a. destournés *B, P, L (anticipation). Nous adoptons la leçon de L5 et P5.*

Paragraphe 305.

1. Il s'agit de Salisbury, dans le Wiltshire, où se trouve toujours un cromlec'h, c'est-à-dire des pierres levées (trilithes) disposées en cercle. Ce monument est toutefois antérieur à l'ère celtique. Il pourrait s'agir d'un observatoire astronomique. Cela donnerait peut-être une signification astrale et cosmique à la bataille qui suit.
2. On sait que Merlin avait construit dans la plaine de Salesbières un cimetière avec des pierres levées venues d'Irlande (voir t. I de la présente édition, § 118-120, p. 689-691 et n. 1, 2 et 3, p. 690). La tradition figure déjà chez Geoffroy de Monmouth (*Historia regum Britanniae*, chap. 127-130) et chez Wace (*Brut*, éd. Arnold, v. 7993-8178).

Paragraphe 306.

a. Avec roialmes *se termine le folio 455 de P; s'ensuit une assez longue lacune, jusqu'au § 345 de notre texte. L redevient notre contrôle principal.* ◆◆ *b.* savés *B. Nous corrigeons d'après L.* ◆◆ *c.* je n'ai *B. Nous corrigeons*

d'après L. ❖ *d.* en ai *B. Nous corrigeons d'après L.* ❖ *e.* a ce qu'il a *B, L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5. Malgré l'accord de B et L sur une transition abrupte au discours indirect, cette déclaration demande une conclusion au discours direct : c'est une « parole » du roi troublé (§ 307).*

Paragraphe 307.

a. mandes *B. Nous corrigeons d'après L.* ❖ *b.* mander *B, L. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 308.

a. i *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ❖ *b.* se vous a l'endemain [...] sans faille *lacune dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 309.

a. de *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ❖ *b.* si de duit *B (anticipation). Nous corrigeons d'après L.* ❖ *c.* legierement desconfire *B. Nous corrigeons d'après L.*

1. On sait que, dans *Les Premiers Faits du roi Arthur*, les Saxons étaient déjà les ennemis permanents et héréditaires d'Arthur et de tous les Bretons. Leur réapparition symétrique à la fin du cycle relève d'effets de composition parfaitement étudiés.

Paragraphe 310.

a. il *B. Nous adoptons la leçon de L.* ❖ *b.* de *manque dans B. Nous adoptons la leçon de L.* ❖ *c.* bon chevaliers a conduit *B. Nous corrigeons d'après L.* ❖ *d.* il *B. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 311.

a. de .x. roialmes avoc lui les .x. chevaliers et tant chevalchierent *B. Nous corrigeons et complétons d'après P5.* ❖ *b.* tant qu'il *B. Nous corrigeons d'après L.* ❖ *c.* des *manque dans B. Nous complétons d'après L.*

Paragraphe 312.

a. et souffraiteuse *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ❖ *b.* Et la bataille fu conmencie grans et merveillouse *lacune dans B. Nous complétons d'après P5 pour assurer la cohérence du récit.*

Paragraphe 313.

a. en *manque dans B. Nous corrigeons d'après L.*

1. La leçon plutôt vague de notre manuscrit souligne la douleur morale des Saxons tandis que le texte de J. Frappier (§ 182 de son édition) présente plus explicitement un motif stratégique qui reviendra

bientôt dans nos paragraphes 316-317 et 345, à savoir la défaite causée par le deuil inopportun, sur un champ de bataille, pour un chef mort. (M. B. S.)

Paragraphe 314.

a. toute *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ✦✦ *b.* fors .III. ou .IIII. *manque dans B. Nous adoptons la leçon de P5 (précision nécessaire).* ✦✦ *c.* les *B* : lors *L. Nous corrigeons d'après P5.* ✦✦ *d.* Et quant il fu remontés *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 315.

a. fait il *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ✦✦ *b.* tant *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ✦✦ *c.* atout *manque dans B et L. Nous corrigeons d'après P5.* ✦✦ *d.* la *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.*

Paragraphe 316.

a. conment *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 317.

a. virent venir *B, L. Nous corrigeons d'après P5.* ✦✦ *b.* desmaillent *manque dans B. Nous complétons d'après L.* ✦✦ *c.* lor maisnies *manque dans B et L. Nous adoptons la leçon de L5 et P5 (précision nécessaire).* ✦✦ *d.* vostre *B, L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ✦✦ *e.* faciés *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 319.

a. Mordret *manque dans B et L. Nous corrigeons d'après L5 et P5.* ✦✦ *b.* estoient *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ✦✦ *c.* fist fu il grant piece *B. Nous complétons d'après L, P5 et L5.* ✦✦ *d.* en eüst il assés eü *B, L. Nous adoptons la leçon plus claire de P5.*

Paragraphe 320.

a. Ore alés *B. Nous corrigeons d'après P5.* ✦✦ *b.* s'entrepercent *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de L et P5, mais celle de B n'est pas impossible.* ✦✦ *c.* quarte *B. Nous corrigeons d'après L.* ✦✦ *d.* Artu lor vint porprendre *B. Nous adoptons la leçon plus directe de P5 : c'est au moment où le roi Aguisant voit entrer en jeu les deux corps de troupes envoyés par Mordret qu'il décide de faire avancer ses hommes jusqu'à ceux-là afin d'ouvrir un deuxième front.*

Paragraphe 321.

a. un liels *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ✦✦ *b.* ocisent ou *B. Nous corrigeons d'après L5 et P5.*

Paragraphe 324.

a. la a amont *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 325.

a. la *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *b.* de la menour *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *c.* si batu *B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *d.* qui pres del roi estoit *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.*

Paragraphe 327.

a. s'entrepirent *B. Nous corrigeons d'après L.*

Paragraphe 328.

a. s'a lui non ocirre *B. Nous corrigeons d'après la syntaxe de cette construction dans nos § 68, 75, 263, etc.* ↔ *b.* jusqu'en la teste et de la teste *B, L. Nous adoptons la leçon de P5 et de l'édition de J. Frappier, § 190.*

1. Même réinterprété théologiquement, le motif astral dénonce ici sa signification cosmique païenne.

Paragraphe 329.

a. ne le porroit penser *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *b.* si reconmencent l'estor mortel *lacune dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ↔ *c.* conme ci a *manque dans B. Nous adoptons la leçon de L et P5.*

Paragraphe 330.

a. une eglyse *B (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de L et P5.*

Paragraphe 331.

1. Étonnante scène où un roi qui porte le nom celtique de l'ours (*art* en irlandais) étouffe un homme exactement comme un ours étouffe sa proie. Dans ses derniers instants, Arthur redevient l'ours mythique que son nom désigne (voir la Notice, p. 1648).

Paragraphe 333.

a. sus *manque dans B et L. Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *b.* el lac *B. Nous corrigeons d'après L.* ↔ *c.* il li est avis que *lacune dans B et L (saut du même au même). Nous complétons d'après L5 et P5.* ↔ *d.* si dist a soi meïsmes *lacune dans B (saut du même au même). Nous complétons d'après L* ↔ *e.* ariere *manque dans B. Nous complétons d'après L et P5.* ↔ *f.* si le traist del fuerre *lacune dans B. Nous adoptons la leçon de L et P5.*

Paragraphe 334.

a. la *manque dans B. Nous corrigeons d'après L et P5.* ↔ *b.* maintenant

de l'aigue qu'ele aprocha *B. Nous corrigeons d'après* L *et* P5. ✦✦ *c.* vivés *B. Nous corrigeons d'après* L.

Paragraphe 335.

a. ait *B. Nous corrigeons d'après* L5 *et* P5.

Paragraphe 336.

a. nenil *manque dans* B *et* L. *Nous complétons d'après* L5 *et* P5.

Paragraphe 337.

a. et *ajouté ici dans* B. *Nous corrigeons d'après* L.

Paragraphe 338.

a. ne sai dames ou damoiseles *B. Nous adoptons la leçon établie par J. Frappier dans son édition, § 194.*

1. Contrairement aux autres épitaphes, celle d'Arthur ne comporte aucune mention des circonstances de sa mort. Arthur est-il vraiment mort ? N'est-il pas conduit vers Avalon encore vivant par sa demi-sœur Morgain ?

Paragraphe 339.

a. les *B. Nous corrigeons d'après* L *et* P5.

Paragraphe 340.

a. estre volés *B. Nous complétons d'après* L *et* P5. ✦✦ *b.* outreement *B. Nous corrigeons d'après* L *et* P5.

Paragraphe 342.

a. se conseillierent qu'il feroient *B. Nous complétons d'après* L *et* P5. ✦✦ *b.* et issirent *B. Nous corrigeons d'après* L.

Paragraphe 343.

a. la roïne estoit lors trespassee nouvelement *lacune dans* B *et* L. *Nous adoptons la leçon de* L5 *et* P5 *(précision nécessaire).*

Paragraphe 345.

a. P, *bien que très endommagé par endroits, redevient à partir d'ici notre manuscrit de contrôle principal ; à défaut nous avons recours à* L.

Paragraphe 347.

a. des es esperons *B. Nous corrigeons.* ✦✦ *b.* vint uns vallés a pié *B, L. Nous corrigeons d'après* P.

Paragraphe 349.

a. Lanselos *manque dans B. Nous adoptons la leçon de L.*

Paragraphe 350.

a. il se regarde *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *b.* de *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de P5.*

Paragraphe 351.

a. et autre *B. Nous corrigeons d'après P et L.* ⁂ *b.* estoit prestre et *manque dans B, P et L. Nous adoptons la leçon de L5.*

Paragraphe 352.

a. veillier et en proieres *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 353.

1. Avant l'arrivée de la numération cardinale (le 5 mars, le 6 juillet), l'usage médiéval est de compter les jours par soustraction à partir de la plus proche échéance (calendes, ides et nones) du mois suivant. Lancelot s'alite vers le 13 avril, ce qui correspond à la période pascale (Pâques peut tomber au plus tard le 25 avril). Ses expiations s'inspirent des mortifications du Carême.

Paragraphe 354.

a. onques n'en vit on tant en lieu *B* : onquez n'en vi autant en lieu *P* : onques n'en vi hons tant *L. Nous corrigeons d'après P5.* ⁂ *b.* ore alons veoir s'il est deviés *ajouté dans B (anticipation sur le* frere *suivant). Nous corrigeons d'après P et L.*

1. Particulièrement en milieu monastique, le rire est considéré comme démoniaque (voir Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 1357-1368). La conclusion de l'œuvre trahit à l'évidence le retour en force des valeurs, comportements et conceptions émanant de la vie religieuse, en particulier l'idée du « mépris du monde », fondement de la vie monastique. Elle semble une indication claire sur le milieu d'origine du ou des auteurs du roman.

Paragraphe 355.

a. l'endemaint firent *B. Nous corrigeons d'après P.* ⁂ *b.* li sires *B. Nous corrigeons d'après P.*

Paragraphe 356.

a. l'archevesches *B. Nous corrigeons d'après P et L.*

Paragraphe 357.

a. Explicit de La Mort le roi Artu *P* ♦♦ *b.* Explicit : ci fine le Roumans de Lancelot del Lac *P*

1. Probablement Cayeux-en-Santerre, à une vingtaine de kilomètres d'Amiens et à une dizaine du monastère de Corbie qui possédait un *scriptorium* (atelier de copie) comme beaucoup d'abbayes. À la fin du XII[e] et au début du XIII[e] siècle, on connaît un homonyme de notre copiste nommé Arnolphe (ou Arnoul) de Cayeux qui instruisait au métier des armes de jeunes chevaliers et en particulier le fils du comte de Guines. Ce lignage picard renvoie à l'actuel Pas-de-Calais, voisin du département de la Somme où se trouve Cayeux-en-Santerre d'où Arnolphe pourrait être originaire. On se demande si le copiste de 1286 n'a pas gardé de son ancêtre, contemporain de Guillaume Le Maréchal, le même goût pour l'instruction des jeunes chevaliers mais cette fois à travers une littérature romanesque fortement imprégnée d'idéologie religieuse. Tout le roman est bien un véritable manuel d'une chevalerie militante et chrétienne.

2. La fête de la Décollation (ou décapitation) de saint Jean Baptiste tombe annuellement le 29 août. Elle devait avoir une certaine importance en pays picard car, selon la tradition, le crâne du décapité avait été rapporté à Poitiers ou Amiens par le roi Pépin au temps des croisades et il y fut longtemps honoré comme relique.

3. L'indication est ici celle du rubricateur (ou auteur des rubriques) distinct du copiste Arnolphe de Cayeux.

BIBLIOGRAPHIE

Les principales éditions de chacun des textes contenus dans la présente édition sont référencées dans la Note sur le texte propre à ce texte.

Quelques ouvrages spécialisés donnent les informations bibliographiques nécessaires :

BOSSUAT (Robert), *Manuel bibliographique de la Littérature française du Moyen Âge*, Melun, Librairie d'Argences, 1951 ; Supplément (1949-1953) ; Second Supplément (1954-1960) ; Troisième Supplément (1960-1980), Éditions du CNRS, 2 vol., 1986 et 1991.

Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne (*BBSIA*). [Publié annuellement depuis 1949, avec un index des Auteurs et un index des Sujets.]

On trouvera ici un choix d'ouvrages généraux, à compléter par les indications bibliographiques qui figurent à la suite de la Notice consacrée à chacun des textes.

ADOLF (Helen), *Visio Pacis : Holy City and Grail. An Attempt at an Inner History of the Grail Legend*, Harrisburg, Pennsylvania Press, 1960.

ALCOCK (Leslie), *Arthur's Britain. History and Archaeology A.D. 367-634*, Londres, Allen Lane, 1971.

ASHE (Geoffrey), *King Arthur's Avalon. The Story of Glastonbury*, Londres, Collins, 1957.

—, *A Guidebook to Arthurian Britain*, Londres, Longman, 1980.

AURELL (Martin), *La Légende du roi Arthur (550-1250)*, Perrin, 2007.

BARBER (Richard), *Arthur of Albion : an Introduction to the Arthurian Literature and Legends of England*, Londres, Barrie and Rockliff, 1961.

—, *The Figure of Arthur*, Cambridge, Brewer, 1976 (2e éd.).
—, *The Holy Grail. Imagination and Belief*, Londres, Penguin, 2004.
BAUMGARTNER (Emmanuèle), *L'Arbre et le Pain, Essai sur la « Queste del saint Graal »*, SEDES-CDU, 1981.
BERTHELOT (Anne), *Arthur et la Table ronde : la force d'une légende*, « Découvertes Gallimard », 1996.
—, *La Légende du roi Arthur*, Éditions du Chêne, 2004.
BESAMUSCA (Bart) *et alii* éd., *Cyclification. The Development of Narrative Cycles in the Chansons de geste and the Arthurian Romances*, Amsterdam, Oxford, New York et Tokyo, Royal Netherlands Academy, 1994.
BOGDANOV (Fanny), *The Romance of Grail. A Study of the Structure and Genesis of a Thirteenth Century Arthurian Prose Romance*, Manchester, Manchester University Press, 1966.
BOUTET (Dominique), *Charlemagne et Arthur, ou le Roi imaginaire*, Champion, 1992.
BRETEL (Paul), *Les Ermites et les Moines dans la littérature française du Moyen Âge (1150-1250)*, Champion, 1995.
BRIGGS (Katharine Mary), *The Fairies in Tradition and Literature*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1967.
BROWN (Arthur Charles Lewis), *The Origin of the Grail Legend*, Cambridge, Harvard University Press, 1943.
BROMWICH (Rachel), JARMAN (A. O. H.) et ROBERTS (Brynley F.), *Arthur of the Welsh : the Arthurian Legend in Medieval Welsh Literature*, Cardiff, University of Wales Press, 1991.
BROWNLEE (Kevin et Marina Scordilis), *Romance : Generic Transformation from Chrétien de Troyes to Cervantes*, Hanovre et Londres, University Press of New England, 1985.
BRUCE (James Douglas), *The Evolution of Arthurian Romance from the Beginnings down to the Year 1300*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht et Baltimore, The John Hopkins Press, 1928 (2e édition avec un supplément d'Alfons Hilka).
—, « The Composition of the Old French Prose Lancelot », *Romanic Review*, 9, 1918, p. 241-268 et 353-395 ; 10, 1919, p. 43-66 et 97-122.
BURNS (E. Jane), *Arthurian Fictions. Rereading the Vulgate Cycle*, Columbus, Ohio State University Press, 1985.
BUSBY (Keith), *Gauvain in Old French Literature*, Amsterdam, Rodopi, 1980.
CARLEY (James P.), *Glastonbury Abbey and the Arthurian Tradition*, Cambridge et Rochester, D. S. Brewer, 2001.
CARMAN (Justice Neale), *A Study of the Pseudo-Map Cycle of Arthurian Romance, to Investigate its Historico-Geographic Background and to Provide a Hypothesis as to its Fabrication*, Lawrence, The University Press of Kansas, 1973.
CHARVET (Louis), *Des Vaus d'Avalon à la « Queste du Graal »*, Corti, 1967.

COMBES (Annie), *Les Voies de l'aventure. Réécriture et composition romanesque dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 2001.
DUBOST (Francis), *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIe-XIIIe siècles) : l'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 15, 1991.
FARAL (Edmond), *La Légende arthurienne. Études et documents*, Champion, 1929, 3 vol.
FERLAMPIN-ACHER (Christine), *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002.
—, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 66, 2003.
FRAPPIER (Jean), *Étude sur « La Mort le roi Artu »*, Genève-Paris, Droz, 1961 (2e édition revue et augmentée).
—, *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977.
GIRBEA (Catalina), *La Couronne ou l'Auréole. Royauté terrestre et chevalerie célestielle dans la légende arthurienne (XIIe-XIIIe siècles)*, Turnhout, Brepols, 2007.
GOUSSET (Marie-Thérèse) et PASTOUREAU (Michel), *Lancelot du Lac et la Quête du Graal*, Anthèse, 2003.
GRESWELL (William Henry Parr), *Chapters on the Early History of Glastonbury Abbey*, Taunton, Barnicott & Pearce, 1909.
HABIGER-TUCZAY (Christa), *Magie und Magier im Mittelalter*, Munich, Diederichs, 1992.
HARF-LANCNER (Laurence), *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine : la naissance des fées*, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 8, 1984.
HARWARD (Vernon J.), *The Dwarfs of Arthurian Romance and Celtic Tradition*, Leyde, Brill, 1958.
INSOLERA (Manuel), *L'Église et le Graal. Essai sur la présence ésotérique du Graal dans la tradition ecclésiastique*, Milan, Archè, 1997.
JARMAN (Alfred Owen Hughes), *The Legend of Merlin*, Cardiff, University of Wales, 1960.
JAUSS (Hans-Robert) et KÖHLER (Erich) éd., *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, vol. IV : *Le Roman jusqu'à la fin du XIIIe siècle*, Heidelberg, Winter, t. I, 1978 ; t. II (partie documentaire), 1984.
KENNEDY (Elspeth), *Lancelot and the Grail. A Study of the Prose Lancelot*, Oxford, Clarendon Press et New York, Oxford University Press, 1986.
KIBLER (William W.) éd., *The Lancelot-Grail Cycle. Text and Transformations*, Austin, University of Texas Press, 1994.
LACY (Norris J.) éd., *The Arthurian Encyclopedia*, Woodbridge, The Boydell Press, 1988.
LEUPIN (Alexandre), *Le Graal et la Littérature*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1983.
LEWIS (Lionel Smithett), *St Joseph of Arimatea at Glastonbury or the Apostolic Church of Britain*, Londres, James Clarke, 1958.

LOCKE (Frederick W.), *The Quest for the Holy Grail. A Literary Study of a Thirteenth Century French Romance*, Stanford, Stanford University Press, coll. « Stanford Studies in Language and Literature », 21, 1960.
LOOMIS (Roger Sherman), *Celtic Myth and Arthurian Romance*, New York, Columbia University Press, 1927 ; réimp. Londres, Constable, 1993.
—, *Arthurian Literature in the Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press, 1959.
—, *The Grail, from Celtic Myth to Christian Symbol*, Cardiff, University of Wales Press, 1963 ; réimp. Princeton, Princeton University Press, 1991.
—, *The Development of Arthurian Romance*, Londres, Hutchinson, 1963.
—, *Wales and the Arthurian Legend*, Cardiff, University of Wales Press, 1956.
LOOMIS (Roger Sherman et Laura Hibbard), *Arthurian Legends in Medieval Art*, Londres et New York, Oxford University Press, Modern Language Association of America, 1938.
LOT (Ferdinand), *Étude sur le « Lancelot en prose »*, Champion, 1918.
MACDONALD (Aileen Ann), *The Figure of Merlin in Thirteenth Century French Romances*, New York et Queenston, Edwin Mellen Press, 1990.
MARX (Jean), *La Légende arthurienne et le Graal*, PUF, 1952.
—, *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Klincksieck, 1965.
MATARASSO (Pauline), *The Redemption of Chivalry. A Study of the « Queste del Saint Graal »*, Genève, Droz, 1979.
MÉLA (Charles), *La Reine et le Graal. La Conjointure dans les romans du Graal, de Chrétien de Troyes au Livre de Lancelot*, Le Seuil, 1984.
MICHA (Alexandre), « Les Manuscrits du *Lancelot* en prose », *Romania*, LXXXI, 1960, p. 145-187 ; 84, 1963, p. 28-60 et 478-499.
—, « La Tradition manuscrite du *Lancelot* en prose », *Romania*, LXXXV, 1964, p. 293-318 et 478-517.
—, *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, 1976.
—, *Étude sur le « Merlin » de Robert de Boron, roman du XIIIe siècle*, Genève, Droz, 1980.
—, *Essais sur le cycle du « Lancelot-Graal »*, Genève, Droz, 1987.
MILLAND-BOVE (Bénédicte), *La Demoiselle arthurienne. Écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIIIe siècle*, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 79, 2006.
MORRIS (Rosemary), *The Character of King Arthur in Medieval Literature*, Cambridge, D. S. Brewer, 1982 (Arthurian Studies IV).
NELLI (René) dir., *Lumière du Graal. Études et textes*, Les Cahiers du Sud, 1951.
NUTT (Alfred), *Studies on the Legend of the Holy Grail with Special Reference to the Hypothesis of its Celtic Origin*, Londres, Harrison and Sons Printers, 1888.
PATON (Lucy Allen), *Studies in the Fairy Mythology of the Arthurian*

Romance, Boston, 1903 ; 2e édition complétée, New York, Burt Franklin, 1960.

PAUPHILET (Albert), *Études sur la « Queste del saint Graal » attribuée à Gautier Map*, Champion, 1921 ; rééd. Genève, Slatkine, 1996.

PAYEN (Jean-Charles), *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale (des origines à 1230)*, Genève, Droz, 1967.

—, « Plaidoyer pour Guenièvre. La culpabilité de Guenièvre dans le *Lancelot-Graal* », *Les Lettres romanes*, 20, 1966, p. 103-114.

—, « Lancelot contre Tristan : la conjuration d'un mythe subversif, réflexions sur l'idéologie romanesque au Moyen Âge », *Mélanges de langue et de littérature médiévale offerts à Pierre Le Gentil*, SEDES-CDU, 1973, p. 617-632.

PEEBLES (R. J.), *The Legend of Longinus in Ecclesiastical Tradition and in English Literature an its Connection with the Grail*, Baltimore, Furst, 1911.

POIRION (Daniel), *Le Merveilleux dans la littérature française du Moyen Âge*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1982.

—, *Précis de littérature française du Moyen Âge*, PUF, 1983.

RHYS (John), *Studies in the Arthurian Legend*, Oxford, Clarendon Press, 1891.

ROBINSON (Joseph Armitage), *Two Glastonbury Legends : King Arthur and St. Joseph of Arimathea*, Cambridge, The University Press, 1926.

ROBREAU (Yvonne), *L'Honneur et la Honte : leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal (XIIe-XIIIe siècles)*, Genève, Droz, 1981.

Les Romans du Graal au XIIe et au XIIIe siècle, Éditions du CNRS, 1956 (Colloques internationaux du CNRS).

SZKILNIK (Michelle), *L'Archipel du Graal. Étude de l'« Estoire del saint Graal »*, Genève, Droz, 1991.

TATLOCK (John Strong Perry), *The Legendary History of Britain : Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae and its Early Vernacular Versions*, Berkeley, University of California Press, 1950.

VALETTE (Jean-René), *La Poétique du merveilleux dans le « Lancelot en prose »*, Champion, 1998.

—, *La Pensée du Graal. Fiction littéraire et théologie (XIIe-XIIIe siècle)*, Champion, 2008.

VINAVER (Eugène), *À la recherche d'une poétique médiévale*, Nizet, 1970.

—, *The Rise of Romance*, Oxford, Oxford University Press, 1971.

WALTER (Philippe), *La Mémoire du temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à « La Mort Artu »*, Champion, 1989.

—, *Merlin ou le Savoir du monde*, Imago, 2000.

—, *Arthur, l'Ours et le Roi*, Imago, 2002.

—, *Galaad, le pommier et le Graal*, Imago, 2004.

WEST (G. D.), *An Index of Proper Names in French Arthurian Prose Romances*, Toronto, University of Toronto Press, 1978.

WESTON (Jessie L.), *The Legend of Sir Lancelot du Lac. Studies upon*

its Origin, Development, and Position in the Arthurian Romantic Cycle, Londres, David Nutt, 1901 ; réimp. New York, AMS Press, 1972.
—, *The Legend of Sir Perceval. Studies upon its Origin, Development, and Position in the Arthurian Romantic Cycle*, Londres, David Nutt, 1906-1909, 2 vol.
—, *The Quest of the Holy Grail*, Londres, G. Bell and sons, 1913 ; réimp. New York, Dover Publications, 2001.
—, *From Ritual to Romance*, Cambridge University Press, 1920.
ZAMBON (Francesco), *Robert de Boron e i segreti del Graal*, Florence, Olschki, 1984.
ZUMTHOR (Paul), *Merlin le Prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne, Imprimeries réunies, 1943.
—, *Essai de poétique médiévale*, Le Seuil, 1972.
—, *La Lettre et la Voix. De la « littérature » médiévale*, Le Seuil, 1987.

TABLE

Les intertitres sont de notre invention, mais ils suivent les césures naturelles, le plus souvent introduites par la formule de transition : *Or dist li contes...*

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

LA MORT DU ROI ARTHUR

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LA SECONDE PARTIE DE LA QUÊTE DE LANCELOT

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

LA MORT DU ROI ARTHUR

Ce volume, portant le numéro
cinq cent cinquante-quatre
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été mis en page par Interligne
à Loncin,
et achevé d'imprimer
sur Bible des Papeteries Bolloré Technologies
le 15 avril 2009
par Aubin Imprimeur
à Ligugé,
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 978-2-07-011344-6.

N° d'édition : 64115. N° d'impression : L 72659.
Dépôt légal : avril 2009.
Imprimé en France.